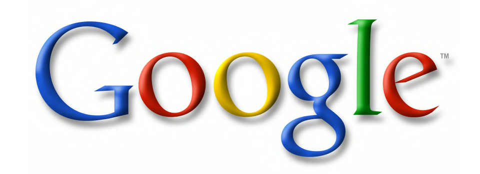

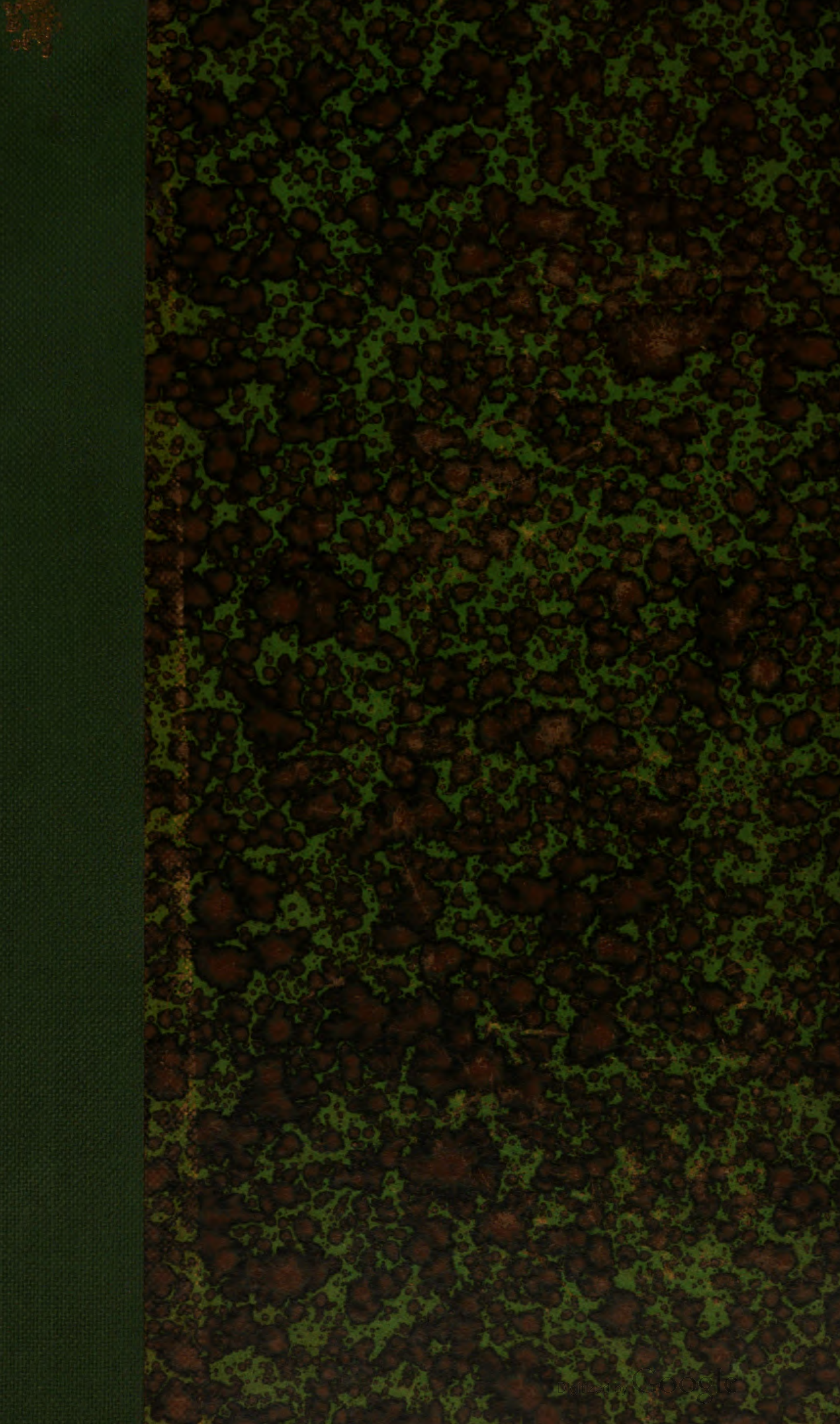

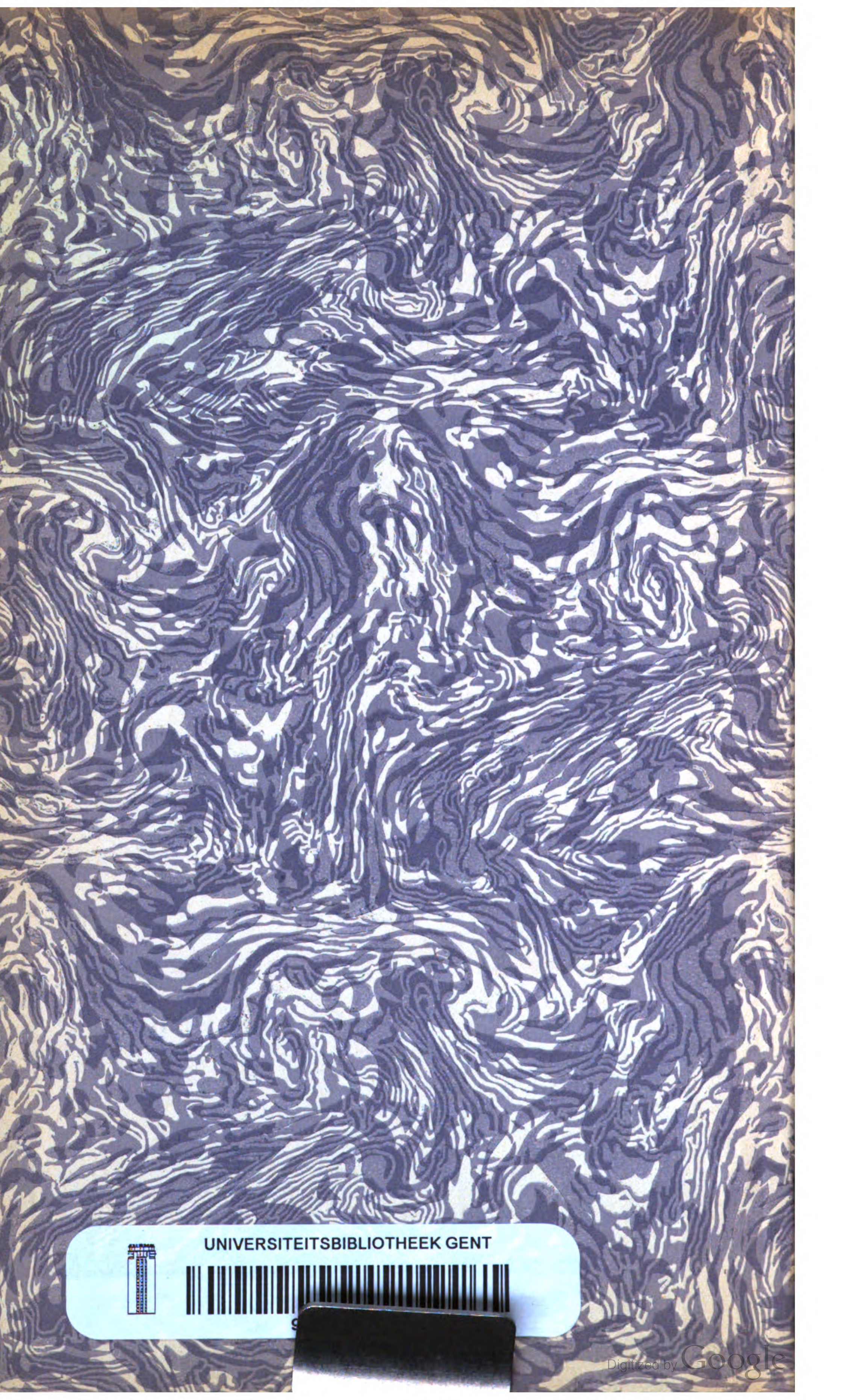
UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

HISTOIRE
NATURELLE
DE PLINE.

TOME I.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

HISTOIRE
NATURELLE
DE PLINE,

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PAR M. É. LITTRÉ,

DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),
ET DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE HALLE.

TOME PREMIER.

PARIS,

J. J. DUBOCHET, LE CHEVALIER ET COMP., ÉDITEURS,
RUE RICHELIEU, N° 60.

1848.

COLLECTION

DES

AUTEURS LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE LATINE AU COLLÉGE DE FRANCE.

AVERTISSEMENT.

Le texte que j'ai suivi est celui de l'édition de Lemaire; et à son tour ce texte est, à très-peu de chose près, celui de Hardouin. Le travail du savant jésuite est sans contredit le meilleur qui ait été fait sur Pline; personne n'a eu plus que lui l'intelligence de la phrase de l'écrivain latin, et de plus il a compulsé avec un soin tout particulier les manuscrits qu'il avait à sa disposition. Ce soin même l'a entraîné à quelques erreurs, et lui a fait sacrifier de très-bonnes leçons données par les éditions antérieures à de mauvaises leçons fournies par ces manuscrits. J'ai rétabli l'ancien texte là où Hardouin m'a paru s'être trompé. De plus, MM. Sillig et Jan ont publié des remarques sur différents livres de Pline, et en ont corrigé le texte; j'ai profité de ces corrections. Mais le secours le plus efficace a été la collation du manuscrit de Bamberg. Ce manuscrit, très-ancien et très-précieux, ne contient malheureusement que les six derniers livres de Pline; mais pour ces livres c'est une mine de corrections et de restitutions très-heureuses, grâce surtout aux savantes notes de M. Jan. C'est lui qui a mis la main sur le manuscrit, et en a reconnu toute l'importance; c'est lui qui en a fait la collation minutieuse, et qui a montré toutes les ressources qu'on en pouvait tirer. Cette collation se trouve dans le tome V de l'édition de Pline de M. Sillig (Leipsick, 1836, p. 337-507); elle a fourni même un fragment qui termine l'ouvrage de Pline, et qui manquait partout ailleurs.

Dans ma traduction je me suis beaucoup aidé des traductions de Poinsinet de Sivry, de Gueroult et de M. Ajasson de Grandsagne; cependant, tout en usant du secours fourni par mes devanciers, je me suis donné pour tâche de reproduire aussi fidèlement qu'il m'a été possible les traits caractéristiques de mon auteur : je ne me suis écarté d'une exactitude étroite que lorsqu'un besoin indispensable de clarté m'a paru l'exiger.

Dans le courant de la traduction, j'ai mis entre parenthèses, et aussi brièvement que possible, des explications qui rendent plus facile la lecture de Pline; telles sont la correspondance des dates, la valeur des poids et mesures, et la synonymie des noms d'animaux et de plantes. Pour cette dernière j'ai particulièrement consulté Cuvier en son travail sur la zoologie de Pline, Sprengel, M. Fée, et le livre récent de M. Fraas sur la flore classique. Cela équivaut à un nombre infini de notes. Aussi les notes que j'ai mises à la suite de chaque livre sont-elles très-bornées : une bonne partie en est consacrée à relater les changements que j'ai faits dans le texte, indiquant la leçon de l'édition de Lemaire que je change, et l'autorité d'après laquelle ce changement est effectué. Quelques-unes cependant donnent des explications qui auraient été trop longues pour être mises entre parenthèses dans la traduction. Mais nulle part je ne me suis astreint à signaler en quoi Pline se trompe, et en quoi ses connaissances sont inférieures aux connaissances actuelles; ceci exigerait non des notes, mais un commentaire, et est en dehors des conditions de mon travail.

Pline a donné la liste des auteurs grecs et latins qu'il a consultés pour composer son *Histoire naturelle*. Un catalogue de ces auteurs traduit de Hardouin, et çà et là augmenté et rectifié, a été placé à la suite du premier livre, et contient des renseignements très-brefs sur l'époque et les travaux de chaque écrivain.

Un catalogue pareil des artistes dont Pline parle se trouve à la fin de l'ouvrage.

Avec ces secours on n'éprouvera guère, je le pense, de difficultés à lire l'*Histoire naturelle* de Pline. Tel doit être, à mon sens, le but de toute traduction d'un livre de l'antiquité; du moins c'est le but que je me suis proposé dans celle-ci.

NOTICE SUR PLINE

ET SUR SON LIVRE

DE L'HISTOIRE NATURELLE.

Caïus Plinius Secundus naquit sous le consulat de Caïus Asinius Pollion et de Caïus Antistius Vetus, l'an de Rome 776, 23 de l'ère chrétienne. Il y a de l'incertitude sur le lieu de sa naissance, placée, suivant les uns, à Vérone; suivant les autres, à Côme (Novocomum). Ce qui fait croire que Pline est de Vérone, c'est que des manuscrits portent en effet Plinius Veronensis, et que Pline lui-même, dans sa préface, appelle d'un mot militaire Catulle *son pays* (conterraneus); or Catulle était de Vérone. En faveur de Côme, on remarque qu'Eusèbe de Césarée, dans sa *Chronique*, joint au nom de Pline l'épithète de Novocomensis; mais Eusèbe et les écrivains postérieurs ont longtemps confondu Pline l'auteur de l'*Histoire naturelle* et Pline le Jeune, son neveu, l'auteur des *Lettres* et du *Panégyrique de Trajan*. L'argument le plus considérable en faveur de Côme, ce sont les inscriptions que l'on a trouvées dans cette ville, inscriptions où le nom de Pline revient souvent : elles ne sont pas, il est vrai, relatives à notre Pline, mais du moins elles montrent qu'à Côme ce nom était commun, et l'on en tire la conclusion que notre auteur était aussi de cette ville. En définitive, ce point ne paraît pas susceptible d'une solution complète.

Avec les renseignements disséminés dans l'ouvrage de Pline, on a dressé une histoire de sa vie ainsi qu'il suit. L'an 41 de l'ère chrétienne, à seize ans, Pline voit sans doute Lollia Paullina, femme de Caligula, de laquelle il parle, IX, 58. L'an 44, à dix-neuf ans, il est témoin de l'assaut livré, par ordre de Claude, à une orque échouée dans le port d'Ostie, IX, 5. L'an 47, à vingt-deux ans, il voit en Afrique une femme qui avait été changée en homme. En 48, à l'âge de vingt-trois ans, il sert en Germanie sous les ordres de Lucius Pomponius Secundus; il a le commandement d'un corps de cavalerie que les Romains nommaient *ala*. C'est à la suite de ces campagnes qu'il composa un livre intitulé De l'art de lancer le javelot à cheval, *De jaculatione equestri*. Revenu à Rome, il se livra à l'étude de la jurisprudence, et écrivit la vie de son ancien général, Lucius Pomponius Secundus, qui était mort. Vers l'âge de trente-deux ans, il commença d'écrire l'*Histoire des guerres germaniques*. L'an 63, sous le règne de Néron, à trente-huit ans, il publie son livre intitulé Des studieux (*Studiosorum libri*). C'est l'époque de la naissance du fils de sa sœur, Pline le Jeune. Quelques années après, il publia un nouvel ouvrage en huit livres sur les Expressions douteuses, *Dubii sermonis libri*. Vers l'an 69, à quarante-quatre ans, il fut nommé intendant de l'empereur en Espagne, *procurator Cæsaris*. En 73, à quarante-huit ans, il revint d'Espagne à Rome. Il est nommé commandant de la flotte de Misène, on ne sait à quelle année. L'an 80, à cinquante-cinq ans, il dédie son *Histoire naturelle* à Titus, et l'an 81 il meurt dans l'éruption du Vésuve.

Pour raconter cette catastrophe, on ne peut que se servir de la lettre de Pline le Jeune à Tacite, VI, 16; c'est un monument authentique : « Vous me demandez que je vous écrive comment mon oncle a peri, afin que vous puissiez redire cette catastrophe avec plus de vérité à la postérité. Je vous en remercie, car je vois qu'à sa mort, si vous la célébrez, est réservée une gloire immortelle. A la vérité c'est au sein de la ruine des plus beaux territoires qu'il a péri, comme des peuples, comme des cités, par un événement mémorable, qui semble devoir le faire vivre toujours; à la vérité il a composé lui-même des livres nombreux qui demeureront : néanmoins la durée éternelle de vos écrits ajoutera beaucoup au maintien de son souvenir. A mon avis, heureux sont ceux à qui par la faveur des dieux il fut donné ou de faire ce qui mérite d'être écrit, ou d'écrire ce qui mérite d'être lu; plus heureux encore ceux qui ont cette double prérogative. C'est parmi ces derniers que sera mon oncle, grâce à ses livres et aux vôtres. Aussi, ce que vous me demandez, je m'en charge volontiers, et même, à mon tour, je l'exige de vous. Il était à Misène, et de sa personne commandait la flotte. Le 9 des calendes de septembre (24 août), vers la septième heure de la journée (*la première heure était comptée du lever du soleil*), ma mère lui dit qu'un nuage apparaissait d'une grandeur et d'une forme extraordinaire. Mon oncle s'était chauffé au soleil, avait pris de l'eau froide, puis, couché, avait fait un goûter, et il étudiait; il demande ses sandales, et monte en un endroit d'où la merveille était le plus visible. A le voir de loin, on ne savait de quelle montagne le nuage sortait; on sut depuis que c'était du Vésuve. De tous les arbres le pin est celui qui en représente le mieux la ressemblance et la forme. En effet, le nuage avait comme un tronc très-allongé qui s'élevait fort haut, puis se partageait en un certain nombre de branches. Sans

doute, à mon avis, soulevé par le souffle encore récent, puis abandonné par ce souffle qui faiblissait, ou même affaissé sous son propre poids, il se raréfiait et s'élargissait. Il était tantôt blanc, tantôt sale et taché, suivant qu'il avait entraîné de la terre ou de la cendre. Un homme aussi savant que mon oncle jugea un pareil phénomène considérable, et digne d'être connu de plus près : il commande qu'on prépare une liburnique, il me donne le choix d'aller avec lui, ou de rester. Je répondis que j'aimais mieux étudier; et le hasard avait fait que lui-même m'avait donné quelque chose à écrire. Il sort de la maison, il prend ses tablettes. A Rétine, les matelots, effrayés de l'imminence du péril, le suppliaient de se dérober à un danger si grand. En effet, Rétine est une maison de campagne au pied de la montagne, et dont on ne pouvait s'échapper que par mer. Lui change de dessein, et, ce qu'il avait commencé par désir de s'instruire, il le poursuit par générosité. Il fait mettre en mer des quadrirèmes, il s'embarque lui-même, portant secours non-seulement à Rétine, mais à d'autres endroits, car ces lieux charmants étaient très-fréquentés. Il court là d'où les autres fuient, et il gouverne directement vers le péril; tellement libre de crainte, qu'il notait et dictait tous les mouvements, toutes les figures de ce phénomène à mesure de leur apparition. Déjà la cendre tombait sur les vaisseaux, d'autant plus chaude et plus épaisse qu'on approchait davantage; déjà même arrivaient des pierres ponces et des pierres noires, calcinées et brisées par le feu; déjà le fond de la mer s'était subitement élevé, et la montagne écroulée barrait le passage. Il hésita un moment s'il retournerait en arrière; puis au pilote, qui lui conseillait de le faire, il répondit : « La fortune vient en aide aux hommes courageux; gouvernez vers Pomponianus. » Pomponianus était à Stabies, séparé par un golfe intermédiaire; car la mer entre dans les rivages qui offrent des courbes et des inflexions graduelles. Là le danger n'était pas encore voisin, mais il était apparent, et s'il croissait, il allait être imminent; aussi Pomponianus avait fait porter son bagage dans les vaisseaux, décidé à fuir si le vent contraire tombait. Mon oncle, amené par ce vent qui lui était très-favorable, embrasse son ami effrayé, le console, l'exhorte; et, pour diminuer par sa sécurité les terreurs de Pomponianus, il se fait donner un bain. Après le bain il se met à table, dîne gai ou paraissant gai, ce qui est non moins magnanime. Cependant le mont Vésuve en plusieurs lieux projetait des flammes très-larges et des incendies élevés, dont la lueur et l'éclat s'accroissaient par les ténèbres de la nuit. Mon oncle, pour dissiper les frayeurs, répétait que c'étaient des maisons de campagne qui, abandonnées au feu et désertées par les paysans épouvantés, brûlaient dans la solitude. Alors il se livra au repos, et dormit d'un véritable sommeil; car sa respiration, qu'il avait, à cause de sa corpulence, pesante et bruyante, était entendue de ceux qui se trouvaient sur le seuil de l'appartement. Mais la cour de laquelle on allait au corps du logis se remplissait déjà tellement de cendres et de pierres ponces, que, si on fût resté plus longtemps dans la chambre, on n'aurait pas pu en sortir. Réveillé, il vient dehors, et rejoint Pomponianus et les autres, qui avaient veillé. Là on délibère s'il vaut mieux rester dans la maison ou errer en plein air. En effet, les murailles chancelaient par de fréquents et violents tremblements; et, comme arrachées de leurs fondements, elles semblaient de çà et de là aller et revenir. En plein air on craignait la chute de pierres ponces légères et calcinées : la comparaison fit choisir ce dernier péril. Chez lui la raison triompha de la raison; chez les autres, la crainte de la crainte. On se met des oreillers sur la tête, et on les attache avec des linges: c'était la protection contre la chute des pierres. Déjà il faisait jour ailleurs, mais là était une nuit plus noire et plus épaisse que toutes les nuits. Cependant on s'éclairait avec des torches nombreuses et des lumières de toutes sortes. On résolut d'aller au rivage, et de voir de près ce que permettait la mer; mais elle restait grosse et contraire. Là mon oncle se coucha sur un drap, demanda à diverses reprises de l'eau froide, et en but. Puis les flammes et une odeur sulfureuse qui annonçait les flammes mettent les autres en fuite, et, lui, le font lever. Appuyé sur deux esclaves, il se dresse et tombe aussitôt. Je pense que la vapeur épaisse lui coupa l'haleine et lui ferma le passage de la respiration, qui chez lui était naturellement faible, étroit, et fréquemment oppressé. Quand le jour fut rendu (ce fut le troisième après le dernier qu'il avait vu), le corps fut trouvé intact, sans lésion, et couvert de ses vêtements. Son apparence était plutôt celle d'une personne qui repose que d'un mort. Pendant ce temps-là, ma mère et moi nous étions à Misène; mais cela n'importe pas à l'histoire, et vous n'avez voulu savoir que les détails de la fin de mon oncle. Je terminerai donc ici ma lettre. Je n'ajouterai qu'un mot : c'est que j'ai retracé fidèlement toutes les particularités dont j'ai été témoin, et toutes celles que j'ai apprises sur le moment, quand les récits ont le plus de vérité. Vous, vous tirerez de là le meilleur. En effet, c'est autre chose d'écrire une lettre ou une histoire, autre chose d'écrire pour un ami ou pour le public. »

Pour compléter les renseignements que le neveu de Pline nous a laissés, j'insère ici une lettre où il expose la manière de travailler de son oncle. C'est dans une lettre adressée à Macer (III, 5).

« Je suis très-satisfait de vous voir lire les livres de mon oncle avec tant de soin que vous vouliez les posséder tous, et que vous en demandiez l'indication. Je remplirai l'office de catalogue, et je vous ferai connaître aussi en quel ordre ils ont été composés. En effet, cela même est un renseignement qui ne déplaît pas aux gens studieux. Le premier est un traité sur *l'Art de lancer le javelot à cheval*, en un seul livre. Mon oncle l'a écrit avec autant d'habileté que de soin, alors qu'il servait en qualité de préfet d'une ala. La *Vie de Q. Pomponius Secundus*, en deux livres, est le second ; Pline avait été particulièrement aimé par Pomponius, et ce fut comme un tribut qu'il paya à la mémoire de son ami. Les *Guer-*

res de Germanie sont en vingt livres : il y a réuni toutes les guerres que nous avons faites avec les Germains. Il avait commencé cet ouvrage pendant qu'il servait en Germanie, averti par un songe. En effet, dormant, il vit devant lui apparaître la figure de Drusus Néron, qui, après les conquêtes les plus étendues dans la Germanie, y mourut. Drusus lui recommandait sa mémoire, et lui demandait de le protéger contre un injurieux oubli. Puis vinrent les trois *Livres studieux* (*tres Studiosi*), divisés en six volumes à cause de l'étendue, et dans lesquels l'orateur est pris au berceau et mené jusqu'à perfection. Huit livres du *Langage douteux* furent écrits sous Néron, dans les dernières années, alors que toute espèce d'étude un peu libre et relevée était devenue périlleuse par la servitude. Enfin l'*histoire*, qui commence là où finit Aufidius Bassus, en trente et un livres, et les *Histoires de la nature* en trente-sept : ce dernier ouvrage est étendu, savant, et non moins varié que la nature elle-même. Vous vous étonnez que tant de volumes, dont beaucoup ont réclamé tant de recherches, aient été écrits par un homme occupé : vous vous étonnerez davantage quand vous saurez qu'il a quelque temps plaidé comme avocat, qu'il est mort à cinquante-six ans, et que le temps intermédiaire a été tiraillé et gêné soit par des emplois très-considérables, soit par l'amitié des princes. Mais il avait un esprit vif, un zèle incroyable, une force à veiller extraordinaire. Il commençait à se lever avant le jour, et beaucoup avant le jour, aux fêtes de Vulcain (le 23 août), non pour se porter bonheur, mais pour étudier. En hiver, il se mettait à l'ouvrage à la septième heure de la nuit, au plus tard à la huitième, souvent à la sixième (1); au reste, il avait la faculté de dormir en toute circonstance, et parfois même le sommeil le prenait et le quittait au milieu de l'étude. Avant le jour il se rendait chez l'empereur Vespasien (car celui-ci aussi employait ses nuits), puis il allait aux fonctions qu'il avait à remplir. Rentré chez lui, il donnait à l'étude ce qui lui restait de temps. Après le repas (il prenait le repas du matin à la façon des anciens, léger et de facile digestion), il restait souvent en été étendu au soleil, s'il avait quelque loisir. Un livre était lu, il notait et extrayait, car il n'a jamais rien lu sans en faire des extraits; il répétait même qu'il n'était pas de livre si mauvais qui n'eût quelque utilité. Après l'insolation, il se lavait d'ordinaire à l'eau froide; puis, il goûtait et faisait une très-courte sieste. Alors, comme si une nouvelle journée commençait, il étudiait jusqu'à l'heure du repas du soir : pendant ce repas un livre était lu, annoté, le tout avec rapidité. Il me souvient qu'un de ses amis rappela le lecteur, qui avait mal prononcé quelques mots, et les lui fit répéter. Mon oncle lui dit : « Aviez-vous compris ? Oui, répondit l'autre. Pourquoi donc faire reprendre ? Votre interruption nous a fait perdre dix lignes. » Tant il était avare du temps ! En été, il quittait la table, au repas du soir, de jour; en hiver, avant la fin de la première heure de la nuit (1) : on aurait dit qu'une loi l'y obligeait. Voilà comme il vivait au milieu des travaux et du tumulte de Rome. Dans la retraite il n'enlevait à l'étude que le temps du bain, et quand je dis du bain, je parle de ce qui se passe dans le bain même; car pendant qu'on le frottait et qu'on l'essuyait il écoutait quelque lecture, ou il dictait. En voyage il n'avait plus, comme délivré de toute autre occupation, que celle-là : à son côté était un secrétaire avec un livre et des tablettes; en hiver ce secrétaire avait les mains garnies de mitaines, pour que le froid même n'enlevât aucun moment au travail. Aussi à Rome allait-il en chaise à porteurs. Je me rappelle qu'il me réprimanda parce que je me promenais : « Vous pouviez, me dit-il, ne pas perdre ces heures; » car il regardait comme perdu tout le temps qui n'était pas donné à l'étude. C'est grâce à cette activité qu'il a composé tant d'ouvrages; et il m'a laissé cent soixante registres de morceaux de choix, registres écrits très-fin et même sur le verso, ce qui en augmente encore le nombre. Il racontait lui-même qu'il avait pu, lorsqu'il était procurateur en Espagne, vendre ses registres à Largius Licinius quatre cent mille sesterces (84,000 fr.); et alors ils n'étaient pas aussi nombreux. Ne vous semble-t-il pas, en vous représentant combien il a lu, combien il a écrit, qu'il n'a été ni dans les emplois publics ni dans l'amitié des princes? D'un autre côté, quand vous apprenez combien il a étudié, ne vous semble-t-il pas qu'il n'a ni lu ni écrit assez ? En effet, quels travaux ne devaient pas être ou empêchés par de telles occupations, ou accomplis par une activité si insistante? Aussi je ris quand certaines gens m'appellent laborieux, moi qui, comparé à lui, suis si paresseux ! et, moi, encore suis-je pris par des devoirs les uns publics, les autres dus à des amis. Mais parmi ceux dont toute la vie est consacrée aux lettres, quel est celui qui, à côté de mon oncle, ne rougisse d'une vie qui semble n'être que sommeil et oisiveté? Ma lettre s'est étendue, et pourtant j'avais résolu de n'écrire que ce que vous me demandiez, à savoir quels livres il a laissés. Toutefois j'ai l'espérance que ces détails ne vous seront pas moins agréables que les livres eux-mêmes; détails qui peut-être vous exciteront non-seulement à lire ces livres, mais encore à entreprendre, par le stimulant de l'émulation, quelque travail semblable. Adieu. »

Des ouvrages de Pline un seul est arrivé jusqu'à nous, son *Histoire naturelle*. Ce n'est pas, à proprement parler, ce que dans notre langage moderne nous entendrions par un titre semblable. Voici le plan de ce livre : L'auteur commence par exposer des notions sur le monde, la terre, le soleil, les planètes, et les propriétés remarquables des éléments. De là il passe à la description géographique des parties de la terre connues des anciens. Après la géographie vient ce que nous appellerions l'histoire naturelle, à savoir, l'histoire des animaux terrestres, des poissons, des insectes et des oiseaux.

(1) Vers le solstice d'hiver, à Rome, la sixième heure répond à minuit, la septième à une heure vingt minutes, la huitième à deux heures quarante minutes.

(1) La première heure de la nuit commençait au coucher du soleil.

La partie botanique qui suit est très-considérable, d'autant plus que Pline introduit beaucoup de renseignements sur les arts, tels que la fabrication du vin et de l'huile, la culture des céréales, et différentes applications industrielles. La partie botanique terminée, il revient sur les animaux pour énumérer les remèdes qu'ils fournissent; enfin il passe aux substances minérales, et là (ce qui est une des parties les plus intéressantes de son livre) il fait à la fois l'histoire des procédés d'extraction de ces substances, et celle de la peinture et de la sculpture chez les anciens. On voit qu'à vrai dire l'ouvrage de Pline est une sorte d'encyclopédie.

« Pline, dit Buffon, *Discours premier sur l'histoire naturelle*, a travaillé sur un plan bien plus grand (que celui d'Aristote), et peut-être trop vaste. Il a voulu tout embrasser, et il semble avoir mesuré la nature, et l'avoir trouvée trop petite encore pour l'étendue de son esprit. Son *Histoire naturelle* comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition : non-seulement il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, mais il avait cette facilité de penser en grand, qui multiplie la science. Il avait cette finesse de réflexion de laquelle dépend l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de pensée qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau. C'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avait été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des livres originaux qui traitent de cette matière. »

Quelle que soit la compétence de Buffon en une pareille matière, on ne peut accepter ce jugement. Il s'est laissé préoccuper l'esprit par le préjugé qui entourait Pline de l'auréole d'une science supérieure. L'ascendant de toute l'antiquité en général et de Pline en particulier sur le moyen âge et sur l'époque de la renaissance a été si grand, que les esprits ont été longs à se déshabituer d'opinions traditionnelles, qui pourtant étaient des erreurs. Non, le livre de Pline n'est pas préférable à la plupart des livres originaux qui traitent des mêmes matières : Pline n'a fait que compiler et abréger, et il n'y a aucune comparaison à établir entre lui et ceux qui, ayant étudié par eux-mêmes la nature, consignèrent le résultat de leurs recherches dans leurs écrits. Mettre Pline en regard d'Aristote, c'est mettre en regard deux hommes qui n'ont rien de commun. On a quelquefois appelé Buffon le Pline français; cela était dit sans doute à bonne intention et comme une louange : mais si Buffon n'avait été qu'un Pline, il n'aurait pas marqué dans la science par ses travaux, par ses descriptions, par ses idées neuves, hardies et compréhensives; car il n'eût été qu'un compilateur scientifique, et, à vrai dire, un compilateur d'un ordre inférieur, n'ayant par lui-même aucune connaissance des objets dont il traite. Ce qu'on peut accepter dans le jugement de Buffon, c'est cette certaine liberté d'esprit qui se manifeste dans Pline. Pline en effet est au-dessus de beaucoup de préjugés; un peu plus loin, j'essayerai d'indiquer dans quelles limites.

Le jugement de Cuvier (*Biographie universelle*, tome XXXV) est beaucoup plus juste : « L'ouvrage de Pline est un des monuments les plus précieux que l'antiquité nous ait laissés, et la preuve d'une érudition bien étonnante dans un homme de guerre et un homme d'État. Pour apprécier avec justice cette vaste et célèbre composition, il est nécessaire d'y distinguer le plan, les faits et le style. Le plan en est immense : Pline ne se propose point d'écrire seulement une histoire naturelle dans le sens restreint où nous prenons aujourd'hui cette science, c'est-à-dire un traité plus ou moins détaillé des animaux, des plantes et des minéraux; il embrasse l'astronomie, la physique, la géographie, l'agriculture, le commerce, la médecine et les arts, aussi bien que l'histoire naturelle proprement dite, et il mêle sans cesse à ce qu'il en dit des traits relatifs à la connaissance morale de l'homme et à l'histoire des peuples; en sorte qu'à beaucoup d'égards cet ouvrage était l'encyclopédie de son temps.... Il était impossible qu'en parcourant, même rapidement, ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai et du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément voulu parler. Pline n'a point été un observateur tel qu'Aristote, encore moins un homme de génie capable, comme ce grand philosophe, de saisir les lois et les rapports d'après lesquels la nature a coordonné ses productions : il n'est en général qu'un compilateur, et même le plus souvent un compilateur qui, n'ayant point par lui-même d'idées des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est, en un mot, un auteur sans critique, qui, après avoir passé beaucoup de temps à faire des extraits, les a rangés sous certains chapitres, en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses, ou les déclamations d'une philosophie chagrine qui accuse sans cesse l'homme, la nature, et les dieux eux-mêmes. Si Pline a pour nous aujourd'hui peu de mérite comme critique et comme

naturaliste, il n'en est pas de même de son talent comme écrivain, ni du trésor immense de termes et de locutions latines dont l'abondance des matières l'a obligé de se servir, et qui ont fait de son ouvrage l'un des plus riches dépôts de la langue des Romains.... Il est certain aussi que, partout où il lui est possible de se livrer à des idées générales ou à des vues philosophiques, son langage prend de l'énergie et de la vivacité, et ses pensées quelque chose de hardi et d'inattendu qui dédommage de la sécheresse de ses énumérations, et peut lui faire trouver grâce près du grand nombre des lecteurs pour l'insuffisance de ses indications scientifiques. Peut-être cherche-t-il trop les pointes et les oppositions, et n'évite-t-il pas toujours l'emphase; on lui trouve quelquefois de la dureté, et dans plusieurs endroits une obscurité qui tient moins au sujet qu'au désir de paraître pressant et serré. Mais il est toujours noble et grave, et partout plein d'amour pour la justice et de respect pour la vertu, d'horreur pour la cruauté et pour la bassesse, dont il avait sous les yeux de si terribles exemples; enfin de mépris pour le luxe effréné qui, de son temps, avait si profondément corrompu le peuple romain. On ne peut trop louer Pline sous ces divers rapports; et, malgré les défauts que nous sommes obligé de lui reconnaître quand nous le considérons comme naturaliste, nous ne le regardons pas moins comme l'un des auteurs les plus recommandables et les plus dignes d'être placés au nombre des classiques parmi ceux qui ont écrit après le règne d'Auguste. »

Un autre maître dans la science, M. de Blainville, a porté sur Pline un jugement encore plus défavorable : « On peut, suivant nous, dit-il (*Histoire des sciences de l'organisation et de leurs progrès*, tome I[er], page 336), définir l'ouvrage de Pline un recueil d'assertions, de faits, d'anecdotes prises de toutes mains, sans choix, sans critique, souvent cependant très-curieux, très-intéressant sous beaucoup de rapports, intercalé dans un extrait des principaux ouvrages d'Aristote et de Théophraste, défiguré par suite d'un but et d'un plan tout différent de celui de ces véritables philosophes, historiens de la nature. Le but de Pline n'est effectivement en aucune manière ni scientifique, ni intellectuel, ni philosophique; il voulait faire un simple recueil de tout ce qu'il savait être dit de matériel, d'affirmatif, vrai ou faux, sur l'homme, et sur tout ce qui peut l'intéresser immédiatement dans la nature. C'est pour ainsi dire le bilan, l'inventaire, le catalogue historique de ce que l'homme avait fait alors des corps naturels. Il en a abrégé l'énoncé le plus qu'il lui a été possible, par la nécessité d'être court dans l'analyse de tant de faits; et il y a intercalé, d'une manière plus ou moins forcée, des déclamations souvent fort éloquentes, mais malheureusement fort peu philosophiques, quoiqu'elles aient été longtemps, on ne sait trop pourquoi, considérées comme telles.... Pour terminer, nous dirons qu'entre les mains de Pline, si l'on veut continuer à le considérer comme un historien de la nature, quoiqu'il ne l'ait jamais observée et qu'il l'ait fort mal comprise, la zoologie ou science des animaux, conçue dans son ensemble, a perdu son caractère scientifique, pour prendre essentiellement la direction matérielle d'utilité immédiate et d'empirisme, qui devra cependant contribuer en un certain sens à ses progrès ultérieurs. La zooclassie (classification des animaux) n'a pas même été sentie, quoique le nombre des espèces ait été un peu augmenté, surtout dans la classe des mammifères. La zootomie (anatomie) a été défigurée et gâtée, en comparaison de ce qu'elle était dans Aristote. La zoobie (physiologie), quoique en général presque complétement négligée, a été rectifiée convenablement dans un fort petit nombre de points. La zoœthique (mœurs des animaux) s'est nécessairement enrichie d'un certain nombre de faits, aussi bien pour les espèces anciennement connues que pour les nouvelles, en même temps que quelques autres faits ont été rectifiés. La zoonomie (gouvernement des animaux) a profité des observations empiriques des agriculteurs pour le gouvernement des animaux domestiques, mais sans principes à l'appui, et par conséquent sans résultat scientifique. La zooiatrie (médecine des animaux) enfin, de l'état d'observation où nous l'avions laissée sous Hippocrate, et que Pline a cependant si bien formulée en disant, *Morbis quoque quasdam leges natura posuit*, a passé à l'état de l'empirisme le plus grossier; empirisme qui s'est étendu d'une manière aussi absurde que dégoûtante, au point d'employer comme remèdes tous les corps de la nature et leurs produits. »

En général, l'opinion des hommes spéciaux est défavorable à Pline : Falconet, pour les arts, lui reproche continuellement des erreurs et des méprises; un auteur du seizième siècle, Blaise de Vigenère (dans Falconet, I, p. 172), dit à l'article de la ferrumination ou soudure : « Pline montre avoir eu quelque odeur de ces mélanges, mais grossièrement et comme à travers épaisse et obscure nuée..... Pline se seroit fort abusé, aussi bien qu'en infinies autres choses où il s'est embarqué par un ouï-dire..... Pline nous en conte ici de merveilleuses et en peu de mots, s'étant contenté de ce qu'il a pu ouïr superficiellement d'infinies choses qu'il a atteintes comme en passant, sans en avoir l'expérience. »

C'est en effet l'expérience personnelle qui manque à Pline. Une part notable de son livre est consacrée à la médecine, et certes il est impossible de trouver rien de plus mauvais que cette portion-là : n'étant guidé par aucune connaissance des choses, il a entassé sans choix et sans critique les recettes les plus extravagantes. Je ne dirai pas seulement qu'il n'a aucune notion scientifique sur la médecine (les notions scientifiques, à proprement parler, lui font défaut partout), mais je dirai qu'il a été aussi malheureux qu'il est possible dans les extraits qu'il a faits. Sa thérapeutique, si on peut se servir de ce mot pour une telle chose, est un ramassis d'absurdités et de superstitions. Ce semble vraiment le livret des recettes de quelque vieux berger, et parfois des formules de quelque sorcier. Ceux qui liront les livres de Pline consacrés à cette singulière matière médicale ne trouveront pas trop forte une pareille

expression. C'est qu'en effet, en médecine comme dans tout le reste, Pline n'a dans ses études personnelles aucun guide qui lui montre le droit chemin. Compilateur infatigable, il prend partout le bon et le mauvais; et comme la médecine offre le plus de chances d'aberration aux esprits qui ne s'en sont pas occupés, Pline est particulièrement malencontreux dans tout ce qui concerne le traitement des maladies.

Voilà le mauvais côté de Pline, c'est-à-dire tout ce qui regarde la science proprement dite. C'était en effet un littérateur sans aucune qualification autre que son ardeur au travail et sa curiosité, pour écrire une encyclopédie. Mais cela même lui donne en revanche quelques qualités qui sont certainement considérables. Homme public, revêtu de fonctions élevées, ayant fait la guerre, ayant écrit l'histoire, ayant composé des ouvrages de philologie, on doit s'attendre à rencontrer dans son livre une foule d'anecdotes curieuses, de renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est une source où, dans le fait, il y a beaucoup à puiser : la citation suivante relève les mérites de Pline quant à l'histoire.

« Je n'ai pas à répéter, dit M. Egger, tout ce que l'on sait sur la vie politique et littéraire de Pline l'Ancien : il faut toutefois remarquer le bonheur qu'a eu cet écrivain de passer ses plus laborieuses années sous le règne d'un empereur ami des lettres, protecteur judicieux des recherches historiques, historien lui-même; car Vespasien avait écrit des mémoires que Josèphe cite plusieurs fois, et dont une grande partie doit se retrouver dans le récit de cet auteur sur les guerres de Judée. En outre, à cette époque, la famille des Césars venait de s'éteindre, et ainsi étaient rompues pour l'histoire toutes les traditions de la flatterie. Pline a donc pu lire et apprendre beaucoup; et comme historien il a pu traiter avec liberté au moins toute la dynastie des Jules. C'est un avantage que Sénèque n'a pas toujours, bien qu'on s'aperçoive peu de la gêne imposée à sa franchise de philosophe.

« Tous deux également instruits sur le siècle d'Auguste, Pline et Sénèque diffèrent d'ailleurs beaucoup par la nature de leurs souvenirs. La raison en est simple. Pline n'a point à courir après l'anecdote pour justifier quelque thèse de morale; il fait tout simplement l'inventaire de la civilisation contemporaine, tantôt marquant d'un trait de scepticisme les vains efforts de l'homme contre la toute-puissance de la nature, tantôt s'arrêtant avec admiration devant les progrès de l'industrie et de l'art, tour à tour censeur ou panégyriste éclairé des hommes et des grands exemples.

« Voilà pourquoi son livre, si étranger en apparence à l'histoire d'un temps déjà éloigné, mérite cependant une place dans notre examen. L'*Histoire naturelle,* en effet, donne beaucoup plus que ne promet son titre, surtout dans le sens que lui prêtent vulgairement les lecteurs français : elle embrasse le résumé de toutes les sciences, de tous les arts, avec une foule de digressions instructives sur les personnes et les institutions. Ainsi, à l'occasion des métaux et de leurs usages, elle nous apprend plusieurs faits du plus haut intérêt pour la numismatique; ailleurs ce sont, au sujet des différentes espèces d'anneaux, de longs détails sur l'ordre des chevaliers; ailleurs, la mention des cachets nous vaut quelques renseignements précieux sur l'administration de l'Italie par Mécène, en l'absence d'Octave. Souvent même les renseignements épars dans ces diverses digressions forment sur quelques parties de l'histoire un ensemble assez complet. Ainsi Pline est, après Strabon, le premier écrivain ancien où l'on puisse étudier dans toute sa grandeur l'aspect extérieur, les divisions, les ornements de cette Rome jadis si modeste, devenue si opulente sous Auguste, si cruellement ravagée sous Néron, et qui sortait enfin de ses ruines, grâce à l'activité de Vespasien; en particulier le forum d'Auguste, les aqueducs, les portiques Octaviens avec leur bibliothèque publique, les colonnes et les curiosités de tout genre dont les avait enrichis la munificence de l'empereur. Pline seul nous a donné, sur la superficie de Rome et de ses faubourgs, les mesures vérifiées et commentées avec une sagacité admirable par Fabretti; seul il nous a donné le nombre des quartiers dans la division établie par Auguste (1). Les immenses travaux de l'édilité d'Agrippa, les progrès du luxe dans les matières de construction; tant de traits qui font connaître les mœurs, les arts et le commerce, trouvent une place dans l'encyclopédie de Pline, et n'en auraient pas eu dans les ouvrages d'un annaliste. Tacite eût-il jamais raconté que sur la frontière de Germanie les chefs d'auxiliaires à la solde de Rome faisaient avec leurs soldats la chasse à une espèce d'oies sauvages, dont la plume servait à remplir des oreillers pour l'usage du soldat romain? Tacite fût-il descendu jusqu'à nous apprendre que la peau du hérisson était dans l'empire romain l'objet d'un commerce immense; que les désordres introduits par le monopole dans ce commerce avaient de tout temps éveillé la sollicitude du gouvernement, et que sur aucune matière il n'existait plus de sénatus-consultes? A juger par ce dernier trait, on doit craindre que la collection de Vespasien dans le Capitole ne fût bien incomplète; car trois mille tables ne peuvent représenter qu'une faible partie des lois, des traités, des décrets, que la république et l'empire avaient tant multipliés.

« Voilà deux exemples frappants de ces révélations qu'il ne faut guère demander à la gravité des historiens. Au contraire, Pline, par nécessité autant que par goût, ne connaît point de petit détail, point de monument qui ne mérite d'être cité, quand il est véridique. Outre les Actes du peuple, on voit qu'il avait lu beaucoup de mémoires historiques, depuis ceux d'Auguste jusqu'à ceux d'Agrippine et de Corbulon; les lettres, les écrits d'Auguste empereur; les mémoires géographiques d'Agrippa, au moins un discours du même (et c'est le seul dont le souvenir se soit conservé) sur la manière d'utiliser

(1) III, 9.

les objets d'art; le compte rendu de son édilité, où Frontin puisait peut-être quelques années plus tard. Malgré l'immense quantité de faits recueillis dans l'*Histoire naturelle*, Pline n'est pas toujours un simple compilateur; il sait juger aussi quelquefois, par exemple dans les résumés de quelques biographies importantes comme celles de Cicéron, d'Agrippa, d'Auguste, dans la dernière surtout, qui contient plusieurs traits inconnus d'ailleurs, et qu'on peut encore compléter par une foule d'anecdotes sur le ménage, les maladies, les petites superstitions de l'empereur; sur sa table, sur sa toilette, sur son luxe public et sa simplicité privée; enfin sur quelques personnages de sa famille ou de sa cour, comme Livie, la première Agrippine, la première Julie; M. Lollius, le gouverneur du jeune C. César, Tarius Rufus, soldat de fortune, enrichi par son maître, et même élevé jusqu'au consulat, mais qui se ruina bientôt dans des entreprises agricoles.

« En résumé, après les historiens proprement dits, Pline est l'auteur qu'il importe le plus de consulter, non-seulement sur les personnages politiques de ce temps, mais encore sur des personnages secondaires quelquefois inconnus d'ailleurs, et sur une foule de faits généraux qui servent à composer le tableau du grand siècle. Ainsi qu'on l'a déjà observé, l'aspect le plus intéressant du règne d'Auguste n'est pas l'aspect dramatique. L'organisation pacifique de la conquête fut l'œuvre d'Auguste, comme l'abaissement de l'aristocratie et le triomphe du peuple avaient été l'œuvre de César. Or, c'est Pline surtout qui nous montre et la grandeur de l'empire et la complication des ressorts qui le faisaient mouvoir, tous les principes de corruption qui le travaillaient à l'intérieur, et toutes les ressources dont l'administration impériale disposait contre les dangers du dehors et ceux du dedans. C'est chez lui qu'on peut le mieux suivre, dans les différentes branches de la vie publique, le progrès ou la décadence de Rome. Mais pour cela il ne faut se borner ni aux anecdotes, ni aux portraits, ni aux résumés biographiques; il faut savoir apprécier certains faits qui ne portent ni date ni nom. Je n'en citerai qu'un exemple pour finir : l'histoire de la propriété territoriale en Italie et dans les provinces, esquissée avec une énergique précision au commencement du dix-huitième livre, est terminée par ce trait expressif : *Verum confitentibus latifundia perdidere Italiam, jam vero et provincias* (A dire vrai, les grandes propriétés ont perdu l'Italie, et déjà même les provinces). Le mal s'était consommé sous les yeux de Pline; mais la transformation de la république en monarchie avait surtout contribué à le rendre incurable; sous Auguste, Horace en signalait déjà les symptômes. Remarquons d'ailleurs que sur de tels sujets Pline prononce avec toute connaissance de cause. Si dans l'histoire des arts il se trompe souvent, faute de goût et d'études spéciales, en fait de statistique le savant qui fut consul, général d'armée, commandant d'une flotte, garde une incontestable autorité; et l'on ne s'étonne pas de voir son témoignage confirmé par les plus antiques monuments de l'Italie ancienne (1) (*Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste*, sect. VII, p. 183). »

Il faut ajouter à ces considérations de M. Egger, lesquelles font si bien ressortir le mérite relatif de Pline, que ce personnage vécut dans la plus haute société de Rome, et que, même à l'égard de Titus et de Vespasien, il fut ce que les Romains appelaient être dans l'amitié du prince, *in amicitia principum*. Cette circonstance le mit à même d'être bien informé sur une foule de particularités et d'anecdotes, c'est-à-dire, de savoir ce que savaient les hommes qui avaient approché des empereurs précédents, ou vécu dans le grand monde. A mon sens, Pline mérite une confiance toute spéciale pour les faits de ce genre qu'il a consignés dans son livre. Bien informé, sans préjugé pour toutes les choses de ce genre, d'ailleurs plein de probité et d'honneur, on peut s'en rapporter à ses dires.

Pline est aussi une mine de renseignements pour l'archéologue et celui qui s'occupe de l'histoire des arts. Cinq livres de son ouvrage sont consacrés à énumérer les artistes principaux et leurs œuvres les plus belles dans la peinture, dans la sculpture, dans l'architecture, dans la ciselure. Quoiqu'il ait commis là aussi bien des erreurs, rien ne peut cependant remplacer ce catalogue. Il est fâcheux que Pline ne nous ait pas transmis une histoire de la musique et des musiciens. Mais comme il ne parle de la peinture et de la sculpture qu'à propos des substances, qui, telles que les marbres, les métaux, les couleurs, sont employées par les arts, il n'a pas rencontré d'occasion de traiter de la musique, laquelle semblait ne tenir à rien de matériel.

Pline déclare dans sa préface avoir puisé dans plus de deux mille volumes les matériaux de son *Histoire naturelle*. De ces deux mille volumes lus et consultés par lui, combien sont parvenus jusqu'à nous? Presque tous ont péri, et dès lors on comprend combien est précieux un livre qui renferme des extraits de tant de livres anéantis. La perte de l'ouvrage de Pline, s'il n'était pas venu jusqu'à nous, aurait fait une sensible et regrettable lacune dans la littérature ancienne, déjà si maltraitée par le temps. On peut dire que l'intérêt que présenta toujours le livre de Pline l'a sauvé de la destruction; les copies manuscrites en sont fort nombreuses, et beaucoup de mains, dans le cours des siècles, se sont occupées à reproduire et à perpétuer cet ouvrage qui alimentait la curiosité, et, on le croyait, aussi la science.

On a vu, par les citations rapportées plus haut, combien dans ces derniers temps a été sévère le jugement des naturalistes les plus compétents. Ici la réputation même de Pline, et, si je puis ainsi parler, l'étiquette du sac, lui ont grandement fait tort. Il passait dans l'opinion commune pour un naturaliste véritable, et pour un digne représentant de la science antique : lorsque sans préjugé aucun on en

(1) Voyez surtout l'inscription récemment découverte à Viterbe, et publiée dans les *Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 270. D'après ce curieux document, un aqueduc d'environ 6000 pas ne traversait dans son parcours que *sept* propriétés.

est venu à estimer à sa valeur ce prétendu trésor, le désappointement a été sans compensation ; mais l'indulgence sera plus grande si l'on se met au véritable point de vue. On ne demandera pas à Pline une science qu'il n'a point, et tout au plus lui reprochera-t-on d'avoir embrassé sans des études suffisantes un si vaste sujet. C'est un littérateur qui s'est mis à traiter d'objets scientifiques ; il a naturellement péché en beaucoup d'endroits; il lui manque toute théorie, toute idée générale ; il lui manque aussi toute critique; mais enfin il a puisé à des sources variées, il a recueilli d'innombrables extraits, il a coordonné tout cela, il a semé çà et là des traits vifs, beaucoup d'esprit, des sentiments honnêtes ; et il a fait un livre qui, vu comme il doit l'être, reste un débris précieux de l'antiquité. En outre, on ne peut s'empêcher d'avoir du respect et de la reconnaissance pour ce grand seigneur romain, qui, accablé d'affaires, se livrait cependant à l'étude et au travail avec le dessein de servir les lettres et la société. Peu de gens emploient aussi bien leurs loisirs que lui employa les heures fugitives disputées aux devoirs publics et aux distractions du monde.

Entrons plus avant dans l'examen de l'ouvrage de Pline, et, par cet intermédiaire, de Pline lui-même et de son époque. Pline vécut dans un temps où la société était troublée dans toutes ses profondeurs, mais où le calme régnait à la surface. C'était alors que le système des républiques et des gouvernements anciens s'était écroulé, pour faire place à l'avénement de la plèbe, dans la personne de César et d'Auguste ; changement politique qui allait en amener de plus considérables, et d'où devait sortir finalement la féodalité du moyen âge. C'était alors que la vieille religion païenne était ruinée dans les esprits, et qu'une nouvelle religion, le christianisme, grandissait sourdement et dans l'ombre. La haute société romaine, les empereurs, les fonctionnaires, les jurisconsultes, les lettrés, les Pline et les Tacite, ne se doutaient pas de ce travail intestin qui minait secrètement tous les appuis de l'ordre de choses, et allait prochainement le renverser et le remplacer. C'est ainsi, pour prendre une comparaison dans l'histoire moderne et un exemple bien connu du lecteur, c'est ainsi, dis-je, que durant le règne despotique et éclatant de Louis XIV, non plus que sous l'autorité de son successeur, nul ne sentit la destruction qui s'était faite de l'ancienne société : tout était déjà vermoulu et sans force, que l'on croyait encore à la solidité des choses qu'allait emporter le lendemain.

Telle était la situation des esprits dans le siècle qui suivit l'intronisation des Césars. Mais, pour n'être ni vue ni comprise par les contemporains, une transition semblable n'en exerce pas moins une grave influence ; aussi dès lors tout ce qui était ancien se trouvait frappé d'une impuissance et d'un dépérissement qui semblaient inexplicables. La philosophie se mourait, les lettres baissaient de toutes parts, les arts n'avaient plus de création originale ; en un mot, tout ce qui pour vivre recevait le souffle des mœurs, des institutions et des croyances de l'antiquité, tout cela était en pleine décadence. La confusion croissait de jour en jour entre les idées nouvelles qui surgissaient, et les idées anciennes qui s'en allaient. Maintenant que l'on sait l'état mental de cette époque, prenons Pline, et voyons si cet homme éclairé, intelligent, et dont l'esprit ne manque pas d'une certaine fermeté, a échappé à l'influence de son siècle.

Rien de plus confus et contradictoire que sa philosophie. Déjà tout pénétré des discussions philosophiques qui avaient ruiné le polythéisme, il se demande si le Dieu unique et véritable n'est pas l'ensemble des choses, le monde dans sa révolution éternelle, le ciel qui régit tout par son influence. Mais à côté de cette espèce de panthéisme, à côté de cette incrédulité réfléchie qui frappe de déchéance l'Olympe antique, Pline admet ou du moins raconte, sans rien qui indique qu'il les conteste, des faits miraculeux, des prodiges et des aventures merveilleuses qui ont annoncé la chute ou le succès des empires ou des individus. Il faut lire le récit qu'il fait (XV, 40) du présage donné à Livie, la femme d'Auguste. Elle était déjà fiancée de l'empereur, lorsqu'un aigle planant au haut des airs laissa tomber dans son giron une poule : la volatile n'avait aucun mal, et, chose merveilleuse, elle tenait en son bec une branche de laurier. Les aruspices consultés (on ne pouvait manquer de les consulter pour une circonstance si singulière) repondirent qu'il fallait conserver la poule et sa progéniture, et planter la branche de laurier ainsi miraculeusement apportée. Le laurier fut planté dans un lieu appelé, en raison de ce prodige, *ad Gallinas* (aux Poules), et il en naquit un bosquet de beauté singulière. C'est là que les empereurs prenaient la branche de laurier qu'ils portaient à la main lors des triomphes. L'usage se perpétua de planter ces branches qui avaient figuré dans la cérémonie, et il se forma ainsi des bosquets de lauriers, bosquets distingués par les noms des princes qui avaient tenu la branche mère primitive de ces arbustes. Voilà un récit fait avec toute la gravité possible, voilà un événement très-peu éloigné de l'époque de Pline, et constaté par l'usage de cérémonies publiques ; il est également curieux et pour indiquer combien le sens critique manquait à Pline malgré son scepticisme, et combien la plus singulière superstition enveloppait, malgré la décadence des croyances antiques, la société entière et les empereurs.

Ceci encore est un exemple non moins probant et pour la crédulité de Pline et pour celle des personnages les plus considérables de Rome. « On connaît, dit-il (XXX, 20), la famille consulaire des Asprenas, dans laquelle, de deux frères, l'un s'est guéri de la colique en mangeant une alouette et en portant le cœur de cet oiseau renfermé dans un bracelet d'or, l'autre par un certain sacrifice qui fut fait dans une chapelle de briques crues en forme de fourneau, et qui fut murée après l'accomplissement de la cérémonie. » Que dire de cette manière de guérir la colique, et de la naïveté avec laquelle Pline la raconte?

Pline, critiquant les récits fabuleux touchant le succin, se raille ainsi de Sophocle : « Celui qui les surpasse tous, c'est Sophocle, le poëte tragique; ce qui m'étonne quand je considère l'imposante gravité de ses tragédies, et de plus l'illustration de sa vie, sa naissance dans les hautes classes d'Athènes, ses exploits et ses commandements militaires. D'après lui, le succin se produit, au delà de l'Inde, des larmes des oiseaux méléagrides, pleurant Méléagre. Comment ne pas être surpris qu'il ait cru un tel conte, ou qu'il ait espéré le faire croire aux autres? Est-il même un enfant assez ignorant pour s'imaginer que des oiseaux pleurent annuellement, que des larmes soient aussi abondantes, et que des volatiles aillent, de la Grèce, où Méléagre est mort, le pleurer dans les Indes? Quoi donc! dira-t-on, est-ce que les poëtes ne font pas beaucoup de récits non moins fabuleux? Mais avancer sérieusement une telle absurdité sur une chose aussi commune que l'ambre qu'on apporte tous les jours, et pour laquelle il est si facile d'être convaincu de mensonge, c'est se moquer tout à fait du monde, et conter effrontément des fables intolérables. » Si Sophocle pouvait répondre à Pline, ses récriminations seraient longues, et il citerait un nombre infini de passages où l'auteur latin n'est pas moins crédule. Cependant il est vrai de dire que la crédulité de Pline n'est pas absolue; il est des choses que sa raison repousse : ainsi il combat en tous lieux la magie et les mages, qui en faisaient profession. On lira certainement avec intérêt le début de son trentième livre, où il fait particulièrement la guerre à ces vanités magiques dépendant, dit-il, de trois sentiments très-puissants sur l'homme : le désir de guérir, l'influence religieuse, et la passion de connaître l'avenir. Mais à côté des excellents arguments que le bon sens lui fournit, il en a de singuliers, et qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer chez un homme aussi éclairé quelui; par exemple, quand il dit que la magie est surtout convaincue de fausseté parce qu'elle emploie la taupe, cet animal condamné par la nature, affligé d'une cécité perpétuelle, habitant sous la terre, et qui semble enfoui tout vivant. Pline rejette aussi les extravagances incroyables d'un certain livre qui portait le nom de Démocrite, mais qui sans doute était faussement attribué à ce philosophe. Il a parfaitement raison. Mais pourquoi faut-il que lui, qui repousse ces fables puériles, admette sans critique les dires bien souvent non moins étranges de Zénothémis, de Sotacus, et de quelques autres? C'est même un fait caractéristique : la crédulité et la superstition devaient exercer une domination bien puissante sur les esprits les plus éclairés de la société romaine, pour que de pareils livres fussent considérés comme scientifiques; autant vaudrait voir figurer dans les ouvrages de nos savants, à titre d'autorité, les Secrets du petit Albert.

Ainsi la raison de Pline, et, comme on le voit, de la société contemporaine, est une raison troublée et confuse, dans laquelle bien des lumières déjà se sont faites, mais où restent encore des ombres épaisses. Le polythéisme, à la vérité, y est détruit; des notions astronomiques avancées ont instruit l'homme sur les mouvements des corps célestes, et ont dépossédé de leur emploi les êtres imaginaires que l'ancienne religion avait chargés de diriger ces feux éternels. Mais l'héritage des vieilles superstitions était toujours là; la nature mal connue laissait, pour les hommes même les plus éclairés, de vastes trouées par lesquelles le surnaturel et le merveilleux s'introduisaient toujours. Il fallait, l'histoire nous le prouve, encore beaucoup de siècles pour que des notions plus positives devinssent la propriété de l'intelligence humaine. Mais un équitable jugement doit reconnaître combien la société païenne rendit de services, et combien, à l'époque même de Pline, dans le temps où tous sentaient et voyaient la décadence, le progrès était réel et puissant. La société antique disparaissait sans doute, mais la nouvelle, c'est-à-dire le moyen âge avec son organisation religieuse, politique et sociale, se préparait.

Au dix-huitième siècle, qui était aussi une époque de transition, il fut de mode, du moins dans une certaine classe de philosophes, de préconiser outre mesure la nature, et de faire briller aux yeux des hommes civilisés le bonheur et la beauté de l'antique simplicité. Pline est complétement dans cette direction d'idées : la nature a fait tout bien, et l'homme fait tout mal. C'est un texte à de vaines déclamations; en voici un exemple qui suffira pour tous, il s'agit de la terre (II, 63) : « Divinité suprême, nous la souhaitons, dans notre colère, pesante à ceux qui ne sont plus, comme si nous ignorions que seule elle ne s'irrite jamais contre l'homme. L'eau descend, se congèle en grêle, se soulève en flots, se précipite en torrents; l'air se condense en nuages, se déchaîne en tempêtes; mais la terre, bénigne, bonne, indulgente, est toujours au service des mortels..... Avec quelle fidélité ne rend-elle pas ce qui lui a été confié! que n'alimente-t-elle pas en notre faveur? Car, pour les animaux nuisibles, la faute en est au souffle de vie, et elle est obligée d'en recevoir les germes, et, mis au jour, de les supporter. Dans les choses mauvaises, ce qui est coupable c'est ce qui engendre. La terre ne reçoit plus un serpent qui a donné le coup mortel à un homme, infligeant des peines même au nom de ceux qui ne demandent pas vengeance. Elle prodigue les herbes médicinales, et pour l'homme elle est toujours dans l'enfantement. Quant à ce qui est des poisons, on peut croire que c'est par compassion pour nous qu'elle les a composés; autrement, saisis par le dégoût de la vie, il faudrait ou que la faim, genre de mort le plus contraire à la bienfaisance de la terre, nous consumât lentement, ou que nous allassions soit nous briser dans les précipices, soit nous soumettre au supplice de la corde, supplice contraire à notre but, et fermant le chemin au souffle vital pour lequel on cherchait justement une issue; soit nous jeter dans les flots, où les poissons nous serviront de tombeaux, soit nous déchirer le corps par le tranchant du fer. Oui, par pitié pour nous, elle a produit ces substances faciles à boire, et sous l'action desquelles nous nous éteignons le corps intact, sans perdre une goutte de sang, sans

aucun effort, et paraissant nous désaltérer. Après une telle mort, nul oiseau, nul quadrupède ne vient toucher le corps, et celui qui n'existe déjà plus pour lui-même se trouve conservé pour la terre. Avouons la vérité : c'était un remède que la terre avait enfanté pour nos maux, nous en avons fait un poison : n'abusons-nous pas de même du fer, d'ailleurs indispensable? Et cependant nous ne serions pas en droit de nous plaindre, quand même elle aurait produit les poisons pour nuire. La terre est le seul élément à l'égard duquel nous soyons ingrats. Combien le luxe n'en abuse-t-il pas? A quels outrages n'est-elle pas soumise? On l'entasse dans les mers; on l'entame pour ouvrir l'entrée aux flots de l'Océan; l'eau, le fer, le bois, le feu, la pierre, le froment, tout est pour elle à toute heure une cause de tourments, et bien plus pour servir à nos délices qu'à notre nourriture. On dira peut-être que les souffrances qu'elle endure à sa superficie et pour ainsi dire à son épiderme sont tolérables; eh bien! nous pénétrons dans son sein, nous y fouillons les veines d'or et d'argent, les mines de cuivre et de plomb; et même nous y allons chercher des pierres précieuses et quelques petits cailloux à l'aide d'excavations profondes. Nous arrachons ses entrailles pour qu'un doigt soit orné du joyau convoité. Que de mains s'usent à faire briller une seule phalange! S'il y avait des enfers, depuis longtemps les souterrains creusés par l'avarice et le luxe les auraient mis à découvert. Et nous nous étonnons qu'elle ait engendré quelques productions nuisibles! Quant aux bêtes qui la gardent, comme elles en éloignent bien les mains sacriléges! C'est au milieu des serpents que nous creusons les mines; c'est à côté de la racine des poisons que nous mettons la main sur les veines d'or. Toutefois, ce qui rend la déesse moins irritée, c'est que toutes ces richesses aboutissent à des crimes, à des meurtres, à des guerres; et après l'avoir arrosée de notre sang nous la couvrons de nos ossements laissés sans sépulture. Néanmoins, comme pour nous reprocher nos fureurs, elle finit par revêtir ces débris d'une couche dernière, et par cacher même les forfaits des mortels. »

Il serait superflu de faire remarquer combien sont vides ces déclamations, qui n'ont pas même le mérite de la conséquence; car si Pline en cet endroit, faisant l'éloge de la terre, montre les maux que l'eau produit et les animaux malfaisants qui sont dus à l'influence de l'air ou souffle vital, ailleurs il nous signalera des raisons qui donnent la prééminence soit aux eaux, soit à l'air. Dans tout ceci il n'y a aucune idée sérieuse, aucun aperçu profond sur la condition des choses; ce sont des phrases inspirées par un sentiment vague, et auxquelles l'auteur se complaît, parce qu'elles lui sont une occasion de déployer son habileté à manier sa langue.

Peut-on rien imaginer de plus puéril que le reproche fait à l'homme d'avoir abandonné le pur et salubre liquide des rivières et des fontaines, dont usent tous les animaux, pour le jus de la treille (XIV, 28)? Il est vrai de dire que cette boutade déraisonnable lui sert de transition à un morceau sur l'ivrognerie, plein de vigueur et de vérité, dans lequel il ne fait pas la critique générale de ce vice, mais où il trace d'une main ferme et sévère ce que l'ivrognerie avait de caractéristique à son époque. Là sont peintes de main de maître la vie et les habitudes des riches ivrognes de la cité impériale. On peut encore signaler le verbiage ampoulé avec lequel il condamne l'emploi du lin pour faire les voiles des vaisseaux : « La civilisation téméraire et scélérate a semé une plante destinée à recevoir le choc des vents et des tempêtes; ce n'est pas assez d'être porté par les flots seuls, ce n'est pas assez que les voiles soient plus grandes que les bâtiments; et, bien qu'une vergue emploie un arbre tout entier, on ajoute encore des voiles au-dessus des voiles, on en déploie à la poupe, on en déploie à la proue, et l'on provoque la mort de toutes façons. Aucune exécration n'est suffisante contre l'inventeur, qui, non content que l'homme mourût sur la terre, a voulu qu'il pérît sans sépulture (XIX, 1). »

Mais Pline n'est pas tellement conséquent avec lui-même que dans le même paragraphe, et à côté d'une déclamation si misérable, il n'admire cette merveille de la civilisation, qui à l'aide d'un faible végétal permet de franchir les mers orageuses, et rapproche l'Égypte de l'Italie assez pour que deux officiers romains soient allés du détroit de Sicile à Alexandrie, l'un en sept jours, l'autre en six.

Ce genre de contradiction est très-fréquent dans Pline. Son travail, qui l'avait fait fouiller dans tous les livres, lui avait montré que des améliorations de toutes sortes avaient été introduites depuis l'antiquité jusqu'à son temps : maintes fois il remarque combien *la vie a gagné, quantum vita profecerit. Vita*, c'est son expression, dont l'équivalent est à peu près pour nous le mot civilisation, bien que *vita*, la vie, ait un sens un peu plus restreint et plus matériel. C'est même, il faut en convenir, une chose frappante que les acquisitions qui furent faites dans cette période. La suprême autorité de Pline est Caton l'ancien, pour lequel il épuise toutes les formules de l'éloge. Cependant il note bien des fois les avantages que son temps a sur celui de Caton. Quand il fait de pareilles découvertes, il s'écrie : « Nous sommes bien près de l'origine des choses! » Pour donner une idée de ce qui est dû à ce temps-là, voyez ce que Pline dit d'un arbre bien commun : « Il n'y avait pas, avant la victoire de Lucullus sur Mithridate, de cerisier en Italie. Lucullus apporta du Pont, l'an de Rome 680, cet arbre, qui en cent trente ans est arrivé jusque dans l'île de Bretagne (XV, 30). »

Sa politique n'est pas moins confuse et pèche justement par le même défaut, c'est-à-dire qu'il est en balance et en contradiction entre l'admiration traditionnelle pour l'antiquité, et le sentiment de la réalité qui le frappe. La vieille république de Rome avait le privilége d'attirer les cœurs et les sympathies des principaux Romains sous l'empire; et à certains égards cela se comprend et se justifie. Le développement successif de cette vaillante communauté, qui avait porté ses armes du Rhin à l'Eu-

phrate; l'habileté persévérante et l'audacieuse fermeté de ce sénat qui avait mené à bien tant et de si grandes affaires; la succession de ces consuls et de ces généraux, devant lesquels s'étaient trouvés faibles les rois et leurs empires; le désintéressement de quelques chefs si modérés pour eux-mêmes, tandis qu'ils étaient si avides pour leur patrie, tout cela forme une des histoires les plus curieuses dans les annales humaines; et le philosophe ne peut s'empêcher de reconnaître que le succès de l'ambition des Romains a été un succès pour la civilisation occidentale, et que leur victoire, qui menait à sa suite leurs lettres, filles des lettres de la Grèce, a fait un corps politique de ce qui jusqu'alors était divisé en fragments sans liaison. Pline accepte donc pleinement cette influence des souvenirs antiques, sans s'exprimer sur le changement de la forme de gouvernement. Ce qu'il regrette surtout, ce sont les vieilles mœurs; à chaque instant il oppose le luxe de son temps à la simplicité des temps passés; il rappelle ces époques où l'or, l'ivoire, les marbres précieux, les colonnades élégantes, les chefs-d'œuvre des peintres et des sculpteurs, étaient inconnus dans Rome conquérante. On le voit, ce sont là des regrets aussi fondés et aussi légitimes que ceux qu'il exprime quand il compare les inventions infinies de la civilisation, dignes à son gré d'exécration, avec l'état de nature, qu'il juge de tout point préférable. Sans doute, à mesure que la Rome rustique devenait la Rome puissante et éclairée, il se produisait de nouveaux vices et de nouveaux excès; mais il ne faut pas perdre de vue que, par une compensation bien supérieure, la civilisation avait expulsé la barbarie non-seulement de l'Italie, mais de l'Espagne, de la Gaule, des îles Britanniques, et d'une portion de la Germanie.

L'engouement de Pline lui fait quelquefois commettre des méprises manifestes; il stigmatise en un endroit le luxe, qui avait mis des prix exorbitants à des tables faites en bois de citre (*thuya articulata*, L.) (XIII, 29); et il rappelle la table de Cicéron, qui existait encore de son temps, et que le grand orateur avait payée un million de sesterces (210,000 f.); il ajoute : « Cela est singulier, si l'on considère que Cicéron n'était pas riche, et quelles étaient les mœurs de ce temps. » Comment Pline a-t-il pu oublier quelles étaient en effet les mœurs de ce temps, et en faire honte à celles du sien? Quoi! le temps de Clodius, de César, de Verrès, de Lucullus, d'Antoine, de Curion, avait-il quelque chose à envier, pour le luxe extravagant et la rapacité sans bornes, à celui où Pline vivait? Certes il a mal choisi son exemple, quand il a voulu relever la modestie ancienne. Jamais les passions ne furent plus déchaînées qu'à cette époque orageuse, entre la république qui s'abîmait et l'empire qui naissait.

Aussi bien Pline n'est pas tellement fasciné par les anciens temps, qu'il ferme les yeux aux résultats des événements qui ont décidé du caractère de sa propre époque. En définitive, son sentiment est pour l'ordre nouveau; et, malgré l'admiration qu'il éprouve pour la vieille république romaine, il n'hésite pas à dire que la victoire d'Auguste a été heureuse, et que le genre humain lui a décerné la couronne civique (XVI, 8). Ceci est d'autant plus caractéristique qu'il n'y avait plus lieu à aucune flatterie : la race des Césars avait disparu; c'était sous celle des Flaviens que Pline s'exprimait de la sorte, et cela malgré les règnes affreux d'un Néron et d'un Caligula, pour qui notre auteur n'a jamais assez d'exécration. La victoire de César et d'Auguste avait été la victoire de la plèbe sur les patriciens, et, à ce titre, un pas dans l'affranchissement successif des classes inférieures et serviles. Sans doute Pline ne pouvait se rendre aucun compte de la signification qu'avait l'intronisation de l'empire; mais il en voyait assez pour ne pas regretter le gouvernement proconsulaire que Rome donnait au monde vaincu, pour ne pas regretter non plus les dangereuses agitations du forum, qui était devenu ou un théâtre de corruption ou un champ de bataille.

D'ailleurs, cette disposition d'esprit à l'égard de ce que j'appellerai la politique n'était pas particulière à Pline; il fait plus d'une fois mention de ceux qui préfèrent le temps présent au temps passé, de ceux qui, comme il dit, sont favorables aux nouvelles mœurs (*qui novis moribus favent* (XVII, 36). En effet, la *vie* (autre expression de Pline) avait reçu et recevait journellement de nouvelles améliorations; les arts industriels se perfectionnaient; les divers pays échangeaient entre eux leurs arbres, leur culture et leurs produits, et, sous cette action graduelle, le niveau de l'Europe occidentale s'exhaussait sans relâche : c'était là évidemment ce qui frappait Pline et les esprits disposés comme lui. En effet, Pline s'extasie en divers endroits sur le spectacle admirable de tant de nations réunies par Rome en un seul corps; et il célèbre avec éloquence ce qu'il appelle l'immense majesté de la paix romaine. Tel est, en effet, le caractère de la période impériale. Les populations intelligentes de l'Italie, de l'Espagne, de la Gaule, des îles Britanniques, se formèrent sous cette discipline, reçurent une éducation commune, s'inspirèrent d'un esprit analogue, et furent préparées de la sorte à constituer, sous formes d'États indépendants, la grande république occidentale que nous voyons si clairement et si rapidement s'établir de nos jours. Les hommes qui, comme Pline, avaient le sentiment de leur époque comprenaient vaguement le rôle et le service de la puissante unité romaine.

Pline ne paraît pas soupçonner la décadence de la littérature proprement dite. Il est vrai qu'à une époque si rapprochée du siècle d'Auguste, dans un temps qui avait donné Sénèque et Lucain, et qui promettait déjà Tacite, on pouvait se croire en pleine prospérité littéraire, et il n'est pas étonnant que Pline n'ait rien aperçu. Pourtant la ruine était prochaine. Bientôt le christianisme grandissant attira vers soi toutes les fortes intelligences; et il n'y eut plus, à vrai dire, d'autre littérature marquée d'un caractère propre et original que la littérature religieuse. Bientôt encore une nouvelle catastrophe frappa les traditions antiques; la langue même de Rome s'al-

téra, et se perdit dans la turbulente transition qui amena les barbares sur le sol de l'empire ; et il lui fallut revivre dans ses filles les langues néo-latines, pour porter des fruits splendides et inépuisables.

Au sujet des beaux-arts, Pline ne commit pas la même méprise ; et il vit très-bien la décadence qui les menaçait. A ses yeux, la peinture et la statuaire sont des arts qui se meurent ; et tandis qu'il admire dans Rome spoliatrice de la Grèce, comme dans un grand musée, ces chefs-d'œuvre admirables qui jamais n'ont été surpassés, il s'étonne et se plaint que les hommes de son temps soient devenus incapables de rien produire de pareil. Quoique cela soit exagéré, quoique Pline lui-même nomme des artistes qui remplirent de belles statues les palais des Césars, il est vrai qu'à ce moment le sol, l'air, la vie, tout manquait à la fois à l'art ancien, essentiellement lié à la religion païenne, qui s'en allait ; il n'avait plus d'inspiration personnelle, et le goût du public lui faisait défaut. Aussi de plus en plus se taisait-il comme se taisaient les oracles, et par la même cause. Longtemps après, quand une nouvelle société, de nouvelles mœurs, de nouvelles idées se furent établies, l'art puisa dans ce sol de quoi se rajeunir, et reparut au jour avec des beautés singulières. C'est là une grande et irrécusable démonstration de cette vérité, que l'art n'a pas son but en lui-même, et qu'il ne peut être cultivé en vue de la forme seule et de l'expression, sans aucun soutien dans la société contemporaine. Quand de nos jours on a prétendu le contraire, cela sans doute a été suggéré par une situation qui n'était pas sans quelque analogie avec l'époque de Pline, et dans laquelle on a dû parfois se sentir abandonné par une société indéfiniment changeante et renouvelée. Que de phases et quelle rapidité dans les phases depuis le prodigieux ébranlement que la révolution de 89 a donné à l'édifice antique ! Aussi peut-être serait-il permis d'arguer de là, non sans quelque vraisemblance, que les facultés esthétiques des modernes, bien loin d'être, comme on l'a prétendu, inférieures à celles des anciens, sont plus fermes, plus développées, plus résistantes, si je puis parler ainsi ; car, au milieu d'une ruine sociale non moins grande, non moins inévitable et non moins juste que la ruine du paganisme, elles se sont maintenues avec éclat, et n'ont cessé de produire des œuvres ingénieuses et brillantes.

Quoique la nature de son ouvrage mît fréquemment Pline en contact avec les idées scientifiques, toutefois son éducation n'avait pas été telle qu'il pût porter avec sûreté un jugement sur les sciences proprement dites. La science antique avait deux voies qui lui étaient ouvertes, et qu'elle a parcourues avec une grande gloire : la première était celle des mathématiques et de l'astronomie ; la seconde, celle de la physiologie ou étude des corps vivants. Car il n'était alors aucunement question des sciences intermédiaires, à savoir, la physique et la chimie ; ces deux-ci étaient réservées à une époque bien postérieure. Cette vue est une vue rétrospective, celle que nous avons quand, nous retournant vers le passé, nous saisissons la filiation des choses. Mais les hommes des temps passés ne savaient ce qui leur manquait, ni ne comprenaient la liaison de fragments qui alors étaient isolés. Le jour scientifique qui s'est levé sur le genre humain est comparable au jour naturel qui se lève sur le globe terrestre. Les époques représentent les climats, et elles ne s'éclairent qu'au fur et à mesure de l'ascension de l'astre. Pline ne pouvait donc voir quel était véritablement l'état scientifique ; aussi ses plaintes ne sont guère fondées. Il reproche à son siècle d'avoir peu d'ardeur au travail, et peu de cette curiosité ardente qui avait signalé les anciens savants de la Grèce. Il met sous les yeux de ses contemporains les facilités offertes par l'unité de l'empire, les communications établies entre les points les plus éloignés, et la sécurité favorable dont le monde jouit ; et, d'autre part, il rappelle combien, lors des plus beaux et des plus fructueux travaux de la science, les États étaient petits, les guerres fréquentes, les ressources insuffisantes. « C'est dans cette gêne, dit-il, qu'ont été faites d'admirables découvertes ; et nous, dans l'opulence et la prospérité, nous ne conservons pas même intact le trésor qui nous a été transmis. » L'examen impartial des faits montre l'exagération du reproche. Il est vrai qu'après Pline les mathématiques et l'astronomie continuèrent à prospérer, jusqu'au moment où elles furent recueillies par les Occidentaux et les Arabes. Il est vrai que Galien devait encore faire faire un pas aux connaissances physiologiques avant la catastrophe de l'empire et l'invasion des barbares. Ainsi les sciences qui furent propres à l'antiquité n'éprouvèrent aucune interruption réelle, et la transmission en fut régulière : considération de premier ordre pour celui qui veut se rendre compte du développement historique ; car les sciences positives, du moment qu'elles font leur apparition au milieu du genre humain, sont le véritable moteur de ses progrès, et l'agent principal des mutations par lesquelles passent les sociétés.

Les hommes n'ont rien laissé qu'ils n'essayassent. C'est une réflexion que Pline répète en maint endroit de son livre, et lui-même en donne la preuve ; car dans neuf ou dix livres d'une longueur mortelle il entasse les recettes médicinales bonnes ou mauvaises, raisonnables ou extravagantes. A la moindre réflexion, l'on comprend combien la création des premiers arts a dû être difficile : tirer les métaux des gangues informes qui les renferment, trouver le pain dans le blé, le vin dans le raisin, et tant d'autres combinaisons merveilleuses, ce sont vraiment des problèmes qui paraissent dépasser de beaucoup les ressources des sociétés humaines dans leur enfance ; mais, en l'absence de toute théorie alors impossible, ce qui les servit, ce fut le désir d'essayer les choses sans fin et sans limite. L'ignorance même était un avantage ; car tout paraissait également possible, et l'expérience seule put faire le triage entre ces essais innombrables. Il advint en effet, comme dit le poëte,

Ut varias usus meditando extunderet artes.

La collection de recettes que nous a laissée Pline, si absurde à un certain point de vue, prend quelque

intérêt quand on la considère philosophiquement comme une trace des efforts faits par l'esprit humain pour sortir de son enfance, se reconnaître au milieu des substances diverses et de leurs combinaisons, et tirer parti du bon ainsi que combattre le mauvais.

Le style de Pline a des qualités et des défauts. Le premier défaut de Pline, c'est que la diction n'est aucunement appropriée au sujet, et qu'elle n'a point le caractère scientifique. Le style scientifique demande la propriété de l'expression, et s'abstient scrupuleusement de toute figure. Horace en a très-bien spécifié les conditions quand il a dit :

Ornari res ipsa negat contenta doceri.

Or, c'est à ce précepte que Pline manque complétement; il est toujours beaucoup plus occupé d'orner la chose que de l'enseigner. La métaphore lui est familière; mais la métaphore dans le style scientifique prête au contre-sens et aux méprises. Sans doute ce défaut provient de ce que Pline était, à proprement parler, étranger aux matières scientifiques, ignorant l'importance qu'a le choix des mots, et que là le premier devoir est de produire dans l'esprit du lecteur une idée claire et précise. Mais sans doute aussi, destinant son ouvrage au monde et non pas aux savants de profession, il s'est cru dans l'obligation de jeter quelques agréments de style, que lui fournissait sans peine une imagination cultivée. Toutefois cette excuse ne va pas jusqu'à le défendre du reproche de mauvais goût dans des cas comme ceux-ci : en parlant du petit du lièvre, non encore garni de poils, il le dit sans plumes, *implume* (VIII, 81). Pour lui la suie est la farine des cheminées, *farina caminorum* (XXVIII, 23); il est impossible, on en conviendra, d'être plus malheureux dans le choix de la métaphore. Les pas de vis sont appelés par lui des rides faisant bulles, *rugis bullantibus* (XVIII, 74). De telles figures, en soi fort mauvaises, deviennent obscures et fatigantes quand il s'agit, par exemple, de la description d'une plante où chaque terme doit être approprié.

A côté de cette recherche dans l'expression, si nuisible au sens, on trouve une négligence qui souvent ne l'est pas moins. Cela se reconnaît surtout dans les passages qu'il traduit des auteurs grecs. Le texte de Pline, pris à part, est obscur et indécis; il prête à des interprétations diverses, et bien souvent on reste dans l'incertitude sur le véritable sens qu'il y faut attacher. Si alors on prend l'auteur grec et qu'on fasse la comparaison, on reconnaît qu'à la vérité la phrase de Pline renferme ce que renfermait la phrase originale; mais les termes en sont tels, que la précision et la netteté en ont disparu. Souvent, pour comprendre Pline, il faut savoir d'avance ce qu'il veut dire. C'est le défaut d'un homme qui écrit rapidement, ne se surveille pas assez, et laisse trop à deviner à ses lecteurs.

Signalons ici une particularité qui n'est peut-être pas une faute, mais qui est sans doute un néologisme, et, en tout cas, singulière. On dit aujourd'hui en français par un néologisme aussi, du reste peu digne de louange, *les sommités des lettres*, à savoir les hommes les plus éminents dans les lettres, *les spécialités de la science*, à savoir les hommes qui se livrent à une étude spéciale. D'une façon très-semblable, Pline a dit : *claritates animalium*, les animaux renommés (XXVIII, 24); *obstetricum nobilitas*, les accoucheuses célèbres (XXVIII, 18), etc.

En revanche, l'écrivain exercé et non sans mérite se montre fréquemment dans le cours de ce long ouvrage. Pline ne semble pas avoir éprouvé un moment de fatigue, et toutes les parties en sont également soignées; partout un travail qui ne manque pas de puissance, fondant les matériaux, les a jetés dans un moule commun. En chaque point la main de l'auteur se reconnaît; et, quoique le tout soit une compilation, Pline a eu assez de verve et d'originalité pour mettre son empreinte à cette œuvre immense de marqueterie. Ce n'est pas un esprit médiocre qui aurait pu faire passer ainsi un même souffle à travers tant d'éléments empruntés.

Cette même vigueur dans la composition lui a partout rendu facile le travail des transitions. En effet, traitant un pareil sujet d'une façon plus littéraire que scientifique, il ne lui suffisait pas de suivre l'enchaînement didactique des choses, il fallait encore ménager le passage d'un objet à un autre. A cela Pline n'a pas manqué, et en le lisant on considère, non sans quelque plaisir, avec quelle prestesse il saisit toutes les occasions d'amener ce qu'il se propose de dire, afin que, sans secousse, le lecteur change de chapitre et de sujet. Un mot lui sert parfois à cette fin; et il n'est pas rare que ce mot soit rapide et heureusement choisi.

En cela il est naturellement secondé par la langue latine, dont la concision est si grande. A son tour, Pline tire tout le parti possible de cette qualité; il ménage les mots avec un soin extrême; toute redondance est scrupuleusement bannie, et il resserre merveilleusement sa pensée, à tel point que si l'on rencontre quelque mot superflu, on peut soupçonner dans le texte une altération. En son besoin de brièveté, Pline en est venu même à user de la langue latine autrement que n'avaient fait les écrivains de l'âge antérieur et classique, je veux dire un emploi singulier de l'ablatif : à l'aide de ce cas il réunit les membres de phrases, place les idées incidentes, et gagne beaucoup en vitesse d'expression. C'est une véritable économie qu'il fait sur les mots. Cette particularité de l'emploi de l'ablatif vaut la peine, pour ceux qui veulent bien connaître le latin, d'être étudiée avec quelque soin dans Pline.

Pline a répandu dans son livre bon nombre de récits et d'anecdotes; il les raconte avec esprit, il leur donne du piquant, et là aussi il est bref et rapide, quelquefois même trop bref et trop rapide, pour nous du moins qui ne sommes pas dans la même position que ses lecteurs de Rome. En effet, les anecdotes qu'il rapporte ou étaient puisées dans des livres, ou avaient une assez grande notoriété de son temps. C'est pour cela qu'il les indique seulement; et en homme de goût, en homme du monde,

il n'appuie qu'autant qu'il faut pour les rappeler à la mémoire.

Pline, à l'exemple des Romains ses contemporains, avait trop cultivé l'éloquence pour se refuser la satisfaction d'insérer des morceaux de facture où il pût déployer les ressources de son style; on en rencontre, en effet, plusieurs dans le cours de son livre. Ces morceaux pèchent souvent par le fond, étant des déclamations sans vérité; mais alors même on reconnaît dans Pline un écrivain original et d'imagination; sa phrase est vive et colorée.

Tel est Pline. Son ouvrage a joui d'une réputation considérable, même parmi les savants, jusqu'à nos jours; et il a fallu, comme on l'a vu plus haut, qu'une critique plus éclairée enlevât à l'auteur ses titres scientifiques, et montrât en lui le compilateur ardent au travail, désireux d'être utile, habile à écrire. A plus forte raison le nom de Pline fut grand dans le moyen âge. Là il régna sans conteste, et ce fut une autorité et un modèle. En effet, des encyclopédies semblables furent composées dans cette période, et méritent d'être comparées à la sienne. La plus célèbre est celle de Vincent de Beauvais, qui appartient au milieu du treizième siècle, et qui fut chapelain de saint Louis. Il n'y a aucun parallèle à établir entre ces deux hommes. Autant Pline a l'esprit hardi, se plaît à intercaler ses propres réflexions et se distingue par un style original, autant Vincent de Beauvais est réservé, s'abstient de mettre du sien, et est dépourvu de style et de couleur. Le seul point par où ils se touchent, c'est qu'ils sont tous deux d'infatigables compilateurs, et qu'ils ont eu pour but de présenter à leurs lecteurs un résumé des connaissances humaines. Notons que le succès de Vincent de Beauvais fut immense, et que son livre a été un des plus prisés dans le moyen âge. A la vérité, lors de la renaissance, tous les regards se tournant vers l'antiquité, Pline devint l'objet de l'étude des érudits et des savants, et Vincent tomba dans l'oubli; mais ce n'est pas la faute de l'auteur, c'est l'effet d'un préjugé du temps, de ce temps qui, admirateur exclusif de l'antiquité, ne voyait que barbarie dans l'âge intermédiaire. Laissant donc les qualités d'esprit de Pline et de Vincent et leur habileté à écrire, voyons si, de fait, le niveau des connaissances, du siècle de Pline au treizième siècle, avait baissé, ou si plutôt il ne s'était pas élevé.

L'œuvre immense de Vincent de Beauvais est intitulée, *Speculum majus*, ou Grand miroir. Elle comprend trois parties : 1° le *Speculum naturale*, ou le spectacle de la nature; 2° le *Speculum doctrinale*, c'est-à-dire, les doctrines humaines, grammaticales et littéraires, morales et politiques y compris la jurisprudence, mathématiques et physiques y compris la médecine; 3° le *Speculum historiale*, c'est-à-dire l'histoire ancienne sacrée et profane, puis l'histoire moderne civile, littéraire, et surtout ecclésiastique. Le plan suivi est celui-ci, qui lui est fourni par l'histoire de la création dans la Bible : D'abord il traite du Créateur, des trois personnes de la Trinité, des anges bons et mauvais, de leur hiérarchie et de leurs ordres; à quoi il joint la création, les atomes, le chaos, la lumière, les couleurs et les ténèbres, l'œuvre du premier jour. Au second jour, création du firmament et des sphères célestes; de là les notions d'astronomie et d'ontologie relatives au mouvement, au temps et à l'éternité, au lieu et à l'espace. Il y est question du feu, de l'éther et de l'air, du son et de l'écho, des vents et des tempêtes, des pluies, de la neige, de la gelée, de la glace, de l'éclair et du tonnerre, des étoiles tombantes, de l'arc-en-ciel, etc. Le troisième jour, où furent créées les eaux et la terre, amène l'histoire des mers, du flux et du reflux de l'Océan, de la terre placée au centre du monde, des zones terrestres, des montagnes, des vallées, des îles et des tremblements : à cela se rattachent des traités sur les pierres, les métaux et les plantes. Créés le quatrième jour, le soleil et la lune sont les objets des études de Vincent de Beauvais; et c'est là qu'il parle plus généralement des étoiles, des comètes, des planètes, des éclipses, du zodiaque, des saisons, et des divisions du temps en heures, jours, semaines, mois, années et cycles. Les oiseaux et les poissons, œuvre du cinquième jour, occupent ensuite Vincent de Beauvais. Enfin, les œuvres du sixième et dernier jour furent les animaux terrestres et l'homme; et c'est par là aussi que Vincent termine sa vaste compilation.

Il serait injuste de comparer Pline avec quelqu'un des savants considérables du moyen âge, par exemple avec Roger Bacon. Il y aurait trop de disproportion à mettre en regard un simple compilateur comme Pline, et un homme tel que Roger Bacon, qui avait approfondi les sciences et les avait enrichies. Il faut donc s'en tenir à Vincent de Beauvais; et l'aperçu que je viens de donner de son livre, tout bref qu'il est, suffit pour montrer qu'au treizième siècle les connaissances humaines n'avaient subi aucun déchet, et que le dépôt s'en était conservé intact. La compilation contemporaine de saint Louis n'est pas moins riche que la compilation contemporaine de Vespasien; tout y est dans l'une comme dans l'autre, astronomie, géographie, étude des minéraux, des végétaux et des animaux.

A vrai dire même, le moine n'a pas su user de tous ses avantages; il a trop puisé à l'antiquité, et pas assez à sa propre époque. Il est une foule de perfectionnements, quelques-uns très-importants, que la vie, pour me servir du langage de Pline, avait reçus dès lors. Dans ce temps la boussole était connue et commençait à guider les marins; le sucre était introduit dans l'Occident, et remplaçait le miel, qui seul était à la disposition de l'antiquité. La soie, si rare et si chère du temps de Pline, abondait; et déjà quelques essais indiquaient la transformation du feu grégeois en poudre à canon, cette force nouvelle et décisive, qui allait entrer dans les combinaisons humaines; car il faut le remarquer, et ceci est important à ma thèse, les découvertes qui signalent le moyen âge ne sont pas fortuites, *sine matre creatæ;* au contraire, elles éclosent naturellement de la civilisation ancienne, par un progrès successif et continu.

Vincent ne s'écarte guère de l'antiquité que pour les notions théologiques, qui en effet étaient toutes nouvelles, et dérivaient du christianisme. Cependant, malgré cette prédilection, on trouve chez lui quelques traces des faits nouveaux qui s'étaient produits. Ainsi, tandis que l'antiquité n'avait pas connu la numération décimale, ou ne s'en était pas servie, on voit que du temps de Vincent elle était d'un usage commun. Les miroirs métalliques étaient les seuls que les anciens fabriquassent; mais notre auteur indique de son temps la fabrication de nos miroirs, c'est-à-dire, une lame de verre revêtue sur une de ses faces d'une couche métallique. C'est qu'en effet le moyen âge avait vu éclore et grandir une étude excessivement curieuse, et particulièrement fertile en applications industrielles; je veux dire l'alchimie.

L'alchimie ne mérite aucunement le dédain qu'on lui a prodigué, soit par une infatuation peu philosophique en faveur de nos progrès, soit par le préjugé défavorable attaché, depuis la renaissance, aux conceptions du moyen âge. La décadence qui depuis environ trois siècles ruine les idées et les institutions de cette grande époque; la polémique ardente et passionnée qui est sortie de cette lutte; les révolutions même qui depuis lors ont nettoyé le sol de l'Europe, n'ont pas permis un jugement impartial. Et seulement aujourd'hui que la victoire sur le passé est, on peut le dire, définitivement acquise, l'esprit philosophique sait, en raison de ses nouvelles lumières, peut, sans périls pour sa propre cause, doit, en l'honneur de la vérité historique, rendre au moyen âge ce qui lui appartient. L'alchimie repose, il est vrai, sur une idée erronée, à savoir, la transmutation des métaux; mais cette idée est fausse, et non pas absurde, et l'expérience seule a pu démontrer *à posteriori* que les substances métalliques ne sont pas des formes d'une substance unique. Ce fut dans la recherche du grand arcane que les alchimistes, tout occupés autour de leur fourneau, firent des découvertes très-importantes, esprits, sels, acides énergiques. De la sorte, la chimie, même en cet état embryonnaire et primitif, servit grandement les applications industrielles; mais surtout l'homme, s'étant accoutumé à étudier dans les creusets les combinaisons moléculaires, ne perdit plus de vue ces phénomènes singuliers; et il arriva un temps où la chimie scientifique naquit définitivement des théories métaphysiques qui guidaient les alchimistes et des observations nombreuses qu'ils devaient à l'empirisme. L'alchimie est une des créations propres au moyen âge, et un des véritables services qu'il a rendus.

Donc, en considérant l'état social débarrassé de l'esclavage et se préparant à l'affranchissement des communes, la continuation et un certain progrès des sciences, l'acquisition d'agents très-puissants et de découvertes capitales, la création dans le champ des beaux-arts d'œuvres originales, on voit que, tout compensé, le moyen âge est en progrès social et politique sur l'antiquité; et, pour en revenir à notre comparaison entre Vincent de Beauvais et Pline, celui-là n'est inférieur à celui-ci que par les qualités de l'esprit : l'œuvre vaut autant par le fond, et sans peine elle aurait pu valoir beaucoup plus.

Daunou (*Histoire littéraire de la France*, tom. XVIII, p. 518) a ainsi apprécié Vincent de Beauvais : « Les écrits et les documents qu'on doit lui savoir gré de nous avoir conservés sont ceux qui tiennent à de véritables études, à des doctrines, à des traditions, à des erreurs même qui ont obtenu quelque crédit ou exercé quelque influence dans le cours des âges. Ses livres nous offrent en effet un tableau, ou, pour conserver leur titre, *un miroir* des travaux, des progrès, des écarts de l'esprit humain; c'est par là qu'il se recommande; il n'y a plus guère d'autre instruction immédiate à y chercher aujourd'hui. Ils n'ont presque plus rien à nous enseigner, mais beaucoup à raconter. Toutes les fois qu'on voudra savoir quelles étaient en France, vers 1250, la direction et les matières des plus hautes études, quelles sciences on cultivait, quels livres, soit anciens, soit alors modernes, étaient lus ou pouvaient l'être; quels auteurs étaient connus ou ignorés, admirés ou négligés; quelles questions s'agitaient, quelles controverses se perpétuaient; quelles opinions, quelles doctrines prévalaient dans les écoles, dans les monastères, dans les églises, dans le monde; ce sera surtout à Vincent de Beauvais qu'il faudra le demander. De tous les ouvrages du treizième siècle, le sien est celui qui peut jeter le plus de jour sur l'ensemble et sur plusieurs détails de l'histoire littéraire de cet âge. » L'appréciation de Vincent de Beauvais par Daunou est de tout point applicable à Pline, et je n'en veux pas d'autre pour l'auteur latin.

HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE.

LIVRE I.

PRÉFACE.

C. PLINIUS SECUNDUS A SON CHER TITUS CÉSAR, SALUT.

1 Les livres de l'Histoire Naturelle, très-gracieux empereur (je vous donnerai, si vous le permettez, ce titre si mérité, puisque celui de très-grand est attaché à la vieillesse de votre père), les livres de l'Histoire Naturelle, ouvrage nouveau pour les muses de vos Romains, et dernier travail sorti de mes mains, seront le sujet de cette épître
2 familière. Épître familière: car *vous voulez bien attacher quelque intérêt à mes bluettes*, citation de Catulle (1), *mon pays* (vous reconnaissez ce mot militaire), et j'ai besoin de me couvrir, en passant (2), du poëte qui, vous le savez, on lui avait dérobé ses premières serviettes de Sætabis (3), fit un peu le mauvais, les estimant, d'après ceux qui les lui avaient données, ses chers Veranius et Fabullus. Épître familière : car, grâce à la liberté que je prends, la publicité s'en emparera (tout récemment vous vous êtes plaint qu'il n'en ait pas été ainsi à propos d'une autre lettre de moi sans façon), et chacun saura sur quel pied d'égalité vous mettez l'empire vis-à-vis de vous. Triomphateur, censeur, six fois consul, 3
partageant la puissance tribunitienne, et (ce qui est encore plus grand de votre part, puisque c'est un service rendu à la fois à votre père et à l'ordre équestre) préfet du prétoire, voilà tout ce que vous êtes pour la république, sans cesser d'être pour nous autre chose qu'un camarade d'armée. Rien en vous n'a été changé par la grandeur de la fortune, si ce n'est que vous pouvez faire tout le bien que vous voulez. Aussi, tandis 4
que les respects des autres ont accès près de vous par tous ces titres, nous n'avons, nous, pour vous honorer, que la familiarité et l'audace. Cette audace, vous vous l'imputerez; et, en nous pardonnant notre faute, c'est à vous que vous pardonnerez.

J'ai secoué toute honte, et je n'en suis pas plus avancé; car voilà que, par une autre voie, vous reparaissez dans votre grandeur, et plus loin qu'avec le licteur vous nous écartez avec les faisceaux du génie. De qui dira-t-on avec autant de vérité qu'en lui éclatent la puissance de la parole et l'éloquence de la magistrature tribuni-

C. PLINII SECUNDI

NATURALIS HISTORIÆ

LIBER I.

PRÆFATIO.

C. PLINIUS SECUNDUS VESPASIANO CÆSARI SUO S.

Libros Naturalis Historiæ, novitium Camœnis Quiri-
1 tium tuorum opus, natos apud me proxima fœtura, licentiore epistola narrare constitui tibi, jucundissime imperator (sit enim hæc tui præfatio verissima, dum Maximi consenescit in patre) :

namque tu solebas
2 Meas esse aliquid putare nugas,

ut obiter moliar Catullum conterraneum meum (agnoscis et hoc castrense verbum) : ille enim, ut scis, permutatis prioribus sætabis, duriusculum se fecit, quæ volebat æstimari a Veraniolis suis et Fabullis. Simul ut hac mea petulantia fiat, quod proxime non fieri questus es in alia procaci epistola nostra, ut in quædam acta exeant; sciantque omnes quam ex æquo tecum vivat imperium. Trium- 3
phalis et censorius tu, sexiesque consul, ac tribunitiæ potestatis particeps, et, quod his nobilius fecisti, dum illud patri pariter et equestri ordini præstas, præfectus prætorio ejus : omniaque hæc reipublicæ : et nobis quidem, qualis in castrensi contubernio. Nec quidquam in te mutavit fortunæ amplitudo, nisi ut prodesse tantumdem posses et velles. Itaque, quum cæteris in veneratio- 4
nem tui pateant omnia illa, nobis ad colendum te familiarius audacia sola superest. Hanc igitur tibi imputabis, et in nostra culpa tibi ignosces.

Perfricui faciem, nec tamen profeci : quando alia via occurris ingens, et longius etiam submoves ingenii fascibus. Fulgurat in nullo unquam verius dicta vis eloquentiæ, tribunitiæ potestatis facundia? Quanto tu ore patris 5

5 tienne? Comme votre voix tonne pour les louanges d'un père! comme elle se complaît dans celles d'un frère. Quelle hauteur vous atteignez dans la poésie! O fécondité d'un grand esprit! vous avez voulu même imiter votre frère (4), et vous y avez réussi. Mais qui peut envisager sans effroi une telle supériorité, au moment de se soumettre à votre jugement, et à un jugement provoqué? Il est tout différent d'adresser un livre au public, ou de vous le dédier nominativement. Dans le premier cas, je pourrais dire : Pourquoi me lire, grand empereur? Ces choses sont écrites pour l'humble vulgaire, pour la foule des agriculteurs et des artisans, enfin pour ceux que les lettres n'occupent pas. Pourquoi vous constituer juge, vous qui, au moment où j'écrivais, n'étiez
6 pas sur la liste? Je vous savais trop grand pour croire que vous descendriez jusque-là. D'ailleurs le droit commun autorise à récuser même les savants. Ce droit de récusation, Cicéron en use, lui placé, pour le génie, au-dessus de toutes les chances; et, chose singulière, pour en user il prend un avocat : *Ce que j'écris ici, j'en défends la lecture au très-docte Persius, je la permets à Junius Congus* (5). Si Lucilius, qui créa le style satirique, a cru devoir s'exprimer en ces termes, et Cicéron les emprunter même en composant son beau traité de la *République*, combien n'ai-je pas plus de motifs pour récuser
7 certain juge? Mais je me suis enlevé ce moyen de défense par ma dédicace; car c'est tout autre chose d'avoir un juge par le sort ou de le choisir, et l'on traite avec bien plus d'apparat un hôte invité qu'un hôte d'occasion. Lorsque Caton (6), cet ennemi de toute brigue, joyeux d'un refus comme d'un honneur acquis, devenait, dans le feu des élections, dépositaire des sommes que les candidats lui remettaient, ils déclaraient, en agissant ainsi, prendre le plus grand engagement de probité qu'il y eût alors au monde. De là cette célèbre exclamation de Ci- 8
céron : Heureux Caton, à qui personne n'ose demander une chose injuste! Quand L. Scipion l'Asiatique en appelait aux tribuns, parmi lesquels était Gracchus, il déclarait se soumettre au jugement même d'un ennemi; tant il est vrai qu'en choisissant son juge on en fait un arbitre suprême. De là vient la dénomination d'appel.

Vous, placé au faîte le plus élevé parmi les hommes, vous, doué de tant d'éloquence, pourvu de tant de savoir, ceux qui viennent vous saluer ne vous approchent, je le sais, qu'avec un respect religieux; aussi est-on, entre autres, infini- 9
ment soucieux de ne vous adresser rien qui ne soit digne de vous. Mais les campagnards et beaucoup de nations ne font aux dieux offrande (7) que de lait et de gâteaux salés, n'ayant point d'encens; et jamais on n'a reproché à personne d'honorer les dieux comme il le pouvait. Ce qui aggrave encore ma témérité, c'est que le livre que je vous dédie est un travail peu relevé; il n'a point de place pour le génie, d'ailleurs si médiocre en moi; et il n'admet ni digressions, ni discours ou développements, ni événements merveilleux, ni aventures variées, ni autres détails agréables à conter ou à lire. Matière stérile, 10
la nature des choses, c'est-à-dire la vie, en est le sujet; et encore dans ce qu'elle a de plus bas, exigeant souvent l'emploi de termes de la cam-

laudis tonas! Quanto fratris amas? Quantus in poetica es! O magna fœcunditas animi! Quemadmodum fratrem quoque imitareris, excogitasti. Sed hæc quis possit intrepidus æstimare, subiturus ingenii tui judicium, præsertim lacessitum? Neque enim similis est conditio publicantium, et nominatim tibi dicantium. Tum possem dicere : Quid ista legis, imperator? Humili vulgo scripta sunt, agricolarum, opificum turbæ, denique studiorum otiosis. Quid te judicem facis? Quum hanc operam condicerem, non
6 eras in hoc albo. Majorem te sciebam, quam ut descensurum huc putarem. Præterea est quædam publica etiam eruditorum rejectio. Utitur illa et M. Tullius, extra omnem ingenii aleam positus, et, quod miremur, per advocatum defenditur :

Hæc doctissimum
Persium non curo legere, Junium Congum volo.

Quod si hoc Lucilius, qui primus condidit styli nasum, dicendum sibi putavit; si Cicero mutuandum, præsertim quum de republica scriberet : quanto nos causatius ab
7 aliquo judice defendimus? Sed hæc ego mihi nunc patrocinia ademi nuncupatione, quoniam plurimum refert, sortiatur aliquis judicem an eligat, multumque apparatus interest apud invitatum hospitem et oblatum. Quum apud Catonem illum ambitus hostem, et repulsis tanquam honoribus indeptis gaudentem, flagrantibus comitiis pecunias deponerent candidati, hoc se facere, quod tum pro innocentia in rebus humanis summum esset, profitebantur. Inde illa nobilis M. Ciceronis suspiratio : O te feli- 8
cem, M. Porci, a quo rem improbam petere nemo audet! Quum tribunos appellaret L. Scipio Asiaticus, inter quos erat Gracchus, hoc attestabatur, se vel inimico judici approbari posse. Adeo summum quisque causæ suæ judicem facit, quemcumque eligit : unde *provocatio* appellatur.

Te quidem in excelsissimo humani generis fastigio positum, summa eloquentia, summa eruditione præditum, religiose adiri etiam a salutantibus scio. Et ideo immensa 9
præter cæteras subit cura, ut, quæ tibi dicantur, te digna sint. Verum et diis lacte rustici multæque gentes et mola tantum salsa litant, qui non habent thura; nec ulli fuit vitio deos colere quoquo modo posset. Meæ quidem temeritati accessit hoc quoque, quod levioris operæ hos tibi dedicavi libellos. Nam nec ingenii sunt capaces, quod alioquin nobis perquam mediocre erat; nec admittunt excessus, aut orationes sermonesve, aut casus mirabiles, vel eventus varios, non alia jucunda dictu aut legentibus blanda. Sterili materia rerum natura, hoc est vita narra- 10
tur, et hæc sordidissima sui parte, plurimarum rerum aut rusticis vocabulis aut externis, immo barbaris, etiam

pagne, de mots étrangers, barbares même, ou qu'il est besoin de faire précéder d'une excuse. D'ailleurs, la voie où j'entre n'est pas familière aux auteurs, ni de celles où l'esprit aime à s'engager. Nul chez nous n'a fait cette tentative, nul chez les Grecs n'a embrassé seul tous ces objets. Nous cherchons en général les agréments de l'étude ; aussi, les œuvres qui passent pour traiter de choses infiniment ardues demeurent dans
11 l'obscurité et dans l'oubli. De plus, il me faut toucher à tout ce que les Grecs renferment dans le mot d'*encyclopédie* : et cependant il est des points ou ignorés, ou que la subtilité a rendus incertains ; il en est d'autres traités tant de fois, que le dégoût s'y est attaché. Ce n'est pas chose aisée que de donner un air nouveau à ce qui est ancien, de l'autorité à ce qui est nouveau, du brillant à ce qui est terne, de la lumière à ce qui est obscur, de la faveur à ce qui est dédaigné, du crédit à ce qui est douteux, à chaque chose sa nature, et à la nature tout ce qui lui appartient. Aussi, dussé-je manquer le but, il sera beau et glorieux d'avoir voulu y arriver.

12 Pour moi, je pense qu'un intérêt particulier doit s'attacher dans les lettres à ceux qui, vainqueurs des difficultés, ont préféré le mérite d'être utile à l'avantage de plaire. J'ai moi-même donné déjà des exemples de cette préférence dans d'autres ouvrages ; et je m'étonne, j'en conviens, d'entendre le célèbre Tite-Live, au début d'un livre de son *Histoire* commencée à l'origine de Rome, déclarer qu'assez de gloire lui était déjà acquise, et qu'il pourrait s'arrêter, si son esprit ennemi du repos ne trouvait un aliment dans le travail. A coup sûr il eût mieux valu écrire pour la gloire du nom romain et d'une nation victorieuse des nations, que pour la sienne propre ; il eût été plus méritoire d'avoir persévéré par amour pour l'œuvre, non par satisfaction personnelle, et travaillé non pour soi, mais pour le peuple romain.

Vingt mille faits dignes de conservation (car 13
les livres doivent être des trésors, comme dit Domitius Pison), vingt mille faits extraits de la lecture d'environ deux mille volumes, dont un bien petit nombre est entre les mains des savants à cause de l'obscurité de la matière, et qui proviennent de cent auteurs de choix, ont été renfermés en trente-six livres, avec l'addition de beaucoup de choses ou ignorées de nos prédécesseurs, ou découvertes depuis eux par la civilisation. Sans doute j'ai commis, moi aussi, bien des
omissions ; je suis homme, mon temps est pris 14
par des fonctions publiques, et je m'occupe de ce travail à mes moments de loisir, c'est-à-dire pendant la nuit. Car je ne voudrais pas que mes princes me crussent coupable de leur avoir dérobé des heures qui leur sont dues : je leur consacre les jours, je règle avec le sommeil le compte de la santé ; et ma récompense, qui me satisfait, c'est de vivre un plus grand nombre d'heures en m'amusant, comme dit Varon, à ces compositions. Et en effet, vivre c'est veiller.

Tandis que ces motifs et ces difficultés me dé- 15
fendent de rien promettre, vous, en me permettant de vous écrire, me rendez de l'assurance. Là est le gage du succès de l'ouvrage, là en est la recommandation. Que d'objets ne paraissent précieux que parce qu'ils sont dédiés dans les temples ! Au reste, j'ai parlé de vous tous, votre père, votre frère et vous, dans une composition régulière, où j'ai commencé l'histoire de notre temps là où s'arrête Aufidius Bassus. Où est-il

cum honoris præfatione ponendis. Præterea iter est non trita auctoribus via, nec qua peregrinari animus expetat. Nemo apud nos, qui idem tentaverit ; nemo apud Græcos, qui unus omnia ea tractaverit. Magna pars studiorum amœnitates quærimus : quæ vero tractata ab aliis dicuntur immensæ subtilitatis, obscuris rerum tenebris pre-
11 muntur. Jam omnia attingenda, quæ Græci τὰς ἐγκυκλοπαιδείας vocant : et tamen ignota aut incerta ingeniis facta ; alia vero ita multis prodita, ut in fastidium sint adducta. Res ardua, vetustis novitatem dare, novis auctoritatem, obsoletis nitorem, obscuris lucem, fastiditis gratiam, dubiis fidem, omnibus vero naturam et naturæ sua omnia. Itaque etiam non assecutis, voluisse abunde pulcrum atque magnificum est.

12 Equidem ita sentio peculiarem in studiis causam eorum esse qui, difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi : idque jam et in aliis operibus ipse feci ; et profiteor mirari me T. Livium, auctorem celeberrimum, in historiarum suarum, quas repetit ab origine Urbis, quodam volumine sic orsum : « satis jam sibi gloriæ quæsitum, et potuisse se desinere, ni animus inquies pasceretur opere. » Profecto enim populi gentium victoris et Romani nominis gloriæ, non suæ, composuisse illa decuit : majus meritum est, operis amore, non animi causa perseverasse, et hoc populo Romano præstitisse, non sibi.

Viginti millia rerum dignarum cura (quoniam, ut ait 13
Domitius Piso, Thesauros oportet esse, non libros) ex lectione voluminum circiter duum millium, quorum pauca admodum studiosi attingunt propter secretum materiæ, ex exquisitis auctoribus centum inclusimus triginta sex voluminibus, adjectis rebus plurimis quas aut ignoraverant priores aut postea invenerat vita. Nec dubitamus,
multa esse quæ et nos prætererint. Homines enim sumus, 14
et occupati officiis, subsecivisque temporibus ista curamus, id est, nocturnis, ne quid vestris putetis cessatum horis. Dies vobis impendimus : cum somno valetudinem computamus, vel hoc solo contenti, quod, dum ista, ut ait M. Varro, musinamur, pluribus horis vivimus. Profecto enim vita vigilia est.

Quibus de causis atque difficultatibus nihil auso pro- 15
mittere, hoc ipsum tu præstas quod ad te scribimus. Hæc fiducia operis est, hæc indicatura. Multa valde pretiosa ideo videntur, quia sunt templis dicata. Nos quidem, omnes, patrem, te, fratremque diximus opere justo, temporum nostrorum historiam orsi a fine Aufidii Bassi. Ubi

cet ouvrage, dites-vous? Achevé depuis longtemps, il reçoit la sanction du temps; et d'ailleurs mon intention a toujours été d'en remettre la publication à mon héritier, de peur qu'on ne m'accusât d'avoir donné, moi vivant, quelque
16 chose à l'ambition. Aussi je souhaite bon succès à ceux qui me préviendront comme à ceux qui me suivront, et qui, je le sais, entreront en lice avec nous, ainsi que nous avons fait avec nos devanciers.

Vous aurez une preuve de cette humeur dont je suis, en lisant en tête de ces livres le nom des auteurs que j'ai consultés. C'est, en effet, je pense, un acte de bienveillance, et plein d'une candeur honorable, de déclarer quels sont ceux qui nous ont été utiles; à quoi du reste ont manqué la plupart de ceux que j'ai tenus entre les
17 mains. Car sachez qu'en comparant les auteurs j'ai surpris les plus renommés d'entre eux, et les plus voisins de nous, transcrivant les anciens mot pour mot et sans les nommer; bien éloignés du courage de Virgile, qui lutte avec ses modèles ou de la franchise de Cicéron, qui, dans son livre sur la *République,* se déclare imitateur de Platon; qui, dans sa *Consolation sur la mort de sa fille,* dit, J'ai suivi Crantor, et qui avoue ce qu'il doit à Panætius dans ses *Offices,* ouvrages dignes, vous le savez, non pas seulement d'être feuilletés continuellement, mais d'être appris par
18 cœur. C'est le fait d'une âme envieuse et d'un esprit malheureux, d'aimer mieux être pris en flagrant délit de vol que de rendre un prêt, d'autant plus qu'il faut finir par le rendre, et avec usure.

Les Grecs ont un merveilleux bonheur dans le choix de leurs titres. Les uns ont intitulé leurs livres κηρίον, pour dire que c'était un rayon de miel; les autres, κέρας Ἀμαλθείας, corne d'abondance, où vous croiriez pouvoir trouver un merle blanc; et tant d'autres titres, Champs de violettes (8), Muses, Pandectes, Manuels, Prairies, Tablettes, pour lesquels on manquerait à une assignation. Mais quand vous y êtes une fois entrés, 19
bons dieux! quel vide! Nos Romains plus grossiers intitulaient les leurs, les Antiquités, les Exemples, les Arts; le plus plaisant (9), je pense, est celui qui, s'appelant Bibaculus et aimant en effet à boire, a choisi Élucubration. Varron a mis un peu d'affectation dans le titre de deux de ses satires, Sesculixes (10) et Flexibula. Chez les Grecs, Diodore, ne badinant plus, donna le nom de Bi- 20
bliothèque à son histoire. Apion le grammairien, celui que Tibère appelait la cymbale du monde, et qu'on pourrait plutôt appeler la trompette de sa propre (11) renommée, a écrit qu'il immortalisait ceux à qui il adressait quelque chose. Je ne me repens pas de n'avoir rien imaginé de plus joli en fait de titre. Et, pour ne pas paraître toujours médire des Grecs, je voudrais (12) qu'on me supposât l'intention de ces maîtres de l'art de peindre et de sculpter, qui, vous le verrez dans ces volumes, avaient mis à des œuvres achevées, à des œuvres que nous ne nous lassons pas d'admirer, une inscription suspensive: *Apelle faisait; Polyclète faisait.* Ils ne paraissaient voir dans leurs ouvrages que quelque chose de commencé toujours, de toujours imparfait, afin de se ménager un retour contre la diversité des jugements, comme prêts à corriger les défauts si- 21
gnalés, si la mort ne les prévenait pas; ils ont, par une modestie bien sentie, inscrit chacune de leurs productions comme la dernière; à chacune ils

sit ea quæris? Jampridem peracta sancitur: et alioquin statutum erat hæredi mandare, ne quid ambitioni dedisse
16 vita judicaretur. Proinde occupantibus locum faveo: ego vero et posteris; quos scio nobiscum decertaturos, sicut ipsi fecimus cum prioribus.

Argumentum hujus stomachi mei habebis, quod in his voluminibus auctorum nomina prætexui. Est enim benignum, ut arbitror, et plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris: non ut plerique ex iis, quos attigi,
17 fecerunt. Scito enim conferentem auctores me deprehendisse a juratissimis et proximis veteres transcriptos ad verbum, neque nominatos: non illa Virgiliana virtute, ut certarent: non Ciceroniana simplicitate, qui in libris de Republica Platonis se comitem profitetur; in Consolatione filiæ, Crantorem, inquit, sequor; item Panætium, de Officiis: quæ volumina ejus ediscenda, non modo in
18 manibus quotidie habenda, nosti. Obnoxii profecto animi et infelicis ingenii est, deprehendi in furto malle, quam mutuum reddere; quum præsertim sors fiat ex usura.

Inscriptionis apud Græcos mira felicitas: κηρίον inscripsere, quod volebant intelligi favum; alii κέρας Ἀμαλθείας, quod Copiæ cornu; ut vel lactis gallinacei sperare possis in volumine haustum, Ἰωνιά, Μοῦσαι, πανδέκται, ἐγχειρίδιον, λειμών, πινακίδιον, inscriptiones propter quas va- 19
dimonium deseri possit. At quum intraveris, dii deæque! quam nihil in medio invenies! Nostri crassiores, Antiquitatum, Exemplorum, Artiumque; facetissimi Lucubrationem puto, quia Bibaculus erat et vocabatur. Paulo nimis asserit Varro in satyris suis Sesculixem et Flexibula. Apud Græcos desiit nugari Diodorus, et Βιβλιοθήκης his-
toriam suam inscripsit. Apion quidem grammaticus (hic 20
quem Tiberius Cæsar cymbalum mundi vocabat, quum propriæ famæ tympanum potius videri posset) immortalitate donari a se scripsit, ad quos aliqua componebat. Me non pœnitet nullum festiviorem excogitasse titulum; et ne videar Græcos in totum insectari, ex illis mox velim intelligi, pingendi fingendique conditoribus, quos in his libellis invenies absoluta opera, et illa quoque, quæ mirando non satiamur, pendenti titulo inscripsisse, ut APELLES FACIEBAT, aut POLYCLETUS, tanquam inchoata semper arte et imperfecta, ut contra judiciorum varietates superesset artifici regressus ad veniam, velut emendaturo 21
quidquid desideraretur, si non esset interceptus. Quare plenum verecundiæ illud est, quod omnia opera tanquam novissima inscripsere, et tanquam singulis fato adempti. Tria, non amplius, ut opinor, absolute traduntur in-

semblent avoir été enlevés par la destinée. Trois ouvrages sans plus, je pense, ont reçu, dit-on, une inscription définitive : *Un tel a fait;* j'en parlerai en lieu et place ; ce fut la preuve manifeste que l'auteur s'était complu dans sa confiance en son œuvre, et ces trois productions excitèrent vivement la jalousie.

22 Je confesse franchement qu'on peut beaucoup ajouter à mes ouvrages, non-seulement à ce livre-ci, mais encore à tous ceux que j'ai publiés, soit dit en passant aux Zoïles ; et je puis bien parler ainsi, puisque j'apprends que des stoïciens, des dialecticiens, et même des épicuriens (quant aux grammairiens, je m'y suis toujours attendu), sont en travail de critique sur le livre que j'ai publié touchant la grammaire ; voilà dix ans qu'ils avortent : moins longue est la gestation des éléphants.
23 Pourquoi m'en étonner? Ne sais-je pas que Théophraste, homme d'une éloquence si grande qu'il en mérita ce nom divin (Θεόφραστος, *homme au parler divin*), fut l'objet des attaques d'une femme, et que de là naquit le proverbe : *N'y a-t-il pas de quoi se pendre?* Je ne puis m'empêcher de citer des paroles de Caton le censeur, qui ont trait à ce que je dis ; et l'on verra que Caton écrivant sur la discipline militaire, lui qui avait appris la guerre sous Scipion l'Africain, et on peut dire sous Annibal, qui n'avait pu supporter la supériorité même de Scipion, et qui avait reçu le titre d'impérator et les honneurs du triomphe, était menace des coups de ceux qui cherchent de la renommée en abaissant la science d'autrui. Que 24
dit-il, en effet, dans ce livre ? « Je sais que ce qui est écrit, une fois mis au jour, trouvera beaucoup de vétilleurs (*vitilitigent*), surtout parmi ceux à qui la vraie gloire est étrangère. Je laisse passer leurs discours devant moi. » Le mot de Plancus n'est pas non plus sans esprit : on lui disait qu'Asinius Pollion préparait contre lui des discours qui devaient être publiés par Pollion ou par ses enfants après la mort de Plancus, pour que ce dernier ne pût répondre : « Il n'y a, dit-il, que les vers qui fassent la guerre aux morts. » Ce mot les a frappés d'un tel discrédit, que les savants les regardent comme ce qu'il y a de plus impudent.

Ainsi, tranquille même contre les *vétilleurs* (*vi-* 25
tilitigatores), mot que Caton a élégamment composé des mots *vice* et *litige* (que font-ils en effet autre chose que de chercher matière à litige?), achevons ce qui me reste à dire. Le bien public exigeant que j'épargne votre temps, j'ai ajouté à cette lettre la table de chacun des livres; et tout mon soin a été de la faire tellement exacte que vous n'eussiez pas à les lire. Par là le reste des 26
lecteurs vous devra d'être exemptés de parcourir tout l'ouvrage; et chacun ne cherchera que ce qu'il désire, et saura où le trouver. C'est un exemple déjà donné dans notre littérature par Valérius Soranus, dans le livre qu'il a intitulé *Epoptides* (*tableaux*). Adieu.

scripta : ILLE FECIT, quæ suis locis reddam; quo apparuit summam artis securitatem auctori suo placuisse, et ob id in magna invidia fuere omnia.

22 Ego plane meis adjici posse multa confiteor, sed et omnibus quæ edidi; ut obiter caveam istos Homeromastigas, ita enim verius dixerim; quoniam audio et stoicos et dialecticos, epicureos quoque (nam de grammaticis semper exspectavi), parturire adversus libellos quos de grammatica edidi, et subinde abortus facere jam decem
23 annis, quum celerius etiam elephanti pariant. Ceu vero nesciam adversus Theophrastum hominem in eloquentia tantum ut nomen divinum inde invenerit, scripsisse etiam feminam, et proverbium inde natum *suspendio arborem eligendi*. Non queo mihi temperare, quo minus ad hoc pertinentia ipsa censorii Catonis verba ponam, ut inde appareat etiam Catoni de militari disciplina commentanti (qui sub Africano, immo et sub Hannibale didicisset militare, et ne Africanum quidem ferre potuisset; qui imperator triumphum reportasset) paratos fuisse istos qui obtrectatione alienæ scientiæ famam sibi aucupantur. Quid enim ait in eo volumine? « Scio ego, quæ scripta sunt, 24
si palam proferantur, multos fore qui vitilitigent; sed hi potissimum, qui veræ laudis expertes sunt. Eorum ego orationes sino prætertluere. » Nec Plancus illepide, quum diceretur Asinius Pollio orationes in eum parare, quæ ab ipso aut liberis post mortem Planci ederentur, ne respondere posset : « cum mortuis nonnisi larvas luctari. » Quo dicto sic repercussit illas, ut apud eruditos nihil impudentius judicetur.

Ergo securi etiam contra *vitilitigatores*, quos Cato 25
eleganter ex *vitiis* atque *litigatoribus* composuit (quid enim illi aliud quam litigant aut litem quærunt?), exsequemur reliqua propositi. Quia vero occupationibus tuis publico bono parcendum erat, quid singulis contineretur libris huic epistolæ subjunxi, summaque cura, ne legendos eos haberes, operam dedi. Tu per hoc et aliis præsta- 26
bis, ne perlegant; sed ut quisque desideraverit aliquid, id tantum quærat, et sciat, quo loco inveniat. Hoc ante me fecit in literis nostris Valerius Soranus, in libris quos *Epoptidon* inscripsit. Vale.

TABLE
DE L'HISTOIRE DU MONDE,

LAQUELLE SERT AUSSI DE PREMIER LIVRE.

LIVRE II,

RELATIF AU MONDE ET AUX ÉLÉMENTS.

C. PLINII SECUNDI
HISTORIARUM MUNDI

ELENCHOS,

QUI ET LIBER PRIMUS.

LIBRO II

CONTINETUR DE MUNDO ET ELEMENTIS.

(1) L'index n'est complet dans aucun manuscrit. Hardouin a mis en italique ce qu'il a ajouté pour le compléter. Son exemple a été suivi dans les éditions subséquentes.

Résumé : Faits, histoires et observations, 417.

Tirés des auteurs :

M. Varron, Sulpicius Gallus, Titus César empereur, Q. Tuberon, Tullius Tiron, L. Pison, Tite-Live, Cornelius Nepos, Statius Sebosus, Cælius Antipater, Fabianus, Valerius Antias, Mucianus, Cæcina qui a écrit de la discipline étrusque, Tarquitius qui a traité le même sujet, Julius Aquila qui l'a aussi traité, Sergius Paulus.

Auteurs étrangers :

Platon, Hipparque, Timée, Sosigène, Pétosiris, Nécepsos, les pythagoriciens, Posidonius, Anaximandre, Epigène qui a écrit sur le gnomon, Euclide, le philosophe Cœranus, Eudoxe, Démocrite, Critodème, Thrasylle, Sérapion, Dicéarque, Archimède, Onésicrite, Ératosthène, Pythéas, Hérodote, Aristote, Ctésias, Artémidore d'Éphèse, Isidore de Charax, Théopompe.

LIVRE III,

CONTENANT LES SITUATIONS, LES NATIONS, LES MERS, LES VILLES, LES PORTS, LES MONTAGNES, LES FLEUVES, LES MESURES, LES PEUPLES, QUI SONT OU QUI ONT ÉTÉ.

Summa : Res, et historiæ, et observationes, CCCCXVII

Ex auctoribus :

M. Varrone, Sulpicio Gallo, Tito Cæsare imperatore, Q. Tuberone, Tullio Tirone, L. Pisone, T. Livio, Corn. Nepote, Statio Seboso, Cælio Antipatro, Fabiano, Antiate, Muciano, Cæcina qui de Etrusca disciplina scripsit, Tarquitio qui item, Julio Aquila qui item, Sergio Paulo.

Externis :

Platone, Hipparcho, Timæo, Sosigene, Petosiri, Necepso, Pythagoricis, Posidonio, Anaximandro, Epigene Gnomonico, Euclide, Cœrano Philosopho, Eudoxo, Democrito, Critodemo, Thrasyllo, Serapione, Dicæarcho Archimede, Onesicrito, Eratosthene, Pythea, Herodoto Aristotele, Ctesia, Artemidoro Ephesio, Isidoro Characeno, Theopompo.

LIBRO III

CONTINENTUR SITUS, GENTES, MARIA, OPPIDA, PORTUS, MONTES, FLUMINA, MENSURÆ, POPULI QUI SUNT AUT FUERUNT.

Auteurs :

Turannius Gracilis, Cornelius Nepos, Tite-Live, Caton le censeur, M. Agrippa, M. Varron, l'empereur Auguste, Varron Atacinus, Valerius Antias, Hygin, L. Vetus, Mela Pomponius, Curion le père, Cœlius, Arruntius, Sebosus, Licinius Mucianus, Fabricius Tuscus, L. Atteius Capiton, Verrius Flaccus, L. Pison, Gellianus, Valerianus.

Auteurs étrangers :

Artémidore, Alexandre Polyhistor, Thucydide, Théophraste, Isidore, Théopompe, Métrodore de Scepsis, Callicrate, Xénophon de Lampsaque, Diodore de Syracuse, Calliphane, Timagène.

LIVRE IV,

CONTENANT LES POSITIONS, LES NATIONS, LES MERS, LES VILLES, LES PORTS, LES MONTAGNES, LES FLEUVES, LES MESURES, LES PEUPLES, QUI SONT OU ONT ÉTÉ.

Ex auctoribus :

Turannio Gracile, Corn. Nepote, T. Livio, Catone censorio, M. Agrippa, M. Varrone, divo Augusto, Varrone Atacino, Antiate, Hygino, L. Vetere, Mela Pomponio, Curione patre, Cælio, Arruntio, Seboso, Licinio Muciano, Fabricio Tusco, L. Atteio Capitone, Verrio Flacco, L. Pisone, Gelliano, Valeriano.

Externis :

Artemidoro, Alexandro Polyhistore, Thucydide, Theophrasto, Isidoro, Theopompo, Metrodoro Scepsio, Callicrate, Xenophonte Lampsaceno, Diodoro Syracusano, Calliphane, Timagene.

LIBRO IV

CONTINENTUR SITUS, GENTES, MARIA, OPPIDA, PORTUS, MONTES, FLUMINA, MENSURÆ, POPULI QUI SUNT AUT FUERUNT.

Auteurs :

M. Varron, Caton le Censeur, M. Agrippa, l'empereur Auguste, Varron Atacinus, Cornelius Nepos, Hygin, L. Vetus, Pomponius Mela, Licinius Mucianus, Fabricius Tuscus, Atteius Capiton, Atteius le philologue.

Auteurs étrangers :

Polybe, Hécatée, Hellanicus, Damaste, Eudoxe, Dicéarque, Timosthène, Éphore, Cratès le grammairien, Sérapion d'Antioche, Callimaque, Artémidore, Apollodore, Agathocle, Eumachus, Timée de Sicile, Myrsile, Alexandre Polyhistor, Thucydide, Dosiades, Anaximandre, Philistide de Mallos, Denys, Aristide, Callidème, Ménechme, Aglosthène, Anticlide, Héra-

Ex auctoribus :

M. Varrone, Catone Censorio, M. Agrippa, divo Augusto, Varrone Atacino, Corn. Nepote, Hygino, L. Vetere, Pomponio Mela, Licinio Muciano, Fabricio Tusco, Atteio Capitone, Atteio Philologo.

Externis :

Polybio, Hecatæo, Hellanico, Damaste, Eudoxo, Dicæarcho, Timosthene, Ephoro, Cratete Grammatico, Serapione Antiochense, Callimacho, Artemidoro, Apollodoro, Agathocle, Eumacho, Timæo Siculo, Myrsilo, Alexandro Polyhistore, Thucydide, Dosiade, Anaximan-

clide, Philémon, Xénophon, Pythéas, Isidore, Philonide, Xénagoras, Astynomus, Staphylus, Métrodore, Cléobule, Posidonius.

LIVRE V,

CONTENANT LES POSITIONS, LES NATIONS, LES MERS, LES VILLES, LES PORTS, LES MONTAGNES, LES FLEUVES, LES MESURES, LES PEUPLES, QUI SONT OU ONT ÉTÉ.

dro, Philistide Mallote, Dionysio, Aristide, Callidemo, Menæchmo, Aglosthene, Anticlide, Heraclide, Philemone, Xenophonte, Pythea, Isidoro, Philonide, Xenagora, Astynomo, Staphylo, Metrodoro, Cleobulo, Posidonio.

LIBRO V

CONTINENTUR SITUS, GENTES, MARIA, OPPIDA, PORTUS, MONTES, FLUMINA, MENSURÆ, POPULI QUI SUNT AUT FUERUNT.

Auteurs :

Agrippa, Suetonius Paulinus, M. Varron, Varron Atacinus, Cornelius Nepos, Hygin, L. Vetus, Pomponius Mela, Domitius Corbulon, Licinius Mucianus, l'empereur Claude, Arruntius, Livius le fils, Sebosus, les Actes des triomphes.

Auteurs étrangers :

Le roi Juba, Hécatée, Hellanicus, Damaste, Dicéarque, Béton, Timosthène, Philonides, Xénagoras, Astynomus, Staphylus, Aristote, Denys, Aristocrite, Éphore, Ératosthène, Hipparque, Panætius, Sérapion d'Antioche, Callimaque, Agathocle, Polybe, Timée le mathématicien, Hérodote, Myrsile, Alexandre Polyhistor, Métrodore, Posidonius qui a écrit le *Périple* ou la *Circumduction*, Sotades, Périandre, Aristarque de Sicyone, Eudoxe, Antigène, Callicrate, Xénophon de Lampsaque, Diodore de Syracuse, Hannon, Himilcon, Nymphodore, Calliphane, Artémidore, Mégasthène, Isidore, Cléobule, Aristocréon.

LIVRE VI,

CONTENANT LES POSITIONS, LES NATIONS, LES MERS, LES VILLES, LES PORTS, LES MONTAGNES, LES FLEUVES, LES MESURES, LES PEUPLES, QUI SONT OU ONT ÉTÉ.

Ex auctoribus :

Agrippa, Suetonio Paulino, M. Varrone, Varrone Atacino, Cornelio Nepote, Hygino, L. Vetere, Mela, Domitio Corbulone, Licinio Muciano, Cl. Cæsare, Arruntio, Livio filio, Seboso, Actis triumphorum.

Externis :

Juba rege, Hecatæo, Hellanico, Damaste, Dicæarcho, Bætone, Timosthene, Philonide, Xenagora, Astynomo, Staphylo, Aristotele, Dionysio, Aristocrito, Ephoro, Eratosthene, Hipparcho, Panætio, Serapione Antiocheno, Callimacho, Agathocle, Polybio, Timæo Mathematico, Herodoto, Myrsilo, Alexandro Polyhistore, Metrodoro, Posidonio qui περίπλουν aut περιήγησιν, Sotade, Periandro, Aristarcho Sicyonio, Eudoxo, Antigene, Callicrate, Xenophonte Lampsaceno, Diodoro Syracusano, Hannone, Himilcone, Nymphodoro, Calliphane, Artemidoro, Megasthene, Isidoro, Cleobulo, Aristocreonte.

LIBRO VI

CONTINENTUR SITUS, GENTES, MARIA, OPPIDA, PORTUS, MONTES, FLUMINA, MENSURÆ, POPULI QUI SUNT AUT FUERUNT.

Résumé : Villes, 1195.
Nations, 576.
Fleuves célèbres, 115.
Montagnes célèbres, 38.
Iles, 108.
Villes ou nations qui ont péri, 95.
Faits, histoires et observations, 2214.

Auteurs :

M. Agrippa, M. Varron, Varron Atacinus, Cornelius Nepos, Hygin, L. Vetus, Pomponius Mela, Domitius Corbulon, Licinius Mucianus, l'empereur Claude, Arruntius, Sebosus, Fabricius Tuscus, Tite-Live, Sénèque, Nigidius.

Auteurs étrangers :

Le roi Juba, Hécatée, Hellanicus, Damaste, Eudoxe, Dicéarque, Béton, Timosthène, Patrocle, Démodamas, Clitarque, Ératosthène, Alexandre le Grand, Éphore, Hipparque, Panætius, Callimaque, Artémidore, Apollodore, Agathocle, Polybe, Eumachus, Timée de Sicile, Alexandre Polyhistor, Isidore, Amometus, Métrodore, Posidonius, Onésicrite, Néarque, Mégasthène, Diognète, Aristocréon, Bion, Dalion, Simonide le jeune, Basiles, Xénophon de Lampsaque.

LIVRE VII,

CONTENANT LA GÉNÉRATION DES HOMMES, LEURS INSTITUTIONS, ET L'INVENTION DES ARTS.

Summa : Oppida, MCXCV.
Gentes, DLXXVI.
Flumina clara, CXV.
Montes clari, XXXVIII.
Insulæ, CVIII.
Quæ intercidere oppida aut gentes, XCV.
Res, historiæ, et observationes, MMCCXIV.

Ex auctoribus :

M. Agrippa, M. Varrone, Varrone Atacino, Corn. Nepote, Hygino, L. Vetere, Mela Pomponio, Domitio Corbulone, Licinio Muciano, Claudio Cæsare, Arruntio, Seboso, Fabricio Tusco, T. Livio, Seneca, Nigidio.

Externis :

Juba rege, Hecatæo, Hellanico, Damaste, Eudoxo, Dicæarcho, Bætone, Timosthene, Patrocle, Demodamante, Clitarcho, Eratosthene, Alexandro Magno, Ephoro, Hipparcho, Panætio, Callimacho, Artemidoro, Apollodoro, Agathocle, Polybio, Eumacho, Timæo Siculo, Alexandro Polyhistore, Isidoro, Amometo, Metrodoro, Posidonio, Onesicrito, Nearcho, Megasthene, Diogneto, Aristocreonte, Bione, Dalione, Simonide minore, Basile, Xenophonte Lampsaceno.

LIBRO VII

CONTINETUR HOMINUM GENERATIO ET INSTITUTIO, ATQUE INVENTIO ARTIUM.

Auteurs :

Verrius Flaccus, Cn. Gellius, Licinius Mucianus, Massurius Sabinus, Agrippine femme de Claude, Cicéron, Asinius Pollion, Messala Rufus, Cornelius Nepos, Virgile, Tite-Live, Cordus, Melissus, Sebosus, Celse, Valère Maxime, Trogue Pompée, Nigidius Figulus, Pomponius Atticus, Pedianus Asconius, Fabianus, Caton le censeur, les Actes, Fabius Vestalis.

Auteurs étrangers :

Hérodote, Aristéas, Béton, Isigone, Cratès, Agatharchide, Calliphane, Aristote, Nymphodore, Apollonides, Philarque, Damon, Mégasthène, Ctésias, Tauron, Eudoxe, Onésicrite, Clitarque, Duris, Artémidore, Hippocrate le médecin, Asclépiade le médecin, Hésiode, Anacréon, Théopompe, Hellanicus, Damastes, Éphore, Epigène, Bérose, Pétosiris, Nécepsos, Alexandre Polyhistor, Xénophon, Callimaque, Démocrite, Diyllus l'historien, Straton, qui a écrit contre les *inventions* (εὑρήματα) d'Éphore, Héraclide de Pont, Asclépiade qui a écrit *sur les sujets tragiques*, Philostéphane, Hégésias, Archimaque, Thucydide, Mnésigiton, Xénagoras, Métrodore de Scepsis, Anticlide, Critodème.

LIVRE VIII,

TRAITANT DE LA NATURE DES ANIMAUX TERRESTRES.

Ex auctoribus:

Verrio Flacco, Cn. Gellio, Licinio Muciano, Massurio Sabino, Agrippina Claudii, M. Cicerone, Asinio Pollione, Messala, Rufo, Corn. Nepote, Virgilio, Livio, Cordo, Melisso, Seboso, Corn. Celso, Maximo Valerio, Trogo, Nigidio Figulo, Pomponio Attico, Pediano Asconio, Fabiano, Catone Censorio, Actis, Fabio Vestale.

Externis :

Herodoto, Aristea, Bætone, Isigono, Cratete, Agatharchide, Calliphane, Aristotele, Nymphodoro, Apollonide, Phylarcho, Damone, Megasthene, Ctesia, Taurone, Eudoxo, Onesicrito, Clitarcho, Duride, Artemidoro, Hippocrate medico, Asclepiade medico, Hesiodo, Anacreonte, Theopompo, Hellanico, Damaste, Ephoro, Epigene, Beroso, Petosiri, Necepso, Alexandro Polyhistore, Xenophonte, Callimacho, Democrito, Diyllo historico, Stratone qui contra Ephori εὑρήματα scripsit, Heraclide Pontico, Asclepiade qui τραγῳδούμενα, Philostephano, Hegesia, Archimacho, Thucydide, Mnesigitone, Xenagora, Metrodoro Scepsio, Anticlide, Critodemo.

LIBRO VIII

CONTINENTUR TERRESTRIUM ANIMALIUM NATURÆ.

Digitized by Google

Auteurs :

Mucien, Procilius, Verrius Flaccus, L. Pison, Corn. Valerianus, Caton le Censeur, Fenestella, Trogue Pompée, les Actes, Columelle, Virgile, Varron, Lucilius, Metellus Scipion, Celse, Nigidius, Trebius Niger, Pomponius Mela, Mamilius Sura.

Auteurs étrangers.

Le roi Juba, Polybe, Hérodote, Antipater, Aristote, Démétrius le physicien, Démocrite, Théophraste, Evanthe, Agriopas qui a écrit sur les vainqueurs olympiques, le roi Hiéron, le roi Attale Philométor, Ctésias, Duris, Philistus, Archytas, Phylarque, Amphilochus d'Athènes, Anaxipolis de Thasos, Apollodore de Lemnos, Aristophane de Milet, Antigone de Cumes, Agathocle de Chios, Apollonius de Pergame, Aristandre d'Athènes, Bacchius de Milet, Bion de Soles, Chæréas d'Athènes, Diodore de Priène, Dion de Colophon, Épigène de Rhodes, Évagon de Thasos, Euphronius d'Athènes, Hégésias de Maronée, les deux Ménandres de Priène et d'Héraclée, le poëte Ménécrate, Androtion qui a écrit sur l'agriculture, Æschrion qui a traité le même sujet, Lysimaque qui l'a également traité, Denys qui a traduit Magon, Diophane qui a fait un abrégé de Denys, le roi Archélaüs, Nicandre.

LIVRE IX,

CONTENANT LES ANIMAUX AQUATIQUES.

Ex auctoribus :

Muciano, Procilio, Verrio Flacco, L. Pisone, Corn. Valeriano, Catone Censorio, Fenestella, Trogo, Actis, Columella, Virgilio, Varrone, Lucilio, Metello Scipione, Corn. Celso, Nigidio, Trebio Nigro, Pomponio Mela, Mamilio Sura.

Externis :

Juba rege, Polybio, Herodoto, Antipatro, Aristotele, Demetrio physico, Democrito, Theophrasto, Evanthe, Agriopa qui 'Ολυμπιονίκας, Hierone rege, Attalo Philometore item, Ctesia, Duride, Philisto, Archyta, Phylarcho, Amphilocho Athenæo, Anaxipoli Thasio, Apollodoro Lemnio, Aristophane Milesio, Antigono Cymæo, Agathocle Chio, Apollonio Pergameno, Aristandro Athenæo, Bacchio Milesio, Bione Solense, Chærea Athenæo, Diodoro Prienæo, Dione Colophonio, Epigene Rhodio, Evagone Thasio, Euphronio Athenæo, Hegesia Maroneo, Menandris Prienæo et Heracleote, Menecrate poeta, Androtione qui de agricultura scripsit, Æschrione qui item, Lysimacho qui item, Dionysio qui Magonem transtulit, Diophane qui ex Dionysio epitomen fecit, Archelao rege, Nicandro.

LIBRO IX

CONTINETUR AQUATILIUM NATURA.

Auteurs :

Turranius Gracilis, Trogue Pompée, Mécène, Alfius Flavius, Cornelius Nepos, Laberius le mimographe, Fabianus, Fenestella, Mucien, Ælius Stilon, Statius Sébosus, Mélissus, Sénèque, Cicéron, Æmilius Macer, Messala Corvinus, Trébius Niger, Nigidius.

Auteurs étrangers :

Aristote, le roi Archélaüs, Callimaque, Démocrite, Théophraste, Thrasylle, Hégésidème de Cythnos, Alexandre Polyhistor.

LIVRE X,

CONTENANT L'HISTOIRE DES OISEAUX.

Ex auctoribus :

Turranio Gracili, Trogo, Mæcenate, Alfio Flavio, Corn. Nepote, Laberio mimographo, Fabiano, Fenestella, Muciano, Ælio Stilone, Statio Seboso, Melisso, Seneca, Cicerone, Macro Æmilio, Messala Corvino, Trebio Nigro, Nigidio.

Externis :

Aristotele, Archelao rege, Callimacho, Democrito, Theophrasto, Thrasyllo, Hegesidemo Cythnio, Alexandro Polyhistore.

LIBRO X

CONTINENTUR VOLUCRUM NATURÆ.

Résumé : Faits, histoires et observations, 794.

Auteurs :

Manilius, Cornelius Valerianus, les Actes, Umbricius Melior, Massurius Sabinus, Antistius Labéon, Trogue Pompée, Cremutius, M. Varron, Æmilius Macer, Melissus, Mucien, Cornelius Nepos, Fabius Pictor, Lucrèce, Celse, Horace, D. Éculéon, Hygin, les Saserna, Nigidius, Mamilius Sura.

Auteurs étrangers :

Homère, Phémonoé, Philémon, Bœus qui a écrit l'*Ornithogonie*, Hylas qui a écrit sur les augures, Aristote, Théophraste, Callimaque, Eschyle, le roi Hiéron, le roi Philométor, Archytas de Tarente, Amphiloque d'Athènes, Anaxi-

Summa : Res, et historiæ, et observationes, DCCXCIV.

Ex auctoribus :

Manilio, Corn. Valeriano, Actis, Umbricio Meliore, Massurio Sabino, Antistio Labeone, Trogo, Cremutio, M. Varrone, Macro Æmilio, Melisso, Muciano, Nepote, Fabio Pictore, T. Lucretio, Corn. Celso, Horatio, D. Eculeone, Hygino, Sasernis, Nigidio, Mamilio Sura.

Externis :

Homero, Phemonoe, Philemone, Bœo qui ὀρνιθογονίαν, Hyla qui de auguriis, Aristotele, Theophrasto, Callimacho, Æschylo, Hierone rege, Philometore rege, Archyta Tarentino, Amphilocho Atheniense, Anaxipoli Thasio, Apollodoro Lemnio, Aristophane Milesio, Anti-

polis de Thasos, Apollodore de Lemnos, Aristophane de Milet, Antigone de Cumes, Agathocle de Chios, Apollonius de Pergame, Aristandre d'Athènes, Bacchius de Milet, Bion de Soles, Chæréas d'Athènes, Diodore de Priène, Dion de Colophon, Démocrite, Diophane de Nicée, Épigène de Rhodes, Évagon de Thasos, Euphronius d'Athènes, Juba, Androtion, auteur d'un traité d'agriculture, Æschrion, auteur d'un livre sur le même sujet, Lysimaque, qui a aussi écrit sur cet objet, Denys, traducteur de Magon, Diophane, abréviateur de Denys, Nicandre, Onésicrite, Phylarque, Hésiode.

LIVRE XI,

TRAITANT DES INSECTES.

gono Cymæo, Agathocle Chio, Apollonio Pergameno, Aristandro Atheniense, Bacchio Milesio, Bione Solense, Chærea Atheniense, Diodoro Prienæo, Dione Colophonio, Democrito, Diophane Nicæense, Epigene Rhodio, Evagone Thasio, Euphronio Athenæo, Juba, Androtione qui de agricultura, Æschrione qui item, Lysimacho qui item, Dionysio qui Magonem transtulit, Diophane qui ex Dionysio epitomen fecit, Nicandro, Onesicrito, Phylarcho, Hesiodo.

LIBRO XI

CONTINENTUR INSECTORUM ANIMALIUM GENERA.

Résumé : Faits, histoires et observations, 2270.

Auteurs :

M. Varron, Hygin, Scropha, Saserna, Celse, Æmilius Macer, Virgile, Columelle, Julius Aquila qui a écrit sur la doctrine des Étrusques, Tarquitius qui a traité le même sujet, Umbricius qui a traité le même sujet, Caton le Censeur, Domitius Calvinus, Trogue Pompée, Melissus, Fabianus, Mucien, Nigidius, Mamilius, Oppius.

Auteurs étrangers :

Aristote, Démocrite, Néoptolème qui a écrit sur la fabrication du miel, Aristomaque qui a traité le même sujet, Philistus qui a traité le même sujet, Nicandre, Ménécrate, Denys qui a traduit Magon, Empédocle, Callimaque, le roi Attale, Apollodore qui a écrit sur les animaux venimeux, Hippocrate, Hérophile, Érasistrate, Asclépiade, Thémison, Posidonius le Stoïcien, Ménandre de Priène, Ménandre d'Héraclée, Euphronius d'Athènes, Théophraste, Hésiode, le roi Philométor.

LIVRE XII,

TRAITANT DES ARBRES.

Summa. Res, et historiæ, et observationes, MMCCLXX.

Ex auctoribus :

M. Varrone, Hygino, Scropha, Saserna, Celso Cornelio, Æmilio Macro, Virgilio, Columella, Julio Aquila qui de Etrusca disciplina scripsit, Tarquitio qui item, Umbricio qui item, Catone Censorio, Domitio Calvino, Trogo, Melisso, Fabiano, Muciano, Nigidio, Mamilio, Oppio.

Externis :

Aristotele, Democrito, Neoptolemo qui μελιτουργικὰ, Aristomacho qui item, Philisto qui item, Nicandro, Menecrate, Dionysio qui Magonem transtulit, Empedocle, Callimacho, Attalo rege, Apollodoro qui de bestiis venenatis, Hippocrate, Herophilo, Erasistrato, Asclepiade, Themisone, Posidonio Stoico, Menandris Prienense et Heracleote, Euphronio Athenæo, Theophrasto, Hesiodo, Philometore rege.

LIBRO XII

CONTINENTUR ARBORUM NATURÆ.

Auteurs :

M. Varron, Mucien, Virgile, Fabianus, Sebosus, Pomponius Méla, Alfius Flavius, Procilius, Trogue Pompée, Hygin, l'empereur Claude, Cornelius Nepos, Sextius Niger qui a écrit en grec sur la médecine, Cassius Hémina, L. Pison, Tuditanus, Valérius Antias.

Auteurs étrangers :

Théophraste, Hérodote, Callisthène, Isigone, Clitarque, Anaximène, Duris, Néarque, Onésicrite, Polycrite, Olympiodore, Diognète, Nicobule, Anticlide, Charès de Mitylène, Ménechme, Dorothée d'Athènes, Lycus, Antée, Éphippe, Chæréas, Démoclès, Ptolémée fils de Lagus, Marsyas le Macédonien, Zoïle le Macédonien, Démocrite, Amphiloque, Aristomaque, Alexandre Polyhistor, Juba, Apollodore qui a écrit sur les odeurs, le médecin Héraclide, le médecin Archidème, le médecin Denys, le médecin Démocède, le médecin Euphronius, le médecin Mnésis, le médecin Diagoras, le médecin Iollas, Héraclide de Tarente, Xénocrate d'Éphèse, Ératosthène.

LIVRE XIII,

TRAITANT DE L'HISTOIRE DES ARBRES EXOTIQUES ET DES PARFUMS.

Ex auctoribus :

M. Varrone, Muciano, Virgilio, Fabiano, Seboso, Pomponio Mela, Flavio, Procilio, Trogo, Hygino, Claudio Cæsare, Corn. Nepote, Sextio Nigro qui græce de medicina scripsit, Cassio Hemina, L. Pisone, Tuditano, Antiate.

Externis :

Theophrasto, Herodoto, Callisthene, Isigono, Clitarcho, Anaximene, Duride, Nearcho, Onesicrito, Polycrito, Olympiodoro, Diogneto, Nicobulo, Anticlide, Charete Mitylenæo, Menæchmo, Dorotheo Athenæo, Lyco, Antæo, Ephippo, Chærea, Democle, Ptolemæo Lagi, Marsya Macedone, Zoïlo item, Democrito, Amphilocho, Aristomacho, Alexandro Polyhistore, Juba, Apollodoro qui de odoribus scripsit, Heraclide medico, Archidemo item, Dionysio item, Democede item, Euphronio item, Mneside item, Diagora item, Iolla item, Heraclide Tarentino, Xenocrate Ephesio, Eratosthene.

LIBRO XIII

CONTINENTUR HISTORIÆ DE PEREGRINIS ARBORIBUS, ET UNGUENTIS.

Auteurs :

M. Varron, Mucien, Virgile, Fabianus, Sebosus, Pomponius Mela, Fabius Pictor, Hygin, Trogue Pompée, Procilius, l'empereur Claude, Cornelius Nepos, Sextius Niger qui a écrit en grec sur la médecine, Cassius Hémina, L. Pison, Tuditanus, Valérius Antias.

Auteurs étrangers :

Théophraste, Hérodote, Callisthène, Isigone, Clitarque, Anaximène, Duris, Néarque, Onésicrite, Polycrite, Olympiodore, Diognète, Cléobule, Anticlide, Charès de Mitylène, Ménechme, Dorothée d'Athènes, Lycus, Antée, Éphippe, Dion, Adimante, Ptolémée fils de Lagus, Marsyas le Macédonien, Zoïle le Macédonien, Démocrite, Amphiloque, Alexandre Polyhistor, Aristomaque, le roi Juba, Apollodore qui a écrit sur les odeurs, le médecin Héraclide, le méde-

Ex auctoribus :

M. Varrone, Muciano, Virgilio, Fabiano, Seboso, Pomponio Mela, Fabio, Hygino, Trogo, Procilio, Claudio Cæsare, Corn. Nepote, Sextio Nigro qui græce de medicina scripsit, Cassio Hemina, L. Pisone, Tuditano, Antiate.

Externis :

Theophrasto, Herodoto, Callisthene, Isigono, Clitarcho, Anaximene, Duride, Nearcho, Onesicrito, Polycrito, Olympiodoro, Diogneto, Cleobulo, Anticlide, Charete Mitylenæo, Menæchmo, Dorotheo Atheniense, Lyco, Antæo, Ephippo, Dione, Adimanto, Ptolemæo Lagi, Marsya Macedone, Zoilo item, Democrito, Amphilocho, Alexandro

cin Botrys, le médecin Archidème, le médecin Denys, le médecin Démocède, le médecin Euphronius, le médecin Mnésis, le médecin Diagoras, le médecin Iollas, Héraclide de Tarente, Xénocrate d'Éphèse.

LIVRE XIV,

TRAITANT DES ARBRES FRUITIERS.

Auteurs :

Cornélius Valerianus, Virgile, Celse, Caton le Censeur, les deux Saserna père et fils, Scropha, Varron, D. Silanus, Fabius Pictor, Trogue Pompée, Hygin, Flaccus Verrius, Græcinus, Julius Atticus, Columelle, Massurius Sabinus, Fenestella, Tergilla, Plaute, Alfius Flavius, Dosseuus, Scævola, Ælius, Atteius Capiton, Cotta Messalinus, L. Pison, Pompeius Lenæus, Fabianus, Sextius Niger, Vibius Rufus.

Auteurs étrangers :

Hésiode, Théophraste, Aristote, Démocrite, le roi Attale Philométor, le roi Hiéron, Archytas, Xénophon, Amphiloque d'Athènes, Anaxi-

Polyhistore, Aristomacho, Juba rege, Apollodoro qui de odoribus scripsit, Heraclide medico, Botrye medico, Archidemo item, Dionysio item, Democede item, Euphronio item, Mneside item, Diagora item, Iolla item, Heraclide Tarentino, Xenocrate Ephesio.

LIBRO XIV

CONTINENTUR FRUCTIFERÆ ARBORES.

Ex auctoribus :

Corn. Valeriano, Virgilio, Celso, Catone Censorio, Sasernis patre et filio, Scropha, Varrone, D. Silano, Fabio Pictore, Trogo, Hygino, Flacco Verrio, Græcino, Julio Attico, Columella, Massurio Sabino, Fenestella, Tergilla, M. Accio Plauto, Flavio, Dosseno, Scævola, Ælio, Atteio Capitone, Cotta Messalino, L. Pisone, Pompeio Lenæo, Fabiano, Sextio Nigro, Vibio Rufo.

Externis :

Hesiodo, Theophrasto, Aristotele, Democrito, Attalo Philometore rege, Hierone rege, Archyta, Xenophonte,

polis de Thasos, Apollodore de Lemnos, Aristophane de Milet, Antigone de Cume, Agathocle de Chios, Apollonius de Pergame, Aristandre d'Athènes, Botrys d'Athènes, Bacchius de Milet, Bion de Soles, Chæréas d'Athènes, Chæriste d'Athènes, Diodore de Priène, Dion de Colophon, Épigène de Rhodes, Évagon de Thasos, Euphronius d'Athènes, Androtion qui a écrit sur l'agriculture, Æschrion qui a écrit sur l'agriculture, Lysimaque qui a écrit sur l'agriculture, Denys qui a traduit Magon, Diophane qui a fait un abrégé de Denys, le médecin Asclépiade, Onésicrite, le roi Juba.

LIVRE XV,

TRAITANT DES ARBRES FRUITIERS.

Amphilocho Athenæo, Anaxipoli Thasio, Apollodoro Lemnio, Aristophane Milesio, Antigono Cymæo, Agathocle Chio, Apollonio Pergameno, Aristandro Athenæo, Botrye item, Bacchio Milesio, Bione Solense, Chærea Atheniense, Chæristo item, Diodoro Prienæo, Dione Colophonio, Epigene Rhodio, Evagone Thasio, Euphronio Athenæo, Androtione qui de agricultura scripsit, Æschrione qui item, Lysimacho qui item, Dionysio qui Magonem transtulit, Diophane qui ex Dionysio epitomen fecit, Asclepiade medico, Onesicrito, Juba rege.

LIBRO XV

CONTINENTUR NATURÆ FRUGIFERARUM ARBORUM.

Résumé : Faits, histoires et observations, 520.

Auteurs :

Fenestella, Fabianus, Virgile, Cornelius Valerianus, Celse, Caton le Censeur, les deux Saserna père et fils, Scropha, M. Varron, D. Silanus, Fabius Pictor, Trogue Pompée, Hygin, Flaccus Verrius, Græcinus, Atticus Julius, Massurius Sabinus, Tergilla, Cotta Messalinus, Columelle, L. Pison, Pompeius Lenæus, Plaute, Alfius Flavius, Dossenus, Scævola, Ælius, Attéius Capiton, Sextius Niger, Vibius Rufus.

Auteurs étrangers :

Hésiode, Aristote, Démocrite, le roi Hiéron, Archytas, le roi Attale Philométor, Xénophon, Amphiloque d'Athènes, Anaxipolis de Thasos, Apollodore de Lemnos, Aristophane de Milet, Antigone de Cume, Agathocle de Chios, Apollonius de Pergame, Aristandre d'Athènes, Bacchius de Milet, Bion de Soles, Chæréas d'Athènes, Chæriste d'Athènes, Diodore de Priène, Dion de Colophon, Épigène de Rhodes, Évagon de Thasos, Euphronius d'Athènes, Androtion qui a écrit sur l'agriculture, Æschrion qui a écrit sur le même sujet, Denys qui a traduit Magon, Diophane qui a fait un abrégé de Denys, le médecin Asclépiade, le médecin Érasistrate, Commiade qui a écrit sur l'art d'apprêter les vins, Aristomaque qui a traité le même sujet, Hicesius qui a écrit sur le même sujet, le médecin Thémison, Onésicrite, le roi Juba.

LIVRE XVI,

TRAITANT DES ARBRES SAUVAGES.

Summa : Res, et historiæ, et observationes, DXX.

Ex auctoribus :

Fenestella, Fabiano, Virgilio, Corn. Valeriano, Celso, Catone Censorio, Sasernis patre et filio, Scropha, M. Varrone, D. Silano, Fabio Pictore, Trogo, Hygino, Flacco Verrio, Græcino, Attico Julio, Massurio Sabino, Tergilla, Cotta Messalino, Columella, L. Pisone, Pompeio Lenæo, M. Accio Plauto, Flavio, Dosseno, Scævola, Ælio, Atteio Capitone, Sextio Nigro, Vibio Rufo.

Externis :

Hesiodo, Aristotele, Democrito, Hierone rege, Archyta, Attalo Philometore rege, Xenophonte, Amphilocho Athenæo, Anaxipoli Thasio, Apollodoro Lemnio, Aristophane Milesio, Antigono Cymæo, Agathocle Chio, Apollonio Pergameno, Aristandro Athenæo, Bacchio Milesio, Bione Solense, Chærea Athenæo, Chæristo item, Diodoro Prienæo, Dione Colophonio, Epigene Rhodio, Evagone Thasio, Euphronio Athenæo, Androtione qui de agricultura scripsit, Æschrione qui item, Dionysio qui Magonem transtulit, Diophane qui ex Dionysio epitomen fecit, Asclepiade medico, Erasistrato item, Commiade qui de conditura vini, Aristomacho qui item, Hicesio qui item, Themisone medico, Onesicrito, Juba rege.

LIBRO XVI

CONTINENTUR SILVESTRIUM ARBORUM NATURÆ.

Auteurs :

M. Varron, Fétialis, Nigidius, Cornelius Nepos, Hygin, Massurius, Caton, Mucien, L. Pison, Trogue Pompée, Calpurnius Bassus, Crémutius, Sextius Niger, Cornélius Bocchus, Vitruve, Græcinus.

Auteurs étrangers :

Alexandre Polyhistor, Hésiode, Théophraste, Démocrite, Homère, Timée le mathématicien.

LIVRE XVII,

TRAITANT DES ARBRES CULTIVÉS.

Ex auctoribus :

M. Varrone, Fetiale, Nigidio, Cornelio Nepote, Hygino, Massurio, Catone, Muciano, L. Pisone, Trogo, Calpurnio Basso, Cremutio, Sextio Nigro, Corn. Boccho, Vitruvio, Græcino.

Externis :

Alexandro Polyhistore, Hesiodo, Theophrasto, Democrito, Homero, Timæo mathematico.

LIBRO XVII

CONTINENTUR SATIVARUM ARBORUM NATURÆ.

Auteurs :

Cornelius Nepos, Caton le Censeur, M. Varron, Celse, Virgile, Hygin, les deux Saserna père et fils, Scropha, Calpurnius Bassus, Trogue Pompée, Æmilius Macer, Græcinus, Columelle, Atticus Julius, Fabianus, Sura Mamilius, Dossenus Mundus, C. Épidius, L. Pison.

Auteurs étrangers :

Hésiode, Théophraste, Aristote, Démocrite, Théopompe, le roi Hiéron, le roi Attale Philométor, Archytas, Xénophon, Amphiloque d'Athènes, Anaxipolis de Thasos, Apollodore de Lemnos, Aristophane de Milet, Antigone de Cume, Agathocle de Chios, Apollonius de Pergame, Bacchius de Milet, Bion de Soles, Chæréas d'Athènes, Chæriste d'Athènes, Diodore de Priène, Dion de Colophon, Épigène de Rhodes, Évagon de Thasos, Euphronius d'Athènes, Androtion qui a écrit sur l'agriculture, Æschrion qui a écrit sur l'agriculture, Lysimaque qui a écrit sur l'agriculture, Denys qui a traduit Magon, Diophane qui a fait un abrégé de Denys Aristandre qui a écrit sur les prodiges.

LIVRE XVIII,

TRAITANT DES CÉRÉALES.

Ex auctoribus :

Cornelio Nepote, Catone Censorio, M. Varrone, Celso, Virgilio, Hygino, Sasernis patre et filio, Scropha, Calpurnio Basso, Trogo, Æmilio Macro, Græcino, Columella, Attico Julio, Fabiano, Sura Mamilio, Dosseno Mundo, C. Epidio, L. Pisone.

Externis :

Hesiodo, Theophrasto, Aristotele, Democrito, Theopompo, Hierone rege, Attalo Philometore rege, Archyta, Xenophonte, Amphilocho Atheniense, Anaxipoli Thasio, Apollodoro Lemnio, Aristophane Milesio, Antigono Cymæo, Agathocle Chio, Apollonio Pergameno, Bacchio Milesio, Bione Solense, Chærea Atheniense, Chæristo item, Diodoro Prienæo, Dione Colophonio, Epigene Rhodio, Evagone Thasio, Euphronio Athenæo, Androtione qui de agricultura scripsit, Æschrione qui item, Lysimacho qui item, Dionysio qui Magonem transtulit, Diophane qui ex Dionysio epitomen fecit, Aristandro qui de portentis.

LIBRO XVIII

CONTINENTUR NATURÆ FRUGUM.

Résumé : Faits, histoires et observations, 2060.

Auteurs :

Massurius Sabinus, Cassius Hémina, Verrius Flaccus, L. Pison, Celse, Turranius Gracilis, D. Silanus, M. Varron, Caton le Censeur, Scropha, les deux Saserna père et fils, Domitius Calvinus, Hygin, Virgile, Trogue Pompée, Ovide, Græcinus, Columelle, Tubéron, L. Tarutius qui a écrit en grec sur les astres, le dictateur César qui a écrit sur le même sujet, Sergius Paulus, Sabinus Fabianus, Cicéron, Calpurnius Bassus, Attéius Capiton, Mamilius Sura, Accius qui a écrit les *Praxidica*.

Auteurs étrangers :

Hésiode, Théophraste, Aristote, Démocrite, le roi Hiéron, le roi Attale Philométor, le roi Archélaüs, Archytas, Xénophon, Amphiloque d'Athènes, Anaxipolis de Thasos, Aristophane de Milet, Apollodore de Lemnos, Antigone de Cume, Agathocle de Chios, Apollonius de Pergame, Aristandre d'Athènes, Bacchius de Milet, Bion de Soles, Chæréas d'Athènes, Chæriste d'Athènes, Diodore de Priène, Dion de Colophon, Épigène de Rhodes, Évagon de Thasos, Euphronius d'Athènes, Androtion qui a écrit sur l'agriculture, Æschrion qui a écrit sur le même sujet, Lysimaque qui a écrit sur le même sujet, Denys qui a traduit Magon, Diophane qui a fait un abrégé de Denys, Thalès, Eudoxe, Philippe, Calippe, Dosithée, Parménisque, Méton, Criton, Œnopide, Zénon, Euctémon, Harpale, Hécatée, Anaximandre, Sosigène, Hipparque, Aratus, Zoroastre, Archibius.

LIVRE XIX,

TRAITANT DE LA NATURE DU LIN ET DE L'HORTICULTURE.

Summa : Res, et historiæ, et observationes, MMLX.

Ex auctoribus :

Massurio Sabino, Cassio Hemina, Verrio Flacco, L. Pisone, Corn. Celso, Turranio Gracile, D. Silano, M. Varrone, Catone Censorio, Scropha, Sasernis patre et filio, Domitio Calvino, Hygino, Virgilio, Trogo, Ovidio, Græcino, Columella, Tuberone, L. Tarutio qui græce de astris scripsit, Cæsare Dictatore qui item, Sergio Paulo, Sabino Fabiano, M. Cicerone, Calpurnio Basso, Atteio Capitone, Mamilio Sura, Accio qui Praxidica.

Externis :

Hesiodo, Theophrasto, Aristotele, Democrito, Hierone rege, Attalo Philometore rege, Archelao rege, Archyta, Xenophonte, Amphilocho Athenæo, Anaxipoli Thasio, Aristophane Milesio, Apollodoro Lemnio, Antigono Cymæo, Agathocle Chio, Apollonio Pergameno, Aristandro Athenæo, Bacchio Milesio, Bione Solense, Chærea Atheniense, Chæristo item, Diodoro Prienæo, Dione Colophonio, Epigene Rhodio, Evagone Thasio, Euphronio Athenæo, Androtione qui de agricultura scripsit, Æschrione qui item, Lysimacho qui item, Dionysio qui Magonem transtulit, Diophane qui ex Dionysio epitomen fecit, Thalete, Eudoxo, Philippo, Calippo, Dositheo, Parmenisco, Metone, Critone, Œnopide, Zenone, Euctemone, Harpalo, Hecatæo, Anaximandro, Sosigene, Hipparcho, Arato, Zoroastre, Archibio.

LIBRO XIX

CONTINENTUR LINI NATURA, ET CULTUS HORTENSIORUM.

Auteurs :

Plaute, M. Varron, D. Silanus, Caton le Censeur, Hygin, Virgile, Mucianus, Celse, Columelle, Calpurnius Bassus, Mamilius Sura, Sabinus Tiron, Licinius Macer, Q. Hirtius, Vibius Rufus, Cæsennius qui a écrit sur les jardins, Castritius qui a écrit sur le même sujet, Firmus qui a écrit sur le même sujet, Pétrichus.

Auteurs étrangers :

Hérodote, Théophraste, Démocrite, Aristomaque, Ménandre qui a écrit sur les choses utiles à la vie, Anaxilaüs.

LIVRE XX,

TRAITANT DES REMÈDES FOURNIS PAR LES PLANTES DE JARDIN.

Ex auctoribus :

M. Accio Plauto, M. Varrone, D. Silano, Catone Censorio, Hygino, Virgilio, Muciano, Celso, Columella, Calpurnio Basso, Mamilio Sura, Sabino Tirone, Licinio Macro, Q. Hirtio, Vibio Rufo, Cæsennio qui κηπουρικὰ scripsit, Castritio item, Firmo item, Petricho.

Externis :

Herodoto, Theophrasto, Democrito, Aristomacho, Menandro qui Βιόχρηστα scripsit, Anaxilao.

LIBRO XX

CONTINENTUR MEDICINÆ EX HIS QUÆ SERUNTUR IN HORTIS.

Auteurs :

Caton le Censeur, M. Varron, Pompéius Lénæus, C. Valgius, Hygin, Sextius Niger qui a écrit en grec, Julius Bassus qui a écrit en grec, Celse, Antonius Castor.

Auteurs étrangers :

Démocrite, Théophraste, Orphée, Ménandre qui a écrit sur les choses utiles à la vie, Pythagore.

Médecins.

Hippocrate, Nicandre, Chrysippe, Dioclès, Ophélion, Héraclide, Hicésius, Denys, Apollodore de Tarente, Apollodore de Citium, Praxagore, Plistonicus, Médius, Dieuchès, Cléophante, Philistion, Asclépiade, Cratévas, Pétronius Diodotus, Iollas, Érasistrate, Diagoras, Andréas, Mnésis, Épicharme, Damion, Dalion, Sosimène, Tlépolème, Métrodore, Solon, Lycus, Olympias la Thébaine, Philinus, Pétrichus, Micton, Glaucias, Xénocrate.

LIVRE XXI,

TRAITANT DE LA NATURE DES FLEURS ET DES GUIRLANDES.

Ex auctoribus :

Catone Censorio, M. Varrone, Pompeio Lenæo, C. Valgio, Hygino, Sextio Nigro qui græce scripsit, Julio Bas qui item, Celso, Antonio Castore.

Externis :

Democrito, Theophrasto, Orpheo, Menandro qui Βιόχρηστα scripsit, Pythagora.

Medicis:

Hippocrate, Nicandro, Chrysippo, Diocle, Ophelione, Heraclide, Hicesio, Dionysio, Apollodoro Tarentino, Apollodoro Citiense, Praxagora, Plistonico, Medio, Dieuche, Cleophanto, Philistione, Asclepiade, Crateva, Petronio Diodoto, Iolla, Erasistrato, Diagora, Andrea, Mneside, Epicharmo, Damione, Dalione, Sosimene, Tlepolemo, Metrodoro, Solone, Lyco, Olympiade Thebana, Philino, Petricho, Miclone, Glaucia, Xenocrate.

LIBRO XXI

CONTINETUR NATURA FLORUM ET CORONAMENTORUM.

Résumé : Remèdes, histoires et observations, 730.

Auteurs :

Caton le Censeur, M. Varron, Massurius, Valerius Antias, Cæpion, Vestinus, Vibius Rufinus,

Summa : Medicinæ, et historiæ, et observationes, DCCXXX.

Ex auctoribus :

Catone Censorio, M. Varrone, Massurio, Antiate, Cæpione, Vestino, Vibio Rufino, Hygino, Pomponio Mela,

Hygin, Pomponius Méla, Pomponius Lénæus, Celse, Calpurnius Bassus, C. Valgius, Licinius Macer, Sextius Niger qui a écrit en grec, Julius Bassus qui a écrit en grec, Antonius Castor.

Auteurs étrangers :

Théophraste, Démocrite, Orphée, Pythagore, Magon, Ménandre qui a écrit *Des choses utiles à la vie*, Nicandre, Homère, Hésiode, Musée, Sophocle, Anaxilaüs.

Médecins :

Mnésithée qui a écrit sur les couronnes, Callimaque qui a écrit sur les couronnes, Phanias le Physicien, Simus, Timariste, Hippocrate, Chrysippe, Dioclès, Ophélion, Héraclide, Hicésius, Denys, Apollodore de Citium, Apollodore de Tarente, Praxagore, Plistonicus, Médius, Dieuchès, Cléophante, Philistion, Asclépiade, Cratévas, Pétronius Diodotus, Iollas, Érasistrate, Diagoras, Andréas, Mnésis, Damion, Dalion, Sosimène, Tlépolème, Métrodore, Solon, Lycus, Olympias la Thébaine, Philinus, Pétrichus, Micton, Glaucias, Xénocrate.

LIVRE XXII,

TRAITANT DU MÉRITE DES HERBES ET DES GRAINS.

Pomponio Lenæo, Cornelio Celso, Calpurnio Basso, C. Valgio, Licinio Macro, Sextio Nigro qui græce scripsit, Julio Basso qui item, Antonio Castore.

Externis :

Theophrasto, Democrito, Orpheo, Pythagora, Magone, Menandro qui Βιόχρηστα scripsit, Nicandro, Homero, Hesiodo, Musæo, Sophocle, Anaxilao.

Medicis :

Mnesitheo qui de coronis, Callimacho qui item, Phania Physico, Simo, Timaristo, Hippocrate, Chrysippo, Diocle, Ophelione, Heraclide, Hicesio, Dionysio, Apollodoro Citiense, Apollodoro Tarentino, Praxagora, Plistonico, Medio, Dieuche, Cleophanto, Philistione, Asclepiade, Crateva, Petronio Diodoto, Iolla, Erasistrato, Diagora, Andrea, Mneside, Damione, Dalione, Sosimene, Tlepolemo, Metrodoro, Solone, Lyco, Olympiade Thebana, Philino, Petricho, Mictone, Glaucia, Xenocrate.

LIBRO XXII

CONTINETUR AUCTORITAS HERBARUM ET FRUGUM.

Auteurs

Les mêmes que dans le livre précédent; et de plus, Chrysermé, Ératosthène, Alcée.

LIVRE XXIII,

TRAITANT DES REMÈDES TIRÉS DES ARBRES CULTIVÉS.

Ex auctoribus :

Iisdem, quibus priore libro, et præter eos, Chrysermo, Eratosthene, Alcæo.

LIBRO XXIII

CONTINENTUR MEDICINÆ EX ARBORIBUS CULTIS.

Sur les carouges, v; sur le cornouiller, I; sur l'arbousier. LXXIX
Sur les lauriers, XLIX. LXXX
Sur le myrte, XL. LXXXI
Sur le myrtidanum, XII. LXXXII
Sur le myrte sauvage, ou oxymyrsine, ou chamæmyrsine, ou ruscus, VI. LXXXIII
Résumé : Remèdes, histoires et observations, 1418.

Auteurs :

C. Valgius, Pompéius Lénæus, Sextius Niger qui a écrit en grec, Julius Bassus qui a écrit en grec, Antonius Castor, M. Varron, Celse, Fabianus.

Auteurs étrangers et médecins :

Les mêmes que pour le livre XXI.

LIVRE XXIV,

TRAITANT DES REMÈDES FOURNIS PAR LES ARBRES SAUVAGES.

Antipathies et sympathies tant des arbres que des herbes. I
Remèdes tirés du lotos d'Italie, VI. II
Des glands, XIII. III
De l'écarlate fournie par l'yeuse, III. IV
De la galle, XXIII. V
Du gui, XI. VI
Des bourgeons; du cerrus, VIII. VII
Du liége, II. VIII
Du hêtre, IV. IX
Du cyprès, XXIII. X
Du cèdre, XIII. XI
De la cédride, X. XII
Du galbanum, XXIII. XIII
De la gomme ammoniaque, XXIV. XIV
Du styrax, X. XV
Du spondylion, XVII. XVI
Du sphagnos ou sphacos ou bryon, V. XVII
Du térébinthinier, VI. XVIII
Du picéa et du larix, VIII. XIX
Du chamæpitys, X. XX
De la pityuse, VI. XXI
Des résines, XXII. XXII
De la poix, XXXIV. XXIII
Du pisséléon ou palimpissa, XVI. XXIV
Du pissasphalte, II. XXV
De la poix zopissa, I. XXVI
Du tæda, I. XXVII
Du lentisque, XXII. XXVIII
Du platane, XXV. XXIX
Du frêne, V. XXX
De l'érable, I. XXXI
Du peuplier, VIII. XXXII
De l'orme, XVI. XXXIII
Du tilleul, V; de l'oléaster, I. XXXIV
Du sureau, XV. XXXV
Du genévrier, XXI. XXXVI
Du saule, XIV. Du saule d'Amérie, I. XXXVII
Du vitex, XXXIII. XXXVIII
De l'érice, I. XXXIX

De lauris, XLIX. LXXX
De myrto, XL. LXXXI
Myrtidano, XII LXXXII
Myrto silvestri, sive oxymyrsine, sive chamæmyrsine, sive rusco, VI. LXXXIII
Summa : Medicinæ, et historiæ, et observationes, MCCCCXVIII.

Ex auctoribus :

C. Valgio, Pompeio Lenæo, Sextio Nigro qui græce scripsit, Julio Basso qui item, Antonio Castore, M. Varrone, Cornelio Celso, Fabiano.

Externis, et medicis :

Iisdem, quibus libro XXI.

LIBRO XXIV

CONTINENTUR MEDICINÆ EX ARBORIBUS SILVESTRIBUS.

Discordiæ *in arboribus et herbis, atque concordia.* I
Medicinæ ex loto Italica, VI. II
Glandibus, XIII. III
Cocco ilicis, III. IV
Galla, XXIII. V
Visco, XI. VI
Pilulis. Cerro, VIII. VII
Subere, II. VIII
Fago, IV. IX
Cupresso, XXIII. X
Cedro, XIII. XI
Cedride, X. XII
Galbano, XXIII. XIII
Hammoniaco, XXIV. XIV
Styrace, X. XV
Spondylio, XVII. XVI
Sphagno, sive sphaco, sive bryo, V. XVII
Terebintho, VI. XVIII
De picea, et larice, VIII. XIX
Chamæpity, X. XX
De pityusa, VI. XXI
Resinis, XXII. XXII
Pice, XXXIV. XXIII
Pisselæo, sive palimpissa, XVI. XXIV
Pissasphalto, II. XXV
Zopissa, I. XXVI
Tæda, I. XXVII
Lentisco, XXII. XXVIII
Platano, XXV. XXIX
Fraxino, V. XXX
Acere, I. XXXI
Populo, VIII. XXXII
Ulmo, XVI. XXXIII
Tilia, V. Oleastro, I. XXXIV
Sambuco, XV. XXXV
Junipero, XXI. XXXVI
Salice, XIV. Amerina, I. XXXVII
Vitice, XXXIII. XXXVIII
Erice, I. XXXIX
Genista, V. XL

Auteurs :

Les mêmes que dans le livre précédent.

LIVRE XXV,

TRAITANT DE LA NATURE DES HERBES QUI CROISSENT SPONTANÉMENT, ET DE L'IMPORTANCE QU'ELLES ONT.

Ex auctoribus :

Iisdem, quibus anteriore libro.

LIBRO XXV

CONTINENTUR NATURÆ HERBARUM SPONTE NASCENTIUM, ET AUCTORITAS.

Auteurs :

Les mêmes que plus haut, et en outre Xanthus.

LIVRE XXVI,

TRAITANT DES AUTRES REMÈDES QUE FOURNISSENT LES PLANTES, ET QUI SONT CLASSÉS PAR GENRES DE MALADIE.

Ex Auctoribus :

Iisdem quibus supra, et præter eos Xantho.

LIBRO XXVI

CONTINENTUR RELIQUÆ EX HERBIS PER GENERA MORBORUM MEDICINÆ.

Auteurs :

Les mêmes que pour le livre précédent.

LIVRE XXVII,

TRAITANT DES AUTRES ESPÈCES D'HERBES ET DES REMÈDES.

Ex auctoribus :

Iisdem, quibus anteriore libro.

LIBRO XXVII

CONTINENTUR RELIQUA GENERA HERBARUM, ET MEDICINÆ.

Auteurs :

Pompeius Lenæus, Sextius Niger qui a écrit en grec, Julius Bassus qui a écrit en grec, Antonius Castor, Celse.

Auteurs étrangers :

Théophraste, Apollodore de Citium, Démocrite, Aristogiton, Orphée, Pythagore, Magon, Ménandre qui a écrit *des choses utiles à la vie*, Nicandre.

Médecins :

Mnesithée, et les mêmes que dans le livre précédent.

LIVRE XXVIII,

TRAITANT DES REMÈDES TIRÉS DES ANIMAUX.

Ex auctoribus :

Pompeio Lenæo, Sextio Nigro qui Græce scripsit, Julio Basso qui item, Antonio Castore, Cornelio Celso.

Externis :

Theophrasto, Apollodoro Citiense, Democrito, Aristogitone, Orpheo, Pythagora, Magone, Menandro qui βιόχρηστα scripsit, Nicandro.

Medicis :

Mnesitheo, et cæteris iisdem quibus in priore libro.

LIBRO XXVIII

CONTINENTUR MEDICINÆ EX ANIMALIBUS.

Auteurs :

M. Varron, L. Pison, Fabianus, Valérius Antias, Verrius Flaccus, Caton le Censeur, Servius Sulpicius, Licinius Macer, Celse, Massurius, Sextius Niger qui a écrit en grec, Bithus de Dyrrachium, Opilius médecin, Granius médecin.

Auteurs étrangers :

Démocrite, Apollonius qui a écrit *sur l'art d'employer les aromates*, Milétus, Artémon, Sextilius, Antæus, Homère, Théophraste, Lysimaque, Attale, Xénocrate, Orphée qui a écrit *sur les choses spéciales* (17), Archélaüs qui a

Ex auctoribus :

M. Varrone, L. Pisone, Fabiano, Valerio Antiate, Verrio Flacco, Catone Censorio, Servio Sulpicio, Licinio Macro, Celso, Massurio, Sextio Nigro qui græce scripsit, Bytho Dyrracheno, Opilio medico, Granio medico.

Externis :

Democrito, Apollonio qui μύρωσιν, Mileto, Artemone, Sextilio, Antæo, Homero, Theophrasto, Lysimacho, Attalo, Xenocrate, Orpheo qui Ἰδιοφυῆ, Archelao qui item, Demetrio, Sotira, Laide, Elephantide, Salpe, Olympiade

écrit sur le même sujet, Démétrius, Sotira, Laïs, Éléphantis, Salpé, Olympias Thébaine, Diotime Thébain, Iollas, Micton de Smyrne, Æschine médecin, Hippocrate, Aristote, Métrodore, Icétidas médecin, Hésiode, Dalion, Cæcilius, Bion qui a écrit *sur les vertus des substances*, Anaxilaüs, le roi Juba.

LIVRE XXIX,

TRAITANT DES REMÈDES FOURNIS PAR LES AUTRES ANIMAUX QUI NE SONT PAS SUSCEPTIBLES D'ÊTRE APPRIVOISÉS, OU QUI SONT SAUVAGES.

Résumé : Remèdes, histoires et observations, 854.

Thebana, Diotimo Thebano, Iolla, Mictone Smyrnæo, Æschine medico, Hippocrate, Aristotele, Metrodoro, Icetida medico, Hesiodo, Dalione, Cæcilio, Bione qui περὶ δυνάμεων, Anaxilao, Juba rege.

LIBRO XXIX

CONTINENTUR MEDICINÆ EX RELIQUIS ANIMALIBUS, QUÆ AUT PLACIDA NON SUNT, AUT FERA.

Auteurs :

M. Varron, L. Pison, Verrius Flaccus, Valérius Antias, Nigidius, Cassius Hemina, Cicéron, Plaute, Celse, Sextius Niger qui a écrit en grec, le médecin Cæcilius, Metellus Scipion, le poëte Ovide, Licinius Macer.

Auteurs étrangers :

Philopator, Homère, Aristote, Orphée, Démocrite, Anaxilaüs.

Médecins :

Botrys, Apollodore, Archidème, Aristogène, Xénocrate, Diodore, Chrysippe le philosophe, Horus, Nicandre, Apollonius de Pitane.

LIVRE XXX,

TRAITANT DES AUTRES REMÈDES FOURNIS PAR LES ANIMAUX.

Summa. Medicinæ, et historiæ, et observationes DCCCLIV.

Ex auctoribus :

M. Varrone, L. Pisone, Verrio Flacco, Antiate, Nigidio, Cassio Hemina, Cicerone, Plauto, Celso, Sextio Nigro qui græce scripsit, Cæcilio medico, Metello Scipione, Ovidio poeta, Licinio Macro.

Externis :

Philopatore, Homero, Aristotele, Orpheo, Democrito, Anaxilao.

Medicis :

Botrye, Apollodoro, Archidemo, Aristogene, Xenocrate, Diodoro, Chrysippo philosopho, Horo, Nicandro, Apollonio Pitanæo.

LIBRO XXX

CONTINENTUR MEDICINÆ EX ANIMALIBUS RELIQUÆ.

Résumé : Remèdes, histoires et observations, 854.

Auteurs :

M. Varron, Nigidius, Cicéron, Sextius Niger qui a écrit en grec, Licinius Macer.

Auteurs étrangers :

Eudoxe, Aristote, Hermippe, Homère, Apion, Orphée, Démocrite, Anaxilaüs.

Médecins :

Botrys, Horus, Apollodore, Ménandre, Archidème, Aristogène, Xénocrate, Diodore, Chrysippe, Nicandre, Apollonius de Pitane.

LIVRE XXXI,

TRAITANT DES REMÈDES TIRÉS DES EAUX.

Summa : Medicinæ, et historiæ, et observationes, DCCCLIV.

Ex auctoribus :

M. Varrone, Nigidio, M. Cicerone, Sextio Nigro qui græce scripsit, Licinio Macro.

Externis :

Eudoxo, Aristotele, Hermippo, Homero, Apione, Orpheo, Democrito, Anaxilao.

Medicis :

Botrye, Horo, Apollodoro, Menandro, Archidemo, Aristogene, Xenocrate, Diodoro, Chrysippo, Nicandro, Apollonio Pitanæo.

LIBRO XXXI

CONTINENTUR MEDICINÆ EX AQUATILIBUS.

Auteurs :

M. Varron, Cassius de Parme, Cicéron, Mucianus, Cælius, Celse, Trogue Pompée, Ovide, Polybe, Sornatius.

Auteurs étrangers :

Callimaque, Ctésias, Eudicus, Théophraste, Eudoxe, Théopompe, Polyclyte, Juba, Lycus, Apion, Épigène, Pelops, Apelle, Démocrite, Thrasylle, Nicandre, Ménandre le poëte comique, Attale, Sallustius Dionysius, Andréas, Niceratus, Hippocrate, Anaxilaüs.

Ex auctoribus :

M. Varrone, Cassio Parmense, Cicerone, Muciano, Cælio, Celso, Trogo, Ovidio, Polybio, Sornatio.

Externis :

Callimacho, Ctesia, Eudico, Theophrasto, Eudoxo, Theopompo, Polyclyto, Juba, Lyco, Apione, Epigene, Pelope, Apelle, Democrito, Thrasyllo, Nicandro, Menandro comœdo, Attalo, Sallustio Dionysio, Andrea, Nicerato, Hippocrate, Anaxilao.

LIVRE XXXII,

TRAITANT DES REMÈDES QUE FOURNISSENT LES ANIMAUX AQUATIQUES (18).

LIBRO XXXII

CONTINENTUR MEDICINÆ EX AQUATILIBUS.

Auteurs :

Licinius Macer, Trébius Niger, Sextius Niger qui a écrit en grec, le poëte Ovide, Cassius Hemina, Mécène, Iacchus, Sornatius.

Auteurs étrangers :

Juba, Andréas, Salpé, Apion, Pélops, Apelle de Thasos, Thrasylle, Nicandre.

LIVRE XXXIII,

TRAITANT DES MÉTAUX.

Ex auctoribus :

Licinio Macro, Trebio Nigro, Sextio Nigro qui græce scripsit, Ovidio poeta, Cassio Hemina, Mæcenate, Iaccho, Sornatio.

Externis :

Juba, Andrea, Salpe, Apione, Pelope, Apelle Thasio, Thrasyllo, Nicandro.

LIBRO XXXIII

CONTINENTUR METALLORUM NATURÆ.

Résumé : Remèdes, histoires et observations, 1125.

Auteurs :

L. Pison, Valérius Antias, Verrius, M. Varron, C. Nepos, Messala, Junius Gracchanus, Atticus Pomponius, Mucianus, Calvus Licinius (19), Bocchus, Fetialis, Fenestella, Valerius Maximus, Julius Bassus qui a écrit en grec sur la médecine, Sextius Niger qui a écrit de même, le poëte Marsus.

Auteurs étrangers :

Démocrite, Théophraste, Juba, Timée l'historien qui a écrit sur les remèdes fournis par les métaux, Héraclide, Andréas, Diagoras, Botrys, Archidème, Dionysius, Aristogène, Démoclès, Mnésis, le médecin Attale, le médecin Xénocrate, Théomneste, Nymphodore, Iollas, Apollodore, Pasitèle qui a écrit sur les chefs-d'œuvre, Antigone qui a écrit sur la ciselure, Menæchme qui a écrit sur le même sujet, Xénocrate qui a écrit sur le même sujet, Duris qui a écrit sur le même sujet, Ménandre qui a écrit sur les ouvrages de ciselure, Héliodore qui a écrit sur les offrandes des Athéniens, Métrodore de Scepsis.

LIVRE XXXIV,

TRAITANT DU CUIVRE.

Summa : Medicinæ, et historiæ, et observationes, MCXXV.

Ex auctoribus :

L. Pisone, Antiate, Verrio, M. Varrone, Corn. Nepote, Messala, Junio Gracchano, Attico Pomponio, Muciano, Calvo Licinio, Boccho, Fetiale, Fenestella, Valerio Maximo, Julio Basso qui de medicina græce scripsit, Sextio Nigro qui item, Marso poeta.

Externis :

Democrito, Theophrasto, Juba, Timæo historico qui de medicina metallica scripsit, Heraclide, Andrea, Diagora, Botrye, Archidemo, Dionysio, Aristogene, Democle, Mneside, Attalo medico, Xenocrate item, Theomnesto, Nymphodoro, Iolla, Apollodoro, Pasitele qui mirabilia opera scripsit, Antigono qui de toreutice, Menæchmo qui item, Xenocrate qui item, Duride qui item, Menandro qui de toreutis, Heliodoro qui de Atheniensium anathematis, Metrodoro Scepsio.

LIBRO XXXIV

CONTINENTUR ÆRIS METALLA.

Auteurs :

L. Pison, Valérius Antias, Verrius, M. Varron, Corn. Nepos, Messala, Rufus, Marsus le poëte, Bocchus, Julius Bassus qui a écrit en grec sur la médecine, Sextius Niger qui a écrit en grec sur la médecine, Fabius Vestalis.

Auteurs étrangers :

Démocrite, Métrodore de Scepsis, Menæchme qui a écrit sur la ciselure, Xénocrate qui a traité le même sujet, Antigone qui a traité le même sujet, Duris qui a traité le même sujet, Héliodore qui a écrit sur les offrandes des Athéniens, Pasitèle qui a écrit sur les ouvrages admirables, Timée qui a écrit sur les remèdes métalliques, Nymphodore, Iollas, Apollodore, Andréas, Héraclide, Diagoras, Botrys, Archidème, Dionysius, Aristogène, Démoclès, Mnésis, Xénocrate fils de Zénon, Théomneste.

LIVRE XXXV,

TRAITANT DE LA PEINTURE ET DES COULEURS.

Ex auctoribus :

L. Pisone, Antiate, Verrio, M. Varrone, Cornelio Nepote, Messala, Rufo, Marso poeta, Boccho, Julio Basso qui de medicina græce scripsit, Sextio Nigro item, Fabio Vestale.

Externis :

Democrito Metrodoro Scepsio, Menæchmo qui de toreutice scripsit, Xenocrate qui item, Antigono qui item, Duride qui item, Heliodoro qui Atheniensium anathemata scripsit, Pasitele, qui mirabilia opera scripsit, Timæo qui de medicina metallica scripsit, Nymphodoro, Iolla, Apollodoro, Andrea, Heraclide, Diagora, Botrye, Archidemo, Dionysio, Aristogene, Democle, Mneside, Xenocrate Zenonis, Theomnesto.

LIBRO XXXV

CONTINETUR DE PICTURA ET COLORIBUS.

Résumé : Remèdes, histoires et observations, 956.

Auteurs :

Messala l'orateur, Messala le vieux, Fenestella, Atticus, Verrius, M. Varron, C. Nepos, Décius Eculéon, Mucianus, Melissus, Vitruve, Cassius Severus Longulanus, Fabius Vestalis qui a écrit sur la peinture.

Auteurs étrangers :

Pasitèle, Apelle, Mélanthius, Asclépiodore, Euphranor, Héliodore qui a écrit sur les offrandes dans la ville d'Athènes, Métrodore qui a écrit sur l'architecture, Démocrite, Théophraste, Apion le grammairien qui a écrit sur les médicaments métalliques, Nymphodore, Andréas, Héraclide, Iollas, Apollodore, Diagoras, Botrys, Archidème, Dionysius, Aristogène, Démoclès, Mnesis, Xénocrate fils de Zénon, Théomneste.

LIVRE XXXVI,

TRAITANT DE L'HISTOIRE NATURELLE DES PIERRES.

Summa : Medicinæ, et historiæ, et observationes, DCCCCLVI.

Ex auctoribus :

Messala oratore, Messala sene, Fenestella, Attico, Verrio, M. Varrone, Cornelio Nepote, Decio Eculeone, Muciano, Melisso, Vitruvio, Cassio Severo Longulano, Fabio Vestale qui de pictura scripsit.

Externis :

Pasitele, Apelle, Melanthio, Asclepiodoro, Euphranore, Heliodoro qui ἀναθήματα scripsit Athenis, Metrodoro qui de architectonice scripsit, Democrito, Theophrasto, Apione Grammatico qui de metallica medicina scripsit, Nymphodoro, Andrea, Heraclide, Iolla, Apollodoro, Diagora, Botrye, Archidemo, Dionysio, Aristogene, Democle, Mneside, Xenocrate Zenonis, Theomnesto.

LIBRO XXXVI

CONTINETUR LAPIDUM NATURA.

Auteurs :

M. Varron, Cælius, Galba, Cincius, Mucianus, C. Nepos, L. Pison, Tubéron, Sénèque, Fabius Vestalis, Annius Fetialis, Fabianus, Caton le Censeur, Vitruve.

Auteurs étrangers :

Théophraste, Pasitèle, le roi Juba, Nicandre, Sotacus, Sudine, Alexandre Polyhistor, Apion surnommé Plistonicus, Duris, Hérodote, Évhémère, Aristagoras, Dionysius, Artémidore, Butoridas, Antisthène, Démétrius, Démotèle, Lycéas.

LIVRE XXXVII,

TRAITANT DES PIERRES PRÉCIEUSES.

Ex auctoribus :

M. Varrone, Cælio, Galba, Cincio, Muciano, Nepote Cornelio, L. Pisone, Tuberone, Seneca, Fabio Vestale, Annio Fetiale, Fabiano, Catone Censorio, Vitruvio.

Externis :

Theophrasto, Pasitele, Juba rege, Nicandro, Sotaco, Sodine, Alexandro Polyhistore, Apione Plistonico, Duride, Herodoto, Euhemero, Aristagora, Dionysio, Artemidoro, Butorida, Antisthene, Demetrio, Demotele, Lycea.

LIBRO XXXVII

GEMMÆ CONTINENTUR.

Résumé : Faits, histoires et observations, 1300.

Auteurs :

M. Varron, les Actes des triomphes, Mécène, Iacchus, Cornélius Bocchus.

Auteurs étrangers :

Le roi Juba, Xénocrate fils de Zénon, Sudine, Eschyle, Philoxène, Euripide, Nicandre, Satyrus, Théophraste, Charès, Philémon, Démostrate, Zénothémis, Métrodore, Sotacus, Pithéas, Timée de Sicile, Nicias, Théochreste, Asaruba, Mnaséas, Théomène, Ctésias, Mithridate, Sophocle, le roi Archélaüs, Callistrate, Démocrite, Isménias, Olympicus, Alexandre Polyhistor, Apion, Horus, Zoroastre, Zachalias.

Summa : Res, et historiæ, et observationes, MCCC.

Ex auctoribus :

M. Varrone, Actis triumphorum, Mæcenate, Iaccho, Cornelio Boccho.

Externis :

Juba rege, Xenocrate Zenonis, Sudine, Æschylo, Philoxeno, Euripide, Nicandro, Satyro, Theophrasto, Charete, Philemone, Demostrato, Zenothemi, Metrodoro, Sotaco, Pythea, Timæo Siculo, Nicia, Theochresto, Asaruba, Mnasea, Theomene, Ctesia, Mithridate, Sophocle, Archelao rege, Callistrato, Democrito, Ismenia, Olympico, Alexandro Polyhistore, Apione, Horo, Zoroastre, Zachalia.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS NOMMÉS PAR PLINE, SOIT DANS LA LISTE ANNEXÉE AU PREMIER LIVRE, SOIT DANS LE RESTE DE L'OUVRAGE.

(J'ai noté avec soin les endroits où Pline cite ces différents auteurs dans le corps de son Histoire, et mis entre parenthèses les chiffres qui indiquent ces citations.)

A.

Accius, ou Attius (Lucius); fleurit vers l'an de Rome 615, 130 avant J. C. Aulu-Gelle, XX, 2, cite de lui un ouvrage intitulé *Pragmatica;* c'est le même ouvrage que celui qui est nommé par Pline *Praxidicum* (XVIII, 55). Il avait composé aussi des Annales en vers. Enfin, il était auteur de tragédies.

Accius Plautus. *Voy.* Plaute.

Acopas. *Voy.* Agriopas.

Acron, d'Agrigente, médecin; fut le contemporain d'Empédocle. Suidas, au mot *Acron*, dit qu'il avait écrit en dialecte dorien sur la médecine, et entre autres un livre Sur le régime des gens bien portants. (XXIX, 4.)

Acta populi romani, Actes du peuple romain (VIII, 61); *Acta temporum Augusti*, Actes des temps d'Auguste (VII, 11). C'est la même chose sous deux dénominations différentes. On les trouve cités aussi sous le nom de *Diurna populi romani*, Journal du peuple romain (Tacite, Ann., XVI, 22). C'était, en effet, un véritable journal qui paraissait tous les jours, et qui contenait les nouvelles de la ville. *Voy.* sur ce sujet l'ouvrage intéressant de M. Leclerc, intitulé *Des journaux chez les Romains*, Paris, 1838. (II, 57; VII, 11, n° 2; 54, n° 7; X, 2, n° 3.)

Acta triumphorum, Actes des triomphes. C'étaient les procès-verbaux de ces cérémonies; par exemple, les actes des triomphes de Pompée. (XXVII, 6.)

Aculeo. *Voy.* Eculeo.

Adimantus de Lampsaque; cité par Strabon, XIII, p. 589.

Æglosthènes. *Voy.* Aglosthènes.

Ælius Gallus, préfet d'Égypte, ami de Strabon, qui parle longuement de son expédition d'Arabie, liv. II, p. 118; XVI, p. 780, et XVII, p. 815. (VI, 32, n° 17.)

Ælius (Lucius). Il avait deux surnoms : Præconinus, parce que son père avait été crieur public, et Stilo, ou Stylo, parce qu'il avait l'habitude d'écrire des discours pour les personnages les plus nobles (Suétone, lib. De illust. gram., 3). C'était un grammairien. Aulu-Gelle (XVI, 8) le nomme savant, et maître de Varron. Cicéron, étant jeune, suivit ses leçons. (IX, 59; XXXVII, 4.)

Ælius (Sextus), jurisconsulte. Il écrivit *Commentarii juris civilis*, cités par Cicéron (*de Orat.* 1). Un vers d'Ennius à sa louange a été conservé : *Egregie cordatus homo Catus Æliu Sextus.* Ælius portait le surnom de Catus. Il fut consul avec T. Quintius Flaminius, l'an de Rome 556, avant J. C. 198. (IX, 59.)

Æmilius Macer, de Vérone, poëte. La Chronique d'Eusèbe place la mort de Macer Ol. 191, l'an 16 de l'ère chrétienne. Ce poëte eut de la réputation; il fut ami de Virgile. *Voy.* Servius, *ad Virg.* ecl. V. Ovide le cite en ces vers, *Trist.* IV, eleg. X, 43 : *Sæpe suas volucres legit, mihi grandior ævo, Quæque necet serpens, quæ juvet herba, Macer.* Le livre de Macer sur les oiseaux était intitulé *Ornithogonia;* il est cité par Diomède, I, p. 371. Ce poëte avait aussi composé un ouvrage intitulé *Theriaca*; un ouvrage Sur les herbes; un ouvrage Sur les Abeilles; des *Iliaca*, que cite Ovide, *E Ponto* IV, eleg. XVI, 6; des Annales, dont le XVI^e livre est cité par Priscianus, X, p. 695. Quant au livre intitulé *De virtutibus herbarum*, et portant le nom d'Æmilius Macer, il n'appartient aucunement au poëte dont il s'agit ici; car on y trouve cités Pline, Galien, Oribase, et des auteurs encore beaucoup plus récents.

Æschines, médecin, dans l'index du livre XXVIII; est dit Athénien dans le même livre. (XXVIII, 10.)

Æschiron; est dit dans l'index du livre VIII avoir écrit sur l'agriculture. Varron et Columelle, dans le premier chap. de leurs ouvrages, le placent parmi les écrivains les plus estimés sur cet objet.

Æschylus. *Voy.* Eschyle.

Æsopus. *Voy.* Ésope.

Agatharchide, de Cnide; florissait vers l'an 176 avant Jésus-Christ. Il avait écrit une Histoire de l'Asie en dix livres; un ouvrage Sur les choses de l'Europe, en quarante-neuf livres; Sur les vents singuliers; Sur les Troglodytes, en cinq livres; Sur la mer Rouge, en un livre; et d'autres ouvrages énumérés par Photius dans sa Bibliothèque. Il ne faut pas le confondre avec un autre Agatharchide qui est de Samos. (VII, 2, n° 5 et n° 22.)

Agathocle, de Babylone, d'une époque incertaine. Il avait fait l'Histoire des Cyzicéniens; c'est pour cette raison qu'il est nommé Cyzicénien par Athénée, XII, p. 515.

Agathocle, de Chios, avait écrit sur l'agriculture; Varron et Columelle le mentionnent honorablement. Le Scholiaste de Nicandre *in Theriac.*, p. 29, cite un Agathocle *in libro de Diæta*. Un autre Agathocle, de Milet, avait écrit sur les fleuves. *Voy.* Plutarque, de Fluminibus. (XXII, 44.)

Aglosthènes, ἀγλωσθένης pour ἀγλαοσθένης, contraction employée par Pollux, IX, 6; dans les éditions de Pline avant Hardouin, on lisait Æglosthènes et Ædosthènes. Cet auteur, d'une époque inconnue, avait écrit l'Histoire de Naxe citée par Hygin, *Astron. poe.* II, §§ de l'ours et de l'aigle. (IV, 22.)

Agriopas, nommé dans les mss. vus par Hardouin, et dans les anciennes éditions, tantôt Acopas, tantôt Copas. Gelenius, sur la foi de ses mss., y a substitué Agriopas, leçon adoptée depuis. Cet auteur avait composé un livre inti-

talé Olympioniques, c'est-à-dire les Vainqueurs des jeux Olympiques. (VIII, 34, n° 3.)

Agrippa, prénom Marcus, nom Vipsanius, ami et gendre de l'empereur Auguste. Il est auteur de Mémoires (*de Vita sua*), et il avait fait exposer une carte de la terre. (III, 3, n^{os} 3, 13 et 14; III, 5 in fine; III, 14; III, 15; III, 29; IV, 18; IV, 20; IV, 24; IV, 25; IV, 26, n^{os} 3 et 4; IV, 30, 31, 35, n° 7; V, 6, 12, 28, n° 3; VI, 1, n° 3; 15, n° 2; VI, 15, n° 4; 21, n° 2; 31, n° 11; 33, n° 1; 35, n° 18; 38, n° 2 et 3; VII, 6; XXXV, 9; XXXVI, 24, n° 17.)

Agrippine, fille de Germanicus et d'Agrippine, fille d'Agrippa, arrière-petite-fille d'Auguste, femme de Cn. Domitius Ahenobarbus, de Passienus et enfin de l'empereur Claude, mère de Néron. Elle avait laissé des Mémoires (*de Vita sua*). (VII, 6.)

Alcée, poëte lyrique, de Mitylène, dans l'île de Lesbos. Il a donné son nom au vers alcaïque. Il florissait vers l'an 600 avant Jésus-Christ. (XXII, 43.)

Alexandre le Grand, roi de Macédoine. On cite de lui des Éphémérides et des Lettres. (VI, 17, n° 3; 18, n° 4; 19, n° 2; 21, n° 8; VII, 30.)

Alexandre Polyhistor. *Voy.* Cornelius Alexander.

Alfius Flavius, disciple de Cestius, contemporain de M. Sénèque. Il florissait du temps de Tibère, comme on le voit par Sénèque, *Controv.* 14. Festus, au mot Mamertini, le dit auteur d'une Histoire de la guerre punique. (IX, 8, n° 2.)

Amometus avait publié un livre Sur les Attacores, peuple de l'Inde, d'après Pline, VI, 20. Antigone de Caryste, *Histor. mirabil.*, *cap.* 164, rapporte que de Memphis il avait navigué jusqu'à la source d'Isis. Il est encore cité par Ælien, *De Animal.*, XVII, 6, et par Sotion, Extrait sur les fleuves et les fontaines, p. 140. (VI, 20, n° 3.)

Amphiloque, d'Athènes, cité par Varron et Columelle parmi les meilleurs écrivains sur l'agriculture. Pline le dit auteur d'un livre sur la luzerne et le cytise. (XVIII, 43.)

Anacréon, de Téos, poëte lyrique, florissait vers la 62^e olympiade, 530 ans avant Jésus-Christ. Le Scholiaste de Nicandre, *in Ther.* p. 28, cite d'Anacréon un livre intitulé De la Botanique, Περὶ Ῥιζοτομικῆς. (VII, 5, n° 3; 47, n° 1.)

Anaxagore, de Clazomène, maître de Périclès, d'Euripide, de Socrate, avait écrit des livres sur la nature, qui sont perdus. (II, 59.)

Anaxilaüs. Saint Jérôme, dans la Chronique, p. 154, dit de lui: « Anaxilaüs, de Larisse, pythagoricien et mage, est exilé par Auguste de Rome et de l'Italie. » Il était aussi médecin. (XIX, 4; XXV, 95; XXVIII, 49; XXX, 22; XXXII, 52; XXXV, 50.)

Anaximandre, de Milet, qu'on dit disciple de Thalès. Apollodore dans ses Chroniques, suivant Diogène Laërt., Vie d'Anaximandre, disait que ce philosophe était mort dans la cinquante-huitième olympiade (av. J.-C. 548). D'après Strabon, I, p. 7, Anaximandre avait le premier représenté sur une carte le globe terrestre. (II, 6; II, 78; II, 81; IV, 20; XVIII, 57, n° 5.)

Anaximène, de Lampsaque, eut pour maître Diogène le Cynique. Il avait composé une histoire d'Alexandre, qu'il accompagna dans ses expéditions. (XII, Index.)

Anaximène, de Milet, disciple d'Anaximandre, avait composé un livre de physique, dont les auteurs anciens ont cité diverses propositions. On prétend que le premier il montra dans la ville de Lacédémone un cadran solaire. Diogène Laërte cite deux lettres à Pythagore qui sont attribuées à Anaximène, mais qui sont fausses. (II, 78.)

Anaxipolis, de Thasos, cité par Varron et Columelle parmi les écrivains sur l'agriculture.

Andréas, cité par Celse dans le préambule du livre V; par Dioscoride dans sa préface; par Galien dans le Glossaire des mots hippocratiques, au mot Ἰνδικά, où il est appelé Andréas, fils de Chrysar; par le Scholiaste de Nicandre, *in Ther.*, p. 32, qui cite un livre de lui intitulé Νάρθηξ (la boîte); et par Athénée, VIII, p. 312, qui cite de lui un livre Sur les morsures venimeuses, et un autre Sur les choses qu'on a tort de croire; il ne faut sans doute pas le confondre avec le médecin Andron cité par Celse, V, 20, 4. (XX, 76; XXII, 49; XXXII, 27.)

Androcyde, philosophe contemporain d'Alexandre le Grand. (XIV, 7; XVII, 37, n° 18.)

Androtion, cité parmi les auteurs sur l'agriculture par Théophraste, *Hist. plant.*, II, 8; par Athénée, III, p. 75; par Varron et Columelle. Athénée, III, p. 75 et 82, mentionne les Géorgiques d'Androtion, ouvrage intitulé *De agricultura*, par Pline (VIII, index). Pausanias, VI, 7, et Harpocration, art. Ἀμφίπολις, disent qu'il avait écrit un ouvrage sur l'Attique.

Annales pontificum, Annales des pontifes; *Annales maximi*, Grandes Annales, expressions synonymes. Voici ce que dit M. Leclerc dans le résumé de son travail sur ces Annales : « Les Annales des pontifes étaient des espèces de tables chronologiques tracées d'abord sur des planches de bois peintes en blanc, et où le grand pontife, peut-être depuis le premier siècle de Rome, mais au moins depuis l'an 350 jusqu'à l'an 623, ou peu de temps après, indiquait, année par année, d'un style bref et simple, les événements publics les plus mémorables. Ces tables, soit qu'on les eût laissées sur bois, soit qu'on les eût transportées sur pierre ou sur bronze, ne périrent pas toutes dans l'invasion des Gaulois; et, conservées avec le soin que Rome donna toujours aux anciens monuments écrits, elles furent consultées par Caton, Polybe, Varron, Cicéron, Verrius Flaccus, et par d'autres écrivains, que Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Quintilien, le premier Pline, Aulu-Gelle, Vopiscus, ont eus entre les mains. Il est probable même, d'après Aulu-Gelle et Servius, qu'elles furent recueillies en corps d'ouvrage, quoiqu'il ne faille pas les confondre avec beaucoup d'autres recueils qui portaient le nom des pontifes. » (Des Journaux chez les Romains, p. 176.) (II, 54; VII, 3, n° 3; VII, 16, n° 2; VIII, 54, n° 5; 61, n° 3; 69, n° 3; 78, n° 2; 82, n° 3; X, 17; X, 25; XIX, 26, n° 8; XXVIII, 4; XXXIII, 6; XXXIV, 11.)

Annius Fétialis paraît avoir composé une Histoire ou des Annales de Rome. (XXXIV, 13.)

Antée, médecin, cité dans les index des livres XII et XIII, et XXVIII, 2.

Antias. *Voy.* Valérius Antias.

Anticlides avait écrit un livre Περὶ Νόστων, c'est-à-dire sur le retour soit des Grecs de l'expédition de Troie, soit des Argonautes de l'expédition de la Colchide. Cet ouvrage, cité par Athénée, XI, p. 465, et par Eusèbe, *Præp.*, IV, p. 157, avait au moins seize livres. Il avait aussi composé une Histoire de Délos, suivant le Scholiaste d'Apollonius, I, au v. 1207. Son époque est incertaine. Il est cité par Plutarque, Vie d'Alexandre, parmi les historiens de ce prince. (IV, 22; VII, 57, n° 3.)

Antigène, historien d'Alexandre, cité par Plutarque dans la vie de ce prince.

Antigone de Caryste, vécut du temps de Ptolémée fils de Lagus, et de son successeur Ptolémée Philadelphe. Il avait écrit la vie d'hommes célèbres, par exemple de Timon, de Pyrrhon, de Polémon, d'Antipater, de Ménédème, etc., des mémoires sur les animaux, un recueil d'histoires merveilleuses, et d'autres ouvrages.

Antigone, de Cymes en Éolide, cité par Varron et Columelle parmi les écrivains sur l'agriculture.

Antigone avait écrit sur la toreutique ou art de graver, sur la peinture et sur les tableaux des peintres. Hardouin pense que cet Antigone est le même qu'Antigone de Caryste. L'auteur de l'Index des écrivains, dans l'édition de Lemaire, pense qu'il faut distinguer l'Antigone qui avait

écrit sur la toreutique, de celui qui avait écrit sur la peinture et les tableaux. (XXXIV, 19, n° 34; XXXV, 36, n° 8.)

Antiochus Manilius, le premier écrivain latin sur l'astronomie. Brotier dit qu'il fut le père de M. Manilius, dont nous avons un poëme sur cette science, dédié à Auguste. (XXXV, 58.)

Antipater (Lucius Cælius), maître de l'orateur Lucius Crassus, dit Cicéron dans son Brutus, p. 545. Il florissait vers l'an de Rome 624, avant Jésus-Christ 128. Il avait composé une Histoire de la guerre punique, adressée à L. Ælius Stilon, maître de Varron. M. Brutus faisait un tel cas de cette histoire, qu'il en avait rédigé un abrégé, à ce que dit Cicéron, XIII, Epist. 8 ad Attic. (III, 23; XXXI, 18.)

Antipater, auteur d'un livre Sur les animaux, cité par le Scholiaste d'Apollonius, II, v. 89; né à Rhodes, maître de Panætius, dont Cicéron parle si souvent; il était contemporain de Tibérius Gracchus. (II, 67; VIII, 5, n° 3.)

Antipater, de Sidon, poëte et philosophe stoïcien, maître de Caton d'Utique; il avait composé un livre Sur les devoirs. (VII, 52.)

Antisthène, auteur d'un livre Sur les pyramides d'Égypte; époque ignorée. (XXXVI, 17.)

Antistius Labéon, auteur de nombreux ouvrages, suivant Aulu-Gelle, XIII, 10. On cite de lui des Commentaires sur le droit pontifical (Festus), un livre Sur les disciplines étrusques (Fulgence, *De prisco sermone*, n° 4). Ce fut un jurisconsulte célèbre. Il se fit remarquer dans le sénat par sa liberté à combattre les avis de l'empereur Auguste. (X, 17.)

Antoine (Marc-), triumvir, avait composé un livre, où il faisait l'apologie de son goût pour le vin. (XIV, 28, n° 7.)

Antonius Castor. Pline dit avoir visité son jardin, et avoir profité de ses connaissances botaniques; mais quel est cet Antonius Castor? Il y eut un personnage de ce nom qui était de Rhodes, dit aussi par quelques-uns Galate, parce qu'il vécut dans la Galatie. Il avait écrit sur Babylone, sur le Nil, sur l'ignorance de la chronologie, sur ceux qui avaient eu l'empire de la mer, et d'autres ouvrages. Le roi Déjotare en avait fait son gendre; mais ce prince le fit mettre à mort avec sa femme. Ce fait, rapporté par Strabon, empêche que cet Antonius Castor ne soit le vieillard dont le jardin botanique fut visité par Pline. L'auteur de l'index des écrivains, dans l'édition de Lemaire, conjecture que l'Antonius Castor de Pline était le fils de celui que Déjotare fit mettre à mort, et que c'est à lui qu'appartient le surnom de Philoromæus, attribué à l'autre par Suidas. (XX, 66, 89, 98; XXIII, 83; XXV, 5; XXVI, 33.)

Antonius Musa, archiâtre de l'empereur Auguste. Deux fois il guérit ce prince d'affections graves; et c'est pour la première cure que les Romains lui élevèrent par souscription une statue auprès de celle d'Esculape, Suétone, Vie d'Auguste, 59. Il y a sous son nom un livre intitulé *De herba betonica*, qui n'est pas de lui. (XXV, 38; XXIX, 5, 39; XXX, 39.)

Apelle, de Cos, un des plus célèbres peintres de l'antiquité, avait écrit sur la peinture. Contemporain d'Alexandre, qui ne voulut être peint que par lui. (VII, 38; XXXV, 36, n° 17, n° 46.)

Apelle, de Thasos, médecin, cité par Galien, *De antid.*, II, 8, et *De medic. sec. gen.*, V, 14. (XXVIII, 30; XXXII, 16.)

Apicius Cælius, gastronome célèbre du temps de Tibère, s'empoisonna parce qu'il ne lui restait plus de sa fortune que dix millions de sesterces. On a sous son nom un livre intitulé *De re culinaria*, de l'art de la cuisine. (VIII, 77, n° 5; IX, 30; X, 68; XIX, 41, n° 2.)

Apion, natif d'Oasis, ville d'Égypte, surnommé Plistonicus, à cause des nombreux triomphes qu'il avait remportés; grammairien. Tibère l'appelait la Cymbale du monde, comme on le voit dans la préface du Pline. Apion avait écrit un livre contre les Juifs (nous avons la réfutation qu'en fit Josèphe), une Histoire d'Égypte en cinq livres, un livre Sur le luxe d'Apicius, Athén., VII, p. 294; un livre Sur les médicaments métalliques, un livre Sur la langue romaine, Athén., XV, p. 680; un livre Sur les pyramides. (XXX, 6, 30; XXXI, 18; XXXII, 9; XXXV, 36, n° 26; XXXVI, 17; XXXVII, 19.)

Apollodore, d'Artémite en Mésopotamie : Histoire des Parthes, Strabon passim; Traité des îles et des villes, Tzetzès, chiliad. 3, hist. 100; Catalogue des vaisseaux, Athén., III, p. 82; Histoire du Pont, Scholiaste d'Apollonius, II, v. 159.

Apollodore de Citium, médecin. Il est probable qu'il y a ici une confusion de noms, très-facile, du reste, à commettre, et qu'il faut lire Apollonius. Apollonius de Citium est, en effet, un médecin disciple de Zopyre, lequel Zopyre pratiquait la chirurgie à Alexandrie : il avait beaucoup écrit; il ne nous reste de lui qu'un Commentaire sur le traité Des articulations d'Hippocrate. (XX, 13, 34; XXII, 8, 15, 29; XXIV, 102; XXVIII, 2.)

Apollodore, grammairien célèbre, à qui les amphictyons accordèrent des honneurs publics. (VII, 37.)

Apollodore, de Lemnos, a écrit sur l'agriculture; cité par Varron, I, 1.

Apollodore, auteur d'un livre Sur les animaux venimeux, cité, outre Pline, par Athénée, XV, p. 681; Ælien, *Hist. animal.*, VIII, 7, et le Scholiaste de Nicandre, *in Theriac.*, p. 33 et 39. (XI, 30.)

Apollodore, auteur d'un livre Sur les odeurs, cité dans l'index du livre XII, et par Athénée, XV, p. 675, sous le titre : Des parfums et des couronnes. (XXI, 69.)

Apollodore, de Tarente, auteur d'un livre où il prescrivait au roi Ptolémée les vins dont ce prince devait user. On ne sait si cet Apollodore et les deux précédents sont des personnages différents. (XIV, 9; XX, 13.)

Apollonides, époque incertaine, auteur d'un périple de l'Europe, cité par le Scholiaste d'Apollonius, IV, v. 983, et par Strabon, II, p. 309. (VII, 2, n° 8.)

Apollonius Mys, c'est-à-dire le rat, médecin appartenant à la secte hérophilienne, auteur d'un livre intitulé Des médicaments qu'on se procure facilement, Περὶ εὐπορίστων φαρμάκων. Plusieurs des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de la médecine regardent Apollonius Mys comme le même qu'Apollonius (ou Apollodore) de Citium. (XXXVII, 11.)

Apollonius, de Pergame, mis au rang des écrivains sur l'agriculture par Varron et Columelle, I, 1.

Apollonius, de Pitane. On ne sait si c'est le même que l'Apollonius dont le Scholiaste d'Apollonius, I, v. 430, cite les Mémoires. (XXIX, 38.)

Apollophane, médecin d'Antiochus le Grand. (XXII, 29.)

Aquila, Julius, auteur d'un traité Sur la discipline étrusque. (XI, Index.)

Aratus, de Soles en Cilicie, suivant la plupart; de Tarse, suivant d'autres; né vers l'an 284 avant Jésus-Christ; auteur d'un poëme astronomique intitulé Les phénomènes; ce livre est venu jusqu'à nous. Il avait composé plusieurs autres ouvrages qui ont péri.

Archélaüs, roi de la Cappadoce, auteur d'un livre Sur les pierres, que Plutarque a cité *De flumin.*, p. 1153. (XVIII, 5; XXXVII, 11, 25.)

Archélaüs. Il y a un Archélaüs d'Égypte, auteur d'épigrammes au roi Ptolémée sur la nature merveilleuse des animaux, d'après Antigone de Caryste, *Histor. mirab.*, p. 23. Le Schol. de Nicandre, *in Ther.* p. 38, cite, de son côté, un Archélaüs auteur d'un livre intitulé Des animaux qui sont de deux natures, Ἐν τοῖς Διφυέσι; mais ce livre appartient à Archélaüs de la Chersonnèse, qu'Athénée, IX, p. 409, cite ἐν

τοῖς Ἱστορικοῖς; car c'est ainsi qu'il faut lire. L'Archélaüs de Pline est ce dernier. (VIII, 76, n° 3; 81, n° 2; XXVIII, 6, 10; XXXVII, 25, 30, 31.)

Archemachus ou **Archimachus**, auteur d'une Histoire de l'Eubée, cité par Athénée, III, p. 465, qui le nomme Archemachus d'Eubée. (VII, 57, n° 16.)

Archibius, auteur d'un écrit adressé au roi Antiochus. C'est probablement le même que l'Archibius médecin cité par Galien, *Comp. medicam. sec. gen.*, V, 14, et par Oribase dans la Collection de Cocchius, p. 196. (XVIII, 70.)

Archidamus, médecin; on a de lui quelques chapitres insérés dans les *Veterin. medic. scriptores*, Bâle, 1537.

Archimède, de Syracuse, le plus célèbre des mathématiciens de l'antiquité, fut tué par un soldat romain lors de la prise de Syracuse, à la défense de laquelle il avait beaucoup contribué par ses inventions mécaniques. On a de lui plusieurs ouvrages, mais il en a péri plus qu'il ne nous en reste. (VII, 38.)

Archytas, de Tarente, philosophe pythagoricien, astronome et géomètre, placé par Varron et Columelle parmi ceux qui ont écrit sur l'agriculture; il vivait du temps de Denys l'Ancien.

Aristagoras, auteur d'un livre intitulé *Ægyptiaca*; il était contemporain de Duris de Samos, et par conséquent florissait sous le roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe, c'est-à-dire, vers l'an 160 avant Jésus-Christ. (XXXVI, 17.)

Aristander, auteur d'un livre Sur les prodiges. Varron et Columelle, I, 1, citent parmi les écrivains sur l'agriculture un Aristandrus d'Athènes. (XVII, 38, n° 2.)

Aristarque, de Sicyone; il paraît avoir écrit sur la géographie. (V, Index.)

Aristée, fils de Castrobius, de l'île de Proconnèse, poëte, d'après Hérodote, IV, p. 229. Il vécut du temps de Cyrus et de Crésus; *voy.* Suidas. Auteur d'un poëme intitulé Les Arimaspes, et d'un autre intitulé Théogonie. (VII, 2, n° 2; 53, n° 2.)

Aristide, de Milet, auteur d'Histoires de Sicile, d'Italie, de Perse; auteur aussi des Milésiaques, recueil de contes obscènes. Le Scholiaste de Pindare, p. 216, cite un Aristide auteur d'un ouvrage sur Cnide. (IV, 21; IV, 23)

Aristocréon, paraît avoir décrit la terre, ou du moins l'Afrique. (V, 10, n° 11; VI, 35, n° 6 et n° 13.)

Aristocrite, auteur de Mémoires sur Milet, d'après le Scholiaste d'Apollonius, I, v. 185. (V, 37.)

Aristogène, de Cnide, esclave du philosophe Chrysippe, fut le médecin d'Antigone Gonatas; Aristogène de Thasos, médecin, auteur de différents livres médicaux, et entre autres d'un Abrégé des secours physiques, adressé à Antigone. Suidas fait deux personnages de ces Aristogène; Hardouin n'en fait qu'un, et suppose qu'Aristogène de Cnide fut dit Thasien parce qu'il séjourna longtemps à Thasos.

Aristogiton, médecin; du reste, inconnu. (XXVII, 14.)

Aristomaque, d'Athènes, paraît avoir écrit sur les plantes. (XIII, 47.)

Aristomaque, de Soles, auteur de livres Sur la préparation du miel, Sur la préparation du vin, Sur les abeilles. (XI, 9; XIV, 24; XIX, 26, n° 4.)

Aristophane, poëte comique athénien, auteur d'un très-grand nombre de comédies, dont il ne nous reste plus que onze. Il florissait vers l'an 430 avant Jésus-Christ. (XXI, 16; XXII, 38.)

Aristophane, de Milet, mais, d'après Varron, I, 1, de Malles en Cilicie, avait écrit sur l'agriculture. (VIII, Index.)

Aristote, de Stagire, illustre philosophe, disciple de Platon, précepteur d'Alexandre. (II, 60; II, 101; IV, 22; IV, 23; V, 37; VII, 2, n° 7 et n° 19; 30; 57, n°s 2, 5, 6, 14 et 15; VIII, 10, n° 1; 17, 44, 84; IX, 6, n° 1; 39, 40, 41; X, 15, 85; XI, 112, 114; XVIII, 77, n° 4; XXVIII, 14, 21; XXX, 2.)

Arruntius et non **Aruntius**, auteur d'une Histoire de la guerre punique; Sénèque, ép. 114, en fait l'éloge, et dit de lui qu'il avait écrit dans le genre de Salluste. Il vécut du temps d'Auguste.

Artémidore, d'Éphèse, géographe, vivait vers l'an 100 avant Jésus-Christ. Auteur d'un Périple en onze livres, dont celui de Marcien est l'abrégé. (II, 112; IV, 24, 37; V, 6, 9; V, 10, n° 11; 35; VI, 15, n° 2; 22, n° 7; 32, n° 13; 33, n° 1; 35, n° 6; 38, n° 2; VII, 2, n° 23; XXXVI, 17.)

Artémon, médecin; du reste, inconnu. (XXVIII, 2.)

Asarubas, contemporain de Pline, avait écrit sur le succin. (XXXVII, 2.)

Asclépiade, de Pruse en Bithynie, contemporain du grand Pompée; d'abord rhéteur, il abandonna cette profession pour se faire médecin. On cite de lui un livre Sur la conservation de la santé, Celse, I, 3; Sur la conservation du vin, Pline, XXIII, 19; Sur l'hydropisie, Cælius Aurelianus, III, 8; Sur la médecine, écrit adressé à Mithridate, Pline, XXV, 3; et d'autres ouvrages. Toutes ces productions ont péri. (VII, 37; XIV, 9; XX, 20; XXII, 26; XXIII, 19, 22, 29; XXV, 3; XXVI, 9; XXVI, 7, 8; XXIX, 5.)

Asclépiade, de Tragile en Thrace, disciple d'Isocrate; auteur d'un livre intitulé Τραγῳδούμενα, des choses célébrées dans les tragédies.

Asclépiodore, figure dans l'index du livre XXXV, qui est tout entier consacré à la peinture; en conséquence Hardouin pense que cet Asclépiodore est le peintre dont Pline vante l'habileté dans les proportions. (XXXV, 36.)

Asconius Pedianus, ami de Virgile; on a de lui des Commentaires sur les discours de Cicéron. (VII, 49, n° 6.)

Asinius Pollion. Il y a une lettre de lui à Cicéron, X *ad fam.*, 31. Virgile lui a dédié une de ses églogues. Horace le nomme, II, od. 1, 13. Valère-Maxime, VIII, 13, l'appelle: *Non minima pars romani styli.* Asinius Pollion était auteur d'une Histoire romaine qui a péri. (VII, 31, n° 7.)

Astynome, géographe, cité par Étienne de Byzance, art. Κύπρος. (V, 35.)

Attale Philometor, roi de Pergame, fils d'Eumène, institua le peuple romain pour son héritier. Plutarque (*in Demetrio*, p. 897) dit qu'Attale Philometor cultivait les plantes vénéneuses, et vante le soin qu'il donnait à la botanique. Hardouin pense que cet Attale n'est pas différent de celui qui est appelé Attale, médecin, dans les Index des livres XXXII et XXXIII. Galien dit qu'Attale, roi de Pergame, avait étudié avec beaucoup d'attention les médicaments de toutes sortes (*De medic. sec. gen.*, I, 13, et *De antid.* I, 1), et qu'il avait écrit sur les remèdes fournis par les animaux (*De facult. simpl. medic.*, X, 1). (XVIII, 5; XXVIII, 5; XXXII, 27.)

Atteius Capiton (Lucius), jurisconsulte de la plus grande autorité, vivait du temps d'Auguste; il appartenait à la secte des sabiniens, c'est-à-dire de ceux qui tenaient à la tradition. Ouvrages, qui sont tous perdus : Recueils, Traité sur le droit pontifical, Aulu-Gelle, IV, 5; Traité des sacrifices, Macrobe, Saturn. III, 10. (XIV, 15; XVIII, 28.)

Atteius le Philologue. Suétone, *De illustr. gram.*, 10, a dit de lui : « Atteius le Philologue, fils d'affranchi, né à Athènes : Atteius Capiton, le jurisconsulte, le disait rhéteur parmi les grammairiens, grammairien parmi les rhéteurs. Il fut très-lié avec Salluste; et, après la mort de ce dernier, avec Asinius Pollion. » Ouvrages : Gloses, Festus au mot *Oerem*; Tables, πίνακες; Sosipater, I, p. 108; Hyle, ouvrage très-volumineux, cité par Suétone, ib.

Atticus Julius, contemporain de Celse et de Columelle, qui, I, 1, le dit auteur d'un livre Sur une culture particulière de la vigne. (XVII, 18.)

Atticus (Titus Pomponius), chevalier romain, bien connu par sa vie, que Cornélius Népos a écrite, et surtout par sa correspondance avec Cicéron. Ouvrages : Annales, Asconius Pedianus, *Orat. Cic. in Pison*, p. 6; Portraits des hommes illustres. (XXXV, 2.)

Aufidius Bassus, auteur d'une Histoire romaine. Pline

avait commencé, là où finissait Aufidius, un ouvrage historique, qui n'est pas venu jusqu'à nous. (Préface; VI, 10.)

Auguste, l'empereur. Ouvrages : Mémoires en treize livres, au rapport de Suétone, August. 27; Discours sur l'état des municipes, *De limit. agr.*, p. 41, *in Scriptores rei agrariæ;* Exhortations à la philosophie, citées par Suétone; un poëme en vers hexamètres sur la Sicile, Suétone, Aug. 85; Lettres, Quintilien, I, 6; Aulu-Gelle, XV, 7. Ouvrages posthumes : *Index rerum gestarum ;* ce morceau très-important a été retrouvé gravé sur pierre à Ancyre (cet Index commence à l'an 710 de Rome, et résume tous les faits de la vie politique d'Auguste jusques et y compris le troisième cens, qui est de l'an 766); La statistique de l'empire, *Breviarium rationum imperii.* (II, 5, 8; II, 23; III, 6; III, 9; VI, 31, n° 14; VII, 31, n° 6; XVIII, 38; XXI, 6.)

B.

Bacchius, de Milet, compté parmi les auteurs sur l'agriculture par Varron, Columelle et Pline.

Bacchius, de Tanagre, médecin, de la secte d'Hérophile, et de peu postérieur à ce médecin, par conséquent florissant dans le cours du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Ouvrages : Explications sur le VI^e livre des Épidémies d'Hippocrate, sur les Aphorismes, sur le Traité de l'officine du médecin; les Dictions ou explications des mots difficiles de la collection hippocratique; Abrégé sur le pouls.

Bæton, compagnon d'Alexandre. Ouvrage : Stations de l'expédition d'Alexandre, σταθμοὶ τῆς τοῦ Ἀλεξάνδρου πορείας. (VI, 21, n° 6; 22, n° 6; VII, 2, n° 3.)

Basilis. Ouvrages : Mesure de l'Éthiopie, Agatharchide, de la mer Rouge, 31; Description de l'Orient, Photius, Bibl., p. 1360, cod. 250; Histoire de l'Inde, Athénée, IX, p. 390. (VI, 35, n° 6.)

Bassus (Calpurnius), auteur inconnu, cité dans les index du livre XVI et de quelques-uns des livres suivants.

Bassus (Julius), médecin du temps d'Auguste, quoique Latin, écrivit en grec. Ouvrage : De la médecine, Dioscorid., préface.

Bérose, vivait du temps d'Alexandre le Grand; il était Babylonien. Ouvrage : Histoire de Babylone ou de la Chaldée. (VII, 37; VII, 50, n° 1; 57, n° 8.)

Bialcon. (XXVIII, 80.) Hardouin pense qu'il faut lire Dalion. *Voy.* ce mot.

Bion, de Soles en Cilicie, auteur d'une Histoire d'Éthiopie. Il est cité dans les index des livres V et VIII. Plutarque (Thésée, p. 12) le nomme Bion l'Historien. (VI, 35, n^{os} 1, 3, 6, 13 et 15.)

Bion, auteur d'un livre Sur les vertus des plantes, cité dans l'index du livre XXVIII. Pline (XXVIII, 57) le nomme Cæcilius Bion. Cet auteur est sans doute différent du Bion de Soles; mais est-ce le même que Cæcilius? (*Voy.* ce nom.)

Bocchus (Cornélius), époque incertaine, cité par Solin, 1, parmi les écrivains qui ne manquent pas de mérite. (XVI, 79; XXXVII, 9, 25, 43.)

Bœus. Ouvrage : l'Ornithogonie, citée par Athénée, IX, p. 369, et par Antoninus Liberalis, Metam., fab. 5. (X, 3, n° 2.)

Botrys, d'Athènes, médecin. Les compositions médicales de Botrys sont citées par Galien, *de Loc.*, III, 1.

Brutus (Marcus Junius), le meurtrier de César. Lettres, citées par Pline (XXXIII, 12) et par différents auteurs.

Butorides, mis par Pline au nombre des douze auteurs qui avaient écrit sur les pyramides d'Égypte. (XXXVI, 17.)

Bythus, de Dyrrachium, auteur inconnu; Pline le cite à propos des effets extraordinaires produits par le sang menstruel. (XXVIII, 23.)

C.

Cæcilius, médecin qu'il ne faut pas confondre avec le rhéteur Cæcilius de Calacté en Sicile. Ouvrages : Halieutique, Athénée, I, 13, qui le dit Argien; Mémoires, Pline (XXIX, 27). Est-ce le même que le Cæcilius Bion cité XXVIII, 57? *Voy.* Bion.

Cæcina. Ouvrages : De la discipline étrusque. Homme éloquent, dit Sénèque, *Natur. quæst.*, II, 56, en parlant de Cæcina, et qui aurait eu un certain renom dans l'art oratoire si le voisinage de Cicéron ne lui avait fait tort. (II, Index.)

Cælius Lucius. *Voy.* Antipater.

Cælius Marcus, orateur, dont Pline cite une phrase vive et injurieuse contre un homme sans doute suspect de mauvaises mœurs. (XXXV, 46, n° 5.)

Cæpion, du temps de Tibère. Ouvrage : Des fleurs et des couronnes. (XXI, 10.)

Cæsennius, auteur d'un livre sur l'horticulture, d'après l'index du livre XIX.

Calippus, de Cyzique, d'après Censorin, 18, astronome très-ancien cité par Geminus, *Elem. astron.*, 6, et par Ptolémée, *De appar.*, p. 93. (XVIII, 74, n° 3.)

Callicrate, géographe, d'après l'index du livre V.

Callidème, probablement géographe aussi, d'après l'index du livre IV. Il est cité par Solin, 11. (IV, 21.)

Callimaque, de Cyrène, polygraphe, vivait du temps de Ptolémée Évergète. Il avait composé un très-grand nombre d'ouvrages, soit en vers, soit en prose, entre autres : Sur ceux qui ont été célèbres dans les différentes sciences; les Origines des îles et des villes; des Choses admirables dans le Péloponèse et l'Italie; Des poissons; Des vents; Des oiseaux; Des fleuves du globe terrestre. Nous avons de lui des Hymnes. (III, 25; III, 30; IV, 19; IV, 22; IV, 23; V, 4, n° 3; VII, 48; XXI, 9; XXII, 44; XXV, 106; XXVI, 50; XXXI, 5.)

Calliphane, cité dans les index des livres III et VII, auteur d'un traité de géographie. (VII, 2, n° 7.)

Callippus. *Voy.* Calippus.

Callisthène, d'Olynthe, élève et parent d'Aristote. Ouvrages : Des choses faites par les Grecs, Diodore de Sicile, XIV, p. 325; des Propriétés des racines et des plantes, Épiphane, *adv. Hær.*, I, 3; Macédoniques, Plutarque *in Parall.*, p. 307; Thraciques, le même, p. 313; Métamorphoses, le même, p. 306; Persiques, Suidas au mot *Sardanapale;* Exploits d'Alexandre, Strabon, XVII, p. 813; Périple, Scholiaste d'Apollonius, I, v. 1040.

Callistrate, paraît avoir écrit sur les pierres précieuses. (XXXVII, 12, 25.)

Callixenus, paraît avoir écrit quelque chose concernant Ptolémée Philadelphe; du moins, Pline cite de lui des détails sur l'érection d'un obélisque ordonnée par ce prince. (XXXVI, 14, n° 5.)

Calpurnius. *Voy.* Bassus Calpurnius.

Calvinus Domitius, cité dans l'index du livre XI. Festus, *in Fragm.* p. 4, fait mention d'un Cn. Domitius Calvinus.

Calvus (Caius Licinius), poëte et orateur, ami de Catulle. Il disputa le sceptre de l'éloquence à Cicéron, M. Sénèque, III, *Controv.* 19. Ouvrages : un poëme cité par Charisius, I, p. 120; Discours, cité par le même, II, p. 208. (VII, 50, n° 5; XXXIII, 49.)

Cassius Hemina vivait vers l'an 140 avant Jésus-Christ. Ouvrage : Annales, Aulu-Gelle, XVII, 21. (XIII, 27; XVIII, 2; XXIX, 6; XXXII, 10.)

Cassius de Parme, un des meurtriers de César. Il écrivit à Antoine une Lettre citée par Pline (XXXI, 8). Ses Opuscules sont cités par Horace, I, *epist.* 4, v. 3.

Cassius Severus Longulanus, appelé ainsi de la ville d'Italie où il était né, florissait sur la fin du règne d'Au-

guste et sous le règne de Tibère. Quintilien, X, 1, le dit orateur remarquable. Charisius, I, p. 79, cite de lui un livre à Mécène; et Diomède, I, p. 470, un livre à Tibère. (VII, 10, n° 5; XXXV, 46, n° 4.)

Cassius Silanus, précepteur de Germanicus, fils de Drusus.

Castor. *Voy.* Antonius Castor.

Castritius, auteur d'un livre sur l'horticulture, d'après Pline, index du livre XIX; sans doute le père du rhéteur Castritius, dont Aulu-Gelle, XIII, 21, dit avoir été l'élève, du temps de l'empereur Adrien.

Caton le Censeur (Marcus Porcius). Ouvrages : un Traité de l'art militaire; Origines de Rome; Traité d'agriculture, le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu. (III, 8; III, 15; III, 19; III, 20; III, 21; III, 23; III, 24; VII, 28, 31, n° 3; 52; VIII, 5, n° 3; 78; XIV, 5, 10, 12; XIV, 14, 19, n° 7; 25, n° 7; XV, 6, 8, 13, 15, 16, 19, n° 4; 20; XV, 21, n° 4; 22; 23; 24, n° 4; 37; XV, 39; XVI, 38, 60, 67, 69, 75, 84; XVII, 3, n° 8; 6, n° 5; 7; 14, n° 2; 16; 19; 21; 24, n° 8; 26, n° 2; 29; 35, n° 14, et n°s 30, 34, 36 et 37; 37, n° 6; 47, n° 4; XVIII, 3, n° 2; 5; 6; 7, n° 2; 8, n° 5; 17; 42; 46; 49, n° 1; 61; 65, n° 6; 67, n° 8; 71; 77, n° 5; XIX, 19, n° 7; 30; 41; 42; XX, 33, 36; XXI, 1; XXIII, 37; XXV, 2; XXVI, 58; XXVII, 108; XXVIII, 4, 79; XXIX, 6, 8; XXXIV, 14; XXXVI, 53.)

Catulle (Quintus Valerius), poète célèbre de Vérone, mourut au moment où la guerre civile éclatait entre César et Pompée. On a de lui des épigrammes et des poésies diverses. (Préface, XXVIII, 4; XXXVI, 7, 42; XXXVII, 21.)

Celse (Cornelius) vivait du temps d'Auguste et de Tibère. Il avait composé des traités sur l'histoire, sur l'éloquence, sur l'agriculture, sur la médecine. De tous ces traités le dernier seul nous est parvenu. (X, 74, n° 6; XIV, 4, n° 11; XX, 14; XXI, 104.)

Censoriales (Lois) : c'étaient les édits des censeurs. Pline les cite quelquefois.

Censoriales (Tables). (XVIII, 3, n° 3.)

César (Jules), dictateur. Ouvrages : Mémoires sur la guerre des Gaules, sur la guerre civile, sur la guerre d'Alexandrie; Anticaton; un Traité en grec sur l'astronomie; un Traité sur l'analogie; un Traité sur les auspices; un autre sur les augures. (VII, 31, 9; XIV, 8, n° 6; XVIII, 57, n° 4; 64; 65; 66; 67, n° 4; 68, n° 5; 74.)

Chæreas, d'Athènes, cité parmi les meilleurs écrivains sur l'agriculture par Varron et Columelle, I, 1. (XX, 99.)

Chæristus, d'Athènes, cité parmi les écrivains sur l'agriculture, par Columelle sous le nom de Chrestus, et par Varron sous celui de Chæristeus.

Chares, de Mitylène, auteur d'une Histoire d'Alexandre, Plutarque, Alex., p. 696. Il paraît aussi avoir écrit quelque chose sur le succin, sans doute dans un Traité sur les arbres et sur les plantes. (XII, Index; XXXVII, 11.)

Chryserme, médecin; différent de Chrysermе historien, de Corinthe, dont parle Plutarque, de Flam., p. 1150. Il vécut vers l'an 200, et appartenait à la secte des hérophiléens. (XXII, 32.)

Chrysippe, de Cnide, médecin, maître d'Érasistrate, auteur d'un traité Sur les légumes, Scholiaste de Nicandre, in Ther., p. 39. (XX, 8, 33, 36, 43, 44, 48; XXII, 40; XXVI, 16; XXIX, 3.)

Chrysippe, de Soles en Cilicie, philosophe stoïcien, disciple de Cléanthe. Sa vie a été écrite par Diogène Laërte, VII. Il vécut du temps de Ptolémée Évergète et de Ptolémée Philopator. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, qui ont tous péri. (XXX, 30.)

Cicéron (Marcus Tullius), le plus célèbre orateur romain; périt dans les proscriptions ordonnées par Antoine et Octave, à l'âge de soixante quatre ans. Quoique nous possédions beaucoup d'ouvrages de lui, nous en avons perdu beaucoup aussi. (VII, 2, n° 10; 21; 31, n° 8; VII, 44; XIII, 4, n° 2; XVII, 3, n° 11; XVIII, 60, 61; XXIX, 16, 29; XXX, 52; XXXI, 3, 8, 28.)

Cincius. Dans l'index du livre XXXVI, le texte ordinaire porte C. Ictius. Déjà Hardouin avait conjecturé qu'il fallait lire Cincius, auteur dont un ouvrage sur l'art militaire est cité par Aulu-Gelle, XVI, 4. Cette conjecture est complétement justifiée par le manuscrit de Bamberg. *Voy.* le Pline de Sillig, t. V, p. 439.

Claude, quatrième empereur romain. Ouvrages : Histoire romaine en quarante-trois livres, de la mort de César à l'époque contemporaine; des Mémoires sur sa vie, en huit livres; un livre de Lettres; une Histoire des Étrusques; une Histoire de Carthage. (V, 11, n° 4; V, 10; VI, 12, n° 2; 31, n° 3; VII, 3, n° 2; XII, 39.)

Cléempore. Quelques-uns le disaient auteur d'un livre Sur les propriétés médicales des plantes, livre que l'antiquité attribuait généralement à Pythagore. (XXII, 44; XXIV, 101.)

Cléobule, géographe sans doute, à en juger par la place qu'il occupe dans l'index du livre IV. (V, 38.)

Cléophante, médecin, d'une époque incertaine, mais du moins antérieure à celle d'Asclépiade de Pruse, il avait écrit sur l'emploi du vin dans les maladies, Celse, III, 14. (XX, 15; XXIV, 92; XXVI, 8.)

Cléostrate, de Ténédos, astronome. Censorin pense qu'il est l'auteur de l'octaétéride, ou période de huit ans. (II, 6.)

Clitarque, compagnon d'Alexandre le Grand, écrivit l'histoire de ce prince en plusieurs livres. Pline (X, 70) le dit fils de l'historien Dinon. On estime, dit Quintilien, X, 1, le talent de Clitarque, mais on attaque sa bonne foi. (III, 9; VI, 15, n° 1; 36, n° 1; VII, 2, n°s 22 et 23.)

Cœranus, d'origine grecque, et philosophe stoïcien, d'après Tacite, Annal., XIV, 59. Il vécut du temps de Néron.

Columelle (Lucius Junius Moderatus), de Gades, comme il le dit lui-même, De re rustica, V, 5. Il florissait sous l'empereur Claude. Outre le livre Sur l'agriculture et un autre Sur les arbres, que nous possédons, il avait composé un ouvrage sur les lustrations et sur les sacrifices des anciens pour la prospérité des grains, et un autre contre les astrologues et les Chaldéens. (VIII, 63, n° 2; XVII, 6, n° 2; XVII, 30, n° 8; 35, n° 9; XVIII, 12, n° 6; XVIII, 73, n° 2; XIX, 23, n° 4.)

Commentaria pontificum, Commentaires des pontifes. (XVIII, 3, n° 5.)

Commiade, auteur d'un livre sur la préparation du vin, nommé par Pline De apparatu vini, ou Conditura vini. (XIV, 24; XV, index.)

Conon, de Samos, célèbre astronome, vécut vers l'an 300 avant J. C. (XVIII, 74, n° 3.)

Corbulon (Domitius), personnage consulaire, vécut du temps de Claude et de Néron. On voit, par les différents passages où Pline le cite, que Corbulon avait composé une description des contrées où il avait fait la guerre. (II, 72; V, 20; VI, 8, 15, n° 6.)

Cordus Crémutius (Aulus), auteur d'une Histoire d'Auguste et des guerres civiles, fut condamné à mort par le sénat, pour avoir loué Brutus et Cassius. Sénèque fait au long le récit de sa mort, Consolat. ad Marc., 62. (X, 37; XVI, 45.)

Cornélius Alexander, surnommé Polyhistor à cause de ses compositions variées. De Milet, suivant Suidas; de Cotyæum, dans la petite Phrygie, d'après Étienne de Byzance; nommé Cornélius d'après un certain Lentulus, dont il fut d'abord l'esclave, puis l'affranchi et le précepteur. Il vivait du temps de Sylla. Ouvrages : Recueil des choses admirables, en six livres, Photius, p. 468, cod. 188; des Choses indiennes, Clément d'Alexandrie, Strom. III, p. 451; de l'Illyrie, Valer. Max., VIII, 13; Histoire de l'Italie, Plutarque, Parall., p. 315; des Animaux venimeux, Scho-

liaste de Nicandre, in Ther., p. 42; Histoire de Crète, Scholiaste d'Apollonius, IV, v. 1492; de la Carie, le même, I, v. 925; des Juifs d'Assyrie, Eusèbe, Præpar., IX, p. 418. (III, 21; VII, 49, n° 2; IX, 56, n° 4; XIII, 39; XVI, 6; XXXVI, 17.)

Cornélius Bocchus. *Voy.* Bocchus.

Cornélius Népos, né sur les bords du Pô, dans la Gaule Transpadane, gendre d'Atticus; il fut lié avec Cicéron, et mourut sous le règne d'Auguste. Ouvrages : les Hommes illustres, en plusieurs livres, Aulu-Gelle, XI, 8; Chroniques, en trois livres, Aulu-Gelle, XVII, 21; Opuscule sur la distinction entre l'homme lettré et l'homme érudit, Suétone, de Gram., IV; les Exemples, Aulu-Gelle, VII, 18; Lettres de Cornélius Népos à Cicéron, et de Cicéron à Cornélius Népos, Lactance, III, 15. (II, 67; III, Préamb.; III, 21; III, 22; III, 23; IV, 24; V, 1, n° 4; VI, 2; 12, n° 2; 36, n° 2; IX, 28; IX, 63; X, 30; XIII, 32; XVI, 15; XXXIII, 52; XXXV, 5; XXXVI, 7, 12.)

Cornélius Valérianus, paraît avoir écrit vers la fin du règne de Tibère. Il avait parlé du phénix. (III, 17; X, 2, n° 3; XIV, 3, n° 1.)
(VII, 24; XXXV, 2.)

Coruncanius, de la famille Junia, écrivain d'une époque inconnue, avait parlé des qualités des victimes offertes aux dieux. (VIII, 77, n° 2.)

Corvinus Messala (Valérius), de la famille noble des Messala, orateur distingué, d'après le témoignage de Quintilien, X, 1. Il perdit complétement la mémoire deux ans avant sa mort; il mourut vers la fin du règne d'Auguste.

Cotta Messalinus, fils de Corvinus Messala, d'après Pline. (X, 27.)

Crassus (Lucius), très-célèbre orateur, l'un des interlocuteurs mis en scène par Cicéron dans le *de Oratore*. Il était oncle paternel de M. Crassus, le plus riche des Romains, triumvir avec Pompée et César, et qui fut tué dans son expédition contre les Parthes. (XXXV, 8.)

Cratès, de Malle en Cilicie, dit le Grammairien, à cause de sa profession. « Le premier, selon nous, dit Suétone, *de Grammaticis II*, qui introduisit l'étude de la grammaire à Rome, fut Cratès de Malle, contemporain d'Aristarque, et envoyé au sénat par le roi Attale, entre la seconde et la troisième guerre punique, vers le temps de la mort d'Ennius. » Ouvrage : du Langage attique, Athénée, XI, p. 497. (IV, 20.)

Cratès, de Pergame, cité par Ælien, Hist. anim., XVII, 9. (VII, 2, n°s 5, 21 et 23)

Cratevas, célèbre botaniste, vivait du temps de Mithridate. Ouvrage : Traité de botanique, ῥιζοτομικὸν, Scholiaste de Nicandre, in Ther., p. 32. (XIX, 50; XX, 26, n° 2; XXII, 33; XXIV, 102; XXV, 4, 26.)

Crémutius. *Voy.* Cordus Crémutius.

Critodème, astronome. Lambecius, VII, p. 284, cod. 141, dit que les Apotelesmatica de Critodème existent manuscrits dans la bibliothèque impériale de Vienne. (VII, 57, n° 3.)

Criton. Galien, Sec. loc., I, 3, dit que Criton avait été attaché en qualité de médecin à la maison impériale, et qu'il avait composé quatre livres Sur les cosmétiques. (XVIII, 74, n° 3.)

Ctésias, de Cnide, accompagna, en qualité de médecin, le jeune Cyrus dans son expédition, fut fait prisonnier, et devint le médecin d'Artaxerce. Ouvrages : Histoire de la Perse, Histoire de l'Inde : on a des extraits de ces deux histoires dans la Bibliothèque de Photius; Voyages, Scholiaste d'Apollonius, II, v. 1017; Périple d'Asie, Harpocration, au mot σκιάποδες; des Fleuves, Plutarque, *de Flum.*, p. 1160; des Tributs de l'Asie, Athénée, X, p. 442. On peut croire qu'il avait aussi écrit sur la médecine, car Oribase, *Med. Synagogæ*, VIII, cite de lui un passage sur l'emploi de l'ellébore; et Galien, dans son Comm. sur le Traité des Articulations, d'Hippocrate, 3, text. 40, dit que Ctésias avait critiqué Hippocrate pour la réduction de l'os de la cuisse, et prétendu que la luxation se reproduisait aussitôt après. (II, 110; VII, 2, n°s 15 et 21; 57, n° 16; VIII, 30, n° 3; XXXI, 5, 18, 19.)

Curion, le père. Suétone, *Jul. Cæs.*, XLIX, cite des discours de Curion le père, dans lesquels il attaquait la réputation de César. Cicéron parle de Curion le fils, *ad Att.*, II, *epist.* 22.

D.

Dalion, voyageur qui s'avança le premier au delà de Méroé, en Éthiopie, et qui avait écrit sur cette contrée. (VI, 35, n°s 6 et 16.)

Dalion, botaniste, le même peut-être que le précédent. (XX, 73, n° 3.)

Damaste, de Sigée en Troade, contemporain d'Hérodote. Il avait publié un *Périple*. Cet auteur est cité par Suidas, par Valère-Maxime, VIII, 13, et Plutarque, Camil., p. 138. (VII, 49, n° 2; 57, n° 16.)

Damion, médecin. Il avait écrit sur les oignons. (XX, 40; XXIV, 120.)

Damocrates. *Voy.* Servilius Damocrates.

Damon, de Cyrène, avait écrit sur les philosophes, Diogène Laërte, in Thal.; et sur les Tribus de l'Attique, Athénée, III, p. 96. (VII, 2, n° 9.)

Damostrate. *Voy.* Démostrate.

Démétrius, avait écrit quelque chose sur le nombre quaternaire (XXVIII, 17). S'agit-il ici du célèbre Démétrius de Phalère, disciple de Théophraste, et bibliothécaire de la bibliothèque d'Alexandrie du temps de Ptolémée fils de Lagus et de Ptolémée Philadelphe? Pline (XXXIV, 12) parle des statues que les Athéniens consacrèrent à Démétrius de Phalère.

Démétrius le physicien. Est-ce le même que le précédent? (VIII, 21, n° 6; XXVIII, 17.)

Démétrius dont il est fait mention (XXXVI, 17) pourrait être l'historien byzantin qui, d'après le témoignage de Diogène Laërt. *in Demetr.*, avait composé une Histoire de Ptolémée et d'Antiochus et une description de la Libye.

Démocède, médecin, de Crotone, pratiqua la médecine dans l'île d'Égine, traita Polycrate, tyran de Samos, et guérit Darius d'une affection qui avait résisté aux traitements administrés par les médecins égyptiens, Hérodote, III, p. 310. Suidas lui attribue un livre sur la médecine.

Démoclès, auteur du récit que Pline (II, 93) fait de la destruction de Sipylos. C'est ce que nous apprend la comparaison avec Strabon, I, p. 50.

Démocratès, fausse leçon, au lieu de Damocrates. *Voy.* ce mot.

Démocrite, d'Abdère en Thrace, florissait vers l'an 460 avant Jésus-Christ : ses écrits sont énumérés par Diogène Laërte *in Democr.*; il avait fait des ouvrages sur la cosmographie, sur l'histoire et sur l'agriculture. Il est auteur du système des atomes. Pline (XXVIII, 29) lui attribue un écrit sur le caméléon, dont Diogène Laërte ne fait pas mention. Son traité Sur les pestes ou maladies pestilentielles est cité par Aulu-Gelle, IV, 13. Columelle, XI, 3, cite le traité intitulé Géorgiques. Fulgence, Mythol., II, cap. *de Peleo,* cite un livre intitulé Φυσιολογούμενα. Pline (XXIV, 102) cite un livre intitulé Χειρόκμητα. Columelle, VII, 5, se plaint que l'on donne le nom de Démocrite à plusieurs traités de Bolus, de Mendès, qui contiennent différents traitements médicaux. Pline (XXV, 5) parle des voyages de Démocrite. (VIII, 22; X, 70; XI, 28, n° 2; XIII, 47; XIV, 4, n° 1; XV, 40, n° 5; XVII, 2, n° 11; 11, n° 2; XVIII, 8, n° 7; 45, n° 3; 62; 68, n° 9; 74, n° 3; 75, 78; XX, 9, 13, 53; XXI, 36; XXIV, 99, 102; XXV, 5; XXVI; 9; XXVII, 114; XXVIII, 2, 16, 29, 42; XXIX, 22; XXX, 2; XXXII, 18; XXXVII, 18; 54, n° 7; 55, 58, 70.)

Démodamas, de Milet, général des rois Séleucus et Antiochus. Pline déclare qu'il le suit particulièrement pour la description de l'expédition d'Alexandre. D'après Athénée, XV, p. 682, il avait écrit sur la ville d'Halicarnasse. (VI, 18, n° 4.)

Démostrate ou **Damostrate**, cité par Ælien, Hist. an., XV, 19, et ailleurs; il avait composé un ouvrage Sur la pêche, qui, d'après Suidas, était en vingt livres. Suidas ajoute qu'il était auteur d'un Traité de la divination par l'eau, et de plusieurs ouvrages historiques. Plutarque, in Alcib, le dit orateur. (XXXVII, 11, 23.)

Démotèle, avait écrit sur les pyramides d'Égypte. Tertullien, De spectac., cap. 8, dit que Hermatèle avait écrit sur les obélisques: Hardouin pense qu'il faut lire Démotèle. (XXXVI, 17, 19, n° 1.)

Diagoras, médecin, avait écrit sur les plantes; cité par Dioscoride, IV, 63. (XX, 76.)

Dicéarque, de Messine en Sicile, disciple d'Aristote d'après Schol. Aristoph., *in Pace*, 716; et d'après Suidas. Ouvrages: Mesures des montagnes du Péloponèse, Pline (II, 65); trois livres sur les peuples et les cités de la Grèce; Cicéron, II, *ad Attic., epist.* 2, et VI, *epist.* 2; le Panathénaïque, Schol. Aristoph., *in Vespis*, p. 467; le Tripolitique, Athénée, III, p. 440.

Dieuchès, médecin, est compté parmi les disciples de Praxagore, et vivait par conséquent vers l'an 300 avant Jésus-Christ; il avait écrit un livre Sur le chou, et un Traité de thérapeutique. Oribase, *Synag. IV*, cite beaucoup de fragments d'un livre de Dieuchès Sur la préparation des aliments. (XX, 15, 33; 73, n° 3; XXIII, 29; XXIV, 92.)

Dinocharès ou **Dinocratès**, architecte. (V, 11, n° 3; VII, 38.)

Dinon, père de l'historien Clitarque, et historien lui-même; il avait écrit une Histoire de Perse, dont le 5[e] livre est cité par Athénée, XIII, p. 609. (X, 70.)

Dioclès, de Caryste dans l'île d'Eubée, célèbre médecin, et qu'on a nommé le premier après Hippocrate en date et en réputation. Ouvrages: De la botanique, Schol. Nicand., in Ther., p. 30; De la préparation des aliments, Oribase, *Synag. IV*, 3; Des affections et des traitements, Cælius Aurelianus, Chron. I, 4; Traité d'hygiène, adressé à Plistarque, Athénée, VII, p. 320; Des poisons, Athénée, XV, p. 681; De l'officine du médecin, Erotien, Gl., au mot Ἀμβην. (XX, 9, 17, 23, 40, 51, n° 7; 83, 96; XXI, 35, 105; XXII, 63; XXIII, 17; XXIV, 120; XXVI, 16; XXXVII, 13.)

Diodore, philosophe qui enseignait la dialectique, mourut de honte, pour n'avoir pu répondre à un argument. (VII, 54, n° 1.)

Diodore, de Priène, avait écrit sur l'agriculture, Columelle, I, 1. Plutarque, *in Themist.* p. 128, parle d'un Diodore le Périégète et de son livre Sur les monuments. (XXIX, 39.)

Diodore, de Sicile, était né dans la ville d'Agyre, comme il le dit lui-même, I, p. 5, et non à Syracuse, comme le dit Pline dans les index des livres III et V. Contemporain de César et d'Auguste, auteur d'un ouvrage historique intitulé Bibliothèque, en XL livres, dont il ne reste que XV.

Diodote Pétronius. Dioscoride sépare Diodote de Pétronius, et fait deux écrivains distincts de ces personnages; Pline, au contraire, réunit ces deux noms (XX, 32 et XXV, 64); ce n'est pour lui qu'un seul et même écrivain. D'après Pline, il avait composé un écrit intitulé Les fleurs, (XX, 32); et un autre intitulé Expériences (XX, 48).

Diognète, appelé par Pline mesureur des marches d'Alexandre, ainsi que Bæton, dont nous avons parlé plus haut (VI, 21, n° 6).

Dion, de Colophon, avait écrit sur l'agriculture, au dire de Varron et de Columelle.

Dionysius, compagnon d'Alexandre, et historien de l'expédition de ce prince, Pline, index, IV; auteur d'une description et d'une statistique des contrées placées sous l'empire de Ptolémée Philadelphe. (VI, 21, n° 3.)

Dionysius, surnommé le Périégète, de Charax dans la Susiane. Auteur d'un poëme élégant en vers hexamètres, intitulé Periegesis, ou Description du monde, poëme qui existe encore aujourd'hui. Il vivait du temps d'Auguste. (IV, 21; V, 36, n° 3; VI, 31, n° 14.)

Dionysius, qui traduisit Magon; il se nommait Cassius Dionysius, et était d'Utique en Afrique. Il fit en vingt livres, du carthaginois en grec, une traduction de l'ouvrage de Magon sur l'agriculture, et l'envoya au préteur Sextilius. C'est ce que disent Varron et Columelle, I, 1. Étienne de Byzance, au mot Ἰτύκη, cite un ouvrage de Dionysius d'Utique sur la botanique; et le Schol. de Nicand., *in Ther.*, p. 25, cite un traité de botanique de Dionysius. (XI, 15, n° 2; XXV, 4.)

Dionysius, qui avait écrit sur les pyramides d'Égypte. (XXXVI, 17.)

Dionysius, médecin, de Milet, d'après Galien, *Sec. loc.*, IV, 7. Un Dionysius médecin, cité par Rufus et surnommé Kyrtus, avait parlé de la peste à bubons qui régna dans la Libye, l'Égypte et la Syrie (Class. auct. e Vatic., codd., t. IV, curante A. Maio, in-8; Romæ, 1831, p. 11). Un autre Dionysius, médecin aussi, avait écrit un livre intitulé Les filets, δικτυακά, Photius, Bibl., p. 219, ed. Hoeschel. Tous ces Dionysius, médecins, ne sont sans doute qu'un seul et même personnage. (XX, 9, 44, 83; XXII, 32.)

Dionysius Sallustius. *Voy*. Sallustius.

Dionysodore, de Mélos, géomètre. On trouva dans son tombeau une lettre écrite aux dieux. (II, 112.)

Diophane, qui avait fait un abrégé de Dionysius, index du livre VIII; il avait réduit en six livres les vingt livres de la traduction du Traité d'agriculture de Magon, traduit par Dionysius d'Utique, et avait dédié cet abrégé au roi Déjotare. Asinius Pollion, d'après Suidas au mot Πωλλίων abrégea cet abrégé, et le mit en quatre livres. Diophane est dit de Nicée par Varron, I, 1, et de Bithynie, pays où est la ville de Nicée, par Columelle, I, 1.

Diotime, de Thèbes. On ne sait quel est ce Diotime. Est-ce celui dont Étienne de Byzance cite, au mot πασσαγάρδαι, le 65[e] livre de Lectures de tout genre, παντοδαπῶν ἀναγνωσμάτων? ou bien est-ce Diotime le gymnaste, qui, d'après Théophraste, *de Sudor.* p. 153, avait écrit sur les sueurs? (XXVIII, 23.)

Diyllus, d'Athènes, avait composé une histoire qui allait jusqu'au temps de Philippe, père d'Alexandre. Diodore de Sicile, XVI, p. 418, rapporte qu'il avait publié vingt-sept livres d'une Histoire de la Grèce et de la Sicile.

Domitius Calvinus. *Voy*. Calvinus.

Domitius Corbulon. *Voy*. Corbulon.

Domitius Marsus. *Voy*. Marsus.

Dorothée, d'Athènes, auteur inconnu. On ne sait si c'est le Dorothée médecin, cité par Phlégon *Mirabil.*, cap. 26, ou le Dorothée auteur d'une Histoire d'Alexandre, citée par Athénée, VII, p. 276; d'une Histoire de Sicile, citée par Stobée, Serm. 148, p. 511; d'une Histoire d'Italie, citée par Eusèbe, *Præpar.*, IV, p. 157. (XXII, 45.)

Dosiadès. Pline, traitant de la Crète, le cite; Athénée, IV, p. 143, et VI, p. 264, parle d'un quatrième livre de l'Histoire de Crète par Dosiadès; il est cité aussi par Diodore de Sicile et par Solin. Eusèbe, *Præpar.* IV, p. 157, le nomme Dosidas. (IV, 20.)

Dosithée, du bourg de Colone dans l'Attique, astronome. D'après Censorin, cap. 18, on le disait auteur de l'octaétéride, attribuée à Eudoxe. Il ne faut pas confondre ce Dosithée avec Dosithée l'historien, cité par Plutarque. (XVIII, 74, n° 3.)

Dossenus ou **Dorsenus Mundus**; c'étaient là ses surnoms,

son nom était Fabius. Poëte comique, auteur d'atellanes; Horace en parle, II, *epist.* I, v. 173. Sénèque, *epist.* 89, rapporte l'inscription gravée sur le monument de Dossenus. (XIV, 15.)

Duris, de Samos, se disait de la famille d'Alcibiade; Plutarque, *in Alcib.*, p. 209. Il florissait du temps de Ptolémée Philadelphe. Ouvrages : une Histoire de Macédoine, en quinze livres, Schol. Aristoph., *in Nub.*, 150; une Histoire d'Agathocle, Athénée, XII, p. 541; Des pyramides d'Égypte, Pline, XXXVI, 17; un Livre sur Euripide et Sophocle, Athénée, IV, p. 184; une Histoire de Libye, Suidas au mot λάμια; un Livre sur les combats des jeux publics, Suidas au mot σελίνου στέφανος; un Livre sur les limites de Samos, Athénée, XV, p. 696; un Livre sur la peinture, Diogène Laërte, *in Thal.*; un Livre sur la toreutique ou ciselure, Pline, index XXXIV. (VII, 2, n° 23; VIII, 61, n° 2; XXXIV, 19, n° 12; XXXVI, 17.)

E.

Ecnléon, prénom Décius (XXXV, 36, n° 10). Toutefois Hardouin pense que ce nom, qui dans l'Index avait été transformé en Déculéon par la réunion du *d* du prénom, est altéré, et qu'il faut lire Aculéon avec le prénom de Décimus. Sa raison est qu'on ne connait point d'Eculéon parmi les noms romains, et qu'au contraire on connait plusieurs Furius Aculéon. Quoi qu'il en soit, l'auteur dont il s'agit ici avait écrit une Histoire de Tibère, ou tout au moins un livre sur les tableaux.

Egnatius Calvinus, préfet des contrées alpines, du reste inconnu, avait écrit ou sur les Alpes, ou sur les oiseaux. (X, 68.)

Éléphantide, femme poëte, célèbre par l'extrême licence de ses poésies, Suétone *in Tiber.*, 43. Galien, dans ses livres *Sec. loc.*, parle d'un ouvrage d'Éléphantide sur les cosmétiques. (XXVIII, 23.)

Empédocle, d'Agrigente, vivait vers l'an 450 avant Jésus-Christ, d'après Diogène Laërt. *in Emped.* Ouvrages : Des propriétés des animaux, en vers, Élien, *Hist. anim.*, XVI, 29; De la nature des choses, en vers. Celse, dans la préface de son ouvrage, le dit homme instruit dans la médecine; il ne nous reste que des fragments des écrits d'Empédocle. (XXX, 2; XXXVI, 69.)

Ennius (Quintus), un des plus anciens poëtes latins; mort à Rome l'an 169 avant Jésus-Christ. Ouvrages : Annales, dix-huit livres en vers; Histoire de la guerre punique, en vers; Satires, Comédies, Tragédies. De tout cela il ne reste que des fragments. (VII, 31, n° 5; XVIII, 19.)

Éphippe, de Cume, disciple d'Isocrate. Ouvrages : Histoire, en trente livres; Merveilles, en quinze livres; et autres qu'on peut voir dans Suidas.

Éphore, de Cume, ville de l'Éolide, disciple d'Isocrate. Ouvrages : De l'origine des villes, Polybe dans Strabon, X, p. 465 (ces deux écrivains donnent à Éphore de grandes louanges); Des inventions, Strabon, XIII, p. 622; De la crue du Nil, Schol. Apoll., IV, v. 269. Sénèque, *Natur. quæst.*, VII, 14, suspecte la véracité de cet historien. Porphyre, dans Eusèbe, *Præpar.* I, p. 467, rapporte que Lysimaque avait écrit deux livres sur les plagiats d'Éphore. (IV, 21, 36; V, 38; VI, 36, n°s 1 et 2; VII, 49, n° 2.)

Épicharme, de Cos, mais amené de très-bonne heure en Sicile, et pour cette raison regardé souvent comme Sicilien, philosophe pythagoricien; auteur de comédies, de traités sur la nature des choses, sur la médecine, sur la gnomonique. Columelle cite en particulier un Traité de médecine vétérinaire, dû à Épicharme. Pline lui attribue un livre sur le chou. Il n'est pas sûr que le poëte et le philosophe soient un seul et même personnage. (VII, 57, n° 2; XX, 34, 36.)

Épidius Caïus ouvrit une école et enseigna la rhétorique, entre autres à Marc-Antoine et à Auguste. *Voy.* Suétone, *De claris rhetor.*, 4. (XVII, 38, n° 2.)

Épigène, de Rhodes. Varron et Columelle, I, 1, le comptent parmi les écrivains sur l'agriculture; il est cité par Censorinus, XVII. Pline, dans l'index du livre II, le dit auteur d'une gnomonique. Épigène se glorifiait d'avoir étudié chez les Chaldéens, Sénèque, *Natur. quæst.*, VII, 3. (VII, 50, n° 1; 57, n° 3; XXXI, 24.)

Epistolæ, Lettres. Pline (XVIII, 21) cite des Lettres, existant encore de son temps, adressées à l'empereur Auguste par son procurateur d'Afrique.

Érasistrate, de Iulis, ville de l'île de Céos, disciple du médecin Chrysippe, et lui-même médecin très-célèbre. Il florissait vers l'an 300 avant Jésus-Christ. On raconte de lui qu'appelé près du jeune Antiochus, fils de Séleucus, il découvrit, en lui tâtant le pouls, l'amour du prince pour Stratonice sa belle-mère; mais cette histoire est extrêmement douteuse, car on en raconte une toute semblable au sujet d'Hippocrate à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine. Érasistrate est un des premiers médecins qui aient disséqué des corps humains; il avait composé plusieurs ouvrages qui sont aujourd'hui perdus. L'école des Érasistratéens subsistait encore du temps de Galien. (XIV, 9; XX, 34, 40, 76; XXII, 38, 44; XXIV, 47; XXV, 35; XXVI, 6; XXIX, 3.)

Ératosthène, de Cyrène, appelé par Ptolémée Évergète I[er], vint d'Athènes en Égypte, et fut bibliothécaire d'Alexandrie. Il composa un grand nombre d'ouvrages : une Géographie, Schol. Apoll., IV, v. 259; une Mesure de la surface de la terre, Censorin, 15; une Histoire de la Galatie, en quarante livres, souvent citée par Étienne de Byzance; une Chronographie, Denys d'Halicarnasse, I, p. 60; un Livre des vents, Achille Tatius, Phænom., p. 158; un livre Des positions des étoiles, ou catastérismes. (II, 76; II, 112; III, 10; V, 6, 7, 33, n° 4; 36; VI, 1, n° 3; 15, n° 1; 21, n° 1; 24, n° 2; 28, n° 1; 33, n° 1; 34, n° 3; 35, n° 6; XII, 30; XXII, 43.)

Érinna, femme poëte, auteur de l'ode Χαῖρέ μοι, Ῥώμα. (XXXIV, 19, n° 8.)

Eschyle, poëte tragique athénien, très-célèbre par ses tragédies, dont il ne nous reste que quelques-unes, florissait vers l'époque de la bataille de Marathon. (X, 44; XXV, 5; XXXVII, 11.)

Ésope, Phrygien, auteur de fables, contemporain de Solon. (XXXVI, 17.)

Étrusques (Livres), *Tuscorum Litteræ*. (II, 53; II, 85; X, 17.)

Euclide, mathématicien célèbre, qui florissait du temps de Ptolémée fils de Lagus. Ouvrages : Éléments, qui existent encore; Phénomènes, et autres écrits de géométrie et de musique.

Euctémon, rangé parmi les anciens astronomes par Géminus et Ptolémée; ce dernier, *Almag.*, III, 2, p. 59, le qualifie d'observateur des solstices avec Méton, avant le temps d'Alexandre le Grand.

Eudicus, historien. (XXXI, 9.)

Eudoxe, de Cnide, auditeur de Platon, dit Cicéron, *De divin.* 2, et, au jugement des plus savants, le premier sans contredit des astronomes. Diogène Laërte, VIII, p. 235, énumère ses écrits. Agathémère, I, p. 2, cite de lui un Périple de la Terre. Il écrivit aussi un traité des phénomènes, en deux livres, au dire d'Hipparque, *Comment. ad Arat.*, dans *Uranologium* de Petau, et un autre traité intitulé Miroir, ἔνοπτρον, au dire du même Hipparque, p. 177. (XVIII, 74, n° 3; XXX, 2; XXXI, 13.)

Eudoxe, de Cyzique, célèbre navigateur, florissait du temps de Ptolémée Évergète. (II, 48; VI, 36, n° 1; VII, 2, n° 17.)

Eumaque. Phlégon, *Mirabil.*, XVIII, p. 86, cite un Eumaque auteur d'une description de la terre. Athénée,

XIII, p. 577, cite un Eumaque de Naples auteur d'une Histoire d'Annibal.

Euphonius, d'Athènes; mis par Varron et Columelle, I, 1, parmi les écrivains sur l'agriculture. (XIV, 24.)

Euphranius, médecin. Athénée, XI, p. 465, cite les Mémoires d'Euphranius.

Euphranor, statuaire et peintre excellent; écrivit sur la symétrie et les couleurs. (XXXIV, 19; XXXV, 40, n° 4.)

Euripide, célèbre poëte tragique d'Athènes, contemporain de Socrate et d'Aristophane; il est compté parmi ceux qui avaient écrit sur la crue du Nil par le Schol. Apoll, IV, v. 269. (XXXVII, 11.)

Évagon ou Évagoras, de Thasos; compté par Varron et Columelle parmi les écrivains sur l'agriculture.

Évanthe, de Milet, d'après Diogène Laërte, *in Thal.*, p. 7; poëte héroïque, Athénée, VII, p. 296; écrivain grec non méprisable, Pline (VIII, 34, n° 2); auteur de Mythiques, Schol. Apoll., I, v. 1065.

Évenor, médecin, auteur d'un ouvrage Sur les traitements, dont le cinquième livre est cité par Cælius Aurelianus, *Chron.*, III, 8. (XX, 73, n° 1; XXI, 105.)

Evhémère, de Messine en Sicile, vécut du temps de Ptolémée fils de Lagus; il avait été traduit en latin par Ennius, Cicéron, *de Nat. deor.*, I, p. 49; il est cité aussi par Columelle IX, 2. Il avait écrit pour prouver que les dieux du polythéisme étaient des hommes divinisés. Il avait écrit aussi sur les pyramides. (XXXVI, 17.)

Explorateurs de Néron, *Exploratores Neronis;* firent, par ordre de ce prince, un voyage de découvertes en Éthiopie. (VI, 35, n° 6.)

F.

Fabianus Papirius, très-versé dans la connaissance de la nature, dit Pline (XXXVI, 24); éminent par ses mœurs, par sa science, et, ce qui vient après, aussi par son éloquence, dit Sénèque, *epist.* 40. Il florissait sous le règne de Tibère. Sénèque, *epist.* 100, le compare avec Cicéron, Asinius Pollion et Tite-Live. Ouvrages : Des animaux; Des causes naturelles. (II, 46; II, 106; IX, 8, n° 2; XII, 9; XV, 2; XVIII, 68, n° 11; XXIII, 30; XXVIII, 14; XXXVI, 24, n° 20.)

Fabius Dossenus. *Voy.* Dossenus.

Fabius Pictor (Quintus) le plus ancien des historiens romains, dit Tite-Live, I, p. 16; prit pour modèle de son histoire Dioclès de Péparèthe, dit Plutarque, *in Rom.*, p. 19; écrivit en grec, dit Denys d'Halicarnasse, I, p. 5; vécut du temps de la guerre d'Annibal, Tite-Live, XXII, p. 240; parent du Fabius Maximus qui arrêta Annibal, Plutarque, *in Fab.*, p. 184. Ouvrages : Histoire romaine; Des choses naturelles, Nonnius, XII, 3, v. Picumnus; Du droit pontifical, Macrobe, Saturn., III, 2. (VIII, 34, n° 3; X, 34; XIV, 14; XXIX, 39.)

Fabius Vestalis; cité dans l'index du livre IX. (VII, 60, n° 3.)

Fabricius Tuscus; cité dans l'index du livre III.

Favonius. Mauvaise leçon de quelques éditions, au lieu de Fabianus, nommé plus haut.

Fenestella Lucius, historien et poëte; mourut la dernière année du règne de Tibère. Nous savons par Nonnius, cap. I, qu'il avait composé des Annales. (VIII, 7, n° 2, 74, n° 1; IX, 30, 59; XV, 1; XXIII, 6, 52; XXXXV, 46, n° 3.)

Fetialis. *Voy.* Annius Fetialis.

Figulus. *Voy.* Nigidius Figulus.

Firmus, auteur d'un traité d'horticulture, Pline, index XIX.

Flavius Alfius. *Voy.* Alfius Flavius.

Flavius Cneius, fils de l'affranchi Annius et secrétaire d'Appius Cæcus. Il rendit publics les jours fastes, afin que le peuple sût quand il était permis d'intenter une action judiciaire. Il fut édile curule l'an 305 de Rome.

G.

Galba Servius. Hardouin pense qu'il s'agit du Galba dont Cicéron, *De orat.*, I, p. 275, vante l'éloquence. Autre est Galba Sulpicius, dont il est fait mention par Pline, XXXIII; celui-là était frère de l'empereur.

Gallus. *Voy.* Sulpicius Gallus.

Gellianus, historien; du reste, inconnu; cité III, 17.

Gellius (Cneius), contemporain de Varron, auteur d'Annales citées par Aulu-Gelle, XIII, 22, et par Macrobe, Saturn. I, 16. (VII, 57, n^{os} 2, 4, 6 et 7.)

Germanicus, fils adoptif de l'empereur Tibère, auteur d'un poëme sur un cheval d'Auguste. (VIII, 64, n° 3.)

Glaucias, médecin empirique, appartenant au troisième siècle avant l'ère chrétienne. Ouvrages : Des remèdes simples; Explication, suivant l'ordre alphabétique, des mots obscurs des livres hippocratiques, Erotien, p. 16, éd. Franz. (XX, 99; XXI, 102; XXII, 47; XXIV, 91.)

Glaucon, que Pline (XXII, 22) dit avoir employé comme Nicandre le bupleuron, plante vantée par Hippocrate, est sans doute le même que le médecin du consul Pansa. Pansa, blessé à la bataille de Modène, ne tarda pas à succomber, et son médecin fut soupçonné de l'avoir empoisonné. *Voy.* Brut., *Epist. ad Cicer.*, 6; là le médecin est nommé Glaucon; mais dans Suétone, *Octav.*, 11, il est nommé Glycon. (XXII, 35.)

Gracchanus. *Voy.* Junius Gracchanus.

Gracilis. *Voy.* Turranius Gracilis.

Græcinus. *Voy.* Julius Græcinus.

Granius, compté parmi les médecins par Fabricius, *Bibl. gr.*, parce que, d'après Pline, il regardait un calcul extrait de la vessie par l'instrument tranchant, et attaché au pubis, comme plus propre à soulager les douleurs de cet organe qu'un calcul sorti spontanément. Ce passage, sans autre désignation particulière, ne suffit pas pour qu'on mette ce Granius au nombre des médecins. (XXVIII, 9.)

H.

Hannon, navigateur carthaginois, auteur d'un Périple de l'Afrique, Athénée, III, p. 83, qui fut traduit en grec, et dont nous possédons un fragment. (II, 67; V, 1, n° 7; VI, 36, n° 4.)

Harpale, célèbre mathématicien, qui corrigea l'octaétéride de Cléostrate. Il fut à son tour corrigé par Méton, qui à l'octaétéride substitua la période de dix-neuf ans. Il est fait mention d'Harpale dans Censorin, cap. 12, et dans Festus Avienus, *ad Arati Phæn.*, fol. 65 b.

Hécatée. Il y a deux Hécatée : l'un de Milet, qui vivait vers l'an 550 avant l'ère chrétienne; l'autre d'Abdère, qui accompagna Alexandre le Grand dans son expédition. Hécatée de Milet avait composé une description de la terre, Festus Avienus, *Descript. oræ marit.*, v. 42, et un ouvrage historique cité par Eusèbe, *Præpar.* X, p. 466; Hécatée d'Abdère, un livre sur les hyperboréens, cité par Élien, *Hist. an.* XI, 1, et par Schol. Apoll., II, v. 677. Comme ce que Pline cite d'Hécatée est relatif aux nations du Nord, il est vraisemblable que l'Hécatée dont il parle est celui d'Abdère. (IV, 27, n° 4; VI, 20, n° 3.)

Hégésias, de Maronée en Thrace. Varron et Columelle, I, 1, le placent parmi les écrivains sur l'agriculture. Vitruve, VIII, 4, dit qu'il avait exposé avec beaucoup d'exactitude, et un soin infini, les propriétés des lieux et les vertus des eaux. (VII, 57, n° 16.)

Hégésidème, de Cythnos, cité par Solin, cap. 12. (IX, 8, n° 6.)

Héliodore. Athénée, VI, p. 229 et IX, p. 406, donne quelques extraits d'un ouvrage d'Héliodore, Athénien, le Périégète, intitulé De l'acropole d'Athènes, ouvrage qui était en quinze livres. Harpocration en fait aussi mention au mot Προπύλαια, p. 255. Stobée, *Serm.* 242, p. 792, cite un livre d'Héliodore Sur les spectacles d'Italie.

Hellanicus, de Mitylène, historien; de douze ans antérieur à Hérodote, d'après Aulu-Gelle, XV, 23. Ouvrages : Établissements des peuples et des villes, Athénée, I, p. 447; Schol. Pindar., p. 431; Égyptiaques, Aulu Gelle, I, 2; Des dénominations des peuples, Athénée, XI, p. 462; Schol. Apoll, IV, v. 322. (IV, 22; VII, 49, n° 2.)

Hemina. *Voy*. Cassius Hemina.

Héraclide, auteur du livre intitulé Ἄπνους. (VII, 53, n° 2.)

Héraclide, cité sans autre désignation dans l'index du livre IV. Est-ce l'Héraclide auquel saint Clément d'Alexandrie attribue un livre sur l'origine des villes, *Protrept.*, p. 25? ou est-ce un Héraclide de Crète dont Apollonius, *Hist. comment.*, cap. 19, cite un livre Sur les villes de la Grèce?

Héraclide, d'Érythres, non loin d'Éphèse, dans l'Asie Mineure; médecin, de la secte Hérophilienne, le plus célèbre des disciples de Chryserme, Galien, *De differ. puls.*, IV, 10. Ouvrages : De la secte d'Hérophile; Commentaire sur le troisième livre des Épidémies d'Hippocrate; Explication des caractères attachés à ce troisième livre; Commentaires sur le sixième livre des Épidémies. Il paraît, d'après Strabon, XIV, p. 645, qu'Héraclide était contemporain de ce géographe.

Héraclide de Tarente, médecin très-célèbre de la secte empirique. On le place vers le milieu du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Ouvrages : Des traitements intérieurs, Cælius Aurélianus, *Chron.*, I, 4; Des animaux sauvages, Galien, *De antid.*, II, 14; Des simples, Galien, *ibid.*, I, 1; De la préparation et de l'épreuve des médicaments, Galien, *De simpl. medic.*, VI, *in proœm.*; un Commentaire en plusieurs livres s'étendant à tous les écrits hippocratiques. (IV, 23; XX, 17, 73, n° 4; XXII, 8.)

Hermippe, de Smyrne, dont Josèphe, *Contr. Apion*, I, loue l'exactitude historique. Ouvrages : Des mages (Pline, XXX, 2); Vies des hommes illustres; Sur les sages; Sur Pythagore, et autres ouvrages que Diogène Laërte cite *in Thal.*, p. 8 et 10.

Hermodore, d'Éphèse, interprète des lois des décemvirs. (XXXIV, 11.)

Hérodicus. *Voy*. Prodicus.

Hérodote, d'Halicarnasse, auteur d'une histoire qui est entre les mains de tout le monde. Il florissait dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne. (II, 87; V, 10, n° 8, 14, n° 2; VII, 2, n° 2; VIII, 4; XII, 8; XII, 40, 42; XXXVI, 17, 19, n° 1.)

Hérophile, de Chalcédoine en Bithynie, célèbre médecin, vivait vers l'an 300 avant Jésus-Christ; fondateur d'une secte médicale qui dura longtemps. Ouvrages : Anatomie, Galien, *De anat admin.*; VI, 8; Du pouls, id., *De differ. puls.*, IV, 2; Traitements, Cælius Aurelianus, *Chron.*, II, 13; Commentaire sur le Pronostic d'Hippocrate, Cælius Aurelianus, *Chron.*, IV; 8; Des yeux, Aétius, *Tetrabibl.*, VII, p. 132, Ald., 1534; Diététique, Sextus Empiricus, *Adv. math.* X, 3. Hérophile a disséqué des corps humains; Celse, Préf., et Tertullien, *De anima*, cap. 10, ont même dit qu'il avait disséqué des hommes vivants condamnés à mort pour crimes. (XI, 88; XXV, 5; XXVI, 6, 8; XXIX, 5.)

Hésiode, de Cumes dans l'Éolide, Asie Mineure, mais qui résida à Ascra dans la Béotie. Il composa un livre Sur les astres, Pline (XVIII, 57) et Athénée, XI, p. 491. Cet ouvrage est perdu; mais on a de lui les poëmes suivants : Des travaux et des jours; Théogonie; Bouclier d'Hercule. On ne sait pas au juste l'époque où il vivait; toutefois on le place d'ordinaire dans le neuvième siècle avant l'ère chrétienne, et à peu près au même temps qu'Homère. (VII, 49, n° 1; 57, n° 6; X, 83, n° 1; XIV, 1, n° 2; XV, 1; XVI, 11; XVIII, 56, 57, n° 5; XXI, 21, 68, 84; XXII, 32, 33, 43; XXIII, 23; XXV, 5; XXVIII, 19.)

Hicésius, médecin de la secte Érasistratéenne. On le place dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. D'après Pline (XXVII, 14), ses écrits jouissaient d'une assez grande autorité. Ouvrages : De la matière médicale, Athénée, VII, p. 294; Des parfums, id., XV, p. 689; Des Poissons, id, VII, passim; De la préparation du vin, Plin., index XV. (XIV, 24; XX, 17; XXII, 18; XXVII, 14.)

Hiéron, roi de Sicile. Varron et Columelle, I, 1, le mettent parmi les écrivains sur l'agriculture, avec le roi de Pergame Attale Philométor. (XVIII, 5.)

Himilcon, général carthaginois, auteur d'un périple en punique, Festus Avienus, *Descript. oræ marit.*, v. 412. (II, 67.)

Hipparque, de Nicée en Bithynie, le plus grand des astronomes de l'antiquité; il florissait vers le milieu du deuxième siècle avant J. C. On a de lui des Explications sur les Phénomènes d'Aratus et d'Eudoxe. Il avait composé plusieurs autres livres, qui ont tous péri. (II, 9; II, 10; II, 24; II, 19; II, 112.)

Hippocrate, de Cos, le plus célèbre médecin de l'antiquité, florissait dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne, et était contemporain de Socrate. On a plusieurs livres qui portent son nom, mais qui ne paraissent pas être tous de lui. Il ne faut ajouter aucune foi au récit touchant son entrevue avec Démocrite, regardé comme fou par les Abdéritains, touchant les services qu'il rendit aux Athéniens dans la peste d'Athènes, et touchant son refus d'aller combattre la peste qui désolait l'empire du grand roi : toutes les pièces sur lesquelles ces récits reposent sont apocryphes. (VII, 37, 52; XVIII, 15; XIX, 13; XX, 22, 23, 34, 51, n° 7; 58, 83, 84, n° 6; 93; XXI, 10, 17, 68; XXII, 15, 32, 35, 68; XXIV, 92; XXV, 18; XXVI, 6, 50, 76, 90; XXVIII, 14; XXIX, 2, 30, 38; XXX, 2; XXXII, 46; XXXVI, 69.)

Hipponax, poëte. (XXXVI, 4, n° 2.)

Homère, prince des poëtes grecs. Dans l'antiquité, sa patrie était un objet de controverse; son époque n'est pas non plus exactement connue; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est le plus ancien des écrivains grecs. (II, 4; II, 46; II, 87; III, 9; III, 12; III, 15; IV, 6; IV, 14; IV, 15; IV, 19; IV, 23; V, 8, 10, n° 4; 33, n° 2; 40, n°s 1 et 3; VII, 2, n° 19; 16, n° 2; VII, 30, 50, n° 5; VIII, 73, n° 3; 74, n° 2; IX, 62, n° 3; X, 3, n° 1; 70; XIII, 1; XIII, 21; XIII, 27, 30; XIV, 6, 9; XVI, 8, 24, 46; XVII, 3, n° 10, 6; XVIII, 7, 19, 20, n° 6; XIX, 6; XXI, 91; XXII, 27; XXIII, 23; XXIV, 40; XXV, 5, 8, 38, 79; XXVIII, 4; XXIX, 8; XXX, 2; XXXI, 32; XXXII, 53; XXXIII, 3, 4, 23, 38; XXXIV, 47; XXXV, 2, n° 6; 36, n° 33; 40, n° 7; XXXVI, 5, 20.)

Horace (Quintus Horatius Flaccus), l'ami de Mécène et d'Auguste, né à Venusium deux ans avant la conjuration de Catilina, et mort l'an de Rome 747. (X, 74, n° 2.)

Hortensius, célèbre orateur romain, ami et rival de Cicéron. Il plaida pour Verrès. Auteur de harangues, d'annales, de poésies; tous ses ouvrages ont péri.

Horus, roi des Assyriens, inventeur de plusieurs médicaments. (XXX, 51; XXXVII, 52.)

Hygin (Caïus Julius), surnommé Polyhistor, dit saint Jérôme, *Chron. ad Olymp.* CXCII, *ann.* 4. Hygin, dit Suétone, *De illustr gramm.*, cap. 20, affranchi d'Auguste, Espagnol de nation, très-lié avec le poëte Ovide, fut bibliothécaire de la bibliothèque Palatine. Ouvrages : Des villes d'Italie, Macrobe, *Saturn.*, I, 7; Commentaire sur Virgile, id., VI, 9; Des hommes illustres, Asconius Pedianus, *Orat. in Pison.*, p. 6; De l'agriculture, Columelle, IX, 2, lequel fait un grand éloge de ce livre; *Astronomicum poeticum*, ouvrage qui existe encore aujourd'hui. Quant au livre intitulé *De limitibus constituendis*, il est d'un autre Hygin, de beaucoup postérieur, lequel était arpenteur. (XIII, 47; XVI, 84; XVIII, 63; XIX, 27; XX, 45; XXI, 29.)

Hylas; avait écrit sur les augures. (X, 18.)

I.

Iacchus, grammairien, Suétone, *De illustr. gramm.*, cap. 3. (XXXII, dans l'index; XXXVII, 54, n° 8.)

Icésius. *Voy.* Hicésius.

Icétidas, médecin; mais ce nom est douteux, car il faudrait lire plutôt Hicétidas. (XXVIII, 23.)

Ictius Caius. *Voy.* Cincius.

Iollas, de Bithynie, médecin, Dioscoride, *in præfat.* Ouvrages : Des propriétés des plantes, Schol. Nicandr. *in Ther.*, p. 32. (XX, 73, n° 1, 76; XXXIV, 22.)

Isidore, de Charax, ville dans la Parthie, décrivit cette contrée dans un livre qui subsiste encore : Σταθμοὶ παρθικοί; il vivait du temps d'Auguste. (II, 112; IV, 5, 30, 37; V, 6, 9; 33, n° 4; 35, 36, 37, 38, 39, 43, n° 4.)

Isigone, de Nicée. Aulu-Gelle, IX, 4, le range parmi les écrivains qui ne jouissent pas de peu d'autorité. Ouvrages : Des choses incroyables. (VII, 2, n°s 4, 8 et 20.)

Isménias; paraît avoir écrit sur les pierres. (XXXVII, 23, 28.)

J.

Juba, fils du Juba roi de Mauritanie, qui fut vaincu par César, et qui se donna la mort. Son fils fut mené en triomphe. Auguste le maria à une fille d'Antoine et de Cléopâtre, et lui rendit le royaume de son père. Le roi Juba fut un homme très-savant; il composa un grand nombre d'ouvrages : De l'expédition en Arabie, Pline (VI, 31); De la Libye, Plutarque *in Parell*, p. 311; Histoire d'Assyrie, Tatien, *Orat. contra Græc.*, p. 184; De l'euphorbe (Pline, XXV, 38); Des peintres, Harpocration au mot *Parrhasius;* De la peinture, id., au mot *Polygnote;* Histoire du théâtre, Athénée, IV, p. 175. (V, 10, n° 11; VI, 26, n° 1; 30, n° 7; 31, n°s 13 et 14, 32, n°s 7, 8 et 13; 34, n°s 2, 6 et 7; 35, n° 2; 36, n° 4; 37; VIII, 4, 5, n° 6; 13; 45; 64, n° 3; IX, 56, n° 4; X, 61; XII, 22, 31, 32, n° 2; 40; XIII, 7, n° 5; 9, n° 6; XIII, 29, 52; XV, 28; XXV, 5, 38; XXXI, 15; XXXII, 4; XXXIII, 40; XXXV, 22; XXXVI, 46; XXXVII, 9, 18, 32; XXXVII, 35.)

Julius Aquila. *Voy.* Aquila.

Julius Atticus. *Voy.* Atticus Julius.

Julius Bassus. *Voy.* Bassus.

Julius Græcinus; avait composé un ouvrage en deux livres sur la Culture de la vigne, Columelle, I, 1. Il était sénateur, orateur éloquent, et homme de bien; il fut mis à mort par l'empereur Caligula. (XIV, 4, n° 11; XVI, 90.)

Junius Gracchanus, que Varron cite, *De lingua latina*, V, p. 50, sous le nom de Junius Gracchus; avait été ainsi appelé d'après C. Gracchus, tribun du peuple, au rapport de Pline (XXXIII, 9). Ouvrages : Mémoires historiques, Macrobe, *Saturn.*, I, 13; Des magistratures, Ulpien, *de Offic.*, *quæst.* I.

L.

Labéon. *Voy.* Antistius Labéon.

Laberius; son prénom était Décimus, d'après Macrobe, *Saturn.*, II, 6; auteur d'une espèce de pièces de théâtre qu'on appelait *Mimes*. Il mourut très-peu de temps après le meurtre de César. Horace, I, *Sat.*, X, 6, le cite avec éloge. (IX, 28.)

Lælius; cité à côté de deux autres jurisconsultes, du reste inconnu; peut-être était-ce un jurisconsulte; peut-être même, au lieu de Lælius, faut-il lire Ælius (*Voy.* ce nom.) (XIV, 15.)

Laïs, sage-femme; paraît avoir écrit sur l'avortement ou sur les maladies des femmes. On connaît deux Laïs : l'une, la mère, contemporaine d'Alcibiade; l'autre, sa fille, naturelle ou adoptive. Est-ce une de ces deux Laïs, ou une troisième, qui est citée par Pline? (XXVIII, 23.)

Lenæus Pompeius, affranchi du grand Pompée, l'accompagna dans presque toutes ses expéditions, et, après la mort de son patron, ouvrit une école pour gagner sa vie, Suétone, *De illustr. gramm.*, cap. 15. Il fut un des premiers qui parmi les Romains écrivirent sur la médecine. (XV, 39; XXIV, 41; XXV, 3, 27.)

Lex duodecim Tabularum, Loi des douze Tables. (VII, 60; XI, 58; XVI, 6; XVII, 1, n° 5; XVIII, 3, n° 4; XIX, 19, n° 2; XXI, 5; XXVIII, 4; XXX, 3.)

Licinius Calvus. *Voy.* Calvus Licinius.

Licinius Macer (Caius), accusé de péculat. Il fut condamné par Cicéron. *Epist. ad Attic.*, I, 4. Ouvrage : Histoire, Macrobe, *Saturn.*, I, 10 et 13. (XXXII, 3, 5.)

Licinius Mucianus. *Voy.* Mucien.

Livius Titus. *Voy.* Tite-Live.

Livius Filius, cité dans l'index du livre V; mais il est possible que cette leçon soit vicieuse, et née de quelque erreur de copiste. Quintilien, X, 1, cite une lettre de Tite-Live à son fils sur la lecture de Démosthène et de Cicéron.

Lucile (Caïus), le premier qui parmi les Latins écrivit des poésies satiriques. Il avait servi dans la cavalerie sous le second Scipion l'Africain, dans la guerre de Numance, Velleius, II, 9. (VIII, 74, n° 2; XXXVI, 61.)

Lucrèce (Titus), philosophe épicurien et poëte excellent, contemporain de Cicéron. Il est auteur d'un poëme intitulé De la Nature des choses, et qui est parvenu jusqu'à nous.

Lycéas, de Naucratis en Égypte, auteur d'un ouvrage intitulé Égyptiaques, Athénée, XIII, p. 560; et XIV, p. 616. (XXXVI, 19, n° 1.)

Lycus, historien, de Rhégium. Ouvrages : Histoire de la Libye et de la Sicile; Des fleuves et des sources; Sur Alexandre. (XXXI, 19.)

Lycus, de Naples, médecin, cité par Érotien, *Gloss.*, p. 216, éd. Franz; auteur d'un Commentaire sur le livre d'Hippocrate intitulé Des lieux dans l'homme; il avait aussi écrit sur la matière médicale, à en juger par les extraits qui sont conservés dans Oribase, VIII et IX. Il ne faut pas le confondre (cette remarque est faite par l'auteur de l'index dans l'édition de Lemaire) avec Lycus de Macédoine, médecin aussi, mais qui était presque contemporain de Galien, tandis que l'autre est antérieur à Pline. (XX, 83.)

Lysimaque; écrivit sur l'agriculture, d'après l'index du livre XVII, et d'après Varron et Columelle, I, 1.

M.

Macer Æmilius. *Voy.* Æmilius Macer.

Macer Licinius. *Voy.* Licinius Macer.

Magi, les mages, XX, 30, et ailleurs en beaucoup d'endroits.

Magon, de Carthage; avait écrit Sur l'agriculture, en carthaginois, un ouvrage qui fut traduit en grec par Dionysius. *Voy.* ce nom. Columelle, I, 1, nomme Magon le père de l'agriculture. (XVII, 11, n° 3, 16; XVII, 19, 30, n° 2; XVIII, 5, 7, n° 3, 23; XXI, 68, 69.)

Mamilius Sura, de la famille des Mamilius, avait écrit Sur l'agriculture. (XVIII, 42.)

Manilius Titus, sénateur, jurisconsulte, versé dans l'histoire et toute espèce de littérature, florissait du temps de Marius et de Sylla. Cicéron, *De orat.*, I, et *Epist. fam.*, VII, 10, le nomme Marcus Manilius; presque toujours il le cite avec P. Mucius Scævola, jurisconsulte très-habile. Le Manilius dont nous avons un poëme Sur l'astronomie n'a rien de commun avec celui-ci. (X, 2, n° 2.)

Marcion, de Smyrne, avait écrit sur les effets des médicaments simples. Hardouin pense que Marcion est une faute de copiste, pour Micton. *Voy.* ce mot. (XXVIII, 7.)

Marsus Domitius, poëte, contemporain de Virgile. Ouvrages : le Combat d'Hercule contre les Amazones; Fables, Charisius, I, p. 55.

Marsyas, de Pella en Macédoine, frère d'Antigone, qui

régna après Alexandre. Ouvrages : Histoire de l'Attique, en douze livres; Histoire de la Macédoine, en dix livres. *Voy.* Suidas.

Masurius ou Massurius Sabinus, chevalier romain, jurisconsulte très-célèbre, du temps d'Auguste. Perse le cite, *Sat.*, V, 90. Ouvrages : Du droit civil, Aulu Gelle, IV, 1; Mémorial, id., V, 6; Des triomphes des Romains, Pline, XV, 38. (VII, 4, n° 3; VII, 44; X, 8; XV, 38, 40, n° 2; XVI, 30, 86; XXVIII, 37.)

Matius (Caius), chevalier romain, ami de l'empereur Auguste. Columelle, XII, 44, cite de lui trois ouvrages. Matius avait inventé l'art de tailler les bosquets. (XII, 6.)

Maximus Valérius. *Voy.* Valère-Maxime.

Mécène (Caïus Cilnius), chevalier romain, favori d'Auguste, protecteur de Virgile et d'Horace. Ouvrages : Dialogues, Poésies. (VII, 46, 52; VIII, 68, n° 4; IX, 8, n° 2; XIX, 57.)

Médius, très-ancien médecin grec, probablement du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. (XX, 13.)

Mégasthène, historien, cité par Strabon, II, 76, qui lui accorde peu de confiance. Son ouvrage sur l'Inde est cité par saint Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, p. 305, qui le fait contemporain de Séleucus Nicator. (VI, 21, n° 3; 22, n° 6; 24, n° 1; VII, 2, n°s 14, 18 et 22; VIII, 14.)

Mégès. Celse, V, 28, le nomme le plus habile des chirurgiens. (XXXII, 24.)

Méla (Pomponius) de la Bétique, province d'Espagne; vécut sous le règne de l'empereur Claude; auteur d'un ouvrage géographique intitulé *De situ orbis*, qui est parvenu jusqu'à nous. Il ne faut pas le confondre avec Annæus Méla, fils de M. Annæus Seneca.

Melior Umbricius. *Voy.* Umbricius.

Mélissus. Suétone, *De illustr. gramm.*, cap. 3, parle d'un Lenæus Melissus; cap. 21, d'un C. Melissus Mæcenas, affranchi de Mécène, chargé des bibliothèques du portique d'Octavie, et auteur d'un livre intitulé Facéties. Enfin, Albert le Grand, VI, *De animal. tract.*, cap. 6, cite un Mélissus, auteur d'un livre Sur les animaux. Hardouin pense que c'est plutôt ce dernier dont Pline a fait usage. (XXVIII, 17.)

Ménæchme, de Sicyone : Ouvrages : Des artistes, Athénée, XIV, p. 635; De la ciselure, Pline, XXXIV, 19; Histoire de Sicyone, Athénée, III, p. 271; Histoire d'Alexandre, Suidas au mot *Ménæchme*. (IV, 21; XXXIV, 19, n° 30.)

Ménandre, poëte comique célèbre, disciple de Théophraste. Il avait composé un grand nombre de comédies, dont il ne reste que des fragments. (VII, 31, n° 2; XIII, 2, n° 7; XX, 93; XXIII, 81; XXX, 2; XXXII, 24; XXXVI, 5; XXXVII, 31.)

Ménandre, d'Héraclée (on ne sait de quelle Héraclée); avait écrit sur l'agriculture, Varron, I, 1. (Pline, XVIII, 14, ou bien le Ménandre suivant.)

Ménandre, de Priène en Ionie; avait écrit sur l'agriculture, Varron et Columelle, I, 1.

Ménandre, auteur d'un livre intitulé *Biochrestes*, c'est-à-dire, Recueil de choses utiles à la vie; cité dans l'index des livres XIX, XX, XXI et XXII. (XIX, 34, n° 3.)

Ménécrate, d'Éphèse, auteur d'un poëme sur l'agriculture, Varron, I, 1.

Ménécrate de Syracuse, cité dans l'index du livre XI; sans doute le médecin nommé par Athénée, VII, p. 289, et que Galien, *Sec. loc.*, VI, 9, dit avoir composé un excellent livre Sur les médicaments. (XI, 7.)

Messala l'Orateur. *Voy.* Corvinus Messala.

Messala Rufus, cité dans l'index du livre VII. (VII, 53, n° 1.)

Messala Senex, appelé Messala le censeur par Pline, VII, 10, et Messala l'augure par Aulu-Gelle, XIII, 15. Ouvrages : Des auspices, Aulu-Gelle, ibid., ou bien De l'explication des augures, Festus v. *Marspedis;* des familles romaines : Pline a puisé des renseignements dans cet ouvrage. (XXXIII, 14; XXXIV, 38; XXXV, 2.)

Messalinus Cotta. *Voy.* Cotta Messalinus.

Metellus (Quintus), auteur d'une oraison funèbre de son père L. Métellus, fut consul l'an de Rome 546; avant J. C. 208. (VII, 45, n° 1.)

Métellus Scipion, beau-père de Pompée, chef du parti pompéien après la bataille de Pharsale; continua la guerre en Afrique, fut battu à Thapsus par César, et se perça de son épée. (VIII, 74, n° 3.)

Méton, astronome athénien; inventa l'ennéadécatéride, ou nombre d'or. Il florissait vers le commencement de la guerre du Péloponèse, 430 ans avant l'ère chrétienne.

Métrodore; écrivit sur l'architecture (index du livre XXXV). Est-ce le même que le Métrodore, philosophe et peintre, du livre XXXV, 40, n° 10?

Métrodore, de l'île de Chios, auteur d'un Abrégé de botanique, Pline, XX, 81; Cicéron, *Acad. quæst.*, p. 58, cite de Métrodore de Chios un livre Sur la nature. (VIII, 14; XX, 81; XXV, 4; XXXVII, 11.)

Métrodore, de Scepsis, dans la Troade, appelé aussi Misoromée, à cause de sa haine pour les Romains (Pline, XXXIV, 16). Dans Cicéron, *De orat.*, II, p. 545, Antoine, un des interlocuteurs, dit que Métrodore vivait encore de son temps. Il avait écrit sur l'aliptique ou l'art de faire les onctions, Athénée, XII, p. 552. Comme il est cité par Pline dans l'index du livre III, et dans le chapitre 20 de ce même livre, lequel est consacré tout entier à la géographie, Hardouin pense que le Métrodore, sans autre désignation, nommé dans l'index des livres IV et V, qui sont aussi tout entiers géographiques, est le Métrodore de Scepsis. (III, 20; V, 38; VII, 24; XXVIII, 23; XXXIV, 16; XXXVII, 15, 66.)

Micton, médecin, nom diversement écrit dans les mss.; mais Hardouin pense qu'il faut lire Micton, attendu que d'après Pline (XX, 96) le médecin dont il s'agit est auteur d'un livre de botanique, et que le Schol. Nicandr. *in Ther.*, p. 29, cite un Traité de botanique d'un certain Micton. (XX, 96.)

Milétus; peut-être, dit Hardouin, faudrait-il écrire Mélitus, car Suidas cite un Mélitus, orateur et auteur tragique, contemporain de Socrate; ce Mélitus est nommé par le Schol. Aristoph. *in Ran.*, p. 273, et par Ælien, *Var. Hist.*, X, 3. (XXVIII, 2.)

Mithridate, roi de Pont et de Bithynie, célèbre par ses guerres contre les Romains. Il avait écrit des Mémoires sur les remèdes secrets des maladies; ces Mémoires furent transportés à Rome par Pompée, qui chargea son affranchi Lenæus Pompeius de les traduire en latin. (VII, 24; XXIII, 77; XXV, 3, 27, 79; XXXVII, 11.)

Mnaséas, de Patare en Lycie, cité parmi les écrivains sur l'agriculture par Varron et Columelle, I, 1. Il avait composé un livre Sur les choses de l'Europe, Athénée, IV, p. 158, et un Périple, id., VIII, p. 331. Columelle, XII, 4, le dit auteur qui ne manque pas de renom parmi les Grecs. (XXXVII, 11.)

Mnésidès, médecin, du reste inconnu, cité par Priscien, VI, p. 707. (XX, 76.)

Mnésigiton, auteur inconnu. (VII, 57, n° 16.)

Mnésithée, d'Athènes, médecin, d'une époque incertaine, cependant fort ancienne, peut-être vers le temps d'Aristote ou d'Érasistrate. Une lettre de lui, sur l'action de boire à grands coups, est citée par Athénée, XI, p. 483; le même, III, p. 80, parle d'un livre de Mnésithée sur les aliments, duquel Varron avait extrait des renseignements sur les diverses espèces de vins, comme on peut voir dans Aulu-Gelle, XIII, 30. Pline (index XXI) le dit auteur d'un traité Sur les couronnes. (XXI, 9.)

Monumenta (Pline, II, 57). M. Leclerc, Des journaux chez les Romains, p. 227, pense que cette expression dans le passage de Pline, désigne les *Acta diurna*. *Voy.* *Acta populi romani*.

Moschion, auteur d'un livre Sur le raphanus. C'est sans doute le Moschion Diorthotès, qui vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Quant au Moschion dont nous avons un traité Sur les maladies des femmes, il appartient au troisième siècle après Jésus-Christ. (XIX, 26, n° 6.)

Mucien (M. Licinius Crassus Mucianus), frère de P. Mucius Scævola; passa, adopté par Crassus, de la famille Mucia dans la famille Licinia. Favori de Vespasien, qu'il contribua à élever à l'empire, il fut trois fois consul, et Pline se sert de cette particularité pour le distinguer des autres. (II, 106; IV, 22; IV, 24; V, 9, n° 4; 20, 34, 36; VII, 3, n° 3; 49, n° 6; VIII, 3, 76; n° 2, 80; IX, 10, 31, 41, 49, 85; XI, 63; XII, 5; XIII, 27; XIV, 6; XVI, 79; XIX, 2, n° 5; XXI, 17; XXXI, 13, 16; XXXII, 21; XXXIV, 17; XXXVI, 27, 29.)

Mundus Dossênus. *Voy*. Dossenus Mundus.

Musa. *Voy*. Antonius Musa.

Musée, d'Éleusis, poëte, disciple d'Orphée; personnage fabuleux, sous le nom duquel l'antiquité possédait plusieurs écrits apocryphes qui ne nous sont pas parvenus. (XXI, 21, 84; XXV, 5.)

Myrsile, ou Myrtile, de Lesbos; auteur d'une histoire de Lesbos, Antigone de Caryste, cap. 5. Strabon le cite, XIII, p. 617. (III, 13; IV, 22.)

N.

Néarque, amiral d'Alexandre; fut chargé par lui de descendre l'Indus, et de parcourir l'Océan jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate; auteur du récit de cette expédition maritime. (VI, 26, n° 1; 27, 28, n° 2; 30, n° 7.)

Nécepsos, roi d'Égypte. Galien, *De facult. simpl. medic.*, IX, 2, cite le quatorzième livre d'un ouvrage du roi Nécepsos. (II, 21, n° 4; VII, 50, n° 1.)

Néoptolème, auteur d'un traité Sur la manière de préparer et de conserver le miel (Pline, index XI). Athénée parle d'un Néoptolème de Parium, auteur d'Épigrammes, X, p. 454; de Gloses, XI, p. 476, et d'une Dionysiade, III, p. 82; ce n'est sans doute pas le même que le Néoptolème de Pline.

Nepos Cornélius. *Voy*. Cornélius Népos.

Néron, l'empereur. Pline (XXXVII, 12) cite de lui un poëme sur Poppée.

Nicandre, de Colophon, poëte, médecin et grammairien; vivait dans le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. On a de lui deux poëmes, les Thériaques et les Alexipharmaques; mais il avait composé un grand nombre d'autres ouvrages qui sont perdus : un Recueil de remèdes, Suidas, v. *Nicandre;* une rédaction en vers du Pronostic d'Hippocrate, ibid.; des Géorgiques, Cicéron, *De orat.*, I, p. 284; de la Préparation du miel, Athénée, II, p. 68; des Gloses, id., VII, p. 228; une Histoire d'Étolie, id., VI, p. 295; une Histoire de Béotie, id., VII, p. 329; une Histoire de Colophon, id., XI, p. 496; des Métamorphoses, id., III, p. 82; un livre intitulé Hyacinthe, Schol. Nicandr. *in Ther.*, p. 28; un livre sur l'Europe, Schol. Apoll., IV, v. 57. (XX, 13, 96; XXI, 106; XXII, 15, 32, 35; XXVI, 66; XXX, 25; XXXII, 22; XXXVI, 25; XXXVII, 11, 28.)

Nicératus, médecin; vivait du temps d'Auguste. Cælius Aurelianus, *Chron.*, II, 5, cite un livre de Nicératus Sur la catalepsie. Galien, *Sec. loc.*, III, 1, et VII, 7, cite de Nicératus des compositions médicales. (XXXII, 31.)

Nicias, de Malle en Cilicie, qu'il faut distinguer de Nicias de Solos, qui fut médecin de Pyrrhus. Nicias de Malle avait écrit un traité Sur les pierres. (XXXVII, 11.)

Nicobule; paraît avoir accompagné Alexandre dans son expédition, soit au même titre que Néarque, soit au même titre que Diognète et Bæton.

Niger Sextius, du premier siècle avant l'ère chrétienne; Latin, écrivit en grec sur la médecine; d'après Dioscoride, *Préf.*, il avait commis beaucoup d'erreurs dans l'explication des plantes; au contraire, Pline (XXXII, 13) le dit écrivain médical très-exact. Nous savons par Érotien, *Gloss.*, p. 244, éd. Franz, qu'il avait composé un livre Sur la matière médicale. (XVI, 20; XVIII, 68, n° 10; XX, 50, 84, n° 4; XXVIII, 30, 34; XXIX, 23; XXXII, 13.)

Niger Trébius. *Voy*. Trébius.

Nigidius Figulus, sénateur, le plus savant des Romains après Varron; il aida Cicéron à étouffer la conjuration de Catilina. Q. Sérénus Sammonicus, dans Macrob., *Saturn.*, II, 22, le nomme très-grand investigateur des choses naturelles, et cite le quatrième livre de son Traité des animaux. Aulu-Gelle cite de lui un livre Sur le vent, II, 22; un livre Sur les entrailles des victimes, XVI, 6; Servius, *in Georg.*, un livre Sur la sphère des barbares et celle des Grecs; Lucain, I, v. 639 en parle en ces termes :

> At Figulus, cui cura deos secretaque mundi
> Nosse fuit, quem non stellarum Ægyptia Memphis
> Æquaret visu numerisque moventibus astra, etc.

(VI, 39, n° 7; VII, 13, n° 4; VIII, 77, n° 1; 82, n° 3; IX, 88; X, 17, 19; X, 52, n° 3; XI, 34, 52; XVI, 8, n° 6; XXIX, 21, 39; XXX, 24.)

Nymphodore, de Syracuse, auteur d'un périple cité par Athénée, VIII, p. 331. D'après Hardouin, Pline cite plutôt Nymphodore de Syracuse que Nymphodore d'Amphipolis, à qui saint Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, p. 43, attribue un livre Sur les rites des barbares. Hardouin pense aussi que celui que cite Ælien, *Hist. an.*, XI, 20, et XVI, 34, Sur les merveilles de la Sicile et de la Sardaigne, est de Nymphodore de Syracuse. (VII, 2, n° 8; XXXIV, 22.)

O.

Œnopide, de Chios, astronome, contemporain de Démocrite; cité par Diodore, I, p. 38; par Ælien, *Var. Hist*, X, 7; et par Plutarque, *De plac. philos.*, II, 12.

Olympias, de Thèbes; citée par Plinius Valerianus, *Medic.*, IV, 5, et par Pollux, *Onom.*, X, 1. (XX, 84, n° 4; XXVIII, 77.)

Olympicus. Hardouin propose de lire Olympiacus, et de voir dans ce nom le nom d'un médecin de Milet appartenant à la secte méthodique, et cité par Galien, *Introd.*, cap. 4.

Olympiodore; paraît avoir écrit l'Histoire d'Alexandre le Grand, et l'avoir accompagné dans ses expéditions avec Néarque et Onésicrite.

Onésicrite, d'Astypalée, ou, suivant d'autres, de l'île d'Égine, disciple de Diogène; accompagna Alexandre dans ses expéditions. Il avait écrit un livre Sur l'éducation d'Alexandre, d'après le modèle de la Cyropédie de Xénophon. *Voy.* Diogène Laërte, liv. VI, au mot *Onésicrite.* Il est cité par Strabon, *passim.* (II, 75; VI, 24, n° 1; 26, n° 1; 28, n° 2; 30, n° 7; VII, 2, n° 21; XII, 18; XV, 19.)

Ophélion, médecin, du reste inconnu. On n'est pas même sûr de la manière d'écrire son nom : on lit dans les mss. tantôt Opinion, tantôt Ophion, tantôt Opion. (XX, 17; XXII, 38.)

Opilius (Aurelius). Festus, v. *Fomites*, cite quelque chose du livre d'Opilius Sur les arbres forestiers. Le nom de cet auteur est écrit à tort Oppius dans Macrobe, *Saturn.*, II, 14 : *Vir doctus Oppius, in libro quem fecit* De sylvestribus arboribus. Hardouin pense que cet Opilius est différent de celui qui avait intitulé son livre les Muses, livre cité par Aulu-Gelle, I, 25, et par Suétone, *De illustr. gramm.*, cap. 6. (XXVIII, 7.)

Oppius. Hardouin pense qu'il s'agit du Caïus Oppius regardé comme l'auteur des Commentaires sur la Guerre civile, sur la Guerre d'Alexandrie et sur la Guerre d'Afrique, Commentaires que d'autres attribuent à Hirtius Pansa : c'est ce que dit Suétone dans la Vie de Jules-César,

chap. 52. Ouvrages : Vie de C. Marius (Pline, XI, 104); Vie de Pompée, Plutarque, Pompée, p. 623; Vie de Cassius, Charisius, I, p. 119; Vie de Scipion l'Africain, Aulu-Gelle, VII, 1.

Orphée, personnage plutôt mythologique qu'historique, à qui l'antiquité avait attribué beaucoup d'écrits. Ce fut le premier, dit Pline (XXV, 5), qui écrivit avec quelque soin sur les plantes. On a aujourd'hui sous son nom : les Argonautiques, des Hymnes, un Opuscule sur les pierres, attribué toutefois par quelques anciens à Onomacrite, et des fragments, tous ouvrages qui n'appartiennent pas à une époque reculée. (VII, 57, n° 13; XX, 15; XXV, 5; XXVIII, 6, 10; XXXI, 2.)

Ostanès ou Otanès. Pline (XXX, 2) cite deux personnages de ce nom : le premier accompagna Xerxès dans son expédition; le second, Alexandre; tous deux donnèrent crédit à la magie par des livres qu'ils composèrent sur cet art prétendu. (XXVIII, 19; XXVIII, 77, 80; XXX, 2, 5.)

Ovide (Publius Ovidius Naso), chevalier romain et poëte remarquable, né à Sulmon dans le pays des Péligniens; exilé par Auguste, pour des causes demeurées inconnues, à Tomes sur les bords de la mer Noire, où il mourut, sous le règne de Tibère. (XXX, 12; XXXII, 5, 54.)

P.

Panætius, de Rhodes, disciple de Diogène de Babylone et d'Antipater de Tarse, et ami de Lælius et de Scipion; il appartenait à la secte stoïcienne. Ouvrages : Des devoirs, livre dont Cicéron a fait un très-grand usage dans son *De officiis;* Des sectes des philosophes; Du gouvernement; De la tranquillité de l'âme; Comment on doit supporter la douleur; De Socrate; etc.

Papirius Fabianus. *Voy.* Fabianus Papirius.

Parménisque, grammairien. Ouvrages : Commentaire sur Aratus. *Voy.* Ératosthène, *ad Arati Phæn.*, p. 267; Histoire mythologique des astres; Hygin, II, p. 59 et 60. Le Scholiaste d'Euripide sur la Médée cite un fragment de Parménisque. (XVIII, 74, n° 3.)

Pasitélès, statuaire, né dans la Grande Grèce, reçut le droit de cité romaine. Il est donc différent d'un autre Pasitélès, qui eut Phidias pour maître. Il composa un ouvrage intitulé Chefs-d'œuvre, où, en cinq livres, il parlait de tous les morceaux célèbres dans le monde. (XXXVI, 4, n° 26.)

Patrocle; visita par l'ordre de Séleucus Nicator la mer des Indes, à la tête d'une flotte. Strabon regarde la relation que Patrocle fit de cette expédition comme le meilleur guide pour la géographie de ces contrées. (VI, 21, n° 3.)

Paulinus (Caius Suetonius); fut consul avec L. Pontius Telesinus, sous le règne de Caligula; propréteur en Numidie, il avait soumis les Maures, comme l'apprend Dion, LX, p. 670. (V, 1, n° 14.)

Paulus Sergius; cité index II et XVIII.

Pedianus Asconius. *Voy.* Asconius.

Pélops. Pline (XXXII, 16) cite, il est vrai, une opinion médicale de Pélops; et il est probable que cet auteur a été médecin. Cependant il n'est pas sûr que ce soit le Pélops que Galien eut pour maître dans sa jeunesse, ce que prétend Hardouin. En effet, Pline publia son Histoire naturelle en l'an 80; par conséquent il écrivit le livre XXXII en 78 ou 79. Pélops, pour être déjà cité, devait avoir écrit, et ne pouvait pas avoir moins de vingt ans. D'un autre côté, Galien naquit en 131; jusqu'à l'âge de dix-sept ans il suivit les philosophes; il n'a donc entendu Pélops qu'à dix-huit ans au plus tôt, c'est-à-dire en 149. Or, en 149 Pélops avait au moins quatre-vingt-onze ans. Que sera-ce si l'on écarte la supposition invraisemblable qu'il ait écrit dès l'âge de vingt ans? Si Pélops avait trente ans quand Pline composait son Histoire, il aurait eu cent un ans quand Galien suivit ses leçons. L'identité du maître de Galien et du Pélops de Pline n'est pas absolument impossible, mais elle n'est guère vraisemblable.

Périandre, tyran de Corinthe, compté parmi les sept sages de la Grèce; vécut dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne. Il avait composé en vers héroïques des préceptes moraux. Un autre Périandre était médecin, et auteur de mauvaises poésies : Archidamus, fils d'Agésilas, d'après Plutarque, lui demanda pourquoi il aimait mieux passer pour mauvais poëte que pour bon médecin. On ne sait lequel de ces deux Périandre Pline désigne, ou si même il n'en désigne pas quelque autre. (IX, 41.)

Pétosiris, astrologue égyptien duquel Juvénal a dit, sat. VI, v. 581 :

> . . . . Capiendo nulla videtur
> Aptior hora cibo, nisi quam dederit Petosiris.

Julius Firmicus, *Mathes.*, IV, *in Præf.* 45, nomme Pétosiris et Nécepsos des hommes divins et dignes de toute admiration, dont l'habileté a pénétré les secrets même de la Divinité. (II, 21, n° 4; VII, 50, n° 1.)

Pétrichus, médecin, auteur d'un livre sur les serpents, *Ophiaca,* Schol. Nicandr., *in Ther.*, p. 27 et 30. (XX, 96; XXII, 40.)

Pétronius Diodotus. *Voy.* Diodote.

Pétronius (Publius), chevalier romain, gouverneur de l'Égypte sous Auguste; fit une expédition en Éthiopie. (VI, 35, n° 5.)

Phanias le Physicien, cité par Antigone de Caryste, *Histor. mirab.*, cap. 171; de Lesbos, suivant Plutarque *in Solone*, p. 85, et in *in Them.*, p. 115; ou d'Érésos, suivant Athénée, II, p. 151, et Diogène Laërte, *in Aristipp.*; Érésos est une ville de l'île de Lesbos. Ouvrages : Sur les plantes, Athénée, III, p. 84; Des tyrans de Sicile, id., VI, p. 232; Contre les sophistes, id., XIV, p. 248.; etc. (XXII, 15.)

Phémonoé. Diogène Laërte, *in Thal.*, parle d'une Phémonoë, prêtresse à Delphes, qui fut inventrice du vers hexamètre. Mais Labbe, *Nova Bibl. libror. mss.*, p. 172, parle d'un traité sur les oiseaux (*Ornithosophion*) de Phémonoé, traité qui renferme beaucoup de choses semblables à celles que Pline attribue à Phémonoé. Il s'agit probablement non pas de Phémonoé, mais de Phæmenon, dont on a un *Cynosophion,* imprimé à Wittenberg, 1545, in-16. (X, 3, n° 2; X, 9.)

Phérécyde, de l'île de Scyros, personnage sur lequel on ne sait rien de bien certain. Andron d'Ephèse, dans Diogène Laërte, en distingue deux, l'un astronome et précepteur de Thalès, l'autre théologien et précepteur de Pythagore; mais rien ne prouve que ces deux Phérécyde ne soient pas un seul et même homme. (II, 81; VII, 52; 57, n° 14.)

Philémon. Apulée, *Florid.*, III, p. 19, dit de lui : « Poëte comique de la comédie moyenne, il fit jouer des pièces avec Ménandre, et lui disputa le prix; peut-être inférieur, il fut du moins son rival, car il l'emporta sur lui plus d'une fois. » Il florissait du temps d'Alexandre le Grand. Suidas le fait Syracusain; au contraire, Strabon, XIV, p. 671, rapporte qu'il était né à Pompéiopolis, ville de la Cilicie. Philémon avait écrit sur les oracles de toute espèce, d'après Athénée, IV, p. 114. Il est cité par Diomède, III, p. 186, et par d'autres grammairiens. (IV, 27, n° 4; XXXVII, 11, 31.)

Philinus de Cos, médecin, disciple d'Hérophile et chef de la secte empirique. Il avait écrit sur les plantes et les fleurs, Athénée, XV, p. 681, et composé un ouvrage en six livres, où il interprétait Hippocrate et combattait Bacchius, autre commentateur de ce médecin. (XX, 91.)

Philippe, astronome très-ancien, cité par Geminus, *Elem. astron.*, cap. 6; par Ptolémée, *De appar.*, p. 89, et par Hipparque, *In Phænom.*, I, p. 179; il composa des Parapegmes astronomiques, dit Vitruve, IX, 7. (XVIII, 74, n° 3.)

Philiscus, de Thasos; élevant des abeilles dans des lieux déserts, il fut surnommé Agrius ou Sauvage; il écrivit sur les abeilles. (XI, 9.)

Philistidès, de Malle en Cilicie; du reste, inconnu. (IV, 20, 36.)

Philistion, de Sicile, dit aussi de Locres, parce qu'il avait longtemps séjourné dans cette cité de l'Italie; maître, pour la médecine, d'Eudoxe de Cnide. Aulu-Gelle, XVII, 11, le dit médecin ancien et renommé. Le livre du Régime, qui fait partie de la collection hippocratique, était, dans l'antiquité, attribué par quelques-uns à Philistion. Un frère de ce Philistion avait composé un traité des remèdes, dont Cælius Aurelianus cite le vingt-deuxième livre, *Chron.* V, 1. (XX, 15, 34, 48.)

Philistus, de Syracuse, historien. Son nom se trouve aussi écrit Philiscus, dit Suidas. Il était parent de Denys l'Ancien, qu'il aida à parvenir au pouvoir souverain. Ouvrages : Histoire de Sicile en onze livres, Diodore, XIII, p. 222; Égyptiaques en douze livres, Suidas. D'après Quintilien, X, 1, il imita Thucydide, mais avec plus de clarté. Cicéron, *De divin.*, I, p. 173, l'appelle homme instruit et exact; toutefois, ailleurs, *Brut.* p. 534, il dit que de son temps on avait cessé de le goûter. (VIII, 61, n° 2; 64, n° 5.)

Philométor. *Voy.* Attale.

Philonidès. On connaît un Philonidès de Dyrrachium, médecin, dont Étienne de Byzance a fait mention v. *Dyrrachium*, et qui avait publié un ouvrage Sur l'art de guérir, en quarante-cinq livres; un second Philonidès de Catane, en Sicile, qui, cité par Galien et Athénée, avait écrit Sur les couronnes et les parfums; un troisième Philonidès, d'Athènes, poëte de l'ancienne comédie, et auteur de pièces dont il ne reste que quelques fragments. (V, 35.)

Philopator. Galien, *De cognosc. curandisque animi morbis*, cap. 8, a fait mention d'un Philopator, philosophe stoïcien. Mais comme les mss. de Pline varient sur ce nom de Philopator, et que quelques-uns lisent Phalapatus, il serait possible, d'après Hardouin, qu'au lieu de Philopator il fallût écrire Palæphatus; or, il y a plusieurs Palæphatus, comme on peut le voir dans Suidas, et entre autres Palæphatus d'Athènes, le plus ancien poëte après Phémonoé, et auteur d'une Cosmogonie; Palæphatus de Priène, qui fut contemporain d'Artaxerxe, et qui composa un livre Sur les choses incroyables; Palæphatus d'Abydos, qui composa des Histoires de Chypre, de Délos, de l'Attique et de l'Arabie, et qui fut très-lié avec Aristote.

Philostephanus, compatriote, contemporain et ami du poëte Callimaque de Cyrène, ainsi que le dit Athénée, VIII, p. 331. Ouvrages : Des cités de l'Asie, Athénée, VII, p. 297; Des inventions, Clemens Alexandr., *Strom.*, I, p. 308; des Iles, Harpocration, v. Στρύμη; de Cyllène, Schol. Pind., p. 55. (VII, 57, n° 16.)

Philoxène, de Cythère, poëte dithyrambique, d'après Athénée, VIII, p. 341, qui cite de lui un ouvrage intitulé le Festin, IV, p. 146; il vivait du temps de Denys le Jeune, à la cour duquel il séjourna. (XXXVII, 11.)

Phylarque, florissait du temps de Ptolémée Évergète : le 25ᵉ livre de ses Histoires est cité par Athénée, IV, p. 141. Le même Athénée, II, p. 58, et Suidas ne savent s'il est d'Athènes ou de Naucratis. Ouvrages, dans Suidas : Des inventions; un Abrégé de la mythologie; Histoire d'Antigone et d'Eumène, etc. (VII, 2, n° 9; VIII, 64, n° 5; X, 96.)

Pindare, de Thèbes en Béotie, poëte lyrique très-célèbre. (II, 9; VII, 30.)

Pison (L. Calpurnius Piso Frugi), consul l'an de Rome 621, avant J. C. 133, et treize ans après censeur avec Q. Cæcilius Metellus Balearicus. Ouvrages : Annales, citées *passim* par Aulu-Gelle, et particulièrement VI, 9 (II, 54; III, 23, n° 4; VIII, 6; XIII, 27; XV, 38; XVI, 74; XVII, 38, n° 4; XVIII, 8, n° 4; XXVIII, 4; XXXIII, 11; XXXIV, 8, 13, 14.)

Pison (Domitius), cité dans la Préface par Pline, qui rapporte de lui un mot heureux. Il est possible que Pison, personnage d'ailleurs inconnu, ait composé quelque ouvrage et que le mot rapporté en ait été tiré; mais cela même n'est pas sûr.

Platon, le célèbre philosophe d'Athènes, disciple de Socrate. (II, 92; VII, 31, n° 1; XI, 18; XXII, 51; XXX, 2.)

Plaute (M. Accius Plautus), appelé le Père de la comédie latine; il était né à Sarsina; il mourut l'an de Rome 570, 184 avant J. C. De cent trente comédies qui portaient son nom du temps d'Aulu-Gelle, il en reste vingt aujourd'hui. (XIV, 15; XVIII, 28; XIX, 19, n° 2; XXIX, 14.)

Plistonicus, médecin, élève de Praxagore. Ouvrages : Sur les humeurs, Galien, *De atra bile*, cap. 1; Des avantages qu'il y a à boire de l'eau, Athénée, II, p. 45. (XX, 13, 48.)

Pollion Asinius. *Voy.* Asinius.

Polybe, de Mégalopolis, en Arcadie. Il mourut dix-sept ans avant la naissance de Cicéron, et fut lié avec le deuxième Scipion l'Africain. Il écrivit une histoire, dont il ne nous reste que quelques livres dans leur intégralité, avec des extraits des autres. (III, 10; IV, 24, 36, 37; V, 1, n° 8; 4, n° 1, 6; VI, 36, n° 2; 38, n° 1; VIII, 10, n° 4; 18.)

Polybe. Il est dit (XXXI, 46) que d'après cet auteur une espèce d'éponge qu'on trouve vers la Lycie procure le sommeil, suspendue au-dessus du chevet du malade. Sans doute il s'agit ici non de l'historien Polybe, mais d'un médecin. Quel est ce Polybe? ce n'est pas le gendre d'Hippocrate, dont rien ne reste, si ce n'est ce qui existe dans la collection Hippocratique et sous le nom même d'Hippocrate (*Voy. Œuvres d'Hippocrate*, t. I, p. 345); mais c'est peut-être un certain Polype, ou plutôt Polybe, qui est cité par Cælius Aurelianus (Acut., III, 15), et qui avait parlé de l'hydrophobie.

Polycrite, de Mendes, en Sicile. Il écrivit l'Histoire de Denys le Tyran, d'après Diogène Laërte, *in Æschin.* Antigone de Caryste, *Histor. mirab*, IV, 150, le cite. (XXXI, 14.)

Polyhistor. *Voy.* Cornélius Alexander.

Pompéius Lenæus. *Voy.* Lenæus.

Pompéius Trogus. *Voy.* Trogue-Pompée.

Pomponius Atticus. *Voy.* Atticus.

Pomponius Méla. *Voy.* Méla.

Pomponius Secundus, personnage consulaire, poëte. Pline avait vu entre ses mains des autographes de Tibérius et de Caïus Gracchus. (VII, 18, n° 3; XIII, 26.)

Posidonius, d'Apamée, dit aussi de Rhodes, parce qu'il exerça des fonctions publiques dans cette île. Il était stoïcien. Strabon, XI, p. 491, l'appelle ami de Pompée, et recommande, I, p. 6, son livre Sur l'Océan et la marée. Le seizième livre des Histoires de Posidonius est cité par Athénée, X, p. 439. (II, 21; VI, 21, n° 2; VII, 31, n° 3.)

Praxagore, de Cos, médecin, cité par Celse, Préface du livre I. Son livre des Traitements est mentionné par Cælius Aurelianus, *Chron.*, I, 4; et son livre Sur les humeurs par Galien, *De atra bile*, cap. 1. Il est renommé pour avoir le premier régularisé l'étude et l'emploi du pouls. (XX, 13, 23, 26, n° 4; XXVI, 6.)

Procilius, grammairien très-savant; cité par Varron, *De ling. lat.*, IV, p. 36. (VIII, 2.)

Prodicus de Sélymbrie (il faut lire Hérodicus, les deux noms ont été très-souvent confondus), un peu plus ancien qu'Hippocrate. Il appliqua la gymnastique au traitement des maladies, Platon, Républ., III, p. 406. Il y avait sans doute un écrit de lui; du moins Asclépiade (dans Cælius Aurelianus, *Chron.*, III, 8) rapporte le traitement qu'Hérodicus opposait à l'hydropisie.

Ptolémée fils de Lagus, le premier roi grec de l'Égypte. Il avait écrit l'Histoire d'Alexandre le Grand, sous lequel il avait fait la guerre; *voy.* Quinte-Curce, IX, 5, et Plutarque *in Alex.* Marcien d'Héraclée dit qu'il était aussi auteur d'un ouvrage de géographie. Ptolémée établit le Musée d'Alexandrie et la célèbre bibliothèque de cette ville.

Publius Syrus, ainsi nommé de la Syrie, sa patrie, fut affranchi par son maître, à cause de ses talents. Il se livra

à la composition des mimes, et mourut sous Auguste. (VIII, 77, n° 5; XXXV, 58.)

Pythagore, de Samos; fondateur d'une philosophie et d'un ordre secret qui fut longtemps florissant dans la Grande Grèce; il vivait dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne. Quant aux écrits qui portaient son nom dans l'antiquité, ils paraissent avoir été tous apocryphes. Pline lui attribue un livre Sur le chou (XX, 33); Sur les bulbes et la scille (XIX, 30); Sur les herbes magiques (XXIV, 99). (II, 6, n° 7; II, 19, 20, 81; XVIII, 30, n° 2; XIX, 30; XX, 33, 39, 51, n° 3; 72, 73, n° 4, 83, 87; XXI, 68; XXIV, 72, 99, 100, 101, 102; XXV, 5; XXX, 2; XXXIV, 12; XXXV, 46; XXXVI, 14, n° 10.)

Pythéas, de Marseille, marin et voyageur, vivait dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne. Strabon, II, p. 104, et I, p. 63, dit qu'il ne faut attribuer aucune foi à ses récits. Toutefois, Pythéas paraît mériter plus de confiance. Il avait visité les côtes occidentales de l'Europe. (II, 77; II, 99, n° 6; IV, 27, n° 5, 30; XXXVII, 11, n° 5.)

R.

Rabirius; il y a eu un Rabirius (Caïus), poëte épique, qui fut renommé; il est cité par Ovide, *De Ponto*, XVI, v. 5:

Quum foret et Marsus magnique Rabirius oris.

Sénèque en fait aussi mention, *De benef.*, VI, 3. Toutefois, c'est une opinion médicale de Rabirius que Pline rapporte. Y a-t-il eu un Rabirius médecin? ou le poëte Rabirius avait-il composé quelque poëme médical? (XXVIII, 21.)

Rufus (Publius Rutilius), consul avec C. Manilius l'an de Rome 649, 105 avant J.C., puis proconsul en Asie, ainsi que le dit Pomponius, I Digest., tit. 2, de *Orig. juris*, § 40. Ouvrages : Histoire romaine en grec, Athénée, VI, p. 274, et XII, p. 543; Histoire d'Espagne, Appien, *Iber.*, p.303; Des acteurs tragiques et comiques, des danseurs, des théâtres, des jeux, des joueurs de flûte, etc. *Voy.* Photius, Bibl., Codex 161. Plutarque, *in Mario*, appelle Rufus un homme probe et véridique.

Rufus Messala. *Voy.* Messala Rufus.

S.

Sabinus Fabianus, cité index XVIII : est-ce le même que Fabianus Papirius? *Voy.* ce nom.

Sabinus Masurius. *Voy.* Masurius.

Sabinus Tiro; dédia à Mécène un livre Sur l'horticulture. (XIX, 57, 58.)

Sallustius Dionysius, médecin. (XXXII, 26.)

Salpé, sage-femme de Lesbos, avait écrit sur les remèdes des maladies des femmes, et de plus des poésies badines, d'après Nymphodore, dans Athénée, VII, p. 321. (XXVIII, 7, 18, 23, 80; XXXII, 47, 51.)

Saserna, père et fils. Ils avaient écrit après Caton sur l'agriculture. Ils sont cités par Columelle, I, 1, et par Varron, I, 2. (XVII, 35, n° 37.)

Satyre. Pline parle d'un auteur de ce nom qui avait écrit sur les pierres et les pierres précieuses. On connaît un Satyre philosophe péripatéticien, et postérieur d'un siècle à Aristote, qui avait composé une vie de Philippe, roi de Macédoine, et un autre Satyre, d'Olynthe, comédien, et auteur d'une pièce intitulée Pamphile. D'après Hardouin, c'est ce dernier de qui Pline entend parler; mais rien ne prouve qu'il en soit ainsi. (XXXVII, 11, 24, 25.)

Scævola (Quintus Mucius), qui fut très-célèbre par son habileté dans le droit et par son éloquence, Cicéron, *De orat.*, II. Il fut proscrit par Marius, et tué tenant embrassé l'autel de Vesta, saint Augustin, *De civit.*, III, 28 et 29. Scævola avait rédigé un traité de droit en dix-huit livres. (XIV, 15.)

Scaurus, auteur de Mémoires sur sa propre vie, adressés à Fufidius. Cicéron, *in Bruto*, c. 29, cite ce livre. (XXXIII, 6, n° 5.)

Scipion Métellus. *Voy.* Métellus.

Scrofa (Cn. Scrofa Trémellius); rendit l'agriculture éloquente, dit Columelle, I, 1. Plutarque, *in Crasso*, rapporte que Scrofa fut questeur. (XVII, 35, n° 37.)

Sebosus Statius. *Voy.* Statius.

Sempronius. *Voy.* Tuditanus.

Sénèque, philosophe, maître de Néron. Outre les écrits de lui que nous possédons encore, il avait composé un ouvrage Sur la géographie; Sur la situation de l'Égypte et les cérémonies sacrées des Égyptiens, Servius *in Æneid.*, VI, 154; et Sur le hasard, Tertullien, *Apolog.* in fine. (VI, 21, n° 5; IX, 78; XIV, 5, n° 5; XXIX, 5.)

Sérapion, d'Antioche; auteur d'un ouvrage de géographie dans lequel il reprenait souvent Ératosthène, ainsi que le dit Cicéron *ad Attic. II, epist.* 6. Cicéron, ep. 4, se plaint d'entendre à peine la millième partie des écrits de cet auteur.

Sergius Paulus. *Voy.* Paulus Sergius.

Servilius Damocrates. Il faut l'appeler ainsi, et non Démocrates, car c'est toujours sous le nom de Damocrates qu'il est cité par Galien et Aétius. Pline nous apprend qu'il guérit la fille de M. Servilius, personnage consulaire. Hardouin pense que ce Servilius fut consul l'an de Rome 755, 1 après J. C.; mais M. Harless, dans une dissertation spéciale sur Damocrates, Bonn, 1833, pense qu'il s'agit du Servilius que Pline dit avoir vu consul (XXXVII, 20), et qui fut revêtu de cette dignité sur la fin du règne de Tibère, l'an de Rome 787; en conséquence, M. Harless regarde Damocrates comme contemporain de Pline, quoique plus âgé. Ouvrages: le Clinique, Galien, *Sec. gen.*, X, 2; le Philiâtre, id., *Sec. loc.*, VI; le Pythique, id., *Sec. loc.*, V; Livres des médicaments, id., *Sec. gen.*, VII, 2; des Antidotes, id., *de Antid.*, I, 15. Tous ces écrits de Damocrates étaient en vers iambiques; M. Harless a recueilli les fragments qui en restent. (XXIV, 28; XXV, 49.)

Servius (Sulpicius), très-habile jurisconsulte, d'après Cicéron. Il fut consul avec M. Marcellus l'an de Rome 703, époque où éclata la guerre entre César et Pompée. Il avait composé un très-grand nombre de livres, ainsi que le témoigne Pomponius, I Digest., tit. 2, *De orig. juris*, § 43. Comme il périt dans une ambassade de laquelle parle Cicéron dans la neuvième Philippique, le peuple romain lui fit élever une statue devant les rostres d'Auguste. (XXVIII, 5.)

Sévérus Cassius. *Voy.* Cassius.

Sextilius. Ce nom est romain; cependant il figure au nombre des écrivains étrangers dans l'index du livre XXXI; il n'est pas cité une seule fois dans tout le cours de l'ouvrage.

Sextius Niger. *Voy.* Niger.

Sibyllini Libri, Livres sibyllins. (III, 21; VII, 35; XVII, 38, n° 3; XVIII, 69, n° 6.)

Silanus Décimus; peu après la ruine de Carthage traduisit du carthaginois en latin, par ordre du sénat, les vingt-huit livres de Magon sur l'agriculture. *Voy.*, pour les traductions de cet ouvrage, Dionysius et Diophane. (XVIII, 5.)

Silène, historien, duquel Cicéron dit, *De divin.* I, p. 176: « Il en est de même dans l'histoire grecque de Silène, suivie par Cælius; Silène a exposé avec beaucoup d'exactitude les faits et gestes d'Annibal. » (IV, 36.)

Simon; a écrit le premier sur l'équitation. (XXXIV, 19, n° 26.)

Simonide, poëte lyrique, célèbre et fort ancien, du sixième siècle avant l'ère chrétienne. (VII, 24, 29, 57, n^os^ 2 et 13.)

Simonide le jeune, très-différent du poëte de ce nom, et beaucoup plus récent. Il avait écrit sur l'Éthiopie. (VI, 35, n° 6.)

Simus, médecin; auteur tout à fait inconnu. (XXI, 88; XXII, 32.)

Solon, de Smyrne, médecin. Il est appelé Solon le Diététe par Galien, *Sec. loc.*, III, 1. (XX, 83, 86.)

Sophocle, poëte tragique d'Athènes; il ne nous reste qu'un très-petit nombre de ses tragédies; il mourut l'an 406 avant J. C., et avait vécu près d'un siècle. (VII, 30, 54, n° 1; XVIII, 12, n° 2; XXI, 88; XXXVII, 11.)

Sophocle, médecin, du reste inconnu. La leçon même n'est pas sûre; des mss. portent Socles, d'autres Socrate. (XXII, 32, n° 4.)

Soranus. *Voy.* Valérius Soranus.

Sornatius, cité index XXXI et XXXII; du reste, inconnu. Hardouin se demande si Sornatius ne serait pas une faute de copiste, pour Soranus. (XXXII, 23.)

Sosigène, astronome d'Alexandrie, que César employa pour la réformation du calendrier. D'après Proclus, *Hypotyp.*, p. 45, il avait écrit un livre Sur les révolutions des astres. (II, 6, 10; XVIII, 57, n° 5.)

Sosimène, médecin; avait écrit sur la matière médicale fournie par les végétaux. (XX, 73, n° 4.)

Sotacus; avait écrit sur les pierres et les gemmes. (XXXVI, 25, 38; XXXVII, 11, 23, 24, 51, 57.)

Sotade. Il y a plusieurs écrivains de ce nom : 1° un poëte athénien de la moyenne comédie, cité par Athénée, VII, p. 293, et IX, p. 368; 2° un autre, Athénien aussi, philosophe, auteur d'un livre Sur les mystères, Suidas, v. Σωτάδης; 3° un troisième, Byzantin, philosophe, dont parle Aristote dans Suidas *l. c.*; 4° un quatrième, de Maronée en Crète, très-connu par ses poésies licencieuses, cité par Athénée, VII, p. 293.

Sotira, sage-femme, auteur d'un livre sur les remèdes des fièvres. (XXVIII, 23.)

Staberius Eros, grammairien. Il enseigna la grammaire à Brutus et à Cassius. (XXXV, 58.)

Staphylus, de Naucratis. Ouvrages : Histoire de l'Arcadie, Sextus Empir., *Advers. mathem.*, I, 12; Histoire des Pélasges, Schol. Apoll., I, v. 580. Staphylus est cité aussi par Athénée, II, p. 45, et par saint Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, p. 24. (V, 36, n° 3.)

Statius Sebosus, ami de Catulle, comme nous l'apprend Cicéron, *ad Attic.*, II, *ep.* 14. Il paraît avoir écrit un Périple et Sur les merveilles de l'Inde. (VI, 35, n° 6; 36, n° 4, 37; IX, 17.)

Stésichore, poëte lyrique, de Himère en Sicile, florissait vers l'an 600 avant J. C.; ses écrits sont perdus. (II, 9.)

Stilo L. Ælius. *Voy.* Ælius.

Straton, de Lampsaque, philosophe péripatéticien. Il fut le maître de Ptolémée Philadelphe. Il dirigea l'école à Athènes. Il est appelé le physicien par Strabon, I, p. 49, et par Cicéron, *De nat. deor.*, I, p. 19. Ouvrages: Des inventions; Des animaux incertains et fabuleux; Des dieux; De la nature de l'homme; et autres écrits très-nombreux, dont on peut voir l'énumération dans Diogène Laërte, qui a écrit la vie de ce philosophe.

Sudines; avait écrit sur les gemmes. (IX, 56, n° 4; XXXVI, 12; XXXVII, 9, 11, 23, 35, 50.)

Suetonius Paulinus. *Voy.* Paulinus Suetonius.

Sulpicius Gallus (Caius); d'après Cicéron, *in Brut.*, c'était celui de tous les patriciens qui s'était le plus livré à l'étude des lettres grecques. Ouvrages : Des éclipses du soleil et de la lune; Histoire romaine, Juba dans Plutarque, *in Rom.*, p. 28. (II, 9, 19.)

Sulpicius Servius. *Voy.* Servius.

Sura Mamilius. *Voy.* Mamilius.

Sylla; avait composé des Mémoires sur sa vie. (XXII, 6.)

Syriation, médecin, du reste inconnu. (XX, 53.)

T.

Taratius Lucius, de Firmum; mathématicien célèbre, ami de Varron et de Cicéron. Plutarque le cite, *in Rom*, p. 24. Il avait écrit en grec sur les astres.

Tarquitius. Ammien Marcellin, XXV, p. 289, cite les livres Tarquitiens, et Macrob., *Saturn.*, III, 7, l'*Ostentarium tuscum*, Prodiges étrusques, de Tarquitius.

Tauron; auteur inconnu. (VII, 2, n° 17.)

Telestes ou Telestus, peut-être, d'après l'auteur de l'index, dans l'édition Lemaire, le poëte de Sélinonte, en Sicile, qui florissait vers l'an 400 avant J. C., et qui est cité par Athénée.

Tergilla; avait sans doute composé quelque discours ou quelque écrit contre le fils de Cicéron. (XIV, 28, n° 7.)

Thalès de Milet, un des sept sages de la Grèce. Sa vie a été écrite par Diogène Laërte; il avait composé un livre Sur le solstice et l'équinoxe, et un poëme en deux cents vers Sur l'astronomie. (II, 9; XVIII, 57, n° 5; XXXVI, 17.)

Thémison, de Laodicée en Syrie, contemporain de Pompée; fonda une nouvelle secte médicale, la secte des méthodiques. Ouvrages : Des Affections chroniques, Cælius Aurelianus, *Chron.*, I, 1; Lettres, *id.*, III, 6; De l'hygiène, *id.*, II, 7; Sur le plantain (Pline, XXV, 39). (XIV, 21; XXV, 23, 39; XXIX, 5.)

Théochreste, histoire de la Libye, citée par Schol. Apoll., IV, v. 1750. (XXVIII, 4, n° 5.)

Théocrite, de Syracuse; le prince de la poésie bucolique. Il florissait du temps de Ptolémée Philadelphe, qu'il célèbre dans ses vers. (XXVIII, 4, n° 5.)

Théodore, médecin, cité par Pline, XX, 40. Diogène Laërte, *in Aristipp.*, dit qu'il fut le disciple du médecin Athénée. Athénée fut le chef de la secte pneumatique, et vivait vers l'an 70 avant J. C. (XX, 40; XXIV, 120.)

Théomène avait écrit sur l'ambre. (XXXVII, 11.)

Théomneste : il reste de lui quelques fragments Sur la médecine vétérinaire, dans les *Veterin. medic. script.*; et Sur l'agriculture, dans les Géoponiques.

Théophraste, d'Érésus, élève et successeur d'Aristote à Athènes; la liste de ses ouvrages est donnée par Diogène Laërte. (I, Préf., n° 23; III, 9; VII, 57, n^{os} 5, 6, et 14; VIII, 43, 49, 54, n° 3; 69, n° 4; 82, n° 2; IX, 8, n° 6, 83; X, 41, n° 4; XI, 116; XIII, 30; XV, 1, 3, n° 4; XV, 40, n^{os} 5; XVI, 62; XVII, 37, n° 8; XIX, 10, 48; XX, 3; XXI, 9, 68; XXV, 5, 32; XXVI, 63; XXVII, 40; XXVIII, 4; XXVIII, 14, 15; XXXI, 9, 10, 14, 16, 19, 40, 46; XXXIII, 37, 43; XXXVI, 28, 29, 42; XXXVII, 11, 13, 19, 25, 74.)

Théopompe, de Chios, disciple d'Isocrate. Ouvrages : Histoire grecque (continuation de celles de Thucydide et de Xénophon), Diodore, XIV, p. 303; Des tremblements de terre, Phlegon, *De rebus mirab.*, cap. 19; Histoire de Philippe, en quarante-huit livres; Diodore, XVI. (II, 110; III, 9; III, 15; IV, 1; VII, 49, n° 2; XVI, 23, n° 3; XXXI, 13, 14, 19.)

Thessalus, médecin; vivait sous Néron. Il introduisit de grandes modifications dans la secte méthodique, et entre autres la *métasyncrise*, qui, dans les maladies chroniques, consistait à renouveler par le traitement et la diète toute l'économie. (XXIX, 5.)

Thrasyllus, de Mendes; vécut du temps d'Auguste et de Tibère, Suétone, p. 37 et 51. Tacite, *Annal.*, VI, 20, dit qu'il était très-habile dans l'art des Chaldéens, ou astrologie. Ouvrages : Des gemmes, Plutarque, *De flumin.*, p. 1157; Histoire d'Égypte, *id.*, p. 1158. (XXXII, 19.)

Thucydide, contemporain et historien de la guerre du Péloponèse; il est connu de tout le monde. (III, 14; VII, 31, n° 2; 57, n° 16.)

Timagène, d'Alexandrie, enseigna à Rome : il eut la faveur de Pompée et de César. Ouvrages : Périple en cinq livres, Suidas; Des antiquités de la Gaule, Ammien Marcellin, XV, p. 50. Sénèque, le père, parle de Timagène, *Controv.*, 34. (III, 23; XXXIII, 40.)

Timagoras, de Chalcis, peintre, auteur d'un poëme Sur sa lute avec Panænus, frère de Phidias. (XXXV, 35.)

Timaris, reine, auteur d'un petit poëme En l'honneur de Vénus. (XXXVII, 66.)

Timariste; écrivit sur les plantes. (XXI, 105.)

Timée, de Taurominium en Sicile; florissait du temps du roi Agathocle. Athénée, VI, p. 250, cite le vingt-deuxième livre de ses Histoires. Timée avait composé d'autres ouvrages, qui sont énumérés par Suidas. Cicéron, *ep. ad Luceium*, nous apprend que Timée avait écrit l'Histoire de la guerre de Pyrrhus. (III, 13; IV, 27, n° 3; 30, 36; XXXIII, 13.)

Timée le Mathématicien, de Locres dans la Grande Grèce; philosophe pythagoricien. Il écrivit sur les mathématiques. (Index V et XVI; V, 10, n° 6.)

Timée, qui écrivit sur la matière médicale fournie par les minéraux (Pline, index XXXIII) paraît être différent et du Timée de Sicile et du Timée de Locres. (II, 6, 9; XVI, 34; XXXVII, 11.)

Timosthène. Strabon, livre IX, p. 422, qui le nomme amiral du second Ptolémée, fixe par là l'époque où il vécut. Ératosthène faisait cas de son ouvrage sur les ports, en dix livres; mais Strabon, II, p. 92, y signale des erreurs en assez grand nombre et assez considérables. Scymnus de Chios, p. 5, le met parmi les géographes du premier rang. Étienne de Byzance, v. Ἀγάθη, cite son Stadiasme ou mesure de la terre par stades. (V, 9, 35; VI, 5, 33, n° 1, 35, n° 6, 36, n° 1.)

Tiron. *Voy.* Tullius Tiron.

Tite-Live, Titus Livius, célèbre historien romain, né à Padoue et mort à l'âge de soixante-seize ans, la quatrième année du règne de Tibère. Il ne nous est parvenu qu'une petite portion de son Histoire. (I, Préf., n° 12; III, Préamb.; III, 23.)

Titus, l'empereur, fils de Vespasien, auteur d'un poëme Sur les comètes. (II, 22.)

Tlépolème, suivant d'autres Théopolème, médecin. (XX, 73, n° 5.)

Trébius Niger, un des compagnons de L. Lucullus, proconsul de la Bétique; avait écrit peut-être sur cette contrée, du moins sur les productions marines qu'on y voyait. (IX, 41, 48; X, 20; XXXII, 6.)

Trogue-Pompée, Trogus Pompeius; vécut du temps de Tite-Live, sous le règne d'Auguste; du pays des Voconces, dans la Gaule narbonaise. Ouvrages : Histoires philippiques, en cinquante-quatre livres, dont nous possédons un abrégé fait par Justin; Des animaux, Charisius, I, p. 79. Pline a emprunté quelques renseignements à ce dernier ouvrage (XI, 114), et il nomme Trogue-Pompée un auteur plein de gravité. (VII, 3, n° 1; X, 51, n° 3; XI, 94, 114; XVII, 9; XXXI, 47.)

Tubéron, avec le surnom de Quintus (II, index). Il faut distinguer trois Tubéron : le premier est Quintus Ælius Tubéron, gendre de Paul-Émile, ou, d'après Cicéron, *in Brut.*, p. 649, son petit-fils; le second est Lucius Ælius Tubéron, l'historien, qui fut le lieutenant de Cicéron en Asie, et duquel Cicéron lui-même parle, *I a Q. fratr.*, *ep.* 1; le troisième est Quintus Ælius Tubéron, fils de l'historien; il écrivit beaucoup sur le droit, et Cicéron, *pro Lig.*, le nomme son parent. (XVIII, 64.)

Tuccius Valla. *Voy.* Valla.

Tuditanus (Caius Sempronius), fut consul avec M. Aquilius, l'an de Rome 625. Ouvrages : Commentaires historiques, Aulu-Gelle, XIII, 15; Des magistratures, Macrobe, *Saturn.*, I, 13. (XIII, 27.)

Tullius Laurea, affranchi de Cicéron, auteur de quelques épigrammes. (XXXI, 3.)

Tullius Tiron; écrivit la vie de Cicéron, son patron, dont il fut l'affranchi, Asconius Pedianus, *in Orat. pro Mil.*, p. 24. « Tullius Tiron, dit Aulu-Gelle, élève et affranchi de Cicéron, l'aida dans ses compositions littéraires; il composa plusieurs ouvrages sur l'usage et la théorie de la langue latine; de plus, des livres sur des questions variées et mélangées : le principal de ces derniers livres paraît être celui qu'il a intitulé Pandectes. » Un bel éloge de Tiron se trouve dans ce même Aulu-Gelle, VII, 3.

Turranius Gracilis; d'après Pline (Préambule du livre III), il était Espagnol, et né auprès de Mellaria dans la Bétique. Cicéron, *I ad Att.*, *ep.* 6, vante l'érudition de Décimus Turranius; et Ovide, *ex Ponto*, IV, ep. 16, v. 29, place Turranius parmi les poëtes tragiques :

Musaque Turrani tragicis subnixa cothurnis.

(III, 1, n° 4; IX, 4, n° 3; XVIII, 15.)

Tuscus Fabricius; cité index III.

U.

Umbricius Melior, que Pline (X, 7) dit le plus habile des aruspices de son temps. C'est cet Umbricius qui annonça à Galba, faisant un sacrifice, des entrailles funestes, des embûches imminentes et un ennemi domestique, comme le rapporte Tacite, *Hist.* I, 27. Ouvrages : Sur la discipline étrusque. (Pline, XI, index.)

V.

Valère-Maxime, Valerius Maximus; il vécut du temps d'Auguste et de Tibère. Auteur d'un livre intitulé Exemples mémorables, lequel nous est parvenu, si toutefois l'ouvrage qui porte son nom est bien de lui; quelques érudits en doutent.

Valérius Cornélius. *Voy.* Cornélius Valérius.

Valérius Antias, historien; vécut du temps de Sylla. Auteur d'Annales très-étendues; Aulu-Gelle, VII, 9, en cite le LXXV° livre. (II, 111; III, 9; XIII, 27; XXXIV, 8.)

Valérius Soranus, cité à la fin de la Préface de Pline et III, 9. « Q. D. et Valérius Soranus, dit Cicéron *in Brut.*, mes voisins et mes amis, aussi admirables par leur éloquence que par leurs connaissances dans les lettres grecques et latines. » Tous deux furent médecins. Quintus fut le plus célèbre; il avait publié des Vies de médecins, entre autres celle d'Hippocrate. Varron, *De ling. lat.*, IV, en a fait aussi mention. (Préface, *in fine*; III, 9, n° 11.)

Valgius (Caius Valgius Rufus). Pline, XXV, 2, cite de lui un livre inachevé, qu'il avait dédié à Auguste, Sur l'usage des plantes; et Aulu-Gelle, XII, 3, un ouvrage intitulé Des choses demandées par lettre. Valgius est mis par Sénèque au nombre des écrivains qui ne sont pas sans renom, *ep.* LI. (XXV, 2.)

Valla (L. Tuccius), médecin; mort en buvant de l'hydromel. (VII, 54, n° 4.)

Varron (M. Térentius), le plus savant des Romains. Outre les livres Sur l'agriculture et Sur la langue latine, qui sont parvenus jusqu'à nous, il avait composé un ouvrage en quarante et un livres, divisé en deux parties, intitulées, l'une Des choses divines, l'autre Des choses humaines; il mourut à quatre vingt dix ans, l'an 26 avant J. C. (I, Préf., n° 13; II, 3, n° 3; III, 3; 6; 15; 16; 17; 26; IV, 20; 22; IV, 24, 35, n°s 3 et 4; VI, 15, n° 3; 19; VII, 2, n° 5; 16, n° 3; 19, 21; 31, n° 7; 53, n° 3; 59; 60, n° 3; VIII, 43, 68, 74, n° 1; IX, 82; X, 53; XIII, 21; XIII, 27; XIV, 5, 14, 17; XV, 8, 18, n° 2; XVI, 3, 50, 75; XVII, 6, 37, n° 17; XVIII, 4, n° 2; 5; 10, n° 5; 15, 30, n° 2; 42, 61, 69, n° 5; 70, 73, n° 2; 79; XIX; 2, n° 2; XX, 20, 54, 82; XXII, 6, 53, 69; XXV, 7; XXVI, 8; XXVIII, 4, 15, 17; XXIX, 2, 18, 34; XXXI, 5, 8, 12; 18, 19, 41; XXXIII, 15, 25, 47, 55; XXXIV, 19, n° 7; XXXV, 2; 37; 40, n° 11; 46, 49, n° 4; XXXVI, 4, n° 4 et n° 6, et n° 26 et n° 27; 19, n° 7; 29, 69; XXXVII, 5.)

Varron, d'Atax (Publius Térentius Varro Atacinus). Il était né dans les environs de Narbonne; il florissait du temps de César et des triumvirs. Ouvrages : Argonautique;

Guerre des Séquanais. On peut voir dans Quintilien, X, 1, quel était le caractère de son style.

Verrius Flaccus, grammairien; instruisit Caïus et Lucius, petits-fils d'Auguste, à Rome, et mourut dans un âge très-avancé, sous le règne de Tibère, dit Suétone, *De illustr. gramm.*, cap. 17. Aulu-Gelle cite de lui un ouvrage Sur les choses dignes de mémoire, IV, 5, et un Sur la signification des mots, V, 17; et Macrobe, *Saturn.*, I, 4, un opuscule intitulé *Saturnus*. (VII, 54, n° 1; VIII, 6; IX, 39; XVIII, 11; XXVIII, 4; XXXIII, 19, 36.)

Vestalis Fabius. *Voy.* Fabius Vestalis.

Vestinus (C. Julius Atticus Vestinus); fut consul avec Silius Nerva l'an de Rome 818, à la fin du règne de Néron, qui lui fit ouvrir les veines, Tacite, *Annal.*, XV, 48.

Vetus Lucius, commandant l'armée contre les Germains, sous le règne de Néron; conçut le projet d'unir par un canal la Moselle et la Saône, Tacite, *Annal.*, XIII, 11.

Vibius Rufinus, auteur inconnu. Hardouin remarque bien qu'un certain Vibius Rufus est cité par Sénèque le père, *Controv.*, I, 8, et par Dion, LVII; mais l'identité de ces deux personnages n'est aucunement établie.

Virgile (P. Virgilius Maro), le prince des poëtes latins, favori d'Auguste et de Mécène; mort à Brindes an de Rome 735. Pline a beaucoup puisé dans les Géorgiques. (I, Préf., n° 17; VII, 31, n° 6; VIII, 65, n° 3; XI, 23; XII, 8; XIII, 26; XIV, 1, n° 5; 3, n° 8; 4, n° 5; 8, n° 7; 25, n° 6; XV, 2, 16, 17; XVI, 56; XVII, 2, n° 8; 3, n° 4; 7, 23; 24, n° 4; XVIII, 7, n° 3; 30, n° 3; 45, n° 1; 49, n° 5; 50, 56; 57, n° 3; 65, n° 5; 71, 72, 75, 78; XIX, 19, n° 9; XXII, 77; XXVIII, 4, n° 5; 80; XXIX, 8; XXXV, 23.)

Vitellius, un des amis de Germanicus, prononça un discours contre Pison, discours qui existait du temps de Pline. (XI, 71.)

Vitruve (M. Vitruvius Pollio). Il est cité dans l'index des livres XVI, XXXV et XXXVI. Son livre Sur l'architecture est entre les mains de tout le monde.

Volcatius, surnommé Sedigitus, poëte célèbre. *Voy.* Aulu Gelle, XV, 14: Pline le nomme (XI, 99).

X.

Xanthus, fils de Candaule le Lydien. Pline, XXV, 5, le dit auteur d'histoires. Xanthus était de Sardes; il florissait vers l'an 500 avant J. C. Ouvrages : Histoire de la Lydie, Strabon, XII, p. 572; Magie, saint Clément d'Alex., *Stromat.*, III, p. 431. (XXV, 5.)

Xénagore. Patrie et époque incertaine. Ouvrages : Chroniques, Schol. Apoll., IV, v. 262; Des Iles, Étymol., v. Σφήκεια. (V, 35; VII, 57, n° 16.)

Xénocrate, d'Aphrodise, médecin; vécut du temps de Tibère; nous avons de lui un livre Sur les aliments fournis par les poissons. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste dans Diogène Laërte. (XX, 54, 82, 84, n° 4; XXI, 105; XXII, 32, 43; XXVII, 62.)

Xénocrate, d'Éphèse, fils de Zénon; cité dans l'index des livres XXXIII, XXXV et XXXVII. Il vécut du temps de Néron et de Vespasien, et écrivit sur la peinture. (XXXV, 36, n° 8; XXXVI, 67; XXXVII, 9, 10; XXXVII, 11, 63.)

Xénocrate, élève de Tisicrate; or, Tisicrate est élève de Lisyppe, qui vécut du temps d'Alexandre le Grand; donc ce Xénocrate, statuaire, a dû vivre du temps des premiers successeurs d'Alexandre. Il écrivit sur la ciselure. (XXXIV, 19, n° 33.)

Xénophon, d'Athènes, disciple de Socrate; accompagna Cyrus le Jeune dans son expédition, fit la retraite des Dix mille, et en écrivit le récit. Pline, VII, 49, cite un Périple de Xénophon; mais il n'est pas sûr que cet ouvrage soit du célèbre Athénien. (VII, 49, n° 2; XVIII, 5; 60; XXXIV, 19, n° 29.)

Xénophon, de Lampsaque, cité par Solin, cap. XIX. (IV, 27, n° 5; VI, 36, n° 3.)

Z.

Zachalias, de Babylone. Auteur d'un livre sur les gemmes, qu'il dédia à Mithridate. (XXXVII, 60.)

Zénon, de Citium, chef de l'école stoïque : Diogène Laërte a écrit sa vie et donné l'énumération de ses ouvrages, tous perdus aujourd'hui. (XXV, 21, n° 4; XXXIV, 19, n° 41.)

Zénon, de Laodicée, sur le Lycus, médecin de la secte Hérophilienne. Il passait pour un médecin habile, mais pour un mauvais écrivain. Il avait composé un Commentaire sur le III^e livre des Épidémies d'Hippocrate, Galien, t. V, p. 410, ed. Basil. Il consacra aussi un ouvrage à l'interprétation des *Caractères* de ce même III^e livre. Apollonius, de la secte empirique, y répondit; mais Zénon ne se tint pas pour battu, et répliqua par un nouvel ouvrage. (XXII, 44.)

Zénothémis, Tzetzès, *Chiliad.* VII, hist. CXLIV, v. 163, le cite parmi les auteurs qui ont écrit en vers sur les formes fabuleuses attribuées aux hommes; il cite de lui un Périple, v. 684. Ælien, *Hist. anim.*, XVII, 30, et Schol. Apoll., II, v. 967, en font aussi mention. (XXXVII, 11, 23, 24, 51.)

Zoïle, d'Amphipolis en Macédoine; quelques anciens cependant le disent d'Éphèse. Il fut surnommé Homeromastix, à cause d'un ouvrage en neuf livres qu'il avait composé contre les poëmes d'Homère. Il est compté parmi les maîtres de Démosthène.

Zoroastre. Y a-t-il eu un seul Zoroastre, ou plusieurs? C'est sur quoi on n'est pas d'accord, dit Pline, XXX, 2. Zoroastre est dit l'auteur des livres connus sous le nom de Zend-Avesta, et écrits en langue zend; mais dans l'antiquité on colportait sous son nom des ouvrages sur la nature, sur les pierres, sur les présages tirés de l'inspection des étoiles, tous sujets qui se rapportent aux objets traités par Pline dans le livre XVIII; or, c'est dans l'index de ce livre et au chapitre 55 de ce même livre qu'il cite Zoroastre. (VII, 15, n° 5; XI, 97; XVIII, 55; XXX, 2; XXXVII, 49, 55, 57, 58.)

NOTES DU PREMIER LIVRE.

(1) Catulle, Carm. I.

(2) Objicere, Vulg. (J'appelle *Vulg.* l'éd. de Lemaire.) — Obiter est donné par des mss., et me paraît préférable.

(3) Catulle (Carm. XII) reproche à Asinius Marrucinus, frère d'Asinius Pollion, de lui avoir dérobé des *sudaria* de Sætabis (Sætabis était une ville d'Espagne, renommée pour la beauté de son lin). Pline dit *ses premières serviettes*, attendu que plus loin (Carm. XXV) Catulle se plaint de nouveau du vol d'un *sudarium sætabum*.

(4) Domitien, avant d'être empereur, fit quelques essais poétiques par simulation, dit Suétone dans la Vie de ce prince, chap. 2. On peut voir, dans la table qui suit la Préface, au mot *Titus*, l'indication d'un poëme qui est peut-être celui auquel Pline fait ici allusion.

(5) Voici les diverses leçons de cette citation de Lucilius : Ed. princeps : Nec doctissimum omnium Persium hoc legere volo (leçon suivie dans l'édition de Lemaire). Ms. de la bibliothèque du Mans : Nec doctissimis; Manium Persium hoc legere nolo (leçon suivie par Hardouin et par Sillig). Dalechamp : Hæc doctissimum Persium legere nolo. Dans Cicéron, *De orat.* II, la citation est : Persium non curo legere (hic enim fuit, ut noramus, omnium fere nostrorum hominum doctissimus), Lælium Decimum volo. C'est à l'aide de ces éléments que j'ai corrigé le vers de Lucilius; j'en ai fait un trochaïque. Lælium Decimum de Cicéron est donné par quelques mss. de Pline.

(6) Il s'agit ici de Caton d'Utique. Le texte de Vulg. porte : facere pro innocentia, quod in rebus h. s. e. Deux mss. que j'ai sous la main (n° 263 bibl. du Mans, et 776 Suppl. lat. Bibl. roy.) et l'édition princeps (1469) ont la leçon que j'ai suivie.

(7) Gentes supplicant et m. t. s. Vulg. — Supplicant manque dans plusieurs mss., et est inutile. M. Sillig a trouvé cette phrase très-vicieuse, et l'a ainsi refaite par conjecture : gentes e more faciunt qui alia non habent. Il est vrai que des mss. ont *more* pour *mola*, et omettent *thura*.

(8) Jam μοῦσαι, Vulg. — Des mss. ont *jamjam*. Hardouin a proposé et Brotier adopté ἴα, au lieu de *jam*. M. Sillig a substitué ἰωνιά; je l'ai suivi.

(9) Artiumque, quam facetissimi. Lucubrationem, puto, qui ait Bibaculus eram et vocabar, paulo minus asserit : Varro, Vulg. — Artiumque, facetissimi, lucubrationem, ut qui Bibaculus erat et vocabatur; paulo minus serio Varro, Sillig. — Ce texte est très-altéré dans les mss. J'ai combiné les différentes variantes pour en tirer la phrase telle que je l'ai imprimée. Furius Bibaculus est un grammairien, que Quintilien, XI, 1, met entre l'époque de Catulle et celle d'Horace.

(10) Sesculixes veut dire *Ulysse et demi*. Quant à flexibula, c'est un mot douteux, sur lequel les mss. varient beaucoup. M. Sillig a mis *flextabula*. Je crois que la vraie leçon est *flexibula*. Les satyres de Varron avaient généralement deux titres, l'un latin, et l'autre grec. Le titre grec de cette satyre est περὶ ἐπαρχιῶν, *sur les magistratures*. Le titre latin doit contenir quelque chose qui s'y rapporte, par exemple βουλή dans le sens de *sénat*, *assemblée gouvernante;* et flexibula pourra être, comme sesculixes, un mot hybride, signifiant les moyens par lesquels on réussit après du sénat.

(11) Publicæ, Vulg. — M. Sillig, d'après un ms., a donné propriæ, ce qui vaut bien mieux.

(12) Nos, Vulg. — Mox, Sillig, d'après plusieurs mss.

(13) Partout où il y a des points, les mss. ne fournissent aucun chiffre; perte, du reste, fort peu à regretter, car ces chiffres sont généralement défectueux.

(14) Terræ mensuræ comparatæ, Vulg. — L'édition princeps porte *per mensuras*, leçon suivie par Brotier et Sillig.

(15) Non, Ed. princeps. — Les éditions récentes omettent à tort la négation.

(16) Mutaverunt, Vulg. — M. Sillig a mis, avec raison, mutaverint.

(17) Diophios, Codd. — διφυεῖς, Hardouin. — ἰδιοφυῆ, Lobeck, *in Aglaoph.*, I, 748 seq.

(18) On trouvera dans la table de ce livre et des suivants de notables différences avec les éditions précédentes. Ces différences proviennent du très-ancien ms. de Bamberg, dont M. Jahn a publié une collation complète avec des notes excellentes; collation et notes que M. Sillig a reproduites dans son édition de Pline, et que j'ai mises à profit.

(19) Les éditions depuis Hardouin répètent ici *Cornelio Nepote*, à tort, comme cela a été remarqué dans l'édition de Lemaire.

LIVRE II.

1 I. (I.) Le monde, ou, ce que l'on est convenu
d'appeler d'un autre nom, le ciel, qui embrasse
tout dans ses replis, doit être considéré comme
une divinité éternelle, immense, sans commence-
ment et sans fin. Rechercher ce qui est en dehors
est sans intérêt pour les hommes, et au-dessus des
conjectures de leur esprit. Le monde est sacré,
éternel, immense, tout dans tout, et, à bien dire,
il est lui-même le tout; infini, il semble être
fini; possédant la certitude de toutes choses, il sem-
ble livré à l'incertitude; au dehors, au dedans,
il renferme tout en soi; il est à la fois l'œuvre de
2 la nature et la nature elle-même. Ce fut une folie
à quelques-uns de s'être occupés à en chercher
l'étendue, et d'avoir eu la prétention de l'indiquer;
ce fut une folie à d'autres, qui s'appuyèrent de ces
essais ou qui y donnèrent lieu, d'assurer qu'il y
avait une infinité de mondes; de sorte qu'il fau-
drait croire ou à une infinité de natures, ou, si
une seule nature présidait à tout, à une infinité
de soleils, à une infinité de lunes, et autres astres,
qui seraient, comme ils le sont déjà dans notre seul
monde, immenses et innombrables. Est-ce que la
pensée arrivée au terme ne se fera pas toujours la
même question, par le désir de toucher à une li-
mite? ou, si l'on peut accorder l'infini à la nature
artisan de tout, n'est-il pas plus facile de concevoir
cet infini dans une seule œuvre, surtout si l'on
3 se représente combien elle est grande? Folie, pure
folie, de vouloir sortir du monde et d'en scruter
l'extérieur, comme si l'intérieur en était déjà tel-
lement connu! Et d'ailleurs, comment un être qui
ne connaît pas sa propre mesure pourrait-il me-
surer quoi que ce soit? ou l'esprit de l'homme voir
des choses que le monde lui-même ne renferme
pas?

II. (II.) Le monde a la forme d'un globe parfait, 1
ce qu'indique d'abord ce nom de globe que les
hommes lui ont donné unanimement; puis les
faits le démontrent. En effet, non-seulement une
telle figure a toutes ses parties convergentes l'une
vers l'autre, elle se supporte elle-même, elle se
renferme et se contient, n'ayant besoin d'aucun
lien, et ne présentant nulle part ni commence- 2
ment ni fin : non-seulement elle est la plus ap-
propriée au mode de révolution qui, comme nous
le verrons bientôt, lui appartient, mais encore
les yeux en rendent témoignage; car, de quelque
point qu'on le regarde, il offre une voûte dont le
spectateur occupe le centre, ce qui ne peut être
que dans la figure sphérique.

III. (III.) Cette figure, animée d'un mouvement 1
éternel et sans repos, exécute sa révolution avec
une vitesse ineffable dans l'espace de vingt-quatre
heures : c'est un fait sur lequel le lever et le cou-
cher du soleil n'ont laissé aucun doute. Faut-il
croire que le bruit produit par la rotation perpé-
tuelle d'une masse aussi énorme est infini, et par

LIBER II.

1 I. (I.) Mundum, et hoc quod nomine alio cælum ap-
pellare libuit, cujus circumflexu teguntur cuncta, numen
esse credi par est, æternum, immensum, neque genitum,
neque interiturum unquam. Hujus extera indagare, nec
interest hominum, nec capit humanæ conjectura men-
tis. Sacer est, æternus, immensus, totus in toto, immo
vero ipse totum : finitus, et infinito similis; omnium
rerum certus, et similis incerto; extra, intra, cuncta
complexus in se; idemque rerum naturæ opus, et rerum
2 ipsa natura. Furor est, mensuram ejus animo quosdam
agitasse, atque prodere ausos : alios rursus, occasione
hinc sumpta, aut his data, innumerabiles tradidisse
mundos, ut totidem rerum naturas credi oporteret; aut,
si una omnes incubaret, totidem tamen Soles, totidemque
Lunas, et cætera, ut jam in uno, et immensa et innume-
rabilia sidera : quasi non eadem quæstione semper in ter-
mino cogitationis occursura, desiderio finis alicujus; aut,
si hæc infinitas naturæ omnium artifici possit assignari,
non illud idem in uno facilius sit intelligi, tanto præser- 3
tim opere. Furor est, profecto furor, egredi ex eo, et tan-
quam interna ejus cuncta plane jam sint nota, ita scrutari
extera : quasi vero mensuram ullius rei possit agere, qui
sui nesciat, aut mens hominis videre, quæ mundus ipse
non capiat.

II. (II.) Formam ejus in speciem orbis absoluti globa- 1
tam esse, nomen in primis et consensus in eo mortalium,
orbem appellantium, sed et argumenta rerum docent :
non solum quia talis figura omnibus sui partibus vergit
in sese, ac sibi ipsa toleranda est, seque includit et con-
tinet, nullarum egens compaginum, nec finem, aut ini- 2
tium ullis sui partibus sentiens; nec quia ad motum, quo
subinde verti debeat, ut mox apparebit, talis aptissima
est : sed oculorum quoque probatione : quod convexus
mediusque quacumque cernatur, quum id accidere in alia
non possit figura.

III. (III.) Hanc ergo formam ejus æterno et irrequieto 1
ambitu, inenarrabili celeritate, viginti quatuor horarum
spatio circumagi, Solis exortus et occasus haud dubium
reliquere. An sit immensus, et ideo sensum aurium ex-
cedens, tantæ molis rotatæ vertigine assidua sonitus, non

là échappe à notre ouïe? C'est ce que je ne puis dire, pas plus que je ne dirai si le son produit par les astres qui se meuvent ensemble dans leurs orbes est un concert d'une harmonie et d'une suavité incroyable. Pour nous, placés dans l'intérieur,
2 vité incroyable. Pour nous, placés dans l'intérieur, le monde, le jour comme la nuit, chemine silencieusement. Un nombre infini d'images d'animaux et de choses de toute espèce est empreint sur la voûte céleste. En vain des auteurs d'un grand nom ont dit qu'elle était d'un poli uniforme, comme est l'œuf des oiseaux; les faits montrent le contraire, car de là tombent les germes de toutes choses, qui, se confondant souvent, donnent naissance, surtout dans la mer, à des formes in-
3 nombrables et monstrueuses: en outre, nous y découvrons par la vue, ici un chariot, là un ours, là un taureau, ailleurs la figure d'une lettre, et un cercle blanchâtre qui en traverse le point le plus élevé. (IV.) J'ajouterai que le consentement des hommes me touche; car ce que les Grecs ont appelé κόσμος, d'un mot qui signifie ornement, nous l'appelons monde, d'un mot qui indique une élégance parfaite et suprême. Le ciel (*cœlum*), sans aucun doute, tire son nom du mot ciseler (*cœlare*), d'après l'étymologie de M. Varron, à laquelle l'arrangement de l'univers vient en aide, puisque le cercle appelé zodiaque est marqué de douze figures d'animaux parcourues (1) par le soleil, selon un ordre qui ne se dément pas depuis tant de siècles.

1 IV. (V.) Quant aux éléments, je remarque qu'il ne s'élève aucun doute; on en compte quatre : le feu occupe la région supérieure, de là tant d'étoiles qui brillent comme autant d'yeux au haut du ciel. Au-dessous vient l'air, qui porte le même nom dans notre langue et dans celle des Grecs : il est le souffle de vie, il pénètre à travers toutes choses, il n'est rien où il ne soit insinué. Par la force de l'air, la terre, avec l'eau, quatrième élément, est suspendue en équilibre au milieu de l'espace. C'est l'entrelacement mutuel de ces éléments divers qui en constitue le lien; les substances légères sont retenues par les substances pesantes, qui ne leur permettent pas de s'élever; et, par compensation, les substances pesantes ne peuvent tomber, tenues en suspension par les substances légères, qui tendent à monter. Ainsi 2
un effort égal en sens contraire maintient dans leur place les choses resserrées encore par le mouvement circulaire du monde, que rien n'arrête. Dans cette révolution éternelle de l'univers, la terre est au fond et au milieu de l'ensemble; elle est le point cardinal du monde, tenant en équilibre ce qui la tient elle-même en suspension. De la sorte, elle est seule immobile, tandis que tout se meut autour d'elle; elle a des lieux dans toute chose, et toute chose s'appuie sur elle. (VI.) 3
Entre elle et le ciel, la même force de l'air tient suspendus à des intervalles réglés sept astres que nous appelons errants à cause de leur marche, bien que rien ne soit moins errant que ces corps. Au milieu de ces astres roule le soleil, dont la grandeur et la puissance l'emportent sur tous les autres, et qui gouverne non-seulement nos saisons et nos climats, mais encore les astres et le ciel lui-même. Il est la vie ou plutôt l'âme du monde entier; il est le principal régulateur, la principale divinité de la nature : c'est du moins ce qu'il faut croire, si nous en jugeons par ses œuvres. C'est lui qui donne la lumière 4
aux choses, et qui enlève les ténèbres; c'est lui qui éclipse et qui illumine les autres astres; c'est lui qui règle, d'après les besoins de la na-

equidem facile dixerim; non hercle magis, quam circumactorum simul tinnitus siderum, suosque volventium orbes, an dulcis quidam et incredibili suavitate concentus. Nobis, qui intus agimus, juxta diebus noctibusque tacitus labitur mundus. Esse innumeras ei effigies animalium,
2 rerumque cunctarum impressas; nec, ut in volucrum notamus ovis, lævitate continua lubricum corpus, quod clarissimi auctores dixere, rerum argumentis indicatur: quoniam inde deciduis rerum omnium seminibus innumeræ, in mari præcipue, ac plerumque confusis, monstrificæ gignantur effigies. Præterea visus probatione,
3 alibi plaustri, alibi ursi, tauri alibi, alibi litteræ figura, candidiore medio per verticem circulo. (IV.) Equidem et consensu gentium moveor. Nam quem κόσμον Græci, nomine ornamenti appellavere, eum nos a perfecta absolutaque elegantia, mundum. Cœlum quidem haud dubie cælati argumento diximus, ut interpretatur M. Varro. Adjuvat rerum ordo, descripto circulo, qui Signifer vocatur, in duodecim animalium effigies, et per illas Solis cursui congruens tot sæculis ratio.

1 IV. (V.) Nec de elementis video dubitari, quatuor ea esse. Ignium summum: inde tot stellarum collucentium illos oculos. Proximum spiritus, quem Græci nostrique eodem vocabulo aera appellant. Vitalem hunc, et per cuncta rerum meabilem, totoque consertum: hujus vi suspensam, cum quarto aquarum elemento, librari medio spatio tellurem. Ita mutuo complexu diversitatis effici nexum: et levia ponderibus inhiberi, quo minus evolent; contraque gravia, ne ruant, suspendi, levibus in sublime tendentibus. Sic pari in diversa nisu, in suo quæque con- 2
sistere, irrequieto mundi ipsius constricta circuitu: quo semper in se currente, imam atque mediam in toto esse terram, eamdemque universi cardine stare pendentem, librantem per quæ pendeat: ita solam immobilem, circa eam volubili universitate, eamdem ex omnibus necti, eidemque omnia inniti. (VI.) Inter hanc, cælumque, eodem spiritu pendent, certis discreta spatiis, septem sidera quæ ab incessu vocamus errantia, quum errent nulla minus illis. Eorum medius Sol fertur, amplissima magnitudine ac potestate: nec temporum modo, terrarumque, sed siderum etiam ipsorum, cælique rector. Hunc mundi esse totius animum, ac planius mentem; hunc principale naturæ regimen ac numen credere decet, opera ejus æstimantes. Hic lucem rebus ministrat, au- 4
fertque tenebras: hic reliqua sidera occultat, illustrat: hic vices temporum, annumque semper renascentem ex

ture, les alternatives des saisons, et l'année toujours renaissante; c'est lui qui dissipe la tristesse du ciel, et qui même écarte les nuages jetés sur l'esprit humain; c'est lui qui prête sa lumière aux autres corps célestes. Admirable, sans rival, il voit tout, il entend même tout; double attribut que je trouve accordé à lui seul par Homère, le prince des lettres (Ib. III, 277).

1 V. (VII.) Aussi c'est, je pense, le fait de la faiblesse humaine, que de chercher l'image et la forme de Dieu. Quel que soit Dieu, si tant est que ce n'est pas le soleil, et en quelque région qu'il réside, il est tout sensation, tout œil, tout oreille, tout âme, tout vie, tout lui-même. Croire qu'il y en a un nombre infini, et quelques-uns même imaginés d'après les vertus et les vices des hommes, tels que la Pudicité, la Concorde, l'Intelligence, l'Espérance, l'Honneur, la Clémence, la Foi, ou croire avec Démocrite qu'il n'y en a que deux, la Peine et le Bienfait, c'est pas-
2 ser les bornes de la stupidité. L'humanité débile et souffrante, se souvenant de sa faiblesse, a établi ces divisions, et voulu que chacun pût adorer celle dont il avait le plus besoin. Aussi voyons-nous les noms des dieux changer avec les nations, et chacune avoir des divinités innombrables. Les divinités infernales elles-mêmes sont divisées en classes, ainsi que les maladies et beaucoup de fléaux qui épouvantent, et qu'on voudrait par là détourner. Ainsi l'État a consacré un temple à la Fièvre sur le mont Palatin, un autre à la déesse Orbona (2) auprès de celui des dieux Lares, et un autel à la Mauvaise Fortune
3 dans les Esquilies. On peut croire que la population des êtres divins est plus considérable que celle des hommes, car d'une part chaque individu se fait pour lui un dieu, adoptant un Génie, une Junon qui n'est qu'à lui; d'autre part les nations ont pour divinités certains animaux, même des animaux immondes, et bien d'autres choses plus honteuses à rapporter; et l'on y jure (3) par l'oignon fétide (XIX, 32), l'ail, et objets semblables. Quant à croire qu'il y a des mariages entre les dieux, sans qu'il en naisse personne depuis un si long espace de temps; quant à s'imaginer que les uns sont âgés et toujours en cheveux blancs, les autres jeunes, enfants, noirs, ailés, boiteux, issus d'un œuf, vivant et mourant alternativement, ce sont là des rêveries presque puériles. Mais ce qui passe toute impudence, c'est de supposer 4
des adultères entre eux, puis des querelles et des haines, et même de se figurer des divinités protectrices du larcin et du crime. L'homme devient dieu pour l'homme en le secourant; ce chemin est celui de la gloire éternelle. C'est dans cette voie qu'ont marché les héros de Rome; c'est dans cette voie que d'un pas divin marche maintenant avec ses fils le plus grand souverain de tous les âges, Vespasien, dont les mains soutiennent l'empire affaissé. La plus ancienne coutume de rendre grâce à des bienfaiteurs, c'est de les mettre au 5
rang des dieux. En effet, les noms de toutes les divinités et ceux des astres, que j'ai rapportés plus haut, sont ceux de personnages bienfaisants pour l'humanité. Ira-t-on dire qu'il y a un Jupiter ou un Mercure, des dieux désignés par des noms à eux, et une liste de personnages célestes? qui ne voit que l'explication de la nature rend digne de risée une pareille imagination (4)? Quant à la cause suprême, quelle qu'elle soit, lui attribuera-t-on le 6
soin des choses humaines? ou supposera-t-on qu'elle ne se souille pas par un ministère aussi triste et aussi minutieux? Lequel croire ou lequel rejeter? On ne sait vraiment ce qui vaut le mieux pour le

usu naturæ temperat: hic cœli tristitiam discutit, atque etiam humani nubila animi serenat: hic suum lumen cæteris quoque sideribus fœnerat, præclarus, eximius, omnia intuens, omnia etiam exaudiens, ut principi litterarum Homero placuisse in uno eo video.

1 V. (VII.) Quapropter effigiem Dei formamque quærere, imbecillitatis humanæ reor. Quisquis est Deus, si modo est alius, et quacumque in parte, totus est sensus, totus visus, totus auditus, totus animæ, totus animi, totus sui. Innumeros quidem credere, atque etiam ex virtutibus vitiisque hominum, ut Pudicitiam, Concordiam, Mentem, Spem, Honorem, Clementiam, Fidem, aut (ut Democrito placuit) duos omnino, Pœnam et Beneficium, majorem ad
2 socordiam accedit. Fragilis et laboriosa mortalitas in partes ista digessit, infirmitatis suæ memor, ut portionibus coleret quisque, quo maxime indigeret. Itaque nomina alia aliis gentibus, et numina in iisdem innumerabilia reperimus; inferis quoque in genera descriptis, morbisque, et multis etiam pestibus, dum esse placatas trepido metu cupimus. Ideoque etiam publice Febris fanum in Palatio dicatum est, Orbonæ ad ædem Larium, et ara Malæ For-
3 tunæ Exquiliis. Quamobrem major cælitum populus etiam quam hominum intelligi potest, quum singuli quoque ex semetipsis totidem deos faciant, Junones Geniosque adoptando sibi, gentes vero quædam animalia, et aliqua etiam obscena, pro diis habeant, ac multa dictu magis pudenda, per fœtidas cæpas, allia et similia jurantes. Matrimonia quidem inter deos credi, tantoque ævo ex his neminem nasci; et alios esse grandævos semperque canos, alios juvenes atque pueros, atri coloris, aligeros, claudos, ovo editos, et alternis diebus viventes morientesque, puerilium prope deliramentorum est. Sed super omnem impudentiam, adul- 4
teria inter ipsos fingi, mox jurgia et odia; atque etiam furtorum esse, et scelerum numina. Deus est mortali juvare mortalem, et hæc ad æternam gloriam via. Hac proceres iere Romani: hac nunc cælesti passu cum liberis suis vadit maximus omnis ævi rector Vespasianus Augustus fessis rebus subveniens. Hic est vetustissimus referendi bene 5
merentibus gratiam mos, ut tales numinibus adscribant. Quippe et omnium aliorum nomina deorum, et quæ supra retuli siderum, ex hominum nata sunt meritis. Jovem, quidem, aut Mercurium, aliterve alios inter se vocari, et esse cælestem nomenclaturam, quis non interpretatione naturæ fateatur irridendum? verum agere curam rerum hu- 6
manarum illud quidquid est summum, anne tam tristi atque multiplici ministerio non pollui, credamus dubite-

genre humain, puisque les hommes ou n'ont aucun souci des dieux, ou n'en ont que des idées honteuses. Les uns se font esclaves de superstitions étrangères, portent leurs dieux au doigt, adorent (5) jusqu'à des monstruosités, proscrivent ou imaginent des mets, et s'imposent des lois dures, qui ne laissent pas même le sommeil tranquille; ni mariages, ni adoption, rien enfin ne se passe des cérémonies sacrées. Les autres trompent dans le Capitole, et se parjurent devant Jupiter et sa foudre. Ceux-ci trouvent un appui dans leurs crimes; ceux-là rencontrent un supplice dans l'objet de leurs adorations.

7 Entre ces deux opinions opposées, l'humanité s'est créé une divinité intermédiaire, comme pour embarrasser encore les conjectures sur la Divinité. Dans le monde entier, en tous lieux, à toute heure, une voix universelle n'implore que la Fortune; on ne nomme qu'elle, on n'accuse qu'elle, ce n'est qu'elle qu'on rend responsable; seul objet des pensées, des louanges, des reproches, on l'adore en l'injuriant; inconstante, regardée même comme aveugle par la plupart, vagabonde, fugitive, incertaine, changeante, protectrice de ceux qui ne méritent pas ses faveurs; on lui impute la perte et le gain. Dans le compte des humains, elle seule fait l'actif et le passif; et tel est sur nous l'empire du sort, qu'il n'y a plus d'autre divinité que ce même Sort, qui rend incertaine l'existence de Dieu.

8 D'autres expulsent aussi la Fortune, ils assignent les événements à leur étoile, la nativité fait tout; Dieu décrète une fois pour toutes le destin des hommes à venir, et du reste demeure dans le repos. Cette opinion commence à se fixer dans les esprits; le vulgaire lettré et le vulgaire ignorant s'y précipitent également. Voici venir les avertissements donnés par les éclairs, les prévisions des oracles, les prédictions des aruspices; et l'on va même jusqu'à tirer pronostic de circonstances insignifiantes, des éternuements, et des objets que heurte le pied. Le dieu Auguste a rapporté que malheureusement il avait mis son soulier gauche le premier le jour où il faillit périr dans une sédition militaire. Tout cela embarrasse l'hu- 9
manité imprévoyante; et une seule chose reste certaine, c'est que rien n'est certain, et que l'homme est ce qu'il y a de plus misérable ou de plus orgueilleux. Les autres animaux n'ont qu'un soin, celui de leur nourriture, et la bénignité de la nature y pourvoit spontanément; condition bien préférable (6) à tous les biens, quand elle ne le serait que par ne penser jamais à la gloire, à la richesse, à l'ambition, et surtout à la mort.

Toutefois il est bon dans la société de croire
que les dieux prennent soin des choses humaines; 10
que des punitions, quelquefois tardives à cause des occupations de la Divinité dans un si vaste ensemble, ne manquent jamais cependant d'atteindre le coupable, et que l'homme n'a pas été créé aussi voisin d'elle, pour ne pas être estimé plus haut que les bêtes. Ce qui nous console sur-
tout de l'imperfection de notre nature, c'est que 11
Dieu lui-même ne peut pas tout; il ne peut se donner la mort, quand même il le voudrait, la mort, qui est ce qu'il a fait de mieux pour l'homme au milieu des douleurs si grandes de la vie; il ne peut rendre un mortel immortel, ni ressusciter les trépassés, ni faire que celui qui a vécu n'ait pas vécu; que celui qui a géré les charges ne les ait pas gérées; il n'a sur les choses passées aucun droit, si ce n'est celui de l'oubli : et, pour mon-

musve? Vix prope est judicare, utrum magis conducat generi humano, quando aliis nullus est deorum respectus, aliis pudendus. Externis famulantur sacris, ac digitis deos gestant, monstra quoque colunt, damnant et excogitant cibos; imperia dira in ipsos, ne somno quidem quieto, irrogant; non matrimonia, non liberos, non denique quidquam aliud, nisi juvantibus sacris, deligunt. Alii in Capitolio fallunt, ac fulminantem pejerant Jovem: et hos juvant scelera, illos sacra sua pœnis agunt.

7 Invenit tamen inter has utrasque sententias medium sibi ipsa mortalitas numen, quo minus etiam plana de Deo conjectatio esset. Toto quippe mundo, et locis omnibus, omnibusque horis omnium vocibus Fortuna sola invocatur: una nominatur, una accusatur, una agitur rea, una cogitatur, sola laudatur, sola arguitur, et cum conviciis colitur: volubilis, a plerisque vero et cæca etiam existimata, vaga, inconstans, incerta, varia, indignorumque fautrix. Huic omnia expensa, huic omnia feruntur accepta : et in tota ratione mortalium, sola utramque paginam facit. Adeoque obnoxiæ sumus sortis, ut Sors ipsa pro Deo sit, qua Deus probatur incertus.

8 Pars alia et hanc pellit, astroque suo eventus assignat, nascendi legibus : semelque in omnes futuros unquam Deo decretum; in reliquum vero otium datum. Sedere cœpit sententia hæc, pariterque et eruditum vulgus et rude in eam cursu vadit. Ecce fulgurum monitus, oraculorum præscita, aruspicum prædicta, atque etiam parva dictu, in auguriis sternumenta, et offensiones pedum. Divus Augustus lævum prodidit sibi calceum præpostere inductum, quo die seditione militari prope afflictus est.
Quæ singula improvidam mortalitatem involvunt, solum 9
ut inter ista certum sit, nihil esse certi, nec miserius quidquam homine, aut superbius. Cæteris quippe animantium sola victus cura est, in quo sponte naturæ benignitas sufficit : uno quidem vel præferenda cunctis bonis, quod de gloria, de pecunia, ambitione, superque de morte non cogitant.

Verum in his Deos agere curam rerum humanarum 10
credi, ex usu vitæ est : pœnasque maleficiis aliquando seras, occupato Deo in tanta mole, nunquam autem irritas esse; nec ideo proximum illi genitum hominem, ut vilitate
juxta belluas esset. Imperfectæ vero in homine naturæ præcipua solatia, ne Deum quidem posse omnia. Namque 11
nec sibi potest mortem consciscere, si velit, quod homini dedit optimum in tantis vitæ pœnis : nec mortales æternitate donare, aut revocare defunctos : nec facere, ut qui vixit, non vixerit; qui honores gessit, non gesserit : nullumque habere in præterita jus, præterquam oblivionis:

trer même par des arguments moins sérieux notre conformité avec Dieu, il ne peut pas faire que deux fois dix ne soit pas vingt, et beaucoup d'autres choses semblables, ce qui témoigne indubitablement la puissance de la nature et son identité avec ce que nous appelons Dieu. Cette digression sur un sujet si familier, à cause des controverses continuelles dont Dieu est l'objet, n'aura pas paru hors de propos.

1 VI. (VIII.) Revenons aux astres, que nous avons dits fixés au monde (II, 4, n° 3). Il ne s'agit pas de ces étoiles auxquelles a foi le vulgaire, attribuées à chacun de nous, brillantes pour les riches, moindres pour les pauvres, obscures pour les vies qui s'éteignent, d'un éclat proportionné à la condition des mortels à qui elles sont assignées. Ils ne naissent ni ne meurent avec un individu humain; et quand ils tombent ils n'indiquent la mort de personne. Nous ne sommes pas tellement associés aux choses du ciel, qu'à notre destinée
2 soit attachée l'éclipse de brillantes étoiles. Lorsqu'on croit voir tomber ces astres, c'est que, trop alimentés par les liquides qu'ils aspirent, ils les rendent en abondance par l'effet du feu; c'est aussi ce que nous voyons l'huile produire dans une lampe allumée. Du reste, les corps célestes sont d'une nature éternelle; ils forment le tissu du monde, et sont engagés dans ce tissu; l'influence s'en fait sentir puissamment sur la terre. Ce que les effets qu'ils produisent, leur clarté et leur grandeur ont pu, malgré la difficulté du sujet, faire connaître de cette influence, sera (7) démontré en
3 lieu et place (XVII, XVIII). Quant à la théorie des cercles célestes, elle sera plus convenablement expliquée quand il sera question de la terre, à laquelle cette théorie appartient complétement. Seulement je ne renverrai pas plus loin la mention de ceux (8) qui ont découvert le zodiaque. L'obliquité en fut, dit-on, comprise; c'est-à-dire que la porte des choses fut ouverte par Anaximandre de Milet, dans la 58e olympiade. Cléostrate y signala ensuite les constellations, et d'abord celle du Bélier et du Sagittaire. Longtemps auparavant la sphère elle-même avait été trouvée par Atlas. Maintenant laissons le corps même du monde, et occupons-nous de ce qui est entre le ciel et la terre.

Il est certain que l'astre le plus élevé est celui 4
de Saturne; aussi paraît-il être le plus petit, et décrit-il la plus longue révolution; ce n'est qu'au bout de trente ans qu'il revient à son point de départ. La marche de toutes les planètes, du soleil et de la lune, est contraire à celle du monde, c'est-à-dire qu'elle est dirigée à gauche (9), tandis que celle du monde est dirigée à droite; et quoique la rotation quotidienne, dont la rapidité est extrême, les enlève et les précipite vers le couchant, ils n'en ont pas moins un mouvement annuel et contraire, qu'ils accomplissent pas à pas. C'est afin que l'air, au lieu d'être roulé dans la même partie par la révolution éternelle du monde, et d'y former une masse sans mouvement, soit atténué (10) par le choc opposé des astres qui le divisent et l'étendent. Saturne est un astre d'une 5
nature froide et glaciale. Beaucoup au-dessous est le cercle de Jupiter, dont la révolution, par conséquent plus rapide, s'accomplit en douze ans. En troisième est Mars, appelé par quelques-uns Hercule : cette planète, d'une couleur de feu, est ardente à cause du voisinage du soleil; sa révolution est d'environ deux ans. Aussi Jupiter, placé entre la trop grande chaleur de Mars et le froid

atque (ut facetis quoque argumentis societas hæc cum Deo copuletur) ut bis dena viginti non sint, ac multa similiter efficere non posse : per quæ declaratur haud dubie naturæ potentia, idque esse quod Deum vocamus. In hæc divertisse non fuerit alienum, vulgata propter assiduam quæstionem de Deo.

1 VI. (VIII.) Hinc redeamus ad reliqua naturæ sidera, quæ affixa diximus mundo, non illa, ut existimat vulgus, singulis attributa nobis, et clara divitibus, minora pauperibus, obscura defectis, ac pro sorte cujusque lucentia; annumerata mortalibus : quia nec cum suo quæque homine orta moriuntur; nec aliquem extingui, decidua significant. Non tanta cælo societas nobiscum est, ut nostro
2 fato mortalis sit ibi quoque siderum fulgor. Illa nimio alimento tracti humoris ignea vi abundantiam reddunt, quum decidere creduntur : ut apud nos quoque id, luminibus accensis, liquore olei notamus accidere. Cæterum æterna est cælestibus natura, intexentibus mundum, intextuque concretis; potentia autem ad terram magnopere eorum pertinens. Quæ propter effectus, claritatemque, et magnitudinem, in tanta subtilitate nosci potuerunt, [sicut] suo
3 demonstrabimus loco. Circulorum quoque cæli ratio in terræ mentione aptius dicetur, quando ad eam tota pertinet, Signiferi modo inventoribus non dilatis. Obliquitatem ejus intellexisse, hoc est, rerum fores aperuisse, Anaximander Milesius traditur primus, Olympiade quinquagesima octava. Signa deinde in eo Cleostratus, et prima Arietis ac Sagittarii. Sphæram ipsam ante multo Atlas. Nunc relicto mundi ipsius corpore, reliqua inter cælum terrasque tractentur.

Summum esse, quod vocant Saturni sidus, ideoque 4
minimum videri, et maximo ambire circulo, ac trigesimo anno ad brevissima sedis suæ principia regredi, certum est. Omnium autem errantium siderum meatus, interque ea Solis et Lunæ, contrarium mundo agere cursum, id est, lævum, illo semper in dexteram præcipiti. Et quamvis assidua conversione immensæ celeritatis attollantur ab eo, rapianturque in occasum, adverso tamen ire motu per suos quæque passus: ita fieri, ne convolutus aer eamdem in partem æterna mundi vertigine, ignavo globo torpeat; sed fundatur, adverso siderum verbere discretus et digestus. Saturni autem sidus gelidæ ac rigentis esse 5
naturæ, multoque ex eo inferiorem Jovis circulum, et ideo motu celeriori duodenis circumagi annis. Tertium Martis, quod quidam Herculis vocant, ignei, ardentis a Solis vicinitate, binis fere annis converti. Ideoque hujus ardore

de Saturne, participe de la nature de l'un et de
6 l'autre, et est salutaire. Suit le soleil; son orbite est, il est vrai, de 360 degrés; mais pour que l'ombre qu'il projette revienne au point qui a été marqué au départ, il faut ajouter à l'année, outre les cinq jours, un quart en sus : c'est en raison de ce quart que tous les cinq ans on place un jour intercalaire, afin que l'ordre des saisons soit conforme à la marche du soleil.

7 Au-dessous du soleil tourne une grande planète appelée Vénus, qui a un mouvement alternatif, et qui, par ses surnoms, est la rivale du soleil et de la lune. Car, prévenant l'aurore et paraissant dès le matin, elle reçoit le nom de Lucifer, et, comme un autre soleil, hâte l'arrivée du jour; d'autre part, brillant après le soir, elle est appelée Hespérus, prolonge la durée du jour, et remplace la lune. Pythagore de Samos est le premier qui ait reconnu cette particularité vers la 42e olympiade, qui répond à la 142e année de Rome (11) :
8 par sa grandeur elle dépasse tous les autres astres, et l'éclat en est tel, qu'elle est la seule des étoiles qui produise de l'ombre; aussi lui a-t-on à l'envi donné des noms, appelée par les uns Junon, par les autres Isis, par d'autres Mère des dieux.
9 C'est par son influence que tout s'engendre sur la terre : répandant, à son lever du matin comme à son lever du soir, une rosée féconde, non-seulement elle fertilise la terre, mais encore elle stimule la fécondation des animaux. Elle parcourt le zodiaque en 348 jours, et ne s'écarte jamais du soleil de plus de 46 degrés, suivant Timée.

10 Semblable par la marche, mais non par la grandeur ou par l'influence, Mercure, appelé par quelques-uns Apollon, vient après Vénus, et parcourt un cercle inférieur dans une révolution plus courte de neuf jours; il brille tantôt avant le lever du soleil, tantôt après le coucher, et ne s'en éloigne jamais de plus de 23 degrés, comme l'enseignent le même Timée (11*) et Sosigène. Aussi 11
la théorie de ces deux planètes est spéciale, et n'a rien de commun avec celle des planètes précédentes; car ces dernières s'éloignent du soleil du quart et même du tiers du ciel, et souvent on les voit en opposition. Au reste, toutes les planètes ont de plus grandes révolutions, dont il doit être traité dans la théorie de la grande année.

(IX.) Mais le plus admirable de tous est l'astre 12
dont il me reste à parler, celui qui est le plus familier aux habitants de la terre, celui que la nature a créé pour remédier aux ténèbres, la lune. Elle a mis à la torture, par sa révolution compliquée, l'esprit de ceux qui la contemplaient, et qui s'indignaient d'ignorer le plus l'astre le plus voisin. Croissant toujours ou décroissant, tantôt recourbée en arc, tantôt divisée par moitié, tantôt arrondie en cercle lumineux; pleine de taches, puis brillant d'un éclat subit; immense dans la plénitude de son disque, et tout à coup disparaissant; tantôt veillant toute la nuit, tantôt paresseuse, et aidant pendant une partie de la journée la lumière du soleil; s'éclipsant, et cependant visible dans l'éclipse; puis invisible à la fin du mois, sans toutefois être éclipsée. Ce n'est pas tout : tantôt elle s'abaisse et tantôt elle 13
s'élève, sans uniformité même en cela, car parfois elle touche au ciel, parfois aux montagnes, parfois au haut dans le nord, parfois au bas dans le midi. Le premier qui reconnut ces différents mouvements fut Endymion; et aussi dit-on qu'il

nimio, et rigore Saturni, interjectum ambobus, ex utroque
6 temperari Jovem, salutaremque fieri. Deinde Solis meatum esse partium quidem trecentarum sexaginta; sed ut observatio umbrarum ejus redeat ad notas, quinos annis dies adjici, superque quartam partem diei. Quam ob causam quinto anno unus intercalaris dies additur, ut temporum ratio Solis itineri congruat.

7 Infra Solem ambit ingens sidus, appellatum Veneris, alterno meatu vagum, ipsisque cognominibus æmulum Solis ac Lunæ. Præveniens quippe et ante matutinum exoriens, Luciferi nomen accipit, ut Sol alter, diem maturans : contra ab occasu refulgens nuncupatur Vesper, ut prorogans lucem, vicemque Lunæ reddens. Quam naturam ejus Pythagoras Samius primus deprehendit, Olym-
8 piade circiter XLII, qui fuit urbis Romæ annus CXLII. Jam magnitudine extra cuncta alia sidera est, claritatis quidem tantæ, ut unius hujus stellæ radiis umbræ reddantur. Itaque et in magno nominum ambitu est. Alii enim Junonis, alii Isidis, alii Matris Deum appellavere. Hujus natura
9 cuncta generantur in terris. Namque in alterutro exortu genitali rore conspergens, non terræ modo conceptus implet, verum animantium quoque omnium stimulat : Signiferi autem ambitum peragit trecentis et duodequinquagenis diebus, ab Sole nunquam absistens partibus sex atque quadraginta longius, ut Timæo placet.

Simili ratione, sed nequaquam magnitudine aut vi, 10
proximum illi Mercurii sidus, a quibusdam appellatum Apollinis : inferiore circulo fertur, novem diebus ocyore ambitu, modo ante Solis exortum, modo post occasum splendens, numquam ab eo viginti tribus partibus remotior, ut hic idem et Sosigenes docent. Ideo et peculiaris 11
horum siderum ratio est, neque communis cum supra dictis. Namque ea et quarta parte cæli a Sole abesse, et tertia, et adversa Soli sæpe cernuntur : majoresque alios habent cuncta plenæ conversionis ambitus, in magni anni ratione dicendos.

(IX.) Sed omnium admirationem vincit novissimum sidus, 12
terrisque familiarissimum, et tenebrarum remedium ab natura repertum, Lunæ. Multiformi hæc ambage torsit ingenia contemplantium, et proximum ignorari maxime sidus indignantium : crescens semper, aut senescens; et modo curvata in cornua facie, modo æqua portione divisa, modo sinuata in orbem; maculosa, eademque subito prænitens; immensa orbe pleno, ac repente nulla; alias pernox, alias sera, et parte diei Solis lucem adjuvans; deficiens, et in defectu tamen conspicua; quæ mensis exitu latet, quum laborare non creditur. Jam vero humilis, et 13
excelsa, et ne id quidem uno modo, sed alias admota cælo, alias contigua montibus, nunc in Aquilonem elata, nunc in Austros dejecta. Quæ singula in ea deprehendit hominum

en était épris. Certes, nous ne sommes pas assez reconnaissants envers ceux qui, par leurs travaux et leurs efforts, ont jeté de la lumière sur cette source de lumière : par un singulier travers de l'esprit humain, on se plaît à consigner dans les annales les meurtres et le carnage, afin que les crimes des hommes soient connus de ceux qui ne connaissent pas le monde qu'ils habitent.

14 La plus voisine du centre, et ayant par conséquent le moins d'espace à parcourir, elle accomplit en vingt-sept jours et un tiers la même révolution que Saturne, la plus élevée des planètes, accomplit, comme nous avons dit, en trente années; puis demeurant en conjonction avec le soleil pendant deux jours au plus, ce n'est qu'au bout du trentième qu'elle recommence la série de ses mouvements. Je ne sais si ce n'est pas elle qui a enseigné tout ce qu'on connaît sur le ciel. Elle a conduit à diviser l'année en douze mois, elle-même atteignant douze fois le soleil avant son retour au point de départ; elle est, comme les autres astres, régie par la lumière du soleil, puisqu'elle-même emprunte à cet astre toute la lumière dont elle brille, et qui est semblable à celle que l'eau renvoie par réflexion : n'ayant qu'une lumière d'emprunt, elle n'a aussi qu'une influence faible et imparfaite, qui résout seulement et même augmente les humidités destinées à être consumées par le soleil; par la même raison, elle
15 est vue sous des aspects différents, car, pleine lorsqu'elle est en opposition, les autres jours elle ne montre de son globe que ce que le soleil en illumine; et en conjonction elle est invisible, parce que, nous tournant le dos, elle renvoie tout le flot de lumière à la source d'où il lui vient. Elle a appris encore que les astres sont alimentés par les humidités terrestres, car à demi-pleine elle paraît couverte de taches, n'ayant pas encore toutes les forces qu'il lui faut pour les faire disparaître en les absorbant; or, ces taches ne sont que des souillures enlevées à la terre en même temps que les humidités. Quant à ses éclipses et à celles du soleil, le phénomène le plus merveilleux qu'offre la contemplation de la nature entière et qui a quelque chose de miraculeux, elles sont les indices de la grandeur de ces astres et de l'ombre projetée.

VII. Il est manifeste que le soleil est caché par 1
l'interposition de la lune, et la lune par l'interposition de la terre; effets réciproques dans lesquels la lune enlève à la terre les mêmes rayons que la terre enlève à la lune. L'interposition de la lune amène de soudaines ténèbres, et à son tour l'interposition de la terre obscurcit la lune; la nuit elle-même n'est pas autre chose que l'ombre de la terre. La figure de l'ombre est semblable à un cône renversé, dont la pointe seule atteint la lune sans dépasser la hauteur de cet astre, car nul autre astre n'éprouve d'éclipse en même temps; or, une figure de cette espèce va toujours en s'effilant davantage, et l'espace diminue les ombres: 2
on peut s'en convaincre par les oiseaux qui s'élèvent à une grande hauteur. Donc la limite de l'ombre est la fin de l'air et le commencement de l'éther; au-dessus de la lune tout est pur, et rempli par une lumière durable. Quant à nous, nous voyons les astres la nuit, comme les autres lumières qui se détachent dans les ténèbres. C'est aussi pour cela que la lune s'éclipse pendant la nuit. Les éclipses du soleil et de la lune ne sont pas réglées et mensuelles, à cause de l'obliquité du zodiaque et des sinuosités que j'ai dit compliquer la révo-

primus Endymion; et ob id amore ejus captus fama traditur. Non sumus profecto grati erga eos, qui labore curaque lucem nobis aperuere in hac luce : miraque humani ingenii peste, sanguinem et cædes condere annalibus juvat, ut scelera hominum noscantur mundi ipsius ignaris.

14 Proxima ergo cardini, ideoque minimo ambitu, vicenis diebus septenisque, et tertia diei parte, peragit spatia eadem, quæ Saturni sidus altissimum triginta (ut dictum est) annis. Deinde morata in coitu Solis biduo, quum tardissime, tricesima luce rursus ad easdem vices exit; haud scio an omnium, quæ in cælum pernosci potuerunt, magistra : in duodecim mensium spatia oportere dividi annum, quando ipsa toties Solem redeuntem ad principia consequitur : Solis fulgore eam, ut reliqua siderum regi; siquidem in totum mutuata ab eo luce fulgere, qualem in repercussu aquæ volitare conspicimus; ideo molliore, et imperfecta vi solvere tantum humorem, atque etiam augere, quem Solis radii absumant, ideo et inæquali lumine aspici, quia ex
15 adverso demum plena, reliquis diebus tantum ex se terris ostendat, quantum ex Sole ipsa concipiat; in coitu quidem non cerni, quoniam haustum omnem lucis aversa illo regerat, unde acceperit : sidera vero haud dubie humore terreno pasci, quia orbe dimidio nonnunquam maculosa cernatur, scilicet nondum suppetente ad hauriendum ultra justa vi; maculas enim non aliud esse quam terræ raptas cum humore sordes : (x.)d efectus autem suos, et Solis, rem in tota contemplatione naturæ maxime miram, et ostento similem, eorum magnitudinum, umbræque indices exsistere.

VII. Quippe manifestum est, Solem interventu Lunæ 1
occultari, Lunamque terræ objectu : ac vices reddi, eosdem Solis radios Luna interpositu suo auferente terræ terraque Lunæ. Hac subeunte repentinas obduci tenebras, rursumque illius umbra sidus hebetari. Neque aliud esse noctem, quam terræ umbram. Figuram autem umbræ similem metæ, ac turbini inverso : quando mucrone tantum ingruat, neque Lunæ excedat altitudinem : quoniam nullum aliud sidus eodem modo obscuretur, et talis figura semper mucrone deficiat. Spatio quidem consumi umbras, indicio sunt volucrum præalti volatus. Ergo confinium il- 2
lis est aeris terminus, initiumque ætheris : supra Lunam pura omnia ac diuturnæ lucis plena. A nobis autem per noctem cernuntur sidera, ut reliqua lumina e tenebris. Et propter has causas nocturno tempore deficit Luna. Stati autem atque menstrui non sunt utrique defectus, propter obliquitatem Signiferi, Lunæque multivagos, ut dictum

lution de la lune; d'où il résulte que les mouvements de ces deux astres ne se correspondent pas toujours dans les fractions de degrés.

1 VIII. (xi.) De telles considérations emportent l'intelligence humaine dans les cieux, et de là, comme du haut d'un observatoire, nous découvrons les dimensions des trois plus grands corps de la nature. En effet, le soleil tout entier ne pourrait pas être caché à la terre par l'interposition de la lune, si la terre était plus grande que celle-
2 ci. L'immensité du troisième corps, du soleil, ressort par la comparaison, et il n'est pas nécessaire d'en demander les dimensions au témoignage des yeux ou aux conjectures de l'intelligence, ni de dire : Il est immense, car une ligne d'arbres plantés dans l'étendue d'autant de milles qu'on voudra donnera des ombres parallèles, comme si l'astre répondait à tous les points de cette ligne.
3 Il est immense, car à l'équinoxe il paraît, au même moment, vertical pour tout l'espace qui s'étend d'un tropique à l'autre. Il est immense, car pour ceux qui habitent en deçà du tropique l'ombre est projetée à midi vers le nord, à l'heure du lever vers le couchant; ce qui ne pourrait se faire s'il n'était beaucoup plus grand que la terre. Il est immense, car à son lever il dépasse en largeur le sommet du mont Ida, qu'il déborde amplement à gauche et à droite, malgré la distance énorme qui l'en sépare.

4 Mais ce qui démontre indubitablement la dimension du soleil, ce sont les éclipses de lune, de même que les éclipses du soleil ont démontré la petitesse de la terre. En effet, il y a trois figures d'ombres : si le corps opaque est égal au corps éclairant, l'ombre a la forme d'un cylindre prolongé indéfiniment; si le corps opaque est plus grand que le corps éclairant, l'ombre a la forme d'un cône droit, dont la partie inférieure est la plus étroite, et qui se prolonge également indéfiniment; si le corps opaque est plus petit que le corps éclairant, l'ombre a la forme d'un cône qui se termine par une pointe, et telle est l'apparence de l'ombre de la terre dans l'éclipse de lune. Il ne reste donc aucune raison de douter que le soleil ne l'emporte en grandeur sur la terre, et la nature même semble l'indiquer par des témoignages muets : pourquoi, en effet, pendant une moitié de l'année, le soleil s'éloigne-t-il de nous? C'est pour refaire par la fraîcheur des nuits la terre, qu'il embraserait sans aucun doute, et que même il embrase en certaines parties, tant sont gran-
des ses dimensions. 1

IX. (xii.) Le premier Romain qui exposa publiquement la théorie des éclipses du soleil et de la lune est Sulpicius Gallus, qui fut consul avec Marcellus, mais qui alors était tribun militaire. La veille du jour où Persée fut défait par Paul-Émile il parut par ordre du général, afin de prévenir les alarmes de l'armée, devant les troupes assemblées pour annoncer l'éclipse qui allait survenir; peu de temps après, il composa un livre sur ce sujet. Le premier qui s'en occupa chez les Grecs fut Thalès de Milet, dans la quatrième année de la quarante-huitième olympiade (an 585 av. J. C.), l'an 170 de la fondation de Rome, et prédit une éclipse de lune qui arriva sous le roi Alyatte.
Après eux, Hipparque dressa pour six cents ans 2
la table du cours du soleil et de la lune, déterminant les mois des divers calendriers, les jours, les heures, les localités et les aspects, suivant les contrées. Le cours des ans ne lui a donné aucun démenti, et il semble avoir été admis aux con-

est, flexus, non semper in scrupulis partium congruente siderum motu.

1 VIII. (xi.) Hæc ratio mortales animos subducit in cælum : ac velut inde contemplantibus, trium maximarum rerum naturæ partium magnitudinem detegit. Non posset quippe totus Sol adimi terris, intercedente Luna, si Terra
2 major esset quam Luna. Tertia ex utraque vastitas Solis aperitur; ut non sit necesse amplitudinem ejus oculorum argumentis, atque conjectura animi scrutari : immensum esse, quia arborum in limitibus porrectarum in quotlibet passuum millia umbras paribus jaciat intervallis, tanquam
3 toto spatio medius; et quia per æquinoctium omnibus in meridiana plaga habitantibus simul fiat a vertice; item quia citra solstitialem circulum habitantium meridie ad Septemtrionem umbræ cadant, ortu vero ad occasum : quæ fieri nullo modo possent, nisi multo, quam terra, major esset : nec quod montem Idam exoriens latitudine exsuperet, dextra lævaque large amplectens, præsertim tanto discretus intervallo.

4 Defectus Lunæ magnitudinem ejus haud dubia ratione declarat, sicut terræ parvitatem ipse deficiens. Namque quum sint tres umbrarum figuræ : constetque, si par lumini sit materia, quæ jactat umbram, columnæ effigie jaci, nec habere finem; si vero major materia, quam lumen, turbinis recti, ut sit imum ejus angustissimum, et simili modo infinita longitudo; si minor materia, quam lux, metæ exsistere effigiem in cacuminis finem desinentem; talemque cerni umbram deficiente Luna : palam fit, ut nulla amplius relinquatur dubitatio, superari magnitudine terram. Id quidem et tacitis ipsius naturæ indiciis. Cur enim partitis vicibus anni brumalis abscedit? ut noctium opacitate terras reficiat, exusturus haud dubie, et sic quoque exurens quadam in parte : tanta magnitudo est.

IX. (xii.) Et rationem quidem defectus utriusque pri- 1
mus Romani generis in vulgus extulit Sulpicius Gallus, qui consul cum Marcello fuit, sed tum tribunus militum, sollicitudine exercitu liberato, pridie quam Perseus rex superatus a Paulo est, in concionem ab imperatore productus ad prædicendam eclipsim, mox et composito volumine. Apud Græcos autem investigavit primus omnium Thales Milesius, Olympiadis xlviii anno quarto, prædicto solis defectu, qui Alyatte rege factus est, Urbis conditæ anno clxx. Post eos utriusque sideris cursum in 2
sexcentos annos præcinuit Hipparchus, menses gentium, diesque et horas, ac situs locorum, et visus populorum complexus, ævo teste, haud alio modo, quam consiliorum

seils de la nature. Génies puissants et élevés au-dessus de l'humanité, ils ont découvert la loi qui régit ces grandes divinités, et ils ont délivré de ses craintes l'esprit misérable des hommes, qui dans les éclipses, tantôt croyaient voir une influence malfaisante ou une espèce de mort des astres, crainte qui, comme on sait, a, pour l'éclipse du soleil, troublé Stésichore et Pindare, poëtes sublimes, et tantôt attribuaient l'obscurcissement de la lune à des maléfices, et lui venaient en aide
3 par un bruit dissonnant. Redoutant ce phénomène, dont il ignorait la cause, Nicias, général des Athéniens, n'osa pas faire sortir la flotte du port de Syracuse, et ruina la puissance de sa patrie. Redoublez de génie, interprètes du ciel, vous dont l'intelligence, embrassant la nature, a inventé des théories qui ont créé un lien entre les dieux et les hommes (12)! A la vue de ce spectacle, à la vue des labeurs (puisque c'est le nom qu'on a voulu donner aux éclipses), des labeurs réguliers auxquels les astres sont soumis, quel mortel ne pardonnerait à la nécessité sous laquelle il est né? Maintenant je vais parler, d'une manière brève et sommaire, des points sur lesquels on est d'accord en cette matière. Je ne donnerai que de courtes explications, et là où il sera tout à fait nécessaire; car les explications n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage, et il n'y a pas moins de mérite à énumérer les causes de toutes choses qu'à s'appesantir sur quelques-unes.

1 X. (XIII.) Les éclipses se reproduisent dans le même ordre après deux cent vingt-trois mois, cela est certain; le soleil ne s'éclipse que lorsque la lune finit ou commence son cours, c'est-à-dire aux conjonctions; la lune, que quand elle est pleine, et toujours en deçà du lieu où elle s'est éclipsée la dernière fois. Chaque année il y a, à des jours et à des heures fixes, des éclipses de ces deux astres; elles ne sont pas visibles partout quand elles arrivent de l'autre côté de la terre [dans l'hémisphère austral] (13), ni même quand elles arrivent de ce côté-ci [dans l'hémisphère boréal], quelquefois les nuages nous empêchant de les voir, plus souvent la convexité du globe terrestre y mettant obstacle. Grâce à 2
la sagacité d'Hipparque, depuis moins de deux cents ans il est établi que la lune peut s'éclipser cinq mois après une éclipse précédente, et le soleil sept mois; que le soleil peut être caché deux fois en trente jours pour notre côté de la terre, mais que ces éclipses ne sont pas vues toutes deux des mêmes points; que (circonstance particulièrement merveilleuse dans ce phénomène si merveilleux) l'ombre de la terre, qui va éclipser la lune, l'entame tantôt par la partie occidentale de son disque, tantôt par la partie orientale; et que, ce qui est déjà arrivé une fois, la lune peut s'éclipser à son couchant au moment du lever du soleil, les deux astres étant sur l'horizon, quoique l'ombre qui cause l'éclipse doive être au-dessous. Quant à deux 3
éclipses, l'une de lune et l'autre de soleil, se succédant dans un intervalle de quinze jours, cela s'est vu de notre temps sous le règne des deux Vespasien, le père et le fils étant en même temps consuls (14).

XI. (XIV.) La lune a toujours son croissant 1
tourné à l'opposite du soleil, regardant l'orient quand elle croît, l'occident quand elle décroît: cela n'est pas douteux. A partir du second jour après la néoménie, la durée du temps pendant lequel elle luit augmente de dix-neuf vingt-quatrièmes d'heure (47 min. ½), jusqu'à ce qu'elle soit pleine, et diminue ensuite d'autant. Elle est in-

naturæ particeps. Viri ingentes supraque mortalium naturam, tantorum numinum lege deprehensa, et misera hominum mente absoluta, in defectibus scelera aut mortem aliquam siderum pavente (quo in metu fuisse Stesichori et Pindari vatum sublimia ora palam est deliquio Solis), et in Luna veneficia arguente mortalitate, et ob id crepitu
3 dissono auxiliante. Quo pavore, ignarus causæ, Nicias Atheniensium imperator, veritus classem portu educere, opes eorum afflixit. Macti ingenio este, cæli interpretes, rerumque naturæ capaces, argumenti repertores, quo deos hominesque vinxistis. Quis enim hæc cernens, et statos siderum (quoniam ita placuit appellare) labores, non suæ necessitati mortalis genitus ignoscat? Nunc confessa de iisdem breviter atque capitulatim attingam, ratione admodum necessariis locis strictimque reddita: nam neque instituti operis talis argumentatio est: neque omnium rerum afferri posse causas, minus mirum est, quam constare in aliquibus.

1 X. (XIII.) Defectus ducentis viginti tribus mensibus redire in suos orbes certum est: Solisque defectum nonnisi novissima primave fieri Luna, quod vocant coitum; Lunæ autem, nonnisi plena, semperque citra quam proxime fuerit. Omnibus autem annis fieri utriusque sideris defectus, statis diebus horisque; sub terra, nec tamen, quum superne fiunt, ubique cerni; aliquando propter nubila, sæpius globo terræ obstante convexitatibus mundi. Intra 2
ducentos annos Hipparchi sagacitate compertum est, et Lunæ defectum aliquando quinto mense a priore fieri; Solis vero, septimo: eumdem bis in triginta diebus supra terras occultari, sed ab aliis atque aliis hoc cerni: quæque sunt in hoc miraculo maxime mira, quum conveniat umbra terræ Lunam hebetari, nunc ab occasus parte hoc ei accidere, nunc ab exortus: et quanam ratione, quum Solis exortu umbra illa hebetatrix sub terra esse debeat, semel jam acciderit, ut in occasu Luna deficeret, utroque super terram conspicuo sidere. Nam ut quindecim diebus utrum- 3
que sidus quæreretur, et nostro ævo accidit, Imperatoribus Vespasianis, patre et filio consulibus.

XI. (XIV.) Lunam semper aversis a Sole cornibus, si 1
crescat, ortus spectare, si minuatur, occasus, haud dubium est. Lucere dodrantes semuncias horarum ab secunda adjicientem usque ad plenum orbem, detrahentemque in diminutionem. Intra quatuordecim autem partes Solis, semper occultam esse. Quo argumento amplior er- 2

visible dès qu'elle est à moins de quatorze degrés
2 du soleil : ce fait prouve que les planètes sont plus grandes que la lune, puisqu'elles font leur émersion, même parfois à sept degrés; c'est l'éloignement où elles sont qui nous les fait paraître plus petites. Les étoiles fixes sont invisibles aussi pendant le jour, à cause de l'éclat du soleil, bien qu'elles brillent comme lui pendant la nuit : on en a la preuve lors des éclipses du soleil, et dans les puits très-profonds.

1 XII. (xv.) Parmi les planètes, trois que nous avons dites supérieures au soleil (ii, 6) sont cachées quand elles entrent en conjonction avec lui; elles le quittent à une distance d'au plus onze degrés, et font leur émersion le matin; puis ses rayons les arrêtent lorsqu'elles sont en trine aspect, c'est-à-dire, à cent vingt degrés, et elles font leur station matinale ou première station; ensuite en opposition, c'est-à-dire, à cent quatre-vingts degrés, elles font leur lever du soir; enfin de l'autre côté, à cent vingt degrés, elles font leur station du soir ou seconde station, jusqu'à ce que le soleil, n'en étant plus qu'à douze degrés, les rende invisibles, ce qui est appelé leur cou-
2 cher du soir. Mars étant plus près ressent l'action des rayons du soleil dès la quadrature, c'est-à-dire, dès quatre-vingt-dix degrés; d'où le nom de premier et second nonagésimal, suivant qu'il s'agit de l'un ou de l'autre lever. Quand il est stationnaire il emploie six mois à parcourir un signe; hors de là, il parcourt un signe en deux mois; les deux autres planètes supérieures, au contraire, ne mettent pas quatre mois pleins à parcourir le signe où elles font leur station.

3 Les deux planètes inférieures sont invisibles dans la conjonction du soir, de la même façon; puis, abandonnant le soleil, elles font leur lever du matin à la distance d'autant de degrés que les planètes précédentes. Quand elles sont à leur plus grand éloignement du soleil, elles rétrogradent vers lui; l'ayant atteint, elles deviennent invisibles au coucher du matin, et dépassent cet astre; puis, à la même distance qu'au lever du matin, elles font leur lever du soir, et atteignent la limite dont nous venons de parler; de ce point elles rétrogradent vers le soleil, et disparaissent au coucher du soir. Vénus fait (15) ses deux stations l'une le matin et l'autre le soir, séparées chacune par un lever, quand elle est le plus loin du soleil. Les stations de Mercure sont trop courtes pour pouvoir être appréciées.

XIII. Telle est la théorie des apparitions et des 1
disparitions des planètes, théorie compliquée, et pleine de choses merveilleuses. En effet, elles changent de dimension et de couleur; elles s'approchent du septentrion, elles s'écartent vers le midi; tout à coup on les trouve voisines tantôt de la terre, tantôt du ciel. Nous allons sans doute, sur beaucoup de points, nous éloigner des explications données par les anciens, mais nous avouons que le pas que nous allons faire est dû aussi à ceux qui les premiers ont montré la voie des recherches; c'est une raison pour ne pas désespérer du progrès indéfini des siècles.

Ces phénomènes sont le résultat de causes 2
nombreuses. La première est dans les cercles que les Grecs appellent (car il faudra nous servir de noms grecs) apsides. Chacune des planètes a ses cercles particuliers, qui sont différents de ceux du monde; car la terre, avec ses deux sommets qu'on appelle pôles, est le centre du monde, ainsi

rantium stellarum, quam Lunæ, magnitudo colligitur : quando illæ et a septenis interdum partibus emergant. Sed altitudo cogit minores videri : sicut affixas cælo Solis fulgor interdiu non cerni, quum æque ac noctu luceant, idque manifestum fiat defectu Solis, et prææltis puteis.

1 XII. (xv.) Errantium autem tres, quas supra Solem diximus sitas, occultantur, meantes cum eo. Exoriuntur vero matutino, discedentes partibus nunquam amplius undenis : postea radiorum ejus contactu reguntur : et in triquetro a partibus centum viginti stationes matutinas faciunt, quæ et primæ vocantur; mox in adverso, a partibus centum octoginta, exortus vespertinos. Iterumque in centum viginti ab alio latere appropinquantes, stationes vespertinas, quas secundas vocant : donec assecutus in partibus duodenis occultet illas; qui vespertini
2 occasus appellantur. Martis stella ut propior, etiam ex quadrato sentit radios, ab nonaginta partibus : unde et nomen accepit is motus, primus et secundus nonagenarius dictus ab utroque exortu. Eadem stationalis senis mensibus commoratur in signis, alioqui bimestris : quum cæteræ utraque statione quaternos menses non impleant.
3 Inferiores autem duæ occultantur in coitu vespertino simili modo : relictoque Sole, totidem in partibus faciunt exortus matutinos : atque a longissimis distantiæ suæ metis Solem insequuntur : adeptæque occasu matutino conduntur ac prætereunt. Mox eodem intervallo vespere exoriuntur, usque ad quos diximus terminos : ab his retrogradiuntur ad Solem, et occasu vespertino delitescunt. Veneris stella stationes duas, matutinam vespertinamque, ab utroque exortu facit, a longissimis distantiæ suæ finibus. Mercurii stationes breviore momento, quam ut deprehendi possint.

XIII. Hæc est luminum occultationumque ratio, perple- 1
xior motu, multisque involuta miraculis. Siquidem magnitudines suas et colores mutant; et eædem ad Septemtrionem accedunt, abeuntque ad Austrum; terrisque propiores aut cælo repente cernuntur : in quibus aliter multa, quam priores, tradituri, fatemur ea quoque illorum esse muneris, qui primi quærendi vias demonstraverunt : modo ne quis desperet sæcula proficere semper.

Pluribus de causis hæc omnia accidunt. Prima circu- 2
lorum, quos Græci ἀψῖδας in stellis vocant · etenim Græcis utendum erit vocabulis. Sunt autem hi sui cuique earum, aliique quam mundo; quoniam terra a verticibus duobus, quos appellaverunt Polos, centrum cæli est, nec non Signiferi, oblique inter eos siti. Omnia autem 3

que du zodiaque, situé obliquement entre ces pôles. Tout cela se démontre par le compas, dont la
3 certitude est irrécusable. Donc, d'un centre différent pour chaque planète, s'élèvent les apsides (16), condition qui fait que ces astres ont des révolutions et des mouvements dissemblables, parce que de toute nécessité les apsides intérieurs ont le plus de brièveté. (XVI.) A partir du centre de la terre les apsides les plus hauts sont, pour Saturne dans le Scorpion, pour Jupiter dans la Vierge, pour Mars dans le Lion, pour le Soleil dans les Gémeaux, pour Vénus dans le Sagittaire, pour Mercure dans le Capricorne, au milieu de chacun de ces signes; les plus bas et les plus voisins du cen-
4 tre de la terre sont à l'opposite. Aussi ces astres paraissent-ils se mouvoir plus lentement au moment de leur plus grande élévation : ce n'est pas qu'ils accélèrent ou qu'ils ralentissent leur mouvement fixe et indépendant pour chacun, mais c'est que les lignes menées du haut de l'apside vont en se rapprochant nécessairement vers le centre, comme les rayons dans les roues, et que le même mouvement semble ou plus rapide ou plus lent, selon la distance au centre.

5 La seconde cause des hauteurs, c'est quand les planètes ont, par rapport à leur propre centre, les apsides le plus élevés; ce qui arrive dans d'autres signes, pour Saturne au vingtième degré de la Balance, Jupiter au quinzième de l'Écrevisse, Mars au vingt-huitième du Capricorne, le soleil au dix-neuvième du Bélier, Vénus au vingt-septième des Poissons, Mercure au quinzième de la Vierge, la lune au troisième du Taureau.

6 La troisième raison des hauteurs est dans la dimension du ciel et non d'un cercle, dimension qui fait qu'à la vue les planètes paraissent s'enfoncer ou descendre dans les profondeurs de l'air.

A cette théorie se rattache celle des latitudes 7
et de l'obliquité du zodiaque. Ce cercle est parcouru par les astres que nous appelons planètes; et il n'y a sur la terre d'habité que les parties qui lui sont sous-jacentes; le reste, vers les pôles, est frappé de stérilité. Vénus seule s'en écarte de deux degrés, ce qui explique pourquoi certains animaux naissent, même dans les parties désertes du monde. La lune en parcourt toute la largeur, sans toutefois jamais en sortir. Après ces planètes, celle dont la marche a le plus d'amplitude est Mercure; cependant, sur les douze degrés qui font la largeur du zodiaque, il n'en parcourt pas plus de huit, et il ne les par-
court pas également; mais il en parcourt deux 8
quand il est au milieu, quatre quand il est au-dessus, et deux quand il est au-dessous. Puis le soleil marche, entre les deux du milieu, d'un mouvement inégal, semblable au mouvement tortueux des dragons. Mars s'écarte de l'écliptique de deux degrés; Jupiter d'un degré et demi, Saturne d'un (17). Telle est la théorie des latitudes pour les planètes, quand elles descendent vers le midi ou montent vers le nord. La plupart des auteurs ont pensé que cette troisième hauteur des planètes, qui s'élèvent de la terre vers le ciel, dépendait de leur latitude et y correspondait; c'est une erreur. Pour démontrer la fausseté de cette opinion, il faut exposer une théorie générale de ces causes, œuvre d'une sagacité infinie.

Il est reconnu que les planètes, à leur coucher 9
du soir, se trouvent par rapport à la terre dans le plus grand rapprochement; et quant à leur latitude et quant à leur élévation, que les levers du

hæc constant ratione circini semper indubitata. Ergo ab alio cuique centro apsides suæ exsurgunt : ideoque diversos habent orbes, motusque dissimiles, quoniam interiores apsidas necesse est breviores esse. (XVI.) Igitur a terræ centro apsides altissimæ sunt, Saturno in Scorpione, Jovi in Virgine, Marti in Leone, Soli in Geminis, Veneri in Sagittario, Mercurio in Capricorno, mediis omnium partibus : et e contrario, ad terræ centrum hu-
4 millimæ atque proximæ. Sic fit, ut tardius moveri videantur, quum altissimo ambitu feruntur : non quia accelerent, tardentve naturales motus, qui certi ac singuli sunt illis; sed quia deductas ab summa apside lineas coarctari ad centrum necesse est, sicut in rotis radios : idemque motus alias major, alias minor, centri propinquitate sentitur.

5 Altera sublimitatum causa : quoniam a suo centro apsidas altissimas habent in aliis signis. Saturnus in Libræ parte vicesima, Jupiter Cancri quintadecima, Mars Capricorni vicesima octava, Sol Arietis decima nona, Venus Piscium vicesima septima, Mercurius Virginis decima quinta, Luna Tauri tertia.

6 Tertia altitudinum ratio, cæli mensura, non circuli intelligitur : subire eas, aut descendere per profundum aeris, oculis existimantibus.

Huic connexa latitudinum Signiferi, obliquitatisque 7
causa est. Per hunc stellæ, quas diximus, feruntur : nec aliud habitatur in terris, quam quod illi subjacet, reliqua a polis squalent. Veneris tantum stella excedit eum binis partibus : quæ causa intelligitur efficere, ut quædam animalia et in desertis mundi nascantur. Luna quoque per totam latitudinem ejus vagatur, sed omnino non excedens eum. Ab his Mercurii stella laxissime, ut tamen e duodenis partibus (tot enim sunt latitudinis) non amplius octonas pererret, neque has æqualiter, sed duas medio ejus et supra quatuor, infra duas. Sol deinde medio fertur inter duas partes flexuoso draconum meatu inæqualis. Martis 8
stella quatuor medias; Jovis mediam et super eam duas; Saturni duas [ut Sol]. Hæc erit latitudinum ratio ad Austrum descendentium, aut ad Aquilonem subeuntium. Hac constare et tertiam illam a terra subeuntium in cælum, et pariter scandi eam quoque, existimavere plerique falso : qui, ut coarguantur, aperienda est subtilitas immensa, et omnes eas complexa causas.

Convenit stellas in occasu vespertino proximas esse 9
terræ et latitudine et altitudine : exortusque matutinos

matin se font à l'origine de leur latitude et de leur élévation, et les stations dans les nœuds moyens des latitudes, appelés écliptique. Il est reconnu aussi que le mouvement des planètes s'accroît quand elles sont dans le voisinage de la terre, et qu'il diminue quand elles s'en éloignent. Cela se voit surtout dans les élévations de la lune. Il n'est pas non plus douteux qu'il ne s'augmente au lever du matin, et qu'à partir des premières stations les trois planètes supérieures ne diminuent de ra-
10 pidité jusqu'aux secondes stations. Cela étant, il est manifeste qu'à partir du lever matinal elles s'élèvent en latitude, parce que c'est dans cette position qu'elles commencent à accélérer de moins en moins leur mouvement, mais que dans la première station elles prennent de la hauteur, parce qu'alors seulement on commence à soustraire un nombre de degrés et à voir la planète rétrograder. Il faut rendre en particulier raison de ce phénomène : frappées dans la position dont nous avons parlé, c'est-à-dire en trine aspect, elles sont à la fois empêchées par les rayons du soleil de suivre la route directe, et soulevées en haut par la force du feu. Cela n'est pas immédiatement perçu par nos regards; aussi pensons-nous qu'elles sont stationnaires, d'où est venu le nom de stations.
11 Puis l'intensité des mêmes rayons fait des progrès, et la chaleur répercutée les force à rétrograder. Ce phénomène est encore plus frappant dans leur lever du soir, au moment où elles sont en opposition complète avec le soleil; alors elles sont chassées au sommet des apsides, et elles sont le moins visibles, étant placées à la plus grande hauteur et animées du plus petit mouvement, d'autant plus petit que l'astre se trouve dans les signes les plus élevés des apsides. A partir du lever du soir, les planètes descendent en latitude, le mouvement commence déjà à subir une moindre diminution, mais il ne s'accroît pas avant la seconde station; c'est alors que leur hauteur diminue, les rayons du soleil les atteignant par l'autre côté, et les abaissant vers la terre avec la même force qui à leur premier trine aspect les avait élevées dans le ciel, tant il y a de différence dans 12
l'action qu'exercent les rayons, selon la direction qu'ils suivent. Les mêmes phénomènes se manifestent, et avec beaucoup plus de force, dans le coucher du soir. Telle est la théorie des planètes supérieures; celle des autres est plus difficile, et avant nous aucun Romain n'en a rendu compte.

XIV. (XVII.) Disons d'abord pourquoi Vénus 1
ne s'éloigne jamais de plus de 46 degrés du soleil, et Mercure de 23, et que souvent ces deux planètes commencent leur retour vers le soleil avant de s'être autant écartées. Étant inférieures au soleil, elles ont la convexité de leurs apsides tournée vers cet astre; et de ces cercles il en passe au-dessous (18) autant que de ceux des planètes supérieures il en passe au-dessus : elles ne peuvent donc pas s'écarter davantage, attendu que la courbure de leurs apsides n'a pas là une longueur plus grande. Ainsi chacune des deux planètes inférieures est semblablement limitée par l'extrémité de son apside; et elle compense ce qui lui manque en longitude par la digression en latitude. Mais 2
pourquoi ces deux planètes ne parviennent-elles pas toujours l'une à 46 degrés, et l'autre à 23? Elles y parviennent sans doute, mais la théorie est ici en défaut; car il est manifeste que leurs apsides se meuvent aussi, attendu qu'ils ne dépassent jamais le soleil : c'est pourquoi, lorsque leurs orbites rencontrent par l'un ou l'autre côté le degré où est le soleil, alors les

in initio cujusque fieri; stationes, in mediis latitudinum articulis, quæ vocant Ecliptica. Perinde confessum est, motum augeri, quandiu in vicino sint terræ : quum abscedant in altitudinem, minui. Quæ ratio lunæ maxime sublimitatibus approbatur. Æque non est dubium, in exortibus matutinis etiamnum augeri : atque a stationibus primis tres superiores diminui usque ad stationes secun-
10 das. Quæ quum ita sint, manifestum erit ab exortu matutino latitudines scandi, quoniam in eo primum habitu incipiant parcius adjici motus; in stationibus vero primis altitudinem subire, quoniam tum primum incipiat detrahi numerus, stellæque retroire. Cujus rei ratio privatim reddenda est. Percussæ in qua diximus parte, et triangulo solis radio inhibentur rectum agere cursum, et ignea vi levantur in sublime. Hoc non protinus intelligi potest visu nostro, ideoque existimantur stare, unde et nomen acce-
11 pit statio. Progreditur deinde ejusdem radii violentia, et retroire cogit vapor repercussus. Multo id magis in vespertino earum exortu, toto sole averso, quum in summas apsidas expelluntur, minimeque cernuntur, quoniam altissime absunt, et minimo feruntur motu; tanto minore, quum hoc in altissimis apsidum evenit signis. Ab exortu vespertino latitudo descenditur, parcius jam se minuente motu; non tamen ante stationes secundas augente, quum et altitudo descenditur, superveniente ab alio latere radio, eademque vi rursus ad terras deprimente, quæ sustulerit in cælum ex priore triquetro. Tantum interest, subeant 12
radii, an superveniant. Multoque eadem magis in vespertino occasu accidunt. Hæc est superiorum stellarum ratio : difficilior reliquarum, et a nullo ante nos reddita.

XIV. (XVII.) Primum igitur dicatur, cur Veneris stella 1
nunquam longius XLVI partibus, Mercurius viginti tribus a Sole abscedant, sæpe citra eas ad Solem reciprocent. Conversas habent utræque apsidas, ut infra Solem sitæ : tantumque circulis earum subter est, quantum superne prædictarum : et ideo non possunt abesse amplius, quoniam curvatura apsidum ibi non habet longitudinem majorem. Ergo utrique simili ratione modum statuunt apsidum suarum margines, ac spatia longitudinis latitudinum evagatione pensant. At enim cur non semper ad quadraginta sex, 2
et ad partes viginti tres perveniunt? Immo vero. Sed ratio canonica fallit. Namque apparet, apsidas quoque earum moveri, quod nunquam transeant Solem. Itaque quum in partem ipsam ejus incidere margines alterutro latere, tum

planètes sont censées être parvenues aussi loin
qu'elles le peuvent; et lorsque leurs orbites
restent en deçà du soleil d'autant de degrés, ces
mêmes planètes sont alors censées rétrograder
trop vite, quoique dans l'un ou l'autre cas elles
aient atteint également l'extrémité de leur écar-
3 tement. Ce qui doit faire comprendre que le
mouvement y est en sens opposé des autres; car
dans les supérieures il s'accélère à leur coucher
du soir, tandis qu'alors il se ralentit dans les pla-
nètes inférieures; c'est à la plus grande hauteur
qu'a lieu là le ralentissement, ici l'accélération.
En effet, l'accélération de vitesse est pour les
unes au voisinage du centre, pour les autres dans
la plus grande hauteur de leur cercle. Arrivées
au lever matinal, les supérieures perdent de leur
rapidité, les inférieures en acquièrent davantage.
4 Les premières rétrogradent de la station du
matin à celle du soir; au contraire, Vénus rétro-
grade de celle du soir à celle du matin, monte
en latitude au lever matinal, suit le soleil et
prend de la hauteur à partir de la première sta-
tion, atteint à l'instant du coucher du soir le plus
de hauteur et le plus de vitesse, puis au lever
du soir descend en latitude et diminue de mou-
vement, enfin rétrograde et s'abaisse à partir de
la station du soir. De son côté, Mercure au lever
matinal prend de la latitude et de la hauteur,
et décroît en latitude au lever du soir; arrivé à
5 quinze degrés du soleil, il reste là environ
quatre jours immobile, décroît de hauteur et
rétrograde, depuis le coucher du soir jusqu'au
lever du matin. Seul avec la lune, il met à des-
cendre le même temps qu'à monter; Vénus en
met quinze fois autant à monter. La digression
coûte à Saturne et à Jupiter deux fois, à Mars
quatre fois, le temps de l'ascension, tant est grande
la variété de la nature. Mais la raison en est
évidente : ce qui fait effort vers les rayons brû-
lants du soleil descend aussi à regret (19).

XV. Il y aurait encore beaucoup à dire sur 1
ces mystères de la nature, et les lois auxquelles
elle s'est assujettie elle-même. Par exemple,
Mars, dont le cours échappe le plus à l'observa-
tion, n'est jamais stationnaire quand Jupiter
est en trine aspect, et ne l'est que rarement quand
cet astre est à 60 degrés, nombre qui donne au
monde la forme hexagone; les deux planètes ne
se lèvent en même temps que sous les signes de
l'Écrevisse et du Lion. Le lever du soir de Mer-
cure est rare dans les Poissons, il est très-fré-
quent dans la Vierge; le lever du matin se fait
dans la Balance, aussi bien que dans le Verseau; en 2
revanche, il est extrêmement rare dans le Lion.
Mercure ne rétrograde jamais dans le Taureau et
les Gémeaux, et sa rétrogradation dans l'Écrevisse
ne commence qu'au vingt-cinquième degré de
ce signe. Deux conjonctions de la lune avec le so-
leil ne se rencontrent que dans le signe des Gé-
meaux; le Sagittaire est le seul qu'elle passe quel-
quefois sans conjonction. Dans le Bélier seule-
ment, on apercevra, le même jour ou la même nuit,
le dernier quartier et la nouvelle lune; encore est-il
donné à peu d'hommes d'apercevoir ce phéno-
mène, et de là la fable de la vue de Lyncée. Sa- 3
turne et Mars ne sont jamais invisibles dans le
ciel plus de cent soixante et dix jours; Jupiter
s'absente trente-six ou du moins vingt-six jours;
Vénus, de soixante-neuf à cinquante-deux au
moins; Mercure, de treize à dix-huit au plus.

et stellæ ad longissima sua intervalla pervenire intelligun-
tur : quum citra fuere margines totidem partibus, et ipsæ
ocyus redire creduntur, quum sit illa semper utrique ex-
3 tremitas summa. Hinc et ratio motuum conversa intelligi-
tur. Superiores enim celerrime feruntur in occasu vesper-
tino, hæ tardissime : illæ a terra altissime absunt, quum
tardissime moventur; hæ, quum ocyssime. Quia sicut in
illis propinquitas centri accelerat, ita in his extremitas
circuli. Illæ ab exortu matutino minuere celeritatem inci-
piunt, hæ vero augere. Illæ retro cursum agunt a statione
matutina usque ad vespertinam; Veneris, a vespertina us-
4 que ad matutinam. Incipit autem ab exortu matutino lati-
tudinem scandere; altitudinem vero ac Solem insequi a
statione matutina, ocyssima in occasu matutino, et al-
tissima : digredi autem latitudine, motumque minuere ab
exortu vespertino : retro quidem ire, simulque altitudine
digredi a statione vespertina. Mercurii rursus stella utroque
modo scandere ab exortu matutino, digredi vero latitudine
a vespertino : consecutoque Sole ad quindecim partium in-
5 tervallum, consistit quatriduo prope immobilis. Mox ab al-
titudine descendit, retroque graditur ab occasu vespertino
usque ad exortum matutinum. Tantumque hæc, et Luna,
totidem diebus, quot subiere, descendunt. Veneris quin-
decies pluribus subit. Rursus Saturni et Jovis duplicato
digrediuntur; Martis etiam quadruplicato. Tanta est na-
turæ varietas. Sed ratio evidens : nam quæ in vaporem
Solis nituntur, etiam descendunt ægre.

XV. Multa promi amplius circa hæc possunt secreta 1
naturæ, legesque, quibus ipsa serviat. Exempli gratia
in Martis sidere, cujus est maxime inobservabilis cursus,
nunquam id stationem facere Jovis sidere triquetro; raro
admodum sexaginta partibus discreto, qui numerus
sexangulas mundi efficit formas : nec exortus, nisi in
duobus signis tantum, Cancri et Leonis, simul edere. Mer-
curii vero sidus in Piscibus exortus vespertinos raros fa-
cere, creberrimos in Virgine; in Libra matutinos. Item 2
matutinos in Aquario, rarissimos in Leone. Retrogradum
in Tauro et Geminis non fieri; in Cancro vero non citra vi-
cesimam quintam partem. Lunam bis coitum cum Sole in
nullo alio signo facere quam Geminis : non coire aliquando
in Sagittario tantum. Novissimam vero primamque eadem
die vel nocte nullo alio in signo quam Ariete, conspici : id
quoque paucis mortalium contingit; et inde fama cernendi
Lynceo. Non comparere in cælo Saturni sidus, et Martis, 3
quum plurimum, diebus centum septuaginta : Jovis, tri-
ginta sex, aut quum minimum, denis detractis diebus :
Veneris, sexaginta novem, aut quum minimum, quinqua-
ginta duobus : Mercurii, tredecim, aut quum plurimum,
octodecim.

XVI. (XVIII.) Colores ratio altitudinum temperat : si- 1

1 XVI. (XVIII.) La couleur des planètes se modifie suivant leur altitude : elles prennent une ressemblance avec les hauteurs dont elles ont traversé l'air, et en approchant elles se teignent, suivant le côté par où elles viennent, de la teinte du cercle qui ne leur appartient pas. Un cercle plus froid les rend plus pâles, un cercle plus chaud les rend plus rouges, un cercle venteux leur donne un aspect sinistre. Le soleil, les nœuds des apsides et l'extrémité de leur orbite leur ôtent leur éclat. Chaque planète a pourtant sa couleur, blanche pour Saturne, claire pour Jupiter, ignée pour Mars, blanchissante pour l'étoile du matin, flamboyante pour l'étoile du soir, radieuse pour Mercure, douce pour la lune, ardente pour le soleil quand il se lève, puis rayonnante. A ces causes se rattache la contemplation des étoiles fixes que renferme le ciel : tantôt on les voit former une multitude pressée autour de l'orbe à demi plein de la lune, à la douce lueur d'une nuit paisible ; tantôt, comme si elles avaient pris la fuite, elles deviennent rares, cachées qu'elles sont par la pleine lune, ou lorsque les rayons du soleil ou des autres planètes ont ébloui nos regards. La lune elle-même éprouve, sans aucun doute, des différences, suivant la manière dont elle reçoit les rayons du soleil. La convexité du monde les détourne et les amortit dans tous les cas, excepté quand ils la frappent à angle
3 droit. Ainsi en quadrature elle est demi-pleine, en trine aspect elle offre un orbe à demi vide, qui se remplit en opposition; puis, dans son décours, elle présente les mêmes phases aux mêmes intervalles : la théorie en est semblable à celle qui régit les trois planètes supérieures.

1 XVII. (XIX.) Le soleil lui-même éprouve quatre différences, faisant deux fois la nuit égale au jour, au printemps et à l'automne; époques auxquelles il répond au milieu de la terre, dans le huitième degré du Bélier et de la Balance, et revenant deux fois sur ses pas, l'une pour augmenter le jour, au solstice d'hiver, dans le huitième degré du Capricorne, l'autre pour augmenter la nuit, au solstice d'été, dans le huitième degré de l'Écrevisse. La cause de cette inégalité est l'o- 2
bliquité du zodiaque : une partie égale du monde est, il est vrai, à tout moment au-dessus et au-dessous de la terre; mais les signes qui montent perpendiculairement gardent la lumière pendant un plus long espace; au contraire, les signes qui montent obliquement passent avec plus de rapidité.

XVIII. (XX.) On ignore généralement que, par 1
une observation attentive du ciel, les maîtres de la science ont établi que les trois planètes supérieures projettent des feux qui, tombant sur la terre, ont le nom de foudres. Ces feux proviennent surtout de la planète intermédiaire, peut-être parce que, recevant un excès d'humidité du cercle supérieur, et un excès de chaleur du cercle inférieur, elle se débarrasse de cette façon; c'est pour cela que l'on a dit que Jupiter lançait la foudre. Ainsi, de même qu'un bois enflammé 2
projette un charbon avec bruit, de même l'astre projette un feu céleste qui apporte en même temps des présages, les opérations divines ne cessant même pas dans la partie ainsi rejetée. C'est surtout lorsque l'air est agité que survient ce phénomène, parce que les humidités retenues dans l'atmosphère provoquent l'émission d'un feu abondant, ou parce que la perturbation est due à une sorte d'enfantement de la planète.

XIX. (XXI.) Beaucoup ont essayé de déterminer 1
la distance des astres à la terre; et ils ont dit que le soleil lui-même est dix-neuf fois plus éloi-

quidem earum similitudinem trahunt, in quarum aera venere subeundo : tingitque appropinquantes utralibet alieni meatus circulus, frigidior in pallorem, ardentior in ruborem, ventosus in horrorem; Sol, atque commissuræ apsidum, extremæque orbitæ, atram in obscuritatem. Suus quidem cuique color est, Saturno candidus, Jovi clarus, Marti igneus, Lucifero candens, Vespero refulgens, Mercurio radians, Lunæ blandus, Soli, quum oritur, ardens,
2 postea radians. His causis connexo visu et earum quæ cælo continentur. Namque modo multitudo conferta inest circa dimidios orbes Lunæ, placida nocte leniter illustrante eas; modo raritas, ut fugisse miremur, plenilunio abscondente, aut quum Solis, suprave dictarum radii, visus perstrinxere nostros. Et ipsa autem Luna ingruentium Solis radiorum haud dubie differentias sentit, hebetante cætero inflexos mundi convexitate eos, præterquam ubi recti an-
3 gulorum competunt ictus. Itaque in quadrato Solis dividua est, in triquetro seminani ambitur orbe, impletur autem in adverso : rursusque minuens easdem effigies paribus edit intervallis, simili ratione, qua supra Solem tria sidera.

1 XVII. (XIX.) Sol autem ipse quatuor differentias habet; bis æquata nocte diei, vere et autumno, et in centrum incidens terræ, octavis in partibus Arietis ac Libræ : bis permutatis spatiis; in auctum diei, bruma, octava in parte Capricorni; noctis vero, solstitio, totidem in partibus Cancri. Inæqualitatis causa obliquitas est Signiferi, quum 2
pars æqua mundi super subterque terras omnibus fiat momentis : sed quæ recta in exortu suo consurgunt signa, longiore tractu tenent lucem; quæ vero obliqua, ocyore transeunt spatio.

XVIII. (XX.) Latet plerosque, magna cæli assectatione 1
compertum a principibus doctrinæ viris, superiorum trium siderum ignes esse, qui decidui ad terras fulminum nomen habeant : sed maxime ex iis medio loco siti; fortassis quoniam contagium nimii humoris ex superiori circulo, atque ardoris, ex subjecto, per hunc modum egerat : ideoque dictum Jovem fulmina jaculari. Ergo ut e flagrante ligno 2
carbo cum crepitu, sic a sidere cælestis ignis exspuitur, præscita secum afferens; ne abdicata quidem sui parte in divinis cessante operibus. Idque maxime turbato fit aere, quia collectus humor abundantiam stimulat, aut quia turbatur quodam ceu gravidi sideris partu.

XIX. (XXI.) Intervalla quoque siderum a terra multi 1

gné de la lune, que la lune elle-même ne l'est de
la terre. Pythagore, homme d'un génie sagace,
a conclu qu'il y avait de la terre à la lune 126
2 mille stades, de la lune jusqu'au soleil le double:
cette opinion a été celle du Romain Gallus Sul-
picius.

1 XX. (XXII.) Mais Pythagore appelle parfois,
d'après des rapports musicaux, un ton la dis-
tance qui sépare la lune de la terre; de celle-ci
à Mercure, il compte un demi-ton; de lui à Vénus
à peu près autant, de Vénus au soleil un ton et
demi, du soleil à Mars, un ton, c'est-à-dire autant
que de la lune à la terre; de Mars jusqu'à Jupiter
un demi-ton, de Jupiter jusqu'à Saturne un demi-
2 ton, et de là jusqu'au zodiaque un ton et demi.
Cela fait sept tons, dont l'ensemble est appelé dia-
pason, c'est-à-dire accord universel. Dans ce
concert, Saturne se meut suivant le mode dorien,
Jupiter suivant le mode phrygien, et ainsi des
autres; subtilités plus amusantes qu'utiles.

1 XXI. (XXIII.) Un stade fait 125 de nos pas,
ou 625 pieds (184 mètres) (20). Posidonius
prétend qu'il n'y a pas moins de 40 stades de la
terre à la région d'où proviennent les nuages, les
vents et les brouillards; que, à partir de là, l'air
est pur, limpide, et rempli d'une lumière que rien
ne trouble; mais que de l'air trouble à la lune il y a
deux millions de stades, et de là au soleil 500
millions de stades : c'est grâce à cette distance
que, malgré son volume énorme, il n'embrase
2 pas la terre. Plusieurs auteurs ont rapporté que
les nuages s'élèvent à une hauteur de 900 stades.
Ces choses sont ignorées et insolubles; mais il
faut en parler, parce qu'on en a parlé. Dans ces
problèmes l'argumentation géométrique est la
seule qui ne trompe jamais, et à laquelle il faut re-
courir si l'on se complait à aller plus loin dans ces
recherches, sans toutefois songer à mesurer
(le vouloir ce serait user de son loisir avec fo-
lie) de pareilles dimensions, mais en se bornant
à des évaluations approximatives. D'après la ré- 3
volution du soleil, on reconnait que le cercle qu'il
parcourt comprend environ 366 parties; or, le
diamètre est le tiers et un peu moins du 21[e] de la
circonférence; donc, si on retranche la moitié de
ce diamètre à cause de la situation centrale de
la terre, on trouve que la distance qui la sépare
du soleil est la sixième partie de l'espace immense
que parcourt cet astre dans sa révolution, et que
la distance de la terre à la lune est la douzième
partie de cet espace, parce qu'elle décrit son
orbite dans un intervalle de temps douze fois
plus court, et que c'est de la sorte qu'elle che-
mine entre le soleil et la terre. Jusqu'où ne 4
va pas l'audace de l'esprit humain, encouragée,
comme dans les problèmes précédents, par quelque
petit succès! La raison fournit un prétexte à l'im-
pudence : on a osé deviner la distance de la terre
au soleil, et l'on double cette distance pour trou-
ver celle du ciel, sous le prétexte que le soleil
est juste au milieu, de sorte que la dimension du
ciel lui-même peut se mesurer sur les doigts. Le
rapport du diamètre à la circonférence est comme
7 à 22, et il ne faut plus qu'un fil à plomb pour
mesurer le ciel.

Le calcul égyptien enseigné par Pétosiris et 5
Nécepsos montre que dans l'orbite lunaire, qui,
comme nous l'avons dit, est la plus petite, cha-

indagare tentaverunt : et Solem abesse a Luna undeviginti
partes, quantum Lunam ipsam a terra prodiderunt. Py-
thagoras vero vir sagacis animi, a terra ad Lunam, cen-
2 tum viginti sex millia stadiorum esse collegit. Ab ea usque
ad Solem, duplum; inde ad duodecim signa, triplicatum :
in qua sententia et Gallus Sulpicius noster fuit.

1 XX. (XXII.) Sed Pythagoras interdum ex musica ratione
appellat tonum, quantum absit a terra Luna. Ab ea ad
Mercurium, spatii ejus dimidium : et ab eo ad Venerem
fere tantumdem. A qua ad Solem sesquiplum : a Sole ad
Martem, tonum, id est, quantum ad Lunam a terra.
2 Ab eo usque Jovem, dimidium : et ab eo ad Saturnum,
dimidium, et inde sesquiplum ad Signiferum. Ita septem
tonos effici, quam diapason harmoniam vocant, hoc est,
universitatem concentus. In ea Saturnum dorio moveri
phthongo, Jovem phrygio, et in reliquis similia, jucunda
magis, quam necessaria subtilitate.

1 XXI. (XXIII.) Stadium centum viginti quinque nostros
efficit passus, hoc est, pedes sexcentos viginti quinque.
Posidonius non minus quadraginta stadiorum a terra alti-
tudinem esse, in qua nubila ac venti, nubesque prove-
niant : inde purum, liquidumque, et imperturbatæ lucis
aerem. Sed a turbido ad Lunam vicies centum millia sta-
diorum. Inde ad Solem quinquies millies : eo spatio fieri ut
tam immensa ejus magnitudo non exurat terras. Plures
2 autem nubes nongentis stadiis in altitudinem subire prodi-
derunt. Incomperta hæc et inextricabilia; sed prodenda
quia sunt prodita. In queis tamen una ratio geometricæ
collectionis nunquam fallacis possit non repudiari, si
cui libeat altius ista persequi; nec ut mensura (id enim
velle pæne dementis otii est), sed ut tantum æstimatio
conjectanti constet animo. Nam quum trecentis sexaginta et 3
fere sex partibus orbis Solis, ex circuitu ejus patere appa-
reat circulum, per quem meat; semperque dimetiens
tertiam partem ambitus, et tertiæ paulo minus septimam
colligat : apparet, dempta ejus dimidia (quoniam terra
centralis interveniat), sextam fere partem hujus immensi
spatii, quod circa terram circuli solaris animo compre-
henditur, inesse altitudinis spatio : Lunæ vero duodeci-
mam, quoniam tanto breviore, quam Sol, ambitu currit,
ita ferri eam in medio Solis ac Terræ. Mirum quo procedat 4
improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata suc-
cessu, sicut in supradictis; occasionem impudentiæ ratio
largitur : ausique divinare Solis ad terram spatia, eadem
ad cælum agunt, quoniam sit medius Sol : ut protinus
mundi quoque ipsius mensura veniat ad digitos. Quantas
enim dimetiens habet septimas, tantas habere circulum
duo et vicesimas; tanquam plane a perpendiculo mensura
cæli constet!

Ægyptia, ratio, quam Petosiris et Necepsos ostendere, 5
singulas partes in lunari circulo (ut dictum est) minimo,
triginta tribus stadiis paulo amplius patere colligit : in Sa-

que degré comprend un intervalle d'un peu plus de 32 stades, le double dans l'orbite de Saturne qui est la plus grande; dans celle du soleil qui est intermédiaire, la moitié de la somme de ces deux mesures. Ce calcul est plein de retenue; car si au cercle de Saturne on ajoutait l'intervalle qui le sépare du zodiaque lui-même, on arriverait à une multiplication infinie.

1 XXII. (XXIV.) Il reste peu de chose à dire du monde. Dans le ciel même, des étoiles naissent soudainement; il y en a plusieurs espèces. Les Grecs appellent comètes, les Romains étoiles chevelues, des astres qui inspirent la terreur par une crinière couleur de sang, et qui semblent hérissés sur le sommet. On appelle pogonies ceux dont la crinière est disposée à la partie inférieure sous la forme d'une longue barbe. Les aconties sont lancées comme un javelot; elles indiquent des événements d'un accomplissement très-prochain :
2 telle est celle dont le César Titus imperator, dans son cinquième consulat (an de J. C. 77), a fait le sujet d'une pièce de vers admirable. C'est la dernière de ce genre qu'on ait vue. Les comètes plus courtes et allongées en pointe ont été appelées xiphies; ce sont les plus pâles de toutes; elles ont le reflet d'un glaive, et sont dépourvues de rayons. Les discoïdes, d'une forme indiquée par leur nom, ont la couleur de l'ambre, et ne projettent que peu de rayons par leurs bords. Les pithées ont la figure de tonneaux, et présentent dans leur partie concave une lueur fumeuse. Les cératies ont l'apparence d'une corne : telle fut celle qui apparut quand la Grèce coalisée livra la bataille de Salamine (av. J. C. 480). Les lam-
3 padies imitent les torches ardentes. Les hippées imitent la crinière d'un cheval, vivement agitée, et tournoyant sur elle-même. Il y a aussi des comètes blanches, à chevelure argentée, d'un éclat tellement radieux que l'on peut à peine y fixer les yeux; elles offrent, sous une apparence humaine, l'image d'un dieu. Il y en a aussi qui 4
sont comme hérissées de poils et enveloppées d'une espèce de nuage. Il est arrivé une fois que la chevelure s'est changée en lance; ce fut dans la 108[e] olympiade, l'an 398 de Rome (21). Le plus court espace de temps noté durant lequel elles ont été visibles est de 7 jours, le plus long de 80 (22).

XXIII. Parmi les comètes les unes se meuvent 1
comme les planètes, les autres demeurent immobiles. Presque toutes sont dans la région septentrionale du ciel; elles en occupent une partie qui n'est pas fixe, et surtout la partie blanche, qui a reçu le nom de voie lactée. Aristote (23) rapporte qu'on en voit souvent plusieurs à la fois, observation que personne autre n'a faite, à ma connaissance; et il ajoute que ce phénomène indique des vents violents et de fortes chaleurs. Les comètes se montrent aussi dans les mois d'hiver et vers le pôle du midi, mais là sans aucun éclat.
Il y a eu une comète fatale aux peuples de l'Éthio- 2
pie et de l'Égypte, et connue sous le nom de Typhon, qui fut un roi de ces temps anciens; d'une apparence ignée, d'une forme contournée en spirale, d'un aspect effrayant, moins une étoile qu'une espèce de nœud enflammé. Quelquefois les planètes et les autres astres se montrent garnis de cheveux. Les comètes n'apparaissent jamais à l'occident (24). Ce sont des astres pleins de présages funestes, et qui ne se contentent pas de légères expiations, témoin les troubles civils sous le consul Octavius (an de Rome 678; avant J. C. 76), et derechef la guerre de Pompée et de Cé- 3
sar (avant J. C. 49); témoin encore, de notre temps, l'empoisonnement qui fit succéder Néron

turni, amplissimo, duplum : in Solis, quem medium esse diximus, utriusque mensuræ dimidium. Quæ computatio plurimum habet pudoris, quoniam, ad Saturni circulum addito Signiferi ipsius intervallo, innumerabilis multiplicatio efficitur.

1 XXII. (XXIV.) Restant pauca de mundo : namque et in ipso cælo stellæ repente nascuntur. Plura earum genera. (XXV.) Cometas Græci vocant, nostri crinitas, horrentes crine sanguineo, et comarum modo in vertice hispidas. Iidem Pogonias, quibus, inferiore ex parte, in speciem barbæ longæ, promittitur juba. Acontiæ jaculi modo vi-
2 brantur, ocyssimo significatu. Hæc fuit de qua quinto consulatu suo Titus imperator Cæsar præclaro carmine perscripsit, ad hunc diem novissime visa. Easdem breviores et in mucronem fastigiatas, Xiphias vocavere, quæ sunt omnium pallidissimæ, et quodam gladii nitore, ac sine ullis radiis : quos Disceus, suo nomini similis, colore
3 autem electro, raros e margine emittit. Pitheus doliorum cernitur figura, in concavo fumidæ lucis. Ceratias cornus speciem habet, qualis fuit quum Græcia apud Salamina depugnavit. Lampadias ardentes imitatur faces : Hippeus equinas jubas, celerrimi motus, atque in orbem circa se euntes. Fit et candidus cometes, argenteo crine, ita refulgens, ut vix contueri liceat, specieque humana dei effigiem in se ostendens. Fiunt et hirti villorum specie, et 4
nube aliqua circumdati. Semel adhuc jubæ effigies mutata in hastam est, Olympiade centesima octava, Urbis anno trecentesimo nonagesimo octavo. Brevissimum, quo cernerentur, spatium septem dierum annotatum est : longissimum, octoginta.

XXIII. Moventur autem alii errantium modo, alii im- 1
mobiles hærent. Omnes ferme sub ipso septemtrione, aliqua ejus parte non certa, sed maxime in candida, quæ lactei circuli nomen accepit. Aristoteles tradit et simul plures cerni : nemini compertum alteri, quod equidem sciam. Ventos autem ab iis graves æstusque significari. Fiunt et hibernis mensibus, et in austrino polo, sed ibi citra ullum jubar. Diraque comperta Æthiopum et Ægypti 2
populis, cui nomen ævi ejus rex dedit Typhon, ignea specie, ac spiræ modo intorta, visu quoque torvo, nec stella verius, quam quidam igneus nodus. Sparguntur aliquando et errantibus stellis, cæterisque, crines. Sed cometes nunquam in occasura parte cœli est : terrificum magna ex parte sidus, ac non leviter piatum, ut civili motu Octavio consule, iterumque Pompeii et Cæsaris bello; in nostro 3
vero ævo circa veneficium, quo Claudius Cæsar imperium

à l'empereur Claude (an de Rome 707, de J. C. 54); témoin enfin le règne de ce prince, durant lequel l'influence en fut presque continuelle et funeste. On pense que la diversité des effets qu'elles produisent dépend des parties vers lesquelles elles s'élancent, de l'étoile dont elles ressentent l'action, des formes qu'elles imitent, et des lieux où elles font éruption. On assure que, présentant la forme d'une flûte, elles sont un signe d'art musical; de mœurs infâmes, paraissant dans les parties honteuses des constellations; d'esprit et de science, quand elles sont en trine aspect ou en quadrature avec quelqu'un des astres permanents; et qu'elles versent des poisons, étant dans la tête du Dragon du nord
4 ou du midi. Rome est le seul lieu de l'univers qui ait élevé un temple à une comète, celle que le dieu Auguste jugea de si bon augure pour lui. Elle apparut lors des débuts de sa fortune, pendant les jeux qu'il célébrait en l'honneur de Vénus Genitrix, peu de temps après la mort de son père César, et dans le collége institué pour cela par ce dernier; il exprima en ces termes la joie qu'elle lui causait : « Pendant la célébration de mes jeux, on aperçut durant sept jours une comète dans la région du ciel qui est au septentrion. Elle commençait à paraître vers la onzième heure (cinq heures du soir); elle eut beaucoup d'éclat, et fut visible de toutes les parties de la terre. Suivant l'opinion générale, cet astre annonça que l'âme de César avait été reçue au nombre des divinités éternelles; c'est à ce titre qu'une comète fut ajoutée à sa statue, que peu de temps après nous con-
5 sacrâmes dans le forum. » Tel fut du moins son langage public; mais dans l'intimité il se félicitait de l'apparition de cette comète, née, disait-il, pour lui, et dans laquelle il naissait à son tour : à vrai dire, ce fut un bonheur pour la terre. Il y a des auteurs qui pensent que les comètes sont des astres durables, qui ont leur propre orbite, mais qui ne sont visibles que lorsque le soleil les a abandonnés; d'autres, au contraire, supposent qu'elles sont le produit du concours fortuit de l'humidité et de la force ignée, et que, en conséquence, elles se dissolvent.

XXIV. (XXVI.) Hipparque, dont nous avons déjà 1
parlé (chap. 9 et 10), Hipparque, qu'on ne louera jamais assez, car personne plus que lui n'a fait sentir que l'homme a des affinités avec les astres et que nos âmes sont une partie du ciel, a observé une étoile nouvelle différente des comètes, et née de son temps. Le jour où il la vit briller, le mouvement qu'il y aperçut excita des doutes dans son esprit; il se demanda si cela n'arrivait pas souvent, et si les étoiles que nous croyons fixes
n'étaient pas mobiles elles-mêmes : alors il osa, 2
chose audacieuse même pour un dieu, dresser pour la postérité le catalogue des étoiles, et en faire, pour ainsi dire, l'appel nominal. A cet effet, il inventa des instruments pour déterminer avec précision la position et la grandeur de chacune; il donna ainsi les moyens de reconnaître non-seulement si elles mouraient ou naissaient, mais encore si quelques-unes traversaient le ciel ou s'y mouvaient, et semblablement si elles croissaient ou diminuaient, laissant à tous le ciel en héritage, s'il se trouvait quelqu'un capable de recueillir la succession.

XXV. Il y a aussi des torches flamboyantes, 1
visibles seulement quand elles tombent, comme celle qui, en plein midi, traversa le ciel aux yeux du peuple pendant les combats de gladiateurs donnés par le César Germanicus. On en distingue deux espèces : les lampades, qui sont tout

reliquit Domitio Neroni, ac deinde principatu ejus, assiduum prope ac sævum. Referre arbitrantur, in quas partes sese jaculetur, aut cujus stellæ vires accipiat, quasque similitudines reddat, et quibus in locis emicet : tibiarum specie, musicæ arti portendere; obscenis autem moribus, in verendis partibus signorum; ingeniis et eruditioni, si triquetram figuram quadratamve paribus angulis ad aliquos perennium stellarum situs edat; venena fundere, in
4 capite septemtrionalis austrinæve Serpentis. Cometes in uno totius orbis loco colitur in templo Romæ, admodum faustus divo Augusto judicatus ab ipso : qui, incipiente eo, apparuit ludis quos faciebat Veneri Genetrici, non multo post obitum patris Cæsaris, in collegio ab eo instituto. Namque his verbis id gaudium prodidit : « Iis ipsis ludorum meorum diebus, sidus crinitum per septem dies in regione cæli, quæ sub septemtrionibus est, conspectum. Id oriebatur circa undecimam horam diei, clarumque et omnibus terris conspicuum fuit. Eo sidere significari vulgus credidit, Cæsaris animam inter deorum immortalium numina receptam : quo nomine id insigne simulacro capitis ejus, quod mox in foro consecravimus, ad-
5 jectum est. » Hæc ille in publicum; interiore gaudio, sibi illum natum, seque in eo nasci interpretatus est : et, si verum fatemur, salutare id terris fuit. Sunt qui et hæc sidera perpetua esse credant, suoque ambitu ire; sed non nisi relicta ab Sole cerni. Alii vero, qui nasci humore fortuito et ignea vi, ideoque solvi.

XXIV. (XXVI.) Idem Hipparchus nunquam satis lauda- 1
tus (ut quo nemo magis approbaverit cognationem cum homine siderum, animasque nostras partem esse cæli), novam stellam et aliam in ævo suo genitam deprehendit : ejusque motu, qua die fulsit, ad dubitationem est adductus, anne hoc sæpius fieret, moverenturque et eæ quas
putamus affixas; ideoque ausus, rem etiam Deo improbam, 2
annumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere; organis excogitatis, per quæ singularum loca atque magnitudines signaret : ut facile discerni posset ex eo, non modo, an obirent, nascerenturve, sed an omnino aliqua transirent, moverenturve; item an crescerent, minuerenturque : cælo in hereditate cunctis relicto, si quisquam, qui cretionem eam caperet, inventus esset.

XXV. Emicant et faces, non nisi quum decidunt visæ : 1
qualis Germanico Cæsare gladiatorum spectaculum edente, præter ora populi meridiano transcucurrit. Duo genera

8.

simplement des torches, et les bolides, comme on en vit lors des désastreux événements de Mo-
2 dène. La différence est que les torches, allumées par leur partie antérieure, laissent de longues traînées, tandis que les bolides, brûlant dans toute leur longueur, occupent un plus grand espace.

1 XXVI. On voit aussi flamboyer des poutres, *doques* en grec, telles qu'il en apparut lorsque les Lacédémoniens, vaincus sur mer, perdirent l'empire de la Grèce. (Ol. 96, 2; 395 av. J. C.) Il se fait aussi dans le ciel lui-même des crevasses qu'on appelle Chasma.

1 XXVII. (XXVII.) On a encore observé des incendies couleur de sang, se dirigeant vers la terre. Rien de plus terrible que ce phénomène aux yeux des mortels épouvantés; on en vit un semblable l'an III de la cent septième olympiade, lors-
2 que le roi Philippe ébranlait la Grèce. Pour moi, je crois que ces météores se manifestent, comme le reste, à des époques réglées, et qu'ils sont indépendants des causes variées, fruit d'une imagination subtile, auxquelles la plupart les attribuent. Ils furent, sans doute, le présage de grandes catastrophes; mais, je pense, que ces catastrophes ne survinrent pas à cause des météores; les météores apparurent parce qu'elles étaient prochaines. Ce qui cache la loi de leur reproduction, c'est qu'ils sont rares; cela empêche qu'ils ne soient connus comme le sont les levers des planètes ci-dessus indiqués, les éclipses, et beaucoup d'autres phénomènes.

1 XXVIII. (XXVIII.) On voit des étoiles apparaître des journées entières avec le soleil; le plus souvent elles entourent cet astre d'une espèce de couronne d'épis et de cercles de diverses couleurs. Ce phénomène arriva lors de l'entrée à Rome d'Auguste dans sa première jeunesse, venant, après la mort de son père, prendre l'héritage d'un grand nom. (XXIX.) De semblables couronnes se font voir autour de la lune, et des étoiles fixes qui ont un grand éclat.

XXIX. Le soleil parut avec un arc sous le con- 1
sulat de Lucius Opimius et de Quintus Fabius (an de Rome 623); avec un cercle, sous le consulat de Porcius et de Manius Acilius (an de Rome 640); avec un cercle de couleur rouge, sous le consulat de Lucius Julius et de Publius Rutilius (an de Rome 664).

XXX. (XXX.) Le soleil éprouve des éclipses dont 1
la longueur est un prodige: ainsi, lors du meurtre du dictateur César et durant la guerre d'Antoine, il fut pâle, presque sans interruption, pendant toute l'année.

XXXI. (XXXI.) On a vu aussi plusieurs soleils à 1
la fois(25), non au-dessus ni au-dessous du soleil lui-même, mais sur les côtés, et non près de la terre, ni à l'opposite, ni la nuit, mais le matin ou le soir; on en a vu, dit-on, même à midi, une fois, sur le Bosphore; ils avaient paru dès le matin, et durèrent jusqu'au soir. Les anciens ont observé 2
plusieurs fois trois soleils: par exemple, sous les consulats de Sp. Postumius, de Q. Mucius (an de Rome 580); de Q. Marcius, de M. Porcius (an de Rome 631); de Marc-Antoine, de P. Dolabella (an de Rome 710); de M. Lepidus, de L. Plancus (an de Rome 712). Ce phénomène s'est montré aussi de notre temps, durant le règne du dieu Claude lorsqu'il était consul, ayant Cornélius Orfitus pour collègue (après J. C. 51). Aucun document ne parle de l'apparition de plus de trois soleils à la fois.

XXXII. (XXXII.) Trois lunes ont été observées, 1
comme sous le consulat de Cn. Domitius et de C. Fannius (an de Rome 632). On les a généralement appelées soleils nocturnes.

2 earum: Lampades vocant plane faces; alterum Bolidas, quale Mutinensibus malis visum est. Distant quod faces vestigia longa faciunt, priore ardente parte; bolis vero perpetua ardens, longiorem trahit limitem.

1 XXVI. Emicant et trabes simili modo, quas Docos vocant: qualis quum Lacedæmonii, classe victi, imperium Græciæ amisere. Fit et cæli ipsius hiatus, quod vocant Chasma.

1 XXVII. (XXVII.) Fit et sanguinea specie (quo nihil terribilius mortalium timori est) incendium ad terras cadens inde: sicut Olympiadis centesimæ septimæ anno tertio,
2 quum rex Philippus Græciam quateret. Atque hæc ego statis temporibus naturæ, ut cætera, arbitror exsistere; non, ut plerique, variis de causis, quas ingeniorum acumen excogitat. Quippe ingentium malorum fuere prænuncia: sed ea accidisse non, quia hæc facta sunt, arbitror; verum hæc ideo facta, quia incasura erant illa. Raritate autem occultam eorum esse rationem, ideoque non, sicut exortus supra dictos, defectusque, et multa alia, nosci.

1 XXVIII. (XXVIII.) Cernuntur et stellæ cum Sole totis diebus; plerumque et circa Solis orbem, ceu spiceæ coronæ, et versicolores circuli: qualiter Augusto Cæsare in prima juventa Urbem intrante, post obitum patris, ad nomen ingens capessendum. (XXIX.) Existunt eædem coronæ circa Lunam, et circa nobilia astra, cæloque inhærentia.

XXIX. Circa Solem arcus apparuit, L. Opimio, Q. Fa- 1
bio consulibus; orbis, L. Porcio, M. Acilio; circulus rubri coloris, L. Julio, P. Rutilio coss.

XXX. (XXX.) Fiunt prodigiosi, et longiores Solis defectus: 1
qualis occiso dictatore Cæsare, et Antoniano bello, totius pæne anni pallore continuo.

XXXI. (XXXI.) Et rursus plures Soles simul cernuntur: 1
nec supra ipsum, nec infra, sed ex obliquo; nunquam juxta, nec contra terram; nec noctu, sed aut oriente, aut occidente. Semel et meridie conspecti in Bosphoro produntur, qui a matutino tempore duraverunt in occasum. Trinos Soles antiqui sæpius videre: sicut Sp. Pos- 2
tumio, Q. Mucio; et Q. Marcio, M. Porcio; et M. Antonio, P. Dolabella; et M. Lepido, L. Planco coss. Et nostra ætas vidit divo Claudio principe, consulatu ejus, Cornelio Orfito collega. Plures simul, quam tres, visi ad hoc ævi nunquam produntur.

XXXII. (XXXII.) Lunæ quoque trinæ, ut Cn. Domitio, 1

1 XXXIII. (xxxiii.) On a vu pendant la nuit, sous le consulat de C. Cæcilius et de Cn. Papirius (an de Rome 641), et d'autres fois encore, une lumière se répandre dans le ciel, de sorte qu'une espèce de jour remplaçait les ténèbres.

1 XXXIV. (xxxiv.) Un bouclier ardent, jetant des étincelles, a traversé le ciel de l'occident à l'orient, au moment du coucher du soleil, sous le consulat de L. Valérius et de C. Marius (an de Rome 654).

1 XXXV. (xxxv.) Sous le consulat de Cn. Octavius et de C. Scribonius (an de Rome 678), phénomène mentionné une seule fois, une étincelle étant tombée d'une étoile s'accrut à mesure qu'elle approchait de la terre, atteignit la grandeur de la lune, et donna une clarté pareille à un jour nuageux; puis, regagnant le ciel, prit la forme d'une torche. Le proconsul Silanus, avec sa suite, en fut témoin.

1 XXXVI. (xxxvi.) Il arrive aussi que des étoiles semblent se détacher : cela n'est pas sans signification, et il ne manque jamais de s'élever de ce côté des vents formidables.

1 XXXVII. Il se montre des étoiles dans la mer et sur la terre. (xxxvii.) J'ai vu, la nuit, pendant les factions des sentinelles devant les retranchements, briller à la pointe des javelots des lueurs à la forme étoilée. Les étoiles se posent sur les antennes et sur d'autres parties des vaisseaux avec une espèce de son vocal, comme des oiseaux allant de place en place. Cette espèce d'étoile est dangereuse quand il n'en vient qu'une seule; elle cause la submersion du bâtiment; et si elle tombe dans la partie inférieure de la carène, elle y met le feu. Mais s'il en vient deux, l'augure en est favorable; elles annoncent une heureuse navigation : l'on prétend même que, survenant, elles mettent en fuite Hélène, c'est le nom de cette étoile funeste et menaçante. Aussi attribue-t-on cette apparition divine à Castor et à Pollux, et on les invoque comme les dieux de la
mer. La tête de l'homme est quelquefois, pen- 2
dant le soir, entourée de ces lueurs, et c'est un présage de grandes choses. La raison de tout cela est un mystère caché derrière la majesté de la nature.

XXXVIII. (xxxviii.) Jusqu'à présent nous 1
avons parlé du monde lui-même et des astres; je passe à ce qui reste de remarquable dans le ciel. En effet, le nom de ciel a été aussi donné par nos ancêtres à cet espace qui semble vide, et qui, sous le nom d'air, répand le souffle de vie. Cette région est au-dessous de la lune, et de beaucoup; telle est du moins l'opinion à peu près générale: faisant un immense emprunt et à l'éther supérieur et aux exhalaisons terrestres,
elle participe de ces deux natures. De là les 2
nuages, les tonnerres et les éclairs; de là les grêles, les brouillards, les pluies, les tempêtes, les tourbillons; de là de nombreux désastres pour les mortels, et une lutte intestine de la nature avec elle-même. Des choses terrestres, qui tendent vers le ciel, sont repoussées par la force des astres; d'autres, qui spontanément n'y montent pas, sont entraînées par elles. Les pluies tombent, les nuages montent, les rivières se dessèchent, la grêle se précipite, les rayons embrasent, et de toutes parts ils poussent la terre dans l'espace; réfléchis, ils rebroussent chemin, emportant avec eux ce qu'ils peuvent. La chaleur vient d'en haut, et elle y retourne. Les vents fondent à vide sur la

C. Fannio consulibus, apparuere : quos plerique appellaverunt Soles nocturnos.

1 XXXIII. (xxxiii.) Lumen de cælo noctu visum est, C. Cæcilio, Cn. Papirio consulibus, et sæpe alias, ut diei species noctu luceret.

1 XXXIV. (xxxiv.) Clypeus ardens ab occasu ad ortum scintillans transcurrit, Solis occasu, L. Valerio, C. Mario consulibus.

1 XXXV. (xxxv.) Scintillam e stella cadere et augeri terræ appropinquantem, ac postquam Lunæ magnitudine facta sit, illuxisse, ceu nubilo die; dein, quum in cælum se reciperet, lampadem factam, semel unquam proditur, Cn. Octavio, C. Scribonio coss. Vidit hoc Silanus, proconsul, cum comitatu suo.

1 XXXVI. (xxxvi.) Fieri videntur et discursus stellarum, nunquam temere, ut non ex ea parte truces venti cooriantur.

1 XXXVII. Exsistunt stellæ et in mari terrisque. (xxxvii.) Vidi nocturnis militum vigiliis, inhærere pilis pro vallo fulgorem effigie ea. Et antennis navigantium, aliisque navium partibus, ceu vocali quodam sono insistunt, ut volucres sedem ex sede mutantes : graves, quum solitariæ venere, mergentesque navigia, et si in carinæ ima deciderint, exurentes; geminæ autem salutares, et prosperi cursus prænunciæ : quarum adventu fugari diram illam ac minacem, appellatamque Helenam, ferunt; et ob id Pol- 2
luci et Castori id numen assignant, eosque in mari deos invocant. Hominum quoque capita vespertinis horis, magno præsagio circumfulgent. Omnia incerta ratione, et in naturæ majestate abdita.

XXXVIII. (xxxviii.) Hactenus de mundo ipso, sideri- 1
busque. Nunc reliqua cæli memorabilia. Namque et hoc cælum appellavere majores, quod alio nomine aera, omne quod, inani simile, vitalem hunc spiritum fundit. Infra Lunam hæc sedes, multoque inferior (ut animadverto propemodum constare), infinitum ex superiore natura aeris, infinitum et terreni halitus miscens, utraque sorte confunditur. Hinc nubila, tonitrua, et alia fulmina. Hinc grandines, pruinæ, 2
imbres, procellæ, turbines. Hinc plurima mortalium mala, et rerum naturæ pugna secum. Terrena in cælum tendentia deprimit siderum vis, eademque, quæ sponte non subeunt, ad se trahit. Decidunt imbres, nebulæ subeunt, siccantur amnes, ruunt grandines, torrent radii, et terram in medium undique impellunt; iidem infracti resiliunt, et, quæ potuere, auferunt secum. Vapor ex alto cadit, rursumque in altum redit. Venti ingruunt inanes, iidemque

3 terre, et ils remontent chargés de butin. La respiration d'innombrables animaux attire l'air des hautes régions ; l'air fait résistance, et la terre épanche le souffle de vie dans le ciel qui s'est épuisé. Ainsi la nature a des mouvements alternatifs, le monde est emporté avec une grande vitesse comme par une machine de guerre, et la discorde s'en accroît. Nulle pause n'est possible dans le combat, mais une rotation perpétuelle l'entraîne, et montre successivement à la terre la sphère infinie où siégent les causes des choses. Parfois même, en interposant les nuages, elle jette au-devant du ciel un autre ciel; c'est le royaume des vents. Là résident surtout leurs principes, dans lesquels les causes des autres phénomènes sont implicitement comprises, car on attribue généralement à leur violence la foudre et les éclairs ; on leur attribue aussi les pluies de pierre, attendu que les pierres sont enlevées par le vent; et beaucoup d'autres choses semblables. En conséquence, il faut entrer dans quelques détails.

1 XXXIX. (XXXIX.) Il est évident que parmi les causes des saisons et des choses les unes sont fixes, les autres fortuites, ou du moins réglées par des lois encore ignorées. Qui doute, en effet, que les étés, les hivers, et toutes les vicissitudes périodiques, ne soient déterminées par le mouvement des astres? De même que l'influence du soleil se manifeste dans les modifications de l'année, de même chacun des autres astres a sa force spéciale, et produit en conséquence des effets spéciaux. Les uns sont fertiles en humidités versées sous forme de pluies, les autres en humidités solidifiées sous forme de givre, agglomérées sous forme de neige, congelées sous forme de grêle; d'autres le sont en vents, en chaleur tiède, en chaleur brûlante, en rosée, en froid. Et il ne faut pas en estimer la grandeur d'après le volume apparent; car, à en juger d'après leur immense hauteur, évidemment aucun d'eux n'est plus petit que la lune. Donc, ils exercent une action conforme à 2
leur nature, chacun dans sa révolution ; cela est manifeste surtout dans les passages de Saturne, qui s'accompagnent de pluie. Et cette influence n'appartient pas seulement aux planètes, elle appartient aussi à plusieurs étoiles fixes, toutes les fois qu'elles sont excitées par l'ascension de planètes, ou stimulées par le jet de rayons; c'est ce que nous voyons arriver dans les Sucules, que pour cela les Grecs ont appelées Hyades, d'un mot qui signifie pluvieuses. Quelques-unes même agissent spontanément et à des époques fixes, comme (26) les Chevreaux (XVIII, 74) à leur lever. Arcturus ne se lève presque jamais sans une grêle accompagnée d'orage.

XL. (XL.) Quant à la Canicule, qui ignore que, 1
se levant, elle allume l'ardeur du soleil? Les effets de cet astre sont les plus puissants sur la terre : les mers bouillonnent (XVIII, 68) à son lever, les vins fermentent dans les celliers, les eaux stagnantes s'agitent. Les Égyptiens donnent le nom d'oryx 2
à un animal qui, disent-ils, se tient en face de cette étoile à son lever, fixe ses regards sur elle, et l'adore, pour ainsi dire, en éternuant. Les chiens aussi sont plus exposés à la rage (VIII, 61) durant tout cet intervalle de temps; cela n'est pas douteux.

XLI. (XLI.) Des portions de certaines constella- 1
tions ont aussi une action propre, par exemple à l'équinoxe d'automne et au solstice d'hiver, époques auxquelles des tempêtes nous révèlent le passage du soleil ; et ce passage se manifeste non pas seulement par des pluies et des orages, mais aussi par beaucoup d'effets qu'en ressentent

3 cum rapina remeant. Tot animalium haustus spiritum e sublimi trahit; at ille contra nititur, tellusque ut inani cælo spiritum infundit. Sic ultro citroque commeante natura, ut tormento aliquo, mundi celeritate discordia accenditur. Nec stare pugnæ licet; sed assidue rapta convolvitur, et circa terram immenso rerum causas globo ostendit, subinde per nubes cælum aliud obtexens. Ventorum hoc regnum. Itaque præcipua eorum natura ibi, et ferme reliquas complexa causas, quoniam et tonitruum et fulminum jactus horum violentiæ plerique assignant. Quin et ideo lapidibus pluere interim, quod vento sint rapti, et multa similiter. Quam ob rem plura simul dicenda sunt.

1 XXXIX. (XXXIX.) Tempestatum rerumque quasdam statas esse causas, quasdam vero fortuitas, aut adhuc rationis incompertæ, manifestum est. Quis enim æstates, et hiemes, quæque in temporibus annua vice intelliguntur, siderum motu fieri dubitet? Ut Solis ergo natura temperando intelligitur anno, sic reliquorum quoque siderum propria est quibusque vis, et ad suam cuique naturam fertilis. Alia sunt in liquorem soluti humoris fœcunda; alia concreti in pruinas, aut coacti in nives, aut glaciati in grandines; alia flatus, alia teporis, alia vaporis, alia roris, alia rigoris. Nec vero hæc tanta debent existimari, quanta cernuntur, quum esse eorum nullum minus Luna tam immensæ altitudinis ratio declaret. Igitur in suo quæque motu naturam suam 2
exercent : quod manifestum Saturni maxime transitus imbribus faciunt. Nec meantium modo siderum hæc vis est, sed multorum etiam adhærentium cælo, quoties errantium accessu impulsa, aut conjectu radiorum exstimulata sunt : qualiter in Suculis sentimus accidere, quas Græci ob id pluvio nomine Hyadas appellant. Quin et sua sponte quædam, statisque temporibus, ut Hœdorum exortus. Arcturi vero sidus non ferme sine procellosa grandine emergit.

XL. (XL.) Nam Caniculæ exortu accendi Solis vapores 1
quis ignorat? cujus sideris effectus amplissimi in terra sentiuntur. Fervent maria exoriente eo, fluctuant in cellis vina, moventur stagna. Orygem appellat Ægyptus fe- 2
ram, quam in exortu ejus contra stare, et contueri tradit, ac velut adorare, quum sternuerit. Canes quidem toto eo spatio maxime in rabiem agi non est dubium.

XLI. (XLI.) Quin partibus quoque signorum quorumdam 1
sua vis inest : ut autumnali æquinoctio, brumaque, quum tempestatibus confici sidus intelligimus ; nec imbribus tantum tempestatibusque, sed multis et corporum et ruris

les corps et la campagne. Sous l'influence de
l'astre, les uns éprouvent des paralysies, les au-
tres des commotions dans le ventre, dans les
nerfs, dans la tête, dans l'intelligence, à des épo-
ques réglées. L'olivier (xviii, 68), le peuplier blanc
et le saule, au solstice d'été, recoquillent leurs feuil-
2 les; le pouliot desséché et suspendu au toit fleurit le
jour même du solstice d'hiver; les membranes
distendues par l'air se rompent. Celui-là s'éton-
nera de ces phénomènes qui n'a pas remarqué
(expérience quotidienne) qu'une plante appelée
tournesol (xxii, 19) regarde toujours le soleil qui
s'en va, et tourne continuellement avec lui, même
lorsque les nuages le voilent; que la lune a aussi
une action par laquelle les huîtres, les coquillages et
les testacés de toute espèce croissent et diminuent
3 selon ses phases. Bien plus, les observateurs at-
tentifs ont découvert que le nombre des lobes du
foie de la souris répond à l'âge de la lune (xi,
76; xxix, 15), et qu'un très-petit animal, la
fourmi (xi, 36), est sensible à l'influence de
cet astre, et cesse son travail quand il n'est pas
visible. En ceci notre ignorance est d'autant
plus honteuse qu'il est reconnu que les affections
des yeux, chez certaines bêtes de somme (xi, 55),
croissent et décroissent avec la lune. Ce qui nous
excuse, c'est l'immensité des cieux séparés de nous
par une énorme hauteur, et divisés en soixante-
4 douze constellations. Ces constellations sont les
images d'objets ou d'animaux entre lesquelles les
astronomes ont partagé le ciel. On y a noté
seize cents étoiles, c'est-à-dire les étoiles remar-
quables par leurs effets ou par leur apparence;
par exemple, dans la queue du Taureau, sept qu'on
appelle Pléiades, les Hyades au front, le Bou-
vier qui suit la grande Ourse.

1 XLII. (xlii.) Je ne nierai pas qu'indépen-
damment de ces causes, il ne se forme de la pluie
et du vent; car il est certain que la terre exhale
des brouillards, tantôt humides, tantôt sembla-
bles à de la fumée, à cause des chaleurs, et qu'il
ne se forme des nuages, soit par la sublima-
tion de l'humidité, soit par la condensation de
l'air en eau. Les nuages ont de la densité, et 2
sont des corps; on ne peut en douter, puisqu'ils
voilent le soleil, qui, autrement, est visible
même aux plongeurs, quelle que soit la profon-
deur à laquelle ils descendent.

XLIII. (xliii.) En conséquence, je ne con- 1
testerai pas que les feux des étoiles peuvent
tomber d'en haut sur les nuages, comme on le
voit souvent par un temps serein. Il est certain
que le choc de ces feux ébranle l'air : c'est ainsi
que les traits sifflent dans leur trajet. Quand
ils sont arrivés à la nue, il en résulte de la vapeur
avec un bruit étrange, comme quand on plonge
un fer rouge dans l'eau, et il se forme un tourbil-
lon de fumée; de là naissent les tempêtes. S'il y a
dans la nue lutte de l'air ou de la vapeur, le
tonnerre gronde; si éruption ardente, la fou-
dre éclate; si effort prolongé dans un plus grand
espace, l'éclair brille. Les éclairs fendent la nue,
les foudres la déchirent. Le tonnerre est le re- 2
tentissement des coups que frappent les feux;
aussi la flamme rayonne-t-elle dès que le nuage
se fend. Le souffle émané de la terre peut aussi,
repoussé en bas par les astres et arrêté dans les
nuages, faire entendre le grondement du tonnerre
tant que le son reste étouffé pendant la lutte, et
les éclats de la foudre au moment de l'éruption,
comme pour une vessie distendue par l'air. Il se
peut encore que ce souffle, quel qu'il soit, s'allume
par le frottement dans une descente rapide. Il se
peut enfin que le choc des nuages fasse jaillir des

experimentis : afflantur alii sidere, alii commoventur, sta-
tis temporibus, alvo, nervis, capite, mente. Olea, et po-
2 pulus alba, et salices, solstitio folia circumagunt. Floret
ipso brumali die suspensa in tectis arentis herba pulegii :
rumpuntur intentæ spiritu membranæ. Miretur hoc, qui
non observet quotidiano experimento, herbam unam, quæ
vocatur heliotropium, abeuntem Solem intueri semper,
omnibusque horis cum eo verti, vel nubilo obumbrante.
Jam quidem lunari potestate ostrearum, conchyliorum-
que, et concharum omnium corpora augeri, ac rursus
3 minui. Quin et soricum fibras respondere numero Lunæ
exquisivere diligentiores : minimumque animal formicam
sentire vires sideris, interlunio semper cessantem.
Quo turpior homini inscitia est, fatenti præcipue jumen-
torum quorumdam in oculis morbos cum Luna incres-
cere, ac minui. Patrocinatur vastitas cæli, immensa dis-
4 creta altitudine in duo atque septuaginta signa. Hæ sunt
rerum aut animantium effigies, in quas digessere cælum
periti. In his quidem mille sexcentas adnotavere stellas,
insignes videlicet effectu visuve : exempli gratia, in cauda
Tauri septem, quas appellavere Vergilias; in fronte, Su-
culas; Booten, qui sequitur Septemtriones.

XLII. (xlii.) Extra has causas non negaverim exsistere 1
imbres ventosque : quoniam humidam a terra, alias vero
propter vapores fumidam exhalari caliginem certum est;
nubesque, liquore egresso in sublime, aut ex aere coacto
in liquorem, gigni. Densitas earum corpusque, haud 2
dubio conjectatur argumento, quum Solem obumbrent,
perspicuum alias etiam urinantibus in quamlibet profun-
dam aquarum altitudinem.

XLIII. (xliii.) Igitur non eam inficias, posse in has et 1
ignes superne stellarum decidere, quales sereno sæpe cer-
nimus : quorum ictu concuti aera verum est, quando et
tela vibrata stridunt. Quum vero in nubem pervenerint,
vaporem dissonum gigni ut candente ferro in aquam de-
merso, et fumidum verticem volvi : hinc[1] nasci procel-
las. Et si in nube luctetur flatus aut vapor, tonitrua edi : 2
si erumpat ardens, fulmina : si longiore tractu nitatur,
fulgetra. His findi nubem, illis perrumpi. Et esse tonitrua
impactorum ignium plagas : ideoque protinus coruscare
igneas nubium rimas. Posse et repulsu siderum depres-
sum, qui a terra meaverit, spiritum nube cohibitum to-
nare, natura strangulante sonitum dum rixetur, edito
fragore quum erumpat, ut in membrana spiritu intenta.

éclairs, comme le choc de deux pierres fait jaillir
3 des étincelles. Mais tout cela est dû au hasard. De là des foudres aveugles et vaines toujours, n'étant le produit d'aucune des lois de la nature : elles frappent les monts, elles se précipitent dans les mers, et portent tant d'autres coups inutiles; mais les foudres qui viennent de plus haut sont les interprètes du destin, elles ont des causes fixes, et elles sont envoyées par les astres qui les engendrent.

1 XLIV. Je ne nierai pas non plus que des vents, ou plutôt des souffles, ne puissent provenir aussi d'une exhalaison aride et sèche de la terre; qu'ils ne puissent sortir des eaux donnant issue à un air qui ne se condense pas en brouillards, ni ne s'agglomère en nuages; qu'ils ne puissent enfin être déterminés par l'impulsion du soleil, puisque le vent, on le sait, n'est qu'un courant
2 d'air. A ces causes on peut en joindre bien d'autres; car nous voyons certains vents s'élever des fleuves, des golfes, et de la mer même tranquille; et d'autres, qu'on appelle Autans, venir de terre. Ces vents, revenant de la mer à la terre, sont appelés Tropées; continuant à porter en haute mer, Apogées.

3 (XLIV.) Les montagnes avec leurs lignes brisées, avec leurs sommets nombreux, avec leur croupe coudée ou arrondie, avec leurs vallées profondes, fendant par leurs inégalités l'air qui les frappe (disposition qui, en beaucoup d'endroits, produit des échos sans fin), sont une cause de vents.

4 (XLV.) Il y a même des cavernes qui en produisent : telle est, sur la côte de Dalmatie, une caverne qui offre un abîme à large embouchure : il suffit d'y jeter l'objet le plus léger, même en un jour calme, pour qu'il en jaillisse une tempête semblable à un tourbillon; le lieu se nomme Senta. Bien plus, dans la Cyrénaïque se trouve, dit-on, une roche consacrée au vent du midi : y porter la main est un sacrilége, et aussitôt le vent du midi soulève les sables. Dans beaucoup de maisons mêmes, des endroits humides et complétement à l'abri font sentir un souffle, tant il y a de causes de vents.

XLV. Mais il importe beaucoup de distinguer 1
le souffle et le vent. Ces vents réglés et durables qui se font sentir, non à une localité, mais à de vastes contrées; qui ne sont ni une brise ni une tempête, mais qui se montrent mâles jusque dans leur nom, soit qu'ils naissent du mouvement continuel du monde et du mouvement contraire des astres, soit qu'ils émanent de ce souffle fécond qui anime la nature entière, et qui s'agite çà et là comme dans une espèce de matrice, soit qu'on y voie les effets de l'air fouetté par les coups inégaux des planètes et par les jets divers des rayons, soit qu'ils sortent des planètes voisines ou qu'ils tombent des étoiles fixes; ces vents, dis-je, sont manifestement assujettis à une loi naturelle qui, sans être ignorée, n'est cependant pas non plus complétement connue. (XLVI.) Plus de vingt anciens auteurs grecs 2
ont recueilli des observations sur ce sujet. Mon étonnement est extrême quand je vois que dans le monde, en proie à la division et partagé en royaumes comme en autant de membres, un aussi grand nombre d'hommes s'est livré à la recherche de choses si difficiles à trouver; et cela sans en être empêchés par les guerres, par les hospitalités infidèles, par les pirates ennemis de tous, et interceptant presque les passages; et cela avec un tel succès, que, pour des lieux où ils

Posse et attritu, dum in præceps feratur, illum, quisquis est, spiritum accendi. Posse et conflictu nubium elidi, ut
3 duorum lapidum, scintillantibus fulgetris. Sed hæc omnia esse fortuita : hinc bruta fulmina et vana, ut quæ nulla veniant ratione naturæ; his percuti montes, his maria, omnesque alios irritos jactus. Illa vero fatidica ex alto, statisque de causis, et ex suis venire sideribus.

1 XLIV. Simili modo ventos, vel potius flatus, posse et ex arido siccoque anhelitu terræ gigni non negaverim : posse et aquis aera exspirantibus, qui neque in nebulam densetur, nec crassescat in nubes : posse et Solis impulsu agi, quoniam ventus non aliud intelligatur, quam
2 fluxus aeris : pluribusque etiam modis. Namque et e fluminibus, ac sinubus, et e mari videmus, et quidem tranquillo; et alios quos vocant Altanos, e terra consurgere. Qui quidem quum e mari redeunt, Tropæi vocantur : si pergunt, Apogei.

3 (XLIV.) Montium vero flexus crebrique vertices, et conflexa cubito, aut confracta in humeros juga, concavi vallium sinus, scindentes inæqualitate ideo resultantem aera (quæ causa etiam voces multis in locis reciprocas facit sine fine) ventos generant.

4 (XLV.) Jam quidem et specus : qualis in Dalmatiæ ora, vasto in præceps hiatu, in quem, dejecto levi pondere, quamvis tranquillo die, turbini similis emicat procella. Nomen loco est Senta. Quin et in Cyrenaica provincia rupes quædam Austro traditur sacra, quam profanum sit attrectari hominis manu, confestim Austro volvente arenas. In domibus etiam multis, madefacta inclusa opacitate conceptacula auras suas habent : adeo causa non deest.

XLV. Sed plurimum interest, flatus sit, an ventus. Il- 1
los status atque perspirantes : quos non tractus aliquis, verum terræ sentiunt; qui non aura, non procella, sed mares appellatione quoque ipsa venti sunt : sive assiduo mundi incitatu, et contrario siderum occursu nascuntur; sive hic est ille generabilis rerum naturæ spiritus, huc illuc tanquam in utero aliquo vagus; sive disparili errantium siderum ictu, radiorumque multiformi jactu flagellatus aer; sive a suis sideribus exeunt his propioribus, sive ab illis cælo affixis cadunt : palam est illos quoque legem naturæ habere non ignotam, etiamsi nondum percognitam. (XLVI.) Viginti amplius auctores Græci veteres prodidere de his 2
observationes. Quo magis miror, orbe discordi et in regna, hoc est, in membra, diviso, tot viris curæ fuisse tam ardua inventu : inter bella præsertim, et infida hospi-

ne sont jamais allés, on en apprend plus sur certains points, à l'aide de leurs livres, que par toutes les connaissances des habitants. De nos jours, au contraire, au sein d'une paix que fête l'univers, sous un prince qui se plaît tant à voir prospérer les choses et les arts, non-seulement on n'ajoute rien aux découvertes déjà faites, mais encore on ne se tient pas même au niveau des connais-
3 sances des anciens. Les récompenses n'étaient pas plus grandes, car la puissance souveraine était partagée entre plus de mains; et pourtant beaucoup ont fouillé ces secrets de la nature, sans autre rémunération que la satisfaction d'être utiles à la postérité. Ce sont les mœurs qui ont déchu, et non les récompenses. La mer est ouverte dans toute son étendue, tous les rivages sont hospitaliers; mais la foule immense qui na-
4 vigue le fait pour l'amour du gain et non de la science, sans songer, dans son aveuglement et dans son avidité exclusive, que la navigation elle-même devient plus sûre par la science. En conséquence, avec plus de détails qu'il ne convient peut-être au plan de cet ouvrage, je traiterai des vents, en considération de tant de milliers de marins.

1 XLVI. (XLVII.) Les anciens n'ont compté que quatre vents, et Homère (Od. V, 295) n'en nomme pas davantage pour les quatre points cardinaux, division qui bientôt parut trop grossière. A ces quatre l'âge suivant en ajouta huit, division qui, à son tour, parut trop subtile et trop fractionnée. Alors on jugea convenable de prendre un terme moyen, et d'ajouter à la division trop succincte quatre vents pris à la division trop nombreuse. Il y a donc deux vents dans chacune des quatre parties du monde. Le Subsolanus (est), venant du lever du printemps; le Vulturne (sud-est), venant du lever de l'hiver: les Grecs appellent le premier Aphéliotes, le second Eurus; l'Auster (sud), venant du midi; l'Africus (sud-ouest), venant du coucher de l'hiver: les Grecs les appel- 2
lent Notus et Libs; le Favonius (ouest), venant du coucher du printemps; le Corus (nord-ouest), du coucher de l'été: Zéphyr et Argestes en grec; le Septentrion (nord), venant du septentrion, et l'Aquilon (nord-est), soufflant entre le précédent et le lever de l'été: Aparctias et Borée en grec. Dans la rose la plus nombreuse on avait intercalé quatre rhombes: le Thrascias (nord-nord-ouest), dans l'espace intermédiaire entre le septentrion et le coucher du midi; le Cæcias (est-nord-est), venant du lever de l'été, entre l'Aquilon et le lever du printemps; le Phœnicias (27) (sud-sud-est), dans la région intermédiaire entre le lever de l'hiver et le midi; et de même, entre le Libs et le Notus, le Libonotus (sud-sud-ouest), composé 3
de l'un et de l'autre, intermédiaire entre le midi et le coucher de l'hiver. Ce n'est pas tout: d'autres ont ajouté un vent (nord-est-nord) appelé Meses, entre le Borée et le Cæcias, et un vent (sud-est-sud) appelé Euronotus, entre l'Eurus et le Notus. Il y a en outre des vents particuliers à chaque contrée, et qui ne s'étendent pas au delà d'une certaine limite: tel est dans l'Attique le Sciron, déviant un peu de l'Argestes, et inconnu dans le reste de la Grèce; le même, quand il est un peu plus septentrional, est appelé Olympias; 4
dans le langage habituel, on rapporte à l'Argestes ces dénominations. Quelques-uns nomment le Cæcias vent d'Hellespont; au reste, les appellations de ces mêmes vents varient suivant les localités. Dans la Narbonnaise, il est un vent très-célèbre, le Circius, qui ne le cède en

tia, piratis etiam omnium mortalium hostibus transitus ferme tenentibus; ut hodie quædam in suo quisque tractu, ex eorum commentariis, qui nunquam eo accessere, verius noscat, quam indigenarum scientia: nunc vero pace tam festa, tam gaudente proventu rerum artiumque principe, omnino nihil addisci nova inquisitione, immo ne veterum
3 quidem inventa perdisci. Non erant majora præmia, in multos dispersa fortunæ magnitudine: et ista plures sine præmio alio, quam posteros juvandi, eruerunt. Namque mores hominum senuere, non fructus: et immensa multitudo aperto, quodcumque est, mari, hospitalique littorum omnium appulsu, navigat, sed lucri, non scientiæ
4 gratia; nec reputat cæca mens, et tantum avaritiæ intenta, id ipsum scientia posse tutius fieri. Quapropter scrupulosius, quam instituto fortassis conveniat operi, tractabo ventos, tot millia navigantium cernens.

1 XLVI. (XLVII.) Veteres quatuor omnino servavere, per totidem mundi partes (ideo nec Homerus plures nominat), hebeti, ut mox judicatum est, ratione: secuta ætas octo addidit, nimis subtili et concisa proximis inter utramque media placuit, ad brevem ex numerosa additis quatuor. Sunt ergo bini in quatuor cæli partibus. Ab oriente æquinoctiali Subsolanus, ab oriente brumali Vulturnus: illum Aphelioten, hunc Eurum Græci appellant. A meridie Au- 2
ster, et ab occasu brumali Africus: Noton, et Liba nominant. Ab occasu æquinoctiali Favonius, ab occasu solstitiali Corus: Zephyrum, et Argesten vocant. A septemtrionibus, Septemtrio, interque eum et exortum solstitialem, Aquilo: Aparctias, et Boreas, dicti. Numerosior ratio quatuor his interjecerat; Thrascian, media regione inter septemtrionem et occasum solstitialem; itemque Cæcian, media inter Aquilonem et exortum æquinoctialem, ab ortu solstitiali; Phœnician media regione inter ortum brumalem et meridiem; item inter Liba et Noton, compositum ex 3
utroque medium, inter meridiem et hibernum occidentem, Libonoton. Nec finis. Alii quippe Mesen nomine etiamnum addidere inter Boream et Cæcian et inter Eurum et Noton, Euronotum. Sunt etiam quidam peculiares quibusque gentibus venti, non ultra certum procedentes tractum, ut Atheniensibus Sciron, paulum ab Argeste deflexus, reliquæ Græciæ ignotus: aliubi elatior idem Olympias vocatur: consuetudo omnibus his nominibus 4
Argesten intelligit. Et Cæcian aliqui vocant Hellespontian; et eosdem alibi aliter. Item in Narbonensi provincia clarissimus ventorum est Circius, nec ullo violentia inferior, Ostiam plerumque recta Ligustico mari perferens:

violence à aucun, et qui la plupart du temps porte à Ostie en droite ligne, à travers la mer de Ligurie. Non-seulement il est inconnu dans les autres contrées, mais même il ne se fait pas sentir à Vienne, ville de la même province : à peu de distance, ce vent si terrible est arrêté par l'interposition d'une chaîne de médiocre hauteur. Fabianus assure que les vents du midi ne se font pas sentir en Égypte. Là intervient manifestement une loi naturelle, qui règle la durée et les limites des vents eux-mêmes.

1 XLVII. C'est le printemps qui ouvre les mers aux navigateurs. Au commencement de cette saison les Favonius (ouest) adoucissent la rigueur du temps, le soleil étant dans le vingt-cinquième degré du Verseau, c'est-à-dire le sixième jour avant les ides de février (le 8 février). Assujettis à une régularité à peu près pareille, s'élèvent tous les vents dont je vais parler ensuite, avec l'anticipation d'un jour pour les années bissextiles; mais cet ordre est conservé dans toutes les années, sans intercalation. Quelques-uns appellent vent de l'Hirondelle, parce qu'alors cet oiseau se montre, le Favonius qui souffle le huitième jour des calendes de mars (22 février); d'autres donnent le nom d'Ornithie, à cause de l'arrivée des oiseaux, au même vent, qui soixante et un jours (28) après le solstice d'hiver souffle pendant neuf jours. Au Favonius (ouest) est opposé celui que nous avons
2 appelé Subsolanus (est). Ce vent coïncide avec le lever des Pléiades dans le vingt-cinquième degré du Taureau, le sixième jour avant les ides de mai (le 10 mai); à partir de ces ides règne l'Auster (midi), auquel le Septentrion (nord) est opposé. C'est dans les plus grandes chaleurs de l'été que se lève la Canicule, au moment où le soleil entre dans le premier degré du Lion : ce jour est le quinzième avant les calendes d'août (le 18 juillet). Le lever de cet astre est précédé, pendant environ huit jours, par des Aquilons (nord-est) qu'on appelle précurseurs. Deux jours après ce lever les mêmes vents, soufflant avec plus de constance, reçoivent le nom de vents Étésiens pendant les jours caniculaires; on suppose que la chaleur du soleil, redoublée par la chaleur de la Canicule, les adoucit : parmi les vents, aucuns ne sont plus réglés. Ensuite les Auster (midi) redeviennent fréquents 3
jusqu'à Arcturus, qui se lève environ onze jours avant l'équinoxe d'automne. Avec Arcturus commence le Corus (nord-ouest), qui règne pendant l'automne; à ce vent est opposé le Vulturne (sud-est). Quarante-quatre jours environ après cet 4
équinoxe, le coucher des Pléiades commence l'hiver, époque qui coïncide ordinairement avec le 3 des ides de novembre (le 11 novembre); c'est le temps de l'Aquilon d'hiver, très-différent de l'Aquilon d'été, dont l'opposé est l'Africus (sud-ouest). Sept jours avant le solstice d'hiver et sept jours après, la mer devient assez calme pour porter les nids des alcyons, d'où ces jours ont pris le nom d'Alcyoniens; le reste de l'hiver elle est livrée aux mauvais temps; mais toute la violence des tempêtes ne peut arrêter la navigation. Ce furent les pirates qui d'abord forcèrent les voyageurs à se jeter au-devant de la mort par crainte de la mort même, et à se hasarder sur les flots malgré l'hiver. Maintenant l'avidité fait courir les mêmes dangers.

XLVIII. Les vents les plus froids sont ceux 1
que nous avons dit souffler du septentrion, et le Corus (nord-ouest), qui en est voisin. Ils font tomber les autres, et dissipent les nuages. L'Africus (sud-ouest) et surtout l'Auster (sud) sont humides pour l'Italie. On raconte que dans la mer du Pont le Cæcias (est-nord-est) attire à lui les

idem non modo in reliquis partibus cæli ignotus est, sed ne Viennam quidem, ejusdem provinciæ urbem, attingens, paucis ante limitibus, jugi modici occursu tantus ille ventorum coercetur. Et Austros in Ægyptum penetrare negat Fabianus. Quo fit manifesta lex naturæ, ventis etiam et tempore et fine dicto.

1 XLVII. Ver ergo aperit navigantibus maria : cujus in principio, Favonii hibernum molliunt cælum, Sole Aquarii XXV obtinente partem. Is dies sextus est ante Februarias Idus. Competit ferme et hoc omnibus; quos deinde ponam, per singulas intercalationes uno die anticipantibus, rursumque lustro sequenti ordinem servantibus. Favonium quidam a. d. VIII Calendas Martii, Chelidonian vocant, ab hirundinis visu; nonnulli vero Ornithian, uno et LX die post brumam, ab adventu avium, flantem per dies no-
2 vem. Favonio contrarius est, quem Subsolanum appellavimus. Datus est autem huic exortus Vergiliarum, in totidem partibus Tauri, sex diebus ante Maias Idus : quod tempus Austrinum est; huic vento Septemtrione contrario. Ardentissimo autem æstatis tempore exoritur Caniculæ sidus, Sole primam partem Leonis ingrediente : qui dies XV ante Augustas Calendas est. Hujus exortum diebus octo ferme Aquilones antecedunt, quos Prodromos appellant. Post biduum autem exortus, iidem Aquilones constantius perflant his diebus, quos Etesias appellant. Mollire eos creditur Solis vapor geminatus ardore sideris : nec ulli ventorum magis stati sunt. Post eos rursus Austri frequen- 3
tes, usque ad sidus Arcturi, quod exoritur undecim diebus ante æquinoctium Autumni. Cum hoc Corus incipit. Corus autumnat : huic est contrarius Vulturnus. Post id æquinoctium diebus fere quatuor et quadraginta, Vergi- 4
liarum occasus hiemem inchoat : quod tempus in III Idus Novembris incidere consuevit : hoc est Aquilonis hiberni, multumque æstivo illi dissimilis, cujus ex adverso est Africus. Ante brumam autem septem diebus totidemque postea, sternitur mare halcyonum fœturæ, unde nomen hi dies traxere : reliquum tempus hiemat. Nec tamen sævitia tempestatum cludit mare. Piratæ primum coegere mortis periculo in mortem ruere, et hiberna experiri maria : nunc idem hoc avaritia cogit.

XLVIII. Ventorum frigidissimi sunt, quos a septen- 1
trione diximus spirare; et vicinus his Corus. Hi et reliquos compescunt, et nubes abigunt. Humidi Africus et præcipue Auster Italiæ. Narrant et in Ponto Cæcian in se trahere

nuages. Le Corus (nord-ouest) et le Vulturne (sud-est) sont secs, excepté lorsqu'ils vont finir. L'Aquilon (nord-est) et le Septentrion (nord) sont neigeux. Le Septentrion et le Corus amènent la grêle; l'Auster, la chaleur; le Vulturne et le Favonius (ouest), une température tiède : ces deux
2 derniers sont plus secs que le Subsolanus (est); et, en général, tous les vents qui soufflent du septentrion et de l'occident sont plus secs que ceux du midi et de l'orient. Le plus salubre de tous est l'Aquilon (nord-est); l'Auster (sud) est nuisible, surtout quand il est sec, peut-être parce que humide il est plus froid : on pense que les animaux ont moins d'appétit quand il règne. Les vents étésiens cessent d'ordinaire de souffler à la nuit, et ils commencent à la troisième heure du jour (trois heures après le lever du soleil); en Espagne et en Asie, ils soufflent de l'orient; dans le Pont, de l'aquilon (nord-est); dans les autres con-
3 trées, du midi. Ils soufflent aussi du solstice d'hiver, et alors ils sont appelés Ornithies, mais ils sont plus faibles et durent peu de jours. Il y a même deux vents qui changent de nature en changeant de pays : en Afrique, l'Auster (sud) est serein, l'Aquilon (nord-est), nuageux. Les vents ou se succèdent de proche en proche, ce qui est le plus ordinaire, ou sautent au point opposé. Dans le premier cas, ils se remplacent de gauche à droite, dans le sens de la marche du soleil. Le quatrième jour de la nouvelle lune est surtout celui qui décide ce qu'ils seront dans tout le mois. Avec les mêmes vents on navigue dans des directions contraires, suivant les écoutes qu'on largue; et il arrive souvent, pendant la nuit, que des navires venant de sens opposé se rencontrent. L'Auster
4 (sud) soulève de plus grandes vagues que l'Aquilon (nord-est), parce que le premier souffle des régions inférieures de la mer, et le second, des régions supérieures : aussi est-ce surtout après les vents du sud qu'il y a des tremblements de terre destructeurs. L'Auster est plus violent la nuit; l'Aquilon, le jour; les vents qui soufflent de l'orient sont plus durables que ceux qui soufflent de l'occident. Les vents du septentrion cessent généralement au bout d'un nombre impair de jours, observation qui se retrouve dans beaucoup d'autres parties de la nature; aussi les nombres impairs sont-ils regardés comme mâles. Le soleil augmente ou comprime les vents; il les augmente à son lever et à son coucher; il les comprime à son midi dans l'été. Ils s'assoupissent la plupart du temps vers le milieu du jour et de la nuit, car un excès de froid les apaise, comme un excès de chaleur; des pluies abondantes les apaisent aussi; on les attend surtout du point où les nuées dissipées 5
ont découvert le ciel. Eudoxe pense que, si l'on se donne la peine d'observer les plus courtes révolutions, on voit revenir dans le même ordre, au bout de quatre ans, tous les phénomènes météorologiques, non-seulement les vents, mais encore à peu près toutes les autres tempêtes. Le lustre d'Eudoxe commence toujours dans une année bissextile, au lever de la Canicule. Voilà ce que j'avais à dire des vents généraux.

XLIX. (XLVIII.) Quant aux souffles soudains 1
qui, nés, comme nous l'avons dit (II, 42), des exhalaisons de la terre, s'élèvent pour être de nouveau précipités ils s'entourent d'abord d'une enveloppe de nuage, et présentent des apparences variées. En effet, tantôt ils errent et se précipitent comme des torrents, et, dans ce mouvement, produisent les tonnerres et les éclairs, d'après l'opinion déjà citée (II, 43) de quelques-uns; tantôt, roulant avec un poids et une violence plus grande, s'ils déchirent largement la nuée sèche, ils engendrent un ouragan appelé par les Grecs Ecnéphias.

nubes. Sicci Corus et Vulturnus, præterquam desinentes. Nivales Aquilo et Septemtrio. Grandines Septemtrio importat et Corus. Æstuosus Auster : tepidi Vulturnus et Fa-
2 vonius. Iidem Subsolano sicciores : et in totum omnes a septemtrione et occidente sicciores quam a meridie et oriente. Saluberrimus autem omnium Aquilo : noxius Auster et magis siccus; fortassis quia humidus frigidior est. Minus esurire eo spirante creduntur animantes. Etesiæ noctu desinunt fere, et a tertia diei hora oriuntur. In Hispania et Asia ab oriente flatus est eorum; in Ponto ab
3 Aquilone; reliquis in partibus a meridie. Spirant autem et a bruma, quum vocantur Ornithiæ; sed leniores, et paucis diebus. Permutant et duo naturam cum situ : Auster Africæ serenus, Aquilo nubilus. Omnes venti vicibus suis spirant majore ex parte, aut ut contrarius desinenti incipiat. Quum proximi cadentibus surgunt, a lævo latere in dextrum, ut Sol, ambiunt. De ratione eorum menstrua, quarta maxime Luna decernit. Iisdem autem ventis in contrarium navigatur prolatis pedibus, ut noctu plerumque
4 adversa vela concurrant. Austro majores fluctus eduntur, quam Aquilone : quoniam ille infernus ex imo maris spirat, hic summo. Ideoque post Austros noxii præcipue terræ motus. Noctu Auster, interdiu Aquilo vehementior. Et ab ortu flantes diuturniores sunt ab occasu flantibus. Septemtriones impari fere desinunt numero : quæ observatio et in aliis multis rerum naturæ partibus valet; mares itaque existimantur impares numeri. Sol et auget, et comprimit flatus. Auget exoriens occidensque, comprimit meridianus æstivis temporibus. Itaque medio diei aut noctis plerumque sopiuntur, qui aut nimio frigore, aut æstu solvuntur, et imbribus; exspectantur autem maxime, unde nubes discussæ adaperuere cælum. Omnium quidem 5
(si libeat observare minimos ambitus) redire easdem vices quadriennio exacto, Eudoxus putat : non ventorum modo, verum et reliquarum tempestatum magna ex parte. Et est principium lustri ejus, semper intercalari anno, Caniculæ ortu. De generalibus ventis hæc.

XLIX. (XLVIII.) Nunc de repentinis flatibus, qui exha- 1
lante terra, ut dictum est, coorti, rursusque dejecti, interim obducta nubium cute, multiformes exsistunt. Vagi quippe et ruentes torrentium modo, ut aliquibus placere ostendimus, tonitrua et fulgura edunt. Majore vero illati

Si, au contraire, pris et roulés dans le pli d'une nuée qui les resserre davantage, ils la brisent sans feu, c'est-à-dire sans foudre, ils s'engouffrent, et forment ce qu'on appelle Typhon, c'est-à-dire
2 un Ecnéphias qui tournoie. Il entraîne avec lui ce qu'il arrache à la nue glacée, tourbillonnant, roulant, augmentant le poids de sa chute du poids qu'il emporte, et passant de lieu en lieu par un mouvement rapide de rotation. Il est le principal fléau des navigateurs, brisant non-seulement les antennes, mais encore les vaisseaux eux-mêmes, qu'il fait tournoyer. On n'a contre ses attaques qu'un bien faible remède dans des aspersions de vinaigre, liquide dont la nature est très-froide. Ce même typhon, se relevant par l'effet du choc, aspire les objets qu'il saisit, et les emporte avec lui dans l'espace.

1 L. Si le météore s'échappe du repli du nuage par une ouverture plus large, sans que cette ouverture le soit autant que pour l'ouragan, et cela non sans fracas, on l'appelle tourbillon; il renverse tout autour de lui. Plus ardent, et sévissant avec flamme, on lui donne le nom de prester : il brûle et abat à la fois ce qu'il touche. (XLIX.) Il n'y a point de typhon avec l'Aquilon, ni d'Ecnéphias avec la neige ou pendant qu'il y a de la neige. Si, la nue se déchirant, le météore s'embrase à l'instant même et non pas après (29), c'est la foudre, qui diffère du prester comme la flamme du feu. Le prester s'étend au loin, animé par le vent; la foudre se condense dans le choc. Le
2 vent qui s'engouffre (typhon) diffère du tourbillon parce qu'il se relève, et comme un bruit strident (30) diffère d'un fracas. L'ouragan diffère de l'un et de l'autre par son étendue; la nue y est plutôt dissipée que percée. Il y a aussi une nue (trombe) qui ressemble à une espèce de monstre, et qui est funeste aux navigateurs : on l'appelle colonne, quand le liquide épaissi et consistant se soutient par lui-même; siphon, quand la nue, prenant une forme allongée, aspire les eaux.

LI. (L.) En hiver et en été la foudre est rare, 1
par des causes opposées. En hiver, l'air condensé est recouvert d'une enveloppe plus épaisse de nuages, et les exhalaisons terrestres denses et congelées éteignent tout ce qu'elles reçoivent de vapeur ignée. C'est cette raison qui exempte de la foudre la Scythie et les contrées glacées qui l'environnent; au contraire, un excès de chaleur protége l'Égypte, et les exhalaisons chaudes et sèches de la terre ne s'y forment que très-rarement en nuée, et encore peu épaisse. Au prin- 2
temps et dans l'automne la foudre est plus fréquente, les conditions de l'été et de l'hiver s'altérant dans ces deux saisons; aussi est-elle commune en Italie; car avec un air plus variable, un hiver plus doux et un été nuageux, on a, pour ainsi dire, perpétuellement le printemps ou l'automne. Dans les parties de l'Italie qui tirent vers le midi, par exemple dans la Campagne de Rome et dans la Campanie, il tonne en hiver comme en été, ce qui n'arrive pas dans d'autres contrées.

LII. (LI.) Dans la foudre on distingue plusieurs 1
espèces : celle qui est sèche ne consume pas, elle disperse; celle qui est humide ne brûle pas, elle noircit : il y en a une troisième espèce qu'on appelle claire; elle est d'une nature tout à fait extraordinaire, vide les tonneaux sans les endommager, et sans laisser aucune trace de son

pondere incursuque, si late siccam rupere nubem, procellam gignunt, quæ vocatur a Græcis Ecnephias. Sin vero, depresso sinu, arctius rotati effregerint, sine igne, hoc est, sine fulmine, vorticem faciunt, qui Typhon vocatur,
2 id est, vibratus Ecnephias. Defert hic secum aliquid abruptum e nube gelida, convolvens, versansque, et ruinam suam illo pondere aggravans, et locum ex loco mutans rapida vertigine : præcipua navigantium pestis, non antennas modo, verum ipsa navigia contorta frangens; tenui remedio aceti in advenientem effusi, cui frigidissima est natura. Idem illisu ipso repercussus, correpta secum in cælum refert, sorbetque in excelsum.

1 L. Quod si majore depressæ nubis eruperit specu, sed minus lato quam procella, nec sine fragore, turbinem vocant, proxima quæque prosternentem. Idem ardentior, accensusque dum furit, prester vocatur, amburens contacta pariter, et proterens. (XLIX.) Non fit autem aquilonius Typhon, nec nivalis aut nive jacente Ecnephias. Quod si simul rupit nubem, exarsitque et ignem habuit, ac non postea concepit, fulmen est. Distat a prestere, quo flamma ab igni : hic late funditur flatu, illud conglobatur
2 impetu. Vortex autem remeando distat a turbine, et quo stridor a fragore. Procella latitudine ab utroque, disjecta nube verius, quam rupta. Fit et caligo belluæ similis, nube dira navigantibus. Vocatur et columna, quum spissatus humor rigensque ipse se sustinet. Ex eodem genere et in longam veluti fistulam nubes aquam trahit.

LI. (L.) Hieme et æstate rara fulmina, contrariis de 1
causis : quoniam hieme densatus aer nubium crassiore corio spissatur; omnisque terrarum exhalatio rigens ac gelida, quidquid accipit ignei vaporis, exstinguit; quæ ratio immunem Scythiam et circa rigentia a fulminum casu præstat : et e diverso nimius ardor Ægyptum; siquidem calidi siccique halitus terræ raro admodum tenuesque densantur in nubes. Vere autem et autumno crebriora 2
fulmina, corruptis in utroque tempore æstatis hiemisque causis. Qua ratione crebra in Italia : quia mobilior aer mitiore hieme, et æstate nimbosa, semper quodammodo vernat, vel autumnat. Italiæ quoque partibus iis, quæ a septemtrione discedunt ad teporem, qualis est Urbis et Campaniæ tractus, juxta hieme et æstate fulgurat, quod non in alio situ.

LII. (LI.) Fulminum ipsorum plura genera traduntur. Quæ sicca veniunt, non adurunt, sed dissipant. Quæ humida, non urunt, sed infuscant. Tertium est, quod clarum vocant, mirificæ maxime naturæ, quo dolia exhauriuntur intactis operimentis, nulloque alio vestigio relicto.

2 passage, fond l'or, l'airain, l'argent contenus dans un sac, sans le brûler et même sans en altérer les cachets de cire. Marcia, princesse (31) des dames romaines, fut, étant enceinte, frappée par la foudre : elle eut son enfant tué dans son sein, et n'éprouva, quant à elle, aucun mal. Parmi les prodiges qui éclatèrent du temps de Catilina, M. Hérennius (32), décurion du municipe de Pompeï, fut atteint de la foudre dans un jour serein.

1 LIII. (LII.) Dans les livres des Étrusques il est dit que neuf dieux lancent la foudre, dont il y a onze espèces, le seul Jupiter en lançant trois. Les Romains n'ont conservé que deux espèces de foudres, attribuant celles du jour à Jupiter, celles de la nuit à Summanus; ces dernières plus rares, sans doute pour la raison indiquée plus haut, la fraîcheur du ciel. L'Étrurie pense que de la terre aussi partent des foudres qu'elle appelle inférieures, foudres qui, arrivant en hiver, passent pour funestes et exécrables; car toutes les choses regardées comme terrestres diffèrent des choses gé-
2 nérales, qui viennent des astres; et elles sont d'une nature voisine de la nôtre, et impure. Un fait incontestable, c'est que toutes les foudres qui tombent du ciel supérieur frappent en zig-zag, tandis que toutes celles qu'on appellé terrestres frappent en droite ligne. Ce qui fait croire que celles-ci sortent de terre, c'est qu'elles tombent de quelque nuage plus rapproché; elles ne rencontrent rien qui les repousse et en marque le trajet; or, cela indique que le coup est porté, non de bas en haut, mais sans intermédiaire. Ceux qui raffinent pensent que ces foudres proviennent de Saturne, de même que les foudres qui brûlent proviendraient de Mars, comme celle qui consuma entièrement
3 Volsinies, ville opulente de l'Étrurie. On appelle foudres de famille les premières foudres qui, prédisant la destinée pour toute la vie, éclatent quand un homme se met en famille. Au reste, on pense que pour les particuliers les présages de ces foudres ne s'étendent pas au delà de dix ans, si ce n'est de celles qui surviennent le jour du premier mariage ou le jour de la naissance, et que pour les États ils ne s'étendent pas au delà de trente ans, si ce n'est lors de la fondation des villes.

LIV. (LIII.) Les Annales rapportent que par 1
certains rites et certaines invocations on force ou l'on obtient la descente des foudres. C'est une vieille tradition dans l'Étrurie, qu'on fit ainsi descendre la foudre sur un monstre appelé Volta, qui menaçait la ville de Volsinies, après avoir dévasté le territoire. Elle a été aussi évoquée par le roi étrusque Porsenna. Avant lui cela avait été pratiqué souvent par Numa, d'après le premier livre des Annales de L. Pison, auteur grave; ce fut en imitant cette pratique d'une manière peu conforme aux rites que Tullus Hostilius fut frappé de la foudre (XXVIII, 4). Pour cela nous avons des bois, des autels et des rites; et parmi les Jupiter Stator, Tonnant, Férétrien, nous avons reçu un Jupiter Élicius (*qui attire la foudre*). Sur ce point l'opinion des hommes 2
varie, suivant les dispositions de chacun. Il y a de l'audace à croire que l'on commande à la nature, comme il y a de la stupidité à contester les services qu'on peut tirer de la foudre, puisque la science est parvenue, dans l'interprétation de ce phénomène, au point d'en prédire l'arrivée à jour fixe, et d'annoncer si la foudre qui éclatera doit interrompre une destinée ou ouvrir la voie à de nouveaux destins voilés jusqu'alors : cela est prouvé par des exemples innombrables,

2 Aurum, et æs, et argentum liquatur intus, sacculis ipsis nullo modo ambustis, ac ne confuso quidem signo ceræ. Marcia, princeps Romanarum, icta gravida, partu exanimato, ipsa citra ullum aliud incommodum vixit. In Catilinanis prodigiis Pompeiano ex municipio M. Herennius decurio sereno die fulmine ictus est.

1 LIII. (LII.) Tuscorum litteræ novem deos emittere fulmina existimant, eaque esse undecim generum : Jovem enim trina jaculari. Romani duo tantum ex iis servavere, diurna attribuentes Jovi, nocturna Summano, rariora sane eadem de causa frigidioris cæli. Etruria erumpere terra quoque arbitratur, quæ infera appellat, brumali tempore facta, sæva maxime et exsecrabilia : quum sint omnia, quæ terrena existimant, non illa generalia, nec
2 a sideribus venientia, sed ex proxima atque turbidiore natura. Argumentum evidens, quod omnia a superiore cælo decidentia obliquos habent ictus : hæc autem quæ vocant terrena, rectos. Sed quia ex propiore materia cadunt, ideo creduntur e terra exire, quoniam ex repulsu nulla vestigia edunt : quum sit illa ratio non inferi ictus, sed adversi. A Saturni ea sidere proficisci, subtilius ista consectati putant : sicut cremantia, a Martis, qualiter, quum Volsinii oppidum Tuscorum opulentissimum totum concrematum est fulmine. Vocant et familiaria in totam 3
vitam fatidica, quæ prima fiunt familiam suam cuique indepto. Cæterum existimant non ultra decem annos portendere privata, præterquam aut matrimonio primo facta, aut natali die : publica non ultra tricesimum annum, præterquam in deductione oppidorum.

LIV. (LIII.) Exstat Annalium memoria, sacris quibus- 1
dam et precationibus vel cogi fulmina, vel impetrari. Vetus fama Etruriæ est, impetratum, Volsinios urbem agris depopulatis subeunte monstro, quod vocavere Voltam. Evocatum et a Porsenna suo rege. Et ante eum a Numa sæpius hoc factitatum, in primo Annalium suorum tradit L. Piso gravis auctor : quod imitatum parum rite Tullum Hostilium ictum fulmine. Lucosque et aras et sacra habemus : interque Statores, ac Tonantes, et Feretrios, Elicium quoque accepimus Jovem. Varia in hoc vitæ sen- 2
tentia, et pro cujusque animo. Imperari naturæ, audacis est credere : nec minus hebetis, beneficiis abrogare vires; quando in fulgurum quoque interpretatione eo profecit scientia, ut ventura alia finito die præcinat, et an peremptura sint fatum, aut apertura potius alia fata quæ lateant, innumerabilibus in utroque publicis privatisque experimentis. Quamobrem sint ista, ut rerum naturæ

tant publics que privés. Laissons donc ces phénomènes tels que la nature a voulu qu'ils fussent, tantôt certains, tantôt douteux, approuvés par les uns, condamnés par les autres; mais n'omettons rien de ce qu'ils offrent de mémorable.

1 LV. (LIV.) Il est certain que, bien que l'éclair et le tonnerre soient simultanés, l'éclair se voit avant que le tonnerre ne s'entende. Cela n'est pas surprenant; car la lumière est plus rapide que le son. Le choc au départ et le bruit coïncident par une nécessité naturelle; et le bruit appartient à ce choc du départ, et non au choc de l'arrivée. Le souffle de la foudre, plus rapide que la foudre même, agite et ébranle tout avant qu'elle ne frappe. On n'est jamais atteint si on a vu l'éclair ou
2 entendu le tonnerre. A gauche la foudre est regardée comme de bon augure, parce que l'orient est à la gauche du monde. Ce n'est pas tant l'arrivée de la foudre que le retour qu'on observe, à savoir si le feu rebondit par le choc, ou si, l'œuvre étant achevée ou le feu consumé, le souffle remonte. Pour ces observations, les Étrusques ont divisé le ciel en seize parties : quatre aspects principaux, le premier du septentrion au lever équinoxial, le second jusqu'au midi, le troisième jusqu'au coucher équinoxial, le quatrième dans l'intervalle compris entre le coucher et le septentrion, ont été subdivisés chacun en quatre autres aspects : huit à partir du lever sont appelés gauches, et huit en sens contraire sont appelés
3 droits. Les plus funestes des foudres sont celles qui, partant du coucher, atteignent le nord. Ainsi, il importe beaucoup de savoir d'où sont venues les foudres et où elles sont allées : ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elles retournent vers les parties orientales. Quand elles sont venues du premier aspect du ciel et qu'elles y sont retournées, c'est le présage d'un bonheur extraordinaire, présage qu'on rapporte avoir été donné au dictateur Sylla. Les autres foudres sont moins prospères ou moins funestes, suivant la portion du monde. On pense qu'il y a certaines foudres dont il n'est permis ni de donner ni d'écouter l'interprétation, à moins qu'elles ne s'adressent à un hôte, au père, ou à la mère. On a reconnu à Rome, quand le temple de Junon fut frappé par la foudre, sous le consulat de Scaurus, qui bientôt après fut prince du sénat (XXXVI, 24), combien ces observations sont vaines.

C'est plutôt pendant la nuit que pendant le 4
jour qu'il y a des éclairs sans tonnerre. L'homme est le seul animal que la foudre, par un privilége que la nature lui accorde, ne tue pas toujours; elle tue les autres soudainement, bien que beaucoup l'emportent sur lui par la force. Tous les animaux tombent sur le côté opposé au coup; l'homme au contraire ne meurt que s'il tombe sur le côté atteint (XXVIII, 12); frappé sur la tête, il s'affaisse sur lui-même; frappé dans l'état de veille, il est 5
trouvé les yeux fermés; frappé dans le sommeil, il est trouvé les yeux ouverts. La religion ne permet pas de brûler le corps d'un homme ainsi tué; elle veut qu'on l'enterre. Le corps d'aucun animal ne s'enflamme par la foudre, s'il n'est à l'état de cadavre. Les plaies des personnes foudroyées sont plus froides que le reste du corps.

LVI. (LV.) Parmi les productions de la terre, la 1
foudre ne frappe pas le laurier (XV, 40). Elle ne s'enfonce jamais de plus de cinq pieds dans la terre. En conséquence, les personnes timides pensent que les endroits les plus sûrs sont les cavernes profondes. On se réfugie encore sous des tentes de peaux de veau-marin, le seul, parmi les

libuit, alias certa, alias dubia, aliis probata, aliis damnanda : nos cætera, quæ sunt in his memorabilia, non omittemus.

1 LV. (LIV.) Fulgetrum prius cerni, quam tonitrum audiri, quum simul fiant, certum est. Nec mirum, quoniam lux sonitu velocior. Ictum autem et sonitum congruere, ita modulante natura : sed sonitum profecti esse fulminis, non illati. Etiamnum spiritum ocyorem fulmine : ideo quati prius omne et afflari, quam percuti; nec quemquam tangi, qui prior viderit fulmen, aut tonitru audie-
2 rit. Læva prospera existimantur : quoniam læva parte mundi ortus est. Nec tam adventus spectatur, quam reditus : sive ab ictu resiliit ignis, sive opere confecto, aut igne consumpto spiritus remeat. In sedecim partes cælum in eo aspectu divisere Tusci. Prima est a septemtrionibus ad æquinoctialem exortum; secunda ad meridiem; tertia ad æquinoctialem occasum; quarta obtinet, quod reliquum est ab occasu ad septemtriones. Has iterum in quaternas divisere partes : ex quibus octo ab exortu sinistras,
3 totidem e contrario appellavere dextras. Ex his maxime dira, quæ septemtrionem ab occasu attingunt. Itaque plurimum refert, unde venerint fulmina, et quo concesserint. Optimum est, in exortivas redire partes. Ideo quum a prima cæli parte venerint, et in eamdem concesserint, summa felicitas portenditur, quale Syllæ dictatori ostentum datum accepimus. Cætera ipsius mundi portione, minus prospera aut dira. Quædam fulgura enunciare non putant fas, nec audire, præterquam si hospiti indicentur, aut parenti. Magna hujus observationis vanitas, tacta Junonis æde, Romæ deprehensa est, Scauro consule, qui mox princeps fuit.

Noctu magis, quam interdiu, sine tonitribus fulgurat. 4
Unum animal hominem non semper exstinguit, cætera illico : hunc videlicet natura tribuente honorem, quum tot belluæ viribus præstent. Omnia contrarias incubant in partes : homo, nisi convertatur in percussas, non exspirat. Superne icti considunt. Vigilans ictus conniventibus oculis, 5
dormiens patentibus reperitur. Hominem ita exanimatum cremari fas non est : condi terra religio tradidit. Nullum animal, nisi exanimatum, fulmine accenditur. Vulnera fulminatorum frigidiora sunt reliquo corpore.

LVI. (LV.) Ex iis quæ terra gignuntur, lauri fruticem 1
non icit : nec unquam quinque altius pedibus descendit in terram. Ideo pavidi altiores specus tutissimos putant; aut tabernacula e pellibus belluarum, quas vitulos appellant : quoniam hoc solum animal ex marinis non percu-

animaux de la mer, qu'elle ne frappe pas; parmi les oiseaux, elle ne frappe pas non plus l'aigle, que pour cette raison l'on représente comme
2 porteur de la foudre. En Italie, entre Terracine (III, 9) et le temple Féronien (*en Campanie*), on cessa d'élever des tours en temps de guerre, toutes ayant été détruites par la foudre.

1 LVII. (LVI.) Il se passe encore d'autres phénomènes dans le ciel inférieur. Les monuments historiques rapportent qu'il est tombé des pluies de lait et de sang sous le consulat (an de Rome 640) de Manius Acilius et de C. Porcius, et dans beaucoup d'autres circonstances; des pluies de chair, sous le consulat (an de Rome 293) de P. Volum-
2 nius et de Servius Sulpicius, ce qui ne fut pas enlevé par les oiseaux ne se putréfia pas; des pluies de fer dans la Lucanie, l'année qui précéda celle où M. Crassus fut tué par les Parthes, et avec lui tous les soldats lucaniens, dont il y avait un grand nombre dans l'armée : le fer qui tomba avait l'aspect spongieux; les aruspices annoncèrent que des blessures venant d'en haut étaient à craindre. Sous le consulat de L. Paulus et de C. Marcellus (an de Rome 704) il y eut une pluie de laine autour du château de Carissa (33), auprès duquel, l'année suivante, T. Annius Milon fut tué. Pendant le procès de ce même personnage (an de Rome 702) il y eut une pluie de briques cuites : cela est rapporté dans les Actes de cette année.

1 LVIII. (LVII.) Le fracas des armes et le son de la trompette ont été entendus au haut du ciel lors des guerres Cimbriques (an de Rome 654); il l'a été souvent dans les temps qui ont précédé et suivi. Sous le troisième consulat de Marius (an de Rome 651) les habitants d'Ameria et de Tudertum virent des armes célestes venir se heurter du levant et du couchant, et celles qui étaient du côté du couchant furent mises en déroute. On a vu plusieurs fois le ciel lui-même en feu; cela n'est pas étonnant : ce sont les nuages qui s'enflamment dans une grande étendue.

LIX. (LVIII.) Les Grecs célèbrent Anaxagore de 1
Clazomène, qui, la seconde année de la 78e olympiade, prédit par la science astronomique qu'à tel jour une pierre devait tomber du soleil; et cela arriva, en plein jour, dans la Thrace, auprès de Ægos-Potamos (IV, 18) : encore aujourd'hui on montre cette pierre; elle est d'un poids à faire la charge d'un chariot, et d'une couleur brûlée. A la même époque, une comète brilla pendant les nuits. Si l'on croit à cette prédiction, il faut 2
avouer que l'esprit divinateur d'Anaxagore fut bien merveilleux : et c'est renoncer à comprendre la nature et reconnaître une confusion générale, que d'admettre que le soleil lui-même est une pierre, ou qu'une pierre y ait jamais été contenue. Toutefois, il n'est pas douteux que des pierres tombent souvent du ciel. Dans le gymnase d'Abydos 3
(V, 40), aujourd'hui même, une pierre est révérée en raison de cette origine : elle est d'un médiocre volume; et le même Anaxagore avait annoncé, dit-on, qu'elle tomberait au milieu de la terre. Une pierre est aussi honorée à Cassandrie (IV, 17), qu'on appelle Potidée, et qui fut colonisée pour ce motif. Moi-même j'ai vu, dans le territoire des Vocontiens, une pierre qui venait d'y tomber.

LX. (LIX.) Nous appelons arc-en-ciel un phé- 1
nomène qui, en raison de sa fréquence, n'est ni une merveille ni un prodige; car il n'annonce pas, d'une manière sûre, même la pluie ou le beau temps. Il est évident que le rayon solaire entré dans une nuée concave est repoussé vers le soleil

tiat, sicut nec e volucribus aquilam, quæ ob hoc armigera
2 hujus teli fingitur. In Italia inter Terracinam et ædem Feroniæ, turres bellicis temporibus desiere fieri, nulla non earum fulmine diruta.

1 LVII. (LVI.) Præter hæc, inferiore cælo, relatum in monumenta est, lacte et sanguine pluisse M'. Acilio, C. Porcio Coss. et sæpe alias : sicut carne, P. Volumnio,
2 Servio Sulpicio Coss., exque ea non putruisse, quod non diripuissent aves. Item ferro in Lucanis, anno antequam M. Crassus a Parthis interemptus est, omnesque cum eo Lucani milites, quorum magnus numerus in exercitu erat : effigies, quæ pluit, spongiarum fere similis fuit : aruspices præmonuerunt superna vulnera. L. autem Paulo, C. Marcello Coss. lana pluit circa castellum Carissanum, juxta quod post annum T. Annius Milo occisus est. Eodem causam dicente, lateribus coctis pluisse, in ejus anni Acta relatum est.

1 LVIII. (LVII.) Armorum crepitus, et tubæ sonitus auditos e cælo Cimbricis bellis accepimus : crebroque et prius, et postea. Tertio vero consulatu Marii ab Amerinis et Tudertibus spectata arma cælestia ab ortu occasuque inter se concurrentia, pulsis quæ ab occasu erant. Ipsum ardere cælum, minime mirum est, et sæpius visum, majore igne nubibus correptis.

LIX. (LVIII.) Celebrant Græci Anaxagoram Clazome- 1
nium, Olympiadis septuagesimæ octavæ secundo anno, prædixisse cælestium litterarum scientia, quibus diebus saxum casurum esset e Sole. Idque factum interdiu in Thraciæ parte ad Ægos flumen. Qui lapis etiam nunc ostenditur, magnitudine vehis, colore adusto, comete quoque illis noctibus flagrante. Quod si quis prædictum credat, 2
simul fateatur necesse est, majoris miraculi divinitatem Anaxagoræ fuisse : solvique rerum naturæ intellectum, et confundi omnia, si aut ipse Sol lapis esse, aut unquam lapidem in eo fuisse credatur. Decidere tamen crebro, non erit dubium. In Abydi gymnasio ex ea causa colitur ho- 3
dieque, modicus quidem, sed quem in medio terrarum casurum idem Anaxagoras prædixisse narratur. Colitur et Cassandriæ, quæ Potidæa vocitata est, ob id deducta. Ego ipse vidi in Vocontiorum agro paulo ante delatum.

LX. (LIX.) Arcus vocamus, extra miraculum frequen- 1
tes, et extra ostentum. Nam ne pluvios quidem, aut serenos dies, cum fide portendunt. Manifestum est, radium Solis immissum cavæ nubi, repulsa acie in Solem, refrin-

et réfracté, et que la variété des couleurs est due au mélange du nuage, de l'air et du feu. Ce phénomène ne se voit qu'à l'opposite du soleil. Il n'a jamais d'autre forme que celle d'un demi-cercle. Il ne se montre jamais la nuit, bien qu'Aristote rapporte qu'on en a vu quelquefois. Cependant le même Aristote avoue que cela ne peut arriver
2 que le trentième jour de la lune (34). Les arcs-en-ciel se montrent en hiver, surtout durant la décroissance des jours, après l'équinoxe d'automne. Après l'équinoxe du printemps, quand les jours croissent, il n'y a pas d'arc-en-ciel; il n'y en a pas non plus vers le solstice, pendant les jours les plus longs; mais ils sont fréquents vers le solstice d'hiver, c'est-à-dire pendant les jours les plus courts. Ils sont élevés quand le soleil est bas, bas quand le soleil est élevé, moindres au lever ou au coucher, mais ayant de la largeur; étroits à midi, mais embrassant un plus grand espace. En été, on n'en voit pas à midi; après l'équinoxe d'automne, on en voit à toute heure, et jamais plus de deux à la fois.

1 LXI. Les autres phénomènes naturels de ce genre ne sont guère l'objet de difficultés. (LX.) La grêle est une pluie congelée; la neige, une pluie moins condensée par la congélation; le givre (XVII, 37), de la rosée gelée. Pendant l'hiver il tombe de la neige, et point de grêle. La grêle elle-même tombe plus souvent pendant le jour que pendant la nuit; et elle fond plus rapidement que la neige. Les brouillards ne s'élèvent ni en été ni par les plus grands froids. Les rosées ne tombent ni par la gelée, ni par la chaleur, ni par le
2 vent; il n'y en a que par les nuits sereines. Un liquide (XXXI, 21) en se congélant diminue; et, la glace fondue, on n'en retrouve plus la même quantité (35).

(LXI.) On aperçoit des couleurs et des figures 3
diverses dans les nuages, suivant que le feu y domine ou y est dominé.

LXII. (LXII.) En outre, certains lieux offrent 1
des particularités. En Afrique, pendant l'été, les nuits sont abondantes en rosée. En Italie, à Locres (III, 10) et sur le lac Vélin (III, 18), il n'y a pas de jour où un arc-en-ciel n'apparaisse; à Rhodes et à Syracuse, les nuages ne sont jamais tellement épais que le soleil ne brille au moins pendant quelques moments. Il sera plus convenablement question de ces phénomènes en lieu et place. Voilà ce que j'ai à dire au sujet de l'air.

LXIII. (LXIII.) Vient ensuite la terre. Seule, 1
entre toutes les choses de la nature, elle a mérité par tous ses bienfaits qu'on lui donnât le nom sacré de mère (XVIII, 4). Elle appartient aux hommes comme le ciel à Dieu; naissants, elle nous reçoit; nés, elle nous nourrit; une fois venus à la lumière du jour, elle nous sert toujours de support; enfin elle nous embrasse dans son sein lorsque nous sommes déjà séparés du reste de la nature, nous couvrant alors surtout, comme une mère; sacrée, puisqu'elle nous rend nous-mêmes un objet sacré; portant nos monuments et nos inscriptions, faisant durer notre nom, et étendant notre mémoire au delà du court intervalle de cette vie.
Divinité suprême, nous la souhaitons, dans notre 2
colère, pesante à ceux qui ne sont plus, comme si nous ignorions que seule elle ne s'irrite jamais contre l'homme. L'eau descend en pluie, se congèle en grêle, se soulève en flots, se précipite en torrents; l'air se condense en nuage, se déchaîne en tempêtes; mais la terre, bénigne, bonne, indulgente, et toujours au service des mortels, que n'engendre-t-elle pas malgré elle! que n'épanche-

gi: colorumque varietatem mixtura nubium, aeris, igniumque fieri. Certe nisi Sole adverso non fiunt: nec unquam nisi dimidia circuli forma: nec noctu, quamvis Aristoteles prodat aliquando visum, quod tamen fatetur idem non
2 nisi tricesima Luna posse. Fiunt autem hieme, maxime ab æquinoctio autumnali die decrescente. Quo rursus crescente ab æquinoctio verno, non exsistunt; nec circa solstitium longissimis diebus: bruma vero, hoc est brevissimis diebus frequenter. Idem sublimes humili Sole, humilesque sublimi: et minores oriente aut occidente, sed in latitudinem diffusi; meridie exiles, verum ambitus majoris. Æstate vero per meridiem non cernuntur; post autumni æquinoctium, quacumque hora: nec unquam plures simul, quam duo.

1 LXI. Cætera ejusdem naturæ non multis dubia esse video. (LX.) Grandinem conglaciato imbre gigni, et nivem eodem humore mollius coacto: pruinam autem ex rore gelido. Per hiemem nives cadere, non grandines: ipsasque grandines interdiu sæpius quam noctu; et multo celerius resolvi, quam nives. Nebulas nec æstate nec maximo frigore exsistere. Rores, neque gelu, neque ardoribus,
2 neque ventis, nec nisi serena nocte. Gelando liquorem minui solutaque glacie non eumdem inveniri modum.

(LXI.) Varietates colorum figurarumque in nubibus cerni, 3
prout admixtus ignis superet, aut vincatur.

LXII. (LXII.) Præterea quasdam proprietates quibusdam 1
locis esse: roscidas æstate Africæ noctes; in Italia Locris, et in lacu Velino, nullo non die apparere arcus; Rhodi et Syracusis nunquam tanta nubila obduci, ut non aliqua hora Sol cernatur: qualia aptius suis referentur locis. Hæc sint dicta de aere.

LXIII. (LXIII.) Sequitur terra, cui uni rerum naturæ 1
partium, eximia propter merita, cognomen indidimus maternæ venerationis. Sic hominum illa, ut cælum Dei: quæ nos nascentes excipit, natos alit, semelque editos sustinet semper: novissime complexa gremio jam a reliqua natura abdicatos, tum maxime, ut mater, operiens: nullo magis sacra merito, quam quo nos quoque sacros facit; etiam monumenta ac titulos gerens, nomenque prorogans nostrum, et memoriam extendens contra brevitatem ævi. Cujus numen ultimum jam nullis precamur irati grave: tan- 2
quam nesciamus hanc esse solam, quæ nunquam irascatur homini. Aquæ subeunt in imbres, rigescunt in grandines, tumescunt in fluctus, præcipitantur in torrentes: aer densatur nubibus, furit procellis. At hæc benigna, mitis, indulgens, ususque mortalium semper ancilla, quæ coacta

t-elle pas spontanément! quels parfums, quelles saveurs, quels sucs, quels objets doux au toucher, quelles couleurs! avec quelle fidélité ne rend-elle pas ce qui lui a été confié! que n'alimente-t-elle pas en notre faveur! Car, pour les animaux nuisibles, la faute en est au souffle de vie, et elle est obligée d'en recevoir les germes, et, mis au jour, de les supporter. Dans les choses mauvaises, ce
3 qui est coupable, c'est ce qui engendre. La terre ne reçoit plus un serpent (XXIX, 23) qui a donné le coup mortel à un homme, infligeant des peines, même au nom de ceux qui ne demandent pas vengeance. Elle prodigue les herbes médicinales, et pour l'homme elle est toujours en enfantement. Quant à ce qui est des poisons, on peut croire que c'est par compassion pour nous qu'elle les a composés; autrement, saisis par le dégoût de la vie, il faudrait ou que la faim, genre de mort le plus contraire à la bienfaisance de la terre, nous consumât lentement, ou que nous allassions soit nous briser dans les précipices, soit nous soumettre au supplice de la corde, supplice contraire à notre but, et fermant le chemin au souffle vital pour lequel on cherchait justement une issue, soit nous jeter dans les flots où les poissons nous serviront de tombeau, soit nous déchirer le corps
4 par le tranchant du fer. Oui, par pitié pour nous elle a produit ces substances faciles à boire, et sous l'action desquelles nous nous éteignons, le corps intact, sans perdre une goutte de sang, sans aucun effort, et paraissant nous désaltérer. Après une telle mort, nul oiseau, nul quadrupède ne vient toucher le corps; et celui qui n'existe déjà plus pour lui-même se trouve conservé pour la terre. Avouons la vérité : c'était un remède que la terre avait enfanté pour nos maux; nous en avons fait un poison : n'abusons-nous pas de même du fer, d'ailleurs indispensable? Et cependant nous ne serions pas en droit de nous plaindre, quand même elle aurait produit les poisons pour nuire. La terre est le seul élément à l'égard duquel nous soyons ingrats. 5
Combien le luxe n'en abuse-t-il pas! à quels outrages n'est-elle pas soumise! On l'entasse dans les mers; on l'entame pour ouvrir l'entrée aux flots de l'Océan (36). L'eau, le fer, le bois, le feu, la pierre, le froment, tout est pour elle, à toute heure, une cause de tourment, et bien plus pour servir à nos délices qu'à notre nourriture. On dira peut-être que les souffrances qu'elle endure à sa superficie, et, pour ainsi dire, à son épiderme, sont tolérables; eh bien! nous pénétrons dans son sein; nous y fouillons les veines d'or et d'argent, les mines de cuivre et de plomb, et même nous y allons chercher des pierres précieuses et quelques petits cailloux, à l'aide d'excavations profondes. Nous arrachons ses entrailles, pour qu'un doigt soit orné du joyau convoité. Que de mains s'usent à faire briller une seule phalange! S'il y avait des enfers, depuis longtemps les souterrains creusés par l'avarice et le luxe les auraient mis à découvert. Et nous nous étonnons 6
qu'elle ait engendré quelques productions nuisibles! Quant aux bêtes qui la gardent, comme elles en éloignent bien les mains sacriléges! C'est au milieu des serpents que nous creusons les mines, c'est à côté des racines des poisons que nous mettons la main sur les veines d'or. Toutefois, ce qui rend la déesse moins irritée, c'est que toutes ces richesses aboutissent à des crimes, à des meurtres, à des guerres; et, après l'avoir arrosée de notre sang, nous la couvrons de nos ossements laissés sans sépulture. Néanmoins, comme pour nous reprocher nos fureurs, elle

generat! quæ sponte fundit! quos odores saporesque! quos succos! quos tactus! quos colores! quam bona fide creditum fœnus reddit! quæ nostri causa alit! Pestifera enim animantia, vitali spiritu habente culpam, necesse est illi seminata excipere, et genita sustinere; sed in malis ge-
3 nerantium noxa est. Illa serpentem homine percusso non amplius recipit, pœnasque etiam inertium nomine exigit : illa medicas fundit herbas, et semper homini parturit. Quin et venena nostri misertam instituisse credi potest : ne in tædio vitæ fames, mors terræ meritis alienissima, lenta nos consumeret tabe; ne lacerum corpus abrupta dispergerent; ne laquei torqueret pœna præpostera, incluso spiritu, cui quæreretur exitus; ne in profundo quæsita morte, sepultura pabulo fieret; ne ferri cruciatus scinde-
4 ret corpus. Ita est : miserta genuit id, cujus facillimo haustu, illibato corpore, et cum toto sanguine extingueremur, nullo labore, sitientibus similes : qualiter defunctos, non volucris, non fera attingeret : terræque servaretur, qui sibi ipsi perisset. Verum fateamur : terra nobis malorum remedium genuit; nos illud vitæ fecimus venenum. Non enim et ferro, quo carere non possumus, simili modo utimur? Nec tamen quereremur merito etiamsi maleficii causa tulisset : adversus unam quippe naturæ partem ingrati sumus. Quas non ad delicias, quasque non ad con- 5
tumelias servit homini? In maria jacitur, aut, ut freta admittamus, eroditur; aquis, ferro, ligno, igne, lapide, fruge, omnibus cruciatur horis, multoque plus, ut deliciis, quam ut alimentis famuletur nostris. Nisi tamen, quæ summa patiatur, atque extrema cute, tolerabilia videantur. Penetramus in viscera, auri argentique venas, et æris ac plumbi metalla fodientes : gemmas etiam et quosdam parvulos quærimus lapides, scrobibus in profundum actis. Viscera ejus extrahimus, ut digito gestetur gemma, quam petimus. Quot manus atteruntur, ut unus niteat articulus! Si ulli essent inferi, jam profecto illos avaritiæ atque luxuriæ cuniculi refodissent. Et miramur, si eadem ad noxam 6
genuit aliqua! Feræ enim, credo, custodiunt illam, arcentque sacrilegas manus! Non inter serpentes fodimus, et venas auri tractamus cum veneni radicibus? Placatiore tamen dea ob hoc, quod omnes hi opulentiæ exitus ad scelera, cædesque, et bella tendunt; quamque sanguine nostro irrigamus, insepultis ossibus tegimus. Quibus tamen, velut exprobrato furore, tandem ipsa se obducit, et scelera quoque mortalium occultat.

finit par revêtir ces débris d'une couche dernière, et par cacher même les forfaits des mortels.

1 LXIV. Parmi les crimes de notre ingratitude je compterai aussi notre ignorance de la nature de la terre.

1 r (LXIV.) D'abord, quant à sa figure, le consentement unanime en décide : nous disons le globe de la terre, et nous convenons que la circonférence en est limitée par les pôles. Ce n'est pas, il est vrai, une sphère parfaite; il y a trop de montagnes élevées et de plaines étendues; mais si l'on fait passer une courbe par les extrémités des lignes (37), on décrira de cette façon une surface sphérique régulière. Les lois naturelles veulent qu'elle soit ronde, mais non en vertu des mêmes causes que celles que nous avons
2 rapportées pour le ciel (II, 2). En effet, le ciel est une sphère creuse qui pèse de toutes parts sur son pivot, c'est-à-dire sur la terre; celle-ci, solide et condensée, s'arrondit comme par un mouvement de soulèvement, et se développe. Le monde tend vers le centre, la terre tend hors du centre, et le globe immense qu'elle constitue prend la forme d'une sphère, par l'effet de la révolution perpétuelle du monde autour d'elle.

1 LXV. (LXV.) Ici s'élève un grand débat entre la science et le vulgaire. La science prétend que les hommes sont répandus sur le pourtour de la terre, qu'ils ont les pieds à l'opposite les uns des autres, que partout le ciél est également sur leurs têtes, et que partout le point de la terre foulé par les pieds de ses habitants est le centre pour chacun. Le vulgaire demande pourquoi les hommes placés à l'opposite ne tombent pas : comme s'il n'était pas facile de répondre qu'eux aussi ont le droit de s'étonner que nous ne tombions pas! Il y a une opinion intermédiaire, et que la foule si indocile trouve probable : c'est que le globe est inégal, semblable pour la figure à une pomme de pin, et que la terre est habitée tout autour de
cette espèce de cône. Mais qu'importe si un 2
autre miracle surgit? Elle est suspendue, et ne tombe pas avec nous : comme si la puissance de l'air, et de l'air renfermé dans le monde, était douteuse! ou comme si la terre pouvait tomber malgré la nature, qui lui refuse un lieu où elle puisse tomber! Car, de même que la région des feux n'est que dans les feux, des eaux que dans les eaux, de l'air que dans l'air, de même pour la terre, que tout le reste repousse, il n'y a de place qu'en elle-même. Toutefois, ce n'est pas sans peine qu'on en admet la sphéricité avec la forme aplanie de ses mers et de ses campagnes. Cette objection est réfutée par Dicéarque, très-savant homme, qui a mesuré des montagnes par l'ordre des rois. Il a écrit que le Pélion, la plus haute, avait 1250 pas d'élévation perpendiculaire, et que ce n'était rien par rapport au globe terrestre. Pour moi, cette conclusion me paraît incertaine; car je sais que certaines sommités des Alpes s'élèvent par un long développement qui n'est pas
moindre de 50,000 pas (38). Mais ce qui répugne 3
surtout au vulgaire, c'est d'être obligé de croire que l'eau même prend une figure sphérique; et cependant il n'y a rien de plus manifeste dans toute la nature : partout les gouttes suspendues s'arrondissent en petites sphères; jetées sur la poussière, déposées sur le duvet des feuilles, elles se présentent avec une sphéricité parfaite. Dans un vase plein, le liquide est plus élevé au milieu; et ce phénomène, en raison de la ténuité et du

1 LXIV. Inter crimina ingrati animi et hoc duxerim, quod naturam ejus ignoramus.

1 (LXIV.) Est autem figura prima, de qua consensus judicat. Orbem certe dicimus terræ globum, quem verticibus includi fatemur. Neque enim absoluti orbis est forma, in tanta montium excelsitate, tanta camporum planitie : sed cujus amplexus, si capita linearum comprehendantur ambitu, figuram absoluti orbis efficiat : id quod ipsa rerum naturæ cogit ratio, non iisdem causis, quas attulimus in
2 cælo. Namque in illo cava in se convexitas vergit, et cardini suo, hoc est, terræ, undique incumbit. Hæc, ut solida atque conferta, assurgit, intumescenti similis, extraque protenditur. Mundus in centrum vergit : at terra exit a centro, immensum ejus globum in formam orbis assidua circa eam mundi volubilitate cogente.

1 LXV. (LXV.) Ingens hic pugna litterarum, contraque vulgi, circumfundi terræ undique homines, conversisque inter se pedibus stare, et cunctis similem esse cæli verticem, ac simili modo ex quacumque parte mediam calcari; illo quærente, cur non decidant contra siti : tanquam non ratio præsto sit, ut nos non decidere mirentur illi. Intervenit sententia, quamvis indocili probabilis turbæ, inæquali globo, ut si sit figura pineæ nucis, nihilominus terram
undique incoli. Sed quid hoc refert, alio miraculo exoriente? 2
pendere ipsam, ac non cadere nobiscum. Ceu spiritus vis, mundo præsertim inclusi, dubia sit! aut possit cadere, natura repugnante, et quo cadat, negante! Nam sicut ignium sedes non est nisi in ignibus, aquarum nisi in aquis, spiritus nisi in spiritu : ita terræ, arcentibus cunctis, nisi in se, locus non est. Globum tamen effici mirum est, in tanta planitie maris camporumque. Cui sententiæ adest Dicæarchus, vir imprimis eruditus, regum cura permensus montes : ex quibus altissimum prodidit Pelion, MCCL passuum, ratione perpendiculi, nullam esse eam portionem universæ rotunditatis colligens. Mihi incerta hæc videtur conjectatio, haud ignaro quosdam Alpium vertices, longo tractu, nec breviore quinquaginta millibus passuum as-
surgere. Sed vulgo maxima hæc pugna est, si coactam in 3
verticem aquarum quoque figuram credere cogatur. Atqui non aliud in rerum natura aspectu manifestius. Namque et dependentes ubique guttæ parvis globantur orbibus; et pulveri illatæ, frondiumque lanugini impositæ, absoluta rotunditate cernuntur; et in poculis repletis media maxime tument : quæ propter subtilitatem humoris, mollitiamque in se residentem, ratione facilius, quam visu, deprehen-
duntur. Idque etiam magis mirum, in poculis repletis, ad- 4

peu de consistance de liquide, nous le concluons
4 plutôt que nous ne le voyons. En effet, chose en-
core plus singulière, dans un vase plein, le li-
quide, pour peu qu'on y en ajoute, déborde;
il ne déborde pas si on y fait glisser des poids
qui vont souvent jusqu'à vingt deniers (39).
Dans ce dernier cas, les poids introduits ne font
qu'augmenter la convexité du liquide; dans le
premier, la convexité déjà existante fait que le
liquide déborde incontinent. C'est encore grâce
à la convexité des eaux que, du pont d'un navire,
on n'aperçoit pas la terre alors qu'on la voit du
haut des mâts, et que quand un vaisseau s'éloi-
gne, un objet éclatant, placé au sommet du mât
paraît descendre peu à peu, et ne devient invisible
5 qu'après tout le reste. Enfin l'Océan, qui, de l'aveu
commun, est la borne de toutes choses, par quelle
autre figure garderait-il sa cohésion et serait-il
empêché de tomber, puisqu'il n'est retenu par
aucun rivage ultérieur? Mais cela ne fait pas dis-
paraître la merveille, et l'on demande comment
la mer, bien qu'arrondie, ne tombe pas à son
extrémité. Le fait est que la mer, même plane
et de la figure qu'elle paraît avoir, ne pourrait
tomber : c'est ce que les Grecs, inventeurs de
tant de choses, enseignent, à leur grande joie
et à leur grande gloire, par une théorie géomé-
6 trique. Les eaux se portent de haut en bas; on
sait que telle en est la nature; personne ne
doute non plus que sur un rivage quelconque el-
les n'arrivent aussi loin que le niveau le permet;
d'autre part, plus un objet est bas, plus il est
près du centre de la terre; toutes les lignes qui
sont menées du centre à la surface des eaux au
point le plus voisin sont plus courtes que celles
qui sont menées en long d'un bout de la mer à
l'autre : donc toutes les eaux tendent de toutes
parts vers le centre, et elles ne tombent pas
parce que toutes font effort vers les parties inté-
rieures de la terre (40).

LXVI. Il faut croire que la nature, artisan 1
des choses, a voulu que la terre, qui, aride et
sèche, ne pourrait subsister par elle-même et
sans humidité, et l'eau, qui a besoin de l'appui
de la terre, s'unissent par un entrelacement mu-
tuel. La terre ouvre son sein, l'eau y pénètre
partout, en dedans, en dehors, en haut; les vei-
nes liquides se disséminent comme autant de
liens, l'eau fait éruption même au sommet des
montagnes; poussée par l'air et exprimée par le
poids de la terre, elle jaillit à la manière des
siphons; et, loin de courir risque de tomber, elle
s'élance, au contraire, jusqu'aux sommités les plus
élevées. Cela explique comment l'afflux quotidien 2
de tant de fleuves ne fait pas croître les mers.

(LXVI.) La terre est donc, dans toute sa circon-
férence, entourée par la mer, qui la baigne; et il
n'est pas besoin de chercher des arguments pour
le prouver, l'expérience l'a déjà démontré.

LXVII. (LXVII.) Aujourd'hui, à partir de Ca- 1
dix et des Colonnes d'Hercule, on navigue dans
tout l'océan Occidental, autour de l'Espagne et
des Gaules. L'océan Septentrional a été parcouru
dans la plus grande partie sous les auspices du
dieu Auguste : la flotte fit le tour de la Germanie
jusqu'au promontoire des Cimbres (41); de là on
aperçut une mer immense, ou l'on en apprit l'exis-
tence par des ouï-dire, mer qui s'étend jus-
qu'aux plages de la Scythie, et à des contrées gla-
cées par un excès d'humidité. Il n'est donc nulle-
ment vraisemblable que les mers cessent là où pré-
domine l'élément humide. De même à l'orient, 2

dito humore minimo, circumfluere quod supersit; con-
tra evenire, ponderibus additis ad vicenos sæpe denarios :
scilicet quia intus recepta liquorem in verticem attollant,
at cumulo eminente infusa dilabantur. Eadem est causa,
propter quam e navibus terra non cernatur, e navium
malis conspicua; ac procul recedente navigio, si quid,
quod fulgeat, religetur in mali cacumine, paulatim des-
5 cendere videatur, et postremo occultetur. Denique Ocea-
nus, quem fatemur ultimum, quanam alia figura cohære-
ret, atque non decideret, nullo ultra margine includente?
Ipsum id ad miraculum redit, quonam modo, etiamsi glo-
betur, extremum non decidat mare. Contra quod, ut sint
plana maria, et qua videntur figura, non posse id accidere,
magno suo gaudio, magnaque gloria inventores Græci sub-
6 tilitate geometrica docent. Namque quum e sublimi in infe-
riora aquæ ferantur, et sit hæc natura earum confessa, nec
quisquam dubitet in littore ullo accessisse eas, quo longis-
sime devexitas passa sit : procul dubio apparere, quo
quid humilius sit, propius centro esse terræ; omnesque
lineas, quæ emittuntur ex eo ad proximas aquas, breviores
fieri, quam quæ ad extremum mare a primis aquis. Ergo
totas, omnique ex parte aquas vergere in centrum : ideo-
que non decidere, quoniam in interiora nitantur.

LXVI. Quod ita formasse artifex Natura credi debet, ut, 1
quum terra arida et sicca constare per se ac sine humore
non posset, nec rursus stare aqua, nisi sustinente terra,
mutuo implexu jungerentur : hac sinus pandente; illa vero
permeante totam, intra, extra, supra, venis, ut vinculis,
discurrentibus : atque etiam in summis jugis erumpente;
quo, spiritu acta, et terræ pondere expressa, siphonum
modo emicat : tantumque a periculo decidendi abest, ut
in summa quæque et altissima exsiliat. Qua ratione mani- 2
festum est, quare tot fluminum quotidiano accessu maria
non crescant.

(LXVI.) Est igitur in toto suo globo tellus medio ambitu
præcincta circumfluo mari. Nec argumentis hoc investi-
gandum, sed jam experimentis cognitum.

LXVII. (LXVII.) A Gadibus, columnisque Herculis, His- 1
paniæ et Galliarum circuitu, totus hodie navigatur occi-
dens. Septemtrionalis vero Oceanus, majore ex parte na-
vigatus est, auspiciis divi Augusti, Germaniam classe
circumvecta ad Cimbrorum promontorium : et inde im-
menso mari prospecto, aut fama cognito, ad Scythicam
plagam, et humore nimio rigentia. Propter quod minime
verisimile est illic maria deficere, ubi humoris vis superet.
Juxta vero, ab ortu ex Indico mari sub eodem sidere pars 2

toute la partie est de la mer des Indes, tournée vers la mer Caspienne (42) (VI, 15), a été parcourue par les armes macédoniennes, sous les règnes de Séleucus et d'Antiochus, qui voulurent que ces mers fussent appelées de leur nom Séleucide et Antiochide. Encore, vers la mer Caspienne, beaucoup de rivages de l'Océan ont été explorés, et peu s'en faut que tout le septentrion, d'un côté ou de l'autre, n'ait été sillonné par la rame. Si de pareilles navigations pouvaient laisser place à des doutes, le Palus-Méotide les lèverait; car, ou c'est un golfe de l'Océan, comme je vois que plusieurs l'ont cru, ou une flaque qui n'en est séparée que par un espace étroit. Dans une autre direction, en partant de Cadix et en marchant vers l'occident, on parcourt aujourd'hui, le long de la Mauritanie, une grande partie de la mer du
3 midi. La plus grande partie de cette mer et en même temps de tout l'Orient a été visitée, grâce aux victoires d'Alexandre, jusqu'au golfe d'Arabie; et sur ce golfe, lors de l'expédition qu'y fit C. César, fils d'Auguste (VI, 31), des débris de naufrage furent, assure-t-on, reconnus comme appartenant à des vaisseaux espagnols. Hannon, pendant que la puissance de Carthage florissait, navigua depuis Cadix jusqu'aux limites de l'Arabie, et mit par écrit l'histoire de sa navigation. Dans le même temps, Himilcon fut envoyé pour explorer les parties extérieures de l'Europe.
4 En outre, Cornélius Népos raconte que de son temps un certain Eudoxe, fuyant le roi Ptolémée Lathyre (117-81 av. J. C.), sortit du golfe Arabique et arriva jusqu'à Cadix. Longtemps avant lui, Cælius Antipater atteste avoir vu un marin qui, dans des vues commerciales, avait fait par mer le trajet d'Espagne en Éthiopie. Le même Cornélius Népos, au sujet du circuit septentrional, dit que Quintus Métellus Céler, collègue de Lucius Afranius dans le consulat, mais alors proconsul de la Gaule (63 av. J. C.), reçut en présent, du roi des Suèves, des Indiens qui, partis de l'Inde pour leur commerce, avaient été jetés par les tempêtes sur les côtes de la Germanie. Ainsi les mers, entourant de toutes parts 5
le globe qu'elles divisent, nous en enlèvent une partie, et le trajet n'est praticable ni de notre partie vers l'autre, ni de l'autre vers nous. Ces connaissances, si propres à mettre à nu la vanité des mortels, m'engagent à montrer, pour ainsi dire, en un tableau à quoi se réduit la grandeur de ce tout, quel qu'il soit, dans lequel s'agite l'ambition insatiable de chacun.

LXVIII. (LXVIII.) D'abord on semble compter 1
une moitié pour la terre, comme si ce n'était pas faire tort à l'Océan! Occupant toute la partie moyenne du globe, source et réservoir de toutes les eaux, même de celles qui s'élèvent sous forme de nuages, alimentant les astres eux-mêmes, si grands et en si grand nombre, dans quel vaste espace ne doit-il pas s'étendre? Le domaine de cette masse énorme d'eau, rebelle à toute mesure, doit être infini. Ajoutez maintenant que, de la portion qui nous reste, plus de la moitié nous est enlevée par le ciel. Le ciel est divisé en cinq parties qu'on appelle zones : un froid rigoureux et des glaces éternelles assiégent toutes les contrées soujacentes aux deux zones extrêmes, c'est-à-dire qui entourent les deux pôles, l'un appelé boréal, l'autre opposé, appelé austral; une obscurité perpétuelle y règne, l'influence 2
des astres plus doux y est étrangère, et il n'y a d'autre lumière que la réflexion blanchâtre du

tota vergens in Caspium mare, pernavigata est Macedonum armis, Seleuco atque Antiocho regnantibus, qui et Seleucida atque Antiochida ab ipsis appellari voluere. Circa Caspium quoque multa Oceani littora explorata, parvoque brevius, quam totus, hinc aut illinc Septemtrio eremigatus. Ut tamen conjecturæ locum sic quoque non relinquat, ingens argumentum paludis Mæoticæ, sive ea illius Oceani sinus est, ut multos adverto credidisse, sive angusto discreti situ restagnatio. Alio latere Gadium, ab eodem occidente, magna pars meridiani sinus ambitu Mauritaniæ
3 navigatur hodie. Majorem quidem ejus partem, et Orientis, victoriæ Magni Alexandri lustravere, usque in Arabicum sinum. In quo res gerente C. Cæsare Augusti filio, signa navium ex Hispaniensibus naufragiis feruntur agnita. Et Hanno, Carthaginis potentia florente, circumvectus a Gadibus ad finem Arabiæ, navigationem eam prodidit scripto : sicut ad extera Europæ noscenda missus eodem
4 tempore Himilco. Præterea Nepos Cornelius auctor est, Eudoxum quemdam sua ætate, quum Lathurum regem fugeret, Arabico sinu egressum, Gades usque pervectum : multoque ante eum Cælius Antipater, vidisse se, qui navigavisset ex Hispania in Æthiopiam commercii gratia. Idem Nepos de Septemtrionali circuitu tradit, Quinto Metello Celeri, L. Afranii in Consulatu collegæ, sed tum Galliæ Proconsuli, Indos a rege Suevorum dono datos, qui ex India commercii causa navigantes, tempestatibus essent in Germaniam abrepti. Sic maria circumfusa undi- 5
que dividuo globo partem orbis auferunt nobis; nec inde huc, nec hinc illo pervio tractu. Quæ contemplatio apta detegendæ mortalium vanitati, poscere videtur, ut totum hoc, quidquid est, in quo singulis nihil satis est, ceu subjectum oculis, quantum sit ostendam.

LXVIII. (LXVIII.) Jam primum in dimidio computari 1
videtur, tanquam nulla portio ipsi decidatur Oceano : qui toto circumdatus medio, et omnes cæteras fundens recipiensque aquas, et quidquid exit in nubes, ac sidera ipsa tot et tantæ magnitudinis pascens, quo tandem amplitudinis spatio credetur habitare? Improba et infinita debet esse tam vastæ molis possessio. Adde quod ex relicto plus abstulit cælum. Nam quum sint ejus quinque partes, quas vocant Zonas, infesto rigore et æterno gelu premitur omne, quidquid est subjectum duabus extremis, utrinque circa vertices, hunc qui Septemtrio vocatur, eumque qui, adversus illi, Austrinus appellatur.
Perpetua caligo utrobique, et alieno molliorum siderum 2
aspectu, maligna, ac pruina tantum albicans lux. Media

givre. La zone du milieu, par où passe l'orbite du soleil, est embrasée par les feux, et la chaleur trop voisine la brûle. Deux zones seulement, intermédiaires à la zone torride et aux zones glaciales, sont tempérées ; et encore ne sont-elles pas accessibles l'une à l'autre, à cause des feux que lancent les astres. Ainsi, le ciel nous enlève trois parties de la terre, et nous ignorons ce qui est la proie de l'Océan.

3 Et je ne sais si la portion qui nous reste ne doit pas être encore réduite. En effet, le même Océan, pénétrant, comme nous le dirons (III-IV), dans une foule de golfes, vient mugir si près des mers intérieures, que le golfe Arabique n'est éloigné de la mer d'Égypte que de cent quinze mille pas (V, 12), et la mer Caspienne du Pont-Euxin que de trois cent soixante quinze mille. Entrant par tant de mers dans les terres, et découpant l'Afrique, l'Europe et l'Asie, combien d'espace n'occupe-t-il pas? Que l'on fasse le compte du terrain pris par tant de fleuves et par de si grands marais ; qu'on y ajoute les lacs et les étangs ; qu'on retranche ces
4 montagnes élevées jusqu'aux cieux, et dont les pentes abruptes effrayent même la vue ; les forêts, les vallées en précipices, les déserts et les lieux inhabitables par mille causes; telle est notre part : ces parcelles de terre, ou plutôt, comme plusieurs l'ont dit, un point du monde (la terre n'est rien de plus dans l'univers) ! telle est la matière de notre gloire, tel est notre séjour ! C'est là que nous remplissons les magistratures, que nous gérons les commandements, que nous ambitionnons l'opulence ; c'est là que nous nous agitons, pauvre espèce humaine, que nous organisons des guerres, même des guerres civiles, faisant par
5 des massacres mutuels l'espace plus grand ; et, pour passer les fureurs des nations, c'est là que nous empiétons sur les limites d'autrui, et que par fraude nous ajoutons à notre terrain le bord du terrain voisin. Pourtant, celui qui aura mesuré les champs les plus vastes, qui aura expulsé au loin les propriétaires limitrophes, quelle sera sa part sur la totalité de la terre? Et quand même il aurait étendu ses propriétés à la mesure de son avidité, mort, quelle portion en occupera-t-il ?

LXIX. (LXIX.) La terre est au milieu de l'u- 1
nivers entier : cela se conclut d'arguments non douteux, mais surtout de l'égalité du jour et de la nuit à l'équinoxe; car si elle n'était au milieu, les jours ne pourraient être égaux aux nuits, comme on le voit à l'aide des dioptres (43), qui démontrent surtout cette position centrale. En effet, le lever du soleil à un équinoxe est sur la même ligne que le coucher à l'équinoxe suivant, et de même le lever du soleil au solstice d'été est sur la même ligne que le coucher au solstice d'hiver; ce qui ne pourrait se faire si la terre n'était pas située au centre.

LXX. (LXX.) Trois cercles, dans leurs rapports 1
avec les zones susdites, marquent les inégalités des saisons : le tropique d'été commence pour nous à la partie la plus élevée du zodiaque, et se porte vers la zone du nord ; à l'opposite, vers l'autre pôle, est le tropique d'hiver ; et au milieu du zodiaque marche la ligne équinoxiale.

LXXI. Les autres phénomènes qui nous éton- 1
nent ont leur cause dans la figure de la terre elle-même, qui, avec les eaux, a une forme sphérique, ainsi que le prouvent les mêmes arguments. De cette façon les astres du nord ne se couchent jamais pour nous, les astres du midi ne se lèvent jamais, et ceux de notre pôle ne sont pas vus par

vero terrarum, qua Solis orbita est, exusta flammis et cremata, cominus vapore torretur. Circa duæ tantum, inter exustam et rigentes, temperantur : eæque ipsæ inter se non perviæ, propter incendium siderum. Ita terræ tres partes abstulit cælum : Oceani rapina in incerto est.

3 Sed et relicta nobis una portio, haud scio an etiam in majore damno sit. Idem siquidem Oceanus, infusus in multos (ut dicemus) sinus, adeo vicino accessu interna maria allatrat, ut CXV millibus passuum Arabicus sinus distet ab Ægyptio mari : Caspius vero CCCLXXV millibus a Pontico. Idem interfusus intrat per tot maria, quibus Africam, Europam, Asiamque dum dispescit, quantum terrarum occupat? Computetur etiam nunc mensura tot fluminum, tantarum paludum : addantur et lacus, et sta-
4 gna. Jam elata in cælum, et ardua aspectu quoque juga : jam silvæ, vallesque præruptæ, et solitudines, et mille causis deserta detrahantur. Hæ tot portiones terræ, immo vero, ut plures tradidere, mundi punctus (neque enim est aliud terra in universo), hæc est materia gloriæ nostræ, hæc sedes : hic honores gerimus, hic exercemus imperia, hic opes cupimus, hic tumultuamur humanum genus, hic instauramus bella etiam civilia, mutuisque
5 cædibus laxiorem facimus terram. Et ut publicos gentium furores transeam, hæc in qua conterminos pellimus, furtoque vicini cespitem nostro solo adfodimus; ut, qui latissime rura metatus fuerit, ultraque fines exegerit accolas, quota terrarum parte gaudeat? vel quum ad mensuram avaritiæ suæ propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat !

LXIX. (LXIX.) Mediam esse mundi totius haud dubiis 1
constat argumentis : sed clarissime æquinoctii paribus horis. Nam nisi in medio esset, æquales dies noctesque haberi non posse deprehendunt et dioptræ, quæ vel maxime id confirmant : quum æquinoctiali tempore ex eadem linea ortus occasusque cernatur, solstitialis exortus per suam lineam, brumalisque occasus. Quæ accidere nullo modo possent, nisi in centro sita esset.

LXX. (LXX.) Tres autem circuli supra dictis zonis im- 1
plexi, inæqualitates temporum distinguunt : solstitialis a parte Signiferi excelsissima nobis, ad septemtrionalem plagam versus; contraque ad alium polum, brumalis : item medio ambitu Signiferi orbis incedens, æquinoctialis.

LXXI. Reliquorum, quæ miramur, causa in ipsius terræ 1
figura est : quam globo similem, et cum ea aquas, iisdem intelligitur argumentis. Sic enim fit haud dubie, ut nobis septemtrionalis plagæ sidera nunquam occidant : contra,

les peuples de l'autre, à cause de la convexité in-
2 termédiaire de la terre. La grande Ourse n'est pas visible dans la Troglodytique ni dans l'Égypte, qui y touche; Canope, la Chevelure de Bérénice, et la constellation qui, sous le dieu Auguste, reçut le nom de Trône de César, étoiles remarquables dans ces contrées, ne sont pas visibles en Italie. La terre a une courbure si manifeste, que Canope, pour l'horizon d'Alexandrie, s'élève de la quatrième partie d'un signe environ; pour l'horizon de Rhodes, rase pour ainsi dire la terre, et cesse absolument d'être visible dans le Pont, où la grande Ourse est très-élevée. Cette dernière constellation se couche dès l'île de Rhodes, elle se couche bien davantage pour Alexandrie; en Arabie, au mois de novembre, cachée durant la première veille (le premier quart de la nuit), elle se montre à la seconde (le second quart); à Méroé, elle apparaît un peu au solstice d'été le soir, et, pendant quelques jours avant le lever d'Arcturus (12 février) (XVIII, 65), elle est également visible au matin. Ces phénomènes s'observent surtout dans les voyages maritimes, suivant que les navigateurs remontent ou descendent la mer: alors des astres que cachaient les parties proéminentes du globe brillent soudainement aux yeux,
3 comme s'ils sortaient des flots. Ce n'est pas, comme l'ont dit quelques-uns, que le monde soit plus élevé à notre pôle, car alors les astres qui l'entourent seraient vus de toutes parts. Mais les astres paraissent élevés pour ceux qui sont voisins, paraissent abaissés pour ceux qui en sont loin; et tandis que le pôle sous lequel nous sommes nous semble à une grande hauteur, d'autres astres s'élèvent, les nôtres s'abaissent pour ceux qui passent de l'autre côté de la terre; ce qui ne peut être que dans une figure sphérique.

LXXII. Aussi les éclipses de soleil et de lune 1
qui arrivent le soir sont invisibles pour les Orientaux, celles qui arrivent le matin pour les Occidentaux; celles qui arrivent vers midi sont plus généralement visibles. Lors de la célèbre victoire remportée par Alexandre le Grand à Arbelles, la lune s'éclipsa à la deuxième heure de la nuit; et, à la deuxième heure en Sicile, elle se leva pour cette île. Une éclipse de soleil qui eut lieu, il y a peu d'années, sous le consulat de Vipstanus et de Fonteius (an de Rome 812; après J. C. 59), la veille des calendes de mai (30 avril), fut visible en Campanie entre la septième et la huitième heure du jour (*la première heure était comptée du lever du soleil*). Corbulon, qui commandait en Arménie, rapporte qu'elle fut visible entre la dixième et la onzième heure. La rondeur du globe fait, suivant les lieux, les apparitions et les occultations. Si la terre était plane, tout apparaîtrait 2
à tous en même temps, et les nuits ne deviendraient pas inégales; car ceux même qui ne sont pas placés au milieu verraient égaux les intervalles de douze heures; or, ces intervalles de jour et de nuit ne se correspondent pas en tout lieu.

LXXII. (LXXI.) En conséquence, un jour quel- 1
que et une nuit quelconque ne sont jamais les mêmes en même temps pour toute la terre, l'interposition successive du globe produisant la nuit, et la marche du soleil amenant le jour. Beaucoup d'observations en témoignent: en Afrique et en Espagne les tours d'Annibal, en Asie des constructions semblables destinées à donner l'alarme en cas d'invasion des pirates, ont montré plus d'une fois que les feux des signaux de la première tour, allumés à la sixième heure du

meridianæ nunquam oriantur: rursusque hæc illis non cernantur, attollente se contra medios visus terrarum globo.
2 Septemtriones non cernit Troglodytice, et confinis Ægyptus: nec Canopum Italia, et quem vocant Berenices crinem; item, quem sub divo Augusto cognominavere Cæsaris thronon: insignes ibi stellas. Adeoque manifesto assurgens fastigium curvatur, ut Canopus quartam fere partem signi unius supra terram eminere Alexandriæ intuentibus videatur; eadem a Rhodo terram quodammodo ipsam stringere; in Ponto omnino non cernatur, ubi maxime sublimis Septemtrio. Idem a Rhodo absconditur, magisque Alexandriæ. In Arabia novembri mense prima vigilia occultus, secunda se ostendit: in Meroe solstitio vesperi paulisper apparet, paucisque ante exortum Arcturi diebus pariter cum die cernitur. Navigantium hæc maxime cursus deprehendunt, in alia adverso, in alia prono mari: subitoque conspicuis, atque ut e freto emergentibus, quæ in anfractu pilæ la-
3 tuere, sideribus. Neque enim (ut dixere aliqui) mundus hoc polo excelsiore se attollit; aut undique cernerentur hæc sidera: verum hæc eadem quibusque proximis sublimiora creduntur, eademque demersa longinquis: utque nunc sublimis in dejectu positis videtur hic vertex, sic illam terræ devexitatem transgressis, illa se attollunt, residentibus quæ hic excelsa fuerant: quod nisi in figura pilæ, accidere non posset.

LXXII. Ideoque defectus Solis ac Lunæ vespertinos 1
orientis incolæ non sentiunt: nec matutinos ad occasum habitantes: meridianos vero sæpius. Nobili apud Arbela Magni Alexandri victoria, Luna defecisse noctis secunda hora prodita est, eademque in Sicilia exoriens. Solis defectum, Vipstano et Fonteio Coss. qui fuere ante paucos annos, factum pridie Calendas Maias, Campania hora diei inter septimam et octavam sensit: Corbulo dux in Armenia inter horam diei decimam et undecimam prodidit visum, circuitu globi alia et aliis detegente et occultante. Quod si plana esset terra, simul omnia apparerent cunctis, 2
noctesque non fierent inæquales: nam æque aliis, quam in medio sitis, paria duodecim horarum intervalla cernerentur, quæ nunc non in omni parte simili modo congruunt.

LXXIII. (LXXI.) Ideo nec nox diesque quævis eadem 1
toto orbe simul est, opposito globi noctem, aut ambitu diem afferente. Multis hoc cognitum experimentis. In Africa Hispaniaque, Turrium Hannibalis; in Asia vero propter piraticos terrores, simili specularum præsidio excitato: in queis prænunciativos ignes sexta hora diei accen-

jour (au milieu de la journée), ont été vus à l'autre extrémité de la ligne à la troisième heure de
2 la nuit. Philonidès (VII, 20), coureur d'Alexandre, allant de Sicyone à Élis, qui en est à douze cents stades (myriam. 22,08), arrivait en neuf heures de jour; mais d'Élis à Sicyone, quoique le chemin fût en descendant, il n'arrivait qu'à la troisième heure de la nuit : c'est qu'en allant il cheminait dans le sens du soleil, et qu'en revenant il marchait en sens contraire de cet astre. Pour cette raison, les navigateurs qui font route vers l'occident font plus de chemin le jour que la nuit, même pendant les jours les plus courts, attendu qu'ils accompagnent le soleil (44).

1 LXXIV. (LXXII.) De plus, le même cadran solaire ne peut pas servir partout. Au bout de trois cents stades ou de cinq cents au plus (myriam. 5,4-9), les ombres du soleil changent. L'ombre du gnomon, en Égypte, à midi, le jour de l'équinoxe, est un peu plus de la moitié du gnomon lui-même; à Rome, la différence n'est que de la neuvième partie du gnomon; à Ancône, l'ombre est plus longue d'un trente-cinquième (VI, 34); et dans la partie de l'Italie appelée Vénétie, au même moment elle est égale au gnomon.

1 LXXV. (LXXIII.) De même on rapporte qu'à Syène (V, 10), qui est située au-dessus d'Alexandrie à la distance de cinq mille stades (myr. 92), le soleil ne projette aucune ombre le jour du solstice d'été à midi, et qu'un puits creusé pour en donner la preuve expérimentale y est éclairé tout entier; d'où il résulte qu'alors le soleil y est vertical, ce qui, d'après Onésicrite, a lieu à la même époque dans l'Inde, au-dessus du fleuve Hypasis.
2 Il est certain qu'à Bérénice, ville des Troglodytes, et, quatre mille huit cent vingt stades plus loin (myr. 88,32), à Ptolémaïs, ville située aussi chez les Troglodytes, sur le bord de la mer Rouge, et fondée pour les premières chasses des éléphants, on observe le même phénomène quarante-cinq jours avant le solstice d'été et quarante-cinq jours après, et que pendant ces quatre-vingt-dix jours les ombres sont projetées du côté du midi. A Méroé (VI, 35) (c'est une île et la capitale des Éthiopiens, située à cinq mille stades (myr. 92) de Syène, dans le Nil), les ombres disparaissent deux fois par an, lorsque le soleil est dans le dix-huitième degré du Taureau et dans le quatorzième du Lion. Dans l'Inde, chez les Orètes (VI, 25), 3
il est une montagne appelée Malée (VI, 22), auprès de laquelle les ombres sont tournées, en été vers le midi, en hiver vers le nord; la grande Ourse n'y est visible que pendant quinze nuits. Dans l'Inde encore, à Patala (XII, 25), port très-célèbre, l'Orient est à la droite [de celui qui regarde le soleil à midi]; et les ombres sont projetées au midi. On a noté, pendant qu'Alexandre y séjournait, que la grande Ourse n'y est visible que durant la première partie de la nuit. Onésicrite, un de ses officiers, a écrit que dans les lieux de l'Inde où il n'y a pas d'ombre la grande Ourse n'est pas visible; que ces lieux sont appelés asciens (*sans ombre*), et qu'on n'y connaît pas la division du temps en heures.

LXXVI. (LXXIV.) Ératosthène a rapporté 1
que dans toute la Troglodytique les ombres sont projetées vers le midi, deux fois pendant quarante-cinq jours dans l'année.

LXXVII. (LXXV.) Ainsi par les accroissements 1
progressifs de la lumière le jour le plus long est,

sos, sæpe compertum est, tertia noctis a tergo ultimis vi-
2 sos. Ejusdem Alexandri cursor Philonides, ex Sicyone Elin mille et ducenta stadia novem diei confecit horis : indeque, quamvis declivi itinere, tertia noctis hora remensus est sæpius. Causa, quod eunti cum Sole iter erat : eumdem remeans obvium contrario prætervertebat occursu. Qua de causa ad occasum navigantes, quamvis brevissimo die, vincunt spatia nocturnæ navigationis, ut Solem ipsum comitantes.

1 LXXIV. (LXXII.) Vasaque horoscopa non ubique eadem sunt usui; in trecentis stadiis, aut, ut longissime, in quingentis, mutantibus semet umbris Solis. Itaque umbilici (quem gnomonem appellant) umbra, in Ægypto meridiano tempore, æquinoctii die, paulo plus quam dimidiam gnomonis mensuram efficit. In urbe Roma nona pars gnomonis deest umbræ. In oppido Anconæ superest quinta tricesima. In parte Italiæ, quæ Venetia appellatur, eisdem horis umbra gnomoni par fit.

1 LXXV. (LXXIII.) Simili modo tradunt in Syene oppido, quod est supra Alexandriam quinque millibus stadiorum, solstitii die medio nullam umbram jaci; puteumque ejus experimenti gratia factum, totum illuminari. Ex quo apparere, tum Solem illi loco supra verticem esse : quod et in India supra flumen Hypasin fieri tempore eodem Onesicritus scripsit. Constatque in Berenice urbe Troglodyta- 2
rum, et inde stadiis quatuor millibus DCCCXX, in eadem gente, Ptolemaide oppido, quod in margine Rubri maris ad primos elephantorum venatus conditum est, hoc idem ante solstitium quadragenis quinis diebus, totidemque postea fieri; et per eos XC dies in meridiem umbras jaci. Rursus in Meroe (insula hæc caputque gentis Æthiopum, quinque millibus stadiorum a Syene, in amne Nilo habitatur), bis anno absumi umbras, Sole duodevicesimam Tauri partem, et quartamdecimam Leonis obtinente. In 3
Indiæ gente Oretum, mons est Maleus nomine, juxta quem umbræ æstate in austrum, hieme in septemtrionem jaciuntur : quindecim tantum noctibus ibi apparet Septemtrio. In eadem India, Patales celeberrimo portu, Sol dexter oritur, umbræ in meridiem cadunt. Septemtrionem, ibi Alexandro morante, adnotatum prima tantum noctis parte aspici. Onesicritus dux ejus scripsit, quibus in locis Indiæ umbræ non sint, septemtrionem non conspici, et ea loca appellari ascia : nec horas dinumerari ibi.

LXXVI. (LXXIV.) At in tota Troglodytice, umbras bis 1
quadraginta quinque diebus in anno Eratosthenes in contrarium cadere prodidit.

LXXVII. (LXXV.) Sic fit, ut vario lucis incremento, 1
in Meroe longissimus dies XII horas æquinoctiales, et octo

à Méroé, de douze heures équinoxiales et deux tiers d'heure ; à Alexandrie, de quatorze ; en Italie, de quinze ; en Bretagne, de dix-sept. Dans ce dernier pays les nuits claires de l'été indiquent sans aucun doûte ce que la raison force de croire, à savoir qu'aux solstices d'été, le soleil s'approchant davantage de notre pôle et décrivant le cercle le plus étroit, la région polaire a des jours continus de six mois; par conséquent les nuits sont de six
2 mois quand il est passé au solstice d'hiver. Pythéas de Marseille a écrit que cela arrivait dans l'île de Thulé, éloignée de la Bretagne, au nord, de six jours de navigation. Quelques-uns assurent qu'il en est ainsi dans l'île de Mona (Anglesey) (VI, 30), distante d'environ deux cents milles (myriam. 29,45) de Camaldunum (45), ville de Bretagne.

1 LXXVIII. (LXXVI.) Cette théorie des ombres et la science qu'on appelle gnomonique ont été inventées par Anaximène de Milet, disciple d'Anaximandre, dont nous avons parlé (II, 6); et le premier il a montré à Lacédémone le cadran qu'on appelle sciothérique (σχία, *ombre*, θήρα, *recherche*).

1 LXXIX. (LXXVII.) Le jour lui-même a été déterminé de manières différentes. Les Babyloniens le comptent entre deux levers du soleil; les Athéniens, entre deux couchers; les Ombriens, de midi à midi; le vulgaire, de la lumière aux ténèbres; les pontifes romains et ceux qui ont fixé le jour civil, ainsi que les Égyptiens et Hipparque, de
2 minuit à minuit. Le temps pendant lequel le soleil est invisible entre deux levers est plus court vers le solstice d'été que vers l'équinoxe; car à l'équinoxe la position de l'astre dans le zodiaque est plus basse, au solstice elle est plus élevée.

LXXX. (LXXVIII.) Ici viennent les faits qui 1
dépendent de ces influences célestes. Les Éthiopiens sont, en raison de la proximité, brûlés par la chaleur du soleil. Ils naissent comme s'ils avaient été soumis à l'action du feu; leur barbe et leurs cheveux sont crépus. Dans la plage opposée, dans la zone glaciale, les habitants ont la peau blanche, une longue chevelure blonde. La rigueur du climat rend farouches les peuples du nord; la mobilité de l'air (VI, 35) rend stupides ceux de la zone torride. La conformation des jambes mêmes montre chez les uns l'action de la chaleur, qui appelle les sucs dans les parties supérieures; chez les autres, l'afflux des liquides tombant dans les parties inférieures. Au nord, des bêtes pesantes; au midi, des animaux de formes variées, surtout parmi les oiseaux, qui offrent toutes sortes de figures. Des deux côtés la taille 2
des habitants est haute, ici par l'action des feux, là par l'abondance des liquides. Dans l'espace intermédiaire la température est salubre; le sol est propre à toutes les productions; la taille est médiocre; la couleur même de la peau présente un juste mélange; les mœurs sont douces, les sens pénétrants, l'intelligence féconde, et capable d'embrasser la nature entière. Ce sont ces peuples qui ont l'empire; les nations des zones extrêmes ne l'ont jamais eu. Il est vrai qu'elles n'ont pas non plus été assujetties par eux; mais, détachées du reste du genre humain, elles vivent solitaires sous la nature inexorable qui les accable.

LXXXI. (LXXIX.) D'après les opinions des 1
Babyloniens, les tremblements de terre, les gouffres qui s'ouvrent, ainsi que tout le reste, sont dus à l'action des astres, mais seulement de ce trois

partes unius horæ colligat; Alexandriæ vero, XIV horas; in Italia, quindecim; in Britannia, XVII: ubi æstate lucidæ noctes haud dubie repromittunt id, quod cogit ratio credi: solstitii diebus accedente Sole propius verticem mundi, angusto lucis ambitu, subjecta terræ continuos dies habere senis mensibus; noctesque e diverso, ad bru-
2 mam remoto. Quod fieri in insula Thule, Pytheas Massiliensis scripsit, sex dierum navigatione in septemtrionem a Britannia distante: quidam vero et in Mona, quæ distat a Camalduno Britanniæ oppido circiter ducentis millibus, affirmant.

1 LXXVIII. (LXXVI.) Umbrarum hanc rationem, et quam vocant gnomonicen, invenit Anaximenes Milesius, Anaximandri (de quo diximus) discipulus: primusque horologium, quod appellant sciothericon, Lacedæmone ostendit.

1 LXXIX. (LXXVII.) Ipsum diem alii aliter observavere: Babylonii inter duos Solis exortus; Athenienses inter duos occasus; Umbri a meridie in meridiem; vulgus omne a luce ad tenebras; sacerdotes romani, et qui diem diffiniere civilem, item Ægyptii, et Hipparchus, a media
2 nocte in mediam. Minora autem intervalla esse lucis inter ortus Solis juxta solstitia, quam æquinoctia, apparet: quia positio Signiferi circa media sui obliquior est; juxta solstitium vero rectior.

LXXX. (LXXVIII.) Contexenda sunt his, cælestibus 1
nexa causis. Namque Æthiopas vicini sideris vapore torreri, adustisque similes gigni, barba et capillo vibrato, non est dubium; et adversa plaga mundi, atque glaciali, candida cute esse gentes, flavis promissas crinibus: truces vero ex cæli rigore has, illas mobilitate hebetes: ipsoque crurum argumento, illis in supera succum revocari, natura vaporis; his in inferas partes depelli, humore deciduo. Hic graves feras; illic varias effigies animalium provenire, et maxime alitum, et in multas figuras gigni volucres. Corporum autem proceritatem utrobique: illic 2
ignium nisu, hic humoris alimento. Medio vero terræ salubris utrinque mixtura, fertilis ad omnia tractus, modicus corporum habitus, magna et in colore temperies, ritus molles, sensus liquidus, ingenia fœcunda totiusque naturæ capacia. Iisdem imperia, quæ nunquam extimis gentibus fuerint: sicut ne illæ quidem his paruerint, avulsæ, ac pro immanitate naturæ urgentis illas, solitariæ.

LXXXI. (LXXIX.) Babyloniorum placita motus terræ, 1
hiatusque, et cætera omnia, vi siderum existimant fieri; sed illorum trium, quibus fulmina assignant: fieri autem,

auxquels ils attribuent la foudre; ces phénomènes arrivent quand ces astres sont avec le soleil ou dans un des principaux aspects, particulièrement en quadrature. Le physicien Anaximandre de Milet eut, si nous ajoutons foi au bruit qui en court, une inspiration admirable et digne d'une mémoire éternelle, lorsqu'il annonça aux Lacédémoniens qu'ils eussent à prendre garde à leur ville et à leurs maisons; qu'un tremblement de terre était imminent. Et, en effet, la ville entière fut renversée, et une partie considérable du mont Taygète, qui, coupé en forme de poupe, dominait Sparte, s'écroula, et augmenta le désastre.
2 On attribue à Phérécyde, maître de Pythagore, une autre prévision également divine. De l'eau ayant été tirée d'un puits, il pressentit et prédit qu'en ce lieu un tremblement de terre allait se faire sentir. Si ces récits sont vrais, quelle différence trouvera-t-on entre la Divinité et ces hommes, à l'immortalité près? Au reste, j'abandonne ces récits à l'opinion de chacun. Quant à la cause, je ne doute pas qu'elle ne réside dans les vents.
3 En effet, la terre ne tremble jamais que lorsque la mer est assoupie, et le ciel tellement tranquille que le vol des oiseaux ne se soutient pas par défaut d'un souffle qui les porte; elle ne tremble non plus qu'après qu'il a régné des vents dont le souffle a pénétré dans les veines et dans les cavités secrètes du globe terrestre. Le tremblement est pour la terre ce qu'est le tonnerre pour le nuage; les abîmes qui s'ouvrent sont l'analogue de la nue qui se fend : le souffle renfermé lutte, et fait effort pour se délivrer.

1 LXXXII. (LXXX.) La terre éprouve donc des secousses variées, et des changements singuliers s'opèrent : ici les murailles sont renversées, là elles s'abîment dans des gouffres profonds; tantôt des masses se soulèvent, tantôt des rivières nouvelles surgissent; parfois apparaissent des feux ou des sources chaudes, ailleurs le cours des fleuves est détourné (XXXI, 30). Le tremblement est précédé et accompagné d'un bruit terrible, semblable tantôt à un murmure, tantôt à des mugissements ou à des clameurs humaines, ou au fracas d'armes qui s'entre-choquent; cela dépend des qualités de la matière excipiente, et de la forme des cavernes ou des souterrains par où le son chemine : étranglé dans les espaces étroits, rauque dans les anfractuosités, faisant écho contre les corps durs, bouillonnant dans les lieux humides, fluctuant dans les eaux dormantes, frémissant contre les matières solides. Souvent aussi un bruit se fait entendre sans tremblement. Les secousses ne sont pas simples, mais c'est un mou- 2
vement d'oscillation et de vibration. Les gouffres qui s'ouvrent tantôt restent béants et montrent ce qu'ils ont englouti, tantôt se referment; et le sol se rejoint si exactement, qu'il ne reste pas trace des villes dévorées et des campagnes englouties. Les plages maritimes sont particulièrement sujettes à ce fléau, qui n'épargne pas cependant les contrées montagneuses. Je sais par ma propre expérience que les Alpes et l'Apennin ont plus d'une fois tremblé. Les tremblements, comme les foudres, sont plus fréquents en automne et au printemps. Aussi les Gaules et l'Égypte n'en 3
éprouvent-elles pas, ici à cause de l'été, là à cause de l'hiver. Ils sont aussi plus fréquents la nuit que le jour. Les plus violents tremblements se font le matin et le soir; ils sont communs à l'approche du jour; on en ressent aussi dans la journée, vers midi. Ils se produisent pendant les

meantium cum Sole, aut congruentium, et maxime circa quadrata mundi. Præclara quædam et immortalis, si credimus, divinitas perhibetur Anaximandro Milesio physico : quem ferunt Lacedæmoniis prædixisse, ut urbem ac tecta custodirent; instare enim motum terræ : quum et urbs tota eorum corruit, et Taygeti montis magna pars ad formam puppis eminens, abrupta, cladem insuper eam
2 ruina pressit. Perhibetur et Pherecydi Pythagoræ doctori alia conjectatio, sed et illa divina : haustu aquæ e puteo præsensisse, ac prædixisse ibi terræ motum. Quæ si vera sunt, quantum a Deo tandem videri possunt tales distare, dum vivant? Et hæc quidem arbitrio cujusque existimanda relinquantur : ventos in causa esse non du-
3 bium reor. Neque enim unquam intremiscunt terræ, nisi sopito mari, cæloque adeo tranquillo, ut volatus avium non pendeant, subtracto omni spiritu qui vehit : nec unquam, nisi post ventos, condito scilicet in venas et cava ejus occulta flatu. Neque aliud est in terra tremor, quam in nube tonitruum; nec hiatus aliud, quam quum fulmen erumpit : incluso spiritu luctante, et ad libertatem exire nitente.

1 LXXXII. (LXXX.) Varie itaque quatitur, et mira eduntur opera : alibi prostratis mœnibus, alibi hiatu profundo haustis; alibi egestis molibus; alibi emissis amnibus, nonnunquam etiam ignibus, calidisve fontibus; alibi averso fluminum cursu. Præcedit vero comitaturque terribilis sonus, alias murmuri similis, alias mugitibus, aut clamori humano, armorumve pulsantium fragori, pro qualitate materiæ excipientis, formaque vel cavernarum, vel cuniculi, per quem meat : exilius grassante in angusto, eodem rauco in recurvis, resultante in duris, fervente in humidis, fluctuante in stagnantibus : item fremente contra solida; itaque et sine motu sæpe editur sonus. Nec sim- 2
plici modo quatitur unquam, sed tremit vibratque. Hiatus vero alias remanet, ostendens quæ sorbuit; alias occultat ore compresso, rursusque ita inducto solo, ut nulla vestigia exstent, urbibus plerumque devoratis, agrorumque tractu hausto. Maritima autem maxime quatiuntur. Nec montuosa tali malo carent : exploratum est mihi, Alpes Apenninumque sæpius tremuisse. Et autumno ac vere terræ crebrius moventur, sicut fiunt fulmina. Ideo Galliæ 3
et Ægyptus minime quatiuntur; quoniam hic æstatis causa obstat, illic hiemis. Item noctu sæpius, quam interdiu. Maximi autem motus exsistunt matutini, vespertinique : sed propinqua luce crebri : interdiu autem circa meridiem. Fiunt et Solis Lunæque defectu, quoniam tempestates

éclipses de soleil et de lune, parce qu'alors les tempêtes s'assoupissent; et ils se produisent surtout quand les pluies sont suivies de chaleur, ou les chaleurs de pluies.

1 LXXXIII. (LXXXI.) Les navigateurs reconnaissent aussi les tremblements de terre par un phénomène qui ne leur laisse pas de doutes : sans un souffle d'air le flot se soulève subitement, ou bien le bâtiment reçoit un choc. Les objets placés dans les navires tremblent comme dans les maisons, et avertissent par leur cliquetis. Les oiseaux
2 restent perchés, non sans terreur. Il y a aussi dans le ciel un signe qui précède le tremblement de terre : dans le jour, ou peu après le coucher du soleil, le temps étant serein, un nuage ténu s'étend au loin, sous la forme d'une traînée. Dans les puits l'eau se trouble, et contracte une odeur nauséabonde.

1 LXXXIV. (LXXXII.) Les puits sont un préservatif; il en est de même d'excavations nombreuses : ce sont des soupiraux donnant une issue à l'air; cela se voit dans certaines villes, qui souffrent moins des secousses parce qu'elles sont creusées de souterrains nombreux pour l'écoulement des immondices. Là aussi des parties qui sont comme suspendues sont les plus sûres; on en a un exemple à Naples, en Italie, où la portion la plus solide éprouve le plus de dommage. Les voûtes résistent le mieux, de même que les murailles qui font un angle, et où le coup porté sur un
2 côté est annulé par le coup porté sur l'autre. L'ébranlement endommage moins les murailles en briques. Il y a aussi une grande différence d'effet suivant l'espèce même de secousse; car la terre s'ébranle de plus d'une façon. Le danger est le moindre quand elle vibre et cause dans les édifices une sorte de frémissement, ou quand elle se soulève et retombe par un mouvement alternatif; le dommage est nul aussi quand les bâtiments s'entre-choquant sont portés en sens contraires : une impulsion arrête l'autre. Mais une 3
espèce de mouvement ondulatoire qui, revenant sur lui-même, imite les flots, est funeste; il en est de même d'un mouvement qui agit en un sens unique. Les tremblements de terre cessent quand le vent s'est fait jour; mais s'ils persistent, ils ne s'arrêtent pas avant quarante jours; quelquefois ils durent plus longtemps, et quelques-uns se sont fait sentir pendant l'espace d'un même de deux ans.

LXXXV. (LXXXIII.) Il est arrivé une fois 1
(ce que je trouve dans les livres de la doctrine étrusque) un phénomène terrestre prodigieux, sous le consulat de L. Marcius et de Sex. Julius (an de Rome 663), dans le territoire de Modène : Deux montagnes s'avançant, puis reculant, se heurtèrent à grand fracas, avec une éruption de flamme et de fumée dans l'espace intermédiaire, pendant le jour et à la vue d'une foule de chevaliers romains, de domestiques et de voyageurs, qui contemplaient ce spectacle de la voie Émilienne. Ce choc broya toutes les mai- 2
sons de campagne interposées, et tua une multitude d'animaux qui y étaient renfermés : cela arriva un an avant la guerre sociale, plus funeste peut-être à l'Italie que n'ont été les guerres civiles. Un phénomène non moins étrange a été vu de notre temps, la dernière année du règne de Néron (an de Rome 821, après J. C. 68); nous en avons parlé dans l'histoire de ce prince : des prés et des plants d'oliviers, séparés les uns des autres par la voie publique, changèrent de position à l'égard de cette voie, dans le territoire des Marruciniens : ces prés et ces champs appartenaient

tunc sopiuntur. Præcipue vero, quum sequitur imbrem æstus, imbresve æstum.

1 LXXXIII. (LXXXI.) Navigantes quoque sentiunt non dubia conjectura, sine flatu intumescente fluctu subito, aut quatiente ictu. Intremunt vero et in navibus posita, æque quam in ædificiis, crepituque prænunciant. Quin et volu-
2 cres non impavidæ sedentes. Est et in cælo signum, præceditque motu futuro, aut interdiu, aut paulo post occasum sereno, ceu tenuis linea nubis in longum porrectæ spatium. Est et in puteis turbidior aqua, nec sine odoris tædio.

1 LXXXIV. (LXXXII.) Sicut in iisdem est remedium, quale et crebri specus præbent : conceptum enim spiritum exhalant : quod in certis notatur oppidis, quæ minus quatiuntur, crebris ad eluviem cuniculis cavata. Multoque sunt tutiora in iisdem illis, quæ pendent : sicut Neapoli in Italia intelligitur; parte ejus, quæ solida est, ad tales casus obnoxia. Tutissimi sunt ædificiorum fornices; anguli
2 quoque parietum, alterno pulsu renitente. Et latere terreno facti parietes minore noxa quatiuntur. Magna differentia est et in ipso genere motus : pluribus siquidem modis quatitur. Tutissimum est, quum vibrat crispante ædificiorum crepitu; et quum intumescit assurgens, alternoque motu residet : innoxium, et quum concurrentia tecta contrario ictu arietant; quoniam alter motus alteri renititur. Undantis inclinatio, et fluctus more quædam 3
volutatio infesta est; aut quum in unam partem totus se motus impellit. Desinunt autem tremores, quum ventus emersit : sin vero duravere, non ante quadraginta dies sistuntur; plerumque et tardius, utpote quum quidam annuo et biennii spatio duraverint.

LXXXV. (LXXXIII.) Factum est semel, quod equidem 1
in Etruscæ disciplinæ voluminibus inveni, ingens terrarum portentum, L. Marcio, Sex. Julio Coss. in agro Mutinensi. Namque montes duo inter se concurrerunt, crepitu maximo assultantes recedentesque, inter eos flamma fumoque in cælum exeunte interdiu, spectante e via Æmilia magna equitum Romanorum, familiarumque, et viatorum multitudine. Eo concursu villæ omnes elisæ; animalia 2
permulta, quæ intra fuerant, exanimata sunt : anno ante sociale bellum, quod haud scio an funestius terræ ipsi Italiæ fuerit, quam civilia. Non minus mirum ostentum et nostra cognovit ætas, anno Neronis principis supremo, sicut in rebus ejus exposuimus, pratis oleisque intercedente

à Vectius Marcellus (xvii, 38), chevalier romain, intendant des propriétés de Néron.

1 LXXXVI. (lxxxiv.) Les tremblements de terre s'accompagnent de débordements de la mer, que le même souffle soulève sans doute, et qui se répand sur la terre affaissée. Le plus grand tremblement de terre dont on se souvienne est celui qui arriva sous le règne de Tibère (après J. C. 17) : douze villes de l'Asie furent renversées en une seule nuit. Les tremblements furent très-fréquents durant la guerre punique ; dans la même année (an de Rome 537, avant J. C. 217) on en annonça cinquante-sept à Rome. Ce fut dans cette année que se livra la bataille du lac de Trasimène ; et le tremblement de terre, quoique violent, ne fut senti ni par les Carthaginois ni par
2 les Romains. Ce n'est pas d'ailleurs simplement un fléau ne comportant d'autres périls que la secousse elle-même ; les périls qu'il présage sont égaux ou plus grands. Jamais tremblement n'a ébranlé la ville de Rome sans annoncer en même temps quelque catastrophe imminente.

1 LXXXVII. (lxxxv.) La même cause produit des terres nouvelles, lorsque le souffle qui secoue la terre, suffisant pour soulever le sol, est trop faible pour faire éruption. En effet, ce n'est pas seulement par les alluvions des fleuves que naissent des terres nouvelles, comme les îles Échinades par les dépôts du fleuve Achéloüs, et la plus grande partie de l'Égypte par ceux du Nil de l'Égypte, qui, si nous en croyons Homère (Od. iv, 354), était séparée de l'île de Pharos (v, 34) par un jour et une nuit de navigation. Ce n'est pas seulement non plus par la retraite de la mer, ainsi que cela est arrivé à Circeii (iii, 9), dont le même Homère fait une île (Od. x, 195). Il y a un retrait semblable d'une étendue de dix 2
milles (myr. 1,4725) dans le port d'Ambracie. On en cite un de cinq (kil. 7,362) dans l'Attique, au Pirée (iv, 11) ; et à Éphèse, où les flots venaient jadis battre le temple de Diane. Si nous ajoutons foi à Hérodote (Eut. p. 93), la mer couvrait jadis l'Égypte au delà de Memphis, jusqu'aux montagnes d'Éthiopie ; elle occupait aussi les lieux plats de l'Arabie. Les environs d'Ilium et toute la Teuthranie (v, 33) furent une mer dans laquelle le Méandre finit par apporter la terre ferme.

LXXXVIII. (lxxxvi.) Des terres naissent 1
aussi d'une autre façon ; elles surgissent soudainement dans une mer, comme si la nature se donnait à elle-même des équivalents, et restituait dans un lieu ce qu'elle a englouti dans un autre.

LXXXIX. (lxxxvii.) Des îles depuis longtemps 1
célèbres, Délos et Rhodes, sont, d'après la tradition, nées de cette façon. Dans la suite, il en a surgi d'autres plus petites, Anaphé, au delà de Mélos ; Néa, entre Lemnos et l'Hellespont (iv, 13) ; Halone (v, 38), entre Lébédos et Téos ; entre les Cyclades, l'an 4 de la 135e ol. (av. J. C. 237), Théra et Thérasia : entre ces dernières, cent trente ans plus tard, Hiéra, qui porte aussi le nom de Automaté ; et derechef, cent dix ans plus tard, de notre temps, sous le consulat de M. Junius Silanus et de L. Balbus (après J. C. 19), le 8 des ides de juillet (le 8 juillet), Thia, à la distance de deux stades de la précédente (mètres 368) (46).

(lxxxviii.) En face de nous et près de l'Italie, 2
il s'en est formé une entre les îles Éoliennes (ii, 110) ; une autre est sortie de la mer, près de la Crète, ayant une étendue de deux mille cinq cents pas (kil. 3,681) et des sources chaudes. Une troisième est apparue l'an 3 de la 163e ol.

via publica in contrarias sedes transgressis, in agro Marrucino, prædiis Vectii Marcelli equitis Romani, res Neronis procurantis.

1 LXXXVI. (lxxxiv.) Fiunt simul cum terræ motu et inundationes maris, eodem videlicet spiritu infusi, ac terræ residentis sinu recepti. Maximus terræ memoria mortalium exstitit motus, Tiberii Cæsaris principatu, xii urbibus Asiæ una nocte prostratis. Creberrimus Punico bello, intra eumdem annum septies atque quinquagies nunciatus Romam. Quo quidem anno ad Trasimenum lacum dimicantes, maximum motum neque Pœni sensere, nec
2 Romani. Nec vero simplex malum, aut in ipso tantum motu periculum est ; sed par aut majus ostento. Nunquam urbs Roma tremuit, ut non futuri eventus alicujus id prænuncium esset.

1 LXXXVII. (lxxxv.) Eadem nascentium causa terrarum est, quum idem ille spiritus attollendo potens solo, non valuit erumpere. Nascuntur enim nec fluminum tantum invectu, sicut Echinades insulæ ab Acheloo amne congestæ ; majorque pars Ægypti a Nilo, in quam a Pharo insula noctis et diei cursum fuisse, Homero credimus : sed et
2 recessu maris, sicut eidem de Circeiis. Quod accidisse et in Ambraciæ portu decem millium passuum intervallo ; et Atheniensium, quinque millium, ad Piræeum, memoratur ; et Ephesi, ubi quondam ædem Dianæ alluebat. Herodoto quidem si credimus, mare fuit supra Memphim usque ad Æthiopum montes ; itemque a planis Arabiæ : mare et circa Ilium, et tota Teuthrania, quaque campos intulerit Mæander.

LXXXVIII. (lxxxvi.) Nascuntur et alio modo terræ, 1
ac repente in aliquo mari emergunt : velut paria secum faciente natura, quæque hauserit hiatus, alio loco reddente.

LXXXIX. (lxxxvii.) Claræ jam pridem insulæ, Delos 1
et Rhodos, memoriæ produntur enatæ. Postea minores, ultra Melon, Anaphe : inter Lemnum et Hellespontum, Nea : inter Lebedum et Teon, Halone : inter Cycladas, Olympiadis cxxxv anno quarto, Thera et Therasia. Inter easdem post annos cxxx, Hiera, eadem quæ Automate. Et ab duobus stadiis post annos cx, in nostro ævo, M. Junio Silano, L. Balbo Coss. a. d. viii, Idus Julias, Thia.

(lxxxviii.) Ante nos et juxta Italiam inter Æolias in- 2
sulas, item juxta Cretam emersit e mari MMD passuum una cum calidis fontibus. Altera, Olympiadis clxiii anno tertio, in Tusco sinu ; flagrans hæc violento cum flatu :

(av. J. C. 126), dans le golfe d'Etrurie, tout embrasée, avec un souffle violent; on rapporte qu'une multitude de poissons flottait autour, et que tous ceux qui en mangèrent expirèrent subitement.
3 D'après la tradition, les Pithécuses sont nées de cette façon dans le golfe de Campanie; plus tard l'Épopus, montagne de ces îles, ayant jeté subitement des flammes, s'écroula, et fut réduit au niveau de la plaine. Dans la même île, une ville fut engloutie par la mer; un autre tremblement de terre y forma un étang; et un autre, ayant renversé les montagnes, donna naissance à l'île de Prochyta.

1 XC. C'est, en effet, par cette même puissance que la nature a créé des îles : elle a séparé la Sicile de l'Italie, Chypre de la Syrie, l'Eubée de la Béotie (IV, 21), de l'Eubée Atalante et Macris, de la Bithynie Besbycus (V, in fine), du promontoire des Sirènes Leucosie.

1 XCI. (LXXXIX.) En revanche, elle a enlevé des îles à la mer et les a jointes aux terres : Antissa à Lesbos, Zephyrium à Halicarnasse, Æthusa à Myndus, Dromiscus et Perné à Milet, Narthécuse (V, 36) au promontoire Parthénius. Hybanda, jadis île sur la côte de l'Ionie, est maintenant éloignée de la mer de deux cents stades (myriam. 3,68). A Éphèse s'est jointe l'île de Syrié; à Magnésie, qui en est voisine, les Dérasides (V, 31) et Sophonie. Épidaure et Oricum (III, 26) ont cessé d'être des îles.

1 XCII. (XC.) La mer a englouti des terres entières : d'abord celle où est maintenant l'océan Atlantique, continent immense qui a disparu, si nous en croyons Platon; puis dans la Méditerranée nous voyons aujourd'hui l'Acarnanie submergée par le golfe d'Ambracie, l'Achaïe par le golfe de Corinthe, l'Europe et l'Asie par la Propontide et le Pont; en outre, la mer a arraché Leucade et Antirrhium (IV, 3) et percé l'Hellespont et les deux Bosphores.

XCIII. (XCI.) Sans parler des golfes et 1
des étangs, la terre se dévore elle-même; elle a absorbé le Cybotus, montagne très-élevée, avec la ville de Curis, Sipylus dans la Magnésie, et auparavant, dans le même lieu, une ville très-célèbre qui s'appelait Tantalis; Galanis et Gamale, villes de Phénicie, ont été englouties avec leurs campagnes; le Phégius, montagne très-élevée d'Éthiopie, a disparu; comme si l'on ne voyait pas les rivages eux-mêmes être infidèles et disparaître.

XCIV. (XCII.) Ainsi Pyrrha et Antissa se 1
sont abîmées dans les Palus-Méotides; Élice et Buru (IV, 6), dans le golfe de Corinthe, et on en voit encore les vestiges sous les flots. Une étendue de plus de trente milles (4 myr., 4175) a été subitement arrachée de l'île de Céos (IV, 10) par les eaux, qui noyèrent une foule d'habitants; en Sicile, elles ont enlevé la moitié de la ville de Tyndaris et les terres qui unissaient cette île à l'Italie (III, 14); même catastrophe en Béotie, à Éleusine.

XCV. (XCIII.) Mais ne parlons plus des trem- 1
blements de terre, et de toutes ces catastrophes terrestres qui laissent du moins subsister les tombeaux des villes; parlons plutôt des merveilles que des crimes de la nature; et certes les merveilles célestes ne sont pas plus difficiles à raconter. Les 2
trésors métalliques, si variés, si abondants, si féconds, renaissant depuis tant de siècles, malgré la destruction quotidienne qui s'en fait sur tout le globe par le feu, par les ruines, par les naufrages, par les guerres, par les fraudes, mal-

proditurque memoriæ magna circa illam multitudine piscium fluitante, confestim exspirasse, quibus ex his cibus
3 fuisset. Sic et Pithecusas in Campano sinu ferunt ortas. Mox in his montem Epopon, quum repente flamma ex eo emicuisset, campestri æquatum planitie. In eadem et oppidum haustum profundo : alioque motu terræ stagnum emersisse : et alio, provolutis montibus insulam exstitisse Prochytam.

1 XC. Namque et hoc modo insulas rerum natura fecit. Avellit Siciliam Italiæ, Cyprum Syriæ, Eubœam Bœotiæ, Eubœæ Atalanten et Macrin, Besbycum Bithyniæ, Leucosiam Sirenum promontorio.

1 XCI. (LXXXIX.) Rursus abstulit insulas mari, junxitque terris : Antissam Lesbo, Zephyrium Halicarnasso, Æthusam Myndo, Dromiscon et Pernen Mileto, Narthecusam Parthenio promontorio. Hybanda, quondam insula Ioniæ, ducentis nunc a mari abest stadiis. Syrien Ephesus in mediterraneo habet; Derasidas et Sophoniam vicina ei Magnesia. Epidaurus et Oricum insulæ esse desierunt.

1 XCII. (XC.) In totum abstulit terras : primum omnium, ubi Atlanticum mare est, si Platoni credimus, immenso spatio. Mox interno, quæ videmus hodie, mersam Acarnaniam Ambracio sinu, Achaiam Corinthio, Europam Asiamque Propontide et Ponto. Ad hoc perrupit mare Leucada, Antirrhium, Hellespontum, Bosporos duos.

XCIII. (XCI.) Atque ut sinus et stagna prætercam, 1
ipsa se comest terra : devoravit Cybotum altissimum montem, cum oppido Curite; Sipylum in Magnesia, et prius in eodem loco clarissimam urbem, quæ Tantalis vocabatur; Galanis et Gamales urbium in Phœnice agros cum ipsis; Phegium Æthiopiæ jugum excelsissimum : tanquam non infida grassarentur et littora.

XCIV. (XCII.) Pyrrham et Antissam circa Mæotim pon- 1
tus abstulit, Elicen et Buram in sinu Corinthio, quarum in alto vestigia apparent. Ex insula Cea amplius triginta millia passuum abrupta subito cum plurimis mortalibus rapuit. Et in Sicilia dimidiam Tyndarida urbem, ac quidquid ab Italia deest. Similiter in Bœotia et Eleusina.

XCV. (XCIII.) Motus enim terræ sileantur, et quidquid 1
est, ubi saltem busta urbium exstant : simul ut terræ miracula potius dicamus, quam scelera naturæ. Et hercule non cælestia enarratu difficiliora fuerint. Metallorum opu- 2
lentia tam varia, tam dives, tam fœcunda, tot sæculis suboriens, quum tantum quotidie orbe toto populentur ignes, ruinæ, naufragia, bella, fraudes, tantum vero luxuria, et tot mortales conterant : gemmarum pictura tam

gré ce qu'en consomment le luxe et les besoins de tant d'hommes; les gemmes, où jouent tant et de si belles couleurs; les pierreries si diversement veinées; et entre autres ce marbre d'une blancheur diaphane (xxxvi, 46) qui ne laisse rien passer, excepté la lumière; les vertus des fontaines médicinales; les feux qui font éruption en tant de lieux, et qui brûlent sans relâche depuis tant de siècles; les exhalaisons mortelles, tantôt venant d'excavations faites de main d'homme, tantôt sortant spontanément du sol; les unes nuisibles aux oiseaux seulement, comme à Soracte, dans le voisinage de Rome, les autres à tous les animaux, excepté l'homme, quelquefois à l'homme lui-même, comme dans le territoire de Sinuesse et à Putéoles; ces soupiraux, dits cavités de Charon, exhalant un air empoisonné; la vallée
3 d'Amsancti chez les Hirpins, près du temple de Méphitis, lieu où meurent ceux qui y pénètrent; un lieu semblable à Hiérapolis en Asie, où seul le prêtre de la Grande Déesse n'éprouve aucun mal; les cavernes fatidiques dont les exhalaisons enivrent et donnent la prescience de l'avenir, comme au célèbre oracle de Delphes. A tous ces phénomènes quelle cause un mortel pourrait-il assigner, si ce n'est la divinité de la nature, qui, répandue en tout, se manifeste sous des formes diverses?

1 XCVI. (xciv.) Quelques terrains tremblent sous les pas : par exemple, dans le territoire de Gabies, non loin de Rome, il y a environ deux cents jugères (50 hectares) qui tremblent sous les pas des chevaux; il en est de même dans le territoire de Réate.

2 (xcv.) Quelques îles sont toujours flottantes dans le territoire de Cécube et dans celui de Réate, de Modène et de Statonie. Le lac de Vadimon et les eaux Cutiliennes (iii, 17) renferment une forêt épaisse qu'on ne voit jamais au même lieu le jour et la nuit. En Lydie, les îles appelées Calamines obéissent à l'impulsion non-seulement des vents, mais même des crocs; elles furent, dans la guerre de Mithridate, le salut d'une foule de citoyens romains. Il y a aussi dans le Nymphæum (47) (ii, 110; iii, 9; v, 22; vi, 3
31; xxxi, 19) de petites îles appelées Saliaires, parce qu'elles se meuvent au bruit de la symphonie et des pieds, qui battent la mesure. Dans le lac de Tarquinie, qui est un des grands lacs d'Italie, il y a deux bois qui, sous le souffle des vents, prennent tantôt une figure triangulaire, tantôt une figure arrondie, jamais une figure carrée.

XCVII. (cxvi.) Paphos a un temple célèbre 1
de Vénus, dans une cour duquel il ne pleut jamais; il en est de même à Néa, ville de la Troade, autour de la statue de Minerve; dans le même lieu, les restes de sacrifices abandonnés ne se corrompent pas.

XCVIII. Auprès de Harpasa (v, 29), ville 1
d'Asie, est une roche énorme qu'un doigt fait mouvoir, et qui résiste si l'on donne l'impulsion avec le corps entier. A Parasinus (48), ville de la péninsule Taurique, il y a une terre qui cicatrise toutes les plaies. Dans les environs d'Assus, en Troade (v, 32), naît une pierre qui consume tous les corps; on l'appelle sarcophage (xxviii, 37; xxxvi, 27). Il y a auprès du fleuve Indus deux montagnes, dont l'une retient et l'autre repousse toute espèce de fer (xxxvi, 25); de la sorte, si l'on porte des clous aux souliers, dans l'une on ne peut pas retirer son pied, dans l'autre on ne peut pas le poser. Il a été noté que Locres et Crotone (iii, 10) 2

multiplex, lapidum tam discolores maculæ, interque eos, candor alicujus, præter lucem omnia excludens : medicatorum fontium vis : ignium tot locis emicantium perpetua tot sæculis incendia : spiritus letales alibi, aut scrobibus emissi, aut ipso loci situ mortiferi, alibi volucribus tantum, ut Soracte, vicino Urbi tractu; alibi, præter hominem, cæteris animantibus; nonnunquam et homini, ut in Sinuessano agro et Puteolano spiracula vocant, alii Charoneas scrobes, mortiferum spiritum exhalantes; item
3 in Hirpinis Amsancti ad Mephitis ædem, locum, quem qui intravere, moriuntur; simili modo Hierapoli in Asia, Matris tantum Magnæ sacerdoti innoxium : alibi fatidici specus, quorum exhalatione temulenti futura præcinunt, ut Delphis, nobilissimo oraculo. Quibus in rebus quid possit aliud causæ afferre mortalium quispiam, quam diffusæ per omne naturæ subinde aliter atque aliter numen erumpens?

1 XCVI. (xciv.) Quædam vero terræ ad ingressus tremunt, sicut in Gabiensi agro, non procul urbe Roma, jugera ferme cc, equitantium cursu : similiter in Reatino.

2 (xcv.) Quædam insulæ semper fluctuant, sicut in agro Cæcubo, et eodem Reatino, Mutinensi, Statoniensi. In Vadimonis lacu, et ad Cutilias aquas, opaca silva, quæ nunquam die ac nocte eodem loco visitur. In Lydia, quæ vocantur Calaminæ, non ventis solum, sed etiam contis, quo libeat, impulsæ, multorum civium Mithridatico bello salus. Sunt et in Nymphæo parvæ, Saliares dictæ, quo- 3
niam in symphoniæ cantu ad ictus modulantium pedum moventur. In Tarquiniensi lacu magno Italiæ, duæ nemora circumferunt, nunc triquetram figuram edentes, nunc rotundam complexu, ventis impellentibus : quadratam nunquam.

XCVII. (xcvi.) Celebre fanum habet Veneris Paphos 1
in cujus quamdam aream non impluit. Item in Nea, oppido Troadis, circa simulacrum Minervæ. In eodem et relicta sacrificia non putrescunt.

XCVIII. Juxta Harpasa, oppidum Asiæ, cautes stat 1
horrenda, uno digito mobilis : eadem, si toto corpore impellatur, resistens. In Taurorum pæninsula in civitate Parasino terra est, qua sanantur omnia vulnera. At circa Asson Troadis lapis nascitur, quo consumuntur omnia corpora : sarcophagus vocatur. Duo sunt montes juxta flumen Indum : alteri natura est, ut ferrum omne teneat, alteri, ut respuat. Itaque si sint clavi in calceamento, vestigia avelli in altero non posse, in altero sisti. Locris et 2
Crotone pestilentiam nunquam fuisse, nec ullo terræ

n'ont jamais été affligées d'aucune peste ni d'aucun tremblement de terre, et qu'en Lycie les tremblements de terre sont toujours suivis de quarante jours sereins. Dans le territoire d'Arpos (III, 16) le froment semé ne pousse pas. Aux autels Muciens (49), dans le pays de Veïes, ainsi que dans celui de Tusculum et dans la forêt Ciminienne, il y a des terrains d'où l'on ne peut enlever ce qu'on y a mis. Le foin qui vient dans le territoire de Crustuminum, nuisible sur place, ne l'est pas ailleurs.

1 XCIX. (XCVII.) J'ai déjà beaucoup parlé de la nature des eaux; mais ce qu'elles présentent de plus singulier est le flux et le reflux de la mer. La cause de ce phénomène, qui offre beaucoup de variétés, est dans le soleil et dans la lune. La mer, entre deux levers de lune, monte et redescend deux fois, toujours en vingt-quatre heures. A mesure que le ciel s'élève avec la lune, les flots se gonflent; puis ils reviennent sur eux-mêmes lorsque, après son passage au méridien, elle descend vers le couchant; derechef, quand elle passe dans les parties inférieures du ciel et gagne le méridien opposé, l'inondation recommence, et enfin le flot se retire
2 jusqu'au lever suivant. La marée ne se fait jamais au même temps que le jour précédent, comme si elle était l'esclave de cet astre avide (50) qui attire à lui les mers, et qui, chaque jour, se lève à un autre endroit que la veille. Le flux et le reflux alternent à des intervalles toujours égaux, qui sont de six heures chacun, non pas des heures d'un jour, d'une nuit ou d'un lieu quelconque, mais des heures équinoxiales. Aussi ces intervalles, évalués en heures vulgaires, paraissent-ils inégaux suivant le rapport des heures équinoxiales avec les heures vulgaires du jour et de la nuit;
3 ils ne sont égaux partout qu'aux équinoxes. Il y a donc de la stupidité (en voilà une preuve considérable, pleine de lumière et parlant, pour ainsi dire, chaque jour) (51) à nier le passage des astres sous la terre et leur réapparition de l'autre côté. La face de la terre et même de la nature entière est semblable dans tous les sens; les effets sont les mêmes au lever et au coucher des astres; et l'influence de la lune quand elle marche au-dessous de la terre n'est pas différente de celle qu'elle exerce quand elle passe au-dessus de nos têtes.

L'action de la lune présente aussi des diffé- 4
rences variées, d'abord tous les sept jours : en effet, les marées, médiocres depuis la nouvelle lune jusqu'au premier quartier, augmentent ensuite et atteignent le plus haut point à la pleine lune, puis elles diminuent, et redeviennent après sept jours ce qu'elles étaient au premier quartier; elles augmentent derechef au troisième, et redeviennent pleines dans la conjonction. Elles sont moindres quand la lune est au nord et davantage éloignée de la terre, que lorsque, arrivée au midi, elle exerce son influence de plus près. Tous les 5
huit ans, au bout de cent révolutions lunaires, elles recommencent dans le même ordre, et passent par la même série d'accroissements. Toutes ces influences sont augmentées par les influences annuelles du soleil. Les plus fortes marées sont aux deux équinoxes, et elles le sont plus à l'équinoxe d'automne qu'à celui du printemps; elles sont très-basses au solstice d'hiver, et surtout au solstice d'été. Toutefois ces modifications ont lieu non aux époques mêmes que j'ai indiquées, mais peu de jours après : quant à celles que causent la pleine lune et la nouvelle, elles ne se font sentir également qu'un peu après. Ce n'est pas non plus quand la lune se lève ou se couche ou quand elle est au méridien que son influence se

motu laboratum, annotatum est. In Lycia vero semper a terræ motu XL dies serenos esse. In agro Arpano frumentum satum non nascitur. Ad aras Mucias in Veiente, et apud Tusculanum, et in silva Ciminia, loca sunt, in quibus in terram depacta non detrahuntur. In Crustumino natum fœnum ibi noxium, extra salubre est.

1 XCIX. (XCVII.) Et de aquarum natura complura dicta sunt; sed æstus maris accedere et reciprocare, maxime mirum : pluribus quidem modis; verum causa in Sole, Lunaque. Bis inter duos exortus Lunæ affluunt, bisque remeant, vicenis quaternisque semper horis. Et primum attollente secum ea mundo, intumescentes; mox a meridiano cæli fastigio vergente in occasum, residentes : rursusque ab occasu subter cæli ima et meridiano contraria accedente,
2 inundantes; hinc donec iterum exoriatur, se resorbentes : nec unquam eodem tempore, quo pridie, reflui; ut ancillantes sideri avido, trahentique secum haustu maria, et assidue aliunde, quam pridie, exorienti : paribus tamen intervallis reciproci, senisque semper horis, non cujusque diei aut noctis, aut loci, sed æquinoctialibus; ideoque inæquales vulgarium horarum spatio, utcumque plures in eas aut diei aut noctis illarum mensuræ cadunt; et æquinoctio tantum pares ubique. Ingens argumentum, 3
plenumque lucis ac vocis etiam diurnæ : hebetes esse, qui negent subtermeare sidera, ac rursus eadem resurgere, similemque terris, immo vero universæ naturæ, exinde faciem, in iisdem ortus occasusque operibus : non aliter sub terra manifesto sideris cursu, aliove effectu, quam quum præter oculos nostros feratur.

Multiplex etiamnum lunaris differentia, primumque sep- 4
tenis diebus. Quippe modici a nova ad dividuam æstus, pleniores ab ea exundant, plenaque maxime fervent : inde mitescunt, pares ad septimam primis : iterumque alio latere dividua augentur, in coitu Solis pares plenæ. Eadem aquilonia, et a terris longius recedente, mitiores, quam quum, in austros digressa, propiore nisu vim suam exercet. Per octonos quoque annos ad principia motus et paria incrementa centesimo Lunæ revocantur ambitu : augentibus ea cuncta Solis annuis causis : duobus æquinoctiis maxime tumentes, et autumnali amplius, quam verno, inanes vero bruma, et magis solstitio. Nec tamen in ipsis, quos dixi, temporum articulis, sed paucis post diebus, sicuti neque in plena aut novissima, sed postea : nec statim ut Lunam mundus ostendat occul-

manifeste, mais c'est environ deux heures équinoxiales plus tard : les phénomènes qui se passent dans le ciel ne produisant jamais leurs effets qu'un certain temps après avoir été vus, comme pour l'éclair, le tonnerre, et la foudre (II, 55).

6 Toutes les marées de l'Océan couvrent par leur débordement de plus grands espaces que celles des autres mers, soit qu'un système agissant dans sa totalité ait plus d'énergie qu'agissant dans une de ses parties, soit que l'immense étendue d'une mer ouverte à l'influence illimitée de l'astre y soit plus sensible qu'une mer circonscrite. C'est ce qui fait que ni les lacs ni les rivières n'ont de marées. Pythéas de Marseille rapporte qu'au delà de la Bretagne les marées s'élèvent de quatre-vingts coudées. Les mers intérieures sont renfermées par les terres comme dans un port; cependant, en certains lieux, l'espace étant plus large obéit à l'empire de la lune. Il y a beaucoup d'exemples de navires qui, partis d'Italie, sont arrivés par une mer tranquille, sans l'action des voiles, à Utique le troisième jour, par l'impul-
7 sion seule de la marée. Ces mouvements se font sentir le long des rivages plus que dans la haute mer, de la même façon que dans le corps humain les extrémités ressentent davantage le battement des veines, c'est-à-dire de l'air vital. Dans la plupart des estuaires les marées présentent des différences à cause du lever des astres, qui diffère selon chaque localité; la variation porte sur le temps et non sur le mode, exemple, les Syrtes.

1 C. Il y a cependant des marées particulières en certains lieux : ainsi le flux vient plusieurs fois dans le détroit de Messine à Tauromenium (III, 14), et sept fois le jour et la nuit dans l'Euripe, auprès de l'Eubée (IV, 21). La marée est au plus bas pendant trois jours dans le mois, au septième, au huitième, au neuvième jour de la lune. A Cadix, la fontaine proche du temple d'Hercule, laquelle est renfermée dans une espèce de puits, augmente et diminue, tantôt en même temps que l'Océan,
tantôt à des époques opposées. Dans le même 2
lieu, une autre fontaine s'accorde avec les mouvements de l'Océan. Sur le bord du fleuve Bétis est une ville dont les puits diminuent à la mer montante, augmentent à la mer descendante, et sont immobiles dans l'intervalle. Dans la ville d'Hispalis un seul puits offre ce phénomène; les autres n'ont rien de particulier. Le Pont-Euxin s'écoule toujours dans la Propontide, mais le flot ne se reporte jamais dans le Pont-Euxin.

CI. (XCVIII.) Toutes les mers se purgent à la 1
pleine lune, et quelques-unes dans une saison déterminée. Auprès de Messine et de Myles, les flots rejettent sur le rivage des ordures semblables à du fumier, d'où la fable que les bœufs du Soleil ont là leurs étables. A cela Aristote (car je ne veux rien omettre sciemment) ajoute qu'aucun animal n'expire, si ce n'est au reflux. Ce fait a été l'objet de beaucoup d'observations dans l'Océan des Gaules, et il ne s'est vérifié que sur l'homme.

CII. (XCIX.) On en conclut avec raison que la 1
lune est, à bon droit, regardée comme l'astre du souffle vital; c'est elle qui sature les terres; elle est pour les corps cause de réplétion par son approche, d'inanition par son éloignement : ainsi, quand elle croît, les coquillages croissent (II, 41); et les êtres qui ressentent le plus l'action de son souffle
sont ceux qui n'ont pas de sang. De plus, le sang 2
de l'homme augmente et diminue avec la lumière de cet astre; le feuillage et les pâturages,

terræ, aut media plaga declinet; verum duabus fere horis æquinoctialibus serius : tardiore semper ad terras omnium, quæ geruntur in cælo, effectu cadente, quam visu, sicuti fulguris, et tonitrus, et fulminum.

6 Omnes autem æstus in Oceano majora integunt spatia inundantque, quam in reliquo mari : sive quia totum in universitate animosius est, quam in parte; sive quia magnitudo aperta sideris vim laxe grassantis efficacius sentit, eamdem angustiis arcentibus. Qua de causa nec lacus, nec amnes similiter moventur. Octogenis cubitis supra Britanniam intumescere æstus Pytheas Massiliensis auctor est. Interiora autem maria terris clauduntur, ut portu. Quibusdam tamen in locis spatiosior laxitas ditioni paret : utpote quum plura exempla sint, in tranquillo mari, nulloque velorum impulsu, tertio die ex Italia provecto-
7 rum Uticam, æstu fervente. Circa littora autem magis quam in alto deprehenduntur hi motus : quoniam et in corpore extrema pulsum venarum, id est, spiritus magis sentiunt. In plerisque tamen æstuariis propter dispares siderum in quoque tractu exortus, diversi exsistunt æstus, tempore, non ratione, discordes, sicut in Syrtibus.

1 C. Et quorumdam tamen privata natura est, velut Tauromenitani euripi, sæpius, et in Eubœa, septies die ac nocte, reciprocantis. Æstus idem triduo in mense consistit, septima, octava, nonaque Luna. Gadibus, qui est delubro Herculis proximus, fons inclusus ad putei modum, alias simul cum Oceano augetur minuiturque, alias vero
utrumque contrariis temporibus. Eodem in loco alter 2
Oceani motibus consentit. In ripa Bætis oppidum est, cujus putei crescente æstu minuuntur, augescunt decedente, mediis temporum immobiles. Eadem natura in Hispali oppido uni puteo, cæteris vulgaris. Et Pontus semper extra meat in Propontidem, introrsus in Pontum nunquam refluo mari.

CI. (XCVIII.) Omnia plenilunio maria purgantur : quæ- 1
dam et stato tempore. Circa Messanam et Mylas fimo similia exspuuntur in littus purgamenta : unde fabula, Solis boves ibi stabulari. His addit (ut nihil, quod equidem noverim, præteream) Aristoteles, nullum animal nisi æstu recedente exspirare. Observatum id multum in Gallico Oceano, et duntaxat in homine compertum.

CII. (XCIX.) Quo vera conjectatio exsistit, haud frus- 1
tra spiritus sidus Lunam existimari. Hoc esse quod terras saturet, accedensque corpora impleat, abscedens inaniat. Ideo cum incremento ejus augeri conchylia, et maxime
spiritum sentire, quibus sanguis non sit. Sed et sanguinem 2

comme nous le dirons en son lieu (XVIII, 75), en éprouvent l'influence; et la force qu'elle possède pénètre partout.

1 CIII. (C.) Au contraire, le soleil par sa chaleur, dessèche les liquides; c'est, d'après l'opinion reçue, un astre mâle qui brûle et absorbe tout.

1 CIV. Ainsi la mer, malgré sa vaste étendue, en reçoit une saveur salée, soit que la force ignée en attire les parties douces et ténues qui sont les plus faciles à enlever, et laisse ce qui est plus âpre et plus épais (raison qui fait que l'eau profonde est plus douce que l'eau de la superficie, et par laquelle on explique bien plus véritablement le goût amer qu'en disant que la mer est la sueur éternelle de la terre), soit que le mélange de vapeurs arides produise cet effet, soit que la terre par sa nature gâte le goût des eaux de mer, comme elle gâte celui des sources médicinales.
2 On rapporte qu'au moment où Denys, tyran de Sicile, fut chassé du trône, la mer, par un prodige, devint douce dans le port pendant un jour.

3 (CI.) Au contraire, on regarde la lune comme un astre femelle et mou, qui résout les humidités nocturnes, et sans les enlever violemment les attire. On dit en preuve que les cadavres des animaux tombent en putréfaction sous son regard; qu'elle jette dans le coma les personnes endormies; qu'elle fond la glace, et qu'elle relâche tout
4 par son souffle humide: qu'ainsi les choses se compensent, et que la nature se suffit toujours à elle-même par l'action des astres, dont les uns condensent et les autres raréfient les éléments. On ajoute que l'aliment de la lune est dans les eaux douces, celui du soleil, dans les eaux de la mer.

1 CV. (CII.) Selon Fabianus, la plus grande profondeur de la mer est de quinze stades (mètres 2,760). D'autres assurent que dans le Pont-Euxin, en face de la nation des Coraxiens, dans un lieu appelé *les Abîmes* du Pont, à trois cents stades (kil. 55,2) environ du continent, la mer a une profondeur sans bornes, et qu'on n'y a jamais trouvé le fond.

CVI. (CIII.) Ce qu'il y a de plus singulier dans 1
la salure de la mer, c'est que, sur le bord, des eaux douces jaillissent comme par des tuyaux. Au reste, l'eau est un élément qui ne cesse de présenter des merveilles. Les eaux douces surnagent celles de la mer, en raison de leur plus grande légèreté sans aucun doute. Aussi les eaux marines, dont la nature est plus pesante, soutiennent mieux les corps qui y sont plongés. Il y a même des eaux douces qui se surnagent l'une l'autre, comme, dans le lac Fucin, la rivière (XXXI, 24) 2
qui le traverse; dans le lac de Laris, l'Adda; dans celui de Verbanum, le Tésin; dans le Bénac, le Mincio; dans le lac Sevin, l'Ollius; dans le lac Léman le Rhône (celui-ci est au delà des Alpes, les autres sont en Italie). Tous ces fleuves, recevant, pour ainsi dire, l'hospitalité dans un trajet de plusieurs milles, n'emmènent que leurs eaux, et ne sortent pas plus gros qu'ils ne sont entrés. On rapporte le même fait de l'Oronte (V, 18), rivière de Syrie, et de plusieurs autres (VI, 31).

Quelques cours d'eau, par antipathie pour la 3
mer, en gagnent le fond: telle est l'Aréthuse, source de Syracuse, où se retrouvent les choses jetées dans l'Alphée, qui, traversant Olympie, a son embouchure sur le rivage du Péloponnèse. Il y a des fleuves qui deviennent souterrains, puis reparaissent à la lumière : le Lycus en Asie, l'Érasinus dans l'Argolide, le Tigre dans la Mésopotamie (VI, 31). Les choses jetées dans la fontaine

hominum etiam cum lumine ejus augeri ac minui: frondes quoque ac pabula (ut suo loco dicetur) sentire, in omnia eadem penetrante vi.

1 CIII. (C.) Itaque Solis ardore siccatur liquor : et hoc esse masculum sidus accepimus, torrens cuncta sorbensque.

1 CIV. Sic mari late patenti saporem incoqui salis, aut quia exhausto inde dulci tenuique, quod facillime trahat vis ignea, omne asperius crassiusque linquatur (ideo summa æquorum aqua dulciorem profundam : hanc esse veriorem causam asperi saporis, quam quod mare terræ sudor sit æternus); aut quia plurimum ex arido misceatur illi vapore: aut quia terræ natura sicut medicatas aquas inficiat.
2 Est in exemplis, Dionysio Siciliæ tyranno, quum pulsus est ea potentia, accidisse prodigium, ut uno die in portu dulcesceret mare.

3 (CI.) E contrario ferunt Lunæ femineum ac molle sidus, atque nocturnum solvere humorem, et trahere, non auferre. Id manifestum esse, quod ferarum occisa corpora in tabem visu suo resolvat; somnoque sopitis torporem contractum in caput revocet; glaciem refundat, cunctaque
4 humifico spiritu laxet. Ita pensari naturæ vices, semperque sufficere, aliis siderum elementa cogentibus, aliis vero fundentibus. Sed in dulcibus aquis Lunæ alimentum esse sicut in marinis Solis.

CV. (CII.) Altissimum mare XV stadiorum Fabianus tra- 1
dit. Alii in Ponto ex adverso Coraxorum gentis (vocant Βαθέα Ponti) trecentis fere a continenti stadiis immensam altitudinem maris tradunt, vadis nunquam repertis.

CVI. (CIII.) Mirabilius id faciunt aquæ dulces, juxta 1
mare ut fistulis emicantes. Nam nec aquarum natura a miraculis cessat. Dulces mari invehuntur, leviores haud dubie. Ideo et marinæ, quarum natura gravior, magis invecta sustinent. Quædam vero et dulces inter se supermeant alias : ut in Fucino lacu invectus amnis, in Lario 2
Addua, in Verbano Ticinus, in Benaco Mincius, in Sevino Ollius, in Lemanno Rhodanus, (hic trans Alpes, superiores in Italia) multorum millium transitu hospitales, suas tantum, nec largiores, quam intulere, aquas evehentes. Proditum hoc et in Oronte amne Syriæ, multisque aliis.

Quidam vero odio maris subeunt vada, sicut Arethusa 3
fons Syracusanus, in quo redduntur jacta in Alpheum, qui per Olympiam fluens, Peloponnesiaco littori infunditur. Subeunt terras, rursusque redduntur, Lycus in Asia, Erasinus in Argolica, Tigris in Mesopotamia. Et quæ in Æsculapii fonte Athenis immersa sunt, in Phalerico red-

d'Esculape, à Athènes, reparaissent dans la fon-
taine de Phalère. Dans le territoire d'Atinum un
fleuve s'engloutit, et reparaît au bout de vingt
mille pas (kil. 29,45); le Timave en fait autant
dans le territoire d'Aquilée.
4 En Judée, le lac Asphaltite, qui produit le bi-
tume, ne laisse rien s'enfoncer (v, 15); il en est
de même du lac Aréthuse dans la grande Arménie
(vi, 31): celui-ci, bien que nitreux, nourrit des
poissons. Dans le territoire de Salente, auprès de
la ville de Mandurie, se trouve un lac plein jus-
qu'aux bords; le niveau n'en diminue pas quand
de l'eau en est tirée; il n'augmente pas quand de
5 l'eau y est versée. Dans le fleuve des Ciconiens (iv,
18) et dans le lac Vélin du Picenum (iii, 18),
un morceau de bois qu'on y jette se recouvre
d'une couche pierreuse. Dans le Surius (vi, 4),
fleuve de Colchide, la pétrification s'empare du
cœur du bois, tout en laissant subsister l'écorce.
Dans le Silare (iii, 9), au delà de Surrente, non-
seulement les branches, mais encore les feuilles
qui y sont jetées, se pétrifient: du reste, les eaux
en sont bonnes à boire. A l'issue du marais de
Réate (iii, 17; xxxi, 8), la roche croît en vo-
lume, et dans la mer Rouge il naît des oliviers
et des arbrisseaux verdoyants (xiii, 48).
6 Plusieurs sources présentent le phénomène
singulier d'une grande chaleur, et cela même sur
les sommets des Alpes, même au milieu de la mer,
entre l'Italie et Ænaria, comme aussi dans le
golfe de Baies, dans le fleuve de Liris, et en
beaucoup d'autres points. Quant à l'eau douce, il
y en a des jets en plusieurs endroits de la mer,
aux îles Chélidoniennes (v, 35; ix, 85), à Ara-
7 dus (v, 17), et dans l'Océan de Cadix. Dans les eaux
chaudes de Pavie on trouve des herbes verdoyan-
tes; dans celles de Pise, des grenouilles; des pois-
sons, à Vétulonium, en Étrurie, non loin de la
mer. Dans le territoire de Casinum, une rivière
appelée Scatebra est, en été, froide et plus abon-
dante; on y trouve, comme dans le lac Stym-
phalis de l'Arcadie, des rats d'eau (xxxi, 10).
A Dodone, la source de Jupiter, qui est glaciale
et qui éteint les torches qu'on y plonge, les ral-
lume si on les en approche éteintes; cette même
source tarit toujours à midi, ce qui l'a fait appeler
Ἀναπαυόμενον, *intermittente*; puis elle croît et
arrive à déborder vers le milieu de la nuit; à
partir de ce moment, elle recommence à décroître
peu à peu. Dans l'Illyrie, des étoffes étendues au- 8
dessus d'une fontaine qui est froide prennent feu.
L'étang de Jupiter Hammon, froid pendant le
jour, s'échauffe pendant la nuit. Chez les Troglo-
dytes (v, 5 et 8) il y a une source appelée source
du Soleil; elle est douce et très-froide vers midi,
puis elle tiédit peu à peu; vers le milieu de la nuit
elle prend beaucoup de chaleur et un goût amer.
La source du Pô est toujours à sec dans le mi- 9
lieu des jours d'été, par une sorte d'intermittence.
Dans l'île de Ténédos (v, 39), une source dé-
borde toujours au solstice d'été, depuis 3 jusqu'à
6 heures de nuit. Dans l'île de Délos, la source
Inopus décroît et augmente de la même façon que
le Nil, et dans le même temps. En face de l'em-
bouchure du Timave est une petite île avec des
sources chaudes qui croissent et diminuent avec
la marée. Dans le territoire de Pitinum, au delà de
l'Apennin, le fleuve Novanus (52) devient torren-
tueux au solstice d'été, et tarit au solstice d'hiver.
A Falisque (iii, 8), toutes les eaux blanchissent 10
le poil des bœufs qui en boivent. Dans la Béotie,
le Mélas rend les brebis noires. Le Céphise, qui

duntur. Et in Atinate campo fluvius mersus post xx. M.
pass. exit: et in Aquileiensi Timavus.
4 Nihil in Asphaltite Judææ lacu, qui bitumen gignit,
mergi potest; nec in Armeniæ majoris Arethusa: is qui-
dem nitrosus pisces alit. In Salentino juxta oppidum Man-
duriam lacus ad margines plenus, neque exhaustis aquis
5 minuitur, neque infusis augetur. In Ciconum flumine, et
in Piceno lacu Velino, lignum dejectum lapideo cortice
obducitur: et in Surio Colchidis flumine, adeo ut lapi-
dem plerumque durans adhuc integat cortex. Similiter in
Silaro, ultra Surrentum, non virgulta modo immersa,
verum et folia lapidescunt, alias salubri potu ejus aquæ.
In exitu paludis Reatinæ saxum crescit. Et in Rubro mari
oleæ, virentesque frutices enascuntur.
6 Sed et fontium plurimorum natura mira est fervore.
Idque etiam in jugis Alpium, ipsoque in mari inter Ita-
liam et Ænariam, ut in Baiano sinu, et in Liri fluvio,
multisque aliis. Nam dulcis haustus in mari plurimis lo-
cis, ut ad Chelidonias insulas, et Aradum, et in Gaditano
7 Oceano. Patavinorum aquis calidis herbæ virentes innas-
cuntur: Pisanorum, ranæ: ad Vetulonios in Etruria
non procul a mari, pisces. In Casinate fluvius appellatur
Scatebra, frigidus, abundantior æstate: in eo, ut in Ar-
cadiæ Stymphali, enascuntur aquatiles musculi. In Do-
done Jovis fons, quum sit gelidus, et immersas faces
exstinguat, si exstinctæ admoveantur, accendit. Idem
meridie semper deficit (qua de causa Ἀναπαυόμενον vo-
cant); mox increscens ad medium noctis exuberat; ab
eo rursus sensim deficit. In Illyriis supra frontem frigidum 8
expansæ vestes accenduntur. Jovis Hammonis stagnum
interdiu frigidum, noctibus fervet. In Troglodytis fons
Solis appellatur, dulcis, circa meridiem maxime frigidus:
mox paulatim tepescens, ad noctis media, fervore et ama-
ritudine infestatur.
Padi fons mediis diebus æstivis velut interquiescens 9
semper aret. In Tenedo insula fons semper a tertia noctis
hora in sextam ab æstivo solstitio exundat. Et in Delo in-
sula Inopus fons eodem, quo Nilus, modo, ac pariter cum
eo, decrescit augeturque. Contra Timavum amnem insula
parva in mari est cum fontibus calidis, qui pariter cum
æstu maris crescunt, minuunturque. In agro Pitinate
trans Apenninum fluvius Novanus omnibus solstitiis tor-
rens, bruma siccatur.
In Falisco omnis aqua pota candidos boves facit: in 10
Bœotia amnis Melas oves nigras: Cephissus, ex eodem
lacu profluens, albas: rursus nigras Peneus: rufasque

provient du même lac, les rend blanches ; le Pénée (IV, 15), comme le Mélas, les rend noires ; le Xanthe, près d'Ilion, fauves, d'où vient le nom du fleuve. Dans le Pont, le fleuve Astaces (53) arrose des campagnes où les juments donnent un lait noir, servant de nourriture à la population. Au territoire de Réate (II, 96 ; III, 17), une source, appelée Neminia, change de lieu d'origine, et annonce par là les variations de la récolte. Dans le port de Brindes, une source fournit aux navigateurs
11 des eaux excellentes. Auprès de la ville de Lyncus (IV, 17), une eau dite acidule enivre comme le vin (XXXI, 13) ; des sources semblables se trouvent dans la Paphlagonie et dans le territoire de Calenum. Mucianus, trois fois consul, croit que dans l'île d'Andros (IV, 23 ; XXXI, 13) le temple de Bacchus a une source qui, aux nones de janvier (le 5 janvier), ne manque jamais à couler avec le goût de vin : on l'appelle *Don de Jupiter*. Auprès de Nonacris (XXXI, 19), en Arcadie, le Styx, dont l'eau ne présente rien de remarquable ni pour l'odeur ni pour la couleur, tue immédiatement ceux qui en boivent : de même, à Librosus (54), colline de la Tauride (IV, 26), se trouvent trois sources causant la mort sans remède, sans douleur. Dans le territoire de Carrinum, en Espagne, deux sources sont voisines, dont l'une repousse tout, et l'autre absorbe tout. Dans le même pays, une autre source montre tous les poissons avec une couleur d'or : quand on les retire de cette eau, ils ne diffèrent en rien des autres. Dans le pays de
12 Come, près du lac Larius, une source abondante se gonfle et décroît régulièrement toutes les heures. Dans l'île de Cydonée (V, 39), en avant de Lesbos, une source chaude ne coule qu'au printemps. Le lac Sinnaüs, en Asie, a un goût amer, à cause de l'absinthe qui croît autour. A Colophon, dans la caverne d'Apollon Clarien, est une flaque d'eau qui fait rendre à ceux qui en boivent des oracles merveilleux ; mais elle abrége leur vie. Des fleuves ont remonté vers leur source ; cela s'est vu même de nos jours, dans les dernières années du règne de Néron, ainsi que nous l'avons rapporté dans son histoire.

Qui ne sait aussi que toutes les sources sont 13
plus froides en été qu'en hiver ? Qui ne sait (merveilles de la nature) que le cuivre et le plomb en masse s'enfoncent, en feuilles surnagent ; que parmi des corps de même pesanteur, les uns s'enfoncent, les autres se soutiennent ; que les fardeaux se meuvent plus facilement dans l'eau ; que la pierre de Scyros (XXXVI, 26) surnage sous un grand volume, et qu'elle s'enfonce quand elle est réduite en fragments ; que les cadavres récents vont au fond, qu'ils viennent à la surface lorsqu'ils se gonflent ; que les vases plongés dans l'eau ne sont pas plus faciles à en retirer vides que pleins
que les eaux de pluie sont plus utiles dans le traite- 14
ment des salines que les autres (XXXI, 39), et qu'il ne se fait du sel que par le mélange des eaux douces ; que les eaux de mer se congèlent plus lentement, et prennent feu plus rapidement (55) ; que la mer est plus chaude en hiver, plus salée en automne ; que toute mer est apaisée par de l'huile ; que pour cette raison les plongeurs en mettent dans leur bouche pour la répandre, parce que cette substance est un calmant pour l'orageux élément, et y apporte de la transparence ; que la neige ne
tombe pas en haute mer ; que, malgré la tendance 15
de toute eau à se porter en bas, les sources jaillissent de la terre, et qu'il en sort même au pied de l'Etna, siége d'un incendie assez vaste pour lancer, avec des globes de flamme (56), une pluie de sable sur un espace de plus de cent cinquante mille pas ?

juxta Ilium Xanthus, unde et nomen amni. In Ponto fluvius Astaces rigat campos, in quibus pastæ nigro lacte equæ gentem alunt. In Reatino fons Neminia appellatus, alio atque alio loco exoritur, annonæ mutationem significans. Brundisii in portu fons incorruptas præstat aquas
11 navigantibus. Lyncestis aqua, quæ vocatur acidula, vini modo temulentos, facit. Item in Paphlagonia, et in agro Caleno. In Andro insula, templo Liberi patris, fontem Nonis Januariis semper vini sapore fluere Mucianus ter consul credit : Διὸς Θεοδοσία vocatur. Juxta Nonacrin in Arcadia, Styx, nec odore differens, nec colore, epota illico necat. Item in Libroso Taurorum colle tres fontes, sine remedio, sine dolore, mortiferi. In Carrinensi Hispaniæ agro duo fontes juxta fluunt, alter omnia respuens, alter absorbens. In eadem gente alius, aurei coloris omnes ostendit pisces, nihil extra illam aquam cæteris diffe-
12 rentes. In Comensi, juxta Larium lacum, fons largus horis singulis semper intumescit ac residet. In Cydonea insula ante Lesbon, fons calidus vere tantum fluit. Lacus Sinnaus in Asia circumnascente absinthio inficitur. Colophone in Apollinis Clarii specu lacuna est, cujus potu mira redduntur oracula, bibentium breviore vita. Amnes retro fluere et nostra vidit ætas, Neronis principis annis supremis, sicut in rebus ejus retulimus.

Jam omnes fontes æstate quam hieme gelidiores esse, 13
quem fallit ? Sicut illa permira naturæ opera : æs et plumbum in massa mergi, dilatata fluitare ; ejusdemque ponderis alia sidere, alia invehi. Onera in aqua facilius moveri. Scyrium lapidem, quamvis grandem innatare, eumdemque comminutum mergi. Recentia cadavera ad vadum labi, intumescentia attolli. Inania vasa haud facilius, quam
plena, extrahi. Pluvias salinis aquas utiliores esse, quam 14
reliquas : nec fieri salem, nisi admixtis dulcibus. Marinas tardius gelare, celerius accendi. Hieme mare calidius esse, autumno salsius. Omne oleo tranquillari : et ob id urinantes ore spargere ; quoniam mitiget naturam
asperam, lucemque deportet. Nives in alto mari non ca- 15
dere. Quum omnis aqua deorsum feratur, exsilire fontes : atque etiam in Ætnæ radicibus, flagrantis in tantum, ut quinquagena et centena millia passuum arenas flammarum globo eructet.

CVII. Jamque et ignium, quod est naturæ quartum ele- 1
mentum, reddamus aliqua miracula. Sed primum ex aquis.

1 CVII. Rapportons maintenant quelques merveilles du quatrième élément de la nature, du feu, et d'abord du feu dans l'eau.

CVIII. (CIV.) A Samosate en Commagène est un étang qui jette un limon enflammé qu'on appelle malthe (XXXVI, 58). Ce limon adhère aux corps solides, et vainement on fuirait pour s'en débarrasser. C'est avec cette substance que les habitants défendirent leur ville contre Lucullus : le soldat brûlait avec ses armes. L'eau en active la combustion; l'expérience a appris qu'on ne pouvait l'éteindre qu'avec de la terre.

1 CIX. (CV.) La nature du naphthe est semblable : on appelle ainsi une substance qui coule comme du bitume liquide, dans les environs de Babylone et dans l'Astacène, province de la Parthie. Le feu a une grande affinité pour elle, et il s'y jette dès qu'il est à portée. C'est ainsi qu'on rapporte que Médée brûla sa rivale: celle-ci, au moment où elle s'approchait de l'autel pour y faire un sacrifice, eut sa couronne aussitôt envahie par le feu.

1 CX. (CVI.) Au nombre des merveilles du feu dans les montagnes il faut placer l'Etna, qui brûle toutes les nuits, et qui suffit à un incendie de tant de siècles; chargé de neige en hiver, les cendres qu'il rejette se couvrent de frimas. Et ce n'est pas la seule montagne où sévisse la nature, annonçant ainsi la combustion générale de la terre. Dans la Phasélis (V, 26) [province de la Lycie] brûle le mont Chimère, et la flamme ne s'en éteint ni le jour ni la nuit; l'eau en active les feux, la terre ou le foin les éteint, d'après le rapport de Ctésias de Cnide. Dans la Lycie encore, les monts Hephæstiens (V, 28), à l'approche d'une torche enflammée, s'embrasent aussitôt, tellement que les cailloux et le sable des ruisseaux brûlent au sein des eaux mêmes: ce feu est ali-
menté par les pluies; si on y allume un bâton 2
avec lequel on tracera des sillons, on dit qu'il se forme des ruisseaux de feu. Dans la Bactriane, le mont Cophante brûle pendant la nuit. Il y a des feux allumés dans la Médie et dans la Sittacène (VI, 31), sur les confins de la Perse; il y en a à Suse (VI, 31), à la Tour blanche, qui sortent par quinze soupiraux, dont le plus grand est visible même de jour. La plaine de la Babylonie pré- 3
sente une sorte de piscine enflammée, grande d'un jugère (25 ares). En Éthiopie, près du mont Hespérius (VI, 35), les campagnes paraissent la nuit comme étoilées; il en est de même dans le territoire des Mégalopolitains (IV, 10); mais ce feu, quoique placé au milieu d'un bois, est agréable, et ne consume pas le feuillage qui le recouvre. Le cratère toujours ardent du Nymphæum (II, 96; III, 26) est placé près d'une fontaine glaciale, et prédit aux Apolloniates ses voisins les maux qui les menacent, ainsi que Théopompe l'a rapporté : il s'accroît par les pluies, et rejette un bitume qu'il faut mêler avec l'eau de cette fontaine, laquelle n'est pas potable; sans quoi ce bitume est plus liquide
que tous les autres. Mais pourquoi s'étonner de ces 4
phénomènes? Au milieu de la mer, Hiéra, île éolienne (III, 14), située près de l'Italie, a brûlé avec la mer même pendant quelques jours, lors de la guerre sociale (an de Rome 663, avant J. C. 91), jusqu'à ce qu'une légation du sénat eût fait les expiations nécessaires. En Éthiopie, la montagne appelée Theon Ochema (VI, 35) est toujours en proie au plus violent incendie, et, sous les rayons ardents du soleil, elle lance des torrents de flamme. Tant sont grands et nombreux les incendies que la nature a allumés sur la terre!

CXI. (CVII.) Ajoutez que cet élément, qu'une 1
étincelle suffit pour développer, est le seul qui soit fécond et s'engendre lui-même. Que doit-il

1 CVIII. (CIV.) In Commagenes urbe Samosatis stagnum est, emittens limum (maltham vocant) flagrantem. Quum quid attigit solidi, adhæret : præterea tactu sequitur fugientes. Sic defendere muros oppugnante Lucullo, flagrabatque miles armis suis. Aquis etiam accenditur. Terra tantum restingui docuere experimenta.

1 CIX. (CV.) Similis est natura naphthæ : ita appellatur circa Babylonem, et in Astacenis Parthiæ, profluens, bituminis liquidi modo. Huic magna cognatio ignium, transiliuntque protinus in eam undecumque visam. Ita ferunt a Medea pellicem crematam, postquam sacrificatura ad aras accesserat, corona igne rapta.

1 CX. (CVI.) Verum in montium miraculis, ardet Ætna noctibus semper, tantoque ævo ignium materia sufficit, nivalis hibernis temporibus, egestumque cinerem pruinis operiens. Nec in illo tantum natura sævit, exustionem terris denuncians. Flagrat in Phaselide mons Chimæra, et quidem immortali diebus ac noctibus flamma. Ignem ejus accendi aqua, exstingui vero terra, aut fœno Cnidius Ctesias tradit. Eadem in Lycia Hephæstii montes, tæda flammante tacti, flagrant adeo, ut lapides quoque rivorum, et
arenæ, in ipsis aquis ardeant : aliturque ignis ille pluviis. 2
Baculo si quis ex iis accenso traxerit sulcos, rivos ignium sequi narrant. Flagrat in Bactris Cophanti noctibus vertex. Flagrat in Medis, et Sittacene, confinio Persidis : Susis quidem ad Turrim albam, e XV caminis, maximo eorum
et interdiu. Campus Babyloniæ flagrat, quadam veluti 3
piscina, jugeri magnitudine. Item Æthiopum juxta Hesperium montem, stellarum modo campi noctu nitent. Similiter in Megalopolitanorum agro : tametsi internus sit ille, jucundus, frondemque densi supra se nemoris non adurens. Et juxta gelidum fontem semper ardens Nymphæi crater dira Apolloniatis suis portendit, ut Theopompus tradidit. Augetur imbribus, egeritque bitumen temperandum
fonte illo ingustabili, alias omni bitumine dilutius. Sed 4
quis hæc miretur? In medio mari Hiera insula Æolia juxta Italiam cum ipso mari arsit per aliquot dies sociali bello, donec legatio Senatus piavit. Maximo tamen ardet incendio Theon Ochema dictum, Æthiopum jugum, torrentesque Solis ardoribus flammas egerit. Tot locis, tot incendiis rerum natura terras cremat.

CXI. (CVII.) Præterea quum sit hujus unius elementi 1

donc en être avec tant de bûchers qui brûlent sur le globe? Quelle est cette nature qui, sans dommage pour elle-même, satisfait à la voracité de l'élément le plus avide de l'univers? Qu'on y ajoute les astres innombrables et le soleil immense; qu'on y ajoute les feux allumés par l'homme, ceux que renferme le sein de la pierre, ceux qui jaillissent de bois frottés l'un contre l'autre (XVI, 77), ceux qui viennent des nuées et
2 qui engendrent les foudres; certes c'est un miracle surpassant tous les miracles, qu'il y ait eu un seul jour sans une conflagration générale. Songez que même des miroirs concaves, réfléchissant les rayons du soleil, allument les objets plus facilement qu'aucun autre feu; songez encore que de petits feux innombrables sont semés partout dans la nature. Dans le Nymphæum (II, 110) il sort d'une roche une flamme que les pluies activent; il en sort une semblable près des eaux Scantiennes (57); celle-ci est faible quand elle se communique à un autre objet et n'y dure pas longtemps. Un frêne qui ombrage cette fontaine de feu est couvert
3 d'un feuillage toujours vert. Dans le territoire de Modène, il jaillit une source enflammée les jours consacrés à la fête de Vulcain (au mois d'août). On trouve chez les auteurs que dans les campagnes placées au-dessous d'Aricie (III, 9) le sol s'embrase si un charbon y tombe; qu'une pierre frottée d'huile s'enflamme dans le territoire des Sabins et dans celui des Sidicins (III, 9); que dans la ville d'Égnatia, du territoire de Salente, un morceau de bois posé sur une certaine pierre consacrée prend feu aussitôt; que sur l'autel de Junon Lacinienne, situé en plein air, la cendre reste immobile, malgré le souffle de la tempête.

Bien plus, des feux subits apparaissent dans 4
les eaux, et même sur des corps humains. Le lac Trasimène tout entier s'est embrasé. A Servius Tullius (XXXVI, ch. dernier), enfant, une flamme jaillit de la tête pendant son sommeil. Valerius Antias raconte que, L. Marcius en Espagne haranguant les soldats après la mort des Scipions, et les exhortant à la vengeance, une flamme s'alluma de même sur sa tête. J'entrerai bientôt dans des détails plus précis; en ce moment je montre, comme en un groupe, les merveilles de toutes les choses : mais, sortant de l'explication de la nature, je me hâte de conduire, pour ainsi dire par la main, le lecteur sur la surface du globe entier.

CXII. (CVIII.) La portion du monde que 1
nous habitons, et dont j'entends parler, flottant en quelque sorte sur l'Océan, qui, comme on l'a vu (II, 66), l'entoure de toutes parts, a la plus grande dimension de l'est à l'ouest, à savoir de l'Inde jusqu'aux Colonnes d'Hercule, consacrées près de Cadix, dans une longueur de 8,568,000 pas (1261 myr., 6380) d'après Artémidore, de 9,818,000 (1445 myr., 7005) d'après Isidore. Artémidore ajoute en plus depuis Cadix, en doublant le promontoire Sacré jusqu'au promontoire Artabrum, dernière limite de la côte d'Espagne, 491,000 pas (58). La mesure peut se prendre sur 2
deux lignes. Du Gange et de son embouchure dans l'océan Oriental, à travers l'Inde et la Parthyène jusqu'à Myriandre, ville de Syrie, située dans le golfe d'Issus, 5,215,000 pas; de là, naviguant en droite ligne par Chypre, Patare de Lycie, Rhodes, Astypalée, îles de la mer Carpathienne, Ténare de la Laconie, Lilybée de la Sicile, Calaris

ratio fœcunda, seque ipsa pariat, et minimis crescat scintillis, quid fore putandum est in tot rogis terræ? Quæ est illa natura, quæ voracitatem in toto mundo avidissimam sine damno sui pascit? Addantur iis sidera innumera ingensque Sol. Addantur humani ignes, et lapidum quoque insiti naturæ, attrita inter se ligna, jam nubium, et origines
2 fulminum. Excedit profecto omnia miracula ullum diem fuisse, quo non cuncta conflagrarent : quum specula quoque concava, adversa Solis radiis, facilius etiam accendant, quam ullus alius ignis. Quid quod innumerabiles parvi, sed naturales scatent? In Nymphæo exit e petra flamma, quæ pluviis accenditur. Exit et ad aquas Scantias. Hæc quidem invalida, quum transit, nec longe in alia materia
3 durans. Viret æterno hunc fontem igneum contegens fraxinus. Exit in Mutinensi agro statis Vulcano diebus. Reperitur apud auctores, subjectis Ariciæ arvis, si carbo deciderit, ardere terram. In agro Sabino et Sidicino unctum flagrare lapidem. In Salentino oppido Egnatia, imposito ligno in saxum quoddam ibi sacrum, protinus flammam exsistere. In Laciniæ Junonis ara sub dio sita, cinerem immobilem esse, perflantibus undique procellis.

4 Quin et repentinos exsistere ignes, et in aquis, et in corporibus etiam humanis. Trasimenum lacum arsisse totum. Servio Tullio dormienti in pueritia, ex capite flammam emicuisse. L. Marcio in Hispania interemptis Scipionibus concionanti, et milites ad ultionem exhortanti, arsisse simili modo, Valerius Antias narrat. Plura mox et distinctius : nunc enim quadam mixtura rerum omnium exhibentur miracula. Verum egressa mens interpretationem naturæ, festinat legentium animos per totum orbem velut manu ducere.

CXII. (CVIII.) Pars nostra terrarum, de qua memoro, 1
ambienti (ut dictum est) Oceano velut innatans, longissime ab ortu ad occasum patet, hoc est, ab India ad Herculis columnas Gadibus sacratas, octuagies quinquies centena sexaginta octo mill. pass., ut Artemidoro auctori placet; ut vero Isidoro, nonagies octies centena, et XVIII mill. Artemidorus adjicit amplius, a Gadibus circuitu Sacri promontorii ad promontorium Artabrum, quo longissime frons procurrit Hispaniæ, CCCCXCI. Id mensuræ du- 2
plici currit via. A Gange amne ostioque ejus, quo se in Eoum Oceanum effundit, per Indiam Parthyenenque, ad Myriandrum urbem Syriæ in Issico sinu positam, quinquagies bis centena, XV. mill. pass. Inde proxima navigatione Cyprum insulam, Pataram Lyciæ, Rhodum, Astypalæam in Carpathio mari insulas, Laconicæ Tænarum, Lilybæum Siciliæ, Calarim Sardiniæ, vicies et semel centena, tria mill. pass. Deinde Gades, duodecies centena, et

de la Sardaigne, 2,103,000 pas; de là à Cadix 1,250,000 pas, ce qui porte la mesure totale, à partir de la mer orientale à 8,568,000 (1261 myr., 6380).

3 L'autre mesure, presque tout entière par terre, a plus de certitude : du Gange à l'Euphrate, 5,169,000 pas; de là à Mazaca de la Cappadoce, 319,000 pas; de là, par la Phrygie et la Carie, jusqu'à Éphèse, 415,000; d'Éphèse, à travers la mer Égée, jusqu'à Délos, 200,000; jusqu'à
4 l'isthme, 2,12,500; de là, par terre, de la mer Léchaïque (IV,5) et du golfe de Corinthe jusqu'à Patras, du Péloponnèse, 90,000; jusqu'à Leucade (IV,5), 87,500; jusqu'à Corcyre, autant; jusqu'aux monts Acrocérauniens, 132,500; jusqu'à Brindes, 87,500; jusqu'à Rome, 360,000; jusqu'au bourg de Scingomagus, dans les Alpes, 519,000; à travers les Gaules, jusqu'à Illiberis, dans les Pyrénées, 927,000; jusqu'à l'Océan et à la côte d'Espagne, 331,000; pour le détroit de Cadix, 7,500. Ces distances, données par Artémidore, font 8,945,000 pas (1317 myriamètres, 1512).

5 Quant à la largeur de la terre, du midi au nord, elle est considérée comme étant à peu près moitié moindre, 4,490,000 pas; on voit, par cette différence, combien d'espace est enlevé, d'un côté par la chaleur, de l'autre par le froid. Je ne pense pas qu'il manque quelque chose à la terre et que la forme n'en soit pas sphérique, mais les deux zones extrêmes étant inhabitables sont inconnues. La mesure en largeur part des rives de l'océan Éthiopique, là du moins où se trouvent des habitants, et jusqu'à Méroé comprend un million de pas; de Méroé à Alexandrie, 1,250,000; jusqu'à Rhodes, 563,000; jusqu'à Cnide, 87,500; jusqu'à Cos, 25,000; jusqu'à Samos, 100,000; jusqu'à Chios, 94,000; jusqu'à Mitylène, 65,000; jusqu'à Ténédos, 94,000; jusqu'au promontoire Sigée, 12,500; jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin, 6
312,500; jusqu'au promontoire Carambis, 350,000; jusqu'à l'ouverture des Palus-Méotides, 312,500; jusqu'à l'embouchure du Tanaïs, 275,000; trajet qu'on peut abréger de 89,000, en le faisant par mer. A partir de l'embouchure du Tanaïs, les auteurs les plus exacts n'ont donné rien de précis. Artémidore a pensé que les contrées intérieures étaient inconnues, avouant que les nations sarmatiques s'étendent autour du Tanaïs dans la direction du nord. Isidore a ajouté 1,250,000 pas 7
jusqu'à Thulé, devinant plutôt que conjecturant. Quant à moi, je sais que l'on connaît le territoire des Sarmates dans un espace égal au moins à tout ce qui vient d'être énuméré. D'ailleurs, combien cet espace ne doit-il pas être grand, puisqu'il renferme des nations innombrables, qui changent, par intervalle, d'habitation? Aussi pensé-je que l'étendue de ces contrées si rigoureuses à leurs habitants est beaucoup plus grande qu'on ne la fait; car je sais que du côté de la Germanie sont des îles immenses, connues depuis peu de temps (59).

Voilà ce que je regarde comme digne d'être rap- 8
porté au sujet de la longueur et de la largeur de la terre. Ératosthène, d'une habileté supérieure dans toutes les sciences et surtout dans celle-ci; Ératosthène, à qui tout le monde rend hommage, a évalué le tour entier de la terre à 250,000 stades (mètres 46,000,000), ce qui, exprimé en 9

quinquaginta mill. pass. Quæ mensura universa ab eo mari efficit octogies quinquies centena, LXVIII mill. pass.

3 Alia via, quæ certior, itinere terreno maxime patet, a Gange ad Euphratem amnem quinquagies et semel centena mill. pass. et LXIX. Inde Cappadociæ Mazaca, CCCXIX mill. Inde per Phrygiam, Cariam, Ephesum, CCCCXV mill. Ab Epheso per Ægæum pelagus Delum, CC. Isthmum,
4 CCXII, quingenti. Inde terra, et Lechaico mari, et Corinthiaco sinu, Patras Peloponnesi, XC mill. Leucadem, LXXXVII millia, quingenti : Corcyram, totidem : Acroceraunia, CXXXII millia quingenti : Brundisium, LXXXVII millia, quingenti : Romam, CCCLX millia. Alpes usque ad Scingomagum vicum, DXIX. Per Galliam ad Pyrenæos montes Illiberim, DCCCCXXVII. Ad Oceanum et Hispaniæ oram, CCCXXXI. Trajectu Gadis, VII millia, quingenti. Quæ mensura Artemidori ratione efficit octuagies novies centena, XLV.

5 Latitudo autem terræ a meridiano situ ad septemtrionem, dimidio fere minor colligitur, quadragies quater centena, XC millia. Quo palam fit, quantum et hinc vapor abstulerit, et illinc rigor. Neque enim deesse arbitror terris, aut non esse globi formam; sed inhabitabilia utrinque incomperta esse. Hæc mensura currit a littore Æthiopici Oceani, qua modo habitatur, ad Meroën, decies centena millia. Inde Alexandriam, duodecies centena millia quinquaginta. Rhodum, DLXIII. Cnidum, LXXXVII millia, quingenti. Coon, XXV millia. Samum, C millia. Chium, XCIV millia. Mitylenen, LXV millia. Tenedon, XCIV millia. Sigeum 6
promontorium, XII millia, quingenti. Os Ponti, CCCXII millia, quingenti. Carambim promontorium, CCCL. Os Mæotidis, CCCXII millia, quingenti. Ostium Tanais, CCLXXV mill. qui cursus compendiis maris brevior fieri potest LXXXIX mill. Ab ostio Tanais nihil modicum diligentissimi auctores fecere. Artemidorus ulteriora incomperta existimavit, quum circa Tanaim Sarmatarum gentes de- 7
gere fateretur ad septemtriones versas. Isidorus adjecit duodecies centena millia quinquaginta, usque ad Thulen : quæ conjectura divinationis est. Ego non minore, quam proxime dicto, spatio Sarmatarum fines nosci intelligo. Et alioquin quantum esse debet, quod innumerabiles gentes subinde sedem mutantes capiat? Unde ulteriorem mensuram inhabitabilis plagæ multo esse majorem arbitror. Nam et a Germania immensas insulas non pridem compertas, cognitum habeo.

De longitudine ac latitudine hæc sunt, quæ digna memo- 8
ratu putem. Universum autem hunc circuitum Eratosthenes in omnium quidem litterarum subtilitate, et in hac utique præter cæteros solers, quem cunctis probari video, ducentorum quinquaginta duorum millium stadium prodidit. Quæ mensura Romana computatione efficit tre- 9
centies quindecies centena millia pass. Improbum ausum, verum ita subtili argumentatione comprehensum, ut pu-

mesures romaines, fait 31,500,000 pas : assertion hardie, mais appuyée sur des arguments si pressants, qu'on aurait honte de ne pas y croire. Hipparque, admirable et quand il contrôle Ératosthène, et quand il se livre à toutes ses autres recherches, ajoute à cette mesure un peu moins de 25,000 stades (mètres 4,600,000).

10 (CIX.) Dionysodore n'inspire pas la même confiance; mais je ne veux pas priver le lecteur de l'exemple le plus grand de la vanité grecque. Il était de Mélos (IV, 24), et célèbre par ses connaissances en géométrie. Il mourut de vieillesse dans sa patrie. Des parentes, à qui revenait son héritage, lui rendirent les derniers devoirs. Ces femmes, accomplissant, les jours suivants, les cérémonies d'usage, trouvèrent, dit-on, dans son tombeau une lettre écrite au nom de Dionysodore, et adressée aux gens de ce monde-ci. La lettre disait que de son tombeau il était arrivé au plus bas de la terre, et qu'il y avait jusque-là 42,000 stades (mètres 7,728,000). Il ne manqua 11
pas de géomètres qui expliquèrent ainsi la chose : La lettre est envoyée du milieu de la terre; car le milieu, vers le bas, est le point le plus éloigné de la surface, et est en même temps le centre de la sphère. Cela posé, le calcul montre que la terre a, de tour, 252,000 stades (mètres 46,368,000) (60).

CXIII. La raison de proportion, qui oblige la 1
nature à être en rapport avec elle-même, nous donne en sus 12,000 stades (mètres 2,208,000), et fait de la terre la quatre-vingt-seizième partie du monde entier.

deat non credere. Hipparchus et in coarguendo eo, et in reliqua omni diligentia mirus adjicit stadiorum paulo minus XXV millia.

10 (CIX.) Alia Dionysodoro fides : neque enim subtraham exemplum vanitatis Græcæ maximum. Melius hic fuit, geometrica scientia nobilis. Senecta diem obiit in patria. Funus duxere ei propinquæ, ad quas pertinebat hæreditas. Eæ, quum secutis diebus justa peragerent, invenisse dicuntur in sepulcro epistolam Dionysodori nomine ad superos scriptam : « Pervenisse eum a sepulcro ad infimam terram, esseque eo stadiorum quadraginta duo 11
millia. » Nec defuere geometræ qui interpretarentur, significare epistolam a medio terrarum orbe missam, quo deorsum ab summo longissimum esset spatium, et idem pilæ medium. Ex quo consecuta computatio est, ut circuitu esse ducenta quinquaginta duo millia stadiorum pronunciarent.

1
CXIII. Harmonica ratio, quæ cogit rerum naturam sibi ipsam congruere, addit huic mensuræ stadia XII millia, terramque nonagesimam sextam totius mundi partem facit.

NOTES DU DEUXIÈME LIVRE.

(1) Cursus Vulg. — Cursui Tolet. cod.

(2) Orbona, déesse que les parents imploraient pour la conservation de leurs enfants.

(3) Fœtidos cibos et alia similia Vulg. — Fœtidas cepas, allia et similia, Chifflet.

(4) Fateatur? irridendum vero agere... summum? Anne... credamus, dubitemusve? Vix prope est judicare Vulg. — Fateatur irridendum? Agere curam... summum, anne... credamus dubitemusve? Vix prope est judicare Ed. princeps. — Fateatur irridendum? Tum vero agere... summum, anne... credamus? dubitemus vere vix prope judicari Sillig. — M. Sillig a corrigé ce passage par conjecture, suivant cependant le cod. Chiffl., qui a : Dubitemusve. Ne vix prope judicari. On voit qu'il y a deux leçons : l'une de Vulg., qui a vero; l'autre de l'édition princeps, qui n'a pas cette particule : je pense qu'on peut les combiner en lisant verum. Quant au reste, on s'est vainement fatigué à changer un texte excellent : il faut regarder anne comme une particule alternative, et mettre une virgule après pollui. Dès lors tout se comprend sans peine.

(5) Monstra quoque quæ colunt Vulg. — Quæ manque dans des éditions anciennes; leçon que j'ai suivie.

(6) Præferendo Vulg. — Præferenda Sillig. — Tous les mss. ont præferenda.

(7) M. Alexandre, dans l'édition Lemaire, propose de supprimer sicut. Cette correction me paraît fort heureuse; je l'ai adoptée, mettant sicut entre crochets.

(8) Inventoribus Chifflet, Sillig. — Inventionibus Vulg.

(9) A gauche, c'est-à-dire vers l'orient; à droite, c'est-à-dire vers le couchant.

(10) Fundatur cod. Tolet., Sillig. — Findatur Vulg — Ex eo Hard., Sillig. — Ex om. Vulg.

(11) Brotier a mis LXII et CCXXII; des mss. portent XXXII et CXIII. Il vaut mieux laisser les chiffres des anciennes éditions, quelques doutes qu'ils soulèvent, que de faire une correction arbitraire. La 42e olympiade et l'an 142 de Rome répondent à l'an 611 avant l'ère chrétienne. On place d'ordinaire la naissance de Pythagore l'an 533 avant J. C.

(11*) Plusieurs mss. et entre autres celui du Mans, comme l'a noté M. Richelet dans des notes communiquées au Pline de Panckoucke, t. II, page 390, ont Cydenas au lieu de hic idem; d'autres ont Ctesias. Peut-être Cydenas est-il un nom d'astronome, inconnu d'ailleurs.

(12) Vicistis Vulg — Vinxistis cod. Dalech. — Vinxistis me paraît meilleur. Comp. ce que dit Pline plus loin, ch. 24, sur l'affinité de l'esprit humain avec les astres.

(13) Horisque sub terra; nec tamen Vulg. — Le changement de ponctuation conseillé dans les notes de l'édition de M. Ajasson de Grandsagne me paraît suffire à l'intelligence de ce passage.

(14) Beaucoup de mss. ont patre et filio (et Sillig a adopté) consulibus; les anciennes éditions patre III, filio iterum consulibus; Hardouin et Vulg. patre IV, filio iterum consulibus. Les astronomes ne sont pas d'accord sur ces éclipses : les uns les placent le 8 février et le 22 février de l'an 72; les autres, le 23 juillet et le 6 août de l'an 73 après J.-C.

(15) Et stationes Vulg. — Et om. Chiffl., Sillig.

(16) Pline me paraît confondre ici sous l'appellation d'apsides, et dans une exposition commune, les orbites des planètes, leurs excentriques et leurs épicycles. Cela rend son explication astronomiquement inextricable; cependant, en prenant les choses en gros, on voit à peu près ce qu'il a voulu dire.

(17) J'ai mis ut sol entre deux crochets, et ne l'ai pas traduit. Ces mots me paraissent et ont paru à la plupart des critiques une interpolation inconciliable avec le reste du texte.

(18) Sub terra Vulg. — Il faut lire subter, comme les anciennes éditions. Sub terra est inintelligible. Pline veut dire qu'un angle ayant, par exemple, son sommet à la terre, embrasse autant de degrés des apsides des planètes inférieures que des apsides des planètes supérieures. Cela est manifeste quand il s'agit de l'orbite même de la planète, orbite que Pline comprend dans les apsides. *Voy*. note 16.

(19) Les chapitres 12, 13 et 14, sont très-obscurs; et les commentateurs ne sont pas parvenus à les éclaircir. A en juger par les autres objets scientifiques dont Pline a traité, on peut penser qu'il a rendu, avec confusion, inexactitude, impropriété de terme et erreur, les théories des astronomes grecs; de sorte qu'il n'est pas possible de tirer de son texte un sens complétement satisfaisant.

(20) Il s'agit ici de pieds romains. La moyenne fournie par la mesure des pieds romains qui sont conservés est en millimètres 294,5. *voy*. Saigey, *Métrologie*, p. 66. Les mesures de Posidonius donnent en kilomètres 7,360 pour l'atmosphère, 224,007 pour la distance de la terre à la lune, et 92,368,007 pour la distance de la terre au soleil.

(21) La 108e olympiade répond aux années de Rome 406, 407, 408, et 409. Aussi a-t-on proposé de lire quadringentesimo octavo. Mais les mss. ont unanimement 398. Il est préférable de laisser subsister la discordance. Car est-ce le chiffre de l'olympiade, ou celui de l'année de Rome, qui est altéré?

(22) Les mss. ont octoginta; on a corrigé ce nombre en centum octoginta, parce que Sénèque, *Quæst. Nat.* VII, 21, parle d'une comète qui parut du temps de Néron, et fut visible pendant cent quatre-vingts jours. Il est encore plus sûr de garder la leçon des mss. que de corriger l'un par l'autre.

(23) Arist., *Meteor*. I, 6.

(24) Pline a mal traduit Aristote, qui dit, *Meteor*. I, 6 : « Toutes les comètes qui ont été vues de notre temps ont disparu, sans se coucher, au-dessous de l'horizon. »

(25) Pline a mal traduit le passage correspondant d'Aristote, *Meteor*. III, 2, qui dit : « On voit des parhélies toujours à côté, jamais au-dessus, jamais près de terre, jamais à l'opposite. » Pline n'a pas bien compris Aristote, et l'a développé d'une manière peu intelligible.

(26) Hardouin et à sa suite Sillig omettent ut. C'est avec raison que dans Vulg. cette conjonction a été rétablie; elle ne manque ni dans 776 suppl. lat. Bibl. roy., ni dans 263 Bibl. du Mans, ni dans l'Ed. princeps.

(27) Les mss. et les Editions ont Phœnician. Hardouin a changé ce mot en Phœnicem, sans raison; car Φοινικίας est, en grec, le nom d'un vent. M. Sillig a donc eu raison de restituer l'ancienne leçon.

(28) Les mss. ont LX; Hardouin a substitué à tort LXX, comme l'a fait voir Brotier dans ses notes.

(29) Ac manque dans Vulg., il est donné par Chifflet. et adopté par Sillig.

(30) Quomodo Vulg. — Et quo Ed. princeps.

(31) On ne sait ce que signifie cette qualification. Comme on traduit princeps senatus par prince du sénat, j'ai cru devoir mettre ici princesse.

(32) Hardouin propose de lire, au lieu de M. Herennius, Vargunteius, nom qui se trouve dans le récit parallèle de J. Obsequens, cap. 122.

(33) César, *De bell. civ.* III, 2, dit que Milon fut tué à Compsa, ville des Hirpins; *voy.* Velleius Paterculus, II,68.

(34) Aristote, *Meteor.* III, 4. Il dit, III, 2 : Dans la pleine lune. De là des éditeurs ont mis dans le texte de Pline quarta decima, au lieu de tricesima.

(35) *Voy.* pour ce chap. Aristote, *Meteor.* I,10,11 et 12.

(36) J'ai changé la ponctuation : dans les éditions il y a : Eroditur aquis. Ferro, etc.

(37) Pline s'exprime ici avec son inexactitude ordinaire dans les objets scientifiques. D'après Hardouin, il veut dire que si on fait passer une courbe par le sommet des montagnes, on aura une circonférence régulière. Mais c'est supposer que les montagnes ont même hauteur, supposition que Pline ne fait pas. Dans mon opinion, Pline entend que si l'on prend pour rayon la moitié de la distance entre les deux pôles, on pourra construire une sphère qui sera la vraie sphère terrestre.

(38) Autre exemple de l'inexactitude du langage de Pline. L'auteur veut-il dire que la pente a 50, 000 pas de développement (ce qui ne préjuge rien sur la hauteur effective), ou 50,000 pas de hauteur perpendiculaire (ce qui serait une bien grossière erreur)? 50,000 pas font 234, 375 pieds; et le mont Blanc n'en a que 15,180.

(39) Vingt deniers pèsent : grammes 77,14.

(40) Le sens de cette phrase, qui a souvent échappé aux traducteurs et commentateurs, est celui que Hardouin a indiqué : Les lignes menées du centre de la terre à la superficie des eaux les plus voisines de ce centre sont plus courtes que les lignes menées d'un bout de la mer à l'autre. Il faut se rappeler que la démonstration a la prétention d'être générale, la figure de la surface des eaux étant quelconque, même plane. Cela posé, il est reconnu que les eaux tendent, par une vertu naturelle, toujours au plus bas; il est reconnu aussi que le plus bas est le plus près du centre de la terre. Or, il y a plus loin d'un bout de la mer à l'autre que de la surface de l'eau au centre de la terre; donc la mer ne peut pas déborder d'une de ses extrémités sur l'autre; le plus bas pour elle est non une de ces extrémités, mais le centre de la terre. Aussi toutes les eaux tendent vers ce point. *Primis aquis*, c'est une des origines de la mer supposée plane; *extremum mare*, c'est l'autre bout.

(41) La pointe du Skagen, dans le Jutland, a 57°·32′ de latitude.

(42) Les anciens regardaient la mer Caspienne comme un golfe de l'Océan septentrional.

(43) La dioptre était un instrument dont l'ingénieur se servait pour mesurer la hauteur des remparts et des tours, le fontainier pour prendre le niveau, et l'astronome pour reconnaître l'exacte direction des ombres.

(44) Ce chapitre est manifestement erroné. Il est certain, à la vérité, que quand on marche du levant à l'occident le jour dure plus longtemps, en raison directe de la rapidité de la course. Mais les feux allumés au levant, dans le milieu de la journée, ne pouvaient être aperçus à l'extrémité occidentale des signaux vers la troisième heure de la nuit; car, pour que le retard indiqué provînt de la marche du soleil, il faudrait admettre que chacun des bouts de cette ligne de signaux était séparé par un peu moins d'un hémisphère. Ajoutez que Pline ne spécifie pas de quel genre d'heures il se sert; que si ce ne sont pas des heures équinoxiales, il ne dit pas à quelle époque de l'année ces observations ont été faites. Or, les heures des anciens, étant comptées d'un lever à un coucher du soleil, variaient en longueur suivant la saison et suivant la latitude; peut-être le retard doit-il s'expliquer par le temps qu'il fallait à chaque station pour allumer le feu. Mais il n'en est plus de même pour le coureur Philonidès : Élis est de peu à l'occident de Sicyone; les heures de la première ne retardent que d'environ cinq minutes sur celles de la seconde. Par conséquent on ne peut comprendre ce que Pline entend lorsque, disant que Philonidès mettait beaucoup plus de temps à aller à Élis qu'à en revenir, il attribue cette différence à la marche du soleil. Enfin l'exemple des navigateurs est encore plus mal choisi : car Pline commet une singulière méprise en paraissant croire que ce qui était gagné le jour ne l'était pas également la nuit, le soleil se levant plus tard, et la nuit étant plus longue pour ceux qui font rapidement route vers l'occident.

(45) On ne sait au juste ce qu'est cette ville. Quelques-uns pensent que c'est Colchester.

(46) D'après les chiffres de Pline, qui paraissent altérés, il faudrait compter entre la naissance de Hiera et celle de Thia non 110 ans, mais 125. Thera est Santorin. Automaté signifie l'île née spontanément.

(47) On ne sait de quel Nymphæum ou Nymphæus il s'agit ici. Pline mentionne dans son ouvrage divers lacs ou fleuves portant ce nom.

(48) Au lieu de Parasinus, nom du reste inconnu, on a proposé de lire Characena. Les Characéniens sont un peuple de la Taurique, mentionné par Pline, IV, 6.

(49) Les anciennes éditions portaient *aras Murtias*. Hardouin a mis *Mucias*, donné par les mss. qu'il avait sous la main. On ne sait ce qu'est ce lieu ni quelle est la bonne leçon.

(50) Ancillante sidere, trahenteque secum avido haustu maria Vulg. — Ancillantes sideri avido trahentique secum haustu maria Chiffl. Cod., Sillig.

(51) Diurnæ Edit. — Divinæ vulg. Ex cod. Dalech.

(52) Hardouin propose de lire, au lieu de Novanus, Vomanus, nom d'un fleuve dont Pline fait mention au delà de l'Apennin dans le Picenum, III, 18.

(53) On ne sait ce qu'est ce fleuve Astaces, qui ne paraît avoir rien de commun avec la ville d'Astacum et le golfe d'Astacum, dont il est parlé V, 43.

(54) Ce lieu, dont le nom est dans les mss. Librosus, Liberosus et Berosus, est inconnu.

(55) Il s'agit d'eau de mer qui, jetée sur un brasier, prend feu; c'est du moins ce qui résulte de la comparaison avec les passages parallèles d'Aristote, *Probl.* 23, 15, et de Plutarque, *Symp.* I, 9.

(56) Globus Vulg. — Globo Chiffl. cod., Sillig.

(57) Les eaux Scantiennes étaient sans doute près de Falerne en Campanie; car Varron (*voy.* Pline, XIV, 15) donne le nom de Scantienne à la vigne Amminéenne, très-célèbre en cette contrée.

(58) Je n'ai pas évalué en mètres les chiffres qui suivent. Le mille romain (1000 pas) vaut 1472 m., 5, ainsi très-près d'un kilomètre et demi. Il est facile dès lors de se faire une idée des évaluations que Pline a ici consignées.

(59) J'ai suivi dans ces chiffres le texte de Hardouin. Mais il faut remarquer que les mss. varient beaucoup sur ces nombres.

(60) J'ai évalué le stade à 184 mètres. C'est la valeur qu'y donne Pline, II, 21, en l'estimant à 125 pas ou 625 pieds. Si on prenait, comme a fait M. Saigey, *Métrol.*, p. 60, le stade pour 180 mètres, la mesure d'Ératosthène serait de 45,000,000 mètres; celle de Dionysodore, de 45,360,000; celle d'Hipparque, d'un peu moins de 49,500,000. Comme la mesure exacte est de 40,000,000, on voit, pour les deux évaluations du stade, à quel degré chacun de ces trois géomètres s'est approché de la vérité.

LIVRE III.

Jusqu'à présent la situation et les merveilles de
la terre, des eaux et des astres, ainsi que la
théorie et la mesure de l'univers, nous ont oc-
cupé. Maintenant venons aux parties. Mais cela
même passe pour un sujet infini, et dont il n'est
guère possible de s'occuper sans s'exposer à quel-
que blâme : cependant nulle part l'indulgence
n'est plus de mise, si l'on veut bien ne pas s'é-
tonner qu'un homme ne connaisse pas toutes les
2 choses humaines. Aussi ne suivrai-je exclusive-
ment aucun auteur; mais dans chaque partie je ne
m'attacherai qu'à celui que je croirai le plus sûr,
car presque tous ont cela de commun d'avoir
décrit le mieux les contrées où chacun écrivait.
En conséquence, je ne blâmerai personne, je ne
réfuterai personne. Les noms seuls des localités
seront énoncés avec autant de brièveté que faire
se pourra, et je renvoie en lieu et place à parler
de leur illustration et de ce qui la cause; en ce
3 moment il est question de l'ensemble. En consé-
quence, je voudrais qu'on vît dans cet exposé un
catalogue de noms veufs de leur gloire, et tels
qu'ils furent à l'origine, avant toute œuvre consi-
gnée dans l'histoire; sorte de nomenclature, il
est vrai, mais nomenclature du monde et de la
nature.

4 Le globe entier de la terre est divisé en trois
parties, l'Europe, l'Asie, et l'Afrique. Notre point
de départ est au couchant et au détroit de Cadix,
par où l'océan Atlantique, faisant irruption,
vient former les mers intérieures. Quand de l'O-
céan on entre par ce détroit, on a à droite l'A-
frique, à gauche l'Europe, entre lesquelles est
l'Asie. Les limites sont le Tanaïs et le Nil. Ce bras
de l'Océan dont nous parlons a 15,000 pas (1) de
long et 5,000 de large, du bourg Mellaria, en Es-
pagne, au promontoire Blanc, en Afrique, suivant
Turranius Gracilis, qui naquit dans le voisinage.
Tite-Live et Cornélius Népos en ont évalué la 5
moindre largeur à 5,000 pas, la plus grande à
10,000. C'est par une ouverture aussi resserrée
que se développe l'immense étendue de ces eaux.
Et la profondeur ne vient pas diminuer la mer-
veille : en effet, des lignes nombreuses de hauts
fonds blanchissants épouvantent les navires :
aussi plusieurs ont-ils nommé ce lieu le Seuil
de la mer intérieure. A l'endroit le plus rétréci
s'élèvent des deux côtés des montagnes qui res-
serrent le détroit, Abila en Afrique, Calpé en
Europe, limites des travaux d'Hercule. Les ha-
bitants les nomment Colonnes de ce dieu, et pen-
sent que percées elles laissèrent pénétrer des mers
contenues jusqu'alors, et qu'ainsi fut changée la
face de la nature.

I. (1.) Nous commencerons par l'Europe, 1
nourrice du peuple vainqueur de tous les peu-
ples, et, à beaucoup près, la plus belle portion de
la terre; et plusieurs avec raison en ont fait non

LIBER III.

1 Hactenus de situ, et miraculis terræ, aquarumque, et
siderum, ac ratione universitatis, atque mensura. Nunc
de partibus : quanquam infinitum id quoque existimatur,
nec temere sine aliqua reprehensione tractatum; haud
ullo in genere venia justiore, si modo minime mirum est
2 hominem genitum non omnia humana novisse. Quapropter
auctorem neminem unum sequar; sed ut quemque ve-
rissimum in quaque parte arbitrabor : quoniam commune
ferme omnibus fuit, ut eos quisque diligentissime situs
diceret, in quibus ipse prodebat : ideo nec culpabo, aut
coarguam quemquam. Locorum nuda nomina, et quanta
dabitur brevitate ponentur, claritate causisque dilatis in
3 suas partes : nunc enim sermo de toto est. Quare sic ac-
cipi velim, ut si vidua fama sua nomina, qualia fuere
primordio ante res ullas gestas, nuncupentur; et sit quæ-
dam in his nomenclatura quidem, sed mundi rerumque
naturæ.

4 Terrarum orbis universus in tres dividitur partes,
Europam, Asiam, Africam. Origo ab occasu solis et Ga-
ditano freto, qua irrumpens Oceanus Atlanticus in maria
interiora diffunditur. Hinc intranti dextra Africa est, læva
Europa : inter has Asia est. Termini amnes Tanais et
Nilus. Quindecim M. pass. in longitudinem, quas dixi-
mus, fauces Oceani patent, quinque M. in latitudinem, a
vico Mellaria Hispaniæ ad promontorium Africæ Album,
auctore Turranio Gracili juxta genito. T. Livius, ac Nepos 5
Cornelius latitudinis tradiderunt, ubi minus, VII M. pass.,
ubi vero plurimum, X M. Tam modico ore tam immensa
æquorum vastitas panditur. Nec profunda altitudo mi-
raculum minuit. Frequentes quippe tæniæ candicantis vadi
carinas territant. Qua de causa Limen interni maris multi
eum locum appellavere. Proximis autem faucibus utrinque
impositi montes coercent claustra : Abila Africæ, Eu-
ropæ Calpe, laborum Herculis metæ. Quam ob causam
indigenæ columnas ejus dei vocant, creduntque perfossas
exclusa antea admisisse maria, et rerum naturæ mutasse
faciem.

I. (1.) Primum ergo de Europa, altrice victoris om- 1
nium gentium populi, longeque terrarum pulcherrima,
quam plerique merito non tertiam portionem fecere, ve-

la troisième partie du monde, mais la moitié, divisant l'univers entier en deux parties, par une ligne allant du Tanaïs au détroit de Cadix.
2 L'Océan, précipitant les eaux atlantiques par l'intervalle dont il vient d'être parlé, couvre de son flot avide toutes les régions pour lesquelles sa venue fut une épouvante, bat le long de rivages sinueux celles qui lui résistèrent, et découpe les côtes de l'Europe en une multitude d'enfoncements.
3 Il y a creusé quatre golfes principaux : le premier part de Calpé, mont situé, comme il a été dit, à l'extrémité de l'Espagne, et s'étend par une courbe immense jusqu'à la ville de Locres et au promontoire du Brutium (2).

1 II. La première contrée située sur ce golfe est l'Espagne ultérieure ou Bétique. A partir du territoire d'Urgis (3) est l'Espagne citérieure ou Tarraconaise, jusqu'aux Pyrénées. L'Espagne ultérieure est, dans sa longueur, divisée en deux provinces : la Bétique, et, au nord de la Bétique, la Lusitanie, qui en est séparée par le fleuve Ana (4). Ce fleuve, qui a sa source dans le territoire de Laminium (5), Espagne citérieure, tantôt s'épanche en nappes, tantôt se resserre dans un chenal étroit, ou même disparaît absolument dans des trajets souterrains, comme s'il se plaisait à naître plus d'une fois, et finit par se jeter dans
2 l'océan Atlantique. La Tarraconaise, d'une part, adossée aux Pyrénées, dont elle longe toute la chaîne, d'autre part, étendue transversalement de la mer d'Ibérie (6) à la mer des Gaules (7), est séparée de la Bétique et de la Lusitanie par le mont Solorius, par les monts Orétans et Carpétans, et par la chaîne des Asturies.

1 III. La Bétique, ainsi nommée du fleuve qui la traverse par le milieu, surpasse toutes les autres provinces par la richesse de sa culture et par un certain éclat de fertilité qui lui est particulier. Elle a quatre siéges de juridiction, à Cadix, à Cordoue, à Astigi (8), à Hispalis (9). Les villes y sont au nombre de 175, savoir : 9 colonies, 8 municipes, 29 villes auxquelles a été accordé le droit du Latium, 6 libres, 3 alliées, 120 sujettes au tribut (10). Voici ce qu'on y peut citer de remarquable, du moins nommer facilement en latin : A partir du fleuve Ana, le long du rivage de l'Océan, la ville d'Onoba, surnommée Æstuaria; les rivières de Luxia et d'Urium (11), qui coupent cet espace; les monts de sable (12), le fleuve Bétis (13); le rivage de Core qui fait une sinuosité, en face de laquelle est Cadix, dont il sera question parmi les îles (IV, 36); le promontoire de Junon (14), le 2
port Besippon, les villes Bélon et Mellaria; le détroit par où s'introduit la mer Atlantique; Carteia (15), appelée par les Grecs Tartessos; le mont Calpé; puis, sur le rivage de la Méditerranée, la ville de Barbesula avec le fleuve de même nom, la ville et le fleuve de Salduba, la ville de Suel, la ville et le fleuve de Malaca, pays allié; puis la ville et le fleuve de Mænoba; Sexti Firmum, surnommée Julium, Selambina, Abdera, Murgis, limite de la Bétique. M. Agrippa a pensé que toute 3
cette côte avait une population d'origine carthaginoise; mais, à partir du fleuve Ana, tout ce qui est sur l'océan Atlantique appartient aux Bastules et aux Turdules. M. Varron assure que l'Espagne entière a été peuplée de colonies ibériennes, perses, phéniciennes, celtiques et carthaginoises; que le jeu (*lusus*) de Bacchus ou Lysas, célébrant avec lui les bacchanales, a donné le nom à la Lusitanie, et que le nom de l'Espagne entière dérive de Pan, lieutenant du dieu. Quant

rum æquam, in duas partes, ab amne Tanai ad Gadi-
2 tanum fretum, universo orbe diviso. Oceanus hoc, quod dictum est, spatio Atlanticum mare infundens, et avido meatu terras, quæcumque venientem expavere, demergens, resistentes quoque flexuoso littorum anfractu lambit, Europam vel maxime recessibus crebris excavans, sed in
3 quatuor præcipuos sinus. Quorum primus a Calpe Hispaniæ extimo, ut dictum est, monte, Locros et Brutium usque promontorium immenso ambitu flectitur.

1 II. In eo prima Hispania terrarum est, ulterior appellata, eadem Bætica. Mox a fine Urgitano citerior, eademque Tarraconensis ad Pyrenæa juga. Ulterior in duas, per longitudinem, provincias dividitur. Siquidem Bæticæ latere septemtrionali prætenditur Lusitania, amne Ana discreta. Ortus hic Laminitano agro citerioris Hispaniæ, et modo se in stagna fundens, modo in angustias resorbens, aut in totum cuniculis condens, et sæpius nasci gaudens,
2 in Atlanticum Oceanum effunditur. Tarraconensis autem huic affixa Pyrenæo, totoque ejus latere decurrens, et simul ad Gallicum Oceanum Iberico a mari transversa se pandens, Solorio monte, et Oretanis jugis, Carpetanisque, et Asturum, a Bætica atque Lusitania distinguitur.

1 III. Bætica, a flumine eam mediam secante cognominata, cunctas provinciarum diviti cultu, et quodam fertili ac peculiari nitore præcedit. Juridici conventus ei quatuor, Gaditanus, Cordubensis, Astigitanus, Hispalensis. Oppida omnia numero CLXXV. In iis coloniæ IX, municipia VIII, Latio antiquitus donata XXIX, libertate VI, fœdere III, stipendiaria CXX. Ex his digna memoratu, aut Latiali sermone dictu facilia, a flumine Ana, littore Oceani, oppidum Onoba, Æstuaria cognominatum : interfluentes, Luxia et Urium. Arenæ montes : Bætis fluvius : littus Corense inflexo sinu; cujus ex adverso Gades, inter insulas dicendæ. Promontorium Junonis, portus 2
Bæsippo. Oppida : Belon, Mellaria; fretum ex Atlantico mari. Carteia, Tartessos a Græcis dicta. Mons Calpe. Dein littore interno oppidum Barbesula cum fluvio; item Salduba : oppidum Suel : Malaca cum fluvio, fœderatorum. Dein Mænoba cum fluvio. Sexti Firmum cognomine Julium, Selambina, Abdera. Murgis Bæticæ finis. Oram 3
eam universam originis Pœnorum existimavit M. Agrippa. Ab Ana autem Atlantico Oceano obversa Bastulorum Turdulorumque est. In universam Hispaniam M. Varro pervenisse Iberos, et Persas, et Phœnicas, Celtasque, et Pœnos tradit. Lusum enim Liberi Patris, aut Lysam cum eo bacchantem nomen dedisse Lusitaniæ, et Pana, præfec-

aux traditions concernant Hercule, Pyrène ou
Saturne, je les regarde comme tout à fait fabu-
leuses.

4 Le Bétis a sa source dans la province Tarra-
conaise, non, comme quelques-uns l'ont dit, à
la ville de Mentesa, mais dans le bois de Tugia,
auprès duquel est le fleuve Tader (Segura), qui
arrose le territoire de Carthagène; à Ilorcum il
se détourne du tombeau de Scipion, et, se diri-
geant vers le couchant, il donne son nom à la
province et gagne l'océan Atlantique, médiocre
d'abord, mais recevant un grand nombre de fleu-
ves dont le renom et les eaux l'enrichissent. C'est
en quittant le territoire d'Ossigis qu'il entre dans
la Bétique; le cours en est tranquille, et les bords
en sont couverts, à droite et à gauche, de villes
nombreuses.

5 Les plus célèbres, entre ce fleuve et la côte de
l'Océan, sont, au loin, dans les terres : Segeda,
surnommée Augurina; Julia, surnommée Fiden-
tia; Urgao, surnommée Alba; Ebura, surnommée
Cerealis; Iliberi, surnommée Liberini; Ilipula,
surnommée Laus; Artigi (16), surnommée les Ju-
liens; Vesci, surnommée Faventia; Singili, Atte-
gua, Arialdunum, Aglaminor, Bæbro, Castra Vi-
naria, Episibrium, Hippo Nova, Illurco, Osca,
Escua, Succubo, Nuditanum, Tuati Vetus, toutes
villes situées dans la partie de la Bastitanie tour-
née vers la mer, mais appartenant à la juridic-
6 tion de Cordoue; autour du fleuve lui-même,
Ossigi, surnommée Laconicum; Illiturgi, sur-
nommée Forum Julium; Ipasturgi, surnommée
Triomphale; Sitia; Obulco, éloignée de 14,000
pas dans l'intérieur des terres, et surnommée Pon-
tificale; puis Ripa; Épora (17), alliée; Sacili, sur-
nommée Martialium; Onoba. Sur la rive droite,
Cordoue, colonie romaine, surnommée Patricia,
et où le Bétis commence à être navigable; puis
viennent, à la gauche, Carbula, Decuma, et le
fleuve Singulis (Xenil), qui est du même côté.

On rencontre ensuite les villes de la juridic- 7
tion d'Hispalis, Celti, Arua, Canama, Evia, Ilipa,
surnommée Ilia; Italica; et à la gauche His-
palis (Séville), colonie romaine, surnommée Ro-
mulensis; en face la ville d'Osset, surnommée Ju-
lia Constantia; Vergentum, surnommée le Génie
de Jules; Orippo, Caura, Siarum; le fleuve Mé-
noba, qui se jette, du côté droit, dans le Bétis.
Dans les bas-fonds que forme le Bétis est la ville
de Nebrissa, surnommée Veneria; et Colobona.
Colonies : Asta, surnommée Regia; et dans l'inté-
rieur des terres, Asido, surnommée Cæsariana.

La rivière Singulis se jetant, comme nous l'a- 8
vons dit, dans le Bétis, baigne la ville d'Astigi
(Ecija), colonie, surnommée Augusta Firma; c'est
là qu'il commence à être navigable. A cette juri-
diction appartiennent les autres colonies jouis-
sant de l'exemption : Tucci, surnommée Augusta
Gemella; Itucci, appelée aussi Virtus Julia; Attubi
ou Claritas Julia; Urso ou Genua Urbanorum. Au
nombre de ces colonies était jadis Munda, prise
avec le fils de Pompée. Villes libres : Artigi Ve- 9
tus, Ostippo. Villes sujettes au tribut : Callet,
Calucula, Castra Gemina, Ilipula Minor, Meru-
cra, Sucrana, Obulcula, Oningis. En venant de la
côte, près du fleuve Ménoba, qui est lui-même
navigable, on rencontre à peu de distance les
Alontigiceles et les Alostiges.

La contrée qui s'étend au delà des pays déjà 10
décrits, du fleuve Bétis jusqu'au fleuve Ana,

tum ejus universæ. At quæ de Hercule ac Pyrene, vel
Saturno traduntur, fabulosa in primis arbitror.

4 Bætis in Tarraconensis provinciæ, non ut aliqui dixe-
re, Mentesa oppido, sed Tugiensi exoriens saltu, juxta
quem Tader fluvius, qui Carthaginiensem agrum rigat,
Ilorci refugit Scipionis rogum : versusque in occasum,
Oceanum Atlanticum provinciam adoptans petit, mo-
dicus primo, sed multorum fluminum capax, quibus ipse
famam aquasque aufert. Bæticæ primum ab Ossigitania in-
fusus, amœno blandus alveo crebris dextra lævaque acco-
litur oppidis.

5 Celeberrima inter hunc et Oceani oram in mediterra-
neo Segeda, quæ Augurina cognominatur : Julia, quæ
Fidentia : Urgao, quæ Alba : Ebura, quæ Cerealis : Ili-
beri, quod Liberini : Ilipula, quæ Laus : Artigi, quod
Julienses : Vesci, quod Faventia : Singili, Attegua, Arialdu-
num, Aglaminor, Bæbro, Castra vinaria, Episibrium :
Hippo nova, Illurco, Osca, Escua, Succubo, Nuditanum,
Tuati vetus; omnia Bastitaniæ vergentis ad mare, con-
6 ventus vero Cordubensis. Circa flumen ipsum, Ossigi,
quod cognominatur Laconicum : Illiturgi, quod forum
Julium : Ipasturgi, quod Triumphale : Sitia : et XIV M.
passuum remotum in mediterraneo Obulco, quod Ponti-
ficense appellatur. Mox Ripa, Epora fœderatorum, Sacili
Martialium, Onoba. Et dextra, Corduba, colonia Patriciæ
cognomine : inde primum navigabili Bæti. Oppida : Car-
bula, Decuma : fluvius Singulis, eodem Bætis latere in-
cedens.

Oppida Hispalensis conventus : Celti, Arua, Canama, 7
Evia, Ilipa cognomine Ilia : Italica. Et a læva, Hispalis
colonia, cognomine Romulensis. Ex adverso oppidum Os-
set, quod cognominatur Julia Constantia : Vergentum,
quod Julii Genius : Orippo, Caura, Siarum. Fluvius Me-
noba, et ipse a dextro latere infusus. At inter æstuaria
Bætis, oppidum Nebrissa, cognomine Veneria, et Colo-
bona. Coloniæ : Asta, quæ Regia dicitur : et in mediter-
raneo Asido, quæ Cæsariana.

Singulis fluvius in Bætin, quo dictum est ordine, irrum- 8
pens, Astigitanam coloniam alluit, cognomine Augustam
Firmam, ab ea navigabilis. Hujus conventus sunt reliquæ
coloniæ immunes : Tucci, quæ cognominatur Augusta Ge-
mella : Itucci, quæ Virtus Julia, Attubi, quæ Claritas
Julia : Urso, quæ Genua Urbanorum : inter quæ fuit Mun-
da cum Pompeii filio capta. Oppida libera : Artigi vetus, 9
Ostippo. Stipendiaria : Callet, Calucula, Castra gemina,
Ilipula minor, Merucra, Sucrana, Obulcula, Oningis. Ab
ora venienti prope Mænobam amnem et ipsum navigabi-
lem, haud procul accolunt Alontigiceli, Alostigi.

Quæ autem regio a Bæti ad fluvium Anam tendit extra 10
prædicta, Bæturia appellatur, in duas divisa partes, to-

s'appelle Bæturie, divisée en deux parties et en autant de nations: les Celtiques qui touchent à la Lusitanie et qui dépendent de la juridiction d'Hispalis, et les Turdules qui sont limitrophes de la Lusitanie et de la Tarragonaise, et qui appartiennent à la juridiction de Cordoue. Les Celtiques venus de la Lusitanie sont une branche des Celtibères; cela est manifeste par les rites religieux, par la langue, par les noms des villes, qui sont les mêmes dans la Bétique, sauf le surnom : Seria, surnommée Fama Julia; Nertobriga, surnommée Concordia Julia; Segida, Restituta Julia, Contributa, Julia; Ucultuniacum, aujourd'hui Turiga; Laconimurgi, Constantia Julia; Térèses, Fortu-
11 nales; et Callenses, Emaniques. En outre, dans la Celtique, on trouve : Acinippo, Arunda, Arunci, Turobrica, Lastigi, Alpesa, Sæpone, Serippo. L'autre Bæturie, que nous avons dit appartenir aux Turdules et à la juridiction de Cordoue, a des villes qui ne sont pas sans renom : Arsa, Mellaria, Mirobrica, et, de la contrée Osintiade, Sisapon.
12 A la juridiction de Cadix appartiennent : Regina, à droit romain; Regia Carissa, surnommée Aurélia, à droit latin; Urgia, surnommée Castrum Julium; et Salutariensis Cæsaris. Villes sujettes au tribut : Besaro, Belippo, Barbesula, Lacippo, Bæsippo, Callet, Cappagum, Oleastro, Itucci, Brana, Lacibi, Saguntia, Andorisæ.
13 La longueur de cette province est, d'après M. Agrippa, de 465,000 pas; la largeur, de 257,000 pas. Mais cette mesure a été donnée du temps où les limites de cette province allaient jusqu'à Carthagène. Une cause pareille engendre souvent de grandes erreurs dans les évaluations: la délimitation des provinces change, les mesures itinéraires varient en plus ou en moins; ici les mers à la longue entament les rivages; ailleurs la terre gagne sur les flots; les sinuosités des fleuves s'accroissent ou se redressent; enfin, parmi les auteurs, les uns commencent la mesure en un point, les autres en un autre; ils suivent des directions différentes, de sorte qu'il n'y a jamais deux géographes d'accord.

(II.) Aujourd'hui la Bétique a 250,000 pas de 14
long de Castulon à Cadix, et 25,000 de plus si l'on part de Murgis sur la côte. La largeur, à partir de la côte de Carteia, est de 236,000 pas. Qui pourrait penser qu'Agrippa, homme d'une si grande exactitude, et en outre occupé du soin de mettre sous les yeux de l'univers le tableau de l'univers même, se soit trompé comme il a fait, et que cette erreur ait été répétée par le dieu Auguste? car ce prince acheva le portique qui devait renfermer ce tableau, et qui avait été commencé par sa sœur, d'après l'intention et les mémoires de M. Agrippa.

IV. (III.) L'ancienne forme de l'Espagne cité- 1
rieure, ainsi que de plusieurs provinces, a été un peu changée; car Pompée le Grand, dans les trophées élevés par lui sur les Pyrénées, atteste que, des Alpes aux frontières de l'Espagne ultérieure, il a soumis 876 villes. Aujourd'hui la province entière est divisée en sept juridictions : Carthagène, Tarragone, Cæsaraugusta, Clunia, Asturica, Lucus, Braca (18); il faut y ajouter des îles, dont il sera fait mention à part. La province elle-même, outre 294 cités qui sont subordonnées à d'autres cités, en contient 179, sa-

tidemque gentes : Celticos qui Lusitaniam attingunt, Hispalensis conventus : Turdulos, qui Lusitaniam et Tarraconensem accolunt, jura Cordubam petunt. Celticos a Celtiberis ex Lusitania advenisse manifestum est; sacris, lingua, oppidorum vocabulis, quæ cognominibus in Bætica distinguuntur : Seriæ adjicitur Fama Julia : Nertobrigæ, Concordia Julia : Segidæ, Restituta Julia : Contributæ, Julia : Ucultuniacum, quæ et Turiga nunc est : Laconimurgi, Constantia Julia : Teresibus Fortunales, et
11 Callensibus Emanici. Præter hæc in Celtica, Acinippo, Arunda; Arunci, Turobrica, Lastigi, Alpesa, Sæpone, Serippo. Altera Bæturia, quam diximus Turdulorum, et conventus Cordubensis, habet oppida non ignobilia : Arsam, Mellariam, Mirobricam : regionis Osintiadis, Sisaponem.
12 Gaditani conventus : civium Romanorum Regina : Latinorum, Regia Carissa, cognomine Aurelia : Urgia, cognominata Castrum Julium : item Cæsaris Salutariensis. Stipendiaria : Besaro, Belippo, Barbesula, Lacippo, Bæsippo, Callet, Cappagum, Oleastro, Itucci, Brana, Lacibi, Saguntia, Andorisæ.
13 Porro longitudinem universam ejus prodidit M. Agrippa CCCCLXV M. passuum, latitudinem CCLVII M. Med quum termini Carthaginem usque procederent : quæ causa magnos errores computatione mensuræ sæpius parit, alibi mutato provinciarum modo, alibi itinerum auctis aut diminutis passibus. Incubuere maria tam longo ævo, alibi processere littora, torsere se fluminum aut correxere flexus. Præterea aliunde aliis exordium mensuræ est, et alia meatus : ita fit, ut nulli duo concinant.

(II.) Bæticæ longitudo nunc a Castulonis oppidi fine 14
Gades, CCL M. et a Murgi maritima ora XXV M. pass. amplior. Latitudo a Carteiana ora CCXXXVI M. passuum. Agrippam quidem in tanta viri diligentia, præterque in hoc opere cura, quum orbem terrarum orbi spectandum propositurus esset, errasse quis credat, et cum eo divum Augustum? Is namque complexam eum porticum ex destinatione et commentariis M. Agrippæ a sorore sua inchoatam peregit.

IV. (III.) Citerioris Hispaniæ, sicut complurium pro- 1
vinciarum, aliquantum vetus forma mutata est : utpote quum Pompeius Magnus tropæis suis, quæ statuebat in Pyrenæo, DCCCLXXVI oppida ab Alpibus ad fines Hispaniæ ulterioris in ditionem a se redacta testatus sit. Nunc universa provincia dividitur in conventus septem : Carthaginiensem, Tarraconensem, Cæsaraugustanum, Cluniensem, Asturum, Lucensem, Bracarum. Accedunt insulæ, quarum mentione seposita, præter civitates contributas aliis CCXCIV, provincia ipsa continet oppida CLXXIX. In iis colonias XII, oppida civium Romanorum XIII, Lati-

voir : 12 colonies, 13 villes à droit romain, 18 à droit des vieux Latins, 1 des alliés, et 135 sujettes au tribut.

2 Les premiers sont les Bastules, sur la côte; et derrière eux, allant vers l'intérieur, dans l'ordre que je vais suivre : les Mentésans, les Orétans, et sur le Tage les Carpétans; à côté d'eux les Vaccéens, les Vectons, et les Celtibères Arévaques. Sur la côte on trouve : Urci, Barea, attribuée à la Bétique; la région Mavitanienne, la région Déitanienne, la région Contestanienne; Carthagène, colonie, du promontoire de laquelle, appelé promontoire de Saturne, il y a un trajet de 187,000 pas jusqu'à Césarée, ville de la Mauritanie. Sur le reste de la côte, le fleuve Tader, Illici, colonie jouissant de l'immunité, d'où le nom du golfe Illicitan (19); de cette ville relèvent les Icositans; puis
3 Lucentum (20), jouissant du droit des Latins; Dianium, tributaire; le fleuve Sucron, et jadis une ville de ce nom, là est la limite de la Contestanie; la contrée des Édétans, au-devant de laquelle est un étang plein d'agrément, et qui rentre vers la Celtibérie; Valence, colonie, située à 3,000 pas de la mer; le fleuve Turium; Sagonte, à la même distance de la mer, ayant le droit de citoyens romains, illustre par sa fidélité; le fleuve Uduba, la région
4 des Ilergaons; l'Ibère (l'Èbre), riche par sa navigation commerciale, ayant sa source chez les Cantabres, non loin de la ville Juliobrica, parcourant une étendue de 450,000 pas, navigable, à partir de la ville de Varia, pendant un espace de 260,000 pas; c'est en raison de ce fleuve que les Grecs ont donné le nom d'Ibérie à l'Espagne entière; la région des Cossétans, le fleuve Subi, Tarragone, colonie, ouvrage des Scipions, comme Carthagène est l'ouvrage des Carthaginois; la contrée des Ilergètes, la ville de Subur, le fleuve Rubricatum (le Llobregat), à partir duquel les Lalétans et les Indigètes. Après eux, et dans l'ordre 5
que je vais suivre, au pied des Pyrénées, et en s'avançant dans l'intérieur des terres, les Ausétans, les Lacétans; dans les Pyrénées mêmes, les Cerrétans, puis les Vascons; sur la côte, la colonie Barcelone, surnommée Faventia; Bætulo, Iluro, villes à droit romain; le fleuve Larnum, Blandæ, le fleuve Alba (le Ter); Emporiæ, ville double, moitié aux indigènes et moitié à des Grecs descendants des Phocéens; le fleuve Tichis; puis Vénus des Pyrénées, sur l'autre côté du promontoire, à une distance de 40,000 pas.

Maintenant j'exposerai par chaque juridiction 6
ce qui est digne de remarque, outre les lieux déjà notés. A Tarragone viennent plaider 43 peuples, dont les plus célèbres sont : à droit romain, les Dertusans et les Bisgargitans; à droit latin, les Ausétans, les Cerrétans ou Julians ou Augustans; les Édétans, les Gerundenses, les Gessoriens, les Téares ou Juliens; tributaires, les Aquicaldenses, les Onenses, les Bæculonenses.

Sarragosse, colonie jouissant de l'immunité, 7
baignée par l'Ibère, occupant l'emplacement d'une ville appelée Salduba, appartient à l'Édétanie; elle a dans son ressort 152 peuples : à droit romain, les Bélitans, les Celsenses; colonies, les Calaguritans, surnommés Nassiques; les Ilerdenses, de la nation des Surdaons, auprès desquels est le fleuve Sicoris (21); les Oscenses, de la Vescitanie; les Turiasonenses; à droit latin ancien, les Cas- 8
cantenses, les Ergavicenses, les Graccuritans, les Léonicenses, les Ossigerdenses; alliés, les Tarra-

norum veterum XVIII, fœderatorum unum, stipendiaria CXXXV.

2 Primi in ora Bastuli : post eos, quo dicetur ordine, intus recedentes Mentesani, Oretani, et ad Tagum Carpetani : juxta eos Vaccæi, Vectones, et Celtiberi Arevaci. Oppida oræ proxima : Urci, adscriptumque Bæticæ Barea : regio Mavitania, mox Deitania, dein Contestania : Carthago nova, colonia : cujus a promontorio quod Saturni vocatur, Cæsaream, Mauritaniæ urbem, CLXXXVII M. pass. trajectus. Reliqua in ora : flumen Tader : colonia immunis Illici, unde Illicitanus sinus. In eam contribuun-
3 tur Icositani. Mox Latinorum Lucentum, Dianium stipendiarium : Sucro fluvius, et quondam oppidum, Contestaniæ finis. Regio Edetania amœno prætendente se stagno, ad Celtiberos recedens. Valentia colonia, III M. pass. a mari remota : flumen Turium, et tantumdem a mari Saguntum, civium Romanorum oppidum, fide nobile : flu-
4 men Uduba : regio Ilergaonum. Iberus amnis navigabili commercio dives, ortus in Cantabris, haud procul oppido Juliobrica, per CCCCL M. pass. fluens : navium per CCLX M. a Varia oppido capax : quem propter universam Hispaniam Græci appellavere Iberiam. Regio Cossetania, flumen Subi : colonia Tarraco, Scipionum opus, sicut Carthago Pœnorum. Regio Ilergetum, oppidum Subur : flumen Rubricatum, a quo Laletani et Indigetes. Post eos, quo dicetur 5
ordine, intus recedentes radice Pyrenæi, Ausetani, Lacetani : perque Pyrenæum Cerretani, dein Vascones. In ora autem colonia Barcino, cognomine Faventia. Oppida civium Romanorum : Bætulo, Illuro : flumen, Larnum : Blandæ : flumen Alba : Emporiæ : geminum hoc, veterum incolarum, et Græcorum, qui Phocæensium fuere soboles. Flumen Tichis. Ab eo Pyrenæa Venus in latere promontorii altero, XL M.

Nunc per singulos conventus reddentur insignia præter 6
supradicta. Tarracone disceptant populi XLIII, quorum celeberrimi, civium Romanorum Dertusani, Bisgargitani : Latinorum, Ausetani, Cerretani, qui Juliani cognominantur, et qui Augustani : Edetani, Gerundenses, Gessorienses : Teari, qui Julienses. Stipendiariorum : Aquicaldenses, Onenses, Bæculonenses.

Cæsaraugusta colonia immunis, amne Ibero affusa, ubi 7
oppidum antea vocabatur Salduba, regionis Edetaniæ, recipit populos CLII. Ex his civium Romanorum Belitanos, Celsenses, ex colonia : Calaguritanos, qui Nassici cognominantur : Ilerdenses, Surdaonum gentis, juxta quos Sicoris fluvius : Oscenses, regionis Vescitaniæ : Turiasonenses. Latinorum veterum : Cascantenses, Ergavicen- 8
ses : Graccuritanos, Leonicences, Ossigerdenses. Fœdera-

genses; tributaires, les Arcobricenses, les Andologenses, les Arocélitans, les Bursaonenses, les Calaguritans, surnommés Fibularenses, les Complutenses, les Carenses, les Cincenses, les Cortonenses, les Damanitans, les Larnenses, les Lursenses, les Ispalenses (22), les Lumbéritans, les Lacetans, les Lubienses, les Pompelonenses (Pampelune), les Segienses.

9 A Carthagène ressortissent soixante-cinq peuples (les îles ne sont pas de ce ressort). De la colonie Accitane, les Gemellenses et Libisosona, surnommée Foro augustana, deux villes auxquelles a été accordé le droit italique; de la colonie Salarienne, cités ayant le droit des vieux Latins, les Castulonenses, surnommés *Vendus à César*, les Sétabitans ou Augustans, les Valerienses. Parmi les tributaires, les plus célèbres sont les Alabanenses, les Bastitans, les Consaburenses, les Dianenses, les Égélestans, les Ilorcitans, les Laminitans, les Mentésans, appelés Oritans; les Mentésans, appelés Bastules; les Orétans, surnommés Germains; Ségobriga, capitale de la Celtibérie; Tolède, capitale de la Carpétanie, placée sur le Tage; puis les Viatienses et les Virgilienses.

10 Au ressort de Clunie (23) les Vardules mènent quatorze peuples, parmi lesquels il suffit de nommer les Albanenses; les Turmodiges, quatre peuples, parmi lesquels sont les Segisamonenses et les Segisamajulienses. Du même ressort relèvent les Cariètes et les Vennenses, avec cinq cités, parmi lesquelles sont les Velienses; au même, les Pélendons, Celtibériens, avec quatre peuples, parmi lesquels les Numantins ont été célèbres. Parmi les 18 cités des Vaccéens, on remarque les Intercatienses, les Pallantins, les Lacobricenses, les Caucenses. Quant aux sept peuples cantabres, on n'y cite que Juliobrica. Entre les dix cités des Autrigons sont Tritium et Virovesca. Les Arévaques ont pris leur nom du fleuve Aréva; ils ont six villes, Saguntia et Uxama, noms employés dans une multitude d'autres lieux; de plus, Ségovia, Nova Augusta, Termes et Clunia même, sur la frontière de la Celtibérie. Le reste de ce ressort se rapproche de l'Océan, ainsi que les Vardules, dont il a déjà été parlé, et les Cantabres. 11

A ces derniers touchent 22 peuples asturiens, divisés en Augustans et Transmontans; Asturica (Astorga), leur ville, est magnifique. On y remarque les Cigurres, les Pæsiques, les Lancienses, les Zoeles. Toute la population s'élève à 240,000 têtes libres. 12

Le ressort de Lucus (Lugo) comprend, outre les Celtiques et les Lebuns, 16 peuples sans illustration et portant des noms barbares, mais comptant environ 166,000 têtes libres. 13

De même celui de Bracarum (Braga) s'étend sur 24 cités avec 175,000 têtes libres, entre lesquelles, outre les Bracares eux-mêmes, on peut nommer, sans ennui pour le lecteur, les Bibales, les Cœlérins, les Gallæques, les Héquæses, les Limiques, les Querquernes. 14

La longueur de l'Espagne citérieure, depuis les Pyrénées jusqu'à la limite près Castulon, est de 607,000 pas; la distance est un peu plus longue, si l'on suit la côte. La largeur depuis Tarragone jusqu'au rivage d'Olarson en est de 307,000. Resserrée au pied des Pyrénées entre les deux mers, elle va en s'élargissant peu à peu jusqu'à sa jonction avec l'Espagne ultérieure, et acquiert une largeur double et au delà. L'Espagne 15

tos, Tarragenses. Stipendiarios: Arcobricenses, Andologenses, Arocelitanos, Bursaonenses, Calaguritanos qui Fibularenses cognominantur, Complutenses, Carenses, Cincenses, Cortonenses, Damanitanos, Larnenses, Lursenses, Ispalenses, Lumberitanos, Lacetanos, Lubienses, Pompelonenses, Segienses.

9 Carthaginem conveniunt populi LXV, exceptis insularum incolis. Ex colonia Accitana Gemellenses, et Libisosona cognomine Foroaugustana, quibus duabus jus Italiæ datum: ex colonia Salariense oppidani Latii veteris Castulonenses, qui Cæsari Venales appellantur: Setabitani, qui Augustani: Valerienses. Stipendiariorum autem celeberrimi: Alabanenses, Bastitani, Consaburenses, Dianenses, Egelestani, Ilorcitani, Laminitani, Mentesani qui et Oritani, Mentesani qui et Bastuli, Oretani qui et Germani cognominantur: caputque Celtiberiæ Segobrigenses: Carpetaniæ, Toletani Tago flumini impositi: dein Viatienses, et Virgilienses.

10 In conventum Cluniensem Varduli ducunt populos XIV, ex quibus Albanenses tantum nominare libeat: Turmodigi quatuor, in quibus Segisamonenses, et Segisamajulienses. In eumdem conventum Carietes et Vennenses quinque civitatibus vadunt, quarum sunt Velienses. Eodem Pelendones Celtiberorum, quatuor populis: quorum Numantini fuere clari: sicut in Vaccæorum XVIII civitatibus, Intercatienses, Pallantini, Lacobricenses, Caucenses. Nam in Cantabricis VII populis, Juliobrica sola memoratur. In Autrigonum decem civitatibus, Tritium, et Virovesca. 11 Arevacis nomen dedit fluvius Areva. Horum sex oppida: Saguntia, et Uxama, quæ nomina crebro aliis in locis usurpantur: præterea Segovia, et nova Augusta; Termes, ipsaque Clunia Celtiberiæ finis. Ad Oceanum reliqua vergunt, Vardulique ex prædictis, et Cantabri.

Junguntur his Asturum XXII populi, divisi in Augustanos, et Transmontanos, Asturica urbe magnifica. In his sunt Cigurri, Pæsici, Lancienses, Zoelæ. Numerus omnis multitudinis ad CCXL M. liberorum capitum. 12

Lucensis conventus populorum est XVI præter Celticos, et Lebunos, ignobilium, ac barbaræ appellationis, sed liberorum capitum ferme CLXVI M. 13

Simili modo Bracarum XXIV civitates CLXXV M. capitum: ex quibus præter ipsos Bracaros, Bibali, Cœlerini, Gallæci, Hequæsi, Limici, Querquerni, citra fastidium nominentur. 14

Longitudo citerioris Hispaniæ est, ad finem Castulonis a Pyrenæo, sexcenta septem M. pas., et ora paulo amplius. Latitudo a Tarracone ad littus Olarsonis, CCCVII. E radicibus Pyrenæi, ubi cuneatur angustiis inter duo maria, paulatim deinde se pandens, qua contingit ulteriorem Hispaniam, tantumdem et amplius latitudini adjicit. Metallis 15

presque tout entière abonde en mines de plomb, de fer, de cuivre, d'argent et d'or ; la Citérieure, en outre, produit des pierres spéculaires (xxxvi, 45), et la Bétique du minium (xxxiii, 36). Il y a aussi des carrières de marbre. L'empereur Vespasien, dans les orages qui assaillirent la république, accorda à l'Espagne entière le droit du Latium. Les Pyrénées séparent l'Espagne et la Gaule, et forment des caps dans deux mers opposées.

1 V. (iv.) On donne le nom de Narbonnaise à la partie de la Gaule qui est baignée par la Méditerranée; elle se nommait jadis Braccata (24) ; elle a pour limite, du côté de l'Italie, le Var et les Alpes. montagnes dont la barrière a été si utile à l'empire romain ; du côté du reste de la Gaule, au nord, les Cévennes et le Jura. Par sa culture florissante, par les mœurs et le mérite de ses habitants, par son opulence, elle ne le cède à aucun des pays soumis à l'empire ; en un mot, c'est plutôt l'Italie qu'une province. Sur la côte sont : la contrée des Sardons, et, dans l'intérieur, celle des Consuarans; les fleuves, le Tec et le Vernodubrum ; les villes, Illibéris, faible reste d'une cité
2 grande jadis ; Ruscino, des Latins ; le fleuve Atax (Aude), descendant des Pyrénées et traversant le lac Rubrensis; Narbo Martius, colonie de la dixième légion, éloignée de la mer de 12,000 pas; les fleuves Arauris (Hérault), Liria (Lez) ; sur le reste, un petit nombre de villes, à cause des étangs qui bordent le rivage ; Agde, appartenant jadis aux Marseillais; la contrée des Volces Tectosages, le lieu où fut Rhoda des Rhodiens, et d'où provient le nom du Rhône, le plus riche fleuve de la Gaule. Se précipitant du haut des Alpes, il traverse le lac Léman, et emmène la Saône paresseuse, ainsi que l'Isère et la Durance, non moins rapides que lui. Ses deux petites bou- 3
ches sont appelées Libiques (25), dont l'une porte le nom d'Espagnole, et l'autre de Métapine; la troisième et la plus grande se nomme Massaliotique. Il est des auteurs qui disent qu'il y eut à l'embouchure du Rhône une ville Héraclée.

Au delà, les fossés qui partent du Rhône, tra- 4
vail célèbre de C. Marius, et qui porte son nom; l'étang Mastramela; Maritima, ville des Avatiques, et, au-dessus, des champs de pierre (la Crau) qui gardent la mémoire des combats d'Hercule ; la région des Anatiliens, et, dans l'intérieur, celle des Désuviates et des Cavares. En revenant à la mer, Tricorium ; puis, dans l'intérieur, les régions des Tricolles, des Vocontiens et des Ségovellaunes, puis des Allobroges ; sur la côte, Marseille des Grecs Phocéens, alliée; le promontoire Zao, le port 5
Citharista ; la région des Camatulliques, puis les Sueltères ; et au-dessus les Verrucins; sur la côte elle-même, Athénopolis des Marseillais ; une colonie de la huitième légion, Forum Julii (Frejus), ou Pacensis, ou Classica ; il y passe un fleuve appelé Argenté; la région des Oxubiens (26) et des Ligaunes, au-dessus desquels sont les Suètres, les Quariates, les Adunicates; sur la côte, la ville latine d'Antipolis (Antibes) ; la région des Déciates; le Var, qui descend du mont Céma, de la chaîne des Alpes.

Dans l'intérieur des terres, colonies : Arles de 6
la sixième légion, Béziers de la septième, Orange de la seconde ; dans le territoire des Cavares, Valence, des Allobroges Vienne ; villes latines : Aix des Salluviens, Avignon des Cavares, Apta Julia des Vulgientes, Alébécé des Reies Apol-

plumbi, ferri, æris, argenti, auri, tota ferme Hispania scatet : Citerior et specularibus lapidibus : Bætica et minio. Sunt et marmorum lapicidinæ. Universæ Hispaniæ Vespasianus imperator Augustus jactatus procellis Reipublicæ Latii jus tribuit. Pyrenæi montes Hispanias Galliasque disterminant, promontoriis in duo diversa maria projectis.

1 V. (iv.) Narbonensis provincia appellatur pars Galliarum, quæ interno mari alluitur, Braccata ante dicta, amne Varo ab Italia discreta, Alpiumque vel saluberrimis romano imperio jugis. A reliqua vero Gallia latere septemtrionali, montibus Gebenna et Jura : agrorum cultu, virorum, morumque dignatione, amplitudine opum, nulli provinciarum postferenda, breviterque Italia verius quam provincia. In ora regio Sardonum, intusque Consuaranorum. Flumina : Tecum, Vernodubrum. Oppida : Illiberis, magnæ quondam urbis tenue vestigium : Ruscino, Lati-
2 norum. Flumen Atax e Pyrenæo Rubrensem permeans lacum : Narbo Martius, Decumanorum colonia, xii m. pass. a mari distans. Flumina : Arauris, Liria. Oppida de cætero rara, præjacentibus stagnis : Agatha quondam Massiliensium, et regio Volcarum Tectosagum : atque ubi Rhoda Rhodiorum fuit : unde dictus multo Galliarum fertilissimus Rhodanus amnis, ex Alpibus se rapiens per Lemannum lacum segnemque deferens Ararim, nec minus seipso torrentes Isaram, et Druentiam. Libica appellan- 3
tur duo ejus ora modica : ex his alterum Hispaniense, alterum Metapinum : tertium, idemque amplissimum, Massalioticum. Sunt auctores, et Heracleam oppidum in ostio Rhodani fuisse.

Ultra, fossæ ex Rhodano C. Marii opere, et nomine 4
insignes : Stagnum Mastramela : oppidum Maritima Avaticorum : superque campi lapidei, Herculis præliorum memoria : Regio Anatiliorum : et intus Desuviatium, Cavarumque. Rursus a mari Tricorium : et intus Tricollorum, Vocontiorum, et Segovellaunorum : mox Allobrogum. At in ora Massilia Græcorum Phocæensium, fœderata. Pro-
montorium Zao : Citharista portus. Regio Camatullicorum. 5
Dein Suelteri, supraque Verrucini. In ora autem Athenopolis Massiliensium, Forum Julii Octavanorum colonia, quæ Pacensis appellatur, et Classica : amnis in ea Argenteus. Regio, Oxubiorum, Ligaunorumque : super quos Suetri, Quariates, Adunicates. At in ora oppidum Latinum Antipolis. Regio Deciatium : amnis Varus, ex Alpium monte Cema profusus.

In mediterraneo coloniæ : Arelate Sextanorum, Beterræ 6
Septimanorum, Arausio Secundanorum. In agro Cavarum Valentia, Vienna Allobrogum. Oppida Latina : Aquæ Sextiæ Salluviorum, Avenio Cavarum, Apta Julia Vulgientium. Alebece Reiorum Apollinarium, Alba Helvorum,

linaires, Alba des Helves, Augusta des Tricastins, Anatilia, Aeria, Bormanni, Comacina, Cabellio, Carcasum des Volces Tectosages, Cessero, Carpentoracte des Mémines, les Cænicenses (27), les Cambolectres, surnommés Atlantiques, Forum Voconii, Glanum Livii; les Lutevans, appelés aussi Foroneronienses; Nîmes des Arécomiques, Piscènes, les Rutènes, les Samnagenses (28); Toulouse des Tectosages, sur la frontière de l'Aquitaine; les Tascons, les Tarusconienses, les Umbraniques; les deux capitales de la cité des Vocontiens alliés, Vasio et Lucus Augusti; dix-neuf villes sans renom, de même que vingt-quatre attribuées à Nîmes. L'empereur Galba a ajouté au rôle de la province les Avantiques et les Bodiontiques, peuples alpins, dont la ville est Digne. Agrippa évalue la longueur de la Narbonnaise à 270,000 pas, et la largeur à 248,000.

1 VI. (v.) Viennent ensuite l'Italie avec la Ligurie, qui en occupe les abords; puis l'Étrurie, l'Ombrie, le Latium, où sont l'embouchure du Tibre et Rome, capitale du monde, éloignée de la mer de 16,000 pas; ensuite le rivage des Volsques et de la Campanie, le Picentin, la Lucanie; et, à la plus grande distance des Alpes, est le Brutium, qui fait l'extrémité méridionale de l'Italie, et jette sur les deux mers ses montagnes en forme de croissant. A partir de là commence la côte de la Grande Grèce, les Salentins, les Pédicules, les Apules, les Pélignes, les Frentans, les Marrucins, les Vestins, les Sabins, les Picentes, les Gaulois, les Ombriens, les Étrusques, les Vénètes, les Carnes, les Japides, les Istres, les Li-
2 burnes. Sans doute, on m'accusera à juste titre, je ne l'ignore pas, d'ingratitude et de paresse, si je parle avec cette brièveté, et pour ainsi dire en passant, de cette terre l'élève et en même temps la mère de toutes les terres, choisie par la providence des dieux pour rendre le ciel lui-même plus brillant, réunir les empires dispersés, adoucir les mœurs, rapprocher par la communauté du langage les idiomes discordants et sauvages de tant de peuples, donner aux hommes la faculté de s'entendre, les policer, en un mot, devenir la patrie unique de toutes les nations du globe. Mais que faire? On est ébloui par la gloire de tant de lieux (qui pourrait même effleurer ce sujet?), par cette illustration des choses particulières et des peuples. Et Rome à elle seule, Rome, cette tête digne d'être portée par d'aussi glorieuses épaules, en quel ouvrage faut-il la célébrer? Que de richesses, que de charmes dans la côte seule de la Campanie, chef-d'œuvre où évidemment la nature s'est plu à accumuler ses magnificences! Ajoutez ce climat perpétuellement salubre et favorable à la vie, ces campagnes fécondes, ces coteaux si bien exposés, ces bocages exempts de toute influence nuisible, ces bois ombreux, cette végétation variée des forêts, ces montagnes d'où descendent tant de souffles de vents, cette fertilité en grain, en vin, en huile; ces troupeaux revêtus de laines précieuses, ces taureaux au cou puissant, ces lacs, cette abondance de fleuves et de sources qui l'arrosent tout entière, ces mers, ces ports, cette terre ouvrant partout son sein au commerce, et s'avançant elle-même au milieu des flots, empressée d'aider les mortels. Je ne parle ici ni des 4
héros de Rome, ni de son génie, ni de ses mœurs, ni des nations qu'elle a vaincues par l'éloquence et par les armes. Les Grecs, si portés à se glorifier,

Augusta Tricastinorum : Anatilia, Aeria, Bormanni, Comacina, Cabellio, Carcasum Volcarum Tectosagum : Cessero, Carpentoracte Meminorum : Cænicenses, Cambolectri, qui Atlantici cognominantur : Forum Voconii, Glanum Livii, Lutevani, qui et Foroneronienses : Nemausum Arecomicorum, Piscenæ, Ruteni, Samnagenses, Tolosani Tectosagum, Aquitaniæ contermini : Tasconi, Tarusconienses, Umbranici : Vocontiorum civitatis fœderatæ duo capita, Vasio, et Lucus Augusti. Oppida vero ignobilia XIX; sicut XXIV Nemausiensibus attributa. Adjecit formulæ Galba imperator ex Inalpinis Avanticos, atque Bodionticos, quorum oppidum Dinia. Longitudinem provinciæ Narbonensis CCLXX M. pass. Agrippa tradit, latitudinem CCXLVIII.

1 VI. (v.) Italia dehinc, primique ejus Ligures : mox Etruria, Umbria, Latium, ubi Tiberina ostia, et Roma terrarum caput, XVI M. pass. intervallo a mari. Volscorum postea littus, et Campaniæ : Picentinum inde, ac Lucanum, Brutiumque, quo longissime in meridiem, ab Alpium fine, lunatis jugis in maria excurrit Italia. Ab eo Græciæ ora, mox Salentini, Pediculi, Apuli, Peligni, Frentani, Marrucini, Vestini, Sabini, Picentes, Galli,
2 Umbri, Etrusci, Veneti, Carni, Iapides, Istri, Liburni. Nec ignoro, ingrati ac segnis animi existimari posse merito, si breviter atque in transcursu ad hunc modum dicatur terra, omnium terrarum alumna, eadem, et parens : numine deum electa, quæ cælum ipsum clarius faceret, sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas, sermonis commercio contraheret : colloquia, et humanitatem homini daret : breviterque, una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret. Sed quid agam? Tanta nobilitas omnium 3
locorum (quos quis attigerit?), tanta rerum singularum populorumque claritas tenet. Urbs Roma, vel sola in ea, et digna tam festa cervice facies, quo tandem narrari debet opere? Qualiter Campaniæ ora per se, felixque illa ac beata amœnitas? ut palam sit, uno in loco gaudentis opus esse naturæ. Jam vero tanta ea vitalis ac perennis salubritatis cæli temperies, tam fertiles campi, tam aprici colles, tam innoxii saltus, tam opaca nemora, tam munifica silvarum genera, tot montium afflatus, tanta frugum et vitium, olearumque fertilitas, tam nobilia pecori vellera, tot opima tauris colla, tot lacus, tot amnium fontiumque ubertas, totam eam perfundens, tot maria, portus, gremiumque terrarum commercio patens undique : et tanquam ad juvandos mortales, ipsa avide in maria procurrens. Neque ingenia, ritusque, ac viros, et lingua manuque superatas commemoro gentes. Ipsi de ea judicavere Græci, genus in gloriam suam effusissimum, quotam partem ex ea appellando Græciam magnam. Nimirum id,

en ont jugé de même en appelant Grande Grèce une fraction (et quelle fraction !) de l'Italie. Il nous faut faire ici ce que nous avons fait en parlant du ciel, c'est-à-dire noter seulement quelques points, quelques astres. Les lecteurs se souviendront que j'ai hâte de traiter de chaque chose dans l'univers.

5 L'Italie ressemble à une feuille de chêne, beaucoup plus longue que large, se portant à gauche par une pointe, et se terminant en forme de bouclier d'Amazone par deux échancrures que forment au milieu le Cocinthos, à droite Leucopétra, à gauche Lacinium (29). Elle a en longueur, depuis le pied des Alpes, à Prætoria Augusta, dans une direction qui traverse Rome et Capoue, jusqu'à Rhégium, située sur son épaule, et où une sorte de col commence à s'arrondir, 1,200,000 pas : la mesure serait beaucoup plus grande si on l'étendait jusqu'à Lacinium, mais ce serait s'écarter la-
6 téralement. La largeur en est variable : 410,000 pas entre les deux mers Inférieure et Supérieure, du Var à l'Arsia ; dans le milieu à peu près vers Rome, de l'embouchure de l'Aterne dans l'Adriatique à celle du Tibre, 136,000 pas ; un peu moins depuis Castrum Novum, sur la mer Adriatique, jusqu'à Alsium, sur la mer d'Etrurie ; en aucun lieu (30) n'excédant 300,000 pas. Le tour de l'Italie entière, depuis le Var jusqu'à l'Arsia, est de 3,059,000 pas (31).

7 Quant à la distance des pays voisins, l'Italie est éloignée de l'Istrie et de la Liburnie, en quelques lieux, de 100,000 pas ; de l'Épire et de l'Illyrie, de 50,000 ; de l'Afrique, de moins de 200,000, d'après M. Varron ; de la Sardaigne, de 120,000 ; de la Sicile, de 1,500 ; de la Corse, de moins de 70,000 ; d'Issa, de 50,000. La direction que l'Italie suit dans la mer est sans doute méridionale ; mais si on veut la déterminer avec une exactitude complète, on trouve qu'elle est entre
le midi et le sud-est. Maintenant nous allons 8
parler de son contour et de ses villes. Il est nécessaire de dire d'avance que nous prendrons pour guide le dieu Auguste, et la division qu'il a faite de l'Italie entière en onze régions, mais dans un ordre qui suivra le littoral ; que les voisinages des villes ne peuvent être conservés dans une énumération aussi rapide ; et que nous imiterons pour l'intérieur la distribution alphabétique donnée par ce prince, mentionnant comme lui les colonies qui se trouveront dans le nombre. Quant aux positions et aux origines, il n'est pas facile d'en rendre compte ; car, pour n'en citer qu'un exemple, les Ligures Ingaunes ont obtenu jusqu'à trente concessions de terrain.

VII. A partir du Var on trouve Nice, ville fon- 1
dée par les Marseillais ; le fleuve Palo ; les Alpes et les peuples alpins portant un grand nombre de noms, particulièrement les Chevelus ; le peuple des Védiantiens, et Cémélion leur ville ; le port d'Hercule Monœcus, la côte de Ligurie. Ligures les plus célèbres : au delà des Alpes, les Salluviens, les Déciates, les Oxubiens ; en deçà des Alpes, les Venènes, les Vagiennes descendants des Caturiges ; les Statyelles, les Vibelles, les Magelles, les Euburiates, les Casmonates, les Véliates, et ceux dont nous nommerons toutes les
villes en parlant du rivage suivant ; le fleuve 2
Rutuba ; la ville Albium Intémelium, le fleuve Mérula ; la ville Albium Ingaunum ; le port Vadum

quod in mentione cæli fecimus, hac quoque in parte faciendum est, ut quasdam notas ac pauca sidera attingamus. Legentes tantum, quæso, meminerint, ad singula toto orbe edisserenda festinari.

5 Est ergo folio maxime querno assimilata, multo proceritate amplior, quam latitudine : in læva se flectens cacumine, et Amazonicæ figura desinens parmæ, ubi a medio excursu Cocinthos vocatur, per sinus lunatos duo cornua emittens, Leucopetram dextera, Lacinium sinistra. Patet longitudine ab Alpino fine Prætoriæ Augustæ, per Urbem Capuamque cursu meante, Rhegium oppidum in humero ejus situm, a quo veluti cervicis incipit flexus, decies centena et viginti millia passuum : multoque amplior mensura fieret Lacinium usque, ni talis obliquitas
6 in latus digredi videretur. Latitudo ejus varia est : ccccx millium inter duo maria, inferum et superum, amnesque Varum atque Arsiam : mediæ, atque ferme circa urbem Romam, ab ostio Aterni amnis in Adriaticum mare influentis, ad Tiberina ostia, cxxxvi, et paulo minus a Castro novo Adriatici maris Alsium ad Tuscum æquor, haud ullo in loco ccc in latitudinem excedens. Universæ autem ambitus a Varo ad Arsiam tricies centena et quinquaginta novem millia passuum efficit.

7 Abest a circumdatis terris, Istria ac Liburnia quibusdam locis centena м. pass. Ab Epiro et Illyrico quinquaginta. Ab Africa minus cc, ut auctor est M. Varro. Ab Sardinia cxx м. Ab Sicilia м. ccccc. A Corsica minus lxx. Ab Issa quinquaginta. Incedit per maria cæli regione ad meridiem quidem : sed si quis id diligenti subtilitate exigat, inter sextam horam primamque brumalem. Nunc ambi- 8
tum ejus, urbesque enumerabimus. Qua in re præfari necessarium est, auctorem nos divum Augustum secuturos, descriptionemque ab eo factam Italiæ totius in regiones xi, sed ordine eo, qui littorum tractu fiet : urbium quidem vicinitates oratione utique præpropera servari non posse : itaque interiori in parte digestionem in litteras ejusdem nos secuturos, coloniarum mentione signata, quas ille in eo prodidit numero. Nec situs originesque persequi facile est, Ingaunis Liguribus, ut cæteri omittantur, agro tricies dato.

VII. Igitur ab amne Varo Nicæa oppidum a Massiliensibus 1
conditum : fluvius Palo : Alpes, populique Inalpini multis nominibus, sed maxime Capillati : oppidum Vediantiorum civitatis Cemelion : portus Herculis Monœci, Ligustica ora. Ligurum celeberrimi ultra Alpes Salluvii, Deciates, Oxubii : citra, Veneni, et Caturigibus orti Vagienni, Statyelli, Vibelli, Magelli, Euburiates, Casmonates, Veliates, et
quorum oppida in ora proxima dicemus. Flumen Rutuba, 2
oppidum Albium Intemelium : flumen Merula, oppidum Albium Ingaunum : portus Vadum Sabatium : flumen Por-

Sabatium; le fleuve Porcifera, Gênes; le fleuve Feritor, le port du Dauphin; Tigullia; dans l'intérieur : Segesta des Tigulliens; le fleuve Macra,
3 limite de la Ligurie; en arrière de toutes les localités ci-dessus énumérées, l'Apennin, la chaîne la plus considérable de l'Italie, qui s'étend sans interruption depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. De l'autre côté de l'Apennin jusqu'au Pô, le fleuve le plus riche de l'Italie, tout brille de villes célèbres : Libarna, Dertona, colonie; Iria, Barderate; Industria, Pollentia, Carrea, surnommée aussi Potentia; Forofulvi, surnommée Valentinum; Augusta des Vagiennes; Alba Pompeia, Asta, Aquis des Statyelles : cette région, d'après la division d'Auguste, est la neuvième. La côte de la Ligurie, entre le Var et la Macra, a une étendue de 221,000 pas.

1 VIII. Vient ensuite, à partir de la Macra, la septième, qui renferme l'Étrurie, ayant, elle aussi, bien des fois changé de nom. Les Ombriens en ont été jadis chassés par les Pélasges, ceux-ci par les Lydiens, appelés Tyrrhéniens, du nom de leur roi, bientôt après appelés en grec Thusci, d'après leurs rites dans le sacrifice (θύειν, *sacrifier*). La première ville d'Étrurie qu'on rencontre est Luna, célèbre par son port; puis Luca, colonie, s'éloignant de la mer; et, colonie plus rapprochée du littoral, Pise, située entre les rivières Auser et Arno, et fondée par Pélops et les habitants de Pise (d'Élide), ou par les Teutans, nation grecque; Vada Volaterrana, le fleuve Cecinna; Populonium, seule ville étrusque qu'il y
2 eût autrefois sur cette côte. Fleuves, le Prille, l'Umbro, navigable; et à partir de là la contrée de l'Ombrie, le port Télamon, Cossa des Volcientes, fondée par le peuple romain; Graviscæ, Castrum Novum, Pyrgi; le fleuve Cærétan, et Cæré même dans l'intérieur, à la distance de 4,000 pas, appelée Agylla par les Pélasges ses fondateurs; Alsium, Frégènes; le Tibre, séparé de la Macra par un intervalle de 284,000 pas. Dans l'intérieur, colonies : Falisque, issue d'Argos, d'après Caton, surnommée Falisque des Étrusques, Lucus Feroniæ, Rusellana, Senensis, Sutrine. Du reste, les Arétins anciens, les 3
Arétins Fidentes, les Arétins Julienses, les Amitinenses, les Aquenses, surnommés Taurins; les Blérans, Cortone, Capéna, Clusium Novum, Clusium Vetus; Florence, placée sur l'Arno qui la baigne, Fésules, Ferentinum, Fescennia, Hortanum, Herbanum, Nepet, Novem Pagi, Præfectura Claudia Foroclodii, Pistorium, Perusia; les Suanenses, les Saturnins, appelés auparavant Aurinins, les Subertans, les Statons, les Tarquiniens, les Tuscaniens; Vetulonia, Veïes; les Vésentins, les Volaterrans, les Volcentins, surnommés Étrusques; les Volsiniens. Dans cette même contrée les noms de villes anciennes sont conservés par les territoires Crustumin et Calétran.

IX. Le Tibre (Tiberis), appelé précédemment 1
Tybris, et plus anciennement encore Albula, a sa source au milieu environ de la chaîne des Apennins, dans le territoire des Arétins. Faible d'abord, il n'est, comme ses affluents le Tinia et le Glanis, navigable qu'au moyen de réservoirs où on le retient et d'où on le lâche; encore faut-il les fermer pendant neuf jours, si la pluie ne vient en aide. Toutefois, même avec cette disposition, 2
le Tibre, en raison des roches qui hérissent son lit, reste longtemps (32) plutôt flottable que navi-

cifera, oppidum Genua, fluvius Feritor, portus Delphini: Tigullia intus: Segesta Tigulliorum: flumen Macra, Li-
3 guriæ finis. A tergo autem supradictorum omnium Apenninus mons Italiæ amplissimus, perpetuis jugis ab Alpibus tendens ad Siculum fretum. Ab altero ejus latere ad Padum amnem Italiæ ditissimum, omnia nobilibus oppidis nitent: Libarna, Dertona colonia, Iria, Barderate, Industria, Pollentia, Carrea quod Potentia cognominatur: Forofulvi, quod Valentinum: Augusta Vagiennorum, Alba Pompeia, Asta, Aquis Statyellorum. Hæc regio ex descriptione Augusti nona est. Patet ora Liguriæ inter amnes Varum et Macram, CCXI M passuum.

1 VIII. Adnectitur septima, in qua Etruria est, ab amne Macra, ipsa mutatis sæpe nominibus. Umbros inde exegere antiquitus Pelasgi: hos Lydi, a quorum rege Tyrrheni; mox a sacrifico ritu, lingua Græcorum Thusci sunt cognominati. Primum Etruriæ oppidum Luna portu nobile. Colonia Luca a mari recedens, propiorque Pisæ inter amnes Auserem et Arnum, ortæ a Pelope Pisisque, sive a Teutanis, græca gente. Vada Volaterrana: fluvius Cecinna, Populonium Etruscorum quondam hoc tantum in littore.
2 Hinc amnes Prille, mox Umbro navigiorum capax, et ab eo tractus Umbriæ, portusque Telamon: Cossa Volcientium a populo romano deducta: Graviscæ, Castrum novum, Pyrgi. Cæretanus amnis, et ipsum Cære intus M. pass. quatuor, Agylla a Pelasgis conditoribus dictum: Alsium, Fregenæ. Tiberis amnis a Macra CCLXXXIV M. pass. Intus coloniæ: Falisca Argis orta, ut auctor est Cato, quæ cognominatur Etruscorum, Lucus Feroniæ, Rusellana, Senensis, Sutrina. De cætero Aretini veteres, Aretini Fi- 3
dentes, Aretini Julienses, Amitinenses, Aquenses cognomine Taurini, Blerani, Cortonenses, Capenates, Clusini novi, Clusini veteres, Fluentini præfluenti Arno appositi, Fesulæ, Ferentinum, Fescennia, Hortanum, Herbanum, Nepet, Novem pagi, Præfectura Claudia Foroclodii, Pistorium, Perusia, Suanenses, Saturnini qui antea Aurinini vocabantur, Subertani, Statones, Tarquinienses, Tuscanienses, Vetulonienses, Veientani, Vesentini, Volaterrani, Volcentini cognomine Etrusci, Volsinienses. In eadem parte oppidorum veterum nomina retinent agri, Crustuminus, Caletranus.

IX. Tiberis, antea Tybris appellatus, et prius Albula, e 1
media fere longitudine Apennini, finibus Aretinorum profluit: tenuis primo, nec nisi piscinis corrivatus emissusque, navigabilis, sicuti Tinia et Glanis influentes in eum, novenorum ita conceptu dierum, si non adjuvent imbres. Sed Tiberis propter aspera et confragosa, ne sic quidem, 2
præterquam trabibus verius quam ratibus longe meabilis

gable, passant, dans une étendue de 150,000 pas, non loin de Tifernum, de Perusia et d'Ocricule. Il sépare l'Étrurie de l'Ombrie et de la Sabine ; à une distance de moins de 13,000 pas de Rome, il sépare le territoire de Veïes de celui de Crustuminum, puis celui des Fidénates et des Latins des campagnes du Vatican. Mais recevant, à partir du Glanis d'Arétinum, quarante-deux rivières, dont les principales sont le Nar et l'Anio, qui, navigable lui-même, ferme le Latium par derrière, il reçoit encore toutes les eaux et toutes les sources amenées à Rome, et devient capable de porter les plus gros navires qui remontent de la mer Italienne. Il transporte paisiblement les produits de tout l'univers, et il n'est peut-être aucun fleuve dans les eaux duquel se réfléchisse un plus grand nombre de maisons de campagne.

3 A aucun fleuve non plus moins de liberté n'a été laissée ; les deux rives en sont diguées, et lui-même, quoique sujet à des crues fréquentes et subites, quoique ne débordant nulle part ailleurs plus qu'à Rome, ce n'est pas pour s'affranchir qu'il combat ; à vrai dire, c'est plutôt un prophète qui nous avertit ; et dans ses crues il fait parler la religion plutôt qu'il n'exerce des ravages.

4 Le Latium a conservé ses anciennes limites, s'étendant, depuis le Tibre jusqu'à Circeï, dans un espace de 50,000 pas en longueur. Telles furent les faibles racines de l'empire romain. Les habitants ont souvent changé : il a été occupé, à des époques successives, par les Aborigènes, par les Pélasges, par les Arcadiens, par les Sicules, par les Aurunques, par les Rutules, et au delà de Circeï par les Volsques, les Osques, les Ausones, ce qui a fait étendre le nom de Latium jusqu'au fleuve du Liris. On trouve d'abord Ostie, colonie fondée par un roi de Rome ;
la ville de Laurente ; le bois de Jupiter Indigète ;
le fleuve Numicius ; Ardée, fondée par Danaé,
mère de Persée ; puis un temple de Vénus, au- 5
jourd'hui ruiné ; Antium, colonie ; le fleuve et
l'île Astura ; le fleuve Nymphée ; Clostra Romana ; Circeï, jadis une île, et même entourée d'une mer immense, au dire d'Homère (Od. x, 194), aujourd'hui située dans une plaine. Nous pouvons ici mettre sous les yeux du lecteur des particularités singulières : Théophraste, qui, le premier des étrangers, a écrit avec quelque exactitude touchant les Romains (car Théopompe, avant lequel il n'y a aucune mention de Rome, rapporte seulement qu'elle fut prise par les Gaulois ; et Clitarque, qui vient immédiatement après lui, ne parle que d'une ambassade envoyée à Alexandre) ; Théophraste, dis-je, ne s'en tenant plus à de simples ouï-dire, a évalué la mesure de l'île de Circeï à 80 stades (mètres 14,720), dans le livre qu'il composa, Nicodore étant archonte des Athéniens, an de Rome 440 (Hist. Plant. v, 9). Ainsi, depuis cette époque, l'Italie s'est accrue de tout le terrain qui dépasse un pourtour d'environ 10,000 pas ou 80 stades.

Autre singularité : à partir de Circeï sont les 6
marais Pontins (xxvi, 9), où, d'après Mucianus trois fois consul, se trouvaient 33 villes. Vient ensuite le fleuve Ufens, au-dessus duquel est la ville de Terracine, appelée Anxur dans la langue des Volsques ; l'emplacement d'Amyclæ (viii, 43), détruite par les serpents ; le lieu de la caverne d'Amyclæ, le lac Fundanus, le port de Caïète, la ville de Formies, appelée jadis Hormies, ancien

fertur per centum quinquaginta millia passuum non procul Tiferno, Perusiaque, et Ocriculo ; Etruriam ab Umbris ac Sabinis, mox citra tredecim millia passuum Urbis, Veientem agrum a Crustumino, dein Fidenatem Latinumque a Vaticano dirimens : sed infra Aretinum Glanim duobus et quadraginta fluviis auctus, præcipuis autem Nare et Aniene, qui et ipse navigabilis Latium includit a tergo : nec minus tamen aquis ac tot fontibus in Urbem perductis : et ideo quamlibet magnarum navium ex Italo mari capax, rerum in toto orbe nascentium mercator placidissimus, pluribus prope solus, quam cæteri in omnibus
3 terris amnes, accolitur, aspiciturque villis. Nullique fluviorum minus licet, inclusis utrimque lateribus : nec tamen ipse pugnat, quanquam creber ac subitus incrementis, et nusquam magis aquis quam in ipsa Urbe stagnantibus. Quin immo vates intelligitur potius ac monitor, auctu semper religiosus verius, quam sævus.

4 Latium antiquum a Tiberi Circeios servatum est, mille passuum quinquaginta longitudine. Tam tenues primordio imperii fuere radices. Colonis sæpe mutatis, tenuere alii aliis temporibus, Aborigines, Pelasgi, Arcades, Siculi, Aurunci, Rutuli. Et ultra Circeios Volsci, Osci, Ausones, unde nomen Latii processit ad Lirim amnem. In principio est Ostia, colonia a romano rege deducta. Oppidum Laurentum, lucus Jovis Indigetis, amnis Numicius, Ardea
a Danàe Persei matre condita. Dein quondam Aphrodisium, 5
Antium colonia, Astura flumen et insula. Fluvius Nymphæus, Clostra Romana. Circeii quondam insula immenso quidem mari circumdata (ut creditur Homero), at nunc planitie. Mirum est, quod hac de re tradere hominum notitiæ possumus. Theophrastus, qui primus externorum aliqua de Romanis diligentius scripsit : (nam Theopompus, ante quem nemo mentionem habuit, Urbem duntaxat a Gallis captam dixit : Clitarchus ab eo proximus, legationem tantum ad Alexandrum missam :) hic jam plusquam et fama, Circeiorum insulæ mensuram posuit stadia octoginta, in eo volumine, quod scripsit Nicodoro Atheniensium magistratu ; qui fuit Urbis nostræ CCCCXL anno. Quidquid est ergo terrarum, præter decem millia passuum prope ambitus, adnexum insulæ, post eum annum accessit Italiæ.

Aliud miraculum : A Circeiis palus Pomptina est, quem 6
locum xxxiii urbium fuisse Mucianus ter Consul prodidit. Dein flumen Ufens, supra quod Terracina oppidum, lingua Volscorum Anxur dictum : et ubi fuere Amyclæ, a serpentibus deletæ. Dein locus speluncæ, lacus Fundanus, Caieta portus. Oppidum Formiæ, Hormiæ prius olim dictum : ut existimavere, antiqua Læstrigonum sedes. Ultra

séjour des Lestrigons, suivant l'opinion des auteurs; au delà, la ville de Pyræ; Minturnes, colonie, divisée par le fleuve Liris, appelé aussi Glanis; la ville de Sinuesse, à l'extrémité du territoire ajouté au Latium, qui, d'après quelques-uns, fut appelée Sinope.

7 Là commence la Campanie fortunée, et c'est le point de départ des coteaux chargés de vignes, et de ces grappes dont le jus est célébré dans tout l'univers; là est, comme l'ont dit les anciens, le théâtre de la plus grande rivalité entre Bacchus et Cérès; là s'étendent les champs de Sétie et de Cécube, auxquels touchent ceux de Falerne et de Calène; puis règnent les coteaux du Massi-
8 que, de Gaurus et de Surrentum. A ces campagnes succèdent celles des Laborins; et la moisson y tombe sous la faucille, pour servir à la préparation de la délicieuse alica (XVIII, 29). Ces côtes sont arrosées par des sources chaudes, et elles sont renommées par-dessus toutes les autres pour l'excellence des coquillages et des poissons (IX, 29); nulle part l'huile n'a plus de saveur. Cette terre, où les divinités luttent pour la satisfaction des hommes, a été occupée par les Osques, par les Grecs, par les Ombriens, par les Étrusques, par les Campaniens.

9 Sur la côte sont : le fleuve Savon, le Vulturne avec la ville de même nom, Liternum, Cumes des Chalcidiens, Misène, le port de Baïes, Bauli, le lac Lucrin, le lac Averne, auprès duquel fut jadis une ville Cimmérienne; puis Putéoles, colonie, appelée jadis Dicéarchie, les champs Phlégréens, le marais Achérusien, près de Cumes; sur la côte, Naples, fondée aussi par les Chalcidiens, appelée Parthénope à cause du tombeau d'une sirène; Herculanium, Pompéi que le Vésuve domine à peu de distance, et où passe le Sarnus; le territoire de Nucérie, et, à 9,000
pas de la mer, Nucérie elle-même; Surrentum 10
avec le promontoire de Minerve, jadis le séjour des sirènes. La navigation, à partir de Circeï jusque-là, est de 78,000 pas. Cette région, à compter du Tibre, est la première de l'Italie, d'après la division d'Auguste.

Dans l'intérieur des terres, les colonies : Ca- 11
poue, appelée ainsi du mot qui signifie campagne, Aquinum, Suessa, Venafrum, Sora, Teanum, surnommée Sidicinum; Nola; les villes : Abellinum, Aricie, Albe la Longue, Acerra, Allifa, Atina, Aletrina, Anagnia, Atella, Affile, Arpinum, Auxima, Avella, Alfaterna (il y en a trois, une latine, une hernique, une labicane), Boville, Calatiæ, Casinum, Calenum, Capitulum Hernicum, les Céréatins, surnommés Mariens; les Corans, descendants de Dardanus le Troyen; les Cubultérins, les Castrimonienses, les Cingulans, les Fabienses, sur la montagne d'Albe; les Foropopulienses, du territoire de Falerne; les Frusinates, les Férentinates, les Fréginates, les Fabraternes anciens, les Fabraternes nouveaux, les Ficolenses (32*), les Foroappiens, les Forentans, les Gabiens, les Interamnates Succasins, appelés aussi Lirinates; les Ilionenses Laviniens, les Norbans, les Nomentans, Préneste appelée autrefois Stéphane, Priverne, Setia, Signia, Suessula; les Télins, les Trébulans surnommés Balinienses; les Trébans, les Tusculans, les Vérulans, les Véliternes, les Ulubrenses, les Ulvernates, et enfin Rome elle-même, dont des rites mystérieux défendent de proférer l'autre nom (33). Un excellent et salutaire silence le tenait caché; mais Valerius Soranus le divulgua, et il ne tarda

fuit oppidum Pyræ : colonia Minturnæ, Liri amne divisa, Glani appellato. Oppidum Sinuessa, extremum in adjecto Latio, quam quidam Sinopen dixere vocitatam.

7 Hinc felix illa Campania est. Ab hoc sinu incipiunt vitiferi colles, et temulentia nobilis succo per omnes terras inclyto, atque (ut veteres dixere) summum Liberi Patris cum Cerere certamen. Hinc Setini et Cæcubi protenduntur agri. His junguntur Falerni, Caleni. Dein consurgunt
8 Massici, Gaurani, Surrentinique montes. Ibi Laborini campi sternuntur, et in delicias alicæ populatur messis. Hæc littora fontibus calidis rigantur : præterque cætera in toto mari conchylio et pisce nobili adnotantur. Nusquam generosior oleæ liquor : et hoc quoque certamen humanæ voluptatis tenuere Osci, Græci, Umbri, Thusci, Campani.

9 In ora Savo fluvius : Vulturnum oppidum cum amne, Liternum, Cumæ Chalcidensium, Misenum, portus Baiarum, Bauli, lacus Lucrinus et Avernus, juxta quem Cimmerium oppidum quondam. Dein Puteoli, colonia Dicæarchia dicti : postque Phlegræi campi, Acherusia palus Cumis vicina. Littore autem Neapolis Chalcidensium et ipsa, Parthenope a tumulo Sirenis appellata : Herculanium : Pompeii, haud procul spectante monte Vesuvio, alluente vero Sarno amne : ager Nucerinus : et novem millia passuum a mari, ipsa Nuceria. Surrentum cum promontorio 10
Minervæ, Sirenum quondam sede. Navigatio a Circeiis duodeoctoginta millia passuum patet. Regio ea a Tiberi prima Italiæ servatur, ex descriptione Augusti.

Intus coloniæ : Capua ab campo dicta, Aquinum, Suessa, 11
Venafrum, Sora, Teanum Sidicinum cognomine, Nola. Oppida : Abellinum, Aricia, Alba Longa, Acerrani, Allifani, Atinates, Aletrinates, Anagnini, Atellani, Affilani, Arpinates, Auximates, Avellani, Alfaterni : et qui ex agro Latino, item Hernico, item Labicano cognominati : Bovillæ, Calatiæ, Casinum, Calenum, Capitulum Hernicum, Cereatini qui Mariani cognominantur : Corani a Dardano Trojano orti : Cubulterini, Castrimonienses, Cingulani : Fabienses, in monte Albano : Foropopulienses, ex Falerno : Frusinates, Ferentinates, Freginates, Fabraterni veteres, Fabraterni novi, Ficolenses, Foroappii, Forentani, Gabini; Interamnates Succasini, qui et Lirinates vocantur : Ilionenses Lavinii, Norbani, Nomentani, Prænestini, urbe quondam Stephane dicta, Privernates, Setini, Signini, Suessulani, Telini, Trebulani, cognomine Balinienses, Trebani, Tusculani, Verulani, Veliterni, Ulubrenses, Ulvernates : superque Roma ipsa, cujus nomen alterum dicere, arcanis cærimoniarum nefas

12 pas à en porter la peine. Il n'est pas hors de
propos de signaler ici une particularité de l'anti-
que religion, instituée surtout pour prescrire ce si-
lence : la déesse Angerona, à laquelle on sacrifie
le 12 des calendes de janvier (21 décembre), est
représentée avec un bandeau sur la bouche, et
un cachet sur ce bandeau.
13 Romulus laissa Rome avec trois portes ou
quatre, au dire de ceux qui en admettent le plus.
Les murailles qui l'entourent ont atteint, sous les
empereurs Vespasien et son fils et pendant leur
censure, l'an de la fondation 826, un dévelop-
pement de 13,200 pas. Elle embrasse sept colli-
nes, est divisée en quatorze quartiers, et ren-
ferme deux cent soixante-cinq carrefours, où l'on
adore les dieux lares. De la colonne milliaire
placée à l'entrée du Forum jusqu'à chacune des
portes, qui sont aujourd'hui au nombre de 37
(je ne compte que pour une chacune des douze
portes [doubles], et je passe les sept anciennes
qui ont cessé de servir), on a, en droite ligne,
14 30,765 pas. De la même colonne milliaire on
compte jusqu'aux dernières maisons, y compris
le camp des Prétoriens, en suivant les rues atte-
nant à toutes les grandes voies, un peu plus de
70,000 pas. Ajoutez la hauteur des maisons,
vous vous ferez une digne idée de cette ville,
et vous avouerez qu'il n'y en a aucune dans
l'univers qu'on puisse lui comparer pour la gran-
15 deur. Elle est fermée du côté de l'orient par la
chaussée de Tarquin le Superbe (XXXVI, 24,
num. 2), ouvrage des plus admirables, car il
éleva cette chaussée à la hauteur des murailles
du côté où la plaine laissait Rome ouverte. Des
autres côtés Rome était entourée de murs élevés
ou de montagnes escarpées, tant que les édifices
n'y eurent pas joint, en s'étendant, plusieurs
villes.

Il y avait jadis, appartenant à la première ré- 16
gion, dans le Latium, des villes célèbres, Satri-
cum, Pometia, Scaptia, Pitulum, Politorium,
Tellene, Tifata, Cænina, Ficana, Crustumerium,
Ameriola, Medullia, Corniculum, Saturnia,
dont Rome occupe maintenant l'emplacement;
Antipolis, qui est maintenant le Janicule faisant
partie de Rome; Antemnæ, Camerium, Colla-
tia, Amitinum, Norbe, Sulmo ; et les peuples
Albenses, qui étaient dans l'usage de partager
avec ces cités de la chair (34) sur la mon-
tagne d'Albe ; les Albans, les Æsulans (35), les
Acienses, les Abolans, les Bubétans, les Bolans,
les Cusvétans, les Coriolans, les Fidénates, les
Forétiens, les Hortenses, les Latinienses, les
Longulans, les Manates, les Macrales, les Mu-
tucumenses, les Munienses, les Numinienses,
les Olliculans, les Octulans, les Pédans, les Pol-
luscins (36), les Querquétulans, les Sicanes, les
Sisolenses, les Tolérienses, les Tutienses, les
Vimitellariens, les Véliens, les Vénétulans,
les Vitellenses; en tout, 53 peuples de l'ancien
Latium qui ont disparu sans laisser de traces.
Dans la Campanie, Stabies fut une ville jusqu'au 17
consulat de Cn. Pompée et de L. Caton (an de
Rome 665), pendant la guerre sociale, la veille
des calendes de mai (30 avril); ce jour-là, elle
fut détruite par L. Sylla, lieutenant, et elle n'est
plus qu'une villa. Là aussi a péri Taurania; on
trouve encore les débris de Casilinum, qui ex-
pire. En outre, Valérius Antias rapporte qu'A-
piolæ, ville des Latins, fut prise par Tarquin
l'Ancien, qui en employa la dépouille à jeter
les fondements du Capitole. Depuis Surrentum

habetur, optimaque et salutari fide abolitum enunciavit
12 Valerius Soranus, luitque mox pœnas. Non alienum vide-
tur inserere hoc loco exemplum religionis antiquæ, ob
hoc maxime silentium institutæ. Namque diva Angerona,
cui sacrificatur, a. d. XII Calend. Januarii, ore obligato
obsignatoque simulacrum habet.
13 Urbem tres portas habentem Romulus reliquit, aut (ut
plurimas tradentibus credamus) quatuor. Mœnia ejus
collegere ambitu imperatoribus censoribusque Vespasianis
anno conditæ DCCCXXVI pass. XIII M. CC. Complexa montes
septem, ipsa dividitur in regiones quatuordecim, compita
Larium CCLXV. Ejusdem spatium, mensura currente a
milliario, in capite Romani fori statuto, ad singulas por-
tas, quæ sunt hodie numero triginta septem, ita ut duo-
decim semel numerentur, prætereanturque ex veteribus
septem, quæ esse desierunt, efficit passuum per direc-
14 tum XXX M. DCCLXV. Ad extrema vero tectorum cum cas-
tris Prætoriis ab eodem milliario per vicos omnium via-
rum mensura colligit paulo amplius septuaginta millia
passuum. Quo si quis altitudinem tectorum addat, dignam
profecto æstimationem concipiat, fateaturque nullius urbis
15 magnitudinem in toto orbe potuisse ei comparari. Claudi-
tur ab oriente aggere Tarquinii Superbi, inter prima opere
mirabili. Namque eum muris æquavit, qua maxime pa-
tebat aditu plano. Cætero munita erat præcelsis muris, aut
abruptis montibus, nisi quod exspatiantia tecta multas
addidere urbes.

In prima regione præterea fuere : in Latio clara oppida, 16
Satricum, Pometia, Scaptia, Pitulum, Politorium, Tellene,
Tifata, Cænina, Ficana, Crustumerium, Ameriola, Me-
dullia, Corniculum, Saturnia, ubi nunc Roma est : An-
tipolis, quod nunc Janiculum in parte Romæ : Antemnæ,
Camerium, Collatia, Amitinum, Norbe, Sulmo : et cum
his carnem in monte Albano soliti accipere populi Alben-
ses, Albani, Æsulani, Acienses, Abolani, Bubetani, Bo-
lani, Cusvetani, Coriolani, Fidenates, Foretii, Hortenses,
Latinienses, Longulani, Manates, Macrales, Mutucumen-
ses, Munienses, Numinienses, Olliculani, Octulani, Pe-
dani, Polluscini, Querquetulani, Sicani, Sisolenses, To-
lerienses, Tutienses, Vimitellarii, Velienses, Venetulani,
Vitellenses. Ita ex antiquo Latio LIII populi interiere sine
vestigiis. In Campano autem agro Stabiæ oppidum fuere 17
usque ad Cn. Pompeium et L. Catonem Consules, pridie
Kalend. Maii, quo die L. Sylla legatus bello sociali id de-
levit, quod nunc in villam abiit. Intercidit ibi et Taurania.
Sunt et morientis Casilini reliquiæ. Præterea auctor est

jusqu'au fleuve Silare, le territoire du Picentin, dans un espace de 30,000 pas, a appartenu aux Étrusques. On y remarque le temple de Junon Argienne, fondé par Jason. Dans l'intérieur, Picentia, qui est la citadelle de Salerne (37).

1 X. Au Silare commence la troisième région, Lucanie et Brutium; là aussi les changements de population n'ont pas été rares. Ces contrées ont été occupées par les Pélasges, les Œnotriens, les Italiens, les Morgètes, les Sicules, les Grecs surtout, et en dernier lieu par les Lucaniens, issus des Samnites et conduits par Lucius. On y trouve : la ville de Pæstum, appelée Posidonie par les Grecs; le golfe de Pæstum; la ville d'Élée (38), aujourd'hui Vélie; le promontoire de Palinure, commencement d'un golfe qui s'enfonce dans les terres, et d'où, jusqu'à la colonne de Rhégium, on compte 100,000 pas de trajet. Viennent ensuite le fleuve Melpes, la ville de Buxen-
tum, en grec Pyxus; le fleuve Laüs; il y a eu
2 aussi une ville de même nom: là, commencement de la côte du Brutium, la ville de Blanda, le fleuve Batum, le port Parthénius des Phocéens; le golfe de Vibon, l'emplacement de Clampétia; la ville de Temsa, appelée par les Grecs Témèse; Térina, fondée par les Crotoniates; le vaste golfe de Térina; dans l'intérieur, la ville de Consentia; dans la péninsule, le fleuve Achéron et la ville Achérontia; Hippo, que nous appelons maintenant Vibon Valentia; le port d'Hercule, le fleuve Métaure, la ville de Tau-
3 roentum, le port d'Oreste, et Medma; la ville de Scyllæum, la rivière Cratais (39), mère, à ce qu'on dit, de Scylla; puis la colonne de Rhégium; le détroit de Sicile, et deux promontoires en regard l'un de l'autre, Cænys en Italie, Pélore en Sicile, séparés par un intervalle de douze stades (mètres 1842); de là à Rhégium, une distance de 12,500 pas; puis la forêt de Sila dans l'Apennin, le promontoire de Leucopétra, à la distance de 12,000 pas; les Locriens, surnommés Épizéphyriens à cause du promontoire Zephyrium, éloignés du Silare de 303,000 pas.

Là se termine le premier golfe de l'Europe. 4
On y dénomme différentes mers : la mer d'où il vient s'appelle l'Atlantique, ou grande mer; l'entrée en est appelée Porthmos par les Grecs, détroit de Cadix par nous; après le détroit il est appelé mer d'Espagne, et par quelques-uns mer d'Ibérie ou des Baléares, le long des côtes d'Espagne; puis mer des Gaules en face de la province Narbonnaise, puis mer de la Ligurie; de là jusqu'à la Sicile, mer d'Étrurie, que, parmi les Grecs, les uns appellent mer Méridionale, les autres mer Tyrrhénienne, et que chez nous on appelle le plus souvent mer Inférieure. Au delà de la Sicile jusqu'à Salente, Polybe la nomme mer Ausonienne. Mais Ératosthène appelle tout ce qui est compris entre l'ouverture de l'Océan et la Sardaigne, mer de Sardaigne; de là jusqu'à la Sicile, mer Tyrrhénienne; de là jusqu'à la Crète, mer de Sicile; au delà, mer de Crète.

XI. Les premières îles que l'on rencontre 1
dans ces mers sont celles que les Grecs ont appelées Pityuses, à cause des pins qu'elles produisent (πίτυς, *pin*); maintenant l'une et l'autre s'appellent Ébusus, avec une ville jouissant de l'alliance, sont séparées par un bras de mer étroit, ont une étendue de 46,000 pas, et sont à 700 stades (myr. 12,88) de Dianium, qui est, par terre, à la même distance de Carthagène. A 700 stades encore des Pityuses, dans la haute mer,

Antias, oppidum Latinorum Apiolas captum a L. Tarquinio rege, ex cujus præda Capitolium is inchoaverit. A Surrento ad Silarum amnem triginta millia passuum ager Picentinus fuit Tuscorum, templo Junonis Argivæ ab Jasone condito insigni. Intus oppidum Salerni, Picentia.

1 X. A Silaro regio tertia, et ager Lucanus Brutiusque incipit : nec ibi rara incolarum mutatione. Tenuerunt eam Pelasgi, Œnotrii, Itali, Morgetes, Siculi, Græciæ maxime populi : novissime Lucani a Samnitibus orti duce Lucio. Oppidum Pæstum, Græcis Posidonia appellatum : sinus Pæstanus : oppidum Elea, quæ nunc Velia. Promontorium Palinurum : a quo sinu recedente trajectus ad columnam Rhegiam centum M. pass. Proximum autem huic flumen
Melpes : oppidum Buxentum, græce Pyxus : Laus amnis :
2 fuit et oppidum eodem nomine. Ab eo Brutium littus : oppidum Blanda, flumen Batum : portus Parthenius Phocensium : sinus Vibonensis, locus Clampetiæ : oppidum Temsa, a Græcis Temese dictum : et Crotoniensium Terina, sinusque ingens Terinæus. Oppidum Consentia intus. In peninsula fluvius Acheron, a quo oppidani Acherontini. Hippo, quod nunc Vibonem Valentiam appellamus : Portus Herculis, Metaurus amnis, Tauroentum
3 oppidum, Portus Orestis, et Medma. Oppidum Scyllæum, Cratais fluvius, mater, ut dixere, Scyllæ. Dein columna Rhegia : Siculum fretum, ac duo adversa promontoria : ex Italia Cænys, ex Sicilia Pelorum, duodecim stadiorum intervallo. Unde Rhegium duodecim M. D. pass. Inde Apennini silva Sila, promontorium Leucopetra, XII M. pass. Ab ea Locri cognominati a promontorio Zephyrio, absunt a Silaro CCCIII M. pass.

Et includitur Europæ sinus primus, in eoque maria 4
nuncupantur : unde irrumpit, Atlanticum, ab aliis magnum : qua intrat, Porthmos a Græcis, a nobis Gaditanum fretum : quum intravit, Hispanum, quatenus Hispanias illuit : ab aliis Ibericum, aut Balearicum : mox Gallicum ante Narbonensem provinciam : hinc Ligusticum. Ab eo ad Siciliam insulam Tuscum : quod ex Græcis alii Notium; alii Tyrrhenum, e nostris plurimi Inferum vocant. Ultra Siciliam ad Salentinos, Ausonium Polybius appellat. Eratosthenes autem inter ostium Oceani et Sardiniam quidquid est, Sardoum. Inde ad Siciliam Tyrrhenum. Ab hac Cretam usque Siculum : ab ea Creticum.

XI. Insulæ per hæc maria primæ omnium Pityusæ a Græcis dictæ, a frutice pineo : nunc Ebusus vocatur utraque, civitate fœderata, angusto freto interfluente; patent XLVI. M. pass. Absunt a Dianio septingentis stadiis : totidem Dia-

sont les deux Baléares, et, du côté du Sucron, Colubraria. Les Baléares, peuplées de frondeurs habiles, ont été appelées par les Grecs Gymnasiennes ; la grande a 100,000 pas de long et 375,000 pas de tour; elle renferme Palma et Pollentia, à droit romain ; Cinium (40) et Tucim (41), à droit latin; Bocchorum, ville alliée, n'existe plus. La petite Baléare en est éloignée de 30,000 pas ; elle a 40,000 pas de long, 150,000 pas de tour; elle renferme les villes Jamnon, Sanisera, Magon.

2 Dans la haute mer, à 12,000 pas de la plus grande, est Capraria, aux abords dangereux pour les vaisseaux. En face de la ville de Palma, les îles Ménariennes, l'île de Tiquadra, et la petite île d'Annibal. La terre d'Ébusus chasse les serpents, celle de Colubraria les engendre; aussi est-elle redoutée de tous ceux qui ne portent pas avec eux de la terre d'Ébusus : les Grecs l'ont appelée Ophiuse. Ébusus n'a pas de lapins (42), tandis que ces animaux dévastent les moissons des Baléares. Il y a environ vingt autres petites îles dans cette mer peu profonde.

3 Sur la côte des Gaules, à l'embouchure du Rhône, Métina; puis celle qui est appelée Blascon ; trois Stœchades dénommées par les Marseillais, qui en sont voisins, dans l'ordre de leur situation (43), Proté, Mésé, appelée aussi Pomponiana; et la troisième, Hypæa; plus loin Sturium, Phœnice, Phila, Lero; et, en face d'Antipolis, Lerina, dans laquelle subsiste le souvenir de la ville de Vergoanum.

1 XII. (VI.) Dans la mer Ligurienne et près de la mer d'Étrurie, la Corse, appelée par les Grecs Cyrnos, dirigée du nord au midi, longue de 150,000 pas, large presque partout de 50,000, ayant 325,000 pas de tour: elle est éloignée des bas-fonds de Volaterra de 62,000 pas; elle renferme 33 villes et deux colonies, Mariana, fondée par C. Marius, Aléria, par le dictateur Sylla. En deçà est Oglasa; à une distance de moins de 60,000 pas de la Corse, Planaria, appelée ainsi à cause de l'aspect qu'elle présente, s'élevant à peine au-dessus du niveau de la mer, et par là trompeuse pour les navigateurs. Puis viennent Urgo, plus grande; Capraria, appelée par les Grecs 2
Ægilon (44); puis Igilium (45), et Dianium, appelée par les Grecs Artémisia, toutes deux en face de la côte de Cosa; Barpana, Mænaria, Columbaria, Vénaria; Elbe avec ses mines de fer, 100,000 pas de tour, distante de Populonium de 10,000 pas, appelée par les Grecs Æthalia; à 38,000 pas, Planasia; ensuite, et au delà des bouches du Tibre, sur la côte d'Antium, Astura, Palmaria, Sinonia, et en face de Formies les îles
Pontia; dans le golfe de Putéoles, Pandatéria (46), 3
Prochyta, appelée ainsi, non de la nourrice d'Énée, mais parce qu'elle a été détachée de l'île Ænaria; Ænaria elle-même, ainsi nommée du séjour des vaisseaux d'Énée, connue d'Homère sous le nom d'Inarime (Il. II, 783) (47), des Grecs sous celui de Pithécuse, non, comme quelques-uns l'ont pensé, à cause de la multitude des singes, mais à cause des fabriques de poteries; entre Pausilype et Naples, Mégaris, puis au delà de Surrentum, à la distance de 8,000 pas, Caprée, célèbre pour avoir été le château fort de Tibère; elle a 11,000 pas de tour.

XIII. Puis vient Leucothée, et, à perte de 1
vue, sur les limites de la mer d'Afrique, la Sardaigne, éloignée de moins de 8,000 pas de

nium per continentem a Carthagine nova. Tantumdem a Pityusis in altum, Baleares duæ, et Sucronem versus Colubraria. Baleares funda bellicosas, Græci Gymnasias dixere. Major centum M. pass. longitudine, circuitu vero CCCLXXV M. Oppida habet civium romanorum Palmam et Pollentiam : Latina, Cinium, et Tucim : et fœderatum, Bocchorum fuit. Ab ea XXX M. pass. distat minor : longitudine, XL M., circuitu CL M. pass. Civitates habet, Iamnonem, Sanise-
2 ram, Magonem. A majore XII M. pass. in altum abest Capraria, insidiosa naufragiis : et e regione Palmæ urbis, Mænariæ, ac Tiquadra, et parva Hannibalis. Ebusi terra serpentes fugat, Colubrariæ parit. Ideo infesta omnibus, nisi Ebositanam terram inferentibus. Græci Ophiusam dixere. Nec cuniculos Ebusus gignit, populantes Balearium messes. Sunt aliæ XX ferme parvæ mari vadoso.

3 Galliæ autem ora, in Rhodani ostio, Metina : mox quæ Blascon vocatur : tres Stœchades a vicinis Massiliensibus dictæ propter ordinem quo sitæ sunt; nomina singulis Prote, Mese, quæ et Pomponiana vocatur : tertia Hypæa. Ab his Sturium, Phœnice, Phila : Lero, et Lerina adversum Antipolim, in qua Vergoani oppidi memoria.

1 XII. (VI.) In Ligustico mari est Corsica, quam Græci Cyrnon appellavere, sed Tusco propior : a septemtrione in meridiem projecta, longa passuum CL millia : lata majore ex parte quinquaginta : circuitu CCCXXV M. Abest a vadis Volaterranis LXII M. pass. Civitates habet XXXIII, et colonias, Marianam, a C. Mario deductam : Aleriam, a dictatore Sylla. Citra est Oglasa : intra vero sexaginta millia passuum a Corsica, Planaria a specie dicta ; æqualis freto, ideoque navigiis fallax. Amplior Urgo, et Ca- 2
praria, quam Græci Ægilon dixere : item Igilium : et Dianium, quam Artemisiam : ambæ contra Cosanum littus : et Barpana, Mænaria, Columbaria, Venaria. Ilva cum ferri metallis, circuitu centum mill., a Populonio decem, a Græcis Æthalia dicta. Ab ea Planasia, XXXVIII M. Ab his ultra Tiberina ostia in Antiano Astura, mox Palmaria, Sinonia, et adversum Formias Pontiæ. In Puteolano 3
autem sinu Pandateria, Prochyta : non ab Æneæ nutrice, sed quia profusa ab Ænaria erat. Ænaria ipsa a statione navium Æneæ, Homero Inarime dicta, Græcis Pithecusa, non a simiarum multitudine (ut aliqui existimavere), sed a figlinis doliorum. Inter Pausilypum et Neapolim Megaris : mox a Surrento octo millibus passuum distantes, Tiberii principis arce nobiles Capreæ, circuitu XI millium passuum.

XIII. Mox Leucothea : extraque conspectum, pelagus 1
Africum attingens, Sardinia, minus octo millibus passuum

l'extrémité de la Corse ; intervalle rétréci encore, non-seulement par de petites îles appelées Cuniculaires, mais aussi par les îles de Phinton et de Taphros ou Fossé : c'est de cette dernière que le détroit lui-même est appelé Taphros. (VII.) La Sardaigne a du côté de l'orient 188,000 pas ; du côté de l'occident, 175,000 ; du côté du midi, 77,000 ; du côté du nord, 125,000 ; de tour, 565,000. Du promontoire Caralitanum jusqu'en Afrique, il y a une distance de 200,000 pas ;
2 jusqu'à Cadix, de 1,400,000 : elle a, du côté du promontoire Gorditanum, deux îles appelées îles d'Hercule ; du côté du promontoire de Sulci, l'île d'Enosis ; du côté du promontoire Caralitanum, l'île Ficaria : quelques-uns placent encore dans son voisinage les îles Bérélides, l'île Collodes, et celle qu'on nomme Bains de Junon. Les peuples les plus célèbres de cette île sont les Iliens, les Balares, les Corses ; on y compte 18 villes, dont : Sulci, Valentia, Néapolis, Bosa, Caralis, jouissant du droit romain, et Nora ; une seule
3 colonie nommée A la Tour de Libyson. Timée a appelé la Sardaigne Sandaliotis, à cause de sa ressemblance avec une semelle de soulier ; Myrsilus, Ichnusa, par comparaison avec l'empreinte laissée par un pied (ἴχνος). En face du golfe de Pæstum est Leucasia, ainsi nommée d'une sirène qui y est ensevelie ; en face de Vélie, Pontia et Iscia, toutes deux connues sous le nom commun d'Œnotrides, preuve que l'Italie a été possédée par les Œnotriens ; en face de Vibon, de petites îles appelées Ithacésiennes, à cause de la tour d'Ulysse en ces lieux.

XIV. (VIII.) Mais la plus célèbre de toutes est la Sicile, appelée par Thucydide Sicanie ; par plusieurs, Trinacrie ou Triquètre, à cause de sa forme triangulaire. D'après Agrippa, elle a 618,000 pas de tour. Primitivement réunie au Brutium, elle en fut arrachée par la mer, qui forma un détroit de 15,000 pas de long et de 1500 pas de large auprès de la colonne de Rhégium. A cause de ce déchirement, les Grecs ont donné le nom de Rhégium à la ville située sur la côte italienne. Dans ce détroit sont l'écueil de Scylla 2
et le gouffre de Charybde, tous deux célèbres par les désastres qu'ils causent. Des trois angles de la Sicile, le promontoire, appelé, comme nous l'avons dit (III, 10), Pélore, s'avance vers l'Italie, vis-à-vis Scylla ; le promontoire Pachynum regarde la Grèce, et est éloigné du Péloponnèse de 440,000 pas ; le promontoire Lilybée regarde l'Afrique, et est éloigné du promontoire de Mercure de 180,000 pas, et du promontoire Caralitanum, en Sardaigne, de 190,000 pas. Voici les distances de ces promontoires et les mesures des côtés : il y a par terre, du Pélore au Pachynum, 186,000 pas (48) ; de là au Lilybée, 200,000 ; de là au Pélore, 170,000. L'île renferme cinq colonies, 63 villes et cités ; on trouve, à partir du promontoire Pélore le long de la mer Ionienne : Messine, jouissant du droit romain, dont les habitants sont appelés Mamertins ; le promontoire Drepa- 3
num, Tauromenium, colonie, appelée auparavant Naxos ; le fleuve Asinès ; le mont Etna, merveilleux par ses flammes nocturnes ; le cratère en a 20 stades de tour (mètres 3680) ; les flammèches en sont arrivées jusqu'à Tauromenium et Catina, le bruit s'en est fait entendre jusqu'à Maron et aux collines Jumelles ; puis viennent les Trois Écueils des Cyclopes, le port d'Ulysse ; Catina, colonie ;

a Corsicæ extremis, etiamnum angustias eas arctantibus insulis parvis, quæ Cuniculariæ appellantur : itemque Phintonis, et Fossæ : a quibus fretum ipsum Taphros nominatur. (VII.) Sardinia ab oriente patens, CLXXXVIII millia passuum : ab occidente, CLXXV millia : a meridie, LXXVII millia : a septemtrione, CXXV, circuitu DLXV millia : abest ab Africa Caralitano promontorio ducenta millia, a
2 Gadibus quatuordecies centena. Habet et a Gorditano promontorio duas insulas, quæ vocantur Herculis : a Sulcensi, Enosin : a Caralitano, Ficariam. Quidam haud procul ab ea etiam Berelidas ponunt, et Collodem, et quam vocant Heras Lutra. Celeberrimi in ea populorum, Ilienses, Balari, Corsi. Oppidorum XVIII, Sulcitani, Valentini, Neapolitani, Bosenses, Caralitani civium roma-
3 norum, et Norenses. Colonia autem una, quæ vocatur ad turrim Libysonis. Sardiniam ipsam Timæus Sandaliotim appellavit ab effigie soleæ, Myrsilus Ichnusam a similitudine vestigii. Contra Pæstanum sinum Leucasia est, a Sirene ibi sepulta appellata. Contra Veliam, Pontia et Iscia, utræque uno nomine Œnotrides, argumentum possessæ ab Œnotriis Italiæ. Contra Vibonem parvæ, quæ vocantur Ithacesiæ, ab Ulyssis specula.
1 XIV. (VIII.) Verum ante omnes claritate Sicilia, Sicania Thucydidi dicta, Trinacria pluribus, aut Triquetra, a triangula specie : circuitu patens, ut auctor est Agrippa, DCXVIII M. pass., quondam Brutio agro cohærens, mox interfuso mari avulsa XV M. in longitudinem freto, in latitudinem autem M. D. pass., juxta columnam Rhegiam. Ab hoc dehiscendi argumento, Rhegium Græci nomen dedere oppido, in margine Italiæ sito. In eo freto est sco- 2
pulus Scylla : item Charybdis mare verticosum : ambo clara sævitia. Ipsius Triquetræ, ut diximus, promontorium Pelorus vocatur, adversus Scyllam vergens in Italiam : Pachynum in Græciam, CCCCXL M. ab eo distante Peloponneso : Lilybæum in Africam CLXXX M. intervallo a Mercurii promontorio : et a Caralitano Sardiniæ CXC M. Inter se autem hæc promontoria ac latera distant his spatiis : terreno itinere a Peloro Pachynum CLXXXVI M. pass. ; inde Lilybæum, CC M. ; inde Pelorum, CLXX. Coloniæ ibi quinque : urbes ac civitates LXIII. A Peloro mare Ionium ora spectante, oppidum Messana civium romanorum, qui Mamertini vocantur. Promontorium Drepanum : colonia 3
Tauromenium, quæ antea Naxos, flumen Asines : mons Ætna nocturnis mirus incendiis. Crater ejus patet ambitu stad. XX. Favilla Tauromenium et Catinam usque pervenit fervens : fragor vero ad Maronem et Gemellos colles. Scopuli tres Cyclopum, portus Ulyssis, colonia Catina. Flumina : Symæthum ; Terias. Intus Læstrygonii campi.

les fleuves Symæthum et Terias; dans l'intérieur les champs Lestrygoniens, les villes de Léontium et de Mégaris, le fleuve Pantagies; Syracuse, colonie, avec la fontaine Aréthuse (dans son territoire on boit aussi les sources Temenitis, Archi-
4 demia, Magea, Cyane et Milichie); le port Naustathmus, le fleuve Elorum, le promontoire Pachynum; sur le front méridional de la Sicile le fleuve Hirminium, la ville de Camarine, le fleuve Gelas, la ville d'Acragas, appelée par les Latins Agrigente; Thermes, colonie; les fleuves Achate (XXXVII, 54), Mazara, Hypsa; la ville de Sélinonte; le promontoire Lilybée; Drepana, le mont Éryx; les villes Panhormum, Solus, Himera avec son fleuve, Cephalœdis, Aluntium, Agathyrnum, Tyndaris colonie; la ville Mylæ, et Pélore, point d'où nous sommes partis.

5 Dans l'intérieur, jouissant de la condition latine: Centuripa, Netinum, Segesta. Tributaires: Assorum, Ætna, Agyrium, Acesta, Acrus, Bidis, Cetaria, Cacyron, Drepanum, Ergetium, Echetla, les Éryciniens, Entella, Etinum, Enguium, Gela, Galate, Halesa, Henna, Hybla, les Herbitains, Herbessum, les Herbuliens, Halicyæ, Hadranum, Imacara, Ichana, Ietas, les Mutustratins, Magella, les Murgentins, Mutyca, les Menaniens, Naxos, Noæ, Petra, Paropus, Phthinthia, les Sémellitans, Schera, Sélinunte, les Symæthiens, Talarum, Tissa, Triocala, les Tyraciens, Zancle des Messéniens, sur le détroit de Sicile.

6 Il y a des îles tournées du côté de l'Afrique: Gaulos, Malte, éloignées de Camérine de 84,000 pas, de Lilybée de 113,000; Cosyra, Hieronesos, Cæne, Galata, Lopadusa, Æthusa, que d'autres écrivent Ægusa; Bucinna, Ostéodes, éloignée de Solunte de 80,000 pas, et Ustica en face des Paropins: en deçà de la Sicile, vis-à-vis le fleuve Métaure, à 25,000 pas environ de l'Italie, les sept îles Éoliennes, appelés aussi Liparéennes, Héphestiades par les Grecs, Vulcaniennes par les Latins. Elles doivent leur nom à Éole, qui y régnait au temps de la guerre de Troie. (IX.) La première est Lipari, avec une ville dont les habitants jouissent des droits de citoyens romains; elle a été ainsi nommée du nom du roi Liparus, qui succéda à Éole; auparavant elle s'appelait Melogonis ou Meligunis: elle est à 25,000 pas de l'Italie, le circuit n'en a pas tout
à fait autant (49). Entre Lipari et la Sicile est une 7
autre île appelée jadis Therasia, maintenant Hiera, parce qu'elle est consacrée à Vulcain: elle a une colline qui vomit des flammes pendant la nuit. La troisième est Strongyle, à 1,000 pas de Lipari, au levant: c'est là que régna Éole; elle ne diffère de Lipari que par une éruption de flammes plus éclatantes: on assure que, par l'inspection de la fumée du volcan, les habitants prédisent trois jours à l'avance les vents qui vont souffler; de là l'opinion que les vents obéissaient à Éole. La quatrième, Didyme, est moindre que Lipari; la cinquième est Ericusa; la sixième, Phœnicusa, abandonnée au pâturage des bestiaux des îles les plus voisines; la dernière, et la plus petite, est Evonymos. Tel est le premier golfe de l'Europe.

XV. (X.) A partir de Locres commence le 1
front de l'Italie qu'on appelle Grande Grèce, échancré par trois golfes de la mer Ausonienne, laquelle doit son nom aux Ausoniens, premiers habitants du pays. Cette contrée a, d'après Varron,

Oppida: Leontini, Megaris: amnis Pantagies. Colonia Syracusæ, cum fonte Arethusa. Quamquam et Temenitis, et Archidemia, et Magæa, et Cyane, et Milichie
4 fontes in Syracuso potantur agro. Portus Naustathmus, flumen Elorum, promontorium Pachynum: a qua fronte Siciliæ flumen Hirminium, oppidum Camarina, fluvius Gelas, oppidum Acragas, quod Agrigentum nostri dixere. Thermæ colonia: amnes Achates, Mazara, Hypsa. Selinus oppidum. Lilybæum ab eo promontorium, Drepana, mons Eryx. Oppida: Panhormum, Solus, Himera cum fluvio, Cephalœdis, Aluntium, Agathyrnum, Tyndaris colonia, oppidum Mylæ, et unde cœpimus, Pelorus.

5 Intus, latinæ conditionis, Centuripini, Netini, Segestani. Stipendiarii: Assorini, Ætnenses, Agyrini, Acestæi, Acrenses, Bidini, Cetarini, Cacyrini, Drepanitani, Ergetini, Echetlienses, Erycini, Entellini, Etini, Enguini, Gelani, Galatini, Halesini, Hennenses, Hyblenses, Herbitenses, Herbessenses, Herbulenses, Halicyenses, Hadranitani, Imacarenses, Ichanenses, Ietenses, Mutustratini, Magellini, Murgentini, Mutycenses, Menanini, Naxii, Noæni, Petrini, Paropini, Phthinthienses, Semellitani, Scherini, Selinuntii, Symæthii, Talarenses, Tissinenses, Triocalini, Tyracienses, Zanclæi Messeniorum in Siculo freto.

6 Insulæ sunt in Africam versæ: Gaulos, Melita a Camerina LXXXIV M. pass. a Lilybæo CXIII, Cosyra, Hieronesos, Cæne, Galata, Lopadusa, Æthusa, quam alii Ægusam scripserunt: Bucinna: et a Solunte LXXX M. Osteodes: contraque Paropinos Ustica. Citra vero Siciliam ex adverso Metauri amnis, XXV millibus ferme pass. ab Italia, VII Æoliæ appellatæ. Eædem Liparæorum, et Hephæstiades a Græcis, a nostris Vulcaniæ: Æoliæ, quod Æolus Iliacis temporibus ibi regnavit. (IX.) Lipara cum civium Rom. oppido, dicta a Liparo rege, qui successit Æolo: antea Melogonis, vel Meligunis, vocitata: abest XXV M. pass. ab Italia, ipsa circuitu paulo minor. Inter hanc et Siciliam altera, antea Therasia appellata, nunc Hiera: quia sacra Vulcano est, colle in ea nocturnas evomente flammas. Tertia Strongyle, a Lipara M. pass. ad exortum Solis vergens, in qua regnavit Æolus; quæ a Lipara liquidiore flamma tantum differt: e cujus fumo, quinam flaturi sint venti, in triduum prædicere incolæ traduntur: unde ventos Æolo paruisse existimatum. Quarta Didyme, minor quam Lipara. Quinta Ericusa. Sexta Phœnicusa, pabulo proximarum relicta: novissima eademque minima, Evonymos. Hactenus de primo Europæ sinu.

XV. (X.) A Locris Italiæ frons incipit, Magna Græcia 1
appellata, in tres sinus recedens Ausonii maris: quoniam Ausones tenuere primi: patet octoginta sex M. pass. ut auctor est Varro. Plerique LXXV M. fecere. In ea ora flu-

86,000 pas; la plupart en évaluent la longueur à 75,000. On y trouve l'embouchure d'une multitude de fleuves. Ne citons que ce qui est remarquable : à partir de Locres, la Sagra, les restes de la ville de Caulon, Mystia, Consilinum Castrum, Cocinthum, qui est, dans l'opinion de quelques-uns, le promontoire le plus long de l'Italie; puis le golfe de Scyllace, Scylacium appelée Scilletium par les Athéniens, qui en furent les fondateurs, localité dont le golfe de Térinée fait une péninsule. C'est là qu'est le port appelé Camp d'Annibal : nulle part l'Italie n'est plus étroite,
2 la largeur en est de 20,000 pas; aussi Denys l'Ancien avait le dessein de couper en ce lieu l'Italie, et d'adjoindre la portion coupée à la Sicile. Rivières navigables : le Carcinès, le Crotalus, le Sémirus, l'Arocha, le Targinès; dans l'intérieur, la ville de Pétilie, le mont Clibanus, le promontoire Lacinium, en face duquel sont, à la distance de 10,000 pas, deux îles, l'une appelée des Dioscures, l'autre de Calypso, que l'on pense avoir été désignée sous le nom d'Ogygie par Homère; de plus, les îles Tiris, Eranusa, Meloessa; le promontoire Lacinium est, d'après Agrippa, éloigné de 70,000 pas de Caulon. (XI.) Au promontoire Lacinium commence le second golfe de l'Europe, dont le contour forme un vaste circuit et va se terminer au promontoire Acrocéraunien en Épire, à 75,000 pas [en ligne directe] du point d'origine. On trouve sur la côte la ville de Crotone, le fleuve Neæthus, la ville de Thurii, entre
3 les deux fleuves Crathis et Sybaris, sur l'emplacement de l'ancienne Sybaris; de même, entre le Siris et l'Aciris, Héraclia, appelée quelquefois Siris; les fleuves Acalandrum et Casventum, la ville de Métaponte, où finit la troisième région de l'Italie. Dans l'intérieur, pour le Brutium on ne trouve que les Aprustans; mais pour la Lucanie on trouve les Aténates, les Bantins, les Éburins, les Grumentins, les Potentins, les Sontins, les Sirins, les Tergilans, les Ursentins, les Volcentans, auxquels sont joints les Numestrans : en outre, Caton cite, comme ayant péri, une Thèbes de lucanie; et Théopompe dit qu'il y eut une ville Lucanienne appelée Pandosie, où mourut, Alexandre, roi d'Épire.

XVI. Vient ensuite la seconde région, qui ren- 1
ferme les Hirpins, la Calabrie, l'Apulie, les Salentins, le long du golfe de Tarente, sur une étendue de 250,000 pas : ce golfe est ainsi appelé de la ville qui y fut fondée par les Lacédémoniens, dans l'endroit où il s'enfonce le plus dans les terres; une colonie maritime qui s'y trouvait déjà fut incorporée à la nouvelle ville. Ce point est à la distance de 136,000 pas du promontoire Lacinium, et projette en forme de péninsule la Calabrie (terre d'Otrante), vis-à-vis ce promontoire. Les Grecs ont appelé cette dernière contrée Messapie, du chef Messapus; auparavant elle portait le nom de Peucétie, de Peucétius, frère d'Œnotrus, comprise dans le territoire de Salente. Entre les promontoires qui terminent le golfe de Tarente, il y a un intervalle de 100,000 pas. La largeur de la péninsule, de Tarente à Brindes, est de 35,000 pas; elle est beaucoup moindre si l'on part du port Sasina. On trouve dans l'intérieur des terres, à partir de Tarente, les villes de Varia, surnommée Apulienne, de Messapia, d'Aletium; sur la côte, Senum, Callipolis, qui est main- 2
tenant Anxa, à 75,000 pas de Tarente; puis à 32,000 pas le promontoire appelé Acra Iapygia, point où l'Italie s'avance le plus loin dans la mer; ensuite les villes de Basta et d'Hydrunte, à 19,000 pas, au point de séparation des mers

mina innumera, sed memoratu digna a Locris Sagra, et vestigia oppidi Caulonis, Mystia, Consilinum Castrum, Cocinthum, quod esse longissimum Italiæ promontorium aliqui existimant. Dein sinus Scyllaceus : et Scylacium, Scylletium Atheniensibus, quum conderent, dictum : quem locum occurrens Terinæus sinus peninsulam efficit : et in ea portus, qui vocatur Castra Hannibalis, nusquam
2 angustiore Italia : XX M. passuum latitudo est. Itaque Dionysius major intercisam eo loco adjicere Siciliæ voluit. Amnes ibi navigabiles : Carcines, Crotalus, Semirus, Arocha, Targines. Oppidum intus Petilia : mons Clibanus, promontorium Lacinium : cujus ante oram insula X M. a terra Dioscoron : altera Calypsus, quam Ogygiam appellasse Homerus existimatur : præterea Tiris, Eranusa, Meloessa. Ipsum a Caulone abesse LXX M. pass. prodidit Agrippa. (XI.) A Lacinio promontorio secundus Europæ sinus incipit, magno ambitu flexus, et Acroceraunio Epiri finitus promontorio, a quo abest LXXV M. pass. Oppidum Croto, amnis Neæthus. Oppidum Thurii, inter duos amnes Cra-
3 thin et Sybarin, ubi fuit urbs eodem nomine. Similiter est inter Sirin et Acirin Heraclia, aliquando Siris vocitata. Flumina : Acalandrum, Casventum : oppidum Metapontum, quo tertia Italiæ regio finitur. Mediterranei Brutiorum, Aprustani tantum : Lucanorum autem, Atenates, Bantini, Eburini, Grumentini, Potentini, Sontini, Sirini, Tergilani, Ursentini, Volcentani, quibus Numestrani junguntur. Præterea interiisse Thebas Lucanas Cato auctor est. Et Pandosiam Lucanorum urbem fuisse Theopompus, in qua Alexander Epirotes occubuerit.

XVI. Connectitur secunda regio, amplexa Hirpinos, 1
Calabriam, Apuliam, Salentinos CCL M. sinu, qui Tarentinus appellatur, ab oppido Laconum, in recessu hoc intimo sito, contributa eo maritima colonia quæ ibi fuerat. Abest CXXXVI M. pass. a Lacinio promontorio, adversam ei Calabriam in peninsulam emittens. Græci Messapiam a duce appellavere : et ante Peucetia, a Peucetio Œnotri fratre, in Salentino agro. Inter promontoria C M. pass. intersunt : latitudo peninsulæ a Tarento Brundisium terreno itinere XXXV M. pass. patet, multoque brevius a portu Sasina. Oppida per continentem a Tarento, Varia, cui cognomen Apulæ, Messapia, Aletium. In ora vero, Se- 2
num, Callipolis, quæ nunc est Anxa, LXXV M. pass. a Tarento. Inde XXXII M. promontorium, quod Acran Iapygiam vocant, quo longissime in maria excurrit Italia. Ab eo Basta

Ionienne et Adriatique : c'est là qu'est le plus
court passage en Grèce; la ville des Apolloniates
est en face, et le détroit n'a pas plus de 50,000
3 pas de large. Il y a eu des projets pour joindre les deux côtes à l'aide de ponts; Pyrrhus,
roi d'Épire, y a songé le premier, et après lui
M. Varron, quand il commandait les flottes de
Pompée dans la guerre des pirates. Tous deux
en furent détournés par d'autres soins. Après
Hydrunte, on rencontre Soletum, abandonnée;
puis Fratuertium, le port Tarentin, la station
de Miltopæ, Lupia, Balesium, Cœlium, Brindes, à
50,000 pas d'Hydrunte, et port des plus célèbres
de l'Italie. Le passage de là à la côte opposée
paraît plus sûr, quoiqu'il soit plus long; on trouve
pour débarquer Dyrrachium, ville d'Illyrie (50);
le trajet est de 225,000 pas. A Brindes touche le
territoire des Pédicules : neuf jeunes gens et autant
de jeunes filles, venus de l'Illyrie, ont engendré
treize peuples. Villes des Pédicules : Rudiæ,
Egnatia, Barium; rivières : le Iapyx, du nom
du roi fils de Dédale, et d'où vient la dénomination d'Iapygie; le Pactius, l'Aufide qui descend
des montagnes des Hirpins, et qui coule au pied
de Canusium.

4 Là commence l'Apulie Daunienne, surnommée
ainsi d'un chef beau-père de Diomède; elle renferme : la ville de Salapia, célèbre par l'amour
qu'Annibal y eut pour une courtisane; Siponte,
Uria, le fleuve Cerbalus, limite des Dauniens;
le port Agasus, le promontoire formé par le mont
Gargan, dont la chaîne s'étend dans un espace
de 234,000 pas, à partir du promontoire Salentin ou Iapygien; le port de Garnæ, le lac Pantan,
le fleuve Frento, qui est riche en ports; Teanum des Apuliens; Cliterna des Larinates, le
fleuve Tifernus; à partir de là, la région Frentane. Ainsi il y a trois peuples Apuliens : les 5
Dauniens susdits, les Téaniens conduits par un
chef grec, les Lucaniens subjugués par Calchas
en des lieux maintenant occupés par les Atinates. Il y a chez les Dauniens, outre les points indiqués ci-dessus, les colonies Luceria et Venusia,
les villes de Canusium, d'Arpi, nommée jadis
Argos Hippium par Diomède son fondateur, puis
Argyrippa. Ce héros détruisit là les nations des
Monades et des Dardes, et deux villes, Apina et
Trica, dont les noms figurent dans une plaisanterie proverbiale (51).

Dans l'intérieur de la seconde région on trouve 6
une colonie unique des Hirpins, qui changea son
ancien nom de Maleventum en un nom de meilleur augure, Beneventum; les Ausculans (52),
les Aquilonins, les Abellinates, surnommés
Protropes; les Compsans, les Caudins, les Ligures surnommés Cornéliens et aussi Bébiens;
les Vescellans, les Æculans, les Alétrins, les
Abellinates surnommés Marses, les Atrans, les
Æcans, les Alfellans, les Attinates, les Arpans, les Borcans, les Collatins, les Coriniens,
les habitants de Cannes, célèbres par la défaite
des Romains; les Dirins, les Forentans, les Génusins, les Herdoniens, les Hyrins, les Larinates, surnommés Frentans; les Mérinates du Gargan, les Matéolans, les Nétins, les Rubustins,
les Silvins, les Strabellins, les Turmentins, les Vibinates, les Vénusins, les Ulurtins; dans l'in- 7
térieur de la Calabrie, les Ægétins, les Apamestins, les Argentins, les Butuntiens, les Décians,
les Grumbestins, les Norbaniens, les Paltoniens,

oppidum, et Hydruntum decem ac novem M. passuum, ad
discrimen Ionii et Adriatici maris, qua in Græciam brevissimus transitus, ex adverso Apolloniatum oppidum :
latitudine intercurrentis freti, quinquaginta M. non am-
3 plius. Hoc intervallum pedestri continuare transitu pontibus jactis primum Pyrrhus Epiri rex cogitavit : post
eum M. Varro, quum classibus Pompeii piratico bello
præesset. Utrumque aliæ impedivere curæ. Ab Hydrunte,
Soletum desertum, dein Fratuertium : portus Tarentinus,
statio Miltopæ : Lupia, Balesium, Cœlium, Brundisium
L M. passuum ab Hydrunte, in primis Italiæ portu nobile,
ac velut certiore transitu, sic utique longiore, excipiente
Illyrici urbe Dyrrachio CCXXV M. trajectu. Brundisio
conterminus Pediculorum ager. IX adolescentes, totidemque virgines ab Illyriis, tredecim populos genuere.
Pediculorum oppida : Rudiæ, Egnatia, Barium. Amnes :
Iapyx a Dædali filio rege, a quo et Iapygia : Pactius,
Aufidus, ex Hirpinis montibus Canusium præfluens.

4 Hinc Apulia Dauniorum cognomine, a duce Diomedis socero. In qua oppidum Salapia, Hannibalis meretricio amore inclytum : Sipontum, Uria : amnis Cerbalus,
Dauniorum finis : portus Agasus, promontorium montis
Gargani, a Salentino sive Iapygio CCXXXIV M. pass. ambitu
Gargani : portus Garnæ, lacus Pantanus. Flumen portuosum Frento, Teanum Apulorum. Itemque Larinatum
Cliternia : Tifernus amnis. Inde regio Frentana. Ita Apu- 5
lorum genera tria : Teani, duce e Graiis : Lucani, subacti a Calchante, quæ loca nunc tenent Atinates. Dauniorum præter supra dicta coloniæ, Luceria, Venusia.
Oppida : Canusium, Arpi, aliquando Argos Hippium
Diomede condente, mox Argyrippa dictum. Diomedes ibi
delevit gentes Monadorum, Dardorumque, et urbes
duas, quæ in proverbii ludicrum vertere, Apinam et Tricam.

Cætero intus in secunda regione, Hirpinorum colonia 6
una Beneventum, auspicatius mutato nomine, quæ quondam appellata Maleventum : Ausculani, Aquiloni, Abellinates cognomine Protropi, Compsani, Caudini : Ligures,
qui cognominantur Corneliani, et qui Bebiani : Vescellani,
Æculani, Aletrini, Abellinates cognominati Marsi, Atrani,
Æcani, Alfellani, Attinates, Arpani, Borcani, Collatini,
Corinenses, et nobiles clade romana Cannenses, Dirini,
Forentani, Genusini, Herdonienses, Hyrini, Larinates,
cognomine Frentani, Merinates, ex Gargano : Mateolani,
Netini, Rubustini, Silvini : Strabellini, Turmentini,
Vibinates, Venusini, Ulurtini. Calabrorum mediterranei : 7
Ægetini, Apamestini, Argentini, Butuntinenses, Deciani,
Grumbestini, Norbanenses, Paltonenses, Sturnini, Tu-

les Sturnins, les Tutins. Dans l'intérieur du territoire de Salente, les Alétins, les Basterbins les Nérétins, les Valentins (53), les Vérétins.

1 XVII. (XII.) Suit la quatrième région, qui comprend les nations peut-être les plus braves de l'Italie. Sur la côte, à partir du Tiferne, chez les Frentans, le fleuve Trinium, riche en ports; les villes d'Histonium, de Buca, d'Ortona, le fleuve Aterne; dans l'intérieur des terres, les Anxans Frentans, les Carentins d'en haut et d'en bas, les Lanuenses; chez les Marrucins, les Téatins; chez les Péligniens, les Corfiniens, les Superéquans, les Sulmoniens; chez les Marses, les Anxantins, les Atinates, les Fucentes, les Lucenses, les Maruviens; chez les Albiens, Albe, sur le lac Fucin; chez les Equiculans, les Cliternins, les Carséolans; chez les Vestiniens, les Angulans, les Pinnenses, les Peltuinates, auxquels sont joints les Aufinates Cismontans; chez les Samnites, qui ont été appelés Sabelles et que les Grecs ont nommés Saunites, Bovianum Vetus, colonie, et une autre Bovianum surnommée de la onzième légion;
2 les Aufidénates, les Éserniens, les Fagifulans, les Ficoliens, les Sæpinates, les Tréventinates; chez les Sabins, les Amiternins, les Cures, Forum Decii, Forum Novum, les Fidénates, les Intéramnates, les Nursins, les Nomentans, les Réatins, les Trébulans Mutuscéens et les Trébulans-Sufténates, les Tiburtes, les Tarinates. Dans ces contrées, parmi les populations équicules, ont péri : les Comins, les Tadiates, les Cædices, les Alfaternes. Gellianus rapporte que le lac Fucin engloutit la ville des Marses, Archippe, fondée par Marsias, chef des Lydiens; et Valérianus, que celle des Viticins, dans le Picentin, fut détruite par les Ro-
3 mains. Les Sabins, appelés ainsi d'après l'opinion de quelques auteurs, au lieu de Sévins (54), à cause de leur piété et du culte qu'ils rendent aux dieux, habitent autour des lacs Vélins, sur des collines humides. Le Nar sert d'écoulement à ces lacs (55); de là il gagne le Tibre, qu'il remplit d'eaux sulfureuses, descendant du mont Fiscelle, et se jetant dans ces lacs près des bois de Vacuna et de Réate. D'un autre côté, l'Anio, né dans les montagnes des Trébans, amène au Tibre les eaux de trois lacs célèbres par leurs bords charmants, et d'où Sublaqueum (56) a pris son nom. Dans le territoire de Réate, le lac de Cutilie, où est une île flottante, est, d'après Varron, le point central de l'Italie. Au-dessous des Sabins est le Latium; sur le côté, le Picénum; en arrière, l'Ombrie; la chaîne des Apennins leur fait un rempart sur deux côtés.

XVIII (XIII). La cinquième région est celle 1
du Picénum, couvert jadis d'une immense population : 360,000 Picentins se soumirent au peuple romain. Ils sont issus des Sabins, qui avaient voué un printemps sacré (*envoyer en colonie toute la jeunesse née en un certain printemps*). Leur territoire fut depuis le fleuve Aterne, là où sont maintenant le territoire et la ville d'Adria, colonie, à 7,000 pas de la mer. Énumération géographique : le fleuve Vomanum, les territoires Prætutien et de Palma; Castrum Novum, le fleuve Batinum, Truentum avec son fleuve, seul reste des Liburnes en Italie; le fleuve Albula, Tervium, où finit le pays des Prætutiens, et où commence celui des Picentins; la ville de Cupra, le 2
Château des Firmans, et au-dessus Asculum, colonie, et la plus célèbre du Picénum; dans l'intérieur des terres, Novana; sur la côte, Cluana, Potentia, Numana, fondée par les Sicules; Ancône, fondée aussi par eux, colonie romaine, et située

tini. Salentinorum : Aletini, Basterbini, Neretini, Valentini, Veretini.

1 XVII. (XII.) Sequitur regio quarta gentium vel fortissimarum Italiæ. In ora, Frentanorum, a Tiferno : flumen Trinium portuosum. Oppida : Histonium, Buca, Ortona : Aternus amnis. Intus Anxani cognomine Frentani. Carentini supernates, et infernates, Lanuenses : Marrucinorum Teatini : Pelignorum Corfinienses, Superequani, Sulmonenses : Marsorum Anxantini, Atinates, Fucentes, Lucenses, Maruvii : Albensium Alba ad Fucinum lacum : Æquiculanorum, Cliternini, Carseolani : Vestinorum, Angulani, Pinnenses, Peltuinates, quibus junguntur Aufinates Cismontani; Samnitium, quos Sabellos, et Græci Saunitas dixere, colonia, Bovianum vetus, et alterum
2 cognomine Undecumanorum. Aufidenates, Esernini, Fagifulani, Ficolenses, Sæpinates, Treventinates : Sabinorum, Amiternini, Curenses, Forum Decii, Forum novum, Fidenates, Interamnates, Nursini, Nomentani, Reatini, Trebulani, qui cognominantur Mutuscæi, et qui Suffenates, Tiburtes, Tarinates. In hoc situ ex Æquiculis interiere Comini, Tadiates, Cædici, Alfaterni. Gellianus auctor est, lacu Fucino haustum Marsorum oppidum Archippe, conditum a Marsya duce Lydorum : item Viticinorum in Piceno deletum a Romanis, Valerianus. Sabini (ut quidam 3
existimavere, a religione et deorum cultu Sevini appellati) Velinos accolunt lacus, roscidis collibus. Nar amnis exhaurit illos; sulphureis aquis Tiberim ex his petens replet, e monte Fiscello labens, juxta Vacunæ nemora et Reate in eosdem conditus. At ex alia parte Anio, in monte Trebanorum ortus, lacus tres amœnitate nobiles, qui nomen dedere Sublaqueo, defert in Tiberim. In agro Reatino Cutiliæ lacum, in quo fluctuet insula, Italiæ umbilicum esse M. Varro tradit. Infra Sabinos Latium est, a latere Picenum, a tergo Umbria, Apennini jugis Sabinos utrimque vallantibus.

XVIII (XIII). Quinta regio Piceni est, quondam uberrimæ 1
multitudinis. Trecenta LX millia Picentium in fidem populi romani venere. Orti sunt a Sabinis voto vere sacro. Tenuere ab Aterno amne, ubi nunc ager Adrianus, et Adria colonia a mari VII M. pass. Flumen Vomanum : ager Prætutianus, Palmensisque. Item Castrum novum, flumen Batinum, Truentum cum amne : quod solum Liburnorum in Italia reliquum est. Flumen Albula : Tervium, quo finitur Prætutiana regio, et Picentium incipit. Cupra oppidum, Cas- 2
tellum Firmanorum : et super id colonia Asculum, Piceni nobilissima; intus Novana : in ora Cluana, Potentia, Nu-

sur le promontoire Cumère, dans le coude que fait la côte en s'incurvant, à la distance du Gargane de 183,000 pas; dans l'intérieur, les Auximates, les Bérégrans, les Cingulans, les Cupriens surnommés Montans, les Falariens, les Pausulans, les Pléniniens, les Riciniens, les Septempédans, les Tollentinates, les Treiens, et, avec Urbesalvia, les Pollentins.

1 XIX. (XIV.) Ici se range la sixième région, comprenant l'Ombrie et le territoire gaulois autour d'Ariminum. A Ancône commence la côte dite côte de la Gaule Togata. Les Sicules et les Liburnes ont habité une grande partie de cette contrée, particulièrement les districts de Palma, de Prætutia et d'Adria. Ils furent chassés par les Ombriens, ceux-ci par les Étrusques, les Étrusques par les Gaulois. Les Ombriens sont regardés comme la nation la plus ancienne de l'Italie, et l'on va jusqu'à croire qu'ils ont été appelés ainsi (57) par les Grecs, comme ayant survécu à des pluies qui inondèrent le globe terrestre. On lit dans les histoires que
2 trois cents de leurs villes furent soumises par les Étrusques. Énumération géographique : sur la côte, le fleuve Æsis, Senogallia, le fleuve Métaure, Fanum Fortunæ, colonie, Pisaurum, colonie, avec le fleuve; dans l'intérieur, Hispellum, Tuder; du reste, les Amériens, les Attidiates, les Asisinates, les Arnates, les Æsinates, les Camertes, les Casuentillans, les Carsulans, les Dolates surnommés Salentins, les Fulginates, les Foroflaminiens, les Forojuliens surnommés Concubiens, les Forobrentans(58), les Forosemproniens, les Iguvins, les Interamnates surnommés Nartes, les Mévanates, les Mévanioniens, les Matilicates, les Narniens, dont la ville s'appelait auparavant Nequinum; les Nucérins, surnommés Favoniens et Camelans; les Ocriculans, les Ostrans, les Pitulans, surnommés les uns Pisuertes, et les autres Mergentins; les Pélestins, les Sentinates, les Sarsinates, les Spoletins, les Suasans, les Sestinates, les Suillates, les Tadinates, les Trébiates, les Tuficans, les Tifernates, surnommés les uns Tiberins, et les autres Metauriens; les Vésionicates, les Urbanates, surnommés les uns Métauriens, et les autres Hortiens; les Vettons, les Vindinates, les Viventans.
Dans cette contrée ont péri les Féliginates, 3
et le peuple qui occupa Clusiolum au-dessus d'Interamna, et les Sarranates avec la ville d'Acerræ, qui était surnommée Vatriæ, et la ville de Turocelum, appelée Netriolum; ont péri aussi les Solinates, les Curiates, les Falliénates, les Apiennates; ont péri encore les Ariénates avec la ville de Crinovolum, les Usidicans, les Plangiens, les Pisinates, les Cælestins. Caton a rapporté qu'Ameria, nommée ci-dessus, fut fondée 964 ans avant la guerre de Persée.

XX. (XV.) La huitième région est limitée par 1
l'Ariminum, le Pô et l'Apennin. Sur la côte, le fleuve Crustumium, Ariminum, colonie, avec les fleuves Ariminum et Aprusa; le Rubicon, jadis la limite de l'Italie; ensuite les fleuves Sapis, Vitis et Anemo; Ravenne, ville des Sabins, avec le fleuve Bédésis, à 105,000 pas d'Ancône. Non loin de la mer, Butrium des Ombriens; dans l'intérieur, colonies : Bologne, appelée Felsina quand elle était à la tête de l'Étrurie, Brixillum, Modène,
Parme, Placentia; villes : Césène, Claterna, 2
Forum Clodii, Forum Livii, Forum Popilii; Fo-

mana, a Siculis condita. Ab iisdem colonia Ancona, apposita promontorio Cumero, in ipso flectentis se oræ cubito : a Gargano CLXXXIII M. pass. Intus Auximates, Beregrani, Cingulani, Cuprenses cognomine Montani, Falarienses, Pausulani, Pleninenses, Ricinenses, Septempedani, Tollentinates, Treienses, Urbesalvia Pollentini.

1 XIX. (XIV.) Jungitur his sexta regio, Umbriam complexa, agrumque Gallicum circa Ariminum. Ab Ancona Gallica ora incipit Togatæ Galliæ cognomine. Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere, in primis Palmensem, Prætutianum, Adrianumque agrum. Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli. Umbrorum gens antiquissima Italiæ existimatur, ut quos ombrios a Græcis putent dictos, quod inundatione terrarum imbribus superfuissent: Tre-
2 centa eorum oppida Thusci debellasse reperiuntur. Nunc in ora flumen, Æsis : Senogallia. Metaurus fluvius : coloniæ, Fanum Fortunæ, Pisaurum cum amne. Et intus Hispellum, Tuder. De cætero Amerini, Attidiates, Asisinates, Arnates, Æsinates, Camertes, Casuentillani, Carsulani, Dolates cognomine Salentini, Fulginates, Foroflaminienses, Forojulienses, cognomine Concubienses : Forobrentani, Forosempronienses, Iguvini, Interamnates, cognomine Nartes : Mevanates, Mevanionenses, Matilicates : Narnienses, quod oppidum Nequinum antea vocatum est : Nucerini, cognomine Favonienses, et Camelani : Ocriculani, Ostrani, Pitulani, cognomine Pisuertes, et alii Mergentini : Pelestini, Sentinates, Sarsinates, Spoletini, Suasani, Sestinates, Suillates, Tadinates, Trebiates, Tuficani, Tifernates cognomine Tiberini, et alii Metaurenses : Vesionicates, Urbanates cognomine Metaurenses, et alii Hortenses : Vettonenses, Vindinates, Viventani. In hoc situ 3
interiere Feliginates, et qui Clusiolum tenuere supra Interamnam : et Sarranates, cum oppidis, Acerris, quæ Vatriæ cognominabantur, Turocelo, quod Netriolum. Item Solinates, Curiates, Fallienates, Apiennates. Interiere et Arienates cum Crinovolo, et Usidicani, et Plangenses, Pisinates, Cælestini. Ameriam suprascriptam Cato ante Persei bellum conditam annis DCCCCLXIV prodidit.

XX. (XV.) Octava regio determinatur Arimino, Pado, 1
Apennino. In ora fluvius Crustumium, Ariminum colonia cum amnibus Arimino et Aprusa. Fluvius hinc Rubico, quondam finis Italiæ. Ab eo Sapis, et Vitis, et Anemo : Ravenna Sabinorum oppidum, cum amne Bedese, ab Ancona CV M. pass. Nec procul a mari, Umbrorum Butrium. Intus coloniæ : Bononia, Felsina vocitata, quum
princeps Etruriæ esset : Brixillum, Mutina, Parma, Pla- 2
centia. Oppida : Cæsena, Claterna, Forum Clodii, Livii, Popilii, Truentinorum, Cornelii : Faventini, Fidentini,

rum Truentinorum, Forum Cornelii, les Faventins, les Fidentins, les Otésins, les Padinates, Regium Lepidum, ainsi nommée de Lepidus; les Solonates, les Saltus Gallians (59) surnommés Aquinates, les Tanétans, les Véléiates surnommés anciennement (60) Régiates, les Urbanates (61). Dans cette contrée ont péri les Boïens, dont les tribus, d'après Caton, furent au nombre de cent douze, et les Sénons, qui avaient pris Rome.

3 (XVI.) Le Pô sort du sein du mont Vésule, un des sommets les plus élevés de la chaîne des Alpes, sur le territoire des Ligures Vagiennes; la source en est digne d'être visitée (II, 106); il s'enfonce dans un canal souterrain, puis reparaît dans le territoire des Forovibiens. Il ne le cède en célébrité à aucun fleuve; les Grecs l'ont appelé Éridan, et le châtiment de Phaéthon l'a illustré. Grossi au lever de la Canicule par la fonte des neiges, il n'enlève rien, quoique son cours soit torrentueux, aux campagnes qu'il inonde, et quand il les a quittées il les laisse plus fécondes. Il a 388,000 pas de sa source à son embouchure, y compris 88,000 pour les sinuosités. Non-seulement il reçoit des rivières navigables descendant des Apennins et des Alpes, mais encore il sert d'écoulement à des lacs immenses. Le nombre des rivières qu'il mène à la mer Adria-
4 tique est de trente en tout; les plus célèbres sont, venant des Apennins, le Tanare, la Trébie, qui traverse le Placentin, le Tarus, l'Incia (62), le Gabellus, la Scultenna, le Rhénus; venant des Alpes, la Stura, l'Orgo, les deux Duria, le Sessitès, le Tésin, le Lambrus, l'Adda, l'Oglio, le Mincio. Il n'y a aucun fleuve qui s'accroisse plus que le Pô dans un court espace; aussi, accablé par la masse des eaux, creuse-t-il la terre sur laquelle il pèse; et, bien qu'épuisé par des saignées et des canaux entre Ravenne et Altinum, dans une étendue de 120,000 pas, cependant il s'élargit au point qu'on dit qu'il forme sept mers.

Il se décharge à Ravenne par le canal d'Au- 5
guste, sous le nom de Padusa, qui a succédé à celui de Messanique. L'embouchure la plus voisine a la grandeur d'un port, et forme en effet celui de Vatrenus : c'est de là que l'empereur Claude, triomphant de la Bretagne (an de J.-C. 44), entra dans l'Adriatique sur ce grand bâtiment qui était plutôt un palais qu'un vaisseau. Cette branche, appelée auparavant Bouche d'Éridan, a été appelée par d'autres Bouche Spinétique, de la ville de Spina, ville détruite, jadis importante dans ces parages, ainsi que le font croire les trésors déposés à Delphes par les Spinètes, et qui eut Diomède pour fondateur. Le Pô reçoit ici la rivière Vatrenus, qui vient du territoire de Forum Cornelii.

Les bouches qui viennent après sont Caprasia, 6
puis Sagis, enfin Volane, qui s'appelait auparavant Olane. Toutes ces dérivations et tous ces canaux, à partir de Sagis, ont pour auteurs les Étrusques : à l'aide d'une saignée ils amenèrent le gros du fleuve dans les marais d'Atria, qui sont appelés les Sept Mers. Là est un port célèbre, Atria, ville des Etrusques, d'où le nom de mer Atriatique, changé aujourd'hui en Adriatique.

Puis viennent les bouches pleines, Carbonaria 7
et les fossés Philistins, que d'autres nomment Tartare. Tout cela naît de l'excédant des eaux dans le canal Philistin, accru par l'Athésis, qui descend des Alpes Tridentines, et par le Togisonus, qui vient des campagnes du Padouan. Les ports

Otesini, Padinates, Regienses a Lepido, Solonates, Saltusque Galliani qui cognominantur Aquinates : Tanetani, Veleiates cognomine veteri Regiates : Urbanates. In hoc tractu interierunt Boii, quorum tribus CXII fuisse auctor est Cato : item Senones, qui ceperant Romam.

(XVI.) Padus e gremio Vesuli montis, celsissimum in
3 cacumen Alpium elati, finibus Ligurum Vagiennorum, visendo fonte profluens, condensque sese cuniculo, et in Forovibiensium agro iterum exoriens, nulli amnium claritate inferior : Græcis dictus Eridanus, ac pœna Phaethontis illustratus : augetur ad Canis ortus liquatis nivibus : agris quamvis torrentior, nihil tamen ex rapto sibi vindicans; atque ubi liquit agros, ubertate largior : trecentis M. pass. a fonte addens meatu duodenonaginta; nec amnes tantum Apenninos Alpinosque navigabiles capiens,
4 sed lacus quoque immensos in eum sese exonerantes, omni numero XXX flumina in mare Adriaticum defert. Celeberrima ex iis, Apennini latere jactum Tanarum : Trebiam Placentinum : Tarum, Inciam, Gabellum, Scultennam, Rhenum : Alpium vero Sturam, Orgum, Durias duas, Sessiten, Ticinum, Lambrum, Adduam, Ollium, Mincium. Nec alius amnium tam brevi spatio majoris incrementi est. Urgetur quippe aquarum mole, et in profundum agitur, gravis terræ; quamquam deductus in flumina et fossas inter Ravennam Altinumque per CXX M. pass., tamen qua largius vomit, septem maria dictus facere.

Augusta fossa Ravennam trahitur, ubi Padusa vocatur, 5
quondam Messanicus appellatus. Proximum inde ostium magnitudinem portus habet, qui Vatreni dicitur, quo Claudius Cæsar e Britannia triumphans, prægrandi illa domo verius quam nave intravit Adriam. Hoc ante Eridanum ostium dictum est, aliis Spineticum, ab urbe Spina, quæ fuit juxta prævalens, ut Delphicis creditum est thesauris, condita a Diomede. Auget ibi Padum Vatrenus amnis, ex Forocorneliensi agro.

Proximum inde ostium Caprasiæ, dein Sagis : dein 6
Volane, quod ante Olane vocabatur. Omnia ea flumina, fossasque, primi a Sagi fecere Thusci : egesto amnis impetu per transversum in Atrianorum paludes, quæ septem maria appellantur, nobili portu oppidi Thuscorum Atriæ, a quo Atriaticum mare ante appellabatur, quod nunc Adriaticum.

Inde ostia plena : Carbonaria, ac fossiones Philistinæ, 7
quod alii Tartarum vocant : omnia ex Philistinæ fossæ abundatione nascentia : accedentibus Athesi ex Tridentinis Alpibus, et Togisono ex Patavinorum agris. Pars

de Brondolo et d'Edron se forment, l'un d'une
partie de ces embouchures, l'autre des deux
Médoacs et du canal Clodien; le Pô s'engage
dans tous ces canaux, et débouche par eux dans
la mer. La plupart des auteurs admettent que
le fleuve a formé entre les Alpes et la côte, comme
le Nil en Égypte, un espace triangulaire ou delta
(63), lequel a 2,000 stades de circuit (kil. 368).
8 J'ai honte d'emprunter aux Grecs des détails sur
l'Italie; cependant Métrodore de Scepsis dit que
le Pô a reçu ce nom parce qu'autour de sa source
abondent les pins appelés en gaulois *padi* (64),
et que dans la langue des Ligures il s'appelle Bo-
dincus, ce qui signifie *sans fond* (65). A l'appui
de ce dire on peut citer Industria, ville voisine,
appelée jadis Bodincomagum, et où le fleuve
prend le plus de profondeur.

1 XXI. (XVII.) La onzième région, qui vient
ensuite, prend du Pô le nom de Transpadane;
elle est tout entière dans l'intérieur des terres,
mais elle n'en reçoit pas moins toutes choses de
la mer par l'utile canal de son fleuve. Villes :
Vibi Forum, Segusio; colonies, à partir du pied
des Alpes : Augusta des Taurins, de l'antique
nation des Ligures, et où le Pô commence à être
navigable; puis Augusta Prætoria des Salasses,
auprès des deux passages des Alpes; les portes
Graïques et les portes Pœnines (on rapporte que
les Carthaginois ont passé par celles-ci, et Her-
2 cule par celles-là); la ville d'Eporedia, fondée
par le peuple romain sur l'ordre des livres si-
byllins (les Gaulois appellent Éporédies les bons
écuyers) (66); Vercelle, issue des Sallyens, ap-
partient aux Libiques; Novare, issue des Ver-
tacomacores, qui forment aujourd'hui même un
canton des Vocontiens, non, comme le dit Caton,
des Ligures; deux tribus de ces derniers, les
Lèves et les Mariques, ont fondé Ticinum, non loin
du Pô, comme les Boïens, venus des régions
transalpines, ont bâti Laus Pompeïa, et les In-
subres, Milan. Caton rapporte que Come, Ber- 3
game, Licini Forum, et quelques peuples envi-
ronnants, sont issus des Orobiens; mais il con-
fesse ignorer l'origine de ceux-ci, qui viennent
de la Grèce, d'après Cornélius Alexander : cet
auteur s'appuie même sur l'étymologie, leur nom
signifiant *vivant dans les montagnes*. Dans cette
contrée a péri une ville des Orobiens, Barra,
d'où proviennent les Bergomates, d'après Caton;
et l'on peut s'assurer encore aujourd'hui que le
site en a été plus élevé qu'heureux. Ont péri en-
core les Caturiges exilés de l'Insubrie, Spina,
nommée ci-dessus (III, 20, 5), et Melpum, ville
opulente qui, d'après Cornélius Népos, fut dé-
truite par les Insubriens, les Boïens et les Sénons,
le jour de la prise de Véies par Camille.

XXII. (XVIII.) Suit la dixième région de 1
l'Italie, placée sur la mer Adriatique. Énumé-
ration géographique : la Vénétie, le fleuve Si-
lis, venant des montagnes de Tarvise; la ville
d'Altinum; le fleuve Liquentia descendant des
monts Opitergiens, et le port de même nom;
Concordia, colonie; les fleuves et le port de Ro-
matinum, les deux fleuves Tilaventum, le grand
et le petit; celui d'Anassum, dans lequel le
Varramus se jette, l'Alsa, le Natiso et le Tur-
rus, qui coulent au pied d'Aquilée, colonie si-
tuée à 15,000 pas de la mer. Cette région est 2
celle des Carniens. Voici celle des Iapydes qui y
touche : le fleuve Timave, Pucinum, château

eorum et proximum portum fecit Brundulum, sicut Edro-
nem Medoaci duo, ac Fossa Clodia. His se Padus miscet,
ac per hæc effunditur : plerisque, ut in Ægypto Nilus,
quod vocant Delta, a triquetra figura, inter Alpes atque
oram maris facere proditus, stad. duum M. circuitu. Pudet
8 a Græcis Italiæ rationem mutuari. Metrodorus tamen
Scepsius dicit, quoniam circa fontem arbor multa sit picea,
quales gallice vocentur Padi, hoc nomen accepisse. Ligu-
rum quidem lingua amnem ipsum Bodincum vocari, quod
significet fundo carentem. Cui argumento adest oppidum
juxta Industria, vetusto nomine Bodincomagum, ubi præ-
cipua altitudo incipit.

1 XXI. (XVII.) Transpadana appellatur ab eo regio unde-
cima, tota in mediterraneo, cui maria cuncta fructuoso
alveo important. Oppida : Vibi Forum, Segusio. Coloniæ
→ ab Alpium radicibus, Augusta Taurinorum, antiqua Li-
gurum stirpe, inde navigabili Pado. Dein Salassorum
Augusta Prætoria, juxta geminas Alpium fores, Graias
atque Pœninas. His Pœnos, Graiis Herculem transisse me-
2 morant. Oppidum Eporedia, Sibyllinis a populo romano
conditum jussis. Eporedias Galli bonos equorum domito-
res vocant. Vercellæ Libicorum ex Sallyis ortæ, Novaria
ex Vertacomacoris, Vocontiorum hodieque pago, non
(ut Cato existimat) Ligurum : ex quibus Levi et Marici
condidere Ticinum, non procul a Pado : sicut Boii trans
Alpes provecti, Laudem Pompeiam, Insubres Mediola-
num. Orobiorum stirpis esse, Comum, atque Bergomum, 3
et Licini Forum, et aliquot circa populos auctor est Cato :
sed originem gentis ignorare se fatetur, quam docet Cor-
nelius Alexander ortam a Græcia, interpretatione etiam
nominis, vitam in montibus degentibus. In hoc situ inte-
riit oppidum Orobiorum Barra, unde Bergomates Cato
dixit ortos, etiamnum prodente se altius quam fortunatius
situm. Interiere et Caturiges Insubrum exsules, et Spina
supra dicta. Item Melpum opulentia præcipuum, quod
ab Insubribus, et Boiis, et Senonibus deletum esse eo
die, quo Camillus Veios ceperit, Nepos Cornelius tra-
didit.

XXII. (XVIII.) Sequitur decima regio Italiæ, Adriatico 1
mari apposita : cujus Venetia : fluvius Silis ex montibus
Tarvisanis. Oppidum Altinum, flumen Liquentia ex mon-
tibus Opiterginis, et portus eodem nomine : colonia, Con-
cordia : flumina et portus, Romatinum : Tilaventum ma-
jus, minusque, Anassum, in quod Varramus defluit :
Alsa, Natiso cum Turro, præfluentes Aquileiam colo-
niam XV M. pass. a mari sitam. Carnorum hæc regio, 2
junctaque Iapydum : amnis Timavus, castellum nobile
vino Pucinum : Tergestinus sinus, colonia Tergeste, XXIII M.

célèbre par son vin (xiv, 8); le golfe de Tergeste, et Tergeste colonie, à 23,000 pas d'Aquilée, au delà de laquelle, à 6,000 pas, le fleuve Formio, éloigné de Ravenne de 189,000 pas, ancienne limite de l'Italie agrandie, maintenant limite de l'Istrie. Que cette dernière province ait été ainsi nommée d'un fleuve Ister qui, sorti du Danube, appelé lui-même Ister, se jetterait, en face des bouches du Pô, dans l'Adriatique, dont ces deux grands cours d'eaux adouciraient l'amertume par leur choc, c'est ce que la plupart ont dit, et Cornélius Népos lui-même, habitant des
3 bords du Pô, mais à tort; car aucun fleuve ne sort du Danube pour se jeter dans l'Adriatique. Ils ont été trompés, je crois, par ce qu'on raconte de l'Argo descendu, sur un fleuve qu'on ne désigne pas, dans l'Adriatique, non loin de Tergeste. Des auteurs plus exacts rapportent que le vaisseau Argo fut porté à dos d'hommes par de là les Alpes, qu'ensuite il fut lancé dans l'Ister, d'où il passa dans la Save; et enfin qu'il arriva dans le fleuve Nauport (67), qui tire son nom de cette circonstance, et qui sort entre Æmona et les Alpes.

1 XXIII. (xix.) L'Istrie s'avance comme une péninsule. Quelques-uns en ont évalué la largeur à 40,000 pas, le circuit à 125,000; même évaluation pour la Liburnie, qui y touche, et le golfe Flanaticus. D'autres ont attribué à la Liburnie 180,000 pas; quelques-uns, après avoir étendu la Iapydie jusqu'au golfe Flanaticus, par derrière l'Istrie, à 130,000 pas, en ont
2 assigné 150,000 à la Liburnie. Tuditanus, qui soumit les Istriens (av. J. C. 128), fit inscrire sur sa statue, dans ce pays, qu'il y a 1,000 stades (kil. 184) d'Aquilée au fleuve Titius. Villes de l'Istrie, jouissant du droit romain : Ægida, Parentium; Pola, colonie qui s'appelle aujourd'hui Pietas Julia, fondée jadis par les Colchiens; elle est éloignée de Tergeste de 100,000 pas; puis la ville Nesactium et le fleuve Arsia, qui est maintenant la limite de l'Italie. D'Ancône à Pola le trajet est de 130,000 pas.

Dans l'intérieur de la dixième région, colo- 3
nies, Crémone, Brixia, dans le territoire des Cénomans; chez les Vénètes, Ateste, et les villes d'Acelum, de Padoue, d'Opitergium, de Bellune, Vicence, et Mantoue, la seule ville transpadane qui reste des Étrusques. Caton pense que les Vénètes sont d'origine troyenne, et que les Cénomans ont habité auprès de Marseille parmi les Volces. Puis viennent les gens de Feltre (68), les Tridentins, les Béruniens, dont les villes sont rhétiques; Vérone, qui appartient aux Rhètes et aux Euganéens; Julia, qui appartient aux Carniens; puis des peuples qu'il n'importe pas d'énumérer scrupuleusement, les Alutriens, les Assériates, les Flamoniens Vaniens, et d'autres surnommés Culiques; les Forojuliens, surnommés Transpadans; les Forétans, les Nédinates, les Quarquènes, les Taurisans, les Togiens, les Varbares.
Dans cette contrée ont péri : sur la côte, Iramine, 4
Pellaon, Palsatium; en Vénétie, Atina et Cælina; en Carnie, Ségeste et Ocra; chez les Taurisques, Noreia : de plus, à douze milles d'Aquilée, une ville a été détruite, même malgré le sénat, par Claudius Marcellus, d'après l'historien L. Pison. Cette région et la onzième renferment des lacs célèbres et des rivières filles de ces lacs, ou, quand toutefois elles en sortent, leurs nourrissons, comme du Larius l'Adda, du Verbanus le Tésin, du Bénac le Mincio, du Sébinus l'Oglio, de l'Eupilis le Lambrus, tous affluents du Pô.

Célius évalue la longueur des Alpes, depuis la 5

pass. ab Aquileia. Ultra quam vi m. pass. Formio amnis, ab Ravenna CLXXXIX M. pass. antiquus auctæ Italiæ terminus, nunc vero Istriæ : quam cognominatam a flumine Istro, in Adriam effluente e Danubio amne, eodemque Istro, adversum Padi fauces, contrario eorum percussu mari interjecto dulcescente, plerique dixere falso, et Ne-
3 pos etiam Padi accola. Nullus enim ex Danubio amnis in mare Adriaticum effunditur. Deceptos credo, quoniam Argo navis flumine in mare Adriaticum descendit, non procul Tergeste, nec jam constat quo flumine. Humeris travectam Alpes, diligentiores tradunt. Subiisse autem Istro, dein Savo, dein Nauporto, cui nomen ex ea causa est, inter Æmonam Alpesque exorienti.

1 XXIII. (xix.) Istria, ut peninsula, excurrit. Latitudinem ejus XL M. pass., circuitum vero CXXV M. prodidere quidam. Item adhærentis Liburniæ et Flanatici sinus. Alii Liburniæ CLXXX M. pass. Nonnulli in Flanaticum sinum Iapydiam promovere, a tergo Istriæ, CXXX M. pass. Dein
2 Liburniam CL M. fecere. Tuditanus, qui domuit Istros, in statua sua ibi inscripsit : « Ab Aquileia ad Titium flumen stad. M. » Oppida Istriæ civium rom. Ægida, Parentium : colonia, Pola, quæ nunc Pietas Julia, quondam a Colchis condita. Abest a Tergeste C M. pass. Mox oppidum Nesactium : et nunc finis Italiæ fluvius Arsia. Polam ab Ancona trajectus CXXX M. pass. est.

In mediterraneo regionis decimæ, coloniæ : Cremona, 3
Brixia, Cenomanorum agro : Venetorum autem, Ateste : et oppida Acelum, Patavium, Opitergium, Belunum, Vicetia : Mantua Thuscorum trans Padum sola reliqua. Venetos Trojana stirpe ortos, auctor est Cato : Cenomanos juxta Massiliam habitasse in Volcis. Feletrini, et Tridentini, et Berunenses, Rhætica oppida : Rhætorum et Euganeorum Verona, Julienses Carnorum. Dein quos scrupulose dicere non attineat, Alutrenses, Asseriates, Flamonienses Vanienses, et alii cognomine Culici : Forojulienses cognomine Transpadani, Foretani, Nedinates, Quarqueni, Taurisani, Togienses, Varbari. In hoc situ interiere per 4
oram Iramine, Pellaon, Palsatium : ex Venetis Atia, et Cælina : Carnis, Segeste, et Ocra : Tauriscis Noreia. Et ab Aquileia ad duodecimum lapidem, deletum oppidum etiam invito senatu, a Claudio Marcello, L. Piso auctor est. In hac regione et xi lacus inclyti sunt, amnesque eorum partus, aut alumni : si modo acceptos reddunt, ut Adduam Larius, Ticinum Verbanus, Mincium Benacus,

mer Supérieure jusqu'à la mer Inférieure, à un million de pas; Timagène, à 978,000; Cornélius Népos en estime la largeur à 100,000; Tite-Live, à 3,000 stades (kil. 552), l'un et l'autre en des lieux différents; car cette chaîne a quelquefois plus de 100,000 pas d'épaisseur, par exemple, là où elle sépare la Germanie de l'Italie; et dans le reste elle ne va pas à 70,000, rendue plus mince, comme par la prévision de la nature. La largeur de l'Italie au pied des Alpes, à partir du Var, monte à 745,000 pas, en passant par Vada Sabatia, Turin, Come, Brixia, Vérone, Vicence, Opitergium, Arsia.

1 XXIV. (XX.) Les Alpes sont habitées par beaucoup de peuples; ceux qui ont du renom sont, de Pola à la région de Tergeste, les Sécusses, les Subocrins, les Catales, les Monocalènes; et, auprès des Carniens, le peuple appelé jadis Taurusque, maintenant Norique. A ces derniers touchent les Rhètes et les Vindéliciens, tous divisés en beaucoup de cités. On regarde les Rhètes comme issus des Étrusques, expulsés par les Gaulois et conduits par le chef Rhétus. Sur le versant des Alpes qui regarde l'Italie, sont les nations Euganéennes, jouissant du droit latin, et dont Caton énumère trente-quatre villes; parmi elles sont les Triumpilins, peuplade (69) vendue avec son territoire (III, 4, 9); puis les Camunes et plusieurs autres semblables, attribuées aux municipes voisins. Le même Caton pense que les
2 Lépontiens et les Salasses appartiennent à la nation Taurisque; presque tous les autres, admettant une étymologie grecque pour le mot Lépontiens, pensent qu'ils proviennent d'hommes qui appartenaient au cortége d'Hercule, et dont les membres furent gelés par la neige au passage des Alpes; que les habitants des Alpes Graïques provenaient de Grecs (Graii) appartenant aussi à cette armée, et que les Euganéens, étant d'une race illustre, avaient tiré leur nom de cette circonstance (70). Leur capitale est Stonos. Les Vennonètes et les Sarunètes, peuplades rhétiques, habitent près des sources du Rhin, et ceux d'entre les Lépontiens qui sont appelés Vibères, près des sources du Rhône, dans la même région des Alpes. Il y a en outre des po- 3
pulations jouissant du droit latin, telles que les Octoduriens, les Centrons limitrophes, les cités Cottiennes, les Caturiges; et, issus des Caturiges, les Vagiennes-Ligures (III, 7) et ceux qui sont appelés Montagnards, et plusieurs peuplades Chevelues sur les confins de la mer de Ligurie.

Il ne paraît pas hors de propos de transcrire 4
ici l'inscription du trophée des Alpes, qui est ainsi conçue: A L'IMPERATOR CÉSAR, FILS DU DIVIN CÉSAR, AUGUSTE, GRAND PONTIFE, IMPERATOR POUR LA XIV^e FOIS, L'AN XVII (71) DE SA PUISSANCE TRIBUNITIENNE, LE SÉNAT ET LE PEUPLE ROMAIN, EN MÉMOIRE DE CE QUE, SOUS SES ORDRES ET SOUS SES AUSPICES, TOUS LES PEUPLES ALPINS, DEPUIS LA MER SUPÉRIEURE JUSQU'A L'INFÉRIEURE, ONT ÉTÉ SOUMIS A L'EMPIRE ROMAIN. PEUPLES ALPINS VAINCUS: LES TRIUMPILINS, LES CAMUNES, LES VENOSTES, LES VENNONÈTES, LES ISARCIENS, LES BREUNES, LES GENAUNES, LES FOCUNATES, QUATRE NATIONS VINDÉLICIENNES, LES CONSUANÈTES, LES RUCINATES, LES LICATES, LES CATÉNATES, LES AMBISUNTES, LES RUGUSCES, LES SUANÈTES, LES CALUCONS, LES BRIXENTES, LES LÉPONTIENS, LES VIBÈRES, LES NANTUATES, LES SÉDUNES, LES VÉRAGRES, LES SALASSES, LES ACITAVONS, LES

Ollium Sebinus, Lambrum Eupilis, omnes incolas Padi.
5 Alpes in longitudinem X pass. patere a supero mari ad inferum, Cælius tradit: Timagenes XXII M. pass. deductis: in latitudinem autem Cornelius Nepos centum M.: T. Livius tria M. stadiorum: uterque diversis in locis. Nam et centum millia excedunt aliquando, ubi Germaniam ab Italia submovent: nec LXX M. explent reliqua sui parte graciles, veluti naturæ providentia. Latitudo Italiæ, subter radices earum a Varo, per Vada Sabatia, Taurinos, Comum, Brixiam, Veronam, Vicetiam, Opitergium, Arsiam, DCCXLV millia passuum colligit.

1 XXIV. (XX.) Incolæ Alpium multi populi, sed illustres a Pola ad Tergestis regionem Secusses, Subocrini, Catali, Monocaleni, juxtaque Carnos quondam Taurusci appellati, nunc Norici. His contermini Rhæti et Vindelici, omnes in multas civitates divisi. Rhætos Thuscorum prolem arbitrantur, a Gallis pulsos duce Rhæto. Verso deinde Italiam pectore Alpium, latini juris Euganeæ gentes, quarum oppida XXXIV enumerat Cato. Ex iis Triumpilini, venalis cum agris suis populus: dein Camuni, compluresque similes
2 finitimis attributi municipiis. Lepontios, et Salassos, Tauriscæ gentis idem Cato arbitratur. Cæteri fere Lepontios relictos ex comitatu Herculis, interpretatione græci nominis credunt, præustis in transitu Alpium nive membris: ejusdem exercitus et Graios fuisse Graiarum Alpium incolas, præstantesque genere Euganeos, inde tracto nomine. Caput eorum Stonos. Rhætorum Vennonetes, Saruneteque, ortus Rheni amnis accolunt: Lepontiorum, qui Viberi vocantur, fontem Rhodani, eodem Alpium tractu. Sunt præterea Latio donati incolæ, ut Octoduren- 3
ses, et finitimi Centrones, Cottianæ civitates: Caturiges, et ex Caturigibus orti Vagienni Ligures, et qui Montani vocantur: Capillatorumque plura genera ad confinium Ligustici maris.

Non alienum videtur hoc loco subjicere inscriptionem 4
e tropæo Alpium, quæ talis est: IMPERATORI CÆSARI DIVI F. AVG. PONTIFICI MAXIMO, IMP. XIIII, TRIBVNICIÆ POTESTATIS XVII, S. P. Q. R. QVOD EJVS DVCTV AVSPICIISQVE GENTES ALPINAE OMNES, QVÆ A MARI SVPERO AD INFERVM PERTINEBANT, SVB IMPERIVM POP. ROM. SVNT REDACTÆ. GENTES ALPINÆ DEVICTÆ: TRIVMPILINI, CAMVNI, VENOSTES, VENNONETES, ISARCI, BREVNI, GENAVNES, FOCVNATES: VINDELICORVM GENTES QVATVOR, CONSVANETES, RVCINATES, LICATES, CATENATES, AMBISVNTES, RVGVSCI, SVANETES, CALVCONES, BRIXENTES, LEPONTII, VIBERI, NANTVATES, SEDVNI, VERAGRI, SALASSI, ACITAVONES, MEDVLLI,

Médulles, les Ucènes, les Caturiges, les Brigians, les Sogiontiens, les Brodiontiens, les Némalones, les Édénates, les Ésubians, les Véamins, les Gallites, les Triulattes, les Ectins, les Vergunnes, les Éguitures, les Némentures, les Oratelles, les Néru-
5 ses, les Vélaunes, les Suètres. On n'y a pas joint les douze cités Cottiennes, qui ne furent pas hostiles, ni les cités attribuées aux municipes par la loi Pompéia. Telle est cette Italie que les dieux ont consacrée, telles sont les nations qui la peuplent, telles les cités de ses habitants; cette Italie qui, sous le consulat de L. Æmilius Paulus et de C. Attilius Régulus (av. J. C. 225), à l'annonce d'une invasion gauloise, seule, sans secours étrangers, et même alors sans les populations transpadanes, arma 80,000 hommes de cavalerie et 700,000 d'infanterie. Pour les richesses minérales, elle ne le cède à aucune contrée; mais l'exploitation en a été interdite par un ancien sénatus-consulte, qui voulut qu'on ménageât l'Italie.

1 XXV. (xxi.) Au fleuve Arsia (iii, 23) commence la nation des Liburnes, étendue jusqu'au fleuve Titius; on y comptait les Mentores, les Hymans, les Enchéléens, les Bunes, et ceux que Callimaque appelle Peucétiens : maintenant tout est compris sous le nom commun d'Illyrie, et peu de ces nations ont des noms qui soient dignes d'être cités ou faciles à transcrire. A la juridiction de Scardona ressortissent les Japydes, quatorze cités des Liburniens, parmi lesquelles on peut nommer les Laciniens, les Stlupins, les Burnistes, les Olbons. Dans ce ressort le droit latin a été concédé aux Alutes, aux Flanates, qui ont donné leur nom au golfe Flanatique, aux Lopses, aux Varvarins, aux Assésiates exempts de tribut; et, parmi les insulaires, aux Fertinates et aux Curictes. Au reste, sur la côte, à partir de 2
Nesactium (iii, 23), on trouve les villes Alvona, Flanona, Tarsatica, Senia, Lopsica, Ortopula, Vegium, Argyruntum, Corinium, Ænona, la cité de Pasinum; le fleuve Tedanium, limite de l'Iapydie. Les îles de ce golfe avec leurs villes, outre celles qui ont déjà été citées, sont Absyrtium, Arba, Crexa, Gissa, Portunata. Sur le continent, la colonie Iadera, éloignée de 160,000 pas de Pola; puis, à 30,000, l'île Colentum; enfin, à 18,000, l'embouchure du fleuve Titius.

XXVI. (xxii.) C'est sur ce fleuve, à 12,000 1
pas de la mer, qu'est située Scardona, fin de la Liburnie et commencement de la Dalmatie; puis l'antique région des Tariotes, le château de Tariona, le promontoire de Diomède, ou, d'après d'autres, la péninsule de Hyllis, ayant 100,000 pas de tour; Tragurium, connu par ses marbres, jouissant du droit de cité romaine; Sicum, où le dieu Claude a envoyé une colonie de vétérans; Salone, colonie, éloignée de Jadera de 112,000 pas. A la juridiction de cette ville appartiennent des populations partagées en 342 (72) décuries de Dalmates, 22 de Décunes, 239 de Ditions, 69 de Mazéens, 52 de Sardiates. Dans ce district sont Burnum, Ande- 2
trium, Tribulium, châteaux célèbres par les combats des armées romaines. De la même juridiction relèvent, parmi les insulaires, les Isséens, les Colentins, les Sépares, les Épétins. Puis viennent les châteaux de Peguntium (73) et de Rataneum, Narona, colonie, chef-lieu de la troisième juridiction, éloignée de Salone de 72,000 pas, et de la mer de 20,000, et située sur le fleuve Naron. M. Varron rapporte que 89 cités en relevaient; maintenant on ne con-

Uceni, Catvriges, Brigiani, Sogiontii, Brodiontii, Nemaloni, Edenates, Esvbiani, Veamini, Gallitæ, Trivlatti, Ectini, Vergvnni, Egvitvri, Nementvri, Oratelli,
5 Nervsi, Velavni, Svetri. Non sunt adjectæ Cottianæ civitates xii quæ non fuerunt hostiles : item attributæ municipiis lege Pompeia. Hæc est Italia diis sacra, hæ gentes ejus, hæc oppida populorum. Super hæc Italia, quæ L. Æmilio Paulo, C. Atilio Regulo consulibus nunciato Gallico tumultu, sola sine externis ullis auxiliis, atque etiam tunc sine transpadanis, equitum lxxx m., peditum dcc m. armavit. Metallorum omnium fertilitate nullis cedit terris. Sed interdictum id vetere consulto patrum, Italiæ parci jubentium.

1 XXV. (xxi.) Arsiæ gens Liburnorum jungitur, usque ad flumen Titium. Pars ejus fuere Mentores, Hymani, Encheleæ, Buni, et quos Callimachus Peucetias appellat : nunc totum uno nomine Illyricum vocatur generatim, populorum pauca effatu digna, aut facilia nomina. Conventum Scardonitanum petunt Iapydes, et Liburnorum civitates xiv, e quibus Lacinienses, Stlupinos, Burnistas, Olbonenses nominare non pigeat. Jus Italicum habent eo conventu Alutæ, Flanates, a quibus sinus nominatur : Lopsi, Varvarini, immunesque Assesiates, et ex insulis
2 Fertinates, Curictæ. Cæterum per oram oppida a Nesactio, Alvona, Flanona, Tarsatica, Senia, Lopsica, Ortopula, Vegium, Argyruntum, Corinium, Ænona, civitas Pasini : flumen Tedanium, quo finitur Iapydia. Insulæ ejus sinus cum oppidis, præter supra significatas, Absyrtium, Arba, Crexa, Gissa, Portunata. Rursus in continente colonia Jadera, quæ a Pola clx m. pass. abest : inde triginta m. Colentum insula : xviii ostium Titii fluminis.

XXVI. (xxii.) Liburniæ finis, et initium Dalmatiæ Scar- 1
dona, in amne eo, xii m. pass. a mari. Dein Tariotarum antiqua regio, et castellum Tariona : promontorium Diomedis; vel, ut alii, peninsula Hyllis, circuitu c m. pass. Tragurium civium romanorum, marmore notum : Sicum, in quem locum divus Claudius veteranos misit. Salona colonia, ab Jadera cxii m. pass. Petunt in eam jura descripti in decurias, cccxlii Dalmatæ, xxii Decuni, ccxxxix Ditiones, lxix Mazæi, lii Sardiates. In hoc 2
tractu sunt, Burnum, Andetrium, Tribulium, nobilitata populi romani prælis castella. Petunt et ex insulis, Issæi, Colentini, Separi, Epetini. Ab his castella, Peguntium, Rataneum : Narona colonia tertii conventus, a Salona lxxii m. pass. apposita cognominis sui fluvio, a mari xx m. pass. M. Varro lxxxix civitates eo ventitasse auctor est.

naît guère que les Céraunes, divisés en 24 décuries; les Daorizes, en 17; les Dæsitiates, en 103; les Dociéates, en 33; les Dérétins, en 14; les Dérémistes, en 30; les Dindares, en 33; les Glinditions, en 44; les Melcomans, en 24; les Narésiens, en 102; les Scirtares, en 72; les Siculotes, en 24; et les Vardéens, anciens dévastateurs de l'Italie, en un nombre de décuries qui n'ex-
3 cède pas 20. Outre les peuples précédents, cette contrée a été occupée par les Ozuéens, les Parthènes, les Hémasins, les Arthites, les Armistes. Épidaure, colonie, est à la distance de 100,000 pas du Naron. Depuis Épidaure sont des villes jouissant du droit de cité romaine, Rhizinium, Ascrivium, Butua, Olchinium, nommé précédemment Colchinium, d'après les Colchiens qui l'avaient fondé; le fleuve Drilo, et sur ses bords une ville jouissant du droit romain, Scodra, à 17,000 pas de la mer. Il faut y joindre le souvenir, qui s'éteint, de beaucoup de villes grecques et de cités puissantes. En effet, dans cette région furent les Labéates, les Endérodunes, les Sasséens, les Grabéens, les Illyriens proprement dits, les Taulantiens et les Pyréens. Sur la côte, le cap Nymphæum qui garde son nom, la ville de Lissum de droit romain, à 100,000
4 pas d'Épidaure. (XXIII.) A Lissum commence la province macédonienne : les nations Parthènes, et en arrière les Dassarètes; les monts de la Candavie, à 78,000 pas de Dyrrachium; sur la côte, Denda, jouissant du droit romain; Epidamnum (74), colonie, nom de mauvais augure, que les Romains changèrent en Dyrrachium; le fleuve Aoüs, appelé par quelques-uns Æas; Apollonie, jadis colonie des Corinthiens, à 4,000 pas de la mer, cité aux limites de laquelle est (II, 110) le célèbre Nymphæum et habitent des barbares, les Amantes et les Bulions; sur la côte, la ville d'Oricum, fondée par les Colchiens; de là le commencement de l'Épire, les monts Acrocérauniens, auxquels nous avons placé (III, 15, 2) la fin de ce golfe de l'Europe. Oricum est à 85,000 pas du promontoire de Salente, en Italie.

XXVII. (XXIV.) Derrière les Carniens et les 1
Japydes, le long du grand Danube, aux Rhètes touchent les Noriques. Villes de ces derniers : Virunum, Celeia, Teurnia, Aguntum, Vianiomina (75), Claudia, Flavium Solvense. Le pays des Noriques est limitrophe du lac Peiso et des déserts des Boïens; cependant ces déserts ont déjà reçu Sabaria, colonie du dieu Claude, et la ville de Scarabantia Julia.

XXVIII. (XXV.) Là commence la Pannonie, 1
féconde en glands; les sommets décroissants des Alpes vont, par le milieu de l'Illyrie, du nord au midi, s'abaissant, par une douce pente, à droite et à gauche. La partie qui regarde la mer Adriatique forme la Dalmatie et l'Illyrie, de laquelle il a déjà été parlé. La Pannonie s'étend vers le nord, où elle a pour limite le Danube. Elle renferme les colonies Æmona et Siscia; des rivières renommées et navigables se jettent dans le Danube : la Drave, qui arrive de la Norique avec impétuosité; la Save, qui descend plus tranquillement des Alpes Carniennes, à 120,000 pas l'une de l'autre : la Drave, traversant les Serrètes, les Serrapilles, les Iases, les Andizètes; la Save, traversant les Colapians et les Breuques. Ce sont là les peuples principaux; on y trouve en outre les Arivates, 2

Nunc soli prope noscuntur Cerauni decuriis XXIV, Daorizi XVII, Dæsitiates CIII, Docleatæ XXXIII, Deretini XIV, Deremistæ XXX, Dindari XXXIII, Glinditiones XLIV, Melcomani XXIV, Naresii CII, Scirtari LXXII, Siculotæ XXIV, populatoresque quondam Italiæ Vardæi, non amplius
3 quam XX decuriis. Præter hos tenuere tractum eum Ozuæi, Partheni, Hemasini, Arthitæ, Armistæ. A Narone amne C M. pass. abest Epidaurum colonia. Ab Epidauro sunt oppida civium rom. Rhizinium, Ascrivium, Butua, Olchinium, quod antea Colchinium dictum est, a Colchis conditum : amnis Drilo, superque eum oppidum civium romanorum Scodra, a mari XVII M. pass. Præterea multorum Græciæ oppidorum deficiens memoria, necnon et civitatum validarum. Eo namque tractu fuere Labeatæ, Enderoduni, Sassæi, Grabæi, proprieque dicti Illyrii, et Taulantii, et Pyræi. Retinet nomen in ora Nymphæum promontorium : Lissum oppidum civium romanorum ab Epidauro C M.
4 passuum. (XXIII.) A Lisso Macedoniæ provincia : gentes Partheni, et a tergo eorum Dassaretæ. Montes Candaviæ, a Dyrrachio LXXVIII M. pass. In ora vero Denda civium romanorum, Epidamnum colonia, propter inauspicatum nomen a Romanis Dyrrachium appellata : flumen Aous, a quibusdam Æas nominatum : Apollonia, quondam Corinthiorum colonia, IV M. passuum a mari recedens : cujus in finibus celebre Nymphæum accolunt barbari, Amantes et Buliones. At in ora oppidum Oricum a Colchis conditum. Inde initium Epiri, montes Acroceraunia, quibus hunc Europæ determinavimus sinum. Oricum, a Salentino Italiæ promontorio distat LXXXV M. passuum.

XXVII. (XXIV.) A tergo Carnorum et Iapydum, qua se 1
fert magnus Ister, Rhætis junguntur Norici. Oppida eorum, Virunum, Celeia, Teurnia, Aguntum, Vianiomina, Claudia, Flavium Solvense. Noricis junguntur lacus Peiso, deserta Boiorum : jam tamen colonia divi Claudii Sabaria, et oppido Scarabantia Julia habitantur.

XXVIII. (XXV.) Inde glandifera Pannoniæ, qua mitescen- 1
tia Alpium juga, per medium Illyricum a septemtrione ad meridiem versa molli in dextra ac læva devexitate considunt. Quæ pars ad mare Adriaticum spectat, appellatur Dalmatia, et Illyricum supra dictum. Ad septemtriones Pannonia vergit : finitur inde Danubio. In ea coloniæ, Æmona, Siscia. Amnes clari et navigabiles in Danubium defluunt, Dravus e Noricis violentior, Savus ex Alpibus Carnicis placidior, CXX M. pass. intervallo. Dravus per Serretes, Serrapillos, Iasos, Andizetes : Savus per Colapianos, Breucosque. Populorum hæc capita. Præterea 2
Arivates, Azali, Amantes, Belgites, Catari, Cornacates, Eravisci, Hercuniates, Latovici, Oseriates, Varciani.

les Azales, les Amantes, les Belgites, les Catares, les Cornacates, les Éravisces, les Herculates, les Latoviques, les Osériates, les Varcians; le mont Claudius, au-devant les Scordisques, en arrière les Taurisques, dans la Save l'île Metubarris, la plus grande des îles fluviales; de plus, d'autres rivières dignes d'être citées : le Colapis, qui se jette dans la Save auprès de Siscia, et qui, par un double lit, y forme l'île appelée Segestica; le Bacuntius, qui se jette aussi dans la Save à Sirmium, au territoire des Sirmiens et des Amantins; de là, à 45,000 pas, Taurunum, où la Save se joint au Danube, au-dessus de ce confluent ceux du Valdasus et de l'Urpanus, rivières qui, elles-mêmes, ne sont pas sans quelque renom.

1 XXIX. (xxvi.) A la Pannonie tient la province appelée Mœsie, qui descend avec le Danube jusqu'au Pont-Euxin. Elle commence au confluent ci-dessus nommé (Save et Danube); renfermant les Dardanes, les Célégères, les Triballes, les Timaques, les Mœsiens, les Thraces, et les Scythes limitrophes du Pont-Euxin; des fleuves célèbres, le Margis, le Pingus, le Timachus, venant de la Dardanie; l'Œscus, venant du Rhodope; l'Utus, l'Escamus, l'Iétérus, venant de l'Hémus.

2 L'Illyrie, dans sa plus grande largeur, a 325,000 pas; la longueur en est, depuis le fleuve Arsia jusqu'au fleuve Drinium, de 800,000 pas; depuis le fleuve Drinium jusqu'au promontoire Acrocéraunien, de 172,000. M. Agrippa a évalué tout le tour de ce golfe Italique et Illyrique à 1,700,000 pas. Ce golfe, dans la limite que nous avons marquée, renferme deux mers : la mer Ionienne dans la première partie; plus intérieurement l'Adriatique, qu'on appelle mer Supérieure.

XXX. Il n'y a dans la mer Ausonienne aucune île digne d'être nommée, outre celles qui ont été indiquées; il y en a peu dans la mer Ionienne : sur la côte de la Calabrie, quelques îles qui, placées au-devant de Brindes, en constituent le port; vis-à-vis la côte de l'Apulie, l'île Diomédée, remarquable par le monument de Diomède (x, 61), et une autre du même nom, appelée par quelques-uns Teutria. 1

La côte d'Illyrie a plus de mille îles, la mer y étant peu profonde, et présentant des hauts fonds séparés par un étroit chenal. Les plus célèbres sont : en face de l'embouchure du Timave, les îles à sources chaudes, croissant avec le flux de la mer (ii, 106, 9); vers le district des Istriens, Cissa, Pullaria et les Absyrtides, ainsi nommées par les Grecs à cause d'Absyrte, frère de Médée, qui y fut tué. Dans le voisinage les Grecs ont placé des îles Électrides, supposées fournir de l'ambre, en grec *électron;* preuve manifeste du peu de foi que les Grecs méritent, puisqu'on n'a jamais pu savoir quelles îles ils prétendaient désigner par cette dénomination (xxxvii, 11). En face de Iader, Lissa, et celles 3 que j'ai citées plus haut (iii, 25, 2); en face des Liburnes, quelques îles appelées Gratéennes; d'autres en non moindre nombre, appelées Liburniques, et les Céladusses en face de Surium; Bavo; Brattia, célèbre par ses chèvres; Issa, jouissant du droit romain, et Pharia avec une ville. Corcyra, surnommée Mélæna, avec une ville fondée par les Gnidiens, en est éloignée de 25,000 pas : entre Corcyra et l'Illyrie, Mélita, d'où vient, d'après Callimaque, le nom de chiens de Mélita; à 15,000 pas plus loin, les trois îles Élaphites. Dans la mer Ionienne, à 3,000 pas d'Oricum, Sasonis, célèbre pour avoir été une station de pirates. 2

Mons Claudius, cujus in fronte Scordisci, in tergo Taurisci. Insula in Savo Metubarris, amnicarum maxima. Praterea amnes memorandi, Colapis in Savum influens juxta Sisciam, gemino alveo insulam ibi efficit, quæ Segestica appellatur. Alter amnis Bacuntius in Savum Sirmio oppido influit : ubi civitas Sirmiensium et Amantinorum. Inde XLV M. passuum Taurunum, ubi Danubio miscetur Savus. Supra influunt Valdasus, Urpanus, et ipsi non ignobiles.

1 XXIX. (xxvi.) Pannoniæ jungitur provincia, quæ Mœsia appellatur, ad Pontum usque cum Danubio decurrens. Incipit a confluente supra dicto. In ea Dardani, Celegeri, Triballi, Timachi, Mœsi, Thraces, Pontoque contermini Scythæ. Flumina clara, e Dardanis Margis, Pingus, Timachus : ex Rhodope Œscus : ex Hæmo, Utus, Escamus, Ieterus.

2 Illyrici latitudo, qua maxima est, CCCXXV M. passuum colligit. Longitudo a flumine Arsia ad flumen Drinium DCCC M. A Drinio ad promontorium Acroceraunium, CLXXII M. Agrippa prodidit universum hunc sinum Italiæ et Illyrici ambitu, XVII. In eo duo maria (quo distinximus fine) : Ionium, in prima parte; interius, Adriaticum, quod Superum vocant.

XXX. Insulæ in Ausonio mari præter jam dictas, memoratu dignæ, nullæ : in Ionio paucæ : Calabro littore ante Brundusium, quarum objectu portus efficitur : contra Apulum littus Diomedea, conspicua monumento Diomedis, et altera eodem nomine, a quibusdam Teutria appellata. 1

Illyrici ora mille amplius insulis frequentatur, natura vadoso mari, æstuariisque tenui alveo intercursantibus. Claræ : ante ostia Timavi, calidorum fontium cum æstu maris crescentium : juxta Istrorum agrum, Cissa, Pullaria, et Absyrtides Graiis dictæ, a fratre Medeæ ibi interfecto Absyrto. Juxta eas Electridas vocavere, in quibus proveniret succinum, quod illi electrum appellant, vanitatis græcæ certissimum documentum : adeo ut quas earum designent, haud unquam constiterit. Contra Iader est Lissa : et quæ appellatæ. Contra Liburnos Grateæ aliquot : nec pauciores Liburnicæ, Celadussæ contra Surium : Bavo, et capris laudata Brattia, Issa civium romanorum, et cum oppido Pharia. Ab his Corcyra, Melæna cognominata, cum Gnidiorum oppido, distat XXV M. passuum, inter quam et Illyricum Melita, unde catulos Melitæos appellari Callimachus auctor est : XV millia passuum ab ea tres Elaphites. In Ionio autem mari ab Orico III millia passuum, Sasonis piratica statione nota. 2 3

NOTES DU TROISIÈME LIVRE.

(1) Le mille romain (1,000 pas) est de mètres 1472,5. Avec cette donnée, on trouvera, quand on voudra, l'expression en kilomètres des distances indiquées par Pline. Au reste, si on ne veut qu'une approximation, on n'a qu'à se rappeler que le mille romain vaut très-près d'un kilomètre et demi.

(2) Le cap Spartivento.

(3) Urgi; Ptol., II, 6, Οὔρκη; Martianus, VI, c. *de Hisp.* Urcitanus finis; Mela, II, 6, Virgi. On ne sait pas au juste l'emplacement de cette ville, qui était sur le Sinus Urgitanus avec Carthage-la-Neuve.

(4) Le Guadiana, de l'arabe *wadi*, fleuve, et de *Ana:* le fleuve Ana.

(5) Alhambra suivant d'Anville, Montiel suivant Hardouin. Je ne ferai pas une note pour chacun des noms géographiques rapportés par Pline, et je renvoie le lecteur au *Vocabulaire des noms géographiques, mythologiques et historiques de la langue latine,* publié par M. Quicherat en 1846, et où l'on trouve la synonymie moderne quand elle est certaine.

(6) Canal des Baléares.

(7) Golfe de Gascogne.

(8) Ecija.

(9) Séville.

(10) Les colonies vivaient d'après les lois romaines, et d'ordinaire avaient les priviléges du citoyen romain. Les municipes vivaient d'après leurs propres lois et avaient leurs propres magistrats, tout en jouissant, soit du droit latin, soit du droit de citoyens romains. Les villes jouissant du droit du Latium avaient le privilége de servir dans les légions romaines et d'y parvenir à tous les grades, privilége qu'on appelait aussi droit antique du Latium, droit italique, parce qu'il avait été accordé aux Latins avant que ceux-ci ne conquissent l'égalité avec les Romains. Les cités libres jouissaient de leurs lois, mais n'avaient ni le droit de citoyens romains ni celui du Latium. Les cités alliées étaient celles qui avaient des traités avec le peuple romain, telles que la cité des Arvernes, celle des Éduens, etc. Enfin, les cités stipendiaires payaient un tribut.

(11) Aujourd'hui Odiel et Tinto.

(12) Des mss. lisent Hareni montes, ou Ariani, ou Mariani. Il s'agit ici sans doute de dunes.

(13) Le Guadalquivir.

(14) Le cap Trafalgar.

(15) Les ruines de cette ville se trouvent près de Saint-Roque, à l'embouchure de la rivière de Guadarranque. Mais, d'après la conjecture de Chr.-Th. Reichard (*Thesaurus topogr*, Norimb., 1824, n° VII), la célèbre Tartessus se trouvait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par Cartaya, lieu qui a pu s'appeler jadis Carteia, et donner ainsi lieu à la fausse indication de Pline et d'autres écrivains anciens.

(16) Des mss. lisent Astigi. Mais, même avec cette leçon, il ne faut pas prendre cette ville pour l'Astigi nommée plus haut, et qui est Ecija.

(17) Au lieu de Ripa, Epora, donné par des mss. et par Brotier, Vulg. a Ripepora en un seul mot.

(18) Saragosse, la Corogne, Astorga, Lugo et Braga.

(19) Golfe d'Alicante.

(20) Alicante, nom formé de l'article arabe *al* et de l'ancien nom Lucentum.

(21) La Sègre.

(22) Les anciennes éditions ont Larnenses, Iturienses, Ispalenses, Lumberitanos. Hardouin, trouvant dans ses mss. Larnenses, Lursenses, Lumberitanos, a supprimé Ispalenses, et a été suivi par les éditions subséquentes. Mais il faut le rétablir. En effet, on a des monnaies espagnoles portant le type celtibérien, et ayant une légende qui se lit Splaie ou Sblaie. Ce nom a fourni le nom latin Spala ou Ispala. « Le nom des Spalenses, dit M. de Saulcy, n'existe pas dans toutes les éditions de Pline. Les monuments numismatiques ne viendraient-ils pas prouver que c'était avec raison qu'une peuplade nommée les Spalenses était classée parmi celles qui dépendaient de la convention juridique de Cæsar-Augusta? Je suis bien tenté de le croire, en voyant que le type du cavalier tenant une palme, type éminemment propre aux provinces celtibériennes du nord, type essentiel des Ilergètes, se retrouve sur les monnaies de Spala. Les poissons placés sur les espèces de cette ville démontrent en outre qu'elle était située sur les côtes ou sur les rives d'un fleuve. » (*Essai de classification des monnaies autonomes de l'Espagne*, p. 49.)

(23) La Corogne.

(24) Ainsi nommée des braies, *braccæ*, que portaient les habitants.

(25) Il faut écrire non Libyca, comme Vulg., mais Libica; ce n'est pas que ce mot vienne, ainsi que le dit d'Anville, de Libs, vent du sud-ouest; mais il vient de Libici, cité Gauloise, dont on a des médailles. (*Voyez* de la Saussaye, *Numismatique de la Gaule narbonaise*, p. 92.)

(26) Oppio, près de Grasse. *Voy.* de la Saussaye, *ib.*, p. 108.

(27) Il vaut mieux écrire Cænicenses que Cenicenses, comme le prouve une médaille publiée par M. le marquis de Lagoy. Cette cité était dans le voisinage de la rivière du Cænus, que M. Toulouzan croit être la Touloubre. *Voy.* de la Saussaye, *ib.*, p. 103.

(28) Les médailles prouvent qu'il faut lire, non, comme Vulg., Sanagenses, mais Samnagenses. Ce peuple occupait Sénas, bourg situé sur la direction de la voie antique conduisant à Pellisane, au point d'intersection de cette voie avec celle qui menait à Aix. *Voy.* de la Saussaye, *ib.*, p. 100.

(29) Cocinthos, Capo di Stilo; Leucopetra, Capo dell' Armi; Lacinium, Capo delle Colonne.

(30) Ullo inde loco Vulg. — Les mss. ont in, et inde est une conjecture de Hardouin. Les mss. varient aussi sur le chiffre, la plupart lisant cc, et quelques-uns ccc.

(31) Solin évalue le tour de l'Italie à 2,049,000 pas; et Saumaise, *Exerc. Plin.*, p. 58, b, E, a proposé de corriger le chiffre de Pline d'après celui de Solin.

(32) Longe meabilis Ed. Princ., Brot., Sillig. — Longe meatibus Vulg. — Longis meatibus Dalech. Cod.

(32*) Ficolenses. C'est la dernière mention qu'on trouve des habitants (nommés Ficulentes par Varron) de la très-ancienne ville de Ficulea des Sabins, sur la *via Nomentana*, dite aussi *via Ficulnensis* dans Tite Live, III, 52; elle était voisine de Fidène. La tribu d'Appius Claudius était entre Fidène et Ficulea, d'après Denys d'Halicarnasse, V, 40. — Après Ficolenses, l'éd. Elz. ajoute Fregellani.

(33) M. Sichel pense que ce nom sacré était Angerona; *voy.* son intéressant mémoire : *Description d'une pierre gravée, avec des recherches sur les Divalia et les Angeronalia des Romains, comme culte secret de Vénus Genitrix*, dans la *Revue archéologique*, 15 janvier 1846.

Solin, cap. 2, dit que Valérius Soranus fut mis à mort. D'autres ont prétendu que le nom sacré de Rome était Valentia.

(34) Les anciens écrivains ne donnent aucun renseignement sur ce qu'était cette coutume de recevoir de la chair.

(35) Æsolani Vulg. — Æsulani Niebuhr, *Hist. Rom.* I, p. 223, 3e édit.

(36) Pollustini Vulg. — Polluscini Niebuhr, *ib.*

(37) Salerne est sur la côte, Pline ne met pas le génitif après oppidum; ces deux raisons me font adopter le sens de Hardouin, et non traduire, comme on traduit d'ordinaire : « Dans l'intérieur sont Salerne et Picentia. »

(38) Elea Ed. Princ., Brotier, Sillig. — Helia Vulg.

(39) M. Sillig a écrit Cratæis d'après les mss. de Gelenius.

(40) Des mss. donnent *Civium*, adopté par M. Sillig.

(41) Tucim la plupart des mss. et Sillig. — Cunici Vulg. — Tumci n° 776, Suppl. latin, Bibl. roy. — Tunici Ed. Princ.

(42) Nec Brot. ex Codd., Sillig. — Nec om. Vulg.

(43) Ordinem quo sitæ sunt; nomina singulis Prote, Mese Cod. Tol., Sillig. — Ordinem, quas item nominant singulis vocabulis, Proten et Mesen Vulg. — Prote, première, Mese, moyenne; Hypæa, celle qui est sous les autres.

(44) Des mss. et Sillig ont *Ægilium*.

(45) Des mss. et Sillig ont Igilium. — Ægilium Vulg.

(46) Pandateria Cod. Chiffl., Sillig. — Pandataria Vulg.

(47) On lit dans Homère, non Inarime, mais εἰν Ἀρίμοις.

(48) Les mss. ont CLXXXVI M; Vulg. a CLXXXXI M.

(49) Minor Ed. Pr., Brot., Sillig. — Minori Vulg.

(50) Illyrici Cod. Tol., Sillig. — Illyrica Vulg.

(51) Les Romains appelaient Apina et Trica ce que nous nommons châteaux en Espagne.

(52) Ausculani Hard., Sillig. — Æculani Vulg.

(53) Hardouin a proposé de lire, au lieu de Valentini donné par les anciennes éditions, Uxentini, habitants de la ville d'Οὔξεντον. Cette conjecture a été adoptée par M. Sillig. Mais Mannert pense que les Valentins sont les habitants d'une ville nommée par Pomponius Méla Valetium.

(54) Du grec σέβεσθαι, honorer pieusement les dieux. Cette étymologie ne vaut pas mieux que la plupart de celles que les anciens ont imaginées.

(55) Exhaurit illos sulfureis aquis. Tiberim Vulg. — J'ai changé la ponctuation ancienne, qui ne donne pas un sens satisfaisant. Elle a forcé Hardouin à attribuer à *exhaurire* la signification de *gâter, corrompre*, que ce verbe n'a jamais eue.

(56) Sublaqueo semblerait venir de laqueus; or, il vient de lacus. Il vaudrait mieux lire sublacueo ou sublaceo. Dans Tacite l'adjectif est sublacensis.

(57) Il ne faut pas écrire *ombrios* par un grand *o*, et comme étant un nom propre; car alors ce serait un barbarisme, cet ethnique étant *Umbri* et non *Umbrii*. Ombrii est une forme adjective que l'on suppose entre le grec ὄμβρος, pluie, et l'ethnique Umbri. Cette étymologie est d'ailleurs tout à fait illusoire.

(58) L'éd. d'Elz. a Forobremitiani, au lieu de Forobrentani.

(59) Saltus Ed. Princ., Brot., Sillig. — Saltes Vulg. — On ne sait ce qu'est cette localité. Cicéron cite un Saltus gallicanus, montagne de la Campanie.

(60) Veleiates Rezzonicus ex inscriptione. — Veliates Vulg. — Cognomine veteri Regiates Cod. Snakenb., Hard. ex conjectura, Brotier, Sillig. — Cognomine Vecteri; Regiates Vulg.

(61) Des éditions et des mss. ont Umbranates, au lieu de Urbanates.

(62) Niciam Hardouin, Sillig. — Incia est donné par deux mss., par Brotier et par Vulg.

(63) Delta, triquetra figura, inter Cod. Salmant. — Delta, triquetram figuram inter Vulg.

(64) Padi; on ne connaît que le cymrique *ffawydd*, nom pluriel sans singulier, qui signifie des *pins*. Voy. Dieffenbach, *Celtica*, I, p. 169.

(65) Bodincus; on croit y retrouver le mot français *bout*, *but*, *extrémité*, de sorte que inc, complétement inconnu d'ailleurs, signifierait *sans*. On en a rapproché aussi le mot allemand Boden, *fond*, *sol;* comparez encore le bas-latin podium, en vieux français *pui*, qui signifie *montagne* et aussi *chose sur laquelle on s'appuie*. M. Dieffenbach, *ib.*, croit qu'à tort on cherche dans le mot *padus* un mot gaulois signifiant pin, et que dans *padus* et *bodincus* il y a une racine commune *pad* ou *bod*.

(66) Eporedia. Ce mot est certainement gaulois; comparez les noms propres Eporedorix, Eporedirix. On y reconnaît clairement la racine *epe* ou *epo*, cheval, qui se rattache au grec ἵππος ou ἴκκος, au latin equus, au zend açpa, au sanscrit açva. Quant à la fin du mot, qui doit signifier *dompteur*, je n'en connais pas la forme celtique.

(67) Pline suppose que le nom de Nauport vient de ναῦς, navire, et πορθμὸς ou πόρος, passage.

(68) Feletrini Cod. Dalech. — Fertini Vulg. — La leçon du mss. de Dalechamp est certainement la bonne. Des critiques ont cru que les variantes de Dalechamp étaient non des leçons de mss., mais des conjectures de ce savant. J'ai eu plusieurs fois lieu de m'assurer que ces leçons sont véritablement des variantes de mss., et qu'elles ont la valeur de toute variante.

(69) Vendue au peuple romain, ainsi que, plus haut, III, 4, 9, il est question d'un peuple vendu à César, *Cæsari venales*.

(70) Lepontii, de λείπω, *laisser : gens laissés en arrière*. Euganéens, de εὖ, *bien*, et γένος, *race : de race illustre*. Ces étymologies sont futiles.

(71) XVII om. Vulg. — Je ne vois aucune raison pour ne pas admettre dans le texte le chiffre XVII; il est donné par le mss. 6795 de la Bibl. roy., qui est du neuvième siècle, et par Dalechamp. Les Codd. Tol. et Salmant. ont XVIII. Il est bien plus facile d'admettre que ce chiffre a été omis par certains copistes, que d'admettre qu'il a été ajouté par d'autres; d'autant plus que cette date concorde avec celle de l'arc de triomphe de Suse en Piémont, qui porte l'an XV de la puissance tribunitienne, et qui, de fait, est antérieur au trophée des Alpes. Consultez sur ce trophée des Alpes, élevé en l'honneur de l'empereur Auguste, Egger, *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste*, Paris, 1844, p. 299.

(72) CCCXLII Ed. Princ. — CCCLXXXII Vulg. — CCCLXII Snackenb. — Il n'y a aucune raison de ne pas admettre le chiffre de l'édition Princeps. Celui de Vulg. me paraît une correction malheureuse de quelqu'un qui a cru que le premier chiffre était la somme des chiffres suivants, et qui, les additionnant, a trouvé 382; ce qu'il a inséré dans le texte. Aussi est-ce dans ce sens que les éditions sont ponctuées : CCCLXXXII, Dalmatæ XXII, Decuni CCXXXIX, Ditiones LXIX, Mazæi LII, Sardiates. Il faut changer cette ponctuation comme j'ai fait.

(73) Piguntiæ Vulg. — Petunt in eam Codd. quidam. — Brotier, suivi par Sillig, a adopté le Πηγούντιον de Ptolomée.

(74) Les Romains croyaient, dans Epidamnum, trouver le mot *damnum*, dommage.

(75) Vienne en Autriche.

LIVRE IV.

1 I. Le troisième golfe de l'Europe commence aux montagnes Acrocérauniennes, et finit à l'Hellespont; il a, non compris 19 golfes plus petits, un développement de 2,500,000 pas. Il renferme l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, la Phocide, la Locride, l'Achaïe, la Messénie, la Laconie (1), l'Argolide, la Mégaride, l'Attique, la Béotie; de plus, sur l'autre mer, la Phocide et la Locride, déjà nommées, la Doride, la Phthioti e, la Thessalie, la Magnésie, la Macédoine, la Thrace. Toutes les fables de la Grèce, tout l'éclat de la littérature ont jeté les premières lueurs sur les bords de ce golfe. C'est pourquoi nous nous y arrêterons un peu.

2 L'Épire, dans une désignation générale, commence aux monts Acrocérauniens. Elle renferme d'abord les Chaoniens, d'où vient le nom de Chaonie, les Thesprotes, les Antigoniens, le lieu Aornos, avec ses exhalaisons fatales aux oiseaux; les Cestrins, les Perrhèbes, chez lesquels est le Pinde; les Cassiopéens, les Dryopes, les Selles, les Hellopes, les Molosses, où est le temple de Jupiter Dodonéen, célèbre par son oracle; le mont Tomare, avec les cent sources qui jaillissent à son pied, mont vanté par Théopompe.

3 L'Épire, proprement dite, en s'avançant vers la Magnésie et la Macédoine, a, par derrière, les Dassarètes, nommés plus haut (III, 26, 4), nation libre, et les Dardanes, nation sauvage; sur le flanc gauche des Dardanes s'étendent les Triballes et les nations Mœsiennes (III, 29); en face, les Mèdes et les Denselates, limitrophes, à leur tour, des Thraces, qui vont jusqu'au Pont-Euxin. Tel est l'entourage qui, comme un rempart, défend les hauteurs du Rhodope d'abord, puis de l'Hémus.

Sur la côte d'Épire, le château de Chimera 4
dans les monts Acrocérauniens; au pied, la source de l'Eau Royale; villes, Mæandria, Cestia; le Thyamis, fleuve de la Thesprotie; Buthrote, colonie; le golfe d'Ambracie, si célèbre, vaste nappe d'eau qui a 39,000 pas en longueur et 15,000 pas en largeur, communiquant avec la mer par un goulet de 500 pas. Il reçoit le fleuve Achéron, qui, depuis le lac Achérusia de Thesprotie, d'où il sort, a un trajet de 36,000 pas, et un pont de mille pieds, admirable pour des gens pleins d'admiration pour tout ce qui est à eux; dans le golfe, la ville d'Ambracie; l'Aphas et l'Arachthus, fleuves des Molosses; la ville d'Anactoria, et le lieu appelé Pandosie.

II. Villes de l'Acarnanie, appelée jadis Cu- 1
retis; Héraclia, Echinus, et, sur l'entrée même du golfe, la colonie d'Auguste, Actium, avec un temple célèbre d'Apollon, et la cité libre de Nicopolis. Quand on sort du golfe d'Ambracie pour aller dans la mer Ionienne, on trouve la côte de Leucade, le promontoire de même nom;

LIBER IV.

1 I. Tertius Europæ sinus Acrocerauniis incipit montibus, finitur Hellesponto : amplectitur, præter minores sinus XIX, XXV centena millia passuum. In eo Epirus, Acarnania, Ætolia, Phocis, Locris, Achaia, Messenia, Laconica, Argolis, Megaris, Attica, Bœotia : iterumque alio mari eadem Phocis et Locris, Doris, Phthiotis, Thessalia, Magnesia, Macedonia, Thracia. Omnis Græciæ fabulositas, sicut et litterarum claritas, ex hoc primum sinu effulsit. Quapropter in eo paululum commorabimur.

2 Epirus in universum appellata, Acroceranniis incipit montibus. In ea primi Chaones, a quibus Chaonia : dein Thesproti, Antigonenses : locus Aornos, et pestifera avibus exhalatio : Cestrini, Perrhæbi, quorum mons Pindus, Cassiopæi, Dryopes, Selli, Hellopes, Molossi, apud quos Dodonæi Jovis templum, oraculo illustre : Tomarus mons, centum fontibus circa radices, Theopompo celebratus.

3 Epirus ipsa ad Magnesiam Macedoniamque tendens a tergo suo Dassaretas supra dictos, liberam gentem,; mox feram Dardanos habet : Dardanis lævo Triballi prætenduntur latere, et Mœsicæ gentes : fronte junguntur Medi ac Denselatæ : quibus Thraces, ad Pontum usque pertinentes. Ita succincta Rhodopes, mox et Hæmi vallatur excelsitas.

In Epiri ora castellum in Acroceranniis Chimera, sub 4
eo Aquæ regiæ fons. Oppida : Mæandria, Cestria : flumen Thesprotiæ Thyamis : colonia Buthrotum : maximeque nobilitatus Ambracius sinus, D pass. faucibus spatiosum æquor accipiens, longitudinis XXXIX M. pass., latitudinis XV M. In eum defertur amnis Acheron, e lacu Thesprotiæ Acherusia profluens XXXVI M pass. inde, et mille pedum ponte mirabilis omnia sua mirantibus. In sinu oppidum Ambracia. Molossorum flumina, Aphas, et Arachthus. Civitas Anactoria : locus Pandosia.

II. Acarnaniæ, quæ antea Curetis vocabatur, oppida : 1
Heraclia, Echinus, et in ore ipso colonia Augusti Actium, cum templo Apollinis nobili, ac civitate libera Nicopolitana. Egressos sinu Ambracio in Ionium excipit Leucadium littus : promontorium Leucates. Dein sinus, ac Leu-

puis le golfe et la péninsule de Leucade (II, 92), appelée jadis Néritis : les habitants la coupèrent du continent, mais le souffle des vents rétablit la communication en accumulant les sables; ce canal comblé s'appelle Dioryctos, et a une
2 longueur de trois stades (mètres 552). Elle renferme la ville de Leucade, jadis appelée Néritum. Puis les villes Acarnaniennes, Alyzea, Stratos, Argos, surnommé Amphilochique; le fleuve Achéloüs descendant du Pinde, séparant l'Acarnanie de l'Etolie, et joignant par des alluvions successives l'île Artémita au continent.

1 III. (II.) Peuples de l'Étolie, Athamans, Tymphéens, Éphyres, Æniens, Perrhèbes, Dolopes, Maraces, Atraces, du pays desquels sort le fleuve Atrax pour se jeter dans la mer Ionienne. Calydon, ville d'Étolie, est à 7,500 pas de la mer, près du fleuve Évenus; puis Ma-
2 cynia, Molycria, et, derrière, les monts Chalcis et Taphiassus; sur la côte, le promontoire Antirrhium, où est l'entrée, large de moins de 1,000 pas, du golfe de Corinthe, qui sépare l'Étolie du Péloponnèse; le promontoire qui s'avance vis-à-vis s'appelle Rhion; sur le golfe même de Corinthe, villes d'Étolie, Naupacte, Pylène; et dans l'intérieur des terres, Pleuron, Halicyrna; montagnes célèbres, à Dodone, le Tomare; dans l'Ambracie, la Crania; dans l'Acarnanie, l'Aracynthus; dans l'Étolie, l'Acanthon, le Panætolium, le Macynium.

1 IV. (III.) Les voisins de l'Étolie sont les Locriens, surnommés Ozoles, jouissant de l'exemption; la ville d'Œanthe, le port d'Apollon Phæstien, le golfe de Crissa; dans l'intérieur, les villes d'Argyna, d'Eupalia, de Phæstum, de Calamissus; au delà, les champs Cirrhéens de la Phocide, la ville de Cirrha, le port de Chalæon; plus avant dans les terres, à 7,000 pas, la ville libre de Delphes, au pied du Parnasse, renommée dans tout l'univers à cause de l'oracle d'Apollon; la fontaine de Castalie, 2
le Céphisse qui coule au pied de Delphes et qui a sa source à Lilée, ville qui n'existe plus; puis la ville de Crissa, Anticyre avec les Buliens, Nauloque, Pyrrha, Amphissa, jouissant de l'exemption; Tithrone, Tritée, Ambrysus, la contrée Dryméenne, appelée Daulis. Le fond le plus reculé du golfe baigne un coin de la Béotie, où sont les villes de Siphæ et de Thèbes, surnommée Corsique, auprès de l'Hélicon. La troisième ville appartenant à la Béotie, à partir de cette mer, est Pagæ; de là s'avance comme un col l'isthme du Péloponnèse.

V. (IV.) Le Péloponnèse, appelé auparavant 1
Apie et Pélasgie, est une péninsule, et ne le cède en illustration à aucun pays : placé entre la mer Égée et la mer Ionienne, il a la forme d'une feuille de platane, à cause des anfractuosités anguleuses de ses côtes; le pourtour s'en élève à 563,000 pas, d'après Isidore, et au double environ si on compte les détours de toutes les baies. Le passage étroit qui l'unit au continent s'appelle l'Isthme. En ce lieu, les deux mers Égée et Ionienne, faisant irruption de côtés opposés, dévorent, au nord et au levant, toute sa largeur; et l'action contraire de deux masses d'eau aussi énormes, usant à droite et à gauche les flancs du Péloponnèse, le réduit à un espace de 5,000 pas, col étroit par où il tient à l'Hellade (le reste de la Grèce). Les deux golfes sont appe- 2

cadia ipsa peninsula, quondam Neritis appellata, opere accolarum abscissa a continenti, ac reddita ventorum flatu
2 congeriem arenæ accumulantium : qui locus vocatur Dioryctos, stadiorum longitudine trium. Oppidum in ea Leucas, quondam Neritum dictum. Deinde Acarnanum urbes, Alyzea, Stratos, Argos Amphilochicum cognominatum. Amnis Achelous e Pindo fluens, atque Acarnaniam ab Ætolia dirimens, et Artemitam insulam assiduo terræ invectu continenti annectens.

1 III. (II.) Ætolorum populi, Athamanes, Tymphæi, Ephyri, Ænienses, Perrhæbi, Dolopes, Maraces, Atraces, a quibus Atrax amnis Ionio mari infunditur. Ætoliæ oppidum Calydon est septem millibus quingentis pass. a mari, juxta Evenum amnem. Dein Macynia, Molycria :
2 cujus a tergo Chalcis mons, et Taphiassus. At in ora promontorium Antirrhium, ubi ostium Corinthiaci sinus, minus mille passuum latitudine influentis, Ætolosque dirimentis a Peloponneso. Promontorium quod contra procedit, appellatur Rhion. Sed in Corinthiaco sinu oppida Ætoliæ, Naupactum, Pylene : et in mediterraneo Plevron, Halicyrna. Montes clari : in Dodone, Tomarus : in Ambracia, Crania : in Acarnania, Aracynthus : in Ætolia, Acanthon, Panætolium, Macynium.

1 IV. (III.) Proximi Ætolis Locri, qui cognominantur Ozolæ, immunes. Oppidum Œanthe. Portus Apollinis Phæstii, sinus Crissæus. Intus oppida : Argyna, Eupalia, Phæstum, Calamissus. Ultra Cirrhæi Phocidis campi, oppidum Cirrha, portus Chalæon, a quo VII M. pass. introrsus liberum oppidum Delphi, sub monte Parnasso, clarissimum in terris oraculo Apollinis. Fons Castalius, 2
amnis Cephissus præfluens Delphos, ortus in Lilæa, quondam urbe. Præterea oppidum Crissa, et cum Bulensibus Anticyra, Naulochum, Pyrrha, Amphissa immunis, Tithrone, Tritea, Ambrysus, Drymæa regio, Daulis appellata. Dein in intimo sinu angulus Bœotiæ alluitur cum oppidis, Siphis, Thebis, quæ Corsicæ cognominatæ sunt, juxta Heliconem. Tertium ab hoc mari Bœotiæ oppidum Pagæ, unde Peloponnesi prosilit cervix.

V. (IV.) Peloponnesus, Apia ante appellata, et Pelasgia, 1
peninsula haud ulli terræ nobilitate postferenda, inter duo maria Ægæum et Ionium, platani folio similis, propter angulosos recessus, circuitu DLXIII M. pass. colligit, auctore Isidoro. Eadem per sinus pæne tantumdem adjicit. Angustiæ, unde procedit, Isthmos appellantur. In eo loco erumpentia e diverso, quæ dicta sunt, maria, a septentrione et exortu, ejus omnem ibi latitudinem vorant : donec contrario incursu æquorum tantorum, in quinque M. pass. intervallo exesis utrimque lateribus, angusta cervice Peloponnesum contineat Hellas. Corinthiacus hinc, illinc 2
Saronicus appellatur sinus : Lecheæ hinc, Cenchreæ il-

lés, l'un golfe de Corinthe, l'autre golfe Saronique; sur l'un est Léchée, sur l'autre Cenchrée, limites de cet isthme, qui force à une longue et dangereuse circumnavigation les navires d'un trop fort tonnage pour pouvoir le traverser sur des chariots. Aussi le dessein de le couper par un canal navigable a-t-il été conçu par le roi Démétrius (Poliorcète), le dictateur César, les empereurs Caligula et Néron; dessein malheureux, ainsi que l'a montré le sort de tous
3 ceux qui ont tenté cette entreprise. Dans le milieu de l'intervalle que nous avons nommé l'Isthme est Corinthe, colonie, appuyée contre une colline et appelée jadis Éphyre. Éloignée de l'une et l'autre rive de 60 stades (kil. 11,04), elle contemple deux mers du haut de sa citadelle, nommée Acrocorinthe, où est la fontaine de Pirène. De Leucade à Patras, sur le golfe de Corinthe, le trajet est de 87,000 pas. Patras, colonie, est située sur le plus long promontoire du Péloponnèse, en face de l'Étolie et du fleuve Événus, à moins de 1,000 pas, comme nous l'avons dit, et à l'entrée même du golfe de Corinthe, qui, depuis Patras jusqu'à l'Isthme, a 85,000 pas de long.

1 VI. (v.) La province nommée Achaïe commence à l'Isthme; auparavant elle s'appelait Ægialos (2), à cause de ses villes rangées en ordre sur la côte. On trouve d'abord Léchée, dont nous avons parlé, port des Corinthiens; puis Oluros, château des Pellénéens; les villes d'Hélice, de Bura (II, 94), et (3) celles où se réfugièrent les habitants après l'engloutissement de ces deux villes, Sicyone, Ægira, Ægion, Erinéos; dans l'intérieur, Cléones, Hysiæ; Panhormus, port de mer; le promontoire de Rhium, déjà nommé, dont Patras, nommé aussi plus haut, est éloigné de 5,000 pas; la localité de Phères, dans l'Achaïe, neuf montagnes, dont Scioessa est la plus renommée; la fontaine Cymothoé; au delà de Patras, la ville d'Olenum, Dyme, 2
colonie; les localités de Buprasium et d'Hyrmine, le promontoire Araxum, le golfe de Cyllène, le promontoire Chélonates, d'où on compte 5,000 pas jusqu'à Cyllène; le château de Phlionte (cette région, appelée par Homère Aræthyrée, a ensuite reçu le nom d'Asopis).

De là, le territoire des Éléens, appelés jadis 3
Épéens; la ville d'Élis même, dans l'intérieur des terres; et à 12,000 pas de Pylos, dans les terres, le temple de Jupiter Olympien, dont les jeux célèbres constituent les fastes de la Grèce; l'emplacement de la ville de Pise, et le fleuve Alphée qui coule auprès; sur la côte, le promontoire Ichthys. L'Alphée est navigable dans l'espace de 6,000 pas, à partir des villes d'Aulon et de Léprion; le promontoire Platanodes : tout cela regarde le couchant.

VII. Du côté du midi, le golfe Cyparissien 1
d'un circuit de 72,000 pas, avec la ville de Cyparisse; les villes de Pylos, de Méthone; la localité de Hélos, le promontoire Acritas, le golfe Asinéen, ainsi nommé de la ville d'Asine; le golfe Coronéen, de la ville de Coron; la limite de ces deux golfes est au promontoire Ténare : tout cela appartenant à la contrée des Messéniens, qui renferme dix-huit montagnes; le fleuve Pamisus; dans l'intérieur, Messène elle-même, Ithome, Œchalie, Arène, Ptéléon, Thryon, Doryon, Zancle, villes célèbres à des époques diverses : ce golfe (de Coron) a de tour 80,000 pas, et de traversée 30,000.

hinc, angustiarum termini, longo et ancipiti navium ambitu, quas magnitudo plaustris transvehi prohibet : quam ob causam perfodere navigabili alveo angustias eas tentavere, Demetrius rex, dictator Cæsar, Caius princeps, Domitius Nero, infausto (ut omnium patuit exitu) incepto.
3 Medio hoc intervallo, quod Isthmon appellavimus, applicata colli habitatur colonia Corinthus, antea Ephyra dicta, sexagenis ab utroque littore stadiis, e summa sua arce, quæ vocatur Acrocorinthus, in qua fons Pirene, diversa duo maria prospectans. LXXXVII mill. pass. ad Corinthiacum sinum trajectus est Patras a Leucade. Patræ colonia, in longissimo promontorio Peloponnesi condita ex adverso Ætoliæ et fluminis Eveni, minus mill. pass. (ut dictum est) intervallo ipsis faucibus, sinum Corinthiacum LXXXV millia pass. in longitudinem usque ad Isthmon transmittunt.

1 VI. (v.) Achaiæ nomen provinciæ ab Isthmo incipit : antea Ægialos vocabatur, propter urbes in littore per ordinem dispositas. Primæ ibi, quas diximus, Lecheæ Corinthiorum portus. Mox Oluros Pellenæorum castellum. Oppida : Helice, Bura : et in quæ refugere, haustis prioribus, Sicyon, Ægira, Ægion, Erineos. Intus Cleonæ, Hysiæ, Panhormus portus, demonstratumque jam Rhium : a quo promontorio quinque M. pass. absunt Patræ, quas supra memoravimus : locus Pheræ. In Achaia, IX montium Scioessa notissimus, fons Cymothoe. Ultra Patras oppi- 2
dum Olenum, colonia Dyme : loca, Buprasium, Hyrmine : promontorium Araxum, Cyllenes sinus, promontorium Chelonates : unde Cyllenem quinque M. pass. Castellum Phlius : quæ regio ab Homero Aræthyrea dicta, postea Asopis.

Inde Eliorum ager, qui antea Epei vocabantur : ipsa 3
Elis in mediterraneo, et a Pylo XII M. passuum intus delubrum Olympii Jovis, ludorum claritate fastos Græciæ complexum. Pisæorum quondam oppidum, præfluente Alpheo amne. At in ora promontorium Ichthys. Amnis Alpheus navigatur VI pass. mill. prope oppida Aulona et Leprion. Promontorium Platanodes : omnia hæc ad occasum versa.

VII. Ad meridiem autem Cyparissius sinus cum urbe 1
Cyparissa LXXII millium passuum circuitu. Oppida : Pylos, Methone : locus Helos, promontorium Acritas : sinus Asinæus, ab oppido Asine, Coronæus a Corone. Finiuntur Tænaro promontorio. Ibi regio Messenia duodeviginti montium. Amnis Pamisus. Intus autem ipsa Messene, Ithome, Œchalia, Arene, Pteleon, Thryon, Doryon, Zancle, variis clara temporibus. Hujus sinus circuitus LXXX M. pass., trajectus vero XXX M.

1 VIII. De là à partir du Ténare, la Laconie, pays libre; le golfe de Laconie, de 106,000 pas de circuit et de 39,000 de large; les villes de Ténare, d'Amyclæ, de Phères, de Leuctres, et dans l'intérieur Sparte, Théramne, les emplacements de Cardamyle, de Pithane, d'Anthane, la localité de Thyréa, Gérania; le mont Taygète (4), le fleuve Eurotas, le golfe Ægilodes, la ville de Psammathus; le golfe Gytheates, nommé ainsi d'après la ville de Gytheum, d'où le passage en Crète (5) est le plus sûr. Tous ces golfes sont derrière le cap Malée.

1 IX. Le golfe suivant, qui va jusqu'au promontoire Scyllæum, est appelé Argolique; il a 50,000 pas de large et 162,000 de circuit; villes, Bœa, Épidaure, surnommée Liméra; Zarax, le port Cyphanta; les fleuves Inachus, Érasinus, entre lesquels est la ville d'Argos, surnommée Hippium, au-dessus de la localité de Lerne, à 2,000 pas de la mer; 9,000 pas plus loin, Mycènes, le lieu où fut, dit-on, Tirynthe, et la localité
2 de Mantinée; les montagnes Artémius, Apesantus, Astérion, Parparus, et onze autres; les sources Niobé, Amymone, Psamathe; du cap Scyllæum à l'Isthme, 177,000 pas. Villes, Hermione, Trézène, Coryphasium, et Argos, appelé tantôt Inachien, tantôt Dipsien. Le port Schœnitas, le golfe Saronique, autrefois entouré d'un bois de chêne (car les Grecs appelaient jadis *saronide* le chêne); sur ce golfe, la ville d'Épidaure, célèbre par un temple d'Esculape; le cap Spirée, le port Anthédon, Bucéphale, et Cenchrée, que nous avons déjà nommée; l'autre côté de l'Isthme avec un temple de Neptune, célèbre par des jeux quinquennaux.
Tels sont les golfes qui découpent les côtes 3
du Péloponnèse, telles sont les mers qui y viennent mugir; la mer Ionienne fait irruption au nord, la mer de Sicile s'y brise au couchant, la mer de Crète les presse au midi, la mer d'Égée au levant d'hiver, et au levant solsticial la mer Myrtoenne, qui, commençant au golfe de Mégare, baigne toute l'Attique.

X. (VI.) L'intérieur du Péloponnèse est en 1
grande partie occupé par l'Arcadie, éloignée de toute part de la mer, appelée d'abord Drymodes, puis Pélasgide. Villes arcadiennes, Psophis, Mantinée, Stymphalum, Tégée, Antigonée, Orchomène, Phénée, Palantium, d'où le Palatium de Rome; Mégalopolis, Gortyne, Bucolium, Carnion, Parrhasie, Thelpuse, Mélænæ, Hérée, Pylæ (6), Pallène, Agræ, Epium, Cynæthe, Lépréon d'Arcadie, Parthénium, Aléa, Methydrium, Enispe, Macistum Lampe, Clitorium, Cléones: entre ces deux villes se trouve la région Néméenne, appelée Bembinadia. Montagnes d'Arcadie: le Pholoé avec la ville de même nom, le Cyllène, le Lycée, où est le temple de Jupiter Lycéen; le Ménale, l'Artémisius, le Parthénius; le Lampeus, le Nonacris, et en outre huit montagnes, sans renom; le fleuve Ladon, sortant des marais de Phénée; l'Érymanthe, sortant de la montagne de même nom; tous deux se jetant dans l'Alphée.

Autres cités qui méritent d'être nommées 2
dans l'Achaïe: les Aliphiréens, les Abéates, les Pyrgiens, les Paroréates, les Paragénites, les Tortunes, les Typanéens, les Thriasiens, les Tritiens (7). Néron a donné la liberté à l'Achaïe tout entière. Le Péloponnèse, depuis le cap Malée

1 VIII. Dehinc a Tænaro ager Laconicus, liberæ gentis : et sinus circuitu CVI mill., trajectu XXXIX mill. Oppida : Tænarum, Amyclæ, Pheræ, Leuctra : et intus Sparta, Theramne : atque ubi fuere Cardamyle, Pithane, Anthane : locus Thyrea, Gerania. Mons Taygetus : amnis Eurotas, sinus Ægilodes, oppidum Psammathus. Sinus Gytheates ab oppido : ex quo in Cretam insulam certissimus cursus. Omnes autem Maleæ promontorio includuntur.

1 IX. Qui sequitur sinus ad Scyllæum, Argolicus appellatur, trajectu quinquaginta M. pass., idem ambitu CLXII millium. Oppida : Bœa, Epidaurus Limera cognomine, Zarax, Cyphanta portus. Amnes : Inachus, Erasinus, inter quos Argos Hippium cognominatum, supra locum Lernen, a mari duobus M. pass., novemque additis millibus, Mycenæ : et ubi fuisse Tiryntha tradunt : et locus Mantinea.
2 Montes : Artemius, Apesantus, Asterion, Parparus, aliique undecim numero. Fontes : Niobe, Amymone, Psamathe. A Scyllæo ad Isthmum CLXXVII M. pass. Oppida : Hermione, Trœzen, Coryphasium : appellatumque alias Inachium, alias Dipsium Argos. Portus Schœnitas, sinus Saronicus, olim querno nemore redimitus, unde nomen : ita Græcia antiqua appellante quercum. In eo Epidaurum oppidum, Æsculapii delubro celebre : Spiræum promontorium, portus Anthedon, et Bucephalus : et quas supra dixeramus, Cenchreæ, Isthmi pars altera cum delubro Neptuni, quinquennalibus inclyto ludis. Tot sinus Pelo- 3
ponnesi oram lancinant, tot maria allatrant. Siquidem a septemtrione Ionium irrumpit : ab occidente, Siculo pulsatur : a meridie, Cretico urgetur : ab oriente brumali, Ægæo : ab oriente solstitiali, Myrtoo, quod a Megarico incipiens sinu, totam Atticam alluit.

X. (VI.) Mediterranea ejus Arcadia maxime tenet, un- 1
dique a mari remota : initio Drymodes, mox Pelasgis appellata. Oppida ejus : Psophis, Mantinea, Stymphalum, Tegea, Antigonea, Orchomenum, Pheneum, Palantium, unde Palatium Romæ : Megalopolis, Gortyna, Bucolium, Carnion, Parrhasie, Thelpusa, Melænæ, Heræa, Pylæ, Pallene, Agræ, Epium, Cynætha, Lepreon Arcadiæ, Parthenium, Alea, Methydrium, Enispe, Macistum, Lampe, Clitorium, Cleonæ : inter quæ duo oppida, regio Nemea, Bembinadia vocitata. Montes in Arcadia : Pholoe cum oppido : item Cyllene : Lycæus, in quo Lycæi Jovis delubrum : Mænalus, Artemisius, Parthenius, Lampeus, Nonacris : præterque, ignobiles octo. Amnes : Ladon, e paludibus Phenei : Erymanthus e monte ejusdem nominis, in Alpheum defluentes.

Reliquæ civitates in Achaia dicendæ, Aliphiræi, Abea- 2
tæ, Pyrgenses, Paroreatæ, Paragenitæ, Tortuni, Typanei, Thriasii, Tritienses. Universæ Achaiæ libertatem Domitius Nero dedit. Peloponnesus in latitudine a pro-

jusqu'à la ville d'Ægium, sur le golfe de Corinthe, a 190,000 pas de large; 125,000 en travers, depuis la ville d'Élis jusqu'à Épidaure; 68,000 depuis Olympie jusqu'à Argos, par l'Arcadie; d'Olympie à Phlionte, la distance a été indiquée plus haut (IV, 6). Toute cette contrée, comme si la nature voulait compenser les empiétements des mers, est soulevée par 76 montagnes.

1 XI. (VII.) A l'Isthme commence la Hellade, que nous appelons Grèce. On y trouve d'abord l'Attique, appelée jadis Acté; elle touche à l'Isthme par la partie appelée Mégaride, d'après Mégare, colonie, qui est située en face de Pages (IV, 4). Ces deux villes, Mégare et Pages, sont placées sur le prolongement du Péloponnèse, et pour ainsi dire sur les épaules de la Hellade, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Les Pagéens, et de plus les Ægosthéniens, ont été attribués au ressort de Mégare. Sur la côte, le port Schœnus, les villes de Sidonte, de Cremmyon, les roches Scironiennes, d'une longueur de 6,000 pas, Géranéa, Mégare, Éleusis; Œnoa et Probalinthos, aujourd'hui détruites; à 55,000 pas de l'Isthme, le Pirée et Phalère, ports unis par
2 un mur de 5,000 pas à Athènes, qui fuit la côte; cette ville est libre, et son nom suffit pour tout éloge, tant l'illustration en est grande; dans l'Attique, les sources Cephissia, Larine, Callirrhoé-Enneacrunos, les montagnes Brilessus, Ægialée, Icarius, Hymette, Lycabette; le lieu appelé Ilissus; à 45,000 pas du Pirée, le promontoire Sunium; le promontoire Thoricos (XXXVII, 18); Potamos, Stéria, Brauron, jadis des villes; le bourg Rhamnus (XXXVI, 4), la localité de Marathon, le champ de Thric; les villes de Melita et d'Orope, sur la frontière de Béotie.

XII. En Béotie : Anthédon, Onchestos, Thespie, ville libre; Lébadée, et Thèbes de Béotie, 1
qui ne le cède pas à Athènes en illustration, patrie, selon l'opinion commune, de deux divinités, Bacchus et Hercule. On place aussi la naissance des Muses dans le bois de l'Hélicon. A Thèbes appartiennent encore le bois du Cithéron et le fleuve Ismène. On trouve, en outre, dans la Béotie les sources Œdipodie, Psamathé, Dircé, Épicrane, Aréthuse, Hippocrène, Aganippe, Gargaphie; montagnes, outre celles qui viennent d'être nommées, le Mycalessus, l'Hadylius, l'Acontius. Autres villes entre Mégare et 2
Thèbes: Éleuthère, Haliarte, Platée, Phères, Asplédon, Hylé, Thisbé, Érythres, Glissas, Copes; Larymna et Anchoa auprès du fleuve Céphise; Médéon, Phlygone, Acræphie, Coronée, Chéronée; sur la côte, au-dessous de Thèbes, Ocalée, Héléon, Scolos, Schœnos, Pétéon, Hyrie, Mycalessus, Hilesion, Ptéléon, Olyros, Tanagre, cité libre; et, à l'entrée même de l'Euripe que forme l'île d'Eubée située en face (8), Aulis, célèbre par un port d'une grande capacité. Les Béotiens ont été appelés jadis Hyantes.

Puis viennent les Locriens, surnommés Épicimidiens, jadis appelés Léléges; le Céphise tra- 3
verse leur pays pour se rendre à la mer; villes : Oponte, d'où le nom de golfe Opontien, et Cynos. La Phocide n'a sur la côte que la seule Daphnonte. Dans l'intérieur des terres, chez les Locriens, Élatée, et, sur les bords du Céphise, comme nous l'avons dit (IV, 4), Lilée; du côté

montorio Maleæ, ad oppidum Ægium Corinthiaci sinus CXC M. pass. patet. At in transversum ab Elide Epidaurum, CXXV M., ab Olympia Argos per Arcadiam LXVIII mill. Ab eodem loco ad Phliunta dicta mensura est. Universa autem, velut pensante æquorum incursus natura, in montes VI atque LXX extollitur.

1 XI. (VII.) Ab Isthmi angustiis Hellas incipit, nostris Græcia appellata. In ea prima Attica, antiquitus Acte vocata. Attingit Isthmum parte sui, quæ appellatur Megaris, a colonia Megara, e regione Pagarum. Duo hæc oppida excurrente Peloponneso sita sunt, utraque ex parte velut in humeris Helladis. Pagæi, et amplius Ægosthenienses contributi Megariensibus. In ora autem, portus Schœnus. Oppida : Sidus, Cremmyon, Scironia saxa VI mill. longitudine; Geranea, Megara, Eleusin. Fuere, et Œnoa, Probalinthos: nunc sunt ab Isthmo LV millia pass. Piræus et Phalera portus, quinque millia pass. muro recedenti-
2 bus Athenis juncti. Libera hæc civitas, nec indiga ullius præconii amplius : tanta claritas superfluit. In Attica fontes, Cephissia, Larine, Callirrhoe Enneacrunos. Montes : Brilessus, Ægialeus, Icarius, Hymettus, Lycabettus : locus Ilissos. A Piræeo XLV mill. pass. Sunium promontorium, Thoricos promontorium. Potamos, Steria, Brauron, quondam oppida. Rhamnus pagus, locus Marathon, campus Thriasius, oppidum Melita, et Oropus, in confinio Bœotiæ.

XII. Cujus Anthedon, Onchestos, Thespiæ liberum 1
oppidum, Lebadea : nec cedentes Athenis claritate, quæ cognominantur Bœotiæ Thebæ, duorum numinum Liberi atque Herculis (ut volunt) patria. Et Musis natale in nemore Heliconis assignant. Datur et his Thebis saltus Cithæron, amnis Ismenus. Præterea fontes in Bœotia, Œdipodia, Psamathe, Dirce, Epicrane, Arethusa, Hippocrene, Aganippe, Gargaphie. Montes, extra prædictos, Mycalessus, Hadylius, Acontius. Reliqua oppida, inter Megaram et Thebas : Eleu- 2
theræ, Haliartus, Platææ, Pheræ, Aspledon, Hyle, Thisbe, Erythræ, Glissas, Copæ : juxta Cephissum amnem Larymna, et Anchoa : Medeon, Phlygone, Acræphia, Coronea, Chæronea. In ora autem infra Thebas, Ocalee, Heleon, Scolos, Schœnos, Peteon, Hyrie, Mycalessus, Hilesion, Pteleon, Olyros, Tanagra liber populus : et in ipsis faucibus Euripi, quem facit objecta insula Eubœa, Aulis capaci nobilis portu. Bœotos Hyantas antiquitus dixere.

Locri deinde Epicnemidii cognominantur, olim Lele- 3
ges appellati, per quos amnis Cephissus defertur in mare. Oppida : Opus, unde et sinus Opuntius, Cynos. Phocidis in littore unum Daphnus. Introrsus in Locris, Elatea, et in ripa Cephissi (ut diximus) Lilæa : Delphosque versus, Cnemis, et Hyampolis. Rursus Locrorum ora, in qua Larymna, Thronium, juxta quod Boagrius amnis de-

de Delphes Cnémis et Hyampolis; puis sur la côte de la Locride, Larymna, Thronium, ville auprès de laquelle le fleuve Boagrius se jette dans la mer; les villes de Narycion, d'Alope, de Scarphia; puis le golfe appelé Maliaque, du nom des habitants, où sont les villes d'Alcyone, d'Éconie, de Phalare.

1 XIII. La Doride, qui vient ensuite, renferme les villes de Sperchios, d'Érinéon, de Boïon, de Pinde, de Cytinum. Derrière la Doride est le mont Œta.

1 XIV. Suit un pays qui a souvent changé de nom, l'Æmonie, appelée Argos Pélasgique, Hellade, Thessalie, Dryopide, surnoms donnés toujours d'après les rois de ce pays. C'est là que sont nés le roi nommé Græcus, d'où le nom de Grèce, et Hellène, d'où les Hellènes. Homère a appelé ces peuples de trois noms, Myrmidons, Hellènes et Achéens (Il. II, 684).

2 Puis viennent les Phthiotes, limitrophes de la Doride; leurs villes sont Echinus, à l'embouchure du fleuve Sperchius; à 4,000 pas du défilé des Thermopyles, Héraclée, appelée, à cause de cela, Trachin (*âpre*); le mont Callidromus; villes célèbres : Hellas, Halos, Lamie, Phthia, Arné.

XV. (VIII.) En Thessalie, Orchomène, ap-
1 pelée jadis Minyée; la ville d'Almon, appelée par d'autres Salmon; Atrax, Pelinna, la source Hypéria, les villes de Phères, derrière laquelle est la Piéride, s'étendant jusqu'à la Macédoine, de Larisse, de Gomphi, de Thèbes Thessalienne; le bois Ptéléon, le golfe Pagasique; la ville de Pagase, appelée plus tard Démétrias; Tricca, les champs de Pharsale, avec une cité libre; Cranon, Ilétie; montagnes de la Phthiotide : le Nymphée, remarquable par des dispositions naturelles qui imitent les décorations des jardins; le Buzygée, le Donacésa, le Bermius, le Daphissa, le Chimérion, l'Athamas, le Stéphané; en Thessalie, il y en a 34, dont les 2
plus célèbres sont les Cercètes, l'Olympe, le Pierus, l'Ossa, qui a en face de lui le Pinde et l'Othrys, demeures des Lapithes. Ces montagnes regardent le couchant; le Pélion regarde l'orient : toutes sont rangées de manière à former un amphithéâtre dans lequel sont assises 75 villes. Fleuves de la Thessalie : l'Apidanus, le Phœnix, l'Énipée, l'Onochonus, le Pamisus; la fontaine Messéis, le lac Bœbéis. Le fleuve le plus célèbre de ce pays est le Pénée; il naît auprès de Gomphi, et coule entre l'Ossa et l'Olympe, dans une vallée couverte de bois pendant 500 stades (kil. 92); il est navigable dans la moitié de cette étendue. Dans ce trajet se trouve la 3
vallée de Tempé, longue de 5,000 pas, large d'environ un jugère et demi (ares 37,5), bordée à droite et à gauche de montagnes à pentes douces, et qui s'élèvent à perte de vue; là, à travers un bois verdoyant (9), coule le Pénée aux cailloux verdâtres, aux rives tapissées de gazon, et égayé par les concerts des oiseaux. Il ouvre son lit à l'Orcos (Styx), sans le recevoir toutefois; car après avoir porté cet affluent, qui surnage, ainsi que dit Homère (Il. II, 755), comme de l'huile, il le rejette, refusant de mêler à ses eaux argentées des eaux consacrées aux supplices et aux furies.

XVI. (IX.) A la Thessalie est annexée la 1
Magnésie, à laquelle appartient la source Libethra. Villes : Iolcos, Horménium, Pyrrha, Méthone, Olizon; le cap Sépias; les villes de Casthanée, de Spalathra, le cap Æantium; les

fertur in mare. Oppida : Narycion, Alope, Scarphia. Postea Maliacus sinus ab incolis dictus : in quo oppida, Halcyone, Econia, Phalara.

1 XIII. Doris deinde, in qua Sperchios, Erineon, Boion, Pindus, Cytinum. Doridis a tergo mons est Œta.

1 XIV. Sequitur mutatis sæpe nominibus Æmonia : eadem Pelasgicum Argos, Hellas, eadem Thessalia, et Dryopis, semper a regibus cognominata. Ibi genitus rex nomine Græcus, a quo Græcia : ibi Hellen, a quo Hellenes. Hos eosdem Homerus tribus nominibus appellavit, Myrmidonas, et Hellenas, et Achæos.

2 Ex his Phthiotæ nominantur Dorida accolentes. Eorum oppida, Echinus in faucibus Sperchii fluminis, Thermopylarum angustiæ : quo argumento IV millia passuum inde Heraclea, Trachin dicta est. Mons ibi Callidromus : oppida celebria, Hellas, Halos, Lamia, Phthia, Arne.

1 XV. (VIII.) In Thessalia autem Orchomenus, Minyeus antea dictus : et oppidum Almon, ab aliis Salmon, Atrax, Pelinna : fons Hyperia. Oppida : Pheræ, quarum a tergo Pieris ad Macedoniam protenditur, Larissa, Gomphi, Thebæ Thessaliæ, nemus Pteleon : sinus Pagasicus. Oppidum Pagasæ, idem postea Demetrias dictum, Tricca, Pharsalici campi cum civitate libera, Cranon, Iletia. Montes Phthiotidis, Nymphæus quodam topiario naturæ opere spectabilis : Buzygæus, Donacesa, Bermius, Daphissa, Chimerion, Athamas, Stephane. In Thessalia sunt 2
quatuor atque triginta : quorum nobilissimi, Cerceti, Olympus, Pierus, Ossa : cujus ex adverso Pindus et Othrys, Lapitharum sedes : hi ad occasum vergentes : ad ortus, Pelios : omnes theatrali modo inflexi, caveatis ante eos septuaginta quinque urbibus. Flumina Thessaliæ, Apidanus, Phœnix, Enipeus, Onochonus, Pamisus. Fons Messeis. Lacus Bœbeis : et ante cunctos claritate Peneus, ortus juxta Gomphos : interque Ossam et Olympum nemorosa convalle defluens quingentis stadiis, dimidio ejus spatii navigabilis. In eo cursu Tempe vocantur quin- 3
que mill. passuum longitudine, et ferme sesquijugeri latitudine, ultra visum hominis attollentibus se dextera lævaque leniter convexis jugis. Intus vero luco viridante allabitur Peneus, viridis calculo, amœnus circa ripas gramine, canorus avium concentu. Accipit amnem Orcon, nec recipit : sed olei modo supernatantem (ut dictum est Homero) brevi spatio portatum abdicat : pœnales aquas dirisque genitas, argenteis suis misceri recusans.

XVI. (IX.) Thessaliæ annexa Magnesia est, cujus fons 1
Libethra. Oppida : Iolcus, Hormenium, Pyrrha, Methone, Olizon. Promontorium, Sepias. Oppida : Casthanæa, Spalathra : promontorium Æantium. Oppida : Melibœa,

villes de Mélibée, de Rhizonte, d'Erymnes; l'embouchure du Pénée; les villes d'Homolion, d'Orthé, de Thespies, de Phalanna, de Thaumacie, de Gyrton, de Cranon, d'Acharné, de Dotion, de Mélitée, de Phylacé. Ensemble, l'Épire, l'Achaïe, l'Attique, la Thessalie, ont en long 480,000 pas; en large, 287,000.

1 XVII. (x.) La Macédoine, qui vient ensuite, renferme 150 peuples. Elle a été célèbre par deux rois, et par l'empire du monde qu'elle a possédé; elle s'appelait jadis Émathie, s'avançant du côté du couchant vers les Épirotes, placée sur les derrières de la Magnésie et de la Thessalie; elle est infestée par les Dardanes; du côté du nord, la Péonie et la Pélagonie la protègent contre les Triballes. Villes : Égée, dans laquelle l'usage fut d'enterrer les rois; Bérée, et, dans la contrée appelée Piérie du nom de la forêt, Æginium; sur la côte, Héraclée, le fleuve Apilas; les villes de Pydna, d'Aloros; le fleuve Aliacmon : dans l'intérieur, les Alorites, les Valléens, les Phylacéens, les Cyrrhestes, les Tyrisséens; Pella, colonie; la ville de Stobi, jouissant du droit de citoyens romains; Antigonée, Europus sur le fleuve Axius, une autre Europus que traverse le fleuve Rhœdias; Eordeæ, Scydra, Mieza, Gordynie; puis, sur la côte, Ichnæ, le fleuve Axius. Sur cette frontière, les Dardanes, les Trères, les Pières, sont limi-
2 trophes de la Macédoine. A partir de ce fleuve, viennent les nations Péoniennes, les Paroréens, les Eordiens, les Almopiens, les Pélagoniens, les Mygdoniens; montagnes : le Rhodope, le Scopius, l'Orbélus; puis, sur le terrain qui s'étend au pied de ces montagnes, les Aréthusiens, les Antiochiens, les Idoméniens, les Dobères, les Æstræens, les Allantiens, les Audaristiens, les Morylles, les Garesces, les Lyncestes, les Othryonéens, les Amantins et les Orestes, tous deux peuples libres; Bullis et Dium, colonies; les Xylopolites, les Scotusséens, libres; Héraclée Sintique, les Tymphéens, les Toronéens.

Sur la côte du golfe de Macédoine, la ville de 3
Chalastra; dans les terres, Phileros, Lete, et, au fond même du golfe, Thessalonique, de condition libre : de Dyrrachium à cette ville on compte 114,000 pas. Therme, sur le golfe Thermaïque; les villes de Dicée, de Pydna, de Derrha, de Scione; le promontoire Canastræum; les villes de Pallène, de Phlégra; dans cette région, les montagnes d'Hypsizorus, d'Épitus, d'Halcyone, de Leomne; les villes de Nyssos, de Phinélon, de Mendes, et, sur l'isthme de Pallène, Potidée, appelée aujourd'hui Cassandrie, colonie; Anthémonte, Olophyxos,
le golfe Mecybernéen; les villes de Physcella, 4
d'Ampelos, de Torone, de Singos; le canal, long de 1,500 pas, par lequel Xerxès, roi des Perses, sépara du continent le mont Athos; cette montagne elle-même, depuis la plaine, s'avance dans la mer de 75,000 pas; le circuit de son pied est de 150,000; il y eut jadis à son sommet une ville appelée Acrothon; maintenant les villes du mont Athos sont Uranopolis, Palæotrium, Thyssus, Cléones, Apollonie, dont
les habitants sont surnommés Macrobiens; la 5
ville de Cassera, et l'autre côté de l'Isthme, Acanthus, Stagire, Sithone, Héraclée; la contrée sousjacente de la Mygdonie, et dans laquelle sont, à distance de la mer, Apollonie, Aréthuse; derechef, sur la côte, Posidium, et un

Rhizus, Erymnæ : ostium Penei. Oppida : Homolion, Orthe, Thespiæ, Phalanna, Thaumacie, Gyrton, Cranon, Acharne, Dotion, Melitæa, Phylace. Porro Epiri, Achaiæ, Atticæ, Thessaliæ in porrectum longitudo quadringentorum octoginta mill. pass. traditur : latitudo ducentorum octoginta septem millium.

1 XVII. (x.) Macedonia postea centum quinquaginta populorum, duobus inclyta regibus, quondamque terrarum imperio, Emathia antea dicta. Hæc ad Epiroticas gentes in solis occasum recedens post terga Magnesiæ atque Thessaliæ, infestatur a Dardanis. Partem ejus septemtrionalem Pæonia ac Pelagonia protegunt a Triballis. Oppida : Ægæ, in quo mos sepeliri reges : Berœa : et in regione quæ Pieria appellatur a nemore, Æginium. In ora Heraclea, flumen Apilas. Oppida : Pydna, Aloros. Amnis Aliacmon. Intus Aloritæ, Vallæi, Phylacæi, Cyrrhestæ, Tyrissæi. Pella colonia. Oppidum Stobi civium rom. Mox Antigonea, Europus ad Axium amnem, eodemque nomine, per quod Rhœdias fluit. Eordeæ, Scydra, Mieza, Gordyniæ. Mox in ora Ichnæ : fluvius Axius. Ad hunc finem
2 Dardani, Treres, Pieres, Macedoniam accolunt. Ab hoc amne Pæoniæ gentes : Paroræi, Eordenses, Almopii, Pelagones, Mygdones. Montes : Rhodope, Scopius, Orbelus. Dein præjacente gremio terrarum, Arethusii, Antiochienses, Idomenenses, Doberi, Æstræenses, Allantenses, Audaristenses, Morylli, Garesci, Lyncestæ, Othryonei, et liberi Amantini atque Orestæ : coloniæ, Bullidensis, et Diensis : Xylopolitæ, Scotussæi liberi, Heraclea Sintica, Tymphæi, Toronæi.

In ora sinus Macedonici oppida Chalastra, et intus Phi- 3
leros, Lete : medioque flexu littoris Thessalonica, liberæ conditionis. Ad hanc a Dyrrachio CXIV millia passuum. Therme in Thermaico sinu. Oppida : Dicæa, Pydna, Derrha, Scione. Promontorium Canastræum. Oppida : Pallene, Phlegra. Qua in regione montes, Hypsizorus, Epitus, Halcyone, Leoomne. Oppida : Nyssos, Phinelon, Mendæ : et in Pallenensi Isthmo quondam Potidæa, nunc Cassan-
dria colonia : Anthemus, Olophyxos : sinus Mecyber- 4
næus. Oppida : Physcella, Ampelos, Torone, Singos : fretum, quo montem Athon Xerxes rex Persarum continenti abscidit, in longitudine passuum M. D. Mons ipse a planitie excurrit in mare LXXV mill. passuum. Ambitus radicis centum quinquaginta mill. colligit. Oppidum in cacumine fuit Acrothon : nunc sunt Uranopolis, Palæotrium, Thyssus, Cleonæ, Apollonia, cujus incolæ Ma-
crobii cognominantur. Oppidum Cassera, faucesque alteræ 5
Isthmi, Acanthus, Stagira, Sithone, Heraclea, et regio Mygdoniæ subjacens : in qua recedentes a mari, Apollonia,

golfe avec la ville de Cermore; Amphipolis, ville libre; la nation des Bisaltes; puis le fleuve Strymon, limite de la Macédoine; il a sa source dans l'Hæmus, et, chose remarquable, il s'épanche en sept lacs avant de prendre son cours.

6 Telle est cette Macédoine, qui a été jadis maîtresse de l'empire du monde; cette Macédoine, qui a passé par-dessus l'Asie, l'Arménie, l'Ibérie, l'Albanie, la Cappadoce, la Syrie, l'Égypte, le Taurus, le Caucase; cette Macédoine, qui a dominé sur la Bactriane, la Médie, la Perse, et l'Orient, tout entier subjugué; cette Macédoine, qui, marchant sur les traces de Bacchus et d'Hercule, a triomphé de l'Inde; la même Macédoine, dont Paul Émile, notre général, a vendu en un seul jour 72 villes avec leurs dépouilles. Une si grande différence dans la destinée tint à deux hommes.

1 XVIII. (XI.) Viennent ensuite les Thraces, qui sont au nombre des nations les plus puissantes de l'Europe; leur pays est divisé en 50 stratégies : parmi les peuples thraces qu'on peut se décider à nommer, habitent, sur la rive droite du Strymon, les Densélètes (IV, 1) et les Mèdes, jusqu'aux Bisaltes, nommés plus haut; sur la rive gauche, les Digères, et plusieurs peuplades appartenant aux Besses et portant différents noms, lesquelles s'étendent jusqu'au fleuve Nestus, qui baigne le pied du mont Pangée, et passe au milieu des Éléthes, des Diobesses, des Carbilèses, puis des Bryses, des Sapéens et des Odomantes. Le pays des Odryses donne naissance à l'Hèbre, dont les bords sont habités par les Cabylètes, les Pyrogères, les Drugères, les Cæniques, les Hypsaltes, les Bènes, les Corpilles, les Bottiéens,
2 les Édoniens; dans la même région sont les Sellètes, les Priantes, les Dolonques, les Thynes (VI, 41), les grands Cœlètes, placés au-dessous de l'Hémus; les petits Cœlètes, placés au-dessous du Rhodope. Ces contrées sont traversées par l'Hèbre; au pied du Rhodope est la ville appelée jadis Ponéropolis, puis Philippopolis, du nom de son fondateur; enfin Trimontium, à cause de sa situation. La pente de l'Hémus est de 6,000 pas; son revers opposé, tourné du côté du Danube, est habité par les Mœsiens (III, 29, 1), les Gètes, les Aorses, les Gaudes, les Clariens, et, au-dessous d'eux, les Arréens Sarmates, qu'on appelle Aréates, les Scythes, et, autour du Pont-Euxin, les Morisènes et les Sithoniens, pères du poëte Orphée.

Ainsi la Thrace a pour limites, au nord, le Danube; au levant, le Pont-Euxin et la Propontide; au midi, la mer Égée, sur la côte de laquelle, à partir de l'embouchure du Strymon, sont Apollonie, Œsyma, Néapolis, Datos; dans l'intérieur, Philippes, colonie, éloignée de Dyrrachium de 325,000 pas; Scotusa, Topiris, l'embouchure du fleuve Nestus, le mont Pangée, Héraclée, Olinthe, Abdère, cité libre; le lac et la nation des Bistoniens. Il y eut jadis dans cette contrée la ville de Tirida, où étaient les horribles écuries des chevaux de Diomède. Maintenant on y trouve Dicéæ (10), Ismare, la localité dite Parthénion, Phalésine, Maronée (XIV, 16), ci-devant appelée Ortagurée; le mont Serrium, la ville de Zoné; puis 4
la localité de Doriscus, capable de tenir 10,000 hommes, car c'est là, et de cette façon, que Xerxès fit le dénombrement de son armée; l'embouchure de l'Hèbre, le port de Stentor, la ville d'Ænos, cité libre, avec le tombeau de Polydore, contrée jadis occupée par les Ciconiens. A partir de Doriscus jusqu'à Macron-

Arethusa. In ora rursus Posidium, et sinus cum oppido Cermoro, Amphipolis liberum, gens Bisaltæ. Dein Macedoniæ terminus amnis Strymon, ortus in Hæmo. Memorandum, in septem lacus eum fundi, priusquam dirigat cursum.

6 Hæc est Macedonia, terrarum imperio potita quondam : hæc Asiam, Armeniam, Iberiam, Albaniam, Cappadociam, Syriam, Ægyptum, Taurum, Caucasum transgressa : hæc in Bactris, Medis, Persis dominata, toto Oriente possesso : hæc etiam Indiæ victrix, per vestigia Liberi Patris atque Herculis vagata : hæc eadem est Macedonia, cujus uno die Paulus Æmilius imperator noster septuaginta duas urbes direptas vendidit. Tantam differentiam sortis præstitere duo homines.

1 XVIII. (XI.) Thracia sequitur, inter validissimas Europæ gentes, in strategias quinquaginta divisa. Populorum ejus, quos nominare non pigeat, amnem Strymonem accolunt dextro latere Denseletæ et Medi, ad Bisaltas usque supra dictos : lævo, Digeri, Bessorumque multa nomina ad Nestum amnem Pangæi montis ima ambientem, inter Elethos, Diobessos, Carbilesos : inde Brysas, Sapæos, Odomantes. Odrysarum gens fundit Hebrum, accolentibus Cabyletis, Pyrogeris, Drugeris, Cænicis, Hypsaltis, Benis, Corpillis, Bottiæis, Edonis. Eodem sunt in tractu Sel- 2
letæ, Priantæ, Doloncæ, Thyni, Cœletæ majores Hæmo, minores Rhodopæ subditi. Inter quos Hebrus amnis : oppidum sub Rhodope Poneropolis antea, mox a conditore Philippopolis, nunc a situ Trimontium dicta. Hæmi excelsitas sex mill. passuum subitur. Aversa ejus et in Istrum devexa Mœsi, Getæ, Aorsi, Gaudæ, Clariæque : et sub iis Arræi Sarmatæ, quos Areatas vocant, Scythæque, et circa Ponti littora Moriseni, Sithoniique, Orphei vatis genitores obtinent.

Ita finit Ister a septemtrione : ab ortu Pontus ac Pro- 3
pontis : a meridie Ægæum mare : cujus in ora a Strymone, Apollonia, Œsyma, Neapolis, Datos. Intus Philippi colonia : absunt a Dyrrachio CCCXXV mill. pass. Scotusa, Topiris, Nesti amnis ostium. Mons Pangæus, Heraclea, Olynthos. Abdera libera civitas, stagnum Bistonum et gens. Oppidum fuit Tirida, Diomedis equorum stabulis dirum. Nunc sunt Dicææ, Ismaron : locus Parthenion, Phalesina, Maronea prius Ortagurea dicta. Mons, Serrium, 4
et Zone : tum locus Doriscus decem mill. hominum capax. Ita Xerxes ibi dinumeravit exercitum. Os Hebri. Portus Stentoris. Oppidum Ænos liberum cum Polydori tumulo, Ciconum quondam regio. A Dorisco incurvatur ora ad Ma-

Tichos, la côte forme une courbe de 122,000
pas; vers cet endroit le fleuve Mélas, d'où le
golfe du même nom; les villes de Cypselle, de
Bisanthe, Macron-Tichos, déjà nommé; là un
mur étendu entre les deux mers, depuis la Pro-
pontide jusqu'au golfe Mélas, ferme la Cher-
sonèse, qui s'avance dans la mer.
5 L'autre côté de la Thrace commence sur la
côte du Pont-Euxin, à l'embouchure du Danube;
c'est de ce côté qu'elle a peut-être les plus belles
villes, Istropolis des Milésiens, Tomes, Calatis ap-
pelée auparavant Acervetis; elle avait jadis Héra-
clée, Bizone engloutie par un gouffre qui s'ouvrit
dans la terre; on y voit Dionysopolis, appelée ja-
dis Crunos; le fleuve Ziras passe là; cette contrée a
6 été occupée tout entière par les Scythes surnom-
més Arotères (laboureurs); villes : Aphrodisias,
Libistos, Zigèré, Borcobe, Euménie, Parthéno-
polis, Gérania, où l'on rapporte qu'était jadis la
nation des Pygmées; les barbares les appellent
Cattuzes, et croient qu'ils ont été mis en fuite
par les grues : sur la côte, à partir de Dionyso-
polis, Odessus des Milésiens, le fleuve Panysus,
la ville de Tétranaulochus, le mont Hémus, dont
les vastes pentes s'avancent sur le Pont-Euxin, et
7 qui eut jadis à son sommet la ville d'Aristée;
sur la côte, Mésembrie; Anchiale, où fut jadis
Messa; la contrée appelée Asticé, où fut la ville
d'Anthium, et où est maintenant la ville d'Apol-
lonie; les fleuves Panissa, Rira, Téarus, Orosi-
nes; les villes de Thynias, d'Halmydessus, De-
velton avec son étang, ville appelée maintenant
Deultum des vétérans; Phinopolis, auprès de la-
quelle est le Bosphore. De l'embouchure du Da-
nube au Bosphore, quelques-uns ont compté
555,000 pas; Agrippa en a ajouté 60,000; de là à
Macron-Tichos il y en a 150,000, et de Macron-
Tichos à l'extrémité de la Chersonèse, 126,000.
A partir du Bosphore, le golfe Casthène, le 8
port des Vieillards, et un autre qui est appelé port
des Femmes; le promontoire Chrysocéras, sur
lequel est la ville de Byzance, de condition libre,
appelée jadis Lygos; elle est éloignée de Dyrra-
chium de 711,000 pas : tel est l'intervalle qui sé-
pare la mer Adriatique de la Propontide. Fleuves,
le Bathynias, le Pydaras ou Athyras; villes, Sé- 9
lymbrie, Périnthe, tenant au continent par une
langue de terre large de 200 pieds (11); dans
l'intérieur, Bizya, citadelle des rois de Thrace,
odieuse aux hirondelles à cause du crime qui
y fut commis par Térée; la région Cænique,
Flaviopolis, colonie, appelée jadis Zéla; à 50,000
pas de Bizya, Apros, colonie, éloignée de Phi-
lippes de 188,000 pas; sur la côte, le fleuve Er-
ginus : il y avait jadis la ville de Ganos; et Ly-
simachie, qui est dans la Chersonèse, com-
mence déjà à être désertée.
Il y a ici une langue de terre semblable à l'is- 10
thme de Corinthe, portant aussi le nom d'Isthme
et ayant même largeur; les deux bords en ont
été illustrés par deux villes placées d'une ma-
nière assez semblable, Pactye, sur la Propontide,
Cardia, sur le golfe Mélas : cette dernière a été
ainsi nommée d'après la configuration du lieu
(καρδία, *cœur*); ces deux villes allèrent se fondre
dans Lysimachie, éloignée de 5,000 pas de Ma-
cron-Tichos. La Chersonèse a eu du côté de la
Propontide Tiristasis, Crithote, Cissa placée sur
les bords du fleuve Ægos; maintenant elle a, à
22,000 pas de distance d'Apros, Resistos, placée 11

cron Tichos centum viginti duorum mill. pass. Circa quem
locum fluvius Melas, a quo sinus appellatur. Oppida :
Cypsella, Bisanthe, Macron Tichos dictum, qua a Propon-
tide ad Melanem sinum inter duo maria porrectus murus
procurrentem excludit Chersonesum.
5 Jamque Thracia altero latere a Pontico littore incipiens,
ubi Ister amnis immergitur, vel pulcherrimas in ea parte
urbes habet, Istropolin Milesiorum, Tomos, Calatinque,
quæ antea Acervetis vocabatur. Heracleam habuit, et
Bizonen terræ hiatu raptam : nunc habet Dionysopolin,
Crunos antea dictam. Alluit Ziras amnis. Totum eum
6 tractum Scythæ Aroteres cognominati tenuere. Eorum
oppida : Aphrodisias, Libistos, Zigere, Borcobe, Eume-
nia, Parthenopolis, Gerania, ubi Pygmæorum gens fuisse
proditur : Cattuzos Barbari vocant, creduntque a gruibus
fugatos. In ora a Dionysopoli est Odessus Milesiorum.
Flumen Panysus. Oppidum Tetranaulochus. Mons Hæmus
vasto jugo procumbens in Pontum, oppidum habuit in
7 vertice Aristæum. Nunc in ora Mesembria, Anchialum,
ubi Messa fuerat. Astice regio habuit oppidum Anthium :
nunc est Apollonia. Flumina : Panissa, Rira, Tearus,
Orosines. Oppida : Thynias, Halmydessos, Develton cum
stagno, quod nunc Deultum vocatur veteranorum : Phi-
nopolis, juxta quam Bosporus. Ab Istri ostio ad os Ponti
pass. DLV mill. alii fecere. Agrippa adjecit LX. Inde ad
murum supra dictum centum quinquaginta : ab eo Cher-
ronesus CXXVI mill.
Sed a Bosporo, sinus Casthenes. Portus Senum : et 8
alter, qui Mulierum cognominatur. Promontorium Chry-
soceras, in quo oppidum Byzantium liberæ conditionis,
antea Lygos dictum. Abest a Dyrrachio septingentis unde-
cim millibus passuum. Tantum patet longitudo terrarum
inter Adriaticum mare et Propontidem. Amnes : Bathy-
nias, Pydaras, sive Athyras. Oppida Selymbria, Perinthus 9
latitudine CC pedum continenti annexa. Intus Bizya, arx
regum Thraciæ, a Terei nefasto crimine invisa hirundi-
nibus. Regio Cænica, colonia Flaviopolis, ubi antea Zela
oppidum vocabatur. Et a Bizya quinquaginta millia pas-
suum Apros colonia, quæ a Philippis abest centum octo-
ginta octo mill. pass. At in ora amnis Erginos : oppidum
fuit Ganos : deseritur et Lysimachia jam in Cherroneso.
Alius namque ibi Isthmos angustia simili est, eodem 10
nomine, et pari latitudine : illustrant duæ urbes utrimque
littora, quæ haud dissimili modo tenuere : Pactye a Pro-
pontide, Cardia a Melane sinu : hæc ex facie loci nomine
accepto : utræque comprehensæ postea Lysimachia quin-
que mill. pass. a Longis muris. Cherronesos a Propontide
habuit Tiristasin, Crithoten : Cissam flumini Ægos appo-
sitam : nunc habet a colonia Apro XXII mill. passuum,
Resiston ex adverso coloniæ Parianæ. Et Hellespontus, 11

en face de Parium, colonie (v, 40). L'Hellespont, séparant, comme nous l'avons dit (II, 92), l'Europe de l'Asie par un intervalle de 7 stades (mètres 1288), a quatre villes placées en face les unes des autres : en Europe, Callipolis et Sestos; en Asie, Lampsaque et Abydos. Puis en Chersonèse, vis-à-vis le promontoire Sigée, le promontoire Mastusia, sur le flanc duquel est Cynosséma (ainsi s'appelle le tombeau d'Hécube); la
12 station des Grecs, la tour et le temple de Protésilas; sur la pointe de la Chersonèse, qui se nomme Æolium, est la ville d'Éléonte; puis, en gagnant le golfe Mélas, le port Cœlos, Panhormus et Cardia, déjà nommée. Ainsi se termine le troisième golfe de l'Europe. Les montagnes de la Thrace, outre celles dont j'ai déjà parlé, sont : l'Édonus, le Gigemoros, le Méritus, le Mélamphyllos; rivières se jetant dans l'Hèbre, le Bargus et le Suemus. La longueur de la Macédoine, de la Thrace et de l'Hellespont vient d'être énoncée (IV, 18, 8); quelques-uns la portent à 720,000 pas; la largeur en est de 284,000.

13 La mer Égée a reçu son nom d'une île, ou plutôt d'un écueil placé entre Ténos et Chios; on le nomme Æx, nom grec de la chèvre, parce qu'il a la forme de cet animal. Il semble surgir tout à coup du milieu de la mer; on le voit à droite, quand on se rend de l'Achaïe à Andros : c'est un écueil funeste aux navigateurs. Une partie de la mer Égée porte le nom de mer Myrtoenne, à cause d'une petite île que, lorsque de Géræste on se rend en Macédoine, l'on aperçoit non loin de Caryste, en Eubée (IV, 21). Les Ro-
14 mains ont donné deux noms à toutes ces mers : mer de Macédoine à celle qui touche cette contrée et la Thrace, mer de Grèce à celle qui baigne les côtes de la Grèce. Les Grecs, de leur côté, divisent la mer Ionienne en mer de Sicile et mer de Crète, d'après les îles qui s'y trouvent, et donnent le nom de mer Icarienne à celle qui est entre Samos et Mycone; les autres noms ont été empruntés aux golfes que nous avons énumérés. Tels sont les mers et les peuples dans le troisième golfe de l'Europe.

XIX. (XII.) Iles : en face de la Thesprotie, à 1
12,000 pas de Buthrote, à 50,000 pas des monts Acrocérauniens, l'île de Corcyre, de condition libre, avec une ville de même nom, avec Cassiope château, avec le temple de Jupiter Cassius, ayant de long 97,000 pas, appelée par Homère (Od., V, 34) Schérie et Phéacie, et Drépane par Callimaque; autour d'elle, quelques îles : du côté de l'Italie, Thoronos; à 5,000 pas, du côté de Leucade, les deux Paxos : non loin de ces deux dernières, au-devant de Corcyre, 2
Éricusa, Marathé, Élaphusa, Malthace, Trachie, Pythionie, Ptychie, Tarachie. Après Phalacron, promontoire de Corcyre, un écueil qui, à cause de sa ressemblance avec un vaisseau, est, d'après la fable, le navire d'Ulysse métamorphosé; au-devant de Leucimna, Sybota; entre Leucade et l'Achaïe, bon nombre d'îles, parmi lesquelles sont les Téléboïdes, appelées aussi Taphies; les habitants nomment celles qui sont au-devant de Leucade, Taphias, Oxies, Prinoessa; au-devant de l'Étolie, les Échinades, Ægialie, Cotonis, Thyatira, Geoaris, Dionysie, Cyrnos, Chalcis, Pinara, Mystus.

En avant de ces îles, dans la haute mer, 3
Céphalonie, Zacynthe, toutes deux libres; Itha-

septem (ut diximus) stadiis Europam ab Asia dividens, quatuor inter se contrarias urbes habet : in Europa Callipolin et Seston, et in Asia Lampsacum et Abydon. Dein promontorium Cherronesi Mastusia adversum Sigeo : cujus in fronte obliqua Cynossema, ita appellatur Hecubæ
12 tumulus, statio Achæorum. Turris et delubrum Protesilai. Et in extrema Cherronesi fronte, quæ vocatur Æolium, oppidum Elæus. Dein petenti Melanem sinum, portus Cœlos, et Panhormus, et supradicta Cardia. Tertius Europæ sinus ad hunc modum clauditur. Montes extra prædictos Thraciæ Edonus, Gigemoros, Meritus, Melamphyllos. Flumina in Hebrum cadentia, Bargus, Suemus. Macedoniæ, Thraciæ, Hellesponti longitudo est supra dicta. Quidam septingentorum viginti mill. faciunt. Latitudo CCLXXXIV millium est.

13 Ægæo mari nomen dedit scopulus inter Tenum et Chium verius quam insula, Æx nomine a specie capræ, quæ ita Græcis appellatur, repente e medio mari exsiliens. Cernunt eum a dextra parte Andrum navigantes ab Achaia, dirum ac pestiferum. Ægæi pars Myrtoo datur : appellatur ab insula parva, quæ cernitur Macedoniam a Geræsto
14 petentibus, haud procul Eubœæ Carysto. Romani omnia hæc maria duobus nominibus appellant : Macedonicum, quacumque Macedoniam aut Thraciam attingit : Græciense, qua Græciam alluit. Nam Græci et Ionium dividunt in Siculum, ac Creticum, ab insulis. Item Icarium, quod est inter Samum, et Myconum. Cætera nomina sinus dedere, quos diximus. Et maria quidem gentesque in tertio Europæ sinu ad hunc modum se habent.

XIX. (XII.) Insulæ autem ex adverso Thesprotiæ, a 1
Buthroto duodecim millia passuum : eadem ab Acroceraunis quinquaginta mill. cum urbe ejusdem nominis Corcyra, liberæ civitatis, et oppido Cassiope, temploque Cassii Jovis, passuum nonaginta septem millia in longitudinem patens : Homero dicta Scheria et Phæacia, Callimacho etiam Drepane. Circa eam aliquot, sed ad Italiam vergens Thoronos : ad Leucadiam Paxœ duæ, quinque M. discretæ a Corcyra. Nec procul ab iis ante Corcyram 2
Ericusa, Marathe, Elaphusa, Malthace, Trachie, Pythionia, Ptychia, Tarachie. Et a Phalacro Corcyræ promontorio scopulus, in quem mutatam Ulyssis navem a simili specie fabula est. Ante Leucimnam, Sybota. Inter Leucadiam autem et Achaiam permultæ, quarum Teleboides, eædemque Taphiæ, ab incolis ante Leucadiam appellantur, Taphias, Oxiæ, Prinoessa : et ante Ætoliam Echinades, Ægialia, Cotonis, Thyatira, Geoaris, Dionysia, Cyrnus, Chalcis, Pinara, Mystus.

Ante eas in alto Cephalenia, Zacynthus, utraque libera 3

que, Dulichium, Samé, Crocylée. Céphalonie, jadis appelée Mélæna, est à 11,000 pas de Paxos; le circuit en est de 44,000; quoique les Romains y aient détruit la ville de Samé (av. J. C. 189), elle a encore trois villes. Entre cette île et l'Achaïe est Zacynthe, appelée quelquefois Hyrie; elle a une ville magnifique, elle est d'une fertilité extraordinaire, elle est au midi de Céphalonie, à 25,000 pas de distance; le mont Élatus y est célèbre; elle a de circuit 36,000 pas. Ithaque en est éloignée de 15,000, elle renferme le mont Néritus; le circuit en est de 25,000 pas. De cette île à Araxum, promontoire du Péloponnèse, il y a 12,000 pas. Au-devant d'Ithaque, dans la haute mer, sont Astéris, Proté. Au-devant de Zacynthe, à 35,000 pas, dans la direction du vent Eurus, les deux Strophades, appelées Plotes par d'autres; en avant de Céphalonie, Létoia; en avant de Pylos, les trois Sphagies; et en avant de Messène, les trois Œnusses.

5 Dans le golfe d'Asinée (IV, 7), les trois Thyrides; dans celui de Laconie, Téganuse, Cothon, Cythère avec une ville; cette île s'appelait jadis Porphyris, elle est située à 5,000 pas du cap Malée, formant là un détroit dangereux pour les navires : dans le golfe d'Argos, Pityuse, Irine, Éphire; en face du territoire d'Hermione, Tiparénus, Apéropia, Colonis, Aristera; en face de celui de Trézène, Calaurie éloignée de 500 pas, Platéis, Belbina, Lasia, Baucidias; en face d'Épidaure, Cécryphalos, Pityonesos, à 6,000
6 pas du continent; puis Égine, de condition libre, à 17,000 pas; elle a 20,000 pas de long; elle est à 20,000 pas du Pirée, port des Athéniens; elle s'appelait auparavant Œnone. En face du promontoire de Spirée, Éleuse, Dendros, les deux Craugies, les deux Cæcies, Sélachuse, Cenchréis, Aspis; dans le golfe de Mégare, les quatre Méthurides; Ægila, à 15,000 pas de Cythère, et à 25,000 de Phalasarne, ville de Crète.

XX. L'île de Crète elle-même, regardant par une face le midi, et par l'autre le nord, s'allonge entre le levant et le couchant; elle est célèbre par la renommée de ses cent villes. Dosiades rapporte qu'elle a reçu son nom de la nymphe Crète, fille d'Hespéris; Anaximandre, du roi des Curètes; Philistides de Malles et Cratès, qu'elle fut nommée d'abord Aéria, puis Curétis; et quelques-uns ont pensé qu'elle avait porté le nom d'*île des Bienheureux,* à cause de la douceur de son climat. Ne dépassant nulle part 1
50,000 pas en largeur, et étant le plus large vers la partie moyenne, elle a 270,000 pas de long et 589,000 de tour; elle s'incurve du côté de la mer de Crète, à laquelle elle a donné le nom; aux deux extrémités de son plus grand diamètre elle projette à l'orient le cap Sammonien, en face de Rhodes, et à l'occident le cap Criumétopon, du côté de Cyrène. Villes remar- 3
quables de la Crète, Phalasarne, Étéa, Cisamum, Pergame, Cydon, Minoum, Aptéron, Pantomatrium, Amphimalla, Rhithymna, Panhormum, Cytæum, Apollonie, Matium, Héraclée, Miletos, Ampelos, Hiérapytna, Lébena, Hiérapolis; et, dans l'intérieur des terres, Gortyne, Phæstum, Gnossus, Polyrrhénium, Myrina, Lycastus, Rhamnus, Lyctus, Dium,

Ithaca, Dulichium, Same, Crocylea. A Paxo Cephalenia quondam Melæna dicta, undecim millibus pass. abest, circuitu patet XLIV. Same diruta a Romanis, adhuc tamen oppida tria habet. Inter hanc et Achaiam, cum oppido magnifica et fertilitate præcipua, Zacynthus, aliquando appellata Hyrie, Cephaleniæ a meridiana parte XXV milli-
4 bus abest. Mons Elatus ibi nobilis. Ipsa circuitu colligit XXXVI millia. Ab ea Ithaca XV millibus distat, in qua mons Neritus. Tota vero circuitu patet XXV mill. pass. Ab ea Araxum Peloponnesi promontorium XII millibus pass. Ante hanc in alto Asteris, Prote : ante Zacynthum XXXV mill. pass. in Eurum ventum Strophades duæ, ab aliis Plotæ dictæ. Ante Cephaleniam Letoia. Ante Pylum tres Sphagiæ : et totidem ante Messenen Œnussæ.

5 In Asinæo sinu, tres Thyrides : in Laconico, Teganusa, Cothon, Cythera cum oppido, antea Porphyris appellata. Hæc sita est a Maleæ promontorio V millibus pass., ancipiti propter angustias ibi navium ambitu. In Argolico, Pityusa, Irine, Ephyre : contra Hermionium agrum Tiparenus, Aperopia, Colonis, Aristera : contra Trœzenium Calauria, quingentos passus distans : Plateis, Belbina, Lasia, Baucidias. Contra Epidaurum Cecryphalos, Pityo-
6 nesos VI millibus passuum a continente. Ab hac Ægina liberæ conditionis XVII millibus pass. cujus XX mill. pass. prætenavigatio est. Eadem autem a Piræeo Atheniensium portu XX mill. pass. abest, ante Œnone vocitata. Spiræo promontorio objacent Eleusa, Dendros, Craugiæ duæ, Cæciæ duæ, Selachusa, Cenchreis, Aspis. Sunt et in Megarico sinu Methurides quatuor. Ægila autem XV mill. pass. a Cythera, eademque a Cretæ Phalasarna oppido XXV mill. passuum.

XX. Ipsa Creta altero latere ad austrum, altero ad sep- 1
temtrionem versa, inter ortum occasumque porrigitur, centum urbium clara fama. Dosiades eam a Crete nympha, Hesperidis filia : Anaximander, a rege Curetum : Philistides Mallotes, Crates primum Aeriam dictam, deinde postea Curetin : et Macaron nonnulli a temperie cæli appellatam existimavere. Latitudine nusquam quinquaginta millia 2
passuum excedens, et circa mediam sui partem maxime patens, longitudinem implet CCLXX millium passuum, circuitum DLXXXIX, flectensque se in Creticum pelagus ab ea dictum, qua longissima est ad orientem Sammonium promontorium adversum Rhodo : ad occidentem Criumetopon Cyrenas versus expellit. Oppida ejus insignia, Pha- 3
lasarne, Etea, Cisamum, Pergamum, Cydon, Minoum, Apteron, Pantomatrium, Amphimalla, Rhithymna, Panhormum, Cytæum, Apollonia, Matium, Heraclea, Miletos, Ampelos, Hierapytna, Lebena, Hierapolis : et in mediterraneo, Gortyna, Phæstum, Gnossus, Polyrrhenium, Myrina, Lycastus, Rhamnus, Lyctus, Dium, Asum,

Asum, Pyloros, Rhytion, Élatos, Phares, Holopyxos, Lasos, Éleuthernes, Therapnæ, Marathusa, Cylissos; d'environ soixante autres villes il
4 ne reste que le souvenir. Montagnes: le Cadistus, l'Ida, le Dictynnæus, le Corycus. Du promontoire appelé Criumétopon il y a, d'après Agrippa, 125,000 pas jusqu'au cap de Phycunte à Cyrène; la distance est la même à partir de Cadistus; elle est de 75,000 pas jusqu'au cap Malée, dans le Péloponnèse; de 60,000 du cap Sammonien à l'île de Carpathos, dans la direction du vent Favonius; l'île de Carpathos est située entre la Crète et Rhodes.

5 Autres îles autour de la Crète : au-devant du Péloponnèse, les deux îles Coryces, les deux îles Myles; du côté du nord, en ayant la Crète à droite, en face de Cydonie, Leucé et les deux Budroa; en face de Matium, Dia; en face du promontoire Itanum, Onisia et Leucé; en face de Hiérapytna, Chrysa et Gaudos; dans le même parage, Ophiussa, Butoa, Aradus; et, après qu'on a doublé le cap Criumétopon, les trois îles appelées Musagores; en face du promontoire Sammonien, Phocé, Platies, Sirnides, Naulochos, Armendon, Zéphyré.

6 Iles de la Hellade, dans la mer Égée: les îles Lichades, Scarphia, Caresa, Phocaria, et plusieurs autres en face de l'Attique sans villes et par conséquent sans renom; mais, en face d'Éleusis, l'île célèbre de Salamine; au-devant de Salamine Psytalia, et, à 5,000 pas du cap Sunium, Hélène; à la même distance d'Hélène, Céos, que quelques auteurs latins ont appelée Céa, et que les Grecs ont nommée aussi Hydrussa; arrachée de l'Eubée, elle eut jadis 500 stades de long (kil. 92); plus tard, les quatre cinquièmes environ, qui regardaient la Béotie, furent engloutis par la mer; elle ne conserve plus que les villes de Iulis et de Carthæa; celles de Coressus et de Pœeessa ont péri. Cette île, d'après Varron, a inventé une étoffe fine pour les femmes (XI, 27).

XXI. L'Eubée elle-même a été arrachée de la 1
Béotie; l'Euripe qui l'en sépare est si étroit, que les deux rives sont jointes par un pont; du côté du midi elle a deux promontoires, Geræste, qui regarde l'Attique, et Capharée, qui regarde l'Hellespont; du côté du nord elle offre le promontoire Cénée. En aucun point cette île ne s'élargit au-dessus de 40,000 pas, ni ne se rétrécit au-dessous de 2,000; elle s'étend depuis l'Attique jusqu'à la Thessalie, le long de toute la Béotie; elle a dans ce sens 150,000 pas, et de 2
tour 365,000; elle est, du côté du cap Capharée, à 225,000 pas de l'Hellespont; jadis célèbre par les villes de Pyrrha, Porthmos, Nésos, Cérinthe, Orée, Dium, Ædepse, Ocha, Œchalie, elle a aujourd'hui Chalcis, en face de laquelle est Aulis sur le continent, Géræste, Érétrie, Caryste, Oritanum, Artemisium, la fontaine Aréthuse, le fleuve Lélantus, et les eaux chaudes qui sont appelées Ellopies. Elle est célèbre surtout par le marbre de Caryste. Elle 3
fut appelée jadis Chalcodotis ou Macris, d'après Dionysius et Éphore; Macra, d'après Aristide; d'après Callidème, Chalcis, parce que ce fut le lieu où l'on trouva d'abord du cuivre; Abantias, d'après Ménæchme; chez les poëtes elle porte ordinairement le nom d'Asopis.

XXII. En dehors de cette île, dans la mer Myr- 1
toenne, on en trouve beaucoup d'autres dont

Pyloros, Rhytion, Elatos, Pharæ, Holopyxos, Lasos, Eleutheræ, Therapnæ, Marathusa, Cylissos : et aliorum
4 circiter LX oppidorum memoria exstat. Montes : Cadistus, Idæus, Dictynnæus, Corycus. Ipsa abest promontorio suo, quod vocatur Criumetopon, ut prodit Agrippa, a Cyrenarum promontorio Phycunte, CXXV millibus passuum. Item Cadisto. A Malea Peloponnesi LXXV. A Carpatho insula, promontorio Sammonio LX mill. in Favonium ventum. Hæc inter eam et Rhodum interjacet.

5 Reliquæ circa eam : ante Peloponnesum duæ Coricæ, totidem Mylæ; et latere septemtrionali, dextra Cretam habenti contra Cydoniam Leuce, et duæ Budroæ. Contra Matium, Dia. Contra Itanum promontorium Onisia, Leuce; contra Hierapytnam, Chrysa, Gaudos. Eodem tractu Ophiussa, Butoa, Aradus : circumvectisque Criumetopon, tres Musagores appellatæ. Ante Sammonium promontorium, Phoce, Platiæ, Sirnides, Naulochos, Armendon, Zephyre.

6 At in Hellade, etiamnum in Ægæo, Lichades, Scarphia, Caresa, Phocaria, compluresque aliæ ex adverso Atticæ sine oppidis, et ideo ignobiles. Sed contra Eleusina, clara Salamis : ante eam Psytalia : a Sunio vero Helene quinque mill. pass. distans. Dein Ceos ab ea totidem, quam nostri quidam dixere Ceam, Græci et Hydrussam. Avulsa Eubœæ, quingentis longa stadiis fuit quondam : mox quatuor fere partibus, quæ ad Bœotiam vergebant, eodem mari devoratis, oppida habet reliqua, Iulida, Carthæam : intercidere Coressus, Pœeessa. Ex hac profectam delicatiorem feminis vestem, auctor est Varro.

XXI. Eubœa et ipsa avulsa Bœotiæ, tam modico in- 1
terfluente Euripo, ut ponte jungatur : a meridie promontoriis duobus, Geræsto ad Atticam vergente, ad Hellespontum Caphareo insignis : a septemtrione, Cenæo: nusquam latitudinem ultra XL millia passuum extendit, nusquam intra duo millia contrahit: sed in longitudinem universæ Bœotiæ, ab Attica Thessaliam usque, prætenta in CL mill. pass., circuitu vero trecenta sexaginta quinque. Abest ab Hellesponto parte Capharei, CCXXV mill. passuum, 2
urbibus clara quondam, Pyrrha, Porthmo, Neso, Cerintho, Oreo, Dio, Ædepso, Ocha, Œchalia : nunc Chalcide, cujus ex adverso in continente Aulis est; Geræsto, Eretria, Carysto, Oritano, Artemisio, fonte Arethusa, flumine Lelanto, aquisque calidis, quæ Ellopiæ vocantur, nobilis : notior tamen marmore Carystio. Antea vocitata est Chalcodotis, aut Macris, ut Dionysius et 3
Ephorus tradunt : ut Aristides, Macra : ut Callidemus, Chalcis, ære ibi primum reperto : ut Menæchmus, Abantias: ut poetæ vulgo, Asopis.

XXII. Extra eam in Myrtoo multæ, sed maxime illus- 1
tres Glauconnesos, et Ægilia. Et a promontorio Geræsto,

les plus célèbres sont Glauconnesos et Ægilie. Du côté du promontoire de Géræste on trouve les Cyclades, rangées en rond autour de Délos, disposition d'où elles ont pris ce nom (κύκλος, *cercle*) : la première est Andros avec sa ville; elle est éloignée de Géræste de 10,000 pas, et de Céos de 39,000; d'après Myrsile, elle fut surnommée Cauros, puis Antandros; d'après Callimaque, Lasia; d'après d'autres, Nonagria, Hydrussa, Épagris; elle a de tour 96,000 pas. À 1,000 pas d'Andros et à 15,000 de Délos est Ténos, avec sa ville; elle s'étend dans une longueur de 15,000 pas; d'après Aristote, elle fut appelée Hydrussa à cause de l'abondance de ses eaux; d'après d'au-
2 tres, Ophiussa. Les autres îles sont : Mycone, avec le mont Dimaste, à 15,000 pas de Délos; Siphnos, appelée auparavant Méropie et Acis, de 28,000 pas de tour; Seriphe, de 12,000; Prépésinthus, Cythnos; Délos, la plus renommée des Cyclades, placée au milieu des autres, célèbre par le temple d'Apollon et par le marché qui s'y tient; après avoir été longtemps flottante, elle est,
3 dit-on, la seule qui n'ait point éprouvé de tremblements de terre; mais Mucianus a rapporté qu'elle en avait ressenti deux secousses jusqu'au temps de M. Varron. Aristote dit qu'elle a été nommée Délos (δῆλος, *apparent*), parce qu'elle apparut soudain à la surface des eaux; d'après Æglosthènes, elle a eu le nom de Cynthie; d'après d'autres, ceux d'Ortygie, d'Astérie, de Lagie, de Chlamydie, de Cynæthe, de Pyrpilé, à cause de la découverte du feu qui y fut faite; elle a 5,000
4 pas de tour; le mont Cynthus s'y élève. La plus voisine de Délos est l'île de Rhéné, qu'Anticlides appelle Céladussa, et Hellanicus, Artémis; puis Syros, à laquelle les anciens ont donné 20,000 pas de tour, et qui en a, d'après Mucianus, 160,000; Oliaros; Paros avec sa ville, à 38,000 pas de Délos, célèbre par son marbre, appelée
d'abord Platéa, puis Minoïs; à 7,500 pas de 5
Paros, à 18,000 de Délos, Naxos avec sa ville; elle a été appelée Strongylé, puis Dia, puis Dionysias, à cause de la richesse de ses vignobles; par d'autres, la petite Sicile ou Callipolis : elle a 75,000 pas de tour, et est moitié plus grande que Paros.

XXIII. Toutes ces îles appartiennent aux 1
Cyclades; celles qui suivent sont les Sporades : Hélène, Phacussa, Nicasie, Schinussa, Pholégandros; Icaros, à 17,000 pas de Naxos; elle a donné son nom à la mer Icarienne; elle a 17,000 pas de long, deux villes; elle en a perdu une troisième; auparavant elle s'est appelée Doliché, Macris, et Ichthyoessa; elle est située au lever 2
solsticial (sud-est) de Délos à 55,000 pas, et est à 35,000 de Samos; entre l'Eubée et Andros il y a un canal de 10,000 pas; d'Icaros à Géræste, en Eubée, il y en a 112,500. Pour le reste on ne peut plus garder d'ordre; je les nommerai donc pêle-mêle : Scyros; Ios, à 24,000 pas de Naxos, respectable par le tombeau d'Homère, longue de 25,000 pas, appelée auparavant Phœnice; Odia; Létandros; Gyaros avec sa ville, 12,000 pas de tour, éloignée d'Andros de 62,000 pas; Syrnos, 3
à 80,000 pas de Gyaros; Cynæthus; Télos, célèbre par les parfums qu'on y fabrique (XIII, 2), appelée Agathussa par Callimaque; Donusa; Patmos, de 30,000 pas de tour; les Corasiennes,

circa Delum in orbem sitæ (unde et nomen traxere) Cyclades. Prima earum Andrus cum oppido, abest a Geræsto, x mill. pass., a Ceo xxxix mill. Ipsam Myrsilus Cauron, deinde Antandron cognominatam tradit : Callimachus Lasiam, alii Nonagriam, Hydrussam, Epagrin. Patet circuitu xcvi mill. pass. Ab eadem Andro passus mille, et a Delo quindecim mill. Tenos, cum oppido, in xv mill. pass. porrecta, quam, propter aquarum abundantiam, Aristoteles Hydrussam appellatam ait, aliqui Ophiussam.
2 Cæteræ : Myconos cum monte Dimasto : a Delo quindecim mill. passuum. Siphnus, ante Meropia, et Acis appellata, circuitu viginti octo mill. passuum. Seriphus duodecim, Prepesinthus, Cythnos. Ipsaque longe clarissima, et Cycladum media, ac templo Apollinis et mercatu celebrata,
3 Delos : quæ diu fluctuata, ut proditur, sola motum terræ non sensit. Ad M. Varronis ætatem, Mucianus prodibit bis concussam. Hanc Aristoteles ita appellatam prodidit, quoniam repente apparuerit enata. Æglosthenes Cynthiam, alii Ortygiam, Asteriam, Lagiam, Chlamydiam, Cynæthum, Pyrpilen igne ibi primum reperto. Cingitur quinque mill.
4 passuum : assurgit Cyntho monte. Proxima ei Rhene, quam Anticlides Celadussam vocat : item Artemin Hellanicus. Syros quam circuitu patere viginti millia pass. prodidere veteres, Mucianus centum sexaginta. Oliaros, Paros cum oppido, ab Delo xxxviii mill., marmore nobilis,
5 quam primo Platean, postea Minoida vocarunt. Ab ea septem mill. quingentis Naxus, a Delo xviii cum oppido quam Strongylen, dein Dian, mox Dionysiada a vinearum fertilitate, alii Siciliam minorem, aut Callipolin appellarunt. Patet circuitu septuaginta quinque mill. pass, dimidioque major est quam Paros.

XXIII. Et hactenus quidem Cycladas servant : cæteras, 1
quæ sequuntur, Sporadas. Sunt autem Helene, Phacussa, Nicasia, Schinussa, Pholegandros : et a Naxo decem et septem mill. passuum, Icaros, quæ nomen mari dedit, tantumdem ipsa in longitudinem patens, cum oppidis duobus, tertio amisso : ante vocata Doliche, et Macris, et Ichthyoessa. Sita est ab exortu solstitiali Deli, quinqua- 2
ginta mill. pass. Eadem a Samo triginta quinque mill. Inter Eubœam et Andrum decem mill. pass. freto, ab ea Geræstum centum duodecim mill. quingenti pass. Nec deinde servari potest ordo. Acervatim ergo ponentur reliquæ. Scyros : Ios a Naxo viginti quatuor mill. pass., Homeri sepulcro veneranda, longitudinis viginti quinque mill., ante Phœnice appellata. Odia, Letandros, Gyaros cum oppido, circuitu duodecim mill. passuum. Abest ab 3
Andro sexaginta duobus mill. pass. Ab ea Syrnos octoginta mill. passuum. Cynæthus : Telos unguento nobilis, a Callimacho Agathussa appellata. Donusa, Patmos circuitu triginta mill. pass. Corasiæ, Lebinthus, Leros, Cinara, Sicinus, quæ antea Œnoe : Hieracia, quæ Onus : Casus, quæ Astrabe : Cimolus, quæ Echinussa; Melos cum

13.

Lebinthus, Léros, Cinara; Sicinus appelée auparavant Œnoé; Hiéracia ou Onus; Casus ou Astrabé; Cimolus ou Échinussa; Mélos avec sa ville, île appelée par Aristide Byblis, par Aristote Zéphyrie, par Callimaque Mimallis, par Héraclide
4 Siphnus et Acytos; c'est la plus ronde des îles; puis Machie; Hypère, jadis Patagé ou Platagé, maintenant Amorgos; Polyægos; Phylé; Théra, appelée Calliste lorsqu'elle sortit pour la première fois du sein des eaux; Thérasia, arrachée de Théra par une commotion; Automaté ou Hiéra (II, 89), née postérieurement entre Théra et Thérasia; et Thia, née de notre temps à côté de la même Hiéra. Ios est à 25,000 pas de Théra.

5 Suivent Léa, Ascanie, Anaphé, Hippuris, Astypalée, cité libre, de 88,000 pas de tour, éloignée de Cadistus en Crète, de 125,000; Platée, à 60,000 pas plus loin; Camina, à 38,000 de cette dernière; Azibintha, Lanise, Tragie, Pharmacusa, Téchédie, Chalcie; Calydna, où est la ville de Coos; Calymna, éloignée de 25,000 pas de Carpathos, qui a donné son nom à la mer Carpa-
6 thienne; à 50,000 pas de là, dans la direction du vent Africus, Rhodes; 7,000 de Carpathos à Casos; de Casos au promontoire Sammonien, en Crète, on en compte 30,000. Dans l'Euripe d'Eubée, à peu près à l'entrée, sont les quatre îles Pétaliennes, et, à la sortie, l'île Atalante. Les Cyclades et les Sporades, renfermées à l'orient par la rive asiatique de la mer Icarienne, à l'occident par les rives attiques de la mer de Myrtoenne, au nord par la mer Égée, au midi par la mer de Crète et par la mer Carpathienne, sont répandues sur une étendue de 700,000 pas en longueur et de 200,000 en largeur.

Le golfe de Pagase (IV, 15) a en face Eu- 7
tychie, Cicynèthe, Scyros, sus-nommée, mais en dehors des Cyclades et des Sporades; Gérontia et Scandila. Le golfe Thermaïque a Irrhésia, Solimnia, Eudémia, Néa, consacrée à Minerve. Le mont Athos en a devant lui quatre : Péparèthe, appelée jadis Évœnus, avec sa ville, de 9,000 pas; Sciathos, de 15,000; Imbros, de 88,000, avec 8
sa ville, à la distance de 25,000 pas de Mastusia en Chersonèse, ayant de tour 72,000, arrosée par le fleuve Ilissus; à 22,000 d'Imbros, et à 87,000 du mont Athos, Lemnos, de 112,500 de tour, ayant les villes Hephæstie et Myrine, sur la place publique de laquelle l'Athos, au solstice d'été, projette son ombre; à 5,000 pas de Lemnos, Thasos, libre, appelée jadis Aeria ou 9
Æthria, d'où on compte jusqu'à Abdère (IV, 18), sur le continent, 22,000 pas, et jusqu'à l'Athos 62,000. A la même distance, l'île de Samothrace, libre, placée en face de l'embouchure de l'Hèbre, à 32,000 d'Imbros, à 22,500 de Lemnos, à 38,000 de la côte de la Thrace, ayant 32,000 pas de tour, renfermant le mont Saoces, qui s'élève à une hauteur de 10,000 pas, la plus dépourvue de ports de toutes ces îles, appelée par Callimaque de l'ancien nom de Dardanie; entre la Chersonèse et Samothrace, à environ 15,000 pas de l'une et de l'autre, Halonesos; au delà Gethone, Lamponie, Alopéconnésos, non loin de Cœlos, qui est un port de la Chersonèse, et quelques autres sans renom. Citons encore, dans ce golfe, parmi les 10
îles désertes, celles dont j'ai pu du moins trouver

oppido, quam Aristides Byblida appellat, Aristoteles Zephyriam, Callimachus Mimallida, Heraclides Siphnum,
4 et Acyton. Hæc insularum rotundissima est. Post Machia, Hypere, quondam Patage; ut alii, Platage, nunc Amorgos : Polyægos, Phyle, Thera, quum primum emersit, Calliste dicta. Ex ea avulsa postea Therasia : atque inter duas enata mox Automate, eadem Hiera : et in nostro ævo Thia juxta eamdem Hieram nata. Distat Ios a Thera viginti quinque mill. pass.

5 Sequuntur Lea, Ascania, Anaphe, Hippuris. Astypalæa liberæ civitatis, circuitu LXXXVIII mill. passuum : abest a Cadisto Cretæ CXXV mill. Ab ea Platea sexaginta mill. Unde Camina triginta octo mill. Azibintha, Lanise, Tragia, Pharmacusa, Techedia, Chalcia : Calydna, in qua oppidum Coos : Calymna, a qua Carpathum, quæ nomen
6 Carpathio mari dedit, XXV mill. passuum. Inde Rhodum Africo vento quinquaginta M. pass. A Carpatho Cason VII M. A Caso Sammonium Cretæ promontorium XXX mill. In Euripo autem Euboico, primo fere introitu, Petaliæ quatuor insulæ, et in exitu Atalante. Cyclades, et Sporades, ab oriente littoribus Icariis Asiæ, ab occidente Myrtois Atticæ, a septemtrione Ægæo mari, a meridie Cretico et Carpathio inclusæ, per DCC M. in longitudinem, et per CC in latitudinem jacent.

7 Pagasicus sinus ante se habet Eutychiam, Cicynethum, et Scyrum supradictam, sed Cycladum et Sporadum extimam : Gerontiam, Scandilam : Thermæus, Irrhesiam, Solimniam, Eudemiam, Neam, quæ Minervæ sacra est. Athos ante se quatuor : Peparethum cum oppido, quondam Evœnum dictam, novem mill. passuum; Sciathum, XV mill.; Imbrum cum oppido LXXXVIII millibus passuum. 8
Eadem abest a Mastusia Cherronesi, XXV mill. pass. Ipsa circuitu LXXII mill. pass. perfunditur amne Ilisso. Ab ea Lemnos viginti duo mill. quæ ab Atho LXXXVII mill. pass. Circuitu patet CXII M. D. pass. Oppida habet, Hephæstiam, et Myrinam, in cujus forum solstitio Athos ejaculatur umbram. Ab ea Thassos libera quinque mill. passuum, olim Æria, vel Æthria dicta. Inde Abdera conti- 9
nentis, XXII mill. passuum. Athos sexaginta duo mill. Tantumdem insula Samothrace, quæ libera, ante Hebrum, ab Imbro triginta duo mill., a Lemno viginti duo M. D., a Thraciæ ora triginta octo mill., circuitu triginta duo mill., attollitur monte Saoce decem mill. passuum altitudinis, vel importuosissima omnium. Callimachus eam antiquo nomine Dardaniam vocat. Inter Cherronesum et Samothracen, utrimque fere quindecim mill. Halonesos : ultra Gethone, Lamponia, Alopeconnesus, haud procul a Cœlo, Cherronesi portu, et quædam ignobiles. Desertis quoque red- 10
dantur in hoc sinu, quarum modo inveniri potuere nomina : Desticos, Larnos, Cyssiros, Carbrusa, Calathusa,

les noms : Desticos, Larnos, Cyssiros, Carbrusa, Calathusa, Scylla, Draconon, Arconesus, Diethusa, Scapos, Capheris, Mesate, Æantion, Pateronnesos, Pateria, Caathe, Neriphus, Polendos.

XXIV. Le quatrième des grands golfes de l'Europe commence à l'Hellespont, et finit à l'entrée du Palus-Méotide. Mais il faut résumer brièvement la forme du Pont-Euxin tout entier, afin d'en faire connaître plus facilement les parties. C'est une vaste mer étendue au pied de l'Asie, et repoussée de l'Europe par le prolongement des côtes de la Chersonèse; elle entre dans les terres par un étroit passage ne séparant l'Europe de l'Asie que par un intervalle de sept
2 stades, comme il a été dit (IV, 18, 11). L'entrée de ce détroit s'appelle Hellespont; c'est là que Xerxès, roi de Perse, ayant jeté un pont de vaisseaux, fit passer son armée. De ce point s'allonge un mince bras de mer dans un espace de 86,000 pas jusqu'à Priape, ville d'Asie, où prit terre Alexandre le Grand; à partir de cet endroit, la mer s'élargit pour se resserrer de nouveau; la partie large s'appelle Propontide, le nouveau détroit, Bosphore de Thrace; il est large de 500 pas; Darius, père de Xerxès, y jeta un pont sur lequel ses troupes passèrent. La longueur entière
3 depuis l'Hellespont est de 239,000 pas. Puis une vaste mer, le Pont-Euxin, appelé jadis Axenus (inhospitalier), envahit les terres qui fuient au loin. Creusant profondément ses rivages, il se courbe en arrière en un croissant assez étendu des deux côtés pour représenter complétement la figure d'un arc scythique. Dans le milieu de la courbure, il communique avec l'ouverture du Palus-Méotide. Cette ouverture s'appelle Bosphore Cimmérien, elle a 2,500 pas de large.

Entre les deux Bosphores, celui de Thrace et 4
celui de Cimmérie, il y a, en droite ligne, 500,000 pas, d'après Polybe. Le tour du Pont-Euxin entier est de 2,150,000, d'après Varron et presque tous les anciens. Cornélius Népos ajoute à cette évaluation 350,000 pas; Artémidore la porte à 2,919,000, Agrippa à 2,460,000, Mucianus à 2,425,000. De la même façon, pour le côté de l'Europe, les uns l'ont évalué à 1,478,500, les autres à 1,172,000. M. Varron le mesure ainsi qu'il suit : de l'embouchure du Pont à Apollonie, 187,500; autant jusqu'à Calatis; jusqu'à l'embouchure de l'Ister, 125,000; jusqu'au Borys- 5
thène, 250,000; jusqu'à Cherronésus (IV, 26), ville des Héracléotes, 375,000; jusqu'à Panticapée, que quelques-uns appellent Bosphorus, dernière ville sur la côte d'Europe, 212,500 pas; sommes partielles qui font 1,337,500 pas. Agrippa compte, de Byzance au fleuve Ister, 560,000 pas, de là à Panticapée 635,000. Le Palus-Méotide lui-même, 6
recevant le Tanaïs qui descend des monts Riphées, et qui est la dernière limite connue entre l'Europe et l'Asie, passe pour avoir 1,406,000 pas de tour, suivant d'autres 1,125,000. Du Bosphore Cimmérien à l'embouchure du Tanaïs il est certain que la distance est, en droite ligne, de 385,000 pas. Les habitants des rives du quatrième golfe (12) de l'Europe ont été énumérés, à propos de la Thrace, jusqu'à Istropolis; là sont les bouches de l'Ister.

Ce fleuve, né en Germanie dans les sommités 7
du mont Abnoba, en face de Rauricum (IV, 32), ville gauloise, traverse bien des milles au delà des

Scylla, Draconon, Arconesus, Diethusa, Scapos, Capheris, Mesate, Æantion, Pateronnesos, Pateria, Calathe, Neriphus, Polendos.

1 XXIV. Quartus e magnis Europæ sinus ab Hellesponto incipiens, Mæotidis ostio finitur. Sed totius Ponti forma breviter amplectenda est, ut facilius partes noscantur. Vastum mare præjacens Asiæ, et ab Europa porrecto Cherronesi littore expulsum, angusto meatu irrumpit in terras, septem stadiorum, ut dictum est, intervallo Euro-
2 pam auferens Asiæ. Primas angustias Hellespontum vocant. Hac Xerxes Persarum rex, constrato in navibus ponte, duxit exercitum. Porrigitur inde tenuis Euripus LXXXVI mill. pass. spatio ad Priapum urbem Asiæ, qua Magnus Alexander transcendit. Inde exspatiatur æquor, rursusque in arctum coit : laxitas Propontis appellatur : angustiæ, Thracius Bosporus, latitudine D. passuum, qua
3 Darius pater Xerxis copias ponte transvexit. Tota ab Hellesponto longitudo CCXXXIX M. pass. Dein vastum mare, Pontus Euxinus, qui quondam Axenus, longe refugientes occupat terras, magnoque littorum flexu, retro curvatus in cornua, ab his utrimque porrigitur, ut sit plane arcus Scythici forma. Medio flexu jungitur ostio Mæotii lacus. Cimmerius Bosporus id os vocatur, MM. D. pass. latitudine.
4 At inter duos Bosporos Thracium et Cimmerium directo cursu, ut auctor est Polybius, D. M. pass. intersunt. Circuitu vero totius Ponti vicies semel centena quinquaginta M., ut auctor est Varro, et fere veteres. Nepos Cornelius trecenta millia quinquaginta adjicit. Artemidorus vicies novies centena XIX M. facit; Agrippa XXIV sexaginta mill.; Mucianus, XXIV XXV mill. Simili modo de Europæ latere, mensuram alii quatuordecies centena LXXVIII M. D. determinavere : alii undecies centena septuaginta duo millia. M. Varro ad hunc modum metitur : ab ostio Ponti Apolloniam CLXXXVII M. D. pass., Calatin tantumdem. Ad ostium Istri CXXV. Ad Borysthenem CCL, Cherronesum 5
Heracleotarum oppidum CCCLXXV M. pass. Ad Panticapæum, quod aliqui Bosporum vocant, extremum in Europæ ora, CCXII M. D. quæ summa efficit XIII XXXVII M. D. Agrippa a Byzantio ad flumen Istrum, DLX. Inde Panticapæum 6
DCXXXV. Lacus ipse Mæotis, Tanain amnem ex Ripæis montibus defluentem accipiens, novissimum inter Europam Asiamque finem, XIV VI M. circuitu patere traditur. Ab aliis XI XXV M. Ab ostio ejus, ad Tanais ostium directo cursu CCCLXXXV M. pass. esse constat. Accolæ sinus ejus, in mentione Thraciæ dicti sunt Istropolim usque. Inde ostia Istri.

Ortus hic in Germaniæ jugis montis Abnobæ, ex ad- 7
verso Raurici Galliæ oppidi, multis ultra Alpes millibus

Alpes et d'innombrables nations, sous le nom de Danube Ses eaux grossissent immensément; il prend le nom d'Ister dès qu'il entre en Illyrie, et reçoit soixante rivières, dont la moitié environ sont navigables; il se jette par six bras considérables dans le Pont-Euxin. Le premier bras est dit bras de Peucé, à cause de l'île de Peucé, dont il est le plus voisin; il s'absorbe dans un grand marais de
8 19,000 pas de long; le même bras, au-dessus d'Istropolis, forme un lac de 63,000 pas de tour, qu'on appelle Halmyris. Le second bras se nomme Naracustoma; le troisième, Calonstoma auprès de l'île Sarmatique; le quatrième, Pseudostomon, avec l'île (13) appelée Conopon Diabasis (passage des Mouches); puis Boreostoma et Spireostoma. Et ces six bouches sont toutes si considérables, que l'amertume de la mer est, dit-on, vaincue, et l'eau douce à boire dans un espace de 40,000 pas.

1 XXV. A partir de là, en général, ce sont toutes nations scythiques; cependant le littoral a été occupé par des races diverses, tantôt par les Gètes, appelés Daces par les Romains; tantôt par les Sarmates, que les Grecs appellent Sauromates, et par les Hamaxobiens ou les Aorses, branches sarmatiques; tantôt par les Scythes dégénérés et issus d'esclaves, ou par les Troglodytes; puis par les Alains et les Rhoxalans. Dans les parties supérieures entre le Danube et la forêt Hercynienne, jusqu'aux camps d'hiver de Carnunte en Pannonie et jusqu'à cette frontière germanique, les campagnes et les plaines sont possédées par les Sarmates Jazyges, les montagnes et les forêts par les Daces, qu'ils ont repoussés
2 jusqu'au fleuve Pathissus. En face, à partir du Marus ou de la Duria, quel que soit celui de ces deux fleuves qui les sépare des Suèves et du royaume de Vannius, sont les Basternes et d'autres Germains. Agrippa évalue toute cette région, depuis le Danube jusqu'à l'Océan, à 2,100,000 pas en longueur, et à 404,400 en largeur depuis les déserts de la Sarmatie jusqu'à la Vistule. Le nom de Scythes s'est étendu à tous les Sarmates et à tous les Germains; mais cette ancienne dénomination n'est demeurée qu'à ceux qui, placés au delà de ces populations, vivent presque ignorés du reste des mortels.

XXVI. A partir du Danube on trouve les villes 1
de Cremniscos et d'Æpolium; les monts Macrocremniens; le Tyra, fleuve célèbre, donnant son nom à une ville qui occupe l'emplacement d'Ophiusa, formant une île spacieuse habitée par les Tyragètes, et éloigné de la bouche Pseudostomon du Danube de 130,000 pas; puis les nations Axiaques, qui ont pris leur nom du fleuve Axiaces, et, au delà, les Crobyzes; le fleuve Rhode, le golfe de Sagaris, le port Ordesus; à 120,000 2
pas du Tyra, le fleuve Borysthène; un lac et un peuple de même nom; une ville à 15,000 pas de la mer, appelée anciennement Olbiopolis et Miletopolis; derechef sur la côte, le port des Achéens; l'île d'Achille, célèbre par le tombeau de ce héros; à 125,000 pas, une péninsule étendue obliquement en forme de glaive, nommée Course d'Achille à cause de l'exercice auquel il s'y livra, et ayant, d'après Agrippa, 80,000 pas de long (tout ce parage est occupé par les Scythes Tauriens et les Siraces); puis une région boisée 3
qui a donné son nom à la mer de Hylé (ὕλη, *forêt*), et dont les habitants sont appelés Enæcadloens; au delà, le fleuve Panticapes, qui sépare les No-

ac per innumeras lapsus gentes Danubii nomine, immenso aquarum auctu, et unde primum Illyricum alluit, Ister appellatus, sexaginta amnibus receptis, medio ferme numero eorum navigabili, in Pontum vastis sex fluminibus evolvitur. Primum ostium Peuces: mox ipsa Peuce insula, a qua proximus alveus appellatus, XIX millia pass.
8 magna palude sorbetur. Ex eodem alveo et super Istropolim lacus gignitur LXIII M. pass. ambitu: Halmyrin vocant. Secundum ostium Naracustoma appellatur. Tertium Calonstoma, juxta insulam Sarmaticam. Quartum Pseudostomon, et insula Conopon Diabasis: postea Boreostoma et Spireostoma. Singula autem ora tanta sunt, ut prodatur in quadraginta millia passuum longitudinis vinci mare, dulcemque intelligi haustum.

1 XXV. Ab eo in plenum quidem omnes Scytharum sunt gentes: variæ tamen littori apposita tenuere, alias Getæ, Daci Romanis dicti: alias Sarmatæ, Græcis Sauromatæ, eorumque Hamaxobii, aut Aorsi: alias Scythæ degeneres et a servis orti, aut Troglodytæ: mox Alani, et Rhoxalani. Superiora autem inter Danubium et Hercynium saltum, usque ad Pannonica hiberna Carnunti, Germanorumque ibi confinium, campos, et plana Jazyges Sarmatæ: montes vero et saltus pulsi ab his Daci ad
2 Pathissum amnem. A Maro, sive Duria est, a Suevis regnoque Vanniano dirimens eos, adversâ Basternæ tenent, aliique inde Germani. Agrippa totum eum tractum ab Istro ad Oceanum bis ad decies centena mill. pass. in longitudinem, quatuor millibus et quadringentis in latitudinem, ad flumen Vistulam a desertis Sarmatiæ, prodidit. Scytharum nomen usquequaque transit in Sarmatas atque Germanos. Nec aliis prisca illa duravit appellatio, quam qui extremi gentium harum ignoti prope cæteris mortalibus degunt.

XXVI. Verum ab Istro oppida, Cremniscos, Æpolium: 1
montes Macrocremnii, clarus amnis Tyra, oppido nomen imponens, ubi antea Ophiusa dicebatur. In eodem insulam spatiosam incolunt Tyragetæ. Abest a Pseudostomo Istri ostio centum triginta millibus passuum. Mox Axiacæ cognomines flumini, ultra quos Crobyzi: flumen Rhode, sinus Sagaricus, portus Ordesus. Et a Tyra centum vi- 2
ginti millibus passuum flumen Borysthenes, lacusque et gens eodem nomine, et oppidum a mari recedens XV millibus passuum: Olbiopolis et Miletopolis, antiquis nominibus. Rursus in littore portus Achæorum. Insula Achillis, tumulo ejus viri clara. Et ab ea CXXV millibus passuum peninsula, ad formam gladii in transversum porrecta, exercitatione ejusdem cognominata Dromos Achilleos: cujus longitudinem octoginta millium passuum tradit Agrippa. Totum eum tractum Tauri Scythæ, et Siraci tenent. Inde silvestris regio Hylæum mare, quo alluitur, 3

mades et les Laboureurs; puis l'Acésinus. Quelques-uns rapportent que le Panticapes se jette dans le Borysthène, au-dessous d'Olbia; des auteurs plus exacts, dans l'Hypanis; et grande est l'erreur de ceux qui l'ont placé en Asie.

4 La mer s'enfonce en un vaste golfe, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'à 5,000 pas des Palus-Méotides, se développant le long de grands espaces et de nations nombreuses; c'est le golfe Carcinite. Le fleuve Pacyris; les villes de Naubarum et de Carcine; par derrière le lac Buges, auquel on a pratiqué une issue dans la mer; ce lac Buges est séparé par un dos d'âne pierreux du Corétus, golfe du Palus-Méotide; il reçoit le fleuve Buges, le Gerrhus et l'Hypanis, qui viennent de différents parages. Le Gerrhus sépare les Basilides et les Nomades; l'Hypanis, à travers le pays des Nomades et des Hyléens, coule par un canal artificiel dans le lac Buges, par un canal naturel dans le golfe Corétus. Cette région s'appelle Scythie Sendique.

6 Après le golfe Carcinite commence la Tauride, jadis entourée, elle aussi, par la mer, qui occupait des lieux qui sont aujourd'hui des plaines; plus loin elle s'élève en vastes pentes. Elle a 30 peuples, dont 24 sont dans l'intérieur des terres; 6 villes possédées par les Orgocynes, les Characènes, les Lagyrans, les Tractares, les Archilachites, les Caliordes; la montagne même est occupée par les Scythotaures, bornés à l'occident par la ville de Cherronèse, à l'orient par les Scythes Satarques. Sur la côte, à partir du golfe Carcinite, la ville de Taphræ, sur l'isthme
7 même de la péninsule; puis Héraclée Cherronèse, à laquelle les Romains ont donné la liberté, appelée auparavant Mégarice, la ville la plus brillante de tous ces parages, conservant les mœurs grecques, et entourée d'un mur de 5,000 pas; de là, le cap Parthénium, la cité des Tauriens, Placie, le port des Symboles; le promontoire Criumetopon s'avançant au milieu du Pont-Euxin, en face de Carambis promontoire d'Asie, dans un espace de 170,000 pas, disposition qui contribue surtout à figurer l'arc scythique (IV, 24); puis plusieurs ports et lacs des Tauriens, la 8
ville de Théodosie à 185,000 pas de Criumetopon, à 145,000 de Cherronèse. Au delà il y eut jadis les villes de Cytæ, de Zephyrium, d'Acræ, de Nymphæum, de Dia; il en subsiste encore une à l'entrée même du Bosphore, la plus puissante de toutes, Panticapée des Milésiens, éloignée de Théodosie de 87,000 pas, et de Cimmérie, située de l'autre côté du détroit, à 2,500 pas, comme nous l'avons dit (IV, 24, 3). Telle est, en effet, la largeur de l'intervalle qui sépare l'Asie de l'Europe, et qui, souvent pris par les glaces, peut être passé à pied. La largeur du Bosphore Cimmérien (pe- 9
tite Chersonèse, Kiertsch) est de 12,500 pas; villes, Hermisium et Myrmecium; au fond du Palus, l'île d'Alopèce. Depuis Taphræ à l'extrémité de l'isthme jusqu'à l'entrée du Bosphore, on compte, à travers le Palus, 260,000 pas.

A partir de Taphræ, et en suivant l'intérieur 10
des terres, on trouve les Auchètes, chez qui l'Hypanis a sa source; les Neuriens, chez qui naît le Borysthène; les Gélons, les Thussagètes (14), les Budins, les Basilides, et les Agathyrses, aux cheveux vert de mer; au-dessus, les Nomades, puis les Anthropophages; à partir du Buges, au-dessus du Palus-Méotide, les Sauromates et les

cognominavit: Enæcadloæ vocantur incolæ. Ultra Panticapes amnis, qui Nomadas et Georgos disterminat: mox Acesinus. Quidam Panticapen confluere infra Olbiam cum Borysthene tradunt: diligentiores Hypanin: tanto errore eorum, qui illum in Asiæ parte prodidere.

4 Mare subit vasto recessu, donec quinque millium passuum intervallo absit a Mæotide, vasta ambiens spatia multasque gentes. Sinus Carcinites appellatur, flumen Pacyris. Oppida: Naubarum, Carcine: a tergo lacus Buges fossa emissus in mare. Ipse Buges a Coreto, Mæo-
5 tis lacus sinu, petroso discluditur dorso. Recipit amnes Bugem, Gerrhum, Hypanin, ex diverso venientes tractu. Nam Gerrhus Basilidas, et Nomadas separat. Hypanis per Nomadas et Hylæos fluit manu facto alveo in Bugen, naturali in Coretum. Regio, Scythia Sendica nominatur.

6 Sed a Carcinite Taurica incipit, quondam mari circumfusa et ipsa, quaqua nunc jacent campi. Deinde vastis attollitur jugis. Triginta sunt eorum populi. Ex iis mediterranei XXIV. Sex oppida: Orgocyni, Characeni, Lagyrani, Tractari, Archilachitæ, Caliordi. Jugum ipsum Scythotauri tenent. Clauduntur ab occidente Cherroneso, ab ortu Scythis Satarchis. In ora a Carcinite oppida: Ta-
7 phræ, in ipsis angustiis peninsulæ: mox Heraclea Cherronesos, libertate a Romanis donatum. Megarice vocabatur antea, præcipui nitoris in toto eo tractu, custoditis Græciæ moribus, quinque millia pass. ambiente muro. Inde Parthenium promontorium, Taurorum civitas, Placia. Symbolon portus. Promontorium Criumetopon, adversum Carambi Asiæ promontorio, per medium Euxinum procurrens CLXX M. pass. intervallo, quæ maxime ratio Scythici arcus formam efficit. Ab eo Taurorum portus 8
multi, et lacus. Oppidum Theodosia a Criumetopo CXXXV M. p. A Cherroneso CXLV M. pass. Ultra fuere oppida: Cytæ, Zephyrium, Acræ, Nymphæum, Dia. Restat longe validissimum in ipso Bospori introitu, Panticapæum Milesiorum, a Theodosia LXXXVII M. pass., a Cimmerio vero oppido trans fretum sito MM. D. (ut diximus) pass. Hæc ibi latitudo Asiam ab Europa separat, eaque ipsa pedibus plerumque pervia glaciato freto. Bospori Cimmerii lati- 9
tudo XII M. D. pass. Oppida habet, Hermisium, Myrmecium: intus insulam Alopecen. Per Mæotin autem ab extremo Isthmo, qui locus Taphræ vocatur, ad os Bospori CCLX M. passuum longitudo colligitur.

A Taphris per continentem introrsus tenent Auchetæ, 10
apud quos Hypanis oritur, Neuri apud quos Borysthenes, Geloni, Thussagetæ, Budini, Basilidæ, et cæruleo capillo Agathyrsi. Super eos Nomades: dein Anthropophagi. A Buge super Mæotin Sauromatæ, et Essedones. At per

Essédons; sur la côte, jusqu'au Tanaïs, les Mæotes, qui ont donné leur nom au Palus, et à l'extrémité, derrière eux, les Arimaspes; puis les monts Riphées, la région appelée Ptérophore à cause de la chute perpétuelle de la neige, dont les flocons ressemblent à des plumes, partie du monde condamnée par la nature, plongée dans d'épaisses ténèbres, et ne servant qu'à produire le froid et à recéler l'Aquilon glacial.

11 Derrière ces montagnes et au delà de l'Aquilon, une nation heureuse, si on en croit les récits, appelée les Hyperboréens, et où les hommes atteignent une grande vieillesse; des merveilles fabuleuses en sont racontées : on dit que là sont les gonds du monde et la dernière limite de la révolution des astres; le soleil y donne une lumière de six mois et un seul jour, et il se cache non, comme des ignorants l'ont dit, de l'équinoxe du printemps à celui de l'automne; mais il n'y a dans l'année qu'un lever au solstice d'été, qu'un coucher au solstice d'hiver (15). La contrée est bien exposée, d'une température heureuse,
12 et exempte de tout souffle nuisible. Les habitants ont pour demeures les forêts et les bois sacrés; le culte des dieux est célébré et par les individus et par le peuple; la discorde y est ignorée, ainsi que toute maladie. On n'y meurt que par satiété de la vie : après un repas, après des jouissances données aux dernières heures de la vieillesse, on saute dans la mer du haut d'un certain rocher; c'est pour eux le genre de sépulture le plus heureux. Quelques-uns les ont placés non en Europe, mais aux extrémités des rivages asiatiques, parce qu'on y trouve un peuple, les Attacores (VI, 20), qui n'en diffère guère par les habitudes et la posi-
13 tion. D'autres ont attribué aux Hyperboréens une situation intermédiaire entre l'un et l'autre soleil, là où l'astre se couche pour les Antipodes et se lève pour nous, ce qui ne peut être, à cause de la vaste mer qui est entre deux. Les auteurs qui ne les admettent que là où le jour est de six mois, disent qu'ils sèment le matin, moissonnent à midi, récoltent au coucher du soleil les productions des arbres, et pendant la nuit se cachent dans des cavernes. On ne peut guère douter de l'existence de cette nation, car trop d'écrivains rapportent qu'ils étaient dans l'usage d'envoyer les prémices des fruits dans l'île de Délos à Apollon, qu'ils honoraient particulièrement. Les prémices étaient 14
apportées par des vierges, respectées et accueillies hospitalièrement pendant quelques années par les nations intermédiaires; puis, des violences ayant été commises contre les messagères, les Hyperboréens se décidèrent à déposer ces offrandes sur la frontière des peuples limitrophes; ceux-ci les portaient à leurs voisins, et ainsi de suite jusqu'à Délos. Plus tard, cela même tomba en désuétude. La Sarmatie, la Scythie, la Tauride, et toute la région à partir du Borysthène, a de long 980,000 pas et de large 717,000, suivant Agrippa. Pour moi, je pense que, dans cette portion de la terre, les mesures sont incertaines.

XXVII. Mais, suivant notre plan accoutumé, 1
énumérons ce qui reste dans ce golfe; nous avons déjà parlé de ses mers. (XIII.) L'Hellespont n'a pas en Europe d'îles qui méritent d'être nommées. Dans le Pont-Euxin il y en a deux à 1,500 pas de l'Europe, à 14,000 de l'ouverture du détroit : on les appelle Cyanées ou Symplégades. La fable rapporte qu'elles se heurtaient l'une contre l'autre : c'est que, séparées par un intervalle étroit, on ne les voit distinctes que de face en entrant dans le Pont-Euxin, et qu'elles semblent s'être réunies pour peu que les yeux aient

oram Tanaim usque Mæotæ, a quibus lacus nomen accepit : ultimique a tergo eorum Arimaspi. Mox Ripæi montes, et assiduo nivis casu pinnarum similitudine, Pterophoros appellata regio; pars mundi damnata a rerum natura, et densa mersa caligine : neque in alio quam rigoris opere, gelidisque Aquilonis conceptaculis.

1 Pone eos montes, ultraque Aquilonem, gens felix (si credimus) quos Hyperboreos appellavere, annoso degit ævo, fabulosis celebrata miraculis. Ibi creduntur esse cardines mundi, extremique siderum ambitus, semestri luce, et una die solis aversi non, ut imperiti dixere, ab æquinoctio verno in autumnum; semel in anno solstitio oriuntur iis soles, brumaque semel occidunt. Regio aprica,
12 felici temperie, omni afflatu noxio carens. Domus iis nemora, lucique, et deorum cultus viritim gregatimque, discordia ignota et ægritudo omnis. Mors nonnisi satietate vitæ, epulatis delibutoque senio luxu, ex quadam rupe in mare salientibus. Hoc genus sepulturæ beatissimum. Quidam eos in prima parte Asiæ littorum posuere, non in Europa, quia sunt ibi simili consuetudine, et situ,
13 Attacorum nomine. Alii medios fecere eos inter utrumque solem, Antipodum occasum exorientemque nostrum : quod fieri nullo modo potest, tam vasto mari interveniente. Qui non alibi quam in semestri luce constituere eos, serere matutinis, meridie metere, occidente sole fœtus arborum decerpere, noctibus in specus condi tradiderunt. Nec libet dubitare de gente ea, quum tot auctores prodant frugum primitias solitos Delon mittere Apollini, quem præcipue colunt. Virgines ferebant eas, hospitiis gentium per annos 14
aliquot venerabiles : donec violata fide, in proximis accolarum finibus deponere sacra ea instituere, hique ad conterminos deferre, atque ita Delon usque. Mox et hoc ipsum exolevit. Sarmatiæ, Scythiæ, Tauricæ, omnisque a Borysthene amne tractus longitudo DCCCCLXXX M., latitudo DCCXVII M. a M. Agrippa tradita est. Ego incertam in hac terrarum parte mensuram arbitror.

XXVII. Verum instituto ordine, reliqua hujus sinus 1
dicantur, et maria quidem ejus nuncupavimus. (XIII.) Hellespontus insulas non habet in Europa dicendas. In Ponto duæ, M. D. pass. ab Europa, XIV M. ab ostio, Cyaneæ, ab aliis Symplegades appellatæ, traditæque fabulis inter se concurrisse : quoniam parvo discretæ intervallo, ex adverso intrantibus geminæ cernebantur, paulumque deflexa acie, coeuntium speciem præbebant. Citra Istrum,

pris une direction oblique. En deçà du Danube on trouve une île isolée, celle des Apolloniates, à 80,000 pas du Bosphore de Thrace, d'où M. Lucullus (xxxiv, 18) a apporté la statue d'Apollon Capitolin. Nous avons dit quelles sont celles qu'on rencontre entre les bouches du Danube (iv, 24, 7 et 8). En face du Borysthène est Achillée, citée plus haut (iv, 26), appelée aussi Leucé
2 et Macaron. Des observations contemporaines la placent à 140,000 pas du Borysthène, à 120,000 pas du Tyra, à 50,000 de l'île Peucé; elle a environ 10,000 pas de tour. Autres îles dans le golfe : Carcinite, Céphalonnésos, Rhosphodusa, Macra. Il ne faut pas, avant de quitter le Pont-Euxin, omettre l'opinion de plusieurs qui ont pensé que toutes les mers intérieures ont là leur origine, et non au détroit de Cadix; la raison qu'ils donnent n'est pas dépourvue de probabilité : c'est que le flux vient toujours du Pont-Euxin, sans reflux qui y retourne (ii, 100).

3 Il faut maintenant sortir du Pont, pour exposer l'extérieur de l'Europe; il faut, après avoir traversé les monts Riphées, suivre à gauche les rivages de l'Océan septentrional jusqu'à ce que nous arrivions à Cadix. On parle d'un grand nombre d'îles sans nom situées dans ces parages; de ce nombre est, en face de la Scythie dite Raunonienne, une île qui, d'après Timée, est éloignée d'une journée de navigation, et où, dans le printemps, l'ambre est rejeté par les
4 flots. La renommée n'a que des renseignements incertains sur le reste de ces rivages. Océan Septentrional : Hécatée l'appelle, à partir du fleuve Paropamise, mer Amalchienne là où il baigne la Scythie, ce nom signifiant congelé dans le langage de ces peuples. Philémon prétend qu'elle est appelée par les Cimbres Morimaruse, c'est-à-dire mer morte, jusqu'au promontoire 5
Rubéas; et au delà, mer Cronienne. D'après Xénophon de Lampsaque, une navigation de trois jours conduit de la côte de Scythie à une île d'une grandeur immense, Baltia (16); Pythéas l'appelle Basilia. On cite aussi les îles Oones, où les habitants vivent d'œufs d'oiseaux et d'avoine; on en cite d'autres où les hommes naissent avec des pieds de cheval, et s'appellent Hippopodes; on cite enfin les îles des Fanésiens (17), dans lesquelles les habitants, qui vont nus, se couvrent de leurs oreilles, d'une grandeur excessive.

On commence à avoir des renseignements un peu plus clairs à partir des Ingévons, le premier 6
peuple germain qu'on rencontre. De ce côté-là sont les monts Sevons, chaîne immense qui ne le cède pas à celle des monts Riphées, et qui forme jusqu'au promontoire des Cimbres un vaste golfe appelé Codan, et rempli d'îles; la plus renommée est la Scandinavie, dont la grandeur n'a pas été reconnue : la seule portion sur laquelle on ait des notions est occupée par la nation des Hillévions; elle habite en 500 bourgades, et elle appelle cette contrée un second univers. On pense que l'île d'Éningia n'est pas 7
moindre. Quelques auteurs rapportent que ces régions sont habitées jusqu'à la Vistule par les Sarmates, les Vénèdes, les Scires et les Hirres; qu'il y a là un golfe appelé Cylipenus, à l'ouverture duquel est l'île de Latris; puis, qu'il y a un autre golfe nommé Lagnus qui touche aux Cimbres. Le promontoire des Cimbres (18), en s'avançant au loin dans la mer, forme une péninsule qui est appelée Cartris. Là, 23 îles ont été découvertes par les victoires des Romains; les plus célèbres

Apolloniatarum una, LXXX M. a Bosporo Thracio, ex qua M. Lucullus Capitolinum Apollinem advexit. Inter ostia Istri quæ essent, diximus. Ante Borysthenem Achillea est supra dicta, eadem Leuce, et Macaron appellata. Hanc
2 temporum horum demonstratio a Borysthene CXL M. ponit, a Tyra CXX M., a Peuce insula quinquaginta M. Cingitur circiter decem M. passuum. Reliquæ in Carcinite sinu, Cephalonnesos, Rhosphodusa, Macra. Non est omittenda multorum opinio, priusquam digrediamur a Ponto, qui maria omnia interiora illo capite nasci, non Gaditano freto, existimavere, haud improbabili argumento : quoniam æstus semper e Ponto profluens, nunquam reciprocetur.
3 Exeundum deinde est, ut extera Europæ dicantur transgressisque Ripæos montes, littus Oceani septemtrionalis in læva, donec perveniatur Gades, legendum. Insulæ complures sine nominibus eo situ traduntur. Ex quibus ante Scythiam, quæ appellatur Raunonia, unam abesse diei cursu, in quam veris tempore fluctibus electrum ejiciatur,
4 Timæus prodidit. Reliqua littora incerta signata fama. Septemtrionalis Oceanus : Amalchium eum Hecatæus appellat, a Paropamiso amne, qua Scythiam alluit, quod nomen ejus gentis lingua significat congelatum. Philemon Morimarusam a Cimbris vocari, hoc est, mortuum mare, usque ad
5 promontorium Rubeas : ultra deinde Cronium. Xenophon Lampsacenus, a littore Scytharum tridui navigatione, insulam esse immensæ magnitudinis, Baltiam tradit. Eamdem Pytheas Basiliam nominat. Feruntur et Oonæ, in quibus ovis avium et avenis incolæ vivant. Aliæ, in quibus equinis pedibus homines nascantur, Hippopodes appellati : Fanesiorum aliæ, in quibus nuda alioquin corpora prægrandes ipsorum aures tota contegant.

Incipit deinde clarior aperiri fama ab gente Ingævonum, 6
quæ est prima inde Germaniæ. Sevo mons ibi immensus, nec Ripæis jugis minor, immanem ad Cimbrorum usque promontorium efficit sinum, qui Codanus vocatur, refertus insulis : quarum clarissima Scandinavia est, incompertæ magnitudinis, portionem tantum ejus, quod sit notum, Hillevionum gente quingentis incolente pagis, quæ alterum orbem terrarum eam appellat. Nec est minor opinione Eningia. Quidam hæc habitari ad 7
Vistulam usque fluvium, a Sarmatis, Venedis, Sciris, Hirris tradunt. Sinum Cylipenum vocari : et in ostio ejus insulam Latrin. Mox alterum sinum Lagnum, conterminum Cimbris. Promontorium Cimbrorum excurrens in maria longe peninsulam efficit, quæ Cartris appellatur. Tres et viginti inde insulæ Romanorum armis cognitæ. Earum nobilissimæ, Burchana, Fabaria nostris dicta, a frugis similitudine sponte provenientis. Item Glessaria,

sont Burchana (Borkum), appelée par les nôtres Fabaria, à cause d'un fruit qui y vient spontanément, et qui ressemble à une fève; Glessaria (IV, 30), appelée ainsi par nos soldats à cause du succin, et Austrania par les barbares; enfin Actania.

1 XXVIII. Toute cette côte, jusqu'à l'Escaut, est habitée par des nations Germaniques, et la dimension n'en peut guère être donnée, tant les divergences de ceux qui en ont parlé sont excessives : les Grecs et quelques-uns des nôtres ont évalué la côte de la Germanie à 2,500,000 pas; Agrippa, avec la Rhétie et le Norique, en porta la longueur à 696,000 pas, et la largeur à 148,000; (XIV.) la Rhétie à elle seule, pour ainsi dire, est plus large, mais il faut remarquer qu'elle n'a été subjuguée (an de Rome 739) que vers l'époque de sa mort (an de Rome 742) : quant à la Germanie, elle n'a été connue que beaucoup d'années après, et ne l'est pas même encore entièrement. S'il est permis de se livrer à des conjectures, l'opinion des Grecs sur le développement de cette côte, et celle d'Agrippa sur la longueur en ligne directe de la Germanie, ne s'é-
2 loignent pas beaucoup de la vérité. Il y a cinq races germaines : les Vindiles, auxquels appartiennent les Burgondes, les Varins, les Carins, les Guttons; seconde race, les Ingévons, auxquels appartiennent les Cimbres, les Teutons et les nations des Chauques; troisième race, la plus voisine du Rhin, les Istévons, auxquels appartiennent les Cimbres (19); quatrième race dans l'intérieur des terres, les Hermions, auxquels appartiennent les Suèves, les Hermondures, les Chattes et les Chérusques; cinquième race, les
3 Peuciniens et les Basternes, limitrophes des Daces nommés précédemment (IV, 25, 1). Des fleuves célèbres se jettent dans l'Océan, le Guttale, le Vistille ou Vistule, l'Elbe, le Visurgis, l'Amisius, le Rhin, la Meuse; l'intérieur du pays est parcouru par la chaîne Hercynienne, qui ne le cède à aucune en renom.

XXIX. (XV.) Dans le Rhin lui-même, sur 1
une longueur de presque 100,000 pas, est l'île très-célèbre des Bataves et des Cannénufates; d'autres, qui appartiennent aux Frisons, aux Chauques, aux Frisiabons, aux Sturiens, aux Marsaciens, sont étendues entre le Hélius et le Flevum : c'est ainsi qu'on appelle les bras par lesquels le Rhin s'épanche au nord dans des lacs, au couchant dans la Meuse; le bras intermédiaire, et qui garde son nom, n'est qu'un canal médiocre.

XXX. (XVI.) En face est l'île de Bretagne, 1
célèbre dans les monuments de la Grèce et de Rome. Située entre le nord et le couchant, elle regarde dans une grande étendue la Germanie, la Gaule et l'Espagne, qui sont de beaucoup les parties les plus considérables de l'Europe. Elle portait le nom d'Albion lorsque celui de Bretagne était donné à toutes les îles dont nous parlerons bientôt. Elle est éloignée de 50,000 pas de Gessoriacum, sur la côte de la Morinie; c'est là que le trajet est le plus court. Elle a de tour 3,825,000 pas, d'après Pythéas et Isidore. Il n'y a guère que trente ans que les armes romaines l'ont fait connaître; et encore cette connaissance ne dépasse-t-elle pas les abords de la forêt Calédonienne. Agrippa croit que la lon- 2
gueur de cette île est de 800,000 pas, et la largeur de 300,000; que l'Hibernie a la même largeur, mais 200,000 pas de moins en long. Cette dernière île, située au delà de la Bretagne,

a succino militiæ appellata, a barbaris Austrania, præterque Actania.

1 XXVIII. Toto autem hoc mari ad Scaldim usque fluvium, Germanicæ accolunt gentes haud explicabili mensura, tam immodica prodentium discordia est. Græci et quidam nostri XXV M. passuum oram Germaniæ tradiderunt. Agrippa cum Rhætia et Norico longitudinem DCLXXXXVI millia passuum, latitudinem CXLVIII millium : (XIV.) Rhætiæ prope unius majore latitudine, sane circa excessum ejus subactæ. Nam Germania multis postea annis, nec tota, percognita est. Si conjectare permittitur, haud multum oræ deerit Græcorum opinione, et longitudini ab
2 Agrippa proditæ. Germanorum genera quinque : Vindili : quorum pars Burgundiones, Varini, Carini, Guttones. Alterum genus, Ingævones : quorum pars Cimbri, Teutoni, ac Chaucorum gentes. Proximi autem Rheno, Istævones : quorum pars Cimbri. Mediterranei Hermiones, quorum
3 Suevi, Hermunduri, Chatti, Cherusci. Quinta pars Peucini, Basternæ, supra dictis contermini Dacis. Amnes clari in Oceanum defluunt, Guttalus, Vistillus sive Vistula, Albis, Visurgis, Amisius, Rhenus, Mosa. Introrsus vero, nullo inferius nobilitate, Hercynium jugum prætenditur.

1 XXIX. (XV.) In Rheno ipso, prope centum M. passuum in longitudinem, nobilissima Batavorum insula et Cannenufatum : et aliæ Frisiorum, Chaucorum, Frisiabonum, Sturiorum, Marsaciorum, quæ sternuntur inter Helium ac Flevum. Ita appellantur ostia, in quæ effusus Rhenus, ab septemtrione in lacus, ab occidente in amnem Mosam se spargit : medio inter hæc ore, modicum nomini suo custodiens alveum.

XXX. (XVI.) Ex adverso hujus situs Britannia insula, 1
clara Græcis nostrisque monumentis, inter septemtrionem et occidentem jacet : Germaniæ, Galliæ, Hispaniæ, multo maximis Europæ partibus magno intervallo adversa. Albion ipsi nomen fuit, quum Britanniæ vocarentur omnes : de quibus mox paulo dicemus. Hæc abest a Gesoriaco Morinorum gentis littore, proximo trajectu quinquaginta M., circuitu vero patere tricies octies centena viginti quinque M. Pytheas et Isidorus tradunt : triginta prope jam annis notitiam ejus romanis armis non ultra vicinitatem silvæ Caledoniæ propagantibus. Agrippa, 2
longitudinem DCCC M. pass. esse : latitudinem CCC M. credit. Eamdem Hiberniæ latitudinem, sed longitudinem CC mill. passuum minorem. Super eam hæc sita abest brevissimo transitu a Silurum gente XXX M. pass. Reliquarum nulla CXXV mill. circuitu amplior proditur. Sunt autem

n'est séparée de la côte des Silures que par un très-court trajet de 30,000 pas. Parmi les autres îles, aucune, dit-on, n'a plus de 125,000 pas de tour : ce sont quarante Orcades séparées les unes des autres par des distances médiocres, sept Acmodes, trente Hébudes; entre l'Hibernie et la Bretagne, Mona, Monapia, Ricina, Vectis, Limnus, Andros; au-dessous, Siambis, et Axantos (Ouessant); en face, dispersées dans la mer Germanique, les Glessaries (IV, 27,7), que les Grecs modernes ont appelées Électrides, parce qu'elles
3 produisent l'ambre. La dernière de toutes celles qu'on cite est Thulé. Nous avons dit (II, 77) qu'au solstice d'été elle n'a point de nuit, le soleil traversant alors le signe du Cancer, et, au solstice d'hiver, point de jour; quelques-uns pensent que la lumière et les ténèbres y durent six mois alternativement. Timée l'historien dit qu'à six jours de navigation de la Bretagne, et en deçà, est l'île Mictis, qui produit le plomb blanc (XXXIV, 47); que les Bretons s'y rendent dans des barques d'osier garnies de cuir (VII, 57). On cite encore d'autres îles, Scandia, Dumna, Bergos et Nérigon, la plus grande de toutes, où l'on s'embarque pour Thulé; de Thulé, un jour de navigation mène à la mer glacée, appelée par quelques-uns Cronienne.

1 XXXI. (XVII.) Toute la Gaule désignée sous le nom général de Chevelue est divisée entre trois peuples séparés surtout par des fleuves : la Belgique, de l'Escaut à la Seine; de la Seine à la Garonne, la Celtique ou Lyonnaise; de la Garonne à la chaîne des Pyrénées, l'Aquitaine, appelée auparavant Arémorique. Agrippa a estimé toute la côte à 1,800,000 pas, et, limitant la Gaule entre le Rhin, les Pyrénées, l'Océan, et les monts Cévennes et Jura, par lesquels il exclut la Narbonnaise (III, 5), il lui donne en long
430,000 pas (20), en large 318,000. A l'Escaut, 2
l'extérieur est habité par les Toxandres, divisés en plusieurs peuplades; puis viennent les Ménapiens, les Morins, les Oromansaques, attenants au bourg appelé Gessoriacum (IV, 30); les Bretons, les Ambianiens, les Bellovaques (21); dans l'intérieur, les Catusluges (22), les Atrébates, les Nerviens, libres; les Véromanduens, les Suécons, les Suessions, libres; les Ulmanètes, libres; les Tongres, les Sunuques, les Frisiabons, les Betases, les Leuciens, libres; les Trévères, libres auparavant, alliés maintenant; les Lingons, alliés; les Rèmes, alliés; les Médiomatriques, les Séquanes, les Rauriques, les Helvétiens; colonies, Équestris et Raurica (23); sur le Rhin, peuplades germaniques habitant la Gaule Belgique : les Némètes, les Triboques, les Vangions; puis les Ubiens, la colonie d'Agrippine (Cologne), les Gubernes, les Bataves, et ceux dont nous avons parlé à propos des îles du Rhin (IV, 29).

XXXII. (XVIII.) La Gaule Lyonnaise renferme 1
les Lexoviens, les Vellocasses, les Gallètes, les Vénètes, les Abrincatuens, les Osismiens; la Loire, fleuve célèbre; une péninsule remarquable qui s'avance dans l'Océan, à partir des Osismiens, dont le tour est de 625,000 pas, et dont
le col a 125,000 pas de large; au delà de cette 2
péninsule, les Nannètes; dans l'intérieur, les Héduens, alliés, les Carnutes, alliés, les Boïens, les Sénons, les Aulerques, surnommés Éburoviques, et ceux qui sont surnommés Cénomans; les Meldes, libres; les Parisiens, les Trécasses, les

XL Orcades, modicis inter se discretæ spatiis. Septem Acmodæ, et XXX Hæbudes : et inter Hiberniam ac Britanniam, Mona, Monapia, Ricina, Vectis, Limnus, Andros. Infra vero Siambis, et Axantos. Et ab adverso in Germanicum mare sparsæ Glessariæ, quas Electridas Græci recentiores appellavere, quod ibi electrum nascere-
3 tur. Ultima omnium, quæ memorantur, Thule : in qua solstitio nullas esse noctes indicavimus, Cancri signum sole transeunte, nullosque contra per brumam dies. Hoc quidam senis mensibus continuis fieri arbitrantur. Timæus historicus a Britannia introrsus sex dierum navigatione abesse dicit insulam Mictim, in qua candidum plumbum proveniat. Ad eam Britannos vitilibus navigiis corio circumsutis navigare. Sunt qui et alias prodant, Scandiam, Dumnam, Bergos : maximamque omnium Nerigon, ex qua in Thulen navigetur. A Thule unius diei navigatione mare concretum, a nonnullis Cronium appellatur.

1 XXXI. (XVII.) Gallia omnis Comata uno nomine appellata, in tria populorum genera dividitur, amnibus maxime distincta. A Scaldi ad Sequanam Belgica. Ab eo ad Garunnam Celtica, eademque Lugdunensis. Inde ad Pyrenæi montis excursum Aquitanica, Aremorica antea dicta. Universam oram XVIII M. pass. Agrippa : Galliarum inter Rhenum et Pyrenæum, atque Oceanum, ac montes Gebennam et Juram, quibus Narbonensem Galliam excludit, longitudinem CCCCXXX M. passuum, latitudinem CCCXVIII,
computavit. A Scaldi incolunt extera Toxandri pluribus 2
nominibus. Deinde Menapii, Morini, Oromansaci juncti pago, qui Gessoriacus vocatur : Britanni, Ambiani, Bellovaci. Introrsus, Catuslugi, Atrebates, Nervii liberi, Veromandui, Sueconi, Suessiones liberi, Ulmanetes liberi, Tungri, Sunuci, Frisiabones, Betasi, Leuci liberi, Treveri liberi antea, et Lingones fœderati, Remi fœderati, Mediomatrici, Sequani, Raurici, Helvetii. Coloniæ : Equestris, et Raurica. Rhenum autem accolentes, Germaniæ gentium in eadem provincia, Nemetes, Tribochi, Vangiones : hinc Ubii, Colonia Agrippinensis, Guberni, Batavi, et quos in insulis diximus Rheni.

XXXII. (XVIII.) Lugdunensis Gallia habet Lexovios, 1
Vellocasses, Galletos, Venetos, Abrincatuos, Osismios : flumen clarum Ligerim. Sed peninsulam spectatiorem excurrentem in Oceanum a fine Osismiorum circuitu DCXXV
M. pass., cervice in latitudine CXXV M. Ultra eam Nanne- 2
tes. Intus autem Hedui fœderati, Carnuti fœderati, Boii, Senones, Aulerci, qui cognominantur Eburovices, et qui Cenomani, Meldi liberi, Parisii, Trecasses, Andegavi, Viducasses, Bodiocasses, Unelli, Cariosvelites, Diablindi,

Andegaves, les Viducasses, les Bodiocasses, les Unelles, les Cariosvélites, les Diablindes, les Rhédons, les Turons, les Atésuens, les Ségusiaves (24), libres, dans le territoire desquels est Lyon, colonie.

1 XXXIII. (XIX.) A l'Aquitaine appartiennent les Ambilatres, les Anagnutes, les Pictons, les Santons, libres; les Bituriges, libres, surnommés Ubisques; les Aquitains qui ont donné leur nom à la province; les Sediboniates; puis les Convènes rassemblés dans une ville; les Bégères, les Tarbelliens, surnommés Quatuor Signani (*à cause d'une garnison de quatre enseignes*); les Cocosates, surnommés Sex Signani; les Vénames, les Onobrisates, les Bélendes, la chaîne des Pyrénées; au-dessous, les Monèses, les Osquidates des montagnes, les Sibyllates, les Campones, les Bercorcates, les Bipedimuens, les Sassuminiens, les Vellates, les Tornates, les Consoranniens, les Ausques, les Élusates, les Sottiates, les Osquidates de la plaine, les Succasses, les Tarusates, les Basabocates, les Vasséens, les Sennates, les Cambolectres, les Agésinates joints aux Pictons, puis les Bituriges libres, appelés Cubes; les Lemovices, les Arver-
2 nes, libres; les Gabales; d'un autre côté, les Rutènes, qui sont limitrophes de la Gaule Narbonnaise; les Cadurques, les Antobroges et les Pétrocores (25), séparés des Toulousains par le Tarn. Mers qui baignent la côte : l'océan Septentrional jusqu'au Rhin, l'océan Britannique entre le Rhin et la Seine, l'océan Gaulois entre la Seine et les Pyrénées. Il y a plusieurs îles appartenant aux Vénètes et nommées Vénétiques, et, dans le golfe d'Aquitaine, l'île d'Uliarus.

1 XXXIV. (XX.) Au promontoire des Pyrénées commence l'Espagne, plus étroite en cet endroit non-seulement que la Gaule, mais aussi qu'elle-même dans le reste de son étendue : là, en effet, d'un côté l'Océan, de l'autre la mer Ibérienne, la rétrécissent, comme nous l'avons dit (III, 4, 7), énormément. Une chaîne des Pyrénées, pénétrant en Espagne dans la direction du lever équinoxial au coucher d'hiver, la divise en deux parties, l'une au nord plus petite, l'autre au midi. La côte qui se présente la première dans l'ordre que nous suivons est celle de l'Espagne Citérieure ou Tarraconaise. A partir des Pyrénées le long de l'Océan, les bois des Vascons, Olarso, les villes des Vardules, Morosgi, Menosca, Vesperies, le port des Amanes, où est maintenant Flaviobriga, colonie; la région des Cantabres avec neuf cités; le fleuve Sanda; le 2
port de Victoria des Juliobrigiens; à 40,000 pas de ce lieu, les sources de l'Èbre, le port Blendium; les Orgénomesques des Cantabres, avec leur port Vereasueca; la région des Astures, la ville Noega; dans une péninsule, les Pæsiques; puis, du ressort de Lugo, à partir du fleuve Navia (26), les Albions, les Cibarques, les Egovarres, surnommés Namariniens, les Jadons, les Arrotrèbes, le promontoire Celtique; les fleuves Florius et Nelo; les Celtiques surnommés Né- 3
riens, et, au-dessus, les Tamariques, dans la péninsule desquels sont les trois autels Sestiens, consacrés à Auguste; les Capores, la ville de Noela; les Celtiques surnommés Præsamarques; les Cilènes. Parmi les îles dignes d'être nommées, Corticata et Aunios; à partir des Cilènes, et du ressort des Bracares, les Hélènes, les Graviens, le château Tyde, tout cela issu des Grecs; les îles Cices; la ville remarquable d'Abobrica; le fleuve Minius, dont l'embouchure a 4,000 pas

Rhedones, Turones, Atesui, Segusiavi liberi, in quorum agro colonia Lugdunum.

1 XXXIII. (XIX.) Aquitanicæ sunt Ambilatri, Anagnutes, Pictones, Santones liberi : Bituriges liberi cognomine Ubisci : Aquitani, unde nomen provinciæ, Sediboniates. Mox in oppidum contributi Convenæ, Begerri, Tarbelli Quatuorsignani, Cocosates Sexsignani, Venami, Onobrisates, Belendi, saltus Pyrenæus. Infraque Monesi, Osquidates montani, Sibyllates, Camponi, Bercorcates, Bipedimui, Sassumini, Vellates, Tornates, Consoranni, Ausci, Elusates, Sottiates, Osquidates campestres, Succasses, Tarusates, Basabocates, Vassei, Sennates, Cambolectri, Agesinates Pictonibus juncti. Hinc Bituriges liberi, qui Cubi appellantur. Dein Lemovices, Arverni liberi,
2 Gabales. Rursus Narbonensi provinciæ contermini Ruteni, Cadurci, Antobroges, Tarneque amne discreti a Tolosanis Petrocori. Maria circa oram : ad Rhenum septemtrionalis Oceanus, inter Rhenum et Sequanam Britannicus, inter eum et Pyrenæum Gallicus. Insulæ complures Venetorum, quæ et Veneticæ appellantur, et in Aquitanico sinu Uliarus.

1 XXXIV. (XX.) A Pyrenæi promontorio Hispania incipit, angustior non Gallia modo, verum etiam semetipsa, ut diximus, immensum quantum hinc Oceano, illinc Iberico mari comprimentibus. Ipsa Pyrenæi juga ab exortu æquinoctiali fusa in occasum brumalem, breviores latere septemtrionali quam meridiano Hispanias faciunt. Proxima ora citerioris est, ejusdemque Tarraconensis situs : a Pyrenæo per Oceanum, Vasconum saltus, Olarso, Vardulorum oppida : Morosgi, Menosca, Vesperies, Amanum portus, ubi nunc Flaviobriga colonia. Civitatum IX regio 2
Cantabrorum, flumen Sanda, portus Victoriæ Juliobrigensium. Ab eo loco fontes Iberi quadraginta millia passuum. Portus Blendium. Orgenomesci e Cantabris. Portus eorum Vereasueca. Regio Asturum, Noega oppidum : in peninsula, Pæsici. Et deinde conventus Lucensis, a flumine Navia, Albiones, Cibarci, Egovarri cognomine Namarini, Jadoni, Arrotrebæ, promontorium Celticum. Amnes : Florius, Nelo. Celtici cognomine Neriæ, superque Tama- 3
rici, quorum in peninsula tres aræ Sestianæ Augusto dicatæ : Capori, oppidum Noela. Celtici cognomine Præsamarci, Cileni. Ex insulis nominandæ, Corticata, et Aunios. A Cilenis, conventus Bracarum, Heleni, Gravii, castellum Tyde, Græcorum sobolis omnia. Insulæ Cicæ. Insigne oppidum Abobrica. Minius amnis, IV M. pass. ore spatiosus. Leuni, Seurbi. Bracarum oppidum Augusta, 4

4 de large; les Leunes, les Seurbes, la ville Augusta (Braga) des Bracares, au-dessus desquels est la Galicie; le fleuve Limia, le fleuve Durius, des plus grands de l'Espagne; il a sa source chez les Pelendons, passe auprès de Numance, traverse le pays des Arévaques et des Vaccéens, sépare les Vettons de l'Asturie, les Gallèces de la Lusitanie, et là aussi sert de limite entre les Turdules et les Bracares. Toute cette région, à partir des Pyrénées, est remplie de mines d'or, d'argent, de fer, de plomb noir et blanc (xxxiv, 47).

1 XXXV. (xxi.) Au Durius commence la Lusitanie: les Turdules anciens, les Pésures, le fleuve Vacca, la ville de Talabrica, la ville et le fleuve Æminium, les villes de Conimbrique, de Collippo, d'Eburobritium; puis un vaste promontoire s'avance dans la mer; les uns l'ont appelé promontoire Artabrum, les autres le Grand Promontoire, d'autres, promontoire d'Olisipo à cause de la ville voisine; il sépare les terres, les mers et le ciel.
2 A ce promontoire se termine le flanc de l'Espagne, et après qu'on l'a doublé on en voit commencer le front. (xxii.) D'un côté est le nord et l'océan Gaulois (ix, 8), de l'autre le couchant et l'océan Atlantique. On a évalué l'étendue de ce promontoire à 60,000 pas, d'autres à 90,000; bon nombre d'auteurs comptent 1,250,000 pas de ce promontoire aux Pyrénées, et ils y placent la nation des Artabres; erreur manifeste, cette nation n'exista jamais : ce sont les Arrotrèbes, dont nous avons parlé avant le promontoire Celtique, qu'une erreur d'orthographe leur a fait placer là.
3 Des erreurs ont aussi été commises au sujet de fleuves célèbres: à 200,000 pas du Minius dont nous avons parlé plus haut (iv, 34), est, d'après Varron, le fleuve Æminius, que quelques-uns placent ailleurs et qu'ils appellent Limæa. Les anciens le nommaient Fleuve de l'oubli, et ils en ont raconté beaucoup de fables. A 200,000 pas du Durius est le Tage; dans l'intervalle se trouve la Munda: le Tage est célèbre par ses sables aurifères (xxxiii, 21). A 160,000 pas de ce fleuve est le promontoire Sacré, qui est placé presque au milieu du front de l'Espagne. Varron rapporte que, de ce cap 4
au centre de la chaîne des Pyrénées, on compte 1,400,000 pas. Du même point au fleuve Ana, que nous avons dit séparer la Lusitanie de la Bétique (iii, 2), il y a 126,000 pas; pour arriver jusqu'à Cadix, il faut ajouter 102,000 pas. Nations, les Celtiques, les Turdules, et, aux environs du Tage, les Vettons. Du fleuve Ana au promontoire Sacré, les Lusitaniens; villes remarquables sur la côte à partir du Tage: Olisipo, célèbre par les cavales que le vent féconde (viii, 67); Salacia, surnommée Impériale; Mérobrica, le promontoire Sacré et le promontoire Cunéus; les villes d'Ossonoba, de Balsa, de Myrtilis.

Toute la province est divisée en trois juridic- 5
tions, celles d'Émérita, de Pax et de Scalabis. Elle renferme en somme 46 peuples, où se trouvent cinq colonies, un municipe jouissant du droit romain, trois villes ayant le droit des Latins anciens, et trente-six villes tributaires : colonies, Augusta Émérita, située sur le bord du fleuve Ana, Metallinum, Pax, Norba surnommée Césariana, du ressort de laquelle sont Castra Julia et Castra Cæcilia; enfin, cinquième colonie, Scalabis, appelée Præsidium Julium; municipe jouissant du droit romain, Olisipo, surnommé Felicitas Julia; villes jouissant du droit des anciens La-

quos supra Gallæcia. Flumen, Limia : Durius amnis ex maximis Hispaniæ, ortus in Pelendonibus, et juxta Numantiam lapsus, dein per Arevacos Vaccæosque, disterminatis ab Asturia Vettonibus, a Lusitania Gallæcis, ibi quoque Turdulos a Bracaris arcens. Omnisque dicta regio a Pyrenæo metallis referta auri, argenti, ferri, plumbi nigri albique.

1 XXXV. (xxi.) A Durio Lusitania incipit : Turduli veteres, Pæsuri : flumen Vacca. Oppidum Talabrica. Oppidum, et flumen Æminium. Oppida : Conimbrica, Collippo, Eburobritium. Excurrit deinde in altum vasto cornu promontorium quod alii Artabrum appellavere, alii Magnum, multi Olisiponense, ab oppido, terras, maria, cælum
2 disterminans. Illo finitur Hispaniæ latus, et a circuitu ejus incipit frons : (xxii.) septemtrio hinc, Oceanusque Gallicus, occasus illinc, et Oceanus Atlanticus. Promontorii excursum lx m. prodidere, alii xc m. pass. Ad Pyrenæum inde non pauci xii quinquaginta millia, et ibi gentem Artabrum, quæ numquam fuit, manifesto errore. Arrotrebas enim, quos ante Celticum diximus promontorium, hoc in loco posuere litteris permutatis.
3 Erratum et in amnibus inclytis. Ab Minio, quem supra diximus, cc m. pass. (ut auctor est Varro) abest Æminius, quem alibi quidam intelligunt, et Limæam vocant, Oblivionis antiquis dictus, multumque fabulosus. Ab Durio Tagus cc m. passuum, interveniente Munda. Tagus auriferis arenis celebratur. Ab eo clx m. passuum promontorium Sacrum e media prope Hispaniæ fronte prosilit : xiv m. pass. inde ad Pyrenæum medium colligi Varro tra- 4
dit. Ad Anam vero, quo Lusitaniam a Bætica discrevimus, cxxvi m. passuum : a Gadibus cii m. pass. additis. Gentes : Celtici, Turduli, et circa Tagum Vettones. Ab Ana ad Sacrum, Lusitani. Oppida memorabilia a Tago in ora, Olisipo equarum e Favonio vento conceptu nobile : Salacia cognominata urbs Imperatoria : Merobrica : promontorium Sacrum : et alterum Cuneus. Oppida : Ossonoba, Balsa, Myrtilis.

Universa provincia dividitur in conventus tres, Emeritensem, Pacensem, Scalabitanum. Tota populorum xlvi, in quibus coloniæ sunt quinque, municipium civium rom. unum : Latii antiqui tria : stipendiaria, xxxvi. Coloniæ : Augusta Emerita, Anæ fluvio apposita : Metallinensis, Pacensis, Norbensis, Cæsariana cognomine. Contributa sunt in eam Castra Julia, Castra Cæcilia. Quinta est Scalabis, quæ Præsidium Julium vocatur. Municipium civium rom. Olisipo, Felicitas Julia cognominatum. Oppida veteris Latii : Ebora, quod item Liberalitas Julia : et Myrtilis, 6
ac Salacia, quæ diximus. Stipendiariorum, quos nominare

tins : Ebora, appelée aussi Liberalitas Julia;
6 Myrtilis et Salacia, dont nous avons déjà parlé. Parmi les peuples tributaires, ceux qu'on peut nommer sans peine sont, outre des peuples de même nom que d'autres que nous avons cités à propos de la Bétique (III, 3,10) : les Augustobrigiens, les Ammiens, les Aranditans, les Arabriciens, les Balsiens, les Cæsarobriciens, les Caperenses, les Caurenses, les Colarnes, les Cibilitans, les Concordiens, les Elbocoriens, les Intérannieus, les Lanciens; les Mirobrigiens, surnommés Celtiques; les Médubriciens, dits Plombaires; les Océliens, dits Lanciens; les Turdules, dits Bar-
7 dules, et les Tapores. La Lusitanie, jointe à l'Asturie et à la Gallicie, a de longueur 540,000 pas, et de largeur 536,000, d'après Agrippa. Quant à toutes les Espagnes, les côtes, d'un promontoire de la chaîne des Pyrénées à l'autre, ont, pense-t-on, de circuit 2,922,000 pas; d'autres l'évaluent à 2,600,000.
1 XXXVI. En face de la Celtibérie sont plusieurs îles appelées Cassitérides par les Grecs (XXXIV, 47) à cause des mines de plomb qu'elles renferment; et, en face du promontoire des Arrotrèbes, six îles des Dieux, que quelques-uns ont appelées Fortunées. Au commencement même de la Bétique, à 25,000 pas de l'ouverture du détroit, est l'île de Gadis, longue, d'après Polybe, de 12,000 pas et large de 3,000. Dans le point le plus rapproché du continent, elle n'en est pas à 700 pieds; ailleurs, la distance est de plus de 7,000 pas (II, 112). L'étendue qu'elle présente est de 15,000
2 pas; elle renferme une ville jouissant du droit romain, et appelée Augusta Julia Gaditana. Du côté qui regarde l'Espagne, à environ 100 pas, est une autre île allongée et large de 3,000 pas, où se trouvait la première ville de Gadis; elle est appelée par Éphore et Philistidès Érythie, par Timée et Silène Aphrodisias, par les indigènes île de Junon. Timée dit que la plus grande a été appelée Cotinusse; les Romains l'appellent Tartessus, les Carthaginois Gadir, mot qui, en langue punique, signifie une haie; elle fut appelée Érythie parce que les Tyriens, fondateurs de cet établissement, passaient pour venir de la mer Érythrée. Quelques-uns croient qu'elle fut habitée par 3
les Géryons, dont Hercule emmena les troupeaux. Il y en a qui pensent que l'île des Géryons est différente, et que, située en face de la Lusitanie, elle porta jadis ce même nom d'Érythie.

XXXVII. (XXIII.) Après avoir parcouru toute 1
l'Europe, il faut en présenter les dimensions totales, afin que rien n'arrête ceux qui voudront s'instruire. Artémidore et Isidore en ont évalué la longueur, depuis le Tanaïs jusqu'à Cadix, à 8,214,000 pas. Polybe a écrit que la largeur de l'Europe, depuis l'Italie jusqu'à l'Océan, est de 1,150,000 pas; mais de son temps la grandeur en était inconnue. L'Italie même, comme nous l'avons dit (III, 6,5 et 10, 3), a 1,120,000 pas jusqu'aux Alpes; des Alpes au port Britannique des Morins, en passant 2
par Lyon, direction que Polybe paraît suivre, il y a 1,318,000 pas. Mais on a une mesure plus certaine et plus longue dans la direction du coucher de l'été et de l'embouchure du Rhin, en partant des mêmes Alpes, et en suivant le camp des légions de Germanie : elle est de 1,543,000 pas. Maintenant nous allons parler de l'Afrique et de l'Asie.

non pigeat, præter jam dictos in Bæticæ cognominibus, Augustobrigenses, Ammienses, Aranditani, Arabricenses, Balsenses, Cæsarobricenses, Caperenses, Caurenses, Colarni, Cibilitani, Concordienses, Elbocorii, Interannienses, Lancienses, Mirobrigenses, qui Celtici cognominantur : Medubricenses, qui Plumbarii : Ocelenses, qui et Lancien-
7 ses : Turduli qui Barduli, et Tapori. Lusitaniam cum Asturia et Gallæcia patere longitudine DXL M. passuum : latitudine DXXXVI M. Agrippa prodidit. Omnes autem Hispaniæ, a duobus Pyrenæi promontoriis per maria, totius oræ circuitu passuum XXIX XXII M. colligere existimantur, ab aliis XXVI mill.
1 XXXVI. Ex adverso Celtiberiæ complures sunt insulæ, Cassiterides dictæ Græcis, a fertilitate plumbi : et e regione Arrotrebarum promontorii, Deorum sex, quas aliqui Fortunatas appellavere. In ipso vero capite Bæticæ, ab ostio freti passuum XXV mill. Gadis, longa (ut Polybius scribit) XII mill., lata III mill. passuum. Abest a continente proxima parte minùs pedes DCC, reliqua plus septem M. passuum.
2 Ipsius spatium XV M. passuum est. Habet oppidum civium romanorum, quod appellatur Augusta urbs Julia Gaditana. Ab eo latere, quo Hispaniam spectat, passibus fere centum, altera insula est longa, III M. pass. lata, in qua prius oppidum Gadium fuit. Vocatur ab Ephoro et Philistide, Erythia; a Timæo et Sileno, Aphrodisias; ab indigenis, Junonis. Majorem Timæus Cotinussam apud eos vocatam ait : nostri Tartesson appellant, Pœni Gadir, ita Punica lingua sepem significante. Erythia dicta est, quoniam Tyrii aborigines eorum orti ab Erythræo mari ferebantur. In hac 3
Geryones habitasse a quibusdam existimantur, quorum armenta Hercules abduxerit. Sunt qui aliam esse eam, et contra Lusitaniam arbitrentur, eodemque nomine quondam ibi appellatam.

XXXVII. (XXIII.) Peracto ambitu Europæ, reddenda 1
consummatio est, ne quid non in expedito sit, noscere volentibus. Longitudinem ejus Artemidorus atque Isidorus a Tanai usque Gades LXXXII XIV M. prodiderunt. Polybius latitudinem Europæ ab Italia ad Oceanum scripsit XI L mill. esse, etiam tum incomperta magnitudine ejus. Est autem ipsius Italiæ (ut diximus) XI XX M. ad Alpes. Unde 2
per Lugdunum ad portum Morinorum Britannicum, qua videtur mensuram agere Polybius, XIII M. XVIII. Sed certior mensura ac longior ad occasum solis æstivi ostiumque Rheni per castra legionum Germaniæ ab iisdem dirigitur Alpibus, XV XLIII M. passuum. Hinc deinde Africa atque Asia dicentur.

NOTES DU QUATRIÈME LIVRE.

(1) Laconica Brot. ex Cod., Sillig. — Laconia Vulg.

(2) Αἰγιαλὸς, rivage.

(3) Et in quæ Dalech. — et om. Vulg.

(4) Taygetus est une forme inconnue et tout à fait suspecte. La forme est Taygetum ou Taygeta. Solin, qui copie souvent Pline, a : Taygeta mons et flumen Eurotas.

(5) In Cretam ed. Princ. — in om. Vulg. — ad Sillig.

(6) Pylæ Brot. Sillig. — Pyle Vulg. — Un ms. a filæ, ce qui conduit à Pylæ donné par Estienne : Πύλαι τόπος Ἀρκαδίας.

(7) Tritienses, Brot. ex Cod., Sillig. — Trittenses Vulg.

(8) Objecta insula Eubœa Cod. Dalech. — Objectu insulæ Eubœæ Vulg.

(9) Luco viridante Sillig ex Cod. Tol. — Sua luce viridante Vulg.

(10) Dicæa Sillig.

(11) Pedum ed Princ., Brot., Sillig. — Passuum Vulg.

(12) Sinus ejus Dalech. Cod. — ejus om. Vulg.

(13) In insula Vulg. — Les anciennes éditions n'ont pas in.

(14) « Thyssagetæ : leur nom est d'origine finnoise; nous partageons l'opinion de ceux qui le font dériver du nom de la Tschussowaja, et qui, pour la même raison, placent les Thyssagètes au bord de ce fleuve. Bien que cette hypothèse ne soit pas tout à fait conforme aux récits d'Hérodote, elle ne nous paraît pas manquer de vraisemblance. Le fleuve de la Tschussowaja a toujours été d'une haute importance pour le commerce : sortant de la partie la plus riche de l'Oural pour aller se jeter dans la Kama, il forme une route naturelle de communication entre les habitants de l'Oural et ceux du centre de la Russie. C'est précisément ce qui nous fait présumer que les régions où les marchands grecs rencontraient les Thyssagètes n'étaient que la frontière méridionale de leur pays. Il est probable que quelques tribus y allaient pour vendre des pelisses aux étrangers, tandis que la plus grande partie de la nation occupait des régions septentrionales (Schloezer, *Les premiers habitants de la Russie*, Revue de philologie, t. II, p. 104). » D'après Schafarik, Thyssagètes vient du mot *thursa*, qui s'est conservé dans les langues scandinaves, et signifie un géant. Müller le dérive du mot *schuscha*, signifiant, dans la langue des Vogules, un fleuve qui précipite subitement son cours (*Ib.*).

(15) Ce passage n'a pas été compris par les traducteurs, et on a cherché à y introduire des corrections, qui, dans le fait, sont inutiles. A la vérité il devient intelligible quand on le ponctue comme dans Vulg. : *solis aversi : non, ut,* etc. Il faut ôter ces deux points malencontreux; et alors on voit clairement que *aversi* désigne le temps où le soleil est caché aux hyperboréens.

(16) Peut-être la Suède.

(17) Il faut peut-être lire Panotii (*tout oreille*); du moins dans Isidore, *Etym.*, XI, 3, qui paraît avoir ici copié Pline, on lit : Panotii apud Scythiam esse feruntur, tam diffusa aurium magnitudine, ut eis omne corpus contegant.

(18) Le cap Skagen.

(19) Proximi autem Rheno Istævones, quorum pars Cimbri mediterranei. Hermiones Vulg. — J'ai changé la ponctuation, et mis le point avant *mediterranei*. Il est évident, d'après l'énumération des sous-peuplades, que les Hermions sont méditerranéens. Mais le texte même paraît altéré. « Ce passage, dit M. Ukert, *Geographie der Griechen und Römer*, t. III, 1re partie, p. 193, Weimar, 1847, est évidemment mal écrit. Le copiste a répété ici par erreur les mots placés un peu plus haut : *quorum pars Cimbri*. Comme Pline ne parle plus de cette contrée, et que les mss. n'offrent aucun secours, nous ne pouvons déterminer quelle est la peuplade que Pline avait nommée ici. Le ms. de Prague (Titze, *Vorgeschichte der Teutschen*, p. 38) a *proximi hinc Rheno ;* l'édition de Pline, Paris, 1685, in-4°, lit *Sicambri* au lieu de *Cimbri*; Spener, *Germ. ant.*, IV, I, nat. f., et Cluver, *Germ. ant.*, III, 46, p. 700, ont proposé cette leçon; Adelung, *ält. Geschichte*, p. 241, défend Cimbri. » Sicambri est, en effet, une leçon très-plausible; mais, dans l'incertitude absolue où nous laissent les mss. et les autres autorités, on ne peut que garder Cimbri.

(20) CCCCXXX Cod. Chiffl. — CCCCXX Sillig. — DCCXX Vulg. ex conjectura. — DCCCXX Brotier.

(21) Après Bellovaci, des mss. ont Bassi; l'édition de Froben a Hassi. D'Anville, *Notice de la Gaule*, p. 363, pense que Hassi doit être conservé dans le texte, attendu que dans le diocèse de Beauvais un lieu nommé Haiz ou Hez garde la trace des Hassi.

(22) Castologi, dans les éditions avant Hardouin, suivies par Brotier et Sillig.

(23) Raurica Codd. ap. Rezzon. — Rauriaca Vulg. — Rauriaca est un barbarisme, puisque l'ethnique est Rauraci ou Raurici. Une inscription dans Gruter, p. 339, porte en effet Raurica.

(24) Secusiani Vulg. — C'est Segusiavi qu'il faut lire. Voy. une inscription publiée par C. Longperrier (*Mém. de la Société des antiquaires de France*, nouvelle série, t. VIII, p. 262).

(25) Au lieu de Petrocori, il faut sans doute lire Petrocorii, comme dans César et Grégoire de Tours.

(26) Hardouin, et après lui Sillig, ont, au lieu de Navia, Albiones, mis : Navilubione. C'est une conjecture de Hardouin suggérée par Ptolémée, qui, II, 6, cite le fleuve Ναουϊλλουΐωνος. Mais le même Ptolémée parle aussi du Ναβίου ποταμοῦ; les mss. ont Navia, Albiones; il est plus sûr de garder ces mots, comme a fait Vulg.

LIVRE V.

1 I. L'Afrique a été appelée Libye par les Grecs, et
la mer qui la baigne, mer Libyque; elle a l'Égypte
pour limite (1). Aucune région ne présente moins
de golfes ; les côtes s'étendent obliquement sur
une ligne prolongée à partir de l'occident. Les
noms de ses peuples et de ses villes (2) sont, plus
peut-être que ceux d'aucun autre pays, impossi-
bles à prononcer pour les étrangers; et d'ailleurs
les indigènes n'habitent guère que des châteaux.
2 (I.) On rencontre d'abord les Mauritanies. Ce
furent des royaumes jusqu'à C. César (Caligula),
fils de Germanicus; sa cruauté (3) en fit deux pro-
vinces. A l'extrémité du détroit et sur l'Océan est
un promontoire appelé Ampelusia par les Grecs. Il
y eut jadis les villes de Lissa et de Cotta (xxxII,6),
au delà des colonnes d'Hercule; maintenant on
trouve Tingi, fondée jadis par Antée, puis appelée
Traducta-Julia par l'empereur Claude, quand il
3 en fit une colonie. Tingi est à 30,000 pas de Be-
lone, ville de la Bétique; c'est de ce point que le
trajet est le plus court pour passer en Espagne. A
25,000 pas de Tingi, sur la côte de l'Océan, est la
colonie d'Auguste, Julia Constantia Zilis, qui fut
soustraite à la domination des rois de la Mauri-
tanie et attribuée à la juridiction de la Bétique; à
32,000 pas de cette dernière ville est Lixos, dont
l'empereur Claude a fait une colonie, et qui a
été pour les anciens l'objet des récits peut-être
les plus fabuleux: là fut le palais d'Antée et son
combat avec Hercule; là furent les jardins des
Hespérides (XI, 21). La mer se répand en un
estuaire à trajets sinueux; aujourd'hui on expli-
que le dragon et sa garde par cette disposition
des lieux. Dans cet estuaire est une île, qui, bien 4
qu'un peu plus basse que le reste du terrain avoi-
sinant, n'est pas cependant inondée à la marée
montante; on y voit un autel d'Hercule, et du
célèbre bois qui produisait des pommes d'or il
ne reste que des oliviers sauvages. On s'étonnera
moins des mensonges extravagants de la Grèce
sur ces jardins et sur le fleuve Lixus, si l'on songe
que tout récemment des auteurs latins ont fait sur
le même sujet des récits qui ne sont guère moins
prodigieux : à savoir, que cette ville de Lixos est
très-puissante, et surpasse en étendue Carthage la
Grande; qu'en outre elle est située à l'opposite de
Carthage et à une distance presque immense de
Tingi, et tous ces contes auxquels Cornélius Né-
pos a ajouté foi avec tant d'avidité. A 40,000 pas 5
du Lixus, dans l'intérieur des terres, est une autre
colonie d'Auguste, Babba, appelée Julia Cam-
pestris, et à 75,000 pas une troisième colonie,
Banasa, surnommée Valentia; à 35,000 pas de
cette dernière, la ville de Volubile, également
éloignée de l'une et de l'autre mer; sur la côte, à
50,000 pas du Lixus, le Subur, coulant le long
de Banasa, fleuve magnifique et navigable; à
50,000 pas du Subur, la ville de Sala, placée
sur un fleuve de même nom, déjà voisine des
déserts, et infestée par des troupeaux d'élé-

LIBER V.

1 I. Africam Græci Libyam appellavere, et mare ante
eam Libycum : Ægypto finitur. Nec alia pars terrarum
pauciores recipit sinus, longe ab occidente littorum obli-
quo spatio. Populorum ejus, oppidorumque nomina, vel
maxime sunt ineffabilia præterquam ipsorum linguis, et
alias castella ferme inhabitant.
2 (I.) Principio terrarum Mauritaniæ appellantur, usque
ad C. Cæsarem Germanici filium regna, sævitia ejus in
duas divisæ provincias. Promontorium Oceani extimum
Ampelusia nominatur a Græcis. Oppida fuere, Lissa, et
Cotta ultra columnas Herculis : nunc est Tingi, quon-
dam ab Antæo conditum : postea a Claudio Cæsare, quum
3 coloniam faceret, appellatum Traducta Julia. Abest a
Belone oppido Bæticæ, proximo trajectu XXX M pass. Ab
eo XXV M. pass. in ora Oceani, colonia Augusti Julia
Constantia Zilis, regum ditioni exempta, et jura Bæticam
petere jussa : et ab ea XXXII M. passuum colonia a Clau-
dio Cæsare facta Lixos, vel fabulosissime antiquis narrata.
Ibi regia Antæi, certamenque cum Hercule; et Hesperi-
dum horti. Affunditur æstuarium e mari flexuoso meatu,
in quo draconis custodiæ instar fuisse nunc interpretan-
tur. Amplectitur intra se insulam, quam solam e vicino 4
tractu aliquanto excelsiore, non tamen æstus maris inun-
dat. Exstat in ea et ara Herculis, nec præter oleastros
aliud ex narrato illo aurifero nemore. Minus profecto mi-
rentur portentosa Græciæ mendacia, de iis et amne Lixo
prodita, qui cogitent nostros nuper paulo minus mons-
trifica quædam de iisdem tradidisse. Prævalidam hanc
urbem majoremque Carthagine magna : præterea ex ad-
verso ejus sitam, et prope immenso tractu ab Tingi :
quæque alia Cornelius Nepos avidissime credidit. Ab Lixo 5
XL M. in mediterraneo altera Augusti colonia est Babba,
Julia Campestris appellata : et tertia Banasa, LXXV M.
Valentia cognominata. Ab ea XXXV M. pass. Volubile oppi-
dum, tantumdem a mari utroque distans. At in ora a Lixo
quinquaginta M. amnis Subur, præter Banasam coloniam
defluens, magnificus et navigabilis. Ab eo totidem M.
pass. oppidum Sala, ejusdem nominis fluvio impositum,
jam solitudinibus vicinum, elephantorumque gregibus
infestum, multo tamen magis Autololum gente, per quam

phants, et bien plus encore par la nation des Au-
tololes, que l'on traverse pour aller au mont Atlas,
le plus fabuleux même de l'Afrique.
6 C'est du milieu des sables, dit-on, qu'il s'élève
vers les cieux, âpre et nu du côté de l'Océan au-
quel il a donné son nom, mais plein d'ombrages,
couvert de bois et arrosé de sources jaillissantes,
du côté qui regarde l'Afrique (4), fertile en fruits
de toute espèce, qui y naissent spontanément,
et peuvent rassasier tout désir. Pendant le jour
on ne voit aucun habitant; tout y garde un silence
profond, semblable au silence redoutable des dé-
serts. Une crainte religieuse saisit les cœurs
quand on s'en approche, surtout à l'aspect de ce
sommet élevé au-dessus des nuages, et qui sem-
ble voisin du cercle lunaire. Mais la nuit il reluit
de feux innombrables; les Ægipans et les Satyres
(v, 8) le remplissent de leur allégresse; il reten-
tit des accords des flûtes et des musettes, du bruit
des tambours et des cymbales. C'est ce que des
auteurs renommés ont raconté, sans parler des tra-
vaux qu'Hercule et Persée y ont accomplis. Pour
arriver à ce mont l'espace est immense et inconnu.
7 Il a existé des mémoires de Hannon, chef car-
thaginois, qui, à l'époque où Carthage était le
plus florissante, reçut l'ordre d'explorer les côtes
d'Afrique. La plupart des auteurs grecs et latins
l'ont suivi, rapportant, entre autres fables, qu'il
y fonda beaucoup de villes, dont il ne reste ni
souvenir ni vestiges.
8 Scipion Émilien commandant en Afrique,
l'historien Polybe reçut de lui une flotte avec la-
quelle il fit un voyage d'exploration dans cet autre
monde. Il a raconté qu'allant de l'Atlas au cou-
chant on trouve des forêts pleines des animaux pro-
pres à l'Afrique jusqu'au fleuve Anatis, dans un es-
pace de 485,000 pas; que du fleuve Anatis au Lixus
il y a 205,000 pas, et du fleuve Lixus au détroit
de Cadix 112,000 pas; que le golfe qu'on rencontre
en venant de ce détroit s'appelle Saguti; qu'on
trouve la ville et le cap de Mulelacha, les fleuves
Subur et Sala, le port Rutubis à 213,000 pas du 9
Lixus; le promontoire du Soleil, le port Risardir,
les Gétules Autololes, le fleuve Cosenus, les Scela-
tites et les Masates, le fleuve Masatat, le fleuve Da-
rat, où vivent des crocodiles; puis un golfe de
616,000 pas (5), formé par un cap du mont Barce,
cap qui se prolonge à l'occident et qu'il appelle Sur-
rentium; puis le fleuve Palsus, au delà les Éthio- 10
piens Pérorses, et derrière eux les Pharusiens,
les Gétules Dariens, limitrophes des Pharusiens
dans l'intérieur; sur la côte, les Éthiopiens Darati-
tes, le fleuve Bambotus, rempli de crocodiles et
d'hippopotames; plus loin, des chaînes continues
de montagnes, jusqu'à celle que nous appellerons
Théon Ochema (vi, 35). De là jusqu'au promon-
toire Hespérien, Polybe évalue la distance à dix
jours et à dix nuits de navigation; au milieu de cet
intervalle il a placé (vi, 36, 2) le mont Atlas (6), que
tous les autres ont mis à l'extrémité de la Mauri-
tanie.
C'est sous l'empereur Claude que pour la pre- 11
mière fois les armes romaines ont pénétré dans la
Mauritanie. Le roi Ptolémée ayant été mis à mort
par C. César (Caligula), son affranchi Ædémon
entreprit de le venger; et il est certain qu'à la
poursuite des barbares qui s'enfuyaient on ar-
riva jusqu'à l'Atlas. Non-seulement des person-
nages consulaires et des généraux pris dans le
sénat, qui furent alors chargés des commande-

iter est ad montem Africæ vel fabulosissimum Atlantem.
6 E mediis hunc arenis in cælum attolli prodiderunt, as-
perum, squalentem, qua vergat ad littora Oceani, cui
cognomen imposuit: eumdem opacum, nemorosumque,
et scatebris fontium riguum, qua spectet Africam, fruc-
tibus omnium generum sponte ita subnascentibus, ut
numquam satietas voluptatibus desit. Incolarum nemi-
nem interdiu cerni: silere omnia, haud alio, quam soli-
tudinum horrore: subire tacitam religionem animos pro-
pius accedentium, præterque horrorem elati super nubila,
atque in viciniam lunaris circuli. Eumdem noctibus mi-
care crebris ignibus, Ægipanum Satyrorumque lascivia
impleri, tibiarum ac fistulæ cantu, tympanorumque et
cymbalorum sonitu strepere. Hæc celebrati auctores pro-
didere, præter Herculi et Perseo laborata ibi. Spatium ad
eum immensum incertumque.
7 Fuere et Hannonis Carthaginiensium ducis commenta-
rii, Punicis rebus florentissimis explorare ambitum Africæ
jussi: quem sequuti plerique e Græcis nostrisque, et alia
quidem fabulosa, et urbes multas ab eo conditas ibi pro-
didere, quarum nec memoria ulla, nec vestigium exstat.
8 Scipione Æmiliano res in Africa gerente, Polybius An-
nalium conditor, ab eo accepta classe, scrutandi illius
orbis gratia circumvectus, prodidit a monte eo ad occa-
sum versus, saltus plenos feris, quas generat Africa, ad
flumen Anatin CCCCLXXXV M. pass. Ab eo Lixum CCV M. pas-
suum: a Gaditano freto CXII M. passuum abesse. Inde si-
num qui vocetur Saguti. Oppidum in promontorio Mulela-
cha. Flumina, Subur, et Salam. Portum Rutubis a Lixo 9
CCXIII M. passuum. Inde promontorium Solis: portum Ri-
sardir: Gætulos Autololes: flumen Cosenum: gentes,
Scelatitos, et Masatos. Flumen Masatat: flumen Da-
rat, in quo crocodilos gigni. Deinde sinum DCXVI M. pas-
suum includi montis Barce promontorio excurrente in oc-
casum, quod appellat Surrentium. Postea flumen Palsum, 10
ultra quod Æthiopas Perorsos, quorum a tergo Pharusios.
Iis jungi mediterraneos Gætulos Daras. At in ora Æthio-
pas Daratitas, flumen Bambotum, crocodilis et hippopo-
tamis refertum. Ab eo montes perpetuos usque ad eum,
quem Theon ochema dicemus. Inde ad promontorium
Hesperium navigatione dierum ac noctium decem, in me-
dio eo spatio Atlantem locavit, a cæteris omnibus in ex-
tremis Mauritaniæ proditum.
Romana arma primum, Claudio principe, in Mauritania 11
bellavere, Ptolemæum regem a C. Cæsare interemptum
ulciscente liberto Ædemone, refugientibusque barbaris,
ventum constat ad montem Atlantem. Nec solum consulatu
perfunctis, atque e senatu ducibus, qui tum res gessere,

ments, mais encore des chevaliers romains qui en-
suite gouvernèrent dans ce pays, ont eu la répu-
12 tation d'être arrivés jusqu'à cette montagne. Il
y a, comme nous l'avons dit, cinq colonies ro-
maines dans cette province, et, à en croire les
ouï-dire, l'Atlas peut paraître accessible; mais
l'expérience prouve que ces rapports sont trom-
peurs le plus souvent; car tel homme en place,
qui a reculé devant le soin de rechercher la vé-
rité, ne recule pas devant un mensonge pour ca-
cher son ignorance; et jamais l'erreur n'est ad-
mise plus facilement que quand une fausseté est
garantie par une autorité grave. Au reste, je ne
m'étonne pas qu'il y ait des choses ignorées des
fonctionnaires de l'ordre équestre, fussent-ils
faits sénateurs : mais ce qui m'étonne, c'est qu'il
y en ait d'ignorées du luxe, dont l'impulsion est si
puissante, et au profit duquel on fouille les forêts
pour trouver de l'ivoire et du citre (XIII, 29), et
tous les rochers de la Gétulie pour chercher des
murex et des pourpres (IX, 60).

13 Quant aux indigènes, ils rapportent que sur la
côte, à 150,000 pas de Sala, est le fleuve Asana,
dont l'eau est saumâtre, mais qui est remarquable
par son port; puis un fleuve qu'ils appellent Fut.
De là on compte 200,000 pas jusqu'au Dyris :
c'est le nom que dans leur langue ils donnent à
l'Atlas; on trouve dans l'intervalle un fleuve
nommé Vior, et l'on dit qu'autour de l'Atlas
on voit des indices qui montrent que le sol a été
jadis habité : ce sont des restes de vignobles et de
plants de palmiers.

14 Suetonius Paulinus, que nous avons vu consul
(an 66 après J. C.), est le premier des géné-
raux romains qui ait dépassé l'Atlas de quelques
milliers de pas : il a parlé comme les autres de la
hauteur de cette montagne; il a ajouté que le pied
en est rempli de forêts épaisses et profondes que
forme une espèce d'arbres inconnus : la hauteur
de ces arbres est remarquable; le tronc sans nœuds
est brillant; le feuillage est semblable à celui du
cyprès; il exhale une odeur forte, et est revêtu
d'un léger duvet avec lequel, par le travail de
l'art, on pourrait faire des étoffes comme avec
la soie (VI, 20; XII, 23). Le sommet de la mon-
tagne est couvert, même en été, de neiges épais-
ses. Suetonius Paulinus rapporte qu'il arriva à 15
l'Atlas en dix journées de marche, et qu'au delà,
jusqu'à un fleuve qui porterait le nom de Ger, on
traverse des déserts couverts d'un sable noir, au
milieu duquel s'élèvent, d'intervalle en intervalle,
des rochers comme brûlés; que ces lieux sont in-
habitables à cause de la chaleur (7), même en hi-
ver, et qu'il l'a éprouvé; que ceux qui habitent les
forêts voisines, remplies d'éléphants, de bêtes fé-
roces et de serpents de toute espèce, s'appellent Ca-
nariens, attendu qu'ils vivent comme des chiens,
et qu'ils partagent avec ces animaux les entrailles
des bêtes fauves. Il est assez bien établi que la 16
nation des Éthiopiens, appelés Pérorses, est limi-
trophe de ces contrées. Le père de Ptolémée, Juba,
qui le premier régna sur l'une et l'autre Mauri-
tanie, et qui est encore plus célèbre pour ses tra-
vaux littéraires que pour sa royauté, a donné les
mêmes détails sur l'Atlas. Il ajoute qu'il y naît une
herbe appelée euphorbe (XXV, 38), du nom de
son médecin, qui en fit la découverte; il donne des
louanges merveilleuses au suc laiteux de cette
plante comme propre à éclaircir la vue, et à com-
battre la morsure des serpents et toute espèce de
venin. Il a consacré un volume particulier à ce
sujet. En voilà assez et trop sur l'Atlas.

(II.) La province de Tingitane a 170,000 pas 17
de long. Des nations tingitanes la principale était

ed equitibus quoque rom. qui ex eo præfuere ibi, Atlan-
12 tem penetrasse in gloria fuit. Quinque sunt (ut diximus)
rom. coloniæ in ea provincia, perviumque fama videri
potest. Sed id plerumque fallacissimum experimento de-
prehenditur; quia dignitates, quum indagare vera pigeat,
ignorantiæ pudore mentiri non piget : haud alio fidei pro-
niore lapsu, quam ubi falsæ rei gravis auctor exsistit. Et
quidem minus miror incomperta quædam esse eques-
tris ordinis viris, jam vero et senatum inde intrantibus,
quam luxuriæ, cujus efficacissima vis sentitur atque
maxima, quum ebori citroque silvæ exquirantur, omnes
scopuli Gætuli muricibus ac purpuris.

13 Indigenæ tamen tradunt in ora ab Sala centum quinqua-
ginta mill. passuum, flumen Asanam marino haustu, sed
portu spectabile : mox amnem quem vocant Fut : ab eo
ad Dyrin (hoc enim Atlanti nomen esse eorum lingua con-
venit) ducenta mill. passuum, interveniente flumine, cui
nomen est Vior. Ibi fama, exstare circa vestigia habitati
quondam soli, vinearum palmetorumque reliquias.

14 Suetonius Paulinus (quem consulem vidimus) primus
romanorum ducum transgressus quoque Atlantem aliquot
millium spatio, prodidit de excelsitate quidem ejus, quæ
cæteri : imas radices densis altisque repletas silvis inco-
gnito genere arborum, proceritatem spectabilem esse enodi
nitore, frondes cupressis similes, præterque gravitatem
odoris, tenui eas obduci lanugine : quibus addita arte,
posse, quales e bombyce vestes confici. Verticem, altis
etiam æstate operiri nivibus. Decumis se eo pervenisse 15
castris, et ultra ad fluvium, qui Ger vocaretur, per soli-
tudines nigri pulveris eminentibus interdum velut exustis
cautibus, loca inhabitabilia fervore, quamquam hiberno
tempore, expertum. Qui proximos inhabitent saltus, re-
fertos elephantorum, ferarumque, et serpentium omni
genere, Canarios appellari. Quippe victum ejus animalis
promiscuum his esse, et dividua ferarum viscera. Junctam 16
Æthiopum gentem, quos Perorsos vocant, satis constat.
Juba, Ptolemæi pater, qui primus utrique Mauritaniæ im-
peravit, studiorum claritate memorabilior etiam, quam
regno, similia prodidit de Atlante : præterque gigni ibi
herbam, euphorbiam nomine, ab inventore medico suo ap-
pellatam. Cujus lacteum succum miris laudibus celebrat
in claritate visus, contraque serpentes, et venena omnia,
privatim dicato volumine. Et satis superque de Atlante.

(II.) Tingitaniæ provinciæ longitudo CLXX mill. pas- 17

jadis celle des Maures, qui a donné son nom à la
Mauritanie, et que la plupart ont appelés Maurusiens : des guerres désastreuses l'ont réduite à quelques familles. Jadis aussi se trouvait dans leur
voisinage celle des Massæsyliens; mais elle est
éteinte pareillement. Maintenant le pays est occupé (XXI, 45) par les nations gétuliennes, les
Baniures, les Autololes, les plus puissants de tous,
les Vésuniens, qui faisaient jadis partie de ces derniers, et qui, s'en étant séparés, ont constitué une
nation particulière; ils sont à côté des Éthiopiens.
18 La province, montagneuse à l'orient, produit des
éléphants; il y en a aussi dans le mont Abila et
dans ceux qu'on appelle les Sept-Frères, à cause
de leur hauteur égale. Ces montagnes, jointes à
l'Abila, dominent le détroit. A partir de ces montagnes commence la côte de la mer Méditerranée;
on trouve le fleuve Tamuda navigable, et l'emplacement d'une ancienne ville; le fleuve Laud,
qui peut aussi porter des bâtiments, la ville et le
port de Rusadir, le Malvana, fleuve navigable.
19 La ville de Siga, résidence de Syphax, est située
en face de Malacha, qui est en Espagne, et appartient déjà à l'autre Mauritanie. Longtemps ces
contrées ont porté le nom de leurs rois : celle qui
est en dehors s'appelait pays de Bogudes, et celle
qui porte aujourd'hui le nom de Césarienne s'appelait pays de Bocchus. Puis viennent le grand
Port, appelé ainsi à cause de son étendue, et jouissant du droit romain; le fleuve Mulucha, limite entre le pays de Bocchus et les Massæsyliens; Quiza
Xenitana, ville des étrangers; Arsennaria (Arzew),
jouissant du droit latin, à 3,000 pas de la mer;
Cartenna, colonie de la seconde légion, fondée
par Auguste; Gunugi, colonie fondée par le même,
où il établit une cohorte prétorienne; le promontoire d'Apollon, la ville très-célèbre de Césarée, 20
appelée auparavant Jol, capitale de Juba, et ayant
reçu du dieu Claude le droit de colonie; Oppidum Novum, où le même prince établit des vétérans; Tipasa, jouissant du droit latin; Icosion,
qui a reçu la même faveur de l'empereur Vespasien; Rusconnia, colonie d'Auguste; Rusucurium,
ayant reçu de Claude le droit romain; Rusazus,
colonie d'Auguste; Salde, colonie du même, ainsi
que Igilgili (Gigeri); la ville de Tucca, placée sur
la mer et sur le fleuve Ampsaga. Dans l'intérieur,
la colonie Auguste, appelée aussi Succabar; Tubusuptus, aussi colonie d'Auguste; les cités de Timici, de Tigaves; les fleuves de Sardabal, d'Avès, 21
de Nabar; la nation des Macurèbes, le fleuve Usar,
la nation des Nabades. Le fleuve Ampsaga est
éloigné de Césarée de 222,000 pas. La longueur
de l'une et l'autre Mauritanie est de 1,039,000
pas; la largeur, de 467,000.

II. (III.) A l'Ampsaga commence la Numidie, cé- 1
lèbre par le renom de Massinissa; elle a été appelee
par les Grecs terre Métagonitis. Les Numides ont
été appelés Nomades, parce qu'ils changent de
lieux de pâturage, transportant leurs mapalia,
c'est-à-dire leurs maisons, sur des chariots. Villes :
Cullu, Rusicade (Stora), et, à 48,000 pas dans les
terres, Cirta (Constantine), colonie, surnommée
ville des soldats de Sittius (8). Autre colonie dans
l'intérieur, Sicca; la ville libre de Bulla Regia;
sur la côte, Tacatua, Hipporegius (Bone); le fleuve
Armua; la ville de Tabraca, jouissant du droit romain; le fleuve Tusca, limite de la Numidie. Rien
de remarquable dans ce pays, si ce n'est le marbre
numidique, et les animaux féroces qu'il produit.

nuum est. Gentes in ea, quondam præcipua Maurorum,
unde nomen, quos plerique Maurusios dixerunt. Attenuata bellis ad paucas recidit familias. Proxima illi Massæsylorum fuerat, sed simili modo exstincta est. Gætulæ
nunc tenent gentes, Baniuræ, multoque validissimi Autololes : et horum pars quondam Vesuni, qui avulsi his pro-
18 priam fecere gentem, versi ad Æthiopas. Ipsa provincia ab
oriente montuosa, fert elephantos. In Abila quoque monte,
et quos Septem fratres a simili altitudine appellant : ii
freto imminent juncti Abilæ. Ab his ora interni maris. Flumen Tamuda navigabile, quondam et oppidum. Flumen
Laud, et ipsum navigiorum capax. Rusadir oppidum et
portus, Malvana fluvius navigabilis.
19 Siga oppidum ex adverso Malachæ in Hispania sitæ,
Syphacis regia, alterius jam Mauritaniæ. Namque diu
regum nomina obtinuere, ut Bogudiana appellaretur extima : itemque Bocchi, quæ nunc Cæsariensis. Ab ea portus Magnus a spatio appellatus, civium romanorum oppidum. Amnis Mulucha, Bocchi Massæsylorumque finis.
Quiza Xenitana peregrinorum oppidum, Arsennaria Latinorum, tribus millibus passuum a mari. Cartenna colonia
Augusti, legio secunda. Item colonia ejusdem, deducta
20 cohorte Prætoria, Gunugi. Promontorium Apollinis : oppidumque ibi celeberrimum Cæsarea, antea vocitatum
Iol, Jubæ regia, a divo Claudio coloniæ jure donata :
ejusdem jussu deductis veteranis, Oppidum novum : et Latio dato, Tipasa. Itemque a Vespasiano imperatore eodem
munere donatum Icosion. Colonia Augusti Rusconiæ. Rusucurium civitate honoratum a Claudio. Rusazus colonia
Augusti. Salde colonia ejusdem. Item Igilgili. Oppidum
Tucca impositum mari, et flumini Ampsagæ. Intus colonia Augusta, quæ item Succabar : item Tubusuptus. Civitates : Timici, Tigavæ. Flumina : Sardabal, Aves, Nabar : 21
gens Macurebi : flumen Usar : gens Nabades. Flumen
Ampsaga, abest a Cæsarea CCXXII millibus passuum.
Utriusque Mauritaniæ longitudo decies triginta novem
mill. Latitudo quadringentorum sexaginta septem mill.
pass.

II. (III.) Ab Ampsaga Numidia est, Massinissæ clara 1
nomine, Metagonitis terra a Græcis appellata : Numidæ
vero Nomades a permutandis pabulis, mapalia sua, hoc
est, domus, plaustris circumferentes. Oppida : Cullu, Rusicade, et ab ea quadraginta octo M. passuum in mediterraneo colonia Cirta, Sittianorum cognomine : et alia intus
Sicca : liberumque oppidum Bulla Regia. At in ora Tacatua,
Hippo Regius, flumen Armua. Oppidum Tabraca civium
romanorum. Tusca fluvius, Numidiæ finis : nec præter
marmoris Numidici, ferarumque proventum aliud insigne.

1 III. (IV.) Au fleuve Tusca commence la région Zeugitane; elle est appelée proprement Afrique. Trois promontoires, le promontoire Blanc, le promontoire d'Apollon en face de la Sardaigne, le promontoire de Mercure en face de la Sicile, s'avançant dans la haute mer, forment deux golfes : le premier est celui d'Hippone, le plus voisin de la ville qu'on nomme Hippo Dirutus, par corruption du mot grec diarrhytos, qui signifie arrosé par des eaux abondantes. Dans le voisinage est Theudalis, ville libre, à une certaine distance du rivage; puis le promontoire d'Apollon (cap Farina), et, dans le second golfe (golfe de Tunis), Utique, jouissant du droit romain, et célèbre par la mort de Caton. Le fleuve Bagrada (Medjerda),
2 la localité appelée Castra Cornelia (Porto Farina). Carthage, colonie élevée sur les ruines de la grande Carthage; la colonie Maxulla, les villes de Carpi et de Misua, la ville libre de Clupée, sur le promontoire de Mercure (cap Bon); la ville libre de Curubis, Néapolis. Puis vient une autre division de l'Afrique proprement dite : on appelle Libyphéniciens ceux qui habitent le Byzacium; tel est le nom d'une contrée de 250,000 pas de tour, d'une fertilité admirable, puisque la semence y rend cent pour un (XVII, 3). Là sont les villes libres de Leptis (Lemta), d'Adrumetum, de Ruspina (XV, 21), de Thapsus; puis Thènes,
3 Macomades, Tacape, Sabrata qui touche à la petite Syrte (baie de Cabes), jusqu'à laquelle la longueur de la Numidie et de l'Afrique, depuis l'Ampsaga, est de 580,000 pas; la largeur de ce qu'on connaît est de 200,000. Cette partie, que nous avons appelée proprement Afrique, se divise en deux provinces, l'ancienne et la nouvelle, séparée par un fossé qui fut tracé par suite d'une convention entre Scipion Émilien et les rois, et mené jusqu'à Thènes, ville éloignée de Carthage de 216,000 pas.

IV. Un troisième golfe se partage en deux gol- 1
fes, les Syrtes, périlleuses par la marée et les hauts-fonds. La plus voisine, qui est la plus petite, est, d'après Polybe, à 300,000 pas de Carthage, et a une entrée de 100,000 pas et un circuit de 300,000. Par terre, pour s'y rendre, il faut se guider sur les astres et traverser des déserts remplis de sables et de serpents. Vient ensuite une région boisée, que peuple une multitude de bêtes féroces; dans l'intérieur, des solitudes livrées aux éléphants, puis de vastes déserts; au-delà les Garamantes, séparés des Augyles par douze journées de marche. Au-dessus des Garamantes fut jadis la nation des Psylles; au-dessus des Psylles le lac de Lycomède, entouré de déserts. Quant aux Augyles mêmes, on les place entre l'Éthio- 2
pie qui regarde l'occident, et la région qui est intermédiaire aux deux Syrtes, et à une distance à peu près égale de l'une et de l'autre. Par la côte, la distance qui sépare les deux Syrtes est de 250,000 pas; là sont la cité d'Œa, le fleuve Cinyps, la contrée de même nom, les villes de Néapolis, de Taphra, d'Abrotonum; la seconde Leptis, surnommée la Grande; puis la grande Syrte (golfe de Sidra), de 625,000 pas de tour, dont l'entrée a 312,000 pas : là habite la nation des Cisipades. Au fond du golfe, sur la côte, fu- 3
rent jadis les Lotophages (XIII, 32), appelés par quelques-uns Alachroens, jusqu'aux autels des Philènes; ces autels sont en sable. De ce côté, et peu avant dans les terres, est un vaste marais qui reçoit le fleuve Triton et qui en porte le nom; il a été appelé Pallantias par Callimaque; on dit

1 III. (IV.) A Tusca, Zeugitana regio, et quæ proprie vocetur Africa, est. Tria promontoria : Candidum : mox Apollinis, adversum Sardiniæ : Mercurii, adversum Siciliæ, in altum procurrentia, duos efficiunt sinus : Hipponensem, proximum ab oppido, quod Hipponem dirutum vocant, Diarrhytum a Græcis dictum, propter aquarum irrigua. Cui finitimum Theudalis immune oppidum, longius a littore. Dein promontorium Apollinis, et in altero sinu Utica civium romanorum, Catonis morte nobilis : flumen Ba-
2 grada. Locus, Castra Cornelia : colonia Carthago magnæ in vestigiis Carthaginis : colonia Maxulla. Oppida : Carpi, Misua, et liberum Clupea in promontorio Mercurii. Item libera Curubis, Neapolis. Mox Africæ ipsius alia distinctio. Libyphœnices vocantur, qui Byzacium incolunt. Ita appellatur regio CCL M. pass. per circuitum, fertilitatis eximiæ, cum centesima fruge agricolis fœnus reddente terra. Hic oppida libera, Leptis, Adrumetum, Ruspina, Thap-
3 sus. Inde Thenæ, Macomades, Tacape. Sabrata contingens Syrtim minorem, ad quam Numidiæ et Africæ ab Ampsaga longitudo DLXXX mill. passuum : latitudo, qua cognitum est, CC mill. Ea pars, quam Africam appellavimus, dividitur in duas provincias, veterem et novam, discretas fossa inter Africanum sequentem et reges, Thenas usque perducta, quod oppidum a Carthagine abest CCXVI mill. passuum.

IV. Tertius sinus dividitur in geminos, duarum Syr- 1
tium vadoso ac reciproco mari diros. Ad proximam, quæ minor est, a Carthagine CCC M. pass. Polybius tradit : ipsam centum mill. passuum aditu, CCC mill. ambitu. Et terra autem, siderum observatione, ad eam per deserta arenis, perque serpentes iter est. Excipiunt saltus repleti ferarum multitudine : et introrsus elephantorum solitudines, mox deserta vasta, ultraque Garamantes, ab Augylis dierum XII itinere distantes. Super illos fuere gens Psylli, super quos lacus Lycomedis, desertis circumda- 2
tus. Augylæ ipsi medio fere spatio locantur ab Æthiopia, quæ ad occidentem vergit, et a regione quæ duas Syrtes interjacet, pari utrimque intervallo. Sed littore inter duas Syrtes, CCL M. passuum. Ibi civitas Oeensis, Cinyps fluvius ac regio. Oppida : Neapolis, Taphra, Abrotonum, Leptis altera, quæ cognominatur magna. Inde Syrtis major, circuitu DCXXV, aditu autem CCCXII mill. pass. Inde accolit 3
gens Cisipadum. In intimo sinu fuit ora Lotophagon, quos quidam Alachroas dixere, ad Philænorum aras : ex arena sunt eæ. Ab his non procul a continente palus vasta amnem Tritonem nomenque ab eo accipit, Pallantias appel-

qu'il est placé en deçà de la petite Syrte, mais beaucoup le mettent entre les deux Syrtes. Le promontoire qui borne la grande Syrte s'appelle Borion ; au delà est la province Cyrénaïque.

4 L'Afrique, depuis le fleuve Ampsaga jusqu'à cette limite, renferme vingt-six peuples qui obéissent à l'empire romain. On y trouve six colonies, quatre déjà nommées, et Uthina et Tuburbis ; quinze villes jouissant du droit romain, parmi lesquelles il faut nommer, dans l'intérieur des terres, Azuritum, Abutucum, Aborium, Canopicum, Chilma, Simittuum, Thanusidium, Taburnicum, Tynidrumum, Tibiga, deux Ucita, la grande et la petite ; Vaga ; une ville jouissant du droit latin, Usalita ; une ville tributaire placée près
5 des Castra Cornelia ; trente villes libres, desquelles il faut nommer, dans l'intérieur, Acola, Acharita, Avina, Abzirita, Canopita, Melzita, Matera, Salaphita, Tysdrita (9), Tiphica, Tunica, Theuda, Tagesta, Tiga, Ulusubrita, une autre Vaga, Visa, Zama. Les autres ne sont pas tant, pour la plupart, des cités seulement que des nations, telles que les Natabudes, les Capsitans, les Misulans, les Sabarbares, les Massyliens, les Nisives, les Vacamures, les Éthiniens, les Mussiniens, les Marchubiens, et toute la Gétulie jusqu'au fleuve Nigris, qui sépare l'Afrique de l'Éthiopie.

1 V. (v.) La Cyrénaïque ou Pentapole est célèbre par l'oracle d'Hammon, qui est éloigné de la ville de Cyrène de 400,000 pas, par la source du Soleil (II, 10,6), et surtout par cinq villes : Bérénice, Arsinoé, Ptolémaïs, Apollonie, et Cyrène elle-même. Bérénice est située sur la corne la plus extérieure de la Syrte ; elle a porté jadis le nom des Hespérides, dont nous avons déjà parlé (v, 1), car le théâtre des fables grecques s'est souvent déplacé. Non loin et en avant de la ville est le fleuve Léthon, et un bois sacré où la tradition a placé les jardins des Hespérides. Elle est éloignée de Leptis de 375,000 pas ; puis vient Arsinoé 2
appelée Teuchira, à 43,000 pas ; puis Ptolémaïs, portant jadis le nom de Barcé, à 22,000 pas plus loin. A 40,000 pas, le promontoire Phyconte s'avance dans la mer de Crète ; il est à 350,000 pas du cap Ténare en Laconie, et à 225,000 de la Crète elle-même ; ensuite Cyrène, à 11,000 pas de la mer ; du cap Phyconte à Apollonie, 24,000, et au cap Chersonèse 88,000 pas ; de Chersonèse jusqu'à Catabathmos, 216,000 pas : là ha- 3
bitent les Marmarides, qui s'étendent à peu près depuis le pays des Parætoniens jusqu'à la grande Syrte ; puis les Araraucèles ; sur la côte de la Syrte les Nasamons, appelés auparavant par les Grecs Mésammons, à cause de leur situation au milieu des sables. Le territoire de la Cyrénaïque, dans une largeur de 15,000 pas à partir du rivage, passe pour être riche en arbres ; la zone, suivante intérieure, dans une même largeur, ne produit que des grains ; enfin une dernière zone, de 30,000 pas de large sur 250,000 de longueur, ne produit que de l'assa fœtida (XIX, 15).

Après les Nasamons habitent les Asbystes et les 4
Maces ; au delà les Hammanientes, à douze journées de marche de la grande Syrte vers l'occident, et entourés eux-mêmes de sables dans tous les sens : toutefois, ils trouvent sans peine des sources à la profondeur d'environ deux coudées ; car c'est là que refluent et séjournent les eaux de la Mau-

lata Callimacho, et citra minorem Syrtim esse dicta : a multis vero inter duas Syrtes. Promontorium, quod majorem includit, Borion appellatur. Ultra Cyrenaica provincia.

4 Ad hunc finem Africa a fluvio Ampsaga populos XXVI habet, qui romano parent imperio. In his colonias VI, præter jam supradictas, Uthinam, Tuburbin. Oppida civium romanorum XV, ex quibus in mediterraneo dicenda Azuritanum, Abutucense, Aboriense, Canopicum, Chilmanense, Simittuense, Thunusidense, Tuburnicense, Tynidrumense, Tibigense, Ucitana duo, majus, et minus : Vagense. Oppidum Latinum unum, Usalitanum. Oppidum
5 stipendiarium unum, Castris Corneliis. Oppida libera triginta : ex quibus dicenda intus Acolitanum, Acharitanum, Avinense, Abziritanum, Canopitanum, Melzitanum, Materense, Salaphitanum, Tusdritanum, Tiphicense, Tunicense, Theudense, Tagestense, Tigense, Ulusubritanum, Vagense aliud, Visense, Zamense. Ex reliquo numero non civitates tantum, sed pleræque etiam nationes jure dici possunt : ut Natabudes, Capsitani, Misulani, Sabarbares, Massyli, Nisives, Vacamures, Ethini, Mussini, Marchubii, et tota Gætulia ad flumen Nigrin, qui Africam ab Æthiopia dirimit.

1 V. (v.) Cyrenaica, eadem Pentapolitana regio illustratur Hammonis oraculo, quod a Cyrenis abest CCCC M passuum : fonte solis : urbibus maxime quinque, Berenice, Arsinoe, Ptolemaide, Apollonia, ipsa Cyrene. Berenice, in Syrtis extimo cornu est, quondam vocata Hesperidum supradictarum, vagantibus Græciæ fabulis. Nec procul ante oppidum fluvius Lethon, lucus sacer, ubi Hesperidum horti memorantur. Abest a Lepti CCCLXXV M. passuum. 2
Ab ea Arsinoe, Teuchira vocitata, XLIII M. passuum. Et deinde Ptolemais, antiquo nomine Barce, XXII M. passuum. Mox XL M. pass. promontorium Phycus per Creticum mare excurrit, distans CCCL M. passuum a Tænaro Laconicæ promontorio. A Creta vero ipsa CCXXV M. Post id Cyrene, a mari undecim M. passuum. A Phycunte Apolloniam XXIV. Ad Chersonesum LXXXVIII mill. passuum. Unde Catabathmum CCXVI mill. passuum. Accolunt Marmaridæ, a 3
Parætonii ferme regione ad Syrtin usque majorem porrecti. Post eos Ararauceles, et jam in ora Syrtis Nasamones, quos antea Mesammones Græci appellavere, ab argumento loci, medios inter arenas sitos. Cyrenaicus ager XV M. passuum latitudine a littore, arboribus fertilis habetur. Intus eodem spatio frugibus tantum : mox triginta mill. passuum latitudine, et CCL mill. passuum longitudine, lasere modo.

Post Nasamones, Asbystæ, et Macæ vivunt. Ultra eos 4
Hammanientes duodecim dierum itinere a Syrtibus majoribus ad occidentem, et ipsi quaquaversus arenis circumdati : puteos tamen haud difficiles binum ferme cubitorum inveniunt altitudine, ibi restagnantibus Mauritaniæ aquis.

ritanie; ils emploient en guise de pierre, pour construire leurs maisons, des blocs de sel qu'ils taillent dans leurs montagnes. De ces peuples il y a quatre journées de marche du côté du couchant d'hiver jusqu'aux Troglodytes, avec lesquels on ne fait d'autre commerce que celui de la pierre précieuse que nous appelons escarboucle (xxxvii, 25),
5 et qui est apportée d'Éthiopie. Sur ce chemin est le pays de Phazanie (Fezzan), tourné du côté des déserts d'Afrique, dont nous avons parlé au-dessus de la petite Syrte. Là nous avons soumis la nation des Phazaniens et les villes d'Alèle et de Cillaba, de même que Cidamus en face de Sabrata (v, 3). De là s'élève une chaîne qui s'étend dans un long espace du levant au couchant. Les Romains l'ont appelée Noire (*ater*), soit que naturellement elle semble brûlée, soit qu'elle doive cette
6 apparence à l'action des rayons du soleil. Au delà de cette montagne sont des déserts, Matelgæ, ville des Garamantes; Debris, où est une fontaine dont les eaux sont bouillantes de midi à minuit et glaciales de minuit à midi, et la ville célèbre Garama, capitale des Garamantes. Toutes ces contrées ont été subjuguées par les armes romaines; Cornelius Balbus en a triomphé (44 de J. C.). Il est le seul étranger qui ait obtenu le char triomphal et le droit de cité : né à Cadix, il obtint ce droit avec Balbus l'ancien, son oncle; et, chose singulière, tandis que les auteurs romains lui ont attribué la conquête des villes susdites, lui-même a mené en triomphe, outre Cidamus et Garama, les noms et les images de toutes les nations et villes, dans l'or-
7 dre suivant : la ville de Tabidium, la nation Niteris, la ville de Negligemela, la nation ou la ville de Bubéium, la nation Enipi, la ville Thuben, la montagne appelée Noire (*niger*), Nitibrum et Rapsa, villes, la nation Discera, la ville Debris, le fleuve Nathabur, la ville Thapsagum, la nation Nannagi, la ville Boin, la ville Pège, le fleuve Dasibari, puis les villes contiguës de Baracum, de Buluba, d'Alasi, de Balsa, de Galla, de Maxala, de Zizama; le mont Gyri, qui, d'après le titre de l'image, produit des pierres précieuses. Jusqu'à présent on n'avait aucun chemin tracé menant aux Garamantes, attendu que les brigands de cette nation recouvrent de sable des puits qu'on trouve sans creuser beaucoup, si l'on a la connaissance des lieux. Dans la dernière guerre que les Ro- 8
mains eurent avec les Œens, sous les auspices de l'empereur Vespasien, on a trouvé une route abrégée de quatre journées; ce chemin s'appelle Au delà de la tête du rocher. La limite de la Cyrénaïque est Catabathmos, nom d'une ville et d'un vallon qui s'enfonce tout à coup. Depuis la petite Syrte jusqu'à cette limite, l'Afrique Cyrénaïque a 1,060,000 pas de long : en largeur, autant qu'on la connaît, elle a 800,000 pas.

VI. (vi.) La région qui suit s'appelle Libye Ma- 1
réotide, limitrophe de l'Égypte. Elle est occupée par les Marmarides, les Adyrmachides, puis par les Maréotes; la distance de Catabathmos à Parætonium est de 86,000 pas. Dans ces parages est le bourg Apis (viii, 71), lieu célèbre par le culte des Égyptiens : on compte de là à Parætonium 62,000 pas; de Parætonium à Alexandrie 200,000; la largeur est de 169,000. Ératosthène a écrit que de 2
Cyrène à Alexandrie il y a par terre 525,000 pas. Agrippa a évalué la longueur de toute l'Afrique depuis la mer Atlantique y compris la basse Égypte, à 3,040,000 pas. Polybe et Ératosthène,

Domos sale montibus suis exciso, ceu lapide, construunt. Ab his ad Troglodytas hiberni occasus plaga dierum iv iter, cum quibus commercium gemmæ tantum, quam car-
5 bunculum vocamus, ex Æthiopia invectæ. Intervenit ad solitudines Africæ, supra minorem Syrtin dictas, versa Phazania, ubi gentem Phazaniorum, urbesque Alelen et Cillabam subegimus. Item Cidamum e regione Sabratæ. Ab his mons longo spatio in occasum ab ortu tendit, Ater nostris dictus a natura adusto similis, aut solis repercussu
6 accenso. Ultra eum deserta : Matelgæ oppidum Garamantum : itemque Debris, affuso fonte, a medio die ad mediam noctem aquis ferventibus, totidemque horis ad medium diem rigentibus : clarissimumque oppidum Garama caput Garamantum : omnia armis rom. superata, et a Cornelio Balbo triumphata : uni huic omnium externo curru et Quiritium jure donato : quippe Gadibus genito civitas romana cum Balbo majore patruo data est. Et hoc mirum, supradicta oppida ab eo capta, auctores nostros prodidisse : ipsum in triumpho, præter Cidamum et Garamam, omnium aliarum gentium urbiumque nomina ac simulacra
7 duxisse, quæ iere hoc ordine. Tabidium oppidum, Niteris natio, Negligemela oppidum, Bubeium natio, vel oppidum, Enipi natio, Thuben oppidum : mons nomine Niger : Nitibrum, Rapsa, oppida : Discera natio, Debris oppidum, flumen Nathabur, Thapsagum oppidum, Nannagi natio, Boin oppidum, Pege oppidum, flumen Dasibari. Mox oppida continua, Baracum, Buluba, Alasi, Balsa, Galla, Maxala, Zizama. Mons Gyri, in quo gemmas nasci titulus præcessit. Ad Garamantas iter inexplicabile adhuc fuit, latronibus gentis ejus puteos (qui sunt non alte fodiendi, si locorum notitia adsit) arenis operientibus. Proximo bello, quod cum Oeensibus Romani gessere aus- 8
piciis Vespasiani imperatoris, compendium viæ quatridui deprehensum est. Hoc iter vocatur : Præter caput saxi. Finis Cyrenaicus Catabathmos appellatur, oppidum, et vallis repente convexa. Ad eum terminum Cyrenaica Africa a Syrti minore decies centena lx m. passuum in longitudine patet : in latitudine, qua cognitum est, dccc.

VI. (vi.) Quæ sequitur regio Mareotis Libya appellatur, 1
Ægypto contermina. Tenent Marmaridæ, Adyrmachidæ : dein Mareotæ. Mensura a Catabathmo ad Parætonium lxxxvi m. passuum. In eo tractu vicus Apis interest, nobilis religione Ægypti locus. Ab eo Parætonium lxii m. passuum. Inde Alexandriam cc millia passuum : latitudo clxix est. Eratosthenes a Cyrenis Alexandriam terrestri itinere 2
dxxv m. pass. prodidit. Agrippa totius Africæ a mari Atlantico cum inferiore Ægypto xxx xl mill. passuum longitudinem. Polybius et Eratosthenes diligentissimi existi-

qui passent pour les plus exacts, comptent 1,100,000 pas de l'Océan à la grande Carthage; de là à la branche Canopique du Nil, qui est la plus voisine, 1,528,000; Isidore, de Tingis à Canope, 3,599,000 pas (10); Artémidore, 40,000 de moins qu'Isidore.

1 VII. (VII.) Ces mers ne renferment pas un grand nombre d'îles: la plus célèbre est Meninx, de 25,000 pas de long, de 23,000 de large, appelée par Ératosthène Lotophagitis; elle a deux villes: Meninx du côté de l'Afrique, et Thoar de l'autre; elle-même est à 200 pas du promontoire de droite de la petite Syrte. A 100,000 pas de cette île, en face du promontoire gauche, est Cercina, avec une ville libre de même nom; elle est longue de 25,000 pas; là où elle est le plus large, elle n'a que la moitié de cette étendue, et à l'extrémité la largeur n'en est pas de plus de 5,000 pas; du côté de Car-
2 thage elle est adjacente à une toute petite île qu'on
appelle Cercinitis, et qui y est jointe par un pont. A environ 50,000 pas de ces deux îles est Lopadusa, longue de 6,000; puis Gaulos et Galata (III, 146), dont la terre tue le scorpion, animal dangereux de l'Afrique; on dit aussi qu'il meurt à Clupée, en face de laquelle est l'île Cosyra, avec une ville. Vis-à-vis le golfe de Carthage sont les deux autels d'Ægimore, moins îles que rochers situés à peu près entre la Sicile et la Sardaigne: des auteurs prétendent que ces îles, habitées jadis, se sont enfoncées dans la mer.

1 VIII. (VIII.) Dans l'intérieur de l'Afrique, du côté du midi, au-dessus des Gétules, et après avoir traversé des déserts, on trouve d'abord les Libyégyptiens, puis les Leucéthiopiens; plus loin, des nations éthiopiennes: les Nigrites, ainsi nommés du fleuve dont nous avons parlé (V, 4); les Gymnètes, les Pharusiens qui atteignent l'Océan, et les Pérorses que nous avons nommés (V, 1, 10), sur les confins de la Mauritanie. Tous ces peuples sont bornés du côté de l'orient par de vastes solitudes, jusqu'aux Garamantes, aux Augyles et aux Troglodytes. Rien n'est plus vrai que l'opinion de ceux qui placent au delà des déserts d'Afrique deux Éthiopies, et, avant tous, d'Homère (Od., I, 23), qui divise en deux les Éthiopiens, ceux de
l'orient et ceux du couchant. Le Nigris a la même 2
nature que le Nil; il produit le roseau, le papyrus et les mêmes animaux; la crue s'en fait aux mêmes époques; il a sa source entre les Éthiopiens Taréléens et les Œcaliques. La ville de ceux-ci, Mavis, a été placée par quelques-uns dans les déserts; et à côté les Atlantes, les Ægipans, demi-bêtes, les Blemmyes, les Gamphasantes, les Satyres, les Himantopodes. Les Atlantes, si nous ajoutons foi aux récits, ont perdu les caractères de l'humanité; ils n'ont point entre eux de noms qui les distinguent; ils regardent le soleil levant et couchant en prononçant des imprécations terribles, comme contre un astre funeste à eux et à leurs champs; ils n'ont pas de songes, comme en ont
les autres hommes. Les Troglodytes creusent des 3
cavernes, ce sont leurs maisons; la chair des serpents leur sert de nourriture; ils ont un grincement, point de voix, et ils sont privés du commerce de la parole. Les Garamantes ne contractent point de mariages, et les femmes sont communes. Les Augyles n'honorent que les dieux infernaux. Les Gamphasantes, nus, ignorants des combats, ne se mêlent jamais aux étrangers. On rapporte que les Blemmyes sont sans tête, et qu'ils ont la bou-

mati, ab Oceano ad Carthaginem magnam, XI mill. passuum: ab ea Canopicum Nili proximum ostium XV XXVIII fecerunt. Isidorus a Tingi Canopum XXXV XCIX mill. passuum, Artemidorus XL minus quam Isidorus.

1 VII. (VII.) Insulas non ita multas complectuntur hæc maria. Clarissima est Meninx, longitudine XXV mill. pass., latitudine XXIII, ab Eratosthene Lotophagitis appellata. Oppida habet duo, Meningem ab Africæ latere: et altero, Thoar: ipsa a dextro Syrtis minoris promontorio passibus CC sita. Ab ea centum mill. passuum contra lævum, Cercina, cum urbe ejusdem nominis libera, longa XXV mill. pass., lata dimidium ejus, ubi plurimum: at in extremo non
2 plus quinque mill. passuum. Huic perparva, Carthaginem
versus, Cercinitis ponte jungitur. Ab his quinquaginta mill. fere passuum Lopadusa, longa VI millia passuum. Mox Gaulos et Galata, cujus terra scorpionem, dirum animal Africæ, necat. Dicuntur et in Clupea emori: cujus ex adverso Cosyra cum oppido. At contra Carthaginis sinum duæ Ægimori aræ, scopuli verius, quam insulæ, inter Siciliam maxime et Sardiniam. Auctores sunt, et has quondam habitatas subsedisse.

1 VIII. (VIII.) Interiori autem ambitu Africæ ad meridiem versus, superque Gætulos, intervenientibus desertis, primi omnium Libyægyptii deinde Leucæthiopes habitant. Super eos Æthiopum gentes Nigritæ, a quo dictum est flumine: Gymnetes, Pharusii jam Oceanum attingentes, et quos in Mauritaniæ fine diximus, Perorsi. Ab his omnibus vastæ solitudines orientem versus, usque Garamantes, Augylasque et Troglodytas: verissima opinione eorum, qui desertis Africæ duas Æthiopias superponunt, et ante omnes Homeri, qui bipertitos tradit Æthiopas
ad orientem occasumque versos. Nigri fluvio eadem natura, 2
quæ Nilo: calamum, et papyrum, et easdem gignit animantes, iisdemque temporibus augescit. Oritur inter Tareleos Æthiopas, et Œcalicas. Horum oppidum Mavin quidam solitudinibus imposuerunt, Atlantas juxta eos, Ægipanas semiferos, et Blemmyas, et Gamphasantas, et Satyros, et Himantopodas. Atlantes degeneres sunt humani ritus, si credimus. Nam neque nominum ullorum inter eos appellatio est, et solem orientem occidentemque dira imprecatione contuentur, ut exitialem ipsis agrisque: neque insomnia visunt, qualia reliqui mortales.
Troglodytæ specus 3
excavant. Hæc illis domus, victus serpentium carnes, stridorque, non vox: adeo sermonis commercio carent. Garamantes matrimoniorum exsortes, passim cum feminis degunt. Augylæ inferos tantum colunt. Gamphasantes nudi, præliorumque expertes, nulli externo congregantur. Blemmyis traduntur capita abesse, ore et oculis pec-

che et les yeux fixés à la poitrine. Les Satyres, excepté la figure, n'ont rien de l'homme. La conformation des Ægipans est telle qu'on la représente d'ordinaire. Les Himantopodes ont pour pieds des espèces de courroies, avec lesquelles ils avancent en serpentant. Les Pharusiens sont d'anciens Perses qui, dit-on, accompagnèrent Hercule dans son expédition aux Hespérides. Je n'ai pas trouvé d'autres renseignements sur l'Afrique.

1 IX. (ix.) A l'Afrique tient l'Asie, qui, d'après Timosthène, a, depuis la branche Canopique du Nil jusqu'à l'ouverture du Pont-Euxin, 2,639,000 pas. De l'ouverture du Pont-Euxin à celle du Palus-Méotide, Ératosthène compte 1,645,000 pas. L'Asie entière jusqu'au Tanaïs est, y compris l'Égypte, estimée à 6,375,000 pas par Artémidore et Isidore. Plusieurs des mers qui la baignent ont pris leur nom des peuples qui en habitent les côtes; aussi nous en parlerons en
2 même temps. L'Égypte, limitrophe de l'Afrique, s'avance au midi, dans l'intérieur des terres, jusqu'à l'Éthiopie, qui la ferme par derrière. Le Nil, se divisant, forme à droite et à gauche les limites de sa partie inférieure; la branche Canopique la sépare de l'Afrique, la branche Pélusiaque de l'Asie; l'intervalle est de 170,000 pas: quelques-uns ont, à cause de cette disposition, mis l'Égypte au nombre des îles. Le Nil se partage de telle façon qu'il donne une configuration triangulaire au terrain; aussi beaucoup appellent-ils l'Égypte Delta, du nom de la lettre grecque. La distance, depuis le lieu où le canal unique du fleuve se bifurque pour la première fois, est de 146,000 pas jusqu'à la bouche Canopique, et de 256,000
jusqu'à la bouche Pélusiaque. La haute Égypte, 3
limitrophe de l'Éthiopie, s'appelle Thébaïde. L'Égypte est divisée en préfectures urbaines appelées nomes: l'Ombite, l'Apollopolite, l'Hermonthite, le Thinite, le Phaturite, le Coptite, le Tentyrite, le Diospolite, l'Antéopolite, l'Aphroditopolite, le Lycopolite. La région voisine de Péluse renferme les nomes Pharbæthite, Bubastite, Séthroïte, Tanite. Le reste de l'Égypte a les nomes Arabique, Ammonique qui est tourné du côté de l'oracle de Jupiter Hammon, Oxyrynchite, Léontopolite, Atharrhabite, Cynopolite, Hermopolite, Xoïte, Mendésien, Sébennyte, Cabasite, Latopolite, Héliopolite, Prosopite, Panopolite, Busirite, Onuphite, Saïte, Ptenéthu, Phthemphu, Naucratite, Métélite, Gynæcopolite, Ménélaïte, dans la région
d'Alexandrie; dans la Libye, le nome Maréotite; 4
le nome Héracléopolite est dans une île du Nil longue de 50,000 pas, et où se trouve une ville qu'on appelle Ville d'Hercule. Il y a deux nomes arsinoïtes; ces nomes et le nome Memphite arrivent jusqu'au sommet du Delta; ils sont limitrophes, du côté de l'Afrique, des deux nomes oasites. Certains auteurs changent quelques-uns de ces noms et substituent d'autres noms, tels que les nomes Héroopolite et Crocodilopolite. Entre le nome Arsinoïte et le nome Memphite il y eut autrefois un lac de 250,000 pas de tour, ou, d'après Mucianus, de 450,000, et de 50 pas de profondeur; il avait été creusé de main d'homme et appelé Mœris (xxxvi, 16), du nom du roi qui
avait fait exécuter ce travail. La distance est 5
de 72,000 pas de là jusqu'à Memphis, ancienne capitale des rois d'Égypte. De Memphis à l'oracle d'Hammon le trajet est de douze journées de

ori affixis. Satyris, præter figuram, nihil moris humani; Ægipanum, qualis vulgo pingitur, forma. Himantopodes loripedes quidam, quibus serpendo ingredi natura est. Pharusii quondam Persæ, comites fuisse dicuntur Herculis ad Hesperidas tendentis. Nec de Africa plura quæ memorentur, occurrunt.

1 IX. (ix.) Adhæret Asia, quam patere a Canopico ostio ad Ponti ostium Timosthenes xxvi xxxix m. passuum tradidit. Ab ore autem Ponti ad os Mæotis Eratosthenes xvi xlv m. passuum. Universam vero cum Ægypto ad Tanain, Artemidorus et Isidorus lxiii lxxv m. passuum.
2 Maria ejus complura ab accolis traxere nomina: quare simul indicabuntur. Proxima Africæ incolitur Ægyptus, introrsus ad meridiem recedens, donec a tergo prætendantur Æthiopes. Inferiorem ejus partem Nilus, dextra lævaque divisus, amplexu suo determinat, Canopico ostio ab Africa, ab Asia Pelusiaco, clxx m. passuum intervallo. Quam ob causam inter insulas quidam Ægyptum retulere: ita se findente Nilo, ut triquetram terræ figuram efficiat. Ideo multi Græcæ litteræ vocabulo, Delta appellavere Ægyptum. Mensura ab unitate alvei, unde se primum findit in latera, ad Canopicum ostium cxlvi m., ad Pelu-
3 siacum cclvi m. est. Summa pars contermina Æthiopiæ, Thebais vocatur. Dividitur in præfecturas oppidorum, quas nomos vocant: Ombiten, Apollopoliten, Hermonthiten, Thiniten, Phaturiten, Coptiten, Tentyriten, Diospoliten, Antæopoliten, Aphroditopoliten, Lycopoliten. Quæ juxta Pelusium est regio, nomos habet, Pharbæthiten, Bubastiten, Sethroiten, Taniten. Reliqua autem Arabicum, Hammoniacum tendentem ad Hammonis Jovis oraculum, Oxyrynchiten, Leontopoliten, Atharrhabiten, Cynopoliten, Hermopoliten, Xoiten, Mendesium, Sebennyten, Cabasiten, Latopoliten, Heliopoliten, Prosopiten, Panopoliten, Busiriten, Onuphiten, Saiten, Ptenethu, Phthemphu, Naucratiten, Meteliten, Gynæcopoliten, Menelaiten,
Alexandriæ regione. Item Libyæ Mareotis: Heracleopo- 4
lites est in insula Nili, longa passuum quinquaginta m., in qua et oppidum Herculis appellatum. Arsinoitæ duo sunt: hi et Memphites, usque ad summum Delta perveniunt. Cui sunt contermini ex Africa duo Oasitæ. Quidam ex his aliqua nomina permutant, et substituunt alios nomos, ut Heroopoliten, Crocodilopoliten. Inter Arsinoiten autem ac Memphiten lacus fuit, circuitu ccl m. passuum: aut, ut Mucianus tradit, ccccl m., et altitudinis quinquaginta passuum, manu factus: a rege, qui fecerat, Mœridis appel-
latus. Inde lxxii m. passuum abest Memphis, quondam 5
arx Ægypti regum: unde ad Hammonis oraculum xii dierum iter est. Ad scissuram autem Nili, quod appellavimus Delta, xv m. passuum.

X. Nilus incertis ortus fontibus, it per deserta et ar- 1

marche, et de 15,000 pas jusqu'au partage du Nil et au commencement du Delta.

1 X. Le Nil, sorti de sources mal connues, coule à travers des lieux déserts et brûlants. Il promène ses eaux dans un espace d'une immense longueur, dont la connaissance est due à des récits pacifiques (11), et non aux guerres qui ont procuré la découverte de tous les autres pays. La source (autant qu'ont pu s'étendre les recherches du roi Juba) en est dans une montagne de la Mauritanie inférieure, non loin de l'Océan; il forme aussitôt un lac qu'on appelle Nilis. On y trouve, en fait de poissons, des alabètes (12), des coracins (IX, 32) et des silures (IX, 17); un crocodile en a été rapporté et consacré par Juba même, preuve que c'est bien le Nil, dans le temple d'Isis à Césarée, où on le
2 voit encore aujourd'hui. En outre, on a observé que la crue du Nil correspond à l'abondance des neiges et des pluies en Mauritanie. Sorti de ce lac, le fleuve s'indigne de couler à travers des lieux sablonneux et arides, et il se cache pendant un trajet de quelques jours de marche; puis, traversant un plus grand lac dans la Massæsylie, portion de la Mauritanie Césarienne, il s'élance, et jette, pour ainsi dire, un regard sur les sociétés humaines; la présence des mêmes animaux prouve que c'est toujours le même fleuve. Reçu de nouveau dans les sables, il se dérobe encore une fois dans des déserts de vingt journées de marche, jusqu'aux confins de l'Éthiopie; et lorsqu'il a reconnu derechef la présence de l'homme, il s'élance, sans doute jaillissant de cette source qu'on
3 a nommée Nigris. Là, séparant l'Afrique de l'Éthiopie, les rives en sont peuplées, sinon d'hommes, du moins de bêtes et de monstres: créant des forêts dans son cours, il traverse par le milieu l'Éthiopie, sous le nom d'Astapus, mot qui, dans la langue de ces peuples, signifie *une eau sortant*
des ténèbres. Tant d'îles en parsèment le lit, et 4
quelques-unes si étendues, que, malgré sa course rapide, il ne lui faut pas moins de cinq jours pour les dépasser. A Méroé, la plus célèbre de ces îles, le bras gauche est appelé Astabores, c'est-à-dire, *branche d'une eau venant des ténèbres*; le bras droit s'appelle Astusapes, mot qui emporte l'idée d'*eau cachée*. Il n'est pas le Nil avant d'avoir réuni dans un seul lit ses eaux réconciliées; et même il porte encore, pendant quelques milles au-dessous comme au-dessus, le nom de Siris. Homère a donné au fleuve entier le nom d'Égyptus (Od. IV, 477); d'autres, celui de Triton. De là il se heurte contre des îles qui semblent l'irriter dans sa marche; enfin, resserré par les montagnes, il n'est nulle part plus torrentueux; il roule ses eaux impétueuses jusqu'au lieu d'Éthiopie qu'on appelle Catadupe; et dans cette dernière cataracte, au milieu des écueils qui l'arrêtent, il semble, non pas couler, mais se préci-
piter avec un horrible fracas: au delà il s'apaise, 5
ses flots s'amortissent, sa violence est domptée, et, fatigué sans doute aussi par l'espace qu'il a franchi, il se décharge par des embouchures larges, quoique nombreuses, dans la mer d'Égypte. A des jours fixes il inonde de ses eaux débordées tout le pays, et, couvrant la terre, il la féconde.

On a attribué ce débordement à des causes di- 6
verses: les plus probables sont, ou que les vents étésiens, qui à cette époque soufflent en sens inverse de son cours, le repoussent et font monter la mer dans ses embouchures, ou qu'il grossit par les pluies d'été en Éthiopie, où les mêmes vents étésiens portent les nuages du reste de la

dentia: et immenso longitudinis spatio ambulans, famaque tantum inermi quæsitus, sine bellis, quæ cæteras omnes terras invenere. Originem (ut Juba rex potuit exquirere) in monte inferioris Mauritaniæ, non procul Oceano habet, lacu protinus stagnante, quem vocant Nilidem. Ibi pisces reperiuntur alabetæ, coracini, siluri. Crocodilus quoque inde ob argumentum hoc Cæsareæ
2 in Iseo dicatus ab eo spectatur hodie. Præterea observatum est, prout in Mauritania nives imbresve satiaverint, ita Nilum increscere. Ex hoc lacu profusus indignatur fluere per arenosa et squalentia, conditque se aliquot dierum itinere. Mox alio lacu majore, in Cæsariensis Mauritaniæ gente Massæsylum, erumpit, et hominum cœtus veluti circumspicit, iisdem animalium argumentis: iterum arenis receptus conditur rursus XX dierum desertis ad proximos Æthiopas: atque ubi iterum senserit hominem, prosilit, fonte (ut verisimile est) illo; quem Nigrin
3 vocavere. Inde Africam ab Æthiopia dispescens, etiamsi non protinus populis, feris tamen et belluis frequens, silvarumque opifex, medios Æthiopas secat, cognominatus Astapus; quod illarum gentium lingua significat aquam
4 e tenebris profluentem. Insulas ita innumeras spargit, quasdamque tam vastæ magnitudinis, ut quamquam rapida celeritate, tamen dierum quinque cursu non breviore transvolet: circa clarissimam earum Meroen, Astabores lævo alveo dictus, hoc est, ramus aquæ venientis e tenebris: dextro vero Astusapes, quod latentis significationem adjicit: nec ante Nilus, quam se totum aquis concordibus rursus junxit: sic quoque etiamnum Siris, ut ante, nominatus per aliquot millia, et in totum Homero Ægyptus, aliisque Triton: subinde insulis impactus, totidem incitatus irritamentis: postremo inclusus montibus, nec aliunde torrentior, vectus aquis properantibus ad locum Æthiopum, qui Catadupi vocantur, novissimo catarracte inter occursantes scopulos non fluere immenso
fragore creditur, sed ruere. Postea lenis et confractis aquis, 5
domitaque violentia, aliquid et spatio fessus, multis quamvis faucibus in Ægyptium mare se evomit. Certis tamen diebus auctu magno per totam spatiatus Ægyptum, fecundus innatat terræ.

Causas hujus incrementi varias prodidere: sed maxime 6
probabiles, Etesiarum eo tempore ex adverso flantium repercussum, ultra in ora acto mari: aut imbres Æthiopiæ æstivos, iisdem Etesiis nubila illo ferentibus e reliquo orbe. Timæus mathematicus occultam protulit rationem: Phialam appellari fontem ejus, mergique in cuniculos ipsum

terre. Timée, le mathématicien, en a donné une
raison occulte : La source du Nil, dit-il, s'appelle
Phiala; le fleuve lui-même est plongé dans des
souterrains, tout haletant par la chaleur sous les
7 rochers fumeux où il se cache; mais, à l'époque
de l'inondation, le soleil se rapproche de la
terre, la chaleur de cet astre fait sortir le Nil, qui,
soulevé, déborde et se cache ensuite, de peur d'ê-
tre desséché : ce soulèvement du fleuve a lieu à
partir du lever de la Canicule, le soleil entrant
dans le signe du Lion, et cet astre étant placé
verticalemént au-dessus de la source; car alors
dans ces parages il n'y a pas d'ombre. La plu-
part des auteurs pensent, au contraire, que si le
fleuve coule plus abondamment quand le soleil
va au septentrion dans les signes du Cancer et
du Lion, c'est en conséquence de l'éloignement de
cet astre que le lit du fleuve est plus rempli; mais
que lorsque le soleil retourne au midi et dans le
Capricorne les eaux baissent, et coulent pour cette
raison avec moins d'abondance. On ne peut croire
à cette attraction du Nil supposée par Timée, puis-
qu'à cette dernière époque dans ces parages les
ombres manquent continuellement.

8 Le Nil commence à croître à la lune nouvelle
qui suit le solstice d'été; la crue est graduelle et
modérée quand le soleil traverse le Cancer; elle
devient très-abondante quand il traverse le Lion;
et dans le signe de la Vierge l'eau baisse, d'après
la progression qu'elle avait suivie en montant.
En somme, il rentre dans ses rives lorsque le so-
leil passe dans le signe de la Balance, au bout
de 100 jours, comme le dit Hérodote (2, 19); pen-
dant qu'il croît il est interdit au roi ou aux pré-
fets de naviguer sur le fleuve. Sa crue se mesure
par des marques qui sont dans des puits; le dé-
bordement régulier est de 16 coudées (XVIII,
47; XXXVI, 11); un débordement moindre n'arrose
pas tout; un débordement plus grand, mettant
plus de temps à se retirer, retarde les travaux :
celui-ci, par l'humidité qu'il laisse dans le sol,
empêche de profiter de l'époque des semailles;
celui-là ne permet pas d'ensemencer un sol dessé-
ché. L'Égypte redoute l'un et l'autre : à douze 9
coudées il y a famine, à treize il y a encore di-
sette; quatorze amènent la joie, quinze la sé-
curité, et seize l'abondance et les délices. Le
plus grand débordement jusqu'à ce temps a été
de 18 coudées, sous l'empereur Claude; le moin-
dre a été de cinq coudées, pendant la guerre de
Pharsale, comme si le fleuve, par un prodige,
témoignait son horreur de l'assassinat de Pompée.
Lorsque les eaux sont arrivées à leur plus haut
point, on les reçoit dans les terres en ouvrant
les digues; on ensemence le terrain à mesure
qu'il le quitte. Seul de tous les fleuves il ne donne
naissance à aucune vapeur.

Il commence à entrer dans le domaine de l'É- 10
gypte à Syène (II, 75), limite de l'Éthiopie : on
appelle ainsi une péninsule de 1,000 pas de tour
où sont les Camps, du côté de l'Arabie. En face est
l'île de Philæ, de 4,000 pas de tour (13), à 600,000
de la division du Nil, où commence ce qu'on
appelle le Delta. Telle est du moins l'estimation
d'Artémidore, d'après lequel cet espace a ren- 11
fermé 250 villes; Juba l'a évalué à 400,000.
Aristocréon compte d'Éléphantis à la mer 750,000
pas : Éléphantis est une île habitée, à 4,000 pas
au-dessous de la dernière cataracte, et à 16,000
au-dessus de Syène; c'est à Éléphantis que s'ar-
rête la navigation égyptienne. La distance d'A-
lexandrie est de 580,000 pas : qu'on juge par là
de l'énormité des erreurs commises par les au-
teurs susdits! C'est le rendez-vous des bateaux
éthiopiens : ces bateaux se plient, et on les porte
sur les épaules pour franchir les cataractes.

amnem, vapore anhelantem fumidis cautibus ubi conditur.
7 Verum sole per eos dies cominus facto, extrahi ardoris vi,
et suspensum abundare, ac ne devoretur, abscondi. Id eve-
nire a Canis ortu, per introitum solis in Leonem, contra
perpendiculum fontis sidere stante, quum in eo tractu ab-
sumantur umbræ. Plerisque e diverso opinatis largiorem
fluere, ad septemtrionem sole discedente, quod in Cancro
et Leone evenit : ideoque tunc minus siccari. Rursus in Ca-
pricornum et austrinum polum reverso sorberi : et ob id
parcius fluere. Sed Timæo si quis extrahi posse credat,
umbrarum defectus iis diebus et locis sine fine adest.

8 Incipit crescere luna nova, quæcumque post solstitium
est, sensim modiceque Cancrum sole transeunte, abun-
dantissime autem Leonem. Et residit in Virgine, iisdem,
quibus accrevit, modis. In totum autem revocatur intra
ripas in Libra, ut tradit Herodotus, centesimo die. Quum
crescit, reges aut præfectos navigare eo, nefas judicatum
est. Auctus per puteos mensuræ notis deprehenduntur.
Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquæ
non omnia rigant : ampliores detinent, tardius recedendo.
Hæ serendi tempora absumunt solo madente : illæ non
dant sitiente. Utrumque reputat provincia. In duodecim 9
cubitis famem sentit, in tredecim etiamnum esurit : qua-
tuordecim cubita hilaritatem afferunt : quindecim securi-
tatem : sedecim delicias. Maximum incrementum ad hoc
ævi fuit cubitorum decem et octo Claudio principe : mini-
mum quinque, Pharsalico bello, veluti necem Magni pro-
digio quodam flumine aversante. Quum stetere aquæ, aper-
tis molibus admittuntur. Ut quæque liberata est terra,
seritur. Idem amnis unus omnium nullas exspirat auras

Ditionis Ægypti esse incipit a fine Æthiopiæ Syene : ita 10
vocatur peninsula mille passuum ambitu, in qua Castra
sunt, latere Arabiæ : et ex adverso insula IV Philæ, DC M.
passuum a Nili fissura, unde appellari diximus Delta. Hoc
spatium edidit Artemidorus, et in eo CCL oppida fuisse. 11
Juba CCCC M. passuum. Aristocreon ab Elephantide ad
mare DCCL M. passuum. Elephantis insula intra novissi-
mum catarracten IV M. passuum, et supra Syenen XVI M.
habitatur, navigationis Ægyptiæ finis, ab Alexandria DLXXX
M. pass. In tantum erravere suprascripti. Ibi Æthiopicæ
conveniunt naves. Namque eas plicatiles humeris trans-
ferunt, quoties ad catarractas ventum est.

1 XI. L'Égypte, outre la gloire d'antiquité qu'elle s'attribue, se vante d'avoir renfermé vingt mille villes sous le règne d'Amasis. Maintenant encore on en voit un grand nombre, mais sans renom. On célèbre toutefois la ville d'Apollon, la ville de Leucothée, Diospolis la Grande, ou Thèbes, fameuse par ses cent portes; Coptos, le marché le plus voisin du Nil pour les marchandises de l'Inde et de l'Arabie; puis la ville de Vénus, une autre Diospolis, Tentyris; au-dessous, Abydus, renommée à cause du palais de Memnon et du temple d'Osiris, et éloignée du fleuve de 7,500 pas du côté de
2 la Libye; Ptolémaïs, Panopolis, une autre ville de Vénus: dans le côté Libyque, Lycon, où les montagnes font les limites de la Thébaïde; plus loin, la ville de Mercure, la ville des Alabastres, la ville des Chiens, la ville d'Hercule déjà nommée; puis Arsinoé et Memphis, déjà nommée: entre Memphis et le nome Arsinoïte, dans le côté Libyque, les tours appelées Pyramides (XXXVI, 16), le Labyrinthe (XXXV, 19), bâti dans le lac Mœris sans qu'on ait employé le bois; la ville de Crialon, et une ville située dans l'intérieur, voisine de l'Arabie et fort célèbre, la ville du Soleil.

3 (X.) Mais on louera à juste titre, sur le bord de la mer Égyptienne, Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand, dans le côté Africain, à 12,000 pas de l'embouchure Canopique, auprès du lac Maréotis, dans un lieu qui se nommait auparavant Rhacotès: le plan en a été tracé par Dinocharès (XXXIV, 42), architecte d'un génie remarquable à divers titres, qui lui donna une étendue de 15,000 pas, et la forme circulaire d'une chlamyde macédonienne frangée sur les bords, avec un prolongement anguleux à droite et à gauche: dès lors un cinquième de la ville fut consacré à l'emplacement du palais.

Le lac Maréotis, au midi de la ville, provient 4
de la bouche Canopique par un canal qui sert au commerce de l'intérieur; il renferme plusieurs îles; il a 30,000 pas de longueur et 150,000 de tour, d'après l'empereur Claude. D'autres disent qu'il a 40 schènes de long, et que le schène est de 30 stades, ce qui en porte la longueur à 150,000 pas; ils lui donnent autant de largeur.

Il y a encore aux embouchures du Nil plusieurs 5
villes renommées, surtout celles qui ont donné leurs noms aux bouches, non à toutes, puisque sur douze bouches, outre les quatre qu'on appelle fausses embouchures, les sept plus célèbres seulement portent des noms de ville: ce sont la bouche Canopique, la plus voisine d'Alexandrie; puis la bouche Bolbitique, la bouche Sebennytique, la bouche Phatnitique, la bouche Mendésique, la bouche Tanitique, et la dernière la bouche Pélusiaque; de plus, on trouve Butos, Pharbæthos, Leontopolis, Athribis, la ville d'Isis, Busiris, Cynopolis, Aphrodites, Saïs, Naucratis, dont quelques-uns donnent le nom à une bouche du Nil, appelant Naucratique celle que d'autres nomment Héracléotique, et lui sacrifiant la bouche Canopique, qui en est la plus voisine.

XII. (XI.) Au delà de la bouche Pélusiaque 1
est l'Arabie, contiguë à la mer Rouge et à cette Arabie fertile en parfums, opulente, et célèbre par son surnom d'*heureuse*. Celle dont il est question ici porte le nom des Arabes Catabanes, Esbonites, Scénites (VI, 30 et 32): elle est stérile, excepté aux abords de la Syrie; et le

1 XI. Ægyptus super cæteram antiquitatis gloriam XX M. urbium sibi Amase regnante habitata præfert: nunc quoque multis, etiamsi ignobilibus, frequens. Celebratur tamen Apollinis: mox Leucotheæ: Diospolis magna, eadem Thebe portarum centum nobilis fama: Coptos Indicarum Arabicarumque mercium Nilo proximum emporium. Mox Veneris oppidum, et iterum Jovis, ac Tentyris: infra quod Abydus, Memnonis regia, et Osiris templo inclytum, VII M. CCCCC passuum in Libyam remo-
2 tum a flumine. Dein Ptolemais, et Panopolis, ac Veneris iterum. Et in Libyco Lycon, ubi montes finiunt Thebaidem. Ab iis oppida Mercurii, Alabastron, Canum, et supra dictum Herculis. Deinde Arsinoe, et jam dicta Memphis: inter quam et Arsinoiten nomon, in Libyco, turres, quæ pyramides vocantur: labyrinthus in Mœridis lacu nullo addito ligno exædificatus: et oppidum Crialon. Unum præterea intus et Arabiæ conterminum claritatis magnæ, Solis oppidum.

3 (X.) Sed jure laudetur in littore Ægyptii maris Alexandria, a Magno Alexandro condita, in Africæ parte, ab ostio Canopico XII mill. passuum juxta Mareotim lacum, qui locus antea Rhacotes nominabatur. Metatus est eam Dinochares architectus pluribus modis memorabili ingenio, XV M. passuum laxitate insessa, ad effigiem macedonicæ chlamydis orbe gyrato laciniosam, dextra lævaque anguloso procursu: jam tum tamen quinta situs parte regiæ dicata.

Mareotis lacus a meridiana urbis parte, Euripo e Ca- 4
nopico ostio mittitur mediterraneo commercio, insulas quoque plures amplexus, triginta mill. passuum trajectu, CL ambitu, ut tradit Claudius Cæsar. Alii schœnos in longitudine patere XL faciunt, schœnumque stadia triginta: ita fieri longitudinis CL mill. pass., tantumdem et latitudinis.

Sunt in honore et intra decursus Nili multa oppida, 5
præcipue quæ nomina dedere ostiis, non omnibus (XII enim reperiuntur, superque quatuor, quæ ipsi falsa ora appellant), sed celeberrimis septem, proximo Alexandriæ Canopico, deinde Bolbitino, Sebennytico, Phatnitico, Mendesico, Tanitico, ultimoque Pelusiaco. Præterea Butos, Pharbæthos, Leontopolis, Athribis, Isidis oppidum, Busiris, Cynopolis, Aphrodites, Sais, Naucratis: unde ostium quidam Naucraticum nominant, quod alii Heracleoticum, Canopico, cui proximum est, præferentes.

XII. (XI.) Ultra Pelusiacum Arabia est, ad Rubrum 1
mare pertinens, et odoriferam illam, ac divitem et beatæ cognomine inclytam. Hæc Catabanum et Esbonitarum, et Scenitarum Arabum vocatur, sterilis, præterquam ubi

mont Casius seul y a quelque renom. Cette région tient du côté du levant aux Arabes Canchléens, du côté du midi aux Arabes Cédréens; et
2 les uns et les autres tiennent aux Nabatéens (VI, 32). La mer Rouge, du côté de l'Égypte, forme deux golfes appelés, l'un Héroopolite, et l'autre Ælanitique. On compte 150,000 pas entre Ælana, sur la mer Rouge, et Gaza sur la Méditerranée; Agrippa évalue à 125,000 pas à travers les déserts l'intervalle entre Péluse et Arsinoé (VI, 33), ville de la mer Rouge : il n'est besoin que de cette petite distance pour imprimer à la nature un caractère si différent.

1 XIII. (XII.) La côte voisine est occupée par la Syrie, autrefois le plus puissant des pays, et divisée entre plusieurs noms. Elle s'appelait Palestine du côté des Arabes, puis Judée, puis Cœlésyrie, plus loin Phénicie, Damascène là où elle s'enfonce dans l'intérieur, et plus avant encore, au midi (14), Babylonie, Mésopotamie entre l'Euphrate et le Tigre, Sophène au delà du Taurus, Commagène en deçà; au delà de l'Arménie, Adiabène, nommée auparavant Assyrie, et Antioche là où elle touche la Cilicie. La longueur de la Syrie entre la Cilicie et l'Arabie est
2 de 470,000 pas; la largeur, depuis Séleucie dans la Piérie jusqu'à Zeugma, ville sur l'Euphrate, est de 175,000. Ceux qui font des divisions plus subtiles prétendent que la Phénicie est une enclave de la Syrie, dont elle occupe en partie le littoral et dont l'Idumée, la Judée, la Phénicie et la Syrie Antiochienne (15) sont des divisions. Toute la mer qui baigne ces côtes s'appelle Phénicienne. La nation phénicienne jouit d'une grande gloire (VII, 57) pour avoir inventé les lettres, et pour ses découvertes dans l'astronomie, la navigation et la guerre.

XIV. À partir de Péluse, on trouve le Camp 1
de Chabrias, le mont Casius, le temple de Jupiter Casien, le tombeau du grand Pompée. L'Arabie a pour limite la ville d'Ostracine, à 65,000 pas de Péluse.

(XIII.) Puis commencent l'Idumée et la Pales- 2
tine à la sortie du lac Sirbon, qui a, d'après quelques-uns, 150,000 pas de tour. Hérodote (3, 5) l'a mis au pied du mont Casius; maintenant c'est un marais de médiocre étendue. Villes : Rhinocolure, dans les terres; Rhaphée; Gaza, et dans les terres Anthedon; le mont Argaris (16); sur la côte, la Samarie; la ville d'Ascalon, libre; Azotus, les deux Jamnia, dont l'une est dans les terres; Joppé, des Phéniciens, plus ancienne
que le déluge, d'après la tradition; elle est placée 3
sur un coteau, et a devant elle un rocher où l'on montre les restes des chaînes d'Andromède. On y adore Céto, monstre fabuleux; au delà, Apollonie, la tour de Straton, autrement Césarée, fondée par le roi Hérode, maintenant appelée Prima Flavia, d'une colonie qui y a été établie par l'empereur Vespasien; la limite de la Palestine, à 189,000 pas de la frontière d'Arabie; puis commence la Phénicie. Dans l'intérieur de la Samarie, les villes de Néapolis, qui se nommait auparavant Mamortha, de Sébaste sur une montagne, et de Gamala sur une montagne plus haute.

XV. (XIV.) Au delà de l'Idumée et de la Sama- 1
rie s'étend la Judée dans un grand espace. La partie qui tient à la Syrie s'appelle Galilée; celle qui est voisine de l'Arabie et de l'Égypte s'appelle Pérée, parsemée d'âpres montagnes, et

Syriæ confinia attingit, nec nisi Casio monte nobilis. His Arabes junguntur, ab oriente Canchlei, a meridie Cedrei,
2 qui deinde ambo Nabatæis. Heroopoliticus vocatur, alterque Ælaniticus sinus Rubri maris in Ægyptum vergentis, CL mill. pass. intervallo inter duo oppida, Ælana, et in nostro mari Gazam. Agrippa a Pelusio Arsinoen Rubri maris oppidum, per deserta CXXV M. passuum tradit : tam parvo distat ibi tanta rerum naturæ diversitas.

1 XIII. (XII.) Juxta Syria littus occupat, quondam terrarum maxima, et pluribus distincta nominibus. Namque Palæstina vocabatur, qua contingit Arabas, et Judæa, et Cœle, dein Phœnice : et qua recedit intus, Damascena : ac magis etiamnum meridiana, Babylonia. Et eadem Mesopotamia inter Euphratem et Tigrin : quaque transit Taurum, Sophene : citra vero etiam Commagene. Et ultra Armeniam, Adiabene, Assyria ante dicta : et ubi Ciliciam attingit, Antiochia. Longitudo ejus inter Ciliciam
2 et Arabiam, CCCCLXX M. passuum est. Latitudo a Seleucia Pieria, ad oppidum in Euphrate Zeugma, CLXXV M. passuum. Qui subtilius dividunt, circumfundi Syria Phœnicen volunt : et esse oram maritimam Syriæ, cujus pars sit Idumæa et Judæa, deinde Phœnice, deinde Syria Antiochena. Id quod præjacet mare totum, Phœnicium appellatur. Ipsa gens Phœnicum in magna gloria litterarum inventionis, et siderum, navaliumque ac bellicarum artium.

XIV. A Pelusio Chabriæ castra, Casius mons, delu- 1
brum Jovis Casii, tumulus Magni Pompeii. Ostracine Arabia finitur, a Pelusio LXV mill. passuum.

(XIII.) Mox Idumæa incipit, et Palæstina, ab emersu 2
Sirbonis lacus, quem quidam CL M. passuum circuitu tradidere. Herodotus Casio monti applicuit : nunc est palus modica. Oppida : Rhinocolura, et intus Rhaphea : Gaza, et intus Anthedon : mons Argaris. Regio per oram Samaria. Oppidum Ascalo liberum, Azotus : Jamniæ duæ, altera intus. Joppe Phœnicum, antiquior terrarum inunda-
tione, ut ferunt. Insidet collem præjacente saxo, in quo 3
vinculorum Andromedæ vestigia ostendunt. Colitur illic fabulosa Ceto. Inde Apollonia : Stratonis turris, eadem Cæsarea, ab Herode rege condita : nunc colonia prima Flavia, a Vespasiano imperatore deducta : finis Palæstines centum octoginta novem millibus passuum, a confinio Arabiæ : deinde Phœnice. Intus autem Samariæ oppida : Neapolis, quod antea Mamortha dicebatur : Sebaste in monte, et altiore Gamala,

XV. (XIV.) Supra Idumæam et Samariam Judæa longe 1
lateque funditur. Pars ejus Syriæ juncta, Galilæa vocatur : Arabiæ vero et Ægypto proxima Peræa, asperis

séparée par le Jourdain du reste de la Judée. La Judée même est divisée en dix toparchies, dans l'ordre suivant : celle de Jéricho, plantée de palmiers, arrosée de sources ; celle d'Emmaüm, celle de Lydda, celle de Joppé, celle d'Acrabatène, celle de Gophna, celle de Thamna, celle de Bethleptephe, celle d'Orine, où fut Jérusalem, la plus célèbre des villes non de la Judée seulement, mais de l'Orient ; celle d'Herodium, avec une ville illustre du même nom.

2 (xv.) Le Jourdain sort de la source Paneas qui a donné un surnom à une Césarée dont nous parlerons (v, 16). C'est une fleuve agréable, et, autant que la situation des lieux le permet, se repliant et se montrant aux habitants de ses bords, comme s'il ne se rendait qu'à regret au lac Asphaltite, lac affreux où il finit par s'absorber et perdre ses eaux renommées, en les mélangeant à des eaux pestilentielles. Aussi, dès que les vallées qu'il traverse lui en offrent l'occasion, il s'épanche en un lac que beaucoup appellent lac de Génésara, long de 16,000 pas et large de 6,000, entouré de villes agréables, au levant Julias et Hippo, au midi Tarichée, dont quelques-uns donnent le nom au lac ; à l'occident Tibériade, qui a des sources thermales et salutaires.

3 (xvi.) Le lac Asphaltite ne produit que du bitume ; d'où le nom qu'il porte. Aucun corps d'animal ne s'y enfonce ; les taureaux et les chameaux y surnagent (17). De là le bruit, que rien n'y va au fond. Il a de long plus de 100,000 pas, dans la plus grande largeur 25,000, dans sa moindre 6,000. Il est dominé à l'orient par l'Arabie des Nomades, au midi par Machæronte, autrefois la plus forte place de la Judée après Jérusalem ; de ce même côté est une source chaude employée à des usages médicaux, Callirrhoé, nom qui, par lui-même, indique le mérite de ses eaux.

(xvii.) A l'occident, mais à une distance du rivage où il n'y a rien à craindre des exhalaisons, sont les Esséniens, nation solitaire, singulière par-dessus toutes les autres, sans femme, sans amour, sans argent, vivant dans la société des palmiers. Elle se reproduit de jour en jour, grâce à l'affluence de nouveaux hôtes ; et la foule ne manque pas de ceux qui, fatigués de la vie, sont amenés par le flot de la fortune à adopter ce genre de vie. Ainsi, pendant des milliers de siècles, chose incroyable, dure une nation chez laquelle il ne naît personne, tant est fécond pour elle le repentir qu'ont les autres de leur vie passée. Au-dessous d'eux fut la ville d'Engadda, ne le cédant qu'à Jérusalem pour la fertilité et ses bois de palmiers ; maintenant c'est un monceau de cendres comme Jérusalem. De là on arrive à Masada, château sur un rocher, qui n'est pas loin, non plus, du lac Asphaltite. Voilà pour la Judée. 4

XVI. (xviii.) Près de la Judée, du côté de la Syrie, est la Décapole, ainsi nommée du nombre de ses villes, sur lequel tous les auteurs ne sont pas d'accord. La plupart comptent Damas, fertilisée par les dérivations du fleuve Chrysorrhoas, qui s'y absorbe ; Philadelphie, Raphana, toutes villes qui s'avancent vers l'Arabie ; Scythopolis, ainsi appelée des Scythes qui y furent établis, et portant auparavant le nom de Nysa à cause de Bacchus, dont la nourrice y fut ensevelie ; Gadara, au pied de laquelle coule le Hieromiax ; 1

dispersa montibus, et a cæteris Judæis Jordane amne discreta. Reliqua Judæa dividitur in toparchias decem, quo dicemus ordine : Hiericuntem palmetis consitam, fontibus irriguam : Emmaum, Lyddam, Joppicam, Acrabatenam, Gophniticam, Thamniticam, Bethleptephenen, Orinen, in qua fuere Hierosolyma, longe clarissima urbium Orientis, non Judææ modo : Herodium cum oppido illustri ejusdem nominis.

2 (xv.) Jordanis amnis oritur e fonte Paneade, qui cognomen dedit Cæsareæ, de qua dicemus : amnis amœnus, et quatenus locorum situs patitur, ambitiosus, accolisque se præbens, velut invitus Asphaltiten lacum dirum natura petit, a quo postremo ebibitur, aquasque laudatas perdit pestilentibus mixtas. Ergo ubi prima convallium fuit occasio, in lacum se fundit, quem plures Genesaram vocant, xvi mill. passuum longitudinis, vi mill. latitudinis, amœnis circumseptum oppidis : ab oriente, Juliade, et Hippo : a meridie, Tarichea, quo nomine aliqui et lacum appellant : ab occidente Tiberiade, aquis calidis salubri.

3 (xvi.) Asphaltites nihil præter bitumen gignit : unde et nomen. Nullum corpus animalium recipit : tauri camelique fluitant. Inde fama, nihil in eo mergi. Longitudine excedit centum M. passuum, latitudine maxima xxv implet, minima sex. Prospicit eum ab oriente Arabia Nomadum, a meridie Machærus, secunda quondam arx Judææ ab Hierosolymis. Eodem latere est calidus fons medicæ salubritatis Callirrhoe, aquarum gloriam ipso nomine præferens.

(xvii.) Ab occidente littora Esseni fugiunt, usque qua nocent : gens sola, et in toto orbe præter cæteras mira, sine ulla femina, omni venere abdicata, sine pecunia, socia palmarum. In diem ex æquo convenarum turba renascitur, large frequentantibus, quos vita fessos ad mores eorum fortunæ fluctus agitat. Ita per sæculorum millia (incredibile dictu) gens æterna est, in qua nemo nascitur. Tam fecunda illis aliorum vitæ pœnitentia est. Infra hos Engadda oppidum fuit, secundum ab Hierosolymis fertilitate, palmetorumque nemoribus : nunc alterum bustum. Inde Masada castellum in rupe, et ipsum haud procul Asphaltite. Et hactenus Judæa est. 4

XVI. (xviii.) Jungitur ei latere Syriæ Decapolitana regio, a numero oppidorum ; in quo non omnes eadem observant. Plurimi tamen Damascum ex epoto riguis amne Chrysorrhoa fertilem : Philadelphiam, Rhaphanam, omnia in Arabiam recedentia. Scythopolin (antea Nysam a Libero Patre, sepulta nutrice ibi), Scythis deductis. Gadara, Hieromiace præfluente, et jam dictum Hippon : Dion, Pellam aquis divitem, Galasam : Canatham. In- 1

Hippo, déjà nommée; Dion; Pella, riche en eaux; Galasa, Canatha. Entre ces villes et autour d'elles sont des tétrarchies, dont chacune est comme un pays et forme un royaume : la Trachonitis, la Panéade, où est Césarée avec la source sus-nommée (v, 15); Abila, Arca, Ampeloessa, Gabe.

1 XVII. (xix.) De là il faut revenir à la côte et à la Phénicie (v, 14). Il y eut une ville appelée des Crocodiles; il n'y a plus qu'un fleuve de ce nom. Dorum, Sycaminum, villes qui n'ont laissé que leur souvenir; le cap Carmel, et sur la montagne une ville de même nom, appelée autrefois Ecbatane; auprès, Getta, Jebba; le ruisseau Pagida ou Bélus, apportant sur un petit espace de la côte un sable qui produit le verre (xxxvi, 65) : il sort du marais Cendevia, au pied du mont Carmel; auprès, Ptolémaïs, colonie de l'empereur Claude, jadis nommée Ace; la ville d'Ec-
2 dippa, le promontoire Blanc; Tyr, île jadis, et séparée du continent par une mer profonde de 700 pas de large, maintenant jointe à la terre ferme par les ouvrages que construisit Alexandre durant le siége; Tyr, célèbre dans l'antiquité par la naissance de villes qu'elle a engendrées; Leptis, Utique (xvi, 79), Carthage, cette rivale de l'empire romain, ambitieuse de la conquête du monde, et Cadix, fondée même au delà des limites du monde. Maintenant tout l'éclat de Tyr est dans ses coquillages et sa pourpre. Le tour de cette ville est de 19,000 pas, y compris Palætyrus; la ville elle-même a une étendue de 22 stades (mètres 4,048). Plus loin on rencontre les villes de Sarepta et d'Ornithon, et Sidon fabricante du verre, et mère de Thèbes de Béotie.

3 (xx.) Derrière cette ville commence la chaîne du Liban, s'étendant, dans un espace de 1,500 stades (myr. 27,6), jusqu'à Simyra, dans la contrée appelée Cœlésyrie. Égal en hauteur, et séparé par une vallée intermédiaire, court parallèlement l'Antiliban, joint jadis au Liban par un mur. Derrière et dans les terres sont la Décapole, les tétrarchies susdites (v, 16), et toute l'étendue de la Palestine; sur la côte au-dessous du Liban, le fleuve Magoras, Béryte, colonie, appelée Félix Julia, la ville de Léontos, le fleuve Lycos, 4
Palæbiblos, le fleuve Adonis, les villes de Byblos, de Botrys, de Gigarta, de Trieris, de Calamos, Tripolis, habitée par des Tyriens, des Sidoniens et des Aradiens; Orthosia, le fleuve Éleuthère, les villes de Simyra, de Marathos; en face, Arados, ville et île de sept stades (mètres 1,288), à 200 pas du continent; la contrée où les montagnes susnommées finissent, et où commence, après un intervalle de plaines, le mont Bargylus.

XVIII. Là cesse la Phénicie, et la Syrie re- 1
prend. Villes, Carne, Balanea, Paltos, Gabale; le promontoire sur lequel est Laodicée, ville libre; Diospolis, Héraclée, Charadrus, Posidium.

(xxi.) Puis le promontoire de la Syrie An- 2
tiochienne; dans les terres, Antioche elle-même, ville libre, surnommée Épidaphnes, partagée par l'Oronte; sur le promontoire, Séleucie appelée Pierie, ville libre.

(xxii.) Au-dessus un mont Casius, portant le 3
même nom qu'une montagne située sur la frontière d'Égypte (v, 14). La hauteur en est telle, qu'à la quatrième veille (4[e] quart de la nuit) on aperçoit le soleil du milieu des ténèbres, et qu'il suffit de se retourner pour être en présence du jour ou de la nuit. La route menant au sommet

tercursant cinguntque has urbes tetrarchiæ, regionum instar singulæ, et in regna contribuuntur : Trachonitis, Paneas, in qua Cæsarea cum supradicto fonte : Abila, Arca, Ampeloessa, Gabe.

1 XVII. (xix.) Hinc redeundum est ad oram, atque Phœnicem. Fuit oppidum Crocodilon, est flumen : memoria urbium, Dorum, Sycaminum. Promontorium Carmelum, et in monte oppidum, eodem nomine, quondam Ecbatana dictum. Juxta Getta, Jebba : rivus Pagida, sive Belus, vitri fertiles arenas parvo littori miscens. Ipse e palude Cendevia a radicibus Carmeli profluit. Juxta colonia Claudii Cæsaris Ptolemais, quæ quondam Ace. Oppidum
2 Ecdippa. Promontorium Album. Tyrus quondam insula, præalto mari septingentis passibus divisa, nunc vero Alexandri oppugnantis operibus continens, olim partu clara, urbibus genitis, Lepti, Utica, et illa romani imperii æmula, terrarum orbis avida, Carthagine : etiam Gadibus extra orbem conditis. Nunc omnis ejus nobilitas conchylio atque purpura constat. Circuitus XIX mill. passuum est, intra Palætyro inclusa. Oppidum ipsum XXII stadia obtinet. Inde Sarepta, et Ornithon oppida : et Sidon artifex vitri, Thebarumque Bœotiarum parens.

3 (xx.) A tergo ejus mons Libanus orsus, mille quingentis stadiis Simyram usque porrigitur, qua Cœle-Syria cognominatur. Huic par, interjacente valle, mons adversus Antilibanus obtenditur quondam muro conjunctus. Post eum introrsus, Decapolitana regio est, prædictæque cum ea tetrarchiæ, et Palæstinæ tota laxitas. At in ora etiamnum subjecta Libano, fluvius Magoras : Berytus colonia, quæ Felix Julia appellatur. Leontos oppidum : 4
flumen Lycos : Palæbyblos : flumen Adonis. Oppida : Byblos, Botrys, Gigarta, Trieris, Calamos : Tripolis, quam Tyrii et Sidonii et Aradii obtinent. Orthosia, Eleutheros flumen. Oppida : Simyra, Marathos, contraque Arados septem stadiorum oppidum et insula, ducentos passus a continente distans. Regio in qua supradicti desinunt montes, et interjacentibus campis Bargylus mons incipit.

XVIII. Hinc rursus Syria, desinente Phœnice. Oppida : 1
Carne, Balanea, Paltos, Gabale : promontorium, in quo Laodicea libera, Diospolis, Heraclea, Charadrus, Posidium.

(xxi.) Deinde promontorium Syriæ Antiochiæ. Intus 2
ipsa Antiochia libera, Epidaphnes cognominata, Oronte amne dividitur : in promontorio autem Seleucia libera, Pieria appellata.

(xxii.) Super eam mons eodem, quo alius, nomine 3
Casius. Cujus excelsa altitudo quarta vigilia orientem per tenebras solem aspicit, brevi circumactu corporis, diem noctemque pariter ostendens. Ambitus ad cacumen

est de 19,000 pas; la hauteur perpendiculaire est de 4,000. Sur la côte, le fleuve Oronte, né entre le Liban et l'Antiliban près d'Héliopolis; la ville de Rhosos; par derrière, les portes appelées Syriennes, dans l'intervalle qui sépare les monts Rhosiens et le Taurus; sur la côte, la ville de Myriandros; le mont Amanus, où est la ville de Bomitæ, et qui sépare la Syrie de la Cilicie.

1 XIX. (XXIII.) Venons à l'intérieur des terres. La Cœlésyrie a : Apamée, séparée par le fleuve Marsyas de la tétrarchie des Nazeriniens; Bambyce, qui porte aussi le nom d'Hiérapolis, mais que les Syriens appellent Magog; là on adore la monstrueuse Atargatis, nommée par les Grecs Derceto; Chalcis, dite *sur le Bélus,* d'où le nom de la Chalcidène, contrée la plus fertile de la Syrie; Cyrrhus et la Cyrrhestique; les Gazates, les Gindaréniens, les Gabéniens; deux tétrarchies nommées Granucomates; les Éméséniens, les Hylates, la nation des Ituréens, et la tribu Ituréenne des Bætarréniens; les Mariammitans; la tétrarchie appelée Mammisée; Paradisus, Pagres, les Pinarites; deux Séleucies, outre celle dont il a déjà été question (v, 13), l'une dite de l'Euphrate, l'autre dite du Bélus; les Cardytiens. Le reste de la Syrie comprend (outre ce qui sera énuméré avec l'Euphrate) les Aréthusiens, les Berœens, les Épiphanéens, à l'orient les Laodicéens surnommés *du Liban,* les Leucadiens, les Larisséens, outre dix-sept tétrarchies distribuées en royaumes et portant des noms barbares.

1 XX. (XXIV.) C'est ici qu'il convient le mieux de parler de l'Euphrate. Il naît dans la Caranitide, préfecture de la grande Arménie. Ceux qui en ont le plus approché mettent sa source, Domitius Corbulon dans le mont Aba, Licinius Mucianus au pied de la montagne appelée Capotes, à 12,000 pas au delà de Zimara. D'abord il se nomme Pyxirate. Il coule, séparant de la Cappadoce la Derxène d'abord, puis l'Anaïtis (XXXIII, 24), contrées de l'Arménie (VI, 3). Dascusa est éloignée de Zimara de 75,000 pas. De là il est navigable jusqu'à Pastona, dans un espace de 50,000 pas; jusqu'à Mélitène de Cappadoce 24,000 pas; jusqu'à Élégie d'Arménie 10,000 pas; recevant, dans ce trajet, les rivières du Lycus,
de l'Arsanias et de l'Arsanus. A Élégie le mont 2
Taurus se trouve sur son passage, et ne lui résiste pas, malgré son épaisseur de 12,000 pas. Le fleuve s'appelle Omiras à son irruption dans la montagne, Euphrate après qu'il l'a rompue, plein de roches et impétueux même au delà (18). Puis il sépare à gauche (levant) l'Arabie dite des Aroéens (VI, 9) (19) dans un espace de trois schènes (20), à droite (couchant) la Commagène, supportant un pont là
même où il force le Taurus. A Claudiopolis de la 3
Cappadoce, il se dirige vers le couchant; le Taurus, dans la lutte, lui enlève cette première direction; bien que vaincu et déchiré, il en triomphe d'une autre manière, et, le brisant, il le chasse au midi. Ainsi, dans cette lutte de la nature, les choses se compensent : le fleuve va où il veut aller; la montagne l'empêche d'y aller par la voie qu'il voudrait suivre. Après les cataractes, il redevient navigable pendant 40,000 pas jusqu'à Samosate, capitale de la Commagène.

XXI. L'Arabie susnommée a la ville d'Édes- 1
se, appelée jadis Antioche, et dite Callirrhoé

XIX M. pass. est : altitudo per directum, IV. At in ora amnis Orontes natus inter Libanum et Antilibanum juxta Heliopolin. Oppidum Rhosos : et a tergo Portæ, quæ Syriæ appellantur, intervallo Rhosiorum montium et Tauri. In ora oppidum Myriandros : mons Amanus, in quo oppidum Bomitæ. Ipse ab Syris Ciliciam separat.

1 XIX. (XXIII.) Nunc interiora dicantur. Cæle habet Apamiam, Marsya amne divisam a Nazerinorum tetrarchia : Bambycen, quæ alio nomine Hierapolis vocatur, Syris vero Magog. Ibi prodigiosa Atargatis, Græcis autem Derceto dicta, colitur : Chalcidem cognominatam ad Belum, unde regio Chalcidene fertilissima Syriæ. Et inde Cyrrhestice Cyrrhum, Gazatas : Gindarenos, Gabenos : tetrarchias duas, quæ Granucomatæ vocantur, Emesenos, Hylatas, Ituræorum gentem, et qui ex iis Bætarreni vocantur : Mariammitanos : tetrarchiam, quæ Mammisea appellatur : Paradisum, Pagras, Pinaritas, Seleucias præter jam dictam duas, quæ ad Euphraten, et quæ ad Belum vocantur, Cardytenses. Reliqua autem Syria habet (exceptis quæ cum Euphrate dicentur), Arethusios, Berœenses, Epiphaneenses. Ad orientem Laodicenos, qui ad Libanum cognominantur, Leucadios, Larissæos, præter tetrarchias in regna descriptas barbaris nominibus XVII.

1 XX. (XXIV.) Et de Euphrate hoc in loco dixisse aptissimum fuerit. Oritur in præfectura Armeniæ majoris Caranitide, ut prodidere ex iis, qui proxime viderant, Domitius Corbulo, in monte Aba; Licinius Mucianus sub radicibus montis, quem Capoten appellant, supra Zimaram, XII M. pas.; initio Pyxirates nominatus. Fluit Derxenen primum, mox Anaiticam, Armeniæ regiones, a Cappadocia excludens. Dascusa abest a Zimara, LXXV M. passuum. Inde navigatur Pastonam, quinquaginta M. passuum. Melitenen Cappadociæ, XXIV mill. passuum, Elegiam Armeniæ decem mill. passuum, acceptis fluminibus
Lyco, Arsania, Arsano. Apud Elegiam occurrit ei Taurus 2
mons : nec resistit, quamquam XII mill. pass. latitudine prævalens. Omiram vocant irrumpentem : mox ubi perfregit, Euphraten : ultra quoque saxosum ac violentum. Arabiam inde læva, Aroeon dictam regionem, trischœna mensura, dextraque Commagenen disterminat, pontis tamen, etiam ubi Taurum expugnat, patiens. Apud Clau-
diopolim Cappadociæ, cursum ad occasum solis agit. Pri- 3
mum hunc illi in pugna Taurus aufert : victusque et abscissus sibimet, alio modo vincit, ac fractum expellit in meridiem. Ita naturæ dimicatio illa æquatur, hoc eunte quo vult, illo prohibente ire qua velit. A catarractis iterum navigatur, XL M. pass. inde Commagenes caput Samosata.

XXI. Arabia supra dicta, habet oppida : Edessam, quæ 1
quondam Antiochia dicebatur, Callirrhoen a fonte nomi-

du nom de sa fontaine, et la ville de Carrhes, célèbre par la défaite de Crassus. A l'Arabie tient la préfecture de la Mésopotamie, dont la population est d'origine assyrienne, et où sont les villes d'Anthémusia et de Nicéphorium; puis les Arabes nommés Retaves (21), capitale Singara. Au-dessous de Samosate, du côté syrien, le Marsyas se jette dans l'Euphrate. A Cingilla finit la Commagène, commence la cité d'Imme; villes baignées par l'Euphrate, Épiphanie et Antioche, surnommées *sur l'Euphrate;* Zeugma (xxxiv, 43), à 72,000 pas de Samosate, et célèbre parce qu'on y passe
2 ce fleuve en face Apamée, que Séleucus, fondateur de l'une et l'autre villes, avait jointe à Zeugma par un pont. Les peuples attenant à la Mésopotamie se nomment Rhoales. Villes dans la Syrie, Europus, Amphipolis, appelée jadis Thapsacus. Les Arabes Scénites. L'Euphrate descend ainsi jusqu'au lieu nommé Ura, où, tournant à l'orient, il abandonne les solitudes palmyriennes de la Syrie, lesquelles atteignent jusqu'à la ville de Pétra et l'Arabie Heureuse.

3 (xxv.) Palmyre, ville célèbre par sa situation, par la richesse de son sol et ses eaux agréables, a son territoire entouré par une vaste ceinture de sables; séparée, pour ainsi dire, du reste de la terre par la nature, elle jouit de l'indépendance entre deux empires très-puissants, les Romains et les Parthes, attirant, en cas de discorde, la première pensée des uns et des autres. Elle est éloignée de Séleucie des Parthes (vi, 30), dite *sur le Tigre*, de 337,000 pas, de la côte Syrienne la plus voisine, de 203,000, et de Damas de 176,000.

4 (xxvi.) Au-dessous des déserts de Palmire est la Stélendene, et les villes déjà nommée (v, 19) de Hiérapolis, de Berœa et de Chalcis. Au delà de Palmyre, Émèse empiète aussi quelque peu sur ces déserts, ainsi qu'Elatium, moitié plus près de Pétra que Damas. Après Sura, la plus voisine est la ville de Philiscum, appartenant aux Parthes, sur l'Euphrate. De là à Séleucie il y a dix jours de navigation, et à peu près autant de Séleucie à Babylone. L'Euphrate, à environ 83,000 pas (22) de Zeugma, se divise auprès du bourg de Massice. Le bras gauche se rend dans la Mésopotamie par Séleucie même, et se jette dans le Tigre, qui coule au pied de cette ville 5
(vi, 30); le bras droit gagne Babylone, jadis la capitale de la Chaldée; il la traverse ainsi que la ville appelée Otris, et forme plusieurs marais. Ce fleuve a une crue comme celle du Nil, à une époque fixe et qui n'est guère différente. Il inonde la Mésopotamie quand le soleil est dans le vingtième degré du Cancer; il commence à baisser quand l'astre achève de traverser le Lion et vient à la Vierge, et il rentre complétement dans son lit au vingt-neuvième degré de cette constellation.

XXII. (xxvii.) Mais revenons à la côte de Syrie, 1
à laquelle est contiguë la Cilicie, le fleuve Diaphanes, le mont Crocodile, les portes du mont Amanus, les fleuves Andricus, Pinarus, Lycus; le golfe et la ville d'Issus; puis Alexandrie, le fleuve Chlorus; la ville d'Æges, libre; le fleuve Pyrame, les portes de la Cilicie; les villes de Mallos, de Magarsos, et, dans l'intérieur, de Tarse; les champs Aléiens, les villes de Cassipolis, de Mopsos, libre, placée sur le Pyrame; de Thynos, de Zéphyrium, d'Anchiale; les fleuves du Saros et 2

natam : Carrhas clade Crassi nobiles. Jungitur præfectura Mesopotamiæ, originem ab Assyriis trahens, in qua Anthemusia et Nicephorium oppida. Mox Arabes, qui Retavi vocantur : horum caput Singara. A Samosatis autem, latere Syriæ, Marsyas amnis influit. Cingilla Commagenen finit. Imme civitas incipit. Oppida alluuntur Epiphania et Antiochia, quæ ad Euphratem vocantur. Item Zeugma, LXXII millibus passuum a Samosatis, transitu Euphratis
2 nobile. Ex adverso Apamiam Seleucus, idem utriusque conditor, ponte junxerat. Qui cohærent Mesopotamiæ, Rhoali vocantur. At in Syria oppida, Europum, Thapsacum quondam, nunc Amphipolis. Arabes Scenitæ. Ita fertur usque Uram locum, in quo conversus ad Orientem relinquit Syriæ Palmirenas solitudines, quæ usque ad Petram urbem, et regionem Arabiæ Felicis appellatæ, pertinent.

3 (xxv.) Palmira, urbs nobilis situ, divitiis soli, et aquis amœnis, vasto undique ambitu arenis includit agros, ac velut terris exemta a rerum natura, privata sorte inter duo imperia summa, Romanorum Parthorumque, et prima in discordia semper utrimque cura. Abest a Seleucia Parthorum, quæ vocatur ad Tigrin, CCCXXXVII mill. passuum : a proximo vero Syriæ littore, CCIII millibus : et a Damasco viginti septem propius.

4 (xxvi.) Infra Palmiræ solitudines, Stelendena regio est, dictæque jam Hierapolis, ac Berœa, et Chalcis. Ultra Palmiram quoque ex solitudinibus iis aliquid obtinet Emesa : item Elatium, dimidio propior Petræ, quam Damascus. A Sura autem proxime est Philiscum, oppidum Parthorum ad Euphratem. Ab eo Seleuciam dierum decem navigatio, totidemque fere Babylonem. Scinditur Euphrates a Zeugmate octoginta tribus M. pass. circa vicum Massicen : et parte læva in Mesopotamiam vadit per ipsam Seleuciam, circa eam præfluenti infusus Tigri. Dexteriore 5
autem alveo Babylonem, quondam Chaldææ caput, petit, mediamque permeans, item quam Otrin vocant, distrahitur in paludes. Increscit autem et ipse Nili modo statis diebus, paulum differens, ac Mesopotamiam inundat, sole obtinente vicesimam partem Cancri : minui incipit in Virgine, et Leone transgresso. In totum vero remeat in vicesima nona parte Virginis.

XXII. (xxvii.) Sed redeamus ad oram Syriæ, cui proxi- 1
ma est Cilicia. Flumen Diaphanes, mons Crocodilus, portæ Amani montis. Flumina : Andricus, Pinarus, Lycus : sinus Issicus. Oppidum Issos, inde Alexandria : flumen Chlorus, oppidum Ægæ liberum, amnis Pyramus, portæ Ciliciæ : oppida, Mallos, Magarsos, et intus Tarsos. Campi Aleii : oppida Cassipolis, Mopsos liberum, Pyramo impositum : Thynos, Zephyrium, Anchiale. Am- 2
nes : Saros, Cydnus Tarsum liberam urbem procul a mari

du Cydnus, qui coupe loin de la mer Tarse, ville libre ; la Célendérite et la ville de Célenderis, la localité de Nymphæum, Soles de Cilicie, aujourd'hui Pompéiopolis, Adana, Cibyra, Pinara, Pédalie, Ale, Sélinonte, Arsinoé, Jotape, Doron; auprès de la mer, une ville, un port et un antre du nom de Corycus; le fleuve Calycadnus, le promontoire Sarpédon, les villes de Holmœ et de Myle, le promontoire et la ville de Vénus, d'où
3 est le plus court trajet à l'île de Chypre; sur le continent, les villes de Myanda, d'Anemurium, de Coracésium; et le fleuve Melas, ancienne limite de la Cilicie. Dans l'intérieur, sont à nommer Anazarba, aujourd'hui Césarée, Augusta, Castabala; Épiphanie, appelée jadis Œniandos, Éleusa, Iconium, Séleucie sur le Calycadnus, surnommée Trachéotis, rebâtie loin de la côte, où elle s'appelait Holmia; de plus dans l'intérieur, les rivières Liparis, Bombos, Paradisus; le mont Imbarus.

1 XXIII. Tous les auteurs ont fait succéder la Pamphylie à la Cilicie, négligeant la nation des Isaures. Villes de l'Isaurie, dans l'intérieur, Isaura, Clibanus, Lalasis; l'Isaurie descend vers la mer du côté d'Anemurium susnommée. De la même façon, tous ceux qui ont traité ce sujet ont ignoré la nation des Homonades, limitrophe de l'Isaurie; leur ville est Homona, dans l'intérieur; les autres châteaux, au nombre de quarante-quatre, sont cachés dans les interstices d'âpres vallées.

1 XXIV. Les hauteurs sont occupées par les Pisidiens, jadis appelés Solymes. Leur pays renferme une colonie, Césarée ou Antioche, et les villes d'Oroanda et de Sagalessos.

1 XXV. Ils sont renfermés par la Lycaonie, qui appartient à la juridiction de la province d'Asie (v, 28, et 29, n° 4), ainsi que les Philoméliens, les Tymbriens, les Leucolithes, les Peltenes, et les Tyriens. Il faut y joindre une tétrarchie d'une partie de la Lycaonie, là où elle est limitrophe de la Galatie; on y trouve Iconium, la plus célèbre de quatorze autres villes. Dans la Lycaonie même on cite Thébasa dans le Taurus, Hyde sur la limite de la Galatie et de la Cappadoce. Du côté [occidental] de la Lycaonie, au-dessus de la Pamphylie, viennent des descendants des Thraces, les Milyens, dont la ville est Arycanda.

XXVI. La Pamphylie s'appelait auparavant 1
Mopsopie. La mer Pamphylienne joint la mer de Cilicie. Villes : Side, Aspendum sur une montagne; Pletenissum, Perga; le promontoire Leucolla, le mont Sardemisus, le fleuve Eurymédon coulant près d'Aspendum, et le Catarractes, auprès duquel sont Lyrnesse, Olbia, et Phasélis, la dernière de cette côte.

XXVII. A la Pamphylie tiennent la mer de 1
Lycie et la nation lycienne. Là le mont Taurus, venant des rives orientales, limite un vaste golfe au promontoire chélidonien. Immense et arbitre d'innombrables nations, il a son flanc droit au nord, surgissant d'abord de la mer des Indes; son flanc gauche est au midi, inclinant vers l'occident; il couperait l'Asie par le milieu, si les mers ne venaient à l'encontre de cet oppresseur de la terre.
Il fait donc un ressaut au nord, et, s'infléchis- 2
sant, s'engage en un trajet immense, comme si la nature, à dessein, lui opposait incessamment les mers, ici la mer Phénicienne, là le Pont-Euxin, la mer Caspienne, la mer Hyrcanienne, et le Palus-

secans : regio Celenderitis cum oppido. Locus Nymphæum, Solœ Cilicii, nunc Pompeiopolis : Adana, Cibyra, Pinara, Pedalie, Ale, Selinus, Arsinoe, Jotape, Doron. Juxtaque mare Corycos, eodem nomine oppidum, et portus, et specus. Mox flumen Calycadnus. Promontorium Sarpedon. Oppida : Holmœ, Myle. Promontorium
3 et oppidum Veneris, a quo proxime Cyprus insula. Sed in continenti oppida, Myanda, Anemurium, Coracesium, finisque antiquus Ciliciæ Melas amnis. Intus autem dicendi Anazarbeni, qui nunc Cæsarea : Augusta, Castabala, Epiphania, quæ antea Œniandos, Eleusa, Iconium : Seleucia supra amnem Calycadnum, Tracheotis cognomine, a mari relata, ubi vocabatur Holmia. Præterea intus flumina, Liparis, Bombos, Paradisus, mons Imbarus.

1 XXIII. Ciliciæ Pamphyliam omnes junxere, neglecta gente Isaurica. Oppida ejus intus, Isaura, Clibanus, Lalasis; decurrit autem ad mare Anemurii regione supra dicti. Simili modo omnibus, qui eadem composuere, ignorata est contermina illi gens Homonadum, quorum intus oppidum Homona. Cætera castella XLIV inter asperas convalles latent.

1 XXIV. Insident verticem Pisidæ, quondam Solymi appellati : quorum colonia Cæsarea, eadem Antiochia. Oppida : Oroanda, Sagalessos.

1 XXV. Hos includit Lycaonia in Asiaticam jurisdictionem versa, cum qua conveniunt Philomelienses, Tymbriani, Leucolithi, Pelteni, Tyrienses. Datur et tetrarchia ex Lycaonia, qua parte Galatiæ contermina est, civitatum XIV urbe celeberrima Iconio. Ipsius Lycaoniæ celebrantur Thebasa in Tauro : Hyde in confinio Galatiæ atque Cappadociæ. A latere autem ejus super Pamphyliam veniunt Thracum soboles, Milyæ, quorum Arycanda oppidum.

XXVI. Pamphylia, ante Mopsopia appellata. Mare Pam- 1
phylium Cilicio jungitur. Oppida ejus : Side, et in monte Aspendum, Pletenissum, Perga. Promontorium Leucolla. Mons Sardemisus : amnes : Eurymedon juxta Aspendum fluens : Catarractes, juxta quem Lyrnessus et Olbia, ultimaque ejus oræ Phaselis.

XXVII. Junctum ei mare Lycium est, gensque Lycia : 1
unde vastum sinum Taurus mons, ab Eois veniens littoribus, Chelidonio promontorio disterminat. Immensus ipse, et innumerarum gentium arbiter, dextro latere septemtrionalis, ubi primum ab Indico mari exsurgit, lævo meridianus, et ad occasum tendens : mediamque distrahens Asiam, nisi opprimenti terras occurrerent maria.
Resilit ergo a septemtrione : flexusque immensum iter 2
quærit, velut de industria rerum natura subinde æquora opponente, hinc Phœnicium, hinc Ponticum, illinc Caspium et Hyrcanium, contraque Mæoticum lacum. Torque-

Méotide. Il se débat entre ces obstacles; mais, vainqueur, il gagne, avec des sinuosités, la chaîne fraternelle des monts Riphées (IV, 24). Il a beaucoup de noms tous glorieux, et il en change à mesure qu'il avance dans sa marche, appelé à son origine Imaüs, puis Émodus, Paropamise, Circius, Chambades, Paryadres, Choatras, Oreges, Oroandes, Niphates, Taurus (V, 20), et, là où il se dépasse lui-même, Caucase; là où il avance des bras comme s'il voulait sonder la mer, Sarpédon (V, 22), Coracésius, Cragus, et de nouveau Taurus. Dans les endroits mêmes où il s'entr'ouvre et laisse un chemin aux hommes, il proteste de son unité par le nom de Portes donné à
3 ces passages : ici Portes Arméniennes (VI, 12), là Portes Caspiennes (VI, 16), ailleurs Portes Ciliciennes (V, 22). Enfin, quand il fuit loin des mers qui interrompent sa marche, il se couvre, à droite et à gauche, des noms d'une foule de peuples : appelé à droite Hyrcanien, Caspien; à gauche Paryadres, Moschique, Amazonique, Coraxique, Scythique. En grec, il porte la dénomination générale de Céraunien.

1 XXVIII. Dans la Lycie, à partir du promontoire que forme le Taurus, on trouve la ville de Siména, le mont Chimère, qui brûle pendant la nuit, la cité d'Hephæstium, qui, elle aussi, offre des montagnes souvent enflammées; l'emplacement d'Olympe : maintenant on trouve dans les montagnes les villes de Gagæ (XXXVI, 34), de Corydalla, de Rhodiopolis; auprès de la mer, Limyra, avec un fleuve dans lequel se jette l'Arycandus; le mont Massycites, la cité d'Andriacà, Myra; les villes d'Apyre et d'Antiphellos, laquelle se nommait jadis Habessus; et dans un enfoncement Phellus; puis Pyrrha, Xanthus à 15,000 2
pas de la mer, le fleuve de même nom; Patare, nommée auparavant Sataros, et, sur une montagne, Sidyma; le cap Cragus; au delà, un golfe égal au premier; là, Pinara, et Telmessus, limite de la Lycie. La Lycie eut jadis 70 villes, maintenant elle en a 36; les plus célèbres, outre les villes susnommées, sont Canas, Candyba, où l'on vante la forêt Œnienne, Podalia, Choma, au pied de laquelle coule l'Adesa, Cyaneæ, Ascandalis, Amelas, Noscopium, Tlos (23), Telandrus. Elle comprend, dans l'intérieur, la 3
Cabalie avec trois villes, Œnoanda, Balbura et Bubon. A Telmessus commencent la mer Asiatique ou Carpathienne et la contrée appelée proprement Asie; Agrippa l'a divisée en deux parties; il a limité l'une au levant par la Phrygie et la Lycaonie, au couchant par la mer Égée, au midi par la mer d'Égypte, au nord par la Paphlagonie; il en a évalué la longueur à 470,000 pas, la largeur 4
à 320,000. Il a limité l'autre, au levant par la petite Arménie, au couchant par la Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie, au nord par la province du Pont, au midi par la mer Pamphylienne; longueur 575,000 pas, largeur 325,000.

XXIX. Sur la côte la plus voisine, la Carie, puis 1
l'Ionie, au delà l'Éolide. La Carie embrasse de toutes parts la Doride, et s'avance jusqu'à la mer de l'un et de l'autre côté. Elle comprend le promontoire Pedalium, le fleuve Glaucus, où se jette le Telmessus; les villes de Dædala, de Crya des fugitifs; le fleuve Axon; la ville de Calynda.

(XXVIII.) Le fleuve Indus, né dans les montagnes des Cibyrates, reçoit soixante rivières qui ne tarissent jamais, et plus de cent torrents; la ville de

tur itaque collisus inter hæc claustra, et tamen victor, flexuosus evadit usque ad cognata Ripæorum montium juga, numerosis nominibus et novis, quacumque incedit, insignis : Imaus prima parte dictus, mox Emodus, Paropamisus, Circius, Chambades, Paryadres, Choatras, Oreges, Oroandes, Niphates, Taurus : atque ubi se quoque exsuperat, Caucasus : ubi brachia emittit, subinde tentanti maria similis, Sarpedon, Coracesius, Cragus, iterumque Taurus : etiam ubi dehiscit, seque populis aperit, portarum tamen nomine unitatem sibi vindicans,
3 quæ alibi Armeniæ, alibi Caspiæ, alibi Ciliciæ vocantur. Quin etiam confractus, effugiens quoque maria, plurimis se gentium nominibus hinc et illinc implet : a dextra Hyrcanius, Caspius : a læva Paryadres, Moschicus, Amazonicus, Coraxicus, Scythicus appellatus. In universum vero græce Ceraunius.

1 XXVIII. In Lycia igitur, a promontorio ejus oppidum Simena, mons Chimæra noctibus flagrans, Hephæstium civitas, et ipsa sæpe flagrantibus jugis; oppidum Olympus ibi fuit : nunc sunt montana, Gagæ, Corydalla, Rhodiopolis. Juxta mare, Limyra cum amne, in quem Arycandus influit : et mons Massycites : Andriaca civitas, Myra. Oppida Apyre, et Antiphellos, quæ quondam Habessus :
2 atque in recessu Phellus. Deinde Pyrrha, itemque Xanthus a mari XV M. passuum, flumenque eodem nomine. Deinde Patara, quæ prius Sataros : et in monte, Sidyma. Promontorium Cragus. Ultra, par sinus priori : ibi Pinara et quæ Lyciam finit Telmessus. Lycia quondam LXX oppida habuit, nunc XXXVI habet. Ex his celeberrima, præter supra dicta, Canas, Candyba, ubi laudatur Œniom nemus, Podalia, Choma præfluente Adesa : Cyaneæ, Ascandalis, Amelas, Noscopium, Tlos, Telandrus. Comprehendit in mediterraneis Cabaliam, cujus tres urbes, 3
Œnoanda, Balbura, Bubon. A Telmesso Asiaticum mare, sive Carpathium, et quæ proprie vocatur Asia. In duas eam partes Agrippa divisit. Unam inclusit ab oriente Phrygia et Lycaonia, ab occidente Ægæo mari, a meridie Ægyptio, a septemtrione Paphlagonia. Hujus longitu- 4
dinem CCCCLXX mill. passuum, latitudinem CCCXX mill. fecit. Alteram determinavit ab oriente, Armenia minore : ab occidente, Phrygia, Lycaonia, Pamphylia : a septemtrione, provincia Pontica : a meridie, mari Pamphylio : longam DLXXV mill. pass., latam CCCXXV mill.

XXIX. In proxima ora Caria est, mox Ionia : ultra 1
eam Æolis. Caria mediæ Doridi circumfunditur, ad mare utroque latere ambiens. In ea promontorium Pedalium. Amnis Glaucus deferens Telmessum. Oppida : Dædala, Crya fugitivorum. Flumen Axon, oppidum Calynda.

(XXVIII.) Amnis Indus in Cibyratarum jugis ortus, recipit LX perennes fluvios, torrentes vero amplius centum.

2 Caunos, libre; puis Pyrnos, le port Cressa, dont l'île de Rhodes est à 20,000 pas; la localité de Loryma; les villes de Tisanusa, de Paridion, de Larymna; le golfe de Thymnias; le cap Aphrodisias; la ville de Hyda; le golfe Schœnus, la contrée de Bubassus; une ville Acanthus ou Dulopolis, qui n'existe plus; sur le promontoire, Gnide, libre, appelée d'abord Triopis, puis Pegusa et Stadia : là commence la Doride.

3 Mais auparavant indiquons ce qui est derrière, et les juridictions méditerranéennes. La première est appelée Cibyratique; Cibyre, le chef-lieu, est en Phrygie : de ce ressort dépendent vingt-cinq cités (XXIX), dont la plus célèbre est Laodicée, placée sur le fleuve Lycus, ayant les flancs baignés par l'Asopus et le Caprus, appelée d'abord Diospo-
4 lis, puis Rhoas; autres peuples de cette juridiction qu'on peut citer : les Hydrélites, les Thémisons, les Hiérapolites. La seconde juridiction prend son nom de Synnade; y ressortissent les Lycaons (V, 25), les Appians, les Eucarpéniens, les Doryléens, les Midéens, les Juliens, et quinze autres peuples sans renom. La troisième juridiction siége à Apamée, nommée auparavant Celænes, puis Cibotos; elle est située au pied du mont Signia, et entourée par le Marsyas, l'Obrima et l'Orga, qui se jettent dans le Méandre. C'est là que revient, à la surface du sol, le Marsyas, né et peu après perdu sous terre à Aulocrène, là où il disputa à Apollon le prix de la flûte. On appelle ainsi une vallée qu'on rencontre à 10,000 pas d'Apamée, sur la route de Phrygie. De cette juridiction on peut nommer les Métropolites, les Dionysopolites, les Euphorbènes, les Acmoniens, les Peltènes, les Silbians, outre neuf autres peuples sans renom.

Dans le golfe de la Doride, les villes de Leuco- 5
polis Hamaxitos, Éléonte, Euthène; puis les villes de Carie, Pitaïum, Eutane, Halicarnasse, à la juridiction de laquelle Alexandre le Grand soumit six villes, Théangela, Sibde, Medmassa, Euranium, Pedasum, Telmissum. Halicarnasse est située entre deux golfes, celui de Céramus et celui d'Iasus; puis Myndos, l'emplacement de Palæmyndos, Nariandus, Néapolis, Caryanda, Termera, libre; Bargyla, et la ville d'Iasus, qui donne son nom au golfe.

Les noms des parties intérieures de la Carie ont 6
de l'éclat : là sont en effet Mylasa, libre, Antioche, sur l'emplacement des villes de Seminethos et de Cranaos, et qu'entourent aujourd'hui le Méandre et l'Orsinus; une ville Méandropolis, qui n'est plus; Eumenia, qui est sur le fleuve Cludrus; le fleuve Glaucus, la ville de Lysias, et Orthosie; la région Bérécyntienne, Nysa, Trallis, appelée aussi Évanthie, Séleucie ou Antioche, baignée par l'Eudon, traversée par le Thébaïs (quelques-uns rapportent que là fut le séjour des Pygmées); Thydonos, Pyrrha, Eurome, Héraclée, Amyzon, Alabanda, libre, qui a donné son nom à la juri- 7
diction; Stratonicée, libre, Hynidos, Ceramus, Trœzène, Phorontis : y ressortissent aussi, quoique plus éloignés, les Orthroniens, les Halydiens ou Hippins, les Xystians, les Hydissiens, les Apolloniates, les Trapézopolites, les Aphrodisiens, libres. Il y a en outre Coscinus, Harpasa, placée sur le fleuve Harpasus, qui baignait aussi Trallicon quand elle existait.

XXX. La Lydie, arrosée par les retours si- 1
nueux du Méandre, s'avance au-dessus de l'Ionie :

2 Oppidum Caunos liberum, deinde Pyrnos. Portus Cressa, a quo Rhodus insula XX M. Locus Loryma. Oppida Tisanusa, Paridion, Larymna. Sinus Thymnias. Promontorium Aphrodisias. Oppidum Hyda. Sinus Schœnus. Regio Bubassus. Oppidum fuit Acanthus, alio nomine Dulopolis. Est in promontorio Gnidos libera, Triopia, dein Pegusa et Stadia appellata. Ab ea Doris incipit.

3 Sed prius terga, et mediterraneas jurisdictiones indicasse conveniat. Una appellatur Cibyratica. Ipsum oppidum Phrygiæ est. Conveniunt eo XXV civitates, (XXIX.) celeberrima urbe Laodicea. Imposita est Lyco flumini, latera alluentibus Asopo et Capro : appellata primo Diospolis,
4 dein Rhoas. Reliqui in eo conventu, quos nominare, non pigeat, Hydrelitæ, Themisones, Hierapolitæ. Alter conventus a Synnada accipit nomen. Conveniunt Lycaones, Appiani, Eucarpeni, Dorylæi, Midæi, Julienses, et reliqui ignobiles populi XV. Tertius Apamiam vadit, ante appellatam Celænas, dein Ciboton. Sita est in radice montis Signiæ, circumfusa Marsya, Obrima, Orga, fluminibus in Mæandrum cadentibus. Marsyas ibi redditur, ortus, ac paulo mox conditus, ubi certavit tibiarum cantu cum Apolline, Aulocrenis : ita vocatur convallis decem mill. passuum ab Apamia, Phrygiam petentibus. Ex hoc conventu deceat nominare Metropolitas, Dionysopolitas, Euphorbenos, Acmonenses, Peltenos, Silbianos. Reliqui ignobiles IX.

5 Doridis in sinu, Leucopolis, Hamaxitos, Elæus, Euthene. Dein Cariæ oppida, Pitaium, Eutane, Halicarnassus. Sex oppida contributa ei sunt a Magno Alexandro, Theangela, Sibde, Medmassa, Euranium, Pedasum, Telmissum. Habitatur inter duos sinus, Ceramicum et Iasium. Inde Myndos, et ubi fuit Palæmyndus, Nariandus, Neapolis, Caryanda, Termera libera, Bargyla, et a quo sinus Iasius, oppidum Iasus.

Caria interiorum nominum fama prænitet : quippe ibi 6
sunt oppida, Mylasa libera, Antiochia, ubi fuere Seminethos et Cranaos oppida : nunc eam circumfluunt Mæander, et Orsinus. Fuit in eo tractu et Mæandropolis. Est Eumenia Cludro flumini apposita, Glaucus amnis, Lysias oppidum, et Orthosia : Berecyntius tractus, Nysa, Trallis, eadem Evanthia, et Seleucia, et Antiochia dicta. Alluitur Eudone amne, perfunditur Thebaide. Quidam ibi Pygmæos habitasse tradunt. Præterea sunt Thydonos, Pyrrha, Eurome, Heraclea, Amyzon, Alabanda libera, quæ con- 7
ventum eum cognominavit : Stratonicea libera, Hynidos, Ceramus, Trœzene, Phorontis. Longinquiores eodem disceptant foro, Orthronienses, Halydienses, seu Hippini, Xystiani, Hydissenses, Apolloniatæ, Trapezopolitæ, Aphrodisienses liberi. Præter hæc sunt Coscinus, Harpasa apposita fluvio Harpaso, quo et Trallicon quum fuit, alluebatur.

XXX. Lydia autem perfusa flexuosi amnis Mæandri re- 1
cursibus, super Ioniam procedit. Phrygiæ ab exortu solis

voisine de la Phrygie au levant, de la Mysie au nord, embrassant au midi la Carie, elle s'appelait auparavant Méonie. Elle est célèbre surtout par la ville de Sardes, placée sur le flanc du mont Tmolus. Ce mont, appelé auparavant Timolus, est planté de vignes (XIV, 9), et il donne naissance au Pactole ou Chrysorrhoas, et à la source Tarne. La cité elle-même est appelée Hyde par les Méoniens; l'étang de Gygès y est renommé. Elle est aujourd'hui le chef-lieu de la juridiction sardienne : y ressortissent, outre les peuples susdits (V, 29, 7), les Macédoniens Caduènes, les Philadelphiens, les Méoniens mêmes, placés au pied du mont Tmolus sur le fleuve Cogamus, les Tripolitains ou Antoniopolites, baignés par le Méandre, les Apollonoshiérites, les Mésotimolites, et autres sans renom.

1 XXXI. L'Ionie, commençant après le golfe d'Iasus, a des côtes beaucoup plus sinueuses : d'abord le golfe Basilique, le cap et la ville Posideum, l'oracle dit des Branchides, maintenant dit d'Apollon Didyméen, à vingt stades (kil. 3,68) du rivage; puis à cent quatre-vingts (kil. 33,12), Milet, capitale de l'Ionie, appelée jadis Lélegeis, Pityusa et Anactoria, fondatrice, sur toutes les mers, de plus de quatre-vingts villes, et à qui il faut faire honneur de son citoyen Cadmus, qui passe pour le premier
2 écrivain en prose (VII, 57). Le fleuve Méandre, sorti d'un lac dans le mont Aulocrène (V, 29), baignant plusieurs villes, accru d'une foule de rivières, tellement sinueux que souvent il paraît revenir sur ses pas, s'égare d'abord dans la région Apaméenne, puis dans l'Euménétique et dans les campagnes de Bargyla, enfin dans la Carie; tranquille, et laissant sur toutes ces terres le limon le plus fécond, il mêle sans violence ses eaux à celles de la mer, à dix stades (mètres 1840) de Milet. Puis viennent le mont Latmus, la ville 3
d'Héraclée, appelée aussi Latmus comme la montagne, Carica (24), Myonte, fondée primitivement, dit-on, par les Ioniens partis d'Athènes; Naulochum, Priène; sur la côte qu'on nomme Trogilie, le fleuve Gessus; une contrée sacrée pour tous les Ioniens, et, pour cette raison, appelée Panionie. Dans le voisinage, il y eut jadis Phygela, fondée par des fugitifs comme le nom l'indique (φυγή, *fuite*), et Marathesium. Au-dessus est Magnésie, que distingue un surnom pris du Méandre, issue de Magnésie de Thessalie; éloignée d'Éphèse de 15,000 pas, de Tralles de 18,000; nommée auparavant Thessaloce et Mandrolytie (25) : du rivage où elle était placée, elle a confisqué sur la mer les îles Dérasides (II, 91). Dans l'intérieur, le Lycus baigne Thyatira, surnommée jadis Pelopia et Evhippa.

Sur la côte, Manteium; Éphèse, ouvrage des 4
Amazones, et ayant porté beaucoup de noms, celui d'Alopes lors de la guerre de Troie, puis ceux d'Ortygie, de Morges, de Smyrna Trachée, de Samornion et de Ptelea. Elle s'élève sur le mont Pion; elle est baignée par le Caystre, né dans les montagnes Cilbianiques, et emmenant beaucoup de rivières et le trop plein de l'étang de Pégase, que gonfle la rivière Phyrite. De là cette quantité de limon par laquelle le Caystre agrandit le continent, au point que l'île Syrie (II, 91) est devenue partie intégrante de la terre ferme; dans Éphèse la fontaine Callipie, et les deux cours 5
d'eau Sélénuntes embrassant de côtés opposés le temple de Diane. Après Ephèse, un autre Man-

vicina, ad septemtrionem Mysiæ, meridiana parte Cariam amplectens, Mæonia ante appellata. Celebratur maxime Sardibus in latere Tmoli montis, qui antea Timolus appellabatur, vitibus consitus, et ex eo profluente Pactolo, eodemque Chrysorrhoa, ac fonte Tarne : a Mæoniis civitas ipsa Hyde vocitata est, clara stagno Gygæo. Sardiana nunc appellatur ea jurisdictio. Conveniuntque in eam extra prædictos, Macedones Cadueni, Philadelpheni, et ipsi in radice Tmoli Cogamo flumini appositi Mæonii, Tripolitani, iidem et Antoniopolitæ Mæandro alluuntur : Apollonoshieritæ, Mesotimolitæ, et alii ignobiles.

1 XXXI. Ionia ab Iasio sinu incipiens, numerosiore ambitu littorum flectitur. In ea primus sinus Basilicus, Posideum promontorium et oppidum, oraculum Branchidarum appellatum, nunc Didymæi Apollinis, a littore stadiis viginti. Et inde centum octoginta, Miletus Ioniæ caput, Lelegeis ante, et Pityusa, et Anactoria nominata, super octoginta urbium per cuncta maria genetrix : nec fraudanda cive Cadmo, qui primus prosam orationem condere ins-
2 tituit. Amnis Mæander ortus e lacu in monte Aulocrene, plurimisque affusus oppidis, et repletus fluminibus crebris, ita sinuosus flexibus, ut sæpe credatur reverti : Apamenam primum pervagatur regionem, mox Eumeneticam, ac dein Bargyleticos campos, postremo Cariam : placidus, omnesque eos agros fertilissimo rigans limo, ad decimum a Mileto stadium lenis illabitur mari. Inde mons Latmus. 3
Oppida, Heraclea montis ejus cognominis : Carica, Myus, quod primo condidisse Iones narrantur, Athenis profecti : Naulochum, Priene. In ora quæ Trogilia appellata, Gessus amnis. Regio omnibus Ionibus sacra, et ideo Panionia appellata. Juxta a fugitivis conditum (uti nomen indicio est) Phygela fuit, et Marathesium oppidum. Supra hæc Magnesia Mæandri cognomine insignis, a Thessalica Magnesia orta. Abest ab Epheso XV mill. passuum : Trallibus eo amplius MMM. Antea Thessaloce et Mandrolytie nominata : et littori apposita, Derasidas insulas secum abstulit mari. Intus et Thyatira alluitur Lyco, Pelopia aliquando, et Euhippa cognominata.

In ora autem Manteium, Ephesus Amazonum opus, 4
multis antea expetita nominibus : Alopes, quum pugnatum apud Trojam est, mox Ortygia, et Morges vocata est, et Smyrna cognomine Trachea, et Samornion, et Ptelea. Attollitur monte Pione, alluitur Caystro in Cilbianis jugis orto, multosque amnes deferente, et stagnum Pegaseum, quod Phyrites amnis expellit. Ab his multitudo limi est, qua terras propagat, mediisque jam campis Syrien insulam adjecit. Fons in urbe Callipia, et templum Dianæ complexi e 5
diversis regionibus duo Selenuntes. Ab Epheso Manteium

teium appartenant aux Colophoniens, et dans l'intérieur Colophon elle-même, baignée par l'Halésus; puis le temple d'Apollon Clarien, Lebedos, Notium, qui n'existe plus; le cap Corycéon, le mont Mimas, s'avançant de 250,000 pas dans la mer et s'abaissant vers le continent au niveau de la plaine. Alexandre le Grand avait ordonné de couper cette plaine dans une longueur de 7,500 pas, afin d'unir les deux golfes, et de faire
6 une île d'Érythres et du Mimas. Auprès d'Érythres furent jadis les villes de Ptéléon, d'Hélos, de Dorion; on y trouve le fleuve Aléon (xxxi,10), Corynœum, promontoire du Mimas, Clazomènes, le mont Parthénie, et Hippi, appelée Chytrophorie quand c'était un groupe d'îles; Alexandre les joignit au continent par une chaussée de deux stades (mètres 368). Ont péri dans l'intérieur Daphnonte, Hermesia, Sipylum, appelée jadis Tantalis, capitale de la Méonie, et située là où est maintenant l'étang Sale; ont péri encore Archéopolis, substituée à Sipylum, Colpe, substituée à Archéopolis, et Lebade, substituée à Colpe.

7 En revenant sur nos pas, nous trouvons à 12,000 pas, sur la côte, Smyrne, fondée par l'Amazone Smyrne, rétablie par Alexandre, et heureuse du fleuve Mélès, qui a sa source non loin de là. Des montagnes, qui sont presque les plus célèbres de l'Asie, se déploient dans ces parages: Mastusia derrière Smyrne, et Termetis, finissant au pied de l'Olympe, l'Olympe finissant dans le Dragon, le Dragon dans le Tmolus, le Tmolus dans le Cadmus, le Cadmus dans le
8 Taurus. Au delà de Smyrne, le fleuve Hermus crée des plaines auxquelles il donne son nom; il naît près de Dorylæum, cité de Phrygie, et rassemble beaucoup de rivières, parmi lesquelles le Phryx, donnant son nom à la Phrygie, qu'il sépare de la Carie, l'Hyllus et le Cryos, grossis eux-mêmes des rivières de la Phrygie, de la Mysie et de la Lydie. Il y eut à son embouchure la ville de Temnos; maintenant on trouve à l'extrémité du golfe le rocher Myrmécès, la ville de Leuce sur un promontoire qui fut une île, et Phocée limite de l'Ionie.

De la juridiction de Smyrne relève la plus 9
grande partie de l'Éolie, dont il sera bientôt question, et de plus les Macédoniens surnommés Hyrcans, et les Magnètes surnommés Sipyliens. D'Éphèse, la seconde lumière de l'Asie, relèvent des peuples plus éloignés, les Césariens, les Métropolites, les Cilbians inférieurs et supérieurs, les Myso-Macédoniens, les Mastauriens, les Briullites, les Hypæpènes, les Dioshiérites.

XXXII. (xxx.) Viennent ensuite l'Éolide, ap- 1
pelée jadis Mysie, et la Troade, adjacente à l'Hellespont: là, après Phocée, le port Ascanien; ensuite Larisse, qui n'existe plus, Cyme, Myrina, qui se donne le nom de Sébastopole; dans l'intérieur, Ægæ, Attalia, Posidea, Néontichos, Temnos; sur la côte, le fleuve Titane, et la ville qui en porte le nom; Grynia, qui n'existe plus: il n'y reste que des ports abandonnés; c'était une île qui a été réunie au continent; la ville d'Élæa, le Calque, qui vient de la Mysie; la ville de Pitane, le fleuve Canalus; Canæ, Lysimachie, 2
Atarnée, Carène, Cisthène, Cilla, Cocylium, Thèbes, Astyre, Chrysa, Palæscepsis, Gergithos, Néandros, qui ont toutes péri; la cité de Perpérène, le district d'Héraclée, la ville de Coryphas, les fleuves du Grylios et de l'Ollius; la contrée

aliud Colophoniorum, et intus ipsa Colophon, Haleso affluente. Inde Apollinis Clarii fanum, Lebedos: fuit et Notium oppidum. Promontorium Coryceon, mons Mimas CCL mill. passuum excurrens, atque in continentibus campis residens. Quo in loco Magnus Alexander intercidi planitiem eam jusserat VII mill. D. pass. longitudine, ut duos sinus jungeret, Erythrasque cum Mimante circumfunderet.
6 Juxta eas fuere oppida Pteleon, Helos, Dorion: nunc est Aleon fluvius, Corynæum Mimantis promontorium, Clazomenæ, Parthenie, et Hippi, Chytrophoria appellatæ quum insulæ essent: Alexander idem per duo stadia continenti annexuit. Interiere intus Daphnus et Hermesia, et Sipylum, quod ante Tantalis vocabatur, caput Mæoniæ, ubi nunc est stagnum Sale: obiit et Archæopolis substituta Sipylo, et inde illi Colpe, et huic Lebade.
7 Regredientibus inde abest XII mill. passuum ab Amazone condita, restituta ab Alexandro, in ora Smyrna, amne Melete gaudens, non procul orto. Montes Asiæ nobilissimi in hoc tractu fere explicant se, Mastusia a tergo Smyrnæ, et Termetis, Olympi radicibus junctus. Is in Dracon desinit, Draco in Tmolo, Tmolus in Cadmo, ille in Tauro.
8 A Smyrna Hermus campos facit, et nomini suo adoptat. Oritur juxta Dorylæum Phrygiæ civitatem, multosque colligit fluvios, inter quos Phrygem, qui, nomine genti dato, a Caria eam disterminat: Hyllum, et Cryon, et ipsos Phrygiæ, Mysiæ, Lydiæ amnibus repletos. Fuit in ore ejus oppidum Temnos: nunc in extremo sinu Myrmeces scopuli, oppidum Leuce in promontorio, quod insula fuit, finisque Ioniæ Phocæa.

Smyrnæum conventum magna pars Æoliæ, quæ mox 9
dicetur, frequentat: præterque, Macedones Hyrcani cognominati, et Magnetes a Sipylo. Ephesum vero alterum lumen Asiæ, remotiores conveniunt Cæsarienses, Metropolitæ, Cilbiani inferiores et superiores, Mysomacedones, Mastaurenses, Briullitæ, Hypæpeni, Dioshieritæ.

XXXII. (xxx.) Æolis proxima est, quondam Mysia 1
appellata, et quæ Hellesponto adjacet Troas. Ibi a Phocæa, Ascanius portus. Dein fuerat Larissa: sunt Cyme, Myrina, quæ Sebastopolim se vocat: intus Ægæ, Attalia, Posidea, Neontichos, Temnos. In ora autem Titanus amnis, et civitas ab eo cognominata. Fuit et Grynia, nunc tantum portus soli, insula apprehensa. Oppidum Elæa, et ex Mysia veniens Caicus amnis. Oppidum Pitane, Canaius amnis. Intercidere Canæ, Lysimachia, Atarnea, 2
Carene, Cisthene, Cilla, Cocylium, Thebe, Astyre, Chrysa, Palæscepsis, Gergithos, Neandros: nunc est Perperene civitas, Heracleotes tractus, Coryphas oppidum: amnes Grylios, Ollius. Regio Aphrodisias, quæ

d'Aphrodisias, appelée auparavant Politice Orgas; la contrée Scepsis (XI, 80); le fleuve Événus, sur les rives duquel ont péri Lyrnessus et Milet; dans ce parage le mont Ida, et, sur la côte, Adramytteos, jadis appelée Pédasus, qui donne son nom au golfe et à la juridiction; les fleuves Astron, Cormalos, Éryannos, Alabastros, Hiéros qui sort de l'Ida; dans l'intérieur le mont Gargara et la ville de même nom; puis encore sur la côte, Antandros, appelée auparavant Édonis, puis Cimmeris, et Assos, appelée aussi Apollonie; Palamedium, qui n'existe plus; le promontoire Lecton, qui sépare l'Éolide et la Troade; Polymédie, et une autre Chrysa, et une autre Larissa, trois villes qui n'existent plus; le temple Sminthée, qui dure encore; dans l'intérieur, Colone, qui a péri. Au ressort d'Adramytteos sont portées les affaires des Apolloniates, dits du fleuve Rhindacus, des Éréziens, des Milétopolites, des Pœmanéniens, des Macédoniens (26), des Aschilaques, des Polichnéens, des Pionites, des Ciliciens Mandacadéniens; en Mysie, des Abrettins, de ceux qu'on nomme Hellespontiens, et d'autres sans renom.

1 XXXIII. Le premier lieu de la Troade est Hamaxitus, puis Cebrenia, et Troas elle-même, appelée Antigonie, maintenant Alexandrie, colonie romaine; la ville de Née; le Scamandre, fleuve navigable, et sur le promontoire la ville de Sigée, qui n'existe plus; puis le port des Achéens, où se jettent le Xanthe uni au Simoïs, et
2 le Palæscamandre, qui forme d'abord un étang; les autres rivières célébrées par Homère (Il. XII, 20), le Rhésus, l'Heptaporus, le Carésus, le Rhodius, n'ont pas laissé de traces; le Granique coule dans la Propontide par une autre région. Il y a cependant encore aujourd'hui Scamandrie, petite ville, et à 1,500 pas du port Ilion, libre, d'où provient tout le renom de cette contrée. Hors de ce golfe sont les côtes Rhœtéennes, où l'on trouve les villes de Rhœtéum, de Dardanium et d'Arisbe; Achilléon, ville qui n'existe plus, et qui avait été fondée par les Mityléniens, rebâtie par les Athéniens, auprès du tombeau d'Achille, dans le lieu où la flotte de ce héros avait stationné, sur le Sigée; Æantium, qui n'existe pas non plus, fondé 3
par les Rhodiens sur l'autre corne, près du tombeau d'Ajax, à 30 stades (kil. 5,52) de Sigée, au lieu même où était sa flotte. Au delà de l'Éolide et d'une partie de la Troade, dans les terres, est le pays appelé Teuthranie, que les Mysiens occupèrent jadis. Là naît le Caïque, dont il a déjà été parlé (V, 32). Cette nation était puissante à soi seule, quand toute la province portait le nom de Mysie (V, 32). On y trouve Pioniæ, Andera, Calé, Stabulum, Conisium, Tégium, Balcea, Tiare, Teuthranie, Sarnaca, Haliserne, Lycide, Parthénium, Thymbre, Oxyopum, Lygdamum, Apollonie, et la plus célèbre à beaucoup près de toute l'Asie, Pergame, traversée par le Sélinus et baignée par le Cétius, qui descend du mont Pindasus; elle est peu éloignée d'Élæa, que nous avons 4
dit être sur la côte. La juridiction de cette contrée porte le nom de Pergame : y ressortissent les Thyatiréniens (V, 21), les Mygdoniens, les Mosyniens, les Bregmenténiens, les Hiéracomètes, les Perpéréniens, les Tiaréniens, les Hiérolophiens, les Hermocapélites, les Attaliens, les Pantaens, les Apollonidiens, et d'autres cités sans renom. La petite ville de Dardanium est à 70 stades (kil.

antea Politice Orgas. Regio Scepsis. Flumen Evenum, cujus in ripis intercidere Lyrnessos, et Miletos. In hoc tractu Ida mons. Et in ora quæ sinum cognominavit et conventum, Adramytteos olim Pedasus dicta. Flumina : Astron, Cormalos, Eryannos, Alabastros, Hieros ex Ida. Intus mons Gargara, eodemque nomine oppidum. Rursus in littore Antandros, Edonis prius vocata, deinde Cimmeris : et Assos, eadem Apollonia. Fuit et Palamedium oppidum. Promontorium Lecton disterminans Æolida et Troada. Fuit et Polymedia civitas, et Chrysa, et Larissa alia. Smintheum templum durat. Intus Colone intercidit. Deportant Adramytteum negotia, Apolloniatæ a Rhyndaco amne, Erezii, Miletopolitæ, Pœmaneni, Macedones, Aschilacæ, Polichnæi, Pionitæ, Cilices Mandacadeni : in Mysia Abrettini, et Hellespontii appellati, et alii ignobiles.

1 XXXIII. Troadis primus locus Hamaxitus : dein Cebrenia : ipsaque Troas, Antigonia dicta; nunc Alexandria, colonia romana. Oppidum Nee. Scamander amnis navigabilis, et in promontorio quondam Sigeum oppidum. Dein portus Achæorum, in quem influit Xanthus Simoenti
2 junctus : stagnumque prius faciens Palæscamander. Cæteri Homero celebrati, Rhesus, Heptaporus, Caresus, Rhodius vestigia non habent. Granicus diverso tractu in Propontida fluit. Est tamen et nunc Scamandria civitas parva, ac M. D passus remotum a portu Ilium immune, unde omnis rerum claritas. Extra sinum sunt Rhœtea littora, Rhœteo, et Dardanio, et Arisbe, oppidis habitata. Fuit et Achilleon, oppidum juxta tumulum Achillis conditum a Mitylenæis, et mox Atheniensibus, ubi classis ejus steterat in Sigeo. Fuit et Æantium, a Rhodiis conditum, 3
in altero cornu, Ajace ibi sepulto, XXX stad. intervallo a Sigeo, et ipso statione classis suæ. Supra Æolida, et partem Troadis, in mediterraneo est, quæ vocatur Teuthrania, quam Mysi antiquitus tenuere. Ibi Caicus amnis jam dictus oritur. Gens ampla per se etiam, quum totum Mysia appellaretur. In ea Pioniæ, Andera, Cale, Stabulum, Conisium, Tegium, Balcea, Tiare, Teuthranie, Sarnaca, Haliserne, Lycide, Parthenium, Thymbre, Oxyopum, Lygdamum, Apollonia, longeque clarissimum Asiæ Pergamum, quod intermeat Selinus, præfluit Cetius profusus Pindaso monte. Abest haud procul Elæa, quam in littore 4
diximus. Pergamena vocatur ejus tractus jurisdictio. Ad eam conveniunt Thyatireni, Mygdones, Mosyni, Bregmenteni, Hieracometæ, Perpereni, Tiareni, Hierolophienses, Hermocapelitæ, Attalenses, Pantaenses, Apollonidienses, aliæque inhonoræ civitates. A Rhœteo Dardanium oppidum parvum abest stadia LXX. Inde XVIII M. promonto-

12,88) de Rhœteum. De Dardanium, 18,000 pas jusqu'au cap Trapéza, où l'Hellespont prend son premier essor. Ératosthène dit qu'en Asie ont péri les nations des Solymes (v, 24), des Léléges, des Bébryces, des Colycantiens, des Trepsèdes. Isidore parle de la disparition des Arimiens et des Caprètes, qui occupaient le lieu où Apamée (v, 29) a été fondée par le roi Séleucus, entre la Cilicie, la Cappadoce, la Cataonie et l'Arménie. Il l'avait d'abord appelée Damée, parce qu'il y avait subjugué des nations extrêmement farouches.

1 XXXIV. (XXXI.) Des îles en face de l'Asie, la première est dans la bouche Canopique du Nil, appelée ainsi, dit-on, du nom de Canopus pilote de Ménélas; la seconde est le Phare (II, 87), unie par un pont à Alexandrie, et colonie du dictateur César; elle était jadis éloignée de l'Égypte d'un jour de navigation; maintenant elle est surmontée d'une tour dont les feux nocturnes règlent la marche des vaisseaux; car Alexandrie, entourée de hauts-fonds trompeurs, n'est accessible que par trois passes, le Stéganus, le Posideum et le Taurus.

2 Puis dans la mer Phénicienne, en face de Joppé, est l'île de Paria formant tout entière une ville, où, dit-on, Andromède fut exposée au monstre marin (v, 14); et l'île d'Aradus déjà nommée, (v, 17, 4). Entre elle et le continent, du fond d'une mer de cinquante coudées, on fait venir, d'après Mucianus, de l'eau douce d'une source, à l'aide d'un tube de cuir (II, 106, 7).

1 XXXV. La mer de Pamphylie renferme des îles sans renom; la mer de Cilicie, l'une des cinq plus grandes îles [de la Méditerranée], Chypre, tournée au levant de la Cilicie et au couchant de la Syrie, jadis partagée en neuf royaumes. Timosthènes en a estimé le contour à 428,500 pas; Isidore, à 375,000; la longueur entre les deux promontoires Dinarétum et Acamas, lequel est au couchant, est estimée par Artémidore à 162,500, par Timosthènes à 200,000. Chypre s'est appelée autrefois, d'après Philonidès, Acamantis; d'après Xénagoras, Cérastis, Aspélie, Amathusie et Macarie; d'après Astynomus, Cryptos et Colinie; elle renferme quinze villes : Neapaphos, 2
Palæpaphos, Curias, Citium, Corineum, Salamis, Amathonte, Lapéthos, Solœ, Tamaseus, Épidarum, Chytri, Arsinoé, Carpasium, Golgi; Cinyrie, Marium et Idalium y ont péri. Chypre est à 50,000 pas d'Anémurium en Cilicie (v, 22). La mer qui les sépare s'appelle le canal de Cilicie. Dans le même parage sont l'île d'Éleusa et les quatre îles Clides, qui sont au-devant du promontoire qui regarde la Syrie; du côté de l'autre promontoire (Acamas) est l'île de Stirie; en face de Neapaphos, l'île d'Hiérocépia; en face de Salamis, les îles Salaminiennes.

Dans la mer de Lycie les îles Illyris, Telendos, 3
Attelebussa; trois îles Cypriennes stériles; Dionysia, appelée auparavant Carétha; puis, en face du promontoire du Taurus, les trois îles Chélidoniennes, funestes aux navigateurs; plus loin, Leucolla, avec une ville; les îles Pactyennes, Lasia, Nymphais, Macris, Mégista, dont la ville n'existe plus; puis beaucoup d'îles sans nom; mais en face du mont de la Chimère, Dolichiste, Chirogylium, Crambussa, Rhoge, Enagora, de 8,000 pas de tour, deux îles des Dédaléens, trois îles des Cryéens, Strongyle; en face de Sidyma, l'île d'Antiochus, et vers le fleuve Glaucus (v, 29) Lagusa, Macris, les Didymes, Helbo, Scope, Aspis, Telan-

rium Trapeza, unde primum concitat se Hellespontus. Ex Asia interiisse gentes tradit Eratosthenes Solymorum, Lelegum, Bebrycum, Colycantiorum, Trepsedorum. Isidorus Arimos : et Capretas ubi sit Apamia condita a Seleuco rege, inter Ciliciam, Cappadociam, Cataoniam, Armeniam. Et quoniam ferocissimas gentes domuisset, initio Dameam vocatam.

1 XXXIV. (XXXI.) Insularum ante Asiam prima est in Canopico ostio Nili, a Canopo Menelai gubernatore (ut ferunt) dicta. Altera juncta ponte Alexandriæ, colonia Cæsaris dictatoris, Pharus : quondam diei navigatione distans ab Ægypto : nunc e turri nocturnis ignibus cursum navium regens. Namque fallacibus vadis Alexandria, tribus omnino aditur alveis mari, Stegano, Posideo, Tauro.

2 In Phœnicio deinde mari est, ante Joppen Paria, tota oppidum, in qua objectam belluæ Andromedam ferunt : et jam dicta Arados : inter quam et continentem, quinquaginta cubita alto mari (ut auctor est Mucianus), e fonte dulcis aqua tubo coriis facto usque a vado trahitur.

1 XXXV. Pamphylium mare ignobiles insulas habet. Cilicium ex quinque maximis, Cyprum, ad ortum occasumque Ciliciæ, ac Syriæ objectam, quondam IX regnorum sedem. Hujus circuitum Timosthenes CCCCXXVIII M. D. prodidit. Isidorus CCCLXXV M. Longitudinem inter duo promontoria, Dinaretum et Acamanta, quod est ad occasum, Artemidorus CLXII D. Timosthenes CC. Vocatam ante Acamantida, Philonides : Cerastin Xenagoras, et Aspeliam, et Amathusiam, et Macariam : Astynomus Crypton, et Coliniam. Oppida in ea XV. Nea Paphos, Pa- 2
læpaphos, Curias, Citium, Corineum, Salamis, Amathus, Lapethos, Solœ : Tamaseus, Epidarum, Chytri, Arsinoe : Carpasium, Golgi. Fuere et ibi Cinyria, Marium, Idalium. Abest ab Anemurio Ciliciæ quinquaginta M. passuum. Mare, quod prætenditur, vocant Aulona Cilicium. In eodem situ Eleusa insula est : et quatuor, ante promontorium ex adverso Syriæ, Clides : rursusque ab altero capite Stiria. Contra Neam Paphum Hierocepia. Contra Salamina, Salaminiæ.

In Lycio autem mari Illyris, Telendos, Attelebussa, 3
Cypriæ tres steriles, et Dionysia, prius Caretha dicta. Deinde contra Tauri promontorium pestiferæ navigantibus Chelidoniæ totidem. Ab iis cum oppido Leucolla, Pactyæ : Lasia, Nymphais, Macris, Megista, cujus civitas interiit. Multæ deinde ignobiles. Sed contra Chimæram Dolichiste, Chirogylium, Crambussa, Rhoge, Enagora VIII mill. passuum, Dædaleon duæ, Cryeontres, Strongyle, et contra Sidyma Antiochi, Glaucumque versus

dria, dont la ville a péri, et Rhodussa, la plus voisine de Caunus.

1 XXXVI. Mais la plus belle de ces îles est l'île de Rhodes, libre, de 125,000 pas de tour, ou de 103,000 pas si nous en croyons plutôt Isidore. Elle renferme les villes de Linde, de Camire et d'Ialysus, aujourd'hui Rhodes. Elle est éloignée d'Alexandrie d'Égypte de 578,000 pas, d'après Isidore; de 469,000, d'après Ératosthène; de 500,000, d'après Mucianus; elle est à 166,000 de Chypre; elle se nomma jadis Ophiuse, Astérie, Æthrée, Trinacrie, Corymbie, Pœeessa, Atabyrie du nom d'un roi, puis Macarie et Oloessa. Iles des Rhodiens : Carpathos, qui a donné son nom à la mer; Casos, nommée jadis Achne; Nisyros, appelée auparavant Porphyris, éloignée de Gnide
2 de 12,500 pas. Dans le même parage Syme, à égale distance entre Rhodes et Gnide, ayant 37,500 pas de tour, et offrant bénignement huit ports; en outre, autour de Rhodes, Cyclopis, Steganos, Cordylusa, les quatre îles Diabètes, Hymos, Chalce (xvii, 3) avec une ville, Seutlusa, Narthecusa, Dimastos, Progne; et du côté de Gnide, Cissérussa, Thérionarce, Calydne avec trois villes, qui sont Notium, Nisire et Mendetère; Arconnesos avec la ville de Ceramus; sur la côte de Carie, vingt îles qu'on nomme Argiennes; de plus, Hyétussa, Lepsia, Léros.

3 La plus célèbre dans ce golfe, Cos, à 15,000 pas d'Halicarnasse, de 100,000 pas de tour, appelée Mérope d'après plusieurs auteurs, Cea d'après Staphylus, Méropis d'après Dionysius, puis Nymphæa, renfermant le mont Prion; Nisyros, appelée autrefois Porphyris, que l'on croit détachée de Cos; Caryanda avec une ville : non loin d'Halicarnasse, Pidosus; dans le golfe Céramique, Priaponnesos, Hipponnesos, Psyra, Mya, Lampsemandus, Passala, Crusa, Pyrrhe, Sepiussa, Melano; et une île peu éloignée du continent, appelée Cinædopolis, parce que le roi Alexandre y laissa les hommes de mœurs infâmes.

XXXVII. La côte Ionienne a les îles Tragiennes et Corséennes; l'île d'Icare, dont il a été parlé (iv, 23); Lade, appelée auparavant Late; parmi quelques îles sans nom, les deux Camélides, voisines de Milet; les trois Trogilies, voisines de Mycale, qui sont Psilos, Argennos, Sandalios; Samos, libre, de 87,000 pas de tour, de 100,000 suivant Isidore, appelée d'abord, d'après Aristote, Parthénie, puis Dryuse, Anthémuse, noms auxquels Aristocrite ajoute Mélamphylle et Cyparissie, et d'autres Parthenoarusa et Stéphane; on y trouve les fleuves Imbrasus, Chésius, Ibettés; les sources Gigartho, Leucothée, le mont Cercétius; les îles de Rhypara, de Nymphæa et d'Achillea sont adjacentes à la côte de Samos. 1

XXXVIII. Égale en célébrité et à la distance de 93,000 pas, est l'île de Chios, libre, avec une ville. D'après Éphore, elle a porté anciennement le nom d'Æthalie; d'après Métrodore et Cléobule, celui de Chia, de la nymphe Chione; quelques-uns dérivent son nom du mot qui signifie neige; elle a aussi été appelée Macris et Pityuse. Elle renferme le mont Pellène; elle est célèbre par son marbre. Les anciens lui ont attribué 125,000 pas de tour; Isidore ajoute 9,000 à cette évaluation. Elle est placée entre Samos et Lesbos, et surtout en face d'Érythres. 1

amnem Lagusa, Macris, Didymæ, Helbo, Scope, Aspis : et in qua oppidum interiit, Telandria : proximaque Cauno Rhodussa.

1 XXXVI. Sed pulcherrima et libera Rhodos, circuitu cxxv mill. passuum : aut si potius Isidoro credimus, ciii. Habitata urbibus, Lindo, Camiro, Ialyso, nunc Rhodo. Distat ab Alexandria Ægypti dlxxviii mill., ut Isidorus tradit : ut Eratosthenes, cccclxix mill. : ut Mucianus, d., a Cypro clxvi. Vocitata est antea Ophiusa, Asteria, Æthræa, Trinacria, Corymbia, Pœeessa, Atabyria ab rege : deinde Macaria, et Oloessa. Rhodiorum insulæ, Carpathus, quæ mari nomen dedit : Casos, Achne olim : Nisyros distans ab Gnido xii mill. d., Porphyris antea
2 dicta. Et eodem tractu media inter Rhodum Gnidumque Syme. Cingitur xxxvii mill. d. Portus benigne præbet octo. Præter has circa Rhodum, Cyclopis, Steganos, Cordylusa, Diabetæ iv. Hymos, Chalce cum oppido, Seutlusa, Narthecusa, Dimastos, Progne, et a Gnido, Cisserussa, Therionarce : Calydne cum tribus oppidis, Notio, Nisyro, Mendetero : et in Arconneso oppidum Ceramus. In Cariæ ora, quæ vocantur Argiæ, numero viginti, et Hyetussa, Lepsia, Leros.

3 Nobilissima autem in eo sinu Cos, ab Halicarnasso quindecim mill. passuum distans, circuitu centum : ut plures existimant, Merope vocata : Cea, ut Staphylus : Meropis, ut Dionysius : dein Nymphæa. Mons ibi Prion : et Nisyron abruptam illi putant, quæ Porphyris antea dicta est. Hinc Caryanda cum oppido. Nec procul ab Halicarnasso Pidosus. In Ceramico autem sinu Priaponnesos, Hipponnesos, Psyra, Mya, Lampsemandus, Passala, Crusa, Pyrrhe, Sepiussa, Melano : paulumque a continente distans, quæ vocata est Cinædopolis, probrosis ibi relictis a rege Alexandro.

XXXVII. Ioniæ ora Tragias, et Corseas habet, et Icaron, de qua dictum est : Laden, quæ prius Late vocabatur : atque inter ignobiles aliquot, duas Camelidas Mileto vicinas : Mycalæ, Trogilias tres : Psilon, Argennon, Sandalion : Samon liberam, circuitu octoginta septem mill. passuum : aut, ut Isidorus, centum : Partheniam primum appellatam Aristoteles tradit : postea Dryusam, deinde Anthemusam. Aristocritus adjicit Melamphyllum, dein Cyparissiam : alii Parthenoarusam, Stephanen. Amnes in ea, Imbrasus, Chesius, Ibettes. Fontes : Gigartho, Leucothea. Mons Cercetius. Adjacent insulæ, Rhypara, Nymphæa, Achillea. 1

XXXVIII. Par claritate ab ea distat xciii m. passuum, cum oppido Chios libera, quam Æthaliam Ephorus prisco nomine appellat : Metrodorus et Cleobulus Chiam, a Chione nympha : aliqui a nive : et Macrin, et Pityusam. Montem habet Pellenæum, marmor Chium. Circuitu cxxv mill. passuum colligit, ut veteres tradidere, Isidorus ix millia adjicit. Posita est inter Samum, et Lesbum, ex adverso maxime Erythrarum. 1

2 Dans le voisinage sont Thallusa, que d'autres écrivent Daphnusa, Œnussa, Élaphitis, Euryanassa, Arginusa avec une ville (ces îles sont déjà près d'Éphèse, ainsi que les îles appelées de Pisistrate); les îles Anthines, à savoir Myonnesos et Diarrheusa (dans l'une et l'autre les villes ont péri); Porosélène, avec une ville; les îles Cerciennes, Halone (II, 89), Commone, Illétia, Lépria, Rhespéria, les îles Procuses, les îles Bolbules, les îles Phanes, Priapos, Syce, Mélane, Ænare, Sidusa, Péla, Drymusa, Anhydros, Scopélos, Sycussa, Marathussa, Psilé, Périrrheusa, et beaucoup d'autres sans renom; mais dans la haute mer est Téos, île célèbre, avec une ville, à 71,500 pas de Chios, à la même distance d'Érythres.

3 Auprès de Smyrne sont les Péristérides, Cartéria, Alopèce, Élæussa, Bachina, Pystira, Crommyonésos, Mégalé; en face de la Troade, les îles Ascaniennes, trois îles Platéennes, puis les Lamiennes, deux îles Plitaniennes, Plate, Scopélos, Gétone, Arthédon, les îles Cœlæ, les Lagusses, les Didymes.

1 XXXIX. A 65,000 pas de Chios est Lesbos, île très-célèbre, ayant porté les noms de Himerte, Lasia, Pélasgia, Ægira, Éthiope, Macaria, et illustre par neuf villes; parmi ces villes, Pyrrha a été engloutie par la mer, Arisbe a été renversée par un tremblement de terre, Antissa (II, 91) a été englobée par Méthymne, qui est voisine de neuf villes d'Asie sur une longueur de 37,000 pas; Agamède a péri aussi, de même que Hiéra; sont debout Érésus, Pyrrha et Mitylène, libre, qui a été puissante pendant 1,500 ans. Toute l'île a de tour 168,000 pas, d'après Isidore; 195,000, d'après
2 les anciens; elle renferme les monts Lepéthymnus, Odrymnus, Macistus, Créon, Olympe; elle est éloignée de 7,500 pas de la côte continentale la plus voisine. Iles adjacentes : Sandaleon, les cinq îles Leucæ, parmi lesquelles est Cydonée, avec une source chaude; les Argénusses, à 4,000 pas de distance d'Æge; puis Phellusa, Pedna; hors de l'Hellespont, en face et près de la côte de Sigée, Ténédos, appelée Leucophrys, Phœnice, et Lyrnessos, à 56,000 pas de Lesbos, à 12,500 du promontoire Sigée.

XL. (XXXII.) Puis l'Hellespont prend son es- 1
sor, la mer presse la terre, battant de son flot tourbillonnant la barrière qui l'arrête, et arrachant l'Europe de l'Asie. Là est le promontoire que nous avons appelé Trapéza (V, 33); à 10,000 pas est la ville d'Abydos, où le détroit a 7 stades (mètres, 1288); puis la ville de Percote, Lampsaque, appelée jadis Pityuse; Parium, colonie, qu'Homère (Il. II, 828) a appelée Adrastie; la ville de Priapos, le fleuve Æsepus, Zelia, la Propontide, nom donné au lieu où la mer s'élargit; le fleuve Granique; le port Artace, où il y eut une ville; au delà, une île 2
qu'Alexandre a jointe au continent, et dans laquelle est Cyzique des Milésiens, nommée auparavant Arctonnesos et Dolionis et Dindymis, audessus de laquelle est le mont Dindymus; puis les villes de Placia, d'Ariacos, de Scylace, qui ont derrière elles le mont Olympe, appelé Mysien; la cité Olympena; le fleuve Horisius, le fleuve Rhyndacus, appelé auparavant Lycus; il naît dans l'étang d'Artynia, auprès de Miletopolis : il reçoit le Macestos et la plupart des autres; il sépare l'Asie et la Bithynie. Celle-ci a été appe- 3
lée Cronie, puis Thessalide, puis Maliande, et

2 Finitimæ sunt, Thallusa, quam alii Daphnusam scribunt : Œnussa, Elaphitis, Euryanassa, Arginusa cum oppido. Jam hæ circa Ephesum, et quæ Pisistrati vocantur : Anthinæ, Myonnesos, Diarrheusa. In utraque oppida intercidere. Poroselene cum oppido : Cerciæ, Halone, Commone, Illetia, Lepria, et Rhesperia, Procusæ, Bolbulæ, Phanæ, Priapos, Syce, Melane, Ænare, Sidusa, Pela, Drymusa, Anhydros, Scopelos, Sycussa, Marathussa, Psile, Perirrheusa, multæque ignobiles. Clara vero in alto Teos cum oppido, a Chio LXXI mill. D. passuum, tantumdem ab Erythris.

3 Juxta Smyrnam sunt Peristerides, Carteria, Alopece, Elæussa, Bachina, Pystira, Crommyonesos, Megale. Ante Troada, Ascaniæ, Plateæ III. Dein Lamiæ, Plitaniæ duæ, Plate, Scopelos, Getone, Arthedon, Cœlæ, Lagussæ, Didymæ.

1 XXXIX. Clarissima autem Lesbos, a Chio LXV M. passuum : Himerte et Lasia, Pelasgia, Ægira, Æthiope, Macaria appellata fuit, novem oppidis inclyta. Ex iis Pyrrha hausta est mari, Arisbe terrarum motu subversa. Antissam Methymna traxit in seipsam, novem urbibus Asiæ in XXXVII mill. passuum vicina. Et Agamede obiit, et Hiera. Restant Eresos, Pyrrha, et libera Mitylene, annis M D. potens. Tota insula circuitur, ut Isidorus, CLXVIII mill. passuum : ut
2 veteres, CXCV mill. Montes habet Lepethymnum, Ordymnum, Macistum, Creonem, Olympum. A proxima continente abest VII M. D. passuum. Insulæ appositæ, Sandaleon, Leucæ quinque. Ex iis Cydonea, cum fonte calido. Argenussæ ab Æge IV mill. passuum distant. Dein Phellusa, Pedna. Extra Hellespontum adversa Sigeo littori adjacet Tenedus, Leucophrys dicta, et Phœnice, et Lyrnessos. Abest a Lesbo LVI mill. passuum, a Sigeo XII M. D.

XL. (XXXII.) Impetum deinde sumit Hellespontus, et 1
mare incumbit, vorticibus limitem fodiens, donec Asiam abrumpat Europæ. Promontorium id appellavimus Trapezam : ab eo decem mill. passuum, Abydum oppidum, ubi angustiæ septem stadiorum. Deinde Percote oppidum : et Lampsacum, antea Pityusa dictum. Parium colonia, quam Homerus Adrastiam appellavit. Oppidum Priapos, amnis Æsepus : Zelia, Propontis : ita appellatur, ubi se dilatat mare. Flumen Granicum, Artace portus, ubi oppidum fuit. Ultra insula, quam continenti junxit Alexander, in 2
qua oppidum Milesiorum Cyzicum, antea vocitatum Arctonnesos, et Dolionis, et Dindymis, cujus a vertice mons Dindymus. Mox oppida : Placia, Ariacos, Scylace, quorum a tergo mons Olympus, Mysius dictus : civitas Olympena. Amnes : Horisius, et Rhyndacus, ante Lycus vocatus. Oritur in stagno Artynia juxta Miletopolim : recipit Maceston, et plerosque alios, Asiam Bithyniamque disterminans. Ea 3
appellata est Cronia, dein Thessalis, dein Maliande, et

Strymonide; Homère en a appelé les peuples Halizoniens (Il. II,856), parce que la mer lui fait une sorte de ceinture. Une ville immense, nommée Attusa, y fut jadis; maintenant on y trouve douze cités, parmi lesquelles Gordiucome, appelée Juliopolis, et sur la côte Dascylos; puis le fleuve Gebes; dans les terres, la ville de Helgas, appelée Germanicopolis, et d'un autre nom Booscœte; Apamée, appelée maintenant Myrlée des Colophoniens; le fleuve Éthéléus, antique limite de la
4 Troade, et commencement de la Mysie; puis le golfe où est le fleuve Ascanius; la ville de Bryllion; le fleuve Hylas; le fleuve Cios avec une ville de même nom, qui fut un marché pour les Phrygiens non éloignés, marché fondé par les Milésiens, mais dans un lieu qui s'appelait Ascanie de Phrygie; par conséquent c'est l'occasion la plus favorable de parler de cette dernière contrée.

1 XLI. La Phrygie, placée au-dessus de la Troade et des peuples énumérés depuis le promontoire Lecton jusqu'au fleuve Éthéléus, limitrophe au nord de la Galatie, au midi de la Lycaonie, de la Pisidie et de la Mygdonie, touche, du côté du levant, à la Cappadoce. Villes les plus célèbres, outre celles qui ont été nommées (v, 29 et 30), Ancyre, Andrie, Celænes (v, 29), Colosses, Carine, Cotyaion, Ceranæ, Conium, Midaion. Des auteurs disent que d'Europe sont venus les Mysiens, les Bryges et les Thyniens, qui ont donné leurs noms à la Mysie, à la Phrygie et à la Bithynie.

1 XLII. Il me paraît convenable de parler en même temps de la Galatie, qui, placée au-dessus, se compose pour la plus grande partie du territoire pris sur la Phrygie, et possède Gordium, qui en était jadis la capitale. Les Gaulois qui se sont établis dans cette portion phrygienne se nomment Tolistoboges, Votures et Ambituens; ceux qui se sont établis dans une partie de la Méonie et de la Paphlagonie se nomment Trocmiens. La Galatie a pour frontière, au nord et au levant, la Cappadoce, dont les Tectosages et les Teutobodiaques ont occupé la partie la plus
fertile. Telles sont les nations principales, répar- 2
ties en 195 peuples et tétrarchies. Villes : Ancyre des Tectosages, Tavium des Trocmiens; Pesinonte des Tolistoboges. Outre ces noms célèbres, les Attaliens, les Arasiens, les Comiens, les Dioshiéronites, les Lystrènes, les Néapolitains, les Œandiens, les Séleuciens, les Sébastènes, les Timoniaciens, les Thébasènes. La Galatie touche aussi à la Cabalie, province de la Pamphylie, et aux Milyens (v, 25), qui sont près de Baris, aux districts Cyllantique et Oroandique (v, 24)
de la Pisidie, et à l'Obigène, partie de la Lycaonie. 3
On y trouve, outre les fleuves déjà nommés (v, 40), le Sangarius (VI, I) et le Gallus, d'où les prêtres de la Mère des dieux ont pris leur nom.

XLIII. Sur le reste de la côte, à partir du Cios 1
(v, 40), vers l'intérieur, en Bithynie, Pruse, fondée par Annibal au pied de l'Olympe; Nicée, située à 25,000 pas de Pruse, séparée de cette ville par le lac Ascanius; puis une autre Nicée, à l'extrémité du golfe Ascanius, appelée auparavant Olbia; une autre Pruse au pied du mont Hypius; Pythopolis, Parthénopolis, Coryphanta, qui n'existent plus; sur la côte, les fleuves Æsius, Bryazon, Platanée, Arée, Æsyros, Gendos, nommé aussi Chrysorrhoas; un promontoire où fut jadis la ville de Mégarice, et un
golfe nommé Craspédite, parce que cette ville 2

Strymonis. Hos Homerus Halizonas dixit, quando præcingitur gens mari. Urbs fuit immensa Attusa nomine : nunc sunt XII civitates, inter quas Gordiu-come, quæ Juliopolis vocatur, et in ora Dascylos. Deinde flumen Gebes : et intus Helgas oppidum, quæ Germanicopolis, alio nomine Booscœte : sicut Apamea, quæ nunc Myrlea Colophoniorum : flumen Etheleum, antiquus Troadis finis, et Mysiæ
4 initium. Postea sinus, in quo flumen Ascanium : oppidum Bryllion : amnes, Hylas, et Cios, cum oppido ejusdem nominis, quod fuit emporium non procul accolentis Phrygiæ, a Milesiis quidem conditum, in loco tamen qui Ascania Phrygiæ vocabatur. Quapropter non alibi aptius de ea dicatur.

1 XLI. Phrygia Troadi superjecta, populisque a promontorio Lecto ad flumen Etheleum prædictis, septemtrionali sui parte Galatiæ contermina : meridiana Lycaoniæ, Pisidiæ, Mygdoniæque : ab oriente Cappodociam attingit. Oppida ibi celeberrima, præter jam dicta, Ancyra, Andria, Celænæ, Colossæ, Carina, Cotyaion, Ceranæ, Conium, Midaion. Sunt auctores, transisse ex Europa Mysos, et Brygas, et Thynos, a quibus appellantur Mysi, Phryges, Bithyni.

1 XLII. Simul dicendum videtur et de Galatia, quæ superposita, agros majori ex parte Phrygiæ tenet, caputque quondam ejus Gordium. Qui partem eam insedere Gallorum, Tolistobogi, et Voturi, et Ambitui vocantur : qui Mæoniæ et Paphlagoniæ regionem Trocmi. Prætenditur Cappadocia, a septemtrione et solis ortu, cujus uberrimam
partem occupavere Tectosages, ac Teutobodiaci. Et gentes 2
quidem hæ. Populi vero ac tetrarchiæ omnes, numero CXCV. Oppida : Tectosagum, Ancyra : Trocmorum, Tavium : Tolistobogorum, Pesinus. Præter hos celebres, Attalenses, Arasenses, Comenses, Dioshieronitæ, Lystreni, Neapolitani, Œandenses, Seleucenses, Sebasteni, Timoniacenses, Thebaseni. Attingit Galatia et Pamphyliæ Cabaliam : et Milyas, qui circa Barin sunt, et Cyllanti-
cum, et Oroandicum Pisidiæ tractum. Item Lycaoniæ par- 3
tem Obigenen. Flumina sunt in ea, præter jam dicta, Sangarium, et Gallus, a quo nomen traxere Matris Deum sacerdotes.

XLIII. Nunc reliqua in ora, a Cio intus in Bithynia 1
Prusa, ab Hannibale sub Olympo condita : inde Nicæam XXV millia passuum interveniente Ascanio lacu. Deinde Nicæa in ultimo Ascanio sinu, quæ prius Olbia : et Prusa item altera sub Hypio monte. Fuere Pythopolis, Parthenopolis, Coryphanta. Sunt in ora amnes, Æsius, Bryazon, Plataneus, Areus, Æsyros, Gendos, qui et Chrysorrhoas.
Promontorium, in quo Megarice oppidum fuit. Unde Cras- 2

y était pour ainsi dire sur une frange (κρασπεδον); Astacum, qui n'est plus, et qui a donné son nom à un golfe; Libyssa, qui n'est plus, et où il ne reste que le tombeau d'Annibal; au fond du golfe, Nicomédie de Bithynie, ville célèbre; le promontoire Leucatas, qui borne le golfe d'Astacum, à 37,500 pas de Nicomédie; puis, en raison d'un nouveau rapprochement des terres, un rétrécissement qui s'étend jusqu'au Bosphore de Thrace. Sur cette côte, à 62,500 pas de Nicomédie, Chalcédoine, libre, nommée jadis Procérastis, puis Colpusa, puis ville des Aveugles (IX, 20), parce que ses fondateurs n'avaient su choisir pour séjour Byzance, éloignée de 7 stades (mètres 1288),
3 et préférable de tout point. Du reste, en Bithynie, dans l'intérieur, Apamée (V, 40), colonie; les Agrippiens, les Juliopolites, Bithynion; les fleuves Syrium, Lapsias, Pharmacias, Alces, Crynis, Lilæus, Scopius, Hieras, lequel sert de limite entre la Bithynie et la Galatie; au delà de Chalcédoine, Chrysopolis, qui n'existe plus; puis Nicopolis, dont le golfe garde encore le nom; dans ce golfe, le port d'Amycus (XVI, 89); puis le promontoire
4 Naulochus; Estiæ, temple de Neptune; le Bosphore séparant de nouveau, et par un intervalle de 500 pas, l'Asie de l'Europe, à 12,500 pas de Chalcédoine; sa première gorge ayant 8,750 pas de large, là où était Phinopolis. La côte est occupée par les Thyniens, l'intérieur par les Bithyniens: c'est la limite de la province Asie, et de 282 peuples que l'on compte depuis le golfe de Lycie (V, 28) jusqu'à ce lieu. Nous avons dit que l'étendue de l'Hellespont et de la Propontide jusqu'au Bosphore de Thrace est de 239,000 pas; Isidore évalue la distance de Chalcédoine à Sigée à 322,500 pas.

XLIV. Iles dans la Propontide, en face de 1
Cyzique: Élaphonnésus, d'où vient le marbre de Cyzique, appelée aussi Nébris (27) et Proconnesus; puis Ophiuse, Acanthus, Phœbé, Scopélos, Porphyrione, Halone, avec une ville; Delphacia, Polydora, Artacæon, avec une ville; en face de Nicomédie, Démonnesos; au delà d'Héraclée (VI, 1), en face de la Bithynie, Thynias, que les barbares appellent Bithynia (VI, 13); Antiochia: en face de l'embouchure du Rhyndacus, Besbicos, de 18,000 pas de tour; Élæa, les deux îles Rhodussa, Érébinthodes, Mégale, Chalcitis, Pityodes.

peditos sinus vocabatur, quoniam id oppidum velut in lacinia erat. Fuit et Astacum, unde et ex eo Astacenus idem sinus. Fuit et Libyssa oppidum, ubi nunc Hannibalis tantum tumulus. Est in intimo sinu Nicomedia Bithyniæ præclara. Leucatas promontorium, quo includitur Astacenus sinus, a Nicomedia XXXVII M. D. Rursusque coeuntibus terris angustiæ pertinentes usque ad Bosporum Thracium. In iis Calchedon libera, a Nicomedia LXII D., Procerastis antea dicta, dein Colpusa, postea Cæcorum oppidum, quod locum eligere nescissent, septem stadiis
3 distante Byzantio, tanto feliciore omnibus modis sede. Cæterum intus in Bithynia colonia Apamena, Agrippenses, Juliopolitæ, Bithynion. Flumina: Syrium, Lapsias, Pharmacias, Alces, Crynis, Lilæus, Scopius, Hieras, qui Bithyniam et Galatiam disterminat. Ultra Chalcedona Chrysopolis fuit. Deinde Nicopolis, a qua nomen etiamnum sinus retinet: in quo portus Amyci: deinde Nau-
4 lochum promontorium: Estiæ templum Neptuni. Bosporus D. passuum intervallo Asiam Europæ iterum auferens, abest a Chalcedone XII mill. D. passuum. Inde fauces primæ VIII mill. DCCL passuum, ubi Phinopolis oppidum fuit. Tenent oram omnem Thyni, interiora Bithyni. Is finis Asiæ est, populorumque CCLXXXII, qui ad eum locum a sinu Lyciæ numerantur. Spatium Hellesponti et Propontidis ad Bosporum Thracium esse CCXXXVIIII mill. passuum diximus. A Chalcedone Sigeum Isidorus CCCXXII M. D. passuum tradit.

XLIV. Insulæ in Propontide ante Cyzicum Elaphonnesus, unde Cyzicenum marmor: eadem Nebris et Proconnesus dicta. Sequuntur Ophiusa, Acanthus, Phœbe, Scopelos, Porphyrione, Halone cum oppido, Delphacia, Polydora. Artacæon cum oppido. Est et contra Nicomediam Demonnesos. Item ultra Heracleam adversa Bithyniæ Thynias, quam barbari Bithyniam vocant. Est et Antiochia: et contra fauces Rhyndaci Besbicos decem et octo mill. circuitu. Est et Elæa, et duæ Rhodussæ, Erebinthodes, Megale, Chalcitis, Pityodes.

NOTES DU CINQUIÈME LIVRE.

(1) Appellavere et mare ante eam Libycum; Ægypto finitur Dalech., Cod. Tolet., Sillig. — Appellavere, qua mare ante eam Libycum incipiens Ægyptio finitur Vulg.

(2) Que, omis dans Brotier et dans Vulg., se trouve dans les anciennes éditions et Sillig.

(3) Caligula fit mettre à mort Ptolémée fils de Juba et roi de la Mauritanie.

(4) Spectet Cod. Chiffl., Sillig. — Spectat Vulg.

(5) Gosselin, *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, t. I, p. 112 et suiv.), cherche à lever les difficultés de ce passage en lisant XCVI au lieu de DCXVI; et alors, dans le golfe indiqué par Polybe, il croit reconnaître le golfe de Sainte-Croix.

(6) Pline a bien mal rendu ce que disait Polybe, puisque, d'après lui-même (VI, 36, 2), ce géographe met, comme tous les autres, l'Atlas à l'extrémité de la Mauritanie. *Voy.*, sur ce passage de Pline, Gosselin, l. c.

(7) Fervore Cod. Ambros., Sillig. — Fervere Vulg.

(8) Sittius et ses soldats, qui avaient combattu sous les ordres de César contre le roi Juba, reçurent de leur général un établissement dans cette contrée.

(9) Tusdritanum Vulg. — On lit ailleurs, VII, 3, 3, Thysdritanus civis.

(10) Je ne sais pourquoi on lit dans l'édition de Sillig : quadraginta novem. Les anciennes éditions et Vulg. ont XCIX.

(11) Famaque tantum inermi quæsitus Ed. princeps. — Famaque tantum inermi quæsitu cognitus Vulg.

(12) On ne sait pas au juste ce qu'est ce poisson. D'ordinaire on le prend soit pour un gadus lota L., soit pour un petromyzon fluviatilis L.

(13) D'autres, et en particulier Sillig, lisent insulæ, au lieu de insula; alors le sens est : *quatre îles nommées Philæ*.

(14) Il faut sans doute lire *mediterranea* au lieu de *meridiana;* car la Mésopotamie est, par rapport à la Syrie, non au midi, mais méditerranéenne.

(15) Antiochena, qui n'est pas dans Vulg., est donnée par les mss. de Gelenius. Cette addition paraît utile.

(16) Angaris Vulg. — Argaris Brotier, d'après l'édition princeps et plusieurs mss. : c'est le mont Garizim, dans la Samarie.

(17) Il est assez singulier, après avoir dit qu'aucun animal ne va au fond du lac Asphaltite, d'ajouter que les taureaux et les chameaux surnagent : comme si la grosseur du corps était pour quelque chose en cela, et comme si un lapin ou un lièvre n'allait pas au fond aussi bien qu'un taureau. Aussi est-on disposé à penser que Pline a commis quelque erreur de traduction, quand on lit dans Diodore de Sicile, II, 48, que les habitants des bords de l'Asphaltite donnent le nom de *taureaux* et de *veaux* aux masses de bitume qui flottent sur le lac. Pline se serait-il laissé tromper par cette désignation, transportée du langage vulgaire des indigènes dans les auteurs qu'il compila ?

(18) Ultra Chiffl. — Tum Vulg.

(19) Oreon Vulg. — Dans une inscription cunéiforme, M. Burnouf a retrouvé le nom de ce pays. « Ayurâ est la forme ancienne du nom des peuples appelés *Aroei* ou Oroei, dont Saumaise (*Plin. exerc.*, p. 441 b A) a établi l'existence, avertissant, de la manière la plus précise, qu'il ne faut pas confondre ce nom avec l'épithète grecque ὄρειοι (montagnards), à laquelle il ressemble. Je n'ignore pas que Hardouin, sans tenir compte des motifs qui ont décidé Saumaise, non plus que des variantes nombreuses que donnent les manuscrits pour ce mot, qui est lu quelquefois *Arrhoei*, *Errhoei* ou *Oroes*, et qui est même considéré non comme qualificatif des Arabes, mais comme désignant un peuple particulier, n'hésite pas à traduire ce terme de Oroei par *montagnards,* quoique la contrée où Pline nous les montre soit un pays plat, et qu'on ne puisse justifier cette dénomination de *Oroei* qu'en supposant qu'elle désigne des peuples qui confinent aux montagnes des Gordyéens. Mais si le rapprochement que nous proposons d'établir entre ce nom d'*Aroei* et celui de Ayurâ, de l'inscription de Niebuhr, n'était pas repoussé comme inadmissible, il en résulterait que Saumaise aurait eu raison de voir dans Aroei la transcription latine d'une dénomination nationale, et non une épithète grecque. Notre inscription nous donnerait alors le nom ancien d'un peuple des Ayurâ, et, selon Pline, des *Aroei* ou *Arrhoei*, qui étaient voisins des Arabes, auxquels ils ressemblaient sans doute, s'ils n'étaient pas de la même race qu'eux. » (*Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes*, p. 139; Paris, 1836.)

(20) D'après une évaluation rapportée par Pline, V, 11, le schène vaut 30 stades; ce qui, à supposer le stade de 184 mètres, ferait, pour 3 schènes, kilomètres 16,56. M. Saigey, *Métrologie*, p. 45, estime le schène à 10,500 mètres; trois schènes feraient donc kilomètres 31,5. Hardouin pense qu'il s'agit ici de la largeur de l'Euphrate; mais cela n'est pas probable : l'Euphrate n'a pas en ce point plus de 16 kilomètres de large, et encore moins plus de 31. Je remarque que la valeur que Pline rapporte pour le schène est très-voisine de celle que M. Saigey assigne à la parasange (5,250 mètres).

(21) Beaucoup de manuscrits ont Prætavi.

(22) Plusieurs manuscrits et l'édition princeps ont 583,000 pas.

(23) Aujourd'hui que l'on déchiffre les inscriptions lyciennes, on a reconnu que les habitants de la ville que les Grecs nommaient Tlos s'appelaient Trooes, et la ville Trooumene, le nom lycien, en passant dans le grec, ayant changé l'*r* en *l*. La lecture de la forme ancienne et indigène de ce nom a permis de se rendre compte d'un passage difficile d'Homère. « Dans l'énumération de l'armée troyenne (*Il.* II, 824-827), est-il dit dans une communication de M. Daniel Sharpe sur les inscriptions lyciennes, Pandarus, le fils de Lycaon, conduit les *Troyens* qui habitent au pied du mont Ida, et boivent les eaux de l'Æsepus. Dans le cinquième chant, où est rapporté son combat avec Diomède, Pandarus est dit venir de *Lycie;* et le nom de son père, son culte pour Apollon *Lycegenes*, et son habileté comme archer, tout indique en lui un Lycien. Strabon, dont le respect pour Homère était sans bornes, est tout désorienté par l'apparente contradiction de ces passages; et il témoigne sa surprise plus d'une fois (b XII, p. 845 et 846, et b XIV, p. 950) de ce qu'Homère aurait appelé les mêmes troupes à la fois Troyens et Lyciens, et placé la Lycie, royaume de Pandarus, au nord de Troie. Strabon s'en réfère, pour la situation de Zeleia, de l'Æsepus et de la contrée environnante, à Démétrius, né dans ces parages, et auteur d'un ouvrage en trente-six livres sur les soixante vers où Homère dénombre les Troyens; et, après avoir fait d'assez longues remarques sur la difficulté d'expliquer ce passage,

il laisse la question indécise. Les écrivains grecs postérieurs furent moins réservés. Étienne de Byzance distingue deux Lycies : l'une nommée d'après Lycus, fils de Pandion; l'autre voisine de la Cilicie, et gouvernée par Sarpédon. Le scoliaste explique la chose d'une manière différente (*Il.* IV, 103, et V, 105) : d'après lui, Lycie est à la fois un nom de la ville Zeleia, et le nom du pays, ainsi appelé ordinairement. Eustathe, commentant les mêmes passages, suppose deux pays portant le même nom : la petite Lycie, aussi nommée la petite Troie, pays de Pandarus, et la grande Lycie, royaume de Sarpédon. Dans tous ces auteurs, la mention constante de Pandarus et de Sarpédon indique la source de la confusion. Les auteurs latins tirèrent leur géographie de l'observation, et non de l'étude d'Homère; ni dans Pline, ni dans Pomponius Méla, il n'est fait aucune mention du second royaume ou de la seconde ville de Lycie. Nous sommes maintenant en état d'expliquer l'origine de ces erreurs. Le pays compris par les Grecs sous le nom général de Lycie renfermait deux nations, les Tremiles et les Troyens (Troes); toutes deux envoyèrent des troupes au secours de Troie, la première sous Sarpédon et Glaucus, la seconde sous Pandarus, fils de Lycaon. Le nom de Troyens (Troes) appliqué à la fois au peuple de Trooumene ou Tlos et de Troie conduisit à la confusion : Homère lui-même, ou les compilateurs de l'*Iliade*, en sa forme actuelle, commirent l'erreur de faire venir les troupes de Pandarus de Zeleia, au pied du mont Ida, ville dont la position est bien connue de tous les anciens géographes. L'auteur de l'*Iliade* est entré si avant dans la mythologie de la Lycie, qu'on ne peut le supposer dénué de notions sur ce pays; et la méprise fut sans doute faite à une période postérieure, quand les poëmes détachés furent réunis.» (Ch. Fellows, *An account of discoveries in Lycia*, p. 466; Londres, 1841.)

(24) Quelques-uns font de Carica un adjectif se rapportant à Heraclea : *Héraclée, d'origine carienne.*

(25) Androlitia Vulg. — Il faut lire Mandrolytie : *voy.* Raoul Rochette, *Mémoire sur le temple de Diane Leucophryne* (*l'Institut*, n° 120, décembre 1845, p. 145). Cette correction a été proposée par Boeckh (*Corp. inscr. gr.*, n° 2910, t. II, p. 580). Mandra est le nom d'une divinité locale, qui figure dans d'autres noms, par exemple la *mandragore*, comme l'a fait voir M. Letronne dans son mémoire sur cette question.

(26) D'après M. Lebas (Voyage en Asie Mineure, *Revue de philologie*, t. I, p. 221), les Macédoniens dont il s'agit ici sont les Macédoniens de Blaudos. On sait, par les médailles, que les Βλαυδεῖς ajoutaient à leur nom celui de Μακεδόνες, sans doute parce qu'ils descendaient d'un certain Blaudos, à en juger par le passage d'Étienne de Byzance relatif à cette ville. Voyez le mémoire de M. Lebas pour les arguments qui lui font placer Blaudos près des Pœmanéniens, et sur l'emplacement occupé aujourd'hui par Balat. Il s'ensuit qu'il faut mettre dans le texte de Pline entre Macedones et Aschilacæ une virgule, ponctuation qui du reste est donnée par Dalechamp.

(27) Neuris Vulg.

LIVRE VI.

1 I. (I.) Le Pont-Euxin (hospitalier), appelé jadis
Axenus(IV,24) à cause de la barbarie inhospitalière
des peuples qui en habitaient les rives, s'épanche,
lui aussi, entre l'Europe et l'Asie, grâce à une
malignité particulière de la nature, qui cède sans
terme à l'avidité de la mer. Ce n'était pas assez
que l'Océan entourât les terres, et que, augmen-
tant l'étendue des lieux inhabités, il eût englouti
une partie des continents; ce n'était pas assez qu'il
eût fait irruption à travers les montagnes brisées,
qu'il eût arraché Calpé à l'Afrique, et noyé des es-
paces plus grands que ceux qu'il laissait décou-
verts; ce n'était pas assez que par l'Hellespont il
eût versé la Propontide aux dépens de nouvelles
terres qu'il dévorait; il fallait qu'à partir du Bos-
phore de Thrace il se développât en une autre
immensité, toujours insatiable, jusqu'à ce que
le Palus-Méotide joigne à ces eaux débordées son
2 contingent de spoliations. Ces inondations se sont
faites malgré les terres; on le voit à tant de dé-
troits, à tant d'espaces rétrécis par la résistance
de la nature: l'Hellespont n'a que 875 pas de large
(IV, 18); le trajet des deux Bosphores, un bœuf
peut le faire à la nage, d'où vient le nom qu'ils por-
tent (1). Les continents, quoique séparés, ont en-
core des points de contact: on entend, en effet, des
deux côtés le chant des oiseaux et les aboiements
des chiens; la voix humaine, d'une rive à l'autre,
peut même établir une conversation entre ces deux
mondes, si les vents n'en dissipent pas le bruit dans
les airs. La mesure du Pont-Euxin, depuis le Bos-
phore jusqu'au Palus-Méotide, a été évaluée par
quelques-uns à 1,438,500 pas; Ératosthène l'es-
time à 100,000 pas de moins; Agrippa compte de 3
Chalcédoine au Phase 1,000,000 de pas, de là au
Bosphore Cimmérien 360,000. Quant à nous, nous
exposerons d'une manière générale les distances
que l'on a reconnues de notre temps; car on s'est
battu même sur le Bosphore Cimmérien. A par-
tir de la gorge du Bosphore de Thrace, on trouve
le fleuve Rhebas, que quelques-uns ont appelé Rhé-
sus; puis le fleuve Psillis; le port Calpas; le Sa-
garis, fleuve célèbre, ayant sa source en Phry-
gie, recevant de grandes rivières, et entre autres
la rivière de Tembrogius et celle de Gallus, et
portant chez la plupart le nom de Sangarius: à
partir de là, les golfes de Mariandyna, la ville
d'Héraclée, placée sur le fleuve Lycus, à 200,000
pas de l'ouverture du Pont-Euxin; le port Acone,
redoutable à cause de l'aconit (XXVII, 2), plante
vénéneuse; la caverne Achérusienne; les fleuves
Pædopides, Callichorus, Sonautes; la ville de
Tium, à 38,000 pas d'Héraclée; le fleuve Billis.

II. (II.) Au delà de ce fleuve est la Paphlagonie, 1
appelée par quelques-uns Pylæménie, s'appuyant
en arrière sur la Galatie; elle renferme Mastya,
ville des Milésiens, puis Cromna: en ce lieu Cor-
nélius Népos place les Hénètes, et il prétend que

LIBER VI.

1 I. (I.) Pontus Euxinus, antea ab inhospitali feritate
Axenos appellatus, peculiari invidia naturæ sine ullo fine
indulgentis aviditati maris, et ipse inter Europam Asiam-
que funditur. Non fuerat satis Oceano ambisse terras, et
partem earum aucta inanitate abstulisse: non irrupisse
fractis montibus, Calpeque Africæ avulsa tanto majora
absorbuisse, quam reliquerit, spatia: non per Hellespon-
tum Propontida infudisse, iterum terris devoratis: a Bos-
poro quoque in aliam vastitatem panditur nulla satietate,
donec exspatianti lacus Mæotii rapinam suam jungant. In-
2 vitis hoc accidisse terris, indicio sunt tot angustiæ, atque
tam parva naturæ repugnantis intervalla, ad Hellespon-
tum octingentorum septuaginta quinque passuum: ad
Bosporos duos, vel bubus meabili transitu: unde nomen
ambobus, et jam quædam in dissociatione germanitas con-
cors. Alitum quippe cantus, canumque latratus invicem
audiuntur: vocis etiam humanæ commercia, inter duos
orbes manente colloquio, nisi quum idipsum auferunt
venti. Mensuram Ponti a Bosporo ad Mæotium lacum
quidam fecere $\overline{\text{XIV}}$ triginta octo mill. D. passuum. Era-
tosthenes centum minorem. Agrippa a Chalcedone ad 3
Phasin $\overline{\text{X}}$ mill. Inde Bosporum Cimmerium trecenta
sexaginta mill. Nos intervalla generatim ponemus com-
perta in nostro ævo, quando etiam in ipso ore Cimmerio
pugnatum est. Ergo a faucibus Bospori est amnis Rhe-
bas, quem aliqui Rhesum dixerunt. Deinde Psillis, por-
tus Calpas. Sagaris fluvius ex inclytis: oritur in Phrygia,
accipit vastos amnes, inter quos Tembrogium et Gallum:
idem Sangarius a plerisque dictus: a quo incipiunt Ma-
riandyni sinus, oppidumque Heraclea Lyco flumini appo-
situm. Abest a Ponti ore millibus ducentis: portus Acone,
veneno aconito dirus, specus Acherusia. Flumina: Pædo-
pides, Callichorum, Sonautes. Oppidum Tium, ab Hera-
clea triginta octo millibus passuum. Fluvius Billis.

II. (II.) Ultra quem gens Paphlagonia, quam Pylæme- 1
niam aliqui dixerunt, inclusam a tergo Galatia. Oppidum
Mastya Milesiorum, deinde Cromna. Quo loco Henetos
adjicit Nepos Cornelius, a quibus in Italia ortos cogno-

les Vénètes d'Italie, dont le nom est le même, en sont issus; la ville de Sesamum, appelée aujourd'hui Amastris; le mont Cytorus, à 63,000 pas de
2 Tium; les villes de Cimolis, de Stephane; le fleuve Parthénius, le promontoire Carambis s'avançant énormément dans la mer, et situé à 325,000 pas, ou, d'après d'autres, à 350,000, de l'ouverture du Pont-Euxin, à la même distance du Bosphore Cimmérien, ou, d'après quelques-uns, à 312,500 pas; les villes de Carambis et d'Armène, qui n'existent plus; encore debout, Sinope, colonie, à 164,000 pas du mont Cytorus; le fleuve Évarchus, la nation des Cappadociens, les villes de Gaziura et de Gazelum; le fleuve Halys, descendant du pied du Taurus à travers la Cataonie et la Cappa-
3 doce; les villes de Gangre, de Carusa, d'Amisus libre, à 130,000 pas de Sinope; le golfe d'Amisus, qui s'avance si profondément dans la terre, qu'il fait de l'Asie presque une île. De là au golfe d'Issus en Cilicie il y a, par terre, 200,000 pas et plus; dans tout ce trajet, les auteurs ne comptent que trois nations qui puissent être appelées Grecques à juste titre : la Dorienne, l'Ionienne, et l'Éolienne; les autres sont des nations barbares. A la ville d'Amisus tenait jadis la ville d'Eupatoria, fondée par Mithridate; après la défaite de ce prince (VII, 27), elles furent réunies sous le nom de Pompeiopolis.

1 III. (III.) La Cappadoce a dans l'intérieur Archelaïs, colonie de l'empereur Claude, baignée par l'Halys; les villes de Comana, baignée par le Sarus, de Néocésarée par le Lycus, d'Amasia par l'Iris, dans la Gazacène; dans la Colopène, Sébastia et Sébastopolis, petites villes, mais égales à celles qui viennent d'être nommées; dans le reste de son étendue, Mélita, fondée par Sémiramis non loin de l'Euphrate; Diocésarée, Tyanes, Castabales, Magnopolis, Zela; au pied du mont Argæus, 2
Mazaca appelée maintenant Césarée. La partie de la Cappadoce qui s'étend au-devant de la grande Arménie s'appelle Mélitène; au-devant de la Commagène, Cataonie; au-devant de la Phrygie, Garsauritis, Sargarausène, Cammanène; au-devant de la Galatie, Morimène : là les Cappadociens sont limités par la rivière Cappadox, ils en ont pris le nom; ils portaient auparavant celui de Leucosyriens; le fleuve Lycus sert de limite, au delà de Néocésaréesus nommée, entre la Cappadoce et la petite Arménie. Dans l'intérieur se trouve aussi Céraunus, célèbre (2); sur la côte, à partir de la ville d'Amisus, la ville et le fleuve de Chadisia; la ville de Lycastum, à partir de laquelle commence la contrée de Thémiscyra.

IV. Le fleuve Iris, qui reçoit le Lycus; dans l'in- 1
térieur, la ville de Ziela, célèbre par la défaite de Triarius (67 av. J. C.) et par une victoire de J. César (47 av. J. C.); sur la côte, le fleuve Thermodon, ayant sa source près d'un château appelé Phanarée, et coulant au pied du mont Amazonius; une ville de Thermodon qui n'existe plus, et cinq autres, Amazonium, Themiscyra, Sortira, Amasia, Comana, détruites aussi; Mantium, qui subsiste encore; (IV.) les nations des Génètes et des Chalybes; la ville de Cotyorus; les nations des Tibaré- 2
niens et des Mossyniens, qui se tatouent; la nation des Macrocéphales; la ville de Cérasonte (XV, 30), le port de Chordule, les nations des Béchires et des Buzères; le fleuve Mélas; la nation des Macrons; le pays de Sidène; le fleuve Sidénus, qui arrose la ville de Polémonium à 120,000 pas d'Amisus; puis les fleuves Jasonius et Mélan- 3

mines eorum Venetos credi postulat. Sesamum oppidum, quod nunc Amastris. Mons Cytorus a Tio LXIII mill. pas-
2 suum. Oppida : Cimolis, Stephane : amnis Parthenius. Promontorium Carambis vasto excursu, abest a Ponti ostio CCCXXV mill. passuum : vel, ut aliis placuit, CCCL mill. Tantumdem a Cimmerio, aut ut aliqui maluere, CCCXII M. D. Fuit et oppidum eodem nomine, et aliud inde Armene : nunc est colonia Sinope, a Cytoro CLXIV millibus. Flumen Evarchum : gens Cappadocum, oppidum Gaziura, et Gazelum : amnis Halys, a radicibus Tauri per Cataoniam Cappadociamque decurrens. Oppida :
3 Gangre, Carusa, Amisum liberum, a Sinope CXXX mill. passuum. Ejusdemque nominis sinus tanti recessus, ut Asiam paene insulam faciat, CC mill. passuum aut amplius per continentem ad Issicum Ciliciæ sinum. Quo in omni tractu proditur, tres tantum gentes Græcas jure dici, Doricam, Ionicam, Æolicam, cæteras Barbarorum esse. Amiso junctum fuit oppidum Eupatoria, a Mithridate conditum. Victo eo, Pompeiopolis utrumque appellatum est.

1 III. (III.) Cappadocia intus habet coloniam Claudii Cæsaris Archelaidem, quam præfluit Halys. Oppida : Comana, quod Sarus : Neocæsaream, quod Lycus : Amasiam, quod Iris in regione Gazacena. In Colopena vero Sebastiam et Sebastopolin. Hæc parva, sed paria supra dictis. Reliqua sui parte Melitam, a Semiramide conditam, haud procul Euphrate : Diocæsaream, Tyana, Castabala, Magnopolim, Zelam : et sub monte Argæo Maza- 2
cam, quæ nunc Cæsarea nominatur. Cappadociæ pars prætenta Armeniæ majori, Melitene vocatur : Commagenæ, Cataonia : Phrygiæ, Garsauritis, Sargarausene, Cammanene : Galatiæ, Morimene : ubi disterminat eos Cappadox amnis, a quo nomen traxere, antea Leucosyri dicti. A Neocæsarea supradicta minorem Armeniam Lycus amnis disterminat. Est et Ceraunus intus clarus. In ora autem ab Amiso oppidum et flumen Chadisia, Lycastum, a quo Themiscyrena regio.

IV. Iris flumen deferens Lycum. Civitas Ziela intus, 1
nobilis clade Triarii, et victoria C. Cæsaris : in ora amnis Thermodon, ortus ad castellum, quod vocant Phanaream, præterque radices Amazonii montis lapsus. Fuit oppidum eodem nomine, et alia quinque : Amazonium, Themiscyra, Sotira, Amasia, Comana : nunc Manteium. (IV.) Gentes Genetarum, Chalybum. Oppidum Co- 2
tyorum. Gentes : Tibareni, Mossyni notis signantes corpora. Gens, Macrocephali, oppidum Cerasus, portus Chordule. Gentes : Bechires, Buzeri. Flumen, Melas. Gens, Macrones : Sidene, flumenque Sidenum, quo alluitur oppidum Polemonium ab Amiso CXX mill. passuum. Inde

thius ; à 80,000 pas d'Amisus, la ville de Pharna-
cée, le château et le fleuve de Tripolis, le châ-
teau et le fleuve de Philocalée; sans fleuve, le châ-
teau de Liviopolis; à 100,000 pas de Pharnacée, la
ville libre de Trapézonte, fermée en arrière par
une vaste montagne; au delà, la nation des Armé-
nochalybes, éloignée de 30,000 pas de la grande
Arménie ; sur la côte, avant Trapézonte, le fleuve
Pyxites; au delà de Trapézonte, la nation des San-
4 niens Héniochiens, l'embouchure du fleuve Absarus
avec un château de même nom, à 140,000 pas de
Trapézonte; là, en arrière des montagnes, l'Ibérie ;
sur la côte, les Héniochiens, les Ampreutes, les La-
zes; les fleuves Acampsis, Isis, Mogrus, Bathys;
les nations des Colchiens, la ville de Matium; le
fleuve Héracleum, le promontoire de même nom, et
le fleuve le plus célèbre du Pont, le Phase, ayant sa
source dans le pays des Moschiens, navigable aux
5 plus gros vaisseaux dans un espace de 38,500 pas,
et beaucoup plus loin à des bâtiments plus pe-
tits, traversé pár 120 ponts. Il a eu sur ses rives
un grand nombre de villes : les plus célèbres ont
été Tyndaris, Circæum, Cygnus, et, à l'embou-
chure, Phasis ; mais celle qui a jeté le plus d'éclat
est Æa, à 15,000 pas de la mer, où Hippos et
Cyanéos, deux grandes rivières, viennent se je-
ter de contrées différentes dans le Phase ; main-
tenant on n'y voit plus que la ville de Surium,
nommée ainsi de la rivière Surius, qui se jette dans
le Phase à l'endroit où ce dernier cesse de por-
6 ter les gros vaisseaux. Le Phase reçoit encore
d'autres rivières remarquables par leur nombre
et par leur grandeur, entre autres le Glaucus;
dans l'embouchure du Phase, à 70,000 pas du
fleuve Absarus, des îles sans nom ; ensuite un au-
tre fleuve, le Chariis; les Saliens, appelés Phthi-
rophages (3) par les anciens; les Suaniens; le
fleuve Cobus, descendant du Caucase à travers le
pays des Suaniens ; puis le Rhoas; le pays d'Écrec-
tice; les fleuves Singames, Tarsuras, Astelephas,
Chrysorrhoas; la nation des Absiles ; le château de
Sébastopolis, à 100,000 pas de la ville de Phasis;
la nation des Sannigiens ; une autre ville de Cy-
gnus, le fleuve et la ville de Pénius; puis les
nombreuses tribus des Héniochiens.

V. (v.) Au-dessous est la région du Pont ap- 1
pelée Colique, où la chaîne du Caucase se contourne
vers les monts Riphées, comme nous l'avons dit
(v, 27), ayant un versant du côté du Pont-Euxin
et du Palus-Méotide, et l'autre du côté de la mer
Caspienne et de la mer d'Hyrcanie. Le reste de la
côte est occupé par des nations sauvages, les Me-
lanchlænes (4), les Coraxiens avec la ville colchi-
que de Dioscurias, auprès du fleuve Anthémonte,
aujourd'hui abandonnée, jadis tellement célèbre
que, d'après Timosthène, c'était le rendez-vous de
300 nations, qui parlaient des langues différen-
tes; plus tard, les Romains y ont fait négoce avec
130 interprètes. Des auteurs pensent qu'elle fut 2
fondée par Amphitus et Telchius, cochers de
Castor et de Pollux, et de qui on assure qu'est sor-
tie la nation sauvage des Héniochiens. Après Dios-
curias, la ville d'Héracleum, à 70,000 pas de
Sebastopolis; les Achéens, les Mardes, les Cercè-
tes; derrière eux, les Serres, les Coupe-Têtes;
au fond du golfe le plus éloigné, la très-opulente
ville de Pityonte, qui a été saccagée par les Hé-
niochiens; derrière cette ville, les Épagérites,
peuple sarmate, dans la chaîne du Caucase; et
ensuite les Sauromates, auprès desquels, sous le

3 flumina, Iasonium, Melanthium : et ab Amiso LXXX mill.
passuum, Pharnacea oppidum, Tripolis castellum et flu-
vius. Item Philocalea, et sine fluvio Liviopolis : et a Phar-
nacea centum mill. passuum, Trapezus liberum, vasto
monte clausum. Ultra quod gens Armenochalybes, a ma-
jore Armenia XXX mill. passuum distans. In ora ante Tra-
pezunta flumen Pyxites : ultra vero gens Sannorum Henio-
4 chorum. Flumen Absarum, cum castello cognomine in
faucibus, a Trapezunte CXL mill. passum. Ejus loci a tergo
montium Iberia est : in ora vero Heniochi, Ampreutæ,
Lazi. Flumina : Acampsis, Isis, Mogrus, Bathys. Gentes
Colchorum. Oppidum Matium, flumen Heracleum, et
promontorium eodem nomine, clarissimusque Ponti Pha-
sis. Oritur in Moschis : navigatur quamlibet magnis navi-
5 giis XXXVIII mill. D. passuum. Inde minoribus longo spatio,
pontibus CXX pervius. Oppida in ripis habuit complura :
celeberrima, Tyndarida, Circæum, Cygnum, et in fauci-
bus Phasin. Maxime autem inclaruit Æa, XV mill. passuum
a mari, ubi Hippos et Cyaneos vasti amnes e diverso in
eum confluunt. Nunc habet Surium tantum, et ipsum ab
amne influente ibi cognominatum, usquequo magnarum
6 navium capacem esse diximus. Et alios accipit fluvios,
magnitudine numeroque mirabiles, inter quos Glaucum.
In ore ejus, insulæ sine nomine; ab Absaro LXX M. Inde
aliud flumen Charien. Gens Salæ, antiquis Phthirophagi
dicti, et Suani. Flumen Cobum e Causaso per Suanos
fluens. Dein Rhoas. Regio Ecrectice. Amnes : Singames
Tarsuras, Astelephas, Chrysorrhoas. Gens Absilæ, cas-
tellum Sebastopolis, a Phaside centum mill. passuum.
Gens Sannigarum, oppidum Cygnus, flumen et oppidum
Penius. Deinde multis nominibus Heniochorum gentes.

V. (v.) Subjicitur Ponti regio Colica, in qua juga Cau- 1
casi ad Ripæos montes torquentur, ut dictum est altero
latere in Euxinum et Mæotin devexa, altero in Caspium et
Hyrcanium mare. Reliqua littora feræ nationes tenent,
Melanchlæni, Coraxi urbe Colchorum Dioscuriade, juxta
fluvium Anthemunta, nunc deserta : quondam adeo clara,
ut Timosthenes in eam CCC nationes, dissimilibus linguis,
descendere prodiderit. Et postea a nostris CXXX interpreti-
bus negotia ibi gesta. Sunt qui conditam eam ab Amphito 2
et Telchio, Castoris ac Pollucis aurigis, putent, a quibus
ortam Heniochorum gentem feram constat. A Dioscuriade
oppidum Heracleum : distat a Sebastopoli LXX mill. pas-
suum. Achæi, Mardi, Cercetæ : post eos Serri, Cephalo-
tomi. In intimo eo tractu Pityus oppidum opulentissimum,
ab Heniochis direptum est. A tergo ejus Epageritæ, Sar-
matarum populus in Caucasi jugis : post quem Sauro-
matæ. Ad hos profugerat Mithridates Claudio principe, 3

3 règne de l'empereur Claude, s'était enfui Mithridate (*un roi de l'Ibérie*); il a rapporté qu'ils avaient pour voisins les Thalles, qui à l'orient atteignaient l'embouchure de la mer Caspienne (5), et que cette embouchure était à sec pendant le reflux ; sur la côte du Pont-Euxin, auprès des Cercètes, le fleuve Icarusa, la ville et le fleuve d'Hiéros, à 136,000 pas d'Héracleum ; puis le cap Crunœ, à partir duquel les Torètes occupent une crête escarpée; la cité de Sindos, à 67,500 pas d'Hiéros, le fleuve Séthéries. (vi.) De là à l'entrée du Bosphore Cimmérien, 88,500 pas.

1 VI. La péninsule même qui s'étend entre le Pont-Euxin et le Palus-Méotide n'a pas plus de 67,500 pas de long; la largeur n'est nulle part au-dessous de deux jugères (50 ares); on l'appelle Eion. La côte du Bosphore, tant du côté de l'Asie que du côté de l'Europe, s'incurve vers le Palus-Méotide. Villes dans la Péninsule à l'entrée du Bosphore, d'abord Hermonassa, puis Cépi des Milésiens; un peu plus loin Stratoclie, Phanagorie, Apaturos presque abandonnée; à l'extrémité du Bosphore, Cimmérium, appelée auparavant Cerbérion; (vii.) puis le Palus-Méotide, dont il a été question dans la description de l'Europe (iv, 24).

1 VII. A partir de Cimmerium la côte est habitée par les Méotes, par les Vales, les Serbes, les Arrèches, les Zinges, les Psésiens; puis les rives du Tanaïs, qui a deux embouchures, sont habitées par les Sarmates, qui sont, dit-on, issus des Mèdes, et qui sont divisés en plusieurs branches : d'abord les Sauromates Gynæcocratumeni (soumis aux femmes), maris des Amazones; puis les Evazes, les Cottes, les Cicimènes, les Messéniens, les Costobocces, les Choatres, les Ziges, les Dandares, les Tussagètes, les Turcs, jusqu'à des déserts occupés par des ravins boisés; au delà de ces déserts, les Arimphéens, qui atteignent aux monts Riphées. Les Scythes donnent au Tanaïs le nom de Silis, au Palus-Méotide le nom de Témérinda, qui signifie mère de la mer; il y eut aussi une ville à l'embouchure du Tanaïs. Les contrées limitrophes ont été occupées d'abord par les Cariens, puis par les Clazoméniens et les Méoniens, enfin par les Panticapiens.

Des auteurs nomment ainsi qu'il suit les na- 2
tions qui habitent autour du Palus-Méotide jusqu'aux monts Cérauniens : à partir de la rive, les Napites; au-dessus les Essédons, touchant aux Colchiens, et habitant sur le sommet des montagnes; puis les Carmaques, les Orans, les Autaques, les Mazaques, les Cantocaptes, les Agamathes, les Piques, les Rhymozoles, les Ascomarques; et jusqu'à la chaîne du Caucase, les Icatales, les Imaduches, les Ramiens, les Anclaques, les Tydiens, les Carastacéens, les Authiandes, le fleuve Lagoüs, qui descend des monts Cathéens, et où se jette l'Opharus ; là les nations des Caucades et des Opharites; les rivières Menotharus et Imityes descendant des monts Cissiens, entre les Acdéens, les Carnes, les Uscardéens, les Accises, les Gabres, les Gogares; autour de la source de l'Imityes, les Imityens et les Aparthéniens. D'autres auteurs 3
prétendent que les Scythes Auchètes (iv, 26), les Atarniens et les Asampates ont émigré dans ces contrées, et qu'ils ont exterminé complétement les Tanaïtes et les Inapéens. Quelques-uns disent que le fleuve Ocharius coule à travers le pays des Cantèques et des Sapéens, mais que le Tanaïs a été traversé par les Phataréens, les Herticéens, les Spondoliques, les Synhiètes, les Amasses, les Isses, les Catazètes, les Tagores, les Catones, les

narravitque Thallos iis esse confines, qui ab oriente Caspii maris fauces attingerent : siccari eas æstu recedente. In ora autem juxta Cercetas, flumen Icarusa, cum oppido Hiero et flumine, ab Heracleo cxxxvi mill. inde promontorium Crunœ, a quo supercilium arduum tenent Toretæ. Civitas Sindica ab Hiero lxvii m. d. passuum. Flumen Setheries. (v.) Inde ad Bospori Cimmerii introitum lxxxviii mill. d. passuum.

1 VI. Sed ipsius peninsulæ inter Pontum et Mæotim lacum excurrentis, non amplior lxvii mill. d. passuum longitudo est : latitudo nusquam infra duo jugera. Eionem vocant. Ora ipsa Bospori, utrimque ex Asia atque Europa, curvatur in Mæotin. Oppida, in aditu Bospori, primo Hermonassa, dein Cepi Milesiorum. Mox Stratoclia, et Phanagoria, et pæne desertum Apaturos, ultimoque in ostio Cimmerium, quod antea Cerberion vocabatur. (vii.) Inde Mæotis lacus, in Europa dictus.

1 VII. A Cimmerio accolunt Mæotici, Vali, Serbi, Arrechi, Zingi, Psesii. Dein Tanain amnem, gemino ore influentem, colunt Sarmatæ, Medorum (ut ferunt) soboles, et ipsi in multa genera divisi. Primo Sauromatæ Gynæcocratumeni, Amazonum connubia. Dein Evazæ, Cottæ, Cicimeni, Messeniani, Costobocci, Choatræ, Zigæ, Dandari, Tussagetæ, Turcæ, usque ad solitudines saltuosis convallibus asperas : ultra quas Arimphæi, qui ad Ripæos pertinent montes. Tanain ipsum Scythæ Silin vocant, Mæotin Temerinda, quod significant matrem maris. Oppidum in Tanais quoque ostio fuit. Tenuere finitima primi Cares, dein Clazomenii et Mæones, postea Panticapenses.

Sunt qui circa Mæotin ad Ceraunios montes has tradant 2
gentes : a littore Napitas : supraque Essedones Colchis junctos, montium cacuminibus. Dein Carmacas, Oranos, Autacas, Mazacas, Cantocaptas, Agamathas, Picos, Rhymozolos, Ascomarcos : et ad juga Caucasi Icatalas, Imaduchos, Ramos, Anclacas, Tydios, Carastaseos, Authiandas. Lagoum amnem ex montibus Catheis, in quem defluit Opharus : ibi gentes Caucadas, Opharitas : amnes, Menotharum, Imityem ex montibus Cissiis, inter Acdeos, Carnas, Uscardeos, Accisos, Gabros, Gogaros. Circaque fontem Imityis, Imityos, et Aparthenos. Alii influxisse eo 3
Scythas Auchetas, Atarneos, Asampatas. Ab his Tanaitas et Inapæos viritim deletos. Aliqui flumen Ocharium labi per Cantecos et Sapeos : Tanain vero transisse Phatareos, Herticeos, Spondolicos, Synhietas, Amassos, Issos, Cata-

Néripes, les Agandéens, les Mandaréens, les Satarchéens, les Spaléens.

1 VIII. (VIII.) La côte intérieure est parcourue, tous les peuples qui l'habitent ont été nommés; maintenant décrivons les vastes contrées situées plus avant dans les terres. Je conviens que ma description différera en beaucoup de points de celles des anciens; mais je me suis mis avec soin au courant des connaissances acquises sur ces contrées, tant par les guerres que Domitius Corbulon a faites récemment de ce côté, que par l'arrivée à Rome de rois qui venaient en suppliants, ou de fils de rois qui étaient envoyés en otage. Nous commencerons par la nation des Cappadociens. La Cappadoce, de toutes les régions du Pont, s'avance le plus loin dans l'intérieur des terres, dépassant par son flanc gauche la grande et la petite Arménie et la Commagène, et à droite toutes les nations énumérées dans la province Asie; couvrant des peuples nombreux, et s'élevant rapidement vers le levant et la chaîne du Taurus, elle passe au-devant de la Lycaonie, de la Pisidie, de la Cilicie, s'avance au delà de la contrée d'Antioche, et s'étend jusqu'à la Cyrrhestique par sa partie appelée Cataonie. Là la longueur de l'Asie est de 1,250,000 pas, la largeur de 640,000.

1 IX. (IX.) La grande Arménie, qui commence aux monts Paryadres, est séparée, comme nous l'avons dit (V, 20), de la Cappadoce par l'Euphrate, et, quand l'Euphrate s'éloigne, de la Mésopotamie par le Tigre, fleuve non moins célèbre. Elle donne naissance à l'un et à l'autre, et forme le commencement de la Mésopotamie, qui doit s'étendre entre les deux fleuves; là l'intervalle est occupé par les Arabes Aroéens (6). Elle étend ainsi sa frontière jusqu'à l'Adiabène; séparée de cette province par une chaîne transversale, elle s'étend en largeur à gauche jusqu'au fleuve Cyrus, passant au delà du fleuve Araxe; en longueur jusqu'à la petite Arménie, dont elle est séparée par le fleuve Absarus se jetant dans le Pont-Euxin, et par les monts Paryadres donnant naissance à l'Apsarus.

X. Le Cyrus naît dans les montagnes des Héniochiens, qui ont été appelées par d'autres Coraxiques; l'Araxe, dans les mêmes montagnes que l'Euphrate, à 6000 pas d'intervalle: accru de la rivière Musis, il se jette lui-même, ainsi que plusieurs auteurs l'ont dit, dans le Cyrus, qui l'emporte à la mer Caspienne. 1

Villes célèbres dans la petite Arménie, Césarée, Aza, Nicopolis; dans la grande, Armosate, voisine de l'Euphrate, Carcathiocerta, voisine du Tigre; Tigranocerta; sur un plateau; Artaxata, en plaine auprès de l'Araxe. Aufidius a évalué l'étendue de l'Arménie entière à 5,000,000 de pas; l'empereur Claude en porte la longueur, depuis Dascusa jusqu'au bord de la mer Caspienne, à 1,300,000 pas; la largeur à la moitié, depuis Tigranocerta jusqu'à l'Ibérie. Ce qui est certain, c'est qu'elle est divisée en préfectures, appelées stratégies, dont quelques-unes formaient jadis des royaumes; elles sont au nombre de 120, et portent des noms barbares. A l'orient, l'Arménie est bornée, mais non immédiatement, par les monts Cérauniens et l'Adiabène; l'espace intermédiaire est occupé par les Sophènes; au delà des Sophènes sont les montagnes, et au delà des montagnes est l'Adiabène. Sur les pentes les plus voisines de l'Arménie sont les Ménobardiens et les Moschènes. L'Adiabène est entourée par le Tigre et des montagnes inaccessibles, elle a à sa gauche 2 3

zetos, Tagoros, Catonos, Neripos, Agandeos, Mandareos, Satarcheos, Spaleos.

1 VIII. (VIII.) Peracta est interior ora, omnesque accolæ: nunc reddatur ingens in mediterraneo sinus: in quo multa aliter, ac veteres, proditurum me non eo inficias, anxia perquisita cura, rebus nuper in eo situ gestis a Domitio Corbulone, regibusque inde missis supplicibus, aut regum liberis obsidibus. Ordiemur autem a Cappadocum gente. Longissime hæc Ponticarum omnium introrsus recedens, minorem Armeniam, majoremque, et Commagenen lævo suo latere transit: dextra vero omnes in Asia dictas gentes: plurimis superfusa populis, magnoque impetu scandens ad ortum solis et Tauri juga, transit Lycaoniam, Pisidiam, Ciliciam: vadit super Antiochiæ tractum, et usque ad Cyrrhesticam ejus regionem, parte sua, quæ vocatur Cataonia, contendit. Itaque ibi longitudo Asiæ $\overline{\text{XII}}$ quinquaginta mill. passuum efficit: latitudo, DCXL mill.

1 IX. (IX.) Armenia autem major incipiens a Paryadris montibus, Euphrate amne (ut dictum est) aufertur Cappadociæ: et qua discedit Euphrates, Mesopotamiæ, haud minus claro amne Tigri. Utrumque fundit ipsa, et initium Mesopotamiæ facit, inter duos amnes ituræ. Quod iter est ibi tenent Arabes Aroei. Sic finem usque in Adiabenen fert. Ab ea transversis jugis inclusa, latitudinem in læva pandit ad Cyrum amnem: transversa Araxem: longitudinem vero ad minorem usque Armeniam, Absaro amne in Pontum defluente, et Paryadris montibus, qui fundunt Absarum, discreta ab illa.

X. Cyrus oritur in Heniochiis montibus, quos alii Coraxicos vocavere: Araxes eodem monte, quo Euphrates, VI mill. passuum intervallo: auctusque amne Musi, et ipse (ut plures existimavere) a Cyro defertur in Caspium mare. 1

Oppida celebrantur in minore, Cæsarea, Aza, Nicopolis: in majore, Armosata Euphrati proximum, Tigri Carcathiocerta: in excelso autem Tigranocerta: at in campis juxta Araxem Artaxata. Universæ magnitudinem Aufidius quinquagies centena mill. prodidit. Claudius Cæsar longitudinem a Dascusa ad confinium Caspii maris, $\overline{\text{XIII}}$ mill. passuum: latitudinem dimidium ejus, a Tigranocerta ad Iberiam. Dividitur (quod certum est) in præfecturas, quas στρατηγίας vocant, quasdam ex iis vel singula regna quondam, barbaris nominibus CXX. Claudunt eam ab oriente montes, sed non statim, Ceraunii, nec Adiabene regio. Quod interest spatii, Sopheni tenent: ab his juga: ultra Adiabeni tenent. Per convalles autem proximi Armeniæ sunt Menobardi, et Moscheni. Adiabenen Tigris, et 2 3

le pays des Mèdes, et en perspective la mer Caspienne, laquelle, comme nous le dirons en son lieu (VI, 15), provient de l'Océan, et est entourée tout entière par la chaîne du Caucase. Maintenant énumérons les peuples qui habitent sur les limites de l'Arménie.

1 XI. (X.) Toute la plaine, depuis le Cyrus, est occupée par la nation des Albaniens; puis par les Ibères, séparés d'eux par la rivière Alazon, qui descend du Caucase et va se jeter dans le Cyrus. Villes prépondérantes : de l'Albanie, Cabalaca; de l'Ibérie, Harmastis, auprès d'un fleuve; Néoris; la contrée de Thasie et de Triare jusqu'aux monts Paryadres; au delà, les déserts de la Colchide; sur le côté de ces déserts tourné vers les monts Cérauniens, les Arménochalybes; les pays des Moschiens jusqu'au fleuve Ibère, qui se jette dans le Cyrus; au-dessous, les Sacassanes, et puis les Macrones jusqu'au fleuve Absarus. Telles sont les populations des plaines et des pentes. D'un autre côté, à partir des limites de l'Albanie, sont, sur tout le front des montagnes, les nations sauvages des Silves; au-dessous, celles des Lubiènes; puis les Didures et les Sodiens.

1 XII. (XI.) Après ces peuples sont les portes Caucasiennes, que beaucoup, par une grande erreur (VI, 15, 6), appellent portes Caspiennes : c'est un immense ouvrage de la nature qui interrompt subitement la chaîne des montagnes. Là sont des portes garnies de poutres ferrées; au-dessous de ces portes passe un cours d'eau qui exhale une odeur détestable; en deçà, sur un rocher, est une forteresse appelée Cumania, élevée pour empêcher le passage de nations innombrables : ainsi, à peu près en face de Harmastis (VI, 11), ville des Ibères, une porte suffit pour fermer l'entrée d'un monde. A partir des portes Caucasiennes, en suivant les monts Gordyéens, on trouve les Valles, les Suarnes, nations indomptées, qui cependant exploitent des mines d'or; de là jusqu'au Pont, plusieurs tribus des Héniochiens, puis des Achéens (VI, 5). Telle est la description de cette contrée (VI, 8), l'une des plus célèbres.

Quelques-uns ont rapporté que du Pont-Euxin à la mer Caspienne il n'y a pas plus de 375,000 pas; Cornélius Népos réduit cette distance à 250,000, tant l'Asie se rétrécit de nouveau! L'empereur Claude a rapporté que la distance du Bosphore Cimmérien à la mer Caspienne est de 150,000 pas, et que Séleucus Nicator conçut le projet de percer cet isthme au temps où il fut tué par Ptolémée Céraunus. Il est à peu près certain qu'il y a 200,000 pas depuis les portes du Caucase jusqu'au Pont-Euxin. 2

XIII. (XII.) Iles dans le Pont-Euxin : les Planctes, ou Cyanées, ou Symplégades (IV, 27); Apollonie, appelée Thynias (V, 44) pour la distinguer de celle qui est en Europe (IV, 27), éloignée du continent de 1,000 pas, de 3,000 pas de tour; en face de Pharnacée (VI, 4), Chalcéritis, qui, d'après les Grecs, porte le nom d'Aria, est consacrée à Mars, et où les oiseaux se sont battus contre les étrangers à coups d'aile. 1

XIV. Maintenant, après avoir énuméré tout ce qui est dans l'intérieur de l'Asie, il faut se décider à traverser les monts Riphées, et à parcourir à droite le rivage de l'Océan. Baignant l'Asie de trois côtés, il se nomme Scythique au nord, Oriental au levant, Indien au midi. Il se divise encore en une multitude de noms, suivant les golfes et les peuples qui le bordent. Une grande 1

montes invii cingunt. Ab læva ejus regio Medorum est, et prospectus Caspii maris. Ex Oceano hoc (ut suo loco dicemus) infunditur, totumque Caucasiis montibus cingitur. Incolæ per confinium Armeniæ nunc dicentur.

1 XI. (X.) Planitiem omnem a Cyro usque, Albanorum gens tenet : mox Iberum, discreta ab iis amne Alazone, in Cyrum e Caucasiis montibus defluente. Prævalent oppida, Albaniæ, Cabalaca : Iberiæ, Harmastis juxta flumen, Neoris : regio Thasie, et Triare usque ad Paryadras montes. Ultra sunt Colchicæ solitudines, quarum a latere ad Ceraunios verso, Armenochalybes habitant et Moschorum tractus ad Iberum amnem in Cyrum defluentem : et infra eos Sacassani, et deinde Macrones ad flumen Absarum. Sic plana ac devexa obtinentur. Rursus ab Albaniæ confinio, tota montium fronte gentes Silvorum feræ, et infra Lubienorum : mox Diduri et Sodii.

1 XII. (XI.) Ab iis sunt portæ Caucasiæ, magno errore multis Caspiæ dictæ, ingens naturæ opus montibus interruptis repente : ubi fores obditæ ferratis trabibus, subter medias amne diri odoris fluente, citraque in rupe castello (quod vocatur Cumania) communito ad arcendas transitu gentes innumeras : ibi loci, terrarum orbe portis discluso, ex adverso maxime Harmastis oppidi Iberum. A portis Caucasiis per montes Gordyæos, Valli, Suarni indomitæ gentes, auri tamen metalla fodiunt. Ab iis ad Pontum usque Heniochorum plura genera, mox Achæorum. Ita se habet terrarum sinus e clarissimis.

Aliqui inter Pontum et Caspium mare CCCLXXV mill. passuum, non amplius interesse tradiderunt : Cornelius Nepos CCL mill. Tantis iterum angustiis infestatur Asia. Claudius Cæsar a Cimmerio Bosporo ad Caspium mare CL mill. prodidit : eaque perfodere cogitasse Nicatorem Seleucum, quo tempore a Ptolemæo Cerauno sit interfectus. A portis Caucasiis ad Pontum CC mill. passuum esse constat fere. 2

XIII. (XII.) Insulæ in Ponto Planctæ, sive Cyaneæ, sive Symplegades. Deinde Apollonia, Thynias dicta, ut distingueretur ab ea quæ est in Europa. Distat a continente passibus mille : cingitur tribus mill. Et contra Pharnaceam Chalceritis, quam Græci Ariam dixerunt, sacramque Marti, et in ea volucres cum advenis pugnasse, pennarum ictu. 1

XIV. Nunc omnibus, quæ sunt interiora Asiæ, dictis, Ripæos montes transcendat animus, dextraque littori Oceani incedat. Tribus hic e partibus cæli alluens Asiam : Scythicus a septemtrione, ab oriente Eous, a meridie In- 1

partie de l'Asie, située au septentrion et exposée aux rigueurs d'un ciel glacial, a d'immenses solitudes. Depuis le point extrême d'où souffle l'Aquilon (nord-est) jusqu'au commencement du
2 lever d'été, sont les Scythes. En dehors des Scythes et au delà du commencement de l'Aquilon, quelques-uns ont placé les Hyperboréens, sur lesquels nous avons donné des détails en traitant de l'Europe (IV, 26). Partant de là, on connait d'abord le promontoire Lytarmis de la Celtique, et le fleuve Carumbucis, où baissent la rigueur du froid et la chaîne des monts Riphées. On place ici un certain peuple Arimphéen, qui diffère peu
3 des Hyperboréens; il a pour demeure les bois, pour nourriture des baies : les hommes comme les femmes tiennent à déshonneur de porter leurs cheveux; les mœurs sont douces; aussi dit-on qu'ils sont considérés comme sacrés et inviolables, même par les nations sauvages qui les avoisinent; et non-seulement eux, mais aussi ceux qui ont cherché un asile dans leur pays. Au delà, plus d'incertitude : ce sont les Scythes, les Cimmériens, les Cissianthes, les Géorgiens, et la nation des Amazones; celle-ci s'étend jusqu'à la mer Caspienne ou mer d'Hyrcanie.

1 XV. En effet l'océan, Scythique fait une irruption par les derrières de l'Asie, et forme une mer à laquelle les riverains ont donné plusieurs noms : de ces noms les deux plus célèbres sont mer Caspienne et mer d'Hyrcanie. Clitarque pense qu'elle n'est pas moindre que le Pont-Euxin; Ératosthène en donne même la mesure, 5,400 stades, depuis le levant et le midi, en suivant la côte de la Cadusie et de l'Albanie; de là, par la côte des Anariaques, des Amardiens et des Hyrcaniens, jusqu'à l'embouchure du fleuve Oxus, 4,800 stades; de cette embouchure jusqu'à celle du 2
Jaxarte, 2,400, ce qui fait 1,575,000 pas. Artémidore retranche de cette mesure 25,000 pas. Agrippa, fixant les limites de la mer Caspienne, des nations riveraines et de l'Arménie à l'océan Sérique du côté du levant, à la chaîne du Caucase du côté du couchant, à celle du Taurus du côté du midi, à l'océan Scythique du côté du nord, dit que la mer Caspienne a en longueur, autant qu'elle est connue, 490,000 pas, en largeur 290,000. Il ne manque pas d'auteurs qui en évaluent tout le circuit depuis le détroit [qui la joint à l'Océan] à 2,500,000 pas.

Le détroit par lequel elle pénètre dans les ter- 3
res est resserré, et d'une longueur considérable : quand elle commence à s'élargir, elle s'incurve en forme de croissant, comme si elle descendait vers le Palus-Méotide, ressemblant, dit Varron, à un fer de lance. Le premier golfe s'appelle Scythique; il est habité des deux côtés par les Scythes, qui communiquent entre eux à travers le détroit; d'une part sont les Nomades et les Sauromates, divisés en un grand nombre de peuplades; d'autre part les Abzoens, qui ne se divisent pas moins. A la droite de l'entrée et à la pointe même 4
sont les Udins, peuple scythe; puis, sur la côte, les Albaniens, issus, dit-on, de Jason, et donnant leur nom à la mer qui est en face d'eux : cette nation, couvrant les montagnes du Caucase, descend, comme nous l'avons dit (VI, 11), jusqu'au fleuve Cyrus, limite de l'Arménie et de l'Ibérie; au-dessus de la côte maritime de l'Albanie et de la nation des Udins, s'étendent les Sarmates, les Utidorses, les Arotères, et, derrière

dicus vocatur, varieque per sinus et accolas in complura nomina dividitur. Verum Asiæ quoque magna portio apposita septemtrioni, injuria sideris rigentis, vastas solitudines habet. Ab extremo Aquilone ad initium orientis æstivi,
2 Scythæ sunt. Extra eos ultraque Aquilonis initia Hyperboreos aliqui posuere, pluribus in Europa dictos. Primum inde noscitur promontorium Celticæ Lytarmis, fluvius Carambucis, ubi lassata cum siderum vi Ripæorum montium deficiunt juga. Ibique Arimphæos quosdam accepimus,
3 haud dissimilem Hyperboreis gentem. Sedes illis nemora, alimenta baccæ, capillus juxta feminis virisque in probro existimatur : ritus clementes. Itaque sacros haberi narrant, inviolatosque esse etiam feris accolarum populis : nec ipsos modo, sed illos quoque qui ad eos profugerint. Ultra eos plane jam Scythæ, Cimmerii, Cissianthi, Georgi, et Amazonum gens. Hæc usque ad Caspium et Hyrcanium mare.

1 XV. Nam et irrumpit e Scythico Oceano in aversa Asiæ, pluribus nominibus accolarum appellatum, celeberrimis duobus, Caspio et Hyrcanio. Non minus hoc esse quam Pontum Euxinum, Clitarchus putat. Erathostenes ponit et mensuram : ab exortu et meridie, per Cadusiæ et Albaniæ oram quinquies mille CCCC stad. Inde per Anariacas, Amardos, Hyrcanos, ad ostium Oxi fluminis, quater mille DCCC stad. Ab eo ad ostium Jaxartis, MM. CCCC. Quæ 2
summa efficit quindecies centena septuaginta quinque mill. passuum. Artemidorus hinc detrahit viginti quinque millia passuum. Agrippa Caspium mare, gentesque quæ circa sunt, et cum his Armeniam determinans, ab oriente Oceano Serico, ab occidente Caucasi jugis, a meridie Tauri, a septemtrione Oceano Scythico, patere qua cognitum est, CCCCLXXXX M. passuum, in longitudinem : CCLXXXX M. in latitudinem prodidit. Non desunt vero qui ejus maris universum circuitum a freto XXV mill. passuum tradunt.

Irrumpit autem arctis faucibus, et in longitudinem 3
spatiosis. At ubi cœpit in latitudinem pandi, lunatis obliquatur cornibus : velut ad Mæotium lacum ab ore descendens, sicilis (ut auctor est M. Varro) similitudine. Primus sinus appellatur Scythicus : utrimque enim accolunt Scythæ, et per angustias inter se commeant : hinc Nomades, et Sauromatæ multis nominibus, illinc Abzoæ non paucioribus. Ab introitu dextra, mucronem ipsum fau- 4
cium tenent Udini Scytharum populus. Dein per oram Albani (ut ferunt) ab Jasone orti : ante quos mare quod est, Albanum nominatur. Hæc gens superfusa montibus Caucasiis, ad Cyrum amnem, Armeniæ confinium atque Iberiæ, descendit, ut dictum est. Supra maritima ejus Udinorum-

eux, les Amazones Sauromatides, déjà nommées
5 (VI, 14, 8). Fleuves traversant l'Albanie et se jetant à la mer, le Casius, l'Albanus, puis le Cambyse, né dans les montagnes Caucasiennes; le Cyrus, né, comme nous l'avons dit (VI, 10), dans les montagnes Coraxiques. Toute la côte depuis le Casius, hérissée de roches escarpées, a, d'après Agrippa, 425,000 pas d'étendue. Depuis le Cyrus, la mer s'appelle Caspienne; les Caspiens en habitent les bords.

6 Corrigeons ici une erreur commise par beaucoup d'auteurs, même par ceux qui ont dernièrement fait avec Corbulon la guerre en Arménie : ils ont appelé Caspiennes les portes de l'Ibérie, que nous avons dit s'appeler Caucasiennes (VI, 12); les plans qui ont été levés sur les lieux, et envoyés à Rome, ont ce dernier nom inscrit; et l'expédition projetée par Néron, que l'on disait devoir se diriger vers les portes Caspiennes, se dirigeait réellement vers celles qui mènent par l'Ibérie chez les Sarmates : les montagnes empêchent presque absolument qu'on n'arrive sur les bords de la mer Caspienne. Il y a bien des portes Caspiennes près des nations Caspiennes; mais on ne peut le reconnaître que par le récit de ceux qui ont accompagné Alexandre le Grand.

1 XVI. En effet, le royaume des Perses, qui aujourd'hui appartient aux Parthes, placé entre deux mers, celle de Perse et celle d'Hyrcanie, est un plateau élevé que parcourt la chaîne du Caucase. Des deux côtés par les versants, et dans la partie antérieure qui regarde la Commagène, la Sophène vient, comme nous l'avons dit (VI, 10), s'unir à la grande Arménie; et à la Sophène, l'Adiabène, commencement de l'Assyrie, dont l'Arbélitide est une partie : c'est dans cette contrée qu'Alexandre vainquit Darius; elle est très-voisine de la Syrie. Les Macédoniens ont donné à 2
l'Adiabène entière le surnom de Mygdonie (IV, 17), à cause de sa ressemblance avec leur patrie. Villes : Alexandrie, Antioche, nommée Nisibis, éloignée d'Artaxate de 750,000 pas; Ninive, qui n'existe plus, placée sur le Tigre, regardant l'occident, jadis célèbre au plus haut degré. Sur le reste du front qui s'étend vers la mer Caspienne, on trouve l'Atropatène, séparée par l'Araxe de l'Otène, province de l'Arménie; la ville en est Gazæ, à 450,000 pas d'Artaxate, et à la même distance d'Ecbatane de la Médie, à laquelle appartient l'Atropatène.

XVII. (XIV.) Ecbatane, capitale de la Médie, 1
a été fondée par le roi Séleucus; elle est à 750,000 pas de la grande Séleucie, à 2,000,000 des portes Caspiennes. Autres villes de la Médie : Phazaca, Aganzaga, Apamia, surnommée Rhaphane. La raison qui a fait donner ce nom de portes est la même que plus haut (VI, 12); la chaîne des montagnes est interrompue par un étroit passage, à tel point qu'à peine un seul chariot peut le traverser; la longueur en est de 8,000 pas; tout est fait de main d'homme. A droite et à gauche sont suspendues des roches qui semblent brûlées, et la contrée est sans eau pendant 28,000 pas. Le défilé est embarrassé par une eau salée venant des roches, réunie en un lit, et ayant la voie pour issue; d'ailleurs, une multitude de serpents empêche le passage, si ce n'est en hiver.

(XV.) Aux Adiabéniens touchent les peuples 2
appelés jadis Carduques, maintenant Corduéniens, dont le pays est traversé par le Tigre; à

que gentem, Sarmatæ, Utidorsi, Aroteres prætenduntur : quorum a tergo indicatæ jam Amazones Sauromatides.
5 Flumina per Albaniam decurrunt in mare, Casius et Albanus : deinde Cambyses in Caucasiis ortus montibus : mox Cyrus in Coraxicis, ut diximus. Oram omnem a Casio præaltis rupibus inaccessam, patere CCCCXXV mill. passuum auctor est Agrippa. A Cyro Caspium mare vocari incipit : accolunt Caspii.

6 Corrigendus est error in hoc loco multorum, eorum etiam qui in Armenia res proxime cum Corbulone gessere. Namque hi Caspias appellavere portas Iberiæ, quas Caucasias diximus vocari; situsque depicti et inde missi, hoc nomen inscriptum habent. Et Neronis principis comminatio, ad Caspias portas tendere dicebatur; quum peteret illas, quæ per Iberiam in Sarmatas tendunt, vix ullo propter appositos montes aditu ad Caspium mare. Sunt autem aliæ, Caspiis gentibus junctæ : quod dignosci non potest, nisi comitatu rerum Alexandri Magni.

1 XVI. Namque Persarum regna, quæ nunc Parthorum intelligimus, inter duo maria, Persicum et Hyrcanium Caucasiis jugis attolluntur. Utrimque per devexa laterum, Armeniæ majori, a frontis parte, quæ vergit in Commagenen, Sophene (ut diximus) copulatur, eique Adiabene Assyriorum initium : cujus pars est Arbelitis, ubi Darium Alexander debellavit, proxima Syriæ. Totam eam Mace- 2
dones Mygdoniam cognominaverunt, a similitudine. Oppida : Alexandria, item Antiochia, quam Nisibin vocant. Abest ab Artaxatis DCCL M. passuum. Fuit et Ninus imposita Tigri, ad solis occasum spectans, quondam clarissima. Reliqua vero fronte, qua tendit ad Caspium mare, Atropatene, ab Armeniæ Otene regione discreta Araxe. Oppidum ejus Gazæ, ab Artaxatis CCCCL M. passuum : totidem ab Ecbatanis Medorum, quorum pars sunt Atropateni.

XVII. (XIV.) Ecbatana caput Mediæ Seleucus rex con- 1
didit : a Seleucia magna DCCL M. passuum : a portis vero Caspiis XX M. Reliqua Medorum oppida, Phazaca, Aganzaga, Apamia Rhaphane cognominata. Causa portarum nominis eadem, quæ supra, interruptis angusto transitu jugis, ita ut vix singula meent plaustra, longitudine VIII mill. passuum, toto opere manu facto. Dextra lævaque ambustis similes impendent scopuli, sitiente tractu per XXVIII mill. passuum. Angustias impedit corrivatus salis e cautibus liquor, atque eadem emissus. Præterea serpentium multitudo, nisi hieme, transitum non sinit.

(XV.) Adiabenis connectuntur Carduchi quondam dicti, 2
nunc Cordueni, præfluente Tigri : his Pratitæ, παρ' ὁδὸν appellati, qui tenent Caspias portas. Iis a latere altero

ceux-ci touchent les Pratites, dits Parhodon (*le long de la route*), qui occupent les portes Caspiennes. De l'autre côté de ces portes sont les déserts de la Parthie (VI, 29) et la chaîne du Cithénus; puis une province la plus agréable de la Parthie, et qu'on nomme Choara. Là deux villes des Parthes, bâties autrefois contre les Mèdes, Calliope et Issatis, qui était jadis sur un autre rocher. La capitale de la Parthie est Hécatompylos, à 133,000 pas des portes Caspiennes. Ainsi le royaume des Parthes est fermé aussi par des
3 portes. Quand on les passe, on trouve aussitôt la nation Caspienne étendue jusqu'au littoral, et donnant son nom aux portes et à la mer. A gauche sont des terrains montagneux. A partir de cette nation, et en revenant au Cyrus, on compte 125,000 pas; de la même rivière si l'on se rend aux portes, 700,000 pas. Les itinéraires d'Alexandre le Grand font de ces portes une espèce de point central; ils comptent de là à l'entrée de l'Inde 15,680 stades (myr. 1699,712); jusqu'à la ville de Bactres appelée Zariaspa, 3,700 (myr. 68,08); de là jusqu'au Jaxarte, 5,000 (myr. 92).

1 XVIII. (XVI.) A l'orient des portes Caspiennes est une contrée appelée Apavortène, où est un lieu d'une fertilité renommée, appelé Dareium; puis les Tapyres, les Anariaques, les Staures, les Hyrcaniens, dont le littoral, qui commence au fleuve Sideris, donne le nom à la mer Hyrcanienne; en deçà, les fleuves Maxeras, Stratos, tous venant du Caucase; puis la Margiane, renommée pour ses côteaux à vignobles, seule contrée vitifère dans ces parages, enfermée de tous côtés par des montagnes délicieuses, de 150,0 stades (myr. 27,6) de tour, d'un difficile accès à cause de déserts sablonneux d'une étendue de 120,000 pas, située aussi en regard de la Parthie, et où Alexandre avait fondé Alexandrie : cette ville fut détruite 2
par les barbares, et Antiochus, fils de Séleucus, bâtit dans le même emplacement une ville syrienne; car, la voyant traversée par le Margus, qui, divisé en ruisseaux, sert à l'irrigation de la contrée de Zotale, il voulut qu'elle s'appelât Antioche; elle a 70 stades de circuit (kil. 12,88); c'est là qu'Orode avait conduit les Romains faits prisonniers lors de la défaite de Crassus. Des hauteurs de cette contrée, par la chaîne du Caucase, s'étend jusqu'à la Bactriane la nation des Mardes, sauvage, indépendante; plus loin, les Ochanes, les Chomares, les Berdrigéens, 3
les Harmatotrophes, les Bomaréens, les Comans, les Marucéens, les Mandruéniens, les Iatiens; fleuves : le Mandrus, le Gridinus; au delà, les Chorasmiens, les Candares, les Attasins, les Paricans, les Saranges, les Parrhasins, les Maratians, les Nasotians, les Aorses, les Gèles, que les Grecs ont appelés Cadusiens; les Matians; la ville d'Héraclée, fondée par Alexandre, qui, renversée plus tard et rebâtie, fut nommée par Antiochus Achaïs; les Derbices, dont l'Oxus, né dans le lac Oxus, traverse le pays par le milieu; les Syrmates, les Oxydraques, les Hénioques, les Bateniens, les Sarapares, les Bactriens, dont la ville Zariaspe, nommée plus tard Bactre, a reçu son nom du fleuve; les Bactriens habitent 4
le versant du mont Paropamisus, à l'opposite des sources de l'Indus (7); ils sont limités par le fleuve Ochus. Au delà, les Sogdiens, la ville de Panda, et, à l'extrémité de leur territoire, Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand. Là sont les autels élevés par Hercule et par Bacchus, par Cyrus, par Sémiramis, par Alexandre;

occurrunt deserta Parthiæ, et Cithéni juga. Mox ejusdem Parthiæ amœnissimus sinus, qui vocatur Choara. Duæ urbes ibi Parthorum, oppositæ quondam Medis : Calliope, et alia in rupe Issatis quondam. Ipsius vero Parthiæ caput Hecatompylos abest a portis CXXXIII mill. pas-
3 suum. Ita Parthorum quoque regna foribus discluduntur. Egressos portis excipit protinus gens Caspia, ad littora usque, quæ nomen portis et mari dedit. Læva, montuosa. Ab ea gente retrorsus ad Cyrum amnem produntur CXXV mill. passuum. Ab eodem amne si subeatur ad portas, DCC millia passuum. Hunc enim cardinem Alexandri Magni itinera fecere, ab iis portis ad Indiæ principium, stadia XV M. sexcenta octoginta prodendo : ad Bactra oppidum, quod appellant Zariaspa, MMM. septingenta. Inde ad Jaxartem amnem, V.

1 XVIII. (XVI.) A Caspiis ad orientem versus regio est, Apavortene dicta, et in ea fertilitatis inclytæ locus Dareium. Mox gentes Tapyri, Anariacæ, Stauri, Hyrcani, a quorum littoribus idem mare Hyrcanium vocari incipit, a flumine Sideri. Citra id amnes Maxeras, Stratos, omnia ex Caucaso. Sequitur regio Margiane, apricitatis inclytæ, sola in eo tractu vitifera, undique inclusa montibus amœnis, ambitu stadiorum mille quingentorum, difficilis aditu propter arenosas solitudines per CXX mill. passuum, et ipsa contra Parthiæ tractum sita : in qua Alexander Alexandriam condiderat. Qua diruta a barbaris, Antio- 2
chus, Seleuci filius, eodem loco restituit Syriam. Nam, interfluente Margo, qui corrivatur in Zotale, is maluerat illam Antiochiam appellari. Urbis amplitudo circuitu LXX stad. In hanc Orodes Romanos Crassiana clade captos deduxit. Ab hujus excelsis per juga Caucasi protenditur ad Bactros usque gens Mardorum, fera, sui juris. Ab eo tractu gentes Ochani, Chomari, Berdrigei, Harmatotro- 3
phi, Bomarei, Comani, Marucæi, Mandrueni, Iatii. Flumina : Mandrum, Gridinum : ultraque Chorasmii, Candari, Attasini, Paricani, Sarangæ, Parrhasini, Maratiani, Nasotiani, Aorsi, Gelæ, quos Græci Cadusios appellavere, Matiani. Oppidum Heraclea, ab Alexandro conditum : quod deinde subversum ac restitutum, Antiochus Achaida appellavit : Derbices, quorum medios fines secat Oxus amnis, ortus in lacu Oxo : Syrmatæ, Oxydracæ, Heniochi, Bateni, Saraparæ, Bactri, quorum oppidum Zariaspe (quod postea Bactrum) a flumine appellatum est. Gens 4
hæc obtinet aversa montis Paropamisi, ex adverso fontis Indi : includitur flumine Ocho. Ultra Sogdiani, oppidum Panda, et in ultimis eorum finibus Alexandria ab Alexandro Magno conditum. Aræ ibi sunt ab Hercule ac Libero Patre constitutæ, item Cyro, et Semiramide, atque

là fut la limite de tous ces conquérants, ils s'arrêtèrent au fleuve Jaxarte (Sihon ou Sir), que les Scythes nomment Silis (VI, 7); Alexandre et ses soldats crurent que c'était le Tanaïs (Don). Ce fleuve fut traversé par Demodamas, général des rois Séleucus et Antiochus, que nous suivons de préférence dans cette partie; il consacra des autels à Apollon Didyméen.

1 XIX. (XVII.) Au delà sont les peuples scythes; les Perses les ont appelés en général Saces, du nom de la nation scythique la plus voisine; les anciens les ont appelés Araméens. Les Scythes eux-mêmes donnent aux Perses le nom de Chorsares, et au Caucase celui de Groucasus, c'est-à-dire, *blanchi par la neige*. La multitude de ces peuples est innombrable, et ils vivent comme les Parthes. Les plus célèbres sont les Saces, les Massagètes, les Dahes, les Essédons, les Ariaques, les Rhymniciens, les Pæsiques, les Amardes, les Histes, les Édons, les Cames, les Camaques, les Euchates, les Cotières, les Antarians, les Piales, les Arimaspes, nommés aupa-
2 ravant Cacidares, les Aséens, les Œtéens, les Napéens et les Apelléens, deux peuples qu'on dit avoir péri : fleuves célèbres, le Mandragæus et le Caspasius. Nulle part les divergences des auteurs ne sont plus grandes, sans doute à cause du grand nombre et de la vie errante de ces nations. Alexandre le Grand a rapporté, lui aussi, que l'eau de la mer Caspienne était douce; et M. Varron raconte que de l'eau de cette mer ayant été apportée à Pompée, qui commandait dans le voisinage pendant la guerre de Mithridate, fut trouvée telle : sans doute la masse d'eau des fleuves qui s'y jettent triomphe de l'amertume du sel. Le même auteur a écrit qu'il fut reconnu sous Pompée qu'en sept jours on arrive de l'Inde dans la Bactriane sur le bord du fleuve Icare, qui se jette dans l'Oxus; et que les marchandises de l'Inde, amenées de là par la mer Caspienne dans le Cyrus, peuvent être transportées par terre, en cinq jours au plus, jusqu'au Phase, qui tombe dans le Pont-Euxin. Dans toute cette mer il y a beaucoup d'îles; la plus connue est Tazata.

XX. De la mer Caspienne et de l'océan Scy- 1
thique, notre itinéraire s'infléchit vers la mer d'Orient, direction que prend la ligne du littoral. La première partie, qui commence au promontoire Scythique, est inhabitable à cause des neiges; la suivante est inculte à cause de la férocité des peuples; là sont les Scythes anthropophages, qui se nourrissent de chair humaine. Aussi à l'entour sont de vastes solitudes, où errent une multitude de bêtes farouches qui assiègent les hommes, non moins féroces qu'elles; puis de nouveau des Scythes; de nouveau des déserts peuplés de bêtes, jusqu'à la montagne qui s'avance sur la mer, et qu'on nomme Tabis. Ce n'est guère avant la moitié de la longueur de cette côte, qui regarde le levant d'été, que la contrée est habitée.

Les premiers hommes qu'on y connaisse sont 2
les Sères, célèbres par la laine de leurs forêts; ils détachent (XI, 26; XII, 22) le duvet blanc des feuilles, en l'arrosant d'eau; puis nos femmes exécutent le double travail de dévider et de tisser. C'est avec des manœuvres si compliquées, c'est dans des contrées si lointaines qu'on obtient ce qui permettra à la matrone de se montrer en public avec une étoffe transparente. Les Sères sont civilisés; mais, très-semblables aux sauvages mêmes, ils fuient la société des autres

Alexandro : finis omnium eorum ductus ab illa parte terrarum, includente flumine Jaxarte, quod Scythæ Silin vocant : Alexander militesque ejus Tanain putavere esse. Transcendit eum amnem Demodamas, Seleuci et Antiochi regum dux, quem maxime sequimur in iis; arasque Apollini Didymæo statuit.

1 XIX. (XVII.) Ultra sunt Scytharum populi. Persæ illos Sacas in universum appellavere a proxima gente, antiqui Aramæos. Scythæ ipsi Persas, Chorsaros : et Caucasum montem, Groucasum, hoc est, nive candidum. Multitudo populorum innumera : et quæ cum Parthis ex æquo degat. Celeberrimi eorum Sacæ, Massagetæ, Dahæ, Essedones, Ariacæ, Rhymnici, Pæsicæ, Amardi, Histi, Edones, Camæ, Camacæ, Euchatæ, Cotieri, Antariani, Pialæ,
2 Arimaspi, antea Cacidari, Asæi, Œtei. Ibi Napæi interiisse dicuntur, et Apellæi. Nobilia apud eos flumina, Mandragæum et Caspasium. Nec in alia parte major auctorum inconstantia : credo propter innumeras vagasque gentes. Haustum ipsius maris dulcem esse et Alexander Magnus prodidit : et M. Varro, talem perlatum Pompeio, juxta res gerenti Mithridatico bello, magnitudine haud dubie influentium amnium victo sale. Adjicit idem, Pompeii ductu exploratum, in Bactros septem diebus ex India perveniri ad Icarum flumen, quod in Oxum influat : et ex eo per Caspium in Cyrum subvectas, quinque non amplius dierum terreno itinere, ad Phasin in Pontum Indicas posse devehi merces. Insulæ toto eo mari multæ, vulgata una maxime Tazata.

XX. A Caspio mari Scythicoque Oceano, in Eoum cur- 1
sus inflectitur, ad orientem conversa littorum fronte. Inhabitabilis ejus prima pars, a Scythico promontorio, ob nives : proxima inculta, sævitia gentium. Anthropophagi Scythæ insident, humanis corporibus vescentes. Ideo juxta vastæ solitudines, ferarumque multitudo, haud dissimilem hominum immanitatem obsidens. Iterum deinde Scythæ; iterumque deserta cum belluis, usque ad jugum incubans mari, quod vocant Tabin. Nec ante dimidiam ferme longitudinem ejus oræ quæ spectat æstivum orientem, inhabitatur illa regio.

Primi sunt hominum, qui noscantur, Seres, lanicio sil- 2
varum nobiles, perfusam aqua depectentes frondium canitiem : unde geminus feminis nostris labor redordiendi fila, rursumque texendi. Tam multiplici opere, tam longinquo orbe petitur, ut in publico matrona transluceat. Seres mites quidem, sed et ipsis feris persimiles cœtum reliquorum mortalium fugiunt, commercia exspectant. Primum eo- 3

hommes; ils attendent que le commerce vienne
3 les trouver. Le premier de leurs fleuves connus est le Psitaras, le second le Cambari, et le troisième le Lanos; au delà le promontoire Chryse, le golfe Cyrnaba, le fleuve Atianos, le golfe et la nation des Attacores, préservée, par des côteaux bien exposés, de tout souffle nuisible, et vivant dans la même température que les Hyperboréens. Amométus a écrit sur eux un volume spécial, comme Hécatée sur les Hyperboréens. Après les Attacores viennent les Phruriens, les Tochares, les Casires qui appartiennent déjà à l'Inde, et qui, tournés dans l'intérieur du côté des Scythes, mangent de la chair humaine. Là errent aussi des nomades de l'Inde. Des auteurs ont dit que, dans la direction de l'Aquilon, ces peuples touchent aux Ciconiens et aux Brysans.

1 XXI. Venons à des nations sur lesquelles on est d'accord : la chaîne de l'Émodus (Himalaya) s'élève, et la nation des Indiens commence, placée sur le littoral non-seulement de la mer Orientale, mais aussi de la mer Méridionale, que nous avons appelée Indienne (VI, 14). La partie qui regarde l'orient, et qui s'étend en ligne droite jusqu'à un coude, commencement de la mer de l'Inde, compte 1,835,000 pas; à partir du coude, en allant au midi, 2,675,000 pas, d'après Ératosthène, jusqu'au fleuve Indus, qui est à l'occident la limite de l'Inde. Plusieurs auteurs en ont estimé la longueur totale à quarante jours et quarante nuits de navigation, et l'étendue du nord au midi à 2,850,000 pas. Agrippa en a évalué la longueur à 3,300,000 pas, la largeur à 2,300,000. Posidonius l'a mesurée dans la direction du levant d'été au levant d'hiver, la plaçant à l'opposite de la Gaule, qu'il a mesurée du couchant d'été au couchant d'hiver, et mise tout
entière au Favonius (*vent du couchant d'été*); 3
et il a enseigné d'une manière indubitable que l'Inde, à l'opposite, est favorisée et assainie par le souffle de ce vent (8). Autre est l'apparence de ce ciel, autres les levers des astres; deux étés dans l'année, deux moissons, avec un hiver intermédiaire pendant lequel soufflent les vents étésiens; au temps qui est notre hiver, des brises légères, la mer navigable. Les nations et les villes seraient innombrables, si on voulait toutes les énumérer. En effet, non-seulement l'Inde a été ouverte par les armes d'Alexandre le Grand et des rois qui lui succédèrent, une circumnavigation dans la mer Hyrcanienne et la mer Caspienne ayant été exécutée par Séleucus, par Antiochus, et leur amiral Patrocle; mais encore elle a été le sujet des récits d'autres écrivains grecs, qui, ayant demeuré dans les cours indiennes (Mégasthène et Dionysius envoyé par Philadelphe à cet effet), ont exposé de plus les forces de ces peuples. Toutefois, il n'y a aucun moyen d'être exact; toutes les narrations sont divergen-
tes et incroyables. Les compagnons d'Alexandre 4
le Grand ont écrit que dans cette portion de l'Inde qu'ils avaient subjuguée on ne comptait pas moins de cinq mille villes, dont aucune n'était plus petite que Cos (V, 36), et neuf peuples; que l'Inde était le tiers de toute la terre, et la population innombrable, ce qui est probable, car les Indiens sont peut-être les seuls qui n'aient jamais fait des émigrations hors de leur territoire.
On compte, depuis Bacchus jusqu'à Alexandre le 5
Grand, 154 rois, et 6,451 ans et 3 mois. Les fleuves ont une grandeur merveilleuse. On rapporte qu'Alexandre n'a jamais fait moins de 600

rum noscitur flumen Psitaras, proximum Cambari : tertium Lanos, a quo promontorium Chryse : sinus Cyrnaba : flumen Atianos : sinus, et gens hominum Attacorum, apricis ab omni noxio afflatu seclusa collibus, eadem, qua Hyperborei degunt, temperie. De iis privatim condidit volumen Amometus, sicut Hecatæus de Hyperboreis. Ab Attacoris gentes Phruri, et Tochari; et jam Indorum Casiri, introrsus ad Scythas versi, humanis corporibus vescuntur. Nomades quoque Indiæ vagantur. Sunt qui ab Aquilone contingi ab ipsis et Ciconas dixere, et Brysanos.

1 XXI. Sed unde plane constent gentes, Emodi montes assurgunt, Indorumque gens incipit, non Eoo tantum mari adjacens, verum et meridiano, quod Indicum appellavimus : quæque pars orienti adversa recto prætenditur spatio, ad flexum et initium Indici maris XVIII XXXV mill. passuum colligit. Deinde qua flectitur in meridiem XXVI LXXV mill. pass. ut Eratosthenes tradit, usque ad Indum am-
2 nem, qui est ab occidente finis Indiæ. Complures autem totam ipsius longitudinem XL dierum noctiumque velifico navium cursu determinavere : et a septemtrione ad meridiem XXVIII quinquaginta mill. passuum. Agrippa longitudinis XXXIII, latitudinis XXIII prodidit. Posidonius ab æstivo solis ortu ad hibernum exortum metatus est eam, adversam Galliæ statuens, quam ab occidente æstivo ad occi-
dentem hibernum metabatur, totam a Favonio; itaque ad- 3
versam ejus venti afflatu juvari Indiam, salubremque fieri, haud dubia ratione docuit. Alia illius cæli facies, alii siderum ortus : binæ æstates in anno, binæ messes, media inter illas hieme Etesiarum flatu : nostra vero bruma lenes ibi auræ, mare navigabile. Gentes ibi et urbes innumerabiles, si quis omnes persequi velit. Etenim patefacta est non modo Alexandri Magni armis, regumque qui ei successere, circumvectis etiam in Hyrcanium mare, et Caspium, Seleuco et Antiocho, præfectoque classis eorum Patrocle : verum et aliis auctoribus Græcis, qui cum regibus Indicis morati (sicut Megasthenes, et Dionysius a Philadelpho missus ex ea causa) vires quoque gentium prodidere. Non tamen est diligentiæ locus, adeo diversa et incredibilia
traduntur. Alexandri Magni comites in eo tractu Indiæ, 4
quem armis subegerant, scripserunt quinque millia oppidorum fuisse, nullum Co minus, gentes IX, Indiamque tertiam partem esse terrarum omnium, multitudinem populorum innumeram, probabili sane ratione. Indi enim prope gentium soli numquam migravere finibus suis. Colli-
guntur a Libero Patre ad Alexandrum Magnum reges 5
eorum CLIV, annis VI M. CCCCLI adjiciunt et menses tres.

stades (kil. 110,40) par jour sur l'Indus, et qu'il ne put terminer cette navigation avant cinq mois et quelques jours; et certainement l'Indus est plus petit que le Gange. Sénèque, qui, parmi nous, a publié un essai sur l'Inde, y compte soixante fleuves et cent dix-huit nations. Ce serait le même labeur d'énumérer les montagnes; l'Imaüs, l'Émodus, le Paropamise, le Caucase, s'unissent entre eux, et du pied de ces montagnes se développe l'Inde en une plaine immense, et semblable à celle de l'Égypte.

6 Mais, pour comprendre l'itinéraire par terre, il nous faut suivre les traces d'Alexandre le Grand. Diognète et Bæton, qui ont mesuré ses itinéraires, ont écrit que des portes Caspiennes à Hécatompylos des Parthes on compte le nombre de milles que nous avons déjà spécifié (VI, 17); de là jusqu'à Alexandrie des Ariens (VI, 25), que ce roi a fondée, 566,000 pas; de là jusqu'à Prophthasie (VI,25) des Dranges, 199,000 pas; de là jusqu'à la ville des Arachosiens (VI, 25), 515,000; de là jusqu'à Ortospanum, 250,000; de là jusqu'à
7 la ville d'Alexandrie (VI, 25), 50,000 (dans quelques exemplaires on trouve des nombres différents, et cette ville est placée au pied même du Caucase); de là jusqu'au fleuve Cophes (VI, 24) et à la ville indienne Peucolaitis, 227,000; de là jusqu'au fleuve Indus et à la ville de Taxile, 60,000; de là jusqu'à l'Hydaspe, fleuve célèbre, 120,000; de là jusqu'à l'Hypasis non moins célèbre, 29,390; ce fut le terme de l'expédition d'Alexandre : cependant il traversa ce dernier fleuve, et érigea des autels sur la rive opposée.
8 Les lettres du roi lui-même s'accordent avec ces données. Le reste a été parcouru par Séleucus Nicator : de l'Hypasis au fleuve Hésidrus, 168,000; de là à la rivière Jomane, autant (quelques exemplaires ajoutent 5,000 pas); de là au Gange, 112,000; de là à Rhodapha, 119,000 (d'autres évaluent cet intervalle à 325,000); de là à la ville Calinipaxa, 167,500 (d'autres, 265,000); de là au confluent de la Jomanes et du Gange, 625,000 (la plupart ajoutent 13,000); de là à la ville de Palibothra (Patna), 425,000; de là à l'embouchure du Gange, 638,000 pas.

Les nations qu'on peut se décider à citer sont, 9
à partir des montagnes Émodiennes, dont le point culminant est appelé Imaus, mot signifiant neigeux (9) dans la langue des habitants : les Isares, les Cosyres, les Izges, les Chisiotosages sur les montagnes, les Brachmanes, surnom de beaucoup de peuples, auxquels appartiennent les Maccocalinges. Fleuves: le Prinas et le Cainas, tous deux navigables, dont le dernier se jette dans le Gange; nations : les Calinges (10), qui sont les plus voisins de la mer; au-dessus, les Mandéens, les Malles, chez qui est la montagne Mallus : la limite de cette contrée est le Gange.

XXII. (XVIII.) Les uns l'ont dit né de sources 1
incertaines, comme le Nil, et inondant, comme lui, le voisinage; les autres, dans les montagnes de la Scythie : ils disent qu'il s'y jette 19 rivières, parmi lesquelles, outre les rivières susnommées (VI, 21, 7 et 8), sont navigables le Condochates, l'Erannoboas, le Cosoagus (11), le Sonus. Suivant d'autres, le Gange sort de la source même avec fracas, et il se précipite à travers des rochers abruptes; dès qu'il arrive à des plai-

Amnium mira vastitas. Proditur Alexandrum nullo die minus stadia sexcenta navigasse in Indo, nec potuisse ante menses quinque enavigare, adjectis paucis diebus : et tamen minorem Gange esse constat. Seneca etiam apud nos tentata Indiæ commentatione sexaginta amnes ejus prodidit, gentes duodeviginti centumque. Par labor sit montes enumerare. Junguntur inter se Imaus, Emodus, Paropamisus, Caucasus, a quibus tota decurrit in planitiem immensam, et Ægypto similem.

6 Verum ut terrena demonstratio intelligatur, Alexandri Magni vestigiis insistamus. Diognetus et Bæton itinerum ejus mensores, scripsere, a portis Caspiis Hecatompylon Parthorum, quot diximus millia esse : inde Alexandriam Arion, quam urbem is rex condidit, DLXVI mill. Inde ad Prophthasiam Drangarum CXCIX mill. Inde ad Arachosiorum oppidum DXV mill. Inde Ortospanum CCL mill. Inde
7 Alexandri oppidum quinquaginta mill. In quibusdam exemplaribus diversi numeri reperiuntur : hanc urbem sub ipso Caucaso esse positam. Ab ea ad flumen Copheta, et oppidum Indorum Peucolaitin, CCXXVII mill. Inde ad flumen Indum et oppidum Taxila, sexaginta mill. Ad Hydaspen fluvium clarum, CXX mill. Ad Hypasin non ignobiliorem, XXIX CCCXC, qui fuit Alexandri itinerum terminus, exsuperato tamen amne, arisque in adversa ripa di-
8 catis. Epistolæ quoque regis ipsius consentiunt his. Reliqua inde Seleuco Nicatori peragrata sunt : ad Hesidrum, CLXVIII mill. Jomanem amnem tantumdem. Exemplaria aliqua adjiciunt quinque millia passuum. Inde ad Gangem CXII mill. Ad Rhodapham CXIX mill. Alii CCCXXV mill. in hoc spatio produnt. Ad Calinipaxa oppidum, CLXVII D. Alii CCLXV mill. Inde ad confluentem Jomanis amnis, et Gangis, DCXXV mill. Plerique adjiciunt XIII mill., ad oppidumque Palibothra CCCCXXV. Ad ostium Gangis DCXXXVIII mill. passuum.

Gentes, quas memorare non pigeat, a montibus Emo- 9
dis, quorum promontorium Imaus vocatur, incolarum lingua nivosum significante, Isari, Cosyri, Izgi, et per juga Chisiotosagi, multarumque gentium cognomen Brachmanæ, quorum Maccocalingæ. Flumina : Prinas, et Cainas (quod in Gangem influit) ambo navigabilia. Gentes : Calingæ proximi mari, et supra Mandei, Malli, quorum mons Mallus, finisque ejus tractus est Ganges.

XXII. (XVIII.) Hunc alii incertis fontibus, ut Nilum, 1
rigantemque vicina eodem modo, alii in Scythicis montibus nasci dixerunt. Influere in eum XIX amnes. Ex iis navigabiles, præter jam dictos, Condochatem, Erannoboam, Cosoagum, Sonum. Alii cum magno fragore ipsius statim fontis erumpere, dejectumque per scopulosa et abrupta, ubi primum molles planities contingat, in quodam lacu hospitari : inde lenem fluere, ubi minimum,

nes adoucies, il reçoit l'hospitalité dans un certain lac; ensuite il coule avec tranquillité, large de 8,000 pas dans sa moindre largeur, de 100 stades (kil. 8, 4) dans sa largeur moyenne, d'une profondeur qui n'est jamais de moins de 20 pas. (XIX.) La dernière nation qu'il traverse est celle des Gangarides Calingiens; leur capitale se nomme Parthalis. Le roi a 60,000 fantassins, 1,000 cavaliers et 700 éléphants, tout prêts à entrer en campagne.

2 Chez les Indiens civilisés la population est divisée en plusieurs classes : les uns cultivent la terre, les autres sont militaires; d'autres font le commerce; les meilleurs et les plus riches administrent la chose publique, rendent la justice, et sont les conseillers des rois. Ceux de la cinquième classe, adonnés à une sagesse célèbre en ces pays et presque tournée en religion, finissent
3 toujours leur vie par une mort volontaire sur un bûcher. Il faut ajouter une dernière classe à demi-sauvage, assujettie à un labeur infini, d'où dépend tout le reste, à savoir, chargée de chasser et de dompter les éléphants. Avec ces animaux on laboure, sur eux on voyage; on ne connaît guère d'autre bétail; avec eux on fait la guerre et on défend la frontière. On les choisit pour le combat, d'après les forces, l'âge, et la taille.

4 Dans le Gange est une île très-grande, renfermant une seule nation, nommée les Modogalingiens. Au delà sont situés les Modubes, les Molindes, les Ubères, avec une magnifique ville do même nom; les Galmodroèses, les Prètes, les Calisses, les Sasures, les Passales, les Colubes, les Orxules, les Abales, les Taluctes; le roi des Taluctes a 50,000 fantassins, 4,000 cavaliers, et 400 éléphants. Puis vient une nation plus puissante, les Andares (12), possédant grand nombre de bourgs, 30 villes fortifiées de murs et de tours; elle fournit à son roi 100,000 fantassins, 2,000 cavaliers, 1,000 éléphants. Le pays des Dardes est le plus abondant en or; celui des Sètes, en argent.

Des Indiens non-seulement de ces parages, mais 5
encore de l'Inde presque entière, les plus puissants et les plus illustres sont les Prasiens, qui possèdent la ville, très-grande et très-opulente, de Palibothra (Patna), d'où quelques-uns donnent le nom de Palibothriens à la nation même, et de Palibothrie à toute la contrée entre le Gange et l'Indus. Leur roi a toujours à sa solde 600,000 fantassins, 30,000 cavaliers, et 9,000 éléphants; d'où l'on conclut que ses richesses sont énormes.
Après ceux-ci, dans l'intérieur, les Monèdes, et 6
les Suares, chez qui est le mont Malée. Dans cette montagne l'ombre tombe au nord en hiver, au midi en été, pendant six mois; la grande Ourse n'y est visible qu'une fois dans l'année, et seulement pendant 15 jours, d'après Bæton. Mégasthène dit que cela arrive en plusieurs lieux de l'Inde. Les Indiens appellent Dramasa le pôle austral. La rivière Jomanes tombe dans le Gange à travers le pays des Palibothriens, entre les villes
Méthora et Clisobora. Dans les régions au midi 7
du Gange, les hommes sont hâlés par le soleil; ils ont déjà une teinte basanée, sans être encore brûlés comme les Éthiopiens. Plus ils s'approchent de l'Indus, plus ils portent la marque de l'action colorante de l'astre. Immédiatement après la nation des Prasiens, dans les montagnes desquels sont, dit-on, les Pygmées, on trouve l'Indus. Artémidore estime à 2,100,000 pas l'intervalle qui sépare ces deux fleuves.

XXIII. (XX.) L'Indus, appelé Sindus par les 1

VIII millia passuum latitudine : ubi modicum, stadiorum centum : altitudine nusquam minore passuum XX, (XIX.) novissima gente Gangaridum Calingarum : regia Parthalis vocatur. Regi LX mill. peditum, equites mille, elephanti DCC in procinctu bellorum excubant.

2 Namque vita mitioribus populis Indorum multipartita degitur. Alii tellurem exercent, militiam alii capessunt, merces alii suas evehunt : res publicas optimi ditissimique temperant, judicia reddunt, regibus assident. Quintum genus celebratæ illic, et prope in religionem versæ sapientiæ deditum, voluntaria semper morte vitam ac-
3 censo prius rogo finit. Unum super hæc est semiferum ac plenum laboris immensi, et quo supra dicta continentur, venandi elephantes domandique. Iis arant, iis vehuntur, hæc maxime novere pecuaria : iis militant, dimicantque pro finibus. Delectum in bella, vires, et ætas, atque magnitudo faciunt.

4 Insula in Gange est magnæ amplitudinis gentem continens unam, Modogalingam nomine. Ultra siti sunt Modubæ, Molindæ, Uberæ cum oppido ejusdem nominis magnifico, Galmodroesi, Preti, Calissæ, Sasuri, Passalæ, Colubæ, Orxulæ, Abali, Taluctæ. Rex horum peditum L M., equitum IV mill., elephantorum CCCC in armis habet. Validior deinde gens Andaræ, plurimis vicis, XXX oppidis, quæ muris turribusque muniuntur, regi præbet peditum C M., equitum MM., elephantos M. Fertilissimi sunt auri Dardæ, Setæ vero argenti.

Sed omnium in India prope, non modo in hoc tractu, 5
potentiam claritatemque antecedunt Prasii, amplissima urbe ditissimaque Palibothra : unde quidam ipsam gentem Palibothros vocant, immo vero tractum universum a Gange. Regi eorum peditum sexcenta M., equitum XXX M., elephantorum IX M. per omnes dies stipendiantur : unde
conjectatio ingens opum est. Ab iis in interiore situ Mone- 6
des et Suari, quorum mons Maleus, in quo umbræ ad septemtrionem cadunt hieme, æstate in austrum, per senos menses. Septemtriones eo tractu semel in anno apparere, nec nisi XV diebus, Bæton auctor est : hoc idem pluribus locis Indiæ fieri, Megasthenes. Austrinum polum Indi Dramasa vocant. Amnis Jomanes in Gangem per Palibothros decurrit inter oppida Methora et Clisobora. A
Gange versa ad meridiem plaga, tinguntur sole populi, 7
jam quidem infecti, nondum tamen Æthiopum modo exusti : quantum ad Indum accedunt, tantum colore præferunt sidus. Indus statim a Prasiorum gente, quorum in montanis Pygmæi traduntur. Artemidorus inter duos amnes $\overline{XXI}$ interesse tradit.

XXIII. (XX.) Indus, incolis Sindus appellatus, in jugo 1

habitants, né dans l'embranchement du Caucase, qu'on appelle Paropamise, coulant d'abord à l'orient, reçoit lui aussi 19 rivières ; les plus célèbres sont l'Hydaspe, qui en amène quatre autres, le Cantabras, qui en amène trois, l'Acésine et l'Hypasis, qui sont navigables eux-mêmes. Toutefois, modeste, pour ainsi dire, nulle part il n'a plus de 50 stades (kil.9, 2) de large, et plus de 15 pas de profondeur. Il forme une île très-grande, nommée Prasiane, et une autre plus petite, nommée
2 Patale. Navigable, d'après les auteurs les plus modérés, pendant l'espace de 1,240,000 pas, il semble accompagner le soleil dans sa marche, court à l'occident, et se jette dans l'Océan. Quant à la mesure de la côte jusqu'à l'Indus, je vais l'indiquer, comme je la trouve, par distances, bien qu'il n'y ait aucune concordance entre les itinéraires : de l'embouchure du Gange au promontoire des Calingiens et à la ville de Dandagula, 625,000 pas ; jusqu'à Tropina, 1,225,000 ; jusqu'au promontoire de Perimula, où est le plus célèbre marché de l'Inde, 750,000 ; jusqu'à la ville située dans l'île que nous avons nommée tout à l'heure, Patala, 620,000.

3 Nations montagnardes entre l'Indus et la Jomane, les Césiens, les Cétriboniens vivant dans les bois ; puis les Megalles, dont le roi a 500 éléphants, et un nombre mal connu de fantassins et de cavaliers ; les Chryséens, les Parasanges, les Asanges, dont le pays est plein de tigres, qui arment 30,000 fantassins, 300 éléphants, 800 cavaliers ; et que renferme l'Indus, et, pendant 625,000 pas, une ceinture de montagnes et des déserts : au-dessous des déserts, les Dares, les Sures ; puis, de nouveau, des déserts de 187,000 pas, où les sables entourent des terres, comme la mer des îles ; au-dessous de ces déserts, les 4
Maltécores, les Singiens, les Marohens, les Rarunges, les Morunes, tous peuples montagnards, qui, étendus sans interruption le long de la côte de l'Océan, sont indépendants, sans rois, et ont beaucoup de villes sur les escarpements des montagnes ; puis les Naréens, à qui sert de borne le 5
Capitalia, le plus haut des monts indiens ; les habitants de ce mont, qui sur l'autre versant exploitent des mines considérables d'or et d'argent ; les Oratures, dont le roi n'a, il est vrai, que 10 éléphants, mais des forces considérables en infanterie ; les Varétates, qui, soumis à un roi, ne nourrissent pas d'éléphants, se fiant à leur infanterie et à leur cavalerie ; les Odomboères, les Salabastres, les Horates, avec une belle ville défendue par des fossés marécageux, dont les crocodiles, très-avides de chair humaine, ne permettent le passage que sur un pont : on cite encore chez eux une autre ville, Automela, placée sur la côte, où cinq rivières viennent aboutir à un même point ; c'est un marché célèbre. Leur roi a
1,600 éléphants, 150,000 fantassins, 5,000 ca- 6
valiers. Le roi des Charmes, plus pauvre, a 60 éléphants, et, du reste, de petites forces. Ensuite viennent les Pandes, seule nation de l'Inde qui soit gouvernée par des femmes : on rapporte qu'Hercule n'eut qu'un enfant du sexe féminin, et que cette fille, plus chérie pour cette raison, reçut le royaume principal. Sa descendance commande à 300 villes, 150,000 fantassins, 500 éléphants ; après cette reine de 300 villes, les Syriènes, les Déranges, les Posinges, les Buzes, les Gogiaréens, les Umbres, les Néréens, les Brancoses, les Nobundes, les Cocondes, les Néséens, les Pédatrires, les Solobriases, les Olostres, qui tou-

Caucasi montis, quod vocatur Paropamisus, adversus solis ortum effusus, et ipse undeviginti recipit amnes. Sed clarissimos, Hydaspem, quatuor alios afferentem : Cantabram, tres. Per se vere navigabiles Acesinem, et Hypasin : quadam tamen aquarum modestia nusquam latior quinquaginta stadiis, aut altior XV passus : amplissimam insulam efficiens, quæ Prasiane nominatur : et aliam mi-
2 norem, quæ Patale. Ipse per $\overline{XII}$ XL M. pass. (parcissimis auctoribus) navigatus, et quodam solis comitatu in occasum versus, Oceano infunditur. Mensuram in ora ad eum ponam, ut invenio, generatim, quamquam inter se nullæ congruunt. Ab ostio Gangis ad promontorium Calingōn, et oppidum Dandagula DCXXV M. passuum. Ad Tropina $\overline{XII}$ XXV mill. passuum. Ad Perimulæ promontorium, ubi est celeberrimum Indiæ emporium, DCCL. Ad oppidum in insula, quam supra diximus, Patalam, DCXX.

3 Gentes montanæ inter eum et Jomanem, Cesi, Cetriboni silvestres : deinde Megallæ, quorum regi quingenti elephanti, peditum equitumque numerus incertus : Chrysei, Parasangæ, Asangæ, tigri fera scatentes. Armant peditum XXX mill., elephantos CCC, equites DCCC. Hos includit Indus, montium corona circumdatos et solitudinibus per DCXXV M. Infra solitudines, Dari, Suræ, iterumque solitudines per CLXXXVII mill. pass., plerumque arenis ambientibus haud alio modo, quam insulas mari. Infra de- 4
serta hæc Maltecoræ, Singæ, Marohæ, Rarungæ, Moruni. Hi montium qui perpetuo tractu Oceani oræ prætenti, incolæ, liberi et regum expertes, multis urbibus montanos obtinent colles. Nareæ deinde, quos claudit mons altissi- 5
mus Indicorum Capitalia. Hujus incolæ, alio latere late auri et argenti metalla fodiunt. Ab iis Oraturæ, quorum regi elephanti quidem decem, sed amplæ vires peditum : Varetatæ, qui sub rege elephantos non alunt, fiducia equitum peditumque. Odomboeræ, Salabastræ. Horatæ urbe pulcra, fossis palustribus munita : per quas crocodili, humani corporis avidissimi, aditum nisi ponte non dant. Et aliud apud illos laudatur oppidum Automela, impositum littori, quinque amnium in unum confluente concursu, emporio nobili. Regi eorum elephanti M. DC, peditum CL M., 6
equitum quinque M. Pauperior Charmarum rex elephantos LX, parvasque reliquas vires habet. Ab iis gens Pandæ, sola Indorum regnata feminis. Unam Herculi sexus ejus genitam ferunt, ob idque gratiorem, præcipuo regno donatam. Ab ea deducentes originem imperitant CCC oppidis, peditum CL mill., elephantis quingentis. Post hanc trecentarum urbium Syrieni, Derangæ, Posingæ, Buzæ, Gogiarei, Umbræ, Nereæ, Brancosi, Nobundæ, Cocondæ, Nesei, Pedatriræ, Solobriasæ, Olostræ Patalen insulam attin-

chent à l'île Patale. De l'extrémité de cette île aux portes Caspiennes, la distance est de 1,925,000 pas.

7 Ici ensuite, au bord opposé (est) de l'Indus, habitent des peuples sur qui on a des renseignements certains, les Amates, les Bolinges, les Gallitalutes, les Dimures, les Mégares, les Ordabes, les Mèses; puis les Ures, les Silènes; ensuite, des déserts pendant 250,000 pas; au delà de ces déserts, les Organages, les Abaortes, les Sibares, les Suertes; après ces peuples, des déserts pareils aux précédents; puis les Sarophages, les Sorges, les Baraomates, les Umbrittes, formant 12 nations, dont chacune a deux villes; les

8 Asènes, habitant trois villes, dont la capitale est Bucéphale, fondée par Alexandre dans le lieu où a été enterré son cheval de ce nom; au-dessus d'eux, des peuples montagnards placés au pied du Caucase, les Soléades, les Sondres; en passant l'Indus et en suivant son cours, les Samarabriens, les Sambrucènes, les Bisambrites, les Osiens, les Antixènes, les Taxilles, avec la ville célèbre de Taxila: là déjà la contrée s'est abaissée et aplanie, et elle porte dans son ensemble le nom d'Amanda; quatre peuples, les Peucolaïtes, les Arsagalites, les Gérètes, les Asoens.

9 En effet, la plupart ne font pas du fleuve Indus la limite occidentale de l'Inde, mais ils y ajoutent quatre satrapies, les Gédrosiens, les Arachotes, les Ariens, les Paropamisades, (XXI.) et la dernière limite de l'Inde est alors le Cophès; d'autres prétendent que tout cela appartient à l'Arie. La plupart attribuent aussi à l'Inde la ville de Nysa, le mont Mérus, consacré à Bacchus, d'où vient la fable qui le fait naître de la cuisse de Jupiter (13), et le pays des Astacans, qui produit la 10 vigne, le laurier, le buis, et tous les fruits de la Grèce. Quant aux particularités mémorables et presque fabuleuses que l'on rapporte sur la fertilité du sol, sur les espèces de grains et d'arbres, sur les quadrupèdes, les oiseaux et les autres animaux, nous en parlerons en lieu et place dans le reste de l'ouvrage. Ajournons pour un moment les quatre satrapies, dans la hâte que nous avons d'arriver à l'île de Taprobane.

Mais auparavant il faut citer d'autres îles: Pa- 11 talé, que nous avons dit (VI, 23, 2) être à l'embouchure même de l'Indus, de figure triangulaire, de 220,000 pas de large; hors de l'embouchure du fleuve, les îles de Chryse et d'Argyre, abondantes, je pense, en mines; car je suis peu disposé à croire ce que quelques-uns ont rapporté, que le sol en est d'or et d'argent; à 20,000 pas, l'île de Crocala; à 12,000, l'île de Bibaga, pleine d'huîtres et de coquillages; puis, à 9,000 pas, Toralliba, et plusieurs autres sans nom.

XXIV. (XXII.) Taprobane a été longtemps re- 1 gardée comme un autre monde, sous le nom de terre des Antichthones (14). Au siècle et aux expéditions d'Alexandre le Grand on doit de savoir qu'elle est une île. Onésicrite, commandant de sa flotte, a écrit que les éléphants y sont plus grands et plus belliqueux que dans l'Inde; Mégasthène, qu'elle est partagée par un fleuve, que les habitants sont appelés Paléogones, et que leur pays est plus abondant en or et en grosses perles que celui des Indiens. Érastosthène a même donné la 2 mesure de cette île, 7,000 stades (myr. 128,8) en long et 5,000 (myr. 92) en large, ajoutant qu'elle n'a point de villes, mais qu'elle renferme 700

gentes: a cujus extremo littore ad Caspias portas XIX XXV mill. produntur.

7 Hic deinde accolunt Indum adversum evidenti demonstratione Amatæ, Bolingæ, Gallitalutæ, Dimuri, Megari, Ordabæ, Mesæ. Ab his Uri, Sileni: mox deserta in CCL mill. passuum. Quibus exsuperatis Organagæ, Abaortæ, Sibaræ, Suertæ: et ab iis solitudines prioribus pares. Dein Sarophages, Sorgæ, Baraomatæ, Umbrittæque,

8 quorum XII nationes, singulisque binæ urbes. Aseni trium urbium incolæ. Caput eorum Bucephala, Alexandri regis equo (cui fuerat hoc nomen) ibi sepulto conditum. Montani super hos Caucaso subjecti, Soleadæ, Sondræ: transgressisque Indum, et cum eo decurrentibus Samarabriæ, Sambruceni, Bisambritæ, Osii, Antixeni, Taxillæ, cum urbe celebri, jam in plana demisso tractu, cui universo nomen Amandæ. Populi quatuor, Peucolaitæ, Arsagalitæ, Geretæ, Asoi.

9 Etenim plerique ab occidente non Indo amne determinant, sed adjiciunt quatuor satrapias, Gedrosos, Arachotas, Arios, Paropamisadas, (XXI.) ultimo fine Cophete fluvio: quæ omnia Ariorum esse, aliis placet. Nec non et Nysam urbem plerique Indiæ adscribunt, montemque Merum, Libero Patri sacrum: unde origo fabulæ, Jovis femine editum.

10 Item Astacanos gentem, vitis, et lauri, et buxi, pomorumque omnium in Græcia nascentium fertilem. Quæ memoranda, et prope fabulosa, de fertilitate terræ, ac genere frugum arborumque, aut ferarum, aut volucrum, et aliorum animalium traduntur, suis quæque locis in reliqua parte operis commemorabuntur. Quatuor vero satrapiæ mox paulo, ad Taprobanen insulam festinante animo.

Sed ante sunt aliæ, Patale, quam significavimus in ipsis 11 faucibus Indi, triquetra figura, CCXX M. passuum latitudine. Extra ostium Indi, Chryse, et Argyre, fertiles metallis, ut credo. Nam quod aliqui tradidere, aureum argenteumque iis solum esse, haud facile crediderim. Ab iis XX M. pass. Crocala. Ab ea XII M. pass. Bibaga, ostreis et conchyliis referta. Deinde Toralliba IX M. pass. a supra dicta, multæque ignobiles.

XXIV. (XXII.) Taprobanen alterum orbem terrarum 1 esse, diu existimatum est, Antichthonum appellatione. Ut liqueret insulam esse, Alexandri Magni ætas resque præstitere. Onesicritus classis ejus præfectus, elephantos ibi majores bellicosioresque, quam in India, gigni scripsit: Megasthenes flumine dividi, incolasque Palæogonos appellari, auri margaritarumque grandium fertiliores, quam Indos. Eratosthenes et mensuram prodidit, longitu- 2 dinis VII M. stad., latitudinis quinque M., nec urbes esse,

bourgs. Elle commence à la mer Orientale, s'étendant en face de l'Inde, entre le levant et le couchant. Jadis on croyait qu'elle était à vingt jours de navigation de la nation des Prasiens; mais comme on y allait avec des barques faites de papyrus, et munies d'agrès comme celles du Nil, on a réduit cette évaluation à sept journées, en raison de la supériorité de la marche de nos bâ-
3 timents. La mer qui sépare Taprobane de l'Inde est pleine de hauts fonds, où l'eau n'a pas plus de six pas de profondeur, mais tellement profonde dans certaines passes, qu'aucune ancre n'en peut trouver le fond : les habitants se servent de barques qui ont une proue à l'avant et à l'arrière, afin de n'être pas obligés de virer de bord dans ces canaux étroits; le tonnage de ces barques est de 3000 amphores (litres 77,760). Ils n'observent pas les astres pour naviguer, et le pôle septentrional n'est pas visible; mais ils emmènent avec eux des oiseaux qu'ils lâchent de temps en temps et dont ils suivent le vol vers la terre; ils ne naviguent pas plus de quatre mois dans l'année; ils s'abstiennent de se mettre en mer pendant environ cent jours après le solstice d'été : c'est la saison de leur hivernage.

4 Jusqu'à présent nous avons parlé d'après les anciens; mais des renseignements plus exacts nous sont arrivés sous le règne de l'empereur Claude, et même des ambassadeurs sont venus de cette île à Rome; voici comment cela s'est fait : Annius Plocamus avait affermé du trésor impérial le revenu de la mer Rouge; un sien affranchi, doublant l'Arabie, fut emporté par les aquilons au delà de la Carmanie; il arriva le quinzième jour à Hippuros, port de Taprobane : accueilli avec hospitalité par le roi du pays, et ayant appris en six mois la langue des habitants, il put répondre à ce prince sur les Romains et l'empereur.
Ce prince, parmi les choses qui lui furent racon- 5
tées, admira surtout la probité du gouvernement romain, parce qu'il remarqua dans l'argent pris avec le naufragé que les deniers étaient égaux en poids, bien que les différentes figures qu'ils portaient montrassent qu'ils avaient été frappés par des souverains différents. Engagé par cela principalement à nouer une alliance, il envoya quatre ambassadeurs, dont le chef était Rachias. On apprit d'eux que l'île renfermait 500 villes, un port en face du midi, placé près de la ville de Palæsimundum, la plus célèbre, la ville royale, et contenant une population de 200,000 personnes; que dans l'intérieur se trouvait le lac Mégisba, de 375,000 pas de tour, où sont des îles servant uniquement de pâturages; qu'il en sort deux fleu- 6
ves, l'un, le Palæsimundus, se jetant auprès de la ville de même nom, dans le port, par trois bras, dont le plus étroit a cinq stades (mètres 920) et le plus large quinze (kil. 2,76), et l'autre, le Cydara, coulant vers le nord et l'Inde; que le point de l'Inde le plus voisin est le cap nommé Coliaque, à quatre jours de navigation, distance au milieu de laquelle on trouve l'île du Soleil; que cette mer est d'une couleur très-verte, et en outre pleine d'arbres dont les gouvernails emportent le feuillage.
Ces ambassadeurs admiraient chez nous la grande 7
Ourse et les Pléiades; c'était pour eux un nouveau ciel; ils avouaient que la lune même n'était visible chez eux au-dessus de la terre que du huitième jour au seizième. Ils racontaient que dans leurs nuits brillait Canopus (II, 71,2), étoile grande et jetant un vif éclat; mais ce qui les surprenait le plus, c'est que les ombres de leurs corps tombaient du côté de notre ciel et non du côté du leur, et que le soleil se levait à gauche et se couchait à

sed vicos septingentos. Incipit ab Eoo mari, inter ortum occasumque solis Indiæ prætenta, et quondam credita XX dierum navigatione a Prasiana gente distare : mox, quia papyraceis navibus, armamentisque Nili peteretur, ad nos-
3 trarum navium cursus, VII dierum intervallo taxato. Mare interest vadosum, senis non amplius altitudinis passibus, sed certis canalibus ita profundum, ut nullæ ancoræ sidant : ob id navibus utrimque proræ, ne per angustias alvei circumagi sit necesse : magnitudo ad terna millia amphorum. Siderum in navigando nulla observatio. Septemtrio non cernitur : sed volucres secum vehunt, emittentes sæpius, meatumque earum terram petentium comitantur. Nec plus quaternis mensibus anno navigant. Cavent a solstitio maxime centum dies, tum illo mari hiberno.

4 Hactenus a priscis memorata : nobis diligentior notitia Claudii principatu contigit, legatis etiam ex insula advectis. Id accidit hoc modo : Annii Plocami, qui maris Rubri vectigal a fisco redemerat, libertus circa Arabiam navigans, Aquilonibus raptus præter Carmaniam, XV die Hippuros portum ejus invectus, hospitali regis clementia sex mensium tempore imbutus alloquio, percontanti postea
5 narravit Romanos et Cæsarem. Mirum in modum in auditis justitiam ille suspexit, quod pares pondere denarii essent in captiva pecunia, quum diversæ imagines indicarent a pluribus factos. Et hoc maxime sollicitatus ad amicitiam, legatos quatuor misit, principe eorum Rachia. Ex iis cognitum D. esse oppida, portum contra meridiem, appositum oppido Palæsimundo, omnium ibi clarissimo, ac regia CC mill. plebis. Stagnum intus Megisba, CCCLXXV mill. passuum ambitu, insulas pabuli tantum fertiles complexum.
Ex eo duos amnes erumpere : Palæsimundum, juxta 6
oppidum ejusdem nominis, influentem in portum tribus alveis, quinque stadiorum arctissimo, XV amplissimo : alterum ad septemtriones Indiamque versum, Cydara nomine. Proximum esse Indiæ promontorium, quod vocetur Coliacum, quatridui navigatione, medio in cursu solis insula occurrente. Mare id colore perviridi, præterea fruticosum arboribus, jubas earum gubernaculis deterentibus. Septemtriones Vergiliasque apud nos, veluti novo 7
cælo, mirabantur. Ne lunam quidem apud ipsos, nisi ab octava ad XVI supra terram aspici fatentes. Canopum lucere noctibus, sidus ingens et clarum. Sed maxime mirum iis erat, umbras suas in nostrum cælum cadere, non in suum; solemque a læva oriri, et in dexteram occidere

droite, au lieu de faire le contraire. Ils racontaient encore que le flanc de l'île étendu le long de l'Inde avait 10,000 stades (myr. 184), dans la direc-
8 tion du levant d'hiver; qu'ils voyaient les Sères au delà des monts Émodiens, et qu'ils les connaissaient même par le commerce; que le père de Rachias était allé dans leur pays, et que les Sères venaient au-devant des Taprobaniens qui arrivaient; que les Sères dépassaient la taille ordinaire, qu'ils avaient les cheveux rouges, les yeux bleus, la voix rude, sans langage pour se communiquer leurs pensées. Du reste, les renseignements donnés par eux étaient semblables à ceux de nos négociants, à savoir que les marchandises étaient posées sur la rive du fleuve du côté des Sères (VI, 20), qui les emportaient en laissant le prix si elles leur convenaient. A-t-on jamais plus juste raison de haïr le luxe que lorsque, conduit en esprit dans ces contrées, on songe à ce qu'il demande, à quel prix, et pourquoi (IX, 54)?

9 Mais Taprobane même, quoique reléguée par la nature au delà du monde, n'est pas exempte de nos vices; l'or et l'argent y sont aussi en estime; un marbre semblable à l'écaille de tortue, les pierres précieuses, les perles remarquables, y sont à haut prix; en un mot, c'est notre luxe tout entier porté à son comble. Ils disaient que leurs richesses étaient plus grandes que les nôtres, mais que nous savions mieux en tirer parti. Personne n'y a d'esclaves; on n'y dort ni jusqu'au jour ni pendant le jour; les édifices y sont peu élevés au-dessus du sol; le prix des grains y est toujours le même; il n'y a ni tribunaux ni procès; on y adore Hercule; le peuple élit pour roi un vieillard recommandable par sa douceur, et sans enfants; si plus tard il a des enfants, on le fait abdiquer, pour que le royaume ne devienne pas héréditaire. Trente directeurs lui sont donnés 10
par le peuple; personne ne peut être condamné à mort que par une sentence de la majorité. Il y a même alors appel au peuple; on donne au condamné soixante-dix nouveaux juges; s'ils l'acquittent, les trente directeurs perdent toute considération, et ils sont frappés de la réprobation la plus sévère. Le roi porte l'habillement de Bacchus; la nation, celui des Arabes. Le roi, s'il commet quelque crime, est condamné à mort; personne ne le tue, tous s'en détournent; on refuse même d'échanger avec lui une parole. Les fêtes se passent en chasses, dont les plus agréables sont celles qui ont pour objet les tigres et les éléphants; les champs y sont soigneusement cultivés, l'usage de la vigne y est inconnu, les fruits y sont abondants; les habitants se plaisent beaucoup à la pêche, surtout des tortues, dont la carapace couvre des familles entières, tant on en trouve de grandes. Une vie de cent ans y est ordinaire. Voilà ce qu'on sait de Taprobane.

XXV. Parlons maintenant des quatre satra- 1
pies, que nous avons renvoyées à ce moment. (XXIII.) A partir des nations les plus voisines de l'Indus, on trouve des lieux montagneux: la Capissène, où fut la ville de Capissa, détruite par Cyrus; l'Arachosie, avec un fleuve et une ville de même nom, que quelques-uns ont appelée Cophée, fondée par Sémiramis; le fleuve Hermandus (15), arrosant Parabeste des Arachosiens; dans le voisinage, au midi, du côté des Arachotes, les Gédrosiens; au nord les Paropamisades, au pied du Caucase la ville de Cartana, appelée ensuite Tetragonis (le pays des Paropamisades est en face de l'Arachosie); puis le pays des Bactriens, dont la

potius, quam e diverso. Iidem narravere, latus insulæ, quod prætenderetur Indiæ, x mill. stad. esse ab oriente
8 hiberno. Ultra montes Emodos, Seras quoque ab ipsis aspici, notos etiam commercio: patrem Rachiæ commeasse eo: advenis sibi Seras occursare. Ipsos vero excedere hominum magnitudinem, rutilis comis, cæruleis oculis, oris sono truci, nullo commercio linguæ. Cætera eadem, quæ nostri negotiatores. Fluminis ulteriore ripa merces positas juxta venalia tolli ab his, si placeat permutatio: non aliter odio justiore luxuriæ, quam si perducta mens illuc usque cogitet, quid, et quo petatur, et quare.

9 Sed ne Taprobane quidem, quamvis extra orbem a natura relegata, nostris vitiis caret. Aurum argentumque et ibi in pretio. Marmor testudinis simile, gemmæ margaritæque in honore multo præstantiores: et totius luxuriæ nostræ cumulus. Ipsorum opes majores esse dicebant, sed apud nos opulentiæ majorem usum. Servum nemini: non in diem aut interdiu somnum: ædificia modice ab humo exstantia, annonam numquam augeri, non fora litesve esse: coli Herculem: eligi regem a populo senecta clementiaque, liberos non habentem: et si postea gignat, abdi-
10 cari, ne fiat hereditarium regnum. Rectores ei a populo xxx dari: nec nisi plurium sententia quemquam capitis damnari: sic quoque appellationem esse ad populum; et LXX judices dari: si liberent ii reum, amplius triginta iis nullam esse dignationem, gravissimo probro. Regi cultum Liberi Patris, cæteris Arabum. Regem, si quid delinquat, morte multari, nullo interimente, aversantibus cunctis, et commercia etiam sermonis negantibus. Festa venatione absumi, gratissimam eam tigribus elephantisque constare. Agros diligenter coli: vitis usum non esse, pomis abundare. Esse et in piscatu voluptatem, testudinum maxime, quarum superficie familias habitantium contegi: tanta reperiri magnitudine. Vitam hominum centum annis modicam. Hæc comperta de Taprobane.

XXV. Quatuor satrapiæ, quas in hunc locum distuli- 1
mus, ita se habent. (XXIII.) A proximis Indo gentibus, montana. Capissene habuit Capissam urbem, quam diruit Cyrus. Arachosia cum oppido et flumine ejusdem nominis, quod quidam Cophen dixere, a Semiramide conditum. Amnis Hermandus præfluens Parabesten Arachosiorum. Proximos iis a meridie ad partem Arachotarum faciunt Gedrosos, et a septemtrione Paropamisadas: Cartana oppidum sub Caucaso, quod postea Tetragonis dictum. Hæc regio est ex adverso. Bactrianorum deinde, cujus oppidum Alexandria, a conditore dictum. Syndraci, Dangalæ, Para-

capitale est Alexandrie, ainsi nommée de son fondateur; les Syndraques, les Dangales, les Parapians, les Cantaces, les Maces; au Caucase, les Cadrusiens; une ville fondée par Alexandre.

2 Au-dessous de toutes ces contrées, la côte à partir de l'Indus; l'Ariane, brûlée par les ardeurs du soleil, entourée de déserts, parsemée cependant de beaucoup de lieux ombragés, et rassemblant ses habitants sur deux fleuves surtout, le Tonderos et l'Arosape; la ville d'Artacoana; le fleuve Arius, qui passe au pied d'Alexandrie (Herat), fondée par Alexandre, ville de 30 stades (kil. 5,52); beaucoup plus belle et aussi plus ancienne, Artacabane, qui, rebâtie par Antiochus,
3 a 50 stades (kil. 9,2); la nation des Dorisques; les fleuves Pharnacotis et Ophradus; Prophthasia, ville des Zariaspes; les Dranges, les Évergètes, les Zaranges, les Gédruses; les villes de Peucolais et de Lymphorta; le désert des Méthoriques; le fleuve Manaïs; la nation des Auguttures; le fleuve Borru; la nation des Urbiens; le fleuve navigable Pomasius, sur le territoire des Pandes (VI, 23); le Cabirus, navigable, dans le territoire des Suares, ayant un port à son embouchure; la ville de Condigramma, le fleuve Cophès, où se jettent le Sadarus, le Parospus, le Sodinus, rivières navigables.

4 Quelques-uns veulent que la Daritis soit une partie de l'Ariane, et ils disent que ces deux contrées prises ensemble ont une longueur de 1,950,000 pas, et une largeur moitié moindre que celle de l'Inde (VI, 21, 2); d'autres ont placé les Gédruses et les Pasires pendant 182,000 pas, puis les Ichthyophages Orites, qui parlent non l'indien, mais une langue particulière, pendant 200,000 pas; puis la nation des Arbiens, pendant 200,000 pas encore. Alexandre défendit à tous les Ichthyophages de se nourrir de poisson. Au delà sont des déserts, puis la Carmanie, la Perse, et l'Arabie.

XXVI. Mais, avant d'entrer dans le détail, il 1
convient d'indiquer ce que rapporte Onésicrite: ce commandant de la flotte d'Alexandre vint par mer de l'Inde dans le golfe Persique, décrit récemment par Juba; puis j'exposerai la route que l'on a découverte dans ces derniers temps, et que l'on suit aujourd'hui. Le journal d'Onésicrite et de Néarque n'a ni les noms des stations ni les distances; et d'abord on n'y explique pas suffisamment auprès de quel fleuve et dans quel lieu était Xylenepolis, fondée par Alexandre, qui fut leur point de départ. Voici cependant ce 2
qui est digne d'être cité : Arbis, ville fondée par Néarque dans cette navigation; le fleuve Nabrus, navigable; en face, une île (16), à 70 stades (kil. 12,88); Alexandrie, fondée par Léonnatus (XXXV, 47) sur l'ordre d'Alexandre, dans le territoire de ce peuple; Argenus, qui a un bon port; le fleuve Tubérus, navigable, le long duquel sont les Pasires; puis les Ichthyophages, qui s'étendent 3
dans un si long espace, qu'on navigue pendant vingt jours le long de leur côte; l'île appelée île du Soleil, ou Lit des Nymphes, dont le sol est rouge et fait périr tout animal, sans qu'on en connaisse la cause; la nation des Oriens; l'Hytanis, fleuve de la Carmanie, qui a un port, et qui roule de l'or. Là, pour la première fois, les navigateurs revirent la grande Ourse : ils ajoutent qu'Arcturus n'est visible ni toutes les nuits ni la nuit entière; que les Achæménides avaient possédé le pays 4
jusque-là, et qu'on y exploite des mines de cuivre, de fer, d'arsenic, et de minium (XXXIII, 36 et 37).

piani, Cantaces, Maci. Ad Caucasum, Cadrusi : oppidum ab Alexandro conditum.

2 Infra hæc omnia, ora ab Indo : Ariana regio ambusta fervoribus, desertisque circumdata, multa tamen interfusa opacitate : cultores congregat circa duos maxime fluvios, Tonderon et Arosapen. Oppidum Artacoana. Arius amnis, qui præfluit Alexandriam ab Alexandro conditam. Patet oppidum stadia XXX, multoque pulcrius, sicut antiquius, Artacabane, iterum ab Antiocho munitum, stadia
3 L. Dorisci gens. Amnes : Pharnacotis, Ophradus. Prophthasia oppidum Zariasparum : Drangæ, Evergetæ, Zarangæ, Gedrusi. Oppida : Peucolais, Lymphorta : Methoricorum desertum. Amnis Manais : Augutturi gens. Flumen Borru : gens Urbi. Flumen navigabile Pomanus Pandarum finibus. Item Cabirus Suarorum, ostio portuosus. Oppidum Condigramma. Flumen Cophes. Influunt in eum navigabilia Sadarus, Parospus, Sodinus.

4 Arianæ partem esse Daritin aliqui volunt, mensuramque produnt utriusque longitudine XIX L., latitudine dimidio minore, quam Indiæ. Alii Gedrusos, et Pasires posuere per CLXXXII mill. passuum. Mox Ichthyophagos Oritas, propria non Indorum lingua loquentes, per CC mill. passuum. Inde posuere Arbiorum gentem per CC mill. Ichthyophagos omnes Alexander vetuit piscibus vivere. Ultra, deserta : deinde Carmania, ac Persis, atque Arabia.

XXVI. Sed priusquam hæc generatim persequamur, 1
indicare convenit, quæ prodit Onesicritus, classe Alexandri circumvectus in mediterranea Persidis ex India, narrata proxime a Juba : dein eam navigationem, quæ his annis comperta servatur hodie. Onesicriti et Nearchi navigatio nec nomina habet mansionum, nec spatia : primumque Xylenepolis ab Alexandro condita, unde ceperunt exordium, juxta quod flumen, aut ubi fuerit, non satis explanatur. Hæc tamen digna memoratu produntur. Arbis 2
oppidum a Nearcho conditum in navigatione ea. Flumen Nabrum navium capax : contra insula distans LXX. stad. Alexandria condita a Leonnato jussu Alexandri in finibus gentis, Argenus portu salubri. Flumen Tuberum navigabile, circa quod Pasiræ. Deinde Ichthyophagi tam longo 3
tractu, ut XX dierum spatio prænavigaverint. Insula, quæ Solis appellatur, et eadem Cubile Nympharum, rubens, in qua nullum non animal absumitur, incertis causis. Ori gens : flumen Carmaniæ Hytanis portuosum, et auro fertile. Ab eo primum Septemtriones apparuisse adnotavere. Arcturum nec omnibus cerni noctibus, nec totis umquam;

Au delà est le cap de la Carmanie, duquel il y a une distance de 50,000 pas jusqu'à la nation arabe des Maces, sur la côte opposée; trois îles, dont Oracla, à 25,000 pas du continent, a de l'eau et est seule habitée; quatre îles qui sont déjà dans le golfe et en face de la Perse : dans ces parages, des hydres marines, de 20 coudées, effrayèrent la flotte par leur approche; l'île d'Acrotadus; les Gaurates, qui comprennent la nation des Chianiens; le fleuve Hyperis, au milieu du golfe Persique, et qui porte des bâtiments de charge; le fleuve Sitiogagus, par lequel on arrive à Pasargade (vi, 29) en sept jours; l'Hératémis, fleuve naviga-
5 ble; une île sans nom; le fleuve Granis, portant des bâtiments d'une dimension médiocre, et traversant la Susiane; à la droite de ce fleuve, les Deximontans, qui fabriquent du bitume; le fleuve Zarotis, dont l'embouchure est difficile, si ce n'est à ceux qui en ont la pratique; deux petites îles; puis des hauts-fonds semblables à un marais, à travers lesquels on navigue cependant à l'aide de certains canaux; l'embouchure de l'Euphrate; le lac que l'Eulée et le Tigre forment auprès de Charax; puis Suse, à laquelle on remonte par le Tigre. La flotte y trouva Alexandre célébrant une fête; il y avait sept mois qu'il s'en était séparé à Patalé (vi, 23, 11), et il y en avait trois que la flotte tenait la mer. Telle fut la navigation de la flotte d'Alexandre. Plus tard on a pensé qu'on pouvait, de Syagrus (vi, 32), promontoire d'Arabie, gagner en toute certitude Patalé avec le vent du couchant d'été qu'on appelle là Hippalus; on évaluait la distance à 1,332,000 pas.

6 L'âge suivant indiqua une voie plus courte et plus sûre : c'était d'aller du même promontoire à Zigerus, port de l'Inde. Longtemps on a navigué ainsi, jusqu'à ce qu'un négociant eût trouvé une voie abrégée, et que l'amour du gain eût rapproché l'Inde. Aujourd'hui on y fait un voyage tous les ans; à bord des bâtiments on met des cohortes d'archers, pour écarter les pirates qui infestent ces mers. Il ne sera pas hors de propos d'exposer toute la navigation depuis l'Égypte; ce n'est que de nos jours qu'on en a une connaissance certaine. La chose en vaut la peine. Il n'y a pas d'année où l'Inde n'enlève à l'empire romain moins de 50,000,000 de sesterces (105,000,00 fr.); elle nous expédie en retour des marchandises qui se vendent chez nous au centuple. A 2,000 pas 7
d'Alexandrie est la ville de Juliopolis; de là on navigue sur le Nil jusqu'à Coptos, à 303,000 pas; ce trajet est parcouru en douze jours avec les vents étésiens. De Coptos on va sur des chameaux; les stations sont disposées d'après les lieux où l'on trouve de l'eau : la première s'appelle Hydreum (17), à 32,000 pas; la seconde est dans une montagne, à une journée de marche; la troisième, à un autre Hydreuma, à 95,000 pas de Coptos; puis dans une montagne; puis à Hydreum d'Apollon, à 184,000 pas de Coptos; derechef dans une montagne; puis au nouvel Hydreum, à
233,000 pas de Coptos; à une distance de 4,000 8
pas du nouvel Hydreum est l'ancien Hydreum, dit Troglodytique, où un détachement tient garnison, et qui peut recevoir 2,000 personnes. De là on arrive à la ville de Bérénice, qui a un port sur la mer Rouge, à 258,000 pas de Coptos; mais comme on fait la plus grande partie de la

4 Achæmenidas usque illo tenuisse. Æris et ferri metalla, et arsenici, et minii exerceri. Inde promontorium Carmaniæ est, ex quo in adversa ora ad gentem Arabiæ Macas trajectus distat L mill. passuum. Insulæ tres, quarum Oracla tantum habitatur aquosa, a continenti XXV mill. passuum. Insulæ IV jam in sinu ante Persida. Circa has hydri marini vicenum cubitorum adnatantes terruere classem. Insula Acrotadus : item Gauratæ, in quibus Chiani gens. Flumen Hyperis in medio sinu Persico, onerariarum navium capax. Flumen Sitiogagus, quo Pasargadas septimo die navigatur. Flumen navigabile Hera-
5 temis : insula sine nomine. Flumen Granis modicarum navium capax, per Susianem fluit : dextra ejus accolunt Deximontani, qui bitumen perficiunt. Flumen Zarotis ostio difficili, nisi peritis : insulæ duæ parvæ : inde vadosa navigatio palustri similis, per euripos tamen quosdam peragitur. Ostium Euphratis. Lacus, quem faciunt Eulæus et Tigris juxta Characem. Inde Tigri Susa. Festos dies ibi agentem Alexandrum invenerunt septimo mense, postquam digressus ab iis fuerat Patalis, tertio navigationis. Sic Alexandri classis navigavit. Postea a Syagro Arabiæ promontorio Patalen Favonio, quem Hippalum ibi vocant, peti certissimum videbatur XIII XX XII mill. pass. æstimatione.

Secuta ætas propiorem cursum tutioremque indicavit, 6
si ab eodem promontorio Zigerum portum Indiæ peteret. Diuque ita navigatum est, donec compendia invenit mercator, lucroque India admota est. Quippe omnibus annis navigatur; sagittariorum cohortibus impositis : etenim Piratæ maxime infestant. Nec pigebit totum cursum ab Ægypto exponere, nunc primum certa notitia patescente. Digna res, nullo anno minus H-S quingenties imperii nostri exhauriente India, et merces remittente, quæ apud nos centuplicato veneant. Duo millia passuum ab Alexandria 7
abest oppidum Juliopolis. Inde navigant Nilo Coptum CCCIII mill. passuum, qui cursus Etesiis flantibus peragitur XII diebus. A Copto camelis itur, aquationum ratione mansionibus dispositis. Prima appellatur Hydreum, XXXII mill. Secunda in monte, diei itinere. Tertia in altero Hydreumate, a Copto XCV mill. Deinde in monte. Mox ad Hydreum Apollinis a Copto CLXXXIV mill passuum. Rursus in monte. Mox ad novum Hydreum a Copto CCXXXIII 8
mill. pass. Est et aliud Hydreum vetus, Troglodyticum nominatur, ubi præsidium excubat diverticulo duum millium. Distat a novo Hydreumate IV mill. passuum. Inde Berenice oppidum, ubi portus Rubri maris, a Copto CCLVIII mill. passuum. Sed quia major pars itineris conficitur noctibus propter æstus, et stativis dies absumuntur,

route pendant la nuit à cause de la chaleur, et
qu'on passe le jour dans les haltes, le trajet, de
Coptos à Bérénice, demande douze jours.
9 On se met en mer au milieu de l'été, avant le
lever de la Canicule ou immédiatement après; au
bout de trente jours environ, on arrive à Océlis
d'Arabie, ou à Cane, de la région de l'encens. Il
y a un troisième port appelé Muza, où les navi-
gateurs qui vont en Inde ne touchent pas; il n'est
fréquenté que par les négociants en encens et en
parfums arabiques. Dans l'intérieur est une ville
nommée Saphar, capitale du pays, et une autre
ville nommée Save. Pour ceux qui vont en Inde le
point de départ le plus avantageux est Océlis; de
là, avec le vent Hippalus, on navigue pendant qua-
rante jours jusqu'à Muziris, premier marché de
l'Inde, peu désirable à cause des pirates voisins
qui occupent le lieu appelé Nitries; il n'est pas non
plus riche en marchandises; en outre, le mouillage
10 des navires est loin de la terre, et c'est avec des
chaloupes que l'on fait le chargement et le dé-
chargement. Le roi de ce pays, pendant que j'é-
crivais ceci, était Célébothras. Un port plus favo-
rable est celui de la nation des Nelcanidiens (18),
appelé Barace : là règne Pandion (19), dans une
ville méditerranée éloignée du marché, et appelée
Modura. Le pays d'où l'on apporte le poivre à
Barace, sur des chaloupes faites d'un seul arbre,
se nomme Cottonara. Tous ces noms de nations,
de ports ou de villes, ne se trouvent chez aucun
des anciens auteurs; d'où il résulte que l'état
11 des lieux change. On revient de l'Inde au com-
mencement du mois égyptien tybi, qui est notre
mois de décembre, ou tout au moins avant le
sixième jour du mois égyptien méchir, c'est-à-
dire avant nos ides de janvier (le 13 de janvier);
de la sorte on revient dans la même année. On
revient de l'Inde avec le vent Vulturne (du lever
d'hiver), et lorsqu'on est entré dans la mer
Rouge, avec l'Africus (du coucher d'hiver) ou
l'Auster (du midi). Maintenant revenons à notre
sujet.

XXVII. Néarque a écrit que la côte de Car- 1
manie a 1,250,000 pas; depuis son commence-
ment jusqu'au fleuve Sabis, 100,000 pas; de là on
trouve des vignobles et des champs cultivés jus-
qu'au fleuve Andanis, pendant 25,000 pas; le
pays s'appelle Armuzia. Villes de la Carmanie,
Zéthis et Alexandrie.

XXVIII. Puis, en ces parages, la mer fait une 1
double irruption dans les terres, sous le nom de
mer Rouge chez les Latins, et chez les Grecs de
mer Érythrée, du nom du roi Érythras, ou, sui-
vant d'autres, à cause de la couleur rouge qu'elle
présente, soit que cette couleur provienne de la
réflexion des rayons du soleil, soit qu'elle tienne
à la teinte de la terre et du sable, ou à la nature
de l'eau elle-même. (XXIV.) Elle se divise en deux
golfes : celui qui est à l'orient s'appelle golfe Per-
sique, il a 2,500,000 pas de tour d'après Éra-
tosthène. En face est l'Arabie, dont la longueur
est de 1,200,000 pas; puis vient un second golfe,
nommé Arabique. La mer qui entre dans les
golfes s'appelle mer Azanienne (VI, 34). L'en- 2
trée du golfe Persique a 5,000 pas de large,
4,000 d'après d'autres. De cette entrée au fond
du golfe, il est à peu près certain qu'il y a en
ligne directe 1,125,000 pas; il est configuré
comme une tête humaine. Onésicrite et Néarque
ont écrit que du fleuve Indus jusqu'au golfe Per-
sique, et de là jusqu'à Babylone, par les marais
de l'Euphrate, il y a 2,500,000 pas.

totum a Copto Berenicen itèr duodecimo conficitur die.
9 Navigare incipiunt æstate media ante Canis ortum, aut
ab exortu protinus : veniuntque circiter XXX die Ocelim
Arabiæ, aut Canen thuriferæ regionis. Est et tertius por-
tus, qui vocatur Muza, quem Indica navigatio non pe-
tit, nec nisi thuris odorumque Arabicorum mercatores.
Intus oppidum, regia ejus appellatur Saphar, aliudque
Save. Indos autem petentibus utilissimum est ab Oceli
egredi. Inde vento Hippalo navigant diebus quadraginta
ad primum emporium Indiæ Muzirim, non expetendum
propter vicinos Piratas, qui obtinent locum nomine Ni-
10 trias : neque est abundans mercibus. Præterea longe a
terra abest navium statio, lintribusque afferuntur onera,
et regeruntur. Regnabat ibi, quum proderem hæc, Cele-
bothras. Alius utilior portus gentis Nelcanidon, qui voca-
tur Barace. Ibi regnat Pandion, longe ab emporio medi-
terraneo distante oppido, quod vocatur Modura. Regio
autem, ex qua piper monoxylis lintribus Baracen conve-
hunt, vocatur Cottonara, quæ omnia gentium, portuumve,
aut oppidorum nomina apud neminem priorum reperiun-
11 tur. Quo apparet mutari locorum status. Ex India rena-
vigant mense Ægyptio Tybi incipiente, nostro decembri :
aut utique Mechiris Ægyptii intra diem sextum, quod fit
intra idus januarias nostras : ita evenit, ut eodem anno
remeent. Navigant autem ex India vento Vulturno : et
quum intravere Rubrum mare, Africo vel Austro. Nunc
revertemur ad propositum.

XXVII. Carmaniæ oram patere duodecies centena L 1
mill. passuum Nearchus scripsit. Ab initio ejus ad flumen
Sabin centum mill. passuum. Inde vineas coli et arva ad
flumen Andanin, XXV mill. spatio. Regio vocatur Armu-
zia. Oppida Carmaniæ, Zethis, et Alexandria.

XXVIII. Irrumpit deinde et in hac parte geminum mare 1
in terras, quod Rubrum dixere nostri, Græci Erythræum
a rege Erythra, aut (ut alii) solis repercussu talem
reddi colorem existimantes : alii ab arena terraque, alii
tali aquæ ipsius natura. (XXIV.) Sed in duos dividitur
sinus. Is qui ab oriente est, Persicus appellatur, XXV M.
passuum circuitu, ut Eratosthenes tradit. Ex adverso est
Arabia, cujus XII mill. passuum est longitudo. Rursus
altero ambitur sinu, Arabico nominato. Oceanum qui in-
fluit, Azanium appellant. Persicum introitum V mill. 2
passuum latitudinis, alii quatuor fecerunt. Ab eo ad inti-
mum sinum recto cursu XI XXV mill. propemodum cons-
tat esse, et situm ejus humani capitis effigie. Onesicritus
et Nearchus ab Indo amne in sinum Persicum, atque illinc
Babylonem Euphratis paludibus, scripserunt XXV mill.
passuum esse.

3 Dans l'angle de la Carmanie sont les Chélono-
phages, qui couvrent leurs cabanes avec des ca-
rapaces de tortues, et qui se nourrissent de la chair
de ces animaux; ils habitent le promontoire (vi,
26) à partir du fleuve Arbis; ils ont, excepté la
tête, tout le corps hérissé de poil, et leurs vête-
ments sont faits en peaux de poisson. (xxv.) Au
delà, en allant vers l'Inde, on cite Caïcandrus, île
déserte dans l'Océan, à 50,000 pas; dans le voisi-
nage de cette île, et séparée par un bras de mer,
Stoïdis, dont les perles rapportent beaucoup d'ar-
4 gent. A partir du promontoire, aux Carmaniens
touchent les Armozéens; quelques-uns interpo-
sent les Arbiens; le littoral entier a 402,000
pas; là, le port des Macédoniens et les autels
d'Alexandre, sur un promontoire. Fleuves : le
Saganos, puis le Daras et le Salsos; au delà, le
promontoire Thémistéas, et l'île Aphrodisias,
habitée; puis le commencement de la Perse : elle
va jusqu'au fleuve Oroatis, qui la sépare de
l'Élymaïs; en face de la Perse, les îles Philos,
Casandra, Aracia consacrée à Neptune, avec
une montagne très-élevée; la Perse elle-même,
regardant le couchant, occupe un littoral de
550,000 pas, opulente jusqu'au luxe, et à la-
quelle depuis longtemps les Parthes ont imposé
leur nom. C'est le moment de dire quelques mots
de l'empire de ce peuple.

1 XXIX. Les royaumes des Parthes sont au nom-
bre de dix-huit; c'est ainsi qu'ils appellent leurs
provinces. Ces royaumes sont situés, comme nous
l'avons dit (vi, 16), le long de deux mers, la
mer Rouge au midi, la mer Hyrcanienne au nord.
De ces dix-huit royaumes, les onze qu'on appelle
supérieurs commencent aux confins de l'Arménie
et au littoral de la mer Caspienne; ils touchent
aux Scythes, dont ils partagent le genre de vie
(vi, 19). Les sept autres royaumes sont appelés
inférieurs. Quant aux Parthes proprement dits, 2
il y eut toujours une Parthie au pied de ces mon-
tagnes, souvent nommées (vi, 16), qui couvrent
toutes ces nations. La Parthie a du côté de l'o-
rient l'Arie (vi, 23), au midi la Carmanie et
l'Ariane (vi, 26), du côté de l'occident les Mè-
des Pratites (vi, 17), du côté du nord les Hyr-
caniens; elle a une ceinture de déserts. Les Par-
thes ultérieurs sont appelés Nomades; en deçà
sont des déserts (vi, 17). Au couchant, les Parthes
ont les villes que nous avons déjà nommées (vi,
17), Issatis et Calliope; au levant d'été, Europus;
au levant d'hiver, Mania; au milieu, Hécatompy-
los, capitale d'Arsace (*père des Arsacides*); Ni-
sée, ville célèbre de la Parthyène, où est Alexan-
dropolis, nommée ainsi de son fondateur.

(xxvi.) Il est nécessaire ici de tracer la situa- 3
tion des Mèdes et la configuration des terres jus-
qu'au golfe Persique, afin de faire comprendre
plus facilement le reste. La Médie, placée trans-
versalement au couchant, et se présentant obli-
quement à la Parthie, ferme l'entrée des royau-
mes supérieurs et inférieurs. Elle a donc au levant
les Caspiens et les Parthes, au midi la Sittacène
(vi, 31), la Susiane et la Perse, au couchant
l'Adiabène, au nord l'Arménie. Les Perses ont 4
toujours habité sur le bord de la mer Rouge : c'est
d'eux que lui vient le nom de golfe Persique; la
région maritime porte le nom de Syrtibolos. Du
côté par où l'on monte en Médie, il est un lieu
appelé la Grande Échelle (20) : c'est une montagne
escarpée où des gradins sont taillés, et qui offre
un passage étroit jusqu'à Persépolis, capitale du
royaume, et détruite par Alexandre. La Perse a en

3 In Carmaniæ angulo sunt Chelonophagi, testudinum
superficie casas tegentes, carne vescentes. A flumine Arbi
promontorium ipsum inhabitant, præter capita toto cor-
pore hirti, coriisque piscium vestiti. (xxv.) Ab horum
tractu Indiam versus Caicandrus deserta insula in Oceano,
L mill. passuum traditur : juxtaque eam freto interfluente
4 Stoidis, quæstuosa margaritis. A promontorio Carmanis
junguntur Armozei. Quidam interponunt Arbios, cccc11
millia passuum toto littore. Ibi portus Macedonum, et aræ
Alexandri in promontorio. Amnes : Saganos : dein Da-
ras, et Salsos. Ab eo promontorium Themisteas, insula
Aphrodisias habitatur. Inde Persidis initium ad flumen
Oroatin, quo dividitur ab Elymaide. Contra Persidem insu-
læ, Philos, Casandra, Aracia cum monte præalto Neptuno
sacra. Ipsa Persis adversus occasum sita obtinet littora
DL mill. passuum : etiam in luxum dives, in Parthorum
jam pridem translata nomen. Horum de imperio nunc
paucis.

1 XXIX. Regna Parthorum duodeviginti sunt omnia :
ita enim dividunt provincias, circa duo (ut diximus)
maria, Rubrum a meridie, Hyrcanum a septemtrione.
Ex iis undecim, quæ superiora dicuntur, incipiunt a
confinio Armeniæ, Caspiisque littoribus : pertinent ad
Scythas, cum quibus ex æquo degunt. Reliqua septem
regna inferiora appellantur. Quod ad Parthos attinet, 2
semper fuit Parthia in radicibus montium sæpius dicto-
rum, qui omnes eas gentes prætexunt. Habet ab ortu
Arios, a meridie Carmaniam et Arianos, ab occasu Pra-
titas Medos, a septemtrione Hyrcanos, undique desertis
cincta. Ulteriores Parthi Nomades appellantur : citra, de-
serta : ab occasu urbes eorum, quas diximus, Issatis
et Calliope : ab oriente æstivo, Europum : ab hiberno,
Mania : in medio Hecatompylos, Arsacæ regia : Nisæa
Parthyenes nobilis, ubi Alexandropolis a conditore.

(xxvi.) Necessarium est in hoc loco signare et Medorum 3
situm, terrarumque faciem circumagere ad Persicum
mare, quo facilius deinde reliqua noscantur. Namque
Media ab occasu transversa oblique Parthiæ occurrens,
utraque regna includit. Habet ergo ipsa ab ortu Cas-
pios, et Parthos : a meridie Sittacenen, et Susianen,
et Persida : ab occasu Adiabenen : a septemtrione Ar-
meniam. Persæ Rubrum mare semper accoluere, prop- 4
ter quod is sinus Persicus vocatur : regio ibi maritima,
Syrtibolos. Qua vero ipsa subit ad Medos, Climax Me-
gale appellatur locus, arduo montis ascensu per gradus,
introitu angusto, ad Persepolin caput regni, dirutum

outre, sur son extrême frontière, Laodicée, fon-
5 dée par Antiochus (21). A l'orient, les mages tiennent Passagarde (VI, 26), château où est le tombeau de Cyrus. Leur ville, Ecbatane, fut transportée par le roi Darius dans les montagnes. Entre la Parthie et l'Ariane s'étendent les Parætacènes; ces nations et l'Euphrate ferment les royaumes inférieurs. Nous parlerons des autres (VI, 31) à partir de la Mésopotamie, excepté la pointe de cette même Mésopotamie et les peuples arabes : nous en avons parlé dans le livre précédent (V, 21).

1 XXX. La Mésopotamie tout entière a appartenu aux Assyriens, qui n'y avaient que des bourgs, excepté Babylone et Ninive. Les Macédoniens y créèrent des villes, à cause de la fertilité du sol. Outre les villes déjà nommées, elle renferme Séleucie, Laodicée, Artémite; de plus, dans le pays des Arabes appelés Aroéens (VI, 9) (22) et Mardanes, Antioche, qui, fondée par Nicanor, gouverneur de la Mésopotamie, se nomme Arabis. Aux Arabes Aroéens touchent, dans l'intérieur, les Arabes Eldamariens; au-dessus de ce peuple,
2 sur le fleuve Pellaconta, la ville de Bura, les Salmanes, et les Maséens Arabes. Aux Gordyens (VI, 17) confinent les Alones, à travers lesquels la rivière Zerbis va se jeter dans le Tigre; les Azones, les Silices montagnards, les Orontes, à l'occident desquels est la ville de Gaugamela; puis Sue, dans des rochers; au-dessus, les Silices Classites, à travers lesquels coule le Lycus, venant de l'Arménie; l'Absidris, au levant d'hiver; la ville d'Azochis; puis dans la plaine les villes de Diospage, de Polytelia, de Stratonice, et d'Anthémonte (V, 21); dans le voisinage de l'Euphrate, Nicéphorion, dont Alexandre ordonna, comme nous l'avons dit (V, 21), la fondation, à cause de la situation favorable du lieu. A l'occasion de Zeugma, nous avons nommé Apamée 3
(V, 21) : quand de cette ville on va à l'orient on rencontre une ville très-bien fortifiée, ayant eu jadis 70 stades (kil. 12,88) d'étendue, appelée la capitale des Satrapes; c'était là qu'on apportait les tributs; maintenant ce n'est plus qu'un fort; Hebata demeure dans l'état où elle était jadis; puis vient Oruros, limite de l'empire romain sous le grand Pompée, à 250,000 pas de Zeugma. Des auteurs rapportent que le gouverneur Gobarès fit partager l'Euphrate à l'endroit où nous avons dit qu'il se divise (V, 21), de peur que, se précipitant avec violence, il ne ravageât la Babylonie. Tous les Assyriens donnent à l'Euphrate le nom de Narmalchan (23), ce qui signifie fleuve royal. Là où il se divise il y eut jadis Agrani, ville des plus grandes, qui fut détruite par les Perses.

Babylone, capitale des nations chaldéennes, 4
a joui longtemps de la plus grande célébrité dans tout l'univers; c'est d'elle que tout le reste de la Mésopotamie et de l'Assyrie a été appelé Babylonie. Elle avait 60,000 pas de tour, des murs hauts de 200 pieds, larges de 50 (et le pied babylonien a trois doigts de plus que le nôtre) (24), traversée par l'Euphrate, que bordaient des quais aussi admirables que l'enceinte. Le temple de Jupiter Bélus (XXXVII, 55) y subsiste encore; Bélus fut l'inventeur de l'astronomie; du reste, elle est 5
devenue un désert, dépeuplée qu'elle fut par le voisinage de Séleucie, fondée à cet effet par Nicator (av. J. C. 312-282), à 90,000 pas, au confluent du Tigre et d'un canal venant de l'Euphrate.

ab Alexandro. Præterea habet in extremis finibus Lao-
5 diceam, ab Antiocho conditam. Inde ad orientem Magi obtinent Passagardas castellum, in quo Cyri sepulcrum est : et horum Ecbatana oppidum translatum ab Dario rege ad montes. Inter Parthos et Arianos excurrunt Parætaceni. His gentibus et Euphrate inferiora regna includuntur. Reliqua dicemus a Mesopotamia, excepto mucrone ejus, Arabumque populis, in priore dictis volumine.

1 XXX. Mesopotamia tota Assyriorum fuit, vicatim dispersa, præter Babylona, et Ninum. Macedones eam in urbes congregavere, propter ubertatem soli. Oppida, præter jam dicta, habet Seleuciam, Laodiceam, Artemitam : item in Arabum gente, qui Aroei vocantur, et Mardani, Antiochiam, quæ a præfecto Mesopotamiæ Nicanore condita Arabis vocatur. Junguntur his Arabes intror-
2 sus Eldamarii. Supra quos ad Pellacontam flumen Bura oppidum, Salmani, et Masei Arabes. Gordyæis vero juncti Aloni, per quos Zerbis fluvius in Tigrin cadit, Azones, Silici montani, et Orontes, quorum ad occidentem oppidum Gaugamela : item Sue, in rupibus : supra Silici Classitæ, per quos Lycus ex Armenia fertur : Absidris ad hibernum exortum, Azochis oppidum. Mox in campestribus oppida : Diospage, Polytelia, Stratonice, Anthemus. In vicinia Euphratis Nicephorion, quod, ut diximus, Alexander jussit condi propter loci opportunitatem. Dicta est 3
in Zeugmate Apamia, ex qua orientem petentes excipit oppidum apprime munitum, quondam stadiorum LXX amplitudine, et satraparum regia appellatum; quo tributa conferebantur, nunc in arcem redactum. Durant, ut fuerant, Hebata, et ductu Pompeii Magni terminus romani imperii Oruros, a Zeugmate ducentis quinquaginta millibus passuum. Sunt qui tradunt Euphratem Gobaris præfecti opere diductum, ubi eum diximus findi, ne præcipiti cursu Babyloniam infestaret : ab Assyriis vero universis appellatum Narmalchan, quod significat regium flumen. Qua derivatur, oppidum fuit Agrani e maximis, quod diruere Persæ.

Babylon Chaldaicarum gentium caput diu summam 4
claritatem obtinuit in toto orbe, propter quam reliqua pars Mesopotamiæ Assyriæque Babylonia appellata est, sexaginta millia passuum amplexa, muris ducenos pedes altis, quinquagenos latis, in singulos pedes ternis digitis mensura ampliore, quam nostra, interfluo Euphrate, mirabili opere utroque. Durat adhuc ibi Jovis Beli templum. Inventor hic fuit sideralis scientiæ. Cætero ad solitudinem 5
rediit, exhausta vicinitate Seleuciæ, ob id conditæ a Nicatore intra nonagesimum lapidem, in confluente Euphratis fossa perducti, atque Tigris : quæ tamen Babylo-

Pourtant Séleucie est surnommée Babylonienne :
libre aujourd'hui et indépendante, elle conserve
les usages macédoniens; on dit qu'elle a dans ses
murs 600,000 personnes; ses murailles ont la
forme d'un aigle aux ailes étendues; son territoire
6 est le plus fertile de tout l'Orient. Pour la dépeu-
pler à son tour, les Parthes ont fondé à trois milles,
dans la Chalonitide, Ctésiphon, maintenant la
capitale de leurs royaumes; puis, cela ne réus-
sissant pas, Vologèse a fondé récemment dans
le voisinage une autre ville, Vologesocerta. Il y
a encore dans la Mésopotamie la ville d'Hip-
parenum, célèbre, comme Babylone, par une
secte chaldéenne, et située sur le fleuve Nar-
raga, qui lui a donné son nom. Les Perses ont
détruit les murs des Hipparéniens. Les Orché-
niens, troisième secte des Chaldéens, sont aussi
placés dans la même contrée, du côté du midi;
puis viennent les Notites, les Orthophantes, et les
Græciochantes.
7 Néarque et Onésicrite rapportent que le trajet
du golfe Persique à Babylone par l'Euphrate est
de 412,000 pas; mais les auteurs postérieurs di-
sent que la distance de Séleucie au même golfe est
de 440,000 pas; Juba évalue la distance de Baby-
lone à Charax (VI, 31, 12) à 175,000 pas. Quelques-
uns disent que l'Euphrate continue de couler à
plein lit au-dessous de Babylone pendant 87,000
pas, avant d'être divisé pour les irrigations, et
que son cours en totalité est de 1,100,000 pas.
Les variations dans les mesures tiennent à la di-
versité des auteurs qui ont été suivis, les Perses
attribuant tantôt une valeur et tantôt une autre
8 aux schènes (V, 11, 4) et aux parasanges. Quand
le fleuve cesse de faire aux habitants un rempart
de son lit, ce qui a lieu sur les limites du terri-
toire de Charax, aussitôt la contrée est infestée
par des brigands, les Attales, nation arabe, au
delà desquels sont les Scénites (VI, 32). Tout le
long de l'Euphrate sont les Nomades Arabes jus-
qu'aux déserts de l'Assyrie, où nous avons dit
(V, 20 et 21) qu'il s'infléchissait vers le midi,
abandonnant les solitudes palmyréennes. Séleu-
cie est, par l'Euphrate, à 1,125,000 pas du com-
mencement de la Mésopotamie; par le Tigre, à
320,000 de la mer Rouge (golfe Persique); à
527,000 de Zeugma. Zeugma est à 175,000 pas
(V, 12) de Séleucie de Syrie, sur la côte de notre
mer (Méditerranée.) Telle est la largeur du con-
tinent entre les deux mers; la largeur de l'empire
des Parthes est de 944,000 pas.

XXXI. Il y a encore une ville en Mésopota- 1
mie, sur le bord du Tigre, auprès des confluents;
on l'appelle Digba. (XXVII.) Mais il convient de
parler du Tigre lui-même. Il naît dans un district
de la grande Arménie, par une source remarqua-
ble, en plaine; le nom de cette localité est Élé-
gosine. Tant qu'il coule avec lenteur, il s'appelle
Diglito; on ne commence à l'appeler Tigre que
quand son cours s'accélère : c'est le nom que les
Mèdes donnent à la flèche. Il se jette dans le lac
Aréthuse, sur lequel surnagent toutes les subs-
tances, et qui exhale des vapeurs nitreuses : ce
lac ne renferme qu'une espèce de poissons, les- 2
quels n'entrent jamais dans le lit du fleuve qui
passe; de même les poissons du Tigre n'entrent
point dans ce lac; au reste, le mouvement et la
couleur de ses eaux l'y font distinguer. Sorti de
là, il rencontre le mont Taurus, et s'engouffre dans
une caverne; après un trajet souterrain, il ressort
de l'autre côté de la montagne. Le lieu de sa sor-
tie s'appelle Zoroanda; ce qui prouve que c'est le

nia cognominatur, libera hodie ac sui juris, Macedonum-
que moris. Ferunt ei plebis urbanæ DC M. esse : situm
vero mœnium, aquilæ pandentis alas : agrum totius
6 Orientis fertilissimum. Invicem ad hanc exhauriendam,
Ctesiphontem juxta tertium ab ea lapidem in Chalonitide
condidere Parthi, quod nunc caput est regnorum. Et
postquam nihil proficiebatur, nuper Vologesus rex aliud
oppidum Velogesocertam in vicino condidit. Sunt etiam-
num in Mesopotamia oppida : Hipparenum, Chaldæorum
doctrina clarum et hoc, sicut Babylonii, juxta fluvium
Narragam, qui dedit civitati nomen. Muros Hipparenorum
Persæ diruere. Orcheni quoque, tertia Chaldæorum doc-
trina, in eodem situ locantur, ad meridiem versi. Ab his
Notitæ et Orthophantæ, et Græciochantæ.
7 Euphrate navigari Babylonem e Persico mari CCCCXII
mill. passuum tradunt Nearchus et Onesicritus. Qui vero
postea scripsere, a Seleucia CCCCXL mill.; Juba a Babylone
Characem CLXXV mill. passuum. Fluere aliqui ultra Ba-
bylonem continuo alveo, priusquam distrahitur ad rigua,
LXXXVII mill. Universo autem cursu $\overline{XI}$ passuum. Incons-
tantiam mensuræ diversitas auctorum facit, quum Persæ
quoque schœnos et parasangas alii alia mensura determi-
8 nent. Ubi desinit alveo munire, ad confinium Characis
accedente tractu, statim infestant Attali latrones, Arabum
gens. Ultra quos Scenitæ. Ambitu vero Euphratis Noma-
des Arabiæ, usque ad deserta Syriæ, unde in meridiem
flecti eum diximus, solitudines Palmirenas relinquentem.
Seleucia abest a capite Mesopotamiæ Euphratem navigan-
tibus undecies centena XXV mill. passuum; a mari Rubro,
si Tigri navigetur, CCCXX mill; a Zeugmate DXXVII mill.
Zeugma a Seleucia Syriæ ad nostrum littus CLXXV mill.
passuum. Hæc est ibi latitudo terrarum inter duo maria :
Parthici vero regni DCCCC XLIV mill. passuum.

XXXI. Est etiamnum oppidum Mesopotamiæ in ripa 1
Tigris circa confluentes, quod vocant Digbam. (XXVII.)
Sed et de Tigri ipso dixisse conveniat. Oritur in regione
Armeniæ majoris, fonte conspicuo in planitie. Loco no-
men Elegosine est. Ipsius qua tardior fluit, Diglito : unde
concitatur, a celeritate Tigris incipit vocari. Ita appellant
Medi sagittam. Influit in lacum Arethusam omnia illata
pondera sustinentem, et nitrum nebulis exhalantem. Unum 2
genus ei piscium est, idque transcurrentis non miscetur
alveo, sicut nec e Tigri pisces in lacum transnatant. Fer-
tur autem et cursu, et colore dissimilis : transvectusque
occurrente Tauro monte in specu mergitur : subterque
lapsus a latere altero ejus erumpit. Locus vocatur Zoroan-

même, c'est que les corps jetés d'un côté reparaissent de l'autre. Puis il traverse un autre lac qu'on appelle Thospites; il se plonge de nouveau dans des souterrains, et après un espace de 25,000 pas il revient à la surface auprès de Nymphæum.
3 D'après l'empereur Claude, son lit est si voisin de celui de l'Arsanias (v, 20), dans le pays d'Arrbène, que lorsqu'ils sont gros ils se réunissent sans se mêler; l'eau de l'Arsanias, plus légère, surnage celle du Tigre pendant environ 4,000 pas; puis l'Arsanias s'éloigne, et se jette dans l'Euphrate. Le Tigre, de son côté, venant d'Arménie, et recevant des rivières célèbres, le Parthénias et le Nicéphorion, sert de limite aux Arabes Aroéens (25) (vi, 9) et à l'Adiabène, et, formant la Mésopotamie, comme nous l'avons dit, coule au pied des montagnes des Gordyéens (vi, 17); auprès d'Apamée, ville de la Mésène, à 125,000 pas au-dessus de Séleucie Babylonienne, il se divise en deux bras, dont l'un gagne le midi et Séleucie, arrosant la Mésène, et dont l'autre, tournant au nord, coupe les campagnes des Cauches,
4 sur les derrières de la Mésène. Quand ces bras se sont réunis, il prend le nom de Pasitigris, puis il reçoit de la Médie le Choaspes (xxxi, 21), et, coulant, comme nous l'avons dit (vi, 30, n° 5 et n° 6), entre Séleucie et Ctésiphon, il s'épanche dans les lacs de la Chaldée, qu'il remplit dans une étendue de 70,000 pas : alors formant un vaste canal, laissant à droite la ville de Charax, il se jette dans le golfe Persique par une embouchure de 10,000 pas. Entre les embouchures du Tigre et de l'Euphrate, toutes deux navigables, l'intervalle fut jadis de 25,000 pas, ou, suivant d'autres, de 7,000; mais il y a longtemps que les Orchéniens et les peuples voisins ont barré l'Euphrate pour l'irrigation de leurs champs, et ses eaux n'arrivent à la mer que par le Pasitigris.

Le pays sur le bord du Tigre s'appelle Parapotamie; il renferme la Mésène, dont il a déjà été 5
parlé, ville de la Parapotamie, Dibitach. Puis vient la Chalonitis : où est la ville de Ctésiphon (vi, 30,6), et qui est célèbre non-seulement par ses palmiers, mais aussi par ses oliviers, ses arbres fruitiers, et d'autres végétaux. Le mont Zagrus arrive jusque là; il vient de l'Arménie entre les Mèdes et les Adiabènes, au-dessus de la Parætacène et de la Perse. La Chalonitis est éloignée de la Perse de 380,000 pas. Quelques auteurs disent que par le chemin le plus court l'Assyrie est à la même distance de la mer Caspienne.

Entre ces nations et la Mésène est la Sittacène, 6
appelée aussi Arbelitis et Palestine. Villes de la Sittacène, Sittace, de fondation grecque, à l'orient, et Sabata; à l'occident, Antioche entre deux fleuves, le Tigre et le Tornadotus; de plus, Apamée, à laquelle Antiochus (av. J. C. 282-262) a donné le nom de sa mère (Apame). Le Tigre la contourne, l'Archoüs la traverse.

Au-dessous est la Susiane, où est Suse (26), l'an- 7
cienne capitale des Perses : cette ville, fondée par Darius, fils d'Hystaspe, est à 450,000 pas de Séleucie Babylonienne, à la même distance d'Ecbatane des Mèdes par le mont Charbanus. Sur le bras septentrional du Tigre est la ville de Babytace, à 135,000 pas de Suse : les habitants (27), seuls de tous les mortels, ont l'or en horreur; ils le ramassent et l'enfouissent, pour qu'il ne serve à personne. A l'orient de la Susiane sont les brigands 8
Oxiens et quarante peuples Myzéens, qui sont in-

da. Eumdem esse manifestum est, quod demersa perfert. Alterum deinde transit lacum, qui Thospites appellatur : rursusque in cuniculos mergitur, et post xxv mill.
3 passuum circa Nymphæum redditur. Tam vicinum Arsaniæ fluere eum in regione Arrbene Claudius Cæsar auctor est, ut quum intumuere, confluant, nec tamen misceantur : leviorque Arsanias innatat iv mill. ferme spatio : mox divisus in Euphratem mergitur. Tigris autem ex Armenia, acceptis fluminibus claris Parthenia, ac Nicephorione, Arabas Aroeos, Adiabenosque disterminans, et quam diximus Mesopotamiam faciens, lustratis montibus Gordyæorum, circa Apamiam Mesenes oppidum, citra Seleuciam Babyloniam cxxv mill. passuum divisus in alveos duos, altero meridiem ac Seleuciam petit, Mesenen perfundens : altero ad septemtrionem flexus, ejusdem gentis tergo campos Cauchas secat. Ubi remeavere aquæ, Pasiti-
4 gris appellatur. Postea recipit ex Media Choaspem : atque (ut diximus) inter Seleuciam et Ctesiphontem vectus, in lacus Chaldaicos se fundit, eosque lxx mill. pass. amplitudine implet : mox vasto alveo profusus, dextra Characis oppidi infertur mari Persico x mill. passuum ore. Inter duorum amnium ostia xxv mill. passuum fuere, aut (ut alii tradunt) vii mill. utroque navigabili. Sed longo tempore Euphratem præclusere Orcheni, et accolæ agros rigantes : nec nisi Pasitigri defertur in mare.

Proxima Tigri regio Parapotamia appellatur. In ea dic- 5
tum est de Mesene. Oppidum ejus Dibitach. Jungitur Chalonitis cum Ctesiphonte, non palmetis modo, verum et olea, pomisque, aliisque arbustis nobilis. Ad eam pervenit Zagrus mons, ex Armenia inter Medos, Adiabenosque veniens, supra Parætacenem et Persidem. Chalonitis abest a Perside ccclxxx mill. pass. Tantum a Caspio mari et Assyriam abesse compendio itinerum aliqui tradunt.

Inter has gentes atque Mesenen Sittacene est, eadem 6
Arbelitis, et Palæstine dicta. Oppidum ejus Sittace Græcorum ab ortu est, et Sabata : ab occasu autem Antiochia, inter duo flumina Tigrin et Tornadotum. Item Apamia, cui nomen Antiochus matris suæ imposuit. Tigris circumfunditur. Hæc dividitur Archoo.

Infra est Susiane, in qua vetus regia Persarum Susa, a 7
Dario Hystaspis filio condita : abest a Seleucia Babylonia ccccl mill. passuum. Tantumdem ab Ecbatanis Medorum per montem Charbanum. In septemtrionali Tigris alveo oppidum est Babytace. Abest a Susis cxxxv mill. passuum. Ibi mortalium solis aurum in odio; contrahunt id defodiuntque, ne cui sit in usu. Susianis ad orientem versus jun- 8
guntur Oxii latrones, et Mizæorum xl populi liberæ feri-

dépendants et sauvages. Au-dessus d'eux se développent les Parthusiens, les Mardes, les Saïtes, et les Hyens, qui s'étendent au-dessus de l'Élymaïs, que nous avons dit être contiguë à la Perse sur la côte (VI, 28,4), Suse est à 250,000 pas du golfe Persique; la flotte d'Alexandre y remonta (VI, 26) par le Pasitigris, en passant par un bourg appelé Aphlé, et situé sur le lac de Chaldée; de ce bourg à Suse il y a une navigation de 65,500 pas. A l'est encore de la Susiane sont les Cosséens; au-dessus des Cosséens, au nord, la Mésabatène, au pied du mont Cambalidus, qui est un embranchement du Caucase; là est le passage le plus facile pour aller en Bactriane.

9 La Susiane est séparée de l'Élymaïs par le fleuve Eulæüs; il naît dans la Médie, et passe sous terre dans un espace peu étendu; sorti de là et traversant la Mésabatène, il entoure la citadelle de Suse et le temple de Diane, le plus révéré de ces nations. Le fleuve lui-même est l'objet de cérémonies pompeuses; les rois ne boivent pas d'autre eau, et on en transporte pour eux dans leurs voyages (XXXI, 21) : il reçoit la rivière Hedypnus, outre l'Asylus qui vient de la Perse, et l'Adunas qui vient de la Susiane; la ville de Magoa est sur ses bords, à 15,000 pas de Charax; quelques-uns la reculent à l'extrémité de la Susiane, dans le voisinage du désert.

10 Au-dessous de l'Eulæüs est l'Élymaïs, contiguë à la Perse sur la côte, étendue depuis le fleuve Oroates jusqu'à Charax dans un espace de 240,000 pas. Les villes en sont Séleucie et Sosirate, placées auprès du mont Casyrus. Le littoral, qui a l'apparence des petites Syrtes, est, comme nous l'avons dit (VI, 29,4), inaccessible et fangeux, les fleuves Brixias et Ortacéas y déposant beaucoup de limon : l'Élymaïs elle-même est tellement marécageuse, qu'on ne peut pénétrer en Perse qu'en la tournant; elle est infestée aussi de serpents que 11 les fleuves y amènent. La partie la plus impénétrable s'appelle Characène du nom de la ville de Charax, qui est la limite des royaumes d'Arabie, et dont nous parlerons après avoir exposé d'abord le sentiment de M. Agrippa : cet auteur dit que la Médie, la Parthie et la Perse, bornées à l'orient par l'Indus, à l'occident par le Tigre, au nord par le Taurus et le Caucase, au midi par la mer Rouge (golfe Persique), ont en longueur 1,320,000 pas, et en largeur 840,000; qu'en outre la Mésopotamie, enfermée au levant par le Tigre, au couchant par l'Euphrate, au nord par le Taurus, au midi par le golfe Persique, a 800,000 pas de long et 360,000 de large.

Charax, ville située sur la partie la plus inté- 12 rieure du golfe Persique, et à laquelle commence l'Arabie surnommée Heureuse, est placée sur une colline faite de main d'homme, entre le confluent du Tigre à droite, de l'Eulæus à gauche, dans un espace de 3,000 pas d'étendue. Elle fut fondée d'abord par Alexandre le Grand; il y établit des colons de la ville royale de Durine, qui alors cessa d'exister; il y laissa ceux de ses soldats qui ne pouvaient plus servir, et ordonna qu'on l'appelât Alexandrie. Il avait même fondé un bourg appelé Pella, du nom de son lieu natal, et qu'il avait destiné exclusivement aux Macédoniens. Les fleuves emportèrent cette ville; puis Antiochus, le cinquième roi [de Syrie], la rétablit, et l'appela de son nom. Ravagée de nouveau 13 par les eaux, Pasinès, fils de Sogdonacus, roi des

tatis. Supra eos patent Parthusi, Mardi, et Saitæ, Hyi, qui prætenduntur supra Elymaida, quam Persidi in ora junximus. Susa a Persico mari absunt CCL mill. passuum. Qua subiit ad eam classis Alexandri Pasitigri, vicus ad lacum Chaldaicum vocatur Aphle : unde Susa navigatione LXV M. D. passuum absunt. Susianis ab oriente proximi sunt Cossæi : supra Cossæos ad septemtrionem Mesabatene sub monte Cambalido, qui est Caucasi ramus : inde mollissimo transitu in Bactros.

9 Susianen ab Elymaide disterminat amnis Eulæus, ortus in Medis, modicoque spatio cuniculo conditus, hac rursus exortus, et per Mesabatenem lapsus, circuit arcem Susorum, ac Dianæ templum augustissimum illis gentibus, et ipse in magna cærimonia. Siquidem reges non ex alio bibunt, et ob id in longinqua portant. Recipit amnem Hedypnum, præter Asylum Persarum venientem, Adunam ex Susianis. Oppidum juxta eum Magoa, a Charace, XV mill. passuum. Quidam hoc in extrema Susiane ponunt solitudinibus proximum.

10 Infra Eulæum Elymais est, in ora juncta Persidi, a flumine Oroati ad Characem, CCXL mill. passuum. Oppida ejus Seleucia, et Sosirate, apposita monti Casyro. Oram, quæ prœjacet, minorum Syrtium vice diximus inaccessam cœno, plurimum limi deferentibus Brixia et Ortácea amnibus : madente et ipsa Elymaide in tantum, ut nullus sit, nisi circuitu ejus, ad Persidem aditus. Infestatur et ser- 11 pentibus, quos flumina deportant. Pars ejus maxime invia, Characene vocatur ab oppido, Arabiæ claudente regna, de quo dicemus, exposita prius M. Agrippæ sententia. Namque is Mediam et Parthiam, et Persidem ab oriente Indo, ab occidente Tigri, a septemtrione Tauro, Caucaso, a meridie Rubro mari terminatas, patere in longitudinem $\overline{\text{XIII}}$ XX mill. pass. in latitudinem DCCCXL prodidit. Præterea per se Mesopotamiam ab oriente Tigri, ab occasu Euphrate, a septemtrione Tauro, a meridie mari Persico inclusam, longitudine octingentorum mill. pass., latitudine CCCLX.

Charax oppidum Persici sinus intimum, a quo Arabia 12 Eudæmon cognominata excurrit, habitatur in colle manufacto inter confluentes, dextra Tigrin, læva Eulæum, III mill. pass. laxitate. Conditum est primum ab Alexandro Magno : qui colonis ex urbe regia Durine (quæ tum interiit) deductis, militumque inutilibus ibi relictis, Alexandriam appellari jusserat : pagumque Pellæum, a patria sua, quem proprie Macedonum fecerat. Flumina id oppidum expugnavere. Postea Antiochus restituit quintus regum, et suo nomine appellavit. Iterumque infestatum 13 Pasines Sogdonaci filius, rex finitimorum Arabum, quem

Arabes limitrophes, que Juba dit à tort avoir été satrape d'Antiochus, la restaura, éleva des digues et lui donna son nom, après avoir exhaussé le terrain dans un espace de 3,000 pas de long sur une largeur un peu moindre. Elle fut d'abord à 10 stades (kil. 1,84) de la côte, et elle y eut même un port; du temps où écrivait Juba elle en était à 50,000 pas; maintenant les ambassadeurs des Arabes et nos négociants qui y sont allés affirment qu'elle en est à 120,000. En aucune partie du monde les alluvions des fleuves n'ont été plus considérables et n'ont marché plus vite; il est étonnant que le flux qui s'avance beaucoup au delà de
14 cette ville ne les ait pas entraînées. C'est là qu'est né Denys, l'auteur le plus récent d'une description de la terre; le dieu Auguste l'envoya en Orient recueillir tous les renseignements, pendant que son fils aîné se préparait à aller en Arménie pour régler les affaires des Parthes et des Arabes. Je n'ignore pas et n'ai pas oublié que j'ai dit, au début de cet ouvrage (III, 1), que l'auteur le plus exact était celui qui écrivait sur son propre pays : cependant pour cette partie j'aime mieux suivre les expéditions romaines et le roi Juba, qui a adressé à ce fils d'Auguste, C. César, un livre sur cette même expédition d'Arabie.

1 XXXII. (XXVIII.) L'Arabie, qui ne le cède à aucune autre contrée, d'une étendue immense, commence, comme nous l'avons dit (V, 20 et 21), au mont Amanus, à la Cilicie et à la Commagène; plusieurs nations arabes ont été amenées dans ces contrées par le grand Tigrane; d'autres sont venues spontanément sur notre mer (Méditerranée) et la côte de l'Égypte, ainsi que nous l'avons dit (V, 12); et même les Nubéens pénètrent dans le milieu de la Syrie jusqu'au mont Liban. Aux
Nubéens touchent les Ramiséens, à ceux-ci les 2
Taranéens, puis les Patamiens. Quant à la péninsule Arabique elle-même, elle s'étend entre deux mers, la mer Rouge et le golfe Persique. La nature semble avoir voulu l'entourer de la mer, de manière à lui donner la forme et la grandeur de l'Italie, dont elle a d'ailleurs exactement l'orientation. Une situation analogue lui procure une fertilité analogue. Nous avons énuméré les nations arabes depuis notre mer (Méditerranée) jusqu'aux déserts de Palmyre (V, 12 et 21); énumérons maintenant les autres. Au delà des Nomades et de ceux qui pillent la Chaldée, sont, comme nous l'avons dit, les Scénites (VI, 30, 8), nomades eux-mêmes, et ainsi nommés de leurs tentes de poil de chèvre (σκήνη, *tente*), qu'ils plantent où il leur
plaît. Puis les Nabatéens ont la ville de Pétra, si- 3
tuée dans un vallon d'un peu moins de 2,000 pas, entourée de montagnes inaccessibles, et traversée par une rivière; elle est à 600,000 pas de Gaza sur notre mer (Méditerranée), à 135,000 du golfe Persique. Là aboutissent deux routes, celle qui mène de la Syrie à Palmyre, et celle qui vient
de Gaza. A partir de Pétra, le pays a été habité 4
par les Omanes jusqu'à Charax : il y avait là autrefois des villes célèbres, fondées par Sémiramis, Abésamis et Soractia; ce sont maintenant des solitudes. Puis est une ville qui obéit au roi des Characéniens, sur le bord du Pasitigris, nommée Forath, qui est un rendez-vous quand on vient de Pétra. De Forath on remonte par eau à Charax, distance de 12,000 pas, avec l'aide de la marée. Quand on vient par eau de chez les Parthes, on trouve le bourg de Térédon au-dessous du confluent de l'Euphrate et du Tigre; la rive gauche du fleuve est occupée par les Chal-

Juba satrapen Antiochi fuisse falso tradit, oppositis molibus restituit : nomenque suum dedit, emunito situ juxta, in longitudinem III mill. pass., in latitudinem paulo minus. Prius fuit a littore stadiis X, et maritimum etiam ipsa inde portum habuit : Juba vero prodente, L mill. pass. Nunc abesse a littore CXX mill. legati Arabum nostrique negotiatores qui inde venere, affirmant : nec ulla in parte plus aut celerius profecere terræ fluminibus invectæ. Magis id mirum est, æstu longe ultra id accedente non
14 repercussas. Hoc in loco genitum esse Dionysium, terrarum orbis situs recentissimum auctorem constat, quem ad commentanda omnia in Orientem præmisit divus Augustus, ituro in Armeniam ad Parthicas Arabicasque res majore filio. Non me præterit, nec sum oblitus, sui quemque situs diligentissimum auctorem visum nobis in introitu hujus operis. In hac tamen parte arma romana sequi placet nobis, Jubamque regem, ad eumdem Caium Cæsarem scriptis voluminibus de eadem expeditione Arabica.

1 XXXII. (XXVIII.) Arabia gentium nulli postferenda, amplitudine longissima, a monte Amano, a regione Ciliciæ Comagenesque descendit, ut diximus, multis gentibus eorum deductis illo a Tigrane magno, sponte vero ad mare nostrum littusque Ægyptiacum, ut docuimus : nec non in media Syriæ ad Libanum montem penetrantibus Nubeis,
quibus junguntur Ramisi. Deinde Taranei, deinde Patami. 2
Ipsa vero peninsula Arabia inter duo maria, Rubrum Persicumque procurrens, quodam naturæ artificio ad similitudinem atque magnitudinem Italiæ mari circumfusa, in eamdem etiam cæli partem nulla differentia spectat. Hæc quoque in illo situ felix. Populos ejus a nostro mari usque ad Palmirenas solitudines diximus : reliqua nunc peragemus. Nomadas inde infestatoresque Chaldæorum, Scenitæ, ut diximus, claudunt et ipsi vagi, sed a taberna-
culis cognominati, quæ ciliciis metantur, ubi libuit. Deinde 3
Nabatæi oppidum includunt Petram nomine in convalle, paulo minus duum mill. passuum amplitudinis, circumdatum montibus inaccessis amne interfluente. Abest a Gaza oppido littoris nostri DC M., a sinu Persico CXXXV M. Huc convenit utrumque bivium, eorum qui et Syria Palmiram
petiere, et eorum qui ab Gaza venerunt. A Petra inco- 4
luere Omani ad Characem usque, oppidis quondam claris a Semiramide conditis, Abesamide et Soractia. Nunc sunt solitudines. Deinde est oppidum, quod Characenorum regi paret, in Pasitigris ripa, Forath nomine, in quod a Petra conveniunt : Characemque inde XII M. passuum secundo æstu navigant. E Parthico autem regno navigantibus

5 dèens, la droite par les Nomades-Scénites. Quelques auteurs rapportent qu'en naviguant sur le Tigre on rencontre à un grand intervalle deux villes, Barbatia, puis Thumata; nos négociants disent que Thumata est à dix journées de navigation de Pétra, et qu'elle obéit au roi des Characéniens; qu'Apamée est située là où les lagunes formées par l'Euphrate communiquent avec le Tigre, et que lorsque les Parthes projettent des incursions, les habitants les arrêtent en élevant des digues, qui causent une inondation.

6 Partons de Charax pour décrire la côte; le roi Épiphane (*de Syrie*, av. J. C. 176-164) l'a fait le premier explorer : le lieu où fut l'embouchure de l'Euphrate (VI, 31, 4); le fleuve Salé; le cap Chaldone; une étendue de côtes de 50,000 pas, plus semblable à un gouffre qu'à une mer; le fleuve Achana; les déserts pendant 100,000 pas, jusqu'à l'île Ichara; le golfe Capéus, sur lequel habitent les Gaulopes et les Chatènes; le golfe Gerraïque; la ville de Gerra, qui a 5,000 pas d'étendue, et des tours faites de quartiers de sel cubiques; à 50,000 pas du littoral, le pays d'Attène; en face, l'île Tylos, à 50,000 pas du rivage, très-célèbre à cause de l'abondance des perles, avec une ville de même nom; à côté, une autre plus petite, qui, à 12,500 pas du promontoire de la première (au delà, dit-on, on aperçoit de grandes îles, auxquelles on n'a pas abordé),
7 a 112,500 pas de tour, et est éloignéede la Perse de plus de 112,500 pas; on n'y arrive que par une passe étroite. Asgilia, île; nations : les Nochètes, les Zuraches, les Borgodes, les Cataréens, les Nomades; le fleuve du Chien. Au delà, un littoral que la navigation n'a pas exploré de ce côté, à cause des écueils, au dire de Juba, qui a omis la mention de Batrasabbes, ville des Omanes, et d'Omana, dont les auteurs précédents avaient fait un port célèbre de la Carmanie; il a omis aussi Omna et Athana, villes que nos négociants disent être aujourd'hui un des rendez-vous les plus fréquentés du golfe Persique. Au delà du 8
fleuve du Chien, d'après Juba, une montagne qui semble brûlée; la nation des Épimaranites; puis les Ichthyophages; une île déserte; la nation des Bathymes; les monts Éblitéens; l'île Omœnus; le port Machorbe; les îles Étaxalos et Onchobrice; la nation des Chadéens; plusieurs îles sans nom; îles renommées, Isura, Rhinnea, et une île voisine où sont des colonnes de pierre portant des inscriptions en caractères inconnus; le port de Gobœa; les îles Bragæ, désertes; la nation des Thaludéens; la région de Dabanegoris; le mont Orsa, avec un port; le golfe Duatus; plusieurs îles; le mont Tricoryphos; la région de Cardalène; les îles Solanides et Capina; les îles des Ichthyophages; puis Glari; le littoral Hamméen, où sont des mines d'or; la contrée Canauna; les nations des Apitames et des Gasanes; l'île Devade; la fontaine Goralus; les îles Calæu et Amnamethu; la nation des Darres; l'île de Chélonitis, plusieurs îles des Ichthyophages; Eodanda, déserte; Basag; plusieurs îles des Sabéens; les fleuves Thamar, Amnon; les 9
îles Doliques; les sources Daulotes et Dora; les îles Ptéros, Labatanis, Coboris, Sambracate, et une ville de même nom sur le continent; au midi, plusieurs îles, Camaris la plus grande; le fleuve Mysécros; le port Leupas; les Scénites Sabéens; plusieurs îles; le marché des Scénites Sabéens,

vicus Teredon, infra confluentem Euphratis et Tigris, læva
5 fluminis Chaldæi obtinent, dextra Nomades Scenitæ. Quidam et alia duo oppida longis intervallis Tigri prænavigari tradunt, Barbatiam, mox Thumatam : quod abesse a Petra decem dierum navigatione, nostri negotiatores dicunt, Characenorumque regi parere : et Apamiam sitam, ubi restagnatio Euphratis cum Tigri confluat. Itaque molientes incursionem Parthos operibus objectis inundatione arceri.

6 Nunc a Charace dicimus oram Epiphani primum exquisitam. Locus ubi Euphratis ostium fuit : flumen Salsum; promontorium Chaldone : voragini similius, quam mari, per L. M. pass. oræ : flumen Achana : deserta C. M. pass. usque ad insulam Icharam. Sinus Capeus, quem accolunt Gaulopes et Chateni. Sinus Gerraicus. Oppidum Gerra quinque mill. pass. amplitudine, turres habet ex salis quadratis molibus. A littore L. M. passuum, regio Attene. Ex adverso Tylos insula, totidem millibus a littore, plurimis margaritis celeberrima, cum oppido ejusdem nominis : juxtaque altera minor, a promontorio ejus XII mill. D. pass. Ultra, magnas aspici insulas tra-
7 dunt, ad quas non sit perventum. Hujus ambitum CXII M. D. passuum, a Perside longius abesse, adiri uno alveo angusto. Insula Asgilia; gentes : Nocheti, Zurachi, Borgodi, Catarræi, Nomades : flumen Cynos. Ultra navigationem incompertam ab eo latere propter scopulos tradit Juba, prætermissa mentione oppidi Omanorum Batrasabbes, et Omanæ, quod priores celebrem portum Carmaniæ fecere. Item Omnæ et Athanæ, quæ nunc oppida maxime celebrari a Persico mari nostri negotiatores di-
cunt. A flumine Canis, ut Juba tradit, mons adusto simi- 8
lis. Gentes Epimaranitæ. Mox Ichthyophagi : insula deserta : gens, Bathymi. Eblitæi montes, insula Omœnus. Portus Machorbe : insulæ Etaxalos, Onchobrice : gens, Chadæi. Insulæ sine nominibus multæ : celebres vero, Isura, Rhinnea, et proxima in qua scriptæ sunt stelæ lapideæ litteris incognitis. Goboea portus, Bragæ insulæ desertæ. Gens Thaludæi. Dabanegoris regio. Mons Orsa cum portu. Sinus Duatus, insulæ multæ. Mons Tricoryphos. Regio Cardalena, insulæ Solanidæ, Capina. Item Ichthyophagorum. Deinde Glari. Littus Hammæum, ubi auri metalla. Regio Canauna, gentes Apitami, Gasani. Insula Devade : fons Goralus. Insulæ Calæu et Amnamethu : gens Darræ. Insulæ : Chelonitis : Ichthyophagon multæ, Eodanda deserta, Basag, multæ Sabæorum. Flumina : Thamar, Am- 9
non : insulæ Dolicæ : fontes, Daulotes, Dora. Insulæ : Pteros, Labatanis, Coboris, Sambracate, et oppidum eodem nomine in continenti. A meridie insulæ multæ, maxima Camaris : flumen, Mysecros : portus, Leupas. Scenitæ Sabæi. Insulæ multæ. Emporium eorum Acila,

Acila, où l'on s'embarque pour l'Inde; le pays Amithoscuta; Damnia; les grands et les petits Mizes; les Drimates. Le promontoire des Naumachéens est en face de la Carmanie, à 50,000 pas; on raconte qu'il s'y passa un événement singulier : Numénius, nommé gouverneur de la Mésène par le roi Antiochus, y vainquit le même jour les Perses dans un combat naval, et, la marée s'étant retirée, dans un combat de cavalerie; il éleva sur ce lieu un double trophée, l'un à Jupiter, l'autre à Neptune.

10 En face, dans la haute mer, est l'île d'Ogyris, célèbre par le tombeau du roi Érythras; elle est à 125,000 pas du continent, et elle en a 112,000 de tour. Une autre non moins célèbre est dans la mer Azanienne; elle se nomme île de Dioscoride (Socotora), et est à 280,000 pas du cap Syagrus (Fartach), qui est le plus en dehors.

11 Au midi, sur la terre ferme, les Ausarites (XII, 35); puis un trajet de huit jours de marche à travers les montagnes : nations, les Larendans, les Catabanes, les Gébanites, avec plusieurs villes, dont les plus grandes sont Nagia, et Tamna (XII, 32) avec soixante-cinq temples, nombre qui témoigne de sa grandeur; un promontoire (Syagrus?), d'où l'on compte 50,000 pas à la terre ferme des Troglodytes; les Toaniens (28), les Ascites, les Chatramotites, les Tomabéens, les Antidaléens, les Lexianes, les Agréens (29), les Cerbanes, les Sabéens, les plus connus des Arabes à cause de l'encens, et dont les tribus s'étendent sur l'une et l'autre
12 mer. Villes qui leur appartiennent sur le rivage de la mer Rouge, Marane, Marma, Corolia, Sabatha; dans l'intérieur, les villes de Nascus, Cardava, Carnus et Tomala, où l'on apporte les parfums. Un district appartient aux Atramites (XII, 32), dont la capitale est Sabota, renfermant dans son enceinte soixante temples; mais la ville royale est Mariaba. L'Atramitide occupe un golfe de 94,000 pas, rempli d'îles où croissent les parfums. Aux Atramites touchent dans l'intérieur des terres les Minéens; sur le bord de la mer habitent les Élamites avec une ville de même nom; leurs voisins sont les Cagulates, la ville de Sibi, 13
que les Grecs appellent Apate; les Arses, les Codans, les Vadéens, avec une grande ville; les Banasaséens, les Léchiens; l'île de Sygaros, où les chiens n'entrent pas; si on les y porte, ils hurlent sur les rivages et y meurent. Un golfe profond où sont les Léanites, qui lui ont donné leur nom; leur capitale est Agra, et dans le golfe Læana, ou, suivant d'autres, Ælana; car le golfe lui-même a été appelé par les auteurs latins Ælanitique, par d'autres Ælénatique, par Artémidore Æléntique, par Juba Lænitique. Le tour de l'Arabie depuis Charax jusqu'à Læana est, d'après les auteurs, de 4,770,000 pas; Juba pense que le tour en est d'un peu moins de 4,000,000 de pas. L'Arabie est la plus large, au nord, entre les villes Heroum et Charax.

Maintenant énumérons ce qui reste dans l'intérieur. Selon les anciens, aux Nabatéens confinaient les Thimanéens; maintenant ils ont pour voisins les Tavènes; suivent les Suellènes, les Arracènes, les Arènes; une ville, qui est le rendez-vous de tout le commerce; les Hémnates, les Analites; les villes de Domatha et d'Égra; les Thamudènes; la ville de Badanatha; les Carréens; la ville de Carriata; les Achoales; la ville de Phoda; les Minéens (XIII, 35), tirant, d'après l'opinion vulgaire, leur origine de Minos, roi de Crète, et auxquels apppartiennent les Charméens; 14

ex quo in Indiam navigatur. Regio Amithoscuta : Damnia. Mizi majores et minores. Drimati. Naumachæorum promontorium contra Carmaniam est. Distat quinquaginta mill. passuum. Mira res ibi traditur : Numenium ab Antiocho rege Mesenæ præpositum, ibi vicisse eodem die classe, æstuque reverso iterum equitatu contra Persas dimicantem, et gemina tropæa eodem in loco Jovi ac Neptuno statuisse.

10 Insula in alto objacet Ogyris, clara Erythra rege ibi sepulto. Distat a continente CXXV mill. passuum, circuitu CXII M. passuum. Nec minus altera clara in Azanio mari Dioscoridu, distans a Syagro extimo promontorio CCLXXX mill. pass.

11 Reliqui in continente a Noto etiamnum Ausaritæ : inde in montes VIII dierum transitus. Gentes : Larendani, Catabani, Gebanitæ pluribus oppidis, sed maximis, Nagia, et Tamna templorum LXV. Hæc est amplitudinis significatio. Promontorium, a quo ad continentem Troglodytarum L mill pass. Toani, Ascitæ, Chatramotitæ, Tomabei, Antidalei, Lexianæ, Agræi, Cerbani. Sabæi Arabum propter thura clarissimi, ad utraque maria porrectis gentibus.
12 Oppida eorum in Rubro littore : Marane, Marma, Corolia, Sabatha : intus oppida, Nascus, Cardava, Carnus, et quo merces odorum deferunt, Tomala. Pars eorum Atramitæ, quorum caput Sabota, LX templa muris includens. Regia tamen omnium est Mariaba. Sinum obtinet XCIV millibus pass., refertum insulis odoriferis. Atramitis in mediterraneo junguntur Minæi : mare accolunt et Elamitæ, oppido ejusdem nominis. Iis juncti Cagulatæ. Oppidum Sibi, 13
quod Græci Apaten vocant. Arsi, Codani, Vadei, oppido magno : Banasasæi, Lechieni : Sygaros insula, quam canes non intrant, expositique circa littora errando moriuntur. Sinus intimus, in quo Leanitæ, qui nomen ei dedere. Regia eorum Agra, et in sinu Læana, vel, ut alii, Ælana. Nam et ipsum sinum nostri Ælaniticum scripsere, alii Ælenaticum, Artemidorus Aleniticum, Juba Læniticum. Circuitus Arabiæ a Charace Læana colligere proditur quadragies septies centena LXX M. Juba paulo minus XL putat. Latissima est a septemtrione inter oppida Heroum et Characem.

Nunc et reliqua mediterranea ejus dicantur. Nabatæis 14
Thimaneos junxerunt Veteres : nunc sunt Taveni, Suelleni, Arraceni, Areni; oppidum, in quo omnis negotiatio convenit. Hemnatæ, Analitæ : oppida, Domatha, Egra. Thamudeni, oppidum Badanatha. Carrei, oppidum Carriata. Achoali, oppidum Phoda : ac Minæi, a rege Cretæ Minoe (ut existimant) originem trahentes : quorum Charmæi, oppidum XIV mill. pass. Mariaba Barama-

une ville de 14,000 pas ; Mariaba des Baramalaques, qui elle-même n'est pas à mépriser ; la ville
15 de Carnon ; les Rhadaméens, qui passent pour tirer leur origine de Rhadamanthe, frère de Minos ; les Homérites (vi, 26, 9), avec la ville de Massala ; les Hamiréens, les Gédranites, les Ampres, les Ilisanites, les Bachilites, les Samméens, les Amathéens avec les villes de Nessa et Cennesseris, les Zamarènes avec les villes de Saiace, de Scantate et de Bacascamis ; la ville de Riphearma, mot qui signifie orge dans la langue des indigènes ; les Autéens, les Raves, les Gyréens, les Mathatéens, les Helmodènes avec la ville d'Ébade ;
16 les Agactures dans les montagnes, avec une ville de 20,000 pas, où est la source Émischabales, nom signifiant ville des chameaux ; Ampélone, colonie des Milésiens ; la ville d'Actrida, les Calingiens, dont la ville s'appelle Mariaba, mot qui signifie maître de tous ; les villes de Pallon, de Vrannimal, auprès d'un fleuve par lequel l'on pense que l'Euphrate vient sortir ; les nations des Agréens et des Ammoniens ; la ville d'Athène ; les Caurananes, mot qui signifie très-riches en gros bétail ; les Coranites, les Cæsanes, les Choanes. Il y eut aussi dans ces parages des villes grecques, Aréthuse, Larisse, Chalcis ; elles ont été détruites dans différentes guerres.

17 Jusqu'à ce jour les armes romaines n'ont été portées dans l'Arabie que par Ælius Gallus, de l'ordre équestre ; car C. César (vi, 31, 14), fils d'Auguste, ne fit que voir de loin l'Arabie. Gallus détruisit des villes qui n'avaient pas été nommées par les auteurs antérieurs, Négra, Amnestrum, Nesca, Magusa, Tammacum, Labécia et Mariaba [des Calingiens], nommée plus haut (vi, 32, 16), de 6,000 pas de tour ; il détruisit aussi Caripéta (30) ; ce fut la limite extrême de son expédition. Il 18
rapporta les renseignements suivants : que les nomades se nourrissent de lait, et de la chair des bêtes sauvages ; que les autres expriment, comme les Indiens (xiv, 19), un vin des palmiers et une huile du sésame ; que les Homérites sont les plus nombreux ; que les Minéens ont des champs fertiles en palmiers et en arbrisseaux, et que leur richesse consiste en troupeaux ; que les Cerbanes, les Agréens, et surtout les Chatramotites l'emportent à la guerre ; que les Carréens ont les champs les plus étendus et les plus fertiles ; que le territoire des Sabéens est le plus riche en forêts remplies d'arbres odoriférants, en mines d'or, en cours d'eau pour l'arrosement des champs, en miel et en cire. Nous parlerons des parfums dans le livre qui est consacré à ce sujet (xii). Les Arabes portent la mitre, ou les che- 19
veux longs ; ils se rasent la barbe, excepté à la lèvre supérieure ; d'autres ne se la coupent pas du tout. Chose singulière, parmi les peuples innombrables de cette contrée, une moitié vit dans le commerce, et l'autre dans le brigandage ! En somme, ce sont les nations les plus riches du monde ; car les trésors des Romains et des Parthes y affluent. Les Arabes vendent les productions de leurs mers ou de leurs forêts, et n'achètent rien.

XXXIII. Maintenant suivons la côte opposée 1
à la côte Arabique. Timosthène a évalué le golfe entier en longueur à quatre jours de navigation, et à deux jours en largeur ; le détroit, à 7,500 pas de largeur. Ératosthène évalue la longueur de chacune des deux côtes, depuis l'entrée, à 1,300,000 pas ; Artémidore, la côte Arabique à 1,750,000 pas, (xxix.) et la côte Troglodytique jusqu'à Ptolémaïs, à 1,137,500 pas ; Agrippa, à 1,722,000 pas, sans

lacum, et ipsum non spernendum : item Carnon. Rhada-
15 mæi, et horum origo Rhadamanthus putatur frater Minois. Homeritæ, Massala oppido. Hamirei, Gedranitæ, Ampræ, Ilisanitæ, Bachilitæ, Sammei, Amathei cum oppidis Nessa et Cennesseri. Zamareni cum oppidis Saiace, Scantate, Bacascami. Riphearma oppidum, quo vocabulo hordeum appellant. Autei et Ravi, Gyrei et Mathatæi, Hel-
16 modenes cum oppido Ebode. Agacturi in montibus, oppido xx mill. passuum, in quo fons Emischabales, quod significat camelorum oppidum. Ampelone, colonia Milesiorum ; Actrida oppidum. Calingii, quorum Mariaba oppidum significat dominos omnium : oppida, Pallon, Vrannimal juxta flumen, per quod Euphratem emergere putant : gentes, Agrei, Ammonii : oppidum Athene, Cauranani, quod significat ditissimos armento ; Coranitæ, Cæsani, Choani. Fuerunt et græca oppida, Arethusa, Larissa, Chalcis, deleta variis bellis.

17 Romana arma solus in eam terram adhuc intulit Ælius Gallus ex equestri ordine. Nam C. Cæsar Augusti filius prospexit tantum Arabiam. Gallus oppida diruit non nominata ab auctoribus, qui ante scripserunt, Negram, Amnestrum, Nescam, Magusam, Tammacum, Labeciam, et supra dictam Mariabam, circuitu vi mill. passuum. Item Caripeta, quo longissime processit. Cætera explorata re- 18
tulit : Nomades lacte et ferina carne vesci : reliquos vinum, ut Indos, palmis exprimere, oleum sesamæ. Numerosissimos esse Homeritas : Minæis fertiles agros palmetis arbustisque, in pecore divitias. Cerbanos et Agræos armis præstare, maxime Chatramotitas. Carreis latissimos et fertilissimos agros. Sabæos ditissimos silvarum fertilitate odorifera, auri metallis, agrorum riguis : mellis ceræque proventu. De odoribus suo dicemus volumine. Arabes mitrati degunt, 19
aut intonso crine : barba abraditur, præterquam in superiore labro. Aliis et hæc intonsa : mirumque dictu ex innumeris populis pars æqua in commerciis, aut latrociniis degit : in universum gentes ditissimæ, ut apud quas maximæ opes Romanorum Parthorumque subsistant, vendentibus quæ e mari aut silvis capiunt, nihil invicem redimentibus.

XXXIII. Nunc reliquam oram Arabiæ contrariam perse- 1
quemur. Timosthenes totum sinum quatridui navigatione in longitudinem taxavit, bidui in latitudinem, angustias vii mill. D passuum. Eratosthenes ab ostio XIII mill. in quamque partem. Artemidorus Arabiæ latere XVII quinquaginta mill. (xxix.) Troglodytico vero, XI XXXVII D.

distinction de côte : la plupart ont dit que la largeur en était de 475,000 pas; et ils ont porté la largeur du détroit qui regarde l'orient d'hiver, les uns à 6,000 pas, les autres à 7,000, d'autres à 12,000.

2 Voici la configuration des lieux : après le golfe Ælanitique est un autre golfe que les Arabes nomment Æant, où est la ville d'Héroum. Il y eut aussi, entre les Nèles et les Marchades, la ville de Cambyse, où ce prince établit les malades de son armée. Puis viennent la nation des Tyres, le port Danéon. Le projet de conduire de là un canal navigable jusqu'au Nil, à l'endroit où il descend dans le Delta nommé plus haut (v, 9), dans l'intervalle de 62,000 pas qui sépare le fleuve de la mer Rouge; ce projet, dis-je, a été conçu d'abord par Sésostris, roi d'Égypte, puis par Darius, roi de Perse; enfin par le second Ptolémée (av. J. C. 285-246), qui fit creuser un canal de 100 pieds de large, de 40 pieds de profondeur, de 37,500 pas de long, jusqu'aux Sources amè-
3 res; il ne le continua pas plus loin, par la crainte de l'inondation, car on découvrit que le niveau de la mer Rouge est de trois coudées au-dessus du sol de l'Égypte; d'autres n'attribuent pas à cette crainte l'interruption du travail, mais ils disent que l'on eut peur que l'introduction de l'eau de mer ne gâtât l'eau du Nil, qui seule sert à la boisson. Néanmoins, tout ce trajet depuis la mer d'Égypte se fait par terre; il y a trois itinéraires : l'un part de Péluse, et traverse les sables, où l'on ne peut retrouver son chemin qu'à l'aide de roseaux fixés en terre, à cause que les vents
4 effacent la trace des pas. Un second commence à 2,000 pas au delà du mont Casius (vi, 12), et rejoint au bout de 60,000 la route de Péluse. Les Arabes Autéens habitent sur ce trajet. Le troisième part de Gerrhum qu'on appelle Sans-Soif, traverse le pays des mêmes Arabes, et est plus court de 60,000 pas; mais il franchit d'âpres montagnes, et est pauvre en eau. Toutes ces routes aboutissent à Arsinoé, fondée dans le golfe de Charandra, sous le nom de sa sœur, par Ptolémée-Philadelphe, qui, le premier, explora la Troglodytique, et qui appela Ptolémée un fleuve passant 5
à Arsinoé. Puis est la petite ville d'Ænnus, nom au lieu duquel d'autres écrivent Philotera; au delà, les Azaréens, Arabes sauvages sortis des mariages avec les Troglodytes; les îles de Sapirène et de Scytala; puis des déserts jusqu'à Myoshormos, où est la source Tadnos; le mont Æas; l'île Iambe; plusieurs ports; Bérénice, appelée ainsi du nom de la mère de Philadelphe, à laquelle, avons-nous dit (vi, 26, 8), on arrive de Coptos; les Arabes Autéens, les Gébadéens.

XXXIV. La Troglodytique, que les anciens ont 1
nommée Michoé, d'autres Midoé; le mont Pentedactylos; les îles Stenæ deiræ (Cols étroits) en assez grand nombre, les îles Halonnèses en nombre non moins grand; Cardamine; Topazos, qui a donné son nom à la pierre précieuse (xxxvii, 32); un golfe rempli d'îles : celles qu'on appelle îles de Maréos ont de l'eau, celles qu'on appelle îles d'Ératon n'en ont pas, les rois d'Égypte y eurent des gouverneurs. Dans l'intérieur, les Candéens, qu'on appelle Ophiophages, accoutumés à se nourrir de serpents; il n'y a pas de pays qui en produise davantage.

Juba, qui paraît avoir mis beaucoup d'exacti- 2
tude dans la description de ces parages, y a omis, à moins que ce ne soit une faute des copistes, une autre Bérénice, surnommée Panchrysos (Tout-

pass. Ptolemaida usque. Agrippa xvii xxii mill. passuum, sine differentiis laterum. Plerique latitudinem ccccLxxv prodiderunt, faucesque hiberno orienti obversas, alii vi mill., alii vii mill., alii xii mill. passuum patere.

2 Situs autem ita se habet. A sinu Ælanitico alter sinus, quem Arabes Æant vocant, in quo Heroum oppidum est. Fuit et Cambysu inter Nelos et Marchadas, deductis eo ægris exercitus. Gens Tyra, Daneon portus : ex quo navigabilem alveum perducere in Nilum, qua parte ad Delta dictum decurrit, Lxii mill. passuum intervallo (quod inter flumen et Rubrum mare interest) primus omnium Sesostris, Ægypti rex, cogitavit : mox Darius Persarum : deinde Ptolemæus sequens : qui et duxit fossam latitudine pedum centum, altitudine xL, in longitudinem xxxvii.
3 mill. D. passuum usque ad Fontes amaros. Ultra deterruit inundationis metus, excelsiore tribus cubitis Rubro mari comperto, quam terra Ægypti. Aliqui non eam afferunt causam, sed ne immisso mari corrumperetur aqua Nili, quæ sola potus præbet. Nihilominus iter totum terendo frequentatur a mari Ægyptio, quod est triplex : unum a Pelusio per arenas, in quo, nisi calami defixi regant, via
4 non reperitur, subinde aura vestigia operiente. Alterum vero duobus mill. passuum ultra Casium montem, quod a sexaginta mill. passuum redit in Pelusiacam viam. Accolunt Arabes Autei. Tertium a Gerrho (quod Adipson vocant) per eosdem Arabes, sexaginta mill. passuum propius, sed asperum montibus, et inops aquarum. Eæ viæ omnes Arsinoen ducunt, conditam sororis nomine in sinu Charandra, a Ptolemæo Philadelpho, qui primus Troglodyticen excussit, et amnem qui Arsinoen præfluit, Ptolemæum appellavit. Mox oppidum parvum est Ænnum, 5
pro quo alii Philoteram scribunt. Deinde sunt Azarei, ex Troglodytarum connubiis, Arabes feri. Insulæ : Sapirene, Scytala : mox deserta ad Myoshormon, ubi fons Tadnos. Mons Æas. Insula Iambe, portus multi. Berenice, oppidum matris Philadelphi nomine, ad quod iter a Copto diximus. Arabes Autei, et Gebadei.

XXXIV. Troglodytice, quam prisci Michoen, alii Mi- 1
doen dixere. Mons Pentedactylos : insulæ Stenæ deiræ aliquot, Halonnesi non pauciores : Cardamine, Topazos, quæ gemmæ nomen dedit. Sinus insulis refertus : ex iis quæ Mareu vocantur, aquosæ : quæ Eratonos, sitientes. Regum ii præfecti fuere. Introrsus Candei, quos Ophiophagos vocant, serpentibus vesci assueti, neque alia regio fertilior earum.

Juba, qui videtur diligentissime prosecutus hæc, omi- 2

or), et une troisième, surnommée Épidires (Sur-le-col), remarquable par sa situation : elle est, en effet, placée sur un col très-allongé, là où le détroit de la mer Rouge sépare l'Afrique de l'Arabie par un intervalle de 7,500 pas. Là est l'île de Tytis, qui produit aussi des topazes.

3 Au delà, les forêts où est Ptolémaïs, fondée sur le lac Monoleus par Philadelphe, pour la chasse des éléphants, et surnommée par cette raison Épithéras (Pour-la-chasse) : cette région est celle dont nous avons parlé dans le 2[e] livre (II, 75), et où, 45 jours avant le solstice d'été et 45 jours après, il n'y a pas d'ombre à midi ; dans les autres heures l'ombre est tournée au midi ; hors ces 90 jours, elle est tournée au nord ; au lieu qu'à la première Bérénice l'ombre disparaît, il est vrai, à midi, le jour même du solstice d'été, mais on ne remarque rien autre. Elle est à 602,000 pas de Ptolémaïs : grand exemple ! lieu témoin d'un prodige de l'esprit humain ! là la mesure du monde a été trouvée ; car, en partant du calcul incontestable des ombres, Ératosthène a pu indi-
4 quer la dimension de la terre. Puis vient la mer Azanienne ; le promontoire que quelques-uns ont appelé Hispalus ; le lac Mandalum ; l'île Colocasitis, et, en haute mer, plusieurs îles où abonde la tortue ; la ville de Suché ; l'île de Daphnis ; la ville des Adulites, fondée par des esclaves fugitifs égyptiens : c'est le plus grand marché des Troglodytes et même des Éthiopiens ; elle est à cinq jours de navigation de Ptolémaïs ; on y porte beaucoup d'ivoire, des cornes de rhinocéros, des cuirs d'hippopotames, des écailles de tortues, des sphingies
5 (sorte de singe), et des esclaves. Au delà, les Éthiopiens laboureurs ; les îles dites d'Aliæos ; les îles Bacchias et Antibacchias ; l'île de Straton ; puis sur la côte d'Éthiopie un golfe inconnu, ce qui est étonnant, car les négociants trafiquent sur des points plus éloignés ; le cap sur lequel est la source de Cucios, visitée des navigateurs ; au delà le port d'Isis, éloigné de la ville des Adulites de dix jours de navigation pour un vaisseau allant à rames, et où l'on porte la myrrhe de la Troglodytique ; deux îles en face du port, appelées Pseudopyles ; dans le port même deux îles appelées Pyles ; dans l'une d'elles des colonnes de pierre (VI, 32) portant des inscriptions en caractères inconnus ; au delà le golfe Abalite ; l'île de Diodore, et d'autres îles désertes ; sur le continent aussi, des déserts ; la ville de Gaza ; le cap et le port Mossylique, où l'on apporte le cinnamome ; Sésostris vint jusque-là avec son armée.

Quelques-uns placent au delà, sur le rivage, 6
une seule ville d'Éthiopie, Baragaza. Juba prétend qu'au promontoire Mossylique commence la mer Atlantique, et qu'à l'aide du Corus (*vent du coucher d'été*) on irait, longeant son royaume de Mauritanie, jusqu'à Cadix. Il ne faut pas omettre ici d'exposer toute sa manière de voir : suivant lui, du promontoire des Indiens, appelé Lepteacra et par d'autres Drepanum, il y a en ligne droite, en doublant Exusta, jusqu'à l'île Malchu, 1,500,000 pas ; de là au lieu qu'on nomme Scénéos, 225,000 ; de là à l'île d'Adanos, 150,000 ; ce qui fait jusqu'à la grande mer 1,875,000. Tous les 7
autres ont pensé que la chaleur brûlante du soleil en empêchait la navigation. De plus, le commerce est en butte aux pirateries d'Arabes insulaires ap-

sit in hoc tractu (nisi si exemplarium vitium est) Berenicen alteram, quæ Panchrysos cognominata est : et tertiam, quæ Epidires, insignem loco. Est enim sita in cervice longe procurrente, ubi fauces Rubri maris VII mill. D. passuum ab Arabia distant. Insula ibi Cytis, topazium ferens et ipsa.

3 Ultra silvæ, ubi Ptolemais a Philadelpho condita ad venatus elephantorum, ob id Epitheras cognominata, juxta lacum Monoleum. Hæc est regio secundo volumine a nobis significata : in qua quadraginta quinque diebus ante solstitium totidemque postea hora sexta consumuntur umbræ, et in meridiem reliquis horis cadunt, cæteris diebus in septemtrionem : quum in Berenice, quam primam posuimus, ipso die solstitii sexta hora umbræ in totum absumantur, nihilque adnotetur aliud novi. DCII mill. passuum intervallo a Ptolemaide, res ingentis exempli, locusque subtilitatis immensæ, mundo ibi deprehenso, quum indubitata ratione umbrarum Eratosthenes mensuram terræ prodere
4 inde cœperit. Hinc Azanium mare : promontorium, quod aliqui Hispalum scripsere : lacus Mandalum : insula Colocasitis, et in alto multæ, in quibus testudo plurima. Oppidum Suche, insula Daphnidis, oppidum Aduliton. Ægyptiorum hoc servi a dominis profugi condidere. Maximum hic emporium Troglodytarum, etiam Æthiopum. Abest a Ptolemaide quinque dierum navigatione. Deferunt plurimum ebur, rhinocerotum cornua, hippopotamorum coria, chelyon testudinum, sphingia, mancipia. Supra, 5
Æthiopes Aroteres : insulæ quæ Aliæu vocantur, item Bacchias et Antibacchias, et Stratonis. Hinc in ora Æthiopiæ sinus incognitus, quod admiremur, quum ulteriora mercatores scrutentur. Promontorium, in quo fons Cucios, expetitus navigantibus. Ultra Isidis portus, decem dierum remigio ab oppido Adulitarum distans. In eum Troglodytis myrrha confertur. Insulæ ante portum duæ, Pseudopylæ vocantur : interiores totidem, Pylæ : in altera stelæ lapideæ litteris ignotis. Ultra sinus Abalites. Insula Diodori, et aliæ desertæ : per continentem quoque deserta : oppidum Gaza, promontorium et portus Mossylicus, quo cinnamomum devehitur. Huc usque Sesostris exercitum duxit.

Aliqui unum Æthiopiæ oppidum ultra ponunt in littore 6
Baragaza. A Mossylico promontorio Atlanticum mare incipere vult Juba, præter Mauritanias suas Gadeis usque navigandum Coro. Cujus tota sententia hoc in loco subtrahenda non est. A promontorio Indorum, quod vocatur Lepteacra, ab aliis Drepanum, proponit recto cursu præter Exustam, ad Malchu insulam XV passuum esse. Inde ad locum quem vocant Sceneos, CCXXV M. Inde ad insulam Adanu, centum quinquaginta mill. passuum. Sic fieri ad apertum mare XVIII LXXV mill. passuum. Reliqui omnes propter solis ardorem navigari posse non putaverunt. Quin et 7
commercia ipsa infestant ex insulis Arabes Ascitæ appel-

pelés Ascites (vi, 32), parce que, plaçant des planches sur deux outres de peau de bœuf, ils attaquent les navigateurs avec des flèches empoisonnées. Juba compte encore parmi les Troglodytes ceux qui sont nommés Thérothoes (Chacals-chasseurs), parce qu'ils atteignent le gibier à la course, de même que les Ichthyophages nagent aussi bien que les animaux marins, les Bargènes, les Zagères, les Chalybes, les Saxines, les Syrè-
8 ques, les Darèmes, les Domazanes. De plus, il dit que les habitants des bords du Nil depuis Syène jusqu'à Méroé sont non des Éthiopiens, mais des Arabes ; que la ville d'Héliopolis, qui, avons-nous dit dans la description de l'Égypte (v, 9, 3), est non loin de Memphis, a aussi les Arabes pour fondateurs. Il y a même des auteurs qui enlèvent la rive ultérieure [orientale] du Nil à l'Éthiopie, et l'adjoignent à l'Afrique, dont les habitants se seraient répandus sur les deux rives à cause de l'eau. Quant à nous, laissant à chacun le soin de se faire une opinion là-dessus, nous allons énumérer les villes dans l'ordre de leur situation sur l'un et l'autre bord.

1 XXXV. Depuis Syène (v, 10), et d'abord sur la rive Arabique, la nation des Catadupes (v, 10, 4 et 10); puis les Syénites. Villes : Tacompsos, que quelques-uns ont appelée Thathice, Aranium, Sesanium, Sandura, Nasaudum, Anadoma, Cumara, Peta, Bochiana, Leuphithorga, Tantarène, Mœchindira, Noa, Gophoa, Gystate, Mégéda, Léa, Rhemnia, Nupsia, Diréa, Pataga, Bagada, Dumana, Rhadata, où l'on adorait pour divinité un chat d'or ; Boron dans les terres ; Mallos tout près de Méroé : telle est l'énumération de Bion.

2 Juba parle autrement : La ville de Megatichos sur une montagne, entre l'Égypte et l'Éthiopie, portant le nom de Myrsos chez les Arabes ; puis Tacompsos, Aranium, Sesanium, Pide, Mamuda, Corambis ; auprès de cette ville une source de bitume ; Hammodara, Prosda, Parenta, Mama, Tessara, Gallas, Zoton, Graucome, Emeum, les Pidibotes, les Hebdomecontacomètes, les Nomades vivant dans des tentes ; Cyste, Pemma, Gadagale, Paloïs, Primis, Nupsis, Daselis, Patis, Gambreves, Magase, Segasmala, Cranda, Denna, Cadeuma, Thena, Batha, Alana, Macum, Scammos, Gora dans une île ; puis Abala ; Androcalis, Sere, Mallos, Agoce.

3 Sur la rive Africaine, on cite : une autre Tacompsos portant le nom de la précédente, ou n'en étant peut-être qu'une partie ; Magora, Sea, Édosa, Pelenaria, Pyndis, Magusa, Bauma, Linitima, Spintum, Sydopta, Gensora, Pindicitora, Agugo, Orsima, Suasa, Maumarum, Urbis, Mulon, ville que les Grecs ont appelée Hypaton ; Pagoargas, Zamnes, où commencent les éléphants ; Mamblia, Berresa, Cetuma. Il y eut jadis aussi en face de Méroé une ville nommée Épis, détruite avant que Bion n'écrivît.

4 Voilà les villes qu'on a citées jusqu'à Méroé ; aujourd'hui il n'en existe presque plus aucune, ni sur l'un ni sur l'autre côté. Toujours est-il que des soldats prétoriens, envoyés avec un tribun militaire, ont, dans ces derniers temps, annoncé n'avoir trouvé que des déserts, à l'empereur Néron, qui, entre autres guerres, songeait à une expédition en Éthiopie. Les armes romaines y ont aussi pénétré du temps du dieu Auguste, sous la conduite de P. Pétronius, appartenant à

lati, quoniam bubulos utres binos sternentes ponte piraticam exercent sagittis venenatis. Gentes Troglodytarum idem Juba tradit Therothoas a venatu dictos, miræ velocitatis : sicut Ichthyophagos, natantes, ceu maris animalia, Bargenos, Zageras, Chalybas, Saxinas, Syrecas, Dare-
8 mas, Domazanes. Quin et accolas Nili a Syene non Æthiopum populos, sed Arabum esse dicit usque Meroen. Solis quoque oppidum, quod non procul Memphi in Ægypti situ diximus, Arabas conditores habere. Sunt et qui ulteriorem ripam Æthiopiæ auferant, annectantque Africæ, ripas autem incolere propter aquam. Nos relicto cuique intelligendi arbitrio, oppida quo traduntur ordine utrimque ponemus.

1 XXXV. A Syene, et prius Arabiæ latere, gens Catadupi. Deinde Syenitæ. Oppida : Tacompson, quam quidam appellaverunt Thathicen, Aranium, Sesanium, Sandura, Nasaudum, Anadoma, Cumara, Peta et Bochiana, Leuphithorga, Tantarene, Mœchindira, Noa, Gophoa, Gystate, Megeda, Lea, Rhemnia, Nupsia, Direa, Pataga, Bagada, Dumana, Rhadata, in quo felis aurea pro Deo colebatur. Boron in mediterraneo, Mallos, proximum Meroæ : sic prodidit Bion.

2 Juba aliter : oppidum in monte Megatichos, inter Ægyptum et Æthiopiam, quod Arabes Myrson vocavere. Deinde Tacompson, Aranium, Sesanium, Piden, Mamuda, Corambin, juxta eam bituminis fontem : Hammodara, Prosda, Paranta, Mama, Tessara, Gallas, Zoton, Graucomen, Emeum, Pidibotas, Hebdomecontacometas, Nomadas in tabernaculis viventes : Cysten, Pemmam, Gadagalen, Paloin, Primin, Nupsin, Daselin, Patin, Gambreves, Magasen, Segasmala, Cranda, Denna, Cadeuma, Thena, Batha, Alana, Macum, Scammos, Goram in insula : ab iis Abala, Androcalim, Seren, Mallos, Agocen.

3 Ex Africæ latere tradita sunt eodem nomine Tacompsos altera, sive pars prioris : Magora, Sea, Edosa, Pelenaria, Pyndis, Magusa, Bauma, Linitima, Spintum, Sydopta, Gensora, Pindicitora, Agugo, Orsima, Suasa, Maumarum, Urbim, Mulon, quod oppidum Græci Hypaton vocarunt : Pagoargas, Zamnes, unde elephanti incipiant : Mamblia, Berresa, Cetuma. Fuit quondam et Epis oppidum contra Meroen, antequam Bion scriberet, deletum.

4 Hæc sunt prodita usque Meroen : ex quibus hoc tempore nullum prope utroque latere exstat. Certe solitudines nuper renunciavere principi Neroni, missi ab eo milites prætoriani cum tribuno ad explorandum, inter reliqua bella et Æthiopicum cogitanti. Intravere autem et eo arma romana divi Augusti temporibus, duce P. Petronio, et ipso

5 l'ordre équestre, et préfet de l'Égypte. Cet officier emporta les seules villes qu'il trouva, dans l'ordre suivant : Pselcis, Primis, Aboccis, Phthuris, Cambusis, Attevas, Stadisis, où le Nil, se précipitant, enlève par son fracas l'ouïe aux habitants; il saccagea aussi Napata; le terme de son expédition fut à 970,000 pas de Syène. Ce ne sont cependant pas les armes romaines qui ont dépeuplé ce pays : l'Éthiopie a été écrasée par les guerres des Égyptiens, dans des alternatives de conquête et de servitude; elle avait été célèbre et puissante jusqu'à la guerre de Troie, sous le règne de Memnon (x, 37; xxxvii, 63); elle étendit même son empire jusqu'à la Syrie et aux côtes de notre mer (Méditerranée), du temps du roi Céphée; cela se voit par la fable d'Andromède (v, 34).

6 Semblablement les dimensions en ont été diversement indiquées, d'abord par Dalion, qui se rendit bien au delà de Méroé, puis par Aristocréon, par Bion, par Basilis, et par Simonide le Jeune, qui même séjourna cinq ans à Méroé lorsqu'il écrivait sur l'Éthiopie. Timosthène, commandant des flottes de Philadelphe, a écrit, sans évaluer autrement la distance, que de Syène à Méroé il y avait 60 jours de marche; Ératosthène, 625,000 pas; Artémidore, 600,000; Sebosus, de l'extrémité de l'Égypte, 1,675,000, distance qui, suivant les auteurs qui viennent d'être nommés, est de 1,250,000. Mais toute discussion à ce sujet vient d'être terminée : les explorateurs envoyés par Néron ont rapporté que de Syène à Méroé il y avait 873,000 pas, ainsi supputés : de Syène à Hiera Sycaminos, 54,000;
7 puis à Tama, 72,000; à la région des Évonymites, la première des Éthiopiens, 120,000; jusqu'à Acina, 54,000; jusqu'à Pitara, 25,000; jusqu'à Tergedum, 106,000 : l'île Gagaudes est au milieu de ces parages. A partir de là, l'expédition vit des perroquets; à partir d'une autre île, nommée Artigula, le sphingie (*sorte de singe*) (viii, 30); à partir de Tergedum, des cynocéphales (viii, 80) : de là à Napata, 80,000 pas; cette petite ville est la seule qui subsiste parmi celles qui ont été citées (vi, 35, 4); de Napata à l'île de Méroé, 360,000. Autour de Méroé les herbes commencèrent à devenir plus vertes, et l'on aperçut quelque peu de forêt, et des traces de rhinocéros et d'éléphants. D'après ce rapport, la ville de Méroé 8
est à 70,000 pas de l'entrée de l'île (Méroé); à côté est une autre île, dite de Tadu, qu'on rencontre en entrant par le bras droit du Nil, et qui fait un port; la ville a peu d'édifices; le pays est gouverné par une femme, la reine Candace, nom qui, depuis grand nombre d'années, passe de reine en reine. Hammon a ici aussi un temple révéré, et l'on trouve des chapelles dans toute la contrée; au reste, au temps de la puissance des Éthiopiens, cette île jouissait d'un grand renom (v, 10). On rapporte qu'elle fournissait d'ordinaire 250,000 hommes armés, et qu'elle nourrissait 400,000 artisans. On dit qu'aujourd'hui encore les Éthiopiens sont partagés entre quarante-cinq rois. (xxx.) Le pays entier a été appelé Æthérie, puis Atlantie, puis Éthiopie, d'Éthiops fils de Vulcain.

Il n'est pas étonnant que des formes mons- 9
trueuses d'hommes et d'animaux se produisent vers l'extrémité de l'Éthiopie; car le feu, élément mobile, est l'artisan de la configuration du corps et de la ciselure des formes. Toujours est-il qu'on dit qu'au fond de sa partie orientale sont des peuples sans nez, dont toute la face est plane; d'au-

5 equestris ordinis præfecto Ægypti. Is oppida eorum expugnavit, quæ sola invenerat, quo dicemus ordine : Pselcin, Primin, Aboccin, Phthurin, Cambusin, Attevan, Stadisin, ubi Nilus præcipitans se, fragore auditum accolis aufert. Diripuit et Napata. Longissime autem a Syene progressus est dcccclxx mill. passuum. Nec tamen arma romana ibi solitudinem fecerunt. Ægyptiorum bellis attrita est Æthiopia, vicissim imperitando serviendoque, clara et potens etiam usque ad Trojana bella Memnone regnante : et Syriæ imperitasse eam, nostroque littori, ætate regis Cephei, patet Andromedæ fabulis.

6 Simili modo et de mensura ejus varia prodidere primus Dalion ultra Meroen longe subvectus : mox Aristocreon, et Bion, et Basilis : Simonides minor etiam, quinquennio in Meroe moratus, quum de Æthiopia scriberet. Nam Timosthenes classium Philadelphi præfectus, sine mensura, dierum lx a Syene Meroen iter prodidit : Eratosthenes dcxxv mill. Artemidorus dc mill. Sebosus ab Ægypti extremis sedecies centena lxxv mill. passuum : unde proxime dicti xii l. Verum omnis hæc finita nuper disputatio est, quoniam a Syene dccclxxiii mill. Neronis exploratores renunciavere his modis : a Syene Hieran sycaminon liv mill.
7 passuum. Inde Tama lxxii millia passuum. Regionem Evonymiton Æthiopum primam cxx, Acinam liv mill., Pitaran xxv, Tergedum cvi mill. Insulam Gagaudem esse in medio eo tractu. Inde primum visas aves psittacos, et ab altera (quæ vocatur Artigula) animal sphingion, a Tergedo cynocephalos. Inde Napata lxxx mill. Oppidum id parvum inter prædicta solum. Ab eo ad insulam Meroen ccclx mill. Herbas circa Meroen demum viridiores, silvarumque aliquid apparuisse, et rhinocerotum elephantorumque vestigia. Ipsum oppidum Meroen ab introitu 8
insulæ abesse lxx mill. passuum; juxtaque aliam insulam Tadu dextro subeuntibus alveo, quæ portum faceret. Ædificia oppidi pauca. Regnare feminam Candacem, quod nomen multis jam annis ad reginas transiit. Delubrum Hammonis et ibi religiosum, et toto tractu sacella. Cæterum quum potirentur rerum Æthiopes, insula ea magnæ claritatis fuit. Tradunt armatorum ccl mill. dare solitam, artificum cccc mill. alere. Reges Æthiopum xlv et hodie traduntur. (xxx.) Universa vero gens Ætheria appellata est, deinde Atlantia, mox a Vulcani filio Æthiope Æthiopia.

Animalium hominumque effigies monstriferas circa ex- 9
tremitates ejus gigni minime mirum, artifici ad formanda corpora effigiesque cælandas mobilitate ignea. Feruntcerte ab orientis parte intima gentes esse sine naribus, æquali

tres sans lèvre supérieure, d'autres sans langue;
10 quelques-uns, ayant la bouche close et privés de narine, ne respirent que par un pertuis qui sert aussi de passage à la boisson, aspirée à l'aide d'un tuyau d'avoine, et à la nourriture, consistant en grain de la même plante, qui croît spontanément. Certains ne parlent que par signes et gestes; il en est à qui l'usage du feu a été inconnu jusqu'au règne de Ptolémée Lathyre. Des auteurs ont aussi rapporté que la nation des Pygmées (vi, 22) était entre des marais qui seraient l'origine du Nil.

11 Reprenons la côte (vi, 34, 5) au point où nous l'avons quittée : des montagnes continues rouges, et paraissant enflammées. Toute cette contrée est au-dessus des Troglodytes et de la mer Rouge à partir de Méroé. Pendant trois jours de marche, de Napata à la mer Rouge, de l'eau de pluie est conservée en plusieurs lieux pour la boisson, et le pays intermédiaire est très-fécond en or. Au delà sont les Atabules, nation éthiopienne; puis, en face de Méroé, les Mégabares, nommés par quelques-uns Adiabares, et occupant la ville d'Apollon : une partie d'entre eux est nomadee, et
12 se nourrit de chair d'éléphant; en face, sur le côté africain, les Macrobiens; de l'autre côté, à partir des Mégabares, les Memnons et les Davelles, les Critenses à une distance de vingt jours de marche; au delà les Doches, puis les Gymnètes toujours nus; les Andères, les Mathites, les Mésagèbes, les Hipporéens, d'une couleur noire et se mettant sur tout le corps une couche de rouge; sur le côté africain, les Médimnes; les Nomades vivant du lait des singes cynocéphales, les Olabes, les Syrbotes, qui sont, dit-on, hauts de huit coudées (vii, 2).

Aristocréon rapporte que du côté de la Libye, 13
à cinq jours de marche de Méroé, est la ville de Tole, et de là à douze journées Esar, ville des Égyptiens qui avaient fui Psammétique : on dit qu'ils y ont résidé trois cents ans, et qu'en face, du côté de l'Arabie, est la ville de Daron, qui leur appartient. Au contraire, Bion appelle Sape ce que celui-ci appelle Ésar; il dit que ce nom signifie *étrangers*, que leur capitale est Sembobitis dans une île, et qu'ils ont une troisième ville, Saï, en Arabie. Entre les montagnes et le Nil sont les 14
Symbares, les Paluogges; dans les montagnes mêmes les Asaches (viii, 23), divisés en plusieurs nations qui, dit-on, sont à cinq jours de marche de la mer, et qui vivent de la chasse des éléphants; une île dans le Nil, qui appartient aux Semberrites et qui obéit à une reine; plus loin, durant huit journées de marche, les Éthiopiens Nubéens, leur ville Ténupsis placée sur le Nil; les Sambres, chez qui tous les quadrupèdes, même les éléphants, sont sans oreilles; sur le côté africain, les Ptoembares, les Ptoemphanes qui ont un chien pour roi, et qui jugent de ses ordres d'après ses mouvements; les Auruspes, dans une ville située loin du Nil; les Achisarmes, les Phaliges, les Marigères, les Casamarres.

Bion cite d'autres villes dans les îles, le trajet 15
entier étant de Sembobitis à Méroé de vingt journées de marche : dans l'île la plus voisine de Méroé, la ville des Semberrites, sous une reine; un autre Asar; la ville de Daron, dans une autre île; une troisième île nommée Médoé, où est la ville d'Asel; une quatrième, nommée Garode comme la ville; puis sur les rives les villes de Navos, Modundam, Andatim, Secundum, Colligat, Se-

totius oris planitie. Alias superiore labro orbas, alias sine
10 linguis. Pars etiam ore concreto et naribus carens, uno tantum foramine spirat, potumque calamis avenæ trahit, et grana ejusdem avenæ sponte provenientis ad vescendum. Quibusdam pro sermone nutus motusque membrorum est. Quibusdam ante Ptolemæum Lathurum regem Ægypti ignotus fuit usus ignium. Quidam et Pygmæorum gentem prodiderunt inter paludes, quibus Nilus oriretur.

11 In ora autem, ubi desiimus, continui montes, ardentibus similes rubent. Troglodytis et Rubro mari a Meroe tractus omnis superponitur : a Napata tridui itinere ad Rubrum littus, aqua pluvia ad usum compluribus locis servatur, fertilissima regione, quæ interest, auri. Ulteriora Atabuli, Æthiopum gens tenet. Deinde contra Meroen Megabari, quos aliqui Adiabaras nominavere, oppidum habent Apollinis. Pars eorum Nomades, quæ elephantis
12 vescitur. Ex adverso in Africæ parte Macrobii. Rursus a Megabaris Memnones et Davelli, dierumque viginti intervallo Critensi. Ultra eos Dochi, deinde Gymnetes semper nudi. Mox Anderæ, Mathitæ, Mesagebes, Hipporeæ, atri coloris tota corpora rubrica illinunt. At ex Africæ parte Medimni. Deinde Nomades cynocephalorum lacte viventes, Olabi, Syrbotæ, qui octonum cubitorum esse dicuntur.

Aristocreon Libyæ latere a Meroe oppidum Tolen die- 13
rum quinque itinere tradit. Inde dierum duodecim Esar Ægyptiorum oppidum, qui Psammetichum fugerint : in eo produntur annis trecentis habitasse. Contra in Arabico latere Daron oppidum esse eorum. Bion autem Sapen vocat, quod ille Esar, et ipso nomine advenas ait significari : caput eorum in insula, Sembobitin : et tertium in Arabia, Sai. Inter montes autem et Nilum Symbari sunt, 14
Paluogges; in ipsis vero montibus Asachæ multis nationibus. Abesse a mari dicuntur dierum quinque itinere. Vivunt elephantorum venatu. Insula in Nilo Semberritarum, reginæ paret. Ab ea Nubei Æthiopes dierum octo itinere. Oppidum eorum Nilo impositum, Tenupsis. Sambri, apud quos quadrupedes omnes sine auribus, etiam elephanti. At ex Africæ parte Ptoembari, Ptoemphanæ, qui canem pro rege habent, motu ejus imperia augurantes : Auruspi oppido longe a Nilo sito. Postea Achisarmi, Phaliges, Marigeri, Casamarri.

Bion alia oppida in insulis tradit, a Sembobiti Meroen 15
versus dierum toto itinere viginti. Proximæ insulæ oppidum Semberritarum sub regina : et aliud Asar : alterius oppidum Daron. Tertiam Medoen vocant, in qua oppidum Asel. Quartam eodem, quo oppidum, nomine Garodeu. Inde per ripas oppida : Navos, Modundam, Andatim, Se-

cande, Navectabe, Cumi, Agrospi, Ægipa, Candrogari, Araba, Summara.

16 La région au-dessus de Sirbitum, où cessent les montagnes, renferme, d'après quelques auteurs, les Éthiopiens maritimes, les Nisicastes, les Nisites, mot qui signifie *homme à trois et quatre yeux;* non qu'ils soient ainsi conformés, mais parce qu'ils excellent à lancer les flèches. Du côté du Nil, qui s'étend au-dessus des grandes Syrtes et de l'océan méridional, Dalion dit que ce sont des peuples n'usant que d'eau de pluie,

17 appelés Cisores, Longopores; qu'à partir des Œcalices (v,8), à cinq journées de marche, sont les Usibalques, les Isuèles, les Pharusiens (31), les Valiens, les Cispiens. Le reste est désert; puis viennent des espaces livrés aux fables (32). A l'ouest sont les Nigres, dont le roi n'a qu'un œil, et dans le front; les Agriophages, qui se nourrissent surtout de chair de panthère et de lion; les Pamphages, qui mangent de tout; les Anthropophages, qui se nourrissent de chair humaine; les Cynamolges, qui ont des têtes de chien; les Artabatites, qui errent comme les quadrupèdes sauvages; puis les Hespériens, les Pérorses, qui, avons-nous dit (v, 1, 10, et 8, 1), sont sur les confins de la Mauritanie. Une partie des Éthiopiens ne vivent que de sauterelles fumées et salées, dont ils font provision pour l'année; ces hommes ne passent pas quarante ans.

18 D'après Agrippa, le pays entier des Éthiopiens avec la mer Rouge, a en long 2,170,000 pas; en large, avec l'Égypte supérieure, 1,298,000. Quelques-uns ont détaillé ainsi la longueur : de Méroé à Sirbitum, une navigation de douze journées; de là aux Davelles, douze; des Davelles à l'océan Éthiopique, six jours de marche; en somme la plupart des auteurs s'accordent à compter, de l'Océan à Méroé, 625,000 pas; de là à Syène il y a la distance que nous avons indiquée (vi, 35, 6). L'Éthiopie est orientée du levant d'hiver au couchant d'hiver; la partie qui est au midi a de vastes forêts où l'ébène domine; dans son milieu, une haute montagne, penchée sur la mer, brûle de feux éternels; les Grecs l'ont appelée Théon ochéma (Char des dieux). De là, en quatre jours de navigation, on arrive au promontoire nommé Hesperion ceras (Corne occidentale), touchant à l'Afrique, près des Éthiopiens hespériens. Quelques-uns placent aussi dans ces parages des collines d'une médiocre hauteur, couvertes d'ombrages agréables, et séjour des Ægipans et des Satyres (v,8).

XXXVI. (xxxi.) Un grand nombre d'îles sont 1
dans cette mer, d'après Éphore, Eudoxe et Timosthène; Clitarque dit qu'on parla à Alexandre d'une île tellement riche, que les habitants donnaient un talent d'or pour un cheval; d'une autre, où l'on trouve un mont Sacré couvert d'une forêt épaisse, dont les arbres laissaient couler un parfum d'une suavité merveilleuse. En face du golfe de Perse est une île nommée Cerné, opposée à l'Éthiopie : on n'en connaît ni la grandeur ni la distance au continent. On dit que la population en est exclusivement éthiopienne. Éphore rapporte 2
que les navigateurs qui y cinglent de la mer Rouge ne peuvent s'avancer, à cause des chaleurs, au delà de certaines colonnes: on appelle ainsi de petites îles. D'après Polybe, Cerné est à huit stades (mètres 1,472) du continent, en face du mont Atlas, à l'extrémité de la Mauritanie. D'après Cornélius

cundum, Colligat, Secande, Navectabe, Cumi, Agrospi, Ægipam, Candrogari, Arabam, Summaram.

16 Regio supra Sirbitum, ubi desinunt montes, traditur a quibusdam habere maritimos Æthiopas, Nisicastes, Nisitas, quod significat ternum et quaternum oculorum viros; non quia sic sint; sed quia sagittis præcipua contemplatione utantur. Ab ea vero parte Nili, quæ supra Syrtes majores, oceanumque meridianum protenditur, Dalion vocatos esse dicit, pluvia tantum aqua utentes Cisoros,

17 Longoporos. Ab Œcalicibus dierum quinque itinere Usibalcos, Isuelos, Pharusos, Valios, Cispios. Reliqua deserta. Deinde fabulosa. Ad occidentem versus Nigræ, quorum rex unum oculum habeat in fronte. Agriophagi, pantherarum et leonum carnibus maxime viventes. Pamphagi, omnia mandentes. Anthropophagi, humana carne vescentes. Cynamolgi, caninis capitibus. Artabatitæ quadrupedum ferarum modo vagi. Deinde Hesperii, Perorsi, quos in Mauritaniæ confinio diximus. Pars quædam Æthiopum locustis tantum vivit, fumo et sale duratis in annua alimenta : ii quadragesimum annum vitæ non excedunt.

18 Æthiopum terram universam cum mari Rubro patere in longitudinem semel et vicies centena LXX mill. passuum : in latitudinem cum superiore Ægypto duodecies centena XCVIII mill. Agrippa existimavit. Quidam longitudinem ita diviserunt : a Meroe Sirbitum, XII dierum navigationem. Ab ea XII ad Davellos. Ab his ad Oceanum Æthiopicum sex dierum iter. In totum autem ab Oceano ad Meroen DCXXV mill passuum esse inter auctores fere convenit : inde Syenen, quantum diximus. Sita est Æthiopia ab oriente hiberno ad occidentem hibernum. Meridiano cardine silvæ ebeno maxime virent : a media ejus parte imminens mari mons excelsus, æternis ardet ignibus, Theon ochema dictus Græcis : a quo navigatio quatridui ad promontorium, quod Hesperion ceras vocatur, confine Africæ juxta Æthiopas Hesperios. Quidam et in eo tractu modicos colles amœna opacitate vestitos Ægipanum Satyrorumque produnt.

XXXVI. (xxxi.) Insulas toto eo mari et Ephorus 1
complures esse tradidit, et Eudoxus, et Timosthenes : Clitarchus vero Alexandro regi renunciatam adeo divitem, ut equos incolæ talentis auri permutarent. Alteram, ubi sacer mons opacus silva repertus esset, distillantibus arboribus odore miræ suavitatis. Contra sinum Persicum Cerne nominatur insula adversa Æthiopiæ, cujus neque magnitudo, neque intervallum a continente constat, Æthiopas tantum populos habere proditur. Ephorus auc- 2
tor est, a Rubro mari navigantes in eam non posse propter ardores ultra quasdam columnas (ita appellantur parvæ insulæ) provehi. Polybius in extrema Mauritania contra montem Atlantem a terra stadia octo abesse prodidit Cer-

Népos, elle est à peu près à l'opposite de Carthage (33), à 1,000 pas du continent, et n'a pas plus de
3 2,000 pas de tour. On parle encore d'une île Atlantis, en face de l'Atlas, et tirant d'Atlas son nom comme la montagne. À cinq jours de navigation de cette île sont des solitudes jusqu'aux Éthiopiens Hespériens, et au promontoire que nous avons appelé Corne occidentale, point où le front de la terre ferme commence à s'infléchir vers le couchant et vers la mer Atlantique. On cite encore en face de ce promontoire les îles Gorgades, jadis le séjour des Gorgones, à deux jours de navigation du continent, ainsi que le rapporte Xé-
4 nophon de Lampsaque. Hannon, général des Carthaginois, y a pénétré, et il a rapporté que les femmes avaient le corps velu, que les hommes s'échappèrent par la rapidité de leur course; et il consacra dans le temple de Junon, en témoignage de son expédition et comme curiosité, les peaux de deux Gorgones, qu'on y a vues jusqu'à la prise de Carthage. Plus loin encore que les îles Gorgades, sont, dit-on, deux îles des Hespérides. Au reste, tout cela est tellement incertain, que Statius Sebosus a évalué la distance entre les îles des Gorgones et les îles des Hespérides à quarante journées de navigation le long de l'Atlas, et à une journée de navigation la distance entre les Hespérides et la Corne occidentale. Les renseignements sur les îles de la Mauritanie ne sont pas plus certains. On sait seulement qu'il y en a quelques-unes en face des Autololes (v, 1, 9), découvertes par Juba, qui y avait établi des fabriques de pourpre de Gétulie (IX, 60).

1 XXXVII. (XXXII.) Des auteurs rapportent qu'au delà sont les îles Fortunées et quelques autres. Le même Sebosus est allé jusqu'à en donner le nombre et les distances, disant que Junonia est à 750,000 pas de Cadix; que Pluvialia et Capraria sont à cette même distance de Junonia, vers l'occident; que dans Pluvialia il n'y a pas d'autre eau que l'eau de pluie; qu'à 250,000 pas sont les îles Fortunées, à la gauche de la Mauritanie, sur la ligne de trois heures de l'après-midi (sud-ouest); qu'une île est appelée Convallis à cause de ses concavités, et une autre Planaria à cause de son apparence; que le tour de Convallis est de 300,000 pas, et que les arbres s'y élèvent à la hauteur de 114 pieds.

Voici le résultat des recherches de Juba sur les 2
îles Fortunées : il les place aussi au midi auprès du couchant, à 625,000 pas des îles Purpuraires (VI, 36, 4); de sorte qu'on navigue pendant 250,000 pas au-dessus du couchant, puis on va à l'est pendant 375,000 pas (34). La première, nommée Ombrios, ne porte aucune trace d'édifices : elle a en ses montagnes un étang, des arbres semblables à la férule (XIII, 42). On extrait une eau amère de ceux qui sont noirs, une eau agréable à boire de ceux qui sont blancs. Une autre île s'appelle Junonia; on n'y voit qu'un petit temple bâti en pierre; dans le voisinage est une île de même nom, plus petite; puis vient Capraria, rem- 3
plie de grands lézards. En vue de ces îles est Nivaria, qui a pris ce nom de ses neiges perpétuelles, et qui est couverte de brouillards. La plus voisine de Nivaria est Canaria, appelée ainsi des chiens d'une grandeur énorme qui y abondent; on en amena deux au roi Juba : on y aperçoit des vestiges d'édifices. Toutes ces îles ont en abondance des arbres fruitiers et des oiseaux de toute

nen. Nepos Cornelius ex adverso maxime Carthaginis a continente passus mille : non ampliorem circuitu duobus millibus. Traditur et alia insula contra montem Atlantem,
3 et ipsa Atlantis appellata. Ab ea quinque dierum navigatione solitudines ad Æthiopas Hesperios, et promontorium, quod vocavimus Hesperion ceras, inde primum circumagente se terrarum fronte in occasum, ac mare Atlanticum. Contra hoc quoque promontorium Gorgades insulæ narrantur, Gorgonum quondam domus bidui navigatione distantes a continente, ut tradit Xenophon Lamp-
4 sacenus. Penetravit in eas Hanno Pœnorum imperator, prodiditque hirta feminarum corpora, viros pernicitate evasisse : duarumque Gorgonum cutes argumenti et miraculi gratia in Junonis templo posuit, spectatas usque ad Carthaginem captam. Ultra has etiamnum duæ Hesperidum insulæ narrantur. Adeoque omnia circa hæc incerta sunt, ut Statius Sebosus a Gorgonum insulis prænavigatione Atlantis dierum XL ad Hesperidum insulas cursum prodiderit, ab iis ad Hesperu ceras unius. Nec Mauritaniæ insularum certior fama est. Paucas modo constat esse ex adverso Autololum, a Juba repertas, in quibus Gætulicam purpuram tingere instituerat.

1 XXXVII. (XXXII.) Sunt qui ultra eas Fortunatas putant esse, quasdamque alias : quarum numero idem Sebosus etiam spatia complexus, Junoniam abesse a Gadibus DCCL mill. passuum tradit. Ab ea tantumdem ad occasum versus Pluvialiam, Caprariamque : in Pluvialia non esse aquam, nisi ex imbribus. Ab iis CCL mill. passuum Fortunatas contra læva Mauritaniæ in VIII horam solis : vocari Convallem a convexitate, et Planariam a specie : Convallis circuitum, CCC mill. passuum. Arborum ibi proceritatem ad centum XIV pedes adolescere.

Juba de Fortunatis ita inquisivit : sub meridie quoque 2
positas esse prope occasum, a Purpurariis DCXXV mill. passuum, sic ut CCL supra occasum navigetur : deinde per CCCLXXV mill. passuum ortus petatur. Primam vocari Ombrion nullis ædificiorum vestigiis : habere in montibus stagnum, arbores similes ferulæ : ex quibus aqua exprimatur, ex nigris amara, ex candidioribus potui jucunda. Alteram insulam Junoniam appellari, in ea ædiculam esse tantum lapide exstructam. Ab ea in vicino eodem nomine minorem. Deinde Caprariam, lacertis grandibus refertam. 3
In conspectu earum esse Nivariam, quæ hoc nomen accepit a perpetua nive, nebulosam. Proximam ei Canariam vocari a multitudine canum ingentis magnitudinis, ex quibus perducti sunt Jubæ duo : apparentque ibi vestigia ædificiorum. Quum autem omnes copia pomorum et avium omnis generis abundent, hanc et palmetis caryotas feren-

espèce. De plus, Canaria est pleine de bois de palmiers à dattes (XIII, 9), et de pommes de pin. Il y a aussi du miel en grande quantité; on trouve dans les rivières du papyrus et des silures (IX, 17). Ces îles sont infectées par la putréfaction des animaux que la mer rejette continuellement sur leurs côtes.

1 XXXVIII. Mais nous avons suffisamment décrit le globe terrestre, tant dans les continents qu'en dehors; il faut maintenant résumer la mesure des mers. (XXXIII.) D'après Polybe, on compte depuis le détroit de Cadix, en droite ligne, jusqu'à l'embouchure du Palus-Méotide, 3,437,500 pas; du même point de départ, en droite ligne à l'orient, jusqu'à la Sicile, 1,260,500 pas; de là à la Crète, 375,000; de là à Rhodes, 183,500; de là aux îles Chélidoniennes, autant; de là à Chypre, 322,500; de là à Séleucie Pieria
2 de Syrie, 115,000, ce qui fait une somme de 2,440,000 pas. Agrippa estime ce même intervalle depuis le détroit de Cadix jusqu'au golfe d'Issus, en ligne directe, à 3,440,000 pas; mais je ne sais s'il n'y a pas là une erreur de chiffres, car le même auteur n'évalue la distance du détroit de Sicile à Alexandrie qu'à 1,250,000 pas. Tout le circuit le long des golfes indiqués est, à partir du détroit de Cadix jusqu'au Palus-Méotide, de 10,056,000 pas. Artémidore en ajoute 753,000; et, y compris le Palus-Méotide, il évalue ce circuit à 17,390,000. Telle est la mesure donnée par des hommes qui vont sans armes, et avec une
3 audace pacifique, provoquer la fortune. Maintenant comparons la grandeur des diverses parties du monde, quelque difficulté qui naisse de la diversité des auteurs : on s'en fera la meilleure idée, si l'on ajoute la longueur à la largeur (35). D'après cette manière de compter, la grandeur de l'Europe est de 8,294,000 pas. L'Afrique (pour prendre la moyenne des évaluations données par les auteurs) a en longueur 3,794,000 pas; la largeur, dans la partie cultivée, n'excède jamais 250,000 pas; mais comme Agrippa l'estime dans la Cyrénaïque à 910,000 pas, y comprenant les déserts jusqu'à ce qu'on connaissait du pays des Garamantes, la somme qui entre en ligne de compte est de 4,608,000 pas. La longueur de 4
l'Asie est, de l'aveu commun, de 6,375,000 (V, 9); la largeur, qui doit s'en compter depuis la mer Éthiopienne jusqu'à Alexandrie, située près du Nil, de manière à passer par Méroé et Syène, est de 1,875,000. En résumé, l'Europe est plus grande que l'Asie, d'un peu moins de la moitié de l'Asie, et plus grande que l'Afrique d'une fois l'Afrique et un sixième. En réunissant toutes ces 5
sommes, on verra que l'Europe est un peu plus du tiers et un huitième ($\frac{11}{24}$) de la terre entière, que l'Asie en est le quart et un quatorzième ($\frac{9}{28}$), et l'Afrique le cinquième et un soixantième ($\frac{13}{60}$).

XXXIX. Nous ajouterons encore une théorie 1
d'invention grecque, et excessivement ingénieuse, afin que rien ne manque dans la contemplation de la géographie, et que l'indication des régions fasse voir les liens qui les rattachent, c'est-à-dire quels en sont les rapports pour la durée des jours et des nuits, et quelles sont celles qui ont des ombres égales et une même hauteur sous le pôle. Donnons donc ce détail, et rapportons la terre entière aux divisions du ciel. Ces segments du monde que les Latins ont appelés cercles, et les Grecs parallèles, sont nombreux.

tibus, ac nuce pinea abundare. Esse copiam et mellis. Papyrum quoque et siluros in amnibus gigni : infestari eas belluis, quæ expellantur assidue, putrescentibus.

1 XXXVIII. At abunde orbe terrarum extra intra indicato, colligenda in arctum mensura æquorum videtur. (XXXIII.) Polybius a Gaditano freto longitudinem directo cursu ad os Mæotis XXXIV XXXVII mill. D passuum prodidit. Ab eodem initio ad orientem recto cursu Siciliam XII LX mill. D passuum, Cretam CCC LXXV mill. passuum, Rhodum CLXXXIII mill. D passuum : Chelidonias tantumdem : Cyprum CCCXXII mill. D passuum. Inde Syriæ Seleuciam
2 Pieriam CXV mill. passuum. Quæ computatio efficit vicies quater centena XL mill. passuum. Agrippa hoc idem intervallum a freto Gaditano ad sinum Issicum per longitudinem directam XXXIV XL passuum mill. taxat, in quo haud scio an sit error numeri, quoniam idem a Siculo freto Alexandriam cursus XII L mill. passuum tradidit. Universus autem circuitus per sinus dictos ab eodem exordio colligit ad Mæotin lacum, C LVI mill. passuum. Artemidorus adjicit DCCLIII mill. Idem cum Mæotide CLXXIII XC mill. passuum esse tradit. Hæc est mensura inermium, et
3 pacata audacia fortunam provocantium hominum. Nunc ipsarum partium magnitudo comparabitur, utcumque difficultatem afferet auctorum diversitas. Aptissime tamen spectabitur ad longitudinem latitudine addita. Est ergo ad hoc præscriptum Europæ magnitudo LXXXII XCIV mill. passuum. Africæ (ut media ex omni varietate prodentium sumatur computatio) efficit longitudo XXXVII XCIV mill. Latitudo, qua colitur, nusquam ducenta quinquaginta millia passuum excedit. Sed quoniam a Cyrenaica ejus parte, nongentorum decem millium passuum eam fecit Agrippa, deserta ejus ad Garamantas usque, qua noscebantur, complectens, universam mensuram, quæ venit in computationem, XLVI VIII mill. passuum efficit. Asiæ lon- 4
gitudo in confesso est LXIII LXXV mill. passuum. Latitudo sane computetur ab Æthiopico mari Alexandriam juxta Nilum sitam, ut per Meroen et Syenen mensura currat, XVIII LXXV mill. passuum. Apparet ergo Europam paulo minus dimidia Asiæ parte majorem esse, quam Asiam. Eamdem altero tanto et sexta parte Africæ, ampliorem 5
quam Africam. Quod si misceantur omnes summæ, liquido patebit Europam totius terræ tertiam esse partem et octavam paulo amplius : Asiam vero quartam et quartamdecimam, Africam autem quintam et insuper sexagesimam.

XXXIX. His addemus etiamnum unam græcæ inven- 1
tionis sententiam vel exquisitissimæ subtilitatis, ut nihil desit in spectando terrarum situ : indicatisque regionibus noscatur, et cum qua cuique earum societas sit, sive cognatio dierum ac noctium, quibusque inter se pares umbræ et æqua mundi convexitas. Ergo reddetur hoc etiam ter-

2 (XXXIV.) Le premier commence à la partie de l'Inde tournée vers le midi; il s'étend jusqu'à l'Arabie et aux riverains de la mer Rouge; il comprend la Gédrosie, la Perse, la Carmanie, l'Élymaïde, la Parthyène, l'Arie, la Susiane, la Mésopotamie, Séleucie surnommée Babylonienne, l'Arabie jusqu'à Pétra, la Cœle Syrie, Peluse, la partie inférieure de l'Égypte, ce qu'on appelle la Chora (région) d'Alexandrie, les parties maritimes de l'Afrique, toutes les villes de la Cyrénaïque, Thapsus, Adrumetum, Clupea, Carthage, Utique, les deux Hippones, la Numidie, les deux Mauritanies, la mer Atlantique, les Colonnes d'Hercule. Dans cette zone, au jour de l'équinoxe, à midi, l'indice qu'on appelle gnomon, de 7 pieds de long, ne donne pas une ombre de plus de 4 pieds; la nuit la plus longue et le jour le plus long sont de 14 heures équinoxiales; les plus courts, de 10 heures.

3 Le parallèle suivant commence à l'Inde, qui regarde le couchant; il passe par le milieu du pays des Parthes, Persépolis, le nord de la Perse, l'Arabie citérieure, la Judée, le mont Liban; il embrasse Babylone, l'Idumée, la Samarie, Jérusalem, Ascalon, Joppé, Césarée, la Phénicie, Ptolémaïs, Sidon, Tyr, Béryte, Botrys, Tripolis, Byblos, Antioche, Laodicée, Séleucie, les parties maritimes de la Cilicie, le midi de Chypre, la Crète, Lilybée en Sicile, le nord de l'Afrique et de la Numidie. A l'équinoxe, le gnomon de 35 pieds donne une ombre de 24 pieds. Le plus grand jour et la plus grande nuit sont de 14 heures équinoxiales et un cinquième.

Le troisième parallèle commence aux Indiens voisins de l'Imaüs; il passe par les portes Caspiennes les plus voisines de la Médie, la Cataonie, la Cappadoce, le Taurus, l'Amanus, Issus, les portes de Cilicie, Solœ, Tarse, Chypre, la Pisidie, Side de Pamphylie, la Lycaonie, Patara de Lycie, le Xanthe, Caunus, Rhodes, Cos, Halicarnasse, Gnide, la Doride, Chios, Délos, les Cyclades moyennes, Gythium (IV, 8), Malée, Argos, la Laconie, l'Élide, Olympie, Messène (36) du Péloponnèse, Syracuse, Catane, le milieu de la Sicile, le midi de la Sardaigne, Carteia, Cadix. Un gnomon de 100 parties donne une ombre de 77 parties. Le jour le plus long est de 14 heures équinoxiales et une demie plus un trentième ($14 \frac{16}{30}$). 4

Sous le quatrième parallèle sont les pays situés de l'autre côté de l'Imaüs, le midi de la Cappadoce, la Galatie, la Mysie, Sardes, Smyrne, Sipylus, le mont Tmolus de Lydie, la Carie, l'Ionie, Tralles, Colophon, Éphèse, Milet, Samos, Chios, la mer Icarienne, les Cyclades septentrionales, Athènes, Mégare, Corinthe, Sicyone, l'Achaïe, Patras, l'Isthme, l'Épire, le nord de la Sicile, le levant de la Gaule Narbonnaise, le littoral de l'Espagne à partir de Carthagène, et de là au couchant. A un gnomon de 21 pieds répondent des ombres de 17; le jour le plus long est de 14 heures équinoxiales et deux tiers. 5

Au cinquième parallèle appartiennent, depuis l'entrée de la mer Caspienne (VI, 15, 1), Bactres, l'Ibérie, l'Arménie, la Mysie, la Phrygie, l'Hellespont, la Troade, Ténédos, Abydos, Scepsis, Ilion, le 6

ræque universæ in membra cæli digererentur. Plura sunt autem hæc segmenta mundi, quæ nostri circulos appellavere, Græci parallelos.

2 (XXXIV.) Principium habet Indiæ pars versa ad austrum. Patet usque Arabiam et Rubri maris accolas. Continentur Gedrosi, Persæ, Carmani, Elymæi, Parthyene, Aria, Susiane, Mesopotamia, Seleucia cognominata Babylonia, Arabia ad Petras usque, Syria Cœle, Pelusium, Ægypti inferiora, quæ Χώρα vocatur Alexandriæ, Africæ maritima, Cyrenaica oppida omnia, Thapsus, Adrumetum, Clupea, Carthago, Utica, uterque Hippo, Numidia, Mauritania utraque, Atlanticum mare, columnæ Herculis. In hoc cæli circumflexu æquinoctii die media, umbilicus, quem gnomonem vocant, VII pedes longus, umbram non amplius IV pedes longam reddit. Noctis vero dieique longissima spatia horas XIV æquinoctiales habent, brevissima e contrario X.

3 Sequens circulus incipit ab India vergente ad occasum, vadit per medios Parthos, Persepolin, citima Persidis, Arabiam citeriorem, Judæam, Libani montis accolas. Amplectitur Babylonem, Idumæam, Samariam, Hierosolymam, Ascalonem, Joppen, Cæsaream, Phœnicen, Ptolemaidem, Sidonem, Tyrum, Berytum, Botryn, Tripolin, Byblum, Antiochiam, Laodiceam, Seleuciam, Ciliciæ maritima, Cypri austrina, Cretam, Lilybæum in Sicilia, septemtrionalia Africæ et Numidiæ. Umbilicus æquinoctio XXXV pedum, umbram viginti quatuor pedes longam facit. Dies autem noxque maxima quatuordecim horarum æquinoctialium est, accedente iis quinta parte unius horæ.

Tertius circulus ab Indis Imao proximis oritur. Tendit per Caspias portas Mediæ proximas, Cataoniam, Cappadociam, Taurum, Amanum, Issum, Cilicias portas, Solos, Tarsum, Cyprum, Pisidiam, Pamphyliæ Siden, Lycaoniam, Lyciæ Patara, Xanthum, Caunum, Rhodum, Coum, Halicarnassum, Gnidum, Dorida, Chium, Delum, Cycladas medias, Gythium, Maleam, Argos, Laconiam, Elin, Olympiam, Messenen Peloponnesi, Syracusas, Catinam, Siciliam mediam, Sardiniæ austrina, Carteiam, Gades. Gnomonis centum unciæ, umbram septuaginta septem unciarum faciunt. Longissimus dies est æquinoctialium horarum quatuordecim atque dimidiæ, cum trigesima parte unius horæ. 4

Quarto subjacent circulo, quæ sunt ab altero latere Imai, Cappadociæ austrina, Galatia, Mysia, Sardis, Smyrna, Sipylus, Tmolus mons Lydiæ, Caria, Ionia, Trallis, Colophon, Ephesus, Miletos, Samos, Chios, Icarium mare, Cycladum septemtrionales, Athenæ, Megara, Corinthus, Sicyon, Achaia, Patræ, Isthmos, Epirus, septemtrionalia Siciliæ, Narbonensis Galliæ exortiva, Hispaniæ maritima a Carthagine nova, et inde ad occasum. Gnomoni XXI pedum respondent umbræ XVII pedum : longissimus dies habet æquinoctiales horas quatuordecim, et duas tertias unius horæ. 5

Quinto continentur segmento ab introitu Caspii maris, Bactra, Iberia, Armenia, Mysia, Phrygia, Hellespontus, Troas, Tenedus, Abydos, Scepsis, Ilium, Ida mons, 6

mont Ida, Cyzique, Lampsaque, Sinope, Amisus, Héraclée dans le Pont, la Paphlagonie, Lemnos, Imbros, Thasos, Cassandrie, la Thessalie, la Macédoine, Larisse, Amphipolis, Thessalonique, Pella, Ædessa, Berœa, Pharsale, Caryste, l'Eubée du côté de la Béotie, Chalcis, Delphes, l'Acarnanie, l'Étolie, Apollonie, Brindes, Tarente, Thurium, Locres, Rhegium, la Lucanie, Naples, Putéoles, la mer Étrusque, la Corse, les îles Baléares, le milieu de l'Espagne; 7 pieds au gnomon, 6 à l'ombre. La plus grande longueur du jour est de 15 heures équinoxiales.

7 Le sixième parallèle, où se trouve la ville de Rome, embrasse les nations Caspiennes, le Caucase, le nord de l'Arménie, Apollonie sur le Rhyndacus, Nicomédie, Nicée, Chalcédoine, Byzance, Lysimachie, la Chersonèse, le golfe Mélas, Abdère, la Samothrace, Maronée, Ænos, la Bessique, la Thrace, la Mædique, la Péonie, l'Illyrie, Dyrrachium, Canusium, l'extrémité de l'Apulie, la Campanie, l'Étrurie, Pise, Luna, Lucques, Gênes, la Ligurie, Antipolis, Marseille, Narbonne, Tarragone, le milieu de l'Espagne Tarragonaise, et de là le travers de la Lusitanie. Au gnomon, 9 pieds; à l'ombre, 8. Le plus long jour est de 15 heures équinoxiales, plus un neuvième, ou, d'après Nigidius, un cinquième.

8 Le septième parallèle commence à l'autre côté de la mer Caspienne, et s'étend sur Calatis, le Bosphore, le Borysthène, Tomes, le revers de la Thrace, les Triballes, le reste de l'Illyrie, la mer Adriatique, Aquilée, Altinum, la Vénétie, Vicence, Padoue, Vérone, Crémone, Ravenne, Ancône, le Picenum, les Marses, les Péligniens, les Sabins, l'Ombrie, Ariminum, Bologne, Plaisance, Milan, et tout ce qui est à partir de l'Apennin, et, au delà des Alpes, la Gaule Aquitanique, Vienne, les Pyrénées, la Celtibérie. A un gnomon de 35 pieds répond une ombre de 36, de telle sorte cependant que dans une partie de la Vénétie l'ombre est égale au gnomon. Le jour le plus long est de 15 heures équinoxiales et trois cinquièmes.

Jusqu'à présent nous avons exposé les obser- 9
vations des anciens. Les modernes les plus exacts ont rapporté le reste de la terre à trois parallèles : l'un part du Tanaïs, traverse le Palus-Méotide, les Sarmates jusqu'au Borysthène, et embrasse les Daces, une partie de la Germanie, les Gaules, et les rivages de l'Océan; il est de seize heures. Le second comprend les Hyperboréens et l'île de Bretagne; il est de dix-sept heures. Le dernier est le parallèle Scythique, depuis les monts Riphées jusqu'à Thulé, où, comme nous l'avons dit (IV, 26, 11), l'année se partage en un jour et une nuit. Les mêmes auteurs ont placé, avant notre premier parallèle, deux autres parallèles : le premier passant par l'île Méroé et Ptolémaïs, fondée sur la mer Rouge pour la chasse des éléphants, et ayant le jour le plus long de douze heures et demie; le second passant par Syène d'Égypte, et étant de treize heures; puis ainsi de suite, de demi-heure en demi-heure, jusqu'au dernier parallèle. Ainsi finit la partie géographique.

Cyzicum, Lampsacum, Sinope, Amisum, Heraclea in Ponto, Paphlagonia, Lemnus, Imbrus, Thasus, Cassandria, Thessalia, Macedonia, Larissa, Amphipolis, Thessalonice, Pella, Ædessa, Berœa, Pharsalia, Carystum, Eubœa Bœotum, Chalcis, Delphi, Acarnania, Ætolia, Apollonia, Brundisium, Tarentum, Thurii, Locri, Rhegium, Lucani, Neapolis, Puteoli, Tuscum mare, Corsica, Baleares, Hispania media. Gnomoni septem pedes, umbræ sex. Magnitudo diei summa horarum æquinoctialium quindecim.

7 Sexta comprehensio, qua continetur urbs Roma, amplectitur Caspias gentes, Caucasum, septemtrionalia Armeniæ, Apolloniam supra Rhyndacum, Nicomediam, Nicæam, Chalcedonem, Byzantium, Lysimachiam, Cherronesum, Melanem sinum, Abderam, Samothraciam, Maroneam, Ænum, Bessicam, Thraciam, Mædicam, Pæoniam, Illyrios, Dyrrachium, Canusium, Apuliæ extima, Campaniam, Etruriam, Pisas, Lunam, Lucam, Genuam, Liguriam, Antipolin, Massiliam, Narbonem, Tarraconem, Hispaniam Tarraconensem mediam, et inde per Lusitaniam. Gnomoni pedes novem, umbræ octo. Longissima diei spatia, horarum æquinoctialium quindecim, addita nona parte unius horæ : aut, ut Nigidio placuit, quinta.

8 Septima divisio ab altera Caspii maris ora incipit : vaditque supra Calatim, Bosporum, Borysthenem, Tomos, Thraciæ aversa, Triballos, Illyrici reliqua, Adriaticum mare, Aquileiam, Altinum, Venetiam, Vicetiam, Patavium, Veronam, Cremonam, Ravennam, Anconam, Picenum, Marsos, Pelignos, Sabinos, Umbriam, Ariminum, Bononiam, Placentiam, Mediolanum, omniaque ab Apennino : transque Alpes Galliam Aquitanicam, Viennam, Pyrenæum, Celtiberiam. Umbilico triginta quinque pedum, umbræ triginta sex, ut tamen in parte Venetiæ exæquetur umbra gnomoni : amplissima dies horarum æquinoctialium quindecim, et quintarum partium horæ trium.

Hactenus antiquorum exacta celebravimus. Sequentium 9
diligentissimi, quod superest terrarum tribus assignavere segmentis. A Tanai per Mæotin lacum et Sarmatas usque Borysthenem, atque ita per Dacos partemque Germaniæ, Gallias, Oceani littora amplexi, quod esset horarum sedecim. Alterum per Hyperboreos et Britanniam, horarum decem et septem. Postremum Scythicum a Ripæis jugis in Thulen, in quo dies continuarentur (ut diximus) noctesque per vices. Iidem et ante principia, quæ fecimus, posuere circulos duos. Primum per insulam Meroen, et Ptolemaiden, in Rubro mari ad elephantorum venatus conditam : ubi longissimus dies duodecim horarum esset, dimidia hora amplior. Secundum per Syenem Ægypti euntem, qui esset horarum tredecim. Iidemque singulis dimidia horarum spatia usque ad ultimum adjecere circulis. Et hactenus de terris.

NOTES DU SIXIÈME LIVRE.

(1) De βοῦς, bœuf, et πόρος, passage.

(2) On ne sait si ce Ceraunus, écrit aussi Cœranus dans un manuscrit, est ou une ville ou une rivière.

(3) Qui mangent des pous, de φθεὶρ et φαγεῖν (φθειροφάγος). Il faut remarquer cependant que φθεὶρ signifie aussi une sorte de pomme de pin.

(4) Les habits noirs, de μέλας et de χλαῖνα.

(5) Les anciens pensaient que la mer Caspienne communiquait avec l'océan Scythique ou Septentrional.

(6) Orei Vulg.— *Voy.*, pour cette correction, V, 20 et la note qui y est relative.

(7) Ex adverso fontis codd. Gelen. — Ex adversus fontes Vulg.

(8) Il paraît que Posidonius se représentait l'Inde comme étant à l'ouest de la Gaule. C'était aussi l'opinion de Christophe Colomb, qui en abordant à l'Amérique croyait toucher à l'Inde.

(9) On retrouve en effet dans Imaüs la racine sanscrite *hima,* froid, conservée dans le latin *hiems.*

(10) Le bas Telinga, d'après Lassen, Indische Alterth., p. 186.

(11) Le Kôçl d'après Lassen, *ib.* p. 59.

(12) Le Telinga supérieur, d'après Lassen, *ib.* p. 178. Une ancienne dynastie porte le nom d'Andhra.

(13) Μηρὸς en grec signifie *cuisse.*

(14) De ἀντὶ, contre, et χθὼν, terre, la terre opposée, les antipodes.

(15) Hermandus præfluens per Abesten Editt. vet. — Erymanthus præfluens Parabesten Vulg. — M Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, notes et éclaircissements, t. I, p. 94, fait remarquer qu'il n'y a aucune raison de changer le Hermandus des anciennes éditions à l'aide de l'Érymanthus de Polybe ou de Quinte-Curce; qu'au reste ces leçons ne sont que des variantes du nom d'un même fleuve; et il ajoute en note : « Le texte de Pline présente une difficulté grave dans le nom de la ville près de laquelle passe le Hermandus. On lisait dans les anciennes éditions : amnis Hermandus præfluens per Abesten. Hardouin donne, d'après plusieurs mss., en un seul mot Parabesten. Mais cette dénomination ne se retrouve, que je sache, dans aucun autre auteur; du moins Cellarius (*Géogr. ant.* t. II, p. 848), qui adopte la correction d'Hardouin, Parabesten, déclare que cette localité est inconnue. Quelque imposante que soit l'autorité d'un critique comme Hardouin, j'oserai cependant défendre, sinon complétement, au moins dans sa partie la plus importante, la leçon des anciens éditeurs. Si l'on se rappelle que Pline n'a pu connaître cette partie de l'Asie que par les récits des Grecs, que les sources auxquelles il a puisé sont exclusivement grecques, on n'aura pas de peine à admettre que pour apprécier en connaissance de cause la valeur relative des deux leçons, per Abesten et Parabesten, il faut se les représenter sous leur forme hellénique. Or, je me figure que Pline avait sous les yeux παρ' Ἀβέστην ou παρὰ Βέστην. Un copiste, peu familiarisé avec cette partie de l'Asie, encore si mal connue de nos jours, aura fait de ces deux mots un seul nom Parabesten. Un autre, au contraire, connaissant d'ailleurs Ἀβέστην ou Βέστην, aura détaché la préposition παρὰ et l'aura remplacée par *per,* quoique l'idée qu'elle exprime fût déjà indiquée dans præfluens. Enfin le grand d'Anville n'a pas cru qu'il fût nécessaire de corriger le texte de Pline; il a gardé le nom de Abestè, et y a trouvé la moderne Bost sur le Hindmend (*Géogr. an.*, t. II, p. 288), rapprochement qui prouve d'une manière définitive la supériorité de la leçon Abesten sur Parabesten. On doit remarquer qu'il ne faut pas dire, avec d'Herbelot (*Bibl. or.*, v. Bost), que Bost ou Bust est située sur une rivière qui se jette dans l'Indus. C'est une erreur qui est analogue à celle de Ptolémée, relative à la direction méridionale d'un fleuve sans nom, qu'il place dans la Drangiane, et qui, selon lui, se jette dans l'Arabius, D'Anville (*ib.*, p. 287) a relevé cette inexactitude. Kinneir (*Géogr. Mem.*, p. 190) place, avec les voyageurs modernes, Bost sur la rivière Hirmend, et identifie Bost à l'ancienne Abeste, qu'il écrit Abbeste. En résumé, la seule correction dont je crois le texte de Pline susceptible, c'est le retranchement de la préposition *per,* et je proposerais de lire : Amnis Hermandus præfluens Abesten, ou peut-être Besten. Cette dernière lecture serait confirmée par l'existence, dans la table de Peuttinger, du nom de Bestia, qui paraît être l'ancienne Abeste. Je remarquerai en outre que le mot *Bost*, si exactement reproduit par l'Abeste de Pline, avec la simple addition de l'*a* prosthétique, fréquente dans la langue persane, peut se rattacher au mot persan *bostan,* jardin. » A cette note si savante et si ingénieuse je n'ajouterai qu'une remarque, c'est que la faute doit être reportée non sur un copiste, mais sur Pline lui-même. Lisant rapidement un texte grec, Pline a pris pour un seul mot παρ' Ἀβέστην ou παρὰ Βέστην; c'est le seul moyen d'expliquer dans les manuscrits soit *par*, soit *per.* D'ailleurs, des méprises pareilles ne sont pas très-rares dans Pline. Je crois donc qu'il faut garder dans son texte Parabesten, trace de son erreur, qu'on expliquera à l'aide de l'observation de M. Burnouf.

(16) Insula Editt. vet. — Insulam Vulg. — Dans des détails aussi incertains il est inutile de changer les anciens textes.

(17) ὑδρεῖον ou ὕδρευμα, lieu où l'on trouve de l'eau.

(18) Il faut lire Nelcanidon et un peu plus bas Madura. Voy. Lassen, *Ind. Alt.*, p. 158. Madura est aujourd'hui Maduré.

(19) Les fils de Pandu figurent dans les livres sanscrits parmi les généalogies de l'âge héroïque.

(20) M. de Bode arriva devant les restes d'une chaussée gigantesque, dans lesquels il n'eut pas de peine à reconnaître un des monuments les plus antiques et les plus mystérieux de l'Orient. Cette chaussée, appelée aujourd'hui le Jaddehi-Atabeg (le chemin des Atabegs), était regardée comme une des merveilles du monde par les anciens historiens, qui la désignaient sous le nom de Climax megale (grande échelle). Au temps même d'Alexandre on n'en connaissait plus le constructeur. Qu'on se figure un pavé colossal formé de pierres d'environ trois mètres de long sur un mètre de large, reliées à chaque intervalle de quinze ou vingt blocs par des dalles énormes, et franchissant à la montée comme à la descente les versants les plus escarpés. D'après la description de M. de Bode, on ne saurait douter de l'identité du Jaddehi-Atabeg et du Climax megale. (*Travels in Luristan and Arabistan*, by the baron C. A. de Bode; Londres, 1846.)

(21) Le fils de Séleucus Nicator.

(22) Orei Vulg. — *Voyez*, pour cette corection, V, 20 et la note qui y est relative.

(23) Armalchar Vulg. — On a depuis longtemps indiqué qu'il fallait lire, d'après Isidore de Charax, Σταθμοί, p. 186, Narmalchan, qui signifie en effet en chaldéen fleuve royal.

(24) Le pied romain valait 0^{m}, 2945.

(25) Oreos Vulg. — *Voyez*, pour cette correction, V, 20 et la note qui y est rélative.

(26) D'après M. de Bode, Suse n'est pas Shouster, comme on le dit d'ordinaire, mais Shoush, à 7 lieues de Dizfoul, lequel est à 12 lieues de Shouster.

(27) Ibi mortalium solis aurum in odio; contrahunt id defodiuntque, ne cui sit in usu Sillig ex Chiffl. — Ibi mortalium soli aurum in odio contrahunt, id defodiunt, ne quo cui sit in usu Vulg.

(28) La vallée de Doan rappelle par son nom les Toani de Pline, les Daveni d'Étienne de Byzance (De urbibus, v. Davæ) (Fresnel, *Notice sur le voyage de M. de Wrède dans la vallée de Doan et autres lieux de l'Arabie méridionale*, Journal asiatique, 4e série, t. VI; novembre 1845, p. 386).

(29) Les Minéens, peuple agricole, sont soumis depuis longtemps aux Arabes des déserts circonvoisins, parmi lesquels figurent les hommes du Hadjar ou Haguiar, qui sont bien certainement les Agræi des géographes grecs et de Pline (Fresnel, *ib.*, p. 391).

(30) D'après M. Fresnel (*Jornal asiatique*, 1845, p. 224), Caripeta est Karibet, ville en ruine découverte par M. Arnaud.

(31) Pharusos Vulg. — Il faut lire Pharusios, comme plus haut, V, 1, 10; V, 8, 3; V, 8, 1.

(32) Fabulosa Dalech., Sillig. — Sabulosa Vulg.

(33) Cela veut dire que Cerne est dans l'Océan, à la même distance du détroit de Cadix que Carthage est de ce détroit dans la Méditerranée.

(34) LXXV Hardouin. — Voici comment on explique ce passage obscur : Si l'on va des îles Purpuraires aux îles Fortunées, on fait, dans la direction de l'ouest, un trajet de 250,000 pas; puis en revenant, dans la direction de l'est, des îles Fortunées aux îles Purpuraires, on fait 375,000 pas; somme totale, 625, 000. On ajoute qu'en effet de Lancerota (une des Purpuraires) il y a jusqu'à Palma, une des Fortunées, environ 250, 000 pas, et que le retour comporte bien 375, 000, si l'on y comprend la traversée pour visiter chacune des îles Fortunées. Cette explication me paraît fort douteuse; mais je n'en ai aucune autre à donner.

(35) Est-il possible que Pline se soit imaginé qu'on avait l'évaluation d'une surface en *ajoutant* la longueur à la largeur?

(36) Messenen Dalech. — Messeniam Vulg.

LIVRE VII.

1 I. Le monde, et dans le monde la terre, les nations, les mers notables (1), les îles, les villes, se comportent comme il a été dit (III, IV, V, VI). L'histoire des animaux qui le peuplent, si toutefois l'esprit humain peut, là, tout parcourir, offre à la contemplation un spectacle qui n'est inférieur peut-être à celui d'aucune autre partie. Il est juste de commencer par l'homme, pour qui la nature paraît avoir engendré tout le reste : mais à de si grands présents elle oppose de bien cruelles compensations ; et il est permis de douter si elle est pour l'homme une bonne mère, ou une marâtre
2 impitoyable. D'abord il est le seul de tous les animaux qu'elle habille aux dépens d'autrui ; aux autres elle accorde des vêtements variés, des tests, des coquilles, des cuirs, des piquants, des crins, des soies, des poils, du duvet, des plumes, des écailles, des toisons. Elle a protégé contre le froid et la chaleur le tronc même des arbres par une écorce quelquefois double. L'homme est le seul que, le jour de sa naissance, elle jette nu sur la terre nue, le livrant aussitôt aux vagissements et aux pleurs. Nul autre parmi tant d'animaux n'est condamné aux larmes, et aux larmes dès le pre-
3 mier jour de sa vie. Mais le rire, grands dieux ! le rire même précoce et le plus hâtif, n'est accordé à aucun enfant avant le quarantième jour. Après cet apprentissage de la lumière, des liens, épargnés même aux bêtes nées dans la domesticité, le saisissent et garrottent tous ses membres. Heureuse naissance ! le voilà étendu pieds et mains liés, pleurant, lui, cet être qui doit commander aux autres ! et il commence la vie par des supplices, sans avoir commis autre faute que celle d'être venu au monde ! Quelle démence que de se croire, après de tels débuts, des droits à l'orgueil !

A la première apparence de force, par le pre- 4
mier bienfait du temps, il devient semblable à un quadrupède. Quand a-t-il la marche d'un homme ? quand la voix ? quand sa bouche est-elle capable de broyer les aliments ? combien de temps ne sent-on pas des battements au haut de sa tête, indice de la plus grande faiblesse entre tous les animaux ? ajoutez les maladies et tant de remèdes inventés contre les maux, et que parfois de nouveaux fléaux rendent inutiles. Les animaux sont guidés par leurs instincts ; les uns ont une course rapide, les autres un vol impétueux, d'autres nagent : l'homme seul ne sait rien sans l'apprendre, ni parler, ni marcher, ni se nourrir ; en un mot, il ne sait rien spontanément que pleurer. Aussi beaucoup ont-ils pensé que le mieux était de ne pas naître, ou d'être anéanti au plus tôt.

A lui seul entre les animaux a été donné le 5
deuil, à lui le luxe, et le luxe sous mille formes et sur chaque partie de son corps ; à lui l'ambition, à lui l'avarice, à lui un désir immense de vivre, à lui la superstition, à lui le soin de la sé-

LIBER VII.

1 I. Mundus, et in eo terræ, gentes, maria insignia, insulæ, urbes, ad hunc modum se habent. Animantium in eodem natura, nullius prope partis contemplatione minor est, si quidem omnia exsequi humanus animus queat. Principium jure tribuetur homini, cujus causa videtur cuncta alia genuisse Natura, magna sæva mercede contra tanta sua munera ; non sit ut satis æstimare, parens melior ho-
2 mini, an tristior noverca fuerit. Ante omnia unum animantium cunctorum alienis velat opibus : cæteris varie tegumenta tribuit, testas, cortices, coria, spinas, villos, setas, pilos, plumam, pennas, squamas, vellera. Truncos etiam arboresque cortice, interdum gemino, a frigoribus et calore tutata est. Hominem tantum nudum et in nuda humo, natali die abjicit ad vagitus statim et ploratum, nullumque tot animalium aliud ad lacrymas, et has
3 protinus vitæ principio. At hercules risus, præcox ille et celerrimus, ante quadragesimum diem nulli datur. Ab hoc lucis rudimento, quæ ne feras quidem inter nos genitas, vincula excipiunt, et omnium membrorum nexus ; itaque feliciter natus jacet, manibus pedibusque devinctis, flens animal cæteris imperaturum : et a suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob culpam, quia natum est. Heu dementiam ab his initiis existimantium ad superbiam se genitos !

Prima roboris spes, primumque temporis munus qua- 4
drupedi similem facit. Quando homini incessus ? quando vox ? quando firmum cibis os ? quamdiu palpitans vertex, summæ inter cuncta animalia imbecillitatis indicium ? Jam morbi, totque medicinæ contra mala excogitatæ, et hæ quoque subinde novitatibus victæ. Cætera sentire naturam suam, alia pernicitatem usurpare, alia præpetes volatus, alia nare : hominem scire nihil sine doctrina, non fari, non ingredi, non vesci ; breviterque non aliud naturæ sponte, quam flere. Itaque multi exstitere, qui non nasci optimum censerent, aut quam ocissime aboleri.

Uni animantium luctus est datus, uni luxuria, et qui- 5
dem innumerabilibus modis, ac per singula membra : uni ambitio, uni avaritia, uni immensa vivendi cupido, uni superstitio, uni sepulturæ cura, atque etiam post se

pulture, et le souci même de ce qui sera après lui. Aucun n'a une vie plus fragile, aucun des passions plus effrénées pour toute chose, aucun des peurs plus effarées, aucun de plus violentes
6 fureurs. Enfin les autres animaux vivent honnêtement avec leurs semblables ; nous les voyons se réunir et combattre contre des espèces différentes ; les féroces lions ne se font pas la guerre entre eux ; la dent des serpents ne menace pas les serpents ; les monstres même de la mer et les poissons ne sont cruels que pour des espèces différentes. Mais certes c'est de l'homme que l'homme reçoit le plus de maux.

7 (I.) Nous avons, dans l'énumération géographique, dit à peu près tout ce que nous avions à dire du genre humain en général ; car nous ne nous occupons pas maintenant des coutumes et des mœurs, dont la diversité est infinie, et presque égale au nombre des sociétés humaines. Cependant il est certains détails que je crois ne pas devoir omettre, surtout au sujet des peuples qui vivent loin de la mer. Je ne doute pas que plusieurs de ces détails ne paraissent prodigieux et incroyables à beaucoup. Qui, en effet, a cru à l'existence des Éthiopiens [des nègres] avant de les voir? et quelle est la chose qui ne nous paraît pas étonnante quand elle vient à notre connaissance pour la première fois ? Que d'impossibilités supposées avant d'en avoir vu la réalisation ! La puissance et la majesté de la nature surpassent à chaque moment notre croyance, quand on n'en considère que les parties, sans l'embrasser tout
8 entière en esprit. Pour ne parler ni des paons, ni de la robe bigarrée des tigres et des panthères, ni des riches couleurs de tant d'animaux, il est un fait petit en apparence mais dont la portée est immense : c'est l'existence de tant de langages, de tant d'idiomes, de tant de parlers, si différents, qu'un homme est à peine un homme pour qui n'est pas son compatriote. D'un autre côté, bien que la face humaine ne se compose guère que de dix parties, remarquez que parmi tant de milliers d'hommes il n'y a pas deux figures qu'on ne puisse distinguer l'une de l'autre ; variété que, malgré tous ses efforts, l'art ne peut reproduire entre le petit nombre de types qu'il a créés. Toutefois je ne me porterai pas garant de la plupart de ces détails, et je renverrai aux auteurs mêmes, que je citerai pour toutes les choses douteuses ; mais je demande qu'on ne se lasse pas de suivre les Grecs, les plus exacts des observateurs comme les plus anciens.

II. (II.) Nous avons indiqué (IV, 26 ; VI, 26) 1
qu'il y a des peuplades scythes, et en grand nombre, qui se repaissent de chair humaine. Cela même paraîtra peut-être incroyable, si nous ne réfléchissons pas qu'au milieu de nous, en Sicile et en Italie, de pareilles monstruosités ont été commises par des nations, les Cyclopes (III, 9) et les Lestrygons, et que tout récemment les peuples transalpins étaient dans l'habitude de sacrifier des hommes (XXXVI, 5) : de là à en manger il
n'y a pas loin. Auprès de ceux qui sont tournés 2
vers le septentrion, non loin de l'origine de l'Aquilon et de la caverne d'où il sort, lieu appelé Gesclitos, on rapporte que sont les Arimaspes, qui, avons-nous dit (IV, 26 ; VI, 19), n'ont qu'un œil au milieu du front. Ils sont continuellement en guerre autour des mines avec les griffons, espèce d'animaux ailés, tels que la tradition les figure d'ordinaire : les griffons extraient l'or des cavités souterraines, et le défendent avec autant d'ardeur que les Arimaspes cherchent à le ravir ; c'est du moins ce que racontent beaucoup d'auteurs,

de futuro. Nulli vita fragilior, nulli rerum omnium libido
6 major, nulli pavor confusior, nulli rabies acrior. Denique cætera animantia in suo genere probe degunt : congregari videmus et stare contra dissimilia. Leonum feritas inter se non dimicat : serpentium morsus non petit serpentes : ne maris quidem belluæ ac pisces, nisi in diversa genera, sæviunt. At hercules homini plurima ex homine sunt mala.

7 (I.) Et de universitate quidem generis humani, magna ex parte, in relatione gentium diximus. Neque enim ritus moresque nunc tractamus, innumeros, ac totidem pæne quot sunt hominum cœtus : quædam tamen haud omittenda duco, maximeque longius a mari degentium : in quibus prodigiosa aliqua et incredibilia multis visum iri haud dubito. Quis enim Æthiopas, antequam cerneret, credidit? aut quid non miraculo est, quum primum in notitiam venit? Quam multa fieri non posse, priusquam sint facta, judicantur! Naturæ vero rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret ; si quis modo par-
8 tes ejus, ac non totam complectatur animo. Ne pavones, aut tigrium pantherarumque maculas, et tot animalium picturas commemorem, parvum dictu, sed immensum æstimatione, tot gentium sermones, tot linguæ, tanta loquendi varietas, ut externus alieno pæne non sit hominis vice. Jam in facie vultuque nostro, quum sint decem, aut paulo plura membra, nullas duas in tot millibus hominum indiscretas effigies exsistere : quod ars nulla in paucis numero præstet affectando. Nec tamen ego in plerisque eorum obstringam fidem meam, potiusque ad auctores relegabo, qui dubiis reddentur omnibus : modo ne sit fastidio Græcos sequi, tanto majore eorum diligentia, vel cura vetustiore.

II. (II.) Esse Scytharum genera, et quidem plura, quæ 1
corporibus humanis vescerentur, indicavimus. Id ipsum incredibile fortasse, ni cogitemus in medio orbe terrarum, ac Sicilia et Italia fuisse gentes hujus monstri, Cyclopas et Læstrygonas, et nuperrime trans Alpes hominem immolari gentium earum more solitum : quod paulum a
mandendo abest. Sed et juxta eos, qui sunt ad septemtrio- 2
nem versi, haud procul ab ipso aquilonis exortu, specuque ejus dicto, quem locum Gesciton appellant, produntur Arimaspi, quos diximus uno oculo in fronte media insignes : quibus assidue bellum esse circa metalla cum grypis, ferarum volucri genere, quale vulgo traditur, eruente ex cuniculis aurum, mira cupiditate et feris cus-

et parmi les plus illustres Hérodote (Hist., III, 116; IV, 13) et Aristée de Proconnèse.

3 Au delà d'autres Scythes anthropophages, dans une grande vallée du mont Imaüs, est une région appelée Abarimon, où vivent des hommes sauvages, dont les pieds sont tournés en sens contraire des nôtres; ils sont d'une vélocité extraordinaire, et ils errent dans les bois avec les animaux. Ils ne peuvent pas respirer sous un autre ciel; c'est pour cela qu'on n'en amène pas aux rois voisins, et qu'on n'en conduisit point à Alexandre le Grand : tel est le dire de Béton, chargé de mesurer les marches de ce prince.

4 D'après Isigone de Nicée, les anthropophages que nous avons dit précédemment être à dix journées de marche vers le nord au delà du Borysthène (IV, 26; VI, 29) boivent dans des crânes humains, dont ils portent au-devant de leur poitrine, en guise de serviette, la peau garnie de la chevelure. D'après le même auteur, en Albanie (VI, 15) il naît des individus avec des yeux glauques, dont les cheveux sont blancs dès l'enfance, et qui voient mieux la nuit que le jour [albinos]. Le même auteur rapporte qu'à dix journées au delà du Borysthène, les Sauromates ne mangent que de deux jours l'un.

5 On lit dans Cratès de Pergame que sur l'Hellespont, auprès de Parium, fut une espèce d'hommes qu'il appelle Ophiogènes, habitués à guérir par des attouchements les morsures des serpents, et à extraire du corps les venins par l'imposition des mains. Varron prétend même qu'il y en a encore dans le même lieu un petit nombre, et que leur salive est un remède contre ces morsures. Telle était aussi en Afrique, au rapport d'Agatharchide, la nation des Psylles (XXVIII, 6), nommés ainsi du roi Psylle, dont le tombeau est dans un endroit des grandes Syrtes. Leur corps possédait 6
naturellement un venin funeste aux serpents, et dont l'odeur assoupissait ces animaux. Leur coutume était d'exposer leurs enfants, aussitôt après la naissance, aux plus redoutables de ces reptiles, et d'éprouver ainsi la chasteté de leurs femmes, les serpents ne s'éloignant pas des enfants nés d'un commerce adultère. Cette nation a été presque exterminée par les Nasamons, qui maintenant occupent ce pays. Cependant la race de ces hommes fut perpétuée par ceux qui échappèrent au combat, ou qui étaient absents au moment où il se livra; et il en reste quelques-uns aujourd'hui. Telle est encore en Italie la race des Mar- 7
ses, que l'on dit issus (2) du fils de Circé, et chez qui on explique par là cette propriété naturelle. Au reste, tous les hommes (XXVIII, 7) possèdent un venin redouté des serpents : on prétend que ces reptiles, touchés par la salive, fuient comme si c'était de l'eau bouillante, et que si elle pénètre dans la gueule, ils meurent, surtout quand l'homme qui crache est à jeun.

Au delà des Nasamons et des Machlyes qui leur sont limitrophes, Calliphane rapporte que sont les Androgynes, réunissant les deux sexes, et usant tour à tour de l'un et de l'autre. Aristote ajoute que chez eux la mamelle droite est faite comme celle de l'homme, et la mamelle gauche comme celle de la femme.

Dans la même Afrique sont, d'après Isigone 8
et Nymphodore, des familles de fascinateurs qui, par la vertu de paroles enchantées, font périr les troupeaux, sécher les arbres, et mourir les enfants. Isigone ajoute que chez les Triballes et les Illyriens il y a des individus de

todientibus et Arimaspis rapientibus, multi, sed maxime illustres Herodotus et Aristeas Proconnesius scribunt.

3 Super alios autem Anthropophagos Scythas, in quadam convalle magna Imai montis, regio est, quæ vocatur Abarimon, in qua silvestres vivunt homines, aversis post crura plantis, eximiæ velocitatis, passim cum feris vagantes. Hos in alio non spirare cælo, ideoque ad finitimos reges non pertrahi, neque ad Alexandrum Magnum pertractos, Bæton itinerum ejus mensor prodidit.

4 Priores Anthropophagos, quos ad septemtrionem esse diximus decem dierum itinere supra Borysthenem amnem, ossibus humanorum capitum bibere, cutibusque cum capillo pro mantelibus ante pectora uti, Isigonus Nicæensis. Idem in Albania gigni quosdam glauca oculorum acie, a pueritia statim canos, qui noctu plus quam interdiu cernant. Idem itinere dierum decem supra Borysthenem Sauromatas tertio die cibum capere semper.

5 Crates Pergamenus in Hellesponto circa Parium, genus hominum fuisse tradit, quos Ophiogenes vocat, serpentium ictus contactu levare solitos, et manu imposita venena extrahere corpori. Varro etiamnum esse paucos ibi, quorum salivæ contra ictus serpentium medeantur. Similis et in Africa gens Psyllorum fuit, ut Agatharchides scribit, a Psyllo rege dicta, cujus sepulcrum in parte Syrtium majorum est. Horum corpori ingenitum fuit 6
virus exitiale serpentibus, et cujus odore sopirent eas. Mos vero liberos genitos protinus objiciendi sævissimis earum, eoque genere pudicitiam conjugum experiendi, non profugientibus adulterino sanguine natos serpentibus. Hæc gens ipsa quidem prope internecione sublata est a Nasamonibus, qui nunc eas tenent sedes : genus tamen hominum ex iis qui profugerant, aut, quum pugnatum est, abfuerant, hodieque remanet in paucis. Simile et in Italia 7
Marsorum genus durat, quos a Circæ filio ortos ferunt, et ideo inesse iis vim naturalem eam. Et tamen omnibus hominibus contra serpentes inest venenum : feruntque ictas saliva, ut ferventis aquæ contactum fugere. Quod si in fauces penetraverit, etiam mori; idque maxime humani jejuni oris.

Supra Nasamonas confinesque illis Machlyas, Androgynos esse utriusque naturæ, inter se vicibus coeuntes, Calliphanes tradit. Aristoteles adjicit dextram mammam iis virilem, lævam muliebrem esse.

In eadem Africa familias quasdam effascinantium, Isi- 8
gonus et Nymphodorus : quorum laudatione intereant probata, arescant arbores, emoriantur infantes. Esse ejus-

même espèce qui fascinent par leurs regards, et donnent la mort à ceux sur lesquels ils fixent longtemps leurs yeux, surtout leurs yeux courroucés; les adultes ressentent plus facilement leur influence funeste. Il est remarquable qu'ils ont deux pupilles à chaque œil. Apollonides dit qu'il y a en Scythie des femmes de cette espèce,
9 qu'on appelle Bithyes. Phylarque place dans le Pont les Thibiens et beaucoup d'autres de même espèce, qu'on reconnaît, dit-il, parce qu'ils ont dans un œil une pupille double, et dans l'autre l'effigie d'un cheval, et qui de plus ne peuvent être submergés, même chargés de vêtements. Damon a parlé de gens semblables en Éthiopie, les Pharnaques, dont la sueur cause la consomption à ceux qu'elle touche.

10 Cicéron, parmi les auteurs latins, assure aussi que toutes les femmes qui ont les pupilles doubles nuisent par leur regard : tant la nature, après avoir placé dans l'homme le goût qu'ont les bêtes féroces pour la chair humaine, s'est complu à créer même des poisons dans tout le corps et dans les yeux de certains individus, de peur qu'il n'y eût quelque part une influence funeste qui ne fût pas dans l'homme!

11 Non loin de Rome, dans le territoire des Falisques, sont quelques familles appelées Hirpes : dans un sacrifice annuel qui se fait en l'honneur d'Apollon au mont Soracte (II, 95), ces Hirpes passent sur un bûcher embrasé sans se brûler. Pour cette raison, un sénatus-consulte les exempte à toujours du service militaire et de toutes les autres charges.

12 Quelques-uns ont des parties du corps douées de propriétés merveilleuses : par exemple Pyrrhus, dont le gros orteil droit guérissait par le contact les affections de la rate. On rapporte que cet orteil ne put être brûlé avec le reste du corps, et qu'il fut renfermé dans une niche d'un temple.

Les contrées de l'Inde et de l'Éthiopie sont 13 surtout fertiles en merveilles. Les plus grands animaux appartiennent à l'Inde. On le voit par les chiens, qui y sont de plus haute taille qu'ailleurs (VIII, 40). On cite des arbres d'une telle hauteur, qu'une flèche ne peut les dépasser; la fécondité du sol, la température du ciel, l'abondance des eaux, font que sous un seul figuier peut s'abriter (le croira qui voudra) un escadron de cavalerie (XII, 11); et les joncs y sont d'une telle grandeur, que chaque entre-nœud fournit un canot qui parfois porte trois hommes (XVI, 65).

Là beaucoup d'hommes (cela est certain) ont 14 plus de cinq coudées, ne crachent jamais, n'éprouvent jamais de douleur de tête, de dents ou d'yeux, et rarement des douleurs dans d'autres parties; tant est bien mesurée pour les endurcir la chaleur du soleil! Leurs philosophes, qu'on appelle gymnosophistes, gardent depuis le matin jusqu'au soir les yeux fixés sur le soleil, et se tiennent sur un seul pied pendant toute la journée dans des sables brûlants. Mégasthène rapporte que, dans une montagne nommée Nulo les hommes ont les pieds tournés à rebours, et huit doigts à chaque pied.

Ctésias a écrit que dans beaucoup de monta- 15 gnes une race d'hommes à têtes de chien s'habille avec des peaux de bête, aboie au lieu de parler, et, armée de griffes, se nourrit du produit de sa chasse sur les quadrupèdes et les oiseaux; il ajoute qu'il y en avait plus de 120,000 au

dem generis in Triballis et Illyriis adjicit Isigonus, qui visu quoque effascinent, interimantque quos diutius intueantur, iratis præcipue oculis : quod eorum malum facilius sentire puberes. Notabilius esse quod pupillas binas in oculis singulis habeant. Hujus generis et feminas in Scythia, quæ vocantur Bithyæ, prodit Apollonides.
9 Phylarchus et in Ponto Thibiorum genus, multosque alios ejusdem naturæ : quorum notas tradit in altero oculo geminam pupillam, in altero equi effigiem. Eosdem præterea non posse mergi, ne veste quidem degravatos. Haud dissimile iis genus Pharnacum in Æthiopia prodidit Damon, quorum sudor tabem contactis corporibus afferat.

10 Feminas quidem omnes ubique visu nocere, quæ duplices pupillas habeant, Cicero quoque apud nos auctor est. Adeo naturæ, quum ferarum morem vescendi humanis visceribus in homine genuisset, gignere etiam in toto corpore, et in quorumdam oculis quoque venena placuit : ne quid usquam mali esset, quod in homine non esset.

11 Haud procul urbe Roma in Faliscorum agro familiæ sunt paucæ, quæ vocantur Hirpi : hæ sacrificio annuo, quod fit ad montem Soractem Apollini, super ambustam ligni struem ambulantes non aduruntur. Et ob id perpetuo senatusconsulto militiæ omniumque aliorum munerum vacationem habent.

12 Quorumdam corpori partes nascuntur ad aliqua mirabiles : sicut Pyrrho regi pollex in dextro pede, cujus tactu lienosis medebatur. Hunc cremari cum reliquo corpore non potuisse tradunt, conditumque loculo in templo.

Præcipue India Æthiopumque tractus miraculis scatent. 13 Maxima in India gignuntur animalia. Indicio sunt canes grandiores cæteris. Arbores quidem tantæ proceritatis traduntur, ut sagittis superjaci nequeant. Hæc facit ubertas soli, temperies cæli, aquarum abundantia, si libeat credere, ut sub una ficu turmæ condantur equitum. Arundines vero tantæ proceritatis, ut singula internodia alveo navigabili ternos interdum homines ferant.

Multos ibi quina cubita constat longitudine excedere : 14 non exspuere; non capitis, aut dentium, aut oculorum ullo dolore affici, raro aliarum corporis partium : tam moderato solis vapore durari. Philosophos eorum, quos gymnosophistas vocant, ab exortu ad occasum perstare, contuentes solem immobilibus oculis : ferventibus arenis toto die alternis pedibus insistere. In monte, cui nomen est Nulo, homines esse aversis plantis, octonos digitos in singulis habentes, auctor est Megasthenes.

In multis autem montibus genus hominum capitibus 15 caninis, ferarum pellibus velari, pro voce latratum edere, unguibus armatum venatu et aucupio vesci; horum supra centum viginti millia fuisse prodente se Ctesias scribit :

moment où il écrivait; il rapporte aussi que dans une certaine nation indienne les femmes n'engendrent qu'une fois dans leur vie, et que leurs enfants prennent aussitôt une chevelure blan-
16 che. Il parle aussi d'hommes appelés Monocoles (μόνος, *unique*, κῶλον, *jambe*), qui n'ont qu'une jambe, et qui sautent avec une agilité extrême; il dit qu'on les nomme aussi Sciapodes (σκία, *ombre*, ποῦς, *pied*), parce que dans les grandes chaleurs, couchés par terre sur le dos, ils se défendent du soleil par l'ombre de leur pied; qu'ils ne sont pas loin des Troglodytes; et que près d'eux, à l'occident, se trouvent d'autres hommes qui, privés de cou, ont les yeux dans les épaules.

17 Il y a des satyres dans les montagnes indiennes situées au levant équinoxial : le pays est dit des Catharcludes. Ces satyres sont très-rapides; ils courent tant à quatre pattes que sur leurs deux pieds; ils ont la face humaine, et leur agilité fait qu'on ne les prend que vieux ou malades. Tauron donne le nom de nation des Choromandes à une race sauvage, privée de voix, poussant des cris horriblement stridents, ayant le corps velu, les yeux glauques, des dents de chien. Eudoxe prétend que dans le midi de l'Inde les hommes ont le pied long d'une coudée, et les femmes si petit qu'on les appelle Struthopodes (στροῦθος, *moineau*, ποῦς, *pied*, pied de moineau).

18 Mégasthène mentionne une nation d'entre les Nomades de l'Inde qui n'a que des trous pour narine, et des pieds flexibles comme le corps des serpents; on la nomme les Scyrites. Il dit qu'aux extrémités de l'Inde, du côté de l'Orient, vers la source du Gange, est la nation des Astomes, sans bouche, le corps entier couvert de poil, laquelle s'habille avec le duvet des feuilles (VI, 20), et ne vit que de la respiration et des odeurs aspirées par les narines; qu'ils ne prennent aucun aliment solide, aucune boisson; qu'ils se contentent des odeurs variées de racines, de fleurs, de pommes sauvages, qu'ils portent avec eux dans les excursions un peu éloignées, pour avoir de quoi flairer; qu'une odeur un peu forte les tue sans difficulté.

Au delà, à l'extrémité des montagnes, on parle des Trispithames et des Pygmées, qui n'ont pas plus de trois spithames de haut, c'est-à-dire 27 pouces : ils ont un ciel salubre, un printemps perpétuel, défendus qu'ils sont par les montagnes contre l'Aquilon. Homère (Il., III, 3) rapporte, de son côté, que les grues leur font la guerre. On dit que, portés sur le dos de béliers et de chèvre, et armés de flèches, ils descendent tous ensemble au printemps sur le bord de la mer, et mangent les œufs et les petits de ces oiseaux; que cette expédition dure trois mois; qu'autrement ils ne pourraient pas résister à la multitude croissante des grues; que leurs cabanes sont construites avec de la boue, des plumes et des coquilles d'œufs. Aristote (Hist. an., VIII, 12) dit que les Pygmées vivent dans des cavernes; il donne pour le reste les mêmes détails que les autres. 19

D'après Isigone, les Cyrnes, race indienne, vivent cent quarante ans. Il attribue la même longévité aux Éthiopiens Macrobes, aux Sères, et à ceux qui habitent le mont Athos; et ces derniers, parce qu'ils se nourrissent de chair de vipère (XXIX, 38) : aussi dit-il qu'ils n'ont de vermine ni dans leurs cheveux ni dans leurs vêtements. 20

Onésicrite rapporte que dans les lieux de l'Inde où il n'y a pas d'ombre (II, 75) les hommes ont 21

et in quadam gente Indiæ, feminas semel in vita parere,
16 genitosque confestim canescere. Item hominum genus, qui Monocoli vocarentur, singulis cruribus, miræ pernicitatis ad saltum : eosdemque Sciapodas vocari, quod, in majore æstu, humi jacentes resupini, umbra se pedum protegant; non longe eos a Troglodytis abesse. Rursusque ab his occidentem versus, quosdam sine cervice oculos in humeris habentes.

17 Sunt et Satyri, subsolanis Indorum montibus, Catharcludorum dicitur regio, pernicissimum animal : quum quadrupedes, tum recte currentes, humana effigie, propter velocitatem, nisi senes aut ægri, non capiuntur. Choromandarum gentem vocat Tauron, silvestrem, sine voce, stridoris horrendi, hirtis corporibus, oculis glaucis, dentibus caninis. Eudoxus in meridianis Indiæ, viris plantas esse cubitales; feminis adeo parvas, ut Struthopodes appellentur.

18 Megasthenes gentem inter Nomadas Indos narium loco foramina tantum habentem, anguium modo loripedem, vocari Scyritas. Ad extremos fines Indiæ ab oriente circa fontem Gangis, Astomorum gentem, sine ore, corpore toto hirtam vestiri frondium lanugine, halitu tantum viventem, et odore quem naribus trahant. Nullum illis cibum, nullumque potum : tantum radicum florumque varios odores et silvestrium malorum, quæ secum portant longiore itinere, ne desit olfactus : graviore paulo odore haud difficulter exanimari.

Supra hos, extrema in parte montium, Trispithami, Pygmæique narrantur, ternas spithamas longitudine, hoc est, ternos dodrantes non excedentes, salubri cælo, semperque vernante, montibus ab aquilone oppositis : quos a gruibus infestari Homerus quoque prodidit. Fama est, insidentes arietum caprarumque dorsis, armatos sagittis veris tempore universo agmine ad mare descendere, et ova pullosque earum alitum consumere : ternis expeditionem eam mensibus confici, aliter futuris gregibus non resisti. Casas eorum luto, pennisque, et ovorum putaminibus construi. Aristoteles in cavernis vivere Pygmæos tradit : cætera de his, ut reliqui. 19

Cyrnos Indorum genus Isigonus annis centenis quadragenis vivere. Item Æthiopas Macrobios et Seras existimat, et qui Athon montem incolant : hos quidem, quia viperinis carnibus alantur : itaque nec capiti, nec vestibus eorum noxia corpori inesse animalia. 20

Onesicritus, quibus locis Indiæ umbræ non sint, corpora hominum cubitorum quinum, et binorum palmorum 21

une taille de cinq coudées et deux palmes (mètres 2,355), vivent cent trente ans, et ne vieillissent pas, mais meurent comme au milieu de la vie. Cratès de Pergame appelle Gymnètes des Indiens qui dépassent cent ans; bon nombre d'auteurs les appellent Macrobes. D'après Ctésias, il y a une nation de ces Gymnètes, appelée Pandore, habitant dans des vallées, qui vit deux cents ans, et qui, ayant la chevelure blanche dans la jeunesse,
22 l'a noire dans la vieillesse; au contraire, d'autres ne dépassent pas quarante ans; ils sont limitrophes des Macrobes, et leurs femmes n'accouchent qu'une fois. Agatharchide rapporte la même chose, et il ajoute qu'ils se nourrissent de sauterelles (VI, 35) et qu'ils sont très-agiles à la course. Clitarque et Mégasthène leur ont donné le nom de Mandes, et ils en comptent 300 bourgades; ils disent que les femmes sont mères à
23 sept ans, et vieilles à quarante.

D'après Artémidore, c'est dans l'île de Taprobane (VI, 22) que les hommes atteignent la vieillesse la plus avancée sans aucune maladie. D'après Duris, quelques Indiens s'unissent avec des bêtes, et il en résulte des produits hybrides et monstrueux. Chez les Calinges, qui appartiennent aussi à l'Inde, les femmes conçoivent à cinq ans, et leur vie ne dépasse pas huit ans : ailleurs les hommes naissent avec une queue velue, ils sont d'une agilité extraordinaire; d'autres se couvrent tout entiers avec leurs oreilles (IV, 27). Les Orites sont séparés des Indiens par le fleuve Arbis (VI, 25); ils ne connaissent pas d'autre aliment que des poissons, qu'ils déchirent avec leurs ongles et sèchent au soleil; ils en font, ainsi préparés, du pain, au rapport de Clitarque. Les Troglodytes au delà de l'Éthiopie sont plus rapides que les chevaux, d'après Cratès de Pergame, qui dit aussi que les Éthiopiens ont plus de huit coudées de haut (mètres 3,534), et qu'on les nomme Syrbotes (VI, 35).

Parmi les Nomades Éthiopiens qui sont le long 24
du fleuve Astragus, vers le nord, sont les Ménismins, à dix journées de l'Océan; ils vivent du lait des animaux que nous appelons cynocéphales; ils en entretiennent des troupeaux, ne conservant de mâles que ce qu'il en faut pour pro-
pager l'espèce. Dans les déserts de l'Afrique on 25
rencontre parfois des apparences d'hommes qui s'évanouissent au même moment. L'ingénieuse nature a produit dans l'espèce humaine ces variétés et tant d'autres : jouets pour elle, merveilles pour nous; et d'ailleurs qui pourrait énumérer ce qu'elle fait chaque jour, et pour ainsi dire à chaque heure? Pour révéler sa puissance, qu'il nous suffise d'avoir cité des nations qui sont des prodiges. Maintenant passons à quelques observations non contestées qu'on a faites sur l'homme.

III. (III.) Il est certain qu'il naît des trijumeaux: 1
exemple, les Horaces et les Curiaces; un plus grand nombre passe pour un prodige, excepté en Égypte, où l'eau du fleuve est prolifique. Vers la fin de la vie du dieu Auguste, une femme du peuple, nommée Fausta, ayant mis au monde, à Ostie, deux garçons et deux filles, a annoncé sans aucun doute la famine qui survint ensuite. On cite aussi dans le Péloponèse une femme qui accoucha quatre fois de deux jumeaux : la plus grande partie de ces enfants vécut. Trogue Pompée rapporte qu'en Égypte il y a des accouchements de sept enfants à la fois. Il naît aussi des enfants qui ont les deux sexes : nous les appelons Hermaphrodites; on les appelait autrefois Androgynes, et on

exsistere, et vivere annos centum triginta, nec senescere, sed ut medio ævo mori. Crates Pergamenus Indos, qui centenos annos excedant, Gymnetas appellat, non pauci Macrobios. Ctesias gentem ex his, quæ appelletur Pandore, in convallibus sitam, annos ducenos vivere, in ju-
22 venta candido capillo, qui in senectute nigrescat. Contra alios, quadragenos non excedere annos, junctos Macrobiis, quorum feminæ semel pariant : idque et Agatharchides tradit. Præterea locustis eos ali, et esse pernices. Mandorum nomen iis dedit Clitarchus, et Megasthenes; trecentosque eorum vicos annumerat. Feminas septimo ætatis anno parere, senectam quadragesimo accidere.

23 Artemidorus, in Taprobana insula longissimam vitam sine ullo corporis languore traduci. Duris, Indorum quosdam cum feris coire, mixtosque et semiferos esse partus. In Calingis, ejusdem Indiæ gente, quinquennes concipere feminas, octavum vitæ annum non excedere. Et alibi cauda villosa homines nasci, pernicitatis eximiæ; alios auribus totos contegi. Oritas ab Indis Arbis fluvius disterminat. Hi nullum alium cibum novere, quam piscium, quos unguibus dissectos sole torreant, atque ita panem ex his faciant, ut refert Clitarchus. Troglodytas super Æthiopiam velociores esse equis, Pergamenus Crates. Item, Æthiopas octona cubita longitudine excedere : Syrbotas vocari gentem eam.

Nomadum Æthiopum, secundum flumen Astragum ad 24
septemtrionem vergentium, gens Menisminorum appellata, abest ab Oceano dierum itinere viginti : animalium, quæ cynocephalos vocamus, lacte vivit; quorum armenta pascit, maribus interemtis, præterquam sobolis causa.
In Africæ solitudinibus hominum species obviæ subinde 25
fiunt, momentoque evanescunt. Hæc atque talia ex hominum genere ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura. Et singula quidem, quæ facit in dies, ac prope horas, quis enumerare valeat? Ad detegendam ejus potentiam satis sit inter prodigia posuisse gentes. Hinc ad confessa in homine pauca.

III. (III.) Tergeminos nasci certum est, Horatiorum Cu- 1
riatiorumque exemplo; supra, inter ostenta dicitur, præterquam in Ægypto, ubi fetifer potu Nilus amnis. Proxime supremis divi Augusti, Fausta quædam e plebe, Ostiæ duos mares, totidem feminas enixa, famem, quæ consecuta est, portendit haud dubie. Reperitur et in Peloponneso binos quater enixa, majoremque partem ex omni ejus vixisse partu. Et in Ægypto septenos uno utero simul gigni auctor est Trogus. Gignuntur et utriusque sexus,

les regardait comme des prodiges : aujourd'hui on en fait un objet de délices.

2 Pompée le Grand plaça, pour orner son théâtre, des statues de personnages renommés, lesquelles, pour cette raison, avaient été exécutées avec soin par de grands artistes ; entre autres on lit sur une de ces statues : *Eutychis de Tralles, portée au bûcher par vingt enfants, en avait eu trente ;* et sur une autre statue : *Alcippe enfanta un éléphant.* Cependant les enfantements de ce genre sont comptés parmi les présages sinistres : en effet, une esclave mit au monde un serpent au commencement de la guerre des Marses (II, 85). Les femmes produisent quelquefois des monstres qui réunissent plusieurs formes. L'empereur Claude a écrit qu'un hippocentaure né en Thessalie mourut le même jour : nous aussi, sous son règne, nous en avons vu un qui lui fut apporté d'Égypte dans du miel (XXII, 50). On cite le cas d'un enfant qui rentra aussitôt dans l'utérus : cela arriva à Sagonte, l'année qu'elle fut détruite par Annibal.

3 (IV.) Le changement de femmes en hommes n'est pas une fable. Nous avons trouvé dans les Annales que, sous le consulat de P. Licinius Crassus et de C. Cassius Longinus (an de Rome 581), une fille, encore sous la puissance paternelle, devint un garçon à Casinum, et fut transportée, par l'ordre des aruspices, dans une île déserte. Licinius Mucianus rapporte qu'il vit à Argos Arescon qui avait porté le nom d'Arescuse, qui avait même pris mari ; il lui vint de la barbe et des parties viriles, et il prit femme. Il en arriva autant à un garçon de Smyrne qu'a vu le même Licinius Mucianus. Moi-même j'ai vu en Afrique L. Cossicius, citoyen de Thysdris (V, 4,5), qui fut changé en mâle le jour de ses noces.

Quand deux jumeaux sont mis au monde, il 4
est rare que la mère ou l'un des deux enfants ne meure pas. Si les jumeaux sont de sexe différent, il est plus rare encore de les conserver tous les deux. Les femmes se forment plus rapidement que les hommes, et vieillissent aussi plus vite. Les garçons se meuvent plus souvent dans l'utérus ; ils sont presque toujours contenus dans la partie droite de cet organe, tandis que les filles sont contenues dans la partie gauche.

IV. (V.) Les autres animaux ont une épo- 1
que fixe pour la gestation et le part : l'homme vient au monde en tout temps de l'année, et après une gestation d'une durée incertaine. L'un naît au bout de sept mois, l'autre au bout de huit, un autre au commencement du dixième ou du onzième mois ; aucun n'est viable avant le septième. Les enfants conçus la veille ou le lendemain du jour de la pleine lune, ou pendant l'inter-lune, sont les seuls qui naissent au septième mois. La naissance au huitième mois est commune en Égypte ; et même en Italie de tels enfants sont viables, contre l'opinion des anciens. Le temps de la gestation peut 2
éprouver toutes les variations : Vestilia, femme de C. Herdicius, puis de Pomponius et d'Orfitus, citoyens des plus illustres, qui avait eu de ses trois maris quatre enfants, et toujours au septième mois, mit au monde Suilius Rufus au onzième, Corbulon (VI, 8) au septième, l'un et l'autre consuls ; puis au huitième Cæsonia, femme de l'empereur Caligula. Pour les enfants qui naissent au huitième mois, les plus grands dangers sont jusqu'au quarantième jour ; pour les femmes, c'est au quatrième et au huitième mois ; et les avortements sont mortels à ces époques.

quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, et in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis.

2 Pompeius Magnus in ornamentis theatri mirabiles fama posuit effigies, ob id diligentius magnorum artificum ingeniis elaboratas : inter quas legitur Eutychis a XX liberis rogo illata, Trallibus enixa XXX partus. Alcippe elephantum, quanquam id inter ostenta est. Namque et serpentem peperit inter initia Marsici belli ancilla. Multiformes pluribus modis inter monstra partus eduntur. Claudius Cæsar scribit hippocentaurum in Thessalia natum eodem die interiisse. Et nos principatu ejus allatum illi ex Ægypto in melle vidimus. Est inter exempla, in uterum protinus reversus infans Sagunti, quo anno ab Hannibale deleta est.

3 (IV.) Ex feminis mutari in mares, non est fabulosum. Invenimus in Annalibus, P. Licinio Crasso, C. Cassio Longino Coss., Casini puerum factum ex virgine sub parentibus, jussuque aruspicum deportatum in insulam desertam. Licinius Mucianus prodidit, visum a se Argis Arescontem, cui nomen Arescusæ fuisset : nupsisse etiam ; mox barbam et virilitatem provenisse, uxoremque duxisse. Ejusdem sortis et Smyrnæ puerum a se visum. Ipse in Africa vidi mutatum in marem, nuptiarum die, L. Cossicium civem Thysdritanum.

Editis geminis, raram esse, aut puerperæ, aut puer- 4
perio, præterquam alteri, vitam : si vero utriusque sexus editi sint gemini, rariorem utrique salutem : feminas gigni celerius quam mares, sicuti celerius senescere : sæpius in utero moveri mares, et in dextera fere geri parte, in læva feminas, constat.

IV. (V.) Cæteris animantibus statum, et pariendi, et 1
partus gerendi, tempus est : homo toto anno, et incerto gignitur spatio. Alius septimo mense, alius octavo, et usque ad initia decimi undecimique. Ante septimum mensem haud unquam vitalis est. Septimo non nisi pridie posterove plenilunii die, aut interlunio concepti nascuntur. Tralatitium in Ægypto est et octavo gigni. Jam quidem et in Italia tales partus esse vitales, contra priscorum opiniones. Variant hæc pluribus modis. Vestilia C. Herdicii, 2
ac postea Pomponii, atque Orfiti, clarissimorum civium conjux, ex his quatuor partus enixa, septimo semper mense, genuit Suilium Rufum undecimo, Corbulonem septimo, utrumque consulem : postea Cæsoniam, Caii principis conjugem, octavo. In quo mensium numero genitis, intra quadragesimum diem maximus labor : gravidis autem, quarto et octavo mense, letalesque in iis abortus. Masurius auctor est, L. Papirium prætorem, secundo hæ- 3
rede lege agente, bonorum possessionem contra eum de-

3 Masurius rapporte que le préteur L. Papirius, sans s'arrêter aux réclamations d'un collatéral, déclara héritier un enfant que sa mère disait avoir porté pendant treize mois, se fondant sur ce que la gestation n'avait pas de durée fixe.

1 V. (VI.) Le dixième jour de la conception surviennent des douleurs de tête, des vertiges, des éblouissements, des dégoûts, des soulèvements d'estomac, indices qui annoncent qu'un être humain est ébauché. Le teint est meilleur, la grossesse plus facile, quand c'est un garçon; les mouvements s'en font sentir dans l'utérus au quarantième jour. C'est tout le contraire dans l'autre sexe : le poids est difficile à porter; il y a un léger gonflement aux jambes et dans les aines; et les premiers mouvements sont au
2 quatre-vingt-dixième jour. Mais la mère éprouve le plus d'affaissement lorsque les cheveux de l'enfant poussent, quel que soit son sexe, et aussi dans la pleine lune, époque qui est d'ordinaire dangereuse pour les enfants, même après leur naissance. La marche, et à vrai dire tout, importe dans une femme grosse : ainsi, pour avoir usé d'aliments trop salés des femmes mettent au monde des enfants privés d'ongles; et le travail de l'accouchement est plus difficile chez celles qui ne savent pas retenir leur haleine. Le bâillement même est mortel dans l'accouchement; et éternuer après le congrès annonce l'avortement.

3 (VII.) On est saisi de pitié, on est saisi de honte quand on songe combien frêle est l'origine du plus superbe des animaux. Voyez : l'odeur d'une lampe éteinte suffit souvent pour causer l'avortement. C'est ainsi que commencent les tyrans, et ces cœurs bourreaux des autres hommes. Toi qui te confies dans les forces de ton corps; toi qui embrasses les dons de la fortune et qui te regardes moins comme son élève que comme son fils; toi (3) dont l'esprit est toujours occupé d'idées sanguinaires, et qui, enflé par quelques succès, te crois un dieu, tu as pu périr par une si petite cause : aujourd'hui même, moins encore suffira pour te tuer, la morsure de la dent ténue d'un serpent, un grain de raisin sec, comme pour le poëte Anacréon; un seul poil dans une gorgée de lait, comme pour Fabius, sénateur et préteur, qui périt ainsi étouffé. Celui-là estimera la vie à sa juste valeur qui se souviendra toujours de la fragilité humaine.

VI. (VIII.) Il est contre la nature que les en- 1
fants naissent les pieds les premiers; ceux qui naissent ainsi ont été appelés pour cela Agrippa, mot qui signifie *enfanté difficilement*. C'est ainsi, dit-on, que M. Agrippa vint au monde, le seul heureux peut-être parmi tous ceux qui ont été enfantés de cette manière; et encore il fut tourmenté par la goutte; il eut une jeunesse pénible; il passa sa vie au milieu des armes et des morts; il réussit, mais pour le mal; toute sa race fut fatale à la terre, surtout par les deux Agrippine, qui mirent au monde Caligula et Néron, fléaux l'un et l'autre du genre humain : de plus,
il vécut peu, enlevé à cinquante et un ans, tor- 2
turé par les adultères de sa femme (VII, 46,2) et par le despotisme de son beau-père, circonstances qui ont fait penser qu'il avait accompli ainsi le présage de sa naissance contre nature. Agrippine, mère de Néron, a écrit que son fils, qui fut empereur, et ennemi du genre humain durant tout son règne, naquit les pieds les premiers. L'ordre naturel est que l'homme vienne au monde la tête en avant, et en sorte les pieds les premiers.

VII. (IX.) Les enfants dont les mères meurent en 1

disse, quum mater partum se XIII mensibus diceret tulisse : quoniam nullum certum tempus pariendi statum videretur.

1 V. (VI.) A conceptu decimo die, dolores capitis, oculorum vertigines tenebræque, fastidium in cibis, redundatio stomachi, indices sunt hominis inchoati. Melior color marem ferenti, et facilior partus : motus in utero quadragesimo die. Contraria omnia in altero sexu : ingestabile onus, crurum et inguinis levis tumor : primus autem
2 nonagesimo die motus. Sed plurimum languoris in utroque sexu, capillum germinante partu, et in plenilunio : quod tempus editos quoque infantes præcipue infestat. Adeoque incessus atque omne, quidquid dici potest, in gravida refert, ut salsioribus cibis usæ, carentem unguiculis partum edant, et, si respiravere, difficilius enitantur. Oscitatio quidem in enixu letalis est, sicut sternuisse a coitu, abortivum.

3 (VII.) Miseret atque etiam pudet æstimantem quam sit frivola animalium superbissimi origo, quum plerumque abortus causa fiat odor a lucernarum exstinctu. His principiis nascuntur tyranni, his carnifex animus. Tu qui corporis viribus fidis, tu qui fortunæ munera amplexaris, et te ne alumnum quidem ejus existimas, sed partum; tu cujus semper tinctoria est mens, tu qui te deum credis, aliquo successu tumens, tanti perire potuisti : atque etiam hodie minoris potes, quantulo serpentis ictu dente! aut etiam, ut Anacreon poeta, acino uvæ passæ; ut Fabius senator prætor, in lactis haustu uno pilo strangulatus. Is demum profecto vitam æqua lance pensitabit, qui semper fragilitatis humanæ memor fuerit.

VI. (VIII.) In pedes procedere nascentem, contra na- 1
turam est; quo argumento eos appellavere Agrippas, ut ægre partos : qualiter M. Agrippam ferunt genitum, unico prope felicitatis exemplo in omnibus ad hunc modum genitis. Quanquam is quoque adversa pedum valetudine, misera juventa, exercito ævo inter arma mortesque, ad noxia successu, infelici terris stirpe omni, sed per utrasque Agrippinas maxime, quæ Caium et Domitium Neronem principes genuere, totidem faces generis humani : præ-
terea brevitate ævi, quinquagesimo uno raptus anno, in 2
tormentis adulteriorum conjugis, socerique prægravi servitio, luisse augurium præposteri natalis existimatur. Neronem quoque paulo ante principem, et toto principatu suo hostem generis humani, pedibus genitum parens ejus scribit Agrippina. Ritu naturæ capite hominem gigni mos est, pedibus efferri.

leur donnant le jour, naissent sous de meilleurs auspices : c'est ainsi que naquit Scipion l'Africain l'ancien, et le premier des Césars, ainsi nommé de l'opération césarienne qu'on fit à sa mère. Cette même cause a fait donner à d'autres le nom de Céson. Manilius (4), qui entra dans Carthage avec une armée, eut une naissance semblable.

1 VIII. (x.) On appelait Vopiscus celui de deux jumeaux qui restait dans l'utérus, l'autre ayant péri par un avortement, et venait à terme; car il y a de ces singularités, bien que rares.

1 IX. (xi.) Excepté la femme, peu de femelles, à l'état de gestation, reçoivent le mâle; il n'y a guère qu'une ou deux espèces chez lesquelles la superfétation existe. On lit dans les écrits des médecins, et de ceux qui ont recueilli des faits semblables, qu'une femme avorta en une seule fois de douze embryons; mais lorsqu'il s'est écoulé un peu de temps entre les deux conceptions, l'un et l'autre produit arrivent à terme, comme on le vit pour Hercule et Iphiclès son frère : même observation chez la femme qui en une seule couche mit au monde un enfant ressemblant à son mari, et l'autre à son amant. Même observation encore pour une esclave de Proconnèse qui, ayant doublement conçu dans un même jour, accoucha d'un enfant ressemblant à son maître, et d'un autre ressemblant à l'intendant; pour une autre femme qui accoucha à la fois d'un enfant à terme et d'un fœtus de cinq mois; et pour une autre enfin qui, ayant accouché d'un enfant à sept mois, accoucha de deux à terme.

1 X. Il est d'observation vulgaire que les individus sans lésion donnent quelquefois naissance à des enfants mutilés, et les individus mutilés à des enfants sans lésion, et aussi à des enfants mutilés dans la même partie. On sait encore que certains signes, des nævus et des cicatrices, se reproduisent jusqu'à la quatrième génération(5). Les stigmates que les Daces se font au bras se reproduisent aussi. (xii.) On rapporte que dans la famille des Lépides trois personnes sont nées l'œil couvert d'une membrane, vice de conformation qui sauta chaque fois une génération. Quelques-uns sont semblables à leur aïeul. Des jumeaux, souvent l'un ressemble à son père, l'autre à sa mère. Souvent aussi l'enfant qui naît un an après un autre ressemble à son aîné comme s'ils étaient jumeaux. Quelques femmes engendrent toujours des enfants qui leur ressemblent, d'autres des enfants qui ressemblent à l'homme, d'autres des enfants qui ne ressemblent à aucun des parents, d'autres des filles qui ressemblent au père, et des garçons qui leur ressemblent à elles. L'observation de Nicée, célèbre lutteur, né à Byzance, est incontestable : sa mère provenait d'un adultère commis avec un Éthiopien; et, bien qu'elle ne différât en rien des autres par la couleur, lui était parfaitement noir comme son grand-père l'Éthiopien.

Les ressemblances tiennent sans doute à l'imagination, sur laquelle on pense que beaucoup de circonstances fortuites exercent de l'influence, la vue, l'ouïe, les souvenirs, et les images qui frappent au moment de la conception. La pensée même qui traverse subitement l'esprit de l'un ou de l'autre parent passe pour déterminer ou altérer la ressemblance. Aussi y a-t-il plus de différences chez l'homme que chez les autres animaux; la rapidité des pensées, la promptitude de l'esprit et la variété des dispositions, impriment des marques diversifiées, tandis que les autres animaux ont des esprits immobiles, également uniformes 2

1 VII. (ix.) Auspicatius, enecta parente, gignuntur : sicut Scipio Africanus prior natus, primusque Cæsarum a cæso matris utero dictus : qua de causa et Cæsones appellati. Simili modo natus et Manilius, qui Carthaginem cum exercitu intravit.

1 VIII. (x.) Vopiscos appellabant e geminis, qui retenti utero nascerentur, altero interempto abortu. Namque maxima, et si rara, circa hoc miracula existunt.

1 IX. (xi.) Præter mulierem, pauca animalia coitum novere gravida. Unum quidem omnino, aut alterum superfetat. Exstat in monumentis etiam medicorum, et quibus talia consectari curæ fuit, uno abortu duodecim puerperia egesta. Sed ubi paululum temporis inter duos conceptus intercessit, utrumque perfertur : ut in Hercule et Iphicle fratre ejus apparuit; et in ea, quæ gemino partu, alterum marito similem, alterumque adultero, genuit. Item in Proconnesia ancilla, quæ ejusdem diei coitu, alterum domino similem, alterum procuratori ejus; et in alia, quæ unum justo partu, quinque mensium alterum edidit. Rursus in alia, quæ septem mensium edito puerperio, insecutis mensibus geminos enixa est.

1 X. Jam illa vulgata, varie ex integris truncos gigni, ex truncis integros, eademque parte truncos : signa quædam, nævosque, et cicatrices etiam regenerari quarto partu. Dacorum originis nota in brachio redditur. (xii.) In Lepidorum gente tres, intermisso ordine, obducto membrana oculo, genitos accepimus. Similes quidem alios avo : et ex geminis quoque alterum patri, alterum matri : annoque post genitum, majori similem fuisse, ut geminum. Quasdam sibi similes semper parere, quasdam viro, quasdam nulli, quasdam feminam patri, marem sibi. Indubitatum exemplum est Nicæi, nobilis pyctæ, Byzantii geniti, qui adulterio Æthiopis nata matre, nil a cæteris colore differente, ipse avum regeneravit Æthiopem.

Similitudinum quidem in mente reputatio est, et in qua 2
credantur multa fortuita pollere, visus, auditus, memoria, haustæque imagines sub ipso conceptu. Cogitatio etiam utriuslibet animum subito transvolans, effingere similitudinem aut miscere existimatur. Ideoque plures in homine, quam in cæteris omnibus animalibus differentiæ : quoniam velocitas cogitationum, animique celeritas, et ingenii varietas multiformes notas imprimat : quum cæteris animantibus immobiles sint animi, et similes omnibus singulisque in suo cuique genere. Antiocho, regi Syriæ, e plebe 3

dans chaque espèce et dans chaque individu de
3 la même espèce. Un homme du peuple, nommé Artémon, ressemblait tellement à Antiochus le Grand, roi de Syrie, qu'après le meurtre de ce prince, Laodicée, sa femme, put jouer, à l'aide de cet Artémon, une scène où elle se fit recommander pour la succession du trône. Un certain Vibius, plébéien, et Publicius, affranchi, ressemblaient au grand Pompée, à ce point qu'on pouvait à peine les distinguer; ils avaient jusqu'à cette physionomie honnête et ce beau front qui inspirait le respect (XXXVII, 6). Une pareille ressemblance fit donner (6) au père de Pompée, qui portait déjà le surnom de Strabon à cause du strabisme dont il était affecté, le nom de son cuisinier Ménogène, qui était louche aussi, et à Scipion le surnom de Sérapion : celui-ci était le
4 vil esclave d'un marchand de porcs. Dans la suite un Scipion, de la même famille, reçut d'après un mime le surnom de Salution (XXXV, 2). De même l'acteur Spinther, qui jouait les seconds rôles, et Pamphile, qui jouait les troisièmes, donnèrent leur nom à Lentulus et à Métellus, qui avaient le consulat en même temps; hasard très-désagréable qui faisait figurer à la fois sur la scène les portraits des deux consuls. Au contraire, le nom de l'orateur L. Plancus devint un surnom pour l'histrion Rubrius. L'histrion Burbuleius donna son nom à Curion le père, l'histrion Ménogène
5 à Messala le censeur. Un certain pêcheur sicilien était le portrait vivant du proconsul Sura; il avait même sa grimace en parlant, le mouvement spasmodique de sa langue, et son bredouillement. On reprocha à Cassius Sévérus, orateur célèbre, sa ressemblance avec Mirmillon le bouvier (7). Toranius, marchand d'esclaves, vendit comme jumeaux à Antoine, déjà triumvir, deux enfants d'une beauté remarquable, nés l'un en Asie, l'autre au delà des Alpes, tant la ressemblance était grande. Le langage des enfants ayant 6
fait découvrir la fraude et Antoine s'emportant, et se plaignant entre autres de l'élévation du prix (il les avait payés 200,000 sesterces) [42,000 fr.], l'adroit marchand répondit que c'était justement pour cela qu'il les avait vendus si cher, attendu que la ressemblance entre deux enfants nés de la même mère n'avait rien de merveilleux, tandis qu'une ressemblance aussi complète entre des individus nés chez des nations différentes était une rareté au-dessus de toute évaluation. Cette réponse excita si à propos l'admiration, que ce cœur de proscripteur, tout à l'heure furieux, par surcroît, d'une injure, en vint à n'estimer rien tant dans toute sa fortune.

XI. (XIII.) Il y a certaines antipathies entre 1
les individus : des personnes infécondes entre elles deviennent fécondes en s'unissant à d'autres; par exemple, Auguste et Livie. Des hommes et des femmes n'engendrent que des filles ou des garçons; la plupart alternent : par exemple la mère des Gracques, qui eut douze couches, et Agrippine, mère de Germanicus, qui en eut neuf. Chez les unes, la jeunesse est stérile; aux autres il n'est donné d'enfanter qu'une fois dans la vie. Quelques-unes ne portent pas à terme leurs enfants; et si parfois elles y réussissent à l'aide de la médecine et des soins, elles mettent au monde presque toujours une fille. Le dieu Auguste, 2
entre autres exemples rares, vit, l'année de sa mort, la naissance du petit-fils de sa petite-fille, M. Silanus, qui, gouvernant l'Asie après son consulat, fut empoisonné par l'ordre de Néron arrivant

nomine Artemon in tantum similis fuit, ut Laodice, conjux regia, necato jam Antiocho, mimum per eum commendationis regnique successionis peregerit. Magno Pompeio Vibius quidam e plebe, et Publicius etiam servitute liberatus, indiscreta prope specie fuere similes, illud os probum reddentes, ipsumque honorem eximiæ frontis. Qualis causa patri quoque ejus, Menogenis coqui sui cognomen imposuit, jam Strabonis a specie oculorum nomen habentis, vitium imitata et in servo : Scipioni Serapionis :
4 is erat suarii negotiatoris vile mancipium. Ejusdem familiæ Scipioni post eum cognomen Salutio mimus dedit : sicut Spinther secundarum, tertiarumque Pamphilus, collegio Lentuli et Metelli Coss. In quo perquam importune fortuitum hoc quoque fuit, duorum simul consulum in scena imagines cerni. E diverso L. Plancus orator, histrioni Rubrio cognomen imposuit. Rursus Curioni patri Burbuleius, itemque Messalæ censorio Menogenes, perinde
5 histriones. Suræ quidem proconsulis etiam rictum in loquendo, contractionemque linguæ, et sermonis tumultum, non imaginem modo, piscator quidam in Sicilia reddidit. Cassio Severo, celebri oratori, armentarii Mirmillonis objecta similitudo est. Toranius mango Antonio jam triumviro, eximios forma pueros, alterum in Asia genitum, alterum trans Alpes, ut geminos vendidit : tanta unitas erat. Postquam deinde, sermone puerorum detecta 6
fraude, a furente increpitus Antonio est, inter alia magnitudinem pretii conquerente (nam ducentis mercatus erat sestertiis), respondit versutus ingenii mango, ob id ipsum se tanti vendidisse, quoniam non esset mira similitudo in ullis eodem utero editis : diversarum quidem gentium natales tam concordi figura reperiri, super omnem esse taxationem. Adeoque tempestivam admirationem intulit, ut ille proscriptor animus, modo et contumelia furens, non aliud in censu magis ex fortuna sua duceret.

XI. (XIII.) Est quædam privatim dissociatio corporum : 1
et inter se steriles, ubi cum aliis junxere, gignunt : sicut Augustus et Livia. Item alii aliæque feminas tantum generant, aut mares : plerumque et alternant : sicut Gracchorum mater duodecies; et Agrippina Germanici, novies. Aliis sterilis est juventa, aliis semel in vita datur gignere. Quædam non perferunt partus : quales, si quando medicina et cura vicere, feminam fere gignunt. Divus 2
Augustus in reliqua exemplorum raritate, neptis suæ nepotem vidit genitum quo excessit anno, M. Silanum; qui, quum Asiam obtineret post consulatum, Neronis principis successione, veneno ejus interemtus est. Q.

par succession à l'empire. Q. Métellus le Macédo-
nique, qui laissa six enfants, avait onze petits-
fils et vingt-sept personnes, brus, gendres et
autres, qui lui donnaient le titre de père. On lit
dans les Actes du temps du dieu Auguste que
sous son douzième consulat, où il eut pour col-
lègue L. Sylla (5 av. J. C.), le 3 des ides d'avril
(11 avril), C. Crispinus Hilarus, d'une honnête
famille plébéienne de Fésulum, conduisant en
pompe neuf enfants (parmi lesquels étaient deux
filles), vingt-sept petits-fils, vingt-neuf arrière-
petits-fils et huit petites-filles, fit un sacrifice
dans le Capitole avec toute sa famille.

1 XII. (XIV.) La femme n'engendre pas après la
cinquantième année, et chez la plupart le flux
menstruel cesse à la quarantième. Quant aux
hommes, on sait que le roi Massinissa engendra à
quatre-vingt-six ans passés un fils qu'il appela
Methymathnus; et Caton le censeur, à quatre-
vingts ans accomplis, en eut un de la fille de Salo-
nius, son client. Pour cette raison, une branche de
ses enfants a été surnommée Licinienne, et l'autre
Salonienne : c'est de cette dernière que vint Ca-
ton d'Utique. Dernièrement encore, L. Volusius
Saturninus (XI, 90), mort préfet de Rome, a
eu, à plus de soixante-deux ans (cela est no-
toire), de Cornelia, de la famille des Scipions,
Volusius Saturninus, qui a été consul. D'ailleurs,
il est ordinaire de rencontrer des gens du com-
1 mun qui engendrent jusqu'à soixante-quinze ans.

XIII. (XV.) La femme est la seule femelle qui
ait un flux menstruel; c'est la seule dans l'utérus
de laquelle il se forme des môles (X, 84) : on ap-
pelle môle une chair informe, inanimée, et que
n'entament ni le fer ni l'acier; elle se meut, et
arrête les règles; tantôt elle cause la mort, comme
l'accouchement d'un enfant; tantôt la femme
vieillit avec cette incommodité, tantôt la môle est
expulsée par une dyssenterie. Quelque chose de
semblable qu'on appelle squirrhe s'engendre dans
le ventre des hommes. Oppius Capiton, ancien
préteur, en a été la victime. Mais difficilement
trouvera-t-on rien qui soit aussi malfaisant que le 2
sang menstruel (XXVIII, 23). Une femme qui a
ses règles fait aigrir le vin doux par son appro-
che, en les touchant frappe de stérilité les céréa-
les, de mort les greffes, brûle les plants des jar-
dins; les fruits de l'arbre contre lequel elle
s'est assise tombent; son regard ternit le poli des
miroirs, attaque l'acier et l'éclat de l'ivoire; les
abeilles meurent dans leurs ruches; la rouille
s'empare aussitôt de l'airain et du fer, et une
odeur fétide s'en exhale; les chiens qui goûtent
de ce sang deviennent enragés, et leur mor- 3
sure inocule un poison que rien ne peut guérir.
Bien plus, le bitume, substance visqueuse et
collante qui, à une certaine époque de l'année,
surnage au-dessus des eaux d'un lac de Judée,
nommé Asphaltite, ne se laisse diviser par rien,
tant il adhère à tout ce qu'il touche, mais se
laisse diviser par un fil infecté de ce virus. Les
fourmis même, animal si petit, en ressentent,
dit-on, l'influence, rejetant les grains qu'elles
portent, et ne les reprenant pas. Ce flux d'une
telle virulence revient chez la femme tous les
trente jours, et il est plus abondant tous les trois 4
mois. Chez quelques-unes, il vient plus sou-
vent que tous les mois; chez quelques-autres,
jamais : celles-ci sont stériles, attendu que le
sang menstruel est la matière de l'être à engen-
drer; la semence fournie par le mâle, agissant
comme un levain, l'arrondit sur soi-même; puis

Metellus Macedonicus, quum sex liberos relinqueret,
undecim nepotes reliquit : nurus vero, generosque, et om-
nes qui se patris appellatione salutarent, viginti septem.
In Actis temporum divi Augusti invenitur, XII consulatu
ejus, Lucioque Sylla collega, a. d. III idus Aprilis,
C. Crispinum Hilarum ex ingenua plebe Fæsulana, cum
liberis novem (in quo numero filiæ duæ fuerunt), nepo-
tibus XXVII, pronepotibus XXIX, neptibus octo prolata
pompa, cum omnibus his in Capitolio immolasse.

1 XII. (XIV.) Mulier post quinquagesimum annum non
gignit, majorque pars quadragesimo profluvium genitale
sistit. Nam in viris Massinissam regem, post LXXXVI an-
num generasse filium, quem Methymathnum appellaverit,
clarum est : Catonem censorium octogesimo exacto, e filia
Salonii clientis sui. Qua de causa, aliorum ejus liberorum
propago, Liciniani sunt cognominati, hi Saloniani, ex
quibus Uticensis fuit. Nuper etiam L. Volusio Saturnino,
in Urbis præfectura exstincto, notum est Cornelia, Sci-
pionum gentis, Volusium Saturninum, qui fuit consul,
genitum post LXII annum. Et usque ad LXXV apud igno-
biles vulgaris reperitur generatio.

1 XIII. (XV.) Solum autem animal menstruale mulier est;
inde unius utero, quas appellarunt molas. Ea est caro
informis, inanima, ferri ictum et aciem respuens. Mo-
vetur, sistitque menses : et, ut partus, alias letalis, alias
una senescens, aliquando alvo citatiore excidens. Simile
quiddam et viris in ventre gignitur, quod vocant scirrhon :
sicut Oppio Capitoni prætorio viro. Sed nihil facile repe-
riatur mulierum profluvio magis monstrificum. Ace- 2
scunt superventu musta, sterilescunt tactæ fruges, mo-
riuntur insita, exuruntur hortorum germina, et fructus
arborum, quibus insedere decidunt : speculorum fulgor
aspectu ipso hebetatur, acies ferri præstringitur, eboris-
que nitor : alvei apium emoriuntur : æs etiam ac ferrum
rubigo protinus corripit, odorque dirus : et in rabiem
aguntur gustato eo canes, atque insanabili veneno mor-
sus inficitur. Quin et bituminum sequax alioquin ac 3
lenta natura, in lacu Judææ, qui vocatur Asphaltites,
certo tempore anni supernatans, non quit sibi avelli, ad
omnem contactum adhærens, præterquam filo quod
tale virus infecerit. Etiam formicis, animali minimo,
inesse sensum ejus ferunt : abjicique gestatas fruges, nec
postea repeti. Et hoc tale tantumque omnibus tricenis
diebus malum in muliere exsistit, et trimestri spatio lar-
gius. Quibusdam vero sæpius mense : sicut aliquibus 4
nunquam; sed tales non gignunt, quando hæc est gene-
rando homini materia, semine e maribus coaguli modo
hoc in sese glomerante, quod deinde tempore ipso ani-

cette masse, avec le temps, se vivifie et prend un corps. Aussi, quand le flux menstruel continue pendant la grossesse les enfants viennent au monde ou faibles, ou non viables, ou pleins d'humeurs, comme dit Nigidius. (XVI.) Le même auteur pense que le lait d'une femme qui nourrit et devient grosse ne s'altère pas, pourvu qu'elle ait conçu du même homme.

1 XIV. Au commencement de l'écoulement mensuel ou à la fin, on dit que la conception est le plus facile. Nous lisons que c'est un signe certain de fécondité chez les femmes quand une drogue dont on leur frotte les yeux passe dans la salive.

1 XV. Les enfants ont leurs premières dents à sept mois, et la plupart du temps à la mâchoire supérieure : cela n'est pas douteux. Ces dents tombent à sept ans, et sont remplacées par d'autres. Quelques-uns naissent même avec des dents, par exemple Manius Curius (VII, 51), appelé pour cette raison Dentatus, et Cn. Papirius Carbon, tous deux hommes remarquables. Mais dans les femmes cette circonstance fut d'un augure fâcheux du
2 temps des rois [de Rome]. Valérie étant née avec des dents, les aruspices déclarèrent qu'elle causerait la perte de la cité où on la conduirait : elle fut transportée à Suessa Pometia, ville alors très-florissante, et l'événement justifia le présage. Quelques-unes naissent avec les parties sexuelles fermées, c'est d'un augure funeste : Cornélie, mère des Gracques, en est la preuve. Quelques-uns apportent en naissant, au lieu de dents, un os continu : le fils de Prusias, roi des Bithyniens, avait la mâchoire supérieure ainsi conformée.

3 Les dents seules résistent au feu, et ne brûlent pas avec le reste du corps. Ces organes, que les flammes ne consument pas, se creusent par la corrosion de la pituite; elles prennent de la blancheur par l'effet d'une certaine préparation; elles s'usent par le frottement, et chez quelques-uns elles font défaut bien avant ce terme. Elles ne sont pas nécessaires seulement à la mastication des aliments, car les dents de devant règlent la voix et la parole : le choc de la langue y vient pour ainsi dire résonner, et par leur arrangement en arcade, ainsi que par leur hauteur, elles coupent, adoucissent ou atténuent les mots; quand elles manquent l'articulation devient tout à fait impossible.

On croit même que les dents fournissent des pré- 4
sages. Les hommes en ont trente-deux, excepté la nation des Turdules (III, 3; IV, 35). Ceux qui en ont un plus grand nombre peuvent compter, pense-t-on, sur une vie plus longue. Les femmes ont moins de dents que les hommes (XI, 63). Une dent canine surnuméraire du côté droit, et en haut, promet les faveurs de la fortune; on en a un exemple chez Agrippine, mère de Néron : c'est le contraire quand c'est du côté gauche. On n'est pas dans l'habitude de brûler le corps d'un enfant mort avant que les dents aient percé. Mais nous parlerons davantage de cela quand nous traiterons des diverses parties du corps (XI, 16).

Un seul homme a ri, dit-on, le jour même de 5
sa naissance : ce fut Zoroastre. Le cerveau de ce même personnage offrait de tels battements, qu'il repoussait la main posée dessus, présage de sa science future.

XVI. A trois ans chacun a la moitié de la taille 1
qu'il aura, cela est certain. Au reste, le genre humain devient partout de plus en plus petit, c'est une observation à peu près constante : rarement les enfants sont plus grands que leurs pères, la fécondité de la semence se consumant par la combus-

matur corporaturque. Ergo, quum gravidis fluxit, invalidi aut non vitales partus eduntur, aut saniosi, ut auctor est Nigidius. (XVI.) Idem, lac feminæ non corrumpi alenti partum, si ex eodem viro rursus conceperit, arbitratur.

1 XIV. Incipiente autem hoc statu, aut desinente, conceptus facillimi traduntur. Fecunditatis in feminis prærogativam accepimus, inunctis medicamine oculis, salivam infici.

1 XV. Cæterum editis primores septimo mense gigni dentes, priusque in supera fere parte, haud dubium est. Septimo eosdem decidere anno, aliosque suffici. Quosdam et cum dentibus nasci, sicut M'. Curium, qui ob id Dentatus cognominatus est, et Cn. Papirium Carbonem, præclaros viros. In feminis ea res inauspicati fuit exempli, re-
2 gum temporibus. Quum ita nata esset Valeria, exitio civitati, in quam delata esset, futuram, responso aruspicum vaticinante, Suessam Pometiam illa tempestate florentissimam deportata est, veridico exitu consecuto. Quasdam concreto genitali gigni, infausto omine, Cornelia Gracchorum mater indicio est. Aliqui vice dentium, continuo osse gignuntur : sicuti Prusiæ regis Bithynorum filius, superna parte oris.

3 Dentes autem tantum invicti sunt ignibus, nec cremantur cum reliquo corpore. Iidem flammis indomiti, cavantur tabe pituitæ. Candorem trahunt quodam medicamine. Usu atteruntur, multoque primum in aliquibus deficiunt. Nec cibo tantum et alimentis necessarii : quippe vocis sermonisque regimen primores tenent, concentu quodam excipientes ictum linguæ : serieque structuræ, atque magnitudine mutilantes, mollientesve, aut hebetantes verba : et quum defuere, explanationem omnem adimentes.

Quin et augurium in hac esse creditur parte. Triceni 4
bini viris attribuuntur, excepta Turdulorum gente : quibus plures fuere, longiora promitti vitæ putant spatia. Feminis minor numerus. Quibus in dextra parte gemini superne, a canibus cognominati, fortunæ blandimenta pollicentur, sicut in Agrippina Domitii Neronis matre : contra in læva. Hominem priusquam genito dente cremari, mos gentium non est. Sed mox plura de hoc, quum membratim historia decurret.

Risisse eodem die, quo genitus esset, unum hominem 5
accepimus Zoroastrem. Eidem cerebrum ita palpitasse, ut impositam repelleret manum, futuræ præsagio scientiæ.

XVI. In trimatu suo cuique dimidiam esse mensuram 1
futuræ certum est. In plenum autem cuncto mortalium generi minorem in dies fieri, propemodum observatur :

tion, phase vers laquelle le temps précipite maintenant le monde (II, 110). En Crète, dans un tremblement de terre, une montagne s'étant ouverte, on trouva un corps debout, haut de 46 coudées (mètr. 20,320), attribué par les uns à Orion, par les autres à Otus. Les histoires rapportent que le corps d'Oreste, déterré par l'ordre de l'oracle,
2 avait 7 coudées (mètres 3,092). Il y a près de mille ans qu'Homère, ce grand poëte, se plaignait sans cesse de la diminution de la taille des mortels. Les Annales, sans rapporter quelle fut la taille de Nævius Pollion, disent qu'il fut presque étouffé par le peuple, qui se pressait autour de lui par curiosité; elles indiquent par là qu'elle était extraordinaire. L'homme le plus grand qui ait été vu de notre temps, sous le règne du dieu Claude, s'appelait Gabbara; on l'avait amené d'Arabie : il avait 9 pieds 9 pouces (mètres 2,871). Sous le dieu Auguste, il y en eut deux qui avaient un demi-pied de plus (mètres 3,018); on en conservait le corps par curiosité dans le tombeau des jardins de Salluste; ils se nommaient Posion et Secundilla.

3 Sous le même prince, un nain haut de deux pieds et un palme (mètre 0,809) (8), nommé Conopas, fit les délices de sa petite-fille Julie, ainsi qu'une naine, Andromède, affranchie de Julia Augusta. Manius Maximus et M. Tullius, chevaliers romains, n'avaient que deux coudées de haut (mètre 0,883), d'après Varron; nous-même nous avons vu leurs corps conservés dans des niches sépulcrales. On sait que des enfants naissent avec une taille d'un pied et demi, et même plus, et qu'au bout de trois ans le terme de leur existence est atteint.

1 XVII. Nous trouvons chez les historiens qu'à Salamine le fils d'Euthymène acquit en trois ans la taille de trois coudées (mètre 1,325), et qu'il avait la démarche lente et l'intelligence obtuse : déjà il était devenu pubère, la voix était forte, lorsqu'une convulsion subite l'emporta à l'âge de trois ans accomplis. Nous-même nous avons été naguère (9) témoin, à part la puberté, de presque toutes ces circonstances chez le fils de Cornélius Tacite, chevalier romain, administrateur des finances dans la Gaule Belgique. Ces individus sont appelés ἐκτράπελοι (*monstrueux*) par les Grecs; ils n'ont pas de nom en latin.

(XVII.) Chez l'homme, la longueur est la même 2
depuis les pieds jusqu'à la tête que d'une main à l'autre, les deux bras étant étendus, et la mesure étant prise sur les doigts les plus longs. Le côté droit est plus fort que le gauche; chez quelques-uns les deux côtés sont également forts; chez d'autres c'est le côté gauche qui prédomine, ce qu'on n'observe jamais chez les femmes.

XVIII. Les mâles sont plus pesants que les fe- 1
melles; tous les animaux ont le corps plus pesant après la mort que pendant la vie, et pendant le sommeil que dans la veille. Les cadavres des hommes flottent sur le dos, ceux des femmes sur le ventre, comme si la nature, même après la mort, ménageait leur pudeur.

(XVIII.) Nous lisons que quelques individus 2
ont les os entièrement solides et sans moelle. On les reconnaît à ce qu'ils ne ressentent pas la soif et ne suent pas. Nous savons, du reste, que la volonté triomphe de la soif. Julius Viator, chevalier romain, de la nation des Vocontiens alliée, eut une anasarque dans son jeune âge : les médecins lui défendirent de boire; l'habitude devint chez lui une seconde nature, et jusqu'à la

raroque patribus proceriores, consumente ubertatem seminum exustione, in cujus vices nunc vergat ævum. In Creta terræ motu rupto monte inventum est corpus stans XLVI cubitorum, quod alii Orionis, alii Oti fuisse arbitrantur. Orestis corpus oraculi jussu refossum, VII cubi-
2 torum fuisse, monumentis creditur. Jam vero, ante annos prope mille, vates ille Homerus non cessavit minora corpora mortalium, quam prisca, conqueri. Nævii Pollionis amplitudinem Annales non tradunt. Sed quia populi concursu pæne interemtus esset, prodigii vice habitum. Procerissimum hominum ætas nostra divo Claudio principe Gabbaram nomine, ex Arabia advectum, IX pedum, et totidem unciarum vidit. Fuere sub divo Augusto semipede addito, quorum corpora ejus miraculi gratia, in conditorio Sallustianorum asservabantur hortorum. Posioni et Secundillæ erant nomina.

3 Eodem præside minimus homo duos pedes et palmum, Conopas nomine, in deliciis Juliæ neptis ejus fuit : et mulier Andromeda liberta Juliæ Augustæ. Manium Maximum et M. Tullium, equites romanos, binum cubitorum fuisse, auctor est M. Varro : et ipsi vidimus in loculis asservatos. Sesquipedales gigni, quosdam longiores, in trimatu implentes vitæ cursum, haud ignotum est.

XVII. Invenimus in monumentis, Salamine Euthymo- 1
nis filium, in tria cubita triennio adolevisse, incessu tardum, sensu hebetem; et jam puberem factum voce robusta, absumtum contractione membrorum subita, triennio circumacto. Ipsi non pridem vidimus eadem ferme omnia, præter pubertatem, in filio Cornelii Taciti, equitis romani, Belgicæ Galliæ rationes procurantis. Ἐκτραπέλους Græci vocant eos : in Latio non habent nomen.

(XVII.) Quod sit homini spatium a vestigio ad verticem, 2
id esse passis manibus inter longissimos digitos observatum est : sicuti vires dextera parte majores, quibusdam æquas utraque, aliquibus læva manu præcipuas : nec id unquam in feminis.

XVIII. Mares præstare pondere, et defuncta viventibus 1
corpora omnium animalium, et dormientia vigilantibus. Virorum cadavera supina fluitare, feminarum prona, velut pudori defunctarum parcente natura.

(XVIII.) Concretis quosdam ossibus, ac sine medullis 2
vivere accepimus. Signum eorum esse, nec sitim sentire, nec sudorem emittere : quanquam et voluntate scimus sitim victam : equitemque romanum Julium Viatorem e Vocontiorum gente fœderata, in pupillaribus annis, aquæ

vieillesse il s'abstint de tout breuvage. Il y a beaucoup d'exemples de différentes privations ainsi imposées.

2 (XIX.) On rapporte que Crassus, aïeul de Crassus tué dans la guerre des Parthes, ne rit jamais; il fut surnommé pour cette raison Agélaste (ἀγέλαστος, *qui ne rit pas*); que beaucoup n'ont jamais pleuré; que Socrate, célèbre par sa sagesse, conserva toujours le même visage, sans que l'allégresse ou le trouble s'y soit jamais fait remarquer. Cette constance de caractère dégénère parfois en une sorte de roideur, en un travers de dureté inflexible, qui enlève les sentiments de l'humanité. La Grèce, qui a vu beaucoup de caractères de ce genre, leur a donné le nom d'*insensibles* (ἀπαθεῖς) : et ce qui est étonnant, ceux qui en ont offert principalement l'exemple sont des philosophes, Diogène le Cynique, Pyrrhon, Héraclite, Timon; ce dernier alla même jusqu'à haïr le genre humain tout entier. On cite encore beaucoup de cas de petites particularités naturelles : Antonia, femme de Drusus, le frère de Tibère, ne crachait jamais; Pomponius le poëte (XIV, 6), personnage consulaire, n'avait jamais de renvois. Ceux dont les os sont naturellement privés de moelle, sont très-rares; on les appelle Hommes de corne (XXXI, 9).

1 XIX. (XX.) Tritannus, d'un corps maigre, célèbre parmi les gladiateurs qui portaient l'armure des Samnites, avait une force extraordinaire, et, ainsi que son fils, soldat du grand Pompée, il avait les nerfs disposés comme un grillage, en long et en travers, dans tout le corps, même aux bras et aux mains; c'est du moins ce que rapporte Varron, citant des exemples de force prodigieuse (10). Il dit même que le fils, combattant contre un ennemi qui l'avait provoqué, le vainquit sans armes, avec un seul doigt, et qu'enfin il le saisit et l'emporta dans le camp. Aulus (11) Vinnius 2 Valens, qui servit comme centurion dans la garde prétorienne du dieu Auguste, soutenait un charriot chargé de pièces de vin jusqu'à ce qu'on les eût vidées; d'une main il arrêtait une voiture, malgré les efforts des chevaux tirant en sens contraire; et il faisait beaucoup d'autres choses merveilleuses, dont on lit le détail inscrit sur son monument. Le même (12) Varron dit : « Fusius, surnommé l'Hercule rustique, enlevait son mulet; Salvius (13) montait une échelle ayant à ses pieds 200 livr. autant aux mains et autant sur 3 chaque épaule. » Nous aussi nous avons vu un nommé Athanatus marcher sur la scène (tour de force prodigieux) revêtu d'une cuirasse de plomb de 500 livres, et chaussé de cothurnes pesant 500. Quand Milon l'athlète se posait sur ses pieds, personne ne pouvait le faire bouger de place; quand il tenait une pomme dans la main, personne ne pouvait lui redresser un doigt.

XX. Philippidès alla d'Athènes à Lacédé- 1 mone en deux jours; la distance est de 1,140 stades (kil. 209,76) : cela paraissait merveilleux, jusqu'à ce qu'Anystis, coureur lacédémonien, et Philonidès (II, 73), coureur d'Alexandre le Grand, eurent parcouru en un seul jour les 1,200 stades (kil. 220,8) qui séparent Élis de Sicyone. Aujourd'hui même on sait que dans le cirque quelques individus font des courses de 160,000 pas; et tout récemment, sous le consulat de Fonteius et de Vipsanius (II, 72), un enfant de huit ans parcourut depuis midi jusqu'au soir un espace de 75,000 pas. On comprendra combien cela est étonnant, si l'on réfléchit que Tibère,

subter cutem fusæ morbo, prohibitum humore a medicis, naturam fecisse consuetudine, atque in senecta caruisse potu. Nec non et alii multa sibi imperavere.

2 (XIX.) Ferunt Crassum, avum Crassi in Parthis interemti, nunquam risisse, ob id Agelastum vocatum : sicut nec flesse multos. Socratem clarum sapientia eodem semper visum vultu, nec aut hilaro magis, aut turbato. Exit hic animi tenor aliquando in rigorem quemdam, torvitatemque naturæ duram et inflexibilem, affectusque humanos adimit, quales ἀπαθεῖς Græci vocant, multos ejus generis experti : quodque mirum sit, auctores maxime sapientiæ, Diogenem Cynicum, Pyrrhonem, Heraclitum, Timonem, hunc quidem etiam in totius odium generis humani evectum. Sed hæc parva naturæ insignia in multis varia cognoscuntur : ut in Antonia Drusi nunquam exspuisse, in Pomponio consulari poeta nunquam ructasse. Quibus natura concreta sunt ossa, qui sunt rari admodum, cornei vocantur.

1 XIX. (XX.) Corpore vesco, sed eximiis viribus Tritannum in gladiatorio ludo, Samnitium armatura celebrem, filiumque ejus militem Magni Pompeii, et rectos et transversos cancellatim toto corpore habuisse nervos, in brachiis etiam manibusque, auctor est Varro in prodigiosa virium relatione. Atque etiam hostem ab eo ex provocatione dimicantem, inermi dextra uno digito superatum, et postremo correptum in castra translatum. Aulus Vinnius Valens meruit in prætorio divi Augusti centurio, vehicula cum culeis onusta, donec exinanirentur, sustinere solitus : carpenta apprehensa una manu retinere, obnixus contra nitentibus jumentis : et alia mirifica facere, quæ insculpta monumento ejus spectantur. Idem M. Varro : Rusticellus, inquit, Hercules appellatus, mulum suum tollebat Fusius : Salvius duo centenaria pondera pedibus, totidem manibus, et ducenaria duo humeris contra scalas ferebat. Nos quoque vidimus Athanatum nomine, prodi- 3 giosæ ostentationis, quingenario thorace plumbeo indutum, cothurnisque quingentorum pondo calciatum per scenam ingredi. C. Milonem athletam, quum constitisset, nemo vestigio educebat : malum tenenti nemo digitum corrigebat.

XX. Cucurrisse MCXL stadia, ab Athenis Lacedæmonem, 1 biduo Philippidem, magnum erat : donec Anystis cursor Lacedæmonius, et Philonides Alexandri Magni, a Sicyone Elin, uno die mille ducenta stadia cucurrerunt. Nunc quidem in Circo quosdam CLX M passuum tolerare non ignoramus. Nuperque Fonteio et Vipsanio coss. annos VIII genitum puerum a meridie ad vesperam LXXV millia passuum cucurrisse. Cujus rei admiratio ita demum so-

se rendant en toute hâte en Germanie auprès de son frère Drusus malade, et relayant trois fois, mit un jour et une nuit à faire ce long voyage : la distance était de 200,000 pas.

1 XXI. (XXI.) C'est surtout relativement à la vue que l'on trouve des phénomènes incroyables. Cicéron rapporte que l'Iliade d'Homère, écrite sur une feuille de parchemin, fut renfermée dans une coquille de noix ; le même auteur (Acad. IV) cite un individu qui distinguait les objets à la distance de 135,000 pas ; M. Varron a même dit son nom ; il s'appelait Strabon. Dans la guerre punique il avait coutume de se placer sur le promontoire de Lilybée, en Sicile ; de là il voyait sortir la flotte du port de Carthage, et il en comptait même les vaisseaux. Callicrate a fait en ivoire des fourmis et d'autres animaux tellement petits, que personne que lui n'en pouvait discerner les
2 parties. Myrmécidès s'est rendu célèbre dans ce genre de curiosités en faisant, en ivoire aussi, un quadrige qu'une mouche couvrait de ses ailes, et un navire qu'une abeille cachait de même sous les siennes (XXXVI, 5).

1 XXII. (XXII.) Le sens de l'ouïe n'offre qu'une observation étonnante : le bruit de la bataille à la suite de laquelle Sybaris fut détruite s'entendit à Olympie le jour même où elle fut livrée. Quant à la nouvelle de la victoire sur les Cimbres, et aux Castors romains qui annoncèrent, le jour même, la bataille gagnée sur Persée, il faut ranger ces faits parmi les visions et les présages donnés par les divinités.

1 XXIII. (XXIII.) Le sort, qui amène de fréquents malheurs, a fourni d'innombrables exemples de la force à supporter la douleur. Le plus célèbre en ce genre parmi les femmes est celui de la courtisane Leæna (XXXIV, 19, n° 12), qui, mise à la torture, ne dénonça pas Harmodius et Aristogiton, les meurtriers du tyran ; et parmi les hommes, celui d'Anaxarque, qui, mis à la torture pour une cause semblable, se coupa la langue avec les dents, et, la crachant au visage du tyran, lui ôta tout espoir d'avoir des révélations.

XXIV. (XXIV.) Quant à la mémoire, qualité si 1
nécessaire dans la vie, il est difficile de dire quel homme l'a possédée au plus haut degré, tant il y en a qui se sont rendus célèbres dans ce genre. Le roi Cyrus nomma tous les soldats de son armée ; L. Scipion, tous les individus du peuple romain ; Cinéas, ambassadeur du roi Pyrrhus, tous les sénateurs et tous les chevaliers de Rome, le lendemain du jour de son arrivée en cette ville ; Mithridate, roi de vingt-deux nations, leur rendit la justice en autant de langues, après les avoir haranguées toutes sans interprète (XXV, 2) ; le Grec Charmadas récitait, comme s'il les avait lus, les livres qu'on lui désignait dans une bibliothèque. La mémoire a fini par devenir un 2
art, inventé par Simonide le poëte lyrique, et porté à sa perfection par Métrodore de Scepsis, à tel point qu'il enseignait à répéter textuellement tout ce qu'on avait entendu. Il n'y a rien d'aussi fragile dans l'homme : les maladies, les chutes, une simple frayeur l'altèrent, soit partiellement, soit complétement. Un homme frappé d'une pierre n'oublia que les lettres ; un homme tombé d'un toit très-élevé ne reconnaissait plus ni sa mère, ni ses alliés, ni ses parents ; une maladie enleva à un autre le souvenir de ses esclaves ; l'orateur Messala Corvinus oublia son propre nom. Aussi la mémoire fait-elle souvent défaut,

lida perveniet, si quis cogitet nocte ac die longissimum iter vehiculis tribus Tiberium Neronem emensum, festinantem ad Drusum fratrem ægrotum in Germaniam : in eo fuerunt CC millia passuum.

1 XXI. (XXI.) Oculorum acies vel maxime fidem excedentia invenit exempla. In nuce inclusam Iliada Homeri carmen, in membrana scriptum, tradidit Cicero. Idem, fuisse qui pervideret CXXXV M passuum. Huic et nomen M. Varro reddidit, Strabonem vocatum. Solitum autem Punico bello, a Lilybæo Siciliæ promontorio, exeunte classe e Carthaginis portu, etiam numerum navium dicere. Callicrates ex ebore formicas et alia tam parva fecit animalia, ut partes earum a cæteris cerni non possent.
2 Myrmecides quidem in eodem genere inclaruit, a quo quadrigam ex eadem materia, quam musca integeret alis, fabricatam ; et navem, quam apicula pennis absconderet.

1 XXII. (XXII.) Auditus unum exemplum habet mirabile, prælium, quo Sybaris deleta est, eo die quo gestum erat, auditum Olympiæ. Nam Cimbricæ victoriæ, Castoresque Romani, qui Persicam victoriam ipso die, quo contigit, nuntiavere, visus, et numinum fuere præsagia.

1 XXIII. (XXIII.) Patientia corporis, ut est crebra sors calamitatum, innumera documenta peperit. Clarissimum in feminis, Leænæ meretricis, quæ torta non indicavit Harmodium et Aristogitonem tyrannicidas. In viris, Anaxarchi, qui, simili de causa quum torqueretur, præerosam dentibus linguam, unamque spem indicii, in tyranni os exspuit.

XXIV. (XXIV.) Memoria necessarium maxime vitæ 1
bonum ; cui præcipua haud facile dictu est, tam multis gloriam ejus adeptis. Cyrus rex omnibus in exercitu suo militibus nomina reddidit : L. Scipio, populo romano : Cineas, Pyrrhi regis legatus, senatui et equestri ordini Romæ, postero die quam advenerat. Mithridates duarum et viginti gentium rex, totidem linguis jura dixit, pro concione singulas sine interprete affatus. Charmadas quidem in Græcia, quæ quis exegerat volumina in bibliothecis, legentis modo repræsentavit. Ars postremo ejus rei 2
facta, et inventa est, a Simonide melico, consummata a Metrodoro Scepsio, ut nihil non iisdem verbis redderetur auditum. Nec aliud est æque fragile in homine, morborum et casus injurias atque etiam metus sentiens, alias particulatim, alias universa. Ictus lapide oblitus est litteras tantum. Ex præalto tecto lapsus, matris et affinium, propinquorumque cepit oblivionem : alius ægrotus, servorum etiam : sui vero nominis, Messala Corvinus orator. Itaque sæpe deficere tentat ac meditatur, vel quieto corpore et

comme si elle tentait de nous quitter, même lorsque nous sommes en repos et en santé; les approches du sommeil l'interrompent, au point que, la chaîne des idées s'étant perdue, nous cherchons en quel lieu nous nous trouvons.

1 XXV. (xxv.) Je pense que l'homme né avec l'esprit le plus vigoureux est le dictateur César: je ne parle pas ici de son courage, de sa fermeté, de cette grandeur de pensée capable d'embrasser tout ce qui est sous le ciel; mais je parle d'une vigueur qui lui était propre, et d'une rapidité qui semblait être celle de la flamme. Il était dans l'habitude de lire ou d'écrire, et en même temps de dicter et d'écouter. Il dictait à la fois à ses secrétaires quatre lettres, et des lettres si importantes! ou même, s'il ne faisait rien autre chose, il en dictait sept. Il a livré cinquante batailles rangées, l'emportant seul sur M. Marcellus, qui en avait livré trente-neuf. Sans parler des victoires remportées dans les guerres civiles, 1,192,000 hommes ont péri dans les combats livrés par lui: ce n'est pas que je le glorifie d'un mal si grand, fait, même par nécessité, au genre humain; il a condamné lui-même de pareils succès, en ne rapportant pas le nombre de ceux qui ont été tués dans les guerres civiles.

1 XXVI. On accordera de plus justes louanges au grand Pompée, pour avoir enlevé aux pirates 846 vaisseaux. Ce qui sera le privilége propre de César, outre les qualités indiquées plus haut, c'est une clémence insigne, vertu qu'il a portée plus loin qu'aucun autre, et jusqu'à s'en repentir. Il a donné aussi un exemple de magnanimité incomparable: je ne parle pas (car ce serait tenir un langage favorable au luxe) des spectacles qu'il a fait célébrer, des richesses qu'il a prodiguées, des édifices magnifiques qu'il a élevés; mais je parle de cette vraie et admirable grandeur d'une âme placée au-dessus de toutes les faiblesses, qui lui fit brûler, de bonne foi et sans les lire, les lettres prises à Pharsale dans le portefeuille du grand Pompée, et à Thapsus dans celui de Scipion.

XXVII. (xxvi.) Ici je rapporterai (l'honneur 1
de l'empire romain y est intéressé, et non la supériorité d'un seul homme) les titres et les triomphes du grand Pompée, qui a égalé l'éclat des exploits non-seulement d'Alexandre le Grand, mais encore d'Hercule pour ainsi dire, et de Bacchus. Après avoir, se levant pour Sylla dans l'intérêt de la république, reconquis la Sicile, conquête qui fut son début; après avoir subjugué et réduit sous l'autorité romaine l'Afrique entière, expédition qui lui valut pour dépouille le surnom de Grand, lui, chevalier (ce qui ne s'était jamais vu), entra dans Rome sur le char triomphal. Aussitôt il passe en Occident, et il dresse dans les Pyrénées des trophées où il inscrit les noms de 876 villes soumises depuis les Alpes jusqu'aux limites de l'Espagne ultérieure, et où, par une omission magnanime, il ne plaça pas le nom de Sertorius. Ayant éteint la guerre civile, qui entretenait toutes les guerres étrangères, il conduit de nouveau dans Rome le char triomphal, ce chevalier si souvent général avant d'être soldat. Puis, chargé d'un commandement sur toutes 2
les mers, et envoyé enfin dans l'Orient, il rapporte (suivant l'habitude des vainqueurs dans les combats sacrés qui ne sont pas couronnés eux-mêmes, mais qui couronnent leurs patries) (x, 4), il rapporte ses titres de gloire à son pays, et consacre à la ville de Rome cette inscription

valido. Somno quoque serpente amputatur, ut inanis mens quærat, ubi sit loci.

1 XXV. (xxv.) Animi vigore præstantissimum arbitror genitum Cæsarem dictatorem. Nec virtutem constantiamque nunc commemoro, nec sublimitatem omnium capacem, quæ cœlo continentur: sed proprium vigorem celeritatemque quodam igne volucrem. Scribere aut legere, simul dictare et audire solitum accepimus. Epistolas vero tantarum rerum quaternas pariter librariis dictare: aut si nihil aliud ageret, septenas. Idem signis collatis quinquagies dimicavit: solus M. Marcellum transgressus, qui undequadragies dimicaverat. Nam præter civiles victorias, undecies centena et XCII M. hominum occisa præliis ab eo, non equidem in gloria posuerim, tantam, etiam coactam, humani generis injuriam: quod ita esse confessus est ipse, bellorum civilium stragem non prodendo.

1 XXVI. Justius Pompeio Magno tribuatur DCCCXLVI naves piratis ademisse: Cæsari proprium et peculiare sit, præter supra dicta, clementiæ insigne: qua usque ad pœnitentiam omnes superavit. Idem magnanimitatis perhibuit exemplum, cui comparari non possit aliud. Spectacula enim edita effusasque opes, aut operum magnificentiam in hac parte enumerare, luxuriæ faventis est. Illa fuit vera et incomparabilis invicti animi sublimitas: captis apud Pharsaliam Pompeii Magni scriniis epistolarum, iterumque apud Thapsum Scipionis, concremasse ea optima fide, atque non legisse.

XXVII. (xxvi.) Verum ad decus imperii rom., non solum 1
ad viri unius pertinet victoriam, Pompeii Magni titulos omnes triumphosque hoc in loco nuncupari: æquato non modo Alexandri Magni rerum fulgore, sed etiam Herculis prope ac Liberi Patris. Igitur Sicilia recuperata, unde primum, Syllanus in reip. causa exoriens, auspicatus est: Africa vero tota subacta, et in ditionem redacta, Magnique nomine in spolium inde capto, eques rom. (id quod antea nemo) curru triumphali revectus est, et statim ad solis occasum transgressus, excitatis in Pyrenæo tropæis, oppida DCCCLXXVI ab Alpibus ad fines Hispaniæ ulterioris in ditionem redacta victoriæ suæ adscripsit, et majore animo Sertorium tacuit: belloque civili (quod omnia externa conciebat) exstincto, iterum triumphales currus eques Romam induxit, toties imperator, antequam miles. Postea ad tota maria, et deinde so- 2
lis ortus missus, hos retulit patriæ titulos, more sacris certaminibus vincentium. Neque enim ipsi coronantur, sed patrias suas coronant. Hos ergo honores Urbi tribuit

triomphale, dans le temple qu'il dédiait à Minerve avec le produit des dépouilles : CN. POMPÉE LE GRAND, IMPERATOR, AYANT TERMINÉ UNE GUERRE DE TRENTE ANS, VAINCU, MIS EN FUITE, TUÉ OU SOUMIS 12,183,000 HOMMES, COULÉ BAS OU PRIS 846 VAISSEAUX, REÇU LA SOUMISSION DE 1,538 VILLES OU CHATEAUX, SUBJUGUÉ TOUT LE PAYS DEPUIS LE PALUS-MÉOTIDE JUSQU'A LA MER ROUGE, ACQUITTE LE VŒU
3 QU'IL A FAIT A MINERVE. Tel est le résumé de ses exploits en Orient. Quant au triomphe qu'il a célébré le 3e jour avant les calendes d'octobre (29 septembre), sous le consulat de M. Pison et de M. Messala (an de Rome 692), en voici la légende : APRÈS AVOIR DÉLIVRÉ DES PIRATES LES PROVINCES MARITIMES ET RENDU AU PEUPLE ROMAIN L'EMPIRE DE LA MER, POMPÉE A TRIOMPHÉ DE L'ASIE, DU PONT, DE L'ARMÉNIE, DE LA PAPHLAGONIE, DE LA CAPPADOCE, DE LA CILICIE, DE LA SYRIE, DES SCYTHES, DES JUIFS, DES ALBANIENS, DE L'IBÉRIE, DE L'ILE DE CRÈTE, DES BASTERNES, ET EN OUTRE DES ROIS
4 MITHRIDATE ET TIGRANE. Ce qu'il y eut de plus grand dans toute cette gloire, c'est que (ainsi qu'il le dit lui-même à l'assemblée dans sa harangue sur ses expéditions) l'Asie, province frontière lorsqu'il en fut chargé, était devenue centrale lorsqu'il la remit à sa patrie. Si l'on voulait, par comparaison, passer de la même manière en revue les exploits de César, qui a paru plus grand que Pompée, il faudrait énumérer toutes les parties de la terre, et ce serait entrer dans des détails infinis.

1 XXVIII. (XXVII.) Beaucoup ont été distingués à divers titres par d'autres genres de vertus. Caton, le premier (XIV, 5) de la famille Porcia, passe pour avoir réuni trois mérites excellents : il fut très-bon orateur, très-bon général, très-bon sénateur, mérites qui me paraissent avoir tous brillé, plus tard il est vrai, mais avec plus d'éclat, dans Scipion Émilien, exempt en outre de toutes les haines qui assaillirent Caton (XXIX, 4). Ce sera donc le propre de Caton d'avoir eu quarante-quatre procès et d'avoir toujours été absous, bien que personne n'ait été aussi souvent accusé. 1

XXIX. (XXVIII.) Il serait fort difficile de dire qui a eu le plus de courage, surtout si l'on tenait compte des récits fabuleux des poëtes. Q. Ennius a principalement admiré T. Cæcilius Denter et son frère; et pour eux il a ajouté un seizième livre à ses Annales. L. Siccius Dentatus (XXII, 25), qui fut tribun du peuple sous le consulat de Sp. Tarpéius et A. Atérius, peu après l'expulsion des rois, réunirait peut-être les suffrages les plus nombreux : il assista à 120 affaires, fut vainqueur dans 8 combats singuliers, et reçut 45 blessures par-devant, aucune par derrière. Le même enleva 34 2
dépouilles, reçut en don 18 piques sans fer, 25 ornements militaires, 83 colliers, 160 bracelets, 26 couronnes, dont 14 civiques, 8 d'or, 3 murales, et une obsidionale (XVI, 3; XXII, 4); et du fisc 10,000 as, des captifs, et 20 bœufs. Il suivit le triomphe de neuf généraux qui devaient surtout à lui leurs succès; en outre (ce que je regarde comme sa plus belle action), il accusa devant le peuple T. Romilius, un de ses chefs, à sa sortie du consulat, et le fit condamner comme ayant abusé du commandement. 3

Les exploits de Manlius Capitolinus ne seraient pas moins honorables, s'il n'en avait terni

in delubro Minervæ, quod ex manubiis dicabat : CN. POMPEIUS MAGNUS IMP. BELLO XXX ANNORUM CONFECTO, FUSIS, FUGATIS, OCCISIS, IN DEDITIONEM ACCEPTIS HOMINUM CENTIES VICIES SEMEL LXXXIII M, DEPRESSIS AUT CAPTIS NAVIBUS DCCCXLVI, OPPIDIS, CASTELLIS MDXXXVIII IN FIDEM RECEPTIS, TERRIS A MÆOTIS LACU AD RUBRUM MARE SUBACTIS,
3 VOTUM MERITO MINERVÆ. Hoc est breviarium ejus ab Oriente. Triumphi vero, quem duxit a. d. tertium kalendas octobres, M. Pisone, M. Messala consulibus, præfatio hæc fuit : QUUM ORAM MARITIMAM A PRÆDONIBUS LIBERASSET ET IMPERIUM MARIS POPULO ROMANO RESTITUISSET; EX ASIA, PONTO, ARMENIA, PAPHLAGONIA, CAPPADOCIA, CILICIA, SYRIA, SCYTHIS, JUDÆIS, ALBANIS, IBERIA, INSULA CRETA, BASTERNIS, ET SUPER HÆC DE REGIBUS MITHRIDATE ATQUE
4 TIGRANE TRIUMPHAVIT. Summa summarum in illa gloria fuit (ut ipse in concione dixit, quum de rebus suis dissereret), Asiam ultimam provinciarum accepisse, eamdemque mediam patriæ reddidisse. Si quis e contrario simili modo velit percensere Cæsaris res, qui major illo apparuit, totum profecto terrarum orbem enumeret : quod infinitum esse conveniet.

1 XXVIII. (XXVII.) Cæteris virtutum generibus varie et multi fuere præstantes. Cato primus Porciæ gentis tres summas in homine res præstitisse existimatus, ut esset optimus orator, optimus imperator, optimus senator : quæ mihi omnia, etiamsi non prius, attamen clarius fulsisse in Scipione Æmiliano videntur, demto præterea plurimorum odio, quo Cato laboravit. Itaque sit proprium Catonis, quater et quadragies causam dixisse, nec quemquam sæpius postulatum, et semper absolutum.

XXIX. (XXVIII.) Fortitudo in quo maxime exstiterit, 1
immensæ quæstionis est, utique si recipiatur poetica fabulositas. Q. Ennius T. Cæcilium Dentrem fratremque ejus præcipue miratus, propter eos sextum decimum adjecit annalem. L. Siccius Dentatus, qui tribunus plebis fuit, Sp. Tarpeio, A. Aterio consulibus, haud multo post exactos reges, vel numerosissima suffragia habet : centies vicies prœliatus, octies ex provocatione victor, quadraginta quinque cicatricibus adverso corpore insignis, nulla in tergo. Item spolia cepit XXXIV, donatus hastis puris 2
duodeviginti, phaleris XXV, torquibus tribus et LXXX, armillis CLX, coronis XXVI, civicis XIV, aureis VIII, muralibus III, obsidionali una, fisco æris X, captivis, et XX simul bubus, imperatores novem ipsius maxime opera triumphantes secutus : præterea (quod optimum in operibus ejus reor) uno ex ducibus T. Romilio ex Consulatu ad populum convicto male acti imperii.

Rei militaris haud minora forent Manlii Capitolini de 3

l'éclat par la fin de sa vie : il avait enlevé deux dépouilles avant sa dix-septième année; il avait reçu la couronne murale le premier de tous les chevaliers, 6 couronnes civiques et 37 récompenses; il avait été blessé 23 fois par devant; il avait sauvé P. Servilius, maître de la cavalerie, quoique blessé lui-même à l'épaule et à la cuisse; en outre, il avait défendu seul contre les Gaulois le Capitole, dernier rempart de la république; ce qui serait au-dessus de tout, s'il ne l'eût pas sauvé pour se faire roi. Ce sont là des exploits où le courage a, il est vrai, une grande part; mais la fortune en a une plus grande encore.

4 A mon avis, on ne préférera personne avec justice à M. Sergius, bien que son arrière-petit-fils, Catilina, ait entaché ce nom glorieux. A sa seconde campagne, il perdit la main droite; en deux campagnes, il fut blessé vingt-trois fois, et pour cette raison il ne se servait bien ni de ses pieds ni de son autre main; avec un seul esclave il fit ensuite, soldat estropié, plusieurs campagnes. Pris deux fois par Annibal (il n'avait pas affaire à un ennemi ordinaire), deux fois il s'échappa, ayant eu, tous les jours pendant vingt mois, ou le corps enchaîné ou les pieds
5 entravés. Il combattit quatre fois avec la seule main gauche, et eut deux chevaux tués sous lui. Il se fit une main droite en fer, et, étant entré en campagne avec cette main attachée au bras, il fit lever le siége de Crémone, protégea Plaisance, et força douze camps dans la Gaule: tous ces détails se lisent dans le discours qu'il prononça lorsque, dans la préture, ses collègues l'écartaient des sacrifices comme mutilé. Que de couronnes n'eût-il pas amassées s'il avait eu affaire à un autre ennemi? Car, pour juger le courage d'un homme, il importe beaucoup de prendre en considération les circonstances. Quelles couronnes civiques ont été gagnées dans les batailles de la Trébie, du Tésin ou du Trasimène? Quelle couronne fut méritée à la bataille de Cannes, où le suprême effort du courage fut d'avoir échappé à ce désastre? Certes, les autres ont été vainqueurs des hommes; Sergius l'a été de la fortune même.

XXX. (XXIX.) Quant à la gloire du génie, qui 1
pourrait faire un choix au milieu de tant d'espèces de sciences, et d'une si grande variété de choses et d'ouvrages? Peut-être cependant s'accorde-t-on à reconnaître le poëte grec Homère comme le génie le plus heureux qui ait jamais existé, soit que l'on considère le succès de son poëme, soit qu'on en considère le sujet. Alexandre le Grand (car ce sont des juges illustres qui décideront le mieux et en dehors de toute envie une si haute préséance), Alexandre le Grand avait pris parmi les dépouilles de Darius, roi des Perses, une cassette à parfums (XIII, 1), ornée d'or, de pierreries et de perles; ses courtisans lui en expliquaient les différents usages; lui, soldat souillé de la poussière des combats, et qui n'avait que faire de parfums, répondit : « Que l'on consacre cette cassette à la garde des livres d'Homère. » Il voulait que le plus riche ouvrage de l'art servît à conserver l'ouvrage le plus précieux de l'esprit humain. De même, à la prise de Thèbes, il ordonna d'épargner la famille et la maison de Pindare. Il rebâtit la ville patrie du philosophe Aristote, et il joignit à tout l'éclat de ses exploits une telle preuve de sa bonté.

Apollon à Delphes fit reconnaître les meur- 2
triers du poëte Archiloque. Bacchus ordonna de

cora, ni perdidisset illa exitu vitæ. Ante decimum septimum annum bina ceperat spolia. Primus omnium eques coronam muralem acceperat, VI civicas, XXXVII dona, XXIII cicatrices adverso corpore exceperat : P. Servilium magistrum equitum servaverat, ipse vulneratus humerum ac femur. Super omnia, Capitolium summamque rem in eo solus a Gallis servaverat, si non regno suo servasset. Verum sunt in his quidem virtutis opera magna, sed majora fortunæ.

4 M. Sergio, ut equidem arbitror, nemo quemquam hominum jure prætulerit : licet pronepos Catilina gratiam nomini deroget. Secundo stipendio dextram manum perdidit : stipendiis duobus ter et vicies vulneratus est, ob id neutra manu, neutro pede satis utilis : uno tantum servo, plurimis postea stipendiis debilis miles. Bis ab Hannibale captus (neque enim cum quolibet hoste res fuit), bis vinculorum ejus profugus, XX mensibus nullo
5 non die in catenis aut compedibus custoditus. Sinistra manu sola quater pugnavit, duobus equis insidente eo suffossis. Dextram sibi ferream fecit, eaque religata præliatus, Cremonam obsidione exemit, Placentiam tutatus est : duodena castra hostium in Gallia cepit : quæ omnia ex oratione ejus apparent, habita quum in prætura sacris arceretur a collegis, ut debilis. Quos hic coronarum acervos constructurus hoste mutato? Etenim plurimum refert, in quæ cujusque virtus tempora inciderit. Quas Trebia, Ticinusve, aut Trasymenus civicas dedere? Quæ Cannis corona merita? unde fugisse virtutis summum opus fuit. Cæteri profecto victores hominum fuere, Sergius vicit etiam fortunam.

XXX. (XXIX.) Ingeniorum gloriæ quis possit agere de- 1
lectum, per tot disciplinarum genera, et tantam rerum operumque varietatem? nisi forte Homero vate græco nullum felicius exstitisse convenit, sive operis fortuna, sive materia æstimetur. Itaque Alexander Magnus (etenim insignibus judiciis optime, citraque invidiam, tam superba censura peragetur), inter spolia Darii Persarum regis unguentorum scrinio capto, quod erat auro gemmisque ac margaritis pretiosum, varios ejus usus amicis demonstrantibus (quando tædebat unguenti bellatorem et militia sordidum) : Immo hercule, inquit, librorum Homeri custodiæ detur : ut pretiosissimum humani animi opus quam maxime diviti opere servaretur. Item Pindari vatis familiæ penatibusque jussit parci, quum Thebas caperet. Aristotelis philosophi patriam condidit : tantæque rerum claritati tam benignum testimonium miscuit.

faire les funérailles de Sophocle, prince du théâtre tragique, qui mourut pendant que les Lacédémoniens assiégeaient Athènes, avertissant plusieurs fois en songe Lysandre, leur roi, de permettre l'enterrement de celui qui avait fait ses délices. Le roi, ayant alors demandé les noms des citoyens morts à Athènes, y reconnut sans peine celui que le dieu voulait désigner, et laissa faire en paix les funérailles.

1 XXXI. (xxx.) Denys le tyran, livré du reste à des penchants de cruauté et d'orgueil, envoya un vaisseau orné de bandelettes au-devant de Platon, prêtre de la sagesse; lui-même vint le recevoir au débarquement, sur un char à quatre chevaux blancs. Isocrate vendit un seul discours 20 talents (14). Eschine, Athénien, très-grand orateur, ayant lu aux Rhodiens le discours d'accusation qu'il avait prononcé, lut aussi la défense de Démosthène, laquelle l'avait conduit à ce lieu d'exil. Les auditeurs admirant le discours de Démosthène : « Vous l'admireriez bien davantage, dit-il, si vous le lui aviez entendu prononcer : » donnant ainsi, même dans son malheur, un grand témoi-
2 gnage en faveur de son ennemi. Les Athéniens condamnèrent à l'exil Thucydide, général; ils rappelèrent Thucydide, historien, admirant l'éloquence de celui dont ils avaient condamné l'incapacité militaire. Les rois d'Égypte et de Macédoine rendirent aussi un grand hommage à Ménandre, auteur comique, en le demandant avec une flotte et des ambassadeurs; et lui-même s'honora encore davantage en préférant le sentiment littéraire à la faveur royale.

3 Les grands de Rome ont aussi témoigné en faveur du génie, même chez les étrangers. Pompée, après avoir terminé la guerre de Mithridate, étant près d'entrer chez Posidonius, philosophe célèbre, défendit aux licteurs de frapper à l'huis comme c'était l'usage, et inclina devant la porte de la science ses faisceaux, lui à qui s'étaient soumis l'Orient et l'Occident. Caton le Censeur ayant entendu Carnéade, l'un de ces trois philosophes éminents qui formaient la célèbre députation envoyée par Athènes, opina pour que l'on congédiât au plus tôt ces ambassadeurs, parce que, sous l'influence de l'argumentation de Carnéade, on ne pouvait discerner facilement ce qui était vrai. Quelle révolution dans les mœurs ! 4
Caton le Censeur fut toujours d'avis (xxix, 7) qu'il fallait chasser d'Italie tous les Grecs; et son arrière-petit-fils, Caton d'Utique, amena un philosophe grec à Rome, après avoir été tribun militaire, et un autre (xxxiv, 19, n° 35), après avoir été légat en Chypre. Il est remarquable que des deux Caton l'un bannit, l'autre introduisit la langue grecque. Maintenant passons en revue les honneurs rendus à nos compatriotes.

Scipion l'africain, l'Ancien, ordonna de mettre 5
sur son tombeau la statue de Q. Ennius; et il voulut que l'inscription placée au-dessus de ses cendres portât le nom du poëte à côté de ce nom glorieux, dépouille enlevée à la troisième partie du monde.

Le dieu Auguste défendit, sans égard pour la 6
volonté du testateur, de brûler le poëme de Virgile; et c'est là un témoignage qui vaut plus que si le poëte même avait approuvé son œuvre.

Dans la bibliothèque qu'Asinius Pollion (xxxv, 7
2) fonda à Rome avec les dépouilles, et qui fut la première bibliothèque publique dans le monde, M. Varron eut sa statue, et seul il l'eut de son vivant. A mon jugement, avoir obtenu seul,

2 Archilochi poetæ interfectores Apollo arguit Delphis. Sophoclem tragici cothurni principem defunctum sepeliri Liber Pater jussit, obsidentibus mœnia Lacedæmoniis : Lysandro eorum rege in quiete sæpius admonito, ut pateretur humari delicias suas. Requisivit rex, quis supremum diem Athenis obiissét : nec difficulter ex iis, quem deus significasset, intellexit : pacemque funeri dedit.

1 XXXI. (xxx.) Platoni sapientiæ antistiti Dionysius tyrannus, alias sævitiæ superbiæque natus, vittatam navem misit obviam : ipse quadrigis albis egredientem in littore excepit. Viginti talentis unam orationem Isocrates vendidit. Æschines Atheniensis summus orator, quum accusationem qua fuerat usus, Rhodiis legisset, legit et defensionem Demosthenis, qua in illud pulsus fuerat exsilium : mirantibusque, tum magis fuisse miraturos dixit, si ipsum orantem audivissent : in calamitate testis ingens factus
2 inimici. Thucydidem imperatorem Athenienses in exsilium egere, rerum conditorem revocavere : eloquentiam mirati, cujus virtutem damnaverant. Magnum et Menandro in comico socco testimonium regum Ægypti et Macedoniæ contigit, classe et per legatos petito : majus ex ipso, regiæ fortunæ prælata litterarum conscientia.

3 Perhibuere et Romani proceres etiam exteris testimonia. Cn. Pompeius confecto Mithridatico bello intraturus Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more a lictore vetuit : et fasces litterarum januæ submisit is, cui se Oriens Occidensque submiserat. Cato Censorius, in illa nobili trium sapientiæ procerum ab Athenis legatione, audito Carneade, quamprimum legatos eos censuit dimittendos : quoniam illo viro argumentante, quid veri esset haud facile discerni posset. Quanta morum commu- 4
tatio! Ille semper alioquin universos ex Italia pellendos censuit Græcos : at pronepos ejus Uticensis Cato, unum ex tribunatu militum philosophum, alterum ex Cypria legatione deportavit. Eamdemque linguam ex duobus Catonibus, in illo abjecisse, in hoc importasse, memorabile est. Sed et nostrorum gloriam percenseamus.

Prior Africanus Q. Ennii statuam sepulcro suo imponi 5
jussit, clarumque illud nomen, immo vero spolium ex tertia orbis parte raptum, in cinere supremo cum poetæ titulo legi.

Divus Augustus carmina Virgilii cremari contra testa- 6
menti ejus verecundiam vetuit : majusque ita vati testimonium contigit, quam si ipse sua probavisset.

M. Varronis; in bibliotheca, quæ prima in orbe ab 7
Asinio Pollione ex manubiis publicata Romæ est, unius viventis posita imago est : haud minore (ut equidem reor) gloria, principe oratore et cive, ex illa ingeniorum, quæ

d'un homme qui tenait le premier rang et comme orateur et comme citoyen, cette distinction au milieu de la multitude de génies qui étaient alors, ce n'est pas moins de gloire que d'avoir reçu la couronne navale que le grand Pompée lui décerna pour ses services dans la guerre des pirates. Il y aurait des exemples innomblables à citer parmi les Romains, si je le voulais; car cette nation a produit plus d'hommes de mérite dans tous les genres que toutes les autres nations.

8 Toutefois, Cicéron, comment me justifierais-je de passer ton nom sous silence? Quelle de tes qualités éminentes prendrai-je pour texte de mes louanges? Ou plutôt quel texte prendre, si ce n'est l'inestimable témoignage que te donna cette grande nation romaine réunie pour voter, et, parmi tous les actes de ta vie, ceux-là seulement qui ont signalé ton consulat? Tu parles, et les tribus renoncent à la loi agraire, c'est-à-dire, à leur subsistance; tu conseilles, et, pardonnant à Roscius la loi sur les places du théâtre, elles souffrent avec patience qu'on leur assigne des siéges séparés de ceux des autres ordres; tu pries, et les fils des proscrits rougissent de demander les magistratures. Devant ton génie a fui Catilina;

9 c'est toi qui as proscrit Marc-Antoine. Salut, toi qui le premier fus appelé Père de la patrie, qui le premier as mérité le triomphe sans quitter la toge, et la palme de la victoire par la seule éloquence; toi qui as donné la vie à l'art oratoire et aux lettres latines; toi qui, au témoignage écrit du dictateur César, jadis ton ennemi, as conquis un laurier supérieur à celui de tous les triomphes (15), puisqu'il est plus glorieux d'avoir tant agrandi par le génie les limites du génie romain, que les limites de l'empire par toutes les autres qualités réunies.

10 (xxxi.) Plusieurs l'ont emporté sur les autres hommes en sagesse : tels furent chez les Romains ceux qu'on surnomma Catus (*avisé*) et Corculus (*sensé*) pour cette raison, et, chez les Grecs, Socrate, qui fut mis au-dessus de tous les mortels par l'oracle d'Apollon Pythien.

1 XXXII. (xxxii.) D'un autre côté, on a donné même rang qu'aux oracles à Chilon, Lacédémonien, en consacrant en lettres d'or, à Delphes, trois de ses maximes, que voici : « Connais-toi toi-même; Ne désire rien de trop; La misère est la compagne des dettes et des procès. » Ses funérailles (il mourut de joie en voyant son fils vainqueur à Olympie) furent suivies par la Grèce entière.

1 XXXIII. (xxxiii.) Parmi les femmes, la Sibylle; parmi les hommes, Mélampus (xxv, 21) chez les Grecs, Marcius chez les Romains, eurent en partage la divination, et une sorte de communauté glorieuse avec le ciel.

1 XXXIV. (xxxiv.) Scipion Nasica seul, depuis le commencement de l'ère romaine, a été déclaré l'homme le plus vertueux par le sénat, qui en fit le serment; et cependant, candidat, il fut deux fois repoussé par le peuple. Au reste, il ne lui fut pas permis de mourir dans sa patrie, pas plus qu'il ne le fut de mourir hors des chaînes à Socrate, jugé le plus sage par Apollon.

1 XXXV. (xxxv.) Une femme (cet exemple est unique) a été déclarée la plus vertueuse par le jugement des dames : ce fut Sulpicie, fille de Paterculus, femme de Fulvius Flaccus, choisie entre cent Romaines désignées pour faire la dédicace de la statue de Vénus, conformément aux livres Sibyllins. Une expérience religieuse donna le même renom à Claudia, qui fit entrer dans Rome la statue de la Mère des dieux.

tunc fuit, multitudine, uni hanc coronam dante, quam quum eidem Magnus Pompeius Piratico ex bello navalem dedit. Innumerabilia deinde sunt exempla romana, si persequi libeat; quum plures una gens in quocumque genere eximios tulerit, quam cæteræ terræ.

8 Sed et quo te, M. Tulli, piaculo taceam? quove maxime excellentem insigni prædicem? quo potius, quam universi populi illius gentis amplissimo testimonio, et e tota vita tua consulatus tantum operibus electis? Te dicente, legem agrariam, hoc est, alimenta sua, abdicaverunt tribus : te suadente, Roscio, theatralis auctori legis, ignoverunt, notatasque se discrimine sedis æquo animo tulerunt : te orante, proscriptorum liberos honores petere puduit : tuum Catilina fugit ingenium : tu M. Antonium proscripsisti.

9 Salve, primus omnium Parens Patriæ appellate, primus in toga triumphum linguæque lauream merite, et facundiæ latiarumque litterarum parens : atque (ut dictator Cæsar, hostis quondam tuus, de te scripsit) omnibus triumphis lauream adepte majorem : quanto plus est, ingenii romani terminos in tantum promovisse, quam imperii, reliquis animi bonis.

10 (xxxi.) Præstitere cæteros mortales sapientia, ob id Cati, Corculi, apud Romanos cognominati. Apud Græcos Socrates, oraculo Apollinis Pythii prælatus cunctis.

1 XXXII. (xxxii.) Rursus mortales oraculorum societatem dedere Chiloni Lacedæmonio, tria præcepta ejus Delphis consecrando, aureis litteris, quæ sunt hæc : Nosse se quemque : et Nihil nimium cupere : Comitemque æris alieni atque litis, esse miseriam. Quin et funus ejus, quum victore filio Olympiæ exspirasset gaudio, tota Græcia prosecuta est.

1 XXXIII. (xxxiii.) Divinitas, et quædam cælitum societas nobilissima, ex feminis in Sibylla fuit : ex viris in Melampode apud Græcos, apud Romanos in Marcio.

1 XXXIV. (xxxiv.) Vir optimus semel a condito ævo judicatus est Scipio Nasica, a jurato senatu. Idem in toga candida bis repulsa notatus a populo. In summa, ei in patria mori non licuit : non hercules magis, quam extra vincula illi sapientissimo ab Apolline judicato Socrati.

1 XXXV. (xxxv.) Pudicissima femina semel, matronarum sententia, judicata est Sulpicia Paterculi filia, uxor Fulvii Flacci : electa ex centum præceptis, quæ simulacrum Veneris ex Sibyllinis libris dedicaret. Iterum, religionis experimento, Claudia, inducta Romam Deum Matre.

1 XXXVI. (XXXVI.) On trouve partout des exemples infinis de tendresse; mais Rome en offre un auquel nul autre ne peut être comparé : Une femme du peuple, dont la condition obscure nous a dérobé le nom, venait d'accoucher quand sa mère fut mise dans une prison pour y subir le supplice de la faim : elle obtint d'aller la voir; mais, fouillée à chaque fois par le geôlier, de peur qu'elle n'apportât quelque aliment, on la surprit allaitant sa mère. Saisis d'admiration, les magistrats accordèrent le salut de la mère à la piété de la fille; ils allouèrent des aliments à l'une et à l'autre leur vie durant; et le lieu où la scène s'était passée fut consacré à la déesse Piété, à laquelle, sous le consulat de C. Quinctius et de Manius Acilius (an de Rome 604), un temple fut érigé sur l'emplacement de la prison : c'est là qu'est aujourd'hui le théâtre de Marcel-
2 lus (VIII, 25). Deux serpents ayant été saisis dans la maison du père des Gracques, il lui fut répondu qu'il vivrait si l'on tuait le serpent femelle : « Non, non, dit Tibérius Gracchus, tuez le mien : Cornélie est jeune, et elle peut encore être mère. » C'était sauver sa femme, et servir les intérêts de la république. Sa mort suivit de près. M. Lépidus (VII, 54) mourut d'amour pour sa femme Apuleia, après l'avoir répudiée. P. Rutilius ayant appris, pendant qu'il était affecté d'une indisposition légère, que son frère avait échoué dans la candidature pour le consulat, expira aussitôt. P. Catienus Plotinus fut tellement attaché à son patron, qu'institué héritier de tous ses biens, il se jeta dans le bûcher qui consumait le corps.

1 XXXVII. (XXXVII.) Un nombre infini d'hommes se sont distingués dans la connaissance des divers arts; il est juste que nous en citions quelques-uns, nous qui faisons un choix dans l'élite humaine. Bérose se distingua dans l'astrologie : les Athéniens lui érigèrent, à cause de ses prédictions divines, aux frais du public, dans le gymnase, une statue dont la langue était dorée; Apollodore, dans la grammaire : les amphictyons de la Grèce lui rendirent des honneurs; Hippocrate (XXVI, 6; XXIX, 2), dans la médecine : il prédit une peste qui venait de l'Illyrie, et envoya ses élèves dans les villes secourir les malades, service pour lequel la Grèce lui décerna les mêmes honneurs qu'à Hercule. Le roi Ptolémée récompensa, pendant les sacrifices de la grande Déesse, par le don de cent talents (575,000 fr.), la même science dans la personne de Cléombrote de Céos, qui avait sauvé le roi Antiochus (XXIX, 3) (16).
Grande aussi est la réputation de Critobule, 2
pour avoir extrait une flèche de l'œil du roi Philippe, et l'avoir guéri sans lui laisser aucune difformité. Mais celui qui s'est rendu le plus célèbre, c'est Asclépiade de Pruse, en fondant une nouvelle secte, en repoussant les ambassadeurs et les offres du roi Mithridate, en trouvant la méthode d'administrer le vin aux malades, et en conservant la vie à un homme (XXVI, 8) dont il interrompit les funérailles, et surtout en déclarant (espèce de gageure avec la fortune) qu'il voulait ne pas être cru médecin si jamais il éprouvait une indisposition quelconque : et il gagna son pari, car, arrivé à une extrême vieillesse, il se tua en tombant dans un escalier.

XXXVIII. M. Marcellus rendit un grand témoi- 1
gnage à Archimède pour sa science en géométrie et en mécanique, ordonnant, lors de la prise de Syracuse, de n'épargner que lui; mais l'ignorance d'un soldat rendit vaine l'intention du général. On a loué aussi Chersiphron (17) de Gnosse

1 XXXVI. (XXXVI.) Pietatis exempla infinita quidem toto orbe exstitere : sed Romæ unum, cui comparari cuncta non queant. Humilis in plebe, et ideo ignobilis puerpera, supplicii causa carcere inclusa matre, quum impetrasset aditum, a janitore semper excussa, ne quid inferret cibi, deprehensa est uberibus suis alens eam. Quo miraculo, matris salus donata filiæ pietati est, ambæque perpetuis alimentis : et locus ille eidem consecratus deæ, C. Quinctio, M' Acilio coss., templo Pietatis extructo in illius car-
2 ceris sede, ubi nunc Marcelli theatrum est. Gracchorum pater anguibus prehensis in domo, quum responderetur, ipsum victurum alterius sexus interempto : Immo vero, inquit, meum necate : Cornelia enim juvenis est, et parere adhuc potest. Hoc erat uxori parcere, et reipublicæ consulere. Idque mox consecutum est. M. Lepidus Apuleiæ uxoris caritate post repudium obiit. P. Rutilius morbo levi impeditus, nuntiata fratris repulsa in consulatus petitione, illico exspiravit. P. Catienus Plotinus patronum adeo dilexit, ut hæres omnibus bonis institutus, in rogum ejus se jaceret.

1 XXXVII. (XXXVII.) Variarum artium scientia innumerabiles enituere, quos tamen attingi par sit florem hominum libantibus. Astrologia Berosus, cui ob divinas prædictiones Athenienses publice in gymnasio statuam inaurata lingua statuere. Grammatica Apollodorus, cui Amphictyones Græciæ honorem habuere. Hippocrates medicina : qui venientem ab Illyriis pestilentiam prædixit, discipulosque ad auxiliandum circa urbes dimisit : quod ob meritum honores illi, quos Herculi, decrevit Græcia. Eamdem scientiam in Cleombroto Ceo Ptolemæus rex Megalensibus sacris donavit c talentis, servato Antiocho rege.
Magna et Critobulo fama est, extracta Philippi regis oculo 2
sagitta, et citra deformitatem oris curata orbitate luminis. Summa autem Asclepiadi Prusiensi, condita nova secta, spretis legatis et pollicitationibus Mithridatis regis, reperta ratione, qua vinum ægris mederetur, relato e funere homine et servato : sed maxime sponsione facta cum fortuna, ne medicus crederetur, si unquam invalidus ullo modo fuisset ipse : et victor, suprema in senecta lapsu scalarum exanimatus est.

XXXVIII. Grande et Archimedi geometricæ ac ma- 1
chinalis scientiæ testimonium M. Marcelli contigit, interdicto, quum Syracusæ caperentur, ne violaretur unus : nisi fefellisset imperium militaris imprudentia. Laudatus est

(xxxiv, 21) pour avoir construit l'admirable temple de Diane d'Éphèse; Philon, pour avoir établi à Athènes un arsenal suffisant à l'armement de mille vaisseaux; Ctésibius, pour avoir trouvé la pompe et des instruments hydrauliques; Dinochares (v, 11) (18), pour avoir dressé le plan d'Alexandrie qu'Alexandre, voulait fonder en Égypte. Ce prince avait défendu qu'aucun autre qu'Apelle ne fît son portrait, qu'aucun autre que Pyrgotèle ne le gravât, qu'aucun autre que Lysippe ne le coulât en bronze; arts à la gloire desquels on peut citer plusieurs faits.

1 XXXIX. (xxxviii.) Un seul tableau d'Aristide, peintre thébain (xxxv, 36, 19), fut acheté à l'encan par le roi Attale au prix de 100 talents; le dictateur César en paya deux 80 talents (xxxv, 9), la Médée et l'Ajax de Timomachus (xxxv, 9, et 40, 30), pour les dédier dans le temple de Vénus Génitrix. Le roi Candaule (xxxv, 34) acheta au poids de l'or un tableau de Bularchus, qui n'était pas d'une médiocre étendue, et qui représentait la destruction des Magnètes. Le roi Démétrius, surnommé Poliorcète, ne mit pas le feu à Rhodes (xxxv, 36, 41), de peur de brûler un tableau de Protogène placé
2 du côté de la muraille qu'il attaquait. Praxitèle est célèbre par ses marbres : on cite sa Vénus de Cnide (xxxvi, 4, 9 et 10), renommée surtout à cause de l'amour insensé qu'elle inspira à un jeune homme, et par le prix qu'y attacha le roi Nicomède : ce prince tenta de l'acquérir en offrant de payer pour les Cnidiens les dettes considérables qu'ils avaient. Le Jupiter Olympien rend journellement témoignage pour Phidias (xxxvi, 5 et 7); et des vases de Mentor (xxxiii, 55), consacrés à Jupiter Capitolin et à Diane d'Éphèse (xvi, 40), font la gloire de cet artiste (19).

XL. (xxxix.) Le prix le plus élevé d'un 1
homme né en esclavage a été jusqu'à présent, à ma connaissance, celui de Daphnus, grammairien : il fut vendu par Gnatius de Pisaure à M. Scaurus, prince de la cité, qui l'acheta 700,000 sesterces (147,000 fr.). De notre temps, ce prix a été dépassé de beaucoup par des histrions; mais ils achetaient eux-mêmes leur liberté. Déjà, chez nos ancêtres, l'histrion Roscius gagnait, dit-on, 500,000 sesterces (105,000 fr.) par an. Peut-être voudra-t-on voir ici le payeur dans la guerre d'Arménie, faite naguère pour Tiridate, qui fut affranchi par Néron au prix de 13 millions de ses- 2
terces (2,730,000) (20); c'était l'estimation, non de l'homme, mais des profits de cette guerre. De même ce fut la passion de l'acheteur, non la beauté de Pæzon, qui fit acheter cet eunuque de Séjan 50 millions de sesterces (10,500,000) (21) par C. Lutorius Priscus. Achetant au milieu du deuil de Rome, il y gagna de trouver les esprits trop préoccupés pour blâmer un tel scandale.

XLI. (xl.) De toutes les nations de l'univers 1
la plus éminente par sa vertu a été la nation romaine; cela n'est sujet à aucun doute. Mais quant à juger quel homme a joui du plus grand bonheur, nul ne le peut; car les uns déterminent le bonheur d'une façon, les autres d'une autre, et chacun d'après ses propres sentiments. Si nous voulons porter un juste jugement, et prononcer en laissant de côté toutes les illusions de la fortune, nul mortel n'est heureux. La fortune a été 2
favorable et bonne à celui dont on peut dire avec raison qu'il n'a pas été malheureux. En effet, pour ne pas parler du reste, toujours est-il que l'on craint les infidélités du sort : cette crainte

et Chersiphron Gnossius, æde Ephesiæ Dianæ admirabili fabricata : Philon Athenis, armamentario mille navium : Ctesibius pneumatica ratione et hydraulicis organis repertis : Dinocrates metatus Alexandro condente in Ægypto Alexandriam. Idem hic imperator edixit, ne quis ipsum alius, quam Apelles, pingeret : quam Pyrgoteles, scalperet : quam Lysippus, ex ære duceret : quæ artes pluribus inclaruere exemplis.

1 XXXIX. (xxxviii.) Aristidis Thebani pictoris unam tabulam centum talentis rex Attalus licitus est. Octoginta emit duas Cæsar dictator, Medeam et Ajacem Timomachi, in templo Veneris Genitricis dicaturus. Candaules rex, Bularchi picturam Magnetum exitii, haud mediocris spatii, pari rependit auro. Rhodum non incendit rex Demetrius, Expugnator cognominatus, ne tabulam Protoge-
2 nis cremaret, a parte ea muri locatam. Praxiteles marmore nobilitatus est, Cnidiaque Venere, præcipue vesano amore cujusdam juvenis insigni : et Nicomedis æstimatione regis, grandi Cnidiorum ære alieno permutare eam conati. Phidiæ Jupiter Olympius quotidie testimonium perhibet : Mentori Capitolinus, et Diana Ephesia, quibus fuere consecrata artis ejus vasa.

1 XL. (xxxix.) Pretium hominis in servitio geniti maximum ad hanc diem (quod equidem compererim) fuit grammaticæ artis Daphni, Gnatio Pisaurense vendente, et M. Scauro principe civitatis IIı DCC licente. Excessere hoc in nostro ævo nec modice histriones, sed libertatem suam mercati. Quippe quum jam apud majores Roscius histrio IIı D annua meritasse prodatur : nisi quis in hoc loco desiderat Armeniaci belli, paulo ante propter Tiridatem gesti, dispensatorem, quem Nero IIı CXXX manumisit.
Sed hoc pretium belli, non hominis fuit : tam hercule, 2
quam libidinis, non formæ Pæzontem, e spadonibus Sejani, IIı D mercante C. Lutorio Prisco. Quam quidem injuriam lucrifecit ille, mercatus in luctu civitatis, quoniam arguere nulli vacabat.

XLI. (xl.) Gentium in toto orbe præstantissima una 1
omnium virtute, haud dubie romana exstitit. Felicitas cui præcipua fuerit homini, non est humani judicii : quum prosperitatem ipsam alius alio modo, et suopte ingenio quisque terminet. Si verum facere judicium volumus, ac repudiata omni fortunæ ambitione decernere, mortalium nemo est felix. Abunde agitur, atque indulgenter fortuna 2
decidit cum eo, qui jure dici non infelix potest. Quippe ut alia non sint, certe, ne lassescat fortuna, metus est : quo semel recepto, solida felicitas non est. Quid quod

une fois admise, il n'y a plus de félicité solide. Ajoutez qu'aucun mortel n'est sage à toutes les heures; et plût au ciel que le grand nombre des mortels sentît en soi de quoi démentir cet oracle! L'humanité fragile et ingénieuse à s'abuser elle-même compte à la mode des Thraces, qui mettent dans une urne des cailloux de diverses couleurs, suivant l'heur ou le malheur de la journée, et qui, faisant le calcul des uns et des autres au jour de la mort, prononcent ainsi sur le résultat de la vie.
3 Mais ce jour signalé par un caillou blanc n'a-t-il pas été la source de malheurs? Combien ont été victimes des commandements dont ils avaient été revêtus! combien ont été perdus par leurs biens mêmes, et livrés au dernier supplice! Car on nomme des biens ces objets qui ont procuré une heure de plaisir. Il faut s'y résigner : c'est le lendemain qui juge la veille, et c'est le dernier jour qui les juge tous; aussi ne faut-il se fier à aucun. Observez encore que les biens ne seraient pas égaux aux maux, quand même ils seraient égaux en nombre : est-il une seule joie qui vaille le moindre chagrin? Calcul vain et déraisonnable! on compte les jours, il les faudrait peser.

1 XLII. (XLI.) Dans tous les siècles on ne rencontre qu'une femme, Lampido, Lacédémonienne, qui ait été fille de roi, femme de roi, mère de roi. Bérénice est la seule qui ait été fille, sœur et mère de vainqueurs aux jeux olympiques. La famille des Curions est la seule dans laquelle il y ait eu trois orateurs dans trois générations de suite. La famille des Fabius est la seule dans laquelle il y ait eu de suite trois princes du sénat, M. Fabius Ambustus, Fabius Rullianus son fils, Q. Fabius Gurges son petit-fils.

1 XLIII. (XLII.) Les exemples des variations de la fortune sont innombrables : en effet, d'où viennent les grandes joies qu'elle a données, si ce n'est des maux? et d'où les douleurs immenses, si ce n'est des joies excessives? (XLIII.) La fortune sauva pendant trente-six ans (22) M. Fidustius, sénateur proscrit par Sylla; mais il ne survécut que pour être victime d'Antoine, qui n'eut, cela est certain, pour le proscrire aucune autre raison que la première proscription.

XLIV. La fortune a voulu que P. Ventidius fût 1
le seul qui triomphât des Parthes; mais elle avait voulu aussi qu'enfant il eût été conduit derrière le char de Cn. Pompeius Strabon, qui triomphait d'Asculum : au reste, Masurius prétend qu'il fut mené deux fois en triomphe; Cicéron (Ép. x, 18), qu'il fut muletier dans le service des blés de l'armée (23); la plupart, qu'il passa pauvrement sa jeunesse comme simple soldat. Balbus Cornélius, l'aîné, fut consul (an de Rome 714); mais il avait été accusé, et la question s'il serait battu de verges fut posée à ses juges. Il est le premier des étrangers, que dis-je? des hommes nés sur les bords de l'Océan (v, 5), qui ait obtenu un honneur refusé par nos ancêtres, même au Latium. On cite encore parmi les exemples remarquables L. Fulvius, consul des Tusculans révoltés : les ayant abandonnés, il fut revêtu aussitôt de la même magistrature par le peuple romain (an de Rome 432); et seul, dans la même année où il avait été ennemi il triompha à Rome de ceux dont il avait été le consul.

Le seul homme qui jusqu'à présent se soit 2
attribué le surnom d'Heureux est L. Sylla, sans doute pour avoir versé le sang des citoyens et opprimé sa patrie. Et quels furent ses titres à se dire heureux? Est-ce parce qu'il put pros-

nemo mortalium omnibus horis sapit? utinamque falsum hoc, et non a vate dictum quam plurimi judicent! Vana mortalitas, et ad circumscribendum seipsam ingeniosa, computat more Thraciæ gentis : quæ calculos colore distinctos, pro experimento cujusque diei in urnam condit, ac supremo die separatos dinumerat, atque ita de quo-
3 que pronuntiat. Quid quod iste calculi candore illo laudatus dies, originem mali habuit? Quam multos accepta afflixere imperia? quam multos bona perdidere, et ultimis mersere suppliciis? ista nimirum bona, si cui inter illa hora in gaudio fuit. Ita est profecto, alius de alio judicat dies, et tamen supremus de omnibus : ideoque nullis credendum est. Quid quod bona malis paria non sunt, etiam pari numero : nec lætitia ulla minimo mœrore pensanda? Heu vana et imprudens diligentia! numerus dierum comparatur : ubi quæritur pondus.

1 XLII. (XLI.) Una feminarum in omni ævo Lampido Lacedæmonia reperitur, quæ regis filia, regis uxor, regis mater fuerit. Una Berenice, quæ filia, soror, mater Olympionicarum. Una familia Curionum, in qua tres continua serie oratores exstiterunt. Una Fabiorum, in qua tres continui principes senatus, M. Fabius Ambustus, Fabius Rullianus filius, Q. Fabius Gurges nepos.

1 XLIII. (XLII.) Cætera exempla fortunæ variantis innumera sunt. Etenim quæ fecit magna gaudia, nisi ex malis? aut quæ mala immensa, nisi ex ingentibus gaudiis? (XLIII.) Servavit proscriptum a Sylla M. Fidustium senatorem, annis XXXVI, sed iterum proscriptus. Superstes Syllæ vixit, sed usque ad Antonium : constatque nulla alia de causa ab eo proscriptum, quam quia proscriptus fuisset.

XLIV. Triumphare P. Ventidium de Parthis voluit qui- 1
dem solum, sed eumdem in triumpho Asculano Cn. Pompeii Strabonis duxit puerum : quamquam Masurius auctor est bis in triumpho ductum : Cicero, mulionem castrensem suffaraneum fuisse : plurimi juventam inopem in caliga militari tolerasse. Fuit et Balbus Cornelius major consul, sed accusatus, atque de jure virgarum in eum, judicum in consilium missus : primus externorum, atque etiam in Oceano genitorum usus illo honore, quem majores Latio quoque negaverunt. Est et L. Fulvius inter insignia exempla, Tusculanorum rebellantium consul : eodemque honore, quum transisset, exornatus confestim a populo romano : qui solus eodem anno, quo fuerat hostis, Romæ triumphavit ex iis, quorum consul fuerat.

Unus hominum ad hoc ævi, Felicis sibi cognomen as- 2
seruit L. Sylla, civili nempe sanguine, ac patriæ oppugnatione adoptatum. Et quibus felicitatis inductus argu-

crire et égorger tant de milliers de Romains? Détestable interprétation, et à laquelle l'avenir a donné un démenti! Les victimes que nous plaignons aujourd'hui n'eurent-elles pas un sort
3 meilleur que Sylla, haï de tout le monde? Et sa fin ne fut-elle pas plus cruelle que le malheur de tous ceux qu'il proscrivit, lui dont la chair se rongeait elle-même (XI, 33), et enfantait son propre supplice? Laissons-le dissimuler ses souffrances, laissons ce dernier songe, au sein duquel il est pour ainsi dire mort, lui annoncer que seul il a vaincu l'envie par la gloire : il n'en a pas moins avoué qu'il avait manqué à son bonheur de faire la dédicace du Capitole.

1 XLV. Q. Métellus, dans l'éloge funèbre qu'il prononça en l'honneur de son père L. Métellus, qui fut pontife, deux fois consul (ans de Rome 503 et 507), dictateur, maître de la cavalerie, quindécemvir pour la distribution des terres, et qui le premier mena en triomphe des éléphants pris dans la première guerre punique; Q. Métellus, dis-je, a écrit que son père avait eu en perfection dix choses très-grandes et très-bonnes, que les sages passent leur vie à chercher :
2 qu'il voulut être un militaire de premier ordre, un orateur excellent, un général très-courageux, être chargé d'affaires très-importantes, être revêtu de la magistrature suprême, posséder une très-haute sagesse, passer pour un sénateur éminent, acquérir une grande fortune par des voies honorables, laisser beaucoup d'enfants, et jouir de beaucoup de considération parmi ses concitoyens; qu'il obtint tous ces avantages, et qu'il est le seul depuis la fondation de Rome qui ait joui d'un tel bonheur. Il serait trop long et inutile d'entreprendre une réfutation; car un seul fait y suffit amplement. En effet, ce Métellus passa sa vieillesse dans la cécité; il avait perdu la vue dans un incendie (an de Rome 512), pendant qu'il enlevait du temple de Vesta le Palladium: la cause de son accident était glorieuse, mais le résultat fut triste. De fait, si on ne doit pas le dire malheureux, on ne peut pas le dire heureux non plus. Le peuple romain lui accorda le privilége que nul autre depuis la fondation de Rome n'avait eu, d'aller en char toutes les fois qu'il se rendait au sénat : grande et noble récompense, mais donnée pour la perte des yeux.

(XLIV.) Ce même Métellus, qui avait ainsi 3
prononcé l'éloge funèbre de son père, eut un fils qui est cité parmi les rares exemples de la félicité humaine; car, outre de très-grandes magistratures et le surnom que lui valut la Macédoine, il fut porté au bûcher par quatre fils (VII, 13), dont un avait été préteur, les trois autres consuls; et de ces derniers deux avaient triomphé, le troisième avait été censeur. Peu d'hommes ont obtenu même un seul de ces honneurs. Toutefois, au moment où il était dans tout l'éclat de sa considération, il fut saisi, revenant du champ de Mars à midi, le forum et le Capitole étant déserts; il fut saisi (an de Rome 624) par C. Attinius Labéon, surnommé Macérion, tribun du peuple, que, censeur, il avait chassé du sénat, et fut entraîné vers la roche Tarpéienne pour être précipité : la nombreuse cohorte qui l'appelait son père accourut, il est vrai, à son secours, mais tardivement (tant l'alarme fut subite); d'ailleurs elle n'aurait formé qu'un cortége funèbre, puisqu'on n'avait pas le droit de résister et de faire violence à la personne sacrée d'un tribun; et il aurait péri

mentis? quod proscribere tot millia civium ac trucidare potuisset. O prava interpretatio, et futuro tempore infelix! Non melioris sortis tunc fuere pereuntes, quorum
3 miseremur hodie, quum Syllam nemo non oderit? Age, non exitus vitæ ejus, omnium proscriptorum ab illo calamitate crudelior fuit, erodente se ipso corpore, et supplicia sibi gignente? Quod ut dissimulaverit, et supremo somnio ejus (cui immortuus quodammodo est) credamus, ab uno illo invidiam gloria victam : hoc tamen nempe felicitati suæ defuisse confessus est, quod Capitolium non dedicavisset.

1 XLV. Quintus Metellus in ea oratione, quam habuit supremis laudibus patris sui L. Metelli, pontificis, bis consulis, dictatoris, magistri equitum, quindecimviri agris dandis, qui primus elephantos ex primo Punico bello duxit in triumpho, scriptum reliquit, decem maximas res optimasque, in quibus quærendis sapientes ætatem exigerent,
2 consummasse eum. Voluisse enim primarium bellatorem esse, optimum oratorem, fortissimum imperatorem, auspicio suo maximas res geri, maximo honore uti, summa sapientia esse, summum senatorem haberi, pecuniam magnam bono modo invenire, multos liberos relinquere, et clarissimum in civitate esse : hæc contigisse ei, nec ulli alii post Romam conditam. Longum est refellere et supervacuum, abunde uno casu refutante. Siquidem is Metellus orbam luminibus exegit senectam, amissis incendio, quum Palladium raperet ex æde Vestæ, memorabili causa, sed eventu misero. Quo fit, ut infelix quidem dici non debeat; felix tamen non possit. Tribuit ei populus romanus, quod nunquam ulli alii ab condito ævo, ut quoties in senatum iret, curru veheretur ad Curiam. Magnum et sublime, sed pro oculis datum.

(XLIV.) Hujus quoque Q. Metelli, qui illa de patre dixerat, filius inter rara felicitatis humanæ exempla numeratur. Nam præter honores amplissimos cognomenque e Macedonia, a quatuor filiis illatus rogo, uno prætorio, tribus consularibus, duobus triumphalibus, uno censorio: quæ singula quoque paucis contigere : in ipso tamen flore dignationis suæ ab C. Attinio Labeone, cui cognomen fuit Macerioni, tribuno plebis, quem e senatu censor ejecerat, revertens e campo meridiano tempore, vacuo foro et Capitolio, ad Tarpeium raptus, ut præcipitaretur: convolante quidem tam numerosa illa cohorte, quæ patrem eum appellabat, sed (ut necesse erat in subito) tarde et tanquam in exsequias, quum resistendi sacroque-sanctum repellendi jus non esset, virtutis suæ opera et censuræ 3

victime de sa fermeté et de son devoir, si l'on n'eût trouvé à grand'peine un tribun qui *intercéda*. Rappelé ainsi du seuil de la mort, il vécut dans la suite des bienfaits d'autrui; car ses biens furent consacrés aux dieux par celui-là même qu'il avait dégradé : comme si Attinius n'avait pas suffisamment satisfait sa vengeance en lui serrant la gorge, et en lui faisant jaillir le sang par
4 les oreilles. Je compterai aussi au nombre de ses malheurs d'avoir été l'ennemi du second Scipion l'Africain; et il en convint lui-même, car il dit à ses enfants : « Allez, mes fils, suivez « le convoi de Scipion; vous ne verrez jamais « les funérailles d'un plus grand citoyen. » Et c'était Métellus déjà Macédonique qui tenait ce langage à des Métellus déjà Baléariques, déjà Diadématus. Mais, pour ne faire compte que de ce seul affront qu'il subit, comment appeler avec raison heureux celui qui faillit à périr par le caprice d'un ennemi, et d'un ennemi qui n'était
5 pas Scipion l'Africain? Quelles victoires valent d'avoir été achetées à ce prix? Quels honneurs, quels chars triomphaux n'ont pas été effacés par cette violence de la fortune, qui obligea un censeur à se laisser traîner au travers de la ville (c'était, en effet, le seul moyen de gagner du temps), traîner à ce Capitole où, triomphant lui-même, il n'avait pas aussi inhumainement traîné les captifs et leurs dépouilles? Ce crime paraît encore plus grand, si l'on songe au bonheur qui suivit; car il pensa priver Métellus le Macédonique des grandes et admirables funérailles où il fut porté au bûcher par ses enfants triomphateurs eux-mêmes, funérailles où il semblait encore triompher. Ce n'est point un bonheur solide que celui qui peut être détruit, je ne dirai point par un si grand outrage, mais par un outrage quelconque. Quant à la fin de cette histoire, je ne sais s'il faut en faire honneur aux mœurs de l'époque, ou en concevoir un surcroît d'indignation; le fait est qu'au milieu de tant de Métellus, la criminelle audace de C. Attinius demeura toujours impunie.

XLVI. (XLV.) Le dieu Auguste lui-même, que 1
l'univers entier compte au nombre des mortels fortunés, fournirait, si on pesait tout soigneusement, de grands exemples des vicissitudes humaines. Son oncle lui refusa la charge de maître de la cavalerie, et lui préféra Lépide; la haine des proscriptions s'attacha à lui, collègue de détestables citoyens dans le triumvirat, où sa part de pouvoir n'était pas même égale, dominé qu'il était par la prépondérance d'Antoine : à la bataille de Philippes, il était malade, il prit la fuite, et demeura caché trois jours dans un marais, souffrant, et (comme en font l'aveu Agrippa et Mécène) ayant le corps gonflé par une anasarque; en Sicile il fait naufrage, et il est de nouveau obligé de se cacher, cette fois dans une caverne; fuyant sur la mer, et serré 2
de près par une escadre ennemie, il supplie Proculeius (XXXVI, 59) de lui donner la mort. Comptez les soucis de la querelle de Pérouse, les inquiétudes de la guerre d'Actium; dans celles de Pannonie, les blessures causées par la chute d'une tour; tant de séditions militaires, tant de maladies dangereuses; les désirs suspects de Marcellus; la rélégation honteuse d'Agrippa; tant d'embûches dirigées contre sa vie; les accusations dont il fut l'objet à la mort de ses enfants, et une affliction qui n'était pas causée seulement par leur perte; l'adultère de sa fille, et les projets parricides qu'elle nourrissait devenus publics; la retraite outrageante de son beau-

periturus, ægre tribuno, qui intercederet, reperto, a limine ipso mortis revocatus; alieno beneficio postea vixit, bonis inde etiam consecratis a damnato suo, tanquam parum esset : faucium certe intortarum, expressi-
4 que per aures sanguinis pœna exacta est. Equidem et Africani sequentis inimicum fuisse, inter calamitates duxerim, ipso teste Macedonico. Siquidem liberis dixit : « Ite, filii, celebrate exsequias : nunquam civis majoris funus videbitis. » Et hoc dicebat jam Balearicis et Diadematis, jam Macedonicus ipse. Verum ut illa sola injuria æstimetur, quis hunc jure felicem dixerit, periclitatum ad libi-
5 dinem inimici, nec Africani saltem, perire? Quos hostes vicisse tanti fuit? aut quos non honores currusque illa sua violentia fortuna retroegit, per mediam Urbem censore tracto (etenim sola hæc morandi ratio fuerat), tracto in Capitolium illud, in quod triumphans ipse de eorum exuviis, ne captivos quidem sic traxerat? Majus hoc scelus felicitate consecuta factum est, periclitato Macedonico vel funus tantum ac tale perdere, in quo a triumphalibus liberis portaretur in rogum, velut exsequiis quoque triumphans. Nulla est profecto solida felicitas, quam contumelia ulla vitæ rumpit, nedum tanta. Quod superest, nescio morum gloriæ, an indignationis dolori accedat, inter tot Metellos tam sceleratam C. Attinii audaciam semper fuisse inultam.

XLVI. (XLV.) In divo quoque Augusto, quem universa 1
mortalitas in hac censura nuncupat, si diligenter æstimentur cuncta, magna sortis humanæ reperiantur volumina. Repulsa in magisterio equitum apud avunculum, et contra petitionem ejus prælatus Lepidus : proscriptionis invidia, collegium in triumviratu pessimorum civium, nec æqua saltem portione, sed prægravi Antonio : Philippensi prælio morbus, fuga, et triduo in palude ægroti, et (ut fatentur Agrippa et Mæcenas) aqua subter cutem fusa turgidi, latebra : naufragia Sicula, et alia ibi quoque in spelunca occultatio. Jam in navali fuga urgente hostium 2
manu, preces Proculeio mortis admotæ : cura Perusinæ contentionis : sollicitudo Martis Actiaci : Pannonicis bellis ruina e turri : tot seditiones militum, tot ancipites morbi corporis : suspecta Marcelli vota : pudenda Agrippæ ablegatio : toties petita insidiis vita, incusatæ liberorum mortes, luctusque non tantum orbitate tristes : adulterium filiæ, et consilia parricidæ palam facta : contumeliosus privigni Neronis secessus : aliud neptis adulterium : juncta deinde

fils Tibère; l'autre adultère de sa petite-fille. Ajoutez tant d'autres misères : la pénurie du trésor pour la solde; la révolte de l'Illyrie; la nécessité d'enrôler des esclaves; le manque d'hommes pour le service militaire; une maladie pestilentielle dans Rome (an de Rome 732); la famine et la soif (24) dans l'Italie; la détermination de mourir : une abstinence de quatre jours le mit à
3 deux doigts de la mort. Considérez enfin le désastre de Varus, les libelles scandaleux écrits contre lui, le rejet d'Agrippa Posthume, après l'avoir adopté; ses regrets après l'avoir relégué; puis les soupçons que Fabius avait trahi ses secrets; les conciliabules de sa femme et de Tibère, qui furent sa dernière inquiétude. En somme, ce dieu, dont je ne sais s'il dut l'apothéose à la fortune ou à son mérite, mourut, laissant pour héritier le fils d'un homme qui lui avait fait la guerre.

1 XLVII. (XLVI.) A ce sujet on se rappelle les oracles de Delphes prononcés par la divinité comme pour châtier la vanité des hommes; voici ces deux oracles : le premier est que l'homme le plus heureux était Phédius, qui venait de mourir pour sa patrie; le second, répondant à Gygès, alors le plus grand roi de la terre (XXXIII, 1), déclara qu'Aglaüs de Psophis (IV, 10) était plus heureux : c'était un vieillard qui, dans un coin très-étroit de l'Arcadie, cultivait un petit champ suffisant largement aux besoins annuels, et dont il n'était jamais sorti; son genre de vie montre qu'ayant ressenti le moins de désirs, il éprouva dans sa vie le moins de mal.

1 XLVIII. (XLVII.) Par l'ordre du même oracle, et avec l'assentiment de Jupiter le plus grand des dieux, fut déifié, de son vivant et le sachant, Euthymus, toujours vainqueur à Olympie dans les luttes du pugilat, excepté une fois; il eut pour patrie Locres en Italie. Il avait une statue dans cette ville, et une autre à Olympie; toutes deux furent frappées de la foudre le même jour. Je lis que Callimaque s'étonna de ce phénomène plus que de tout le reste, et des sacrifices ordonnés en l'honneur de l'athlète, sacrifices qui furent faits et pendant sa vie et après sa mort : rien, en effet, n'est plus étonnant que cet assentiment donné par les dieux.

XLIX. (XLVIII.) Quant à la durée de la vie 1
humaine, on ne peut rien dire de certain, tant à cause de la diversité des climats qu'à cause des exemples cités, et de la destinée que chacun apporte en naissant. Hésiode, qui le premier a écrit quelque chose là-dessus, contant, je crois, beaucoup de fables sur la vie humaine, a attribué neuf de nos âges à la corneille, le quadruple de la corneille au cerf, le triple du cerf au corbeau, et fait des calculs encore plus fabuleux pour le phénix et les nymphes. Le poëte Anacréon a donné 150 ans à Arganthonius, roi des Tartessiens (III, 3); 160 à Cinyras, roi de Chypre; 200 à Ægimius; Théopompe, 157 à Épiménide de Gnosse. Hella- 2
nicus rapporte que quelques individus de la nation des Épiens, en Étolie, atteignaient 200 ans. Il est soutenu en cela par Damastès, qui dit que Pictoreus, l'un des plus remarquables parmi eux par ses forces corporelles, vécut même 300 ans; Éphore a écrit que des rois des Arcadiens avaient vécu 300 ans; Alexandre Cornélius, qu'un certain Dandon, en Illyrie, avait vécu 500 ans. Xénophon, dans son Périple, qu'un roi d'une île des Tyriens vécut 600 ans, et, comme s'il n'avait pas assez menti, que son fils en vécut 800. Tout cela est le résultat de l'ignorance des mesures du temps. En effet, les uns faisaient une année de l'été, et une autre de l'hiver; les autres fai-

tot mala : inopia stipendii, rebellio Illyrici, servitiorum delectus, juventutis penuria, pestilentia Urbis, fames sitisque Italiæ : destinatio exspirandi, et quatridui inedia major pars
3 mortis in corpus recepta. Juxta hæc Variana clades, et majestatis ejus fœda sugillatio, abdicatio Posthumi Agrippæ post adoptionem, desiderium post relegationem : inde suspicio in Fabium, arcanorumque proditionem : hinc uxoris et Tiberii cogitationes, suprema ejus cura. In summa, deus ille, cælumque, nescio adeptus magis, an meritus, herede hostis sui filio excessit.

1 XLVII. (XLVI.) Subeunt in hac reputatione Delphica oracula, velut ad castigandam hominum vanitatem a deo emissa. Duo sunt hæc : Phedium felicissimum, qui pro patria proxime occubuisset. Iterum a Gyge rege tunc amplissimo terrarum consultum, Aglaum Psophidium esse feliciorem. Senior hic in angustissimo Arcadiæ angulo parvum, sed annuis victibus large sufficiens, prædium colebat, nunquam ex eo egressus : atque (ut e vitæ genere manifestum est) minima cupiditate minimum in vita mali expertus.

1 XLVIII. (XLVII.) Consecratus est vivus sentiensque oraculi ejusdem jussu et Jovis deorum summi adstipulatu, Euthymus pycta, semper Olympiæ victor, et semel victus. Patria ei Locri in Italia : ibi imaginem ejus, et Olympiæ alteram, eadem die tactam fulmine, Callimachum, ut nihil aliud, miratum video, ad eumque jussisse sacrificari : quod et vivo factitatum et mortuo; nihilque adeo mirum aliud, quam hoc placuisse diis.

XLIX. (XLVIII.) De spatio atque longinquitate vitæ 1
hominum, non locorum modo situs, verum exempla, ac sua cuique sors nascendi incertum fecere. Hesiodus, qui primus aliqua de hoc prodidit, fabulose (ut reor) multa de hominum ævo referens, cornici novem nostras attribuit ætates, quadruplum ejus cervis, id triplicatum corvis. Et reliqua fabulosius in phœnice, ac nymphis. Anacreon poeta Arganthonio Tartessiorum regi CL tribuit annos, Cinyræ Cypriorum X annis amplius, Ægimio CC. Theopompus Epimenidi Gnossio CLVII. Hellanicus quosdam 2
in Ætolia Epiorum gentis CC explere. Cui adstipulatur Damastes, memorans Pictoreum ex iis præcipuum corpore viribusque, etiam CCC vixisse. Ephorus Arcadum reges CCC annis. Alexander Cornelius, Dandonem quemdam in Illyrico D vixisse. Xenophon in Periplo, Tyriorum insulæ regem DC, atque, ut parce mentitus, filium ejus DCCC. Quæ omnia inscitia temporum acciderunt. Annum enim alii æstate unum determinabant, et alterum hieme:

saient une année de chaque saison, comme les Arcadiens, dont les années étaient de trois mois; quelques-uns les réglaient par les révolutions lunaires, comme les Egyptiens : aussi dit-on que parmi eux quelques hommes ont vécu même des milliers d'années.

3 Mais pour en venir à des faits reconnus, il est à peu près certain qu'Arganthonius de Cadix régna 80 ans; on pense qu'il commença à régner vers sa quarantième année. Il est hors de doute que Massinissa (VII, 12) a régné 60 ans, et que Gorgias de Sicile a vécu 108 ans. Q. Fabius Maximus fut augure pendant 63 ans. M. Perpenna, et récemment L. Volusius Saturninus (VII, 12), ont survécu à tous ceux dont ils avaient, étant consuls, demandé l'avis. Perpenna ne laissa après lui que sept de ceux qu'il avait inscrits étant
4 censeur; il vécut 98 ans. A ce sujet il faut encore noter ceci, qu'il n'y a eu qu'un seul lustre pendant lequel aucun sénateur ne mourut : ce fut le lustre établi par les censeurs Flaccus et Albinus, depuis l'an de Rome 579 jusqu'aux censeurs suivants. M. Valérius Corvinus atteignit 100 ans; il s'écoula 46 ans entre son premier et son sixième consulat; le même fut vingt et une fois honoré de la chaise curule : c'est plus qu'aucun autre. Métellus le pontife (an de R. 512) vécut autant que lui.

5 Parmi les femmes, Livie, épouse de Rutilius (VII, 36), passa 97 ans; Statilie, d'une noble maison, sous le règne de Claude, 99 ans; Terentia, femme de Cicéron, 103 ans; Clodia, femme d'Ofilius : 115; cette dernière avait eu 15 couches. La comédienne Lucceia débita sur le théâtre pendant 100 ans; Galeria Copiola, actrice d'intermèdes, fut ramenée sur le théâtre sous le consulat de C. Poppæus et de Q. Sulpicius (an de Rome 762), dans les jeux célébrés pour le salut du dieu Auguste : elle était âgée de 104 ans; elle avait fait son début sous les auspices de M. Pomponius, édile du peuple, lors du consulat de C. Marius et de Cn. Carbon, il y avait 91 ans. Lorsque Pompée avait fait la dédicace de son grand théâtre, on l'avait ramenée sur la scène comme une vieille, et par curiosité. Asconius Pédianus rapporte que Sammula vécut aussi 100 6
ans. Quant à Stéphanion, qui le premier dansa dans des pièces romaines, il ne faut pas beaucoup s'étonner s'il dansa à deux jeux séculaires, ceux du dieu Auguste (an de Rome 737), et ceux que l'empereur Claude célébra lors de son quatrième consulat, car il n'y eut pas plus de 63 ans entre ces deux célébrations : toutefois, Stéphanion vécut encore longtemps après. Sur le sommet, appelé Tempsis, du mont Tmolus, les hommes vivent 150 ans, d'après Mucianus, qui dit aussi que, sous la censure de l'empereur Claude, T. Fullonius de Bologne se fit inscrire comme ayant cet âge; et en comparant les registres de recensement, et les preuves d'existence que ce vieillard fit valoir, on reconnut la vérité de sa déclaration. Le prince en effet s'intéressait à ces sortes de questions.

L. (XLIX.) Le sujet semble exiger que nous 1
interrogions la science astrologique. Épigène a nié que l'on pût accomplir 112 ans; Bérose, que l'on en pût dépasser 117. On a encore la théorie donnée par Pétosiris et Nécepsos, qu'on appelle tetartemorion, à cause de la division du zodiaque par trois signes; elle établit qu'en Italie on peut atteindre 124 ans de vie. Ils soutiennent que per-

alii quadripartitis temporibus, sicut Arcades, quorum anni trimestres fuere : quidam Lunæ senio, ut Ægyptii : itaque apud eos aliqui et singula millia annorum vixisse produntur.

3 Sed ut ad confessa transeamus, Arganthonium Gaditanum octoginta annis regnasse prope certum est : putant quadragesimo cœpisse. Massinissam sexaginta annis regnasse indubitatum est : Gorgiam Siculum centum et octo vixisse. Q. Fabius Maximus sexaginta tribus annis augur fuit. M. Perpenna, et nuper L. Volusius Saturninus, omnium quos in consulatu sententiam rogaverant, superstites fuere. Perpenna septem reliquit ex iis, quos censor
4 legerat : vixit annos XCVIII. Qua in re et illud adnotare succurrit, unum omnino quinquennium fuisse, quo senator nullus moreretur : quum Flaccus et Albinus censores lustrum condidere, usque ad proximos censores, ab anno Urbis quingentesimo septuagesimo nono. M. Valerius Corvinus C annos implevit : cujus inter primum et sextum consulatum XLVI anni fuere. Idem sella curuli semel ac vicies sedit, quoties nemo alius. Æquavit ejus vitæ spatium Metellus pontifex.

5 Et ex feminis Livia Rutilii XCVII annos excessit : Statilia, Claudio principe, ex nobili domo, nonaginta novem : Terentia Ciceronis CIII : Clodia Ofilii CXV, hæc quidem etiam enixa quindecies. Lucceia mima centum annis in scena pronuntiavit. Galeria Copiola Emboliaria reducta est in scenam, C. Poppæo, Q. Sulpicio coss. ludis pro salute divi Augusti votivis, annum centesimum quartum agens : quæ producta fuerat tirocinio a M. Pomponio ædili plebis, C. Mario, Cn. Carbone consulibus, ante annos nonaginta unum : et a Magno Pompeio magni theatri dedicatione, anus pro miraculo reducta. Sammulam quo- 6
que centum annis vixisse, auctor est Asconius Pedianus. Minus miror Stephanionem (qui primus togatas saltare instituit) utrisque sæcularibus ludis saltasse, et divi Augusti, et quos Claudius Cæsar consulatu suo quarto fecit, quando LXIII non amplius anni interfuere, quanquam et postea diu vixit. In Tmoli montis cacumine, quod vocant Tempsin, CL annis vivere, Mucianus auctor est. Totidem annos censum Claudii Cæsaris censura T. Fullonium Bononiensem : idque collatis censibus quos ante detulerat, vitæque argumentis (etenim id curæ principi erat) verum apparuit.

L. (XLIX.) Poscere videtur locus ipse sideralis scientiæ 1
sententiam. Epigenes CXII annos impleri negavit posse : Berosus excedi CXVII. Durat et ea ratio, quam Petosiris ac Necepsos tradiderunt, et tetartemorion appellant, a trium signorum portione, qua posse in Italiæ tractu CXXIV annos

sonne ne peut dépasser, à partir du point de sa nativité, la mesure de 90 degrés, qu'ils appellent *anaphore*; et que cette *anaphore* peut être interceptée par l'intervention d'astres malfaisants, ou seulement de leurs rayons et des rayons
2 du soleil. Vint ensuite l'école d'Esculape, qui dit que la durée de la vie est réglée par les étoiles, mais sans déterminer quelle en est la limite extrême. Les adeptes de cette école disent que les longévités sont rares, parce qu'il nait une foule d'individus aux heures critiques des jours lunaires, par exemple à la septième et à la quinzième (ces heures se comptent indifféremment le jour et la nuit); et que ceux qui naissent ainsi, soumis à l'influence des années climatériques, ne passent guère la cinquante-quatrième année.

3 Ainsi, d'abord les variations mêmes de l'astrologie montrent combien elle est incertaine. Opposons-lui encore les observations et les faits recueillis dans le dernier recensement qui a été fait, il n'y a pas quatre ans, par Vespasien et son fils, censeurs (an de J. C. 74); et il n'est pas besoin de dépouiller tous les registres, nous prendrons seulement nos exemples dans la partie moyenne, entre l'Apennin et le Pô. Trois à Parme se déclarèrent âgés de 120 ans, un seul à Brixellum de 125, deux à Parme de 130, un à Plaisance de 131, une femme à Faventia de 135; L. Térentius, fils de Marcus, à Bologne, et M. Apo-
4 nius à Ariminum de 150, Tertulla de 137. Dans le voisinage de Plaisance, sur les collines, est une ville appelée Veleiacium, où six se déclarèrent âgés de 110 ans, quatre de 120, un seul de 140, M. Mucius Félix, fils de Mucius, de la tribu Galeria. Et, pour ne pas nous arrêter davantage sur une chose reconnue, il y eut dans la huitième région de l'Italie cinquante-quatre individus qui se déclarèrent âgés de 100 ans, quatorze de 110, deux de 125, quatre de 130, quatre de 135 ou 137, trois de 140.

Autre exemple des variations dans le sort des 5
mortels : Homère (Il. XVIII, 219) rapporte que Hector et Polydamas naquirent la même nuit, hommes dont le sort fut si différent. M. Cælius Rufus (25) (XXVII, 2) et C. Licinius Calvus naquirent le même jour, sous le consulat de C. Marius et de Cn. Carbon, consuls pour la troisième fois, le 5 des calendes de juin (28 mai) : tous deux furent, il est vrai, orateurs, mais avec une destinée bien autre (26). Cela arrive journellement dans tout le monde pour ceux qui naissent aux mêmes heures; les mêmes astres président à la naissance des maîtres et des esclaves, des rois et des pauvres.

LI. (L.) Publius Cornélius Rufus, qui fut con- 1
sul avec Manius Curius (an de Rome 455), perdit la vue pendant le sommeil, et il rêvait que ce malheur lui arrivait. Par un événement contraire, Jason de Phères, affecté d'une vomique et que les médecins avaient abandonné (27), allant chercher la mort dans les combats, trouva la guérison sous la main d'un ennemi qui le blessa à la poitrine. Q. Fabius Maximus, consul (an de Rome 633), ayant combattu auprès de l'Isère contre les Allobroges et les Arvernes le 6 des ides d'août (8 août), et ayant tué à l'ennemi 130,000 hommes, fut délivré d'une fièvre quarte sur le champ de bataille.

La vie, ce présent de la nature, quel qu'il soit, 2
n'est que trop incertaine et trop fragile; et même elle est accordée d'une main avare à ceux qui en

vitæ contingere apparet. Negavere illi quemquam XC partium exortivam mensuram (quod anaphoras vocant) transgredi, et has ipsas incidi occursu maleficorum side-
2 rum, aut etiam radiis eorum, solisque. Schola rursus Æsculapii secuta, quæ stata vitæ spatia a stellis accipi dicit, sed quantum plurimum tribuat incertum est. Rara autem esse dicunt longiora tempora, quandoquidem momentis horarum insignibus, lunæ dierum, ut VII atque XV (quæ nocte ac die observantur) ingens turba nascatur, scansili annorum lege occidua, quam climacteras appellant, non fere ita genitis LIV annum excedentibus.

3 Primum ergo artis ipsius inconstantia declarat, quam incerta res sit. Accedunt experimenta et exempla recentissimi census, quem intra quadriennium imperatores Cæsares Vespasiani, pater filiusque censores egerunt. Nec sunt omnia vasaria excutienda : mediæ tantum partis, inter Apenninum Padumque, ponemus exempla. Centum viginti annos Parmæ tres edidere, Brixelli unus CXXV, Parmæ duo CXXX, Placentiæ unus CXXXI, Faventiæ una mulier CXXXV, Bononiæ L. Terentius Marci filius, Ari-
4 mini vero M. Aponius, C et L; Tertulla, CXXXVII. Circa Placentiam in collibus oppidum est Veleiacium, in quo CX annos sex detulere, quatuor centenos vicenos : unus, CXL, M. Mucius M. filius, Galeria Felix. Ac ne pluribus moremur in re confessa, in regione Italiæ octava centenum annorum censi sunt homines LIV, centenum denum homines XIV, centenum viceuum quinum homines duo, centenum tricenum homines quatuor, centenum tricenum quinum aut septenum totidem, centenum quadragenum homines tres.

Alia mortalitatis inconstantia : Homerus eadem nocte 5
natos Hectorem et Polydamanta tradit, tam diversæ sortis viros. C. Mario, Cn. Carbone III coss. a. d. quintum kalend. junias, M. Cælius Rufus et C. Licinius Calvus eadem die geniti sunt, oratores quidem ambo, sed tam dispari eventu. Hoc etiam iisdem horis nascentibus in toto mundo quotidie evenit, pariter domini ac servi gignuntur, reges et inopes.

LI. (L.) Publius Cornelius Rufus, qui consul cum M'. Cu- 1
rio fuit, dormiens oculorum visum amisit, quum id sibi accidere somniaret. E diverso Pheræus Jason deploratus a medicis vomicæ morbo, quum mortem in acie quæreret, vulnerato pectore medicinam invenit ex hoste. Q. Fabius Maximus consul apud flumen Isaram prælio commisso adversus Allobrogum Arvernorumque gentes, a. d. VI idus Augustas, CXXX M perduellium cæsis, febri quartana liberatus est in acie.

Incertum ac fragile nimium est hoc munus naturæ, 2
quidquid datur nobis : malignum vero et breve etiam in his, quibus largissime contigit, universum utique ævi

jouissent le plus longtemps, si l'on considère l'éternité. Évaluons en outre le repos de la nuit, et nous verrons que chacun ne vit que la moitié du temps de sa vie; l'autre moitié se passe dans un état semblable à la mort, ou dans le tourment, si le sommeil ne vient pas. On ne compte pas non plus les années de l'enfance, qui ne se connaît pas; de la vieillesse, qui vit pour souffrir. Et tant de sortes de dangers, tant de maladies, tant de craintes, tant de soucis, la mort tant de fois implorée, tellement qu'il n'y a pas de souhait plus fréquent! La nature n'a rien donné de
3 meilleur à l'homme que la brièveté de la vie. Les sens s'émoussent, les membres s'alourdissent, la vue, l'ouïe, la faculté de marcher meurent avant le reste, ainsi que les dents mêmes et les instruments de l'alimentation; et cependant on compte ce temps dans celui de la vie. Aussi l'on cite comme une chose extraordinaire un seul exemple, celui de Xénophile le musicien, qui vécut cent cinq ans sans aucune incommodité. Mais, hélas! tout le reste (ce que n'éprouvent pas les autres animaux) ressent, à des heures réglées, une chaleur funeste ou un frisson qui parcourt tous les membres; périodicité qui ne se borne pas aux heures, mais qui est aussi tierce, quarte et même annuelle. Il est jusqu'à une sorte de maladie où l'on meurt par la raison (28). La nature a imposé aux maladies même certaines règles :
4 la fièvre quarte ne commence jamais au solstice d'hiver ni dans les mois d'hiver; certaines affections ne se montrent pas après la soixantième année de la vie; d'autres cessent à la puberté, surtout chez les femmes (XXVIII, 10); les vieillards ressentent très-peu l'influence des épidémies pestilentielles. Car il arrive que des maladies attaquent des nations entières, ou en frappent certaines classes, tantôt les esclaves, tantôt les grands. À ce sujet, on a observé que les maladies pestilentielles marchent des contrées méridionales vers l'occident, qu'elles ne se propagent presque jamais dans une autre direction, qu'elles ne surviennent pas l'hiver, et que la durée n'en dépasse pas trois mois.

LII. (LI.) Voici les signes de mort : rire dans l'af- 1
fection avec transport; dans l'affection de la raison (29), ramasser les fétus et plisser continuellement les couvertures; un sommeil où le malade ne sent pas qu'on le remue; l'écoulement involontaire des liquides qu'on s'excuse de nommer. Les signes les moins douteux sont dans l'aspect des yeux et des narines, dans un décubitus constant sur le dos, dans un pouls inégal ou filiforme, et les autres symptômes qu'a observés Hippocrate, prince de la médecine (*Pronostic*). Tandis que les signes de mort sont innombrables, il n'y en a point qui garantisse la santé; et, au sujet des gens bien portants, Caton le Censeur, dans l'ouvrage adressé à son fils, prononce cette sentence, qui est une sorte d'oracle : qu'une jeunesse sénile est l'indice d'une mort prématurée. La
multitude des maladies est infinie : Phérécyde de 2
Syros est mort de la vermine qui pullulait sur toutes les parties de son corps. Quelques-uns ont continuellement la fièvre, par exemple C. Mécène; dans les trois dernières années de sa vie il n'eut pas une heure de sommeil. Le poëte Antipater de Sidon était saisi de la fièvre tous les ans pendant un seul jour, qui était celui de sa naissance, et, arrivé à une vieillesse assez avancée, il fut emporté par un de ces accès.

LIII. (LII.) Aviola, personnage consulaire, re- 1

tempus intuentibus. Quid quod æstimatione nocturnæ quietis, dimidio quisque spatio vitæ suæ vivit? Pars æqua morti similis exigitur, aut pœnæ, nisi contigit quies. Nec reputantur infantiæ anni, qui sensu carent : non senectæ, in pœnam vivacis. Tot periculorum genera, tot morbi, tot metus, tot curæ, toties invocata morte, ut nullum frequentius sit votum. Natura vero nihil ho-
3 minibus brevitate vitæ præstitit melius. Hebescunt sensus, membra torpent, præmoritur visus, auditus, incessus, dentes etiam ac ciborum instrumenta : et tamen vitæ hoc tempus annumeratur. Ergo pro miraculo et id solitarium reperitur exemplum, Xenophilum musicum centum et quinque annis vixisse sine ullo corporis incommodo. At hercules reliquis omnibus per singulas membrorum partes, qualiter nullis aliis animalibus, certis pestifer calor remeat horis, aut rigor : neque horis modo, sed et diebus noctibusque trinis quadrinisve, etiam anno toto. Atque etiam morbus est aliquis, per sapientiam mori.
4 Morbis enim quoque quasdam leges natura posuit. Quadrini circuitus febrem, nunquam bruma, nunquam hibernis mensibus incipere : quosdam post sexagesimum vitæ spatium non accidere : alios pubertate deponi, a feminis præcipue. Senes minime sentire pestilentiam. Namque et universis gentibus ingruunt morbi, et generatim modo servitiis, modo procerum ordini, aliosque per gradus. Qua in re observatum, a meridianis partibus ad occasum solis pestilentiam semper ire : nec unquam fere aliter : non hieme, nec ut ternos excedat menses.

LII. (LI.) Jam signa letalia : in furoris morbo risum : 1
sapientiæ vero ægritudine, fimbriarum curam et stragulæ vestis plicaturas : a somno moventium neglectum, præfandi humoris e corpore effluvium : in oculorum quidem et narium aspectu indubitata maxime, atque etiam supino assidue cubitu : venarum inæquabili aut formicante percussu : quæque alia Hippocrati principi medicinæ observata sunt. Et quum innumerabilia sint mortis signa, salutis securitatisque nulla sunt : quippe quum censorius Cato ad filium de validis quoque observationem, ut ex oraculo aliquo, prodiderit : Senilem juventam præmaturæ
mortis esse signum. Morborum vero tam infinita est 2
multitudo, ut Pherecydes Syrius serpentium multitudine ex corpore ejus erumpente exspiraverit. Quibusdam perpetua febris est, sicut C. Mæcenati. Eidem triennio supremo, nullo horæ momento contigit somnus. Antipater Sidonius poeta omnibus annis, uno die tantum natali, corripiebatur febre, et eo consumtus est satis longa senecta.

vint à la vie sur le bûcher funéraire; et, comme on ne put le secourir à cause de la violence de la flamme, il fut brûlé vif. On en dit autant de L. Lamia, qui avait été préteur : quant à C. Ælius Tubéron, qui avait exercé la préture, il fut retiré du bûcher, au rapport de Messala Rufus et de la plupart des auteurs. Telle est la condition des mortels : nous naissons pour ces caprices du sort, et dans l'homme il ne faut pas même croire à la mort. Nous trouvons dans les livres que l'âme d'Hermotime le Clazoménien, quittant son corps, allait errer dans les pays lointains, et qu'elle indiquait des choses qui n'auraient pu être connues que par quelqu'un présent sur les lieux; pendant ce temps : le corps était à demi mort : mais ses ennemis, qui se nommaient Cantharides, saisissant ce moment pour brûler son corps, enlevèrent,
2 pour ainsi dire, l'étui à l'âme qui revenait. On dit même que l'âme d'Aristée a été vue à Proconnèse, s'envolant de sa bouche, sous la forme d'un corbeau; récit singulièrement fabuleux, comme le suivant. Car je me fais la même idée pour Épiménide de Gnosse : enfant, et fatigué par la chaleur et la marche, il dormit dans une caverne pendant cinquante-sept ans; au bout de ce temps il se réveilla comme s'il n'avait dormi qu'une nuit, étonné de voir tout changé : puis en cinquante-sept jours il devint vieux, de telle façon cependant qu'il atteignit l'âge de cent cinquante-sept ans. Les femmes paraissent être particulièrement sujettes à ces morts apparentes, à cause des déplacements de la matrice : quand on remet cet organe en place, la respiration revient. Cela fait le sujet d'un livre célèbre chez les Grecs, qui est d'Héraclide, où on lit qu'une femme qui était restée privée de sentiment pendant sept jours fut ramenée à la vie.

Varron rapporte que, pendant qu'il était un 3
des vingt commissaires chargés de la distribution des terres à Capoue, un mort qu'on portait en terre revint de la place publique chez lui, à pied; qu'il en arriva autant à Aquinum; qu'à Rome aussi, Corfidius, mari de sa tante maternelle, le prix étant fait pour les funérailles, revint à la vie, et que celui qui avait commandé le convoi fut mis en terre par lui. Il ajoute des détails fort singuliers : qu'il convient de rapporter de point en point : Corfidius et son frère étaient de l'ordre équestre; l'aîné parut avoir expiré; on ouvrit son testament; son frère cadet, qui était institué héritier, commanda les funérailles; pendant ce temps, celui qui paraissait mort appela ses esclaves en frappant des mains, et raconta qu'il venait de chez son frère, qui lui avait recommandé sa fille, et qui en même temps lui avait indiqué une cachette où il avait enfoui de l'or en secret, demandant à être enterré avec les funérailles qu'il avait commandées lui-même. Pen- 4
dant ce récit, les domestiques du frère accoururent en toute hâte, et annoncèrent qu'il venait d'expirer : on trouva l'or à l'endroit indiqué. Le monde est plein de pareilles prédictions; mais il est inutile de les recueillir, car elles sont le plus souvent fausses, comme nous allons le montrer par un grand exemple. Dans la guerre de Sicile, Gabiénus, brave marin de César, fut pris par Sextus Pompée, qui le fit égorger; il resta tout le jour sur le rivage, le cou tenant à peine au tronc; sur le soir, il demanda avec des gémissements et 5
des prières à la multitude qui était réunie, que

1 LIII. (LII.) Aviola consularis in rogo revixit : et quoniam subveniri non potuerat prævalente flamma, vivus crematus est. Similis causa in L. Lamia, prætorio viro, traditur. Nam C. Ælium Tuberonem, prætura functum a rogo relatum, Messala Rufus, et plerique tradunt. Hæc est conditio mortalium : ad has et ejusmodi occasiones fortunæ gignimur, uti de homine ne morti quidem debeat credi. Reperimus inter exempla, Hermotimi Clazomenii animam relicto corpore errare solitam : vagamque e longinquo multa annuntiare, quæ nisi a præsente nosci non possent, corpore interim semianimi : donec cremato eo inimici (qui Cantharidæ vocabantur) remeanti animæ
2 velut vaginam ademerint. Aristeæ etiam visam evolantem ex ore in Proconneso, corvi effigie, magna quæ sequitur fabulositate. Quam equidem et in Gnossio Epimenide simili modo accipio : Puerum æstu et itinere fessum in specu septem et quinquaginta dormisse annis : rerum faciem mutationemque mirantem, velut postero experrectum die : hinc pari numero dierum senio ingruente, ut tamen in septimum et quinquagesimum atque centesimum vitæ duraret annum. Feminarum sexus huic malo videtur maxime opportunus, conversione vulvæ : quæ si corrigatur, spiritus restituitur. Huc pertinet nobile apud Græcos volumen Heraclidis septem diebus feminæ exanimis ad vitam revocatæ.

Varro quoque auctor est, xx viro se agros dividente 3
Capuæ, quemdam qui efferretur, foro domum remeasse pedibus. Hoc idem Aquini accidisse. Romæ quoque Corfidium materteræ suæ maritum funere locato revixisse, et locatorem funeris ab eo elatum. Adjicit miracula, quæ tota indicasse conveniat. E duobus fratribus equestris ordinis, Corfidio majori accidisse, ut videretur exspirasse, apertoque testamento recitatum heredem minorem funeri institisse : interim eum, qui videbatur exstinctus, plaudendo concivisse ministeria, et narrasse a fratre se venisse, commendatam sibi filiam ab eo. Demonstratum præterea, quo in loco defodisset aurum nullo conscio, et rogasse ut iis funebribus, quæ comparasset, efferretur. Hoc eo narrante, fratris domestici propere annuntiavere 4
exanimatum illum : et aurum, ubi dixerat, repertum est. Plena præterea vita est his vaticiniis, sed non conferenda, quum sæpius falsa sint, sicut ingenti exemplo docebimus. Bello Siculo Gabienus Cæsaris classiarius fortissimus captus a Sex. Pompeio, jussu ejus incisa cervice, et vix cohærente, jacuit in litore toto die. Deinde quum 5
advesperavisset, cum gemitu precibusque congregata multitudine petiit, uti Pompeius ad se veniret, aut aliquem ex arcanis mitteret : se enim ab inferis remissum, habere quæ nuntiaret. Misit plures Pompeius ex amicis, quibus Gabienus dixit : Inferis diis placere Pompeii causas

Pompée vînt vers lui ou lui envoyât quelqu'un de confiance, disant que les enfers l'avaient relâché, et qu'il apportait des nouvelles. Pompée y fit aller plusieurs de ses amis, auxquels Gabiénus déclara que la cause de Pompée et ce parti honnête plaisaient aux dieux infernaux ; qu'en conséquence l'événement serait conforme à leurs désirs ; qu'il avait reçu l'ordre d'apporter cette nouvelle, et qu'en preuve de la vérité de sa prédiction, il allait expirer aussitôt après s'être acquitté de sa commission ; ce qui arriva en effet. On rapporte aussi des exemples d'apparition des morts ; mais nous nous occupons des œuvres de la nature, et non des miracles.

1 LIV. (LIII.) Parmi les choses singulières, mais fréquentes, est la mort subite, c'est-à-dire, le plus grand bonheur qui puisse arriver dans la vie ; nous montrerons qu'elle est due à des causes naturelles. Verrius en a cité beaucoup d'exemples ; nous nous étendrons moins, et nous ferons un choix. Outre Chilon dont nous avons parlé (VII, 32), la joie a causé la mort de Sophocle et de Denys le tyran de Sicile, tous deux apprenant qu'ils avaient remporté le prix de la tragédie ; et d'une mère, qui expira en revoyant son fils qu'on lui avait annoncé faussement avoir été tué à la bataille de Cannes. Diodore, professeur de philosophie dialectique, mourut de honte pour n'avoir pu résoudre sur-le-champ, sous les interrogations de Stilpon, une question qui n'était pas sérieuse.

2 Deux César, l'un préteur, l'autre ayant exercé la préture et père du dictateur César, moururent, sans aucune cause apparente, en se chaussant, le matin, celui-ci à Pise, celui-là à Rome. Q. Fabius Maximus mourut subitement aussi dans son consulat, la veille des calendes de janvier (31 décembre) : ce fut pour lui succéder que Rebilus postula un consulat qui ne devait durer que quelques heures. C. Vulcatius Gurges, sénateur, mourut de même ; tous tellement sains et dispos qu'ils songeaient à sortir. Q. Émilius Lépidus sortait déjà, lorsque, heurtant avec le gros orteil le seuil de sa chambre, il mourut. C. Aufustius 3 était déjà sorti, il allait au sénat ; il trébucha dans le comice, et expira. L'ambassadeur qui avait plaidé la cause des Rhodiens dans le sénat, à l'admiration générale, mourut subitement sur le seuil de la curie, au moment où il voulait sortir. Cn. Bébius Tamphilus, ex-préteur, mourut en demandant l'heure à un esclave ; Aulus Pompeius dans le Capitole, en faisant la révérence aux dieux ; Manius Juventius Thalna, consul, en sacrifiant ; C. Servilius Pansa, étant debout dans le forum, près d'une boutique, à la seconde heure du jour, appuyé sur son frère P. Pansa ; Bébius, juge, en prononçant un sursis ; M. Térentius Corax, 4 en écrivant sur des tablettes dans le forum ; l'année dernière même, un chevalier romain, en parlant à l'oreille à un personnage consulaire, en face de l'Apollon d'ivoire qui est dans le forum d'Auguste ; C. Julius, médecin (ce qui est le cas le plus singulier), en faisant des onctions dans les yeux avec la spatule ; Aulus Manlius Torquatus, personnage consulaire, en prenant à table un gâteau ; L. Tuccius Valla, médecin, en buvant un verre de vin miellé ; Ap. Saufeius, après avoir bu du vin miellé à son retour du bain, et en avalant un œuf ; P. Quinctius Scapula, en dînant chez Aqui- 5 lius Gallus ; Décimus Saufeius, scribe, en déjeunant chez lui ; Cornélius Gallus, qui avait été préteur, et Q. Haterius, chevalier romain, moururent dans l'acte vénérien, ainsi que deux individus de l'ordre équestre dont on a parlé de notre temps, et qui expirèrent ayant affaire au panto-

et partes pias : proinde eventum futurum, quem optaret : hoc se nuntiare jussum : argumentum fore veritatis, quod peractis mandatis, protinus exspiraturus esset : idque ita evenit. Post sepulturam quoque visorum exempla sunt : nisi quod naturæ opera, non prodigia consectamur.

1 LIV. (LIII.) In primis autem miraculo sunt atque frequenti mortes repentinæ (hoc est summa vitæ felicitas), quas esse naturales docebimus. Plurimas prodidit Verrius : nos cum delectu modum servabimus. Gaudio obiere, præter Chilonem, de quo diximus, Sophocles et Dionysius Siciliæ tyrannus, uterque accepto tragicæ victoriæ nuntio. Mater pugna illa Cannensi, filio incolumi viso contra falsum nuntium. Pudore Diodorus sapientiæ dialecticæ professor, lusoria quæstione non protinus ad interrogationes Stilponis dissoluta.

2 Nullis evidentibus causis obiere, dum calciantur matutino, duo Cæsares prætor, et prætura perfunctus dictatoris Cæsaris pater : hic Pisis exanimatus, ille Romæ. Q. Fabius Maximus in consulatu suo pridie kalend. januarias ; in cujus locum Rebilus paucissimarum horarum consulatum petiit. Item C. Vulcatius Gurges senator. Omnes adeo sani atque tempestivi, ut de progrediendo cogitarent. Q. Æmilius Lepidus jam egrediens incusso pollice limini cubiculi. C. Aufustius egressus quum in senatum iret, offenso pede in Comitio. Legatus quoque, qui Rho- 3 diorum causam in senatu magna cum admiratione oraverat, in limine Curiæ protinus exspiravit progredi volens. Cn. Bebius Tamphilus, prætura et ipse functus, quum a puero quæsisset horas. Aulus Pompeius in Capitolio, quum deos salutasset. M'. Juventius Thalna consul, quum sacrificaret. C. Servilius Pansa, quum staret in foro ad tabernam hora diei secunda, in P. Pansam fratrem innixus. Bebius judex, quum vadimonium differri jubet. M. Terentius Corax, dum tabellas scribit in foro. Nec non et proximo 4 anno, dum consulari viro in aurem dicit, eques romanus, ante Apollinem eboreum, qui est in foro Augusti. Super omnes C. Julius medicus dum inungit, specillum per oculum trahens. Aulus Manlius Torquatus consularis, quum in cœna placentam appeteret. L. Tuccius Valla medicus, dum mulsi potionem haurit. Ap. Saufeius, quum a balneo reversus mulsum bibisset, ovumque sorberet. P. Quinctius Scapula, quum apud Aquilium Gallum cœnaret. 5 Decimus Saufeius scriba, quum domi sui pranderet. Cornelius Gallus prætorius, et Q. Haterius eques rom. in

mime Mysticus (30) le plus bel homme d'alors.

6 Mais la sécurité la plus complète est celle dont parlent les anciens chez M. Ofilius Hilarus : c'était un acteur dans la comédie. Le jour anniversaire de sa naissance il plut extrêmement au public, et donna un grand dîner ; pendant le repas il demanda une boisson chaude : en même temps, fixant les yeux sur le masque qu'il avait porté ce jour-là, il y déposa la couronne qu'il avait sur la tête, et, demeurant immobile dans cette position, il expira sans que personne s'en aperçût, jusqu'à ce que son voisin l'avertit que son breuvage se refroidissait.

7 Ce sont là des exemples de morts heureuses; mais en revanche les exemples contraires sont innombrables. L. Domitius, d'une famille très-illustre, vaincu auprès de Marseille et fait prisonnier à Corfinium par César, prit du poison par désespoir, et, après l'avoir bu, mit tout en œuvre pour n'en pas mourir. On trouve dans les Actes que le corps de Félix, cocher de la faction rouge, étant sur le bûcher, un de ses partisans s'y jeta. Voyez la sottise des gens : de peur que cela ne tournât à la gloire du cocher, les factions contraires prétendirent que cet individu avait été enivré par l'abondance des parfums. Peu de temps auparavant, M. Lépidus, d'une famille très-noble, qui, avons-nous dit (VII, 36), était mort du chagrin de son divorce, ayant été jeté hors de son bûcher par la force de la flamme, et ne pouvant y être remis à cause de la chaleur, fut brûlé nu tout auprès, sur un tas de sarments.

1 LV. (LIV.) L'usage de brûler les morts n'est pas de première institution chez les Romains ; ils les enterraient jadis ; mais quand on vit que ceux qui avaient péri dans les guerres lointaines étaient déterrés, on adopta la coutume de brûler les corps, ce qui n'empêcha pas que beaucoup de familles conservèrent les rites anciens : ainsi, dans la famille Cornélia, on rapporte que personne ne fut brûlé avant le dictateur Sylla : il voulut l'être, de peur du talion, car il avait fait déterrer le cadavre de C. Marius. Le mot sépulture est un terme général ; mais celui d'enterrement ne se dit que de la mise en terre.

LVI. (LV.) Après la sépulture viennent les différentes questions sur les mânes. Pour tous, sans exception, l'état après le dernier jour est le même qu'avant le premier. Après la mort le corps et l'âme n'ont pas plus de sentiment qu'avant la naissance. C'est la même vanité qui nous porte à éterniser notre mémoire, et qui nous fait imaginer au delà du tombeau le mensonge d'une vie. Tantôt c'est l'immortalité de l'âme, tantôt c'est la métempsycose ; d'autres fois on donne du sentiment aux ombres dans l'enfer ; on honore les mânes et on fait un dieu de celui qui a cessé d'être un homme, comme si le mode de la vie de l'homme différait en rien du mode de la vie des autres animaux ! comme si l'on ne trouvait pas dans le monde beaucoup d'êtres plus durables, auxquels personne ne suppose une pareille immortalité ! Mais 2
quelle sera la substance de l'âme ainsi isolée ? quelle en sera la matière ? où sera la pensée ? comment verra-t-elle, entendra-t-elle, touchera-t-elle ? à quoi servira-t-elle ? ou quel bien y a-t-il sans ces fonctions ? Puis, quel séjour assigner à cette multitude d'âmes et d'ombres depuis tant de siècles ? Ce sont là des illusions puériles, des rêves de l'humanité, avide de ne finir jamais. Il faut en dire autant de la conservation des corps humains, et de

Venere obiere. Et quos nostra adnotavit ætas, duo equestris ordinis in eodem pantomimo Mystico, tum forma
6 præcellente. Operosissima tamen securitas mortis in M. Ofilio Hilaro ab antiquis traditur. Comœdiarum histrio is, quum populo admodum placuisset natali die suo, conviviumque haberet, edita cœna calidam potionem in pultario poposcit : simulque personam ejus diei acceptam intuens, coronam e capite suo in eam transtulit, tali habitu rigens nullo sentiente, donec accubantium proximus tepescere potionem admoneret.

7 Hæc felicia exempla : at contra miseriarum innumera. L. Domitius clarissimæ gentis apud Massiliam victus, Corfinii captus ab eodem Cæsare, veneno poto propter tædium vitæ, postquam biberat, omni opere ut viveret, adnisus est. Invenitur in Actis, Felice Russato auriga elato, in rogum ejus unum e faventibus jecisse sese : frivolum dictu : ne hoc gloriæ artificis daretur, adversis studiis copia odorum corruptum criminantibus. Quum ante non multo M. Lepidus nobilissimæ stirpis, quem divortii anxietate diximus mortuum, flammæ vi e rogo ejectus, recondi propter ardorem non potuisset, juxta sarmentis aliis nudus crematus est.

LV. (LIV.) Ipsum cremare apud Romanos non fuit veteris instituti : terra condebantur. At postquam longinquis bellis obrutos erui cognovere, tunc institutum. Et tamen multæ familiæ priscos servavere ritus : sicut in Cornelia nemo ante Syllam dictatorem traditur crematus. Idque eum voluisse, veritum talionem, eruto C. Marii cadavere. Sepultus vero intelligatur quoquo modo conditus : humatus vero humo contectus.

LVI. (LV.) Post sepulturam variæ Manium ambages. 1
Omnibus a suprema die eadem, quæ ante primum : nec magis a morte sensus ullus aut corpori, aut animæ, quam ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam se propagat, et in mortis quoque tempora ipsa sibi vitam mentitur : alias immortalitatem animæ, alias transfigurationem, alias sensum inferis dando, et Manes colendo, deumque faciendo, qui jam etiam homo esse desierit : ceu vero ullo modo spirandi ratio homini a cæteris animalibus distet, aut non diuturniora in vita multa reperiantur, quibus nemo similem divinat immortalitatem. Quod 2
autem corpus animæ per se ? quæ materia ? ubi cogitatio illi ? quomodo visus, auditusque, aut qui tangit ? qui usus ejus ? aut quod sine his bonum ? Quæ deinde sedes, quantave multitudo tot sæculis animarum, velut umbrarum ? Puerilium ista delinimentorum, avidæque nunquam desinere mortalitatis commenta sunt. Similis et de asservandis corporibus hominum, ac reviviscendi pro-

la promesse de revivre donnée par Démocrite, qui
3 lui-même n'est pas revenu à la vie. C'est une folie, et une mauvaise folie, de vouloir recommencer la vie après la mort. Quel repos trouveront jamais les êtres engendrés, s'ils conservent du sentiment, âmes dans le ciel, ombres dans les enfers? Ces illusions et cette crédulité détruisent le principal bienfait de la nature, la mort, et elles en doublent la peine, s'il faut nous tourmenter même d'un état à venir. S'il est doux de vivre, à qui peut-il être doux d'avoir vécu? Mais combien n'est-il pas plus facile et plus certain de nous croire nous-mêmes, et d'appuyer notre sécurité sur l'expérience de ce que nous avons été avant notre naissance?

1 LVII. (LVI.) Il paraît à propos, avant de quitter le sujet de la nature humaine, d'indiquer les auteurs des diverses inventions. Bacchus a établi l'usage de vendre et d'acheter; le même a inventé le diadème, les insignes royaux et le triomphe. Cérès a découvert le blé, auparavant les hommes se nourrissaient de glands : elle enseigna dans l'Attique à moudre et à pétrir, et en Sicile les autres préparations; c'est pour cela qu'on en fit une
2 déesse. Ce fut encore elle qui, la première, donna des lois; d'après d'autres, ce fut Rhadamanthe. Je pense que les lettres ont de tout temps été connues des Assyriens; mais cette découverte serait due à Mercure chez les Égyptiens, suivant les uns, par exemple Gellius; chez les Syriens, suivant les autres. Dans tous les cas, on assure qu'elles ont été apportées en Grèce de Phénicie, par Cadmus, au nombre de seize; que durant la guerre de Troie Palamède en ajouta quatre, ainsi figurées Θ, Ξ, Φ, X; qu'après lui Simonide, le poëte lyrique, en augmenta le nombre d'autant, que voici : Z, H, Ψ, Ω. La valeur de toutes ces lettres se retrouve dans les nôtres. D'après Aristote, les anciennes étaient au nombre de dix-huit; les voici : A, B, Γ, Δ, E, Z, I, K, Λ, M, N, O, Π, P, Σ, T, Υ, Φ; il aime mieux attribuer à Épicharme qu'à Palamède l'addition des deux lettres Θ, X.
Anticlides prétend qu'un certain Ménon inventa 3
les lettres en Égypte, quinze ans avant Phoronée, le plus ancien roi de la Grèce; et il s'efforce de prouver son dire par les monuments. Au contraire, Épigène, autorité particulièrement respectable, assure que chez les Babyloniens des observations astronomiques de 720,000 ans sont inscrites sur des briques cuites; ceux qui réduisent au minimum cet espace de temps, Bérose et Critodème, l'évaluent à 490,000; d'où il résulte que l'usage des lettres est de toute éternité. Les Pélasges les apportèrent dans le Latium.

Euryalus et Hyperbius, frères, établirent les 4
premiers, à Athènes, les fabriques de brique et les maisons; auparavant, c'étaient les cavernes qui servaient de demeure. D'après Gellius, Dokius, fils de Cælus, fut l'inventeur du ciment, dont le nid des hirondelles lui donna l'idée. Cécrops appela de son nom la ville qu'il fonda, Cécropie, qui est aujourd'hui la citadelle d'Athènes. Quelques-uns prétendent qu'Argos fut fondée antérieurement par le roi Phoronée; d'autres disent aussi Sicyone. Les Égyptiens prétendent que Diospolis a été bâtie chez eux longtemps avant cette époque. Cinyra, fils d'Agriopas, inventa les tuiles et découvrit les mines de cuivre, les unes et les autres en Chypre; de même les tenailles, le marteau,
le levier, l'enclume. Les puits furent découverts 5
par Danaüs, venu d'Égypte dans cette partie de la Grèce qui s'appelait auparavant Argos sans

missa a Democrito vanitas, qui non revixit ipse. Quæ
3 (malum) ista dementia est, iterari vitam morte? quæve genitis quies unquam si in sublimi sensus animæ manet, inter inferos umbræ? Perdit profecto ista dulcedo credulitasque præcipuum naturæ bonum, mortem : ac duplicat obitus, si dolere etiam postfuturi æstimatione evenit. Etenim si dulce vivere est, cui potest esse vixisse? At quanto facilius certiusque, sibi quemque credere, ac specimen securitatis antegenitali sumere experimento!

1 LVII. (LVI.) Consentaneum videtur, priusquam digrediamur a natura hominum, indicare quæ cujusque inventa sint. Emere ac vendere instituit Liber Pater. Idem diadema, regium insigne, et triumphum invenit; Ceres frumenta, quum antea glande vescerentur. Eadem molere et conficere in Attica : et alia in Sicilia : ob id dea
2 judicata. Eadem prima leges dedit : ut alii putavere, Rhadamanthus. Litteras semper arbitror Assyrias fuisse : sed alii apud Ægyptios a Mercurio, ut Gellius; alii apud Syros repertas volunt. Utique in Græciam intulisse e Phœnice Cadmum sedecim numero. Quibus Trojano bello Palamedem adjecisse quatuor hac figura Θ, Ξ, Φ, X. Totidem post eum Simonidem melicum, Z, H, Ψ, Ω, quarum omnium vis in nostris recognoscitur. Aristoteles X et VIII priscas fuisse : A, B, Γ, Δ, E, Z, I, K, Λ, M, N, O, Π, P, Σ, T, Υ, Φ : et duas ab Epicharmo additas Θ, X, quam a Pa-
lamede mavult. Anticlides in Ægypto invenisse quemdam 3
nomine Menona tradit, XV annis ante Phoroneum antiquissimum Græciæ regem : idque monumentis approbare conatur. E diverso Epigenes, apud Babylonios DCCXX M annorum observationes siderum coctilibus laterculis inscriptas docet, gravis auctor in primis : qui minimum, Berosus et Critodemus, CCCCXC M annorum. Ex quo apparet, æternum litterarum usum. In Latium eas attulerunt Pelasgi.

Laterarias, ac domos constituerunt primi Euryalus 4
et Hyperbius fratres Athenis : antea specus erant pro domibus. Gellio Dokius Cæli filius, lutei ædificii inventor placet, exemplo sumto ab hirundinum nidis. Oppidum Cecrops a se appellavit Cecropiam, quæ nunc est arx Athenis. Aliqui Argos a Phoroneo rege ante conditum volunt : quidam et Sicyonem. Ægyptii vero multo ante apud ipsos Diospolin. Tegulas invenit Cinyra Agriopæ filius, et metalla æris, utrumque in insula Cypro : item
forcipem, martulum, vectem, incudem. Puteos Danaus, 5
ex Ægypto advectus in Græciam, quæ vocabatur Argos Dipsion. Lapicidinas Cadmus Thebis, aut, ut Theo-

Eau ; les carrières, par Cadmus, à Thèbes, ou, d'après Théophraste, en Phénicie ; les murs, par Thrason ; les tours, par les Cyclopes d'après Aristote, par les Tirynthiens d'après Théophraste ; les étoffes tissées, par les Égyptiens ; la teinture des laines, par les Lydiens à Sardes ; le fuseau et l'art de filer la laine, par Closter, fils d'Arachné ; le lin et les rets, par Arachné ; l'art du foulon, par Nicias, de Mégare ; l'art de travailler le cuir, par Tychius de Béotie. Les Égyptiens veulent que la médecine ait été inventée chez eux ; d'autres, qu'elle l'ait été par Arabus, fils de Babylone et d'Apollon ; la botanique et la pharmaceutique, par Chiron, fils de Saturne et de Philyre.

6 Couler le cuivre et le tremper sont des inventions de Scythès le Lydien, d'après Aristote ; de Délas le Phrygien, d'après Théophraste. L'art de fabriquer des instruments de cuivre est attribué par les uns aux Chalybes, par les autres aux Cyclopes ; d'après Hésiode, le fer a été trouvé en Crète par ceux qui sont appelés Dactyles Idéens ; l'argent, par Érichthonius d'Athènes, par Éaque, d'après d'autres ; les mines d'or et l'art de couler ce métal, par Cadmus le Phénicien, au mont Pangée ; suivant d'autres, par Thoas et Éaclis dans la Panchaïe, ou par Sol, fils de l'Océan, à qui Gellius attribue aussi l'u-
7 sage du miel dans la médecine. Midacrite apporta le premier le plomb de l'île Cassitéride. La fabrication du fer a été inventée par les Cyclopes ; la poterie, par Chorœbe d'Athènes ; la roue du potier, par Anacharsis le Scythe, suivant d'autres, par Hyperbius de Corinthe ; l'art de travailler le bois, par Dédale, et en même temps la scie, la doloire, le fil à plomb, la tarière, la colle, l'ichthyocolle ; la règle, le niveau, le tour et la clef, par Théodore de Samos ; les mesures et les poids, par Phidon d'Argos, ou, au dire de Gellius, par Palamède ; l'art de faire jaillir le feu des cailloux, par Pyrode, fils de Cilix ; l'art de recueillir le feu sur la moelle de férule (XIII, 42), par Prométhée.

Les voitures à quatre roues sont dues aux Phry- 8
giens, le commerce aux Carthaginois ; la culture de la vigne et des arbres, à Eumolpe d'Athènes ; le mélange du vin avec l'eau, à Staphylus, fils de Silène ; l'huile et les pressoirs à Aristée d'Athènes ; l'art de récolter le miel, au même ; l'art d'atteler les bœufs et la charrue, à Buzygès d'Athènes ; à Triptolème, suivant d'autres.

L'état monarchique est d'établissement égyp- 9
tien ; l'état démocratique est d'établissement athénien après Thésée ; le premier tyran fut Phalaris d'Agrigente ; l'esclavage a été inventé par les Lacédémoniens ; le premier procès capital a été jugé devant l'Aréopage ; les Africains, dans la guerre contre les Égyptiens, se servirent les premiers des bâtons qu'on appelle phalanges ; les boucliers ont été inventés par Prœtus et Acrisius qui se faisaient la guerre, ou par Chalcus, fils d'Athamas ; la cuirasse par Midias de Messène ; le casque, le glaive et la lance, par les Lacédémoniens ; les bottines et les aigrettes par les Cariens, l'arc et la flèche par Scythès, fils de Jupiter (d'autres attribuent l'invention des flèches à Perse, fils de Persée) ; les javelots par les Étoliens, le ja-
velot avec une courroie par Ætolus, fils de Mars ; 10
les javelots de l'infanterie légère par Tyrrhénus, le pilum par Penthésilée l'Amazone, la hache par Pisée, les épieux et le scorpion, machine de guerre, par les Crétois ; la catapulte par les Syriens, la

phrastus, in Phœnice. Thrason muros. Turres, ut Aristoteles, Cyclopes ; Tirynthii, ut Theophrastus. Ægyptii textilia : inficere lanas, Sardibus Lydi. Fusos in lanificio Closter filius Arachnes : linum et retia Arachne. Fulloniam artem Nicias Megarensis. Sutrinam Tychius Bœotius. Medicinam Ægyptii apud ipsos volunt repertam : alii per Arabum, Babylonis et Apollinis filium : herbariam et medicamentariam a Chirone, Saturni et Philyræ filio.

6 Æs conflare et temperare, Aristoteles Lydum Scythen monstrasse, Theophrastus Delam Phrygem putat. Ærariam fabricam alii Chalybas, alii Cyclopas. Ferrum Hesiodus in Creta eos qui vocati sunt Dactyli Idæi. Argentum invenit Erichthonius Atheniensis : ut alii, Æacus. Auri metalla et conflaturam, Cadmus Phœnix ad Pangæum montem : ut alii, Thoas et Eaclis in Panchaia : aut Sol Oceani filius, cui Gellius medicinæ quoque inventionem ex
7 melle assignat. Plumbum ex Cassiteride insula primus apportavit Midacritus. Fabricam ferream invenere Cyclopes. Figlinas Chorœbus Atheniensis. In iis orbem Anacharsis Scythes : ut alii, Hyperbius Corinthius. Fabricam materiariam Dædalus, et in ea serram, asciam, perpendiculum, terebram, glutinum, ichthyocollam : normam autem, et libellam, et tornum, et clavem Theodorus Samius. Mensuras et pondera, Phidon Argivus, aut Palamedes, ut maluit Gellius. Ignem e silice Pyrodes Cilicis filius : eumdem asservare in ferula, Prometheus.

Vehiculum cum quatuor rotis Phryges : mercaturas 8
Pœni. Culturas vitium et arborum Eumolpus Atheniensis. Vinum aqua misceri Staphylus, Sileni filius. Oleum et trapetas Aristæus Atheniensis. Idem mella. Bovem et aratrum Buzyges Atheniensis : ut alii, Triptolemus.

Regiam civitatem Ægyptii, popularem Attici, post 9
Theseum. Tyrannus primus fuit Phalaris Agrigenti. Servitium invenere Lacedæmonii. Judicium capitis in Areopago primum actum est. Prælium Afri contra Ægyptios primi fecere fustibus, quos vocant phalangas. Clypeos invenerunt Prœtus et Acrisius inter se bellantes, sive Chalcus, Athamantis filius. Loricam Midias Messenius. Galeam, gladium, hastam Lacedæmonii. Ocreas et cristas Cares. Arcum et sagittam Scythen, Jovis filium, alii sagittas Persen, Persei filium, invenisse dicunt : lanceas Ætolos, jaculum cum amento Ætolum, Martis filium.
Hastas velitares Tyrrhenum : pilum Penthesileam Ama- 10
zonem : securim, Pisæum : venabula, et in tormentis

baliste et la fronde par les Phéniciens, la trom-
pette d'airain par Pisée le Tyrrhénien, la tortue
par Artémon de Clazomène; le cheval, appelé
maintenant bélier, parmi les machines de siége,
par Épeus à Troie; l'art d'aller à cheval par Bel-
lérophon, le frein et la selle par Péléthronius;
11 l'art de combattre à cheval par les Thessaliens, qui
ont été appelés Centaures, et qui habitaient le long
du mont Pélion; les chars à deux chevaux par les
Phrygiens, les chars à quatre chevaux par Érich-
thonius; l'art de ranger une armée, le mot d'ordre,
les signes de ralliement, les factions, par Pala-
mède à la guerre de Troie; l'art de correspondre
à l'aide de signaux par Sinon, dans le même temps;
les trêves par Lycaon les traités par Thésée.

12 Les augures tirés des oiseaux ont été trouvés
par Car, qui a donné son nom à la Carie; les au-
gures tirés des autres animaux par Orphée; les
aruspices par Delphus, l'inspection du feu par
Amphiaraüs, les auspices des oiseaux par Tirésias
le Thébain, l'interprétation des prodiges et des
songes par Amphictyon, l'astronomie par Atlas, fils
de Libye, suivant d'autres par les Égyptiens, sui-
vant d'autres par les Assyriens; la sphère par
Anaximandre de Milet, la théorie des vents par
Éole, fils d'Hellen.

13 La musique par Amphion, le chalumeau et la
flûte simple par Pan, fils de Mercure; la flûte tra-
versière par Midas de Phrygie, la double flûte par
Marsyas Phrygien, le mode lydien par Amphion,
le mode dorien par Thamyras de Thrace, le mode
phrygien par Marsyas de Phrygie; la lyre par
Amphion, suivant d'autres par Orphée, suivant
d'autres par Linus. Terpandre joua le premier de la
lyre à sept cordes, ayant ajouté trois cordes aux
quatre primitives (31). La huitième fut ajoutée par
Simonide, la neuvième par Timothée. Thamyras
le premier joua de la lyre, sans s'accompagner du
chant; Amphion le premier s'accompagna du
chant, suivant d'autres Linus; Terpandre com-
posa le premier des poëmes pour la lyre; Ardale
de Trézène fit concerter la voix avec les flûtes; les
Curètes enseignèrent la danse armée, Pyrrhus la
pyrrhique, l'une et l'autre danse en Crète.

Nous devons le vers héroïque à l'oracle py- 14
thien. Un grand débat s'est élevé au sujet de l'o-
rigine des poëmes; il est prouvé qu'il y en avait
avant la guerre de Troie. Phérécyde de Syros
est le premier qui écrivit en prose du temps du
roi Cyrus. Cadmus de Milet (v, 29) est le pre-
mier historien. Lycaon, en Arcadie, a établi les
jeux gymniques; Acaste, les jeux funèbres à
Iolcos; Thésée, après lui, à l'isthme de Corin-
the. Hercule a fondé l'athlétique à Olympie;
Pythus a inventé le jeu de la paume; Gygès
Lydien, la peinture en Égypte (xxxv, 5); mais en
Grèce, Euchir, parent de Dédale, d'après Aris-
tote; Polygnote (xxxv, 35) d'Athènes, d'après
Théophraste.

Danaüs arriva le premier sur un vaisseau d'É- 15
gypte en Grèce; auparavant on naviguait sur des
radeaux inventés dans la mer Rouge pour la na-
vigation entre les îles, par le roi Érythras. Des
auteurs prétendent que les Mysiens et les Troyens
les ont inventés les premiers pour traverser
l'Hellespont en allant contre les Thraces. Aujour-
d'hui encore, dans l'océan Britannique, on fait des
bateaux en osier garnis de cuir (xxiv, 40); sur le
Nil, en papyrus, en joncs et en roseaux (xiii, 21). 16
Philostéphanus dit que Jason navigua le premier
sur un vaisseau long; Hégésias, que ce fut Pa-
ralus (xxxv, 36); Ctésias, que ce fut Sémiramis;

scorpionem Cretas : catapultam Syros : Phœnicas ballis-
tam et fundam. Æneam tubam Pisæum Tyrrhenum.
Testudines Artemonem Clazomenium. Equum (qui nunc
aries appellatur) in muralibus machinis, Epeum ad Tro-
jam. Equo vehi Bellerophontem. Frenos et strata equo-
11 rum Pelethronium. Pugnare ex equo Thessalos, qui Cen-
tauri appellati sunt, habitantes secundum Pelium montem.
Bigas prima junxit Phrygum natio, quadrigas Erichthonius.
Ordinem exercitus, signi dationem, tesseras, vigilias Pa-
lamedes invenit Trojano bello. Specularum significatio-
nem, eodem Sinon. Inducias Lycaon. Fœdera Theseus.

12 Auguria ex avibus Car, a quo Caria appellata. Adjecit
ex cæteris animalibus Orpheus. Aruspicium Delphus,
ignispicia Amphiaraus, auspicia avium Tiresias Thebanus.
Interpretationem ostentorum et somniorum Amphictyon.
Astrologiam Atlas, Libyæ filius : ut alii, Ægyptii : ut alii,
Assyrii. Sphæram in ea Milesius Anaximander. Ventorum
rationem Æolus, Hellenis filius.

13 Musicam Amphion. Fistulam et monaulum Pan Mer-
curii : obliquam tibiam Midas in Phrygia : geminas tibias
Marsyas in eadem gente, Lydios modulos Amphion : Do-
rios Thamyras Thrax : Phrygios Marsyas Phryx : cithа-
ram Amphion; ut alii, Orpheus; ut alii, Linus. Septem
chordis primum cecinit, tribus ad quatuor primas additis,
Terpander. Octavam Simonides addidit : nonam Timo-
theus. Cithara sine voce cecinit Thamyras primus, cum
cantu Amphion; ut alii, Linus. Citharœdica carmina primus
composuit Terpander. Cum tibiis canere voce Trœzenius
Ardalus instituit. Saltationem armatam Curetes docuere,
Pyrrhichen Pyrrhus, utramque in Creta.

Versum heroicum Pythio oraculo debemus. De poema- 14
tum origine magna quæstio est. Ante Trojanum bellum
probantur fuisse. Prosam orationem condere Pherecydes
Syrius instituit, Cyri regis ætate. Historiam Cadmus Mi-
lesius. Ludos gymnicos in Arcadia Lycaon : funebres Acas-
tus Iolco : post eum Theseus in Isthmo. Hercules Olym-
piæ athleticam : Pythus pilam lusoriam : Gyges Lydus
picturam in Ægypto : in Græcia vero Euchir, Dædali
cognatus, ut Aristoteli placet : ut Theophrasto, Polygnotus
Atheniensis.

Nave primus in Græciam ex Ægypto Danaus advenit : 15
antea ratibus navigabatur, inventis in mari Rubro inter
insulas a rege Erythra. Reperiuntur, qui Mysos et Tro-
janos priores excogitasse in Hellesponto putent, quum
transirent adversus Thracas. Etiam nunc in Britannico
oceano vitiles corio circumsutæ fiunt; in Nilo ex papyro,
et scirpo, et arundine. Longa nave Jasonem primum na- 16
vigasse, Philostephanus auctor est : Hegesias Paralum.

Archémachus, que ce fut Ægæon. Damastes prétend que les Erythréens construisirent la birème; Thucydide (Hist. I, p. 10), qu'Aminocle de Corinthe construisit la trirème; Aristote, que les Carthaginois firent la quadrirème; Mnésigiton, que les Salaminiens firent la quinquérème; Xénagoras, que les Syracusains firent la galère à six rangs de rames; Mnésigiton, qu'Alexandre le Grand donna à la galère jusqu'à dix rangs de rames; Philostéphanus, que Ptolémée Soter fit la galère à douze rangs; que Démétrius, fils d'Antigone, fit la galère à quinze rangs; que Ptolémée Philadelphe fit la galère à trente rangs; que Ptolémée Philopator, surnommé Tryphon, fit la
17 galère à quarante. Hippus, de Tyr, inventa le navire de charge, les Cyrénéens le *lembus*, les Phéniciens la *cymba*, les Rhodiens le *celes*, les Cypriens le *cercure*. L'observation des astres dans la navigation est due aux Phéniciens, la rame à la ville de Copæ, la largeur qu'elle a à la ville de Platée, les voiles à Icare, le mât et l'antenne à Dédale; le navire propre à porter les chevaux, aux Samiens ou à Périclès d'Athènes; les vaisseaux longs pontés aux Thasiens (auparavant on combattait seulement de la proue et de la poupe); l'addition d'éperons à Pisée le Tyrrhénien, l'ancre à Eupalamus; l'ancre à deux dents à Anacharsis; les grappins et les mains de fer à Périclès d'Athènes, le gouvernail à Tiphys. Le premier qui fit la guerre avec une flotte fut Minos; le premier qui tua un animal fut Hyperbius, fils de Mars; Prométhée tua le premier un bœuf.

1 LVIII. (LVII.) La première chose sur laquelle les nations se soient tacitement accordées est l'usage des lettres ioniennes. (LVIII.) Les anciennes lettres grecques furent à peu près les mêmes que les lettres latines d'aujourd'hui; on le voit par une vieille table delphique d'airain; elle est aujourd'hui sur le mont Palatin, consacrée par les grands de Rome (32) à Minerve, dans la bibliothèque; elle porte cette inscription : « Nausicrate, fils de Tisamène, Athénien, a fait cette offrande (33). »

LIX. (LIX.) Le second point sur lequel les na- 1
tions se sont accordées, c'est l'usage de se faire la barbe, mais il s'est introduit tardivement chez les Romains. Les premiers barbiers vinrent de Sicile en Italie, l'an 454 de la fondation de Rome; ils furent amenés par P. Ticinius Mena, au rapport de Varron (*de Re rust.*, 11); jusque-là les Romains avaient porté la barbe. Le premier qui prit l'habitude de se faire raser tous les jours fut le second Scipion l'Africain. Le dieu Auguste s'est toujours rasé.

LX. (LX.) Le troisième point sur lequel on s'est 1
accordé est la division des heures; ceci est déjà une œuvre de calcul. Nous avons dit dans le second livre (II, 78) quand et par qui cette division fut trouvée en Grèce; elle s'introduisit tardivement aussi chez les Romains. Dans les Douze-Tables on ne nomme que le lever et le coucher du soleil; quelques années après, on y ajouta l'heure de midi : l'huissier des consuls l'annonçait quand du sénat il apercevait le soleil entre les Rostres et la Græcostasis (XXXIII, 6); il annonçait la dernière heure quand l'astre était descendu entre la colonne Mænia et la prison : mais cela n'était possible que par un temps serein; cet état dura 2
jusqu'à la guerre punique. Le premier qui donna aux Romains un cadran solaire, onze ans avant la guerre de Pyrrhus, fut L. Papirius Cursor,

Ctesias Semiramim : Archemachus Ægæonem. Biremem Damastes Erythræos fecisse : triremem Thucydides Aminoclem Corinthium : quadriremem Aristoteles Carthaginienses : quinqueremem Mnesigiton, Salaminios : sex ordinum Xenagoras Syracusios : ab ea ad decemremem Mnesigiton, Alexandrum Magnum ferunt instituisse : ad XII ordines, Philostephanus Ptolemæum Soterem : ad quindecim, Demetrium Antigoni : ad XXX, Ptolemæum Phi-
17 ladelphum : ad XL, Ptolemæum Philopatorem, qui Tryphon cognominatus est. Onerariam Hippus Tyrius invenit, lembum Cyrenenses, cymbam Phœnices, celetem Rhodii, cercuron Cyprii. Siderum observationem in navigando Phœnices, remum Copæ, latitudinem ejus Platææ : vela Icarus, malum et antennam Dædalus : hippagum Samii, aut Pericles Atheniensis : tectas longas Thasii : antea ex prora tantum et puppi pugnabatur. Rostra addidit Pisæus Tyrrhenus : ancoram Eupalamus : eamdem bidentem Anacharsis : harpagonas et manus Pericles Atheniensis, adminicula gubernandi Tiphys. Classe princeps depugnavit Minos. Animal occidit primus Hyperbius, Martis filius, Prometheus bovem.

1 LVIII. (LVII.) Gentium consensus tacitus primus omnium conspiravit, ut Ionum litteris uterentur. (LVIII.) Veteres græcas fuisse easdem pæne, quæ nunc sunt latinæ, indicio erit Delphica tabula antiqui æris, quæ est hodie in Palatio, dono principum Minervæ dicata in bibliotheca, cum inscriptione tali : Ναυσικράτης Τισαμένου Ἀθηναῖος ἀνέθηκεν.

LIX. (LIX.) Sequens gentium consensus in tonsoribus 1
fuit, sed Romanis tardior. In Italiam ex Sicilia venere post Romam conditam anno quadringentesimo quinquagesimo quarto, adducente P. Ticinio Mena, ut auctor est Varro : antea intonsi fuere. Primus omnium radi quotidie instituit Africanus sequens : divus Augustus cultris semper usus est.

LX. (LX.) Tertius consensus fuit in horarum observa- 1
tione, jam hic rationi accedens. Quando et a quo in Græcia reperta, diximus in secundo volumine. Serius etiam hoc Romæ contigit. Duodecim tabulis ortus tantum et occasus nominantur : post aliquot annos adjectus est et meridies, accenso consulum id pronuntiante, quum a Curia inter Rostra et Græcostasin prospexisset solem. A columna Mænia ad carcerem inclinato sidere, supremam pronuntiabat. Sed hoc serenis tantum diebus usque ad primum Punicum bellum. Princeps Romanis solarium 2
horologium statuisse ante undecim annos, quam cum Pyrrho bellatum est, ad ædem Quirini, L. Papirius Cursor, quum eam dedicaret, a patre suo votam, a Fa-

qui l'établit auprès du temple de Quirinus, dont son père avait fait le vœu, et dont lui fit la dédicace (an de Rome : 461) c'est du moins ce que rapporte Fabius Vestalis ; mais il n'indique ni la manière dont ce cadran était disposé, ni le nom de l'artiste, ni d'où le cadran avait été apporté,
3 ni dans quel auteur il avait lu ce fait. M. Varron rapporte que le premier cadran établi en public le fut auprès des Rostres, sur une colonne, lors de la première guerre punique, par M. Valérius Messala, consul, après la prise de Catane en Sicile. Il fut donc apporté de là 30 ans après la date assignée au cadran de Papirius, l'an de Rome 491. Remarquez que les lignes qui y étaient tracées ne concordaient pas avec les heures. Cependant on s'en servit quatre-vingt-dix-neuf ans, jusqu'à ce que L. Marcius Philippus, qui fut censeur avec L. Paulus, en fit poser près de l'autre un mieux approprié ; et parmi les actes de sa censure ce fut un des mieux reçus. Néanmoins, 4
quand le temps était couvert, les heures étaient incertaines, et il en fut ainsi jusqu'au lustre suivant. Alors Scipion Nasica, collègue de Lænas, marqua le premier, à l'aide d'une clepsydre à eau, les heures tant le jour que la nuit ; il la plaça dans un lieu couvert, et en fit la dédicace l'an de Rome 595. Tel fut le long espace pendant lequel la journée fut sans divisions pour le peuple romain. Maintenant passons aux autres animaux, et parlons d'abord des animaux terrestres.

bio Vestale proditur. Sed neque facti horologii rationem, vel artificem significat : nec unde translatum sit, aut
3 apud quem scriptum id invenerit. M. Varro primum statutum in publico secundum Rostra in columna tradit, bello Punico primo, a M. Valerio Messala consule, Catina capta in Sicilia : deportatum inde post XXX annos, quam de Papiriano horologio traditur, anno Urbis CCCCLXXXXI ; nec congruebant ad horas ejus lineæ : paruerunt tamen eis annis undecentum, donec Q. Marcius Philippus, qui cum L. Paulo fuit censor, diligentius ordinatum juxta posuit : idque munus inter censoria opera gratissime acceptum est. Etiam tum tamen nubilo in- 4
certæ fuere horæ usque ad proximum lustrum. Tunc Scipio Nasica collega Lænatis, primus aqua divisit horas æque noctium ac dierum. Idque horologium sub tecto dicavit, anno Urbis DXCV. Tamdiu populo romano indiscreta lux fuit. Nunc revertamur ad reliqua animalia, primum terrestria.

NOTES DU SEPTIÈME LIVRE.

(1) Maria insignia, insulæ, urbes Editt. vet. — Maria insulæ, insignes urbes Vulg.

(2) Ferunt Edit. Parm. — Servant Vulg.

(3) Tu tamen cujus Vulg. — Tamen om. Ed. princeps.

(4) Manlius Editt. vet. — Il y a ici quelque difficulté. Hardouin dit que le Manilius dont il s'agit ici est celui qui commença la troisième guerre punique; mais l'expression, Carthaginem cum exercitu intravit, paraît indiquer non pas cela, mais l'entrée dans Carthage même, comme il est dit de Lucius Hostilius Mancinus (XXXV, 7), qui primus Carthaginem irruperat. Faut-il lire ici Mancinus au lieu de Manilius, ou adopter l'explication, un peu forcée, de Hardouin? La chose reste douteuse.

(5) Regenerari. Quarto partu Dacorum Vulg. — Regenerari quarto partu. Dacorum Sillig ex Codd.

(6) Imposuit Strabonis a specie oculorum nomen habentis, vitium imitata : et Scipioni in servo victimarii Serapione, negotiatoris vili mancipio Vulg. — Dans ce passage, fort obscur et sans doute altéré, j'ai suivi le texte des anciennes éditions, d'après l'exemple de Sillig, qui a donné habenti au lieu de habentis.

(7) On lui reprochait cette ressemblance, en disant qu'il était le produit d'un adultère.

(8) Il s'agit sans doute du grand palme, qui vaut les trois quarts du pied romain. S'il s'agissait du petit palme, qui vaut un quart du pied, la taille serait de mètre 0,662.

(9) Non pridem Sillig ex Tol., Chiffl., Reg. 1, 2, Par. — Nos pridem Vulg.

(10) Elatione Vulg. — Il faut lire relatione, donné par le passage parallèle de Solin, cap. IV; car il est évident par la suite que Varron avait composé quelque chapitre sur les hommes d'une force prodigieuse.

(11) At Vinnius Vulg. — Aulus Vinnius Cod. Cenom., cod. 776 Suppl. lat. Bibl. reg.

(12) Ideo Vulg. — Il me semble qu'il faut substituer idem à ideo.

(13) Appellatus. Mulum suum tollebat Fusius : Salvius Vulg. — J'ai ponctué autrement, d'après l'exemple de Sillig.

(14) S'il s'agit ici du grand talent attique, évalué par M. Saigey, *Métrologie*, p. 40, à 5,750 fr., 20 talents feront 115,000 fr.; mais la désignation en talents est si souvent indéterminée, que Hardouin a cru qu'il s'agissait d'un talent valant 30 livres de notre monnaie; ce qui ferait 600 livres pour les 20.

(15) Omnibus triumphis Dalech. — Omnium triumphorum Vulg.

(16) Au lieu de Cleombroto, on lit dans l'édition Princeps Deobroto, dans le ms. du Mans Deonbroto sans Ceo, et dans le ms. 776, Suppl. latin Bibl. roy., Ombrotoce sans Ceo. Dans le passage parallèle XXIX, 3, Pline attribue cette aventure au célèbre Érasistrate de Céos. Mais il serait téméraire soit de substituer ici Érasistrate à Cléombrote, soit là Cléombrote à Érasistrate; car, d'une part, on ne sait pas quels sont ces rois Ptolémée et Antiochus; d'autre part, on attribue la guérison d'un Antiochus fils de Séleucus à Érasistrate; une guérison semblable est attribuée à Hippocrate à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine. Il est possible qu'un Cléombrote médecin ait eu aussi une légende pareille.

(17) Chersiphron Sillig. — Ctesiphon Vulg.

(18) Dinochares Chiffl. — Dinocrates Vulg.

(19) D'après le texte de Pline, on croirait que Mentor était l'auteur du Jupiter Capitolin et de la Diane d'Éphèse; mais quand on se reporte au passage parallèle, XXXIII, 55, on voit que Mentor était un ciseleur en argent, qui avait fait des vases fort estimés.

(20) Les uns évaluent le chiffre à 130,000 sesterces (27,300 fr.), les autres à 13,000,000 (2,730,000 fr.).

(21) Les uns évaluent le chiffre à 500,000 sesterces (105,000 fr.), les autres à 50,000,000 (10,500,000 fr.).

(22) XXXVI Ed. princeps, Brotier. — XXXIII Hardouin et, après lui, Sillig.

(23) Castrensem suffaraneum Editt. vet. — Castrensis suffaranium Vulg.

(24) Il paraît que cette expression, *la soif de l'Italie*, fait allusion à une grande cherté du vin. Le peuple se plaignit de la pénurie de cette denrée; Auguste réprima ces murmures par un discours très-sévère, disant que son gendre Agrippa avait suffisamment pourvu au besoin de boire, en amenant tant d'eau dans Rome. *Voy.* Suétone, *Aug.* XLII.

(25) Cælius Sillig, d'après Weichert, *Vitæ poetarum latinorum*, p. 90. — Cæcilius Vulg. — Comp. aussi XXVII, 2, et XXXV, 46.

(26) Tam Editt. vet. — Tamen Vulg.

(27) Tum deploratus Vulg. — Tum om. Editt. vet.

(28) La note 69 de Guèroult résume les interprétations diverses de cette phrase, très-controversée : « Il n'est peut-être aucun passage de Pline qui ait donné plus d'exercice aux commentateurs. Chacun a essayé d'interpréter à sa manière le mot *sapientiam*. Les uns veulent qu'il signifie ici frénésie; selon d'autres, Pline n'a entendu parler que d'une maladie opposée à la sagesse, du délire, de la folie; selon d'autres encore, il s'agit en cet endroit du suicide réfléchi. Plusieurs, peu satisfaits de ces explications, n'ont pas douté que le texte n'ait été altéré; en conséquence, quelques uns proposent de lire : *Atque etiam morbus est aliquantis per sapientiam mori;* quelques autres : *Morbus est aliquis sapientiam præmori*; ou bien : *morbus est aliquis per sapientiam morosis*. Enfin, dans ces derniers temps, le docteur Goulin, mort, l'an VII, professeur de l'histoire de la médecine à l'École de Paris, a proposé, dans le *Journal de médecine*, t. LXVI, 1784, de substituer *senectutem* à *sapientiam;* de sorte qu'on lirait : *Atque etiam morbus est aliquis per senectutem mori. C'est même une espèce de maladie que de mourir de vieillesse.* Il s'appuie de l'autorité de Térence, qui fait dire à un vieillard : *Senectus ipsa est morbus*; de celle de Galien, qui a dit. Τοῦτο (γῆρας) νόσον ἤδη λέγουσιν ἔνιοι. *Quelques-uns appellent la vieillesse une maladie.* Je conviens que ce sens est raisonnable; que même il s'accorde avec ce qui précède et ce qui suit : mais est-il permis, je ne dis pas de réformer, mais de changer ainsi le texte d'un auteur? Pour moi, il me semble qu'il n'y a dans cette phrase aucun mot omis ou corrompu. Je crois que Pline parle ici de cette sombre mélancolie qui souvent même conduit les hommes à la mort; et le sens que je donne à ce passage me paraît s'accorder tout aussi bien avec ce qui précède et ce qui suit, et n'être pas moins digne du grave historien de la nature. » Suivant moi, *sapientia* représente ce que les Grecs nommaient φρένες, dont la maladie était désignée par le nom de φρενῖτις. *Mori per sapientiam,* c'est mourir par la

maladie du siége de la raison. Cette interprétation me semble assurée par la première ligne du paragraphe suivant, où il est dit que dans *sapientiæ ægritudine* le malade est affecté de carpologie, d'évacuation involontaire de l'urine, etc.; signes qui appartiennent aux fièvres avec délire.

(29) *Voyez* la note précédente.

(30) Mystico Codd. ap. Hard., Gueroult. — Mythico Vulg. — Mithæco Salm. ad *Hist. Aug.* p. 504, b. C. — Villoison a montré qu'il fallait garder la leçon des mss., et que Mysticus est un nom propre qu'on trouve dans des inscriptions. *Voy.* la note de ce savant dans Gueroult, *Hist. des anim.*, par Pline; Paris, 1845, p. 564.

(31) Septem chordis primum cecinit, tribus ad quatuor primas additis Terpander Cod. Chiffl. — Septem chordis additis Terpander Vulg.

(32) M. Rossignol (*Dissertation sur l'inscription de Delphes citée par Pline*, Revue philol., t. I, p. 109) discute ainsi le mot principum : « Witzeleben (*Select. numism. græc.*, p. 18, Lips. 1754) s'étonne avec raison que les commentateurs de Pline n'aient rien dit de *principum*. A cette époque, en effet, Rome avait déjà eu plusieurs empereurs, et tous n'avaient certainement pas offert le don à Minerve. Le docte numismate ne comprend pas non plus comment une offrande pouvait être dédiée deux fois à la même divinité par des mains différentes. Il pense donc qu'au lieu de *principum* il y avait simplement dans les anciens manuscrits de Pline les initiales PR, destinées à indiquer le nom de Proserpine, et que les copistes, ignorant la valeur de cette sigle, l'avaient interprétée par *principum*. Mais comme cette première correction ne permettait plus d'établir de rapport entre *dicata* et *in bibliotheca*, Witzeleben fait subir au texte un autre changement, qui consiste à transporter *in bibliotheca* à côté de *in palatio*, et il propose de lire la phrase entière ainsi restituée : Quæ est hodie in palatio in bibliotheca, dono Proserpinæ et Minervæ, cum inscriptione tali, etc.

« Cette restitution est ingénieuse et spirituelle, mais par trop arbitraire. Qui pourra s'imaginer, en effet, que les copistes aient transformé les initiales PR en *principum?* Quant à moi, je pense que si leur intelligence s'était mise en frais pour les déchiffrer, elle ne serait jamais allée au delà de *populi Romani*. N'était-il pas plus simple, d'ailleurs, de supposer que *Proserpinæ* mal écrit avait engendré *principum?* Mais, grâce au ciel, la correction proposée n'est pas seulement arbitraire, elle est encore absolument inutile.

« En effet, Suétone nous apprend qu'Auguste, après avoir terminé la guerre, s'occupa très-activement de l'embellissement de Rome, et que, non content d'y donner lui-même tous ses soins et d'y consacrer des sommes d'argent considérables, il voulut encore intéresser les grands de l'État à la gloire de cette œuvre : Sed et ceteros *principes* viros sæpe hortatus est ut pro facultate quisque monumentis, vel novis, vel refectis et excultis, Urbem adornarent (*Aug.* XXIX, 12).

« L'appel qu'il leur fit, ajoute le biographe, fut entendu ; et bientôt cette noble émulation couvrit les collines de Rome d'une foule de magnifiques édifices : Multaque a multis exstructa sunt, sicut a Marcio Philippo ædes Herculis Musarum, a Lucio Cornificio ædes Dianæ, etc.

« Velléius Paterculus s'exprime sur ce sujet presque dans les mêmes termes : *Principes* viri, triumphisque et amplissimis honoribus functi, hortatu principis, ad ornandam Urbem illecti sunt (II, 89, 4). Mais probablement que le zèle de ces illustres Romains ne se borna pas là ; ils voulurent sans doute décorer aussi la ville souveraine de statues, de tableaux, d'objets d'art rares ou précieux ; et pour cela on dut mettre à contribution les provinces conquises, la Grèce surtout, la Grèce, déchue depuis longtemps du rang des nations, et qui cachait alors sa gloire et ses malheurs sous le nom d'Achaïe..... Or, il ne faut pas douter, selon moi, que le *principum* dont il est question dans le passage de Pline ne représente les mêmes personnages qui se trouvent désignés par *principes viri* dans Suétone et dans Velléius Paterculus ; et que la table d'airain où l'inscription était gravée ne fût le fruit d'une de ces spoliations qui dévastèrent si fréquemment le temple de Delphes. »

M. Rossignol ajoute que si l'on doutait que *principes* tout seul pût avoir le même sens que *principes viri*, l'exemple suivant de Florus lèverait tous les doutes : Equites Romani tanta potestate subnixi, ut qui fata fortunasque *principum* (les sénateurs) haberent in manu, interceptis vectigalibus, peculabantur suo jure rempublicam (III, 17, 3).

(33) M. Rossignol (*ib.*), à la suite d'une discussion fort ingénieuse, lit l'inscription ainsi qu'il suit : ΝΑVΣΙΚΡΑΤΕΣ ΤΙΣΑΜΕΝΟ ΑΤΗΕΝΑΙΟΣ ΚΟΡΑΙ ΚΑΙ ΑΘΑΝΑΙ ΑΤΗLΟ ΑΚΣΙΟΤΗΕΙΣ ΑΓΟΝΟΝ ΔΕ. Nausicrates, fils de Tisamène, Athénien, à Proserpine et à Minerve, honoré du prix des combats à Delphes. Sillig a imprimé : ΑΔΥΣΙΚΡΑΤΗΣ ΑΝΕΘΕΤΟ ΤΗι ΔΙΟΣ ΚΟΡΗι ΤΗΝ ΔΕΚΑΤΗΝ ΔΙΑ ΔΕΞΙΟΝ ΑΙΩΝΑ. C'est la leçon de Turnèbe, corrigée par Brotier. M. Rossignol reproduit ainsi l'inscription telle que les manuscrits s'accordent généralement à la donner : ΑΔΥCΙΚΡΑΙΝ CΑΝΕΘΕΤΟ ΙΝΔΙΟCΟΡΤΥΝΔΕΚΔΤΔΝΗΔΔΕΞΙΟΔΔΙΟΝΟoΝ ΔΕ.

LIVRE VIII.

1 I. (I.) Passons aux autres animaux, et parlons d'abord des animaux terrestres. L'éléphant est le plus grand, et celui dont l'intelligence se rapproche le plus de celle de l'homme; car il comprend le langage du lieu où il habite; il obéit aux commandements; il se souvient de ce qu'on lui a enseigné à faire; il éprouve la passion de l'amour et de la gloire; il possède, à un degré rare même chez l'homme, l'honnêteté, la prudence, la justice; il a aussi un sentiment religieux pour les astres, et il honore le soleil et
2 la lune. Des auteurs rapportent que, dans les forêts de la Mauritanie, des troupeaux d'éléphants descendent sur le bord d'un fleuve nommé Amilus, aux rayons de la nouvelle lune; que là, se purifiant, ils s'aspergent solennellement avec l'eau; et qu'après avoir ainsi salué l'astre ils rentrent dans les bois, portant avec leur trompe les petits fatigués. Ils comprennent même la religion des autres; et l'on croit que, près de traverser la mer, ils ne s'embarquent qu'après que leur cornac
3 leur a promis par serment le retour. On en a vu qui, accablés par la maladie (les maladies n'épargnent pas même ces masses énormes), jetaient, couchés sur le dos, des herbes vers le ciel, comme s'ils appelaient la terre en témoignage dans leurs prières. Quant à la docilité, ils adorent le roi, fléchissent le genou, présentent des couronnes. Les Indiens emploient au labourage (VI, 22) des éléphants plus petits, qu'on appelle bâtards.

1 II. (II.) Les premiers éléphants attelés qu'on ait vus à Rome sont ceux qui traînèrent le char du grand Pompée, triomphant de l'Afrique. On dit qu'anciennement Bacchus, triomphant de l'Inde vaincue, avait employé un pareil attelage. Procilius rapporte que dans le triomphe de Pompée les éléphants ne purent passer attelés par la porte de la ville. Dans les combats de gladiateurs que donna Germanicus, les éléphants exécutèrent des mouvements grossiers ressemblant à une sorte de danse; leurs exercices ordinaires étaient de jeter dans les airs des armes que les vents ne pouvaient détourner, de figurer entre eux des attaques de gladiateurs, et de se livrer aux ébats folâtres de la pyrrhique; puis ils marchèrent sur la corde tendue; quatre éléphants en portaient dans une litière un cinquième représentant une nouvelle accouchée; et dans des salles pleines de peuple ils allèrent prendre place à table, en marchant à travers les lits avec tant de ménagement qu'ils ne touchèrent aucun des buveurs.

III. (III.) Un éléphant, d'une intelligence trop lente à retenir ce qu'on lui enseignait, ayant été plusieurs fois fustigé, fut trouvé (c'est un fait certain) répétant la nuit sa leçon. Il est très-curieux de les voir aller de bas en haut sur des cordes; mais ce qui l'est encore davantage, c'est de les voir aller de haut en bas. Mucianus, trois fois consul, rapporte qu'un éléphant avait appris à tracer les caractères grecs, et qu'on lui faisait écrire en cette langue ces mots-ci : « C'est moi qui 1

LIBER VIII.

1 I. (I.) Ad reliqua transeamus animalia, et primum terrestria. Maximum est elephas, proximumque humanis sensibus : quippe intellectus illis sermonis patrii, et imperiorum obedientia, officiorumque, quæ didicere, memoria : amoris, et gloriæ voluptas : immo vero (quæ etiam in homine rara) probitas, prudentia, æquitas : religio
2 quoque siderum, Solisque ac Lunæ veneratio. Auctores sunt, in Mauritaniæ saltibus ad quemdam amnem, cui nomen est Amilo, nitescente Luna nova, greges eorum descendere : ibique se purificantes solemniter aqua circumspergi : atque ita salutato sidere in silvas reverti, vitulorum fatigatos præ se ferentes. Alienæ quoque religionis intellectu, creduntur maria transituri non ante naves conscendere, quam invitati rectoris jurejurando de reditu.
3 Visique sunt fessi ægritudine (quando et illas moles infestant morbi), herbas supini in cælum jacientes, veluti tellure precibus allegata. Nam quod ad docilitatem attinet, regem adorant, genua submittunt, coronas porrigunt. Indis arant minores, quos appellant nothos.

1 II. (II.) Romæ juncti primum subiere currum Pompeii Magni Africano triumpho : quod prius India victa, triumphante Libero Patre, memoratur. Procilius negat potuisse Pompeii triumpho junctos egredi porta. Germanici Cæsaris munere gladiatorio, quosdam etiam inconditos motus edidere, saltantium modo. Vulgare erat, per auras arma jacere non auferentibus ventis, atque inter se gladiatorios congressus edere, aut lasciviente pyrrhiche colludere : postea et per funes incessere, lecticis etiam ferentes quaterni singulos puerperas imitantes; plenisque homine tricliniis accubitum iere per lectos ita libratis vestigiis, ne quis potantium attingeretur.

III. (III.) Certum est unum tardioris ingenii in accipiendis quæ tradebantur, sæpius castigatum verberibus, eadem illa meditantem noctu repertum. Mirum maxime, et adversis quidem funibus subire, sed regredi magis utique pronis. Mucianus ter consul auctor est, aliquem ex his et litterarum ductus Græcarum didicisse, solitumque præscribere ejus linguæ verbis : Ipse ego hæc scripsi, et spolia 1

ai écrit ces mots et consacré les dépouilles celtiques. » Le même auteur dit avoir été témoin oculaire du fait suivant : A Putéoles, des éléphants qu'on avait amenés par mer, et qu'on forçait à débarquer, effrayés de la longueur du pont qui les séparait du rivage, allèrent à terre à reculons, pour ne pas voir l'étendue de l'intervalle qu'ils avaient à parcourir.

1 IV. Les éléphants savent que les seules dépouilles qu'on recherche en eux sont leurs défenses, que Juba appelle des cornes, mais qu'Hérodote, bien plus ancien, et l'usage général, désignent sous le nom plus juste de dents : aussi quand ces dents tombent par quelque accident ou par l'effet de la vieillesse, ils les enfouissent. Les défenses seules sont de l'ivoire; au reste, la partie même des défenses qui est cachée dans les chairs n'est que de l'os, et n'a pas de valeur. Cependant, dans ces derniers temps, la pénurie de l'ivoire a fait qu'on s'est mis à couper les os en lames. En effet, il est rare qu'on trouve de grosses défenses, excepté dans l'Inde; dans notre partie du monde, tout l'ivoire qui s'y trouvait a été
2 consommé par le luxe. La blancheur des défenses indique la jeunesse; les éléphants en ont un très-grand soin ; ils ménagent la pointe d'une des deux, afin de l'avoir en état pour le combat ; ils emploient l'autre pour leurs besoins, à arracher les racines, à mouvoir les corps pesants; entourés par les chasseurs, ils mettent en avant ceux qui ont les plus petites défenses, pour que l'ennemi s'imagine que le butin ne vaut pas le combat; puis, las de résister, ils les brisent contre un arbre, et payent ainsi leur rançon.

1 V. (IV.) Il est singulier que presque tous les animaux sachent pourquoi on les poursuit, et que tous (1) sachent ce dont ils doivent se garder. Un éléphant, rencontrant par hasard dans la solitude un homme qui n'est que voyageur, se montre clément et doux, et même, dit-on, lui indique le chemin; mais s'il aperçoit la trace d'un homme avant de voir l'homme même, il tremble de tous ses membres, de peur d'embûches; il flaire et s'arrête, il regarde autour de lui, il souffle avec colère, et il ne marche pas sur l'empreinte, mais il arrache la motte de terre qui la porte, il la donne au suivant, celui-ci à un autre, et ainsi de suite jusqu'au dernier; alors la bande tourne tête, revient sur ses pas et se range en bataille, tant l'odeur de cette empreinte due à des pieds qui, la plupart du temps, ne sont pas même nus, est persistante pour l'odorat de ces animaux. De même la tigresse, re- 2
doutable aux autres bêtes féroces, et qui ne tient aucun compte des traces de l'éléphant lui-même, déplace, dit-on, ses petits dès qu'elle a vu la trace d'un homme. Comment l'a-t-elle reconnue? où a-t-elle aperçu précédemment celui qu'elle redoute? Les forêts qu'elle habite sont fort peu fréquentées. Je veux bien que cette empreinte frappe les animaux par sa rareté; mais d'où savent-ils qu'il y a quelque danger? ou plutôt pourquoi redoutent-ils l'aspect de l'homme lui-même, eux qui l'emportent tant par la force, par la taille et par la rapidité? Telle est la loi de la nature et la puissance qu'elle exerce : les animaux les plus féroces et les plus grands, sans avoir jamais vu ce qu'ils doivent craindre, comprennent sur-le-champ quand vient le moment de craindre.

(V.) Les éléphants marchent toujours en troupe; 3
le plus âgé conduit la bande, le plus âgé ensuite ferme la marche; quand ils passent une rivière, ils envoient devant les plus petits, de peur que

Celtica dicavi. Itemque se vidente Puteolis, quum advecti e nave egredi cogerentur, territos spatio pontis procul a continente porrecti, ut sese longinquitatis æstimatione fallerent, aversos retrorsus isse.

1 IV. Prædam ipsi in se expetendam sciunt solam esse in armis suis, quæ Juba cornua appellat, Herodotus tanto antiquior, et consuetudo melius, dentes. Quamobrem deciduos casu aliquo, vel senecta, defodiunt. Hoc solum ebur est : cætero, et in his quoque, qua corpus intexit, vilitas ossea. Quanquam nuper ossa etiam in laminas secari cœpere penuria. Etenim rara amplitudo jam dentium, præterquam ex India, reperitur : cætera in
2 nostro orbe cessere luxuriæ. Dentium candore intelligitur juventa. Circa hos belluis summa cura, alterius mucroni parcunt, ne sit præliis hebes : alterius operario usu fodiunt radices, impellunt moles : circumventique a venantibus, primos constituunt, quibus sunt minimi, ne tanti prælium putetur : postea fessi, impactos arbori frangunt, prædaque se redimunt.

1 V. (IV.) Mirum in plerisque animalium, scire quare petantur : sed cuncta quid caveant. Elephas homine obvio forte in solitudine, et simpliciter oberrante, clemens placidusque etiam demonstrare viam traditur. Idem vestigio hominis animadverso priusquam homine, intremiscere insidiarum metu, subsistere ab olfactu, circumspectare, iras proflare, nec calcare, sed erutum proximo tradere, illum sequenti, nuntio simili usque ad extremum : et tunc agmen circumagi, et reverti, aciemque dirigi : adeo omnium odori durare virus illud, majore ex parte ne nudorum quidem pedum. Sic et tigris etiam feris cæteris 2
truculenta, atque ipsa elephanti quoque spernens vestigia, hominis viso transferre dicitur protinus catulos. Quonam modo agnito? ubi ante conspecto illo, quem timet? Etenim tales silvas minime frequentari certum est. Sane mirentur ipsam vestigii raritatem : sed unde sciunt timendum esse? Immo vero cur vel ipsius conspectum paveant, tanto viribus, magnitudine, velocitate præstantiores? Nimirum hæc est natura rerum, hæc potentia ejus, sævissimas ferarum maximasque nunquam vidisse quod debeant timere, et statim intelligere quum sit timendum.

(V.) Elephanti gregatim semper ingrediuntur. Ducit ag- 3
men maximus natu, cogit ætate proximus. Amnem transituri minimos præmittunt, ne majorum ingressu atterente alveum, crescat gurgitis altitudo. Antipater auctor est,

les pieds des plus grands n'enfoncent le lit et n'augmentent la profondeur de l'eau. Antipater rapporte que le roi Antiochus avait deux éléphants de guerre, dont le nom même était célèbre. Les éléphants tiennent à ces distinctions; et Caton, qui n'a pas nommé les généraux dans ses Annales, rapporte que l'éléphant qui combattit le plus vaillamment dans l'armée punique s'appelait Surus, et avait perdu une défense. Antiochus donc sondant le gué d'une rivière, l'éléphant appelé Ajax, qui était le chef de la bande,
4 refusa d'entrer dans l'eau. Alors on déclara que le commandement appartiendrait à celui qui passerait : Patrocle s'y hasarda, et pour cet exploit on lui donna les colliers d'argent, qui leur font le plus grand plaisir, et toutes les autres prérogatives du commandement : Ajax, ainsi dégradé, se laissa mourir de faim, préférant la mort à l'ignominie. Les éléphants, en effet, sont très-sensibles à la honte; le vaincu fuit à la voix du vainqueur, il lui présente de la terre et de la verveine (XXII, 4).

5 Ils ont de la pudeur, et ne se livrent à la copulation que dans le secret. Le mâle est apte à la génération à cinq ans, et la femelle à dix. La femelle ne reçoit le mâle que tous les deux ans, et seulement, dit-on, pendant cinq jours : le sixième, ils se baignent dans une rivière, et c'est alors seulement qu'ils rejoignent la troupe. L'adultère est inconnu parmi eux ; la possession des femelles ne suscite pas chez eux des combats cruels, comme chez les autres animaux. Ce n'est pas qu'ils n'éprouvent la puissance de l'amour : on rapporte qu'un éléphant aima en Égypte une femme qui vendait des couronnes ; et qu'on ne s'imagine pas que son choix était mauvais : cette femme fut la bien-aimée d'Aristophane, très-célèbre grammairien. Un autre aima Ménandre, Syracusain, jeune adolescent de l'armée de Ptolémée; et il témoignait, en ne mangeant pas, le regret qu'il éprouvait de son absence. Juba dit qu'une marchande de parfums fut aimée par un de ces animaux : tous montrè- 6
rent leur attachement en témoignant de la joie à la vue de la personne aimée, en lui faisant des caresses à leur manière, en conservant et en jetant dans son sein les pièces de monnaie qu'on leur avait données. Il n'est pas étonnant que des animaux qui ont de la mémoire éprouvent de l'attachement. Juba rapporte encore qu'un éléphant reconnut après beaucoup de temps un vieillard qui, jeune, avait été son cornac. Le même auteur leur attribue un certain instinct de justice : le roi Bocchus ayant exposé, attachés à des poteaux, trente éléphants qu'il avait résolu de mettre à mort par trente autres éléphants, on ne put obtenir, quoi qu'on fît pour exciter ceux-ci, qu'ils servissent la cruauté d'autrui.

VI. (VI.) L'Italie vit pour la première fois des 1
éléphants lors de la guerre de Pyrrhus, et on les appela bœufs de Lucanie à cause du théâtre de la guerre : ce fut l'an de Rome 472. Sept ans plus tard, Rome en vit mener en triomphe. Beaucoup furent pris en Sicile sur les Carthaginois par L. Métellus, pontife, et menés en triomphe l'an 502; ils étaient au nombre de 142, ou, suivant d'autres (2), de 140; ils furent passés en Italie sur des radeaux que soutenaient des rangées de tonneaux. Verrius rapporte qu'ils combattirent dans le cirque, et qu'on les tua à coups de javelot parce qu'on ne sut qu'en faire, attendu qu'on ne voulut ni les nourrir ni les donner à des rois; L. Pison prétend qu'ils furent introduits dans le cirque, et qu'afin de redoubler le mépris pour ces

duos Antiocho regi in bellicis usibus, celebres etiam cognominibus, fuisse : etenim novere ea. Certe Cato, quum imperatorum nomina Annalibus detraxerit ; eum qui fortissime præliatus esset in Punica acie, Surum tradidit vocatum, altero dente mutilato. Antiocho vadum fluminis
4 experienti renuit Ajax, alioquin dux agminis semper. Tum pronuntiatum, ejus fore principatum qui transisset : ausumque Patroclum, ob id phaleris argenteis, quo maxime gaudent, et reliquo omni primatu donavit. Ille, qui notabatur, inedia mortem ignominiæ prætulit. Mirus namque pudor est, victusque vocem fugit victoris : terram ac verbenas porrigit.

5 Pudore nunquam nisi in abdito coeunt : mas quinquennis, femina decennis. Initur autem biennio, quinis (ut ferunt) cujusque anni diebus, nec amplius : sexto, perfunduntur amne, non ante reduces ad agmen. Nec adulteria novere : nullave propter feminas inter se prælia, cæteris animalibus perniciala : non quia desit illis amoris vis : namque traditur unus amasse quamdam in Ægypto corollas vendentem, ac, ne quis vulgariter electam putet, mire gratam Aristophani, celeberrimo in arte grammatica. Alius Menandrum Syracusanum incipientis juventæ in exercitu Ptolemæi, desiderium ejus, quoties non videret, inedia testatus. Et unguentariam quamdam dilectam Juba tradit. Omnium amoris fuere argumenta, gaudium a cons- 6
pectu, blanditiæque inconditæ, stipesque, quas populus dedisset, servatæ, et in sinum effusæ. Nec mirum esse amorem, quibus sit memoria. Idem namque tradit, agnitum in senecta, multos post annos, qui rector in juventa fuisset. Item divinationem quamdam justitiæ. Quum Bocchus rex triginta elephantis, totidem, in quos sævire instituerat, stipitibus alligatos objecisset, procursantibus inter eos qui lacesserent, non potuisse effici, ut crudelitatis alienæ ministerio fungerentur.

VI. (VI.) Elephantos Italia primum vidit Pyrrhi regis bello, 1
et boves Lucas appellavit, in Lucanis visos, anno Urbis quadringentesimo septuagesimo secundo : Roma autem in triumpho, septem annis ad superiorem numerum additis. Eadem plurimos anno quingentesimo secundo, victoria L. Metelli Pontificis in Sicilia de Pœnis captos. Centum quadraginta duo fuere, aut, ut quidam, CXL, transvecti ratibus, quas doliorum consertis ordinibus imposuerat. Verrius eos pugnasse in Circo, interfectosque jaculis tradit penuria consilii : quoniam neque ali placuisset, neque donari regibus.

animaux, on les y fit seulement pourchasser par des ouvriers qui n'avaient que des piques sans fer. Les auteurs qui pensent qu'ils ne furent pas tués n'expliquent pas ce qu'ils devinrent par la suite.

1 VII. (VII.) Un combat d'un Romain contre un éléphant est célèbre. Annibal avait forcé les prisonniers faits sur nous à combattre entre eux; l'un d'eux qui survécut fut mis en présence d'un éléphant, et on lui promit que s'il le tuait il serait renvoyé; il combattit seul dans l'arène contre l'éléphant, et il en vint à bout, au grand chagrin des Carthaginois. Annibal, comprenant que le bruit de ce combat ferait mépriser ces animaux, envoya des cavaliers pour tuer le Romain, qui re-
2 tournait chez lui. L'expérience des batailles contre Pyrrhus montra qu'il était très-facile de couper leur trompe. Fenestella rapporte que le premier combat d'éléphants qu'on ait vu à Rome eut lieu dans le cirque, pendant l'édilité curule de Claudius Pulcher, sous le consulat de M. Antonius et de A. Posthumius, l'an de Rome 655, et que vingt ans après il y eut un combat d'éléphants contre des taureaux, sous l'édilité curule des deux frères Lucullus. Sous le second consulat de Pompée (l'an de Rome 700), lors de la dédicace du temple de Vénus Victorieuse, vingt éléphants, ou, selon d'autres, dix-sept, combattirent dans le cirque contre des Gétules, qui les attaquaient à coups de javelot. Un d'entre eux excita surtout l'étonnement : les pieds percés de traits, il s'avança en se traînant sur les genoux contre ses ennemis, arrachant les boucliers et les jetant en l'air; ces boucliers, qui tournoyaient en retombant, faisaient un grand plaisir aux spectateurs, comme si c'eût été un tour d'adresse et non un
3 effet de la fureur de l'animal. Un autre fait qui surprit aussi, c'est qu'un éléphant fut tué d'un seul coup : un javelot, entrant sous l'œil, atteignit dans la tête les organes vitaux. Tous ensemble ils essayèrent de faire une sortie, non sans jeter beaucoup de désordre parmi le peuple qui entourait les grilles de fer. Pour cette raison, le dictateur César, sur le point, dans la suite, de donner un spectacle semblable, entoura de fossés pleins d'eau l'arène, fossés que Néron fit disparaître pour ajouter aux places des chevaliers. Les éléphants de Pompée, ayant perdu l'espoir de s'échapper, implorèrent la miséricorde du peuple par des attitudes qu'on ne peut décrire, se lamentant, pour ainsi dire, sur leur destinée; ce qui causa une telle peine aux spectateurs, qu'oubliant le général et la magnificence déployée en leur honneur, ils se levèrent tous versant des larmes, et maudirent Pompée, malédiction qui ne tarda pas à s'accomplir. Le dictateur César, 4
lors de son troisième consulat, en fit combattre 20 contre 500 fantassins, et, de rechef, 20 armés de tours, avec 60 combattants sur leur dos, contre 500 fantassins et un pareil nombre de cavaliers. Sous le règne de Claude et de Néron, le dernier exploit des gladiateurs qui demandaient leur congé était de les combattre seul à seul. L'éléphant a, dit-on, tant de douceur à l'égard de plus faible que lui, qu'au milieu d'un troupeau de menu bétail il écarte avec sa trompe les animaux qui sont devant lui, de peur d'en écraser quelqu'un par mégarde; ils ne font du mal que provoqués. En raison de cette douceur, ils marchent toujours en troupe, et ce sont les moins solitaires des animaux. Entourés par de la cavalerie, ils mettent au milieu les malades, les fatigués, les blessés, et ils viennent tour à tour au premier

L. Piso inductos dumtaxat in Circum, atque ut contemtus eorum incresceret, ab operariis hastas præpilatas habentibus, per Circum totum actos. Nec quid deinde iis factum sit, auctores explicant, qui non putant interfectos.

1 VII. (VII.) Clara est unius e Romanis dimicatio adversus elephantum, quum Hannibal captivos nostros dimicare inter sese coegisset. Namque unum qui supererat, objecit elephanto; et ille, dimitti pactus, si interemisset, solus in arena congressus, magno Pœnorum dolore, confecit. Hannibal, quum famam ejus dimicationis contemtum allaturam belluis intelligeret, equites misit, qui abeuntem in-
2 terficerent. Proboscidem eorum facillime amputari, Pyrrhi præliorum experimentis patuit. Romæ pugnasse Fenestella tradit primum omnium in Circo, Claudii Pulchri ædilitate curuli, M. Antonio, A. Postumio coss., anno Urbis sexcentesimo quinquagesimo quinto. Item post annos XX, Lucullorum ædilitate curuli adversus tauros. Pompeii quoque altero consulatu, dedicatione templi Veneris Victricis, pugnavere in Circo viginti, aut, ut quidam tradunt, XVII, Gætulis ex adverso jaculantibus, mirabili unius dimicatione, qui pedibus confossis repsit genibus in catervas, abrepta scuta jaciens in sublime, quæ decidentia voluptati spectantibus erant in orbem circumacta, velut arte, non furore belluæ jacerentur. Magnum et in 3
altero miraculum fuit, uno ictu occiso. Pilum autem sub oculo adactum, in vitalia capitis venerat. Universi eruptionem tentavere, non sine vexatione populi, circumdati clathris ferreis. Qua de causa Cæsar dictator, postea simile spectaculum editurus, euripis arenam circumdedit : quos Nero princeps sustulit, equiti loca addens. Sed Pompeiani, amissa fugæ spe, misericordiam vulgi inenarrabili habitu quærentes supplicavere, quadam sese lamentatione complorantes : tanto populi dolore, ut oblitus imperatoris, ac munificentiæ honori suo exquisitæ, flens universus consurgeret, dirasque Pompeio, quas ille mox luit, imprecaretur. Pugnavere et Cæsari dictatori tertio consu- 4
latu ejus, viginti contra pedites quingentos : iterumque totidem turriti cum sexagenis propugnatoribus, eodem quo priores numero peditum, et pari equitum ex adverso dimicante : postea singuli, principibus Claudio et Neroni in consummatione gladiatorum. Ipsius animalis tanta narratur clementia contra minus validos, ut in grege pecudum occurrentia manu dimoveat, ne quod obterat imprudens : nec nisi lacessiti noceant, ideoque gregatim semper ambulent, minime ex omnibus solivagi. Equitatu circumventi, infirmos aut fessos, vulneratosve in medium

rang, comme s'ils obéissaient à un commandement et à la discipline. Pris, ils s'apprivoisent très-promptement par l'usage de l'orge.

1 VIII. (VIII.) Dans l'Inde, pour les prendre, un cornac dirige un éléphant apprivoisé sur lequel il est monté, et qui, surprenant un éléphant sauvage isolé ou séparé de sa troupe, le frappe et le réduit; alors le cornac monte sur cet éléphant, qui lui obéit comme le premier. En Afrique on les prend dans des fosses; dès qu'un d'entre eux est allé y tomber, les autres entassent des branchages, jettent des roches, et font tous leurs efforts pour le retirer en comblant ainsi la fosse. Autrefois qu'on les chassait pour les dompter, on les poussait, à l'aide de la cavalerie, dans un long défilé fait de main d'hommes et sans issue; là, enfermés par des fossés et des levées de terre,
2 on les domptait par la faim. Ce qui prouvait leur soumission, c'est quand ils recevaient paisiblement un rameau qu'un homme leur présentait. Maintenant qu'on les chasse pour avoir leurs défenses, on cherche à les blesser à coups de flèches aux pieds, qui sont leur partie la plus sensible. Les Troglodytes, limitrophes de l'Éthiopie, qui ne vivent que de cette chasse, montent sur les arbres voisins des chemins que suivent les éléphants; puis, ayant remarqué le dernier de toute la bande, ils sautent sur l'extrémité de sa croupe; de la main gauche ils le saisissent par la queue, ils appuient leurs pieds sur la cuisse gauche; ainsi suspendus, ils coupent de la main droite, avec une hache à double tranchant très-affilée, l'un des jarrets; cette blessure retardant l'animal, ils lui coupent en se sauvant les tendons de l'autre jarret : tout cela se fait avec une rapi-
3 dité extrême. D'autres, employant un mode moins périlleux mais moins certain, fixent dans la terre, à une distance plus considérable, de très-grands arcs; des jeunes gens très-forts les maintiennent; d'autres, non moins forts, les tendent, et lancent des épieux en guise de flèches sur les éléphants qui passent; puis ils suivent l'animal blessé à la trace de son sang. Les femelles sont beaucoup plus timides que les mâles.

IX. (IX.) Les éléphants furieux se domptent par la faim et par les coups; on met auprès d'eux d'autres éléphants qui répriment leurs écarts avec des chaînes. Au reste, c'est surtout à l'époque du rut qu'ils deviennent intraitables, et qu'ils démolissent avec leurs défenses les écuries des Indiens. Aussi s'oppose-t-on aux accouplements, et l'on tient les femelles séparées des mâles dans des pacages, comme on fait pour le gros bétail. Domptés, on les emploie à la guerre; ils portent des tours pleines d'hommes armés, et décident en grande partie du résultat des guerres en Orient. Ils renversent les bataillons, ils écrasent les soldats; et cependant le moindre cri d'un cochon les épouvante. Blessés et effrayés, ils reculent toujours; et alors c'est pour leur propre parti qu'ils sont dangereux. Les éléphants d'Afrique redoutent ceux de l'Inde, et n'osent pas les regarder. En effet, les éléphants indiens sont d'une plus haute taille. 1

X. (X.) Le vulgaire croit que la portée est de dix ans; d'après Aristote (Histoire des Animaux, V, 13), elle est de deux ans; la femelle ne met bas qu'un petit. Les éléphants vivent deux cents ans, et quelquefois trois cents. Ils commencent à être adultes à soixante ans. Ils aiment beaucoup l'eau, et se tiennent sur le bord des fleuves; du reste, la grosseur de leur corps les rend impropres à la nage. Ils sont très-sensibles au froid; c'est 1

agmen recipiunt : ac velut imperio ac ratione, per vices subeunt. Capti celerrime mitificantur hordei succo.

1 VIII. (VIII.) Capiuntur autem in India unum ex domitis agente rectore, qui deprehensum solitarium, abactumve a grege, verberet ferum : quo fatigato, transcendit in eum, nec secus ac priorem regit. Africa foveis capit, in quas, deerrante aliquo, protinus cæteri congerunt ramos, moles devolvunt, aggeres construunt, omnique vi conantur extrahere. Antea domitandi gratia, greges equitatu cogebant in convallem manu factam, et longo tractu fallacem :
2 cujus inclusos ripis fossisque, fame domabant. Argumentum erat ramus, homine porrigente clementer acceptus. Nunc dentium causa, pedes eorum jaculantur, alioquin mollissimos. Troglodytæ contermini Æthiopiæ, qui hoc solo venatu aluntur, arbores propinquas itineri eorum conscendunt. Inde totius agminis novissimum speculati, extremas in clunes desiliunt. Læva apprehenditur cauda : pedes stipantur in sinistro femine. Ita pendens alterum poplitem dextra cædit præacuta bipenni : hoc crure tardato profugiens, alterius poplitis nervos ferit, cuncta præceleri
3 pernicitate peragens. Alii tutiore genere, sed magis fallaci, intentos ingentes arcus defigunt humi longius. Hos præcipui viribus juvenes continent : alii connixi pari conatu contendunt, ac prætereuntibus sagittarum venabula infigunt, mox sanguinis vestigiis sequuntur. Elephantorum generis feminæ multo pavidiores.

IX. (IX.) Domantur autem rabidi, fame et verberibus, 1
elephantis aliis admotis, qui tumultuantem catenis coerceant : et alias circa coitus maxime efferantur, et stabula Indorum dentibus sternunt. Quapropter arcent eos coitu, feminarumque pecuaria separant, quæ haud alio modo quam armentorum habent. Domiti militant, et turres armatorum in hostes ferunt, magnaque ex parte Orientis bella conficiunt. Prosternunt acies, proterunt armatos. Iidem minimo suis stridore terrentur, vulneratique et territi retro semper cedunt, haud minore partium suarum pernicie. Indicum Afri pavent, nec contueri audent : nam et major Indicis magnitudo est.

X. (X.) Decem annis gestare in utero vulgus existimat : 1
Aristoteles biennio, nec amplius quam singulos : vivere ducenis annis, et quosdam trecenis. Juventa eorum a sexagesimo incipit. Gaudent amnibus maxime, et circa fluvios vagantur, quum alioquin nare propter magnitudinem corporis non possint. Iidem frigoris impatientes : maximum hoc malum : inflationemque et profluvium alvi, nec alia morborum genera sentiunt. Olei potu tela, quæ corpori 2

pour eux le plus grand mal. Les seules maladies auxquelles ils soient sujets sont la tympanite et le
2 flux de ventre. Je lis qu'on fait tomber les traits enfoncés dans leur corps en leur donnant à boire de l'huile, et qu'au contraire le trait tient davantage si on les fait suer. Il est mortel pour eux de manger de la terre, à moins qu'ils ne s'y habituent peu à peu. Ils avalent aussi des pierres. Les aliments qui leur plaisent le plus sont les troncs d'arbre; ils abattent des palmiers élevés, en les heurtant de leur front; et, l'arbre ainsi renversé, ils en mangent le fruit. Ils mangent avec la bouche; ils respirent, ils boivent et ils flairent avec ce qu'on appelle non improprement leur main. De tous les animaux celui qu'ils haïssent le plus c'est le rat, et ils rebutent leur nourriture s'ils aperçoivent qu'elle ait été touchée dans la crèche par cet animal. Ils éprouvent les plus grandes souffrances quand ils avalent en buvant une hirudo, que l'on commence, j'en fais la remarque, à appeler ordinairement sangsue : quand elle s'est fixée dans les voies respiratoires, elle leur cause une douleur intolérable.

3 Leur peau est le plus dure au dos, elle est molle au ventre; ils ne sont pas défendus par des soies; leur queue même ne leur sert pas à les débarrasser de l'importunité des mouches, à laquelle leur masse ne les empêche pas d'être sensibles; leur peau est ridée, et attire ces insectes par son odeur. Ils en laissent des essaims se poser sur cette peau tendue; puis, la fronçant subitement, ils les écrasent entre les plis : cela leur tient lieu de queue, de crinière et de poil.

4 Leurs défenses ont un prix énorme; c'est la plus riche matière pour les statues des dieux. Le luxe a trouvé un autre mérite dans l'éléphant : on est allé jusqu'à rechercher la saveur du cartilage de sa trompe, par la seule raison, je pense, que l'on se figure manger l'ivoire même. C'est surtout dans les temples qu'on voit employées les grandes défenses. Toutefois, Polybe a rapporté, sur l'autorité d'un petit roi appelé Gulussa, qu'à l'extrémité de l'Afrique, sur les confins de l'Éthiopie, elles servent de poteaux dans les maisons, et qu'on les emploie, au lieu de pieux, pour y faire des clôtures et parquer les bestiaux.

XI. (XI.) L'Afrique produit des éléphants au 1
delà des déserts des Syrtes et dans la Mauritanie. Il y en a dans l'Éthiopie et la Troglodytique, comme nous l'avons dit (VIII, 8); mais les plus grands sont dans l'Inde, et ils sont perpétuellement en guerre avec des dragons assez grands eux-mêmes pour les envelopper sans peine de leurs replis, et les serrer comme dans un nœud : les deux combattants succombent; le vaincu, dans sa chute, écrase par son poids le serpent roulé autour de lui.

XII. (XII.) Chaque animal a son adresse parti- 1
culière, qui est merveilleuse; ils en sont un exemple. Le dragon a de la peine à s'élever à la hauteur de l'éléphant; en conséquence, remarquant le chemin que ces animaux prennent en allant paître, il se jette sur eux du haut d'un arbre : l'éléphant sait qu'il n'est pas assez fort pour lutter contre les nœuds qui l'étreignent; aussi cherche-t-il à écraser son ennemi contre les arbres ou les rochers : le dragon prévoit le danger, et tout d'abord il lui enlace les jambes avec sa queue; l'éléphant défait les nœuds avec sa trompe; le dragon enfonce sa tête dans les narines de l'éléphant, et à la fois lui ferme la respiration et le blesse dans les parties les plus délicates. Quand ils se rencontrent à l'improviste, le serpent se

eorum inhæreant, decidere invenio : a sudore autem facilius adhærescere. Et terram edisse his tabificum est, nisi sæpius mandant. Devorant autem et lapides. Truncos quidem gratissimo in cibatu habent. Palmas excelsiores fronte prosternunt, ac ita jacentium absumunt fructum. Mandunt ore : spirant et bibunt, odoranturque haud improprie appellata manu. Animalium maxime odere murem, et si pabulum in præsepio positum attingi ab eo videre, fastidiunt. Cruciatum in potu maximum sentiunt hausta hirudine, quam sanguisugam vulgo cœpisse appellari adverto. Hæc ubi in ipso animæ canali se fixit, intolerando afficit dolore.

3 Durissimum dorso tergus, ventri molle, setarum nullum tegumentum : ne in cauda quidem præsidium abigendo tædio muscarum (namque id et tanta vastitas sentit); sed cancellata cutis, et invitans id genus animalium odore. Ergo quum extenti recepere examina, arctatis in rugas repente cancellis, comprehensas enecant. Hoc iis pro cauda, juba, villo est.

4 Dentibus ingens pretium, et deorum simulacris lautissima ex iis materia. Invenit luxuria commendationem et aliam, expetiti in callo manus saporis : haud alia de causa, credo, quam quia ipsum ebur sibi mandere videtur. Magnitudo dentium videtur quidem in templis præcipua. Sed tamen in extremis Africæ, qua confinis Æthiopiæ est, postium vicem in domiciliis præbere : sepesque in iis et pecorum stabulis, pro palis, elephantorum dentibus fieri, Polybius tradidit, auctore Gulussa regulo.

XI. (XI.) Elephantos fert Africa ultra Syrticas solitudines, 1
et in Mauritania : ferunt Æthiopes et Troglodytæ, ut dictum est : sed maximos India, bellantesque cum iis perpetua discordia dracones, tantæ magnitudinis et ipsos, ut circumplexu facili ambiant, nexuque nodi præstringant. Commoritur ea dimicatio : victusque corruens, complexum elidit pondere.

XII. (XII.) Mira animalium pro se cuique solertia est, 1
ut his una : ascendendi in tantam altitudinem difficultas draconi : itaque iter ad pabula speculatus, ab excelsa se arbore injicit. Scit ille imparem sibi luctatum contra nexus : itaque arborum aut rupium attritum quærit. Cavent hoc dracones, ob idque gressus primum alligant cauda. Resolvunt illi nodos manu. At hi in ipsas nares caput condunt, pariterque spiritum præcludunt, et mollissimas lancinant partes : iidem obvii deprehensi, in adversos erigunt se, oculosque maxime petunt. Ita fit ut plerumque 2
cæci, ac fame et mœroris tabe confecti reperiantur. Quam

dresse et attaque son adversaire, principalement
2 aux yeux ; de là vient qu'on trouve souvent des éléphants aveugles, consumés par la faim et le chagrin. Comment expliquer la cause d'une si grande discorde, si ce n'est en disant que la nature se plaît à se donner le spectacle de ces duels? On rapporte encore autrement ce combat : l'éléphant, dit-on, a le sang très-froid, aussi est-ce surtout pendant les chaleurs que les serpents le convoitent; en conséquence, cachés dans les rivières, ils guettent l'éléphant qui vient boire ; ils s'enlacent autour de sa trompe et le mordent à l'oreille, parce que c'est le seul endroit qu'il ne puisse défendre avec sa trompe (3); ils boivent tout son sang, tant ils sont énormes. L'éléphant, ainsi épuisé et mis à sec, tombe; le dragon enivré est écrasé, et meurt.

1 XIII. (XIII.) L'Éthiopie produit aussi des serpents qui égalent ceux de l'Inde; ils ont 20 coudées. Seulement je ne sais pourquoi Juba a cru qu'ils avaient des crêtes. On appelle Asachéens les Éthiopiens dans le pays desquels on les trouve surtout. On rapporte que sur les côtes de ce pays quatre ou cinq de ces serpents s'enlacent en forme de claie, et, faisant pour ainsi dire voile la tête dressée, vont à travers les flots chercher une meilleure nourriture en Arabie.

1 XIV. (XIV.) Mégasthène écrit que dans l'Inde des serpents deviennent assez grands pour avaler des cerfs et des bœufs entiers; Métrodore, qu'auprès du fleuve Rhyndacus, dans le Pont, ils sont tels, qu'ils aspirent et engloutissent les oiseaux passant au-dessus d'eux, quelles que soient la hauteur et la rapidité du vol. On connaît l'histoire du serpent qui, dans les guerres puniques, auprès du fleuve Bagrada, fut assiégé comme une citadelle par Régulus, avec des balistes et des machines; il avait 120 pieds de long : sa peau et ses mâchoires ont été conservées 2
à Rome, dans un temple, jusqu'à la guerre de Numance. On peut croire à ces faits quand on voit en Italie le serpent appelé boa arriver à une telle grandeur, que sous le règne du dieu Claude on trouva un enfant entier dans le corps d'un de ces animaux, tué au Vatican. Ils se nourrissent d'abord en tetant les vaches ; c'est de là que vient leur nom (4). Quant aux autres animaux qui, n'étant qu'apportés de toutes parts, ont souvent touché le sol de l'Italie, il n'importe pas d'en décrire minutieusement les formes.

XV. (XV.) La Scythie produit très-peu d'animaux, à cause du manque d'arbrisseaux. La Germanie, qui y touche, n'en a pas beaucoup ; cependant on y trouve des espèces remarquables de bœufs sauvages, les bisons à crinières, et les ures doués d'une force et d'une rapidité extrême, auxquels le vulgaire ignorant donne le nom de bubales; le bubale (*antilope bubalis*) est un animal d'Afrique, qui ressemble plutôt au veau ou au cerf. 1

XVI. Le nord produit aussi des troupeaux de chevaux sauvages, de même que l'Asie et l'Afrique des troupeaux d'ânes sauvages. On y trouve en outre l'alce (*élan*), ressemblant à une de nos bêtes de somme, s'il ne s'en distinguait par la longueur de ses oreilles et de son cou. Il est dans l'île de Scandinavie un animal qui n'a jamais été vu chez nous, mais dont beaucoup ont parlé, l'achlis (*élan*) (5), qui ne diffère pas beaucoup de l'alce, mais qui a les membres d'une seule pièce; aussi ne se couche-t-il pas, mais il dort appuyé contre un arbre, que l'on scie, piége où il se prend; autrement sa vitesse extrême le sauverait. 1

quis aliam tantæ discordiæ causam attulerit, nisi naturam, spectaculum sibi ac paria componentem? Est et alia dimicationis hujus fama. Elephantis frigidissimum esse sanguinem : ob id æstu torrente præcipue a draconibus expeti. Quamobrem in amnibus mersos insidiari bibentibus : arctatisque illigata manu in aurem morsum defigere : quoniam is tantum locus defendi non possit manu. Dracones esse tantos, ut totum sanguinem capiant. Itaque elephantos ab iis ebibi, siccatosque concidere : et dracones inebriatos opprimi, commorique.

1 XIII. (XIII.) Generat eos et Æthiopia Indicis pares, vicenum cubitorum. Id modo mirum, unde cristatos Juba crediderit. Asachæi vocantur Æthiopes, apud quos maxime nascuntur. Narratur in maritimis eorum quaternos quinosque, inter se cratium modo implexos, erectis capitibus velificantes ad meliora pabula Arabiæ vehi fluctibus.

1 XIV. (XIV.) Megasthenes scribit, in India serpentes in tantam magnitudinem adolescere, ut solidos hauriant cervos taurosque. Metrodorus, circa Rhyndacum amnem in Ponto, ut supervolantes quamvis alte perniciterque alites haustu raptas absorbeant. Nota est, in Punicis bellis ad flumen Bagradam a Regulo imperatore ballistis tormentisque, ut oppidum aliquod, expugnata serpens CXX pedum longitudinis. Pellis ejus maxillæque usque ad bellum Nu- 2
mantinum duravere Romæ in templo. Faciunt his fidem in Italia appellatæ boæ : in tantam amplitudinem exeuntes, ut, divo Claudio principe, occisæ in Vaticano solidus in alvo spectatus sit infans. Aluntur primo bubuli lactis succo, unde nomen traxere. Cæterorum animalium, quæ modo convecta undique, Italiam contigere sæpius, formas nihil attinet scrupulose referre.

XV. (XV.) Paucissima Scythia gignit, inopia fruticum : 1
pauca contermina illi Germania : insignia tamen boum ferorum genera, jubatos bisontes, excellentique vi et velocitate uros, quibus imperitum vulgus bubalorum nomen imponit, quum id gignat Africa, vituli potius cervique quadam similitudine.

XVI. Septemtrio fert et equorum greges ferorum, sicut 1
asinorum Asia, et Africa : præterea alcem, ni proceritas aurium et cervicis distinguat, jumento similem. Item natam in Scandinavia insula, nec unquam visam in hoc orbe, multis tamen narratam, achlin, haud dissimilem illi, sed nullo suffraginum flexu : ideoque non cubantem, sed acclinem arbori in somno, eaque incisa ad insidias, capi, alias velocitatis memoratæ. Labrum ei superius prægrande : ob id retrograditur in pascendo, ne in priora ten-

Sa lèvre supérieure est très-grande, c'est pour cela qu'en paissant il marche à reculons ; car s'il allait devant lui, sa lèvre s'enroulerait. On parle d'une bête de Péonie nommée bonase (6), à crinière de cheval, et du reste ressemblant à un taureau ; ses cornes sont tellement contournées, qu'elles ne peuvent lui servir pour combattre ; aussi a-t-il recours à la fuite, et en fuyant il lance, quelquefois à la distance de trois jugères (75 ares), une fiente dont le contact brûle comme une sorte de feu ceux qui le poursuivent.

1 XVII. Les pards, les panthères, les lions, et les animaux semblables, disposition singulière, marchent les ongles rentrés dans une sorte de gaine, de peur que la pointe ne s'en brise ou ne s'en émousse. Quand ils courent, leurs griffes sont retirées en arrière, et ils ne les allongent que pour saisir une proie. (XVI.) Le lion a le plus de noblesse, quand une crinière couvre son cou et ses épaules. Avec l'âge, cet ornement vient à tous ceux qui ont été engendrés par un lion ; mais il manque toujours à ceux qui ont été engendrés par un pard. Les femelles en sont également dépourvues. Ces animaux sont très-ardents en amour, et le rut rend les mâles furieux. C'est l'Afrique qui est le principal théâtre de ces fureurs, la pénurie des eaux assemblant les animaux sur les bords d'un petit nombre de rivières. Aussi y voit-on se produire des formes diverses d'animaux, les femelles s'accouplant de gré ou de force avec des mâles de toute espèce ; de là vient cette façon de parler proverbiale en Grèce : L'Afrique produit toujours quelque chose de nouveau. Le lion reconnaît à l'odeur l'adultère commis par la lionne avec le pard, et se venge avec violence ; aussi la lionne après cette faute se lave dans le fleuve, ou ne suit le lion que de
loin. Je vois qu'on a cru vulgairement qu'elle n'enfantait qu'une fois, se déchirant la matrice avec
les griffes pour mettre son petit au monde. Aristote parle autrement ; et comme je suivrai généralement ce grand homme, je crois devoir dire
d'abord quelques mots sur son compte. Alexan- 3
dre le Grand, brûlant de connaître l'histoire des animaux, remit le soin de faire un travail sur ce sujet à Aristote, éminent en tout genre de science ; et il soumit à ses ordres, en Grèce et en Asie, quelques milliers d'hommes qui vivaient de la chasse et de la pêche, et qui soignaient des viviers, des bestiaux, des ruches, des piscines et des volières, afin qu'aucune créature ne lui échappât. En interrogeant ces hommes, Aristote composa environ cinquante volumes sur les animaux : j'ai abrégé cet ouvrage célèbre, et j'y ai joint ce qu'il avait ignoré ; je prie les lecteurs d'avoir de l'indulgence pour notre travail, qui va les faire rapidement voyager parmi tous les ouvrages de la nature, et au milieu de ce que le plus illustre
des rois a désiré connaître. Aristote rapporte 4
donc que la lionne met bas à sa première portée cinq petits ; que d'année en année elle en enfante un de moins, et qu'elle devient stérile après en avoir porté un seul ; que les petits sont d'abord informes, très-peu en chair, et ne sont pas plus grands que des belettes ; qu'ils marchent à peine à six mois, et qu'ils ne commencent pas à faire quelques mouvements avant deux mois ; qu'en Europe on ne trouve des lions qu'entre l'Achéloüs et le Nestus, beaucoup plus forts que ceux que produit l'Afrique ou la Syrie (7).

XVIII. Il y a deux espèces de lions : l'une 1
est ramassée et courte ; elle a la crinière plus crépue (8). Ces lions sont plus timides que les lions au corps allongé et au poil droit ; ces derniers

dens involvatur. Tradunt in Pæonia feram, quæ bonasus vocetur, equina juba, cætera tauro similem, cornibus ita in se flexis, ut non sint utilia pugnæ : quapropter fuga sibi auxiliari, reddentem in ea fimum, interdum et trium jugerum longitudine : cujus contactus sequentes ut ignis aliquis amburat.

1 XVII. Mirum pardos, pantheras, leones, et similia, condito in corporis vaginas unguium mucrone, ne refringatur hebeteturve, ingredi : aversisque falculis currere, nec nisi appetendo protendere. (XVI.) Leoni præcipua generositas, tunc quum colla armosque vestiunt jubæ. Id enim ætate contingit leone conceptis. Quos vero pardi generavere semper insigni hoc carent : simili modo feminæ.

2 Magna iis libido coitus, et ob hoc maribus ira. Africa hæc maxime spectat, inopia aquarum ad paucos amnes congregantibus se feris. Ideo multiformes ibi animalium partus, varie feminis cujusque generis mares aut vi, aut voluptate miscente. Unde etiam vulgare Græciæ dictum : Semper aliquid novi Africam afferre. Odore pardi coitum sentit in adultera leo, totaque vi consurgit in pœnam. Idcirco ea culpa flumine abluitur, aut longius comitatur. Semel autem edi partum, lacerato unguium acie utero
in enixu, vulgum credidisse video. Aristoteles diversa tradit, vir quem in iis magna secuturus ex parte, præfan-
dum reor. Alexandro Magno rege inflammato cupidine ani- 3
malium naturas noscendi, delegataque hac commentatione Aristoteli, summo in omni doctrina viro, aliquot millia hominum in totius Asiæ Græciæque tractu parere jussa, omnium quos venatus, aucupia, piscatusque alebant : quibusque vivaria, armenta, alvearia, piscinæ, aviaria in cura erant : ne quid usquam genitum ignoraretur ab eo : quos percontando, quinquaginta ferme volumina illa præclara de animalibus condidit : quæ a me collecta in arctum, cum iis quæ ignoraverat, quæso, ut legentes boni consulant, in universis rerum naturæ operibus, medioque clarissimi regum omnium desiderio, cura nostra breviter
peregrinantes. Is ergo tradit leænam primo fetu parere 4
quinque catulos, ac per annos singulos uno minus : ab uno sterilescere. Informes minimasque carnes magnitudine mustelarum esse initio, semestres vix ingredi posse, nec nisi bimestres moveri. In Europa autem inter Acheloum tantum Nestumque amnes leones esse : sed longe viribus præstantiores iis, quos Africa aut Syria gignant.

XVIII. Leonum duo genera : compactile et breve, cris- 1

méprisent les blessures. Les lions mâles urinent en levant la cuisse, comme les chiens; leur urine a une odeur forte, et leur haleine aussi; ils boivent rarement, ils ne mangent que de deux jours l'un; gorgés, ils restent trois jours sans manger; ils dévorent entiers les morceaux qu'ils peuvent avaler; et quand l'ampleur de leur ventre n'est pas égale à leur avidité, ils font sortir les morceaux en portant leurs griffes dans la gorge : ils emploient le même procédé quand, repus, il leur
2 faut fuir (9). Leur vie est longue, dit Aristote (Hist. an., IX, 39); ce qui le prouve, c'est qu'on les trouve la plupart privés de dents. Polybe, compagnon de Scipion Émilien, rapporte que dans leur vieillesse ils attaquent l'homme, parce qu'il ne leur reste plus assez de force pour poursuivre les bêtes fauves; qu'alors ils assiégent les villes d'Afrique, et qu'avec Scipion il en vit qu'on avait mis en croix, pour effrayer les autres par la crainte d'un pareil supplice.

1 XIX. Seul entre les bêtes sauvages, le lion a de la clémence à l'égard des suppliants; il épargne ceux qui sont terrassés; sa fureur s'exerce plus sur les hommes que sur les femmes; il n'attaque les enfants que poussé par la faim. Les Libyens croient qu'il comprend les prières : toujours est-il que j'ai entendu raconter à une captive revenue de Gétulie, qu'elle avait adouci dans les bois la férocité de plusieurs lions en osant leur parler, et leur dire qu'elle était une femme fugitive, malade, une suppliante aux pieds de l'animal le plus noble de tous et leur maître, et une proie indigne de sa gloire. Les opinions sont partagées sur la question de savoir si quand un animal féroce s'adoucit par la parole, c'est un effet de son intelligence ou du hasard. On ne s'en étonnera pas en voyant que l'expérience n'a pas décidé (observation facile à vérifier) si l'on peut par des chants magiques attirer les serpents, et les forcer à recevoir leur peine.

La queue est chez les lions l'indice de leurs 2
sentiments, comme les oreilles chez les chevaux; car la nature accorde aux plus nobles animaux des indices de cette espèce. La queue étant immobile, le lion est calme, bienveillant et caressant, pour ainsi dire; ce qui est rare, car la colère est chez lui un état plus fréquent. Quand la colère commence, il frappe la terre de sa queue; quand elle croît, il s'en bat les flancs, comme s'il voulait s'exciter lui-même. Sa plus grande force est dans la poitrine. Des blessures qu'il fait, soit avec les griffes, soit avec les dents, un sang noir s'écoule. Repu, le lion ne fait pas de 3
mal. Son noble courage se manifeste surtout dans les dangers : ce n'est pas seulement quand, dédaignant les traits, il se défend par la terreur qu'il inspire, proteste en quelque sorte qu'il est contraint, et s'élance sur les adversaires, moins forcé par le péril que courroucé de leur folie; mais il témoigne encore mieux sa grandeur d'âme quand, pressé par une multitude de chiens et de chasseurs, il recule avec lenteur et dédain en rase campagne, et tant qu'il peut être vu; au lieu que, dès qu'il est entré dans le fourré et les bois, il s'échappe par une course très-rapide, comme si les témoins faisaient la honte. Quand il pour- 4
suit, il va par bonds; ce qu'il ne fait pas quand il fuit. Blessé, il reconnaît merveilleusement celui qui l'a frappé; et il va le chercher, quel que soit le nombre des chasseurs. Il saisit celui qui lui a lancé un trait sans le blesser, le renverse, le roule, mais ne le blesse pas. Quand la lionne

pluribus jubis. Hos pavidiores esse, quam longos simplicique villo : eos contemtores vulnerum. Urinam mares crure sublato reddere, ut canes, gravem odore, nec minus halitum : raros in potu : vesci alternis diebus : a saturitate interim triduo cibis carere. Quæ possint, in mandendo solidâ devorare : nec capiente aviditatem alvo, conjectis in fauces unguibus extrahere : aut ut, si fugiendum
2 in satietate, abeant. Vitam iis longam docet argumento, quod plerique dentibus defecti reperiantur. Polybius Æmiliani comes, in senecta hominem appeti ab iis refert, quoniam ad persequendas feras vires non superant. Tunc obsidere Africæ urbes : eaque de causa crucifixos vidisse se cum Scipione, quia cæteri metu pœnæ similis absterrerentur eadem noxa.

1 XIX. Leoni tantum ex feris clementia in supplices : prostratis parcit : et ubi sævit, in viros potius, quam in feminas fremit : in infantes, non nisi magna fame. Credit Libya intellectum pervenire ad eos precum. Captivam certe Gætuliæ reducem audivi, multorum in silvis impetum a se mitigatum alloquio, ausam dicere se feminam, profugam, infirmam, supplicem animalis omnium generosissimi, cæterisque imperitantis, indignam ejus gloria prædam. Varia circa hoc opinio, ex ingenio cujusque, vel casu, mulceri alloquiis feras : quippe obvium, serpentes extrahi cantu, cogique in pœnam, verum falsumne sit, vita non decreverit.

Leonum animi index cauda, sicut et equorum aures. 2
Namque et has notas generosissimo cuique natura tribuit. Immota ergo placidus, clemens, blandientique similis, quod rarum est : crebrior enim iracundia. Ejus in principio, terra verberatur : incremento terga, ceu quodam incitamento, flagellantur. Vis summa in pectore. Ex omni vulnere, sive ungue impresso, sive dente, ater profluit sanguis. Iidem satiati, innoxii sunt. Generositas in peri- 3
culis maxime deprehenditur : non in illo tantummodo, quod spernens tela diu se terrore solo tuetur, ac velut cogi testatur : cooriturque non tanquam periculo coactus, sed tanquam amentiæ iratus. Illa nobilior animi significatio : quamlibet magna canum et venantium urgente vi, contemtim restitansque cedit in campis, et ubi spectari potest : idem ubi virgulta silvasque penetravit, acerrimo cursu fertur, velut abscondente turpitudinem loco. Dum 4
sequitur, insilit saltu, quo in fuga non utitur. Vulneratus observatione mira percussorem novit, et in quantalibet multitudine appetit. Eum vero qui telum quidem miserit, sed tamen non vulneraverit, correptum rotatumque ster-

combat pour ses petits, on dit qu'elle tient les yeux fixés à terre, pour ne pas être effrayée par la vue des épieux. Du reste, les lions ne sont ni rusés ni soupçonneux; ils ne regardent pas de côté, et ne veulent pas être regardés de cette façon. On croit qu'en mourant ils mordent la terre, et donnent une larme à leur mort. Un animal si puissant et si féroce est effrayé par le mouvement d'une roue et d'un char vide, par la crête du coq, plus encore par son chant, mais surtout par le feu. La seule maladie à laquelle le lion soit sujet est la perte d'appétit; on l'en guérit en excitant sa colère par l'insolence de guenons mises près de lui : il boit leur sang, qui lui sert de remède.

1 XX. Le premier qui ait donné à Rome le spectacle du combat de plusieurs lions ensemble est Q. Scævola, fils de Publius, lors de son édilité curule. L. Sylla, qui fut ensuite dictateur, fit combattre le premier cent lions à crinière, lors de sa préture; après lui, le grand Pompée en fit combattre dans le cirque 600, dont 315 étaient à crinière (10); le dictateur César, 400.

1 XXI. C'était jadis une chose fort laborieuse que de les prendre; on employait surtout les fosses. Sous le règne de Claude, le hasard enseigna un procédé qu'on peut presque dire honteux pour le nom d'un tel animal : un berger de Gétulie jeta son surtout sur un de ces animaux qui l'attaquait; cela fut aussitôt transporté dans l'arène. On peut à peine croire jusqu'à quel point une enveloppe légère, jetée sur sa tête, arrête sa férocité : il se laisse enchaîner sans résistance; c'est que toute sa vigueur est dans ses yeux. On s'étonnera moins que Lysimaque ait étranglé un lion avec lequel Alexandre l'avait fait enfermer.

Le premier qui les ait mis sous le joug, et qui 2
les ait attelés à un char dans Rome, est Marc-Antoine, et ce fut pendant la guerre civile, après la bataille livrée dans les champs de Pharsale; attelage prodigieux, sorte de signe des temps, qui témoignait que les esprits généreux subissaient le joug; car se faire traîner ainsi avec la mime Cythéris, c'était une monstruosité qui dépassait même les calamités de l'époque. Le premier homme qu'on dise avoir osé flatter un lion de la main, et le montrer apprivoisé, est Hannon, personnage carthaginois des plus célèbres; cela même le fit condamner : on crut qu'un homme aussi ingénieux persuaderait tout ce qu'il voudrait, et que la liberté serait en péril entre les mains de celui qui avait triomphé si complétement de la férocité.

On cite aussi des exemples fortuits de la clé 3
mence des lions. Mentor, de Syracuse, vit en Syrie un lion qu'il rencontra se rouler à terre en suppliant : frappé de terreur, il voulut s'enfuir; mais la bête lui barrait le passage, et lui léchait les pieds d'un air caressant : Mentor s'aperçut alors qu'elle avait une tumeur et une plaie à la patte; il en tira une épine, et la délivra de ses souffrances : une peinture à Syracuse atteste le fait. Elpis, de Samos, débarqué en Afrique, vit aussi, sur la côte, un lion la gueule ouverte et menaçante; il court à un arbre en invoquant Bacchus : c'est surtout quand l'espoir est perdu, que l'on fait des vœux. La bête, sans le poursuivre, comme elle aurait pu faire, alla se coucher au pied de l'arbre, cherchant à exciter sa pitié par cette gueule ouverte qui l'avait ef-

nit, nec vulnerat. Quum pro catulis feta dimicat, oculorum aciem traditur defigere in terram, ne venabula expavescat. Cætero dolis carent et suspicione : nec limis intuentur oculis, adspicique simili modo, nolunt. Creditum est, a moriente humum morderi, lacrymamque leto dari. Atque hoc tale, tam sævum animal, rotarum orbes circumacti, currusque inanes, et gallinaceorum cristæ, cantusque etiam magis terrent, sed maxime ignes. Ægritudinem fastidii tantum sentit : in qua medetur ei contumelia, in rabiem agente annexarum lascivia simiarum. Gustatus deinde sanguis in remedio est.

1 XX. Leonum simul plurium pugnam Romæ princeps dedit Q. Scævola, P. filius, in curuli ædilitate. Centum autem jubatorum primus omnium L. Sylla, qui postea dictator fuit, in prætura. Post eum Pompeius Magnus in Circo DC, ac in iis jubatorum CCCXV; Cæsar dictator, CCCC.

1 XXI. Capere eos, ardui erat quondam operis, foveisque maxime. Principatu Claudii casus rationem docuit, pudendam pæne talis feræ nomine, pastoris Gætuli sago contra ingruentis impetum objecto : quod spectaculum in arenam protinus translatum est, vix credibili modo torpescente tanta illa feritate, quamvis levi injectu operto capite, ita ut devinciatur non repugnans : videlicet omnis vis constat in oculis. Quo minus mirum sit, a Lysimacho Alexandri jussu simul incluso strangulatum leonem.

Jugo subdidit eos, primusque Romæ ad currum junxit 2
M. Antonius, et quidem civili bello, quum dimicatum esset in Pharsalicis campis : non sine quodam ostento temporum, generosos spiritus jugum subire illo prodigio significante : nam quod ita vectus est cum mima Cytheride, supra monstra etiam illarum calamitatum fuit. Primus autem hominum leonem manu tractare ausus, et ostendere mansuefactum, Hanno e clarissimis Pœnorum traditur : damnatusque illo argumento; quoniam nihil non persuasurus vir tam artificis ingenii videbatur : et male credi libertas ei, cui in tantum cessisset etiam feritas.

Sunt vero et fortuita eorum quoque clementiæ exem- 3
pla. Mentor Syracusanus in Syria leone obvio suppliciter volutante, attonitus pavore, quum refugienti undique fera opponeret sese, et vestigia lamberet adulanti similis, animadvertit in pede ejus tumorem vulnusque, et extracto surculo liberavit cruciatu. Pictura casum hunc testatur Syracusis. Simili modo Elpis Samius natione, in Africam delatus nave, juxta littus conspecto leone hiatu minaci, arborem fuga petit, Libero Patre invocato : quoniam tum præcipuus votorum locus est, quum spei nullus est. Neque profugienti, quum potuisset, fera institerat : et

4 frayé : en mordant trop avidement, elle s'était enfoncé un os entre les dents; elle souffrait de la faim, et la cause de la souffrance était dans ses armes mêmes. La voyant tenir la tête en l'air, et lui adresser pour ainsi dire de muettes prières, Elpis, qui d'abord ne se fiait pas à la bête, fut retenu plus longtemps encore par l'étonnement qu'il ne l'avait été par la crainte; enfin, il descendit et arracha l'os au lion, qui présentait sa gueule, et se prêtait à l'opération autant qu'il était nécessaire. On raconte que tant que le vaisseau resta à la côte le lion témoigna sa reconnaissance en
5 apportant du gibier. En mémoire de cet événement, Elpis consacra, dans Samos, à Bacchus un temple que pour cette raison les Grecs nommèrent temple de *Bacchus à la bouche ouverte*. Étonnons-nous après cela (viii, 5) que les bêtes reconnaissent les traces de l'homme, quand c'est le seul animal dont elles attendent du secours! Car pourquoi celles-ci ne se sont-elles pas adressées à d'autres? Ou bien d'où savaient-elles que la main de l'homme peut guérir? Peut-être aussi la violence du mal force les bêtes même à tout essayer.

6 (xvii.) Démétrius le naturaliste rapporte un trait non moins mémorable d'une panthère. L'animal était couché au milieu d'un chemin, dans le désir de rencontrer un homme : le père d'un certain philosophe Philinus l'aperçut à l'improviste. La peur le prend, il se met à reculer : mais la panthère se roule autour de lui; évidemment elle le caressait, et elle était en proie à un chagrin que l'on pouvait reconnaître même dans une panthère : elle avait des petits, lesquels étaient tombés loin de là dans une fosse. La crainte de l'homme se calma, ce fut le premier degré de la compassion; il voulut lui donner des soins, ce fut le second. Il la suivit là où elle l'entraînait, en tirant légèrement ses vêtements avec les griffes : dès qu'il comprit la cause de sa douleur, il retira de la fosse les petits, ce qui était en même temps sa propre rançon. La panthère le suivit avec eux, et le reconduisit au delà du désert, pleine de joie et d'allégresse; et l'on voyait facilement qu'elle témoignait sa reconnaissance sans mettre en compte son propre bienfait; ce qui est rare, même chez l'homme.

XXII. Ces faits permettent de croire aussi le 1
récit de Démocrite, qui raconte que Thoas fut sauvé en Arcadie par un serpent. Enfant, Thoas l'avait élevé et s'y était beaucoup attaché; le père, redoutant le naturel et la taille du serpent, l'avait porté dans un lieu désert. Là, Thoas étant tombé dans une embûche de brigands, le serpent reconnut sa voix, et vint à son secours. Quant à ce qu'on rapporte d'enfants allaités par des bêtes fauves après avoir été exposés, ainsi qu'on dit que les fondateurs de notre ville furent allaités par une louve, il est plus juste, je pense, d'attribuer cette circonstance extraordinaire à la grandeur des destins qui devaient s'accomplir, qu'au naturel des animaux eux-mêmes.

XXIII. La panthère et le tigre sont presque 1
les seuls animaux remarquables par leur robe bigarrée; les autres n'ont qu'une couleur uniforme, et propre à chaque espèce; seulement la couleur des lions est foncée en Syrie. Chez la panthère, les taches sont comme de petits yeux semés sur un fond clair. On dit que tous les quadrupèdes sont singulièrement attirés par l'odeur qu'elle exhale (xxi, 18), mais qu'ils sont effrayés par l'aspect farouche de sa tête; aussi la cache-t-elle : il ne reste plus que l'odeur agréable qui les attire, et elle les saisit. Des auteurs prétendent

procumbens ad arborem, hiatu, quo terruerat, misera-
4 tionem quærebat. Os morsu avidiore inhæserat dentibus, cruciabatque inedia, tum pœna in ipsis ejus telis, suspectantem, ac velut mutis precibus orantem : dum fortuitu fidens non est contra feram, multo diutius miraculo, quam metu, cessatum est. Degressus tandem evellit præbenti, et quam maxime opus esset, accommodanti. Traduntque, quamdiu navis ea in littore steterit, retulisse gratiam ve-
5 natus aggerendo. Qua de causa Libero Patri templum in Samo Elpis sacravit, quod ab eo facto Græci κεχηνότος Διονύσου appellavere. Miremur postea vestigia hominum intelligi a feris, quum etiam auxilia ab uno animalium sperent? Cur enim non ad alia iere? aut unde medicas manus hominis sciunt? nisi forte vis malorum, etiam feras omnia experiri cogit.

6 (xvii.) Æque memorandum et de panthera tradit Demetrius physicus : jacentem in media via hominis desiderio, repente apparuisse patri cujusdam Philini, assectatoris sapientiæ : illum pavore cœpisse regredi, feram vero circumvolutari non dubie blandientem, seseque conflictantem mœrore, qui etiam in panthera intelligi posset. Feta erat, catulis procul in foveam delapsis. Primum ergo, miserationis fuit non expavescere : proximum, ei curam intendere : sequutusque, qua trahebat vestem unguium levi injectu, ut causam doloris intellexit, simulque salutis suæ mercedem, exemit catulos : eaque cum iis prosequente, usque extra solitudines deductus, læta atque gestiente : ut facile appareret gratiam referre, et nihil in vicem imputare : quod etiam in homine rarum est.

XXII. Hæc fidem et Democrito afferunt, qui Thoan- 1
tem in Arcadia servatum a dracone narrat. Nutrierat eum puer dilectum admodum : parensque serpentis naturam, et magnitudinem metuens, in solitudines tulerat; in quibus circumvento latronum insidiis, agnitoque voce, subvenit. Nam quæ de infantibus ferarum lacte nutritis, quum essent expositi, produntur, sicut de conditoribus nostris a lupa, magnitudini fatorum accepta ferri æquius, quam ferarum naturæ arbitror.

XXIII. Panthera et tigris macularum varietate prope 1
solæ bestiarum spectantur : cæteris unus ac suus cujusque generis color est. Leonum tantum in Syria niger. Pantheris in candido breves macularum oculi. Ferunt odore earum mire sollicitari quadrupedes cunctas, sed capitis torvitate terreri. Quamobrem occultato eo, reliqua dulcedine invi-

qu'elle a sur l'épaule une tache semblable à la lune, qui croît et décroît avec cet astre. On donne aujourd'hui le nom de bigarrées et de pards, qui sont les mâles, à toute cette espèce d'animaux, très-communs en Afrique et en Syrie. Quelques-uns font des panthères une espèce à part, les distinguant seulement par le fond clair; et jusqu'à présent je n'ai pas trouvé d'autre différence.

1 XXIV. Il y avait un ancien sénatus-consulte qui défendait d'apporter en Italie des panthères d'Afrique. Cn. Aufidius, tribun du peuple (an de Rome 670), le fit casser par l'assemblée, et il permit d'en importer pour les jeux du cirque. Scaurus (XXXVI, 24), lors de son édilité (an de Rome 696), fut le premier qui en fit paraître dans le cirque 150, toutes de celles qu'on appelle bigarrées; puis Pompée, 410; le dieu Auguste, 420.

1 XXV. Le même empereur fut le premier qui, sous le consulat de Q. Tubéron et de Fabius Maximus, consul pour la quatrième fois (an de Rome 743), aux nones de mai (7 mai), lors de la dédicace du théâtre de Marcellus, montra à Rome, sur le théâtre, un tigre apprivoisé. Le dieu Claude en montra quatre à la fois (XVIII). L'Hyrcanie et l'Inde produisent le tigre, animal d'une rapidité redoutable : on en fait surtout l'épreuve quand on lui enlève tous ses petits, qui sont toujours nombreux; le chasseur qui les emporte est monté sur un cheval très-vite, et il en change de temps en temps. Dès que la tigresse trouve la bauge vide (les mâles ne s'occupent pas de leur progéniture), elle se précipite sur les pas du ravisseur, qu'elle suit à la piste : celui-ci, dès qu'il entend le rugissement approcher, jette un des petits; la tigresse le prend dans sa gueule, et sous ce poids, marchant avec encore plus de rapidité, elle revole à sa bauge; puis elle se remet à la poursuite, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, le chasseur étant rentré dans le vaisseau qui l'avait apporté, la fureur de l'animal s'épuise vainement sur le rivage.

XXVI. Les Orientaux élèvent comme gros 1
bétail les chameaux, dont (11) il y a deux espèces, le chameau de la Bactriane et celui de l'Arabie; la différence est que le premier a deux bosses sur le dos, le second n'en a qu'une. Les chameaux ont sous la poitrine une autre bosse, sur laquelle ils reposent. Les deux espèces manquent, comme les bœufs, de la rangée des incisives supérieures (XI, 62). Tous sont employés comme bêtes de charge; on s'en sert même en guise de cavalerie dans les combats. Pour la vélocité ils sont au rang du cheval; mais la carrière que fournissent ces animaux est proportionnée à leurs forces. Le chameau ne fait jamais une route plus longue que la route ordinaire, ni ne reçoit une charge plus lourde que sa charge habituelle. Il a une aversion naturelle pour le 2
cheval; il peut supporter la soif pendant quatre jours. Il boit, quand l'occasion s'en présente, pour le passé et pour l'avenir, et il trouble auparavant l'eau avec ses pieds; autrement l'eau ne lui plaît pas. Il vit cinquante ans, quelquefois cent; il est sujet aussi à la rage. On a trouvé le moyen de les châtrer, même les femelles, pour les rendre propres à la guerre; cette continence forcée les rend plus courageux.

XXVII. Une certaine ressemblance avec le 1
chameau se trouve dans deux animaux (12) : l'un d'eux est appelé nabu (*girafe*) par les Éthiopiens; il a l'encolure du cheval, les pieds et les jambes du bœuf, la tête du chameau, et des taches blanches semées sur un fond de couleur fauve, ce

tatas corripiunt. Sunt qui tradant in armo iis similem lunæ esse maculam, crescentem in orbes, et cavantem pari modo cornua. Nunc varias, et pardos qui mares sunt, appellant in eo omni genere, creberrimo in Africa Syriaque. Quidam ab iis pantheras candore solo discernunt : nec adhuc aliam differentiam inveni.

1 XXIV. Senatusconsultum fuit vetus, ne liceret Africanas in Italiam advehere. Contra hoc tulit ad populum Cn. Aufidius tribunus plebis, permisitque Circensium gratia importare. Primus autem Scaurus ædilitate sua varias centum quinqnaginta universas misit : dein Pompeius Magnus quadringentas decem : divus Augustus quadringentas viginti.

XXV. Idem Q. Tuberone, Fabio Max. coss. IV, nonas maias, theatri Marcelli dedicatione, tigrin primus omnium Romæ ostendit in cavea mansuefactum : divus vero Claudius simul quatuor. (XVIII.) Tigrin Hyrcani et Indi ferunt, animal velocitatis tremendæ, et maxime cognitæ, dum capitur totus ejus fetus, qui semper numerosus est. Ab insidiante rapitur, equo quam maxime pernici, atque in recentes subinde transfertur. At ubi vacuum cubile reperit feta (maribus enim cura non est sobolis), fertur præceps, odore vestigans. Raptor, appropinquante fremitu, abjicit unum e catulis. Tollit illa morsu, et pondere etiam ocior acta remeat, iterumque consequitur, ac subinde; donec in navim regresso irrita feritas sævit in littore.

XXVI. Camelos inter armenta pascit Oriens, quorum 1
duo genera, Bactriæ et Arabiæ : differunt, quod illæ bina habent tubera in dorso, hæ singula : sub pectore alterum, cui incumbant. Dentium superiore ordine, ut boves, carent in utroque genere. Omnes autem jumentorum ministeriis dorso funguntur, atque etiam equitatu in prœliis. Velocitas inter equos, sed suæ cuique mensuræ, sicuti vires : nec ultra assuetum procedit spatium, nec plus instituto onere recipit. Odium adversus equos 2
gerunt naturale. Sitim et quatriduo tolerant : implenturque, quum bibendi occasio est, et in præteritum, et in futurum, obturbata proculcatione prius aqua : aliter potu non gaudent. Vivunt quinquagenis annis, quædam et centenis. Utcumque rabiem et ipsæ sentiunt. Castrandi genus, etiam feminas, quæ bello præparentur, inventum est : fortiores ita fiunt coitu negato.

XXVII. Harum aliqua similitudo in duo transfertur ani- 1
malia : Nabun Æthiopes vocant, collo similem equo, pe-

qui lui a fait donner le nom de camélopardalis. La première girafe a été vue à Rome lors des jeux du cirque donnés par le dictateur César (an de Rome 708); depuis, on en voit de temps en temps. Cet animal est plus remarquable par un aspect extraordinaire que par un naturel farouche; aussi a-t-il reçu le nom de mouton sauvage.

1 XXVIII. (XIX.) C'est dans les jeux donnés par le grand Pompée qu'on a vu pour la première fois le chaüs (*loup-cervier*) (VIII, 34, 4) (13), appelé en Gaule rufius; il a la forme du loup et la robe du pard. Dans les mêmes jeux parurent des animaux venus d'Éthiopie, qu'on appelle cepus (14): leurs pieds de derrière ressemblent aux pieds et aux jambes de l'homme, leurs pieds de devant aux mains de l'homme. Cet animal n'a pas été revu depuis à Rome.

1 XXIX. (XX.) Dans les mêmes jeux on montra aussi le rhinocéros, qui porte une corne sur le nez; on en a vu souvent depuis: c'est le second ennemi naturel de l'éléphant (VIII, 11 et 12). Il aiguise sa corne contre les rochers, et se prépare ainsi au combat, cherchant surtout à atteindre le ventre, qu'il sait être la partie la plus vulnérable. Il est aussi long que l'éléphant; il a les jambes beaucoup plus courtes, et la couleur du buis.

1 XXX. (XXI.) L'Éthiopie produit des lynx (15) en grand nombre, des sphinx (16) au poil roux, avec deux mamelles à la poitrine, et beaucoup d'autres animaux monstrueux, des chevaux ailés, armés de cornes qu'on appelle pégases; des crocottes (17), qui semblent nées du chien et du loup, brisant tout avec leurs dents, et digérant aussitôt ce qu'elles ont dévoré; des cercopithèques à tête noire, à poil d'âne, et différant des autres animaux par la voix; des bœufs pareils à ceux de l'Inde, à une 2
corne et à trois cornes; la leucrocote (18), animal excessivement rapide, ayant à peu près la taille de l'âne, les jambes du cerf, le cou, la queue et le poitrail du lion, la tête du blaireau, le pied fourchu, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, et au lieu de dents un os continu: on prétend que cet animal imite la voix humaine. Dans le même pays on trouve un animal nommé éale (19), de la grandeur de l'hippopotame, ayant la queue de l'éléphant, une couleur noire ou fauve, la mâchoire du sanglier, les cornes hautes de plus d'une coudée, mobiles, qu'il emploie alternativement dans les combats, et dont il varie l'obliquité suivant qu'il le juge nécessaire. Mais ce que ce pays a de 3
plus farouche sont des taureaux sauvages (20), plus grands que ceux de nos champs, d'une rapidité supérieure à celle de tous les animaux, d'une couleur fauve, ayant les yeux bleus, le poil tourné à rebours, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, des cornes mobiles comme l'animal dont il vient d'être parlé, un cuir aussi dur que la pierre, et résistant à toutes blessures. Ils font la chasse à toutes les bêtes: quant à eux, on ne les prend que dans des fosses, où ils périssent toujours par l'effet de leur propre fureur. Dans le même pays il naît, d'après Ctésias, un animal appelé mantichore (VIII, 45) (21), ayant un triple rang de dents qui s'engrènent en forme de peigne, la face et les oreilles de l'homme, les yeux glauques, une couleur de sang, un corps de lion, une queue qui pique comme celle du scorpion, une voix semblable au concert du chalumeau et de la trompette, une rapidité très-grande, et un goût tout particulier pour la chair humaine.

dibus et cruribus bovi, camelo capite, albis maculis rutilum colorem distinguentibus, unde appellata camelopardalis. Dictatoris Cæsaris Circensibus ludis primum visa Romæ. Ex eo subinde cernitur, adspectu magis quam feritate, conspicua: quare etiam ovis feræ nomen invenit.

1 XXVIII. (XIX.) Pompeii Magni primum ludi ostenderunt chaum, quem Galli rufium vocabant, effigie lupi, pardorum maculis. Iidem ex Æthiopia, quas vocant κήπους, quarum pedes posteriores, pedibus humanis et cruribus, priores manibus fuere similes. Hoc animal postea Roma non vidit.

1 XXIX. (XX.) Iisdem ludis et rhinoceros, unius in nare cornus, qualis sæpe visus. Alter hic genitus hostis elephanto: cornu ad saxa limato præparat se pugnæ, in dimicatione alvum maxime petens, quam scit esse molliorem. Longitudo ei par, crura multo breviora, color buxeus.

1 XXX. (XXI.) Lyncas vulgo frequentes et sphingas, fusco pilo, mammis in pectore geminis, Æthiopia generat, multaque alia monstri similia: pennatos equos, cornibus armatos, quos pegasos vocant: crocottas, velut ex cane lupoque conceptos, omnia dentibus frangentes, protinusque devorata conficientes ventre: cercopithecos nigris capitibus, pilo asinino, et dissimiles cæteris voce: Indicos boves unicornes, tricornesque: leucrocotam per- 2
nicissimam feram, asini fere magnitudine, cruribus cervinis, collo, cauda, pectore leonis, capite melium, bisulca ungula, ore ad aures usque rescisso, dentium loco osse perpetuo. Hanc feram humanas voces tradunt imitari. Apud eosdem et quæ vocatur eale, magnitudine equi fluviatilis, cauda elephanti, colore nigra vel fulva: maxillas apri, majora cubitalibus cornua habens, mobilia, quæ alterna in pugna sistit, variatque infesta aut obliqua, utcumque ratio monstravit. Sed atrocissimos 3
habet tauros silvestres majores agrestibus, velocitate ante omnes, colore fulvos, oculis cæruleis, pilo in contrarium verso, rictu ad aures dehiscente, juxta cornua mobilia: tergori duritia silicis, omne respuens vulnus. Feras omnes venantur: ipsi non aliter, quam foveis capti, feritate semper intereunt. Apud eosdem nasci Ctesias scribit, quam manticheram appellat, triplici dentium ordine pectinatim coeuntium, facie et auriculis hominis, oculis glaucis, colore sanguineo, corpore leonis, cauda scorpionis modo spicula infigentem: vocis, ut si misceatur fistulæ et tubæ concentus: velocitatis magnæ, humani corporis vel præcipue appetentem.

XXXI. In India et boves solidis ungulis, unicornes: 1

1 XXXI. Dans l'Inde on trouve encore des bœufs (22) dont le pied n'est pas fendu, et qui n'ont qu'une corne; et une bête nommée axis (23), ayant la robe d'un faon, avec des mouchetures plus nombreuses et plus blanches : on l'offre en sacrifice à Bacchus. Les Indiens Orséens vont à la chasse de singes dont tout le corps est blanc. Ils chassent aussi une bête intraitable; c'est l'unicorne (24), semblable au cheval par le corps, au cerf par la tête, à l'éléphant par les pieds, au sanglier par la queue; elle a un mugissement grave, et une seule corne noire s'élevant de deux coudées au milieu du front : on dit que cette bête ne peut pas être prise vivante.

1 XXXII. Chez les Éthiopiens occidentaux est la source Nigris, origine du Nil, d'après l'opinion de la plupart des auteurs, que rendent probable les arguments rapportés plus haut (v, 10). Auprès de cette source est une bête appelée catoblépas (25), d'une taille médiocre, ayant les membres inertes : tout ce qu'elle peut faire, c'est de porter sa tête, qui est très-pesante, et qu'elle tient toujours inclinée vers le sol; autrement elle serait le fléau du genre humain, car tous ceux qui voient ses yeux expirent sur-le-champ.

1 XXXIII. Le serpent appelé basilic n'est pas doué d'une moindre puissance. La province Cyrénaïque le produit; sa longueur n'est pas de plus de douze doigts; il a sur la tête une tache blanche, qui lui fait une sorte de diadème. Il met en fuite tous les serpents par son sifflement. Il ne s'avance pas comme les autres en se repliant sur lui-même, mais il marche en se tenant dressé sur la partie moyenne de son corps. Il tue les arbrisseaux, non-seulement par son contact, mais encore par son haleine; il brûle les herbes, il brise les pierres, tant son venin est actif. On a cru jadis que, tué d'un coup de lance porté du haut d'un cheval, il causait la mort non-seulement du cavalier, mais du cheval lui-même, le venin se propageant le long de la lance. Ce monstre redoutable (on en a fait souvent l'épreuve pour les rois, désireux d'en voir le cadavre) ne résiste pas à des belettes; ainsi le veut la nature : rien n'est sans contre-poids. On les fait entrer dans des cavernes, que l'on reconnait facilement parce que le sol est brûlé alentour; elles tuent le basilic par l'odeur qu'elles exhalent, et meurent en même temps. Tel est le résultat du combat de la nature avec elle-même.

XXXIV. (XXII.) En Italie aussi on croit que 1
le regard des loups est nuisible, et que voyant un homme avant d'en être vus ils le privent momentanément de la voix. En Afrique et en Égypte les loups sont petits et sans force; dans les pays froids ils sont farouches et redoutables. On a dit que des hommes se changeaient en loups, puis reprenaient leur forme; nous devons croire fermement que cela est faux, ou ajouter foi à toutes les fables dont tant de siècles ont démontré la fausseté. Mais d'où vient que cette opinion ait pris de 2
telles racines dans l'esprit du vulgaire, que le mot de loup-garou soit un terme d'imprécation? Nous allons le dire. D'après Évanthes, écrivain grec qui n'est pas sans réputation, les livres des Arcadiens disent qu'un individu de la famille d'un certain Anthus est choisi au sort parmi les siens, et conduit à un étang de l'Arcadie; que là, suspendant ses habits à un chêne, il passe l'étang à la nage, va dans la solitude, se transforme en loup, et vit pendant neuf ans avec les animaux de cette espèce. Si pendant ce temps il n'a vu aucun 3
homme, il retourne à l'étang, et, après l'avoir traversé à la nage, il reprend la forme humaine :

et feram nomine axin, hinnulei pelle, pluribus candidioribusque maculis, sacrorum Liberi Patris. Orsæi Indi simias candentes toto corpore venantur. Asperrimam autem feram monocerotem, reliquo corpore equo similem, capite cervo, pedibus elephanto, cauda apro, mugitu gravi, uno cornu nigro media fronte cubitorum duum eminente. Hanc feram vivam negant capi.

1 XXXII. Apud Hesperios Æthiopas fons est Nigris, ut plerique existimavere, Nili caput : argumenta, quæ diximus, persuadent : juxta hunc fera appellatur catoblepas, modica alioquin, cæterisque membris iners, caput tantum prægrave ægre ferens : id dejectum semper in terram : alias internecio humani generis, omnibus qui oculos ejus videre confestim exspirantibus.

1 XXXIII. Eadem et basilisci serpentis est vis. Cyrenaica hunc generat provincia, duodenum non amplius digitorum magnitudine, candida in capite macula, ut quodam diademate insignem. Sibilo omnes fugat serpentes : nec flexu multiplici, ut reliquæ, corpus impellit, sed celsus et erectus in medio incedens. Necat frutices, non contactos modo, verum et afflatos : exurit herbas, rumpit saxa. Talis vis malo est. Creditum quondam, ex equo occisum hasta, et per eam subeunte vi, non equitem modo, sed equum quoque absumtum. Atque huic tali monstro (sæpe enim enectum concupivere reges videre) mustelarum virus exitio est; adeo naturæ nihil placuit esse sine pari. Injiciunt eas cavernis facile cognitis, soli tabe : necant illæ simul odore, moriunturque, et naturæ pugna conficitur.

XXXIV. (XXII.) Sed in Italia quoque creditur luporum 1
visus esse noxius : vocemque homini, quem priores contemplentur, adimere ad præsens. Inertes hos parvosque Africa et Ægyptus gignunt : asperos trucesque, frigidior plaga. Homines in lupos verti, rursumque restitui sibi, falsum esse confidenter existimare debemus, aut credere omnia, quæ fabulosa tot sæculis comperimus. Unde ta- 2
men ista vulgo infixa sit fama in tantum, ut in maledictis, versipelles habeat, indicabitur. Evanthes inter auctores Græciæ non spretus, tradit Arcadas scribere, ex gente Anthi cujusdam, sorte familiæ lectum, ad stagnum quoddam regionis ejus duci, vestituque in quercu suspenso transnatare, atque abire in deserta, transfigurarique in lupum, et cum cæteris ejusdem generis congregari per annos novem. Quo in tempore si homine se abstinuerit, 3

seulement il se trouve âgé de neuf ans de plus qu'avant sa métamorphose; Fabius ajoute même qu'il reprend son ancien vêtement. On est stupéfait de l'excès de la crédulité grecque; il n'est pas de mensonge si impudent qui ne soit appuyé d'un témoignage. Ainsi Agriopas, historien des Vainqueurs Olympiques, raconte que Déménète de Parrhasie (IV, 10) ayant goûté des entrailles d'un enfant, immolé dans le sacrifice de victimes humaines que les Arcadiens faisaient encore dans ce temps à Jupiter Lycéen, fut métamorphosé en loup; qu'au bout de dix ans, rendu aux jeux athlétiques, il disputa le prix du pugilat, et revint
4 victorieux d'Olympie. Bien plus, on croit vulgairement qu'un petit poil qui est à la queue du loup constitue un philtre amoureux, et que l'animal pris jette ce poil, qui n'a de vertu qu'autant qu'il est enlevé sur l'animal vivant. On dit que le temps de l'accouplement des loups n'est, dans toute l'année, que de douze jours; qu'affamé, il se nourrit de terre. De tous les présages le plus favorable est de voir son chemin coupé à droite par un loup ayant la gueule pleine. Au même genre appartiennent les loups appelés cerviers, tels que l'animal qui, avons-nous dit (VIII, 28), venu de la Gaule, fut montré dans les jeux célébrés par le grand Pompée. Ce dernier animal, même ayant faim, oublie, dit-on, s'il tourne la tête, les aliments qu'il mangeait, et va ailleurs en chercher d'autres.

1 XXXV. (XXIII.) Quant aux serpents, on sait que la plupart ont la couleur du terrain où ils se cachent. Les espèces en sont innombrables : les cérastes ont de petites cornes, qui sont souvent au nombre de quatre, et dont le mouvement attire les oiseaux, pendant que l'animal tient le reste de son corps caché. L'amphisbène (26) a une double tête, c'est-à-dire une tête à la queue, comme si ce n'était pas assez d'une seule gueule pour répandre le venin. Les uns ont des écailles, les autres une peau tachetée, tous un poison mortel. Le javelot se lance du haut des arbres : ce n'est pas seulement pour les pieds que les serpents sont à craindre, ils fendent même l'air comme un dard lancé par une machine. Le cou de l'aspic (*coluber haje* L.) se gonfle, et sa blessure est mortelle, à moins qu'on
n'excise sur-le-champ les parties infectées. Ce rep- 2
tile si redoutable n'a qu'un sentiment, ou plutôt qu'une passion. Les aspics ne cheminent que par couple apparié, et ils ne vivent pas l'un sans l'autre; aussi, le mâle ou la femelle étant tuée, le survivant met à la vengeance un acharnement incroyable. Il poursuit le meurtrier; il n'attaque que lui, par une sorte d'instinct, au milieu de la foule la plus nombreuse; il triomphe des obstacles, il traverse les espaces, et on ne lui échappe qu'en passant une rivière, ou par une fuite rapide. On ne peut dire si la nature a été plus prodigue de fléaux que de remèdes : d'abord elle a donné à cet animal redoutable une vue faible; les yeux sont non pas en avant, mais sur les tempes; aussi l'ouïe (27) le met-elle en mouvement plus souvent que la vue. (XXIV.) Puis il règne une guerre à mort entre lui et l'ichneumon (*mangouste, viverra ichneumon* L.).

XXXVI. C'est là sa gloire à celui-ci, né aussi en 1
Égypte. Il se roule dans le limon et se sèche au soleil; puis, s'étant ainsi cuirassé de plusieurs couches de boue, il va au combat. Dans la lutte, tenant sa queue droite, et se présentant par derrière, il

reverti ad idem stagnum; et quum transnataverit, effigiem recipere, ad pristinum habitum addito novem annorum senio. Id quoque Fabius, eamdem recipere vestem. Mirum est quo procedat græca credulitas! Nullum tam impudens mendacium est, ut teste careat. Itaque Agriopas, qui Olympionicas scripsit, narrat Demænetum Parrhasium in sacrificio, quod Arcades Jovi Lycæo humana etiam tum hostia faciebant, immolati pueri exta degustasse, et in lupum se convertisse : eumdem decimo anno restitutum athleticæ certasse in pugilatu, victoremque Olympia re-
4 versum. Quin et caudæ hujus animalis creditur vulgo inesse amatorium virus exiguo in villo : eumque, quum capiatur, abjici : nec idem pollere, nisi viventi direptum. Dies, quibus coeat, toto anno non amplius duodecim. Eumdem in fame vesci terra. Inter auguria, ad dexteram commeantium præciso itinere, si pleno id ore fecerit, nullum omnium præstantius. Sunt in eo genere, qui cervarii vocantur, qualem e Gallia in Pompeii Magni arena spectatum diximus. Huic quamvis in fame mandenti, si respexerit, oblivionem cibi subrepere aiunt, digressumque quærere aliud.

1 XXXV. (XXIII.) Quod ad serpentes attinet, vulgatum est colorem ejus plerasque terræ habere, in qua occultentur. Innumera esse genera : cerastis corpore eminere cornicula sæpe quadrigemina : quorum motu; reliquo corpore occultato, sollicitent ad se aves. Geminum caput amphisbænæ, hoc est, et a cauda, tanquam parum esset uno ore fundi venenum. Aliis squamas esse, aliis picturas : omnibus exitiale virus. Jaculum ex arborum ramis vibrari : nec pedibus tantum pavendas serpentes, sed et missili volare tormento. Colla aspidum intumescere, nullo ictus remedio, præterquam si confestim partes contactæ am-
putentur. Unus huic tam pestifero animali sensus, vel 2
potius affectus est. Conjugia ferme vagantur : nec nisi cum pari vita est : itaque alterutra interemta, incredibilis alteri ultionis cura. Persequitur interemtorem, unumque eum in quantolibet populi agmine notitia quadam infestat, perrumpit omnes difficultates, permeat spatia, nec nisi amnibus arcetur, aut præceleri fuga. Non est fateri, rerum natura, largius mala, an remedia genuerit. Jam primum hebetes oculos huic malo dedit : eosque non in fronte ex adverso cernere, sed in temporibus : itaque excitatur auditu sæpius quam visu. (XXIV.) Deinde internecinum bellum cum ichneumone.

XXXVI. Notum est animal hac gloria maxime, in 1
eadem natum Ægypto. Mergit se limo sæpius, siccatque sole. Mox ubi pluribus eodem modo se coriis loricavit, in dimicationem pergit. In ea caudam attollens, ictus ir-

reçoit des morsures impuissantes, jusqu'à ce que, épiant de côté le moment, il saisit son ennemi à la gorge. Non content de cette guerre, il triomphe d'un animal non moins redoutable.

1 XXXVII. (xxv.) Le Nil nourrit le crocodile, monstre à quatre pieds, et dangereux sur la terre comme dans les eaux. De tous les animaux terrestres, c'est le seul qui n'ait pas l'usage de la langue; seul aussi il a la mâchoire supérieure mobile, et sa morsure est terrible, attendu que les rangées de ses dents s'engrènent en forme de peigne. Sa longueur dépasse presque toujours dix-huit coudées; la femelle pond des œufs aussi gros que ceux d'une oie, et, par une sorte de divination, elle les couve toujours au delà de la limite que l'inonda-
2 tion du Nil atteindra. Aucun animal n'arrive à de plus grandes dimensions relativement à sa petitesse en naissant. Il est armé de griffes, et sa peau est impénétrable; il passe le jour à terre, la nuit dans l'eau, déterminé dans l'un et l'autre cas par le besoin de la chaleur. Rassasié de poisson et la gueule toujours pleine de débris, il se livre au sommeil sur le rivage; là, un petit oiseau qu'on appelle en Égypte trochilos, et roitelet en Italie, l'invite à ouvrir la gueule pour y chercher la nourriture, nettoyant d'abord le dehors de la gueule en sautillant, puis les dents, et le gosier même, que le crocodile, chatouillé agréablement, dilate autant qu'il peut : l'ichneumon, le voyant accablé par le sommeil au milieu de ce chatouillement, s'élance comme un trait dans son gosier, et lui ronge le ventre.

1 XXXVIII. On trouve dans le Nil un animal semblable au crocodile, mais plus petit même que l'ichneumon, le scinque (*Lacerta ouaran* Cuv.) (xxviii, 30). Ingrédient essentiel dans les antidotes, il sert aussi d'aphrodisiaque pour exciter les facultés viriles. Le crocodile était un fléau trop dangereux pour que la nature se contentât de lui opposer un seul ennemi; aussi des dauphins qui entrent dans le Nil ont sur le dos une épine (28) qui semble aiguisée pour servir d'arme : les crocodiles veulent les empêcher de chasser dans un fleuve qu'ils regardent comme leur domaine; le dauphin, plus faible que son ennemi, le met à mort par ruse : en effet, tous les animaux ont un instinct admirable qui leur montre à connaître non-seulement leurs propres avantages, mais encore les désavantages de leurs ennemis; ils connaissent leurs armes, ils connaissent les occasions et le côté faible de ceux qu'ils attaquent. Le cro- 2
codile a sous le ventre la peau molle et mince; le dauphin, comme effrayé, plonge, et, passant sous le ventre de son ennemi, il le lui ouvre avec son épine. Bien plus, une race d'hommes fait, dans le Nil même, la guerre à ce monstre : ce sont les Tentyrites (xxviii, 6, 2), appelés ainsi de l'île qu'ils habitent. Leur taille est petite, mais leur présence d'esprit est merveilleuse, au moins dans de pareilles luttes. Le crocodile est terrible contre ceux qui fuient, mais il fuit devant ceux qui le poursuivent. Les Tentyrites seuls osent l'attaquer de front; ils se jettent même à la nage dans le 3
fleuve, et, se mettant à cheval sur son dos, ils lui placent, au moment où, renversant la tête, il ouvre la gueule pour les mordre, une massue entre les dents; ils en tiennent les bouts avec l'une et l'autre main, et conduisent l'animal captif à terre avec cette espèce de frein; ils effrayent le crocodile par leur seule voix, et le forcent à revomir, pour être rendus à la sépulture, les corps qu'il vient d'avaler. Aussi Tentyra est-elle la seule 4

ritos aversus excipit, donec obliquo capite speculatus invadat in fauces. Nec hoc contentus, aliud haud mitius debellat animal.

1 XXXVII. (xxv.) Crocodilum habet Nilus, quadrupes malum, et terra pariter ac flumine infestum. Unum hoc animal terrestre linguæ usu caret. Unum superiore mobili maxilla imprimit morsum, alias terribilem, pectinatim stipante se dentium serie. Magnitudine excedit plerumque duodeviginti cubita. Parit ova, quanta anseres : eaque extra eum locum semper incubat, prædivinatione quadam, ad
2 quem summo auctu eo anno accessurus est Nilus. Nec aliud animal ex minori origine in majorem crescit magnitudinem. Et unguibus hic armatus est, contra omnes ictus cute invicta. Dies in terra agit, noctes in aqua, teporis utrumque ratione. Hunc saturum cibo piscium, et semper esculento ore, in littore somno datum, parva avis, quæ trochilos ibi vocatur, rex avium in Italia, invitat ad hiandum pabuli sui gratia, os primum ejus assultim repurgans, mox dentes, et intus fauces quoque ad hanc scabendi dulcedinem quam maxime hiantes : in qua voluptate somno pressum conspicatus ichneumon, per easdem fauces, ut telum aliquod, immissus, erodit alvum.

1 XXXVIII. Similis crocodilo, sed minor etiam ichneumone, est in Nilo natus scincos, contra venena præcipuus antidotis : item ad inflammandam virorum Venerem. Verum in crocodilo major erat pestis, quam ut uno esset ejus hoste natura contenta. Itaque et delphini immeantes Nilo, quorum dorso tanquam ad hunc usum cultellata inest spina, abigentes eos præda, ac velut in suo tantum amne regnantes, alioqui impares viribus ipsi, astu interimunt : callent enim in hoc cuncta animalia, sciuntque non sua modo commoda, verum et hostium adversa : norunt sua tela, norunt occasiones, partesque dissidentium imbelles. In ventre 2
mollis est tenuisque cutis crocodilo : ideo se, ut territi, mergunt delphini, subeuntesque alvum illa secant spina. Quin et gens hominum est huic belluæ adversa in ipso Nilo Tentyritæ, ab insula, in qua habitat, appellata. Mensura eorum parva, sed præsentia animi in hoc tantum usu mira. Terribilis hæc contra fugientes bellua est, fugax contra insequentes : sed adversum ire soli hi audent. Quin etiam flumini 3
innatant : dorsoque equitantium modo impositi, hiantibus resupino capite ad morsum, addita in os clava, dextra ac læva tenentes extrema ejus utrimque, ut frenis in terram agunt captivos : ac voce etiam sola territos, cogunt evomere recentia corpora ad sepulturam. Itaque uni ei insulæ 4
crocodili non adnatant : olfactuque ejus generis hominum,

île où les crocodiles n'abordent pas; et l'odeur des Tentyrites les fait fuir comme celle des Psylles (VII, 2) fait fuir les serpents. Cet animal a, dit-on, la vue faible dans l'eau, très-perçante au dehors, et il passe toujours quatre mois d'hiver dans un trou, sans rien manger. Quelques-uns pensent que, seul entre tous les animaux, il grandit tant qu'il vit; or il vit longtemps.

1 XXXIX. On trouve dans le même Nil l'hippopotame, animal d'une taille beaucoup plus haute. Il a le pied fendu comme les bœufs, le dos, la crinière et le hennissement du cheval, le museau relevé, la queue du sanglier et ses dents recourbées, mais moins dangereuses. Avec son cuir on fait des casques et des boucliers impénétrables, tant qu'ils ne sont pas mouillés. Il dévaste les moissons; et on assure qu'il détermine d'avance chaque jour la moisson qu'il ravagera le lendemain, et qu'il entre à reculons dans le champ, pour mettre en défaut ceux qui voudraient lui dresser des embûches à son retour.

1 XL. (XXVI.) M. Scaurus, dans les jeux célébrés lors de son édilité, montra le premier à Rome un hippopotame et cinq crocodiles, dans une pièce d'eau creusée pour cette circonstance. L'hippopotame a même enseigné (XXVIII, 31) à la médecine une de ses opérations : quand une abondance continuelle d'aliments l'a rendu trop gras, il vient sur la rive pour chercher des roseaux récemment coupés; dès qu'il voit une tige très-aiguë, il s'y appuie, et s'ouvre une veine à la jambe. S'étant ainsi, par l'écoulement du sang, débarrassé du malaise qui le gênait, il couvre la plaie de limon.

1 XLI. (XXVII.) Dans la même Égypte un oiseau, appelé ibis, a enseigné quelque chose de semblable : il se lave les intestins en insinuant son bec recourbé dans cette partie par laquelle il est si important que le résidu des aliments soit évacué. Et ce ne sont pas les seules inventions utiles, même à l'homme, qu'aient trouvées les animaux : le cerf a indiqué le dictame (XXV, 53), pour l'extraction des flèches; blessé par cette arme (29), il lui suffit de manger du dictame pour qu'elle se détache. Le même animal blessé par l'araignée qu'on appelle phalange, ou par quelque bête semblable, se guérit en mangeant des écrevisses. Une herbe excellente 2
contre les morsures des serpents (XXII, 45) est celle avec laquelle se raniment les lézards blessés dans les combats qu'ils leur livrent. La chélidoine (XXV, 50 et 91) est très-bonne pour la vue; ce que nous ont appris les hirondelles, qui s'en servent pour guérir les yeux malades de leurs petits.

La tortue se redonne des forces contre les ser- 3
pents en mangeant la cunile, qu'on appelle herbe aux bœufs (XX, 61); la belette, en mangeant de la rue quand elle a livré des combats aux serpents en poursuivant les rats (XXIX, 16); la cigogne se guérit dans les maladies en mangeant de l'origan; les sangliers, avec du lierre et en mangeant des écrevisses, surtout celles que la mer rejette. Le serpent qui mue par l'effet de l'hiver (XX, 95) se délivre de sa peau avec le jus du fenouil, et reparaît, au printemps, brillant de jeunesse. Il commence à s'en dépouiller par la tête, et il ne 4
lui faut pas moins d'un jour et d'une nuit pour se dégager de sa vieille peau, la retournant à l'envers d'un bout à l'autre. Le même animal, dont la vue s'est affaiblie pendant l'hivernage, se frotte avec le fenouil, et par cette onction rend de la force à ses yeux; en se frottant contre les épines du genévrier, il se délivre des écailles qui

ut Psyllorum serpentes, fugantur. Hebetes oculos hoc animal dicitur habere in aqua, extra acerrimi visus : quatuorque menses hiemis inedia semper transmittere in specu. Quidam hoc unum quandiu vivat, crescere arbitrantur : vivit autem longo tempore.

1 XXXIX. Major altitudine in eodem Nilo bellua hippopotamus editur : ungulis binis, quales bubus, dorso equi, et juba, et hinnitu, rostro resimo, cauda et dentibus aprorum aduncis, sed minus noxiis : tergoris ad scuta galeasque impenetrabilis, præterquam si humore madeat. Depascitur segetes, destinatione ante (ut ferunt) determinatas in diem, et ex agro ferentibus vestigiis, ne quæ revertenti insidiæ comparentur.

1 XL. (XXVI.) Primus eum, et quinque crocodilos Romæ ædilitatis suæ ludis M. Scaurus temporario euripo ostendit. Hippopotamus in quadam medendi parte etiam magister exstitit. Assidua namque satietate obesus exit in littus, recentes arundinum cæsuras speculatum : atque ubi acutissimam videt stirpem, imprimens corpus, venam quamdam in crure vulnerat, atque ita profluvio sanguinis morbidum alias corpus exonerat, et plagam limo rursus obducit.

1 XLI. (XXVII.) Simile quiddam et volucris in eadem Ægypto monstravit, quæ vocatur ibis : rostri aduncitate per eam partem se perluens, qua reddi ciborum onera maxime salubre est. Nec hæc sola a multis animalibus reperta sunt, usui futura et homini. Dictamnum herbam extrahendis sagittis cervi monstravere percussi eo telo pastuque ejus herbæ ejecto. Iidem percussi a phalangio, quod est aranei genus, aut aliquo simili, cancros edendo sibi medentur. Est et ad serpentium ictus præcipua, qua se 2
lacerti, quoties cum his conseruere pugnam, vulnerati refovent. Chelidoniam visui saluberrimam hirundines monstravere, vexatis pullorum oculis illa medentes.

Testudo cunilæ, quam bubulam vocant, pastu, vires 3
contra serpentes refovet : mustela rutæ, in murium venatu cum iis dimicatione conserta : ciconia origano, edera apri in morbis sibi medentur, et cancros vescendo, maxime mari ejectos. Anguis hiberno situ membrana corporis obducta, feniculi succo impedimentum illud exuit, nitidusque vernat. Exuit autem a capite primum, nec celerius 4
quam uno die ac nocte replicans, ut extra fiat membranæ, quod fuerat intus. Idem hiberna latebra visu obscurato, marathro herbæ sese affricans, oculos inungit ac refovet : si vero squamæ obtorpuere, spinis juniperi se scabit. Draco vernam nauseam silvestris lactucæ succo restinguit.

lui obscurcissent la vue; le dragon se purge au
printemps avec le suc de la laitue sauvage. Les
barbares vont à la chasse des panthères avec de
la viande frottée d'aconit; c'est un poison : la
panthère, dès qu'elle en a mangé, est prise d'é-
tranglement; aussi quelques-uns appellent-ils
cette herbe pardalianches (XXVII, 2). Mais l'a-
5 nimal se guérit avec les excréments de l'homme,
dont il est tellement avide, que si des bergers en
mettent dans un vase, en ayant soin de le suspen-
dre hors de la portée de ses bonds, il s'épuise à
sauter pour y atteindre, et finit par expirer; et
cependant la panthère a la vie si dure, que, les
intestins hors du corps, elle combat longtemps.
L'éléphant, trompé par la couleur, mange-t-il un
caméléon (c'est un poison pour lui), a recours
6 à l'olivier sauvage. Les ours (XXIX, 39), quand
ils ont goûté du fruit de la mandragore, lèchent
les fourmilières. Le cerf en mangeant de la ci-
nare (30) combat les plantes vénéneuses des pâtu-
rages. Les ramiers, les choucas (XI, 25), les mer-
les, les perdrix, remédient avec la feuille du lau-
rier à la perte d'appétit qu'ils éprouvent chaque
année; les colombes, les tourterelles, les poules,
avec l'herbe appelée helxine (31); les canards, les
oies et les autres oiseaux aquatiques, avec la si-
déris (32); les grues et oiseaux semblables, avec le
jonc de marais. Le corbeau ayant tué un camé-
léon, nuisible à son vainqueur même, dissipe le
venin avec du laurier.

1 XLII. (XXVIII.) Je pourrais citer mille autres
faits : la nature a même donné à beaucoup d'a-
nimaux la faculté d'observer le ciel, et de présa-
ger les vents, les pluies et les tempêtes, présages
différents suivant les différentes espèces, et dont
le détail serait immense, ainsi que le détail des
autres rapports que l'homme entretient avec
chacun d'eux. En effet, ils annoncent à l'avance
les dangers, non-seulement par leur foie et par
leurs entrailles, à l'inspection desquelles s'ar-
rêtent tant de mortels, mais aussi par d'autres
indices. Les rats délogent à l'avance des édifices 2
qui menacent ruine; les araignées tombent les
premières avec leurs toiles. Les augures consti-
tuent même un art chez les Romains, et le collége
des prêtres y est surtout consacré. En Thrace,
quand les eaux sont glacées, le renard, animal
d'ailleurs d'une habileté malfaisante, est con-
sulté : on ne passe les fleuves et les lacs gelés
que quand il les a lui-même traversés en allant
et venant; on a observé que, mettant l'oreille
contre la glace, il en estime l'épaisseur.

XLIII. (XXIX.) On trouve des exemples non 1
moins célèbres de destructions dues même à des
animaux méprisés. M. Varron rapporte qu'une
ville fut ruinée en Espagne par les lapins, en
Thessalie par les taupes; qu'une population fut
chassée par les grenouilles en Gaule, par les sau-
terelles en Afrique; que les habitants de Gyaros,
une des Cyclades, furent mis en fuite par les rats
(VIII, 82; X, 85); qu'en Italie Amycles fut dé-
truite par les serpents. En deçà des Éthiopiens
Cynamolges (VI, 35), est une vaste étendue dé-
peuplée; les habitants en ont disparu devant les
scorpions et les solipuges (XXIX, 29); Théophraste
assure que les Rhœtiens ont été chassés par les
scolopendres. Mais revenons aux autres espèces
d'animaux.

XLIV. (XXX.) Le vulgaire croit que les hyènes 1
sont hermaphrodites, qu'elles deviennent al-
ternativement, d'année en année, mâles et fe-
melles; qu'elles engendrent sans mâle : Aristote

Pantheras, perfricata carne aconito (venenum id est),
barbari venantur. Occupat illico fauces earum angor : quare
5 pardalianches id venenum appellavere quidam. At fera con-
tra hoc excrementis hominis sibi medetur : et alias tam
avida eorum, ut a pastoribus ex industria in aliquo vase
suspensa altius, quam ut queat saltu attingere, jaculando
se appetendoque deficiat, et postremo exspiret : alioqui
vivacitatis adeo lentæ, ut ejectis interaneis diu pugnet.
Elephas, chamæleone concolori frondi devorato, occurrit
6 oleastro huic veneno suo. Ursi quum mandragoræ mala
gustavere, formicas lambunt. Cervus herba cinare vene-
natis pabulis resistit. Palumbes, gracculi, merulæ, per-
dices, lauri folio annuum fastidium purgant : columbæ,
turtures, et gallinacei, herba quæ vocatur helxine : ana-
tes, anseres, cæteræque aquaticæ herba siderite : grues
et similes, junco palustri. Corvus, occiso chamæleone, qui
etiam victori nocet, lauro infectum virus exstinguit.

1 XLII. (XXVIII.) Millia præterea, utpote quum plurimis
animalibus eadem natura rerum, cæli quoque observa-
tionem, et ventorum, et imbrium, et tempestatum præ-
sagia, aliis alia dederit, quod persequi immensum est,
æque scilicet quam reliquam cum singulis hominum so-
cietatem. Siquidem et pericula præmonent, non fibris
modo extisque, circa quod magna mortalium portio hæ-
ret, sed alia quadam significatione. Ruinis imminentibus 2
musculi præmigrant, aranei cum telis primi cadunt. Au-
guria quidem artem fecere apud Romanos : et sacerdotum
collegium vel maxime solemne est. In Thracia locis rigenti-
bus et vulpes, animal alioqui solertia dirum : amnes gela-
tos, lacusque, nonnisi ad ejus itum reditumque trans-
eunt. Observatum, eam aure ad glaciem apposita, conjec-
tare crassitudinem gelus.

XLIII. (XXIX.) Nec minus clara exitii documenta sunt 1
etiam ex contemnendis animalibus. M. Varro auctor est,
a cuniculis suffossum in Hispania oppidum, a talpis in
Thessalia : ab ranis civitatem in Gallia pulsam, ab locus-
tis in Africa : ex Gyaro Cycladum insula incolas a muribus
fugatos, in Italia Amyclas a serpentibus deletas. Citra Cyn-
amolgos Æthiopas late deserta regio est, a scorpionibus
et solipugis gente sublata; et a scolopendris abactos Rhœ-
tienses, auctor est Theophrastus. Sed ad reliqua ferarum
genera redeamus.

XLIV. (XXX.) Hyænis utramque esse naturam, et al- 1
ternis annis mares, alternis feminas fieri, parere sine ma-
re, vulgus credit, Aristoteles negat. Collum et juba conti-
nuitate spinæ porrigitur, flectique, nisi circumactu totius

nie tout cela (*de Gen. an.*, III, 6). La crinière s'étend tout le long du dos, et le cou ne fait qu'un avec l'épine; aussi l'hyène ne peut infléchir son corps qu'en se tournant tout entière. On en raconte en outre des choses merveilleuses : la plus étrange, c'est qu'au milieu des bergeries elle imite le langage humain, retenant le nom d'un individu, qu'elle fait sortir ainsi et déchire. On prétend encore qu'elle imite le vomissement de
2 l'homme, pour attirer les chiens et les dévorer; que, seule entre tous les animaux, elle fouille les sépulcres et y va chercher les cadavres; que la femelle est rarement prise; que les yeux présentent mille variétés et mille changements de coloration; que les chiens atteints par son ombre perdent la voix; qu'au moyen de certains procédés magiques elle rend immobile tout animal autour duquel elle a tourné trois fois.

1 XLV. En s'accouplant avec des hyènes la lionne d'Éthiopie produit la crocute (33), qui imite pareillement la voix des hommes et des bestiaux. Elle ne cligne jamais les yeux; les deux mâchoires, dépourvues de gencives, sont garnies chacune d'une denture continue; ces deux dentures s'emboîtent, afin que la rencontre ne les émousse pas. Juba rapporte que la mantichore (VIII, 30) aussi imite, en Éthiopie, la parole humaine.

1 XLVI. Les hyènes sont très-nombreuses dans l'Afrique, qui produit aussi beaucoup d'ânes sauvages. Dans cette espèce, chaque mâle commande à un troupeau de femelles : redoutant des rivaux en amour, ils surveillent les femelles pleines, et châtrent avec les dents les mâles qui naissent; mais les femelles pleines cherchent à se cacher, elles veulent mettre bas en secret, et se plaisent à multiplier leurs jouissances.

1 XLVII. Ce sont les castors du Pont qui se châtrent eux-mêmes (XXXII, 13) quand le péril les presse; car ils savent qu'on les poursuit pour leurs testicules, que les médecins nomment castoréum. Du reste, le castor est un animal dont la morsure est formidable; sur le bord des fleuves, il coupe les arbres comme avec un fer tranchant; quand il a saisi un membre, il ne desserre pas les mâchoires avant que les os fracturés n'aient craqué sous les dents. Il a la queue d'un poisson; du reste, il ressemble à la loutre (XXXII, 53); ces deux animaux sont aquatiques; leur poil est plus doux que la plume.

XLVIII. (XXXI.) Les grenouilles buissonnières (XXXII, 18), qui vivent sur la terre et dans l'eau, portent en elles beaucoup de remèdes que, dit-on, elles perdent chaque jour et reprennent avec les aliments; il n'y a que les venins qu'elles se réservent toujours. 1

XLIX. Le veau marin est également amphibie; il vit dans la mer et sur terre; il a la même intelligence que le castor : il vomit son fiel, qui entre dans beaucoup de compositions médicamenteuses; il vomit aussi sa présure, qui est bonne contre l'épilepsie, sachant très-bien que c'est pour cela qu'on le poursuit. Théophraste rapporte que les stellions (*gecko*) comme les serpents dépouillent leur vieille peau, et l'avalent aussitôt, pour dérober ce qui serait un remède contre l'épilepsie; et que ces animaux, dont la morsure est mortelle en Grèce, sont innocents en Sicile. 1

L. (XXXII.) Les cerfs, bien que ce soient les plus doux des animaux, ont aussi leur malice. Pressés par les meutes, ils se réfugient spontanément vers l'homme. Au moment de mettre bas, les biches évitent moins les sentiers frayés par les hommes que les solitudes fréquentées des bêtes féroces. Elles conçoivent après le lever de 1

corporis, nequit. Multa præterea mira traduntur. Sed maxime sermonem humanum inter pastorum stabula assimulare, nomenque alicujus addiscere, quem evocatum foras laceret. Item vomitionem hominis imitari, ad sollici
2 tandos canes, quos invadat. Ab uno animali sepulcra erui, inquisitione corporum. Feminam raro capi. Oculis mille esse varietates, colorumque mutationes. Præterea umbræ ejus contactu canes obmutescere. Et quibusdam magicis artibus omne animal, quod ter lustraverit, in vestigio hærere.

1 XLV. Hujus generis coitu leæna Æthiopica parit crocutam, similiter voces imitantem hominum pecorumque. Acies ei perpetua : in utraque parte oris nullis gingivis, dente continuo : qui ne contrario occursu hebetetur, capsarum modo includitur. Hominum sermones imitari et mantichoram in Æthiopia, auctor est Juba.

1 XLVI. Hyænæ plurimæ gignuntur in Africa, quæ et asinorum silvestrium multitudinem fundit. Mares in eo genere singuli feminarum gregibus imperitant. Timent libidinis æmulos, et ideo gravidas custodiunt, morsuque natos mares castrant. Contra gravidæ latebras petunt, et parere furto cupiunt, gaudentque copia libidinis.

XLVII. Easdem partes sibi ipsi Pontici amputant fibri, periculo urgente, ob hoc se peti gnari : castoreum id vocant medici : alias animal horrendi morsus, arbores juxta flumina, ut ferro, cædit : hominis parte comprehensa, non antequam fracta concrepuerint ossa, morsus resolvit. Cauda piscium iis, cætera species lutræ. Utrumque aquaticum : utrique mollior pluma pilus. 1

XLVIII. (XXXI.) Ranæ quoque rubetæ, quarum et in terra, et in humore vita, plurimis refertæ medicaminibus, deponere ea quotidie ac resumere a pastu dicuntur, venena tantum semper sibi reservantes. 1

XLIX. Similis et vitulo marino victus, in mari ac terra : simile fibro et ingenium. Evomit fel suum, ad multa medicamenta utile : item coagulum ad comitiales morbos : ob ea se peti prudens. Theophrastus auctor est, anguis modo et stelliones senectutem exuere, eamque protinus devorare, præripientes comitiali morbo remedia. Eosdem mortiferi in Græcia morsus, innoxios esse in Sicilia. 1

L. (XXXII.) Cervis quoque est sua malignitas, quamquam placidissimo animalium. Urgente vi canum, ultro confugiunt ad hominem. Et in pariendo semitas minus cavent, humanis vestigiis tritas, quam secreta ac feris 1

la constellation d'Arcturus (xviii, 74). Elles mettent bas, au bout de huit mois, quelquefois deux petits. Elles quittent les mâles après la conception; ceux-ci délaissés sont en proie aux fureurs du rut; ils fouillent la terre: c'est alors que leurs museaux noircissent, teinte qui dure jusqu'à ce que les pluies la fassent disparaître. Les femelles, avant de mettre bas, se purgent avec une certaine herbe nommée seseli (xx, 18), ce qui rend le part plus facile; après avoir mis bas, elles broutent deux herbes appelées aros (*arum maculatum* L.) et seseli, et retournent vers leurs petits, voulant, quelle qu'en soit la cause, que le premier lait qu'ils sucent soit pénétré du suc de ces plantes. Elles exercent leurs petits à la course, leur apprennent à fuir, les conduisent dans des lieux abruptes, et leur enseignent à sauter. Les mâles, délivrés des ardeurs du rut, courent avidement aux pacages; quand ils se sentent un excès d'embonpoint, ils cherchent la retraite, à cause de l'incommodité qu'il leur
3 cause. Au reste, ils prennent toujours des temps de repos dans leur fuite, et s'arrêtent pour regarder derrière eux; quand on en approche, ils se remettent à courir. Cela provient de la douleur qu'ils éprouvent à leurs intestins, si faibles, qu'il suffit d'un coup léger pour en causer la rupture à l'intérieur. Ils fuient dès qu'ils entendent les aboiements des chiens, en se tenant sous le vent, afin que l'odeur de leur piste s'en aille avec eux. Ils écoutent avec plaisir le chalumeau des bergers et leurs chants : quand ils dressent les oreilles, leur ouïe est très-fine; ils sont sourds quand ils les baissent. Du reste, c'est un animal simple et qui s'étonne de tout; à tel point qu'un cheval ou une génisse s'approchant, il ne voit pas le chasseur qui le poursuit, ou, le voyant, il
4 contemple l'arc et les flèches. Les cerfs traversent les mers à la nage, en formant une longue file; ils mettent leur tête sur la croupe de celui qui est devant, et chacun va à son tour à l'arrière-garde. On observe surtout cette manière de nager chez ceux qui vont de Cilicie en l'île de Chypre. Ils ne voient pas la terre, mais ils la sentent, et c'est ce qui les guide. Les mâles ont des cornes, et seuls de tous les animaux ils les perdent annuellement à une époque déterminée du printemps; aussi, au moment de les perdre, se retirent-ils dans les solitudes les plus inaccessibles. Après les avoir perdues, ils se tiennent cachés comme s'ils étaient désarmés; mais eux aussi nous envient les avantages que nous en pourrions retirer. On assure que leur corne droite ne se trouve pas, étant douée de quelque propriété médicamenteuse; et cela est d'autant plus étonnant, il faut en convenir, qu'ils sont sujets à la mue annuelle, même dans les parcs : on pense qu'ils l'enfouissent. L'odeur que répand l'une ou 5
l'autre de ces cornes brûlées met en fuite les serpents, et fait reconnaître les personnes sujettes à l'épilepsie (34). L'âge des cerfs est indiqué par leur bois; chaque année, il s'y ajoute un andouiller jusqu'à six ans; à partir de cette époque, le bois repousse sans changement, et ne peut plus servir à faire discerner leur âge : mais leur vieillesse se connaît aux dents; les vieux n'en ont que peu, ou n'en ont point. Ils n'ont pas non plus à la partie inférieure du bois certaines dagues qui s'avancent ordinairement sur le front des jeunes. Chez les cerfs châtrés, le bois ne tombe pas et ne pousse pas non plus. Le bois repousse par deux tuber- 6
cules, et est semblable d'abord à de la peau sèche; il croît par des tiges tendres, revêtues d'un duvet doux, comme des têtes de roseau. Les cerfs, tant qu'ils n'ont pas leur bois, ne vont au

opportuna. Conceptus earum post Arcturi sidus. Octonis mensibus ferunt partus, interdum et geminos. A conceptu separant se. At mares relicti rabie libidinis sæviunt : fo-
2 diunt scrobes. Tunc rostra eorum nigrescunt, donec aliqui abluant imbres. Feminæ autem ante partum purgantur herba quadam, quæ seselis dicitur, faciliore ita utentes utero. A partu duas, quæ aros et seselis appellantur, pastæ, redeunt ad fetum : illis imbui lactis primos volunt succos, quacumque de causa. Editos partus exercent cursu, et fugam meditari docent : ad prærupta ducunt, saltumque demonstrant. Jam mares soluti desiderio libidinis, avide petunt pabula. Ubi se præpingues sensere,
3 latebras quærunt, fatentes incommodum pondus. Et alias semper in fuga acquiescunt, stantesque respiciunt : quum prope ventum est, rursus fugæ præsidia repetentes. Hoc fit intestini dolore, tam infirmi, ut ictu levi rumpatur intus. Fugiunt autem latratu canum audito secunda semper aura, ut vestigia cum ipsis abeant. Mulcentur fistula pastorali et cantu : quum erexere aures, acerrimi auditus : quum remisere, surdi. Cætero animal simplex, et omnium rerum miraculo stupens : in tantum, ut equo aut bucula accedente propius, hominem juxta venantem non cernant : aut si cernant, arcum ipsum sagittasque mirentur. Maria tranant gregatim nantes porrecto ordine, 4
et capita imponentes præcedentium clunibus, vicibusque ad terga redeuntes. Hoc maxime notatur a Cilicia Cyprum trajicientibus. Nec vident terras, sed in odore earum natant. Cornua mares habent, solique animalium omnibus annis stato veris tempore amittunt : ideo sub ipsa die quam maxime invia petunt. Latent amissis velut inermes : sed et hi bono suo invident. Dextrum cornu negant inveniri, ceu medicamento aliquo præditum : idque mirabilius fatendum est, quum et in vivariis mutent omnibus annis; defodi ab iis putant. Accensis autem utrislibet, 5
odore serpentes fugantur, et comitiales morbi deprehenduntur. Indicia quoque ætatis in illis gerunt, singulos annis adjicientibus ramos usque ad sexennes. Ab eo tempore similia revivescunt : nec potest ætas discerni, sed dentibus senecta declaratur. Aut enim paucos, aut nullos habent : nec in cornibus imis ramos, alioqui ante frontem prominere solitos junioribus. Non decidunt castratis cornua, nec nascuntur. Erumpunt autem renascentibus 6
tuberibus primo aridæ cutis similia. Eadem teneris increscunt ferulis, arundineas in paniculas molli plumata lanu-

pâturage que la nuit ; à mesure qu'il croît, ils l'endurcissent à la chaleur du soleil, et l'essayent de temps en temps contre les arbres ; quand il leur semble assez dur, ils se montrent au grand jour. On en a pris qui portaient dans leur bois du lierre verdoyant ; ce lierre, implanté pendant qu'ils frottaient leur bois tendre encore contre les arbres pour l'essayer, y avait pris racine comme
7 sur un végétal. On en trouve qui sont blancs, comme fut, dit-on, la biche de Q. Sertorius, lequel avait persuadé aux nations espagnoles qu'elle rendait des oracles. Le cerf est aussi en hostilité avec les serpents (XXVIII, 9 et 42) ; il cherche les cavernes de ces reptiles, et, par le souffle de ses narines, il les force à en sortir ; aussi l'odeur de la corne de cerf brûlée a une vertu singulière pour chasser les serpents. Quant aux morsures de ces reptiles, le meilleur remède est la présure d'un faon tué dans le ventre de sa mère. La longévité des cerfs est un fait reconnu. Quelques-uns ont été pris, au bout de cent ans, avec des colliers d'or qu'Alexandre le Grand leur avait fait mettre, et qui étaient cachés sous les plis de la peau, à cause de l'embon-
8 point que ces animaux avaient acquis. Le cerf n'éprouve pas les maladies fébriles, et même il en préserve : en effet, nous savons que quelques dames d'un rang illustre avaient naguère l'habitude de manger de la chair de cerf tous les matins, et furent exemptées de la fièvre pendant une longue vie. On pense que cette propriété n'est sûre que quand l'animal a été tué d'un seul coup. (XXXIII.) A la même espèce que le cerf appartient un animal qui n'en diffère que par la barbe et les poils des épaules, et qu'on appelle tragélaphe (35) ; on ne le trouve que sur les bords du Phase.

LI. L'Afrique est presque le seul pays qui ne 1
produise pas de cerfs ; mais elle produit le caméléon, bien qu'il soit plus commun dans l'Inde. Sa forme et sa grandeur seraient celles d'un lézard si ses jambes n'étaient pas droites et plus élevées ; la poitrine se confond avec le ventre, comme dans les poissons, et son épine dorsale fait une saillie semblable. Son museau, autant que cela se peut dans un petit animal, ne diffère guère de celui du cochon. Sa queue est très-longue, finit par être très-mince, et forme des replis comme celle de la vipère. Ses ongles sont crochus ; ses mouvements sont lents comme ceux de la tortue. Son corps est écailleux comme celui du crocodile. Ses yeux sont enfoncés dans l'orbite, séparés par un intervalle étroit, très-grands et de la même couleur que le corps ; il ne les ferme jamais ; il regarde autour de lui, non par le mouvement de la prunelle, mais en tournant le globe entier de l'œil (XI, 55, n° 4). Toujours la 2
tête haute et la gueule ouverte, il est le seul de tous les animaux qui ne mange ni ne boive, et qui n'ait pas d'autre aliment que l'air. Redoutable vers la fin des jours caniculaires, il est le reste du temps inoffensif. La nature de sa coloration est ce qu'il y a de plus digne d'admiration ; en effet, il change souvent de couleur dans ses yeux, dans sa queue et tout son corps, et reproduit toujours celle dont il est voisin, excepté le rouge et le blanc ; mort il est de couleur pâle. Il n'a un peu de chair qu'à la tête, aux mâchoires, et à la naissance de la queue ; il n'en a pas dans le reste du corps. Il n'a de sang que dans le cœur et autour des yeux ; il n'a point de rate. Il hiverne comme les lézards.

LII. (XXXIV.) Le renne, chez les Scythes, 1

gine. Quandiu carent iis, noctibus procedunt ad pabula : increscentia solis vapore durant, ad arbores subinde experientes : ubi placuit robur, in aperta prodeunt. Captique jam sunt, edera in cornibus viridante ex attritu arborum, ut in aliquo ligno, teneris, dum experiuntur,
7 innata. Fiunt aliquando, et candido colore, qualem fuisse tradunt Q. Sertorii cervam, quam esse fatidicam Hispaniæ gentibus persuaserat. Et iis est cum serpente pugna. Vestigant cavernas, nariumque spiritu extrahunt renitentes. Ideo singulare abigendis serpentibus, odor adusto cervino cornu. Contra morsus vero præcipuum remedium ex coagulo hinnulei in matris utero occisi. Vita cervis in confesso longa, post centum annos aliquibus captis cum torquibus aureis, quos Alexander Magnus addiderat, adopertis jam cute in magna obesitate.
8 Febrium morbos non sentit hoc animal, quin et medetur huic timori. Quasdam modo principes feminas scimus omnibus diebus matutinis carnem eam degustare solitas, et longo ævo caruisse febribus : quod ita demum existimant ratum, si vulnere uno interierit. (XXXIII.) Eadem est specie, barba tantum et armorum villo distans, quem τραγέλαφον vocant, non alibi quam juxta Phasin amnem, nascens.

LI. Cervos Africa propemodum sola non gignit : at 1
chamæleonem et ipsa, quanquam frequentiorem Indiæ. Figura et magnitudo erat lacertæ, nisi crura essent recta et excelsiora. Latera ventri junguntur, ut piscibus, et spina simili modo eminet. Rostrum, ut in parvo, haud absimile suillo : cauda prælonga, in tenuitatem desinens, et implicans se viperinis orbibus : ungues adunci : motus tardior, ut testudini : corpus asperum, ceu crocodilo : oculi in recessu cavo, tenui discrimine prægrandes, et corpori concolores : nunquam eos operit : nec pupillæ motu, sed totius oculi versatione circumspicit. Ipse celsus hianti sem- 2
per ore, solus animalium nec cibo nec potu alitur, nec alio quam aeris alimento : circa caprificos ferus, innoxius alioqui. Et coloris natura mirabilior : mutat namque eum subinde, et oculis, et cauda, et toto corpore, redditque semper quemcumque proxime attingit, præter rubrum candidumque. Defuncto pallor est. Caro in capite et maxillis, et ad commissuram caudæ admodum exigua, nec alibi toto corpore : sanguis in corde, et circa oculos tantum : viscera sine splene. Hibernis mensibus latet, ut lacertæ.

LII. (XXXIV.) Mutat colores et Scytharum tarandus, 1
nec aliud ex iis quæ pilo vestiuntur, nisi in Indiis lycaon, cui jubata traditur cervix. Nam thoes (luporum id genus

change aussi de couleur; et c'est le seul de tous les animaux couverts de poils, si l'on excepte le lycaon de l'Inde (*hyæna picta*, Temm.) (36), à qui on donne une crinière sur le cou. En effet, les thos (*lynx du Nord*) (37), espèce de loups plus longs de corps, à jambes plus courtes, sautant avec agilité, vivant de chasse et inoffensifs pour l'homme, changent de fourrure et non de couleur : ils sont en hiver hérissés d'un poil qui
2 tombe en été. Le renne a la taille du bœuf; sa tête est plus grande que celle du cerf, et n'en diffère guère; son bois est rameux, son pied fendu, son poil aussi long que celui de l'ours. Quand il ne change pas sa couleur naturelle, il offre celle de l'âne. Son cuir est si dur, qu'on en fait des cuirasses. Il reproduit la couleur des arbres, des arbrisseaux, des fleurs, et des lieux où il se cache lorsqu'il a peur; aussi le prend-on rarement. Il était étonnant que des apparences aussi multipliées fussent données au corps; il l'est encore plus qu'elles soient données au poil.

1 LIII. (XXXV.) L'Inde et l'Afrique produisent des porcs-épics couverts d'épines, et du genre des hérissons. Mais le porc-épic a des aiguillons plus longs, et susceptibles d'être lancés quand il donne de la tension à sa peau. Il perce la gueule des chiens qui le pressent, et il les atteint même à quelque distance; il se cache pendant les mois d'hiver, habitude qui est commune à beaucoup d'animaux, et particulièrement aux ours.

1 LIV. (XXXVI.) Les ours s'accouplent au commencement de l'hiver, non comme font d'ordinaire les quadrupèdes, mais tous deux couchés et s'embrassant. Puis ils se retirent chacun dans une caverne; la femelle y met bas au bout de trente jours, cinq petits la plupart du temps. Ce sont d'abord des masses de chair blanche, informes, un peu plus grosses que des rats, et sans yeux, sans poil; les ongles seuls sont proéminents. C'est en léchant cette masse que la mère lui donne peu à peu une forme. Rien de plus rare que de voir 2
une ourse mettre bas. Les mâles se tiennent cachés pendant quarante jours, les femelles pendant quatre mois. S'ils n'ont pas de caverne, ils bâtissent avec des branchages une cabane impénétrable à la pluie, et garnie d'un lit de feuillage. Dans les quatorze premiers jours, leur sommeil est si profond, que les blessures même ne peuvent les en tirer. Cet engourdissement les engraisse d'une manière extraordinaire. La graisse qu'ils acquièrent en ce temps entre dans des préparations médicamenteuses, et est utile contre la chute des cheveux (XXVIII, 46). Ces quatorze jours écoulés, ils se tiennent assis, et vivent en suçant leurs pattes de devant. Ils réchauffent leurs petits glacés, les serrant contre leur poitrine, non autrement que les oiseaux couvent leurs œufs. Chose singulière! Théophraste (*de Odor.*, p. 196) 3
croit que la chair d'ours, même cuite, croît, si on la conserve, pendant le temps de leur retraite. Le même auteur dit que pendant l'hivernage on ne trouve aucune trace d'aliments; que leur ventre ne contient qu'une très-petite quantité de liquide; qu'il n'y a quelques gouttes de sang que dans leur cœur (XI, 91), et que le reste du corps n'en contient pas. Ils sortent au printemps; les mâles sont alors très-gras : la cause n'en est pas manifeste, le sommeil qui les engraisse ne durant, comme nous l'avons dit, que quatorze jours. A leur sortie ils avalent une certaine herbe nommée aros (XXIV, 92), pour s'ouvrir les intestins, qui sont resserrés, et ils domptent sur des scions leur bouche agacée, comme s'ils faisaient des dents (38). Leur vue s'affaiblit, et, pour 4

est procerius longitudine, brevitate crurum dissimile, velox saltu, venatu vivens, innocuum homini) habitum,
2 non colorem mutant, per hiemem hirti, æstate nudi. Tarando magnitudo, quæ bovi : caput majus cervino nec absimile : cornua ramosa, ungulæ bifidæ, villus magnitudine ursorum. Sed quum libuit sui coloris esse, asini similis est. Tergori tanta duritia, ut thoraces ex eo faciant. Colorem omnium arborum, fruticum, florum, locorumque reddit, in quibus latet, metuens, ideoque raro capitur. Mirum esset habitum corpori tam multiplicem dari, mirabilius et villo.

1 LIII. (XXXV.) Hystrices generat India et Africa spina contectas, ac herinaceorum genere : sed hystrici longiores aculei, et quum intendit cutem, missiles. Ora urgentium figit canum, et paulo longius jaculatur. Hibernis autem se mensibus condit : quæ natura multis, et ante omnia ursis.

1 LIV. (XXXVI.) Eorum coitus hiemis initio : nec vulgari quadrupedum more, sed ambobus cubantibus complexisque. Deinde secessus in specus separatim, in quibus pariunt trigesimo die, plurimum quinos. Hi sunt candida informisque caro, paulo muribus major, sine oculis, sine pilo : ungues tantum prominent : hanc lambendo paulatim figurant. Nec quidquam rarius, quam parientem videre 2
ursam. Ideo mares quadragenis diebus latent, feminæ quaternis mensibus. Specus si non habuere, ramorum fruticumque congerie ædificant, impenetrabiles imbribus, mollique fronde constratos. Primis diebus bis septenis tam gravi somno premuntur, ut ne vulneribus quidem excitari queant. Tunc mirum in modum veterno pinguescunt. Illi sunt adipes medicaminibus apti, contraque capilli defluvium tenaces. Ab iis diebus resident, ac priorum pedum suctu vivunt. Fetus rigentes apprimendo pectori fovent, non alio incubitu, quam ad ova volucres. Mirum dictu, 3
credit Theophrastus, per id tempus coctas quoque ursorum carnes, si asserventur, increscere. Cibi nulla tunc argumenta, nec nisi humoris minimum in alvo inveniri : sanguinis exiguas circa corda tantum guttas, reliquo corpori nihil inesse. Procedunt vere, sed mares præpingues : cujus rei causa non promta est : quippe nec somno quidem saginatis, præter quatuordecim dies, ut diximus. Exeuntes herbam quamdam aron nomine laxandis intestinis alioqui concretis devorant, circaque surculos quasi dentiant prædomantes ora. Oculi eorum hebetantur : qua maxime causa 4

cette cause surtout, ils recherchent les ruches, afin que le sang des mille blessures que leur feront les abeilles à la gueule emporte le poids qu'ils ont sur les yeux. La tête, la partie la plus forte chez le lion, est la plus faible chez les ours; aussi, serrés de près et sur le point de se précipiter de quelque rocher, ils s'élancent, se couvrant la tête avec les pattes; et souvent, dans le cirque, un coup de poing leur brise le crâne et les
5 tue. On croit en Espagne que leur cervelle contient un maléfice; et on brûle les têtes de ceux qui sont tués dans les spectacles, étant attesté qu'en boisson la cervelle cause la rage d'ours. Les ours marchent aussi sur deux pieds; ils descendent des arbres à reculons. Ils se suspendent par les quatre pattes au muffle et aux cornes des taureaux, et en triomphent, les fatiguant par le poids. Aucun animal n'a une stupidité plus adroite pour le mal. On a noté dans les Annales que sous le consulat de M. Pison et de M. Messala (VII, 27), avant le 14 des calendes d'octobre (18 septembre), Domitius Ahenobarbus (XVII, 1), édile curule, exposa dans le cirque cent ours de Numidie et autant de chasseurs éthiopiens. Il est étonnant qu'on ait ajouté : de Numidie, car il est certain que l'Afrique ne produit pas d'ours.

1 LV. (XXXVII.) Les rats du Pont se cachent pendant l'hiver, mais seulement les rats blancs (*gerboises*); des auteurs ont dit que ces animaux avaient le goût très-subtil : j'admire comment ils s'en sont assurés. Les rats des Alpes (*marmottes*), qui sont de la taille des blaireaux, se cachent aussi; mais ils portent préalablement du foin dans leurs cachettes. Quelques-uns racontent que le mâle et la femelle, tenant tour à tour un tas d'herbes entre leurs pattes, et étendus sur le dos, se tirent alternativement jusqu'à leur retraite par la queue, qu'ils saisissent avec les dents; et que pour cela ils ont le dos pelé dans cette saison. Il y a des rats semblables en Égypte (*mus cahirinus*); ils se tiennent pareillement assis sur leur derrière, marchent sur leurs pattes postérieures (X, 85) (39), et se servent de celles de devant comme de mains.

LVI. Les hérissons font aussi des provisions 1
pour l'hiver; ils se roulent sur les fruits qui couvrent le sol, les percent de leurs aiguillons, en prennent en outre un dans leur gueule, et regagnent, ainsi chargés, leur creux d'arbre. Ils annoncent, en se cachant dans leur retraite, que le vent va tourner du nord au midi. Quand ils s'aperçoivent de l'approche d'un chasseur, ils resserrent leur tête, leurs pattes et toute leur partie inférieure, qui n'est couverte que d'un duvet rare et inoffensif, et ils se roulent en boule, afin qu'on ne puisse les saisir que par leurs aiguillons. Réduits au désespoir, ils lâchent leur urine, qui 2
est corrosive, et qui détériore leur peau et leurs aiguillons, parties pour lesquelles ils savent bien qu'on les poursuit. L'habileté du chasseur consiste donc à les prendre quand leur vessie vient d'être vidée; c'est alors que leur peau est meilleure, autrement elle est gâtée, aisée à déchirer; les aiguillons se pourrissent et tombent, même quand l'animal parviendrait à s'échapper. Aussi ne s'asperge-t-il du liquide vénéneux qu'à toute extrémité; car il hait lui-même le poison qu'il porte; il se ménage; il attend le dernier moment, et presque toujours il est pris avant de s'être décidé. On le force à se dérouler par des aspersions 3
d'eau chaude; on le prend par un des pieds de derrière, et on le laisse mourir par la faim et par la suspension; on ne peut le tuer autrement et

favos expetunt, ut convulneratum ab apibus os levet sanguine gravedinem illam. Invalidissimum urso caput, quod leoni fortissimum : ideo urgente vi, præcipitaturi se ex aliqua rupe, manibus eo operto jaciuntur : ac sæpe in
5 arena colapho infracto exanimantur. Cerebro veneficium inesse Hispaniæ credunt, occisorumque in spectaculis capita cremant; testato, quoniam potum in ursinam rabiem agat. Ingrediuntur et bipedes. Arborem aversi derepunt. Tauros, ex ore cornibusque eorum pedibus omnibus suspensi, pondere fatigant. Nec alteri animalium in maleficio stultitia solertior. Annalibus notatum est, M. Pisone, M. Messala coss., a. d. XIV kalendas octobr., Domitium Ahenobarbum ædilem curulem ursos Numidicos centum, et totidem venatores Æthiopas in circo dedisse. Miror adjectum Numidicos fuisse, quum in Africa ursum non gigni constet.

1 LV. (XXXVII.) Conduntur hieme et Pontici mures, hi duntaxat albi : quorum palatum in gustu sagacissimum, auctores quonam modo intellexerint, miror. Conduntur et Alpini, quibus magnitudo melium est : sed hi pabulo ante in specus convecto, quum quidam narrent, alternos marem ac feminam, supra se complexo fasce herbæ, supinos, cauda mordicus apprehensa, invicem detrahi ad specum : ideoque illo tempore detrito esse dorso. Sunt his pares et in Ægypto : similiterque resident in clunes, et binis pedibus gradiuntur, prioribusque, ut manibus utuntur.

LVI. Præparant hiemi et herinacei cibos : ac volutati 1
supra jacentia poma, affixa spinis, unum amplius tenentes ore, portant in cavas arbores. Iidem mutationem Aquilonis in Austrum, condentes se in cubile præsagiunt. Ubi vero sensere venantem, contracto ore pedibusque, ac parte omni inferiore, qua raram et innocuam habent lanuginem, convolvuntur in formam pilæ, ne quid comprehendi possit præter aculeos. In desperatione vero, 2
urinam ex se reddunt tabificam, tergori suo spinisque noxiam, propter hoc se capi gnari. Quamobrem exinanita prius urina venari, ars est. Et tum præcipua dos tergori, alias corrupto, fragili, putribus spinis atque deciduis, etiam si vivat subtractus fuga : ob id non nisi in novissima spe maleficio eo perfunditur : quippe et ipsi odere suum veneficium, ita parcentes sibi, terminumque supremum opperientes, ut ferme ante captivitas occupet. Calidæ postea aquæ adspersu resolvitur pila : apprehen- 3
susque pede altero e posterioribus, suspendio ac fame necatur : aliter non est occidere, et tergori parcere.

ménager sa peau. Cet animal n'est pas, comme on le pense en général, inutile aux hommes : sans ses aiguillons, ce serait en vain que les molles toisons des troupeaux nous seraient données; c'est avec cette peau qu'on laine les étoffes. La fraude et le monopole ont fait de grands profits sur cet objet; il n'en est pas qui ait provoqué des sénatus-consultes plus fréquents, et tout empereur a reçu à ce sujet les doléances des provinces.

1 LVII. (XXXVIII.) Deux autres animaux ont encore une urine douée de propriétés singulières. On nous parle d'un petit animal appelé léontophonos, et qui ne se trouve que là où se trouve le lion : cette bête formidable, ce roi des autres quadrupèdes expire sur-le-champ s'il goûte de sa chair; aussi brûle-t-on le corps du léontophonos, et on saupoudre de cette cendre comme d'une farine des morceaux de chair qui sont un appât pour le lion et qui lui donnent la mort, tant cet animal lui est funeste. Ainsi le lion le hait non sans raison, l'écrase quand il le voit, et le tue sans le mordre; l'autre, pour se défendre, lâche son urine, sachant qu'elle est mortelle aussi au lion.

2 L'urine des lynx, dans le pays où naît cet animal (VIII, 30), se cristallise et se solidifie en pierres semblables à des escarboucles, et d'un éclat de feu; on les appelle lyncurium (XXXVII, 11, 4) : aussi plusieurs pensent-ils que le succin se produit de la sorte. Les lynx savent très-bien ce que devient leur urine; et par envie ils la recouvrent de terre, ce qui ne fait que la solidifier plus vite.

1 LVIII. Les blaireaux effrayés ont un autre expédient : ils distendent leur peau en se gonflant, et résistent ainsi aux coups des hommes et aux morsures des chiens. Les écureuils prévoient aussi la tempête, et, fermant leur bauge du côté d'où le vent doit souffler, ils en ouvrent la porte du côté opposé : au surplus, leur queue, garnie de plus de poils que le reste du corps, leur sert d'abri. Ainsi, parmi les animaux, les uns font des provisions pour l'hiver; le sommeil tient lieu de nourriture aux autres.

LIX. (XXXIX.) La vipère est, dit-on, le seul serpent qui s'enterre; les autres se cachent dans le creux des arbres ou des rochers; du reste, ils peuvent supporter le jeûne, même pendant un an, pourvu qu'ils ne sentent pas le froid : tous cessent d'être venimeux durant le temps de leur retraite. 1

Les escargots se cachent aussi en hiver; ils ont un second sommeil pendant l'été, et ils adhèrent fortement aux pierres; ou, si une violence les fait tomber, ils ne sortent pas de leur coquille. Dans les îles Baléares une espèce, appelée escargot de trou, ne quitte pas les trous qu'elle habite dans la terre. Ces escargots ne vivent pas d'herbe; ils sont unis entre eux en forme de grappes. Il y en a une autre espèce moins commune, qui se couvre avec un opercule adhérent, de même matière que la coquille (*helix neritoides*, L.). Ceux-ci vivent toujours sous la terre; jadis on n'en trouvait qu'aux environs des Alpes maritimes; maintenant on commence à en déterrer aussi dans le territoire de Vélitres : toutefois, les plus renommés sont ceux de l'île Astypalée. 2

LX. Les lézards, espèce très-ennemie des escargots, ne vivent pas, dit-on, plus de six mois. Les lézards d'Arabie ont une coudée de long; dans l'Inde, sur la montagne Nysa, il y en a qui ont vingt-quatre pieds : leur couleur est fauve, ou pourpre, ou bleue. 1

Ipsum animal, non, ut remur plerique, vitæ hominum supervacuum est, si non sint illi aculei, frustra vellerum mollitie in pecude mortalibus data : hac cute expoliuntur vestes. Magnum fraus et ibi lucrum monopolio invenit, de nulla re crebrioribus senatusconsultis, nulloque non principe adito querimoniis provincialibus.

1 LVII. (XXXVIII.) Urinæ et e duobus aliis animalibus ratio mira est. Leontophonon accipimus vocari parvum, nec aliubi nascens, quam ubi leo gignitur, quo gustato tanta illa vis, ac cæteris quadrupedum imperitans, illico exspiret. Ergo corpus ejus adustum adspergunt aliis carnibus polentæ modo, insidiantes feræ, necantque etiam cinere. Tam contraria est pestis. Haud immerito igitur odit leo, visumque frangit, et citra morsum exanimat. Ille contra urinam spargit, prudens hanc quoque leoni exitialem.

2 Lyncum humor ita redditus, ubi gignuntur, glaciatur arescitve in gemmas carbunculis similes, et igneo colore fulgentes, lyncurium vocatas, atque ob id succino a plerisque ita generari prodito. Novere hoc, sciuntque lynces, et invidentes urinam terra operiunt, eoque celerius solidatur illa.

1 LVIII. Alia solertia in metu melibus : sufflatæ cutis distentu ictus hominum et morsus canum arcent. Provident tempestatem et sciuri : obturatisque, qua spiraturus est ventus, cavernis, ex alia parte aperiunt fores : de cætero ipsis villosior cauda pro tegumento est. Ergo in hiemes aliis provisum pabulum, aliis pro cibo somnus.

LIX. (XXXIX.) Serpentium vipera sola terra dicitur condi : cæteræ arborum, aut saxorum cavis. Et alias vel annua fame durant, algore modo demto. Omnia secessus tempore veneno orba dormiunt. 1

Simili modo et cochleæ. Illæ quidem iterum et æstatibus, adhærentes maxime saxis : aut etiam injuria resupinatæ avulsæque, non tamen exeuntes. In Balearibus vero insulis cavaticæ appellatæ, non prorepunt e cavis terræ : neque herba vivunt, sed uvæ modo inter se cohærent. Est et aliud genus minus vulgare, adhærente operculo ejusdem testæ se operiens : obrutæ terra semper hæ, et circa maritimas tantum Alpes quondam effossæ, cœpere jam erui et in Veliterno. Omnium tamen laudatissimæ in Astypalæa insula. 2

LX. Lacertæ, inimicissimum genus cochleis, negantur semestrem vitam excedere. Lacerti Arabiæ cubitales : in Indiæ vero Nysa monte, XXIV in longitudinem pedum, colore fulvi, aut punicei, aut cærulei. 1

1 LXI. (XL.) Parmi les animaux qui vivent en société avec nous, plusieurs sont dignes d'être connus, et, avant tous les autres, le chien, si fidèle à l'homme, et le cheval. Nous lisons qu'un chien combattit pour son maître contre des brigands, et que, percé de coups, il ne quitta pas le corps, dont il éloignait les oiseaux et les bêtes de proie; qu'un autre, en Épire, reconnut au milieu d'une assemblée le meurtrier de son maître, et le força d'avouer le crime par ses morsures et ses aboiements. Deux cents chiens ramenèrent de l'exil le roi des Garamantes, en combattant ceux qui s'opposaient à son retour. Les Colophoniens et les Castabaliens ont eu des cohortes de chiens dressés à la guerre; ces cohortes combattaient aux premiers rangs, sans se rebuter jamais; c'étaient les auxiliaires les plus fidèles, et qui ne coûtaient point de
2 solde. Les chiens, après le massacre des Cimbres, défendirent les maisons qui étaient portées sur des chariots. Le chien de Jason de Lycie refusa de manger après le meurtre de son maître, et se laissa mourir de faim. Le chien auquel Duris donne le nom d'Hyrcanien se jeta dans le bûcher qui consumait le corps du roi Lysimaque. Il en fut de même du chien du roi Hiéron. Philistus cite encore Pyrrhus, chien du tyran Gélon. On dit aussi que le chien de Nicomède, roi de Bithynie, déchira Condingis, femme de ce prince, parce
3 qu'elle se livrait à des ébats avec son mari. Chez nous Volcatius, citoyen noble, qui enseigna le droit civil à Cascellius, revenant à cheval, le soir, de sa campagne, fut défendu par son chien contre un voleur. Le sénateur Cælius étant malade fut assailli à Plaisance par des hommes armés, qui ne purent le blesser qu'après avoir tué son chien. Mais le trait le plus remarquable est de notre temps, et attesté par les Actes du peuple romain : sous le consulat d'Appius Junius et de P. Silius (an de Rome 781), Titius Sabinus et ses esclaves furent mis à mort à cause de Néron, fils de Germanicus; un chien appartenant à un de ces esclaves ne put être ni chassé de la prison, ni éloigné du corps de son maître, qui avait été jeté sur les degrés des Gémonies. Là il poussait des hurlements lamentables, en présence d'une foule de citoyens romains : des aliments lui ayant été présentés par quelqu'un, il les porta à la bouche du mort; quand le cadavre eut été précipité dans le Tibre, il s'y jeta lui-même, et s'efforça de le soutenir, sous les yeux d'une multitude accourue pour être témoin de la fidélité de cet animal.

Seuls les chiens connaissent leur maître, et 4
ils le devinent même revenant à l'improviste et gardant l'incognito. Seuls ils savent leur nom, seuls ils reconnaissent la voix des gens de la maison. Ils se rappellent les chemins qu'ils ont parcourus, quelque longs qu'ils soient. Aucun animal, excepté l'homme, n'a plus de mémoire. On arrête leur impétuosité et leur furie en s'asseyant à terre.

Si l'homme a rencontré en eux plusieurs qua- 5
lités utiles, c'est dans la chasse surtout qu'éclate leur adresse et leur intelligence. Les chiens trouvent les pistes et les suivent, conduisant vers la bête le chasseur qui les tient en laisse. Quand ils voient le gibier, comme ils l'indiquent par une expression significative, bien que silencieuse et circonspecte, par leur queue d'abord, puis par leur museau ! Même vieux, aveugles et infirmes, on les porte dans les bras pour qu'ils éventent le gibier, et signalent avec leur museau sa retraite. Les In-

1 LXI. (XL.) Ex his quoque animalibus, quæ nobiscum degunt, multa sunt cognitu digna : fidelissimumque ante omnia homini canis, atque equus. Pugnasse adversus latrones canem pro domino accepimus, confectumque plagis a corpore non recessisse, volucres et feras abigentem. Ab alio in Epiro agnitum in conventu percussorem domini; laniatuque, et latratu coactum fateri scelus. Garamantum regem canes ducenti ab exsilio reduxere, præliati contra resistentes. Propter bella Colophonii, itemque Castabalenses, cohortes canum habuere : hæ primæ dimicabant in acie, nunquam detrectantes : hæc erant fidelissima auxilia, nec
2 stipendiorum indiga. Canes defendere, Cimbris cæsis, domus eorum plaustris impositas. Canis, Jasone Lycio interfecto, cibum capere noluit, inediaque consumtus est. Is vero, cui nomen Hyrcani reddidit Duris, accenso regis Lysimachi rogo, injecit se flammæ : similiterque Hieronis regis. Memorat et Pyrrhum Gelonis tyranni canem Philistus. Memoratur et Nicomedis Bithyniæ regis, uxore ejus Consingi lacerata, propter lasciviorem cum marito jocum.
3 Apud nos Volcatium nobilem, qui Cascellium jus civile docuit, asturcone e suburbano redeuntem, quum advesperavisset, canis a grassatore defendit. Item Cælium senatorem ægrum Placentiæ ab armatis oppressum : nec prius ille vulneratus est, quam cane interemto. Sed super omnia, in nostro ævo, Actis populi romani testatum, Appio Junio et P. Silio coss., quum animadverteretur ex causa Neronis Germanici filii, in Titium Sabinum, et servitia ejus, unius ex his canem nec a carcere abigi potuisse, nec a corpore recessisse, abjecti in gradibus Gemitoriis, mœstos edentem ululatus, magna populi romani corona : ex qua quum quidam ei cibum objecisset, ad os defuncti tulisse. Innatavit idem cadaver in Tiberim abjecti sustentare conatus, effusa multitudine ad spectandum animalis fidem.

Soli dominum novere : et ignotum quoque, si repente 4
veniat, intelligunt. Soli nomina sua, soli vocem domesticam agnoscunt. Itinera, quamvis longa, meminere. Nec ulli præter hominem memoria major. Impetus eorum et sævitia mitigatur ab homine considente humi.

Plurima alia in his quoque vita invenit. Sed in venatu 5
solertia et sagacitas præcipua est. Scrutatur vestigia atque persequitur, comitantem ad feram inquisitorem loro trahens : qua visa, quam silens et occulta, quam significans demonstratio est, cauda primum, deinde rostro ! Ergo etiam senecta fessos, cæcosque, ac debiles sinu ferunt, ventos et odorem captantes, prodentesque rostro cubilia. E tigribus eos Indi volunt concipi : et ob id in silvis coitus tempore

diens font couvrir les chiennes par des tigres, et pour cela ils les attachent dans les bois quand elles sont en chaleur. Ils regardent la première et la seconde génération comme trop féroces; ils ne dressent que la troisième. Les Gaulois en font autant avec les loups. Leurs meutes ont pour chef et pour guide un chien né de ce commerce; la meute l'accompagne à la chasse, et lui obéit; ces animaux connaissent, en effet, entre eux la subordination. Il est certain qu'ils ne boivent dans le Nil qu'en courant, de peur d'être victimes du crocodile.
6 Alexandre le Grand marchant vers l'Inde, le roi de l'Albanie lui avait donné un chien d'une taille extraordinaire. Charmé de sa belle apparence, Alexandre ordonna qu'on lâchât devant lui des ours, des sangliers, et enfin des daims; l'animal resta immobile et dédaigneux. Tant de lâcheté dans un si grand corps offensa l'âme généreuse du conquérant; il fit tuer le chien. La nouvelle en vint au roi d'Albanie; celui-ci en envoya un autre à Alexandre, et lui fit dire d'éprouver ce chien, non pas contre de petits animaux, mais contre le lion ou l'éléphant; qu'il avait eu deux chiens de cette espèce, et qu'il n'en resterait plus
7 après la mort de celui-ci. Alexandre ne différa pas, et il vit aussitôt le lion mis en pièces; puis il fit amener un éléphant, et jamais spectacle ne lui causa autant de plaisir. En effet, le poil hérissé sur tout le corps, le chien commença par aboyer d'une manière terrible, puis il vint à l'attaque : se dressant contre le monstre tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, l'assaillant et l'évitant avec l'adresse nécessaire en un pareil combat, il le fit tant tourner que l'éléphant tomba, et sa chute ébranla la terre.

1 LXII. La chienne porte deux fois dans l'année (x, 83, 7); elle est en état de produire à un an. La gestation est de 60 jours. Les petits naissent aveugles; plus le lait de leur mère est abondant, plus ils commencent à voir tardivement, sans cependant qu'ils voient plus tard que le vingt et unième jour, plus tôt que le septième. Quelques-uns rapportent que s'il n'y a qu'un petit il voit le neuvième jour; s'il y en a deux, le dixième, ainsi de suite, un jour de retard pour chaque petit. On dit aussi que les femelles de la première portée sont sujettes à avoir des rêves. Le meilleur chien d'une portée est celui qui y voit le dernier, ou que la mère emporte le premier dans la niche.

LXIII. La rage qui attaque les chiens pendant 1
les ardeurs de la Canicule est funeste à l'homme, comme nous l'avons dit (VII, 13); les personnes mordues sont en proie à une hydrophobie mortelle (XXIX, 32). On prévient cette maladie chez les chiens en mêlant, pendant les trente jours de la Canicule, de la fiente de poule à leurs aliments; ou si la maladie a pris les devants, on les guérit avec l'ellébore.

(XLI.) Le seul remède contre la morsure du 2
chien enragé a été indiqué récemment comme par un oracle (XXV, 6) : c'est la racine de rosier sauvage, qu'on appelle cynorrhodon. Columelle (*de Re rust.*, VII, 12) prétend que si quarante jours après la naissance des chiens on leur coupe la queue avec les dents, et qu'on enlève la dernière articulation avec le nerf qui y est attenant, la queue ne croit plus, et les chiens ne deviennent pas enragés. On rapporte comme un prodige (c'est pour cela que je le note) qu'un chien parla, et qu'au temps de l'expulsion des Tarquins un serpent aboya.

LXIV. (XLII.) Alexandre eut aussi un cheval 1

alligant feminas. Primo et secundo fetu nimis feroces putant gigni : tertio demum educant. Hoc idem e lupis Galli, quorum greges suum quisque ductorem e canibus et ducem habent. Illum in venatu comitantur, illi parent. Namque inter se exercent etiam magisteria. Certum est juxta Nilum amnem currentes lambere, ne crocodilorum aviditati occa-
6 sionem præbeant. Indiam petenti Alexandro Magno, rex Albaniæ dono dederat inusitatæ magnitudinis unum : cujus specie delectatus jussit ursos, mox apros, et deinde damas emitti, contemtu immobili jacente eo. Qua segnitie tanti corporis offensus imperator generosi spiritus, eum interimi jussit. Nuntiavit hoc fama regi. Itaque alterum mittens addidit mandata, ne in parvis experiri vellet, sed in leone, elephantove. Duos sibi fuisse : hoc interemto, præte-
7 rea nullum fore. Nec distulit Alexander, leonemque fractum protinus vidit. Postea elephantum jussit induci, haud alio magis spectaculo lætatus. Horrentibus quippe per totum corpus villis, ingenti primum latratu intonuit : moxque increvit assultans; contraque belluam exsurgens hinc et illinc, artifici dimicatione, qua maxime opus esset, infestans atque evitans, donec assidua rotatam vertigine afflixit, ad casum ejus tellure concussa.

1 LXII. Canum generi bis anno partus. Justa ad pariendum annua ætas. Gerunt uterum sexagenis diebus. Gignunt cæcos : et quo largiore aluntur lacte, eo tardiorem visum accipiunt, non tamen unquam ultra vicesimum primum diem, nec ante septimum. Quidam tradunt, si unus gignatur, nono die cernere : si gemini, decimo : idemque in singulos adjici, totidemque esse tarditatis ad lucem dies. Et ab ea, quæ femina sit ex primipara genita, Faunos cerni. Optimus in fetu, qui novissimus cernere incipit, aut quem primum fert in cubile feta.

LXIII. Rabies canum Sirio ardente homini pestifera, ut 1
diximus, ita morsis letali aquæ metu. Quapropter obviam itur per XXX eos dies, gallinaceo maxime fimo immixto canum cibis : aut si prævenerit morbus, veratro.

(XLI.) A morsu vero unicum remedium oraculo quodam nuper repertum, radix silvestris rosæ, quæ cynorrhodos appellatur. Columella auctor est, si quadragesimo die, quam sit natus, castretur morsu cauda, summusque ejus articulus auferatur, sequenti nervo exemto, nec caudam crescere, nec canes rabidos fieri. Canem loquutum in prodigiis (quod equidem adnotaverim) accepimus : et serpentem latrasse, quum pulsus est regno Tarquinius.

LXIV. (XLII.) Eidem Alexandro et equi magna raritas 1
contigit : Bucephalon eum vocarunt, sive ab aspectu torvo,

extraordinaire; on l'appelait Bucéphale, soit à cause de son aspect farouche, soit à cause d'une tête de taureau dont il avait l'empreinte sur l'épaule. On dit qu'il fut acheté au prix de treize talents (40) dans le haras de Philonicus, de Pharsale : le prince, encore enfant, s'était épris de la beauté de cet animal. Bucéphale, couvert de la selle royale, ne recevait qu'Alexandre; autrement, il se laissait monter par le premier venu.
2 On cite un de ses exploits dans les combats : blessé à la prise de Thèbes, il ne permit pas qu'Alexandre montât sur un autre cheval; et beaucoup de traits semblables, pour lesquels le roi lui fit des funérailles après sa mort, et bâtit autour de son tombeau une ville à laquelle il donna le nom de ce cheval (vi, 23). On rapporte aussi que le cheval du dictateur César ne se laissa jamais monter par un autre, et qu'il avait les pieds de devant semblables à des pieds humains : c'est ainsi que cet animal est représenté devant
3 le temple de Vénus Genitrix. Le dieu Auguste éleva aussi à son cheval un tombeau, dont Germanicus César a fait le sujet d'un poëme. A Agrigente, les tombeaux de plusieurs chevaux ont des pyramides. Juba rapporte que Sémiramis aima un cheval au point d'avoir des rapports sexuels avec lui. Les cavaliers scythes racontent mille faits glorieux de leurs chevaux. Un petit prince ayant péri dans un combat singulier, le vainqueur vint pour le dépouiller; mais le cheval du vaincu le tua à coups de pieds et de dents. Un autre, à qui on découvrit les yeux, ayant reconnu qu'il s'était accouplé avec sa mère, courut à des
4 précipices et se tua. Nous lisons que pour la même cause une jument, dans le territoire de Réate, mit en pièces l'homme qui fait saillir les cavales. Ces animaux, en effet, comprennent les liens de la parenté; et, dans une troupe, la pouliche de l'année précédente accompagne sa sœur plus jeune, plus volontiers que ne fait la mère elle-même. Leur docilité est telle, que toute la cavalerie de l'armée des Sybarites exécutait, dit-on, une espèce de danse au son des instruments. Ils pré- 5
voient la bataille; ils s'affligent de la mort de leurs maîtres, et leurs regrets vont quelquefois jusqu'à leur faire verser des larmes. Le roi Nicomède ayant été tué, son cheval se laissa mourir de faim. Phylarque rapporte que Centaretus, de la nation des Galates, ayant tué Antiochus dans un combat, s'empara de son cheval et le monta, en signe de triomphe; mais l'animal fut tellement indigné, que, maîtrisant le frein, pour ne pas s'en laisser diriger, il se lança dans des précipices, et s'y tua avec le cavalier. Philistus raconte que, Denys ayant abandonné son cheval embourbé, celui-ci, dès qu'il se fut dégagé, suivit les pas de son maître : un essaim d'abeilles était attaché à sa crinière; et, sur ce prodige, Denys s'empara de la tyrannie.

LXV. On ne saurait dire combien les cavaliers 1
qui lancent des javelots reçoivent de preuves de l'instinct des chevaux, l'animal se prêtant aux mouvements difficiles, et les aidant par ses attitudes et par ses efforts. Il va même jusqu'à présenter à son cavalier les javelots qui gisent à terre. Dans le Cirque, les chevaux attelés aux chars montrent, d'une manière non douteuse, qu'ils sont sensibles aux exhortations et à la gloire. Lors de la célébration des jeux séculaires dans le Cirque, sous l'empereur Claude, Corax, cocher de la faction blanche, fut jeté par terre au départ : les chevaux prirent le premier rang et le gardèrent, s'opposant, se lançant, et faisant contre leurs rivaux tout ce qu'ils auraient pu faire avec le plus

sive ab insigni taurini capitis, armo impressi. Tredecim talentis ferunt ex Philonici Pharsalii grege emtum, etiam tum puero capto ejus decore. Neminem hic alium, quam Alexandrum, regio instratus ornatu, recepit in sedem,
2 alios passim recipiens. Idem in prœliis memoratæ cujusdam perhibetur operæ, Thebarum oppugnatione vulneratus in alium transire Alexandrum non passus, multa præterea ejusdem modi, propter quæ rex defuncto ei duxit exsequias : urbemque tumulo circumdedit nomine ejus. Nec Cæsaris dictatoris quemquam alium recepisse dorso equus traditur : idemque humanis similes pedes priores habuisse,
3 hac effigie locatus ante Veneris Genitricis ædem. Fecit et divus Augustus equo tumulum, de quo Germanici Cæsaris carmen est. Agrigenti complurium equorum tumuli pyramides habent. Equum adamatum a Semiramide usque ad coitum, Juba auctor est. Scythici quidem equitatus equorum gloria strepunt. Occiso regulo ex provocatione dimicante, hostem quum victor ad spoliandum venisset, ab equo ejus ictibus morsuque confectum. Alium detracto oculorum operimento, et cognito cum matre coitu, petiisse
4 prærupta, atque exanimatum. Equæ eadem ex causa in Reatino agro laceratum prorigam invenimus. Namque et cognationum intellectus in iis est : atque in grege prioris anni sorore libentius etiam, quam matre, equa comitatur. Docilitas tanta est, ut universus Sybaritani exercitus equitatus ad symphoniæ cantum saltatione quadam moveri solitus inveniatur. Iidem præsagiunt pugnam, et 5
amissos lugent dominos, lacrymasque interdum desiderio fundunt. Interfecto Nicomede rege, equus ejus inedia vitam finivit. Phylarchus refert Centaretum e Galatis, in prælio occiso Antiocho, potitum equo ejus conscendisse ovantem. At illum indignatione accensum domitis frenis, ne regi posset, præcipitem in abrupta isse, exanimatumque una. Philistus a Dionysio relictum in cœno hærentem, ut sese evellisset, sequutum vestigia domini, examine apum jubæ inhærente : eoque ostento tyrannidem a Dionysio occupatam.

LXV. Ingenia eorum inenarrabilia jaculantes obsequio 1
experiuntur, difficiles conatus corpore ipso nixuque invitantium. Jam tela humi collecta equiti porrigunt. Nam in Circo ad currus juncti, non dubie intellectum adhortationis et gloriæ fatentur. Claudii Cæsaris sæcularium ludorum Circensibus, excusso in carceribus auriga Albato Corace, occupavere prima : tum obtinuere, opponentes,

habile conducteur; on rougissait de voir des chevaux l'emporter en habileté sur des hommes : eux cependant, ayant fourni la carrière, s'arrêtèrent à la ligne de craie (xxxv, 58) qui sert de limite.
2 Ce fut un trait plus remarquable (et les anciens y virent un augure) quand, le cocher ayant été jeté par terre dans des jeux plébéiens du Cirque, les chevaux coururent au Capitole comme s'il avait été sur le char, et firent trois fois le tour du temple. Enfin, ce qui fut le plus grand augure, les chevaux de Ratumena, vainqueur à Véies, qui fut précipité en bas du char, arrivèrent à Rome avec la palme et la couronne : c'est de là que vient le nom de la porte Ratumena.
3 Les Sarmates, sur le point de faire de longues routes, préparent dès la veille leurs chevaux par l'abstinence, ne leur accordant qu'un peu de boisson; ils les montent ainsi préparés, et parcourent cent cinquante milles tout d'une traite. Quelques chevaux vivent cinquante ans; les juments vivent moins; elles ont toute leur croissance à cinq ans, les mâles à un an de plus. Virgile (*Georg.* III, 72) a décrit en vers admirables les formes qu'il faut le plus rechercher dans les chevaux. J'en ai parlé moi-même dans le livre que j'ai composé sur l'exercice équestre du javelot, et je vois qu'on est généralement d'accord sur ce point. Mais pour le Cirque on suit des règles différentes. Aussi ne les y reçoit-on pas au combat avant cinq ans, tandis que pour les autres services on commence à les dresser à deux ans.
1 LXVI. Les juments portent onze mois pleins; elles mettent bas au douzième. Le temps de l'accouplement est à l'équinoxe du printemps, à deux ans ordinairement pour les deux sexes; mais après trois ans le produit est plus robuste. L'étalon engendre jusqu'à trente-trois ans; et en effet c'est après leur vingtième année que du Cirque on les envoie saillir les juments. On prétend qu'à Opunte il y eut un étalon qui servit jusqu'à quarante ans; seulement on lui aidait en soulevant la partie antérieure de son corps. Il est peu d'animaux qui aient moins de vertu prolifique; aussi ne permet-on que par intervalles l'accouplement aux étalons, et encore un cheval ne peut pas dans la même année féconder quinze femelles.
On éteint la chaleur des juments en leur coupant 2
la crinière; elles produisent tous les ans jusqu'à leur quarantième année. On rapporte qu'un cheval a vécu soixante-quinze ans. Dans cette espèce la femelle met bas debout; elle a un attachement tout particulier pour son poulain; et, de fait, les poulains apportent en naissant une substance qui entre dans la composition des philtres amoureux; on l'appelle hippomane (xxviii, 11). Cette substance est sur le front, de la grosseur d'une figue, et d'une couleur noire. La mère la dévore aussitôt après avoir mis bas, ou bien elle ne laisse pas teter le poulain. Si, pré- 3
venant la jument, on enlève l'hippomane, il suffit de le faire flairer, conservé, pour exciter une rage dans l'espèce chevaline. Quand dans un haras un poulain perd sa mère, l'orphelin est élevé par les autres cavales qui ont des petits. On dit que le cheval ne peut toucher la terre avec sa bouche que trois jours après sa naissance. Plus un cheval est ardent, plus il enfonce ses naseaux en buvant. Les Scythes préfèrent les juments pour la guerre, parce qu'elles peuvent uriner sans cesser de courir.
LXVII. Il est certain qu'en Lusitanie, dans 1
les environs de Lisbonne et du Tage, les juments se tournant du côté d'où vient le Favonius aspirent son souffle fécondant, qu'elles deviennent

effundentes, omniaque contra æmulos, quæ debuissent peritissimo auriga insistente, facientes : quum puderet hominum artem ab equis vinci, peracto legitimo cursu ad cre-
2 tam stetere. Majus augurium apud priscos, plebeiis Circensibus excusso auriga, ita ut si staret, in Capitolium cucurrisse equos, ædemque ter lustrasse : maximum vero, eodem pervenisse ab Veiis cum palma et corona, effuso Ratumena, qui ibi vicerat : unde postea nomen portæ est.
3 Sarmatæ longinqua itinera acturi, inedia pridie præparant eos, potum exiguum impertientes : atque ita per centena millia et quinquaginta continuo cursu euntibus insident. Vivunt annis quidam quinquagenis : feminæ minore spatio : eædem quinquennio finem crescendi capiunt, mares anno addito. Forma equorum, quales maxime legi oporteat, pulcherrime quidem Virgilio vate absoluta est. Sed et nos diximus in libro de jaculatione equestri condito : et fere inter omnes constare video. Diversa autem Circo ratio quæritur. Itaque quum bimi in alio subigantur imperio, non ante quinquennes ibi certamen accipit.
1 LXVI. Partum in eo genere undenis mensibus ferunt, duodecimo gignunt. Coitus verno æquinoctio, bimo utrimque, vulgaris : sed a trimatu firmior partus. Generat mas ad annos triginta tres, utpote quum a Circo post vicesimum annum mittantur ad sobolem. Opunte et ad quadraginta durasse tradunt, adjutum modo in attollenda priore parte corporis. Sed ad generandum paucis animalium minor fertilitas : qua de causa per intervalla admissuræ dantur : nec tamen quindecim initus ejusdem anni valet tolerare. Equarum libido exstinguitur juba tonsa. 2
Gignunt annis omnibus ad quadragesimum. Vixisse equum septuaginta quinque annos proditur. In hoc genere gravida stans parit, præterque cæteras fetum diligit. Et sane equis amoris innasci veneficium, hippomanes appellatum, in fronte, caricæ magnitudine, colore nigro : quod statim edito partu devorat feta, aut partum ad ubera non admittit. Si quis præreptum habeat, olfactu in rabiem id ge- 3
nus agitur. Amissa parente in grege armenti, reliquæ fetæ educant orbum. Terram attingere ore triduo proximo, quam sit genitus, negant posse. Quo quis acrior, in bibendo profundius nares mergit. Scythæ per bella feminis uti malunt, quoniam urinam cursu non impedito reddant.
LXVII. Constat in Lusitania circa Olisiponem oppi- 1
dum et Tagum amnem, equas Favonio flante obversas

pleines, et que les poulains qu'elles mettent bas sont extrêmement rapides à la course, mais que leur vie ne dépasse pas trois ans. Dans la même Espagne, la Galicie et l'Asturie produisent des chevaux de l'espèce que nous appelons thieldons, et asturcons quand ils sont plus petits. Ces chevaux n'ont pas une marche ordinaire, mais leur allure est douce, et résulte du mouvement simultané des deux jambes d'un même côté; c'est d'après eux qu'on est parvenu à dresser les chevaux à aller l'amble. Le cheval a à peu près les mêmes maladies que l'homme; de plus, il est sujet au déplacement de la vessie (*cystocèle*), de même que toutes les bêtes de somme.

1 LXVIII. (XLIII.) M. Varron (*de Re rust.*, III, 2) rapporte que le sénateur Q. Axius acheta un âne 400,000 sesterces (84,000 f.): je ne sais si jamais animal a été acheté à si haut prix. Cette espèce rend sans aucun doute des services merveilleux; elle sert même au labourage (XVII, 3); mais son principal emploi est d'engendrer des mules. On tient compte aussi de leur origine: en Grèce les ânes de l'Arcadie, en Italie les ânes de Réate sont les plus estimés. Ces animaux supportent très-mal le froid; aussi ne se reproduisent-ils pas dans le Pont, et ils s'accouplent non pas comme les autres bestiaux à l'équinoxe du printemps, mais au solstice d'été. Les mâles qui ne travaillent
2 pas sont moins propres à la génération. Produire à trente mois est une extrême précocité pour une ânesse; l'âge de trois ans est l'âge régulier: elle ne fait pas un plus grand nombre de petits que la cavale; elle met bas au bout du même nombre de mois, et de la même manière; mais l'utérus, inhabile à retenir, rend le fluide séminal si on ne force par des coups l'ânesse à courir aussitôt après l'accouplement. Elle engendre rarement deux petits; près de mettre bas, elle fuit la lumière et cherche les ténèbres, afin de n'être pas vue par l'homme. Les ânesses pro- 3
duisent pendant toute leur vie, qui va jusqu'à trente ans. Elles aiment passionnément leurs petits, mais leur répugnance pour l'eau est encore plus forte: elles marchent sur le feu pour aller vers leur poulain; et si le moindre ruisseau les en sépare, leur horreur est telle, qu'elles ne veulent pas même se mouiller les pieds. Dans les pâturages elles ne boivent qu'aux sources accoutumées, et encore faut-il que le chemin qui y mène soit sec; elles ne passent pas les ponts dont les planches disjointes laissent entrevoir l'eau. Chose singulière! tout altérées qu'elles seront, il faut, si on change leurs eaux, la contrainte ou la prière pour obtenir qu'elles boivent. Elles ont besoin d'un endroit spacieux pour se coucher: en effet, elles rêvent dans leur sommeil, et frappent souvent du pied; si le coup ne porte pas à vide et qu'il rencontre un corps dur, elles deviennent aussitôt boiteuses. Le revenu qu'elles donnent dépasse 4
celui d'un bien-fonds considérable: on sait qu'en Celtibérie des ânesses ont produit des poulains pour 400,000 sesterces. On dit que la couleur des poils des oreilles et des paupières influe particulièrement sur la couleur des mules, en effet, quoique l'âne soit d'une couleur uniforme sur tout le corps, la mule reproduit néanmoins toutes les couleurs que ces poils présentent. Mécène introduisit l'usage de la chair d'ânon, et de son temps on la préférait beaucoup à celle des onagres; après lui, elle passa de mode. Un âne qui en voit mourir un autre meurt promptement.

LXIX. (XLIV.) L'accouplement de l'âne et de 1
la jument donne naissance, au treizième mois de la portée, à la mule, animal excellent au

animalem concipere spiritum, idque partum fieri, et gigni pernicissimum ita, sed triennium vitæ non excedere. In eadem Hispania Gallaica gens est, et Asturica: equini generis (hi sunt quos thieldones vocamus, minori forma appellatos asturcones) gignunt, quibus non vulgaris in cursu gradus, sed mollis alterno crurum explicatu glomeratio: unde equis tolutim carpere incursus traditur arte. Equo fere, qui homini morbi; præterque, vesicæ conversio, sicut omnibus in genere veterino.

1 LXVIII. (XLIII.) Asinum cccc millibus nummum emtum Q. Axio senatori, auctor est M. Varro, haud scio an omnium pretio animalium victo. Opera sine dubio generi mirifica, arando quoque, sed mularum maxime progeneratione. Patria etiam spectatur in his, Arcadicis in Achaia, in Italia Reatinis. Ipsum animal frigoris maxime impatiens: ideo non generatur in Ponto: nec æquinoctio verno, ut cætera pecua, admittitur, sed solstitio. Mares in
2 remissione operis deteriores. Partus a tricesimo mense ocissimus, sed a trimatu legitimus: totidem, quot equæ, et eisdem mensibus, et simili modo: sed incontinens uterus urinam genitalem reddit, ni cogatur in cursum verberibus a coitu. Raro geminos parit: paritura lucem fugit, et tenebras quærit, ne conspiciatur ab homine. Gignit tota vita, quæ est ei ad tricesimum annum. Partus 3
caritas summa, sed aquarum tædium majus. Per ignes ad fetus tendunt: eædem, si rivus minimus intersit, horrent ita, ut pedes omnino caveant tingere. Nec nisi assuetos potant fontes, quæ sunt in pecuariis, atque ita ut sicco tramite ad potum eant, nec pontes transeunt, per raritatem eorum translucentibus fluviis. Mirumque dictu, sitiunt: et si immutentur aquæ, ut bibant cogendæ exorandæve sunt. Nec nisi spatiosa incubitant laxitate: varia namque somno visa concipiunt, ictu pedum crebro; qui nisi per inane emicuerit, repulsu durioris materiæ claudi- 4
ditatem illico affert. Quæstus ex iis opima prædia exsuperant. Notum est, in Celtiberia singulas quadringentena millia nummorum enixas. Ad mularum maxime partus, aurium referre in his et palpebrarum pilos aiunt. Quamvis enim unicolor reliquo corpore, totidem tamen colores, quot ibi fuere, reddit. Pullos earum epulari Mæcenas instituit, multum eo tempore prælatos onagris: post eum interiit auctoritas saporis. Asino moriente viso, celerrime id genus deficit.

LXIX. (XLIV.) Ex asino et equa mula gignitur mense 1

travail. Pour obtenir ce produit, on choisit des juments qui ne sont ni au-dessous de quatre ans, ni au-dessus de dix. On assure que ces deux animaux se repoussent l'un l'autre si le mâle (41) n'a pas sucé le lait de l'espèce qui fournit la femelle; aussi fait-on, à la faveur de la nuit, une substitution de poulains entre les juments et
2 les ânesses. Mais l'accouplement du cheval et de l'ânesse donne une mule indocile, et d'une paresse incorrigible. Dans cette espèce de mules, tout est lent comme chez les vieux animaux. La femelle qui a conçu d'un cheval, si elle s'accouple subséquemment avec un âne, avorte; il n'en est pas de même de la femelle qui, ayant conçu d'un âne, s'accouple avec un cheval. On a observé que les ânesses conçoivent le mieux sept jours après avoir mis bas, et que les étalons fatigués par le travail sont plus propres à la reproduction. L'ânesse qui n'a pas conçu avant d'avoir perdu les dents qu'on appelle dents de lait est regardée comme stérile; il en est de même de celle qui n'a pas engendré au premier accou-
3 plement. Les anciens appelaient *hinnus* les mâles nés d'un cheval et d'une ânesse, et, au contraire, mulets les mâles nés d'un âne et d'une cavale. L'expérience a montré que le produit de deux espèces différentes est d'une troisième espèce, et ne ressemble ni à l'un ni à l'autre des parents; que tout hybride est impropre à la génération, et que pour cette raison les mules ne produisent pas. On trouve dans nos Annales plusieurs exemples de mules qui ont mis bas;
4 mais cela a été regardé comme un prodige. Théophraste dit qu'elles produisent ordinairement dans la Cappadoce, mais que là c'est un animal d'une espèce particulière (42). On empêche une mule de ruer en lui faisant souvent boire du vin (xxx, 53). On lit dans quelques livres grecs que l'accouplement d'un mulet avec une cavale a produit l'animal appelé *ginnus*, c'est-à-dire petit mulet. La cavale et l'onagre apprivoisé engendrent des mules rapides à la course, dont le pied est singulièrement dur, mais dont le corps est maigre et le naturel indomptable; au lieu qu'un étalon né d'un onagre et d'une ânesse est préférable à tous les autres. Les plus beaux onagres sont en 5
Phrygie et en Lycaonie. L'Afrique se vante de produire les poulains d'onagres dont le goût est le meilleur; on les appelle lalisions. Les livres des Athéniens font foi qu'un mulet a vécu quatre-vingts ans : les Athéniens, pendant qu'ils bâtissaient le temple dans la citadelle, satisfaits de le voir, bien que laissé de côté à cause de sa vieillesse, encourager de sa compagnie et de ses efforts les bêtes de somme qui montaient, rendirent un décret pour que les marchands de grains ne l'écartassent pas des cribles (43).

LXX. (XLV.) Les bœufs de l'Inde ont, dit-on, 1
la taille des chameaux, et leurs cornes ont quatre pieds d'écartement. Dans notre hémisphère, les bœufs de l'Épire sont les plus vantés. On doit, dit-on, cette belle espèce au roi Pyrrhus; il l'obtint en ne permettant pas l'accouplement aux femelles avant quatre ans; de la sorte, il eut des produits de très-haute taille, et il y a encore aujourd'hui des restes de cette race. Mais maintenant on demande des produits aux génisses d'un an, ou du moins de deux ans, et l'accouplement à des taureaux de quatre. Chaque taureau féconde dix vaches dans la même année. On prétend que 2
si après l'accouplement le taureau s'en va à droite, le produit est un mâle; une femelle, s'il

tertio decimo, animal viribus in labores eximium. Ad tales partus equas neque quadrimis minores, neque decennibus majores legunt : arcerique utrumque genus ab altero narrant, nisi in infantia ejus generis, quod ineant, lacte hausto. Quapropter subreptos pullos in tenebris
2 equarum uberi, asinarumve, equuleos admovent. Gignitur autem mula ex equo et asina, sed effrenis, et tarditatis indomitæ : lenta omnia eis, ut vetulis. Conceptum ex equo, sequutus asini coitus, abortu perimit : non item ex asino equi. Feminas a partu optime septimo die impleri, observatum est : mares fatigatos melius implere. Quæ non prius, quam dentes, quos pullinos appellant, jaciat, conceperit, sterilis intelligitur; et quæ non primo initu
3 generare cœperit. Equo et asina genitos mares, hinnos antiqui vocabant : contraque mulos, quos asini et equæ generarent. Observatum, e duobus diversis generibus nata, tertii generis fieri, et neutri parentum esse similia : eaque ipsa, quæ sunt ita nata, non gignere, in omni animalium genere : idcirco mulas non parere. Est in Annalibus nostris, peperisse sæpe : verum prodigii loco ha-
4 bitum. Theophrastus vulgo parere in Cappadocia tradit : sed esse id animal ibi sui generis. Mulæ calcitratus inhibetur vini crebriore potu. In plurium Græcorum est monumentis, cum equa muli coitu natum, quem vocaverint ginnum, id est, parvum mulum. Generantur ex equa et onagris mansuefactis mulæ veloces in cursu, duritia eximia pedum, verum strigoso corpore, indomito animo. Sed generator, onagro et asina genitus, omnes antecellit. Onagri in Phrygia et Lycaonia præcipui. Pullis 5
eorum, ceu præstantibus sapore, Africa gloriatur, quos lalisiones appellant. Mulum LXXX annis vixisse, Atheniensium monumentis apparet. Eo gavisi namque, quum templum in arce facerent, quod derelictus senecta, scandentia jumenta comitatu nisuque exhortaretur, decretum fecere, ne frumentarii negotiatores ab incerniculis eum arcerent.

LXX. (XLV.) Bubus Indicis camelorum altitudo tra- 1
ditur, cornua in latitudinem quaternorum pedum. In nostro orbe Epiroticis laus maxima, a Pyrrhi (ut ferunt) jam inde regis cura. Id consequutus est, non ante quadrimatum ad partus vocando. Prægrandes itaque fuere, et hodieque reliquiæ stirpium durant. At nunc anniculæ fecunditatem poscuntur, tolerantius tamen bimæ : tauri generationem, quadrimi. Implent singuli denas eodem anno. Tradunt autem si post coitum ad dextram partem 2
abeant tauri, generatos mares esse : si in lævam, feminas.

s'en va à gauche. La conception est le résultat d'un seul accouplement; si par hasard elle a manqué, la femelle revient au mâle au bout de vingt jours. Les vaches mettent bas le dixième mois; ce qui naît avant ce terme ne s'élève pas. Des auteurs disent qu'elles vêlent juste le dernier jour du dixième mois. Elles font rarement deux veaux. Le temps de la chaleur est de trente jours, à partir du lever de la constellation du Dauphin, c'est-à-dire (XVIII, 64) de la veille des nones de janvier (4 janvier). Quelques vaches entrent aussi en chaleur pendant l'automne: de la sorte, les nations qui vivent de lait ont cet aliment pendant toute l'année. Les taureaux ne s'accouplent pas
3 plus de deux fois en un jour. Les bœufs sont de tous les animaux les seuls qui paissent aussi en rétrogradant; chez les Garamantes ils ne paissent même pas autrement. Pour la femelle, la vie est au plus de quinze ans; pour le mâle, de trente. L'âge de la force est cinq ans (44). On assure qu'on les engraisse en les faisant baigner dans l'eau chaude, et en insufflant dans leur corps de l'air, à l'aide d'un roseau et d'une incision faite à leur peau. Il ne faut pas mépriser même les espèces
4 qui ont le moins d'apparence. Dans les Alpes les vaches ont beaucoup de lait, bien que leur taille soit très-petite; et les bœufs font beaucoup de travail, attelés par la tête et non par le cou. Les bœufs de Syrie n'ont pas de fanon, mais ils ont une bosse sur le dos. Les bœufs de la Carie, province d'Asie, sont d'un aspect repoussant; ils ont une bosse sur les épaules au défaut du cou; leurs cornes sont mobiles; on les dit excellents au travail. Au reste, les bœufs noirs ou blancs sont regardés comme d'un mauvais service. Les taureaux ont les cornes plus petites et plus minces que les bœufs. On dompte les bœufs à trois ans; après c'est trop tard, avant c'est trop tôt. Le mieux pour les dresser, c'est de les atteler avec un bœuf dompté. Car, pour compagnon dans le travail et la culture des champs, nous avons cet animal, si précieux aux yeux des anciens, qu'on cite l'exemple d'une condamnation prononcée, sur assignation, par le peuple romain contre un citoyen qui avait tué un bœuf pour faire manger des tripes à un impudent giton qui, à la campagne, disait n'avoir jamais mangé de ce plat. Il fut exilé, comme s'il avait tué son colon.

Le taureau a le regard fier, le front menaçant, 5
les oreilles garnies de longs poils, les cornes dressées, et appelant le combat; mais c'est par les pieds de devant qu'il annonce sa colère: quand il commence à s'irriter, il s'arrête, repliant alternativement les jambes et se jetant du sable sous le ventre; c'est le seul animal qui s'excite ainsi. Nous en avons vu combattre par l'ordre d'un maître, et pour cette raison on les montrait en spectacle: ils faisaient la roue, tombant sur leurs cornes, puis se relevant; d'autres fois étendus à terre ils se laissaient enlever, et même ils se tenaient comme des cochers sur un char, qu'un attelage de deux chevaux entraînait rapidement. Ce sont les 6
Thessaliens qui ont trouvé le moyen de tuer les taureaux en s'en approchant sur un cheval au galop et en leur tordant le cou par les cornes. Le dictateur César a le premier donné ce spectacle à Rome. C'est l'espèce bovine qui fournit les victimes opimes et les sacrifices les plus magnifiques pour apaiser les dieux. De tous les animaux qui ont une longue queue, c'est le seul chez qui elle n'ait pas, dès la naissance, une longueur proportionnée à ce qu'elle sera; chez lui seul elle croît jusqu'à ce qu'elle touche l'extrémité des pieds; aussi n'accepte-t-on pour victime un veau que 7

Conceptio uno initu peragitur: quæ si forte pererravit, vigesimum post diem marem femina repetit. Pariunt mense decimo: quidquid ante genitum, inutile est. Sunt auctores, ipso complente decimum mensem die parere. Gignunt raro geminos. Coitus a Delphini exortu a. d. pridie nonas januarias, diebus triginta: aliquibus et autumno: gentibus quidem, quæ lacte vivunt, ita dispensatus, ut omni tempore anni supersit id alimentum.
3 Tauri non sæpius quam bis die, ineunt. Boves animalium soli, et retro ambulantes pascuntur: apud Garamantas quidem haud aliter. Vita feminis, quindenis annis longissima; maribus, tricenis. Robur in quinquennatu. Lavatione calidæ aquæ traduntur pinguescere, et si quis incisa cute spiritum arundine in viscera adigat. Non degeneres exis-
4 timandi etiam minus laudato aspectu. Plurimum lactis Alpinis, quibus minimum corporis, plurimum laboris, capite, non cervice, junctis. Syriacis non sunt palearia, sed gibber in dorso. Carici quoque in parte Asiæ fœdi visu, tubere super armos a cervicibus eminente, luxatis cornibus, excellentes in opere narrantur: cætero nigri coloris candidive, ad laborem damnantur. Tauris minora, quam bubus cornua, tenuioraque. Domitura boum in trimatu: postea sera, ante præmatura. Optime cum domito juvencus imbuitur. Socium enim laboris agrique culturæ habemus hoc animal, tantæ apud priores curæ, ut sit inter exempla damnatus a populo romano, die dicta, qui concubino procaci rure omasum edisse se negante, occiderat bovem, actusque in exsilium, tanquam colono suo interemto.

Tauris in aspectu generositas, torva fronte, auribus 5
setosis, cornibus in procinctu dimicationem poscentibus. Sed tota comminatio prioribus in pedibus. Stat ira gliscente alternos replicans, spargensque in alvum arenam, et solus animalium eo stimulo ardescens. Vidimus ex imperio dimicantes, et ideo monstratos, rotari, cornibus cadentes excipi, iterumque resurgere, modo jacentes ex humo tolli; bigarumque etiam curru citato, velut aurigas, insistere. Thessalorum gentis inventum est, equo 6
juxta quadrupedante cornu intorta cervice tauros necare: primus id spectaculum dedit Romæ Cæsar dictator. Hinc victimæ opimæ, et lautissima deorum placatio. Huic tantum animali omnium, quibus procerior cauda, non statim nato consummatæ, ut cæteris, mensuræ: crescit uni, donec ad vestigia ima perveniat. Quamobrem victi- 7

lorsque le bout de la queue touche le jarret; on le rejette si la queue n'y atteint pas. On a aussi noté que le sacrifice d'un veau apporté aux autels sur les épaules d'un homme n'est guère agréable aux dieux; qu'ils n'acceptent pas non plus une victime boiteuse, une victime qui ne leur soit pas particulière, une victime qui fasse effort pour s'éloigner de l'autel. Les anciens ont souvent inscrit parmi les prodiges qu'un bœuf a parlé; à cette nouvelle, le sénat avait coutume de tenir séance en plein air.

1 LXXI. (XLVI.) En Égypte, un bœuf est même honoré comme une divinité; on l'appelle Apis. Ce qui le fait reconnaître, c'est une tache blanche sur le côté droit, et semblable au croissant de la lune nouvelle; sous sa langue est une nodosité que les Égyptiens appellent scarabée (XXX, 30). Il est défendu qu'il vive plus d'un certain nombre d'années; on le tue en le noyant dans la fontaine des prêtres, pour en aller chercher, au milieu d'un deuil général, un autre qu'on lui substitue. Tant qu'on ne l'a pas trouvé les Égyptiens sont dans l'affliction; ils se rasent même la tête; et cependant on ne cherche jamais longtemps le nouvel
2 Apis. Trouvé, il est amené à Memphis par les prêtres; il a pour demeure deux temples, qu'on appelle thalames (45), et qui servent d'augures à l'Égypte : l'augure est favorable s'il entre dans l'un, funeste s'il entre dans l'autre. Il donne des réponses aux particuliers, en prenant des aliments de la main de ceux qui le consultent. Il se détourna de la main de Germanicus, qui ne tarda pas à mourir. Ordinairement renfermé, il marche, quand il se montre en public, avec des licteurs écartant la foule; il est entouré d'une troupe d'enfants qui chantent des hymnes en son honneur; il paraît le comprendre, et vouloir qu'on l'adore.
Ces bandes qui l'accompagnent, saisies d'un en- 3
thousiasme soudain, prédisent l'avenir. On lui présente une fois par an une vache qui a aussi ses marques, bien que différentes; et on dit que le jour où on la trouve est aussi celui de sa mort. Il est à Memphis, dans le Nil, un endroit qu'on appelle Phiala (fiole) à cause de sa configuration : tous les ans on y jette une coupe d'or et une d'argent, aux jours où l'on célèbre la naissance d'Apis; ces jours sont au nombre de sept, et, chose singulière, pendant ce temps le crocodile n'attaque personne : le huitième jour, après la sixième heure (midi), le monstre reprend sa férocité.

LXXII. (XLVII.) Les moutons sont aussi très- 1
estimés, soit pour les victimes qu'ils fournissent aux dieux, soit pour les toisons qu'ils donnent. Si les bœufs cultivent les champs qui nourrissent l'homme, nous devons aux moutons ce qui protége nos corps. Les mâles et les femelles sont aptes à la génération depuis deux ans jusqu'à neuf, quelquefois jusqu'à dix; les agneaux de la première portée sont plus petits. Ces animaux sont en chaleur depuis le coucher d'Arcturus, c'est-à-dire le troisième jour avant les ides de mai (13 mai) (XVIII, 67) jusqu'au coucher de la constellation de l'Aigle, le 10 des calendes d'août (23 juillet) (XVIII, 69). La gestation dure cent cinquante jours : dépassant ce terme, les petits sont sans force; les anciens appelaient *cordi* ces agneaux tardifs. Plusieurs préfèrent les agneaux 2
d'hiver à ceux du printemps, parce qu'il vaut mieux qu'ils soient forts avant le solstice d'été que forts avant le solstice d'hiver; c'est le seul animal qui se trouve bien de naître en hiver. Le bélier dédaigne les jeunes brebis, et recherche les vieilles; lui-même il vaut mieux à un âge avancé, et, privé de ses cornes, il rend encore

marum probatio in vitulo, ut articulum suffraginis contingat : breviore non litant. Hoc quoque notatum, vitulos ad aras humeris hominis allatos non fere litare, sicut nec claudicante, nec aliena hostia deos placari, nec trahente se ab aris. Est frequens in prodigiis priscorum, bovem loquutum : quo nuntiato, senatum sub dio haberi solitum.

1 LXXI. (XLVI.) Bos in Ægypto etiam numinis vice colitur, Apim vocant. Insigne ei, in dextro latere candicans macula, cornibus lunæ crescere incipientis. Nodus sub lingua, quem cantharum appellant. Non est fas eum certos vitæ excedere annos, mersumque in sacerdotum fonte enecant, quæsituri luctu alium, quem substituant : et donec invenerint, mœrent, derasis etiam capitibus : nec tamen
2 unquam diu quæritur. Inventus deducitur Memphim a sacerdotibus. Delubra ei gemina, quæ vocant thalamos, auguria populorum. Alterum intrasse lætum est, in altero dira portendit. Responsa privis dat, e manu consulentium cibum capiendo. Germanici Cæsaris manum aversatus est, haud multo postea exstincti. Cætero secretus, quum se proripuit in cœtus, incedit summotu lictorum, grexque puerorum comitatur, carmen honori ejus canen-
3 tium : intelligere videtur, et adorari velle. Hi greges repente lymphati futura præcinunt. Femina bos semel ei anno ostenditur, suis et ipsa insignibus, quanquam aliis : semperque eodem die et inveniri eam, et exstingui tradunt. Memphi est locus in Nilo, quem a figura vocant Phialam : omnibus annis ibi auream pateram argenteamque mergunt iis diebus quos habent natales Apis : septem hi sunt, mirumque neminem per eos a crocodilis attingi : octavo post horam diei sextam, redire belluæ feritatem.

LXXII. (XLVII.) Magna et pecori gratia, vel in placa- 1
mentis deorum, vel in usu vellerum. Ut boves victum hominum excolunt, ita corporum tutela pecori debetur. Generatio bimis utrimque ad novenos annos : quibusdam et ad decimum. Primiparis minores fetus. Coitus omnibus ad Arcturi occasum, id est, a tertio idus maias, ad Aquilæ occasum in x kal. Aug. Gerunt partum diebus centum quinquaginta : postea concepti invalidi. Cordos vocabant antiqui post id tempus natos. Multi hibernos 2
agnos præferunt vernis, quoniam magis intersit ante solstitium quam ante brumam firmos esse, solumque hoc animal utiliter bruma nasci. Arieti naturale agnas fastidire, senectam ovium consectari : et ipse senecta melior, mutilus quoque utilior. Ferocia ejus cohibetur, cornu

plus de services. On réduit sa pétulance en lui perçant une corne près de l'oreille. Le testicule droit lié, il engendre des femelles; le testicule gauche, des mâles. Le bruit du tonnerre fait avorter les brebis pleines qui se trouvent isolées; on prévient cet accident en les réunissant; la
3 compagnie les préserve. On dit que pendant le vent du nord les conceptions sont de mâles, et de femelles pendant le vent du midi. Dans cette espèce on considère surtout la bouche du mâle; car la couleur de ses veines sublinguales se reproduit dans la toison des agneaux, qui a plusieurs nuances si ces veines en ont plusieurs : le changement d'eau et de boisson fait aussi varier la couleur de la laine. Il y a deux espèces principales de moutons, l'espèce qu'on couvre et celle qu'on laisse exposée à l'air (xxvi, 62); la première a la toison plus molle, l'autre est plus difficile pour ses pâturages, l'espèce qu'on couvre broutant même des ronces. Les meilleures couvertures pour les brebis sont de laine d'Arabie.

1 LXXIII. (xlviii.) La laine la plus renommée est celle d'Apulie; en second lieu, celle qu'on appelle laine grecque en Italie, et ailleurs laine italienne; en troisième lieu, la laine de Milet. La laine d'Apulie est courte, et n'est célèbre que pour la fabrication des pænula (manteaux contre la pluie). On estime le plus celle des environs de Tarente et de Canusium; et, en Asie, une laine de même espèce, celle de Laodicée (v, 29). Aucune laine blanche n'est préférée à celle des environs du Pô. Jusqu'à présent aucune laine n'a dépassé cent
2 sesterces (21 fr.) la livre. On ne tond pas partout les moutons; on a conservé dans quelques lieux l'usage d'arracher la laine. Elle a différentes couleurs; on n'a pas même assez de mots pour en dénommer les variétés. L'Espagne fournit plusieurs sortes de laines dites naturelles; la laine noire naturelle la plus estimée vient de Pollentia près des Alpes; l'Asie, ainsi que la Bétique, envoie la rousse, qu'on appelle Érythrée; Canusium envoie la fauve, et Tarente, la brune. Toutes les laines en suint ont une vertu médicamenteuse (xxix, 9). La laine de l'Istrie et de la Liburnie ressemble plus à du poil qu'à de la laine; elle ne peut servir à la fabrication des étoffes à longs poils, non plus que celle que Salacie en Lusitanie 3
recommande pour les étoffes à carreaux. La laine de Piscène (Pézénas), dans la province Narbonnaise, est semblable; semblable aussi est celle d'Égypte, avec laquelle on garnit les habits usés et on les fait durer encore longtemps. La bourre de laine est, de toute antiquité, en faveur pour les tapis. Homère (Od., iv, 427) nous montre que les anciens s'en servaient déjà. Les Gaulois et les Parthes ont chacun une manière différente de les broder. En foulant la laine on fait le feutre, étoffe qui, imbibée de vinaigre, résiste au fer même (46); bien plus, la laine résiste au feu dans le dernier apprêt qu'elle subit, car elle sort des chaudières des dégraisseurs pour être employée à faire des matelas, invention qui, je crois, est gauloise; du moins est-ce par des noms gaulois qu'on distingue les espèces de matelas (xix, 2): je ne puis dire à quelle époque l'usage en a commencé. Les anciens couchaient sur une paillasse, 4
comme celle dont on se sert encore aujourd'hui dans les camps. Les gausapes (47) ont commencé du temps de mon père; les amphimalles, de mon temps, ainsi que les ceintures à longs poils. Quant à la tunique laticlave en forme de gausape, c'est une mode qui ne fait que de naître. Les laines noires ne prennent aucune couleur; quant à la teinture des autres, nous en parlerons en

juxta aurem terebrato. Dextro teste præligato feminas generat, lævo mares. Tonitrua solitariis ovibus abortus inferunt. Remedium est congregare eas, ut cœtu juventur.
3 Aquilonis flatu mares concipi dicunt, Austri feminas : atque in eo genere arietum maxime spectantur ora : quia cujus coloris sub lingua habuere venas, ejus et lanicium est in fetu : variumque, si plures fuere : et mutatio aquarum potusque variat. Ovium summa genera duo, tectum et colonicum : illud mollius, hoc in pascuo delicatius, quippe quum tectum rubis vescatur. Operimenta ei ex Arabicis præcipua.

1 LXXIII. (xlviii.) Lana autem laudatissima Apula, et quæ in Italia græci pecoris appellatur, alibi Italica. Tertium locum Milesiæ oves obtinent. Apulæ breves villo, nec nisi pænulis celebres. Circa Tarentum Canusiumque summam nobilitatem habent. In Asia vero eodem genere Laodiceæ. Alba Circumpadanis nulla præfertur, nec libra
2 centenos nummos ad hoc ævi excessit ulla. Oves non ubique tondentur : durat quibusdam in locis vellendi mos : colorum plura genera : quippe quum desint etiam nomina eis. Quas nativas appellant, aliquot modis Hispania : nigri velleris præcipuas habet Pollentia juxta Alpes : jam Asia rutili, quas Erythræas vocant : item Bætica : Canusium fulvi : Tarentum et suæ pulliginis. Succidis omnibus medicata vis. Istriæ Liburniæque pilo propior, quam lanæ, pexis aliena vestibus, et quam Salacia scutulato textu commendat in Lusitania. Similis circa Piscenas provinciæ 3
Narbonensis : similis et in Ægypto, ex qua vestis detrita usu pingitur, rursusque ævo durat. Est et hirtæ pilo crasso in tapetis antiquissima gratia : jam certe priscos iis usos, Homerus auctor est. Aliter hæc Galli pingunt, aliter Parthorum gentes. Lanæ et per se coactam vestem faciunt : et si addatur acetum, etiam ferro resistunt : immo vero etiam ignibus novissimo sui purgamento, quippe ahenis polientium extractæ, in tomenti usum veniunt, Galliarum, ut arbitror, invento : certe Gallicis hodie nominibus discernitur : nec facile dixerim, qua id ætate cœperit. Antiquis 4
enim torus e stramento erat, qualiter etiam nunc in castris. Gausapa patris mei memoria cœpere : amphimalla, nostra : sicut villosa etiam ventralia : nam tunica lati clavi, in modum gausapæ texi nunc primum incipit. Lanarum nigræ nullum colorem bibunt. De reliquarum infectu suis

son lieu, lorsque nous passerons en revue les coquillages marins (IX, 62) ou les plantes (XXI, 22).

1 LXXIV. M. Varron rapporte, comme témoin oculaire, que de la laine sur la quenouille et le fuseau de Tanaquil, qui fut aussi appelée Caïa Cæcilia, se voyait encore de son temps dans le temple de Sangus; et dans le temple de la Fortune une robe royale ondée qu'elle avait faite, et que Servius Tullius avait portée. C'est pour cela que les jeunes filles qui se marient ont avec elles une quenouille garnie et un fuseau chargé. Tanaquil trouva l'art de faire une tunique droite (tissée de haut en bas), telle que celle que les jeunes gens et les nouvelles mariées prennent avec la toge sans bordure. Les étoffes ondées furent d'abord les plus estimées, puis vinrent les étoffes sororiculées (48). Fénestella dit que les toges à poil ras et les toges phryxianes (49) commencèrent dans les dernières années du dieu Auguste. Les étoffes d'un tissu serré, préparées avec le pavot (XIX, 4; XX, 78), ont une origine plus ancienne; le poëte Lucilius
2 les avait déjà reprochées à Torquatus. Les robes prétextes ont été inventées chez les Étrusques. Je lis que les rois portèrent la trabée (IX, 63). Homère (Il., III, 125) parle des étoffes brodées, d'où viennent les étoffes triomphales (IX, 60). Les phrygiens ont trouvé l'art de broder à l'aiguille; c'est pour cela que ces ouvrages sont appelés Phrygioniens. C'est encore dans l'Asie que le roi Attale a trouvé le moyen de joindre des fils d'or aux broderies, d'où ces étoffes ont été appelées attaliques (XXXIII, 29). Babylone est très-célèbre pour la fabrication des broderies de diverses couleurs, d'où le nom des broderies babyloniennes. Alexandrie a inventé l'art de tisser à plusieurs lisses les étoffes qu'on appelle brocarts; la Gaule,
3 les étoffes à carreaux. Déjà, dans les accusations portées par Métellus Scipion contre Caton, figurent des couvertures babyloniennes de lit de table vendues 800,000 sesterces (168,000 fr.); et tout récemment Néron a payé ces mêmes étoffes 4,000,000 de sesterces (840,000 fr.). Les prétextes dont Servius Tullus avait recouvert la statue de la Fortune, consacrée par lui, ont duré jusqu'à la mort de Séjan: il est singulier que pendant cinq cent soixante ans elles n'aient ni changé ni été attaquées par les insectes. Nous avons vu nous-même des toisons sur l'animal vivant, teintes en pourpre, en écarlate et en violet, une demi-livre de chaque (50), comme si la nature les produisait ainsi pour la satisfaction du luxe.

LXXV. Une brebis a assez de race quand elle 1
a les jambes courtes et le ventre couvert de laine; celles dont le ventre est nu, appelées par les anciens apiques, étaient réprouvées. En Syrie, la queue des moutons est d'une coudée, et c'est là que se trouve le plus de laine. On regarde comme prématuré de châtrer les agneaux avant cinq mois. (XLIX.) Il y a en Espagne, et surtout en Corse, une espèce qui ne diffère pas beaucoup du mouton; on l'appelle musmon (*mouflon*); le poil de cet animal se rapproche plus de celui de la chèvre que de la toison de la brebis. Les anciens 2
appelaient Umbres les produits du musmon et de la brebis. La partie la plus faible chez le mouton est la tête; aussi faut-il le faire paître le dos tourné au soleil (XVIII, 76). Les animaux à laine sont les plus stupides; pour les faire aller là où ils craignent d'aller il suffit d'en entraîner un par la corne. Leur vie la plus longue est de dix ans, de treize en Éthiopie; la chèvre, en Éthiopie aussi, vit onze ans, tandis qu'elle n'en vit guère que huit dans les autres pays. Dans ces deux espèces la conception n'exige pas plus de quatre accouplements.

locis dicemus, in conchyliis marinis, aut herbarum natura.

1 LXXIV. Lanam in colu et fuso Tanaquilis, quæ eadem Caia Cæcilia vocata est, in templo Sangi durasse, prodente se, auctor est M. Varro: factamque ab ea togam regiam undulatam in æde Fortunæ, qua Ser. Tullius fuerat usus. Inde factum, ut nubentes virgines comitaretur colus comta, et fusus cum stamine. Ea prima texuit rectam tunicam, quales cum toga pura tirones induuntur, novæque nuptæ. Undulata vestis prima e laudatissimis fuit: inde sororiculata defluxit. Togas rasas Phryxianasque, divi Augusti novissimis temporibus cœpisse, scribit Fenestella. Crebræ papaveratæ antiquiorem habent ori-
2 ginem, jam sub Lucilio poeta in Torquato notatæ. Prætextæ apud Etruscos originem invenere. Trabeis usos accipio reges: pictas vestes apud Homerum fuisse, unde triumphales natæ. Acu facere id Phryges invenerunt, ideoque Phrygioniæ appellatæ sunt. Aurum intexere in eadem Asia invenit Attalus rex: unde nomen Attalicis. Colores diversos picturæ intexere Babylon maxime celebravit, et nomen imposuit. Plurimis vero liciis texere, quæ polymita appellant, Alexandria instituit: scutulis dividere, Gallia.
3 Metellus Scipio tricliniaria Babylonica sestercium octingentis millibus venisse jam tunc, posuit in Catonis criminibus, quæ Neroni principi quadragies sestertio nuper stetere. Servii Tullii prætextæ, quibus signum Fortunæ ab eo dicatæ coopertum erat, duravere ad Sejani exitum. Mirumque fuit nec defluxisse eas, nec teredinum injurias sensisse annis DLX. Vidimus jam et viventium vellera, purpura, cocco, conchylio, sesquilibris infecta, velut illa sic nasci cogente luxuria.

LXXV. In ipsa ove satis generositatis ostenditur brevi- 1
tate crurum, ventris vestitu: quibus nudus esset, apicas vocabant, damnabantque. Syriæ cubitales ovium caudæ, plurimumque in ea parte lanicii. Castrari agnos, nisi quinquemestres, præmaturum existimatur. (XLIX.) Est in Hispania, sed maxime Corsica, non maxime absimile pecori, genus musmonum, caprino villo, quam pecoris velleri, propius. Quorum e genere et ovibus natos prisci 2
Umbros vocarunt. Infirmissimum pecori caput, quamobrem aversum a sole pasci cogendum. Quam stultissima animalium lanata. Qua timuere ingredi, unum cornu raptum sequuntur. Vita longissima anni X, in Æthiopia XIII. Capris eodem loco XI, in reliquo orbe plurimum octoni. Utrumque genus intra quartum coitum impletur.

1 LXXVI. (L.) Les chèvres mettent bas jusqu'à quatre petits, mais cela est très-rare; elles portent cinq mois comme les brebis; l'embonpoint les rend stériles; elles donnent des produits moins robustes avant trois ans et après quatre, où commence leur vieillesse. Ces animaux peuvent engendrer dès le septième mois, pendant qu'ils tettent encore; dans l'un et l'autre sexe, les meilleurs sont les individus privés de cornes. Le premier accouplement de la journée ne féconde pas les femelles; le suivant et les autres sont plus efficaces. Les chèvres d'un an conçoivent quelquefois en novembre pour mettre bas en mars, quand les arbrisseaux bourgeonnent; les chèvres de deux ans conçoivent toujours à cette époque; mais cela ne vaut rien pour celles de trois ans. Les chèvres produisent
2 pendant huit ans : le froid les fait avorter. Pour se dégager les yeux pleins de sang, la chèvre se pique ces organes avec un jonc aigu, et le bouc avec un aiguillon de ronce. Mucianus dit avoir été témoin d'un trait prouvant l'intelligence de ces animaux : Deux chèvres se rencontrèrent sur un pont très-étroit; tourner sur soi-même n'était pas possible, non plus que marcher à reculons sur un espace resserré très-long, au-dessus d'un torrent rapide et menaçant : une des chèvres se coucha, et l'autre passa par-dessus. On estime le plus les boucs au nez court, aux oreilles longues et pendantes, aux épaules très-velues. Le caractère recherché dans la femelle, c'est deux mamelons charnus qui pendent au cou. Elles n'ont pas toutes des cornes; chez celles qui en ont, le nombre des nœuds des cornes indique
3 le nombre des années : les chèvres sans cornes donnent plus de lait. Archélaüs prétend qu'elles respirent par les oreilles et non par les narines, et qu'elles ont toujours la fièvre; c'est peut-être pour cela qu'elles ont l'haleine plus chaude que les brebis, et qu'elles sont plus lascives. On dit qu'elles ne voient pas moins la nuit que le jour, et qu'en mangeant du foie de bouc (XXVIII, 11) ceux qu'on appelle nyctalopes (XXVIII, 47) recouvrent la faculté de voir le soir. En Cilicie et autour des Syrtes, le poil qui les couvre se tond. On assure 4
que lorsque le soleil est sur le point de se coucher, les chèvres dans les pâturages ne se regardent pas l'une l'autre, et qu'elles se reposent en se tournant le dos; mais que dans les autres heures du jour elles se font face, et se réunissent par familles. Il leur pend à toutes, sous le menton, une barbe qu'on appelle aruncus : si on en saisit une du troupeau par la barbe, et qu'on l'entraîne, les autres regardent, frappées de stupeur; il en arrive autant lorsqu'une d'entre elles mord une certaine herbe. Leur dent est nuisible aux arbres; en léchant l'olivier (XVII, 37, 17), elles le rendent stérile; et c'est pour cela qu'on ne les immole pas à Minerve.

LXXVII. (LI.) Les porcs entrent en chaleur 1
du Favonius à l'équinoxe du printemps. Ils commencent à se reproduire au huitième mois, dans quelques lieux même au quatrième, et cela dure jusqu'à huit ans. Il y a deux portées par an; la durée de la gestation est de quatre mois; le nombre des petits de chaque portée va jusqu'à vingt, mais la mère n'en peut nourrir un aussi grand nombre. Nigidius rapporte que pendant dix jours, aux environs du solstice d'hiver, ils ont des dents aussitôt en naissant. La femelle est fécondée par un seul accouplement, qui se renouvelle aussi, à cause de la facilité avec laquelle elle avorte; on prévient cet accident en ne lui donnant le mâle ni la première fois qu'elle entre en chaleur, ni avant qu'elle ait les oreilles pendantes. Les mâles n'engendrent pas au delà de trois ans. 2

1 LXXVI. (L.) Capræ pariunt et quaternos, sed raro admodum. Ferunt quinque mensibus, ut oves. Capræ pinguitudine sterilescunt. Ante trimas minus utiliter generant, et in senecta ultra quadriennium. Incipiunt septimo mense, adhuc lactentes. Mutilum in utroque sexu utilius. Primus in die coitus non implet : sequens efficacior, ac deinde. Concipiunt novembri mense, ut martio pariant turgescentibus virgultis, aliquando anniculæ, semper bimæ, in trimatu inutiles. Pariunt octonis annis. Abortus
2 frigori obnoxius. Oculos suffusos capra junci puncto sanguine exonerat, caper rubi. Solertiam ejus animalis Mucianus visam sibi prodidit in ponte prætenui, duabus obviis e diverso : quum circumactum angustiæ non caperent, nec reciprocationem longitudo in exilitate cæca, torrente rapido minaciter subterfluente, alteram decubuisse, atque ita alteram proculcatæ supergressam. Mares quam maxime simos, longis auribus infractisque, armis quam villosissimis probant. Feminarum generositatis insigne, laciniæ corporibus a cervice binæ dependentes. Non omnibus cornua : sed quibus sunt, in his et indicia
3 annorum per incrementa nodorum. Mutilis lactis major ubertas. Auribus eas spirare, non naribus, nec unquam febri carere, Archelaus auctor est : ideo fortassis anima his, quam ovibus, ardentior, calidioresque concubitus. Tradunt et noctu non minus cernere, quam interdiu : ideo si caprinum jecur vescantur, restitui vespertinam aciem his, quos nyctalopas vocant. In Cilicia circaque Syrtes villo tonsili vestiuntur. Capras in occasum declivi sole, 4
in pascuis negant contueri inter sese, sed aversas jacere : reliquis autem horis adversas, et inter cognationes. Dependet omnium mento villus, quem aruncum vocant : hoc si quis apprehensam ex grege unam trahat, cæteræ stupentes spectant. Id etiam evenire, quum quamdam herbam aliqua ex eis momorderit. Morsus earum arbori exitialis. Olivam lambendo quoque sterilem faciunt, eaque ex causa Minervæ non immolantur.

LXXVII. (LI.) Suilli pecoris admissura a Favonio ad 1
æquinoctium vernum : ætas, octavo mense : quibusdam in locis etiam quarto, usque ad octavum annum. Partus bis anno : tempus utero quatuor mensium : numerus fecunditatis ad vicenos : sed educare tam multos nequeunt. Diebus decem circa brumam statim dentatos nasci Nigidius tradit. Implentur uno coitu, qui et geminatur propter facilitatem aboriendi. Remedium, ne prima subatione, neque ante

Les femelles affaissées par la vieillesse s'accouplent couchées; quelquefois elles dévorent leurs petits, sans que cela soit considéré comme un prodige. Pour le sacrifice un cochon de lait est pur au cinquième jour, un agneau au huitième, un veau au trentième. Coruncanus a soutenu que les victimes prises parmi les animaux ruminants n'étaient pas pures avant d'avoir deux dents. On pense que le porc meurt promptement quand il perd un œil. La vie de cet animal va jusqu'à quinze ans, quelquefois jusqu'à vingt; mais il est sujet à devenir furieux, et est exposé à diverses
3 maladies, surtout à l'angine et à la ladrerie. On reconnaît qu'un cochon est malade quand du sang se montre à la racine d'une soie arrachée sur son dos, et quand en marchant il porte la tête oblique. Les truies très-grasses ont peu de lait. La première portée est moins nombreuse que les autres. Ces animaux aiment à se vautrer dans la boue; ils ont la queue torse, et l'on a même noté que ceux dont la queue est tordue à droite sont mieux reçus comme victimes que ceux dont la queue est tordue à gauche. On les engraisse en soixante jours, surtout si on les prépare par une diète de trois jours. C'est le plus stupide des animaux; et l'on a dit assez plaisamment que l'âme leur a été donnée en guise de sel pour conserver la chair.
4 Cependant des porcs volés ont reconnu la voix de leur gardien et sont revenus vers lui, après avoir fait, en se portant tous d'un côté, chavirer la barque où le voleur les avait mis. On apprend même au chef du troupeau à conduire les autres au marché et à la maison. Les sangliers savent faire perdre leurs traces en traversant un marais, et faciliter leur fuite en lâchant leur urine (XXVIII, 60) (51). On châtre les truies comme les chamelles : après deux jours d'abstinence, on les suspend par les pieds de devant (52), et on coupe la matrice; de la sorte elles engraissent plus rapidement.

L'art s'est appliqué à développer le foie des truies 5
comme celui des oies (X, 21); c'est une invention de M. Apicius (XIX, 41) : il les engraissait avec des figues sèches, puis les tuait soudainement après les avoir abreuvées de vin miellé (XXII, 53). Aucun animal ne fournit plus d'aliments à la gourmandise. Sa viande présente environ cinquante saveurs distinctes, tandis que celle des autres n'en présente qu'une; de là tant de décrets des censeurs pour défendre dans les repas les ventres, les glandes, les testicules, les vulves, les têtes; ce qui n'empêche pas que Publius, auteur des mimes, après être sorti de servitude, ne dîna jamais, dit-on, sans un ventre de truie; c'est même lui qui a donné à cette partie le nom de *sumen*.

LXXVIII. Les sangliers sont venus aussi de 1
mode : déjà Caton le Censeur, dans ses discours, reprochait à ses contemporains les râbles de sanglier. L'usage était de diviser cet animal en trois parts; on ne servait que la partie moyenne, qu'on appelait le râble. Le premier Romain qui servit un sanglier tout entier fut P. Servilius Rullus, père de ce Rullus qui, sous le consulat de Cicéron, promulgua la loi agraire; tant est près de 2
nous l'origine d'un usage aujourd'hui si commun. Les Annales ont noté ceci pour faire honte, on le dirait, de leurs mœurs à ceux qui maintenant mettent sur table deux ou trois sangliers, non pour tout le repas, mais pour le premier service. (LII.) Le premier Romain qui ait établi les parcs pour les sangliers et pour les autres bêtes fauves est Fulvius Lupinus, qui se mit à en élever dans le territoire de Tarquinies. L. Lucullus et Q. Hortensius ne tardèrent pas à l'imiter.

Les laies mettent bas une fois par an. C'est 3

2 flaccidas aures coitus fiat. Mares non ultra trimatum generant. Feminæ senectute fessæ, cubantes coeunt. Comesse fetus his, non est prodigium. Suis fetus sacrificio die quinto purus est, pecoris die octavo, bovis tricesimo. Coruncanus ruminales hostias, donec bidentes fierent, puras negavit. Suem oculo amisso putant cito exstingui : alioqui vita ad quindecim annos, quibusdam et vicenos. Verum efferantur, et alias obnoxium genus morbis, anginæ maxime,
3 et strumæ. Index suis invalidæ cruor in radice setæ dorso evulsæ, caput obliquum in incessu. Penuriam lactis præpingues sentiunt, et primo fetu minus sunt numerosæ. In luto volutatio generi grata. Intorta cauda : id etiam notatum, facilius litare, in dexterum quam in lævum, detorta. Pinguescunt LX diebus, sed magis tridui inedia saginatione orsa. Animalium hoc maxime brutum : animamque ei pro sale
4 datam non illepide existimabatur. Compertum agnitam vocem suarii furto abactis, mersoque navigio inclinatione lateris unius remeasse. Quin et duces in urbe forum nundinarium domosque petere discunt : et feri sapiunt vestigia palude confundere, urina fugam levare. Castrantur feminæ quoque, sicuti cameli, post bidui inediam suspensæ pernis prioribus, vulva recisa : celerius ita pinguescunt.

Adhibetur et ars jecori feminarum, sicut anserum, in- 5
ventum M. Apicii, fico arida saginatis ac satie, necatis repente mulsi potu dato. Neque alio ex animali numerosior materia ganeæ, quinquaginta prope sapores, cum cæteris singuli. Hinc Censoriarum legum paginæ, interdictaque cœnis abdomina, glandia, testiculi, vulvæ, sincipita verrina, ut tamen Publii mimorum poetæ cœna, postquam servitutem exuerat, nulla memoretur sine abdomine, etiam vocabulo suminis ab eo imposito.

LXXVIII. Placuere autem et feri sues. Jam Catonis Cen- 1
soris orationes aprugnum exprobrant callum. In tres tamen partes divisio, media ponebatur, lumbus aprugnus appellata. Solidum aprum Romanorum primus in epulis apposuit P. Servilius Rullus, pater ejus Rulli, qui Ciceronis consulatu legem agrariam promulgavit : tam propinqua 2
origo nunc quotidianæ rei est. Et hoc Annales notarunt, horum scilicet ad emendationem morum, quibus non tota quidem cœna, sed in principio, bini ternique pariter manduntur apri. (LII.) Vivaria horum, cæterorumque silvestrium, primus togati generis invenit Fulvius Lupinus, qui in Tarquiniensi feras pascere instituit. Nec diu imitatores defuere L. Lucullus et Q. Hortensius.

au temps du rut que les mâles sont le plus farouches; alors ils se battent entre eux, ils s'endurcissent en se frottant les flancs contre les arbres, et en se faisant une cuirasse de boue. C'est lorsqu'elles ont des petits que les laies sont le plus méchantes; et il en est de même à peu près chez toutes les espèces d'animaux. Les mâles n'engendrent qu'à un an. Dans l'Inde ils ont à la mâchoire deux dents recourbées d'une coudée (*sus babiroussa*), et deux autres au front comme les cornes d'un jeune taureau. Le poil des sangliers est d'une couleur bronzée, tandis que le poil des cochons domestiques est noir. L'Arabie n'a de cochons ni sauvages ni domestiques.

1 LXXIX. (LIII.) Dans aucune espèce l'accouplement n'est aussi facile avec la race sauvage que chez le porc, accouplement qui donne naissance aux produits appelés par les anciens *hybrides* ou demi-sauvages; je remarque que cette appellation a été transportée aux hommes, par exemple à C. Antonius, collègue de Cicéron dans le consulat. Non-seulement les porcs, mais aussi tous les autres animaux domestiques, ont à l'état sauvage une espèce correspondante; l'homme aussi est dans ce cas, témoin tant de peuplades sauvages dont nous avons parlé (VII, 2). Mais ce sont les chèvres qui se montrent sous les va-
2 riétés les plus nombreuses : il y a les chevreuils, les chamois; il y a les bouquetins (53), d'une agilité merveilleuse, quoique leur tête soit chargée de vastes cornes, creuses comme des gaînes d'épée. C'est sur ces cornes qu'ils se jettent, faisant la roue sur les rochers comme lancés par une machine de guerre, surtout quand ils veulent sauter de mont en mont, le contre-coup les portant plus rapidement à l'endroit qu'ils veulent atteindre. Il y a aussi les antilopes (XI, 106) (54), qui, d'après quelques-uns, sont les seuls animaux dont le poil soit à rebours et tourné vers la tête; il y a encore les daims, les pygargues, les strepsiceros (XI, 45) (55), et plusieurs autres qui n'en diffèrent pas beaucoup. Les premières espèces appartiennent aux Alpes, les dernières aux contrées transmarines.

LXXX. (LIV.) Les singes, qui ressemblent le plus à l'espèce humaine (XI, 100), se distinguent entre eux par la queue; leur adresse est merveilleuse : on dit que, voulant imiter les chasseurs et se chausser comme eux, ils se mettent de la glu et s'entravent les pieds dans des filets. Mucianus rapporte que des singes ont joué aux latroncules (56), ayant appris par l'habitude à distinguer les pièces, qui sont en cire. On assure que les singes qui ont une queue sont tristes au décours de la lune, et se réjouissent lorsqu'elle est nouvelle. Quant aux éclipses, tous les quadrupèdes les redoutent. 2 Les guenons ont une affection toute particulière pour leurs petits; celles qui mettent bas dans l'état de domesticité les portent dans leurs bras, les montrent à tout le monde, se plaisent à ce qu'on les caresse, et semblent comprendre qu'on les félicite : aussi leur arrive-t-il fort souvent de les étouffer à force de les embrasser. Les cynocéphales et les satyres sont d'un naturel plus farouche que les autres. Les callitriches (*simia hamadryas*, Gm., ou *simia silenus*, L.) sont d'un aspect presque complétement différent : ils ont de la barbe à la face, une queue fort large à sa naissance; on assure qu'ils ne vivent pas hors de leur patrie, qui est l'Éthiopie. 1 (right margin, beside "LXXX")

LXXXI. (LV.) Les lièvres forment aussi plusieurs espèces. Dans les Alpes ils sont blancs; on croit que dans les mois d'hiver ils s'y nourrissent de neige : toujours est-il que tous les ans leur poil (*lepus variabilis*, Pall.) se colore au mo- 1

3 Sues feræ semel anno gignunt. Maribus in coitu plurima asperitas. Tunc inter se dimicant, indurantes attritu arborum costas, lutoque se tergorantes. Feminæ in partu asperiores, et fere similiter in omni genere bestiarum. Apris maribus, nonnisi anniculis generatio. In India cubitales dentium flexus gemini ex rostro, totidem a fronte, ceu vituli cornua, exeunt. Pilus æreo similis agrestibus, cæteris niger. At in Arabia suillum genus non vivit.

1 LXXIX. (LIII.) In nullo genere æque facilis mixtura cum fero, qualiter natos antiqui hybridas vocabant, ceu semiferos : ad homines quoque, ut in C. Antonium Ciceronis in consulatu collegam, appellatione translata. Non in suibus autem tantum, sed in omnibus quoque animalibus, cujuscumque generis ullum est placidum, ejusdem invenitur et ferum; utpote quum hominum etiam silvestrium tot genera prædicta sint. Capræ tamen in plurimas
2 similitudines transfigurantur. Sunt capreæ, sunt rupicapræ, sunt ibices pernicitatis mirandæ, quanquam onerato capite vastis cornibus gladiorumque vaginis : in hæc se librant, ut tormento aliquo rotati in petras, potissimum e monte aliquo in alium transilire quærentes; atque recussu pernicius, quo libuerit, exsultant. Sunt et oryges, soli quibusdam dicti contrario pilo vestiri, et ad caput verso. Sunt et damæ, et pygargi, et strepsicerotes, multaque alia haud dissimilia. Sed illa Alpes, hæc transmarini situs mittunt.

LXXX. (LIV.) Simiarum quoque genera hominis figuræ proxima, caudis inter se distinguuntur. Mira solertia : visco inungi, laqueisque calceari imitatione venantium tradunt : Mucianus et latrunculis lusisse, fictas cera icones usu distinguente. Luna cava tristes esse, quibus in eo genere cauda sit, novam exsultatione adorare : nam defectum siderum et cæteræ pavent quadrupedes. Simiarum generi præcipua erga fetum affectio. Gestant catulos, quæ mansuefactæ intra domos peperere, omnibus demonstrant, tractarique gaudent, gratulationem intelligentibus similes. Itaque magna ex parte complectendo necant. Efferatior cynocephalis natura, sicut satyris. Callitriches toto pæne aspectu differunt : barba est in facie, cauda late fusa primori parte. Hoc animal negatur vivere in alio quam Æthiopiæ, quo gignitur, cælo. 1 2

LXXXI. (LV.) Et leporum plura sunt genera : in Alpibus candidi, quibus hibernis mensibus pro cibatu nivem credunt esse : certe liquescente ea rutilescunt an- 1

ment de la fonte. Au reste, c'est un animal habitué à supporter les froids les plus rigoureux. Au genre lièvre appartiennent aussi les animaux nommés en Espagne *cuniculi* (*lapins*); leur fécondité est extraordinaire, et ils affament les îles Baléares en dévastant les moissons. Les petits tirés du ventre de la mère ou enlevés à la mamelle, sans
2 être vidés, sont regardés comme un mets très-agréable; c'est ce qu'on nomme *laurices*. C'est un fait que les habitants des îles Baléares réclamèrent du dieu Auguste le secours d'une garnison pour les empêcher de pulluler. Le furet est très-estimé, parce qu'il leur fait la chasse; on l'introduit dans leurs terriers, qui ont plusieurs issues, et d'où aussi leur nom de cuniculi provient; les lapins, expulsés, sont pris à la surface. Archélaüs prétend qu'autant le lièvre a d'ouvertures naturelles pour les excrétions, au-
3 tant il a d'années (toujours est-il que le nombre de ces ouvertures varie); que chaque individu possède les deux sexes, et sans mâle engendre aussi bien. La nature, pleine de bonté en ce point, a rendu très-féconds les animaux inoffensifs et propres à la nourriture. Le lièvre, qui naît pour être la proie de tous, est le seul, outre le dasypode (57), chez qui la superfétation ait lieu (VII, 9) : la femelle en allaite un, en a dans l'utérus un second qui est couvert de poil, un troisième qui n'en a pas encore, et un quatrième qui n'est que commencé. On a aussi essayé de faire des étoffes avec le poil de lièvre; mais au toucher elles ne sont pas aussi douces qu'est la fourrure sur l'animal, et elles manquent de solidité à cause du peu de longueur du poil.

1 LXXXII. (LVI.) Ils s'apprivoisent rarement, bien qu'on ne puisse les dire absolument sauvages : il y a, en effet, plusieurs espèces qui ne sont ni privées ni sauvages, mais qui tiennent le milieu; par exemple, dans l'air, les hirondelles, les abeilles, et, dans la mer, les dauphins. (LVII.) Plusieurs ont placé dans cette catégorie les rats, habitants des maisons, animal qui n'est pas à dédaigner dans les prodiges même publics. Rongeant les boucliers d'argent de Lanuvium, ils annoncèrent la guerre des Marses (II, 85); rongeant auprès de Clusium les cordons des souliers de Carbon, imperator (an de Rome, 684), ils présagèrent sa perte. Il y en a plusieurs espèces dans la 2
Cyrénaïque, les uns ayant le front large, les autres le front aigu, quelques-uns (*mus cahirinus*) (VIII, 55; X, 85), le poil semblable aux piquants des hérissons. Théophraste (*de Anim. quæ repente apparent*) rapporte qu'ayant expulsé les habitants de l'île de Cyaros, ils se mirent à ronger même le fer, ce qu'ils font aussi par une sorte d'instinct chez les Chalybes, dans les mines de fer; que dans les mines d'or on leur ouvre le ventre, et qu'on y trouve toujours de l'or volé, tant ces animaux se plaisent à ces larcins. Les Annales ra- 3
content qu'un rat fut vendu 200 deniers (164 fr.) dans Casilinum assiégé par Annibal; que le vendeur mourut de faim, et que l'acheteur vécut. Des rats blancs sont d'un favorable augure. Les Annales sont pleines de cas où les auspices ont été interrompus par le cri des souris. D'après Nigidius, les souris hivernent comme les loirs, que les lois des censeurs, et M. Scaurus, prince du sénat (II, 55), pendant son consulat (an de Rome 639), ont défendu de servir sur les tables (XXXVI, 2), à l'égal des coquillages et des oiseaux apportés d'un autre monde. Le loir est aussi 4
un animal à demi sauvage, pour lequel l'inventeur des parcs de sangliers (VIII, 78) imagina de former des garennes dans des tonneaux. A ce

nis omnibus : et est alioqui animal intolerandi rigoris alumnum. Leporum generis sunt et quos Hispania cuniculos appellat, fecunditatis innumeræ, famemque Balea-
2 ribus insulis, populatis messibus, afferentes. Fetus ventri exsectos, vel uberibus ablatos, non repurgatis interaneis, gratissimo in cibatu habent : laurices vocant. Certum est, Balearicos adversus proventum eorum auxilium militare a divo Augusto petiisse. Magna propter venatum eum viverris gratia est. Injiciunt eas in specus, qui sunt multifores in terra, unde et nomen animali : atque ita ejectos superne capiunt. Archelaus auctor est, quot sint corporis cavernæ ad excrementa lepori, totidem annos esse ætatis.
3 Varius certe numerus reperitur. Idem utramque vim singulis inesse, ac sine mare æque gignere. Benigna circa hoc natura, innocua, et esculenta animalia fecunda generavit. Lepus omnium prædæ nascens, solus præter dasypodem superfetat, aliud educans, aliud in utero pilis vestitum, aliud implume, aliud inchoatum gerens pariter. Nec non et vestes leporino pilo facere, tentatum est, tactu non perinde molli, ut in cute, propter brevitatem pili dilabidas.
1 LXXXII. (LVI.) Hi mansuescunt raro, quum feri dici jure non possint : complura namque sunt nec placida, nec fera, sed mediæ inter utrumque naturæ ut in volucribus hirundines, apes : in mari, delphini. (LVII.) Quo in genere multi et hos incolas domuum posuere mures, haud spernendum in ostentis etiam publicis animal. Arrosis Lanuvii clypeis argenteis, Marsicum portendere bellum : Carboni Imperatori apud Clusium fasciis, quibus in calceatu utebatur, exitium. Plura eorum genera in Cyrenaica 2
regione : alii lata fronte, alii acuta, alii herinaceorum genere pungentibus pilis. Theophrastus auctor est, in Gyaro insula quum incolas fugassent, ferrum quoque rosisse eos, id quod natura quadam et ad Chalybas facere in ferrariis officinis. Aurariis quidem in metallis ob hoc alvos eorum excidi, semperque furtum id deprehendi : tantam esse dulcedinem furandi. Venisse murem CC dena- 3
riis, Casilinum obsidente Hannibale : eumque qui vendiderat, fame interiisse, emtorem vixisse, Annales tradunt. Quum candidi provenere, lætum faciunt ostentum. Nam soricum occentu dirimi auspicia, Annales refertos habemus. Sorices et ipsos hieme condi, auctor est Nigidius : sicut glires, quos censoriæ leges, princepsque M. Scaurus in consulatu, non alio modo cœnis ademere, quam conchylia, aut ex alio orbe convectas aves. Semi- 4
ferum et ipsum animal, cui vivaria in doliis, idem qui apris, instituit. Qua in re notatum, non congregari, nisi

sujet on a remarqué qu'on n'y peut réunir que des loirs originaires d'une même forêt, et que si on introduit parmi eux des étrangers, ne le fussent-ils que par une rivière ou une montagne, ils se battent et s'exterminent. Ils nourrissent avec une piété singulière leurs parents accablés par la vieillesse; le terme de cette vieillesse est celui de leur hivernage: en effet, ces animaux se tiennent renfermés pendant cette saison; à l'été ils redeviennent jeunes par un repos auquel est sujet aussi le lérot (*myoxus nitela,* Gm.) (XVI, 69).

1 LXXXIII. (LVIII.) Il est singulier que la nature non-seulement ait donné des animaux différents aux différentes contrées, mais encore ait refusé dans la même contrée certaines espèces à certaines localités. En Italie, la forêt Mœsie ne renferme des loirs que dans une partie. En Lycie, les chevreuils ne dépassent pas les monts voisins de la Syrie, ni les onagres la montagne qui sépare la Cappadoce de la Cilicie. Les cerfs qui vivent sur les bords de l'Hellespont ne vont pas sur des territoires étrangers; et auprès d'Arginusse ils ne passent pas le mont Élaphonte; sur cette montagne ils ont les oreilles fendues.
2 Dans l'île de Porosélène les belettes ne traversent pas une certaine route. En Béotie, les taupes, portées à Lébadie, fuient le sol, elles qui dans le voisinage, à Orchomène, minent des champs entiers; nous avons vu des couvertures de lits faites avec leurs peaux : tant il est vrai que la religion n'empêche pas le luxe de porter la main sur des prodiges. Les lièvres apportés dans l'île d'Ithaque y meurent, sur le bord même de la mer; à Ébuse, les lapins viennent aussi mourir sur la côte, et remarquez qu'ils foisonnent en Espagne et dans les îles Baléares. A Cyrène, les grenouilles étaient muettes, et cette espèce persiste, bien qu'on y ait transporté du continent des grenouilles coassantes : elles sont muettes encore aujourd'hui dans l'île de Sériphe, et, transportées ailleurs, elles coassent; ce qui arrive aussi, dit-on, dans le Sicendus, lac de Thessalie. En Italie, la 3
morsure de la musaraigne est venimeuse; la région au-delà de l'Apennin n'a pas cet animal, qui, en quelque lieu qu'il soit, meurt, s'il traverse une ornière. Au mont Olympe de Macédoine et en Crète il n'y a pas de loups; cette île ne renferme ni renards, ni ours, ni aucun animal malfaisant, excepté les phalanges, sorte d'araignée dont nous parlerons en son lieu (XI, 23; XXIX, 27). Chose plus singulière, la même île n'a des cerfs que dans la contrée de Cydon; il en est de même des sangliers, des attagènes (*tetrao bonasia*, L.) (X, 41) et des hérissons. En Afrique on ne trouve ni sangliers, ni cerfs, ni chevreuils, ni ours.

LXXXIV. (LIX.) Bien plus, certains animaux, 1
inoffensifs pour les indigènes, tuent les étrangers; tels sont à Tirynthe de petits serpents qui, dit-on, naissent de la terre. De même en Syrie, les serpents, surtout sur les rives de l'Euphrate, ne blessent pas les Syriens endormis, ou si, foulés aux pieds, ils mordent, leur venin ne se fait pas sentir; mais ils sont funestes aux individus de toute autre nation, qu'ils poursuivent avec acharnement et à qui ils causent une mort cruelle; aussi les Syriens ne les tuent pas. Au contraire, en Carie, sur le mont Latmos, les scorpions, au dire d'Aristote (*Hist. an.*, VIII, 29), ne font pas de mal aux étrangers, et tuent les indigènes. Passons maintenant aux autres espèces d'animaux et aux productions de la terre.

populares ejusdem silvæ : et si misceantur alienigenæ, amne vel monte discreti, interire dimicando. Genitores suos fessos senecta alunt insigni pietate. Senium finitur hiberna quiete. Conditi enim et hi cubant : rursus æstate juvenescunt, simili et nitelis quiete.

1 LXXXIII. (LVIII.) Mirum, rerum naturam non solum alia aliis dedisse terris animalia, sed in eodem quoque situ quædam aliquibus locis negasse. In Mœsia silva Italiæ, non nisi in parte reperiuntur hi glires. In Lycia dorcades non transeunt montes Syris vicinos : onagri montem, qui Cappadociam a Cilicia dividit. In Hellesponto in alienos fines non commeant cervi : et circa Arginussam Elaphum montem non excedunt, auribus etiam
2 in monte fissis. In Poroselene insula viam mustelæ non transeunt : in Bœotia Lebadia illatæ solum ipsum fugiunt, quæ juxta in Orchomeno tota arva subruunt, talpæ, quarum e pellibus cubicularia vidimus stragula : adeo ne religio quidem a portentis summovet delicias. In Ithaca lepores illati moriuntur extremis quidem in littoribus : in Ebuso, in littoribus, cuniculi : scatent juxta in Hispania, Balearibusque. Cyrenis mutæ fuere ranæ, illatis e continente vocalibus durat genus earum. Mutæ sunt etiam nunc in Seripho insula. Eædem alio translatæ canunt : quod accidere et in lacu Thessaliæ Sicendo tradunt. In 3
Italia muribus araneis venenatus est morsus : eosdem ulterior Apennino regio non habet. Iidem ubicumque sint, orbitam si transiere, moriuntur. In Olympo Macedoniæ monte non sunt lupi, nec in Creta insula. Ibi quidem non vulpes, ursive, atque omnino nullum maleficum animal, præter phalangium : aranei id genus, de quo dicemus suo loco. Mirabilius, in eadem insula, cervos, præterquam in Cydoniatarum regione, non esse : item apros, et attagenas, herinaceos. In Africa autem nec apros, nec cervos, nec capreas, nec ursos.

LXXXIV. (LIX.) Jam quædam animalia indigenis innoxia, advenas interimunt : sicut serpentes parvi in Ti- 1
rynthe : quos terra nasci proditur. Item in Syria angues, circa Euphratis maxime ripas, dormientes Syros non attingunt : aut etiamsi calcati momordere, non sentiuntur maleficia : aliis cujuscumque gentis infesti, avide et cum cruciatu exanimantes : quamobrem et Syri non necant eos. Contra in Latmo Cariæ monte Aristoteles tradit a scorpionibus hospites non lædi, indigenas interimi. Sed reliquorum quoque animalium, et præterea terrestrium, dicemus genera.

NOTES DU HUITIÈME LIVRE.

(1) Sed et per cuncta Vulg. — Sed cuncta Cod. Reg. 2.

(2) Aut, ut quidam, CXL Sill. ex Codd. et Ed. princ. — Ces mots sont à tort omis dans Vulg.

(3) Pellicier veut qu'on lise *nisi manu;* cette correction est approuvée par Cuvier; elle est en effet très-plausible. En effet, l'éléphant peut défendre les autres parties de son corps en se roulant à terre, en se frottant contre une pierre, un arbre; mais l'oreille, il ne peut la défendre qu'avec la trompe, dont le serpent s'est déjà emparé. Mais aucun ms. ne donne *nisi;* et cette conjonction manquait dans les exemplaires de Pline dès le temps de Solin, comme on le voit par le passage parallèle de cet auteur.

(4) Boŭs, bœuf, vache. On ne sait ce qu'est ce boa d'Italie. Les plus grands serpents de ce pays ne dépassent pas six pieds.

(5) Buffon et Cuvier pensent que l'alce et l'achlis sont un seul et même animal, l'élan, cervus alces. Elg est en suédois le nom de l'élan; et, comme le remarque Cuvier, ce mot aura, suivant ceux qui le rapportaient, pris en latin la double forme alce et achlis.

(6) D'après Cuvier, le bonase est l'aurochs. Quant aux trois jugères, on ne se rend pas compte de ce que Pline a voulu dire. Le jugère (25 ares) est une mesure de surface, et non de longueur. D'ailleurs Aristote, à qui ce passage est pris (*Hist. an.* IX, 45), dit que la fiente est lancée à la distance de *quatre orgyies* (quatre pas). Hardouin entend que la phrase de Pline signifie : Le bonase parcourt, en lâchant ses excréments, une étendue égale à trois jugères. Brotier et Gueroult lisent passuum au lieu de jugerum. Il paraît manifeste que Pline a commis quelque erreur en lisant ou en traduisant le texte d'Aristote.

(7) Sont-ce les lions d'Europe ou les lions d'Afrique qui sont les plus forts? La phrase latine paraît donner le premier sens. Serait-ce parce que Hérodote dit que les lions d'Europe attaquèrent les chameaux de Xerxès, que Pline les aurait considérés comme plus forts? C'est l'explication que donne M. Maury (*Quelques observations sur le mythe du lion de Némée*, dans la *Revue archéologique*, 15 décembre 1844).

(8) On ne sait pas ce qu'est cette espèce de lions crépus.

(9) Aut si Cod. Tol. — ut si Vulg. — J'ai mis dans le texte *aut* et *ut*.

(10) Le lion sans crinière est décrit et figuré dans *Trans. of the zoological Society of London*, t. I, p. 174.

(11) Quarum Libri ap. Salm. — Quorum Vulg.

(12) L'autre animal qui a une ressemblance avec le chameau est l'autruche.

(13) Chama Vulg. — Chaum Codd. Chiffl.

(14) Il s'agit ici d'une espèce de singe; mais on ne sait laquelle.

(15) Felis caracal, d'après Cuvier.

(16) Quelque grande espèce de singe.

(17) Il se peut que la crocotte soit l'hyène; mais cela n'est pas très-sûr, car la description en est prise à Ctésias, auteur qui s'est laissé aller à débiter beaucoup de fables.

(18) Quelques ressemblances avec le gnou (*antilope gnu*) ne suffisent pas pour qu'on y reconnaisse la leucocrote des anciens, qui offre des traits évidemment fabuleux.

(19) D'après Cuvier, l'éale paraît être le rhinocéros bicorne, dont les cornes jouissent de quelque mobilité.

(20) Cuvier pense que cette seconde description est probablement due à quelque relation confuse du rhinocéros bicorne.

(21) La mantichore est un animal fabuleux.

(22) On ne sait ce que sont ces bœufs unicornes à pied non fendu.

(23) D'après Cuvier, l'axis est le cerf du Gange.

(24) Cuvier, qui a consacré une note savante (Pline, éd. Panckoucke, t. VI, p. 430) au monocéros, dit que non-seulement aucun naturaliste n'a vu l'unicorne ou licorne, mais encore que les cabinets ne contiennent aucune corne impaire, sauf celle du rhinocéros. Il fait voir que les descriptions des anciens se rapportent principalement au rhinocéros, et en partie aussi à l'oryx (*antilope oryx*). Au reste, des bruits pareils à ceux que les anciens avaient recueillis circulent encore aujourd'hui dans l'Afrique et l'Égypte au sujet de la licorne, que les Arabes nomment abou-korn (*le père de la corne*); et plus d'un trafiquant, au Caire, a rapporté à des Européens avoir parlé, dans l'intérieur de l'Afrique, à des hommes qui avaient vu la licorne.

(25) Le catoblépas est, sauf les additions fabuleuses, d'après Cuvier, le gnou (*antilope gnu* Gmel.).

(26) D'après Cuvier, il s'agit de quelque espèce du genre typhlops, dont la queue est grosse et obtuse.

(27) Excitatur auditu sæpius quam visu Edd. vet. — Excitatur pede sæpius quam visu Hard. ex conjectura. — Il n'y a aucune raison de changer la leçon des anciennes éditions.

(28) Ce dauphin à aiguillon ne peut pas être le vrai dauphin; c'est, d'après Cuvier, le squalus acanthias.

(29) Percussi eo telo pastuque ejus herbæ ejecto Editt. Vet., Sillig. — Percussi, et telo pastu ejus herbæ ejecto Vulg.

(30) On ne sait ce qu'est cette plante. Quelques-uns l'ont prise pour l'artichaut, qui se dit cinara.

(31) Pour l'helxine de Dioscoride, IV, 39, Fraas, *Synopsis plantarum floræ classicæ*, p. 170, indique le convolvulus arvensis, L.; et pour celle de IV, 86, la parietaria diffusa (p. 235).

(32) On ne sait ce qu'est la sideris; si c'est la même que la sideritis, *voy.* XXVI, 12.

(33) La crocutte et la crocotte (VIII, 30) paraissent se rapporter, sauf les traits imaginaires, à des descriptions imparfaites de l'hyène.

(34) Accensis autem utrislibet, odore serpentes fugantur, et comitiales morbi deprehenduntur Editt. Vet. — Accensi autem utriuslibet odore comitiales morbi deprehenduntur Vulg. — M. Jahn (*Münchner gelehrte Anzeigen*, 1836, n° 165, etc.) a rétabli, ici et en plusieurs endroits, le texte des anciennes éditions, changé à tort par Hardouin : je citerai plus d'une fois cet habile critique; c'est un guide excellent à suivre.

(35) D'après Cuvier, le tragélaphe est le même que l'hippélaphe d'Aristote (*Hist. an.*, II, 1); c'est un cerf découvert par Duvaucel, et que Cuvier a nommé *cervus Aristotelis*.

(36) D'après M. le docteur Roulin, le lycaon est l'hyæna picta; il s'appuie sur le passage parallèle de Solin, qui dit, non comme Pline, que le lycaon change de couleur, mais que le lycaon offre toutes les couleurs dans sa robe. Et de fait l'hyæna picta est pourvue de couleurs très-variées.

(37) On regarde ordinairement le thos comme le chacal. Mais M. le docteur Roulin remarque avec raison qu'il s'agit ici d'un animal qui prend une fourrure d'hiver, ce qui n'est pas vrai du chacal; et il indique pour ce thos-ci le lynx du Nord.

(38) Dentium Vulg. — Quasi dentiant Vet. Dalech.

(39) Le rat du Pont (mais le rat blanc seulement) est la gerboise; le rat des Alpes est la marmotte; le rat d'Égypte est le *mus cahirinus*; à la vérité, ce rat ne marche guère sur les pieds de derrière, faculté que Pline lui attribue : néanmoins on ne peut douter que ce ne soit le *mus cahirinus*, en comparant le passage X, 85, où il est dit que le rat d'Égypte a le poil dur comme le hérisson.

(40) S'il s'agit du talent attique, cela fait 74,750 f.

(41) Ineant Editt. Vet. — Ineat Vulg.

(42) Cuvier pense que ce mulet d'une espèce particulière est l'hémione (*mulus hemionus*).

(43) Pline a rendu par *crible*, incerniculis, ἀπὸ τῶν τηλιῶν d'Aristote (*Hist. an.*, VI, 24). Ce mot grec, dont le sens n'est pas parfaitement connu, a été ainsi paraphrasé par Hiéroclès : *qu'aucun des vendeurs de blé ou d'orge ne l'écartassent du foyer et ne l'empêchassent de manger* (Hipp., p. 4); et par Élien : *ne pas l'empêcher, soit qu'il vînt prendre la pâte, soit qu'il vînt manger l'orge* (Hist. an., VI, 49).

(44) Quinquennatu Codd. Reg. I, II Paris., Brot., Sillig. — Quimatu Vulg.

(45) Θάλαμος, chambre à coucher.

(46) « J'ai fait macérer du lin écru dans du vinaigre saturé de sel; je l'ai foulé, et en ai obtenu un feutre doué d'une force de résistance comparable à celle de la fameuse armure de Conrad de Montferrat, puisque ni la pointe des épées, ni les balles des armes à feu, ne peuvent le percer. » (Papadopoulo-Vretos, Mémoire sur le pilima, dans les Mém. présentés à l'Acad. roy. des inscr. et belles-lettres, 1re série, t. I, 1845, p. 361.) *Voy.* XIX, 6.

(47) Les gausapes sont une espèce de cape ou manteau. Les amphimalles sont des étoffes dont les deux côtés sont fourrés.

(48) On ne sait ni ce que signifie le mot sororiculatas, ni même si la lecture en est correcte. Les anciennes éditions portent soriculatas, comme si cela venait de sorex, *la souris;* Hardouin a trouvé constamment dans ses mss. sororiculatas. Des critiques ont proposé orbiculatas.

(49) Les anciennes éditions portent phrygianas. Hardouin a trouvé, dans plusieurs mss., phryxianas, qu'il rend par *toges à poil frisé*.

(50) Sesquilibris Editt. Vett. — Sesquipedalibus libris Vulg. — D'après Hardouin, sesquipedalibus libris signifie que chaque couleur occupait un demi-pied carré, et que trois demi-pieds de cette toison serrée pesaient une livre; de sorte que la livre est dite avec raison, selon lui, livre d'un pied et demi.

(51) Et feri sapiunt vestigia palude confundere, urina fugam levare Editt. Vet. — Et feri sapiunt palude confundere urinam, in fuga levare Vulg. — Quoi qu'en dise Hardouin, la leçon des anciennes éditions est la bonne. Le simple rapprochement des deux leçons le montre. On en a de plus la confirmation dans le passage parallèle XXVIII, 60.

(52) Les éditions et les mss ont prioribus. Mais la raison et le passage parallèle d'Aristote (*Hist. an.*, IX, 50) prouvent qu'il faut lire posterioribus. C'est un lapsus de Pline, ou plutôt des copistes.

(53) Chevreuil, cervus capreolus, L.; chamois, antilope rupicapra, L.; bouquetin, capra ibex, L.

(54) Antilope oryx, Pall.

(55) Cuvier pense que le daim est notre daim ordinaire; le pygargue (fesses blanches), une espèce de gazelle, et le strepsiceros, une gazelle de Nubie nouvellement découverte par M. Ruppel, et qui a les cornes plus fortement courbées en lyre que les autres.

(56) Sorte de jeu, où l'on se servait de pions appelés latrunculi.

(57) Camus, dans l'édition qu'il a donnée de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, regarde le dasypode comme étant le lièvre. Au contraire, Cuvier, remarquant qu'Aristote nomme à côté l'un de l'autre le dasypode et le lièvre, croit que ce sont deux animaux différents; et il assimile le dasypode au lapin. Il veut que Pline, trouvant un nom grec *dasypode*, et un nom latin *cuniculus*, n'ait pas reconnu que c'était un seul et même animal.

LIVRE IX.

1 I. (I.) Nous avons fait l'histoire des animaux appelés terrestres, et qui vivent dans une sorte de société avec l'homme. Parmi les autres, les oiseaux sont naturellement les plus petits : aussi parlerons-nous d'abord des animaux qui habitent les mers, les fleuves et les étangs. (II.) Plusieurs d'entre eux sont plus grands même que les animaux terrestres. La cause évidente en est dans l'abondance de l'humide. Autre est la condition
2 des oiseaux, dont la vie se passe dans l'air. Mais dans les mers, si largement étendues sous le regard du ciel, les causes génératrices qui viennent d'en haut (II, 3), et que la nature produit sans cesse, trouvent un aliment favorable et fécondant ; et c'est là même qu'on rencontre la plupart des monstres, tantôt les vents, tantôt les flots confondant et roulant pêle-mêle les semences et les principes des êtres. De sorte qu'on peut regarder comme vraie l'opinion du vulgaire, qui pense que tout ce qui naît dans une partie quelconque de la nature se trouve aussi dans la mer, et en outre une infinité de productions
3 qui ne sont nulle part ailleurs. Pour comprendre qu'elle renferme les simulacres non-seulement des animaux, mais encore d'autres objets terrestres, il suffit de considérer la grappe (*œufs de sèche*), l'épée (*xiphias gladius*), la scie (*squalus pristis*), le concombre (*holothuria pentactes*), qui ressemble par la couleur et l'odeur au concombre de terre. Ne nous étonnons donc pas que la tête du cheval se montre sur de tout petits limaçons (*syngnathus hippocampus*).

II. (III.) La mer des Indes renferme le plus d'ani- 1
maux et les plus gros, parmi lesquels sont des baleines de quatre jugères (1 hectare), des pristes (1) de deux cents coudées : quoi d'étonnant, puisque les langoustes y atteignent quatre coudées, et que les anguilles du Gange vont à trente pieds?
Mais c'est surtout aux approches des solstices que 2
l'on voit ces monstres marins : alors là se précipitent les tourbillons ; alors les pluies sont torrentielles; alors les ouragans, fondant du haut des montagnes, bouleversent les mers jusque dans les profondeurs, et roulent avec les flots les animaux soulevés du fond des abîmes. Quelquefois les thons abondent tellement, que la flotte d'Alexandre le Grand se rangea en bataille contre eux, comme elle aurait fait contre une flotte ennemie. Isolés, les vaisseaux n'auraient pas pu s'ouvrir un passage. La voix, le bruit, les coups ne les épouvantent pas; mais un fracas éclatant les effraye, et il ne faut rien moins que les accabler
pour les dissiper. On donne le nom de Cadara 3
à une vaste péninsule de la mer Rouge, qui en se développant forme un grand golfe; les vaisseaux du roi Ptolémée [Philadelphe] mirent à la doubler douze jours et douze nuits de navigation à la
rame, car aucun vent ne s'y fait sentir. Dans ce 4
lieu, particulièrement tranquille, les monstres marins atteignent une grosseur qui ne leur permet plus de se mouvoir. Les officiers des flottes d'Alexandre le Grand ont rapporté que les Gédrosiens, qui habitent sur les bords du fleuve Arbis (VI, 28), faisaient dans leurs maisons les portes

LIBER IX.

1 I. (1.) Animalium, quæ terrestria appellavimus, hominum quadam consortione degentia, indicata natura est. Ex reliquis minimas esse volucres convenit. Quamobrem prius æquorum, amnium, stagnorumque dicentur. (II.) Sunt autem complura in iis, majora etiam terrestribus. Causa evidens, humoris luxuria. Alia sors alitum, quibus
2 vita pendentibus. In mari autem tam late supino, mollique ac fertili nutrimento accipiente causas genitales e sublimi semperque pariente natura, pleraque etiam monstrifica reperiuntur, perplexis et in semet aliter atque aliter nunc flatu, nunc fluctu convolutis seminibus, atque principiis : vera ut fiat vulgi opinio, quidquid nascatur in parte naturæ ulla, et in mari esse; præterque, multa, quæ
3 nusquam alibi. Rerum quidem, non solum animalium simulacra esse, licet intelligere intuentibus uvam, gladium, serras, cucumim vero et colore et odore similem : quo minus miremur equorum capita in tam parvis eminere cochleis.

II. (III.) Plurima autem et maxima in Indico mari ani- 1
malia, e quibus balænæ quaternum jugerum, pristes ducenum cubitorum : quippe ubi locustæ quaterna cubita impleant : anguillæ quoque in Gange amne tricenos pedes.
Sed in mari belluæ circa solstitia maxime visuntur. Tunc illic 2
ruunt turbines, tunc imbres, tunc dejectæ montium jugis procellæ ab imo vertunt maria, pulsatasque ex profundo belluas cum fluctibus volvunt : et alias tanta thynnorum multitudine, ut Magni Alexandri classis haud alio modo, quam hostium acie obvia contrarium agmen adversa fronte direxerit ; aliter sparsis non erat evadere : non voce, non sonitu, non ictu, sed fragore terrentur, nec nisi ruina turban-
tur. Cadara appellatur Rubri maris peninsula ingens. Hujus 3
objectu vastus efficitur sinus, duodecim dierum et noctium remigio enavigatus Ptolemæo regi, quando nullius
auræ recepit afflatum. Hujus loci quiete præcipua ad im- 4
mobilem magnitudinem belluæ adolescunt. Gedrosos, qui Arbin amnem accolunt, Alexandri Magni classium

avec des mâchoires de poissons, et la charpente des toits avec les os, dont plusieurs se trouvaient d'une longueur de quarante coudées. Là aussi on voit venir à terre des bêtes semblables à des moutons (*lamentins* et *dugongs*), qui, après s'être repues de racines, rentrent dans les flots; et d'autres ayant des têtes de chevaux, d'ânes et de taureaux, qui dévastent les champs cultivés.

1 III. (IV.) Les plus grands animaux dans la mer des Indes sont la priste et la baleine; dans l'océan des Gaules, c'est le souffleur, qui se dresse comme une colonne énorme, et qui, plus élevé que les voiles des navires, rejette une espèce de déluge d'eau. Dans l'océan de Cadix est l'arbre portant des branches si vastes, que pour cette raison, dit-on, il n'a jamais traversé le détroit. On y voit aussi les roues, ainsi nommées à cause de leur configuration; elles ont quatre rayons, et leur moyeu est de chaque côté fermé par les yeux.

1 IV. (V.) Une députation de Lisbonne fut envoyée à l'empereur Tibère, pour lui annoncer qu'on avait vu et entendu dans une certaine caverne un triton qui jouait de la conque; et il avait la forme qu'on lui connaît. La figure attribuée aux néréides n'est pas fausse non plus : seulement leur corps est hérissé d'écailles là même où elles ont la forme humaine. On en a vu en effet, sur ce même rivage, une qui y mourut, et dont les glapissements plaintifs furent entendus au loin par les habitants. Le légat de la Gaule écrivit au dieu Auguste qu'on apercevait sur la côte plu-
2 sieurs néréides mortes. Je puis citer des témoins qui occupent un rang distingué dans l'ordre équestre, et qui m'ont certifié avoir vu dans l'océan de Cadix un homme marin, d'une conformation complétement semblable à la nôtre; que pendant la nuit il montait dans les navires, et que la partie du bâtiment sur laquelle il s'asseyait, penchait aussitôt, et même se submergeait s'il y restait longtemps. Sous le règne de Tibère, dans une île en face de la côte de la province Lyonnaise, le reflux de l'Océan abandonna en une seule fois plus de trois cents bêtes, toutes de forme et de taille merveilleuse. Un nombre non moins considérable fut laissé à sec sur la côte de la Saintonge, et, entre autres, des éléphants, des béliers dont les cornes étaient seulement figurées par une ligne blanche, et beaucoup de néréides. Turranius (2) a rapporté que la mer avait 3
jeté sur le littoral de Cadix une bête (cachalot) qui avait la queue large; entre les deux nageoires du bout, de seize coudées, cent vingt dents, dont les plus grandes avaient neuf pouces, et les plus petites, six. Les os du monstre auquel Andromède fut, dit-on, exposée, furent transportés de Joppé, ville de Judée, et montrés, parmi d'autres merveilles, par M. Scaurus, lors de son édilité : ils avaient quarante pieds de long, les côtes étaient plus hautes qu'un éléphant indien; l'épine avait un pied et demi d'épaisseur.

V. (VI.) Les baleines pénètrent jusque dans nos 1
mers [Méditerranée]. On dit qu'on ne les voit pas dans l'Océan de Cadix avant le solstice d'hiver, et qu'à des époques réglées elles se retirent dans un certain golfe calme et spacieux, où elles se plaisent singulièrement à mettre bas; que cela est connu des orques (*delphinus orca*, L.), animal qui est leur ennemi, et dont on ne saurait donner une meilleure idée qu'en disant que c'est une masse énorme de chair armée de dents. Les orques font irruption dans ces lieux retirés; elles déchirent par des morsures les petits,

præfecti prodidere, in domibus fores maxillis belluarum facere, ossibus tecta contignare, ex quibus multa quadrigenum cubitorum longitudinis reperta. Exeunt et pecori similes belluæ ibi in terram, pastæque radices fruticum remeant: et quædam equorum, asinorum, taurorum capitibus, quæ depascuntur sata.

1 III. (IV.) Maximum animal in Indico mari pristis, et balæna est: in Gallico Oceano physeter, ingentis columnæ modo se attollens, altiorque navium velis diluviem quamdam eructans. In Gaditano Oceano arbor in tantum vastis dispansa ramis, ut ex ea causa fretum numquam intrasse credatur. Apparent et rotæ appellatæ a similitudine, quaternis distinctæ radiis, modiolos earum oculis duobus utrimque claudentibus.

1 IV. (V.) Tiberio principi nuntiavit Olisiponensium legatio ob id missa, visum, auditumque in quodam specu concha canentem Tritonem, qua noscitur forma : et Nereidum falsa non est, squamis modo hispido corpore, etiam qua humanam effigiem habent. Namque hæc in eodem spectata littore est, cujus morientis etiam gannitum tristem accolæ audivere longe. Et divo Augusto legatus Galliæ complures in littore apparere exanimes
2 Nereidas scripsit. Auctores habeo in equestri ordine splendentes, visum ab his in Gaditano Oceano marinum hominem, toto corpore absoluta similitudine : ascendere navigia nocturnis temporibus, statimque degravari, quas insederit, partes : et, si diutius permaneat, etiam mergi. Tiberio principe, contra Lugdunensis littus provinciæ in insula simul trecentas amplius belluas reciprocans destituit Oceanus, miræ varietatis et magnitudinis, nec pauciores in Santonum littore : interque reliquas elephantos, et arietes, candore tantum cornibus assimilatis, nereidas 2
vero multas. Turranius prodidit expulsam belluam in Gaditana littora, cujus inter duas pinnas ultimæ caudæ cubita sexdecim fuissent, dentes ejusdem CXX, maximi dodrantium mensura, minimi semipedum. Belluæ, cui dicebatur exposita fuisse Andromeda, ossa Romæ, asportata ex oppido Judææ Joppe, ostendit inter reliqua miracula in ædilitate sua M. Scaurus, longitudine pedum XL, altitudine costarum Indicos elephantos excedente, spinæ crassitudine sesquipedali.

V. (VI.) Balænæ et in nostra maria penetrant. In Ga- 1
ditano Oceano non ante brumam conspici eas tradunt : condi autem statis temporibus in quodam sinu placido et capaci, mire gaudentes ibi parere. Hoc scire orcas, infestam his belluam, et cujus imago nulla repræsentatione exprimi possit alia, quam carnis immensæ dentibus truculentæ. Irrumpunt ergo in secreta, ac vitulos earum, aut

ou les baleines qui viennent de mettre bas, ou même celles qui sont pleines, et les percent comme ferait l'éperon d'une galère liburnique.
2 Les baleines, inhabiles à se retourner, sans énergie pour se défendre, accablées en outre par leur propre poids, appesanties d'ailleurs à ce moment même par leur état de gestation, ou affaiblies par les souffrances de l'enfantement, ne connaissent d'autre ressource que de fuir dans la haute mer, et de mettre l'Océan tout entier entre elles et leur ennemi. Mais les orques cherchent à les en empêcher; elles s'opposent à leur fuite, les tuent dans les passages étroits entre les roches (3), les poussent dans les hauts-fonds, et les écrasent contre les écueils. Quand on est témoin de ces combats, il semble que la mer soit irritée contre elle-même; nul vent ne se fait sentir dans le golfe, et cependant les flots sont plus soulevés par les coups et par le souffle de ces animaux,
3 qu'ils ne le seraient par un tourbillon. Une orque a été vue dans le port d'Ostie, et assiégée par l'empereur Claude. Pendant que ce prince faisait construire le port, l'orque était venue, attirée par des cuirs qui, apportés des Gaules par mer, avaient coulé bas en cet endroit : s'étant repue de ces cuirs pendant plusieurs jours, elle s'était creusé un canal dans le bas-fond; et les flots avaient tellement accumulé le sable, qu'elle ne pouvait aucunement se retourner. Un jour qu'elle poursuivait sa proie, elle fut poussée sur le rivage par les vagues au point que son dos s'élevait (4) beaucoup au-dessus des eaux, comme une carène renversée. L'empereur ordonna de tendre un grand nombre de filets à l'entrée du port; et lui-même, parti avec les cohortes prétoriennes, donna au peuple romain le spectacle d'un combat: les barques assaillirent le monstre, et les soldats montés dessus l'accablaient de traits. J'ai vu couler bas une de ces barques, qui fut remplie d'eau par le souffle de l'orque.

VI. (VII.) Les baleines ont des évents au front; 1
aussi, nageant à la surface de la mer, elles soufflent en l'air une véritable pluie. Elles respirent, cela est reconnu de tout le monde, ainsi qu'un très-petit nombre d'animaux marins qui ont un poumon. En effet, on pense que sans cet organe aucun animal ne peut respirer; et ceux qui sont de cette opinion admettent que les poissons qui ont des branchies ne sont pas constitués pour recevoir l'air et l'exhaler alternativement, pas plus que certains animaux qui n'ont pas même de branchies. Je vois que tel est l'avis d'Aristote (*Hist. an.*, VIII, 2), qui, par ses recherches savantes, l'a fait généralement partager. Je ne dissimule pas que je ne me 2
range pas sans conteste à cette opinion; car il se peut qu'à la place des poumons certains animaux aient d'autres organes respiratoires que la nature leur aurait donnés, comme elle a donné à beaucoup d'autres un liquide différent du sang. Pourquoi s'étonner que le souffle vital pénètre dans les eaux, puisqu'on voit les eaux même l'exhaler à leur tour, et puisqu'il entre dans la terre, dont la densité est bien plus grande, ainsi que le prouvent les animaux qui, comme les taupes, vivent toujours ensevelis sous le sol? D'autres 3
raisons puissantes me portent à croire que tous les animaux aquatiques respirent, suivant les conditions de leur organisation. D'abord on a souvent noté une certaine anhélation des poissons pendant les chaleurs de l'été, et, dans les autres temps, une espèce de bâillement tranquille. En second lieu, les personnes même qui sont d'une opinion opposée avouent que les poissons dorment : or comment dormir sans respirer? Troi-

fetas, vel etiamnum gravidas lancinant morsu, incursu-
2 que, ceu liburnicarum rostris, fodiunt. Illæ ad flexum immobiles, ad repugnandum inertes, et pondere suo oneratæ, tunc quidem et utero graves, pariendive pœnis invalidæ, solum auxilium novere in altum profugere, et se toto defendere Oceano. Contra, orcæ occurrere laborant seseque opponere et cautium angustiis trucidare, in vada urgere, saxis illidere. Spectantur ea prælia, ceu mari ipsi sibi irato, nullis in sinu ventis, fluctibus vero ad anhe-
3 litus ictusque, quantos nulli turbines volvant. Orca et in portu Ostiensi visa est, oppugnata a Claudio principe. Venerat tunc exædificante eo portum, invitata naufragiis tergorum advectorum e Gallia: satiansque se per complures dies, alveum in vado sulcaverat; accumulata fluctibus arena in tantum, ut circumagi nullo modo posset : et dum saginam persequitur, in littus fluctibus propulsa, eminente dorso multum supra aquas carinæ vice inversæ. Prætendi jussit Cæsar plagas multiplices inter ora portus : profectusque ipse cum prætorianis cohortibus populo romano spectaculum præbuit, lanceas congerente milite e navigiis assultantibus : quorum unum mergi vidimus, reflatu belluæ oppletum unda.

VI. (VII.) Ora balænæ habent in frontibus : ideoque 1
summa aqua natantes, in sublime nimbos efflant. Spirant autem confessione omnium et paucissima alia in mari, quæ internorum viscerum pulmonem habent, quoniam sine eo nullum animal putatur spirare : nec piscium branchias habentes, anhelitum reddere, ac per vices recipere existimant, quorum hæc opinio est : nec multa alia genera etiam branchiis carentia : in qua sententia fuisse Aristotelem video, et multis persuasisse doctrinæ indaginibus. Nec me protinus huic opinioni eorum accedere haud dissi- 2
mulo : quoniam et pulmonum vice aliis possunt alia spirabilia inesse viscera, ita volente natura : sicut et pro sanguine est multis alius humor. In aquas quidem penetrare vitalem hunc halitum quis miretur, qui etiam reddi ab his eum cernat : et in terras quoque, tanto spissiorem naturæ partem, penetrare, argumento animalium, quæ semper defossa vivunt, ceu talpæ? Accedunt apud me 3
certe efficacia, ut credam etiam omnia in aquis spirare naturæ suæ sorte : primum sæpe adnotata piscium æstivo calore quædam anhelatio, et alias tranquilla velut oscitatio : ipsorum quoque, qui sunt in adversa opinione, de somno piscium confessio : quis enim sine respiratione

siêmement, les eaux, comme soufflées, dégagent des bulles, et l'influence de la lune fait croître les coquillages(5). Mais la raison prépondérante, c'est que les poissons sont doués de l'ouïe et de l'odorat, cela sera mis hors de doute (x, 89) : or l'air est le véhicule pour ces deux sens. On ne peut se représenter les odeurs que comme un air odorant. Au reste, chacun se fera sur ce point l'opinion qu'il voudra. Les baleines et les dauphins n'ont pas de branchies : ces deux espèces respirent par des conduits qui tiennent aux poumons, et qui sont ouverts chez les baleines au front, chez les dauphins au dos. Les veaux marins (ix, 15), qu'on appelle phoques, respirent et dorment à terre ; il en est de même des tortues, dont nous parlerons bientôt davantage (ix, 12).

1 VII. (viii.) Le plus rapide de tous les poissons et même de tous les animaux est le dauphin (6) ; il est plus prompt qu'un oiseau, qu'une flèche ; et s'il n'avait pas la gueule beaucoup au-dessous du museau et presque au milieu du ventre, aucun poisson ne lui échapperait. Mais la prévoyance de la nature a créé des obstacles aux dauphins : ils ne peuvent saisir leur proie qu'en se tournant et se renversant sur le dos, et c'est dans cette circonstance surtout que l'on voit se développer leur rapidité ; car lorsque, pressés par la faim et ayant poursuivi jusqu'au fond des eaux un poisson fugitif, ils ont retenu longtemps leur haleine, ils s'élancent pour respirer, comme s'ils étaient décochés par un arc ; et ils bondissent avec tant de force que la plupart du temps ils
2 dépassent les voiles des navires. Ils vont presque toujours par couples ; les femelles mettent bas, au dixième mois, en été, un petit et quelquefois deux ; elles les allaitent comme fait la baleine, et même elles les portent pendant la faiblesse de l'enfance. Bien plus, elles les accompagnent longtemps encore après qu'ils sont devenus grands, témoignant ainsi une grande affection pour leur progéniture. Les petits grandissent rapidement ; on pense qu'en dix ans ils ont acquis tout leur développement. Ils vivent jusqu'à trente ans, ce qu'on a reconnu en leur coupant la queue, par forme d'expérience. Ils se tiennent cachés pendant environ trente jours vers le lever de la Canicule, et on ignore ce qu'ils deviennent ; ce qui est d'autant plus étonnant qu'ils ne peuvent respirer sous l'eau. Ils ont coutume de s'élancer à terre, sans qu'on en sache la cause. Ils ne meurent pas dès qu'ils touchent la terre ; ils succombent beaucoup plus vite quand on leur ferme l'évent. Leur langue, contre la disposition habituelle aux animaux aquatiques, est mobile, courte et large, et ne diffère guère de celle du cochon. Au lieu de voix ils ont un gémissement semblable au gémissement humain ; leur dos est voûté, leur nez, camard (*simus*) : c'est pour cette raison qu'ils reconnaissent tous d'une manière singulière le nom de Simon, qu'on leur donne, et ils aiment à être appelés ainsi.

VIII. Le dauphin n'est pas seulement ami de 1
l'homme, il aime aussi la musique ; la symphonie le charme, et surtout le son des instruments hydrauliques. Pour lui l'homme n'est pas un étranger dont il ait peur ; il va au-devant des vaisseaux, il joue, il bondit, il joute même, et dépasse les navires, quoiqu'ils voguent à pleines voiles. Sous le 2
règne du dieu Auguste, un dauphin mis dans le lac Lucrin prit en amitié l'enfant d'un pauvre : cet enfant, allant habituellement de Baïes à Putéoles pour se rendre aux écoles, s'arrêtait vers midi sur la rive, l'appelait du nom de Simon, et l'alléchait en lui jetant des morceaux de pain,

somno locus? Præterea bullantium aquarum sufflatio, lunæque effectu concharum quoque corpora augescentia. Super omnia est, quod esse auditum et odoratum piscibus, non erit dubium : ex aeris utrumque materia. Odorem quidem non aliud, quam infectum aera, intelligi possit. Quamobrem de his opinetur, ut cuique libitum erit. Branchiæ non sunt balænis, nec delphinis. Hæc duo genera fistulis spirant, quæ ad pulmonem pertinent, balænis a fronte, delphinis a dorso. Et vituli marini, quos vocant phocas, spirant ac dormiunt in terra. Item testudines, de quibus mox plura.

1 VII. (viii.) Velocissimum omnium animalium, non solum marinorum, est delphinus : ocior volucre, acrior telo : ac nisi multum infra rostrum os illi foret, medio pæne in ventre, nullus piscium celeritatem ejus evaderet. Sed affert moram providentia Naturæ ; quia, nisi resupini atque conversi, non corripiunt : quæ causa præcipue velocitatem eorum ostendit. Nam quum fame conciti, fugientem in vada ima persecuti piscem, diutius spiritum continuere, ut arcu emissi, ad respirandum emicant : tantaque vi exsiliunt, ut plerumque vela navium trans-
2 volent. Vagantur fere conjugia : pariunt catulos decimo mense, æstivo tempore, interim et binos : nutriunt uberibus, sicut balæna : atque etiam gestant fetus infantia infirmos. Quin et adultos diu comitantur, magna erga partum caritate. Adolescunt celeriter, decem annis putantur ad summam magnitudinem pervenire : vivunt et tricenis : quod cognitum præcisa cauda in experimentum. Abduntur tricenis diebus circa Canis ortum, occultanturque incognito modo : quod eo magis mirum est, si spirare in aqua non queunt. Solent in terram erumpere incerta de causa : nec statim tellure tacta moriuntur, multoque ocius fistula clausa. Lingua est his contra naturam aquatilium mobilis, brevis atque lata, haud differens suillæ. Pro voce gemitus humano similis ; dorsum repandum, rostrum simum. Qua de causa nomen Simonis omnes miro modo agnoscunt, maluntque ita appellari.

VIII. Delphinus non homini tantum amicum animal, 1
verum et musicæ arti, mulcetur symphoniæ cantu, et præcipue hydrauli sono. Hominem non expavescit, ut alienum : obviam navigiis venit, alludit exsultans, certat etiam, et quamvis plena præterit vela. Divo Augusto 2
principe, Lucrinum lacum invectus, pauperis cujusdam puerum, ex Baiano Puteolos in ludum litterarium itantem,

qu'il portait dans cette intention. Je n'oserais rapporter ce fait, s'il n'était consigné dans les écrits de Mécène, de Fabianus, de Flavius Alfius et de
3 plusieurs autres. A quelque heure du jour qu'il fût appelé, eût-il été caché au fond des eaux, le dauphin accourait : ayant reçu sa portion de la main de l'enfant, il lui présentait son dos pour qu'il y montât, et cachait ses aiguillons comme dans une gaîne. Il le portait ainsi jusqu'à Putéoles à travers un grand espace d'eau, et le ramenait de la même façon. Cela dura plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin, l'enfant étant mort de maladie, le dauphin, qui venait de temps en temps au lieu accoutumé, triste et affligé, succomba à son tour, victime (ce dont personne ne douta) des regrets qu'il éprouvait.

4 Un autre, il y a quelques années, sur la côte d'Afrique, près d'Hippone Diarrhyte (v, 3), recevait de la même façon des aliments de la main des hommes, se prêtait à leurs caresses, jouait avec les nageurs, et les portait sur son dos. Il fut frotté avec un parfum par Flavianus, proconsul d'Afrique : cette odeur, nouvelle pour lui, l'assoupit, et il flotta comme un corps mort. Pendant quelques mois il s'abstint de la société des hommes, comme si un outrage l'en avait chassé ; puis il revint, et présenta le spectacle des mêmes merveilles. Les vexations que les hommes puissants, attirés par la curiosité, faisaient subir à leurs hôtes, déterminèrent les habitants d'Hippone à le tuer.

5 Avant ces faits on a cité celui d'un enfant de la ville d'Iassus : longtemps un dauphin fut remarqué à cause de l'attachement qu'il avait pour lui. Un jour, le suivant avec trop d'ardeur sur le rivage au moment où il regagnait la terre, il échoua sur le sable, et expira. Alexandre le Grand fit cet enfant prêtre de Neptune à Babylone, regardant que l'attachement du dauphin était une preuve de la faveur de la divinité. Hégési- 6
dème a écrit que, dans la même ville d'Iassus, un autre enfant, nommé Hermias, qui parcourait ainsi les mers sur le dos d'un dauphin, ayant été tué par une tempête soudaine, fut rapporté mort, et que le dauphin, s'imputant ce malheur, ne retourna pas à la mer, et se laissa mourir sur le sable. Théophraste rapporte qu'il en arriva autant à Naupacte. Je ne finirais pas si je voulais citer tous les exemples. Les Amphilochiens et les Tarentins font les mêmes récits d'enfants et de dauphins. Cela donne de la vraisemblance à 7
l'histoire d'Arion : les matelots, pour s'emparer de l'argent qu'il avait gagné, se préparaient à le tuer en pleine mer ; ce musicien obtint d'eux de chanter une dernière fois en s'accompagnant de la lyre ; la musique attira les dauphins, et, s'étant jeté à la mer, il fut transporté par un d'eux sur la côte du promontoire de Ténare.

IX. Il y a dans la province de Narbonne, 1
au territoire de Nîmes, un étang appelé Latera, où les dauphins pêchent de société avec l'homme. Un nombre infini de muges, à une époque fixe, se précipite dans la mer par l'ouverture étroite de l'étang, au moment du reflux : cela fait qu'on ne peut tendre des filets, qui ne résisteraient pas à un pareil poids, quand même le choix du moment ne favoriserait pas les muges : aussi ces poissons se rendent-ils en toute hâte 2
dans une mer profonde que forme un gouffre voisin, et ils se pressent de fuir du lieu seul propre à recevoir des filets. Dès que les pêcheurs s'en

quum meridiano immorans appellatum eum Simonis nomine, sæpius fragmentis panis, quem ob id ferebat, allexisset, miro amore dilexit. Pigeret referre, ni res Mæcenatis, et Fabiani, et Flavii Alfii, multorumque esset lit-
3 ris mandata. Quocumque diei tempore inclamatus a puero, quamvis occultus atque abditus, ex imo advolabat : pastusque e manu præbebat ascensuro dorsum, pinnæ aculeos velut vagina condens : receptumque Puteolos per magnum æquor in ludum ferebat, simili modo revehens pluribus annis : donec morbo exstincto puero, subinde ad consuetum locum ventitans, tristis et mœrenti similis, ipse quoque (quod nemo dubitaret) desiderio exspiravit.

4 Alius intra hos annos in Africo littore Hipponis Diarrhyti, simili modo ex hominum manu vescens, præbensque se tractandum, et alludens natantibus, impositosque portans, unguento perunctus a Flaviano proconsule Africæ, et sopitus (ut apparuit) odoris novitate, fluctuatusque similis exanimi, caruit hominum conversatione, ut injuria fugatus, per aliquot menses : mox reversus in eodem miraculo fuit. Injuriæ potestatum inhospitales, ad visendum venientium, Hipponenses in necem ejus compulerunt.

5 Ante hæc similia de puero in Iasso urbe memorantur, cujus amore spectatus longo tempore, dum abeuntem in littus avide sequitur, in arenam invectus exspiravit. Puerum Alexander Magnus Babylone Neptuni sacerdotio præfecit, amorem illum numinis propitii fuisse interpretatus.
In eadem urbe Iasso Hegesidemus scribit et alium puerum, 6
Hermiam nomine, similiter maria perequitantem, quum repentinæ procellæ fluctibus exanimatus esset, relatum : delphinumque causam leti fatentem non reversum in maria, atque in sicco exspirasse. Hoc idem et Naupacti accidisse Theophrastus tradit. Nec modus exemplorum. Eadem Amphilochi et Tarentini de pueris delphinisque narrant.
Quæ faciunt, ut credatur Arionem quoque, citharœdicæ 7
artis, interficere nautis in mari parantibus, ad intercipiendos ejus quæstus, eblanditum, ut prius caneret cithara, congregatis cantu delphinis, quum se jecisset in mare, exceptum ab uno Tænarium in littus pervectum.

IX. Est provinciæ Narbonensis et in Nemausiensi agro 1
stagnum Latera appellatum, ubi cum homine delphini societate piscantur. Innumera vis mugilum stato tempore angustis faucibus stagni in mare erumpit, observata æstus reciprocatione. Qua de causa prætendi non queunt retia, æque molem ponderis nullo modo toleratura, etiamsi non solertia insidietur tempori. Simili ratione in altum proti- 2
nus tendunt, quod vicino gurgite efficitur, locumque solum pandendis retibus habilem effugere festinant. Quod ubi animadvertere piscantes (concurrit autem multitudo

sont aperçus, tout le peuple (car une foule immense, connaissant l'époque et surtout avide de ce plaisir, s'est réunie), tout le peuple, dis-je, à grands cris appelle du rivage Simon à l'affaire
3 et au spectacle. Les dauphins entendent bientôt qu'on a besoin d'eux, le vent du nord portant rapidement la voix de leur côté, le vent du midi la retardant. En tout cas, ils ne font pas attendre leur secours. On les voit arriver en bataille, et prendre aussitôt position là où l'action va s'engager : ils coupent aux muges le chemin de la haute mer, et, les effrayant, les repoussent dans les bas-fonds. Alors les pêcheurs jettent leurs filets, et les soulèvent avec des fourches : néanmoins les muges, agiles, les franchissent; mais les dauphins fondent sur eux, et, se contentant pour le moment de les tuer, remettent
4 à les manger après la victoire. L'affaire est chaude : les dauphins, qui poussent vigoureusement leur pointe, se laissent enfermer dans les filets ; et pour que leur présence ne presse pas la fuite de l'ennemi, ils se glissent entre les barques, les filets ou les nageurs, avec assez de ménagement pour ne pas ouvrir une issue aux muges. Ils ne font aucun effort pour s'échapper par des sauts (ce qui est ordinairement leur amusement favori), avant qu'on abaisse les filets devant eux ; sortis, ils combattent aussitôt devant l'enceinte. Enfin, la pêche terminée, ils dévorent ceux qu'ils ont tués; mais, sentant qu'ils ont rendu trop de services pour ne recevoir de salaire qu'un seul jour, ils attendent au lendemain, et se rassasient non-seulement de poissons, mais aussi de pain trempé dans du vin.

1 X. Ce que Mucianus rapporte d'un même mode de pêcher dans le golfe de Iassus diffère du précédent en ceci : les dauphins accourent spontanément et sans être appelés ; ils reçoivent leur portion des mains des pêcheurs; et chaque barque a son associé parmi les dauphins, bien que la pêche se fasse de nuit et aux flambeaux. Les dauphins forment aussi entre eux une société. Un dauphin fut pris par un roi de Carie, et attaché dans le port; les autres arrivèrent en grand nombre, demandant grâce par des signes d'une tristesse qui se comprenait; et cela dura jusqu'à ce que le roi eût rendu la liberté au captif. Bien plus, un dauphin plus grand accompagne toujours les petits comme un gardien; et on en a vu qui portaient le cadavre d'un des leurs, afin qu'il ne fût pas mis en pièces par les animaux marins.

XI. (IX.) Aux dauphins ressemblent les poissons appelés tursions (7); ils en diffèrent par un aspect triste, car ils manquent de la vivacité du dauphin; mais ils ressemblent surtout au chien de mer par leur gueule malfaisante. 1

XII. (X.) La mer des Indes produit des tortues d'une telle grandeur (XXXII, 4), que l'écaille 1
d'une seule suffit pour former le toit de cabanes habitables; la navigation des îles de la mer Rouge se fait particulièrement avec ces écailles, qui servent de barques. On les prend de beaucoup de manières, mais surtout quand, s'élevant à la surface des flots avant midi, moment de la journée qui leur plaît, elles flottent sur la mer tranquille, avec le dos tout entier hors de l'eau. Ce plaisir de respirer librement leur cause un tel oubli d'elles-mêmes, qu'elles laissent dessécher leur carapace par l'ardeur du soleil, et dès lors elles ne peuvent plus s'enfoncer; elles surnagent malgré elles, et sont une proie facile pour le pêcheur. On dit aussi qu'elles vont à terre de nuit pour 2

temporis gnara, et magis etiam voluptatis hujus avida), totusque populus e littore quanto potest clamore conciet
3 Simonem ad spectaculi eventum. Celeriter delphini exaudiunt desideria, Aquilonum flatu vocem prosequente, Austro vero tardius ex adverso referente. Sed tum quoque improviso in auxilium advolant. Properare apparet acies, quæ protinus disponitur in loco, ubi conjectus est pugnæ: opponunt sese ab alto, trepidosque in vada urgent. Tum piscatores circumdant retia, furcisque sublevant : mugilum nihilominus velocitas transilit. At illos excipiunt delphini, et occidisse ad præsens contenti, cibos in victoriam
4 differunt. Opere prælium fervet, includique retibus se fortissime urgentes gaudent : ac ne id ipsum fugam hostium stimulet, inter navigia et retia, natantesve homines, ita sensim elabuntur, ut exitum non aperiant. Saltu, quod est alias blandissimum his, nullus conatur evadere, ni summittantur sibi retia. Egressus protinus ante vallum præliatur. Ita peracta captura, quos interemere, diripiunt. Sed enixioris operæ, quam in unius diei præmium, conscii sibi, opperiuntur in posterum : nec piscibus tantum, sed intrita panis e vino satiantur.

1 X. Quæ de eodem genere piscandi in Iassio sinu Mucianus tradit, hoc differunt, quod ultro, neque inclamati præsto sint, partesque e manibus accipiant, et suum quæque cymba e delphinis socium habeat, quamvis noctu et ad faces. Ipsis quoque inter se publica est societas. Capto a rege Cariæ, alligatoque in portu, ingens reliquorum convenit multitudo, mœstitia quadam quæ posset intelligi, miserationem petens, donec dimitti rex eum jussit. Quin et parvos semper aliquis grandior comitatur, ut custos. Conspectique sunt jam defunctum portantes, ne laceraretur a belluis.

XI. (IX.) Delphinorum similitudinem habent, qui vo- 1
cantur tursiones. Distant et tristitia quidem aspectus : abest enim illa lascivia, maxime tamen rostris canicularum maleficentiæ assimulati.

XII. (X.) Testudines tantæ magnitudinis Indicum mare 1
emittit, ut singularum superficie habitabiles casas integant : atque insulas Rubri præcipue maris his navigant cymbis. Capiuntur multis quidem modis, sed maxime evectæ in summa pelagi antemeridiano tempore blandito, eminente toto dorso per tranquilla fluitantes : quæ voluptas libere spirandi in tantum fallit oblitas sui, ut solis vapore siccato cortice, non queant mergi, invitæque fluitent, opportunæ venantium prædæ. Ferunt et pastum 2
egressas noctu, avideque saturatas lassari : atque ut re-

paître, et qu'elles mangent avec avidité : fati-
guées, elles retournent le matin à la mer, et
s'endorment sur la surface de l'eau; le bruit
de leur ronflement les trahit. Alors les pêcheurs
arrivent tout doucement à la nage, trois pour
une tortue; deux la retournent sur le dos, le
troisième lui passe un lacs dans cette position,
et plusieurs hommes placés sur le rivage la tirent
à terre. Dans la mer de Phénicie, on les prend
sans aucune difficulté : à une époque réglée, elles
viennent en nombre immense dans le fleuve
3 Éleutherus. La tortue n'a pas de dents; mais les
bords de la bouche sont tranchants, la mâchoire
supérieure se fermant sur l'inférieure comme le
couvercle d'une boîte. Dans la mer, elle vit de co-
quillages, et a les mâchoires d'une telle dureté,
qu'elle brise des pierres; à terre, elle vit d'her-
bes. Elle pond des œufs semblables à ceux des
oiseaux, au nombre de cent; elle les enfouit hors
de l'eau, les recouvre de terre, foule et apla-
nit la place avec la poitrine, et les couve pen-
dant la nuit. Les œufs éclosent au bout d'un an.
Quelques-uns pensent que les tortues couvent
leurs œufs des yeux, et en les regardant; que les
femelles refusent l'accouplement jusqu'à ce que
4 le mâle leur ait mis sur le dos quelque fétu. Chez
les Troglodytes, les tortues ont des cornes confi-
gurées comme les branches d'une lyre; ces cor-
nes sont larges, mais mobiles (8), et l'animal s'en
sert comme de rames en nageant : on donne le nom
de *chélyon* (vi, 34, 4) à cette écaille, qui est très-
belle, mais fort rare; car les rochers aigus effrayent
les Chélonophages, et les Troglodytes, sur le litto-
ral desquels elles arrivent, les adorent comme sa-
crées. Des tortues de terre, dont l'écaille est connue
pour cette raison sous le nom de *chersines* (9)
dans l'industrie, se trouvent aussi dans les déserts
de l'Afrique, là où les sables sont le plus dépour-
vus d'eau : on pense qu'elles se nourrissent de
rosée. Aucun autre animal n'y vit.

XIII. (xi.) Carvilius Pollion (xxxiii, 51), homme 1
prodigue et ingénieux à inventer des raffinements
de luxe, est le premier qui ait imaginé de tailler
l'écaille de tortue en lames (xvi, 84), et d'en revê-
tir les lits et les buffets.

XIV. (xii.) Les téguments des animaux aqua- 1
tiques sont variés. Les uns sont couverts de cuir
et de poil, comme les veaux marins et les hippo-
potames; les autres, d'un cuir seulement, comme
les dauphins; d'autres, d'une écaille, comme les
tortues; d'autres, d'une enveloppe aussi dure que
la pierre, comme les huîtres et les conques; d'une
croûte, comme les langoustes; d'une croûte et de
piquants, comme les oursins; d'écailles, comme
les poissons; d'une peau rude, comme la squatine
(*l'ange*) (xxxii, 53), dont la peau sert à polir le
bois et l'ivoire; d'une peau molle, comme les murè-
nes : d'autres sont sans peau, comme les polypes.

XV. (xiii.) Les animaux aquatiques qui ont 1
du poil sont vivipares, comme la priste, la ba-
leine, le veau marin. Ce dernier fait ses petits à
terre, et la mise bas est suivie d'un arrière-faix,
comme chez les quadrupèdes. Dans l'accouple-
ment, le mâle et la femelle restent collés comme
les chiens. La femelle met bas quelquefois plus
de deux petits; elle les allaite; elle ne les mène
pas à la mer avant le douzième jour : après ce temps
elle les y habitue peu à peu. On les tue diffici-
lement, si ce n'est en leur écrasant la tête. Leur
cri est un mugissement, d'où leur vient le nom de
veaux. Ils sont susceptibles d'éducation, et ils
saluent le peuple de la voix et du regard; appelés
par leur nom, ils répondent par un frémissement
confus. Aucun animal n'a un sommeil plus pro-

meaverint matutino, summa in aqua obdormiscere : id
prodi stertentium sonitu. Tum adnatare, leviterque, sin-
gulis ternos : a duobus in dorsum verti, a tertio laqueum
injici supinæ, atque ita e terra a pluribus trahi. In Phœ-
nicio mari haud ulla difficultate capiuntur, ultroque ve-
niunt stato tempore anni in amnem Eleutherum effusa
3 multitudine. Dentes non sunt testudini, sed rostri mar-
gines acuti, superna parte inferiorem claudente pyxidum
modo. In mari conchyliis vivunt, tanta oris duritia, ut
lapides comminuant : in terram egressæ, herbis. Pariunt
ova, avium ovis similia, ad centena numero : eaque de-
fossa extra aquas, et, cooperta terra, ac pavita pe-
ctore et complanata, incubant noctibus. Educunt fetus
annuo spatio. Quidam oculis spectandoque ova foveri
ab iis putant : feminas coitum fugere, donec mas festu-
4 cam aliquam imponat aversæ. Troglodytæ cornigeras ha-
bent, ut in lyra, annexis cornibus latis, sed mobilibus,
quorum in natando remigio se adjuvant : chelyon id vo-
catur, eximiæ testudinis, sed raræ : namque scopuli præ-
acuti Chelonophagos terrent. Troglodytæ autem, ad quos
adnatant, ut sacras, adorant. Sunt et terrestres, quæ ob
id in operibus Chersinæ vocantur, in Africæ desertis,
qua parte maxime sitientibus arenis squalent, roscido,
ut creditur, humore viventes. Neque aliud ibi animal
provenit.

XIII. (xi.) Testudinum putamina secare in laminas, 1
lectosque et repositoria his vestire, Carvilius Pollio insti-
tuit, prodigi et sagacis ad luxuriæ instrumenta ingenii.

XIV. (xii.) Aquatilium tegumenta plura sunt. Alia co- 1
rio et pilo integuntur, ut vituli et hippopotami. Alia
corio tantum, ut delphini : cortice, ut testudines : sili-
cum duritia, ut ostreæ et conchæ : crustis, ut locustæ :
crustis et spinis, ut echini : squamis, ut pisces : aspera
cute, ut squatina, qua lignum et ebora poliuntur : molli,
ut murænæ : alia nulla, ut polypi.

XV. (xiii.) Quæ pilo vestiuntur, animal pariunt, ut 1
pristis, balæna, vitulus. Hic parit in terra : pecudum
more secundas partus reddit. In initu canum modo cohæ-
ret : parit nonnumquam geminis plures : educat mammis
fetum. Non ante duodecimum diem deducit in mare,
ex eo subinde assuefaciens. Interficiuntur difficulter, nisi
capite eliso. Ipsis in sono mugitus : unde nomen vituli.
Accipiunt tamen disciplinam, voceque pariter et visu
populum salutant : incondito fremitu, nomine vocati, res-

2 fond. Leurs nageoires leur servent aussi, en guise de pieds, à se traîner sur la terre. Leurs peaux, même détachées du corps, conservent, dit-on, une sympathie avec les eaux ; et à chaque reflux de la mer le poil s'en redresse. On ajoute que la nageoire droite a une vertu soporifique, et que mise sous la tête elle provoque le sommeil. (XIV.) Il n'y a que deux animaux privés de poil qui soient vivipares, le dauphin et la vipère.

1 XVI. On compte soixante-quatorze espèces de poissons, outre les crustacés, qui sont au nombre de trente. Nous parlerons ailleurs de chacune en particulier (XXXII, 53) ; en ce moment il s'agit des plus remarquables.

1 XVII. (XV.) Les thons sont au nombre des plus gros ; on en a vu un qui pesait 15 talents (405 k.) (10) ; la largeur de sa queue était de cinq coudées et un palme (11). Il y a aussi dans certaines rivières des poissons qui ne sont pas moindres, le silure (*silurus glanis*, L.) dans le Nil, l'esox (12) dans le Rhin, l'attilus dans le Pô, qui s'engraisse par le repos quelquefois jusqu'à peser mille livres : on le prend avec un hameçon au bout d'une chaîne, et on ne le tire sur le rivage qu'avec une
2 paire de bœufs. Cependant un très-petit poisson appelé clupée (lamprillon, *petromyzon branchialis*, L.), s'attachant avec une extrême ardeur à une veine de la gorge de l'attilus, le fait mourir par sa morsure. Le silure porte avec lui la dévastation ; il poursuit tous les animaux, et entraîne souvent les chevaux qui nagent. Dans le Mein, fleuve de la Germanie, et dans le Danube, il faut un attelage de bœufs et des crampons de fer pour tirer de l'eau un poisson très-semblable au cochon de mer (13) : dans le Borysthène il devient énorme : il est sans os ni arêtes (14), et sa chair est très-agréable. Le Gange produit un poisson appelé plata- 3
niste (*delphinus gangeticus*), à gueule et queue de dauphin, et long de quinze coudées. Statius Sebosus dit que dans le même fleuve (chose qui n'est pas peu merveilleuse) on trouve des poissons appelés vers, à deux branchies, longs de six coudées (15), bleus, qui ont tiré leur nom de leur configuration : ils sont si forts, que mordant la trompe des éléphants qui viennent pour boire ils les entraînent dans l'eau.

XVIII. Les thons mâles n'ont pas de nageoires 1
sous le ventre : ces poissons viennent de la grande mer dans le Pont-Euxin au printemps, par troupes ; ils ne frayent pas ailleurs. On nomme cordyles les petits qui, à l'automne, accompagnent les mères à leur retour dans la grande mer. Au printemps on les appelle limoneux ou pélamides, de πηλὸς, *boue* ; et thons quand ils ont passé un an. Coupés par morceaux, les parties les plus estimées sont le cou, le ventre et la gorge ; il faut les manger fraîches, et encore causent-elles des rapports désagréables ; le reste, en pleine chair, se conserve mariné. On appelle mélan- 2
dryes (16) les morceaux ayant forme de copeaux de chêne ; on prise le moins ce qui est voisin de la queue, parce que la chair n'en est pas grasse ; on estime le plus ce qui est voisin de la gorge. Dans les autres poissons, au contraire, les parties les mieux nourries sont dans les environs de la queue. On coupe les pélamides en apolectes (*morceaux choisis*), et les apolectes en fragments cubiques (cybia) (XXXII, 53).

XIX. Tous les poissons croissent avec une ra- 1
pidité extrême, surtout dans le Pont-Euxin ; la cause en est dans le grand nombre de fleuves qui y apportent des eaux douces. On appelle amias

2 pondent. Nullum animal graviore somno premitur. Pinnis, quibus in mari utuntur, humi quoque vice pedum serpunt. Pelles eorum, etiam detractas corpori, sensum æquorum retinere tradunt, semperque æstu maris recedente inhorrescere : præterea dextræ pinnæ vim soporiferam inesse, somnosque allicere subditam capiti. (XIV.) Pilo carentium duo omnino animal pariunt, delphinus ac vipera.

1 XVI. Piscium sunt species septuaginta quatuor, præter crustis intecta, quæ sunt triginta. De singulis alias dicemus. Nunc enim naturæ tractantur insignium.

1 XVII. (XV.) Præcipua magnitudine thynni : invenimus talenta quindecim pependisse. Ejusdem caudæ latitudinem quinque cubita et palmum. Sunt et in quibusdam amnibus haud minores : silurus in Nilo, esox in Rheno, attilus in Pado, inertia pinguescens, ad mille aliquando libras, catenato captus hamo, nec nisi boum jugis extrac-
2 tus. Atqui hunc minimus piscis appellatus clupea, venam quamdam ejus in faucibus mira cupidine appetens, morsu exanimat. Silurus grassatur, ubicumque est, omne animal appetens, equos natantes sæpe demergens. Præcipue in Mœno Germaniæ amne protelis boum, et in Danubio marris extrahitur, porculo marino simillimus : et in Borysthene memoratur præcipua magnitudo, nullis ossibus spinisve intersitis, carne prædulci. In Gange Indiæ platanistas vo- 3
cant, rostro delphini et cauda, magnitudine autem XV cubitorum. In eodem esse Statius Sebosus haud modico miraculo affert, vermes branchiis binis, sex cubitorum, cæruleos, qui nomen a facie traxerunt. His tantas esse vires, ut elephantos ad potum venientes, mordicus comprehensa manu eorum abstrahant.

XVIII. Thynni mares sub ventre non habent pinnam. 1
Intrant e magno mari Pontum verno tempore gregatim, nec alibi fetificant. Cordyla appellantur partus, qui fetas redeuntes in mare autumno comitantur : limosæ vere, aut e luto pelamides incipiunt vocari : et quum annuum excessere tempus, thynni. Hi membratim cæsi, cervice et abdomine commendantur, atque clidio, recenti dumtaxat, et tum quoque gravi ructu : cætera parte plenis pulpamentis sale asservantur. Melandrya vocantur, cæsis quer- 2
cus assulis simillima. Vilissima ex his, quæ caudæ proxima, quia pingui carent : probatissima, quæ faucibus : at in alio pisce circa caudam exercitatissima. Pelamides in apolectos particulatimque consectæ, in genera cybiorum dispartiuntur.

XIX. Piscium genus omne præcipua celeritate adolescit, 1
maxime in Ponto. Causa, multitudo amnium dulces inferentium aquas. Amiam vocant, cujus incrementum

(*scomber sarda*) un poisson qui grandit chaque jour d'une manière visible. Les amias, avec les thons et les pélamides, entrent par troupes dans le Pont-Euxin, cherchant une nourriture plus douce, et chaque troupe a son chef. Mais ceux qui entrent les premiers de tous sont les maquereaux, qui dans l'eau ont la couleur du soufre, et qui au dehors ont celle des autres poissons. Ils vont remplir les réservoirs de l'Espagne; les thons ne les suivent pas.

1 XX. Il n'entre dans le Pont-Euxin aucune bête nuisible aux poissons, excepté le veau marin et le petit dauphin. Les thons entrent en longeant la rive droite; ils sortent en longeant la rive gauche. On pense qu'il en est ainsi parce que, tout en ayant les deux yeux faibles, ils ont cependant l'œil droit moins mauvais. Dans le canal du Bosphore de Thrace, qui joint la Propontide au Pont-Euxin, au lieu même où le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie est le plus resserré, s'élève près de Chalcédoine, du côté de l'Asie, un rocher d'une blancheur admirable, et qui se fait
2 voir depuis le fond de l'eau. Effrayés par la vue soudaine de ce rocher, les thons se précipitent toujours vers le promontoire de Byzance, qui est en face, et qui pour cette cause a été nommé Corne d'or. Aussi toute la pêche se fait à Byzance; elle est nulle à Chalcédoine, bien que cette ville n'en soit séparée que par un détroit de 1,000 pas. Les thons attendent le souffle de l'Aquilon pour sortir du Pont-Euxin avec un flot favorable, et on ne les prend que lorsqu'ils entrent dans le port
3 de Byzance. Ils ne voyagent point pendant l'hiver : en quelque lieu que cette saison les surprenne, ils y hivernent jusqu'à l'équinoxe. Ces poissons se plaisent souvent à accompagner des vaisseaux allant à la voile, et c'est avec un plaisir singulier qu'on les voit, du haut de la poupe, suivre le bâtiment pendant des heures et des milliers de pas. On a beau leur jeter souvent un trident, ils ne s'en effrayent pas. Des auteurs appellent pompiles (conducteurs) les thons suivant ainsi les vaisseaux. Beaucoup de poissons passent l'été dans la Propontide, sans entrer dans le Pont-Euxin, par exemple les soles; au contraire les turbots y entrent. Le Pont Euxin n'a pas de sèches, 4
mais on y trouve le calmar. Parmi les poissons sexatiles, il n'a ni le tourd ni le merle (17); il n'a pas non plus les poissons à coquilles, quoique les huîtres y abondent. Tous passent l'hiver dans la mer Égée; de ceux qui entrent dans le Pont-Euxin, les seuls qui ne reviennent pas sont les trichies (18). Il faut dans presque tous les cas se servir des noms grecs, attendu que chaque pays a donné des noms différents aux mêmes espèces.
Les trichies sont les seuls qui remontent le Da- 5
nube; de ce fleuve, par des voies souterraines, ils entrent dans la mer Adriatique : c'est pourquoi, tandis qu'on les voit descendre dans le Pont-Euxin, on ne les en voit jamais ressortir. La pêche des thons se fait depuis le lever des Pléiades (XVIII, 59) jusqu'au coucher d'Arcturus (XVIII, 74); le reste de l'hiver, ils se tiennent cachés dans le fond des abîmes, à moins qu'un temps doux ou la pleine lune ne les en fasse sortir. Ils engraissent au point de se fendre. Le terme le plus long de leur vie est de deux ans.

XXI. Il est un petit animal (*pennatula filosa*, 1
Gm.), de la forme du scorpion et de la grosseur de l'araignée : il s'attache par son aiguillon sous la nageoire du thon et du poisson appelé épée (*xiphias gladius*, L.), qui est souvent plus grand qu'un dauphin; et il leur cause de telles douleurs, qu'ils sautent parfois dans les vaisseaux. D'au-

singulis diebus intelligitur. Cum thynnis hæc et pelamides in Pontum ad dulciora pabula intrant gregatim, cum suis quæque ducibus : et primi omnium scombri, quibus est in aqua sulphureus color, extra qui cæteris. Hispaniæ cetarias hi replent, thynnis non commeantibus.

1 XX. Sed in Pontum nulla intrat bestia piscibus malefica, præter vitulos et parvos delphinos. Thynni dextra ripa intrant, exeunt læva. Id accidere existimatur, quia dextro oculo plus cernant, utroque natura hebete. Est in euripo Thracii Bospori, quo Propontis Euxino jungitur, in ipsis Europam Asiamque separantis freti angustiis, saxum miri candoris, a vado ad summa perlucens, juxta Chal-
2 cedonem in latere Asiæ. Hujus aspectu repente territi, semper adversum Byzantii promontorium, ex ea causa appellatum Aurei cornus, præcipiti petunt agmine. Itaque omnis captura Byzantii est, magna Chalcedonis penuria, mille passuum medii interfluentis euripi. Opperiuntur autem Aquilonis flatum, ut secundo fluctu exeant e Ponto, nec nisi intrantes portum Byzantium capiuntur.
3 Bruma non vagantur : ubicumque deprehensi, usque ad æquinoctium, ibi hibernant. Iidem sæpe navigia velis euntia comitantes, mira quadam dulcedine per aliquot horarum spatia et passuum millia a gubernaculis spectantur, ne tridente quidem in eos sæpius jacto territi. Quidam eos qui hoc e thynnis faciant, pompilos vocant. Multi in Propontide æstivant : Pontum non intrant. Item soleæ, quum rhombi intrent : nec sepia est, quum loligo re-
periatur. Saxatilium, turdus et merula desunt : sicut con- 4
chylia, quum ostreæ abundent. Omnia autem hibernant in Ægæo. Intrantium Pontum soli non remeant trichiæ. Græcis enim in plerisque nominibus uti par erit, quando aliis atque aliis eosdem diversi appellavere tractus. Sed hi 5
soli Istrum amnem subeunt : ex eo subterraneis ejus venis in Adriaticum mare defluunt : itaque et illic descendentes, nec unquam subeuntes e mari visuntur. Thynnorum captura est a Vergiliarum exortu ad Arcturi occasum : reliquo tempore hiberno latent in gurgitibus imis, nisi tepore aliquo evocati, aut pleniluniis. Pinguescunt et in tantum, ut dehiscant. Vita longissima his biennio.

XXI. Animal est parvum, scorpionis effigie, aranei magni- 1
tudine. Hoc se, et thynno, et ei qui gladius vocatur, crebro delphini magnitudinem excedenti, sub pinna affigit aculeo : tantoque infestat dolore, ut in naves sæpenumero exsiliant. Quod et alias faciunt aliorum vim timentes,

tres poissons font aussi des sauts pareils lorsqu'ils fuient leurs ennemis; et, par exemple, les muges sautent avec tant de force, qu'ils s'élancent de l'autre côté des navires.

1 XXII. (xvi.) Cette partie de la nature fournit des augures; les poissons donnent des présages. Lors de la guerre de Sicile, Auguste se promenant sur le rivage, un poisson s'élança de la mer et vint tomber à ses pieds : les devins consultés (c'était le temps où Sextus Pompée dominait tellement sur la mer, qu'il avait adopté Neptune pour père) répondirent que César verrait sous ses pieds ceux qui avaient alors l'empire de la mer.

1 XXIII. Les femelles, parmi les poissons, sont plus grosses que les mâles. Il y a des espèces qui n'ont pas de mâle, par exemple, les rougets (xxxii, 49) et les chanes (xxxii, 54) (*perca cabrilla*, L.); en effet, tous les individus sont remplis d'œufs. Presque tous les poissons écailleux vont en troupe. On les prend avant le lever du soleil; c'est surtout à ce moment que leur vue les trompe. Ils dorment pendant la nuit, et quand elle est claire, ils y voient aussi bien que
2 pendant le jour. On dit aussi qu'il importe, quand on pêche, de battre le fond de l'eau; que pour cette raison on en prend plus du second coup de filet que du premier. Ce qui leur plaît le plus, c'est le goût de l'huile; ils aiment les pluies modérées, qui les nourrissent. Ne voit-on pas les roseaux, bien que nés dans un marécage, ne pas pousser s'ils n'ont pas de pluies? Partout ceux des poissons qui restent toujours dans la même eau meurent si cette eau ne se renouvelle pas.

1 XXIV. Tous se ressentent d'un hiver rigoureux, surtout ceux qui ont, dit-on, une pierre dans la tête, tels que les loups (le bar, *parca labrax*, L.), les chromes (l'ombrine, *sciæna cirrhosa*, L.), les sciænes (19), les pagres (*sparus erythrinus*, L.). Quand le froid a été intense on en prend beaucoup d'aveugles. Aussi se tiennent-ils cachés durant les mois d'hiver dans des trous, comme des animaux terrestres dont nous avons parlé (viii, 54 et 55), surtout l'hippurus (20) et le coracin (castagnau, *sparus chromis*, L.), qu'on ne prend pas en hiver, si ce n'est pendant peu de jours constamment les mêmes; non plus que la murène (*murœna helena*, L.), l'orphus (*anthias sacer*, Bloch), le congre (*murœna conger*, L.), les perches de mer (*perca scriba*, L.), et tous les poissons saxatiles. On rapporte que c'est dans la terre, c'est-à-dire dans un trou fait au fond de la mer, que se retirent la torpille, la psette (*pleuronectes rhombus*, L.), et la sole.

XXV. D'autres poissons, au contraire, ne pouvant supporter le chaud, se tiennent cachés pendant soixante jours au fort de la chaleur, tels que le glaucus (21), l'aselle (22), la dorade (*sparus aurata*, L.). Parmi les poissons de rivières, le silure est affecté par le lever de la Canicule, et dans tous les autres temps le tonnerre l'assoupit. On pense qu'il en arrive autant au cyprin de mer (ix, 74, 7). Au reste (ii, 40; xviii, 68), la mer entière éprouve l'influence du lever de la Canicule, et cela se voit surtout dans le Bosphore : les algues et les poissons viennent à la surface, et tout est bouleversé. 1

XXVI. (xvii.) On rit des muges, qui, effrayés, se cachent la tête, se croyant cachés tout entiers. Ils sont tellement salaces, que dans la Phénicie et dans la Narbonnaise, au temps de l'accouplement, un mâle pris dans les viviers et attaché avec une longue ligne passée de la bouche aux ouïes, puis lâché dans la mer, est, lorsqu'on le retire, suivi par les femelles jusqu'au rivage : 1

---

mugiles maxime, tam præcipuæ velocitatis, ut transversa navigia interim superjactent.

1 XXII. (xvi.) Sunt et in hac parte naturæ auguria, sunt et piscibus præscita. Siculo bello ambulante in littore Augusto, piscis e mari ad pedes ejus exsiliit : quo argumento vates respondere, Neptunum patrem adoptante tum sibi Sex. Pompeio (tanta erat navalis rei gloria), sub pedibus Cæsaris futuros, qui maria tempore illo tenerent.

1 XXIII. Piscium feminæ majores quam mares. In quodam genere omnino non sunt mares, sicut in erythinis et chanis. Omnes enim ovis gravidæ capiuntur. Vagantur gregatim fere cujusque generis squamosi. Capiuntur ante solis ortum : tum maxime piscium fallitur visus. Nocti-
2 bus, quies : et illustribus æque, quam die, cernunt. Aiunt et si teratur gurges, interesse capturæ : itaque plures secundo tractu capi quam primo. Gustu olei maxime, dein modicis imbribus gaudent, aluntarque. Quippe et arundines, quamvis in palude prognatæ, non tamen sine imbre adolescunt : et alias ubicumque pisces in eadem aqua assidui, si non affluat, exanimantur.

1 XXIV. Prægelidam hiemem omnes sentiunt, sed maxime qui lapidem in capite habere existimantur, ut lupi, chromes, sciænæ, pagri. Quum asperæ hiemes fuere, multi cæci capiuntur. Itaque his mensibus jacent speluncis conditi, sicut in terrestrium genere retulimus. Maxime hippurus et coracinus hieme non capti, præterquam statis diebus paucis, et iisdem semper : muræna et orphus, conger, percæ, et saxatiles omnes. Terra quidem, hoc est, vado maris excavato condi per hiemes torpedinem, psettam, soleamque tradunt.

XXV. Quidam rursus æstus impatientia, mediis fervoribus sexagenis diebus latent, ut glaucus, aselli, auratæ. Fluviatilium silurus Caniculæ exortu sideratur, et alias semper fulgure sopitur. Hoc et in mari accidere cyprino putant. Et alioqui totum mare sentit exortum ejus sideris : quod maxime in Bosporo apparet. Alga enim et pisces superferuntur, omniaque ab imo versa. 1

XXVI. (xvii.) Mugilum natura ridetur, in metu capite abscondito, totos se occultari credentium. Iisdem tamen tanta salacitas, ut in Phœnice, et Narbonensi provincia, coitus tempore e vivariis marem linea longinqua per os ad branchias religata emissum in mare, eademque linea retractum, feminæ sequantur ad littus, rursusque feminam, mares partus tempore. 1

les mâles suivent de même la femelle au temps du frai.

1 XXVII. Chez les anciens le poisson le plus estimé était l'esturgeon (23), le seul qui ait (disposition contraire à la nage) les écailles tournées vers la tête : maintenant il n'a plus aucune faveur. J'en suis d'autant plus étonné, qu'il est rare. Quelques-uns le nomment élops.

1 XXVIII. Plus tard on attacha le plus grand prix au loup (*bar*), aux aselles, d'après le dire de Cornélius Népos et de Labérius, auteur des mimes. Les bars les plus estimés sont ceux qu'on appelle *laineux*, à cause de leur chair blanche et tendre. Il y a deux espèces d'aselles (24): le callarias, qui est la plus petite, et le bacchus, qui ne se prend qu'en haute mer, et que pour cette raison on préfère à l'autre. Quant aux bars, on estime davantage ceux qu'on prend dans les rivières.

1 XXIX. Maintenant le scare (*scarus cretensis*, Aldrov.) a la palme : on dit que c'est le seul poisson qui rumine, et qui se nourrisse d'herbage et non de poissons. Très-commun dans la mer Carpathienne, jamais il ne dépasse spontanément le Lectos, cap de la Troade. De cette mer, sous le règne de Claude, Optatus Élipertius, commandant de la flotte, en fit venir qu'il dissémina sur la côte entre Ostie et la Campanie. Pendant environ cinq ans on veilla à ce que ceux qui étaient
2 pris fussent rendus à la mer. Depuis ce temps ils sont abondants sur le littoral de l'Italie; auparavant on n'y en prenait pas. La gourmandise a semé des poissons pour mettre des saveurs à sa portée, et elle a donné un nouvel habitant à une mer : faut-il s'étonner que des oiseaux étrangers se reproduisent à Rome?

Le poisson le plus recherché ensuite est la mustèle (lote, *gadus lota*, L.), seulement pour son foie. Chose singulière! le lac de Brigantia (Constance), en Rhétie, au milieu des Alpes, en produit qui rivalisent avec celles de la mer.

XXX. Des autres poissons estimés, les plus 1
recherchés et les plus abondants sont les mulles (rouget, *mullus barbatus*, L.); leur grosseur est médiocre, rarement ils pèsent plus de deux livres, et ils ne croissent pas dans les viviers et les piscines. On ne trouve que dans l'océan du Nord et la partie voisine de l'Occident les mulles de plus de deux livres (*m. surmuletus*, L.). Au reste, il y en a plusieurs espèces : les uns se nourrissent d'algue, les autres d'huîtres, d'autres de limon, d'autres de poisson. Ils ont pour insigne un double barbillon à la lèvre inférieure. Le rouget 2
de vase est le moins estimé. Il est constamment accompagné d'un autre poisson, appelé sargus (25) : le rouget fouille la vase, et fait sortir l'aliment que l'autre mange. Les rougets de la côte ne sont pas non plus recherchés. Les meilleurs ont un goût de coquillages. Fenestella dit que leur nom de mulles leur est venu de la couleur des mules, espèce de chaussure. Ils frayent trois fois par an ; du moins on voit des petits trois fois dans l'année. Les 3
maîtres en fait de gastronomie racontent que le mulle mourant passe par de nombreuses nuances, et qu'on voit le rouge de ses écailles pâlir par des dégradations successives, surtout si on le regarde renfermé dans un vase de verre. M. Apicius, admirable pour les inventions du luxe, a pensé qu'une excellente préparation était de les faire mourir dans la saumure, appelée *garum des alliés* (XXXI, 44) (car cette chose même a obtenu un surnom); et il proposa un prix pour celui qui inventerait une saumure avec le foie du mulle. Il est plus facile de rappeler la proposition que de dire qui a remporté le prix.

1 XXVII. Apud antiquos piscium nobilissimus habitus acipenser, unus omnium squamis ad os versis, contra quam in nando meant, nullo in honore est : quod quidem miror, quum sit rarus invehtu. Quidam eum elopem vocant.

1 XXVIII. Postea præcipuam auctoritatem fuisse lupo, et asellis, Cornelius Nepos, et Laberius poeta mimorum, tradidere. Luporum laudatissimi, qui appellantur lanati, a candore mollitiaque carnis. Asellorum duo genera : callariæ, minores : et bacchi, qui non nisi in alto capiuntur, ideo prælati prioribus. At in lupis, in amne capti præferuntur.

1 XXIX. Nunc scaro datur principatus, qui solus piscium dicitur ruminare, herbisque vesci, non aliis piscibus, mari Carpathio maxime frequens. Promontorium Troadis Lecton sponte nunquam transit. Inde advectos Tiberio Claudio principe, Optatus Elipertius præfectus classis, inter Ostiensem et Campaniæ oram sparsos disseminavit. Quinquennio fere cura est adhibita, ut capti redderentur mari.
2 Postea frequentes inveniuntur Italiæ in littore, non antea ibi capti. Admovitque sibi gula sapores piscibus satis, et novum incolam mari dedit, ne quis peregrinas aves Romæ parere miretur.

Proxima est mensa jecori dumtaxat mustelarum, quas (mirum dictu) inter Alpes quoque lacus Rhætiæ Brigantinus æmulas marinis generat.

XXX. Ex reliqua nobilitate, et gratia maxima est et 1
copia mullis, sicut magnitudo modica : binasque libras ponderis raro admodum exsuperant, nec in vivariis piscinisque crescunt. Septemtrionalis tantum hos, et proxima occidentis parte gignit Oceanus. Cætero eorum genera plura. Nam et alga vescuntur, et ostreis, et limo, et aliorum piscium carne : barba gemina insigniuntur inferiori labro. Lutarium ex iis vilissimi generis appellant. Hunc 2
semper comitatur, sargus nomine, alius piscis, et cœnum fodiente eo, excitatum devorat pabulum. Nec littoralibus gratia. Laudatissimi conchylium sapiunt. Nomen his Fenestella a colore mulleorum calciamentorum datum putat. Pariunt ter anno. His certe toties fetura apparet. Mullum exspirantem versicolori quadam et nu- 3
merosa varietate spectari, proceres gulæ narrant, rubentium squamarum multiplici mutatione pallescentem, utique si vitro spectetur inclusus. M. Apicius ad omne luxus ingenium mirus, in sociorum garo (nam ea quoque res cognomen invenit) necari eos præcellens putavit, atque

1 XXXI. Asinius Céler, personnage consulaire, prodigue pour ce poisson, en acheta un, sous le règne de Caligula, au prix de 8,000 sesterces (1168 fr.). Cette prodigalité porte la pensée sur ceux qui, dans leurs doléances sur le luxe, se plaignaient qu'un cuisinier coutât plus cher qu'un cheval; mais aujourd'hui un poisson coûte le prix d'un cuisinier, un cuisinier le prix d'un triomphe; et maintenant il n'y a guère d'homme plus estimé que celui qui sait le mieux ruiner son maître. (XVIII.) Licinius Mucianus a rapporté qu'un rouget de 80 livres avait été pris dans la mer Rouge. Combien nos gastronomes l'auraient-ils payé s'il avait été pêché dans la mer qui baigne nos faubourgs?

1 XXXII. Telle est aussi la nature des poissons, que les uns sont le plus estimés dans un lieu, les autres dans un autre. Le coracinus (XXXII, 24) (bolty, *labrus niloticus*, L.) l'est le plus en Égypte; le zeus, appelé aussi faber (*zeus faber*, L.), à Cadix; la saupe (*sparus salpa*, L.), auprès d'Ebuse: ailleurs c'est un poisson immonde; il ne se cuit bien nulle part qu'après avoir été battu avec une baguette. Dans l'Aquitaine le saumon de rivière est préféré à tous les poissons de mer.

1 XXXIII. Parmi les poissons les uns ont des branchies multiples, les autres les ont simples; d'autres les ont doubles. C'est par là qu'ils rejettent l'eau reçue par la bouche. L'indice de leur vieillesse est la dureté des écailles, qui ne sont pas semblables chez tous. Il y a en Italie, au pied des Alpes, deux lacs, appelés Larius (Côme) et Verbanus (Majeur): tous les ans, au lever des Pléiades, on y voit des poissons remarquables par des écailles nombreuses et très-aiguës, ressemblant aux clous des bottines (26); on ne les trouve que vers ce mois.

XXXIV. (XIX.) L'Arcadie admire aussi son 1
exocœte (27), appelé ainsi parce qu'il vient sur la terre pour y dormir. On dit que dans les environs du fleuve Clitorius ce poisson a de la voix, et qu'il est dépourvu de branchies: quelques auteurs lui donnent le nom d'adonis.

XXXV. Les poissons appelés rats de mer (28), 1
les poulpes et les murènes, viennent aussi à terre. Il y a encore dans les fleuves de l'Inde une certaine espèce de poissons (*ophiocephalus*, L.) qui vivent alternativement dans l'eau et sur la terre. Quant au passage des poissons dans les étangs et dans les fleuves, la cause en est manifeste pour la plupart, c'est afin de frayer en sûreté; car là il n'y a pas d'ennemis pour dévorer leurs petits, et les flots sont moins agités. On s'étonnera bien plus de les voir comprendre ces causes et observer l'ordre des temps, si l'on songe combien peu d'hommes savent que la pêche est le plus abondante quand le soleil traverse le signe des Poissons.

XXXVI. (XX.) Parmi les poissons de mer les 1
uns sont plats, comme le turbot, la sole (XXXII, 32) et le carrelet (*pleur. platessa*, L.), qui ne diffère du turbot que par la position qu'il donne à son corps. Le turbot se couche à droite sur le sable, le carrelet se couche à gauche; les autres sont allongés, comme la murène et le congre.

XXXVII. Aussi les nageoires qui servent de pieds 1
aux poissons présentent-elles des différences: aucun n'en a plus de quatre, quelques-uns en ont deux, d'autres n'en ont point. Dans le lac Fucin seulement est un poisson qui nage avec huit nageoires.

e jecore eorum alecem excogitare provocavit: id enim est facilius dixisse, quam quis vicerit.

1 XXXI. Asinius Celer e consularibus, hoc pisce prodigus, Caio principe, unum mercatus octo millibus nummum: quæ reputatio aufert transversum animum ad contemplationem eorum, qui, in conquestione luxus, coquos emi singulos pluris quam equos, quiritabant. At nunc coci triumphorum pretiis parantur, et coquorum pisces. Nullusque prope jam mortalis æstimatur pluris, quam qui peritissime censum domini mergit. (XVIII.) Mullum LXXX librarum in mari Rubro captum Licinius Mucianus prodidit. Quanti mercatura eum luxuria, suburbanis littoribus inventum?

1 XXXII. Est et hæc natura, ut alii alibi pisces principatum obtineant: coracinus in Ægypto: zeus, idem faber appellatus, Gadibus: circa Ebusum salpa, obscenus alibi, et qui nusquam percoqui possit, nisi ferula verberatus: in Aquitania salmo fluviatilis marinis omnibus præfertur.

1 XXXIII. Piscium alii branchias multiplices habent, alii simplices, alii duplices. His aquam emittunt acceptam ore. Senectutis indicium squamarum duritia, quæ non sunt omnibus similes. Duo lacus Italiæ in radicibus Alpium, Larius et Verbanus appellantur, in quibus pisces omnibus annis Vergiliarum ortu exsistunt, squamis conspicui crebris atque præacutis, clavorum caligarium effigie: nec amplius, quam circa eum mensem, visuntur.

XXXIV. (XIX.) Miratur et Arcadia suum exocœtum 1
appellatum ab eo, quod in siccum somni causa exeat. Circa Clitorium vocalis hic traditur, et sine branchiis: idem aliquibus adonis dictus.

XXXV. Exeunt in terram, et qui marini mures vo- 1
cantur, et polypi, et murænæ. Quin et in Indiæ fluminibus certum genus piscium ac deinde resilit: nam in stagna et amnes transeundi plerisque evidens ratio est, ut tutos fetus edant, quia non sint ibi qui devorent partus, fluctusque minus sæviant. Has intelligi ab iis causas, servarique temporum vices, magis miretur, si quis reputet quoto cuique hominum nosci, uberrimam esse capturam sole transeunte Piscium signum.

XXXVI. (XX.) Marinorum alii sunt plani, ut rhombi, 1
soleæ, ac passeres, qui a rhombis situ tantum corporum differunt. Dexter resupinatus est illis, passeri lævus. Alii longi, ut muræna, conger.

XXXVII. Ideo, pinnarum quoque fiunt discrimina, quæ 1
pedum vice sunt datæ piscibus: nullis supra quaternas: quibusdam binæ, aliquibus nullæ. In Fucino tantum lacu piscis est, qui octonis pinnis natat. Binæ omnino, longis et lubricis, ut anguillis et congris. Nullæ, ut murænis, quibus nec branchiæ. Hæc omnia flexuoso corporum im-

Les poissons longs et glissants, comme les anguilles et les congres, n'en ont absolument que deux; les murènes n'en ont pas, elles sont dépourvues aussi de branchies. Tous cheminent dans la mer en donnant à leur corps des mouvements ondulatoires, comme les serpents cheminent sur terre. Ils rampent aussi étant à sec; à quoi ils doivent d'être plus vivaces. Parmi les poissons plats quelques-uns n'ont pas de nageoires, par exemple, les pastenagues, qui se soutiennent par leur seule largeur. Les animaux qu'on appelle mous, tels que les poulpes, n'ont pas non plus de nageoires; leurs pieds leur en tiennent lieu.

1 XXXVIII. (XXI.) Les anguilles vivent huit ans; hors de l'eau, elles résistent pendant six jours, quand l'aquilon souffle; elles résistent moins quand c'est le vent du midi. Elles ne supportent pas l'hiver, si elles sont dans peu d'eau ou dans une eau trouble; aussi les pêche-t-on surtout vers l'époque des Pléiades, époque où les fleuves sont particulièrement troubles. Elles cherchent leur nourriture pendant la nuit; leur cadavre est le seul cadavre de poisson qui ne surnage pas. (XXII.)

2 Il y a en Italie, dans le territoire de Vérone, un lac appelé Bénac, que le Mincio traverse; tous les ans, vers le mois d'octobre, le lac est troublé, cela est évident, par la constellation d'automme (le coucher des Pléiades ou le lever d'Arcturus, II, 47); et les anguilles agglomérées sont roulées par les flots, à l'endroit où sort le fleuve, en quantité si prodigieuse, qu'on en trouve des boules d'un mille ensemble dans les pêcheries établies à cet effet dans le fleuve.

1 XXXIX. (XXIII.) La murène produit tous les mois, tandis que les autres poissons ne frayent qu'à une époque fixe; les œufs croissent très-rapidement (IX, 74, 2). On croit vulgairement qu'elle vient à terre, et qu'elle y est fécondée en s'accouplant avec les serpents (XXXII, 5). Aristote (*Hist. an.*, V, 11) appelle le mâle générateur myrus (*murœna Christini*, Risso): la différence entre eux est que la murène est bigarrée et faible, tandis que le myrus est d'une seule couleur, fort, et a les dents saillantes hors de la gueule. Dans la Gaule septentrionale, toutes les murènes ont à la mâchoire droite sept taches (lamproie), de la forme de la grande Ourse, d'une couleur d'or, éclatantes tant que l'animal est vivant, et qui se ternissent dès qu'il meurt. Vedius Pollion, 2
chevalier romain, des amis du dieu Auguste, donna en cet animal des exemples de cruauté: il faisait jeter dans les viviers remplis de murènes les esclaves qu'il avait condamnés. Ce n'était pas que les animaux terrestres n'y suffissent, mais c'était que d'aucune autre façon il ne pouvait se donner le spectacle d'un homme déchiré tout entier à la fois. On dit que ce qui les rend le plus furieuses, c'est de goûter du vinaigre. Leur peau est extrêmement mince; au contraire, celle des anguilles est épaisse. Verrius rapporte que l'on fouettait avec des peaux d'anguilles les enfants des citoyens, et que moyennant cela on ne les punissait pas d'amendes.

XL. (XXIV.) Un autre genre de poissons plats 1
a des cartilages au lieu d'arêtes, la raie, la pastenague, l'ange (*squalus squatina*, L.), la torpille, et ceux qu'on appelle avec des noms grecs bœufs (*raie cornue*) (IX, 43; XXXII, 53, 3), lamies (29), aigles (*raia aquila*, L.), grenouilles (baudroie, *lophius piscatorius*, L.). Dans la catégorie des poissons à cartilage sont aussi les squales, quoiqu'ils ne soient point plats. Aristote le premier a donné à tous les poissons de ce genre le nom de σελάχη; nous, nous n'avons point d'appellation pour eux, à moins que nous ne nous servions du terme de cartilagineux. Tous ces ani-

pulsu ita mari utuntur, ut serpentes terra. In sicco quoque repunt, ideo etiam vivaciora talia. Et e planis aliqua non habent pinnas, ut pastinacæ: ipsa enim latitudine natant. Et quæ mollia appellantur, ut polypi, quoniam pedes illis pinnarum vicem præstant.

1 XXXVIII. (XXI.) Anguillæ octonis vivunt annis. Durant et sine aqua senis diebus Aquilone spirante: Austro, paucioribus. At hiemem eædem in exigua aqua non tolerant, nec in turbida: ideo circa Vergilias maxime capiuntur, fluminibus tum præcipue turbidis. Pascuntur noctibus. Exanimes piscium solæ non fluitant. (XXII.)

2 Lacus est Italiæ Benacus in Veronensi agro Mincium amnem transmittens, ad cujus emersus annuo tempore Octobri fere mense, autumnali sidere, ut palam est, hiemato lacu, fluctibus glomeratæ volvuntur, in tantum mirabili multitudine, ut in excipulis ejus fluminis, ob hoc ipsum fabricatis, singulorum millium globi reperiantur.

1 XXXIX. (XXIII.) Muræna quocumque mense parit, quum cæteri pisces stato pariant. Ova ejus citissime crescunt. In sicco littore lapsas vulgus coitu serpentium impleri putat. Aristoteles myrum vocat marem, qui generat. Discrimen esse, quod muræna varia et infirma sit, myrus unicolor et robustus, dentesque extra os habeat. In Gallia septemtrionali murænis omnibus dextra in maxilla septenæ maculæ, ad formam Septemtrionis, aureo colore fulgent, dumtaxat viventibus, pariterque cum anima exstinguuntur. Invenit in hoc animali documenta sævi- 2
tiæ Vedius Pollio eques romanus ex amicis divi Augusti, vivariis earum immergens damnata mancipia, non tamquam ad hoc feris terrarum non sufficientibus, sed quia in alio genere totum pariter hominem distrahi, spectari non poterat. Ferunt aceti gustu præcipue eas in rabiem agi. Tenuissimum his tergus: contra, anguillis crassius: eoque verberari solitos tradit Verrius prætextatos: et ob id mulctam his dici non institutam.

XL. (XXIV.) Planorum piscium alterum est genus, 1
quod pro spina cartilaginem habet, ut raiæ, pastinacæ, squatinæ, torpedo: et quos bovis, lamiæ, aquilæ, ranæ nominibus Græci appellant. Quo in numero sunt squali quoque, quamvis non plani. Hæc Græce in universum σελάχη appellavit Aristoteles primus, hoc nomine eis imposito: nos distinguere non possumus, nisi cartilagi-

maux sont carnivores; ils mangent en se renversant sur le dos, comme nous avons dit (IX, 7) que font les dauphins. Tandis que tous les poissons sont ovipares, ceux-là, à l'exception du poisson appelé grenouille (*baudroie*), sont vivipares comme les cétacés.

1 XLI. (XXV.) Il y a un tout petit poisson accoutumé à vivre dans les rochers (XXXII, 1), qu'on appelle remora (*echeneis remora*, L.). On croit que les vaisseaux auxquels il s'attache vont plus lentement; c'est de là que lui vient son nom. Cela fait qu'il a une fâcheuse renommée pour la composition des philtres amoureux (XXXII, 50), et pour retarder les jugements et les procès. Ces propriétés funestes ne sont compensées que par une seule qualité: il arrête les pertes des femmes grosses, et fait garder l'enfant jusqu'au terme de l'accouchement. On n'en use pas comme aliment.
2 Aristote (*Hist. an.*, II, 17) pense qu'il a des pieds; il a été trompé par la forme de ses nageoires (30). Mucianus parle d'un murex plus large que la pourpre, dont la tête n'est ni raboteuse ni ronde, et dont le bec n'est point anguleux; sa coquille est unie, et se replie en dedans de chaque côté. Il dit que ces murex s'étant attachés au vaisseau qui portait les enfants de condition noble condamnés par Périandre à être châtrés, et qui allait à pleines voiles, l'arrêtèrent, et que les coquilles qui rendirent ce service sont honorées dans le temple de Vénus à Cnide. Trebius Niger dit que ce murex a un pied de long et une épaisseur de cinq doigts; qu'il retarde les vaisseaux, et qu'en outre, conservé dans le sel, il a la propriété d'attirer l'or qui est tombé dans les puits les plus profonds.

1 XLII. (XXVI.) Les mènes (*sparus mæna*, L.) quittent leur couleur blanche et noircissent pendant l'été. Le phycis (*gobius*, L.) change aussi de couleur, blanc pendant toute saison, excepté au printemps, où il est bigarré; c'est le seul des poissons qui construise un nid avec l'algue, et qui y dépose ses œufs.

XLIII. L'aronde (*trigla volitans*, L.), très-semblable à l'hirondelle de l'air, vole, ainsi que le milan marin (*tr. hirundo*, L.). (XXVII.) La lanterne, ainsi appelée du fait même, montant à la surface de la mer, et tirant de sa bouche une langue de feu, brille pendant les nuits tranquilles. Un autre poisson (*la raie cornue*) élève sur la mer des cornes de près d'un pied et demi, d'où le nom qu'il porte (IX, 40; XXXII, 53, 3). Le dragon marin (*trachinus draco*, L.), pris et jeté dans le sable, s'y creuse un trou avec une célérité merveilleuse. 1

XLIV. (XXVIII.) Quelques poissons n'ont pas de sang; nous allons en parler. Il y en a trois espèces : première espèce, poissons mous; deuxième espèce, crustacés; troisième espèce, testacés. Les poissons mous sont le calmar, la sèche, le poulpe, et les autres de même nature; ils ont la tête entre les pieds et le ventre; tous ont huit pieds. De ces pieds deux sont très-longs et raboteux chez la sèche et le calmar, qui s'en servent pour porter leurs aliments à la bouche, et pour s'ancrer dans la mer; les autres pieds sont des boucles avec lesquelles ils saisissent leur proie. 1

XLV. (XXIX.) Le calmar peut même voltiger en se lançant hors de l'eau; les pétoncles se lancent aussi comme un trait. Chez les sèches, le mâle est d'une couleur variée et plus foncée; il a plus de courage, il vient au secours de la femelle frappée du trident; mais la femelle fuit quand le mâle est frappé. Tous deux, quand ils se sen- 1

nea appellare libeat. Omnia autem carnivora sunt talia, et supina vescuntur, ut in delphinis diximus. Et quum cæteri pisces ova pariant, hoc genus solum, ut ea quæ cete appellant, animal parit, excepta quam ranam vocant.

1 XLI. (XXV.) Est parvus admodum piscis assuetus petris, echeneis appellatus : hoc carinis adhærente naves tardius ire creduntur, inde nomine imposito : quam ob causam amatoriis quoque veneficiis infamis est, et judiciorum ac litium mora : quæ crimina una laude pensat, fluxus gravidarum utero sistens, partusque continens ad
2 puerperium. In cibos tamen non admittitur. Pedes eum habere arbitratur Aristoteles, ita posita pinnarum similitudine. Mucianus muricem esse, latiorem purpura, neque aspero, neque rotundo ore, neque in angulos prodeunte rostro, sed simplice concha, utroque latere sese colligente : quibus inhærentibus, plenam ventis stetisse navem, portantem a Periandro, ut castrarentur nobiles pueri : conchasque quæ id præstiterint, apud Gnidiorum Venerem coli. Trebius Niger pedalem esse, et crassitudine quinque digitorum naves morari : præterea hanc esse vim ejus asservati in sale, ut aurum, quod deciderit in altissimos puteos, admotus extrahat.

1 XLII. (XXVI.) Mutant colorem candidum mænæ, et fiunt æstate nigriores. Mutat et phycis, reliquo tempore candida, vere varia. Eadem piscium sola nidificat ex alga, atque in nido parit.

XLIII. Volat hirundo, sane perquam similis volucri hirundini : item milvus. (XXVII.) Subit in summa maria piscis ex argumento appellatus lucerna, linguaque ignea per os exserta, tranquillis noctibus relucet. Attollit e mari sesquipedanea fere cornua, quæ ab his nomen traxit. Rursus draco marinus captus, atque immissus in arenam, cavernam sibi rostro mira celeritate excavat. 1

XLIV. (XXVIII.) Piscium quidam sanguine carent, de quibus dicemus. Sunt autem tria genera : in primis quæ mollia appellantur : deinde contecta crustis tenuibus : postremo testis conclusa duris. Mollia sunt loligo, sepia, polypus, et cætera ejus generis. His caput inter pedes et ventrem : pediculi octoni omnibus. Sepiæ et loligini pedes duo ex his longissimi et asperi, quibus ad ora admovent cibos, et in fluctibus se, velut ancoris, stabiliunt : cætera, cirri, quibus venantur. 1

XLV. (XXIX.) Loligo etiam volitat, extra aquam se efferens; quod et pectunculi faciunt sagittæ modo. Sepiarum generis mares varii et nigriores, constantiæque majoris. Percussæ tridente feminæ auxiliantur : at femina 1

tent pris, lâchent la liqueur noire qui leur tient lieu de sang; et l'eau ainsi noircie les dérobe à la vue.

1 XLVI. Les poulpes se divisent en plusieurs espèces : ceux de terre sont plus grands que ceux de mer; tous usent de leurs bras comme de pieds et de mains; leur queue, bifide et aiguë, leur sert dans l'accouplement. Les poulpes ont dans le dos un canal par lequel ils font passer l'eau, et qu'ils mettent tantôt à droite et tantôt à gauche. En nageant ils portent la tête de côté : cette partie est très-dure chez eux, et comme soufflée, tant qu'ils sont vivants. Du reste, ils ont des espèces de cupules disséminées sur les bras, lesquelles adhèrent par une sorte de succion aux objets, et en se renversant les retiennent de telle façon qu'on ne peut les en arracher. Ils ne peuvent pas s'attacher au fond de la mer, et les grands ont moins
2 de force d'adhérence. Seuls des poissons mous, ils viennent sur le sol, pourvu qu'il soit raboteux; ils haïssent les lieux unis. Ils se nourrissent de la chair des coquillages, dont ils brisent l'enveloppe en la serrant entre leurs bras; aussi reconnaît-on leur retraite aux tests qui sont à l'entrée. Bien que le poulpe soit un animal stupide, au point de s'approcher en nageant de la main de l'homme, cependant il a beaucoup d'intelligence pour ce que j'appellerai ses affaires : il porte toute sa proie dans sa demeure; puis, ayant rongé la chair, il rejette les débris, et se met à l'affût des petits poissons qui s'en approchent. Il prend la couleur du lieu où il se trouve, surtout quand il est effrayé. Il est faux qu'il se ronge les bras : ce sont les congres qui les lui rongent; mais il n'est pas faux que ses bras coupés repoussent, comme les queues aux gekcos (XI, 31) et aux lézards.

XLVII. Parmi les plus grandes curiosités est 1
l'animal (*argonauta argo*, L.) que les uns appellent nautile et les autres pompile. Il monte à la surface de la mer, couché sur le dos; et peu à peu il se soulève, afin que, faisant écouler toute l'eau par un certain canal, et comme déchargé du liquide de la sentine, il navigue sans peine. Puis, étendant les deux premiers bras, il déploie dans l'intervalle une membrane d'une finesse merveilleuse; il lui fait prendre le vent, et, ramant par-dessous avec les autres bras, il se dirige par la queue qui est au milieu, comme par un gouvernail. De la sorte il se hasarde dans la haute mer, où il se joue comme une liburnique légère; vient-il à être effrayé par quelque chose, il aspire de l'eau et s'enfonce.

XLVIII. (XXX.) Au genre des poulpes appar- 1
tient un animal nommé ozène, à cause de l'odeur fétide que sa tête exhale; odeur qui est cause que les murènes le pourchassent particulièrement. Les poulpes se tiennent cachés pendant deux mois. Ils ne vivent pas au delà de deux ans. Ils périssent toujours de consomption; les femelles, plus vite, et presque toujours après avoir produit. Il ne faut pas omettre les observations de L. Lucullus, proconsul de la Bétique, au sujet des poulpes; Trébius Niger, de sa suite, les a publiées. Ils sont très-avides de coquillages : ceux-ci, se sentant touchés, se ferment, leur coupent les bras, et font un repas aux dépens du chasseur. Le coquillage n'a ni la vue ni au- 2
cune autre sensation que celle qui lui fait connaître l'aliment et le danger. En conséquence, les poulpes guettent le moment où il est ouvert, et mettent un petit caillou entre les valves, mais en dehors du corps même de l'animal, de peur

icto mare fugit. Ambo autem, ubi sensere se apprehendi, effuso atramento, quod pro sanguine his est, infuscata aqua absconduntur.

1 XLVI. Polyporum multa genera : terreni majores, quam pelagii : omnes brachiis, ut pedibus ac manibus, utuntur : cauda vero, quæ est bisulca et acuta, in coitu. Est polypis fistula in dorso, qua transmittunt mare : eamque modo in dextram partem, modo in sinistram transferunt. Natant obliqui in caput, quod prædurum est sufflatione viventibus. Cætero per brachia velut acetabulis dispersis, haustu quodam adhærescunt : tenent supini, ut avelli non queant. Vada non apprehendunt : et gran-
2 dibus minor tenacitas. Soli mollium in siccum exeunt, duntaxat asperum : lævitatem odere. Vescuntur conchyliorum carne, quorum conchas complexu crinium frangunt : itaque præjacentibus testis cubile eorum deprehenditur. Et quum alioqui brutum habeatur animal, ut quod ad manum hominis adnatat, in re quodammodo familiari callet. Omnia in domum comportat : dein putamina erosa carne egerit, adnatantesque pisciculos ad ea venatur. Colorem mutat ad similitudinem loci, et maxime in metu. Ipsum brachia sua rodere, falsa opinio est. Id enim a congris evenit ei : sed renasci sicut colotis et lacertis, caudas, haud falsum.

XLVII. Inter præcipua autem miracula est, qui voca- 1
tur nautilos, ab aliis pompilos. Supinus in summa æquorum pervenit, ita se paulatim subrigens, ut emissa omni per fistulam aqua, velut exoneratus sentina, facile naviget. Postea prima duo brachia retorquens, membranam inter illa miræ tenuitatis extendit. Qua velificante in aura, cæteris subremigans brachiis, media cauda, ut gubernaculo, se regit. Ita vadit alto, liburnicarum ludens imagine : et, si quid pavoris interveniat, hausta se mergens aqua.

XLVIII. (XXX.) Polyporum generis est ozæna, dicta 1
a gravi capitis odore, ob hoc maxime murænis eam consectantibus. Polypi binis mensibus conduntur. Ultra bimatum non vivunt. Pereunt autem tabe semper, feminæ celerius, et fere a partu. Non sunt prætereunda et L. Lucullo proconsule Bæticæ comperta de polypis, quæ Trebius Niger e comitibus ejus prodidit : Avidissimos esse concharum : illas ad tactum comprimi, præcidentes brachia eorum, ultroque escam ex prædante capere. Carent con- 2
chæ visu, omnique sensu alio, quam cibi et periculi. Insidiantur ergo polypi apertis : impositoque lapillo extra corpus, ne palpitatu ejiciatur : ita securi grassantur, extrahuntque carnes : illæ se contrahunt, sed frustra, discuneatæ. Tanta solertia animalium hebetissimis quoque est.

qu'il ne chasse le caillou par ses contractions : dès lors ils attaquent leur proie avec sécurité, et ils extraient les chairs ; l'animal se contracte, mais en vain ; un coin rend ses efforts inutiles. Tant est grande l'habileté des animaux même les plus stupides ! En outre, le même auteur assure qu'il n'y a pas d'animal plus dangereux
3 pour l'homme qui est dans l'eau. En effet, il lutte avec lui, l'embrasse, l'épuise par ses cupules et ses nombreux suçoirs, et finit par entraîner les naufragés ou les plongeurs qu'il attaque. Mais, retourné, il n'a plus de force ; quand il est renversé sur le dos, ses bras s'étendent. Les autres faits que cet auteur rapporte semblent davantage tenir du prodige : A Carteia (III, 3, 2), dans les viviers, un poulpe habitué à sortir de la mer, et à venir dans les réservoirs ouverts dévorer les salaisons (tous les animaux marins sont singulièrement attirés par l'odeur des salaisons, aussi en frotte-t-on les nasses) ; ce poulpe, dis-je, excitait la colère des gardiens, à cause de ses larcins continuels. D'énormes palissades protégeaient les viviers ; mais le poulpe les franchissait en s'aidant d'un arbre, et on ne put le découvrir que par la sagacité des chiens, qui le
4 cernèrent, la nuit, au moment de son retour. Les gardiens, éveillés, furent épouvantés d'un spectacle étrange : d'abord la grosseur du poulpe était extraordinaire, puis il était complétement enduit de saumure, et il exhalait une odeur affreuse. Qui se serait attendu à trouver là un poulpe, ou qui l'aurait reconnu dans cet état? Ils s'imaginaient livrer bataille à un monstre. En effet, il mettait en fuite les chiens par un souffle terrible : tantôt il les flagellait avec l'extrémité de ses filaments, tantôt il les renversait comme à coups de massue avec ses bras plus forts, et
avec peine on le tua à force de tridents. On mon- 5
tra à Lucullus sa tête (elle avait la grosseur d'un baril pouvant tenir quinze amphores, 291,6 lit) ; et, pour me servir des expressions mêmes de Trébius, ses barbes, qu'on aurait à peine embrassées avec les deux bras, et qui, noueuses comme des massues, avaient 30 pieds de long. Les suçoirs, grands comme une urne, ressemblaient à des bassins ; les dents étaient en proportion. Le reste du corps, qui fut conservé par curiosité, pesait 700 livres. Le même auteur assure que des sèches et des calmars aussi gros sont jetés sur le rivage de la Bétique. Dans notre mer (Méditerranée) on prend des calmars de cinq coudées, des sèches de deux. Ces animaux ne vivent pas non plus au delà de deux ans.

XLIX. Mucianus rapporte qu'il a vu dans la 1
Propontide un second simulacre de vaisseau (IX, 47). Il dit qu'on y trouve un coquillage fait comme la carène du bâtiment appelé acatium, avec la poupe recourbée et la proue garnie d'un éperon ; que le nauplius, animal semblable à la sèche, s'y cache, à la seule fin d'avoir un compagnon de ses jeux ; que la navigation s'exécute de deux manières : la mer étant tranquille, le nauplius la frappe de ses bras, qu'il abaisse comme des rames ; s'il fait du vent, il les étend pour s'en servir comme de gouvernail, et tourne au vent l'ouverture de la coquille ; le plaisir de l'un est de porter, le plaisir de l'autre de conduire ; et ce double plaisir est ressenti simultanément par deux animaux insensibles d'ailleurs, à moins peut-être qu'il n'y ait là en jeu quelque calamité pour l'homme ; car il est certain que leur apparition est un présage menaçant pour les navigateurs.

L. Au genre des animaux dépourvus de sang 1
appartiennent les langoustes, défendues par une

Præterea negat ullum esse atrocius animal ad conficien-
3 dum hominem in aqua. Luctatur enim complexu, et sorbet acetabulis, ac numeroso suctu, dum trahit, quum in naufragos urinantesve impetum cepit. Sed si invertatur, elanguescit vis : exporrigunt enim se resupinati. Cætera, quæ idem retulit, monstro propiora possunt videri. Carteiæ in cetariis assuetus exire e mari in lacus eorum apertos, atque ibi salsamenta populari (mire omnibus marinis expetentibus odorem quoque eorum, qua de causa et nassis illinuntur), convertit in se custodum indignationem assiduitate furti. Immodicæ his sepes erant objectæ, sed has transcendebat per arborem ; nec deprehendi potuit, nisi
4 canum sagacitate. Hi redeuntem circumvasere noctu, concitique custodes expavere novitatem. Primum omnium magnitudo inaudita erat : deinde color muria obliti, odore diri. Quis ibi polypum exspectasset, aut ita cognosceret? cum monstro dimicare sibi videbantur. Namque et afflatu terribili canes agebat, nunc extremis crinibus flagellatos, nunc robustioribus brachiis clavarum modo incussos,
5 ægreque multis tridentibus confici potuit. Ostendere Lucullo caput ejus, dolii magnitudine, amphorarum quindecim capax, atque (ut ipsius Trebii verbis utar) barbas, quas vix utroque brachio complecti esset, clavarum modo torosas : longas pedum tricenum : acetabulis, sive caliculis urnalibus, pelvium modo : dentes magnitudini respondentes. Reliquiæ asservatæ miraculo, pependere pondo DCC. Sepias quoque et loligines ejusdem magnitudinis expulsas in littus illud, idem auctor est. In nostro mari loligines quinum cubitorum capiuntur, sepiæ binum. Neque his bimatu longior vita.

XLIX. Navigeram similitudinem et aliam in Propon- 1
tide visam sibi prodidit Mucianus : concham esse acatii modo carinatam, inflexa puppe, prora rostrata : in hac condi nauplium, animal sepiæ simile, ludendi societate sola. Duobus hoc fieri generibus : tranquillo enim vectorem demissis palmulis ferire, ut remis. Si vero flatus invitet, easdem in usu gubernaculi porrigi, pandique buccarum sinus auræ. Hujus voluptatem esse, ut ferat : illius, ut regat : simulque eam descendere in duo sensu carentia : nisi forte tristi (id enim constat) omine navigantium, humana calamitas in causa est.

L. Locustæ crusta fragili muniuntur, in eo genere quod 1
caret sanguine. Latent mensibus quinis. Similiter cancri, qui eodem tempore occultantur, et ambo veris principio

écaille fragile; elles se tiennent cachées pendant cinq mois. Il en est de même des cancres, qui disparaissent à la même époque; et ces deux espèces d'animaux, dépouillant au commencement du printemps leur vieille peau, comme les serpents, reparaissent avec une enveloppe nouvelle. Tandis que les autres nagent dans les eaux, les langoustes flottent à la surface, comme si elles rampaient; si rien ne les effraye, elles vont droit, étendant sur les côtés leurs cornes, terminées par un bouton particulier; effrayées, elles les re-
2 dressent et vont de côté. Entre elles, elles se battent avec leurs cornes. C'est le seul des animaux qui ait la chair molle et sans consistance, à moins qu'on ne le fasse cuire, à l'eau bouillante, tout vivant. (XXXI.) Les langoustes habitent les fonds rocailleux; les cancres, les fonds mous. En hiver, elles recherchent les côtes exposées au soleil; en été, elles se retirent dans des gouffres abrités. Tous les animaux de ce genre souffrent de l'hiver; ils s'engraissent à l'automne et au printemps, surtout pendant la pleine lune, parce que le tiède éclat de cet astre rend la nuit plus tempérée.

1 LI. Les cancres forment diverses classes: les carabes (*langouste*), les homards (*cancer gammarus*, L.), les maies (tourteau, *C. pagurus*, L.), les pagures (*C. mœnas?* L.), les héracléotiques, les lions, et d'autres moins connus. L'existence de la queue distingue les carabes des autres cancres. En Phénicie, il y a des cancres appelés cavaliers, ἱππεῖς (araignées de mer, *macropodia* et *lepispodia*, L.), si rapides qu'on ne peut les atteindre. Les cancres vivent longtemps; ils ont huit pattes, qui se fléchissent toutes sur le côté. Chez la femelle la première patte est double, chez le mâle elle est simple. En outre ils ont les deux bras en forme de tenailles dentelées. La partie supérieure en est seule mobile, l'inférieure est immobile. Le bras droit est le plus gros chez tous. Quelquefois ils se réunissent en troupes, mais ils ne peuvent forcer l'ouverture du Pont-Euxin; aussi, rétrogradant, ils font le tour par terre, et le chemin qu'ils parcourent est frayé.

On appelle pinnothère (Bernard l'ermite, *cancer Bernardus*, L.) le plus petit de toute 2
cette classe; aussi est-il le plus exposé. Son adresse à lui consiste à se cacher dans des coquilles vides; quand il grossit, il en va chercher de plus grandes.

Les cancres effrayés marchent à reculons 3
aussi vite qu'en avant; ils se battent entre eux comme les béliers, en se heurtant de leurs cornes. Ils sont un remède contre les morsures des serpents (XXXII, 19). On dit que lorsque le soleil traverse le signe du Cancer, leur cadavre, à sec sur le rivage, se transforme en scorpion.

A la même classe appartiennent les oursins, qui 4
ont des épines au lieu de pattes. Pour eux marcher c'est rouler comme une boule; aussi les trouve-t-on souvent avec leurs piquants usés. On appelle échinomètres (*echinus cidaris*, L.) ceux dont les piquants sont le plus longs et le corps le plus petit. Tous n'ont pas la même couleur vitrée; dans les environs de Torone, les oursins sont blancs et leurs épines courtes. Les œufs de tous sont amers, et au nombre de cinq. Leur bouche est au milieu du corps, et regarde la terre. On dit qu'ils sont un indice de l'approche de la tempête; qu'ils prennent de petites pierres dont ils se couvrent, et qu'ils se donnent de la sorte une espèce de lest, craignant que le roulement ne brise leurs piquants. Les marins, dès qu'ils voient ces préparatifs, s'empressent de fixer leurs vaisseaux par plusieurs ancres.

senectutem anguium more exuunt renovatione tergorum. Cætera in undis natant: locustæ reptantium modo fluitant: si nullus ingruat metus, recto meatu; cornibus, quæ sunt propria rotunditate præpilata, ad latera porrectis: iisdem
2 erectis in pavore, oblique in latera procedunt. Cornibus inter se dimicant. Unum hoc animalium, nisi vivum ferventi aqua incoquatur, fluida carne non habet callum. (XXXI.) Vivunt petrosis locis: cancri, mollibus. Hieme aprica littora sectantur: æstate in opaca gurgitum recedunt. Omnia ejus generis hieme læduntur, autumno et vere pinguescunt, et plenilunio magis, quia nocte sidus tepido fulgore mitificat.

1 LI. Cancrorum genera, carabi, astaci, maiæ, paguri, heracleotici, leones, et alia ignobiliora. Carabi cauda a cæteris cancris distant. In Phœnice ἱππεῖς vocantur, tantæ velocitatis, ut consequi non sit. Cancris vita longa, pedes octoni, omnes in obliquum flexi. Feminæ primus pes duplex, mari simplex. Præterea bina brachia denticulatis forcipibus. Superior pars in primoribus his movetur: inferiore immobili. Dextrum brachium omnibus majus. Universi aliquando congregantur: os Ponti evincere non valent: quamobrem regressi circumeunt, apparetque tritum iter.

Pinnotheres autem vocatur minimus ex omni genere, 2
ideo opportunus injuriæ. Huic solertia est inanium ostrearum testis se condere: et quum accreverit, migrare in capaciores.

Cancri in pavore etiam retrorsum pari velocitate redeunt. 3
Dimicant inter se, ut arietes, adversis cornibus incursantes. Contra serpentium ictus medentur. Sole Cancri signum transeunte, et ipsorum, quum exanimati sint, corpus transfigurari in scorpiones narratur, in sicco.

Ex eodem genere sunt echini, quibus spinæ pro pedibus. 4
Ingredi est his, in orbem volvi: itaque detritis sæpe aculeis inveniuntur. Ex his echinometræ appellantur, quorum longissimæ spinæ, calyces minimi. Nec omnibus idem vitreus color. Circa Toronem candidi nascuntur, spina parva. Ova omnium amara, quina numero. Ora in medio corpore in terram versa. Tradunt sævitiam maris præsagire eos, correptisque opperiri lapillis, mobilitatem pondere stabilientes; nolunt volutatione spinas

5 (XXXII.) Au même genre appartiennent les escargots aquatiques et terrestres, qui avancent la tête hors de leur demeure, et qui allongent ou retirent deux espèces de cornes. Ils n'ont pas d'yeux ; aussi ils sondent le terrain avec leurs tentacules.

6 (XXXIII.) On range dans la même classe les peignes de mer, qui se cachent, eux aussi, pendant les grands froids et pendant les grandes chaleurs, et les ongles (*pholades*) (IX, 87; XXXII, 53, 7), qui brillent la nuit comme du feu, dans la bouche même de ceux qui les mangent.

1 LII. Passons aux murex et aux coquillages qui ont un test plus solide. La nature s'est fait un jeu de les varier de mille manières. Que de différences dans les nuances ! que de différences dans les formes ! Ils sont plats, concaves, allongés, échancrés en croissant, arrondis en globe, coupés en demi-globe, élevés en cintre, unis, rugueux, dentelés, striés ; leur sommet se contourne en spirale ; leur rebord s'allonge en pointe, se renverse en dehors,
2 se replie en dedans. Voyez encore : ils sont rayés, chevelus, crêpés, cannelés, divisés en dents de peigne, imbriqués, réticulés, étendus en ligne oblique ou en ligne droite, ramassés, allongés, tortueux, à valves attachées par une charnière peu étendue, réunies sur tout un côté, entr'ouvertes comme si elles allaient se choquer pour applaudir, contournées en forme de cor. Les coquilles dites de Vénus (XXXIII, 53, 7) naviguent, et, présentant au vent leur partie concave, elles font voile sur la surface des mers. Les peignes sautent, voltigent hors de l'eau ; ils se servent, eux aussi, de leur coquille comme d'une barque.

1 LIII. (XXXIV.) Mais pourquoi m'arrêter à de si petits détails, quand rien n'a plus contribué que la classe des coquillages au luxe et à la dévastation des mœurs ? La mer est déjà, de tous les éléments, celui qui coûte le plus cher à la gourmandise, par tant de mets variés, tant de services, tant de poissons savoureux, estimés en raison des périls que courent les pêcheurs. (XXXV.) Mais qu'est-ce en comparaison des pourpres, des coquillages et des perles ? C'était peu sans doute de dévorer les dépouilles de la mer ; il a fallu encore en charger les mains, les oreilles, la tête, le corps entier des hommes comme des femmes. Qu'a de 2
commun la mer avec nos vêtements ? Quels rapports entre les flots orageux et les toisons ? Pour être bien dans cet élément, ne faut-il pas être nu ? Qu'il y ait, je l'accorde, une certaine liaison entre la mer et notre estomac ; mais pourquoi y en aurait-il entre elle et notre peau ? Peu contents d'une nourriture acquise avec péril, il nous faut des vêtements au même prix : tant il est vrai que pour tous nos besoins ce qui nous plaît le plus, c'est ce qui s'obtient aux dépens de la vie des hommes !

LIV. Aussi, au premier rang, au faîte, pour 1
ainsi dire, de tous les joyaux, sont les perles. C'est spécialement l'océan Indien qui les envoie, et elles nous arrivent du milieu de tous ces monstres dont j'ai parlé (IX, 2), à travers tant de mers, à travers tant de terres, malgré les ardeurs d'un soleil si brûlant ; et encore les Indiens eux-mêmes n'en prennent-ils que dans un très-petit nombre d'îles. Elles sont le plus abondantes à Taprobane et à Stois, comme nous l'avons dit dans la Description du monde (VI, 24, 9, et 28, 3), ainsi qu'à Perimula, promontoire de l'Inde. Les plus estimées sont celles de la côte d'Arabie, sur le golfe Persique.

atterere. Quod ubi videre nautici, statim pluribus ancoris navigia infrenant.

5 (XXXII.) In eodem genere cochleæ, aquatiles, terrestresque, exserentes se domicilio, binaque ceu cornua protendentes contrahentesque : oculis carent : itaque corniculis prætentant iter.

6 (XXXIII.) Pectines in mari ex eodem genere habentur, reconditi et ipsi in magnis frigoribus, ac magnis æstibus : unguesque velut igne lucentes in tenebris, etiam in ore mandentium.

1 LII. Firmioris jam testæ murices, et concharum genera : in quibus magna ludentis Naturæ varietas : tot colorum differentiæ, tot figuræ, planis, concavis, longis, lunatis, in orbem circumactis, dimidio orbe cæsis : in dorsum elatis, lævibus, rugatis, denticulatis, striatis : vertice muricatim intorto, margine in mucronem emisso,
2 foris effuso, intus replicato. Jam distinctione virgulata, crinita, crispa : cuniculatim, pectinatim divisa : imbricatim undata, cancellatim reticulata : in obliquum, in rectum expansa : densata, porrecta, sinuata : brevi nodo ligatis, toto latere connexis, ad plausum apertis, ad buccinum recurvis. Navigant ex his Veneriæ, præbentesque concavam sui partem, ut auræ opponentes, per summa æquorum velificant. Saliunt pectines, et extra volitant, seque et ipsi carinant.

LIII. (XXXIV.) Sed quid hæc tam parva commemoro, 1
quum populatio morum atque luxuria non aliunde major, quam e concharum genere proveniat? Jam quidem ex tota rerum natura damnosissimum ventri mare est, tot modis, tot mensis, tot piscium saporibus, quibus pretia capientium periculo fiunt. (XXXV.) Sed quota hæc portio est reputantibus purpuras, conchylia, margaritas ! parum scilicet fuerat in gulas condi maria, nisi manibus, auribus, capite, totoque corpore a feminis juxta virisque gestarentur. Quid mari cum vestibus? Quid undis fluctibusque 2
cum vellere? Non recte recipit hæc nos rerum natura, nisi nudos. Esto, sit tanta ventri cum eo societas, quid tergori? Parum est, nisi qui vescimur periculis, etiam vestiamur : adeo per totum corpus, anima hominis quæsita maxime placent.

LIV. Principium ergo culmenque omnium rerum pre- 1
tii, margaritæ tenent. Indicus maxime has mittit Oceanus, inter illas belluas tales tantasque, quas diximus, per tot maria venientes, tam longo terrarum tractu, e tantis solis ardoribus : atque Indis quoque in insulas petuntur, et admodum paucas. Fertilissima est Taprobane et Stoidis, ut diximus in circuitu mundi : item Perimula, promontorium Indiæ. Præcipue autem laudantur circa Arabiam in Persico sinu maris Rubri.

Origo atque genitura conchæ, est haud multum ostrea- 2

2 L'origine et la production de la nacre ne diffèrent guère de celles de l'huître. Quand l'influence de la saison génératrice les stimule, on dit que, s'ouvrant par une espèce de bâillement, elles conçoivent par l'action d'une rosée fécondante, qu'elles mettent au jour le produit qu'elles ont porté, et que ces produits sont les perles, qui diffèrent suivant la qualité de cette rosée. Si la rosée est pure le produit est blanc, si elle est trouble le produit est terne; il est pâle s'il a été conçu à l'approche d'un orage; ce qui prouve que l'état des perles dépend plus du calme des airs (31) que du calme des mers. C'est du ciel qu'elles tirent une couleur nuageuse ou limpide, suivant la sérénité
3 des matinées. Si les coquillages sont convenablement nourris le produit grossit aussi; s'il éclaire ils se ferment, et diminuent en raison du jeûne qu'ils éprouvent; si en outre il tonne, effrayés et se fermant subitement, ils produisent ce qu'on appelle des bulles, semblants de perles, vides et sans corps; ce sont des avortements. Les produits à terme sont constitués par plusieurs couches, de sorte qu'on y pourrait voir, non à tort, comme une callosité du corps de l'animal : des mains habiles savent les
4 nettoyer. Ce qui m'étonne, c'est que, se plaisant autant à l'influence du ciel, elles rougissent par l'effet du soleil, et perdent leur blancheur comme le corps humain. Aussi celles qui la conservent le mieux sont les perles de la haute mer, enfoncées trop profondément pour être atteintes par les rayons. Toutefois elles jaunissent, elles aussi, avec l'âge; les rides les flétrissent, et dans leur jeunesse seulement elles possèdent ce vif éclat qu'on recherche; elles grossissent en outre dans la vieillesse, et contractent des adhérences avec les coquilles : on ne peut les en arracher qu'avec la lime. Celles qui sont rondes d'un côté et plates de l'autre sont appelées timbales. J'ai vu des perles adhérentes à leur coquille, dont pour cette raison on avait fait des boîtes à parfums. Les perles, molles dans l'eau, durcissent aussitôt qu'on les en retire.

LV. La nacre, quand elle voit la main, se ferme, 1
et couvre ses trésors, sachant bien que c'est pour eux qu'on la recherche; si elle saisit la main, elle la coupe avec son tranchant. Aucune punition n'est plus juste, et ce n'est pas la seule qui menace les ravisseurs; en effet, la plus grande partie des nacres se pêche entre des écueils, et en haute mer elles sont accompagnées de chiens marins, ce qui n'empêche pas que les oreilles des femmes n'en soient parées. Quelques auteurs rap- 2
portent que leurs essaims, comme les essaims d'abeilles, sont pour ainsi dire gouvernés par l'une d'entre elles, qui l'emporte par sa taille et par son âge, et qui est d'une adresse merveilleuse pour se garantir des dangers; que c'est ce chef que les plongeurs essayent de saisir; une fois qu'il est pris, les autres, sans direction, sont facilement enfermées dans les filets. On ajoute qu'on les met dans des vases de terre; qu'on les y couvre d'une forte couche de sel; que toute la chair se consume, et que des espèces de noyaux de leur corps, c'est-à-dire des perles, tombent au fond du vase.

LVI. Il n'est pas douteux qu'elles s'usent par 1
l'usage, et que la négligence en altère la couleur. Tout le mérite en est dans la blancheur, la grosseur, la rondeur, le poli, le poids, toutes qualités qui ne se trouvent pas facilement réunies, à tel point qu'on ne rencontre jamais deux perles parfaitement semblables; de là le nom d'*unio* (*sans pareille*) que leur a donné le luxe romain. Ce nom, en effet, ne se trouve pas chez les Grecs, et

rum conchis differens. Has ubi genitalis anni stimulaverit hora, pandentes sese quadam oscitatione, impleri roscido conceptu tradunt, gravidas postea niti, partumque concharum esse margaritas, pro qualitate roris accepti : si purus influxerit, candorem conspici : si vero turbidus, et fetum sordescere : eumdem pallere, cælo minante conceptum : ex eo quippe constare, cæli quietis eis majorem societatem esse quam maris : inde nubilum
3 trahi colorem, aut pro claritate matutina serenum. Si tempestive satientur, grandescere et partus. Si fulgurct, comprimi conchas, ac pro jejunii modo minui. Si vero etiam tonuerit, pavidas ac repente compressas, quæ vocant physemata efficere, speciem modo inani inflatam sine corpore : hos esse concharum abortus. Sani quidem partus multiplici constant cute, non improprie callum ut existi-
4 mari corporis possit : itaque et purgantur a peritis. Miror ipso tantum eas cælo gaudere, sole rubescere, candoremque perdere ut corpus humanum. Quare præcipuum custodiunt pelagiæ, altius mersæ, quam ut penetrent radii. Flavescunt tamen et illæ senecta, rugisque torpescunt; nec nisi in juventa constat ille, qui quæritur, vigor. Crassescunt etiam in senecta, conchisque adhærescunt; nec his avelli queunt, nisi lima. Quibus una tantum est facies, et ab ea rotunditas, aversis planities, ob id tympania nominantur. Cohærentes vidimus in conchis, hac dote unguenta circumferentibus. Cætero in aqua mollis unio, exemtus protinus durescit.

LV. Concha ipsa quum manum videt, comprimit sese, 1
operitque opes suas, gnara propter illas se peti; manumque si præveniat, acie sua abscindit, nulla justiore pœna : et aliis munita suppliciis; quippe inter scopulos major pars invenitur; sed in alto quoque comitantur marinis canibus : nec tamen aures feminarum arcentur. Quidam 2
tradunt, sicut apibus, ita concharum examinibus singulas magnitudine et vetustate præcipuas, esse veluti duces, miræ ad cavendum solertiæ : has urinantium cura peti : illis captis, facile cæteras palantes retibus includi. Multo deinde obrutis sale in vasis fictilibus, erosa carne omni, nucleos quosdam corporum, hoc est, uniones decidere in ima.

LVI. Usu atteri non dubium est, coloremque indili- 1
gentia mutare. Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lævore, pondere, haud promtis rebus; in tantum ut nulli duo reperiantur indiscreti : unde nomen unionum romanæ scilicet imposuere deliciæ. Nam id apud Græcos non est, ne apud Barbaros quidem inventores ejus aliud,

les barbares mêmes à qui nous devons les perles
2 ne les appellent que margarites. Il y a dans la blancheur même de grandes différences. Celles de la mer Rouge ont une eau plus claire; les perles indiennes l'emportent en grandeur sur les autres, mais ressemblent à l'écaille de la pierre spéculaire (xxxvi, 45). Le plus grand éloge qu'on puisse faire de leur couleur, c'est de dire qu'elle est comme l'alun de roche. On recherche aussi les perles allongées. On appelle élenchi les perles pyriformes qui se terminent par une boule arrondie, comme nos vases à essences (xxxvi, 12). Les femmes mettent leur gloire à en charger leurs doigts, et à
3 en suspendre deux et trois à leurs oreilles. Il y a pour cet objet de luxe des noms et des raffinements inventés par une excessive corruption. Une boucle d'oreille qui porte deux ou trois perles s'appelle grelot, comme si les femmes se plaisaient au bruit et au choc de ces perles. Déjà les moins riches affectent ces joyaux; elles disent qu'une perle est en public le licteur d'une femme. Bien plus, elles en portent à leurs pieds; elles en ornent non-seulement les cordons de leur chaussure, mais encore leur chaussure tout entière; ce n'est plus assez de porter des perles, il faut les fouler et marcher dessus.

4 Dans notre mer on en trouvait, surtout vers le Bosphore de Thrace; elles étaient rousses et petites, dans des coquilles appelées myes. En Acarnanie, le coquillage appelé pinne produit des perles; ce qui prouve qu'elles ne proviennent pas d'une seule espèce de coquillage. Juba rapporte qu'il est en Arabie une espèce de coquillage semblable à un peigne ciselé, garni de pointes comme les oursins; que la perle est dans la chair, et semblable à un grain de grêle. Ces coquilles ne s'apportent pas à Rome. Celles qu'on trouve en Acarnanie ne sont pas estimées; elles sont irrégulières, brutes et marbrées. Les meilleures sont autour d'Actium; encore sont-elles petites. Il en est de même de celles du littoral de la Mauritanie. Alexandre Polyhistor et Sudinès pensent qu'elles vieillissent, et que la couleur s'en altère.

LVII. L'intérieur des perles est solide; ce qui 1
le prouve, c'est qu'elles ne se brisent jamais en tombant. Elles se trouvent non toujours au milieu de l'huître, mais tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre. J'en ai vu qui étaient tout à fait au bord, comme si elles sortaient de la coquille; et dans quelques nacres j'ai vu quatre ou cinq perles. Jusqu'à présent on en a peu trouvé qui excédassent d'un scrupule une demi-once. Il est certain que dans la Bretagne on en trouve qui sont petites et ternes; car le dieu Jules César a voulu que l'on sût que la cuirasse consacrée par lui à Vénus Génitrix, dans le temple de cette déesse, était faite de perles de Bretagne.

LVIII. J'ai vu Lollia Paulina, qui fut la femme 1
de l'empereur Caligula (et ce n'était pas une fête sérieuse, une cérémonie solennelle, c'était un simple souper de fiançailles ordinaires); je l'ai vue, dis-je, couverte d'émeraudes et de perles qui se relevaient par leur mélange alternatif sur sa tête, dans ses cheveux, dans ses cordons, à ses oreilles, à son cou, à ses bracelets, à ses doigts : tout cela valait 40 millions de sesterces (8,400,000 f.); et elle était en état de prouver immédiatement par les quittances que telle en était la valeur. Et ces perles provenaient non pas des dons d'un prince prodigue, mais des trésors de son aïeul, trésors qui étaient la dépouille des provinces. Voilà à 2
quoi aboutissent les concussions! M. Lollius fut

2 quam margaritæ. Et in candore ipso magna differentia : clarior in Rubro mari repertis : Indicos specularium lapidum squama assimulat, alias magnitudine præcellentes. Summa laus coloris est exaluminatos vocari. Et procerioribus sua gratia est : elenchos appellant fastigata longitudine, alabastrorum figura in pleniorem orbem desinentes. Hos digitis suspendere, et binos ac ternos
3 auribus, feminarum gloria est. Subeunt luxuriæ ejus nomina, et tædia, exquisita perdito nepotatu : siquidem quum id fecere, crotalia appellant, ceu sono quoque gaudeant, et collisu ipso margaritarum : affectantque jam et pauperes, lictorem feminæ in publico unionem esse dictitantes. Quin et pedibus, nec crepidarum tantum obstragulis, sed totis socculis addunt : neque enim gestare jam margaritas, nisi calcent, ac per uniones etiam ambulent, satis est.

4 In nostro mari reperiri solebant, crebrius circa Bosporum Thracium, rufi ac parvi in conchis, quas myas appellant. At in Acarnania quæ vocatur pinna gignit; quo apparet non uno conchæ genere nasci. Namque et Juba tradit, Arabicis concham esse similem pectini insecto, hirsutam echinorum modo, ipsum unionem in carne, grandini similem. Conchæ non tales ad nos afferuntur. Nec in Acarnania autem laudati reperiuntur, enormes, et feri, colorisque marmorei. Meliores circa Actium, sed et hi parvi : et in Mauritaniæ maritimis. Alexander Polyhistor et Sudines senescere eos putant, coloremque exspirare.

LVII. Eorum corpus solidum esse manifestum est, 1
quod nullo lapsu franguntur. Non autem semper in media carne reperiuntur, sed aliis atque aliis locis : vidimusque jam in extremis etiam marginibus velut concha exeuntes; et in quibusdam quaternos quinosque. Pondus ad hoc ævi semunciæ pauci singulis scrupulis excessere. In Britannia parvos atque decolores nasci certum est; quoniam divus Julius thoracem, quem Veneri Genitrici in templo ejus dicavit, ex Britannicis margaritis factum voluerit intelligi.

LVIII. Lolliam Paulinam, quæ fuit Caii principis ma- 1
trona, ne serio quidem, aut sollemni cærimoniarum aliquo apparatu, sed mediocrium etiam sponsalium cœna, vidi smaragdis margaritisque opertam, alterno textu fulgentibus, toto capite, crinibus, spira, auribus, collo, monilibus, digitisque : quæ summa quadringenties H-S. colligebat : ipsa confestim parata mancupationem tabulis probare. Nec dona prodigi principis fuerant, sed avitæ opes, provinciarum scilicet spoliis partæ. Hic est rapina- 2

déshonoré dans tout l'Orient pour les présents qu'il avait extorqués aux rois, disgracié par C. César fils d'Auguste, et obligé de s'empoisonner, afin que sa petite-fille se montrât, à la clarté des flambeaux, chargée de 40 millions de sesterces ! D'un côté, qu'on mette en regard ce que Curius ou Fabricius ont porté dans les triomphes; qu'on se représente les brancards triomphaux ; et d'un autre côté une seule femmelette de l'empire, une Lollia placée à table : n'aimerait-on pas mieux les faire descendre de leur char, que de voir leurs triomphes préparer un tel scandale ?

3 Et ce ne sont pas les dernières extrémités auxquelles le luxe se soit porté : il y a eu deux perles, les plus grosses qu'on ait jamais vues; elles furent toutes deux possédées par Cléopâtre, la dernière des reines d'Égypte, et les rois de l'Orient se les étaient passées de main en main. Chaque jour Antoine se rassasiait de repas splendides; elle, avec l'orgueil et le faste dédaigneux d'une courtisane royale, rabaissait toute la somptuosité, tout l'appareil de ces festins. Antoine demanda ce qu'on pourrait ajouter à tant de magnificence : elle répondit qu'en un seul repas elle dépenserait
4 10 millions de sesterces (2,100,000 fr.). Antoine désirait apprendre comment, bien qu'il crût la chose impossible : on paria. Le lendemain, jour où devait se vider l'affaire, elle fit servir un repas magnifique, sans doute pour que la journée ne fût pas perdue, mais qui ne valait pas mieux que les repas ordinaires d'Antoine. Celui-ci plaisante, et demande le compte. Cléopâtre répond que ce n'est qu'un accessoire; elle ajoute que le repas coûtera le prix fixe, et que seule elle mangera les 10 millions de sesterces. Elle fait apporter le second service. Ses serviteurs, qui étaient dans le secret, ne placent devant elle qu'un vase plein de vinaigre, liquide dont la force dissolvante fond les perles. Elle portait en ce moment 5
ces deux perles, chef-d'œuvre singulier de la nature, et véritablement sans pareil. Antoine examinait ce qu'elle allait faire : la reine en ôte une, la jette dans le vinaigre, la fait fondre, et l'avale. L. Plancus, juge du pari, mit la main sur l'autre au moment où elle se préparait à la dissoudre de la même façon, et déclara Antoine vaincu; présage que l'événement confirma. L'autre perle n'a pas une réputation moindre. Après la prise de cette reine, qui avait gagné un aussi grand pari, elle fut sciée en deux ; et de la moitié de leur souper on fit deux pendants d'oreilles pour la statue de Vénus dans le Panthéon, à Rome.

LIX. Cependant Antoine et Cléopâtre n'auront 1
pas la palme de la prodigalité, et ils seront dépouillés même de cette gloire. Avant eux cela avait été fait avec des perles d'une grande valeur par Clodius, fils de l'acteur tragique Ésope, qui lui avait laissé en héritage une grande fortune. Qu'Antoine donc ne s'enorgueillisse pas de son triumvirat; à peine s'il peut se comparer à un histrion : et celui-ci, ce qui est plus royal, n'y fut pas amené par une gageure, mais il voulut, pour glorifier son palais, apprendre quel goût avaient les perles : elles lui plurent singulièrement; et, pour ne pas le savoir seul, il en fit avaler une à chacun de ses convives. Les perles devinrent 2
d'un usage commun et fréquent à Rome après la réduction d'Alexandrie, et elles commencèrent à être connues vers le temps de Sylla; mais alors elles étaient petites et de peu de prix; c'est du

rum exitus : hoc fuit quare M. Lollius infamatus regum muneribus in toto Oriente, interdicta amicitia a Caio Cæsare Augusti filio, venenum biberet, ut neptis ejus quadringenties H-S. operta spectaretur ad lucernas. Computet nunc aliquis ex altera parte, quantum Curius aut Fabricius in triumphis tulerint; imaginetur illorum fercula; et ex altera parte Lolliam, unam imperii mulierculam accubantem : non illos curru detractos, quam in hoc vicisse malit ?

3 Nec hæc summa luxuriæ exempla sunt : duo fuere maximi uniones per omne ævum : utrumque possedit Cleopatra, Ægypti reginarum novissima, per manus Orientis regum sibi traditos. Hæc, quum exquisitis quotidie Antonius saginaretur epulis, superbo simul ac procaci fastu, ut regina meretrix, lautitiam ejus omnem apparatumque obtrectans, quærente eo quid adstrui magnificentiæ posset, respondit, una se cœna centies H-S. ab-
4 sumturam. Cupiebat discere Antonius, sed fieri posse non arbitrabatur. Ergo sponsionibus factis, postero die quo judicium agebatur, magnificam alias cœnam, ne dies periret, sed quotidianam Antonio apposuit, irridenti, computationemque expostulanti. At illa corollarium id esse, et consumturam eam cœnam taxationem confirmans, solamque se centies H-S. cœnaturam, inferri mensam secundam jussit. Ex præcepto ministri unum tantum vas ante eam posuere aceti, cujus asperitas visque in tabem margaritas resolvit. Gerebat auribus quum maxime sin- 5
gulare illud, et vere unicum Naturæ opus. Itaque exspectante Antonio quidnam esset actura, detractum alterum mersit, ac liquefactum absorbuit. Injecit alteri manum L. Plancus, judex sponsionis ejus, eum quoque paranti simili modo absumere, victumque Antonium pronuntiavit, omine rato. Comitatur fama unionis ejus parem, capta illa tantæ quæstionis victrice regina dissectum; ut esset in utrisque Veneris auribus Romæ in Pantheo dimidia eorum cœna.

LIX. Non ferent tamen hanc palmam, spoliabuntur- 1
que etiam luxuriæ gloria. Prior id fecerat Romæ in unionibus magnæ taxationis Clodius Tragœdi Æsopi filius, relictus ab eo in amplis opibus heres, ne triumviratu suo nimis superbiat Antonius, pæne histrioni comparatus, et quidem nulla sponsione ad hoc producto, quo magis regium fiat : sed ut experiretur in gloria palati quid saperent margaritæ : atque ut mire placuere, ne solus hoc sciret, singulos uniones convivis quoque absorbendos dedit. Romæ in promiscuum ac frequentem usum venisse, 2
Alexandria in ditionem redacta : primum autem cœpisse circa Syllana tempora minutas et viles, Fenestella tradit, ma-

moins ce que Fenestella rapporte : or il se trompe très-certainement, car Ælius Stilon nous apprend que le nom d'*unio* fut donné aux plus grosses perles lors de la guerre de Jugurtha.

1 LX. Au moins les perles sont une propriété presque éternelle, elles passent à l'héritier ; on les aliène comme un bien-fonds : mais les couleurs dues aux coquillages et à la pourpre s'altèrent d'heure en heure, et cependant le luxe, qui en est aussi le père, y met un prix presque égal au prix des perles. Les pourpres vivent généralement sept ans. (XXXVI.) Elles se tiennent cachées, comme les murex, pendant trente jours, à l'époque de la Canicule ; elles se réunissent en troupes vers le printemps, et en se frottant mutuellement elles produisent une salive visqueuse, qui forme une espèce de cire. Les murex
2 en font autant. Mais les pourpres ont au milieu du gosier ce suc si recherché pour la teinture des étoffes. C'est une très-petite quantité de liquide contenue dans une veine blanche, et dont la couleur est celle d'une rose tirant sur le noir. Le reste du corps est stérile. On s'efforce de les prendre vivantes, parce qu'elles rejettent cette liqueur en mourant. Aux plus grandes, on l'extrait après avoir enlevé la coquille ; quant aux petites, on les écrase vivantes avec le test, ce qui la leur fait dégorger.

3 En Asie, la plus belle pourpre est celle de Tyr ; en Afrique, celle de Meninx et de la côte gétulienne de l'Océan (VI, 36, 4) ; en Europe, celle de la Laconie. Devant cette pourpre les faisceaux et les haches romaines écartent la foule : elle fait la majesté de l'enfance ; elle distingue le sénateur du chevalier ; on la revêt pour apaiser les dieux ; elle donne la lumière à tous les vêtements ; elle se mêle à l'or dans la robe du triomphateur. Excusons donc la folle passion dont la pourpre est l'objet : mais où est le mérite des couleurs conchyliennes ? l'odeur en est infecte à la teinture, et la nuance en est d'un verd attristant, et semblable à celui de la mer en courroux.

Les pourpres ont la langue d'un doigt de long. 4
C'est avec cette langue qu'elles se nourrissent, perçant les autres coquillages, tant la pointe en est dure. L'eau douce leur donne la mort ; elles meurent même partout où quelque rivière vient se jeter à la mer ; autrement elles vivent, prises, pendant cinquante jours, de leur salive. Tous les coquillages croissent promptement, surtout les pourpres ; en un an, elles ont atteint toute leur grosseur.

LXI. Si là je passais à d'autres objets, le luxe 1
croirait certes qu'on lui fait tort, et nous accuserait de négligence. Entrons donc dans les ateliers, et, de même que l'on connaît la production des céréales, soutien de la vie, faisons connaître les jouissances de leur vie à ceux qui se plaisent à ces frivolités. Les coquillages pour la pourpre et les couleurs conchyliennes (les éléments sont les mêmes, la combinaison seule diffère) ; ces coquillages, dis-je, sont de deux espèces : la plus petite est le buccin, ayant la forme et portant le nom de la conque qui produit le son du cor (*buccina*) ; l'ouverture est ronde, à pourtour incisé. L'autre est appelée pourpre ; son bec s'a- 2
vance formant un canal qui, tubulé à l'intérieur sur le côté, livre passage à la langue ; en outre, la coquille est couverte, jusqu'au sommet, de pointes, d'ordinaire au nombre de sept, et disposées en rond ; mais le buccin n'en a pas. Tous les deux ont autant de spirales qu'ils ont d'années. Le buccin ne

nifesto errore, quum Ælius Stilo Jugurthino bello unionum nomen impositum maxime grandibus margaritis prodat.

1 LX. Et hoc tamen æternæ prope possessionis est : sequitur heredem, in mancipatum venit, ut prædium aliquod : conchylia et purpuras omnis hora atterit, quibus eadem mater luxuria paria pæne etiam margaritis pretia fecit. Purpuræ vivunt annis plurimum septenis. (XXXVI.) Latent, sicut murices, circa Canis ortum tricenis diebus. Congregantur verno tempore, mutuoque attritu lentorem
2 cujusdam ceræ salivant. Simili modo et murices. Sed purpuræ florem illum tingendis expetitum vestibus, in mediis habent faucibus. Liquoris hic minimi est in candida vena, unde pretiosus ille bibitur, nigrantis rosæ colore sublucens. Reliquum corpus sterile. Vivas capere contendunt, quia cum vita succum eum evomunt. Et majoribus quidem purpuris detracta concha auferunt : minores cum testa vivas frangunt, ita demum rorem eum exspuentes.

3 Tyri præcipuus hic Asiæ : in Meninge, Africæ, et Gætulo littore Oceani : in Laconica, Europæ. Huic fasces securesque romanæ viam faciunt : idemque pro majestate pueritiæ est. Distinguit ab equite curiam ; diis advocatur placandis ; omnemque vestem illuminat : in triumphali miscetur auro. Quapropter excusata et purpuræ sit insania : sed unde conchyliis pretia ? queis virus grave in fuco, color austerus in glauco, et irascenti similis mari.

Lingua purpuræ longitudine digitali, qua pascitur 4
perforando reliqua conchylia : tanta duritia aculeo est. Aqua dulci necantur, et sicubi flumen immergitur : alioqui captæ, diebus quinquagenis vivunt saliva sua. Conchæ omnes celerrime crescunt, præcipue purpuræ : anno magnitudinem implent.

LXI. Quod si hactenus transcurrat expositio, frauda- 1
tam profecto se luxuria credat, nosque indiligentiæ damnet. Quamobrem persequemur etiam officinas, ut tamquam in vita frugum noscitur ratio ; sic omnes, qui istis gaudent, præmia vitæ suæ calleant. Concharum ad purpuras et conchylia (eadem enim est materia, sed distat temperamento), duo sunt genera : Buccinum minor concha, ad similitudinem ejus qua buccini sonus editur : unde et causa nomini, rotunditate oris in margine incisa. Alte- 2
rum purpura vocatur, cuniculatim procurrente rostro, et cuniculi latere introrsus tubulato, qua proferatur lingua. Præterea clavatum est ad turbinem usque, aculeis in orbem septenis fere, qui non sunt buccino : sed utrisque or-

s'attache qu'aux roches, et on le prend auprès des
3 écueils. (XXXVII.) Les pourpres portent un autre nom, celui de pélagiennes; il y en a de plusieurs espèces, distinctes par l'alimentation et le séjour. La pourpre de vase, nourrie dans une fange putride, et la pourpre d'algue, nourrie de cette plante, sont l'une et l'autre les moins estimées. Celle de roche est meilleure; on la recueille sur les bancs de rochers; cependant la pourpre qu'elle fournit est encore trop claire et trop légère. La pourpre de galet, ainsi appelée des galets de mer, est merveilleusement propre à la fabrication des couleurs conchyliennes. Mais la meilleure de beaucoup pour la teinture en pourpre est celle qu'on appelle *dialutensis*, à cause qu'elle se
4 nourrit sur des terrains variés. On prend les pourpres avec des espèces de nasses petites et à maille large, qu'on jette dans la mer. On y met pour appât des coquillages qui pincent en se fermant, tels que les moules (XXXII, 31). Ces coquillages à demi-morts, mais qui, rendus à la mer, se raniment et s'ouvrent avidement, sont recherchés par les pourpres, qui les attaquent en avançant la langue : se sentant piqués, ils se ferment, et serrent ce qui les blesse; et les pourpres, victimes de leur avidité, sont enlevées suspendues par la langue.

1 LXII. (XXXVIII.) La saison la plus favorable pour cette pêche est après le lever de la Canicule ou avant le printemps; mais quand les pourpres ont jeté leur cire, la teinture qu'elles fournissent n'a pas de solidité. On ignore cela dans les teintureries, et cependant ce point est essentiel. On extrait la veine dont nous avons parlé (IX, 60); il est nécessaire d'y mettre du sel, vingt onces environ pour cent livres de suc. Une macération de trois jours est tout ce qu'il faut; car la liqueur a d'autant plus de force qu'elle est plus récente. On la fait bouillir dans des vases de 2
plomb; et cent amphores (1944 litr.) de cette préparation doivent être réduites à cinq cents livres à l'aide d'une chaleur modérée; aussi se sert-on d'un tuyau répondant à un foyer éloigné. On enlève de temps en temps avec l'écume les chairs qui nécessairement sont restées adhérentes aux veines; au dixième jour environ, tout est fondu. Pour essayer la liqueur, on y plonge de la laine dégraissée; et la cuisson continue jusqu'à ce qu'on ait atteint le point. La teinte qui tire sur le rouge vaut moins que celle qui tire sur le noir. La laine trempe pendant cinq heures, puis on la replonge après l'avoir cardée, jusqu'à ce qu'elle soit saturée. Le buccin ne s'emploie pas seul, parce que la teinture qu'il donne n'est pas durable. Uni à la pourpre, il prend très-bien le 3
mordant, et il donne à la nuance trop foncée de celle-ci l'éclat sévère de l'écarlate (IX, 65), qui est ce qu'on recherche. Ainsi combinées, ces deux couleurs se donnent l'une à l'autre de l'éclat et du sombre. La juste mesure du mélange est, pour 50 livres de laine, 200 livres de buccin et 110 livres de pourpre : c'est ainsi que se fait cette admirable couleur d'améthyste (XXXVII, 40). Pour la couleur tyrienne on trempe d'abord la laine dans la pourpre quand la cuisson est encore peu avancée, puis on achève la teinture en la trempant dans le buccin; elle est parfaite quand elle a la couleur du sang coagulé, c'est-à-dire un aspect noirâtre avec un reflet brillant : aussi Homère (Il., XVII, 360) dit-il le sang pourpré.

LXIII. (XXXIX.) Je vois que de tout temps 1
la pourpre a été en usage à Rome (IX, 74), mais que Romulus ne l'employait que pour la trabée. Il est certain du moins que le roi Tullus Hosti-

bes totidem, quot habeant annos. Buccinum nonnisi pe-
3 tris adhæret, circaque scopulos legitur. (XXXVII.) Purpuræ, nomine alio pelagiæ vocantur. Earum genera plura, pabulo et solo discreta. Lutense putri limo, et algense enutritum alga, vilissimum utrumque : melius tæniense, in tæniis maris collectum : hoc quoque tamen etiamnum levius atque dilutius : calculense appellatur a calculo maris, mire aptum conchyliis : et longe optimum purpuris dialu-
4 tense, id est, vario soli genere pastum. Capiuntur autem purpuræ parvulis rarisque textu veluti nassis in alto jactis. Inest iis esca, clusiles mordacesque conchæ, ceu mitulos videmus : has semineces, sed redditas mari, avido hiatu reviviscentes appetunt purpuræ, porrectisque linguis infestant : at illæ aculeo exstimulatæ claudunt sese, comprimuntque mordentia : ita pendentes aviditate sua purpuræ tolluntur.

1 LXII. (XXXVIII.) Capi eas post Canis ortum, aut ante vernum tempus, utilissimum : quoniam quum cerificavere, fluxos habent succos. Sed id tingentium officinæ ignorant, quum summa vertatur in eo. Eximitur postea vena, quam diximus : cui addi salem necessarium, sextarios ferme in libras centenas : macerari triduo justum : quippe tanto major vis, quanto recentior. Fervere in 2
plumbo, singulasque amphoras centenas, ad quingentenas medicaminis libras æquari, ac modico vapore torreri, et ideo longinquæ fornacis cuniculo. Ita despumatis subinde carnibus, quas adhæsisse venis necesse est, decimo ferme die liquata cortina, vellus elutriatum mergitur in experimentum; et donec spei satis fiat, uritur liquor. Rubens color nigrante deterior. Quinis lana potat horis, rursusque mergitur carminata, donec omnem ebibat saniem. Buccinum per se damnatur, quoniam fucum remittit. Pe- 3
lagio admodum alligatur, nimiæque ejus nigritiæ dat austeritatem illam nitoremque, qui quæritur, cocci. Ita permixtis viribus alterum altero excitatur, aut adstringitur. Summa medicaminum in L libras vellerum, buccini ducenæ : pelagii, CX. Ita fit amethysti color eximius ille. At Tyrius pelagio primum satiatur, immatura viridique cortina : mox permutatur in buccino. Laus ei summa, in colore sanguinis concreti, nigricans aspectu, idemque suspectu refulgens. Unde et Homero purpureus dicitur sanguis.

LXIII. (XXXIX.) Purpuræ usum Romæ semper fuisse 1
video, sed Romulo in trabea. Nam toga prætexta, et la-

lius est le premier qui se servit de la prétexte et du laticlave; et ce fut après la défaite des Étrusques. Cornélius Népos, qui mourut sous le règne du dieu Auguste, a dit : « Pendant ma jeunesse, la pourpre violette était en faveur; la livre s'en vendait 100 deniers (82 fr.); puis après ce fut la pour-
2 pre rouge de Tarente. Elle fut remplacée par la pourpre tyrienne dibaphe, qui coûtait plus de 1,000 deniers (820 fr.) la livre. P. Lentulus Spinther, édile curule, fut le premier qui s'en servit pour la prétexte; on le blâma : aujourd'hui quel est celui qui n'ait dans sa salle à manger des tapis de lit en pourpre tyrienne? » Spinther fut édile l'an de Rome 691, sous le consulat de Cicéron. On appelait alors dibaphe la pourpre deux fois teinte; c'était de la somptuosité : aujourd'hui presque toutes les pourpres de quelque prix sont teintes de cette façon.

1 LXIV. Pour les étoffes conchyliennes le procédé est le même; seulement on n'emploie pas le buccin. En outre, on mêle au suc de l'eau et de l'urine d'homme par parties égales; on y ajoute aussi une moitié de plus en pourpre (c'est-à-dire que pour 50 livres de laine on met 165 livres de pourpre). C'est ainsi qu'au moyen d'une saturation incomplète on obtient cette nuance pâle si estimée, et d'autant plus claire que la laine a pris moins de teinture. (XL.) Le prix de ces sucs varie suivant que les côtes sont plus ou moins abondantes en coquillages : cependant il est bon d'apprendre à ceux qui payent ces couleurs un prix excessif, que 100 livres de pourpre ne se payent jamais plus de 50 deniers (10 f. 50), et 100 livres de buccin 100 deniers (21 fr.).

1 LXV. Ce terme n'est que le commencement d'une autre industrie : on se fait un jeu de dépenser, de doubler les combinaisons, et de falsifier de nouveau ce qui était déjà une falsification des choses naturelles. Ainsi on colore l'écaille de tortue (XVI, 84); on allie l'or à l'argent pour en faire l'électrum (XXXIII, 23); à cet alliage on ajoute le cuivre pour faire l'airain de Corinthe (XXXIV, 3). (XLI.) Ce n'est pas assez d'avoir emprunté à une pierre précieuse le nom d'améthyste, on retrempe la pourpre améthyste dans la pourpre de Tyr, afin de lui donner un nom insolent tiré des deux (*tyriamethystus*), et de doubler ainsi le luxe. On ne teint plus les étoffes en couleur conchylienne que pour obtenir une meilleure transition à la couleur tyrienne. Cette invention est due sans 2
doute au repentir de quelque artiste qui modifiait une couleur dont il était mécontent; on en a fait un procédé. Les esprits avides de l'extraordinaire ont transformé une maladresse en une merveille, et on a ouvert au luxe une double voie, en chargeant une couleur d'une autre couleur, qui devenait ainsi plus suave et plus douce. Bien plus, on y mêle les productions terrestres, et 3
l'on teint avec la pourpre de Tyr les étoffes teintes avec l'écarlate, afin d'en faire l'hysgine (XXI, 97; XXXV, 26, 2). La graine d'écarlate (XVI, 12; XXII, 3; XXIV, 4), la plus estimée, comme nous le dirons en parlant des productions terrestres, est celle de la Galatie ou des environs d'Émérite en Lusitanie. Pour terminer mes observations sur les teintures précieuses, je remarquerai que cette graine donne, si elle n'a qu'un an, une couleur pâle, et si elle a plus de quatre ans, une couleur qui s'efface; ainsi elle n'a de force ni jeune ni vieille. J'ai traité amplement d'un art par lequel les hommes aussi bien que les femmes pensent relever considérablement leur beauté.

LXVI. (XLII.) Au nombre des coquillages est 1
aussi la pinne : on la trouve dans des lieux

tiore clavo Tullum Hostilium e regibus primum usum Etruscis devictis satis constat. Nepos Cornelius, qui divi Augusti principatu obiit : Me, inquit, juvene, violacea purpura vigebat, cujus libra denariis centum venibat :
2 nec multo post rubra Tarentina. Huic successit dibapha Tyria, quæ in libras denariis mille non poterat emi. Hac P. Lentulus Spinther ædilis curulis primus in prætexta usus improbabatur : qua purpura quis non jam, inquit, triclinaria facit? Spinther ædilis fuit Urbis conditæ anno DCXCI, Cicerone consule. Dibapha tunc dicebatur quæ bis tincta esset, veluti magnifico impendio, qualiter nunc omnes pæne commodiores purpuræ tinguntur.

1 LXIV. In conchyliata veste cætera eadem, sine buccino : præterque, jus temperatur aqua, et pro indiviso, humani potus excremento : dimidia et medicamina adduntur. Sic gignitur laudatus ille pallor saturitate fraudata, tantoque dilutior, quanto magis vellera esuriunt. (XL.) Pretia medicamento sunt quidem pro fertilitate littorum viliora : non tamen usquam pelagii centenas libras quinquagenos nummos excedere, et buccini centenos, sciant qui ista mercantur immenso.

1 LXV. Sed alia e fine initia : juvatque ludere impendio, et lusus geminare miscendo, iterumque et ipsa adulterare adulteria naturæ : sicut testudines tingere, argentum auro confundere, ut electra fiant : addere his æra, ut Corinthia. (XLI.) Non est satis abstulisse gemmæ nomen amethystum : rursum absolutum inebriatur Tyrio, ut sit ex utroque nomen improbum, simulque luxuria duplex : et quum confecere conchylia, transire melius in Tyrium putant. Pœnitentia hoc primum debet invenisse, artifice 2
mutante quod damnabat : inde ratio nata, votum quoque factum e vitio portentosis ingeniis, et gemina demonstrata via luxuriæ, ut color alius operiretur alio, suavior ita fieri leniorque dictus. Quin et terrena miscere, coccoque 3
tinctum Tyrio tingere, ut fieret hysginum. Coccum Galatiæ rubens granum, ut dicemus in terrestribus, aut circa Emeritam Lusitaniæ, in maxima laude est. Verum ut simul peragantur nobilia pigmenta, anniculo grano languidus succus : idem a quadrimo evanidus. Ita nec recenti vires, neque senescenti. Abunde tractata est ratio, qua se virorum juxta feminarumque forma credit amplissimam fieri.

LXVI. (XLII.) Concharum generis et pinna est. Nasci- 1
tur in limosis subrecta semper, nec unquam sine comite,

vaseux ; elle est toujours droite, et n'est jamais sans un compagnon qu'on appelle pinnotère ou pinnophylax : c'est une petite squille ou un cancre parasite. La pinne s'ouvre ; elle n'y voit pas, et elle s'offre aux petits poissons ; ceux-ci accourent, et quand ils sont enhardis, ils remplissent sa coquille. Le pinnotère, qui guette ce moment, l'avertit par une légère morsure ; la pinne se referme, tue tout ce qu'elle a pris dans ses coquilles, et donne une part à son associé.

1 LXVII. Après de tels faits, je suis surpris que des auteurs refusent aux animaux aquatiques toute espèce d'intelligence. La torpille connaît la force dont elle est douée, quoiqu'elle n'en ressente pas elle-même les effets : elle se cache dans la vase, et saisit les poissons subitement engourdis au moment où ils nageaient en sécurité au-dessus d'elle. Rien de plus délicat que le foie de la torpille. La grenouille de mer, qu'on appelle pêcheuse (*baudroie*), n'a pas une moindre adresse : elle trouble la vase, et avance deux petites cornes qui prominent sous ses yeux ; elle attire par là les petits poissons qui s'ébattent, jusqu'à ce qu'ils soient assez près pour qu'elle les
2 saisisse. De même l'ange (*squalus squatina*, L.) et le turbot se cachent, et, avançant leurs nageoires, les font mouvoir comme de petits vers. Les raies font le même manége : la pastenague se tient en embuscade, et, de l'aiguillon dont elle est armée, perce les poissons qui passent. La preuve de cette adresse, c'est que, bien que ce soient les plus lents des poissons, on leur trouve dans le ventre des muges, qui sont de tous les plus agiles. (XLIII.)
3 Les scolopendres, semblables aux scolopendres terrestres ou mille-pieds, si elles avalent un hameçon, revomissent, jusqu'à ce qu'elles en soient débarrassées, tous leurs intestins, puis les font rentrer dans leur corps. Les renards marins (*squales*), dans un semblable péril, avalent de la ligne jusqu'à un endroit faible qu'ils couperont avec leurs dents. Le glanis (*silure*) (IX, 17) a plus de précaution : il mord les hameçons par derrière, ne les avale pas, mais les dépouille de l'appât. (XLIV.) Le bélier de mer (*delphinus orca*, L.) agit en brigand : tantôt, caché par l'ombre de quelque grand navire à l'ancre, il guette ceux qui se laisseront tenter au plaisir de nager ; tantôt, levant la tête au-dessus de l'eau, il observe les barques des pêcheurs, et, arrivant sans être vu, les coule.

LXVIII. (XLV.) Et à vrai dire, je pense qu'une 1
sorte de sentiment se trouve aussi chez ces êtres qui, n'étant ni animaux ni végétaux, forment une troisième classe participant des uns et des autres : je parle des orties et des éponges. Les orties (*medusa*, L.) cheminent de nuit, et de nuit changent de domicile ; elles sont une espèce de feuillage charnu, et elles se nourrissent de chair. La démangeaison qu'elles causent est cuisante, comme celle que cause l'ortie terrestre. Pour pêcher, elles se resserrent et se durcissent autant qu'elles peuvent ; puis, un petit poisson venant à passer, elles l'embrassent dans leur feuillage, et le dévorent. D'autres fois, paraissant flé- 2
tries, et se laissant ballotter par les flots comme une algue, elles touchent un poisson. Celui-ci va se frotter contre une roche pour dissiper la démangeaison, et dans ce moment elles le saisissent. Elles vont, la nuit, à la recherche des peignes et des oursins. Quand elles sentent qu'on les touche avec la main, elles changent de couleur et se contractent ; touchées, elles causent un prurit brûlant ; et si on leur laisse un moment, elles se cachent. On dit qu'elles ont la bouche à la racine de leur corps, et qu'elles rendent leurs excré-

quem pinnoterem vocant, alii pinnophylacem. Is est squilla parva : alibi cancer dapis assectator. Pandit se pinna, luminibus orbum corpus intus minutis piscibus præbens. Assultant illi protinus, et ubi licentia audacia crevit, implent eam. Hoc tempus speculatus index, morsu levi significat. Illa compressu, quidquid inclusit, exanimat, partemque socio tribuit.

1 LXVII. Quo magis miror, quosdam existimasse, aquatilibus nullum inesse sensum. Novit torpedo vim suam, ipsa non torpens, mersaque in limo se occultat, piscium qui securi supernatantes obtorpuere, corripiens. Hujus jecori teneritas nulla præfertur. Nec minor solertia ranæ, quæ in mari piscatrix vocatur. Eminentia sub oculis corniculа turbato limo exserit, assultantes pisciculos at-
2 trahens, donec tam prope accedant, ut assiliat. Simili modo squatina et rhombus, abditi pinnas exsertas movent specie vermiculorum : itemque quæ vocantur raiæ. Nam pastinaca latrocinatur ex occulto, transeuntes radio (quod telum est ei) figens. Argumenta solertiæ hujus, quod tardissimi piscium hi, mugilem velocissimum omnium ha-
3 bentes in ventre reperiuntur. (XLIII.) Scolopendræ terrestribus similes, quas centipedes vocant, hamo devorato omnia interanea evomunt, donec hamum egerant, deinde resorbent. At vulpes marinæ simili in periculo glutiunt amplius usque ad in infirma lineæ, quæ facile prærodant. Cautius qui glanis vocatur : aversos mordet hamos, nec devorat, sed esca spoliat. (XLIV.) Grassatur aries, ut latro. Et nunc grandiorum navium in salo stantium occultatus umbra, si quem nandi voluptas invitet, exspectat : nunc elato extra aquam capite, piscantium cymbas speculatur, occultusque adnatans mergit.

LXVIII. (XLV.) Equidem et his inesse sensum arbi- 1
tror, quæ neque animalium, neque fruticum, sed tertiam quamdam ex utroque naturam habent : urticis dico, et spongiis. Urticæ noctu vagantur, noctuque mutant. Carnosæ frondis his natura : et carne vescuntur. Vis pruritu mordax, eademque quæ terrestris urticæ. Contrahit ergo se quam maxime rigens, ac prænatante pisciculo frondem suam spargit, complectensque devorat. Alias marcenti similis, et jactari se passa fluctu algæ 2
vice, contactos pisces, attrituque petræ scalpentes pruritum, invadit. Eadem noctu pectines et echinos perquirit : dum admoveri sibi manum sentit, colorem mutat et contrahitur. Tacta uredinem mittit, paulumque si

ments par un canal étroit placé à la partie supérieure.

1 LXIX. Nous trouvons les éponges divisées en trois genres : les unes épaisses, très-dures et raboteuses, s'appellent tragos (*bouc*); les autres, épaisses et plus molles, manos (*molles*); et les autres, fines et serrées, dont on fait les pinceaux, achilléennes (XXXI, 12). Toutes viennent dans les roches ; elles se nourrissent de coquillages, de poissons, de vase. On reconnaît qu'elles ont du sentiment, à ce que, sentant la main de celui qui veut les arracher, elles se contractent, et sont bien plus difficiles à détacher. Elles se contractent de
2 même quand le flot les bat. De petits coquillages qu'on trouve dans leur intérieur montrent qu'elles mangent. Dans les environs de Torone, elles s'en nourrissent, dit-on, même détachées; et les racines qui restent donnent naissance à d'autres éponges. Elles laissent aussi une couleur de sang sur les rochers, surtout celles qui naissent en Afrique dans les Syrtes. Les manos sont celles qui deviennent les plus grosses, mais elles sont les plus molles; on les trouve sur les côtes de Lycie. Elles ont le plus de mollesse dans une mer profonde et calme; elles sont rudes dans l'Hellespont, et compactes autour de Malée. Elles pourrissent dans les lieux exposés au soleil ; aussi sont-elles les meilleures dans
3 les eaux profondes. Vivantes ou mouillées, elles sont noirâtres. Elles ne sont adhérentes ni par une seule partie, ni par toutes; elles sont percées de certains tuyaux vides, au nombre de quatre ou cinq, par lesquels on pense qu'elles se nourrissent: elles ont encore d'autres tuyaux, mais bouchés à l'extrémité supérieure. On remarque une espèce de membrane étendue au-dessous de leurs racines. Il est certain qu'elles vivent longtemps. La plus mauvaise espèce est celle qu'on nomme éponges aplysies (32), parce qu'on ne peut les nettoyer ; elles ont de grands tuyaux, mais le reste est dense et imperméable.

LXX. (XLVI.) Une multitude de canicules 1
(*squales*) infeste les mers où sont les éponges, au grand danger des plongeurs. Ces hommes disent qu'une espèce de nuage, semblable pour la forme aux poissons plats, s'épaissit sur leur tête, les presse, et les empêche de remonter à la surface, que pour cette raison ils se munissent de stylets très-aigus attachés à des lignes, et que le nuage, s'il n'était percé de la sorte, ne s'écarterait pas. Tout ceci n'est, je crois, que l'effet de l'obscurité et de la peur : personne n'a jamais 2
parlé d'un animal-nuage, d'un animal-brouillard (c'est le nom qu'ils donnent à cet ennemi). Mais, ce qui est vrai, c'est un combat terrible avec les canicules; elles attaquent les aines, les talons, et toutes les parties blanches du corps : la seule ressource, c'est d'aller au-devant d'elles et de prendre l'offensive; en effet, elles ont autant peur de l'homme qu'elles lui font peur. Sous l'eau la partie est égale, mais à la surface de l'eau le danger est imminent; le plongeur perd la ressource d'aller en face de la canicule, du moment qu'il s'efforce de sortir de la mer; son seul espoir est en ses compagnons, qui tirent la corde attachée sous ses bras. Pendant le combat il secoue de la main gauche cette corde, en signe de péril; de la droite, armée d'un stylet, il soutient la lutte. On le tire d'abord avec assez de lenteur; mais, dès qu'il est dans le voisinage du navire, 3
on le voit mettre en pièces, si on ne l'enlève avec une rapidité extrême ; et souvent, déjà tiré

fuit intervalli, absconditur. Ora ei in radice esse traduntur : excrementa per summa tenui fistula reddi.

1 LXIX. Spongiarum tria genera accepimus : spissum ac prædurum et asperum, tragos id vocatur : spissum et mollius, manon : tenue densumque, ex quo penicilli, Achilleum. Nascuntur omnes in petris : aluntur conchis, pisce, limo. Intellectum inesse his apparet, quia ubi avulsorem sensere, contractæ, multo difficilius abstra-
2 huntur. Hoc idem fluctu pulsante faciunt. Vivere esca, manifesto conchæ minutæ in his repertæ ostendunt. Circa Toronem vesci illis avulsas etiam aiunt, et ex relictis radicibus recrescere. In petris cruoris quoque inhæret color, Africis præcipue, quæ generantur in Syrtibus. Maximæ fiunt manæ, sed mollissimæ, circa Lyciam. In profundo autem, nec ventoso, molliores. In Hellesponto asperæ, et densæ circa Maleam. Putrescunt in apricis lo-
3 cis : ideo optimæ in gurgitibus. Viventibus idem, qui madentibus, nigricans color. Adhærent nec parte, nec totæ : intersunt enim fistulæ quædam inanes, quaternæ fere aut quinæ, per quas pasci existimantur. Sunt et aliæ, sed superne concretæ; et subesse membrana quædam radicibus earum intelligitur. Vivere constat longo tempore. Pessimum omnium genus est earum, quæ aplysiæ vocantur, quia elui non possunt, in quibus magnæ sunt fistulæ, et reliqua densitas spissa.

LXX. (XLVI.) Canicularum maxime multitudo circa 1
eas urinantes gravi periculo infestat. Ipsi ferunt, et nubem quamdam crassescere super capita, animalium planorum piscium similem, prementem eos, arcentemque a reciprocando : et ob id stilos præacutos lineis annexos habere sese : quia nisi perfossæ ita, non recedant : caliginis et pavoris, ut arbitror, opere. Nubem enim et nebu- 2
lam (cujus nomine id malum appellant) inter animalia haud ullam comperit quisquam. At cum caniculis atrox dimicatio. Inguina et calces, omnemque candorem corporum appetunt. Salus una in adversas eundi, ultroque terrendi. Pavet enim hominem æque ac terret. Et sors æqua in gurgite : ut ad summa aquæ ventum est, ibi periculum anceps, adempta ratione contra eundi, dum conetur emergere : et salus omnis in sociis : funem illi religatum ab humeris ejus trahunt : hunc dimicans, ut sit periculi signum, læva quatit : dextra apprehenso stilo in pugna est : modicus alias tractus. Ut prope carinam 3
ventum est, nisi præceleri vi repente rapiat, absumi spectant. Ac sæpe jam subducti, e manibus auferuntur, si non trahentium opem, conglobato corpore in pilæ modum,

hors de l'eau, le plongeur est enlevé aux mains de ses compagnons, si lui-même, ramassant son corps en forme de boule, ne seconde leurs efforts. D'autres, il est vrai, brandissent des tridents; mais le monstre a l'instinct de se placer sous le navire, et de là il combat en sûreté. On met donc le plus grand soin à guetter l'approche de ce poisson redoutable (XLVII.). La meilleure garantie est de voir les poissons plats; ils ne se trouvent jamais dans les endroits où sont des bêtes malfaisantes: pour cette raison les plongeurs les appellent sacrés.

1 LXXI. Les testacés, il faut en convenir, n'ont aucun sentiment: telles sont les huîtres. Beaucoup ont la même nature que les végétaux, par exemple les holothuries, les poumons (XXXII, 53, 6) (33), les étoiles. Il n'est point d'animal que la mer n'engendre, tellement qu'on y trouve même ces insectes d'été, si agiles à sauter, qui infestent les tavernes, et ces autres insectes qui se cachent surtout dans les cheveux; souvent les pêcheurs les retirent agglomérés autour de l'appât. On pense que c'est cela qui, pendant la nuit, trouble le sommeil des poissons dans la mer. Ces insectes pullulent même chez certains poissons, au nombre desquels est le chalcis (la feinte, *clupea ficta*, Lac.).

1 LXXII. (XLVIII.) La mer n'est pas non plus dépourvue de poisons: par exemple, le lièvre marin (XXXII, 3) (*aplysia*, L.); dans la mer de l'Inde (34) son contact est funeste: il suscite soudain le vomissement et le dérangement d'estomac; dans notre mer c'est une masse informe, qui ne ressemble au lièvre que par la couleur; dans l'Inde il lui ressemble par la taille, par le poil, qui seulement est plus dur; et là on ne le prend pas vivant. L'araignée de mer (XXXII, (53, 5) vive, *trachinus draco*, L.) n'est pas un animal moins dangereux; il a sur le dos un aiguillon qui est nuisible. Mais il n'y a rien de plus terrible que l'aiguillon qui arme la queue du trygon (IX, 67), appelée pastenague par les Latins, et qui a cinq pouces de long: enfoncé dans la racine d'un arbre, il le fait périr; il perce les armures comme une flèche; à la force du fer il joint l'action du poison.

LXXIII. (XLIX.) On ne nous dit pas que les 1
poissons soient exposés à des maladies épizootiques, comme le sont les autres animaux, même sauvages; mais ils ont des maladies sporadiques, comme on le reconnaît à la maigreur de quelques individus, tandis que ceux de la même espèce que l'on prend se trouvent très-gras.

LXXIV. (L.) La génération des poissons excite 1
trop la curiosité et l'admiration pour que je diffère d'en parler. Les poissons s'accouplent en se frottant le ventre si vite, qu'ils trompent l'œil. Les dauphins et les autres cétacés s'accouplent de la même manière, mais un peu plus longtemps. Les femelles, au temps de l'accouplement, suivent les mâles, dont elles frappent le ventre avec leur museau; à leur tour, lors du frai, les mâles suivent les femelles et dévorent les œufs. Et ce n'est pas assez de l'accouplement pour la fécon- 2
dation; il faut encore que les mâles, venant à travers, arrosent de liqueur séminale les œufs pondus. Des œufs en aussi grand nombre ne sont pas tous fécondés; autrement les mers et les étangs n'y suffiraient pas, car chaque femelle en pond une quantité innombrable. (LI.) Les œufs des poissons grossissent dans la mer, les uns avec une très-grande promptitude, comme ceux des murènes (IX, 39); les autres, avec plus de lenteur.

Ceux des poissons plats, à qui leurs queues et 3
leurs aiguillons ne font pas obstacle, et les tortues,

---

ipsi adjuvere. Protendunt quidem tridentes alii: sed monstro solertia est navigium subeundi, atque ita e tuto præliandi. Omnis ergo cura ad speculandum hoc malum insumitur. (XLVII.) Certissima est securitas vidisse planos pisces: quia numquam sunt, ubi maleficæ bestiæ: qua de causa urinantes sacros appellant eos.

1 LXXI. Silicea testa inclusis fatendum est nullum esse sensum, ut ostreis. Multis eadem natura, quæ frutici, ut holothuriis, pulmonibus, stellis. Adeoque nihil non gignitur in mari; ut cauponarum etiam æstiva animalia, pernici molesta saltu, et quæ capillus maxime celat, exsistant, et circumglobata escæ sæpe extrahantur: quæ causa somnum piscium in mari noctibus infestare existimatur. Quibusdam vero ipsis innascuntur, quo in numero chalcis accipitur.

1 LXXII. (XLVIII.) Nec venena cessant dira, ut in lepore qui in Indico mari etiam tactu pestilens, vomitum dissolutionemque stomachi protinus creat: in nostro offa informis, colore tantum lepori similis: in Indis, et magnitudine, et pilo, duriore tantum: nec vivus ibi capitur. Æque pestiferum animal araneus, spinæ in dorso aculeo noxius. Sed nullum usquam exsecrabilius, quam radius, super caudam eminens trygonis, quam nostri pastinacam appellant, quincunciali magnitudine. Arbores infixus radici necat: arma, ut telum, perforat: vi ferri, et veneni malo.

LXXIII. (XLIX.) Morbos universa genera piscium, ut 1
cætera animalia etiam fera, non accipimus sentire. Verum ægrotare singulos, manifestum facit aliquorum macies, quum in eodem genere præpingues alii capiantur.

LXXIV. (L.) Quonam modo generent, desiderium et 1
admiratio hominum differri non patitur. Pisces attritu ventrium coeunt, tanta celeritate ut visum fallant: delphini, et reliqua cete, simili modo, et paulo diutius. Femina piscis coitus tempore marem sequitur, ventrem ejus rostro pulsans: sub partum mares feminas similiter, ova vescentes earum. Nec satis est generationi per se coitus, 2
nisi editis ovis, interversando mares vitale asperserint virus. Non omnibus id contingit ovis in tanta multitudine: alioqui replerentur maria et stagna, quum singuli uteri innumerabilia concipiant. (LI.) Piscium ova in mari crescunt, quædam summa celeritate, ut murænarum: quædam paulo tardius.

Plani piscium quibus cauda non obest, aculeique, 3

s'accouplent en se couvrant: les poulpes, en attachant un de leurs bras aux narines de la femelle; les sèches et les calmars, par la langue, unissant leurs bras, et nageant en sens contraire; ils jettent aussi leur frai par la bouche. Les poulpes s'accouplent la tête tournée en bas. Les autres mollusques se couvrent comme les chiens, ainsi que les langoustes et les squilles; les cancres s'accouplent par la bouche. Les grenouilles se mettent les unes sur les autres: le mâle saisit la femelle avec ses pattes antérieures par les aisselles, et avec ses pattes pos-
4 térieures par le derrière. Les femelles produisent de très-petites chairs noires qu'on appelle gyrins (têtards), et où l'on ne distingue que les yeux et la queue; puis les pattes se dessinent, la queue se bifurquant pour former celles de derrière. Chose singulière! au bout de six mois de vie, elles se résolvent en limon sans qu'on s'en aperçoive; puis on les voit reparaître dans les eaux au printemps telles qu'elles étaient, par un procédé de la nature qui reste inconnu, bien qu'il se renouvelle tous les ans.

5 Les moules et les peignes naissent dans les sables, par l'action spontanée de la nature. Les testacés à enveloppe plus dure, tels que les murex et les pourpres, naissent d'un liquide qui a la viscosité de la salive; de même que les cousins naissent d'un liquide qui s'aigrit, les anchois de l'écume de mer qui s'échauffe après avoir reçu la pluie, et les testacés dont l'enveloppe est pierreuse, comme les huîtres, d'une vase qui se corrompt, ou de l'écume qui est autour des navires longtemps immobiles, des pieux enfoncés, et généralement au-
6 tour du bois. On a découvert depuis peu, dans les parcs, que les huîtres laissent écouler une humeur lactée, qui est le liquide fécondant. Les anguilles se frottent contre les roches; les parcelles qui se détachent prennent vie: il n'y a pas pour elles d'autre procréation. Les poissons d'espèces différentes ne s'accouplent pas entre eux, excepté l'ange et la raie: le produit qui en naît ressemble à la raie par la partie antérieure, et a reçu chez les Grecs un nom composé des noms de ces deux poissons.

Dans l'eau comme sur la terre, certains animaux 7
naissent à une époque fixe de l'année, les peignes, les limaces, les sangsues; au printemps, ces mêmes animaux disparaissent à une époque fixe. Parmi les poissons, le loup, le trichias, et tous les saxatiles produisent deux fois par an; les mulles trois fois, aussi bien que le chalcis (IX, 71); le cyprin (35), six fois; les scorpions, deux fois; les sarges, au printemps et à l'automne. Parmi les poissons plats, l'ange, deux fois: seul il produit à l'automne,
au coucher des Pléiades. Un grand nombre de 8
poissons produisent dans les trois mois d'avril, mai et juin; les saupes, en automne; les sarges, la torpille, les squales (IX, 40), vers l'équinoxe d'automne; les mollusques, au printemps; la sèche, tous les mois: ses œufs sont agglutinés en forme de grappe par une liqueur noire; le mâle les poursuit en soufflant dessus, autrement ils restent improductifs. Les poulpes s'accouplent en hiver, et produisent au printemps des œufs tortillés en vrilles, avec une telle fécondité que, le poulpe tué, la cavité de la tête ne peut plus contenir les
œufs qui y étaient renfermés. Ces œufs éclosent au 9
cinquantième jour; sur le nombre il en périt beaucoup. Les langoustes et les autres crustacés mettent leurs œufs les uns sur les autres, et les couvent ainsi. Le poulpe femelle tantôt se tient sur ses œufs, tantôt ferme sa demeure en déployant ses bras. La sèche pond à terre parmi les roseaux, ou dans les lieux où elle trouve de l'algue; ses œufs éclosent au bout de quinze

et testudines, in coitu superveniunt: polypi crine uno feminæ naribus annexo: sepiæ et loligines linguis, componentes inter se brachia, et in contrarium nantes: ore et pariunt. Sed polypi in terram verso capite coeunt. Reliqua mollium tergis, ut canes: item locustæ, et squillæ: cancri, ore. Ranæ superveniunt, prioribus pedibus alas feminæ mare apprehendente, posterioribus clunes.
4 Pariunt minimas carnes nigras, quas gyrinos vocant, oculis tantum et cauda insignes: mox pedes figurantur, cauda findente se in posteriores. Mirumque, semestri vita resolvuntur in limum nullo cernente, et rursus vernis aquis renascuntur quæ fuere: naturæ perinde occulta ratione, quum omnibus annis id eveniat.

5 Et mituli et pectines sponte naturæ in arenosis proveniunt. Quæ durioris testæ sunt, ut murices, purpuræ, salivario lentore: sicut acescente humore culices: apuæ, spuma maris incalescente, quum admissus est imber. Quæ vero siliceo tegmine operiuntur, ut ostrea, putrescente limo, aut spuma circa navigia diutius stantia, defixosque
6 palos, et lignum maxime. Nuper compertum in ostreariis, humorem iis fetificum lactis modo effluere. Anguillæ atterunt se scopulis: ea strigmenta vivescunt: nec alia est earum procreatio. Piscium diversa genera non coeunt, præter squatinam et raiam: ex quibus nascitur priori parte raiæ similis, et nomen ex utroque compositum apud Græcos trahit.

Quædam tempore anni gignuntur, et in humore, ut 7
in terra: vere pectines, limaces, hirundines: eadem, tempore evanescunt. Piscium lupus et trichias bis anno parit, et saxatiles omnes. Mulli ter, ut chalcis: cyprinus sexies, scorpiones bis, ac sargi vere et autumno. Ex planis squatina bis: sola autumno, occasu Vergiliarum. Plurimi pis- 8
cium tribus mensibus, aprili, maio, junio. Salpæ autumno: sargi, torpedo, squali, circa æquinoctium: molles vere: sepia omnibus mensibus. Ova ejus glutino atramenti ad speciem uvæ cohærentia, masculus prosequitur afflatu, alias sterilescunt. Polypi hieme coeunt, pariunt vere ova tortili vibrata pampino, tanta fecunditate, ut multitudinem ovorum occisi non recipiant cavo capitis, quo prægnantes tulere. Ea excludunt quinquagesimo die, e quibus 9
multa propter numerum intercidunt. Locustæ, et reliqua tenuioris crustæ, ponunt ova super ova, atque ita incubant. Polypus femina modo in ovis sedet, modo cavernam cancellato brachiorum implexu claudit. Sepia in terreno

jours. Les calmars pondent en pleine mer des œufs qui sont adhérents, comme ceux de la sèche. Les pourpres, les murex, et les autres de même genre, produisent au printemps. Les oursins ont leurs œufs aux pleines lunes en hiver; c'est aussi en hiver que naissent les escargots [de mer].

1 LXXV. On trouve dans la torpille quatre-vingts petits; elle produit en elle-même des œufs très-mous, qui passent dans un autre lieu de l'utérus et qui y éclosent. Tous les poissons que nous avons appelés cartilagineux (IX, 30) présentent la même disposition; de là résulte que, seuls de tous les poissons, ils sont vivipares et conçoivent des œufs. Le silure mâle (IX, 17) est le seul qui veille sur les œufs pondus, et souvent même pendant cinquante jours, de peur qu'ils ne soient mangés. Trois jours suffisent pour l'éclosion des œufs des autres femelles, si le mâle les a touchés.

1 LXXVI. L'aiguille ou belone (*syngnathus acus*, L.) est le seul poisson chez qui la multitude des œufs fasse fendre le ventre; après le frai la plaie se cicatrise: cela, dit-on, arrive aussi chez le serpent aveugle. Le rat de mer (IX, 35) fait ses œufs en un trou qu'il creuse hors de l'eau, puis il les recouvre de terre; au bout de trente jours il déblaie le trou, et conduit à la mer les petits.

1 LXXVII. (LII.) On dit que les érythins (*perca scriba*, L.) et les chanes (IX, 23) (*perca cabrilla*, L.) ont une vulve, et que le poisson appelé trochos (36) par les Grecs se féconde lui-même. Tous les petits des animaux aquatiques sont dans le commencement privés de la vue.

1 LXXVIII. (LIII.) Nous avons eu récemment une observation mémorable de longévité chez les poissons. Pausilype est une maison de plaisance dans la Campanie, près de Naples; là un poisson avait été mis dans les piscines de César par Védius Pollion (IX, 29): Annæus Sénèque rapporte qu'il y est mort au bout de soixante ans, et que deux autres poissons de la même espèce, ses contemporains, y vivent encore au moment où il écrit. Cette mention des piscines m'avertit d'entrer dans quelques détails à cet égard, avant de quitter les animaux aquatiques.

LXXIX. (LIV.) Les parcs d'huîtres ont été établis pour la première fois par Sergius Orata à Baïes, du temps de l'orateur L. Crassus, avant la guerre des Marses; et il les établit non pour un but gastronomique, mais pour gagner de l'argent. Des inventions pareilles, pour lesquelles son esprit était ingénieux, lui rapportaient de gros revenus : c'était lui qui, ayant imaginé le premier les baignoires suspendues, revendait des maisons de campagne après les avoir pourvues de cet appareil. Il fut encore le premier à donner la 2
prééminence aux huîtres du lac Lucrin; car les mêmes espèces d'animaux aquatiques sont meilleures en certains lieux qu'en d'autres, par exemple les loups du Tibre entre les deux ponts, le turbot de Ravenne, la murène de Sicile, l'élops de Rhodes, et ainsi du reste, pour ne pas dresser ici une liste culinaire. Les rivages de la Bretagne (XXXII, 21) n'étaient pas encore asservis quand Sergius Orata faisait la réputation des huîtres du Lucrin; plus tard, on a jugé que c'était la peine d'aller chercher des huîtres à Brindes, au bout de l'Italie; et pour qu'il n'y eût pas de rivalité entre les deux saveurs, on a imaginé récemment d'alimenter dans le lac Lucrin les huîtres de Brindes, affamées par ce long trajet. 1

LXXX. Dans le même siècle Licinius Muræna 1

parit inter arundines, aut sicubi enata alga : excludit quintodecimo die. Loligines in alto conserta ova edunt, ut sepiæ. Purpuræ, murices, ejusdemque generis, vere pariunt. Echini ova pleniluniis habent hieme : et cochleæ hiberno tempore nascuntur.

1 LXXV. Torpedo octogenos fetus habens invenitur : eaque intra se parit ova prætmollia, in alium locum uteri transferens, atque ibi excludens. Simili modo omnia, quæ cartilaginea appellavimus. Ita fit, ut sola piscium et animal pariant et ova concipiant. Silurus mas solus omnium edita custodit ova, sæpe et quinquagenis diebus, ne absumantur ab aliis. Ceteræ feminæ in triduo excludunt, si mas attigit.

1 LXXVI. Acus, sive belone, unus piscium dehiscente propter multitudinem utero parit. A partu coalescit vulnus : quod et in cæcis serpentibus tradunt. Mus marinus in terra scrobe effosso parit ova, et rursus obruit terra : tricesimo die refossa aperit, fetumque in aquam ducit.

1 LXXVII. (LII.) Erythini et channæ vulvas habere traduntur : qui trochos appellatur a Græcis, ipse se inire. Aquatilium omnium fetus inter initia visu carent.

1 LXXVIII. (LIII.) Ævi piscium memorandum nuper exemplum accepimus. Pausilypum villa est Campaniæ, haud procul Neapoli; in ea in Cæsaris piscinis a Pollione Vedio conjectum piscem, sexagesimum post annum exspirasse scribit Annæus Seneca, duobus aliis æqualibus ejus ex eodem genere tunc viventibus. Quæ mentio piscinarum admonet, ut paulo plura dicamus hac de re, priusquam digrediamur ab aquatilibus.

1 LXXIX. (LIV.) Ostrearum vivaria primus omnium Sergius Orata invenit in Baiano, ætate L. Crassi Oratoris, ante Marsicum bellum : nec gulæ causa, sed avaritiæ, magna vectigalia tali ex ingenio suo percipiens, ut qui primus pensiles invenerit balineas, ita mangonizatas villas subinde vendendo. Is primus optimum saporem ostreis 2
Lucrinis adjudicavit, quando eadem aquatilium genera alibi atque alibi meliora : sicut lupi pisces in Tiberi amne inter duos pontes, rhombus Ravennæ, muræna in Sicilia, elops Rhodi : et alia genera similiter, ne culinarum censura peragatur. Nondum Britannica serviebant littora, quum Orata Lucrina nobilitabat : postea visum tanti in extremam Italiam petere Brundisium ostreas : ac ne lis esset inter duos sapores, nuper excogitatum, famem longæ advectionis a Brundisio compascere in Lucrino.

1 LXXX. Eadem ætate prior Licinius Muræna reliquo-

imagina les viviers pour les autres poissons; son exemple fut suivi par la noblesse, par les Philippe, les Hortensius. Lucullus fit même percer une montagne auprès de Naples à plus de frais qu'il n'avait construit sa maison de campagne, et entrer dans ses viviers les eaux de la mer; c'est pour cela que le grand Pompée le nommait le Xerxès romain. Après sa mort les poissons de son vivier se vendirent 4 millions de sesterces (840,000 fr.).

1 LXXXI. (LV.) C. Hirrius a établi, avant tous les autres, un vivier pour les murènes seulement; il en prêta six mille pour les repas triomphaux du dictateur César, et les fit peser; car il ne voulut en recevoir le prix ni en argent ni en autre valeur. Sa maison de campagne, fort médiocre du reste, fut vendue, en raison des viviers, 4 millions de sesterces (840,000 fr.). Après s'être passionné pour les espèces, on se passionna pour les individus. A Baules, dans le territoire de Baies, l'orateur Hortensius avait dans une piscine une murène qu'il aimait au point d'en avoir, dit-on, pleuré la mort. Dans la même maison de campagne, Antonia (VII, 18), fille de Drusus, mit des boucles d'oreille à une murène qu'elle aimait; singularité qui attira bien des curieux à Baules.

1 LXXXII. (LVI.) Fulvius Hirpinus établit des parcs d'escargots dans le territoire de Tarquinies, peu de temps avant la guerre civile entre César et le grand Pompée; il en sépara même les espèces, mettant à part les blancs, qui proviennent de Réate; ceux d'Illyrie (37), qui sont les plus gros; ceux d'Afrique, qui sont les plus féconds, et les Solitans (38) (XXX, 15), qui sont les plus renommés. Il imagina aussi le moyen de les engraisser avec du vin cuit, de la farine, et autres substances : de la sorte, les escargots engraissés devinrent un objet de gastronomie; et l'art de les élever obtint de tels succès, que la coquille d'un seul atteignait la capacité de 240 cyathes (litr. 10,8). C'est Varron qui le dit.

LXXXIII. (LVII.) Théophraste parle de poissons singuliers, qui, lorsque les fleuves servant à l'irrigation de Babylone se retirent, restent dans des trous pleins d'eau. Quelques-uns en sortent pour leur nourriture, marchant à l'aide de leurs nageoires et des mouvements multipliés de leur queue; poursuivis, ils se réfugient dans leurs trous et font face (39) aux agresseurs : ils ont la tête semblable à celle de la grenouille de mer (*baudroie*); du reste, ils ressemblent au goujon; ils ont des branchies comme les autres poissons. Le même auteur rapporte qu'autour d'Héraclée, de Cromna, vers le Lycus, et en plusieurs endroits dans le Pont, il y a une espèce de poissons (loche, *cobitis fossilis*, L.) qui recherchent le bord des fleuves; que ces poissons s'y font des trous dans la terre, et qu'ils y vivent même lorsque, l'eau se retirant, la rive se trouve à sec : qu'il faut donc les déterrer, et que le mouvement de leur corps montre qu'ils sont en vie; que dans les environs de la même ville d'Héraclée et du même fleuve Lycus, qui en se retirant laisse des œufs, il s'engendre, dans la vase, des poissons qui vont chercher leur nourriture à l'aide d'un certain frétillement, n'ayant que de petites branchies, ce qui leur permet de se passer d'eau, raison pour laquelle aussi les anguilles vivent longtemps à sec; et que leurs œufs viennent à maturité sur la terre comme ceux des tortues (IX, 12); que dans la même région du Pont la glace saisit des poissons, et surtout des goujons, qui ne donnent signe

rum piscium vivaria invenit : cujus deinde exemplum nobilitas secuta est, Philippi, Hortensii : Lucullus exciso etiam monte juxta Neapolim majore impendio, quam villam exædificaverat, euripum et maria admisit : qua de causa Magnus Pompeius Xerxen togatum eum appellabat. Quadragies H-S. piscinæ a defuncto illo veniere pisces.

1 LXXXI. (LV.) Murænarum vivarium privatim excogitavit C. Hirrius ante alios, qui cœnis triumphalibus Cæsaris Dictatoris, sex millia numero murænarum mutuo appendit. Nam permutare quidem pretio noluit, aliave merce. Hujus villam intra quam modicum quadragies piscinæ vendiderunt. Invasit deinde singulorum piscium amor. Apud Baulos in parte Baiana piscinam habuit Hortensius Orator, in qua murænam adeo dilexit, ut exanimatam flesse credatur. In eadem villa, Antonia Drusi murænæ, quam diligebat, inaures addidit : cujus propter famam nonnulli Baulos videre concupiverunt.

LXXXII. (LVI.) Cochlearum vivaria instituit Fulvius
1 Hirpinus in Tarquiniensi, paulo ante civile bellum, quod cum Pompeio Magno gestum est, distinctis quidem generibus earum, separatim ut essent albæ, quæ in Reatino agro nascuntur : separatim Illyricæ, quibus magnitudo præcipua : Africanæ, quibus fecunditas : Solitanæ, quibus nobilitas. Quin et saginam earum commentus est, sapa et farre, aliisque generibus, ut cochleæ quoque altiles ganeam implerent : cujus artis gloria in eam magnitudinem perducta sit, ut octoginta quadrantes caperent singularum calices. Auctor est M. Varro.

LXXXIII. (LVII.) Piscium genera etiamnum a Theophrasto mira produntur : circa Babylonis rigua decedentibus fluviis, in cavernis aquas habentibus remanere. Quosdam inde exire ad pabula pinnulis gradientes, crebro caudæ motu, contraque venantes refugere in suas cavernas, et in iis obversos stare : capita eorum esse ranæ marinæ similia, reliquas partes gobiorum, branchias ut cæteris piscibus. Circa Heracleam, et Cromnam et Lycum, 2
et multifariam in Ponto unum genus esse, quod extremas fluminum aquas sectetur, cavernasque faciat sibi in terra, atque in his vivat, etiam reciprocis amnibus siccato littore. Effodi ergo : motu demum corporum vivere eos approbant. Circa Heracleam eamdem, eodemque Lyco amne decedente, ovis relictis, in limo generari pisces, qui ad pabula petenda palpitent, exiguis branchiis, quo fieri non indigos humoris : propter quod et anguillas diutius vivere exemtas aquis. Ova autem in sicco maturari, 3
ut testudinum. Eadem in Ponti regione apprehendi glacie

de vie que lorsqu'ils sentent la chaleur des casseroles; ceci, bien qu'étonnant, peut cependant s'expliquer. Mais Théophraste dit encore que dans la Paphlagonie on déterre des poissons très-bons à manger, qui sont enfoncés dans la terre à une grande profondeur, dans des lieux où il ne se trouve aucune eau stagnante : il s'étonne lui-même de leur génération sans accouplement, et il suppose que les eaux souterraines ont une autre vertu que celle des puits, comme si dans les puits on ne trouvait aucun poisson. Quoi qu'il en soit, cela rend moins étonnante l'existence de la taupe, animal souterrain; ou peut-être ces poissons de Théophraste ont la même nature que les vers de terre.

1 LXXXIV. (LVIII.) Mais toutes ces singularités sont rendues croyables lors de l'inondation du Nil, par une merveille qui les dépasse toutes : au moment où il laisse à découvert les campagnes, on trouve de petits rats, ébauches commencées par l'eau et la terre génératrices; ils vivent déjà par une partie du corps, l'autre, la dernière formée, est encore de la terre.

1 LXXXV. (LIX.) Je n'omettrai pas non plus des récits sur le poisson anthias, qui, je le remarque, ont été admis comme vrais par la plupart des auteurs. Nous avons dit (V, 35) que les îles Chélidoniennes sont situées sur la côte d'Asie, en face d'un promontoire, dans une mer semée d'écueils : l'anthias y est très-abondant, on en prend beaucoup en fort peu de temps, mais par un seul moyen : un pêcheur monté sur une petite barque, vêtu d'un habit de même couleur que la barque, fait à la même heure, pendant quelques jours de suite, une incursion dans un espace limité, et il y jette de la nourriture. Tout ce qui provient de cette barque est suspect aux poissons, qui s'écartent de ce qu'ils redoutent. La manœuvre ayant été répétée plusieurs fois, un des anthias, rassuré par l'habitude, vient manger l'appât; on le remarque avec beaucoup de soin : 2
c'est en effet l'espoir de la pêche et l'intermédiaire de la capture; et il n'est pas difficile de le reconnaître, attendu que pendant quelques jours il est le seul qui ose s'approcher. Enfin il trouve des imitateurs, et, de plus en plus accompagné, il finit par en amener des troupes innombrables. Les plus anciens connaissent déjà le pêcheur, et prennent de la nourriture à sa main. Alors l'homme lance, non loin au delà de ses doigts, un hameçon pourvu d'un appât, et il escamote plutôt qu'il ne prend chaque poisson : à l'ombre de la barque, il les enlève par un mouvement bref, de sorte que les autres anthias ne s'en aperçoivent pas. Un autre pêcheur reçoit dans la barque le poisson pris, sur des morceaux d'étoffe, pour que le bruit qu'il fait en se débattant ne chasse pas les autres. Il importe de connaître l'embau- 3
cheur, afin de ne pas le prendre; autrement la troupe s'enfuirait pour ne plus revenir. On dit qu'un pêcheur en désaccord avec son camarade jeta l'hameçon à l'anthias embaucheur qu'il connaissait bien, et le prit dans une intention de nuire; l'anthias fut reconnu sur le marché par celui qui avait souffert un préjudice; et Mucianus ajoute que plainte fut portée en dommages et intérêts, et que la partie adverse fut condamnée à une amende proportionnée. Les mêmes anthias, quand ils voient un des leurs pris à l'hameçon, coupent, dit-on, la ligne avec les piquants qu'ils ont en forme de scie sur le dos : le captif seconde leurs efforts en tendant la ligne. Quand un sarge se trouve pris, il use lui-même contre les roches la ligne qui le tient.

piscium maxime gobiones, non nisi patinarum calore vitalem motum fatentes. Est in his quidem, tametsi mirabilis, tamen aliqua ratio. Idem tradit in Paphlagonia effodi pisces gratissimos cibis, terrenos, altis scrobibus, in his locis ubi nullæ restagnent aquæ : miratusque et ipse gigni sine coitu, humoris quidem vim aliam inesse, quam puteis, arbitratur, ceu vero in nullis reperiantur pisces. Quidquid est hoc, certe minus admirabilem talparum facit vitam subterranei animalis, nisi forte vermium terrenorum et his piscibus natura inest.

1 LXXXIV. (LVIII.) Verum omnibus his fidem Nili inundatio affert, omnia excedente miraculo : quippe detegente eo musculi reperiuntur inchoato opere genitalis aquæ terræque, jam parte corporis viventes, novissima effigie etiamnum terrena.

1 LXXXV. (LIX.) Nec de anthia pisce sileri convenit, quæ plerosque adverto credidisse. Chelidonias insulas diximus Asiæ, scopulosi maris, ante promontorium sitas : ibi frequens hic piscis et celeriter capitur uno genere. Parvo navigio, et concolori veste, eademque hora per aliquot dies continuos piscator enavigat certo spatio, escamque projicit. Quidquid ex eo mittitur, suspecta fraus prædæ est : cavensque quod timuit, quum id sæpe factum est, unus aliquando consuetudine invitatus anthias, escam appetit. Notatur hic intentione diligenti, ut auctor spei, con- 2
ciliatorque capturæ. Neque enim est difficile, quum per aliquot dies solus accedere audeat. Tandem et aliquos invenit, paulatimque comitatior, postremo greges adducit innumeros, jam vetustissimis quibusque assuetis piscatorem agnoscere, et e manu cibum rapere. Tum ille paulum ultra digitos in esca jaculatus hamum, singulos involat verius quam capit, ab umbra navis brevi conatu rapiens, ita ne cæteri sentiant, alio intus excipiente centonibus raptum, ne palpitatio ulla aut sonus cæteros abigat. Conciliatorem 3
nosse ad hoc prodest, ne capiatur, fugituro in reliquum grege. Ferunt discordem socium duci insidiatum pulchre noto, cepisseque malefica voluntate: agnitum in macello a socio, cujus injuria erat : et damni formulam editam, condemnatumque addidit Mucianus æstimata lite. Iidem anthiæ, quum unum hamo teneri viderint, spinis, quas in dorso serratas habent, lineam secare traduntur : eo qui tenetur, extendente, ut præcidi possit. At inter sargos, ipse qui tenetur, ad scopulos lineam terit.

LXXXVI. (LX.) Præter hæc claros sapientia auctores vi- 1

1 LXXXVI. (LX.) Je vois des auteurs, célèbres par leur savoir, s'étonner qu'il y ait une étoile (*asterias*, L.) dans la mer; telle est, en effet, la figure de l'animal : il a à l'intérieur très-peu de chair, à l'extérieur une enveloppe dure; on prétend qu'il est doué d'une chaleur si ardente, qu'il brûle tout ce qu'il touche dans la mer, et digère instantanément tous les aliments. Il ne m'est pas facile de dire par quelles expériences on s'en est assuré. Je vais citer une autre propriété bien plus merveilleuse, dont on peut tous les jours s'assurer par l'expérience.

1 LXXXVII. (LXI.) Dans la classe des coquillages sont les dactyles (*dails*), ainsi appelés de leur ressemblance avec l'ongle de l'homme; leur propriété est de reluire dans les ténèbres (IX, 51). Plus ils ont d'humidité, plus ils brillent et dans la bouche de ceux qui les mangent, et sur les mains; les gouttes même qui tombent brillent sur le sol et sur les vêtements. Il n'est donc pas douteux que c'est dans un suc que gît une propriété qu'on admirerait même dans un corps solide.

LXXXVIII. (LXII.) Il existe aussi entre les 1
poissons des antipathies et des sympathies merveilleuses : le muge et le loup sont animés d'une haine réciproque; le congre et la murène se rongent mutuellement la queue; la langouste a tellement peur du poulpe, que si elle le voit près d'elle, elle expire sur-le-champ; le congre a peur de la langouste, et les congres, à leur tour, déchirent le poulpe. Nigidius rapporte que le loup ronge la queue du muge, mais qu'à certains mois ces poissons vivent dans la concorde; qu'au 2
reste, tous ceux à qui la queue est ainsi amputée survivent. D'un autre côté, outre les poissons que nous avons dits vivre en société (IX, 49 et 66), la baleine et le muscule (40) (XI, 69) offrent un exemple de sympathie : la baleine a les sourcils très-pesants, et qui lui cachent les yeux; le muscule nage devant elle et lui indique les hauts-fonds, qui lui seraient funestes à cause de son volume; il fait l'office d'un œil. Passons maintenant aux oiseaux.

deo mirari stellam in mari : ea figura est : parva admodum caro intus, extra duriore callo. Huic tam igneum fervorem esse tradunt, ut omnia in mari contacta adurat, omnem cibum statim peragat. Quibus sit hoc cognitum experimentis, haud facile dixerim : multo memorabilius dixerim id, cujus experiendi quotidie occasio est.

1 LXXXVII. (LXI.) Concharum e genere sunt dactyli ab humanorum unguium similitudine appellati. His natura in tenebris remoto lumine, alio fulgere claro; et quanto magis humorem habeant, lucere in ore mandentium, lucere in manibus, atque etiam in solo ac veste, decidentibus guttis : ut procul dubio pateat, succi illam naturam esse, quam miraremur etiam in corpore.

LXXXVIII. (LXII.) Sunt et inimicitiarum atque concor- 1
diæ miracula. Mugil et lupus mutuo odio flagrant : conger et muræna, caudas inter se prærodentes. Polypum in tantum locusta pavet, ut, si juxta vidit, omnino moriatur. Locustam conger, rursus polypum congri lacerant. Nigidius auctor est, prærodere caudam mugili lupum, eosdemque statis mensibus concordes esse. Omnes autem 2
vivere, quibus caudæ sic amputentur. At e contrario amicitiæ exempla sunt (præter illos, de quorum diximus societate) balæna et musculus : quando prægravi superciliorum pondere obrutis ejus oculis, infestantia magnitudinem vada prænatans demonstrat, oculorumque vice fungitur. Hinc volucrum naturæ dicentur.

NOTES DU NEUVIÈME LIVRE.

(1) On traduit souvent pristis par scie; mais il n'est pas sûr que ce soit là l'interprétation de ce mot.

(2) Assimilatis. Nereidas vero multas Turanius prodidit : expulsam Vulg. — J'ai changé la ponctuation, suivant en cela Gueroult.

(3) Cautium Editt. vet. — Caveatas Vulg.

(4) Eminente Dalech. — Emineret Vulg.

(5) Pline veut dire que, puisque les eaux sont pénétrées par l'influence de la lune, l'air et le souffle vital, qu'il confond, les pénètrent aussi, et sont reçus par les coquillages.

(6) D'après Cuvier, Pline confond des espèces différentes : le vrai dauphin, le dauphin à gueule placée très-bas, qui est le requin, et le dauphin à épine, qui est le *squalus acanthias*. Il va sans dire que le requin et les squales ne sont pas amis de l'homme. Quant au vrai dauphin, les modernes ne l'ont pas vu s'apprivoiser autant que le disent les anciens. Aussi quelques auteurs ont pensé qu'il s'agissait, dans ces histoires, du lamantin. Mais le lamantin n'habite pas la Méditerranée.

(7) On ne sait pas au juste ce qu'est le tursion. Gueroult y voit le marsouin. Il y a ici, comme le remarque Cuvier, confusion entre un animal du genre des dauphins et un autre du genre des squales, auquel seul peut s'appliquer la comparaison avec les dents de la *canicule*.

(8) D'après Cuvier, les prétendues cornes de la tortue de mer sont ses pieds de devant, qui sont en effet longs, étroits et pointus.

(9) Chersine, de *terre*, χέρσος, *terre*. Chélonophages, mangeurs de tortues. Chélyon, écaille de tortue.

(10) 15 talents, s'il s'agit du grand talent attique, qui pèse 27,000 grammes (Saigey, *Métrol.*, p. 40), font 405 kil.

(11) La plupart de mss. et des éditions ont II cubita; ce qui paraît beaucoup plus probable. Hardouin a mis quinque cubita, se fondant sur d'autres mss. et sur le passage parallèle d'Aristote (*Hist. an.* VIII, 34), où il est dit *cinq coudées*. Mais vraisemblablement il faut corriger Aristote, et lire dans l'un et l'autre auteurs *deux coudées*.

(12) On ne sait ce qu'est l'esox : quant à l'attilus, on pense que c'est quelque grande espèce du genre esturgeon. D'après Rondelet, XIV, chap. dern., c'est un poisson appelé encore aujourd'hui *adilo* par les pêcheurs du Pô.

(13) D'après Albert le Grand, ce poisson semblable au porc de mer est le huso, espèce d'esturgeon; d'après Cuvier, c'est une espèce de silure. Le porc de mer est le marsouin.

(14) Celui-ci est un esturgeon.

(15) Beaucoup de manuscrits ont soixante coudées; ce qui est plus en rapport avec le reste de ce récit fabuleux.

(16) Mélandrye veut dire : ayant la couleur foncée du chêne.

(17) On pense que le tourd et le merle sont des labres.

(18) Les trichies sont, d'après Cuvier, ou la sardine proprement dite, ou la feinte (*clupea ficta*, Lacep.).

(19) Cuvier croit que la sciène est le corb ou corbeau de mer, sciæna nigra.

(20) L'hippurus n'est pas bien déterminé; on y a vu le coryphæna hippurus, L.

(21) Cuvier croit que le glaucus est un maigre, sciæna aquila, L., contre l'opinion de Rondelet, qui y voit le scomber amia ou le scomber glaucus, L.

(22) Cuvier pense que l'aselle est la lote de mer, gadus tricirrhatus, L.

(23) D'après Cuvier, c'est probablement le sterlet, acipenser ruthenus, L., petite espèce d'esturgeon dont la chair est très-bonne.

(24) Les aselles sont probablement des lotes; mais on ne sait à quoi se rapportent les variétés nommées callarias et bacchus.

(25) Rondelet nomme sparalon le sargus.

(26) D'après Cuvier, il s'agit d'une espèce de cyprin qui ressemble à notre gardon, et chez qui le mâle, au temps du frai, offre de petites verrues adhérentes à la peau et aux écailles.

(27) Cuvier pense que cet exocète de Pline appartient aux genres nommés aujourd'hui blennius et gobius, petits poissons qui demeurent assez souvent sur les rochers quand la mer se retire, et qui peuvent y passer quelque temps sans eau.

(28) Les rats de mer sont, d'après Dalechamp une tortue (la tortue luth, *testudo coriacea*, L), d'après Cuvier le *flasco psaro* (tetroodon lineatus, L.).

(59) Les lamies sont sans doute une espèce de raie, mais on ne sait laquelle.

(30) Aristote dit positivement que c'est une erreur d'attribuer des pieds à l'échénéis.

(31) Cœli quietis ei Cod. Chiffl. — Cœlique eis Vulg.

(32) De ἀ privatif et de πλύνω, laver.

(33) On ne sait pas bien au juste ce que sont les holothuries et les poumons des anciens. D'après Cuvier, les poumons pourraient être des alcyons.

(34) Cuvier dit ne pas savoir ce qu'est le lièvre marin de l'Inde, à moins que ce ne soit quelque tétrodon, dont les mâchoires fendues peuvent avoir rappelé le museau du lièvre, et qui ont souvent la peau hérissée de fines et courtes épines.

(35) On ne sait pas au juste ce que sont les cyprins des anciens. Ce nom a été attribué par les modernes à la carpe. Mais plus haut (IX, 25) Pline place un cyprin dans la mer.

(36) Le trochos n'est pas connu. D'après Cuvier, ce pourrait être quelque univalve de la mer, animaux où le mâle, qui a une verge très-longue, est obligé de la replier sous son manteau; ce qui a pu faire croire qu'il pratiquait la copulation avec lui-même.

(37) M. Cantraine a lu à l'Académie des sciences de Bruxelles la description d'une grande hélice qui existe en Illyrie, et qui, suivant lui, manque dans les ouvrages systématiques. Il croit qu'elle est de celles que les Romains recherchaient à cause de la délicatesse de leur chair; il fonde son opinion sur des passages de Pline et de Varron où il est dit que les limaçons les plus estimés, comme objet de gourmandise, viennent d'Illyrie, et réunissent à une taille très-forte une saveur peu commune. M. Cantraine la nomme *Helix Varronis*. (*Bibl. de Genève*, n° 8, 1836, p. 409.)

(38) D'après Hardouin, les escargots solitans sont ceux du promontoire du Soleil (V, 1) en Afrique.

(39) Obversos. Editt. vet., Sillig. — Adversos Vulg.

(40) On ne sait ce qu'est ce poisson qui conduit la baleine. Ailleurs, XI, 62, Pline dit que ce muscule, au lieu de dents, a des soies dans la bouche; ce qui ferait penser à une baleine, et probablement au rorqual de la Méditerranée, dit Cuvier. Mais alors il y a quelque confusion de nomenclature; car ici il s'agit évidemment d'un petit poisson.

LIVRE X.

1 I. (I.) L'histoire des oiseaux doit suivre. Les plus grands, et qui se rapprochent de la classe des quadrupèdes, sont les autruches d'Afrique ou d'Éthiopie : elles dépassent en hauteur un homme à cheval, elles le devancent à la course ; des ailes
2 ne leur sont données que pour leur aider à courir ; du reste, ce ne sont pas des oiseaux, et elles ne s'élèvent point de terre. Leurs pieds sont semblables à ceux du cerf, fourchus ; elles s'en servent pour combattre, saisissant des pierres, qu'elles lancent en fuyant contre ceux qui les poursuivent. Dévorant tout indistinctement, elles ont la singulière faculté de tout digérer ; mais leur stupidité n'est pas moins singulière : elles s'imaginent, avec un corps si grand, que lorsqu'elles ont caché leur tête dans les broussailles on ne les voit plus. On estime leurs œufs à cause de la grosseur, on s'en sert au lieu de vases ; et leurs plumes servent à orner les cimiers et les casques.

1 II. (II.) L'Inde et l'Éthiopie produisent surtout des oiseaux de couleurs très-diverses, et tels qu'on ne saurait les décrire. Le plus célèbre de tous naît dans l'Arabie : c'est le phénix, si toutefois on existence n'est pas une fable (XIII, 9) ; il est nique dans l'univers entier, et on ne l'a pas vu souvent. On lui donne la taille de l'aigle, un plumage éclatant comme l'or autour du cou ; du reste, pourpré, une queue d'azur entremêlée de plumes roses, des crêtes sous la gorge, et une huppe qui pare sa tête. Le premier parmi les Romains qui en ait parlé, et le plus exact, est Manilius, ce sénateur si célèbre par les connaissances qu'il ne devait qu'à lui seul : il dit que personne ne l'a vu mangeant ; qu'en Arabie il est consacré au Soleil ; qu'il vit cinq cent neuf ans (1) ; que vieillissant il se construit un nid avec des branches de cannelle et d'encens ; qu'il le remplit de parfums, et qu'il meurt dessus ; que de ses os et de sa moelle il 2
naît d'abord une sorte de vermisseau, qui devient un jeune oiseau ; que d'abord il rend les honneurs funèbres à son prédécesseur ; qu'il porte le nid tout entier près de la Panchaïe (VII, 57), dans la ville du Soleil, et qu'il le dépose sur un autel. Le même Manilius expose que la révolution de la grande année s'accomplit avec la vie de cet oiseau ; qu'alors une nouvelle période, avec les mêmes caractères, s'ouvre pour les saisons et les astres, et qu'elle commence à midi le jour où le so- 3
leil entre dans le signe du Bélier. Il ajoute que cette période était à sa deux cent quinzième année sous le consulat de P. Licinius et de Cn. Cornélius (XXX, 3) (an de Rome 657), moment où il écrivait. Cornélius Valérianus a rapporté que le phénix passa en Égypte, sous le consulat de Q. Plautius et de Sex. Papinius (an de Rome 789). Cet oiseau fut apporté à Rome pendant la censure de l'empereur Claude, l'an 800 de Rome, et on l'exposa dans les comices, ce qui est attesté par les Actes ; mais personne ne douta que ce ne fût un faux phénix.

LIBER X.

1 I. (I.) Sequitur natura avium, quarum grandissimi et pæne bestiarum generis, struthiocameli Africi vel Æthiopici, altitudinem equitis insidentis equo excedunt, celeritatem vincunt : ad hoc demum datis pennis, ut currentem adjuvent : cætero non sunt volucres, nec a terra tol-
2 luntur. Ungulæ iis cervinis similes, quibus dimicant, bisulcæ, et comprehendendis lapidibus utiles, quos in fuga contra sequentes ingerunt pedibus. Concoquendi sine delectu devorata mira natura : sed non minus stoliditas, in tanta reliqui corporis altitudine, quum colla frutice occultaverunt, latere sese existimantium. Præmia ex iis ova, propter amplitudinem, pro quibusdam habita vasis, conosque bellicos, et galeas adornantes pennæ.

1 II. (II.) Æthiopes atque Indi, discolores maxime et inenarrabiles ferunt aves, et ante omnes nobilem Arabia phœnicem, haud scio an fabulose, unum in toto orbe, nec visum magnopere. Aquilæ narratur magnitudine, auri fulgore circa colla, cætero purpureus, cæruleam roseis caudam pennis distinguentibus, cristis fauces, caputque plumeo apice honestante. Primus atque diligentissimus togatorum de eo prodidit Manilius, senator ille maximis nobilis doctrinis doctore nullo : neminem exstitisse qui viderit vescentem : sacrum in Arabia Soli esse, vivere annis DIX, senescentem casiæ thurisque surculis construere nidum, replere odoribus, et superemori. Ex ossibus dein- 2
de et medullis ejus nasci primo ceu vermiculum : inde fieri pullum : principioque justa funera priori reddere, et totum deferre nidum prope Panchaiam in Solis urbem, et in ara ibi deponere. Cum hujus alitis vita magni conversionem anni fieri prodidit idem Manilius, iterumque signi-
ficationes tempestatum et siderum easdem reverti. Hoc 3
autem circa meridiem incipere, quo die signum Arietis Sol intraverit. Et fuisse ejus conversionis annum prodente se, P. Licinio, Cn. Cornelio coss., ducentesimum quintum decimum. Cornelius Valerianus phœnicem devolavisse in Ægyptum tradidit, Q. Plautio, Sex. Papinio coss. Allatus est et in Urbem, Claudii Principis censura, anno Urbis DCCC, et in comitio propositus, quod Actis testatum est : sed quem falsum esse nemo dubitaret.

1 III. (III.) De tous les oiseaux que nous con-
naissons, l'aigle est le plus noble et le plus fort.
On en distingue six espèces : celui qu'on nomme
en grec melanæetos, et en latin Valéria (*proba-
blement* le petit aigle), c'est le plus petit, mais
par la force le premier : il est d'une couleur noi-
râtre ; seul parmi les aigles il nourrit ses petits ;
les autres, comme nous le dirons (x, 4), les
chassent ; seul, il n'a ni cri éclatant ni murmure ;
il vit dans les montagnes. La seconde espèce est
le pygargue (l'aigle commun) ; il préfère le voi-
sinage des villes et des plaines ; sa queue est blan-
châtre. La troisième espèce est le morphnos,
qu'Homère (Il., XXIV, 315) appelle aussi percnos,
d'autres plancus, anataria (probablement le bal-
buzar, *falco haliæetus*) ; il est le second pour la
2 taille et la force ; il habite autour des lacs. Phé-
monoe, dite fille d'Apollon, a rapporté que cet
aigle a des dents ; que d'ailleurs il est muet et
dépourvu de langue ; que c'est le plus noir des ai-
gles, et que sa queue est plus longue que celle des
autres. Bœus est du même avis. Cet aigle a l'ins-
tinct de briser l'écaille des tortues qu'il enlève, en
les laissant tomber de haut ; ce qui causa la mort du
poëte Eschyle : l'oracle lui avait, dit-on, prédit
pour ce jour-là la chute d'une maison, et lui s'en
préservait en se mettant avec sécurité sous la
3 voûte des cieux. La quatrième espèce est le per-
cnoptère, ou oripélarge (le grand aigle à la
tête blanche, *d'après Cuvier*) ; il a l'apparence du
vautour, les ailes très-petites : du reste il l'em-
porte sur les autres par la taille, mais il est lâche
et abâtardi, tellement qu'il se laisse battre par un
corbeau. Avide et toujours affamé, il fait en-
tendre un murmure plaintif ; seul des aigles, il
enlève des charognes ; les autres se posent à terre
quand ils ont tué leur proie. Par opposition on
appelle la cinquième espèce *gnesios*, c'est-à-dire
légitime, et seule de race pure (l'aigle royal,
falco imperialis, Tem.) : elle est d'une taille
moyenne, d'une couleur tirant sur le fauve ; on
la voit rarement. Reste l'haliæète (le grand aigle 4
de mer) ; son œil est des plus perçants ; il plane
au haut des airs, et, apercevant un poisson dans
la mer, il se laisse tomber dessus, entr'ouvre l'eau
avec sa poitrine, et enlève sa proie. L'aigle de la
troisième espèce poursuit autour des étangs les
oiseaux aquatiques : pour lui échapper ils se
plongent de temps en temps dans l'eau ; mais la
lassitude et le sommeil les gagnent, et il s'en
empare. C'est un combat curieux à voir : l'oiseau
cherche un refuge sur la rive, surtout si elle offre
des roseaux serrés ; l'aigle l'en chasse à coups
d'aile, et tombe dans l'eau en voulant le saisir ;
son ombre, qui se projette, est aperçue par l'oi-
seau, qui nage sous l'eau, et qui va sortir dans
un endroit éloigné, là où il pense que son ennemi
l'attend le moins. Aussi les oiseaux aquatiques 5
nagent-ils en troupes ; leur nombre les met à
l'abri de l'attaque : ils aveuglent l'ennemi en
l'aspergeant avec leurs ailes. Souvent même les
aigles, hors d'état d'enlever l'animal qu'ils ont
saisi, sont entraînés avec lui au fond de l'eau.
L'haliæète, frappant ses petits encore dépourvus
de plumes, les force de temps en temps à regar-
der le soleil en face : s'il en voit un cligner ou
larmoyer, il le précipite en bas de son nid, comme
adultérin et dégénéré ; il élève celui dont l'œil
reste fixe. L'haliæète n'est pas une espèce à part ; 6
il provient du mélange des diverses espèces d'ai-
gles ; les petits auxquels les haliæètes donnent
naissance sont de l'espèce des ossifrages, des-
quels viennent les petits vautours ; et de ces pe-
tits vautours viennent les grands, qui sont abso-

1 III. (III.) Ex his quas novimus, aquilæ maximus ho-
nos, maxima et vis. Sex earum genera : Melanæetos a Græ-
cis dicta, eademque Valeria, minima magnitudine, viribus
præcipua, colore nigricans : sola aquilarum fetus suos
alit : cæteræ, ut dicemus, fugant : sola sine clangore, sine
murmuratione. Conversatur autem in montibus. Secundi
generis pygargus in oppidis mansitat et in campis, albicante
cauda. Tertii morphnos, quam Homerus et percnon vocat,
aliqui et plancum : et anatariam, secunda magnitudine
2 et vi : huicque vita circa lacus. Phemonoe Apollinis dicta
filia dentes ei esse prodidit, mutæ alias, carentique lin-
gua : eamdem aquilarum nigerrimam, prominentiore
cauda. Consentit et Bœus. Ingenium est ei, testudines
raptas frangere e sublimi jaciendo : quæ sors interemit
poetam Æschylum, prædictam fatis (ut ferunt) ejus
3 diei ruinam secura cæli fide caventem. Quarti generis est
percnopterus : eadem oripelargus, vulturina specie, alis
minimis, reliqua magnitudine antecellens, sed imbellis
et degener, ut quam verberet corvus. Eadem jejunæ sem-
per aviditatis, et querulæ murmurationis. Sola aquilarum
exanima fert corpora : cæteræ, quum occidere, considunt.
Hæc facit, ut quintum genus γνήσιον vocetur, velut ve-
rum, solumque incorruptæ originis, media magnitudine,
colore subrutilo, rarum conspectu. Superest haliæetos, 4
clarissima oculorum acie, librans ex alto sese : viso-
que in mari pisce, præceps in eum ruens, et discussis
pectore aquis rapiens. Illa, quam tertiam fecimus, circa
stagna aquaticas aves appetit mergentes se subinde, donec
sopitas lassatasque rapiat. Spectanda dimicatio, ave ad
perfugia littorum tendente, maxime si condensa arundo
sit : aquila inde ictu abigente alæ, et quum appetit, in
lacus cadente : umbramque suam nanti sub aqua a littore
ostendente : rursus ave in diverso, et ubi minime se cre-
dat exspectari, emergente. Hæc causa gregatim avibus na- 5
tandi, quia plures simul non infestantur, respersu pennarum
hostem obcæcantes. Sæpe et aquilæ ipsæ non tolerantes
pondus apprehensum, una merguntur. Haliæetus tantum
implumes etiamnum pullos suos percutiens, subinde
cogit adversos intueri Solis radios, et si conniventem hu-
mectantemque animadvertit, præcipitat e nido, velut
adulterinum atque degenerem : illum cujus acies firma
contra stetit, educat. Haliæeti suum genus non habent, 6
sed ex diverso aquilarum coitu nascuntur. Id quidem,
quod ex iis natum est, in ossifragis genus habet, e qui-

lument stériles. Quelques-uns font une septième espèce d'aigle, qu'ils nomment barbue; c'est l'ossifrage des Étrusques (le gypaète).

1 IV. Les trois premières espèces d'aigles et la cinquième font entrer dans la construction de leurs aires la pierre aétite, que d'autres ont appelée gangite; elle est bonne pour plusieurs remèdes (XXXVI, 39), et ne perd rien par le feu. Cette pierre offre une sorte de grossesse : quand on la secoue, on entend résonner dans l'intérieur une autre pierre, comme dans un utérus. Mais elle n'a de vertu médicamenteuse qu'autant qu'elle a été enlevée dans l'aire même. Les aigles font leur aire dans les rochers et les arbres; ils pondent trois œufs, dont deux seulement éclo-
2 sent; on a vu aussi quelquefois trois petits. Sur les deux petits, ils en chassent un, ennuyés de le nourrir; car à cette époque la nourriture leur manque, par une prévoyance de la nature, qui n'a pas voulu que les petits de tous les autres animaux pussent devenir leur proie. A cette époque aussi leurs ongles se renversent, leurs plumes blanchissent par l'abstinence qu'ils éprouvent, et il n'est pas étonnant qu'ils prennent en haine leurs petits. Les ossifrages, espèce alliée, accueillent les petits qui ont été chassés et les élèvent avec les leurs. Les parents pourchassent les petits, même quand ils sont devenus grands, et les éloignent; car ce serait autant de rivaux pour la
3 chasse. Au reste, un couple d'aigles a besoin d'un grand espace pour trouver de quoi se nourrir. Ils règlent donc leurs limites respectives, et n'exercent point de déprédations sur le territoire limitrophe. Ils n'emportent pas aussitôt leur proie, mais ils la déposent d'abord, et ce n'est qu'après en avoir éprouvé le poids qu'ils prennent leur essor. Ils meurent non de vieillesse, non de maladie, mais de faim; la partie supérieure de leur bec prend de la croissance, et il devient tellement recourbé qu'ils ne peuvent plus l'ouvrir. Ils se mettent en chasse et volent au milieu du jour. Ils restent oisifs dans les heures du matin, et jusqu'au moment où les places publiques se remplissent de monde. Les plumes des aigles mêlées aux plumes des autres oiseaux les consument. On dit que cet oiseau est le seul que la foudre ne tue pas; c'est pour cela qu'on lui fait porter la foudre de Jupiter.

V. (IV.) C. Marius, dans son second consulat, as- 1
signa exclusivement l'aigle aux légions romaines. Jusqu'alors l'aigle n'avait été que la première; et quatre autres animaux, le loup, le minotaure, le cheval et le sanglier, précédaient chacun un rang. Peu d'années avant Marius, on ne portait que l'aigle sur le champ de bataille; les autres étaient laissés dans le camp : Marius les supprima complétement. Depuis on a remarqué que presque jamais légion n'a eu son camp d'hiver dans un endroit où il ne se trouvât pas une couple d'aigle.

La première et la seconde espèce d'aigles, 2
non-seulement fait la chasse aux petits quadrupèdes, mais encore livre des combats aux cerfs. L'aigle se roule dans la poussière et s'en couvre; puis, se perchant sur le bois du cerf, il lui jette la poussière dans les yeux, et de ses ailes lui frappe la face, jusqu'à ce qu'il le précipite dans les rochers. Et ce n'est pas assez pour lui de cet ennemi : il livre au dragon un combat plus acharné, et dont l'issue est beaucoup plus incertaine, quoique dans l'air. Le dragon recherche les œufs de l'aigle avec avidité, et les détruit; aussi l'aigle l'enlève-t-il partout où il l'aperçoit : l'autre lui enlace les ailes dans ses replis multipliés, et tous deux tombent à terre.

bus vultures progenerantur minores : et ex iis magni, qui omnino non generant. Quidam adjiciunt genus aquilæ, quam barbatam vocant : Tusci vero ossifragam.

1 IV. Tribus primis, et quinto aquilarum generi inædificatur nido lapis aetites, quem aliqui dixere gangitem, ad multa remedia utilis, nihil igne deperdens. Est autem lapis iste prægnans, intus, quum quatias, alio velut in utero sonante. Sed vis illa medica non nisi nido direptis. Nidificant in petris et arboribus : pariunt et ova terna,
2 excludunt pullos binos : visi sunt et tres aliquando. Alterum expellunt tædio nutriendi. Quippe eo tempore ipsis cibum negavit natura, prospiciens ne omnium ferarum fetus raperentur. Ungues quoque earum invertuntur diebus iis, albescunt inedia pennæ, ut merito partus suos oderint. Sed ejectos ab his cognatum genus ossifragæ excipiunt, et educant cum suis. Verum adultos quoque perse-
3 quitur parens, et longe fugat, æmulos scilicet rapinæ. Et alioqui unum par aquilarum magno ad populandum tractu, ut satietur, indiget. Determinant ergo spatia, nec in proximo prædantur. Rapta non protinus ferunt, sed primo deponunt, expertæque pondus, tunc demum abeunt. Oppetunt non senio, nec ægritudine, sed fame, in tantum superiore accrescente rostro, ut aduncitas aperiri non queat. A meridiano autem tempore operantur, et volant : prioribus horis diei, donec impleantur hominum conventu fora, ignavæ sedent. Aquilarum pennæ mixtas reliquarum alitum pennas devorant. Negant umquam solam hanc alitem fulmine exanimatam : ideo armigeram Jovis consuetudo judicavit.

V. (IV.). Romanis eam legionibus C. Marius in secundo 1
consulatu suo proprie dicavit. Erat et antea prima cum quatuor aliis : lupi, minotauri, equi, aprique, singulos ordines anteibant. Paucis ante annis sola in aciem portari cœpta erat : reliqua in castris relinquebantur. Marius in totum ea abdicavit. Ex eo notatum, non fere legionis umquam hibernasse castra, ubi aquilarum non sit jugum.

Primo et secundo generi non minorum tantum quadru- 2
pedum rapina, sed etiam cum cervis prælia. Multum pulverem volutatu collectum, insidens cornibus excutit in oculos, pennis ora verberans, donec præcipitet in rupes. Nec unus hostis illi satis est : acrior est cum dracone pugna, multoque magis anceps, etiamsi in aere. Ova hic consectatur aquilæ aviditate malefica : at illa ob hoc rapit

1 VI. (v.) Il y a dans la ville de Sestos une histoire très-célèbre sur un aigle : il avait été élevé par une jeune fille, et il lui en témoigna sa reconnaissance en lui apportant d'abord des oiseaux, ensuite du gibier. Elle mourut : l'aigle se jeta dans son bûcher enflammé, et fut brûlé avec elle. En mémoire de cet événement, les habitants élevèrent sur la place un *heroum* dédié à Jupiter et à la jeune fille, parce que l'aigle est l'oiseau de ce dieu.

1 VII. (vi.) Parmi les vautours les plus forts sont les noirs. Personne n'a atteint leur nid ; aussi des auteurs ont pensé que ces oiseaux arrivaient d'un autre hémisphère : c'est une erreur. Le fait est qu'ils font leur nid sur des rochers excessivement élevés ; on aperçoit souvent leurs petits, au nombre de deux presque toujours. Umbricius, le plus habile des aruspices de notre temps, prétend qu'ils pondent trois œufs (2), que l'un de ces œufs leur sert à purifier les autres et le nid même, et est ensuite rejeté par eux. Il ajoute qu'ils arrivent trois jours d'avance dans les lieux où il doit y avoir des cadavres.

1 VIII. (vii.) L'oiseau sanqualis et l'oiseau immussule sont l'objet d'un grand débat parmi les augures romains : quelques-uns pensent que l'immussule est le petit du vautour, et le sanqualis, de l'ossifrage. Massurius dit que le sanqualis est l'ossifrage, et l'immussule, l'aiglon dont la queue n'a pas encore blanchi. Quelques-uns ont prétendu que ces oiseaux n'ont pas été vus à Rome depuis l'augure Mucius. Pour moi, je pense, ce qui est plus vraisemblable, que l'insouciance sur toutes choses où nous vivons a empêché qu'on ne les reconnût.

1 IX. (viii.) Nous trouvons seize espèces d'éperviers ; dans le nombre sont : l'ægithus, qui est boiteux, du plus favorable augure pour les mariages et les bestiaux ; le triorchis (la buse, *falco buteo*, L.), appelé ainsi du nombre des testicules, auquel Phémonoé a donné la prééminence dans les augures : les Romains l'appellent buteo, et même une famille romaine en a pris son surnom, parce qu'un de ces oiseaux vint se poser sur le navire du chef, ce qui fut d'un heureux présage. Les Grecs appellent épiléus le seul qu'on voie en tout temps de l'année ; les autres s'en vont pendant l'hiver. On distingue les espèces par la ma- 2
nière de saisir leur proie : les uns n'enlèvent l'oiseau qu'à terre, les autres que lorsqu'il voltige autour des arbres, d'autres que lorsqu'il est perché sur un lieu élevé, d'autres enfin que lorsqu'il vole dans un espace ouvert. Les pigeons connaissent ces particularités et les dangers qui les menacent ; à la vue d'un épervier, ils se posent ou s'envolent, tirant parti de son naturel pour échapper. Les éperviers de toute la Masæsylie font leur nid à terre dans l'île africaine de Cerné, située dans l'Océan ; aucun de ceux qu'on trouve dans ce pays ne naît ailleurs.

X. Dans une partie de la Thrace, au-dessus 1
d'Amphipolis, les hommes et les éperviers chassent en quelque sorte de compagnie : les hommes font lever les oiseaux du milieu des bois et des roseaux ; les éperviers rabattent les oiseaux qui s'envolent, puis les oiseleurs partagent le butin avec eux : on dit qu'ils saisissent en l'air la part qu'on leur envoie, et que lorsque vient le moment de la chasse ils invitent à profiter de l'occasion par leurs cris et une manière particulière de voler. Les loups de mer (le bar, *perca labrax*, L.) font quelque chose de semblable dans le Palus-Méotide : si les pêcheurs ne leur donnent pas leur part, ils déchirent les filets qui sont ten-

ubicumque visum. Ille multiplici nexu alas ligat, ita se implicans, ut simul decidat.

1 VI. (v.) Est percelebris apud Seston urbem aquilæ gloria : educatam a virgine retulisse gratiam, aves primo, mox deinde venatus aggerentem. Defuncta postremo, in rogum accensum ejus injecisse sese, et simul conflagrasse. Quam ob causam incolæ, quod vocant Heroum, in eo loco fecere, appellatum Jovis et virginis, quoniam illi deo ales adscribitur.

1 VII. (vi.) Vulturum prævalent nigri. Nidos nemo attigit ; ideo etiam fuere, qui putarent illos ex adverso orbe advolare, falso : nidificant enim in excelsissimis rupibus. Fetus quidem sæpe cernuntur, fere bini. Umbricius aruspicum in nostro ævo peritissimus, parere tradit ova tria, uno ex iis reliqua ova nidumque lustrare, mox abjicere. Triduo autem antea volare eos, ubi cadavera futura sunt.

1 VIII. (vii.) Sanqualem avem, atque immussulum, augures romani in magna quæstione habent. Immussulum aliqui vulturis pullum arbitrantur esse, et sanqualem ossifragæ. Massurius sanqualem ossifragum esse dicit, immussulum autem pullum aquilæ, priusquam albicet cauda. Quidam post Mucium augurem visos non esse Romæ confirmavere : ego (quod veri similius) in desidia rerum omnium non arbitror agnitos.

IX. (viii.) Accipitrum genera sedecim invenimus : ex 1
iis ægithum claudum altero pede prosperrimi augurii nuptialibus negotiis et pecuariæ rei. Triorchem a numero testium, cui principatum in auguriis Phemonoe dedit : buteonem hunc appellant Romani, familia etiam ex eo cognominata, quum prospero auspicio in ducis navi sedisset. Epileum Græci vocant, qui solus omni tempore apparet : cæteri hieme abeunt. Distinctio generum ex aviditate. Alii non nisi ex terra rapiunt avem : alii non nisi 2
circa arbores volitantem : alii sedentem in sublimi : aliqui volantem in aperto. Itaque et columbæ novere ex iis pericula, visoque considunt, vel subvolant, contra naturam ejus auxiliantes sibi. In insula Africæ Cerne in Oceano accipitres totius Masæsyliæ humi fetificant : nec alibi nascuntur, illis assueti gentibus.

X. In Thraciæ parte super Amphipolim homines atque 1
accipitres societate quadam aucupantur. Hi ex silvis et arundinetis excitant aves : illi supervolantes deprimunt. Rursus captas aucupes dividunt cum iis. Traditum est, missas in sublime sibi excipere eos : et quum tempus sit

dus. Les éperviers ne mangent pas le cœur des oiseaux. L'épervier de nuit s'appelle cymindis; (la grande chouette épervier, *strix uralensis*, Pall.); il est rare, même dans les forêts; pendant le jour il voit moins bien; il fait à l'aigle une guerre implacable, et souvent on les prend accrochés l'un à l'autre.

1 XI. (IX.) Le coucou paraît être un épervier qui change de figure à une époque de l'année : ce qui porte à le croire, c'est qu'à cette époque on ne voit pas les autres éperviers, si ce n'est pendant très-peu de jours, et que le coucou lui-même, qui se montre une partie de l'été, disparaît le reste du temps. Seul des éperviers, il n'a pas les ongles crochus; il ne leur ressemble pas non plus par la tête, il n'en a que la couleur; et par le bec il ressemble davantage au pigeon. Bien plus, l'épervier le mange quand il le rencontre : c'est le seul oiseau qui soit mangé par un oiseau
2 de son espèce. Il change aussi de voix; il paraît au printemps, et disparaît au lever de la Canicule. Il pond toujours dans le nid d'autrui, et surtout dans le nid des ramiers, un seul œuf la plupart du temps, ce que ne fait aucun autre oiseau; rarement deux œufs. On croit qu'il substitue ses petits, parce qu'il se sait haï de tous les autres oiseaux : les oisillons même (3) l'attaquent, et il pense que sa race ne sera pas en sûreté s'il n'use pas de supercherie; il ne fait donc pas de nid : c'est du reste un animal timide. Cependant la couveuse nourrit l'étranger qu'une fraude a mis dans son
3 nid. Celui-ci, naturellement avide, enlève la nourriture aux autres petits. Aussi devient-il gras; son embonpoint captive la mère; elle se réjouit de sa beauté, et s'admire pour avoir mis au monde une telle progéniture. La comparaison lui fait condamner les siens comme étrangers; elle souffre même qu'il s'en repaisse à ses yeux; puis il finit par la saisir elle-même, quand il est en état de voler. Alors il n'est pas d'oiseau dont la chair soit plus délicate.

XII. (X.) Les milans, qui appartiennent au 1
même genre que les éperviers, en diffèrent par la taille. On a noté que cet oiseau, très-rapace et toujours affamé, n'enlève jamais aucune viande parmi les oblations funéraires ni sur l'autel d'Olympie. Il ne se jette même pas sur les viandes consacrées qu'on porte à la main, ou, s'il le fait, c'est un funeste présage pour les villes qui offrent le sacrifice. Les milans paraissent avoir enseigné par les inflexions de leur queue l'art de manier le gouvernail, la nature indiquant dans l'air ce qu'il fallait faire dans le sein de la mer. Les milans disparaissent aussi pendant les mois d'hiver; cependant ils ne s'en vont pas avant les hirondelles. On dit en outre qu'ils sont affectés de la goutte après le solstice d'été.

XIII. (XI.) Le premier caractère distinctif en- 1
tre les oiseaux est fourni par les pieds. En effet, ils ont ou des ongles crochus ou des doigts, ou ils sont palmipèdes comme les oies et presque tous les aquatiques. Les oiseaux à ongles crochus ne se nourrissent pour la plupart que de chair.

XIV. (XII.) Les corneilles ont aussi un autre 1
aliment : la noix est trop dure pour leur bec; en conséquence elles s'élèvent haut, et la laissent tomber sur les rochers ou sur les toits à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elles puissent casser la coquille disjointe. La corneille a un croassement babillard, qui est de mauvais augure; quelques-uns cependant le regardent comme favorable. On observe que depuis le lever d'Arcturus (XVIII, 74)

capturæ, clangore ac volatus genere invitare ad occasionem. Simile quiddam lupi ad Mæotin paludem faciunt. Nam nisi partem a piscantibus suam accepere, expansa eorum retia lacerant. Accipitres avium non edunt corda. Nocturnus accipiter cymindis vocatur, rarus etiam in silvis, interdiu minus cernens. Bellum internecinum gerit cum aquila, cohærentesque sæpe prehenduntur.

1 XI. (IX.) Coccyx ex accipitre videtur fieri, tempore anni figuram mutans, quoniam tunc non apparent reliqui, nisi perquam paucis diebus : ipse quoque modico tempore æstatis visus non cernitur postea. Est autem neque aduncis unguibus solus accipitrum, nec capite similis illis, neque alio quam colore, ac rictu columbi potius. Quin et absumitur ab accipitre, si quando una apparuere : sola om-
2 nium avis a suo genere interemta. Mutat autem et vocem : procedit vere, occultatur Caniculæ ortu : semperque parit in alienis nidis, maxime palumbium, majori ex parte singula ova, quod nulla alia avis : raro bina. Causa subjiciendi pullos putatur, quod sciat se invisam cunctis avibus : nam minutæ quoque infestant : ita non fore tutam generi suo stirpem opinatur, ni fefellerit : quare nullum facit nidum, alioqui trepidum animal. Educat ergo subditum
3 adulterato feta nido. Ille avidus ex natura, præripit cibos reliquis pullis, itaque pinguescit, et nitidus in se nutricem convertit : illa gaudet ejus specie, miraturque sese ipsam, quod talem pepererit : suos comparatione ejus damnat, ut alienos, absumique etiam se inspectante patitur, donec corripiat ipsam quoque jam volandi potens. Nulla tunc avium suavitate carnis comparatur illi.

XII. (X.) Milvi ex eodem accipitrum genere, magnitudine 1
differunt. Notatum in his, rapacissimam et famelicam semper alitem nihil esculenti rapere unquam ex funerum ferculis, nec Olympiæ ex ara. Ac ne ferentium quidem manibus, nisi lugubri municipiorum immolantium ostento. Iidem videntur artem gubernandi docuisse caudæ flexibus, in cælo monstrante Natura, quod opus esset in profundo. Milvi et ipsi hibernis mensibus latent, non tamen ante hirundinem abeuntes. Traduntur autem et a solstitiis affici podagra.

XIII. (XI.) Volucrum prima distinctio pedibus maxime 1
constat. Aut enim aduncos ungues habent, aut digitos aut palmipedum in genere sunt, uti anseres et aquaticæ fere aves. Aduncos ungues habentia, carne tantum vescuntur ex parte magna.

XIV. (XII.) Cornices et alio pabulo : ut quæ duritiam 1
nucis rostro repugnantem, volantes in altum in saxa tegulasve jaciunt iterum ac sæpius, donec quassatam perfringere queant. Ipsa ales est inauspicatæ garrulitatis, a qui-

jusqu'à l'arrivée des hirondelles on ne la voit que rarement dans les bois sacrés et les temples de Minerve, et pas du tout en certains lieux, par exemple à Athènes. C'est le seul oiseau qui donne à manger à ses petits pendant quelque temps après qu'ils ont commencé à voler. La corneille est le plus défavorable pour les auspices au temps de la couvaison, c'est-à-dire après le solstice d'été.

1 XV. Tous les autres oiseaux de cette espèce expulsent du nid leurs petits et les forcent à voler, même les corbeaux, qui, bien que ne se nourrissant pas exclusivement de chair, n'en exilent pas moins d'un rayon étendu leurs petits, devenus adultes. Aussi dans les cantons peu spacieux il n'y en a pas plus de deux couples. Aux environs de Cranon dans la Thessalie il n'y en a jamais qu'un couple; le père et la mère cèdent la
2 place à leurs enfants. On observe quelques différences entre le corbeau et la corneille. Les corbeaux engendrent avant le solstice d'été; ils sont malades soixante jours, surtout de la soif (XXIX, 13), avant la maturité des figues d'automne. A cette époque, la corneille tombe malade. Les corbeaux ont au plus cinq petits; le vulgaire pense qu'ils s'accouplent et pondent par le bec; qu'aussi une femme enceinte qui vient à manger un œuf de corbeau rend son fruit par la bouche, et qu'il suffit qu'on en porte dans la maison pour que l'accouchement soit laborieux. Aristote dit (*de Gen.* III, 6) que cela n'est pas plus vrai que pour les ibis d'Égypte; mais que les baisers qu'on les voit souvent se donner sont comme ceux que se donnent les pigeons. Les corbeaux, dans les auspices, paraissent seuls comprendre ce qu'ils annoncent. Lorsque les hôtes de Médias (4) furent mis à mort, les corbeaux s'envolèrent tous du Péloponnèse et de l'Attique. Ils sont du plus mauvais augure quand ils gloussent comme si on les étranglait (XVIII, 87).

XVI. Les oiseaux de nuit ont aussi les ongles 1
crochus : la noctua (chevêche, ou duc à oreilles courtes, *strix brachyotos*, Gmel.), le bubo (grand-duc, *strix bubo*, L.), la hulotte (*strix aluco*, L.). Leur vue est faible pendant le jour. Le bubo est funèbre, et abhorré surtout dans les auspices publics; il habite les déserts, et non-seulement les solitudes, mais encore les lieux affreux et inaccessibles : monstre de la nuit, il fait entendre non un chant, mais un gémissement; aussi est-ce un funeste présage que de le voir dans les villes, ou seulement de jour. Pour mon compte, je l'ai vu maintes fois se poser sur des maisons particulières, sans y être l'annonce de catastrophes. Il ne vole jamais en droite ligne, mais il est emporté par un mouvement oblique. Un bubo entra dans le sanctuaire même du Capitole, sous le consulat de Sex. Palpélius Hister et de L. Pédanius; et à cause de cela Rome fut purifiée, cette année-là, aux nones de mars (7 mars).

XVII. (XIII.) L'oiseau appelé incendiaire est 1
aussi de mauvais augure, et nous lisons dans les Annales que souvent on a purifié Rome à cause de lui; par exemple, sous le consulat de L. Cassius et de C. Marius (an de Rome 647), année où on la purifia aussi, un hibou ayant été vu. Quel est cet oiseau? ni livres ni tradition ne le disent. Quelques-uns expliquent ainsi la chose : L'incendiaire est tout oiseau qui apparaît portant un charbon enlevé aux feux des autels. D'au- 2
tres l'appellent spinturnix; mais je n'ai trouvé personne qui dît savoir quel était cet oiseau. (XIV.) Je remarque qu'on ignore aussi ce qu'est l'oiseau que les anciens appelaient clivie. Quel-

---

buedam tamen laudata. Ab Arcturi sidere ad hirundinum adventum notatur eam in Minervæ lucis templisque raro, alicubi omnino non aspici, sicut Athenis. Præterea sola hæc etiam volantes pullos aliquandiu pascit : inauspicatissima fetus tempore, hoc est, post solstitium.

1 XV. Cæteræ omnes ex eodem genere pellunt nidis pullos, ac volare cogunt, sicut et corvi, qui et ipsi non carne tantum aluntur, sed robustos quoque fetus suos fugant longius. Itaque parvis in vicis non plus bina conjugia sunt : circa Cranonen quidem Thessaliæ singula perpetuo : genitores soboli loco cedunt. Diversa in hac, ac supradicta
2 alite quædam. Corvi ante solstitium generant, iidem ægrescunt sexagenis diebus, siti maxime, antequam fici coquantur autumno. Cornix ab eo tempore corripitur morbo. Corvi pariunt quum plurimum quinos. Ore eos parere aut coire vulgus arbitratur : ideoque gravidas, si ederint corvinum ovum, per os partum reddere; atque in totum, difficulter parere, si tecto inferantur. Aristoteles negat, non hercule magis, quam in Ægypto ibim : sed illam exosculationem, quæ sæpe cernitur, qualem in columbis, esse. Corvi in auspiciis soli videntur intellectum habere significationum suarum. Nam quum Mediæ hospites occisi sunt, omnes e Peloponneso et Attica regione volaverunt. Pessima eorum significatio, quum glutiunt vocem velut strangulati.

XVI. Uncos ungues et nocturnæ aves habent, ut noctuæ, 1
bubo, ululæ. Omnium horum hebetes interdiu oculi. Bubo funebris, et maxime abominatus publicis præcipue auspiciis, deserta incolit : nec tantum desolata, sed dira etiam et inaccessa : noctis monstrum, nec cantu aliquo vocalis, sed gemitu. Itaque in urbibus aut omnino in luce visus, dirum ostentum est. Privatorum domibus insidentem plurimum scio non fuisse feralem. Volat numquam quo libuit, sed transversus aufertur. Capitolii cellam ipsam intravit Sex. Palpelio Histro, L. Pedanio coss. Propter quod nonis martiis Urbs lustrata est eo anno.

XVII. (XIII.) Inauspicata est et incendiaria avis, pro- 1
pter quam sæpenumero lustratam Urbem in Annalibus invenimus, sicut L. Cassio, C. Mario coss., quo anno et bubone viso lustrata est. Quæ sit avis ea, nec reperitur, nec traditur. Quidam ita interpretantur, incendiariam esse quæcumque apparuerit carbonem ferens ex aris vel altaribus. Alii spinturnicem eam vocant : sed hæc ipsa quæ 2
esset inter aves, qui se scire diceret, non inveni. (XIV.)

ques-uns le nomment *clamatoire*; Labéon le nomme *prohibitoire*, et Nigidius fait mention d'un oiseau appelé subis, qui brise les œufs de l'aigle. (xv.) Il y en a en outre beaucoup d'espèces décrites dans le rituel étrusque, mais personne ne les a vues; il est surprenant qu'elles n'existent plus, quand on voit abonder encore celles que décime la gourmandise de l'homme.

1 XVIII. (xvi.) Hylas est celui d'entre les étrangers qu'on regarde comme ayant écrit le plus savamment sur les augures : il rapporte que la noctua (chevêche), le bubo (grand-duc), le pic qui creuse les arbres, le trygon (5) et la corneille, sortent de l'œuf la queue la première, attendu que les œufs, se renversant par le poids de la tête, présentent la partie postérieure du corps à couver.

1 XIX. (xvii.) Les noctua (chevêches) soutiennent avec adresse les attaques des oiseaux : entourées par une foule trop nombreuse, elles se couchent sur le dos, se défendent avec leurs pattes, et, se ramassant, protègent toutes les parties de leur corps, avec le bec et les ongles; l'épervier, par une affinité naturelle, vient à leur secours, et prend part au combat. Nigidius rapporte que les chevêches restent couchées pendant soixante jours en hiver, et qu'elles ont neuf voix.

1 XX. (xviii.) De petits oiseaux sont aussi pourvus d'ongles crochus, par exemple, le pic, distingué par le surnom de martial, et qui est important dans les auspices. Dans ce genre sont les oiseaux qui creusent les arbres, et y montent à la manière des chats; ils grimpent même le corps renversé; ils frappent l'écorce, et reconnaissent au son s'il y a de la pâture au-dessous. Seuls des oiseaux, ils élèvent leurs petits dans des trous d'arbres. On croit vulgairement (xxv, 5) que si un berger en bouche l'entrée avec un coin, ils le font tomber en y appliquant une certaine herbe. Trébius rapporte qu'un clou ou un coin, enfoncé avec autant de force qu'on voudra dans l'arbre où ils ont leur nid, est chassé de l'arbre, qui éclate dès que l'oiseau se pose sur le clou ou le coin. Les 2
pics tiennent le premier rang dans le Latium pour les augures, depuis le roi qui a donné son nom à cet oiseau. Je ne puis passer sous silence un de leurs présages : Sur la tête d'Ælius Tubéron, préteur urbain, rendant la justice en son tribunal dans le forum, un pic vint se poser si familièrement, qu'on le prit à la main : les augures répondirent que si on le lâchait, l'empire, et si on le tuait, le préteur, étaient menacés de perte. Le préteur mit aussitôt l'oiseau en pièces, et peu après l'oracle s'accomplit (6).

XXI. (xix.) Plusieurs oiseaux du genre à ongles crochus, du moins ceux qui ne sont pas exclusivement carnivores, mangent des glands et des fruits; il faut cependant excepter le milan; ou quand il en mange c'est un funeste augure. Les oiseaux à ongles crochus ne vivent jamais en troupe; chaque individu chasse pour son compte. Presque tous, excepté les nocturnes, sont à grand vol, et d'autant plus qu'ils sont plus gros. Tous ont les ailes grandes, le corps petit; ils marchent difficilement; ils se posent rarement sur des pierres, la courbure de leurs ongles les en empêche. 1

XXII. Parlons maintenant de la seconde classe (x, 13), qui se divise en deux genres : ceux dont on consulte le chant, et ceux dont on consulte le vol. Le chant chez les premiers, la grosseur chez les seconds, constituent la différence : 1

Cliviam quoque avem ab antiquis nominatam, animadverto ignorari. Quidam clamatoriam dicunt, Labeo prohibitoriam. Et apud Nigidium subis appellatur avis, quæ aquilarum ova frangati. (xv.) Sunt præterea complura genera depicta in Etrusca disciplina, sed ulli non visa : quæ nunc defecisse mirum est, quum abundent etiam quæ humana gula populatur.

1 XVIII. (xvi.) Externorum de auguriis peritissime scripsisse Hylas nomine putatur. Is tradit noctuam, bubonem, picum arbores cavantem, trygonem, cornicem, a cauda de ovo exire : quoniam pondere capitum perversa ova, posteriorem partem corporum fovendam matri applicent.

1 XIX. (xvii.) Noctuarum contra aves solers dimicatio. Majore circumdatæ multitudine, resupinæ pedibus repugnant, collectæque in arctum, rostro et unguibus totæ teguntur. Auxiliatur accipiter collegio quodam naturæ, bellumque partitur. Noctuas sexagenis diebus hiemis cubare, et novem voces habere tradit Nigidius.

1 XX. (xviii.) Sunt et parvæ aves uncorum unguium, ut pici : Martio cognomine insignes, et in auspicatu magni. Quo in genere arborum cavatores scandentes in subreptum felium modo : illi vero et supini : percussi corticis sono, pabulum subesse intelligunt. Pullos in cavis educant avium soli. Adactos cavernis eorum a pastore cuneos, admota quadam ab his herba, elabi creditur vulgo. Trebius auctor est, clavum cuneumve adactum, quanta libeat vi, arbori in qua nidum habeat, statim exsilire, cum crepitu arboris, quum insederit clavo aut cuneo. Ipsi principales Latio sunt in auguriis; a rege, qui 2
nomen huic avi dedit. Unum eorum præscitum transire non queo. In capite Prætoris urbani Ælii Tuberonis, in foro jura pro tribunali reddentis, sedit ita placide, ut manu prehenderetur. Respondere vates, exitium imperio portendi, si dimitteretur : at si exanimaretur, Prætori. Et ille avem protinus concerpsit : nec multo post implevit prodigium.

XXI. (xix.) Vescuntur et glande in hoc genere, pomisque multæ, sed quæ carne tantum non vivunt, excepto milvo : quod ipsum in auguriis dirum est. Uncos ungues habentes omnino non congregantur, et sibi quæque prædantur. Sunt autem omnes fere altivolæ, præter nocturnas : et magis, majores. Omnibus alæ grandes, corpus exiguum. Ambulant difficulter. In petris raro consistunt, curvatura unguium prohibente. 1

XXII. Nunc de secundo genere dicamus, quod in duas dividitur species, oscines, et alites : illarum generi can- 1

aussi les seconds auront le pas, (xx.) et le paon précédera tous les autres, tant pour sa beauté qu'en raison de la connaissance qu'il en a et de la vanité qu'il en tire.

2 Loué, le paon étale ses couleurs éblouissantes, surtout en face du soleil, parce qu'ainsi elles sont plus radieuses. En même temps il cherche, en formant la roue, à faire jouer des ombres sur les autres nuances, qui prennent plus d'éclat par le contraste; il réunit en un seul faisceau tous les yeux de ses plumes, qu'il se plaît à offrir aux regards. Le paon perd annuellement la queue, à la chute des feuilles; elle repousse avec les fleurs : pendant ce temps, il se cache honteux et triste.

3 Il vit vingt-cinq ans. Il commence à se parer de ses couleurs vers trois ans. Des auteurs prétendent que cet animal est non-seulement glorieux, mais malveillant aussi, de même qu'ils disent l'oie pudibonde; supposition que je rappelle parce qu'elle a été faite par certains écrivains, mais qui me paraît gratuite.

1 XXIII. Le premier qui à Rome ait tué un paon pour sa table est l'orateur Hortensius, à son repas de réception dans le collége des prêtres. Le premier qui se soit mis à les engraisser est M. Aufidius Lurcon, au temps de la dernière guerre des pirates; il se procurait par ce moyen un revenu de 60,000 sesterces (12,600 fr.).

1 XXIV. (xxi.) Les plus sensibles à la gloire après les paons sont ces sentinelles nocturnes que la nature a créées pour dissiper le sommeil et ramener l'homme au travail. Les coqs connaissent les astres, et de trois heures en trois heures ils coupent la journée par des chants. Ils vont se coucher avec le soleil, et à la quatrième veille militaire (trois heures avant le jour) ils nous rappellent aux soins et au labeur. Ils ne souffrent pas non plus que le lever de cet astre nous surprenne : ils annoncent par le chant le jour qui approche, et ce chant lui-même en battant des ailes. Ils règnent sur les volatiles du même genre, et commandent dans toute basse-cour où ils se trouvent. Entre eux aussi est une supré- 2
matie qui se conquiert par un combat : ils semblent comprendre la destination de l'arme qu'ils ont au pied; et souvent la lutte n'a point de résultat, les rivaux succombant ensemble. Si l'un d'eux obtient la victoire, il se met aussitôt à chanter, et il se proclame lui-même souverain; le vaincu se cache en silence, et souffre avec peine l'esclavage. Non moins superbe, le peuple gallinacé marche la tête haute, la crête droite; seuls de tous les oiseaux ils regardent souvent le ciel, et ils tiennent élevée leur queue recourbée en faucille : aussi sont-ils la terreur même du lion (viii, 19), le plus courageux des animaux. Quelques-uns d'eux ne naissent que pour la guerre et de perpétuels combats, et par là ils ont illustré leurs lieux d'origine, Rhodes et Tanagra. Le second rang est attribué aux coqs de Mélos et 3
de Chalcis. C'est donc un oiseau bien digne de tous les honneurs que lui rend la pourpre romaine : leurs mouvements quand ils prennent de la nourriture sont des présages; ce sont eux qui régissent quotidiennement nos magistrats, et qui leur ouvrent ou leur ferment leur propre maison; ce sont eux qui lancent ou retiennent les faisceaux romains, qui ordonnent ou défendent les batailles, ayant fourni les auspices à toutes les victoires remportées dans la terre entière : en un mot, ce sont les principaux maîtres des maîtres du monde, aussi agréables aux dieux par leurs entrailles et leur foie que les victimes opi-

tus oris, his magnitudo differentiam dedit : itaque præcedent et ordine : (xx.) omnesque reliquas in his pavonum genus, quum forma, tum intellectu ejus et gloria.

2 Gemmantes laudatus expandit colores, adverso maxime Sole, quia sic fulgentius radiant. Simul umbræ quosdam repercussus cæteris, qui et in opaco clarius micant, conchata quærit cauda : omnesque in acervum contrahit pennarum, quos spectari gaudet, oculos. Idem, cauda annuis vicibus amissa cum foliis arborum, donec renascatur iterum cum flore, pudibundus ac mœrens quærit

3 latebram. Vivit annis xxv. Colores incipit fundere in trimatu. Ab auctoribus non gloriosum tantum animal hoc traditur, sed et malevolum, sicut anser verecundum : quoniam has quoque quidam addiderunt notas in his, haud probatas mihi.

1 XXIII. Pavonem cibi gratia Romæ primus occidit orator Hortensius, aditiali cœna sacerdotii. Saginare primus instituit circa novissimum piraticum bellum M. Aufidius Lurco, exque eo quæstu reditus sestertium sexagena millia habuit.

1 XXIV. (xxi.) Proxime gloriam sentiunt et hi nostri vigiles nocturni, quos excitandis in opera mortalibus, rumpendoque somno Natura genuit. Norunt sidera, et ternas distinguunt horas interdiu cantu. Cum Sole eunt cubitum, quartaque castrensi vigilia ad curas laboremque revocant. Nec Solis ortum incautis patiuntur obrepere : diemque venientem nunciant cantu, ipsum vero cantum plausu laterum. Imperitant suo generi, et regnum in quacumque sunt domo, exercent. Dimicatione paritur hoc 2
quoque inter ipsos, velut ideo tela agnata cruribus suis intelligentes : nec finis sæpe commorientibus. Quod si palma contingit, statim in victoria canunt, seque ipsi principes testantur. Victus occultatur silens, ægreque servitium patitur. Et plebs tamen æque superba, graditur ardua cervice, cristis celsa; cælumque sola volucrum aspicit crebro, in sublime caudam quoque falcatam erigens : itaque terrori sunt etiam leonibus ferarum generosissimis. Jam ex his quidam ad bella tantum et prælia assidua nascuntur, quibus etiam patrias nobilitarunt, Rhodum, aut Tanagram. Secundus est honos habitus 3
Melicis, et Chalcidicis, ut plane dignæ aliti tantum honoris præbeat romana purpura. Horum sunt tripudia solistima. Hi magistratus nostros quotidie regunt, domosque ipsis suas claudunt, aut reserant : hi fasces romanos impellunt aut retinent, jubent acies aut prohibent, victoriarum omnium toto orbe partarum auspices : hi maxime

mes. Leurs chants entendus à des heures indues et le soir sont des présages : ayant chanté pendant des nuits entières, ils présagèrent aux Béotiens la célèbre victoire remportée sur les Lacédémoniens; ce fut du moins le pronostic qu'on en tira, attendu que vaincu cet oiseau ne chante pas.

1 XXV. Châtré, il cesse de chanter. La castration s'opère de deux manières : on leur brûle avec un fer rouge les lombes, ou le bas des jambes, puis on enduit la plaie avec de la terre à potier; de cette façon ils engraissent plus facilement. A Pergame, tous les ans, on donne au public le spectacle d'un combat de coqs, comme ici de gladiateurs. On trouve dans les Annales que sur le territoire d'Ariminum, sous le consulat de M. Lépidus et de Q. Catulus (an de Rome 676), dans la maison de campagne de Galérius, un coq parla : c'est la seule fois à ma connaissance.

1 XXVI. (XXII.) Les oies aussi ont de la vigilance, vigilance attestée par la défense du Capitole, dans un moment où le silence des chiens trahissait la chose publique. Pour cette raison, les censeurs commencent toujours par passer le bail pour la nourriture des oies. On dit même que cet animal s'éprend d'amour : à Ægium, une oie se passionna pour la beauté d'un enfant de la ville d'Olénos, et une autre pour celle de Glaucé, musicienne, qui jouait de la lyre pour le roi Ptolémée, et qui dans le même temps fut, dit-on, aimée aussi par un bélier. On pourrait croire encore que les oies ont la connaissance de la sagesse : ainsi on dit qu'une oie se fit la compagne constante du philosophe Lacydès, ne le quittant jamais, ni en public, ni au bain, ni la nuit, ni le jour.

1 XXVII. Nos Romains sont plus sages; ils ne connaissent les oies que par la bonté du foie. Le foie devient très-gros dans les oies qu'on engraisse, et, tiré du corps de l'animal, on l'augmente encore en le trempant dans du lait miellé. Et ce n'est pas sans raison qu'on débat la question de savoir qui, le premier, a trouvé une aussi bonne chose; si c'est Scipion Métellus, personnage consulaire, ou M. Séius, chevalier romain du même temps. Du moins on ne conteste pas à Messalinus Cotta, fils de l'orateur Messala, d'avoir imaginé le premier le secret de rôtir les pattes d'oie, et d'en composer un ragoût avec les crêtes de coq.
J'assigne loyalement à chacun la palme culinaire 2
qui lui appartient. Ce qu'il y a d'étonnant pour l'oie, c'est qu'elle vient à pied de la Morinie (Artois) à Rome. Les oies lasses sont mises aux premiers rangs; les autres les font marcher, par cet instinct qui les pousse à se serrer. Les oies blanches fournissent par leur plume un autre tribut. Dans certains lieux on les plume deux fois l'an, ce qui ne les empêche pas de se couvrir de nouvelles plumes. La plume qui est la plus voisine du corps est la plus molle. La plume de Germanie
est la plus estimée; dans ce pays, des oies blan- 3
ches mais petites sont appelées gantas (7); leur plume se vend cinq deniers (4 fr. 10) la livre. Là est une source très-fréquente d'accusations contre les commandants des auxiliaires, qui envoient des cohortes entières à la chasse des oies, au lieu de les tenir à leur poste. La mollesse est arrivée à ce point, qu'aujourd'hui les hommes même ne peuvent reposer leur tête que sur le duvet.

XXVIII. La partie de la Syrie qu'on nomme 1
Commagène a fait une autre invention (XXIX, 13) : la graisse d'oie est mise dans un vase d'airain avec du cinname; on la couvre d'une couche épaisse de neige; on la laisse macérer sous l'influence du froid : ce qui donne cette préparation

terrarum imperio imperant, extis etiam fibrisque haud aliter quam opimæ victimæ Diis grati. Habent ostenta et præposteri eorum vespertinique cantus. Namque totis noctibus cadendo, Bœotiis nobilem illam adversus Lacedæmonios præsagivere victoriam, ita conjecta interpretatione, quoniam victa ales illa non caneret.

1 XXV. Desinunt canere castrati : quod duobus fit modis : lumbis adustis candente ferro, aut imis cruribus : mox hulcere oblito figlina creta : facilius ita pinguescunt. Pergami omnibus annis spectaculum gallorum publice editur, ceu gladiatorum. Invenitur in Annalibus, in Ariminensi agro, M. Lepido, Q. Catulo coss., in villa Galerii locutum gallinaceum, semel, quod equidem sciam.

1 XXVI. (XXII.) Et anseri vigil cura, Capitolio testata defenso, per id tempus canum silentio proditis rebus. Quam ob causam cibaria anserum censores in primis locant. Quin et fama amoris, Ægii dilecta forma pueri Olenii, et Glauces Ptolemæo regi cithara canentis, quam eodem tempore et aries adamasse proditur. Potest et sapientiæ videri intellectus his esse. Ita comes perpetuo adhæsisse Lacydi philosopho dicitur, nusquam ab eo, non in publico, non in balneis, non noctu, non interdiu digressus.

XXVII. Nostri sapientiores, qui eos jecoris bonitate 1
novere. Fartilibus in magnam amplitudinem crescit : exemtum quoque lacte mulso augetur. Nec sine causa in quæstione est, quis primus tantum bonum invenerit, Scipione Metellus vir consularis, an M. Seius eadem ætate eques Rom. Sed (quod constat) Messalinus Cotta, Messalæ oratoris filius, palmas pedum ex his torrere, atque patinis cum
gallinaceorum cristis condire reperit. Tribuetur enim a me 2
culinis cujusque palma cum fide. Mirum in hac alite, a Morinis usque Romam pedibus venire. Fessi proferuntur ad primos : ita cæteri stipatione naturali propellunt eos. Candidorum alterum vectigal in pluma. Velluntur quibusdam locis bis anno. Rursus plumigeri vestiuntur : mollior,
quæ corpori proxima : et e Germania laudatissima. Can- 3
didi ibi, verum minores, gantæ vocantur. Pretium plumæ eorum, in libras denarii quini. Et inde crimina plerumque auxiliorum præfectis, a vigili statione ad hæc aucupia dimissis cohortibus totis; eoque deliciæ processere, ut sine hoc instrumento durare jam ne virorum quidem cervices possint.

XXVIII. Aliud reperit Syriæ pars, quæ Commagene 1
vocatur : adipem eorum in vase æreo cum cinnamo nive multa obrutum, ac rigore gelido maceratum, ad usum

célèbre appelée commagène, du nom du pays.

1 XXIX. Au genre des oies appartiennent les chenalopex (*anser armatus Ægyptiacus*, Gm.) et les chénéros (souchet, *anas clypeata*, L.), un peu plus petits que l'oie, et au-dessus desquels la Bretagne ne connaît rien pour la table. Les tétraons (le coq de bruyère, *tetrao tetrix*, L.) sont remarquables par le lustre et le noir parfait de leur plumage, et la couleur écarlate de leurs sourcils. Une autre espèce de tétraons (*tetrao urogallus*, L.) dépasse la taille des vautours, et en a la couleur. Aucun oiseau, excepté l'autruche, n'est plus pesant; il devient si gras, qu'il se laisse pren-
2 dre immobile à terre. On trouve ces oiseaux dans les Alpes et dans les contrées septentrionales. Mais dans les volières ils perdent leur saveur. Ils se font mourir de dépit, en retenant leur respiration. Les plus gros après eux sont les oiseaux que l'Espagne appelle lents, et la Grèce otides (outardes); on les exile des tables. La moelle s'échappant des os, ils exhalent immédiatement une odeur repoussante.

1 XXX. (XXIII.) La nation des Pygmées a une trêve par le départ des grues, qui, comme nous l'avons dit (IV, 18; VII, 2, 19), leur font la guerre. Leur traversée est immense, si l'on songe qu'elles viennent de la mer d'Orient. Elles conviennent de l'époque du départ, s'élèvent haut pour découvrir au loin, choisissent un chef pour les guider, et à l'arrière-garde placent des surveillants qui se relèvent, poussent des cris, et de la
2 voix contiennent la troupe. Pendant la nuit elles posent des sentinelles qui tiennent un caillou dans la patte; si la sentinelle s'endort, le caillou tombe, et trahit la négligence; les autres dorment la tête cachée sous l'aile, et se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Le chef, le cou tendu, prévoit et avertit. Apprivoisées, les grues sont folâtres, et, même seules, elles décrivent des espèces de cercle en courant d'une manière grotesque. Il est certain que, se disposant à traverser le Pont-Euxin, elles se rendent d'abord sur le détroit compris entre les promontoires Criumetopon et Carambis, où elles se lestent avec
du sable. Arrivées au milieu du trajet, elles lais- 3
sent tomber les petites pierres tenues dans leurs pattes, et, arrivées sur la terre ferme, elles rejettent le sable qu'elles avaient pris dans leur gorge. Cornélius Népos, qui mourut sous le règne du dieu Auguste, ayant dit qu'on avait commencé depuis peu à engraisser les grives, a ajouté que les cicognes plaisaient plus que les grues. Aujourd'hui, au contraire, la grue est des plus recherchées, tandis que personne ne voudrait goûter de la cigogne.

XXXI. On ignore jusqu'à présent de quel lieu 1
viennent les cigognes, ou dans quel lieu elles se retirent. Il n'est pas douteux que, comme les grues, elles viennent de loin : elles sont les hôtes de l'été; les grues, les hôtes de l'hiver. Près de partir, elles se rassemblent en un lieu fixe, ne laissant derrière elles aucun individu de leur espèce, si ce n'est celles qui sont captives et domestiques : elles partent au jour dit, comme si une loi l'avait déterminé. Personne ne les voit partir, et cependant on les voit faire leurs préparatifs de départ; de même on les voit arrivées, sans les avoir vues arriver : le départ et l'arri-
vée se font de nuit. Et quoiqu'elles volent de çà 2
et de là, on pense qu'elles n'arrivent nulle part que pendant la nuit. On nomme Pythonoscome de vastes plaines de l'Asie, où, réunies,

praeclari medicaminis, quod ab gente dicitur Commagenum.

1 XXIX. Anserini generis sunt chenalopeces : et quibus lautiores epulas non novit Britannia, chenerotes, fere ansere minores. Decet tetraonas suus nitor, absolutaque nigritia, in superciliis cocci rubor. Alterum eorum genus vulturum magnitudinem excedit, quorum et colorem reddit. Nec ulla ales, excepto struthiocamelo, majus corpore implens pondus, in tantum aucta, ut in terra quoque im-
2 mobilis prehendatur. Gignunt eos Alpes, et septemtrionalis regio. In aviariis saporem perdunt. Moriuntur contumacia spiritu revocato. Proximae eis sunt, quas Hispania aves tardas appellat, Graecia otidas, damnatas in cibis. Emissa enim ossibus medulla, odoris taedium extemplo sequitur.

1 XXX. (XXIII.) Inducias habet gens Pygmaea abscessu gruum (ut diximus) cum iis dimicantium. Immensus est tractus, quo veniunt, si quis reputet a mari Eoo. Quando proficiscantur consentiunt : volant ad prospiciendum alte : ducem, quem sequantur, eligunt : in extremo agmine per vices, qui acclament, dispositos habent, et qui gregem
2 voce contineant. Excubias habent nocturnis temporibus, lapillum pede sustinentes, qui laxatus somno et decidens indiligentiam coarguat. Caeterae dormiunt capite subter alam condito, alternis pedibus insistentes. Dux erecto pro-videt collo, ac praedicit. Eaedem mansuefactae lasciviunt, gyrosque quosdam indecoro cursu vel singulae peragunt. Certum est, Pontum transvolaturas, primum omnium angustias petere, inter duo promontoria Criumetopon et
Carambin : mox saburra stabiliri. Quum medium transie- 3
rint, abjici lapillos e pedibus : quum attigerint continentem, et e gutture arenam. Cornelius Nepos, qui divi Augusti principatu obiit, quum scriberet turdos paulo ante coeptos saginari, addidit, ciconias magis placere quam grues : quum haec nunc ales inter primas expetatur, illam nemo velit attigisse.

XXXI. Ciconiae quonam e loco veniant, aut quo se refe- 1
rant, incompertum adhuc est. E longinquo venire non dubium, eodem quo grues modo : illas hiemis, has aestatis advenas. Abiturae congregantur in loco certo : comitataeque sic, ut nulla sui generis relinquatur, nisi captiva et serva, ceu lege praedicta die recedunt. Nemo vidit agmen discedentium, quum discessurum appareat : nec venire, sed venisse cernimus : utrumque nocturnis fit temporibus.
Et quamvis ultra citrave pervolent, numquam tamen ad- 2
venisse usquam, nisi noctu, existimantur. Pythonos comen vocant in Asia patentibus campis, ubi congregatae inter se commurmurant, eamque quae novissima advenit, lace

elles murmurent entre elles, et, déchirant celle qui arrive la dernière, elles partent après cette exécution. On a observé qu'on ne les voyait guère en ces lieux après les ides d'août (13 août). Des auteurs assurent que les cigognes n'ont pas de langue. Leur mérite est tel pour l'extermination des serpents, qu'en Thessalie on a porté la peine de mort contre celui qui les tuerait; les lois ont prononcé, dans ce cas, la même peine que contre les homicides.

1 XXXII. Les oies et les cygnes voyagent aussi; mais on les voit voler : ils vont comme des galères liburniques, en formant une pointe; ils fendent de la sorte l'air plus facilement que s'ils formaient un front. L'ordre de bataille est cunéiforme, c'est-à-dire qu'il va en s'élargissant peu à peu en arrière, et présente ainsi une large surface au vent qui les pousse. Chacun met le cou sur celui qui le précède; les guides fatigués vont se placer à l'arrière-garde. Les cicognes reviennent au même nid; les jeunes, à leur tour, nourrissent leurs parents devenus vieux. On dit qu'au moment de mourir les cygnes font entendre un chant lamentable; erreur, je pense : c'est du moins ce qui résulte pour moi de quelques expériences. Ces mêmes oiseaux se mangent entre eux.

1 XXXIII. Ayant parlé des émigrations que ces oiseaux exécutent à travers les terres et les mers, je ne puis différer de parler aussi des oiseaux plus petits qui ont le même instinct; car on pourrait croire que les gros oiseaux sont invités à ces voyages par leur taille et leur force. La caille, qui arrive même avant les grues, est un petit oiseau, et qui, une fois qu'il est parmi nous, se tient plutôt à terre qu'il ne vole. Elles n'en viennent pas moins de la même façon, sur leurs ailes, non sans danger pour les navigateurs quand elles approchent de la terre; car il arrive à la volée entière de s'abattre sur les voiles (et cela, toujours de nuit) et de submerger le bâtiment. Le voyage des cailles a des étapes fixées. Elles ne 2 volent point par le vent du midi, qui est humide et pesant; or, elles veulent être soutenues par le vent, car elles sont lourdes et peu fortes : de là, pendant le vol, cette plainte que la fatigue leur arrache. C'est donc avec l'aquilon surtout qu'elles volent, ayant pour chef l'ortygomètre (mère des cailles) (8). La première qui approche de terre est enlevée par l'épervier. Quand elles s'en retournent, elles sollicitent toujours de la compagnie; à leur persuasion, la glottide (9), l'otus (moyen duc, *stryx otus*, L.) et le cychrame partent avec elles.

La glottide tire une langue très-longue; c'est 3 de là que lui vient son nom. D'abord le voyage lui plaît, et elle part avec ardeur; mais elle se fatigue en volant, et le regret la saisit : elle ne veut ni revenir seule ni suivre; son voyage ne dure pas plus d'un jour; au premier gîte elle déserte; mais il s'y trouve d'autres glottides, restées là de l'année précédente, et ainsi de suite de relai en relai. Le cychrame, plus persévérant, est même pressé d'arriver aux contrées qu'il désire : il éveille les cailles la nuit, et les avertit de se mettre en route. L'otus (*stryx otus*, L.) est plus 4 petit que le bubo (grand-duc), plus gros que la noctua (chevêche); ses oreilles ont des plumes relevées, c'est de là que lui vient son nom; quelques-uns l'appellent en latin asion : du reste c'est un oiseau imitateur, parasite, et pour ainsi dire danseur. On le prend sans peine comme la chevêche : un chasseur occupe son attention, un

rant, atque ita abeunt. Notatum, post Idus Augustas non temere visas ibi. Sunt qui ciconiis non inesse linguas confirment. Honos iis serpentium exitio tantus, ut in Thessalia capitale fuerit occidisse; eademque legibus pœna, quæ in homicidam.

1 XXXII. Simili anseres quoque et olores ratione commeant : sed horum volatus cernitur : liburnicarum modo rostrato impetu feruntur, facilius ita findentes aera, quam si recta fronte impellerent : a tergo sensim dilatante se cuneo porrigitur agmen, largeque impellenti præbetur auræ. Colla imponunt præcedentibus : fessos duces ad terga recipiunt. Ciconiæ nidos eosdem repetunt : genitricum senectam invicem educant. Olorum morte narratur flebilis cantus (falso, ut arbitror aliquot experimentis). Idem mutua carne vescuntur inter se.

1 XXXIII. Verum hæc commeantium per maria terrasque peregrinatio non patitur differri minores quoque, quibus est natura similis : utcumque enim supradictas magnitudo et vires corporum invitare videri possint. Coturnices ante etiam semper adveniunt, quam grues : parva avis, et quum ad nos venit, terrestris potius, quam sublimis. Advolant et hæ simili modo, non sine periculo navigantium, quum appropinquavere terris. Quippe velis sæpe incidunt, et hoc semper noctu, merguntque navigia. Iter 2 est his per hospitia certa. Austro non volant, humido scilicet et graviore vento. Aura tamen vehi volunt, propter pondus corporum, viresque parvas. Hinc volantium illa conquestio labore expressa. Aquilone ergo maxime volant ortygometra duce. Primam earum terræ appropinquantem accipiter rapit. Semper hinc remeantes comitatum sollicitant, abeuntque una persuasæ glottis, et otus, et cychramus.

Glottis prælongam exserit linguam : unde ei nomen. 3 Hanc initio blandita peregrinatione avide profectam, pœnitentia in volatu, cum labore scilicet, subit : reverti incomitatam piget, et sequi : nec umquam plus uno die pergit : in proximo hospitio deserit. Verum invenitur alia, antecedente anno relicta : simili modo in singulos dies. Cychramus perseverantior festinat etiam pervenire ad expetitas sibi terras. Itaque noctu is eas excitat, admonetque itineris. Otus bubone minor est, noctuis major, auribus 4 plumeis eminentibus : unde et nomen illi : quidam latine asionem vocant : imitatrix alias avis ac parasita, et quodam genere saltatrix. Capitur haud difficulter, ut noctuæ, intenta in aliquo, circumeunte alio. Quod si ventus agmen adverso flatu cœperit inhibere, pondusculis lapidum ap-

autre le saisit par derrière. Si le vent contrarie la marche de la troupe, nos oiseaux lestent leur vol en prenant des pierres un peu pesantes, ou en se remplissant le gosier de sable. Les cailles se plaisent surtout à manger la graine d'une plante vénéneuse (10); aussi les a-t-on bannies des tables. Ce qui excite aussi contre elles de la répugnance, c'est l'épilepsie à laquelle elles sont seules, avec l'homme, sujettes parmi les animaux.

1 XXXIV. (XXIV.) L'hirondelle, le seul oiseau se nourrissant de chair parmi ceux qui n'ont pas les ongles crochus, émigre aussi pendant les mois d'hiver; mais elle va dans des contrées voisines, recherchant dans les montagnes les retraites exposées au soleil; et plus d'une fois on y a trouvé des hirondelles nues et déplumées. On dit qu'elles n'entrent pas dans Thèbes, parce que cette ville a été prise plusieurs fois, ni dans Bizya (IV, 18) en Thrace, à cause des crimes de Térée.
2 Cécina de Volaterre, de l'ordre équestre, qui avait des quadriges pour la course, emportait avec lui à Rome des hirondelles, puis les lâchait pour annoncer le résultat à ses amis : elles revenaient à leur nid, teintes de la couleur du parti qui avait remporté la victoire. Fabius Pictor rapporte aussi, dans ses Annales, qu'une garnison romaine assiégée par les Liguriens lui envoya une hirondelle enlevée à ses petits, afin qu'attachant un fil à sa patte, il indiquât par le nombre des nœuds le jour où le secours arriverait, et où il faudrait faire une sortie.

1 XXXV. Les merles, les grives et les étourneaux s'en vont aussi dans les contrées voisines; mais ils ne perdent pas leurs plumes, et ils ne se cachent pas. On les a vus souvent dans les lieux où ils vont chercher leur nourriture pendant l'hiver; aussi est-ce surtout en hiver que les grives abondent dans la Germanie. On peut assurer que les tourterelles se cachent et perdent leurs plumes. Les pigeons ramiers émigrent aussi; mais où? c'est ce qu'on ignore. Les étourneaux ont une manière de voler en troupe qui leur est propre, et de former une sorte de peloton arrondi, chacun cherchant toujours à se rapprocher du centre. Les hirondelles seules ont un vol flexueux et rapide, ce qui les empêche de devenir la proie des autres oiseaux : enfin ce sont aussi les seules qui ne prennent leur nourriture qu'en volant.

XXXVI. (XXV.) Le temps pendant lequel les oiseaux se montrent est très-différent pour chacun : les uns se montrent toute l'année, comme les pigeons; les autres, six mois, comme les hirondelles; d'autres, trois mois, comme les grives et les tourterelles; d'autres s'en vont après avoir élevé leurs petits, comme les galgules (11) et les huppes (*upupa epops*, L.). 1

XXXVII. (XXVI.) Des auteurs disent que tous les ans il vient d'Éthiopie à Ilion des oiseaux qui se livrent combat sur le tombeau de Memnon; ce qui leur a valu le nom de memnonides (12). Crémutius rapporte comme un fait vérifié par lui que ces mêmes oiseaux en font autant tous les cinq ans en Éthiopie, autour du palais de Memnon. 1

XXXVIII. Les méléagrides (pintades) combattent de la même manière en Béotie. C'est une espèce de poule africaine, bossue et d'un plumage varié; parmi les oiseaux étrangers c'est le dernier qu'on ait reçu sur les tables, à cause de son fumet désagréable; mais le tombeau de Méléagre les a rendues célèbres. 1

XXXIX. (XXVII.) On appelle séleucides des oi- 1

prehensis, aut gutture arena repleto, stabilitæ volant. Coturnicibus veneni semen gratissimus cibus : quam ob causam eas damnavere mensæ : simulque comitialem propter morbum despui suetum, quem solæ animalium sentiunt, præter hominem.

1 XXXIV. (XXIV.) Abeunt et hirundines hibernis mensibus, sola carne vescens avis ex iis quæ aduncos ungues non habent : sed in vicina abeunt, apricos secutæ montium recessus : inventæque jam sunt ibi nudæ atque deplumes. Thebarum tecta subire negantur, quoniam urbs illa sæpius capta sit : nec Bizyæ in Thracia, propter
2 scelera Terei. Cæcina Volaterranus equestris ordinis, quadrigarum dominus, comprehensas in Urbem secum auferens, victoriæ nuncias amicis mittebat, in eumdem nidum remeantes, illito victoriæ colore. Tradit et Fabius Pictor in Annalibus suis, quum obsideretur præsidium romanum a Ligustinis, hirundinem a pullis ad se allatam : ut lino ad pedem ejus alligato nodis significaret, quoto die adveniente auxilio eruptio fieri deberet.

1 XXXV. Abeunt et merulæ, turdique, et sturni simili modo in vicina. Sed hi plumam non amittunt, nec occultantur : visi sæpe ibi, quo hibernum pabulum petunt : itaque in Germania hieme maxime turdi cernuntur. Verius turtur occultatur, pennasque amittit. Abeunt et palumbes, quonam et in iis incertum. Sturnorum generi proprium catervatim volare, et quodam pilæ orbe circumagi, omnibus in medium agmen tendentibus. Volucrum soli hirundini flexuosi volatus velox celeritas : quibus ex causis neque rapinæ cæterarum alitum obnoxia est. Ea demum sola avium nonnisi in volatu pascitur.

XXXVI. (XXV.) Temporum magna differentia avibus. Perennes, ut columbæ : semestres, ut hirundines : trimestres, ut turdi et turtures : et quæ, quum fetum eduxere, abeunt : ut galguli, upupæ. 1

XXXVII. (XXVI.) Auctores sunt, omnibus annis advolare Ilium ex Æthiopia aves, et confligere ad Memnonis tumulum, quas ob id Memnonidas vocant. Hoc idem quinto quoque anno facere eas in Æthiopia circa regiam Memnonis, exploratum sibi Cremutius tradit. 1

XXXVIII. Simili modo pugnant Meleagrides in Bœotia. Africæ hoc est gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis : quæ novissimæ sunt peregrinarum avium in mensas receptæ propter ingratum virus. Verum Meleagri tumulus nobiles eas fecit. 1

XXXIX. (XXVII.) Seleucides aves vocantur, quarum adventum ab Jove precibus impetrant Casii montis inco- 1

seaux qu'envoie Jupiter à la prière des habitants du mont Casius (v, 22), au moment où les sauterelles dévastent leurs moissons. On ne sait pas non plus d'où ils viennent et où ils vont; on ne les voit jamais que quand on a besoin de leur secours (merle rose? *turdus roseus*, L.).

1 XL. (xxviii.) Les Égyptiens invoquent aussi leurs ibis (*ibis religiosa*, Cuv.) contre l'incursion des serpents, et les Éléens le dieu Myagros (chasse-mouche) (xxix, 84) contre les mouches, qui par leur multitude amènent des pestes, et qui meurent dès qu'on a sacrifié à ce dieu.

1 XLI. (xxix.) Mais, à propos de la retraite des oiseaux, on dit que les chevêches se tiennent cachées aussi pendant quelques jours. Les chevêches ne se trouvent pas dans l'île de Crète; celles même qu'on y transporte meurent. C'est encore une bizarrerie singulière de la nature : elle refuse à certains lieux certaines productions. Il est tout simple que des espèces d'animaux, comme des espèces de grains et de végétaux, ne naissent pas dans certaines localités; mais il est singulier que transplantées elles y meurent. Où est la cause ennemie du salut d'une seule espèce? quelle est cette intolérance de la nature? ou quelles sont les limites marquées aux oiseaux sur la terre?
2 Rhodes n'a pas d'aigles. Près des Alpes, dans l'Italie transpadane, est le lac Larius (lac de Côme), bordé de champs d'arbres : les cigognes n'y viennent pas. Autour de ce lac, et dans un rayon de huit milles, on ne voit ni graccules (choucas rouges), ni monédules (choucas, *corvus monedula*, L.) (seul oiseau qui ait le singulier instinct de dérober l'or et l'argent), tandis qu'ils sont en nombre immense dans le pays des Insubriens, qui est limitrophe. On dit que le pic ne se trouve pas dans le territoire de Tarente. Il n'y a pas longtemps que l'on commence à voir, depuis l'Apennin jusqu'à Rome (et cet oiseau y est encore rare), la pie, qui est remarquable par une longue queue,
et qu'on appelle variée. Une particularité qui lui 3
est propre, c'est de devenir chauve tous les ans, lorsqu'on sème les raves (xviii, 35). Les perdrix, dans l'Attique, ne passent pas les frontières de la Béotie; et aucun oiseau dans le Pont ne passe le temple consacré à Achille dans l'île (iv, 27) où est le tombeau de ce héros. Au territoire de Fidène, les cigognes ne font ni des nids ni des petits. Une multitude de ramiers arrive, tous les ans, de la mer dans le territoire de Volaterre. A Rome, ni mouche ni chien n'entrent dans le temple
d'Hercule, sur le marché aux bœufs. Il y a beau- 4
coup d'observations pareilles sur chaque espèce; je les omets sciemment de temps en temps, pour ne pas ennuyer le lecteur. Théophraste, par exemple, rapporte que les pigeons, les paons et les corbeaux ont été introduits en Asie, et les grenouilles coassantes, dans la Cyrénaïque (viii, 87).

XLII. Les oiseaux chanteurs offrent un autre 1
objet d'admiration; ils changent presque entièrement de couleur et de voix à une certaine époque de l'année, et ils deviennent tout à coup différents d'eux-mêmes. Parmi les grands oiseaux, les grues sont les seules qui présentent ce phénomène; elles noircissent pendant la vieillesse. Le merle de noir devient roussâtre; il chante en été, bégaye en hiver, et est muet vers le solstice d'été; à un an le bec prend l'apparence de l'ivoire, mais chez les mâles seulement. Les grives ont en été un collier moucheté; en hiver elles sont d'une couleur uniforme.

XLIII. Le rossignol, pendant quinze jours et 1
quinze nuits consécutives, au moment où le feuillage des arbres s'épaissit, fait entendre sans repos

læ, fruges eorum locustis vastantibus. Nec unde veniant quove abeant, compertum : numquam conspectis, nisi quum præsidio earum indigetur.

1 XL. (xxviii.) Invocant et Ægyptii ibes suas contra serpentium adventum : et Elei Myiagron deum, muscarum multitudine pestilentiam afferente : quæ protinus intereunt, quam litatum est ei deo.

1 XLI. (xxix.) Sed in secessu avium et noctuæ paucis diebus latere traduntur : quarum genus in Creta insula non est : etiam si qua invecta sit, emoritur. Nam hæc quoque mira naturæ differentia : alia aliis locis negat : tamquam genera frugum fruticumve, sic et animalium, non nasci, translatitium : invecta emori, mirum. Quid est illud unius generis saluti adversum? quæve ista naturæ invidia? aut qui terrarum dicti avibus termini? Rhodus aquilam non
2 habet. Transpadana Italia juxta Alpes Larium lacum appellat, amœnum arbusto agro, ad quem ciconiæ non permeant : sicuti nec octavum circa lapidem ab eo, immensa alioqui finitimo Insubrium tractu examina graculorum monedularumque, cui soli avi furacitas auri argentique præcipue mira est. Picus Martius in Tarentino agro negatur esse. Nuper, et adhuc tamen rara, ab Apennino ad Urbem versus cerni cœpere picarum genera, quæ longa
insignes cauda variæ appellantur. Proprium his calvescere 3
omnibus annis, quum serantur rapa. Perdices non transvolant Bœotiæ fines in Attica : nec ulla avis in Ponto, insula qua sepultus est Achilles, sacratam ei ædem. In Fidenate agro juxta urbem ciconiæ nec pullos, nec nidum faciunt. At in agrum Volaterranum palumbium vis e mari quotannis advolat. Romæ in ædem Herculis in foro
Boario, nec muscæ, nec canes intrant. Multa præterea si- 4
milia, quæ prudens subinde omitto in singulis generibus, fastidio parcens : quippe quum Theophrastus tradat invectitias esse in Asia etiam columbas, et pavones, et corvos, et in Cyrenaica vocales ranas.

XLII. Alia admiratio circa oscines : fere mutant colo- 1
rem vocemque tempore anni, ac repente fiunt aliæ; quod in grandiore alitum genere grues tantum : hæ enim senectute nigrescunt. Merula ex nigra rufescit, canit æstate, hieme balbutit, circa solstitium muta. Rostrum quoque anniculis in ebur transfiguratur, dumtaxat maribus. Turdis color æstate circa cervicem varius, hieme concolor.

XLIII. Lusciniis diebus ac noctibus continuis quinde- 1
cim garrulus sine intermissu cantus, densante se frondium

son ramage : cet oiseau n'a pas le moins de droits à notre admiration. D'abord, quelle voix dans un si petit corps ! quelle haleine infatigable ! Puis c'est le seul dont le chant soit modulé suivant une science parfaite de la musique : tantôt il le prolonge d'une haleine soutenue, tantôt il le varie en inflexions, tantôt il le coupe de batteries, tantôt il l'enchaîne en roulades, tantôt il le soutient en reprenant haleine, tantôt il le voile à l'improviste, tantôt encore il gazouille avec lui-même : plein, grave, aigu, précipitant les sons, les filant, les saccadant à son gré, et prenant le dessus, le
2 milieu et la basse; bref, en un si petit gosier se trouve tout ce que l'art humain a su tirer des flûtes les plus parfaites. Aussi ce fut le présage infaillible d'une poésie suave, que d'en voir un chantant sur la bouche de Stésichore enfant. Et ne doutez pas qu'il n'y ait de l'art : chaque rossignol a plusieurs airs, et ces airs ne sont pas les mêmes pour tous; chacun a les siens. Ils luttent entre eux, et leur courageuse obstination est manifeste; le vaincu meurt souvent dans le combat, cessant plutôt de respirer que de chanter. D'autres rossignols plus jeunes étudient, et re-
3 çoivent la leçon qu'ils doivent apprendre; l'élève écoute avec une grande attention, et il répète : le maître et l'élève se taisent chacun à son tour. On reconnaît que l'élève blâmé se corrige, et que le maître le reprend pour ainsi dire. Aussi des rossignols se vendent-ils aussi cher que les esclaves, et même plus cher jadis que des écuyers ne se payaient. Je sais qu'on a acheté six mille sesterces (1,260 f.) un rossignol, qui était blanc, il est vrai (ce qui est très-rare), pour en faire cadeau à Agrippine, femme de l'empereur Claude. On en a vu souvent qui chantaient au commandement, et qui alternaient avec la symphonie; de même qu'il s'est trouvé des hommes qui, soufflant dans un chalumeau rempli d'eau et muni d'une languette, imitaient le rossignol à s'y méprendre. Ces mo- 4
dulations si étendues et si savantes cessent peu à peu au bout de quinze jours, sans qu'on puisse dire que l'oiseau soit fatigué ou ennuyé. Puis, la chaleur croissant, sa voix devient tout autre; elle n'a plus ni modulation ni variété; la couleur change aussi : enfin pendant l'hiver on ne le voit pas. La langue du rossignol n'est pas pointue comme celle des autres oiseaux. La femelle pond, dès le commencement du printemps, au plus six œufs.

XLIV. Il n'en est pas de même des ficedules 1
(*muscicapa atricapilla*, L.) : elles changent et de couleur et de forme. C'est leur nom en automne; elles ne l'ont plus ensuite, et s'appellent mélancoryphes. C'est ainsi que l'érithacus d'hiver est le phénicure d'été (13). La huppe, d'après le poëte Eschyle, change aussi de forme; oiseau qui se nourrit des aliments les plus sales, et qui se fait remarquer par une aigrette mobile qu'il peut resserrer et déployer le long de sa tête.

XLV. L'œnanthe (14) (XVIII, 69) a des jours 1
fixes de retraite : elle se cache au lever de Sirius et se montre au coucher de cette constellation, et, chose singulière, aux jours précis du lever et du coucher. Le loriot (*orioleus luteus*, L.), qui est entièrement jaune, se cache en hiver, et paraît vers le solstice d'été. (XXX.) Les merles sont blancs dans les environs de Cyllène en Arcadie, et nulle part ailleurs. L'ibis n'est noir (*scolopax falcinellus*, L.) qu'aux environs de Pelusium; partout ailleurs il est blanc.

XLVI. (XXXI.) Les oiseaux chanteurs, excepté 1

germine, non in novissimum digna miratu ave. Primum tanta vox tam parvo in corpusculo, tam pertinax spiritus. Deinde in una perfecta musicæ scientia modulatus editur sonus : et nunc continuo spiritu trahitur in longum, nunc variatur inflexo, nunc distinguitur conciso, copulatur intorto : promittitur revocato, infuscatur ex inopinato : interdum et secum ipse murmurat : plenus, gravis, acutus, creber, extentus : ubi visum est, vibrans, summus, me-
2 dius, imus. Breviterque omnia tam parvulis in faucibus, quæ exquisitis tibiarum tormentis ars hominum excogitavit; ut non sit dubium hanc suavitatem præmonstratam efficaci auspicio, quum in ore Stesichori cecinit infantis. Ac ne quis dubitet artis esse, plures singulis sunt cantus, nec iidem omnibus, sed sui cuique. Certant inter se, palamque animosa contentio est. Victa morte finit sæpe vitam, spiritu prius deficiente, quam cantu. Meditantur aliæ
3 juniores, versusque quos imitentur, accipiunt. Audit discipula intentione magna, et reddit, vicibusque reticent. Intelligitur emendatæ correptio, et in docente quædam reprehensio. Ergo servorum illis pretia sunt, et quidem ampliora, quam quibus olim armigeri parabantur. Scio sestertiis sex, candidam alioquin, quod est prope inusitatum, venisse, quæ Agrippinæ Claudii Principis conjugi dono daretur. Visum jam sæpe, jussas canere cœpisse, et cum symphonia alternasse : sicut homines repertos, qui sonum earum, addita in transversas arundines aqua, foramen inspirantes, linguæque parva aliqua opposita mora, indiscreta redderent similitudine. Sed eæ tantæ 4
tamque artifices argutiæ a quindecim diebus paulatim desinunt, nec ut fatigatas possis dicere, aut satiatas. Mox æstu aucto in totum alia vox fit, nec modulata, aut varia. Mutatur et color. Postremo hieme ipsa non cernitur. Linguis earum tenuitas illa prima non est, quæ cæteris avibus. Pariunt vere primo quum plurimum sena ova.

XLIV. Alia ratio ficedulis : nam formam simul colo- 1
remque mutant : hoc nomen autumno : non habent postea : melancoryphi vocantur. Sic et erithacus hieme, idem phœnicurus æstate. Mutat et upupa, ut tradit Æschylus poeta, obscena alias pastu avis, crista visenda plicatili, contrahens eam subrigensque per longitudinem capitis.

XLV. Œnanthe quidem etiam statos latebræ dies ha- 1
bet, exoriente Sirio occultata, ab occasu ejusdem prodit : quod miremur, ipsis diebus utrumque. Chlorion quoque, qui totus est luteus, hieme non visus, circa solstitia procedit. (XXX.) Merulæ circa Cyllenen Arcadiæ, nec usquam alibi, candidæ nascuntur. Ibis circa Pelusium tantum nigra est, cæteris omnibus locis candida.

le rossignol, ne font guère leur ponte avant l'équinoxe du printemps ou après l'équinoxe d'automne. Avant le solstice d'été les couvées sont hasardées ; après le solstice elles réussissent.

1 XLVII. (XXXII.) A cet égard surtout l'alcyon (martin pêcheur, *alcedo hispida,* L.) est remarquable : les mers et les navigateurs connaissent les jours où il couve. L'alcyon est un peu plus gros qu'un moineau, presque entièrement bleu, avec quelques plumes pourpres et blanches entremêlées ; son cou est grêle et long. Il y a une autre espèce d'alcyons, qui diffère par la taille et par le chant ; c'est la petite espèce : elle chante dans les roseaux. Il est très-rare de voir les alcyons : ils ne se montrent qu'au coucher des Pléiades, et vers le solstice d'été ou d'hiver ; on les voit voltiger quelques jours autour des navires ; puis tout
2 à coup ils rentrent dans leurs retraites. Ils ont leurs petits au solstice d'hiver, pendant les jours qu'on appelle alcyoniens ; et alors la mer est tranquille et navigable, particulièrement la mer de Sicile. Ils font leur nid pendant les sept jours qui précèdent le solstice d'hiver, et ils pondent pendant les sept jours qui suivent. Leurs nids sont admirables : ils ont la figure d'une boule un peu allongée ; l'ouverture en est très-étroite ; ils ressemblent aux grandes éponges ; on ne peut les couper avec le fer, un coup violent les brise comme l'écume sèche de la mer. On ne connaît pas les matériaux qu'ils y emploient ; on pense qu'ils les construisent avec des arêtes aiguës : c'est en effet de poissons qu'ils vivent. Ils viennent aussi dans les rivières ; ils pondent cinq œufs.

1 XLVIII. Les mouettes font leur nid dans les rochers ; les plongeons, dans les rochers et aussi dans les arbres. Ces oiseaux pondent le plus ordinairement trois œufs, les mouettes en été, les plongeons au commencement du printemps.

XLIX. (XXXIII.) La forme du nid des alcyons 1
me rappelle l'industrie des autres oiseaux ; nulle part l'habileté ingénieuse de ces animaux n'est plus admirable. Les hirondelles construisent leur nid avec de la boue, et le consolident avec des pailles ; si la boue leur manque, elles se mouillent complétement, et jettent avec leurs ailes de l'eau sur la poussière ; elles tapissent l'intérieur du nid avec des plumes et des flocons légers pour tenir chauds les œufs, et aussi pour que le nid
ne soit pas dur aux petits. Elles donnent alterna- 2
tivement à manger à leurs petits avec une grande équité. Par une propreté très-remarquable, elles rejettent les ordures, et elles instruisent les petits devenus plus grands à se tourner et à se vider hors du nid. Il y a une autre espèce d'hirondelles rustiques et agrestes ; elles font rarement leurs nids dans l'intérieur des maisons : ces nids, d'une forme différente, sont construits avec les mêmes matériaux ; ils sont renversés, l'ouverture en est allongée et étroite ; l'intérieur, spacieux. C'est une chose admirable que l'adresse avec laquelle ils sont disposés pour cacher les petits et être moelleux. En Égypte, sur l'embouchure Héracléotique, elles opposent aux débordements du fleuve une digue inexpugnable dans l'espace d'environ un stade, par leurs nids serrés les uns contre les autres ; travail qui n'aurait pu être exécuté de main
d'homme. Dans la même Égypte il est, près de 3
la ville de Coptos, une île consacrée à Isis : aux premiers jours du printemps, pour empêcher que le fleuve ne l'emporte, elles la défendent par des travaux, et elles en consolident la pointe avec

1 XLVI. (XXXI.) Oscines, præter exceptas, non temere fetus faciunt ante æquinoctium vernum, aut post autumnale : ante solstitium autem dubios, post solstitium vitales.

1 XLVII. (XXXII.) Eo maxime sunt insignes halcyones. Dies earum partus maria, quique navigant, novere. Ipsa avis paulo amplior passere, colore cyaneo ex parte majore, tantum purpureis et candidis admixtis pennis, collo gracili ac procero. Alterum genus earum magnitudine distinguitur et cantu ; minores in arundinetis canunt. Halcyonem videre rarissimum est, nec nisi Vergiliarum occasu, et circa solstitia brumamve, nave aliquando cir-
2 cumvolata statim in latebras abeuntem. Fetificant bruma, qui dies halcyonides vocantur, placido mari per eos et navigabili, Siculo maxime. Faciunt autem septem ante brumam diebus nidos, et totidem sequentibus pariunt. Nidi earum admirationem habent pilæ figura, paulum eminenti, ore perquam angusto, grandium spongiarum similitudine : ferro intercidi non queunt, franguntur ictu valido, ut spuma arida maris. Nec unde confingantur, invenitur. Putant ex spinis aculeatis : piscibus enim vivunt. Subeunt et in amnes. Pariunt ova quina.

1 XLVIII. Gaviæ in petris nidificant : mergi et in arboribus. Pariunt plurimum terna : sed gaviæ æstate, mergi incipiente vere.

XLIX. (XXXIII.) Halcyonum nidi figura, reliquarum quo- 1
que solertiæ admonet : neque alia parte ingenia avium magis admiranda sunt. Hirundines luto construunt, stramento roborant. Si quando inopia est luti, madefactæ multa aqua pennis pulverem spargunt. Ipsum vero nidum mollibus plumis floccisque consternunt tepefaciendis ovis,
simul ne durus sit infantibus pullis. In fetu summa æqui- 2
tate alternant cibum. Notabili munditia egerunt excrementa pullorum, adultioresque circumagi docent, et foris saturitatem emittere. Alterum genus hirundinum est rusticarum et agrestium, quæ raro in domibus, diversos figura, sed eadem materia, confingunt nidos, totos supinos, faucibus porrectis in angustum, utero capaci : mirum qua peritia et occultandis habiles pullis, et substernendis molles. In Ægypti Heracleotico ostio molem continuatione nidorum evaganti Nilo inexpugnabilem opponunt stadii fere unius spatio ; quod humano opere perfici non posset. In
eadem juxta oppidum Copton insula est sacra Isidi, quam 3
ne laceret amnis idem, muniunt opere, incipientibus vernis diebus, palea et stramento rostrum ejus firmantes, continuatis per triduum noctibus tanto labore, ut multas

de la paille et du chaume. Elles continuent leur œuvre pendant trois jours et trois nuits avec tant d'assiduité, qu'il est certain que plusieurs meurent à la peine. Tous les ans elles recommencent cette corvée. Une troisième espèce d'hirondelles fait sur les rivages des trous qui lui servent de nids. Leurs petits réduits en cendres (xxx, 12) sont utiles contre les maux de gorge les plus dangereux, et contre plusieurs autres maladies du corps humain. Ces hirondelles ne font pas de nids, et si la crue du fleuve doit les atteindre, elles s'en vont plusieurs jours auparavant.

1 L. Parmi les oiseaux vitiparra (15), il en est un (remiz, *parus pendulinus*, L., ou moustache, *parus biarmicus*, L.) qui donne à son nid de mousse sèche la forme d'une boule si bien close, qu'on n'en peut trouver l'entrée. L'oiseau appelé acanthyllis (16) fait son nid de la même forme avec du lin. Une espèce de pie suspend, par un scion, au bout des branches, son nid en forme de coupe, de sorte qu'aucun quadrupède ne peut y arriver. On assure que les galgules (x, 36) dorment suspendus par les pieds, se croyant de la sorte
2 davantage en sûreté. Ce qui est connu de tous, c'est qu'ils choisissent avec prévoyance des rameaux larges pour soutenir leur nid, qu'ils le voûtent contre la pluie, ou qu'ils le protégent par un épais feuillage. Il est en Arabie un oiseau appelé cinnamologos (17); il construit son nid avec des rameaux de cinname : les indigènes font tomber ce nid avec des flèches plombées, pour le vendre. En Scythie (18), un oiseau de la grandeur de l'outarde pond deux œufs dans une peau de lièvre toujours suspendue au faîte des branches. Les pies, quand elles s'aperçoivent qu'un homme a observé leur nid attentivement, transportent leurs œufs dans un autre endroit. Ces oiseaux, dont les doigts ne sont pas conformés pour embrasser et transporter des œufs, mettent, dit-on, en œuvre un artifice admirable : ils posent une branche sur les deux œufs, l'y collent avec une glu tirée de leur corps, passent leur cou dans le milieu, et, l'équilibre étant établi, les portent ailleurs.

LI. Ceux qui font leurs nids à terre parce qu'ils 1
sont trop lourds pour s'élever ne déploient pas moins d'industrie. Le guêpier (*merops apiaster*, L.), qui nourrit ses père et mère dans leur retraite, a le plumage pâle en dessous, bleu en dessus, et rougeâtre à l'extrémité des ailes; il fait son nid dans un trou creusé à une profondeur de six pieds.

Les perdrix fortifient leur retraite si bien avec 2
des épines et des broussailles, que cela est une défense suffisante contre les animaux de proie : elles forment un lit de poussière pour y déposer mollement leurs œufs; elles ne les couvent pas dans les lieux où elles les ont pondus; de peur de (19) faire naître le soupçon en séjournant trop dans le même lieu, elles les transportent ailleurs. Elles se cachent aussi de leurs mâles, parce que ceux-ci, dans l'excès de leurs désirs, cassent les œufs pour empêcher l'incubation, qui les prive. Alors les mâles, manquant de femelles, se battent entre eux; et l'on dit que le vaincu sert de femelle au vainqueur. Trogue Pompée rapporte que les 3
cailles en font autant, et quelquefois aussi les coqs; il ajoute que les perdrix mâles sauvages, nouvellement amenées ou vaincues, sont cochées indifféremment par les mâles apprivoisés. L'humeur guerrière que cette ardeur leur inspire les fait prendre : le chef de la compagnie s'avance pour combattre contre le mâle de l'oiseleur, et il est pris; un autre succède, et tous ainsi de suite les uns après les autres. Les femelles à leur

in opere emori constet : eaque militia illis cum anno redit semper. Tertium est earum genus, quæ ripas excavant, atque ita internidificant. Harum pulli ad cinerem ambusti, mortifero faucium malo, multisque aliis morbis humani corporis medentur. Non faciunt hæ nidos, migrantque multis diebus ante, si futurum est ut auctus amnis attingat.

1 L. In genere vitiparrarum est, cui nidus ex musco arido ita absoluta perficitur pila, ut inveniri non possit aditus. Acanthyllis appellatur, eadem figura ex lino intexens. Picorum alicui suspenditur surculo primis in ramis cyathi modo, ut nulla quadrupes possit accedere. Galgulos quidem ipsos dependentes pedibus somnum capere confir-
2 mant, quia tutiores ita se sperent. Jam publicum quidem omnium est tabulata ramorum sustinendo nido provide eligere, camerare ab imbri, aut fronde protegere densa. In Arabia cinnamologos avis appellatur : cinnami surculis nidificat. Plumbatis eos sagittis decutiunt indigenæ, mercis gratia. In Scythis avis magnitudine otidis, binos parit, in leporina pelle semper in cacuminibus ramorum suspensa. Picæ quum diligentius visum ab homine nidum sensere, ova transgerunt alio. Hoc in his avibus, quarum digiti non sunt accommodati complectendis transferendisque ovis, miro traditur modo. Namque surculo super bina ova imposito ac ferruminato alvi glutino, subdita cervice medio, æqua utrimque libra deportant alio.

LI. Nec vero iis minor solertia, quæ cunabula in terra 1
faciunt, corporis gravitate prohibitæ sublime petere. Merops vocatur, genitores suos reconditos pascens, pallido intus colore pennarum, superne cyaneo, primori subrutilo. Nidificat in specu sex pedum defossa altitudine.

Perdices spina et frutice sic muniunt receptaculum, ut 2
contra feras abunde valleutur. Ovis stragulum molle pulvere contumulant, nec in quo loco peperere incubant : ne cui frequentior conversatio sit suspecta, transferunt alio. Illæ quidem et maritos suos fallunt, quoniam intemperantia libidinis frangunt earum ova, ne incubando detineantur. Tunc inter se dimicant mares desiderio feminarum : victum aiunt Venerem pati. Id quidem et coturnices Tro- 3
gus, et gallinaceos aliquando : perdices vero a domitis feros, et novos, aut victos, iniri promiscue. Capiuntur quoque pugnacitate ejusdem libidinis, contra aucupis inducem exeunte in prælium duce totius gregis. Capto eo procedit alter, ac subinde singuli. Rursus circa conceptum feminæ capiuntur, contra aucupum feminam exeuntes, ut

tour se font prendre vers le temps de l'amour, en venant vers la chanterelle de l'oiseleur, pour lui chercher querelle et la forcer à quitter la place. Dans aucun autre animal l'œuvre de la généra-
4 tion n'est pareille. Si les femelles sont en face des mâles et sous le vent, elles conçoivent par l'action de cet air ; pendant ce temps, le bec ouvert, la langue tirée, elles sont tout enflammées. Elles conçoivent encore par le souffle des mâles qui volent par-dessus ; il leur suffit souvent d'entendre la voix du mâle. L'ardeur amoureuse l'emporte tellement sur la tendresse pour les petits, que cette même femelle, qui s'est cachée pour couver en secret, rappelle de la voix le mâle, si elle entend la chanterelle s'approcher de lui, et se livre volontairement à sa passion. C'est chez elles une rage telle, que souvent elles se perchent sans aucune crainte sur la tête de
5 l'oiseleur. S'il se dirige du côté du nid, la mère se présente à ses pieds ; elle feint d'être lourde ou estropiée : prenant un moment sa course ou son vol, elle tombe comme si elle avait une patte ou une aile cassée (20), puis se remet à fuir, lui échappant quand il va la saisir, et trompant son espérance jusqu'à ce qu'elle l'ait emmené loin de sa couvée. Quand elle est délivrée de sa crainte et que son inquiétude maternelle est dissipée, elle se couche sur le dos dans un sillon, prend une motte de terre dans ses pattes, et se tient cachée. On pense que la vie des perdrix va jusqu'à seize ans.

1 LII. (xxxiv.) Après les perdrix, c'est dans les pigeons qu'on remarque surtout l'ardeur amoureuse : mais la chasteté est la première de leurs qualités. L'adultère est inconnu chez eux. Fidèle à la foi conjugale, chaque couple demeure dans le domicile commun. Nul ne déserte le nid que veuf ou veuve. Les femelles supportent le caractère impérieux et parfois les injustices des mâles ; car ils les suspectent d'adultère, et elles en sont incapables. Alors ils ont le cou gonflé par la menace, et ils donnent de cruels coups de bec ; puis, s'apaisant, ils réparent leurs torts par des baisers ; et pour obtenir les faveurs de la femelle ils la flattent en tournant plusieurs fois autour d'elle. Le mâle et la femelle ont un égal amour 2
pour leur progéniture ; et c'est souvent une cause de correction, la femelle se rendant trop lentement auprès de ses petits. Pendant qu'elle pond le mâle lui donne des consolations et lui rend des services. Ils crachent dans le bec de leurs petits de la terre un peu salée qu'ils ont amassée dans leur gorge, les préparant ainsi à recevoir de la nourriture. Une particularité des pigeons et des tourterelles, c'est de ne pas renverser le cou en buvant, et d'avaler de suite, comme les bêtes de somme.

(xxxv.) Nous lisons dans des auteurs que 3
les ramiers vivent trente ans, et quelquefois quarante, sans autre incommodité que l'allongement de leurs ongles, qui sont ainsi l'indice de leur vieillesse, et qu'on peut couper sans danger. Le chant de tous ces oiseaux est semblable et uniforme ; il est composé de trois notes, et en outre, à la fin, d'un gémissement : muets en hiver, ils reprennent de la voix au printemps. Nigidius pense qu'un ramier qui couve déserte son nid si on le nomme sous le toit où il est logé. Ils pondent après le solstice d'été. Les pigeons et 4
les tourterelles vivent huit ans. (xxxvi.) Le moineau, qui n'a pas moins de salacité, a la vie la plus courte. On dit que les mâles ne durent pas plus d'un an : on se fonde sur ce qu'aux premiers jours du printemps le bec ne présente pas la ta-

rixando abigant eam. Neque in alio animali par opus libi-
4 dinis. Si contra mares steterint feminæ, aura ab his flante prægnantes fiunt : hiantes autem exserta lingua per id tempus æstuant. Concipiunt et supervolantium afflatu, sæpe voce tantum audita masculi. Adeoque vincit libido etiam fetus caritatem, ut illa furtim et in occulto incubans, quum sensit feminam aucupis accedentem ad marem, recanat revocetque, et ultro præbeat se libidini. Rabie quidem tanta feruntur, ut in capite aucupantium sæpe cæcæ
5 metu sedeant. Si ad nidum is cœpit accedere, procurrit ad pedes ejus feta, prægravem aut delumbem sese simulans, subitoque in procursu aut brevi aliquo volatu cadit, ut fracta ala aut pedibus : procurrit iterum, jam jam prehensurum effugiens, spemque frustrans, donec in diversum abducat a nidis. Eadem pavore libera ac materna vacans cura, in sulco resupina gleba se terræ pedibus apprehensa operit. Perdicum vita ad sedecim annos durare existimatur.

1 LII. (xxxiv.) Ab his columbarum maxime spectantur simili ratione mores iidem : sed pudicitia illis prima, et neutri nota adulteria. Conjugii fidem non violant, communemque servant domum. Nisi cœlebs, aut vidua, nidum non relinquit. Et imperiosos mares, subinde etiam iniquos, ferunt : quippe suspicio est adulterii, quamvis natura non sit. Tunc plenum querela guttur, sævique rostro ictus, mox in satisfactione exosculatio, et circa Veneris preces crebris pedum orbibus adulatio. Amor utrique so- 2
bolis æqualis : sæpe et ex hac causa castigatio, pigrius intrante femina ad pullos. Parturienti solatia et ministeria ex mare. Pullis primo salsiorem terram collectam gutture in ora inspuunt, præparantes tempestivitatem cibo. Proprium generis ejus et turturum, quum bibant, colla non resupinare, largeque bibere jumentorum modo.

(xxxv.) Vivere palumbes ad xxx annum, aliquos ad 3
xl, habemus auctores, uno tantum incommodo unguium, eodem et argumento senectæ, qui citra perniciem reciduntur. Cantus omnibus similis atque idem, trino conficitur versu, præterque in clausula gemitu : hieme mutis, a vere vocalibus. Nigidius putat, quum ova incubat, sub tecto nominatam palumbem relinquere nidos. Pariunt autem 4
post solstitium. Columbæ et turtures octonis annis vivunt. (xxxvi.) Contra passeri minimum vitæ, cui salacitas par. Mares negantur anno diutius durare, argumento quia nulla veris initio appareat nigritudo in rostro, quæ ab æstate incipit. Feminis longiusculum spatium.

che noire qui commence à paraître en été. Les femelles vivent un peu plus de temps.

5 Les pigeons ont un certain sentiment même de la gloire; ils semblent connaître les couleurs de leur plumage et les nuances variées qu'il offre, et même, dans leur vol, ils cherchent à s'applaudir au haut des airs, et à y diversifier leurs sillons. Cette ostentation les paralyse pour ainsi dire, et les livre à l'épervier; car ce bruit qu'ils font, n'étant produit que par le battement des ailes, met leurs plumes en désordre; autrement, quand ils volent librement, ils sont bien plus rapides que l'épervier. Le brigand, caché dans le feuillage, les guette, et il les saisit au moment où ils se complaisent dans leur gloire.

6 (XXXVII.) Pour cette raison, il faut tenir avec eux l'oiseau nommé crécerelle (*Falco tinnunculus*, L.): il les défend en effet; et par sa supériorité naturelle il effraye les éperviers, tellement qu'ils fuient à la vue et au son de sa voix. Aussi les pigeons ont-ils pour cet oiseau un attachement particulier; et l'on dit que si on enterre aux quatre coins du colombier des crécerelles dans des pots neufs bien lutés, les pigeons ne changent pas de lieu: résultat que quelques-uns ont obtenu en leur coupant les articulations des ailes avec un instrument d'or; autrement l'opération serait dangereuse. Les pigeons sont, en effet, très-portés au changement; ils ont entre eux l'art de se gagner et de se séduire, et on les voit revenir avec des compagnons qu'ils ont débauchés.

1 LIII. Ils ont servi de messagers dans des affaires importantes: Décimus Brutus, assiégé dans Modène, fit parvenir dans le camp des consuls des lettres attachées aux pattes de ces oiseaux. A quoi servirent à Antoine ses retranchements, la vigilance de l'armée assiégeante, et même les filets tendus dans le fleuve, puisque le courrier traversait les airs? Beaucoup de gens ont une passion pour les pigeons; ils leur bâtissent des tours au-dessus des toits, ils racontent la généalogie et la noblesse de chaque individu. Au reste, l'exemple de cette passion est déjà ancien: L. Axius, chevalier romain, avant la guerre civile de Pompée, vendit ses pigeons quatre cents deniers (338 fr.) la paire; c'est ce que rapporte M. Varron (*De re rust.*, III, 7). Des contrées même sont renommées pour ces oiseaux: les plus gros passent pour venir de Campanie.

LIV. (XXXVIII.) Le vol des pigeons me fait songer à parler aussi du vol des autres oiseaux. 1
Le reste des animaux a une démarche déterminée, qui est toujours la même pour chaque espèce: les oiseaux seuls ont deux manières de se mouvoir, une sur la terre, et l'autre dans l'air. Quelques-uns marchent, comme les corneilles; d'autres sautent, comme les moineaux et les merles; courent, comme les perdrix et les bécasses; jettent un pied en avant, comme les cigognes et les grues. Dans le vol, les uns étendent les ailes, et, planant, ne les meuvent qu'à de rares intervalles; les autres les meuvent plus souvent, mais ils n'en font aller que l'extrémité; d'autres déploient toute leur envergure; quelques-uns volent en serrant en grande partie leurs ailes: après avoir frappé l'air une fois, et d'autres deux fois, ils s'enlèvent comme pour comprimer l'air renfermé sous leurs ailes, et s'élancent dans une direction verticale, horizontale ou oblique. Il y en a qui semblent être lancés; d'autres paraissent tomber du haut des airs, d'autres bondir. Les 2
canards et les oiseaux de même espèce s'enlèvent seuls immédiatement en haut, et gagnent aussitôt le ciel, et cela même en partant de la surface de

5 Verum columbis inest quidam et gloriæ intellectus. Nosse credas suos colores, varietatemque dispositam: quin etiam ex volatu quæritur plaudere in cœlo, varieque sulcare. Qua in ostentatione, ut vinctæ, præbentur accipitri, implicatis strepitu pennis, qui non nisi ipsis alarum humeris eliditur: alioqui soluto volatu in multum velociores. Speculatur occultus fronde latro, et gaudentem in ipsa gloria rapit.

6 (XXXVII.) Ob id cum iis habenda est avis, quæ tinnunculus vocatur. Defendit enim illas, terretque accipitres naturali potentia, in tantum ut visum vocemque ejus fugiant. Hac de causa præcipuus columbis amor eorum: feruntque, si in quatuor angulis defodiantur in ollis novis oblitis, non mutare sedem columbas (quod auro insectis alarum articulis quæsiere aliqui, non aliter innoxiis vulneribus): multivaga alioqui ave. Est enim ars illis inter se blandiri et corrumpere alias, furtoque comitatiores reverti.

1 LIII. Quin et internunciæ in rebus magnis fuere, epistolas annexas earum pedibus obsidione Mutinensi in castra consulum Decimo Bruto mittente. Quid vallum, et vigil obsidio, atque etiam retia amne prætenta profuere Antonio, per cælum eunte nuncio? Et harum amore insaniunt multi: super tecta exædificant turres iis, nobilitatemque singularum et origines narrant, vetere jam exemplo. L. Axius eques romanus ante bellum civile Pompeianum denariis quadringentis singula paria venditavit, ut M. Varro tradit. Quin et patriam nobilitavere, in Campania grandissimæ provenire existimatæ.

LIV. (XXXVIII.) Harum volatus in reputationem cæterarum quoque volucrum nos impellit. Omnibus animalibus reliquis certus et uniusmodi, et in suo cuique genere incessus est: aves solæ vario meatu feruntur et in terra, et in aere. Ambulant aliquæ, ut cornices: saliunt aliæ, ut passeres, merulæ: currunt, ut perdices, rusticulæ: ante se pedes jaciunt, ut ciconiæ, grues. Expandunt alas, pendentesque raro intervallo quatiunt, aliæ crebrius, sed et primas dumtaxat pennas: aliæ et tota latera pandunt: quædam vero majore ex parte compressis volant; percussoque semel, aliquæ et gemino ictu aere feruntur, velut inclusum eum prementes, ejaculantur sese in sublime, in rectum, in pronum. Impingi putes aliquas, aut rursus ab 2
alto cadere has, illas salire. Anates solæ, quæque sunt ejusdem generis, in sublime protinus sese tollunt, atque e vestigio cælum petunt, et hoc etiam ex aqua. Itaque in foveas, quibus feras venamur, delapsæ solæ evadunt.

l'eau; aussi sont-ils les seuls qui s'échappent des fosses dans lesquelles on prend les bêtes fauves. Le vautour et les oiseaux pesants ne peuvent prendre leur vol qu'en se donnant de l'élan par la course, ou en s'élançant du haut d'un tertre. La queue sert de gouvernail (x, 12). Il en est qui voient tout autour d'eux, d'autres qui
3 tournent le cou pour regarder; quelques-uns mangent en l'air la proie saisie avec les pattes; beaucoup ne volent pas sans crier, ou, au contraire, sont toujours silencieux pendant le vol. Ils volent droits, penchés, de travers, sur le côté, la tête en bas, quelques-uns même sur le dos; à tel point que, si on en voit plusieurs espèces ensemble, elles ne paraissent pas cheminer dans le même élément.

1 LV. (XXXIX.) Les oiseaux appelés apodes (le martinet, *hirundo apus*), parce qu'ils ne se servent pas de leurs pieds, volent le plus; d'autres les appellent cypselles : c'est une espèce d'hirondelles. Ils nichent dans les rochers; ce sont eux qu'on voit partout en mer : quelles que soient la longueur et la continuité de la navigation, jamais vaisseau ne s'éloigne assez de la terre pour qu'on ne les voie pas voltiger alentour. Les autres oiseaux se perchent et s'arrêtent; pour ceux-là point de repos, si ce n'est dans le nid; ils sont toujours ou volant ou couchés.

1 LVI. (XL.) Les instincts des oiseaux ne sont pas moins variés, surtout pour chercher leur nourriture. On appelle caprimulge (l'engoulevent, *caprimulgus europœus*, L.) un oiseau qui ressemble à un gros merle; c'est un voleur nocturne, car il est privé de la vue pendant le jour. Il entre dans les étables des pasteurs, et va saisir les mamelles des chèvres pour sucer leur lait. Son attouchement dessèche la mamelle, et la chèvre qu'il a ainsi traite devient aveugle. Celui qu'on nomme platée (la spatule, *platalea leucorodia*) poursuit les oiseaux qui plongent dans la mer; il leur mord la tête jusqu'à ce qu'il leur extorque leur butin. Le même oiseau se remplit de coquillages, la chaleur de son ventre les amollit; il les revomit, et alors il choisit ce qui est bon à manger, rejetant les coquilles.

LVII. (XLI.) Les poules de basse-cour ont même 1
des pratiques religieuses : elles se hérissent après avoir pondu, elles se secouent, et, en tournant alentour, se purifient, elles et leurs œufs, avec un fétu de paille. (XLII.) Les plus petits des oiseaux, les chardonnerets, exécutent les commandements non-seulement avec leur voix, mais encore avec leur pied et leur bec, qui leur servent de mains. Dans le territoire d'Arles il est un oiseau qui imite les mugissements des bœufs; on l'appelle taureau (le butor); du reste, il n'est pas gros. Un oiseau nommé anthus (le bruant) imite le hennissement du cheval; chassé des pâturages par l'arrivée des chevaux, il les contrefait, et c'est ainsi qu'il se venge.

LVIII. Ceux qui imitent le mieux la voix hu- 1
maine sont les perroquets, qui suivent même une conversation. L'Inde nous envoie cet oiseau, qu'elle appelle sittacé; il a tout le corps vert, et seulement un collier rouge (la perruche verte à collier). Il salue les empereurs, et prononce les paroles qu'on lui a apprises. Le vin surtout le met en gaieté. Sa tête est aussi dure que son bec. Quand on lui apprend à parler, on lui frappe le bec avec une baguette de fer; autrement il ne sent pas les coups. Lorsqu'il s'abat, il se reçoit sur son bec, il s'appuie dessus, et se rend ainsi plus léger pour ses pieds, qui sont faibles.

LIX. Les pies sont moins renommées, parce 1

Vultur, et feræ graviores, nisi ex procursu, aut altiore cumulo immissæ, non evolant. Cauda reguntur. Aliæ cir-
3 cumspectant, aliæ flectunt colla. Nonnullæ vescuntur ea quæ rapuere pedibus. Sine voce non volant multæ : aut e contrario semper in volatu silent. Subrectæ, pronæ, obliquæ, in latera, in ora, quædam et resupinæ feruntur : ut si pariter cernantur plura genera, non in eadem natura meare videantur.

1 LV. (XXXIX.) Plurimum volant, quæ apodes, quia careant usu pedum : ab aliis cypselli appellantur, hirundinum specie. Nidificant in scopulis. Hæ sunt, quæ toto mari cernuntur : nec umquam tam longo naves, tamque continuo cursu recedunt a terra, ut non circumvolitent eas apodes. Cætera genera residunt et insistunt : his quies, nisi in nido, nulla : aut pendent, aut jacent.

1 LVI. (XL.) Et ingenia æque varia, ad pastum maxime. Caprimulgi appellantur grandioris merulæ aspectu, fures nocturni : interdiu enim visu carent. Intrant pastorum stabula, caprarumque uberibus advolant suctum propter lactis : qua injuria uber emoritur, caprisque cæcitas, quas ita mulsere, oboritur. Platea nominatur, advolans ad eas quæ se in mari mergunt, et capita illarum morsu corripiens, donec capturam extorqueat. Eadem quum devoratis se implevit conchis, calore ventris coctas evomit, atque ita ex iis esculenta legit, testas excernens.

LVII. (XLI.) Villaribus gallinis et religio inest. Inhor- 1
rescunt edito ovo, excutiuntque sese, et circumactæ purificant, ac festuca aliqua sese, et ova lustrant. (XLII.) Minimæ avium cardueles imperata faciunt, nec voce tantum, sed pedibus et ore pro manibus. Est quæ boum mugitus imitatur, in Arelatensi agro taurus appellata, alioqui parva. Est quæ equorum quoque hinnitus, anthus nomine, herbæ pabulo adventu eorum pulsa imitatur, ad hunc modum se ulciscens.

LVIII. Super omnia humanas voces reddunt, psittaci 1
quidem etiam sermocinantes. India hanc avem mittit, sittacen vocat, viridem toto corpore, torque tantum miniato in cervice distinctam. Imperatores salutat, et quæ accipit verba, pronunciat : in vino præcipue lasciva. Capiti ejus duritia eadem, quæ rostro. Hoc, quum loqui discit, ferreo verberatur radio : non sentit aliter ictus. Quum devolat, rostro se excipit, illi innititur, levioremque se ita pedum infirmitati facit.

LIX. Minor nobilitas, quia non ex longinquo venit, 1

qu'elles ne viennent pas de loin; mais elles parlent plus et mieux. Elles aiment à prononcer des paroles : non-seulement elles apprennent, mais elles se plaisent à apprendre; elles étudient intérieurement; elles montrent, par leur soin et leur application, tout l'intérêt qu'elles y portent. Il est certain que des pies sont mortes des efforts que leur coûtait un mot difficile. La mémoire leur fait défaut, si de temps en temps elles n'entendent pas les mêmes paroles; et pendant qu'elles cherchent elles témoignent une joie extraordinaire si le mot qui leur manque vient à frapper leur oreille. Leur forme, sans être remarquable, n'est pas
2 non plus vulgaire. La faculté d'imiter le langage humain leur donne assez de beauté. On prétend que l'espèce seule qui se nourrit de gland (geai, *corvus glandarius*, L.) peut apprendre à parler; que dans cette dernière espèce celles qui ont cinq doigts aux pieds apprennent avec plus de facilité, et que celles-là même ne s'instruisent que les deux premières années de leur vie. Les pies ont la langue large, ainsi que dans chaque espèce tous ceux qui imitent le langage humain. Au reste, presque tous les oiseaux sont en état de le faire. Agrippine, femme de l'empereur Claude, avait (ce qui ne s'était jamais vu) une grive qui imitait le langage humain, au moment
3 où j'écrivais ceci. Les jeunes Césars (Britannicus et Néron) avaient un étourneau et des rossignols apprenant à parler grec et latin, de plus étudiant chaque jour, et prononçant incessamment de nouvelles paroles, et même des phrases assez longues. On instruit les oiseaux dans un lieu retiré, et où aucune autre voix ne se fait entendre; le maître, assis à côté, répète fréquemment ce qu'il veut graver dans leur mémoire, et leur donne des aliments qui les flattent.

LX. (XLIII.) Rendons aussi justice aux cor- 1
beaux, dont le mérite a été attesté non-seulement par le sentiment du peuple romain, mais aussi par son indignation. Sous le règne de Tibère, un petit, né dans un nid placé sur le temple des Dioscures, tomba dans une boutique de cordonnier située vis-à-vis : la religion même le recommandait au maître de la boutique. L'oiseau, habitué de bonne heure à parler, s'envolait tous les matins sur la tribune, et, tourné vers le forum, il saluait nominativement Tibère, puis les Césars Germanicus et Drusus, puis le peuple qui passait sur la place; après, il retournait dans la boutique. Son assiduité fit pendant plusieurs années l'admiration générale.
Un cordonnier voisin le tua, soit par jalousie, soit 2
par un accès soudain de colère, comme il voulut le faire croire, parce que l'oiseau lui avait sali des chaussures par ses excréments. La multitude en conçut tant de fureur, que d'abord elle chassa de ce quartier, puis tua le coupable. Une foule innombrable assista aux funérailles solennelles de l'oiseau; le lit funéraire fut porté sur les épaules de deux Éthiopiens précédés d'un joueur de flûte, avec des couronnes de toute espèce, jusqu'au bûcher, qui était élevé à la droite de la voie Appienne, à deux milles de Rome, dans le champ
appelé Rediculus. Ainsi le talent d'un oiseau parut 3
au peuple romain une juste cause de faire des funérailles solennelles, ou de punir de mort un citoyen, dans une ville où aucun cortége n'avait suivi le convoi de tant d'hommes remarquables, et où personne n'avait vengé la mort de Scipion Émilien, destructeur de Carthage et de Numance. Ce fait se passa sous le consulat de M. Servilius et de C. Cestius, le 5 avant les kalendes d'avril

sed expressior loquacitas, generi picarum est. Adamant verba quæ loquantur. Nec discant tantum, sed diligunt : meditantesque intra semet, cura atque cogitatione intentionem non occultant. Constat emori victas difficultate verbi : ac nisi subinde eadem audiant, memoria falli : quærentesque mirum in modum hilarari, si interim audierint id verbum. Nec vulgaris illis forma, quamvis non
2 spectanda. Satis illis decoris in specie sermonis humani est. Verum addiscere alias negant posse, quam quæ ex genere earum sunt, quæ glande vescantur : et inter eas facilius, quibus quini sunt digiti in pedibus : ac ne eas quidem ipsas, nisi primis duobus vitæ annis. Latior iis est lingua : omnibusque in suo cuique genere, quæ sermonem imitantur humanum : quamquam id pæne in omnibus contingit. Agrippina Claudii Cæsaris turdum habuit (quod numquam ante) imitantem sermones hominum, quum hæc
3 proderem. Habebant et Cæsares juvenes sturnum, item luscinias, græco atque latino sermone dociles : præterea meditantes in diem, et assidue nova loquentes, longiore etiam contextu. Docentur secreto, et ubi nulla alia vox misceatur, assidente qui crebro dicat ea, quæ condita velit, ac cibis blandiente.
1 LX. (XLIII.) Reddatur et corvis sua gratia, indignatione quoque populi romani testata, non solum conscientia. Tiberio principe ex fetu supra Castorum ædem genito pullus, in oppositam sutrinam devolavit, etiam religione commendatus officinæ domino. Is mature sermoni assuefactus, omnibus matutinis evolans in Rostra, forum versus, Tiberium, dein Germanicum et Drusum Cæsares nominatim, mox transeuntem populum rom. salutabat, postea ad tabernam remeans, plurium annorum assiduo of-
ficio mirus. Hunc sive æmulatione vicinitatis, manceps 2
proximæ sutrinæ, sive iracundia subita, ut voluit videri, excrementis ejus posita calceis macula, exanimavit : tanta plebei consternatione, ut primo pulsus ex ea regione, mox et interemtus sit, funusque innumeris aliti celebratum exsequiis, constratum lectum super Æthiopum duorum humeros, præcedente tibicine, et coronis omnium generum, ad rogum usque, qui constructus dextra viæ Appiæ ad secundum lapidem, in campo Rediculi appellato, fuit.
Adeo satis justa causa populo romano visa est exsequia- 3
rum, ingenium avis, aut supplicii de cive romano, in ea urbe, in qua multorum principum nemo duxerat funus : Scipionis vero Æmiliani post Carthaginem Numantiamque deletas ab eo, nemo vindicaverat mortem. Hoc gestum M. Servilio, C. Cestio coss., a. d. v kalend. april.

(28 mars). Aujourd'hui même, au moment où j'écris, il y a dans Rome une corneille qui appartient à un chevalier romain : elle vient de la Bétique. Remarquable par sa couleur absolument noire, elle prononce en outre des phrases entières, et chaque jour elle en apprend de nouvelles.
4 Récemment on a parlé de Craterus, surnommé Monoceros, qui, dans l'Érizène, contrée d'Asie, chassait à l'aide de corbeaux. Il les portait dans les forêts, perchés sur les aigrettes de son casque et sur ses épaules ; les corbeaux cherchaient le gibier, et le faisaient lever ; l'habitude en était tellement prise, que dans ses parties de chasse il était accompagné même par les corbeaux sauvages. Des auteurs ont cru digne de mémoire le fait suivant : Un corbeau altéré fut aperçu jetant des pierres dans une urne funéraire, où de l'eau de pluie s'était amassée ; l'oiseau n'y pouvait pas atteindre, et il craignait de descendre au fond du vase. Par cet amas de pierres il fit monter assez l'eau pour boire.

1 LXI. (XLIV.) Je ne passerai pas non plus sous silence les oiseaux de Diomède (21). Juba les appelle catarractes ; il dit qu'ils ont des dents, les yeux d'une couleur de feu, le plumage blanc ; qu'ils ont toujours deux chefs, l'un pour guider la troupe, l'autre pour rester à l'arrière-garde ; qu'ils creusent des trous avec leur bec, qu'ils les couvrent d'une claie, par-dessus laquelle ils jettent la terre tirée de l'excavation ; que c'est là qu'ils font leurs petits ; que tous les trous ont deux portes, l'une regardant l'orient, par laquelle ils vont chercher leur nourriture, et l'autre regardant l'occident, par laquelle ils rentrent ; que pour se vider ils prennent toujours leur vol et vont contre le vent. Ces oiseaux ne se voient que dans un seul lieu de
2 l'univers entier : c'est une île que nous avons dit (III, 29) être célèbre par le tombeau et le temple de Diomède ; elle est située en face de la côte de l'Apulie. Ces oiseaux sont semblables aux foulques ; ils poursuivent de leurs clameurs les barbares étrangers ; ils ne flattent que les Grecs, paraissant attribuer, par une merveilleuse distinction, cet hommage aux compatriotes de Diomède. Chaque jour, remplissant leur gosier d'eau et s'imbibant les plumes, ils vont laver et purifier le temple. De là vient la fable de la métamorphose des compagnons de Diomède en oiseaux.

LXII. (XLV.) Nous ne devons pas omettre, 1
puisque nous parlons des instincts, que les hirondelles parmi les oiseaux, et les rats parmi les animaux terrestres, sont indociles, tandis que les éléphants obéissent aux ordres qu'ils reçoivent, que les lions subissent le joug, et que les veaux marins (IX, 15) et tant d'espèces de poissons s'apprivoisent.

LXIII. (XLVI.) Les oiseaux boivent en hu- 1
mant ; ceux qui ont un long cou se reprennent, renversant la tête comme s'ils versaient l'eau dans leur corps. Le porphyrion (la poule sultane, *fulica porphyrio*, L.) seul boit en mordant ; le même oiseau est dans l'habitude de tremper de temps en temps dans l'eau ses aliments, et de les porter à son bec avec sa patte comme avec une main ; les plus renommés sont dans la Commagène ; leur bec et leurs jambes, très-longues, sont rouges.

LXIV. (XLVII.) Les jambes sont rouges aussi 1
chez l'hæmatopode, beaucoup moins gros, quoiqu'il soit aussi haut sur pattes : il naît en Égypte, il a trois doigts aux pieds ; il se nourrit principalement de mouches (22). Transporté en Italie, il y meurt en peu de jours.

LXV. Les oiseaux pesants sont tous frugivores ; 1
les oiseaux de haut vol ne se nourrissent que de

Nunc quoque erat in urbe Roma, hæc prodente me, equitis rom. cornix e Bætica, primum colore mira admodum nigro : deinde plura contexta verba exprimens, et alia
4 crebro addiscens. Nec non et recens fama Crateri Monocerotis cognomine, in Erizena regione Asiæ corvorum opera venantis, eo quod devehebat in silvas eos insidentes corniculis humerisque : illi vestigabant agebantque, eo perducta consuetudine, ut exeuntem sic comitarentur et feri. Tradendum putavere memoriæ quidam, visum per sitim lapides congerentem in situlam monumenti, in qua pluvia aqua durabat, sed quæ attingi non posset : ita descendere paventem expressisse tali congerie, quantum poturo sufficeret.

1 LXI. (XLIV.) Nec Diomedeas præteribo aves : Juba catarractas vocat : eis esse dentes, oculosque igneo colore, cætero candidis, tradens. Duos semper iis duces : alterum ducere agmen, alterum cogere. Scrobes excavare rostro, inde crate consternere, et operire terra, quæ ante fuerit egesta : in his fetificare. Fores binas omnium scrobibus : orientem spectare, quibus exeant in pascua : occasum, quibus redeant. Alvum exoneraturas subvolare sem-
2 per, et contrario flatu. Uno hæ in loco totius orbis visuntur, in insula, quam diximus nobilem Diomedis tumulo atque delubro, contra Apuliæ oram, fulicarum similes. Advenas barbaros clangore infestant, Græcis tantum adulantur, miro discrimine, velut generi Diomedis hoc tribuentes : ædemque eam quotidie pleno gutture madentibus pennis perluunt atque purificant : unde origo fabulæ, Diomedis socios in earum effigies mutatos.

LXII. (XLV.) Non omittendum est, quum de ingeniis dis- 1
serimus, e volucribus hirundines esse indociles ; e terrestribus mures : quum elephanti jussa faciant, leones jugum subeant ; in mari vituli, totque piscium genera mitescant.

LXIII. (XLVI.) Bibunt aves suctu : ex his, quibus longa 1
colla, intermittentes, et capite resupinato velut infundentes sibi. Porphyrio solus morsu bibit. Idem est proprio genere, omnem cibum aqua subinde tingens, deinde pede ad rostrum, veluti manu, afferens. Laudatissimi in Commagene. Rostra iis, et prælonga crura rubent.

LXIV. (XLVII.) Hæc quidem et hæmatopodi, multo 1
minori, quamquam eadem crurum altitudine. Nascitur in Ægypto. Insistit ternis digitis. Præcipue ei pabulum muscæ. Vita in Italia paucis diebus.

LXV. Graviores omnes fruge vescuntur, altivolæ carne 1

chair. Parmi les oiseaux aquatiques, les plongeons mangent ce que les autres rendent.

1 LXVI. Les onocrotales (le pélican, *pelicanus onocrotalus*, L.) ressemblent aux cygnes; et on n'y trouverait aucune différence s'ils n'avaient pas à la gorge même une espèce de premier ventre. C'est là que cet animal insatiable entasse tout, et la capacité de cette poche est étonnante; puis ayant achevé sa provision, il la ramène peu à peu dans son bec, et la fait descendre par une sorte de rumination dans le ventre véritable. La partie de la Gaule la plus voisine de l'océan septentrional produit cet oiseau.

1 LXVII. Dans la forêt Hercynienne de la Germanie nous avons ouï parler d'espèces singulières d'oiseaux (le jaseur? *ampelis garrulus*, L.); leurs plumes brillent pendant la nuit comme du feu. Les autres oiseaux de cette contrée n'ont rien de remarquable que le renom que leur donne l'éloignement. (XLVIII.) Dans Séleucie des Parthes et en Asie sont les phalérides (23), les plus renommés des oiseaux aquatiques. Dans la Colchide sont les faisans, qui ont aux oreilles une touffe de plumes qu'ils abaissent et relèvent. Dans la Numidie, partie de l'Afrique, sont les poules de Numidie (espèce de pintade, *numida meleagris*, L.). Tous ces oiseaux sont déjà en Italie.

1 LXVIII. Apicius, le plus prodigue de tous les gourmands, a enseigné que la langue du phénicoptère (le flamand) était d'un goût exquis. On vante surtout l'attagen d'Ionie (gelinotte commune, *tetrao bonasia*, L.): cet oiseau, qui a de la voix, devient muet en captivité. On le comptait jadis parmi les oiseaux rares; maintenant on le prend dans la Gaule, en Espagne, et même dans les Alpes. Dans ces contrées se trouvent aussi le phalacrocorax (le cormoran, *pelicanus carbo*, L.), particulier aux îles Baléares, comme l'est aux Alpes le pyrrhocorax (chocard des Alpes, *corvus pyrrhocorax*, L.), noir avec le bec jaune; le lagopède (perdrix de neige, *tetrao lagopus*, L.), qui a une saveur excellente: les pattes de cet oiseau, couvertes d'un poil de lièvre, lui ont fait donner ce nom; du reste il est blanc, et de la grosseur des pigeons; il n'est pas facile d'en manger 2
hors du pays, car il ne s'apprivoise pas, et tué il se gâte aussitôt. Il y a un autre oiseau qui porte le même nom, qui ne diffère de la caille que par sa taille; il est de couleur safranée (le lagopède en été); c'est un excellent manger. Egnatius Calvinus, préfet des Alpes, prétend avoir vu dans ces montagnes l'ibis (ibis noir des anciens, *scolopax falcinellus*, L.), particulier à l'Égypte.

LXIX. (XLIX.) Lors des guerres civiles de Bé- 1
briac vinrent en Italie au delà du Pô les nouveaux oiseaux (perdrix grises); on leur donne ce nom encore aujourd'hui; ils ont l'apparence de grives, presque aussi gros que des pigeons, et d'un goût agréable. Les îles Baléares produisent un porphyrion (poule sultane) encore plus renommé que celui dont il a été question (X, 63). Dans ce pays le butéon (la buse), de l'espèce des éperviers, est recherché aussi sur les tables; il en est de même des vipions (la grue demoiselle, *ardea virgo*, L.): c'est le nom qu'on donne à une petite grue (XI, 44).

LXX. Je regarde comme fabuleux les péga- 1
ses, oiseaux à tête de cheval, et les griffons au bec crochu, aux longues oreilles, attribués les uns à la Scythie, les autres à l'Éthiopie. J'en dis autant du tragopan, que plusieurs assurent être plus grand qu'un aigle, avec des cornes recourbées sur les tempes, un plumage couleur de fer, excepté la tête, qui est pourpre (24). Les sirènes non

tantum. Inter aquaticas, mergi solliciti sunt devorare, quæ cæteræ reddunt.

1 LXVI. Olorum similitudinem onocrotali habent: nec distare existimarentur omnino, nisi faucibus ipsis inesset alterius uteri genus. Huc omnia inexplebile animal congerit, mira ut sit capacitas. Mox perfecta rapina, sensim inde in os reddita, in veram alvum ruminantis more refert. Gallia hos septemtrionali proxima Oceano mittit.

1 LXVII. In Hercynio Germaniæ saltu inusitata genera alitum accepimus, quarum plumæ ignium modo colluceant noctibus, in cæteris nihil præter nobilitatem longinquitate factam, memorandum occurrit. (XLVIII.) Phalerides in Seleucia Parthorum, et in Asia aquaticarum laudatissimæ: rursus Phasianæ in Colchis geminas ex pluma aures submittunt, subriguntque. Numidicæ in parte Africæ Numidia, omnesque jam in Italia.

1 LXVIII. Phœnicopteri linguam præcipui saporis esse, Apicius docuit, nepotum omnium altissimus gurges. Attagen maxime Ionius celebratur, vocalis alias, captus vero obmutescens, quondam existimatus inter raras aves. Jam et in Gallia Hispaniaque capitur, et per Alpes etiam, ubi et phalacrocoraces, aves Balearium insularum peculiares: sicut Alpium pyrrhocorax, luteo rostro, niger: et præcipuo sapore lagopus: pedes leporino villo nomen ei hoc dedere, cætero candidæ, columbarum magnitudine. Non 2
extra terram eam vesci facile, quando nec viva mansuescit, et corpus occisæ statim marcescit. Est et alia nomine eodem, a coturnicibus magnitudine tantum differens, croceo tinctu, cibis gratissima. Visam in Alpibus ab se peculiarem Ægypti et ibim Egnatius Calvinus præfectus earum prodidit.

LXIX. (XLIX.) Venere in Italiam Bebriacensibus bellis 1
civilibus trans Padum et novæ aves (ita enim adhuc vocantur) turdorum specie, paulum infra columbas magnitudine, sapore gratæ. Baleares insulæ nobiliorem etiam supra dicto porphyrionem mittunt. Ibi et buteo accipitrum generis in honore mensarum est: item vipiones: sic enim vocant minorem gruem.

LXX. Pegasos equino capite volucres, et grypas, aurita 1
aduncitate rostri fabulosos reor: illos in Scythia, hos in Æthiopia. Equidem et tragopana, de qua plures affirmant, majorem aquila, cornua in temporibus curvata habentem, ferruginei coloris, tantum capite phœniceo. Nec Sirenes impetraverint fidem: licet affirmet Dino, Clitarchi cele-

plus n'obtiendront pas grâce, bien que Dinon, père d'un auteur célèbre, de Clitarque, affirme qu'il y en a dans l'Inde, et qu'elles charment et endorment par leur chant les hommes, pour les déchi-
2 rer pendant leur sommeil. Celui qui croira ces contes ne refusera pas non plus de croire que les dragons, en léchant les oreilles de Mélampus, lui communiquèrent l'intelligence du langage des oiseaux; il ajoutera foi au dire de Démocrite nommant les oiseaux dont le sang mélangé donne naissance à un serpent, et ajoutant que celui qui mangera ce serpent comprendra les conversations des oiseaux; il donnera croyance à tout ce que cet auteur rapporte, de l'alouette huppée en particulier. La doctrine augurale n'est déjà que trop embarrassée, sans toutes ces rêveries. Homère (Od., v, 66) nomme les scopes (petit duc, *strix scops,* L.), espèce d'oiseaux: je ne me figure pas facilement leurs mouvements moqueurs quand l'oiseleur les pourchasse, mouvements dont plusieurs font mention. Au surplus, ces oiseaux mêmes ne sont plus connus, et il vaut mieux parler de ceux dont l'existence n'est pas contestée.

1 LXXI. (L.) Les habitants de Délos ont les premiers engraissé les poules; c'est d'eux que vient cette fureur de manger des volailles grasses et arrosées de leur propre graisse. Je trouve dans les anciens règlements somptuaires relatifs aux tables, qu'une loi du consul C. Fannius défendit pour la première fois, onze ans avant la troisième guerre punique (an de Rome 593), de servir, en fait de volaille, plus d'une poule, et encore une poule non engraissée; article qui depuis s'est promené dans
2 toutes les lois. Pour éluder la défense, on a imaginé d'engraisser de jeunes coqs avec des aliments détrempés dans du lait; de cette façon on les trouve plus délicats. Toutes les poules ne sont pas également bonnes pour être engraissées; on ne prend que celles dont la peau est grasse au cou. Ensuite s'exerce l'art du cuisinier pour que les cuisses aient une belle apparence, que la bête soit fendue le long du dos, et qu'en la tirant par une patte on lui fasse occuper tout le plat. Les Parthes ont donné aussi leurs modes aux cuisiniers. Et cependant, malgré tant de savoir-faire, nulle pièce ne plaît tout entière: ici c'est la cuisse, là c'est l'estomac que l'on vante.

LXXII. Le premier qui ait établi des volières 1
avec des oiseaux de toute espèce est M. Lænius Strabon, de l'ordre équestre; il les établit à Brindes. Depuis lui, nous nous sommes mis à resserrer dans une prison des animaux à qui la nature avait assigné le ciel. (LI.) L'histoire la plus fameuse en ce genre est celle du plat de Clodius Æsopus, l'acteur tragique; on évalua ce plat (XXXV, 46) à 100,000 sesterces (21,000 fr.): il ne l'avait composé que d'oiseaux chanteurs ou imitant la voix humaine, achetés chacun au prix de 6,000 sesterces (1,260 fr.), sans autre attrait que celui de manger en eux une imitation de l'homme, et sans égard pour cette fortune splendide que sa voix lui avait gagnée, digne père du fils qui, avons-nous dit (IX, 59), avala des perles. A dire vrai, il ne serait pas facile de juger à qui des deux revient le prix de la honte, à moins cependant qu'on ne pense qu'il y en a moins à dîner avec les joyaux les plus précieux du monde, qu'avec des langues parlant le langage humain.

LXXIII. (LII). La génération des oiseaux 1
paraît simple, tout en ayant aussi des merveilles. Au reste, il y a aussi des quadrupèdes qui

brati auctoris pater, in India esse: mulcerique earum
2 cantu, quos gravatos somno lacerent. Qui credit ista, et Melampodi profecto aures lambendo, dedisse intellectum avium sermonis dracones non abnuet: vel quæ Democritus tradit, nominando aves, quarum confuso sanguine serpens gignatur: quem quisquis ederit, intellecturus sit alitum colloquia: quæque de una ave galerita privatim commemorat, etiam sine his immensa vitæ ambage circa auguria. Nominantur ab Homero scopes, avium genus: neque harum satyricos motus, quum insidentur, plerisque memoratos, facile conceperim mente: neque ipsæ jam aves noscuntur. Quamobrem de confessis disseruisse præstiterit.

1 LXXI. (L.) Gallinas saginare Deliaci cœpere: unde pestis exorta, opimas aves et suopte corpore unctas devorandi. Hoc primum antiquis cœnarum interdictis exceptum invenio jam lege C. Fannii cos. XI annis ante tertium Punicum bellum, ne quid volucre poneretur, præter unam gallinam, quæ non esset altilis: quod deinde
2 caput translatum, per omnes leges ambulavit. Inventumque diverticulum est, in fraude earum, gallinaceos quoque pascendi lacte madidis cibis: multo ita gratiores approbantur. Feminæ quidem ad saginam non omnes eliguntur, nec nisi in cervice pingui cute. Postea culinarum artes, ut clunes spectentur, ut dividantur in tergora, ut a pede uno dilatatæ repositoria occupent. Dedere et Parthi cocis suos mores. Nec tamen in hoc mangonio quidquam totum placet: hic clune, alibi pectore tantum laudatis.

LXXII. Aviaria primus instituit, inclusis omnium generum avibus, M. Lænius Strabo Brundisii equestris ordinis. 1
Ex eo cœpimus carcere animalia coercere, quibus rerum natura cælum assignaverat. (LI.) Maxime tamen insignis est in hac memoria, Clodii Æsopi tragici histrionis patina, H-S centum taxata, in qua posuit aves cantu aliquo aut humano sermone vocales, H-S sex singulas coemtas: nulla alia inductus suavitate, nisi ut in his imitationem hominis manderet: ne quæstus quidem suos reveritus illos opimos, et voce meritos: dignus prorsus filio, a quo devoratas diximus margaritas. Non sit tamen (ut verum fatear) facile inter duos judicium turpitudinis: nisi quod minus est, summas rerum naturæ opes, quam hominum linguas, cœnasse.

LXXIII. (LII.) Generatio avium simplex videtur esse, 1
quum et ipsa sua habeat miracula: quoniam et quadrupedes ova gignunt, chamæleones, lacertæ, et quæ dixi-

pondent des œufs, les caméléons, les lézards, et ceux dont nous avons parlé (VIII, 37) parmi les serpents. Des oiseaux, ceux qui ont les ongles crochus sont peu féconds; la crécerelle (*falco tinnunculus*, L.), seule de ce genre, pond plus de quatre œufs. La nature a voulu que les oiseaux fuyards fussent plus féconds que les oiseaux courageux. Les autruches, les poules, les perdrix, pondent beaucoup d'œufs. Les oiseaux n'ont que deux modes d'accouplement : ou la femelle s'accroupit comme la poule, ou elle se tient debout comme la grue.

1 LXXIV. Des œufs, les uns sont blancs, comme chez les pigeons et les perdrix; les autres sont pâles, comme ceux des oiseaux aquatiques; d'autres tachetés, comme chez les méléagrides (pintades); d'autres rouges, comme chez les faisans et la crécerelle. Dans l'intérieur, tout œuf d'oiseau est de deux couleurs; ceux des oiseaux aquatiques ont plus de jaune que de blanc, et le jaune est plus pâle. Les œufs des poissons sont d'une seule couleur, n'ayant point de blanc. Les œufs des oiseaux sont fragiles, à cause de la chaleur de l'animal; ceux des serpents, dont la nature est froide, sont souples; ceux des poissons,
2 à cause de l'humidité, sont mous. Les œufs des oiseaux aquatiques sont ronds; les autres sont généralement allongés par le sommet. Ils sortent par le gros bout; au moment de la ponte, la coquille en est molle; elle se durcit aussitôt, à mesure que l'œuf sort. Horace (II, Sat. IV, 12) pense que les œufs oblongs sont d'un goût plus agréable. Les œufs arrondis produisent des femelles; les autres, des mâles. Au sommet des œufs est l'ombilic, sous la forme d'une goutte qui surnage dans la coquille.

3 (LIII.) Quelques oiseaux s'accouplent et pondent, comme les poules, en tout temps, excepté les deux mois du solstice d'hiver. Les jeunes poules pondent des œufs plus nombreux mais plus petits que les vieilles; dans une même ponte les plus petits sont les premiers et les derniers. Au reste, leur fécondité est telle, que quelques-unes pondent jusqu'à soixante œufs; quelques-unes en donnent tous les jours, quelques-unes deux; quelques-unes en si grand nombre, qu'elles meurent épuisées. Les poules d'Adria sont les plus renommées. Les pigeons font dix pontes par an, 4
quelques-uns en font onze; en Égypte, ils pondent même pendant le mois du solstice d'hiver. Les hirondelles, les merles, les ramiers et les tourterelles, pondent deux fois par an; les autres oiseaux ne pondent guère qu'une fois par an. Les grives, qui font au sommet des arbres, avec de la boue, leurs nids presque contigus, engendrent dans la retraite (25). Dix jours après l'accouplement, les œufs mûrissent dans l'ovaire; mais 5
quand on tourmente les poules et les pigeons en leur arrachant les plumes, ou d'une autre façon, cette maturation est retardée. Au milieu du jaune de tous les œufs est comme une gouttelette de sang, qu'on croit être le cœur des oiseaux, organe qu'on regarde comme formé le premier chez tous les animaux : toujours est-il que dans l'œuf cette goutte saute et palpite. Le corps même de l'animal se constitue aux dépens du blanc de l'œuf; il a son aliment dans le jaune. Tous dans la coquille ont la tête plus grosse que le reste du corps, les yeux fermés, et plus gros que la tête. A mesure que le petit croît, le blanc passe au milieu, et le jaune se répand à la circonférence. Au vingtième jour, si on remue l'œuf, on entend dans la coquille la voix de l'oiseau, qui est déjà vivant. A partir de cette époque, les plumes lui

mus inter serpentes. Pennatorum autem infecunda sunt, quæ aduncos habent ungues : cenchris sola ex his supra quaterna edit ova. Tribuit hoc avium generi Natura, ut fecundiores essent fugaces earum, quam fortes. Plurima pariunt struthiocameli, gallinæ, perdices. Soli coitus avibus duobus modis : femina humi considente, ut in gallinis : aut stante, ut in gruibus.

1 LXXIV. Ovorum alia sunt candida, ut columbis, perdicibus : alia pallida, ut aquaticis : alia punctis distincta, ut meleagridi : alia rubri coloris, ut phasianis, cenchridi. Intus autem omne ovum volucrum bicolor. Aquaticis lutei plus quam albi, idque ipsum magis luridum quam cæteris. Piscium unus color, in quo nil candidi. Avium ova ex calore fragilia, serpentium ex frigore lenta, piscium ex li-
2 quore mollia. Aquatilium, rotunda : reliqua fere fastigio cacuminata. Exeunt a rotundissima sui parte; dum pariuntur, molli putamine, sed protinus durescente, quibuscumque emergunt portionibus. Quæ oblonga sint ova, gratioris saporis putat Horatius Flaccus. Feminam edunt, quæ rotundiora gignuntur, reliqua marem. Umbilicus ovis a cacumine inest, ceu gutta eminens in putamine.

3 (LIII.) Quædam omni tempore coeunt, ut gallinæ, et pariunt, præterquam duobus mensibus hiemis brumalibus. Ex iis juvencæ plura, quam veteres, sed minora, in eodem fetu prima ac novissima. Est autem tanta fecunditas, ut aliquæ et sexagena pariant; aliquæ quotidie, aliquæ bis die, aliquæ in tantum, ut effetæ moriantur. Adrianis laus maxima. Columbæ decies anno pariunt, 4
quædam et undecies : in Ægypto vero etiam brumali mense. Hirundines, et merulæ, et palumbi, et turtures bis anno pariunt : ceteræ aves fere semel. Turdi in cacuminibus arborum luto nidificantes pæne contextim, in secessu generant. A coitu diebus decem ova maturescunt in utero. Vexatæ autem gallinæ et columbæ penna evulsa, 5
aliave simili injuria, diutius. Omnibus ovis medio vitelli parva inest velut sanguinea gutta, quod esse cor avium existimant, primum in omni corpore id gigni opinantes : in ovo certe gutta ea salit, palpitatque. Ipsum animal ex albo liquore ovi corporatur. Cibus in luteo est. Omnibus intus caput majus toto corpore : oculi compressi capite majores. Increscente pullo, candor in medium vertitur, luteum circumfunditur. Vicesimo die, si moveatur ovum, jam viventis intra putamen vox auditur. Ab eodem tempore plumescit : ita positus, ut caput supra dextrum pe-

poussent; il est placé de telle façon qu'il a la tête
6 sur la patte droite, et l'aile droite sur la tête. Le jaune tarit peu à peu. Tous les oiseaux naissent par les pattes, contrairement à ce qui est pour les autres animaux. Quelques poules pondent toujours des œufs à deux jaunes, et parfois deux petits éclosent à la fois, l'un plus grand que l'autre, d'après Celse; d'autres auteurs nient la naissance de ces poussins jumeaux. On défend de donner à une poule plus de vingt-cinq œufs à couver. Elles commencent à pondre après le solstice d'hiver. La meilleure couvée est avant l'équinoxe du printemps. Les petits nés après le solstice d'été n'atteignent pas leur grandeur naturelle, et il s'en faut d'autant plus qu'ils sont venus plus tard.

1 LXXV. (LIV.) Les œufs les meilleurs à faire couver sont ceux qui ont dix jours; vieux ou trop frais, ils sont inféconds. Il faut les mettre en nombre impair. Le quatrième jour après le commencement de l'incubation, si, tenant d'une main un œuf par les deux bouts, on l'examine à contre-jour, et qu'on le trouve clair et d'une seule couleur, il faut regarder cet œuf comme stérile, et en substituer un autre. On fait aussi l'expérience dans l'eau : l'œuf clair surnage; c'est donc ceux qui vont au fond, c'est-à-dire qui sont pleins, qu'il faut donner à la poule. On défend de les secouer pour les éprouver; car alors ils ne produisent plus, les veines nécessaires à la vie ayant été confondues. L'incubation doit commencer
2 après la nouvelle lune; avant, les œufs n'éclosent pas. L'éclosion est plus rapide pendant les jours chauds : en été, le petit sort au dix-neuvième jour; en hiver, au vingt-cinquième. S'il vient à tonner pendant l'incubation, les œufs périssent; ils se gâtent aussi par le cri de l'épervier. Le remède contre l'action du tonnerre est de mettre sous la paille où sont les œufs un clou de fer, ou de la terre provenant d'une charrue. Des œufs peuvent même éclore sans incubation, par l'action spontanée de la nature, comme en Égypte dans les fumiers. On connaît l'histoire d'un certain Syracusain qui avait coutume de boire jusqu'à ce que des œufs couverts de terre fussent éclos.

LXXVI. Bien plus, ils peuvent être couvés par 1
l'homme. (LV.) Livie, dans sa première jeunesse, étant grosse de Tibère, du fait de Néron, et désirant extrêmement mettre au monde un garçon, usa de cet augure usité parmi les jeunes femmes; elle porta un œuf dans son sein, et, lorsqu'elle était obligée de le quitter, elle le donnait à sa nourrice, pour qu'il n'y eût pas d'interruption dans la chaleur. On dit que cet augure ne la trompa pas (26). C'est de là peut-être qu'est venue cette invention récente de chauffer par un feu modéré des œufs mis sur de la paille, dans un lieu naturellement chaud. Un homme les retourne, et ils éclosent tous à la fois à jour fixe. On cite l'ha- 2
bileté d'un certain nourrisseur de poules qui, à la vue d'un œuf, disait de quelle poule il provenait. On raconte aussi qu'une poule étant morte, les coqs prirent successivement sa place et remplirent tous le rôle d'une couveuse, s'abstenant même de chanter. Ce qu'il y a de plus curieux à voir, c'est une poule à laquelle on a fait couver des œufs de canne. D'abord elle ne connaît pas ses poussins, puis elle appelle avec inquiétude cette couvée dont elle n'est pas sûre; enfin elle se lamente autour de l'étang, où, guidés par la nature, ils vont se plonger.

LXXVII. (LVI.) Les bonnes poules se recon- 1
naissent à leur crête droite, parfois double; à

6 dem habeat, dextram vero alam supra caput. Vitellus paulatim deficit. Aves omnes in pedes nascuntur, contra quam reliqua animalia. Quædam gallinæ omnia gemina ova pariunt, et geminos interdum excludunt, ut Cornelius Celsus auctor est, alterum majorem. Aliqui negant omnino geminos excludi. Plus vicena quina incubanda subjici vetant. Parere a bruma incipiunt. Optima fetura ante vernum æquinoctium. Post solstitium nata non implent magnitudinem justam, tantoque minus, quanto serius provenere.

1 LXXV. (LIV.) Ova incubari intra decem dies edita utilissimum : vetera aut recentiora infecunda. Subjici impari numero debent. Quarto die postquam cœpere incubari, si contra lumen cacumine ovorum apprehenso una manu, purus et uniusmodi perluceat color, sterilia existimantur esse, proque eis alia substituenda. Et in aqua est experimentum : inane fluitat : itaque sidentia, hoc est, plena, subjici volunt. Concuti vero experimento vetant, quoniam non gignant, confusis vitalibus venis. Incubationi datur initium post novam Lunam, quia prius inchoata
2 non proveniant. Celerius excluduntur calidis diebus. Ideo æstate undevicesimo educunt fetum : hieme, XXV. Si incubitu tonuit, ova pereunt : et accipitris audita voce vitiantur. Remedium contra tonitrus, clavus ferreus sub stramine ovorum positus, aut terra ex aratro. Quædam autem et citra incubitum sponte naturæ gignunt, ut in Ægypti fimetis. Scitum de quodam reperitur Syracusis tamdiu potare solitum, donec cooperta terra fetum ederent ova.

LXXVI. Quin et ab homine perficiuntur. (LV.) Livia 1
Augusta, prima sua juventa Tiberio Cæsare ex Nerone gravida, quum parere virilem sexum admodum cuperet, hoc usa est puellari augurio, ovum in sinu fovendo, atque quum deponendum haberet, nutrici per sinum tradendo, ne intermitteretur tepor. Nec falso augurata proditur. Nuper inde fortasse inventum, ut ova in calido loco imposita paleis igne modico foverentur, homine versante, pariterque et stato die illinc erumperet fetus. Traditur quædam 2
ars gallinarii cujusdam, dicentis quod ex quaque esset. Narrantur et mortua gallina mariti earum visi succedentes invicem, et reliqua fetæ more facientes, abstinentesque se a cantu. Super omnia est anatum ovis subditis atque exclusis admiratio, primo non plane agnoscentis fetum : mox incertos incubitus sollicite convocantis : postremo lamenta circa piscinæ stagna, mergentibus se pullis natura duce.

leur bout d'aile noir (27), à leur bec rouge, à leurs doigts inégaux, et parfois à un doigt placé transversalement sur les quatre autres. Pour les cérémonies religieuses, celles qui ont les pattes et le bec jaunes ne sont pas regardées comme pures; on choisit des poules noires pour les sacrifices de la Bonne Déesse. Il y a aussi une espèce naine qui n'est pas stérile, ce qu'on ne voit chez aucun autre oiseau; mais rarement ces naines pondent à époque fixe, et leur incubation est nuisible aux œufs.

1 LXXVIII. (LVII.) La pépie est très-funeste à toute l'espèce, surtout entre le temps de la moisson et celui de la vendange: le remède, c'est de les mettre à la diète et de les exposer aux fumigations, surtout aux fumigations de laurier et de sabine (XXIV, 61); de leur passer une plume transversalement dans les narines, et de la mouvoir tous les jours; de les nourrir avec de l'ail mêlé à du blé (XX, 23, 6), ou d'aliments détrempés avec de l'eau dans laquelle on aura plongé une chouette, ou cuits avec de la semence de vigne blanche. Il y a encore quelques autres recettes.

1 LXXIX. (LVIII.) Les pigeons offrent la particularité de préluder par des baisers à l'accouplement. Ils pondent ordinairement deux œufs, la nature voulant que parmi les oiseaux la ponte soit plus fréquente chez les uns, plus nombreuse chez les autres. Les ramiers et les tourterelles pondent généralement trois œufs. Ils ne font que deux pontes au printemps, et encore n'est-ce qu'autant que la première aura été perdue; et quoiqu'ils pondent trois œufs, ils n'ont cependant jamais plus de deux petits. Le troisième œuf, qui est stérile, est appelé *urinum*. Le ramier femelle couve depuis midi jusqu'au matin, le mâle pendant le reste du temps. Les pigeons produisent tou- 2
jours un mâle et une femelle; le mâle vient le premier, la femelle vient le lendemain. Dans cette espèce, les deux individus couvent, le mâle pendant le jour, la femelle pendant la nuit. Les œufs éclosent le vingtième jour; la femelle pond cinq jours après l'accouplement. En été, ces oiseaux élèvent quelquefois trois couples en deux mois; car leurs œufs éclosent au dix-huitième jour, et la conception se fait aussitôt après : aussi trouve-t-on souvent des œufs parmi les petits; les uns s'envolent, les autres éclosent. A leur tour les petits produisent à cinq mois; et même les femelles, si elles n'ont pas de mâle, se cochent entre elles, et pondent des œufs clairs qui ne produisent rien : les Grecs appellent ces œufs hypénémiens (œufs de vent).

(LIX.) Le paon produit à trois ans; la première 3
année il pond un ou deux œufs; la seconde, quatre ou cinq; les autres, douze; il ne dépasse pas ce nombre. Il pond ses œufs à deux ou trois jours d'intervalle, et trois fois par an, si on les donne à couver à des poules. Les mâles brisent les œufs, pour jouir des couveuses; aussi c'est la nuit et dans des cachettes qu'elles pondent (28), perchées sur des juchoirs élevés; et les œufs se brisent, si on ne les reçoit sur quelque chose de mou. Un mâle suffit à cinq femelles. Quand il n'en a qu'une ou deux, l'œuvre de la génération est empêchée par la salacité. Les œufs éclosent le vingt-septième jour, ou au plus tard le trentième.

Les oies s'accouplent dans l'eau; elles pondent 4
au printemps, ou, quand elles s'accouplent en hiver, quarante jours (29) environ après le solstice; deux fois par an si on fait couver par des poules la première ponte. Le plus grand nombre d'œufs

1 LXXVII. (LVI.) Gallinarum generositas spectatur crista erecta, interdum gemina : pinnis nigris, ore rubicundo, digitis imparibus, aliquando et super quatuor digitos transverso uno. Ad rem divinam, luteo rostro pedibusque, puræ non videntur : ad opertanea sacra, nigræ. Est et pumilionum genus non sterile in his, quod non in alio genere alitum, sed quibus certa fecunditas rara, et incubatio ovis noxia.

1 LXXVIII. (LVII.) Inimicissima autem omnium generi pituita, maximeque inter messis et vindemiæ tempus. Medicina in fame, et cubitus in fumo, utique si ex lauro, aut herba sabina fiat : penna per transversas inserta nares, et per omnes dies mota : cibus, allium cum farre, aut aqua perfusus, in qua maduerit noctua, aut cum semine vitis albæ coctus : et quædam alia.

1 LXXIX. (LVIII.) Columbæ proprio ritu osculantur ante coitum. Pariunt fere bina ova : ita Natura moderante, ut aliis crebrior sit fetus, aliis numerosior. Palumbes et turtures plurimum terna : nec plus quam bis vere pariunt : atque ita, si prior fetus corruptus est : et quamvis tria pepererint, numquam plus duobus educunt. Tertium quod irritum est, urinum vocant. Palumbes incubat femina
2 post meridiana in matutinum, cætero mas. Columbæ marem semper et feminam pariunt, priorem marem, postridie feminam. Incubant in eo genere ambo, interdiu mas, noctu femina. Excludunt vicesimo die. Pariunt a coitu quinto. Æstate quidem interdum binis mensibus terna educunt paria : nam decimo octavo die excludunt, statimque concipiunt. Quare inter pullos sæpe ova inveniuntur, et alii provolant, alii erumpunt. Ipsi deinde pulli quinquemestres fetificant. Et ipsæ autem inter se (si mas non sit) feminæ æque saliunt, pariuntque ova irrita, ex quibus nihil gignitur : quæ hypenemia Græci vocant.

(LIX.) Pavo a trimatu parit. Primo anno unum aut al- 3
terum ovum, sequenti quaterna quinave, cæteris duodena, non amplius : intermittens binos dies ternosve parit, et ter anno, si gallinis subjiciantur incubanda. Mares ea frangunt desiderio incubantium. Quapropter noctu et in latebris pariunt, in excelso cubantes : et nisi molli strato excepta, franguntur. Mares singuli quinis sufficiunt conjugibus. Quum singulæ aut binæ fuere, corrumpitur salacitate fecunditas. Partus excluditur diebus ter novenis, aut tardius tricesimo.

Anseres in aqua coeunt, pariunt vere : aut si bruma 4
coivere, post solstitium, quadragesimo prope. Bis anno, si priorem fetum gallinæ excludant; alias plurima ova sedecim : paucissima, septem. Si quis surripiat, pariunt

est de seize; le plus petit, de sept. Si on leur enlève leurs œufs, elles pondent jusqu'à crever. Elles ne couvent pas des œufs étrangers. Ce qu'il y a de mieux, c'est de leur donner à couver neuf ou onze œufs. Les femelles couvent seules, et pendant trente jours; vingt-cinq, si c'est dans la chaleur.
5 Le contact de l'ortie est mortel pour leurs petits, et leur propre avidité ne leur est pas moins funeste, tantôt par l'excès de nourriture qu'ils prennent, tantôt par leur propre violence; car il arrive que, saisissant une racine et s'efforçant de l'arracher, ils se brisent le cou. Le remède contre l'ortie est de mettre la racine de cette plante sous la paille de leur nid.
6 (LX.) Il y a trois espèces de hérons : le blanc, l'astérias, le pellos (foncé). Ces oiseaux éprouvent de vives douleurs dans l'accouplement. Les mâles jettent du sang par les yeux en poussant des cris, et les femelles ne pondent pas avec moins de souffrance. L'aigle couve pendant trente jours, ainsi que la plupart des gros oiseaux; ceux qui sont moins gros couvent pendant vingt jours, tels que le milan et l'épervier. L'aigle ne pond guère qu'un œuf, jamais plus de trois. L'oiseau appelé ægolios (l'effraye, *strix flammea*, L.) en pond quatre; le corbeau en pond quelquefois jusqu'à cinq; il couve autant de jours que le milan. Pendant
7 que la corneille couve, le mâle la nourrit. La pie en pond neuf, le mélancoryphe (x, 44) en pond plus de vingt, toujours en nombre impair; aucun autre oiseau n'en pond davantage, tant la fécondité est plus grande dans les petites espèces. Les petits de l'hirondelle sont d'abord aveugles, ainsi que ceux de presque tous les oiseaux dont la progéniture est nombreuse.

1 LXXX. Les œufs clairs, que nous avons nommés hypénémiens (x, 79), proviennent de femelles qui s'excitent entre elles par un semblant d'accouplement, ou en se roulant dans la poussière; ce ne sont pas les pigeons seulement, mais encore les poules, les perdrix, les paons, les oies et les chénalopex (x, 29) : ces œufs sont stériles, plus petits, d'un goût moins agréable, et plus humides. Quelques-uns pensent qu'ils sont engendrés par le vent; c'est pour cela qu'on les appelle encore zéphyriens. Ces œufs, que d'autres ont appelés cynosures, ne se produisent qu'au printemps, et quand la couvaison a été abandonnée. Les œufs macérés dans le vinaigre se ramollissent tellement, qu'on peut les faire passer par une bague. La farine de fèves, la paille en hiver, le son en été, sont les meilleurs moyens de les conserver. On croit que dans le sel ils deviennent vides.

LXXXI. (LXI.) Parmi les volatiles, la chauve-souris est le seul qui soit vivipare; elle est aussi le seul qui ait les ailes membraneuses; seule aussi elle allaite ses petits en leur donnant la mamelle. La mère vole tenant ses deux petits embrassés, et les porte avec elle. On dit que la chauve-souris n'a qu'une articulation aux membres inférieurs, et qu'elle est très-friande de moucherons. 1

LXXXII. (LXII.) Parmi les animaux terrestres, les serpents, de la génération desquels il n'a pas encore été parlé, sont ovipares. Ils s'accouplent en s'embrassant, et ils s'entrelacent tellement, qu'on pourrait les prendre pour un animal unique bicéphale. La vipère mâle enfonce sa tête dans la gueule de la femelle, et celle-ci la ronge dans le transport du plaisir. Des animaux terrestres, la vipère est le seul qui produise dans son intérieur des œufs d'une seule couleur, et mous comme ceux des poissons. Le troisième jour les 2 petits éclosent dans l'utérus; puis elle en enfante un chaque jour, jusqu'au nombre de vingt envi- 1

donec rumpantur. Aliena non excludunt. Incubanda subjici utilissimum novem, aut undecim. Incubant feminæ tantum tricenis diebus : si vero tepidiores sint, viginti
5 quinque. Pullis eorum urtica contactu mortifera : nec minus aviditas, nunc satietate nimia, nunc suamet vi : quando apprehensa radice, morsu sæpe conantes avellere, ante colla sua abrumpunt. Contra urticam remedium est, stramento ab incubitu subdita radix earum.
6 (LX.) Ardeolarum tria genera : leucon, asterias, pellos. Hi in coitu anguntur. Mares quidem cum vociferatu sanguinem etiam ex oculis profundunt. Nec minus ægre pariunt gravidæ. Aquila tricenis diebus incubat, et fere majores alites : minores vicenis, ut milvus et accipiter. Singulos fere parit, numquam plus ternos : is qui ægolios vocatur, quaternos : corvus aliquando et quinos : incubant totidem diebus. Cornicem incubantem mas pascit.
7 Pica novenos : melancoryphus supra vicenos parit, semper numero impari : nec alia plures : tanto fecunditas major parvis. Hirundini cæci primo pulli, et fere omnibus quibus numerosior fetus.
1 LXXX. Irrita ova, quæ hypenemia diximus, aut mutua feminæ inter se libidinis imaginatione concipiunt, aut pulvere : nec columbæ tantum, sed et gallinæ, perdices, pavones, anseres, chenalopeces. Sunt autem sterilia, et minora, ac minus jucundi saporis, et magis humida. Quidam et vento putant ea generari : qua de causa etiam Zephyria appellantur. Hæc autem vere tantum fiunt, incubatione derelicta, quæ alii cynosura dixere. Ova aceto macerata in tantum emolliuntur, ut per annulos transeant. Servari ea in lomento, aut hieme in paleis, æstate in furfuribus, utilissimum. Sale exinaniri creduntur.

LXXXI. (LXI.) Volucrum animal parit vespertilio tantum, cui et membranaceæ pinnæ uni. Eadem sola volucrum lacte nutrit : ubera admovet. Parens geminos volitat amplexa infantes, secumque portat. Eidem coxendix una traditur, et in cibatu culices gratissimi. 1

LXXXII. (LXII.) Rursus in terrestribus ova pariunt serpentes : de quibus nondum dictum est. Coeunt complexu, adeo circumvolutæ sibi ipsæ, ut una existimari biceps possit. Viperæ mas caput inserit in os, quod illa abrodit voluptatis dulcedine. Terrestrium eadem sola intra se parit ova unius coloris et mollia, ut pisces. Tertia 2 die intra uterum catulos excludit : deinde singulos singulis diebus parit, viginti fere numero. Itaque cæteræ 1

ron : les derniers, impatients de ces lenteurs, déchirent ses flancs et la tuent. Les autres serpents pondent des œufs attachés les uns aux autres, et les couvent dans la terre. Les petits éclosent l'année suivante. Le crocodile mâle et la femelle couvent alternativement. Mais faisons connaître aussi la génération des autres animaux terrestres.

1 LXXXIII. (LXIII.) Le seul des bipèdes qui soit vivipare est l'homme ; seul aussi il se repent du premier coït : tel est donc le présage de la vie, un repentir. Les autres animaux ne font l'amour qu'à des époques déterminées de l'année ; l'homme, avons-nous dit (VII, 4), à toutes les heures du jour et de la nuit ; les autres s'en rassasient, l'homme en est presque insatiable. Messaline, femme de l'empereur Claude, jugeant cette palme digne d'une impératrice, choisit pour ce combat une prostituée des plus renommées parmi celles qui trafiquent de leur corps, et elle la vainquit en soutenant pendant un jour et une nuit vingt-cinq assauts. Dans l'espèce humaine, les hommes ont des moyens de tromper la passion, moyens qui tous outragent la nature ; et les femmes se font avorter. Combien en cela nous sommes plus coupables que les bêtes ! Hésiode (*Op. et Dies*, 584) a rapporté que les hommes sont plus ardents en hiver, et les femmes en été.

2 L'accouplement se fait croupe à croupe chez les éléphants, les chameaux, les tigres, les lynx, les rhinocéros, les lions, les dasypodes, les lapins, animaux dont les parties génitales regardent en arrière. Les chameaux recherchent les solitudes, ou du moins les lieux secrets, et on ne les trouble point sans courir des dangers : l'accouplement dure un jour entier, ce qui n'arrive qu'à eux parmi tous les solipèdes. Chez les quadrupèdes, l'odorat excite l'ardeur des mâles. Au milieu de l'accouplement les chiens, les phoques, les loups, se retournent, et ils restent attachés malgré eux. Dans la plupart des espèces que j'ai nommées, les femelles les premières viennent sur le mâle ; dans les autres, ce sont les mâles. Les ours, ainsi que je l'ai dit (VIII, 54), 3
s'accouplent, couchés comme les hommes ; les hérissons, debout tous deux et s'embrassant ; les chats, le mâle debout, et la femelle étendue sous lui ; les renards, couchés sur le côté, et la femelle embrassant le mâle. Les vaches et les biches, ne supportant pas l'impétuosité du mâle, marchent pendant l'accouplement. Les cerfs passent successivement à différentes femelles, et reviennent aux premières. Les lézards s'accouplent en s'entrelaçant comme les animaux qui n'ont pas de pieds.

Tous les animaux sont d'autant moins féconds 4
qu'ils sont plus gros. Les éléphants, les chameaux, les chevaux, ne produisent qu'un petit ; le chardonneret, très-petit oiseau, en produit douze. Ceux qui multiplient le plus enfantent le plus vite. Plus un animal est gros, plus il est de temps à se former dans l'utérus. La gestation est d'autant plus longue que la vie dure plus de temps. Le temps de la croissance n'est pas propre à la génération. Les solipèdes ne font qu'un petit ; ceux dont le pied est fendu en font deux. Ceux dont les pieds sont divisés en doigts ont une progéniture plus nombreuse : ces derniers, tandis que les autres 5
engendrent des petits bien conformés, n'engendrent que des petits ébauchés ; de ce nombre sont les lionnes (VIII, 17) et les ourses (VIII, 54). Le renard produit des petits encore plus informes que les précédents, et il est rare de surprendre la

tarditatis impatientes, perrumpunt latera, occisa parente. Cæteræ serpentes contexta ova in terra incubant, et fetum sequente excludunt anno. Crocodili vicibus incubant, mas et femina. Sed reliquorum quoque terrestrium reddatur generatio.

1 LXXXIII. (LXIII.) Bipedum solus homo animal gignit. Homini tantum primi coitus pœnitentia, augurium scilicet vitæ a pœnitenda origine. Cæteris animalibus stati per tempora anni concubitus : homini (ut dictum est) omnibus horis dierum noctiumque. Cæteris satietas in coitu, homini prope nulla. Messalina Claudii Cæsaris conjux, regalem existimans palmam, elegit in id certamen nobilissimam e prostitutis ancillam mercenariæ stipis, eamque nocte ac die superavit, quinto ac vicesimo concubitu. In hominum genere maribus diverticula Veneris excogitata, omnia scelere naturæ : feminis vero abortus. Quantum in hac parte multo nocentiores quam feræ sumus? Viros avidiores Veneris hieme, feminas æstate, Hesiodus prodidit.

2 Coitus aversis elephantis, camelis, tigribus, lyncibus, rhinoceroti, leoni, dasypodi, cuniculis, quibus aversa genitalia. Cameli etiam solitudines, aut secreta certe petunt : neque intervenire datur sine pernicie. Coitus tota die : et his tantum ex omnibus, quibus solida ungula. In quadrupedum genere mares olfactus accendit. Avertuntur et canes, phocæ, lupi, in medioque coitu, invitique etiam cohærent. Supra dictorum plerisque feminæ priores superveniunt, reliquis mares. Ursi autem, ut 3
dictum est, humanitus strati, herinacei stantes ambo inter se complexi : feles mare stante, femina subjacente : vulpes in latera projectæ, maremque femina amplexa. Taurorum cervorumque feminæ vim non tolerant : ea de causa ingrediuntur in conceptu. Cervi vicissim ad alias transeunt, et ad priores redeunt. Lacertæ, ut ea quæ sine pedibus sunt, circumplexu Venerem novere.

Omnia animalia quo majora corpore, hoc minus fe- 4
cunda sunt. Singulos gignunt elephanti, cameli, equi : acanthis duodenos, avis minima. Ocyssime pariunt, quæ plurimos gignunt. Quo majus est animal, tanto diutius formatur in utero. Diutius gestantur, quibus longiora sunt vitæ spatia. Neque crescentium tempestiva ad generandum ætas. Quæ solidas habent ungulas, singulos : quæ bisulcas, et geminos pariunt. Quorum in digitos pedum fissura divisa est, ea numerosiora in fetu. Sed superiora 5
omnia perfectos edunt partus, hæc inchoatos : in quo sunt genere leænæ, ursæ, et vulpes informia etiam magis,

femelle mettant bas. Par la suite, tous ces animaux échauffent les petits en les léchant, et leur donnent leur configuration; ils produisent généralement quatre petits.

6 Les chiens, les loups, les panthères et les chacals font leurs petits aveugles. Il y a plusieurs espèces de chiens. Les chiens de Laconie, dans les deux sexes, engendrent au huitième mois; les femelles portent soixante jours (VIII, 62) ou soixante-trois au plus; les autres chiennes peuvent s'accoupler dès l'âge de six mois : toutes conçoivent par un seul accouplement. Celles qui ont été remplies avant l'âge convenable font des petits qui restent plus longtemps aveugles, mais qui ne le sont pas tous un nombre égal de jours. On pense que c'est à six mois que les mâles lèvent la cuisse pour uriner; c'est l'indice qu'ils ont atteint tout leur accroissement : les femelles urinent en s'ac-
7 croupissant. Douze petits forment la portée la plus nombreuse; en général, il y en a cinq, six, quelquefois un seul, ce qu'on regarde comme un prodige, de même qu'une portée dans laquelle tout est mâle ou tout est femelle. Les mâles viennent les premiers au monde; dans les autres animaux, ils alternent avec les femelles. Les femelles sont couvertes de nouveau six mois après la mise bas. Les chiennes de Laconie engendrent huit petits. Dans cette espèce, les mâles ont une ardeur particulière pour la chasse; ces derniers vivent dix ans, les chiennes douze; les autres espèces, quinze, quelquefois vingt; elles n'engendrent pas pendant toute leur vie, cette faculté cesse vers la douzième année. Les chats et les ichneumons, pour le reste comme les chiens, vivent six ans.

8 Les dasypodes (VIII, 81) produisent tous les mois, et sont sujettes à la superfétation comme les hases. Elles conçoivent immédiatement après avoir mis bas, sans que l'allaitement les en empêche; leurs petits naissent aveugles. Les éléphants, comme nous avons dit (VIII, 10), ne produisent qu'un petit, de la grosseur d'un veau de trois mois. Les chamelles portent douze mois; à trois ans, elles conçoivent, mettent bas au printemps, et au bout d'un an deviennent pleines de nouveau. Quant aux cavales, on pense qu'il est avantageux de les faire saillir trois jours ou même un jour après qu'elles ont fait leur poulain; et on les y force malgré elles. Pour la femme aussi, on croit qu'elle conçoit le plus facilement sept
jours après l'accouchement. On recommande de 9
couper la crinière des cavales, pour qu'elles supportent l'humiliation d'être saillies par un âne; car leur crinière les rend orgueilleuses. Après la copulation, ce sont les seules femelles qui courent vers le nord ou le midi, suivant qu'elles ont conçu un mâle ou une femelle. Elles changent aussitôt de nuance : le poil devient plus rouge, ou plus foncé s'il est d'une couleur différente. C'est ce qui indique qu'il ne faut plus les faire saillir, et même elles s'y refusent. L'état de gestation n'empêche pas quelques-unes de travailler, et on ne s'aperçoit pas qu'elles soient pleines. Nous lisons que la jument d'Échécratide, Thessalien, quoique pleine, remporta le prix à Olympie. Les observateurs attentifs disent que les chevaux, les chiens et les verrats sont ardents pour l'accouplement le matin, et que l'après-midi ce sont
les femelles qui recherchent le mâle; que les ju- 10
ments domptées entrent en chaleur soixante jours avant les juments qui vivent en troupeaux; que les porcs seuls jettent de la bave pendant l'accouplement; qu'un verrat qui entend le cri d'une truie en chaleur refuse de manger au point de maigrir, si on ne la lui laisse pas couvrir; que

quam supradicta, parit, rarumque est videre parientem. Postea lambendo calefaciunt fetus omnia ea, et figurant. Pariunt plurimum quaternos.

6 Cæcos autem gignunt canes, lupi, pantheræ, thoes. Canum plura genera. Laconicæ octavo mense utrimque generant. Ferunt sexaginta diebus, et plurimum tribus. Cæteræ canes et semestres coitum patiuntur. Implentur omnes uno coitu. Quæ ante justum tempus concepere, diutius cæcos habent catulos, nec omnes totidem diebus. Existimantur in urina attollere crus fere semestres : id est signum consummati virium roboris : feminæ hoc idem
7 sidentes. Partus duodeni, quibus numerosissimi : cætero quini, seni, aliquando singuli, quod prodigium putant, sicut omnes mares, aut omnes feminas gigni. Primos quoque mares pariunt : in cæteris alternant. Ineuntur a partu sexto mense. Octonos Laconicæ pariunt. Propria in eo genere maribus laboris alacritas. Vivunt Laconici annis denis, feminæ duodenis : cætera genera quindenos annos, aliquando et vicenos, nec tota sua ætate generant, fere a duodecimo desinentes. Felium et ichneumonum reliqua, ut canum. Vivunt annis senis.

8 Dasypodes omni mense pariunt, et superfetant sicut lepores. A partu statim implentur. Concipiunt, quamvis ubera siccante fetu. Pariunt vero cæcos. Elephanti, ut diximus, pariunt singulos, magnitudine vituli trimestris. Cameli duodecim mensibus ferunt : trimatu pariunt vere, iterumque post annum implentur a partu. Equas autem post tertium diem, aut post unum ab enixu utiliter admitti putant, coguntque invitas. Et mulier septimo die
concipere facillime creditur. Equarum jubas tondere præ- 9
cipiunt, ut asinorum in coitu patiantur humilitatem : comantes enim gloria superbire. A coitu solæ animalium currunt ex adverso Aquilone Austrove, prout marem aut feminam concepere. Colorem illico mutant rubriore pilo, vel quicumque sit, pleniore : hoc argumento desinunt admittere, etiam nolentes. Nec impedit partus quasdam ab opere, falluntque gravidæ. Vicisse Olympia prægnantem Echecratidis Thessali invenimus. Equos, et canes, et sues initum matutinum appetere, feminas autem post
meridiem blandiri diligentiores tradunt. Equas domitas 10
LX diebus equire, antequam gregales : sues tantum coitu spumam ore fundere : verrem subantis audita voce, nisi admittatur, cibum non capere usque in maciem : feminas autem in tantum efferari, ut hominem lacerent, candida

les truies sont dans un tel état de rage, qu'elles déchirent les hommes, surtout ceux qui ont un vêtement blanc : on apaise cette rage en aspergeant de vinaigre les parties sexuelles. On pense que les aliments aussi inspirent de la salacité, par exemple la roquette chez l'homme (XIX, 44), et l'oignon chez le menu bétail. Parmi les animaux sauvages que l'on apprivoise, quelques-uns ne produisent pas, tels que les oies; les sangliers et les cerfs ne produisent que fort tard, et encore faut-il qu'ils aient été pris fort jeunes : ce sont des faits surprenants. Les femelles pleines des quadrupèdes refusent le mâle, excepté la jument et la truie; la superfétation ne se voit que chez la dasypode (VIII, 81) et le lièvre.

1 LXXXIV. (LXIV.) Tous les animaux vivipares naissent la tête la première; le petit fait un tour sur lui-même au moment de la mise bas, car autrement il est étendu dans la matrice. Les quadrupèdes pendant la gestation ont les jambes allongée et appliquées contre le ventre; l'homme est ramassé sur lui-même, et a le nez entre les genoux. On pense que les moles, dont nous avons parlé (VII, 13), se produisent quand la femelle a conçu, non du mâle, mais d'elle-même; qu'elles ne sont pas animées parce qu'elles ne proviennent pas de deux individus, et qu'elles n'ont que cette vie végétative qui est départie aux plantes et aux végétaux. De tous ceux qui engendrent des petits tout développés, les truies seules font des portées nombreuses et plusieurs portées, ce qui est contre la nature des animaux solipèdes et à pieds fendus.

1 LXXXV. (LXV.) La multiplication des rats dépasse tout le reste : je n'en parle pas sans hésitation, quoique j'aie pour garants Aristote et les officiers d'Alexandre le Grand. Ces animaux se fécondent, dit-on, en se léchant et non en s'accouplant : on a rapporté qu'une seule femelle avait engendré cent vingt petits, et qu'en Perse on en a trouvé qui étaient pleines, même en étant dans le ventre de leur mère. On pense encore que les femelles deviennent pleines en goûtant du sel. Dès lors il faut cesser de s'étonner de voir les moissons ravagées par cette multitude de rats des champs. Un fait qui présente encore un autre mystère, c'est qu'on ignore comment cette multitude périt tout à coup; car on ne trouve pas leurs cadavres, et jamais personne n'a rencontré un rat des champs en fouillant la terre pendant l'hiver. Il en vient des multitudes dans la Troade, 2
et on a vu ces animaux en expulser les habitants. Ils se multiplient pendant les sécheresses; on dit qu'au moment où ils vont périr il s'engendre un petit ver dans leur tête. Les rats d'Égypte (souris du Caire, *mus cahiriticus*) (VIII, 55 et 82) ont le poil dur comme les hérissons : ces mêmes rats marchent sur deux pattes, comme font les rats des Alpes (marmottes) (VIII, 55). L'accouplement d'animaux d'espèces diverses n'est fécond que lorsque le temps de la gestation est le même pour toutes les deux. Parmi les quadrupèdes ovipares, le vulgaire croit que les lézards pondent par la bouche; Aristote le nie. Ces animaux ne couvent pas leurs œufs, car ils ne se souviennent pas du lieu où ils ont pondu, dépourvus qu'ils sont de mémoire; de la sorte, les petits éclosent spontanément.

LXXXVI. (LXVI.) Plusieurs disent que de la 1
moelle épinière d'un homme il se forme un serpent. En effet, beaucoup d'êtres proviennent d'une origine occulte et mystérieuse, même parmi les quadrupèdes : (LXVII.) telle est la salamandre, animal de la forme d'un lézard, au corps étoilé,

maxime veste indutum. Rabies ea aceto mitigatur naturæ asperso. Aviditas coitus putatur et cibis fieri : sicut viro eruca, pecori cæpa. Quæ ex feris mitigentur, non concipere, ut anseres : apros vero tarde, et cervos, nec nisi ab infantia educatos, mirum est. Quadrupedum prægnantes Venerem arcent, præter equam et suem. Sed superfœtant dasypus et lepus tantum.

1 LXXXIV. (LXIV.) Quæcumque animal pariunt, in capita gignunt, circumacto sub enixum fetu : alias in utero porrecto. Quadrupedes gestantur extensis ad longitudinem cruribus, et ad alvum suam applicatis : homo in semet conglobatus, inter duo genua naribus sitis. Molas, de quibus ante diximus, gigni putant, ubi mulier non ex mare, verum ex semetipsa tantum conceperit : ideo nec animari, quia non sit ex duobus : altricemque habere per se vitam illam, quæ satis arboribusque contingat. Ex omnibus, quæ perfectos fetus, sues tantum et numerosos edunt : item plures, contra naturam solidipedum, aut bisulcorum.

1 LXXXV. (LXV.) Super cuncta est murium fetus : haud sine cunctatione dicendus, quamquam sub auctore Aristotele et Alexandri Magni militibus. Generatio eorum lambendo constare, non coitu, dicitur : ex una genitos CXX tradiderunt : apud Persas vero, prægnantes et in ventre parentis repertas. Et salis gustatu fieri prægnantes opinantur. Itaque desinit mirum esse, unde vis tanta messes populetur murium agrestium : in quibus illud quoque adhuc latet, quonam modo illa multitudo repente occidat. Nam nec exanimes reperiuntur, neque exstat qui murem hieme in agro effoderit. Plurimi ita ad Troadem pro- 2
veniunt : et jam inde fugaverunt incolas. Proventus eorum siccitatibus : tradunt etiam obituris vermiculum in capite gigni. Ægyptiis muribus durus pilus, sicut herinaceis. Iidem bipedes ambulant, ceu Alpini quoque. Quum diversi generis coivere animalia, ita demum generant, si tempus nascendi par habent. Quadrupedum ova gignentium lacertas ore parere (ut creditur vulgo) Aristoteles negat, neque incubant eædem, oblitæ quo sint in loco enixæ, quoniam huic animali nulla memoria. Itaque per se catuli erumpunt.

LXXXVI. (LXVI.) Anguem ex medulla hominis spinæ 1
gigni, accipimus a multis. Pleraque enim occulta et cæca origine proveniunt, etiam in quadrupedum genere : (LXVII.) sicut salamandra, animal lacerti figura, stellatum, num-

et qui ne paraît jamais que dans les grandes pluies; il disparaît dans le beau temps. Il est tellement froid, qu'il éteint le feu par son contact, comme ferait la glace (XXIX, 23). La sanie qu'il rejette par la bouche, et qui est laiteuse, fait tomber tous les poils du corps humain qu'elle touche (XXIX, 23), et il reste sur la place une tache blanche.

1 LXXXVII. (LXVIII.) Quelques animaux sont engendrés d'êtres non engendrés; leur origine n'est semblable à l'origine d'aucune des espèces dont il a été question plus haut, et dont la naissance est affectée à l'été, au printemps (30), ou à une époque fixe de l'année. Parmi ces animaux, quelques-uns ne produisent rien, par exemple les salamandres, parmi lesquelles il n'y a ni mâles ni femelles : cette distinction n'existe pas non plus chez les anguilles, ni chez aucun des animaux qui ne sont ni ovipares ni vivipares. Les huîtres, et les autres coquillages fixés au fond de la mer
2 ou aux rochers sont également neutres. Quant aux animaux qui s'engendrent spontanément, si on y distingue des mâles et des femelles, ils engendrent, il est vrai, par l'accouplement, un certain produit, mais un produit imparfait et dissemblable duquel rien ne s'engendre plus, comme les mouches qui donnent naissance aux vers. Cela se voit mieux chez les animaux appelés insectes, dont l'histoire, difficile à faire, sera exposée dans un livre particulier (XI). En conséquence, terminons ce qui nous reste à dire sur l'instinct des autres animaux.

1 LXXXVIII. (LXIX.) Parmi les sens, le toucher, puis le goût, excellent chez l'homme; pour les autres, il est surpassé par beaucoup d'animaux. Les aigles ont une vue plus étendue; les vautours, l'odorat plus subtil; les taupes enfouies sous la terre, élément si dense et si sourd, entendent mieux que lui. Elles entendent la parole, bien que la voix monte toujours; et si vous parlez d'elles, on dit qu'elles comprennent et s'enfuient. Parmi les hommes, celui à qui dès l'enfance l'ouïe est refusée perd aussi l'usage de la parole; il n'y a pas de sourds de naissance qui ne soient en même temps muets. Il n'est pas vraisemblable que, parmi les animaux marins, les huîtres entendent; cependant on dit que les solènes (XI, 52) plongent au moindre bruit : aussi ceux qui pêchent dans la mer font-ils silence.

LXXXIX. (LXX.) Les poissons n'ont ni l'organe de l'ouïe, ni l'orifice extérieur; cependant il est certain qu'ils entendent : on le reconnaît quand on les voit, dans des viviers, se rassembler habituellement au bruit d'un battement de mains, pour recevoir leur nourriture. Dans les piscines de César, tous les poissons d'une seule espèce viennent quand on nomme leur espèce; il en est de même qui viennent seuls à leur nom. Ceux qui, dit-on, ont l'ouïe la plus fine sont le muge, le loup (*bar*), la saupe, le chromis (IX, 24); et c'est pour cela qu'ils vivent dans les bas-fonds. 1

XC. Les poissons sont doués manifestement de l'odorat; en effet, on ne les prend pas tous avec le même appât, et ils flairent l'amorce avant de la saisir. Quelques-uns, cachés dans le fond des cavernes, en sont expulsés par l'odeur du poisson salé avec lequel le pêcheur frotte l'entrée du rocher, comme s'ils reconnaissaient et fuyaient le cadavre d'un de leurs semblables. Certaines odeurs les attirent de loin, telle que celle de la sèche brûlée et du poulpe; aussi met-on cette amorce dans les nasses. Ils fuient au loin l'odeur de la cale 1

quam, nisi magnis imbribus, proveniens, et serenitate deficiens. Huic tantus rigor, ut ignem tactu restinguat, non alio modo quam glacies. Ejusdem sanie, quæ lactea ore vomitur, quacumque parte corporis humani contacta, toti defluunt pili : idque quod contactum est, colorem in vitiliginem mutat.

1 LXXXVII. (LXVIII.) Quædam vero gignuntur ex non genitis, et sine ulla simili origine, ut supra dicta : et quæcumque æstas aut ver statumque tempus anni generat. Ex iis quædam nihil gignunt, ut salamandræ. Neque est iis genus masculinum femininumve : sicut neque in anguillis, omnibusque quæ nec animal, nec ovum ex sese generant. Neutrum est et ostreis genus, et cæteris adhærentibus
2 vado vel saxo. Quæ autem per se generantur, si in mares ac feminas descripta sunt, generant quidem aliquid coitu, sed imperfectum et dissimile, et ex quo nihil amplius gignatur, ut vermiculos muscæ. Id magis declaravit natura eorum, quæ insecta dicuntur, arduæ explanationis omnia, et privatim dicato opere narranda. Quapropter ingenium prædictorum, et reliqua subtexetur dissertatio.

1 LXXXVIII. (LXIX.) Ex sensibus ante cætera homini tactus, dein gustatus : reliquis superatur a multis. Aquilæ clarius cernunt : vultures sagacius odorantur : liquidius audiunt talpæ obrutæ terra, tam denso atque surdo Naturæ elemento. Præterea voce omnium in sublime tendente sermonem exaudiunt : et si de iis loquare, intelligere etiam dicuntur, et profugere. Auditus cui hominum primo negatus est, huic et sermonis usus ablatus : nec sunt naturaliter surdi, ut non iidem sint et muti. In marinis ostreis auditum esse, non est verisimile : sed ad sonum mergere se dicuntur solenes. Ideo et silentium in mari piscantibus.

LXXXIX. (LXX.) Pisces quidem auditus nec membra habent, nec foramina : audire tamen eos palam est : ut patet, quum plausu congregari feros ad cibum assuetudine in quibusdam vivariis spectetur : et in piscinis Cæsaris genera piscium ad nomen venire, quosdamque singulos. Itaque produntur etiam clarissime audire, mugil, lupus, salpa, chromis, et ideo in vado vivere. 1

XC. Olfactum iis esse manifeste patet : quippe non omnes eadem esca capiuntur : et prius, quam appetant, odorantur. Quosdam et speluncis latentes, salsamento illitis faucibus scopuli piscator expellit, veluti sui cadaveris agnitionem fugientes. Conveniuntque ex alto etiam ad quosdam odores, ut sepiam ustam, et polypum : quæ ideo conjiciuntur in nassas. Sentinæ quidem navium odo- 1

2 des navires, et surtout le sang des poissons. Le poulpe ne peut être détaché des rochers : on n'a qu'à approcher la cunila (xx, 63), l'odeur suffit pour lui faire lâcher prise à l'instant. On prend aussi les pourpres avec des substances fétides. Quant aux autres animaux, qui en douterait? L'odeur de la corne de cerf et surtout du styrax met en fuite les serpents; celle de l'origan, de la chaux et du soufre, tue les fourmis. Les moucherons recherchent les acides; ils ne s'approchent pas des choses douces. (LXXI.) Tous les animaux ont le sens du toucher, alors même qu'ils n'en ont aucun autre; car le toucher existe chez les huîtres, et, parmi les animaux terrestres, chez les vers.

1 XCI. Je croirais aussi que le sens du goût existe chez tous. Pourquoi en effet chercheraient-ils les uns une saveur, les autres une autre? C'est là surtout que se montre la puissance de la nature, ordonnatrice de toutes choses. Les uns saisissent leur proie avec les dents, les autres avec les ongles; ceux-ci ayant un bec crochu la déchirent; ceux-là ayant un bec large la cherchent en barbotant; d'autres ayant un bec pointu, en fouillant; d'autres sucent, lèchent, hument, mâchent, dévorent. La diversité n'est pas moindre dans les offices qu'ils tirent de leurs pieds pour enlever, déchirer, tenir, serrer, se suspendre, et fouiller incessamment la terre.

1 XCII. (LXXII.) Les chèvres s'engraissent avec des plantes vénéneuses, ainsi que les cailles, comme nous l'avons dit (x, 33); et ce sont des animaux fort paisibles. Les serpents se nourrissent d'œufs, et parmi eux les dragons déploient une adresse remarquable : en effet, ou ils les avalent entiers si leur gosier est déjà assez large, puis se roulant sur eux-mêmes ils les brisent dans leur corps et en rejettent en toussant les coquilles, ou, s'ils sont encore trop petits pour avaler l'œuf, ils s'entortillent autour et le serrent peu à peu, et avec tant de force qu'ils en coupent le bout, comme on pourrait le faire avec un ferrement; ils tiennent le reste dans leurs replis, et l'avalent. De la même façon, quand ils ont dévoré des oiseaux entiers, ils font un effort, et revomissent les plumes.

XCIII. Les scorpions vivent de terre. Les 1
serpents, quand l'occasion se présente, recherchent surtout le vin, quoique du reste ils boivent fort peu. Ces animaux prennent peu ou point d'aliments quand on les tient renfermés, de même que les araignées, qui vivent en suçant. Ainsi, aucun animal venimeux ne périt de faim ou de soif. Ils n'ont ni chaleur, ni sang, ni sueur, qui augmentent les besoins par un sel naturel. Dans 2
cette catégorie les animaux sont plus nuisibles, s'ils se sont nourris de leur propre espèce avant de blesser. Les sphingies (VIII, 30) et les satyres (VIII, 80) renferment des aliments dans les poches de leurs joues, puis ils les retirent de là successivement avec leurs mains pour les manger; ils font pour un jour ou pour une heure ce que les fourmis ont l'habitude de faire pour une année. (LXXIII.) Le seul animal ayant des doigts qui se nourrisse d'herbe est le lièvre. Les solipèdes sont herbivores et frugivores. Parmi les animaux à pied fendu, les porcs mangent de tout, et même des racines. Se vautrer est propre aux solipèdes. Tous les animaux qui ont la denture 3
en forme de scie sont carnivores. Les ours mangent des grains, des feuilles, des raisins, des fruits, des abeilles, et même des écrevisses et des fourmis. Les loups, comme nous avons dit (VIII, 34), mangent jusqu'à de la terre quand ils sont affamés. Le menu bétail s'engraisse

rem procul fugiunt : maxime tamem piscium sanguinem.
2 Non potest petris avelli polypus : idem cunila admota ab odore protinus resilit. Purpuræ quoque fœtidis capiuntur. Nam de reliquo animalium genere quis dubitet? Cornus cervini odore serpentes fugantur, sed maxime styracis : origani, aut calcis, aut sulphuris formicæ necantur. Culices acida petunt : ad dulcia non advolant. (LXXI.) Tactus sensus omnibus est, etiam quibus nullus alius : nam et ostreis; et terrestrium, vermibus quoque.

1 XCI. Existimaverim omnibus sensum et gustatus esse : cur enim alios alia sapores appetant? in quo vel præcipua Naturæ architectæ vis. Alia dentibus prædantur, alia unguibus, alia rostri aduncitate carpunt, alia latitudine ruunt, alia acumine excavant, alia sugunt, alia lambunt, sorbent, mandunt, vorant. Nec minor varietas in pedum ministerio, ut rapiant, distrahant, teneant, premant, pendeant, tellurem scabere non cessent.

1 XCII. (LXXII.) Venenis capreæ, et coturnices (ut diximus) pinguescunt, placidissima animalia : at serpentes ovis, spectanda quidem draconum arte : aut enim solida hauriunt, si jam fauces capiunt, quæ deinde in semet convoluti frangunt intus, atque ita putamina extussiunt, aut si tenerior est catulis adhuc ætas, orbe apprehensa spiræ; ita sensim vehementerque præstringunt, ut amputata parte, ceu ferro, reliquam quæ amplexu tenetur sorbeant. Simili modo avibus devoratis solidis, contentione plumam excitam revomunt.

XCIII. Scorpiones terra vivunt. Serpentes, quum oc- 1
casio est, vinum præcipue appetunt, quum alioqui exiguo indigeant potu. Eædem minimo et pæne nullo cibo, quum asservantur inclusæ : sicuti aranei quoque, alioqui suctu viventes. Ideoque nullum interit fame aut siti venenatum. Nam neque calor his, neque sanguis, neque sudor, quæ aviditatem naturali sale augent. In quo genere omnia ma- 2
gis exitialia, si suum genus edere, antequam noceant. Condit in thesauros maxillarum cibum sphingiorum et satyrorum genus : mox inde sensim ad mandendum manibus expromit : et quod formicis in annum solemne est, his in dies vel horas. (LXXIII.) Unum animal digitos habentium herba alitur, lepus; sed et fruge solidipedes, et e bisulcis sues omni cibatu et radicibus. Solidipedum volutatio propria. Serratorum dentium carnivora sunt omnia. 3
Ursi et fruge, fronde, vindemia, pomis vivunt, et apibus, cancris etiam; ac formicis. Lupi, ut diximus, et terra in

en buvant ; c'est pour cela que le sel lui convient si bien. Il en est de même des bêtes de somme, quoiqu'elles se nourrissent de grain et d'herbe ; elles mangent en proportion de ce qu'elles boivent. Outre les animaux déjà nommés, les cerfs, parmi les bêtes fauves, ruminent quand ils sont nourris par nous. Tous ruminent plutôt couchés que debout ; ils ruminent plus en hiver qu'en été, pendant à peu près sept mois de l'année. Les rats du Pont (VIII, 55) (gerboises) ruminent aussi.

1 XCIV. Quant au boire, les animaux qui ont la denture en forme de scie lapent ; les rats ordinaires lapent aussi, bien qu'ils appartiennent à une autre catégorie ; ceux qui ont les dents continues hument, comme les chevaux et les bœufs ; les ours ne font ni l'un ni l'autre, c'est en mordant aussi qu'ils avalent l'eau. En Afrique, la plus grande partie des bêtes sauvages ne boit pas en été, faute de pluie, ce qui fait que les rats de Libye captifs meurent s'ils boivent. Les déserts toujours altérés de l'Afrique engendrent l'oryx (VIII, 79). Cet animal, que la nature du lieu condamne à ne pas boire, est d'un secours admirable
2 pour ceux qui ont soif ; il fournit aux Gétuliens pillards les moyens de résister à la soif ; ils trouvent en effet dans son corps des vésicules remplies d'un liquide très-salubre. Dans cette même Afrique, les pards se tiennent embusqués sur des arbres touffus, dont les branches les cachent ; de là ils s'élancent sur ce qui passe, et exercent leur brigandage du haut de la demeure des oiseaux. Et les chats, avec quel silence, de quel pas léger ils se glissent vers les oiseaux ! Comme ils se tiennent en embuscade pour sauter sur les souris ! Ils grattent de la terre et en couvrent leurs ordures, comprenant qu'ils seraient trahis par cette odeur.

1 XCV. (LXXIV.) Il n'est pas difficile de se convaincre que les animaux ont encore d'autres instincts que ceux dont il a été question : en effet, il y a entre eux des antipathies et des sympathies, source d'affections autres que celles dont nous avons parlé dans l'histoire de chaque espèce. Les cygnes et les aigles sont en guerre ; il en est de même du corbeau et du chlorée (31), qui, la nuit, vont chercher les œufs l'un de l'autre : même inimitié entre le corbeau et le milan, qui enlève au corbeau sa proie ; entre la corneille et la chevêche ; entre l'aigle et le roitelet, si la chose est croyable, parce que ce dernier porte le nom de roi ; entre la chevêche et tous les petits oiseaux. D'un autre 2
côté, des oiseaux sont en guerre avec des animaux terrestres : la belette et la corneille, la tourterelle et le pyralis (XI, 42) (32), la guêpe ichneumon (XI, 24) et le phalangium, les oiseaux aquatiques et les gavia (mouette), le harpé (33) et l'épervier triorchis (buse), les souris et les hérons, qui poursuivent réciproquement leurs petits ; l'ægithus (X, 9), oiseau très-petit, et l'âne : l'âne, se frottant pour se gratter contre les ronces, écrase le nid ; ce que l'oiseau redoute tellement, qu'à entendre seulement braire il jette ses œufs, et que les petits eux-mêmes tombent à terre, de frayeur : aussi, se lançant sur l'âne, il lui creuse ses plaies avec le bec. Le renard est en guerre avec le nisus (émouchet) ; les serpents, avec les belettes et les porcs.
On donne le nom d'æsalon (émérillon) à un petit 3
oiseau qui casse les œufs du corbeau, et dont les petits sont poursuivis par le renard ; en revanche, il harcèle les petits du renard et la mère elle-même. Quand les corbeaux en sont témoins, ils secourent le renard, comme contre un ennemi commun. Le chardonneret aussi vit dans les ronces ; pour cela il hait, de son côté, l'âne, qui dévore les fleurs des ronces. L'ægithus et l'an-

fame. Pecus potu pinguescit : ideo sal illis aptissimus : item veterina, quamquam et fruge et herba : sed ut bibere, sic edunt. Ruminant præter jam dicta, silvestrium cervi, quum a nobis aluntur : omnia autem jacentia potius quam stantia, et hieme magis quam æstate, septenis fere mensibus. Pontici quoque mures simili modo remandunt.

1 XCIV. In potu autem, quibus serrati dentes, lambunt : et mures hi vulgares, quamvis ex alio genere sint. Quibus continui dentes, sorbent : ut equi, boves. Neutrum ursi, sed aquam quoque morsu vorant. In Africa major pars ferarum æstate non bibunt inopia imbrium : quam ob causam capti mures Libyci, si bibere, moriuntur. Orygem perpetuo sitientia Africæ generant, et natura loci potu
2 carentem, et mirabili modo ad remedia sitientium. Namque Gætuli latrones eo durant auxilio, repertis in corpore eorum saluberrimi liquoris vesicis. Insidunt in eadem Africa pardi condensa arbore, occultatique earum ramis, in prætereuntia desiliunt, atque e volucrum sede grassantur. Feles quidem quo silentio, quam levibus vestigiis obrepunt avibus! quam occulte speculatæ in musculos exsiliunt! Excrementa sua effossa obruunt terra, intelligentes odorem illum indicem sui esse.

XCV. (LXXIV.) Ergo et alios quosdam sensus esse, 1
quam supra dictos, haud difficulter apparet. Sunt enim quædam his bella amicitiæque, unde et affectus, præter illa quæ de quibusque eorum suis diximus locis. Dissident olores et aquilæ : corvus et chloreus, noctu invicem ova exquirentes. Simili modo corvus et milvus, illo præripiente huic cibos : cornices atque noctua : aquilæ et trochilus, si credimus, quoniam rex appellatur avium : noctuæ, et cæteræ minores aves. Rursus cum terrestri- 2
bus, mustela et cornix : turtur et pyralis, ichneumones vespæ et phalangia aranei. Aquaticæ, et gaviæ. Harpe et triorches accipiter. Sorices et ardeolæ, invicem fetibus insidiantes. Ægithus avis minima cum asino. Spinetis enim se scabendi causa atterens, nidos ejus dissipat : quod adeo pavet, ut voce omnino rudentis audita, ova ejiciat, pulli ipsi metu cadant. Igitur advolans hulcera ejus rostro excavat. Vulpes et nisi : angues, mustelæ, et sues.
Æsalon vocatur parva avis, ova corvi frangens, cujus 3
pulli infestantur a vulpibus. Invicem hæc catulos ejus ipsamque vellit. Quod ubi viderunt corvi, contra auxiliantur, velut adversus communem hostem. Et acanthis in spinis vivit : idcirco asinos et ipsa odit, flores spinæ de-

thus (bruant) se détestent tellement, que leur sang, dit-on, ne se mêle pas, et qu'à ce titre on en parle pour beaucoup de maléfices. Les chacals et les lions sont en guerre. Et la discorde règne aussi bien entre les plus petits qu'entre les plus grands : les souris évitent un arbre peuplé de fourmis ; l'araignée, se balançant avec son fil, se jette sur la tête d'un reptile (34) qu'elle voit étendu à l'ombre de son arbre ; et elle lui mord le cerveau avec tant de force, que, sifflant par intervalles et pris de vertige, le reptile ne peut ni fuir, ni même rompre le fil de l'araignée suspendue sur lui : la mort seule met fin à son supplice.

1 XCVI. D'un autre côté, il y a amitié entre les paons et les pigeons, entre les tourterelles et les perroquets, entre les merles et les tourterelles, entre la corneille et le héron, qui ont de communes inimitiés contre le renard. Le harpé (x,95,2) et le milan s'entendent contre le triorchis (buse). Et n'a-t-on pas vu des indices d'affection même parmi les serpents, les plus farouches de tous les animaux ? Nous avons rapporté (VIII, 72) l'histoire que l'Arcadie raconte d'un homme sauvé par un dragon dont il avait été le maître, et qui reconnut sa voix. Disons ici le fait merveilleux que Phylarque attribue à un aspic : cet auteur a écrit qu'en Égypte un aspic qui recevait journellement de la nourriture à la table d'une personne, fit des petits ; qu'un de ces petits tua le fils du maître de la maison ; que la mère, étant revenue pour prendre sa nourriture habituelle, reconnut le crime, mit à mort le coupable, et ne reparut plus.

1 XCVII. (LXXV.) La question du sommeil n'est pas obscure. Il est manifeste, parmi les animaux terrestres, que tous ceux qui ont des paupières dorment. Quant aux animaux aquatiques, un court sommeil leur est attribué, même par les auteurs qui doutent que le reste des animaux dorment ; ce ne sont pas leurs yeux qui en donnent la preuve, puisqu'ils n'ont pas de paupière ; mais on les voit plongés dans le repos, comme assoupis, ne faisant mouvoir que leur queue, et tressaillant avec effroi au moindre bruit. On affirme avec plus d'assurance que les thons dorment. En effet, ils se livrent au sommeil le long de la côte ou des rochers. Les poissons plats dorment sur le sable, au point qu'on les prend souvent avec la main. Quant aux dauphins et aux baleines, on les entend même ronfler. Le silence que gardent les insectes montre aussi qu'ils dorment ; on ne les réveille pas même en approchant des lumières.

XCVIII. L'homme qui vient de naître est 1
plongé dans le sommeil pendant quelques mois ; puis le temps de la veille s'allonge de plus en plus. L'enfant a des songes dès les premiers temps, car il se réveille en sursaut avec effroi, et en dormant il imite la succion. Quelques hommes ne songent jamais, et chez ces personnes ce fut un signe de mort d'avoir rêvé contre l'habitude ; nous en trouvons des exemples. Ici nous serions invité à examiner une question grande et controversée, à savoir s'il est certaines prévisions de l'âme en repos ; de quelle manière elles se produisent, ou si la réalisation n'est qu'une chose fortuite, comme tant d'autres. A se décider par des exemples, le pour et le contre sont
égaux. On convient presque unanimement que les 2
songes qui viennent aussitôt après le vin et le repas, ou après qu'on s'est rendormi, n'ont aucune signification. Le sommeil n'est autre chose que la retraite de l'âme dans le milieu d'elle-même.

vorantes. Ægithum vero anthus in tantum, ut sanguinem eorum credant non coire, multisque ob id veneficiis infament. Dissident thoes ac leones. Et minima æque ac maxima. Formicosam arborem sorices cavent. Librat araneus se filo in caput serpentis porrectæ sub umbra arboris suæ, tantaque vi morsu cerebrum apprehendit, ut stridens subinde, ac vertigine rotata, ne filum quidem desuper pendentis rumpere, adeo non fugere queat : nec finis ante mortem est.

1 XCVI. Rursus amici pavones et columbæ : turtures, et psittaci : merulæ, et turtures : cornix et ardeolæ, contra vulpium genus communibus inimicitiis. Harpe et milvus contra triorchem. Quid, et non affectus indicia sunt etiam in serpentibus, immitissimo animalium genere? Dicta sunt quæ Arcadia narrat de domino a dracone servato, et agnito voce draconi. De aspide miraculum Phylarcho reddatur : is enim auctor est, quum ad mensam cujusdam veniens in Ægypto aleretur assidue, enixam catulos, quorum ab uno filium hospitis interemtum : illam reversam ad consuetudinem cibi, intellexisse culpam, et necem intulisse catulo : nec postea in tectum id reversam.

1 XCVII. (LXXV.) Somni quæstio non obscuram conjectationem habet. In terrestribus, omnia quæ conniveant, dormire manifestum est. Aquatilia quoque exiguum quidem, etiam qui de cæteris dubitant, dormire tamen existimant : non oculorum argumento, quia non habent genas : verum ipsa quiete cernuntur placida, ceu soporata, neque aliud quam caudas moventia, et ad tumultum aliquem expavescentia. De thynnis confidentius affirmatur : juxta ripas enim aut petras dormiunt. Plani autem piscium in vado, ut manu sæpe tollantur. Nam delphini, balænæque stertentes etiam audiuntur. Insecta quoque dormire silentio apparet, quia ne luminibus quidem admotis excitentur.

XCVIII. Homo genitus premitur somno per aliquot 1
menses : deinde longior in dies vigilia. Somniat statim infans : nam et pavore expergiscitur, et suctum imitatur. Quidam vero numquam : quibus mortiferum fuisse signum contra consuetudinem somnium, invenimus exempla. Magnus hic invitat locus, et diversis refertus documentis, utrumne sint aliqua præscita animi quiescentis : qua fiant ratione, an fortuita res sit, ut pleraque. Et si exemplis
agatur, profecto paria fiant. A vino et a cibis proxima, 2
atque in redormitatione vana esse visa, prope convenit. Est autem somnus nihil aliud, quam animi in medium sese recessus. Præter hominem somniare equos, canes,

Outre l'homme, il est évident que les chevaux, les chiens, les bœufs, les moutons, les chèvres, ont des songes : par analogie, on l'admet pour tous les animaux vivipares ; cela est incertain pour les animaux ovipares, mais il est certain qu'ils dorment. Maintenant passons aux insectes ; car il nous reste à examiner ces animaux, dont l'histoire est d'une difficulté inouïe, et qui, d'après quelques auteurs, ne respirent pas, et sont privés de sang.

boves, pecora, capras, palam est. Ob hoc creditur et in omnibus quæ animal pariant. De iis quæ ova gignunt, incertum est : sed dormire ea, certum. Verum ad insecta transeamus : hæc namque restant immensæ subtilitatis animalia : quando aliqui ea neque spirare, et sanguine etiam carere prodiderunt.

NOTES DU DIXIÈME LIVRE.

(1) Les mss. varient beaucoup pour ce chiffre : les uns portent 540 ; les autres, 511 ; d'autres, 40 ; d'autres, 560 ; Brotier, d'après un ms. de Paris et l'Édition princeps, 560.

(2) Tria Editt. vet. — Tredecim Vulg.

(3) Minutæ Vet. Dalech. — Minutas Vulg.

(4) On ne sait ce qu'est cette aventure. Aristote, qui en parle à propos des corbeaux, dit que les hôtes de Midias périrent à Pharsale.

(5) Trygonem Ed. princeps, Sillig. — Trygonam Chiffl. — Trogonem Vulg. — Le nom seul de cet oiseau est connu.

(6) Valère-Maxime (V, 6) nous apprend comment l'oracle s'accomplit : Ælius Tubéron perdit, à la bataille de Cannes, dix-sept militaires de sa famille, tous hommes d'un grand courage.

(7) Gans est encore aujourd'hui le nom allemand de l'oie.

(8) L'ortygomètre est sans doute quelque oiseau de marais. Frédéric II, *De arte venandi*, I, 9, nomme les râles chefs des cailles.

(9) On ignore ce qu'est la glottide. Quant au cichrame, Bellon, V, 21, pense que c'est l'oiseau appelé proyer ou prayer. Aldovrand, *Ornith.*, XIII, 24, pense que c'est plutôt l'ortolan.

(10) Cette herbe vénéneuse est ou la ciguë ou l'ellébore, plutôt l'ellébore ; car Didyme, dans les *Géoponiques*, XIV, dit : « Les cailles, se repaissant d'ellébore, mettent en danger ceux qui les mangent. »

(11) Hardouin pense que le galgule est le loriot ; chose douteuse, car le loriot se dit chlorio.

(12) D'après Cuvier, il se pourrait que ces memnonides, qui se livrent des combats à époques fixes, fussent les combattants (*tringa pugnax*, L.), oiseaux de rivage, bien connus par les batailles acharnées des mâles entre eux au printemps.

(13) Selon Cuvier, l'érithacus est le rossignol de muraille (*motacilla phœnicurus*, L.) ; et le phœnicure est le rouge-gorge (*motacilla rubecula*, L.), oiseau qui, ressemblant au précédent, et venant en hiver, a bien pu être pris pour l'érithacus qui aurait changé de couleur.

(14) Oiseau indéterminé. D'après Bellon, ce serait le culblanc. Hardouin croit que l'œnanthe est la même que la parra, XVIII, 69.

(15) D'après Hardouin, la vitiparra serait la même que l'œnanthe (X, 45) ; mais, d'une part, cela est douteux ; de l'autre, la leçon n'est pas même parfaitement sûre, des mss. donnant parrarum et ripariarum.

(16) L'acanthyllis est quelque oiseau de buisson, sans qu'on puisse dire au juste lequel. Pline a mal traduit Aristote, qui dit (*Hist. an.*, IX, 13) non pas que le nid est fait de lin, mais qu'il est fait en forme de boule de lin (σφαῖρα λινῆ).

(17) Le cinnamologos est inconnu, et tout le récit paraît fabuleux.

(18) On ne connaît rien qui ressemble à ce qui est dit de cet oiseau scythique.

(19) Ne cui Chiffl. — Neve cui Vulg.

(20) Cadit, ut fracta ala Vet. Dalech. — Cadit, fracta aut ala Vulg.

(21) Beaucoup de traits fabuleux se trouvent dans cette description des oiseaux de Diomède. Cependant, comme il est dit qu'ils nichent dans des trous souterrains, et que le tadorne (*anas tadorna*, L.) a cet instinct, Cuvier pense que peut-être il y a eu quelque confusion de cet oiseau avec l'oiseau mythologique de Diomède.

(22) D'après Cuvier, l'hæmatopode est ou l'huîtrier (*hæmatopus ostralegus*, L.) ou l'échasse (*charadrius himantopus*, L.). Il ajoute que *muscæ* est une faute ; qu'il faut lire *musculi*, des moules. Si on lisait *himantopodi*, ce que portent quelques mss., il n'y aurait pas d'alternative, et ce serait l'échasse.

(23) On a dit que la phaléride était la foulque (*fulica atra*, L.), ou la piette (*mergus albellus*, L.). Cuvier croit qu'il n'est pas impossible que ce soit la sarcelle de la Chine (*anas galericulata*, L.).

(24) D'après Cuvier, cette description du tragopan va assez bien au faisan cornu (*penelope satyra*, Gm.).

(25) In secessu veut sans doute dire : *pendant leur absence*. Cette phrase est prise d'Aristote (*Hist. an.*, VI, 1), sauf *in secessu*, qui ne s'y trouve pas. Gueroult traduit : *Les grives font leur couvée avant leur départ.*

(26) Il naquit un poulet avec une belle crête. L'astrologue annonça à l'enfant de Livie de hautes destinées, l'empire, etc. *Voy.* Suétone, *Tib.*, XIV. Cette explication est nécessaire ; car Pline est si bref, que la phrase semble n'offrir pas de sens, ou en offrir un ridicule.

(27) Pinnis Chiffl. — Pennis Vulg.

(28) Aut in excelso Vulg. — Aut om. Dalech.

(29) Quadragesimo Tolet., Salm. — Quadraginta Vulg.

(30) Quæcumque æstas aut ver statumque anni tempus Editt. vet. — Quæcumque anni tempus Vulg. — J'ai rétabli les mots omis d'après M. Iahn, ib.

(31) Le chlorée paraît être le même que le chlorion (X, 45) ou loriot.

(32) D'après Aristote (*Hist. an.*, IX, 1), le pyralis est sans doute quelque pigeon sauvage. Pline, ailleurs (XI, 42), parle sous ce nom d'un insecte. Ici il s'agit d'un animal terrestre. Mais lequel ? on ne sait.

(33) Le harpé paraît être le même que l'ossifrage, qui est peut-être le gypaète.

(34) Ce reptile est sans doute un lézard, comme on doit le penser d'après le passage parallèle d'Aristote (*Hist. an.*, IX, 63).

LIVRE XI.

1 I. (I.) Les insectes sont nombreux et de diver-
ses espèces, et leur vie est celle des animaux
terrestres et des oiseaux. Les uns sont ailés, comme
les abeilles; les autres sont ailés et sans ailes,
comme les fourmis ; quelques-uns manquent et
d'ailes et de pattes. Tous ces animaux ont été ap-
pelés avec raison insectes, à cause des divisions
qui les coupent tantôt au col, tantôt à la poitrine
et à l'abdomen, en segments réunis l'un à l'autre
2 seulement par un conduit ténu. Chez quelques
insectes la division n'est pas complète; un repli
l'enveloppe, et les commissures s'imbriquent soit
à l'abdomen, soit à la partie supérieure du corps.
Nulle part la nature n'a déployé plus d'habileté.
(II.) Dans les grands animaux, ou du moins dans
les animaux plus grands, le travail fut facile et
la matière obéissante; mais dans ces animaux si
petits, si voisins du néant, quelle sagesse, quelle
puissance, quelle perfection ineffable ! Où a-t-elle
pu mettre un aussi grand nombre de sens dans
le cousin? et il y a des animaux encore plus
3 petits! Où a-t-elle placé la vue en sentinelle? où
a-t-elle appliqué le goût? où a-t-elle inséré l'o-
dorat? où a-t-elle disposé l'organe de cette voix
farouche et relativement si forte? avec quelle sub-
tilité n'a-t-elle pas agencé les ailes, prolongé les
pattes, disposé une cavité affamée, espèce de
ventre, et allumé une soif avide de sang, et
surtout de sang humain? avec quelle adresse
n'a-t-elle pas aiguisé l'arme propre à percer la
peau, et, comme si elle était au large dans
cet appareil si ténu qu'on peut à peine l'aperce-
voir, n'y a-t-elle pas créé un double mécanisme
qui le rend pointu pour perforer, et creux pour
pomper? Quelles dents a-t-elle données au taret 4
(*teredo navalis*, L.) pour percer les planches de
chêne avec un bruit attestant son action destruc-
tive, et trouver sa principale nourriture dans le
bois? Nous admirons les épaules des éléphants
chargées de tours, le cou des taureaux, leur force à
lancer en l'air ce qu'ils saisissent, les déprédations
des tigres, les crinières des lions, tandis que la
nature n'est tout entière nulle part plus que dans
les êtres les plus petits. En conséquence, je prie
les lecteurs, malgré le mépris qu'on a pour beau-
coup de ces insectes, de ne pas condamner et dé-
daigner ce qui est rapporté ici : dans l'observa-
tion de la nature rien ne peut paraître superflu.
II. (III.) Beaucoup d'auteurs ont refusé la 1
respiration aux insectes, alléguant que, dans les
viscères intérieurs, on ne trouve pas d'organe res-
piratoire; ils ont soutenu que ces animaux vivaient
comme les plantes et les arbres, et qu'il y avait une
grande différence entre respirer et vivre; que pour
la même raison ils n'avaient pas de sang, liquide
qu'on ne trouve chez aucun animal privé de cœur
et de foie ; que, de la même façon, ceux qui n'ont
pas de poumon ne respirent pas. De là sort une 2
série de nombreuses questions. En effet, les mêmes
auteurs disent que les insectes n'ont pas de voix,

LIBER XI.

1 I. (I.) Multa hæc et multigenera, terrestrium volucrum-
que vita. Alia pennata, ut apes : alia utroque modo, ut for-
micæ : aliqua et pennis et pedibus carentia : jure omnia
insecta appellata ab incisuris, quæ nunc cervicum loco,
nunc pectorum atque alvi, præcincta separant membra,
2 tenui modo fistula cohærentia. Aliquibus vero non tota
incisura, eam ambiente ruga : sed in alvo, aut superne
tantum, imbricatis flexili vertebris, nusquam alibi spec-
tatiore Naturæ rerum artificio. (II.) In magnis siquidem
corporibus, aut certe majoribus, facilis officina sequaci
materia fuit. In his tam parvis, atque tam nullis, quæ
ratio, quanta vis, quam inextricabilis perfectio? ubi tot
3 sensus collocavit in culice? et sunt alia dictu minora. Sed
ubi visum in eo prætendit? ubi gustatum applicavit? ubi
odoratum inseruit? ubi vero truculentam illam et portione
maximam vocem ingeneravit? qua subtilitate pennas an-
nexuit? prælongavit pedum crura? disposuit jejunam ca-
veam, uti alvum? avidam sanguinis, et potissimum hu-
mani, sitim accendit? Telum vero perfodiendo tergori,
quo spiculavit ingenio? Atque ut in capaci, quum cerni
non possit exilitas, ita reciproca geminavit arte, ut fo-
diendo acuminatum pariter, sorbendoque fistulosum esset.
Quos teredini ad perforanda robora cum sono teste dentes
affixit, potissimumque e ligno cibatum fecit? Sed turrige-
ros elephantorum miramur humeros, taurorumque colla,
et truces in sublime jactus : tigrium rapinas, leonum ju-
bas, quum rerum natura nusquam magis, quam in
minimis, tota sit. Quapropter, quæso, ne nostra legen-
tes, quoniam ex his spernunt multa, etiam relata fastidio
damnent, quum in contemplatione Naturæ nihil possit
videri supervacuum.
II. (III.) Insecta multi negarunt spirare, idque ratione 1
persuadentes, quoniam in viscera interiora nexus spirabi-
lis non inesset. Itaque vivere ut fruges, arboresque : sed
plurimum interesse, spiret aliquid, an vivat. Eadem de
causa nec sanguinem iis esse, qui sit nullis carentibus
corde atque jecore. Sic nec spirare ea, quibus pulmo desit.
Unde numerosa quæstionum series exoritur. Iidem enim 2

malgré le bourdonnement bruyant des abeilles, le chant des cigales, et les sons de plusieurs autres dont il sera question en lieu et place. En contemplant la nature je me suis habitué à penser qu'en elle rien n'est incroyable; et je ne vois pas pourquoi on comprendrait mieux la vie de ces animaux sans respiration, que leur respiration sans poumon; doctrine que j'ai soutenue (IX, 6) pour les animaux marins, malgré la densité et la profondeur de l'eau, qui met obstacle à la respi-
3 ration. Quoi donc! la respiration ne sera pas dévolue aux insectes; et ces animaux volent, vivent au milieu de l'élément respirable, ont les instincts de la nourriture, de la génération, du travail, et même le soin de l'avenir, jouissent, bien que dépourvus des organes qui sont en quelque sorte le support des sens, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, et ont reçu en outre de la nature des dons précieux, l'adresse, le courage, l'habileté! Ils n'ont pas de sang, je l'avoue, liquide qui ne se trouve pas même chez tous les animaux terrestres; mais ils ont quelque chose d'équivalent.
4 De même que, dans la mer, les sèches ont une liqueur noire au lieu de sang (IX, 46), et les pourpres ce suc colorant qui teint les étoffes (IX, 60), de même chez les insectes le liquide qui entretient la vie, quel qu'il soit, sera le sang. Mais laissons à chacun l'opinion qu'il se fait; il nous suffit, pour atteindre notre but, d'indiquer les conditions manifestes des choses, sans juger les questions douteuses.

1 III. (IV.) Les insectes, autant qu'il est possible de s'en assurer, ne paraissent point avoir des parties nerveuses, des os, des épines, des cartilages, de la graisse, de la chair, pas même une croûte fragile comme certains animaux marins (IX, 50), ni rien qu'on puisse appeler peau avec raison; mais ils ont un corps d'une nature intermédiaire en quelque sorte entre toutes ces choses, un corps pour ainsi dire aride, plus mou que les parties nerveuses, et dans le reste plutôt sec, à bien parler, que dur. Voilà tout ce qu'ils ont, rien de plus; à l'intérieur rien, si ce n'est dans un petit nombre un intestin replié. Aussi, même coupés, jouissent-ils d'une grande vitalité, et les parties 2
isolées palpitent. Quelle que soit la source de leur vie, elle n'est pas attachée à certains membres, mais elle est dispersée dans le corps entier, toutefois dans la tête moins que partout ailleurs; la tête, séparée, ne se meut pas, à moins qu'elle ne soit arrachée avec le corselet. Aucune espèce n'a plus de pieds que les insectes. Ceux qui en ont le plus vivent le plus longtemps coupés en morceaux, comme on le voit dans les scolopendres. Ils ont des yeux, et en outre, parmi les sens, le tact et le goût; quelques-uns ont l'odorat; peu ont l'ouïe.

IV. (V.) Entre tous le premier rang appartient 1
aux abeilles, et elles méritent la principale admiration, étant seules, parmi tous les insectes, faites pour l'homme. Elles extraient le miel, suc très-doux, très-léger et très-salutaire; elles fabriquent les rayons et la cire, qui ont mille usages dans la vie; elles se soumettent au travail, exécutent des ouvrages, ont une société politique, des conseils particuliers, des chefs communs, et, ce qui est plus merveilleux, elles ont une morale. De plus, sans qu'elles soient ni apprivoisées ni 2
sauvages (VIII, 82), la nature est si puissante, que d'un avorton, que de l'ombre d'un animal elle a fait une merveille incomparable. Quelle puissance musculaire, quelle force mettre de pair avec tant d'habileté et d'industrie?

et vocem esse his negant, in tanto murmure apium, cicadarum sono, et aliis quæ suis æstimabuntur locis. Nam mihi contuenti se persuasit rerum Natura, nihil incredibile existimare de ea. Nec video, cur magis possint non trahere animam talia, et vivere, quam spirare sine visceribus: quod etiam in marinis docuimus, quamvis arcente spira-
3 tum densitate et altitudine humoris. Volare quidem aliqua, et animatu carere in ipso spiritu viventia, habere sensum victus, generationis, operis, atque etiam de futuro curam: et quamvis non sint membra, quæ velut carina sensus invehant, esse tamen his auditum, olfactum, gustatum, eximia præterea Naturæ dona, solertiam, animum, artem, quis facile crediderit? Sanguinem non esse his fateor, sicut ne terrestribus quidem cunctis, verum simile
4 quiddam. Ut sepiæ in mari sanguinis vicem atramentum obtinet, purpurarum generi infector ille succus: sic et insectis quisquis est vitalis humor, hic erit et sanguis. Donec æstimatio sua cuique sit, nobis propositum est, naturas rerum manifestas indicare, non causas judicare dubias.

1 III. (IV.) Insecta, ut intelligi possit, non videntur nervos habere, nec ossa, nec spinas, nec cartilaginem, nec pinguia, nec carnes, ne crustam quidem fragilem, ut quædam marina, nec quæ jure dicatur cutis: sed mediæ cujusdam inter omnia hæc naturæ corpus, arenti simile, nervo mollius, in reliquis partibus siccius vere, quam durius. Et hoc solum his est, nec præterea aliud. Nihil intus, nisi admodum paucis intestinum implicatum. Itaque divulsis præ- 2
cipua vivacitas, et partium singularum palpitatio. Quia quæcumque est ratio vitalis, illa non certis inest membris, sed toto in corpore, minime tamen capite, solumque non movetur, nisi cum pectore avulsum. In nullo genere plures sunt pedes. Et quibus ex his plurimi, diutius vivunt divulsa, ut in scolopendris videmus. Habent autem oculos, præterque e sensibus tactum atque gustatum: aliqua et odoratum, pauca et auditum.

IV. (V.) Sed inter omnia ea principatus apibus, et jure 1
præcipua admiratio, solis ex eo genere hominum causa genitis. Mella contrahunt, succumque dulcissimum atque subtilissimum, ac saluberrimum. Favos confingunt et ceras, mille ad usus vitæ: laborem tolerant, opera conficiunt, rempublicam habent, consilia privatim, ac duces gregatim; et quod maxime mirum sit, mores habent. Præterea, quum sint neque mansueti generis, neque feri, 2
tamen tanta est Natura rerum, ut prope ex umbra minimi animalis, incomparabile effecerit quiddam. Quos ef-

et même quels génies humains comparer à leur intelligence? Elles ont au moins cet avantage de ne rien posséder qu'en commun. Ne parlons pas de l'âme, admettons seulement qu'elles aient du sang; la quantité en sera bien petite en un si petit corps. Faites maintenant la proportion entre si peu de sang et tant d'instinct.

1 V. (VI.) Elles se tiennent cachées pendant l'hiver; car où prendraient-elles des forces pour supporter les frimas, les neiges et le souffle de l'Aquilon? Tous les insectes hivernent aussi, mais moins longtemps; ceux qui ont leur retraite dans nos maisons se réchauffent de bonne heure. Quant aux abeilles, les saisons ou les climats ont varié, ou bien les anciens se sont trompés. Elles se renferment après le coucher des Pléiades, mais elles restent cachées au delà du lever de cette constellation; à plus forte raison elles ne sortent pas au commencement du printemps, comme on l'a dit; et en Italie personne n'a cette idée sur les ruches. Avant la floraison des fèves, elles sortent pour se livrer à leur travail, et, tant que l'atmosphère est favorable, elles ne perdent
2 pas un seul jour. D'abord elles construisent les rayons, pétrissent la cire, c'est-à-dire bâtissent leurs cellules et leurs maisons; puis elles font leurs petits, enfin le miel; la cire avec les fleurs, le melligo avec les larmes des arbres qui produisent une glu, avec le suc, la gomme, la résine du saule, de l'orme et du roseau. Avec ces substances et d'autres sucs plus amers, elles font d'abord un enduit dont elles revêtent tout l'intérieur de la ruche, sorte de défense contre l'avidité d'autres petites bêtes; car elles savent bien qu'elles vont fabriquer ce qui peut être un objet de convoitise. Puis avec la même matière elles rétrécissent les portes trop larges.

VI. (VII.) Les personnes du métier appellent commosis les premiers fondements, pissoceros les seconds, et les troisièmes propolis: la propolis est placée entre ces deux couches et la cire; on s'en sert beaucoup dans les compositions médicamenteuses (XXII, 50). La commosis forme la première couche; elle a un goût amer: la pissoceros vient ensuite; c'est une cire plus molle, comme si les abeilles voulaient poisser leurs constructions. La propolis provient de la gomme plus douce des vignes (XXIII, 3) et des peupliers (XXIV, 32): c'est une substance déjà plus dense, à laquelle du suc de fleurs a été ajouté; mais ce n'est pas encore de la cire; elle est le fondement des rayons, et ferme les issues au froid et à toute influence nuisible; elle a aussi une odeur forte, à tel point qu'on s'en sert généralement en place de galbanum. 1

VII. En outre, les abeilles amassent l'érithace, que quelques-uns nomment sandaraque, d'autres cérinthe: c'est la nourriture des abeilles pendant qu'elles travaillent; on la trouve souvent en réserve dans les cavités des rayons; elle a aussi une saveur amère. Elle est le produit de la rosée du printemps et du suc gommeux des arbres, moins abondante par le vent Africus, plus noire par le vent du midi, meilleure et rouge par l'Aquilon, très-abondante sur les noyers grecs (amandiers). Ménécrate dit que la fleur de ce noyer donne des indices sur ce que sera la récolte en miel (1); mais il est le seul qui le dise. 1

VIII. (VIII.) Les abeilles font la cire avec les fleurs de tous les arbres et de toutes les plantes cultivées, excepté la patience (XIX, 40; XX, 85) et l'échinopode (2); ce sont des herbes. On excepte à tort le spart (XIX, 7): plusieurs miels d'Espagne provenant de lieux plantés de spart 1

ficaciæ industriæque tantæ comparemus nervos? quas vires? quos rationi medius fidius viros? hoc certe præstantioribus, quo nihil novere, nisi commune. Non sit de anima quæstio: constet et de sanguine, quantulum tamen esse in tantulis potest? Æstimemus postea ingenium.

1 V. (VI.) Hieme conduntur: unde enim ad pruinas nivesque, et Aquilonum flatus perferendos vires? Sane et insecta omnia, sed minus diu: quæ parietibus nostris occultata, mature tepefiunt. Circa apes aut temporum locorumve ratio mutata est, aut erraverunt priores. Conduntur a Vergiliarum occasu, sed latent ultra exortum: adeo non ad veris initium, ut dixere, nec quisquam in Italia de alvis existimat. Ante fabas florentes exeunt ad opera et labores: nullusque, quum per cælum licuit, otio perit
2 dies. Primum favos construunt, ceram fingunt, hoc est, domos cellasque faciunt. Deinde sobolem, postea mella, ceram ex floribus, melliginem e lacrymis arborum, quæ glutinum pariunt, salicis, ulmi, arundinis, succo, gummi, resina. His primum alveum ipsum intus totum, ut quodam tectorio, illinunt, et aliis amarioribus succis contra aliarum bestiolarum aviditates: id se facturas consciæ, quod concupisci possit. His deinde fores quoque latiores circumstruunt.

VI. (VII.) Prima fundamenta commosin vocant periti, secunda pissoceron, tertia propolin, inter coria cerasque: magni ad medicamina usus. Commosis crusta est prima, saporis amari. Pissoceros super eam venit, picantium modo, ceu dilutior cera. E vitium, populorumque mitiore gummi propolis crassioris jam materiæ, additis floribus, nondum tamen cera, sed favorum stabilimentum, qua omnes frigoris aut injuriæ aditus obstruuntur, odore et ipsa etiamnum gravi, ut qua plerique pro galbano utantur. 1

VII. Præter hæc convehitur erithace, quam aliqui sandaracam, alii cerinthum vocant. Hic erit apium, dum operantur, cibus, qui sæpe invenitur in favorum inanitatibus sepositus, et ipse amari saporis. Gignitur autem rore verno, et arborum succo, gummium modo, Africi minor, Austri flatu nigrior, Aquilonibus melior et rubens, plurimus in Græcis nucibus. Menecrates florem esse dicit futuræ messis indicium, sed nemo præter eum. 1

VIII. (VIII.) Ceras ex omnium arborum satorumque floribus confingunt, excepta rumice et echinopode. Herbarum hæc genera. Falso excipitur et spartum: quippe quum in Hispania multa in spartariis mella herbam eam sapiant. Falso et oleas excipi arbitror, quippe olivæ pro- 1

ont le goût de cette plante. Je pense aussi que c'est à tort qu'on excepte l'olivier (xxi, 41); car il est certain que l'abondance des olives est favorable à la multiplication des essaims. Les abeilles ne nuisent à aucun fruit; elles ne se posent même pas sur une fleur morte, bien moins encore sur un corps mort. Elles opèrent dans un espace de soixante pas autour de la ruche, et quand les fleurs du voisinage sont consommées, elles envoient des explorateurs chercher des pâturages plus éloignés. Surprises par la nuit dans une expédition, elles veillent couchées sur le dos, afin de protéger leurs ailes contre la rosée.

1 IX. (ix.) On ne s'étonnera pas que des hommes se soient épris d'amour pour elles, par exemple Aristomaque de Soles, qui pendant cinquante-huit ans ne fit que s'occuper des abeilles, et Philiscus de Thasos, qui vécut dans les lieux déserts élevant des abeilles, et qui fut surnommé le Sauvage. Tous deux ont écrit sur les abeilles.

1 X. (x.) Voici la règle de leur travail : pendant le jour, une garde veille aux portes comme dans les camps; pendant la nuit on se repose, jusqu'au matin, qu'une abeille éveille les autres en bourdonnant deux ou trois fois, comme si elle sonnait de la trompette. Alors elles s'envolent toutes ensemble, si la journée doit être douce; elles prévoient en effet les vents et les pluies, et se tiennent renfermées dans leur ruche. Quand le temps est beau (et elles ont aussi la faculté de le deviner), la troupe sort et va se mettre à l'ouvrage : les unes chargent de fleurs leurs pattes, les autres remplissent d'eau leur bouche, et de
2 gouttes tout le duvet de leur corps. La jeunesse travaille ainsi au dehors, et rapporte ces provisions; les abeilles plus âgées s'occupent à l'intérieur. Celles qui portent les fleurs chargent avec leurs pattes de devant leurs pattes de derrière, qui à cette fin sont rugueuses, et leurs pattes de devant avec leur trompe; puis, toutes chargées, reviennent pliant sous le faix. Elles sont reçues par trois ou quatre abeilles, qui les déchargent. Car, à l'intérieur aussi, les emplois sont divisés : les unes construisent, les autres polissent; d'autres passent les matériaux, d'autres préparent des aliments avec ce qui a été apporté. En effet, elles ne mangent pas à part, pour qu'il n'y ait aucune inégalité ni dans le travail, ni dans la nourriture, 3
ni dans la distribution du temps. Elles commencent leurs constructions à la voûte de la ruche, et, comme dans le tissage de la toile, elles conduisent la contexture de leurs cellules de haut en bas, laissant deux sentiers autour de chaque construction, pour l'entrée des unes et la sortie des autres. Les rayons, fixés par le haut et aussi un peu par le côté, tiennent ensemble et sont également suspendus; ils ne touchent pas le plancher; ils sont anguleux ou ronds, suivant que l'exige la forme de la ruche; quelquefois anguleux et ronds, lorsque deux essaims qui vivent dans la concorde ont des procédés différents. Elles soutiennent les rayons qui s'affaissent, à l'aide de piliers partant du sol et disposés en arcades, pour que le passage ne soit pas fermé aux réparations. Elles 4
laissent vides les trois premières rangées environ, pour ne pas exposer à la vue ce qui pourrait tenter les voleurs. Les dernières rangées sont les plus remplies de miel; aussi est-ce par le derrière de la ruche qu'on retire les rayons. Les abeilles chargées recherchent les vents favorables; s'il s'élève un orage, elles prennent une petite pierre dont le poids leur sert de lest; quelques auteurs prétendent qu'elles la mettent sur leur épaule. Quand le vent est contraire, elles volent à rasterre, en évitant les ronces. Le travail est merveilleusement surveillé. Les paresseuses sont re-

ventu plurima examina gigni certum est. Fructibus nullis nocetur. Mortuis ne floribus quidem, non modo corporibus insidunt. Operantur intra sexaginta passus : et subinde consumtis in proximo floribus, speculatores ad pabula ulteriora mittunt. Noctu deprehensæ in expeditione excubant supinæ, ut alas a rore protegant.

1 IX. (ix.) Ne quis miretur amore earum captos, Aristomachum Solensem duodesexaginta annis nihil aliud egisse : Philiscum vero Thasium in desertis apes colentem Agrium cognominatum : qui ambo scripsere de his.

1 X. (x.) Ratio operis. Interdiu statio ad portas more castrorum, noctu quies in matutinum, donec una excitet gemino aut triplici bombo, ut buccino aliquo. Tunc universæ provolant, si dies mitis futurus est. Prædivinant enim ventos imbresque, et se continent tectis. Itaque temperie cœli (et hoc inter præscita habent), quum agmen ad opera processit, aliæ flores aggerunt pedibus, aliæ aquam
2 ore, guttasque lanugine totius corporis. Quibus est earum adolescentia, ad opera exeunt, et supradicta convehunt : seniores intus operantur. Quæ flores comportant, prioribus pedibus femina onerant, propter id natura scabra, pedes priores rostro : totæque onustæ remeant sarcina pandatæ. Excipiunt eas ternæ, quaternæque, et exonerant. Sunt enim intus quoque officia divisa. Aliæ struunt, aliæ poliunt, aliæ suggerunt, aliæ cibum comparant ex eo quod allatum est. Neque enim separatim vescuntur, ne inæqualitas operis et cibi fiat et temporis. Struunt orsæ a conca- 3
meratione alvei, textumque velut a summa tela deducunt, limitibus binis circa singulos actus, ut aliis intrent, aliis exeant. Favi superiore parte affixi, et paulum etiam lateribus, simul hærent, et pendent una. Alveum non contingunt, nunc obliqui, nunc rotundi, qualiter poposcit alveus : aliquando et duorum generum : quum duo examina concordibus populis dissimiles habuere ritus. Ruentes ceras fulciunt, pilarum intergerinis sic a solo fornicatis, ne desit aditus ad sarciendum. Primi fere tres versus inanes 4
struuntur, ne promtum sit quod invitet furantem. Novissimi maxime implentur melle : ideoque aversa alvo favi eximuntur. Gerulæ secundos flatus captant. Si cooriatur procella, apprehensi ponduscula lapilli se librant. Quidam in humeros eum imponi tradunt. Juxta vero terram volant in adverso flatu vepribus evitatis. Mira observatio operis.

marquées, puis châtiées, enfin punies de mort. Leur propreté est extraordinaire : elles enlèvent tout de la ruche, et ne laissent aucune immondice au milieu de leurs travaux. Les excréments des ouvrières sont accumulés en un seul endroit dans l'intérieur, afin qu'elles ne s'écartent pas trop loin; et, dans les journées de mauvais temps, quand on ne travaille pas, elles les transportent
5 au dehors. Sur le soir le bourdonnement va diminuant dans la ruche, jusqu'à ce qu'une abeille volant autour, et faisant entendre un bourdonnement semblable à celui du réveil, donne, pour ainsi dire, le signal du repos. C'est encore une habitude militaire. Alors soudainement toutes gardent le silence. (XI.) Elles construisent d'abord des maisons pour la multitude, puis pour les rois : si on attend une année abondante, elles ajoutent des logements pour les bourdons; ce sont les plus petites cellules, bien que les bourdons soient plus gros que les abeilles.

1 XI. Les bourdons sont sans aiguillon, espèce d'abeilles imparfaites, produites les dernières, ébauchées par des parents fatigués et épuisés, progéniture tardive, et, pour ainsi dire, les esclaves des abeilles véritables. Aussi leur commandent-elles; elles les poussent les premiers à l'ouvrage, et punissent sans miséricorde leur paresse. Les bourdons non-seulement les aident dans leur travail, mais encore ils leur sont utiles pour la propagation de l'espèce, la multitude contribuant beaucoup à entretenir la chaleur. Dans tous les cas, plus le nombre de ces bourdons est grand, plus la production des essaims est féconde. Lorsque le miel commence à mûrir, elles les chassent; et, se mettant plusieurs après un seul, elles les tuent. Ces bourdons ne se voient qu'au printemps. Un bourdon auquel on a ôté les ailes, remis dans la ruche, les enlève aux autres.

XII. Dans le bas de la ruche elles construisent, 1
pour leurs chefs futurs, des palais spacieux, magnifiques, séparés, et surmontés d'une espèce de dôme; si on ôte cet appendice, il ne se produit pas de progéniture. Toutes les cellules sont hexagones, chaque patte ayant fait son côté. Aucun travail n'est à jour fixe; mais elles se hâtent, pendant les beaux temps, d'accomplir leur tâche; en une ou deux journées au plus elles remplissent les cellules de miel. (XII.) Cette substance vient de l'air, surtout au lever des constellations; elle se fait principalement quand Sirius est dans son éclat, jamais avant le lever des Pléiades, au moment de l'aube. Aussi trouve-t-on alors, à 2
la première aurore, les feuilles des arbres humectées de miel; et ceux qui le matin sont en plein air sentent que leurs vêtements et leurs cheveux sont enduits d'une liqueur onctueuse. Sueur du ciel, ou espèce de salive des astres, ou suc de l'air qui se purifie, plût aux dieux que le miel fût pur, limpide, et tel qu'il a coulé d'abord! mais, tombant d'une aussi grande hauteur, il se salit beaucoup dans son trajet vers nous, et il se corrompt par les exhalaisons terrestres qu'il rencontre; en outre, il est pompé sur le feuillage et les herbages, accumulé dans les petites poches des abeilles (car elles dégorgent par leurs trompes), altéré par le suc des fleurs, macéré dans les ruches, et modifié mille fois; néanmoins il fait éprouver un grand plaisir, effet de son origine céleste.

XIII. (XIII.) Il est toujours le meilleur là où 1
il a pour réservoirs les calices des fleurs les plus exquises. Les plus renommés sont ceux du mont

Cessantium inertiam notant, castigant mox, et puniunt morte. Mira munditia. Amoliuntur omnia e medio, nullæque inter opera spurcitiæ jacent. Quin et excrementa operantium intus, ne longius recedant, unum congesta in locum,
5 turbidis diebus et operis otio egerunt. Quum advesperascit, in alveo strepunt minus ac minus, donec una circumvolet eodem, quo excitavit, bombo, ceu quietem capere imperans : et hoc castrorum more. Tunc repente omnes conticescunt. (XI.) Domos primum plebei exædificant, deinde regibus. Si speratur largior proventus, adjiciuntur contubernia et fucis. Hæ cellarum minimæ, sed ipsi majores apibus.

1 XI. Sunt autem fuci, sine aculeo, velut imperfectæ apes, novissimæque, a fessis et jam emeritis inchoatæ, serotinus fetus, et quasi servitia verarum apium : quamobrem imperant iis, primosque in opera expellunt, tardantes sine clementia puniunt. Neque in opere tantum, sed in fetu quoque adjuvant eas, multum ad calorem conferente turba. Certe quo major eorum fuit multitudo, hoc major fiet examinum proventus. Quum mella cœperunt maturescere, abigunt eos : multæque singulos aggressæ trucidant. Nec id genus, nisi vere, conspicitur. Fucus ademtis alis in alveum rejectus, ipse cæteris adimit.

XII. Regias imperatoribus futuris in ima parte alvei 1
exstruunt amplas, magnificas, separatas, tuberculo eminentes : quod si exprimatur, non gignuntur soboles. Sexangulæ omnes cellæ, singulorum esse pedum opere. Nihil horum stato tempore, sed rapiunt diebus serenis munia. Et melle uno alterove ad summum die cellas replent. (XII.) Venit hoc ex aere, et maxime siderum exortu, præcipueque ipso Sirio exsplendescente fit : nec omnino prius Vergiliarum exortu, sublucanis temporibus. Itaque tum prima 2
aurora folia arborum melle roscida inveniuntur : ac si qui matutino sub dio fuere, unctas liquore vestes, capillumque concretum sentiunt. Sive ille est cæli sudor, sive quædam siderum saliva, sive purgantis se aeris succus, utinamque esset et purus ac liquidus, et suæ naturæ, qualis defluit primo : nunc vero e tanta cadens altitudine, multumque dum venit, sordescens, et obvio terræ halitu infectus; præterea e fronde ac pabulis potus, et in utriculos congestus apum (ore enim eum vomunt), ad hæc succo florum corruptus, et alveis maceratus, totiesque mutatus, magnam tamen cælestis naturæ voluptatem affert.

XIII. (XIII.) Ibi optimus semper, ubi optimorum doliolis florum conditur. Atticæ regionis hoc, et Siculæ, 1
Hymetto, et Hybla, ab locis : mox Calydna insula. Est

Hymette en Attique et du mont Hybla en Sicile, puis ceux de l'île Calydna (IV, 23, 5; V, 36, 1). Au commencement le miel est liquide comme de l'eau; il bouillonne pendant les premiers jours comme du moût, et il se purifie; au vingtième jour il s'épaissit, puis il se couvre d'une pellicule mince : c'est l'écume qui se concrète par l'effet de la chaleur. Le meilleur au goût, celui qui est le moins altéré par les feuilles, provient des feuilles du chêne, du tilleul et des roseaux.

1 XIV. (XIV.) L'excellence des produits dépend, comme nous venons de le dire, du pays, mais à divers titres : ici, en effet, des rayons remarquables par la cire, comme chez les Péligues et en Sicile; là, un miel abondant comme en Crète, en Chypre, en Afrique; ailleurs, la grandeur du rayon est extraordinaire : comme dans les régions septentrionales; on en a vu en Germanie un de huit pieds de long, noir dans la partie creuse.

2 Toutefois, en quelque contrée que ce soit, on distingue trois espèces de miels. La première est le miel du printemps : le rayon a été formé avec les fleurs; on l'appelle anthinum (ἄνθος, *fleur*). Quelques-uns défendent d'y toucher, afin qu'une nourriture abondante produise une génération vigoureuse; pour d'autres, c'est le miel dont il faut laisser le moins aux abeilles, parce que les produits abonderont au lever des grandes constellations. Du reste, le solstice d'été, quand le thym (XXI, 31) et la vigne commencent à fleurir, est le moment principal de l'approvision-
3 nement des cellules. Il est une juste mesure à garder en taillant les ruches : la disette désespère les abeilles, elles meurent ou elles s'enfuient; au contraire, l'abondance les rend paresseuses, et alors elles se nourrissent de miel et non d'érithace. Aussi les bons éleveurs laissent aux abeilles un douzième. Le jour fixé pour commencer la récolte est déterminé par une sorte de loi naturelle : je dirai, pour ceux qui veulent savoir ou pratiquer, que c'est le trentième jour après la sortie de l'essaim; cette récolte se fait presque toujours dans le mois de mai.

La seconde espèce est le miel d'été; on l'appelle 4
ὡραῖον, parce qu'il est produit dans la saison (ὥρα, *saison*) la plus favorable, quand Sirius est dans tout son éclat, trente jours environ après le solstice. La nature a révélé dans cette substance aux mortels des propriétés merveilleuses; mais la fraude de l'homme falsifie et perd toutes choses. Après le lever de chaque constellation, mais surtout des constellations de premier rang, ou l'apparition de l'arc-en-ciel, s'il ne survient pas de la pluie et que la rosée s'échauffe par les rayons du soleil, ce ne sont plus des miels, ce sont des médicaments qui se produisent; dons célestes pour les yeux, les plaies et les viscères intérieurs. Si on recueille ce miel au lever de Sirius, et que le lever de Vénus, ou de Jupiter, ou de Mercure, tombe le même jour, ce qui arrive souvent, la douceur de cette substance, et la vertu qu'elle possède pour rappeler les mortels à la vie, ne sont pas moindres que celles du divin nectar.

XV. (XV.) Le miel est plus abondant dans la 1
pleine lune, plus gras dans un jour serein. Dans tout miel, celui qui a coulé spontanément, comme la mère-goutte et l'huile vierge, et qu'on appelle acetum, est le plus estimé. Tout miel d'été est d'une couleur rouge, ayant été produit dans des journées plus sèches. Le miel blanc ne se fait pas avec du thym; on le regarde comme très-bon pour les yeux et les plaies. Quant à celui qui provient du thym, il est d'une couleur d'or et d'un goût très-agréable (3). Celui que nous voyons

autem initio mel, ut aqua, dilutum, et primis diebus fervet, ut musta, seque purgat : vicesimo die crassescit, mox obducitur tenui membrana, quæ fervoris ipsius spuma concrescit. Sorbetur optimum, et minime fronde infectum, e quercus, tiliæ, arundinum foliis.

1 XIV. (XIV.) Summa quidem bonitatis natione constat (ut supra diximus), pluribus modis : aliubi enim favi cera spectabiles gignuntur, ut in Pelignis, Sicilia : aliubi mellis copia, ut in Creta, Cypro, Africa : aliubi magnitudine, ut in septemtrionalibus, viso jam in Germania octo pedum longitudinis favo, in cava parte nigro.

2 In quocumque tamen tractu terna sunt mellis genera. Vernum ex floribus constructo favo, quod ideo vocatur anthinum. Hoc quidam attingi vetant, ut largo alimento valida exeat soboles. Alii ex nullo minus apibus relinquunt, quoniam magna sequatur ubertas, magnorum siderum exortu. Præterea solstitio, quum thymum et uva
3 florere incipiunt, præcipua cellarum materia. Est autem in eximendis favis necessaria dispensatio, quoniam inopia cibi desperant, moriunturque, aut diffugiunt : contra copia ignaviam affert : ac jam melle, non erithace pascuntur. Ergo diligentiores ex hac vindemia duodecimam partem apibus relinquunt. Dies status inchoandæ, ut quadam lege naturæ, si scire aut observare homines velint, tricesimus ab educto examine; fereque maio mense includitur hæc vindemia.

Alterum genus est mellis æstivi, quod ideo vocatur 4
ὡραῖον, a tempestivitate præcipua, ipso Sirio exsplendescente post solstitium diebus tricenis fere. Immensa circa hoc subtilitas Naturæ mortalibus patefacta est, nisi fraus hominum cuncta pernicie corrumperet. Namque ab exortu sideris cujuscumque, sed nobilium maxime, aut cælestis arcus, si non sequantur imbres, sed ros tepescat Solis radiis, medicamenta, non mella, gignuntur : oculis, ulceribus, internisque visceribus, dona cælestia. Quod si servetur hoc Sirio exoriente, casuque congruat in eumdem diem, ut sæpe, Veneris, aut Jovis, Mercuriive exortus, non alia suavitas, visque mortalium malis a morte vocandis, quam divini nectaris, fiat.

XV. (XV.) Mel plenilunio uberius capitur, serena die 1
pinguius. In omni melle, quod per se fluxit, ut mustum oleumque, appellaturque acetum, maxime laudabile est. Æstivum omne rutilum, ut diebus confectum siccioribus. Album mel non fit, quod e mero thymo est, sed oculis et

formé dans les calices des fleurs est gras; celui du romarin (XXIV, 59) est épais; celui qui a des grumeaux est très-peu estimé. Le miel du thym ne se coagule pas, il est filant au toucher; c'est
2 la première preuve de sa pesanteur. Quand il se détache aussitôt et rejaillit en gouttes, c'est la preuve qu'il ne vaut rien. Les autres conditions, c'est qu'il soit parfumé, d'un doux tirant sur l'âcre, gluant et transparent. Cassius Dionysius pense qu'on doit laisser aux abeilles le dixième de la récolte d'été, si les ruches sont pleines; si elles ne le sont pas, une part proportionnée; et si elles sont vides, il ne faut pas y toucher du tout. Les habitants de l'Attique ont fixé l'époque de cette récolte au commencement de la caprification; d'autres, au jour consacré à Vulcain (en août).

3 (XVI.) La troisième espèce de miel, la moins estimée, est le miel sauvage; on l'appelle miel de bruyère. Les abeilles le recueillent après les premières pluies d'automne, lorsque la bruyère seule fleurit dans les forêts; aussi a-t-il l'aspect sablonneux. Il se produit principalement après le lever d'Arcturus, à partir de la veille des ides de septembre (12 septembre). Quelques-uns retardent la récolte d'été jusqu'au lever d'Arcturus, parce que de là jusqu'à l'équinoxe d'automne il reste quatorze jours, et que de l'équinoxe au coucher des Pléiades, pendant quarante-huit jours, la
4 bruyère est le plus abondante. Les Athéniens appellent cette plante tétralix, les Eubéens sisare (4); ils la regardent comme très-agréable aux abeilles: elle ne l'est peut-être que parce qu'alors il n'y a pas d'autres fleurs. Cette récolte se termine donc avec les vendanges et le coucher des Pléiades, vers les ides de novembre (13 novembre). L'expérience enseigne qu'il faut laisser aux abeilles deux tiers de cette récolte, indépendamment de la partie des rayons qui contient l'érithace. Depuis le solstice d'hiver jusqu'au lever d'Arcturus, pendant soixante jours, elles sont plongées dans un sommeil qui leur tient lieu de toute nourriture. Depuis le lever d'Arcturus jusqu'à l'équinoxe du printemps, dans les climats plus chauds, elles sont éveillées, mais elles se tiennent renfermées dans leur ruche, et ont recours aux provisions qu'elles ont mises en réserve pour cette époque; mais en Italie elles y ont recours après le lever des Pléiades; elles dorment jusqu'à cette époque.

Quelques-uns en retirant le miel le pèsent, et en prennent autant qu'ils en laissent : l'équité doit être observée même à leur égard, et on assure qu'elles meurent si le partage est frauduleux. On recommande avant tout que la personne chargée de retirer le miel soit lavée et propre. Elles haïssent les voleurs (XIX, 37), et les femmes pendant la menstruation. Quand on retire le miel, il est très-avantageux de les chasser par la fumée, de peur qu'elles ne s'irritent, et qu'elles ne dévorent avidement le miel. On emploie souvent la fumée pour les réveiller de leur paresse au travail, car si elles ne restent pas sur les gâteaux, ils deviennent livides. D'un autre côté, en les enfumant trop souvent, on les infecte; le miel, qui s'aigrit au moindre contact de la rosée, se ressent très-promptement du mal qu'elles éprouvent : aussi, parmi les diverses espèces de miels, on en a une qu'on appelle acapnos (sans fumée). 5

XVI. La génération des abeilles a été parmi les savants un objet de grandes controverses et de recherches subtiles; en effet, on ne les a jamais vues s'accoupler. Plusieurs ont pensé qu'elles devaient naître de fleurs artistement arran- 1

ulceribus aptissimum existimatur; e thymo, coloris aurei, saporis gratissimi. Quod fit palam doliolis, pingue : marino e rore, spissum. Quod concrescit autem, minime laudatur. Thymosum non coit, et tactu prætenuia fila mittit; quod primum gravitatis argumentum est.
2 Abrumpi statim et resilire guttas, vilitatis indicium habetur. Sequens probatio, ut sit odoratum, et ex dulci acre, glutinosum, perlucidum. Æstiva mellatione decimam partem Cassio Dionysio apibus relinqui placet, si plenæ fuerint alvi : si minus, pro rata portione : aut si inanes, omnino non attingi. Huic vindemiæ Attici signum dedere initium caprifici : alii diem Vulcano sacrum.

3 (XVI.) Tertium genus mellis, minime probatum, silvestre, quod ericæum vocant. Convehitur post primos autumni imbres, quum erice sola floret in silvis, ob id arenoso simile. Gignitur id maxime Arcturi exortu ex ante pridie idus septembris. Quidam æstivam mellationem ad Arcturi exortum proferunt, quoniam ad æquinoctium autumni ab eo supersint dies quatuordecim : et ab æquinoctio ad Vergiliarum occasum diebus XLVIII plurima sit
4 erice. Athenienses tetralicem appellant, Eubœa sisaram, quam putant apibus esse gratissimam, fortassis quia tunc nulla alia sit copia. Hæc ergo mellatio, fine vindemiæ et Vergiliarum occasu, idibus novembris fere incinditur. Relinqui ex ea duas partes apibus ratio persuadet, et semper eas partes favorum, quæ habeant erithacen. A bruma ad Arcturi exortum diebus LX somno aluntur sine ullo cibo. Ab Arcturi exortu ad æquinoctium vernum tepidiore tractu jam vigilant : sed etiam tunc alveo se continent, servatosque in id tempus cibos repetunt. In Italia vero hoc idem a Vergiliarum exortu faciunt : in eum dormiunt.

Alvos quidam in eximendo melle expendunt, ita diribentes quantum relinquant. Æquitas siquidem etiam in eis obstringitur; feruntque societate fraudata alvos mori. In primis ergo præcipitur, ut loti purique eximant mella. Et furem mulierumque menses odere. Quum eximuntur mella, apes abigi fumo utilissimum, ne irascantur, aut ipsæ avide vorent. Fumo crebriore etiam ignavia earum excitatur ad opera. Nam nisi incubavere, favos lividos faciunt. Rursus nimio fumo inficiuntur : quarum injuriam celerrime sentiunt mella, vel minimo contactu roris acescentia. Et ob id inter genera servatur, quod acapnon vocant. 5

XVI. Fetus quonam modo progenerarent, magna inter eruditos et subtilis quæstio fuit. Apium enim coitus visus est numquam. Plures existimavere oportere confici floribus compositis apte atque utiliter. Aliqui coitu unius, qui rex 1

gées pour cette destination : quelques-uns admettent qu'elles proviennent de l'accouplement d'un seul individu qui est appelé roi dans chaque essaim ; qu'il est le seul mâle ; qu'il l'emporte par la taille pour qu'il ne s'épuise pas ; qu'aussi nulle progéniture n'est produite sans lui ; que les autres abeilles sont des femelles qui l'accompagnent en sa qualité de mâle, et non de chef. Cette opinion, du reste probable, est réfutée par la génération des bourdons. Comment, en effet, se pourrait-il que le même accouplement produisit des individus parfaits et des individus imparfaits ? L'opinion que j'ai rapportée la première serait plus vraisemblable, s'il ne s'y présentait une difficulté différente : en effet, il naît quelquefois à l'extrémité des rayons des abeilles plus grosses, qui mettent les autres en fuite ; cette espèce nuisible s'appelle œstrus (5). Comment naît-elle, si les abeilles façonnent elles-mêmes leur progéniture ?

2 Un fait certain, c'est qu'elles couvent à la manière des poules : ce qui éclôt présente d'abord l'apparence d'un vermisseau blanc, couché en travers, et tellement adhérent à la cire, qu'il en paraît être une partie intégrante. Le roi est, dès le premier temps, de la couleur du miel, comme étant formé du choix de toutes les fleurs ; ce n'est pas un vermisseau, et tout d'abord il a des ailes. Les autres abeilles, quand elles commencent à prendre une forme, s'appellent nymphes, comme les bourdons se nomment sirènes ou céphènes. Si on ôte la tête à l'une ou à l'autre espèce avant qu'elles aient des ailes, le reste du corps est le mets le plus agréable pour les mères. Au bout de quelque temps elles leur instillent de la nourriture, et elles les couvent en bourdonnant très-fort, pour produire, pense-t-on, la chaleur qui est nécessaire à l'éclosion des petits. Enfin, les membranes qui les enveloppent, comme l'œuf enveloppe le poussin, se rompent, et toute l'armée paraît à la lumière.
Cela a été vu aux environs de Rome, à la cam- 3
pagne d'un consulaire qui avait fait des ruches avec la corne transparente des lanternes. Les petits ont pris tout leur développement en quarante-cinq jours. Dans certains rayons il se forme ce qu'on appelle le clou ; c'est une cire dure et amère qu'on rencontre quand elles n'ont pas mené à bien leur couvain, soit par maladie, soit par paresse, soit par une stérilité naturelle ; c'est l'avortement des abeilles. Les petits, aussitôt après leur éclosion, travaillent avec les mères comme pour se former ; leur jeune roi est accompagné d'un essaim de son âge.

Les abeilles, dans la crainte de manquer de 4
rois, en élèvent plusieurs ; puis, quand la progéniture royale commence à grandir, elles s'accordent unanimement pour mettre à mort les plus mauvais, de peur qu'ils ne soient une cause de discorde. Il y en a de deux sortes ; le meilleur est noir et tacheté. Tous ces rois ont toujours une forme distinguée ; ils sont deux fois plus gros que les autres, leurs ailes sont plus courtes, leurs pattes sont droites, leur démarche est plus fière, et sur le front ils ont une tache blanche en forme de diadème : ils diffèrent beaucoup aussi du vulgaire par leur éclat.

XVII. (XVII.) Qu'on recherche maintenant 1
s'il y a eu plusieurs Hercule, et combien de Bacchus, et ces autres questions ensevelies dans les profondeurs de l'antiquité. Voici une petite chose, elle est attachée à nos maisons de campagne, on l'a constamment sous la main ; et cependant les auteurs ne sont pas d'accord sur ceci : si le roi seul est sans aiguillon, sans autre arme que la

in quoque appellatur examine. Hunc esse solum marem, præcipua magnitudine, ne fatiscat. Ideo fetum sine eo non edi, apesque reliquas, tamquam marem feminas comitari, non tanquam ducem : quam probabilem alias sententiam fucorum proventus coarguit. Quæ enim ratio, ut idem coitus alios perfectos, imperfectos generet alios? Propior vero prior existimatio fieret, ni rursus alia difficultas occurreret. Quippe nascuntur aliquando in extremis favis apes grandiores, quæ ceteras fugant. Œstrus vocatur hoc malum : quonam modo nascens, si ipsæ fingunt ?

2 Quod certum est, gallinarum modo incubant. Id quod exclusum est, primum vermiculus videtur candidus, jacens transversus, adhærensque ita ut pars ceræ videatur. Rex statim mellei coloris, ut electo flore ex omni copia factus, neque vermiculus, sed statim penniger. Cætera turba quum formam capere cœpit, nymphæ vocantur : ut fuci, sirenes, aut cephenes. Si quis alterutris capita demat, priusquam pennas habeant, pro gratissimo sunt pabulo matribus. Tempore procedente instillant cibos, atque incubant, maxime murmurantes, caloris (ut putant) faciendi gratia, necessarii excludendis pullis, donec ruptis membranis, quæ singulos cingunt ovorum modo, univer-
sum agmen emergat. Spectatum hoc Romæ consularis cu- 3
jusdam suburbano, alveis cornu laternæ translucido factis. Fetus intra XLV diem peragitur. Fit in favis quibusdam, qui vocatur clavus, amaræ duritia ceræ, quum fetum inde non eduxere, morbo, aut ignavia, aut infecunditate naturali. Hic est abortus apium. Protinus autem educti operantur quadam disciplina cum matribus, regemque juvenem æqualis turba comitatur.

Reges plures inchoantur, ne desint. Postea ex his sobo- 4
les quum adulta esse cœpit, concordi suffragio deterrimos necant, ne distrahant agmina. Duo autem genera eorum : melior niger variusque. Omnibus forma semper egregia et duplo quam cæteris major, pennæ breviores, crura recta, ingressus celsior, in fronte macula quodam diademate candicans. Multum etiam nitore a vulgo differunt.

XVII. (XVII.) Quærat nunc aliquis, unusne Hercules 1
fuerit, et quot Liberi Patres, et reliqua vetustatis situ obruta? Ecce in re parva, villisque nostris annexa, cujus assidua copia est, non constat inter auctores : rex nullumne solus habeat aculeum, majestate tantum armatus,

majesté; ou si la nature, lui en ayant donné un, s'est contentée de lui en refuser l'usage. Ce qui est certain, c'est que le roi ne se sert pas de l'aiguillon. Le peuple lui obéit merveilleusement. Quand le roi sort, tout l'essaim est avec lui, se groupe alentour, l'enveloppe, le protége, et ne le laisse pas voir. Le reste du temps, quand le peuple est à l'ouvrage, le roi visite les travaux dans l'intérieur, paraît donner des exhortations,
2 et seul est exempt du travail. Il a autour de lui des espèces de satellites et de licteurs, gardes assidus de son autorité. Il ne sort de la ruche que quand l'essaim doit émigrer. Cette émigration se connaît longtemps d'avance à un bourdonnement qui, entendu pendant quelques jours dans l'intérieur, indique que les abeilles, attendant une journée favorable, font leurs apprêts. Si on coupe une aile au roi, l'essaim ne part pas. Quand elles sont en route, chacune ambitionne de s'approcher de lui, et se réjouit d'être remarquée, remplissant son devoir; fatigué, elles le soulèvent sur leurs épaules; plus fatigué encore, elles le portent tout à fait. Si une d'elles reste en arrière par lassitude, ou s'égare, elle suit le reste à l'odeur. Le camp est toujours là où il s'arrête.

1 XVIII. Alors elles forment pour les particuliers et pour les États, suspendues en grappe dans les maisons ou dans les temples, des présages souvent accomplis par de grands événements. Elles se posèrent sur la bouche de Platon encore enfant, annonçant ainsi la suavité de cette éloquence si douce; elles se posèrent au camp de Drusus imperator (*frère de Tibère*), lors de l'éclatante victoire d'Arbalon (*Germanie*) : preuve que les conjectures des aruspices ne sont pas immanquables, car ils pensent que c'est toujours un funeste augure. En tenant le chef, on tient tout l'essaim; le chef perdu, la troupe se disperse et se joint à d'autres chefs. Jamais elles ne peuvent 2
être sans roi. Elles les tuent à regret, quand il y en a plusieurs; et elles préfèrent détruire les cellules de ceux qui naissent, quand elles désespèrent de la récolte; alors elles chassent aussi les bourdons. A l'égard de ces derniers il y a des doutes; et quelques auteurs pensent qu'ils forment une espèce à part, comme cette abeille très-grande parmi les autres, appelée larronnesse, parce qu'elle dévore furtivement le miel, mais noire et à large ventre. Il est certain que les abeilles mettent à mort les bourdons; ces derniers n'ont pas de roi. Mais comment naissent-ils sans aiguillon, c'est ce qu'on n'explique pas.

Avec un printemps humide, les essaims mul- 3
tiplient davantage; avec un printemps sec, le miel est plus abondant. Si une ruche vient à manquer de nourriture, l'essaim dirige une attaque contre la ruche voisine, dans le dessein de la piller; les autres se rangent en bataille pour résister; et si un gardien est présent, celui des deux essaims qui se sent soutenu par lui ne l'attaque pas. Elles se livrent souvent aussi des combats pour d'autres causes, et les deux généraux rangent l'une contre l'autre les armées ennemies. C'est surtout dans la récolte des fleurs que surgissent les querelles; chacune appelle ses compagnes à son secours. Un peu de poussière ou de fumée sépare les combattants. Les deux partis se réconcilient, si on les mouille avec du lait ou de l'eau miellée.

XIX. (XVIII.) Il y a aussi des abeilles des cam- 1
pagnes et des bois, d'un aspect rude, beaucoup plus irascibles, mais l'emportant par le travail et le produit. Les abeilles domestiques sont de deux espèces : les meilleures sont cour-

an dederit eum quidem natura, sed usum ejus illi tantum negaverit. Illud constat, imperatorem aculeo non uti. Mira plebei circa eum obedientia. Quum procedit, una est totum examen, circaque eum globatur, cingit, protegit, cerni non patitur. Reliquo tempore, quum populus in labore est, ipse opera intus circuit, similis exhortanti, solus immunis.
2 Circa eum satellites quidam lictoresque, assidui custodes auctoritatis. Procedit foras, non nisi migraturo examine. Id multo intelligitur ante, aliquot diebus murmure intus strepente, apparatus indice diem tempestivum eligentium. Si quis alam ei detruncet, non fugiet examen. Quum processere, se quæque proximam illi cupit esse, et in officio conspici gaudet. Fessum humeris sublevant : validius fatigatum ex toto portant. Si qua lassata deficit, aut forte aberravit, odore persequitur. Ubicumque ille consedit, ibi cunctarum castra sunt.

1 XVIII. Tunc ostenta faciunt privata ac publica, uva dependente in domibus templisve, sæpe expiata magnis eventibus. Sedere in ore infantis tum etiam Platonis, suavitatem illam prædulcis eloquii portendentes. Sedere in castris Drusi imperatoris, quum prosperrime pugnatum apud Arbalonem est, haud quaquam perpetua aruspicum conjectura, qui dirum id ostentum existimant semper. Duce prehenso totum tenetur agmen : amisso dilabitur, migratque ad alios. Esse utique sine rege non possunt. 2
Invitæ autem interimunt eos, quum plures fuere, potiusque nascentium domos diruunt, si proventus desperatur : tunc et fucos abigunt. Quanquam de iis video dubitari, propriumque iis genus esse aliquos existimare, sicut furibus, grandissimis inter illas, sed nigris, lataque alvo, ita appellatis, quia furtim devorent mella. Certum est, ab apibus fucos interfici. Utique regem non habent. Sed quomodo sine aculeo nascantur, in quæstione est.

Humido vere melior fetus : sicco, mel copiosius. Quod 3
si defecerit aliquas alvos cibus, impetum in proximas faciunt rapinæ proposito. At illæ contra dirigunt aciem : et si custos adsit, alterutra pars, quæ sibi favere sentit, non appetit eum. Ex aliis quoque sæpe dimicant causis, easque acies contrarias duo imperatores instruunt, maxime rixa in convehendis floribus exorta, et suos quibusque evocantibus : quæ dimicatio injectu pulveris, aut fumo tota discutitur. Reconciliatur vero lacte vel aqua mulsa.

XIX. (XVIII.) Apes sunt et rusticæ silvestresque, horridæ 1
aspectu, multo iracundiores, sed opere ac labore præstantes. Urbanarum duo genera : optimæ breves, variæque, et in rotunditatem compactiles : deteriores longæ, et qui-

tes, nuancées, et ramassées dans leur rondeur; celles qui sont allongées, et ont la forme des guêpes, sont mauvaises, et encore plus, parmi ces dernières, les velues. Dans le Pont il y a une espèce blanche, qui fait du miel deux fois par an. Sur les bords du fleuve Thermodon on en trouve deux espèces, l'une qui fait le miel sur les arbres, l'autre, sous terre; toutes deux construisent un triple gâteau et sont très-productives.

2 La nature a donné aux abeilles un aiguillon attaché au ventre. Quelques-uns pensent qu'au premier coup il reste fixé dans la piqûre, et que l'abeille meurt aussitôt; suivant d'autres, ce n'est qu'autant qu'il a été enfoncé assez avant pour entraîner une portion de l'intestin; ils ajoutent qu'après avoir perdu leur aiguillon elles deviennent des bourdons; qu'elles ne font plus de miel, châtrées pour ainsi dire, et incapables également de nuire et d'être utiles. On cite des exemples de chevaux tués par elles.

3 Elles haïssent les mauvaises odeurs, les fuient au loin, et même les parfums artificiels; aussi attaquent-elles ceux qui sont parfumés. Elles-mêmes sont exposées aux attaques de plusieurs animaux : les guêpes et les frêlons, de la même race, mais abâtardis, leur font la guerre, et même une espèce de cousins qu'on nomme mulions leur est nuisible. Les hirondelles et d'autres oiseaux les détruisent. La grenouille les guette quand elles vont chercher de l'eau, ce qui est leur grande occupation pendant le temps où elles élèvent leur progéniture. Et ce ne sont pas seulement les grenouilles qui occupent les étangs et les ruisseaux, mais la grenouille buissonnière vient même les chercher, et, se traînant jusqu'à la porte de la ruche, elle souffle par cette ouverture : au bruit les abeilles arrivent, et sont aussitôt enlevées. On dit que les grenouilles ne sentent pas les piqûres des abeilles. Les moutons encore sont dangereux pour elles; elles s'embarrassent dans la toison. L'odeur des écrevisses que l'on fait cuire dans le voisinage leur cause la mort.

XX. Elles sont aussi sujettes par leur propre nature à des maladies. On s'en aperçoit aux indices suivants : elles sont tristes, dans la torpeur; les unes offrent des aliments à des malades amenées devant la porte de la ruche à la chaleur du soleil; les autres emportent les mortes, et accompagnent les corps comme pour leur rendre les derniers devoirs. Si le roi périt par ce fléau, le peuple reste plongé dans une douleur inerte; les abeilles ne ramassent plus d'aliments, elles ne sortent plus, elles ne font que se grouper autour de son corps, avec un bourdonnement triste. On l'enlève en écartant cette multitude; autrement la vue de leur roi mort entretiendrait leur deuil. Alors aussi, si on ne vient pas à leur secours, elles meurent de faim. C'est donc à leur allégresse et à leur bonne apparence qu'on juge de leur santé. (XIX.) Il y a aussi des maladies qui affectent leurs produits : le cleros quand elles ne remplissent pas (6) leurs rayons, et la blapsigonie quand elles ne mènent pas à bien leur progéniture. 1

XXI. L'écho, dont le son redoublé les frappe et les effraye, leur nuit ainsi que le brouillard. Les araignées leur font le plus de mal; quand elles sont parvenues à tendre leur toile dans la ruche, elles tuent tout l'essaim. Ce papillon (teigne des ruches, *phalœna tinea mellonella* et *phalœna tortrix cereana*, L.), lâche et vil, qui vole autour des flambeaux allumés, leur est funeste, et de plus d'une façon : il mange la cire, et laisse des excréments qui engendrent des teignes; de plus, partout où il va il masque les fils d'araignée, qu'il 1

bus similitudo vesparum : etiamnum deterrimæ ex iis pilosæ. In Ponto sunt quædam albæ, quæ bis in mense mella faciunt. Circa Thermodoontem autem fluvium duo genera : aliarum, quæ in arboribus mellificant : aliarum, quæ sub terra, triplici cerarum ordine, uberrimi proventus.

2 Aculeum apibus natura dedit ventri consertum. Ad unum ictum hoc infixo, quidam eas statim emori putant. Aliqui non nisi in tantum adacto, ut intestini quidpiam sequatur : sed fucos postea esse, nec mella facere, velut castratis viribus, pariterque et nocere et prodesse desinere. Est in exemplis equos ab iis occisos.

3 Odere fœdos odores, proculque fugiunt, sed et fictos. Itaque unguenta redolentes infestant, ipsæ plurimorum animalium injuriis obnoxiæ. Impugnant eas naturæ ejusdem degeneres vespæ, atque crabrones : etiam e culicum genere, qui vocantur muliones : populantur hirundines, et quædam aliæ aves. Insidiantur aquantibus ranæ, quæ maxima earum est operatio tum, quum sobolem faciunt : nec hæ tantum quæ stagna et rivos obsident, verum et rubetæ veniunt ultro, adrepentesque foribus per eas sufflant : ad hoc provolant, confestimque abripiuntur. Neo sentire ictus apum ranæ traduntur. Inimicæ et oves, difficile se a lanis earum explicantibus. Cancrorum etiam odore, si quis juxta coquat, exanimantur.

XX. Quin et morbos suapte natura sentiunt. Index eorum tristitia torpens, et quum ante fores in teporem solis promotis aliæ cibos ministrant, quum defunctas progerunt, funerantiumque more comitantur exsequias. Rege ea peste consumto mœret plebs ignavo dolore : non cibos convehens, non procedens, tristi tantum murmure glomerantur circa corpus ejus. Subtrahitur itaque diducta multitudine : alias spectantes exanimem, luctum non minuunt. Tunc quoque ni subveniatur, fame moriuntur. Hilaritate igitur et nitore sanitas æstimatur. (XIX.) Sunt et operis morbi : quum favos non explent, cleron vocant. Item blapsigoniam, si fetum non peragunt. 1

XXI. Inimica est et echo resultanti sono, qui pavidas altero pulset ictu : inimica et nebula. Aranei quoque vel maxime hostiles : quum prævaluere ut intexant, enecant alveos. Papilio etiam ignavus et inhonoratus, luminibus accensis advolitans, pestifer, nec uno modo. Nam et ipse 1

couvre du duvet de ses ailes. Il s'engendre aussi dans le bois même de la ruche des teignes, qui font des ravages surtout dans la cire. Les abeilles sont encore victimes de leur propre avidité : quand elles se gorgent de fleurs, surtout au printemps,
2 il en résulte le cours de ventre. L'huile tue les abeilles comme tous les autres insectes, surtout si on les met au soleil après leur en avoir enduit la tête. Quelquefois aussi elles s'occasionnent la mort à elles-mêmes lorsque, voyant qu'on se dispose à enlever leur miel, elles se mettent à le dévorer. Du reste, elles sont très-économes ; et, dans les autres circonstances, elles chassent les abeilles prodigues et gourmandes, non moins que les paresseuses et les lâches. Leur miel même leur nuit : enduites par-devant avec cette substance, elles meurent. Tels sont les ennemis, tels sont les accidents (et je n'en ai rappelé que la moindre partie) auxquels un animal aussi bienfaisant est exposé; nous dirons en lieu et place les remèdes (XXI, 42) : maintenant il s'agit de leur histoire.

1 XXII. (XX.) Le tintement de l'airain les réjouit et les rallie; ce qui prouve qu'elles sont aussi douées du sens de l'ouïe. Leurs travaux terminés, leur progéniture élevée, quittes de toute besogne, elles se livrent à des exercices solennels : elles se répandent dans la campagne, s'élèvent dans l'air, volent en tournant, jusqu'à ce que l'heure du repas les rappelle. Le terme le plus long de leur existence, en supposant qu'elles échappent aux ennemis et aux accidents, est de sept ans au plus ; on dit que jamais ruche n'a duré plus de dix ans. Il y a des gens qui pensent que, après leur mort, conservées pendant l'hiver dans la maison, exposées au soleil du printemps et échauffées pendant un jour entier dans de la cendre de figuier, elles reviennent à la vie.

XXIII. Selon ces auteurs, l'espèce étant com- 1
plétement détruite, on peut la renouveler avec le ventre d'un bœuf tué récemment et couvert de fumier : d'après Virgile (Géorg. IV, 284), avec le cadavre d'un jeune taureau, de même qu'on reproduit les guêpes et les frelons avec le cadavre des chevaux, et les scarabées avec celui des ânes, la nature opérant des métamorphoses d'une espèce en une autre. Mais on aperçoit l'accouplement des guêpes, des frêlons et des scarabées ; cependant leurs petits s'élèvent à peu près de la même manière que ceux des abeilles.

XXIV. (XXI.) Les guêpes font, avec de la boue, 1
des nids dans des lieux élevés, et de la cire dans ces nids ; les frelons les font dans des trous ou sous terre. Les cellules sont hexagones chez ces deux espèces. Leur cire ressemble à de l'écorce et à de la toile d'araignée. Il n'y a pas chez cette race barbare de régularité dans la naissance des petits ; l'un prend son vol, un autre est à l'état de nymphe, un troisième à l'état de ver. Tout cela s'opère en automne, et non au printemps ; c'est surtout pendant la pleine lune qu'ils croissent. Les guêpes appelées ichneumons (elles sont 2
plus petites que les autres) tuent une espèce d'araignée qu'on nomme phalange; elles portent le corps dans leur nid, le couvrent d'un enduit, et en font naître par l'incubation leur progéniture. Toutes les guêpes se nourrissent de chair, tandis que les abeilles ne touchent à aucune substance animale. Les guêpes pourchassent les grosses mouches ; elles leur coupent la tête, et emportent le reste du corps. Les frelons des bois vivent dans les trous des arbres ; en hiver, ils se tiennent

ceras depascitur, et relinquit excrementa, quibus teredines gignuntur : fila etiam araneosa, quacumque incessit, alarum maxime lanugine obtexit. Nascuntur et in ipso ligno teredines, quæ ceras præcipue appetunt. Infestat et aviditas pastus, nimia florum satietate, verno maxime tem-
2 pore : alvo cita. Oleo quidem non apes tantum, sed omnia insecta exanimantur, præcipue si capite uncto in sole ponantur. Aliquando et ipsæ contrahunt mortis sibi causas, quum sensere eximi mella, avide vorantes. Cætero præparcæ, et quæ alioqui prodigas atque edaces, non secus ac pigras atque ignavas proturbent. Nocent et sua mella ipsis, illitæque ab adversa parte moriuntur. Tot hostibus, tot casibus (et quotam portionem eorum commemoro?), tam munificum animal expositum est. Remedia dicemus suis locis : nunc enim sermo de natura est.

1 XXII. (XX.) Gaudent plausu atque tinnitu æris, eoque convocantur. Quo manifestum est, auditus quoque inesse sensum. Effecto opere, educto fetu, functæ munere omni, exercitationem tum solemnem habent : spatiatæque in aperto, et in altum datæ, gyris volatu editis, tum demum ad cibum redeunt. Vita eis longissima, ut prospere inimica ac fortuita cedant, septenis annis universa. Alvos numquam ultra decem annos durasse proditur. Sunt qui mortuas, si intra tectum hieme serventur, deinde sole verno torreantur, ac ficulneo cinere toto die foveantur, putent reviviscere.

XXIII. In totum vero amissas reparari ventribus bu- 1
bulis recentibus cum fimo obrutis : Virgilius juvencorum corpore exanimato, sicut equorum vespas atque crabrones, sicut asinorum scarabæos, mutante natura ex aliis quædam in alia. Sed horum omnium coitus cernuntur. Et tamen in fetu eadem prope natura, quæ apibus.

XXIV. (XXI.) Vespæ in sublimi e luto nidos faciunt, 1
et in his ceras : crabrones in cavernis, aut sub terra. Et horum omnium sexangulæ cellæ. Cera autem corticea et araneosa. Fetus ipse inæqualis, ut barbaris : alius evolat, alius in nympha est, alius in vermiculo. Et autumno,
non verno, omnia ea. Plenilunio maxime crescunt. Vespæ, 2
quæ ichneumones vocantur (sunt autem minores, quam aliæ), unum genus ex araneis perimunt, phalangium appellatum, et in nidos suos ferunt, deinde illinunt, et ex iis incubando suum genus procreant. Præterea omnes carne vescuntur, contra quam apes, quæ nullum corpus attingunt. Sed vespæ muscas grandiores venantur : et amputato iis capite, reliquum corpus auferunt. Crabronum silvestres in arborum cavernis degunt : hieme, ut cætera insecta, conduntur : vita bimatum non transit.
Ictus eorum haud temere sine febri est. Auctores sunt, 3

cachés comme les autres insectes; leur vie ne
3 passe pas deux ans. Leur piqûre ne manque guère de causer la fièvre. Des auteurs disent que trois fois neuf piqûres suffisent pour tuer un homme. D'autres frelons, qui paraissent moins malfaisants, sont divisés en deux espèces : les ouvriers, plus petits de corps, qui meurent en hiver; les mères, qui durent deux ans; ces dernières sont inoffensives. Ils font au printemps des nids qui d'ordinaire ont quatre ouvertures, et dans lesquels les ouvriers sont engendrés; ils construisent (ceux-ci venus à bien) d'autres nids plus grands pour élever les mères qui doivent naître; dès ce moment les ouvriers commencent à s'acquitter de leurs fonctions, et ils les nourrissent. Les mères sont plus larges; et on ne sait si elles ont un aiguillon, attendu qu'elles ne le font jamais voir. Les frelons ont aussi leurs bourdons; des auteurs pensent que tous ces insectes perdent leurs aiguillons à l'hiver. Les frelons et les guêpes n'ont pas de rois et ne forment pas d'essaims; la multitude se renouvelle successivement par des procréations.

1 XXV. (XXII.) Une quatrième espèce analogue aux précédentes est le bombyx; il vient en Assyrie; il est plus grand que ceux dont nous venons de parler. Les bombyx construisent avec de la boue leurs nids, qui ont l'apparence du sel, qui sont appliqués contre les pierres, et tellement durs qu'on peut à peine les percer avec un dard. Ils y font de la cire en plus grande quantité que les abeilles; le ver qu'ils produisent est plus gros (abeilles maçonnes).

1 XXVI. Voici d'autres bombyx, dont l'origine est toute différente : ils proviennent d'un gros ver muni de deux cornes particulières proéminentes. Ce ver devient d'abord chenille, puis ce qu'on appelle bombyle; de cet état il passe à celui de nécydale, et au bout de six mois à celui de bombyx. Ces insectes forment, comme les araignées, des toiles, dont on fait, pour l'habillement et la toilette des femmes, une étoffe nommée bombycine. L'art de les dévider et d'en faire un tissu a été inventé dans l'île de Céos (IV, 20) par Pamphila, fille de Latoüs : ne la privons pas de la gloire d'avoir imaginé pour les femmes un vêtement qui les montre nues.

XXVII. (XXIII.) On dit qu'il naît aussi des 1
bombyx dans l'île de Cos, les exhalaisons de la terre donnant la vie aux fleurs que les pluies ont fait tomber du cyprès, du térébenthinier, du frêne, du chêne. Ce sont d'abord de petits papillons nus; bientôt, ne pouvant supporter le froid, ils se couvrent de poils, et se font contre l'hiver d'épaisses tuniques, en arrachant avec les aspérités de leurs pieds le duvet des feuilles. Ils forment un tas de ce duvet, le cardent avec leurs ongles, le traînent entre les branches, le rendent fin comme avec un peigne, puis le roulent au- 2
tour d'eux, et s'en forment un nid qui les enveloppe. C'est dans cet état qu'on les prend; on les met dans des vases de terre, on les y tient chauds, les nourrissant avec du son : alors il leur naît des plumes d'une espèce particulière; et quand ils en sont revêtus, on les renvoie travailler à une nouvelle tâche. Leurs coques jetées dans l'eau s'amollissent, puis on les dévide sur un fuseau de jonc. Les hommes n'ont pas eu honte de se servir de ces étoffes, parce qu'elles sont légères en été. Les mœurs ont tellement dégénéré, que, loin de porter la cuirasse, on trouve trop lourd même un vêtement. Toutefois, nous laissons jusqu'à présent aux femmes le bombyx d'Assyrie.

XXVIII. (XXIV.) Il ne sera pas déraisonnable 1
de joindre ici l'histoire des araignées, digne

ter novenis punctis interfici hominem. Aliorum, qui mitiores videntur, duo genera : opifices, minores corpore, qui moriuntur hieme : matres, quæ biennio durant : ii et clementes. Nidos vere faciunt, fere quadrifores, in quibus opifices generentur. Iis eductis, alios deinde nidos majores fingunt, in quibus matres futuras producant. Jam tum opifices funguntur munere, et pascunt eas. Latior matrum species : dubiumque an habeant aculeos, quia non egrediuntur. Et his sui fuci. Quidam opinantur omnibus his ad hiemem decidere aculeos. Nec crabronum autem, nec vesparum generi reges, aut examina : sed subinde renovatur multitudo sobole.

1 XXV. (XXII.) Quartum inter hæc genus est bombycum, in Assyria proveniens, majus quam supra dicta. Nidos luto fingunt, salis specie, applicatos lapidi, tanta duritie, ut spiculis perforari vix possint. In iis et ceras largius, quam apes, faciunt : deinde majorem vermiculum.

1 XXVI. Et alia horum origo : e grandiore vermiculo, gemina protendente sui generis cornua, primum eruca fit : deinde quod vocatur bombylius : ex eo necydalus : ex hoc in sex mensibus bombyx. Telas araneorum modo texunt ad vestem luxumque feminarum, quæ bombycina appellatur. Prima eas redordiri, rursusque texere invenit in Ceo mulier Pamphila, Latoi filia, non fraudanda gloria excogitatæ rationis, ut denudet feminas vestis.

XXVII. (XXIII.) Bombycas et in Co insula nasci tradunt, 1
cupressi, terebinthi, fraxini, quercus florem imbribus decussum terræ halitu animante. Fieri autem primo papiliones parvos, nudosque : mox frigorum impatientia villis inhorrescere, et adversum hiemem tunicas sibi instaurare densas, pedum asperitate radentes foliorum lanuginem vellere : hanc ab his cogi unguium carminatione, mox trahi inter ramos, tenuari ceu pectine. Postea apprehensam 2
corpori involvi nido volubili. Tum ab homine tolli, fictilibusque vasis tepore et furfurum esca nutriri : atque ita subnasci sui generis plumas, quibus vestitos ad alia pensa dimitti. Quæ vero cœpta sint lanificia, humore lentescere, mox in fila tenuari junceo fuso. Nec puduit has vestes usurpare etiam viros, levitatem propter æstivam. In tantum a lorica gerenda discessere mores, ut oneri sit etiam vestis. Assyria tamen bombyce adhuc feminis cedimus.

XXVIII. (XXIV.) Araneorum his non absurde jungatur 1
natura, digna vel præcipue admiratione. Plura autem sunt genera, nec dictu necessaria in tanta notitia. Phalangia ex

d'une admiration toute particulière. Il y en a
plusieurs espèces, qu'il n'est pas nécessaire de
nommer, parce qu'elles sont très-connues. On
nomme phalanges (XXIX, 27) des araignées
dont la morsure est venimeuse, le corps petit,
bigarré, pointu, et qui avancent par sauts. Une
autre espèce de phalange est noire, et a les pat-
2 tes de devant très-longues. Toutes ont trois arti-
culations aux pattes. Parmi les araignées-loups les
petites ne font pas de toile; les grosses tendent
des toiles au-devant du vestibule étroit de leur
trou, dans la terre. Une troisième espèce d'arai-
gnée-loup est remarquable par l'habileté de ses
opérations : elle ourdit ses toiles, et son abdo-
men suffit aux matériaux d'un si grand travail,
soit que, comme le veut Démocrite, les résidus
contenus dans le ventre se transforment réguliè-
rement à cet effet, soit qu'elle ait en elle-même
la faculté de produire une espèce de laine. Avec
quel ongle régulier, avec quel fil uni et égal elle
conduit sa trame, son propre corps lui servant
3 de poids! Elle commence par le milieu son tissu,
qu'elle étend par des anneaux comme tracés au
compas; les mailles, d'étroites qu'elles sont, vont
s'élargissant graduellement, à des intervalles tou-
jours égaux, et elle les assujettit par un nœud
indissoluble. Avec quel art elle cache ses filets
disposés en réseau! Qu'il y a loin, ce semble, d'un
piége à cette toile moelleuse et peluchée, à cette
trame tenace et qu'on dirait polie par l'art? Que
le fond en est lâche pour céder aux vents, et ne
pas repousser ce qui arrive! Vous croiriez que l'a-
raignée fatiguée a laissé au haut de sa toile les fils
qui y sont tendus; mais ces fils se voient diffici-
lement, et, comme les cordons de nos filets qu'on
vient à heurter, ils précipitent la proie au fond
4 de la toile. La caverne même, avec quelle habi-
leté d'architecture elle est voûtée! Combien elle
est plus rembourrée que le reste contre le froid!
Comme l'araignée se tient à l'écart, et paraît oc-
cupée de tout autre chose! tellement renfermée
qu'on ne peut voir s'il y a ou non quelqu'un dans
l'intérieur. Ajoutez la solidité : quels vents peuvent
rompre cette toile? quel amas de poussière peut
la faire tomber? la largeur : c'est souvent l'es-
pace entre deux arbres, quand l'insecte s'exerce
et apprend à tisser; la longueur : l'araignée étend
son fil du haut de l'arbre au sol, et du sol remonte
rapidement le long de ce fil; et en remontant elle
en fait un autre. Quand une proie s'est prise, 5
quelle vigilance, et quelle promptitude à accou-
rir! Quand même la proie serait à l'extrémité de
la toile, elle court toujours au milieu, parce que
c'est de cette façon qu'elle secoue le plus sa toile,
et enlace le captif. Sa toile déchirée, elle la ré-
pare aussitôt, et la reprise ne se voit pas. Elle
fait même la chasse aux petits des lézards : elle
leur enveloppe d'abord la tête avec sa toile, et
alors elle leur mord les lèvres; spectacle digne
de l'amphithéâtre pour celui qu'un hasard heu-
reux en rend témoin. L'araignée fournit aussi des
présages : quand les rivières doivent croître,
elle place sa toile plus haut. Ces insectes ne
tissent pas (7) par un temps serein, ils tissent
par un temps nuageux; aussi le grand nombre de
toiles d'araignées est une annonce de pluie. On
pense que celle qui tisse est la femelle, et celle
qui va à la chasse, le mâle : ainsi dans ce ménage
les services sont égaux.

XXIX. Les araignées s'accouplent par derrière; 1
elles produisent des vermisseaux semblables à
des œufs. Je ne veux pas remettre à parler de
leur génération, car il n'y a presque rien autre
à dire sur les insectes. Elles pondent ces œufs

his appellantur, quorum noxii morsus, corpus exiguum,
varium, acuminatum, assultim ingredientium. Altera
eorum species, nigri, prioribus cruribus longissimis.
2 Omnibus internodia terna in cruribus. Luporum minimi,
non texunt. Majores interna et cavernis exigua vestibula
præpandunt. Tertium eorumdem genus erudita operatione
conspicuum. Orditur telas, tantique operis materiæ uterus
ipsius sufficit : sive ita corrupta alvi natura stato tempore,
ut Democrito placet : sive est quædam intus lanigera
fertilitas : tam moderato ungue, tam tereti filo et tam
3 æquali deducit stamina, ipso se pondere usus. Texere a
medio incipit, circinato orbe subtegmina adnectens : ma-
culasque paribus semper intervallis, sed subinde cres-
centibus, ex angusto dilatans indissolubili nodo implicat.
Quanta arte celat pedicas, scutulato rete grassantes! quam
non ad hoc videtur pertinere crebratæ pexitas telæ, et
quadam polituræ arte, ipsa per se tenax ratio tramæ :
quam laxus ad flatus, ac non respuenda quæ veniant,
sinus! Derelicta lasso prætendi summa parte arbitrere
licia : at illa difficile cernuntur, atque ut in plagis lineæ
4 offensæ, præcipitant in sinum. Specus ipsa qua conca-
meratur architectura! et contra frigora quanto villosior!
quam remotus a medio, aliudque agentis similis! inclusus
vero sic, ut sit, nec ne, intus aliquis, cerni non possit!
Age, firmitas : quanto rumpentibus ventis? qua pulverum
mole degravante? Latitudo telæ sæpe inter duas arbores,
quum exercet artem et discit texere : longitudo fili a
culmine, ac rursus a terra per illud ipsum velox reci-
procatio : subitque pariter ac fila deducit. Quum vero 5
captura incidit, quam vigilans et paratus ad cursum! licet
extrema hæreat plaga, semper in medium currit : quia sic
maxime totum concutiendo implicat. Scissa protinus
reficit, ad polituram sarciens. Namque et lacertarum ca-
tulos venantur : os primum tela involventes, et tunc demum
labra utraque morsu apprehendentes, amphitheatrali spec-
taculo, quum contigit. Sunt ex eo et auguria. Quippe in-
cremento amnium futuro telas suas altius tollunt. Iidem
sereno non texunt, nubilo texunt : ideoque multa aranea
imbrium signa sunt. Feminam putant esse quæ texat,
marem qui venetur : ita paria fieri merita conjugio.

XXIX. Aranei conveniunt clunibus : pariunt vermiculos 1
ovis similes. Nam nec horum differri potest genitura,
quoniam insectorum vix ulla alia narratio est. Pariunt
autem ova ea in telas, sed sparsa, quia saliunt, atque ita

dans les toiles, mais dispersés, parce qu'elles sautent en les pondant. Les phalanges seules en couvent un grand nombre dans leur trou; dès que la progéniture a éclos, elle dévore la mère et souvent le père; car celui-ci aide aussi à l'incubation. Elles font jusqu'à trois cents œufs (8); les autres en font moins. Elles couvent trois jours; les petits ont atteint leur développement au bout de quatre septénaires.

1 XXX. (xxv.) De la même façon les scorpions de terre produisent des vermisseaux en forme d'œufs, et de la même façon ils périssent. C'est une bête dangereuse, dont le venin est semblable à celui des serpents; avec cette seule différence que le supplice est plus cruel, la mort étant lente et ne venant qu'au bout de trois jours. La piqûre est mortelle pour les vierges toujours, presque toujours pour les femmes; elle l'est pour les hommes le matin, quand le scorpion, sortant de son trou à jeun, n'a pas encore déchargé son
2 venin par un coup fortuit. Sa queue est toujours en action; elle menace incessamment, pour ne jamais faillir à l'occasion. Il frappe de biais, et en repliant sa queue. Apollodore assure que le venin des scorpions est blanc : il les a divisés en neuf espèces, principalement d'après la couleur; mais à quoi bon? car on ne sait quels sont ceux qu'il regarde comme moins dangereux. Il ajoute que quelques-uns ont deux aiguillons, et que les mâles, car il leur attribue l'accouplement, sont les plus funestes (on les reconnaît à leur corps mince
3 et allongé); que tous ont du venin au milieu de la journée, quand les ardeurs du soleil les ont échauffés, et aussi lorsqu'ils ont soif; or, ils sont toujours altérés. Il est certain que ceux qui ont sept articulations à la queue sont plus redoutables; la plupart n'en ont que six. Ce fléau de l'Afrique, les vents du midi lui donnent des ailes, l'insecte étendant ses bras et s'en servant comme de rames. Le même Apollodore dit expressément que quelques-uns ont vraiment des ailes (panorpes ou mouches-scorpions?). Souvent les Psylles, qui, colportant les venins des autres contrées pour gagner de l'argent, ont rempli l'Italie de fléaux étrangers; les Psylles, dis-je, ont aussi essayé d'y importer les scorpions volants; mais ces insectes n'ont pu vivre au delà du climat de la Sicile. On en voit quelquefois en 4
Italie, mais ils sont inoffensifs, ainsi qu'en beaucoup d'autres lieux, par exemple près de Pharos en Égypte. Dans la Scythie, ils tuent même les porcs, qui ailleurs résistent mieux que d'autres animaux à de pareils venins; et les noirs plus vite que les autres, s'ils se plongent dans l'eau. On pense qu'un homme piqué se guérit en buvant de la cendre de scorpion dans du vin (xxix, 29). On croit que rien n'est plus contraire aux scorpions que l'huile, ainsi qu'aux stellions : ces derniers ne sont inoffensifs que pour les animaux dépourvus aussi de sang; ils ressemblent aux lézards. En général, les scorpions ne font pas de mal aux animaux qui n'ont pas de sang. Quelques auteurs 5
pensent qu'ils dévorent leurs petits; que le plus adroit échappe seul, se plaçant sur le derrière de sa mère, et par là se trouvant à l'abri de la morsure et de la queue; qu'il est le vengeur des autres, et que, de cette position élevée, il finit par mettre à mort ses parents. La portée est de onze petits.

XXXI. (xxvi.) Les stellions (xxix, 22) 1
(gecko, *lacerta mauritanica*, Gmel.) tiennent jusqu'à un certain point de la nature des caméléons; ils ne vivent que de rosée; ils mangent aussi des araignées (viii, 95; xi, 28; xxx, 27).

emittunt. Phalangia tantum in ipso specu incubant magnum numerum : qui ut emersit, matrem consumit, sæpe et patrem : adjuvat enim incubare. Pariunt autem et trecenos, cæteræ pauciores. Et incubant triduo. Consummantur aranei quater septenis diebus.

1 XXX. (xxv.) Similiter his et scorpiones terrestres, vermiculos ovorum specie pariunt, similiterque pereunt : pestis importuna, veneni serpentium, nisi quod graviore supplicio lenta per triduum morte conficiunt, virginibus letali semper ictu, et feminis fere in totum : viris autem matutino, exeuntes cavernis, priusquam aliquo fortuito
2 ictu jejunum egerant venenum. Semper cauda in ictu est : nulloque momento meditari cessat, ne quando desit occasioni. Ferit et obliquo ictu, et inflexo. Venenum ab iis candidum fundi Apollodorus auctor est, in novem genera descriptis per colores maxime : supervacuo, quoniam non est scire, quos minime exitiales prædixerit : geminos quibusdam aculeos esse : maresque sævissimos; nam coitum iis tribuit. Intelligi autem gracilitate et longitudine.
3 Venenum omnibus medio die, quum incanduere solis ardoribus : itemque quum sitiunt, inexplebiles potu. Constat et septena caudæ internodia sæviora esse : pluribus enim sena sunt. Hoc malum Africæ volucre etiam Austri faciunt, pandentibus brachia, ut remigia sublevantes. Apollodorus item, plane quibusdam inesse pennas tradit. Sæpe Psylli, qui reliquarum venena terrarum invehentes quæstus sui causa peregrinis malis implevere Italiam, hos quoque importare conati sunt : sed vivere intra Siculi cæli regionem non potuere. Visuntur tamen aliquando in Italia, 4
sed innocui; multisque aliis in locis, ut circa Pharum in Ægypto. In Scythia interimunt etiam sues, alioqui vivaciores contra venena talia : nigras quidem celerius, si in aquam se immerserint. Homini icto putatur esse remedio ipsorum cinis potus in vino. Magnam adversitatem oleo mersis et stellionibus putant esse : innocuis dumtaxat iis, qui et ipsi carent sanguine, lacertarum figura. Atque scorpiones in totum nullis nocere, quibus non sit sanguis. Quidam et ab ipsis fetum devorari arbitrantur. Unum 5
modo relinqui solertissimum, et qui se ipsius matris clunibus imponendo, tutus et a cauda, et a morsu loco fiat. Hunc esse reliquorum ultorem, qui postremo genitores superne conficiat. Pariuntur autem undeni.

XXXI. (xxvi.) Chamæleonum stelliones quodammodo 1
naturam habent, rore tantum viventes, præterquam araneis.

1 XXXII. Les cigales vivent aussi de rosée; il y en a deux espèces : les plus petites viennent les premières et périssent les dernières, elles sont muettes; l'autre espèce vole rarement; celles qui chantent sont nommées achètes (chanteuses), et les plus petites d'entre elles, tettigonies; mais les grandes ont plus de voix. Dans tous les cas, les mâles chantent; les femelles sont muettes. Des nations orientales en mangent, même les Parthes,
2 qui sont dans l'abondance. On préfère les mâles avant l'accouplement, les femelles après, lorsqu'elles ont conçu leurs œufs, qui sont blancs. Elles s'accouplent renversées. Elles ont au dos une pointe dure et très-aiguë, avec laquelle elles creusent une loge en terre pour leurs petits. C'est d'abord un vermisseau, devenant ensuite ce qu'on appelle tettigomètre (mère des cigales); la coque se rompt vers le solstice d'été et laisse s'envoler les petits, toujours pendant la nuit. Les cigales sont d'abord noires et dures. De tous les animaux c'est le seul qui n'ait pas de bouche; en place, elles ont quelque chose de semblable à la langue des insectes pourvus d'un aiguillon : cet organe est situé à la poitrine, et leur sert à sucer la rosée.
3 Leur poitrine elle-même est fistuleuse; c'est par là que chantent les achètes, comme nous avons dit. Du reste, elles n'ont dans le ventre aucun viscère. Quand on les fait lever, elles rendent une humeur, qui est la seule preuve qu'elles se nourrissent de rosée. La cigale est aussi le seul animal qui n'ait aucun pertuis pour l'évacuation des excréments. Leur vue est tellement mauvaise, que si on approche d'elles un doigt qu'on fléchit et qu'on étend, elles y vont comme sur une feuille. Quelques auteurs en distinguent deux autres espèces : la surculaire, qui est la plus grande, et la fromentaire, que d'autres nomment avenière; elle paraît en effet au moment où les céréales
jaunissent. (XXVII.) Les cigales ne naissent pas 4
là où les arbres sont rares; c'est pour cette raison qu'il n'y en a pas dans les environs de Cyrène, ni dans les plaines; il n'y en a pas non plus dans les forêts froides et fourrées. Elles font aussi des différences entre les localités. Dans le pays de Milet, on n'en trouve qu'en certains endroits; à Céphalénie, une certaine rivière sépare le pays où elles sont abondantes du pays où il n'y en a pas; dans le territoire de Rhégium, toutes sont muettes; de l'autre côté du fleuve, dans le territoire de Locres, elles chantent. Leurs ailes sont conformées comme celles des abeilles, mais plus grandes, en raison de leur taille.

XXXIII. (XXVIII.) Quelques insectes ont deux 1
ailes, comme les mouches; d'autres en ont quatre, comme les abeilles. Les ailes des cigales sont membraneuses. Les insectes qui sont armés d'un aiguillon placé au ventre en ont quatre. Aucun de ceux qui ont une arme à la bouche n'a plus de deux ailes; les premiers ont reçu l'aiguillon pour se venger, les autres pour satisfaire à leurs besoins. Chez aucun de ces insectes les ailes arrachées ne repoussent. Aucun insecte ayant l'aiguillon au ventre n'a deux ailes.

XXXIV. Quelques-uns, pour la protection de 1
leurs ailes, sont recouverts d'une écaille, tels que les scarabées, dont l'aile est mince et fragile; l'aiguillon leur a été refusé. Mais une grande espèce de scarabées a des cornes très-longues, présentant à l'extrémité une tenaille dentelée qui se rapproche, quand l'animal veut, pour pincer; ces cornes servent de remède dans les maladies des enfants, au cou desquels on les suspend. Nigidius les appelle lucaniens (cerf-volant, *lucanus cervus*, L.). Une autre espèce de scarabées roule,

1 XXXII. Similis cicadis vita : quarum duo genera : minores, quæ primæ proveniunt, et novissimæ pereunt : sunt autem mutæ. Sequens est volatu rara. Quæ canunt, vocantur achetæ : et quæ minores ex his sunt, tettigoniæ : sed illæ magis canoræ. Mares canunt in utroque genere : feminæ silent : gentes vescuntur iis ad Orientem, etiam
2 Parthi opibus abundantibus. Ante coitum mares præferunt, a coitu feminas, ovis earum correptis, quæ sunt candida. Coitus supinis. Asperitas præacuta in dorso, qua excavant feturæ locum in terra. Fit primo vermiculus, dein ex eo, quæ vocatur tettigometra, cujus cortice rupto circa solstitia evolant, noctu semper : primum nigræ atque duræ. Unum hoc ex iis quæ vivunt, et sine ore est. Pro eo quiddam aculeatarum linguis simile, et hoc in pectore, quo rorem lambunt. Pectus ipsum fistulosum : hoc canunt
3 achetæ, ut diximus. De cætero in ventre nihil est. Excitatæ quum subvolant, humorem reddunt, quod solum argumentum est rore eas ali. Iisdem solis nullum ad excrementa corporis foramen. Oculi tam hebetes, ut si quis digitum contrahens ac remittens iis appropinquet, transeant velut in folia. Quidam duo alia genera faciunt earum : surculariam, quæ sit grandior : frumentariam, quam alii avenariam vocant. Apparet enim simul cum
frumentis arescentibus. (XXVII.) Cicadæ non nascuntur 4
in raritate arborum : idcirco non sunt Cyrenis circa oppidum : nec in campis, nec in frigidis aut umbrosis nemoribus. Est quædam et iis locorum differentia. In Milesia regione paucis sunt locis. Sed in Cephalenia amnis quidam penuriam earum et copiam dirimit. At in Rhegino agro silent omnes : ultra flumen in Locrensi canunt. Pennarum illis natura quæ apibus, sed pro corpore amplior.

XXXIII. (XXVIII.) Insectorum autem quædam binas 1
gerunt pinnas, ut muscæ : quædam quaternas, ut apes. Membranis et cicadæ volant. Quaternas habent, quæ aculeis in alvo armantur. Nullum, cui telum in ore, pluribus quam binis advolat pennis. Illis enim ultionis causa datum est, his aviditatis. Nullis eorum pennæ reviviscunt avulsæ. Nullum, cui aculeus in alvo, bipenne est.

XXXIV. Quibusdam pennarum tutelæ crusta supervenit, 1
ut scarabæis, quorum tenuior fragiliorque penna. His negatus aculeus : sed in quodam genere eorum grandi, cornua prælonga, bisulcis dentata forcipibus in cacumine, quum libuit, ad morsum coeuntibus, infantium etiam remediis ex cervice suspenduntur. Lucanos vocat hos Ni-

en marchant à reculons, d'énormes pelotes de fumier, et y dépose comme dans un nid, à l'abri des rigueurs de l'hiver, de petits vers, sa pro-
2 géniture. D'autres voltigent avec un grand bourdonnement et mugissement; d'autres creusent des trous nombreux dans les foyers (grillons domestiques) et dans les prés (taupes-grillons), et la nuit font entendre un cri aigre. Les lampyrides (XVIII, 66) (*lampyris noctiluca,* L.) brillent la nuit comme des feux, par la couleur de leurs flancs et de leur croupe, tantôt resplendissant quand leurs ailes s'entr'ouvrent, tantôt éclipsées quand elles les ferment; on ne les voit pas avant que les fourrages soient mûrs, on ne les voit plus quand ils ont été fauchés (XVIII, 66). Au contraire, la vie des blattes (9)(XXIX, 39) se passe dans les ténèbres; elles fuient la lumière, et naissent surtout dans la chaleur humide des bains. Des scarabées dorés et très-grands (10), appartenant à la même espèce, creusent la terre aride, construisent des rayons semblables à une éponge petite et poreuse, et y déposent un miel empoisonné. Dans la Thrace, auprès d'Olynthe, est une petite localité qui tue cet animal, et qui ne tue que lui; on l'appelle, pour cette raison, Cantharolethrus (mort des scarabées).

3 Tous les insectes ont les ailes sans division. Aucun n'a de queue, si ce n'est le scorpion; il est aussi le seul qui ait à la fois des pinces et un aiguillon à la queue. Parmi les autres, quelques-uns ont un aiguillon à la bouche, comme l'asile ou tabanus (taon), quelque nom qu'on veuille lui donner. Il en est de même du cousin et de quelques mouches. Tous ces insectes ont l'aiguillon dans la bouche, et il leur tient lieu de langue. Chez d'autres, l'aiguillon n'est pas acéré; il sert non pas à piquer, mais à pomper, par exemple chez les mouches, où la langue est évidemment un canal (XI, 65). Ces insectes n'ont pas non plus de dents. D'autres ont devant les yeux de petites cornes sans force, par exemple les papillons. Quelques insectes sont dépourvus d'ailes, par exemple les scolopendres (XXIX, 39).

XXXV. Parmi les insectes, ceux qui ont des 1
pattes les meuvent obliquement. Chez quelques-uns les pieds de derrière sont les plus longs et courbés en dehors : telles sont les sauterelles. (XXIX.) Ces dernières pondent, en enfonçant dans la terre la pointe de leur queue, des œufs qu'elles accumulent. Cette ponte se fait en automne; les œufs passent l'hiver sous terre; l'année suivante, à la fin du printemps, il en sort des sauterelles petites, noirâtres, sans pattes, et se traînant à l'aide de leurs ailes. Aussi les pluies du printemps 2
font-elles périr leurs œufs, et leur multiplication est plus grande avec un printemps sec. Des auteurs prétendent qu'elles produisent deux fois et qu'elles périssent deux fois; qu'elles pondent au lever des Pléiades (le 7 mai), puis qu'elles meurent au lever de la Canicule (18 juillet), et que d'autres renaissent; suivant quelques-uns, c'est au coucher d'Arcturus (le 11 mai) que se fait cette seconde production. Il est certain que les mères meurent après avoir pondu; il leur naît aussitôt dans la gorge un petit ver qui les étrangle; les mâles périssent dans le même temps. Cet insecte, qui succombe par une cause si petite, tue quand il lui plaît, seul à seul, un serpent en le mordant à la gorge. Les sauterelles ne naissent que dans les lieux crevassés. On rapporte qu'en 3
Inde il y a des sauterelles de trois pieds de long: leurs pattes desséchées servent de scie. Elles périssent aussi d'une autre manière : le vent les soulève par troupes, et les précipite dans les mers ou dans

gidius. Aliud rursus eorum genus, qui e fimo ingentes pilas aversi pedibus volutant, parvosque in iis contra
2 rigorem hiemis vermiculos fetus sui nidulantur. Volitant alii magno cum murmure ac mugitu. Alii focos et prata crebris foraminibus excavant, nocturno stridore vocales. Lucent ignium modo noctu, laterum et clunium colore lampyrides, nunc pennarum hiatu refulgentes, nunc vero compresso obumbratæ, non ante matura pabula, aut post desecta conspicuæ. E contrario tenebrarum alumna blattis vita, lucemque fugiunt, in balineis maxime humido vapore prognatæ. Fodiunt ex eodem genere rutili atque prægrandes scarabæi tellurem aridam, favosque parvæ ac fistulosæ modo spongiæ, medicato melle fingunt. In Thracia juxta Olynthum locus est parvus, in quo unum hoc animal exanimatur, ob hoc Cantharolethrus appellatus.

3 Pennæ insectis omnibus sine scissura; nulli cauda nisi scorpioni. Hic eorum solus et brachia habet, et in cauda spiculum. Reliquorum quibusdam aculeus in ore, ut asilo, sive tabanum dici placet : item culici, et quibusdam muscis. Omnibus autem his in ore et pro lingua sunt hi aculei. Quibusdam hebetes, neque ad punctum, sed ad suctum, ut muscarum generi, in quo lingua evidens fistula est. Nec sunt talibus dentes. Aliis cornicula ante oculos prætenduntur ignava, ut papilionibus. Quædam insecta carent pennis, ut scolopendra.

XXXV. Insectorum pedes quibus sunt, in obliquum 1
moventur. Quorumdam extremi longiores foris curvantur, ut locustis. (XXIX.) Hæ pariunt, in terram demisso spinæ caule, ova condensa, autumni tempore. Ea durant hieme sub terra. Subsequente anno exitu veris emittunt parvas, nigrantes et sine cruribus, pennisque reptantes. Itaque 2
vernis aquis intereunt ova : siccoque vere major proventus. Alii duplicem earum fetum, geminum exitium tradunt : Vergiliarum exortu parere, deinde ad Canis ortum obire, et alias renasci. Quidam Arcturi occasu renasci. Mori matres quum pepererint, certum est, vermiculo statim circa fauces enascente, qui eas strangulat. Eodem tempore mares obeunt. Tam frivola ratione morientes, serpentem, quum libuit, necant singulæ, faucibus ejus apprehensis mordicus. Non nascuntur nisi rimosis locis. In India ternum pedum longitudinis esse traduntur, 3
cruribus et feminibus serrarum usum præbere, quum inaruerint. Est et alius earum obitus. Gregatim sublatæ

les étangs, ce qui arrive par des circonstances fortuites, et non, comme les anciens l'avaient pensé, parce que leurs ailes ont été détrempées par l'humidité de la nuit. Les mêmes auteurs ont rapporté qu'elles ne volaient pas non plus pendant la nuit, à cause du froid; ils ignoraient qu'elles traversent même de vastes mers, supportant, chose très-merveilleuse! pendant plusieurs jours, la faim, qui leur apprend à chercher
4 de lointains pâturages. On les regarde comme un fléau de la colère céleste : en effet, elles apparaissent plus grandes, et volent avec un tel bourdonnement d'ailes, qu'on les prendrait pour des oiseaux; elles obscurcissent le soleil, et les peuples, effrayés, les suivent de l'œil pour savoir si elles s'abattront sur le pays. Elles ont en effet des forces de reste : comme si c'était peu d'avoir franchi les mers, elles traversent d'immenses espaces, et les couvrent d'un nuage funeste aux moissons; brûlant par leur contact beaucoup de choses, elles rongent tout, même les portes des maisons. C'est surtout de l'Afrique qu'elles se lèvent pour venir infester l'Italie; et plus d'une fois le peuple romain a été obligé de recourir aux
5 remèdes sibyllins, de peur de la famine. Dans la Cyrénaïque, une loi oblige de leur faire la guerre trois fois par an, en écrasant d'abord les œufs, puis les petits, puis les grandes; celui qui y manque est puni de la peine des déserteurs. Dans l'île de Lemnos, on a fixé une certaine mesure que chaque individu doit apporter aux magistrats, pleine de sauterelles tuées; pour cette raison on y respecte le choucas, qui accourt à leur rencontre pour les détruire. En Syrie, les troupes sont em-
6 ployées à les tuer. Tant ce fléau est répandu sur de vastes contrées! Les Parthes regardent la sauterelle, ainsi que la cigale (XI, 32), comme un mets agréable. La voix des sauterelles paraît sortir de l'occiput; on croit qu'en ce lieu, à la réunion des épaules, elles ont des espèces de dents, et qu'en les frottant l'une contre l'autre elles produisent un bruit : c'est surtout vers les deux équinoxes qu'on les entend, tandis qu'on entend les cigales vers le solstice d'été. L'accouplement des sauterelles est celui de tous les insectes qui s'accouplent; la femelle porte le mâle; l'extrémité de la queue de la femelle est retournée vers lui; les deux individus ne se séparent qu'au bout d'un long temps. Dans toute cette espèce les mâles sont plus petits que les femelles.

XXXVI. (XXX.) La plupart des insectes produisent un vermisseau. Les fourmis font au printemps un vermisseau semblable à un œuf. Elles travaillent en commun, comme les abeilles; mais celles-ci fabriquent des aliments utiles, tandis que les fourmis les enfouissent. Si l'on compare à la taille des fourmis les fardeaux dont elle se chargent, on conviendra qu'aucun animal n'a proportionnément plus de force. Elles les portent avec leur bouche; les fardeaux plus lourds, elles les poussent à reculons avec leurs pattes de derrière, en appuyant leurs épaules. Elles ont une société politique, de la mémoire, de la prévoyance : avant d'enfouir les graines, elles les rongent, de peur qu'elles ne germent en terre; les graines trop grosses pour entrer, elles les divisent; celles qui sont mouillées par la pluie, elles les tirent dehors et les font sécher. Elles travaillent même de nuit pendant 2 la pleine lune; elles se reposent quand il n'y a pas de lune. Dans le travail quelle ardeur, quelle exactitude! Et comme elles font leurs provisions en divers lieux sans se voir l'une l'autre, certains jours sont fixés, espèces de foires où l'on passe mutuellement en revue ce qui a été apporté. Alors quel

vento in maria aut stagna decidunt. Forte hoc casuque evenit, non, ut prisci existimavere, madefactis nocturno humore alis. Iidem quippe nec volare eas noctibus propter frigora tradiderunt : ignari etiam longinqua maria ab iis transiri, continuata plurium dierum, quod maxime miremur, fame quoque, quam propter externa pabula petere
4 sciunt. Deorum iræ pestis ea intelligitur. Namque et grandiores cernuntur, et tanto volant pennarum stridore, ut aliæ alites credantur : solemque obumbrant, sollicitis suspectantibus populis, ne suas operiant terras. Sufficiunt quippe vires; et tamquam parum sit maria transisse, immensos tractus permeant, diraque messibus contegunt nube, multa contactu adurentes : omnia vero morsu erodentes et fores quoque tectorum. Italiam ex Africa maxime coortæ infestant, sæpe populo ad Sibyllina coacto remedia
5 confugere, inopiæ metu. In Cyrenaica regione lex etiam est ter anno debellandi eas, primo ova obterendo, deinde fetum, postremo adultas : desertoris pœna in eum, qui cessaverit. Et in Lemno insula certa mensura præfinita est, quam singuli enecatarum ad magistratus referant. Gracculos quoque ob id colunt, adverso volatu occurrentes, earum exitio. Necare et in Syria militari imperio coguntur. Tot orbis partibus vagatur id malum. Parthis et hæ in 6 cibo gratæ. Vox earum proficisci ab occipitio videtur. Eo loco in commissura scapularum habere quasi dentes existimantur, eosque inter se terendo stridorem edere, circa duo æquinoctia maxime, sicut cicadæ circa solstitium. Coitus locustarum, qui et insectorum omnium quæ coeunt, marem portante femina, in eum feminarum ultimo caudæ reflexo, tardoque digressu. Minores autem in omni hoc genere feminis mares.

XXXVI. (XXX.) Plurima insectorum vermiculum gi- 1 gnunt. Nam et formicæ similem ovis vere : et hæ communicantes laborem : sed apes utiles faciunt cibos, hæ condunt. Ac si quis comparet onera corporibus earum, fateatur nullis portione vires esse majores. Gerunt ea morsu. Majora aversæ postremis pedibus moliuntur, humeris obnixæ. Et iis reipublicæ ratio, memoria, cura. Semina arrosa condunt, ne rursus in fruges exeant e terra. Majora ad introitum dividunt. Madefacta imbre proferunt atque siccant. Operantur et noctu plena luna : eædem 2 interlunio cessant. Jam in opere qui labor? quæ sedulitas? Et quoniam ex diverso convehunt altera alterius ignara, certi dies ad recognitionem mutuam nundinis dantur. Quæ

concours! avec quelle sollicitude elles s'entretiennent pour ainsi dire ensemble, et semblent s'interroger! Nous voyons les cailloux usés par leur passage, des sentiers frayés par leurs travaux : tant il est vrai qu'en toute chose il n'est rien que ne puisse faire la continuité du plus petit effort! Seules de tous les êtres vivants, avec l'homme, elles donnent la sépulture aux morts. En Sicile il n'y a pas de fourmis ailées.

3 (xxxi.) Les cornes d'une fourmi indienne, attachées dans le temple d'Hercule à Érythres (v, 31), ont excité l'étonnement. Cette fourmi (11) tire l'or des cavernes, dans le pays des Indiens septentrionaux appelés Dardes. Elle a la couleur du chat, la taille du loup d'Égypte. Cet or, qu'elle extrait durant l'hiver, est dérobé par les Indiens pendant les chaleurs de l'été, dont l'ardeur fait cacher les fourmis dans des terriers. Cependant, mises en émoi par l'odeur, elles accourent, et souvent déchirent les voleurs, bien qu'ils s'enfuient sur des chameaux très-rapides; tant sont grandes leur agilité et leur férocité, jointes à la passion de l'or!

1 XXXVII. (xxxii.) Beaucoup d'autres insectes ont une origine différente; ainsi il en naît de la rosée. La rosée est, aux premiers jours du printemps, posée sur la feuille du chou, et, épaissie par le soleil, elle se réduit à la grosseur d'un grain de millet. Puis elle s'allonge en un petit ver qui, au bout de trois jours, devient une chenille. Les jours suivants elle croît, immobile et recouverte d'une enveloppe dure; elle ne se meut que si on la touche; elle est entourée d'une toile d'araignée qu'on appelle chrysalide; l'enveloppe se rompt, et le papillon s'envole (papillon de chou, *papilio brassicæ*, L.).

XXXVIII. (xxxiii.) De la même façon quelques insectes naissent de la pluie dans la terre. D'autres s'engendrent dans le bois, non-seulement les cossons (xvii, 37), mais encore le tabanus (taon), qui naît aussi partout où il y a excès d'humidité. De même il se produit, dans l'intérieur de l'homme, des ténias longs de trente pieds et plus. 1

XXXIX. Il s'en produit aussi dans la chair morte, et dans la chevelure des hommes vivants; c'est cette vermine qui fit périr le dictateur Sylla et Alcman, poëte grec des plus illustres. Elle infeste aussi les oiseaux; elle tue les faisans, à moins qu'ils ne se roulent dans la poussière. Des animaux couverts de poils, l'âne et le mouton sont les seuls qu'on en croit exempts. La vermine se produit dans certaines étoffes, et surtout dans celles où entre la laine de moutons tués par le loup. Je lis aussi dans les auteurs que certaines eaux où nous nous baignons favorisent la multiplication de cette vermine. La cire même engendre un animal qui est regardé comme le plus petit de tous. D'autres naissent des ordures sous l'influence des rayons du soleil; ils sont appelés sauteurs à cause de l'agilité de leurs jambes postérieures; d'autres proviennent de la poussière humide dans les cavernes, ils sont ailés. 1

XL. (xxxiv.) Il est un animal (tique), produit aussi des chaleurs de l'été, qui, la tête toujours plongée dans le sang, vit de ce liquide et gonfle; c'est le seul qui n'ait pas de voie d'excrétion pour ses aliments; trop rempli, il crève, et meurt par sa nourriture même. On ne le voit jamais sur les bêtes de somme; il est commun sur les bœufs; on le trouve parfois sur les chiens, sujets à toute espèce de vermine. C'est le seul 1

tunc earum concursatio? quam diligens cum obviis quædam collocutio atque percontatio? Silices itinere earum attritos videmus, et in opere semitam factam, ne quis dubitet qualibet in re quid possit quantulacumque assiduitas. Sepeliunt inter se viventium solæ, præter hominem. Non sunt in Sicilia pennatæ.

3 (xxxi.) Indicæ formicæ cornua, Erythris in æde Herculis fixa, miraculo fuere. Aurum ex cavernis egerunt terræ, in regione septemtrionalium Indorum, qui Dardæ vocantur. Ipsis color felium, magnitudo Ægypti luporum. Erutum hoc ab iis tempore hiberno, Indi furantur æstivo fervore, conditis propter vaporem in cuniculos formicis : quæ tamen odore sollicitatæ provolant, crebroque lacerant, quamvis prævelocibus camelis fugientes. Tanta pernicitas feritasque est cum amore auri.

1 XXXVII. (xxxii.) Multa autem insecta et aliter nascuntur, atque in primis ex rore. Insidet hic raphani folio primo vere, et spissatus sole in magnitudinem milii cogitur. Inde porrigitur vermiculus parvus, et triduo eruca : quæ adjectis diebus accrescit, immobilis, duro cortice : ad tactum tantum movetur, araneo accreta, quam chrysallidem appellant : rupto deinde cortice volat papilio.

XXXVIII. (xxxiii.) Sic quædam ex imbre generantur in terra; quædam et in ligno. Nec enim cossi tantum in eo, sed etiam tabani ex eo nascuntur, et alibi, ubicumque humor est nimius : sicut intra hominem tæniæ tricenum pedum, aliquando et plurium longitudine.

XXXIX. Jam in carne exanimi, et viventium quoque hominum capillo : qua fœditate et Sylla dictator, et Alcman ex clarissimis Græciæ poetis, obiere. Hoc quidem et aves infestat : phasianas vero interimit, nisi pulverantes sese. Pilos habentium asinum tantum immunem hoc malo credunt, et oves. Gignuntur autem et vestis genere, præcipue lanicio interemtarum a lupis ovium. Aquas quoque quasdam, quibus lavamur, fertiliores ejus generis, invenio apud auctores. Quippe quum etiam ceræ id gignant, quod animalium minimum existimatur. Alia rursus generantur sordibus a radio solis, posteriorum lascivia crurum petauristæ. Alia pulvere humido in cavernis, volucria. 1

XL. (xxxiv.) Est animal ejusdem temporis, infixo semper sanguini capite vivens, atque ita intumescens, unum animalium cui cibi non sit exitus; dehiscitque nimia satietate, alimento ipso moriens. Numquam hoc in jumentis gignitur, in bubus frequens, in canibus aliquando, in quibus omnia. In ovibus et in capris hoc solum. Æque mira 1

qu'on rencontre sur les moutons et les chèvres. La passion qu'ont pour le sang les sangsues au sein des eaux marécageuses n'est pas moins singulière; elles y plongent aussi leur tête entière. Il y a encore un insecte ailé (*cynips*, L.), fléau particulier des chiens; il les attaque surtout aux oreilles, que la gueule ne peut défendre.

1 XLI. (XXXV.) La poussière crée des teignes dans la laine et les étoffes, surtout si une araignée y est renfermée en même temps; l'araignée a soif, et, absorbant toute l'humidité, elle augmente la sécheresse. La teigne naît aussi dans les papyrus. Une espèce traîne une carapace comme les escargots, mais on voit les pieds de ces teignes; dépouillées de cette tunique, elles meurent; développées, elles font une chrysalide. Le figuier sauvage produit le cousin appelé ficaire
2 (XV, 21); les petits vers du figuier, du poirier, du pin, de l'églantier, du rosier (XXIX, 30) produisent les cantharides. Les cantharides portent avec elles leur contre-poison (12): les ailes en sont le remède (XXIX, 30); quand on les ôte, cet insecte cause la mort. Les substances qui aigrissent engendrent, à leur tour, d'autres espèces de moucherons. On trouve des vermisseaux blancs jusque dans la neige ancienne; à une profondeur moyenne ils sont rouges, couleur que prend la neige elle-même en vieillissant: ces vers sont velus, grands, et presque immobiles.

1 XLII. (XXXVI.) Quelques animaux naissent même de l'élément destructeur de la nature: dans les fourneaux où à Chypre on fait le cuivre, et au milieu du feu, vole un animal à quatre pattes, ailé, de la taille d'une grosse mouche; on le nomme pyralis, d'autres l'appellent pyrauste. Tant qu'il est dans le feu, il vit; quand son vol l'en éloigne un peu, il meurt.

XLIII. Le fleuve Hypanis, dans le Pont, en- 1
traîne, vers le solstice d'été, des membranes ténues ayant la forme de grains de raisin; il en sort un animal à quatre pattes, ailé, comme celui dont il vient d'être parlé. Il ne vit pas plus d'un jour; d'où lui vient son nom d'hémérobion. Les autres insectes du même genre sont assujettis, depuis le commencement jusqu'à la fin, à des nombres septénaires: trois fois sept pour le moucheron et le vermisseau; quatre fois sept pour ceux qui sont vivipares. Les changements et les métamorphoses s'opèrent en trois ou quatre jours. Les autres insectes ailés de ce genre meurent généralement à l'automne; les tabanus (taons) meurent même aveugles. Les mouches noyées reviennent à la vie, si on les plonge dans la cendre.

XLIV. (XXXVII.) Maintenant ajoutons, à ce 1
que nous avons déjà dit, l'histoire de chacune des parties du corps.

Tous les animaux qui ont du sang ont une tête. Chez un petit nombre d'animaux, et surtout chez les oiseaux, la tête est garnie d'aigrettes de diverse espèce: le phénix porte un rang de plumes, et du milieu de cette aigrette s'en élève une autre; le paon, un petit bosquet chevelu; l'oiseau de Stymphale, une boucle; le faisan, de petites cornes (X, 67). Un petit oiseau (cochevis), appelé 2
jadis galerita à cause de sa huppe, a reçu depuis le nom gaulois d'alaude, nom qui a été donné même à une légion. Nous avons parlé de l'oiseau auquel la nature a accordé une crête qui se replie à volonté (X, 44); les foulques ont reçu d'elle une crête qui s'étend sur le milieu de la tête, à partir du bec; le pic de Mars et la grue des Baléares (X, 69) (grue demoiselle, *ardea virgo*, L.) ont une huppe. Mais ce qu'il y a de plus remarquable en ce genre, c'est, chez les gallinacées, cette crête

sanguinis et hirudinum generi in palustri aqua sitis. Namque et hæ toto capite conduntur. Est et volucre canibus peculiare suum malum, aures maxime lancinans, quæ defendi morsu non queunt.

1 XLI. (XXXV.) Idem pulvis in lanis et veste tineas creat, præcipue si araneus una includatur. Sitit enim, et omnem humorem absorbens, ariditatem ampliat. Hoc et in chartis nascitur. Est earum genus tunicas suas trahentium, quo cochleæ modo. Sed harum pedes cernuntur. Spoliatæ exspirant. Si accrevere, faciunt chrysallidem. Ficarios cu-
2 lices caprificus generat. Cantharidas vermiculi ficorum et piri, et pences, et cynacanthæ, et rosæ. Venenum hoc remedia secum habet: alæ medentur: quibus demtis, letale est. Rursus alia genera culicum acescens natura gignit. Quippe quum et in nive candidi inveniantur, et vetustiore vermiculi: in media quidem altitudine rutili (nam et ipsa nix vetustate rubescit), hirti pilis, grandiores, torpentesque.

1 XLII. (XXXVI.) Gignit aliqua et contrarium naturæ elementum. Siquidem in Cypri ærariis fornacibus, et medio igni, majoris muscæ magnitudinis volat pennatum quadrupes: appellatur pyralis, a quibusdam pyrausta. Quamdiu est in igne, vivit: quum evasit longiore paulo volatu, emoritur.

XLIII. Hypanis fluvius in Ponto circa solstitium defert 1
acinorum effigie tenues membranas: quibus erumpit volucre quadrupes supradicti modo, nec ultra unum diem vivit: unde hemerobion vocatur. Reliquis talium ab initio ad finem septenarii sunt numeri: culici et vermiculo ter septeni: corpus parientibus, quater septeni. Mutationes, et in alias figuras transitus, trinis aut quadrinis diebus. Cætera ex his pennata, autumno fere moriuntur: tabani quidem etiam cæcitate. Muscis humore exanimatis, si cinere condantur, redit vita.

XLIV. (XXXVII.) Nunc per singulas corporis partes, præ- 1
ter jam dicta, membratim tractetur historia.

Caput habent cuncta, quæ sanguinem. In capite paucis animalium, nec nisi volucribus, apices, diversi quidem generis: Phœnici plumarum serie, e medio eo exeunte alio: pavonibus, crinitis arbusculis: stymphalidi, cirro: pha-
sianæ, corniculis. Præterea parvæ avi, quæ ab illo ga- 2
lerita appellata quondam, postea gallico vocabulo etiam legioni nomen dederat alaudæ. Diximus et cui plicatilem cristam dedisset natura: per medium caput a rostro residentem et fulicarum generi dedit: cirros pico quoque Martio, et grui Balearicæ. Sed spectatissimum insigne gallinaceis, corporeum, serratum: nec carnem id esse,

consistante et dentelée ; ce n'est ni une chair ni un cartilage, ni une callosité ; c'est quelque chose de particulier. Quant aux crêtes des dragons, on ne trouve personne qui en ait vu.

1 XLV. Des cornes diversement configurées ont été données à plusieurs animaux aquatiques, marins et reptiles ; mais ce qu'on entend proprement par cornes ne se trouve que chez les quadrupèdes, car je regarde comme fabuleux Actéon et même Cipus (13) dans l'histoire romaine. Nulle part la nature ne s'est plus amusée. Elle s'est jouée dans les armes des animaux : elle les a ramifiées, comme chez les cerfs ; chez d'autres, elle les a faites simples, comme chez cette espèce de cerfs appelés pour cela subulons (daguet, cerf de 2e année) ; chez d'autres elle leur a donné une forme palmée et digitée ; de là le nom de platycéros (*cervus dama,* L.) Elles sont rameuses chez les chevreuils, mais petites, et ne tombent
2 pas. Chez les béliers, elles sont contournées, comme si la nature leur donnait des cestes. Elles sont menaçantes chez le taureau ; dans cette espèce la femelle en a aussi ; dans beaucoup d'espèces les mâles seuls en sont pourvus (VIII, 50). Celles des chamois sont recourbées en arrière ; celles du dama (*antilope redunca,* L. ?), en avant. Le strepsicéros, que l'Afrique appelle addax (quelque gazelle), a les siennes droites, parcourues par des cannelures qui forment un léger relief, de sorte qu'on dirait des sillons. Elles sont mobiles comme des oreilles, chez les bœufs de Phrygie ; ceux des Troglodytes les ont dirigées vers la terre ; aussi paissent-ils le cou tourné de côté. D'autres n'ont qu'une corne (VIII, 29 et 31), située au
3 milieu de la tête ou sur le nez. Elles sont fortes chez les uns pour un choc, chez les autres pour un coup ; chez ceux-ci la pointe est recourbée en dedans, chez ceux-là en dehors ; chez d'autres, elles sont propres à lancer en l'air, de diverses manières : couchées en arrière, convexes, concaves, toutes terminées en pointe. Dans une espèce elles servent, en place de mains, à gratter le corps. Les escargots les emploient pour sonder leur chemin ; les leurs sont charnues comme celles des cérastes (*coluber cerastes,* L.) ; mais les reptiles quelquefois n'en ont qu'une ; les escargots en ont toujours deux, tellement disposées qu'elles peuvent s'allonger et rentrer. Les 4
barbares du Nord boivent dans les cornes des ures, dont chaque paire contient une urne ; d'autres en font des pointes à leurs traits. Chez nous on les coupe en lames, elles sont alors transparentes, et elles rendent même visible à une plus grande distance la lumière qu'on y renferme. On les emploie encore à plusieurs autres usages de luxe, soit qu'on les colore, soit qu'on les vernisse, soit qu'on s'en serve pour le genre de peinture appelé cestrote (XXXV, 41). Chez tous les animaux les cornes sont creuses, et ce n'est qu'à la pointe qu'elles sont massives, excepté chez les cerfs, où elles sont complétement solides, et qui les perdent tous les ans. Quand les ongles des bœufs sont usés, les cultivateurs y remédient en leur graissant les cornes. La substance des cornes est tellement ductile, que, même sur le vivant, on les rend flexibles avec de la cire bouillante, et que, fendues sur un animal naissant, on les tourne en sens opposés, de sorte que la tête en porte quatre. Les femelles ont généra- 5
lement les cornes plus minces, de même que les individus châtrés parmi les bêtes à laine. Il n'y a de cornes ni chez les brebis ni chez les biches (VIII, 50), ni chez les digités, ni chez les solipèdes, excepté l'âne indien, qui est armé d'une

nec cartilaginem, nec callum jure dixerimus, verum peculiare. Draconum enim cristas qui viderit, non reperitur.

1 XLV. Cornua multis quidem et aquatilium, et marinorum, et serpentum, variis data sunt modis : sed quæ jure cornua intelligantur, quadrupedum generi tantum. Actæonem enim, et Cipum etiam in latina historia, fabulosos reor. Nec alibi major Naturæ lascivia. Lusit animalium armis. Sparsit hæc in ramos, ut cervorum : aliis simplicia tribuit, ut in eodem genere subulonibus ex argumento dictis ; aliorum finxit in palmas, digitosque emisit ex iis : unde platycerotas vocant. Dedit ramosa capreis,
2 sed parva : nec fecit decidua. Convoluta in anfractum arietum generi, ceu cæstus daret : infesta, tauris. In hoc quidem genere, et feminis tribuit : in multis, tantum maribus. Rupicapris in dorsum adunca, damis in adversum. Erecta autem, rugarumque ambitu contorta et in leve fastigium exacuta, ut liras diceres, strepsiceroti, quem addacem Africa appellat. Mobilia eadem, ut aures, Phrygiæ armentis : Troglodytarum, in terram directa : qua de causa obliqua cervice pascuntur. Aliis singula, et hæc
3 medio capite, aut naribus, ut diximus. Jam quidem aliis ad incursum robusta, aliis ad ictum : aliis adunca, aliis redunca : aliis ad jactum, pluribus modis : supina, convexa, conversa, omnia in mucronem migrantia. In quodam genere pro manibus ad scabendum corpus. Cochleis ad prætentandum iter ; corporea hæc, sicut cerastis : aliquando et singula. Cochleis semper bina : et ut prætendantur, ac resiliant. Urorum cornibus barbari septem- 4
trionales potant : urnisque bina capitis unius cornua implent : alii præfixa hastilia cuspidant. Apud nos in laminas secta translucent, atque etiam lumen inclusum latius fundunt : multasque alias ad delicias conferuntur, nunc tincta, nunc sublita, nunc quæ cestrota picturæ genere dicuntur. Omnibus autem cava, et in mucrone demum concreta sunt. Cervis autem tota solida, et omnibus annis decidua. Boum attritis ungulis, cornua unguendo arvina, medentur agricolæ : adeoque sequax natura est, ut in ipsis viventium corporibus ferventi cera flectantur, atque incisa nascentium in diversas partes torqueantur, ut sin-
gulis capitibus quaterna fiant. Tenuiora feminis plerumque 5
sunt, ut in pecore mutilis : ovium nulla, nec cervarum, nec quibus multifidi pedes, nec solidipedum ulli, excepto asino Indico, qui uno armatus est cornu. Bisulcis bina tribuit : nulli superne primores habenti dentes. Qui putant

seule corne (rhinocéros). La nature en a accordé deux aux pieds fourchus; elle n'en a accordé à aucun de ceux qui ont les dents de devant à la mâchoire supérieure. Ceux qui pensent que la matière de ces dents est employée à la formation des cornes sont facilement réfutés par l'observation des biches, qui n'ont pas plus de dents que les mâles, et qui cependant n'ont pas de cornes. Les cornes sont adhérentes aux os, excepté chez les cerfs, qui les ont implantées seulement dans la peau.

1 XLVI. La tête des poissons est très-grosse, à proportion de leur corps, peut-être pour qu'ils puissent plonger. La tête n'existe ni chez les huîtres, ni chez les éponges, ni généralement chez aucun des animaux qui n'ont que le sens du toucher. Quelques-uns l'ont confondue avec le reste du corps, par exemple les écrevisses.

1 XLVII. De tous les animaux, l'homme est celui qui a les poils les plus longs à la tête, et l'homme aussi bien que la femme, du moins chez les nations qui ne se coupent pas les cheveux; de là même les noms de Chevelus (III, 7) que portent les habitants des Alpes, et de Gaule Chevelue (IV, 31). Cependant les pays exercent là-dessus une certaine influence : dans l'île de Mycone les habitants naissent sans cheveux, de même qu'à Caunos ils naissent avec la rate gonflée. Certains animaux aussi sont naturellement chauves, tels que les autruches et les corbeaux aquatiques, qui ont tiré de là leur nom
2 grec (X, 68). Il est rare que la femme perde ses cheveux; les eunuques ne les perdent jamais, et aucun homme ne les perd avant l'usage des plaisirs vénériens. Les cheveux ne tombent pas des parties inférieures de la tête, ni autour des tempes et des oreilles. La calvitie ne se voit que chez l'homme : nous exceptons les animaux qui sont naturellement chauves. L'homme aussi et le cheval sont les seuls qui blanchissent; chez l'homme les cheveux commencent toujours à blanchir par devant, puis ils blanchissent par derrière.

XLVIII. Quelques hommes, en petit nombre, 1
paraissent avoir, par la disposition de leurs cheveux, deux sommets de tête. Les os du crâne sont plats, minces, dépourvus de moelle, unis par des sutures dentelées. Rompus en morceaux, ils ne peuvent se consolider; mais l'extraction d'une pièce de médiocre étendue ne cause pas la mort : la perte de substance est remplacée par une cicatrice charnue. Nous avons dit en son lieu que les ours (VIII, 54) ont la tête la plus faible, et les perroquets (X, 58), la plus dure.

XLIX. Le cerveau existe chez tous les animaux 1
qui ont du sang; il existe même chez les animaux marins que nous avons appelés mous, bien qu'ils soient dépourvus de sang, tels que les poulpes. L'homme est celui qui pour sa taille a le cerveau le plus volumineux. C'est le plus humide et le plus froid de tous les viscères; il est enveloppé en dessus et en dessous de deux membranes : la rupture de l'une ou de l'autre entraîne la mort. Du reste, il est plus volumineux chez les hommes que chez les femmes. Chez l'homme, le cerveau est dépourvu de sang et de veines; de graisse, chez les autres animaux. Les savants enseignent que le cerveau est autre chose que la moelle, vu qu'il se durcit par la cuisson. Dans le cerveau de tous les animaux il se trouve de petits osselets. L'homme est le seul chez 2
lequel, pendant l'enfance, cet organe présente des battements (VII, 1, 4), et il ne se raffermit qu'après les premiers essais de la parole. C'est le plus élevé des viscères, le plus voisin de la voûte de la tête; dépourvu de chair, dépourvu de sang, sans souillures. C'est la citadelle où les sens résident, c'est là que se rendent toutes les veines par-

eos in cornua absumi, facile coarguuntur cervarum natura, quæ neque dentes habent, ut neque mares, nec tamen cornua. Cæterorum ossibus adhærent, cervorum tantum cutibus enascuntur.

1 XLVI. Capita piscibus portione corporum maxima, fortassis ut mergantur. Ostrearum generi nulla, nec spongiis, nec aliis fere, quibus solus ex sensibus tactus est. Quibusdam indiscretum caput est, ut cancris.

1 XLVII. In capite cunctorum animalium homini plurimus pilus, jam quidem promiscue maribus ac feminis, apud intonsas utique gentes. Atque etiam nomina ex eo Capillatis Alpium incolis, Galliæ Comatæ : ut tamen sit aliqua in hoc terrarum differentia : quippe Myconii carentes eo gignuntur, sicut in Cauno lienosi. Et quædam animalium naturaliter calvent, sicut struthiocameli, et corvi aquatici,
2 quibus apud Græcos nomen est inde. Defluvium eorum in muliere rarum, in spadonibus non visum, nec in ullo ante Veneris usum. Nec infra cerebrum, aut infra verticem, aut circa tempora, atque aures. Calvitium uni tantum animalium homini, præterquam innatum. Canities homini tantum et equis : sed homini semper a priori parte capitis : tum deinde ab aversa.

XLVIII. Vertices bini hominum tantum aliquibus. Ca- 1
pitis ossa plana, tenuia, sine medullis, serratis pectinatim structa compagibus. Perfracta non queunt solidari : sed exemta modice non sunt letalia, in vicem eorum succedente corporea cicatrice. Infirmissima esse ursis, durissima psittacis, suo diximus loco.

XLIX. Cerebrum omnia habent animalia quæ sangui- 1
nem : etiam in mari, quæ mollia appellavimus, quamvis careant sanguine, ut polypi. Sed homo portione maximum, et humidissimum, omniumque viscerum frigidissimum, duabus supra subterque membranis velatum, quarum alterutram rumpi mortiferum est. Cætero viri, quam feminæ, majus. Hominibus hoc sine sanguine, sine venis, et reliquis sine pingui. Aliud esse quam medullam eruditi docent, quoniam coquendo durescat. Omnium cerebro insunt ossicula parva. Uni homini in infantia palpitat, nec 2
corroboratur ante primum sermonis exordium. Hoc est viscerum excelsissimum, proximum cælo capitis, sine carne, sine cruore, sine sordibus. Hanc habent sensus

ties du cœur, c'est là qu'elles aboutissent; c'est le point culminant, c'est le régulateur de l'entendement. Chez tous les animaux il est avancé sur la partie antérieure, parce que les sens se dirigent en avant. Du cerveau part le sommeil; c'est pour cela que la tête tombe. Les êtres qui n'ont pas de cerveau ne dorment pas. On dit que les cerfs ont à la tête des vers (larves d'œstre), au nombre de vingt, qui sont au-dessous de la langue, et autour de l'articulation qui joint la tête au cou.

1 L. L'homme est le seul qui ait les oreilles immobiles. Les surnoms de Flaccus viennent des oreilles. Aucune autre partie ne fait faire de plus grandes dépenses aux femmes, à cause des perles qu'elles y suspendent; dans l'Orient, les hommes même se font un honneur de porter de l'or aux oreilles. Parmi les animaux les uns les ont plus grandes, les autres plus petites. Chez les cerfs seulement elles sont fendues et comme partagées; elles sont velues chez la souris. Tous les animaux vivipares ont des oreilles, excepté le veau marin, le dauphin, les poissons que nous avons appelés
2 cartilagineux (IX, 40) et la vipère : ces animaux ont des trous au lieu d'oreilles, excepté les poissons cartilagineux et le dauphin. Cependant il est certain que le dauphin entend, car il est charmé par le chant, et, étonné par le bruit, il se laisse prendre : mais comment entend-il? c'est ce qu'on ne comprend pas. Il n'a pas non plus de traces de l'organe de l'olfaction; cependant ce sens est très-subtil chez lui. Parmi les oiseaux, le hibou et l'otus (*strix otus*, L.) ont des plumes en façon d'oreilles, les autres n'ont que des conduits auditifs; il en est de même des animaux couverts d'écailles et des serpents. Chez les chevaux et chez toutes les bêtes de somme, les oreilles indiquent la disposition morale : flasques dans la fatigue, tressaillantes dans la peur, dressées dans la colère, pendantes dans la maladie.

LI. L'homme seul a une face; les autres ont un museau ou un bec. D'autres animaux ont un front, mais chez l'homme seul se peignent sur le front la tristesse, la gaieté, la bonté, la sévérité; il est le miroir de l'âme. L'homme a deux sourcils mobiles ensemble et alternativement, et où se montre aussi une partie de l'âme; ils refusent ou ils accordent; ce sont eux qui indiquent surtout l'orgueil. La source de l'orgueil est ailleurs, mais c'est là qu'il siége; il naît dans le cœur, mais c'est là qu'il monte et se fixe : il n'a rien trouvé de plus élevé ni de plus escarpé dans le corps où il dominât solitaire. 1

LII. Au-dessous sont les yeux, la partie du corps la plus précieuse, celle qui, par l'usage de la lumière, distingue la vie de la mort. Tous les animaux n'en sont pas pourvus : les huîtres n'en ont pas. Ils sont probables chez quelques coquillages : car si l'on remue les doigts devant les pétoncles entr'ouverts, ils se ferment comme s'ils voyaient, et les solènes (X, 88) évitent l'approche d'un instrument de fer. Parmi les quadrupèdes, les taupes ne voient pas; on aperçoit chez elles un simulacre d'œil, si l'on enlève la membrane qui est tendue au-devant. Parmi les oiseaux, l'espèce de héron qu'on appelle leucos (blanc) manque, dit-on, d'un œil. Cet oiseau est d'un excellent augure quand il vole vers le midi ou vers le nord; on prétend que c'est la fin des périls et des craintes. Nigidius dit que ni les sauterelles ni les cigales n'ont d'yeux. Chez les escargots l'office d'yeux est rempli par deux petites cornes qui sondent le chemin. Les lombrics en 1

arcem : huc venarum omnis a corde vis tendit, hic desinit : hic culmen altissimum, hic mentis est regimen. Omnium autem animalium in priora pronum, quia et sensus ante nos tendunt. Ab eo proficiscitur somnus : hinc capitis nutatio. Quæ cerebrum non habent, non dormiunt. Cervis in capite inesse vermiculi sub linguæ inanitate, et circa articulum, qua caput jungitur, numero viginti produntur.

1 L. Aures homini tantum immobiles. Ab iis Flaccorum cognomina. Nec in alia parte feminis majus impendium, margaritis dependentibus. In Oriente quidem et viris, aurum gestare eo loci, decus existimatur. Animalium aliis majores, aliis minores. Cervis tantum scissæ, ac velut divisæ : sorici pilosæ. Sed auriculæ omnibus animal dumtaxat generantibus, excepto vitulo marino, atque delphino,
2 et quæ cartilaginea appellavimus, et viperis. Hæc cavernas tantum habent aurium loco, præter cartilaginea, et delphinum, quem tamen audire manifestum est. Nam et cantu mulcentur, et capiuntur attoniti sono. Quanam audiant, mirum. Iidem nec olfactus vestigia habent, quum olfaciant sagacissime. Pennatorum animalium buboni tantum et oto plumæ, velut aures : cæteris cavernæ ad auditum. Simili modo squamigeris, atque serpentibus. In equis et omnium jumentorum genere indicia animi præferunt : fessis marcidæ, micantes pavidis, subrectæ furentibus, resolutæ ægris.

LI. Facies homini tantum, cæteris os, aut rostra. Frons et aliis, sed homini tantum tristitiæ, hilaritatis, clementiæ, severitatis index. In animo sensus ejus. Supercilia homini, et pariter, et alterne mobilia, et in iis pars animi. Negamus, an annuimus? Hæc maxime indicant fastum. Superbia aliubi conceptaculum, sed hic sedem habet. In corde nascitur, huc subit, hic pendet. Nihil altius simul abruptiusque invenit in corpore, ubi solitaria esset. 1

LII. Subjacent oculi, pars corporis pretiosissima, et qui lucis usu vitam distinguant a morte. Non omnibus animalium hi : ostreis nulli : quibusdam concharum dubii. Pectines enim, si quis digitos adversum hiantes eos moveat, contrahuntur, ut videntes. Et solenes fugiunt admota ferramenta. Quadrupedum talpis visus non est : oculorum effigies inest, si quis prætentam detrahat membranam. Et inter aves ardeolarum genere, quos leucos vocant, altero oculo carere tradunt. Optimi augurii, quum ad austrum volant, septemtrionemve : solvi enim pericula et metus narrant. Nigidius nec locustis, nec cicadis esse dicit. Cochleis oculorum vicem cornicula bina prætentatu implent. Nec lumbricis ulli sunt, vermiumve generi. 1

sont dépourvus, ainsi que tout le genre des vers.

1 LIII. Dans l'espèce humaine seule la couleur des yeux varie; elle est au contraire uniforme respectivement dans les autres espèces d'animaux. Quelques chevaux ont les yeux glauques. Mais dans l'homme les différences sont très-nombreuses : yeux grands, moyens, petits, saillants, qu'on regarde comme plus faibles; enfoncés, qui passent pour voir le mieux, comme les yeux qui par la couleur ressemblent aux yeux de chèvre.

1 LIV. En outre les uns voient de loin; les autres ne voient que les objets rapprochés. Chez beaucoup la vue ne s'exerce que si le soleil luit, ils ne voient point par un jour nuageux, ni après le coucher de cet astre; d'autres ont la vue mauvaise pendant le jour, mais excellente pendant la nuit. Nous avons suffisamment parlé (VII, 2, 8) des prunelles doubles, et de ceux dont le regard est nuisible. Les yeux bleus voient mieux dans les ténèbres.

2 On raconte que l'empereur Tibère, seul entre tous les mortels, avait, réveillé au milieu de la nuit, la faculté d'apercevoir pendant quelques instants tous les objets, aussi bien que s'il était en plein jour; puis, peu à peu, tout rentrait pour lui dans l'obscurité. Le dieu Auguste avait les yeux glauques comme les chevaux, et le blanc en était plus grand que chez les autres hommes :
3 aussi se fâchait-il quand on les regardait attentivement. L'empereur Claude avait à l'angle des yeux une carnosité blanche qui se remplissait de temps en temps de veines sanguines. Chez l'empereur Caligula les yeux étaient fixes. Néron ne voyait rien à moins qu'il ne clignât et que l'objet ne fût près. L'empereur Caligula avait vingt couples de gladiateurs : sur ce nombre, deux gladiateurs seulement, tant cela est difficile à l'homme, ne clignaient pas des yeux, quelque geste menaçant que l'on fît; aussi étaient-ils invincibles. Chez la plupart il est naturel de toujours cligner, ce qu'on regarde comme un signe de timidité.

Chez personne l'œil n'est d'une seule couleur; 4
celle de la partie moyenne tranche toujours avec le blanc du reste. Aucune partie n'indique mieux l'état de l'âme chez tous les animaux, mais surtout chez l'homme, où ils expriment la modération, la bonté, la compassion, la haine, l'amour, la tristesse, la joie. Le regard en varie le caractère : farouche, menaçant, étincelant, grave, oblique, de travers, soumis, caressant. Certes c'est dans les yeux que l'âme habite : ils deviennent ardents, fixes, humides, voilés. Des yeux coulent les larmes de la pitié. Quand nous les baisons nous semblons atteindre l'âme même.
Des yeux viennent les pleurs et ces ruisseaux qui 5
arrosent le visage. Quel est donc ce liquide si abondant et toujours prêt dans la douleur? et où est-il en réserve le reste du temps? Mais c'est par l'âme que nous voyons, par l'âme que nous discernons : les yeux, comme des espèces de canaux, reçoivent sa faculté visuelle, et la transmettent. Ainsi une méditation profonde rend aveugle, la vue étant tournée à l'intérieur. Dans l'épilepsie, les yeux ouverts ne voient rien, l'âme étant couverte d'un brouillard. Bien plus, les lièvres dorment les yeux ouverts, et beaucoup d'hommes en font autant; les Grecs appellent cela κορυβαντιᾷν. La nature les a composés de membranes multiples et minces; elle a mis à l'extérieur, contre le froid et la chaleur, des tuniques épaisses qui sont de temps en temps purifiées par l'humeur lacry-

1 LIII. Oculi homini tantum diverso colore : cæteris in suo cuique genere similes. Et equorum quibusdam glauci. Sed in homine numerosissimæ varietatis atque differentiæ : grandiores, modici, parvi, prominentes, quos hebetiores putant : conditi, quos clarissime cernere : sicut in colore caprinos.

1 LIV. Præterea alii contuentur longinqua; alii nisi prope admota, non cernunt. Multorum visus fulgore Solis constat, nubilo die non cernentium, nec post occasus. Alii interdiu hebetiores, noctu præter cæteros cernunt. De geminis pupillis, aut quibus noxii visus essent, satis diximus. Cæsii in tenebris clariores.

2 Ferunt Tiberio Cæsari, nec alii genitorum mortalium, fuisse naturam, ut expergefactus noctu paulisper, haud alio modo, quam luce clara contueretur omnia, paulatim tenebris sese obducentibus. Divo Augusto equorum modo glauci fuere, supraque hominem albicantis magnitudinis.
3 Quam ob causam diligentius spectari eos, iracunde ferebat. Claudio Cæsari ab angulis candore carnoso sanguineis venis subinde suffusi : Caio principi rigentes : Neroni, nisi quum conniveret, ad prope admota, hebetes. Viginti gladiatorum paria in Caii principis ludo fuere : in iis duo omnino, qui contra comminationem aliquam non conniverent, et ob id invicti. Tantæ hoc difficultatis est homini. Plerisque vero naturale, ut nictari non cessent, quos pavidiores accepimus.

Oculus unicolor nulli : cum candore omnibus medius 4
color differens. Neque ulla ex parte majora animi indicia cunctis animalibus : sed homini maxime, id est, moderationis, clementiæ, misericordiæ, odii, amoris, tristitiæ, lætitiæ. Contuitu quoque multiformes, truces, torvi, flagrantes, graves, transversi, limi, summissi, blandi. Profecto in oculis animus habitat. Ardent, intenduntur, humectant, connivent. Hinc illa misericordiæ lacryma. Hos
quum osculamur, animum ipsum videmur attingere. Hinc 5
fletus et rigantes ora rivi. Quis ille humor est, in dolore tam fecundus et paratus? aut ubi reliquo tempore? Animo autem videmus, animo cernimus : oculi, ceu vasa quædam, visibilem ejus partem accipiunt, atque transmittunt. Sic magna cogitatio obcæcat, abducto intus visu. Sic in morbo comitiali aperti nihil cernunt, animo caligante. Quin et patentibus dormiunt lepores, multique hominum, quos κορυβαντιᾷν Græci dicunt. Tenuibus multisque membranis eos Natura composuit, callosis contra frigora caloresque in extimo tunicis, quas subinde purificant lacrymationum salivis, lubricos propter incursantia, et mobiles.

male; et, pour garantir les yeux des chocs, elle les a faits glissants et mobiles.

1 LV. La nature, au milieu de la cornée, a percé une fenêtre, la pupille, dont les petites dimensions ne laissent pas la vue s'égarer et être incertaine, la dirigent comme ferait un tube, et lui permettent d'éviter facilement le choc des corps étrangers. La pupille est entourée d'un cercle noir chez les uns, fauve chez les autres, glauque chez d'autres. Habile disposition! la lumière parvenue à l'œil a un blanc qui l'entoure, et, n'étant pas réfléchie brusquement, ne fait aucune discordance. Les yeux sont un miroir si parfait, que cette pupille toute petite rend l'image entière d'un homme : c'est ce qui fait que la plupart des oiseaux que nous tenons dans nos mains s'efforcent de becqueter nos yeux, parce que, y voyant leur image, ils s'y portent comme vers les objets de leur affection naturelle.

2 Quelques bêtes de somme seulement éprouvent des maux d'yeux vers les accroissements de la lune. L'homme seul est délivré de la cécité par l'évacuation de l'humeur qui l'a causée (abaissement du cristallin). Beaucoup ont recouvré la vue au bout de vingt ans. Chez quelques-uns la cécité est congénitale, sans qu'il y ait aucun vice dans les yeux. Beaucoup ont perdu subitement la vue, l'œil restant également intact, et sans aucune lésion antécédente. Les auteurs les plus savants rapportent que des veines se rendent des yeux au cerveau; je serais porté à croire qu'il
3 s'en rend aussi des yeux à l'estomac; du moins l'œil n'est jamais arraché sans vomissements. C'est une coutume sacrée parmi les Romains de fermer les yeux des mourants et de les rouvrir sur le bûcher, l'usage ne permettant pas qu'ils soient vus par un homme aux derniers moments, et défendant de les cacher au ciel. L'homme est le seul des animaux chez qui les yeux soient sujets à des difformités; de là viennent les surnoms de Strabon (louche) et de Pætus (qui n'a pas le regard certain). Les anciens nommaient Coclès celui qui naissait borgne; Ocella, celui qui avait les yeux petits; Luscinus, celui qui avait perdu un œil par accident.

Les animaux nocturnes, tels que les chats, ont 4
les yeux brillants et rayonnants dans les ténèbres, au point qu'on ne peut les regarder. Les yeux des chèvres (VIII, 76) et des loups resplendissent et jettent de la lumière. Ceux des veaux marins et des hyènes (VIII, 44) passent successivement par mille couleurs. Les yeux desséchés de plusieurs poissons brillent dans les ténèbres, de même que de grosses souches pourries de vétusté. Nous avons dit (VIII, 45) que les animaux qui pour regarder tournaient non pas les yeux, mais la tête, ne clignaient pas. On prétend que le caméléon fait exécuter à ses yeux une révolution tout entière (VIII, 51). Les écrevisses regardent de côté. Les yeux des animaux qui ont un test fragile sont fixes. Les langoustes et les squilles, qui sont revêtues dans la plus grande partie de leur corps d'une semblable cuirasse, ont les yeux très-durs et saillants. Les animaux 5
dont les yeux sont durs voient moins bien que ceux dont les yeux sont composés d'humeurs. On dit que si on arrache les yeux aux petits des serpents et des hirondelles, il leur en renaît d'autres. Les yeux de tous les insectes et de tous les animaux qui ont une enveloppe testacée se meuvent comme les oreilles des quadrupèdes. Les animaux qui ont des enveloppes fragiles ont les yeux durs. Tous les animaux de cette catégorie, ainsi que les poissons et les insectes, sont dépourvus de

1 LV. Media eorum cornua fenestravit pupilla, cujus angustiæ non sinunt vagari incertam aciem, et velut canali dirigunt, obiterque incidentia facile declinant : aliis nigri, aliis ravi, aliis glauci coloris orbibus circumdatis; ut habili mixtura et accipiatur circumjecto candore lux, et temperato repercussu non obstrepat : adeoque iis absoluta vis speculi, ut tam parva illa pupilla totam imaginem reddat hominis. Ea causa est, ut pleræque alitum e manibus hominum oculos potissimum appetant, quod effigiem suam in iis cernentes, velut ad cognata desideria sua tendunt.

2 Veterina tantum quædam, ad crementa Lunæ morbos sentiunt. Sed homo solus emisso humore cæcitate liberatur. Post vicesimum annum multis restitutus est visus. Quibusdam statim nascentibus negatus, nullo oculorum vitio : multis repente ablatus simili modo, nulla præcedente injuria. Venas ab iis pertinere ad cerebrum, peritissimi auctores tradunt : ego et ad stomachum crediderim.
3 Certe nulli sine redundatione ejus eruitur oculus. Morientibus operire, rursusque in rogo patefacere, Quiritium ritu sacrum est, ita more condito, ut neque ab homine supremum eos spectari fas sit, et cælo non ostendi, nefas. Uni animalium homini depravantur : unde cognomina Strabonum et Pætorum. Ab iisdem qui altero lumine orbi nascerentur, Coclites vocabantur : qui parvis utrisque, Ocellæ. Luscini injuriæ cognomen habuerunt.

Nocturnorum animalium, veluti felium, in tenebris 4
fulgent radiantque oculi, ut contueri non sit : et capræ, lupoque splendent, lucemque jaculantur. Vituli marini, et hyænæ, in mille colores transeunt subinde. Quin et in tenebris multorum piscium refulgent aridi, sicut robusti candices vetustate putres. Non connivere diximus, quæ non obliquis oculis, sed circumacto c[illegible] cernerent. Chamæleonis oculos ipsos circumagi totos tradunt. Cancri in obliquum aspiciunt. Crusta fragili inclusis, rigentes. Locustis squillisque magna ex parte sub eodem munimento præduri eminent. Quorum duri sunt, minus cernunt, quam quorum humidi. Serpentium catulis, et hirundinum pullis, si 5
quis eruat, renasci tradunt. Insectorum omnium, et testacei operimenti, oculi moventur, sicut quadrupedum aures. Quibus fragilia operimenta, iis oculi duri. Omnia talia, et pisces, et insecta non habent genas, nec integunt

paupières, et leurs yeux ne se ferment pas. Chez tous, une membrane transparente comme le verre les recouvre.

1 LVI. Chez l'homme les deux paupières sont garnies de cils, que les femmes prennent même soin de teindre tous les jours; telle est la recherche de la parure, que l'on va jusqu'à peindre les yeux! C'était dans une autre intention que la nature avait donné les cils. Elle avait voulu qu'ils fussent, pour ainsi dire, une défense de la vue, et une fortification avancée contre la rencontre des insectes et d'autres corps étrangers. On prétend, non sans raison, que les cils tombent chez ceux qui font des excès vénériens. Parmi les autres animaux, ceux-là seuls ont des cils qui ont du poil dans le reste du corps; les quadrupèdes n'en ont qu'à la paupière supérieure, et les oiseaux à la paupière inférieure, ainsi que les animaux qui ont la peau molle, exemple les serpents, et les quadrupèdes ovipares, exemple les lézards. L'autruche seule parmi les oiseaux en a, comme l'homme, aux deux paupières.

1 LVII. Les paupières même, et par conséquent le clignotement, manquent chez quelques animaux vivipares. Les oiseaux pesants ferment les yeux en élevant la paupière inférieure; ils clignent en avançant une membrane qui part des angles. Les pigeons et autres semblables les ferment par les deux paupières. Parmi les quadrupèdes, ceux qui sont ovipares, les tortues par exemple et les crocodiles, n'ont que la paupière inférieure mobile, et ils ne clignent nullement, à cause de la dureté de leurs yeux. Le bord de la paupière supérieure était appelé par les anciens *cilium* (cil); de là vient le mot de *supercilium* (sourcil). La paupière fendue par une plaie ne se réunit pas : il en est de même pour un petit nombre des parties du corps humain.

LVIII. Au-dessous des yeux sont les joues, que 1 les anciens appelaient *genæ*, mot dont se sont servies les Douze Tables en défendant aux femmes de se les déchirer avec les ongles [dans les funérailles]. Là siége la pudeur; là se montre surtout la rougeur.

LIX. Dans le milieu est cette fossette qui in- 1 dique la gaieté et les ris. Chez l'homme seul le nez, où les opinions modernes ont placé l'indice du persiflage, est élevé. Aucun autre animal ne l'a saillant. Les oiseaux, les serpents, les poissons, ont seulement des trous pour l'olfaction, mais point de nez. Du nez dérivent les surnoms de Simus (camus), de Silon (nez retroussé). Il est arrivé souvent que les enfants nés à sept mois avaient les oreilles et les narines imperforées.

LX. Les lèvres ont fait donner aux Bochus le 1 surnom de Labéon. Les animaux vivipares ont une bouche, bonne ou dure. Au lieu de bouche, les oiseaux ont un bec corné et aigu; chez les oiseaux de proie il est crochu, droit chez ceux qui vivent en becquetant, large chez ceux qui arrachent les herbes et barbotent dans la vase, comme font les pourceaux. Les bêtes de somme se servent de leur bouche au lieu de main pour ramasser leur pâture. Les carnassiers l'ont plus fendue. Aucun animal, excepté l'homme, n'a de menton ni de joues. Chez le crocodile seul la mâchoire supérieure est mobile; chez le crocodile (14) terrestre (VIII, 38) c'est l'inférieure qui est mobile, comme chez tous les autres animaux, et en outre latéralement.

LXI. Les dents sont disposées de trois façons : 1 en scie, continues, ou saillantes; en scie et s'en-

oculos. Omnibus membrana vitri modo translucida obtenditur.

1 LVI. Palpebræ in genis homini utrimque. Mulieribus vero etiam infectæ quotidiano. Tanta est decoris affectatio, ut tinguantur oculi quoque. Alia de causa hoc Natura dederat, ceu vallum quoddam visus, et prominens munimentum contra occursantia animalia, aut alia fortuitu incidentia. Defluere eas haud immerito Venere abundantibus tradunt. Ex cæteris nulli sunt, nisi quibus et in reliquo corpore pili. Sed quadrupedibus in superiore tantum gena, volucribus in inferiore : et quibus molle tergus, ut serpentibus : et quadrupedum quæ ova pariunt, ut lacertæ. Struthiocamelus alitum sola, ut homo, utrimque palpebras habet.

1 LVII. Nec genæ quidem omnibus, ideo neque nictationes iis, quæ animal generant. Graviores alitum inferiore gena connivent. Eædem nictantur, ab angulis membrana obeunte. Columbæ et similia, utraque connivent. At quadrupedes quæ ova pariunt, ut testudines, crocodili, inferiore tantum, sine ulla nictatione, propter præduros oculos. Extremum ambitum genæ superioris, antiqui cilium vocavere : unde et supercilia. Hoc vulnere aliquo diductum non coalescit, ut in paucis humani corporis membris.

LVIII. Infra oculos malæ homini tantum, quas prisci 1 genas vocabant, XII Tabularum interdicto radi a feminis eas vetantes. Pudoris hæc sedes. Ibi maxime ostenditur rubor.

LIX. Intra eas hilaritatem risumque indicantes buccæ. 1 Et altior homini tantum, quem novi mores subdolæ irrisioni dicavere, nasus. Non alii animalium nares eminent : avibus, serpentibus, piscibus foramina tantum ad olfactus, sine naribus. Et hinc cognomina Simorum, Silonum. Septimo mense genitis sæpenumero foramina aurium et narium defuere.

LX. Labra, a quibus Bochi Labeones dicti. Et os pro- 1 bum duriusve, animal generantibus : pro iis cornea et acuta volucribus rostra. Eadem rapto viventibus adunca : collecto, recta : herbas eruentibus limumque, lata, ut suum generi. Jumentis vice manus ad colligenda pabula, ora : apertiora laniatu viventibus. Mentum nulli præter hominem, nec malæ. Maxillas crocodilus tantum superiores movet : terrestris, eodem, quo cætera, more, præterque in obliquum.

LXI. Dentium tria genera : serrati, aut continui, aut 1

grenant dans le rapprochement pour ne pas s'user, chez les serpents, les poissons et les chiens; continues chez l'homme, le cheval; saillantes chez le sanglier, l'hippopotame et l'éléphant. Des dents continues, celles qui coupent les aliments sont larges et tranchantes; celles qui les broient sont doubles; celles qui séparent les incisives des molaires sont appelées canines; ces dernières sont très-longues chez les animaux qui ont les dents en scie. Chez ceux qui les ont continues, ou bien elles le sont aux deux mâchoires comme chez le cheval, ou celles de devant manquent à la mâchoire supérieure, comme chez les bœufs, les moutons, et tous
2 ceux qui ruminent. La chèvre n'a à la mâchoire supérieure que les deux dents de devant. Aucun de ceux qui ont les dents en scie ne les a saillantes. Parmi les animaux à dents saillantes les femelles en ont rarement, et encore ces dents ne leur sont d'aucun usage; aussi, tandis que les sangliers frappent, les laies mordent. Aucun animal cornu n'a de dents saillantes. Toutes les dents saillantes sont creuses; les autres sont pleines. Tous les poissons ont les dents en scie excepté le scare (IX, 29); seul des animaux aquatiques, il les a planes. Au reste, plusieurs d'entre eux en ont à la langue et dans toute la bouche; ils amollissent ainsi par une multitude de blessures ce qu'ils ne peuvent broyer. Plusieurs en ont au palais, et même à la queue (15). De plus, elles sont inclinées vers le fond de la bouche, afin que les aliments, que ces animaux n'ont aucun moyen de retenir, ne tombent pas.

1 LXII. L'aspic et les serpents ont des dents semblables à celles des poissons; mais de plus deux très-longues à la partie supérieure, à droite et à gauche, sont percées d'un petit canal, et versent le venin comme les aiguillons des scorpions. Les auteurs les plus exacts écrivent que ce venin n'est pas autre chose que le fiel des serpents, et que de la vésicule biliaire il arrive par des veines sous l'épine jusqu'à la bouche. Quelques-uns assurent qu'il n'y a qu'une dent venimeuse, et qu'étant crochue elle se renverse après la morsure. D'autres disent que cette dent, facile à arracher, tombe alors et qu'elle repousse; que les serpents que nous voyons manier ne l'ont pas; qu'elle est à la queue des scorpions,
dont la plupart en ont trois. La dent de la vipère 2
est cachée par les gencives; toujours pleine de venin, elle le répand dans la morsure par l'effet de la pression. Aucun volatile n'a de dents, excepté la chauve-souris. Le chameau, seul des animaux sans cornes, n'a pas les dents de devant à la mâchoire supérieure. Aucun des animaux à cornes n'a les dents en scie. Les escargots ont aussi des dents : cela se voit par la feuille de vigne que rongent les plus petits d'entre eux. Quant à dire que parmi les animaux marins les crustacés et les cartilagineux ont les dents de devant, et que les oursins en ont cinq, je ne sais où on a pu prendre cette idée. L'aiguillon
tient lieu de dents aux insectes. Le singe a les 3
dents comme l'homme. L'éléphant, dans l'intérieur de la bouche, a quatre dents pour manger, outre les dents qui sont au dehors, et qui, recourbées chez le mâle, sont droites et inclinées en avant chez la femelle. Le rat marin (IX, 88), qui précède la baleine, n'en a point; en place, des soies hérissent sa bouche, et même sa langue et son palais. Chez les petits quadrupèdes terrestres, les deux dents de devant en haut et en bas sont les plus longues.

LXIII. Tandis que les autres animaux nais- 1

exserti. Serrati pectinatim coeuntes, ne contrario occursu atterantur : ut serpentibus, piscibus, canibus. Continui, ut homini, equo. Exserti, ut apro, hippopotamo, elephanto. Continuorum, qui digerunt cibum, lati et acuti : qui conficiunt, duplices : qui discriminant eos, canini appellantur. Hi sunt serratis longissimi. Continui, aut utraque parte oris sunt, ut equo : aut superiore primores non sunt, ut bubus, ovibus, omnibusque, quæ ruminant.
2 Capræ superiores non sunt, præter primores geminos. Nulli exserti, quibus serrati. Raro feminæ, et tamen sine usu. Itaque quum apri percutiant, feminæ sues mordent. Nulli, cui cornua, exserti : sed omnibus concavi, cæteris dentes solidi. Piscium omnibus serrati præter scarum : huic uni aquatilium plani. Cætero multis eorum in lingua et toto ore : ut turba vulnerum molliant, quæ attritu subigere non queunt. Multis et in palato, atque etiam in cauda. Præterea in os vergentes, ne excidant cibi, nullum habentibus retinendi adminiculum.

1 LXII. Similes aspidi, et serpentibus : sed duo in supera parte, dextera lævaque longissimi, tenui fistula perforati, ut scorpionum aculei, venenum infundentes. Non aliud hoc esse quam fel serpentium, et inde venis sub spina ad os pervenire, diligentissimi auctores scribunt. Quidam unum esse eum : et quia sit aduncus, resupinari, quum momorderit. Aliqui, tunc decidere eum, rursusque recrescere, facilem decussu : et sine eo esse, quas tractari cernamus. Scorpionis caudæ inesse eum, et pleris-
que ternos. Viperæ dentes gingivis conduntur. Hæc eodem 2
prægnans veneno, impresso dentium repulsu virus fundit in morsus. Volucrum nulli dentes, præter vespertilionem. Camelus una ex iis, quæ non sunt cornigera, in superiori maxilla primores non habet. Cornua habentium nulli serrati. Et cochleæ dentes habent : indicio est etiam a minimis earum derosa vitis. At in marinis crustata et cartilaginea primores habere, item echinis quinos esse, unde intelligi potuerit, miror. Dentium vice aculeus in-
sectis. Simiæ dentes, ut homini. Elephanto intus ad man- 3
dendum quatuor : præterque eos, qui prominent, masculis reflexi, feminis recti atque proni. Musculus marinus, qui balænam antecedit, nullos habet : sed pro iis, setis intus os hirtum, et linguam etiam, ac palatum. Terrestrium minutis quadrupedibus, primores bini utrimque longissimi.

LXIII. Cæteris cum ipsis nascuntur : homini, postquam 1

sent avec des dents, l'homme (VII, 15) n'en a qu'au septième mois après sa naissance; et tandis que les autres gardent toujours les leurs, les dents changent chez l'homme, le lion, les bêtes de somme, le chien et les ruminants; mais le lion et le chien ne changent que les dents nommées canines. La canine droite du loup joue un rôle parmi les amulettes importants (XXVIII, 78). Les dents maxillaires, qui sont placées après les canines, ne changent chez aucun animal. Chez l'homme les dents qui poussent les dernières et qu'on appelle génuines (appartenant à la joue, *genæ*) sortent vers la vingtième année, et quelquefois même, chez les femmes, à la quatre-vingtième; mais c'est chez des individus à qui elles n'étaient pas sorties dans la jeunesse. Il est certain que des dents tombées dans la vieillesse ont été remplacées par d'autres;
2 Mucianus prétend avoir vu Zancles de Samothrace, à qui elles avaient repoussé à plus de cent quatre ans. Au reste, les mâles (VII, 15) ont plus de dents que les femelles dans l'espèce humaine, chez le mouton, la chèvre et le porc. Timarchus, fils de Nicoclès de Paphos, avait une double rangée de molaires (16); les dents de devant ne changèrent pas chez son frère, qui, pour cette raison, se les lima. On a l'exemple d'un homme à qui une dent poussa au palais. Les canines perdues par quelque accident ne reviennent jamais. Tandis que chez tous les animaux elles jaunissent (17) par l'effet de la vieillesse, elles blanchissent chez le cheval seul.

1 LXIV. L'âge des bêtes de somme est marqué par leurs dents. Le cheval en a quarante. A trente mois, il perd deux dents de devant à chaque mâchoire; l'année suivante, quatre autres dents à la suite des premières : c'est alors que poussent les dents appelées columellaires. Au commencement de la cinquième année, il en perd deux, qui repoussent la sixième année. A la septième année il a toutes ses dents, et celles qui ont été remplacées et celles qui ne tombent pas. Un cheval coupé avant la chute des dents n'en change pas. L'âne en perd semblablement quatre au trentième mois, et les autres de six mois en six mois; si l'ânesse n'a pas engendré avant la chute des dernières, la stérilité est certaine. Les bœufs en changent à deux ans. Chez les porcs, elles ne 2
tombent jamais. Quand ces indications de l'âge sont épuisées, on reconnaît la vieillesse chez les chevaux et les autres bêtes de somme au déchaussement des dents, à la blancheur des sourcils et à l'enfoncement des salières; l'animal est alors réputé avoir environ seize ans. Les dents de l'homme ont un certain venin : mises à découvert devant un miroir, elles en ternissent le poli, et elles font périr les pigeonneaux sans plumes. Le reste de ce qui concerne les dents a été exposé (VII, 15) dans l'histoire de la génération de l'homme. La dentition est une époque de maladies pour les enfants. Les animaux qui ont les dents en scie font les morsures les plus cruelles.

LXV. La langue n'est pas configurée de la 1
même manière chez tous. Les serpents l'ont très-mince, à trois pointes, vibrante, noire, et, si on la tire en dehors, très-longue; les lézards, bifide et velue : chez les veaux marins aussi elle est bifide; mais chez les serpents elle a la ténuité d'un cheveu, tandis que chez les autres elle sert à lécher le pourtour de la bouche. Les poissons l'ont presque complétement adhérente, les crocodiles complétement; mais chez les animaux aquatiques, le palais, charnu, fait, pour le goût,

natus est, septimo mense. Reliquis perpetuo manent. Mutantur homini, leoni, jumento, cani, et ruminantibus. Sed leoni et cani, non nisi canini appellati. Lupi dexter caninus, in magnis habetur operibus. Maxillares, qui sunt a caninis, nullum animal mutat. Homini novissimi, qui genuini vocantur, circiter vicesimum annum gignuntur : multis et octogesimo, feminis quoque : sed quibus in juventa non fuere nati. Decidere in senecta, et mox renasci
2 certum est. Zanclen Samothracenum, cui renati essent post centum et quatuor annos, Mucianus visum a se prodidit. Cætero maribus plures, quam feminis, in homine, pecude, capris, sue. Timarchus Nicoclis filius Paphii duos ordines habuit maxillarium. Frater ejus non mutavit primores, ideoque prætrivit. Est exemplum dentis, homini et in palato geniti. At canini amissi casu aliquo, numquam renascuntur. Cæteris senecta rufescunt, equo tantum candidiores fiunt.

1 LXIV. Ætas veterinorum dentibus indicatur. Equo sunt numero XL. Amittit tricesimo mense primores utrimque binos : sequenti anno totidem proximos, quum subeunt dicti columellares. Quinto anno incipiente binos amittit, qui sexto anno renascuntur. Septimo omnes habet et renatos, et immutabiles. Equo castrato prius, non decidunt dentes. Asinorum genus tricesimo mense similiter amittit, deinde senis mensibus. Quod si non prius peperere, quam decidant postremi, sterilitas certa. Boves bimi mutant. Suibus decidunt numquam. Absumta hac observatione, 2
senectus in equis, et cæteris veterinis, intelligitur dentium brochitate, superciliorum canitie, et circa ea lacunis, quum fere sedecim annorum existimantur. Hominum dentibus quoddam inest virus. Namque et speculi nitorem ex adverso nudati hebetant, et columbarum fetus implumes necant. Reliqua de iis in generatione hominum dicta sunt. Erumpentibus morbi corpora infantium accipiunt. Reliqua animalia, quæ serratos habent, sævissima dentibus.

LXV. Linguæ non omnibus eodem modo. Tenuissima 1
serpentibus et trisulca, vibrans, atri coloris, et si extrahas, prælonga : lacertis bifida et pilosa : vitulis quoque marinis duplex : sed supradictis capillamenti tenuitate : cæteris ad circumlambenda ora. Piscibus paulo minus tota adhærens, crocodilis tota. Sed in gustatu, linguæ vice carnosum aquatilibus palatum. Leonibus, pardis, omnibusque generis ejus, etiam felibus, imbricatæ asperitatis, ac

l'office de langue. Les lions, les pards et tous les animaux de cette catégorie, même les chats, ont la langue garnie d'aspérités imbriquées, semblable à une lime, et capable d'user la peau de l'homme en léchant. Aussi ces animaux, même apprivoisés, quand la salive est parvenue au voisinage du sang, éprouvent des ten-
2 tations de férocité. Nous avons parlé des langues des pourpres (IX, 60). Chez les grenouilles, le bout de la langue est adhérent; la portion intérieure est libre du côté du gosier; là se forment les sons que font entendre les mâles à l'époque où on les appelle ololygons (hurleurs). Cette époque est fixe; c'est celle où ils appellent les femelles à l'accouplement. Alors la lèvre inférieure étant abaissée au niveau d'un peu d'eau reçue dans le gosier, et la langue battant dans cette eau, une sorte de hurlement se produit; dans cet effort, les plis de leur bouche, distendus, sont transparents, les yeux sortent de la tête, et flamboient. Les insectes qui ont un aiguillon à la partie postérieure ont aussi des dents et une langue : chez les abeilles, elle est même très-longue, et chez les cigales saillante. Ceux qui ont à la bouche un aiguillon fistuleux n'ont ni langue ni dents. Quelques-uns ont une langue dans l'intérieur, par exemple les fourmis. Elle est particulièrement large chez l'éléphant.
3 Tandis que chez les autres, chacun en son espèce, elle est toujours parfaite, chez l'homme seul elle est souvent liée de telle sorte par des veines, qu'il est nécessaire de les couper. On rapporte que le pontife Métellus (VII, 45) avait la langue tellement embarrassée qu'il se mit à la torture pendant plusieurs mois, en travaillant à prononcer distinctement pour la dédicace du temple d'Ops. Chez la plupart la langue articule nettement vers la septième année. Plusieurs savent s'en servir avec tant d'art, qu'ils imitent, à s'y méprendre, la voix des oiseaux et des animaux. Les animaux ont le sens du goût dans la partie antérieure de la langue; l'homme l'a en outre dans le palais.

LXVI. L'homme a des amygdales; le porc, des 1
glandules. La partie qui est située entre les deux amygdales, et qui porte le nom de luette, pend à l'extrémité du voile du palais; elle ne se trouve que chez l'homme. Au-dessous est une languette appelée épiglotte, qui n'existe chez aucun ovipare. Elle a deux fonctions, étant interposée entre deux conduits. L'antérieur, nommé trachée-artère, aboutit au poumon et au cœur; l'épiglotte le recouvre pendant qu'on mange, de peur que les aliments ou les boissons, venant à s'engager dans ce conduit, qui n'est fait que pour le passage de l'air et de la voix, ne causent des souffrances. L'autre conduit est postérieur; il s'appelle proprement pharynx, et est destiné à la déglutition des aliments et des boissons; le pharynx conduit à l'œsophage, et celui-ci à l'estomac. L'épiglotte couvre le pharynx à son tour quand il n'y a que l'air ou la voix qui passent, afin qu'une régurgitation ne vienne pas intempestivement troubler ces fonctions. La trachée-artère est composée de cartilage et de chair; le pharynx, de nerf et de chair.

LXVII. La nuque n'existe que chez les ani- 1
maux qui ont ces deux organes; ceux qui n'ont que le gosier ont un cou. La nuque, composée de plusieurs vertèbres arrondies, est articulée et flexible, de manière à permettre de promener le regard alentour. Chez le lion, le loup et l'hyène seuls, elle est formée d'un os unique et rigide. La nuque est jointe à l'épine, l'épine aux lombes. La colonne vertébrale est osseuse, mais arrondie et percée, dans le milieu, d'un trou par où la moelle descend du cerveau. On conclut que la

limæ similis, attenuansque lambendo cutem hominis. Quæ causa etiam mansuefacta, ubi ad vicinum sanguinem per-
2 venit saliva, invitat ad rabiem. De purpurarum linguis diximus. Ranis prima cohæret, intima absoluta a gutture, qua vocem mittunt mares, quum vocantur ololygones. Stato id tempore evenit, cientibus ad coitum feminas. Tum siquidem inferiore labro demisso ad libramentum modicæ aquæ receptæ in fauces, palpitante ibi lingua ululatus elicitur. Tunc extenti buccarum sinus perlucent, oculi flagrant labore propulsi. Quibus in posteriori parte aculei, et iis dentes, et lingua. Apibus etiam prælonga, eminens et cicadis. Quibus aculeus in ore fistulosus, iis nec lingua, nec dentes. Quibusdam insectis intus lingua, ut
3 formicis. Cæterum lata elephanto præcipue. Reliquis in suo genere semper absoluta : homini tantum ita sæpe constricta venis, ut intercidi eas necesse sit. Metellum Pontificem adeo inexplanatæ fuisse accepimus, ut multis mensibus tortus credatur, dum meditatur in dedicanda æde Opis vere dicere. Cæteris septimo ferme anno sermonem exprimit. Multis vero talis ejus ars contingit, ut avium et animalium vocis indiscrete edatur imitatio. Intellectus saporum est cæteris in prima lingua, homini et in palato.

LXVI. Tonsillæ in homine, in sue glandulæ. Quod inter 1
eas, uvæ nomine, ultimo dependet palato, homini tantum est. Sub ea minor lingua, epiglossis appellata, nulli ova generantium. Opera ejus gemina, duabus interpositæ fistulis. Interior earum appellatur arteria, ad pulmonem atque cor pertinens. Hanc operit in epulando, ne spiritu ac voce illac meante, si potus cibusve in alienum deerravit tramitem, torqueat. Altera exterior appelletur sane gula, qua cibus atque potus devoratur. Tendit hæc ad stomachum, is ad ventrem. Hanc per vices operit, quum spiritus tantum aut vox commeat, ne restagnatio intempestiva alvi obstrepat. Ex cartilagine et carne arteria, gula nervo et carne constat.

LXVII. Cervix nulli, nisi quibus utraque hæc. Cæteris 1
collum, quibus tantum gula. Sed quibus cervix, e multis vertebratisque orbiculatim ossibus flexilis, ad circumspectum, articulorum nodis jungitur. Leoni tantum, et lupo, et hyænæ, ex singulis rectisque ossibus rigens. Cætero spinæ adnectitur, spina lumbis, ossea : sed tereti structura, per media foramina a cerebro medulla descendente. Eamdem

moelle est de la même nature que ce viscère, parce qu'il suffit d'inciser la membrane très-mince qui la revêt, pour que la mort survienne aussitôt. Les animaux qui ont de longues jambes ont un long cou; le cou est long aussi chez les oiseaux aquatiques, bien que leurs jambes soient courtes; il en est de même de ceux qui ont les ongles crochus.

1 LXVIII. L'homme seul et le porc sont sujets au goitre, causé le plus souvent par la mauvaise qualité des eaux qu'ils boivent. Le haut du pharynx s'appelle gosier; le bas, œsophage. Ce nom désigne un conduit charnu situé derrière la trachée-artère, joint à la colonne vertébrale, et comparable pour la longueur et la largeur à une fosse. Ceux qui n'ont pas de gosier n'ont pas non plus d'œsophage, ni de cou, ni de gorge, les poissons par exemple; et la bouche est jointe à l'estomac. La tortue marine n'a ni langue ni dents; elle brise tout avec la pointe de son museau. Après la trachée-artère est l'œsophage, armé d'aspérités dures, comme les ronces, pour achever de broyer les aliments; aspérités (18) dont les intervalles vont en décroissant à mesure qu'elles se rapprochent de l'estomac. La partie la plus voisine de ce viscère est comme une lime.

1 LXIX. Chez tous les animaux le cœur est au milieu de la poitrine, excepté chez l'homme, où, terminé en pointe et dirigé en avant, il est sous la mamelle gauche. Chez les poissons seuls cette pointe regarde la bouche. On assure que ce viscère est le premier formé chez l'embryon (X,17), puis le cerveau, comme les yeux sont les derniers formés; que les yeux meurent les premiers, mais que le cœur meurt le dernier. Il est le siége principal de la chaleur; il bat continuellement, et se meut comme un animal renfermé dans l'animal. Il est recouvert d'une enveloppe très-souple et résistante, protégé par le mur des côtes et du sternum, comme il convenait (19) pour la cause et l'origine principale de la vie. Il offre en 2
dedans de lui le premier domicile à l'âme et au sang dans une cavité sinueuse, triple chez les grands animaux, double chez tous les autres. Là réside l'intelligence. De cette source sortent deux grandes veines qui se dirigent l'une en avant, l'autre en arrière, et qui, se ramifiant successivement, portent, par des veines plus petites, le sang vivifiant dans toutes les parties. Seul de tous les viscères il n'est pas affecté de maladies, et ne prolonge pas le supplice de la vie; blessé, il cause aussitôt la mort. Tous les autres viscères étant lésés, la vitalité persiste encore dans le cœur.

LXX. On répute stupides les animaux qui ont 1
le cœur dur, audacieux ceux qui l'ont petit, timides ceux qui l'ont très-gros. Il est, proportion gardée, le plus gros chez le rat, le lièvre, l'âne, le cerf, la panthère, la belette, l'hyène, et tous les animaux timides ou malfaisants par crainte. Dans la Paphlagonie, les perdrix ont deux cœurs. On trouve quelquefois des os dans le cœur des chevaux et des bœufs. On prétend qu'il croît chaque année dans l'homme, et qu'il augmente du poids de deux drachmes jusqu'à cinquante ans; qu'à partir de cet âge il décroît dans la même progression, et que pour cette raison l'homme ne vit pas au delà de cent ans, le cœur venant à manquer: c'est l'opinion des Égyptiens, dont l'usage est de conserver les corps embaumés. On dit que certains hommes naissent avec 2

esse ei naturam, quam cerebro, colligunt: quoniam prætenui ejus membrana modo incisa statim exspiretur. Quibus longa crura, iis longa et colla. Item aquaticis, quamvis brevia crura habentibus: simili modo uncos ungues.

1 LXVIII. Guttur homini tantum, et suibus intumescit, aquarum quæ potantur plerumque vitio. Summum gulæ fauces vocantur, extremum stomachus. Hoc nomine est sub arteria jam carnosa inanitas adnexa spinæ, et latitudine ac longitudine lacunæ modo fusa. Quibus fauces non sunt, ne stomachus quidem est, nec colla, nec guttur, ut piscibus, et ora ventribus junguntur. Testudini marinæ lingua nulla, nec dentes: rostri acie comminuit omnia. Post arteriam est stomachus denticulatus callo, in modum rubi, ad conficiendos cibos, decrescentibus cancellis, quidquid appropinquat ventri. Novissima asperitas, ut scobina fabri.

1 LXIX. Cor animalibus cæteris in medio pectore est: homini tantum infra lævam papillam, turbinato mucrone in priora eminens. Piscibus solis ad os spectat. Hoc primum nascentibus formari in utero tradunt: deinde cerebrum, sicut tardissime oculos. Sed hos primum emori, cor novissime. Huic præcipuus calor. Palpitat certe, et quasi alterum movetur intra animal, præmolli firmoque opertum membranæ involucro, munitum costarum et pectoris muro, ut par erat præcipuam vitæ causam et originem. Prima domicilia intra se animo et sanguini præbet, 2
sinuoso specu, et in magnis animalibus triplici, in nullo non gemino: ibi mens habitat. Ex hoc fonte duæ grandes venæ in priora et terga discurrunt, sparsaque ramorum serie, per alias minores omnibus membris vitalem sanguinem rigant. Solum hoc viscerum vitiis non maceratur, nec supplicia vitæ trahit, læsumque mortem illico affert. Cæteris corruptis, vitalitas in corde durat.

LXX. Bruta existimantur animalium, quibus durum ri- 1
get: audacia, quibus parvum est: pavida, quibus prægrande. Maximum autem est portione muribus, lepori, asino, cervo, pantheræ, mustelis, hyænis, et omnibus timidis, aut propter metum maleficis. In Paphlagonia bina perdicibus corda. In equorum corde et boum ossa reperiuntur interdum. Augeri id per singulos annos in homine, ac binas drachmas ponderis ad quinquagesimum accedere: ab eo detrahi tantumdem, et ideo non vivere hominem ultra centesimum annum defectu cordis, Ægyptii existimant, quibus mos est cadavera asservare medicata. Hirto 2
corde gigni quosdam homines proditur, neque alios fortiores esse industria, sicut Aristomenem Messenium, qui CCC

un cœur velu, et que chez aucun le courage n'est aussi industrieux : tel fut Aristomène de Messène, qui tua trois cents Lacédémoniens. Couvert de blessures et pris, il s'échappa une fois par un trou de la carrière où on l'avait emprisonné, et passa par l'issue étroite qui servait à un renard. Pris une seconde fois, il s'approcha du feu pendant que les gardiens dormaient, et en se brûlant lui-même il brûla ses liens. Pris une troisième fois, les Lacédémoniens lui ouvrirent la poitrine tout vivant, et lui trouvèrent le cœur hérissé de poils.

1 LXXI. Au haut du cœur est une certaine graisse, dans les victimes d'heureux présage. Au reste, le cœur n'a pas toujours été compté parmi les entrailles. C'est sous L. Postumius Albinus, roi des sacrifices, après la 126ᵉ olympiade, lorsque le roi Pyrrhus eut quitté l'Italie, que les aruspices commencèrent à examiner le cœur avec les parties consacrées. Le premier jour où le dictateur César parut en public vêtu de pourpre et assis sur un siége d'or, par deux fois le cœur manqua dans les victimes qu'il sacrifiait.
2 De là, grande question parmi ceux qui argumentent sur la divination : La victime a-t-elle pu vivre sans cœur, ou l'a-t-elle perdu au moment même? On assure que le cœur de ceux qui ont succombé à la maladie cardiaque (20) ne peut se brûler ; même assertion pour ceux qui sont morts par le poison. Toujours est-il que nous avons un discours de Vitellius, où il accuse Pison d'empoisonnement, en s'appuyant sur cet argument ; et il attesta publiquement que le cœur de Germanicus ne put être consumé par le feu, à cause du poison. La nature de la maladie fut alléguée pour la défense de Pison.

1 LXXII. Au-dessous du cœur est le poumon, atelier de la respiration, attirant l'air et le rejetant, et pour cela spongieux et creusé de conduits vides. Peu d'animaux aquatiques, comme nous l'avons dit (IX, 6), ont un poumon. Chez les autres ovipares il est petit, fongueux, il ne contient pas de sang ; aussi ces animaux n'éprouvent-ils pas la soif. C'est pour la même raison que les grenouilles et les phoques restent longtemps plongés sous l'eau. La tortue aussi, bien qu'elle ait un poumon très-grand et étendu sous toute la carapace, ne l'a pas moins dépourvu de sang. Plus ce viscère est petit en proportion de la taille, plus la vélocité de l'animal est grande. C'est chez le caméléon qu'il est le plus gros proportionnément ; rien autre n'est dans l'intérieur de son corps.

LXXIII. Le foie est à droite. C'est dans ce viscère qu'est ce qu'on appelle la tête des entrailles, sujette à de grandes variétés. Elle manqua dans la victime offerte par M. Marcellus le jour où il périt dans un combat contre Annibal ; puis le lendemain on la trouva double. Elle manqua aussi à C. Marius, sacrifiant dans la ville d'Utique ; à l'empereur Caligula aux calendes de janvier (1ᵉʳ janvier), quand il prit possession du consulat, l'année où il fut tué ; à Claude, son successeur, le mois où il périt par le poison. Le dieu Auguste, faisant un sacrifice dans la ville de Spolète le premier jour de sa puissance, trouva chez six victimes le foie roulé sur lui-même d'un lobe à l'autre ; il lui fut répondu qu'il doublerait dans l'année son pouvoir. La tête des entrailles, incisée, est aussi d'un funeste augure, excepté dans l'inquiétude et la crainte ; car alors c'est la fin des soucis. Les lièvres des environs du Briletum, de Tharne, et dans la Chersonèse sur la Propontide, ont deux foies ; et, chose sin- 1 2

occidit Lacedæmonios. Ipse convulneratus et captus, semel per cavernam lautumiarum evasit, angustos vulpium aditus secutus. Iterum captus, sopitis custodibus somno, ad ignem advolutus lora cum corpore exussit. Tertio capto Lacedæmonii pectus dissecuere viventi, hirsutumque cor repertum est.

1 LXXI. In corde summo pinguitudo est quædam, lætis extis. Non semper autem in parte extorum habitum est. L. Postumio Albino rege sacrorum post centesimam vicesimam sextam Olympiadem, quum rex Pyrrhus ex Italia discessisset, cor in extis aruspices inspicere cœperunt. Cæsari Dictatori, quo die primum veste purpurea processit, atque in sella aurea sedit, sacrificanti bis in extis defuit.
2 Unde quæstio magna de divinatione argumentantibus, potueritne sine ullo viscere hostia vivere, an ad tempus amiserit. Negatur cremari posse in iis, qui cardiaco morbo obierint : negatur et veneno interemtis. Certe exstat oratio Vitellii, qua reum Pisonem ejus sceleris coarguit, hoc usus argumento : palamque testatus, non potuisse ob venenum cor Germanici Cæsaris cremari. Contra genere morbi defensus est Piso.

1 LXXII. Sub eo pulmo est, spirandique officina, attrahens ac reddens animam, idcirco spongiosus, ac fistulis inanibus cavus. Pauca eum (ut dictum est) habent aquatilia. At cætera ova parientia exiguum, spumosum, nec sanguineum : ideo non sitiunt. Eadem est causa, quare sub aqua diu ranæ et phocæ urinentur. Testudo quoque, quamvis prægrandem et sub toto tegumento habeat, sine sanguine tamen habet. Quanto minor hic corporibus, tanto velocitas major. Chamæleoni portione maximus, et nihil aliud intus.

LXXIII. Jecur in dextra parte est. In eo quod caput extorum vocant, magnæ varietatis. M. Marcello circa mortem, quum periit ab Hannibale, defuit in extis. Sequenti deinde die geminum repertum est. Defuit et C. Mario, quum immolaret Uticæ : item Caio Principi kalend. januariis, quum iniret consulatum, quo anno interfectus est : Claudio successori ejus, quo mense interemtus est veneno. Divo Augusto Spoleti sacrificanti primo potestatis suæ die, sex victimarum jecinora replicata intrinsecus ab ima fibra reperta sunt : responsumque duplicaturum intra annum imperium. Caput extorum tristis ostenti cæsum quoque est, præterquam in sollicitudine ac metu : tunc enim perimit curas. Bina jecinora leporibus circa Briletum et Thar- 1 2

gulière, quand on les transporte ailleurs, un des foies se perd.

1 LXXIV. Dans le foie est la bile, qui n'existe pas chez tous les animaux. A Chalcis d'Eubée, le menu bétail n'en a pas; dans l'île de Naxos, il a un fiel très-gros et double, de sorte qu'un étranger croit voir un prodige dans l'une et l'autre de ces dispositions. Les chevaux, les mulets, les ânes, les cerfs, les chevreuils, les sangliers, les chameaux, les dauphins, n'en ont pas. Quelques rats en ont. Des hommes en sont dépourvus; leur santé est plus solide et leur vie plus longue. Des auteurs pensent que chez le cheval le fiel est non pas dans le foie, mais dans le ventre, et chez le cerf dans la queue ou les intestins; aussi leurs intestins sont-ils si amers que les chiens n'y touchent pas. La bile, au reste, n'est que la dépuration et la partie la plus mauvaise du sang; c'est pour cela qu'elle est amère. Toujours est-il qu'il n'y a de foie que chez les animaux qui ont du sang. Le foie reçoit le sang du cœur, auquel il est uni, et il le répand dans les veines.

1 LXXV. La bile noire est une cause de folie pour l'homme, et si elle est évacuée complétement, de mort. Le mot de bile sert à caractériser une disposition morale fâcheuse; tant le venin de cette substance est puissant, quand il s'étend à l'âme! Bien plus, répandu par tout le corps, il ôte la couleur aux yeux, et, rejeté hors du corps, il l'ôte aux vases d'airain; ce qu'il touche noircit. Qu'on ne s'étonne donc pas que le fiel
2 des serpents soit leur venin (xi, 62). Les animaux qui dans le Pont se nourrissent d'absinthe en sont dépourvus. La vésicule du fiel est unie à la région rénale, et par un côté seulement à l'intestin, dans les corbeaux, les cailles, les faisans; à l'intestin seulement, dans quelques-uns, les pigeons, l'épervier, les murènes. Peu d'oiseaux l'ont dans le foie. Chez les serpents et les poissons elle est très-grande, proportion gardée. Chez la plupart des oiseaux elle s'étend tout le long de l'intestin, par exemple dans l'épervier, le milan. Elle est dans le foie chez tous les cétacés; le fiel du veau marin est renommé pour plusieurs usages. Du fiel des taureaux on tire une couleur d'or. Les aruspices l'ont consacré à Neptune et à la puissance de l'eau. L'empereur Auguste en trouva deux le jour où il gagna la bataille d'Actium.

LXXVI. Dans le petit foie des rats le nombre 1
des lobes correspond, dit-on, au nombre de la lune (xxix, 15), et on en trouve autant que l'astre a de jours; on ajoute qu'il croît au solstice d'hiver. On trouve souvent un foie à deux lobes dans les lapins de la Bétique. Les fourmis ne touchent pas au second des lobes du foie de la grenouille buissonnière; on pense que c'est à cause du venin. Le foie se conserve le plus longtemps, et des siéges nous ont offert des exemples de foies gardés sept ans (21).

LXXVII. Les viscères thoraciques sont allon- 1
gés chez les serpents et les lézards. On dit que, par un prodige heureux, Cæcina de Volaterra vit des dragons s'élancer hors des viscères des victimes; et cela n'aura rien d'incroyable si on admet que le roi Pyrrhus sacrifiant le jour où il périt, les têtes coupées des victimes rampèrent en léchant leur sang. Les viscères thoraciques chez l'homme sont séparés des viscères inférieurs par une membrane qu'on nomme præcordia, parce qu'elle est étendue au-devant du cœur; les Grecs

nen, et in Cherroneso ad Propontidem. Mirumque, translatis alio interit alterum.

1 LXXIV. In eodem est fel, non omnibus datum animalibus. In Eubœæ Chalcide nullum pecori. In Naxo prægrande geminumque, ut prodigii loco utrumque advenæ. Equi, muli, asini, cervi, capreæ, apri, cameli, delphini, non habent. Murium aliqui habent. Hominum paucis non est, quorum valetudo firmior, et vita longior. Sunt qui equo non quidem in jecore esse, sed in alvo putent: et cervo in cauda, aut intestinis. Ideo tantam habent amaritudinem, ut a canibus non attingantur. Est autem nihil aliud, quam purgamentum pessimumque sanguinis, et ideo amarum est. Certe jecur nulli est, nisi sanguinem habentibus. Accipit hoc a corde, cui jungitur: funditque in venas.

1 LXXV. Sed in felle nigro insaniæ causa homini, morsque toto reddito. Hinc et in mores crimen, bilis nomine. Adeo magnum est in hac parte virus, quum se fundit in animum. Quin et toto corpore vagum, colorem quoque oculis aufert: illud quidem redditum, etiam ahenis: nigrescuntque contacta eo: ne quis miretur id venenum esse
2 serpentium. Carent eo, qui absinthium vescuntur in Ponto. Sed renibus et parte tantum altera intestino jungitur, in corvis, coturnicibus, phasianis: quibusdam intestino tantum, ut columbis, accipitri, murænis. Paucis avium in jecore. Serpentibus portione maxime copiosum, et piscibus. Est autem plerisque toto intestino, sicut accipitri, milvo. Præterea in jecore est et cetis omnibus: vitulis quidem marinis ad multa quoque nobile. Taurorum felle aureus ducitur color. Aruspices id Neptuno et humoris potentiæ dicavere: geminumque fuit Divo Augusto, quo die apud Actium vicit.

LXXVI. Murium jecusculis fibræ ad numerum lunæ 1
in mense congruere dicuntur, totidemque inveniri, quotum lumen ejus sit: præterea bruma increscere. Cuniculorum in Bætica sæpe geminæ reperiuntur. Ranarum rubetarum altera fibra a formicis non attingitur, propter venenum, ut arbitrantur. Jecur maxime vetustatis patiens, septenis durare annis, obsidionum exempla prodidere.

LXXVII. Exta serpentibus et lacertis longa. Cæcinæ 1
Volaterrano dracones emicuisse de extis læto prodigio traditur: et profecto nihil incredibile sit, existimantibus, Pyrrho regi, quo die periit, præcisa hostiarum capita repsisse, sanguinem suum lambentia. Exta homini ab inferiore viscerum parte separantur membrana, quæ præcordia appellant: quia cordi prætenditur, quod Græci ap-

lui ont donné le nom de φρένες (diaphragme). Tous les viscères principaux ont été renfermés dans des membranes spéciales, et pour ainsi dire dans des gaînes, par la nature prévoyante. Pour le diaphragme il y eut une raison particulière, la proximité du ventre, de peur que les aliments
2 n'interceptassent la respiration. Toujours est-il qu'on lui attribue la finesse de l'esprit; aussi n'a-t-il point de chair, il est nerveux et mince. Là aussi est le siége principal de la gaieté, ce que l'on reconnaît surtout par le chatouillement des aisselles, au-dessous desquelles il s'avance; nulle part la peau de l'homme n'est plus fine, nulle part le plaisir du chatouillement ne se fait sentir de plus près. Pour cette raison, dans les combats et dans les spectacles de gladiateurs, la blessure du diaphragme a causé le rire et la mort.

1 LXXVIII. Au-dessous, chez les animaux qui ont un œsophage, est l'estomac : simple chez les autres, il est double chez les ruminants; il manque chez ceux qui n'ont pas de sang. L'intestin en effet commence à la bouche, et chez quelques animaux il y revient, par exemple la sèche, le poulpe. Dans l'homme il est joint à l'extrémité de l'œsophage, et ressemble à celui du chien. Ce sont les seuls animaux chez lesquels il soit rétréci à l'extrémité inférieure (pylore); aussi sont-ils les seuls qui vomissent : le viscère se remplit, et l'orifice étroit empêche les aliments de passer; ce qui ne peut arriver chez les animaux dont l'estomac transmet la nourriture par une large ouverture aux parties inférieures.

1 LXXIX. Après l'estomac sont les intestins grêles, appelés lactes chez l'homme et le mouton, et hillæ chez les autres; c'est par là que passent les aliments. Viennent ensuite les gros intestins, qui aboutissent à l'anus, et qui, chez l'homme, ont un circuit très-sinueux. Ceux chez qui le canal intestinal est le plus long sont les plus gros mangeurs; et ceux qui ont le ventre le plus chargé de graisse sont moins intelligents. Quelques oiseaux ont deux réservoirs : l'un, qui reçoit ce qui vient d'être avalé, le jabot; l'autre (le gésier), où du jabot passent les aliments lorsque la digestion est déjà avancée; tels sont les poules, les ramiers, les pigeons, les perdrix. Les autres oiseaux sont généralement dépourvus 2
de jabot, mais l'œsophage est plus large; tels sont les choucas, les corbeaux, les corneilles. Quelques-uns ne sont constitués ni de l'une ni de l'autre façon; mais ils ont l'estomac très-près, ce sont ceux dont le cou est très-long et étroit, par exemple le porphyrion. L'estomac des solipèdes est raboteux et dur. Chez d'autres animaux terrestres il est pourvu d'aspérités en forme de dents; chez d'autres, en forme de lime (XI, 68). Les animaux qui n'ont de dents qu'à une mâchoire, et qui ne ruminent pas, digèrent la nourriture dans l'estomac, d'où elle passe dans le ventre. Le ventre est chez tous annexé par le milieu à l'ombilic; chez l'homme, par sa partie inférieure, il ressemble à celui du pourceau; les Grecs l'appellent colon, et c'est une grande source de douleurs; il est très-étroit chez les chiens, 3
aussi ne peuvent-ils le vider sans de grands efforts et même de la souffrance. Les animaux chez qui les aliments passent immédiatement de l'estomac dans un intestin non replié sont insatiables, par exemple le loup-cervier, et, parmi les oiseaux, les plongeons. L'éléphant a quatre estomacs; le reste des intestins est semblable à ceux du porc; son poumon est quatre fois plus gros que celui du bœuf. Le gésier des oiseaux est charnu et calleux; dans le gésier des jeunes hi-

pellaverunt φρένας. Omnia quidem principalia viscera, membranis propriis, ac velut vaginis inclusit providens Natura : in hac fuit et peculiaris causa vicinitas alvi, ne
2 cibo supprimeretur animus. Huic certe refertur accepta subtilitas mentis : ideo nulla est ei caro, sed nervosa exilitas. In eadem præcipua hilaritatis sedes, quod titillatu maxime intelligitur alarum, ad quas subit : non alibi tenuiore cute humana, ideo scabendi dulcedine ibi proxima. Ob hoc in præliis gladiatorumque spectaculis mortem cum risu trajecta præcordia attulerunt.

1 LXXVIII. Subest venter stomachum habentibus, cæteris simplex, ruminantibus geminus, sanguine carentibus nullus. Intestinus enim ab ore incipit, et quibusdam eodem reflectitur, ut sepiæ, polypo. In homine adnexus infimo stomacho, similis canino. His solis animalium inferiori parte angustior : itaque et sola vomunt, quia repleto propter angustias supprimitur cibus : quod accidere non potest iis, quorum spatiosa laxitas eum in inferiora transmittit.

1 LXXIX. Ab hoc ventriculo lactes in homine et ove, per quas labitur cibus : in cæteris hillæ, a quibus capaciora intestina ad alvum, hominique flexuosissimis orbibus. Idcirco magis avidi ciborum, quibus ab alvo longius spatium. Iidem minus solertes, quibus obesissimus venter. Aves quoque geminos sinus habent quædam : unum, quo merguntur recentia, ut guttur : alterum, in quem ex eo demittunt concoctione maturata : ut gallinæ, palumbes, columbæ, perdices. Cæteræ fere carent eo, sed gula patentiore utun- 2
tur, ut graculi, corvi, cornices. Quædam neutro modo, sed ventrem proximum habent, quibus prælonga colla et angusta, ut porphyrioni. Venter solidipedum asper et durus. Terrestrium aliis denticulatæ asperitatis, aliis cancellatim mordacis. Quibus neque dentes utrimque, nec ruminatio, hic conficiuntur cibi, hinc in alvum delabuntur. Media hæc umbilico adnexa in omnibus, in homine suillæ infima parte similis : a Græcis appellatur colon, ubi dolorum magna causa est. Angustissima canibus, qua de causa 3
vehementi nisu, nec sine cruciatu, levant eam. Insatiabilia animalium, quibus a ventre protinus recto intestino transeunt cibi, ut lupis cervariis, et inter aves mergis. Ventres elephanto quatuor, cætera suibus similia : pulmo quadruplo major bubulo. Avibus venter carnosus callosusque. In ventre hirundinum pullis lapilli candido aut rubenti colore, qui chelidonii vocantur, magicis narrati artibus, re-

rondelles on trouve de petits cailloux blancs ou rougeâtres, appelés chélidoniens, et vantés dans les sortiléges. Dans le second estomac des génisses est un tuf noirâtre (XXVIII, 77, 2), arrondi en forme de pelotte, et fort léger : c'est, pense-t-on, un remède singulièrement efficace dans les accouchements laborieux, pourvu qu'il n'ait pas touché la terre.

1 LXXX. L'estomac et les intestins sont recouverts par l'épiploon, membrane mince et garnie de graisse, si ce n'est chez les ovipares. A cette membrane est attachée la rate, du côté gauche, à l'opposite du foie ; quelquefois cette disposition est renversée, mais c'est un prodige. Quelques auteurs pensent qu'une très-petite rate existe chez les ovipares et chez les serpents ; du moins on la trouve telle dans la tortue, le crocodile, le lézard et la grenouille. Il est certain qu'elle manque dans l'oiseau appelé égocéphale (*scolopax œgocephala*, L.), et dans les animaux dépourvus de
2 sang. Elle est quelquefois une gêne toute particulière dans la course ; aussi brûle-t-on la région splénique aux coureurs qui en souffrent (XXVI, 83). On assure que des animaux à qui elle a été extraite par une incision vivent néanmoins. Il en est qui pensent que la perte de la rate amène, chez l'homme, la perte du rire, et que l'intempérance du rire dépend de la grosseur de ce viscère. Dans une contrée de l'Asie appelée Scepsis, le menu bétail a, dit-on, une très-petite rate ; c'est là qu'on a découvert les remèdes pour les affections de ce viscère.

1 LXXXI. Dans le Briletum et à Tharne les cerfs ont quatre reins ; les animaux à plumes et à écailles n'en ont pas. Du reste, les reins sont adhérents au haut de la région lombaire. Chez tous le rein droit est plus élevé, moins gras et plus sec. Dans l'un et l'autre rein, du milieu sort une graisse, excepté chez le veau marin. C'est aux reins que les animaux ont le plus de graisse ; et même l'accumulation de la graisse autour des reins cause la mort aux moutons. Quelquefois on y trouve de la gravelle. Ces organes existent chez tous les quadrupèdes vivipares ; parmi les ovipares, chez la tortue seule, qui a aussi tous les autres viscères ; mais elle les a, comme l'homme, semblables à ceux du bœuf, et comme composés de plusieurs reins.

LXXXII. La nature a mis la poitrine, c'est-à- 1
dire des os, à l'entour du diaphragme et des organes essentiels à la vie ; mais elle ne l'a pas fait pour le ventre, qui devait être susceptible d'ampliation. Nul animal n'a d'os au ventre. Chez l'homme seul la poitrine est large ; chez les autres elle est en carène, davantage chez les oiseaux, et surtout chez les oiseaux aquatiques. L'homme n'a que huit côtes, le porc dix, les animaux cornus treize, les serpents trente.

LXXXIII. Sous le ventre, à la partie anté- 1
rieure, est la vessie, qui ne se trouve chez aucun ovipare, excepté la tortue, chez aucun animal n'ayant pas un poumon sanguin, chez aucun animal dépourvu de pieds. Entre elle et le ventre sont des artères se rendant vers le pubis, région nommée iliaque. Dans la vessie du loup est une petite pierre appelée syrites. Chez quelques hommes il s'y forme des pierres causant des souffrances intolérables ; il s'y forme aussi des filaments en forme de soies (gravelle pileuse). La vessie est constituée par une membrane qui, blessée, ne se circatrise pas, non plus que celle qui enveloppe le cerveau ou celle qui entoure le cœur ; il y a en effet plusieurs espèces de membranes.

LXXXIV. Chez les femmes tout est sembla- 1

periuntur. Et in juvencarum secundo ventre pilæ rotunditate nigricans tofus, nullo pondere : singulare, ut putant, remedium ægre parientibus, si tellurem non attigerit.

1 LXXX. Ventriculus atque intestina pingui ac tenui omento integuntur, præterquam ova gignentibus. Huic adnectitur lien in sinistra parte adversus jecori, cum quo locum aliquando permutat, sed prodigiose. Quidam eum putant inesse ova parientibus, item serpentibus admodum exiguum : ita certe apparet in testudine, et crocodilo, et lacertis, et ranis. Ægocephalo avi non esse constat, neque
2 iis quæ careant sanguine. Peculiare cursus impedimentum aliquando in eo : quamobrem inuritur cursorum laborantibus. Et per vulnus etiam exemto, vivere animalia tradunt. Sunt qui putent adimi simul risum homini ; intemperantiamque ejus constare lienis magnitudine. Asiæ regio Scepsis appellatur, in qua minimos esse pecori tradunt, et inde ad lienem inventa remedia.

1 LXXXI. At in Brileto et Tharne quaterni renes cervis : contra pennatis, squamosisque nulli. Cætero summis adhærent lumbis. Dexter omnibus elatior, et minus pinguis sicciorque. Utrique autem pinguitudo e medio exit, præterquam in vitulo marino. Animalia in renibus pinguissima : oves quidem letaliter circum eos concreto pingui. Aliquando in eis inveniuntur lapilli. Renes habent omnia quadrupedum, quæ animal generant : ova parientium testudo sola, quæ et alia omnia viscera : sed ut homo, bubulis similes, velut e multis renibus compositos.

LXXXII. Pectus, hoc est, ossa, præcordiis et vitalibus 1
Natura circumdedit : at ventri, quem necesse erat increscere, ademit. Nulli animalium circa ventrem ossa. Pectus homini tantum latum, reliquis carinatum, volucribus magis, et inter eas aquaticis maxime. Costæ homini tantum octonæ, suibus denæ, cornigeris tredecim, serpentibus triginta.

LXXXIII. Infra alvum est a priore parte vesica, quæ 1
nulli ova gignentium, præter testudinem ; nulli nisi sanguineum pulmonem habenti ; nulli pedibus carentium. Inter eam et alvum arteriæ, ad pubem tendentes, quæ ilia appellantur. In vesica lupi lapillus, qui Syrites vocatur. Sed in hominum quibusdam diro cruciatu subinde nascentes calculi, et setarum capillamenta. Vesica membrana constat, quæ vulnerata cicatrice non solidescit : neque qua cerebrum, aut cor, involvitur : plura enim membranarum genera.

ble, si ce n'est qu'à la vessie est jointe une utricule, d'où vient le nom d'utérus. On l'appelle encore loci (lieux); chez les autres animaux elle porte le nom de vulve. Elle est double chez les vipères et chez les animaux qui enfantent au dedans d'eux-mêmes; chez les ovipares elle est annexée au diaphragme; chez la femme elle a deux sinus latéraux. C'est un fâcheux accident quand la matrice se déplaçant cause la suffocation (hystérie). On assure que les vaches ne portent que du côté droit de l'utérus, même quand elles portent deux petits. La vulve de truie est un meilleur manger après l'avortement qu'après le part
2 naturel; elle s'appelle alors ejectitia, l'autre porcaria : la meilleure est celle d'une truie primipare; la moins bonne, celle d'une vieille truie. Après le part naturel, à moins qu'on ne tue l'animal le même jour, elle est maigre et livide. On n'estime pas la vulve des jeunes truies si ce n'est celle des truies primipares; on aime mieux celle des vieilles, pourvu qu'elles ne soient pas épuisées, ni tuées deux jours avant le part, ou deux jours après, ou le jour même de l'avortement. La meilleure après l'éjectice est celle d'une truie tuée le lendemain du part. Les tetines (VIII, 77) de cette dernière sont excellentes, pourvu que les petits n'aient pas teté; les tetines de l'éjectice sont détestables. Les anciens appelaient cette partie abdomen; ils n'avaient pas l'habitude de tuer les truies près de mettre bas, et avant que les tetines fussent durcies.

1 LXXXV. Les animaux à cornes, qui ont des dents à une seule mâchoire et des talus (22) aux pieds, ont du suif. Les animaux à pied fourchu, ceux dont les pieds sont fendus en doigts, et ceux qui n'ont pas de cornes, ont de la graisse. Cette graisse est concrète, et quand elle est refroidie, cassante; elle est toujours ramassée à l'extrémité de la chair; au contraire, le gras qui est entre la chair et la peau est liquide. Quelques animaux ne prennent pas de graisse, tels que le lièvre et la perdrix. Tous les animaux gras, mâles ou femelles, sont plus stériles. Les animaux très-gras vieillissent plus vite. Chez tous les animaux il y a quelque chose de gras dans les yeux. Chez tous la graisse est insensible, attendu qu'elle n'a ni artères ni veines. Chez la plupart des animaux l'embonpoint excessif produit l'insensibilité: aussi dit-on que des pourceaux vivants se sont laissé ronger par des rats. On dit même que le fils d'un personnage consulaire, de L. Apronius, se fit dégraisser, et allégea ainsi le poids qui rendait son corps immobile.

LXXXVI. La moelle paraît être une subs- 1
tance analogue; elle tire sur le rouge dans la jeunesse, sur le blanc dans la vieillesse. Elle ne se trouve que dans les os creux. Elle n'existe pas dans les tibias des bêtes de somme ou des chiens; aussi ces os fracturés ne se soudent pas; soudure qui s'effectue par l'épanchement de la moelle. La moelle est grasse chez les animaux qui ont de la graisse; sébacée chez les animaux à cornes; nerveuse et ne se trouvant que dans la colonne vertébrale, chez ceux qui n'ont pas d'os, comme les poissons. Les ours n'en ont pas. Le lion n'en a que dans un petit nombre d'os, ceux des cuisses et des bras; du reste, ses os sont si durs qu'on en tire des étincelles comme d'un caillou.

LXXXVII. Les os sont durs aussi chez les 1
animaux qui ne s'engraissent pas. Ceux des ânes sont assez sonores pour faire des flûtes. Les dauphins ont des os, non des arêtes; ils sont en effet vivipares. Les serpents ont des arêtes. Les mollusques n'en ont pas; mais leur corps est tenu par

1 LXXXIV. Feminis eadem omnia : præterque vesicæ junctus utriculus, unde dictus uterus; quod alio nomine locos appellant : hoc in reliquis animalibus vulvam. Hæc viperæ et intra se parientibus, duplex : ova generantium adnexa præcordiis : et in muliere geminos sinus ab utraque parte laterum habet : funebris, quoties versa spiritum inclusit. Boves gravidas negant præterquam dextero vulvæ sinu ferre, etiam quum geminos ferant. Vulva ejecto
2 partu melior quam edito. Ejectitia vocatur illa, hæc porcaria : primiparæ suis optima : contra effetis. A partu, præterquam eodem die suis occisæ, livida ac macra. Nec novellarum suum, præter primiparas probatur : potiusque veterum, dum ne effetarum, nec biduo ante partum, aut post partum, aut quo ejecerint die. Proxima ejectitiæ est, occisæ uno die post partum. Hujus et sumen optimum, si modo fetus non hauserit : ejectitiæ deterrimum. Antiqui abdomen vocabant : priusquam calleret, incientes occidere non assueti.

1 LXXXV. Cornigera una parte dentata, et quæ in pedibus talos habent, sevo pinguescunt. Bisulca, scissisve in digitos pedibus, et non cornigera, adipe. Concretus hic, et quum refrixit, fragilis : semperque in fine carnis. Contra pingue inter carnem cutemque, succo liquidum. Quædam non pinguescunt, ut lepus, perdix. Steriliora cuncta pinguia, et in maribus, et in feminis. Senescunt celerius præpinguia. Omnibus animalibus est quoddam in oculis pingue. Adeps cunctis sine sensu, quia nec arterias habet, nec venas. Plerisque animalium est pinguitudo sine sensu : quam ob causam sues spirantes a muribus tradunt arrosas. Quin et L. Apronii consularis viri filio detractos adipes, levatumque corpus immobili onere.

LXXXVI. Et medulla ex eodem videtur esse, in juventa 1
rubens, et senecta albescens. Non nisi cavis hæc ossibus : nec cruribus jumentorum, aut canum : quare fracta non ferruminantur, quod defluente evenit medulla. Est autem pinguis iis, quibus adeps : sevosa, cornigeris : nervosa, et in spina tantum dorsi, ossa non habentibus, ut piscium generi : ursis nulla : leoni in feminum et brachiorum ossibus paucis exigua admodum : sed iis in tanta duritia, ut ignis elidatur, velut e silice.

LXXXVII. Et iis dura, quæ non pinguescunt : asino- 1
rum ad tibias canora. Delphinis ossa, non spinæ : animal enim pariunt : serpentibus spinæ. Aquatilium mollibus, nulla : sed corpus circulis carnis vinctum, ut sepiæ, atque

des cercles de chair; exemples la sèche, le calmar. On dit aussi que les insectes n'en ont point. Les poissons cartilagineux ont de la moelle dans la colonne vertébrale. Le veau marin a des cartilages, point d'os. Les oreilles, les narines, quand elles sont proéminentes, sont cartilagineuses et flexibles, par une prévoyance de la nature, afin qu'elles ne soient pas brisées. Un cartilage fracturé ne se consolide pas. Les os coupés ne repoussent pas, excepté, chez les bêtes de somme, de l'ongle au jarret. L'homme croît en hauteur jusqu'à trois fois sept ans, puis il épaissit; c'est surtout à l'époque de la puberté qu'il semble, et principalement par la maladie, se dénouer en quelque sorte.

1 LXXXVIII. Les nerfs (tendons et nerfs) commencent au cœur, qui, chez le bœuf, en est même enveloppé; ils ont même nature et même principe que la moelle. Chez tous, ils sont appliqués sur les os glissants. Ils lient les jointures du corps nommées articulations, tantôt par leur position intermédiaire, tantôt en entourant l'articulation, tantôt en passant de l'une à l'autre; ici larges, là ronds, suivant que l'exige la configuration des parties. Coupés, ils ne se consolident pas : chose singulière, blessés, ils causent une extrême douleur; coupés complétement, ils n'en causent aucune. Quelques animaux sont sans nerfs, par exemple les poissons, dont le corps est lié par les artères. Les artères même man-
2 quent chez les mollusques. Partout où il y a des nerfs, les intérieurs produisent la flexion des membres, les extérieurs l'extension. Entre eux sont cachées les artères, c'est-à-dire les canaux de l'air; parmi elles sont les veines, c'est-à-dire les ruisseaux du sang. Le pouls des artères est surtout sensible à la superficie des membres : indicateur de presque toutes les maladies, suivant les âges régulier, ou accéléré, ou retardé, d'après des rhythmes certains et des lois numériques qu'a exposées Hérophile, oracle de la médecine (XXIX, 5); art merveilleux, abandonné à cause de sa subtilité excessive : néanmoins l'observation de la fréquence ou de la lenteur du pouls règle la conduite de la santé.

LXXXIX. Les artères sont privées de senti- 1
ment, elles le sont aussi de sang. Mais elles ne contiennent pas tout l'esprit vital (23); et quand une artère est coupée, la partie du corps est seulement engourdie. Les oiseaux n'ont ni veines ni artères; il en est de même des serpents, des tortues, des lézards, animaux qui n'ont que très-peu de sang. Les veines, dispersées sous la peau entière en filaments très-menus, finissent par s'atténuer tellement, que le sang n'y peut plus pénétrer; il y entre seulement une humeur subtile appelée sueur, d'après ce liquide qu'on voit sourdre sous forme d'innombrables gouttelettes. Le nœud et la réunion des veines est à l'ombilic.

XC. (XXXVIII.) Les animaux qui ont le sang 1
abondant et épais sont irascibles; le sang est plus noir chez les mâles que chez les femelles, dans la jeunesse que dans la vieillesse; il est plus épais aussi dans les parties inférieures du corps. Il contient une grande part de la vitalité; s'écoulant, il entraîne les esprits avec lui; cependant il ne sent pas les attouchements. Les animaux qui ont le sang plus épais sont plus courageux; ceux qui l'ont plus ténu sont plus intelligents; ceux qui n'en ont que très-peu ou pas du tout sont plus timides. Chez les taureaux il se coagule et se durcit très-promptement; aussi est-il mortel, surtout pris en boisson. Le 2
sang des sangliers, des cerfs, des chevreuils et

loligini. Et insectis negatur æque esse ulla. Cartilaginea aquatilium habent medullam in spina. Vituli marini cartilaginem, non ossa. Item omnium auriculæ, ac nares, quæ modo eminent, flexili mollitia, Naturæ providentia, ne frangerentur. Cartilago rupta non solidescit. Nec præcisa ossa recrescunt, præterquam veterinis ab ungula ad suffraginem. Homo crescit in longitudinem ad annos usque ter septenos : tum deinde ad plenitudinem. Maxime autem pubescens nodum quemdam solvere, et præcipue ægritudine, sentitur.

1 LXXXVIII. Nervi orsi a corde, bubuloque etiam circumvoluti, similem naturam et causam habent, in omnibus lubricis applicati ossibus : nodosque corporum, qui vocantur articuli, aliubi interventu, aliubi ambitu, aliubi transitu ligantes : hic teretes, illic lati, ut in unoquoque poscit figuratio. Neque ii solidantur incisi : mirumque, vulneratis summus dolor, præsectis nullus. Sine nervis sunt quædam animalia, ut pisces : arteriis enim constant.
2 Sed neque his molles piscium generis. Ubi sunt nervi, interiores conducunt membra, superiores revocant. Inter hos latent arteriæ, id est, spiritus semitæ. His innatant venæ, id est, sanguinis rivi. Arteriarum pulsus, in cacumine maxime membrorum evidens, index fere morborum, in modulos certos, legesque metricas, per ætates, stabilis, aut citatus, aut tardus, descriptus ab Herophilo medicinæ vate, miranda arte, nimiam propter subtilitatem desertus, observatione tamen crebri aut languidi ictus, gubernacula vitæ temperat.

LXXXIX. Arteriæ carent sensu : nam et sanguine. Nec 1
omnes vitalem continent spiritum : præcisisque torpescit tantum pars ea corporis. Aves nec venas nec arterias habent : item serpentes, testudines, lacertæ, minimumque sanguinis. Venæ in prætenues postremo fibras subter totam cutem dispersæ, adeo in angustam subtilitatem tenuantur, ut penetrare sanguis non possit, aliudve quam exilis humor ab illo, qui cacuminibus innumeris sudor appellatur. Venarum in umbilico nodus ac coitus.

XC. (XXXVIII.) Sanguis quibus multus et pinguis, ira- 1
cunda : maribus, quam feminis, nigrior : et juventæ magis quam senio : et inferiore parte pinguior. Magna et in eo vitalitatis portio. Emissus spiritum secum trahit : tactum tamen non sentit. Animalium fortiora, quibus sanguis crassior : sapientiora, quibus tenuior : timidiora, quibus minimus, aut nullus. Taurorum celerrime coit atque

des bubales ne se coagule pas. Il est le plus épais chez l'âne, le plus ténu chez l'homme. Les animaux qui ont plus de quatre pieds n'ont point de sang. Il est moins abondant dans l'embonpoint, parce qu'il est consommé par la graisse. L'homme est le seul chez qui il y ait des hémorragies par le nez; quelques-uns en ont par une seule narine; d'autres, par les voies inférieures. Beaucoup rejettent du sang par la bouche à une époque réglée, par exemple, dans ces derniers temps, Macrinus Viscus, qui avait été préteur. Tous les ans Volusius Saturninus (VII, 12), préfet de Rome, en rejetait par la bouche : cependant il dépassa quatre-vingt-dix ans. Le sang est la seule substance qui, dans le corps, reçoive un accroissement temporaire : les victimes en répandent plus quand elles ont bu avant d'être immolées.

1 XCI. Les animaux qui, avons-nous dit, se mettent en retraite à des époques fixes, n'ont pas alors de sang, si ce n'est quelques gouttelettes autour du cœur (VIII, 54). Admirable procédé de la nature, dont on voit aussi des effets dans l'homme! ainsi, chez lui, le sang présente des modifications pour les moindres causes : non-seulement l'homme est le seul chez qui le sang se porte au visage, mais encore ce liquide suit l'impulsion des diverses affections morales, la honte, la colère, la crainte. Les modes de la pâleur sont multipliés, comme ceux de la rougeur; autre en effet est la rougeur de la colère, autre celle de la honte. Il est certain que dans la crainte le sang se retire et disparaît, et que beaucoup ont été percés de part en part sans rendre une goutte de sang. Ces variations ne se voient que chez l'homme; car les animaux qui, avons-nous dit (VIII, 51 et 52), changent de couleur, empruntent une couleur étrangère, qu'ils ne font que refléter : l'homme seul en change par une cause intérieure à lui. Toutes les maladies et la mort consument le sang.

XCII. (XXXIX.) Il est des auteurs qui pensent 1
que la subtilité de l'esprit ne dépend pas de la ténuité du sang, mais que les animaux sont plus ou moins stupides en raison de l'épaisseur de leur peau et de leurs enveloppes, comme les huîtres et les tortues; que le cuir des bœufs, les soies des pourceaux s'opposent à la pénétration de l'air, élément ténu, et ne le laissent point passer pur et limpide; qu'il en est de même des hommes quand ils ont une peau trop épaisse ou trop calleuse. Comme si les crocodiles, à la dureté de la peau, ne joignaient pas l'adresse!

XCIII. L'épaisseur du cuir de l'hippopotame 1
est telle, qu'au tour on en fait des lances; et cependant cet animal a l'intelligence de se donner certains soins médicaux (VIII, 40). Le cuir de l'éléphant sert à faire des boucliers impénétrables, et cependant on le reconnaît d'une intelligence supérieure à celle de tous les animaux. La peau est insensible par elle-même, surtout à la tête; partout où elle est seule et sans chair, les plaies ne s'en cicatrisent pas, par exemple à la mâchoire et à la paupière.

XCIV. Les vivipares ont du poil; les ovipares, 1
des plumes, des écailles ou une carapace (IX, 14), comme la tortue, ou une peau nue, comme les serpents. Le tuyau des plumes est toujours creux; coupées, elles ne croissent plus; arrachées, elles repoussent. Les insectes volent à l'aide de membranes fragiles. Les ailes de l'hirondelle de mer (*trigla volitans* L.) (IX, 43) sont humides; celles de la chauve-souris dans nos habitations sont sèches (X, 81), et ont des articulations. Les poils sortant d'une peau épaisse sont rudes; ils

2 durescit, ideo pestifer potu maxime. Aprorum, ac cervorum, caprearumque, et bubalorum omnium non spissatur. Pinguissimus asinis, homini tenuissimus. His quibus plus quaterni pedes, nullus. Obesis minus copiosus, quoniam absumitur pingui. Profluvium ejus uni fit in naribus homini, aliis nare alterutra, quibusdam per inferna : multis per ora stato tempore, ut nuper Macrino Visco viro prætorio : sed omnibus annis Volusio Saturnino Urbis præfecto, qui nonagesimum etiam excessit annum. Solum hoc in corpore temporarium sentit incrementum : siquidem hostiæ abundantiorem fundunt, si prius bibere.

1 XCI. Quæ animalium latere certis temporibus diximus, non habent tunc sanguinem, præter exiguas admodum circa corda guttas, miro opere Naturæ : sicut in homine, vim ejus ad minima momenta mutari : non modo tantum in ore suffusa materia, verum ad singulos animi habitus, pudore, ira, metu : palloris pluribus modis, item ruboris. Alius enim iræ, et alius verecundiæ. Nam et in metu refugere, et nusquam esse certum est : multisque non transfluere transfossis : quod homini tantum evenit. Nam quæ mutari diximus, colorem alienum accipiunt quodam repercussu : homo solus in se mutat. Morbi omnes morsque sanguinem absumunt.

XCII. (XXXIX.) Sunt qui subtilitatem animi constare 1
non tenuitate sanguinis putent : sed cute operimentisque corporum magis aut minus bruta esse, ut ostrea et testudines : boum tergà, setas suum obstare tenuitati immeantis spiritus, nec purum liquidumque transmitti : sic et in homine, quum crassior callosiorve excludat cutis : ceu vero non crocodilis et duritia tergoris tribuatur, et solertia.

XCIII. Hippopotami corii crassitudo talis, ut inde tor- 1
neantur hastæ : et tamen quædam ingenio medica diligentia. Elephantorum quoque tergora impenetrabiles cetras habent : quum tamen omnium quadrupedum subtilitas animi præcipua perhibeatur illis. Ergo cutis ipsa sensu caret, maxime in capite : ubicumque per se ac sine carne est, vulnerata non coit, ut in bucca cilioque.

XCIV. Quæ animal pariunt, pilos habent : quæ ova, 1
pennas, aut squamas, aut corticem, ut testudines : aut cutem puram, ut serpentes. Pennarum caules omnium cavi : præcisæ non crescunt, evulsæ renascuntur. Membranis volant fragilibus insecta, humentibus hirundines in mari, siccis inter tecta vespertilio. Horum alæ quoque

sont plus fins chez les femelles ; ils sont abondants au cou chez le cheval, aux épaules chez le lion. Le dasypode en a même dans l'intérieur de la bouche et aux pattes, double particularité que Trogue Pompée attribue aussi au lièvre : cet auteur en conclut que les hommes velus sont en même
2 temps plus enclins aux plaisirs de l'amour. Le plus velu des animaux est le lièvre. Chez l'homme seul le pubis se garnit de poils ; si cela n'arrive pas, l'individu est stérile, soit homme, soit femme. Il y a des poils que l'homme apporte en naissant, d'autres qui poussent plus tard. Les poils de naissance ne tombent guère chez les eunuques (24), ni même chez les femmes : cependant on en a vu quelques-unes qui avaient perdu leurs cheveux, de même qu'on en a vu à qui il était venu du duvet aux lèvres, les règles s'étant arrêtées. Chez quelques hommes, les poils d'après la naissance ne poussent pas. Les qua-
3 drupèdes muent tous les ans. Chez les hommes, les poils qui s'allongent le plus sont les cheveux, puis la barbe ; coupés, ils repoussent, non comme les herbes, par le bout, mais par la racine. Ils croissent aussi dans certaines maladies, surtout la phthisie ; ils croissent dans la vieillesse, et même après la mort. Chez les hommes livrés aux plaisirs de l'amour, les poils de naissance tombent plus tôt ; ceux d'après la naissance croissent plus rapidement. Chez les quadrupèdes, dans la vieillesse, le poil et la laine deviennent plus gros, mais la laine devient moins serrée. Ils ont le dos velu, le ventre glabre. Avec le cuir du bœuf, et surtout avec celui du taureau, par la cuisson on fait de la colle.

1 XCV. L'homme, seul parmi les mâles, a des mamelles ; les autres animaux n'en ont que la marque. Parmi les femelles, celles-là seules ont des mamelles à la poitrine qui peuvent porter leurs petits dans leurs bras. Aucun ovipare n'a de mamelles ; il n'y a non plus de lait que chez les vivipares ; parmi les volatiles, que chez la chauve-souris ; car je regarde comme une fable ce qu'on dit des striges, qu'elles instillent le lait de leurs pis dans la bouche des enfants. Sans doute depuis longtemps le mot de strige est une injure, mais je ne pense pas qu'on sache quel est cet oiseau. (XL.) Chez les ânesses les 2
mamelles sont douloureuses après la mise bas ; pour cela elles éloignent l'ânon au bout de six mois, tandis que les juments allaitent pendant une année presque entière. Les solipèdes et les animaux qui n'ont pas plus de deux petits ont tous deux mamelles, toujours placées entre les cuisses. Les animaux à pied fourchu et les animaux cornus les ont placées au même endroit, les vaches, quatre ; les brebis et les chèvres, deux. Les animaux qui font beaucoup de petits, et ceux qui ont des doigts aux pieds, en ont un plus grand nombre, distribuées dans tout le ventre sur un double rang, comme les truies ; les bonnes en ont douze ; les truies communes, deux de moins. Il en est de même pour les chiennes. D'autres ont quatre mamelles au milieu du 3
ventre, comme les panthères ; d'autres, deux, comme les lionnes. L'éléphant n'en a que deux, qui sont au-dessous des épaules, non pas à la poitrine, mais en deçà, et cachées sous les aisselles. Aucun animal à pieds digités ne les a entre les cuisses. Les premiers-nés dans chaque portée de la truie s'attachent aux premières mamelles (les premières sont les plus voisines de la gorge) ; chaque petit de la portée connaît la sienne dans l'ordre où il est venu au monde ; il tette celle-là, et non une autre. Si on ôte à la ma-

articulos habent. Pili a cute exeunt crassa hirti, feminis tenuiores, equis in juba largi, in armis leoni : dasypodi et in buccis intus, et in pedibus, quæ utraque Trogus et in lepore tradidit : hoc exemplo libidinosiores hominum
2 quoque hirtos colligens. Villosissimus animalium lepus. Pubescit homo solus : quod nisi contigit, sterilis in gignendo est, seu masculus, seu femina. Pili in homine partim simul, partim postea gignuntur. Congeniti autem non desinunt eunuchis, sicut nec feminis magnopere. Inventæ tamen quædam defluvio capitis invalidæ : ut et lanugines oris, quum menstrui cursus stetere. Quibusdam post geniti viris sponte non gignuntur. Quadrupedibus pilum ca-
3 dere atque subnasci, annuum est. Viris crescunt maxime in capillo, mox in barba. Recisi, non, ut herbæ, ab ipsa incisura augentur, sed ab radice exeunt. Crescunt et in quibusdam morbis, maxime phthisi, et in senecta : defunctorum quoque corporibus. Libidinosis congeniti, maturius defluunt : agnati, celerius crescunt. Quadrupedibus senectute crassescunt, lanæque rarescunt. Quadrupedum dorsa pilosa, ventres glabri. Boum coriis glutinum excoquitur, taurorumque præcipuum.

1 XCV. Mammas homo solus e maribus habet : cætera animalia mammarum notas tantum. Sed ne feminæ quidem in pectore, nisi quæ possunt partus suos attollere. Ova gignentium, nulli : nec lac, nisi animal parienti : volucrum, vespertilioni tantum. Fabulosum enim arbitror de strigibus, ubera eas infantium labris immulgere. Esse in maledictis jam antiquis strigem convenit : sed quæ sit avium, constare non arbitror. (XL.) Asinis a fetu dolent : 2
ideo sexto mense arcent partus, quum equæ anno prope toto præbeant. Quibus solida ungula, nec supra geminos fetus, hæc omnia binas habent mammas, nec aliubi, quam in feminibus. Eodem loco bisulca et cornigera : boves quaternas, oves capræque binas. Quæ numeroso fecunda partu, et quibus digiti in pedibus, hæc plures habent, toto ventre duplici ordine, ut sues, generosæ duodenas, vulgares binis minus : similiter canes. Alia ventre medio 3
quaternas, ut pantheræ : alia binas, ut leænæ. Elephas tantum sub armis duas : nec in pectore, sed citra in alis occultas. Nulli in feminibus digitos habentium. Primogeniti in quoque partu suis primas premunt : eæ sunt faucibus proximæ : suam quisque novit in fetu quo genitus est ordine, eaque alitur, nec alia. Detracto illa alumno suo sterilescit illico, ac resilit. Uno vero ex omni turba relicto,

melle le petit qui la tette, elle se dessèche aussitôt et se rétracte ; s'il ne reste qu'un seul petit de toute la portée, la mamelle seule qui lui était dévolue dans l'ordre de la naissance s'allonge pour l'alimenter. Les ourses ont quatre mamelles ; les dauphins en ont seulement deux au bas du ventre ; elles ne sont pas visibles, et sont dirigées un peu obliquement : c'est le seul animal qui donne à teter en allant. Les baleines et les veaux marins sont aussi mammifères.

1 XCVI. (XLI.) Chez la femme, le lait qui s'écoule avant le septième mois ne vaut rien ; il est bon à partir de ce mois, attendu que dès lors le fœtus est viable. Chez quelques femmes il coule par la mamelle entière, et même par les aisselles. Les chamelles ont du lait jusqu'à ce qu'elles deviennent pleines de nouveau : ce lait, mêlé à trois parties d'eau, passe pour très-agréable. La vache n'en a pas avant le part. Le lait qui suit immédiatement le part est le colostrum (XXVIII, 38) ; si on ne le mêle pas à l'eau, ce colostrum se durcit comme la pierre ponce. Les ânesses pleines ont aussitôt du lait : quand le pâturage est gras, les ânons meurent s'ils goûtent du lait maternel les deux premiers jours après le part ; l'espèce de maladie qui en résulte se nomme colostration (XXVIII, 88). On ne fait pas de fromage avec le lait des animaux qui ont des
2 dents aux deux mâchoires, attendu que ce lait ne se coagule pas. Le lait le plus clair est celui des chamelles, puis celui des juments ; le plus épais est celui de l'ânesse, au point qu'on s'en sert au lieu de coagulum. On pense aussi qu'il contribue à la blancheur de la peau des femmes. Toujours est-il que Poppée, femme de Néron, menait toujours avec elle cinq cents ânesses nourrices (XXVIII, 50), et prenait des bains de corps avec ce lait, croyant qu'il donnait de la souplesse à la peau. Tout lait s'épaissit par le feu, et devient séreux par le froid. Le lait de vache rend plus de fromage que le lait de chèvre : à mesure égale, il en fournit à peu près le double. Le lait d'animaux qui ont plus de quatre mamelles ne fait pas de fromage ; le meilleur est celui d'animaux ayant deux mamelles. On vante la présure du faon, du lièvre et du chevreau ; mais la meil- 3
leure est celle du dasypode, qui est aussi un remède pour la diarrhée ; c'est le seul des animaux ayant une rangée de dents à chaque mâchoire, dont la présure ait cette propriété. Il est singulier que les nations barbares qui vivent de lait ignorent ou méprisent depuis tant de siècles le mérite du fromage ; et cependant elles savent transformer le lait en un liquide d'une acidité agréable, et en un beurre gras. Le beurre est l'écume du lait, plus épaisse que ce qu'on appelle sérum. Il ne faut pas omettre qu'il a une vertu huileuse, et qu'il est employé en onctions chez tous les barbares, et, parmi nous, pour les enfants.

XCVII. (XLII.) Le fromage le plus estimé à 1
Rome, où l'on juge en présence l'une de l'autre les productions de tous les pays, est, parmi les fromages des provinces, celui qui provient de la contrée de Nîmes, de la Lozère et du Gévaudan ; mais le mérite en dure peu, et il ne vaut que tant qu'il est frais. Les pâturages des Alpes se recommandent par deux espèces de fromages. Les Alpes Dalmatiques envoient le Docléate ; les Alpes Centroniennes (III, 24), le Vatusique. L'Apennin est plus fertile en espèces de fromages : il envoie de la Ligurie le fromage de Céba, qui se fait surtout avec le lait de brebis ; de l'Ombrie, l'Æsinate ; de la frontière de l'Étrurie et de la Ligurie, le fromage de Luna, remarquable par sa grosseur, car chaque fromage pèse jusqu'à mille livres. Aux portes de Rome nous avons le

sola munifex, quæ genito fuerat attributa, descendit. Ursæ mammas quaternas gerunt. Delphini binas in ima alvo papillas tantum, nec evidentes, et paulum in obliquum porrectas. Neque aliud animal in cursu lambitur. Et balænæ autem vitulique mammis nutriunt fetus.

1 XCVI. (XLI.) Mulieri ante septimum mensem profusum lac, inutile. Ab eo mense, quod vitalis est partus, salubre. Plerisque autem totis mammis, atque etiam alarum sinu fluit. Cameli lac habent, donec iterum gravescant. Suavissimum hoc existimatur ad unam mensuram tribus aquæ additis. Bos ante partum non habet. Ex primo semper a partu colostra fiunt : quæ, ni admisceatur aqua, in pumicis modum coeunt duritia. Asinæ prægnantes continuo lactescunt. Pullis earum, ubi pingue pabulum, biduo a partu maternum lac gustasse, letale est. Genus mali vocatur colostratio. Caseus non fit ex utrimque den-
2 tatis, quoniam eorum lac non coit. Tenuissimum camelis, mox equis : crassissimum asinæ, ut quo coaguli vice utantur. Conferre aliquid et candori in mulierum cute existimatur. Poppæa certe Domitii Neronis conjux, quingentas secum per omnia trahens fetas, balnearum etiam solio totum corpus illo lacte macerabat, extendi quoque cutem credens. Omne autem igne spissatur, frigore serescit. Bubulum caseo fertilius, quam caprinum, ex eadem mensura pæne altero tanto. Quæ plures quaternis mammas habent, caseo inutilia, et meliora quæ binas. Coagulum hinnulei, leporis, hœdi laudatum. Præcipuum tamen da- 3
sypodis, quod et profluvio alvi medetur, unius utrimque dentatorum. Mirum barbaras gentes, quæ lacte vivant, ignorare aut spernere tot sæculis casei dotem, densantes id alioqui in acorem jucundum, et pingue butyrum : spuma id est lactis, concretiorque, quam quod serum vocatur. Non omittendum in eo olei vim esse, et barbaros omnes, infantesque nostros ita ungi.

XCVII. (XLII.) Laus caseo Romæ, ubi omnium gen- 1
tium bona cominus judicantur, e provinciis, Nemausensi præcipua, Lesuræ Gabalicique pagi : sed brevis, ac musteo tantum commendatio. Duobus Alpes generibus pabula sua approbant : Dalmaticæ Docleatem mittunt, Centronicæ Vatusicum. Numerosior Apennino. Cebanum hic e Liguria mittit, ovium maxime lactis : Æsinatem ex Umbria : mistoque Etruriæ atque Liguriæ confinio, Lu-

Vestin; le meilleur de ce canton se fait dans la
2 campagne Céditienne (XIV, 8). Les chèvres donnent aussi un fromage estimé, surtout à Agrigente, où on en augmente le mérite en le fumant; tel qu'on le fait à Rome, il est préférable à tous les autres : le procédé qu'on suit dans les Gaules donne au fromage un goût de médicament. Au delà des mers, le plus renommé est généralement celui de la Bithynie. Ce qui prouve surtout que tous les pâturages ont un sel, c'est que, sans même avoir été salé, tout fromage prend un goût de sel en vieillissant. Macéré dans le vinaigre et le thym, il est certain qu'il reprend le goût qu'il avait étant frais. On rapporte que Zoroastre vécut dans la solitude, pendant vingt ans, avec du fromage tellement préparé qu'il ne vieillissait pas.

1 XCVIII. (XLIII.) Des animaux terrestres, l'homme est le seul bipède, le seul qui ait une clavicule, des épaules; les épaules, chez les autres, portent le nom d'*armi;* c'est le seul qui ait un cubitus. Les animaux pourvus de mains les ont charnues à l'intérieur seulement; au dehors, elles sont formées par des nerfs et de la peau.

1 XCIX. Quelques hommes ont six doigts aux mains. Nous lisons que C. Horatius, de famille patricienne, eut deux filles appelées Sedigites, à cause de ce vice de conformation; et que, pour la même raison, Volcatius, poëte célèbre, reçut le nom de Sedigitus. Les doigts de l'homme ont trois phalanges; le pouce en a deux, et il se fléchit en un sens opposé à celui des autres doigts réunis; par lui-même il s'étend obliquement, il est plus gros que les autres. Le petit doigt lui est égal en longueur; deux autres sont égaux l'un à l'autre; entre eux est celui du mi-
2 lieu, qui est le plus long. Les quadrupèdes qui vivent de proie ont cinq doigts aux pieds de devant, quatre aux autres. Les lions, les loups, les chiens, et quelques autres encore, ont cinq ongles aux pieds de derrière; un de ces ongles est placé à l'articulation de la jambe. Les animaux plus petits ont aussi cinq doigts. Chez tous les hommes les deux bras ne sont pas égaux : parmi les gladiateurs que l'empereur Caligula entretenait, on sait que le Thrace Studiosus avait le bras droit plus long. Quelques animaux font faire à leurs pattes de devant l'office de mains, et, assis, ils s'en servent pour porter les aliments à leur bouche, par exemple les écureuils.

C. (XLIV.) Quant aux singes, ils offrent une imi- 1
tation parfaite de l'homme par la face, le nez, les oreilles, les cils; ce sont les seuls quadrupèdes qui en aient à la paupière inférieure (XI, 57). Ils ont les mamelles à la poitrine, des bras et des jambes qui se fléchissent en sens contraire, comme chez l'homme (XI, 102); des doigts, des ongles aux mains, et le doigt du milieu plus long. Ils diffèrent un peu par les pieds : en effet, leurs pieds sont comme des mains, allongés, et la plante en est semblable à la paume des mains. Ils ont aussi un pouce et des phalanges comme l'homme; ils n'en diffèrent que par les parties génitales, et encore le mâle seulement. Tous leurs viscères intérieurs sont conformés sur le modèle de l'espèce humaine.

CI. (XLV.) On regarde les ongles comme la 1
terminaison des nerfs. Tous les animaux qui ont des doigts ont des ongles. Ils sont en forme de tuile chez le singe, élargis chez l'homme. Ils croissent même après la mort. Crochus chez les rapaces, ils sont droits chez les autres, tels que les chiens, si ce n'est celui qui, chez la plupart, est attaché à la jambe. Tous les animaux qui ont

nensem magnitudine conspicuum : quippe et ad singula millia pondo premitur : proximum autem Urbi Vestinum,
2 eumque e Ceditio campo laudatissimum. Et caprarum gregibus sua laus est, Agrigenti maxime, eam augente gratiam fumo : qualis in ipsa Urbe conficitur, cunctis præferendus. Nam Galliarum sapor medicamenti vim obtinet. Trans maria vero Bithynus fere in gloria est. Inesse pabulis salem, etiam ubi non detur, ita maxime intelligitur, omni in salem caseo senescente : quales redire in musteum saporem, aceto et thymo maceratos, certum est. Tradunt Zoroastrem in desertis caseo vixisse annis viginti, ita temperato, ut vetustatem non sentiret.

1 XCVIII. (XLIII.) Terrestrium solus homo bipes. Uni juguli, humeri : cæteris armi : uni ulnæ. Quibus animalium manus sunt, intus tantum carnosæ : extra nervis et cute constant.

1 XCIX. Digiti quibusdam in manibus seni. C. Horatii ex patricia gente filias duas ob id Sedigitas appellatas accepimus, et Volcatium Sedigitum, illustrem in poetica. Hominis digiti articulos habent ternos, pollex binos, et digitis adversus universis flectitur : per se vero in obliquum porrigitur, crassior cæteris. Huic minimus mensura par est : duo reliqui sibi, inter quos medius longissime pro-
tenditur. Quibus ex rapina victus quadrupedum, quini 2
digiti in prioribus pedibus, reliquis quaterni. Leones, lupi, canes, et pauca, in posterioribus quoque quinos ungues habent, uno juxta cruris articulum dependente : reliqua quæ sunt minora, et digitos quinos. Brachia non omnibus paria secum. Studioso Thraci in C. Cæsaris ludo notum est dextram fuisse proceriorem. Animalium quædam, ut manibus, utuntur priorum ministerio pedum; sedentque ad os illis admoventia cibos, ut sciuri.

C. (XLIV.) Nam simiarum genera perfectam hominis 1
imitationem continent, facie, naribus, auribus, palpebris, quas solæ quadrupedum et in inferiore habent gena. Jam mammas in pectore, et brachia, et crura in contrarium similiter flexa : in manibus ungues, digitos, longioremque medium. Pedibus paulum differunt. Sunt enim, ut manus, prælongi, sed vestigium palmæ simile faciunt. Pollex quoque his et articuli, ut homini : ac præter genitale, et hoc in maribus tantum, viscera etiam interiora omnia ad exemplar.

CI. (XLV.) Ungues clausulæ nervorum summæ existi- 1
mantur. Omnibus hi, quibus et digiti. Sed simiæ imbricati, hominibus lati, et defuncto crescunt : rapacibus unci, cæteris recti, ut canibus, præter eum qui a crure plerisque

des pieds (*et non des sabots*) ont des doigts, excepté l'éléphant. Chez cet animal les ongles sont bien au nombre de cinq, mais informes, soudés ensemble et à peine distincts; ils sont plus semblables à un sabot qu'à des ongles proprement dits; les pieds de devant sont chez lui les plus gros; à la jambe de derrière les malléoles sont courtes; il fléchit aussi le genou d'arrière en avant, comme l'homme (25). Les autres animaux plient les jambes de devant et celles de derrière en sens contraire; en effet, les vivipares fléchissent les genoux de devant en avant, et les jarrets en arrière.

1 CII. Chez l'homme le genou se fléchit en sens contraire du coude; il en est de même chez l'ours et chez le singe (XI, 100), et c'est pour cette raison qu'ils sont très-peu rapides. Les quadrupèdes ovipares, crocodiles, lézards, fléchissent les pattes de devant en arrière, les pattes de derrière en avant; leurs jambes sont situées obliquement, comme le pouce de l'homme. Il en est de même chez les insectes multipèdes, à l'exception des sauteurs pour les jambes de derrière. Les oiseaux ont les articulations comme les quadrupèdes: ils fléchissent les ailes en avant, les pattes en arrière.

1 CIII. L'usage des nations a attaché quelque chose de religieux aux genoux. Les suppliants les touchent, ils y tendent les mains; ils les adorent comme des autels, peut-être parce que la vie en dépend: en effet, dans l'articulation même de chaque genou, à droite et à gauche, en avant, est un double vide, en forme de bouche; la vie s'enfuit par une blessure en cet endroit, comme par une blessure à la gorge. D'autres parties sont aussi l'objet d'idées religieuses: on baise le dos de la main droite, on étend cette main pour engager sa foi. Les anciens Grecs avaient l'habi- 2
tude de toucher le menton dans les supplications. Au bas de l'oreille est le lieu de la mémoire: en invoquant le témoignage de quelqu'un, nous lui touchons le bout de l'oreille. C'est derrière l'oreille droite qu'est le lieu de Némésis, déesse qui n'a pas trouvé un nom latin, même dans le Capitole (XXVIII, 5); nous y portons le doigt annulaire après l'avoir touché de la bouche, quand nous demandons pardon aux dieux d'une parole indiscrète.

CIV. Les hommes seuls ont des varices aux 1
jambes; les femmes en ont rarement. C. Marius, sept fois consul, est, d'après Oppius, le seul qui ait enduré qu'on les lui excisât étant debout.

CV. Tous les animaux se mettent en marche 1
par le côté droit, et se couchent sur le côté gauche. Tandis que les autres font leurs pas comme ils veulent, le lion et le chameau, seuls, marchent de façon que le pied gauche ne dépasse pas le pied droit, mais reste en arrière. L'homme a les pieds les plus grands; dans toutes les espèces les femelles les ont plus petits. L'homme seul a des mollets, et les jambes charnues. On trouve dans les auteurs qu'un certain Égyptien n'avait pas de mollets. L'homme seul a une plante de pied; quelques individus en sont dépourvus. De là on a tiré des surnoms, Plancus (pied plat), Plautus (pied plat), Scaurus (pied bot), Pansa (pied large), de même que de la configuration des jambes ceux de Varus (bancal), de Vacia (cagneux), de Vatinius (jambe tortue); vices de conformation qu'on voit aussi chez les quadrupèdes. Ceux qui n'ont pas de cornes ont l'ongle 2
du pied solide; le sabot est leur arme: les mêmes sont dépourvus de talus (26). Les pieds fourchus en ont; les digités n'en ont pas. Il n'y en a pas

dependet. Omnia digitos habent, quæ pedes, excepto elephanto. Huic enim informes, numero quidem quinque, sed indivisi, ac leviter discreti: ungulisque, haud unguibus similes: et pedes majores priores. In posterioribus articuli breves. Idem poplites intus flectit hominis modo. Cætera animalia, in diversum posterioribus articuli pedibus, quam prioribus. Nam quæ animal generant, genua ante se flectunt, et suffraginum artus in aversum.

1 CII. Homini genua et cubita contraria: item ursis, et simiarum generi, ob id minime pernicibus. Ova parientibus quadrupedum, crocodilo, lacertis, priora genua post curvantur, posteriora in priorem partem. Sunt autem crura bis obliqua, humani pollicis modo. Sic et multipedibus, præterquam novissima salientibus. Aves, ut quadrupedes, alas in priora curvant, suffragines in posteriora.

1 CIII. Hominis genibus quædam et religio inest, observatione gentium. Hæc supplices attingunt: ad hæc manus tendunt: hæc, ut aras, adorant; fortassis quia inest iis vitalitas. Namque in ipsa genu utriusque commissura, dextra lævaque, a priore parte gemina quædam buccarum inanitas inest: qua perfossa, ceu jugulo, spiritus fugit. Inest et aliis partibus quædam religio: sicut dextra osculis aversa appetitur, in fide porrigitur. Antiquis 2
Græciæ in supplicando mentum attingere mos erat. Est in aure ima memoriæ locus, quem tangentes antestamur. Est post aurem æque dextram Nemesios (quæ dea latinum nomen ne in Capitolio quidem invenit), quo referimus tactum ore proximum a minimo digitum, veniam sermonis a diis ibi recondentes.

CIV. Varices in cruribus viro tantum: mulieri raro. 1
C. Marium, qui septies consul fuit, stantem sibi extrahi passum unum hominum, Oppius auctor est.

CV. Omnia animalia a dextris partibus incedunt, sinis- 1
tris incubant. Reliqua, ut libitum est, gradiuntur. Leo tantum et camelus pedatim, hoc est, ut sinister pes non transeat dextrum, sed subsequatur. Pedes homini maximi, feminis tenuiores in omni genere. Suræ homini tantum, et crura carnosa. Reperitur apud auctores quemdam in Ægypto non habuisse suras. Vola homini tantum, exceptis quibusdam. Namque et hinc cognomina inventa,
Planci, Plauti, Scauri, Pansæ: sicut a cruribus Vari, Va- 2
ciæ, Vatinii: quæ vitia et in quadrupedibus. Solidas habent ungulas, quæ non sunt cornigera: igitur pro his telum ungula inest illis. Nec talos habent eadem. At quæ bisulca sunt, habent: iidem digitos habentibus non sunt: ne-

dans les pieds de devant. Les talus des chameaux sont semblables à ceux des bœufs, mais un peu plus petits ; le chameau a en effet le pied fourchu, mais peu : la plante est charnue, comme chez l'ours ; aussi se fatigue-t-il dans les longues routes, si on ne lui met des chaussures.

1 CVI. (XLVI.) La corne du pied ne repousse qu'aux bêtes de somme. En quelques endroits de l'Illyrie, les pourceaux ont des ongles solides. Presque tous les animaux à cornes ont le pied fourchu. Aucun animal n'est à la fois solipède et bicorne. L'âne indien n'est qu'unicorne. L'oryx (VIII, 79) est à la fois unicorne et à pieds fourchus. Seul des solipèdes, l'âne indien a des talus. Quant aux pourceaux, ils sont regardés comme appartenant aux deux genres ; aussi leurs talus sont-ils difformes. Les auteurs qui ont pensé que l'homme a des talus ont été facilement réfutés. Le lynx seul, parmi ceux qui ont le pied fendu en doigts, a quelque chose de semblable aux talus ; le talus est encore plus anfractueux chez le lion. Le talu est un os droit, situé au pied, à deux faces, l'une convexe, l'autre concave, et fixé dans l'articulation.

1 CVII. (XLVII.) Des oiseaux (X, 13), les uns sont digités, les autres palmipèdes ; d'autres, intermédiaires, ont les doigts divisés, mais élargis par une membrane. Tous ont quatre doigts, trois en avant, l'autre au talon ; ce dernier manque chez quelques-uns qui ont de longues jambes. L'iynx (torcol) seul en a deux en avant, deux en arrière : cet oiseau a une langue semblable à celle des serpents, qu'il allonge démesurément. Il tourne le cou en arrière ; ses ongles sont grands comme ceux du choucas. Quelques-uns des oiseaux pesants ont des ergots aux jambes ; il n'y a d'ergots chez aucun de ceux qui ont les ongles crochus. Les longipèdes volent en allongeant les jambes vers la queue ; ceux qui les ont courtes les ramassent vers le milieu du corps. Les auteurs qui prétendent qu'il n'y a pas d'oiseaux sans pieds assurent que les apodes (X, 5) en ont, ainsi que l'ote (27) et la drépanis (28), laquelle se montre très-rarement. On a vu aussi des serpents aux pattes d'oies (*sheltopusik*, *hypteropus*, Pallas).

CVIII. (XLVIII.) Parmi les insectes, ceux qui 1 ont les yeux durs ont les pieds de devant plus longs, afin de pouvoir s'essuyer de temps en temps les yeux avec leurs pattes, comme nous le voyons chez les mouches. Les insectes qui ont les pieds de derrière longs sautent, par exemple les sauterelles. Tous ces insectes ont six pieds. Quelques araignées ont deux longues pattes de plus. Chaque patte a trois phalanges. Nous avons dit (IX, 44) que des animaux marins ont huit pattes, tels que les poulpes, les sèches, les calmars, les cancres, animaux qui meuvent leurs bras en dedans, leurs pieds en rond ou obliquement ; ce sont aussi les seuls animaux chez lesquels les pieds soient arrondis. Chez les autres 2 insectes, deux pieds règlent la marche ; quatre pieds, dans les cancres seulement. Les animaux terrestres qui ont un plus grand nombre de pieds, comme la plupart des vers, n'en ont pas moins de douze ; quelques-uns en ont jusqu'à cent (XXIX, 39). Le nombre des pieds n'est impair chez aucun animal. Chez les solipèdes, les jambes ont dès la naissance la longueur qu'elles doivent avoir ; dans la suite elles grossissent plutôt qu'elles ne croissent : aussi dans l'enfance se grattent-ils les oreilles avec les pieds de derrière, ce qu'ils ne peuvent plus faire dans l'âge adulte, parce que

que in prioribus pedibus omnino ulli. Camelo tali similes bubulis, sed minores paulo. Est enim bisulcus discrimine exiguo pes imus, vestigio carneso, ut ursi : qua de causa in longiore itinere sine calciatu fatiscunt.

1 CVI. (XLVI.) Ungulæ veterino tantum generi renascuntur. Sues in Illyrico quibusdam locis solidas habent ungulas. Cornigera fere bisulca. Solida ungula, et bicorne nullum. Unicorne asinus tantum Indicus : unicorne et bisulcum, oryx. Talos asinus Indicus unus solidipedum habet. Nam sues ex utroque genere existimantur, ideo fœdi earum. Hominem qui existimarunt habere, facile convicti. Lynx tantum digitos habentium, simile quiddam talo habet : leo etiamnum tortuosius. Talus autem rectus est in articulo pedis ventre eminens concavo, in vertebra ligatus.

1 CVII. (XLVII.) Avium aliæ digitatæ, aliæ palmipedes, aliæ inter utrumque divisis digitis adjecta latitudine. Sed omnibus quaterni digiti, tres in priore parte, unus a calce. Hic deest quibusdam longa crura habentibus. Iynx sola utrimque binos habet. Eadem linguam serpentium similem in magnam longitudinem porrigit. Collum circumagit in aversum. Ungues ei grandes, ceu gracculis. Avium quibusdam gravioribus, in cruribus additi radii : nulli uncos habentium ungues. Longipedes porrectis ad caudam cruribus volant : quibus breves, contractis ad medium. Qui negant volucrem ullam sine pedibus esse, confirmant et apodas habere, et oten, et drepanin, in eis quæ rarissime apparent. Visæ jam etiam serpentes anserinis pedibus.

CVIII. (XLVIII.) Insectorum pedes primi longiores, 1 duros habentibus oculos, ut subinde pedibus eos tergeant, ceu notamus in muscis. Quæ ex his novissimos habent longos, saliunt ; ut locustæ. Omnibus autem his seni pedes. Araneis quibusdam prælongi accedunt bini. Internodia singulis terna. Octonos et marinis esse diximus, polypis, sepiis, loliginibus, cancris, qui brachia in contrarium movent, pedes in orbem, aut in obliquum. Iisdem solis animalium rotundi. Cætera binos pedes duces habent : 2 cancri tantum, quaternos. Quæ hunc numerum pedum excessere terrestria, ut plerique vermes, non infra duodenos habent, aliqua vero et centenos. Numerus pedum impar nulli est. Solidipedum crura statim justa nascuntur mensura : postea exporrigentia se verius, quam crescentia. Itaque in infantia scabunt aures posterioribus : quod addita ætate non queunt ; quia longitudo superficiem corporum solam ampliat. Hac de causa inter initia pasci, 3

l'accroissement en hauteur ne porte que sur le
3 corps. Pour cette raison ils ne peuvent paître au commencement qu'en fléchissant les jambes, jusqu'à ce que le cou soit arrivé à son entière croissance. (XLIX.) Des nains se trouvent parmi tous les animaux, même parmi les oiseaux.

1 CIX. Nous avons suffisamment dit (x, 83) quels sont parmi les animaux ceux dont les mâles ont les parties génitales tournées en arrière. Elles sont osseuses dans les loups, les renards, les belettes, les furets; c'est même la verge de ce dernier animal qui fournit les principaux remèdes pour la pierre chez l'homme. On dit que chez l'ours, dès qu'il a expiré, elles deviennent cornées. En Orient, les meilleures cordes pour l'arc se font avec la verge du chameau. Cette partie est, chez certaines nations, l'objet de coutumes différentes et même de pratiques religieuses. Les Galles, prêtres de la Mère des dieux, se la coupent (xxxv, 46) sans que l'amputation
2 leur soit funeste. Quelques femmes offrent une ressemblance monstrueuse avec les hommes, et les hermaphrodites (VII, 3) avec les deux sexes. Cet hermaphrodisme s'est vu même chez les quadrupèdes, et, je pense, pour la première fois, sous le règne de Néron. Toujours est-il que ce prince montrait pompeusement, attelées à son char, des juments hermaphrodites qu'on avait trouvées dans le territoire de Trèves; comme si c'était un beau spectacle que de voir le maître du monde traîné par des monstres.

1 CX. Le gros et le petit bétail ont les testicules pendants jusqu'aux jambes : chez le verrat ils sont adhérents; chez le dauphin ils sont très-longs, et cachés à la partie postérieure du ventre; chez l'éléphant on ne les voit pas; chez les ovipares ils sont adhérents à l'intérieur, aux lombes : ce sont les animaux les plus prompts dans l'acte vénérien. Les poissons et les serpents n'en ont pas : en place, deux veines se rendent de la région rénale aux parties génitales. Le buteo (buse) en a trois (x, 9). Chez l'homme seul les testicules se détruisent accidentellement ou par une maladie naturelle, et cela forme une troisième espèce d'hommes incomplets, avec les hermaphrodites et les individus châtrés. Dans toutes les espèces, les mâles sont plus courageux que les femelles, excepté chez la panthère et l'ours.

CXI. (L.) Tous les vivipares et les ovipares 1
ont, excepté l'homme et le singe, une queue appropriée aux besoins du corps. La queue est nue chez les animaux à poil hérissé, tels que le sanglier; petite chez les animaux velus, tels que l'ours; garnie de crins chez les animaux très-longs, tels que le cheval. Coupée chez le lézard et le serpent, elle repousse. Elle dirige comme un gouvernail les mouvements des poissons; et même, remuée à droite et à gauche, elle agit comme une sorte de rame. On en trouve quelquefois deux chez le lézard. Chez le bœuf la tige de la queue est très-longue; elle est garnie de poils à l'extrémité : cette tige est plus longue chez l'âne que chez le cheval; elle est garnie de crins chez les bêtes de somme. Chez le lion, à l'extrémité, elle est semblable à celle du bœuf et de la souris. Il n'en est pas de même chez la panthère. Elle est velue chez les renards et les loups comme chez les moutons, chez lesquels elle est plus longue. Les pourceaux l'ont tordue; les chiens abâtardis la portent sous le ventre.

CXII. (LI.) Aristote pense que parmi les ani- 1
maux ceux-là seuls ont de la voix qui sont pourvus de poumon et de trachée-artère (29), c'est-à-dire qui respirent : qu'ainsi il y a son et non pas voix chez les insectes, l'air s'introduisant à l'intérieur, et résonnant par la compression qu'il

nisi submissis genibus, non possunt : nec usque dum cervix ad justa incrementa perveniat. (XLIX.) Pumilionum genus in omnibus animalibus est, atque etiam inter volucres.

1 CIX. Genitalia maribus quibus essent retro, satis diximus. Ossea sunt lupis, vulpibus, mustelis, viverris : unde etiam calculo humano remedia præcipua. Urso quoque simul atque exspiraverit, cornescere aiunt. Camelino arcus intendere, Orientis populis fidissimum. Nec non aliqua gentium quoque in hoc discrimina, et sacrorum etiam, citra per-
2 niciem amputantibus Matris Deum Gallis. Contra mulierum paucis prodigiosa assimilatio : sicut hermaphroditis utriusque sexus : quod etiam quadrupedum generi accidisse Neronis principatu primum arbitror. Ostentabat certe hermaphroditas subjunctas carpento suo equas, in Treverico Galliæ agro repertas : ceu plane visenda res esset, principem terrarum insidere portentis.

1 CX. Testes pecori armentoque ad crura decidui, subus adnexi; delphino prælongi ultima conduntur alvo, et elephanto occulti. Ova parientium lumbis intus adhærent : qualia ocyssima in Venere. Piscibus serpentibusque nulli, sed eorum vice binæ ad genitalia a renibus venæ. Buteonibus terni. Homini tantum injuria, aut sponte naturæ franguntur : idque tertium ab hermaphroditis et spadonibus semiviri genus habent. Mares in omni genere fortiores, præterquam in pantheris, et ursis.

CXI. (L.) Caudæ præter homines ac simias, omnibus 1
fere animal et ova gignentibus, pro desiderio corporum : nudæ hirtis, ut apris : parvæ villosis, ut ursis : prælongis setosæ, ut equis. Amputatæ lacertis et serpentibus renascuntur. Piscium meatus gubernaculi modo regunt : atque etiam in dextram atque lævam motæ, ut remigio quodam impellunt. Lacertis inveniuntur et geminæ. Boum caudis longissimus caulis, atque in ima parte hirtus. Idem asinis longior quam equis, sed setosus veterinis. Leoni infima parte, ut bubus et sorici : pantheris non item : vulpibus et lupis villosus, ut ovibus, quibus procerior. Sues intorquent : canum degeneres sub alvum reflectunt.

CXII. (LI.) Vocem non habere, nisi quæ pulmonem et 1
arterias habent, hoc est, quæ spirant, Aristoteles putat. Idcirco et insectis sonum esse, non vocem, intus meante spiritu, et incluso sonante. Alia murmur edere, ut apes.

éprouve ; que d'autres bourdonnent, exemple les abeilles ; que d'autres ont un bruit strident et de frôlement, exemple les cigales, parce que deux cavités placées sous le thorax reçoivent l'air, qui, y rencontrant une membrane mobile, résonne par son frottement contre elle ; que les mouches, les abeilles et autres semblables, entendues quand elles volent, cessent de l'être quand elles ne volent plus ; que le son que produisent ces animaux est le résultat de l'air intérieur ou du frottement, et non de la respiration.
2 On croit généralement que les sauterelles résonnent par le frottement de leurs ailes et de leurs jambes ; que, parmi les animaux aquatiques, les pétoncles ne font du bruit que quand ils volent ; que les mollusques et les crustacés ne produisent ni voix ni son d'aucune espèce. Quant aux autres poissons, bien que privés de poumons et de trachée-artère, ils ne sont pas absolument dépourvus de la faculté de rendre quelques sons ; c'est une plaisanterie que de dire que le bruit qu'ils font entendre provient du frottement de leurs dents. Le poisson qu'on nomme caper (XXXII, 9) dans l'Achéloüs, et d'autres dont nous avons parlé (IX, 7), ont un grognement. Les ovipares sifflent ; ce sifflement, prolongé chez les serpents, est saccadé chez les tortues. Les grenouilles ont un cri spécial, comme nous l'avons dit (XI, 65), qui, à moins qu'il ne faille aussi douter de ce fait, se forme dans la bouche et non dans le thorax. A cet égard la nature des lieux exerce une grande influence : on dit que les grenouilles sont muettes (VIII, 83) dans la Macé-
3 doine, et même les sangliers. Les oiseaux les plus petits sont ceux qui babillent le plus, surtout à l'époque de l'accouplement. Les uns font entendre leur voix dans le combat, comme les cailles ; les autres avant le combat, comme les perdrix ; d'autres après la victoire, comme les coqs. Dans ces espèces les mâles ont une voix qui leur est propre ; dans d'autres espèces, par exemple le rossignol, la même voix que les femelles. Quelques-uns chantent toute l'année, d'autres à des époques fixes, comme nous l'avons dit en parlant de chacune en particulier (X). L'éléphant produit un son semblable à un éternument, par la bouche et indépendamment des narines ; par les narines, un son rauque comme celui d'une trompette. Dans l'espèce bovine seulement, les femelles ont la voix plus grave ; dans toutes les autres espèces, la femelle a la voix plus grêle que le mâle ; dans l'espèce humaine elle est aussi
plus grêle chez les individus châtrés. L'enfant en 4
naissant ne fait entendre aucun cri avant qu'il soit sorti tout entier de l'utérus ; il commence à parler à un an. Le fils de Crésus parla à six mois dans son berceau ; prodige qui amena la chute de l'empire de son père. Ceux qui commencent à parler de meilleure heure marchent plus tard. La voix prend plus de force à quatorze ans, elle redevient plus grêle dans la vieillesse ; chez aucun animal elle n'est sujette à plus de changements. Il y a encore des observations singulières à faire sur la voix : dans les théâtres elle est absorbée ou par de la limaille ou par du sable répandu sur le sol, ou par une enceinte de parois raboteuses, ou même par des tonneaux vides ; au contraire, elle court le long de parois concaves ou droites, et des paroles prononcées même à voix basse sont portées d'un bout à l'autre (XVI, 73), si aucune inégalité ne l'arrête.
La voix, chez l'homme, contribue beaucoup à 5
constituer la physionomie individuelle : avant de voir une personne, nous la reconnaissons à la voix aussi bien qu'en la voyant. Il y a autant de voix que d'individus ; et chacun a la sienne, comme sa physionomie. De là provient cette diversité des nations dans l'univers entier, et tant

Alia cum tractu stridorem, ut cicadas. Recepto enim ut duobus sub pectore cavis spiritu, mobili occursante membrana intus, attritu ejus sonare. Muscas, apes, et similia cum volatu et incipere audiri et desinere. Sonum enim at-
2 tritu et interiore aura, non anima, reddi. Locustas pennarum et feminum attritu sonare, creditur sane. Item aquatilium pectines stridere, quum volant : mollia, et crusta intecta, nec vocem nec sonum ullum habere. Sed et cæteri pisces, quamvis pulmone et arteria careant, non in totum sine ullo sono sunt. Stridorem eum dentibus fieri cavillantur. Et is qui caper vocatur, in Acheloo amne, grunnitum habet, et alii de quibus diximus. Ova parientibus sibilus, serpentibus longus, testudini abruptus. Ranis sonus sui generis, ut dictum est (nisi si et in his ferenda dubitatio est), qui mox in ore concipitur, non in pectore. Multum tamen in iis refert et locorum natura. Mutæ in Macedonia tradun-
3 tur, muti et apri. Avium loquaciores quæ minores, et circa coitus maxime. Aliis in pugna vox, ut coturnicibus : aliis ante pugnam, ut perdicibus : aliis quum vicere, ut gallinaceis. Iisdem sua maribus : aliis eadem ut feminis, ut lusciniarum generi. Quædam toto anno canunt, quædam certis temporibus, ut in singulis dictum est. Elephas citra nares ore ipso, sternutamento similem elidit sonum : per nares autem, tubarum raucitati. Bubus tantum feminis vox gravior : in omni alio genere exilior, quam maribus : in ho-
mine etiam castratis. Infantis in nascendo nulla auditur, 4
antequam totus emergat utero. Primus sermo anniculo est. Semestris locutus est Crœsi filius in crepundiis : quo prodigio totum id concidit regnum. Qui celerius fari cœpere, tardius ingredi incipiunt. Vox roboratur quatuordecim annis. Eadem in senecta exilior : neque in alio animalium sæpius mutatur. Mira præterea sunt de voce digna dictu. In theatrorum orchestris, scobe aut arena superjecta devoratur, et in rudi parietum circumjectu, doliis etiam inanibus : currit eadem concavo vel recto parietum spatio, quamvis levi sono dicta verba ad alterum caput perferens, si
nulla inæqualitas impediat. Vox in homine magnam vultus 5
habet partem. Agnoscimus eam prius quam cernamus, non aliter quam oculis : totidemque sunt eæ, quot in rerum natura mortales : et sua cuique, sicut facies. Hinc

de langues différentes; de là tant de chants, de modulations et d'inflexions. Mais, par-dessus tout, la faculté d'exprimer nos sentiments, faculté qui nous distingue des bêtes, établit entre les hommes eux-mêmes une nouvelle distinction, aussi grande que celle qui nous sépare des animaux.

1 CXIII. (LII.) Les membres surnuméraires chez les animaux sont inutiles; par exemple, le sixième doigt chez l'homme l'est toujours. On s'est plu, en Égypte, à nourrir un monstre humain qui avait deux yeux surnuméraires à la partie postérieure de la tête, mais qui ne voyait pas par ces yeux.

CXIV. Je suis surpris qu'Aristote ait non-seulement cru, mais encore écrit qu'il y a dans le corps même des indices sur la durée de la vie. Bien que je regarde ces observations comme vaines, et comme ne devant pas être publiées sans réserve, de peur qu'on n'aille chercher en soi avec anxiété des pronostics, je dirai cependant quelques mots de ce que n'a pas dédaigné un aussi savant homme. Voici, suivant lui, ce qui annonce une vie courte : des dents écartées, des doigts très-longs, une couleur plombée, et, dans la main, des lignes nombreuses qui sont inter-
2 rompues. Au contraire, les signes d'une longue vie sont : des épaules voûtées, dans une des mains deux longues lignes, plus de trente-deux dents et de grandes oreilles. Il attache le pronostic en bien ou en mal, non pas, je pense, à la réunion de tous ces signes, mais à chaque signe pris isolément. Ce sont dans tous les cas, à mon avis, des remarques frivoles, mais qui ont un cours général. Chez nous, Trogue-Pompée, auteur qui est aussi très-grave, a indiqué semblablement le rapport entre la physionomie et le moral; je citerai ses propres paroles : « Un grand front annonce un esprit paresseux; un front petit, un esprit mobile; un front arrondi, un esprit irascible, comme si l'intumescence de la colère laissait une trace. Les sourcils étendus en ligne 3
droite dénotent la mollesse; descendant vers le nez, l'austérité; descendant vers les tempes, un esprit moqueur; abaissés complétement, la malveillance et l'envie. Des yeux très-fendus indiquent un caractère malfaisant; des yeux dont l'angle du côté du nez est charnu, la méchanceté. Le blanc de l'œil, étendu, est un signe d'impudence; le clignotement fréquent, un signe d'inconstance. La grandeur des oreilles annonce la loquacité et la sottise. » Voilà ce que dit Trogue-Pompée.

CXV. (LIII.) L'haleine du lion est fétide, celle 1
de l'ours, pestilentielle; aucun animal ne touche ce que son haleine a touché, et ce qui a ressenti son souffle se putréfie plus promptement. C'est chez l'homme seul que la nature a voulu que l'haleine devînt mauvaise par plusieurs causes, telles que la corruption des aliments, la carie des dents, et surtout la vieillesse. Le souffle ne pouvait ressentir la douleur, impalpable, insensible, lui, sans qui il n'y a pas de sensibilité; il sortait et entrait, toujours renouvelé, destiné à s'exhaler lors du dernier jour, et seul devant survivre à tout le reste; enfin il avait son origine dans le ciel. Néanmoins il n'a pas été non plus épargné, afin que cela même qui fait vivre ne fût pas une cause de satisfaction. Cet inconvénient se trouve principalement chez les Parthes, et dès la jeunesse, à cause du mélange des aliments; les excès de vin leur donnent une mauvaise odeur de la bouche. Mais les grands de la nation par- 2
the y remédient avec les graines du citron

illa gentium, totque linguarum, toto orbe diversitas : hinc tot cantus et moduli, flexionesque. Sed ante omnia explanatio animi, quæ nos distinxit a feris, inter ipsos quoque homines discrimen alterum æque grande, quam a belluis, fecit.

1 CXIII. (LII.) Membra animalibus agnata inutilia sunt, sicut sextus homini semper digitus. Placuit in Ægypto nutrire portentum, binis et in aversa capitis parte oculis hominem, sed iis non cernentem.

1 CXIV. Miror quidem Aristotelem non modo credidisse præscita vitæ esse aliqua in corporibus ipsis, verum etiam prodidisse. Quæ quanquam vana existimo, nec sine cunctatione proferenda, ne in se quisque et auguria anxie quærat : attingam tamen, quæ tantus vir in doctrina non sprevit. Igitur vitæ brevis signa ponit raros dentes, prælongos digitos, plumbeum colorem, pluresque in manu in-
2 cisuras, nec perpetuas. Contra longæ esse vitæ incurvos humeris, et in manu una duas incisuras longas habentes, et plures quam XXXII dentes, auribus amplis. Nec universa hæc (ut arbitror), sed singula observat, frivola (ut reor), et vulgo tamen narrata. Addidit morum quoque aspectus simili modo apud nos Trogus, et ipse auctor severissimus, quos verbis ejus subjiciam : Frons ubi est magna, segnem animum subesse significat : quibus parva, mobilem : quibus rotunda, iracundum, velut hoc vestigio tumoris apparente. Supercilia quibus porriguntur in rectum, molles 3
significant : quibus juxta nasum flexa sunt, austeros : quibus juxta tempora inflexa, derisores : quibus in totum demissa, malevolos et invidos. Oculi quibuscumque sunt longi, maleficos esse indicant. Qui carnosos a naribus angulos habent, malitiæ notam præbent. Candida pars extenta, notam impudentiæ habet : qui identidem operire solent, inconstantiæ. Oricularum magnitudo, loquacitatis et stultitiæ nota est. Hactenus Trogus.

CXV. (LIII.) Animæ leonis virus grave, ursi pestilens. 1
Contacta halitu ejus nulla fera attingit; citiusque putrescunt afflata reliquis. Hominis tantum Natura infici voluit pluribus modis, et ciborum ac dentium vitiis, sed maxime senio. Dolorem sentire non poterat : tactu sensuque omni carebat, sine qua nihil sentitur. Eadem commeabat, recens assidue, exitura supremo, et sola ex omnibus superfutura. Denique hæc trahebatur e cælo. Hujus quoque tamen reperta pœna est, ut neque idipsum, quo viveret, in vita juvaret. Parthorum populis hoc præcipue, et a juventa,

(XII, 7), qui communiquent aux aliments où on les mêle un arome agréable. L'haleine des éléphants arrache les serpents de leurs trous; celle des cerfs les brûle (VIII, 50). Nous avons parlé (VII, 2, 5) des hommes qui ont la propriété d'extraire du corps, par la succion, le venin des serpents. Les pourceaux mangent les serpents, qui pour d'autres animaux sont un poison. Tous ceux que nous avons appelés insectes sont tués (XI, 21) par une aspersion d'huile. Les vautours, qui fuient les parfums, aiment d'autres odeurs; les scarabées fuient l'odeur de la rose (30). Le scorpion tue certains serpents. Les Scythes trempent leurs flèches dans le venin de la vipère et le sang humain : contre cette affreuse composition point de remède; elle cause une mort prompte à ceux qui sont seulement effleurés.

1 CXVI. Nous avons parlé des animaux qui se repaissent de poison (X, 83). Quelques-uns, innocents par eux-mêmes, deviennent nuisibles s'ils se nourrissent de substances vénéneuses. Les sangliers de la Pamphylie et ceux des montagnes de la Cilicie, s'ils avalent une salamandre, sont un poison pour ceux qui mangent de leur chair; et cependant ni l'odeur ni le goût n'indiquent le péril. L'eau et le vin où meurt une salamandre empoisonnent; bien plus, il suffit que cet animal ait bu à même. C'est la même chose pour la grenouille appelée buissonnière; tant il y a d'embûches dressées contre la vie! Les guêpes sont avides de la chair de serpent, et cette nourriture rend leurs piqûres mortelles. Ainsi la différence est grande entre telle et telle nourriture. Dans le pays des ichthyophages, les bœufs, d'après Théophraste, mangent du poisson, mais seulement du poisson vivant.

CXVII. Pour l'homme la nourriture la plus 1
profitable est une nourriture simple. L'accumulation des saveurs est nuisible, et l'assaisonnement la rend encore plus pernicieuse. Tout aliment âcre, ou pris en excès, ou avalé avidement, se digère difficilement. La digestion est moins active en été qu'en hiver, dans la vieillesse que dans la jeunesse. Les vomissements, que l'homme a imaginés pour remédier aux digestions difficiles, rendent le corps plus froid, et sont nuisibles surtout aux yeux et aux dents.

CXVIII. Digérer en dormant sert plus à don- 1
ner de la corpulence que de la force : aussi conseille-t-on aux athlètes de digérer en marchant. Ce sont surtout les veilles qui font digérer. (LIV.) Le corps s'accroît par les substances douces et grasses, et par les boissons; il décroît par les substances sèches, arides, froides, et par la soif. Quelques animaux (VIII, 26), et en Afrique le bétail, ne boivent que tous les quatre jours. Une abstinence de sept jours n'est pas nécessairement mortelle pour l'homme; il est certain que beaucoup sont allés même au delà du onzième jour. L'homme est le seul animal qui meure d'une maladie caractérisée par un besoin insatiable de manger (31) (boulimie).

CXIX. D'un autre côté, quelques substances, 1
en petite quantité, calment la faim et la soif, et conservent les forces, par exemple le beurre, l'hippace (XV, 44), la réglisse (XXI, 11; XXII, 44). En toute chose l'excès est ce qu'il y a de plus nuisible, mais surtout l'excès de la table; et, en toute chose aussi, retrancher le superflu est ce qu'il y a de plus sage. Mais passons aux autres objets de la nature.

propter indiscretos cibos; namque et vino fœtent ora ni-
2 mio. Sed sibi proceres medentur grano Assyrii mali, cujus est suavitas præcipua, in esculenta addito. Elephantorum anima serpentes extrahit, cervorum item urit. Diximus hominum genera, qui venena serpentium suctu corporibus eximerent. Quin et subus serpentes in pabulo sunt, et aliis venenum est. Quæ insecta appellavimus, omnia olei adspersu necantur. Vultures unguento qui fugantur, alios appetunt odores, scarabæi rosam. Quasdam serpentes scorpio occidit. Scythæ sagittas tingunt viperina sanie, et humano sanguine : irremediabile id scelus, mortem illico adfert levi tactu.

1 CXVI. Quæ animalium pascerentur veneno, diximus. Quædam innocua alioqui, venenatis pasta, noxia fiunt et ipsa. Apros in Pamphylia et Ciliciæ montuosis, salamandra ab his devorata, qui edere moriuntur. Nec est intellectus ullus in odore, vel sapore : et aqua vinumque interimit salamandra ibi immortua, vel si omnino biberit, unde potetur : item rana, quam rubetam vocant. Tantum insidiarum est vitæ! Vespæ serpente avide vescuntur, quo alimento mortiferos ictus faciunt : ideoque magna differentia est victus : ut in tractu pisce viventium Theophrastus prodit, boves quoque pisce vesci, sed non nisi vivente.

CXVII. Homini cibus utilissimus simplex. Acervatio sa- 1
porum pestifera, et condimento perniciosior. Difficulter autem perficiuntur omnia in cibis acria, nimia, et avide hausta; et æstate, quam hieme, difficilius; et in senecta, quam in juventa. Vomitiones homini ad hæc in remedium excogitatæ, frigidiora corpora faciunt, inimicæ oculis maxime ac dentibus.

CXVIII. Somno concoquere, corpulentiæ, quam fir- 1
mitati utilius. Ideo athletas malunt cibos ambulatione perficere. Pervigilio quidem præcipue vincuntur cibi. (LIV.) Augescunt corpora dulcibus, atque pinguibus, et potu : minuuntur siccis et aridis, frigidisque, ac siti. Quædam animalia, et pecudes quoque in Africa, quarto die bibunt. Homini non utique septimo letalis inedia : durasse et ultra undecimum plerosque certum est. Mori esuriendi semper inexplebili aviditate, animalium uni homini.

CXIX. Quædam rursus exiguo gustu famem ac sitim 1
sedant, conservantque vires, ut butyrum, hippace, glycyrrhizon. Perniciosissimum autem in omni quidem vita, quod nimium, præcipue tamen corpori : minuique, quod gravet, quolibet modo utilius. Verum ad reliqua naturæ transeamus.

NOTES DU ONZIÈME LIVRE.

(1) Futuræ messis indicium Editt. vet. — Futuræ messis indicium om. Vulg. Le sens du texte des anciennes éditions est satisfaisant, tandis que la leçon adoptée par Hardouin est très-obscure.

(2) L'échinopode paraît être une espèce de genêt.

(3) In omni melle, quod per se fluxit, ut mustum oleumque, appellatur acetum. Maxime laudabile est etiam omne rutilum, vel sic auribus aptissimum. In æstimatu est e thymo, coloris aurei, saporis gratissimi Vulg. — In omni melle, quod per se fluxit, ut mustum oleumque, appellaturque acetum, maxime laudabile est. Æstivum omne rutilum, ut diebus confectum siccioribus. Album mel non fit, quod e mero thymo fit, sed oculis et ulceribus aptissimum existimatur; e thymo, coloris aurei, saporis gratissimi Jan. ib. — J'ai suivi les corrections de M. Jan, qui reprend, à la fin du § XV[e], un membre de phrase : Album mel non fit, quod bithymum est, sed oculis et ulceribus aptissimum existimatur. Ce membre de phrase est donné par les anciennes éditions à la fin de ce § XV; mais il a été omis par Hardouin; M. Jan l'a replacé au commencement du paragraphe; j'ai fait comme lui : seulement, au lieu de bithymum, j'ai mis e mero thymo, donné par Vet. Dalech. Du reste, les corrections de M. Jan consistent à reprendre le texte des anciennes éditions, changé à tort par Hardouin.

(4) Sysyram Chiffl. — Sisirum Ed. Princeps.

(5) Cet cœtrus paraît être ou le frelon ou même le mâle, le bourdon, dont les anciens n'ont pas connu la nature.

(6) Non explent Editt. Vet. — Non om. Vulg.

(7) Non texunt Editt. Vet. — Non om. Vulg.

(8) Trecenos Edit. Princeps. — Tricenos Vulg.

(9) Ces blattes sont des coléoptères rongeurs, qui se tiennent dans l'obscurité.

(10) Cuvier pense qu'il s'agit du scarabée doré (*scarabæus auratus*, L.), bien qu'il ne construise pas de rayons; mais on a pu croire, dit-il, qu'il faisait du miel, parce qu'on le voyait souvent sur les fleurs.

(11) On a pensé que ce conte sur les fourmis indiennes pouvait avoir un fonds de vérité; qu'il s'agissait peut-être du corsac ou petit renard de l'Inde (*canis corsac*, Gmel.), qui, se creusant des tanières en des terrains contenant de l'or, avait pu en mettre des parcelles en lumière. Mais une autre explication plus plausible a été donnée. Un passage du *Mahabharata*, grand poëme sanscrit, établit que les tribus de différents noms qui habitent les montagnes du Meru et de Mandara apportaient des pépites d'or de la sorte nommée paippilaka, ou or de fourmi, ainsi appelé parce qu'il est extrait de terre par la grosse fourmi commune, en sanscrit pipilaka. On croyait, en effet, que l'or natif trouvé à la surface de quelques déserts aurifères du nord de l'Inde avait été mis à découvert par les travaux de ces insectes, idée qui n'est pas tout à fait irrationnelle, quoique erronée, mais qui s'est grossie et altérée au point de devenir une absurdité en s'avançant vers l'Occident. La patrie de ces tribus est celle qui a été décrite par les Grecs, à savoir, les montagnes entre l'Hindoustan et le Thibet; et les noms cités sont ceux des races barbares qu'on rencontre encore aujourd'hui dans les montagnes (Société asiatique de Londres, note de M. Wilson sur le *Mahabharata*, Institut, n[os] 78-79, 1842).

(12) Venenum hoc remedia secum habet : alæ medentur : quibus Editt. Vet. — Venenum hoc alæ medicantur : quibus Vulg.

(13) Genucius Cipus, préteur, sortait par la porte de Rome, vêtu du paludamentum, lorsqu'il lui apparut à la tête des espèces de cornes. Les devins, consultés sur ce prodige, répondirent qu'il serait roi s'il revenait dans la ville Cipus s'infligea volontairement un exil perpétuel, pour que cela n'arrivât pas. *Voy.* Valère Maxime, v, 6.

(14) Terrestres quadrupedes Vulg. — Hardouin fait remarquer que plusieurs manuscrits omettent quadrupedes, et qu'alors on pourrait lire terrestris. Cette conjecture me paraît excellente, et je l'adopte.

(15) Gula Vet. Dalech. Il faut cauda : *Voy.* le paragraphe suivant.

(16) Maxillarum Vulg. — La correction en maxillarium me semble nécessaire.

(17) Rufescunt Chiffl. — Rubescunt Vulg.

(18) Postea arteria et stomachus denticulatus callo, in modum rubi, ad conficiendos cibos, decrescentibus crenis Vulg. — Hardouin déclare ce passage complétement désespéré. Cependant, *post arteriam* est donné par Vet. Dalech, et paraît être la vraie leçon, comme l'a vu Pintianus. Ensuite crenis, mot qui n'est pas connu dans la latinité, et pour lequel les mss. de Hardouin ont *renis*, et une édition *venis; crenis*, dis-je, me paraît devoir être remplacé par *cancellis*, sur la foi de ce passage, XI, 79 : terrestrium aliis denticulatæ asperitatis, aliis cancellatim mordacis.

(19) Pariat Vulg. — Pareat Tolet. — Appareat Ed. Princeps. — Par erat est une conjecture de Pintianus; elle me semble très-bonne.

(20) La maladie cardiaque était une affection caractérisée par des défaillances et des sueurs très-abondantes. Elle paraît avoir eu de grandes ressemblances avec la suette; M. Hecker la croit éteinte, et particulière à l'antiquité. *Voy.* son très-intéressant *mémoire :* Der englische Schweiss; Berlin, 1834, p. 185.

(21) Centenis Vulg. — Septenis Colb. III.

(22) Talus, chez Aristote Ἀστράγαλος, ne peut guère être traduit en français, attendu que ce mot, dans le langage ancien, exprime des notions confuses et indistinctes.

(23) Omnes Vulg. — Nec n'est pas dans Vet. Dalechamp. Omnes de Vulg. ne donne pas un sens satisfaisant; le membre de phrase qui suit semble exiger omnem.

(24) Eunuchis om. Vulg. — Eunuchis est une conjecture de Pintianus et de Hardouin; elle paraît très-certaine; car, d'une part, sans ce mot, la phrase ne s'entend pas; et, d'autre part, c'est conformer le texte de Pline à celui d'Aristote : αἱ δὲ ἐκ γενετῆς τρίχες οὐκ ἀπολείπουσιν· οὐδεὶς γὰρ εὐνοῦχος φαλακρός (Hist. anim., IX, 79).

(25) Aristote et après lui Pline se sont trompés sur le mécanisme de la flexion des membres. Ils ont pris chez le cheval et d'autres animaux l'articulation de la cuisse pour celle du genou.

(26) *Voyez* note 22.

(27) Oten Parm. — Ocen Editt. Vet. — Rectorem Reg. I Paris. — Nectorem alii Codd. — Nycterim Hermolaus. — Hirundinem Vulg. — Hirundinem est une conjecture de Pintianus, adoptée par Hardouin. Le texte d'Aristote (*Hist. an.*, I, 2) est : Σχεδὸν δὲ καὶ τὰ ὅμοια αὐτῶν εὔπτερα μὲν, κακόποδα δ' ἐστὶν οἷον χελιδὼν καὶ δρεπανίς... φαίνεται δ' ὁ

μὲν ἄπους πᾶσαν ὥραν, ἡ δὲ δρεπανὶς ὅταν ὕσῃ τοῦ θέρους· ἄλλως δὲ καὶ σπάνιόν ἐστι τοῦτο τὸ ὄρνεον. M. le docteur Roulin pense qu'il faut recevoir oten, Pline par mégarde ayant regardé ὅταν du texte grec comme un nom d'oiseau. *Voyez* note 1, livre XII, une erreur semblable, où Pline prend l'adjectif σπανία, *rare*, pour le nom de l'Espagne.

(28) Gaza et Scaliger prétendent que la drépanis est l'hirondelle de rivière; mais cela ne paraît pas être vrai. Pline, d'après Aristote (*Hist. an.*, I, 2), dit que la drépanis est rare. Or, l'hirondelle de rivière est très-commune.

(29) Quæ pulmonem et arterias habent, hoc est Editt Vet. — Quæ... est om. Vulg. — Restitution conseillée par M. Jan, 10.

(30) Rosa Vet. Dalech. — Rosam Vulg.

(31) Septimo letale est inedias durasse, at ultra undecimum plerosque certum est mori, esuriendi semper inexplebili aviditate animalium unicuique Vulg. — Septimo letalis inedia : durasse et ultra undecimum plerosque certum est. Mori esuriendi semper inexplebili aviditate uni homini Editt. Vet. — La leçon des anciennes éditions est excellente, et celle qu'y a substituée Hardouin, d'après les manuscrits, est mauvaise.

LIVRE XII.

1 I. Telle est l'histoire, par espèces et par organes, de tous les animaux qui ont pu être connus. Reste à parler d'êtres qui ne sont pas non plus dépourvus d'âme, puisque rien ne vit sans âme, des productions végétales de la terre; après quoi nous traiterons des minéraux extraits de son sein, de sorte que nous n'aurons passé sous silence aucune œuvre de la nature. Longtemps les dons qu'elle recèle demeurèrent cachés, et l'on regardait les arbres et les forêts comme
2 le plus beau présent fait à l'homme. Ce sont les arbres qui fournirent les premiers aliments, dont le feuillage rendit la caverne plus moelleuse, dont l'écorce servit de vêtement : encore aujourd'hui des nations vivent ainsi. C'est à s'étonner de plus en plus que de tels commencements l'homme en soit venu à percer les montagnes pour en arracher le marbre, à demander des étoffes au pays des Sères (VI, 20; XI, 26), à chercher la perle dans les profondeurs de la mer Rouge (IX, 54), et l'émeraude dans les entrailles de la terre. C'est pour ces pierres précieuses qu'on a imaginé de blesser les oreilles; sans doute ce n'était pas assez de les porter autour du cou et dans les cheveux, il fallait encore les incruster dans la chair. Suivons donc l'ordre des inventions humaines; parlons d'abord des arbres, et rappelons à nos mœurs leurs commencements.

1 II. (I.) Les arbres ont été les temples des divinités; et encore aujourd'hui les campagnes, conservant dans leur simplicité les rites anciens, consacrent le plus bel arbre à un dieu. Et, dans le fait, les images resplendissantes d'or et d'ivoire ne nous inspirent pas plus d'adoration que les bois sacrés et leur profond silence. Chaque espèce d'arbre demeure toujours dédiée à une même divinité, le chêne à Jupiter, le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, le myrte à Vénus, le peuplier à Hercule. Bien plus, les Sylvains, les Faunes, des déesses, des divinités spéciales sont, dans nos croyances, chargés du soin des forêts, comme d'autres divinités président au ciel. Dans la suite 2
les arbres, par leurs sucs, plus flatteurs que les céréales, ont donné de la douceur à l'homme. Ce sont eux qui fournissent la liqueur de l'olive assouplissant les membres, et le vin ranimant les forces; c'est d'eux que proviennent spontanément, tous les ans, tant de fruits savoureux qui, encore aujourd'hui, composent le second service de nos tables, bien que pour les couvrir on livre des combats aux bêtes sauvages, et qu'on aille chercher des poissons repus du corps des naufragés. En outre, les arbres servent à mille usages indispensables à la vie. C'est avec l'arbre que nous sillonnons les mers et que nous rapprochons les pays éloignés; c'est avec l'arbre que nous construisons nos édifices; c'est avec l'arbre que l'on faisait les statues des dieux avant qu'on eût attaché du prix aux dépouilles d'un animal mort, avant que, le luxe s'autorisant pour ainsi dire du culte des dieux, on ne vît resplendir du même ivoire la tête des divinités et le pied de nos tables. On raconte que les Gaulois, séparés de nous par les Alpes, boulevard insurmontable

LIBER XII.

1 I. Animalium omnium, quæ nosci potuere, naturæ generatim membratimque ita se habent. Restant neque ipsa anima carentia (quandoquidem nihil sine ea vivit) terra edita, ut inde eruta dicantur, ac nullum sileatur Naturæ opus. Diu fuere occulta ejus beneficia : summumque mu
2 nus homini datum, arbores silvæque intelligebantur. Hinc primum alimenta, harum fronde mollior specus, libro vestis. Etiamnum gentes sic degunt. Quo magis ac magis admirari subit, ab iis principiis cædi montes in marmora, vestes ad Seras peti : unionem in Rubri maris profundo, smaragdum in ima tellure quæri. Ad hoc excogitata sunt aurium vulnera : nimirum quoniam parum erat collo crinibusque gestari, nisi infoderentur etiam corpori. Quamobrem sequi par est ordinem vitæ, et arbores ante alia dicere, ac moribus primordia ingerere.

1 II. (I.) Hæc fuere numinum templa, priscoque ritu simplicia rura etiam nunc deo præcellentem arborem dicant. Nec magis auro fulgentia atque ebore simulacra, quam lucos, et in iis silentia ipsa adoramus. Arborum genera numinibus suis dicata perpetuo servantur : ut Jovi esculus, Apollini laurus, Minervæ olea, Veneri myrtus, Herculi populus. Quin et Silvanos, Faunosque, et dearum genera silvis, ac sua numina, tanquam et cælo, attributa credimus. Arbores postea blandioribus fruge succis homi- 2
nem mitigavere. Ex iis recreans membra olei liquor, viresque potus vini : tot denique sapores annui sponte venientes : et mensæ (depugnetur licet earum causa cum feris, et pasti naufragorum corporibus pisces expetantur) etiamnum tamen secundæ. Mille præterea sunt usus earum, sine quis vita degi non possit. Arbore sulcamus maria, terrasque admovemus : arbore exædificamus tecta. Ex arbore et simulacra numinum fuere, nondum pretio excogitato belluarum cadaveri : antequam, ut a diis nato jure luxuriæ, eodem ebore numinum ora spectarentur, et mensarum pedes. Produnt Alpibus coercitas, et tum inexsuperabili munimento Gallias, hanc primum habuisse cau-

alors, eurent, pour premier motif d'inonder l'Italie, la vue de figues sèches, de raisins, d'huile et de vin de choix rapportés par Hélicon, citoyen helvétien, qui avait séjourné à Rome en qualité d'artisan. On peut les excuser d'avoir cherché même par la guerre ces productions.

1 III. Mais qui ne s'étonnera à juste titre qu'on fasse venir d'un monde étranger un arbre, uniquement pour son ombrage? Je parle du platane (*platanus orientalis*, L.), qui, apporté d'abord à travers la mer Ionienne (III, 14) dans l'île de Diomède (III, 30; X, 61) pour le tombeau de ce héros, passa de là en Sicile : c'est un des premiers arbres exotiques qui ait été donné à l'Italie; déjà il est arrivé jusque chez les Morins (Artois); (IV.) et le sol qu'il occupe est même sujet à tribut, de sorte que les nations payent pour avoir de l'ombre. Denys l'ancien, tyran de Sicile, transporta le platane dans sa capitale; ce fut la merveille de son palais, transformé depuis en gymnase; ces arbres ne purent prendre une grande croissance. Au reste, des auteurs disent qu'il y avait alors d'autres individus de cette espèce en Italie, et nommément en Espagne (1).

1 IV. Cela se passait vers l'époque de la prise de Rome (an de Rome 364). Depuis, cet arbre est devenu dans une telle estime, qu'on le nourrit en l'arrosant de vin pur. On a reconnu que cet arrosement faisait beaucoup de bien aux racines. Ainsi, nous avons appris même à des arbres à boire du vin.

1 V. On vanta d'abord les platanes de la promenade de l'Académie (XXXI, 3) à Athènes : un de ces arbres (2) avait une racine, de trente-trois coudées, plus longue que les branches. Il existe aujourd'hui en Lycie un platane célèbre associé aux agréments d'une fraîche fontaine. Placé près du chemin, il présente en forme de maison une cavité de 81 pieds; le sommet est une forêt; entouré de vastes branches comme d'autant d'arbres, il prolonge son ombrage sur les champs avoisinants. Pour qu'il ne manque rien à la ressemblance d'une grotte, l'intérieur est garni d'un rang de pierres ponces couvertes de mousses. La chose est si merveilleuse, que Licinius Mucianus trois fois consul, et qui a été récemment légat de cette province, a cru devoir transmettre à la postérité qu'il y avait dîné lui dix-huitième, et qu'il y coucha sur un lit fourni abondamment par le feuillage de l'arbre, à l'abri de tous les vents, désirant entendre le petillement de la pluie sur les feuilles, plus content qu'au milieu de l'éclat des marbres, de la variété des peintures et de l'or des lambris.
La campagne de Véliterne offrit à l'empereur 2
Caligula une merveille analogue : un seul platane présentait dans ses branches un plancher et de larges bancs; l'empereur y dîna, lui-même donnant sa part d'ombre (3); il y eut place pour quinze convives et les gens de service : il appela ce triclinium un nid. A Gortyne, dans l'île de Crète, il est près d'une fontaine un platane célèbre en grec et en latin; il ne perd jamais ses feuilles; les fables grecques n'ont pas manqué de s'y attacher : c'est sous cet arbre, dit-on, que Jupiter eut commerce avec Europe, comme si l'île de Chypre ne possédait pas aussi un platane qui ne
perd pas ses feuilles. On propagea d'abord dans 3
l'île de Crète (l'homme est avide de nouveauté) le platane de Gortyne, et les plants reproduisirent ce défaut; car le platane n'a pas de plus grand mérite que d'écarter le soleil en été et de le laisser pénétrer pendant l'hiver. Puis, sous le

sam superfundendi se Italiæ, quod Helico ex Helvetiis civis earum, fabrilem ob artem Romæ commoratus, ficum siccam et uvam, oleique ac vini præmissa remeans secum tulisset. Quapropter hæc vel bello quæsisse venia sit.

1 III. Sed quis non jure miretur, arborem umbræ gratia tantum ex alieno petitam orbe? Platanus hæc est, mare Ionium in Diomedis insulam ejusdem tumuli gratia primum invecta, inde in Siciliam transgressa, atque inter primas donata Italiæ, et jam ad Morinos usque pervecta, ac tributarium etiam detinens solum, ut gentes vectigal et pro umbra pendant. Dionysius prior, Siciliæ tyrannus, regiam in urbem transtulit eas, domus suæ miraculum, ubi postea factum gymnasium : nec potuisse in amplitudinem adolescere; et alias fuisse in Italia, ac nominatim Hispania, apud auctores invenitur.

1 IV. Hoc actum circa captæ Urbis ætatem : tantumque postea honoris increvit, ut mero infuso enutriantur : compertum id maxime prodesse radicibus : docuimusque etiam arbores vina potare.

1 V. Celebratæ sunt primum in ambulatione Academiæ Athenis, cubitorum XXXIII unius radice ramos antecedente. Nunc est clara in Lycia gelidi fontis socia amœnitate, itineri apposita, domicilii modo, cava LXXX atque unius pedum specu, nemorosa vertice, et se vastis protegens ramis, arborum instar, agros longis obtinet umbris : ac ne quid desit speluncæ imagini, saxeæ intus crepidinis corona muscosos complexa pumices : tam digna miraculo, ut Licinius Mucianus ter consul, et nuper provinciæ ejus legatus, prodendum etiam posteris putarit, epulatum intra eam se cum duodevicesimo comite : large ipsa toros præbente fronde, ab omni afflatu securum, optantem imbrium per folia crepitus, lætiorem, quam marmorum nitore, picturæ varietate, laquearium auro, cubuisse in eadem.
Aliud exemplum Caii principis, in Veliterno rure mirati 2
unius tabulata, laxeque ramorum trabibus scamna patula, et in ea epulati, quum ipse pars esset umbræ, XV convivarum ac ministerii capace triclinio, quam cœnam appellavit ille nidum. Est Gortynæ in insula Creta juxta fontem platanus una, insignis utriusque linguæ monumentis, numquam folia dimittens : statimque ei Græciæ fabulositas superfuit, Jovem sub ea cum Europa concubuisse :
ceu vero non alia ejusdem generis esset in Cypro. Sed ex 3
ea primum in ipsa Creta (ut est natura hominum novitatis avida) platani satæ regeneravere vitium : quandoquidem commendatio arboris ejus non alia major est, quam solem æstate arcere, hieme admittere. Inde in Italiam quoque ac

règne de l'empereur Claude, un affranchi de Marcellus Æserninus, mais qui par ambition se fit mettre au nombre des affranchis de l'empereur, eunuque thessalien très-riche, transporta cette espèce de platane de Crète en Italie et dans sa maison de campagne ; de sorte qu'il pourrait être appelé un autre Denys. On voit encore aujourd'hui en Italie ces monstruosités exotiques, indépendamment de celles que l'Italie elle-même a imaginées.

1 VI. (II.) Tel est le platane nain, qui doit ce nom à sa petitesse forcée ; car nous avons trouvé l'art de faire avorter même des arbres. Ainsi donc, parmi les végétaux aussi, il sera question de la disgrâce des nains. Ce résultat s'obtient et par la manière de planter et par celle de tailler. C. Martius, de l'ordre équestre, ami du dieu Auguste, inventa, il y a moins de quatre-vingts ans, l'art de tondre les bosquets.

1 VII. (III.) Les cerisiers (XV, 30), les pêchers (XV, 13) et tous les arbres à noms grecs ou étrangers sont exotiques. Je parlerai, à propos des arbres à fruit, de ceux qui ont commencé à se naturaliser chez nous. Pour le moment, nous ferons l'histoire des arbres exotiques, commençant par celui qui est le plus salutaire. Le pommier d'Assyrie, nommé aussi médique (citronnier), est un remède contre les poisons (XXIII, 56). La feuille en est celle de l'arbousier (XV, 28). Des piquants sont parsemés. Le fruit, du reste, ne se mange pas ; l'odeur en est excellente, ainsi que celle des feuilles ; elle pénètre les étoffes avec lesquelles on l'enferme, et éloigne les insectes nuisibles. L'arbre lui-même est couvert de fruits en toute saison ; les uns tombent, les autres mûrissent, d'autres commen-
2 cent à se nouer. Des nations ont essayé de le transporter chez elles, à cause de son efficacité médicinale, en le plaçant dans des vases de terre et en donnant de l'air aux racines par des trous ; car (remarque que je fais une fois pour toutes) on se souviendra que tout ce qui doit être transporté au loin a besoin d'être planté très à l'étroit et dépoté. Mais il s'est refusé à croître ailleurs qu'en Médie et en Perse. C'est cet arbre dont les graines, avons-nous dit (XI, 115), sont employées par les grands des Parthes à l'assaisonnement des ragoûts, dans l'intention d'améliorer l'haleine. On ne cite aucun autre arbre de la Médie.

VIII. En parlant du pays des Sères (VI, 20), 1
nous avons parlé des arbres à laine qu'il produit. (IV.) De même, à propos de l'Inde, il a été question de la grandeur de ses arbres (VII, 2, 13). De ceux qui sont particuliers à cette dernière contrée, Virgile (Géorg., II, 116) n'a célébré que l'ébénier, qui, dit-il, ne vient nulle part ailleurs. Hérodote (Hist., III, 97) l'a implicitement attribué à l'Éthiopie, en rapportant que les Éthiopiens fournissaient tous les trois ans aux rois de Perse, en forme de tribut, cent bûches de ce bois, avec de l'or et de l'ivoire. Il ne faut pas non plus omettre, puisqu'il a spécifié la chose, que le tribut d'ivoire auquel les Éthiopiens étaient assujettis consistait en vingt grandes dents d'éléphant. Telle 2
était la faveur dont jouissait l'ivoire l'an de Rome 310 : c'est en effet à cette époque qu'Hérodote composa son histoire à Thurium en Italie ; circonstance qui rend étrange la confiance que nous accordons à ses paroles quand il prétend (Hist., III, 115) que jusqu'à son temps aucun Grec ou Asiatique, à sa connaissance du moins, n'avait vu le fleuve du Pô. La carte de l'Éthiopie, qui, avons-nous dit (VI, 35), fut mise dernièrement sous les yeux de Néron, a appris que l'ébénier est rare depuis Syène, limite de l'empire,

suburbana sua, Claudio principe, Marcelli Æsernini libertus, sed qui se potentiæ causa Cæsaris libertis adoptasset, spado Thessalicus prædives, ut merito dici posset is quoque Dionysius, transtulit id genus. Durantque etiam in Italia portenta terrarum, præter illa scilicet, quæ ipsa excogitavit Italia.

1 VI. (II.) Namque et chamæplatani vocantur coactæ brevitatis : quoniam arborum etiam abortus invenimus. Hoc quoque ergo in genere, pumilionum infelicitas dicta erit. Fit autem et serendi genere, et recidendi. Primus C. Martius ex equestri ordine, divi Augusti amicus, invenit nemora tonsilia intra hos LXXX annos.

1 VII. (III.) Peregrinæ et cerasi, Persicæque, et omnes quarum Græca nomina aut aliena : sed quæ ex his incolarum numero esse cœpere, dicentur inter frugiferas. In præsentia externas persequemur, a salutari maxime orsi. Malus Assyria, quam alii vocant Medicam, venenis medetur. Folium ejus est unedonis, intercurrentibus spinis. Pomum ipsum alias non manditur : odore præcellit foliorum quoque, qui transit in vestes una conditus, arcetque animalium noxia. Arbor ipsa omnibus horis pomifera est, aliis cadentibus, aliis maturescentibus, aliis vero subnascentibus. Tentavere gentes transferre ad sese propter remedii 2
præstantiam fictilibus in vasis, dato per cavernas radicibus spiramento : qualiter omnia transitura longius seri arctissime transferrique meminisse conveniet, ut semel quæque dicantur. Sed nisi apud Medos, et in Perside, nasci noluit. Hæc est autem, cujus grana Parthorum proceres incoquere diximus esculentis, commendandi halitus gratia. Nec alia arbor laudatur in Medis.

VIII. Lanigeras Serum in mentione gentis ejus narra- 1
vimus. (IV.) Item Indiæ arborum magnitudinem. Unam e peculiaribus Indiæ Virgilius celebravit ebenum, nusquam alibi nasci professus. Herodotus eam Æthiopiæ intelligi maluit, in tributi vicem regibus Persidis e materie ejus centenas phalangas tertio quoque anno pensitasse Æthiopas, cum auro et ebore, prodendo. Non omittendum id quoque, vicenos dentes elephantorum grandes, quoniam ita significavit, Æthiopas eadem causa pendere solitos.
Tanta ebori auctoritas erat, urbis nostræ trecentesimo de- 2
cimo anno : tunc enim auctor ille historiam eam condidit Thuriis in Italia. Quo magis mirum est, quod eidem credimus, qui Padum amnem vidisset, neminem ad id tempus Asiæ Græciæque, aut sibi cognitum. Æthiopiæ forma,

jusqu'à Méroé dans un espace de 896,000 pas, et qu'il n'y existe aucun autre arbre que des arbres du genre des palmiers. C'est peut-être pour cette raison que l'ébène était au troisième rang dans le tribut imposé.

1 IX. Le grand Pompée montra l'ébène à Rome, dans son triomphe sur Mithridate. Suivant Fabianus, ce bois ne donne pas de flamme; cependant il brûle, et l'odeur en est agréable. Il y en a deux espèces : l'ébénier, le meilleur et le plus rare, est arborescent, et a un tronc sans nœuds. Le bois a une couleur noire brillante, agréable immédiatement même sans l'intervention de l'art; l'autre est un arbrisseau ressemblant au cytise, et se trouve dans toute l'Inde.

1 X. (v.) Le même pays produit un arbrisseau épineux, semblable à l'ébène; pour l'en distinguer il suffit d'une lumière : le bois de cette épine indienne la laisse passer. Maintenant parlons des arbres qui firent l'admiration d'Alexandre victorieux, quand ce monde nouveau eut été ouvert par ses armes.

1 XI. Là le figuier (*ficus indica*, L.) a des fruits exigus : se plantant toujours lui-même, il étend au loin ses rameaux. Les extrémités des branches se recourbent tellement vers la terre qu'elles s'y implantent dans l'espace d'un an, et forment autour de leur parent une nouvelle plantation circulaire, qu'on dirait disposée par la main d'un jardinier. Les bergers passent l'été au dedans de cette haie, ombragée à la fois et fortifiée par l'arbre même, et offrant à celui qui regarde par-dessous ou de loin, une vue charmante, à cause
2 des arcades de son pourtour. Les branches supérieures s'élancent en hauteur, et par leur multitude forment une espèce de forêt, tandis que le vaste corps de leur mère atteint ordinairement une grosseur de soixante pas de tour, et couvre deux stades de son ombrage. Les feuilles, larges, ont la forme d'un bouclier d'amazone; de la sorte, couvrant le fruit, elles l'empêchent de croître. Le fruit est peu abondant, et il dépasse à peine la grosseur d'une fève; mais, mûri à travers les feuilles par le soleil, il acquiert une saveur douce, et est digne de cet arbre merveilleux. On le trouve surtout aux bords du fleuve Acesines (VI, 23).

XII. (VI.) Un autre figuier, plus grand, l'emporte par la grosseur et la saveur de son fruit, dont les sages de l'Inde se nourrissent. La feuille a la forme d'une aile d'oiseau; elle est longue de trois coudées, et large de deux. Le fruit sort de l'écorce; il est admirable par la douceur de son suc; un seul suffit pour rassasier quatre personnes. L'arbre se nomme pala (4); le fruit, ariena. Il abonde surtout dans le pays des Sydraques (VI, 25), terme de l'expédition d'Alexandre. Il y en a aussi un autre dont le fruit est plus doux, mais provoque des dérangements intestinaux (5). Alexandre avait défendu qu'aucun soldat ne touchât à ce fruit. 1

XIII. Les Macédoniens ont parlé d'espèces d'arbres sans en dire le nom la plupart du temps. Il en existe un semblable en tout au térébinthinier, excepté pour le fruit, qui, ressemblant à l'amande, est seulement un peu plus petit; la douceur en est remarquable (6). Toujours est-il qu'à Bactres quelques-uns le regardèrent plutôt comme un térébinthinier d'une espèce particulière, que comme un arbre semblable au térébinthinier. Quant à celui dont on fait des étoffes de lin (cotonnier?), la feuille en est semblable à celle du mûrier, et la couronne du fruit à l'églantier. On le plante dans les plaines, et il n'est pas de culture qui ait un aspect plus agréable. 1

ut diximus, nuper allata Neroni principi, raram arborem Meroen usque a Syene fine imperii, per DCCCXCVI M. passuum, nullamque aliam nisi palmarum generis esse docuit. Ideo fortassis in tributi auctoritate tertia res fuerit ebenus.

1 IX. Romæ eam Magnus Pompeius in triumpho Mithridatico ostendit. Accendi Fabianus negat : uritur tamen odore jucundo. Duo genera ejus : rarum id, quod melius, arboreum, trunco enodi, materie nigri splendoris, ac vel sine arte protinus jucundi : alterum fruticosum cytisi modo, et tota India dispersum.

1 X. (V.) Est ibi et spina similis, sed deprehensa vel lucernis, igni protinus transiliente. Nunc eas exponam, quas mirata est Alexandri Magni victoria, orbe eo patefacto.

1 XI. Ficus ibi exilia poma habet. Ipsa se semper serens, vastis diffunditur ramis : quorum imi adeo in terram curvantur, ut annuo spatio infigantur, novamque sibi propaginem faciant circa parentem in orbem, quodam opere topiario. Intra sepem eam æstivant pastores, opacam pariter et munitam vallo arboris, decora specie subter in-
2 tuenti, proculve, fornicato ambitu. Superiores ejusdem rami in excelsum emicant, silvosa multitudine, vasto matris corpore, ut LX passus plerique orbe colligant, umbra vero bina stadia operiant. Foliorum latitudo peltæ effigiem Amazonicæ habet : hac causa fructum integens, crescere prohibet. Rarusque est, nec fabæ magnitudinem excedens : sed per folia solibus coctus prædulci sapore, dignus miraculo arboris : gignitur circa Acesinem maxime amnem.

XII. (VI.) Major alia : pomo et suavitate præcellentior, quo sapientes Indorum vivunt. Folium alas avium imitatur, longitudine trium cubitorum, latitudine duum. Fructum cortice mittit, admirabilem succi dulcedine, ut uno quaternos satiet. Arbori nomen palæ, pomo arienæ. Plurima est in Sydracis, expeditionum Alexandri termino. Est et alia similis huic, dulcior pomo, sed interaneorum valetudini infesta. Edixerat Alexander, ne quis agminis sui id pomum attingeret. 1

XIII. Genera arborum Macedones narravere, majore ex parte sine nominibus. Est et terebintho similis cætera, pomo amygdalis, minore tantum magnitudine, præcipuæ suavitatis. In Bactris utique hanc aliqui terebinthum esse proprii generis potius, quam similem ei, putaverunt. Sed unde vestes lineas faciunt, foliis moro similis, calyce pomi, cynorrhodo. Serunt eam in campis, nec est gratior villarum prospectus. 1

XIV. Oliva Indiæ sterilis, præterquam oleastri fructu 1

1 XIV. L'olivier de l'Inde est stérile, ou du moins ne donne qu'un fruit d'olivier sauvage. (VII.) Les végétaux produisant le poivre sont semblables à nos genévriers et répandus partout, bien que des auteurs aient dit que le versant du Caucase exposé au soleil les produit seul. Les graines diffèrent du genévrier par leurs petites gousses, semblables à celles des faséoles. La gousse, cueillie avant de s'ouvrir, et grillée au soleil, fait ce qu'on appelle le poivre long; peu à peu, s'entr'ouvrant par l'effet de la maturité, elle met à découvert le poivre blanc, qui, grillé ensuite par le soleil,
2 se ride, et change de couleur. Mais ces fruits sont sujets à des détériorations particulières : ils se charbonnent par l'intempérie de l'air, et deviennent des semences creuses et vides, nommées brechma; ce mot, dans la langue indienne, signifie avortement. De toutes les espèces de poivre c'est la plus âcre, la plus légère; elle est d'une couleur pâle. Le poivre noir est plus agréable; le poivre blanc est moins piquant que l'un et l'autre. Le poivrier n'a pas pour racine, comme quelques-uns l'ont pensé, ce qui est nommé zimpiberi et par d'autres zingiberi, bien que la saveur en soit semblable. En effet, le gingembre croît en Arabie et en Troglodytie dans les champs cultivés; c'est une petite plante herbacée, dont
3 la racine est blanche. Cette racine se moisit promptement, quoiqu'elle soit très-amère. Le prix en est de six deniers (5 fr. 04) la livre. On falsifie très-aisément le poivre long avec le sénevé d'Alexandrie. Il se vend quinze deniers (12 fr. 60) la livre; le blanc, sept deniers (5 fr. 88); le noir, quatre deniers (3 fr. 36). Il est étonnant que l'usage de cette substance ait pris tant de faveur. En effet, dans les substances dont on use, c'est tantôt la suavité, tantôt l'apparence qui séduisent. Le poivre n'a rien de ce qui recommande un fruit ni une baie; il ne plaît que par son amertume, et par une amertume qu'on va chercher dans l'Inde. Qui le premier en essaya dans ses aliments? ou quel fut celui qui ne se contenta pas de la faim pour assaisonnement? Le poivre et le gingembre 4
sont sauvages dans les contrées où ils croissent, et cependant nous les achetons au poids, comme l'or ou l'argent. L'Italie produit aussi une espèce de poivrier (7) (XVI, 59) plus grand que le myrte, et qui n'en est pas très-différent; l'amertume de la graine est la même que celle qu'on suppose au poivre nouvellement cueilli; le poivre d'Italie, n'ayant pas cette maturité cuite du poivre indien, ne se ride pas et ne change pas de couleur. On falsifie le poivre avec des baies de genévrier qui en contractent merveilleusement l'âcreté. On le falsifie aussi, pour le poids, de plusieurs manières.

XV. Il y a encore dans l'Inde une graine sem- 1
blable au poivre; on l'appelle garyophyllon (8); elle est plus grosse et plus fragile. On dit qu'elle provient d'une forêt sacrée de l'Inde; c'est l'odeur qui la fait importer chez nous. Ce pays produit encore un végétal épineux qui donne une graine semblable au poivre, et d'une amertume extraordinaire. Les feuilles de ce végétal sont petites, et serrées comme celles du cypre (XII, 52); les branches ont trois coudées de long; l'écorce est pâle, la racine large, ligneuse, et d'une couleur de buis. En mettant cette racine avec la semence dans un vase d'airain rempli d'eau, on prépare le médicament nommé lycion. Ce végétal (*acacia* 2
catechu, Willd.) vient aussi sur le mont Pélion, et sert à falsifier le médicament. On emploie aussi pour cette sophistication la racine d'asphodèle ou la bile de bœuf, ou l'absinthe, ou le sumac, ou le marc d'huile. Le lycion le meilleur pour l'emploi médical est écumeux (XXIV, 77). Les Indiens l'envoient dans des outres de peaux de

(VII.) Passim vero quæ piper gignunt, juniperis nostris similes : quanquam in fronte Caucasi solibus opposita gigni tantum eas aliqui tradidere. Semina a junipero distant parvulis siliquis, quales in faseolis videmus. Hæ, priusquam dehiscant, decerptæ, tostæque sole, faciunt quod vocatur piper longum : paulatim vero dehiscentes maturitate, ostendunt candidum piper : quod deinde tostum
2 solibus, colore rugisque mutatur. Verum et iis sua injuria est, atque cæli intemperie carbunculantur : fiuntque semina cassa et inania, quod vocant brechma, sic Indorum lingua significante abortum. Hoc ex omni genere asperrimum est, levissimumque, et pallidum. Gratius nigrum : lenius utroque candidum. Non est hujus arboris radix, ut aliqui existimavere, quod vocant zimpiberi, alii vero zingiberi, quanquam sapore simile. Id enim in Arabia atque Troglodytica in villis nascitur, parvæ herbæ,
3 radice candida. Celeriter ea cariem sentit, quamvis in tanta amaritudine. Pretium ejus in libras, VI. Piper longum facillime adulteratur Alexandrino sinapi. Emitur in libras, X. XV. Album, X. VII; nigrum, X. IV. Usum ejus adeo placuisse mirum est. In aliis quippe suavitas cepit, in aliis species invitavit : huic nec pomi, nec baccæ commendatio est aliqua : sola placere amaritudine, et hanc in Indos peti. Quis illa primus experiri cibis voluit? aut cui in appetenda aviditate esurire non fuit satis? Utrumque silvestre 4
gentibus suis est, et tamen pondere emitur, ut aurum, vel argentum. Piperis arborem jam et Italia habet, majorem myrto, nec absimilem. Amaritudo grano eadem, quæ piperi musteo creditur esse. Deest tota illa maturitas, ideoque et rugarum colorisque similitudo. Adulteratur juniperi baccis mire vim trahentibus. In pondere quidem multis modis.

XV. Est etiamnum in India piperis grani simile, quod 1
vocatur garyophyllon, grandius fragiliusque. Tradunt in Indico luco id gigni. Advehitur odoris gratia. Fert et in spinis piperis similitudinem, præcipua amaritudine, foliis parvis densisque, cypri modo, ramis trium cubitorum, cortice pallido, radice lata lignosaque, buxei coloris. Hac in aqua cum semine excepta in æreo vase medicamentum fit, quod vocatur Lycion. Ea spina et in Pelio monte nascitur, 2
adulteratque medicamentum. Item asphodeli radix, aut fel bubulum, aut absinthium, vel rhus, vel amurca. Lycion

chameau ou de rhinocéros. Le végétal lui-même est appelé en Grèce, par quelques-uns, pyxacanthe chironien (XXIV, 77).

1 XVI. Le macir est aussi apporté de l'Inde: c'est l'écorce rougeâtre d'une grosse racine portant le même nom que l'arbre même; je n'ai pu découvrir quel est cet arbre. L'écorce en décoction dans le miel est surtout employée en médecine contre la dyssenterie.

1 XVII. L'Arabie produit du sucre; mais celui de l'Inde est plus estimé. C'est un miel recueilli sur les roseaux, blanc comme les gommes, cassant sous la dent; les plus gros morceaux sont comme une aveline, on ne s'en sert qu'en médecine.

1 XVIII. Sur les frontières de l'Inde est le pays des Ariens, qui produit un végétal épineux; il est précieux par les larmes qui en découlent; il ressemble à la myrrhe, mais les aiguillons qui le garnissent en rendent l'approche difficile. Là est aussi un arbrisseau vénéneux, de la grandeur du raifort; la feuille ressemble à celle du laurier; l'odeur attire les chevaux, et cette plante priva presque Alexandre de sa cavalerie à son entrée en cette province; il en arriva autant dans la Gédrosie. On a parlé d'une épine (*excæcaria agallochum,* L.) du même pays, dont la feuille ressemble à celle du laurier, et dont le suc instillé dans les yeux cause la cécité à tous les animaux. On cite encore une herbe d'une odeur très-forte, et remplie de petits serpents dont la morsure cause une mort immédiate. Onésicrite rapporte que dans les vallées de l'Hyrcanie on trouve des arbres semblables à des figuiers, qui sont nommés occhi (*hedisarum alhagi,* L.), et desquels du miel s'écoule pendant deux heures du matin.

XIX. (IX.) Dans la Bactriane, qui est voisine, 1
est le bdellium, très-renommé. C'est un arbre noir, ayant la grandeur de l'olivier, la feuille du chêne, le fruit et la disposition du figuier sauvage. La gomme qu'il produit est appelée par les uns brochon, par les autres malacha, par d'autres maldocon; noire et roulée en masses, elle s'appelle hadrobolon. Elle doit être transparente, couleur de cire, odorante, onctueuse quand on la frotte, amère au goût, mais sans acidité; dans les sacrifices, arrosée de vin, elle est plus odorante. Elle vient en Arabie, en Inde, dans la Médie et à Babylone. Quelques-uns appellent pératique celle qu'on apporte de la Médie; celle-ci est plus maniable, plus écailleuse, plus amère;
celle de l'Inde est plus humide et gommeuse; on 2
la falsifie avec des amandes. Les autres espèces sont falsifiées avec l'écorce du scordaste, c'est le nom qu'on donne à un arbre dont la gomme ressemble à celle du bdellium. On reconnaît la sophistication (il suffit de le dire ici une fois pour tous les parfums) à l'odeur, à la couleur, au poids, au goût, au feu. Le bdellium de la Bactriane est brillant, sec, et a plusieurs taches blanches comme des ongles; en outre il a un certain poids, et il doit n'être ni au-dessus ni au-dessous. Le prix du bdellium pur est de trois deniers (2 fr. 52) la livre.

XX. Aux contrées dont nous venons de parler 1
touche la Perse, placée le long de la mer Rouge, que là nous avons appelée mer Persique (VI, 28), et dont les marées s'avancent loin dans les terres. Les arbres y sont d'une nature merveilleuse (*rhizophora mangle,* L.): corrodés par le sel, semblables à des végétaux qui auraient été apportés et délaissés par le flot, on les voit, sur le

aptissimum medicinæ, quod est spumosum. Indi in utribus camelorum, aut rhinocerotum id mittunt. Spinam ipsam in Græcia quidam pyxacanthum Chironium vocant.

1 XVI. Et macir ex India advehitur, cortex rubens radicis magnæ, nomine arboris suæ: qualis sit ea, incompertum habeo. Corticis melle decocti usus in medicina ad dysentericos præcipuus habetur.

1 XVII. Saccharon et Arabia fert, sed laudatius India: est autem mel in arundinibus collectum, gummium modo candidum, dentibus fragile, amplissimum nucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantum usum.

1 XVIII. Contermina Indis gens Ariana appellatur, cujus spina lacrymarum pretiosa, myrrhæ similis, accessu propter aculeos anxio. Ibi et frutex pestilens raphani, folio lauri, odore equos invitante, qui pæne equitatu orbavit Alexandrum primo introitu: quod et in Gedrosis accidit. Item laurino folio et ibi spina tradita est, cujus liquor aspersus oculis, cæcitatem inferret omnibus animalibus. Necnon et herba præcipui odoris referta minutis serpentibus, quarum ictu protinus moriendum esset. Onesicritus tradit in Hyrcaniæ convallibus ficis similes esse arbores, quæ vocentur occhi, ex quibus defluat mel horis matutinis duabus.

XIX. (IX.) Vicina est Bactriana, in qua bdellium nominatissimum. Arbor nigra est, magnitudine oleæ, folio 1
roboris, fructu caprifici naturaque. Gummi alii brochon appellant, alii malacham, alii maldacon. Nigrum vero et in offas convolutum, hadrobolon. Esse autem debet translucidum, simile ceræ, odoratum, et quum fricatur, pingue, gustu amarum citra acorem. In sacris vino perfusum, odoratius. Nascitur et in Arabia, Indiaque, et Media, ac Babylone. Aliqui peraticum vocant ex Media advectum. Facilius hoc et crustosius, amariusque: at Indicum humidius et gumminosum. Adulteratur amygdala nuce. Cæ- 2
tera ejus genera cortice et scordasti. Ita vocatur arbor æmulo gummi. Sed deprehenduntur (quod semel dixisse et in cæteros odores satis sit) odore, colore, pondere, gustu, igne. Bactriano nitor siccus, multique candidi ungues. Præterea suum pondus, quod gravius esse, aut levius non debeat. Pretium sincere in libras x terni.

XX. Gentes supra dictas Persis attingit, Rubro mari, 1
quod ibi Persicum vocavimus, longe in terra æstus agente, mira arborum natura. Namque erosæ sale, invectis derelictisque similes, sicco littore radicibus nudis polyporum modo amplexæ steriles arenas spectantur. Eædem mari advenientes fluctibus pulsatæ, resistunt immobiles. Quin et

rivage à sec, embrasser, de leurs racines nues comme des polypes, les sables arides. Quand la mer monte, battus par les flots, ils résistent immobiles; bien plus, à la mer haute ils sont complétement couverts, et le fait prouve que ces eaux salées leur servent d'aliments. La grandeur en est étonnante; ils ressemblent à l'arbousier; le fruit, en dehors, est semblable à l'amande; en dedans, le noyau est contourné.

1 XXI. (x.) Dans le même golfe est l'île de Tylos (VI, 32, 6), remplie de forêts du côté qui regarde l'orient, et où elle est arrosée aussi par la marée. Les arbres y ont la grosseur du figuier; la fleur a une odeur d'une suavité indicible; le fruit est semblable au lupin (XVIII, 36), et tellement amer qu'aucun animal n'y touche. Dans la même île, sur un gradin plus élevé, sont des arbres qui produisent une laine (*gossypium arboreum*, L.) d'une autre façon que les arbres du pays des Sères (VI, 20). Les feuilles, en effet, ne produisent rien; et on pourrait les confondre avec celles de la vigne, si elles n'étaient pas plus petites; mais l'arbre porte des courges de la grosseur d'un coing, lesquelles, se rompant au moment de la maturité, mettent à nu des pelotes de duvet avec lesquelles on fabrique des étoffes précieuses. (XI.) On nomme cet arbre gossympinus; il est plus abondant encore dans la petite île de Tylos, qui est à dix mille pas de la grande.

1 XXII. Juba rapporte que sur un certain arbrisseau (*gossypium herbaceum*, L.) se trouve un duvet qui fournit des toiles préférables à celles de l'Inde; que les arbres d'Arabie (XIX, 1) avec lesquels on fait les toiles se nomment cynes, et ont la feuille semblable à celle du palmier. Ainsi les Indiens tirent de leurs arbres de quoi s'habiller. Dans les deux îles de Tylos est un autre arbre dont la fleur ressemble à celle de la violette blanche (*matthiola incana*), mais quatre fois plus grande; elle est inodore, chose singulière dans ces contrées (9).

XXIII. On y trouve encore un autre arbre semblable, plus feuillé cependant, et dont la fleur est celle du rosier; il la ferme pendant la nuit, il commence à l'ouvrir au lever du soleil, il la déploie à midi; les indigènes disent qu'il est sujet au sommeil (10). La même île produit des palmiers, des oliviers, des vignes et des figuiers, ainsi que toute espèce d'arbres à fruit. Aucun arbre n'y perd ses feuilles; elle est arrosée par de fraîches fontaines et par des pluies. 1

XXIV. L'Arabie, qui est voisine, demande qu'on fasse des distinctions entre ses produits; car on en retire des racines, des branches, des écorces, des sucs, des larmes, des bois, des rejetons, des fleurs, des feuilles, des fruits. 1

XXV. (XII.) Une racine et une feuille sont à un haut prix dans l'Inde. La racine (c'est le costus) (*costus arabicus*, L.) a un goût brûlant, une odeur exquise; les branches sont inutiles. A l'embouchure du fleuve Indus, dans l'île de Patale, on en trouve deux espèces: une noire et une blanche, qui est meilleure. Le prix en est de six deniers (4 fr. 92) la livre. 1

XXVI. Quant à la feuille, c'est celle du nard; et il convient d'en traiter plus en détail, attendu qu'elle est le principal ingrédient dans les parfums. Le nard est un arbrisseau (*valeriana spica*, Rœm.) dont la racine est pesante et épaisse, mais courte et noire, fragile, bien que grasse, ayant une odeur de moisissure, comme le souchet (XXI, 70), un goût âcre; la feuille est petite et touffue. Les sommets s'éparpillent en épis; aussi vante-t-on, dans le nard, les épis et les feuilles. Une autre espèce qui croît auprès du Gange 1

pleno æstu operiuntur totæ: apparetque rerum argumentis asperitate aquarum illas ali. Magnitudo miranda est, species similis unedoni, pomum amygdalis extra, intus contortis nucleis.

1 XXI. (x.) Tylos insula in eodem sinu est, repleta silvis, qua spectat Orientem, quaque et ipsa æstu maris perfunditur. Magnitudo singulis arboribus fici, flos suavitate inenarrabili, pomum lupino simile, propter asperitatem intactum omnibus animalibus. Ejusdem insulæ excelsiore suggestu lanigeræ arbores alio modo, quam Serum. His folia infecunda: quæ, ni minora essent, vitium poterant videri. Ferunt cotonei mali amplitudine cucurbitas, quæ maturitate ruptæ ostendunt lanuginis pilas, ex quibus vestes pretioso linteo faciunt. (XI.) Arbores vocant gossympinos: fertiliore etiam Tylo minore, quæ distat X M. pass.

1 XXII. Juba circa fruticem lanugines esse tradit, linteaque ea Indicis præstantiora. Arabiæ autem arbores, ex quibus vestes faciant, cynas vocari, folio palmæ simili. Sic Indos suæ arbores vestiunt. In Tylis autem et alia arbor floret albæ violæ specie, sed magnitudine quadruplici, sine odore, quod miremur in eo tractu.

XXIII. Est et alia similis, foliosior tamen, roseique floris: quem noctu comprimens, aperire incipit Solis exortu, meridie expandit. Incolæ dormire eum dicunt. Fert eadem insula et palmas, oleasque ac vites, et cum reliquo pomorum genere ficos. Nulli arborum folia ibi decidunt; rigaturque gelidis fontibus, et imbres accipit. 1

XXIV. Vicina his Arabia flagitat quamdam generum distinctionem: quoniam fructus iis constat radice, frutice, cortice, succo, lacryma, ligno, surculo, flore, folio, pomo. 1

XXV. (XII.) Radix et folium Indis est maximo pretio. Radix costi gustu fervens, odore eximio, frutice alias inutili. Primo statim introitu amnis Indi in Patale insula, duo sunt ejus genera; nigrum, et quod melius, candicans. Pretium in libras X, VI. 1

XXVI. De folio nardi plura dici par est, ut principali in unguentis. Frutex est gravi et crassa radice, sed brevi ac nigra, fragilique, quamvis pingui, situm redolente, ut cyperi, aspero sapore, folio parvo densoque. Cacumina in aristas se spargunt: ideo gemina dote nardi spicas ac folia celebrant. Alterum ejus genus apud Gangem nascens, damnatur in totum, ozænitidis nomine, virus redolens. 1

est condamnée, d'une manière absolue, sous le
2 nom d'ozenitis; l'odeur en est fétide. On falsifie le nard avec l'herbe appelée pseudo-nard (*allium victorialis*, L.), qui vient partout, dont la feuille est plus épaisse, plus large, et d'une couleur peu prononcée, tirant sur le blanc; on le falsifie encore avec sa racine, que l'on mêle, pour augmenter le poids, avec la gomme, avec l'écume d'argent (litharge), avec l'antimoine (XXXIII, 33), avec le souchet ou l'écorce de souchet. Le nard non sophistiqué se reconnait à la légèreté, à la couleur rousse, à l'odeur suave, à la saveur, qui, tout en donnant de la sécheresse à la bouche, est agréable. Le prix des épis de nard est de 100 deniers (82 fr.) la livre. Celui des feuilles varie : le nard à grandes feuilles, appelé pour cette raison hadrosphærum, se vend 50 deniers (41 fr.); le nard à feuille moindre, appelé mésosphærum, se vend 60 deniers (49 fr. 20); le plus estimé est le nard à petites feuilles, microsphæ-
3 rum : il se vend 75 deniers (61 fr. 50). Tous les nards ont une odeur agréable; elle l'est le plus dans les nards récents. Le nard qui a vieilli est d'autant meilleur qu'il est plus noir. Des nards qui croissent dans l'empire romain, celui qu'on estime le plus après celui-ci est le nard de Syrie, puis celui des Gaules (*valeriana celtica*); en troisième lieu celui de Crète (*valeriana italica*, Lam.), que quelques-uns appellent sauvage, d'autres phu. Ce dernier a la feuille de l'olusatrum (XIX, 48), la tige d'une coudée, garnie de nœuds, d'une couleur pourpre pâle, la racine oblique, velue et ressemblant à une patte d'oiseau. On nomme baccharis le nard des champs, dont nous parlerons à propos des fleurs (XXI, 16). Tous ces nards
4 sont des herbes, excepté celui des Indes. Le nard des Gaules s'arrache avec la racine même, et on le lave avec du vin; on le sèche à l'ombre, on le lie en bottes dans du papier; il diffère peu de celui des Indes, mais il est un peu plus léger que celui de Syrie. Le prix en est de trois deniers (2 fr. 46). Le seul caractère à consulter, c'est que les feuilles, sans être ni friables ni desséchées, soient sèches seulement. A côté du nard des Gaules croît toujours une herbe nommée hirculus à cause de son odeur forte, et semblable à celle du bouc; on s'en sert surtout pour le falsifier; elle en diffère, parce qu'elle n'a pas de tige, que les feuilles en sont plus petites, et que la racine n'est ni amère ni odorante (variété de la *V. celtica*).

XXVII. (XIII.) L'asarum (*asarum europæum*, L.) a les propriétés du nard, et quelques- 1
uns l'appellent nard sauvage. Il a les feuilles du lierre, plus rondes seulement et plus molles, la fleur pourprée, la racine du nard des Gaules, la graine aciniforme, d'une saveur chaude et vineuse. Il fleurit deux fois par an dans les montagnes ombragées. Le meilleur est celui du Pont, ensuite celui de Phrygie, en troisième lieu celui d'Illyrie. On l'arrache quand il commence à avoir des feuilles, on le sèche au soleil. Il se moisit rapidement, et il perd sa vertu. On a trouvé récemment en Thrace une herbe dont les feuilles ne diffèrent en rien du nard de l'Inde.

XXVIII. La grappe d'amomum (*cissus viti-* 1
ginea, L.) est employée, c'est le produit d'une vigne indienne sauvage; d'autres ont pensé qu'elle provenait d'un arbrisseau semblable au myrte, de la hauteur d'un palme. On l'arrache avec la racine, on en forme des bottes avec précaution; car il est fragile tout d'abord. On estime surtout celui qui a les feuilles semblables à celles du grenadier, sans rides, et d'une couleur rousse.

2 Adulteratur et pseudonardo herba, quæ ubique nascitur crassiore atque laxiore folio, et colore languido in candidum vergente. Item sua radice permixta ponderis causa, et gummi, spumaque argenti, aut stibio, ac cypero, cyperive cortice. Sincerum quidem levitate deprehenditur, et colore rufo, odorisque suavitate, et gustu maxime siccante os, sapore jucundo. Pretium spicæ in libras X. C. Folii divisere annonam : ab amplitudine hadrosphærum vocatur majoribus foliis, X. L. Quod minore folio est, mesosphærum appellatur : emitur X. LX. Laudatissimum microsphærum e minimis folium : pretium ejus X. LXXV.
3 Odoris gratia omnibus : major recentibus. Nardo color qui inveteraverit, nigriori melior. In nostro orbe proxime laudatur Syriacum, mox Gallicum, tertio loco Creticum, quod aliqui agrium vocant, alii phu, folio olusatri, caule cubitali, geniculato, in purpura albicante, radice obliqua villosaque, et imitante avium pedes. Baccharis vocatur nardum rusticum, de quo dicemus inter flores. Sunt au-
4 tem ea omnia herbæ præter Indicum. Ex iis Gallicum et cum radice vellitur, abluiturque vino. Siccatur in umbra, alligatur fasciculis in charta, non multum ab Indico differens, Syriaco tamen levius. Pretium, X. III. In his probatio una, ne sint fragilia et arida potius, quam sicca, folia. Cum Gallico nardo semper nascitur herba, quæ hirculus vocatur, a gravitate odoris et similitudine, qua maxime adulteratur. Distat, quod sine cauliculo est, et quod minoribus foliis, quodque radicis neque amaræ, neque odoratæ.

XXVII. (XIII.) Nardi vim habet et asarum : quod et ip- 1
sum aliqui silvestre nardum appellant. Est autem ederæ foliis, rotundioribus tantum mollioribusque, flore purpureo, radice Gallici nardi : semen acinosum, saporis calidi ac vinosi. Montibus in umbrosis bis anno floret. Optimum in Ponto, proximum in Phrygia, tertium in Illyrico. Foditur quum folia mittere incipit, et in Sole siccatur, celeriter situm trahens, ac senescens. Inventa nuper et in Thracia herba est, cujus folia nihil ab Indico nardo distant.

XXVIII. Amomi uva in usu est, Indica vite labrusca : 1
ut alii existimavere, frutice myrtuoso, palmi altitudine : carpiturque cum radice, manipulatim leniter componitur, protinus fragile. Laudatur quam maxime Punici mali foliis simile, nec rugosis, colore rufo. Secunda bonitas pallido. Herbaceum pejus, pessimumque candidum, quod

Au second rang est celui qui est pâle. L'amomum qui ressemble à de l'herbe vaut moins, et le moins bon de tous est le blanc, couleur qu'il prend aussi en vieillissant. Le prix de la grappe est de 60 deniers (49 fr. 20) la livre; égrené,
2 l'amomum vaut 48 deniers (39 fr. 36). Il naît aussi dans la partie de l'Arménie qu'on nomme Otène, dans la Médie, et dans le Pont. On le falsifie avec des feuilles de grenadier et une solution de gomme; il se colle à ces feuilles, et on le roule en forme de grappe. Il y a encore ce qu'on appelle l'amomis, offrant moins de veines, plus dure et moins odorante; ce qui montre que ce n'est pas de l'amomum, ou que c'est de l'amomum cueilli avant la maturité.

1 XXIX. A ces substances ressemble le cardamome (*amomum cardamomum,* L.) et par le nom et par l'arbrisseau dont il provient; la graine en est oblongue. On le récolte de la même manière dans l'Arabie que dans l'Inde. Il y en a quatre espèces : celui qui est très-vert, onctueux, à angles aigus, difficile à casser, est le plus estimé; vient ensuite celui qui est d'un blanc tirant sur le roux; en troisième lieu est celui qui est plus court et plus noir. Le plus mauvais est celui qui est de couleur variée, friable et de petite odeur. Le cardamome non falsifié doit se rapprocher du costus. Il vient aussi dans la Médie. Le prix du meilleur est de 12 deniers (9 fr. 84) la livre.

1 XXX. L'analogie exigerait que je parlasse du cinnamome (xii, 42), s'il ne convenait pas d'indiquer auparavant les richesses de l'Arabie, et les causes qui lui ont fait donner le nom d'heureuse et de fortunée. Les principaux produits de cette contrée sont l'encens et la myrrhe. La myrrhe lui est commune avec le pays des Troglodytes; (xiv.) mais l'encens ne se trouve pas ailleurs qu'en Arabie, et même il ne se trouve pas dans toute l'Arabie. Au milieu environ de ce pays sont les Atramites, district des Sabéens (vi, 32, 12), et dont la capitale est Sabota (11), située sur une montagne élevée, à huit stations de la région thurifère appelée Saba, mot que les Grecs disent signifier mystère. Cette région regarde le levant d'été, fermée de tous côtés par des rochers, et à droite par une mer dont la côte est inabordable à cause des écueils. On dit que le sol y est
d'un rouge tirant sur le blanc laiteux. Les forêts 2
d'encens s'étendent dans une longueur de 20 schènes, et dans une largeur de dix. Le schène, d'après l'évaluation d'Ératosthène, vaut 40 stades, c'est-à-dire 5,000 pas; quelques-uns ont estimé le schène à 32 stades. De hautes collines s'y élèvent, et les arbres qui y naissent spontanément descendent jusque dans les plaines. On s'accorde pour dire que la terre est argileuse, avec des sources rares et nitreuses. Ce pays est limitrophe de celui des Minéens, autre district à travers lequel on porte l'encens par un seul sentier étroit. Les Minéens, les premiers, ont fait le commerce de l'encens, et ils en sont encore les agents les plus actifs; de là vient que l'encens a été appelé minéen. Ce sont les seuls Arabes qui voient l'arbre de l'encens, et encore ne le voient-
ils pas tous; on dit que c'est le privilége de 3
trois mille familles seulement, qui le possèdent par droit héréditaire; que pour cela ces individus sont sacrés; que lorsqu'ils taillent ces arbres ou font la récolte ils ne se souillent ni par le commerce avec les femmes ni en assistant à des funérailles, et que ces observances religieuses augmentent la quantité de la marchandise. Quelques-uns prétendent que le droit de faire la récolte dans les forêts appartient en commun à ces

et vetustate evenit. Pretium uvæ in libras x. lx; friato
2 vero amomo x. xlviii. Nascitur et in Armeniæ parte, quæ vocatur Otene, et in Media, et in Ponto. Adulteratur foliis Punicis, et gummi liquido, ut cohæreat convolvatque se in uvæ modum. Est et quæ vocatur amomis, minus venosa atque durior, ac minus odorata : quo apparet, aut aliud esse, aut colligi immaturum.

1 XXIX. Simile his et nomine et frutice cardamomum, semine oblongo. Metitur eodem modo et in Arabia. Quatuor ejus genera : viridissimum ac pingue, acutis angulis, contumax fricanti, quod maxime laudatur : proximum e rufo candicans : tertium brevius atque nigrius. Pejus tamen varium et facile tritu, odorisque parvi : qui verus, costo vicinus esse debet. Hoc et apud Medos nascitur. Pretium optimi in libras x. duodecim.

1 XXX. Cinnamomo proxima gentilitas erat, ni prius Arabiæ divitias indicari conveniret, causasque, quæ cognomen illi felicis ac beatæ dedere. Principalia ergo in illa thus, et myrrha : hæc et cum Troglodytis communis : (xiv.) thura, præter Arabiam, nullis, ac ne Arabiæ quidem universæ. In medio ejus fere sunt Atramitæ, pagus Sabæorum, capite regni Sabota, in monte excelso, a quo octo mansionibus distat regio eorum thurifera, Saba appellata, quod significare Græci mysterium dicunt : spectat ortus Solis æstivi, undique rupibus invia, et a dextra mari scopulis inaccesso. Id solum e rubro lacteum tra-
ditur. Silvarum longitudo est, schœni xx : latitudo dimi- 2
dium ejus. Schœnus patet Eratosthenis ratione, stadia xl, hoc est, passuum quinque millibus : aliqui xxxii stadia singulis schœnis dedere. Attolluntur colles alti, decurruntque et in plana arbores sponte natæ. Terram argillosam esse convenit, raris fontibus ac nitrosis. Attingunt et Minæi, pagus alius, per quos evehitur uno tramite angusto. Hi primi commercium thuris fecere, maximeque exercent : a quibus et Minæum dictum est. Nec præterea Arabum alii thuris arborem vident, ac ne horum quidem
omnes : feruntque mmm. non amplius esse familiarum, quæ 3
jus per successiones id sibi vindicent. Sacros vocari ob id, nec ullo congressu feminarum, funerumque, quum incidant eas arbores, aut metant, pollui : atque ita religione merces augeri. Quidam promiscuum jus iis populis esse tradunt in silvis : alii per vices annorum dividi.

peuples ; d'autres disent qu'il se répartit par un roulement annuel.

1 XXXI. On n'est pas même d'accord sur la forme de l'arbre. Nous avons fait des expéditions dans l'Arabie, les armes romaines ont pénétré dans une grande partie de ce pays, et même Caïus César (VI, 31 et 32), fils d'Auguste, lui a demandé du renom : cependant aucun Latin, que je sache, n'a décrit l'apparence de cet arbre. Quant aux Grecs, leurs descriptions varient : les uns ont dit qu'il a la feuille du poirier, plus petite seulement et d'une couleur herbacée ; les autres, qu'il ressemble à un lentisque, dont la feuille serait un peu rousse. Quelques-uns ont dit que c'est un térébinthinier, et que le roi Antigone, à qui on
2 en apporta un arbrisseau, en jugea ainsi. Le roi Juba (VI, 31), dans cet ouvrage adressé au fils d'Auguste, Caïus César, qu'enflammait la renommée de l'Arabie, rapporte que le tronc est tordu, que les branches sont très-semblables à celles de l'érable du Pont, et qu'il jette un suc comme l'amandier ; qu'on le voit avec ces caractères dans la Carmanie et en Égypte, contrée où il a été planté par le zèle des Ptolémées. Il est certain qu'il a l'écorce du laurier ; quelques-uns ont dit que la feuille aussi est semblable à celle de cet arbre. Toujours est-il que tels étaient les arbres d'encens à Sardes (XVI, 59) ; car les rois d'Asie prirent aussi le soin d'en faire planter. Les ambassadeurs qui de mon temps sont venus d'Arabie ont augmenté nos incertitudes ; ce qui doit nous étonner à juste titre, car on nous apporte des branches de l'arbre d'encens, d'après lesquelles on peut croire que le végétal qui les porte a un tronc uni et sans nœuds (12).

1 XXXII. On avait la coutume de faire la récolte une fois par an, les occasions de vendre étant moins fréquentes. Aujourd'hui le profit amène à demander une seconde vendange. La première vendange, celle qui est naturelle, se prépare vers le lever de la Canicule, au moment des chaleurs les plus ardentes ; on pratique des incisions là où l'écorce paraît le plus gorgée, là où elle est le plus mince et le plus tendue. On dilate la plaie, mais sans rien enlever. Il en jaillit une écume onctueuse, qui s'épaissit et se coagule ; on la reçoit sur des nattes de palmier quand la nature du lieu l'exige, autrement sur une aire battue alentour. L'encens est plus pur de la première façon, plus pesant de la seconde. On fait tomber avec un instrument de fer ce qui est resté attaché à l'arbre ; aussi cette portion est-elle mélangée de fragments d'écorce. La forêt, divisée en lots déterminés, est à l'abri des déprédations, grâce à la probité mutuelle ; personne ne garde les arbres incisés, personne ne vole son voisin. Mais certes à Alexandrie, où l'on sophistique l'en- 2
cens, les laboratoires ne sont jamais suffisamment gardés ; on appose un cachet sur le caleçon des ouvriers ; on leur met un masque sur la tête, ou un réseau à mailles serrées ; on ne les laisse sortir que nus. Tant il est vrai que chez nous les châtiments donnent moins de sûreté qu'on n'en trouve dans ces forêts ! On recueille en automne ce que l'été a produit ; c'est l'encens le plus pur, il est blanc. La seconde vendange se fait au printemps ; les écorces ont été incisées en hiver ; l'encens sort roux, il n'est pas comparable au premier. Le premier se nomme carphéote, le second dathiate. On croit aussi que celui d'un arbre jeune est plus blanc, et celui d'un arbre vieux plus odorant. Quelques-uns pensent qu'il en vient dans les îles, et qu'il y est meilleur ; Juba nie que les îles en produisent.

L'encens qui est resté suspendu en forme de 3
goutte arrondie, nous l'appelons mâle, bien

1 XXXI. Nec arboris ipsius quæ sit facies, constat. Res in Arabia gessimus, et romana arma in magnam partem ejus penetravere. Caius etiam Cæsar Augusti filius inde gloriam petiit, nec tamen ab ullo (quod equidem sciam) Latino arborum earum tradita est facies. Græcorum exempla variant. Alii folio piri, minore dumtaxat et herbidi coloris prodidere. Alii lentisco similem subrutilo. Quidam terebinthum esse, et hoc visum Antigono regi allato
2 frutice. Juba rex iis voluminibus, quæ scripsit ad C. Cæsarem Augusti filium ardentem fama Arabiæ, tradit contorti esse caudicis, ramis aceris maxime Pontici, succum amygdalæ modo emittere : talesque in Carmania apparere, et in Ægypto satas studio Ptolemæorum regnantium. Cortice lauri esse constat : quidam et folium simile dixere. Talis certe fuit arbor Sardibus. Nam et Asiæ reges serendi curam habuerunt. Qui mea ætate legati ex Arabia venerunt, omnia incertiora fecerunt, quod jure miremur, virgis etiam thuris ad nos commeantibus ; quibus credi potest, matrem quoque terete et enodi fruticare trunco.

1 XXXII. Meti semel anno solebat, minore occasione vendendi. Jam quæstus alteram vindemiam affert. Prior atque naturalis vindemia circa Canis ortum flagrantissimo æstu, incidentibus qua maxime videatur esse prægnans, tenuissimusque tendi cortex. Laxatur hic plaga, non adimitur. Inde prosilit spuma pinguis. Hæc concreta densatur, ubi loci natura poscat, tegete palmea excipiente, alibi area circumpavita. Purius illo modo, sed hoc ponderosius. Quod in arbore hæsit, ferro depectitur, ideo corticosum. Silva divisa certis portionibus mutua innocentia tuta est : neque ullus saucias arbores custodit : nemo furatur alteri. At hercules Alexandriæ, ubi thura interpo- 2
lantur, nulla satis custodit diligentia officinas. Subligaria signantur opifici : persona adjicitur capiti, densusve reticulus : nudi emittuntur. Tanto minus fidei apud nos pœna, quam apud illos silvæ habent. Autumno legitur ab æstivo partu. Hoc purissimum, candidum. Secunda vindemia est vere, ad eam hieme corticibus incisis. Rufum hoc exit, nec comparandum priori. Illud carpheotum, hoc dathiatum vocant. Creditur et novellæ arboris candidius, sed veteris odoratius. Quidam et in insulis melius putant gigni. Juba in insulis negat nasci.

Quod ex eo rotunditate guttæ pependit, masculum 3

qu'ordinairement on ne se serve pas de la dénomination de mâle là où il n'y a pas de femelle. On a voulu, par principe religieux, bannir une dénomination empruntée à l'autre sexe. Quelques-uns pensent qu'il est appelé mâle parce qu'il a l'apparence de testicules. On estime le plus mamelonné, forme qu'il prend quand une larme venant à s'arrêter est suivie d'une autre qui s'y mêle. Je lis dans les auteurs que chaque motte d'encens remplissait la main, quand, ayant moins d'avidité, on se pressait moins de récolter. Les Grecs donnent à ces mottes le nom de stagonies (gouttes) et d'atomes, et d'orobies (en forme
4 d'ers) à celles d'un moindre volume. Nous appelons manne les miettes détachées par le frottement. Cependant, encore aujourd'hui, on trouve des mottes qui pèsent le tiers d'une mine, c'est-à-dire, 28 deniers (107 gr. 996). Alexandre le Grand, dans son enfance, chargeant d'encens les autels avec prodigalité, son précepteur Léonides lui avait dit d'attendre, pour implorer les dieux de cette manière, qu'il eût subjugué les pays produisant l'encens : ce prince, s'étant emparé de l'Arabie, lui envoya un navire chargé d'encens, et l'exhorta à implorer les dieux sans parcimonie.

5 L'encens récolté est apporté à dos de chameau à Sabota (VI, 32, 12), où une seule porte est ouverte pour cet usage. S'écarter de la route est un crime puni de mort par les lois. Là les prêtres prélèvent, à la mesure, non au poids, la dîme en l'honneur du dieu, qu'ils nomment Sabis; il n'est pas permis d'en vendre auparavant; c'est avec cette dîme qu'on fait face aux dépenses publiques, car le dieu défraye généreusement les voyageurs pendant un certain nombre de journées de marche. L'encens ne peut être exporté que par le pays des Gébanites (VI, 32, 11); aussi paye-t-il un droit à leur roi. Thomma, leur capitale, est éloignée de Gaza, ville de Judée, située sur notre mer (Méditerranée), de 4,436,000 pas, trajet divisé en 65 stations de chameaux. Il y a encore des portions fixes à donner aux prêtres et aux scribes des rois; en outre, les gardiens, les soldats, les por- 6
tiers, les employés, se font leur part. Partout où l'on passe il faut payer, ici pour l'eau, là pour le fourrage, pour les stations, pour les divers péages, de sorte que la dépense pour chaque chameau jusqu'à la côte de notre mer monte à 688 deniers (564 fr. 16); là il faut encore payer aux fermiers de notre empire. Aussi la livre du meilleur encens est de 6 deniers (4 fr. 92); la seconde qualité, 5 deniers (4 fr. 10); la troisième qualité, 3 deniers (2 f. 46). Chez nous on le falsifie avec des larmes de résine blanche, qui ressemblent beaucoup à l'encens; mais on découvre cette sophistication par les moyens indiqués (XI, 19). On le reconnaît à la blancheur, à la grosseur, à la fragilité, à ce que, mis sur un charbon, il brûle aussitôt, et encore à ce que, loin de se laisser mâcher, il s'émiette.

XXXIII. (XV.) La myrrhe est le produit d'un 1
arbre qui croît dans les mêmes forêts que l'arbre d'encens suivant quelques-uns, à part suivant le plus grand nombre : le fait est qu'elle vient dans plusieurs endroits de l'Arabie, comme on le verra quand nous parlerons des espèces. Une myrrhe estimée est apportée des îles (VI, 32), et les Sabéens même traversent la mer pour en aller chercher dans le pays des Troglodytes. La myrrhe vient aussi par culture, et alors on la préfère de beaucoup; elle aime le hoyau et le déchaussement, meilleure quand la racine est rafraîchie (*amyris kafal*, Forsk.).

XXXIV. L'arbre a cinq coudées de haut, et 1

vocamus, quum alias non fere mas vocetur, ubi non sit femina. Religioni tributum, ne sexus alter usurparetur. Masculum aliqui putant a specie testium dictum. Præcipua autem gratia est mammoso, quum hærente lacryma priore consecuta alia miscuit se. Singula hæc manum implere solita invenio, quum minore diripiendi aviditate lentius nasci liceret. Græci stagoniam et atomum tali modo
4 appellant: minorem autem orobiam. Micas concussu elisas mannam vocamus. Etiamnum tamen inveniuntur guttæ, quæ tertiam partem minæ, hoc est, XXVIII denariorum pondus æquent. Alexandro Magno in pueritia sine parcimonia thura ingerenti aris, pædagogus Leonides dixerat, ut illo modo, quum devicisset thuriferas gentes, supplicaret. At ille Arabia potitus, thure onustam navem misit ei, exhortatus ut large deos adoraret.

5 Thus collectum Sabota camelis convehitur, porta ad id una patente. Degredi via capitale leges fecere. Ibi decimas deo, quem vocant Sabin, mensura, non pondere sacerdotes capiunt. Nec ante mercari licet : inde impensæ publicæ tolerantur. Nam et benigne certo itinerum numero deus hospites pascit. Evehi non potest, nisi per Gebanitas : itaque et horum regi penditur vectigal. Caput eorum Thomna abest a Gaza nostri littoris in Judæa oppido XLIV XXXVI milia passuum, quod dividitur in mansiones camelorum LXV. Sunt et quæ sacerdotibus dantur portiones, scribisque regum certæ. Sed præter hos et custodes, 6
satellitesque, et ostiarii, et ministri populantur. Jam quacumque iter est, aliubi pro aqua, aliubi pro pabulo, aut pro mansionibus, variisque portoriis pendunt, ut sumtus in singulos camelos denarium DCLXXXVIII ad nostrum littus colligat: iterumque imperii nostri publicanis penditur. Itaque optimi thuris libra X. VI pretium habet. secunda X. V; tertia X. III. Apud nos adulteratur resinæ candidæ gemma perquam simili : sed deprehenditur, quibus dictum est, modis. Probatur candore, amplitudine, fragilitate, carbone, ut statim ardeat. Item ne dentem recipiat potius, quam in micas frietur.

XXXIII. (XV.) Myrrham in iisdem silvis permixta 1
arbore nasci tradidere aliqui, plures separatim : quippe multis in locis Arabiæ gignitur, ut apparebit in generibus. Convehitur et ex insulis laudata, petuntque eam etiam ad Troglodytas Sabæi transitu maris. Sativa quoque provenit, multum silvestri prælata. Gaudet rastris atque ablaqueationibus, melior radice refrigerata.

n'est pas sans épines. Le tronc est dur, contourné, plus gros que celui de l'encens, et plus du côté de la racine que dans le reste. L'écorce est unie, et semblable à celle de l'arbousier (xv, 27); d'autres ont dit qu'elle était rugueuse et garnie d'épines. La feuille est celle de l'olivier, mais plus crépue, et garnie d'un aiguillon; Juba dit qu'elle ressemble à celle de l'olusatrum (xix, 48). Quelques-uns assurent que l'arbre à myrrhe est semblable au genévrier, plus raboteux seulement, et hérissé d'épines, avec une feuille plus ronde, mais qui a le même goût. Il y a même eu des auteurs qui ont prétendu mensongèrement que la myrrhe et l'encens provenaient du même arbre.

1 XXXV. L'arbre à myrrhe, lui aussi, s'incise deux fois par an et aux mêmes époques, mais depuis la racine jusqu'aux dernières branches. ayant de la force. Il transsude d'abord spontanément avant l'incision une myrrhe appelée stacté, que l'on préfère à toutes les autres; au second rang est la myrrhe que l'on cultive; parmi les myrrhes sauvages la meilleure est celle qui se récolte en été. On ne donne point au dieu une part de la myrrhe, parce qu'il en vient aussi ailleurs. Mais on en paye en tribut le quart au roi des Gébanites. Du reste, achetée sans choix par les marchands, on l'entasse dans des sacs, et nos parfumeurs la séparent aisément, à l'aide des caractères fournis par l'odeur et l'onctuosité.

2 (xvi.) Il y en a plusieurs espèces : la première des myrrhes sauvages est celle des Troglodytes; la seconde, la myrrhe Minéenne, qui comprend l'Atramitique et l'Ausarite dans le royaume des Gébanites; la troisième, la Dianite; la quatrième, la myrrhe de toute sorte (xii, 33); la cinquième, la Sembracène, ainsi nommée d'une ville maritime du royaume des Sabéens; la sixième, celle qu'on appelle Dusarite. Il y a aussi une myrrhe blanche qu'on trouve en un seul endroit; on la porte dans la ville de Messalum. On reconnait la myrrhe Troglodytique à son onctuosité, à son aspect plus aride, à son apparence sale et grossière; néanmoins elle a plus de vertu que les autres. La Sembracène n'a pas ces mauvaises apparences; c'est même celle qui a l'aspect le plus agréable, mais la force en
est petite. En général, la bonne myrrhe est en 3
petites masses non arrondies, formées par la concrétion d'un suc blanchâtre qui se dessèche peu à peu; cassée, elle offre des taches blanches comme des ongles; elle a un goût légèrement amer. Celle qui est de seconde qualité présente des nuances à l'intérieur. La plus mauvaise est celle qui est noire en dedans; elle vaut encore moins si elle est noire même en dehors. Les prix varient suivant la concurrence des acheteurs. La myrrhe stacté vaut de 13 deniers (10 fr. 86) à 40 (32 fr. 80) la livre. La myrrhe cultivée vaut au plus 11 deniers (9 fr. 02); l'Érythréenne
va jusqu'à 16 (13 fr. 12); c'est la myrrhe 4
qu'on prétend être celle d'Arabie. La Troglodytique en grains coûte 16 deniers; celle qu'on nomme odoraria, 14 (11 fr. 48). On falsifie la myrrhe avec le suc concrété du lentisque, avec la gomme; pour l'amertume, avec le suc de concombre sauvage; pour le poids, avec l'écume d'argent (litharge). On reconnait les autres falsifications au goût; la gomme, à ce qu'elle s'amollit sous la dent (13). Mais la sophistication la plus perfide se pratique avec la myrrhe de l'Inde; celle-ci se recueille sur un végétal épineux. C'est la seule substance de l'Inde qui soit pire que les substances congénères; la distinction en est facile, tant elle est inférieure.

XXXVI. (xvii.) Cette myrrhe de l'Inde est donc 1

1 XXXIV. Arbori altitudo ad quinque cubita, nec sine spina, caudice duro et intorto, crassiore, quam thuris, et ab radice etiam, quam reliqua sui parte. Corticem lævem, similemque unedoni : scabrum alii, spinosumque dixere. Folium olivæ, verum crispius, et aculeatum : Juba olusatri. Aliqui similem junipero, scabriorem tantum spinisque horridam, folio rotundiore, sed sapore juniperi. Nec non fuere, qui e thuris arbore utrumque nasci mentirentur.

1 XXXV. Inciduntur his et ipsæ, iisdemque temporibus, sed a radice usque ad ramos qui valent. Sudant autem sponte prius, quam incidantur, stacten dictam, cui nulla præfertur. Ab hac sativa, et in silvestri quoque melior æstiva. Non dant ex myrrha portiones deo, quoniam et apud alios nascitur. Regi tamen Gebanitarum quartas partes ejus pendunt. Cætero passim a vulgo coemtam in folles conferciunt, nostrique unguentarii digerunt haud difficulter odoris atque pinguedinis argumentis.

2 (xvi.) Genera complura : Troglodytica silvestrium prima. Sequens Minæa, in qua et Atramitica est, et Ausaritis Gebanitarum regno. Tertia Dianitis. Quarta collatitia. Quinta Sembracena, a civitate regni Sabæorum mari proxima. Sexta, quam Dusaritin vocant. Est et candida uno tantum loco, quæ in Messalum oppidum confertur. Probatur Troglodytica pinguitudine, et quod aspectu aridior est, sordidaque ac barbara, sed acrior cæteris. Sembracena prædictis caret vitiis, antea alias hilaris, sed
viribus tenuis. In plenum autem probatio est minutis glo- 3
bis, nec rotundis, in concretu albicantis succi et tabescentis : utque fracta candidos ungues habeat, gustu leniter amara. Secunda bonitas intus varia. Pessima, intus nigra : pejor, si etiam foris. Pretia ex occasione ementium varia. Stactæ vero a xiii ad xl. Sativæ summum, x. xi. Ery-
thrææ, ad xvi. Hanc volunt Arabicam intelligi. Troglo- 4
dyticæ nucleo, xvi; ejus vero, quam odorariam vocant, xiv. Adulteratur lentisci glebis, et gummi. Item cucumeris succo amaritudinis causa : sicut ponderis, spuma argenti. Reliqua vitia deprehenduntur sapore : gummis, dente lentescens. Fallacissime autem adulteratur Indica myrrha, quæ ibi de quadam spina colligitur. Hoc solum pejus India affert, facili distinctione : tanto deterior est.

XXXVI. (xvii.) Ergo transit in masticben, quæ et ex 1

plutôt un mastic. Le mastic provient aussi d'un autre végétal épineux de l'Inde et de l'Arabie; ce végétal s'appelle lama. Mais il y a aussi deux espèces de mastics : en effet, on trouve en Asie et en Grèce une herbe dont les feuilles naissent de la racine (XXI, 56), et qui porte un chardon semblable à une pomme, et rempli de graines; une incision faite à la partie supérieure donne issue à un liquide en larmes qu'on peut à peine distinguer du vrai mastic (*atractylis gummifera*). Une troisième espèce existe encore dans le Pont (XIV, 25); elle ressemble davantage au bitume. Le plus estimé est le mastic blanc de Chios; le prix en est de 20 deniers la livre (16 fr. 40); le noir se vend douze deniers (9 fr. 84). On dit que le mastic de Chios vient, en forme de gomme, du lentisque (*pistacia lentiscus*, L.); on le falsifie, comme l'encens, avec de la résine.

1 XXXVII. L'Arabie se glorifie encore du ladanum. Plusieurs auteurs ont rapporté que cette substance est le produit d'un hasard et d'un mal fait à l'arbre odorant (*cistus ladaniferus*, L.) : ils ont dit que les chèvres, animal qui, toujours nuisible au feuillage, est encore plus friand des feuillages odorants, comme si elles en connaissaient la valeur, font tomber avec le poil malfaisant de leur barbe les bourgeons gonflés d'une liqueur douce; que le suc qui en découle s'attache aux poils par une adhérence fortuite, s'agglomère par la poussière et se cuit par le soleil; que pour cette raison on trouve des poils de chèvre dans le ladanum; on ajoute que le pays des Nabatéens (VI, 32), qui sont les Arabes limitrophes de la Syrie, produit seul cette substance.

2 Les auteurs modernes l'appellent strobon, et disent qu'en Arabie les chèvres en broutant font du dégât dans les forêts, et qu'ainsi le suc s'attache à leur poil; mais que le vrai ladanum provient de l'île de Chypre (j'en fais mention pour parler de toutes les espèces de parfums et sans suivre l'ordre des pays); que ce ladanum de Chypre se forme, il est vrai, de la même manière; que c'est une espèce de suint qui s'attache aux barbes et aux genoux velus des boucs; mais qu'il provient de la fleur du lierre (14) broutée par ces animaux le matin, au moment où l'île de Chypre est couverte de rosée; qu'ensuite, le brouillard ayant été dissipé par le soleil, la poussière adhère aux poils humides, ce qui forme le ladanum, qu'on enlève à l'aide d'un peigne.

Des auteurs appellent léda le végétal de l'île 3
de Chypre qui produit cette substance (aussi écrivent-ils ledanum); ils disent qu'une substance visqueuse s'y dépose, et qu'à l'aide de ficelles roulées autour de la plante et tirées on recueille cette substance, dont on fait aussi des pains. De la sorte, en Chypre comme en Arabie, deux espèces de ladanum, l'un terreux et l'autre artificiel; le terreux est friable, l'artificiel est gluant.

On dit encore que le ladanum est le produit 4
d'un arbrisseau de la Carmanie transplanté par les Ptolémées au delà de l'Égypte. Selon d'autres, l'arbre à encens donne aussi le ladanum; on le récolte comme la gomme, en incisant l'écorce, et on le reçoit sur des peaux de chèvres. Le plus estimé se vend 40 as (2 fr.) la livre. On le falsifie avec des baies de myrte et des saletés prises sur d'autres animaux que la chèvre. Le ladanum pur doit avoir une odeur sauvage, et sentant pour ainsi dire le désert; sec à la vue, il s'amollit dès qu'on le touche; allumé, il brille, et répand une odeur agréable. Les baies de myrte s'y reconnaissent, le feu les faisant éclater. En-

alia spina fit in India, itemque in Arabia : lamam vocant. Sed mastiche quoque gemina est : quoniam et in Asia Græciaque reperitur herba radice folia emittens, et carduum similem malo, seminis plenum : lacrymaque erumpit incisa parte summa, vix ut dignosci possit a mastiche vera. Nec non et tertia in Ponto est, bituminis similior. Laudatissima autem Chia candida, cujus pretium in libras, XX; nigræ vero, XII. Chia e lentisco traditur gigni gummi modo : adulteratur, ut thura, resina.

1 XXXVII. Arabia etiamnum et ladano gloriatur : forte casuque hoc et injuria fieri odoris, plures tradidere. Capras maleficum alias frondibus animal, odoratorum vero fruticum appetentius, tanquam intelligant pretia, germinum caules prædulci liquore turgentes, distillantemque ab his (casus mixtura) succum improbo barbarum villo abstergere : hunc glomerari pulvere, incoqui Sole : et ideo in ladano caprarum pilos esse : sed hoc non alibi fieri, quam in Nabatæis, qui sunt ex Arabia contermini Syriæ.

2 Recentiores ex auctoribus strobon hoc vocant, traduntque silvas Arabum pastu caprarum infringi, atque ita succum villis inhærescere : verum autem ladanum Cypri insulæ esse (ut obiter quæque genera odorum dicantur, quamvis non terrarum ordine) : similiter hoc et ibi fieri tradunt, et esse œsypum hircorum barbis genibusque villosis inhærens, sed ederæ flore deroso, pastibus matutinis, quum est rorulenta Cypros. Deinde nebula sole discussa, pulverem madentibus villis adhærescere, atque ita ladanum depecti.

Sunt qui herbam in Cypro, ex qua id fiat, ledam appel- 3
lant (etenim illi ledanum vocant) : hujus pingue insidere, itaque attractis funiculis herbam eam convolvi, atque ita offas fieri. Ergo in utraque gente bina genera, terrenum et factitium. Id quod terrenum est, friabile; factitium, lentum.

Necnon et fruticem esse dicunt in Carmania, et super 4
Ægyptum per Ptolemæos translatis plantis : aut (ut alii) generante et id thuris arbore, colligique, ut gummi, inciso cortice, et caprinis pellibus excipi. Pretia sunt laudatissimo in libras, asses XL. Adulteratur myrti baccis et aliis animalium sordibus. Sinceri odor debet esse ferus, et quodammodo solitudinem redolens : ipsum visu aridum, tactu statim mollescere, accensum fulgere, odore jucundo gratum. Myrtata deprehenduntur, crepitantque in igne. Præterea sincero calculi potius e rupibus inhærent quam pulvis.

outre, le ladanum pur contient plutôt de petits cailloux que de la poussière.

1 XXXVIII. En Arabie, l'olivier fournit un suc en larmes qui entre dans le médicament appelé par les Grecs enhæmon, et doué de propriétés singulières pour la cicatrisation des plaies. Ces arbres sont, sur le bord de la mer, couverts par l'eau au temps de la marée, sans que les olives en souffrent, bien qu'il reste du sel sur les feuilles. Ce sont là les arbres propres à l'Arabie ; elle en a quelques autres qui lui sont communs avec d'autres pays ; j'en parlerai ailleurs, parce que ceux de l'Arabie sont inférieurs. Les Arabes eux-mêmes ont une merveilleuse passion pour les parfums exotiques, et ils vont les chercher dans des contrées lointaines. Tant l'homme se dégoûte des choses indigènes, et est avide des choses étrangères !

1 XXXIX. Ils demandent donc à l'Élymaïde l'arbre appelé bratus : il ressemble à un cyprès plus large que haut ; les branches en sont blanchâtres ; il répand une odeur agréable en brûlant, et dans ses Histoires l'empereur Claude en dit des merveilles : il rapporte que les Parthes en mettent les feuilles dans leur boisson, que l'odeur en approche beaucoup de celle du cèdre, et que la fumée de ce bois est un remède contre la fumée des autres bois. Cet arbre naît au delà du Pasitigris, dans le territoire de la ville de Sittace, sur le mont Zagrus (VI, 31).

1 XL. Ils vont aussi chercher dans la Carmanie l'arbre appelé strobus, qu'ils emploient à des fumigations, le brûlant après l'avoir arrosé de vin de palmier. L'odeur qui s'en exhale monte au plafond et redescend vers le sol, agréable, mais causant de la pesanteur de tête, sans douleur cependant; on s'en sert pour procurer du sommeil aux malades. A ces diverses branches de commerce ils ont ouvert la ville de Carrhes (V, 21), leur servant de marché; de là ils avaient coutume de gagner Gabba (V, 16), trajet de vingt journées, et la Palestine de Syrie (V, 14). Plus tard, suivant Juba, ils se mirent, pour la même raison, en rapport avec Charax (VI, 31) et le royaume des Parthes. Pour moi, il me paraît qu'ils ont même porté ces marchandises en Perse avant de les porter en Syrie ou en Égypte, du moins au témoignage d'Hérodote (Hist., III, 94), qui dit que les Arabes fournissaient en tribut annuel aux rois de Perse mille talents d'encens (1940 kil.).

De Syrie ils rapportent le styrax (XII, 56), qui, 2
brûlé dans le foyer, chasse par son odeur forte le dégoût de leurs propres parfums. On n'emploie pas en Arabie d'autres bois que des bois odorants; les Sabéens cuisent leurs aliments avec du bois d'encens, d'autres avec du bois de myrrhe; et la fumée et les odeurs qui s'élèvent des villes et des bourgs sont celles de nos autels. Aussi pour s'en préserver ils brûlent du styrax dans des peaux de bouc, et ils en font des fumigations dans leurs maisons; tant il est vrai qu'il n'est aucun plaisir dont la continuité ne cause du dégoût ! Ils le brûlent aussi pour mettre en fuite les serpents, très-multipliés dans les forêts odoriférantes.

XLI. (XVIII.) Le cinnamome (15) et la casia 1
(*laurus casia*, L.) n'appartiennent pas à l'Arabie, qu'on nomme cependant Heureuse. Trompée et ingrate, elle croit tenir du ciel son surnom, et elle le doit bien plus aux enfers. Ce qui l'a faite Heureuse, c'est le luxe déployé par les hommes même dans la mort, et employant à brûler les défunts ce que l'Arabie pensait avoir été produit pour honorer les dieux. Les gens du métier assurent que ce pays ne donne pas en une année autant de parfums que Néron en brûla lors de la

1 XXXVIII. In Arabia et olea dotatur lacryma, qua medicamentum conficitur, Græcis enhæmon dictum, singulari effectu contrahendis vulnerum cicatricibus. In maritimis eæ fluctibus æstuque operiuntur. Nec baccæ nocetur, quum constet et in foliis salem relinqui. Hæc sunt peculiaria Arabiæ, et pauca præterea communia, alibi dicenda, quoniam in iis vincitur. Peregrinos ipsa mire odores et ad exteros petit. Tanta mortalibus suarum rerum satietas est, alienarumque aviditas.

1 XXXIX. Petunt igitur in Elymæos arborem bratum, cupresso fusæ similem, exalbidis ramis, jucundi odoris accensam, et cum miraculo Historiis Claudii Cæsaris prædicatam. Folia ejus inspergere potionibus Parthos tradit. Odorem esse proximum cedro, fumumque ejus contra ligna alia remedio. Nascitur ultra Pasitigrin in finibus oppidi Sittacæ in monte Zagro.

1 XL. Petunt et in Carmanos arborem strobum ad suffitus, perfusam vino palmeo accendentes. Hujus odor redit a cameris ad solum jucundus, sed aggravans capita, citra dolorem tamen. Hoc somnum ægris quærunt. His commerciis Carrhas oppidum aperuere, quod est illis nundinarium. Inde Gabbam omnes petere solebant, dierum XX itinere, et Palæstinam Syriam : postea Characem peti cœptum, ac regna Parthorum ex ea causa, auctor est Juba. Mihi ad Persas etiam prius ista portasse, quam in Syriam aut Ægyptum, videntur, Herodoto teste, qui tradit singula millia talentum thuris annua pensitasse Arabas regibus Persarum.

Ex Syria revehunt styracem, acri odore ejus in focis 2
abigentes suorum fastidium. Cætero, non alia ligni genera sunt in usu, quam odorata ; cibosque Sabæi coquunt thuris ligno, alii myrrhæ, oppidorum vicorumque non alio, quam ex aris, fumo atque nidore. Ad hunc ergo sanandum urunt styracem in pellibus hircinis, suffiuntque tecta. Adeo nulla est voluptas, quæ non assiduitate fastidium pariat. Eumdem et ad serpentes fugandas urunt, in odoriferis silvis frequentissimas.

XLI. (XVIII.) Non sunt eorum cinnamomum aut casia : 1
et tamen Felix appellatur Arabia, falsa et ingrata cognominis, quæ hoc acceptum superis ferat, quum plus ex eo inferis debeat. Beatam illam fecit hominum etiam in morte luxuria, quæ diis intellexerat genita, adhibens urendis

mort de son épouse Poppée. Qu'on fasse maintenant le calcul de toutes les funérailles, par an, dans l'univers entier, et des masses d'encens consacrées à honorer des cadavres, d'un encens
2 qu'on n'accorde aux dieux que par miettes. Certes les dieux n'étaient pas moins propices quand on les suppliait en leur offrant un gâteau salé; et ils l'étaient bien davantage, les faits le prouvent. Mais la mer de l'Arabie est encore plus Heureuse; c'est elle, en effet, qui fournit les perles; 100 millions de sesterces (21,000,000 f.), au calcul le plus bas, sont annuellement enlevés à notre empire par l'Inde, la Sérique, et cette presqu'île Arabique; tant nous coûtent cher le luxe et les femmes! Quelle portion, je vous le demande, en revient aux dieux du ciel et de l'enfer?

1 XLII. (xix.) L'antiquité ou Hérodote le premier (Hist., iii, 111) ont fait sur le cinnamome et la casia un récit fabuleux, que voici : Ces substances sont dans des nids d'oiseaux, et particulièrement dans les nids du phénix, aux lieux où Bacchus a été élevé; et on les fait tomber du haut de roches et d'arbres inaccessibles, soit par des morceaux de viande pesants qu'on donne à ces oiseaux et qu'ils y portent, soit par des flèches de plomb. On dit encore que la casia vient autour de marais défendus par une espèce de chauve-souris aux griffes redoutables et des serpents ailés. C'est par ces contes qu'on augmente le prix des marchandises. Une autre fable marche de compagnie : c'est que sous les rayons du soleil de midi la péninsule entière exhale un parfum indicible composé de tous les aromes; que la brise en est embaumée, et qu'elle annonça l'Arabie en haute mer à la flotte
2 d'Alexandre avant qu'on l'aperçût. Tout cela est faux, car le cinnamome ou cinname naît dans le pays des Éthiopiens (vi, 34), unis par des mariages aux Troglodytes. Les Troglodytes, l'achetant des Éthiopiens leurs voisins, le transportent à travers de vastes mers sur des radeaux, sans gouvernail pour la direction, sans rames pour la traction ou l'impulsion, sans voile ni rien qui aide; l'homme et l'audace tiennent lieu de tout. En outre, ils traversent une mer orageuse vers le solstice d'hiver, époque à laquelle règnent les Eurus (vents sud-
est). Ces vents les conduisent directement de golfe 3
en golfe; et, après leur avoir fait doubler le promontoire [d'Arabie] (vi, 32, 11), le vent Argeste (ii, 46) (du couchant solstitial) les conduit dans le port des Gébanites, appelé Ocila. Aussi est-ce le port où ils se rendent de préférence. On raconte que les marchands reviennent à peine au bout de cinq ans, et que beaucoup périssent. En échange, ils rapportent des objets en verre, des vases de cuivre, des étoffes, des agrafes, des bracelets et des colliers. Ainsi ce commerce dépend principalement de la constance des goûts chez les femmes.

L'arbrisseau même a deux coudées de hauteur 4
au plus, et un palme au moins; il est épais de quatre doigts; à peine à six doigts du sol, il pousse des jets; il semble desséché. Vert, il n'a pas d'odeur. La feuille est celle de l'origan (xx, 67). Il aime la sécheresse, produit moins par un temps pluvieux, et veut être taillé. Il vient dans des terrains plats, il est vrai, mais au milieu des ronces et des épines les plus fourrées; aussi la récolte en est-elle difficile. On ne la fait qu'avec la permission du dieu (quelques-uns pensent que ce dieu est Jupiter, les indigènes le nomment Assabinus). On obtient la permission de pratiquer la taille en offrant les entrailles de quarante-quatre

defunctis. Periti rerum asseverant, non ferre tantum anno fetu, quantum Nero Princeps novissimo Poppææ suæ die concremaverit. Æstimentur postea toto orbe singulis annis tot funera, acervatimque congesta honori cadaverum,
2 quæ diis per singulas micas dantur. Nec minus propitii erant mola salsa supplicantibus, immo vero (ut palam est) placatiores. Verum Arabiæ etiamnum felicius mare est : ex illo namque margaritas mittit : minimaque computatione millies centena millia sestertium annis omnibus India et Seres, peninsulaque illa imperio nostro adimunt. Tanto nobis deliciæ et feminæ constant. Quota enim portio ex illis ad deos, quæso, jam, uti ad inferos, pertinet?

1 XLII. (xix.) Cinnamomum et casias fabulose narravit antiquitas, princepsve Herodotus, avium nidis, et privatim phœnicis, in quo situ Liber Pater educatus esset, ex inviis rupibus arboribusque decuti, carnis quam ipsæ inferrent pondere, aut plumbatis sagittis. Item casiam circa paludes propugnante unguibus diro vespertilionum genere, aligerisque serpentibus : his commentis augentes rerum pretia. Comitata vero fabula est, ad meridiani Solis repercussus inenarrabilem quemdam universitatis halitum e tota peninsula exsistere : tot generum auræ spirante concentu, Magnique Alexandri classibus Arabiam odore primum nuntiatam in altum. Omnia falsa, siquidem cinnamomum, 2
idemque cinnamum, nascitur in Æthiopia Troglodytis connubio permixta. Hi mercantes id a conterminis, vehunt per maria vasta ratibus, quas neque gubernacula regant, neque remi trahant, vel impellant, non vela, non ratio ulla adjuvet, quum omnium instar ibi sint, homo tantum et audacia. Præterea hibernum mare exigunt circa brumam, Euris tum maxime flantibus. Hi recto cursu per si-
nus impellunt, atque a promontorii ambitu Argeste deferunt in portum Gebanitarum, qui vocatur Ocila. Quamobrem illi maxime id petunt, produntque vix quinto anno reverti negotiatores, et multos interire. Contra revehunt vitrea, et ahena, vestes, fibulas cum armillis ac monilibus. Ergo negotiatio illa feminarum maxime fide constat 3

Ipse frutex duum cubitorum altitudine amplissimus, 1
palmique minimus, iv digitorum crassitudinis, statim a terra sex digitis surculosus, arido similis. Quum viret, non odoratus, folio origani, siccitate gaudens, sterilior imbre, cæduæ naturæ. Gignitur in planis quidem, sed densissimis in vepribus, rubisque, difficilis collectu. Metitur non nisi permiserit deus (Jovem hunc intelligunt aliqui : Assabinum illi vocant) : xliv boum, caprarumque, et arietum extis impetratur venia cædendi. Non tamen

bœufs, chèvres et béliers; encore cela n'est-il permis ni avant le lever ni après le coucher du soleil. Le prêtre divise les sarments avec une pique, et fait la part du dieu : le reste est mis par le marchand en masses. D'après une autre version, le Soleil participe au partage : on fait trois parts; on tire deux fois au sort; ce qui échoit au Soleil est abandonné, et s'embrase spontanément.

5 La partie la plus mince des branches dans la longueur d'un palme est le meilleur cinnamome; la seconde qualité comprend les parties situées au-dessous, mais dans une moindre étendue, et ainsi de suite. Ce qui est le moins estimé, c'est ce qui est le plus près des racines, parce que là il y a le moins d'écorce; et l'écorce est la partie recherchée. Pour cette raison on préfère les sommités, qui ont le plus d'écorce. Quant au bois lui-même, on n'en fait pas de cas, à cause du goût âcre d'origan qu'il a; on le nomme xylocinnamome. Le prix en est de 10 deniers (8 fr. 20) la livre. Quelques-uns ont parlé de deux espèces de cinname, l'une blanche, l'autre noire. Jadis on préférait la blanche; maintenant la noire est vantée, et même on estime plus l'espèce à couleurs variées que la blanche. Le plus sûr caractère de la bonté du cinnamome, c'est qu'il ne soit pas raboteux, et que les morceaux frottés entre eux ne s'émiettent que lentement. On rejette surtout celui qui est mou, ou dont l'écorce ne tient pas.

6 Cette denrée est entièrement entre les mains du roi des Gébanites, qui ouvre le marché et fait la vente. Le prix en a été jadis de 1000 deniers (820 fr.) la livre. Il a été augmenté de moitié en sus, les forêts ayant été, dit-on, incendiées par les barbares irrités (16). Cet incendie a-t-il été provoqué par l'injustice des hommes puissants, ou est-il dû au hasard? c'est ce qui n'est pas éclairci. Nous lisons dans les auteurs que là soufflent des vents du midi tellement brûlants, qu'en été ils occasionnent l'embrasement des forêts. L'empereur Vespasien Auguste a le premier consacré, dans les temples du Capitole et de la Paix, des couronnes de cinname renfermées dans de l'or ciselé. Nous en avons vu une racine très-pesante dans le temple du mont Palatin qu'Augusta (Livie) avait érigé en l'honneur de son mari le dieu Auguste : elle était posée sur une patère d'or; il en sortait tous les ans des gouttes qui se durcissaient en grains : cela a duré jusqu'à la destruction du temple par un incendie.

XLIII. La casia (*laurus casia*, L.), aussi un arbrisseau, vient près des champs qui produisent 1
le cinnamome, mais dans les montagnes; les rameaux en sont plus gros. Elle est revêtue plutôt d'une peau mince que d'une écorce, et, contrairement à ce qui est pour le cinname, on ne l'estime qu'autant que l'écorce est détachée et creuse. La hauteur de l'arbrisseau est de trois coudées. La couleur est triple : commençant à pousser, il est blanc dans la longueur d'un pied; puis, croissant d'un demi-pied, il rougit; croissant davantage, il est noirâtre. C'est cette partie qu'on prise le plus; au second rang est la partie qui en est la plus voisine; on rebute la partie blanche. On coupe des bouts de branches de la longueur de deux doigts, puis on les coud dans des peaux fraiches de quadrupèdes tués pour cet objet, afin que, ces peaux se putréfiant, les vers rongent le bois et vident l'écorce, défendue par son amertume. On estime surtout la cannelle fraiche, 2
d'une odeur très-suave, d'une saveur qui brûle plutôt qu'elle n'échauffe, avec douceur et conti-

aut ante ortum Solis, aut post occasum licet. Sarmenta hasta dividit sacerdos, deoque partem ponit : reliquum mercator in massas condit. Est et alia fama cum Sole dividi, ternasque partes fieri : dein sorte gemina discerni : quodque Soli cesserit relinqui, ac sponte conflagrare.

5 Præcipua bonitas virgultorum tenuissimis partibus, ad longitudinem palmi. Secunda proximis breviore mensura, atque ita ordine. Vilissimum, quod radicibus proximum, quoniam ibi minimum corticis, in quo summa gratiæ. Qua de causa præferuntur cacumina, ubi plurimus cortex. Ipsum vero lignum in fastidio est, propter origani acrimoniam : xylocinnamomum vocatur. Pretium est in libras xx. Quidam cinnami duo genera tradidere, candidius nigriusque. Quondam præferebatur candidum, nunc contra nigrum laudatur, atque etiam varium præferunt candido. Certissima tamen æstimatio, ne sit scabrum, atque ut inter sese tritum tarde frietur. Damnatur in primis molle, aut cui labat cortex.

6 Jus ejus a Gebanitarum rege solo proficiscitur : is edicto mercatu vendit. Pretia quondam fuere in libras denarium millia. Auctum id parte dimidia est, incensis, ut ferunt, silvis ira barbarorum. Id acciderit ob iniquitatem præpotentium, an forte, non satis constat. Austros ibi tam ardentes flare, ut æstatibus silvas accendant, invenimus apud auctores. Coronas ex cinnamo interrasili auro inclusas, primus omnium in templis Capitolii atque Pacis dicavit Imperator Vespasianus Augustus. Radicem ejus magni ponderis vidimus in Palatii templo, quod fecerat divo Augusto conjux Augusta, aureæ pateræ impositam : ex qua guttæ editæ annis omnibus in grana durabantur, donec id delubrum incendio consumtum est.

XLIII. Frutex et casia est, juxtaque cinnami campos 1
nascitur, sed in montibus; crassiore sarmento, tenui cute verius, quam cortice, quem contra atque in cinnamo, levari et exinaniri pretium est. Amplitudo frutici trium cubitorum. Color triplex. Quum primum emicat, candidus pedali mensura : dein rubescit addito semipede : ultra nigricans. Hæc pars maxime laudatur, ac deinde proxima : damnatur vero candida. Consecant surculos longitudine binum digitorum : mox præsuunt recentibus coriis quadrupedum ob id interemtarum, ut iis putrescentibus vermiculi lignum erodant, et excavent corticem tutum amaritudine. Probatur recens maxime, et quæ sit odoris 2

nuité, d'une couleur purpurine, pesant peu sous un volume considérable, à tuyaux courts et non fragiles. Les barbares donnent le nom de lacta à cette cannelle. Une autre espèce est appelée balsamode, à cause de son odeur ; mais elle est amère : aussi est-elle préférable pour les compositions médicamenteuses, comme la noire pour les parfums. Aucune substance n'a des prix plus disproportionnés : la meilleure vaut 50 deniers (41 fr.) la livre; les autres, 5 deniers (4 fr. 10).

3 (xx.) On trouve encore dans le commerce l'écorce appelée daphnoïde (*laurus casia*), et surnommée isocinnamome (égale au cinnamome); le prix en est de 300 deniers (246 fr.). On la falsifie avec du styrax, et, à cause de la ressemblance des écorces, avec de très-petites branches de laurier. Bien plus, on plante la casia (*daphne gnidium,* L.) dans notre monde et à l'extrémité de l'empire, le long du Rhin ; là, ce végétal (xvi, 59) vit dans les terrains où sont des ruches d'abeilles ; mais il n'a pas cette couleur brûlée due à un soleil ardent, ni, non plus, la même odeur.

1 XLIV. Sur les confins du pays de la cannelle et du cinnamome croissent le cancame (*amyris kataf,* Forsk.) et le tarum (bois d'aloès), apportés en Arabie à travers le pays des Nabatéens Troglodytes, colonie des Nabatéens.

1 XLV. (xxi.) On y apporte aussi le serichatum et le gabalium, productions que les Arabes consomment chez eux, et que l'on ne connaît que de nom dans l'empire romain. Ces substances croissent avec le cinname et la cannelle. Cependant quelquefois le serichatum parvient jusqu'à nous, et quelques-uns l'ajoutent aux parfums; il se vend 6 deniers (4 fr. 12) la livre.

1 XLVI. Le myrobolan (*noix de ben; moringa oleifera*, Lam.) est commun au pays des Troglodytes, à la Thébaïde, et à cette portion de l'Arabie qui sépare la Judée de l'Égypte ; il est fait pour les parfums, comme l'indique le nom, lequel montre aussi que c'est le gland d'un arbre. Cet arbre est semblable pour sa feuille à l'héliotrope, dont nous parlerons parmi les herbes (xxii, 29) ; le fruit est de la grosseur d'une aveline. Celui qui croît en Arabie est appelé syriaque, et est blanc ; celui que produit la Thébaïde est noir. On préfère le premier, à cause de la bonté de l'huile qu'on en exprime ; mais celui de la Thébaïde en fournit davantage. Le myrobolan 2
de la Troglodytique est le moins estimé. Quelques-uns préfèrent le myrobolan d'Éthiopie, gland noir, sans onctuosité, à noyau petit, mais rendant une liqueur plus parfumée, et venant dans des plaines; ils ajoutent que le myrobolan d'Égypte est plus gras; l'écorce en est plus épaisse, rouge, et, quoiqu'il naisse dans des terrains marécageux, il est plus court et plus sec ; qu'au contraire le myrobolan d'Arabie est vert, plus menu et plus compact, vu qu'il croît sur des montagnes ; mais que le meilleur, à beaucoup près, est celui de Pétra, ville dont nous avons parlé (vi, 32,3), à écorce noire, à noyau blanc. Les parfumeurs ne font qu'exprimer les écorces ; les médecins expriment les noyaux, qu'ils pilent, et arrosent peu à peu avec de l'eau chaude.

XLVII. (xxii.) Le fruit du palmier d'Égypte 1
appelé adipsos (calmant la soif) est employé dans la parfumerie comme le myrobolan, et vient, pour l'usage, immédiatement après. Il est vert, d'une odeur de coing, sans bois à l'intérieur. On le récolte un peu avant qu'il commence à mûrir; si on le laisse mûrir, on le nomme phœnicobalanu (gland phénicien) ; il devient noir, et

mollissimi, gustuque quam maxime fervens potius, quam lento tepore leniter mordens, colore purpuræ, quæque plurima minimum ponderis faciat, brevi tunicarum fistula, et non fragili. Lactam vocant talem barbaro nomine. Alia est balsamodes, ab odore simili appellata, sed amara, ideoque utilior medicis, sicut nigra unguentis. Prætia nulli diversiora. Optimæ in libras x. L; cæteris x. v.

3 (xx.) His addidere mangones, quam daphnoiden vocant, isocinnamon cognominatam : pretiumque ei faciunt x. ccc. Adulteratur styrace, et propter similitudinem corticum, lauri tenuissimis surculis. Quin et in nostro orbe seritur : extremoque in margine imperii, qua Rhenus alluit, vivit in alveariis apum sata. Color abest ille torridus Sole, et ob id simul idem odor.

1 XLIV. Ex confinio casiæ cinnamique, et cancamum ac tarum invehitur, sed per Nabatæos Troglodytas, qui consedere ex Nabatæis.

1 XLV. (xxi.) Eo comportatur et serichatum, et gabalium, quæ intra se consumunt Arabes, nostro orbi tantum nominibus cognita, sed cum cinnamo casiaque nascentia. Pervenit tamen aliquando serichatum, et in unguenta additur ab aliquibus. Permutatur in libras x. vi.

1 XLVI. Myrobalanum Troglodytis, et Thebaidi, et Arabiæ, quæ Judæam ab Ægypto disterminat, commune est, nascens unguento, ut ipso nomine apparet. Quo item indicatur et glandem esse arboris, heliotropio, quam dicemus inter herbas, simili folio. Fructus magnitudine avellanæ nucis. Ex his in Arabia nascens Syriaca appellatur, et est candida : contra in Thebaide nigra. Præfertur illa bonitate olei, quod exprimitur : sed copia Thebaica. Inter 2
hæc Troglodytica vilissima est. Sunt qui Æthiopicam iis præferant, glandem nigram, nec pinguem, nucleoque gracili, sed liquore, qui exprimitur, odoratiori, nascentem in campestribus. Ægyptiam pinguiorem esse, et crassiore cortice rubentem : et quamvis in palustribus nascatur, breviorem sicclioremque. E diverso Arabicam viridem ac tenuiorem, et quoniam sit montuosa, spissiorem. Longe autem optimam Petræam, ex quo diximus oppido, nigro cortice, nucleo candido. Unguentarii autem tantum cortices premunt : medici nucleos, tundentes affusa eis paulatim calida aqua.

XLVII. (xxii.) Myrobalano in unguentis similem pro- 1
ximumque usum habet palma in Ægypto, quæ vocatur adipsos, viridis, odore mali cotonei, nullo intus ligno. Colligitur autem paulo ante, quam incipiat maturescere. Quod si relinquatur, phœnicobalanus vocatur, et nigrescit,

enivre ceux qui en mangent. Le prix du myrobolan est de 2 deniers (1 fr. 64) la livre. Les marchands appellent aussi myrobolan la lie du parfum où entre cette substance.

1 XLVIII. Le calamus odorant (17), qui croît dans l'Arabie, est commun à l'Inde et à la Syrie. Celui de Syrie, à 150 stades (27 kil.) de notre mer (Méditerranée), l'emporte sur tous les autres. Entre le mont Liban et une autre montagne sans nom, mais qui n'est pas, comme quelques-uns l'ont pensé, l'Anti-Liban en une vallée médiocre, près d'un lac dont les marécages se dessèchent l'été, croissent dans un espace de 30 stades (5,500 mètres) à partir de ce lac, le calamus et le jonc odorant (*andropogon schœnanthus*) (xxi, 72). Nous ne voulons pas, quoiqu'un autre livre soit consacré aux herbes, laisser de côté le jonc, nous
2 occupant ici des matériaux de la parfumerie. Ces deux végétaux ne diffèrent en rien, pour l'aspect, des autres de ce genre; mais le calamus a une odeur agréable, attire aussitôt de loin, et est plus mou au toucher. Le meilleur est le moins fragile, celui qui se rompt plutôt en éclats qu'en rave. Dans le tuyau est un réseau semblable à une toile d'araignée, qu'on appelle la fleur; celui qui en contient le plus est le meilleur. Le dernier caractère de bonté, c'est la couleur noire; ailleurs cette couleur le fait rebuter. Il est d'autant meilleur qu'il est plus court, plus gros, et pliant quand on veut le rompre. Le prix du calamus est de 11 deniers (8 fr. 02) la livre; du jonc, de 15 (12 fr. 30). On dit que le jonc odorant se trouve aussi dans la Campanie.

1 XLIX. Nous sommes sortis des terres qui regardent l'Océan, pour entrer dans celles qui sont tournées vers nos mers. (xxiii.) L'Afrique, placée au-dessous de l'Éthiopie, distille dans ses sables la gomme ammoniaque (xxiv, 14); le nom en a même passé à l'oracle d'Ammon, auprès duquel croît l'arbre qui la produit. Cette substance, qu'on nomme métopion, ressemble à de la résine ou à de la gomme. On en distingue deux espèces: le thrauston (concassé), il a de la ressemblance avec l'encens mâle, c'est le plus estimé; le phyrama (mélange), il est gras et résineux. On falsifie la gomme ammoniaque avec des sables, qui semblent s'y être incrustés au moment de la formation; aussi préfère-t-on celle dont les morceaux sont le plus petits et le plus purs. Le prix de la meilleure est de 40 as (2 fr.) la livre.

L. Au-dessous de ces contrées, dans la pro- 1
vince Cyrénaïque, est le meilleur sphagnos, que d'autres nomment bryon; au second rang est celui de Chypre; au troisième, celui de Phénicie. On dit qu'il naît aussi dans l'Égypte et même dans la Gaule; je n'en doute pas : en effet, on donne ce nom à des flocons blancs attachés aux arbres, tels que ceux que nous voyons sur le chêne surtout; mais ceux dont il s'agit ici ont une odeur excellente. Les plus estimés sont les plus blancs et les plus hauts sur les arbres (xvi, 13); la seconde qualité est rouge, les noirs sont sans valeur. Le sphagnos né dans les îles et les roches est rebuté, ainsi que toutes les espèces qui ont l'odeur de palmier, et non leur odeur propre.

LI. (xxiv.) Le cyprus (*henné, lawsonia iner-* 1
mis, L.) est un arbre d'Égypte, à feuilles de jujubier (xv, 14), à graine de coriandre (xx, 82), blanche et odorante; on le cuit dans l'huile, on l'exprime ensuite, ce qui donne le parfum appelé cyprus; le prix en est de 5 deniers (4 fr. 10) la livre. Le meilleur (18) vient du cyprus de Canope sur la rive du Nil; la seconde qualité, d'Ascalon en Judée;

vescentesque inebriat. Myrobalano pretium in libras, x. bini. Institores et fæcem unguenti hoc nomine appellant.

1 XLVIII. Calamus quoque odoratus in Arabia nascens, communis Indis atque Syriæ est, in qua vincit omnes, a nostro mari centum L stadiis. Inter Libanum montem, aliumque ignobilem, non (ut quidam existimavere) Antilibanum, in convalle modica juxta lacum, cujus palustria æstate siccantur, tricenis ab eo stadiis calamus et juncus odorati gignuntur. Sane enim dicamus et de junco, quamvis alio herbis dicato volumine, quoniam tamen hic unguentorum materia tractatur. Nihil ergo a cæteris sui generis differunt aspectu : sed calamus præstantior odore, statim e longinquo invitat, mollior tactu, meliorque qui minus fragilis : et qui assulose potius, quam raphani modo frangitur. Inest fistulæ araneum, quod vocant florem. Præstantior est, cui numerosius. Reliqua probatio, ut niger sit. Damnatur aliubi. Melior, quo brevior, crassiorque, et lentus in frangendo. Calamo pretium in libras, xi; junco, xv : traduntque juncum odoratum et in Campania inveniri.

1 XLIX. Discessimus a terris Oceanum spectantibus ad convexas in nostra maria. (xxiii.) Ergo Æthiopiæ subjecta Africa Hammoniaci lacrymam stillat in arenis suis (inde nomine etiam Hammonis oraculo, juxta quod gignitur arbor) : quam metopion vocant, resinæ modo aut gummi. Genera ejus duo : thrauston, masculi thuris similitudine, quod maxime probatur : alterum pingue et resinosum, quod phyrama appellant. Adulteratur arenis, velut nascendo apprehensis. Igitur quam minimis glebis probatur, et quam purissimis. Pretium optimi in libras, asses xl.

L. Sphagnos infra eos situs in Cyrenaica provincia 1
maxime probatur, alii bryon vocant. Secundum locum obtinet Cyprius, tertium Phœnicius. Fertur et in Ægypto nasci : quin et in Gallia : nec dubitaverim. Sunt enim hoc nomine cani arborum villi, quales in quercu maxime videmus, sed odore præstantes. Laus prima candidissimis, atque altissimis : secunda rutilis, nulla nigris. Et in insulis petrisque nati improbantur; omnesque quibus palmarum, atque non suus odor est.

LI. (xxiv.) Cypros in Ægypto est arbor ziziphi foliis, 1
semine coriandri, candido, odorato. Coquitur hoc in oleo, premiturque postea, quod cyprus vocatur. Pretium ei in libras, x. v. Optimum hoc e Canopica in ripis

la troisième, de l'île de Chypre; elle a une odeur suave. Quelques-uns disent que c'est l'arbre appelé en Italie ligustrum (troène).

1 LII. Dans la même contrée vient l'aspalathos (XXIV, 69) (*convolvulus scoparius*, L.), à épines blanches, de la grandeur d'un arbre de taille médiocre, à fleurs de rosier. La racine est recherchée pour la parfumerie. On dit que (XXVII, 3, 11) tout arbrisseau sur lequel se recourbe l'arc-en-ciel exhale une odeur aussi douce que l'aspalathos, mais que dans ce cas l'aspalathos exhale une odeur d'une suavité indicible. Quelques-uns l'appellent erysisceptrum; d'autres, sceptrum. On estime celui qui est roux ou couleur de feu, compacte au toucher, et d'une odeur de castoréum; on le vend 5 deniers (4 fr. 10) la livre.

1 LIII. L'Égypte produit aussi le marum (*teucrium marum*, L.), qui vaut moins que celui de Lydie; ce dernier a les feuilles plus grandes et de diverses couleurs; l'autre les a courtes, petites et odorantes.

1 LIV. (XXV.) Mais à toutes les odeurs on préfère le baume (*balsamodendrum opobalsamum*, L.), accordé à la seule terre de Judée. Jadis il ne croissait que dans deux jardins, tous deux royaux, l'un de 20 jugères juste (5 hect.), l'autre un peu moins étendu. Les empereurs Vespasien et Titus ont montré cet arbrisseau à Rome : chose glorieuse à dire, depuis Pompée le Grand nous avons porté aussi des arbres dans nos triomphes (XII, 9). Maintenant cet arbre est esclave, et il paye tribut avec sa nation; il est tout différent de ce qu'en avaient dit nos auteurs et les auteurs étran-
2 gers. En effet, il ressemble plus à la vigne qu'au myrte. On dit qu'on le plante par marcottes, comme la vigne tout à l'heure nommée (19). Il couvre des coteaux à la façon de vignobles cultivés sans tuteurs. Il se taille semblablement quand il est en branches; il prend de la force par le binage, et il pousse rapidement. En trois ans il donne des fruits. La feuille se rapproche beaucoup de celle de la rue, et ne tombe jamais. Les Juifs ne ménagèrent pas plus le baumier que leur propre vie; mais les Romains le défendirent, et l'on se battit pour un arbrisseau. Aujourd'hui le fisc le cultive pour son compte, et jamais cet arbuste n'a été plus multiplié et plus grand. La hauteur en est toujours au-dessous de deux coudées.

Il y en a trois espèces : l'une, à feuillage mince 3
et chevelu, se nomme euthéristos (aisé à moissonner); l'autre, d'un aspect rugueux, incurvée, rameuse, et plus odorante, est appelée trachy (rude); la troisième, eumèces, parce qu'elle est plus grande que les autres; l'écorce en est lisse; elle est la seconde en bonté; l'euthéristos, la dernière. La graine a une saveur vineuse; elle est rousse, et n'est pas sans onctuosité; celle qui est légère et verte vaut moins. Les branches sont plus grosses que celles du myrte. On incise l'arbre avec du verre, une pierre ou des couteaux d'os; les parties vivantes ne doivent pas être lésées avec le fer; autrement il meurt aussitôt, et cependant il supporte qu'on l'émonde. La main qui pratique l'incision doit la conduire avec assez de ménagement pour ne rien blesser au delà de l'écorce.

La plaie laisse couler un suc nommé opobalsa- 4
mum, d'une suavité exquise, mais seulement goutte à goutte; on le reçoit sur des laines, et on l'exprime dans de petites cornes. De là on le met dans un vase de terre neuf; il ressemble à une

---

Nili nata: secundum Ascalone Judææ: tertium Cypro insula, odoris suavitate. Quidam hanc esse dicunt arborem quæ in Italia ligustrum vocetur.

1 LII. In eodem tractu aspalathos nascitur, spina candida, magnitudine arboris modicæ, flore rosæ. Radix unguentis expetitur. Tradunt, in quocumque frutice curvetur arcus cælestis, eamdem quæ sit aspalathi, suavitatem odoris existere: sed si in aspalatho, inenarrabilem quamdam. Quidam eum erysisceptrum vocant, alii sceptrum. Probatio ejus in colore rufo vel igneo, tactuque spisso, et odore castorei. Permutatur in libras X. V.

1 LIII. In Ægypto nascitur et maron, pejus quam Lydium, majoribus foliis ac variis. Illa brevia ac minuta, et odorata.

1 LIV. (XXV.) Sed omnibus odoribus præfertur balsamum, uni terrarum Judææ concessum, quondam in duobus tantum hortis, utroque regio, altero jugerum XX non amplius, altero pauciorum. Ostendere arbusculam hanc Urbi Imperatores Vespasiani : clarumque dictu, a Pompeio Magno in triumpho arbores quoque duximus. Servit nunc hæc, et tributa pendit cum sua gente, in totum alia na-
2 tura, quam nostri externique prodiderant. Quippe viti similior est, quam myrto. Malleolis seri dicitur, nuper dicta ut vitis : et implet colles vinearum modo, quæ sine adminiculis se ipsæ sustinent. Tondetur similiter fruticans, ac rastris nitescit, properatque nasci, intra tertium annum fructifera. Folium proximum rutæ, perpetua coma. Sæviere in eam Judæi, sicut in vitam quoque suam. Contra defendere Romani, et dimicatum pro frutice est : seritque nunc eum fiscus : nec umquam fuit numerosior, aut procerior. Proceritas intra bina cubita subsistit.

Arbori tria genera. Tenui et capillacea coma, quod vo- 3
cant eutheriston. Alterum scabro aspectu, incurvum, fruticosum, odoratius : hoc trachy appellant. Tertium eumeces, quia est reliquis procerius, lævi cortice. Huic secunda bonitas, novissima eutheristo. Semen est vino proximum gustu, colore rufum, nec sine pingui : pejus in grano, quod levius atque viridius. Ramus crassior, quam myrto. Inciditur vitro, lapide, osseisve cultellis. Ferro lædi vitalia odit. Emoritur protinus, eadem amputari supervacua patiens. Incidentis manus libratur artifici temperamento, ne quid ultra corticem violet.

Succus e plaga manat, quem opobalsamum vocant, 4
suavitatis eximiæ, sed tenui gutta ploratu, lanis parva colligitur in cornua. Ex his novo fictili conditur, crassiori similis oleo, et in musto candida. Rubescit deinde, simul-

huile épaisse, et frais il est blanc; puis il rougit, durcit, et perd de sa transparence. Pendant qu'Alexandre le Grand faisait la guerre en Judée, c'était tout juste si on remplissait d'encens une coquille dans tout un jour d'été. Le produit entier du grand jardin n'était que de six conges (litres 19, 44) et celui du petit d'un seul conge (litres 3, 24). On payait le baume le double de son poids en argent. Maintenant un seul arbre produit davantage. On incise le baumier trois fois chaque été, puis on le taille.

5 Les sarments se vendent aussi; l'émondage et les rejetons se sont vendus, cinq ans après la conquête, 700,000 sesterces (147,000 fr.). C'est ce qu'on appelle le xylobalsamum; il sert à la fabrication des parfums; les laboratoires l'ont substitué au suc. L'écorce même est estimée pour les préparations médicamenteuses. On prise le plus le baume en larmes, puis la graine, en troisième lieu l'écorce, en dernier lieu le bois. Le meilleur bois est celui qui est de couleur de buis, c'est aussi le plus odorant; la meilleure graine, celle qui est la plus grosse, la plus pesante, d'une saveur mordante et brûlante. On la falsifie avec l'hypéricum (XXVI, 53 et 54) de Pétra, falsification qui se reconnaît à ce que la graine d'hypéricum est grosse, vide, longue, sans odeur, et d'un goût de poivre.

6 La larme, pour être bonne, doit être grasse, petite, médiocrement rousse, et devenir odorante par le frottement. La blanche est de seconde qualité; la verte et grosse vaut moins; la noire est la pire, car elle rancit, comme l'huile, en vieillissant. De tous les baumes en larmes, on estime le plus celui qui a coulé avant la formation de la graine. Au reste, on le falsifie avec le suc de la graine, et c'est à peine si on découvre la fraude à un peu d'amertume : en effet, le goût du baume doit être doux, sans mélange d'acidité; seulement l'odeur en est forte. On l'altère aussi avec l'huile de rose, de cyprus (XII, 51), de lentisque, de balan, de térébinthe, de myrte; avec la résine, le galbanum, le cérat du cypre, avec tout ce qui se trouve sous la main. La 7 sophistication la plus trompeuse est celle qui se fait avec la gomme, parce que la substance ainsi préparée tient à la main qu'on retourne, et va au fond de l'eau; or, ce sont là les deux caractères du baume. Le baume pur tient, il est vrai, à la main; mais, mélangé avec la gomme, il s'y forme une pellicule fragile (20). On reconnaît aussi cette falsification au goût. Mis sur un charbon, le baume altéré avec de la cire et de la résine brûle avec une flamme plus noire; mélangé de miel, il attire aussitôt les mouches sur la main. En outre, le baume pur mis dans de l'eau tiède forme un grumeau épais qui va au fond du vase; sophistiqué, il surnage comme de l'huile; et s'il est altéré avec du métopion (XII, 49), il se forme autour un cercle blanc. Le caractère le meilleur, c'est qu'il coagule le lait et qu'il ne laisse pas de tache sur les étoffes. Pour aucune autre substance 8 la fraude n'est plus manifeste; car un setier (litre 0,54) de baume, vendu par le fisc trois cents deniers (246 fr.), produit 1,000 deniers (820 fr.); tant il y a profit à augmenter la quantité du liquide! Le prix du xylobalsamum est de 5 deniers (4 fr. 10) la livre.

LV. La portion de la Syrie limitrophe de la 1 Judée, et située au-dessus de la Phénicie, produit le styrax (*styrax officinale,* L.) autour de Gabala, de Marathus et de Casius, montagne de la Séleucie. L'arbre porte le même nom; il ressemble au coignassier. Il donne un suc âpre, mais

que durescit e translucido. Alexandro Magno res ibi gerente, toto die æstivo unam concham impleri justum erat. Omni vero fecunditate e majore horto congios senos, minore singulos, cum duplo rependebatur argentum. Nunc etiam singularum arborum largior vena : ter omnibus percutitur æstatibus, postea deputatur.

5 Et sarmenta quoque in merce sunt. DCC. III. amputatio ipsa surculusque veniit intra quintum devictæ annum. Xylobalsamum vocatur, et coquitur in unguentis : pro succo ipsum substituere officinæ. Corticis etiam ad medicamenta pretium est. Præcipua autem gratia lacrymæ, secunda semini, tertia cortici, minima ligno. Ex hoc buxosum est optimum, quod est odoratissimum : e semine autem maximum et ponderosissimum, mordens gustu, fervensque in ore. Adulteratur Petræo hyperico : quod coarguitur magnitudine, inanitate, longitudine, odoris ignavia, sapore piperis.

6 Lacrymæ probatio, ut sit pinguis, tenuis, ac modice rufa, et in fricando odorata. Secundus candido colos, pejor viridis crassusque, pessimus niger : quippe ut oleum senescit. Ex omni incisura maxime probatur, quod ante semen fluxit. Et alias adulteratur seminis succo, vixque maleficium deprehenditur gustu amariore : esse enim debet lenis, non subacidus, odore tantum austerus. Vitiatur et oleo rosæ, cypri, lentisci, balani, terebinthi, myrti; resina, galbano, cera cypria, prout quæque res fuit. Ne- 7 quissime autem gummi, quoniam ipsum quoque inhærescit manu inversa, et in aqua sidit : quæ probatio gemina est. Debet sincerum et inhærescere : sed hoc e gummi addita fragili crusta evenit. Et gustu deprehenditur. Carbone vero, quod cera resinaque adulteratum est, nigriore flamma. Nam melle mutatum statim in manu contrahit muscas. Præterea sinceri densatur in tepida aqua gutta sidens ad ima vasa : adulterata olei modo innatat : et si metopio vitiata est, circulo candido cingitur. Summa probatio est, ut lac coagulet, in veste maculas non faciat. Nec manifestior alibi fraus : quippe millibus 8 denarium, sextarii emti vendente fisco trecentis denariis, veneunt. In tantum expedit augere liquorem. Xylobalsamo pretium in libras X. V.

LV. Proxima Judææ Syria supra Phœnicen styracem 1 gignit, circa Gabala, et Marathunta, et Casium Seleuciæ montem. Arbor est eodem nomine, cotoneo malo similis, lacrymæ ex austero jucundioris, intus similitudo

laissant un goût agréable. A l'intérieur il est semblable à un roseau, et rempli de jus. Vers le lever de la Canicule, des vermisseaux ailés y volent et le rongent, vermoulure qui en salit le suc. Après le styrax de Syrie on vante celui de Pisidie, de Sidon, de Chypre, de Cilicie ; celui de Crète n'est pas estimé. Celui du mont Aman en Syrie est employé par les médecins, et encore plus par les
2 parfumeurs. De quelque pays qu'il provienne, on préfère celui qui est roux, tenace et onctueux ; celui qui est furfuracé et couvert d'une moisissure blanche est plus mauvais. On le falsifie avec de la résine de cèdre ou de la gomme ; d'autres fois, avec du miel ou des amandes amères ; tout cela se reconnaît au goût. Le meilleur se vend 8 deniers (6 fr. 56). Il vient aussi en Pamphylie, mais il est plus âcre et moins juteux.

1 LVI. Le même mont Aman en Syrie produit le galbanum (*bubon galbanum*, L.), d'une férule nommée stagonitis (qui dégoutte), comme la résine produite. On prise surtout le cartilagineux, pur comme la gomme ammoniaque et nullement ligneux. On le falsifie avec des fèves ou du sacopenium (xx, 75) (21). Brûlé pur, il met en fuite les serpents par son odeur. On le vend 5 deniers (4 fr. 10) la livre ; il n'est employé qu'en médecine.

1 LVII. (xxvi.) La Syrie fournit encore à la parfumerie le panax (*pastinaca opopanax*, L.), qui croît aussi dans la Psophide, contrée de l'Arcadie, autour des sources de l'Érymanthe, en Afrique et dans la Macédoine. C'est une férule particulière, haute de cinq coudées ; elle jette d'abord quatre feuilles, puis six, couchées à terre, très-grandes et arrondies, semblables dans le haut à des feuilles d'olivier ; la graine est suspendue à des bouquets, comme dans les férules. On obtient le suc en incisant la tige dans le temps de la moisson, et la racine en automne. On estime celui qui, coagulé, est blanc ; on estime moins le pâle ; on rebute le noir. Le meilleur se vend 2 deniers (1 fr. 64) la livre.

LVIII. La férule appelée spondylion (*heracleum sphondylium*, L.) ne diffère de la précédente que par les feuilles, qui sont plus petites, et 1
découpées comme celles du platane ; elle ne croît que dans les lieux ombragés. La graine qui porte le même nom a l'apparence de celle du silis (xx, 18), (*seseli tortuosum*, L.) ; on ne l'emploie qu'en médecine (xxiv, 16).

LIX. La Syrie donne encore le malobathron 1
(22), arbre à feuilles roulées et d'une apparence desséchée ; on en exprime une huile pour les parfums. L'Égypte fournit davantage de cette huile ; cependant la plus estimée vient de l'Inde. Là, dit-on, le malobathron croît dans les marais, comme la lentille. Il est plus odorant que le safran ; il est noirâtre, rugueux, et a une sorte de goût de sel. Le malobathron blanc est moins estimé ; il se moisit promptement en vieillissant. Le goût en doit être semblable à celui du nard ; chauffé dans du vin, il exhale une odeur supérieure à toutes les autres. Les variations du prix sont quelque chose de prodigieux : d'un denier (0 fr. 82) la livre, il va à 300 (246 fr.) ; quant à l'huile, elle se vend 60 deniers (49 fr. 20) la livre.

LX. (xxvii.) L'omphacium est aussi une huile ; 1
on l'obtient de deux arbres, l'olivier et la vigne, et de deux façons pour chaque arbre. On prépare l'omphacium d'olive en exprimant l'olive encore blanche. Celui qui se fait avec le drupe (xv, 2) (on appelle ainsi l'olive qui change de couleur, sans être cependant assez mûre pour être mangée)

arundinis, succo prægnans. In hanc circa Canis ortus advolant pennati vermiculi erodentes : ob id in scobe sordescit. Styrax laudatur post supra dicta ex Pisidia, Sidone, Cypro, Cilicia, Creta minime. Ex Amano Syriæ
2 medicis, sed unguentariis magis. Colos in quacumque natione præfertur rufus, et pinguiter lentus : deterior furfurosus, et cano situ obductus. Adulteratur cedri resina vel gummi, alias melle, aut amygdalis amaris : omniaque ea deprehenduntur gustu. Pretium optimo, x. viii. Exit et in Pamphylia, sed acrior, minusque succosus.

1 LVI. Dat et galbanum Syria in eodem Amano monte e ferula, quam ejusdem nominis resinæ modo stagonitin appellant. Quod maxime laudant, cartilaginosum, purum ad similitudinem Hammoniaci, minimeque lignosum. Sic quoque adulteratur faba, aut sacopenio. Sincerum si uratur, fugat nidore serpentes. Permutatur in libras, x. v. Medicinæ hoc tantum.

1 LVII. (xxvi.) Panacem et unguentis eadem gignit, nascentem et in Psophide Arcadiæ, circaque Erymanthi fontes, et in Africa, et in Macedonia : ferula sui generis quinque cubitorum, foliis primo quaternis, mox senis in terra jacentibus, ampla magnitudine, rotundis, in cacumine vero oleagineis, semine in muscariis dependente, ut ferulæ. Excipitur succus inciso caule messibus, radice in autumno : laudatur candor ejus coacti. Sequens pallido statera. Niger color improbatur. Pretium optimo in libras, x. bini.

LVIII. Ab hac ferula differt, quæ vocatur spondylion, 1
foliis tantum, quia sunt minora, platani divisura. Non nisi in opacis gignitur. Semen eodem nomine silis speciem habet, medicinæ tantum utile.

LIX. Dat et malobathron Syria, arborem folio convo- 1
luto, arido colore : ex quo exprimitur oleum ad unguenta ; fertiliore ejusdem Ægypto. Laudatius tamen ex India venit. In paludibus ibi gigni tradunt lentis modo, odoratius croco, nigricans, scabrumque, quodam salis gustu. Minus probatur candidum. Celerrime situm in vetustate sentit. Sapor ejus nardo similis esse debet sub lingua. Odor vero in vino suffervefacti antecedit alios. In pretio quidem prodigio simile est a x. singulis ad x. ccc. pervenire libras ; oleum autem ipsum in libras, x. lx.

LX. (xxvii.) Oleum et omphacium est. Fit duobus ge- 1
neribus, et totidem modis, ex olea et vite : olea adhuc alba expressa : deterius ex druppa : ita vocatur priusquam cibo matura sit, jam tamen colorem mutans. Differentia, quod hoc viride est, illud candidum. E vite fit psythia aut

est plus mauvais; ce qui les distingue, c'est que ce dernier est vert et l'autre blanc. L'omphacium de vigne se fait avec la vigne psythienne (xiv, 11) ou amminéenne (xiv, 5, 2), quand les grains sont de la grosseur d'un pois, avant le lever de la Canicule. On cueille le raisin dans sa première fleur (xxiii, 4), et on en exprime le jus; le résidu se cuit au soleil, et on évite de le laisser exposé aux rosées nocturnes. Le jus se recueille dans un vase de terre; puis on le conserve dans un vase de cuivre de Chypre. Le meilleur omphacium est roux, âcre et sec. Le prix en est de 6 deniers (4 fr. 92) la livre. On le prépare encore d'une autre façon : on pile le raisin non mûr dans des mortiers, on le sèche au soleil, et on en fait des pastilles.

1 LXI. (xxviii.) Il faut rapprocher de ces substances le bryon, chaton du peuplier blanc (xxiv, 32). Le meilleur vient aux environs de Gnide ou en Carie, dans des lieux dépourvus d'eau, ou secs et âpres. La seconde qualité est le bryon du cèdre de Lycie. A cette catégorie appartient encore l'œnanthe, c'est la grappe de la vigne sauvage; on la recueille quand elle est en fleur, c'est-à-dire quand l'odeur en est la meilleure; on la sèche sur un linge étendu à l'ombre, et on la serre dans des tonneaux. La meilleure vient de la Parapotamie; la seconde en qualité, d'Antioche et de Laodicée de Syrie; la troisième, des montagnes de la Médie : cette dernière est préférable pour les usages médicaux. Quelques-uns donnent la prééminence sur toutes à celle de l'île de Chypre. Quant à celle d'Afrique, elle n'est que pour les médecins; on la nomme massaris. Quel qu'en soit le pays, la vigne sauvage blanche donne une meilleure œnanthe que la noire.

LXII. La parfumerie emploie encore un arbre 1
nommé par les uns élate (l'élate est dans notre langue le sapin), par les autres palmier, par d'autres spathe (23) (*phœnix dactylifera*, L.). On estime le plus celui du désert d'Ammon, puis celui d'Égypte, en troisième lieu celui de Syrie; il n'est odorant que dans les lieux dépourvus d'eau; la larme en est grasse, on la mêle aux parfums pour dompter l'huile.

LXIII. La Syrie est aussi le pays du cinname 1
nommé camaque (24). C'est le suc exprimé d'une noix; il diffère beaucoup du suc du vrai cinname (xii, 61), mais il en approche par son odeur agréable. Le prix en est de 40 as (2 fr.) la livre.

amminea, quum sint acini ciceris magnitudine, ante Canis ortum. In prima lanugine demetitur uva, ejusque melligo. Reliquum corpus Sole coquitur. Nocturni rores caventur. In fictili condita melligo colligitur : subinde Cyprio ære servatur. Optima quæ rufa, acriorque et aridior. Pretium omphacio in libras x. vi. Fit et alio modo, quum in mortariis uva immatura teritur : siccataque in Sole, postea degeritur in pastillos.

1 LXI. (xxviii.) Eodem et bryon pertinet, uva populi albæ. Optima circa Gnidum aut Cariam in sitientibus aut siccis, asperisque : secunda in Lyciæ cedro. Eodem et œnanthe pertinet : est autem vitis labruscæ uva : colligitur quum floret, id est, quum optime olet : siccatur in umbra substrato linteo, atque in cados conditur. Præcipua ex Parapotamia : secunda ab Antiochia, atque Laodicea Syriæ : tertia ex montibus Medicis. Hæc utilior medicinæ. Quidam omnibus iis præferunt eam, quæ in Cypro insula nascitur. Nam quæ in Africa fit, ad medicos tantum pertinet, vocaturque massaris. Omnibus autem ex alba labrusca præstantior, quam e nigra.

LXII. Est præterea arbor ad eadem unguenta pertinens, 1
quam alii elaten vocant, quod nos abietem, alii palmam, alii spathen. Laudatur Hammoniaca maxime, mox Ægyptia, dein Syriaca, dumtaxat in locis sitientibus odorata, pingui lacryma, quæ in unguenta additur ad domandum oleum.

LXIII. In Syria gignitur et cinnamum, quod camacum 1
appellant. Hic est succus nuci expressus, multum a succo vero cinnami differens, vicina tamen gratia. Pretium in libras, asses quadraginta.

NOTES DU DOUZIÈME LIVRE.

(1) Pline a commis ici une singulière méprise. Théophraste, IV,7 dit : ἐν μὲν γὰρ τῷ Ἀδρίᾳ πλάτανον οὐ φασὶν εἶναι, πλὴν περὶ τὸ Διομήδους ἱερόν· σπανίαν δὲ καὶ ἐν Ἰταλίᾳ πάσῃ. « On dit que le platane ne se trouve pas dans le territoire d'Adria, excepté autour du tombeau de Diomède, et qu'il est rare même dans toute l'Italie. » Au lieu de σπανίαν, rare, Pline a lu sur son exemplaire ou probablement a entendu, quand on lui lisait, Ἱσπανίαν, Espagne.

(2) Unius Vet. editt. — a pro unius Vulg.

(3) On pense que Pline fait ici une allusion moqueuse à la corpulence de Caligula.

(4) On ne sait ce qu'est le Pala; quelques botanistes ont cru que c'était le bananier.

(5) On a ici indiqué le tamarinier parce que le fruit en est purgatif.

(6) Arbre inconnu.

(7) D'après Sprengel, ce poivrier d'Italie est le daphné thymelea.

(8) Pour ce garyophyllon Sprengel propose le vitex trifolia, L.; un autre, le piper cubeba, L.; et M. Fée, le myrtus caryophyllata de Ceylan.

(9) Végétal impossible à déterminer.

(10) On ne sait quel est cet arbre. M. Fée demande si ce ne serait pas un magnolia.

(11) Capita regni Sabota om. Vulg. Ces mots sont dans les anciennes éditions; omis par Hardouin, ils l'ont été depuis dans les éditions postérieures.

(12) L'encens de l'Inde provient d'un arbre de la famille des térébinthacées, Boswellia thurifera ; mais on ne connaît pas quel est l'arbre qui produit l'encens d'Arabie.

(13) Sapore : gummis, dente lentescens Ed. princeps, Brot. — Sapore gummi dente lentescentis Vulg.

(14) On ne voit pas ce que fait ici ce lierre. Mais Brotier remarque avec raison que Pline a pris κισθοῦ, cisthus, qu'il lisait dans son auteur, pour κισσὸς, hedera, le lierre.

(15) Sprengel pense que le cinnamome est le laurus cinnamomum des modernes. M. Fée verrait plutôt dans le cinnamome des anciens le produit de divers amyris, arbrisseaux qui abondent dans toute l'Afrique.

(16) Sillig omet ira. Cette omission favorise le sens certainement. Mais il m'a été impossible de trouver sur quelle autorité Sillig avait effacé ce mot.

(17) Le calamus odoratus ne paraît pas être l'acorus calamus, L., dont Pline parle XXV, 100. M. Guibourt (*Journal de chimie méd.*, I, p. 119) a émis l'opinion que ce calamus pouvait être le chirayta, gentianée de l'Inde.

(18) Hoc Ed. princeps, Brotier. — habetur Vulg.

(19) Dica Codd. Reg. — Vincta Vulg. — Victa Tolet. — Juncta Ed. princeps.

(20) Gummi arescere addita Vulg. — Gummi om. Editt. Vet.

(21) Sacopenium Codd. — Sagapenum Vulg.

(22) On a indiqué comme synonyme moderne le laurus malobathrum. Mais M. Fée regarde cette synonymie comme fausse, et pense que le malobathrum des anciens ne nous est pas connu.

(23) Dans Dioscoride, I, 150, l'élate ou spathe ou phœnix est l'enveloppe du fruit des palmiers qui commence à mûrir. Pline a pris le nom d'une partie pour un nom d'arbre.

(24) Le camaque est inconnu; il ne peut pas être la noix muscade, myristica moschata, comme l'ont dit des commentateurs.

LIVRE XIII.

1 I. Jusqu'à présent nous avons parlé des arbres dont les odeurs sont précieuses. Chacune était en soi merveilleuse; le luxe s'est plu à les mélanger, et à faire de toutes une seule odeur : c'est ainsi qu'ont été inventés les parfums. (I.) Quel en est l'inventeur? on ne le dit pas. Il n'y en avait point au temps de la guerre de Troie; on n'employait pas alors l'encens dans les sacrifices; les cèdres (XIII, 30) seuls et les citres (*thuya articulata*, L.) envoyaient la fumée de leurs branches se répandre en nuages au-dessus des victimes : cependant déjà le suc de rose était trouvé, il est nommé en effet (Il., XXIII, 186) dans Homère, comme donnant du prix à l'huile. Les parfums
2 vont de droit aux Perses : ils en sont toujours pénétrés, et par ce moyen ils masquent la mauvaise haleine que leur donne leur gourmandise (XI, 115). Le premier exemple de l'usage des parfums que je trouve est la boîte à parfums (VII, 30) dont Alexandre s'empara, au milieu des autres dépouilles, lors de la prise du camp de Darius. Plus tard, ce genre de luxe a été admis par les Romains au nombre des jouissances de la vie les plus prisées et les plus distinguées. On a commencé aussi à les employer en l'honneur des morts : en conséquence, nous nous étendrons davantage sur ce sujet. Les parfums qui ne sont pas le produit d'arbrisseaux ne seront, pour le moment, indiqués que par leur nom; nous en exposerons les caractères en lieu et place.

1 II. Les noms des parfums sont dus les uns aux lieux de leur origine, les autres aux sucs, les autres aux arbres, les autres à des circonstances particulières. D'abord, il faut savoir qu'à leur égard souvent la mode et la faveur ont changé. Dans l'antiquité, le plus estimé était le parfum de l'île de Délos; plus tard ce fut celui de Mendès (Égypte) : ces variations ne sont pas dues seulement aux mélanges et aux proportions; mais les mêmes sucs sont en faveur ou défaveur suivant les lieux, et suivant l'amélioration ou la dégénération des substances. Le parfum d'iris (XXI, 19) de Corinthe a longtemps eu la vogue, puis celui de Cyzique. Il en a été de même pour le parfum de roses de Phaselis (V, 26), prééminence qui fut enlevée par Naples, Capoue, Préneste. On prisa 2
longtemps par-dessus tout le parfum de safran de Soles en Cilicie, puis celui de Rhodes; le parfum d'œnanthe (XII, 62) de Chypre, puis celui d'Adramytte; le parfum de marjolaine (XXI, 35) de Cos a eu la vogue, puis le parfum de coing (XXIII, 54) de la même île a été préféré. Quant au parfum de cypre (XII, 51), on prisa d'abord celui de l'île de Chypre, puis celui d'Égypte, où tout à coup le parfum de Mendès et le métopion obtinrent la préférence; puis la Phénicie s'empara de ces deux derniers parfums, et laissa à l'Égypte la prééminence pour le parfum de cypre. Athènes a conservé avec persévérance son panathénaïcon. Il y avait jadis un pardalium dans la ville de Tarse, mais on n'en connaît plus la composition et le mélange. On a cessé encore de faire du parfum de narcisse (XXI, 75) avec la fleur de cette plante. Deux éléments entrent dans la confection 3

LIBER XIII.

1 I. Hactenus in odoribus habent pretia silvæ : erantque per se mira singula : juvitque luxuria omnia ea miscere, et e cunctis unum odorem facere : ita reperta sunt unguenta. (I.) Quis primus invenerit non traditur. Iliacis temporibus non erant : nec thure supplicabatur; cedri tantum et citri suorum fruticum in sacris fumo convolutum nidorem noverant, jam rosæ succo reperto : nominatur enim id quoque in olei laude. Unguentum Persarum
2 genti se debet. Illi madent eo, et accersita commendatione, ingluvie natum virus exstinguunt. Primum, quod equidem inveniam, castris Darii regis expugnatis, in reliquo ejus apparatu Alexander cepit scrinium unguentorum. Postea voluptas ejus a nostris quoque inter laudatissima atque etiam honestissima vitæ bona admissa est; honosque et ad defunctos pertinere cœpit. Qua propter plura de eo dicemus. Quæ ex his non erunt fruticum, ad præsens nominibus tantum indicabuntur : natura vero eorum suis reddetur locis.

II. Unguentis cognomina dedere aliis patriæ, aliis succi, 1
aliis arbores, aliis causæ : primumque id scire convenit, mutatam auctoritatem, et sæpius transisse gloriam. Laudatissimum fuit antiquitus in Delo insula : postea Mendesium. Nec mixtura et compositione tantum hoc accidit; sed iidem succi varie alibi ad quælibet prævaluere, aut degeneravere. Irinum Corinthi diu maxime placuit, postea Cyzici : simili modo rhodinum Phaseli : quam gloriam abstulere Neapolis, Capua, Præneste. Crocinum in 2
Solis Ciliciæ diu maxime laudatum, mox Rhodi. Œnanthinum in Cypro, postea Adramytteo. Amaracinum in Coo : postea eodem loco prælatum est Melinum. Cyprinum in Cypro, deinde in Ægypto, ubi Mendesium et Metopium subito gratius factum est. Mox hæc abstulit Phœnice, et Cyprini laudem Ægypto reliquit. Panathenaicon suum Athenæ perseveranter obtinuere. Fuerat et Pardalium in Tarso : cujus etiam compositio et mixtura obliterata est. Narcissinum quoque ex flore narcisso desiit

des parfums, la partie liquide et la partie solide :
la première n'est guère composée que d'huiles,
la seconde l'est de substances odorantes ; celle-ci
se nomme stymma (épaississant), celle-là hé-
dysma (douceur). Un troisième élément est la
couleur, que beaucoup négligent. Pour la colora-
tion on ajoute le cinabre (xxxiii, 39) et l'an-
chuse (xxii, 28). On sale l'huile pour la conser-
ver. Quand on a ajouté l'anchuse, on n'ajoute pas
de sel. On ajoute de la résine ou de la gomme
pour fixer l'odeur dans le parfum solide, laquelle,
sans cette addition, se perd et s'évanouit rapi-
4 dement. Le plus prompt à préparer, et vraisem-
blablement le premier qu'on ait fabriqué, est
celui qui se fait avec le bryon (xii, 61) et l'huile
de balan (xii, 46). La composition du parfum de
Mendès se compliqua par l'addition de résine à
l'huile de balan ; aujourd'hui on y ajoute de pré-
férence du métopion : c'est une huile extraite
des amendes amères en Égypte, et à laquelle on
ajoute de l'omphacium (xii, 60), du cardamome,
du jonc (xii, 48), du calamus, du miel, du vin, de
la myrrhe, de la graine de baumier, du galba-
5 num et de la térébenthine. Parmi les parfums
les plus communs aujourd'hui, et, selon l'opi-
nion commune, les plus anciens, est celui qui est
composé d'huile de myrte, de calamus (xii, 48),
de cyprès, de cypre (*henné, Lawsonia inermis*),
de lentisque et d'écorce de grenade. Pour moi, je
pense que les parfums composés avec la rose, qui
vient partout, ont été les plus répandus. La com-
position du parfum de rose fut longtemps très-
simple : omphacium, fleur de rose, fleur de
safran, cinabre, calamus, miel, jonc, fleur de
sel ou anchuse, vin. Même procédé pour le par-
fum de safran : on ajoute du cinabre, de l'an-
chuse et du vin. Même procédé pour le parfum
de marjolaine (xxi, 35) : on ajoute l'omphacium
(xii, 60) et le calamus; ce dernier parfum est 6
excellent dans l'île de Chypre et à Mitylène, où
abonde la marjolaine. On mêle encore des huiles
à plus bas prix, celles de myrte et de lau-
rier, auxquelles on ajoute l'huile de marjolaine,
le lis, le fenugrec, la myrrhe, la cannelle, le
nard, le jonc, le cinnamome. Avec les coings
ordinaires et ceux qui sont appelés struthies on
prépare, comme nous le dirons (xxiii, 54), le
melinum, qui passe dans les parfums avec l'addi-
tion de l'omphacium, de l'huile de cypre, de
celle de sésame, du baume, du jonc, de la can-
nelle et de l'aurone. Le parfum de lis est le
plus fluide : il est composé de lis, d'huile de ba-
lan, de calamus, de miel, de cinnamome, de
safran, de myrrhe. Le parfum de cypre est fait 7
avec du cypre, de l'omphacium, du cardamome,
du calamus, de l'aspalathe (xii, 52) et de l'aurone;
quelques-uns y ajoutent de la myrrhe et du pa-
nax (xii, 57); le meilleur est celui de Sidon, puis
celui d'Égypte, si on n'y ajoute pas de l'huile de
sésame; il se conserve pendant quatre ans ; le
cinnamome lui donne de la force. Le parfum de
fenugrec (xxiv, 120) se fait avec l'huile récente,
le souchet (xxi, 70), le calamus, le mélilot, le
fenugrec, le miel, le marum (xii, 53) et la marjo-
laine; c'était le parfum le plus en vogue au temps
du poëte comique Ménandre. Longtemps après, le
premier rang passa au mégalium, ainsi appelé
à cause de sa renommée, et fait avec de l'huile de
balan, du baume, du calamus, du jonc, du xy-
lobalsamum (xii, 54), de la cannelle et de la ré-
sine; il doit être ventilé pendant la cuisson jus-
qu'à ce qu'il cesse d'être odorant; l'odeur revient
par le refroidissement. Des essences isolées cons- 8
tituent aussi des parfums célèbres : au premier

3 componi. Ratio faciendi duplex : succus, et corpus. Ille
olei generibus fere constat, hoc odorum. Hæc stymmata
vocant, illa hedysmata. Tertius inter hæc est colos, mul-
tis neglectus. Hujus causa adduntur cinnabaris et anchusa.
Sal aspersus olei naturam coercet. Quibus anchusa adjecta,
sal non additur. Resina aut gummi adjiciuntur ad conti-
nendum odorem in corpore. Celerrime is evanescit atque
4 definit, si non sunt hæc addita. Unguentorum expeditis-
simum fuit, primumque, ut verisimile est, e bryo et bala-
nino oleo. Increvit deinde Mendesium, balanino resina
mixta, magisque etiamnum Metopio. Oleum hoc est,
amygdalis amaris expressum in Ægypto. Cui addidere om-
phacium, cardamomum, juncum, calamum, mel, vinum,
myrrham, semen balsami, galbanum, resinam terebenthi-
5 nam. E vilissimis quidem hodieque est, ob id creditum et in
vetustissimis esse, quod constat oleo myrteo, calamo,
cupresso, cypro, lentisco, malogranati cortice. Sed di-
vulgata maxime unguenta crediderim rosæ, quæ plurima
ubique gignitur. Itaque simplicissima rhodini mixtura
diu fuit, additis omphacio, flore rosæ, crocino, cinnabari,
calamo, melle, junco, salis flore aut anchusa, vino. Si-
milis ratio et in crocino, additis cinnabari, anchusa,
vino. Similis et in sampsuchino, admixtis omphacio,
calamo. Optimum hoc in Cypro et Mitylenis, ubi plurima 6
sampsuchus. Miscentur et viliora genera olei e myrto,
lauro, quibus additur sampsuchinum, lilium, fenum græ-
cum, myrrha, casia, nardum, juncus, cinnamomum. E
malis quoque cotoneis et struthiis fit oleum (ut dicemus)
melinum, quod in unguenta transit, admixtis omphacio
cyprino, sesamino, balsamo, junco, casia, abrotano. Su-
sinum tenuissimum omnium est. Constat ex liliis, bala-
nino, calamo, melle, cinnamomo, croco, myrrha. Et 7
idem cyprinum ex cypro, et omphacio, et cardamomo,
calamo, aspalatho, abrotano. Aliqui et in cyprinum ad-
dunt myrrham et panacem. Hoc optimum Sidone, mox
Ægypto, si non addatur sesaminum oleum. Durat et qua-
driennio. Excitatur cinnamomo. Telinum fit ex oleo recenti,
cypero, calamo, meliloto, feno græco, melle, maro, ama-
raco. Hoc erat celeberrimum Menandri poetæ comici ætate.
Postea multo successit propter gloriam appellatum mega-
lium, ex oleo balanino, balsamo, calamo, junco, xylobalsa-
mo, casia, resina. Hujus proprietas, ut ventiletur in coquen-
do, donec desinat olere : rursus refrigeratum odorem suum
capit. Singuli quoque succi nobilia unguenta faciunt. In pri- 8

rang le malobathrum (xii, 59), puis l'iris d'Illyrie et la marjolaine de Cyzique : ces deux derniers végétaux sont des herbes; on y ajoute peu d'ingrédients, variables suivant les parfumeurs; ceux qui en ajoutent le plus mettent du miel, de la fleur de sel, de l'omphacium, des feuilles d'agnus (xxiv, 38), du panax, toutes substances étrangères. Le parfum de cinnamome monte à des prix prodigieux. Au cinname on ajoute de l'huile de balan, du xylobalsamum, du calamus, du jonc, des graines de baumier, de la myrrhe, du miel odorant; c'est le plus épais des parfums. Le prix en est de 25 deniers (20 fr. 50) à 300 (246 fr.). Le parfum de nard ou foliatum (xii, 27) est composé d'omphacium, d'huile de balan, de jonc, de costus (xii, 25), de nard, d'amome (xii, 28), de myrrhe, de baume. A ce propos on se rappellera que les herbes qui, avons-nous dit, simulent le nard indien, sont au nombre de neuf (xii, 26 et 27) : que de moyens de falsification !
9 Tous les parfums deviennent plus pénétrants par le costus et l'amome, qui portent surtout à l'odorat; la myrrhe leur donne plus de consistance et de suavité; le safran les rend plus propres aux emplois médicaux; ils sont très-pénétrants même avec l'amome seul, qui va jusqu'à causer des maux de tête. Quelques-uns se contentent d'arroser les substances les plus précieuses avec la décoction des autres, épargnant la dépense; mais la force du parfum n'est pas aussi grande que quand tous les ingrédients ont bouilli ensemble (1). La myrrhe, à elle seule, sans huile, constitue un parfum; pour cela on n'emploie que la myrrhe stacté, autrement elle donne trop d'amertume. Le parfum de cypre rend les parfums verts, celui de lis les rend onctueux, celui de Mendès noirs, celui de roses blancs; la myrrhe les rend pâles. Telles sont les inventions anciennes, auxquelles se sont ajoutées plus tard les falsifications des fabriques. Maintenant parlons du parfum qui est le comble du raffinement et le plus estimé
de tous : (ii.) il est nommé le parfum royal, 10
parce qu'il est ainsi composé pour les rois des Parthes : myrobolan (xii, 46), costus, amome, cinname-comaque (xii, 63), cardamome, épi de nard, marum, myrrhe, cannelle, styrax, ladanum, baume, calamus (xii, 48), jonc (xii, 48), œnanthe, malobathrum (xii, 59), serichatum (xii, 45), cypre, aspalathe, panax, safran, souchet, marjolaine, lotus, miel, vin. Ni l'Italie, conquérante de toutes les nations, ni même l'Europe entière, ne fournissent aucune des productions qui entrent dans la fabrication des parfums, excepté l'iris d'Illyrie et le nard des Gaules; car le vin, la rose, les feuilles de myrte, et l'huile, sont à peu près de tous les pays.

III. Ce qu'on appelle diapasma est fait avec 1
des odeurs sèches : quant à la lie de parfum, on la nomme magma. Dans toutes ces préparations, l'odeur la plus puissante est toujours ajoutée la dernière. Les parfums se conservent le mieux dans les vases d'albâtre (xxxvi, 12), les odeurs dans de l'huile, laquelle les garde d'autant mieux qu'elle est plus grasse, comme l'huile d'amandes. Les parfums eux-mêmes s'améliorent en vieillissant; le soleil les gâte : aussi les fait-on cuire à l'ombre dans des vases de plomb. On les éprouve en en versant sur le dos de la main, de peur que la chaleur de la partie charnue ne les altère.

IV. (iii.) Les parfums sont l'objet d'un luxe 1
le plus inutile de tous. En effet, les perles et les pierres précieuses passent à l'héritier, les étoffes durent un certain temps; mais les parfums exhalent immédiatement l'odeur; et l'heure où on les

nis malobathrum, postea iris Illyrica, et Cyzicena amaracus : herbarum utraque. Pauca his, et alia alii miscent : qui plurima, alterutri mel, salis florem, omphacium, agni folia, panacem, externa omnia. Prodigiosa cinnamomino pretia. Adjicitur cinnamo balaninum oleum, xylobalsamum, calamus, juncus, balsami semina, myrrha, mel odoratum : unguentorum hoc crassissimum. Pretia ei a x. xxv ad x. ccc. Nardinum, sive foliatum, constat omphacio, balanino, junco, costo, nardo, amomo, myrrha, balsamo. In hoc genere conveniet meminisse, herbarum, quæ nardum Indicum imitentur, species novem a nobis esse dictas : tanta
9 materia adulterandi est ! Omnia autem acutiora fiunt costo, amomo, quæ maxime nares feriunt : crassiora myrrha, suavioraque : medicinæ autem utiliora croco : acerrima per se amomo. Hoc et capitis dolores facit. Quidam satis habent aspergere, quæ sunt pretiosissima, cæteris decoctis, impendio parcentes : sed non eadem est vis, nisi una decoctis. Myrrha et per se unguentum facit sine oleo, stacte dumtaxat : alioqui nimiam amaritudinem affert. Cyprino viride fit, susino unguinosum, Mendesio nigrum, rhodino candidum, myrrha pallidum. Hæc sunt antiquæ inventionis genera, et postea officinarum furta. Nunc dicetur
cumulus ipse deliciarum, et summa auctoritas rei. (ii.) Ergo 10
regale unguentum appellatum, quoniam Parthorum regibus ita temperatur : constat myrobalano, costo, amomo, cinnamo comaco, cardamomo, nardi spica, maro, myrrha, casia, styrace, ladano, opobalsamo, calamo, junco, œnanthe, malobathro, serichato, cypro, aspalatho, panace, croco, cypiro, amaraco, loto, melle, vino. Nihilque ejus rei causa in Italia victrice omnium, in Europa vero tota, præter irin Illyricam, et nardum Gallicum, gignitur. Nam vinum, et rosa, et myrti folia, oleumque, communia fere omnium terrarum intelliguntur.

III. Siccis odoribus constant, quæ diapasmata vocantur. 1
Nam fæcem unguenti magma appellant. Inter omnes potentissimus odor, quisquis novissime additur. Unguenta optime servantur in alabastris, odores in oleo : quod diuturnitati eorum tanto utilius est, quanto pinguius, ut ex amygdalis. Et ipsa unguenta vetustate meliora. Sol inimicus his : quamobrem in umbra coquuntur plumbeis vasis. Experimentum eorum inversa manu capitur, ne carnosæ partis calor vitiet.

IV. (iii.) Hæc est materia luxus e cunctis maxime su- 1
pervacui. Margaritæ enim gemmæque ad heredem tamen

porte les a dissipés. Ils sont parfaits, quand, une femme passant, l'odeur qu'elle répand attire même ceux qui sont occupés à autre chose. Ils se vendent plus de 40 deniers (32 fr. 80) la livre. Voilà ce que coûte le plaisir d'autrui ; car celui qui porte une odeur ne la sent pas lui-
2 même. Mais il faut faire ici quelque distinction. Nous lisons dans Cicéron (XVII, 3, 11) que les parfums qui sentent la terre sont plus agréables que ceux qui sentent le safran : c'est que même dans cet objet, où la corruption éclate le plus, on aime à tempérer le mal par un peu de sévérité. Quelques-uns recherchent surtout la consistance dans les parfums, c'est ce qu'ils appellent parfum épais; ils aiment à être non pas humectés, mais enduits de parfum. Nous avons vu oindre la plante des pieds, raffinement enseigné, disait-on, à Néron par
3 M. Othon. Comment, je le demande, l'odeur mise à cette partie du corps pouvait-elle être sentie et faire plaisir? Nous avons entendu aussi un simple particulier ordonner que les murs des bains fussent aspergés de parfum; l'empereur Caligula en faisait mettre dans ses bains de siége. Et qu'on ne regarde pas cela comme un privilége de prince : un esclave de Néron en a fait ensuite autant. Toutefois, ce qui est étonnant, c'est que ce genre de luxe ait pénétré même dans les camps : les aigles et les étendards, poudreux et gardés par des mains vaillantes, sont parfumés les jours de fêtes. Plût au ciel que nous pussions dire quel est l'auteur de cet usage ! Sans doute c'est mues par ce prix corrupteur que les aigles ont fait la conquête du monde. Grâce à ces patronages que nous cherchons à nos vices, on s'autorise à user de parfums sous le casque.

V. Je serais embarrassé de dire quand les Ro- 1
mains ont commencé à s'en servir. Il est certain que, le roi Antiochus et l'Asie ayant été vaincus l'an 565 de Rome, P. Licinius Crassus et L. Julius César, censeurs, rendirent un édit pour défendre la vente des parfums exotiques : ce fut le terme dont ils se servirent. Mais aujourd'hui quelques-uns les ajoutent aux boissons, et l'amertume est tellement prisée, qu'on prodigue les odeurs pour la jouissance de deux sens. Le frère de L. Plancus deux fois consul et censeur, L. Plotius, ayant été proscrit par les triumvirs, fut trahi dans sa cachette de Salerne par l'odeur des parfums qu'il portait, cela est certain ; mollesse honteuse qui absout la proscription. Qui, en effet, ne trouverait pas juste la mort de telles gens?

VI. Au reste, l'Égypte est de tous les pays le 1
plus exploité par la parfumerie ; puis la Campanie, à cause de l'abondance des roses. (IV.) Quant à la Judée, célèbre par les parfums, elle l'est encore plus par ses palmiers (*phœnix dactylifera*, L.), dont nous allons maintenant traiter. On en trouve même en Europe ; ils sont communs en Italie, mais stériles. Sur les plages maritimes de l'Espagne ils donnent des fruits, mais d'un goût âpre ; en Afrique, le fruit est doux, mais la saveur s'en perd aussitôt. Il en est autrement dans l'Orient : là ils fournissent du vin, servent de pain à certaines nations, et sont même un aliment pour plusieurs quadrupèdes. Le palmier mérite donc le nom d'exotique; aucun n'est venu spontanément en Italie, ni dans aucune autre partie du monde, excepté dans les contrées chaudes ; et il n'est productif que dans les contrées brûlantes.

transeunt : vestes prorogant tempus : unguenta illico exspirant, ac suis moriuntur horis. Summa commendatio eorum, ut, transeunte femina, odor invitet etiam aliud agentes : exceduntque quadragenos denarios libræ. Tanti emitur voluptas aliena : etenim odorem qui gerit, ipse
2 non sentit. Sed et hæc aliqua differentia signanda sunt. In M. Ciceronis monumentis invenitur, unguenta gratiora esse, quæ terram, quam quæ crocum sapiant : quando etiam corruptissimo in genere magis tamen juvat quædam ipsius vitii severitas. Sed quosdam crassitudo maxime delectat, spissum appellantes : linique jam, non solum perfundi, unguentis gaudent. Vidimus etiam vestigia pedum tingi : quod M. Othonem monstrasse Neroni prin-
3 cipi ferebant. Quæso ut qualiter sentiretur, juvaretque, ab ea parte corporis? Nec non aliquem ex privatis audivimus jussisse, spargi parietes balinearum unguento, atque Caium principem, solia temperari : ac ne principale videatur hoc bonum, et postea quemdam ex servis Neronis. Maxime tamen mirum est, hanc gratiam penetrasse et in castra. Aquilæ certe ac signa, pulverulenta illa, et custodibus horrida, inunguntur festis diebus; utinamque dicere possemus, quis primus instituisset! Ita est, nimirum hac mercede corruptæ terrarum orbem devicere aquilæ. Ista patrocinia quærimus vitiis, ut per hoc jus sumantur sub casside unguenta.

V. Quando id primum ad Romanos penetraverit, non 1
facile dixerim. Certum est Antiocho rege Asiaque devictis, Urbis anno quingentesimo sexagesimo quinto, P. Licinium Crassum, L. Julium Cæsarem censores edixisse, ne quis venderet unguenta exotica : sic enim appellavere. At hercules jam quidam etiam in potus addunt : tantique amaritudo est, ut odore prodigo fruantur ex utraque parte corporis. L. Plotium, L. Planci bis consulis censorisque fratrem, proscriptum a triumviris, in Salernitana latebra unguenti odore proditum constat : quo dedecore tota absoluta proscriptio est. Quis enim non merito judicet periisse tales?

VI. Cætero terrarum omnium Ægyptus accommodatis- 1
sima unguentis : ab ea Campania est, copia rosæ. (IV.) Judæa vero inclyta est vel magis palmis : quarum natura nunc dicetur. Sunt quidem et in Europa, vulgoque Italia, sed steriles. Ferunt in maritimis Hispaniæ fructum, verum immitem : dulcem in Africa, sed statim evanescentem. Contra in Oriente : ex his vina, gentiumque aliquibus panis : plurimis vero etiam quadrupedum cibus. Quamobrem jure dicentur externæ. Nulla est in Italia sponte genita, nec in alia parte terrarum, nisi in calida : frugifera vero nusquam, nisi in fervida.

VII. Gignitur levi sabulosaque terra : majore in parte 1
et nitrosa. Gaudet et riguis : totoque anno bibere quum

1 VII. Il vient dans une terre légère et sablonneuse, le plus souvent nitreuse; il aime les irrigations, et, se plaisant à être arrosé toute l'année, une année sèche lui convient. On pense aussi que le fumier lui est nuisible; c'est l'avis de certains Assyriens, à moins que le fumier ne soit mêlé à de l'eau vive. Il y a plusieurs espèces de palmiers. La première ne dépasse pas la taille d'un arbrisseau; ordinairement stérile, elle donne quelquefois des fruits; les branches courtes et garnies de feuilles sont en couronne : cet arbre sert, dans beaucoup de pays, à défendre en
2 guise de crépi les murailles contre les eaux. Les grands palmiers forment des forêts; le tronc même est muni tout autour de feuilles pointues, disposées en forme de peigne; ce sont les palmiers sauvages: toutefois, par une débauche vagabonde, ils ont commerce avec les palmiers cultivés. Ceux-ci, ronds et élevés, sont garnis circulairement de tubérosités épaisses formées par l'écorce et arrangées en gradins, ce qui offre de la facilité aux Orientaux pour grimper sur l'arbre. L'homme s'entoure, lui et l'arbre, d'un cercle d'osier; et de cette façon il parvient au haut avec une rapidité merveilleuse. Tout le feuillage est au sommet, ainsi que le fruit. Le fruit n'est pas entre les feuilles comme dans les autres arbres, mais au milieu des branches : il pend en grappes à des pédicules qui lui sont propres, participant à la fois de la grappe et de la pomme. Les feuilles sont terminées par une pointe en forme de couteau; les côtés en sont canaliculés, et elles ont donné la première idée d'une armée faisant face de deux côtés : aujourd'hui on les fend (XVI, 37) pour faire des cordes, des nattes et des parasols
3 légers. Les naturalistes les plus exacts ont dit que les arbres, et, à vrai dire, tous les végétaux que la terre produit, même les herbes, ont les deux sexes. Pour le moment il suffit d'avoir rappelé cette observation, qui n'est manifeste dans aucun arbre plus que dans le palmier. Le mâle fleurit; la femelle ne fleurit pas, et a seulement un bourgeon en forme d'épi. Dans l'un et l'autre la chair du fruit se forme d'abord, puis le noyau, c'est-à-dire la graine; ce qui le prouve, c'est que sur la même tige on trouve de jeunes fruits sans noyau. Ce noyau est oblong, et non arrondi comme celui des olives; en outre il est fendu, sur le dos, d'une fente à bords renflés; et en avant, au milieu, est sur la plupart un ombilic, d'où la
racine commence à sortir. En le semant on le 4
place sur la face antérieure, et on en juxtapose deux, au-dessus desquels on en met deux autres, parce qu'un seul ne donne qu'une plante faible; mais les quatre se réunissent. Ce noyau est séparé de la chair du fruit par plusieurs enveloppes blanches, et par d'autres qui adhèrent au fruit même; jouant librement dans l'intérieur, il ne tient qu'au sommet par un fil. La chair du fruit mûrit en un an. Cependant en certains lieux, par exemple en Chypre, sans mûrir il a déjà une saveur douce et agréable; la feuille y est plus large, et le fruit plus arrondi qu'ailleurs; on ne l'avale pas, on se contente de le mâcher et d'en
exprimer le suc. En Arabie aussi on dit que les 5
palmiers ont un goût d'une douceur fade; toutefois Juba met au-dessus de toutes la datte des Arabes Scénites, nommée dablan. On assure que dans une forêt naturelle les palmiers femelles privés de mâles n'engendrent pas; que plusieurs femelles autour d'un seul mâle inclinent de son côté leur feuillage, qui semble le flatter; que lui, hérissant sa chevelure, féconde les autres par son souffle, par la vue, et par la poussière même; que,

amet, anno sitienti. A fimo quidem etiam lædi putant : et Assyriorum pars aliqua, si non rivis misceatur. Genera earum plura : et prima fruticem non excedentia : sterilem hunc, alibi et ipsum fertilem, brevique ramorum orbe foliosum. Tectorii vicem hic parietibus plerisque in locis
2 præstat contra aspergines. Procerioribus silva, arbore ex ipsa foliorum aculeo fruticante circa totas pectinatim, quas silvestres intelligi necesse est. Incerta tamen libidine etiam mitioribus se miscent. Reliquæ teretes atque proceræ, densis gradatisque corticum pollicibus, ut orbibus, faciles se ad scandendum Orientis populis præbent, vitilem sibi arborique indutis circulum, mira pernicitate tum homine subeunte. Coma omnis in cacumine, et pomum est : non inter folia hoc, ut in cæteris : sed suis inter ramos palmitibus racemosum, utraque natura uvæ atque pomi. Folia cultrato mucrone, lateribus in sese bifidatis, bella primum demonstravere gemina : nunc ad funes, vitilium-
3 que nexus, et capitum levia umbracula finduntur. Arboribus, imo potius omnibus quæ terra gignat, herbisque etiam, utrumque sexum esse diligentissimi naturæ tradunt : quod in plenum satis sit dixisse hoc in loco : nullis tamen arboribus manifestius. Mas in palmite floret, femina citra florem germinat tantum spicæ modo. Utrisque autem prima nascitur pomi caro : postea lignum intus, hoc est, semen ejus. Argumentum, quod parvæ sine hoc reperiuntur in eodem palmite. Est autem oblongum, non, ut olivis, orbiculatum. Præterea cæsum a dorso pulvinata fissura, et in alvo media plerisque umbilicatum, unde
primum spargitur radix. Seritur autem pronum, et bina 4
juxta composita semina, superque totidem, quoniam infirma singulis planta est : quaternæ coalescunt. Multis candidisque lignum hoc a carnibus discernitur tunicis, aliis corpori adhærentibus : laxeque distans, tantum cacumini filo adhæret. Caro maturescit anno. Quibusdam tamen in locis, ut in Cypro, quanquam ad maturitatem non perveniat, grato sapore dulcis est : et folium ibi latius, fructus quam reliquis rotundior : nec ut devoretur corpus,
verum ut exspuatur, succo modo expresso. Et in Arabia 5
languide dulces traduntur esse palmæ : quanquam Juba apud Scenitas Arabas præfert omnibus saporibus, quam vocant Dablan. Cætero sine maribus non gignere feminas sponte edito nemore confirmant : circaque singulos plures nutare in eum pronas blandioribus comis. Illum erectis hispidum, afflatu visuque ipso et pulvere etiam reliquas

l'arbre mâle étant coupé, les femelles, veuves, deviennent stériles. Leurs amours sont si bien connues, que l'homme a imaginé de produire la fécondation en secouant les fleurs et le duvet des mâles, ou même seulement leur poussière, sur les femelles.

1 VIII. On multiplie aussi les palmiers de bouture avec la tige coupée à deux coudées de la cervelle (XIII, 9, 1) de l'arbre, fendue, et enfoncée en terre. Un rejeton arraché à la racine donne aussi une bouture, ainsi que les branches les plus tendres. En Assyrie, on couche l'arbre dans un terrain humide; il donne tout entier naissance à des racines, mais il produit des arbrisseaux et non des arbres. En conséquence on établit des pépinières, et on transplante les palmiers au bout d'un an, et de nouveau au bout de deux. Ils aiment, en effet, à être transplantés vers le lever de la Canicule en Assyrie, pendant le printemps ailleurs. On n'y taille pas les jeunes palmiers, mais on en lie la tête, afin qu'ils croissent en hauteur.
2 Devenus grands, on les émonde pour les faire grossir, mais on laisse les branches de la longueur d'un demi-pied, opération ailleurs mortelle pour l'arbre. Nous avons dit (XIII, 7) qu'ils se plaisent dans un terrain salé (XVII, 3); là où le sol n'est pas salé, on jette du sel, non sur les racines, mais à une certaine distance. Quelques palmiers, dans la Syrie et l'Égypte, se divisent en deux troncs, dans la Crète en trois et même en cinq. Les palmiers portent dès l'âge de trois ans; mais dans l'île de Chypre, la Syrie et l'Égypte, à l'âge de quatre ans; quelques-uns ne portent qu'à l'âge de cinq : l'arbre a la hauteur d'un homme; le fruit n'a pas de noyau tant que l'arbre est jeune, ce qui lui a fait donner le nom d'eunuque.

IX. On connaît plusieurs espèces de palmiers. 1
L'Assyrie et toute la Perse emploient les stériles pour la charpente et les ouvrages de luxe. Il y a même des forêts de palmiers mises en coupes; ils repoussent par la racine. La moelle en est douce au sommet, c'est ce qu'on appelle cervelle; on peut l'extraire sans faire mourir l'arbre, ce qui n'a pas lieu pour les autres espèces. On nomme chamærepes (latanier, *chamærops humilis*, L.) ceux qui ont la feuille plus large et molle; on s'en sert beaucoup pour les ouvrages de vannerie : ils abondent dans la Crète, et surtout dans la Sicile. Le charbon de palmier s'éteint difficilement, et la combustion en est lente. Les palmiers à fruit ont 2
un noyau les uns plus court, les autres plus long, ceux-ci plus mou, ceux-là plus dur, quelques-uns osseux et en forme de croissant : la superstition veut qu'on les polisse avec la dent, et l'on s'en sert contre les charmes. Ce noyau est dans des enveloppes plus ou moins nombreuses, plus ou moins épaisses. De la sorte on trouve quarante-neuf espèces, si l'on veut énumérer tous les noms même barbares et les vins différents tirés de ces arbres. Les plus célèbres sont ceux qu'on nommait royaux, parce qu'ils étaient uniquement réservés aux rois de Perse; il n'y en avait qu'à Babylone, dans le seul jardin de Bagoas. Bagoas est le nom que les Perses donnent aux eunuques, dont quelques-uns ont régné sur ce pays. Ce jardin s'est toujours trouvé dans l'enceinte du palais du souverain. Mais dans les contrées mé- 3
ridionales les dattes les plus renommées sont les syagres (dattes de sanglier), et ensuite les margarides. Ces dernières sont courtes, blanches, rondes, plus semblables à des grains de raisin qu'à des dattes; d'où le nom, qui est tiré de celui des perles (margarita). On dit que l'arbre qui les porte

maritare : hujus arbore excisa viduas post sterilescere feminas. Adeoque est Veneris intellectus, ut coitus etiam excogitatus sit ab homine, ex maribus flore ac lanugine, interim vero tantum pulvere insperso feminis.

1 VIII. Seruntur autem palmæ et trunco, duum cubitorum longitudine, a cerebro ipso arboris, fissuris diviso atque defosso. Et ab radice avulsæ vitalis est satus, et ramorum tenerrimis. In Assyria, ipsa quoque arbor strata in solo humido tota radicatur, sed in frutices, non in arborem. Ergo plantaria instituunt, anniculasque transferunt, et iterum bimas. Gaudent enim mutatione sedis, verna alibi, in Assyria autem circa Canis ortus. Nec ferro attingunt ibi novellas : sed religant comas, ut in altitu-
2 dinem exeant. Robustas deputant crassitudinis gratia, semipedales ramorum relinquentes truncos, qui decisi alibi necant matrem. Diximus salsum ab his solum diligi. Ergo ubi non est tale, salem aspergunt, non radicibus, sed longius paulo. Quædam in Syria et Ægypto in binos dividunt se truncos : in Creta et in ternos, quædamque et in quinos. Ferunt statim in trimatu. In Cypro vero, Syria, Ægypto, quadrimæ : aliquæ quinquennes, altitudine hominis, nullo intus pomi ligno, quamdiu sunt novellæ, ob id spadonum accepto nomine.

IX. Genera earum multa. Sterilibus ad materias, ope- 1
rumque lautiora, utitur Assyria, et tota Persis. Sunt et cæduæ palmarum quoque silvæ, germinantes rursus ab radice succisæ. Dulcis medulla earum in cacumine, quod cerebrum appellant : exemtaque vivunt, quod non aliæ. Vocantur autem chamærepes, folio latiore ac molli, ad vitilia utilissimo. Copiosæ in Creta, sed magis in Sicilia. E palmis prunæ vivaces, ignisque lentus. Fructiferarum 2
aliis brevius lignum in pomo, aliis longius : his mollius, illis durius : quibusdam osseum lunatumque, dente contra fascinantes religione politum. Aliud pluribus vestitum paucioribusve tunicis : aliud crassioribus tenuioribusve. Ita fiunt undequinquaginta genera, si quis omnium persequi velit nomina etiam barbara, vinorumque ex iis differentias. Clarissimæ omnium, quas regias appellavere ab honore, quoniam regibus tantum Persidis servarentur, Babylone natæ uno in horto Bagou. Ita enim vocant spadones, qui apud eos etiam regnavere. Hortus ille numquam nisi dominantis in aula fuit. At in meridiano orbe 3
præcipuam obtinent nobilitatem syagri, proximamque margarides. Hæ breves, candidæ, rotundæ, acinis, quam balanis, similiores. Quare et nomen a margaritis accepere. Una earum arbor in Chora esse traditur : una et syagro-

est unique dans la Chora [d'Alexandrie] (VI, 39),
ainsi que celui qui porte les syagres. Chose sin-
gulière ! on nous a dit que ce dernier arbre
meurt et renaît de lui-même avec le phénix, qui,
pense-t-on, a emprunté son nom à ce palmier
à cause de cette particularité : au moment où
j'écris, cet arbre donne des fruits. Le fruit lui-
même est gros, dur, raboteux, et différent des
autres dattes par un goût sauvage qui a quelque
ressemblance avec celui de la chair de sanglier ;
c'est évidemment ce qui lui a fait donner le nom
de syagre. Au quatrième rang sont les sandalides,
appelées ainsi de leur ressemblance avec les
sandales. On assure que sur les confins de l'É-
thiopie se trouvent cinq de ces arbres, et pas da-
vantage, non moins admirables par la douceur
4 de leur fruit que par leur rareté. Au cinquième
rang sont les caryotes, non-seulement très-nour-
rissantes, mais encore pleines de jus : c'est avec
elles qu'on fait en Orient les principaux vins
(VI, 32, 18 ; XIV, 19) ; ils portent à la tête ; de là
vient le nom donné au fruit (κάρος, sommeil). Si
là est l'abondance et la quantité, c'est en Judée
qu'est le renom ; non pas toute la Judée, mais
principalement le territoire de Jéricho. Toutefois
on estime aussi celles d'Archélaïs, de Phasélis et
de Livias, vallées du même pays. La grande qua-
lité de ces dattes est d'avoir un jus onctueux et
lactescent, et une sorte de saveur vineuse jointe à
un goût de miel très-doux. Les caryotes de Nico-
laüs sont plus sèches, mais très-grosses : quatre
mises bout à bout font une coudée. Moins belles,
mais sœurs des caryotes pour le goût, les adel-
phides, ainsi nommées à cause de cela, ont une
douceur qui s'en rapproche, sans être la même.
La troisième espèce de caryotes se nomme patète ;
elle a un excès de jus ; le fruit, ivre de liquide,
crève sur sa mère même, et semble avoir été
foulé. Parmi les dattes sèches sont les dattes sem- 5
blables à des joncs, qui sont très-longues, très-
minces, et courbées vers la terre (2). Quant à celles
de cette espèce que nous consacrons au culte des
dieux, elles sont appelées chydées (communes)
par les Juifs, nation remarquable pour son mé-
pris des divinités. Celles surtout de la Thébaïde et
de l'Arabie sont desséchées, minces, allongées ;
brûlées par une chaleur perpétuelle, elles se cou-
vrent d'une croûte plutôt que d'une peau. Dans
l'Éthiopie même la datte est friable, tant elle est
sèche, et on en fabrique du pain comme avec la
farine ; elle vient sur un arbrisseau à branches
d'une coudée de long, à feuille large, à fruit rond
et plus gros qu'une pomme ; on nomme cette datte
coïx (*cycas circinalis*, L.) ; elle mûrit en trois 6
ans : c'est un arbrisseau toujours couvert de
fruits, à tous les degrés de maturité. La datte de
la Thébaïde est aussitôt serrée dans des tonneaux,
avec sa chaleur et son esprit ; autrement, cet es-
prit ne tarde pas à se perdre : on la sèche au four ;
sans cette précaution, elle se flétrirait. Les dattes
des autres espèces sont peu estimées ; les Syriens
et Juba les nomment tragemata (dragées) ; dans
le reste de la Phénicie et dans la Cilicie elles
portent le nom de balans (glands), nom vulgaire
même pour nous Latins. Il y a aussi plusieurs
espèces de ces dernières dattes ; elles diffèrent
par la rondeur et par la longueur ; elles diffè-
rent aussi par la couleur, les unes étant noires,
les autres rouges : on dit qu'elles n'offrent pas
moins de variétés de couleur que la figue. Ce sont
les blanches qui plaisent le plus. Elles diffèrent
de même par la dimension, selon le nombre qu'il
en faut pour faire une coudée. Quelques-unes ne
sont pas plus grosses qu'une fève. On ne conserve 7

rum. Mirumque de ea accepimus, cum phœnice ave, quæ
putatur ex hujus palmæ argumento nomen accepisse,
iterum mori ac renasci ex seipsa : eratque, quum hæc pro-
derem, fertilis. Ipsum pomum grande, durum, horridum,
et a cæteris generibus distans sapore ferino, quem ferme
in apris novimus : evidentissimeque causa est nominis.
Quarta auctoritas sandalidum, a similitudine appellata-
rum. Jam in Æthiopiæ fine quinque earum nec plures ar-
bores tradunt, non raritate magis, quam suavitate mira-
4 biles. Ab his caryotæ maxime celebrantur, et cibo qui-
dem, sed et succo uberrimæ. Ex quibus præcipua vina
Orienti, iniqua capiti, unde pomo nomen. Sed ut copia ibi
atque fertilitas, ita nobilitas in Judæa, nec in tota, sed
Hiericunte maxime. Quanquam laudatæ et Archelaide, et
Phaselide, atque Liviade, gentis ejusdem convallibus. Dos
his præcipua succo pingui lactentibus : quodamque vini sa-
pore in melle prædulci. Sicciores in hoc genere Nicolai, sed
amplitudinis præcipuæ, quaterni cubitorum longitudinem
efficiunt. Minus speciosæ, sed sapore caryotarum sorores,
ob hoc Adelphides dictæ, proximam suavitatem habent,
non tamen eamdem. Tertium ex his genus patetæ, nimio
liquore abundat : rumpitque se pomi ipsius, etiam in sua
matre, ebrietas, calcatis similis. Suum genus e sicciore 5
turba junceis, prælonga gracilitate curvatis in terram. Nam
quos ex his honori deorum dicamus, chydæos appellavit
Judæa, gens contumelia numinum insignis. In totum
arentes Thebaidis atque Arabiæ, macroque corpore exiles,
et assiduo vapore torrentes, crustam verius, quam cutem,
obducunt. In ipsa quidem Æthiopia friatur (tanta est sic-
citas), et farinæ modo spissatur in panem. Gignitur autem
in frutice ramis cubitalibus, folio latiore, pomo rotundo,
sed majore, quam mali, amplitudine : coicas vocant.
Triennio maturescunt : semperque frutici pomum est sub- 6
nascente alio. Thebaidis fructus extemplo in cados con-
ditur, cum sui ardoris anima : ni ita fiat, celeriter exspi-
rat : marcescitque non retostus furnis. Ex reliquo genere
plebeiæ videntur. Syri et Juba tragemata appellant. Nam
in alia parte Phœnices Ciliciæque, populari etiam no-
mine a nobis appellantur balani. Eorum quoque plura ge-
nera. Differunt figura rotunditatis aut proceritatis. Diffe-
runt et colore, nigriores ac rubentes. Nec pauciores fico
traduntur colores. Maxime tamen placent candidi. Distant
et magnitudine : prout multi cubitum effecere. Quidam
sunt non ampliores faba. Servantur hi demum, qui nas- 7

que celles qui viennent dans des lieux salés et sablonneux, comme dans la Judée et la Cyrénaïque. Celles d'Égypte, de Chypre, de Syrie et de Séleucie Assyrienne ne se conservent pas; elles servent à l'engraissement des pourceaux et autres animaux. On reconnait que ce fruit est gâté ou vieux quand il a perdu une verrue blanche par où il tient à la grappe. Des soldats d'Alexandre furent étouffés par des dattes vertes; accident dû dans le pays des Gédrosiens à la qualité du fruit (xii, 12), ailleurs à la quantité. En effet, les dattes fraîches ont une telle douceur, qu'on ne cesse d'en manger que par la crainte du danger.

1 X. (v.) Outre le palmier, la Syrie possède des arbres particuliers. Parmi les arbres à noix elle a le pistachier (*pistacia vera*, L.). On prétend que la pistache est bonne contre les morsures de serpent, soit en aliment, soit en breuvage. Dans le genre figuier sont les figues cariques et les figues plus petites de la même espèce, qu'on appelle cottanes. Sur la montagne de Damas on trouve le prunier et le myxa (sébestier, *cordia myxa*, L.) (xv, 12); ces deux arbres sont maintenant naturalisés en Italie. Avec le myxa on fait même du vin en Égypte.

1 XI. La Phénicie produit le petit cèdre semblable au genévrier (*juniperus communis*, L.); il y en a deux espèces, le lycien et le phénicien : elles diffèrent par la feuille; celle qui a la feuille dure, aiguë, épineuse, se nomme oxycedros (*juniperus oxycedrus*, L.), rameuse et hérissée de nœuds. L'autre espèce l'emporte par l'odeur. Le petit cèdre produit un fruit de la grosseur d'un grain de myrte et d'une saveur douce. Le grand cèdre (*pinus cedrus*, L.) est aussi divisé en deux espèces : celui qui a des fleurs n'a pas de fruits; celui qui a des fruits n'a pas de fleurs; et le fruit qui tombe y est incessamment remplacé par un nouveau. La graine est semblable à celle du cyprès. Quelques-uns le nomment cédrelate. Cet arbre fournit la résine la plus estimée. Le bois en dure éternellement; aussi l'a-t-on employé à faire des statues de dieux. Il y a à Rome, dans un temple, un Apollon Sosianus (xxxvi, 4, n. 16) en cèdre; il a été apporté de Séleucie. On trouve en Arcadie un arbre semblable au cèdre; on le nomme en Phrygie Frutex (l'Arbrisseau).

XII. (vi.) La Syrie possède encore le térébinthe (*pistacia terebinthus*, L.). L'arbre mâle n'a pas de fruits. L'arbre femelle se divise en deux espèces : l'une a un fruit rouge, de la grosseur d'une lentille; l'autre a un fruit pâle, mûrissant avec le raisin, pas plus gros qu'une fève, d'une odeur plus agréable, et résineux au toucher. Vers le mont Ida de la Troade et en Macédoine, cet arbre est peu élevé, et en forme de buisson; il est grand à Damas de Syrie. Le bois en est extrêmement flexible, dure beaucoup, et est d'un noir luisant. La fleur est en grappe comme celle de l'olivier, mais rouge; les feuilles sont serrées. Il produit aussi des follicules donnant issue à des animalcules semblables à des moucherons, et à un liquide résineux qui s'échappe même par l'écorce. 1

XIII. Le sumac mâle (*rhus coriaria*, L.) de Syrie porte une graine; le sumac femelle est stérile; la feuille ressemble à celle de l'ormeau, un peu plus longue, velue; les pétioles en sont toujours opposés; les branches sont minces et courtes. On emploie cet arbre à préparer les peaux en blanc. La graine est semblable à une lentille, elle rougit avec le raisin; on la nomme rhus; elle est nécessaire dans les médicaments (xxiv, 79). 1

cuntur in salsis atque sabulosis, ut in Judæa, et Cyrenaica Africa. Non item in Ægypto, Cypro, Syria, et Seleucia Assyriæ. Quamobrem sues, et reliqua animalia ex his saginantur. Vitiati aut vetusti ejus pomi signum est, cecidisse candidam verrucam, quæ racemo adhæserit. Alexandri milites palmis viridibus strangulati sunt. In Gedrosis id factum est pomi genere, alibi copia evenit. Est enim tanta musteis suavitas, ut finis mandendi non nisi periculo fiat.

1 X. (v.) Syria præter hanc peculiares habet arbores. In nucum genere pistacia nota. Prodesse adversus serpentium traduntur morsus, et potu et cibo. In ficorum autem, caricas, et minores ejus generis, quæ cottana vocant. Item pruna in Damasco monte nata, et myxa : utramque jam familiarem Italiæ. Ex myxis in Ægypto et vina fiunt.

1 XI. Juniperi similem habent Phœnices et cedrum minorem. Duo ejus genera, Lycia et Phœnicia, differunt folio : nam quæ durum, acutum, spinosum habet, oxycedros vocatur, ramosa et nodis infesta : altera odore præstat. Fructum ferunt myrti magnitudine, dulcem sapore. Et majoris cedri duo genera : quæ floret, fructum non fert. Frugifera non floret : et in ea antecedentem fructum occupat novus. Semen ejus cupresso simile. Quidam cedrelaten vocant. Ex hac resina laudatissima. Materiæ vero ipsi æternitas : itaque et simulacra deorum ex ea factitaverunt. Cedrinus est Romæ in delubro Apollo Sosianus, Seleucia advectus. Cedro similis in Arcadia est arbor : in Phrygia Frutex vocatur.

XII. (vi.) Syria et terebinthum habet. Ex his mascula 1 est sine fructu. Feminarum duo genera. Alteri fructus rubet lentis magnitudine : alteri pallidus, cum vite maturescit, non grandior faba, odore jucundior, tactu resinosus. Circa Idam Troadis, et in Macedonia brevis arbor hæc atque fruticosa, in Damasco Syriæ magna. Materies ei admodum lenta, ac fidelis ad vetustatem, nigri splendoris : flos racemosus olivæ modo, sed rubens : folia densa. Fert et folliculos emittentes quædam animalia ceu culices, lentoremque resinosum, qui et cortice erumpit.

XIII. Etiam rhus Syriæ mascula fert, sterili femina, 1 folio ulmi paulo longiore et piloso, foliorum inter se semper contrariis pediculis, gracili brevique ramo. Pelles candidæ conficiuntur iis. Semen lenti simile, cum uva rubescit, quod vocatur rhus, medicamentis necessarium.

1 XIV. (vii.) L'Égypte produit plusieurs espèces d'arbres qu'on ne trouve pas ailleurs. Au premier rang est le figuier surnommé égyptien (sycomore, *ficus sycomorus*, L.); il est semblable au mûrier pour la feuille, la grandeur et le port. Le fruit est non sur les branches, mais sur la tige même; c'est une figue très-douce, sans graines à l'intérieur, d'un produit très-abondant; on la gratte avec des ongles de fer, autrement elle ne mûrit pas; quatre jours après cette opération on la cueille, et une autre commence à pousser. On fait ainsi sept récoltes, et en été le
2 fruit est plein de lait. Quatre fois dans l'été, un fruit nouveau pousse sous l'ancien, même quand on ne gratte pas ce dernier, et le fait tomber avant la maturité. Le bois, d'une nature toute particulière, est au nombre des plus utiles; on le plonge dans des étangs, immédiatement après l'avoir coupé; c'est le moyen de le sécher : d'abord il va au fond, puis il surnage; et l'eau, qui pénètre tout autre bois, pompe l'humidité qui est dans celui-ci. Il est à point quand il commence à surnager.

1 XV. Le figuier appelé en Crète figuier de Chypre a quelque ressemblance avec le précédent; il porte en effet le fruit sur la tige, et sur les branches quand elles ont pris de la force; mais il jette des bourgeons dépourvus de feuilles, et ressemblant à une racine. Le tronc est celui du peuplier (3); la feuille, celle de l'ormeau. Il donne quatre récoltes, et se couvre autant de fois de bourgeons; mais le fruit vert ne mûrit qu'autant qu'on en fait sortir le lait par une incision. Le goût et le dedans sont comme la figue; la grosseur est celle de la sorbe.

1 XVI. (viii.) Il faut encore rapprocher des précédents le figuier appelé par les Ioniens céronia (caroubier, *ceratonia siliqua*, L.); c'est aussi sur la tige qu'il porte le fruit, mais ce fruit est une gousse (xv, 26). Pour cette raison quelques-uns l'ont nommé figuier égyptien, erreur manifeste : il naît en effet, non en Égypte, mais dans la Syrie, l'Ionie, autour de Gnide et dans l'île de Rhodes. Il est toujours couronné de feuilles. La fleur en est blanche, et exhale une odeur forte. Garni de rejetons au pied, il est jaunâtre à l'extérieur, ces rejetons retenant le suc. Le fruit de l'année précédente étant cueilli vers le lever de la Canicule, l'arbre en produit aussitôt un autre; puis il fleurit pendant que la constellation d'Arcturus (xviii, 74) est sur l'horizon: l'hiver nourrit le fruit.

XVII. (ix.) L'Égypte a encore un arbre par- 1
ticulier, le persica (*balanites ægyptiaca*, Delile), semblable au poirier et conservant ses feuilles. Il produit continuellement : on cueille un fruit, et le lendemain un autre pousse; le bon moment de la maturité est pendant le souffle des vents étésiens (xviii, 68). Le fruit, plus long qu'une poire, est dans une coquille et une peau couleur d'herbe, comme le fruit de l'amandier (xv, 34); mais l'intérieur, au lieu d'être une amande, est une prune, seulement plus petite et plus molle. Ce fruit, quoique attrayant par sa douceur exquise, n'incommode pas. Le bois, par la bonté, la solidité et la couleur noire, ne diffère en rien du lotus (xiii, 32); on en a fait des statues. On n'estime pas autant, quoique le bois en soit durable, l'arbre que nous avons appelé balan (xii, 46); il est tordu dans la plus grande partie; aussi ne s'en sert-on que pour les constructions navales.

XVIII. Au contraire, le bois du cucus (4) (*dou-* 1
ma, cucifera thebaica, Delile) est très-estimé. Le cucus ressemble au palmier, puisqu'on se sert de

1 XIV. (vii.) Et Ægypto multa genera, quæ non alibi. Ante omnia ficus, ob id Ægyptia cognominata. Arbor moro similis folio, magnitudine, adspectu. Pomum fert non ramis, sed caudice ipso. Idque ipsum ficus est prædulcis, sine granis interioribus, perquam fecundo proventu, scalpendo tantum ferreis unguibus : aliter non maturescit. Sed quum factum est, quarto die demetitur, alio subnascente : septeno ita numerosa partu, per singulas æstates
2 multo lacte abundante. Subnascitur, etiam si non scalpatur, fetus quater æstate, prioremque expellit immaturum. Materies proprii generis inter utilissimas. Cæsa statim stagnis mergitur : hoc est ejus siccari. Et primo sidit, postea fluitare incipit : certoque sugit eam alienus humor, qui aliam omnem rigat. Quum innatare cœperit, tempestivæ habet signum.

1 XV. Huic similis quadamtenus, quæ vocatur Cypria ficus in Creta. Nam et illa in caudice ipso fert pomum, et ramis, quum in crassitudinem adolevere. Sed hæc germina emittit sine ullis foliis radicis similia. Codex arboris similis populo, folium ulmo. Fructus quaternos fundit : toties et germinat. Sed grossus ejus non maturescit, nisi incisura emisso lacte. Suavitas et interiora, fici : magnitudo, sorbi.

XVI. (viii.) Similis et quam Iones ceroniam vocant : 1
trunco et ipsa fertilis, sed pomo siliquæ. Ob id quidam Ægyptiam ficum dixere, errore manifesto. Non enim in Ægypto nascitur, sed in Syria, Ioniaque, et circa Gnidum, atque in Rhodo : semper comantibus foliis : flore candido, cum vehementia odoris : plantigera imis partibus, et ideo superficie flavescens, succum auferente sobole. Pomo antecedentis anni circa Canis ortum detracto, statim alterum parit : postea florem, per Arcturum : hieme fetus enutriente.

XVII. (ix.) Ægyptus et Persicam arborem sui generis 1
habet, similem piro, folia retinentem. Fertilitas assidua ei, subnascente crastino fructu : maturitas etesiarum afflatu. Pomum longius piro, inclusum amygdalæ putamine, et corio, colore herbido : sed ubi nux illi, huic prunum, differens brevitate ac mollitie : et quamvis blandiatur prædulcis suavitas, innocuum. Materies bonitate, firmitudine, nigritia quoque nihil differens a loto. Simulacra ex ea factitavere. Non eadem gratia, quanquam fideli materie, ex arbore quam balanum appellavimus, magna ex parte contorta : navalis itaque tantum est.

XVIII. At e diverso cuci in magno honore, palmæ si- 1
milis, quando et ejus foliis utuntur ad textilia. Differt quod

ses feuilles pour en faire des tissus; il en diffère parce qu'il s'étend en rameaux. Le fruit, de grosseur à remplir la main, est d'une couleur fauve, et recommandable par un suc âpre, mais laissant une saveur douce. Le noyau dans l'intérieur est gros, très-dur; les tourneurs en font des anneaux pour les rideaux. Dans ce noyau est une amande douce tant qu'elle est fraîche; séchée, elle durcit infiniment, au point de n'être plus mangeable qu'après une macération de plusieurs jours. Le bois a des veines contournées avec élégance; aussi est-il très-recherché des Perses.

1 XIX. On n'estime pas moins dans le même pays un arbre épineux (XXIV, 67), mais seulement le noir (*acacia nilotica*, Delile), parce qu'il est incorruptible, même dans l'eau; aussi est-il très-utile pour faire les flancs des navires. Le blanc se gâte facilement. Les feuilles même sont garnies d'épines. La graine est dans des gousses; on l'emploie à la préparation des cuirs en guise de noix de galle. La fleur est agréable dans les guirlandes, et elle entre dans des compositions médicamenteuses. Il s'écoule aussi une gomme de cet arbre. Mais le principal mérite qu'il possède, c'est de repousser en trois ans après avoir été coupé. Il se trouve dans les environs de Thèbes, où sont aussi le chêne, le persica (XIII, 17) et l'olivier: c'est un canton à 300 stades (5 kil. et demi) du Nil, boisé

2 et arrosé par des sources particulières. (X.) Là est aussi le prunier égyptien (5); il ressemble assez à l'épine susdite, le fruit à la nèfle; il mûrit au solstice d'hiver. L'arbre ne perd pas ses feuilles. Le fruit renferme un gros noyau, mais la chair même tient lieu, par sa nature et par son abondance, d'une moisson aux habitants; on le nettoie, on l'écrase, et on en fait des gâteaux que l'on conserve. Il y a aussi aux environs de Memphis une région boisée où les arbres sont si gros, que trois hommes ne pourraient les embrasser. Un de ces arbres est merveilleux, non par son fruit ou par un usage quelconque, mais par le phénomène qu'il présente: ressemblant à une épine (*mimosa polyacantha*, L.), il a des feuilles en forme d'ailes, qui tombent dès qu'un homme touche les branches, et qui ensuite renaissent (6).

XX. (XI.) Il est reconnu que la meilleure gomme vient de l'épine d'Égypte (*acacia nilotica*): elle est vermicellée, d'une couleur glauque, pure, sans écorce, et s'attachant aux dents; le prix en est de trois deniers (2 fr. 46) la livre. Celle qui provient de l'amandier amer et du cerisier est moins bonne; la plus mauvaise est celle du prunier. La vigne en donne aussi une, excellente pour les ulcères des enfants; et quelquefois il sort de l'olivier une gomme bonne pour les maux de dents. L'ormeau sur le Corycus (7), montagne de la Cilicie, et le genévrier en produisent; mais celle-là n'est bonne à rien: la gomme de l'ormeau du même endroit donne aussi naissance à des moucherons. Du sarcocolle (*penœa sarcocolla*, L.) (c'est le nom de l'arbre) provient une gomme très-utile aux peintres et aux médecins (XXIV, 78), semblable à de la poudre d'encens; aussi on préfère la blanche à la rousse. Le prix est le même que celui de la précédente. 1

XXI. Nous n'avons pas encore parlé des plantes de marais ni des arbrisseaux de rivières. Cependant, avant de quitter l'Égypte, nous ferons l'histoire du papyrus (*cyperus papyrus*, L.), attendu que la civilisation et le souvenir des choses sont attachés à l'usage du papier. M. Varron dit que le papier fut découvert lors des victoires d'Alexandre le Grand et de la fondation d'Alexandrie d'Égypte; qu'auparavant on ne l'em- 1

in brachia ramorum spargitur. Pomo magnitudo, quæ manum impleat, color fulvus, commendabilis succo ex austero dulci. Lignum intus grande, firmæque duritiæ, ex quo velares detornant anulos. In eo nucleus dulcis, dum recens est: siccatus durescit ad infinitum, ut mandi non possit, nisi pluribus diebus maceratus. Materies crispioris elegantiæ, et ob id Persis gratissima.

1 XIX. Nec minus spina celebratur in eadem gente dumtaxat nigra, quoniam incorrupta etiam in aquis durat, ob id utilissima navium costis. Candida facile putrescit. Aculeus spinarum et in foliis. Semen in siliquis, quo coria perficiuntur gallæ vice. Flos et coronis jucundus, et medicamentis utilis. Manat et gummi ex ea. Sed præcipua utilitas, quod cæsa anno tertio resurgit. Circa Thebas hæc, ubi et quercus, et Persica, et oliva, CCC a Nilo stadiis, silvestrique tractu, et suis fontibus riguo.

2 (X.) Ibi et prunus Ægyptia, non dissimilis spinæ proximæ dictæ, pomo mespili, maturescens bruma, nec folia dimittens. Lignum in pomo grande, sed corpus ipsum natura copiaque, messium instar incolis. Purgatum enim tundunt, servantque ejus offas. Silvestris et circa Memphim regio tam vastis arboribus, ut terni non quirent circumflecti: unius peculiari miraculo, nec pomum propter, usumve aliquem, sed eventum. Facies enim spinæ folia habet, ceu pennas, quæ tactis ab homine ramis cadunt protinus, ac postea renascuntur.

XX. (XI.) Gummi optimum esse ex Ægyptia spina convenit, vermiculatum, colore glauco, purum, sine cortice, dentibus adhærens. Pretium ejus in libras, X. III. Deterius ex amygdalis amaris, et ceraso, pessimum ex prunis. Fluit et ex vitibus, infantium hulceribus aptissimum: et aliquando ex olea, dentium dolori. Ulmo etiam in Coryco monte Ciliciæ, ac junipero, ad nihil utile: ex ulmi vero gummi et culices ibi nascuntur. Fit et ex sarcocolla (ita vocatur arbor) commis utilissima pictoribus ac medicis, similis pollini thuris: et ideo candida, quam rufa, melior. Pretium ejus, quod supra. 1

XXI. Nondum palustria attigimus, nec frutices amnium. Prius tamen quam digrediamur ab Ægypto, et papyri natura dicetur, quum chartæ usu maxime humanitas vitæ constet et memoria. Et hanc Alexandri Magni victoria repertam, auctor est M. Varro, condita in Ægypto Alexandria. Antea non fuisse chartarum usum: in palmarum foliis primo scriptitatum: deinde quarum- 1

ployait pas ; qu'on écrivit d'abord sur des feuilles de palmier, puis sur le liber de certains arbres. Ensuite les documents publics furent écrits sur des feuilles de plomb, et les documents privés sur des étoffes de lin, ou sur des tablettes enduites de cire. Nous trouvons dans Homère (Il., VI, 168) qu'on se servait de tablettes même avant la guerre
2 de Troie (XIII, 27 ; XXXIII, 4). La terre que le poëte appelle Égypte n'est pas même celle que nous entendons, et qui, dans son nome Sebennytique du moins, ne produit guère que du papyrus ; cette dernière est un produit de l'alluvion du Nil, car Homère (Od., IV, 355) rapporte que de l'île de Pharos (II, 87), aujourd'hui réunie par un pont à Alexandrie, il y a jusqu'au continent un jour et une nuit de navigation à la voile. Dans la suite, le roi Ptolémée ayant défendu l'exportation du papier, à cause de la rivalité entre lui et le roi Eumène au sujet des bibliothèques (XXXV, 2), le parchemin fut, au rapport du même Varron, inventé à Pergame. Enfin cet objet, dont l'immortalité des hommes dépend, devint d'un usage commun.

1 XXII. Le papyrus naît dans les marécages de l'Égypte ou dans les eaux dormantes du Nil, lorsque, débordées, elles demeurent stagnantes en des creux dont la profondeur n'excède pas deux coudées. La racine est oblique, grosse comme le bras ; la tige triangulaire, et, n'ayant pas plus de dix coudées de haut, va en diminuant jusqu'à l'extrémité, qui renferme un bouquet en forme de thyrse, sans graine, et sans autre usage que de servir à couronner les statues des dieux. Les habitants emploient les racines en guise de bois, pour faire non-seulement du feu, mais encore divers ustensiles de ménage. Avec la tige ils construisent des barques, et avec l'écorce ils fabriquent des voiles, des nattes, des vêtements, des couvertures et des cordes ; ils mâchent même le papyrus cru ou bouilli, se contentant d'en avaler le jus. Le papyrus naît encore dans la Syrie, autour de ce lac dont les bords produisent le calamus odorant (XII, 48). Le roi Antigone n'employait pas dans sa marine d'autres cordages que ceux que lui fournissait le papyrus de cette contrée ; car alors le spart n'était pas répandu. Récemment on a reconnu que sur les bords de l'Euphrate, aux environs de Babylone, poussait un papyrus qui pouvait servir à fabriquer du papier ; néanmoins, encore aujourd'hui les Parthes aiment mieux écrire sur des étoffes.

XXIII. On prépare le papier en divisant le 1
papyrus en bandes très-minces, mais aussi larges que possible. (XII.) La bande la meilleure est celle du centre de l'arbre, et ainsi de suite dans l'ordre de la division. On appelait jadis hiératique, attendu qu'il était réservé aux livres sacrés, le papier fait avec les bandes intérieures. Lavé, il a reçu le nom d'Auguste, de même que celui de seconde qualité porte celui de Livie, sa femme. De la sorte, l'hiératique devint papier de troisième qualité. Le quatrième rang avait été donné à l'amphithéâtrique, nom tiré du lieu de la fabrique. L'habile fabricant Fannius s'en empara, le rendit fin par une interpolation soigneuse, d'un papier commun fit un papier de première qualité, et lui donna son nom. Le papier qui n'avait pas reçu cette préparation garda le nom d'amphithéâtrique qu'il portait auparavant. Vient 2
ensuite le Saïtique (V, 9), ainsi nommé de la ville de Saïs, qui en fabrique beaucoup ; on le fait avec des rognures de basse qualité. Le Ténéotique (8), ainsi nommé d'une localité voisine de Saïs, est fait avec des matériaux plus rapprochés de l'é-

dam arborum libris. Postea publica monumenta plumbeis voluminibus, mox et privata linteis confici cœpta, aut ceris. Pugillarium enim usum fuisse etiam ante Tro-
2 jana tempora invenimus apud Homerum. Illo vero prodente, ne terra quidem ipsa, quæ nunc Ægyptus intelligitur (quum in Sebennytico saltem ejus nomo nonnisi charta nascatur) : postea adaggerata Nilo. Siquidem a Pharo insula, quæ nunc Alexandriæ ponte jungitur, noctis dieique velifico navigii cursu terram fuisse prodidit. Mox æmulatione circa bibliothecas regum Ptolemæi et Eumenis, supprimente chartas Ptolemæo, idem Varro membranas Pergami tradidit repertas. Postea promiscue patuit usus rei, qua constat immortalitas hominum.

1 XXII. Papyrum ergo nascitur in palustribus Ægypti, aut quiescentibus Nili aquis, ubi evagatæ stagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum, brachiali radicis obliquæ crassitudine, triangulis lateribus, decem non amplius cubitorum longitudine in gracilitatem fastigatum, thyrsi modo cacumen includens semine nullo, aut usu ejus alio, quam floris ad deos coronandos. Radicibus incolæ pro ligno utuntur : nec ignis tantum gratia, sed ad alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidem papyro navigia texunt : et e libro vela, tegetesque, nec non et vestem, etiam stragulam, ac funes. Mandunt quoque crudum, decoctumque, succum tantum devorantes. Nascitur et in Syria, circa quem odoratus ille calamus, lacum. Neque aliis usus est, quam inde, funibus rex Antigonus in navalibus rebus, nondum sparto communicato. Nuper et in Euphrate nascens circa Babylonem papyrum intellectum est eumdem usum habere chartæ. Et tamen adhuc malunt Parthi vestibus litteras intexere.

XXIII. Præparantur ex eo chartæ, diviso acu in præte- 1
nues, sed quam latissimas, philuras. (XII.) Principatus medio, atque inde scissuræ ordine. Hieratica appellabatur antiquitus, religiosis tantum voluminibus dicata, quæ ablutione Augusti nomen accepit : sicut secunda Liviæ, a conjuge ejus. Ita descendit hieratica in tertium nomen. Proximum amphitheatricæ datum fuerat a confecturæ loco. Excepit hanc Romæ Fannii sagax officina, tenuatamque curiosa interpolatione principalem fecit e plebeia, et nomen ei dedit. Quæ non esset ita recurata, in suo mansit amphitheatrica. Post hanc Saitica, ab oppido, ubi maxima 2
fertilitas, ex vilioribus ramentis : propiorque etiamnum cortici Teneotica, a vicino loco, pondere jam hæc, non bonitate, venalis. Nam emporetica inutilis scribendo, involucris chartarum, segestriumque in mercibus usum præbet ;

corce ; il ne se vend plus à la qualité, il se vend au poids. Quant à l'emporétique, il ne peut servir à ecrire ; on ne l'emploie que pour envelopper les autres papiers et emballer les marchandises ; de là lui vient le nom qu'il porte (papier des marchands). Au delà est l'écorce du papyrus, dont l'extérieur ressemble au jonc; elle n'est bonne qu'à faire des cordes qui vont dans l'eau.

3 On fait toutes les sortes sur une table humectée avec l'eau du Nil; ce liquide trouble tient lieu de colle. D'abord sur cette table inclinée on colle les bandes dans toute la longueur du papyrus ; seulement on les rogne à chaque extrémité ; puis on pose transversalement d'autres bandes en forme de treillage. On les soumet à la presse ; cela fait une feuille, que l'on sèche au soleil. On joint entre elles ces feuilles, mettant d'abord les meilleures, et ainsi de suite jusqu'aux plus mauvaises. La réunion de ces feuilles forme un scapus (main), qui n'en a jamais plus de vingt.

1 XXIV. La largeur est très-différente : les meilleures ont treize doigts ; l'hiératique, deux de moins ; le papier de Fannius, dix, et l'amphithéâtrique, neuf. Le Saïtique en a moins, il n'est pas aussi large que le maillet ; et l'emporétique n'a pas plus de six doigts. On estime encore dans le papier la finesse, le corps, la blancheur, le poli. L'empereur Claude changea la première qualité : le papier Auguste était trop fin, et ne
2 résistait pas à la pression du calame ; en outre il laissait passer les lettres, et quand on écrivait sur le verso on craignait d'effacer le recto : dans tous les cas, la transparence en était désagréable à l'œil. On fit donc la chaîne du papier avec des bandes de seconde qualité, et la trame avec des bandes de première. Claude augmenta aussi la largeur : la dimension fut d'un pied [pour le papier ordinaire], et d'une coudée pour le grand ; mais l'usage fit reconnaître un inconvénient : une bande, si elle venait à se détacher, gâtait plusieurs pages (9). Ces avantages ont fait préférer le papier de Claude à tous les autres ; mais la vogue est restée au papier Auguste pour la correspondance épistolaire. Le papier Livie, qui n'avait rien de la première qualité mais tout de la seconde, resta à son rang.

XXV. Les inégalités du papier sont polies avec 1
une dent ou un coquillage, mais les caractères sont sujets à s'effacer ; poli, le papier est plus luisant, mais ne prend pas l'encre aussi bien. Souvent l'eau du Nil donnée d'abord avec peu de soin rend le papier rebelle à l'écriture : cela se reconnaît par le maillet, ou même par l'odorat, quand le défaut est trop considérable. Les taches se reconnaissent à l'œil. Mais les petites bandes insérées au milieu des feuilles collées (10), rendant le papier fongueux et le faisant boire, ne se découvrent guère que lorsque écrivant les lettres s'étalent ; tant il y a de fraude ! Il faut donc avoir recours à une autre préparation.

XXVI. La colle ordinaire se fait avec la fleur 1
de farine, de l'eau bouillante, et quelques gouttes de vinaigre ; la colle de menuisier et la gomme rendent le papier cassant. Un meilleur procédé, c'est de faire bouillir de la mie de pain levé dans de l'eau, et de la passer ; c'est de cette façon qu'on a le moins de colle interposée, et le papier est plus doux que la toile de lin même. La colle ne doit avoir ni plus ni moins d'un jour. Puis on amincit le papier avec le maillet, on met une nouvelle couche de colle ; on efface les plis qui se sont formés, et on le bat de nouveau avec le maillet. C'est sur ce papier que sont d'anciens monuments de la main de Tiberius et de Caïus

ideo a mercatoribus cognominata. Post hanc papyrum est, extremumque ejus scirpo simile, ac ne funibus quidem,
3 nisi in humore, utile. Texuntur omnes madente tabula Nili aqua : turbidus liquor vim glutinis præbet vicem. Primo supina tabula scheda adlinitur longitudine papyri, quæ potuit esse, resegminibus utrimque amputatis : transversa postea crates peragit. Premitur deinde prelis, et siccantur sole plagulæ, atque inter se junguntur, proximarum semper bonitatis diminutione ad deterrimas. Numquam plures scapo, quam vicenæ.

1 XXIV. Magna in latitudine earum differentia : XIII digitorum optimis : duo detrahuntur hieraticæ : Fanniana denos habet : et uno minus amphitheatrica : pauciores Saitica : nec malleo sufficit : nam emporeticæ brevitas sex digitos non excedit. Præterea spectantur in chartis, tenuitas, densitas, candor, lævor. Primatum mutavit Claudius Cæsar : nimia quippe Augustæ tenuitas tolerandis non suf-
2 ficiebat calamis. Ad hoc transmittens litteras lituræ metum afferebat ex aversis : et alias indecoro visu pertranslucida. Igitur e secundo corio statumina facta sunt : e primo, subtegmina. Auxit et latitudinem. Pedalis erat mensura, et cubitalis macrocollis : sed ratio deprehendit vitium, unius schedæ revulsione plures infestante paginas. Ob hæc prælata omnibus Claudia, Augustæ in epistolis auctoritas relicta : Liviana suam tenuit, cui nihil primæ erat, sed omnia secundæ.

XXV. Scabritia lævigatur dente, conchave : sed ca- 1
ducæ litteræ fiunt. Minus sorbet politura charta, magis splendet. Rebellat sæpe humor incuriose datus primo, malleoque deprehenditur, aut etiam odore, quum fuerit indiligentior. Deprehenditur et lentigo oculis : sed inserta mediis glutinamentis tænia, fungo papyri bibula, vix nisi littera fundente se : tantum inest fraudis. Alius igitur iterum texendis labor.

XXVI. Glutinum vulgare e pollinis flore temperatur 1
fervente aqua, minimo aceti aspersu : nam fabrile, gummisque, fragilia sunt. Diligentior cura : mollia panis fermentati colata aqua fervente : minimum hoc modo intergerii : atque etiam lini lenitas superatur. Omne autem glutinum, nec vetustius esse debet uno die, nec recentius. Postea malleo tenuatur, et iterum glutino percurritur, iterumque constricta erugatur, atque extenditur malleo. Ita sunt longinqua monumenta Tiberii Caiique Gracchorum manus, quæ apud Pomponium Secundum vatem

Gracchus ; monuments que j'ai vus chez Pomponius Secundus, poëte et citoyen très-illustre (VII, 18 ; XIV, 6), et qui ont près de deux cents ans. On voit souvent aussi, sur ce papier, des autographes de Cicéron, du dieu Auguste et de Virgile.

1 XXVII. (XIII.) On a des faits considérables contre l'opinion de Varron touchant le papier (XIII, 21). Cassius Hemina, auteur très-anciens, a écrit, dans le quatrième livre de ses Annales, que Cn. Terentius, greffier, faisant défoncer son champ sur le Janicule, trouva un cercueil qui avait renfermé le corps de Numa, roi de Rome ; que ce cercueil contenait les livres de ce prince ; que cette trouvaille se fit sous le consulat de P. Cornélius Céthégus, fils de Lucius, et M. Bæbius Tamphilus (11), fils de Quintus, 535 ans après le règne de Numa ; et que ces livres étaient en papier. Ce qui rend la chose encore plus étonnante, c'est que, enfouis, ils aient duré tant d'années ; en conséquence, pour un fait aussi important, je citerai les propres paroles d'Hemina :
2 « On s'étonnait que ces livres eussent pu durer : « Térentius en donnait cette explication : Au milieu du cercueil, disait-il, était une pierre carrée, attachée en tous sens par des branchages « cirés (XVI, 70) ; les livres avaient été mis sur « cette pierre ; il pensait que c'était cela qui les « avait empêchés de pourrir. Il ajoutait que ces « livres avaient été garnis de feuilles de citronnier « (XIII, 31 ; XII, 7), ce qui devait les avoir défendus contre l'attaque des teignes. Ces livres renfermaient des écrits relatifs à la philosophie de « Pythagore ; ils furent brûlés par le préteur Q. Petilius, parce que c'étaient des écrits philosophiques. » L. Pison, qui avait été censeur, rapporte la même histoire dans le premier livre de ses Commentaires ; mais il dit que ces volumes renfermaient sept livres du droit pontifical et sept livres de philosophie pythagoricienne. Tuditanus, dans son treizième livre, rapporte qu'ils renfermaient les décrets de Numa. Varron, dans le sixième livre des Antiquités humaines, Valerius Antias, dans son deuxième livre, ont écrit qu'ils renfermaient deux livres latins sur les choses pontificales, et deux livres grecs sur les préceptes de la philosophie. Ce dernier auteur expose, dans 3
son troisième livre, les raisons qui firent qu'on les brûla. C'est un fait reconnu de tous que la Sibylle apporta (XXXIV, 11) à Tarquin le Superbe trois livres, dont deux furent brûlés par elle-même, et le troisième avec le Capitole, au temps de Sylla (XXXIII, 5). En outre, Mutianus, trois fois consul, a rapporté récemment avoir lu, étant gouverneur de la Lycie, dans un certain temple, une lettre écrite de Troie, sur papier, par Sarpédon. Cela me paraît d'autant plus étonnant, que le delta d'Égypte n'existait pas au temps d'Homère (XIII, 21) ; ou si on se servait déjà du papier, pourquoi Homère (Il., VI, 168) dit-il que, dans la Lycie même, on remit à Bellérophon des tablettes, et non une lettre ? Le papyrus est sujet aussi à manquer. Il y eut sous le règne de Tibère une disette de papier, au point qu'il fallut nommer des sénateurs pour en régler la distribution ; autrement les relations de la vie auraient été troublées.

XXVIII. (XIV.) L'Éthiopie, limitrophe de l'Égypte, n'a guère d'arbres remarquables, excepté 1
les arbres à laine, dont nous avons parlé dans la description de l'Inde et de l'Arabie (XII, 21 et 22). Cependant le produit de l'arbre d'Éthiopie se rapproche plus de la laine ; le follicule en est plus gros, il est comme une grenade : du reste, l'arbre

civemque clarissimum vidi annos fere post CC. Jam vero Ciceronis, ac divi Augusti, Virgiliique sæpenumero videmus.

1 XXVII. (XIII.) Ingentia exempla contra Varronis sententiam de chartis reperiuntur. Namque Cassius Hemina, vetustissimus auctor Annalium, quarto eorum libro prodidit, Cn. Terentium scribam agrum suum in Janiculo repastinantem, offendisse arcam, in qua Numa, qui Romæ regnavit, situs fuisset. In eadem libros ejus repertos, P. Cornelio L. F. Cethego, M. Bæbio Q. F. Tamphilo coss., ad quos a regno Numæ colliguntur anni DXXXV, et hos fuisse e charta : majore etiamnum miraculo, quod tot infossi duraverunt annis : quapropter in
2 re tanta ipsius Heminæ verba ponam. Mirabantur alii, quomodo illi libri durare potuissent : ille ita rationem reddebat : lapidem fuisse quadratum circiter in media arca vinctum candelis quoquo versus. In eo lapide insuper libros impositos fuisse : propterea arbitrari eos non computruisse. Et libros citratos fuisse : propterea arbitrarier tineas non tetigisse. In his libris scripta erant philosophiæ Pythagoricæ. Eosque combustos a Q. Petilio, prætore, quia philosophiæ scripta essent. Hoc idem tradit L. Piso censorius primo Commentariorum : sed libros septem juris pontificii : totidemque Pythagoricos fuisse : Tuditanus decimo tertio, Numæ decretorum fuisse : ipse Varro Humanarum antiquitatum sexto, Antias secundo, duos pontificales Latinos, totidem Græcos præcepta philosophiæ continentes. Idem tertio ponit, quo comburi eos 3
placuerit. Inter omnes vero convenit Sibyllam ad Tarquinium Superbum tres libros attulisse : ex quibus igni duo cremati ab ipsa, tertius cum Capitolio Syllanis temporibus. Præterea Mutianus ter consul prodidit nuper se legisse, quum præsideret Lyciæ, Sarpedonis a Troja scriptam in quodam templo epistolæ chartam. Quod eo magis miror, si etiamnum Homero condente Ægyptus non erat : aut cur, si jam hic erat usus, in ipsa illa Lycia Bellerophonti codicillos datos, non epistolas, prodidit. Sterilitatem sentit hoc quoque : factumque jam Tiberio principe inopia chartæ, ut e senatu darentur arbitri dispensandæ : alias in tumultu vita erat.

XXVIII. (XIV.) Æthiopia, Ægypto contermina, insignes 1
arbores non fere habet, præter laniferas, quarum natura in descriptione Indorum atque Arabiæ dicta est. Propior tamen huic natura lanæ, majorque folliculus, granati modo

est le même dans les deux pays. Outre cet arbre, il y a les palmiers tels que nous les avons décrits (XIII, 9). En parlant des îles qui sont le long de la côte d'Éthiopie, nous avons indiqué (VI, 36 et 37) les arbres qu'elles produisent et leurs forêts odorantes.

1 XXIX. (XV.) Le mont Atlas renferme, dit-on, une forêt particulière dont il a été question (V, 1). Dans le voisinage de cette montagne est la Mauritanie, où le citre (*thuya articulata*, Desfont.) se trouve en abondance. Les tables de ce bois ont donné lieu à l'extravagante manie que les femmes reprochent aux hommes, quand les hommes leur reprochent les perles. On conserve encore aujourd'hui la table de Cicéron, payée, malgré sa fortune médiocre, et, ce qui est encore plus étonnant, à cette époque, un million de sesterces (210,000 fr.). On cite aussi celle d'Asinius Gallus, qui coûta 1,100,000 sesterces (231,000 fr.). On a vendu à l'encan deux tables qui provenaient du roi Juba : l'une fut payée 1,200,000 sesterces (252,000 fr.), l'autre un peu moins. Un incendie a consumé récemment une table qui venait des Céthégus, et qui fut vendue 1,400,000 sesterces (294,000 fr.) : c'est le prix d'un grand domaine, si tant est qu'on préférât au même
2 prix un fonds de terre. La plus grande table qu'on eût encore vue est celle de Ptolémée, roi de Mauritanie; elle était faite de deux demi-circonférences réunies ensemble ; elle avait quatre pieds et demi de diamètre, et trois pouces d'épaisseur; et l'art, en cachant la jointure, avait rendu cette pièce plus belle que si elle avait été naturellement d'une seule pièce. La plus grande, d'une seule pièce, est la table qui porte le nom de Nomius, affranchi de l'empereur Tibère : elle a quatre pieds moins trois quarts de pouce, et elle est épaisse de six pouces, moins la même fraction.
A ce sujet n'omettons pas de remarquer qu'une 3
table de l'empereur Tibère, d'un diamètre de quatre pieds deux pouces et un quart, et d'une épaisseur d'un pouce et demi, était plaquée d'une lame de citre, tandis que la table de son affranchi était si riche. Ce qui sert à faire les tables est un nœud de la racine ; on estime surtout les nœuds qui ont été tout entiers sous la terre ; ils sont plus recherchés que ceux qui viennent au-dessus du sol et que ceux qui sont dans les branches. Ainsi, à proprement parler, ce qu'on achète si cher est un défaut de l'arbre. On peut se faire une idée de la grosseur du citre et de ses racines en considérant les tables rondes qu'il fournit. Il ressemble au cyprès femelle sauvage (*cupressus sempervirens*, L.) par le feuillage, l'odeur et la tige. Le mont Ancorarius, de la Mauritanie citérieure, a donné le citre le plus estimé; il est déjà épuisé.

XXX. Le principal mérite de ces tables, c'est 1
d'avoir des veines disposées en cheveux crêpés, ou en petits tourbillons. Dans la première disposition les veines courent en long : table tigrées; dans la seconde, elles reviennent sur elles-mêmes : tables panthérines. Il y en a encore à ondulations crêpées, recherchées surtout si elles imitent les yeux de la queue du paon. Après ces dernières, et aussi après les précédentes, on place, bien qu'avec beaucoup d'estime encore, celles dont les veines ressemblent à des grains entassés et serrés; on les nomme apiates (semblables à la graine d'ache). Pour toutes la qualité prééminente est la nuance : la nuance de vin miellé, avec des veines brillantes, est au premier rang. Après la couleur, c'est la grandeur qu'on prise : on veut des troncs entiers et plus d'un dans une seule table.

mali : similesque et inter se arbores ipsæ. Præter hanc palmæ, quales retulimus. Insularum arbores ambitu Æthiopiæ, et nemora odorata, in mentione earum dicta sunt.

1 XXIX. (XV.) Atlas mons peculiari proditur silva, de qua diximus. Confines ei Mauri, quibus plurima arbor citri, et mensarum insania, quas feminæ viris contra margaritas regerunt. Exstat hodie M. Ciceronis in illa paupertate, et quod magis mirum est, illo ævo emta H-S X. Memoratur et Galli Asinii, H-S XI. Venumdatæ sunt et duæ a Juba rege pendentes : quarum alteri pretium fuit H-S XII, alteri paulo minus. Interiit nuper incendio a Cethegis descendens, H-S XIV permutata, latifundii taxa-
2 tione, si quis prædia tanti mercari malit. Magnitudo amplissima adhuc fuit, unius commissæ ex orbibus dimidiatis duobus, a rege Mauretaniæ Ptolemæo, quatuor pedum et semipedis per medium ambitum, crassitudine quadrantali. Majusque miraculum in ea est artis, latente junctura, quam potuisset esse naturæ. Solidæ autem a Nomio Tiberii Cæsaris liberto cognomen trahentis, tribus sicilicis infra quatuor pedes, totidemque infra semipedem
3 crassitudinis. Qua in re non omittendum videtur, Tiberio principi mensam quatuor pedes sextante sicilico excedentem, tota vero crassitudine sescunciali, operimento laminæ vestitam fuisse, quum tam opima Nomio liberto ejus esset. Tuber hoc est radicis, maximeque laudatum, quod sub terra totum fuerit : et rarius quam quæ superne, quæque gignuntur etiam in ramis : proprieque quod tanti emitur, arborum vitium est, quarum amplitudo ac radices æstimari possunt ex orbibus. Sunt autem cupresso feminæ etiamnum silvestri similes folio, odore, caudice. Ancorarius mons vocatur citerioris Mauretaniæ, qui laudatissimam dedit citrum, jam exhaustus.

XXX. Mensis præcipua dos in venam crispis, vel in 1
vortices parvos. Illud oblongo evenit discursu, ideoque tigrinum appellatur : hoc intorto, et ideo tales pantherinæ vocantur. Sunt et undatim crispæ, majore gratia, si pavonum caudæ oculos imitentur. Magna vero post has gratia, extra prædictas, crispis densa veluti grani congerie, quas ob id a similitudine apiatas vocant. Summa vero omnium in colore. Hic maxime mulsi placet, suis refulgens venis. Post hæc amplitudo est : jam toti caudices juvant : pluresque in una. Mensæ vitia : lignum, ita vocatur materia 2
surda, et indigesta simplicitas, aut platani foliorum modo

2 Défauts de la table : 1° le bois; on appelle bois l'absence d'éclat, un fond uni et sans dessin, ou ayant des dessins semblables à la feuille de platane; 2° la ressemblance avec les veines ou la couleur de l'yeuse; 3° des fentes ou des gerçures semblables à des fentes, détériorations auxquelles les exposent surtout la chaleur et les vents; 4° une bande noire semblable à une murène, une couleur ponctuée comme l'écorce de pavot (12), ou en somme se rapprochant du noir, ou des taches
3 de mauvaise couleur. Les barbares enfouissent dans la terre le citre encore vert, et l'enduisent de cire. Les ouvriers le mettent pendant sept jours sur des tas de blé, et attendent ensuite sept autres jours; il est étonnant combien cette pratique lui ôte de son poids. Les naufrages ont enseigné récemment que ce bois aussi se dessèche par l'action de la mer, et prend alors une dureté et une densité qui le rendent inaltérable; aucun autre moyen ne lui donne à ce point ces qualités. On l'entretient le mieux dans son lustre en le frottant avec la main sèche, surtout quand on revient du bain. Comme s'il était né pour les vins,
4 il n'en est point taché. Cet arbre étant parmi les quelques éléments d'une vie élégante, je m'y arrêterai encore un peu. (XVI.) Il a été connu d'Homère; il se nomme en grec thyon ou thya. Ce poëte rapporte (Od., V, 60) que Circé (13), dont il fait une déesse, le brûlait, pour son agrément, avec d'autres bois odoriférants; ce qui prouve combien est grande l'erreur de ceux qui par le mot de thyon entendent tous les parfums : en effet, dans le même vers Homère nomme le cèdre et le mélèse;
5 on voit par là qu'il n'a parlé que d'arbres. Théophraste (cet auteur, immédiatement postérieur à l'époque d'Alexandre le Grand, est le premier qui ait écrit les événements de notre histoire vers l'an 440 de Rome), Théophraste, disons-nous, y parle déjà de la grande estime où est le citre, écrivant qu'on cite des charpentes de temples anciens faites de ce bois; qu'employé dans les toitures il dure, pour ainsi dire, éternellement, et qu'il est inattaquable; que rien n'est plus veiné que sa racine, et ne fournit des ouvrages plus précieux; que le plus beau citre vient dans les environs du temple de Jupiter Hammon; qu'il en naît aussi dans la partie inférieure de la Cyrénaïque. Mais il n'a pas parlé des tables; du reste, on n'en connaît pas de plus ancienne que celle de Cicéron, ce qui prouve qu'elles sont récentes (14).

XXXI. Il est un autre arbre de même nom (*citrus medica*, L.) (XII, 7), portant un fruit dont l'odeur et l'amertume sont en exécration à certaines personnes; d'autres les recherchent; on décore les maisons avec cet arbre, dont il ne faut pas parler plus longuement.

XXXII. (XVII.) L'Afrique, dans la partie qui 1
nous regarde, produit un arbre remarquable, le lotus, qu'on nomme celtis (*micocoulier*, *celtis australis*, L.); il est naturalisé dans l'Italie, mais le terrain l'y a modifié. Les plus beaux lotus sont chez les Syrtes et chez les Nasamons. Il est de la taille du poirier, quoique Cornélius Népos le dise petit. La feuille a de nombreuses découpures, comme celle de l'yeuse. Il y a plusieurs espèces de lotus, et ce sont surtout les fruits qui les caractérisent. Le fruit a la grosseur d'une fève, la couleur du safran; mais avant la maturité cette couleur varie incessamment, comme fait le raisin;
il vient très-serré sur les branches, comme les baies 2
de myrte, et non, ce qui a lieu en Italie, comme les cerises; dans la patrie de l'arbre, c'est un aliment tellement doux, qu'une nation (Lotophages) (*rhamnus lotus*, L.) et une contrée en ont pris

digesta : item ilignæ venæ similitudo, vel coloris : et quibus maxime obnoxias fecere æstus ventique, rimæ, aut capillamenta rimas imitata. Postea muræna nigro transcurrens limite : variisque corticum punctis apprehensus, papaverum modo, et in totum atro propior colos, macu-
3 læve discolores. Virides terra condunt barbari, et illinunt cera. Artifices vero frumenti acervis imponunt septenis diebus, totidem intermissis : mirumque ponderi quantum ita detrahatur. Naufragia docuere nuper, hanc quoque materiam siccatam mari, duritie incorrupta spissari, non ullo modo vehementius. Nutriuntur optime, splendescuntque, manu sicca fricatæ a balineis maxime : nec a vi-
4 nis læduntur, ut his genitæ. Inter pauca nitidioris vitæ instrumenta hæc arbor est : quapropter insistendum ei quoque paulum videtur. (XVI.) Nota etiam Homero fuit : thyon græce vocatur, ab aliis thya. Hanc itaque inter odores uri tradit in deliciis Circes, quam deam volebat intelligi : magno errore eorum, qui odoramenta in eo vocabulo accipiunt, quum præsertim eodem versu cedrum laricem-
5 que una tradat : in quo manifestum est de arboribus tantum locutum. Theophrastus (qui primus a Magni Alexandri ætate scribit, quæ circa urbis Romæ quadringentesimum quadragesimum gesta sunt annum), magnum jam huic arbori honorem tribuit, memoratas ex ea referens templorum veterum contignationes, quamdamque immortalitatem materiæ in tectis contra vitia omnia incorruptæ. Radice nihil crispius, nec aliunde pretiosiora opera. Præcipuam autem esse eam arborem circa Hammonis delubrum : nasci et in inferiore Cyrenaicæ parte. De mensis tamen tacuit : et alias nullius ante Ciceronianam vetustior memoria est, ex quo novitiæ apparent.

XXXI. Alia est arbor eodem nomine, malum ferens ex- 1
secratum aliquibus odore et amaritudine, aliis expetitum, domos etiam decorans, nec dicenda verbosius.

XXXII. (XVII.) Eadem Africa, qua vergit ad nos, in- 1
signem arborem loton gignit, quam vocant celtin, et ipsam Italiæ familiarem, sed terra mutatam. Præcipua est circa Syrtes atque Nasamonas. Magnitudo, quæ piro : quanquam Nepos Cornelius brevem tradat. Incisuræ folio crebriores, quæ ilicis videntur. Differentiæ plures, eæque maxime fructibus fiunt. Magnitudo huic fabæ, color croci,
sed ante maturitatem alius atque alius, sicut in uvis. Nas- 2
citur densus in ramis myrti modo, non ut in Italia, cerasi : tam dulci ibi cibo, ut nomen etiam genti terræque dederit,

leur nom (v, 7), et que les étrangers, séduits par cette hospitalité, oublient leur pays. On dit que ceux qui en mangent n'éprouvent pas de maladies du ventre. Le fruit qui n'a pas de noyau intérieur est meilleur que celui qui en a. On en extrait aussi un vin semblable au vin miellé, qui, dit Cornélius Népos, ne se garde pas au delà de dix jours : le même auteur ajoute que les baies hachées avec l'alica (xxii, 61), mises dans des tonneaux, sont conservées pour la table. Nous lisons même que les armées qui traversaient l'Afrique, dans un sens ou dans l'autre, s'en sont nourries. Le bois est de couleur noire; on le re-
3 cherche pour les flûtes. Avec la racine on fait des manches de couteaux et d'autres petits ustensiles. Tel est le lotus, arbre; mais on donne aussi le nom de lotus à une herbe (*mélilot, melilotus officinalis*, L.), et, en Égypte, à une tige du genre des plantes marécageuses (*nymphœa nelumbo*, L.). Cette dernière plante pousse quand les eaux du Nil qui ont arrosé le pays se retirent; la tige en est semblable à celle de la fève; les feuilles, plus courtes et plus minces, sont nombreuses et entassées; le fruit est au sommet, et semblable à celui du pavot pour les dentelures et pour tout le reste : à l'intérieur sont des graines comme le millet (xxii, 28). Les indigènes mettent ces têtes en tas, et les laissent pourrir; puis ils séparent la graine par le lavage, la sèchent, la pilent, et en font du pain. Ce qu'on ajoute est singulier : ces têtes, semblables au pavot, se ferment au soleil couchant, et sont recouvertes par les feuilles; au soleil levant, elles s'ouvrent, alternatives qui durent jusqu'à la maturité du fruit et la chute de
4 la fleur, qui est blanche. (xviii.) On dit de plus pour le lotus de l'Euphrate, que la tête même et la fleur rentrent le soir dans l'eau, y restent jusqu'au milieu de la nuit, et s'enfoncent si profondément, qu'en plongeant même la main on ne peut les trouver; qu'ensuite elles se retournent, se redressent peu à peu, sortent hors de l'eau au lever du soleil, s'épanouissent, et continuent à s'élever au point d'être beaucoup au-dessus du niveau de l'eau. Ce lotus a la racine de la grosseur d'un coignassier; elle est couverte d'une écorce noire, semblable à celle des châtaignes. Le dedans de la racine est blanc, agréable à manger; mais crue elle l'est moins que cuite, soit dans l'eau, soit sur la braise. Rien n'engraisse mieux les cochons que les pelures de cette racine.

XXXIII. (xix.) La Cyrénaïque préfère au lotus 1
son paliure (*rhamnus spina Christi*, Willd.) : c'est un végétal plus fourni; le fruit en est plus rouge; le noyau se mange à part; il est agréable par lui-même; le vin le rend meilleur, et, à son tour, le suc que donne ce noyau ajoute à la bonté du vin. L'Afrique intérieure, jusqu'aux Garamantes et aux déserts, est pleine de palmiers remarquables par leur grandeur et l'excellence de leurs fruits. Les plus célèbres sont aux environs du temple d'Ammon.

XXXIV. A l'Afrique, dans les environs de Car- 1
thage, appartient par son nom même la pomme punique, que quelques-uns appellent grenade. Là aussi on a distingué des espèces, nommant apyrène (xxiii, 57) celle qui n'a pas le noyau ligneux; et elle est plus blanche, et à grains plus agréables, et séparés par des membranes moins amères. Pour le reste les grenades ont une certaine structure commune, comme les rayons de miel. Les grenades à noyaux se divisent en cinq espèces : les douces, les âcres, les mixtes, les acides, et les vineuses. Les grenades de Samos

nimis hospitali advenarum oblivione patriæ. Ferunt ventris non sentire morbum, qui eum mandant. Melior sine interiore nucleo, qui in altero genere osseus videtur. Vinum quoque exprimitur illi, simile mulso, quod ultra denos dies negat durare idem Nepos : baccasque concisas cum alica ad cibos doliis condi. Quin et exercitus pastos eo accepimus, ultro citroque commeantes per Africam.
3 Ligno colos niger. Ad tibiarum cantus expetitur. E radice cultellis capulos, breveasque alios usus excogitant. Hæc ibi natura arboris. Est autem eodem nomine, et herba, et in Ægypto caulis in palustrium genere. Recedentibus enim aquis Nili riguis provenit similis fabæ caule, foliisque densa congerie stipatis, brevioribus tantum, gracilioribusque : cui fructus in capite papaveri similis incisuris, omnique alio modo : intus grana, ceu milium. Incolæ capita in acervis putrefaciunt : mox separant lavando, et siccata tundunt, eoque pane utuntur. Mirum est, quod præter hæc traditur : sole occidente papavera ea comprimi, et integi foliis : ad ortum autem aperiri, donec maturescant, flosque qui est candidus, decidat. (xviii.)
4 Hoc amplius in Euphrate tradunt, et caput ipsum et florem vespera mergi usque in medias noctes, totumque abire in altum, ut ne demissa quidem manu possit inveniri. Verti deinde, paulatimque subrigi, et ad exortum solis emergere extra aquam, ac florem patefacere, atque etiamnum insurgere, ut plane ab aqua absit alte. Radicem lotos hæc habet mali cotonei magnitudine, opertam nigro cortice, qualis et castaneas tegit. Interius candidum corpus, gratum cibis, sed crudo gratius decoctum, sive aqua, sive pruna. Nec aliunde magis, quam purgamentis ejus, sues crassescunt.

XXXIII. (xix.) Cyrenaica regio loton suæ postponit 1
paliuro. Fruticosior hæc, fructuque magis rubens, cujus nucleus non simul mandatur, jucundus per se, atque suavior e vino, quin et vina succo suo commendans. Interior Africa ad Garamantas usque, et deserta, palmarum magnitudine et suavitate constat, nobilibus maxime circa delubrum Hammonis.

XXXIV. Sed circa Carthaginem Punicum malum cognomine sibi vindicat : aliqui granatum appellant. Divisit et in genera, apyrenum vocando, cui lignosus nucleus abest : sed candidior ei natura, et blandiores sunt acini, minusque amaris distincti membranis. Alia structura earum quædam, ut in favis, communis. Nucleos habentium

et celles d'Égypte se distinguent par le feuillage rouge et le feuillage blanc (XXIII, 57); l'écorce encore verte est d'un grand usage pour le tannage des cuirs. La fleur se nomme balauste; on s'en sert dans la médecine (XXIII, 60) et dans la teinture. La couleur des étoffes ainsi teintes porte le nom de cette fleur.

1 XXXV. (XX.) L'Asie et la Grèce produisent des arbrisseaux : l'épipactis (XXVII, 52), que d'autres appellent elléborine; les feuilles en sont petites, bonnes en boisson contre les poisons, de même que celles de l'érice (bruyère, *erica arborea*, L.) (XXIV, 39) le sont contre les serpents; (XXI.) un autre arbrisseau (*daphne gnidium*, L.) sur lequel vient le grain gnidien, que quelques-uns appellent lin; l'arbrisseau même se nomme thymélée, chamelée, pyros achné, cnestron, cneoron : il est semblable à l'olivier sauvage. Les feuilles plus étroites sont gommeuses sous la dent, et grandes comme la feuille du myrte; la graine a la couleur et l'apparence du blé : on ne s'en sert qu'en médecine.

1 XXXVI. L'arbrisseau appelé tragion (XXVII, 115) ne pousse que dans l'île de Crète; il est semblable au térébinthe, même par la graine, que l'on dit très-efficace contre les blessures faites par les flèches. La même île produit la tragacanthe (*astragalus creticus*, L.), dont la racine est semblable à celle de l'épine blanche; on la préfère de beaucoup à celle qui vient en Médie ou en Achaïe : le prix en est de 3 deniers (2 fr. 46) la livre.

1 XXXVII. L'Asie produit aussi le tragon (XXVII, 116) ou scorpion (*salsola tragus*, L.), ronce sans feuilles, aux grappes rouges employées en médecine; l'Italie, la myrice, que d'autres appellent tamarix (*tamarix gallica*, L.); l'Achaïe, la brye sauvage (*tamarix orientalis*, Forsk.) : celle-ci a cela de remarquable, que la brye cultivée donne seule un fruit semblable à la noix de galle. Elle abonde en Syrie et en Égypte. Nous donnons aux bois de ce dernier pays le nom de malheureux; la Grèce en a de plus malheureux encore : elle produit en effet l'arbre ostrys (ostryer, *carpinus ostrya*, L.), que d'autres nomment ostrya : c'est un arbre solitaire, qui pousse autour des rochers baignés par l'eau; il ressemble par l'écorce et les branches au frêne, au poirier par les feuilles, qui sont cependant un peu plus longues, un peu plus épaisses, et qui ont des nervures rugueuses; ces nervures s'étendent dans toute la longueur de la feuille; la graine est semblable à l'orge pour la forme et la couleur; le bois est dur et solide : quand on le porte dans une maison, on dit qu'il rend l'accouchement difficile et qu'il cause des morts misérables.

XXXVIII. (XXII.) L'arbre de l'île de Lesbos, 1 qu'on appelle évonymos (*evonymus europæus*, L.), n'est pas d'un meilleur présage; il n'est pas sans ressemblance avec le grenadier; la feuille, pour la grandeur, tient le milieu entre le grenadier et le laurier, mais elle a la forme et la mollesse de celle du grenadier; la fleur est plus blanche, annonçant aussitôt des propriétés funestes. Il porte des gousses semblables au sésame; à l'intérieur est une graine quadrangulaire, épaisse, mortelle aux animaux; la feuille a la même action délétère; quelquefois des évacuations alvines répétées y remédient.

XXXIX. Alexander Cornélius a nommé éon 1 l'arbre avec lequel le navire Argo fut construit : cet arbre, dit-il, porte un gui semblable à celui du chêne; il est, comme son gui, inattaquable à

---

quinque species : dulcia, acria, mixta, acida, vinosa. Samia et Ægyptia distinguuntur erythrocomis, et leucocomis. Corticis major usus ex acerbis ad perficienda coria. Flos balaustium vocatur, et medicinis idoneus, et tingendis vestibus, quarum color inde nomen accepit.

1 XXXV. (XX.) In Asia et Græcia nascuntur frutices : epipactis, quem alii elleborinen vocant, parvis foliis, quæ pota contra venena prosunt, sicut erices contra serpentes : (XXI.) et in quo nascitur granum Gnidium, quod aliqui linum vocant : fruticem vero thymelæam, alii chamelæam, alii pyros achnen, alii cnestron, alii cneoron : est similis oleastro, foliis angustioribus, gummosis si mordeantur, myrti magnitudine : semine, colore et specie farris : ad medicinæ tantum usum.

1 XXXVI. Tragion fruticem sola Creta insula gignit, terebintho similem et semine, quod contra sagittarum ictus efficacissimum tradunt. Eadem et tragacanthen, spinæ albæ radice, multum prælata apud Medos aut in Achaia nascenti. Pretium ejus in libras X. III.

1 XXXVII. Tragon et Asia fert, sive scorpionem, veprem sine foliis, racemis rubentibus, ad medicinæ usum. Myricen et Italia, quam alii tamaricen vocant : Achaia autem bryam silvestrem : insigne in ea, quod sativa tantum ferat gallæ similem fructum. In Syria et in Ægypto copiosa hæc est : cujus infelicia ligna appellamus, quæ tamen infeliciora sunt Græciæ. Gignit enim arborem ostrya, quam et ostryam vocant, solitariam circa saxa aquosa, similem fraxino cortice, et ramis, folio piri, paulo tamen longioribus crassioribusque, ac rugosis incisuris, quæ per tota discurrunt : semine hordeo simili et colore. Materie est dura atque firma : qua in domum illata, difficiles partus fieri produnt, mortesque miseras.

XXXVIII. (XXII.) Nec auspicatior in Lesbo insula ar- 1 bor, quæ vocatur evonymos, non absimilis Punicæ arbori, inter eam et laurum folii magnitudine, figura vero et mollitie Punicæ, flore candidiore, statim pestem denuncians. Fert siliquas sesamæ similes : intus granum quadrangula figura, spissum, letale animalibus : nec non et in folio eadem vis. Succurrit aliquando præceps alvi exinanitio.

XXXIX. Alexander Cornelius arborem eonem appel- 1 lavit, ex qua facta esset Argo, similem robori viscum ferenti, quæ nec aqua, nec igni possit corrumpi, sicuti nec viscum : nulli alii cognitam, quod equidem sciam.

l'eau et au feu ; aucun autre auteur ne le connaît, que je sache.

1 XL. Presque tous les Grecs nomment adrachné le pourpier, qui est une herbe et qui s'appelle andrachné : il n'y a qu'une lettre de différence. L'adrachné (*arbutus integrifolia*, Lam.) est un arbre sauvage, qui ne vient pas dans les plaines ; il ressemble à l'arbousier, seulement la feuille est plus petite, et ne tombe jamais. L'écorce n'est pas raboteuse, mais elle semble gercée par le froid, tant l'aspect de l'arbre est triste.

1 XLI. La coccygie (fustet, *rhus cotinus*, L.) ressemble à l'arbre précédent par la feuille, mais elle est plus petite ; elle a ceci de particulier que le fruit se perd en un duvet, qui s'appelle pappus ; cela n'arrive à aucun autre arbre. L'apharce (*phyllirea angustifolia*, L.) ressemble aussi à l'adrachné, et porte deux fois comme cet arbre : le premier fruit mûrit quand le raisin commence à être en fleur, l'autre mûrit au commencement de l'hiver ; on ne dit pas comment sont ces fruits.

1 XLII. La férule (*ferula communis*, L.) doit aussi être placée parmi les végétaux exotiques et parmi les arbres. En effet, nous distinguons différentes espèces d'arbres : quelques-uns ont tout le bois en place d'écorce, c'est-à-dire au dehors ; l'intérieur, au lieu de bois, a une moelle spongieuse, comme le sureau ; quelques-uns sont creux, comme les roseaux. La férule croît dans des contrées chaudes et au delà des mers ; la tige est partagée par des nœuds. On en distingue deux espèces : les Grecs nomment narthex celle qui croît en hauteur, et narthécya (*F. nodiflora*, L.) celle qui ne s'élève jamais. Les feuilles sortent des nœuds, d'autant plus grandes qu'elles sont plus voisines du sol. Du reste, la férule a les mêmes propriétés que l'aneth, auquel elle ressemble par son fruit. Aucun bois n'est plus léger ; aussi on en fait pour les vieillards des bâtons faciles à porter.

XLIII. La graine de la férule a été appelée 1
par quelques-uns thapsie : ce qui les a trompés, c'est que la thapsie (*thapsia garganica*, L.) est sans aucun doute une férule, mais une férule particulière, à feuilles de fenouil, à tige creuse, qui ne dépasse pas la longueur d'une canne. La graine est semblable à celle de la férule ; la racine, blanche. Incisée, la thapsie donne du lait ; et pilée, elle donne un suc : l'écorce même n'est pas rejetée. Toutes les parties de la plante sont vénéneuses ; elle nuit même à ceux qui l'arrachent ; si le moindre vent leur souffle au visage, le corps enfle, des érysipèles attaquent la face ; aussi l'enduit-on auparavant de cérat. Cependant 2
les médecins disent que, mêlée à d'autres substances, elle est utile contre certaines maladies ; on l'emploie dans l'alopécie, les sugillations et les meurtrissures, comme si on manquait de remèdes, sans recourir à des plantes criminelles ! Mais ils se servent de prétextes pour introduire des agents nuisibles ; et leur impudence est si grande, qu'ils font croire qu'un poison appartient à l'art médical. La thapsie d'Afrique est la plus énergique. Quelques-uns font une incision à la tige lors de la moisson, et ils pratiquent dans la racine même un creux où le suc afflue ; ils l'enlèvent quand il est desséché. D'autres pilent les feuilles, la tige, la racine dans un mortier, coagulent le suc par l'action du soleil, et le divisent en pastilles. L'empereur Néron, au commencement 3
de son règne, donna du renom à cette plante : dans ses tapages nocturnes, il lui arrivait de recevoir des contusions sur la face ; il faisait des onctions avec la thapsie, l'encens et la

1 XL. Adrachnen omnes fere Græci portulacæ nomine interpretantur, quum illa sit herba, et andrachne vocetur, unius litteræ diversitate. Cæterum adrachne est silvestris arbor, neque in planis nascens, similis unedoni, folio tantum minore, et nunquam decidente : cortice non scabro quidem, sed qui circumgelatus videri possit ; tam tristis adspectu est.

1 XLI. Similis et coccygia folio, magnitudine minor. Proprietatem habet fructum amittendi lanugine (pappum vocant), quod nulli alii arborum evenit. Similis et apharce, bifera æque quam adrachne. Priorem fructum incipiente pubescere uva peragunt, alterum initio hiemis : quales eos, non traditur.

1 XLII. Et ferulam inter externas dixisse conveniat, arborumque generi adscripsisse : quoniam quarumdam naturæ (sicut distinguimus) lignum omne corticis loco habent, hoc est, forinsecus : ligni autem loco fungosam intus medullam, ut sambuci : quædam vero inanitatem, ut arundines. Ferula calidis nascitur locis, atque trans maria, geniculatis nodata scapis. Duo ejus genera : nartheca Græci vocant, assurgentem in altitudinem : narthecyan vero semper humilem. A genibus exeuntia folia maxima, ut quæque terræ proxima. Cætero natura eadem, quæ anetho, et fructu similis. Nulli fructicum levitas major : ob id gestatu facilior, baculorum usum senectuti præbet.

XLIII. Semen ferulæ thapsiam quidam vocavere : de- 1
cepti eo, quoniam ferula sine dubio est thapsia, sed sui generis, foliis feniculi, inani caule, nec excedente baculi longitudinem : semen quale ferulæ, radix candida. Incisa lacte manat, et contusa succo : nec corticem abdicant. Omnia ea venena : quippe etiam fodientibus nocet : si minima adspiret aura, intumescunt corpora ; faciemque invadunt ignes sacri : ob id cerato prius illinunt. Quibus- 2
dam tamen morbis auxiliari dicunt medici, permixtam aliis : item in alopeciis, sugillatisque ac liventibus : ceu vero remedia desint, ut scelera non tractent. Sed ista prætexunt noxio instrumento : tantumque impudentiæ est, ut venenum artis esse persuadeant. Thapsia est in Africa vehementissima. Quidam caulem inciduut per messes, et in ipsa excavant radice, quo succus confluat, arefactumque tollunt. Alii folia, caulem, radicem tundunt in pila, et succum in sole coactum dividunt in pastillos. Nero Cæsar claritatem ei dedit initio imperii, nocturnis gras- 3

cire ; et le lendemain, contre le bruit qui courait, il montrait sa figure sans contusions. Il est certain que l'on conserve très-bien le feu dans les férules : celles d'Égypte sont les meilleures.

1 XLIV. (XXIII.) Là aussi est le câprier, arbrisseau d'un bois plus solide : la graine est un aliment vulgaire, et la plupart du temps on cueille en même temps la tige. Il faut s'abstenir des espèces étrangères : le câprier d'Arabie (15) a des propriétés délétères ; celui d'Afrique est nuisible aux gencives ; celui de la Marmarique est nuisible à la matrice et cause des gonflements ; celui d'Apulie fait vomir : il trouble l'estomac et les intestins. Quelques-uns le nomment cynosbatons, d'autres ophéostaphyle.

1 XLV. Le sari (*cyperus fastigiatus*, Forsk.) est aussi du genre des arbrisseaux ; il vient sur les bords du Nil ; il est haut d'environ deux coudées, épais d'un pouce ; il a le bouquet du papyrus, et se mange de la même façon. La racine, à cause de sa dureté, donne un charbon excellent pour les forges de fer.

1 XLVI. (XXIV.) Il ne faut pas oublier la plante qu'à Babylone on sème sur des végétaux épineux (XVI, 92), attendu qu'elle ne vient pas ailleurs, comme le gui ne vient que sur les arbres ; mais elle ne pousse que sur l'épine appelée royale. Chose singulière, elle germe le jour même où elle a été semée. On la sème au lever même de la Canicule, et très-promptement elle s'empare du végétal sur lequel elle est. On s'en sert pour assaisonner le vin ; c'est pour cela qu'on la sème (*cassyta filiformis?*). Cette épine vient aussi à Athènes sur les Longs-murs (IV, 11).

XLVII. Le cytise (*medicago arborea*, L.) est aussi un arbrisseau. Comme nourriture des moutons, et même sec comme nourriture des pourceaux, Aristomaque d'Athènes en a fait un merveilleux éloge : cet auteur promet qu'un jugère (25 ares), même d'un terrain médiocre, planté en cytise, rapportera par an mille sesterces (210 fr.). Il est aussi bon que l'ers, mais rassasie plus vite ; il en faut très-peu pour engraisser les animaux, à tel point que les bêtes de somme dédaignent l'orge. Aucun autre fourrage ne rend le lait meilleur ou 2 plus abondant ; et par-dessus tout, dans la médecine vétérinaire, cette substance, de quelque manière qu'on l'emploie, guérit les maladies. Bien plus, Aristomaque recommande de la donner, sèche et bouillie dans de l'eau, à boire avec du vin aux nourrices manquant de lait ; et il dit que les enfants seront plus robustes et plus grands : verte, ou, si elle est sèche, humectée, il la fait prendre à la volaille. Démocrite et Aristomaque promettent aussi que les abeilles ne manqueront pas là où il y aura du cytise. Aucun fourrage ne coûte moins cher. On le sème en même temps que l'orge ; ou bien, au printemps, en graine, comme le poireau ; ou, en tige, l'automne avant le solstice d'hiver. Semé en graine, il doit être mouillé ; 3 s'il ne vient pas de pluie, on l'arrose après l'ensemencement. A une coudée de haut, on le replante dans des trous d'un pied de profondeur ; on le transplante aux équinoxes, quand l'arbrisseau est tendre. En trois ans il est arrivé à tout son développement. On le récolte à l'équinoxe du printemps, quand la fleur a passé ; un enfant, une vieille femme, dont la main-d'œuvre est peu chère, y suffisent. Il est blanc ; et, pour en exprimer brièvement la ressemblance, c'est un arbrisseau à feuilles de trèfle, mais plus étroites. On le donne aux animaux de deux en deux jours ; en hiver on l'humecte, car il est desséché (16). Dix 4 livres rassasient un cheval ; il faut pour les ani-

sationibus converberatam faciem illinens sibi cum thure, ceraque, et sequuto die contra famam cutem sinceram circumferens. Ignem ferulis optime servari certum est, easque in Ægypto præcellere.

1 XLIV. (XXIII.) Ibi et capparis, firmioris ligni frutex, seminisque et cibi vulgati, caule quoque una plerumque decerpto. Cavenda ejus genera peregrina : siquidem Arabicum pestilens, Africum gingivis inimicum, Marmaricum vulvis, et omnium inflationibus. Apulum vomitus facit : stomachum et alvum movet. Quidam id cynosbaton vocant, alii opheostaphylen.

1 XLV. Fruticosi est generis et sari, circa Nilum nascens, duorum ferme cubitorum altitudine, pollicari crassitudine, coma papyri, similique manditur modo : radice ferrariis officinis præcipua, carbonis usu, propter duritiam.

1 XLVI. (XXIV.) Non omittendum est et quod Babylone seritur in spinis, quoniam non aliubi vivit, sicut et viscum in arboribus : sed illud in spina tantum, quæ regia vocatur. Mirum, quod eodem die germinat, quo injectum est. Injicitur autem ipso Canis ortu, et celerrime arborem occupat. Condiunt eo vinum, et ideo serunt. Spina illa nascitur et Athenis in Longis muris.

XLVII. Frutex est et cytisus, ab Aristomacho Atheniensi miris laudibus prædicatus pabulo ovium, aridus vero etiam suum, spondetque jugero ejus annua H-S vel mediocri solo reditus. Utilitas, quæ ervo, sed ocyor satietas, perquam modico pinguescente quadrupede, ita ut jumenta hordeum spernant. Non ex alio pabulo lactis 2 major copia, aut melior, super omnia pecudum medicina a morbis omni usu præstante. Quin et nutricibus in defectu lactis aridum, atque in aqua decoctum, potui cum vino dari jubet : firmiores celsioresque infantes fore. Viridem etiam gallinis, aut si aruerit, madefactum. Apes quoque numquam defore cytisi pabulo contingente, promittunt Democritus et Aristomachus. Nec aliud minoris impendii est. Seritur cum hordeo : aut vere, semine, ut porrum : vel caule, autumno ante brumam. Si semine, 3 madidum : et si desint imbres, satum spargitur. Plantæ cubitales seruntur scrobe pedali. Seritur per æquinoctia tenero frutice : perficitur triennio : demetitur verno æquinoctio, quum florere desinit, vel pueri, vel anus vilissima opera. Canus adspectu : breviterque, si quis exprimere similitudinem velit, angustioris trifolii frutex. Datur animalibus post biduum semper : hieme vero quod inaruit, madidum. Satiant equos denæ libræ, et portione minora 4

maux plus petits une quantité proportionnée. Pour le dire en passant, il est avantageux de semer de l'ail et de l'oignon entre les rangées du cytise. Cet arbrisseau a été trouvé dans l'île de Cythnos, et de là transplanté dans toutes les Cyclades, puis dans les villes grecques ; ce qui a beaucoup augmenté la production du fromage. En conséquence, je suis étonné qu'il soit rare en Italie. Il ne craint ni la chaleur, ni le froid, ni la grêle, ni la neige. Hygin ajoute qu'il ne craint pas même les ravages des ennemis, car le bois n'en sert à rien.

1 XLVIII. (XXV.) Il naît aussi dans la mer des arbrisseaux et des arbres ; ils sont moindres dans notre mer (la Méditerranée). La mer Rouge et tout l'océan Oriental sont remplis de forêts. Aucune autre langue n'a de nom pour le phycos des Grecs ; par le mot d'algue on entend plutôt une herbe, au lieu que le phycos est un arbrisseau. Le phycos portant des feuilles larges, d'une couleur verte, est nommé par quelques-uns prason (porreau), et par d'autres zoster (ceinture). Une autre espèce a un feuillage chevelu, semblable au fenouil ; elle vient sur les roches. La précédente vient dans des hauts-fonds, non loin du rivage. Toutes deux poussent au printemps, et meurent en automne. Le phycos qui naît sur les rochers autour de la Crète sert à teindre en pourpre ; le meilleur vient à l'aquilon de l'île, ainsi que les meilleures éponges (17). Une troisième espèce est semblable au gramen ; la racine et la tige ont des nœuds comme les roseaux.

1 XLIX. Une autre espèce d'arbrisseau marin (*ulva lactuca*) porte le nom de bryon ; il a la feuille de la laitue, seulement elle est plus rugueuse ; il ne vient que près de la côte. Mais dans la haute mer on trouve le sapin (*fucus ericoides*, L.) et le chêne marin (*fucus vesiculosus*, L.), d'une coudée de haut ; à leurs rameaux sont attachés des coquillages. On dit que le chêne marin sert à teindre la laine ; on ajoute que quelques-uns de ces arbres portent des glands dans la haute mer, et que ce fait a été reconnu par des naufragés et des plongeurs. On parle encore de grands arbres marins dans les environs de Sicyone. La vigne marine (*fucus uvarius*, L.) vient partout. Le figuier de mer est sans feuilles, et a l'écorce rouge. Il y a aussi un palmier marin du genre des arbrisseaux. Au delà des colonnes d'Hercule naît un arbrisseau à feuillage de porreau, un autre à feuillage de laurier et de thym ; rejetés sur le rivage, tous deux se transforment en pierre ponce.

L. Dans l'Orient, chose singulière, à partir de Coptos, dans les déserts, il ne croît qu'une épine (*acacia seyal*, Delile) qu'on nomme altérée, et encore y est-elle très-rare. Dans la mer Rouge vivent des forêts de lauriers surtout et d'oliviers, portant des fruits ; il vient aussi, quand il pleut, des champignons, qui touchés par le soleil se changent en pierre ponce. Ces arbrisseaux ont trois coudées de haut ; ils sont remplis de chiens de mer, au point qu'il est à peine sûr de les considérer du bord d'un navire ; car ces animaux saisissent les rames mêmes. 1

LI. Les soldats d'Alexandre qui firent la navigation de l'Inde ont rapporté que le feuillage des arbres marins est vert dans l'eau ; que hors de l'eau le soleil le dessèche aussitôt en sel ; que des joncs de pierre, très-semblables aux véritables joncs, sont répandus sur la côte ; que dans la haute mer on trouve des arbustes de la couleur de la corne de bœuf, rameux et rouges à la pointe ; qu'ils se brisaient comme du verre quand on les touchait ; que dans le feu ils devenaient rouges comme le fer, reprenant leur 1

animalia ; obiterque inter ordines allium et cæpe seri fertile est. Inventus hic frutex in Cythno insula, inde translatus est in omnes Cycladas, mox in urbes Græcas, magno casei proventu : propter quod maxime miror rarum esse in Italia. Non æstuum, non frigorum, non grandinum, aut nivis injuriam expavescit. Adjicit Hyginus, ne hostium quidem, propter nullam gratiam ligni.

1 XLVIII. (XXV.) Nascuntur et in mari frutices arboresque, minores in nostro. Rubrum enim, et totus Orientis Oceanus refertus est silvis. Non habet lingua alia nomen, quod Graeci vocant phycos : quoniam alga herbarum magis vocabulum intelligitur : hic autem est frutex. Folia lata colore viridi gignit, quod quidam prason vocant, alii zostera. Alterum genus ejusdem, capillaceo folio, simile feniculo, in saxis nascitur : superius in vadis haud procul littore ; verno utrumque : et interit autumno. Circa Cretam insulam nato in petris purpuras quoque inficiunt ; laudatissimo a parte Aquilonis, ut spongiis. Tertium est gramini simile, radice geniculata et caule, qualiter calami.

1 XLIX. Aliud genus fruticum bryon vocatur, folio lactucæ, rugosiore tantum, jam hoc interius nascens. In alto vero abies et quercus cubitali altitudine. Ramis earum adhærent conchæ. Quercu et tingi lanas tradunt Glandem etiam quasdam ferre in alto : naufragis hæc deprehensa urinantibusque. Et aliæ traduntur prægrandes circa Sicyonem : vitis enim passim nascitur : sed ficus sine foliis, rubro cortice. Fit et palma fruticum generis. Extra Herculis columnas porri fronde nascitur frutex, et alius lauri, et thymi, qui ambo ejecti in pumicem transfigurantur.

L. At in Oriente mirum est, statim a Copto per solitudines nihil gigni, præter spinam, quæ sitiens vocatur, et hanc raram admodum : in mari vero Rubro silvas vivere, laurum maxime, et olivam ferentem baccas, et quum pluat, fungos, qui sole tacti mutantur in pumicem. Fruticum ipsorum magnitudo ternum cubitorum est : caniculis referta, vix ut prospicere e navi tutum sit, remos plerumque ipsos invadentibus. 1

LI. Qui navigavere in Indos Alexandri milites, frondem marinarum arborum tradidere in aqua viridem fuisse, exemtam sole protinus in salem arescentem. Juncos quoque lapideos perquam similes veris per littora ; et in alto quasdam arbusculas colore bubuli cornus ramosas, et cacuminibus rubentes : quum tractarentur, vitri modo fragiles ; in igne autem ut ferrum inardescentes, restinctis 1

couleur par le refroidissement; que dans la même contrée la marée recouvre des forêts insulaires, bien que plus hautes que les platanes et les peupliers les plus élevés. Les feuilles de ces arbres ressemblent à celles du laurier, les fleurs à celles de la violette pour l'odeur et la couleur. Les baies sont comme des olives, elles ont aussi une odeur agréable; elles viennent en automne; les feuilles ne tombent jamais. Les plus petits de ces arbres sont recouverts complétement par la mer montante; les plus grands ont hors des flots le sommet, auquel on attache les navires; on les attache aux racines à mer basse. Les mêmes témoins ont parlé d'autres arbres vus par eux au large dans la même mer, dont les feuilles ne tombent jamais, et dont le fruit ressemble au lupin.

LII. Juba rapporte qu'autour des îles des Troglodytes on trouve dans la haute mer un arbrisseau nommé chevelure d'Isis, semblable au corail, et sans feuilles (corail noir, *Gorgonia antipathes*, L.); coupé, il change de couleur, devient noir et durcit; quand on le laisse tomber, il se casse. Il dit qu'il y en a un autre nommé charitoblepharon, efficace dans les philtres d'amour; que les femmes en font des bracelets et des colliers; qu'il sent qu'on veut le prendre, qu'alors il se durcit comme de la corne, et émousse le tranchant du fer; mais que s'il est coupé avant d'avoir senti le danger il se transforme en pierre.

colore suo redeunte. Eodem tractu insularum silvas operit æstus, quanquam altiores platanis populisque altissimis. Folia iis lauri, flos violæ et odore, et colore. Baccæ, ut oleis, et ipsæ odoris jucundi, autumno nascentes, foliis numquam deciduis. Harum minores totas integit mare. Maximarum cacumina exstant, ad quæ naves religantur, et quum recessit æstus, ad radices. Alias quoque arbores in alto ab eisdem accepimus eodem in mari visas, semper folia retinentes : fructu earum lupino simili.

LII. Juba tradit, circa Troglodytarum insulas fruticem in alto vocari Isidis crinem, corallio similem, sine foliis : præcisum mutato colore in nigrum durescere : quum cadat, frangi. Item, alium qui vocatur charitoblepharon, efficacem in amatoriis : spathalia eo facere et monilia feminas : sentire eum se capi, durarique cornus modo, et hebetare aciem ferri. Quod si fefellerint insidiæ, in lapidem transfigurari.

NOTES DU TREIZIÈME LIVRE.

(1) Impendio.... decoctis Editt. vet. — Impendio.... decoctis om. Vulg.

(2) In terram Ed. Princeps, Brotier. — Interim Vulg.

(3) Foliis, radice similis populo Vulg. — Foliis radicis similia. Caudex arboris similis populo Editt. Vet.

(4) Le mot employé par Pline a donné lieu à des erreurs dans les dictionnaires. Le texte de Pline porte : At e diverso cuci in magno honore; palmæ similis. Saumaise, *Exercit.*, p. 817, s'y trompant, le premier peut-être, prit cuci de ce texte pour un nom neutre indéclinable; et, s'appuyant de cette erreur pour corriger Théophraste, qui a, *Hist.* IV, 2, κουκιοφόρον, il a proposé de lire κοῦκι διάφορον. De là κοῦκι a passé dans certains dictionnaires grecs. Mais, dans le texte de Théophraste, avec κουκιοφόρον un substantif est sous-entendu, à savoir ξύλον, le bois qui porte le κοῦκι. Il en est de même dans le texte de Pline : cuci est au génitif, et materies, de la phrase qui précède, y est sous-entendu, comme ξύλον dans Théophraste.

(5) Des commentateurs ont désigné pour ce prunier d'Égypte un icaquier (*chrysobalanus*). Mais M. Fée ne croit pas que la synonymie moderne puisse être donnée.

(6) Théophraste, *Hist.* IV, 2, dit : Ὅταν δέ τις ἅψηται τῶν κλωνίων, ὥσπερ ἀφαυαινόμενα τὰ φύλλα συμπίπτειν φασίν· εἶτα μετά τινα χρόνον ἀναβιώσκεσθαι πάλιν καὶ θάλλειν. Pline s'est trompé sur ce passage : συμπίπτειν veut dire non pas *tomber*, mais *s'affaisser;* et ἀναβιώσκεσθαι *revivre*, et non *renaître*. Il s'agit ici des feuilles d'une sensitive.

(7) Théophraste, *Hist.*, III, 14, dit : Ἐν τοῖς κωρύκοις τῆς πτελέας, *dans les follicules de l'ormeau.* Pline a pris ce mot, κώρυκος, pour le nom d'une montagne.

(8) Tæniotica Editt. vet., Isidorus, VI, 10. — Leneotica, Vulg.

(9) Suivant M. Géraud (*Essai sur les livres dans l'antiquité*, p. 88), voici comment il faut entendre ce passage : « Les libraires, pour faire écrire un livre, taillaient, dans les mains de papier que livraient les fabricants, des morceaux suivant le format qu'ils voulaient donner au livre. Dans cette opération, ce qui était longueur dans la main de papier devenait largeur, et vice versa. De là il résultait que plus la feuille était large, plus la bande, si elle venait à se détacher, gâtait de pages. *Voyez*, dans le livre de M. Géraud, les figures qui expliquent cela. La page était une colonne de lignes perpendiculaires à la longueur du rouleau ou volume; on divisait ainsi en colonnes ou pages la longueur du rouleau, parce qu'une ligne aussi longue que le rouleau n'aurait pu être suivie par l'œil.

(10) D'après M. Géraud, *ib.* p. 30, s'il se trouvait quelque solution de continuité, le fabricant remplissait le vide par une petite bande de papier si adroitement collée, que l'œil le plus perçant n'y pouvait rien découvrir; mais lorsque le roseau de l'écrivain arrivait à cette espèce de soudure, la lettre disparaissait sous une tache d'encre qui s'imprégnait dans le papier.

(11) Tamphilo Sillig post Sigonium. — Pamphilo Vulg.

(12) Corticum Editt. vet. — Cornicum Vulg.

(13) Pline est mal servi par sa mémoire. C'est de Calypso et non de Circé qu'Homère parle.

(14) Ex quo novitiæ apparent Editt. vet. — Quæ novitia apparet Vulg.

(15) Arabicum Sillig. — Arabium Vulg.

(16) Columelle, V, 12, recommande, si le cytise est sec, de le donner en moindre quantité, parce qu'alors la vertu nutritive en est plus grande, et de le faire auparavant tremper dans l'eau.

(17) Aut spongiis Vulg. — Pintianus a proposé de lire ut. Cette correction me paraît indispensable, vu le passage parallèle de Théophraste (*Hist.* IV, 8) : ὥσπερ αἱ σπογγιαὶ καὶ ἄλλα τοιαῦτα.

✤✤

LIVRE XIV.

1 I. Les arbres exotiques, qui, se refusant à
croître ailleurs que dans leur patrie, ne se trans-
plantent pas dans des contrées étrangères, sont
à peu près tous compris dans ce qui vient d'être
dit. Il nous est maintenant loisible de parler des
arbres communs, dont l'Italie peut être considé-
rée comme la mère spéciale. Les hommes instruits
se souviendront seulement que nous exposons
pour le moment les caractères de ces arbres, et
non le mode de les cultiver, bien qu'au reste la
culture dépende beaucoup des caractères. Ce dont
je ne puis assez m'étonner, c'est que le souvenir
de certains arbres et la connaissance des noms
2 que les auteurs ont rapportés aient disparu. Et
cependant qui ne penserait, vu les commu-
nications ouvertes entre les parties du monde, vu
la grandeur majestueuse de l'empire romain, que
la civilisation a fait des progrès, grâce à l'uni-
versalité des échanges et à la jouissance commune
d'une paix fortunée, et qu'une foule d'objets qui
jadis étaient demeurés cachés sont devenus d'un
usage vulgaire? Mais aujourd'hui on ne trouve
plus personne qui connaisse tout ce que l'an-
tiquité a relaté; tant l'industrie des anciens a
été plus féconde, ou leur habileté plus heureuse.
Il y a mille ans qu'Hésiode, à l'origine même des
lettres, a commencé à donner des préceptes aux
agriculteurs, suivi en cela par bon nombre d'au-
tres. De là accroissement de labeur pour nous; car
il faut rechercher non-seulement les découver-
tes des modernes, mais encore celles des anciens,
au milieu de l'oubli que l'incurie a jeté sur les
choses. Quelles causes assigner à cette léthargie, 3
si ce n'est les causes générales du monde? De
nouvelles mœurs sont survenues; les hommes
ont d'autres préoccupations, et l'on ne cultive
que les arts de l'avarice.

Autrefois, les peuples et par conséquent les
esprits étaient renfermés dans les limites des
États, sans grandes destinées à accomplir; il ne
leur restait qu'à exercer les facultés de l'intelli-
gence; une foule de rois recevaient les hommages
des arts, et, dans l'ostentation de leurs grandeurs,
mettaient celles-là au premier rang, persuadés
que c'était le gage de leur immortalité. Alors
abondaient et les récompenses et les travaux.
Pour les âges suivants, un monde trop vaste et 4
des richesses trop grandes ont été un mal. Depuis
que les sénateurs sont choisis d'après la for-
tune, les juges choisis d'après la fortune; depuis
que les magistrats et les généraux n'ont plus eu
d'autre mérite que la fortune; depuis que l'ab-
sence d'héritiers est devenue une autorité et une
puissance si grande; depuis que la captation est
la profession la plus lucrative, et qu'il n'y a plus
d'autres joies que la possession, les récompenses
ont été sans honneur; les arts dits libéraux, parce
qu'une existence libre est le plus grand bien, ont
cessé de mériter leur nom, et la servilité seule
profite. L'un l'adore d'une façon et l'autre d'une
autre; mais les vœux sont toujours les mêmes,
il s'agit toujours de la richesse. On voit même 5

LIBER XIV.

1 I. Externæ arbores, indocilesque nasci alibi, quam ubi
cœpere, et quæ in alienas non commeant terras, hactenus
fere sunt. Licetque jam de communibus loqui, quarum
omnium peculiaris parens videri potest Italia. Noscentes
tantum meminerint, naturas earum a nobis interim dici,
non culturas: quamquam et colendi maxime in natura por-
tio est. Illud satis mirari non queo, interiisse quarum-
dam memoriam, atque etiam nominum, quæ auctores
2 prodidere, notitiam. Quis enim non communicato orbe
terrarum, majestate romani imperii, profecisse vitam
putet commercio rerum ac societate festæ pacis, omnia-
que etiam quæ occulta ante fuerant, in promiscuo usu
facta? At hercules non reperiuntur, qui norint multa ab
antiquis prodita: tanto priscorum cura fertilior, aut in-
dustria felicior fuit, ante millia annorum inter principia lit-
terarum Hesiodo præcepta agricolis pandere orso, subse-
cutisque non paucis hanc curam ejus, unde nobis crevit
labor: quippe quum requirenda sint non solum postea in-
venta, verum etiam ea, quæ invenerant prisci, desidia
rerum internecione memoriæ inducta. Cujus somni causas 3
quis alias, quam publicas mundi, invenerit? Nimirum
alii subiere ritus, circaque alia mentes hominum detinen-
tur, et avaritiæ tantum artes coluntur.

Antea inclusis gentium imperiis intra ipsas, ideoque et
ingeniis, quadam sterilitate fortunæ, necesse erat animi
bona exercere: regesque innumeri honore artium cole-
bantur, et in ostentatione has præferebant opum, immor-
talitatem sibi per illas prorogari arbitrantes. Quare abun-
dabant et præmia, et operæ vitæ. Posteris laxitas mundi 4
et rerum amplitudo damno fuit: postquam senator censu
legi cœptus, judex fieri censu, magistratum ducemque
nihil magis exornare, quam census: postquam cœpere or-
bitas in auctoritate summa et potentia esse, captatio in
quæstu fertilissimo, ac sola gaudia in possidendo, pessum
iere vitæ pretia: omnesque a maximo bono liberales dictæ
artes, in contrarium cecidere, ac servitute sola profici
cœptum. Hanc alius alio modo, et in aliis adorare: eodem
tamen, habendique ad spes, omnium tendente voto. Pas- 5

des hommes distingués aimer mieux cultiver les vices d'autrui que leurs propres qualités. La volupté a commencé à vivre, la vie elle-même a cessé. Quant à nous, nous scruterons même ce qui a été oublié; et la trivialité de certains détails ne nous détournera pas plus qu'elle ne nous a détourné dans l'histoire des animaux. Cependant nous voyons que pour cette raison Virgile, ce poëte admirable, a omis de célébrer les mérites des jardins : des grandes choses qu'il a traitées, poëte heureux et chéri, il n'a cueilli que la fleur, ne nommant que quinze espèces de vignes, trois d'oliviers, autant de poiriers, le citronnier, et passant tout le reste sous silence.

1 II. Parquoi commencerions-nous de préférence à la vigne? Elle donne à l'Italie une supériorité si spéciale, que par ce seul trésor, on peut le dire, elle l'emporte sur les trésors végétaux de tous les pays, excepté les pays à parfums; et même, quand la vigne est en fleur, aucune odeur n'est plus suave. (I.) La vigne a été à juste titre, à raison de sa grandeur, rangée chez les anciens parmi les arbres. Dans la ville de Populonium, nous voyons une statue de Jupiter faite avec un seul cep, et les siècles ne l'ont point endommagée; à Marseille, une coupe du même bois. Le temple de Junon, à Métapont, était soutenu par des colonnes en bois de vigne. Encore aujourd'hui on monte sur le toit du temple de Diane d'Éphèse par un escalier fait, dit-on, avec un seul cep de vigne de Chypre; les vignes de cette île arrivent à la plus grande taille. Aucun bois ne dure plus longtemps. Toutefois je suis porté à croire que les ouvrages dont je viens de parler ont été faits en bois de vigne sauvage.

1 III. La vigne se taille tous les ans. On en appelle toute la force vers les sarments, ou on la repousse vers les provins; on ne lui permet de s'échapper qu'en vue du jus qu'elle doit produire, de diverses façons suivant le climat et la nature du terrain. Dans la Campanie, on marie les vignes aux peupliers : embrassant cet époux qu'on leur donne, elles étendent le long de ses rameaux leurs tiges noueuses comme autant de bras amoureux, et en atteignent le sommet à une telle hauteur, que le vendangeur stipule, dans son marché, le prix du bûcher et du tombeau. Elles croissent sans fin, et on ne peut les séparer ou plutôt les arracher de l'arbre qui les supporte. Des vignes seules, de leurs sarments incessamment déroulés, ont entouré des maisons de campagne et des palais : Valérianus Cornélius a regardé ce fait comme un des plus curieux qu'on pût transmettre. Une seule vigne, à Rome, dans les por- 2
tiques de Livie, forme une tonnelle sous laquelle on se promène à l'ombre; la même vigne donne 12 amphores de vin (233 litr.). Partout les vignes dépassent les ormeaux. On rapporte que l'ambassadeur du roi Pyrrhus, Cinéas (VII, 24), qui avait admiré la hauteur de ces vignes à Aricie, dit spirituellement, en faisant allusion au goût âpre du vin, que c'était justice d'avoir pendu la mère d'un tel vin à une croix si élevée. Il est en Italie, au delà du Pô, un arbuste nommé rumbotinus (XXIV, 112), et portant aussi le nom de populus : les vignes en garnissent les larges étages circulaires, montant pour se ramifier jusqu'à l'endroit où l'arbuste se ramifie, et dispersant leurs sarments dans les digitations un peu redressées des branches de l'arbuste. D'autres, soutenues 3
à hauteur d'homme par des échalas, se dressent, et forment un vignoble. D'autres, ardentes à éten-

sim vero etiam egregii aliena vitia, quam bona sua, colere malle. Ergo hercules voluptas vivere cœpit, vita ipsa desiit. Sed nos oblitterata quoque scrutabimur : nec deterrebit quarumdam rerum humilitas, sicut nec in animalibus fecit. Quamquam videmus Virgilium præcellentissimum vatem, ea de causa hortorum dotes fugisse, et e tantis, quæ retulit, flores modo rerum decerpsisse, beatum felicemque gratiæ, XV omnino generibus uvarum nominatis, tribus oleæ, totidem pirorum, malo vero tantum Assyrio, cæteris omnibus neglectis.

1 II. Unde autem potius incipiemus, quam a vitibus? quarum principatus in tantum peculiaris Italiæ est, ut vel hoc uno omnia gentium vicisse, quam odorifera, possit videri dona : quanquam ubicumque pubescentium odori nulla suavitas præfertur. (I.) Vites jure apud priscos magnitudine quoque inter arbores numerabantur. Jovis simulacrum in urbe Populonio ex una conspicimus, tot ævis incorruptum : item Massiliæ pateram. Metaponti templum Junonis vitigineis columnis stetit. Etiam nunc scalis tectum Ephesiæ Dianæ scanditur una e vite Cypria, ut ferunt, quoniam ibi ad præcipuam amplitudinem exeunt. Nec est ligno ulli æternior natura. Verum ista ex silvestribus facta crediderim.

III. Hæ vites tonsura annua coercentur, et vis earum 1
omnis evocatur in palmites, aut deprimitur in propagines, succique tantum gratia exire sinitur pluribus modis ad cæli mores, solique ingenia. In Campano agro populis nubunt; maritasque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant, in tantum sublimes, ut vindemitor auctoratus rogum ac tumulum excipiat. Nullo fine crescunt, dividique, aut potius avelli nequeunt. Villas et domos ambiri singularum palmitibus ac sequacibus loris, memoria dignum inter prima Valerianus quoque Cornelius existimavit. Una vitis Romæ in Liviæ porticibus subdiales 2
inambulationes umbrosis pergulis opacat, eadem duodenis musti amphoris fecunda. Ulmos quidem ubique exsuperant. Miratumque altitudinem earum Ariciæ ferunt legatum regis Pyrrhi Cineam, facete lusisse in austeriorem gustum vini, merito matrem ejus pendere in tam alta cruce. Rumbotinus vocatur, et alio nomine populus arbor Italiæ Padum transgressis, cujus tabulata in orbem patula replent, puroque perductæ dracone in palmam ejus, inde in subrectos ramorum digitos flagella dispergunt. Eædem 3
modici hominis altitudine adminiculatæ sudibus horrent, vineamque faciunt: et aliæ improbo reptatu pampinorum-

dre leurs pampres qui foisonnent, remplissent de leur vaste développement, sous la direction d'un propriétaire habile, une cour entière. Telles sont les variétés multipliées que présente la seule Italie. Dans quelques provinces la vigne se tient debout sans aucun appui, ramassant ses mem-
4 bres, et devenant épaisse en devenant courte. En d'autres lieux les vents ne permettent pas ce mode de culture, par exemple en Afrique et dans certaines parties de la Gaule Narbonnaise (II, 46) : empêchées de croître au delà des premiers bourgeons (XVII, 35, 26), et toujours semblables aux plantes que l'on travaille avec le hoyau, elles rampent sur le sol comme des herbes, et pompent par leurs grappes le suc de la terre; ces grappes, dans l'intérieur de l'Afrique, dépassent
5 en grosseur le corps d'un enfant. Aucun raisin n'est plus agréable par sa fermeté; c'est peut-être de là que vient ce nom de duracina qu'il porte. Les variétés, déjà innombrables par la grosseur, la couleur, le goût et le grain, se multiplient encore par les variétés du vin. Là les grappes ont l'éclat de la pourpre, ici le brillant de la rose, ailleurs un reflet verdoyant. Les grappes blanches et noires sont communes. Les bumastes sont gros comme des mamelles. Les dactyles ont des grains très-allongés. La nature, qui se joue, attache à de très-grandes vignes de petits raisins doux et d'un goût délicieux; on les nomme
6 leptorages (grain-menu). Des raisins durent tout l'hiver, suspendus au plancher par un nœud. D'autres, tout frais cueillis, sont mis, sans plus, dans des vases de terre qu'on enferme dans des tonneaux, et qu'on entoure de marc de raisin tout suant. D'autres reçoivent, de la fumée des forges, la saveur agréable que cette fumée communique aux vins : l'empereur Tibère donna la vogue aux raisins fumés dans les forges d'Afrique. Avant lui, on servait au premier service les raisins de Rhétie et ceux du Véronais. La dessiccation produite par le soleil a fait donner aux raisins secs le nom qu'ils portent. On confit aussi des raisins dans du moût, et on les enivre de leur propre vin. D'autres, bouillis dans du moût, s'adoucissent. 7
D'autres restent suspendus sur la tige jusqu'à une nouvelle pousse, aussi transparents que du verre. L'astringence de la poix versée sur le pédicule de la grappe donne aux grains ce corps et cette durée que, mise dans les tonneaux et les amphores, elle donne aux vins. Au reste, on a trouvé un raisin qui, sans apprêt, fournit un vin à saveur de poix; c'est un raisin célèbre du Viennois (XIV, 4, 6; XXIII, 24); les territoires des Arvernes, des Séquanes et des Helves s'en sont enrichis récemment; il n'était pas connu à l'époque de Virgile, 8
mort il y a quatre-vingt-dix ans. Ajouterai-je qu'au sein des camps (1) la vigne, dans la main du centurion, est la garde de l'autorité suprême et du commandement? qu'elle est la récompense opime, qui, par un lent avancement, mène du dernier rang jusqu'à l'aigle (2)? et que, même dans le châtiment des fautes, elle est une distinction (3)? Les vignobles ont donné aussi l'idée de machines de siége. Quant aux applications médicales, la vigne y tient une place si considérable, qu'à eux seuls les vins (4) sont des remèdes.

IV. (II.) Démocrite, qui a déclaré connaître 1
toutes les espèces de vignes de la Grèce, est le seul qui ait cru que les variétés pouvaient être énumérées. Les autres auteurs ont dit qu'elles étaient innombrables, assertion qui paraîtra encore plus vraie si on considère les vins. Nous ne parlerons donc pas de toutes les espèces de vignes; nous indiquerons seulement les plus re-

que superfluitate, peritia domini amolo discursu atria media complentes. Tot differentias vel sola tantum Italia recipit. Stat provinciarum aliquarum per se vitis sine ullo pedamento, artus suos in se colligens, et brevitate cras-
4 situdinem pascens. Vetant hoc aliubi venti : ut in Africa et in Narbonensis provinciæ partibus. Excrescere ultra suos pollices prohibitæ, semperque pastinatis similes, herbarum modo vagantur per arva, ac succum terræ passim uvis bibunt, quæ ob id magnitudinem infantium puerorum
5 in interiore Africæ parte exsuperant. Uva non aliubi gratior callo, ut inde possit invenisse nomen duracina : namque genera magnitudine, colore, saporibus, acinis innumera, etiamnum multiplicantur vino. Hic purpureo lucent colore, illic fulgent roseo, nitentque viridi. Candicans enim nigerque, vulgares. Tument vero mammarum modo bumasti. Prælongis dactyli porriguntur acinis. Est illa naturæ lascivia, ut prægrandibus adhæreant parvi, mites, et
6 suavitate certantes : leptoragas has vocant. Durant aliæ per hiemes, pensili concameratæ nodo. Aliæ in sua tantum continentur anima ollis fictilibus, et insuper doliis inclusæ, stipatæ vinaceis circumsudantibus. Aliis gratiam, qui et vinis, fumus affert fabrilis; iisque gloriam præcipuam in fornacibus Africæ Tiberii Cæsaris auctoritas fecit. Ante eum Rhæticis prior mensa erat, et uvis Veronensium agro. Quin et a patientia nomen acinis datur passis. Conduntur et musto uvæ, ipsæque vino suo inebriantur. Aliæ decoctæ in musto dulcescunt, aliæ vero sobolem 7
novam in matre ipsa exspectant translucidæ vitro; additque acinis eamdem, quam in doliis amphorisve, duratricem illam firmitatem austeritas picis infusa pediculo. Jam inventa per se in vino picem resipiens, Viennensem agrum nobilitans, Arverno, Sequanoque et Helvico generibus non pridem illustrata. Atque hæc Virgilii vatis ætate 8
incognita, a cujus obitu XC aguntur anni. Quid quod insertæ castris summam rerum imperiumque continent? Centurionum in manu vitis, et opimo præmio tardos ordines ad lentas perducit aquilas, atque etiam in delictis pœnam ipsam honorat. Nec non vineæ oppugnationum dedere rationem. Nam in medicaminibus adeo magnum obtinent locum, ut per sese vina ipsa remedia sint.

IV. (II.) Genera vitium numero comprehendi posse 1
unus existimavit Democritus, cuncta sibi Græciæ cognita professus. Cæteri innumera atque infinita esse prodiderunt, quod verius apparebit ex vinis. Nec omnia dicentur,

marquables ; il y en aurait presque autant que de vignobles : il suffira de signaler les plus célèbres ou celles qui ont quelque propriété singulière.

2 Le premier rang est donné aux vignes ammi-néennes (gros plant), à cause de la fermeté et de la vitalité du vin, qui gagne en vieillissant. On en a cinq espèces. Deux s'appellent sœurs : la petite sœur a le grain plus petit, passe mieux la floraison, supporte les pluies et les mauvais temps. Il n'en est pas de même de la grande sœur ; toutefois, cette dernière souffre moins, mariée aux arbres que mise en treille. Deux autres portent le nom de jumelles, parce que les grappes y viennent toujours deux à deux ; le vin a un goût très-âpre, mais une grande force. De ces deux dernières la plus petite souffre du vent du midi, tandis que les autres vents la nourrissent, par exemple sur le mont Vésuve et les collines de Surrente ; dans les autres parties de l'Italie, on la marie toujours à des arbres. La cinquième espèce se nomme laineuse ; elle est tellement revêtue de duvet, que nous ne devons pas nous étonner des arbres à laine de la Sérique ou de l'Inde ; c'est la première des vignes ammminéennes qui mûrisse ; le raisin en pourrit très-promptement.

3 Le second rang appartient aux vignes nomentanes, dont le bois est rouge ; aussi quelques-uns les ont-ils appelées vignes rouges : elles donnent moins de vin, à cause d'un excès de marc et de lie. Elles résistent très-bien aux frimas ; la sécheresse leur fait plus de mal que la pluie, la chaleur que le froid ; aussi les préfère-t-on dans les localités froides et humides. Celle qui a le grain plus petit produit davantage ; celle qui a la feuille fendue produit moins.

4 Les vignes apianes (le muscat) ont reçu ce surnom des abeilles, qui en sont très-friandes. On en a deux espèces ; elles sont couvertes aussi de duvet ; ce qui les distingue, c'est que l'une mûrit plus rapidement, quoique l'autre soit hâtive aussi. Elles ne craignent pas les localités froides ; et cependant aucune ne pourrit plus vite par la pluie. Le vin qu'elles produisent, doux d'abord, prend de l'âpreté avec les années : c'est la vigne que l'on cultive le plus en Étrurie. Telles sont les plus célèbres vignes propres à l'Italie et originaires de cette contrée ; les autres ont été 5 transportées de Chios ou de Thasos. La petite grecque n'est pas inférieure en bonté aux vignes amminéennes ; le grain en est extrêmement tendre, et la grappe si petite, qu'il n'y a de profit à la cultiver que dans un sol très-gras. L'eugénie, dont le nom indique la bonté, est venue des coteaux de Taurominium ; elle n'a réussi que dans le territoire d'Albe ; transplantée ailleurs, elle dégénère aussitôt. En effet, quelques vignes ont un tel amour pour le sol qui les a portées, qu'elles y laissent toute leur gloire, et ne passent nulle part ailleurs tout entières. C'est ce qui arrive 6 pour la vigne rhétique et pour la vigne allobrogique, que plus haut (XIV, 3, 7) nous avons appelée poissée ; célèbres dans leur patrie, ailleurs elles ne sont pas reconnaissables. Toutefois, productives, elles compensent la bonté par l'abondance. L'eugénie aime les lieux brûlants, la rhétique, les lieux tempérés, l'allobrogique, les lieux froids : cette dernière mûrit par la gelée, et le fruit en est noir. Les vins provenant des vignes que nous avons jusqu'à présent énumérées, même des vignes à raisin noir, passent en vieillissant à la couleur blanche. Les autres vignes n'ont pas de renom. Quelquefois cependant, grâce 7 au ciel ou au sol, les vins se conservent, par exemple les vins de la vigne fécenienne et ceux

sed maxime insignia : quippe quæ totidem pæne sunt, quot agri. Quamobrem celeberrimas vitium, aut quibus est aliqua proprietate miraculum, ostendisse satis erit.

2 Principatus datur Ammineis propter firmitatem, senioque proficientem vini ejus utique vitam. Quinque earum genera : ex iis germana minor acino ; melius deflorescit, imbres tempestatesque tolerat : non item major, sed in arbore, quam in jugo, minus obnoxia. Gemellarum, quibus hoc nomen uvæ semper geminæ dedere, asperrimus sapor, sed vires præcipuæ. Ex iis minor austro læditur, cæteris ventis alitur, ut in Vesuvio monte, Surrentinisque collibus. In reliquis Italiæ partibus non nisi arbori accommodata. Quintum genus lanatæ, ne Seras miremur, aut Indos, adeo lanugo eam vestit : prima ex Ammineis maturescit, ocyssimeque putrescit.

3 Proxima dignitas Nomantanis rubente materia : quapropter quidam rubellas appellavere vineas. Hæ minus fertiles, vinaceis et fæce nimia, contra pruinas fortissimæ, siccitate magis quam imbre, æstu, quam algore vexantur. Quamobrem in frigidis humidisque principatum obtinent. Fertilior quæ minor acino, et folio scissa minus.

Apianis apes dedere cognomen, præcipue earum avidæ. 4 Ex eis duo genera, lanugine et ipsa pubescunt. Distant, quod altera celerius maturescit, quanquam et altera properante. Situs frigidos non respuunt, et tamen nullæ celerius imbre putrescunt. Vina primo dulcia, austeritatem annis accipiunt. Etruria nulla magis vite gaudet. Et hactenus potissima nobilitas peculiaribus atque vernaculis Italiæ. Cæteræ advenere Chio, Thasove. Græ- 5 cula non inferior Ammineis bonitate, prætenera acino ; et uva tam parva, ut nisi pinguissimo solo colere non prosit. Eugeniam Taurominitani colles cum generositatis cognomine, misere Albano tantum agro : quoniam translata statim mutatur. Namque est aliquibus tantus locorum amor, ut omnem in his gloriam suam relinquant, nec usquam transeant totæ. Quod et in Rhætica Allobro- 6 gicaque, quam supra picatam appellavimus, evenit, domi nobilibus, nec agnoscendis alibi. Fecundæ tamen, bonitatis vice copiam præstant : Eugenia ferventibus locis, Rhætica temperatis, Allobrogica frigidis, gelu maturescens, et colore nigra. Ex his, quas adhuc diximus, sed etiam e nigris vina vetustate in album colorem transeunt. Reliquæ ignobiles. Aliquando tamen cæli aut soli opera 7

de la vigne biturique, qui fleurit en même temps, mais dont le grain est moins serré. La fleur de ces vignes n'est pas sujette à couler, parce qu'elles sont hâtives et qu'elles résistent aux vents et aux pluies; cependant elles sont meilleures dans les lieux froids que dans les lieux chauds, dans les lieux humides que dans les lieux privés d'eau. La visule produit plus de bois (5) que de fruit; elle supporte mal les variations atmosphériques, mais elle résiste bien à une température continue soit en froid, soit en chaud. Dans cette espèce la plus petite est la meilleure; mais, difficile sur le choix du terroir, elle pourrit dans un sol gras et ne vient pas du tout dans un sol maigre; il faut à sa délicatesse un terrain moyen, aussi est-elle commune sur les collines du pays des Sabins. Le raisin n'en est pas beau, mais il a un goût agréable. Si on ne cueille pas la grappe juste au point de la maturité, elle tombe même avant de pourrir. La grandeur et la dureté des feuilles la protégent contre la grêle.

8 Les helvoles sont remarquables par leur couleur entre le pourpre et le noir, couleur qui, variant souvent, leur a fait donner par quelques-uns le nom de variane. Des deux espèces d'hevoles, on préfère la plus noire. Toutes deux produisent de deux années l'une; mais le vin est d'autant meilleur que la récolte est moins abondante. La vigne précie se divise aussi en deux espèces, que l'on distingne par la grosseur des grains; elle donne beaucoup de bois; le raisin est très-bon à être conservé dans les amphores; la feuille est semblable à l'ache. Les habitants de Dyrrachium célèbrent la basilique, qu'en Espagne on nomme cocolobis. La grappe est moins serrée, et résiste aux chaleurs et aux vents du midi; son vin porte à la tête : cette vigne en donne beaucoup. Les Espagnols en distinguent deux espèces,
l'une à grains oblongs, l'autre à grains ronds;
c'est la vigne qu'on vendange la dernière. Plus 9
la cocolobis est douce, plus elle vaut. Celle qui
a un goût astringent devient douce en vieillissant,
et celle qui fut douce devient astringente avec le
temps; alors ce vin rivalise avec celui d'Albe : on
dit que c'est le meilleur pour les affections de vessie. L'albuelis produit davantage au haut des arbres, la visule au pied : aussi, plantées autour des mêmes arbres, elles doublent le produit, grâce à la diversité de leur nature. L'inerticule, qu'on appellerait plus justement sobre, donne un raisin noir; le vin en est recommandable, surtout quand il est vieux; fort, il ne fait point de mal; c'est le seul qui n'enivre pas.

L'abondance des produits est ce qui fait le mé- 10
rite d'autres vignes, et la première à ce titre est l'helvénaque. Il y en a deux espèces : la plus grosse, que quelques-uns appellent longue; la plus petite, qu'on nomme émarque : celle-ci n'est pas aussi abondante, mais le vin en est plus agréable à boire; on la distingue à sa feuille arrondie. Mais elles sont toutes deux grêles; il faut en soutenir les branches avec des fourches, autrement elles ne peuvent porter leurs produits. Elles se plaisent aux brises de mer; elles haïssent
la rosée (6). Aucune vigne n'aime moins l'Italie; 11
elle y est peu fournie, petite; elle y pourrit; le vin même qu'elle y produit ne passe pas l'été; aucune autre ne vient mieux dans un sol maigre. Græcinus, qui du reste a copié Corn. Celse, pense que c'est non la nature de cette vigne, mais le mode de culture provoquant la pousse exagérée des sarments, qui l'empêche de réussir en Italie, et que cela en absorbe la fertilité, à moins qu'un terroir très-gras n'en prévienne l'épuisement. On dit

non fallunt vetustatem, sicuti Fecenia, et cum ea florens Biturica, acino rarior, numquam floris obnoxii, quoniam antecedunt, ventisque et imbribus resistunt : meliores tamen algentibus locis, quam calidis : humidis, quam sitientibus. Visula materia magis quam denso uvarum partu, impatiens variantis cæli, sed contra tenorem unum algoris æstusve constans. Quæ minor est ex eo genere, melior. In eligendo solo morosa, pingui putrescit, gracili omnino non provenit. Mediam temperiem delicate quærit, ob hoc Sabinis collibus familiaris. Uva ejus indecora visu, sapore jucunda : nisi matura protinus rapitur, etiam non putrescens cadit. Contra grandines eam tuetur foliorum amplitudo atque duritia.

8 Insignes jam colore inter purpureas nigrasque medio helvolæ, sæpius varianti, et ob id varianæ a quibusdam appellatæ. Præfertur in his nigrior : utraque alternis annis fertilis, sed melior vino, quum parcior. Et Preciæ duo genera magnitudine acini discernuntur, quibus materies plurima, uvaque ollis utilissima, folium apio simile. Basilicam Dyrrachini celebrant, Hispaniæ cocolobin vocant. Rarior uva æstus austrosque tolerat; capiti inimica, copia larga. Hispaniæ duo genera ejus faciunt : unum oblongo acino, alterum rotundo : novissimas vin-
demiant. Quo dulcior cocolobis, hoc melior. Sed et austera 9
transit in dulcem vetustate; et quæ dulcis fuit, in austeritatem : tunc Albanum vinum æmulantur. Tradunt vesicæ vitiis utilissimum ex his potum. Albuelis summis arboribus fertilior est, Visula imis. Quamobrem circa easdem satæ diversitate naturæ locupletant. Inerticulam e nigris appellavere, justius sobriam dicturi, inveterato præcipue commendabilem vino, sed viribus innoxiam; siquidem temulentiam sola non facit.

Fertilitas commendat cæteras, principemque helve- 10
nacam. Duo ejus genera : major, quam quidam longam; minor, quam emarcum appellant, non tam fecundam, sed gratiorem haustu. Discernitur folio circinato; verum utraque gracilis. Furcas subdere his necessarium : alioqui ubertatem suam non tolerant : maritimo afflatu gaudent,
roscida odere. Nulla vitium minus Italiam amat, rara, 11
parva, putrescens in ea; vino quoque, quod genuit, æstatem non exsuperans; nec alia macro solo familiarior. Græcinus, qui alioqui Cornelium Celsum transcripsit, arbitratur non naturam ejus repugnare Italiæ, sed culturam, avide palmites evocantium. Ob id fertilitatem suam

qu'elle n'est pas sujette au charbon (xvii, 37, 5) ;
grande qualité, s'il est vrai qu'il y ait une vigne
indépendante des influences célestes.

12 La vigne spionienne, que quelques-uns appel-
lent spinéenne, supporte la chaleur ; l'automne
et les pluies la nourrissent ; elle est même la seule
que les brouillards développent ; aussi est-elle
particulière au territoire de Ravenne. La vénicule
est une de celles qui passent le mieux la florai-
son ; son raisin est très-bon à conserver dans des
pots. Les Campaniens préfèrent l'appeler sircule,
d'autres stacule. Terracine a la vigne numisiane,
sans qualités propres, et qui ne vaut qu'autant
que vaut le sol ; le vin, mis dans des cruches de
Surrente (xxxv, 46), en est très-bon, mais jus-
qu'au Vésuve. Là, en effet, est la murgentine
(iii, 14), la meilleure de celles qui viennent
de Sicile ; quelques-uns la nomment pompéienne ;
elle ne produit beaucoup que dans le Latium. De
même l'horconienne, dans la Campanie ; elle
n'est bonne qu'à manger, mais elle donne con-
sidérablement. La mœrique subsiste pendant des
années, et résiste parfaitement à toutes les in-
fluences des constellations ; le raisin en est noir,
le vin rougit en vieillissant.

13 (iii.) Jusqu'à présent nous avons parlé des
espèces généralement répandues. Les autres ap-
partiennent à des contrées, à des localités, ou
sont le produit de la greffe. Ainsi la tudernis
et la florence-tudernis sont particulières à la
Toscane. A Aretium, la talpane, l'étésiaque et la
conséminie sont excellentes. La talpane noire
donne un vin blanc ; l'étésiaque est trompeuse ;
plus elle rapporte, plus le vin est bon ; mais, chose
singulière, la fécondité la lasse. La conséminie
noire fournit un vin très-peu durable, mais le rai-
sin l'est beaucoup ; on la vendange quinze jours
plus tard qu'aucune autre ; elle donne beaucoup,
et le raisin en est bon à manger ; les feuilles, 14
comme celles de la vigne sauvage, prennent une
couleur de sang avant de tomber. Cela se voit
dans quelques autres vignes, et c'est un indice
d'une qualité très-mauvaise. L'irtiole est parti-
culière à l'Ombrie, au Mévanate et au Picénum ;
la pumule, au territoire d'Amiterne. Dans ces
mêmes territoires est la bannanique, qui est
trompeuse, et qu'on aime cependant. La ville de
Pompéies (iii, 9) a donné le nom à la vigne pom-
péienne, qui toutefois est plus féconde dans le ter-
roir de Clusium. La tiburtine est ainsi appelée
de Tibur (iii, 17), territoire où l'on vient de trou-
ver l'oléagine, ainsi nommée de sa ressemblance
avec l'olive ; c'est la dernière espèce découverte.
Les Sabins et les Laurentes (iii, 9) connaissent 15
seuls la vinaciole. Les vignes du mont Gaurus (iii,
9 ; xiv, 8, 3), qui sont un plant venu de Falerne,
se nomment, je le sais, falernes ; les plants de Fa-
lerne dégénèrent rapidement partout. Quelques-
uns aussi ont fait une espèce tarentine (xiv, 8, 9),
dont le raisin est très-doux. La capnias, la
bucconiatis et la tarrupie, sur les coteaux de Thu-
rium, ne se vendangent pas avant les gelées. Pise
a la vigne pharienne ; Modène a la prusinienne,
dont le grain est noir et dont le vin blanchit au
bout de quatre ans. Chose singulière ! il est un
raisin qui suit le soleil dans son mouvement,
nommé streptos pour cela. En Italie, on aime la
vigne des Gaules ; celle du Picénum, au delà des
Alpes. Virgile (Géorg., ii, 91) a nommé la tha-
sienne, la maréotide et la lagée, et plusieurs
vignes étrangères qu'on ne trouve pas en Italie.

L'ambrosiaque et la duracine (xiv, 3, 5) sont 16

absumi, si non præpinguis soli ubertas lassescentem sus-
tineat. Carbunculari negatur : magna dote, si verum est,
aliqua in vite cælo non esse jus.

12 Æstum fert spionia, quam quidam spineam vocant,
autumnisque et imbribus pinguescit. Quin immo nebulis
una alitur, ob id Ravennati agro peculiaris. Veniculam
inter optime deflorescentes, et ollis aptissimam, Campani
malunt sirculam vocare, alii staculam : Tarracina nu-
misianam, nullas vires proprias habentem, sed totam
perinde ac solum valeat. Surrentinis tamen efficacissima
testis, Vesuvio tenus. Ibi enim Murgentina e Sicilia po-
tissima, quam Pompeianam aliqui vocant, Latio demum
feracem : sicut horconia in Campania, tantum vilitatis
cibariæ, sed ubertate præcipua. Tolerat et annos mœrica,
contra omne sidus firmissima, nigro acino, vinis in ve-
tustate rubescentibus.

13 (iii.) Et hactenus publica sunt genera : cætera regio-
num locorumque, aut ex his inter se insitu mixta. Si-
quidem Tuscis peculiaris est Tudernis, atque etiam ejus
nominis Florentia. Est opima Aretio talpana, et etesiaca,
et conseminia. Talpana nigra candidum facit mustum.
Etesiaca fallax, quæ quo plus tulit, eo laudabilius fundit ;
mirumque, fecunditate cessat. Conseminia nigra, vino
minime durante, uva maxime : post XV dies, quam
ulla alia, metitur ; fertilis, sed cibaria. Hujus folia, sicut 14
labruscæ, prius quam decidant, sanguineo colore mutan-
tur. Evenit hoc et quibusdam aliis, pessimi generis argu-
mento. Irtiola Umbriæ, Mevanatique et Piceno agro pe-
culiaris est, Amiternino pumula. Iisdem bannanica fallax
est : amant tamen eam. Municipii uvam Pompeii nomine
appellant, quamvis Clusinis copiosiorem. Municipii et
Tiburtes appellavere, quamvis oleagineam nuper inve-
nerint a similitudine olivæ. Novissima hæc uvarum ad 15
hoc tempus reperta est. Vinaciolam soli noverunt Sabini,
et Laurenti. Nam Gauranas scio a Falerno agro translatas
vocari Falernas, celerrime ubique degenerantes. Nec non
Tarentinum genus aliqui fecere, prædulci uva. Capnias,
et bucconiatis, et tarrupia, in Thurinis collibus non
ante demetuntur, quam gelaverit. Pharia gaudent Pisæ ;
Mutina Prusinia, nigro acino, intra quadriennium al-
bescente vino. Mirum ubi cum sole circumagi uvam,
quæ ob id streptos vocatur. Et in Italia Gallicam placere,
trans Alpes vero Picenam. Dixit Virgilius Thasias, et Ma-
reotidas, et Lageas, compluresque externas, quæ non
reperiuntur in Italia.

Sed sunt etiamnum insignes uvæ, non vino, ambro- 16

remarquables non par le vin, mais par le raisin, qui peut se garder sur le cep même, sans être mis dans des pots; tant il résiste aux froids, aux chaleurs et aux mauvais temps! L'orthampélos (xiv, 3,3) n'a besoin ni d'arbre ni d'échalas, elle se soutient elle-même : il n'en est pas de même de la dactylide, qui n'est pas plus grosse que le doigt. La colombine est de celles qui ont les plus grosses grappes, et surtout la colombine pourpre, surnommée bimammie; car les grappillons sont non pas des grappillons, mais autant d'autres grappes. Nommons encore la tripédanée (de trois pieds), dont le
17 nom vient des dimensions de la grappe; la scirpule au grain ridé; et la rhétique, ainsi nommée dans les Alpes maritimes, et différente de la rhétique dont il a été parlé plus haut (xiv, 3,6). La grappe en est courte, à grains serrés, donnant un mauvais vin, mais ayant la peau extrêmement fine, un seul pepin très-petit qu'on nomme chius, et un ou deux grains très-gros. Il y a encore l'amminéenne noire, qu'on appelle syriaque. L'espagnole est la meilleure des espèces inférieures.

18 On met en treille les espèces de table : parmi les duracines, les blanches et les noires; les bumastes noires et blanches, et, parmi les vignes non encore nommées, la vigne d'Égium (iv,6), la rhodienne et l'onciale, dénomination propre à donner une idée de la pesanteur du grain; la picine, qui est la plus noire de toutes; la stéphanitis, qui, par un jeu de la nature, a la forme d'une guirlande, les feuilles étant entrelacées parmi les grains; les vignes appelées foraines, venant vite, se vendant sur la bonne mine, et aisées à transporter. On rebute, au contraire, même à la vue seule, la cendrée, la rabuscule et l'asinusque; on rebute moins l'alopécis, qui imite la queue
du renard. On nomme alexandrine une vigne 19
qui vient autour de Phalacra [dans la Troade]; elle est petite, les branches ont une coudée, le grain est de la grosseur d'une fève, le pepin est tendre et très-petit, les grappes sont obliques et très-douces, la feuille est petite, ronde et sans divisions. On a trouvé, il y a sept ans, à Alba Helvia, dans la province Narbonnaise, une vigne dont la floraison passe en un jour, ce qui la met grandement à l'abri des accidents. On la nomme narbonique; aujourd'hui toute la province en fait des plants.

V. (iv.) Caton l'ancien, tant illustré par le triom- 1
phe et la censure, mais surtout par sa gloire dans les lettres, et par le soin qu'il a pris de donner à la race romaine des préceptes sur tous les objets d'utilité et principalement sur la culture des terres; Caton l'ancien, cultivateur excellent et sans rival, de l'aveu de son siècle, n'a nommé que peu d'espèces de vignes; et les noms de quelques-unes sont déjà oubliés. Il faut citer à part, dans toute sa teneur, le passage, pour faire connaître quels étaient les plants les plus renommés l'an 600 de Rome, vers la prise de Carthage et de Corinthe, temps auquel il mourut; et combien la civilisation a fait de progrès depuis 2
deux cent trente ans. Voici ce qu'il a dit des vignes et des raisins (*De re rust.*, cap. vi) : « Dans les terrains les plus favorables à la vigne et exposés au soleil, plantez le petit ammínéen, les deux eugénies, et le petit helvin. Dans les terrains plus gras et plus sujets aux brouillards, plantez le grand amminéen, ou le murgentin, ou l'apicius de Lucanie. Les autres vignes s'accommodent indifféremment de tous les terroirs. On en fait très-bien de la piquette. Les duracins

siaca, duracina, sine ullis vasis in vite servabilis: tanta est contra frigora, æstus, tempestatesque firmitas! Nec orthampelos indiget arbore, aut palis, ipsa se sustinens: non item dactylides digitali gracilitate. Columbinæ e racemosissimis : et magis purpureæ cognomine bimammiæ, quando non racemos, sed uvas alias gerunt. Item
17 tripedanea, cui nomen a mensura est. Item scirpula passo acino. Et Rhætica in maritimis Alpibus appellata, dissimilis laudatæ illi : namque hæc brevis, conferta acino, degener vino, sed cute omnium tenuissima, nucleo quem Chium vocant, uno ac minimo, acinum prægrandem unum alterumve habens. Est et nigra Amminea, cui Syriacæ nomen imponunt. Item Hispana ignobilium probatissima.

18 In pergulis vero seruntur escariæ appellatæ, e duracinis, albæ nigræque; et bumasti totidem coloribus; ac nondum dictæ Ægia, et Rhodia, et uncialis, velut a pondere acini. Item picina omnium nigerrima : et coronario naturæ lusu stephanitis, acinos foliis intercursantibus : et quæ forenses vocantur, celeres proventu, vendibiles aspectu, portatu faciles. Contra damnantur etiam visu cinerea, et rabuscula, et asinusca; minus tamen, caudas vulpium
19 imitata, alopecis. Alexandrina appellatur vitis circa Phalacram brevis, ramis cubitalibus, acino nigro fabæ magnitudine, nucleo molli et minimo, obliquis racemis prædulcibus, folio parvo et rotundo, sine divisuris. Septimo hinc anno, in Narbonensis provinciæ Alba Helvia, inventa est vitis uno die deflorescens : ob id tutissima. Narbonicam vocant, quam nunc tota provincia conserit.

V. (iv.) Catonum ille primus, triumpho et censura su- 1
per cætera insignis, magis tamen etiamnum claritate litterarum, præceptisque omnium rerum expetendarum datis generi romano, inter prima vero agrum colendi, illius ævi confessione optimus ac sine æmulo agricola, pauca attigit vitium genera, quarumdam ex iis jam etiam nominibus abolitis. Separatim toto tractatu sententia ejus indicanda est, ut in omni genere noscamus, quæ fuerint celeberrima, anno sexcentesimo Urbis, circa captas Carthaginem ac Corinthum, quum supremum is diem obiit, et quantum postea ccxxx annis vita profecerit. Ergo de vitibus 2
uvisque ita prodidit : qui locus vino optimus dicetur esse, et ostentus solibus, Ammineum minusculum, et geminum Eugenium, Helvinum minusculum conserito. Qui locus crassior aut nebulosior, Ammineum majus, aut Murgentinum, Apicium Lucanum serito. Cæteræ vites miscellæ maxime in quemvis agrum conveniunt. In lora recte con-

et les gros amminéens sont bons à suspendre au plancher, ou, exposés dans une forge, se conservent bien comme raisins secs. » Il n'y a pas là-dessus de préceptes plus anciens en langue latine; tant nous sommes voisins de l'origine des choses! La vigne amminéenne dont il vient d'être parlé
3 est nommée scantienne par Varron. Notre temps a offert peu d'exemples d'une habileté consommée; c'est une raison pour ne pas omettre de citer des exemples qui feront connaître les profits; le profit en toute chose est ce que l'on considère le plus. Acilius Sthénélus, fils d'un affranchi plébéien, s'est acquis beaucoup de gloire par la culture d'un vignoble dans le territoire de Nomente, lequel n'avait pas plus de soixante jugères (15 hect.), et qu'il vendit 400,000 sesterces (84,000 fr.) (7). Vetulenus Ægialus, également fils d'un affranchi, a eu aussi, dans la campagne de Liternum (III,9), en Campanie, un grand renom, que la faveur publique accroissait encore, car
4 il cultivait le lieu d'exil de Scipion l'Africain. Mais celui dont la célébrité a été la plus grande, c'est, par l'aide du même Sthénélus, Rhemmius Palæmon, grammairien renommé, qui acheta, il y a vingt ans, une campagne au prix de 600,000 sesterces (8) (126,000 fr.) dans le même territoire de Nomente, à dix milles de Rome. On connaît le bas prix de toutes les propriétés dans la banlieue; et cette propriété s'était encore vendue moins que les autres, attendu qu'elle avait été négligée, et qu'elle était située en un fonds qui même, dans les plus mauvais terroirs, n'aurait pas été estimé bien haut. C'est là le domaine qu'il entreprit d'exploiter, non en vue de faire quelque chose d'utile, mais par cette vanité extraordinaire qu'on lui a connue : les vignes furent défoncées complétement, sous la direction de Sthénélus; et le soi-disant agriculteur obtint ce résultat, à peine croyable, qu'au bout de huit ans la vendange sur pied fut adjugée au prix de 400,000 serterces : tout le monde courut voir les mon- 5
ceaux de raisin dans ces vignobles. Les voisins, pour excuser leur paresse, attribuaient ce succès à ses profondes connaissances dans les lettres; et enfin Annæus Sénèque, le premier personnage de l'époque par sa science et sa puissance, qui finit par être excessive et par l'accabler; Sénèque, qui certes n'était pas un admirateur de frivolités, s'éprit tellement de ce domaine, qu'il ne craignit pas d'accorder cette victoire à un homme qui s'en vanterait et qu'il haïssait d'ailleurs, payant, au bout d'environ dix ans, la propriété quatre fois plus qu'elle n'avait coûté. C'était une habileté digne d'être appliquée aux terroirs de Cécube et de Sétia, qui en effet ont, depuis, rendu souvent par jugère sept culéus, c'est-à-dire 140 amphores (1360 litr., 80) (9). Et qu'on ne croie pas l'antiquité vaincue en ceci : le même Caton rapporte qu'un jugère (25 ares) produisait dix culéus (litres 1944); exemples décisifs montrant que les mers profanées, et les marchandises cherchées sur les rives de la mer Rouge ou de l'océan Indien, ne rendent pas plus au marchand, qu'à l'agriculteur une terre bien cultivée.

VI. Le vin le plus anciennement célèbre est ce- 1
lui de Maronée (IV, 18), sur la côte de Thrace; Homère (Od., IX, 197) en parle. Je laisse de côté les fables et les traditions différentes sur les origines; je noterai seulement qu'Aristée (VII, 57, 8), du même pays, est le premier qui ait mêlé le miel au vin, deux produits naturels de première excellence. Homère a dit (Od., IX, 208) qu'il faut

duntur. Quas suspendas, duracinas, Ammineas majores : vel ad fabrum ferrarium pro passis hæ recte servantur. Nec sunt vetustiora de illa re latinæ linguæ præcepta : tam prope ab origine rerum sumus. Ammineam proxime dictam, Varro Scantianam vocat. In nostra ætate pauca
3 exempla consummatæ hujus artis fuere : verum eo minus omittenda, ut noscantur etiam præmia, quæ in omni re maxime spectantur. Summam ergo adeptus est gloriam Acilius Sthenelus e plebe libertina, LX jugerum non amplius vineis excultis in Nomentano agro atque CCCC nummum venumdatis. Magna fama et Vetuleno Ægialo perinde libertino fuit, in Campaniæ rure Liternino, majorque etiam favore hominum, quoniam ipsum Africani cole-
4 bat exsilium. Sed maxima, ejusdem Stheneli opera, Rhemmio Palæmoni, alias grammatica arte celebri, in hisce XX annis mercato rus DC nummum in eodem Nomentano decimi lapidis ab Urbe diverticulo. Est autem usquequaque nota vilitas mercis per omnia suburbana, ibi tamen maxima, quoniam et neglecta per indiligentiam prædia paraverat, ac ne in pessimis quidem elegantioris soli. Hæc aggressus excolere, non virtute animi, sed vanitate primo, quæ nota mire in illo fuit, pastinatis de integro vineis cura Stheneli, dum agricolam imitatur, ad vix credibile miraculum perduxit, intra octavum annum CCCC nummum emtori addicta pendente vindemia : cucurritque 5
nemo non ad spectandas uvarum in iis vineis strues, litteris ejus altioribus contra id pigra vicinitate sibi patrocinante : novissime Annæo Seneca, principe tum eruditionis, ac potentiæ, quæ postremo nimia fuit super ipsum, minime utique miratore inanium, tanto prædii ejus amore capto, ut non puderet inviso alias et ostentaturo tradere palmam eam, emtis quadruplicato vineis illis intra decimum fere curæ annum : digna opera, quæ in Cæcubia Setinisque agris proficeret; quando et postea sæpenumero septenos culeos singula jugera, hoc est, amphoras centenas quadragenas musti dedere. Ac ne quis victam in hoc antiquitatem arbitraretur, idem Cato denos culeos redire ex jugeribus scripsit, efficacibus exemplis non maria plus temerata conferre mercatori, non in Rubrum littus Indicumve merces petitas, quam sedulum ruris larem.

VI. Vino antiquissima claritas Maroneo, in Thraciæ 1
maritima parte genito, ut auctor est Homerus. Neque enim fabulosa, aut de origine varie prodita consectamur, præterquam Aristæum primum omnium in eadem gente mel miscuisse vino, suavitate præcipua utriusque naturæ sponte provenientis. Maroneum vicies tanto addito aquæ

mêler au Maronée vingt fois autant d'eau. Le vin de ce terrain est toujours aussi généreux et d'une
2 force aussi indomptable. Mucianus, trois fois consul, un de nos derniers auteurs, a vu, se trouvant sur les lieux, mêler à un setier (0 litr., 54) de vin quatre-vingts setiers d'eau ; il ajoute que ce vin est noir, parfumé, et devient gras en vieillissant. Le vin pramnien, qu'Homère (Il., XI, 639) a vanté, est encore en honneur; il vient dans le territoire de Smyrne, autour du temple de la Mère des dieux. Parmi les autres on n'en cite aucun qui ait eu jadis de la célébrité. Tous les vins furent bons l'année du consulat de L. Opimius (XXXIII, 14), année où fut tué C. Gracchus, tribun, agitant le peuple par des séditions : il y eut alors cette température qui cuit, comme on dit, le raisin, par l'action du soleil; c'était l'an de
3 Rome 633 (II, 29; XIV, 16); et l'on conserve encore de ces vins, qui ont par conséquent près de deux cents ans, et qui sont devenus comme un miel de goût amer. C'est là, en effet, la propriété des vins très-vieux ; on ne peut les boire purs, il faut y mêler de l'eau, qui en dompte l'amertume, fruit de la vieillesse (XXIII, 22). Mais une très-petite quantité de ces vins suffit pour bonifier les autres vins. Mettons, d'après l'évaluation du temps d'Opimius, le prix de l'amphore (19 litr., 44) à 100 sesterces (21 fr.); il faut donc calculer l'intérêt composé de 100 sesterces à 6 pour 100, intérêt modique et légal, au bout de cent soixante ans, pour avoir le prix, sous le règne de Caligula, fils de Germanicus, du douzième d'amphore en vin opimien (10); nous l'avons fait voir par un exemple célèbre, en racontant la vie du poëte Pomponius Secundus (VII, 18) et le repas qu'il donna à ce prince. Tant il dort de capitaux dans les celliers! Aucun objet 4
ne croît plus de valeur jusqu'à la vingtième année, et, à partir de là, ne devient plus coûteux, attendu que le prix n'augmente pas. Rarement, en effet, on a vu des gens, et encore des débauchés prodigues, mettre mille sesterces (210 fr.) à une amphore. Les Viennois seuls ont, dit-on, vendu plus cher leurs vins poissés, dont nous avons parlé (XIV, 3), mais entre eux, et, pense-t-on, par amour-propre national. Ce vin, bu frais, passe pour être de qualité plus froide que les autres.

VII. (V.) La propriété du vin est, pris en boisson, 1
de faire éprouver un sentiment de chaleur intérieure; administré en irrigation extérieure, de rafraîchir. Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici ce qu'Androcyde, célèbre par sa sagesse, écrivit à Alexandre le Grand, pour mettre un frein à l'intempérance de ce prince : « Quand vous allez boire du vin, ô roi, souvenez-vous que vous buvez le sang de la terre! la ciguë est un poison pour les hommes, le vin est un poison pour la ciguë (XXIII, 23; XXV, 95). » Si Alexandre eût suivi ces conseils, il n'aurait pas, dans l'ivresse, tué ses amis. En définitive, on peut dire avec raison que si rien n'est plus utile pour fortifier le corps, il n'est pas non plus de plaisir plus fatal si on ne sait se garder de l'excès.

VIII. (VI.) Parmi les vins, qui doute que les 1
uns soient plus agréables que les autres, ou que des vins issus de la même cuvée ne présentent des différences de qualité, soit à cause de l'amphore, soit par quelque circonstance fortuite? En conséquence, que chacun se fasse juge de la primauté. Livie Augusta, qui vécut quatre-vingt-

miscendum Homerus prodidit. Durat etiam vis eadem in
2 terra generi, vigorque indomitus. Quippe quum Mucianus ter consul ex his qui nuperrime prodidere, sextarios singulos octogenis aquæ misceri compererit præsens in eo tractu. Esse autem colore nigrum, odoratum, vetustate pinguescere. Et Pramnio, quod idem Homerus celebravit, etiam nunc honos durat. Nascitur Smyrnæ regione, juxta delubrum Matris Deum. In reliquis claritas generi non fuit alicui. Anno fuit omnium generum bonitas, L. Opimio consule, quum C. Gracchus tribunus plebem seditionibus agitans interemtus : ea cæli temperies fulsit, quam
3 cocturam vocant, solis opere, natali Urbis DCXXIII; durantque adhuc vina ducentis fere annis, jam in speciem redacta mellis asperi : etenim hæc natura vinis in vetustate est; nec potari per se queunt, si non pervincat aqua, usque in amaritudinem carie indomita. Sed cæteris vinis commendandis minima aliqua mixtura medicamenta sunt : quod, ut ejus temporis æstimatione in singulas amphoras centeni nummi statuantur, ex his tamen, usura multiplicata semissibus, quæ civilis ac modica est, in C. Cæsaris Germanici filii principatu, anno CLX singulas uncias vini constitisse nobili exemplo docuimus, referentes vitam Pomponii Secundi vatis, cœnamque quam Principi illi dedit. Tantum pecuniarum detinent vini apothecæ! Nec alia 4
res majus incrementum sentit ad vicesimum annum, majusve ab eo dispendium, non proficiente pretio. Raro quippe adhuc fuere, nec nisi in nepotatu, singulis testis millia nummum. Viennenses soli picata sua, quorum genera diximus, pluris permutasse, sed inter sese amore patrio creduntur : idque vinum frigidius reliquis existimatur in frigido potu.

VII. (V.) Vino natura est, hausto accendendi calore 1
viscera intus, foris infuso refrigerandi. Nec alienum fuerit commemorare hoc in loco, quod Androcydes sapientia clarus ad Alexandrum Magnum scripsit, intemperantiam ejus cohibens : « Vinum poturus, rex, memento te bibere sanguinem terræ : cicuta hominum venenum est, cicutæ vinum. » Quibus præceptis si ille obtemperavisset, profecto amicos in temulentia non interemisset. Prorsus ut jure dici possit, neque viribus corporis utilius aliud, neque aliud voluptatibus perniciosius, si modus absit.

VIII. (VI.) Genera autem vini alia aliis gratiora esse quis 1
dubitet? aut non ex eodem lacu aliud præstantius altero germanitatem præcedere, sive testa, sive fortuito eventu? Quamobrem de principatu se quisque judicem statuat. Livia Augusta LXXXII annos vitæ Pucino vino retulit ac-

deux ans, attribuait sa longévité au vin de Pucinum (III, 22); elle n'en buvait pas d'autre : il vient près du golfe Adriatique, non loin du Timave, sur une colline rocailleuse, où le vent de mer n'en mûrit qu'un petit nombre d'amphores; on le regarde comme le meilleur pour les usages
2 médicaux. Je suis porté à croire que c'est ce vin du golfe Adriatique auquel les Grecs ont donné, sous le nom de Précien, de merveilleuses louanges. Le dieu Auguste préférait à tous les autres le vin de Sétia; presque tous les princes ses successeurs ont suivi son exemple, l'expérience ayant fait voir qu'avec cette liqueur il n'y a guère d'indigestions malfaisantes. Il vient au-dessus de Forum Appii (III, 9, 11). Auparavant le cécube (III, 9, 7) jouissait de la réputation d'être le vin le plus généreux; il venait dans des lieux marécageux, plantés de peupliers, autour du golfe d'Amycle : ce vignoble a disparu, grâce à l'insouciance du cultivateur, à sa petite étendue, et encore plus à cause du canal navigable que Néron avait entrepris de creuser du lac de Baies à Ostie.

3 Le second rang était donné au falerne, et surtout au Falerne faustien. Le mérite en était dû au soin et à la culture; il baisse aujourd'hui, attendu qu'on vise plus à la quantité qu'à la qualité. Le vignoble de Falerne commence au pont de Campanie, à gauche, quand on va à Urbana, colonie de Sylla, récemment attribuée au ressort de Capoue; le vignoble faustien est à environ quatre milles d'un bourg voisin de Cédies (XI, 97), lequel bourg est éloigné de six milles de Sinuessa. Aucun vin n'a plus de vogue; il est le seul qui prenne feu. On en distingue trois espèces : l'astringent, le doux et le léger. Quelques-uns, faisant d'autres distinctions, disent que le gauran (XIV, 4. 15) vient sur le haut des coteaux, le faustien au milieu, et le Falerne au bas. Il ne faut pas oublier qu'aucun de ces vins célèbres ne provient d'un raisin agréable au goût.

Au troisième rang étaient divers vins d'Albe, 4
dans le voisinage de Rome, très-doux et rarement joignant de l'astringence à cette douceur, et les vins de Surrente, qui ne viennent que sur échalas, très-bons pour les convalescents, à cause de leur légèreté et de leurs qualités bienfaisantes. L'empereur Tibère disait que les médecins s'étaient accordés pour donner de la célébrité au vin de Surrente, mais que ce n'était qu'un bon vinaigre; Caligula, son successeur, l'appelait une piquette renommée. Le troisième rang est encore 5
disputé par les vignobles massiques, qui, du haut du mont Gaurus, regardent Putéoles et Baies. Quant au vin de Stata dans le voisinage de Falerne, il a eu autrefois le premier rang : cela n'est pas douteux, et prouve manifestement que les terroirs ont leurs époques, comme les choses ont leur croissance et leur décadence. On lui préférait d'ordinaire les vins de Cales (III, 9, 7), qui en sont voisins, et ceux de Fondi (III, 9, 6), qui viennent sur des vignes échalassées ou mariées à des arbustes. On estimait aussi les vins de Véliterne et de Priverne, dans le voisinage de Rome. Quant à celui de Signia, il a une astringence excessive, qui le rend propre à resserrer le ventre, et qui le fait ranger parmi les substances médicamenteuses.

Le quatrième rang fut donné dans les repas 6
publics au mamertin par le dieu Jules [César], qui le premier le mit en faveur, comme on le voit dans ses lettres. Le mamertin vient dans les environs de Messine en Sicile; et le potulan, ainsi nommé du nom du premier cultivateur, est la variété qu'on estime le plus dans la portion de la

ceptos, non alio usa. Gignitur in sinu Adriatici maris, non procul a Timavo fonte, saxeo colle, maritimo afflatu paucas coquente amphoras : nec aliud aptius medicamentis
2 judicatur. Hoc esse crediderim, quod Græci celebrantes miris laudibus Præcianum appellaverunt ex Adriatico sinu. Divus Augustus Setinum prætulit cunctis, et fere sequuti principes, confessa propter experimenta, non temere cruditatibus noxiis ab ea saliva. Nascitur supra Forum Appii. Antea Cæcubo erat generositas celeberrima in palustribus populetis, sinu Amyclano : quod jam intercidit, et incuria coloni, locique angustia; magis tamen fossa Neronis, quam a Baiano lacu Ostiam usque navigabilem inchoaverat.

3 Secunda nobilitas Falerno agro erat, et ex eo maxime Faustiano. Cura culturaque id collegerat. Exolescit hoc quoque, copiæ potius, quam bonitati studentium. Falernus ager a ponte Campano læva petentibus Urbanam coloniam Syllanam nuper Capuæ contributam incipit. Faustianus autem circiter quatuor milliaria vico prope Cedias, qui vicus a Sinuessa VI millibus abest. Nec ulli in vino major auctoritas : solo vinorum flamma accenditur. Tria ejus genera, austerum, dulce, tenue. Quidam ita distinguunt summis collibus Gauranum gigni, mediis Faustianum, imis Falernum. Non omittendum autem nulli eorum, quæ celebrentur, jucundum saporem uvæ esse.

Ad tertiam palmam varie venere Albana Urbi vicina, 4
prædulcia ac rara in austero. Item Surrentina in vineis tantum nascentia, convalescentibus maxime probata, propter tenuitatem salubritatemque. Tiberius Cæsar dicebat consensisse medicos, ut nobilitatem Surrentino darent, alioqui esse generosum acetum. C. Cæsar, qui successit illi, nobilem vappam. Certant Massica æque, ex monte 5
Gauro Puteolos Baiasque prospectantia. Nam Falerno contermina Statana ad principatus venere non dubie; palamque fecere sua quibusque terris tempora esse, sicut rerum proventus occasusque. Juncta his præponi solebant Calena; et quæ in vineis arbustisque nascuntur, Fundana. Alia ex vicinia Urbis Veliternina, Privernatiaque. Nam quod Signiæ nascitur, austeritate nimia continendæ utile alvo, inter medicamina numeratur.

Quartum curriculum publicis epulis obtinuere a divo 6
Julio (is enim primus auctoritatem his tribuit, ut in epistolis ejus apparet) Mamertina circa Messanam in Sicilia genita. Ex iis Potulana, ab auctore dicta, in loco proximo Italiæ laudantur præcipue. Est in eadem Sicilia

Sicile voisine de l'Italie. Le vin de Taurominium, sicilien aussi, a du renom, et on en fait passer les bouteilles pour du mamertin.

7 Parmi les autres vins, on cite, sur la mer Supérieure, ceux de Prætutia (III, 18) et d'Ancone, et les vins nommés palmésiens (III, 18), peut-être à cause d'un palmier né par hasard dans le même lieu. Dans l'intérieur des terres sont les vins de Césène (III, 20) et ceux de Mécène; dans le Véronais, les vins rhétiques, auxquels Virgile (Géorg., II, 95) ne préfère que le falerne; au fond du golfe, les vins d'Adria (III, 20); sur les bords de la mer Inférieure, les vins latiniens, de Gravisque, de Statonie. Luna a la palme parmi les vins de l'Étrurie, Gênes parmi ceux de la Ligurie.

8 Entre les Pyrénées et les Alpes, Marseille produit deux vins; l'un, plus épais, et, comme on dit, succulent, sert à préparer les autres. La réputation du vin de Béziers ne s'étend pas au delà des Gaules. Quant aux autres que produit la province Narbonnaise, on ne peut rien en dire : les vignerons de ce pays ont établi des fabriques de cette denrée, et ils fument leurs vins; et plût au ciel qu'ils n'y introduisissent pas des herbes et des ingrédients malfaisants! N'achètent-ils pas de l'aloès, avec lequel ils en altèrent le goût et la couleur?

9 Les régions de l'Italie éloignées de la mer Ausonienne ne manquent pas de vins renommés : les vins de Tarente, ceux de Servitie, ceux de Consentia (III, 10), ceux de Tempsa, ceux de Babie, ceux de Lucanie, parmi lesquels les vins de Thurium ont la prééminence. Mais le plus célèbre de tous, parce que Messala en a usé et lui a dû la santé, c'est le vin de Lagarie, qui vient non loin de Grumentum (III, 15). Dernièrement, en Campanie de nouveaux crus, soit par une bonne culture, soit par le hasard, sont devenus célèbres; ce sont, à quatre milles de Naples, le vin trébellique, le vin Caulin près de Capoue, le vin du territoire de Trébule (III, 9); au reste, la Campanie s'est toujours glorifiée du trifolin parmi les vins communs. Les vins de Pompéies (III, 9) sont arrivés à toute leur bonté au bout de dix ans; ils ne gagnent rien en vieillissant davantage; ils ont l'incon- 10
vénient de causer de la douleur de tête jusqu'au lendemain vers le milieu de la journée. Ces exemples, si je ne me trompe, prouvent que ce qui importe c'est la contrée et le terroir, non le raisin; et qu'il est superflu de chercher à énumérer les espèces, puisque la même vigne, transplantée, donne des produits différents. Les vignobles laletans (III, 4), en Espagne, sont renommés par l'abondance de vin qu'ils donnent; ceux de Tarragone et de Lauron, par leurs qualités de choix : ceux des îles Baléares sont comparés aux premiers vins d'Italie. La plupart des lecteurs penseront, je ne l'ignore pas, que j'ai fait bien des omissions, car chacun juge son vin le meilleur; et partout où l'on va l'on entend le même conte, à savoir, qu'un affranchi du dieu Auguste, gourmet du palais le plus fin, chargé de déguster les vins de la table impériale, dit en pays étranger, à celui qui logeait l'empereur, au sujet du vin du cru : « Le goût de ce vin m'est nouveau, et n'est pas de première qualité; cependant l'empereur n'en boira pas d'autre. » Je ne nierai pas, non plus, qu'il y en a d'autres dignes de réputation; mais les vins que j'ai énumérés sont ceux qui ont pour eux le suffrage du temps.

IX. (VII.) Maintenant nous exposerons de 1
la même manière les vins d'outre-mer. Après

et Taurominitanis honos, lagenis pro Mamertino plerumque subditis.

7 Ex reliquis autem a supero mari Prætutia atque Ancone nascentia, et quæ a palma una forte enata Palmensia appellavere. In mediterraneo vero Cæsenatia ac Mæcenatiana. In Veronensi item Rhætica, Falernis tantum posthabita a Virgilio. Mox ab intimo sinu maris, Adriana. Ab infero autem, Latiniensia, Graviscana, Statoniensia.
8 Etruriæ palmam Luna habet, Liguriæ Genua : inter Pyrenæum Alpesque Massilia gemino sapore, quando et condiendis aliis pinguius gignit, quod vocant succosum. Bæterrarum intra Gallias consistit auctoritas. De reliquis in Narbonensi genitis asseverare non est : quoniam officinam ejus rei fecere tingentes fumo, utinamque non et herbis, ac medicaminibus noxiis! Quippe etiam aloen mercantur, qua saporem coloremque adulterant.

9 Verum et longinquiora Italiæ ab Ausonio mari, non carent gloria : Tarentina, et Servitiana, et Consentiæ genita, et Tempsæ, ac Babiæ, Lucanaque, antecedentibus Thurinis. Omnium vero eorum maxime illustrata Messalæ potu et salute, Lagarina, non procul Grumento nascentia. Campania nuper excitavit novis nominibus auctoritatem, sive cura, sive casu, ad quartum a Neapoli lapidem Trebellicis : juxta Capuam Caulinis, et in suo agro Trebulanis : alioqui semper inter plebeia et Trifolinis gloriata. Nam Pompeianis summum X annorum incrementum est, nihil senecta conferente. Dolore etiam ca- 10
pitum in sextam horam diei sequentis infesta deprehenduntur. Quibus exemplis, nisi fallor, manifestum est, patriam terramque referre, non uvam; et supervacuam generum consectationem in numerum; quum eadem vitis aliud aliis in locis polleat. Hispaniarum Laletana copia nobilitantur; elegantia vero Tarraconensia, atque Lauronensia; et Balearica ex insulis, conferuntur Italiæ primis. Nec ignoro, multa prætermissa pleroque existimaturos, quando suum cuique placet, et quocumque eatur, fabula eadem reperitur : divi Augusti judiciorum ac palati peritissimum e libertis, censuram vini in epulas ejus facientem, dixisse hospiti de indigena vino, novum quidem sibi gustum esse eum, atque non ex nobilibus, sed Cæsarem non aliud poturum. Nec negaverim et alia digna esse fama; sed de quibus consensus ævi judicaverit, hæc sunt.

IX. (VII.) Nunc simili modo transmarina dicemus. In 1

les vins nommés par Homère et dont nous avons parlé (XIV, 6), les plus célèbres ont été celui de Thasos, celui de Chios, et, parmi les vins de Chios, celui qu'on nomme (11) arvisien. A côté prit place le vin de Lesbos, par l'autorité d'Érasistrate, très-grand médecin, vers l'an de Rome 450. Maintenant le plus recherché est celui de Clazomène (V, 31), depuis qu'on y mêle moins d'eau de mer. Le vin de Lesbos a le goût d'eau de mer naturellement. Celui du mont Tmolus (V, 30) n'est pas estimé pour lui-même comme boisson, mais à cause de sa douceur. On le mêle aux autres pour en tempérer la dureté, et en même temps il les vieillit; car aussitôt après le
2 mélange ils paraissent plus âgés. Après viennent ceux de Sicyone, de Chypre, de Telmesse, de Tripoli, de Béryte, de Tyr, et le sebennytique: ce vin, qui vient en Égypte, y est célèbre; il est fourni par trois espèces de raisin, le thasien (XIV, 22), l'æthale et le peucé. Puis on estime l'hippodamantien, le mystique, le cantharite, la mère-goutte du vin gnidien, le catacecauménite (en Méonie), le pétrite, le myconien (IV, 22): quant au mésogite (mont Tmolus), il est reconnu qu'il cause des douleurs de tête; l'éphésien n'est pas non plus bienfaisant, parce qu'on y mêle de l'eau de mer et du vin cuit. Le vin d'Apamée (V, 29) est, dit-on, très-bon pour faire du vin miellé, qualité que possède aussi le prætutien en Italie. Il faut en effet remarquer cette particularité, que le mélange de deux substances douces ne donne pas un bon résultat. Le protagion est oublié; les écoles d'Asclépiade l'avaient mis à côté des vins italiens. Le médecin Apollodore, dans le livre où il a indiqué au roi Ptolémée les vins qu'il devait boire (à cette époque les vins d'Italie n'étaient pas connus), a vanté le naspercénite dans le Pont, puis l'orétique (IV, 20), l'œnéate, le leucadien, l'ambraciote, et, celui qu'il préfère à tous, le vin de Péparèthe (IV, 23); mais il dit que ce dernier jouit d'une moindre réputation, parce qu'il ne plaît qu'après six ans.

X. (VIII.) Quittons maintenant les vins dont la 1
bonté est due au terroir. En Grèce, le vin qu'on nomme bios (vie), et qui s'emploie dans plusieurs maladies, comme nous le dirons en traitant de la médecine (XXIII, 26), est très-célèbre à juste titre. Il se prépare de la façon suivante: le raisin, cueilli un peu avant la maturité, est séché à un soleil vif; on le tourne trois fois par jour pendant trois jours; le quatrième, on le presse; on met le vin dans des pièces, et on le laisse vieillir au soleil. Les habitants de Cos mêlent de l'eau de mer en grande quantité, invention due à un esclave qui réparait ainsi ses larcins; on l'appliqua au vin blanc nouveau, et on fit ce qu'on appelle le leucocoum. Dans les au- 2
tres pays, on prépare de la même manière le vin appelé tethalassomenon (*mariné*). On fait le thalassite en jetant dans la mer les pièces pleines de vin nouveau; cela vieillit le vin avant le temps. Caton a enseigné le moyen de faire du vin de Cos avec du vin d'Italie: il faut, outre la préparation indiquée, le laisser se faire pendant quatre ans (12) au soleil. Le vin de Rhodes est semblable à celui de Cos; le phorinéen est plus salé. On estime que tous les vins transmarins sont en six ou sept ans arrivés à une vieillesse moyenne.

XI. (IX.) Les vins doux sont peu odorants; 1
plus le vin est léger, plus il est odorant. Les vins ont quatre couleurs: blanche, jaune, rouge, noire. Le psythien et le mélampsythien sont des

summa gloria post Homerica illa, de quibus supra diximus, fuere Thasium Chiumque: ex Chio, quod Arvisium vocant. His addidit Lesbium Erasistrati maximi medici auctoritas, circiter CCCCL annum urbis Romæ. Nunc gratia ante omnia est Clazomenio, postquam parcius mari condiunt. Lesbium sponte naturæ suæ mare sapit. Nec Tmoliti per se gratia, ut vino: sed cujus dulci admixto, reliquorum duritia suavitatem accipiat, simul et ætatem,
2 quoniam vetustiora protinus videntur. Ab his dignatio est Sicyonio, Cyprio, Telmesico, Tripolitico, Berytio, Tyrio, Sebennytico. In Ægypto hoc nascitur tribus generibus uvarum ibi nobile, Thasia, Æthalo, Peuce. Post hæc auctoritas Hippodamantio, Mystico, Cantharitæ, Protropo Gnidio, Catacecaumenitæ, Petritæ, Myconio. Nam Mesogiten capitis dolores facere compertum est: nec Ephesium salubre esse; quoniam mari et defruto condiatur. Apamenum mulso præcipue convenire dicitur, sicut Prætutium in Italia. Est enim hæc proprietas generum, ut dulcia utique inter se non congruant. Exolevit et Protagion, quod Italicis proximum fecerant Asclepiadis scholæ. Apollodorus medicus, in volumine, quo suasit Ptolemæo regi, quæ vina biberet, Italicis etiam tum ignotis, laudavit in Ponto Nasperceniten, mox Oreticum, Œneaten, Leucadium, Ambracioten, et quod cunctis prætulit Peparethium: sed minoris famæ esse dixit, quoniam ante sex annos non placeret.

X. (VIII.) Hactenus bonitas vini nationibus debetur. 1
Apud Græcos jure clarissimum nomen accepit, quod appellaverunt Bion, ad plurimos valetudinum usus excogitatum, ut docebimus in parte medicinæ. Fit autem hoc modo: uvæ paulum ante maturitatem decerptæ, siccantur acri sole, ter die versatæ per triduum, quarto exprimuntur; dein in cadis sole inveterantur. Coi marinam aquam largiorem miscent, a servi furto origine orta, sic mensuram explentis, idque translatum in album mustum, leucocoum appellatur. In aliis autem gentibus simili modo 2
factum tethalassomenon vocant. Thalassiten autem vasis musti dejectis in mare, quo genere præcox fit vetustas. Nec non apud nos quoque Coum vinum ex Italico faciendi rationem Cato demonstravit, super cætera in sole quadriennio maturandum præcipiens. Rhodium Coo simile est. Phorineum salsius Coo. Omnia transmarina septem vel in sex annis ad vetustatem mediam pervenire existimantur.

XI. (IX.) Vinum omne dulce minus odoratum: quo 1
tenuius, eo odoratius. Colores vinis quatuor: albus, fulvus, sanguineus, niger. Psythium et melampsythium

espèces de vins cuits; ils ont une saveur spéciale, et non celle du vin. Le scybilite et l'aluntium (III, 14, 4) ont le goût du vin doux; le premier vient en Galatie, le second en Sicile. Quant au siréen, nommé sapa par les Latins, et hepsema ailleurs, c'est le produit de l'art et non de la nature : on le prépare en faisant bouillir du moût jusqu'à ce qu'il soit réduit au tiers; quand il est réduit à moitié, nous l'appelons defrutum. Tous ces vins ont été imaginés pour falsifier le miel; mais ceux dont nous avons parlé d'abord sont dus seulement au raisin et au terroir. Après le vin cuit de Crète, on fait cas de celui de Cilicie et de celui d'Afrique, tant dans l'Italie que dans
2 les provinces limitrophes. Il est certain qu'on le fait avec le raisin que les Grecs nomment sticha, et que nous nommons apian (XIV, 4); on le fait aussi avec le scirpule (XIV, 4); on laisse longtemps le raisin sur pied se confire aux rayons du soleil, ou on le trempe dans l'huile bouillante. Quelques-uns le font avec tout raisin blanc doux, pourvu qu'il soit très-mûr; ils le sèchent au soleil, jusqu'à ce que le poids soit réduit d'un peu moins de moitié; ils l'écrasent et l'expriment doucement; ensuite ils versent sur le marc de l'eau de puits en quantité égale au jus qu'ils ont retiré, ce qui produit le vin cuit de seconde qualité. Les fabricants plus soigneux font, il est vrai, sécher le raisin de la même manière, mais ils l'égrènent, l'humectent, ainsi débarrassé de son bois, avec du vin excellent, jusqu'à ce qu'il se gonfle, puis ils le pressent. Cette espèce de vin cuit est estimée plus que les autres; en ajoutant de l'eau comme pour la précédente, on obtient le vin cuit de se-
3 conde qualité. L'aigleucos des Grecs (ce qui signifie : toujours moût) tient le milieu entre les substances douces et le vin; il est dû au soin qu'on prend de l'empêcher de fermenter (on appelle fermentation la transformation du moût en vin) : le moût tiré de la cuve et mis dans les pièces est plongé immédiatement dans l'eau, jusqu'à ce que le solstice d'hiver ait passé et que la saison des gelées soit venue. Il y a aussi une espèce d'aigleucos naturel, qui est nommé doux par les habitants de la province Narbonnaise, et spécialement par les Vocontiens. Pour le faire, 4
on conserve longtemps le raisin sur pied, en tordant le pédicule de la grappe. D'autres fendent le sarment même jusqu'à la moelle; d'autres font sécher le raisin sur des tuiles. Il n'y a que la vigne helvénaque (XIV, 3) qui soit employée à cet usage. Quelques-uns ajoutent à la liste de ces vins doux ce qu'on nomme diachyton : on le fait en séchant les raisins dans un lieu clos pendant sept jours sur des claies à sept pieds du sol, à l'abri, la nuit, de la rosée, et en les foulant le huitième jour; cette préparation, dit-on, donne un vin d'un goût et d'une odeur excellente. Le mélitite est aussi du genre des vins doux; il diffère du vin miellé en ce qu'il est fait avec du moût : on mêle cinq conges (16 litr., 20) de moût astringent, un conge (3 litr., 24) de miel et un cyathe (0 litr., 045) de sel, qu'on a fait bouillir ensemble; il est astringent. Parmi ces boissons je dois placer aussi le protrope; quelques-uns appellent ainsi le moût qui s'écoule spontanément avant qu'on ait foulé le raisin. On le met aussitôt en bouteilles, on l'y laisse passer la fermentation; puis on le laisse cuire au soleil pendant quarante jours de l'été suivant, au lever même de la Canicule.

XII. (X.) On ne peut appeler véritablement vin 1
ce qui est nommé par les Grecs deutéria, par Caton et nous lora (piquette), qu'on prépare en faisant

passi genera sunt, suum saporem, non vini referentia: Scybilites vero musti, in Galatia nascens, et Aluntium in Sicilia. Nam siræum, quod alii hepsema, nostri sapam appellant, ingenii, non naturæ opus est, musto usque ad tertiam partem mensuræ decocto: quod ubi factum ad dimidiam est, defrutum vocamus: omnia in adulterium mellis excogitata. Sed priora uva terraque constant. Passum a Cretico Cilicium probatur, et Afri-
2 cum, et in Italia finitimisque provinciis. Fieri certum est ex uva, quam Græci sticham vocant, nos apianam; item scirpula, diutius in vite sole adustis, aut ferventi oleo. Quidam e quacumque dulci, dum præcocta, alba faciunt: siccantes sole, donec paulo amplius dimidium pondus supersit, tusasque leniter exprimunt. Deinde quantum expressere, adjiciunt vinaceis aquæ puteanæ, ut et secundarium passum faciant. Diligentiores eodem modo siccatis acinos eximunt, ac sine sarmentis madefactos vino excellenti, donec intumescant, premunt. Et hoc genus ante cætera laudant; ac simili modo aqua addita,
3 secundarium faciunt. Medium inter dulcia vinumque est, quod Græci aigleucos vocant, hoc est, semper mustum. Id evenit cura, quoniam fervere prohibetur: sic appellant musti in vina transitum. Ergo mergunt e lacu protinus in aqua cados, donec bruma transeat, et consuetudo fiat algendi. Est etiamnum aliud genus ejus per se, quod vocat dulce Narbonensis provincia, et in ea maxime Vocontii. Asservatur ejus gratia uva diutius in vite, pediculo intorto. Ab aliis ipse palmes inciditur in 4
medullam, ab aliis uva torretur in tegulis: omnia ex Helvenaca vite. His adjiciunt aliqui, quod vocant diachyton, uvis in sole siccatis, loco clauso per dies septem, in cratibus, totidem pedes a terra alte, noctibus a rore defensis, octavo die calcatis: ita fieri optimi odoris saporisque. Dulci e genere est et melitites. Distat a mulso, quod fit e musto, cum quinque congiis austeri musti, congio mellis et salis cyatho suffervefactis, austerum. Sed inter hæc genera potuum ponere debeo et protropum: ita appellatur a quibusdam mustum sponte defluens, antequam calcentur uvæ. Hoc protinus diffusum lagenis suis defervere passi, postea in sole quadraginta diebus torrent æstatis secutæ, ipso Canis ortu.

XII. (X.) Non possunt jure dici vina, quæ Græci deu- 1
teria appellant, Cato et nos loram, maceratis aqua vinaceis : sed tamen inter vina operaria numerantur. Tria

macérer du marc de raisin dans l'eau : cependant on compte la piquette parmi les vins d'ouvrier. Il y en a trois espèces. Première espèce : on ajoute en eau la dixième partie du moût qui a été exprimé; dans cet état on laisse macérer le marc pendant un jour et une nuit, et on le soumet de nouveau au pressoir. Seconde espèce, c'est le procédé des Grecs : on ajoute en eau le tiers de ce qui a été exprimé, mais on réduit un tiers par la décoction après le pressurage. Troisième espèce : on presse la lie du vin, c'est ce que Caton appelle fæcatum (*de Re rust.*, cap. 153). Aucun de ces vins ne dure plus d'un an.

1 XIII. (XI.) En écrivant ceci je remarque que sur quatre-vingts espèces célèbres en fait de vins qu'on trouve dans tout l'univers l'Italie en produit environ les deux tiers; ainsi elle l'emporte de beaucoup sur tous les autres pays. En poursuivant cette pensée, je m'aperçois que les vins de l'Italie n'ont pas été tout d'abord en faveur, (XII.) et qu'ils n'ont commencé à avoir de la réputation qu'après l'an 600 de Rome.

1 XIV. Romulus faisait les libations avec le lait et non avec le vin; c'est ce que montrent les rites religieux établis par lui, et que l'on observe encore aujourd'hui. La loi Postumia de Numa porte : « N'arrosez pas le bûcher avec du vin. » Il ne faut pas douter qu'il n'ait rendu cette loi à cause de la rareté du vin. Par la même loi il a défendu de faire des libations aux dieux avec du vin provenant d'une vigne non taillée; c'était afin d'obliger à tailler la vigne un peuple de laboureurs (13) peu curieux de s'exposer sur les arbres qui la portent. M. Varron dit que Mézence, roi d'Étrurie, secourut les Rutules contre les Latins à condition qu'on lui donnerait le vin qui était alors dans le territoire du Latium. (XIII.) A Rome il n'était pas 2
permis aux femmes d'en boire. Nous trouvons parmi les anecdotes que la femme d'Égnatius Mécénius fut tuée par son mari à coups de bâton parce qu'elle avait bu du vin au tonneau, et qu'il fut absous de ce meurtre par Romulus. Fabius Pictor, dans ses Annales, a écrit qu'une dame ayant descellé la bourse dans laquelle étaient les clefs du cellier, ses parents la firent mourir de faim. Caton dit que les parents embrassaient les femmes pour savoir si elles sentaient le temetum, c'était alors le nom du vin; d'où vient le mot de temulentia (ivresse). Le juge Cn. Domitius prononça qu'une femme lui paraissait avoir bu plus que n'exigeait sa santé, à l'insu de son mari; et il la condamna à la perte de sa dot. Longtemps on fut à Rome très-économe de vin. L. Papirius impérator, prêt à livrer bataille aux 3
Samnites, voua à Jupiter, s'il remportait la victoire, une petite coupe de vin. Enfin, nous trouvons la mention de dons en setiers de lait, et non en setiers de vin. Caton, se rendant par mer en Espagne, d'où il revint avec le triomphe, dit : « Je ne bus pas d'autre vin que celui des rameurs; » bien différent de ceux qui servent à leurs convives d'autre vin que le leur, ou qui en substituent d'autres dans le cours du repas.

XV. Les vins les plus estimés étaient, chez les an- 1
ciens, parfumés avec de la myrrhe, comme on le voit dans la comédie de Plaute intitulée *le Perse*. Toutefois, il recommande d'y ajouter le calamus odoriférant (XII, 49); aussi quelques-uns pensent-ils que les anciens recherchaient surtout le vin aromatisé (XIV, 19, 6). Mais Fabius Dossénus décide la question par ces vers : « J'envoyais du bon vin « myrrhé. » Et dans l'*Acharistion* : « Du pain, de

eorum genera. Decima parte aquæ addita, quæ musti expressa sit, et ita nocte ac die madefactis vinaceis, rursusque prelo subjectis. Alterum, quomodo Græci factitavere, tertia parte ejus quod expressum sit, addita aquæ, expressoque decocto ad tertias partes. Tertium est, fæcibus vini expressum, quod fæcatum Cato appellat. Nulli ex his plus, quam anno, usus.

1 XIII. (XI.) Verum inter hæc subit mentem, quum sint genera nobilia, quæ proprie vini intelligi possint, LXXX fere in toto orbe, duas partes ex hoc numero Italiæ esse, longe propterea ante cunctas terras. Et hinc deinde altius cura serpit, non a primordio hanc gratiam fuisse : (XII.) auctoritatem post sexcentesimum Urbis annum cœpisse.

1 XIV. Romulum lacte, non vino, libasse, indicio sunt sacra ab eo instituta, quæ hodie custodiunt morem. Numæ regis Postumia lex est: Vino rogum ne respergito. Quod sanxisse illum propter inopiam rei nemo dubitet. Eadem lege, ex imputata vite libari vina diis, nefas statuit, ratione excogitata, ut putare cogerentur, alias aratores, et pigri circa pericula arbusti. M. Varro auctor est, Mezentium Etruriæ regem auxilium Rutulis contra Latinos tulisse vini mercede, quod tum in Latino agro fuisset. (XIII.) Non licebat id feminis Romæ bibere. In-
2 venimus inter exempla, Egnatii Mecenii uxorem, quod vinum bibisset e dolio, interfectam fusti a marito, eumque cædis a Romulo absolutum. Fabius Pictor in Annalibus suis scripsit : Matronam, quod loculos, in quibus erant claves vinariæ cellæ, resignavisset, a suis inedia mori coactam. Cato ideo propinquos feminis osculum dare, ut scirent, an temetum olerent. Hoc tum nomen vino erat : unde et temulentia appellata. Cn. Domitius judex pronuntiavit, mulierem videri plus bibisse, quam valetudinis causa, viro insciente, et dote mulctavit : diuque ejus rei magna parcimonia fuit. L. Papirius imperator 3
adversus Samnites dimicaturus votum fecit, si vicisset, Jovi pocillum vini. Denique inter dona sextarios lactis datos invenimus, nusquam vini. Idem Cato, quum in Hispaniam navigaret, unde cum triumpho rediit : « Non aliud, inquit, vinum bibi, quam remiges : » in tantum dissimilis istis, qui etiam convivis alia, quam sibimetipsis, ministrant, aut procedente mensa subjiciunt.

XV. Lautissima apud priscos vina erant myrrhæ odore 1
condita, ut apparet in Plauti fabula, quæ Persa inscribitur, quanquam in ea et calamum addi jubet. Ideo quidam aromatite delectatos maxime credunt. Sed Fabius Dossennus his versibus decernit :

Mittebam vinum pulcrum, murrhinam.

« la polente et du vin myrrhé. » Je vois que Scævola, Lælius et Atteius Capiton ont été du même avis, parce qu'on lit dans le *Pseudolus* (act. II, scène 4, v. 729) : « S'il est nécessaire qu'il donne « quelque douceur, qu'a-t-il ? CHAR. Tu le demandes ? Du myrrhé, du vin de raisin sec, du vin « cuit, du miel. » Ce qui prouve que le myrrhé était rangé non-seulement parmi les vins, mais aussi parmi les friandises.

1 XVI. (XIV.) Dès l'an 633 de Rome, on avait des celliers et on soutirait le vin, cela est démontré par le vin opimien. L'Italie commençait dès lors à comprendre les avantages qu'elle possédait; cependant les espèces qui sont célèbres ne l'étaient pas encore; aussi tous les vins produits l'année du consulat d'Opimius (XIV, 4) n'ont pas d'autre nom que celui du consul. Les vins d'outre-mer ont eu la vogue longtemps encore après, et jusqu'au temps de nos grands-pères, même après la découverte du falerne, ainsi qu'on le voit par ce vers d'un poëte comique : « Je prendrai « cinq de vin de Thasos et deux de vin de Fa- « lerne. » P. Licinius Crassus et L. Julius César, censeurs l'an de Rome 665, défendirent de vendre plus de huit as (40 cent.) un quadrantal (25 litr., 92) de vin grec et de vin amminéen : ce sont les termes du décret. Le vin grec était si estimé, qu'on n'en donnait qu'un coup à boire dans un repas.

1 XVII. M. Varron nous dit quels vins étaient les plus estimés pour la table : « L. Lucullus, enfant, ne vit jamais, chez son père, un repas même d'apparat, où l'on servit plus d'une fois du vin grec. Lui, quand il revint d'Asie, en fit distribuer en largesse au peuple plus de cent mille cadus (14). C. Sentius, que nous avons vu préteur, disait que le vin de Chios n'était pas entré dans sa maison avant que le médecin ne le lui eût ordonné pour la maladie cardiaque (XI, 71, 1). Hortensius 2
laissa à son héritier plus de dix mille cadus. » Telles sont les paroles de Varron. (XV.) Hé quoi ! César dictateur, dans le repas donné pour son triomphe, n'a-t-il pas distribué à chaque groupe de conviés une amphore (25 litr., 92) de Falerne, et un cadus de vin de Chios? Dans son triomphe d'Espagne, il a donné du Chios et du Falerne. Nommé épulon (prêtre chargé de fixer les repas pour les dieux) lors de son troisième consulat, il distribua du Falerne, du Chios, du Lesbos, du mamertin : c'est la première fois qu'on ait servi quatre espèces de vin. Puis tous les autres prirent la vogue vers l'an 700 de la fondation de Rome.

XVIII. (XVI.) Je ne m'étonne donc pas qu'on ait 1
imaginé, il y a des siècles, un nombre presque infini de vins artificiels, dont je vais maintenant parler : ils sont tous employés à des usages médicaux. Nous avons dit dans un des livres précédents, à propos des parfums, comment on préparait l'omphacium (XII, 61). Avec la vigne sauvage on fait ce qu'on nomme l'œnanthin : on fait macérer deux livres de fleur de vigne sauvage dans un cadus (30 ou 40 litr.) de moût, on transvase au bout de trente jours. En outre, la racine et les raisins de la vigne sauvage sont employés à la préparation des cuirs. Ces raisins, peu après la floraison, sont un remède de vertu singulière pour tempérer les chaleurs du corps dans les maladies; c'est, dit-on, une substance très-froide : une partie meurt par l'effet de la chaleur, les autres résistent (15), on les appelle solsti-

Et in Acharistione :

Panem et polentam, vinum murrhinam.

Scævolam quoque et Lælium, et Atteium Capitonem in eadem sententia fuisse video, quoniam in Pseudolo sit :

Quod si opus fiet, ut dulce promat indidem, ecquid habet? [CHAR. Rogas?
Murrhinam, passum, defrutum, mella . . . . .

Quibus apparet non inter vina modo murrhinam, sed inter dulcia quoque nominatum.

1 XVI. (XIV.) Apothecas fuisse, et diffundi solita vina anno DCXXXIII Urbis, apparet indubitato Opimiani vini argumento, jam intelligente suum bonum Italia. Nondum tamen ista genera in claritate erant. Itaque omnia tunc genita unum habent consulis nomen. Sic quoque postea diu transmarina in auctoritate fuerunt, et ad avos usque nostros : quin et Falerno jam reperto, sicut apparet ex illo Comici versu,

Quinque Thasi vini depromam, bina Falerni.

P. Licinius Crassus et L. Julius Cæsar, censores anno Urbis conditæ DCLXV, edixerunt, ne quis vinum Græcum Ammineumque octonis æris singula quadrantalia venderet. Hæc enim verba sunt. Tanta vero vino Græco gratia erat, ut singulæ potiones in convictu darentur.

1 XVII. Quibus vinis auctoritas fuerit sua in mensa, M. Varro his verbis tradit : L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum convivium vidit, in quo plus semel Græcum vinum daretur. Ipse quum rediit ex Asia, millia cadum in congiarium divisit amplius centum. C. Sentius, quem prætorem vidimus, Chium vinum domum suam illatum dicebat tum primum, quum sibi cardiaco medicus
dedisset. Hortensius super decem millia cadum heredi re- 2
liquit. Hactenus Varro. (XV.) Quid? non et Cæsar dictator triumphi sui cœna vini Falerni amphoras, Chii cados in convivia distribuit? Idem Hispaniensi triumpho Chium, et Falernum dedit. Epulo vero in tertio consulatu suo, Falernum, Chium, Lesbium, Mamertinum : quo primum tempore quatuor genera vini apposita constat. Postea ergo alia omnia in nobilitatem venerunt, circiter septingentesimum Urbis annum.

XVIII. (XVI.) Itaque non miror innumerabilia pæne ge- 1
nera fictitii reperta multis ante sæculis, quæ nunc dicemus, omnia ad medicinæ usum pertinentia. Omphacium quo modo fieret, propter unguenta, diximus priore libro. Fit e labrusca, hoc est, vite silvestri, quod vocatur œnanthinum. Flores ejus libris duabus in musti cado macerati, post XXX dies mutantur. Præter hoc radix labruscæ et acini coria perficiunt. Ii paulo postquam defloruere, singulare remedium habent ad refrigerandos in morbis corporum ardores, gelidissima, ut ferunt, natura. Pars eorum æstu

tiaux ; ni les uns ni les autres ne mûrissent jamais, et si avant que la grappe ne soit complétement fanée, on la donne, cuite, à manger à la volaille, on lui ôte l'envie de toucher au raisin.

1 XIX. Le premier des vins artificiels se fait avec le vin même ; on le nomme adyname ; en voici la préparation : on prend vingt setiers (10 litr., 80) de moût blanc et dix setiers d'eau ; on fait bouillir jusqu'à ce que dix setiers se soient évaporés. D'autres mettent dix setiers d'eau de mer et dix setiers d'eau de pluie, et ils laissent le tout quarante jours au soleil. On le donne aux malades pour lesquels on craint les effets nuisibles du vin.

2 Le vin artificiel suivant se fait avec la graine de millet mûre : On prend une livre un quart de cette graine avec la paille, on la met dans deux conges (6 litr., 48) de moût; on laisse macérer pendant sept mois, et on transvase. Nous avons dit comment on fait du vin avec le lotus arbre, le lotus arbrisseau, et le lotus herbe (XIII, 32).

3 Avec les fruits on fait des vins dont nous allons parler, n'ajoutant que les explications nécessaires. D'abord on en fait avec les dattes (XIII, 9) ; les Parthes et les Indiens en usent, ainsi que tout l'Orient : on jette un muid de dattes appelées chydées, qu'on prend mûres, sur trois conges (9 litr., 72) d'eau ; on fait macérer, et on presse. Le sycite se prépare avec la figue ; les uns le nomment palmiprime, les autres, catorchite : si on ne veut pas qu'il soit doux, on verse, au lieu d'eau, une quantité égale de marc de raisin. Avec la figue de Chypre (XIII, 15) on fait aussi un vinaigre excellent ; il est encore meilleur avec la figue d'Alexandrie. On obtient aussi du vin avec la silique du caroubier de Syrie (XIII, 16), avec les poires, et avec toutes les es-

4 pèces de pommes ; on en fait avec les grenades, le vin est appelé rhoïte ; on en fait avec les fruits du cornouiller, les nèfles, les sorbes, les mûres sèches, et les pignons de la pomme de pin : ces derniers se mouillent avec du moût et se pressurent ; les autres sont doux par eux-mêmes. Nous exposerons tout à l'heure (XV, 37) le procédé que Caton a indiqué pour fabriquer le vin de myrte ; les Grecs ont un autre procédé : ils font bouillir des branches tendres avec leurs feuilles dans du moût blanc, ils les pilent, ils en font bouillir une livre dans trois conges (9 litr., 72) de moût, jusqu'à réduction d'un tiers. Le vin préparé de cette façon avec des baies de myrte sauvage se nomme myrtidanum ; il tache les mains.

Parmi les plantes cultivées dans les jardins, 5
on fait du vin avec le raifort, l'asperge, la sarriette, l'origan, la graine d'ache (*apium graveolens*, L.), l'aurone (*artemisia abrotanum*, L.), le mentastre, la rue (*ruta graveolens*, L.), la nepète (*nepeta cataria*, L.), le serpolet (*thymus serpyllum*, L.), le marrube (*marrubium vulgare*, L.). On en met deux poignées dans un cadus (20 à 40 litr.) de moût, un setier (0 litr., 54) de vin cuit, et une hémine (0 litr., 27) d'eau de mer. On fait du vin de navet en mettant deux drachmes de navet sur deux setiers de moût ; même procédé avec la racine de scille. Parmi les fleurs, celles de rose fournissent un vin : on les pile dans un linge, qu'on met ensuite dans du moût avec un petit poids, pour le faire aller au fond ; la dose est de quarante drachmes pour vingt setiers de moût ; on n'ouvre pas le vase avant trois mois. On agit de même pour le nard gaulois (*valeriana celtica*, L.) et pour le nard sauvage (XII, 26), qui donnent chacun un vin.

Je trouve aussi qu'on a fait des vins aromati- 6
ques, dont la composition ne diffère guère de

moritur, perstant reliqui, qui solstitiales dicuntur. Universi numquam maturescunt : et si prius, quam tota marcescat uva, incocta detur cibo gallinaceo generi, fastidium gignit uvas appetendi.

1 XIX. Fictitiorum primum fit ex ipso vino, quod vocant adynamon, hoc modo : Albi musti sextarii xx, aquæ dimidium, fervet donec excoquatur aquæ mensura. Alii marinæ sextarios decem, tantumdem pluviæ, in sole quadraginta diebus torrent. Dant ægris, quibus vini noxiam timent.

2 Proximum fit e milii semine maturo, cum ipsa stipula, libram et quadrantem in congios duos musti, macerato, et post septimum mensem transfuso. Ex loto arbore, frutice, herba, dictum est uti quæque fierent.

3 Fiunt et e pomis quæ dicemus, interpretationibus non nisi necessariis additis : primumque e palmis, quo Parthi et Indi utuntur, et Oriens totus : maturarum, quas vocant chydæas, modio in aquæ congiis tribus macerato, expressoque. Sic fit et sycites e fico, quem alii palmiprimum, alii catorchiten vocant. Aut si dulce esse non libeat, pro aqua tantumdem vinaceorum adjicitur. E Cypria fico et acetum præcellens, atque Alexandrina quoque melius. Vinum fit, et e siliqua Syriaca, et e piris, malorumque omnibus generibus. Sed e Punicis, quod rhoiten vocant : 4
et e cornis, mespilis, sorbis, moris siccis, nucleis pineis. Hi musto madidi exprimuntur : superiora per se mitia. Myrtiten Cato quemadmodum fieri docuerit, mox paulo indicabimus. Græci vero et alio modo. Ramis teneris cum suis foliis in albo musto decoctis, tusis, libram in tribus musti congiis defervefaciunt, donec duo supersint. Quod ita silvestris myrti baccis factum est, myrtidanum vocatur : hoc manus tingit.

Ex his quæ in hortis gignuntur fit vinum e radice, as- 5
parago, cunila, origano, apii semine, abrotono, mentastro, ruta, nepeta, serpyllo, marrubio. Manipulos binos condunt in cadum musti, et sapæ sextarium, et aquæ marinæ heminam. E napis fit, duum denariorum pondere in sextarios binos musti addito : item e scillæ radice. Inter flores ex rosæ foliis tusis in linteolo in mustum collatis cum ponduscule, ut sidat, XL pondere denariorum in sextarios vicenos musti, nec ante tres menses vase aperto. Item e nardo Gallico, et aliud e silvestri.

Aromatiten quoque invenio factitatum tantum non un- 6
guentorum compositione, primo e myrrha, ut diximus,

celle des parfums : d'abord, comme nous l'avons dit (XIV, 15), avec de la myrrhe, puis avec du nard celtique, du calamus odoriférant, de l'aspalathe (*convolvulus scoparius*, L.); on fait de ces substances des masses pilées, qu'on jette dans du moût ou un vin doux. D'autres font le vin aromatique avec le calamus, le jonc odorant (*andropogon schœnanthus*, L.), le costus (*costus indicus*, L.), le nard de Syrie (*andropogon nardus*, L.), l'amome (XII, 42), la casia (XII, 43), le cinnamome, le safran (*crocus sativus*, L.), les dattes, l'asarum (*asarum europæum*, L.); on fait également de ces substances des masses pilées. D'autres ajoutent une demi-livre de nard et de malobathre (XII, 59) dans deux conges de moût : c'est de cette façon que se fabriquent encore aujourd'hui, avec addition de poivre ou de miel, les vins nommés par les uns confits, par les autres poivrés. On parle aussi d'un vin nectarite fait avec l'herbe nommée hélénion (*inula helenium*, L.) (XXI, 91), ou médica, ou symphyte, ou idée, ou orestion, ou nectarée : on prend quarante drachmes de racine, on les met dans six setiers de moût, envelop-
7 pées préalablement dans un linge. Quant aux autres herbes, on fabrique le vin d'absinthe en mettant une livre d'absinthe du Pont dans quarante setiers de moût, qu'on fait bouillir jusqu'à réduction d'un tiers, ou en mettant des poignées d'absinthe dans du vin. De la même façon, on fait le vin d'hysope (*hyssopus officinalis*, L.) en jettant trois onces d'hysope de Cilicie dans deux conges de moût, ou deux onces d'hysope pilé dans un conge (3 litr., 24). On obtient encore ces deux vins d'une autre manière, en semant ces plantes autour de la racine des vignes. C'est de cette dernière manière que Caton enseigne à faire l'elléborite avec l'ellébore noir (*veratrum nigrum*, L.); c'est de cette manière que se fait le vin de scammonée. La vigne a la propriété merveilleuse de contracter la saveur des plantes voisines : ainsi, dans les lieux marécageux de Padoue, le raisin a un goût de saule ; et à Thasos on sème entre les vignes l'ellébore, ou le concombre sauvage, ou la scammonée; le vin s'appelle phthorium, ce qui signifie abortif.

On fait du vin avec des herbes dont les proprié- 8
tés seront exposées en leur lieu : avec la stéchade (*lavendula stœchas*, L.) (XXVII, 107), la racine de gentiane (*gentiana lutea*, L.) (XXV, 34), le tragorigan (*thymus tragoriganum*, L.) (XX, 68), le dictamne (*origanum dictamnus*, L.) (XXV, 63), l'asarum (*asarum europæum*, L.) (XII, 27), le daucus (*athamanta cretensis*, L.) (XXV, 64), l'élelisphacos (une sauge), le panax (XXV, 11, 12 et 13), l'acore (*acorus calamus*, L.) (XXV, 100), le conyza (XXI, 32), le thym (XXI, 31), la mandragore, le jonc (*andropogon schœnanthus*, L.) (XXI, 72). On trouve les noms des vins scyzin, itæomelis, et lectisphagites, dont la recette est perdue.

Les vins d'arbrisseaux se font avec les deux 9
cèdres (XIII, 11) (*juniperus lycia*, *juniperus phœnicea*, L.), le cyprès, le laurier (XV, 39), le genévrier (*juniperus communis*, L.), le térébinthe (*pistacia terebinthus*, L.) (XIII, 82); dans les Gaules, le lentisque (*pistacia lentiscus*, L.) (XII, 36). On fait bouillir les baies ou le bois récent dans du moût. On emploie de même le bois de chamélée (*daphne gnidium*, L.) (XIII, 35), de chamépitys (*teucrium chamæpitys*, L.) (XXV, 20), et de chamédrys (*teucrium chamædrys*, L.) (XXIV, 80); on ajoute dix drachmes de la fleur dans un conge de moût.

XX. (XVII.) On fait aussi du vin avec de l'eau 1
et du miel seulement. On recommande de conserver pour cet objet pendant cinq ans de l'eau de pluie. Des gens experts se contentent, dès qu'elle est tombée, de la faire bouillir jusqu'à réduction d'un tiers; et ils ajoutent un tiers

mox et nardo Celtico, calamo, aspalatho, offis in mustum aut dulce vinum dejectis. Alii de calamo, junco, costo, nardo Syriaco, amomo, casia, cinnamomo, croco, palma, asaro, similiter et offa. Apud alios nardi, et malobathri selibris in musti congios duos additis : qualia nunc quoque fiunt pipere et melle addito, quæ alii condita, alii piperata appellant. Invenitur et nectarites ex herba, quam alii helenion, alii medicam, alii symphyton, alii Idæam et Orestion, alii nectaream vocant, radice ponderis XL denariorum in sextarios sex musti addita, similiter in linteo.
7 Ex cæteris herbis, fit absinthites in XL sextarios musti, absinthii Pontici libra decocta ad tertias partes, vel scopis absinthii in vinum additis. Similiter hyssopites e Cilicio hyssopo, unciis tribus in duos congios musti conjectis, aut tusis in unum. Fiunt utraque et alio modo, circa radices vitium sato. Sic et elleboriten fieri ex veratro nigro Cato docet. Sic fit et scammonites. Mira vitium natura, saporem alienum in se trahendi, qualem et salicum redolent Patavinorum in palustribus vindemiæ. Sic et elleborum seritur in Thaso, aut cucumis silvester, aut scammonia : quod vinum phthorium vocant, quoniam abortus facit.

Fit et ex herbis, quarum naturæ suo loco dicentur. 8
E stœchade, et radice gentianæ, et tragorigano, et dictamno, asaro, dauco, elelisphaco, panace, acoro, conyza, thymo, mandragora, junco. Vocarunt et scyzinum, et itæomelin, et lectisphagiten, quorum jam obliterata ratio est.

Et fruticum vero e genere, cedri utriusque, cupressi, 9
laurus, juniperi, terebinthi, in Gallia lentisci, baccas aut lignum recens musto decoquunt. Item chamelææ, et chamæpityos, et chamædryos lignum eodem modo, et ex flore, in congium musti decem denariorum pondere addito.

XX. (XVII.) Fit vinum et ex aqua ac melle tantum. 1
Quinquennio ad hoc servari cælestem jubent. Aliqui prudentiores statim ad tertias partes decoquunt, et tertiam mellis veteris adjiciunt : deinde XL diebus Canis orta

de miel vieux; puis ils tiennent ce mélange au soleil pendant quarante jours, à partir du lever de la Canicule. D'autres le soutirent au bout de dix jours, et bouchent les vases. On nomme cette boisson hydromel (xxii, 51), et avec le temps elle prend le goût de vin; le meilleur hydromel est celui de Phrygie.

1 XXI. On est allé jusqu'à mêler le miel au vinaigre (xxiii, 29): que n'a pas essayé l'homme? On a donné à cette liqueur le nom d'oxymel; dose : dix livres de miel, cinq hémines (1 litr., 35) de vinaigre vieux, une livre de sel marin, cinq setiers (2 litr., 78) d'eau de pluie; on fait jeter à ce mélange dix bouillons, on transvase, et on laisse vieillir. Tous ces vins ont été condamnés par Thémison, auteur du premier ordre; et certes on en peut regarder l'usage comme quelque chose de forcé, à moins de s'imaginer que c'est la nature qui a fait le vin aromatique, les vins composés avec des parfums, ou qu'elle a engendré les végétaux pour servir de boisson. Toutefois ce sont des efforts curieux à connaître; l'industrie humaine va tout chercher. Aucun de ces vins ne dure plus d'une année, excepté ceux qui, avons-nous dit, ont besoin de temps pour se faire; plusieurs ne se gardent même pas trente jours.

1 XXII. (xviii.) Le vin offre aussi des merveilles. En Arcadie est, dit-on, un vin qui rend les femmes fécondes et les hommes enragés. En Achaïe, surtout aux environs de Carynie, un vin fait avorter; il suffit même qu'une femme grosse mange du raisin de cette vigne, qui cependant ne diffère pas des autres raisins par le goût. On assure que ceux qui boivent du vin de Trézène n'engendrent pas. Thasos produit, dit-on, deux espèces de vin à propriétés contraires : l'un provoque, l'autre chasse le sommeil. Dans la même île, on donne le nom de thériaque (xxiii, 11) à une vigne dont le vin et le raisin sont un remède contre les morsures des serpents. La vigne libanienne donne un 2
vin à odeur d'encens, avec lequel on fait des libations en l'honneur des dieux; au contraire, celui de la vigne aspendios est rejeté des autels; on dit même qu'aucun oiseau ne touche à cette vigne. Les Égyptiens donnent le nom de thasien (xiv, 9) à un raisin qui est très-doux chez eux, et qui relâche le ventre. En Lycie est un raisin qui resserre le ventre relâché. L'Égypte produit aussi l'ecbolas, qui provoque les avortements. Certains vins, au lever de la Canicule, tournent dans les celliers, puis se rétablissent. La navigation les fait aussi tourner; mais les vins qui résistent à l'agitation de la mer paraissent une fois plus vieux qu'ils ne le sont réellement.

XXIII. (xix.) Comme la religion est la base de 1
la vie, je remarquerai qu'il est défendu de faire des libations aux dieux non-seulement avec le vin provenant d'une vigne non taillée, ou frappée de la foudre, ou auprès de laquelle un homme mort par la corde est resté suspendu, mais encore avec les vins foulés par des pieds blessés, avec ceux qui ont été exprimés du marc taillé, avec ceux qui ont été souillés par quelque immondice tombée d'en haut. Les vins grecs sont également exclus, parce qu'ils contiennent de l'eau. On mange aussi la vigne elle-même, c'est-à-dire les sommités de la tige, ou bouillies ou confites dans du vinaigre et de la saumure.

XXIV. Parlons maintenant de la manière d'ap- 1
prêter les vins. Les Grecs ont donné des règles à part sur cet objet et en ont fait un art, par exemple Euphronius, Aristomaque, Commiades et Hicésius. L'Afrique adoucit l'âpreté de ses vins avec du plâtre, et, en certaines parties (xxxvi, 48),

in sole habent. Alii diffusa ita x die obturant. Hoc vocatur hydromeli, et vetustate saporem vini assequitur, nusquam laudatius, quam in Phrygia.

1 XXI. Quin et acetum melle temperabatur: adeo nihil intentatum vitæ fuit. Oxymeli hoc vocarunt, mellis x libris, aceti veteris heminis quinque, salis marini libra, aquæ pluviæ sextariis quinque suffervefactis decies, mox elutriatis atque ita inveteratis. Omnia ab Themisone summo auctore damnata: et hercule coactus eorum usus videri potest; nisi si quis naturæ opus esse credit aromatiten, et ex unguentis vina composita, aut ut biberentur genuisse eam frutices. Ista sunt cognitu jucunda, solertia humani animi omnia exquirente. Nihil quidem ex his anno durare, præterquam quæ vetustate ipsa fieri diximus: et plura ne tricenis quidem diebus, non erit dubium.

1 XXII. (xviii.) Sunt et in vino prodigia. Dicitur in Arcadia fieri, quod fecunditatem feminis importet, viris rabiem. At in Achaia maxime circa Caryniam abigi partum vino, atque etiamsi uvam edant gravidæ, quum differentia in gustatu non sit. Trœzenium vinum qui bibunt, negantur generare. Thasos duo genera vini diversa facere proditur: uno quo somnus concilietur, alterum vero quo fugetur. Apud eosdem vitis theriace vocatur, cujus et vinum et uva contra serpentium ictus medetur. Libanios thuris odore, ex qua diis prolibant. E diverso 2
aspendios, damnata aris. Ferunt eam nec ab alite ulla attingi. Thasiam uvam Ægyptus vocat apud se prædulcem, quæ solvit alvum. Est contra in Lycia, quæ solutam firmat. Ægyptus et ecbolada habet, abortus facientem. Vina in apothecis Canis ortu mutantur quædam, posteaque restituuntur sibi. Sic et mari navigatio, cujus jactatus his, quæ duraverint, tantum vetustatis adjicere sentitur, quantum habuerint.

XXIII. (xix.) Et quoniam religione vita constat, proli- 1
bare diis nefastum habetur vina, præter imputatæ vitis, fulmine tactæ, quamque juxta hominis mors laqueo pependerit, aut vulneratis pedibus conculcata, et quod circumcisis vinaceis profluxerit, aut superne deciduo immundiore lapsu aliquo polluta. Item Græca, quoniam aquam habeant. Vitis ipsa quoque manditur, decoctis caulibus summis, qui et condiuntur in aceto ac muria.

XXIV. Verum et de apparatu vini dixisse conveniat, 1
quum Græci privatim ea præcepta condiderint, artemque fecerint, sicut Euphronius, et Aristomachus, et Commia-

avec de la chaux (xxiii,24). La Grèce relève la douceur des siens avec de l'argile, ou du marbre, ou du sel, ou de l'eau de mer; une portion de l'Italie, avec la poix rabulane. Au reste, toute l'Italie et les provinces limitrophes ont l'habitude d'apprêter les vins avec de la résine. Quelquefois on les apprête avec de la lie d'un ancien vin, ou avec du vinaigre. On fait aussi avec le moût lui-même des ingrédients. On le fait bouillir jusqu'à ce qu'il s'adoucisse et perde une portion de ses forces; on dit que, ainsi préparé, il ne dure pas plus d'un an. En certains lieux on fait bouillir le moût jusqu'à ce qu'il soit devenu du vin cuit (xiv, 11), et on le mêle aux autres vins pour en briser la dureté. Pour ces vins et pour tous les autres on emploie toujours des vases poissés. Nous expliquerons dans un livre suivant (xvi, 21) la manière de faire la poix.

1 XXV. (xx.) Parmi les arbres dont le suc fournit la poix et la résine, les uns croissent en Orient, les autres en Europe. La province d'Asie, qui est entre ces deux régions, a quelques-uns des arbres résineux de l'Europe et de ceux de l'Orient. En Orient la poix la meilleure et la plus fine est fournie par le térébinthe (xiii, 12); la seconde, par le lentisque, que l'on appelle aussi mastic (xii, 37); la troisième qualité, par le cyprès: c'est celle dont la saveur est la plus âcre. Tous ces produits sont liquides (xxiv, 22), et ne donnent que de la résine. Le cèdre (xiii, 11; xvi, 21) donne un liquide plus épais, et propre à faire de la poix. La résine d'Arabie est blanche, d'une odeur âcre, et incommode pour ceux qui la font
2 cuire. Celle de la Judée est plus dure et plus odorante même que la térébenthine (xxiv, 22); celle de Syrie ressemble à du miel attique; celle de Chypre l'emporte sur toutes les autres, elle est couleur de miel et charnue; celle de Colophon est plus jaune que les autres; si on la pile, elle devient blanche, l'odeur en est forte; c'est pour cela que les parfumeurs ne l'emploient pas. En Asie, celle qui est le produit du faux sapin est très-blanche; on la nomme spagas. Toutes les résines sont solubles dans l'huile (xxiv, 22); quelques-uns pensent qu'elles le sont aussi dans la craie des potiers. Il est honteux d'avouer que ce qui fait surtout estimer la poix, c'est d'être propre à
l'épilation des hommes. Le procédé pour poisser 3
les vins est d'y jeter de la poix lors de la première ébullition du moût, qui dure environ neuf jours, de sorte que le vin prend de l'odeur et une pointe de saveur. On croit que la fleur de résine crue (xvi, 22) est plus énergique, et qu'elle donne plus de montant aux vins; qu'au contraire la résine cuite ôte aux vins leur force sauvage et en brise l'âpreté, ou donne de l'âpreté à ceux dont la douceur est plate et inerte. C'est surtout dans la Ligurie et dans les régions circumpadanes qu'on reconnaît l'utilité de mêler de la résine au moût: on en met plus dans les vins généreux, moins dans
les vins qui ne le sont pas. Quelques-uns veulent 4
qu'on poisse les vins à la fois avec de la résine crue et de la résine cuite. Le moût que l'on emploie pour apprêter les vins n'a pas non plus d'autre utilité que la poix. En certains lieux le vin est sujet à fermenter une seconde fois; cet accident le dépouille de sa saveur, et on le nomme alors vappa (piquette), dénomination injurieuse qu'on applique même aux hommes dont le moral a dégénéré; au lieu que le vinaigre, malgré sa méchanceté, a qualité pour des usages importants sans lesquels la vie perdrait de ses douceurs.
Au reste, la préparation des vins est l'objet de 5
beaucoup de soins: en certains lieux la cendre

des, et Hicesius. Africa gypso mitigat asperitatem, nec non aliquibus sui partibus calce. Græcia argilla, aut marmore, aut sale, aut mari, lenitatem excitat: Italiæ pars aliqua rabulana pice: ac resina condire musta vulgare est ei, provinciisque finitimis. Nonnusquam prioris vini fæce, acetove condiunt. Nec non et ex ipso musto fiunt medicamina: decoquitur, ut dulcescat portione virium. Nec durare ultra annuum spatium tale proditur. Aliquibus in locis decoquunt ad sapas musta, infusisque his ferociam frangunt. Et in hoc tamen genere, et in omni alio subministrant vasa ipsa condimentis picis: cujus faciendæ ratio proximo dicetur volumine.

1 XXV. (xx.) Arborum succo manantium picem resinamque, aliæ ortæ in Oriente, aliæ in Europa ferunt. Quæ interest Asia, utrimque quasdam habet. In Oriente optimam tenuissimamque terebinthi fundunt; deinde lentisci, quam et mastichen vocant; postea cupressi, acerrimam sapore. Liquidam omnes, et tantum resinam; crassiorem vero et ad pices faciendas cedrus. Arabica resina alba est, acri odore,
2 difficilis coquenti. Judæa callosior, et terebinthina quoque odoratior: Syriaca Attici mellis similitudinem habet. Cypria antecedit omnes: est autem melleo colore, carnosa. Colophonia præter cæteras fulva; si teratur, alba fit, gravior odore: ob id non utuntur ea unguentarii. In Asia quæ fit e picea, admodum candida, spagas vocatur. Resina omnis dissolvitur oleo. Quidam et creta figlinarum hoc fieri arbitrantur; pudetque confiteri, maximum jam honorem ejus esse in
evellendis virorum corpori pilis. Ratio autem condiendi 3
musta, in primo fervore, qui novem diebus quum plurimum peragitur, aspersu picis, ut odor vino contingat, et saporis quædam acumina. Vehementius id fieri arbitrantur crudo flore resinæ, excitarique lenitatem. E diverso crapula compesci feritatem nimiam, frangique virus; aut ubi pigra lenitas torpeat, virus addi. Liguriæ maxime Circumpadanisque mustis crapulæ utilitas discernitur hoc modo: pugnacibus mustis crapulæ plus inditur, lenibus parcius.
Sunt qui ex utroque condiri velint: nec non alia, quæ est 4
musti, pice et natura; vitiumque musto quibusdam in locis iterum sponte fervere: qua calamitate deperit sapor, vappæque accipit nomen, probrosum etiam hominum, quum degeneravit animus. Aceti enim nequitiæ inest virtus magnos ad usus, et sine queis vita mitior degi non
possit. Cætero vinorum medicaminis tanta cura est, ut 5

y est employée comme ailleurs le plâtre et les autres substances dont nous avons parlé (xiv, 24). On préfère la cendre de sarments de vigne ou de chêne; bien plus, on recommande d'aller chercher au large de l'eau de mer, et de la conserver depuis l'équinoxe du printemps, ou du moins de la puiser la nuit, au solstice d'été et pendant que l'aquilon souffle, ou de la faire bouillir si on la
6 prend vers l'époque de la vendange. En Italie, c'est la poix du Bruttium que l'on estime le plus pour poisser les vases où l'on met le vin; on la fait avec la résine du faux sapin. En Espagne, on la tire du pin sauvage; elle est très-peu estimée; cette résine est amère, sèche, et d'une odeur forte. Dans un livre suivant (xvi, 16-23), en parlant des arbres sauvages, nous exposerons les variétés de la poix et les procédés de fabrication. Les défauts de la résine, outre ceux que nous avons indiqués, sont l'acidité et l'odeur de fumée; le défaut de la poix, c'est d'être trop brûlée. On reconnaît qu'elle est bonne si les fragments sont luisants, et s'ils se ramollissent sous la dent en laissant une acidité agréable. En Asie, on estime surtout la poix du mont Ida; en Grèce, celle de la Piérie; Virgile (Géorg., ii, 438) préfère la narycienne (iv, 12). Les fabricants les plus soigneux y mêlent du mastic noir qui vient dans le Pont (xii, 36), et qui est semblable au bitume, de la racine d'iris (xxi, 19), et de l'huile. On a reconnu que les vins aigrissent si l'on enduit les
7 vases de cire. Il vaudrait mieux transporter le vin dans des vases qui auraient eu du vinaigre, que dans ceux où il y aurait eu du vin doux ou du vin miellé. Caton (*De re rust.*, cap. 28) ordonne de parer les vins (il se sert du mot (*Ibid.*, cap. 115 et 122) *concinnare*) en mettant pour un culeus (194 lit., 4) un quarantième de lessive bouillie avec du vin cuit, ou une livre et demie de sel avec du marbre en poudre; il fait aussi mention du soufre, ne parlant de la résine qu'en dernier lieu. Surtout il recommande d'ajouter au vin, quand la fermentation tire à sa fin, du moût qu'il appelle tortivum, c'est-à-dire du moût exprimé le dernier. Nous ajoutons encore dans le vin des substances propres à lui donner de la couleur, à le farder, pour ainsi dire; cela le rend aussi plus épais. Ce n'est qu'au prix de ces sophistications qu'il nous plaît, et nous nous étonnons qu'il soit nuisible! On reconnaît qu'il tourne lorsqu'une lame de plomb qu'on y plonge change de couleur.

XXVI. Parmi les liquides le vin offre la particularité de s'éventer, ou de se changer en vinaigre; il y a des volumes sur les moyens d'y remédier. La lie de vin desséchée prend feu et brûle seule sans aliment. La cendre qu'elle donne a la nature du nitre et les mêmes vertus, et cela d'autant plus qu'elle est plus grasse au toucher. 1

XXVII. (xxi.) Les méthodes pour garder le vin sont très-différentes : auprès des Alpes on le met dans des fûts de bois que l'on cercle, et même on allume au fort de l'hiver des feux pour préserver le vin du froid. Chose singulière, mais qui a été vue quelquefois! les tonneaux se sont rompus, et des masses glacées sont restées debout, espèce de prodige, puisque le vin ne se congèle pas et que le froid ne fait que le frapper (16). Dans les contrées plus tempérées, on le met dans des vases de terre qu'on enfonce dans le sol en tout ou en partie, suivant la température du lieu. En certains pays on met le vin à l'air; ailleurs on le recouvre d'une toiture qui l'en défend. On donne encore ces règles-ci : un des côtés du cellier ou du moins les fenêtres doivent être tournées vers l'aquilon, ou, dans tous les 1

cinere apud quosdam, ceu gypso alibi, et quibus diximus modis, instaurantur. Sed cinerem e vitis sarmentis, aut quercu præferunt : quin et marinam aquam ejusdem rei gratia ex alto peti jubent, servarique ab æquinoctio verno, aut certe nocte solstitio, et Aquilone flante hauriri; vel si
6 circa vindemiam hauriatur, decoqui. Pix in Italia ad vasa vino condendo maxime probatur Brutia. Fit e piceæ resina : in Hispania autem e pinastris, minime laudata. Est enim resina harum amara et arida, et gravi odore. Differentiam rationemque faciendi proximo volumine demonstrabimus inter arbores feras. Vitia, præter supra dicta, acor aut fumidum virus : picis autem, adustio : experimentum vero, si fragmenta subluceant, ac sub dente lentescant acore jucundo. Asia picem Idæam maxime probat, Græcia Piericam, Virgilius Naryciam. Diligentiores admiscent nigram mastichen, quæ in Ponto bituminis similis gignitur; et iris radicem oleumque. Nam ceram accipientibus vasis
7 compertum est vina acescere. Sed transferre in ea vasa, in quibus acetum fuerit, utilius, quam in ea, in quibus dulce aut mulsum. Cato jubet, vina concinnari (hoc enim utitur verbo) cineris lixivii cum defruto cocti parte quadragesima in culeum : vel salis sesquilibra; interim et tuso marmore. Facit et sulphuris mentionem, resinæ vero in novissimis. Super omnia addi maturescente jam vino jubet mustum, quod ille tortivum appellat, nos intelligimus novissime expressum. Et adjicimus tingendi gratia colores, ut pigmentum aliquod vini, atque ita pinguius fieri. Tot veneficiis placere cogitur; et miramur noxium esse. In vitium inclinantis experimentum est, laminæ plumbeæ mutatus in eo color.

XXVI. Proprium autem inter liquores vino, mucescere, aut in acetum verti; exstantque medicinæ volumina. Et fæx vini siccata recipit ignes, ac sine alimento per se flagrat. Cinis ejus nitri naturam habet, easdemque vires, hoc amplius, quo pinguior sentitur. 1

XXVII. (xxi.) Magna et collecto jam vino differentia in cella. Circa Alpes ligneis vasis condunt, circulisque cingunt, atque etiam hieme gelida ignibus rigorem arcent. Mirum dictu, sed aliquando visum : ruptis vasis stetere glaciatæ moles, prodigii modo, quoniam vini natura non gelascit, alias ad frigus stupens tantum. Mitiores plagæ doliis condunt, infodiuntque terræ tota, aut ad portionem situs. Item cælum præbent : alibi vero impositis tectis arcent : traduntur que et hæc præcepta : latus cellæ vinariæ, aut certe fenestras obverti in Aquilonem oportere, vel utique in exortum æquinoctialem. Sterquilinia et arborum 2 1

2 cas, vers le lever équinoxial. Il faut écarter les fumiers, les racines d'arbre, tout ce qui donne une odeur repoussante, laquelle passe très-facilement au vin; éloigner les figuiers cultivés ou sauvages; mettre des intervalles entre les pièces, de peur que les altérations ne se communiquent de l'une à l'autre, sorte de contagion qui est toujours très-prompte. La forme des pièces importe aussi; les pièces à ventre et larges sont moins bonnes; les poisser aussitôt après le lever de la Canicule, puis les laver avec l'eau de mer ou l'eau salée; ensuite les saupoudrer de cendre de sarment ou d'argile; essuyées, les parfumer avec de la myrrhe: de la même manière parfumer souvent les celliers; garder les vins faibles dans des vases enfouis sous le sol, les vins forts dans des
3 vases exposés à l'air; dans tous les cas, ne pas emplir les vases; enduire l'espace resté vide avec du vin de raisin sec ou du vin cuit, en y mêlant du safran, de la poix ancienne et du vin cuit; préparer de la même façon les couvercles des vases, en ajoutant du mastic et de la poix. On défend d'ouvrir les vases pendant l'hiver, si ce n'est un jour serein; on défend de les ouvrir avec le vent du sud ou la pleine lune. La fleur du vin (*mycoderma vini*), blanche, est de bon augure; rouge, de mauvais, à moins que ce ne soit la couleur du vin. On redoute aussi de voir les vases s'échauffer, ou les couvercles suer. Le vin qui fleurit promptement et contracte de l'odeur n'est pas de durée. Pour le defrutum même et la sapa (XIV, 11), on recommande de les faire quand le ciel est sans lune, c'est-à-dire dans la conjonction de cet astre et non un autre jour, dans des vases de plomb et non dans des vases de cuivre, en y ajoutant des noix, parce qu'elles absorbent la fumée. En Campanie, on expose les meilleurs vins en plein air; on regarde comme très-avantageux que les vaisseaux qui les renferment soient frappés du soleil, de la lune, de la pluie et des vents.

XXVIII. (XXII.) Pour peu qu'on y réfléchisse, 1
on reconnaîtra que l'homme ne met à rien autant d'industrie qu'à la fabrication du vin; comme si la nature ne nous avait pas donné l'eau, breuvage le plus salutaire, dont usent tous les animaux. Mais nous forçons les bêtes de somme même à boire du vin. C'est à tant d'efforts, à tant de travail et de dépenses, qu'est due une substance troublant l'esprit de l'homme et excitant la fureur, cause de mille crimes; une substance si attrayante, que beaucoup ne voient pas d'autre plaisir dans la vie. Que dis-je! pour tenir plus de 2
vin, nous en diminuons la force en le passant à la chausse. On imagine des moyens d'exciter la soif; on prépare des poisons pour se créer une cause de boire; et des hommes prennent de la ciguë, afin que la crainte de la mort les force à avaler du vin (XXV, 95); d'autres prennent de la poudre de pierre ponce (XXXVI, 42), et des choses que j'aurais honte d'enseigner en les relatant. Nous voyons les plus prudents se cuire dans des bains brûlants, et en être enlevés à demi morts. D'autres n'attendent pas le lit (le lit de table); que dis-je! ils n'attendent pas même leur tunique, mais, nus et tout haletants, saisissent des vases énormes comme pour faire parade de leurs forces, et se les entonnent pour vomir aussitôt, avaler de nouveau, et recommencer cela deux et trois fois, comme s'ils étaient nés pour perdre du vin, et comme si cette liqueur ne pouvait se répandre qu'en passant par le corps humain. Là rentrent ces exercices étrangers et cette habitude de se vautrer dans la boue, et, renversant la tête, d'étaler une large poitrine. On dit qu'on ne fait tout 3

radices procul abesse, omniaque odoris evitandi, facillimo in vina transitu: ficos utique et caprificos. Doliis etiam intervalla dari, ne inter sese vitia serpant, contagione vini semper ocyssima. Quin et figuras referre. Ventruosa ac patula minus utilia. Picari oportere protinus a Canis ortu, postea perfundi marina aqua aut salsa: dein cinere sarmenti aspergi, vel argilla, abstersa myrrha suffiri, ipsasque sæpius
3 cellas. Imbecilla vina demissis in terram doliis servanda, valida expositis. Numquam implenda: et quod supersit, passo aut defruto perungendum, admixto croco, pice veteri, cum sapa: sic opercula doliorum medicanda, addita mastiche ac pice. Bruma aperiri vetant, nisi sereno die. Vetant Austro flante, lunave plena. Flos vini candidus probatur: rubens triste signum est, si non is vini color sit. Item vasa incalescentia, operculave sudantia. Quod celeriter florere cœperit, odoremque trahere, non fore diutinum. Ipsa quoque defruta, ac sapas, quum sit cælum sine luna, hoc est, in sideris ejus coitu, neque alio die coqui jubent: præterea plumbeis vasis, non æreis, nucibusque juglandibus additis: eas enim fumum excipere. Campaniæ nobilissima exposita sub dio in cadis verberari sole, luna, imbre, ventis, aptissimum videtur.

XXVIII. (XXII.) Ac si quis diligentius reputet, in 1
nulla parte operosior vita est, ceu non saluberrimum ad potum aquæ liquorem natura dederit, quo cætera omnia animantia utuntur. At nos vinum bibere et jumenta cogimus: tantoque opere, tanto labore et impendio constat, quod homines mente mutet, ac furorem gignat, millibus scelerum huic deditis: tanta dulcedine, ut magna pars non aliud vitæ præmium intelligat. Quin immo ut plus 2
capiamus, sacco frangimus vires; et alia irritamenta excogitantur: ac bibendi etiam causa venena conficiuntur, aliis cicutam præsumentibus, ut bibere mors cogat: aliis pumicis farinam, et quæ referendo pudet docere. Cautissimos ex his balineis coqui videmus, exanimesque efferri. Jam vero alios lectum exspectare non posse, immo vero nec tunicam, nudos ibi protinus anhelos ingentia vasa corripere, velut ad ostentationem virium, ac plena infundere, ut statim vomant, rursusque hauriant, idque iterum tertiumque; tanquam ad perdenda vina geniti, et tanquam effundi illa non possint, nisi per humanum corpus. Ad hoc pertinent peregrinæ exercitationes, et volutatio in cœno, ac pectorosa cervicis repandæ ostentatio. Per omnia hæc prædicatur sitis quæri. Jam vero quæ 3

cela que pour chercher la soif. Parlerai-je des
vases où des adultères sont ciselés, comme si
l'ivresse seule n'instruisait que peu à la débau-
che! Ainsi on mêle l'ivrognerie au libertinage;
on l'excite même par des prix; que dis-je! on la
paye. A l'un on s'engage, pour prix de son ivro-
gnerie, à donner à manger autant qu'il aura bu;
l'autre boit autant de coups qu'il a amené de
points aux dés. Alors les yeux avides marchandent
la matrone, que ses regards langoureux trahis-
sent devant son mari; alors les secrètes pensées
se révèlent: ceux-ci dévoilent leur testament,
ceux-là tiennent des discours dangereux, et pro-
noncent des paroles qui leur couperont la gorge.
Combien sont morts de cette façon! Un proverbe
a attribué la vérité au vin. Échappât-il à ces
dangers, le buveur ne voit pas le soleil se lever,
4 et vit moins longtemps. De là cette pâleur, ces
paupières pendantes, ces yeux éraillés, ces mains
tremblantes qui laissent échapper les vases pleins,
ce sommeil troublé par les Furies, qui est la puni-
tion immédiate, cette agitation nocturne, et, ré-
compense suprême de l'ivrognerie, les débauches
monstrueuses et le goût des horreurs. Le lende-
main, l'haleine a l'odeur d'un tonneau; presque
tout est oublié, et la mémoire est morte. C'est ce
qu'ils appellent enlever la vie; et tandis que cha-
cun ne perd que le jour qui s'est écoulé, eux per-
5 dent aussi celui qui va venir. On a commencé
sous le règne de Tibère, il y a quarante ans, à
boire à jeun et à prendre du vin avant de manger;
c'est un usage étranger (XXIII, 23), introduit
par des médecins qui cherchaient de la vogue
par quelque nouveauté. Les Parthes cherchent la
gloire dans la faculté de boire beaucoup. Chez les
Grecs, Alcibiade eut cette réputation. Chez nous,
Novellius Torquatus de Milan, qui remplit les
charges depuis la préture jusqu'au proconsulat,
dut à cette faculté le surnom de Tricongé, ayant
avalé d'un seul trait trois conges (9 litr., 72) sous
les yeux et au grand étonnement de l'empereur Ti-
bère, qui dans sa vieillesse fut austère et même
cruel, mais qui dans sa jeunesse avait été enclin
au vin. C'est en raison de ce mérite, a-t-on dit, 6
qu'il commit, étant déjà empereur, L. Pison à la
garde de Rome, pour avoir continué à boire
sans interruption pendant deux jours et deux
nuits. C'était par là, disait-on, que Drusus César
(XIX, 41) ressemblait le plus à son père Tibère.
Torquatus eut la gloire peu commune (l'art de
boire a aussi ses lois) de ne jamais bégayer, vomir
ni uriner pendant une partie de table; de n'en pas
faire moins la garde du matin; de vider d'un seul
coup le plus grand vase, et de boire encore le plus
avec des vases ordinaires; d'être le plus loyal
à ne pas respirer en buvant, et à ne point cra-
cher; de ne jamais laisser au fond du vase de quoi
produire un bruit en tombant sur le plancher;
exact observateur des lois portées contre les frau-
des des buveurs. Tergilla reproche à Cicéron, fils 7
de M. Cicéron, d'avoir l'habitude d'avaler deux
conges (6 litr., 48) d'un seul trait, et d'avoir jeté,
étant ivre, une coupe à M. Agrippa. Ce sont là
les effets de l'ivresse. Sans doute Cicéron voulut
enlever à Marc-Antoine, meurtrier de son père, la
palme de buveur. Avant lui, en effet, Marc-An-
toine s'était montré très-jaloux de ce genre de su-
périorité; il avait même publié un livre sur son
ivrognerie. En osant faire son apologie, il a fait
voir pleinement, je pense, combien de maux il avait

vasa adulteriis cælata? tanquam per se parum doceat
libidines temulentia; ita vina ex libidine hauriuntur; at-
que etiam præmio invitatur ebrietas, et si diis placet,
emitur. Alius, ut quantum biberit, tantum edat, pre-
tium vinolentiæ lege accipit. Alius quantum alea quæ-
sierit, tantum bibit. Tunc avidi matronam oculi licentur,
graves produnt marito: tunc animi secreta proferuntur.
Alii testamenta sua nuncupant: alii mortifera loquuntur,
redituraque per jugulum voces non continent, quam
multis ita interemtis: vulgoque veritas jam attributa
vino est. Interea, ut optime cedat, solem orientem non
4 vident, ac minus diu vivunt. Hinc pallor, et genæ pen-
dulæ, oculorum hulcera, tremulæ manus effundentes
plena vasa, et (quæ sit pœna præsens) furiales somni, et
inquies nocturna, præmiumque summum ebrietatis libido
portentosa, ac jucundum nefas. Postera die ex ore halitus
cadi, ac fere rerum omnium oblivio, morsque memoriæ.
Rapere se ita vitam prædicant, quum priorem diem quo-
5 tidie perdant, illi vero et venientem. Tib. Claudio principe
ante hos annos XL institutum, ut jejuni biberent, potus-
que vini antecederet cibos: externis et hoc artibus, ac
medicorum placitis novitate aliqua sese commendantium.
Gloriam hac virtute Parthi quærunt, famam apud Græ-
cos Alcibiades meruit, apud nos cognomen etiam Novel-
lius Torquatus Mediolanensis, ad proconsulatum usque
e prætura honoribus gestis, tribus congiis (unde et cogno-
men illi fuit) epotis uno impetu, spectante miraculi gratia
Tib. Claudio principe, in senecta jam severo atque etiam
sævo alias: sed ipsa juventa ad merum pronior fuerat.
Eaque commendatione credidere L. Pisonem urbis Romæ 6
curæ ab eo delectum, quod biduo duabusque noctibus
perpotationem continuasset apud ipsum jam principem.
Nec alio magis Drusus Cæsar regenerasse patrem Tiberium
ferebatur. Torquato rara gloria (quando et hæc ars suis
legibus constat) non labasse sermone, non levatum vo-
mitione, non altera corporis parte, dum biberet: matutinas
obisse vigilias, plurimum hausisse uno potu: plurimum
præterea aliis minoribus addidisse: optima fide non res-
pirasse in hauriendo, neque exspuisse: nihilque ad eliden-
dum in pavimentis sonum ex vino reliquisse, diligenti
scito legum contra bibendi fallacias. Tergilla Ciceroni 7
M. F. binos congios simul haurire solitum ipsi objicit:
Marcoque Agrippæ a temulento scyphum impactum.
Etenim hæc sunt ebrietatis opera. Sed nimirum hanc glo-
riam auferre Cicero voluit interfectori patris sui M. Anto-
nio. Is enim ante eum avidissime apprehenderat hanc
palmam, edito etiam volumine de sua ebrietate: quo pa-
trocinari sibi ausus, approbavit plane (ut equidem arbi-
tror) quanta mala per temulentiam terrarum orbi intulis-
set. Exiguo tempore ante prælium Actiacum id volumen

dû causer à l'univers par ce vice. C'est peu de temps avant la bataille d'Actium qu'il vomit ce volume; et cette date fait voir que, ivre déjà du sang des citoyens, il en était encore plus altéré. Telle est la nécessité de ce vice : plus on a l'habitude de boire, plus on veut boire; et l'on connaît ce mot d'un ambassadeur scythe, qui disait que plus les Parthes boivent, plus ils ont soif.

1 XXIX. Les peuples de l'Occident savent aussi s'enivrer avec des boissons de grains humectés. Les procédés sont divers dans les Gaules et dans l'Espagne, les noms sont différents, mais les effets sont les mêmes. L'Espagne a même enseigné que ces liquides pouvaient vieillir. L'Égypte aussi a imaginé de faire pour son usage une boisson semblable avec des grains. Il n'est donc aucune partie du monde où l'on ne s'enivre, car on prend les boissons dont il s'agit pures et sans les tremper avec de l'eau, comme le vin; et cependant la terre semblait là n'avoir produit que des grains.
Funeste industrie du vice! on a trouvé moyen de
rendre l'eau même enivrante. Il y a deux liqueurs 2
très-agréables au corps humain, le vin en dedans,
l'huile en dehors (XXII, 53). Ces liquides, produits de deux arbres, sont excellents; mais l'huile est un objet nécessaire. Les hommes, il est vrai, n'ont pas négligé de l'élaborer : toutefois ils se sont montrés bien plus ingénieux pour les boissons, car ils en ont inventé cent quatre-vingt-quinze espèces; le nombre est presque double si l'on compte les variétés. On a bien moins de sortes d'huiles : nous allons en parler dans le livre suivant.

evomuit : quo facile intelligatur ebrius jam sanguine civium, et tanto magis eum sitiens. Namque et hæc necessitas vitium comitatur, ut bibendi consuetudo augeat aviditatem : scitumque est Scytharum legati, quanto plus biberint, tanto magis sitire Parthos.

1 XXIX. Est et Occidentis populis sua ebrietas, fruge madida : pluribus modis per Gallias Hispaniasque, nominibus aliis, sed ratione eadem. Hispaniæ jam et vetustatem ferre ea genera docuerunt. Ægyptus quoque e fruge sibi potus similes excogitavit : nullaque in parte mundi cessat ebrietas : meros quippe hauriunt tales succos, nec diluendo, ut vina, mitigant. At hercules illic tellus fruges parere videbatur. Heu, mira vitiorum solertia! inventum est quemadmodum aqua quoque inebriaret.
Duo sunt liquores corporibus humanis gratissimi, intus 2
vini, foris olei, arborum e genere ambo præcipui, sed olei necessarius. Nec segniter vita in eo elaboravit. Quanto tamen in potu ingeniosior apparebit, ad bibendum generibus centum nonaginta quinque (si species vero æstimentur, pæne duplici numero) excogitatis, tantoque paucioribus olei : de quo in sequenti volumine dicemus.

NOTES DU QUATORZIÈME LIVRE.

(1) Quid quod inserta castris summam rerum imperiumque continet centurionum in manu vitis, et opimo Chifll. — Quid quod insertæ castris summam rerum imperiumque continent? Centurionum in manu vitis, et opimo Vulg.

(2) Aquila, l'aigle, signifie aussi un grade, celui de premier centurion de la légion.

(3) Le soldat romain, seul, était battu avec la vigne ; le soldat auxiliaire l'était avec un bâton, ou était puni d'autre manière.

(4) Vina ipsa Cod. Salmant. — Vino ipso Vulg.

(5) Materia om. Vulg. — Le texte de Vulg. est inintelligible; Hardouin a conjecturé que materia était omis dans les mss., et il appuie sa conjecture, qui me paraît devoir être accueillie, par ce passage de Columelle, III, 2 : Viculæ deinde ab his, fertiles vastis materiis, et uvis exuberant.

(6) Roscido odore Vulg. — Roscida odore Cod. Reg. II. — Roscidum odere vetus lectio Pintiani.

(7) Sillig a mis quadringenties nummum millibus. Hardouin, qu'il paraît suivre en ceci, rend le chiffre par 4 millions de sesterces. 4 millions de sesterces font 840,000 fr.

(8) Sillig a mis sexcenties nummum centenis millibus ; ce qui fait 60 millions de sesterces (12,600,000 fr.).

(9) C'est l'évaluation de l'ancien culéus. S'il s'agissait du culéus du temps de Pline, ce serait 3,628 litres, et 5184.

(10) 100 sesterces valent, par l'intérêt composé, au bout de 160 ans, 1,121,000 sesterces (335,420 fr.). Le douzième d'amphore valait donc 27,951 fr. 65 c.

(11) Vocant Editt. Vet., Sillig. — Vocat Vulg.

(12) Le texte de Caton *de R. R.*, cap. 112, porte quatriduum, quatre jours. Pline a eu sans doute sous les yeux un exemplaire fautif.

(13) D'après Hardouin, la phrase latine signifie : un peuple de laboureurs, qui s'inquiétait peu des risques que courait cet arbuste. Pour moi, je pense qu'elle signifie : un peuple de laboureurs, peu curieux de s'exposer aux risques que fait courir, au vigneron qui émonde, la hauteur des vignes mariées aux arbres. *Voyez* plus haut, XIV, 3, 1 : in tantum sublimes, ut vindemitor auctoratus rogum ac tumulum excipiat.

(14) Le cadus est, suivant les uns, de 10 conges (32 litres, 40); suivant les autres, de 12 (38 litres, 88).

(15) Perstant Dalech. — Priusquam Vulg.

(16) En certaines parties de la Bourgogne on expose de bons vins à la gelée; on retire les glaçons qui se forment, et on obtient de la sorte une qualité infiniment supérieure.

LIVRE XV.

1 I. Théophraste (Hist., IV, 3) (1), un des plus
célèbres auteurs grecs, vers l'an 440 de Rome, a
soutenu que l'olivier ne croît pas à plus de qua-
rante milles de la mer (XXI,31). De son côté, Fe-
nestella a dit que l'Italie, l'Espagne et l'Afrique,
lors du règne de Tarquin l'ancien, l'an de Rome
173, ne possédaient pas cet arbre, qui aujour-
d'hui est arrivé au delà des Alpes, dans les Gaules,
et au milieu de l'Espagne. L'an de Rome 505,
étant consuls Appius Claudius, petit-fils d'Appius
Cæcus, et L. Junius, douze livres d'huile se ven-
2 daient un as (5 cent.) (XVIII, 4). Plus tard, en
680 de Rome, par les soins de l'édile curule
M. Seius, fils de Lucius, le peuple romain ne
paya toute l'année qu'un as dix livres d'huile. On
s'en étonnera moins quand on saura que vingt-
deux ans plus tard, sous le troisième consulat de
Cn. Pompée, l'Italie envoya de l'huile aux provin-
ces. Hésiode, qui jugea l'agriculture la connais-
sance la plus utile aux hommes, a dit que nul n'a
retiré un produit d'oliviers plantés par ses mains;
tant alors cet arbre donnait tardivement. Aujour-
d'hui on le plante dans des pépinières, on le trans-
plante, et l'année suivante on y récolte des olives.
1 II. Fabianus dit que l'olivier ne croît ni dans les
régions très-froides ni dans les régions très-chau-
des. Virgile (Géorg., II, 85) en a distingué trois espè-
ces, l'orchite, le radius et la pausia; il ajoute que
cet arbre ne réclame ni le râteau, ni la serpe, ni au-
cun soin (Géorg., II, 420). Sans doute le terroir
et la température ont sur ce végétal aussi l'in-
fluence prépondérante; cependant on le taille en
même temps que la vigne, et même il aime à être
élagué. Nous avons à parler maintenant de la 2
récolte, et l'art de faire l'huile est même plus
difficile que celui de faire le vin; en effet, les
mêmes olives donnent des produits différents.
La meilleure huile provient de l'olive crue, et dont
la maturité n'a pas encore commencé; c'est celle
dont le goût est préférable: dans cette huile, on
estime le plus le premier pressurage. Les huiles
suivantes vont en diminuant de qualité, soit qu'on
presse, soit que, d'après un nouveau procédé, on
renferme le marc dans des règles minces. Plus
l'olive est mûre, plus le suc exprimé est gras, et
moins il est agréable. Pour un produit moyen en-
tre l'abondance et la bonté, le meilleur moment
de récolter est quand l'olive commence à noircir.
En cet état les Latins la nomment drupe, les Grecs
drypète. Au reste, il y a des différences, selon
que cette maturité s'est faite sur les pressoirs ou
sur les branches, que l'arbre a été arrosé, que
l'olive, uniquement alimentée par son suc, n'a
bu que la rosée du ciel.

III. (II.) L'huile, différente en ceci du vin, 1
prend un mauvais goût en vieillissant; elle est
déjà vieille à un an. C'est, si nous voulions le com-
prendre, une prévoyance de la nature: le vin, qui
naît pour les ivrognes, elle ne l'a pas rendu d'un
usage nécessaire; loin de là, le goût flatteur

LIBER XV.

1 I. Oleam Theophrastus e celeberrimis Græcorum auc-
toribus, urbis Romæ anno circiter CCCCXL, negavit nisi
intra XL millia passuum a mari nasci: Fenestella vero om-
nino non fuisse in Italia, Hispania, atque Africa, Tarquinio
Prisco regnante, ab annis populi romani CLXXIII, quæ nunc
pervenit trans Alpes quoque, et in Gallias Hispaniasque
medias. Urbis quidem anno quingentesimo quinto, Appio
Claudio Cæci nepote, L. Junio coss., olei libræ duodenæ
2 assibus veniere. Et mox anno DCLXXX, M. Seius, L. F.,
ædilis curulis olei denas libras singulis assibus præstitit
populo romano per totum annum. Minus ea miretur, qui
sciat post annos XXII, Cn. Pompeii III consulatu oleum pro-
vinciis Italiam misisse. Hesiodus quoque in primis cultum
agrorum docendam arbitratus vitam, negavit oleæ satorem
fructum ex ea percepisse quemquam: tam tarda tunc res
erat. At nunc etiam in plantariis serunt, translatarumque
altero anno decerpuntur baccæ.
1 II. Fabianus negat provenire in frigidissimis oleam, ne-
que in calidissimis. Genera earum tria dixit Virgilius, or-
chites, et radios, et pausias: nec desiderare rastros, aut
falces, ullamve curam. Sine dubio et in iis solum maxi-
me, cælumque refert. Verumtamen et tondentur, quum
et vites: atque etiam interradi gaudent. Consequens ea- 2
rum vindemia est, arsque vel major, olei musta tempe-
randi. Ex eadem quippe oliva differunt succi. Primum
omnium e cruda, atque nondum inchoatæ maturitatis:
hoc sapore præstantissimum. Quin et ex eo prima unda
preli laudatissima, ac deinde per diminutiones: sive (ut
nuper inventum est) exilibus regulis pede incluso. Quanto
maturior bacca, tanto pinguior succus, minusque gratus.
Optima autem ætas ad decerpendum, inter copiam boni-
tatemque, incipiente bacca nigrescere. Nostri vocant dru-
pas, Græci vero drypetas. Cætero distat, an maturitas illa
in torcularibus fiat, an ramis: rigua fuerit arbor, an suo
tantum bacca succo, nihilque aliud quam rores cæli bi-
berit.

III. (II.) Vetustas oleo tædium affert, non item ut vino: 1
plurimumque ætatis annuo est, provida (si libeat intelli-
gere) natura: quippe temulentiæ nascentibus vinis uti ne-
cesse non est: quin immo invitat ad servandum blanda

qu'il gagne en vieillissant invite à le garder; mais elle n'a pas voulu qu'on épargnât l'huile, et, la faisant de peu de garde, en a rendu l'usage commun et général. En ce produit encore l'Italie tient le premier rang parmi toutes les nations, surtout à cause du territoire de Vénafre, et de la partie de ce territoire qui donne l'huile licinienne; aussi les olives liciniennes sont-elles les plus re-
2 nommées. L'huile licinienne a dû cet honneur aux parfums, parce qu'elle a une odeur qui s'y accommode le mieux; elle l'a dû aussi au jugement plus délicat du palais. Au reste, aucun oiseau ne touche aux olives liciniennes. Après l'Italie, le débat est entre l'Istrie et la Bétique, débat non vidé. Vient ensuite pour la qualité l'huile des provinces, excepté l'Afrique, dont le sol ne produit que du grain (XVII, 8): la nature l'a livrée exclusivement à Cérès, et pour l'huile et le vin n'a fait que lui en donner à goûter, lui assurant assez de gloire par les moissons. Quant au reste de l'histoire des olives, tout est plein d'erreurs, et je montrerai qu'il n'est point de sujet où l'on se
3 soit trompé davantage. (III.) Les olives sont formées du noyau, de l'huile, de la chair, et d'amurca: l'amurca est un liquide amer composé d'eau, aussi est-il très-peu abondant au milieu de conditions desséchantes, et abondant avec l'humidité. L'huile est le suc propre de l'olive; on le reconnaît surtout par les olives non mûres, comme nous l'avons dit au sujet de l'omphacium (XII, 60). L'huile augmente jusqu'au lever d'Arcturus (XVIII, 74), c'est-à-dire jusqu'au 16 des calendes d'octobre (le 16 septembre); ensuite les noyaux et la chair croissent. Quand une sécheresse est suivie de pluies abondantes, l'huile s'altère, et se transforme en amurca. C'est la couleur de l'amurca qui noircit l'olive: quand le noir commence, il y a le moins d'amurca; avant le noir, il n'y en a point; et on se trompe en regardant comme le commencement de la maturité ce qui se rapproche le plus d'une altération. La se- 4
conde erreur, c'est de penser que l'huile augmente avec la chair de l'olive; tout le suc passe dans la chair, et le noyau croît intérieurement. C'est alors surtout qu'on arrose les oliviers : si par ces soins ou par des pluies abondantes le fruit grossit beaucoup, l'huile est absorbée, à moins qu'il ne survienne du beau temps, qui diminue le volume de l'olive. D'après Théophraste (*De causis*, I, 23), la cause unique de l'huile est la chaleur; aussi dans les pressoirs et les celliers on fait grand feu, à cause de l'huile. Une troisième faute est dans la parcimonie qui, pour épargner les frais de cueillette, attend que l'olive tombe d'elle-même. Ceux qui veulent garder un milieu en cela abattent le fruit avec des gaules, ce qui endommage l'arbre, et nuit à la récolte de l'année suivante. Ce fut en effet une règle très-ancienne pour la récolte de l'olive : Ne secouez ni ne gaulez l'olivier. Ceux 5
qui agissent avec le plus de précaution frappent les branches légèrement avec un roseau, et de côté; mais avec ce procédé aussi on abat les bourgeons, et on force l'arbre à alterner. Même résultat si on attend que les olives tombent : en effet, restant sur l'arbre au delà du temps nécessaire, elles enlèvent l'aliment à celles qui viennent, et en occupent la place; ce qui le prouve, c'est que, si on ne les cueille pas avant la venue du Favonius (II, 47), elles reprennent de nouvelles forces, et tombent plus difficilement.

IV. La première qu'on récolte après l'au- 1
tomne est la pausia, qui, par la faute du mode de culture et non de la nature, a le plus de chair; puis l'orchite, qui a le plus d'huile; en troisième

inveterati caries : oleo noluit parci, fecitque ea necessitate promiscuum et vulgo. Principatum in hoc quoque bono obtinuit Italia toto orbe, maxime agro Venafrano, ejusque parte quæ Licinianum fundit oleum : unde et Liciniæ
2 gloria præcipua olivæ. Unguenta hanc palmam dedere, accommodato ipsis odore. Dedit et palatum, delicatiore sententia. De cætero baccas Liciniæ nulla avis appetit. Reliquum certamen inter Istriæ terram et Bæticæ par est. Vicina bonitas provinciis, excepto Africæ frugifero solo. Cereri totum id natura concessit : oleum ac vinum non invidit tantum : satisque gloriæ in messibus fecit. Reliqua erroris plena, quem in nulla parte vitæ numerosiorem
3 esse docebimus. (III.) Olivæ constant nucleo, oleo, carne, amurca : sanies hæc est ejus amara. Fit ex aquis, ideo siccitatibus minima : riguis, copiosa. Suus quidem olivæ succus oleum est, idque præcipue ex immaturis intelligimus, sicut de omphacio docuimus. Augetur oleum ad Arcturi exortum a. d. XVI kalendas octobris : postea nuclei increscunt et caro. Quum sitienti imbres copiosi accessere, vitiatur oleum in amurcam. Hujus color olivam cogit nigrescere : ideoque incipiente nigritia, minimum amurcæ : ante eam nihil. Et error hominum falsus, existimantium maturitatis initium, quod est vitii proximum. Deinde, 4
quod oleum crescere olivæ carne arbitrantur, quum succus omnis in corpus abeat, lignumque intus grandescat. Ergo tum maxime rigantur. Quod ubi cura, multisve imbribus accidit, oleum absumitur, nisi consecuta serenitate, quæ corpus extenuet. Omnino enim, ut Theophrasto placet, est olei causa calor : quare et in torcularibus, et jam in cellis multo igne quæritur. Tertia est culpa in parcimonia, quoniam propter impendium decerpendi, exspectatur ut decidat oliva. Qui medium temperamentum in 5
hoc servant, perticis decutiunt, cum injuria arborum, sequentisque anni damno. Quippe olivantibus lex antiquissima fuit : Oleam ne stringito, neve verberato. Qui cautissime agunt, arundine levi ictu, nec adversos percutiunt ramos. Sic quoque alternare fructus cogitur decussis germinibus. Nec minus, si exspectetur ut cadat : hærendo enim ultra suum tempus, absumunt venientibus alimentum, et detinent locum. Argumentum est, quod nisi ante Favonium collectæ, novas vires resumunt, et difficilius cadunt.

IV. Prima ergo ab autumno colligitur, vitio operæ, 1
non naturæ, pausia, cui plurimum carnis : mox orchites

lieu, le radius : ces trois espèces étant fort tendres, l'amurca s'en empare très-promptement, et force à les cueillir. Au contraire, on retarde jusqu'au mois de mars la récolte de celles qui sont dures, réfractaires à l'humidité, et par conséquent très-petites : la licinienne, la cominienne, la contienne, la sergienne, que les Sabins nomment royale; ces espèces ne noircissent pas avant le souffle du Favonius, c'est-à-dire avant le 6 des ides de février (le 8 février). Alors on les croit mûres; et comme elles donnent une très-bonne huile, l'expérience paraît venir en aide à la mauvaise
2 pratique. Les cultivateurs disent que si le froid diminue la quantité de l'huile, la maturité l'augmente; mais la vérité est que la bonté de cette huile est due, non au retard de la cueillette, mais à l'espèce, attendu que ces olives n'éprouvent que tardivement la transformation en amurca. On commet une erreur semblable quand on garde sur des planches les olives récoltées, et quand on ne les presse pas avant qu'elles ne suent; tout délai diminue l'huile, accroît l'amurca. Aussi dit-on qu'ordinairement un boisseau (8 litr. 64), d'olives ne rend pas plus de six livres. Personne ne mesure l'amurca, afin de savoir de combien la quantité en croît par jour de retard en cha-
3 que espèce. C'est une erreur générale de croire que l'huile augmente avec la grosseur de l'olive : ce qui prouve que la grosseur du fruit ne fait pas la quantité de l'huile, c'est l'olive appelée royale, ou majorine, ou phaulienne : elle est très-grosse, et cependant elle a très peu de suc. En Égypte, les olives très-charnues ont peu d'huile; dans la Décapole de Syrie elles sont très-petites, pas plus grosses que les câpres, et cependant la chair en est
4 estimée. Par cette raison les olives d'outre-mer sont préférées pour la table à celles d'Italie; elles sont moins bonnes pour l'huile. Dans l'Italie même, on préfère aux autres celles du Picénum et de Sidicine (III, 9). On les confit à part dans le sel; puis, comme les autres, dans l'amurca ou le vin cuit; quelques-unes même, dans leur huile, sans autre préparation. Les colymbades nagent dans la saumure; d'autres fois on les concasse, et on les confit avec des herbes vertes. On les rend aussi, 5
sans qu'elles soient mûres, propres à être mangées, en les arrosant avec de l'eau bouillante. Il est singulier que les olives s'imbibent de sucs doux et se chargent de saveurs étrangères. Il y a les olives pourpres, et, parmi elles, les pausia, qui, comme les raisins, tournent au noir; il y a les superbes, outre les espèces déjà nommées; il y a les très-douces, qui se sèchent d'elles-mêmes, et qui sont plus douces que les raisins secs; elles sont très-rares; on les trouve en Afrique et autour d'Émérite, en Lusitanie. On empêche l'huile de s'épaissir en la salant. On fend l'écorce de l'olivier, et par là on donne à l'huile une odeur aromatique; sans cela, comme le vin de la vigne non taillée, elle n'est pas agréable au palais. Il n'y a pas autant de différence entre les huiles qu'entre les vins; on en distingue généralement trois qualités. Dans l'huile fine, l'odeur est plus pénétrante; toutefois, elle est peu durable, même dans la meilleure.

V. (IV.) La propriété de l'huile est d'échauffer 1
le corps, de le protéger contre l'action du froid, et aussi de rafraîchir les chaleurs de la tête. Les Grecs, pères de tous les vices, en ont fait un abus de luxe en la répandant dans les gymnases; on sait que des préposés aux gymnases ont vendu 80,000 sesterces (16,800 francs) les raclures

cui olei : post radius. Has enim ocyssime occupatas, quia sunt tenerrimæ, amurca cogit decidere. Differuntur vero etiam in Martium mensem callosæ, contra humorem pugnaces, ob idque minimæ, Licinia, Cominia, Contia, Sergia, quam Sabini regiam vocant, non ante Favonii afflatum nigrescentes, hoc est, a. d. VI idus febr. Tunc arbitrantur eas maturescere : et quoniam probatissimum ex iis fiat oleum, accedere etiam ratio pravitati videtur.
2 Feruntque frigore sterilitatem fieri, sicut copiam maturitate : quum sit illa bonitas non temporis, sed generis, tarde putrescentium in amurcam. Similis error collectam servandi in tabulatis, nec, priusquam sudet, premendi : quum omni mora oleum decrescat, amurca augeatur. Itaque vulgo non amplius senas libras singulis modiis exprimi dicunt. Amurcæ mensuram nemo agit, quanto ea copiosior reperiatur in eodem genere diebus adjectis.
3 Omnino in vita error est publicus, tumore olivæ crescere oleum existimantium : præsertim quum magnitudine copiam olei non constare, indicio sint quæ regiæ vocantur, ab aliis majorinæ, ab aliis phauliæ, grandissimæ, alioqui minimo succo. Et in Ægypto carnosissimis olei exiguum. Decapoli vero Syriæ perquam parvæ, nec cappari majo-
4 res, carne tamen commendantur. Quam ob causam Italicis transmarinæ præferuntur in cibis, quum oleo vincantur : et in ipsa Italia cæteris Picenæ, et Sidicinæ. Sale illæ privatim condiuntur, et ut reliquæ, amurca sapave : nec non aliquæ oleo suo sine accersita commendatione. Muriæ innatant colymbades : franguntur eædem, herbarumque viridium sapore condiuntur. Fiunt et præcoces 5
ferventi aqua perfusæ, quamlibet immaturæ. Mirumque, dulcem succum olivas bibere, et alieno sapore infici. Purpureæ sunt et in iis, ut uvis, in nigrum colorem transeuntibus, pausiæ. Sunt et superbæ, præter jam dicta genera. Sunt et prædulces, per se tantum siccatæ, uvisque passis dulciores, admodum raræ in Africa, et circa Emeritam Lusitaniæ. Oleum ipsum sale vindicatur a pinguitudinis vitio. Cortice oleæ conciso odorem accipit medicati : alias, ut vino, palati gratia nulla est. Nec tam numerosa differentia : tribus ut plurimum bonitatibus distat. Odor in tenui argutior, et is tamen etiam in optimo brevis.

V. (IV.) Oleo natura tepefacere corpus, et contra algores munire : eidemque fervores capitis refrigerare. Usum 1
ejus ad luxuriam vertere Græci, vitiorum omnium genitores, in gymnasiis publicando. Notum est, magistratus honoris ejus, octogenis sestertiis strigmenta olei vendi-

d'huile (XXVIII, 13). La majesté romaine a fait un grand honneur à l'olivier : les escadrons des chevaliers, aux ides de juillet (le 15), défilent couronnés avec des branches d'olivier; de même on porte une couronne d'olivier dans le petit triomphe de l'ovation. Les Athéniens couronnent les vainqueurs avec l'olivier; les Grecs, à Olympie, avec l'olivier sauvage.

1 VI. (V.) Maintenant exposons les préceptes de Caton (*De re rust.* VI) sur les olives. Il veut qu'on plante dans un sol chaud et gras la grande radius, la salentine, l'orchite, la pausia, la sergienne, la cominienne, l'albicère. Il ajoute, avec une remarquable prudence, qu'il faut planter dans le voisinage ceux de ces oliviers qu'on estime le plus. En un sol froid et maigre il recommande la licinienne, ajoutant qu'un sol gras et chaud altère l'huile de cette espèce, que l'arbre s'épuise par la fertilité même, et qu'il est en outre infesté par une mousse rouge (XVII, 37, 6). Il pense que les plantations d'oliviers doivent être placées dans un lieu exposé au soleil, et regarder le Favonius. (VI.) Il n'approuve aucune autre exposition. Suivant lui, la meilleure manière de confire les olives, orchites et pausia, est de les mettre ouvertes dans
2 de la saumure, ou concassées dans du lentisque. La meilleure huile se fait avec l'olive la plus acerbe. Du reste, il faut les ramasser à terre le plus tôt possible; si elles sont salies, les laver; trois jours suffisent pour qu'elles soient sèches; s'il gèle, les mettre sous le pressoir le quatrième jour; on les saupoudre aussi de sel. Garder les olives sur des planches, c'est en diminuer l'huile, et la détériorer; de même quand on les garde sur l'amurca et sur le marc; le marc est la chair devenue résidu; par conséquent il faut dépoter l'huile plusieurs fois par jour; en outre, la mettre dans des conches (espèce de vase) et des chaudières de plomb; 3
les vases de cuivre l'altèrent. Tout doit se faire dans des pressoirs très-chauds et fermés, où le vent ait le moins d'accès possible; il ne faut pas même y fendre du bois; le meilleur feu est donc le feu des noyaux mêmes de l'olive. Des chaudières on verse l'huile dans d'autres vases, afin que le marc et l'amurca rendent l'huile qu'elles contiennent. Il faut changer souvent les vases, essuyer avec l'éponge les paniers d'osier, afin que l'huile soit aussi pure que possible. Plus tard on a imaginé de laver en tout cas les olives à l'eau bouillante, puis de les soumettre entières à la presse, opération qui exprime l'amurca; enfin de les concasser avec le trapetum, et de les presser de nouveau. On pense qu'il ne faut pas en presser à la fois plus de cent boisseaux (864 litr.); c'est ce qu'on appelle un factus. La première huile qui coule sous la meule s'appelle fleur (huile vierge). Quatre hommes travaillant sur deux cuves doivent, en un jour et une nuit, presser trois factus.

VII. (VII.) Alors il n'y avait pas d'huile artificielle, et c'est, je pense, pour cela que Caton n'en a rien dit; maintenant on en a plusieurs espèces. Parlons d'abord de celles que donnent les arbres, et avant tout l'olivier sauvage. Elle est ténue, et beaucoup plus amère que l'huile d'olive; on ne l'emploie que dans les préparations médicamenteuses. A cette huile ressemble beaucoup celle de chamélée (*daphne cnidium*, XXIV, 82), arbrisseau qui croît parmi les rochers, dont la hauteur ne dépasse pas un palme, et dont les feuilles et les fruits sont ceux de l'olivier sauvage. Une troisième se prépare avec le cici (*ricinus communis*, L.) (XXIII, 41), arbre très-abondant en Égypte, nommé par les uns croton, par les autres trixis, par d'autres sésame sauvage; il n'y a pas long-

disse. Oleæ honorem romana majestas magnum præbuit, turmas equitum idibus juliis ex ea coronando : item minoribus triumphis ovantes. Athenæ quoque victores olea coronant, Græci vero oleastro Olympiæ.

1 VI. (V.) Nunc dicentur Catonis placita de olivis. In calido et pingui solo radium majorem, Salentinam, orchitem, pausiam, Sergianam, Cominianam, albiceram seri jubet : adjicitque singulari prudentia, quam earum in finitimis locis optimam esse dicant. In frigido autem et macro, Liciniam. Pingui enim aut ferventi vitiari ejus oleum, arboremque ipsam fertilitate consumi : musco præterea rubro infestari. Spectare oliveta in Favonium loco exposito solibus censet : (VI.) nec alio ullo modo laudat. Condi olivas optime, orchites, et pausias, vel
2 virides in muria, vel fractas in lentisco. Oleum quam acerbissima oliva optimum fieri. Cætero quamprimum e terra colligendam : si inquinata sit, lavandam : siccari triduo satis esse. Si gelent frigora, quarto die premendam : hanc et sale aspergi. Oleum in tabulato minui, deteriusque fieri : item et in amurca, et fracibus : hæ sunt carnes, et inde fæces. Quare sæpius die capulandum : præterea in conchas, et plumbeas cortinas : ære vitiari. Ferventibus omnia ea fieri clausisque torcularibus, 3
et quam minime ventilatis : ideo nec ligna ibi cædi oportere : qua de causa e nucleis ipsarum ignis aptissimus. Et e cortinis in labra fundendum, ut fraces et amurca liquentur. Ob id crebrius vasa mutanda, fiscinas spongia tergendas, ut quam maxime pura sinceritas constet. Postea inventum, ut lavarentur utique ferventi aqua : protinus prelo subjicerentur solidæ, ita enim amurca exprimitur : mox trapetis fractæ premerentur iterum. Premi plus quam centenos modios, non probant. Factus vocatur. Quod vero post molam primum est, flos. Factus tres gemino foro a quaternis hominibus nocte ac die premi justum est.

VII. (VII.) Non erat tum fictitium oleum : ideoque arbi- 1
tror de ea nihil a Catone dictum : nunc ejus genera plura. Primumque persequemur ea, quæ ex arboribus fiunt, et inter illas ante omnes ex oleastro. Tenue id, multoque amarius quam oleæ : tantum ad medicamentum utile. Simillimum huic est ex chamelæa, frutice saxoso, non altiore palmo, foliis oleastri, baccisque. Proximum fit e cici, arbore in Ægypto copiosa : alii crotonem, alii trixin, alii sesamum silvestre appellant : ibique non pridem. Et in

temps qu'on y extrait cette huile. En Espagne, il vient vite à la hauteur de l'olivier; la tige est celle de la férule; la feuille, celle de la vigne; la
2 graine, semblable à des raisins grêles et pâles. En latin on le nomme ricin, à cause de la ressemblance de la graine [avec l'insecte de ce nom] (tique). On fait bouillir cette graine dans l'eau, et on recueille l'huile qui surnage. En Égypte, où le ricin abonde, on n'emploie ni eau ni feu; on saupoudre la graine de sel et on en tire par expression une huile repoussante dans les aliments, mais bonne à brûler. L'huile d'amandes, que quelques-uns nomment métopium (XIII, 2), se fait avec des amandes amères desséchées, pilées et réduites en pâte, humectées, pilées de nouveau et pressées. On fait de l'huile avec le laurier, en y mêlant de l'huile d'olive; quelques-uns expriment l'huile de laurier des baies seulement, d'autres des feuilles seulement, d'autres des feuilles et de la peau des baies;
3 on y ajoute aussi du styrax et d'autres odeurs. Le meilleur laurier pour cela est le laurier sauvage, à larges feuilles et à baies noires. L'huile de myrte noir est semblable; le myrte noir à large feuille est aussi le meilleur. On pile les baies mouillées avec de l'eau chaude, puis on les fait bouillir. D'autres font bouillir les feuilles les plus tendres dans de l'huile, et les expriment; d'autres, les mettant dans de l'huile, les font auparavant cuire au soleil. Même procédé pour le myrte cultivé; mais on préfère le myrte sauvage (*petit houx*, *ruscus aculeatus*, L.), à petite baie, nommé par les uns oxymyrsine, par les autres chamæmyrsine, par d'autres acoron (XXV, 100), à cause de sa ressemblance avec cette plante; il est en effet bas et touffu. On fait encore de l'huile avec le citre (XIII, 29; XXIII, 45), avec le cyprès, avec les noix (XXIII, 45), dont l'huile se nomme caryinon (χάρυον, noix), avec les pommes de cèdre, dont l'huile porte le nom de
4 pisselæon (XXIV, 11); avec la graine de Gnide (XXIII, 45) (*daphne gnidium*, L.), qu'on nettoie et qu'on pile, avec le lentisque. Quant aux huiles de cypre (XII, 51, XXIII, 45) (*lawsonia inermis*), et de gland d'Égypte (XII, 46; XXIII, 46) (noix de Ben; *moringa oleifera*, Lam.), nous avons dit comment elles se préparent pour la parfumerie. Les Indiens font, dit-on, de l'huile avec les châtaignes, le sésame et le riz; les Ichthyophages, avec le poisson. Le manque d'huile pour l'éclairage force quelquefois à en faire avec les baies de platane, macérées dans de l'eau salée. L'œnanthine se fait avec la vigne sauvage, comme nous l'avons dit (XII, 61) en parlant des parfums. Pour faire l'huile gleucine, on cuit avec de l'huile du moût de vin à petit feu; d'autres n'emploient pas le feu, ils entourent le vase de marc de raisin pendant vingt-deux jours, et remuent le mélange deux fois par jour; l'huile consume le moût. Quelques-uns mêlent non-seulement de la marjolaine, mais aussi des parfums plus précieux : pour les gymnases, on y fait entrer,
il est vrai, des parfums, mais des parfums de très- 5
bas prix. On fait de l'huile avec l'aspalathe (*convolvulus scoparius*, L.), le calamus (XII, 48), le baume (XII, 54), l'iris (XXI, 19), le cardamome (*amomum cardamomum*, L.) (XII, 29), le mélilot, le nard celtique, le panax (*pastinaca opopanax*, L.) (XII, 57), la marjolaine, l'hélénium, la racine de cinnamome, toutes plantes qu'on fait macérer dans l'huile et qu'ensuite on presse. Ainsi se font aussi l'huile de rose avec les roses, l'huile de jonc avec le jonc (*andropogon schœnanthus*, L.), laquelle est très-semblable à l'huile de rose; les huiles de jusquiame (XXIII, 49), de lupin (*lupinus albus*, L.), de narcisse (XXIII, 49). On en fait beaucoup en Égypte avec la graine de raifort (*raphanus sativus*, L.) (XIX, 26), ou avec un gramen; cette dernière se nomme chortine. Le sésame donne une huile, l'ortie une

Hispania repente provenit altitudine oleæ, caule ferulaceo, folio vitium, semine uvarum gracilium pallidarumque.
2 Nostri eam ricinum vocant a similitudine seminis. Coquitur id in aqua, innatansque oleum tollitur. At in Ægypto, ubi abundat, sine igne et aqua sale aspersum exprimitur, cibis fœdum, lucernis utile. Amygdalinum, quod aliqui metopium vocant, ex amaris nucibus arefactis, et in offam contusis, aspersis aqua iterumque tusis, exprimitur. Fit et e lauro, admixto druparum oleo. Quidamque e baccis exprimunt tantum : alii foliis modo : aliqui folio et cortice baccarum : nec non styracem addunt, aliosque
3 odores. Optima laurus ad id latifolia, silvestris, nigra baccis. Simile est e myrto nigra : et hæc latifolia melior. Tunduntur baccæ aspersæ calida aqua, mox decoquuntur. Alii foliorum mollissima decoquunt in oleo, et exprimunt. Alii dejecta ea in oleum prius sole maturant. Eadem ratio et in sativa myrto : sed præfertur silvestris minore semine, quam quidam oxymyrsinen vocant, alii chamæmyrsinen : aliqui acoron a similitudine : est enim brevis, fruticosa. Fit et e citro, cupresso : nucibus juglandibus, quod caryinon vocant : malis cedri, quod pisselæon. Ex grano quo- 4
que Gnidio purgato semine et tuso. Item lentisco : nam et cyprinum, et e glande Ægyptia ut fieret odorum causa, dictum est. Indi ex castaneis, et sesama, atque oryza facere dicuntur : Ichthyophagi, e piscibus. Inopia cogit aliquando luminum causa et e platani baccis fieri, aqua et sale maceratis. Et œnanthinum fit de ipsa œnanthe, ut dictum est in unguentis. Gleucino mustum incoquitur vapore lento : ab aliis sine igne circumdatis vinaceis diebus XXII bis singulis permixtum : consumiturque mustum oleo. Aliqui non sampsuchum tantum admiscent, sed etiam pretiosiora odoramenta. Nam in gymnasiis quoque condi-
tur odoribus, sed vilissimis. Fit et de aspalatho, calamo, 5
balsamo, iri, cardamomo, meliloto, nardo Gallico, panace, sampsucho, helenio, cinnamomi radice, omnium succis in oleo maceratis expressisque. Sic et rhodinum e rosis : juncinum e junco, quod est rosaceo simillimum : item hyoscyamo, lupinis, et narcisso. Plurimum autem in Ægypto e raphani semine, aut gramine herba, quod chortinon vocant. Item sesama, et urtica, quod cnedinum ap-

aussi qu'on nomme cnédine (xxii, 15). En certains pays on fait l'huile de lis par la macération en plein air, sous l'action du soleil, de la lune et du brouil-
6 lard. Entre la Cappadoce et la Galatie, on compose avec les herbes du pays une huile nommée selgitique (xxiii, 49), très-bonne pour les tendons et les ligaments, de même que l'huile d'Iguvium (iii, 9; xxiii, 49) en Italie. Avec la poix on fait l'huile appelée pissine, en la faisant cuire, et en étendant, au-dessus de la vapeur qui s'en exhale, des toisons, qu'on exprime ensuite; la meilleure huile de poix se fait avec la poix du Bruttium, laquelle est très-grasse et très-résineuse. La couleur de l'huile est fauve. Ce qu'on nomme éléomiel (xxiii, 50) vient spontanément sur les côtes de la Syrie; il découle des arbres; c'est une substance grasse, plus épaisse que le miel, plus ténue que la résine, d'une saveur douce, et qu'on emploie en médecine. La vieille huile a des usages dans certaines maladies; on la regarde aussi comme utile pour préserver l'ivoire de la carie. Toujours est-il qu'une statue de Saturne à Rome est remplie d'huile à l'intérieur.

1 VIII. (viii.) Mais c'est l'amurca (xxiii, 37) que Caton (*De re rust.*, lxix-cxxx) a vantée par-dessus tout; il veut que les tonneaux et barils à huile en soient enduits, pour qu'ils n'absorbent pas l'huile; que les aires à battre le grain en soient pétries, afin d'éloigner les fourmis et d'empêcher les crevasses; qu'on en asperge le mortier des murailles, le crépi et le plancher des greniers à grain; qu'on en asperge même la garde-robe, pour préserver les étoffes des teignes et des insectes nuisibles; qu'on en arrose les semences des céréales; qu'on se serve pour les maladies des quadrupèdes, et même des arbres, de cette substance, efficace aussi contre les ulcérations de
2 l'intérieur de la bouche de l'homme; qu'avec l'amurca bouillie on oigne les courroies, tous les cuirs, les chaussures, les essieux, les vases de cuivre, qui ainsi sont protégés contre le vert-de-gris et ont une plus belle couleur; tous les ustensiles en bois, les pots de terre dans lesquels on veut garder des figues sèches ou des branches de myrte avec leurs feuilles et leurs baies, ou autre chose semblable; enfin, que le bois trempé dans l'amurca brûle sans incommoder par la fumée. D'après M. Varron (*De re rust.*, i, 2), un olivier léché ou brouté lors de ses premières pousses par une chèvre est frappé de stérilité (viii, 76). Nous terminerons ici le chapitre de l'olivier et de l'huile.

IX. (ix.) Les autres fruits des arbres peuvent 1
à peine être énumérés, en raison de la diversité de leurs apparences et de leurs formes, sans parler des saveurs et des sucs, modifiés par tant de combinaisons et de greffes. (x.) Le fruit le plus gros et suspendu le plus haut est la pomme de pin; elle renferme à l'intérieur de petits pignons qui sont dans des loges voûtées, et que revêt une autre enveloppe couleur de rouille : la nature a un soin merveilleux de placer mollement les semences. Une seconde espèce de pomme de pin se nomme térentine; l'écorce se casse sous les doigts, et les oiseaux les dérobent sur les arbres. Une troisième espèce nommée sappinie (xvi, 23) vient du faux sapin cultivé; les pignons en sont recouverts d'une peau plutôt que d'une écorce, et cette peau est tellement tendre qu'on la mange avec le fruit. Une dernière espèce se nomme pityis; elle provient du pin sauvage, c'est un remède excellent contre la toux. Les pignons bouillis dans du miel sont appelés aquicèles chez les Taurins. Les vainqueurs aux jeux isthmiques sont couronnés avec une couronne de pin.

X. (xi.) Les fruits les plus gros ensuite sont 1

pellant. E lilio et alibi fit sub dio, Sole, Luna, pruina ma-
6 ceratum. Suis herbis componunt inter Cappadociam et Galatiam, quod Selgiticum vocant, nervis admodum utile : sicut in Italia Iguvini. E pice fit, quod pissinum appellant, quum coquitur, velleribus supra halitum ejus expansis, atque ita expressis : probatum maxime e Brutia : est enim pinguissima et resinosissima. Color oleo fulvus. Sponte nascitur in Syriæ maritimis, quod elæomeli vocant. Manat ex arboribus pingue, crassius melle, resina tenuius, sapore dulci, et hoc medicis. Veteri quoque oleo usus est ad quædam genera morborum. Existimatur et ebori vindicando a carie utile esse. Certe simulacrum Saturni Romæ intus oleo repletum est.

1 VIII. (viii.) Super omnia vero celebravit amurcam laudibus Cato. Dolia olearia cadosque illa imbui, ne bibant oleum. Amurca subigi areas terendis messibus, ut formicæ rimæque absint. Quin et lutum parietum ac tectoria, et pavimenta horreorum frumenti, vestiarium etiam contra teredines, ac noxia animalia, amurca aspergi : semina frugum perfundi : morbis quadrupedum, arborum quoque illa medendum, efficaci ad hulcera interiora humani quoque oris. Lora etiam ac coria omnia, et calciamina, axes- 2
que, decocta ungi, atque æramenta contra æruginem, colorisque gratia elegantioris : et totam supellectilem ligneam, ac vasa fictilia in queis ficum aridam libeat asservare : aut si folia baccasque in virgis myrti : aliudve id genus simile. Postremo ligna macerata amurca, nullius fumi tædio ardere. Oleam si lambendo capra lingua contigerit depaveritque primo germinatu, sterilescere, auctor est M. Varro. Et hactenus de olea, atque oleo.

IX. (ix). Reliqui arborum fructus vix specie, figurave, 1
non modo saporibus, succisque toties permixtis atque insitis, enumerari queunt. (x.) Grandissimus pineis nucibus, altissimeque suspensus, intus exiles nucleos lacunatis includit toris, vestitos alia ferruginis tunica, mira naturæ cura molliter semina collocandi. Harum genus alterum terentinæ, digitis fragili putamine, aviumque furto in arbore. Tertium sappiniæ, e picea sativa, nucleorum cute verius quam putamine, adeo molli, ut simul mandatur. Quartum pityida, vocant e pinastris, singularis remedii adversus tussim. In melle decoctos nucleos Taurini aquiceIos vocant. Pinea corona victores apud Isthmum coronantur.

les cotonées des Latins, cydoniens des Grecs (coings) (*cydonia vulgaris*, Lam.); ils viennent de l'île de Crète. Ils courbent les rameaux sous leur poids, et empêchent de croître l'arbre qui les produit. On en distingue plusieurs espèces : les chrysomèles sont marqués de sillons, la couleur en tire sur l'or; les coings dits d'Italie sont plus blancs et d'une odeur excellente; les coings de Naples ont aussi leur mérite. Les struthées, qui appartiennent au même genre, sont plus petits, l'odeur en est plus pénétrante : ils sont tardifs; les mustées sont précoces. Le cotonée greffé sur le struthée a produit une espèce particulière, nommée mulvienne; c'est la seule espèce qui se puisse manger crue. Toutes ces espèces se renferment dans les chambres à coucher où se font les salutations, même dans celles des hommes : on les pose sur ces témoins de nos nuits, les statues qui y sont dressées. Il y a en outre de petits coings sauvages, les plus odorants après les struthées; ils viennent dans les haies.

1 XI. On donne le nom de pomme, quoique d'une espèce différente, à la pomme de Perse (pêche) et à la grenade, dont j'ai énuméré neuf espèces en parlant des grenadiers (XIII, 34). Ce dernier fruit a le grain à l'intérieur, sous l'écorce; la pêche a un noyau dans l'intérieur du fruit. Quelques poires aussi, appelées poires de livre, montrent par leur nom quelle grosseur elles atteignent. (XII.) Parmi les pêches, la palme est aux duracines. Deux espèces sont distinguées par des noms de nation, la gauloise et l'asiatique; elles mûrissent après l'automne. Les précoces (abricots) mûrissent en été; il n'y a que trente ans qu'on les a; originairement on les vendait un denier (82 cent.) la pièce. Les abricots supernates viennent de la Sabinie; les abricots communs viennent partout. C'est un fruit innocent qu'aiment les malades; il y en a eu de vendus jusqu'à trente sesterces (6 fr. 30); aucun fruit n'a été payé davantage : chose étonnante, car il n'y en a point qui passe plus vite. Cueilli, deux jours est le terme au delà duquel on ne peut le garder, et on est obligé de le vendre.

XII. (XIII.) Vient ensuite la foule immense 1
des prunes : bigarrées, noires, blanches; la prune d'orge (prune précoce), ainsi nommée parce qu'elle accompagne cette céréale; une autre de la même couleur que la prune d'orge, mais plus tardive et plus grosse, se nomme prune d'âne (prune cerisette), parce qu'elle est peu estimée. Il y a aussi la prune noire (damas noir), la cérine (mirabelle), plus recherchée, et la pourprée (prune myrobalan). La prune arménienne (reine-claude?), exotique, est la seule qui se recommande par son odeur. Le prunier greffé sur le noyer porte un fruit qu'on peut dire impudent; il a la forme de son origine et le goût de son adoption; on l'appelle prune-noix. Ces prunes-noix, les pêches, les prunes cérines, les prunes sauvages, mises comme le raisin dans des tonneaux, se gardent jusqu'à la récolte suivante. Quant aux autres prunes, elles mûrissent rapidement et passent rapidement aussi. Récemment, dans la Bé- 2
tique, on a greffé des pruniers sur des pommiers, ce qui a donné un produit appelé prune-pomme. On a greffé aussi des pruniers sur des amandiers, et obtenu la pruné-amande : le noyau renferme à l'intérieur une véritable amande; aucun fruit n'est plus ingénieusement doublé. En parlant des arbres étrangers, nous avons parlé des prunes de damas (XIII, 10), ainsi nommées de Damas de Syrie : cette prune vient depuis longtemps en Italie; cependant le noyau y est plus gros et la chair plus petite; elles ne s'y sèchent pas non plus au point de se rider, attendu qu'elles n'ont

1 X. (XI.) His proxima amplitudine mala, quæ vocamus cotonea, et Græci cydonia, ex Creta insula advecta. Incurvatos trahunt ramos, prohibentque crescere parentem. Plura eorum genera : chrysomela, incisuris distincta, colore ad aurum inclinato. Quæ candidiora, nostratia cognominata, odoris præstantissimi. Est et Neapolitanis suus honos. Minora ex eodem genere struthea, odoratius vibrant, serotino proventu, præcoci vero mustea. Strutheis autem cotonea insita suum genus fecere Mulvianum : quæ sola ex his vel cruda manduntur. Omnia jam et virorum salutatoriis cubilibus inclusa, simulacris noctium consciis imposita. Sunt præterea parva silvestria, a strutheis odoratissima, in sepibus nascentia.

1 XI. Mala appellamus, quamquam diversi generis, Persica, et granata, quæ in Punicis arboribus novem generum dicta sunt. His acinus sub cortice intus : illis lignum in corpore. Necnon et quædam e piris libralia appellata, amplitudinem sibi ponderis nomine asserunt. (XII.) Sed Persicorum palma duracinis. Nationum habent cognomen Gallica et Asiatica. Post autumnum maturescunt, æstate præcocia, intra XXX annos reperta, et primo denariis singula venumdata. Supernatia e Sabinis veniunt, popularia undique. Pomum innocuum expetitur ægris : pretiumque jam singulis triceni nummi fuere, nullius majore : quod miremur, quia non aliud fugacius. Longissima namque decerpto bidui mora est : cogitque se venumdari.

XII. (XIII.) Ingens postea turba prunorum : versicolor, 1
nigra, candida, hordearia appellata : a comitatu frugis ejus. Alia eodem colore seriora majoraque, asinina cognominata a vilitate. Sunt et nigra, ac laudatiora cerina, atque purpurea. Necnon ab externa gente Armeniaca, quæ sola et odore commendantur. Peculiaris impudentia est nucibus insitorum, quæ faciem parentis succumque adoptionis exhibent, appellata ab utroque nucipruna. Et hæc autem, et Persica, et cerina, ac silvestria, ut uvæ, cadis condita, usque ad alia nascentia ætatem sibi prorogant : reliquorum velocitas cito mitescentium transvolat. Nuper 2
in Bætica malina appellari cœperunt malis insita, et alia amygdalina amygdalis. His intus in ligno nucleus amygdalæ est : nec aliud pomum ingeniosius geminatum est. In peregrinis arboribus dicta sunt Damascena, a Syriæ Damasco cognominata, jam pridem in Italia nascentia,

pas le soleil de leur patrie. Les sébestes peuvent eu être dites les compatriotes (XIII, 10); elles commencent aussi à se naturaliser à Rome, où on a greffé le sébestier sur le sorbier.

1 XIII. En somme, le nom de pomme persique (pêche) (XVI, 47) montre que ce fruit est exotique même dans l'Asie et la Grèce, et qu'il vient de la Perse. Quant au prunier sauvage, il est certain qu'il croît partout; aussi m'étonné-je que Caton n'ait pas fait mention de ce fruit, d'autant plus qu'il a indiqué les procédés pour garder même certains fruits sauvages. Les persiques n'ont été introduits que tardivement et avec difficulté; ils sont en effet stériles dans l'île de Rhodes (2), attendu que c'était leur première étape à partir de l'Égypte. Il est faux que dans la Perse ce fruit soit un poison douloureux, et que les rois de ce pays l'aient, par vengeance, transplanté dans l'Égypte, où il perdit ces propriétés malfaisantes.
2 C'est du perséa que les auteurs exacts (XIII, 17) ont dit cela, arbre absolument différent, dont le fruit est semblable aux sébestes qui rougissent, et qui refuse de croître hors de l'Orient. Les érudits ont soutenu que le perséa n'avait pas été apporté de Perse pour punir l'Égypte, mais qu'il avait été planté à Memphis par Persée; et que pour cette raison Alexandre prescrivit d'en couronner les vainqueurs, en honneur de son ancêtre. Le perséa a toujours des feuilles et des fruits qui naissent au fur et à mesure. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que les prunes n'ont commencé à se répandre qu'après Caton.

1 XIV. (XIV.) Les pommes sont de plusieurs espèces. Nous avons parlé des citrons à propos du citronnier (XII, 7), que les Grecs appellent arbre médique du nom de sa patrie. Les jujubes (*zizyphus vulgaris*, Lam.) et les tubères (3) sont également exotiques, et il n'y a même pas longtemps que ces fruits sont venus en Italie; les tubères de l'Afrique, les jujubes de la Syrie. Sext. Papinius, que nous avons vu consul (an de Rome 779), les a, le premier, apportés tous les deux, dans les derniers temps du règne du dieu Auguste; on les sema dans les camps. Les jujubiers portent des fruits plus semblables à des baies qu'à des pommes; c'est surtout pour les terrasses qu'ils forment un ornement, puisque maintenant nous faisons grimper des forêts jusque sur les toits. Il y a deux espèces de tubères: le blanc, et celui qu'on appelle syrique (XXXV, 24) à cause de sa couleur (rouge). Il faut mettre presque au rang des fruits exotiques ces fruits croissants dans le seul territoire de Vérone, qu'on nomme laineux : un duvet les recouvre, duvet, il est vrai, abondant sur les coings struthées et sur les pêches, mais qui toutefois a donné le nom à cette espèce, que ne recommande aucune qualité remarquable.

XV. Pourquoi dédaignerais-je de nommer les autres espèces, puisqu'elles ont assuré un renom éternel à ceux qui les ont découvertes, à titre de service éclatant rendu à l'humanité? Si je ne me trompe, on y verra combien l'art de la greffe est ingénieux, et qu'il n'est rien de si petit qui ne puisse procurer la gloire. Ainsi des espèces de pommes portent le nom de Matius (XII, 6), de Gestius, de Manlius, de Scandius; Appius, de la famille Claudia, ayant greffé le coignassier sur le pommier de Scandius, le fruit qui en résulte porte le nom d'appien; il a l'odeur du coing, la grosseur de la pomme de Scandius: et il est d'une couleur rouge. Et qu'on ne s'imagine pas que ce surnom soit une flatterie envers une famille illustre : la pomme sceptienne doit ce nom à un 1

grandiore quanquam ligno, et exiliore carne, nec unquam in rugas siccata, quoniam soles sui desunt. Simul dici possunt populares eorum myxæ, quæ et ipsæ nunc cœperunt Romæ nasci insitæ sorbis.

1 XIII. In totum quidem Persica, peregrina etiam Asiæ Græciæque esse, ex nomine ipso apparet, atque ex Perside advecta. Sed pruna silvestria ubique nasci certum est. Quo magis miror, hujus pomi mentionem a Catone non habitam, præsertim quum condenda demonstraret quædam et silvestria. Nam Persicæ arbores sero, et cum difficultate transiere, ut quæ in Rhodo nihil ferant, quod primum ab Ægypto earum fuerat hospitium. Falsum est, venenata cum cruciatu in Persis gigni, et pœnarum
2 causa a regibus translata in Ægyptum, terra mitigata. Id enim de persea diligentiores tradunt, quæ in totum alia est, myxis rubentibus similis, nec extra Orientem nasci voluit. Eam quoque eruditiores negaverunt ex Perside propter supplicia translatam, sed a Perseo Memphi satam. Et ob id Alexandrum illa coronari victores ibi instituisse, in honorem atavi sui. Semper autem folia habet et poma, subnascentibus aliis. Sed pruna quoque omnia post Catonem cœpisse manifestum est.

XIV. (XIV.) Malorum plura sunt genera. De citreis cum 1 sua arbore diximus. Medica autem Græci vocant patriæ nomine. Æque peregrina sunt zizipha, et tuberes, quæ et ipsa non pridem venere in Italiam : hæc ex Africa, illa ex Syria. Sext. Papinius, quem consulem vidimus, primus utraque attulit, divi Augusti novissimis temporibus, in castris sata, baccis similiora, quam malis : sed aggeribus præcipue decora, quoniam et in tecta jam silvæ scandunt. Tuberum duo genera : candidum, et a colore syricum dictum. Pæne peregrina sunt in uno Italiæ agro Veronensi nascentia, quæ lanata appellantur. Lanugo ea obducit, strutheis quidem Persicisque plurima : his tamen peculiare nomen dedit, nulla alia commendatione insignibus.

XV. Reliqua cur pigeat nominatim indicare, quum conditoribus suis æternam propagaverint memoriam, tamquam ob egregium aliquod in vita factum? Nisi fallor, apparebit ex eo ingenium inserendi : nihilque tam parvum esse, quod non gloriam parere possit. Ergo habent originem a Matio, Gestioque, et Manlio, item Scandio : quibus cotoneo insito ab Appio a Claudia gente, Appiana sunt cognominata. Odor est his cotoneorum, magnitudo quæ Scandianis, color rubens. Ac ne quis id ambitu valuisse clari- 1

fils d'affranchi qui l'a découverte; elle est remarquable par sa rondeur. Caton (*De re rust.* VII) cite encore les quiriènes et les scantiènes (*Ib.*, CXLIII) : ces dernières, dit-il, se gardent dans des tonneaux. Les plus récemment adoptées sont les pétisiennes, petites, et d'un goût très-
2 agréable. La pomme amérine (III, 19; XV, 17 et 18) et la pomme grecque ont fait honneur à leur patrie. Les autres ont été dénommées d'après différentes causes : la disposition, pommes jumelles, ainsi appelées à cause qu'elles sont toujours deux à deux, et jamais isolées sur le pédicule; la couleur, pommes syriques (rouges); la ressemblance avec la poire, les mélapies (pommes-poires); la rapidité de la maturation, les mustées; le goût, les mélimèles, ainsi nommées à cause de leur saveur miellée; la forme, les orbiculaires, à cause de leur figure sphérique (les Grecs les nomment épirotes, et cela prouve qu'elles sont originaires de l'Épire); les orthomasties, à cause de leur ressemblance avec les mamelles; l'absence de pepins, les spadonies des Belges. Les mélofoliées ont une feuille, et quelquefois deux,
3 qui sortent de côté au milieu du fruit. Les pannucées se rident très-promptement. Les pulmonées sont d'une grosseur déraisonnable. Quelques-unes sont d'une couleur de sang, et elles doivent cette coloration à la greffe sur mûrier. Au reste, toutes sont rouges du côté exposé au soleil. Il y a de petites pommes sauvages, d'un goût agréable et même d'une odeur plus pénétrante; elles servent de sobriquet injurieux pour les caractères méchants et acerbes, et la force de leur suc est si grande, qu'il attaque le tranchant du couteau. Les pommes farineuses sont les moins estimées, mais elles sont les premières à venir, et elles ont hâte d'être cueillies.

XVI. (XV.) Une précocité semblable a valu le 1
surnom de superbe à une espèce de poire; elle est très-petite, mais très-hâtive. Tout le monde préfère la crustumienne; au second rang est la Falerne, ainsi nommée parce qu'elle donne à boire, tant elle est juteuse (ce jus porte le nom de lait); d'autres de la même espèce, de couleur noire, reçoivent le nom de syriennes. Les dénominations des autres varient suivant les localités. Parmi les poires dont les noms sont adoptés à Rome, la décimienne et la pseudodécimienne, qui en vient, ont rendu célèbre le nom de leurs auteurs, ainsi que les dolabelliennes, dont le pédicule est très-long, la pomponienne, surnommée 2
mammosa, la licérienne, la sévienne, et la turranienne, variété de la sévienne, et qui s'en distingue par la longueur de son pédicule; la favonienne rouge, un peu plus grosse que la superbe; la latérienne, l'anicienne, qui vient après l'automne, agréable par son goût acidule. On appelle tibérienne une poire, la favorite de l'empereur Tibère : elle est plus colorée par le soleil et acquiert plus de volume : autrement elle serait absolument la même que la licérienne. Le lieu d'origine donne le nom à l'amérine, la plus tardive de toutes, à la picentine, à la numantine, à l'alexandrine, à la numidique, à la grecque, à la tarentine, variété de la grecque, à la signine, nommée par d'autres testacée à cause de sa couleur, comme l'onychine et la purpurine. Sont dénommées d'après l'odeur, la myrapie (poire-par- 3
fum), la laurée, la nardine; d'après le temps de la récolte, l'hordéaire; d'après la forme du col, l'ampullacée; d'après la peau lanugineuse, la brute; d'après la ressemblance avec la courge, la cucurbitine; d'après le goût, l'acidule. On ignore le motif du nom de la poire barbarique,

tatis et familiæ putet, sunt et Sceptiana ab inventore libertino, insignia rotunditate. Cato adjicit Quiriana, et quæ tradit in doliis condi, Scantiana. Omnium autem nuperrime adoptata sunt parva, gratissimi saporis, quæ Petisia
2 nominantur. Patrias nobilitavere Amerina, et Græcula. Cætera e causis traxere nomen : germanitatis, cohærentia et gemella, numquam singula in fetu : coloris, syrica : cognationis, melapia. Mustea, a celeritate mitescendi : quæ nunc melimela dicuntur, a sapore melleo. Orbiculata, a figura orbis in rotunditatem circumacti. Hæc in Epiro primum provenisse argumento sunt Græci, qui Epirotica vocant. Mammarum effigie orthomastia. A conditione castrati seminis, quæ spadonia appellant Belgæ. Melofoliis folium
3 unum, aliquando et geminum erumpit e latere medio. Celerrime in rugas marcescunt pannucea. Stolide tument pulmonea. Est quibusdam sanguineus color, origine ex mori insitu tracta. Cunctis vero, quæ fuerunt a sole, partes rubent. Sunt et parva gratia saporis atque etiam acutiora odore, silvestria. Id peculiare improbitatis et acerbitatis convicium, et vis tanta, ut aciem gladii perstringat. Dat et farina vilissimis nomen, quanquam primis adventu, decerpique properantibus.

XVI. (XV.) Eadem causa in piris taxatur superbiæ co- 1
gnomine. Parva hæc, sed ocyssima. Cunctis autem Crustumia gratissima. Proxime iis Falerna, a potu, quoniam tanta vis succi abundat (lacte hoc vocatur); in iisque alia colore nigro donantur Syriæ. Reliquorum nomina aliter in aliis atque aliis locis appellantur. Sed confessis Urbis vocabulis auctores suos nobilitavere Decimiana, et ex eo tractum, quod Pseudodecimianum vocant. Dolabelliana longissimi pediculi. Pomponiana cognomine mammosa, 2
Liceriana, Seviana; et quæ ex iis nata sunt, Turraniana, longitudine pediculi distantia. Favoniana rubra, paulo superbis majora. Lateriana, Aniciana postautumnalia acidulo sapore jucunda. Tiberiana appellantur, quæ maxime Tiberio principi placuere : colorantur magis sole, grandescuntque : alioqui eadem essent, quæ Liceriana. Patriæ nomina habent, serissima omnium Amerina, Picentina, Numantina, Alexandrina, Numidiana, Græca, et in his Tarentina : Signina, quæ alii a colore testacea appellant : sicut onychina, purpurea. Ab odore, myrapia, laurea, 3
nardina. A tempore, hordearia : a collo, ampullacea : a corio laneo, bruta. Gentilitatis, cucurbitina : acidula, succi. Incerta nominum causa est barbaricis, Venereisque,

de la poire de Vénus, qui sont dites colorées; de la royale, qui a un pédicule très-court, et qui est presque sessile; de la patricienne, de la voconienne, verte et oblongue. En outre, Virgile (Géorg., II, 87) a nommé la volème, empruntée à Caton (*De re rust.*, VII), lequel parle aussi de la sémentive et de la mustée.

1 XVII. Cette partie de la civilisation est depuis longtemps arrivée au plus haut point; les hommes ont tout essayé : Virgile (Géorg., II, 69) a parlé de la greffe du noyer sur l'arbousier, du pommier sur le platane, et du cerisier sur l'ormeau. On ne peut rien imaginer de plus. Depuis longtemps on ne trouve plus aucun fruit nouveau. La religion, qui défend de greffer sur l'épine, ne permet pas de tout confondre par la greffe; l'expiation de la foudre serait difficile, car il y aurait à ex-
2 pier autant de foudres que de greffes; la forme des poires est conique. Les tardives restent sur l'arbre jusqu'aux gelées, qui les mûrissent; telles sont la grecque, l'ampullacée, la laurée, et, parmi les pommes, l'amérine et la scandienne. Les poires se gardent comme les raisins, et d'autant de façons différentes; c'est le seul fruit, avec les prunes, qu'on met dans des barils. Les pommes et les poires ont une propriété vineuse; les médecins les défendent comme le vin dans les maladies (XXIII, 62). On les fait cuire dans du vin et de l'eau, et elles forment une marmelade; préparation qu'on ne peut faire en outre qu'avec le coing et la variété appelée struthée.

1 XVIII. (XVI.) Donnons maintenant les règles générales de la conservation des fruits. Les fruitiers doivent être placés dans un endroit frais et sec; par un beau jour, on en ouvre les fenêtres qui regardent le nord; il faut fermer l'accès au vent du midi par des vitres en pierre spéculaire (XXXVI, 45); le souffle de l'aquilon ride aussi les fruits et les déforme. Les pommes se cueillent après l'équinoxe d'automne; on n'en commence la récolte ni avant le seizième jour de la lune, ni avant la première heure du jour; il faut mettre à part celles qui sont tombées d'elles-mêmes, et placer les autres sur des sarments, des nattes ou de la paille; on les met à distance les unes des autres, afin que chaque rangée reçoive l'air également. Les amérines se gardent le plus, les mélimèles le moins (XV, 15).

(XVII.) Les coings se gardent dans un lieu 2
fermé, à l'abri de l'air; ou bien on les cuit dans du miel, ou on les y plonge. Les grenades se durcissent dans de l'eau de mer bouillante, puis on les fait sécher pendant trois jours au soleil, sans que la rosée de la nuit les touche, et on les pend; quand on veut s'en servir, on les lave à l'eau douce. M. Varron (*De re rust.*, I, 59) recommande aussi de les conserver dans des vases où il y a du sable; si elles ne sont pas mûres, il dit de les mettre dans des cruches dont le fond est brisé, et de les enfouir dans la terre, de manière que l'accès soit fermé à l'air, et en enduisant la queue de poix : de cette façon, ajoute-t-il, elles grossissent plus qu'elles n'auraient fait sur l'arbre. Quant aux autres fruits appelés *mala*, on les enveloppe un à un dans des feuilles de figuier, excepté ceux qui sont tombés spontanément : on les met dans des paniers d'osier, ou on les enduit de terre à potier.

Les poires se gardent dans des vases de terre 3
poissés qu'on renverse, et qu'on enfouit dans des trous; les tarentines se cueillent très-tard; les aniciennes se conservent aussi dans du vin de raisin cuit. Les sorbes se gardent également dans des trous où l'on met, en un lieu exposé au soleil, les vases renversés, après en avoir plâtré le couvercle, et en les recouvrant de deux pieds de

quæ colorata dicuntur : regiis, quæ minimo pediculo sessilia : patriciis, voconiis, viridibus oblongisque. Præterea dixit volema Virgilius a Catone sumta, qui et sementiva, et mustea nominat.

XVII. Pars hæc vitæ jampridem pervenit ad columen,
1 expertis cuncta hominibus. Quippe quum Virgilius insitam nucibus arbutum, malis platanum, cerasis ulmum dicat. Nec quidquam amplius excogitari potest. Nullum certe pomum novum diu jam invenitur. Neque omnia insita misceri fas est, sicut nec spinas inseri, quando fulgura expiari non queunt facile : quotque genera insita fuerunt,
2 tot fulgura uno ictu pronuntiantur. Turbinatior piris figura. In iis serotina ad hiemem usque ad matrem pendent gelu maturescentia, Græca, ampullacea, laurea, sicut in malis Amerina, Scandiana. Conduntur vero pira, ut uvæ, ac totidem modis : neque aliud in cadis præterquam pruna. Pomis proprietas, pirisque, vini : similiterque in ægris medentes cavent : ac vino et aqua coquuntur, atque pulmentarii vicem implent : quod non alia præter cotonea, et struthia.

XVIII. (XVI.) In universum vero de pomis servandis præcipitur : pomaria in loco frigido ac sicco contabulari : septemtrionalibus fenestris sereno die patere : Austros specularibus arcere, Aquilonis quoque afflatu poma deturpante rugis. Colligi mala post æquinoctium autumnale, neque ante XVI lunam, neque ante primam horam. Cadiva separari; stramentis, storeis, paleisve substerni. Rara componi, ut limites pervii spiritum æqualem accipiant. Amerina maxime durare, melimela minime.

(XVII.) Cotoneis in concluso spiramentum omne adi- 2
mendum, aut incoqui melle ea, immergive oportere. Punica aqua marina fervente indurari : mox triduo sole siccata, ita ne nocturno rore contingantur, suspendi : et quum libeat uti, aqua dulci perlui. M. Varro et in doliis arenæ servari jubet : et immatura obrui terra in ollis fundo effracto, sed spiritu excluso, ac surculo pice illito : sic etiam crescere amplitudine majore, quam possint in arbore. Cætera mala foliis ficulnis, præterquam cadivis, singula convolvi, cistisque vitilibus condi, vel creta figlinarum illini.

Pira in vasis fictilibus picatis inversis obrui inter scrobes. 3
Tarentina serissime legi. Aniciana servari et in passo. Sorba quoque et scrobibus, gypsato operculo, duum pedum

terre; on les suspend aussi comme les raisins, avec leurs branches, dans des tonnes.

4 Parmi les auteurs les plus récents, quelques-uns prennent les choses de plus loin : pour conserver les fruits et les raisins, ils recommandent de les cueillir au décours de la lune, après la troisième heure du jour, par un ciel serein et un vent sec; de les prendre aussi dans un terrain sec et avant la maturité parfaite, en choisissant le moment où la lune est sous l'horizon; de suspendre les grappes avec un sarment dur, après en avoir ôté avec les ciseaux les grains gâtés, dans un vaisseau neuf poissé, et de fermer tout accès à l'air avec un couvercle et du plâtre : même procédé pour les sorbes et les poires, dont les queues auront été enduites toutes de poix; de tenir les vaisseaux loin de l'eau. Quelques-uns les mettent de cette façon avec leurs branches dans du plâtre, enfonçant les deux bouts de la bran-
5 che dans une racine de scille. D'autres les placent même dans des vaisseaux qui contiennent du vin, pourvu que le raisin ne le touche pas. Quelques-uns mettent les pommes dans des plats de terre qui flottent sur le vin; de cette façon on pense que le vin communique une odeur au fruit. D'autres aiment mieux conserver tout cela dans du millet. La plupart font un trou de deux pieds de profondeur, le garnissent de sable, mettent par-dessus un couvercle d'argile, et le recouvrent de terre. D'autres enduisent les raisins avec de la terre à potier, les sèchent au soleil et les suspendent; pour cet objet, on enlève cette terre avec de l'eau. On la délaye aussi avec du vin, et on enduit les fruits. Les meilleures pommes sont enduites de la même façon avec du plâtre ou de la cire; si on les prépare ainsi avant qu'elles ne soient mûres, elles rompent l'enduit en grossissant. On place toujours les pommes sur la queue.
D'autres les cueillent avec la branche, enfoncent 6
celle-ci dans la moelle du sureau, et les enfouissent comme il a été écrit. D'autres mettent chaque poire et chaque pomme dans un vase de terre, et puis renferment ces vases, après en avoir poissé le couvercle, dans un tonneau. Quelquefois on les place sur des flocons de laine ou dans des paniers garnis de torchis. D'autres emploient ce procédé, mais sur des plats de terre; d'autres l'emploient, mais dans une fosse garnie de sable, recouvrant le tout avec de la terre sèche. Il y en a qui enduisent les coings avec la cire du Pont (XXI, 49), et les plongent dans du miel. Columelle (*De re rust.* XII, 43) conseille de les mettre dans des vases de terre soigneusement enduits de poix, et de descendre ces vases dans des puits ou des citernes. La Ligurie maritime, voisine des Alpes, fait sécher les raisins au soleil, les enveloppe de bottes de joncs, et les met dans des tonneaux qu'elle ferme
avec du plâtre. Les Grecs substituent au jonc des 7
feuilles de platane ou de vigne ou de figuier, séchées en un seul jour à l'ombre, et disposées alternativement avec des couches de marc dans le tonneau. De cette façon l'on conserve le raisin de Cos et celui de Béryte, qui ne le cèdent à nul autre en douceur. Quelques-uns, pour cette préparation, les plongent dans de la cendre de lessive aussitôt après les avoir cueillis, puis les sèchent au soleil; alors, les enveloppant de feuilles, comme il a été dit plus haut, ils les entassent dans du marc. Il y en a qui aiment mieux conserver les raisins sur de la sciure ou des copeaux de sapin, de peuplier ou de frêne. D'autres recommandent de les suspendre loin des pommes, et aussitôt après la récolte, dans les greniers, attendu que la meilleure enveloppe pour les raisins suspendus est la poussière. On les protége contre les guêpes en les aspergeant avec de l'huile

terra superinducta, in loco aprico, inversis vasis; et in doliis, ut uvas, cum ramis suspendi.

4 E proximis auctoribus quidam altius curam petunt : deputarique statim poma ac vites ad hunc usum præcipiunt, decrescente luna, post horam diei tertiam, cælo sereno, ac siccis ventis. Similiter deligi et ex locis siccis, et ante perfectam maturitatem, addito ut luna infra terram sit : uvas cum malleolo sarmenti duro, demtis forfice corruptioribus acinis, in dolio picato recenti suspendi, exclusa omni aura operculo et gypso; sic et sorba, ac pira : illitis omnium surculis pice. Dolia procul ab aqua esse. Quidam sic cum palmite in gypso condunt, capitibus ejus
5 scillæ infixis utrimque. Alii etiam vina habentibus doliis, dum ne contingant ea uvæ. Aliqui mala in patinis fictilibus fluitantia : quo genere et vino odorem acquiri putant. Aliqui omnia hæc in milio servare malunt. Plerique vero in scrobe duum pedum altitudinis arena substrato, et fictili operculo, dein terra operto. Creta quidam etiam figlina uvas illinunt, siccatasque sole suspendunt; in usu, diluentes cretam. Eamdem pomis vino subigunt. Mala vero generosissima eadem ratione crustant gypso vel cera : quæ nisi maturuerint, incremento calycem rumpunt. Semper
autem in pediculos collocant ea. Alii decerpunt cum sur- 6
culis, eosque in medullam sambuci abditos obruunt, ut supra scriptum est. Alii singulis malis pirisque singula vasa fictilia assignant, et opercula eorum picata dolio iterum includunt. Necnon aliqui in floccis capsisque, quas luto paleato illinunt. Alii hoc quidem in patinis fictilibus : aliqui et in scrobe subjecta arena, ita sicca operiunt mox terra. Sunt qui cotonea cera Pontica illita melle demergant. Columella auctor est, in puteos cisternasve in fictilibus vasis pice diligenti cura illitis mergi. Liguria maritima Alpibus proxima uvas sole siccas junci fasciis involvit,
cadisque conditas, gypso includit. Hoc idem Græci platani 7
foliis, aut vitis ipsius, aut fici, uno die in umbra siccatis, atque in cado vinaceis interpositis. Quo genere Coa uva, et Berytia servantur, nullius suavitati postferendæ. Quidam, ut has faciant, in cinere lixivio tingunt protinus quam detraxere vitibus, mox in sole siccant : tum foliis, ut supra dictum est, involutas vinaceis stipant. Sunt qui malunt uvas scobe ramentisve abietis, populi, fraxini servare. Sunt qui suspendi procul malis, protinusque in

tenue dans la bouche. Nous avons parlé des dattes (XIII, 9).

1 XIX. (XVIII.) Parmi les autres fruits dits *poma*, la figue est le plus gros; quelques-unes égalent même les poires. Nous avons parlé, à propos des figues exotiques, des merveilles de l'Égypte et de Chypre (XIII, 14 et 15). La figue du mont Ida est rouge, de la grosseur d'une olive, plus ronde seulement, et a le goût de la nèfle; on nomme, dans cette contrée, alexandrin un figuier de la grosseur d'une coudée, rameux, d'un bois fort, pliant, sans lait, ayant l'écorce verte, la feuille du tilleul, mais molle. Onésicrite rapporte qu'en Hyrcanie les figues sont beaucoup plus douces que les nôtres, et que les figuiers y sont plus productifs, un seul donnant 270 boisseaux
2 (2339 litr., 80) de figues. L'Italie a reçu des autres pays, de Chalcis et de Chios, des figues de plusieurs espèces : les lydiennes, qui sont purpurines; les mamillanes, qui y ressemblent; les callistruthies, qui sont de peu meilleures : ce sont les plus froides des figues. Quant aux figues d'Afrique, que beaucoup préfèrent à toutes les autres, elles sont l'objet d'un grand débat; cette espèce n'est naturalisée que depuis peu de temps en Afrique, elle porte le nom du pays qui la produit. Quant à la figue d'Alexandrie, elle est noire; mais, entr'ouverte, la fente en est blanche; elle porte le nom de délicate. La rhodienne est noire aussi, ainsi que la tiburtine, qui est parmi
3 les précoces. Les livies, les pompéiennes ont les noms de ceux qui les ont découvertes; la pompéienne est la meilleure à sécher au soleil et à garder d'une année à l'autre, ainsi que les marisques (sorte de figue) et celles qui ont des feuilles tachées comme le roseau. Il y a encore l'herculanée, l'albicérate, l'aratie blanche, très-grosse, et à pédicule très-court. La plus hâtive est la porphyritis, qui a un très-long pédicule; elle est accompagnée de la populaire, qui est très-petite et très-peu estimée. Au contraire, la chélidonie mûrit la dernière sur la fin de l'hiver. Il y a des figuiers qui sont à la fois tardifs et précoces : ils portent deux fois des figues blanches et des figues noires, mûrissant avec la moisson et la vendange. Il y a des figues tardives qui ont reçu leur nom de la dureté de leur peau. Parmi les figues de Chalcis, quelques-unes portent trois fois. Tarente seule donne les figues extrêmement douces qu'on nomme onas. Caton (*De re rust.*, VIII) parle ainsi 4
des figues : « Plantez les figues marisques dans un terrain crayeux ou découvert; dans un terrain plus fort ou fumé, les africaines, les herculanées, les sagontines, les figues d'hiver, les télanes noires à long pédicule. » Dans la suite, les noms et les espèces se sont tellement multipliés, qu'à considérer ce seul objet, on reconnaît que la civilisation a changé. Certaines provinces ont aussi des figues d'hiver, par exemple les mœsiennes; mais elles sont un produit de l'art et non de la nature. On couvre (4) de fumier, après l'automne, une petite espèce de figuier, et les fruits encore verts que l'hiver surprend; puis, quand la température est devenue plus douce, dégagés avec l'arbre qui les porte et rendus à la lumière, ces fruits reçoivent avidement, comme s'ils renaissaient, un soleil nouveau, un soleil tout différent de celui qui les a fait vivre : mûrissant en même temps que les autres figuiers fleurissent, ils sont précoces dans une année qui n'est pas la leur, et précoces même dans la contrée la plus froide.

XX. L'Afrique me revient en mémoire à propos 1

granariis jubeant, quoniam optime sit operimento pulvis pensilibus. Contra vespas remedio est, oleo aspergi ex ore. De palmis diximus.

1 XIX. (XVIII.) E reliquo genere pomorum ficus amplissima est, quædamque et piris magnitudine æmula. De Ægyptiæ Cypriæque miraculis retulimus inter externas. Idæa rubet olivæ magnitudine, rotundior tantum, sapore mespili. Alexandrinam hanc ibi vocant, crassitudine cubitali : ramosam, materie validam, lentam, sine lacte, cortice viridi, folio tiliæ, sed molli. Onesicritus tradit in Hyrcania multum nostris esse dulciores fertilioresque, ut
2 quæ modios CCLXX singulæ ferant. Ad nos ex aliis transire gentibus, Chalcide, Chio : quarum plura genera. Siquidem et Lydiæ, quæ sunt purpureæ, et mamillanæ, similitudinem earum habent : et callistruthiæ parum sapore præstantiores, ficorum omnium frigidissimæ. Nam de Africanis, quas multi præferunt cunctis, magna quæstio est : quum id genus in Africam nuperrime transierit, patriæ nomen obtinent. Nam Alexandrina e nigris est, candicante rima, cognomine delicatæ. Nigra et Rhodia est, et Ti-
3 burtina de præcocibus. Sunt et auctorum nomina iis, Liviæ, Pompeiæ : siccandis hæc sole in annuos usus aptissima, cum mariscis, et quas arundinum folii macula variat. Est et Herculanea, et albicerata, et aratia alba, pediculo minimo, latissima. Primo autem provenit porphyritis, longissimo pediculo. Comitatur eam e minimis et vilissimis, popularis dicta. Contra novissima sub hieme maturatur chelidonia. Sunt præterea eædem serotinæ et præcoces, biferæ, alba ac nigra, cum messe vindemiaque maturescentes. Serotinæ et a corio appellatæ duro : ex Chalcidicis quarumdam trifero proventu. Tarenti tantum prædulces nascuntur, quas vocant onas. Cato de ficis ita 4
memorat : « Ficos mariscas in loco cretoso aut aperto serito. In loco autem crassiore aut stercorato Africanas, et Herculaneas, Saguntinas, hibernas, Telanas atras pediculo longo. » Postea tot subiere nomina atque genera, ut vel hoc solum æstimantibus appareat, mutatam esse vitam. Sunt et hibernæ quibusdam provinciis, sicuti Mœsiæ, sed artis, non naturæ. Parvarum genus arborum post autumnum fimo contegunt : deprehensasque in hieme grossos, quæ mitiore cælo refossæ cum arbore, atque in lucem remissæ, novos soles, aliosque, quam quibus vixere, avide, tamquam iterum natæ, accipiunt : et cum venientium flore maturescunt, alieno præcoces anno, in tractu vel gelidissimo.

XX. Sed a Catone appellata jam tum Africana, admonet 1

de la figue africaine, ainsi nommée dès le temps de Caton, qui s'en servit pour frapper les esprits. Brûlant d'une haine mortelle contre Carthage, inquiet pour la sécurité à venir des Romains, et répétant, à chaque séance du sénat, qu'il fallait détruire la rivale de Rome, il apporta un jour au sein de l'assemblée une figue précoce qui provenait de cette province; et la montrant aux sénateurs : « Je vous demande, dit-il, quand vous pensez que ce fruit ait été cueilli? » Tous convenant qu'il était fraîchement cueilli : « Eh bien, répliqua-t-il, sachez qu'il l'a été à Carthage, il y a trois jours, tant l'ennemi est près de
2 nos murs ! » Et bientôt on entreprit la troisième guerre punique, où Carthage fut détruite, bien que Caton eût été enlevé l'année qui suivit cette allocution. En ce trait que devons-nous admirer? une occasion ingénieusement ménagée ou offerte par le hasard, la rapidité du trajet, la véhémence de Caton? Ce qui est par-dessus tout, ce qui me frappe le plus, c'est que cette grande ville, qui pendant cent vingt ans avait disputé l'empire du monde, fut renversée par un argument tiré d'un fruit : une figue a fait ce que n'avait pu faire le souvenir de la Trébie, du Trasymène, de Cannes où le nom romain semble enseveli, du camp carthaginois placé à trois milles de Rome, et d'Annibal lui-même venant à cheval au pied de la porte Colline. Plus que ces souvenirs, une figue dans la main de Caton rap-
3 procha Carthage de Rome. Dans le forum même, et au milieu des comices, on cultive un figuier, en mémoire d'une consécration faite pour la foudre qui tomba en ce lieu, ou plutôt en mémoire d'un autre figuier qui abrita [sur les bords du Tibre] Romulus et Rémus, nos fondateurs, et qu'on nomma ruminal (5), parceque, sous son feuillage, fut trouvée la louve donnant aux enfants sa mamelle, en vieux latin *rumen* : un groupe en bronze représentant cette merveille a été consacré par l'augure Attus Navius dans le forum, comme si le figuier ruminal y avait passé spontanément [des bords du Tibre]. Là cet arbre se dessèche, mais les prêtres ont soin de le renouveler. Il y eut aussi devant le temple de Saturne 4
un figuier qu'on arracha l'an de Rome 260 (les vestales firent à cette occasion un sacrifice), parce qu'il attaquait la base de la statue du dieu Silvain. Un autre figuier, semé fortuitement, vit au milieu du forum, dans le lieu où un danger menaçant pour le berceau de l'empire romain, et annoncé par un prodige, fut détourné par Curtius au prix des plus précieux trésors, c'est-à-dire la vertu, la piété et une mort glorieuse. Un hasard a encore placé dans le même lieu une vigne et un olivier, cultivés par le peuple pour l'agrément de leur ombrage. Un autel s'y trouvait; le dieu Jules [César] le fit enlever, à l'occasion des derniers combats de gladiateurs (XIX, 6) qu'il donna dans le forum.

XXI. La figue, seule entre tous les fruits, 1
arrive d'une façon merveilleuse à la maturité par un artifice de la nature. (XIX.) On nomme caprifique le figuier sauvage, qui ne mûrit jamais, mais qui donne aux autres ce qu'il n'a pas lui-même, les causes productrices se transférant naturellement, et la putréfaction produisant parfois quelque chose. Ce figuier engendre donc des moucherons; ces insectes, privés d'aliment sur l'arbre natal, lorsque tout y est transformé en putrilage, volent sur le parent (figuier cultivé); et, criblant de morsures la figue, c'est-à-dire ouvrant les pores du fruit par leur avidité, ils pénètrent dans l'intérieur, amènent d'abord avec

et Africæ, ad ingens documentum uso eo pomo. Namque perniciali odio Carthaginis flagrans, nepotumque securitatis anxius, quum clamaret omni senatu Carthaginem delendam, attulit quodam die in curiam præcocem ex ea provincia ficum : ostendensque Patribus; « Interrogo vos, inquit, quando hanc pomum demtam putetis ex arbore? » Quum inter omnes recentem esse constaret : « Atqui tertium, inquit, ante diem scitote decerptam Carthagine :
2 tam prope a muris habemus hostem. » Statimque sumtum est Punicum tertium bellum, quo Carthago deleta est; quanquam Catone anno sequente rapto. Quid primum in eo miremur? curam ingenii, an occasionem fortuitam, celeritatemque cursus, an vehementiam viri? Supra omnia est, quo nihil equidem duco mirabilius, tantam illam urbem, et de terrarum orbe per CXX annos æmulam, unius pomi argumento eversam : quod non Trebia, aut Trasymenus, non Cannæ busto insignes romani nominis, perficere potuere : non castra Punica ad tertium lapidem vallata, portæque Collinæ adequitans ipse Hannibal. Tanto
3 propius Carthaginem pomo Cato admovit. Colitur ficus arbor in foro ipso ac Comitio Romæ nata, sacro fulguribus ibi conditis : magisque ob memoriam ejus, quæ nutrix fuit Romuli ac Remi conditoris ac ruminalis appellata : quoniam sub ea inventa est lupa infantibus præbens rumen, ita vocabant mammam, miraculo ex ære juxta dicato, tamquam in Comitium sponte transisset, Atto Navio augure. Illic arescit; rursusque cura sacerdotum seritur. Fuit 4
et ante Saturni ædem, Urbis anno CCLX sublata, sacro a Vestalibus facto, quum Silvani simulacrum subverteret. Eadem fortuito satu vivit in medio foro, qua sidentia imperii fundamenta ostento fatali Curtius maximis bonis, hoc est, virtute ac pietate, ac morte præclara expleverat. Æque fortuita eodem loco est vitis atque olea, umbræ gratia, sedulitate plebeia satæ. Ara inde sublata gladiatorio munere divi Julii, quod novissime pugnavit in foro.

XXI. Admirabilis est pomi hujusce festinatio, unius in 1
cunctis, ad maturitatem properantis arte naturæ. (XIX.) Caprificus vocatur e silvestri genere ficus numquam maturescens, sed quod ipsa non habet, aliis tribuens, quoniam est naturalis causarum transitus, atque e putrescentibus identidem generatur aliquid. Ergo culices parit : hi fraudati alimento in matre, putri ejus tabe, ad cognatam volant : morsuque ficorum crebro, hoc est, avidiore pastu ape-

eux le soleil, et introduisent par ces portes ouvertes l'air fécondant. Bientôt ils consomment l'humeur laiteuse, qui est l'enfance de la figue, et
2 qui du reste s'absorbe spontanément aussi. C'est pourquoi dans les plantations de figuier on place un caprifique au-dessus du vent, pour que le souffle emporte sur les figues le vol des moucherons. Partant de là, on a imaginé d'apporter d'ailleurs des tiges de caprifique, de les attacher ensemble, et de les jeter sur le figuier domestique. Cela n'est pas nécessaire dans les terrains maigres et exposés à l'aquilon; là, en effet, les figues se dessèchent spontanément par le bénéfice du lieu, et les fentes qui s'y forment donnent à la cause de maturation le même accès que le travail des moucherons. Une poussière abondante produit aussi le même effet, ce que l'on voit sur les figuiers placés le long d'une route fréquentée; la poussière a la propriété de dessécher la figue et d'en absorber le suc laiteux. L'action du terroir l'emporte sur celle de la poussière et de la caprification : elle empêche les figues de tomber, en prévenant la formation de l'humeur laiteuse,
3 qui rend le fruit pesant et cassant. Toutes les figues sont molles au toucher; mûres, elles présentent des grains à l'intérieur. Le goût, quand elles approchent de la maturité, est celui du lait; quand elles sont mûres, du miel. Elles vieillissent sur l'arbre, et elles distillent alors une liqueur qui ressemble à la gomme. Les figues sèches qu'on estime se gardent dans des paniers; les meilleures et les plus grosses sont celles de l'île d'Ébuse (III, 11); viennent ensuite les marruciniennes (III, 17). Quand les figues abondent, on en remplit les orques (vase à large ventre) en Asie, et les tonneaux à Ruspine, ville d'Afrique. Séchées, elles tiennent lieu de pain et de viande; en effet, Caton (*De re rust.*, LVI), fixant par un règlement, qui est une sorte de loi, les aliments des ouvriers employés à l'agriculture, recommande d'en diminuer la quantité au moment de la maturité des figues. Tout récemment 4
on a imaginé de substituer au fromage des salaisons avec des figues fraîches. A l'espèce des figues appartiennent, comme nous l'avons dit (XIII, 10), les cottanes, les cariques, les caunées (6), qui, criées par un marchand, furent un présage funeste au moment où M. Crassus s'embarqua pour son expédition contre les Parthes. L. Vitellius, qui fut plus tard censeur (an de Rome 801), transplanta toutes ces variétés de Syrie dans la campagne d'Albe (III, 9), ayant été lieutenant dans cette province vers les dernières années du règne de l'empereur Tibère.

XXII. (XX.) On doit ranger parmi les pommes 1
et les poires les nèfles et les sorbes. On distingue trois espèces de nèfles (*mespilus germanica*, L.), l'anthédon (7), la sétanie, une troisième espèce qui est d'une qualité inférieure, ressemblant cependant à l'anthédon et nommée nèfle gauloise. La sétanie (*mespilus cotoneaster*, L.) est la plus grosse et la plus blanche; le noyau en est plus mou; les deux autres espèces sont plus petites, mais d'une odeur meilleure, et se gardent plus longtemps. L'arbre lui-même est des plus gros. Les feuilles, avant de tomber, rougissent; les racines sont nombreuses et profondes, et par conséquent difficiles à arracher. Cet arbre n'existait pas en Italie du temps de Caton.

XXIII. (XXI.) Les sorbes (*sorbus domestica*, 1
L.) se divisent en quatre espèces : les unes sont arrondies comme la pomme, les autres coniques comme la poire; d'autres, d'une forme ovale, comme certaines pommes, sont sujettes à être acides. Les rondes l'emportent par l'odeur et la douceur; les autres ont une saveur vineuse; les

rientes ora earum, atque ita penetrantes, intus solem primo secum inducunt, cerealesque auras immittunt foribus adapertis. Mox lacteum humorem, hoc est, infantiam
2 pomi, absumunt : quod fit et sponte. Ideoque ficetis caprificus præmittitur ad rationem venti, ut flatus evolantes in ficus ferat. Inde repertum, ut illatæ quoque aliunde, et inter se colligatæ injicerentur fico : quod in macro solo et aquilonio non desideratur; quoniam sponte arescunt loci situ, rimisque eadem, quæ culicum opera, causa perficit (necnon ubi multus pulvis : quod evenit maxime frequenti via apposita; namque et pulveri vis siccandi, succumque lactis absorbendi) : quæ ratio, pulvere et caprificatione hoc quoque præstat, ne decidant, absumto humore tenero, et cum quadam fragilitate pon-
3 deroso. Ficis mollis omnibus tactus : maturis frumenta intus : succus maturescentibus lactis, percoctis mellis. Senescunt in arbore, anusque distillant gummium lacryma. Siccas honos laudatas servat in capsis, Ebuso insula præstantissimas, amplissimasque, mox in Marrucinis. At ubi copia abundat, implentur orcæ in Asia, cadi autem in Ruspina Africæ urbe : panisque simul et obsonii vicem siccatæ implent : utpote quum Cato cibaria ruris operariis justa ceu lege sanciens, minui jubeat per fici maturitatem. Cum recenti fico salitis vice casei vesci, 4
nuper excogitatum est. Ex hoc genere sunt, ut diximus, cottana, et caricæ : quæque conscendenti navim adversus Parthos omen fecere M. Crasso, venales prædicantis voce, caunææ. Omnia hæc in Albense rus e Syria intulit L. Vitellius, qui postea censor fuit, quum legatus in ea provincia esset, novissimis Tiberii Cæsaris temporibus.

XXII. (XX.) Malorum pirorumque generi adnumerentur 1
jure mespila atque sorba. Mespilis tria genera, anthedon, setania : tertium degenerat, anthedoni tamen similius, quod Gallicum vocant. Setaniæ majus pomum, candidiusque, acini molliore ligno : cæteris minus pomum, sed odore præstantius, et quod diutius servetur. Arbor ipsa de amplissimis. Folia, antequam decidant, rubescunt : radices multæ atque altæ, et ideo inexstirpabiles. Non fuit hæc arbor in Italia Catonis ævo.

XXIII. (XXI.) Sorbis quadruplex differentia. Aliis enim 1
eorum rotunditas mali, aliis turbinatio piri, aliis ovata species, ceu malorum aliquibus : hæc obnoxia acori :

meilleures sont celles dont le pédicule est entouré de feuilles tendres. La quatrième espèce se nomme torminale (8) [sorbe bonne pour les tranchées]; elle n'est employée que comme remède; le fruit vient très-abondamment : il est très-petit; l'arbre ne ressemble pas aux autres sorbiers, il a presque la feuille de platane. Aucune espèce ne rapporte avant trois ans. Caton (*De re rust.*, VII, CXLV) écrit que l'on garde aussi les sorbes dans du vin cuit.

1 XXIV. (XXII.) Les noix, qui le disputeraient (9) aux sorbes pour la grosseur, le cèdent pour l'estime; les noix, qui cependant accompagnent les chants fescennins dans les solennités nuptiales. La noix, dans sa totalité, est beaucoup plus petite que la pomme de pin, mais proportionnément elle a le noyau plus gros. La nature lui a fait aussi un honneur particulier en la protégeant par une double enveloppe : la première, qui est une espèce de coussin; la seconde, qui est une écorce ligneuse. C'est cette raison qui a fait d'un fruit si bien gardé un symbole sacré dans les noces; explication plus vraisemblable que celle qui tire cet usage du bruit que font les noix en tom-
2 bant. Le noyer a été transplanté de la Perse par les rois, du moins les noms grecs l'indiquent : les Grecs, en effet, nomment la meilleure espèce persique et royale. Ce furent les premières dénominations. On s'accorde à dire que le nom de caryon dérive de la pesanteur de tête que cause le noyer par son odeur forte. Le brou sert à teindre la laine; les noix encore petites, et commençant à se former, sont employées à teindre les cheveux en blond; ce procédé a été indiqué par la coloration que l'attouchement des noix laisse sur les mains. Les noix deviennent grasses en
3 vieillissant. La seule différence des espèces est dans la coquille dure ou fragile, mince ou épaisse, multiloculaire ou simple. C'est le seul fruit que la nature ait enfermé dans une coquille faite de pièces assemblées; en effet, la coquille se partage en deux barques, et le fruit lui-même est divisé en quatre par l'interposition d'une membrane ligneuse. Les autres espèces sont, coquille et fruit, d'une seule pièce, par exemple les avellanes (noisettes, avelines), qui sont aussi du genre des noix, et qu'on nommait auparavant abellines, du nom de leur origine (III, 9). Elles sont venues du Pont en Asie et en Grèce; c'est pour cela qu'on les
nomme noix pontiques : des barbes molles les pro- 4
tégent aussi; mais la coquille et l'amande sont rondes et d'une seule pièce; on les grille comme les noix; elles ont au milieu de l'amande un ombilic. La troisième catégorie est formée par les amandes, dont l'enveloppe extérieure, quoique plus mince, est semblable à celle de la noix; la seconde enveloppe est aussi une coquille. Le fruit du dedans, étant large, ne ressemble pas à la noix; il est plus ferme et d'une saveur plus prononcée. On ne sait si l'amandier était en Italie du temps de Caton (*De re rust.*, VIII); il parle bien de noix grecques, mais quelques-uns rangent ces noix grecques parmi les noix ordinaires. Il cite encore les avellanes, les galbes, les prénestines, qu'il loue surtout; et il rapporte que renfermées dans des pots on les garde fraîches en terre (*De re*
rust., CXLV). Aujourd'hui on vante les amandes 5
de Thasos, celles d'Albe (III, 9), deux espèces d'amandes de Tarente, l'une à coquille fragile, l'autre à coquille dure; elles sont très-grosses et très-allongées. Il y a encore les mollusques, dont la coquille s'entr'ouvre d'elle-même. Quelques-uns donnent (10) une étymologie honorifique à la noix (juglans), et disent que c'est le gland de Jupiter. Dernièrement j'ai entendu un personnage

Odore et suavitate rotunda præcellunt : cæteris vini sapor : generosissima, quibus circa pediculos tenera folia. Quartum genus torminale appellant, remedio tantum probabile, assiduum proventu, minimumque pomo, arbore dissimile, foliis pæne platani. Non ferunt ante trimatum ex ullo genere. Cato et sorba condi sapa tradit.

1 XXIV. (XXII.) Ab his locum amplitudine vindicaverint, quæ cessere auctoritati, nuces juglandes : quamquam et ipsæ nuptialium Fescenninorum comites, multum pineis minores universitate, eædemque portione ampliores nucleo. Nec non et honor his naturæ peculiaris, gemino protectis operimento, pulvinati primum calycis, mox lignei putaminis. Quæ causa eas nuptiis fecit religiosas, tot modis fetu munito : quod est verisimilius, quam quia
2 cadendo tripudium sonivium faciant. Et has e Perside a regibus translatas, indicio sunt Græca nomina. Optimum quippe earum Persicon atque Basilicon vocant. Et hæc fuere prima nomina. Caryon a capitis gravedine, propter odoris gravitatem, convenit dictum. Tinguntur cortice earum lanæ, et rufatur capillus primum prodeuntibus nuculis : id compertum infectis tractatu manibus. Pin-
3 guescunt vetustate. Sola differentia generum in putamine duro fragilive, et tenui ac crasso, loculoso et simplici. Solum hoc pomum natura compactili operimento clausit : namque sunt bifidæ putaminum carinæ, nucleorumque alia quadripartita distinctio, lignea intercursante membrana. Cæteris quidquid est, solidum est, ut in avellanis, et ipso nucum genere, quas antea Abellinas patrio nomine appellabant. In Asiam Græciamque e Ponto venere, et ideo
Ponticæ nuces vocantur. Has quoque mollis protegit barba. 4
Sed putamini nucleisque solida rotunditas inest. Eæ et torrentur. Umbilicus illis intus in ventre medio. Tertia ab his natura amygdalis, tenuiore, sed simili juglandium summo operimento : item secundo putaminis. Nucleus dissimilis latitudine, et acriore callo. Hæc arbor an fuerit in Italia Catonis ætate, dubitatur : quoniam Græcas nominat, quas quidam et in juglandium genere servant. Adjicit præterea avellanas et galbas, Prænestinas, quas maxime laudat, et conditas ollis, in terra servari virides
tradit. Nunc Thasiæ, et Albenses celebrantur, et Taren- 5
tinarum duo genera : fragili putamine, ac duro; quæ sunt et amplissimæ, et minime rotundæ. Præterea molluscæ putamen rumpentes. Sunt qui honoris nomen interpretentur, et Jovis glandem esse dicant. Nuper consularem

consulaire déclarer qu'il avait des noyers portant deux fois l'année. Nous avons déjà parlé des pistaches (XIII, 10); c'est le même Vitellius qui le premier a transplanté en Italie le pistachier, en même temps que les autres arbres dont nous avons parlé (XV, 21); Flaccus Pompéius, chevalier romain, qui servait avec lui, le porta à la même époque en Espagne.

1 XXV. (XXIII.) Nous donnons aussi le nom de noix aux châtaignes, bien que plus rapprochées de l'espèce des glands. La châtaigne est protégée par une enveloppe armée d'épines, enveloppe qui dans le gland n'est qu'ébauchée. Il est étonnant que la nature ait mis tant de soin à couvrir des fruits de si peu de prix. Quelquefois trois châtaignes se trouvent sous une même enveloppe. L'écorce est flexible. La pellicule la plus rapprochée du fruit, si on ne l'enlève pas, rend le goût désagréable dans la châtaigne et dans la noix. La meilleure manière de manger les châtaignes est de les faire rôtir; on les moud aussi, et pour les jeûnes des femmes (11) elles donnent un semblant de pain. C'est de Sardes qu'elles sont originaires:
2 aussi les Grecs les nomment-ils glands de Sardes; ils ont donné plus tard le nom de gland de Jupiter à l'espèce améliorée par la culture (marron). Maintenant on en a plusieurs variétés. Les tarentines sont faciles à dépouiller, la digestion n'en est pas laborieuse, la forme en est aplatie. La châtaigne nommée balanitis est plus ronde, très-facile à éplucher, et sortant pour ainsi dire spontanément de sa coque. La salarienne est sans piquants et aplatie; la tarentine se laisse moins manier; la corellienne est plus estimée, ainsi que l'étéréienne, qu'on en a tirée d'après un procédé qui sera décrit à l'article de la greffe (XVII, 26); l'étéréienne a une écorce rouge, qui la fait préférer aux châtaignes triangulaires et aux châtaignes noires communes, dites châtaignes à bouillir. Tarente et Néapolis, dans la Campanie, sont les pays des plus estimées. On fait venir les autres pour la nourriture des cochons, attendu que l'écorce est soudée étroitement jusque dans l'intérieur du fruit (12).

XXVI. (XXIV.) Les carouges (XIII, 16), très-douces, ne doivent pas paraître très-éloignées de la châtaigne, si ce n'est qu'on mange l'écorce même. Recourbées quelquefois en forme de faux, elles ont un doigt de long sur un pouce de large. Les glands ne peuvent pas être mis au rang des fruits; nous en parlerons à l'article des arbres à gland (XVI, 6). 1

XXVII. Les autres fruits sont charnus, et on les divise en baies, et en fruits charnus proprement dits. Autre est la chair du raisin, autre celle de la mûre, autre celle de l'arbouse. Quelle différence encore entre le raisin, qui n'est que peau et suc, la chair des sébestes (XV, 12), et celle des baies, comme les olives! Dans la mûre le suc de la chair est vineux; le fruit prend trois couleurs, blanc d'abord, puis rouge, et noir quand il est mûr. Le mûrier fleurit des derniers (XVI, 41) et mûrit des premiers; la mûre, venue à maturité, tache les mains par son suc, et, non mûre, les nettoie. C'est l'arbre sur lequel l'industrie humaine a le moins gagné; point de variétés, point de modifications par la greffe; on n'est parvenu qu'à faire grossir le fruit. A Rome, on distingue les mûres d'Ostie et celles de Tusculum. Il vient aussi dans les ronces des mûres dont la chair est bien différente (XXIV, 73). 1

XXVIII. Les fraises de terre ont une chair différente de l'arbouse, qui est congénère. C'est le seul genre de fruits qui, engendrés l'un sur 1

virum audivi, biferas et juglandes nuces habere se profitentem. De pistaciis et ipsi retulimus. Et hæc autem idem Vitellius in Italiam primus intulit eodem tempore; simulque in Hispaniam Flaccus Pompeius eques romanus, qui cum eo militabat.

1 XXV. (XXIII.) Nuces vocamus et castaneas, quanquam accommodatiores glandium generi. Armatum iis echinato calyce vallum, quod inchoatum glandibus: mirumque, vilissima esse quæ tanta occultaverit cura naturæ. Trini quibusdam partus ex uno calyce, cortexque lentus. Proxima vero corpori membrana, et in his, et in nucibus saporem, ni detrahatur, infestat. Torrere has in cibis gratius. Moluntur etiam, et præstant jejunio feminarum quamdam imaginem panis. Sardibus eæ provenere primum.
2 Ideo apud Græcos Sardianos balanos appellant: nam Dios balanum postea imposuere excellentioribus satu factis. Nunc plura earum genera. Tarentinæ faciles, nec operosæ cibo, planæ figura. Rotundior, quæ balanitis vocatur, purgabilis maxime, et sponte prosiliens. Pura et plana est ex eis et Salariana: Tarentina minus tractabilis: laudatior Corelliana; et ex ea facta, quo dicemus in insitis modo, Etereiana, quam rubens cortex præfert triangulis, et popularibus nigris, quæ coctivæ vocantur. Patria laudatissimis Tarentum, et in Campania Neapolis. Cæteræ suum pabulo gignuntur, scrupulosa corticis intra nucleos quoque ruminatione.

XXVI. (XXIV.) Haud procul abesse videantur et prædulces siliquæ, nisi quod in iis cortex ipse manditur. Digitorum omnis longitudo illis, et interim falcata, pollicari latitudine. Glandes inter poma numerari non possunt: quamobrem in sua natura dicentur. 1

XXVII. Reliqua carnosi sunt generis: eaque baccis atque carnibus distant. Alia acinis caro, alia moris, alia unedonibus: et alia acinis inter cutem succumque, alia myxis, alia baccis, ut olivis. Moris succus, in carne vinosus: trini colores, candidus primo, mox rubens, maturis niger. In novissimis florent, inter prima maturescunt, tingunt manus succo matura, eluunt acerba. Minimum in hac arbore ingenia profecerunt, nec nominibus, nec insitis, nec alio modo, quam pomi magnitudine. Differunt mora Ostiensia, et Tusculana Romæ. Nascuntur et in rubis, multum differente callo. 1

XXVIII. Aliud corpus est terrestribus fragis, aliud congeneri eorum unedoni: quod solum pomum simile 1

un arbre, l'autre à terre, se ressemblent. Quant à l'arbousier, il est touffu; l'arbouse mûrit en un an, et par-dessous il naît des fleurs pendant que mûrit le fruit précédent. Est-ce le mâle ou la femelle qui est stérile? Les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point. L'arbouse est un fruit sans mérite; le nom qu'il porte (*unedo*) l'indique; il vient de ce qu'on ne mange qu'une arbouse (*unum edo*). Cependant les Grecs lui donnent les deux noms de comaron et de memecylon, ce qui montre qu'il y en a deux espèces; et de fait, outre le nom d'unédon, les Latins ont aussi celui d'arbousier. Juba rapporte que cet arbre atteint en Arabie la hauteur de cinquante coudées.

1 XXIX. Il y a aussi une grande différence entre les fruits à grain. Et d'abord les raisins eux-mêmes diffèrent par la fermeté, la mollesse, la grosseur, le pepin, petit dans certaines espèces, double dans d'autres, lesquelles donnent le moins de vin. Les grains du lierre et du sureau sont encore très-différents, ainsi que ceux de la grenade, qui seuls ont une forme anguleuse: ces derniers n'ont pas une peau particulière pour chacun, mais une enveloppe commune qui est blanche; les fruits à grain sont tout suc et chair, surtout ceux qui ont
2 un petit pepin. Les baies offrent aussi de grandes différences: elles sont autres sur l'olivier, le laurier; autres sur le lotus (*celtis australis*, L.), le cornouiller; autres sur le myrte et le lentisque. Elles n'ont pas de suc sur le houx et l'épine. Les cerises tiennent le milieu entre les baies et les fruits à grain; elles sont d'abord blanches, comme presque toutes les baies. Du blanc, certaines baies passent au vert, comme celles de l'olivier et du laurier; d'autres au rouge, comme la mûre, la cerise et la cornouille, et de là au noir, comme la mûre, la cerise et l'olive.

XXX. (XXV.) Il n'y avait pas de cerisier en Ita- 1
lie avant la victoire remportée par L. Lucullus sur Mithridate. L'an 680 de Rome, il apporta, le premier, ces arbres du Pont; au bout de cent vingt ans, ils sont arrivés au delà de l'Océan dans la Bretagne. Quelque soin qu'on ait pris, on n'a pu, comme nous l'avons dit (XIII, 21) (13), les acclimater en Égypte. Parmi les cerises, les aproniennes sont les plus rouges, les lutatiennes sont les plus noires; les céciliennes sont rondes. Les juniennes ont un goût agréable, mais elles ne l'ont, pour ainsi dire, que sur l'arbre, étant tellement délicates qu'elles ne supportent pas le transport. Les plus estimées sont les duracines, que la Campanie appelle pliniennes: en Belgique on préfère les lusitaniennes. Sur les bords du 2
Rhin il y a même une cerise tricolore, noire, rouge et verte, qui semble toujours sur le point de mûrir. Il n'y a pas cinq ans que l'on connaît les laurées, d'une amertume qui n'est pas désagréable; elles proviennent de greffe sur laurier. Le cerisier macédonien est petit, rarement il dépasse trois coudées; le chamæcerasus est un arbrisseau encore plus petit. Le cerisier est un des premiers arbres qui récompensent le travail annuel du cultivateur; il aime le nord et les localités froides. On sèche aussi la cerise au soleil, et on la conserve, comme l'olive, dans des barils.

XXXI. (XXVI.) On prépare de la même façon 1
les cornouilles (*cornus mas*, L.) et le lentisque, comme si tout était produit pour la voracité de l'homme. On mêle les saveurs, et l'on force l'une à plaire par son mélange avec l'autre. On mêle les régions et les climats; pour une espèce de

frutici, terræque gignitur. Arbor ipsa fruticosa. Fructus anno maturescit; pariterque floret subnascens, et prior coquitur. Mas sit, an femina sterilis, inter auctores non constat. Pomum inhonorum, ut cui nomen ex argumento fit unum tantum edendi. Duobus tamen hoc nominibus appellant Græci, comaron et memecylon: quo apparet totidem esse genera. Et apud nos alio nomine arbutus vocatur. Juba auctor est, quinquagenum cubitorum altitudine, in Arabia esse eas.

1 XXIX. Acinorum quoque magna est differentia. Primum inter uvas ipsas callo, teneritate, crassitudine, interiore ligno, aliis parvo, et aliis etiam gemino, qui minime feraces musti. Plurimum vero differunt ederæ sambucique acini: et figura etiam Punici, angulosi quippe soli. Nec cutis ulla singulis præter communem, quæ est candida: totisque succus et caro est, iis præcipue quibus parvulum inest ligni.
2 Magna et baccis differentia: aliæ namque sunt olivis, lauris; et alio modo loto, cornis; alio myrtis, lentisco. Aquifolio enim ac spinæ sine succo; medioque etiamnum genere inter baccas acinosque cerasis: pomum his primo candidum, et fere omnibus baccis. Mox aliis virescit, ut olivis, lauris: rubet vero moris, cerasis, cornis. Deinde nigrescit moris, cerasis, olivis.

XXX. (XXV.) Cerasi ante victoriam Mithridaticam L. 1
Luculli non fuere in Italia. Ad Urbis annum DCLXXX is primum vexit e Ponto: annisque CXX trans Oceanum in Britanniam usque pervenere. Eadem, ut diximus, in Ægypto nulla cura potuere gigni. Cerasorum Aproniana maxime rubent: nigerrima sunt Lutatia: Cæciliana vero et rotunda. Junianis gratus sapor, sed pæne tantum sub arbore sua, adeo teneris, ut gestatum non tolerent. Principatus duracinis, quæ Pliniana Campania appellat: in Belgica vero Lusitanis. In ripis etiam Rheni, tertius iis colos e nigro ac 2
rubenti viridique, similis maturescentibus semper. Minus quinquennium est, quod prodiere, quæ vocant laurea, non ingratæ amaritudinis, insitæ in lauro. Sunt et Macedonica parvæ arboris, raroque tria cubita excedentis: et minore etiamnum frutice, chamæcerasi. Inter prima hoc e pomis colono gratiam annuam refert. Septemtrione frigidisque gaudet: siccatur etiam sole, conditurque, ut oliva, cadis.

XXXI. (XXVI.) Quæ cura et cornis, atque etiam len- 1
tisco adhibetur, ne quid non hominis ventri natum esse videatur. Miscentur sapores, et alio alius placere cogitur. Miscentur vero et terræ cælique tractus. In alio cibi genere India advocatur, in alio Ægyptus, Creta, Cyrene,

mets on fait contribuer l'Inde, pour une autre l'Égypte, la Crète, Cyrène, et chaque pays. L'homme ne s'arrête même pas devant les poisons, pourvu qu'il dévore tout. Cela se verra mieux quand nous parlerons des herbes.

1 XXXII. (XXVII.) En attendant, notons les saveurs appartenant tant aux fruits qu'aux sucs, et qui sont au nombre de treize : douce, suave, grasse, amère, astringente, âcre, piquante, acerbe, acide, salée; plus, trois genres de saveurs d'une nature extrêmement merveilleuse. Le premier genre est celui où, comme dans le vin, on sent à la fois plusieurs saveurs, l'astringente, la piquante, la douce et la suave, toutes saveurs qui appartiennent à d'autres substances. Le second genre est celui où, comme dans le lait, on sent, il est vrai, une saveur étrangère, mais aussi une saveur spéciale et qui n'est qu'à lui.
2 En effet, le lait n'a pas une saveur qu'on puisse vraiment qualifier de douce, grasse, ou suave; mais il y domine un goût agréable, qui tient lieu d'une saveur prononcée. Le troisième genre est l'eau, qui n'a aucun goût (XXXI, 22), aucun principe particulier; mais cela même lui donne un goût propre et la met dans une catégorie à part, à tel point qu'une eau est mauvaise quand on y sent un goût ou un principe quelconque. L'odeur joue un grand rôle dans toutes les saveurs, et a avec elles une grande affinité : l'eau n'a aucune odeur; et elle est altérée si on y sent la moindre odeur. Il est singulier que les trois principaux éléments de la nature soient sans saveur, ni odeur, ni principe particulier : l'eau, l'air et le feu.

1 XXXIII. (XXVIII.) Parmi les sucs, les sucs vineux appartiennent à la poire, à la mûre, à la baie de myrte, et, chose singulière, n'appartiennent pas au raisin. Les sucs gras appartiennent à l'olive, à la baie du laurier, à la noix, à l'amande; les sucs doux, au raisin, à la figue, à la datte; le suc aqueux, à la prune. Il y a aussi une grande différence dans la couleur du suc; il est couleur de sang dans la mûre, la cerise, la cornouille, le raisin noir; il est blanc dans le raisin blanc; il est couleur de lait dans la figue au sommet, il ne l'est pas dans le corps; il est écumeux dans les pommes. Celui des pêches est incolore; et même dans les duracines, qui sont très-juteuses, qui pourrait dire la couleur du jus? L'odeur offre aussi des particularités merveilleuses : elle 2
est piquante dans les pommes, faible dans les pêches, nulle dans les fruits doux. Le fait est que les vins doux sont inodores; les vins ténus sont plus odorants, et ces derniers sont beaucoup plus promptement potables que les vins épais. Les fruits odorants ne sont pas en même temps agréables au palais, attendu que le goût n'y répond pas à l'odeur. Dans les citrons, l'odeur est très-pénétrante, et le goût très-âpre; il en est de même jusqu'à un certain point dans les coings; les figues sont sans odeur.

XXXIV. Tels sont les genres et les espèces des 1
fruits; maintenant présentons-en les caractères dans un cadre plus étroit. Quelques-uns naissent dans des gousses qui sont douces elles-mêmes, et qui renferment une graine amère; cependant il arrive plus souvent que la graine plaise et que la gousse soit rebutée. D'autres sont formés par des baies qui ont le noyau en dedans, la chair au dehors, comme les olives, les cerises. Certaines ont la chair en dedans, le bois en dehors, comme les baies qui, avons-nous dit, viennent en Égypte (XIII, 17). Ces remarques sur les baies s'appliquent aussi aux *poma*; les uns ont la chair en dedans et le bois en dehors, comme les noix; les autres, la chair en dehors et le bois en dedans, 2

singulæque terræ. Nec cessat in veneficiis vita, dummodo omnia devoret. Planius hoc fiet in herbarum natura.

1 XXXII. (XXVII.) Interim quæ sunt communia et pomis omnibusque succis, saporum genera XIII reperiuntur : dulcis, suavis, pinguis, amarus, austerus, acer, acutus, acerbus, acidus, salsus. Præter hæc, tria sunt genera mirabili maxime natura. Unum, in quo plures pariter sentiuntur sapores, ut vinis : namque in his et austerus, et acutus, et dulcis, et suavis : omnes alieni. Alterum est genus, in quo sit et alienus quidem, sed et suus quidam
2 ac peculiaris, ut in lacte. Siquidem inest ei, quod tamen jure dici dulce, et pingue, et suave non posset, obtinente lenitate, quæ ipsa succedit in saporis vicem. Nullus hic aquis, ne succus quidem, ut tamen eo ipso fiat aliquis, ac suum genus faciat. Sentiri quidem aquæ saporem ullum succumve, vitium est. Magnum his omnibus in odore momentum, et magna cognatio, qui ipse nullus est aquis : aut si sentitur, omnino vitium est. Mirum, tria naturæ præcipua elementa sine sapore esse, sine odore, sine succo : aquas, aera, ignes.

1 XXXIII. (XXVIII.) Ergo succorum vinosi piro, moro, myrto : minime (quod miremur) uvis. At pingues olivæ, lauro, nuci juglandi, amygdalis : dulces uvis, ficis, palmis : aquosus prunis. Magna differentia et in colore succi. Sanguineus moris, cerasis, cornis, uvis nigris. Idem albis candidus. Lacteus in capite ficis, in corpore non item : spumeus malis : nullus Persicis, quum præsertim duracina succo abundent : sed quis ejus ullum dixerit colorem? Sua et in odore miracula. Malis acutus; Persicis dilutus, dulci- 2
bus nullus. Nam et vinum tale sine odore, tenue odoratius : multoque celerius talia ad usum veniunt, quam pinguia. Quæ odorata, non eadem in gustu tenera : quia non sunt pariter odor et sapor. Quamobrem citreis odor acerrimus, sapor asperrimus : quadamtenus et cotoneis : nullusque odor ficis.

XXXIV. Et hactenus sint species ac genera pomorum, 1
naturas arctius colligi par est. Alia siliquis gignuntur, ipsis dulcibus, semenque complexis amarum : quum in pluribus semina placeant, in siliqua damnentur. Alia baccis, quarum intus lignum, et extra caro, ut olivis, cerasis. Aliquorum intus baccæ, foris lignum, ut his quæ in Ægypto diximus gigni. Quæ baccis natura, eadem et pomis. Alio-

comme les pêches et les prunes; et la partie inutile est entourée du fruit, tandis que dans les autres le fruit est entouré de la partie inutile. Les noix sont renfermées dans une coquille, les châtaignes dans une écorce; on enlève l'écorce des châtaignes, mais on mange celle des nèfles. Les glands sont couverts d'une enveloppe écailleuse, les raisins d'une peau, les grenades d'une écorce et d'une peau. Les mûres sont composées de chair et de suc, les cerises de peau et de suc. Quelques fruits se détachent facilement du bois, comme les noix et les dattes; quelques-uns y adhèrent, comme les olives et la baie du laurier. D'autres possèdent l'une et l'autre propriété, comme les pêches: en effet, dans les duracines (XV, 11), la chair adhère et ne peut être séparée du noyau, tandis qu'elle s'en sépare facilement dans les autres espèces. Quelques fruits n'ont de bois ni au dedans ni au dehors, comme certaines dattes
3 (XIII, 9). Dans quelques espèces le bois même se mange comme fruit, par exemple dans l'espèce d'amande qui, avons-nous dit (XIII, 17), vient en Égypte. Certains fruits ont une double enveloppe inutile, les châtaignes, les amandes, les noix. D'autres sont composés de trois parties: le corps, le bois, et une graine dans le bois, exemple les pêches. Quelques-uns sont pressés les uns contre les autres, comme les raisins et les sorbes, qui, rangées de toutes parts autour des branches, les font plier à la manière des grappes de raisin. D'autres sont clair-semés, comme les
4 pêches. D'autres sont renfermés dans une espèce de ventre, comme les grenades. D'autres sont suspendus à des pédicules, comme les poires; d'autres à des grappes, comme les raisins et les dattes; d'autres à des pédicules et à des grappes, comme sur le lierre et le sureau; d'autres sont sessiles, comme sur le laurier; d'autres présentent les deux modes, comme les olives, qui ont la queue, les unes courte, les autres longue. Quelques-uns portent une sorte de cupule, comme les grenades, les nèfles, le lotus (*nymphæa nelumbo*) d'Égypte et de l'Euphrate. Quant aux parties qu'on estime et recherche dans les fruits, elles sont diverses : les dattes plaisent par la chair, les dattes de Thèbes par la peau, les raisins et les dattes caryotes par le jus, les poires et les 5
pommes par leur chair ferme, les pommes de miel par leur chair tendre, les mûres par leur consistance cartilagineuse, les noyaux par leur amande. Certains fruits en Égypte sont recherchés pour leur peau, par exemple les figues cariques. La peau des figues fraîches se jette comme une pelure, celle des figues sèches plait beaucoup. Dans le papyrus (XIII, 11), la férule (XX, 9 et 23) et l'épine blanche (XIII, 36; XXIV, 66), la tige elle-même sert de fruit; des tiges de figuier ont un même emploi. Parmi les arbrisseaux, le câprier se mange tige et fruit. Et dans la caroube, ce qu'on mange (XV, 26), qu'est-ce autre chose que du bois? N'omettons pas la particularité qu'offre la graine de la caroube: elle ne peut être appelée ni une chair, ni un noyau, ni un cartilage, et on ne trouverait pour elle un autre nom.

XXXV. (XXIX.) La nature des sucs est surtout 1
admirable dans le myrte; car seule de tous les fruits la baie de ce végétal donne deux espèces d'huile (XV, 7) et deux espèces de vin (XIV, 19), et de plus le myrtidanum, dont nous avons parlé (XIV, 19). Chez les anciens, cette baie a eu encore un autre usage : avant que l'on connût le poivre (XII, 14), on l'employait comme cette épice (XXVII, 49); elle a même donné le nom à un mets de haut goût, qu'on appelle encore aujourd'hui myrté. C'est avec la même substance

2 rum intus corpus, et foris lignum, ut nucum. Aliis foris corpus, intus lignum, ut Persicis et prunis : vitiumque cinctum fructu, quum fructus alibi muniatur vitio. Putamine clauduntur nuces, corio castaneæ. Detrahitur hoc iis : at in mespilis manditur. Crusta teguntur glandes, cute uvæ, corio et membrana Punica. Carne et succo mora constant, cute et succo cerasi. Quædam statim a ligno recedunt, ut nuces, et palmæ. Quædam adhærent, ut olivæ laurique. Quorumdam generi utraque est natura, ut Persicis. Etenim duracinis adhæret corpus, e lignoque avelli nequit : quum in cæteris facile separetur. Quibusdam nec
3 intus, nec extra lignum; ut in palmarum genere. Aliquorum lignum ipsum in usu et pomi vice, ut generi amygdalæ, quam in Ægypto gigni diximus. Quorumdam extra, gemina geminantur vitia, ut in castaneis, amygdalis, nucibusque juglandibus. Quorumdam natura trigemina est : corpus, deinde lignum, rursusque semen in ligno, ut Persicis. Quædam inter se densa, ut uvæ, sorba : quæ ramos circumdata ex omni parte uvarum modo degravant. Alia
4 rara, ut in Persicis. Quædam alvo continentur, ut granata. Dependent alia pediculis, ut pira; alia racemis, ut uvæ, palmæ: alia et pediculis et racemis, ut ederæ, sambuci; alia ramo adhærent, ut in lauro. Quædam utroque modo, ut olivæ; nam et breves pediculi et longi. Quædam vasculis constant, ut Punica et mespila, lotosque in Ægypto et Euphrate. Jam vero diversa gratia et commendatio. Carne 5
palmæ placent, crusta Thebaicæ, succo uvæ, et caryotæ : callo pira ac mala, corpore melimela, mora cartilagine, nuclei grano. Quædam in Ægypto cute, ut caricæ. Detrahitur hæc ficis virentibus, ut putamen : eadem in siccis maxime placet. In papyris et ferulis, spinaque alba, caulis ipse pomum est. Sunt et ficulni caules. In fruticoso genere, cum caule capparis : in siliquis vero quod manditur, quid nisi lignum est? non omittenda seminis earum proprietate : nam neque corpus, nec lignum, nec cartilago dici potest, neque aliud nomen inveniet.

XXXV. (XXIX.) Succorum natura præcipuam admiratio- 1
nem in myrto habet, quando ex una omnium olei vinique bina genera fiunt. Item myrtidanum, ut diximus. Et alius usus baccæ fuit apud antiquos, antequam piper reperiretur, illius obtinens vicem : quodam etiam generosi obsonii nomine inde tracto, quod etiam nunc myrtatum vocatur.

qu'on relève la saveur du sanglier; et la baie de myrte s'ajoute dans presque toutes les sauces.

1 XXXVI. Le myrte lui-même fut, dit-on, vu pour la première fois dans l'Europe citérieure, qui commence aux monts Cérauniens (III, *initio*), à Circéi (III, 9), sur le tombeau d'Elpénor; il a gardé le nom grec, ce qui montre que c'est un arbre exotique. Il y avait des myrtes sur l'emplacement qu'occupe Rome, au moment où on la fonda; car la tradition rapporte que les Romains et les Sabins, ayant voulu combattre à cause de l'enlèvement des femmes, se purifièrent, après avoir déposé les armes, avec des branches de myrte, dans le lieu où se trouvent les statues de Vénus Cluacine. Dans l'ancienne langue, *cluere* signifiait nettoyer. Cet arbre s'emploie aussi en
2 fumigation (XXV, 59). Il fut choisi alors parce qu'il est consacré (XII, 3) à Vénus, qui préside aux unions. Je ne sais si le myrte n'est pas le premier arbre planté à Rome dans les lieux publics, plantation mémorablement prophétique. Au nombre des plus vieux temples est celui de Quirinus, c'est-à-dire de Romulus lui-même: deux myrtes sacrés, plantés devant le temple, y vécurent longtemps, appelés l'un patricien, l'autre plébéien; pendant beaucoup d'années le myrte patricien eut la prédominance, plein de séve et de vigueur; et tant que le sénat fleurit il fut énorme: le myrte plébéien était rabougri et chétif; mais quand il prit le dessus au moment où le myrte patricien commença à se flétrir, pendant la guerre des Marses, l'autorité des sénateurs s'affaiblit, et peu à peu ce corps majestueux tomba dans l'épuisement et la stérilité. Il y eut aussi un vieil autel consacré à Vénus Myrtée, appelée aujourd'hui Vénus Murtia.

1 XXXVII. Caton a distingué (*De re rust.*, VIII) trois espèces de myrtes: le myrte noir, le blanc, le conjugule, appelé ainsi peut-être à cause des mariages et de ce myrte de Vénus Cluacine (XV, 36, 2). Aujourd'hui on distingue le myrte en sauvage et cultivé, qui tous deux renferment une variété à larges feuilles; l'oxymyrsine (XXIII, 83) n'appartient qu'au myrte sauvage. Les topiaires (14) distinguent le myrte cultivé en myrte de Tarente à la feuille petite, en myrte du pays à la feuille large, en myrte hexastiche à feuilles très-touffues et disposées sur six rangs. Ce dernier n'est d'aucun usage. Les deux autres espèces sont rameuses. Je pense que le myrte conjugule est celui que nous appelons myrte du pays. C'est en Égypte que le myrte est le plus odorant. Caton (*De re rust.*, CXXV) a écrit qu'on fait un vin avec le myrte noir, en le faisant sécher à l'ombre jusqu'à complète dessiccation, et en le mettant ensuite dans du moût; que si les baies ne sont pas sèches, il se produit de l'huile. Plus tard on a découvert le moyen de faire un vin blanc avec le myrte blanc: on prend deux setiers (1 litr. 08) de myrte pilé, on fait macérer dans trois hémines (0 litr. 81) de vin, et on exprime. On sèche aussi les feuilles (XXIII, 81), seules, jusqu'à ce 2
qu'elles se réduisent en une poudre employée au traitement des plaies sur le corps humain: cette poudre est légèrement mordante, et arrête les sueurs. Bien plus, chose singulière, l'huile de myrte a une certaine saveur vineuse; c'est une liqueur onctueuse, qui a une efficacité spéciale pour corriger les vins; on en arrose préalablement les chausses; elle retient en effet la lie, ne laisse passer que le vin purifié, et accompagne la liqueur ainsi filtrée, dont elle rehausse le goût. Une baguette de myrte portée à la main est utile à un voyageur qui fait une longue route à pied.

Eademque origine aprorum sapor commendatur, plerumque ad intinctus additis myrtis.

1 XXXVI. Arbor ipsa in Europæ citeriore cælo, quod a Cerauniis montibus incipit, primum Circeiis in Elpenoris tumulo visa traditur: Græcumque ei nomen remanet, quo peregrinam esse apparet. Fuit ubi nunc Roma est, jam tum quum conderetur: quippe ita traditur, myrtea verbena Romanos Sabinosque, quum propter raptas virgines dimicare voluissent, depositis armis purgatos in eo loco, qui nunc signa Veneris Cluacinæ habet. Cluere enim antiqui purgare dicebant. Et in ea quoque arbore
2 suffimenti genus habetur. Ideo tum electa, quoniam conjunctioni, et huic arbori Venus præest. Haud scio, an prima omnium in locis publicis Romæ sata, fatidico quidem et memorabili augurio. Inter antiquissima namque delubra habetur Quirini, hoc est, ipsius Romuli: in eo sacræ fuere myrti duæ ante ædem ipsam per longum tempus, altera patricia appellata, altera plebeia. Patricia multis annis prævaluit, exuberans ac læta, quamdiu senatus quoque floruit, illa ingens: plebeia retorrida ac squalida. Quæ posteaquam evaluit, flavescente patricia, Marsico bello, languida auctoritas patrum facta est, ac paulatim in sterilitatem emarcuit majestas. Quin et ara vetus fuit Veneri Myrteæ, quam nunc Murtiam vocant.

XXXVII. Cato tria genera myrti prodidit, nigram, 1
candidam, conjugulam, fortassis a conjugiis, et illo Cluacinæ genere. Nunc et alia distinctio, sativæ, aut silvestris: et in utraque latifoliæ. In silvestri, propria oxymyrsine. Sativarum genera topiarii faciunt: Tarentinam folio minuto: nostratem, patulo: hexasticham densissimo, senis foliorum versibus. Hæc non est in usu: ramosa utraque alia. Conjugulam existimo, nunc nostratem dici. Myrtus odoratissima in Ægypto. Cato docuit vinum fieri e nigra, siccata usque in ariditatem in umbra, atque ita musto indita. Si non siccentur baccæ, oleum gigni. Postea compertum, et ex alba vinum fieri album, duobus sextariis myrti tusæ, in vini tribus heminis maceratæ, expressæque. Folia et per se siccantur in farinam, ad hulce- 2
rum remedia in corpore humano, leniter mordaci pulvere, ac refrigerandis sudoribus. Quin immo oleo quoque (mirum dictu) inest quidam vini sapor, simulque pinguis liquor, præcipua vi ad corrigenda vina, saccis ante perfusis. Retinet quippe fæcem, nec præter purum liquorem transire patitur, datque se comitem præcipua commendatione liquato. Virgæ quoque ejus gestatæ manu viatori

Des branches de myrte que le fer n'a pas touchées, disposées en ceinture, sont bonnes contre les hernies.

1 XXXVIII. Le myrte est aussi entré dans les choses de la guerre. Postumius Tubertus, vainqueur des Sabins pendant son consulat (an de Rome 251), qui le premier fut honoré de l'ovation, marcha couronné du myrte de Vénus Victorieuse, parce qu'il avait obtenu facilement le succès sans verser de sang, et rendit cet arbre désirable même aux ennemis. Ce fut dès lors la couronne de l'ovation, excepté pour M. Crassus, qui, ayant vaincu les esclaves fugitifs et Spartacus, marcha couronné du laurier. Masurius rapporte que les triomphateurs, sur leur char, ont aussi porté la couronne de myrte. L. Pison dit que Papirius Mason, qui le premier (an de Rome 523) triompha des Corses (il triompha sur le mont Albain), assistait, couronné de myrte, aux jeux du cirque; ce fut le grand-père maternel du second Scipion l'Africain. Marcus Valérius (15) portait deux couronnes, l'une de laurier, l'autre de myrte; c'était un vœu qu'il avait fait.

1 XXXIX. (xxx.) Le laurier est consacré spécialement aux triomphes; il plaît même dans les maisons; il garde la porte des empereurs et des pontifes; seul il orne les palais, et veille sur le seuil. Caton (*De re rust.*, cxxxiii) en distingue deux espèces : le laurier de Delphes et celui de Chypre. Pompeius Lenæus (xxv, 3) a ajouté celui qu'il a appelé mustax, parce qu'on le met sous le mustaceum (sorte de gâteau); il dit que cette espèce a la feuille très-grande, flasque et blanchâtre; que le laurier de Delphes est d'une couleur uniforme, plus vert, et a la baie très-grosse, et d'un rouge tirant sur le vert; que c'est avec ce laurier que l'on couronne les vainqueurs à Delphes, les triomphateurs à Rome; que le laurier de Chypre a la feuille courte, noire, imbriquée sur le bord, et crépue. Depuis, le nombre des espèces a augmenté : le laurier-tin (*viburnum tinus*, L.), qui est regardé par les uns comme un laurier sauvage, par les autres comme un arbre particulier (la couleur en est 2
différente, la baie en est bleue); le laurier royal, qui commence à être appelé auguste : l'arbre est très-grand ainsi que les feuilles, et le goût des baies n'est pas âpre. Quelques-uns prétendent que le laurier royal et le laurier auguste ne sont pas les mêmes, et que le royal est une espèce particulière, à feuilles plus longues et plus larges. Les mêmes auteurs font une espèce à part du baccalia (xvii, 11), qui est le laurier le plus commun et le plus fertile en baies. On ajoute que le laurier stérile est le laurier des triomphes, celui qu'emploient les triomphateurs : cela m'étonne beaucoup, à moins que le laurier stérile n'ait été introduit dans les triomphes par le dieu Auguste, et qu'il ne provienne de ce laurier qui, comme nous le dirons (xv, 40), fut envoyé du ciel à ce prince, et qui est le plus petit de tous, à feuille crépue et courte, et très-rare. Dans la topiaire (16) figure le taxa (*fragon, ruscus hypoglossum*, L.), dont les feuilles portent au milieu une foliole en forme de languette. Le laurier spadonien n'a pas cette languette; il supporte merveilleusement l'ombre : aussi, quelque ombragé que soit un terrain, il y pullule. Il 3
y a aussi le chamædaphné (xxiv, 81) (*ruscus racemosus*, L.), arbrisseau sauvage. Il y a encore le laurier alexandrin (*ruscus hypophyllum*, L.), que quelques-uns nomment idéen, d'autres hypoglottion, d'autres danaé, d'autres carpophyllon, d'autres hypelate. De la racine, il jette

prosunt in longo itinere peditti. Quin et virgei annuli expertes ferri inguinum tumori medentur.

1 XXXVIII. Bellicis quoque se rebus inseruit : triumphansque de Sabinis Postumius Tubertus in consulatu (qui primus omnium ovans ingressus Urbem est), quoniam rem leviter sine cruore gesserat, myrto Veneris Victricis coronatus incessit, optabilemque arborem etiam hostibus fecit. Hæc postea ovantium fuit corona, excepto M. Crasso, qui de fugitivis et Spartaco laurea coronatus incessit. Masurius auctor est, curru quoque triumphantes myrtea corona usos. L. Piso tradit, Papirium Masonem, qui primus in monte Albano triumphavit de Corsis, myrto coronatum ludos Circenses spectare solitum. Avus maternus Africani sequentis hic fuit. Marcus Valerius duabus coronis utebatur, laurea, et myrtea, qui et hoc voverat.

1 XXXIX. (xxx.) Laurus triumphis proprie dicatur, vel gratissima domibus, janitrix Cæsarum Pontificumque : sola et domos exornat, et ante limina excubat. Duo ejus genera tradit Cato : Delphicam et Cypriam. Pompeius Lenæus adjecit quam mustacem appellavit, quoniam mustaceis subjiceretur. Hanc esse folio maximo, flaccidoque et albicante : Delphicam æquali colore, viridiorem, maximis baccis atque e viridi rubentibus. Hac victores Delphis coronari, et triumphantes Romæ. Cypriam esse folio brevi, nigro, per margines imbricato, crispam. Postea accessere genera. Tinus : hanc silvestrem laurum aliqui intelligunt, nonnulli sui generis arborem. Differt color : est enim ei cærulea bacca. Accessit et regia, quæ cœpit Augusta ap- 2
pellari, amplissima et arbore et folio, baccis gustatu quoque non asperis. Aliqui negant eamdem esse, et suum genus regiæ faciunt, longioribus foliis latioribusque. Iidem in alio genere baccaliam appellant hanc quæ vulgatissima est, baccarumque fertilissima. Sterilem vero earum (quod maxime miror) triumphalem, eaque dicunt triumphantes uti : nisi id a divo Augusto cœpit, ut docebimus, ex ea lauru, quæ ei missa e cælo est, minima altitudine, folio crispo ac brevi, inventu rara. Accedit in topiario opere taxa, excrescente in medio folio parvulo, veluti lacinia folii. Et sine ea spadonia, mira opacitatis patientia : itaque quantalibet sub umbra solum implet. Est et chamæ- 3
daphne silvestris frutex. Est et Alexandrina, quam aliqui Idæam, alii hypoglottion, alii danaen, alii carpophyllon, alii hypelaten vocant. Ramos spargit a radice dodranta-

des branches de neuf pouces de long, employées dans les couronnes, à feuille plus aiguë que le myrte, plus molle, plus blanche et plus grande; la graine, placée entre les feuilles, est rouge: ce laurier abonde sur l'Ida [de la Troade] et autour d'Héraclée du Pont; on ne le trouve que dans des régions montagneuses. L'espèce nommée daphnoïde est aussi l'objet de dénominations multiples, pélasge, eupétalon, couronne d'Alexandrie: c'est un arbrisseau rameux, dont la feuille est plus épaisse et plus molle que celle du laurier, et dont le goût brûle la bouche et la gorge; les baies sont d'un roux noirâtre. Les anciens ont noté que la Corse ne renfermait aucune espèce de laurier; depuis on l'y a semé, et il y prospère.

1 XL. Le laurier est pacifique: présenté même entre des ennemis armés, il indique la trêve. Pour les Romains messager de joie et de victoire, on le joint aux lettres; on en pare les lances et les javelots. Il décore les faisceaux des généraux; de là il est déposé dans le giron de Jupiter très-bon et très-grand, toutes les fois qu'une nouvelle victoire a apporté l'allégresse. Ce n'est point parce qu'il est toujours vert, parce qu'il est pacifique (à ces deux titres l'olivier lui serait préférable), mais c'est parce qu'il est le plus bel arbre du Parnasse, et pour cela aimé d'Apollon, divinité à laquelle les rois de Rome primitive envoyaient des pré-
2 sents; témoin L. Brutus. Peut-être aussi honore-t-on cet arbre parce que là Brutus mérita de rendre la liberté à son pays, en baisant, d'après l'oracle, cette terre féconde en lauriers. Une raison de plus, c'est que, parmi les arbres plantés et reçus dans nos demeures, seul il n'est pas frappé de la foudre. Je croirais que ce sont là les raisons qui lui ont valu l'honneur de figurer dans les triomphes, plutôt que de croire, avec Masurius, qu'il sert de fumigation et de purification pour le sang versé dans la guerre. Au reste, il n'est pas permis d'abaisser le laurier et l'olivier à des usages profanes; si bien qu'on ne doit pas, même pour le culte propitiatoire des dieux, embraser avec ces bois les *aræ* (autels des dieux supérieurs et inférieurs) et les *altaria* (autels des dieux supérieurs). Le fait est que le laurier 3
proteste contre le feu par un petillement manifeste, et par une sorte d'aversion; le bois en est bon pour les affections des intestins et des nerfs (XXIII, 80). On dit que l'empereur Tibère quand il tonnait se couronnait de laurier, de crainte de la foudre (II, 56). Il y a aussi dans l'histoire du 4
dieu Auguste des particularités mémorables relatives au laurier. Livie Drusilla, qui par son mariage prit le nom d'Augusta, déjà fiancée à l'empereur, reçut dans son giron, étant assise, une poule d'une blancheur admirable, qu'un aigle laissa tomber du haut des airs sans que la volatile se fit de mal: Livie, contemplant l'oiseau sans crainte, vit, nouvelle merveille, qu'il tenait en son bec un rameau de laurier, chargé de baies. Les aruspices ordonnèrent de conserver la poule et sa progéniture, de planter la branche et d'en avoir soin religieusement; ce que l'on fit dans la maison de campagne des Césars, placée sur le bord du Tibre, à neuf milles de Rome, sur la voie Flaminienne, et dite pour cette raison *Ad gallinas* (aux poules); et il en provint un bosquet merveilleux. Dans la suite, Auguste, triomphateur, tint 5
dans la main une branche de ce laurier, et en porta sur la tête une couronne; tous les empereurs ont suivi son exemple: on prit l'habitude de planter les branches qu'ils avaient tenues, et l'on voit encore des bosquets de lauriers qui ont des noms distincts dus à cette circonstance. De là peut-

les, coronarii operis, folio acutiore quam myrti, molliore et candidiore, et majore: semine inter folia rubro. Plurima in Ida, et circa Heracleam Ponti, nec nisi in montuosis. Id quoque, quod daphnoides vocatur, genus, in nominum ambitu est. Alii enim Pelasgum, alii eupetalon, alii stephanon-Alexandri vocant. Et hic frutex est ramosus, crassiore ac molliore, quam laurus, folio: cujus gustatu accenditur os atque guttur, baccis e nigro rufis. Notatum antiquis, nullum genus laurus in Corsica fuisse: quod nunc satum et ibi provenit.

1 XL. Ipsa pacifera, ut quam prætendi etiam inter armatos hostes quietis sit indicium. Romanis præcipue lætitiæ victoriarumque nuntia additur litteris, et militum lanceis, pilisque. Fasces Imperatorum decorat. Ex his in gremio Jovis Optimi Maximique deponitur, quoties lætitiam nova victoria attulit. Idque non quia perpetuo viret, nec quia pacifera est, præferenda ei utroque olea, sed quia spectatissima in monte Parnasso: ideoque etiam grata Apollini, assuetis eo dona mittere jam et regibus Romanis, teste L.
2 Bruto. Fortassis etiam in argumentum: quoniam ibi libertatem publicam is meruisset, lauriferam tellurem illam osculatus ex responso: et quia manu satarum receptarumque in domos, fulmine sola non icitur. Ob has causas equidem crediderim, honorem ei habitum in triumphis potius, quam quia suffimentum sit cædis hostium et purgatio, ut tradit Masurius. Adeoque in profanis usibus, pollui laurum et oleam fas non est, ut ne propitiandis quidem numinibus accendi ex his altaria aræve debeant. Laurus quidem manifesto abdicat ignes crepitu, et qua- 3
dam detestatione: interaneorum etiam vitia et nervorum ligno torquente. Tiberium principem tonante cælo coronari ea solitum ferunt contra fulminum metus. Sunt et circa 4
divum Augustum eventa ejus digna memoratu. Namque Liviæ Drusillæ, quæ postea Augusta matrimonii nomen accepit, quum pacta esset illa Cæsari, gallinam conspicui candoris sedenti aquila ex alto abjecit in gremium illæsam; intrepideque miranti accessit miraculum, quoniam teneret rostro laureum ramum onustum suis baccis. Conservari alitem et sobolem jussere aruspices, ramumque eum seri, ac rite custodiri. Quod factum est in villa Cæsarum, fluvio Tiberi imposita juxta nonum lapidem Flaminia via, quæ ob id vocatur Ad gallinas: mireque silva provenit. Ex ea triumphans postea Cæsar, laurum in manu 5
tenuit, coronamque capite gessit: ac deinde imperatores

être date le changement de l'ancien laurier triomphal (xv, 39). C'est le seul des arbres de dénomination latine dont le nom soit donné à des individus du sexe masculin (xxxi, 3); c'est le seul dont la feuille ait une appellation spéciale : nous la nommons *laurea*. Le nom de cet arbre donné à un lieu dure encore dans Rome : on appelle sur le mont Aventin Loretum un emplacement où il y eut une forêt de lauriers. Le laurier est employé dans les purifications. Ajoutons en passant qu'on le plante aussi de bouture (xvii, 11), pour répondre au doute de Démocrite et de Théophraste (Hist., ii, 1). Passons maintenant aux arbres des forêts.

Cæsares cuncti Traditusque mos est ramos, quos tenuerunt, serendi, et durant silvæ nominibus suis discretæ, fortassis ideo mutatis triumphalibus. Unius arborum latina lingua nomen imponitur viris. Unius folia distinguuntur appellatione : lauream enim vocamus. Durat et in Urbe imposítum loco, quando Loretum in Aventino vocatur, ubi silva lauri fuit. Eadem purificationibus adhibetur : testatumque sit obiter et ramo eam seri, quoniam dubitavere Democritus atque Theophrastus. Nunc dicemus silvestrium naturas.

NOTES DU QUINZIÈME LIVRE.

(1) Théophraste n'a point dit cela, du moins si c'est au passage du troisième chapitre du livre IV[e] que Pline fait allusion. L'auteur grec remarque que dans la préfecture de Thèbes en Égypte il y a des oliviers qui y viennent fort bien sans être arrosés par l'eau du Nil, dont ils sont éloignés de plus de 300 stades (40 milles); mais ils sont arrosés par des eaux de source.

(2) Il est probable que Pline a confondu le persica (pêcher) avec le persea (*balanites ægyptiaca*, Delile), qui pouvait très-bien se trouver à Rhodes, et y être stérile : car pourquoi le pêcher n'aurait-il pas porté de fruits dans cette île?

(3) M. Fée pense que les tubères sont quelque variété des jujubes.

(4) Parvarum autem Vulg. — Autem n'est ni dans les anciennes éditions, ni dans Sillig.

(5) Ac ruminalis Vet. Dalech. — Ac om. Vulg. — Ac ruminalis om. Editt. Vet., Sillig.

(6) Un marchand, criant ces figues appelées caunées, disait : Cauneas; et, l'*u* se prononçant comme un *v*, cela faisait cavneas; ce qui signifiait, dans une prononciation rapide : cave ne eas, *gardez-vous d'aller*. De là le fâcheux augure pour Crassus, qui en ce moment s'embarquait à Brindes pour l'expédition contre les Parthes.

(7) Pour l'anthédon on a désigné le sorbus torminalis, L.; mais on a de la peine à le distinguer du sorbus torminalis dont Pline parle dans le paragraphe suivant. Quant à la nèfle gauloise, les commentateurs sont dans le doute; on a indiqué le cratægus oxyacantha des botanistes modernes.

(8) Ce sorbus torminalis a été rapporté soit au sorbus torminalis des modernes, soit au cratægus azarolus, L.

(9) Vindicaverint Chifl. — Vindicaverunt Vulg.

(10) Interpretantur, dicant Sillig. — Interpretantur, dicunt Vulg.

(11) Quoique les mss. s'accordent à donner feminarum, je serais porté à croire qu'il faut lire farinarum. Comparez XVI, 6, 1 : Necnon et *inopia frugum* arefactis (glandibus) molitur farina spissaturque in panis usum.

(12) Ferruminatione Dalech. — Ruminatione Vulg.

(13) D'après Hardouin, Pline se réfère ici au passage (XIII, 21) où il dit que dans le nome Sébennytique d'Égypte il ne vient que du papyrus. Cela me paraît fort douteux; et je serais plutôt porté à supposer de la part de Pline un lapsus de la mémoire.

(14) Je garde ce nom latin, pour lequel il n'y a pas d'équivalent exact en français. *Jardinier* est trop compréhensif. Le *topiaire* était un jardinier qui savait donner diverses formes aux arbres en les taillant, et la *topiaire* (opus topiarium), l'art de ce jardinier.

(15) Il s'agit du frère de Valerius Publicola, qui expulsa les rois.

(16) Voyez note 14.

LIVRE XVI.

1 I. Les arbres fruitiers, ceux qui, par leurs sucs
plus doux, ont les premiers apporté le plaisir
dans la nourriture et appris à rendre délicieux un
aliment nécessaire, qualités précieuses qu'ils
doivent à des mariages et à des greffes soit sponta-
nées soit créées par la main de l'homme, et cadeau
que nous avons fait ainsi aux oiseaux même et
aux quadrupèdes; les arbres fruitiers, dis-je, sont
2 tous compris dans ce qui précède. A la suite il
conviendrait de parler des arbres à gland, qui
ont fourni la première nourriture des mortels, et
qui les ont alimentés dans leur condition dénuée et
sauvage; mais j'intervertis cet ordre pour laisser
parler l'étonnement que j'ai éprouvé en voyant
quel était le genre de vie d'hommes vivant sans
arbres ni arbustes. (I.) J'ai déjà dit (XIII, 50) que
dans l'Orient plusieurs nations près de l'Océan
sont réduites à cette nécessité. Mais j'ai vu moi-
même dans le Nord les Chauques (IV, 29) qu'on
3 appelle grands et petits : là est un espace im-
mense, inondé deux fois dans les vingt-quatre
heures par les flots débordés de l'Océan, qui en-
vahit ce théâtre de l'éternelle question posée par
la nature, à savoir si la contrée appartient à la
terre ou à la mer (1). Une nation misérable y oc-
cupe des buttes élevées, ou des tertres faits de
mains d'homme, au-dessus des plus hautes ma-
rées, point connu par expérience. Là sont les ca-
banes. Semblables à des navigateurs quand les
eaux couvrent tout alentour, à des naufragés
quand elles se sont retirées, ces hommes pour-
suivent autour de leurs chaumières les poissons
qui s'enfuient avec la mer. Ils ne peuvent avoir 4
de bétail, se nourrir de lait comme les nations
limitrophes, ni même guerroyer contre les bêtes
sauvages, puisque tout taillis est relégué au loin.
Avec des algues et des joncs marins ils font des
cordes pour tisser leurs filets; ils façonnent à la
main de la boue, qu'ils sèchent au vent plutôt
qu'au soleil, et c'est avec cette tourbe qu'ils cui-
sent leurs aliments et réchauffent, leurs entrail-
les glacées par le nord; ils n'ont pour boisson
que de la pluie gardée dans des trous à l'entrée de
leurs demeures. Voilà des nations qui, si elles
sont vaincues aujourd'hui par le peuple romain,
disent qu'on les réduit en esclavage! Soit; sou-
vent la fortune épargne ceux qu'elle veut punir.

II. Autre merveille des forêts : elles couvrent 1
tout le reste de la Germanie, et ajoutent de
l'ombre au froid. Les plus hautes ne sont pas
éloignées des Chauques sus-nommés, surtout
autour de deux lacs. Le littoral lui-même est
occupé par des chênes, fort pressés de pousser;
minés par les flots ou poussés par les vents, ils
entraînent avec eux de vastes îles qu'ils embras-
sent de leurs racines; et ainsi debout, en équi-
libre, ils naviguent avec leurs branches immenses
pour agrès. Ils ont souvent effrayé nos flottes,
quand les flots les poussaient comme à dessein
contre les proues des vaisseaux arrêtés la nuit,
et que les marins, ne sachant à quel remède
recourir, engageaient un combat naval contre

LIBER XVI.

1 I. Pomiferæ arbores, quæque mitioribus succis volup-
tatem primæ cibis attulerunt, et necessario alimento
delicias miscere docuerunt, sive illæ ultro, sive ab homine
didicere blandos sapores adoptione et connubio, idque
munus etiam feris volucribusque dedimus, intra prædictas
2 constant. Proximum erat narrare glandiferas quoque, quæ
primæ victum mortalium aluerunt, nutrices inopis ac feræ
sortis, ni præverti cogeret admiratio usu comperta, quæ-
nam qualisque esset vita, sine arbore ulla, sine frutice vi-
ventium. (I.) Diximus et in Oriente quidem juxta Oceanum
complures ea in necessitate gentes. Sunt vero in septem-
trione visæ nobis Chaucorum, qui majores minoresque
3 appellantur. Vasto ibi meatu, bis dierum noctiumque
singularum intervallis, effusus in immensum agitur
Oceanus, æternam operiens rerum naturæ controversiam :
dubiumque terræ sit, an pars maris. Illic misera gens
tumulos obtinet altos, aut tribunalia structa manibus ad
experimenta altissimi æstus, casis ita impositis : navigan-
tibus similes, quum integant aquæ circumdata : naufragis
vero, quum recesserint : fugientesque cum mari pisces
circa tuguria venantur. Non pecudem his habere, non 4
lacte ali, ut finitimis, ne cum feris quidem dimicare con-
tigit, omni procul abacto frutice. Ulva et palustri junco
funes nectunt ad prætexenda piscibus retia : captumque
manibus lutum ventis magis, quam sole siccantes : terra
cibos, et rigentia septemtrione viscera sua urunt. Potus
non nisi ex imbre servato scrobibus in vestibulo domus.
Et hæ gentes, si vincantur hodie a populo romano,
servire se dicunt! Ita est profecto : multis fortuna parcit
in pœnam.

II. Aliud e silvis miraculum : totam reliquam Germa- 1
niam replent, adduntque frigori umbras : altissimæ tamen
haud procul supra dictis Chaucis, circa duos præcipue
lacus. Littora ipsa obtinent quercus, maxima aviditate
nascendi : suffossæque fluctibus, aut propulsæ flatibus,
vastas complexu radicum insulas secum auferunt : atque
ita libratæ stantes navigant ingentium ramorum arma-
mentis, sæpe territis classibus nostris, quum velut industria

2 des arbres. (II.) Dans les mêmes régions septentrionales, la forêt Hercynienne, aux chênes énormes, respectés par le temps et contemporains de l'origine du monde, est, par cette condition presque immortelle, la plus surprenante des merveilles. Sans parler de singularités qu'on ne croirait pas, il est certain que la rencontre des racines qui vont au-devant les unes des autres soulève des collines, ou, si la terre ne les accompagne pas, elles s'élèvent jusqu'aux branches, rivalisent à qui montera le plus haut, et forment des arcades assez larges pour laisser passer des escadrons. (III.) Ces arbres sont particulièrement de l'espèce du chêne à gland, qui est le plus honoré chez les Romains.

1 III. (IV.) C'est le chêne qui fournit les couronnes civiques, la plus illustre décoration du courage militaire, et depuis longtemps l'emblème de la clémence impériale (2), alors que, au milieu de l'impiété des guerres civiles, on a commencé à regarder comme une belle action de ne pas tuer un citoyen. La couronne civique l'emporte sur la couronne murale, sur la couronne vallaire (3), sur la couronne d'or, quoique celle-ci l'emporte par le prix du métal; elle l'emporte aussi sur les couronnes rostrales, bien qu'illustrées dans les temps modernes par deux noms glorieux : M. Varron (VII, 31), à qui Pompée le Grand la donna à l'issue de la guerre des pirates, et M. Agrippa, qui la reçut de César [Auguste] après la guerre de
2 Sicile, qui fut aussi une guerre de pirates. Jadis les rostres des vaisseaux, fixés au-devant de la tribune, décoraient le forum, et semblaient une couronne posée sur la tête même du peuple romain. Mais les rostres, lorsqu'ils eurent été foulés et souillés par les séditions tribunitiennes, lorsque l'intérêt public céda peu à peu aux intérêts individuels, et qu'on eut profané tout ce qui était sacré; les rostres, dis-je, passèrent du pied des citoyens sur leurs têtes. Auguste donna la couronne rostrale à Agrippa; lui reçut du genre humain la couronne civique.

IV. Dans l'antiquité on ne donnait de couronne 1
qu'à la Divinité; aussi Homère n'attribue-t-il les couronnes qu'au ciel et à la bataille (Il., XIII, 736) tout entière; mais il n'en attribue à aucun individu, même pour les exploits guerriers. On dit que Bacchus, le premier de tous, mit sur sa tête une couronne de lierre. Dans la suite, ceux qui faisaient des sacrifices en l'honneur des dieux mirent des couronnes, et les victimes étaient en même temps couronnées. En dernier lieu on les employa dans les combats sacrés, et aujourd'hui encore on ne les donne pas au vainqueur, mais on déclare que la patrie est couronnée par lui (VII, 27). De là vint l'usage 2
de les conférer aussi aux triomphateurs, pour qu'ils les consacrent dans les temples, et ensuite de les donner dans les jeux. Il serait long (et cela n'entre pas dans le plan de cet ouvrage) d'exposer quel est le premier Romain qui a reçu une couronne : les Romains n'en connaissaient pas d'autres que les couronnes militaires. Ce qui est certain, c'est que le peuple romain, à lui seul, a plus d'espèces de couronnes que toutes les nations ensemble.

V. Romulus couronna de la couronne de feuil- 1
lage Hostus Hostilius, pour être le premier entré dans Fidène. Cet Hostilius fut le grand-père du roi Tullus Hostilius. P. Décius le père, tribun militaire, reçut en don, de l'armée qu'il avait sauvée, une couronne de feuillage, sous le général Cornélius Cossus, consul (an de Rome 411), dans la guerre contre les Samnites. La couronne

fluctibus agerentur in proras stantium noctu, inopesque remedii illæ, prælium navale adversus arbores inirent. (II.)
2 In eadem septemtrionali plaga Hercyniæ silvæ roborum vastitas intacta ævis, et congenita mundo, prope immortali sorte miracula excedit. Ut alia omittantur fide caritura : constat attolli colles occursantium inter se radicum repercussu : aut ubi sequuta tellus non sit, arcus ad ramos usque, et ipsos inter se rixantes, curvari portarum patentium modo, ut turmas equitum transmittant : (III.) glandiferi maxime generis omnes, quibus honos apud Romanos perpetuus.

1 III. (IV.) Hinc civicæ coronæ, militum virtutis insigne clarissimum : jam pridem vero et clementiæ imperatorum, postquam, civilium bellorum profano, meritum cœpit videri, civem non occidere. Cedunt his murales, vallaresque, et aureæ, quanquam pretio antecedentes. Cedunt et rostratæ, quamvis in duobus maxime ad hoc ævi celebres : M. Varrone e piraticis bellis, dante Magno Pompeio : itemque M. Agrippa, tribuente Cæsare e Siculis, quæ et
2 ipsa piratica fuere. Antea rostra navium tribunali præfixa fori decus erant, veluti populo romano ipsi corona imposita. Postquam vero tribunitiis seditionibus calcari ac pollui cœpere, postquam vires ex publico in privatum magis, singulisque civium quæri, et sacrosancta omnia profana fecere, tum a pedibus eorum subiere in capita civium rostra. Dedit hanc Augustus coronam Agrippæ : sed civicam a genere humano accepit ipse.

IV. Antiquitus quidem nulla, nisi Deo, dabatur : ob 1
id Homerus cælo tantum eas, et prælio universo tribuit : viritim vero ne in certamine quidem ulli. Feruntque primum omnium Liberum Patrem imposuisse capiti suo ex edera. Postea deorum honori sacrificantes sumsere, victimis simul coronatis. Novissime et in sacris certaminibus usurpatæ : in quibus hodieque non victori datur, sed patriam ab eo coronari pronunciatur. Inde natum, 2
ut etiam triumphaturis conferrentur in templis dicandæ : mox ut et ludis darentur. Longum est, nec instituti operis, disserere quisnam Romanorum primus acceperit : neque enim alias noverant, quam bellicas. Quod certum est, uni gentium huic plura sunt genera, quam cunctis.

V. Romulus frondea coronavit Hostum Hostilium, quod 1
Fidenam primus irrupisset. Avus hic Tulli Hostilii regis fuit. P. Decium Patrem, tribunum militum, frondea donavit exercitus ab eo servatus, imperatore Cornelio Cosso

civique fut d'abord faite avec l'yeuse, puis on préféra employer l'esculus, consacré à Jupiter, et parfois le quercus (*quercus robur*, L.); enfin on a employé indifféremment le chêne qui se rencontrait, à la condition toutefois que la branche por-
2 tât de beaux glands. On fit, à ce sujet, des lois étroites, hautaines, et rendant notre couronne civique comparable à cette couronne suprême de la Grèce qui est donnée en présence de Jupiter même, et pour laquelle la ville natale du vainqueur, pleine d'allégresse, fait une trouée à ses murailles. Voici ces lois : Sauver un citoyen, tuer un ennemi; le lieu où le fait s'est passé aura été occupé, ce jour-là, par l'ennemi; l'individu sauvé en portera témoignage, les autres témoins ne servent pas; cet individu sera un citoyen. Sauver un soldat auxiliaire, fût-ce un roi, ne confère pas de droit à cette récompense. L'honneur n'est pas plus grand pour la conservation du général, les auteurs de la loi ayant voulu qu'il n'y eût ni plus ni moins, quel que fût le citoyen. Quand on a reçu cette couronne, on peut
3 la porter constamment. Quand le couronné entre dans le lieu où se célèbrent les jeux, la coutume veut que tout le monde se lève, même le sénat; il a le droit de s'asseoir auprès des sénateurs; l'exemption de toute charge publique est accordée à lui, à son père et à son aïeul paternel. Siccius Dentatus reçut quatorze couronnes civiques, comme nous l'avons rapporté en son lieu (VII, 29); Manlius Capitolinus, six (VII, 29), et dans ce nombre une pour avoir sauvé son général Servilius. Scipion l'Africain ne voulut pas recevoir la couronne civique pour avoir sauvé son père à la bataille de Trébie. O mœurs éternellement admirables, qui n'accordèrent que l'honneur pour récompense de si grands exploits, et qui, attachant aux autres couronnes la recommandation de l'or, ne voulurent pas évaluer le salut d'un citoyen, déclarant par là clairement qu'il n'est pas permis même de sauver son semblable en vue du gain.

VI. (V.) Il est certain que de nos jours encore 1
les glands sont une richesse pour plusieurs nations, même en temps de paix. Les céréales venant à manquer, on sèche les glands, on les moud, et on en pétrit la farine en forme de pain. Aujourd'hui même, en Espagne, le gland (*quercus ballota*, L.) figure au second service. Il est plus doux cuit sous la cendre. D'après la loi des Douze Tables on est autorisé à recueillir le gland qui est tombé sur le fonds d'autrui. Les chênes comptent de nombreuses espèces. Ils diffèrent par le fruit, la localité, le sexe, le goût. Autre est la configuration du gland du hêtre, autre celle du quercus, autre celle de l'yeuse; de plus, les espèces offrent, chacune, beaucoup de variétés. Quelques-uns 2
sont sauvages, d'autres ont des fruits plus doux, et viennent dans les lieux cultivés. Les chênes des montagnes diffèrent de ceux des plaines; les mâles diffèrent des femelles; et le goût y introduit de nouvelles différences. Les glands les plus doux sont ceux du hêtre : d'après le récit de Cornélius Alexander, ils suffirent pour soutenir les assiégés dans la ville de Chios. Les espèces ne peuvent se distinguer par les noms, qui varient suivant les localités. Nous voyons en tous lieux le rouvre (*quercus sessiliflora*, Smith) et le quercus (*quercus robur*, L.). Il n'en est pas de même pour l'esculus (*quercus esculus*, L.). La quatrième espèce, que l'on nomme cerrus (*quercus cerris*, L.) est même ignorée de la plus grande partie de l'Italie. Nous les distinguerons donc par leurs caractères naturels, et, quand il le faudra, même par leurs noms grecs.

VII. (VI.) La faîne (*fagus silvatica*, Lamarck), 1

cos., Samnitium bello. Civica iligna primo fuit, postea magis placuit ex esculo Jovi sacra. Variatumque et cum quercu est, ac data ubique, quæ fuerat, custodito tamen honore glandis. Additæ leges arctæ, et ideo superbæ, quasque conferre libeat cum illa Græcorum summa, quæ sub ipso Jove datur, cuique muros patria gaudens rumpit. Civem servare, hostem occidere : utque eum locum, in quo sit actum, hostis obtineat eo die. Ut servatus fateatur : alias testes nil prosunt. Ut civis fuerit : auxilia, quamvis rege servato, decus id non dant. Nec crescit honos idem imperatore conservato, quoniam conditores in quocumque cive summum esse voluere. Accepta licet uti perpetuo.
3 Ludos ineunti semper assurgi, etiam ab senatu, in more est. Sedendi jus in proximo senatui. Vacatio munerum omnium ipsi, patrique, et avo paterno. Quatuordecim eas accepit Siccius Dentatus, ut retulimus suo loco : sex Capitolinus. Is quidem et de duce Servilio. Africanus de patre accipere noluit apud Trebiam. O mores æternos, qui tanta opera honore solo donaverint : et quum reliquas coronas auro commendarent, salutem civis in pretio esse noluerint : clare professi, ne servari quidem hominem fas esse lucri causa.

VI. (V.) Glandes opes esse nunc quoque multarum 1
gentium, etiam pace gaudentium, constat. Necnon et inopia frugum arefactis molitur farina, spissaturque in panis usum. Quin et hodieque per Hispanias, secundis mensis glans inseritur. Dulcior eadem in cinere tosta. Cautum est præterea, lege XII tabularum, ut glandem in alienum fundum procidentem liceret colligere. Genera earum multa. Distant fructu, situ, sexu, sapore. Namque alia fageæ glandi figura, alia quernæ, et alia ilignæ : atque inter se quoque generum singulorum differentiæ. Præterea 2
sunt aliquæ silvestres, aliæ placidiores, quæ culta obtinent. Jam etiam in montuosis, planisque distant : sicut et sexu mares ac feminæ : item sapore. Dulcissima omnium fagi, ut qua obsessos etiam homines durasse in oppido Chio tradat Cornelius Alexander. Genera distinguere non datur nominibus, quæ sunt alia alibi. Quippe quum roburquercumque vulgo nasci videamus, esculum non ubique. Quartam vero generis ejusdem, quæ cerrus vocatur, ne Italiæ quidem majore ex parte notam esse. Distinguemus ergo proprietate, naturaque : et ubi res coget, etiam græcis nominibus.

VII. (VI.) Fagi glans nucleis similis, triangula cute in- 1

semblable à un noyau, est renfermée dans une enveloppe triangulaire. La feuille du hêtre est mince, des plus légères, semblable à celle du peuplier, jaunissant très-promptement; du milieu, sur la face supérieure, sort presque toujours une petite baie verte, pointue au sommet. La faine est très-agréable aux rats; aussi, quand elle abonde, cet animal pullule. Elle engraisse aussi les loirs, et les grives la recherchent. Presque tous les arbres ne produisent des fruits en abondance que de deux années l'une : cela est surtout vrai du hêtre.

1 VIII. Le gland proprement dit vient sur le rouvre, sur le quercus, l'esculus, le cerrus, l'yeuse (*quercus ilex*, L.), le liége (*quercus suber*, L.). Il est renfermé dans une cupule rugueuse, embrassant le fruit plus ou moins, suivant les espèces. Les feuilles, excepté celles de l'yeuse, sont pesantes, charnues, longues, découpées sur les bords, et au moment où elles tombent elles ne sont pas jaunes comme celles du hêtre; elles sont plus courtes ou plus longues, suivant les variétés des espèces. Il y a deux espèces d'yeuses (*quercus ilex*, L.) : l'une d'elles, qui existe en Italie, ne diffère pas beaucoup de l'olivier par la feuille; quelques Grecs la nomment smilax; les provinces la nomment aquifolia (4). Le gland de ces deux espèces d'yeuses est plus court et plus grêle que celui des autres chênes; Homère le nomme acylos (Odyssée, x, 223), et par ce
2 nom il le distingue du gland. On prétend que les yeuses mâles ne portent pas de fruits. Le gland le meilleur et le plus gros vient sur le quercus; celui de l'esculus occupe le second rang; celui du rouvre est petit; celui du cerrus est d'un vilain aspect, et la cupule en est hérissée comme la châtaigne. Parmi les glands du quercus, celui du quercus femelle est plus mou et plus tendre, celui du quercus mâle est plus compacte. On estime surtout le gland du quercus dit latifolia, à cause de ses larges feuilles. Les glands diffèrent entre eux par leur grosseur et par la finesse de l'enveloppe; ils diffèrent encore parce que les uns ont en dessous une peau raboteuse et couleur de rouille, tandis que les autres offrent immédiatement une chair blanche. On estime aussi le gland dont les 3
deux extrémités, suivant la longueur, ont la dureté de la pierre. Le gland qui présente cette particularité dans l'écorce est meilleur que celui qui la présente dans la chair. Ces deux variétés ne se trouvent que sur le chêne mâle. En outre, les uns sont ovales, les autres ronds; d'autres ont une forme plus aiguë. La couleur diffère aussi, foncée ou claire; on préfère cette dernière. Les bouts sont amers, le milieu doux. La brièveté ou la longueur des pédicules est encore une différence. Quant aux arbres eux-mêmes, celui qui porte les 4
glands les plus gros se nomme hemeris (*quercus pubescens*); (iv.) il est petit, à touffe arrondie, et souvent excavé dans l'aisselle des branches. Le quercus a un bois plus fort et moins attaquable; il est touffu aussi, mais il s'élève plus haut, et le tronc en est plus gros. Toutefois, le plus élevé est l'ægilops (*quercus ægilops*, L.), ami des lieux incultes. Le plus élevé ensuite est le chêne à larges feuilles (*quercus sessiliflora*, Sibth.), mais le bois en est moins utile pour les constructions et pour faire le charbon; travaillé, il est sujet à se gâter; aussi l'emploie-t-on sans le charpenter. Ce charbon n'est économique que dans les forges des ouvriers en cuivre : s'éteignant dès qu'on cesse de souffler, il sert ainsi un grand nombre de fois; au reste, il donne beaucoup d'étincelles. Fait avec des arbres jeunes, il est meilleur. On entasse en forme de cheminée des tronçons encore verts, on les enduit d'argile, on y met le feu, et on perce avec des pieux la croûte qui se

cluditur. Folium tenue, atque e levissimis, populo simile, celerrime flavescens : et media parte plerumque gignens superne parvulam baccam viridem, cacumine aculeatam. Fagi glans muribus gratissima est, et ideo animalis ejus una proventus : glires quoque saginat : expetitur et turdis. Arborum fertilitas omnium fere alternat, sed maxime fagi.

1 VIII. Glandem, quæ proprie intelligitur, ferunt robur, quercus, esculus, cerrus, ilex, suber. Continetur hispido calyce, per genera plus minus cutem complectente. Folia, præter ilicem, gravia, carnosa, procera, sinuosa lateribus, nec quum cadunt, flavescentia, ut fagi : pro differentia generum breviora, vel longiora. Ilicis duo genera. Ex iis in Italia folio non multum ab oleis distant, smilaces a quibusdam Græcis dictæ, in provinciis aquifoliæ. Ilicis glans utriusque brevior et gracilior, quam Homerus
2 acylon appellat, eoque nomine a glande distinguit. Masculas ilices negant ferre. Glans optima in quercu, atque grandissima : mox esculo : nam roboris parva : cerro tristis, horrida, echinato calyce, ceu castaneæ. Sed et in querna, alia dulcior, molliorque feminæ : mari spissior. Maxime autem probantur latifoliæ ex argumento dictæ. Distant inter se magnitudine, et cutis tenuitate. Item quod aliis subest tunica rubigine scabra, aliis protinus candidum corpus. Probatur et ea, cujus in balano utrimque ex lon- 3
gitudine, extrema lapidescit duritia : melior, cui in cortice, quam cui in corpore : utrumque non nisi mari. Præterea aliis ovata, aliis rotunda, aliis acutior figura. Sicut et colos nigrior, candidiorve, qui præfertur. Amaritudo in extremitatibus, mediæ dulces. Quin et pediculi brevitas proceritasque differentiam habet. In ipsis vero arboribus, 4
quæ maximam fert, hemeris vocatur, brevior, et in orbem comosa, alasque ramorum crebro cavata. Fortius lignum quercus habet et incorruptius : ramosa et ipsa : procerior tamen, et crassior caudice. Excelsissima autem ægilops, incultis amica. Ab hac proxima latifoliæ proceritas, sed minus utilis ædificiis, atque carboni : dolata vitiis obnoxia est : quamobrem solida utuntur : carbo in ærariorum tantum officinis compendio : quoniam desinente flatu protinus emoriens, sæpius recoquitur : cætero plurimis scintillis. Idem e novellis melior. Acervi confertis taleis recentibus luto caminantur : accensaque strue contis pun-

durcit, afin que l'humidité du bois ait une issue.
5 Le plus mauvais pour la carbonisation et pour la charpente est le chêne dit haliphlœos (*quercus suber*, L.), qui a l'écorce la plus épaisse et le tronc le plus gros, mais dont le bois est presque toujours creux et spongieux. C'est la seule espèce de chêne qui pourrisse même sur pied. De plus, il est souvent frappé par la foudre, bien qu'il n'atteigne pas à une très-grande hauteur : aussi n'est-il pas permis d'en employer le bois pour les sacrifices. Il porte rarement des glands, et quand il en a, ces glands sont amers. Aucun animal n'y touche, excepté les cochons, et encore n'en veulent-ils que quand ils n'ont rien autre à manger. Ce qui fait encore qu'on l'exclut des actes religieux, c'est qu'il s'éteint pendant le sa-
6 crifice. La faine donne de la gaieté au cochon, rend sa chair cuisante, légère et bonne à l'estomac; le gland de l'yeuse rend le porc efflanqué, luisant, chétif et lourd. Le gland du quercus le rend gras; c'est aussi le plus pesant et le plus doux des glands. D'après Nigidius, le second rang appartient au gland du cerrus; aucun gland ne rend la chair plus ferme, mais elle est dure. Cet auteur dit que le gland de l'yeuse fait mal aux cochons, à moins qu'on ne le donne en petites quantités à la fois; qu'il tombe le dernier, que la chair devient fongueuse par le gland de l'esculus, du rouvre et du liége.

1 IX. Tous les arbres glandifères produisent aussi la noix de galle. Ils ne portent du gland que de deux années l'une. La noix de galle est la meilleure sur l'héméris (*quercus pubescens*), et la plus propre à la préparation des cuirs. Celle du chêne à large feuille y ressemble, mais elle est plus lisse (5) et beaucoup moins estimée; cet arbre porte aussi une noix de galle noire. Il y a, en effet, deux espèces de noix de galle (XXIV, 5); la noire est la meilleure pour la teinture. (VII.) La noix de galle naît le soleil quittant le signe des Gémeaux; toujours elle sort tout entière en une seule nuit. La noix de galle blanche croît aussi en un jour : si la chaleur la surprend, elle se dessèche aussitôt, et n'arrive pas à ses dimensions régulières, qui sont celles d'une fève. La noix de galle noire reste plus longtemps verte, et croît au point d'atteindre parfois la grosseur d'une pomme. Celle de la Commagène est la meilleure; la plus mauvaise est celle du rouvre; on la reconnaît à des trous qui laissent passer la lumière.

X. Le rouvre, outre le gland, donne encore plusieurs autres produits : les deux espèces de noix de galle, et une production qui ressemble à une mûre, si ce n'est qu'elle est sèche et dure : la plupart du temps elle a l'aspect d'une tête de taureau; elle renferme un fruit semblable au noyau de l'olive. Il naît encore sur le rouvre de petites boules ressemblant assez à des noix, et contenant à l'intérieur des flocons mous, propres à être employés dans les lampes; car ils brûlent même sans huile, comme la galle noire. Il porte aussi une autre petite boule, chevelue, sans aucun usage, mais qui cependant au printemps a un suc mielleux. Dans les aisselles des branches on trouve de petites boules non pédiculées, mais sessiles, ayant le point d'attache blanc, du reste bigarrées de noir; dans le milieu, elles ont une couleur écarlate; l'intérieur est vide, et a un goût amer. Quelquefois le rouvre produit aussi des pierres ponces, de petites boules formées par des feuilles roulées, et, sur une feuille rougeâtre, des noyaux aqueux, blanchâtres, transpa- 1 2

5 gitur durescens calyx, atque ita sudorem emittit. Pessima et carboni et materiæ haliphlœos dicta, cui crassissimus cortex atque caudex, et plerumque cavus fungosusque. Nec alia putrescit ex hoc genere, etiam quum vivit. Quin et fulmine sæpissime icitur, quamvis altitudine non excellat : ideo ligno ejus nec ad sacrificia uti fas habetur. Eidem raro glans, et quum tulit, amara, quam præter sues nullum attingat animal : ac ne hæ quidem, si aliud pabulum habeant. Hoc quoque inter reliqua neglectæ reli-
6 gionis est, quod emortuo carbone sacrificatur. Glans fagea suem hilarem facit, carnem coquibilem, ac levem et utilem stomacho : iligna, suem angustam, nitidam, strigosam, ponderosam : querna, diffusam : gravissima et ipsa glandium, atque dulcissima. Proximam huic cerream tradit Nigidius : nec ex alia solidiorem carnem, sed duram. Iligna tentari sues, nisi paulatim detur. Hanc novissimam cadere. Fungosam carnem fieri esculo, robore, subere.

1 IX. Quæ glandem ferunt, omnes et gallam, alternisque annis glandem. Sed gallam hemeris optimam, et coriis perficiendis aptissimam. Similem huic latifolia, sed læviorem, multoque minus probatam. Fert et nigram. Duo enim genera sunt. Hæc tingendis utilior. (VII.) Nascitur autem galla sole de Geminis exeunte, erumpens noctu semper universa. Crescit uno die candidior. Et si æstu excepta est, arescit protinus, neque ad justum incrementum pervenit : hoc est, ut nucleum fabæ magnitudine habeat. Nigra diutius viret : crescitque, ut interdum mali compleat magnitudinem. Optima Commagena, deterrima ex robore. Signum ejus, quod cavernæ translucent.

X. Robur, præter fructum, plurima et alia gignit. Namque fert et gallæ utrumque genus, et quædam veluti mora, ni distarent arida duritie : plerumque tauri caput imitantia, quibus fructus inest nucleis olivæ similis. Nascuntur in eo et pilulæ, nucibus non absimiles, intus habentes floccos molles lucernarum luminibus aptos. Nam et sine oleo flagrant, sicuti galla nigra. Fert et aliam inutilem pilulam cum capillo, verno tamen tempore melligeni succi. Gignunt et alæ ramorum ejus pilulas, corpore, non pediculo, adhærentes : candicantes umbilicis : cætera nigra varietate dispersa. Media cocci colorem habent. Apertis amara inanitas est. Aliquando et pumices gignit : necnon et e foliis convolutas pilulas : et in folio rubente aquosos nucleos, candicantes ac translucidos, quamdiu molles sint, in quibus et culices nascuntur : maturescunt in modum gallæ. 1 2

rents, tant qu'ils sont mous, dans lesquels il se forme aussi des insectes; ils mûrissent à la façon des noix de galle.

1 XI. (VIII.) Le rouvre porte aussi le cachrys: on donne ce nom à une petite boule employée en médecine à cause de ses propriétés caustiques. Le cachrys vient aussi sur le sapin, le larix, le picea, le tilleul, le noyer, le platane; il survit à la chute des feuilles, et dure tout l'hiver. Il contient un noyau semblable aux pignons; ce noyau croît pendant l'hiver; au printemps, la boule tout entière s'ouvre; elle tombe quand les feuilles ont commencé à croître. Telle est la multiplicité des produits que les rouvres donnent en
2 outre des glands. Il faut ajouter les bolets et les champignons dits suilli (XXII, 47), derniers stimulants trouvés par la gourmandise, lesquels poussent autour des racines. Les plus estimés sont ceux du quercus; ceux du rouvre, du cyprès et du pin sont nuisibles. Les rouvres produisent aussi le gui, et, au dire d'Hésiode (Op., 230), un miel. Il est certain que les rosées célestes, tombant, comme nous l'avons dit (XI, 12), du haut du ciel, se déposent de préférence sur les feuilles de cet arbre. Il est certain encore que le rouvre, brûlé, donne une cendre nitreuse.

1 XII. L'yeuse (*quercus coccifera*) défie toutes ces productions par la seule écarlate. C'est un grain semblant d'abord une gale de l'arbre, qui est la petite yeuse aquifolia (XVI, 8); on le nomme cusculium. En Espagne, les pauvres acquittent une moitié du tribut avec cette denrée. Nous avons, à propos de la pourpre (IX, 65), indiqué le moyen de l'employer avec le plus de succès. Il vient aussi dans la Galatie, l'Afrique, la Pisidie, la Cilicie; le plus mauvais est celui de Sardaigne.

1 XIII. Ce sont surtout les arbres à gland des Gaules qui produisent l'agaric (XXV, 57). C'est un champignon blanc (*agaricus officinalis*), odorant, utile comme antidote, croissant au sommet des arbres, et luisant pendant la nuit. Ce signe le fait reconnaître, et on le cueille pendant les ténèbres. Parmi les arbres à gland, celui qu'on nomme ægilops est le seul qui porte des toiles sèches, couvertes d'un poil blanc et mousseux, attachées non-seulement à l'écorce, mais encore aux branches, de la longueur d'une coudée, odorantes comme nous l'avons dit en parlant des parfums (XII, 50). Le liége est un arbre très-petit; 2
le gland en est très-mauvais et très-peu abondant; l'écorce seule est de produit; elle est très-épaisse; enlevée, elle revient; on en a vu même des planches de dix pieds. On l'emploie surtout pour les câbles des ancres des navires, pour les filets des pêcheurs, et pour fermer les vases; en outre, elle entre dans la chaussure d'hiver des femmes. Les Grecs nomment assez plaisamment ce végétal l'arbre de l'écorce. Quelques-uns le nomment yeuse femelle; et dans les pays où l'yeuse ne vient pas on y substitue le liége, surtout pour la charpenterie, par exemple aux environs d'Élis et de Lacédémone. On ne le trouve pas dans toute l'Italie; on ne le trouve pas du tout dans la Gaule.

XIV. (IX.) L'écorce du hêtre, du tilleul, du 1
sapin, du picea (XVI, 18), est très-en usage dans les campagnes; on en fait des paniers, des corbeilles, et de grands mannequins pour transporter la moisson et la vendange; on en borde le toit des chaumières. Les éclaireurs, écrivant au chef qui les envoie, gravent les lettres sur de l'écorce fraîche et pleine encore de suc. L'écorce du hêtre a de plus quelques usages religieux; l'arbre lui-même ne subsiste pas dépouillé de son écorce.

1 XI. (VIII.) Ferunt robora et cachryn (ita vocatur pilula in medicina urendi vim habens). Gignitur et in abiete, larice, picea, tilia, nuce, platano: postquam folia cecidere, hieme durans. Continet nucleum pineis similem: is crescit hieme, aperitur vere pilula tota: cadit, quum folia cœpere crescere. Tam multifera sunt, tot res præter glan-
2 dem pariunt robora. Sed et boletos, suillosque, gulæ novissima irritamenta, quæ circa radices gignuntur: quercus probatissimos; robur autem, et cupressus, et pinus, noxios. Robora ferunt et viscum, et mella, ut auctor est Hesiodus. Constatque rores melleos, e cælo, ut diximus, cadentes, non aliis magis insidere frondibus. Cremati quoque roboris cinerem nitrosum esse certum est.

1 XII. Omnes tamen has ejus dotes ilex solo provocat cocco. Granum hoc, primoque ceu scabies fruticis, parvæ aquifoliæ ilicis: cusculium vocant: pensionem alteram tributi pauperibus Hispaniæ donat. Usum ejus gratiorem in conchylii mentione tradidimus. Gignitur et in Galatia, Africa, Pisidia, Cilicia: pessimum in Sardinia.

1 XIII. Galliarum glandiferæ maxime arbores agaricum ferunt. Est autem fungus candidus, odoratus, antidotis efficax, in summis arboribus nascens, nocte relucens. Signum hoc ejus, quo in tenebris decerpitur. E glandiferis sola quæ vocatur ægilops, fert pannos arentes, muscoso villo canos, non in cortice modo, verum et e ramis dependentes cubitali magnitudine, odoratos, ut diximus inter unguenta. Suberi minima arbor, glans 2
pessima, rara: cortex tantum in fructu, præcrassus ac renascens, atque etiam in denos pedes undique explanatus. Usus ejus ancoralibus maxime navium, piscantiumque tragulis, et cadorum obturamentis: præterea in hiberno feminarum calceatu. Quamobrem non infacete Græci corticis arborem appellant. Sunt et qui feminam ilicem vocent: atque ubi non nascitur ilex, pro ea subere utantur, in carpentariis præcipue fabricis, ut circa Elin et Lacedæmonem. Nec in Italia tota nascitur, aut in Gallia omnino.

XIV. (IX.) Cortex et fagis, tiliæ, abieti, piceæ, in 1
magno usu agrestium. Vasa, corbesque, ac patentiora quædam messibus convehendis vindemiisque faciunt, atque prætexta tuguriorum. Scribit in recenti ad duces explorator, incidens litteras a succo. Nec non in quodam usu sacrorum religiosus est fagi cortex. Sed non durat arbor ipsa.

1 XV. (x.) Les meilleurs bardeaux se font avec le rouvre, puis avec les autres arbres à gland et le hêtre; les plus aisés à fabriquer sont ceux des arbres résineux, mais ils durent très-peu, si ce n'est ceux du pin. D'après Cornélius Népos, Rome fut couverte avec des bardeaux jusqu'à la guerre de Pyrrhus, pendant quatre cent soixante-dix ans. Il est certain que des forêts remarquables étaient répandues dans son enceinte. Aujourd'hui encore le nom de Jupiter Fagutal indique l'emplacement d'un bois de hêtres; des chênes étaient à la porte Querquetulane; on allait chercher des osiers à la colline Viminale, et tant de lieux où se trouvaient un bois et même deux. Après la retraite du peuple sur le Janicule (an de Rome 367), Q. Hortensius, dictateur, porta dans l'Esculetum (bois de chênes) une loi obligeant tous les Quirites [Romains] à obéir aux plébiscites.

1 XVI. On regardait alors comme exotiques, parce qu'ils n'étaient pas dans la banlieue, le pin (*pinus pinea*, L.), le sapin et les arbres résineux, dont nous allons parler maintenant, afin que l'on connaisse toute la méthode de préparer les vins. En Asie ou dans l'Orient, quelques-uns des arbres nommés plus haut produisent de la poix; en Europe, six espèces parentes les unes des autres en produisent; dans ce nombre sont le pin et le pinaster, qui ont la feuille en forme de chevelure, très-effilée, longue, et terminée en pointe. Le pin donne le moins de résine; les pommes de pin, dont nous avons parlé (xv, 9), en contiennent quelquefois, et à peine assez pour qu'on le compte parmi les arbres résineux.

1 XVII. Le pinaster (*pinus silvestris*, L.) n'est qu'un pin sauvage; il s'élève à une hauteur merveilleuse, touffu à partir du milieu, comme le pin à la cime. Il donne plus de résine; nous en décrirons plus bas l'extraction (xvi, 23). Il vient aussi dans les plaines. La plupart des auteurs pensent que le pinaster est, sous un autre nom, le même arbre que celui qui est répandu sur la côte d'Italie, et appelé tibule; mais un pinaster grêle, plus ramassé, sans nœuds, propre à la construction des liburniques (sorte de vaisseau de guerre), et presque sans résine.

XVIII. Le picea (faux sapin, *abies excelsa*, 1
DC.) aime les montagnes et le froid; arbre funèbre, qu'on met aux portes comme emblème de mort, et qui verdoie pour les bûchers. Toutefois, il est reçu depuis quelque temps dans les jardins des maisons, à cause de la facilité avec laquelle on le taille. Il donne beaucoup de résine, et cette résine est entremêlée de granulations blanches comme des perles, tellement semblables à l'encens, que, mélangées, on ne peut, à la vue, les en distinguer; de là les sophistications du marché de Séplasie (place de Capoue où se tenaient beaucoup de parfumeurs). Toutes ces espèces ont pour feuille 2
une sole courte, épaisse et dure, comme le cyprès. Le picea est presque dès la racine garni de branches d'une grosseur médiocre, adhérentes comme des bras aux côtés de l'arbre. Il en est de même du sapin, qu'on recherche pour les constructions navales. Le sapin (*abies pectinata*, DC) habite le haut des monts, comme s'il fuyait les mers; la forme n'en est pas différente de celle du picea; c'est un bois excellent pour les poutres et divers autres ouvrages. L'écoulement de la résine, qui est le seul produit du picea, fait du mal au sapin, qui en rend parfois un peu par l'exposition au soleil. Au contraire, le bois, qui est très-beau dans le sapin, ne sert dans le picea qu'à faire des bardeaux, des cuves et quelques autres ouvrages de menuiserie en petit nombre.

1 XV. (x.) Scandulæ e robore aptissimæ, mox e glandiferis aliis, fagoque: facillimæ ex omnibus quæ resinam ferunt: sed minime durant, præterquam e pino. Scandula contectam fuisse Romam, ad Pyrrhi usque bellum, annis CCCCLXX, Cornelius Nepos auctor est. Silvarum certe distinguebatur insignibus. Fagutali Jovi etiam nunc, ubi lucus fageus fuit: porta Querquetulana, colle in quem vimina petebantur, totque lucis, quibusdam et geminis. Q. Hortensius Dictator, quum plebs secessisset in Janiculum, legem in Esculeto tulit, ut quod ea jussisset, omnes Quirites teneret.

1 XVI. Peregrinæ tum videbantur, quoniam non erant suburbanæ, pinus atque abies, omnesque quæ picem gignunt, de quibus nunc dicemus, simul ut tota condiendi vina origo cognoscatur. Quædam ferunt in Asia, aut Oriente, e prædictis picem. In Europa sex genera cognatarum arborum ferunt. Ex iis pinus atque pinaster folium habent capillamenti modo prætenue, longumque, et mucrone aculeatum. Pinus fert minimum resinæ, interdum et nucibus ipsis, de quibus dictum est, vixque ut adscribatur generi.

1 XVII. Pinaster nihil aliud est, quam pinus silvestris, mira altitudine, et a medio ramosa, sicut pinus in vertice. Copiosiorem dat hæc resinam, quo dicemus modo. Gignitur et in planis. Easdem arbores alio nomine esse per oram Italiæ, quos tibulos vocant, plerique arbitrantur, sed graciles succinctioresque, et enodes, liburnicarum ad usus, pæne sine resina.

XVIII. Picea montes amat, atque frigora: feralis arbor, 1
et funebri indicio ad fores posita, ac rogis virens: jam tamen et in domos recepta, tonsili facilitate. Hæc plurimam resinam fundit, interveniente candida gemma, tam simili thuris, ut mixta visu discerni non queat: unde fraus Seplasiæ. Omnibus his generibus folia brevi seta, 2
et crassiore, duraque, ceu cupressis. Piceæ rami pæne statim ab radice modici, velut brachia, lateribus inhærent. Similiter abieti, expetitæ navigiis. Situs in excelso montium; ceu maria fugeret: nec forma alia. Materia vero præcipua trabibus, et plurimis vitæ operibus. Resina ei vitium, unde fructus unus piceæ: exiguumque sudat aliquando contactu solis. E diverso materies, quæ abieti pulcherrima, piceæ ad fissiles scandulas, cupasque, et pauca alia secamenta.

XIX. Quinto generi situs idem, eadem facies: larix voca- 1

1 XIX. La cinquième espèce a le même habitat,
le même aspect; on la nomme larix (mélèze, *la-
rix europæa*, D C). Le bois en est de beaucoup
préférable; il est incorruptible, et rebelle à la
destruction; en outre il est rougeâtre, et d'une
odeur assez forte. Il donne issue à une résine
plus abondantè, d'une couleur de miel, plus
2 visqueuse et ne se durcissant jamais. La sixième
espèce est la teda proprement dite (*pinus
mugho* ou *pinus cembro*), donnant plus de résine
que les autres, moins que le picea, et une résine
plus liquide, employée aussi pour les feux et les
lumières dans les cérémonies religieuses. Des
teda les mâles seuls portent ce que les Grecs ap-
pellent sycé (figue), d'une odeur très-forte. Le
3 larix devient teda par une maladie. Tous ces
arbres, mis au feu, donnent une fumée exces-
sive, lancent soudainement le charbon avec un
bruit de décrépitation et le projettent au loin,
excepté le mélèze, qui ne brûle pas, ne fait pas de
charbon, et n'est pas plus consumé qu'une pierre
par la force du feu. Tous sont perpétuellement
verts; et ils ne sont pas faciles à discerner les
uns des autres au feuillage, même pour des
connaisseurs, tant les espèces se confondent! Ce-
pendant le picea est moins haut que le mélèze;
celui-ci est plus gros, il a l'écorce plus lisse, la
feuille plus velue, plus grasse, plus dense et plus
flexible. Le picea a la feuille plus rare, plus sè-
che, plus ténue et plus roide; dans son ensemble
il est plus hérissé, et il est tout enduit de résine;
le bois en est plus semblable à celui du sapin.
Le mélèze brûlé sur pied ne repousse pas; le picea
repousse, comme cela arriva à Lesbos après l'em-
brasement du bois de la montagne des Pyrrhéens.
4 Dans la même espèce le sexe crée une nouvelle
différence : le mâle est plus court, et à feuilles
plus dures; la femelle, plus haute, à feuilles
plus grasses, simples et non rigides. Le bois du
mâle est dur, tordu, et difficile à mettre en œuvre;
celui des femelles est plus tendre; la hache en
fait la distinction. Dans toutes les espèces la ha-
che fait reconnaître le mâle; car elle est repous-
sée, s'enfonce avec plus de bruit, s'arrache avec
plus de peine. Le bois du mâle est tordu, et la
racine plus noire. Autour du mont Ida, en Troade, 5
la montagne ou la plage maritime ajoute une
nouvelle différence. En Macédoine, en Arcadie,
près d'Élis, les noms sont changés, et les au-
teurs ne sont pas d'accord entre eux sur ceux
qu'on doit assigner à chaque espèce; pour nous,
nous n'emploierons que des dénominations ro-
maines. Le sapin est de tous le plus grand; la
femelle est encore plus considérable; le bois en
est plus tendre et plus ouvrable; l'arbre est plus
rond; la feuille, pinnée, est touffue, au point
de ne pas laisser passer la pluie; et, en somme,
l'aspect de ce végétal est plus gai. Des rameaux 6
de ces divers arbres pendent, en forme de pani-
cules, des espèces de noix recouvertes de squa-
mes imbriquées. Le mélèze seul n'en présente pas.
Dans le sapin mâle, ces pignons ont des noyaux
en avant. Il n'en est pas de même dans le sapin
femelle. Dans le picea, ces noyaux, qui sont très-
petits et noirs, occupent le pignon entier, qui
est plus petit et plus grêle; les Grecs, qui nom-
ment ces noyaux phthirs, appellent le picea
phthirophoros (portant des phthirs); dans ce
même arbre les pignons du mâle sont plus ramas-
sés et moins humides de résine.

XX. Afin de ne rien omettre, nous dirons que 1
pour l'aspect l'if (*taxus baccata*, L.) ressemble à
ces arbres. L'if est très-peu vert, grêle, triste,
funeste, sans aucun suc, et de tous ces arbres

tur. Materies præstantior longe, incorrupta vis, mori contu-
max : rubens præterea, et odore acrior. Plusculum huic
erumpit liquoris, melleo colore, atque lentiore, numquam
2 durescentis. Sextum genus est teda proprie dicta, abun-
dantior succo quam reliqua, parciore liquidioreque quam
in picea, flammis ac lumini sacrorum etiam grata. Hæ,
mares dumtaxat, ferunt et eam, quam Græci sycen vo-
cant, odoris gravissimi. Laricis morbus est, ut teda fiat.
3 Omnia autem hæc genera accensa, fuligine immodica, car-
bonem repente exspuunt cum eruptionis crepitu, ejacu-
lanturque longe; excepta larice, quæ nec ardet, nec car-
bonem facit, nec alio modo ignis vi consumitur, quam
lapides. Omnia ea perpetuo virent, nec facile discernuntur
in fronde, etiam a peritis : tanta natalium mixtura est!
Sed picea minus alta quam larix. Illa crassior, leviorque
cortice, folio villosior, pinguior, et densior, molliorque
flexu. At piceæ rariora siccioraque folia, et tenuiora, ac
magis algentia, totaque horridior est, et perfusa resina.
Lignum abieti similius. Larix ustis radicibus non repul-
lulat; picea repullulat, ut in Lesbo accidit, incenso ne-
4 more Pyrrhæo. Alia etiamnum generibus ipsis in sexu
differentia. Mas brevior et durior : femina procerior,
pinguioribus foliis et simplicibus, atque non rigentibus.
Lignum maribus durum, et in fabrili opere contortum :
feminæ mollius, publico discrimine in securibus. Hæ in
quocumque genere deprehendunt marem; quippe respuun-
tur, et fragosius sidunt, ægrius revelluntur. Ipsa materies
retorrida, et nigrior maribus radix. Circa Idam in Troade 5
et alia differentia est, montanæ, maritimæque. Nam in
Macedonia et Arcadia, circaque Elin, permutant nomina,
nec constat auctoribus, quod cuique generi attribuant :
nos ista romano discernimus judicio. Abies e cunctis
amplissima est, et femina etiam prolixior : materie mol-
lior utiliorque, arbore rotundior, folio pinnato densa,
ut imbres non transmittat, atque hilarior in totum. E 6
ramis generum horum panicularum modo nucamenta
squamatim compacta dependent, præterquam larici. Hæc
abietis masculæ, primori parte nucleos habent : non
item feminæ. Piceæ vero totis paniculis, minoribus gra-
cilioribusque, minimos ac nigros. Propter quod Græci
phthirophoron eam appellant. In eadem nucamenta com-
pressiora maribus sunt, ac minus resina roscida.

XX. Similis his etiamnum aspectu est, ne quid præter- 1
eatur, taxus, minime virens, gracilisque et tristis, ac dira,

le seul qui produit des baies. Le fruit est vénéneux dans le mâle, dont les baies, surtout en Espagne, renferment un poison mortel. Des faits prouvent que des barils propres à porter du vin en voyage faits en Gaule avec ce bois ont donné la mort. D'après Sextius, cet arbre est appelé smilax par les Grecs ; et en Arcadie le poison en est si actif, qu'il tue ceux qui s'endorment ou mangent dessous. Des auteurs même prétendent que les poisons nommés aujourd'hui toxiques, dans lesquels on trempe les flèches, avaient été appelés taxiques (c'est-à-dire tirés du taxus, l'if). On a découvert que l'if devient inoffensif si on y enfonce un clou d'airain.

1 XXI. (XI.) La poix liquide, en Europe, s'obtient de la teda par le feu; on s'en sert pour enduire les navires, et elle a en outre beaucoup d'autres emplois (XXIV, 23). On fend ce bois en menus morceaux; on le met dans des fours qu'on chauffe en les entourant de feu de toute part à l'extérieur. La poix vierge coule comme de l'eau par un canal; on la nomme en Syrie cedrium; elle possède tant de force, que dans l'Égypte on l'emploie, en onction, à la conservation des cadavres (XXI, 3 ; XXIV, 23).

1 XXII. La résine qui vient ensuite, déjà plus épaisse, constitue la poix proprement dite. Jetée ensuite dans des chaudières de cuivre, on l'épaissit avec du vinaigre; et, coagulée, elle a reçu le nom de poix Brutienne. On ne s'en sert que pour poisser les jarres et les vases (XXIV, 23); elle diffère des autres poix par la viscosité; de plus, elle a une couleur rutilante; elle est plus grasse que toutes les autres. On en prépare avec le picea (6); on met dans de fortes cuves de chêne du picea et des pierres très-échauffées; ou si on n'a pas de cuves, on fait un tas de morceaux de picea, comme pour la fabrication du charbon (XVI, 8) : c'est avec cette poix qu'on prépare les vins (XIV, 24); on la moud comme de la farine; la couleur en est assez noire. La 2
même résine, bouillie légèrement avec de l'eau et puis passée, prend une couleur fauve, devient visqueuse, et se nomme poix distillée. Pour cet usage on n'emploie guère que les rebuts et les parties dures de la résine. Autre est la préparation de la poix appelé ecrapula (XIV, 25) : on prend de la fleur crue de résine (résine non encore cuite), détachée de l'arbre avec beaucoup d'éclats de bois minces et courts; on la broie assez menu pour qu'elle passe au crible; puis on l'arrose avec de l'eau bouillante jusqu'à cuisson. La partie grasse qu'on en exprime (XV, 7, 6) est la 3
meilleure résine; elle est rare, on ne la trouve que dans un petit nombre de lieux de l'Italie Subalpine; les médecins l'emploient. On fait cuire un conge (3 litr., 24) de résine blanche dans deux conges d'eau de pluie. D'autres pensent qu'il vaut mieux la cuire sans eau à petit feu pendant un jour entier, et toujours dans un vase de cuivre blanc (XXXIV, 20). D'autres font aussi bouillir de la térébenthine (XIV, 25; XXIV, 22) dans une poêle très-chaude; ils la préfèrent aux autres. La résine qu'on estime le plus ensuite est celle du lentisque.

XXIII. (XII.) Il ne faut pas omettre que les Grecs 1
nomment zopissa de la poix raclée sur les navires (XXIV, 26) et mêlée avec de la cire; il n'est rien que les hommes n'essayent : elle est de beaucoup préférable pour les usages auxquels on emploie la poix et la résine, sans doute à cause de la dureté que lui a communiquée le sel marin. On ouvre le picea du côté du soleil, non par une 2
incision, mais par l'ablation d'un lambeau d'écorce; cette ouverture est ordinairement de deux pieds, et à une coudée au moins du sol; et on

nullo succo, ex omnibus sola baccifera. Mas noxio fructu. Letale quippe baccis, in Hispania præcipue, venenum inest. Vasa etiam viatoria ex ea vinis in Gallia facta, mortifera fuisse compertum est. Hanc Sextius smilacem a Græcis vocari dixit : et esse in Arcadia tam præsentis veneni, ut qui obdormiant sub ea, cibumve capiant, moriantur. Sunt qui et taxica hinc appellata dicant venena, quæ nunc toxica dicimus, quibus sagittæ tinguntur. Repertum, innoxiam fieri, si in ipsam arborem clavus æreus adigatur.

1 XXI. (XI.) Pix liquida in Europa e teda coquitur, navalibus muniendis, multosque alios ad usus. Lignum ejus concisum, furnis undique igni extra circumdato, fervet. Primus sudor aquæ modo fluit canali : hoc in Syria cedrium vocatur : cui tanta vis est, ut in Ægypto corpora hominum defunctorum eo perfusa serventur.

1 XXII. Sequens liquor, crassior jam, picem fundit. Hæc rursus in cortinas æreas conjecta, aceto spissatur : et coagulata Brutiæ cognomen accepit : doliis dumtaxat, vasisque cæteris utilis, lentore ab alia pice differens : item colore rutilante, et quod pinguior est reliqua illa omni.. Fit e picea, resina ferventibus cocta lapidibus, in alveis validi roboris : aut si alvei non sint, struis congerie, velut in carbonis usu. Hæc in vinum additur, farinæ modo tusa, nigrior colore. Eadem resina si cum aqua levius de- 2
coquatur coleturque, rufo colore lentescit, ac stillatitia vocatur. Seponuntur autem ad id fere vitia resinæ corterque. Alia temperies ad crapulam. Namque flos crudus resinæ, cum multa assula tenui brevique avulsus, conciditur ad cribri minuta; deinde ferventi aqua, donec coquatur, perfunditur. Hujus expressum pingue, præcipua resina 3
fit, atque rara, nec nisi paucis in locis Subalpinæ Italiæ, conveniens medicis. Resinæ albæ congium in duobus aquæ pluviæ coquunt. Alii utilius putant sine aqua coquere lento igne tota die, utique vase æris albi. Item terebinthinam in sartagine referventi, hanc cæteris præferentes. Proxima ex lentisco.

XXIII. (XII.) Non omittendum apud eosdem zopissam 1
vocari derasam navibus maritimis picem cum cera, nihil non experiente vita, multo efficaciorem ad omnia, quibus pices resinæque prosunt, videlicet adjecto salis callo. Ape- 2
ritur picea e parte solari, non plaga, sed vulnere ablati corticis, quum plurimum bipedali hiatu, ut a terra cubito

n'épargne même pas le bois, ce qui se fait pour les autres arbres, les éclats ayant aussi de l'utilité; on estime l'éclat qui est le plus voisin du sol; les éclats plus élevés donnent de l'amertume.
3 Puis tout le liquide résineux arrive de l'arbre entier dans la plaie. Il en est de même dans la teda (xvi, 19). Quand le liquide a cessé de couler, on fait une semblable ouverture d'un autre côté, puis une troisième; puis l'arbre tout entier est coupé, et on en brûle la moelle (*comme chandelle*). Dans la Syrie on enlève l'écorce au térébinthinier; et là on l'enlève même aux branches et aux racines, bien que pour les autres résines on rebute ces parties. Dans la Macédoine on brûle le mélèze mâle entier, et les racines seulement du mélèze femelle. Théopompe a écrit que dans le territoire des Apolloniates on trouve de la poix fossile (xxxv, 51), qui n'est pas plus mauvaise
4 que la poix de Macédoine. La meilleure poix, partout, se tire d'arbres venus dans des lieux exposés au soleil et à l'aquilon. Celle que produisent les lieux ombragés a un aspect désagréable et une odeur repoussante. Dans les hivers froids la poix est plus mauvaise, moins abondante et incolore. Quelques-uns pensent que dans les lieux montagneux elle est plus abondante, plus colorée et plus douce; que l'odeur aussi est plus agréable tant qu'elle reste résine (xvi, 22), mais qu'à la cuisson elle rend moins de poix, parce qu'elle s'en va en sérosité; que les arbres résineux sont dans les montagnes plus menus que dans les plaines, et que ceux des montagnes et des plaines donnent moins de résine par un temps serein. Quelques arbres donnent un produit l'année qui suit l'incision; d'autres, deux ans après; d'autres, trois. La plaie se remplit de résine, mais il ne se forme ni écorce ni cicatrice : ces arbres ne se cicatrisent pas. Quelques auteurs ont 5
fait une espèce particulière du sappinum, parce qu'il provient de la graine des arbres résineux, comme nous l'avons dit en parlant des pignons (xv, 9); et ils donnent le nom de teda aux parties inférieures de cet arbre, bien que la véritable teda ne soit rien autre chose que le picea, qui, par la culture, a perdu un peu de son caractère sauvage. On nomme sapinus le bois coupé des arbres résineux, comme nous le dirons (xvi, 76).

XXIV. (xiii.) C'est en effet pour le bois que la 1
nature a produit les autres arbres, et le frêne (*fraxinus excelsior*, DC.) surtout en fournit en abondance. C'est un arbre élevé et rond; la feuille en est pinnée; il a été rendu très-célèbre par les éloges d'Homère et par la lance d'Achille (Il. xx, 277). Le bois en est employé dans plusieurs ouvrages. Le frêne qui croît sur le mont Ida en Troade ressemble tellement au cèdre (7), que, l'écorce étant enlevée, il trompe les acheteurs. Les Grecs en ont distingué deux espèces : l'une longue et sans nœuds, l'autre courte, plus dure, plus foncée, à feuilles de laurier. Les Macédoniens donnent le nom de bumelia à un frêne très-grand, et dont le bois est très-flexible. D'autres ont divisé les espèces d'après la considération de l'habitat, le frêne de plaine ayant le bois madré, celui de montagne l'ayant serré. Les auteurs grecs disent que les feuilles de cet arbre sont mortelles aux bêtes de somme, et inoffensives pour les ruminants. En Italie elles ne font aucun mal, 2
même aux bêtes de somme; loin de là, dans les morsures des serpents rien n'est plus utile que de les appliquer sur les plaies, après avoir bu du suc exprimé de ces feuilles. Telle en est la vertu, que les serpents ne se mettent pas sous l'ombre que cet arbre projette, même le matin ou le soir, alors

quum minimum absit. Nec corpori ipsi parcitur, ut in cæteris, quoniam astula in fructu est. Verum hæc terræ
3 proxima laudatur : altior amaritudinem affert. Postea humor omnis e tota confluit in hulcus : item in teda. Quum id manare desiit, simili modo ex alia parte aperitur, ac deinde alia. Postea tota arbor succiditur, et medulla ejus uritur. Sic et in Syria terebintho detrahunt cortices, ibi quidem et e ramis, ac radicibus, quum resina damnetur ex his partibus. In Macedonia laricem masculam urunt, feminæ radices tantum. Theopompus scripsit, in Apolloniatarum agro picem fossilem, non deteriorem Macedonica,
4 inveniri. Pix optima ubique ex apricis, Aquilonis situ. Ex opacis horridior, virusque præferens. Frigida hieme, deterior, ac minus copiosa, et decolor. Quidam arbitrantur in montuosis copia præstantiorem ac colore, et dulciorem fieri, odorem quoque gratiorem, dum resina sit : decoctam autem minus picis reddere, quoniam in serum abeat : tenuioresque esse ipsas arbores, quam in planis : sed has et illas serenitate steriliores. Fructum quædam proximo anno ab incisu largiuntur, aliæ secundo, quædam tertio. Expletur autem plaga resina, non cortice, nec cicatrice,
5 quæ in hac arbore non coit. Inter hæc genera proprium quidam fecere sappium, quoniam ex cognatione earum seritur, qualis dicta est in nucleis; ejusque arboris imas partes tedas vocant : quum sit illa arbor nil aliud, quam picea, feritatis paulum mitigatæ satu : sapinus autem materies cæsarum e genere sit, sicuti docebimus.

XXIV. (xiii.) Materiæ enim causa reliquas arbores na- 1
tura genuit, copiosissimamque fraxinum. Procera hæc ac teres : pinnata et ipsa folio : multumque Homeri præconio, et Achillis hasta nobilitata. Materies est ad plurima utilis. Ea quidem, quæ fit in Ida Troadis, in tantum cedro similis, ut ementes fallat, cortice ablato. Græci duo genera ejus fecere : longam, enodem : alteram brevem, duriorem, fusvioremque, laureis foliis. Bumeliam vocant in Macedonia amplissimam, lentissimamque. Alii situ divisere. Campestrem enim esse crispam, montanam spissam. Folia earum jumentis mortifera, cæteris ruminantium innocua, Græci prodidere. In Italia, nec jumentis nocent. Contra 2
serpentes vero succo expresso ad potum, et imposita hulceribus, opifera, ac nihil æque, reperiuntur. Tantaque est vis, ut ne matutinas quidem, occidentesve umbras, quamvis sint longissimæ, serpens arboris ejus attingat, adeo ipsam procul fugiat. Experti prodimus : si fronde ea

qu'elle est la plus longue, et que même ils s'en tiennent fort loin. Si on renferme (nous en avons fait l'expérience) un serpent entre un cercle de feuillage de frêne et un brasier, le reptile ira se jeter plutôt dans le brasier que dans le frêne. Par une merveilleuse bonté, la nature a placé la floraison du frêne avant la sortie des serpents, et la chute des feuilles de cet arbre après leur retraite dans leurs trous.

1 XXV. (XIV.) Dans le tilleul (*tilia europœa*, L.) le mâle et la femelle diffèrent à tout égard. Dans le mâle le bois est dur, noueux, plus roux et plus odorant; l'écorce aussi est plus épaisse, et, détachée, on ne peut la plier. Il ne porte ni graine ni fleur, comme en porte le tilleul femelle, dont l'arbre est plus gros, le bois blanc et excellent. Il est singulier qu'aucun animal ne touche au fruit, le suc des feuilles et de l'écorce étant doux. Entre l'écorce et le bois sont des enveloppes, membranes fines et multipliées qu'on nomme tilleuls; on en fait des liens; les plus fines se nomment philyres; elles sont célèbres par le cas que les anciens en ont fait, comme bandelettes des couronnes (XXI, 4). Le bois n'est pas attaqué par les vers; il s'élève à une hauteur très-médiocre, mais il est utile.

1 XXVI. (XV.) L'érable (*acer pseudoplatanus*, L.), à peu près de la même grosseur, vient immédiatement après le citre (XIII, 29), pour l'élégance et le fini des ouvrages. On en distingue plusieurs espèces. Le blanc (*acer pseudoplatanus*, L.), qui est d'une blancheur admirable, est appelé gaulois dans l'Italie transpadane, et il vient au delà des Alpes. L'autre espèce a des taches marbrées; dans toute sa beauté, il est dénommé d'après sa ressemblance avec la queue du paon; le meilleur est en Istrie et en Rhétie. L'érable de qualité inférieure se nomme crassivenium. Les Grecs les distinguent par l'habitat : l'érable de plaine étant blanc, non marbré (ils le nomment glinos) (*acer creticum*), l'érable de montagne étant marbré, plus dur; et dans cette espèce même le mâle est plus marbré, et s'emploie dans les ouvrages plus élégants. La troisième espèce, d'après les Grecs, est le zygia (*acer campestre*, L.), bois rougeâtre, facile à fendre, à écorce livide et raboteuse; d'autres auteurs aiment mieux en faire une espèce indépendante de l'érable, et le nomment en latin carpinus (charme, *carpinus betulus*, L.)

XXVII. (XVI.) Ce qu'il y a de plus beau dans l'érable, c'est le bruscum, et surtout le molluscum. Ce sont deux tubérosités de cet arbre; le bruscum a des veines plus contournées; celles du molluscum sont répandues d'une manière plus simple; et si le molluscum était assez gros pour faire des tables, on le préférerait indubitablement au citre (XIII, 29); au lieu qu'à part les couvertures des tablettes et le plaqué (8) des lits, on ne le voit que rarement employé. On fait aussi avec le bruscum des tables noirâtres. On trouve dans l'aune (*alnus glutinosa*, L.) une tubérosité aussi inférieure aux précédentes que l'aune lui-même est inférieur à l'érable. L'érable mâle fleurit le premier. On préfère aussi les érables venus dans des lieux secs aux érables venus dans des lieux humides; il en est de même pour le frêne. Il y a encore au delà des Alpes un arbre dont le bois est très-semblable à celui de l'érable blanc; on le nomme staphylodendron (*staphylea pinnata*, L.); il porte des gousses, et dans ces gousses des noyaux, qui ont le goût de l'aveline. 1

XXVIII. Au rang des bois les plus estimés est le buis (*buxus semper virens*, L.), rarement veiné, et jamais ailleurs que dans la racine. Du 1

gyroque claudatur ignis et serpens, in ignes potius, quam in fraxinum fugere serpentem. Mira naturæ benignitas, prius quam hæ prodeant, florere fraxinum, nec ante conditas folia dimittere.

1 XXV. (XIV.) In tilia mas et femina differunt omni modo. Namque et materies mari dura, rufiorque ac nodosa, et odoratior; cortex quoque crassior, ac detractus inflexibilis. Nec semen fert, aut florem, ut femina, quæ crassior arbore, materie candida præcellensque est. Mirum in hac arbore, fructum a nullo animalium attingi, foliorum corticisque succum esse dulcem. Inter corticem ac lignum tenues tunicæ multiplici membrana, e quibus vincula, tiliæ vocantur : tenuissimæ earum philyræ, coronarum lemniscis celebres, antiquorum honore. Materies teredinem non sentit, proceritate perquam modica, verum utilis.

1 XXVI. (XV.) Acer ejusdem fere amplitudinis, operum elegantia ac subtilitate citro secundum. Plura ejus genera. Album, quod præcipui candoris, vocatur Gallicum in Transpadana Italia, transque Alpes nascens. Alterum genus crispo macularum discursu : qui quum excellentior fuit, a similitudine caudæ pavonum nomen accepit, in Istria, Rhætiaque præcipuum. E viliore genere, crassivenium vocatur. Græci situ discernunt. Campestre enim candidum esse, nec crispum, quod glinon vocant : montanum vero crispius, duriusque : etiamnum e mascula crispius ad lautiora opera. Tertium genus zygiam, rubentem, fissili ligno, cortice livido, et scabro. Hoc alii generis proprii esse malunt, et latine carpinum appellant.

XXVII. (XVI.) Pulcherrimum vero est bruscum, multoque excellentius etiamnum molluscum. Tuber utrumque arboris ejus : bruscum intortius crispum : molluscum simplicius sparsum. Et si magnitudinem mensarum caperet, haud dubie præferretur citro. Nunc intra pugillares, lectorumque silicios, aut laminas, raro usu spectatur. E brusco fiunt et mensæ nigrescentes. Reperitur et in alno tuber : tanto deterius, quanto ab acere alnus ipsa distat. Aceris mares prius florent. Etiamnum in siccis natæ præferuntur aquaticis, sicut et fraxini. Est et trans Alpes arbor, simillima aceri albo materia, quæ vocatur staphylodendron. Fert siliquas, et in iis nucleos, sapore nucis avellanæ. 1

XXVIII. In primis vero materies honorata buxo est, 1

reste, c'est un bois pour ainsi dire dormant et silencieux, recommandable par sa dureté et sa couleur jaune. L'arbre lui-même est employé dans la topiaire (9). Il y en a trois espèces : le gaulois, que l'on fait monter en pyramide et atteindre une hauteur considérable ; l'oléastre, bon à rien et répandant une odeur désagréable ; le buis d'Italie, espèce sauvage, je pense, que la culture a améliorée : ce dernier s'étend davantage, forme des haies épaisses, est toujours vert, et se laisse tail-
2 ler. Le buis abonde dans les Pyrénées, les monts Cytoriens et la contrée de Bérécynte (v, 29) ; il est très-gros dans la Corse, et la fleur n'en est pas à dédaigner ; elle rend le miel amer. La graine en est rejetée par tous les animaux. Le buis du mont Olympe en Macédoine est plus grêle, mais petit. Il aime les lieux froids, bien exposés. Il résiste au feu comme le fer ; il n'est bon ni pour chauffer, ni pour la fabrication du charbon.

1 XXIX. (XVII.) Entre les arbres précédents et les arbres à fruit se place l'orme (*ulmus campestris*, L.), à cause, d'une part, de son bois, de l'autre, de sa sympathie pour les vignes. Les Grecs en distinguent deux espèces : l'orme de montagne, qui est plus grand, et celui de plaine, qui est comme un arbrisseau. L'Italie donne le nom d'atiniens aux plus élevés, et parmi ceux-ci préfère ceux qui viennent dans un lieu sec et non arrosé. La seconde espèce est l'orme gaulois. La troisième est l'orme italien à feuilles plus touffues, un seul pédicule portant plusieurs feuilles. La quatrième est l'orme sauvage. Les ormes atiniens ne portent pas de samara ; c'est le nom de la graine d'orme. Tous les ormes proviennent de bouture (XVII, 9 et 15) ; tous, excepté l'atinien, proviennent aussi de graine.

1 XXX. (XVIII.) Après avoir parlé des arbres les plus célèbres, il me reste à exposer certaines généralités sur eux tous. Le cèdre, le mélèze, la teda, et les autres arbres résineux, aiment les montagnes ; il en est de même du houx, du buis, de l'yeuse, du genévrier, du térébinthinier, du peuplier, de l'orne, du cornouiller et du charme. On trouve encore dans l'Apennin un arbrisseau appelé cotinus (XIII, 41) (le fustet, *rhus cotinus*, L.), renommé pour colorer les étoffes de lin à la façon de la pourpre. Le sapin, le rouvre, le châtaignier, le tilleul, l'yeuse, le cornouiller, se plaisent également dans les montagnes et les vallées. L'érable, le frêne, le sorbier, le tilleul, le 2
cerisier, aiment les montagnes arrosées. On ne voit guère dans les montagnes le prunier, le grenadier, l'olivier sauvage, le noyer, le mûrier, le sureau. Le cornouiller, le coudrier, le quercus, l'orne (*fraxinus ornus*, L.), l'érable, le frêne, le hêtre, le charme, descendent aussi dans les plaines ; l'ormeau, le pommier, le poirier, le laurier, le myrte, le cornouiller sanguin (XVI, 43 ; XXIV, 43), l'yeuse, et les genêts propres à la teinture des étoffes (*genista tinctoria*, L.), montent aussi jusque dans les lieux montagneux. Le sor- 3
bier, et encore plus le bouleau, se plaisent dans les lieux froids. Le bouleau est un arbre de la Gaule, très-blanc et très-élancé. Il figure dans les faisceaux redoutables des magistrats ; on l'emploie aussi à faire des cercles et les côtes des corbeilles. En Gaule, on en extrait de la résine par la cuisson. Aux lieux froids appartient aussi l'épine, qui donne les torches nuptiales du meilleur augure, parce que les pasteurs qui enlevèrent les Sabines firent des torches avec ce végétal, au dire de Masurius. Maintenant on emploie le plus ordinairement pour torches le charme et le coudrier (XV, 24).

raro crispanti, nec nisi radice : cætero lenis quies materiæ, silentio quodam, et duritie, ac pallore commendabilis : in ipsa vero arbore topiario opere. Tria ejus genera : Gallicum, quod in metas emittitur, amplitudinemque proceriorem. Oleastrum in omni usu damnatum, gravem præfert odorem. Tertium genus nostrates vocant silvestre, ut credo, mitigatum satu : diffusiùs, et densitate parie-
2 tum ; virens semper, ac tonsile. Buxus Pyrenæis, ac Cytoriis montibus plurima, et Berecyntio tractu : crassissima in Corsica, flore non spernendo : quæ causa amaritudinis mellis. Semen illius cunctis animantibus invisum. Hæc in Olympo Macedoniæ gracilior, sed brevis. Amat frigida, aprica. In igne quoque duritia, quæ ferro ; nec flamma, nec carbone utilis.

1 XXIX. (XVII.) Inter has atque frugiferas, materie vitiumque amicitia, accipitur ulmus. Græci duo ejus genera novere : montuosam, quæ sit amplior : campestrem, quæ fruticosa. Italia Atinias vocat excelsissimas, et ex iis siccanas præfert, quæ non sint riguæ. Alterum genus Gallicas. Tertium nostrates, densiore folio, et ab eodem pediculo numerosiore. Quartum silvestre. Atiniæ non ferunt samaram : ita vocatur ulmi semen : omnesque radicum plantis proveniunt : reliquæ semine.

XXX. (XVIII.) Nunc celeberrimis arborum dictis, quædam in universum de cunctis indicanda sunt. Montes amant cedrus, larix, teda, et cæteræ, e quibus resina gignitur. Item aquifolia, buxus, ilex, juniperus, terebinthus, populus, ornus, cornus, carpinus. Est et in Apennino frutex, qui vocatur cotinus, ad linamenta modo conchylii colore insignis. Montes et valles diligit abies, robur, castaneæ, tilia, ilex, cornus. Aquosis montibus 2
gaudent acer, fraxinus, sorbus, tilia, cerasus. Non temere in montibus visæ sunt prunus, Punicæ, oleastri, juglans, morus, sambuci. Descendunt et in plana, cornus, corylus, quercus, ornus, acer, fraxinus, fagus, carpinus. Subeunt et in montuosa, ulmus, malus, pirus, laurus, myrtus, sanguinei frutices, ilex, tingendisque vestibus nascentes genistæ. Gaudet frigidis sorbus, et magis etiam betulla. 3
Gallica hæc arbor mirabili candore atque tenuitate, terribilis magistratuum virgis. Eadem circulis flexibilis, item corbium costis. Bitumen ex ea Galliæ excoquunt. In eosdem situs comitatur et spina, nuptiarum facibus auspicatissima, quoniam inde fecerint pastores qui rapuerunt Sabinas, ut auctor est Masurius. Nunc facibus carpinus et corylus familiarissimæ.

XXXI. Aquas odere cupressi, juglandes, castaneæ, labur- 1

1 XXXI. Le cyprès, le noyer, le châtaignier, et (xvii, 35, 17) l'aubour (*cytisus laburnum*, L.), haïssent l'eau. L'aubour est un arbre des Alpes, assez peu connu, ayant le bois dur et blanc, et une fleur longue d'une coudée, à laquelle les abeilles ne touchent pas. L'eau ne plaît pas non plus à l'arbre appelé barbe de Jupiter (*anthyllis barba Jovis*, L.), lequel se laisse tailler par la topiaire (10), est touffu et arrondi, et a une feuille argentée. Il faut des lieux humides au saule, à l'aune, au peuplier, au siler (xxiv, 44) (*salix caprœa* ou *salix vitellina*, L.), au troène (*ligustrum vulgare*, L.), utile pour les tessères militaires; il en faut de même au vaccinium, cultivé en Italie, et employé par les marchands d'esclaves (xxi, 97), et au vaccinium dont on fait dans les Gaules une pourpre servant à la teinture des vêtements des esclaves (airelle, *vaccinium myrtilus*, L). Tous les arbres qui sont communs aux montagnes et aux plaines deviennent plus grands et prennent une apparence plus belle dans les plaines; mais ils ont le bois meilleur et plus veiné dans les montagnes, excepté les pommiers et les poiriers.

1 XXXII. (xix.) De plus, parmi les arbres, les uns perdent les feuilles, les autres sont couverts d'une chevelure toujours verte. Avant de parler de cette différence, signalons-en une autre, qui doit passer devant : il y a certains arbres, pour ainsi dire civilisés, qui doivent être dénommés par cette qualité; ces arbres bienfaisants, qui charment l'homme par leurs fruits ou quelque propriété avantageuse, ou par l'ombre qu'ils donnent, peuvent être, à bon droit, appelés arbres civilisés.

1 XXXIII. (xx.) Parmi ces derniers ne perdent pas les feuilles : l'olivier, le laurier, le palmier, le myrte, le cyprès, le pin, le lierre, le rhododendron (laurier-rose, *nerion oleander*, L.) et la sabine (xxiv, 61), quoiqu'on en fasse une herbe. Le rhododendron, comme le nom l'indique, vient de la Grèce : les uns l'ont appelé nérion, d'autres rhododaphné, feuillage éternel, fleurs semblables à la rose, tige arborescente; c'est un poison pour les bêtes de somme, les chèvres et les moutons. Le même est pour l'homme un remède contre le venin des serpents. (xxi.) Parmi 2
les arbres des forêts, ne perdent pas les feuilles : le sapin, le mélèze, le pinaster, le genévrier, le cèdre, le térébinthinier, le buis, l'yeuse, le houx, le liége, l'if, le tamarix (xiii, 37). L'adrachné (*arbutus adrachne*, L.) en Grèce, et partout l'arbousier (xiii, 40) (*arbutus unedo*, L.), tiennent le milieu entre les arbres toujours verts et ceux dont les feuilles tombent : ces deux végétaux perdent toutes les feuilles, excepté celles de la cime. Parmi les arbrisseaux, une certaine ronce et le roseau ne perdent pas leurs feuilles.
Dans le territoire de Thurium, où fut Sybaris, 3
on apercevait de la ville un chêne dont les feuilles ne tombaient jamais, et qui ne commençait pas à bourgeonner avant le milieu de l'été. Il est singulier que cette particularité, rapportée par les auteurs grecs, ait été depuis passée sous silence parmi nous. Telle est, en effet, la puissance de certaines localités, que dans les environs de Memphis d'Égypte, et à Éléphantine dans la Thébaïde, nul arbre, pas même la vigne, ne perd ses feuilles.

XXXIV. (xxii.) A part les arbres qui viennent 1
d'être nommés, tous les autres (il serait long de les énumérer) perdent les feuilles. On a observé qu'elles ne se dessèchent que si elles sont minces, larges et molles; que celles qui ne tombent pas sont dures, épaisses et étroites. C'est un faux principe de dire que les arbres dont le suc est gras ne perdent pas les feuilles : qui, en effet,

num. Alpina et hæc arbor, nec vulgo nota, dura ac candida materie, cujus florem cubitalem longitudine apes non attingunt. Odit et quæ appellatur Jovis barba, in opere topiario tonsilis, et in rotunditatem spissa, argenteo folio. Non nisi in aquosis proveniunt salices, alni, populi, siler, ligustra tesseris utilissima. Item vaccinia, Italiæ mancupiis sata : Galliæ vero etiam purpuræ tingendæ causa ad servitiorum vestes. Quæcumque communia sunt montibus planisque, majora fiunt, aspectuque pulcriora in campestribus; meliora materie, crispioraque in montibus : exceptis malis, pirisque.

1 XXXII. (xix.) Præterea arborum aliis decidunt folia : aliæ sempiterna coma virent. Quam differentiam antecedat necesse est prior. Sunt enim arbores quædam urbaniores, quas his placet nominibus distinguere. Hæ mites, quæ fructu, aut aliqua dote, umbrarumve officio humanius juvant, non improbe dicantur urbanæ.

1 XXXIII. (xx.) Harum generi non decidunt : oleæ, lauro, palmæ, myrto, cupresso, pinis, ederæ, rhododendro, et (quamvis herba dicatur) sabinæ. Rhododendron, ut nomine apparet, a Græcis venit. Alii nerion vocarunt, alii rhododaphnen, sempiternum fronde, rosæ similitudine, caulibus fruticosum. Jumentis caprisque et ovibus venenum est. Idem homini contra serpentium venena remedio.
(xxi.) Silvestrium generis folia non decidunt abieti, larici, 2
pinastro, junipero, cedro, terebintho, buxo, ilici, aquifolio, suberi, taxo, tamarici. Inter utraque genera sunt adrachne in Græcia, et ubique unedo. Reliqua enim folia decidunt his, præterquam in cacuminibus. Non decidunt autem et in fruticum genere cuidam rubo, et calamo. In 3
Thurino agro, ubi Sybaris fuit, ex ipsa urbe prospiciebatur quercus una, numquam folia dimittens, nec ante mediam æstatem germinans. Idque mirum est, Græcis auctoribus proditum, apud nos postea sileri. Nam locorum tanta vis est, ut circa Memphim Ægypti, et in Elephantine Thebaidis, nulli arbori decidant, ne vitibus quidem.

XXXIV. (xxii.) Cæteræ omnes extra prædictas (et- 1
enim enumerare longum), folia deperdunt : observatumque non arescere, nisi tenuia, et lata, et mollia. Quæ vero non decidant, callo crassa, et angusta esse. Falsa definitio est, non decidere his, quarum succus pinguior sit. Quis enim potest in ilice intelligere? Decidere Timæus

pourrait retrouver cette condition dans l'yeuse? Timée le mathématicien pense qu'elles tombent, le soleil traversant la constellation du Scorpion, par l'influence de cet astre et un certain venin de l'air; mais nous sommes en droit de nous étonner pourquoi cette cause, qui est générale, n'agit pas sur tous les arbres. C'est dans l'automne que tombent les feuilles de la plupart des arbres; quelques-uns les perdent plus tard, et en
2 retardent la chute jusqu'en hiver; et pour cela il n'importe pas que le bourgeonnement de l'arbre ait été précoce, quelques-uns bourgeonneant des premiers et se dépouillant des derniers, par exemple l'amandier, le frêne, le sureau, tandis que le mûrier bourgeonne des derniers, et perd ses feuilles des premiers. En ceci le terrain a aussi une grande influence; les feuilles tombent plus tôt dans les terrains secs et maigres, plus tôt encore quand l'arbre est vieux. Plusieurs même les perdent avant la maturité des fruits : sur le figuier tardif, le poirier d'hiver et le grenadier, il arrive un moment où l'on ne voit plus que des fruits sur la tige. Ce n'est pas que sur les arbres à feuillage perpétuel les mêmes feuilles durent toujours, mais pendant que les nouvelles poussent les vieilles se dessèchent; cela arrive surtout à l'époque des solstices.

1 XXXV. Les feuilles restent les mêmes dans chaque espèce, excepté sur le peuplier, le lierre et le ricin, qui, avons-nous dit (xv, 7), se nomme également cici. (xxiii.) On connaît trois espèces de peupliers : le blanc (*populus alba*, L.), le noir (*P. nigra*, L.), et le libyque (tremble, *P. tremula*, L.) a feuilles très-petites, très-noires, et qui est très-estimé pour les champignons qu'il produit. Le peuplier blanc a la feuille bicolore, blanche en dessus, verte en dessous. Ce peuplier, le noir et le ricin, ont dans leur jeunesse la feuille arrondie au compas; elle devient anguleuse dans la vieillesse de l'arbre; au contraire, la feuille du lierre, d'abord anguleuse, s'arrondit. Les feuilles du peuplier laissent tomber un duvet très-long; sur le peuplier blanc, qui, dit-on, a des feuilles plus nombreuses, ce duvet est blanc, et ressemble à des villosités. Les grenadiers et les amandiers ont des feuilles rouges.

XXXVI. L'orme, le tilleul, l'olivier, le peu- 1
plier blanc et le saule, présentent une particularité merveilleuse (xviii, 68, 2) : les feuilles de ces arbres se retournent en sens inverse après le solstice d'été, et aucun signe n'indique avec plus de certitude que cette époque est passée. (xxiv.) Ces arbres offrent aussi la différence commune à toutes les feuilles, à savoir que la face inférieure qui regarde la terre a une couleur herbacée et est aussi la plus lisse. Les nervures, la partie 2
dure, les nœuds, sont sur la face supérieure (11); l'inférieure est marquée de lignes, comme la main humaine. La feuille de l'olivier est en dessus plus blanche et moins lisse; il en est de même pour le lierre. Les feuilles de tous les arbres se retournent chaque jour sous l'action du soleil, afin que les parties inférieures soient échauffées. La face supérieure de toutes les feuilles porte un duvet, en quelque petite quantité qu'il soit; ce duvet est de la laine dans certaines contrées (vi, 20).

XXXVII. Nous avons dit (xiii, 7) que dans 1
l'Orient on fait de forts cordages avec les feuilles du palmier, cordages qui valent mieux dans l'eau. Chez nous on cueille d'ordinaire les feuilles du palmier aussitôt après la moisson; les meilleures sont celles qui ne se sont pas divisées. On les fait sécher à couvert pendant quatre jours, puis on les étend au soleil; on les laisse la nuit à l'air jusqu'à ce qu'elles soient sèches et blanches, après

mathematicus sole Scorpionem transeunte, sideris vi, et quodam veneno aeris, putat. Cur ergo non eadem causa adversum omnes polleat, jure miremur. Cadunt plurimis autumno. Quædam tardius amittunt, atque in hiemes
2 prorogant moras. Neque interest maturius germinasse : utpote quum quædam primæ germinent, et inter novissimas nudentur; ut amygdalæ, fraxini, sambuci. Morus autem novissima germinat, cum primis folia dimittit. Magna et in hoc vis soli. Prius decidunt in siccis macrisque : et vetustæ prius arbori : multis etiam, antequam maturescat fructus. In serotina ficu, et hiberna piro, et malo granato est pomum tantum aspici in matre. Neque his autem, quæ semper retinent comas, eadem folia durant : sed subnascentibus aliis, tum arescunt vetera : quod evenit circa solstitia maxime.

1 XXXV. Foliorum unitas in suo cuique genere permanet, præterquam populo, ederæ, crotoni, quam et cici diximus vocari. (xxiii.) Populi tria genera; alba, ac nigra, et quæ Libyca appellatur, minima folio, ac nigerrima, fungisque enascentibus laudatissima. Alba folio bicolor, superne candicans, inferiore parte viridi. Huic, nigræque, et crotoni, folia in juventa circinatæ rotunditatis sunt : vetustiora in angulos exeunt. E contrario ederæ angulosa rotundantur. Populorum foliis grandissima lanugo evolat : candidæ, traditæ folio numerosiore, candida, et ut villi. Folia granatis et amygdalis rubentia.

XXXVI. Mirum in primis id, quod ulmo, tiliæque, et 1
oleæ, et populo albæ, et salici evenit. Circumaguntur enim folia earum post solstitium : nec alio argumento certius intelligitur sidus confectum. (xxiv.) Est et publica omnium foliorum in ipsis differentia. Namque pars inferior a terra herbido viret colore. Ab eadem læviora, nervos, 2
callumque, et articulos in superiore habent parte : incisuras vero subter, ut manus humana. Oleæ superne candidiora, et minus lævia : item ederæ. Sed omnium folia quotidie ad solem oscitant, interiores partes tepefieri volentia. Superior pars omnium lanuginem quantulamcumque habet, quæ in aliis gentium lana est.

XXXVII. In Oriente funes validos e palmæ foliis fieri 1
dictum est, eosque in humore utiliores esse. Et apud nos fere palmis a messe decerpuntur. Ex his meliora, quæ sese non diviserint. Siccantur sub tecto quaternis diebus : mox

quoi on les fend pour les mettre en œuvre.

1 XXXVIII. Les feuilles sont très-larges sur le figuier, la vigne et le platane; étroites sur le grenadier et l'olivier; capillaires sur le pin et le cèdre; aiguës sur le houx et l'yeuse (le genévrier a une épine au lieu de feuille); charnues sur le cyprès et le tamarix (XIII, 37); très-épaisses sur l'aune; longues sur le roseau et le saule; bifides sur le palmier (XIII, 7); arrondies sur le poirier; mucronées sur le pommier; anguleuses sur le lierre; fendues sur le platane; dentelées en forme de peigne sur le picea et le sapin; découpées dans tout le contour sur le rouvre; à surface épineuse dans la ronce. Les feuilles sont mordantes sur quelques végétaux, par exemple sur les orties, piquantes sur le pin, le picea, le sapin, le mélèze, le cèdre et les houx (XVI, 8 et 12); à pétiole court sur l'olivier et l'yeuse, à pétiole long sur la vigne, à pétiole tremblant sur les peupliers, qui sont les seuls dont les feuilles fassent du bruit
2 entre elles. Dans une espèce de pommier (XV, 15), une petite feuille et parfois même deux proéminent au milieu du fruit. Les feuilles sont rangées les unes autour des branches, les autres au sommet des rameaux; le rouvre en a sur le tronc même. Elles sont serrées ou écartées; celles qui sont larges sont toujours plus écartées. Symétriques sur le myrte (XV, 37), concaves sur le buis, elles sont sans ordre sur le pommier. Plusieurs feuilles sortent d'un même pétiole sur le pommier et le poirier. Elles ont des veines ramifiées sur l'orme et le cytise. Caton (*De re rust.*, V, XXX et XLV) ajoute que l'on coupe les feuilles du peuplier et du chêne, et il recommande qu'on les donne aux animaux avant qu'elles soient complétement desséchées. Il veut même que l'on donne aux bœufs les feuilles de figuier, d'yeuse et de lierre. On fait manger aussi les feuilles de roseau et de laurier. Les feuilles du sorbier tombent toutes à la fois; celles des autres tombent peu à peu. Nous n'en dirons pas davantage sur les feuilles.

XXXIX. (XXV.) Voici l'ordre annuel que suit la 1
nature : le premier acte est la fécondation, quand le Favonius commence à souffler, vers le 6 des ides de février (8 février) (II, 47). Ce vent féconde tout ce qui vit sur la terre, puisqu'il féconde même les cavales en Espagne, comme nous avons dit (VIII, 67) : c'est le souffle générateur du monde, et, dans l'opinion de quelques-uns, le nom qu'il porte lui vient de *fovere* (réchauffer). Il souffle du couchant équinoxial, et ouvre le printemps (XVIII, 77). Les paysans disent que la nature est alors en chaleur, parce qu'elle brûle de recevoir les semences, et parce que le Favonius apporte la vie à tous les végétaux. Les végétaux conçoivent à des jours différents, suivant leur nature individuelle : les uns immédiatement comme les animaux, les autres plus tard, et ils portent pendant un temps plus long le produit de la conception; on nomme ce travail germination. L'enfantement, c'est la floraison; la fleur sort d'utricules rompues. La croissance du fruit, c'est l'éducation. La croissance du fruit et la germination sont des opérations laborieuses.

XL. La fleur est l'indice du printemps dans sa 1
plénitude, et de la renaissance de l'année; la fleur est la joie des arbres. Alors ils apparaissent tout nouveaux, tout autres qu'ils ne sont; alors ils étalent à l'envi les couleurs variées qui les embellissent. Mais cet ornement a été refusé à beaucoup; tous ne fleurissent pas; il est certains arbres sombres qui ne sont pas sensibles aux joies de la saison. Aucune fleur n'égaye ni l'yeuse, ni le picea, ni le mélèze, ni le pin; aucun signal à nuances diverses n'annonce chez eux la renais-

in sole expanduntur, et noctibus relicta, donec candore inarescant, postea in opera finduntur.

1 XXXVIII. Latissima fico, viti, platano : angusta myrto, Punicæ, oleæ : capillata pino, cedro : aculeata aquifolio, et ilicum generi; nam junipero spina pro folio est : carnosa cupresso, tamarici : crassissima alno : longa arundini, salici : palmæ etiam duplicia : circinata piro, mucronata malo, angulosa ederæ, divisa platano : insecta pectinum modo piceæ, abieti : sinuosa toto ambitu robori : spinosa cute, rubo. Mordacia sunt quibusdam, ut urticis. Pungentia pino, piceæ, abieti, larici, cedro, aquifoliis. Pediculo brevi oleæ, et ilici : longo vitibus : tremulo populis,
2 et iisdem solis inter se crepitantia. Jam et in pomo ipso, mali quodam in genere, parva mediis emicant folia, interim et gemina. Præterea aliis circa ramos, aliis et in cacumine ramorum : robori, et in caudice ipso. Jam densa, ac rara, semperque lata rariora. Disposita myrto, concava buxo, inordinata pomis. Plura eodem pediculo exeuntia malis pirisque. Ramulosa ulmo, et cytiso. Quibus adjicit Cato decidua, populea quernaque, animalibus jubens dari non perarida : bubus quidem et ficulnea, ilignaque, et ederacea. Dantur et ex arundine, ac lauro. Decidunt sorbo universa, cæteris paulatim. Et de foliis hactenus.

XXXIX. (XXV.) Ordo autem naturæ annuus ita se 1
habet. Primus est conceptus, flare incipiente vento Favonio, circiter fere sextum Idus Februarii. Hoc maritantur vivescentia e terra : quippe quum etiam equæ in Hispania, ut diximus. Hic est genitalis spiritus mundi, a fovendo dictus, ut quidam existimavere. Flat ab occasu æquinoctiali, ver inchoans. Catulitionem rustici vocant, gestiente natura semina accipere, eoque animam inferente omnibus satis. Concipiunt variis diebus, et pro sua quæque natura. Alia protinus, ut animalia : tardius aliqua, et diutius gravida partus gerunt : quod germinatio ideo vocatur. Pariunt vero quum florent, flosque ille ruptis constat utriculis. Educatio in pomo est : hoc, et germinatio, laborum.

XL. Flos est pleni veris indicium, et anni renascentis; 1
flos gaudium arborum. Tunc se novas aliasque quam sunt, ostendunt : tunc variis colorum picturis in certamen usque luxuriant. Sed hoc negatum plerisque. Non enim omnes florent : et sunt tristes quædam, quæque non sentiant

sance annuelle des fruits. Il en est de même pour le figuier et le caprifiguier; la fleur se change immédia-
2 tement en fruit. Sur les figuiers il faut aussi remarquer ces fruits avortés qui ne mûrissent jamais. Les genévriers ne fleurissent pas non plus. Quelques auteurs en distinguent deux espèces : l'une fleurit, et n'a pas de fruit; l'autre ne fleurit pas, et produit, sans intermédiaire, des baies qui demeurent deux ans sur la tige. Mais cela est faux; l'aspect des genévriers ne s'égaye jamais. Ainsi, dans la vie, la destinée de beaucoup d'hommes est toujours sans fleurs.

1 XLI. Tous les arbres bourgeonnent, même ceux qui ne fleurissent pas. A cet égard la différence des localités est grande : dans la même espèce, les arbres plantés dans les lieux marécageux bourgeonnent les premiers, puis ceux des plaines; en dernier lieu ceux des forêts. Les poiriers sauvages sont par eux-mêmes plus tardifs que les autres poiriers. Au premier souffle du Favonius bourgeonnent le cornouiller, puis le laurier, et un peu avant l'équinoxe le tilleul et l'érable. Au nombre des plus avancés sont le peuplier, l'orme, le saule, l'aune, le noyer. Le platane aussi est hâtif. D'autres bourgeonnent à l'entrée du printemps : le houx, le térébinthinier, le paliure, le châtaignier, les arbres à gland. Au contraire, le pommier est tardif, et le liége le plus tardif de tous. Quelques-uns bourgeonnent deux fois (12), soit par la fertilité exubérante du sol, soit par la bénignité excitante de l'atmosphère; cela se voit surtout dans les céréales. Toutefois un bourgeonnement excessif épuise les arbres.
2 Outre le bourgeonnement du printemps, certains arbres ont naturellement d'autres bourgeonnements qui dépendent de l'influence de constellations particulières, et que nous exposerons plus convenablement dans le dix-huitième livre (XVIII, 57). Le bourgeonnement d'hiver est au lever de l'Aigle, celui de l'été au lever de la Canicule, le troisième au lever d'Arcturus. Quelques-uns pensent que ces deux bourgeonnements sont communs à tous les arbres, mais qu'ils se remarquent surtout dans le figuier, la vigne, le grenadier; et la raison qu'ils allèguent, c'est qu'en Thessalie et en Macédoine les figuiers à cette époque fournissent le plus de figues; mais cela se voit surtout en Égypte. 3
Le bourgeonnement, dès qu'il est commencé, continue sur tous les arbres, excepté le rouvre, le sapin, le mélèze, qui ont trois intermissions et trois pousses; aussi jettent-ils trois fois des écailles. Tous les arbres jettent des écailles dans le bourgeonnement, l'épiderme de l'arbre qui bourgeonne se rompant. Leur premier bourgeonnement est au commencement du printemps, pendant quinze jours environ. Leur second bourgeonnement est au moment où le soleil traverse les Gémeaux. On voit alors la pointe des premiers bourgeons poussés par ceux qui suivent, ce que l'on reconnaît à une nodosité. Leur troisième bourgeonnement s'opère au solstice, il est le plus court de tous, et ne dure pas au delà de sept jours : alors on voit clairement l'articulation des bour- 4
geons qui croissent. La vigne seule bourgeonne deux fois : la première lors de l'apparition de la grappe, la seconde lors de la maturation. Les arbres qui ne fleurissent pas n'ont que le bourgeonnement et la maturité du fruit. Quelques-uns fleurissent dès qu'ils sont en bourgeons, et traversent hâtivement cette période; mais les fruits mûrissent tardivement, comme sur la vigne. D'autres arbres bourgeonnent et fleurissent tardivement, et le fruit mûrit hâtivement, par exemple le mûrier (XVIII, 67), qui bourgeonne le der-

gaudia annorum. Nam neque ilex, picea, larix, pinus, ullo flore exhilarantur, natalesve pomorum recursus annuos versicolori nuntio promittunt : nec fici, atque caprifici.
2 Protinus enim fructum flores gignunt. In ficis mirabiles sunt et abortus, qui numquam maturescunt. Nec juniperi florent. Quidam earum duo genera tradunt : alteram florere, nec ferre : quæ vero non floreat, ferre protinus baccis nascentibus, quæ biennio hæreant. Sed id falsum : omnibusque iis dura facies semper. Sic et hominum multis fortuna sine flore est.

1 XLI. Omnes autem germinant, etiam qui non florent, magna et locorum differentia. Quippe quum ex eodem genere quæ sunt in palustribus, priora germinent : mox campestria, novissima in silvis. Per se autem tardius piri silvestres, quam cætera. Primo Favonio cornus, proxime laurus, pauloque ante æquinoctium tilia, acer. Inter primas vero populus, ulmus, salix, alnus, nuces. Festinat et platanus. Cæteræ vere cœpturo, aquifolium, terebinthus, paliurus, castanea, glandes. Serotino autem germine malus, tardissimo suber. Quibusdam geminatur germinatio, nimia soli ubertate, aut invitantis cæli voluptate : quod magis in herbis segetum evenit. In arboribus tamen nimia
2 germinatio elassescit. Sunt aliæ naturales quibusdam, præterque vernas, quæ suis constant sideribus, quorum ratio aptius reddetur tertio ab hoc volumine. Hiberna Aquilæ exortu, æstiva Canis ortu, tertia Arcturi. Has duas quidam omnibus arboribus communes putant : sentiri autem maxime in fico, vite, Punicis : causam afferentes, quoniam in Thessalia Macedoniaque plurima tum ficus exeat. Maxime tamen in Ægypto apparet hæc ratio. 3
Et reliquæ quidem arbores, ut primum cœpere, continuant germinationem : robur, et abies, et larix, intermittunt tripartito, ac terna germina edunt : ideo et ter squamas corticum spargunt : quod omnibus arboribus in germinatione evenit, quoniam prægnantium rumpitur cortex. Est autem prima earum incipiente vere, circiter XV diebus. Iterum germinant transeunte Geminos sole. Sic fit, ut prima cacumina impelli secutis appareat, geniculato incremento. Tertia est earumdem ad solstitium brevissima, nec diutius septenis diebus. Clareque et tunc cernitur ex- 4
crescentium cacuminum articulatio. Vitis sola bis parturit : quum primum emittit uvam : iterum quum digerit. Eorum quæ non florent, partus tantum est et maturitas. Quædam statim in germinatione florent, properantque in eo : sed maturescunt tarde, ut vites. Serotino quædam germinatu florent, maturantque celeriter, sicuti morus,

nier de tous les arbres domestiques, et seulement quand les froids sont complétement passés; c'est pour cela qu'on le nomme le plus sage des arbres. Mais le bourgeonnement, quand il est commencé, s'y déploie sur tous les points avec tant de force qu'il s'accomplit en une seule nuit, même avec un bruit sensible.

1 XLII. Des arbres qui, comme nous l'avons dit (xvi, 41), bourgeonnent en hiver au lever de l'Aigle, l'amandier, le premier de tous, fleurit au mois de janvier; au mois de mars l'amande est mûre. Viennent ensuite le prunier d'Arménie (xv, 12) (abricot), puis le tuber, puis la pêche précoce (xv, 11); les deux premiers sont exotiques, le troisième est précoce par l'effet de la culture. Mais, dans l'ordre de la nature, parmi les arbres sauvages les premiers qui fleurissent sont le sureau, qui a le plus de moelle, et le cornouiller
2 mâle, qui n'en a point. Parmi les arbres domestiques le premier est le pommier, et peu après (à tel point qu'on pourrait en croire la floraison simultanée) le poirier, le cerisier et le prunier. Le laurier les suit; après le laurier vient le cyprès, puis le grenadier et le figuier; mais la vigne et l'olivier bourgeonnent quand ceux-là sont déjà en fleur. Ces deux arbres conçoivent au lever des Pléiades (xviii, 66) : c'est là leur constellation. La vigne fleurit au solstice d'été, ainsi que l'olivier, qui commence un peu plus tard. La floraison passe en sept jours, jamais plus tôt, quelquefois plus lentement; aucune ne dépasse quatorze jours. Toutes les floraisons sont terminées avant le 8 des ides de juillet (le 8 juillet) et l'arrivée (xviii, 68) des vents étésiens.

1 XLIII. Sur quelques arbres le fruit ne succède pas immédiatement à la chute des fleurs. (xxvi.) Le cornouiller, vers le solstice d'été, pousse un fruit d'abord blanc, puis couleur de sang. Le cornouiller femelle (*cornus sanguinea*, L.), après l'automne, porte des baies acerbes, auxquelles aucun animal ne peut toucher; le bois aussi en est spongieux et inutile, tandis que celui du cornouiller mâle est des plus forts, tant est grande la différence dans une même espèce. Le térébinthinier, l'érable et le frêne produisent à l'époque de la moisson; le noyer, le poirier et le pommier, excepté le poirier d'hiver et le poirier précoce, en automme; les arbres à gland, encore plus tard, au coucher des Pléiades (xviii, 59), excepté le chêne esculus, qui produit en automne; quelques espèces de poiriers et de pommiers, et le liége, à l'entrée de l'hiver. Le sapin porte vers le solstice d'été des fleurs couleur de safran, et la graine est mûre après le coucher des Pléiades. Le pin et le picea bourgeonnent environ quinze jours avant le sapin; néanmoins ils ne donnent non plus leur graine qu'après le coucher des Pléiades.

XLIV. Le citronnier (xii, 7), le genévrier et 1
l'yeuse passent pour donner des fruits toute l'année, et sur ces arbres le nouveau fruit est suspendu à côté de celui de l'année précédente. Toutefois le plus admirable est le pin : il a un fruit qui est mûr, un qui arrivera à maturité l'année suivante, et un autre qui mûrira la troisième année; aucun arbre ne se prodigue davantage : le mois même où l'on cueille une pomme de pin une autre pomme mûrit; et l'arrangement est tel, qu'il ne se passe pas un mois sans qu'une pomme ne mûrisse. Les pommes qui se sont fendues sur l'arbre même se nomment azanies (desséchées), et si on ne les ôte pas elles gâtent les autres.

XLV. Les seuls arbres qui ne portent aucun 1
fruit, c'est-à-dire pas même une graine, sont : le

quæ novissima urbanarum germinat, nec nisi exacto frigore; ob id dicta sapientissima arborum. Sed quum cœpit, in tantum universa germinatio erumpit, ut una nocte peragat, etiam cum strepitu.

1 XLII. Ex his, quæ hieme Aquila exoriente (ut diximus) concipiunt, floret prima omnium amygdala mense januario : martio vero pomum maturat. Ab ea proxime florent Armeniaca, dein tuberes, et præcoces : illæ peregrinæ, hæ coactæ. Ordine autem naturæ, silvestrium primæ, sambucus, cui medulla plurima : et cui nulla,
2 cornus mascula. Urbanarum, malus : parvoque post, ut simul videri possit, pirus, et cerasus, et prunus. Sequitur laurus, illamque cupressus: dein Punica, fici. At vites et oleæ florentibus jam iis germinant. Concipiunt Vergiliarum exortu. Hoc sidus illarum est. Floret autem solstitio vitis, et quæ paulo serius incipit, olea. Deflorescunt omnia septenis diebus, non celerius : quædam tardius, sed nulla pluribus bis septenis. Omnia et intra viii idus julii, Etesiarum præcursu.

1 XLIII. Nec statim fructus sequitur in aliquibus. (xxvi.) Cornus enim circa solstitia reddit primo candidum, postea sanguineum. Ex eo genere femina post autumnum fert baccas acerbas, et ingustabiles cunctis animantibus : ligno quoque fungosa et inutilis, quum mas e fortissimis quoque sit : tanta differentia ab eodem genere fit. Sed et terebinthus messibus reddit semen, et acer, et fraxinus : nuces, et mala, et pira, præterquam hiberna, aut præcocia, autumno. Glandiferæ serius etiamnum, Vergiliarum occasu : esculus tantum autumno. Incipiente autem hieme quædam genera mali, pirique, et suber. Abies flores croci colore circa solstitium, semen reddit post Vergiliarum occasum. Pinus autem et picea præveniunt germinatione quindecim fere diebus. Semen vero post Vergilias et ipsæ reddunt.

XLIV. Citreæ, et juniperus, et ilex, anniferæ haben- 1
tur, novusque fructus in his cum annotino pendet. In maxima tamen admiratione pinus est : habet fructum maturescentem : habet proximo anno ad maturitatem venturum, ac deinde tertio. Nec ulla arborum avidius se promittit. Quo mense ex ea nux decerpitur, eodem maturescit alia : et sic dispensatur, ut nullo non mense maturescant. Quæ se in arbore ipsa divisere, azaniæ vocantur : læduntque cæteras nisi detrahantur.

XLV. Fructum arborum solæ nullum ferunt, hoc est, 1

tamarix (xxiv, 41), qui ne sert qu'à faire des balais; le peuplier, l'aune, l'orme atinien (xvi, 29), l'alaterne (*rhamnus alaternus*, L.), dont les feuilles tiennent le milieu entre les feuilles de l'yeuse et celles de l'olivier. On regarde comme sinistres et la religion condamne les arbres que l'on ne sème jamais, et qui ne portent pas de fruits. Crémutius rapporte que l'arbre auquel Phyllis (13) se pendit n'est jamais vert. Les arbres à gomme se fendent après le bourgeonnement; la gomme ne s'épaissit qu'après que le fruit a été enlevé.

1 XLVI. Les jeunes arbres sont improductifs tant qu'ils croissent. Les fruits qui tombent le plus facilement avant la maturité sont ceux du palmier, du figuier, de l'amandier, du pommier, du poirier, et aussi du grenadier; ce dernier perd même sa fleur par des rosées excessives et par du brouillard. Aussi les cultivateurs courbent les branches du grenadier, de peur qu'étant droites elles ne reçoivent et ne retiennent l'humidité nuisible. Le poirier et l'amandier (xvii, 2, 1), quand même il ne pleuvrait pas, mais si le vent du midi souffle ou si le ciel est nuageux, perdent leurs fleurs; ils perdent aussi leurs premiers fruits si, la floraison étant passée, il survient un temps semblable. Le saule perd sa graine de très-bonne heure, avant qu'elle ne soit aucunement mûre (xxiv, 37) : aussi Homère (Od., x, 510) a-t-il donné à cet arbre l'épithète de perdant son fruit (ὠλεσίκαρπος). Les âges suivants, violant les lois de la nature, ont donné un autre sens à cette phrase : il est certain que la graine de saule frappe les femmes de stérilité. La nature, prévoyante aussi en cela, a donné peu de soins à la graine d'un arbre qui vient sans peine de bouture. Cependant il est, dit-on, un saule dont les graines arrivent à maturité : il est dans l'île de Crète, à la descente de la caverne de Jupiter : cette graine farouche et ligneuse est de la grosseur d'un pois chiche.

XLVII. Quelques arbres deviennent impro- 1
ductifs par la faute du terroir : ainsi, dans l'île de Paros est un bois taillis qui ne produit rien; dans l'île de Rhodes, les pêchers ne font que fleurir (xv, 13) (14). Cette stérilité provient aussi du sexe : les arbres mâles ne produisent rien. Quelques auteurs, faisant une transposition, disent que ce sont les mâles qui produisent. Un arbre trop touffu peut aussi être stérile.

XLVIII. Parmi les arbres productifs, quelques 1
uns portent des fruits sur les côtés et au sommet des branches, tels que le poirier, le grenadier, le figuier et le myrte. C'est, au reste, la même disposition que pour les céréales et les légumineuses : dans les unes l'épi est au sommet; dans les autres la gousse est sur les côtés. Le palmier est, comme nous l'avons dit (xiii, 7), le seul dont le fruit pendant en grappe soit dans une spathe.

XLIX. Les autres arbres ont le fruit sous les 1
feuilles, afin qu'il soit protégé. Le figuier fait exception; la feuille en est très-grande, et donne beaucoup d'ombre : aussi le fruit est-il placé au-dessus, et d'ailleurs la feuille pousse plus tard que le fruit. On rapporte une singularité dans une espèce qu'on trouve en Cilicie, en Chypre et en Grèce : les figues sont sous les feuilles, et les figues qui ne mûrissent pas viennent après les feuilles. Le figuier donne aussi des fruits précoces, qu'à Athènes on nomme prodromes. Cela se voit surtout sur le figuier de Laconie.

L. (xxvii.) Il y a des figuiers (xv, 19) qui 1
portent deux fois. Dans l'île de Céos les figuiers sauvages portent trois fois : le premier produit appelle le suivant, et celui-ci le troisième; avec

ne semen quidem, tamarix scopis tantum nascens, populus, alnus, ulmus Atinia, alaternus, cui folia inter ilicem et olivam. Infelices autem existimantur, damnatæque religione, quæ neque seruntur umquam, neque fructum ferunt. Cremutius auctor est, numquam virere arborem, ex qua Phyllis se suspenderit. Quæ gummi gignunt, post germinationem aperiuntur : gummi vero non nisi fructu detracto spissatur.

1 XLVI. Novellæ arbores carent fructu quamdiu crescunt. Perdunt facillime ante maturitatem, palma, ficus, amygdala, malus, pirus : item Punica, quæ etiam roribus nimiis et pruinis florem amittit. Qua de causa inflectunt ramos ejus, ne subrecti humorem infestum excipiant, atque contineant. Pirus et amygdala, etiamsi non pluat, sed fiat Austrinum cælum, aut nubilum, amittunt florem et primos fructus; si, quum defloruere, tales dies fuerint. Ocyssime autem salix amittit semen, antequam omnino maturitatem sentiat, ob id dicta Homero frugiperda : sequuta ætas scelere suo interpretata est hanc sententiam, quando semen salicis mulieri sterilitatis medicamentum esse constat. Sed in hoc quoque providens natura, facile nascenti, et depacto surculo, incuriosius semen dedit. Una tamen proditur ad maturitatem perferre solita, in Creta insula, ipso descensu Jovis speluncæ, torvum ligneumque, magnitudine ciceris.

XLVII. Fiunt vero quædam loci vitio infructuosa, sicut 1
in Paro silva cædua, quæ nihil fert. Persicæ arbores in Rhodo florent tantum. Fit hæc differentia et ex sexu : in iisque mares non ferunt. Aliqui hoc permutantes, mares esse, quæ ferant, tradunt. Facit et densitas sterilitatem.

XLVIII. Gignentium autem quædam et lateribus ra- 1
morum, et cacuminibus ferunt : ut pirus, Punica, ficus, myrtus : cætero eadem natura, quæ frugibus. Namque et in eis spica in cacumine nascitur, legumina in lateribus. Palma sola (ut dictum est) in spathis habet fructum, racemis propendentem.

XLIX. Reliquis sub folio pomum, ut protegatur, ex- 1
cepta fico, cui folium maximum umbrosissimumque, et ideo supra id pomum : ei demum serius folium nascitur, quam pomum. Insigne proditur in quodam genere Ciliciæ, Cypri, Helladis, ficos sub folio, grossos vero post folium nasci. Ficus et præcoces habet, quas Athenis prodromos vocant. In Laconico genere maxime sunt.

L. (xxvii.) Sunt et biferæ in eisdem. In Cea insula capri- 1

ce dernier se fait la caprification (xv, 21). Les fruits du figuier sauvage naissent à l'opposite des feuilles. Parmi les poiriers et les pommiers il y en a qui portent deux fois, comme il y en a de précoces. Le pommier sauvage porte deux fois; le second produit vient après le lever d'Arcturus (xviii, 74), surtout dans les localités bien exposées. Il y a des vignes qui portent jusqu'à trois fois, ce qui les a fait appeler folles : sur le même cep des grappes mûrissent, d'autres
2 grossissent, d'autres sont en fleur. M. Varron (*De re rust.*, 7) rapporte qu'il y avait à Smyrne, auprès du temple de la Mère des dieux, une vigne qui portait deux fois, et un pommier dans le territoire de Consentia. Cela se voit constamment dans le territoire de Tacape en Afrique, dont nous parlerons plus amplement ailleurs (xviii, 51), tant est grande la fertilité du terroir. Le cyprès porte aussi trois fois : on en récolte les baies en
3 janvier, en mai et en septembre, et elles sont de trois grosseurs différentes. Les arbres offrent des différences, même dans la distribution du fruit : l'arbousier et le chêne en ont le plus à la cime; le noyer et le figuier (xv, 19) marisque, dans le bas. Tous les arbres, à mesure qu'ils vieillissent, deviennent plus hâtifs; ils le sont plus aussi dans les lieux bien exposés, et dans une terre qui n'est pas grasse. Tous les arbres sauvages sont plus tardifs; quelques-uns même n'ont jamais de fruits complétement mûrs. Les arbres dont on laboure le pied ou qu'on arrose sont plus hâtifs que ceux qu'on néglige; ils sont aussi plus fer-
1 tiles.

LI. La fertilité présente encore des différences suivant l'âge : l'amandier et le poirier sont le plus fertiles dans la vieillesse, ainsi que les arbres à gland et une certaine espèce de figuier; les autres sont le plus fertiles dans la jeunesse, et le fruit mûrit plus tardivement; cela se remarque surtout dans les vignes : les vieilles donnent un vin meilleur, les jeunes en donnent en plus grande quantité. Le pommier vieillit très-vite, et les fruits qu'il donne dans sa vieillesse valent moins; ils sont plus petits, et sujets à être attaqués par les vers; ces insectes attaquent l'arbre même. De tous les arbres à fruit, le figuier est le seul auquel on fasse subir une préparation en vue de la précocité; extravagance du luxe, qui paye plus cher ce qui ne vient pas à son temps (xxiii, 63). Tous les arbres féconds avant le temps vieillissent plus rapidement, et même quelques-uns meurent tout d'un coup, ayant été épuisés par un ciel trop favorable; cela arrive surtout aux vignes.
(xxviii.) Au contraire, le mûrier vieillit très-len- 2
tement; son fruit ne le fatigue pas. Les arbres dont le bois est veiné vieillissent tardivement aussi, tels que l'érable, le palmier et le peuplier. Les arbres dont on laboure le pied vieillissent plus vite. (xxix.) Ceux des forêts vieillissent le plus tardivement. En somme, toute culture accroît la fertilité, et la fertilité avance la vieillesse; aussi les arbres cultivés sont-ils les premiers à fleurir, les premiers à bourgeonner, en un mot précoces en tout; car tout ce qui est faible est soumis davantage aux influences atmosphériques.

LII. Plusieurs arbres donnent plus d'un pro- 1
duit, comme nous l'avons dit à propos des arbres à gland (xvi, 9-14). Dans ce nombre est le laurier, qui porte des espèces de grappes; surtout le laurier stérile, qui ne produit rien autre : aussi quelques-uns le regardent-ils comme le laurier mâle. Les noisetiers portent, outre le fruit, des chatons durs et compactes, qui ne servent à rien.

fici triferæ sunt. Primo fetu sequens evocatur, sequenti tertius : hoc fici caprificantur. Et caprifici autem ab adversis foliis nascuntur. Biferæ et in malis ac piris quædam, sicut et præcoces. Malus silvestris bifera. Sequens ejus fructus post Arcturum in apricis maxime. Vites quidem et triferæ sunt, quas ob id insanas vocant : quoniam
2 in iis alia maturescunt, alia turgescunt, alia florent. M. Varro auctor est, vitem fuisse Smyrnæ apud Matroum biferam, et malum in agro Consentino. Hoc autem evenit perpetuo in Tacapensi Africæ agro, de quo plura alias : ea est soli fertilitas. Trifera est et cupressus. Namque bac-
3 cæ ejus colliguntur mense januario, et maio, et septembri : ternasque earum gerit magnitudines. Est vero et in ipsis arboribus etiam onustis peculiaris differentia. Summa sui parte fertiliores, arbutus, quercus : inferiore, juglandes, fici mariscæ. Omnes, quo magis senescunt, hoc maturius ferunt, et in apricis locis, nec pingui terra. Silvestriora omnia tardiora. Quædam ex iis omnino non maturescunt. Item quæ subarantur, aut quæ ablaquean-
1 tur, celeriora neglectis : hæc et fertiliora.

LI. Est etiamnum ætatis differentia. Amygdala enim et pirus in senecta fertilissimæ : ut et glandiferæ, et quoddam genus ficorum. Cæteræ in juventa tardiusque maturantes; quod maxime notatur in vitibus. Vetustioribus enim vinum melius; novellis copiosius. Celerrime vero senescit, et in senecta deteriorem fructum gignit malus : namque et minora poma proveniunt, et vermiculis obnoxia. Quin et in ipsa arbore nascuntur. Ficus sola ex omnium arborum fetu, maturitatis causa medicatur : jam quidem ex portentis, quoniam majora sunt pretia præposteris. Omnia autem celerius senescunt præfecunda. Quin et protinus moriuntur aliqua, cælo fecunditatem omnem eblandito : quod maxime vitibus evenit. (xxviii.)
Contra morus tardissime senescit, fructu minime labo 2
rans. Tarde et quorum crispa materies : ut acer, palma, populus. Et subarata ocyus senescunt. (xxix.) Silvestria autem tardissime. Atque in totum, omnis cura fertilitatem adjicit, fertilitas senectam : ideo et præflorent talia, et prægerminant, atque in totum præcocia fiunt : quoniam omnis infirmitas cælo magis obnoxia est.

LII. Multæ vero plura gignunt, ut diximus in glandife- 1
ris : inter quas laurus uvas suas : maximeque sterilis, quæ non gignit aliud : ob id a quibusdam mas existimatur. Ferunt et avellanæ iulos compactili callo, ad nihil

(xxx.) C'est le buis qui donne le plus de produits : sa semence, une graine qu'on nomme cratægum, le gui du côté du nord, l'hyphéar du côté du midi, deux objets dont nous parlerons bientôt plus amplement (xvi, 93); et quelquefois cet arbre a en même temps ces quatre produits.

1 LIII. Quelques arbres simples, et n'ayant qu'une tige à partir de la racine, portent des branches nombreuses, comme l'olivier, le figuier, la vigne. D'autres sont à tiges multiples, le paliure, le myrte, ainsi que le noisetier, qui même vaut d'autant mieux, et rapporte d'autant plus qu'il est partagé en plus de tiges. Quelques arbres n'ont point du tout de tronc, une espèce de buis et le lotus d'outre-mer (*zizyphus*
2 *lotus*, Desf.). D'autres sont bifurqués, quelques-uns même ont cinq fourches. Quelques-uns se divisent sans être rameux, le sureau; d'autres, sans se diviser, sont rameux, le picea. Les branches affectent un ordre symétrique sur quelques-uns, le picea, le sapin; sur d'autres elles sont sans ordre, le rouvre, le pommier, le poirier. Les divisions du sapin sont dressées; les branches se dirigent vers le ciel, elles ne sont pas étendues sur les côtés. Chose singulière! cet arbre meurt si on coupe la cime des branches, et il ne meurt pas si on les coupe en entier. Si on le coupe au-dessous de l'endroit où naissent les branches, le reste du tronc survit; si au contraire on enlève seulement la cime de l'arbre, il meurt tout entier. D'autres arbres ont des branches au pied même, par exemple l'ormeau; d'autres sont rameux à la cime, le pin, le lotus ou fève grecque (micocoulier, *celtis australis*, L.), dont le fruit, sauvage à la vérité, mais ressemblant presque à la cerise, est appelé lotos à
3 Rome à cause de sa douceur. C'est surtout pour les maisons qu'on le recherche, à cause du jet hardi de ses branches, qui sur un tronc court déploient une ombre très-large, et envahissent souvent les maisons voisines. Aucun arbre n'a un ombrage qui soit moins étendu (xvii, 17). En hiver, perdant ses feuilles, il n'ôte pas le soleil. Aucun arbre n'a une écorce plus agréable, et qui plaise davantage aux yeux; aucun arbre n'a les branches plus longues, plus fortes ou plus nombreuses : on dirait autant d'arbres. Avec son écorce on teint les cuirs, avec sa racine les laines. Les rameaux du pommier ont une disposition particulière : ils figurent le mufle des bêtes; ces mufles sont formés par le concours de plusieurs petits rameaux autour d'un rameau principal.

LIV. Quelques branches avortent et ne bourgeonnent pas; c'est un effet naturel si elles ne se développent pas, c'est un accident si elles ont été coupées, et qu'une cicatrice en ait arrêté l'évolution. Ce qu'est la branche dans les arbres qui se divisent, l'œil l'est dans la vigne, et l'articulation dans le roseau. Tous les arbres sont plus gros vers le pied. Le sapin, le mélèze, le palmier, le cyprès, l'orme et tous les arbres qui n'ont qu'un tronc, se développent en hauteur. Parmi les arbres branchus on trouve des cerisiers qui donnent des poutres de 40 coudées sur une grosseur de 2 dans toute l'étendue. (xxxi.) Quelques arbres dès le pied se divisent en branches, par exemple le pommier. 1

LV. L'écorce est mince chez quelques arbres, le laurier, le tilleul; épaisse chez d'autres, le rouvre; lisse chez d'autres, le pommier, le figuier; elle est raboteuse sur le rouvre et le palmier; chez tous elle devient plus rugueuse dans la vieillesse. Elle se rompt spontanément chez quelques-uns, par exemple la vigne. Dans d'au- 1

utiles. (xxx.) Plurima vero buxus. Nam et semen suum, et granum, quod cratægum vocant, et a septemtrione viscum, a meridie hyphear : de quibus plura mox paulo. Interdumque pariter res quaternas habent.

1 LIII. Arbores quædam simplices, quibus a radice caudex unus : et rami frequentes, ut olivæ, fico, viti. Quædam fruticosi generis, ut paliurus, myrtus : item nux avellana : quin immo melior est, et copiosior fructu, in plures dispersa ramos. In quibusdam omnino nullus, ut in suo genere buxo, loto transmarinæ. Quædam
2 bifurcæ, atque etiam in quinas partes diffusæ. Quædam dividuæ, nec ramosæ, ut sambuci. Quædam individuæ, ramosæ, ut piceæ. Quibusdam ramorum ordo, sicut piceæ, abieti. Alias inconditus, ut robori, malo, piro. Et abieti quidem subrecta divisura, ramique in cælum tendentes, non in latera proni. Mirum, cacuminibus eorum decisis moritur : totis vero detruncatis durat. Et si infra, quam rami fuere, præcidatur, quod superest, vivit; si vero cacumen tantum auferatur, tota moritur. Alia ab radice brachiata, ut ulmus. Alia in cacumine ramosa, ut pinus, lotos, sive faba Græca : quam Romæ a suavitate fructus silvestris quidem, sed cerasorum pæne natura, loton appellant. Præcipue domibus expetitur ramorum petulantia, brevi 3
caudice latissima exspatiantium umbra, et in vicinas domos sæpe transilientium. Nulli opacitas brevior : nec aufert solem hieme, decidentibus foliis. Nulli cortex jucundior, aut oculos excipiens blandius. Nulli rami longiores, validioresque, aut plures, ut dixisse totidem arbores liceat. Cortice pelles tingunt, radice lanas. Malis proprium genus : ferarum enim rostra reddunt, adhærentibus uni maximo minoribus.

LIV. Ramorum aliqui cæci, qui non germinant : quod 1
natura fit, si non evaluere : aut pœna, quum deputatos cicatrix hebetavit. Quæ dividuis in ramo natura est, hæc viti in oculo, arundini in geniculo. Omnium terræ proxima crassiora. In longitudinem excrescunt abies, larix, palma, cupressus, ulmus, et si qua unistirpia. Ramosarum cerasus etiam in xl cubitorum trabes, æquali per totum duum cubitorum crassitudine reperitur. (xxxi.) Quædam statim in ramos sparguntur, ut mali.

LV. Cortex aliis tenuis, ut lauro, tiliæ : aliis crassus, 1
ut robori. Aliis lævis, ut malo, fico. Idem scaber robori, palmæ. Omnibus in senecta rugosior. Quibusdam rumpitur sponte, ut viti. Quibusdam etiam cadit, ut malo,

tres elle tombe même, le pommier, l'arbousier. Elle est charnue sur le liége, le peuplier; membraneuse sur la vigne, le roseau; semblable à celle du papyrus sur le cerisier; composée de plusieurs lames sur la vigne, le tilleul, le sapin; simple dans d'autres, le figuier, le roseau.

1 LVI. La différence des racines est grande aussi : abondantes dans le figuier, le rouvre et le platane; courtes et étroites dans le pommier; uniques dans le sapin et le mélèze, qui ne s'appuient que sur un seul pivot, tout en projetant latéralement des radicules; grosses et inégales dans le laurier ainsi que dans l'olivier, chez lequel aussi elles sont rameuses; charnues dans le rouvre. Le rouvre les enfonce à une grande profondeur. Si nous en croyons Virgile (Géorg. II, 291), le chêne esculus a des racines qui descendent autant
2 dans le sol que la tige s'élève dans les airs. Les racines de l'olivier, du pommier et du cyprès sont à fleur de terre. Chez quelques arbres elles ont une direction rectiligne, le laurier et l'olivier; chez d'autres, tortueuse, le figuier. Certaines racines sont chevelues, tels le sapin et plusieurs arbres des forêts. Les montagnards en prennent les filaments les plus ténus, et en font des flacons remarquables et d'autres vases. Suivant quelques auteurs, les racines ne descendent pas au delà du niveau où pénètre la chaleur du soleil, la pénétration des rayons dépendant de la nature du sol plus ténu ou plus dense : proposi-
3 tion que je regarde comme fausse. Du moins, on trouve dans les auteurs qu'un sapin qu'on transplantait avait une racine de 8 coudées de profondeur; encore fut-elle, non déterrée, mais rompue. Une racine très-étendue et très-grosse appartient aussi au citre (XIII, 29); puis viennent celles du platane (XII, 5), du rouvre et des arbres à gland. Il est des arbres dont la racine est plus vivace que ce qui est hors du sol, par exemple le laurier; aussi, si le tronc vient à se dessécher on le coupe, et elle pousse avec une nouvelle vigueur. Quelques-uns pensent que plus les racines sont courtes, plus les arbres vieillissent promptement. Le figuier donne la preuve du contraire : les racines en sont très-longues, et la vieillesse en est très-précoce. Je regarde aussi comme faux ce que quelques auteurs ont dit, à savoir que les racines des arbres diminuent par la vieillesse : j'ai vu un vieux chêne renversé par un orage, il embrassait un jugère (25 ares).

LVII. Il arrive souvent que des arbres déraci- 1
nés, étant replantés, reprennent par une sorte de cicatrice de la terre. Cela est très-commun pour les platanes, qui, par leurs branches très-touffues, donnent beaucoup de prise au vent; on coupe leurs branches, et après les avoir débarrassés de ce fardeau, on les replace dans leur trou. On a fait aussi cette expérience sur le noyer, l'olivier et plusieurs autres. (XXXII.) On cite des cas où sans orage, sans autre cause qu'un prodige, plusieurs arbres sont tombés, et se sont redressés spontanément.
Ce prodige s'est fait pour les Quirites du peuple ro- 2
main dans les guerres des Cimbres : à Nucérie, dans le bois consacré à Junon, un ormeau incliné sur l'autel au point qu'on avait été obligé d'en couper la cime, se redressa spontanément et se couvrit aussitôt de fleurs. Depuis ce moment la majesté du peuple romain, que des désastres avaient flétrie, reprit son éclat. On cite un fait semblable dans la ville de Philippes (IV, 18) au sujet d'un saule qui était tombé, et dont la tête avait été coupée; à Stagyre, dans le musée, au sujet d'un peuplier blanc : tout cela a été d'un augure favorable. Mais le fait le plus merveilleux, c'est qu'un

unedoni : carnosus, suberi, populo : membranaceus, ut viti, arundini : libris similis, ceraso : multiplex tunicis, ut vitibus, tiliæ, abieti. Quibusdam simplex, ut fico, arundini.

1 LVI. Magna et radicum differentia. Copiosæ fico, robori, platano : breves et angustæ, malo : singulares abieti, larici. Singulis enim innituntur, quanquam minutis in latera dispersis. Crassiores lauro et inæquales : item oleæ, cui et ramosæ. At robori carnosæ. Robora suas in profundum agunt. Si Virgilio quidem credimus, esculus, quantum cor-
2 pore eminet, tantum radice descendit. Oleæ malisque, et cupressis, per summa cespitum. Aliis recto meatu, ut lauro, oleæ : aliis flexuoso, ut fico. Minutis hæc capillamentis hirsuta, ut abies, multæque silvestrium : e quibus montani prætenuia fila decerpentes, spectabiles lagenas, et alia vasa nectunt. Quidam non altius descendere radices, quam solis calor tepefaciat, idque natura loci te-
3 nuioris crassiorisve dixere, quod falsum arbitror. Apud auctores certe invenitur, abietis planta quum transferretur, VIII cubitorum in altitudine : nec totam refossam, sed abruptam. Maxima spatio atque plenitudine et citri est. Ab ea platani, roboris, et glandiferarum. Quarumdam radix vivacior superficie, ut lauri. Itaque quum trunco inaruit, recisa etiam lætius fruticat. Quidam brevitate radicum celerius senescere arbores putant; quod coarguunt fici, quarum radices longissimæ, et senectus ocyssima. Falsum arbitror et quod aliqui prodidere, radices arborum vetustate minui. Visa etenim est annosa quercus eversa vi tempestatis, et jugerum soli amplexa.

LVII. Prostratas restitui plerumque, et quadam terræ 1
cicatrice vivescere, vulgare est. Et familiarissimum hoc platanis : quæ plurimum ventorum concipiunt propter densitatem ramorum : quibus amputatis, levatæ onere in sua scrobe reponuntur. Factumque jam est hoc in juglandibus, oleisque, ac multis aliis. (XXXII.) Est in exemplis, et sine tempestate, ullave causa alia quam prodigii, cecidisse multas ac sua sponte resurrexisse. Factum hoc 2
populi romani Quiritibus ostentum Cimbricis bellis Nuceriæ in luco Junonis, ulmo, postquam etiam cacumen amputatum erat, quoniam in aram ipsam procumbebat, restituta sponte, ita ut protinus floreret : a quo deinde tempore majestas populi romani resurrexit, quæ ante vastata cladibus fuerat. Memoratur hoc idem factum et in Philippis, salice procidua atque detruncata : et Stagiris in Mu-

platane d'Antandre, dont les côtés avaient même été taillés à la hache, repoussa spontanément et reprit; c'était un arbre d'une hauteur de quinze coudées, et d'une grosseur de quatre aunes.

1 LVIII. Les arbres que nous devons à la nature naissent de trois façons : spontanément, de graine ou de rejetons. L'art a augmenté le nombre des modes de reproduction; nous en parlerons dans un livre à part (XVII,9) : ici nous ne nous occupons que de la nature et de ses procédés variés et merveilleux. Les arbres, nous l'avons dit (XII,7), ne viennent pas tous en tout lieu, et tous ne supportent pas la transplantation; elle échoue tantôt par le dégoût de l'arbre pour le nouveau terroir, tantôt par son indocilité, plus souvent par sa faiblesse, d'autres fois par l'influence contraire du climat, ou par la répulsion du sol.

1 LIX. Le baume (XII,54) a du dédain pour toute autre terre que sa terre natale; le citronnier, né en Assyrie, dédaigne ailleurs de donner des fruits; le palmier, non plus, ne vient pas, ou, s'il vient, ne produit pas partout, ou, s'il promet et montre même (XIII, 16) des fruits naissants, ne mène pas à bien ce qu'il a engendré, pour ainsi dire, contre son gré. L'arbrisseau du cinname n'a pas assez de force pour s'acclimater dans les contrées voisines de la Syrie. L'amome et le nard, ces parfums délicats, ne supportent pas la transplantation hors de l'Inde, même pour l'Arabie, ni le transport par
2 mer; le roi Séleucus en a fait l'essai. Chose très-singulière! presque toujours on obtient des arbres qu'ils vivent et se transplantent; quelquefois on obtient du terroir qu'il adopte et nourrisse les enfants étrangers; jamais on ne fléchit le climat. Le poivrier vit en Italie (XII,14), la casia même dans les contrées septentrionales (XII,43); l'arbre de l'encens a vécu en Lydie (XII, 31) : mais comment donner à ces végétaux les rayons du soleil, qui en évaporait toute l'humidité et en mûrissait le suc? Une autre singularité, c'est que la nature peut se modifier sans que l'arbre cesse d'être vigoureux. La nature avait donné le cèdre aux contrées brûlantes, et il naît dans les montagnes de la Lycie et de la Phrygie; elle avait 3
fait le laurier ennemi du froid, et cet arbre n'est nulle part plus abondant que sur le mont Olympe (IV,15). Autour du Bosphore cimmérien, dans la ville de Panticapée, le roi Mithridate et les habitants firent, en vue des rites religieux, tous leurs efforts pour naturaliser le laurier et le myrte; ils n'y réussirent pas, bien que les arbres qui aiment la chaleur y soient nombreux, le grenadier, le figuier, ainsi que des pommiers et des poiriers très-renommés. La même contrée se refuse à produire, en fait d'arbres des pays froids, le pin, le sapin, le picea. Mais pourquoi aller chercher des exemples dans le Pont? Aux environs de Rome, les châtaigniers et les cerisiers ne viennent qu'à grand'peine; le pêcher et l'amandier ne se greffent que difficilement dans le territoire de Tusculum, tandis que celui de Terracine en présente des forêts entières.

LX. (XXXIII.) Le cyprès (*cupressus semper virens*, L.) est exotique, et il est au nombre de ceux qui se naturalisent difficilement; aussi Caton (*De re rust.*, XLVIII et CLI) en a-t-il parlé plus longuement et plus souvent que de tous les autres. Le cyprès ne pousse qu'à regret, le fruit en est inutile, la baie fait faire la grimace, la feuille est amère, l'odeur forte; il ne donne même pas une ombre agréable; il ne fournit que peu de bois, au point d'être presque au rang des arbrisseaux; il est consacré à Pluton, et pour cette raison on le place en signe de deuil à l'entrée de la de- 1

seo populo alba : omnia fausti ominis. Sed maxime mirum, Antandri platanus etiam circumdolatis lateribus restibilis sponte facta, vitæque reddita, longitudine quindecim cubitorum, crassitudine quatuor ulnarum.

1 LVIII. Arbores, quas naturæ debeamus, tribus modis nascuntur : sponte, aut semine, aut ab radice. Cura numerosior exsistit : de qua suo dicemus volumine : nunc enim totus sermo de natura est, multis modis mirisque memorabili. Namque non omnia in omnibus locis nasci docuimus, nec translata vivere. Hoc alias fastidio, alias contumacia, sæpius imbecillitate eorum, quæ transferantur, evenit; alias cælo invidente, alias solo repugnante

1 LIX. Fastidit balsamum alibi nasci : nata Assyria malus alibi ferre : nec non et palma nasci ubique, aut nata parere; vel quum promisit etiam, ostenditque ea educare, quæ tamquam invita peperit. Non habet vires frutex cinnami in Syriæ vicina perveniendi. Non ferunt amomi nardique deliciæ, ne in Arabia quidem ex India, et nave pe-
2 regrinari. Tentavit enim Seleucus rex. Illud maxime mirum, ipsas arbores plerumque exorari ut vivant, atque transmigrent : aliquando et a solo impetrari, ut alienas alat, advenasque nutriat : cælum nullo modo flecti. Vivit in Italia piperis arbor : casiæ vero etiam in septemtrionali plaga : vixit in Lydia thuris. Sed unde sorbentes succum omnem ex iis soles, coquentesque lacrymam? Illud proxime mirum, mutari naturam in iisdem, atque pro indiviso valere. Cedrum æstuosis partibus dederat : et in Lyciis Phrygiisque montibus nascitur. Frigus inimicum 3
lauro fecerat : sed in Olympo copiosior nulla est. Circa Bosporum Cimmerium in Panticapæo urbe, omni modo laboravit Mithridates rex, et cæteri incolæ, sacrorum certe causa, laurum myrtumque habere : non contigit, quum teporis arbores abundent ibi, Punicæ, ficique, jam mali et piri laudatissimæ. Frigidas eodem tractu non genuit arbores, pinum, abietem, piceam. Et quid attinet in Pontum abire? juxta Romam ipsam castaneæ cerasique ægre proveniunt : Persica in Tusculano, nec non nuces Græcæ cum tædio inseruntur, Tarracina silvis scatet earum.

LX. (XXXIII.) Cupressus advena, et difficillime nascentium fuit, ut de qua verbosius sæpiusque, quam de omnibus aliis, prodiderit Cato. Natu morosa, fructu supervacua, baccis torva, folio amara, odore violenta, ac ne umbra quidem gratiosa, materie rara, ut pæne fruticosi generis, Diti sacra, et ideo funebri signo ad domos posita. Femina sterilis diu. Metæ demum adspectu non 1

meure des grands. Le cyprès femelle est longtemps stérile. L'aspect pyramidal qu'il présente a empêché de le rejeter, mais on ne l'employa d'abord que pour distinguer les rangs des pins. Aujourd'hui on le taille ; on en fait des charmilles épaisses, où, grâce à la serpe, il offre un feuillage
2 toujours naissant. On le fait entrer même dans les décorations topiaires (15) pour représenter des chasses, des flottes et d'autres tableaux, qu'il revêt d'un feuillage mince, court et toujours vert. Il y a deux espèces de cyprès : l'un pyramidal que l'on appelle femelle, l'autre qui est le mâle, qui se déploie en rameaux, que l'on taille, et auquel on marie la vigne. On fait avec les deux espèces des perches et des ais en coupant les branches, qui, au bout de treize ans, se vendent un denier (0 fr., 82) la pièce. Les plantations de cyprès sont d'un excellent rapport, et dans l'antiquité on les appelait vulgairement la dot des filles. La patrie de cet arbre est l'île de Crète, bien que Caton (*De re rust.*, CLI) le dise tarentin, sans doute parce que Tarente est le premier endroit où le cyprès
3 ait été naturalisé. Dans l'île d'Ænaria (III, 12), coupé au pied il repousse. Dans l'île de Crète, en quelque lieu que l'on remue la terre, le cyprès y germe par une force naturelle, et perce aussitôt le sol ; et même dans cette île il n'est pas besoin de solliciter le sol : spontanément, et surtout dans la chaîne du mont Ida, dans les montagnes nommées Blanches, sur des sommets toujours couverts de neige, le cyprès, chose merveilleuse ! abonde, tandis qu'ailleurs il ne vient qu'en des lieux chauds, et encore est-il très-dédaigneux du sol qui lui sert de nourrice (XVII, 14, 1).

1 LXI. La production des arbres n'est pas seulement soumise à l'influence perpétuelle du sol et du climat, mais les pluies exercent aussi une action temporaire. Les eaux apportent souvent des graines, et non-seulement des graines connues, mais des graines inconnues. On en a vu un exemple dans la Cyrénaïque, quand le laser y naquit pour la première fois, comme nous le dirons en parlant des herbes (XIX, 15). Cyrène a vu aussi naître une forêt dans son voisinage, après une pluie poisseuse et épaisse, vers l'an 430 de Rome.

LXII. (XXXIV.) On dit que maintenant le lierre 1
vient en Asie : Théophraste (Hist., III, 18) a dit qu'il n'y venait pas ; cet auteur assure qu'il ne vient dans l'Inde que sur le mont Méros (VI, 23) ; que même Harpalus avait fait toutes sortes d'efforts pour le naturaliser en Médie, mais inutilement, et qu'Alexandre, à cause de la rareté de ce végétal, en fit faire des couronnes pour son armée, et revint ainsi de l'Inde en vainqueur, à l'exemple de Bacchus : aujourd'hui encore le lierre orne les thyrses de ce dieu, et les casques et les boucliers chez certaines nations thraces, dans des solennités religieuses. Il est nuisible aux arbres et à toutes les plantes, et fend les tombeaux et les murs ; il est très-agréable aux serpents, qui recherchent le frais ; et il est étonnant qu'on ait eu de la vénération pour cette plante. Les deux 2
premières espèces du lierre sont, comme pour les autres arbres, le mâle et la femelle : on attribue au mâle une tige plus grosse, une feuille plus dure et plus grasse, et une fleur dont la couleur approche de la pourpre. La fleur du mâle et de la femelle est semblable à la rose sauvage, si ce n'est qu'elle manque d'odeur. Chacune de ces deux espèces se divise en trois autres : le lierre blanc, le lierre noir, et le lierre hélice. Ces espèces se divisent aussi en d'autres : il y a un lierre dont le fruit seul est blanc, un autre dont la feuille est blanche aussi. Parmi les lierres qui por-

repudiata, distinguendis tantum pinorum ordinibus : nunc vero tonsilis facta in densitate parietum, coercitaque
2 gracilitate perpetuo tenera. Trahitur etiam in picturas operis topiarii : venatus, classesve, et imagines rerum tenui folio, brevique, et virenti semper vestiens. Duo genera earum : meta in fastigium convoluta, quæ et femina appellatur. Mas spargit extra se ramos, deputaturque et accipit vitem. Utraque autem immittitur in perticas, asseresve, amputatione ramorum, qui XIII anno denariis singulis veneunt. Quæstuosissima in satus ratione silva : vulgoque dotem filiarum antiqui plantaria appellabant. Huic patria insula Creta, quum Cato Tarentinam eam
3 appellet : credo, quod primum eo venerit. Et in Ænaria succisa regerminat. Sed in Creta quocumque in loco terram moverit quispiam, vi naturali hæc gignitur, protinusque emicat : illa vero etiam non appellato solo, ac sponte, maximeque in Idæis montibus, et quos Albos vocant, summisque jugis, unde nives numquam absunt, plurima, quod miremur : alibi non nisi in tepore proveniens, et nutricem magnopere fastidiens.

1 LXI. Nec terræ tantum natura circa has refert, aut perpetua cæli, verum et quædam temporaria vis imbrium. Aquæ plerumque semina afferunt : et certo fluunt genere, aliquando etiam incognito : quod accidit Cyrenaicæ regioni, quum primum ibi laserpitium natum est : ut in herbarum natura dicemus. Nata est et silva urbi ei proxima, imbre piceo crassoque, circiter urbis Romæ annum CCCCXXX.

LXII. (XXXIV.) Edera jam dicitur in Asia nasci : nega- 1
verat Theophrastus : nec in India, nisi in monte Mero. Quin et Harpalum, omni modo laborasse, ut sereret eam in Medis, frustra : Alexandrum vero ob raritatem ita coronato exercitu, victorem ex India rediisse, exemplo Liberi Patris : cujus dei et nunc adornat thyrsos, galeasque etiam ac scuta, in Thraciæ populis, in solemnibus sacris. Inimica arbori, satisque omnibus : sepulcra, muros rumpens : serpentium frigori gratissima, ut mirum sit ullum honorem habitum ei. Duo genera ejus prima, ut reliquarum, mas, et femina. Major traditur mas corpore, et folio duriore etiam ac pinguiore, et flore ad purpuram accedente. Utriusque autem flos similis est rosæ silvestri, nisi quod caret odore. Species horum generum tres. Est enim candida, et nigra edera, tertiaque quæ vocatur helix. Etiamnum hæ species dividuntur in alias : quoniam est aliqua

tent un fruit blanc, les uns ont des grains serrés, gros; les grappes sont sphériques; on les nomme
3 corymbes. Le sélénitium a un grain plus petit, et les grappes plus dispersées; et il en est de même dans le lierre noir, dont une variété a la graine noire, et une autre la graine safranée: c'est avec ce dernier lierre que les poëtes font leurs couronnes; les feuilles en sont moins foncées : quelques-uns nomment cette espèce lierre de Nysa (v, 16, et vi, 23), d'autres, de Bacchus; c'est celle qui, parmi les lierres noirs, a les corymbes les plus grands. Quelques auteurs grecs divisent même cette dernière espèce en deux, d'après la couleur des graines, l'érythranum et le chrysocarpum.
4 L'hélice diffère le plus des autres à cause des feuilles : les feuilles sont petites, anguleuses, plus élégantes, tandis que les feuilles des autres espèces sont simples; il diffère aussi par la longueur des internœuds, mais surtout par sa stérilité, car il ne produit pas de fruits. Quelques-uns pensent que c'est une différence d'âge et non d'espèce, et que ce qui est d'abord hélice devient lierre en vieillissant. On reconnaît sans peine que c'est une erreur, car on trouve plusieurs espèces d'hélice, mais trois remarquables surtout : l'hélice herbacé, vert, qui est le plus commun; l'hélice à feuilles blanches, et l'hélice à feuilles de diverses
5 couleurs, qu'on nomme hélice de Thrace. Une espèce d'hélice herbacé a des feuilles minces, rangées symétriquement et touffues; dans l'autre espèce tout est différent. Dans l'espèce versicolore, une variété a les feuilles minces, semblablement rangées avec symétrie et touffues; une autre variété manque de tous ces caractères. Les feuilles sont aussi plus grandes ou plus petites, et diffèrent par la disposition des taches; et dans l'hélice blanc les feuilles sont plus ou moins blanches. L'hélice herbacé croît surtout en hauteur. Le lierre 6
blanc tue les arbres, il en pompe tous les sucs; et il grossit au point de devenir lui-même un arbre. Les caractères en sont : feuilles très-grandes et très-larges; bourgeons relevés, tandis qu'ils sont penchés dans les autres lierres; grappes droites et dressées; et tandis que tous les lierres ont les branches en forme de racines, celui-ci a de véritables branches et très-fortes. Après lui, c'est le noir qui les a les plus fortes. Un caractère propre au lierre blanc, c'est d'émettre du milieu des feuilles des bras avec lesquels il embrasse à droite et à gauche; ce qu'il fait même sur les murs, bien qu'il ne puisse rien y embrasser. Aussi, 7
quoique coupé transversalement en plusieurs points de la tige, il vit et subsiste, ayant autant de points d'attache qu'il a de bras avec lesquels, plein de force et de vigueur, il suce et étouffe les arbres. Il y a, tant dans le lierre blanc que dans le lierre noir, de grandes différences entre les fruits : quelques-uns l'ont si amer que les oiseaux n'y touchent pas. On distingue encore le lierre droit : il se tient debout sans aucun appui; on l'appelle seul cissos (lierre), par opposition à tous les autres lierres. Au contraire le chamæcissos (lierre de terre, *glechoma hederacea*, L.) rampe toujours sur le sol.

LXIII. (xxxv.) Semblable au lierre, le végé- 1
tal nommé smilax (salsepareille d'Europe, *smilax aspera*, L.), qui, bien que provenant de la Cilicie, est plus commun en Grèce, a nombre de tiges garnies de nœuds, des branches épineuses formant arbrisseau, la feuille hédéracée, petite, non anguleuse, émettant des vrilles par le pétiole, la fleur blanche et d'une odeur de lis. Il

fructu tantum candida, alia et folio : fructum quoque candidum ferentium aliis densus acinus, et grandior, racemis in orbem circumactis, qui vocantur corymbi.
3 Item selenitium, cujus est minor acinus, sparsior racemus. Simili modo in nigra. Alicui et semen nigrum, alii crocatum : cujus coronis poetæ utuntur, foliis minus nigris : quam quidam Nysiam, alii Bacchicam vocant, maximis inter nigras corymbis. Quidam apud Græcos etiamnum duo genera hujus faciunt, a colore acinorum : erythranum,
4 et chrysocarpum. Plurimas autem habet differentias helix, quoniam folio maxime distat. Parva sunt et angulosa, concinnioraque, quum reliquorum generum simplicia sint. Distat et longitudine internodiorum : præcipue tamen sterilitate, quoniam fructum non gignit. Quidam hoc ætatis esse, non generis existimant : primoque helicem esse, fieri ederam vetustate. Horum error manifestus intelligitur : quoniam helicis plura genera reperiuntur, sed tria maxime insignia : herbacea ac virens, quæ plurima est : altera candido folio : tertia, versicolori, quæ Thracia vocatur.
5 Etiamnum herbaceæ tenuiora folia, et in ordinem digesta, densioraque. In alio genere diversa omnia. Et in versicolori alia tenuioribus foliis, et similiter ordinatis densioribusque est : alteri generi neglecta hæc omnia. Majora quoque aut minora sunt folia, macularumque habitu distant : et in candidis alia sunt candidiora. Adolescit in longitudinem maxime herbacea. Arbores autem necat candida, om- 6
nemque succum auferendo tanta crassitudine augetur, ut ipsa arbor fiat. Signa ejus, folia maxima atque latissima, mammas erigentis, quæ sunt cæteris inflexæ : racemi stantes, ac subrecti. Et quanquam omnium ederarum generi radicosa brachia, huic tamen maxime ramosa ac robusta : ab ea nigræ. Sed proprium albæ, quod inter media folia emittit brachia, utrimque semper amplectens : hoc et in muris, quamvis ambire non possit. Itaque etiam pluribus 7
locis intercisa, vivit tamen duratque : et totidem initia radicum habet, quot brachia, quibus incolumis et solida arbores sugit ac strangulat. Est et in fructu differentia albæ nigræque ederæ : quoniam aliis tanta amaritudo acini, ut aves non attingant. Est et rigens edera, quæ sine adminiculo stat, sola omnium generum ob id vocata cissos. E diverso numquam nisi humi repens chamæcissos.

LXIII. (xxxv.) Similis et ederæ, e Cilicia primum 1
quidem profecta, sed in Græcia frequentior, quam vocant smilacem, densis geniculata caulibus, spinosis frutectosa ramis, folio ederaceo, parvo, non anguloso, a pediculo emittente pampinos, flore candido, olente lilium. Fert

porte des grappes comme celles de la vigne sauvage et non du lierre, d'une couleur rouge; les grains les plus gros renferment trois noyaux, les plus petits un seul, noirs et durs. Il est rejeté de toutes les cérémonies religieuses et de toutes les couronnes; c'est une plante de mauvais augure, parce qu'une jeune fille de ce nom, éprise de
2 Crocus, a été métamorphosée en ce végétal. Le vulgaire, qui ne connaît pas le smilax, pollue souvent ses fêtes en le prenant pour du lierre; le lierre, qui est aussi l'attribut des poëtes, de Bacchus et de Silène, ce qui n'est ignoré de personne. On fait des tablettes avec le smilax; et ce bois a la propriété de faire entendre, approché de l'oreille, un bruit léger. On dit que le lierre a une vertu merveilleuse pour l'épreuve des vins : un vase fait avec du bois de lierre laisse passer le vin et retient l'eau, s'il y en a eu de mélangée.

1 LXIV. (xxxvi.) Parmi les végétaux qui aiment les lieux froids, il convient de parler des arbrisseaux aquatiques. Au premier rang sont les roseaux, indispensables dans la paix et dans la guerre, et fournissant même des instruments de plaisir. Les peuples septentrionaux s'en servent pour couvrir leurs maisons; et cette toiture épaisse dure des siècles. Dans les autres pays on en fait des plafonds très-légers. Le roseau est attaché au service du papier, surtout le roseau d'Égypte, par une certaine parenté avec le papyrus. On estime cependant davantage celui de Gnide et celui qui croît en Asie, autour du lac
2 Anaïtique (v, 20). Le nôtre est d'une substance plus spongieuse, qui boit l'encre, et qui, creuse à l'intérieur et revêtue, à l'extérieur, d'une couche ligneuse mince, se fend en éclats toujours très-pointus du reste. La tige mince (16), articulée et coupée par des nœuds, diminue insensiblement de grosseur, et se termine par une cime épanouie en un large panicule. Ce panicule n'est pas non plus inutile : ou l'on s'en sert, au lieu de plume, pour remplir les lits des tavernes; ou, quand il prend une consistance plus ligneuse, comme en Belgique, on le pile, et on s'en sert pour boucher les joints des navires : cela tient mieux que la colle, et ferme les fentes plus hermétiquement que la poix.

LXV. C'est le roseau qui décide les guerres de 1 l'Orient : on y fixe des pointes en hameçon, qu'on ne peut retirer; des plumes rendent rapide la marche de cet instrument de mort; la flèche brisée dans la blessure devient un nouveau trait. Avec ces armes, les guerriers obscurcissent les rayons du soleil; aussi désirent-ils surtout des jours sereins; ils haïssent les vents et les pluies, qui les condamnent à la paix. Si l'on énumère les Éthiopiens, les Égyptiens, les Arabes, les Indiens, les Scythes, les Bactriens, tant de nations sarmatiques, tant de peuples de l'Orient, tous les royaumes des Parthes, on verra que la moitié du monde environ vit sous un empire imposé par les roseaux. C'est la confiance en ces armes qui 2
a précipité la ruine des guerriers de la Crète. Mais en cela aussi l'Italie l'emporte sur les autres pays; aucun autre roseau n'est plus propre à faire des flèches que celui qui vient sur les bords du Rhénus, rivière du territoire de Bologne; c'est celui qui a le plus de moelle, et assez de légèreté pour fendre l'air, comme assez de poids pour n'être pas emporté par le vent. Le roseau de Belgique n'a pas les mêmes avantages, qui se trouvent aussi dans les meilleurs roseaux de Crète. Toutefois on préfère ceux de l'Inde, qui, aux

racemos labruscæ modo, non ederæ, colore rubro, complexa acinis majoribus nucleos ternos, minoribus singulos, nigros durosque : infausta omnibus sacris et coronis : quoniam sit lugubris, virgine ejus nominis, propter
2 amorem juvenis Croci, mutata in hunc fruticem. Id vulgus ignorans, plerumque festa sua polluit, ederam existimando : sicut in poetis, aut Libero Patre, aut Sileno, quis omnino nescit quibus coronentur? E smilace fiunt codicilli : propriumque materiæ est, ut admota auribus, lenem sonum reddat. Ederæ mira proditur natura ad experienda vina : si vas fiat e ligno ejus, vina transfluere, ac remanere aquam, si qua fuerit mixta.

1 LXIV. (xxxvi.) Inter ea, quæ frigidis gaudent, et aquaticos frutices dixisse conveniat. Principatum in his tenebunt arundines, belli pacisque experimentis necessariæ, atque etiam deliciis gratæ. Tegulo earum domus suas septemtrionales populi operiunt, durantque ævis tecta alta. Et in reliquo vero orbe cameras levissime suspendunt : chartisque serviunt calami, Ægyptii maxime, cognatione quadam papyri. Probatiores tamen Gnidii, et qui in Asia
2 circa Anaiticum lacum nascuntur. Nostratibus fungosior subest natura, cartilagine bibula : quæ cavo corpore intus, superne tenui inarescit ligno : fissilis præacuta semper acie. Geniculata cætero gracilitas nodisque distincta, leni fastigio tenuatur in cacumina, crassiore paniculæ coma, neque hac supervacua. Aut enim pro pluma strata cauponarum replet : aut ubi lignosiore callo induruit, sicut in Belgis, contusa, et interjecta navium commissuris, ferruminat textus, glutino tenacior, rimisque explendis fidelior pice.

LXV. Calamis Orientis populi bella conficiunt : calamis 1 spicula addunt irrevocabili hamo noxia. Mortem accelerant pinna addita calamis; fitque et ex ipso telum aliud fracto in vulneribus. His armis solem ipsum obumbrant. Propter hoc maxime serenos dies optant : odere ventos et imbres, qui inter illos pacem esse cogunt. Ac si quis Æthiopas, Ægyptum, Arabas, Indos, Scythas, Bactros, Sarmatarum tot gentes et Orientis, omniaque Parthorum regna diligentius computet, æqua ferme pars hominum in toto mundo calamis superata degit. Præcipuus hic usus in 2
Creta bellatores suos præcipitavit. Sed in hoc quoque, ut cæteris in rebus, vicit Italia : quando nullus sagittis aptior calamus, quam in Rheno, Bononiensi amne, cui et plurima inest medulla, pondusque volucre : et contra flatus quoque pervicax libra. Quippe non eadem gratia Belgicis. Hæc et Creticis commendationibus : quanquam præferantur Indi, quorum alia quibusdam videtur natura, quando et hastarum vicem præbent additis cuspidibus.

yeux de certains auteurs, paraissent d'une autre
espèce; car en y ajoutant une pointe on s'en sert
3 en guise de lances. Le roseau de l'Inde a la gros-
seur d'un arbre (*bambos arundinacea*, Lam.),
et il est tel que nous le voyons souvent dans les
temples. Les Indiens assurent que les mâles et les
femelles diffèrent aussi dans cette espèce : le ro-
seau mâle est plus compact, le roseau femelle
d'une capacité plus grande; et, si nous ajoutons
foi aux récits, un seul entre-nœud suffit pour faire
un esquif (VII, 2, 12). Ces roseaux croissent sur-
4 tout aux bords de l'Acésines. Dans toutes les espè-
ces de roseaux une seule souche donne naissance à
des tiges nombreuses, et, coupées, elles repoussent
avec plus de fécondité. La racine, naturellement
vivace, est noueuse aussi. Les roseaux de l'Inde
ont seuls des feuilles courtes. Dans tous les ro-
seaux les feuilles commencent aux nœuds, et
entourent la tige d'enveloppes fines; la plupart
cessent de l'envelopper vers le milieu de l'entre-
nœud, et retombent vers le sol. Le roseau et le ca-
lame, quoique ronds, ont deux côtés; au-dessus
des nœuds, alternativement, est une aisselle, de
telle façon que, l'une étant à droite, l'autre, qui
est supérieure, est à gauche, et ainsi de suite. De
là partent quelquefois des branches, qui sont au-
tant de petits roseaux.
1 LXVI. Il y a plusieurs espèces de roseaux
(*arundo phragmites*, L.) : l'un est plus com-
pact, a les nœuds plus gros et les internœuds
courts; l'autre est moins dense, a les internœuds
plus grands, et est aussi moins gros. Un autre
calamus est entièrement creux; on le nomme
syringia; il est très-bon pour faire des pipeaux,
parce qu'il n'a ni moelle ni chair. Celui d'Orcho-
mène a un canal ouvert d'une extrémité à l'autre,
on le nomme aulétique; il vaut mieux pour les
flûtes, l'autre pour les pipeaux. Il y en a un autre
à bois plus gros, et dont le canal est très-étroit;
une moelle spongieuse le remplit tout entier. L'un 2
est plus court, l'autre plus haut; l'un est plus
mince, l'autre plus gros. L'arundo donax (*arundo
donax*, L.) est celui qui jette le plus de tiges; il
ne vient que dans les lieux aquatiques, car c'est
aussi une différence à noter; et on préfère de
beaucoup le roseau qui pousse dans des lieux
secs. Le roseau à flèche forme une espèce parti-
culière, comme nous l'avons dit (XVI, 65); celui
de Crète a les internœuds les plus grands, et,
chauffé, on peut le plier dans tous les sens. Les
feuilles constituent aussi des différences par
le nombre, et encore par la couleur. Elles sont bi- 3
garrées sur le roseau de Laconie, et plus touffues
à la partie inférieure. On prétend que celui qui
croît autour des étangs ressemble au roseau
de Laconie, et diffère des roseaux du bord des
rivières, les feuilles montant plus haut au-des-
sus des nœuds et leur formant une longue enve-
loppe. Il y a encore un roseau oblique (*arundo
epigeios*, L.) qui ne pousse pas en hauteur, mais
qui s'étale près du sol comme un arbrisseau; il est
très-recherché des animaux quand il est tendre.
Quelques-uns le nomment elegia. On trouve aussi
en Italie ce qu'on nomme adarca (XX, 88; XXXII,
52) : l'adarca vient dans les marais; elle est atta-
chée à l'écorce du roseau, et seulement sous le pa-
nicule même : cette substance est très-bonne pour
les dents, parce qu'elle a la même force que la
moutarde. L'admiration des anciens m'oblige 4
à donner plus de détails sur les roseraies du lac
Orchomène. On nommait characias un roseau
plus gros et plus solide, plotias un roseau plus
mince; le plotias venait dans des îles flottantes,
le characias sur les rives inondées du lac. La troi-
sième espèce appelée aulétique était celle du ro-
seau à flûte, qui poussait tous les neuf ans; c'é-

3 Arundini quidem Indicæ arborea amplitudo : qualem vulgo
in templis videmus. Differre mares ac feminas in his
quoque Indi tradunt. Spissius mari corpus, feminæ capa-
cius : navigiorumque etiam vicem præstant (si credimus)
singula internodia. Circa Acesinem amnem maxime nas-
4 cuntur. Arundo omnis ex una stirpe numerosa, atque etiam
recisa fecundius resurgit. Radix natura vivax, geniculata
et ipsa. Folia Indicis tantum brevia. Omnibus vero a nodo
orsa, complexu tenues per ambitum inducunt tunicas :
atque a medio internodio quum plurimum desinunt ves-
tire, procumbuntque. Latera arundini calamoque in rotun-
ditate bina, super nodos alterno semper inguine, ut alte-
rum ad dextra fiat, alterum superiore geniculo ad læva
per vices. Inde exeunt aliquando rami, qui sunt calami
tenues.
1 LXVI. Plura autem genera. Alia spissior, densiorque
geniculis, brevibus internodiis : alia rarior, majoribus,
tenuiorque et ipsa. Calamus vero alius totus concavus,
quem syringiam vocant, utilissimus fistulis, quoniam ni-
hil est ei cartilaginis atque carnis. Orchomenius est con-
tinuo foramine pervius, quem auleticum vocant : hic tibiis
utilior, fistulis ille. Est alius crassiore ligno, et tenui fora-
mine; hunc totum fungosa replet medulla. Alius brevior, 2
alius procerior, exilior, crassiorque. Fruticosissimus, qui
vocatur donax, nonnisi in aquaticis natus : quoniam et
hæc differentia est, multum prælata arundine, quæ in
siccis proveniat. Suum genus sagittario calamo, ut dixi-
mus; sed Crêtico longissimis internodiis, obsequentique,
quo libeat flecti, calefacto. Differentias faciunt et folia non
multitudine, verum et colore. Varia Laconicis, et ab ima 3
parte densiora, quales in totum circa stagna gigni putant,
dissimiles amnicis, longisque vestiri tunicis, spatiosius a
nodo scandente complexu. Est et obliqua arundo, non in
excelsitatem nascens, sed juxta terram fruticis modo se
spargens, suavissima in teneritate animalibus. Vocatur a
quibusdam elegia. Est et in Italia nascens adarca nomine,
palustris, ex cortice tantum sub ipsa coma, utilissima den-
tibus, quoniam vis eadem est quæ sinapi. De Orchomenii 4
lacus arundinetis accuratius dici cogit admiratio antiqua.
Characian vocabant crassiorem firmioremque, plotian vero
subtiliorem : hanc in insulis fluitantibus natam, illam in
ripis exspatiantis lacus. Tertia arundo est tibialis calami,

tait aussi dans un pareil intervalle de temps que le lac croissait; prodige de mauvais augure quand il restait débordé pendant deux ans, ce que l'on observa lors du désastre des Athéniens à Chéronée, et beaucoup d'autres fois. On nomme Lébaïde l'endroit où le Céphise s'y jette. Quand l'inonda-
5 tion a duré un an, les roseaux prennent une grosseur qui les rend bons pour les oiseleurs; on les appelait zeugites. Ils recevaient le nom de bombycies quand le lac se retirait plus tôt : ceux-ci sont minces, et dans cette variété le roseau femelle a la feuille plus large et plus blanche et un peu de duvet; celui qui n'en a point du tout a reçu le nom d'eunuque. C'était avec ces roseaux qu'on faisait les flûtes. Je n'omettrai pas d'indiquer les soins merveilleux que les anciens donnaient à la fabrication de cet instrument, ce qui excusera les modernes de faire aujourd'hui des flûtes d'argent. Le roseau se coupait, mûr, sous la constellation d'Arcturus (XVIII, 74), usage qui dura jusqu'au temps d'Antigénides le joueur de flûte [contemporain d'Alexandre le Grand], durant la période où la musique était simple. Ainsi préparés, les roseaux pouvaient être mis en
6 œuvre au bout de quelques années. Alors même il fallait les assouplir par un exercice prolongé, et enseigner à la flûte même à rendre des sons harmonieux; car les anches étaient serrées, ce qui convenait mieux aux usages du théâtre de ces temps. Quand la musique devint plus variée, et qu'il y eut aussi du luxe dans le chant, on coupa les roseaux avant le solstice d'été, et on les mit en œuvre au bout de trois ans; on fit les anches plus ouvertes, pour avoir des sons flexibles; c'est encore aujourd'hui de celles-là qu'on se sert. Mais alors on était persuadé que l'anche, pour s'accorder avec la flûte, devait être de même roseau. On pensait aussi que la partie la plus voisine de la racine convenait à la flûte tenue de la main gauche, et la partie la plus voisine de la cime, à la flûte tenue de la main droite. On préférait infiniment les roseaux que le Céphise (IV, 12) lui-même avait baignés. Aujourd'hui les flûtes toscanes pour les sacrifices sont en buis, celles des jeux sont de lotus (XIII, 32), d'os d'âne, ou d'argent. Le roseau pour les oiseleurs le plus estimé est celui de Panhormos; pour les pêcheurs, celui d'Abarita en Afrique.

LXVII. En Italie on emploie surtout le roseau 1
à soutenir les vignes. Caton (*De re rust.* VI.) veut qu'on le plante dans des terrains humides, bêchant préalablement le sol, et laissant un intervalle de trois pieds entre les œilletons; qu'on y mette aussi l'asperge sauvage (XIX, 42), d'où proviendra l'asperge domestique, attendu que le roseau et l'asperge sauvage s'accordent (XXXVII.); que dans les environs on plante du saule; car, dit-il, c'est le meilleur des végétaux aquatiques; il l'emporte sur le peuplier, qui pourtant plaît aux vignes et sert de tuteur à celles de Cécube; il l'emporte sur les aunes, qui pourtant forment un rempart par leur haie, qui, plantés dans l'eau, veillent sur la rive, comme sur une muraille, à la défense de la campagne contre les débordements impétueux des rivières, et qui, taillés, pullulent en rejetons innombrables.

LXVIII. Le saule offre plusieurs espèces. L'un 1
élève à une grande hauteur des branches qui, taillées en perche et accouplées, soutiennent la vigne, et l'écorce s'en découpe en lanières propres à former des liens. L'autre fournit des baguettes flexibles qui servent à attacher. Celui-ci a des branches très-minces qui entrent dans des ouvrages remarquables de vannerie. Celui-là, plus solide, est employé à la fabrique de paniers et d'autres ustensiles rustiques; un autre plus

quem auleticon dicebant : nono hic anno nascebatur. Nam et lacus incrementa hoc temporis spatio servabat : prodigiosus, si quando amplitudinem biennio extendisset : quod notatum apud Chæroniam infausto Atheniensium, et sæpe :
5 Lebaida vocatur influente Cephisso. Quum igitur anno permansit inundatio, proficiunt in aucupatoriam quoque amplitudinem : vocabantur zeugitæ. Contra bombyciæ, maturius reciproco; graciles; feminarum, latiore folio atque candidiore, modica lanugine; aut omnino nulla, spadonum nomine insignibus. Hinc erant armamenta ad inclusos cantus : non silendo et reliquo curæ miraculo, ut venia sit, argento jam potius cani. Cædi solebant tempestivæ usque ad Antigenidem tibicinem, quum adhuc simplici musica uterentur, sub Arcturo : sic præparatæ aliquot post annos
6 utiles esse incipiebant. Tunc quoque multa domandæ exercitatione, et canere tibiæ ipsæ docendæ, comprimentibus se ligulis, quod erat illis theatrorum moribus utilius. Postquam varietas accessit, et cantus quoque luxuria, cædi ante solstitia cœptæ, et fieri utiles in trimatu, apertioribus earum ligulis ad flectendos sonos, quæ inde sunt et hodie : sed tum ex sua quamque tantum arundine congruere persuasum erat : et eam, quæ radicem antecesserat, lævæ tibiæ convenire; quæ cacumen, dextræ : immensum quantum prælatis, quas ipse Cephissus abluisset. Nunc sacrificæ Tuscorum e buxo, ludicræ vero loto, ossibusque asininis, et argento fiunt. Aucupatoria arundo a Panhormo laudatissima : piscatoria Abaritana ex Africa.

LXVII. Arundinis Italiæ usus ad vineas maxime. Cato 1
seri eam jubet in humidis agris, bipalio subacto prius solo, oculis dispositis intervallo ternorum pedum. Simul et corrudam, unde asparagi fiant : concordare enim amicitiam. (XXXVII.) Salicem vero circa; qua nulla aquaticarum utilior, licet populi vitibus placeant, et Cæcuba educent, licet alni sepibus muniant, contraque erumpentium amnium impetus, riparum muro in tutela ruris excubent in aqua satæ, cæsæque densius innumero herede prosint.

LXVIII. Salicis statim plura genera. Namque et in pro- 1
ceritatem magnam emittunt jugis vinearum perticas, pariuntque baltheo corticis vincula : et aliæ virgas sequacis ad vincturas lentitiæ. Aliæ prætenues viminibus texendis spectabili subtilitate. Rursus aliæ firmiores corbibus, ac plurimæ agricolarum supellectili : candidiores

blanc, dont on enlève l'écorce et qui se laisse facilement manier, fournit des ustensiles trop peu chers pour qu'on les fasse en cuir ; et il est très-bon pour les chaises à dos, où l'on est si à l'aise. Le saule, taillé, prospère ; la taille le fait pulluler par le sommet, qui ressemble plus à un poing fermé qu'à la sommité d'une tige. A notre avis, c'est un arbre qu'il faut se garder de mettre au dernier rang. Aucun n'est d'un revenu plus sûr, de moindre dépense, et plus à l'abri de l'intempérie des saisons.

1 LXIX. Caton (*De re rust.*, VI) donne à cette culture le troisième rang, et il la met avant celle de l'olivier, du froment et des prés. Ce n'est pas que le saule soit le seul arbre qui fournisse des liens : on en obtient du genêt (XXIV, 40), du peuplier, de l'ormeau, de la sanguine (XVI, 30), du bouleau, du roseau fendu, des feuilles de roseau comme en Ligurie, de la vigne même, des ronces privées de leurs épines, du coudrier tordu ; c'est chose singulière qu'un bois, battu, forme des liens plus forts. Mais le saule l'emporte sur tout le reste. Le saule grec rougeâtre se fend ; le saule d'Amérie, plus blanc, mais un peu plus cassant, ne se fend pas, et forme un lien solide. En Asie on en distingue trois espèces : le noir, employé dans la vannerie ; le blanc, dont les paysans se servent ; le troisième, qu'on appelle hélice, et qui est très-peu élevé. Chez nous aussi on a trois dénominations pour autant d'espèces : le saule viminal ou purpurin ; le saule nitelin (mulot) (VIII, 82), appelé ainsi d'après sa couleur, il est plus mince que le précédent ; enfin le saule gaulois, qui est le plus mince de tous.

1 LXX. Ce n'est ni dans la catégorie des arbrisseaux, ni dans celle des ronces ou des tiges, ni dans celle des herbes, mais c'est dans une catégorie spéciale qu'il faut placer le jonc fragile et palustre (*scirpus palustris*, L.), qu'on emploie pour toiture et en natte ; écorcé, il sert de mèche aux lumières employées dans l'éclairage et dans les funérailles. En quelques lieux il a plus de dureté et de force : non-seulement les mariniers du Pô en font des voiles pour leurs bateaux, mais encore les pêcheurs de l'Afrique usent en mer de ces voiles que, par un usage bizarre, ils attachent au mât du côté qui regarde la poupe. Les Maures en couvrent leurs cabanes ; et si on examine la chose de près, on verra que le jonc est employé aux mêmes usages que dans la basse Égypte le papyrus.

LXXI. Aux arbrisseaux appartiennent, parmi 1
les végétaux aquatiques, les ronces (*rubus fruticosus*, L.) et le sureau (XXIV, 35), plante spongieuse, non cependant comme la férule, car il a plus de bois. Les bergers pensent qu'on fait des trompettes et des cors plus sonores avec un sureau coupé dans un endroit où le chant du coq ne parvienne pas. Les ronces portent des mûres ; une autre espèce, nommée églantier (*rosa canina*, L.), donne une fleur semblable à la rose. Une troisième espèce est appelée idéenne (framboisier, *rubus idæus*, L.), du lieu où elle pousse ; elle est plus mince que les autres, a les épines plus petites et moins recourbées. La fleur est employée, dans du miel, en applications contre les ophthalmies, et aussi contre l'érysipèle ; on en boit des infusions pour combattre les affections de l'estomac (XXIV, 75). Le sureau a des grains noirs et petits, contenant une humeur visqueuse, et propre surtout à teindre les cheveux. On les mange aussi, bouillis dans l'eau.

LXXII. (XXXVIII.) L'écorce des arbres ren- 1
ferme une humeur que l'on doit regarder comme

ablato cortice lenique tractatu, vilioribus vasis, quam ut e corio fiant : atque etiam supinarum in delicias cathedrarum aptissimæ. Cædua salici fertilitas, densior tonsura, ex brevi pugno verius, quam ramo : non, ut remur, in novissimis curanda arbore. Nullius quippe tutior est reditus, minorisve impendii, aut tempestatum securior.

1 LXIX. Tertium locum ei in æstimatione ruris Cato attribuit, prioremque quam olivetis, quamque frumento, aut pratis : nec quia desint alia vincula. Siquidem et genistæ, et populi, et ulmi, et sanguinei frutices, et betullæ, et arundo fissa, et arundinum folia, ut in Liguria, et vitis ipsa, recisisque aculeis rubi alligant, et intorta corylus : mirumque contuso ligno alicui majores ad vincula esse vires. Salici tamen præcipua dos. Finditur Græca rubens : candidior Amerina, sed paulo fragilior, ideo solido ligat nexu. In Asia tria genera observant. Nigram, utiliorem viminibus ; candidam, agricolarum usibus ; tertiam, quæ brevissima est, helicem vocant. Apud nos quoque multi totidem generibus nomina imponunt : vimineam vocant, eamdemque purpuream. Alteram nitelinam a colore, quæ sit tenuior. Tertiam Gallicam, quæ tenuissima.

1 LXX. Nec in fruticum, nec in veprium vauliumve, neque in herbarum, aut alio ullo, quam suo genere, numerentur jure scirpi fragiles palustresque, ad tegulum, tegetesque, e quibus detracto cortice, candelæ luminibus et funeribus serviunt. Firmior quibusdam in locis eorum rigor. Namque iis velificant non in Pado tantum nautici ; verum et in mari piscator Africus, præpostero more vela intra malos suspendens. Et mapalia sua Mauri tegunt, proximeque æstimanti hoc videantur esse, quo inferiore Nili parte papyri sunt usu.

LXXI. Sed fruticosi generis sunt inter aquaticas et ru- 1
bi, atque sambuci fungosi generis : aliter tamen, quam ferulæ ; quippe plus ligni utique sambuco. Ex qua magis canoram buccinam tubamque credit pastor, ibi cæsa, ubi gallorum cantum frutex ille non exaudiat. Rubi mora ferunt : et alio genere similitudinem rosæ, qui vocatur cynosbatos. Tertium genus Idæum vocant Græci a loco. Tenuius est quam cætera, minoribusque spinis, et minus aduncis. Flos ejus contra lippitudines illinitur ex melle : et igni sacro. Contra stomachi quoque vitia bibitur ex aqua. Sambuci acinos habent nigros atque parvos, humoris lenti, inficiendo maxime capillo : qui et ipsi aqua decocti manduntur.

le sang des végétaux, et qui n'est pas identique dans tous. Cette humeur est laiteuse dans le figuier, et elle possède pour le fromage la vertu de la présure; elle est gommeuse dans le cerisier, baveuse dans l'orme, visqueuse et grasse dans le pommier, aqueuse dans la vigne et le poirier. Les arbres sont d'autant plus vivaces que cette humeur est plus visqueuse. Bref, le corps des végétaux comme celui des animaux présente une peau, du sang, de la chair, des nerfs, des veines, des os, de la moelle; c'est l'écorce qui sert de peau. Chose singulière! quand les médecins veulent extraire le suc du mûrier, l'écorce légèrement entamée avec une pierre, dans le printemps à la deuxième heure du jour, fournit ce suc; mais rien ne s'écoule si la plaie pénètre plus
2 avant. Immédiatement sous l'écorce, dans la plupart des arbres, se trouve une graisse qu'on nomme aubier, à cause de sa couleur; c'est la partie molle et la plus mauvaise du bois; l'aubier pourrit facilement, même dans le chêne, et il est sujet à la vermoulure; aussi l'ôtera-t-on toujours. Au-dessous est la chair, sous laquelle est la partie osseuse, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur dans le bois. Les arbres dont le bois est sec, comme l'olivier, ne donnent de fruit que de deux années l'une; ceux dont le bois est charnu, comme le cerisier, en donnent plus souvent. Tous les arbres n'ont pas de la graisse ou de la chair en abondance, comme on le voit chez les animaux les plus actifs; il n'y a ni graisse ni chair dans le buis (xvi, 7), le cornouiller (xvi, 42), l'olivier; ils n'ont point non plus de moelle; ils ont aussi très-peu de sang. Le sorbier n'a pas de parties osseuses; le sureau (xvi, 71) n'a pas de parties charnues. Le sorbier et le sureau ont le plus de moelle. Les roseaux n'ont presque pas de chair.

1 LXXIII. Dans la chair de quelques arbres on trouve des fibres et des veines; la distinction en est facile. Les veines sont plus larges et les fibres sont plus blanches dans les bois qui se fendent bien; aussi l'oreille, étant appliquée à l'extrémité d'une poutre, quelque longue qu'elle soit, entend le coup porté, même avec un stylet, à l'autre extrémité (xi, 112); le son pénètre par des trajets rectilignes. On reconnaît de la sorte si le bois est tord, et interrompu par des nœuds. Les tubérosités que l'on trouve dans certains bois sont semblables aux glandes dans la chair des animaux. Ces tubérosités n'ont ni veines ni fibres, c'est une sorte de chair dure, roulée sur elle-même; elles sont très-estimées dans le citre (xiii, 29) et l'érable (xvi, 27). Quant aux autres 2
bois dont on fait des tables, on les fend en long, et dans ces planches on taille des segments arrondis; ils seraient fragiles si on les coupait perpendiculairement au fil du bois. Dans les hêtres la disposition des fibres représente un peigne transversal; de là vient que les anciens estimaient les vases faits avec ce bois. Manius Curius (vii, 15) fit serment que de tout le butin il n'avait pris qu'un guttum (espèce de vase) de hêtre pour faire les sacrifices. Le bois qu'on flotte est dans l'eau selon sa longueur; la partie du côté de la racine s'enfonce plus profondément. Quelques arbres ont des fibres sans veines, et sont uniquement composés d'une trame mince; ce sont les plus faciles à fendre. D'autres se cassent plutôt qu'ils ne se fendent; ceux-là n'ont pas de fibres, tels sont l'olivier (xv, 1), la vigne (xiv, 2). Au contraire, le figuier (xv, 19) est tout chair. Il n'y a que la partie osseuse dans l'yeuse (xvi, 8), le cornouiller (xv, 31), le rouvre (xvi, 8), le cytise (xiii, 47), le mûrier (xv, 27), l'ébénier (xii, 8), le lotos (*rhamnus lotus*) (xiii, 31), et ceux qui, avons-nous dit (xvi, 72), sont dépourvus de moelle. Tous ces bois ont une couleur noirâtre, 3

1 LXXII. (xxxviii.) Humor et cortici arborum est, qui sanguis earum intelligi debet, non idem omnibus. Ficis lacteus: huic ad caseos figurandos coaguli vis. Cerasis gummosus; ulmis salivosus; lentus ac pinguis malis; vitibus ac piris aquosus. Vivaciora, quibus lentior. Atque in totum corpori arborum, ut reliquorum animalium, cutis, sanguis, caro, nervi, venæ, ossa, medullæ, pro cute cortex. Mirum! is in moro medicis succum quærentibus, vere, hora diei secunda, lapide incussus manat; altius
2 fractus siccus videtur. Proximi plerisque adipes: ii vocantur a colore albûrnum: mollis ac pessima pars ligni, etiam in robore facile putrescens, teredini obnoxia; quare semper amputabitur. Subest huic caro, cui ossa, id est, materiæ optimum. Alternant fructus, quibus siccius lignum, ut olea: magis quam quibus carnosum, ut cerasus. Nec omnibus adipes carnesve largæ, sicuti nec animalium acerrimis. Neutrum habent buxus, cornus, olea; nec medullam, minimumque etiam sanguinis: sicut ossa non habent sorba, carnem sambuci (et plurimam ambæ medullam), nec arundines majore ex parte.

LXXIII. In quarumdam arborum carnibus pulpæ ve- 1
næque sunt. Discrimen earum facile. Venæ latiores candidioresque pulpæ fissilibus insunt. Ideo fit, ut aure ad caput trabis quamlibet prælongæ admota, ictus ab altero capite vel graphii sentiatur, penetrante rectis meatibus sono. Unde deprehenditur, an torta sit materies, nodisque concisa. Quibus sunt tubera, sic sunt in carne glandia. In iis nec vena, nec pulpa, quodam callo carnis in se convoluto. Hoc pretiosissimum in citro, et acere. Cætera 2
mensarum genera fissis arboribus circinantur in pulpam: alioqui fragilis esset vena in orbem arboris cæsa. Fagis pectines transversi in pulpa. Apud antiquos inde et vasis honos. Manius Curius juravit se ex præda nihil attigisse, præter guttum faginum, quo sacrificaret. Lignum in longitudinem fluctuatur: ut quæ pars fuit ab radice, validius sidit. Quibusdam pulpa sine venis, mero stamine et tenui constat. Hæc maxime fissilia. Alia frangi celeriora, quam findi, quibus pulpa non est; ut oleæ, vites. At e contrario totum e carne corpus fico. Tota ossea est ilex, cornus, robur, cytisus, morus, ebenus, lotos, et quæ

excepté le cornouiller, qui est fauve; on en fait des épieux brillants, et qu'on cisèle pour les embellir. Le cèdre (xiii, 11), le mélèze (xvi, 19) et le genévrier (xiii, 11) sont rouges. (xxxix.) Le mélèze femelle fournit le bois appelé par les Grecs ægis, et qui est d'une couleur de miel. Les peintres emploient pour leurs tableaux cet ægis qui, à l'expérience, s'est trouvé incorruptible et qui ne se fend jamais; c'est la partie la plus voisine de la moelle. Dans le sapin, les Grecs l'appellent leuson. Dans le cèdre aussi, la partie la plus dure est la plus voisine de la moelle; elle est, pourvu qu'on en ôte l'aubier, aussi dure que les os dans le corps des animaux. On dit aussi que l'intérieur du sureau a une dureté merveilleuse; ceux qui en font des épieux les préfèrent à tous les autres: c'est en effet un bois composé de peau et d'une partie osseuse.

1 LXXIV. Le temps propre pour couper les bois qu'on ne veut qu'écorcer, tels que les bois ronds destinés à être employés dans les temples et à d'autres usages, est le temps où ils bourgeonnent; autrement on ne peut détacher l'écorce, la pourriture s'y attache, et le bois noircit. Les bois équarris et ceux auxquels la hache enlève l'écorce se coupent depuis le solstice d'hiver jusqu'au Favonius, ou, s'il faut agir avant cette époque, au coucher d'Arcturus ou même au coucher de la Lyre; la dernière limite est le solstice d'été. Nous dirons en lieu et place les jours de ces constella-
2 tions. On pense qu'il suffit de ne pas abattre un arbre qu'on doit équarrir avant qu'il ait produit son fruit. Le rouvre coupé au printemps est sujet à la vermoulure; coupé en hiver, il ne se gâte (17) ni ne se courbe; autrement il est sujet à se tordre et à se fendre. Cela arrive aussi dans le liége, même coupé à temps. Le cours de la lune a encore une importance infinie; on veut que la coupe ne se fasse que du vingtième au trentième jour de la lunaison. On est unanime sur l'avantage d'abattre les arbres dans la syzygie, jour que les uns nomment interlune et les autres silence
de la lune. C'est ainsi du moins que l'empereur 3
Tibère, après l'incendie du pont de la naumachie, prescrivit de couper en Rhétie les mélèzes pour le rétablissement de ce pont. Quelques-uns disent que la lune doit être en syzygie et au-dessous de l'horizon, ce qui ne peut arriver que de nuit. Ils ajoutent que si la syzygie coïncide avec le jour même du solstice d'hiver, le bois a une durée éternelle; que le meilleur bois ensuite est celui que l'on coupe quand elle coïncide avec les constellations ci-dessus nommées. D'autres ajoutent le lever de la Canicule, et ils disent que c'est ainsi qu'a été coupé le bois employé dans le forum d'Auguste. Le bois destiné à être travaillé ne doit être coupé ni trop jeune ni trop vieux. Quelques-uns (et cette pratique n'est pas mauvaise) coupent tout autour l'arbre jusqu'à la moelle, le laissent sur pied, et donnent le temps à
tous les liquides de s'écouler. Voici des faits re- 4
marquables de l'antiquité: dans la première guerre punique, la flotte du général Duillius mit en mer soixante jours après la coupe des arbres qui servirent à la construire. L. Pison rapporte que dans la guerre contre le roi Hiéron deux cent vingt vaisseaux furent construits en quarante-cinq jours. A la seconde guerre punique, la flotte de Scipion mit en mer le quarantième jour après le premier coup de hache. Tant on peut aller vite quand on est pressé!

LXXV. Caton, personnage d'une si grande au- 1
torité sur toutes choses, a dit ce qui suit touchant les bois: « Pour faire un pressoir (*De re rust.*,

3 sine medulla esse diximus. Cæteris nigricans color. Fulva cornus, in venabulis nitet, incisuris nodata propter decorem. Cedrus, et larix, et juniperus rubent. (xxxix). Larix femina habet, quam Græci vocant ægida, mellei coloris. Inventum est pictorum tabellis immortale, nullisque fissile rimis, hoc lignum. Proximum medullæ est. In abiete leuson Græci vocant. Cedri quoque durissima, quæ medullæ proxima, ut in corpore ossa, deraso modo limo. Et sambuci interiora mire firma traduntur; namque qui venabula ex ea faciunt, præferunt omnibus: constat enim ex cute et ossibus.

1 LXXIV. Cædi tempestivum quæ decorticantur, ut teretes, ad templa cæteraque usus rotundi, quum germinant, alias cortice inextricabili, et carie subnascente ei, materiaque nigrescente. Tigna et quibus aufert securis corticem, a bruma ad Favonium: aut si prævenire cogamur, Arcturi occasu, et ante eum Fidiculæ: novissima ratione, solstitio.
2 Dies siderum horum reddetur suo loco. Vulgo satis putant observare, ne qua dedolanda arbos sternatur ante editos suos fructus. Robur vere cæsum, teredinem sentit: bruma autem, neque vitiatur, neque pandatur, alias obnoxium etiam ut torqueat sese findatque: quod in subere tempestive quoque cæso evenit. Infinitum refert et lunaris ratio; nec nisi a vicesima in tricesimam cædi volunt. Inter omnes vero convenit, utilissime in coitu ejus sterni, quem
diem alii interlunii, alii silentis lunæ appellant. Sic certe 3
Tiberius Cæsar concremato ponte naumachiario, larices ad restituendum cædi in Rhætia præfinivit. Quidam dicunt, ut in coitu et sub terra sit luna: quod fieri non potest nisi noctu. At si competant coitus in novissimum diem brumæ, illa sit æterna materies: proxime, cum supra dictis sideribus. Quidam et Canis ortum addunt, et sic cæsas materies in forum Augustum. Nec novellæ autem ad materiem, nec veteres utilissimæ. Circumcisas quoque ad medullam aliqui non inutiliter relinquunt, ut
omnis humor stantibus defluat. Mirum apud antiquos 4
primo Punico bello classem Duillii imperatoris ab arbore excisa LX die navigasse. Contra vero Hieronem regem CCXX naves effectas diebus XLV tradit L. Piso. Secundo quoque Punico bello, Scipionis classis XL die a securi navigavit. Tantum tempestivitas etiam in rapida celeritate pollet!

LXXV. Cato hominum summus in omni usu, de ma- 1
teriis hæc adjicit: « Prelum e sapino atra potissimum fa-

xxxi), employez de préférence le sapin noir. Quand vous abattez l'ormeau, le pin, le noyer ou tout autre arbre, abattez-le au décours de la lune, après midi, quand il n'y a pas de vent du sud. L'arbre (*ibid.* xvii, xxxi, xxxvii) sera bon à couper quand la graine en sera mûre. Prenez garde à ne pas l'arracher ou l'équarrir pendant le temps de la rosée. » Un peu plus bas (*ib.*, xxxvii) il dit : « Ne touchez au bois que dans l'interlune ou dans les premiers quartiers; mais dans ce temps même ne déracinez pas, ne coupez pas sur pied. Les sept jours qui suivent la pleine lune sont l'époque la plus favorable pour déraciner. Évitez soigneusement d'équarrir, de couper ou de toucher aucun bois, si ce n'est quand il est sec. Même précaution pour un bois couvert de gelée ou de rosée. » L'empereur Tibère observait aussi les interlunes pour se faire couper les cheveux. M. Varron (*De re rust.*, i, 37) a recommandé de ne les couper que dans les pleines lunes, de peur de l'alopécie.

1 **LXXVI. Le mélèze et surtout le sapin (*abies pectinata*, DC.) (xvi, 18 et 19), coupés, laissent longtemps couler un liquide. Ce sont de tous les arbres les plus élevés et les plus droits. On préfère le sapin, à cause de sa légèreté, pour les mâts des navires et pour les antennes. Ces arbres et le pin ont ceci de commun qu'on y remarque quatre veines, ou deux, ou une seule. Le cœur de ces arbres est excellent pour la menuiserie. Le bois à quatre veines est le meilleur; il est plus tendre que les autres. Les hommes expérimentés jugent de la bonté du bois à l'écorce. La partie du sapin qui est près de la terre est sans nœuds. Ce bois, flotté comme nous l'avons dit (xvi, 78), est dépouillé de son écorce, et il prend le nom de sapinus (xvi, 23). La partie supérieure noueuse et plus dure se nomme fusterna. Dans l'arbre, la partie qui regarde l'aquilon est plus forte. En somme, les sujets valent moins dans les lieux humides et ombragés; ils sont plus compactes et plus durables dans les lieux bien exposés. Aussi à Rome préfère- 2**
t-on le sapin du bord de la mer Tyrrhénienne (iii, 10) à celui du bord de la mer Adriatique. Il y a aussi des différences suivant les contrées : le plus estimé est celui des Alpes et de l'Apennin; dans les Gaules, celui du Jura (iii, 5) et des Vosges, celui de la Corse, de la Bithynie, du Pont et de la Macédoine. Celui d'Ænéa (iv, 8) et d'Arcadie est moins bon. Le plus mauvais est celui du Parnasse et de l'Eubée, parce qu'il est rameux, noueux, et se pourrit facilement. Quant au cèdre, on estime le plus celui de la Crète, de l'Afrique et de la Syrie. Le bois frotté avec l'huile de cèdre n'est 3
attaqué ni par la teigne ni par la carie. Le genévrier a les mêmes qualités que le cèdre; il est très-gros en Espagne, surtout dans le pays des Vaccéens (iii, 4); partout le cœur en est plus solide que le cèdre même. Un défaut commun à tous les bois est la spire, c'est-à-dire une involution des veines et des nœuds. On trouve en certains arbres, comme dans le marbre, des centres, c'est-à-dire des durillons aussi résistants qu'un clou, et qui endommagent les scies. Ces durillons se forment aussi quelquefois accidentellement, une pierre ou une branche d'un autre arbre étant saisie par le bois, ou y ayant pénétré.

Il y eut longtemps debout, sur la place publi- 4
que de Mégare, un olivier sauvage auquel de vaillants guerriers avaient fixé leurs armes; à la longue, l'écorce recouvrit ces armes et les cacha. Un arrêt du destin était attaché à cet arbre, car quand un arbre produirait des armes Mégare devait périr : il en produisit lorsqu'on

cito : ulmeam, pineam, nuceam : hanc atque aliam materiam omnem quum effodies, luna decrescente eximito post meridiem, sine vento Austro. Tunc erit tempestiva, quum semen suum maturum erit; cavetoque ne per rorem trahas, aut doles. » Idemque mox : « Nisi intermestri, lunaque dimidiata, ne tangas materiem. Tunc ne effodias aut præcidas abs terra. Diebus septem proximis, quibus luna plena fuerit, optime eximitur. Omnino caveto ne quam materiam doles, neve cædas, neve tangas, nisi siccam : neve gelidam, neve rorulentam. » Tiberius idem et in capillo tondendo servavit interlunia. M. Varro adversus defluvia præcepit observandum id a pleniluniis.

1 **LXXVI. Larici et magis abieti succisis, humor diu defluit. Hæ omnium arborum altissimæ ac rectissimæ. Navium malis antennisque propter lævitatem præfertur abies. Communia his pinoque, ut quadripartitos venarum cursus bifidosque habeant, vel omnino simplices. Ad fabrorum intestina opera medulla sectilis : optima quadripartitis materies, et mollior quam cæteræ. Intellectus in cortice protinus peritis. Abietis quæ pars a terra fuit, enodis est : hæc, qua diximus ratione, fluviata decorticatur atque ita sapinus vocatur : superior pars nodosa duriorque, fusterna. Et in ipsis autem arboribus robustiores Aquiloniæ partes. Et in totum deteriores ex humidis opacisque : spissiores ex apricis, ac diuturnæ. Ideo Romæ 2**
infernas abies supernati præfertur. Est per gentium quoque regiones in iis differentia. Alpibus, Apenninoque laudatissimæ : in Gallia, Jura, ac monte Vogeso : in Corsica, Bithynia, Ponto, Macedonia. Deterior, Æneatica, et Arcadica. Pessimæ Parnassia, et Euboica; quoniam ramosæ ibi et contortæ, putrescentesque facile. At cedrus in Creta, Africa, Syria, laudatissima. Cedri oleo 3
peruncta materies nec tineam, nec cariem sentit. Junipero eadem virtus, quæ cedro. Vasta hæc in Hispania, maximeque Vaccæis : medulla ejus ubicumque solidior etiam, quam cedrus. Publicum omnium vitium vocant spiras, ubi convolvere se venæ atque nodi. Inveniuntur in quibusdam, sicut in marmore, centra, id est, duritia clavo similis, inimica serris. Et quædam forte accidunt, lapide comprehenso, aut recepto in corpus, aut alterius arboris ramo.

Megaris diu stetit oleaster in foro, cui viri fortes af- 4
fixerant arma, quæ cortice ambiente ætas longa occultaverat : fuitque arbor illa fatalis excidio urbis præmonitæ

l'abattit, car on y trouva, dans l'intérieur, des bottines et des casques. On dit que les pierres qui se rencontrent ainsi au dedans des arbres ont la propriété de prévenir les avortements. (XL.) On pense que le plus grand arbre qui ait jamais existé est celui que l'on a vu à Rome, et que l'empereur Tibère fit exposer comme un objet de curiosité sur ce pont de la naumachie dont il a été parlé (XVI, 74). Cet arbre avait été apporté avec d'autres bois; il fut conservé jusqu'à la construc-
5 tion de l'amphithéâtre de Néron (XIX, 6) : c'était une poutre de mélèze de cent vingt pieds de long, et d'une grosseur uniforme de deux pieds; quand on calculait quelle avait dû être la hauteur de la cime de cet arbre, on trouvait une évaluation à peine croyable. De notre temps, il y eut dans les portiques des Septa (lieu où le peuple votait) une poutre qui fut aussi laissée par M. Agrippa comme objet de curiosité : elle n'avait pu entrer dans la construction du diribitorium (lieu où l'on payait les soldats); de vingt pieds plus courte que la précédente, elle avait un pied et demi de grosseur. On a vu un sapin merveilleux, mât du vaisseau qui apporta d'Égypte, par l'ordre de l'empereur Caligula, l'obélisque (XXXVI, 14) placé dans le cirque du Vatican, et les quatre blocs de pierre destinés à le soutenir. On n'a certainement rien vu en mer de plus admirable que ce navire; cent vingt mille boisseaux de lentilles
6 lui servaient de lest; la longueur en occupait en grande partie le côté gauche du port d'Ostie; il fut coulé bas en cet endroit par l'empereur Claude avec trois môles de la hauteur d'une tour, en pouzzolane (XXXVI, 14), qui y avaient été construits, et que ce navire avait apportés de Pouzzoles. Il fallait quatre hommes pour embrasser ce mât. On dit que des mâts pareils se vendent 80,000 sesterces et plus (16,800 fr.), et qu'on fait des radeaux dont le prix est ordinairement de 40,000 sesterces. En Égypte et en Syrie, les rois, manquant de sapin, se sont, dit-on, servis de cèdre pour la marine; le plus gros cèdre dont on fasse mention venait de l'île de Chypre. Il fut abattu pour la galère à onze rangs de rames de Démétrius [Poliorcète]; il avait cent trente pieds de long, et il fallait trois hommes pour l'embrasser. Les pirates de la Germanie naviguent sur des pirogues faites avec un seul tronc d'arbre creusé; quelques-unes de ces pirogues portent jusqu'à trente hommes.

De tous les bois les plus compactes et par con- 7
séquent les plus lourds sont l'ébénier et le buis, qui tous deux sont menus. Ni l'un ni l'autre ne flottent sur les eaux, non plus que le liége si on le dépouille de son écorce, ni le mélèze. Parmi les autres le plus sec est l'arbre qu'à Rome on appelle lotos (XVI, 53), puis le rouvre privé de son aubier : le rouvre a aussi une couleur noirâtre; le cytise la présente encore davantage, et il paraît se rapprocher le plus de l'ébène. Cependant des auteurs assurent que le térébinthinier de Syrie est plus noir. Un artiste, nommé Thériclès, est célèbre pour avoir fait au tour des coupes en térébinthinier; et le tour est l'épreuve de la bonté du
bois. Le térébinthinier est le seul bois qui demande 8
à être frotté d'huile, et que cette opération améliore. On en imite singulièrement la couleur avec le noyer et le poirier sauvage, que l'on teint en les faisant bouillir dans la teinture. Tous les arbres dont nous venons de parler sont compactes et résistants. Vient ensuite le cornouiller : il est si menu, qu'on peut à peine le regarder comme un bois de charpente; on ne s'en sert guère que pour faire des rayons de roue, ou des coins à fendre

oraculo, quum arbor arma peperisset : quod succisæ accidit, ocreis galeisque intus repertis. Ferunt lapides ita inventos, ad continendos partus esse remedio. (XL.) Amplissima arborum ad hoc ævi existimatur Romæ visa, quam propter miraculum Tib. Cæsar in eodem ponte naumachiario exposuerat advectam cum reliqua materie :
5 duravit ad Neronis principis amphitheatrum. Fuit autem trabs e larice, longa pedes CXX bipedali crassitudine æqualis. Quo intelligebatur vix credibilis reliqua altitudo, fastigium ad cacumen æstimantibus. Fuit memoria nostra et in porticibus septorum a M. Agrippa relicta, æque miraculi causa, quæ diribitorio superfuerat, XX pedibus brevior, sesquipedali crassitudine. Abies admirationis præcipuæ visa est in navi, quæ ex Ægypto Caii principis jussu, obeliscum in Vaticano Circo statutum, quatuorque truncos lapidis ejusdem ad sustinendum eum adduxit, qua nave nihil admirabilius visum in mari certum est :
6 CXX M. modium lentis pro saburra ei fuere. Longitudo spatium obtinuit magna ex parte Ostiensis portus latere lævo. Ibi namque demersa est a Claudio principe, cum tribus molibus, turrium altitudine in ea exædificatis obiter Puteolano pulvere, advectisque. Arboris ejus crassitudo quatuor hominum ulnas complectentium implebat : vulgoque auditur LXXX nummum et pluris malos venumdari ad eos usus, rates vero connecti XL H-S plerasque. At in Ægypto et Syria reges inopia abietis cedro ad classes feruntur usi. Maxima ea in Cypro traditur, ad undeciremem Demetrii succisa, centum triginta pedum, crassitudinis vero ad trium hominum complexum. Germaniæ prædones singulis arboribus cavatis navigant, quarum quædam et triginta homines ferunt.

Spississima, ex omni materie, ideo et gravissima, ju- 7
dicatur ebenus, et buxus, graciles natura : neutra in aquis fluitat, nec suber, si dematur cortex; nec larix. Ex reliquis siccissima lotos, quæ Romæ ita appellatur. Deinde robur exalburnatum : et huic nigricans color, magisque etiam cytiso, quæ proxime accedere ebenum videtur. Quanquam non desint, qui Syriacas terebinthos nigriores affirment. Celebratur et Thericles nomine, calices ex terebintho solitus facere torno, per quem proba-
tur materies. Omnium hæc sola ungi vult, meliorque oleo 8
fit. Colos mire adulteratur juglande ac piro silvestri tinctis, atque in medicamine decoctis. Omnibus, quæ diximus, spissa firmitas. Ab his proxima est cornus; quan-

le bois, ou des chevilles qu'on emploie comme des chevilles de fer. Viennent ensuite l'yeuse, l'olivier sauvage, l'olivier, le châtaignier, le charme et le peuplier. Le peuplier est veiné à la façon de l'érable (xvi, 51), et on l'emploirait en menuiserie si aucun arbre pouvait être bon quand on en coupe souvent les branches; c'est une cas-
9 tration qui lui enlève les forces. Au reste, la plupart de ces arbres, mais surtout le rouvre, sont tellement durs, qu'on ne peut les percer avec la tarrière qu'après les avoir humectés, et qu'un clou enfoncé ne peut en être arraché, même si on mouille. Au contraire, un clou ne tient pas dans le cèdre. Le plus tendre est le tilleul; il paraît aussi être le plus chaud : ce qui le prouve, dit-on, c'est qu'il émousse très-promptement les doloires. Au nombre des arbres chauds sont aussi le mûrier, le laurier, le lierre, et tous les arbres dont on tire du feu par le frottement.

1 LXXVII. C'est un moyen mis en usage par les éclaireurs des armées et par les bergers, qui n'ont pas toujours sous la main de pierre pour battre le briquet : on frotte deux morceaux de bois l'un contre l'autre, le frottement les allume, et on reçoit le feu sur des substances sèches et inflammables; les champignons et les feuilles sont ce qui prend feu le plus facilement. Rien ne vaut mieux que le lierre pour être frotté, et le laurier pour frotter. On aime aussi une vigne sauvage (xxiv, 49) autre que la vigne labrusca, et qui
2 grimpe sur les arbres à la façon du lierre. Les bois les plus froids sont ceux des végétaux aquatiques; mais ce sont les plus flexibles, et, pour cette raison, les plus propres à la fabrication des boucliers. L'incision qu'on y fait se resserre aussitôt, tend à se fermer d'elle-même, et par conséquent laisse plus difficilement pénétrer le fer. A cette catégorie appartiennent le figuier, le saule, le tilleul, le bouleau, le sureau, et les deux espèces de peuplier. Les plus légers de ces bois sont le figuier et le saule; aussi sont-ils les plus employés. On s'en sert pour les corbeilles et tous les ouvrages de vannerie; ils ont aussi de la blancheur, de la dureté, et ils se laissent aisément sculpter. Le 3
platane a de la flexibilité, mais accompagnée d'humidité, de même que l'aune. Flexibles aussi et plus secs, l'ormeau, le frêne, le mûrier et le cerisier sont plus pesants. L'orme conserve très-bien sa rectitude; aussi est-il très-bon pour les montants et les membrures des portes, attendu qu'il se déjette très-peu; il faut seulement avoir la précaution de mettre les montants en sens inverse, de manière que le côté de la racine dans l'un réponde au côté de la cime dans l'autre. Le bois est tendre dans le palmier et le liége; il est compacte dans le poirier et le pommier; il l'est aussi dans l'érable; mais ce bois est fragile ainsi que tous les bois veinés. Dans tous, les différences de chaque espèce sont augmentées chez les arbres sauvages et mâles. Les arbres stériles sont plus résistants que les arbres fertiles, si ce n'est dans les espèces où les mâles sont productifs, par exemple le cyprès et le cornouiller.

LXXVIII. La carie n'attaque pas, le temps 1
ne détériore pas le cyprès, le cèdre, l'ébène, le lotos, le buis, l'if, le genévrier, l'olivier sauvage, l'olivier. Parmi les autres, le mélèze, le rouvre, le liége, le châtaignier, le noyer, n'y sont sujets que très-tard. Le cèdre, le cyprès, l'olivier et le buis ne se fendent pas spontanément.

LXXIX. On regarde comme les plus durables 1
l'ébène, le cyprès et le cèdre. Le temple de Diane

quam non potest videri materies propter exilitatem, sed lignum non alio pæne, quam ad radios rotarum, utile : aut si quid cuneandum sit in ligno, clavisve figendum, ceu ferreis. Ilex item, et oleaster, et olea, atque castanea, carpinus, populus. Hæc et crispa aceris modo, si ulla materies idonea esset ramis sæpe deputatis : castratio illa
9 est, adimitque vires. De cætero plerisque eorum, sed utique robori, tanta duritia est, ut terebrari nisi madefactum non queat, et ne sic quidem adactus avelli clavus. E diverso clavum non tenet cedrus. Mollissima tilia; eadem videtur et calidissima : argumentum afferunt, quod citissime ascias retundat. Calidæ et morus, laurus, edera, et omnes e quibus igniaria fiunt.

1 LXXVII. Exploratorum hoc usus in castris, pastorumque reperit, quoniam ad excudendum ignem non semper lapidis occasio est. Teritur ergo lignum ligno, ignemque concipit attritu, excipiente materia aridi fomitis, fungi vel foliorum facillimo conceptu. Sed nihil edera præstantius quæ teratur, lauro quæ terat. Probatur et vitis silvestris, alia quam labrusca, et ipsa ederæ modo arborem
2 scandens. Frigidissima quæcumque aquatica : lentissima autem, et ideo scutis faciendis aptissima, quorum plaga contrahit se protinus, clauditque suum vulnus, et ob id contumacius transmittit ferrum : in quo sunt genere fici, salix, tilia, betulla, sambucus, populus utraque. Levissima ex his ficus et salix, ideoque utilissimæ. Omnes autem ad cistas, quæque flexili crate constant. Habent et candorem, rigoremque, et in sculpturis facilitatem. Est lentitia platano, sed madida, sicut alno. Siccior eadem 3
ulmo, fraxino, moro, ceraso, sed ponderosior. Rigorem fortissime servat ulmus : ob id cardinibus, crassamentisque portarum utilissima, quoniam minime torquetur : permutanda tantum sic, ut cacumen ab inferiore sit cardine, radix superior. Palmæ est mollis, et suberis materies; spissæ et malus, pirusque; nec non acer, sed fragile; et quæcumque crispa. In omnibus silvestria et mascula differentias cujusque generis augent : et infecunda firmiora fertilibus, nisi quo in genere mares ferunt, sicut cupressus et cornus.

LXXVIII. Cariem vetustatemque non sentiunt cupres- 1
sus, cedrus, ebenus, lotos, buxus, taxus, juniperus, oleaster, et olea : ex reliquis tardissime larix, robur, suber, castanea, juglans. Rimam fissuramque non capit sponte cedrus, cupressus, olea, buxus.

LXXIX. Maxime æterna putant ebenum et cupressum, 1
cedrumque, claro de omnibus materiis judicio in templo

à Éphèse est une épreuve célèbre de la bonté de ces bois : il y a quatre cents ans que cet édifice a été construit par la cotisation de l'Asie tout entière (XXXVI, 21); on reconnaît unanimement que le toit en est fait avec des poutres de cèdre. Mais on doute de quel bois est la statue de la déesse : tous les auteurs disent qu'elle est d'ébène, excepté Mucianus trois fois consul ; c'est un des écrivains les plus modernes qui l'aient vue : il prétend qu'elle est en bois de vigne, et qu'elle n'a jamais été changée, bien que le temple
2 ait été restauré sept fois. Il ajoute que Pandémion fit choix de ce bois; il donne même le nom de l'artiste, ce qui me paraît étonnant, car il regarde cette statue comme plus ancienne non-seulement que Bacchus, mais même que Minerve. Il dit aussi qu'elle est arrosée avec du nard à l'aide de plusieurs pertuis, afin que cette essence la conserve et en maintienne les jointures; je m'étonne encore qu'il y ait des jointures dans cette statue, qui est d'un volume médiocre. Il dit que les portes sont de cyprès, et que, durant depuis près de quatre cents ans, elles sont absolument comme neuves. Il faut aussi remarquer que ces portes restèrent assemblées au moyen de la colle pendant quatre ans avant d'être posées. Le cyprès fut choisi pour les faire, parce que c'est la seule espèce de bois où le poli se conserve éter-
3 nellement. La statue de Jupiter Véjove (18), en cyprès, ne se conserve-t-elle pas dans le Capitole? et elle a été consacrée l'an de Rome six cent soixante et un. Le temple d'Apollon à Utique est également célèbre : là se voient des poutres en cèdre de Numidie telles qu'elles furent posées lors de la fondation de la ville, il y a onze cent soixante-dix-huit ans. En Espagne, à Sagonte, on dit que le temple de Diane, apportée de l'île de Zacynthe avec les fondateurs de la ville, est de deux cents ans antérieur à la prise de Troie, selon Bocchus, et qu'il est placé au-dessous de la ville. Annibal l'épargna par respect religieux ; les poutres en genévrier y existent encore. Le plus mémorable de tous ces exemples est celui du temple de Diane en Aulide, construit quelques siècles avant la guerre de Troie; mais l'on ne sait plus quel bois y a été employé. En général, on peut dire que les arbres les plus odorants sont les plus durables. Après les bois dont je viens de parler, le 4
plus estimé est celui du mûrier; même il noircit en vieillissant. Au reste, il est des arbres plus durables les uns que les autres, suivant les emplois qu'on en fait : l'ormeau résiste très-bien exposé à l'air, le rouvre en terre, le quercus dans l'eau ; ce dernier arbre, placé au-dessus du sol, se déjette et se fend. Le mélèze est très-bon dans l'humidité, ainsi que l'aune noir. Le rouvre se gâte dans l'eau de mer. On ne rejette pas non plus pour les constructions hydrauliques le hêtre et le noyer; ce sont aussi les principaux parmi ceux qu'on enfouit : il en est de même du genévrier, qui n'en est pas moins très-propre à être employé à l'air. Le hêtre et le cerrus se détériorent promptement. L'esculus ne supporte pas l'eau. Au contraire, l'aune 5
enfoncé en terre dans des lieux marécageux est éternel, et il soutient les charges les plus lourdes. Le cerisier est fort; l'ormeau et le frêne sont pliants, mais ils se déjettent facilement; ils perdent cette flexibilité, et on peut y compter davantage quand on les a laissés sécher sur pied, après les avoir entamés tout autour. On dit que le mélèze, employé dans les constructions navales, est sujet aux tarets (XI, 2) ainsi que tous les bois,

Ephesiæ Dianæ : utpote quum tota Asia exstruente quadringentis annis peractum sit, convenit tectum ejus esse e cedrinis trabibus. De ipso simulacro Deæ ambigitur : cæteri ex ebeno esse tradunt. Mucianus ter consul, ex his qui proxime viso eo scripsere, vitigineum, et nunquam
2 mutatum septies restituto templo. Hanc materiam elegisse Pandemion : etiam nomen artificis nuncupans : quod equidem miror, quum antiquiorem Minerva quoque, non modo Libero Patre, vetustatem ei tribuat. Adjicit multis foraminibus nardo rigari, ut medicatus humor alat, teneatque juncturas, quas et ipsas esse modico admodum miror. Valvas esse e cupresso, et jam quadringentis prope annis durare materiem omnem novæ similem. Id quoque notandum, valvas in glutinis compage quadriennio fuisse. Cupressus in eas electa, quoniam præter cætera uno in
3 genere materiæ nitor maxime valeat æternus. Nonne simulacrum Vejovis in arce e cupresso durat, a condita Urbe DCLXI anno dicatum? Memorabile et Uticæ templum Apollinis, ubi Numidicarum cedrorum trabes durant, ita ut positæ fuere prima urbis ejus origine, annis MCLXXVIII. Et in Hispania Sagunti aiunt templum Dianæ a Zacyntho advectæ cum conditoribus, annis ducentis ante excidium Trojæ, ut auctor est Bocchus, infraque oppidum ipsum id haberi. Cui pepercit religione inductus Hannibal, juniperi trabibus etiam nunc durantibus. Super omnia memoratur ædes in Aulide ejusdem deæ, sæculis aliquot ante Trojanum bellum exædificata : quonam genere materiæ, scientia obliterata. In plenum dici potest, utique quæ odore præcellant, ea æternitate præstare. A prædictis morus 4
proxime laudatur, quæ vetustate etiam nigrescit. Et quædam tamen in aliis diuturniora sunt usibus quam alia. Ulmus in perflatu firma, robur defossum, et in aquis quercus obruta. Eadem supra terram rimosa facit opera, torquendo sese. Larix in humore præcipua, et alnus nigra. Robur marina aqua corrumpitur. Non improbatur et fagus in aqua, et juglans : hæ quidem in his quæ defodiuntur, vel principales. Item juniperus : eadem et subdialibus aptissima. Fagus et cerrus celeriter marcescunt. Esculus quoque humoris impatiens. Contra adacta in terram in 5
palustribus alnus æterna, onerisque quantilibet patiens : cerasus firma : ulmus et fraxinus lentæ, sed facile pandantur : flexiles tamen, stantesque a circumcisura siccatæ fideliores. Laricem in maritimis navibus obnoxiam teredini tradunt; omniaque, præterquam oleastrum et oleam. Quædam enim in mari, quædam in terra vitiis opportuniora.

excepté l'olivier sauvage et l'olivier. Quelques-uns se gâtent plus facilement dans la mer, d'autres dans la terre.

1 LXXX. (XLI.) Quatre espèces de bêtes attaquent les bois : les térédons (tarets), qui ont la tête très-grosse proportionnément au reste du corps, rongent à l'aide de dents; ils n'attaquent le bois qu'en mer, ce sont les térédons proprement dits. Les térédons de terre se nomment teignes; ceux qui ressemblent à des moucherons, thripes; la quatrième espèce appartient au genre des vermisseaux. De ces derniers les uns sont produits par la corruption même du suc du bois; les autres naissent, comme dans les arbres, du vermisseau appelé céraste (XVII, 37). Quand ils ont assez rongé autour d'eux pour se retourner, ils
2 en engendrent un autre. La production de ces animaux est empêchée dans certains arbres par l'amertume, exemple le cyprès; dans d'autres, par la dureté, exemple le buis. On dit aussi que le sapin dépouillé de son écorce au temps du bourgeonnement, à l'époque de la lune que nous avons indiquée (XVI, 74), ne se gâte pas dans l'eau. Les compagnons d'Alexandre le Grand ont rapporté qu'à Tylos, île de la mer Rouge, sont des arbres qu'on emploie dans les constructions navales, et dont le bois a été trouvé intact au bout de deux cents ans, et que, submergés, ils sont incorruptibles; que dans la même île est un arbrisseau de la grosseur d'un bâton seulement, moucheté comme la peau d'un tigre, pesant, et qui se casse comme du verre dès qu'il tombe sur un corps dur.

1 LXXXI. (XLII.) Nous avons en Italie des bois sujets à se fendre d'eux-mêmes; les architectes ordonnent qu'on les enduise de fumier et qu'on les fasse sécher, afin que l'air ne les détériore pas. Le sapin et le mélèze, même posés en travers, supportent de grands fardeaux : tandis que le rouvre et l'olivier s'incurvent et cèdent sous le faix; ils résistent et ne se rompent guère; ils manqueront plutôt par la carie que par la faiblesse. Le palmier, qui est, comme le peuplier, un arbre fort, s'incurve autrement que les autres
arbres : ceux-ci s'incurvent par la partie infé- 2
rieure; le palmier se bombe en forme de voûte. Le pin et le cyprès ne sont attaqués ni de la carie ni des teignes. Le noyer s'incurve facilement; on en fait des poutres; un bruit annonce qu'il va casser : cela est arrivé à Antandros, dans un édifice destiné aux bains; les baigneurs effrayés par le bruit s'enfuirent. Le pin, le picea, l'aune, servent à faire des tubes pour la conduite des eaux; enfouis en terre, ils durent nombre d'années, au lieu que si le sol ne les recouvre pas ils se détériorent rapidement : la résistance en est encore infiniment plus grande s'ils sont par dehors en contact avec l'eau.

LXXXII. Le sapin a le plus de force dans la 1
position verticale; il est excellent pour les panneaux des portes et tous les ouvrages de menuiserie, travaillé soit à la grecque, soit à la campanienne, soit à la sicilienne. Les copeaux chevelus que lui enlèvent les passes rapides du rabot se tortillent comme les vrilles de la vigne. Dans la construction des chars, il s'associe à la colle au point de se fendre plutôt dans la continuité.

LXXXIII. (XLIII.) La colle joue un grand 1
rôle dans le plaqué et dans les autres ouvrages de marqueterie. Pour cet emploi on veut la maîtresse veine du bois : on la nomme ferulea, dénomination tirée de la ressemblance, attendu que la maîtresse veine, dans toutes les essences,

1 LXXX. (XLI.) Infestantium quatuor genera. Teredines capite ad portionem gravissimo, rodunt dentibus. Hæ tantum in mari sentiuntur; nec aliam putant teredinem proprie dici. Terrestres, tineas vocant : culicibus vero similes, thripas. Quartum est et e vermiculorum genere; et eorum alii putrescente succo ipsa materie, alii pariuntur, sicut in arboribus, ex eo qui cerastes vocatur. Quum tantum eroserit, ut circumagat se, generat alium. Hæc nasci prohibet in aliis amaritudo, ut cupresso; in aliis duritia, ut buxo. Tradunt et abietem circa germinationes
2 decorticatam, qua diximus luna, aquis non corrumpi. Alexandri Magni comites prodiderunt, in Tylo Rubri maris insula arbores esse, ex quibus naves fierent; quas CC annis durantes inventas; et si mergerentur, incorruptas. In eadem esse fruticem baculis tantum idoneæ crassitudinis, varium tigrium maculis, ponderosum; et quum in spissiora decidat, vitri modo fragilem.

1 LXXXI. (XLII.) Apud nos materiæ finduntur aliquæ sponte : ob id architecti eas fimo illitas siccari jubent, ut afflatus non noceant. Pondus sustinere validæ, abies, larix, etiam in transversum positæ. Robur et olea incurvantur,ceduntque ponderi. Illæ renituntur, nec temere rumpuntur; priusque carie, quam viribus deficiunt. Et palma arbor valida (in diversum enim curvatur), et
populus. Cætera omnia inferiora pandantur : palma 2
e contrario fornicatim. Pinus et cupressus adversus cariem tineasque firmissimæ. Facile pandatur juglans; fiunt enim et ex ea trabes. Frangi se prænunciat strepitu : quod in Antandro accidit, quum e balneis territi sono profugerunt. Pinus, piceæ, alni ad aquarum ductus in tubos cavantur. Obrutæ terra plurimis durant annis. Eædem si non integantur, cito senescunt; mirum in modum fortiores, si humor extra quoque supersit.

LXXXII. Firmissima in rectum abies. Eadem valva- 1
rum repagulis, et ad quæcumque libeat intestina opera aptissima, sive Græco, sive Campano, sive Siculo fabricæ artis genere spectabilis : ramentorum crinibus, pampinato semper orbe se volvens ad incitatos runcinarum raptus. Eadem et curribus maxime sociabilis glutino, in tantum, ut findatur ante, qua solida est.

LXXXIII. (XLIII.) Magna autem et glutini ratio, pro- 1
pter ea quæ sectilibus laminis, ac in alio genere operiuntur. Stamineam in hoc usu probant venam, et vocant feruleam, argumento similitudinis, quoniam lacinioso

est découpée par des marbrures. Certains bois refusent la colle, et on ne peut les assembler ni entre eux ni avec d'autres; tel est le rouvre. En général on n'établit d'adhérence qu'entre les matières de nature semblable, et l'on essayerait en vain de réunir une pierre et du bois. Au cornouiller s'unissent de préférence le sorbier, le charme,
2 le buis, puis le tilleul. Les bois flexibles, que nous avons désignés sous le nom de bois pliants (XVI, 77), se prêtent à toute espèce d'ouvrage; ajoutons-y le mûrier et le figuier sauvage. Ceux qui sont médiocrement humides sont faciles à scier et à couper. Les bois secs cèdent plus lentement à la scie. Les bois verts, excepté le rouvre et le buis, opposent une résistance opiniâtre, et, remplissant les intervalles des dents de la scie, ils en rendent le tranchant uniforme et inerte; aussi, pour que la sciure sorte, les dents des scies sont alternativement inclinées à droite et à gauche. Le frêne est le bois qui se prête le mieux à toute espèce de travail; pour les lances (XVI, 24) il est meilleur que le coudrier, plus léger que le cornouiller, plus pliant que le sorbier. L'orme gaulois (XVI, 29), assez souple pour entrer même dans la construction des chars, rivaliserait avec la vigne, si on ne lui reprochait d'être trop pesant.

1 LXXXIV. Le hêtre aussi est aisé à travailler, quoique fragile et tendre. Coupé en lames minces, il est flexible, et seul il fait des boîtes et des écrins. On coupe encore en lames extrêmement minces l'yeuse, dont la couleur n'est pas non plus désagréable; mais c'est surtout pour les frottements qu'on peut compter sur ce bois, par exemple dans les essieux. Le frêne doit à sa souplesse d'être employé à cet usage, comme l'yeuse le doit à sa dureté; et la réunion de ces deux qualités fait rechercher l'ormeau. Il y a aussi des bois préférés pour de petits outils : ainsi l'on dit que les meilleurs bois pour les manches des tarières sont l'olivier sauvage, le buis, l'yeuse, l'ormeau, le frêne. Avec ces bois on fait des maillets, les plus gros avec le pin ou l'yeuse. Ces bois ont plus de dureté coupés en temps opportun que coupés prématurément; on a vu des montants de porte faits en olivier, bois très-dur, végéter comme une plante après être restés longtemps en place. Caton (*De re rust.*, XXXI) veut qu'on fasse les leviers en houx, en laurier, en ormeau; Hyginus, les manches des instruments de la campagne en charme, en yeuse, en cerrus. Les meilleurs bois à couper en feuilles et à plaquer sont le citre, le térébinthinier, les divers 2
érables, le buis, le palmier, le houx, l'yeuse, la racine de sureau, le peuplier. L'aune aussi, comme nous l'avons dit (XVI, 27), donne une tubérosité que l'on coupe en feuilles comme celles du citre et de l'érable. Les tubérosités des autres arbres ne sont pas estimées. La partie centrale des arbres est la plus veinée; et plus on se rapproche de la racine, plus les veinures sont petites et flexueuses. C'est de là qu'a pris nais- 3
sance ce luxe qui consiste à couvrir un arbre avec un autre, et à rendre un bois vil plus précieux en lui donnant une enveloppe étrangère. Pour faire qu'un seul arbre se vendît plusieurs fois, on a imaginé de le diviser en lamelles. Ce n'est pas assez, on s'est mis à teindre les cornes des animaux, à fendre leurs dents, à orner le bois avec de l'ivoire, et puis à l'en couvrir. Enfin, on est allé chercher des matériaux jusque dans la mer : on a fendu l'écaille de tortue, et, sous le règne de Néron, on est parvenu, par une invention monstrueuse, à la dépouiller de son apparence propre par des teintures, et à la vendre plus cher en lui faisant imiter le bois. C'est ainsi

crispa, in omni genere. Et glutinum abdicant quædam, et inter se et cum aliis insociabilia glutino, sicut robur : nec fere cohærent, nisi similia natura; ut si quis lapidem lignumque conjungat. Cornum maxime audit sorbus, car-
2 pinus, buxus, postea tilia. Cuicumque operi facilia, flexilia omnia, quæ lenta diximus; præterque, morus et caprificus. Serrabilia ac sectilia, quæ modice humida. Arida enim lentius serræ cedunt; viridia, præter robur et buxum, pertinacius resistunt, serrarumque dentes replent æqualitate inerti : qua de causa alterna inclinatione egerunt scobem. Obedientissima quocumque in opere fraxinus, eademque hastis corylo melior, cornu levior, sorbo lentior. Gallica vero, etiam ad currus flexibilis, vitem æmularetur ulmus, ni pondus esset in culpa.

1 LXXXIV. Facilis et fagus, quanquam fragilis et tenera. Eadem sectilibus laminis in tenui flexilis, capsisque ac scriniis sola utilis. Secatur in laminas prætenues et ilex, colore quoque non ingrata : sed maxime fida iis quæ terantur, ut rotarum axibus : ad quos lentore fraxinus utilis, sicut duritia ilex, et utroque legitur ulmus. Sunt vero et parvi usus fabrilium ministeriorum insignes : ideoque proditum, terebris vaginas ex oleastro, buxo, ilice, ulmo, fraxino, utilissimas fieri. Ex iisdem malleos, majoresque e pinu et ilice. Est his autem major ad firmitatem causa tempestivæ cæsuræ, quam immaturæ : quippe quum ex olea, durissimo ligno, cardines in foribus diutius immoti, plantæ modo germinaverint. Cato vectes aquifolios, laureos, ulmeos fieri jubet. Hyginus manubria rusticis carpinea, iligna, cerrea. Quæ in laminas secantur, 2
quorumque operimento vestiatur alia materies, præcipua sunt citrum, terebinthus, aceris genera, buxum, palma, aquifolium, ilex, sambuci radix, populus. Dat et alnus, ut dictum est, tuber sectile, sicut citrum, acerque. Nec aliarum tubera in pretio. Media pars arborum crispior, et quo propior radici, minoribus magisque flexilibus maculis. Hæc prima origo luxuriæ, arborem alia integi, et 3
viliores ligno pretiosiores cortice fieri : ut una arbor sæpius veniret, excogitatæ sunt et ligni bracteæ. Nec satis : cœpere tingi animalium cornua; dentes secari; lignumque ebore distingui, mox operiri. Placuit deinde materiam et in mari quæri. Testudo in hoc secta; nuperque portentosis ingeniis principatu Neronis inventum, ut pi-

qu'on enrichit les lits, c'est ainsi qu'on veut éclipser le térébinthinier, avoir un faux citre plus précieux que le citre, et simuler l'érable. Tout à l'heure le luxe n'était pas satisfait du bois ; maintenant il transforme en bois l'écaille de tortue.

1 LXXXV. (XLIV.) On peut croire que l'âge de certains arbres se perd dans l'infini, si l'on réfléchit aux profondeurs du monde et aux forêts inaccessibles. Mais ne tenons compte que de ceux qui ont une date : des oliviers plantés de la main du premier Scipion l'Africain durent encore à Literninum, ainsi qu'un myrte d'une grosseur remarquable, qui est dans le même lieu. Au-dessous se trouve une caverne où, dit-on, un dragon garde ses mânes. A Rome, sur la place de Lucine, est un lotos (*celtis australis*, L.) : le temple de cette déesse fut bâti l'an 379 de Rome, année où la république fut sans magistrats ; l'on ne sait de combien l'arbre est plus ancien que le temple, il l'est toutefois, cela n'est pas douteux : car la déesse Lucine tire son nom de ce bois (*lucus*) ; le lotos en question a donc maintenant environ quatre cent cinquante ans. Le lotos nommé chevelu, parce que les vierges vestales y portent leurs cheveux, est encore plus ancien ; mais l'âge en est ignoré.

1 LXXXVI. Un autre lotos dans le Vulcanal (temple de Vulcain), que Romulus édifia avec la dîme du butin pris sur l'ennemi, passe pour être contemporain de Rome, d'après Masurius. Les racines de cet arbre pénètrent jusqu'au forum de César à travers les stations des municipalités. Un cyprès en était le contemporain ; mais vers la fin du règne de Néronil tomba, et on négligea de le relever.

LXXXVII. Une yeuse dans le Vatican est plus vieille que Rome : une inscription gravée sur une table d'airain, en lettres étrusques, apprend que cet arbre était dès lors l'objet d'un culte religieux. La fondation de la ville de Tibur est de beaucoup antérieure à celle de Rome. On y voit trois yeuses encore plus anciennes que Tiburtus, le fondateur de la ville, puisqu'on dit qu'il fut inauguré dans leur voisinage. La tradition rapporte qu'il était fils d'Amphiaraüs, qui mourut devant Thèbes une génération avant la guerre de Troie. 1

LXXXVIII. Des auteurs assurent que le platane de Delphes a été planté de la main d'Agamemnon, ainsi qu'un autre platane à Caphyes, bois sacré de l'Arcadie. Aujourd'hui, en face de la ville d'Ilion, auprès de l'Hellespont, sur le tombeau de Protésilas (IV, 18), sont des arbres qui tous les siècles, quand ils ont crû assez pour apercevoir la ville d'Ilion, se dessèchent, puis recommencent à végéter. Auprès de la ville même, sur le tombeau d'Ilus, il y a des chênes qui, dit-on, ont été plantés quand la ville prit le nom d'Ilion. 1

LXXXIX. On dit qu'à Argos existe encore un olivier auquel Argus attacha Io, changée en vache. Dans le Pont, aux environs d'Héraclée, sont les autels de Jupiter surnommé Stratius ; là on voit deux chênes plantés par Hercule. Dans la même contrée est le port d'Amycus (V, 43), célèbre parce que le roi Bébryx y fut tué. Depuis le jour de la mort de ce prince, son tombeau est couvert par un laurier appelé fou, parce que si on en porte une branche dans un navire la discorde se met dans l'équipage jusqu'à ce qu'on jette à la mer cette branche. Nous avons parlé 1

gmentis perderet se, plurisque veniret imitata lignum. Sic lectis pretia quæruntur : sic terebinthum vinci jubent, sic citrum pretiosius fieri, sic acer decipi. Modo luxuria non fuerat contenta ligno : jam lignum enim e testudine facit.

1 LXXXV. (XLIV.) Vita arborum quarumdam immensa credi potest, si quis profunda mundi et saltus inaccessos cogitet. Verum ex his quas memoria hominum custodit, durant in Liternino Africani prioris manu satæ olivæ. Item myrtus eodem loco conspicuæ magnitudinis. Subest specus, in quo manes ejus custodire draco traditur. Romæ vero lotos in Lucinæ area, anno qui fuit sine magistratibus CCCLXXIX Urbis, æde condita, incertum ipsa quanto vetustior. Esse quidem vetustiorem non est dubium, quum ab eo luco Lucina nominetur : hæc nunc circiter annum CCCCL habet. Antiquior illa est, sed incerta ejus ætas, quæ capillata dicitur, quoniam Vestalium virginum capillus ad eam defertur.

1 LXXXVI. Verum altera lotos in Vulcanali, quod Romulus constituit ex victoria de decumis, æquæva Urbi intelligitur, ut auctor est Masurius. Radices ejus in forum usque Cæsaris per stationes municipiorum penetrant. Fuit cum ea cupressus æqualis ; circa suprema Neronis principis prolapsa atque neglecta.

LXXXVII. Vetustior autem Urbe in Vaticano ilex, in qua titulus æreis litteris Etruscis, religione arborem jam tum dignam fuisse significat. Tiburtes quoque originem multo ante urbem Romam habent. Apud eos exstant ilices tres, etiam Tiburto conditore eorum vestustiores, apud quas inauguratus traditur. Fuisse autem eum tradunt filium Amphiarai, qui apud Thebas obierit una ætate ante Iliacum bellum. 1

LXXXVIII. Sunt auctores et Delphicam platanum Agamemnonis manu satam : et alteram in Caphyis Arcadiæ luco. Sunt hodie ex adverso Iliensium urbis, juxta Hellespontum, in Protesilai sepulcro arbores, quæ omnibus ævis, quum in tantum accrevere, ut Ilium adspiciant, inarescunt, rursusque adolescunt. Juxta urbem autem quercus, in Ili tumulo tunc satæ dicuntur, quum cepit Ilium vocari. 1

LXXXIX. Argis olea nunc etiam durare dicitur, ad quam Io in vaccam mutatam Argus alligaverit. In Ponto circa Heracleam aræ sunt Jovis Stratii cognomine : ibi quercus duæ ab Hercule satæ. In eodem tractu portus Amyci est Bebryce rege interfecto clarus. Ejus tumulus a supremo die lauro tegitur, quam insanam vocant : quoniam, si quid ex ea decerptum inferatur navibus, jurgia fiant, donec abjiciatur. Regionem Aulocrenen diximus, per quam ab 1

de l'Aulocrène (v, 29), pays par où l'on va d'Apamée en Phrygie : on y montre un platane auquel fut pendu Marsyas vaincu par Apollon, et ce platane avait été dès lors choisi à cause de sa hauteur; à Délos on voit un palmief qui date de la naissance de ce dieu. A Olympie est un olivier sauvage avec lequel se fit la première couronne d'Hercule, et maintenant on le conserve religieusement. A Athènes aussi, dit-on, subsiste encore l'olivier produit par Minerve dans son combat.

1 XC. Par opposition, la vie est très-courte dans le grenadier, le figuier, le pommier; et dans ces espèces même les arbres précoces durent moins que les arbres tardifs, les arbres à fruit doux que les arbres à fruit acide; et parmi les grenadiers celui qui a le fruit le plus doux dure le moins. Il en est de même pour la vigne, et surtout celle qui rapporte beaucoup. Græcinus dit que des vignes ont duré soixante ans. Les végétaux aquatiques paraissent aussi périr plus vite. Le laurier, le pommier et le grenadier vieillissent à la vérité rapidement, mais ils repullulent du pied. L'olivier est donc un des plus vivaces, puisque les auteurs s'accordent pour lui assurer une durée de deux cents ans.

1 XCI. Dans le territoire de Tusculum, près d'un faubourg, sur une colline nommée Corne, est un bois consacré de temps immémorial par le Latium à Diane; c'est un bois de hêtre, qu'on dirait taillé par l'art. De notre temps, un bel arbre de ce bois a été passionnément aimé par l'orateur Passiénus Crispus, deux fois consul, qui dans la suite fut célèbre pour avoir épousé Agrippine et avoir été le beau-père de Néron : il baisait cet arbre, il l'embrassait, il se couchait à son ombrage, il l'arrosait avec du vin. Dans le voisinage de ce bois est une yeuse qui a aussi du renom : le tronc a trente-quatre pieds de tour, il donne naissance à dix branches dont chacune ferait un arbre d'une grosseur remarquable, et à lui seul il forme une forêt.

XCII. Il est certain que le lierre tue les ar- 1
bres (xvi, 62); le gui a aussi une influence analogue; toutefois on pense qu'il l'exerce plus lentement. Outre le fruit qu'il donne, le gui doit être compté parmi les plantes qui ne méritent pas le moins d'admiration. En effet, certains végétaux ne peuvent croître à terre; ils naissent sur des arbres; n'ayant pas de domicile à eux, ils vivent sur celui des autres, tel est le gui. En Syrie, on trouve une herbe appelée cadytas, qui se roule non-seulement au tour des arbres, mais autour des épines (xiii, 46). Il en est de même, dans les environs de Tempé de Thessalie, de la plante appelée polypodium, du faséole (xviii, 33), et du serpolet (xx, 90). Quand un olivier sauvage a été taillé, ce qui y croît se nomme phaunos; ce qui croît sur le chardon à foulon se nomme hippophæston (xxvii, 66) : l'hippophæston a des capitules vides, des feuilles petites, la racine blanche; le suc en passe pour très-utile dans l'épilepsie, à titre de purgatif.

XCIII. Il y a trois espèces de gui : Le gui qui 1
vient sur le sapin et le mélèze se nomme stelis (*loranthus europæus*, L.) en Eubée. L'hyphéar (*viscum album*, L.) est une espèce de gui qui vient en Arcadie. Quant au gui proprement dit, d'après la plupart des auteurs, il croît sur le chêne, le rouvre, le prunier sauvage, le térébinthinier, à l'exclusion de tous les autres arbres. Le gui est très-abondant sur le chêne; et on l'y nomme dryos hyphéar (*gui de chêne*). Sur tous les ar-

Apamia in Phrygiam itur : ibi platanus ostenditur, ex qua pependerit Marsyas victus ab Apolline, quæ jam tum magnitudine electa est. Nec non palma Deli ab ejusdem dei ætate conspicitur. Olympiæ oleaster, ex quo primus Hercules coronatus est, et nunc custoditur religiose. Athenis quoque olea durare traditur in certamine edita a Minerva.

1 XC. E diverso brevissima vita est Punicis, fico, malis : et ex his, præcocibus brevior quam serotinis, dulcibus quam acutis : et dulciori in Punicis. Item in vitibus, præcipueque fertilioribus. Græcinus auctor est, sexagenis annis durasse vites. Videntur et aquaticæ celerius interire. Senescunt quidem velociter, sed e radicibus repullulant laurus, et mali, et Punicæ. Firmissimæ ergo ad vivendum oleæ, ut quas durare annis CC inter auctores conveniat.

1 XCI. Est in suburbano Tusculani agri colle, qui Corne appellatur, lucus antiqua religione Dianæ sacratus a Latio, velut arte tonsili coma fagei nemoris. In hoc arborem eximiam ætate nostra adamavit Passienus Crispus bis consul, orator, Agrippinæ matrimonio et Nerone privigno clarior postea; osculari complectique eam solitus, modo cubare sub ea, vinumque illi affundere. Vicina luco est ilex, et ipsa nobilis, XXXIV pedum ambitu caudicis, X arbores mittens singulas magnitudinis visendæ; silvamque sola facit.

XCII. Edera necari arbores certum est. Simile quid- 1
dam et in visco : tametsi tardiorem earum injuriam arbitrantur; namque et hoc præter fructus agnoscitur non in novissimis mirabile. Quadam enim in terra gigni non possunt, et in arboribus nascuntur; namque quum suam sedem non habeant, in aliena vivunt, sicut viscum. Est et in Syria herba quæ vocatur cadytas, non tantum arboribus, sed ipsis etiam spinis circumvolvens sese : item circa Tempe Thessalica, quæ polypodion vocatur, et quæ dolichos, ac serpyllum. Oleastro quoque deputato quod gignatur, vocant phaunos. Quod vero in spina fullonia hippophæston, capitulis inanibus, foliis parvis, radice alba, cujus succus ad detractiones in comitiali morbo utilissimus habetur.

XCIII. Visci tria genera. Namque in abiete ac larice 1
stelin dicit Eubœa nasci, hyphear Arcadia. Viscum autem in quercu, robore, pruno silvestri, terebintho, nec aliis arboribus adnasci, plerique. Copiosissimum in quercu, quod dryos hyphear vocant. In omni arbore, excepta ilice et quercu, differentiam facit odor virusque, et folium non jucundi odoris, utroque visci amaro et lento. Hyphear ad

bres, excepté sur l'yeuse et le chêne, on distingue
le gui proprement dit des deux autres espèces par
la mauvaise odeur du fruit et par l'odeur des feuil-
les, qui n'est pas non plus agréable; le fruit et la
feuille dans le gui sont amers et gluants. L'hy-
phéar vaut mieux pour engraisser les animaux;
il commence d'abord par purger, puis il engraisse
ceux qui ont résisté à la purgation. On dit que
les animaux qui ont quelque vice intérieur n'y
résistent pas. Ce traitement se fait en été, et dure
2 quarante jours. Autre différence : le gui sur les
arbres dont les feuilles tombent perd aussi ses
feuilles; au contraire, il demeure toujours vert
sur un arbre à feuillage éternel. De quelque
façon qu'on le sème, il ne pousse jamais; il faut
qu'il ait été avalé, puis rendu par les oiseaux,
surtout les pigeons ramiers et les grives. Telle
est la nature de cette plante : elle ne pousse
qu'après avoir été mûrie dans le ventre des oi-
seaux. Ce gui ne dépasse jamais une coudée de
haut; il est toujours vert et rameux. Le mâle est
fertile, la femelle est stérile; quelquefois même
le mâle l'est aussi.

1 XCIV. La glu se fait avec les baies du gui, que
l'on récolte avant la maturité, au temps des
moissons; car si elles ont été mouillées par les
pluies, elles croissent, il est vrai, en grosseur,
mais elles perdent de leur qualité pour la fabrica-
tion. On les sèche, on les pile à sec, on les met
dans l'eau, et on les y laisse pourrir pendant douze
jours environ; c'est le seul objet que la putréfac-
tion améliore. Puis on les pile de nouveau dans
de l'eau courante avec un maillet; l'enveloppe
s'en va; reste la pulpe intérieure, devenue vis-
queuse. C'est là la glu; il suffit que les oiseaux y
touchent de leur aile pour s'y prendre; on l'a-
mollit avec de l'huile quand on veut dresser des
piéges.

XCV. Il ne faut pas oublier à propos du gui l'ad- 1
miration que les Gaulois ont pour cette plante.
Aux yeux des druides (c'est ainsi qu'ils appel-
lent leurs mages), rien n'est plus sacré que le gui
et l'arbre qui le porte, si toutefois c'est un rouvre.
Le rouvre est déjà par lui-même l'arbre dont ils
font les bois sacrés; ils n'accomplissent aucune
cérémonie religieuse sans le feuillage de cet ar-
bre, à tel point qu'on peut supposer au nom de
druide une étymologie grecque (δρῦς, chêne).
Tout gui venant sur le rouvre est regardé comme
envoyé du ciel; ils pensent que c'est un signe de
l'élection que le dieu même a faite de l'arbre.
Le gui sur le rouvre est extrêmement rare, et quand
on en trouve, on le cueille avec un très-grand
appareil religieux. Avant tout, il faut que ce soit
le sixième jour de la lune, jour qui est le com-
mencement de leurs mois, de leurs années et de
leurs siècles, qui durent trente ans; jour auquel
l'astre, sans être au milieu de son cours, est déjà
dans toute sa force. Ils l'appellent d'un nom qui 2
signifie remède universel. Ayant préparé selon
les rites, sous l'arbre, des sacrifices et un repas,
ils font approcher deux taureaux de couleur blan-
che, dont les cornes sont attachées alors pour la
première fois. Un prêtre, vêtu de blanc, monte sur
l'arbre, et coupe le gui avec une serpe d'or; on
le reçoit sur une saie blanche; puis on immole
les victimes, en priant que le dieu rende le don
qu'il a fait propice à ceux auxquels il l'accorde. On
croît que le gui pris en boisson donne la fécondité
à tout animal stérile, et qu'il est un remède con-
tre tous les poisons. Tant, d'ordinaire, les peu-
ples révèrent religieusement des objets frivoles!

saginanda pecora utilius. Vitia modo purgat primo; dein
pinguefacit, quæ suffecere purgationi. Quibus sit aliqua
tabes intus, negant durare. Ea medendi ratio, æstatis qua-
2 dragenis diebus. Adjiciunt discrimen, visco in his quæ folia
amittant, et ipsi decidere : contra inhærere nato in æterna
fronde. Omnino autem satum nullo modo nascitur, nec
nisi per alvum avium redditum, maxime palumbis ac tur-
dis. Hæc est natura, ut nisi maturatum in ventre avium,
non proveniat. Altitudo ejus non excedit cubitalem, sem-
per frutectosi ac viridis. Mas fertilis, femina sterilis : ali-
quando non fert.

1 XCIV. Viscum confit ex acinis, qui colliguntur messium
tempore immaturi; nam si accessere imbres, amplitudine
quidem augentur, visco vero marcescunt. Siccantur deinde,
et aridi tunduntur, ac conditi in aqua putrescunt duodenis
fere diebus : unumque hoc rerum putrescendo gratiam inve-
nit : inde in profluente, rursus malleo tusi, amissis cortici-
bus interiore carne lentescunt. Hoc est viscum pennis avium
tactu ligandis, oleo subactum, quum libeat insidias moliri.

1 XCV. Non est omittenda in ea re et Galliarum admi-
ratio. Nihil habent druides (ita suos appellant magos)
visco, et arbore, in qua gignatur, si modo sit robur, sacra-
tius. Jam per se roborum eligunt lucos, nec ulla sacra sine
ea fronde conficiunt, ut inde appellati quoque interpreta-
tione græca possint druides videri. Enimvero quidquid
adnascatur illis, e cælo missum putant, signumque esse
electæ ab ipso deo arboris. Est autem id rarum admodum
inventu, et repertum magna religione petitur : et ante om-
nia sexta luna, quæ principia mensium annorumque his
facit, et sæculi post tricesimum annum, quia jam viriam
abunde habeat, nec sit sui dimidia. Omnia sanantem ap- 1
pellantes suo vocabulo, sacrificiis epulisque rite sub arbore
præparatis, duos admovent candidi coloris tauros, quorum
cornua tunc primum vinciantur. Sacerdos candida veste
cultus arborem scandit; falce aurea demetit : candido id
excipitur sago. Tum deinde victimas immolant, precantes
ut suum donum deus prosperum faciat his quibus dederit.
Fecunditatem eo poto dari cuicumque animalium sterili
arbitrantur : contra venena omnia esse remedio. Tanta
gentium in rebus frivolis plerumque religio est!

NOTES DU SEIZIÈME LIVRE.

(1) An pars maris Edit. Princeps, Brotier. — An parte in maris Vulg.

(2) Appien, *Bell. Civ.*, II, p. 494, rapporte qu'une couronne civique fut décernée après les guerres civiles au dictateur César, comme au sauveur de la patrie. Depuis lors, la porte du palais impérial fut constamment munie d'une couronne de chêne.

(3) Couronne décernée pour avoir forcé le retranchement (vallum) du camp ennemi.

(4) Sunt aquifoliæ Vulg. — Sunt om. Editt. Vet. — Sunt, ajouté par Hardouin d'après ses mss., rend la phrase à peu près inintelligible.

(5) Leviorem Vulg. — Læviorem est une conjecture de Pintianus, qui s'appuie sur le passage parallèle de Théophraste, *Hist.*, III, 6 : Πλὴν λειοτέρα.

(6) Pinguior est reliqua illa omni. Fit e picea Chiffl. et Salm., *Exercit.*, p. 357. — Pinguior est reliqua. Omnia illa fiunt e picea Vulg.

(7) Théophraste, *Hist.*, III, 10, dit non pas que le frêne (μελία) ressemble au cèdre, mais que c'est l'if (μῖλος). Dans une lecture rapide, Pline a confondu ces deux mots.

(8) Silicios, si la leçon est correcte, est un mot dont on ne sait pas au juste la signification.

(9) *Voyez* livre XV, note 14.

(10) *Voyez* livre XV, note 14.

(11) Ce que Théophraste, *De causis*, II, 26, appelle ὕπτιον, Pline le nomme *inférieur;* ce que Théophraste appelle πρανές, Pline le nomme *supérieur;* c'est un contre-sens perpétuel.

(12) Geminatur Ed. Princeps, Brotier. — Germinatur Vulg.

(13) Phyllis, fille de Lycurgue, roi de Thrace, aima Démophon, fils de Thésée et de Phèdre, et elle le reçut à son retour de la guerre de Troie. Celui-ci étant allé arranger les affaires de son royaume, et y étant longtemps demeuré, Phyllis se crut oubliée, et se pendit de désespoir. Elle fut changée en un arbre. *Voy.* Hygin, fable 243.

(14) Il est probable que Pline confond le *persica* (pêcher) avec le *persea* (*balanites ægyptiaca*, Delile). *Voyez* livre XV, note 2.

(15) *Voyez* livre XV, note 14.

(16) Acie geniculata. Cætero gracilitas nodis distincta Vulg. — Acie. Geniculata cætero gracilitas nodisque distincta Salmasius.

(17) Vitiatur Chiffl. — Viatur Vulg.

(18) D'après Aulu-Gelle, Jupiter Véjove est une divinité malfaisante dont on s'efforçait de détourner la colère.

LIVRE XVII.

1 I. (I.) Les arbres croissant spontanément sur
la terre et dans la mer sont décrits. Reste à dé-
crire ceux que le génie inventif de l'homme
forme plutôt qu'il ne les fait naître. Mais aupara-
vant j'exprimerai mon étonnement qu'après la
pénurie primitive que j'ai décrite (XVI, 1), où la
forêt appartenait en commun aux bêtes fauves,
et où l'homme disputait aux quadrupèdes les
fruits tombés, aux oiseaux les fruits pendants, le
luxe ait attaché aux arbres un prix si exorbitant.
L'exemple le plus célèbre de cet excès est, je
pense, celui de L. Crassus et de Cn. Domitius
2 Ahenobarbus. Crassus fut un des plus illustres
orateurs romains; il possédait une maison ma-
gnifique, cependant il y en avait de plus belles :
celle de Catulus, qui vainquit les Cimbres avec
Marius, placée aussi sur le mont Palatin, et sur-
tout la plus belle de toutes à cette époque, du
consentement universel, celle que possédait sur
le mont Viminal C. Aquilius, chevalier romain,
moins célèbre par sa science du droit que par sa
maison. Cela n'empêcha pas qu'on ne reprochât
à Crassus sa maison. Crassus et Domitius, appar-
tenant l'un et l'autre aux plus nobles familles,
ayant été l'un (an de Rome 659) et l'autre (an
de Rome 658) consuls, furent revêtus conjoin-
tement de la censure, l'an de Rome 662. Leur
censure fut féconde en querelles, à cause de la
3 dissemblance de leurs mœurs. Un jour, Cn. Do-
mitius, d'un naturel emporté, et enflammé par
la haine, que la rivalité rend plus agressive, fit
un grave reproche à Crassus d'habiter, lui cen-
seur, une maison d'une aussi grande valeur,
déclarant en donner 6 millions de sesterces (1)
(1,260,000 fr.). Crassus, qui à une présence d'es-
prit imperturbable joignait une finesse railleuse
et spirituelle, répondit qu'il acceptait, à part six
arbres qu'il se réservait. Je n'en donne pas un
denier, dit Domitius, si les arbres n'en sont pas.
Eh bien, Domitius, reprit Crassus, lequel des
deux donne un mauvais exemple et mérite d'être
noté par sa propre censure, de moi qui demeure
honnêtement dans une maison reçue par héritage,
ou de vous qui estimez six arbres 6 millions de
sesterces (2)? Ces arbres étaient des lotos (*celtis
australis*, L.). dont les rameaux touffus donnaient
un ombrage délicieux; Cæcina Largus, proprié-
taire de la maison et l'un des grands de Rome, les
faisait voir souvent dans ma jeunesse; et puisque 4
j'ai déjà parlé de la longévité des arbres (XVI, 85),
j'ajouterai qu'ils ont subsisté jusqu'à l'époque où
Néron incendia Rome, c'est-à-dire cent quatre-
vingts ans : ils seraient encore verts et jeunes si ce
prince n'avait hâté la mort des arbres mêmes. Et
qu'on ne s'imagine pas que du reste la maison de
Crassus fût sans valeur et qu'elle ne renfermât rien
de remarquable, sauf les arbres signalés par Domi-
tius dans sa querelle : quatre colonnes de marbre
du mont Hymette (XXXVI, 3 et 24, 11), que Crassus
avait fait venir pour son édilité à l'effet d'orner
la scène, étaient dressées dans son atrium; et alors
nul édifice public n'avait de colonnes de marbre.

LIBER XVII.

1 I. (I.) Natura arborum, terra marique sponte sua pro-
venientium, dicta est. Restat earum, quæ arte et huma-
nis ingeniis fiunt verius, quam nascuntur. Sed prius mi-
rari succurrit, qua retulimus penuria pro indiviso possessa
a feris, depugnante cum iis homine circa caducos fructus,
circa pendentes vero et cum alitibus, in tanta deliciarum
pretia venisse, clarissimo (ut equidem arbitror) exemplo
2 L. Crassi atque Cn. Domitii Ahenobarbi. Crassus orator
fuit in primis nominis romani : domus ei magnifica : sed
aliquanto præstantior in eodem Palatio, Q. Catuli, qui
Cimbros cum C. Mario fudit. Multo vero pulcherrima con-
sensu omnium ætate ea in colle Viminali, C. Aquilii, equitis
romani, clarioris illa etiam, quam juris civilis scientia,
quum tamen objecta Crasso sua est. Nobilissimarum gen-
tium ambo, Crassus atque Domitius, censuram post con-
sulatus simul gessere, anno conditæ Urbis DCLXII, fre-
3 quentem jurgiis propter dissimilitudinem morum. Tum
Cn. Domitius, ut erat vehemens natura, præterea accen-
sus odio, quod ex æmulatione avidissimum est, graviter
increpuit tanti censorem habitare, pro domo ejus sester-
tium sexagies identidem promittens. Et Crassus, ut præsens
ingenio semper, et faceto lepore solers, addicere se res-
pondit, exceptis sex arboribus. Ac ne uno quidem dena-
rio, si adimerentur, emtam volente Domitio : Crassus,
Utrumne igitur ego sum, inquit, quæso, Domiti, exemplo
gravis, ab ipsa mea censura notandus, qui in domo, quæ
mihi hereditate obvenit, comiter habitem : an tu, qui H-S
sexagies sex arbores æstimes? Eæ fuere loti, patula ra-
morum opacitate lascivæ, Cæcina Largo e proceribus cre-
bro in juventa nostra eas in domo sua ostentante; dura- 4
veruntque, quoniam et de longissimo ævo arborum dixi-
mus, ad Neronis principis incendia, quibus cremavit Urbem,
annis CLXXX. Postea cultu virides juvenesque, ni princeps
ille accelerasset etiam arborum mortem. Ac ne quis vilem
de cætero Crassi domum, nihilque in ea jurgante Domitio
fuisse dicendum præter arbores judicet, jam columnas
quatuor Hymettii marmoris, ædilitatis gratia ad scenam
ornandam advectas, in atrio ejus domus statuerat, quum

Tant les goûts somptueux sont modernes ! A cette
époque les arbres rehaussaient tellement le prix
des maisons, que sans ces arbres Domitius ne
voulut pas tenir un marché même proposé par la
5 haine. Les arbres ont aussi fourni des surnoms
aux anciens ; tel est le soldat surnommé Fronditius, qui, traversant le Vulturne à la nage, ceint
d'une couronne de feuillage, se distingua par de
hauts faits dans la guerre contre Annibal. La famille Licinia eut des Stolons (XVIII, 4) ; on donne
le nom de stolons aux rejetons inutiles dans les
arbres ; et le Licinius qui imagina de détruire ces
rejetons reçut, le premier, le surnom de Stolon.
Les lois antiques avaient pris aussi les arbres
sous leur sauvegarde; les Douze Tables (Tab.
II, 4) défendaient de couper à tort les arbres
d'autrui, sous peine d'une amende de vingt-cinq
as pour chaque pied. Est-il à croire que nos
aïeux, qui évaluaient à ce prix les arbres à fruit,
aient jamais pensé que des lotos iraient au prix
6 exorbitant que je viens de rappeler? Au reste,
les arbres à fruits ne présentent pas des changements moins merveilleux : plusieurs arbres dans
la banlieue donnent annuellement un revenu de
2,000 sesterces (420 fr.); un seul pied rapporte plus qu'un domaine tout entier ne rapportait jadis. C'est pour cet intérêt qu'on a imaginé
la greffe et l'adultère des arbres, afin que les
fruit mêmes ne naquissent plus pour les pauvres. Maintenant nous allons exposer les procédés à l'aide desquels on obtient surtout un pareil
revenu, c'est-à-dire la véritable et parfaite culture. Aussi nous ne nous occuperons pas des méthodes vulgaires ni de celles qui ont l'assentiment
commun, mais nous traiterons des faits incertains
et douteux, dans lesquels l'industrie se trompe le
plus. Affecter l'exactitude quand il n'en est pas
besoin n'est pas notre fait. Avant tout, envisageons d'un point de vue général les influences
qui appartiennent en commun à tous les arbres,
celles du ciel et du sol.

II. (II.) Les arbres aiment surtout l'aquilon 1
(nord-est) (II, 46), qui les rend plus touffus, plus
vigoureux, et donne plus de solidité au bois. C'est
un point sur lequel la plupart se trompent : dans
les vignobles, il ne faut pas mettre les échalas de
manière qu'ils couvrent les ceps contre ce vent;
il ne faut prendre cette précaution que contre le
vent du nord. Bien plus, les froids survenant à
propos contribuent beaucoup à la solidité des arbres, et ils en favorisent le bourgeonnement;
l'arbre, si le vent du sud le caresse, se fatigue,
et surtout lors de la floraison. Des pluies surviennent-elles immédiatement après la floraison, les
fruits périssent totalement ; et même il suffit que
le temps soit nuageux ou que le vent du midi
souffle, pour que la récolte des amandiers et des
poiriers soit perdue (XVI, 46). La pluie, vers le 2
lever des Pléiades (XVIII, 66), endommage extrêmement la vigne et l'olivier, attendu qu'à cette
époque commence le travail du bourgeonnement
(XVI, 39 et 42); c'est là l'intervalle de quatre
jours, critique pour les oliviers (XVII, 30, 2); c'est
là ce vent du sud nuageux et fatal qui décide
de leur sort, et dont nous avons parlé (XVI, 46).
Les céréales aussi mûrissent plus mal sous l'influence du vent du midi, mais mûrissent plus
vite. Les froids nuisibles sont ceux qui surviennent avec le vent du nord ou hors de saison. Il
est très-avantageux pour toutes les semailles
que pendant l'hiver règne l'aquilon (nord-
est). On désire alors les pluies, et la cause 3
en est manifeste; car les arbres, épuisés par le
fruit qu'ils ont porté, et fatigués en outre par la

in publico nondum essent ullæ marmoreæ. Tam recens est
opulentia; tantoque tunc plus honoris arbores domibus
afferebant, ut sine illis ne inimicitiarum quidem pretium
5 servaverit Domitius. Fuere ab iis et cognomina antiquis :
Fronditio militi illi, qui præclara facinora, Vulturnum
transnatans, fronde capiti imposita, adversus Hannibalem
edidit : Stolonum Liciniæ genti; ita appellatur in ipsis arboribus fruticatio inutilis; inde et pampinatio inventa
primo Stoloni dedit nomen. Fuit et arborum cura legibus
priscis : cautumque est XII tabulis, ut qui injuria cecidisset
alienas, lueret in singulas æris XXV. Quid existimamus,
venturasne eas credidisse ad supradictam æstimationem
6 illos, qui frugiferas tanti taxaverant ? Nec minus miraculum
in pomo est, multarum circa suburbana fructu annuo addicto binis millibus nummum : majore singularum reditu,
quam erat apud antiquos prædiorum. Ob hoc insita, et
arborum quoque adulteria excogitata sunt, ut nec poma
pauperibus nascerentur. Nunc ergo dicemus, quo maxime
modo tantum ex his vectigal contingat, veram colendi
rationem absolutamque proditури. Et ideo non vulgata tractabimus, nec quæ constare animadvertimus; sed incerta
atque dubia, in quibus maxime fallitur vita. Nam diligentiam in supervacuis affectare, non nostrum est. Ante omnia autem in universum, et quæ ad cuncta arborum genera
pertinent in commune, de cœlo terraque dicemus.

II. (II.) Aquilone maxime gaudent, densiores ab afflatu 1
ejus lætioresque, et materiæ firmioris. Qua in re plerique
falluntur, quum in vineis pedamenta non sint a vento eo
opponenda, et id tantum a septemtrione servandum. Quin
immo tempestiva frigora plurimum arborum firmitati conferunt, et sic optime germinant : alioquin, si blandiantur
Austri, defatiscentes, ac magis etiam in flore. Nam si,
quum defloruere, protinus sequuntur imbres, in totum
poma depereunt : adeo ut amygdalæ et piri, etiam si omnino nubilum fuit, Austrinusve flatus, amittant fetus.
Circa Vergilias quidem pluere inimicissimum viti et oleæ : 2
quoniam tunc coitus est earum : hoc est illud quatriduum
oleis decretorium, hic articulus Austrinus nubili spurci,
quod diximus. Fruges quoque pejus maturescunt Austrinis diebus, sed celerius. Illa sunt noxia frigora, quæ septemtrionibus, aut præposteris fiunt horis. Hiemem quidem Aquiloniam esse, omnibus satis utilissimum. Imbres 3
vero tunc expetendi evidens causa est, quoniam arbores
fetu exinanitas, et foliorum quoque amissione languidas,

perte de leurs feuilles, sont naturellement affa-
més et avides; or, la pluie est leur aliment.
L'expérience a démontré que rien n'était plus
mauvais qu'un hiver tiède, permettant que les
arbres, après avoir donné leurs fruits, conçoivent
de nouveau immédiatement, c'est-à-dire bour-
geonnent, et soient épuisés par une nouvelle flo-
raison. Il y a plus : si plusieurs années sembla-
bles se suivaient, les arbres périraient ; car il
n'est pas douteux que c'est un supplice de tra-
4 vailler en souffrant de la faim. Quand le poëte
(Virgile, Géorg., I, 100) a dit qu'il fallait sou-
haiter des hivers sereins, ce n'est pas pour les
arbres qu'il a fait des vœux : les pluies, à l'épo-
que du solstice d'été, ne conviennent pas non plus
à la vigne; et dire qu'un hiver poudreux rend
les moissons plus abondantes, c'est s'abandonner
aux écarts d'une imagination féconde. Mais on
souhaite, aussi bien pour les arbres que pour les
céréales, que la neige demeure longtemps sur
la terre. Ce n'est pas seulement que, renfermant
et comprimant les esprits terrestres qui s'éva-
nouissent par les exhalaisons, elle les refoule dans
les racines et fortifie les plantes, mais encore
c'est qu'elle fournit peu à peu une humidité qui
de plus est pure et très-légère; car la neige est
l'écume des eaux du ciel. De la sorte, l'eau qui en
provient ne s'épanche pas toute à la fois; mais, dis-
tillée au fur et à mesure de la soif des plantes, elle
alimente comme fait une mamelle, et n'inonde pas.
5 La terre fermente sous cette influence, se remplit
de sucs; et comme les graines ne l'ont pas épuisée
par leur absorption, elle sourit à la saison tiède
qui vient lui ouvrir le sein. C'est ainsi que les
blés grossissent le plus, si ce n'est là où l'atmos-
phère est toujours chaude, comme en Égypte;
car la continuation de la même température et
l'habitude produisent là les mêmes effets qu'ail-
leurs, un air tempéré. Au reste, ce qui importe le
plus partout, c'est l'absence des conditions nuisi-
bles. Dans la plus grande partie du monde, les
bourgeonnements précoces sollicités par la dou-
ceur de la température sont brûlés par les froids
qui surviennent consécutivement. Pour cette
raison les hivers tardifs sont nuisibles; ils le sont
aussi aux arbres des forêts, qui même souffrent
davantage, accablés par leur propre ombrage, et
que l'industrie humaine ne secourt pas; car il
n'y a pas moyen de revêtir dans les forêts les ar-
bres délicats avec de la paille tordue. Les pluies 6
sont donc favorables, d'abord pendant l'hiver,
puis quand elles précèdent le bourgeonnement;
en troisième lieu, quand se forme le fruit, mais
non immédiatement, et seulement quand le fruit
est déjà fort. Les arbres tardifs, et qui ont besoin
d'une alimentation prolongée, reçoivent aussi un
bénéfice des pluies tardives; tels sont la vigne,
l'olivier, le grenadier. Ces pluies elles-mêmes sont
désirées diversement pour chaque espèce d'arbre,
car les uns mûrissent à une époque, les autres à
une autre. Aussi voit-on les mêmes pluies faire 7
du mal à ceux-ci, du bien à ceux-là, même dans
le même genre, par exemple les poiriers. Les
poires d'hiver ont besoin de pluie à un autre jour
que les poires précoces, bien que toutes en aient
également besoin. L'hiver précède l'époque du
bourgeonnement, lequel se trouve mieux de l'a-
quilon que du vent du midi. La même raison fait
que l'on préfère l'intérieur des terres aux côtes
de la mer (l'intérieur est généralement plus
froid), les contrées montagneuses aux plaines,
les pluies nocturnes aux pluies du jour; les végé-
taux jouissant davantage des eaux, que le soleil
ne leur enlève pas immédiatement. L'examen de la 8

naturale est avide esurire. Cibus autem earum imber. Quare
tepidam esse hiemem, ut absumto partu arborum, sequa-
tur protinus conceptus, id est germinatio, ac deinde alia
florescendi exinanitio, inutilissimum experimentis cre-
ditur. Quin immo si plures ita continuentur anni, etiam
ipsæ moriantur arbores, quando nemini dubia pœna est
4 in fame laborantium. Ergo qui dixit hiemes serenas optan-
das, non pro arboribus vota fecit : nec per solstitia imbres
vitibus conducunt. Hiberno quidem pulvere lætiores fieri
messes, luxuriantis ingenii fertilitate dictum est. Alioqui
vota arborum frugumque communia sunt, nives diutinas
sedere. Causa, non solum quia animam terræ evanescentem
exhalatione includunt et comprimunt, retroque agunt in
vires frugum atque radices : verum quod et liquorem sen-
sim præbent, purum præterea levissimumque, quando nix
aquarum cælestium spuma est. Ergo humor ex his non uni-
versus ingurgitans diluensque, sed quomodo sititur distil-
5 lans, velut ex ubere alit omnia quæ non inundat. Tellus quo-
que illo modo fermentescit, et succi plena, ac lactescentibus
satis non effeta, quum tempus aperit, tepidis arridet horis. Ita
maxime frumenta pinguescunt, præterquam ubi calidus sem-
per aer est, ut in Ægypto. Continuatio enim et ipsa consue-
tudo, idem quod modus alibi efficit; plurimumque pro-
dest ubicumque, non esse quod noceat. In majore parte
orbis, quum præcoces excurrere germinationes, evocatæ
indulgentia cæli, secutis frigoribus exuruntur. Qua de
causa serotinæ hiemes noxiæ, silvestribus quoque : quæ
magis etiam dolent urgente umbra sua, nec adjuvante me-
dicina : quando vestire teneras intorto stramento in sil-
vestribus non est. Ergo tempestivæ aquæ hibernis primum 6
imbribus, deinde germinationem antecedentibus. Tertium
tempus est, quum educant poma : nec protinus, sed jam
valido fetu. Quæ fructus suos diutius continent, longio-
resque desiderant cibos, his et serotinæ aquæ utiles; ut
viti, oleæ, punicis. Hæ jam pluviæ generis cujusque ar-
boribus diverso modo desiderantur, aliis alio tempore
maturantibus. Quapropter eisdem imbribus aliqua lædi 7
videas, aliqua juvari, etiam in eodem genere, sicut in
piris : alio die hiberna quærunt pluvias, alio vero præ-
cocia, ut pariter quidem omnia desiderent. Hibernum tem-
pus est ante germinationem, quæ Aquilonem Austro
utiliorem facit. Ratio eadem mediterranea maritimis præ-
fert : sunt enim plerumque frigidiora : et montuosa planis,
et nocturnos imbres diurnis. Magis fruuntur aquis sata,

meilleure exposition est connexe pour les vignes et les arbres qui les portent. Virgile (Géorg., II, 398) condamne l'exposition au couchant, d'autres la préfèrent à celle du levant. Je remarque que plusieurs approuvent celle du midi, et je ne pense pas qu'il y ait à cet égard aucun précepte absolu à donner. La nature du sol, le caractère du lieu, les influences du ciel, doivent diriger l'industrie
9 du cultivateur. En Afrique, l'exposition des vignobles au midi est nuisible à la vigne et insalubre pour le vigneron; c'est que cette contrée est dans la zone méridionale : aussi celui qui là tournera ses plantations au couchant ou au nord combinera le mieux l'action du sol avec celle du ciel. Quand Virgile condamne le couchant, il n'est pas douteux que la condamnation du nord y est implicitement renfermée; et cependant, dans l'Italie cisalpine, les vignobles sont en grande partie exposés au nord, et l'expérience a appris
10 qu'il n'en est pas de plus productifs (3). La considération des vents est importante aussi. Dans la province Narbonnaise, dans la Ligurie et une partie de l'Étrurie, on regarde comme inhabile celui qui plante sous le vent Circius (II, 46), et comme habile celui qui choisit une exposition oblique à ce vent : c'est lui en effet qui tempère l'été dans ces contrées; mais la violence en est d'ordinaire si grande, qu'il enlève les toits. (III.) Quelques-uns subordonnent le ciel au sol : quand ils plantent un vignoble dans un lieu sec, ils l'exposent au levant et au nord; dans un lieu humide, au midi. On emprunte aux variétés mêmes de la vigne des motifs d'élection : on plante des vignes précoces dans les expositions froides, afin que le
11 raisin en mûrisse avant le froid; les fruits et les vignes qui haïssent la rosée, on les expose au levant, afin que le soleil emporte aussitôt cette humidité; les fruits et les vignes qui aiment la rosée, on les expose au couchant ou même au nord, afin qu'ils en jouissent plus longtemps. La plupart, se bornant à suivre la nature, ont conseillé d'exposer les vignes et les arbres au nord-est; Démocrite pense que de cette façon le fruit devient plus odorant. (IV.) Nous avons parlé, dans le second livre, du vent du nord-est et des autres vents (II, 46 et 47); dans le livre suivant nous parlerons de plusieurs phénomènes célestes : en attendant, ce qui paraît probant en faveur de la salubrité de l'exposition au nord-est, c'est que les arbres exposés au midi perdent toujours leurs feuilles avant les autres. Une cause semblable 12
agit sur les contrées maritimes. En certaines localités les vents de mer sont nuisibles, dans la plupart ils sont utiles. Certaines plantations se plaisent à apercevoir la mer de loin, mais on ne gagne rien à les en approcher davantage. Même influence est celle des fleuves et des étangs; ils brûlent par les brouillards qui s'en échappent, ou rafraîchissent les ardeurs trop grandes. Nous avons dit (XVI, 30 et 31) quels végétaux aiment l'ombre et même le froid. En conséquence, c'est à l'expérience qu'il faut surtout se fier.

III. Après le ciel vient la terre, dont il n'est pas 1
plus facile d'exposer les influences. Rarement le même terroir convient aux arbres et aux céréales, et même la terre noire, telle qu'on la trouve dans la Campanie, n'est pas partout ce qu'il y a de mieux pour les vignes; non plus que la terre d'où sortent des exhalaisons légères; non plus que la terre rouge, préconisée par beaucoup d'auteurs. Le terroir crétacé dans le territoire d'Alba Pompéia (III, 17) et l'argile sont préférés pour les vignes à tous les autres, quoique ce soient des sols très-gras; ce qu'on ne veut pas pour la

8 non statim auferente eas sole. Connexa et situs vinearum, arbustorumque ratio est, quas in oras debeant spectare. Virgilius ad occasus seri damnavit. Aliqui sic maluere, quam in exortu. A pluribus meridiem probari adverto : nec arbitror perpetuum quidquam in hoc præcipi posse. Ad soli naturam, ad loci ingenium, ad cæli cujusque mores
9 dirigenda solertia est. In Africa meridiem vineas spectare, viti inutile, colono insalubre est, quoniam ipsa meridianæ subjacet plagæ : quapropter qui ibi in occasum aut septemtriones conseret, optime miscebit solum cælo. Quum Virgilius occasus improbet, nec de septemtrione relinqui dubitatio videtur. Atqui in Cisalpina Italia magna ex parte
10 vineis ita positis, compertum est nullas esse fertiliores. Multum rationis obtinent et venti. In Narbonensi provincia atque Liguria, et parte Etruriæ, contra Circium serere imperitia existimatur; eumdemque obliquum accipere, providentia. Is namque æstates ibi temperat : sed tanta plerumque violentia, ut auferat tecta. (III.) Quidam cælum terræ parere cogunt : ut quæ in siccis serantur, orientem ac septemtriones spectent : quæ in humidis, meridiem. Necnon ex ipsis vitibus causas mutuantur, in frigidis præcoces se-
11 rendo, ut maturitas antecedat algorem. Quæ poma vitesque rores oderint, contra ortus, ut statim auferat sol : quæ ament, ad occasus, vel etiam ad septemtriones, ut diutius eo fruantur. Cæteri fere rationem naturæ sequuti, in Aquilonem obversas vites et arbores poni suasere : odoratiorem etiam fieri talem fructum Democritus putat. (IV.) Aquilonis situm, ventorumque reliquorum, diximus secundo volumine, dicemusque proximo plura cælestia. Interim manifestum videtur salubritatis argumentum, quoniam in meridiem etiam spectantium semper ante decidant folia. Similis et in maritimis causa. Quibusdam locis af- 12
flatus maris noxii, in plurimis iidem utiles : quibusdam satis e longinquo adspicere maria jucundum : propius admoveri satis halitum, inutile. Similis et fluminum stagnorumque ratio. Nebulis adurunt, aut æstuantia refrigerant. Opacitate, atque etiam rigore gaudent, quæ diximus. Quare experimentis optime creditur.

III. A cælo proximum est terræ dixisse rationem, haud 1
faciliore tractatu : quippe non eadem arboribus convenit et frugibus plerumque : nec pulla, qualem habet Campania, ubique optima vitibus : aut quæ tenues exhalat nebulas : nec rubrica multis laudata. Cretam in Albensium Pompeianorum agro et argillam, cunctis ad vineas gene-

vigne. D'un autre côté, le sable blanc dans le ter-
ritoire du Tésin, le sable noir en plusieurs lieux,
et le sable rouge, même mélangés avec une
2 terre grasse, sont improductifs. Souvent aussi les
signes d'après lesquels on juge sont trompeurs.
Un sol que des arbres élevés décorent (4) n'est
pas toujours un sol favorable, si ce n'est pour ces
arbres. Qu'y a-t-il de plus grand que le sapin,
et quel autre végétal pourrait vivre dans le
même lieu? Les prés verdoyants ne sont pas non
plus toujours l'indice d'un sol gras : quoi de plus
renommé que les pâturages de la Germanie?
Cependant il n'y a qu'une couche très-mince de
terre, et aussitôt on trouve le sable. La terre qui
produit de grandes herbes n'est pas toujours hu-
mide, pas plus, certes, que n'est toujours grasse
celle qui adhère aux doigts; ce que prouve l'argile.
3 Aucune terre rejetée et foulée dans le trou qu'on
vient de faire ne le remplit; cette expérience ne
peut donc en indiquer la densité ou la rareté.
De même, toute terre rouille le fer. On ne peut
déterminer la pesanteur ou la légèreté de la terre
en la rapportant à un poids donné. Quel serait en
effet ce poids auquel on la rapporterait? Les al-
luvions des fleuves ne sont pas toujours louables,
car il est des plantes dont l'eau hâte la vieillesse;
et même la bonne terre d'alluvion n'est longtemps
bonne que pour le saule. Parmi les indices de la
bonté de la terre, on compte la grosseur du
chaume, qui est telle dans le Labour, contrée
célèbre de la Campanie, qu'on s'en sert en guise
de bois; mais ce même sol, partout dur à labou-
rer, difficile à cultiver, fatigue pour ainsi dire
plus le cultivateur par ses qualités qu'il ne le fa-
4 tiguerait par ses défauts. La terre qu'on nomme
charbonnée passe pour être susceptible de s'a-
mender avec des plants de vigne maigre. Le tuf
(XXXVI, 48), naturellement raboteux et friable,
est recommandé par certains auteurs. Virgile
(Géorg., II, 189) ne condamne pas pour la
vigne la terre qui porte de la fougère. On
confie avec sûreté à des terres salées bien des
plantes, vu qu'elles sont plus à l'abri de la
pullulation des insectes nuisibles. Les coteaux,
si on sait les fouir, ne laissent pas le travail sans
récompense; toutes les plaines ne sont pas moins
accessibles qu'il n'est besoin aux rayons du soleil
et aux vents. Certaines vignes, avons-nous dit
(XIV, 4, 12), s'alimentent par les gelées blanches
et les brouillards. En toute chose il est des se-
crets profondément cachés; c'est à l'intelligence
de chacun à les pénétrer. Bien plus, ne voit-on 5
pas changer des localités depuis longtemps jugées
et éprouvées? En Thessalie, dans les environs de
Larisse, le desséchement d'un lac rendit la con-
trée plus froide, et les oliviers, qui y poussaient
autrefois, cessèrent d'y venir; l'Hèbre s'étant
rapproché d'Ænos, cette localité vit ses vignes se
geler, ce qui n'arrivait pas auparavant. Dans les
environs de Philippes, le pays ayant été séché
par la culture, l'état du climat fut changé. Dans
le territoire de Syracuse, un agriculteur étranger,
ayant épierré son champ, perdit sa récolte par le
limon, et il lui fallut reporter les pierres. En
Syrie, le soc de la charrue est léger, et on ne
fait qu'un sillon superficiel, parce qu'au-dessous
est une roche qui en été brûle les semences. Sui- 6
vant les lieux, les effets d'une chaleur excessive et
du froid sont semblables : la Thrace est fertile en
grains par l'influence du froid; l'Afrique et l'É-
gypte, par l'influence du chaud. A Chalcia (V,
36), île appartenant aux Rhodiens, est un lieu
tellement fécond, qu'après y avoir récolté l'orge
semée à l'époque ordinaire, on en fait immédia-

ribus anteponunt, quanquam præpingues, quod excipi-
tur in eo genere. Invicem sabulum album in Ticinensi,
multisque in locis nigrum, itemque rubrum, etiam pingui
2 terræ permixtum, infecundum est. Argumenta quoque
judicantium sæpe fallunt. Non utique lætum solum est,
in quo proceræ arbores nitent, præterquam illis arboribus.
Quid enim abiete procerius? aut quæ vixisse possit alia in
loco eodem? Nec luxuriosa pabula pinguis soli semper
indicium habent : nam quid laudatius Germaniæ pabulis?
et tamen statim subest arena tenuissimo cespitum corio.
Nec semper aquosa est terra, cui proceritas herbarum :
non hercules magis, quam pinguis, adhærens digitis,
3 quod in argillis arguitur. Scrobes quidem regesta in eos
nulla complet, ut densa atque rara ad hunc modum de-
prehendi possit : ferroque omnis rubiginem obducit. Nec
gravis aut levior justo deprehenditur pondere : quod
enim pondus terræ justum intelligi potest? Nec fluminibus
aggesta semper laudabilis, quando senescant sata quæ-
dam aqua. Sed neque illa quæ laudatur, diu, præterquam
salici, utilis sentitur. Inter argumenta stipulæ crassitudo
est, tanta alioqui in Laborino Campaniæ nobili campo,
ut ligni vice utantur : sed idem solum ubicumque arduum
opere, difficile cultu, bonis suis acrius pæne quam vitiis
posset, affligit agricolam. Et carbunculus terra, quæ ita 4
vocatur, emendari vite macra putatur. Nam tofus scaber
natura friabilis, expetitur quoque ab auctoribus. Virgilius
et quæ filicem ferat, non improbat vitibus; salsæque terræ
multa melius creduntur, tutiora a vitiis innascentium
animalium. Nec colles opere nudantur, si quis perite fo-
diat. Nec campi omnes minus soles atque perflatus, quam
opus sit, accipiunt. Et quasdam pruinis ac nebulis pasci
diximus vites. Omnium rerum sunt quædam in alto se-
creta, et suo cuique corde pervidenda. Quid quod mutan- 5
tur sæpe judicata quoque ac diu comperta? In Thessalia
circa Larissam emisso lacu frigidior facta ea regio est,
oleæque desierunt, quæ prius fuerant. Item vites aduri,
quod non antea, Ænos sensit admoto Hebro. Et circa
Philippos cultura siccata regio mutavit cæli habitum. At
in Syracusano agro advena cultor, elapidato solo, perdi-
dit fruges luto, donec regessit lapides. In Syria levem te-
nui sulco imprimunt vomerem, quia subest saxum exurens
æstate semina. Jam in quibusdam locis similes æstus im- 6
modici, et frigorum effectus. Est fertilis Thracia frugum,
rigore : æstibus, Africa et Ægyptus. In Chalcia Rhodio-
rum insula locus quidam est in tantum fecundus, ut suo
tempore satum demetant hordeum, sublatumque proti-

tement une nouvelle semaille, qu'on récolte en même temps que les autres grains. Un sol graveleux dans le territoire de Vénafre, un sol très-gras dans la Bétique, conviennent parfaitement aux oliviers. Les vins de Pucinum (XIV, 8, 1) mûrissent sur la roche; les vignes du Cécube sont humectées par les marais Pontins (III, 9). Tant sont grandes la variété des expériences et les
7 différences du sol! César Vopiscus, plaidant sa cause devant les censeurs, dit que les champs de Roséa (III, 17) étaient le terroir le plus fertile de l'Italie, et qu'une perche qu'on y laisse est le lendemain recouverte par l'herbe; mais on ne les estime que comme pâturages. Cependant la nature n'a pas voulu que nous n'apprissions rien, et elle a manifesté les défauts là même où elle ne manifeste pas les qualités. En conséquence, commençons par les signes de réprobation.

8 (V.) Veut-on savoir si une terre est amère ou maigre? on le reconnaît aux herbes noires et chétives qu'elle produit : on reconnaît une terre froide à des productions rabougries; une terre humide, à des productions malheureuses; à l'œil, la terre rouge et la terre argileuse, qui sont très-difficiles à travailler, et qui chargent de mottes énormes les socs et les pioches : toutefois ne croyez pas que ce qui rend le travail pénible rende aussi le produit moindre. L'œil reconnaît de même un sol mêlé de cendre et de sable blanc. La terre stérile et dense se reconnaît facilement à sa dureté; il suffit d'un coup de pioche. Caton (*De re rust.*, II), brièvement et à sa manière, caractérise les vices des terrains : « Prenez garde à une terre cariée, ne l'ébranlez pas en y menant
9 des chariots ou des troupeaux. » Par cette expression qu'a-t-il entendu de si redoutable, qu'il défende presque de mettre le pied sur ce sol? Reportons-nous à la carie du bois, et nous trouverons que ces vices si détestés sont ceux d'un terrain aride, crevassé, raboteux, blanchâtre, vermoulu, poreux. Caton a plus dit en un seul mot que ne pourrait exprimer un long discours. En effet, si l'on se rend compte des défauts des terrains, on voit qu'il est des terres vieilles non par l'âge (on ne peut concevoir d'âge à la terre), mais naturellement, et dès lors improductives et impuissantes pour toute chose. Le même auteur 10
(*De re rust.*, I) regarde comme le meilleur terrain celui qui, situé au pied d'une montagne, s'étend en plaine du côté du midi; exposition qui est celle de l'Italie entière (III, 6). D'après Caton (*De re rust.*, CLI), la terre noire est tendre; or la terre tendre est la meilleure pour la culture et pour les céréales. Qu'on veuille bien comprendre seulement tout ce que signifie cette expression merveilleuse de tendre, et l'on y trouvera tout ce qu'on peut désirer : la terre tendre a une fertilité tempérée, la terre tendre est d'une culture commode et facile; elle n'est pas détrempée, elle n'est pas desséchée; elle est brillante après le passage du soc, telle qu'Homère, source où puisent tous les génies, la dépeint ciselée par le dieu sur les armes d'Achille, ajoutant, chose merveilleuse! qu'elle noircit, quoique représentée en or (Il., XVIII, 548). C'est elle qui, fraîchement retournée, attire les oiseaux gourmands compagnons de la charrue, et les corbeaux qui vont becquetant les pas mêmes du laboureur. Rappe- 11
lons ici une sentence du luxe, qui n'est pas non plus hors de propos. Cicéron, cet autre flambeau de la littérature, a dit : « Meilleur est un parfum ayant le goût de terre qu'un parfum ayant le goût de safran (XIII, 4). » Il a mieux aimé dire le goût que l'odeur. Disons de même : la meilleure

nus serant, et cum aliis frugibus metant. Glareosum oleis solum aptissimum in Venafrano, pinguissimum in Bætica. Pucina vina in saxo coquuntur. Cæcubæ vites in Pontinis paludibus madent. Tanta est argumentorum, ac soli va-
7 rietas, ac differentia! Cæsar Vopiscus, quum causam apud censores ageret, campos Roseæ dixit Italiæ sumen esse, in quibus perticas pridie relictas gramen operiret : sed non nisi ad pabulum probantur. Non tamen indociles natura nos esse voluit, et vitia confessa fecit, etiam ubi bona certa non fecerat. Quamobrem primum crimina dicamus.

8 (V.) Terram amaram, sive macram, si quis probare velit, demonstrant eas atræ degeneresque herbæ : frigidam autem, retorride nata : item uliginosam, tristia : rubricam oculi, argillamque, operi difficillimas, quæque rastros ac vomeres ingentibus glebis onerent : quanquam non quod operi, hoc et fructui sit adversum. Item e contrario cineraceam, et sabulum album. Nam sterilis densa callo facile deprehenditur, vel uno ictu cuspidis. Cato breviter atque ex suo more vitia determinat : Terram cariosam cave,
9 neve plaustro, neve pecore impellas. Quid putamus hac appellatione ab eo tantopere reformidari, ut pæne vestigiis quoque interdicat? Redigamus ad ligni cariem, et inveniemus illa, quæ in tantum abominatur, vitia, aridæ, fistulosæ, scabræ, canescentis, exesæ, et pumicosæ. Plus dixit una significatione, quam possit ulla copia sermonis enarrari. Est enim interpretatione vitiorum quædam, non ætate (quæ nulla in ea intelligi potest), sed natura sua, anus terra : et ideo infecunda ad omnia, atque imbecilla.
Idem agrum optimum judicat ad radicem montium planitie 10
in meridiem excurrente; qui est totius Italiæ situs : terram vero teneram quæ vocetur pulla. Erit igitur hæc optima et operi, et satis. Intelligere modo libeat dictam mira significatione teneram : et quidquid optari debet in eo vocabulo invenietur. Illa temperatæ ubertatis, illa mollis facilisque culturæ, nec madida, nec sitiens, illa post vomerem nitescens : qualem fons ingeniorum Homerus in armis a deo cælatam dixit, addiditque miraculum nigrescentis, quamvis fieret in auro. Illa quam recentem exquirunt improbæ alites, vomerem comitantes, corvique aratoris vestigia ipsa rodentes.
Reddatur hoc in loco luxuriæ quoque sententia et aliqua in 11
propositum. Certe Cicero, lux doctrinarum altera : « Meliora, inquit, unguenta sunt, quæ terram quam quæ crocum sapiunt. » Hoc enim maluit dixisse, quam redolent.

terre est celle qui a un goût de parfum. Si l'on nous demande quelle est l'odeur de la terre, nous répondrons : L'odeur que l'on recherche est celle qui se fait souvent sentir, le sol n'étant pas remué, au moment du coucher du soleil, dans le lieu où l'arc-en-ciel a placé ses extrémités (XII, 52), et quand, après une sécheresse continue, la pluie a humecté la terre : alors elle exhale cette haleine divine qui est à elle, qu'elle a conçue du soleil, et à laquelle nul arome ne peut être comparé. C'est cette odeur que, remuée, elle devra répandre; trouvée, jamais elle ne trompe, et l'odeur est le meilleur indice de la qualité de la terre. Telle est d'ordinaire celle qu'exhale le terrain sur lequel on a abattu une ancienne forêt, et
12 dont on s'accorde à louer la bonté. Dans la culture des céréales, la même terre rapporte davantage toutes les fois qu'on l'a laissée reposer. On ne laisse pas reposer les vignes; aussi faut-il choisir avec plus de soin le terroir pour les vignobles, si l'on ne veut pas donner de la vérité à l'opinion de ceux qui regardent le terrain de l'Italie comme déjà fatigué. En certaines qualités de terre, la culture est facilitée aussi par le ciel. Il est des terres qu'on ne peut labourer après la pluie; la qualité qui les fait fertiles les rend alors gluantes. Au contraire, dans le Byzacium (V, 3; XVIII, 21), région de l'Afrique, cette campagne qui rend cent cinquante grains pour un, et que des taureaux, quand elle est sèche, ne peuvent labourer, nous l'avons vue, après la pluie, fendue par un âne chétif, tandis que, de l'autre côté, une vieille femme dirigeait le soc. Quant à amender le terroir, comme quelques-uns le recommandent, en jetant une terre grasse sur une terre légère, ou une terre maigre et absorbante sur une terre humide et très-grasse, c'est une opération insensée : que peut espérer un homme qui cultive un pareil sol ?

IV. (VI.) Autre est la méthode que la Gaule 1
et la Bretagne ont inventée, et qui consiste à engraisser la terre avec la terre; celle-ci se nomme marne. Elle passe pour renfermer plus de principes fécondants. C'est une espèce de graisse terrestre comparable aux glandes dans le corps, et qui se condense en noyau. (VII.) Les Grecs n'ont pas non plus omis ce procédé. De quoi en effet n'ont-ils pas parlé? Ils nomment leucargile une argile blanche qu'on emploie dans le territoire de Mégare, mais seulement pour les terroirs humides et froids. Il convient de traiter avec soin 2
de cette marne, qui enrichit la Gaule et la Grande-Bretagne. On n'en connaissait que deux espèces; mais récemment l'usage de plusieurs espèces a été introduit par les progrès de l'agriculture. Il y a en effet la blanche, la rousse, la colombine, l'argileuse, la tophacée, la sablonneuse. On y distingue deux propriétés : la marne est rude ou grasse; l'épreuve s'en fait à la main. L'emploi en est double; on s'en sert ou pour la production des céréales seulement, ou pour celle des fourrages. La marne tophacée alimente les céréales, ainsi que la blanche (5) : si elle a été trouvée entre des fontaines, elle est d'une fécondité infinie; mais, âpre au toucher, elle brûle le sol si on en met trop. La suivante est la rousse, que l'on nomme acau- 3
numarga; c'est une pierre mêlée dans une terre menue et sablonneuse; on pile la pierre sur le terrain même, et pendant les premières années on coupe difficilement le blé, à cause des pierres; toutefois, comme elle est légère, cette marne coûte de transport moitié moins cher que les autres. On la sème clair; on pense qu'elle est mélangée de sel. Ces deux espèces une fois mises sur un

Ita est profecto : illa erit optima, quæ unguenta sapiat. Quod si admonendi sumus, qualis sit terræ odor, ille qui quæritur, contingit, sæpe etiam quiescente ea sub occasum solis, in quo loco arcus cælestis dejecerit capita sua : et quum a siccitate continua immaduit imbre : tunc emittit illum suum halitum divinum ex sole conceptum, cui comparari suavitas nulla possit. Is esse odor in commota debebit, repertusque neminem fallet : ac de terra odor optime judicabit. Talis fere est in novalibus cæsa vetere
12 silva, quæ consensu laudatur. Et in frugibus quidem ferendis eadem terra utilior intelligitur, quoties intermissa cultura quievit : quod in vineis non fit : eoque diligentius eligenda est, ne vera exsistat opinio eorum, qui jam Italiæ terram existimavere lassam. Operis quidem facultas in aliis generibus constat et cælo : nec potest arari post imbres aliqua, ubertatis vitio lentescens. Contra, in Byzacio Africæ illum centena quinquagena fruge fertilem campum, nullis, quum siccus est, arabilem tauris, post imbres vili asello, et a parte altera jugi, anu vomerem trahente, vidimus scindi. Terram enim terra emendari (ut aliqui præcipiunt) super tenuem pingui injecta, aut gracili bibulaque super humidam ac præpinguem, dementia operæ est. Quid potest sperare qui talem colit?

IV. (VI.) Alia est ratio, quam Britannia et Gallia in- 1
venere alendi eam ipsa, quod genus vocant margam. Spissior ubertas in ea intelligitur. Est autem quidam terræ adeps, ac velut glandia in corporibus, ibi densante se pinguitudinis nucleo. (VII.) Non omisere et hoc Græci : quid enim intentatum illis ? Leucargillon vocant candidam argillam, qua in Megarico agro utuntur, sed tantum in humida frigidaque terra. Illam Gallias Britanniasque lo- 2
cupletantem cum cura dici convenit. Duo genera fuerant. Plura nuper exerceri cœpta proficientibus ingeniis. Est enim alba, rufa, columbina, argillacea, tofacea, arenacea. Natura duplex : aspera, aut pinguis. Experimenta utriusque in manus, ususque geminus, aut ut fruges tantum alant, aut edant et pabulum. Fruges alit tofacea albaque, si sit inter fontes reperta, est ad infinitum fertilis : verum aspera tractatu, et si nimia injecta est, exurit solum. Proxima est rufa, quæ vocatur acaunumarga, intermixto 3
lapide terræ minutæ, arenosæ. Lapis contunditur in ipso campo : primisque annis stipula difficulter cæditur propter lapides. Impendio tamen minimo levitate, dimidio minoris quam ceteræ, invehitur. Inspergitur rara : sale eam misceri putant. Utrumque hoc genus semel injectum in L annos valet, et frugum, et pabuli ubertate. (VIII.) Quæ pin- 4

terrain le fertilisent pour cinquante ans, soit
4 terres à blé, soit terres à fourrages. (VIII.) Des marnes grasses la meilleure est la blanche. Il y a plusieurs espèces de marne blanche : la plus mordante est celle dont il vient d'être parlé; l'autre espèce est la craie blanche qu'on emploie pour nettoyer l'argenterie (XXXV, 58) : on la prend à de grandes profondeurs; les puits ont généralement cent pieds, l'orifice en est étroit; dans l'intérieur, le filon, comme dans les mines, s'élargit. C'est celle que la Bretagne emploie surtout; l'effet s'en prolonge (6) pendant quatre-vingts ans, et il n'y a pas d'exemple d'un agriculteur qui en ait mis deux fois dans le cours de sa vie sur le même champ. La troisième espèce de marne blanche se nomme glissomarga; c'est une craie à foulon, mêlée de terre grasse : elle vaut mieux pour les fourrages que pour les champs à blé; de telle façon que, la moisson étant enlevée, on a, avant les semailles de la suivante, une très-grande
5 quantité de fourrages. Tant qu'elle est couverte de blé, elle ne permet à aucune autre herbe de pousser; l'effet en dure trente ans : si on en met trop, elle étouffe le sol comme le ferait le ciment de Signium (XXXV, 46). Les Gaulois donnent à la marne colombine, dans leur langue, le nom d'égléeopala; on la tire par blocs comme la pierre; le soleil et la gelée la dissolvent tellement, qu'elle se fend en lamelles très-minces; elle est aussi bonne pour le blé que pour le fourrage. La marne sablonneuse s'emploie si on n'en a pas d'autre, mais dans les terrains humides quand même on en aurait d'autre. Les Ubiens sont, que nous sachions, les seuls qui, cultivant un sol très-fertile, le bonifient, prenant à trois pieds de profondeur la première terre venue, et recouvrant le sol d'un pied de cette terre : cela ne dure pas plus de dix ans. Les Éduens et les Pictons ont rendu leurs champs très fertiles avec la chaux, qui, dans le fait, se trouve très-utile aux oliviers et aux vignes. Toute marne doit être jetée 6
après le labourage, afin que le sol s'empare de l'engrais; il faut y joindre un peu de fumier, car d'abord elle est trop âpre, du moins si ce n'est pas sur des prairies qu'on en répand; autrement la marne, quelle qu'elle soit, nuirait au sol par sa nouveauté; et, même avec toutes les précautions, elle ne rend le terrain fertile qu'après la première année. Il importe aussi de savoir à quel sol on la destine : sèche, elle va mieux à un sol humide; grasse, à un terrain sec; à un terrain qui tient le milieu, la craie ou la colombine convient.

V. (IX.) Les cultivateurs de la Transpadane 1
font un tel cas de la cendre, qu'ils la préfèrent au fumier des bêtes de somme; ce fumier est très-léger, ils le brûlent pour en faire de la cendre : cependant on ne se sert pas également de fumier et de cendre pour le même terrain; on n'emploie pas non plus la cendre pour les vignobles sur arbres ni pour certaines céréales, comme nous l'avons dit (XVII, 8). Quelques personnes aussi pensent que la poussière est un aliment pour les raisins : elles en saupoudrent les grappes qui commencent à mûrir, et en jettent à la racine des vignes et des arbres; c'est un usage constant dans la province Narbonnaise. La vendange de cette façon mûrit plus sûrement, parce que là la poussière contribue plus à la maturité que le soleil.

VI. Il y a plusieurs espèces de fumier. L'usage 1
en est antique. Déjà dans Homère (Od. XXIV, 225) le vieillard royal est représenté engraissant ainsi le sol de ses mains. La tradition rapporte que le roi Augias, en Grèce, imagina de s'en servir; et qu'Hercule répandit ce secret dans l'Italie, qui a cependant, à cause de cette invention, accordé l'immortalité à son roi Stercutus, fils de Faunus.

gues esse sentiuntur, ex his præcipua alba. Plura ejus genera. Mordacissimum, quod supra diximus. Alterum genus albæ cretæ argentaria est. Petitur ex alto, in centenos pedes actis plerumque puteis, ore angustatis : intus, ut in metallis, spatiante vena. Hac maxime Britannia utitur : durat annis LXXX, neque est exemplum ullius qui bis in vita hanc eidem injecerit. Tertium genus candidæ, glissomargam vocant. Est autem creta fullonia mixta pingui terra, pabuli quam frugum fertilior; ita ut messe sublata ante sementem alteram lætissimum secetur.
5 Dum in fruge est, nullum aliud gramen emittit. Durat XXX annis : densior justo Signini modo strangulat solum. Columbinam Galliæ suo nomine eglecopalam appellant : glebis excitatur lapidum modo : sole et gelatione ita solvitur, ut tenuissimas bracteas faciat. Hæc ex æquo fertilis. Arenacea utuntur, si alia non sit : in uliginosis vero, et si alia sit. Ubios gentium solos novimus, qui fertilissimum agrum colentes, quacumque terra infra tres pedes effossa, et pedali crassitudine injecta lætificent. Sed ea non diutius annis X prodest. Hedui et Pictones calce uberrimos fecere agros : quæ sane et oleis, et vitibus utilissima reperitur. Omnis autem marga arato injicienda est, 6
ut medicamentum rapiatur : et fimi desiderat aliquantulum, quæ primo plus aspera, et quæ in herbas non effunditur : alioqui novitate, quæcumque fuerit, solum lædet, ne sic quidem primo post anno fertilis. Interest et quali solo quæratur. Sicca enim humido melior, arido pinguis. Temperato alterutra, creta vel columbina, convenit.

V. (IX.) Transpadanis cineris usus adeo placet, ut ante- 1
ponant fimo jumentorum : quod quia levissimum est, ob id exurunt. Utroque tamen pariter non utuntur in eodem arvo, nec in arbustis cinere, nec quasdam ad fruges, ut diximus. Sunt qui pulvere quoque uvas ali judicent, pubescentesque pulverent, et vitium arborumque radicibus aspergant. Quod certum est Narbonensi provinciæ, et vindemias certius sic eo coqui, quia plus pulvis ibi, quam sol, confert.

VI. Fimi plures differentiæ : ipsa res antiqua. Jam apud 1
Homerum regius senex agrum ita suis manibus lætificans reperitur. Augeas rex in Græcia excogitasse traditur : divulgasse vero Hercules in Italia, quæ regi suo Stercuto Fauni filio ob hoc inventum immortalitatem tribuit.

M. Varron (*De re rust.*, I, 38) donne le premier rang à la fiente des grives de volière ; il la vante comme profitable non-seulement au champ, mais encore aux bœufs et aux porcs, qui en engraissent plus promptement. Il y a lieu de bien augurer de nos mœurs, si chez nos ancêtres les volières ont été assez grandes pour fournir des engrais à
2 la campagne. Columelle (*De re rust.*, II, 15) met au rang suivant la fiente de pigeon, puis celle de poule. Il condamne celle des oiseaux aquatiques. Les autres auteurs s'accordent pour regarder comme le premier des engrais le résidu des repas humains. D'autres préfèrent le superflu de la boisson, dans lequel on fait macérer le poil des ateliers de corroyeurs. D'autres emploient ce liquide seul, mais ils y mêlent de l'eau, et même en plus grande quantité qu'on n'en mêle au vin dans les repas ; car il y a là plus à corriger, attendu qu'au vice communiqué par le vin se joint le vice communiqué par l'homme. Tels sont les moyens que les hommes emploient à l'envi pour alimenter la terre même. On recherche ensuite les excréments des pourceaux ; Columelle est le seul qui les rejette. D'autres estiment le fumier de tout animal nourri avec le cytise. Quelques-
3 uns préfèrent celui de pigeon. Vient ensuite celui des chèvres, puis celui des moutons, puis celui des bœufs ; en dernier lieu, celui des bêtes de somme. Telles sont les différences établies par les anciens entre les fumiers, telles les règles pour s'en servir, comme je les trouve ; car ici encore il vaut mieux suivre l'antiquité. Dans quelques provinces très-riches en bestiaux, on a vu le fumier, passé au crible comme de la farine, perdre par l'effet du temps l'odeur et l'aspect repoussants qu'il avait, et prendre même quelque chose d'agréable. Dans ces derniers temps, on a reconnu que les oliviers aimaient surtout la cendre des fours à chaux. Aux règles anciennes Varron (*De* 4
re rust., I, 38) a ajouté qu'il faut engraisser les terres à blé avec le fumier de cheval, qui est le plus léger ; et les prairies avec un fumier plus lourd provenant de bêtes nourries d'orge, et propre à fournir beaucoup d'herbe. Quelques-uns même préfèrent le fumier des bêtes de somme à celui des bœufs, le fumier de mouton à celui de chèvre, et à tout celui d'âne, parce que cet animal mange le plus lentement. L'expérience prononce contre Varron et Columelle ; mais tous les auteurs s'accordent pour dire que rien n'est plus utile que de tourner avec la charrue ou avec la bèche, ou d'arracher avec la main, une récolte de lupin avant que la gousse soit formée, et de l'enfouir au pied des arbres et des vignes. On croit même, dans les lieux où il n'y a pas de bétail, pouvoir fumer le sol avec le chaume, ou, au pis
aller, avec la fougère. « Vous ferez du fumier, dit 5
Caton (*De re rust.*, XXXVII), avec la litière, le lupin, la paille, les fèves, les feuilles d'yeuse et de chêne ; arrachez de la terre à blé l'hyèble, la ciguë, et dans les saussaies l'herbe qui monte et le jonc : de cela et des feuilles qui pourrissent faites de la litière pour les moutons. Si la vigne est maigre, brûlez-en les sarments, et labourez le terrain ; et quand vous êtes sur le point (*De re rust.*, XXX) de semer le froment dans un champ, faites y parquer les moutons. »

VII. Caton dit encore (*De re rust.*, XXXVII) : 1
« Il y a des récoltes qui engraissent le sol : les terres à blé sont fumées par le lupin, la fève, la vesce. Une action contraire est exercée par le pois chiche, à cause qu'on l'arrache et qu'il est salé, par l'orge, le fenugrec et l'ers ; ces plantes brûlent la terre à blé, ainsi que toutes celles

M. Varro principatum dat turdorum fimo ex aviariis : quod etiam pabulo boum suumque magnificat : neque alio cibo celerius pinguescere asseverat. De nostris moribus bene sperare est, si tanta apud majores fuere aviaria, ut ex his
2 agri stercorarentur. Proximum Columella columbariis, mox gallinariis, facit, natantium alitum damnato. Cæteri auctores consensu humanas dapes ad hoc inprimis advocant. Alii ex his præferunt hominum potus, in coriariorum officinis pilo madefacto. Alii per sese, aqua iterum, largiusque etiam, quam quum bibitur, admixta. Quippe plus jam ibi mali domandum est, quum ad virus illud vini homo accesserit. Hæc sunt certamina, quibus invicem ad tellurem quoque alendam utuntur homines. Proxime spurcitias suum laudant. Columella solus damnat. Alii cujuscumque quadrupedis ex cytiso : aliqui columbaria
3 præferunt. Proximum deinde caprarum est, ab hoc ovium, deinde boum, novissimum jumentorum. Hæ fuere apud priscos differentiæ, simulque præcepta (ut invenio) re tali utendi, quando et hic vetustas utilior : visumque jam est apud quosdam provincialium, in tantum abundante geniali copia pecudum, farinæ vice cribris superinjici, fœtore aspectuque, temporis viribus, in quamdam etiam gratiam mutato. Nuper repertum, oleas gaudere maxime
cinere e calcariis fornacibus. Varro præceptis adjicit, 4
equino, quod sit levissimum, segetes alendas : prata vero graviore, et quod ex hordeo fiat, multasque gignat herbas. Quidam etiam bubulo jumentorum præferunt, ovillumque caprino, omnibus vero asininum, quoniam lentissime mandunt. E contrario usus adversus utrumque pronunciat. Inter omnes autem constat nihil esse utilius lupini segete, priusquam siliquetur, aratro vel bidentibus versa, manipulisve desectæ, circa radices arborum ac vitium obrutis. Etiam ubi non sit pecus, culmo ipso, vel
etiam filice, stercorare arbitrantur. Cato : Stercus unde 5
fiat, stramenta, lupinum, paleas, fabalia, ac frondes ilignas, quernasque. E segete evellito ebulum, cicutam, et circum salicta herbam auctam, ulvamque : eam substernito ovibus, frondemque putidam. Vinea si macra erit, sarmenta sua comburito, et ibidem inarato : itemque ubi saturus eris frumentum, oves ibi delectato.

VII. Nec non et satis quibusdam ipsis pasci terram dicit. 1
Segetem stercorant fruges : lupinum, faba, vicia. Sicut e contrario cicer, quia vellitur, et quia salsum est : hordeum, fenum Græcum, ervum : hæc omnia segetem exurunt,

qu'on arrache. Ne semez pas des noyaux dans la terre à blé. » Virgile (Géorg., I, 77) pense que la terre à blé est brûlée aussi par le lin, l'avoine et le pavot.

1 VIII. On recommande de placer les tas de fumier en plein air, dans un creux qui recueille les liquides, de les couvrir de paille pour que le soleil ne les dessèche pas, et d'y ficher un pieu en bois de rouvre, précaution qui empêche les serpents de s'y engendrer. Il importe beaucoup de mêler le fumier à la terre pendant que souffle le Favonius, et par une lune sèche. La plupart comprennent mal ce précepte, pensant que cette opération doit se faire au lever du Favonius, et seulement au mois de février; cependant la plupart des semences demandent à être fumées en d'autres mois. Quelle que soit l'époque où l'on fume, il faut choisir le moment où le vent souffle du coucher équinoxial, où la lune décroît et est sèche. Une telle précaution augmente d'une façon merveilleuse les effets fertilisants du fumier.

1 IX. (X.) Ayant traité suffisamment des conditions du ciel et de la terre, nous allons parler de ces arbres que font naître les soins et l'industrie de l'homme. Et ils ne sont guère moins nombreux que ceux que produit la nature (XVI, 58); tant nous avons payé avec générosité ses bienfaits! On produit ces arbres ou de graine, ou de plant, ou de provins, ou de rejetons, ou de scions, ou de greffe, ou d'ente. Quant au prétendu procédé usité chez les Babyloniens, de semer des feuilles de palmier qui donnent naissance à l'arbre, je m'étonne que Trogue Pompée y ait cru. Quelques arbres se reproduisent par plusieurs des opérations énumérées, quelques autres par toutes.

1 X. C'est la nature qui a enseigné la plupart, et d'abord l'art de semer, car on voyait germer la graine tombée et reçue par la terre. Quelques arbres ne sont pas susceptibles de venir autrement, par exemple les châtaigniers, les noyers. Nous exceptons les taillis, qui repoussent du pied. Des arbres qui peuvent aussi se reproduire par d'autres moyens, la vigne, le pommier, le poirier, se reproduisent par la graine, quoique cette graine soit différente : en effet, ils ont pour graine le noyau, et non, comme les précédents, le fruit lui-même. Les néfliers peuvent aussi venir de graine. Tous ces arbres, ainsi semés, poussent lentement, dégénèrent, et il faut les régénérer par la greffe. Le châtaignier même a quelquefois besoin d'être greffé.

XI. Au contraire, quelques arbres ont la propriété de ne pas dégénérer, de quelque manière 1
qu'on les reproduise, le cyprès, le palmier (7), le laurier. Le laurier en effet se reproduit de plusieurs manières. Nous en avons indiqué les espèces (XV, 39). Le laurier auguste, le laurier baccalis, le laurier-tin, se sèment de la même manière : les baies se cueillent au mois de janvier, quand le vent du nord-est les a desséchées; on les expose à l'air en les écartant les unes des autres, de peur que, en tas, elles ne s'échauffent; puis, préparées dans du fumier pour l'ensemencement, on les humecte avec de l'urine. D'autres foulent avec les pieds, dans une eau courante, les baies mises en des paniers d'osier, jusqu'à ce que la peau s'en aille; autrement, l'humidité qu'elles renferment devient préjudiciable, et les empêche de lever. On 2
défonce le champ, et dans un trou profond d'un palme on les met par tas de vingt environ, pendant le mois de mars. Ces espèces de lauriers viennent aussi de provins. Le laurier triomphal (XV, 39) ne vient que de scion. Toutes les espèces de myrte (XV, 37) viennent en Campanie de graine;

et omnia quæ velluntur : nucleos in segetem ne indideris. Virgilius et lino segetem exuri, et avena, et papavere arbitratur.

1 VIII. Fimeta sub dio concavo loco, et qui humorem colligat, stramento intecta, ne in sole arescant, palo e robore depacto fieri jubent : ita fore ne innascantur his serpentes. Fimum miscere terræ, plurimum refert Favonio flante, ac luna sitiente. Id plerique prave intelligunt a Favonii ortu faciendum, ac februario mense tantum : quum id pleraque sata aliis postulent mensibus. Quocumque tempore facere libeat, curandum ut ab occasu æquinoctiali flante vento fiat, lunaque decrescente ac sicca. Mirum in modum augetur ubertas effectusque ejus observatione tali.

1 IX. (X.) Abunde prædicta ratione cæli ac terræ, nunc de his arboribus dicimus, quæ cura hominum atque arte proveniunt. Nec pauciora prope sunt genera : tam benigne naturæ gratiam retulimus. Aut enim semine proveniunt, aut plantis radicis, aut propagine, aut avulsione, aut surculo, aut insito et consecto arboris trunco. Nam folia palmarum apud Babylonios seri, atque ita arborem provenire, Trogum credidisse demiror. Quædam autem pluribus generibus seruntur, quædam omnibus.

X. Ac pleraque ex his ipsa natura docuit, et in primis 1
semen serere, quum decidens exceptumque terra vivesceret. Sed quædam non aliter proveniunt, ut castaneæ, juglandes : cæduis dumtaxat exceptis. Ex semine autem, quanquam dissimili, ea quoque, quæ et aliis modis seruntur : ut vites, et mala, atque pira. Namque iis pro semine nucleus, non ut supra dictis fructus ipse. Et mespila semine nasci possunt. Omnia hæc tarda proventu, ac degenerantia, et insito restituenda. Interdum etiam castaneæ.

XI. Quibusdam natura contra omnino non degenerandi, 1
quoquo modo serantur : ut cupressis, palmis, lauris : namque et laurus pluribus modis seritur. Genera ejus diximus. Ex his Augusta, et baccalis, et tinus, simili modo seruntur. Baccæ mense januario, Aquilonis afflatu siccatæ leguntur, expanduntur que raræ, ne calefiant acervo. Postea quidam fimo ad satum præparatas, urina madefaciunt. Alii in qualo pedibus in profluente deculcant, donec auferatur cutis. Alioquin uligo infestat, nec 2
patitur nasci. In sulco repastinato palmi altitudine vicenæ fere acervatim mense martio : eadem et propagine seruntur; triumphalisque talea tantum. Myrti genera omnia in Campania baccis seruntur, Romæ propagine Tarentina. Democritus et alio modo seri docet, grandissimis bacca-

à Rome, le myrte de Tarente vient de provins. Démocrite enseigne encore un autre mode de les semer : on prend les plus grosses baies, on les pile légèrement, de peur de briser les graines; avec cette pâte on enduit une corde, que l'on met en terre : cela donne une touffe épaisse comme une muraille, et qui fournira des scions à transplanter. On sème de la même manière des ronces pour avoir une haie, c'est-à-dire que l'on enduit une corde
3 de jonc avec les mûres des ronces. En cas de besoin, on pourra transplanter au bout de trois ans les touffes de laurier et de myrte ainsi semées. Entre les végétaux qui viennent de graine, Magon s'appesantit sur les arbres à noix : il recommande de semer les amandes dans une argile molle regardant le midi; il dit qu'elles aiment aussi une terre dure et chaude; qu'elles sont frappées de stérilité et qu'elles meurent dans une terre grasse ou humide; qu'il faut semer celles qui sont le plus en faucille, et qui proviennent d'un arbre jeune; qu'il faut les faire macérer trois jours dans du fumier délayé, ou dans de l'eau miellée un jour, avant de les semer; que la pointe doit être enfoncée la première, le bord tranchant regarder le nord-est; qu'on doit les semer trois par trois, les placer triangulairement à la distance d'un palme, et les arroser tous les dix jours, jusqu'à ce
4 qu'elles germent. On sème les noix en les couchant en long sur leurs jointures. Pour le pin, on met sept pignons environ dans des pots troués, ou on le sème comme le laurier qu'on multiplie avec les baies. Le citronnier vient de graine et de provins; le sorbier, de graine, ou de plant, ou de rejeton; mais le citronnier veut un lieu chaud; le sorbier accepte un lieu froid et humide.

1 XII. La nature a aussi enseigné l'art de faire des plantations, quand par les racines pullule une forêt touffue de rejetons destinés à être tués par l'arbre maternel qui les a produits. L'ombre projetée étouffe cette foule sans ordre; ce qu'on voit aux lauriers, aux grenadiers, aux platanes, aux cerisiers, aux pruniers. Il n'est que peu d'arbres dont les rameaux épargnent ces rejetons; tels sont les ormeaux et les palmiers. De tels rejetons ne poussent qu'aux arbres dont les racines, par amour du soleil et de la pluie, se promènent à la superficie du sol. Il est d'usage de ne pas placer ces 2
rejetons immédiatement dans la terre où ils doivent rester, mais de les donner d'abord à une terre nourricière, et de les laisser grandir dans les pépinières; puis de les transplanter de nouveau. Cette transplantation adoucit, d'une manière merveilleuse, même les arbres sauvages, soit que les arbres, comme les hommes, soient naturellement avides de la nouveauté et des voyages, soit qu'en se déplaçant ils se dépouillent de leurs mauvaises qualités et s'apprivoisent, comme les fauves, en se séparant de leur racine.

XIII. La nature a encore appris un autre pro- 1
cédé, qui est analogue : on a vu des stolons arrachés à l'arbre reprendre vie. D'après cela on arrache des stolons avec leur talon, et on enlève en même temps quelques radicules fibreuses de l'arbre. De cette façon se plantent les grenadiers, les coudriers, les pommiers, les sorbiers, les néfliers, les frênes, les figuiers, et surtout les vignes. Le cognassier, planté de la sorte, dégénère; pour cet arbre on a imaginé de planter des scions que l'on coupe. Cette méthode, appliquée, pour faire des haies, d'abord sur le sureau, le cognassier et la ronce, a été transportée ensuite à la culture, par exemple du peuplier, de l'aune, du saule, duquel le scion peut même se planter la pointe en bas. La plantation se fait de prime abord dans le terrain où l'on veut qu'elle s'élève. En conséquence, il convient d'exposer la culture des pépi-

rum tusis leviter, ne grana frangantur, eaque intrita reste circumlini, atque ita seri : parietem fore densitatis, ex quo virgulæ differantur. Sic et spinas sepis causa serunt, to-
3 mice moris spinarum circumlita. Pilas autem laurus et myrti inopia a trimatu tempestivum est transferre. Inter ea quæ semine seruntur, Mago in nucibus operosus est. Amygdalas in argilla molli meridiem spectante seri jubet; gaudere et dura, calidaque terra : in pingui aut humida mori, ac sterilescere. Serendas quam maxime falcatas, et e novella, fimoque diluto maceratas per triduum, aut pridie quam serantur, aqua mulsa. Mucrone defigi, aciem lateris in Aquilonem spectare : ternas simul serendas triangula ratione, palmo inter se distantes : denis diebus
4 adaquari, donec grandescant. Juglandes nuces porrectæ seruntur commissuris jacentibus. Pineæ nucleis septenis fere in ollas perforatas additis : aut ut laurus, quæ baccis seritur. Citrea grano et propagine : sorba semine, et a radice planta, et avulsione proveniunt. Sed illa in calidis : sorba et in frigidis et humidis.

XII. Natura et plantaria demonstravit, multarum radicibus pullulante sobole densa, et pariente matre quas enecet. Ejus quippe umbra turba indigesta premitur : ut in lauris, punicis, platanis, cerasis, prunis. Paucorum in hoc genere rami parcunt soboli, ut ulmorum, palmarumque. Nullis vero tales pulluli proveniunt, nisi quarum radices amore solis atque imbris in summa tellure spatiantur. Omnia ea non statim moris est in sua locari, sed 2
prius nutrici dari, atque in seminariis adolescere, iterumque migrare. Qui transitus mirum in modum mitigat etiam silvestres : sive arborum quoque, ut hominum natura, novitatis ac peregrinationis avida est : sive discedentes virus relinquunt, mansuescuntque tractatu, ceu feræ, dum radici avellitur planta.

XIII. Et aliud genus simile natura monstravit, avulsi- 1
que arboribus stolones vixere. Quo in genere et cum pernа sua avelluntur, partemque aliquam e matris quoque corpore auferunt secum fimbriato corpore. Hoc modo plantantur punicæ, coryli, mali, sorbi, mespili, fraxini, fici, in primisque vites. Cotoneum ita satum degenerat. Ex eodem inventum est surculos abscissos serere. Hoc primo sepis causa factum, sambucis, cotoneo, et rubis depactis : mox et culturæ, ut populis, alnis, salici, quæ vel inverso surculo se-

nières avant de passer aux autres modes de propagation.

1 XIV. Il faut pour les pépinières un sol de première qualité, attendu qu'il importe souvent que la nourrice soit plus favorable que la mère. Ce terrain sera donc sec, plein de substances nutritives, ameubli avec la pioche, hospitalier pour les nouveaux venus, et aussi semblable que possible à la terre où ces arbres doivent être transplantés. Avant toutes choses il sera épierré, et protégé contre les incursions même de la volaille. Il sera aussi peu crevassé que possible, de peur que le soleil ne pénètre jusqu'aux radicules et ne les brûle. On plantera les jeunes arbres à un intervalle d'un pied et demi, car s'ils se touchent ils deviennent, sans parler d'autres inconvénients, sujets aux vers; aussi il importe de les sarcler souvent et d'arracher les herbes. En outre on émondera le plant naissant, et on l'accoutumera
2 à supporter la serpe. Caton (*De re rust.*, XLVIII) recommande aussi de mettre des claies sur des fourches à la hauteur d'un homme, afin d'intercepter le soleil, et de les couvrir de chaume pour écarter le froid. Il dit que c'est ainsi qu'on fait venir de graine les poiriers et les pommiers, procédé qui convient aux pins, qui convient aux cyprès, que l'on sème, eux aussi. La graine de cyprès est très-petite, à tel point qu'elle est à peine visible. C'est une merveille naturelle digne d'être signalée, que des arbres aient une origine aussi petite, tandis que la graine du blé et de l'orge, sans compter la fève, est beaucoup plus
3 grosse. Quelle proportion ont avec les arbres dont elles proviennent les graines des poiriers et des pommiers? C'est de tels commencements que naissent des bois qui repoussent la hache, des pressoirs que les poids énormes ne font pas ployer, des arbres qui supportent les voiles des navires, des béliers qui ébranlent les tours et les murs. Ici éclate la force de la nature et sa puissance; mais ce qui efface toutes les merveilles, c'est que d'une larme naisse un végétal, comme nous le dirons en lieu et place (XIX, 48; XXI, 11). Les pommes du cyprès femelle (nous avons dit que le mâle est stérile) (XVI, 47), cueillies dans les mois que j'ai indiqués (XVII, 11), se sèchent au soleil; elles se rompent, et laissent échapper la graine, dont les fourmis sont singulièrement friandes : circonstance qui accroît encore la merveille, quand on songe qu'un si petit animal anéantit dans leur origine des arbres gigantesques. Cette graine se 4
sème au mois d'avril, dans un terrain aplani avec des cylindres ou des hies; elle se sème serrée; puis on répand sur la graine, à l'aide d'un crible, une couche de terre d'un pouce d'épaisseur. Sous un poids considérable la graine ne peut lever, et se retourne dans la terre; aussi foule-t-on seulement avec les pieds la terre pour l'égaliser. On l'arrose doucement après le coucher du soleil, tous les trois jours, avec le soin de l'abreuver également jusqu'à la sortie des jeunes tiges. On les transplante au bout d'un an, quand les tiges ont acquis une hauteur de neuf pouces. Il faut que cette transplantation se fasse par un jour serein et sans vent. Chose singulière! il y a danger ce jour-là, et ce jour-là seulement, s'il tombe de la pluie en si petite quantité que ce soit, ou s'il fait du vent. Dès lors ils sont à l'a- 5
bri de tout péril; toutefois ils n'aiment pas l'eau (XVI, 31). Les jujubiers se sèment de graine au mois d'avril. Quant aux tubères (XV, 14), il est plus avantageux de les greffer sur le prunier sauvage, sur le cognassier et sur la calabrice, espèce d'épine sauvage (*rhamnus infectorius*, L.). Toute espèce d'épine reçoit très-bien aussi le sébestier ainsi que le sorbier. (IX.) Quant à transporter les

ritur. Jam eæ ibi disponuntur, ubi libeat esse eas. Quamobrem seminarii curam ante convenit dici, quam transeatur ad alia genera.

1 XIV. Namque ad id præcipuum eligi solum refert, quoniam nutricem indulgentiorem esse, quam matrem, sæpe convenit. Sit ergo siccum, succosumque, bipalio subactum, advenis hospitale, et quam simillimum terræ, in quam transferendæ sint. Ante omnia elapidatum, munitumque ad incursum etiam gallinacei generis : quam minime rimosum, ne penetrans sol exurat fibras : intervallo sesquipedum seri : nam si inter se contingant, præter alia vitia, etiam verminosa fiunt : ideo sarriri convenit sæpius, herbasque evelli. Præterea semina ipsa fruticantia suppu-
2 tare, ac falcem pati consuescere. Cato et furcis crates imponi jubet, altitudine hominis, ad solem recipiendum : atque integi culmo ad frigora arcenda : sic pirorum malorumque semina nutriri, sic pineas nuces, sic cupressos semine satas et ipsas. Minimis id granis constat, ut vix perspici quædam possint, non omittendo naturæ miraculo, e tam parvo gigni arbores : tanto majore tritici et hordei
3 grano, ne quis fabam reputet. Quid simile originis suæ habent malorum pirorumque semina? His principiis respuentem secures materiam nasci, indomita ponderibus immensis prela, arbores velis, turribus murisque impellendis arietes. Hæc est naturæ vis, hæc potentia. Super omnia erit, e lacryma nasci aliquid, ut suo loco dicemus. Ergo e cupresso femina (mas enim, ut diximus, non gignit) pilulæ collectæ, quibus docui mensibus, siccantur sole : ruptæque emittunt semen, formicis mire expetitum : ampliato etiam miraculo, tantuli animalis cibo absumi natalem tantarum arborum. Seritur mense aprili, area 4
æquata cylindris, aut volgiolis, densum : terraque cribris supercernitur pollicis crassitudine. Contra immane pondus attollere se non valet, torqueturque sub terra. Ob hoc pavitur vestigiis. Leniter rigatur a solis occasu in trinis diebus, ut æqualiter bibat, donec erumpant. Differuntur post annum dodrantali filo, custodita temperie, ut viridi cælo serantur, ac sine aura : mirumque dictu, periculum eo tantum die est, si roraverit quantulumcumque imbrem, aut si afflaverit. De reliquo tutæ sunt perpetua securitate, 5
aquasque odere. Et zizipha grano seruntur mense aprili. Tuberes melius inseruntur in pruno silvestri, et malo co-

plantes d'une pépinière dans une autre avant de les mettre dans leur place définitive, je pense que c'est un précepte onéreux, bien qu'on assure que cette précaution rende les feuilles plus larges.

1 XV. La graine des ormeaux se recueille avant qu'ils se couvrent de feuilles, vers les calendes de mars (1[er] mars), quand elle commence à jaunir; puis on la fait sécher à l'ombre deux jours, et on la sème serrée dans une terre ameublie; on jette par-dessus de la terre passée à un crible fin; on en met la même épaisseur que pour le cyprès (XVII, 14). S'il ne pleut pas, on arrose. Du sillon des planches on transporte au bout d'un an les jeunes plants dans les ormaies, laissant entre eux
2 un pied en tout sens. Il vaut mieux planter en automne les ormes destinés à supporter la vigne; ils manquent de graine, et viennent (XVI, 29) de plant. Au territoire de Rome, on les transplante dans le vignoble à cinq ans, ou, suivant quelques agriculteurs, quand ils sont hauts de vingt pieds. Dans un trou appelé novenaire, de trois pieds de profondeur sur trois et plus de large, on met le jeune ormeau, et on y entasse trois pieds de terre en tous sens; c'est ce qu'on nomme
3 arule en Campanie. Les intervalles se déterminent d'après la nature des lieux : il convient d'espacer davantage dans les plaines. Les peupliers et les frênes, qui viennent aussi de plant, bourgeonnant plus tôt, doivent être plantés aussi de meilleure heure, c'est-à-dire après les ides de février (13 février). Pour la disposition des arbres et des vignobles sur arbres, l'ordre en quinconce est l'ordre que l'on suit d'habitude, et qui est même une nécessité : non-seulement il facilite l'action du vent, mais encore il offre une perspective agréable, les plants, de quelque côté qu'on les considère, se présentant toujours alignés. Les peupliers se sèment de la même manière que les ormeaux. La méthode pour les transplanter hors des pépinières est la même que pour les transplanter hors des forêts.

XVI. Avant tout, il importe de les transplanter 1
dans une terre semblable ou meilleure. De localités chaudes et précoces on ne les transplantera pas dans des localités froides et tardives, ni, réciproquement, de celles-ci dans celles-là. Si la chose se peut, on creusera les trous assez longtemps à l'avance pour qu'ils se tapissent d'une couche épaisse de gazon. Magon recommande de les creuser une année d'avance, afin qu'ils absorbent le soleil et les pluies, ou, si les circonstances ne le permettent pas, de faire des feux au milieu deux mois avant la plantation, et de n'y planter les arbres qu'après des pluies. Dans un sol argileux 2
ou dur la profondeur en doit être de trois coudées en tous sens; dans les lieux déclives on ajoutera un palme, et partout le trou doit être plus étroit à l'orifice qu'au fond; si la terre est noire, le trou aura deux coudées et un palme, et sera de forme carrée. Les auteurs grecs s'accordent pour indiquer les mêmes proportions; ils veulent que les trous n'aient pas plus de deux pieds et demi de profondeur, ni plus de deux pieds de largeur; que nulle part ils n'aient moins d'un pied et demi de profondeur, quand dans un sol humide le voisinage de l'eau ne permet pas d'aller plus avant. « Si le lieu est humide, dit Caton (*De re rust.*, 3
XLIII), le trou aura trois pieds de large à l'orifice, un pied et un palme au fond, et quatre pieds de profondeur; il sera garni de pierres, sinon, de perches de saule vertes, sinon encore, de sarments; la couche sera d'un demi-pied. » Nous

toneo, et in calabrice : ea est spina silvestris. Quæcumque optime et myxas recipit, utiliter et sorbos. (IX.) Plantas ex seminario transferre in aliud, priusquam suo loco ponantur, operose præcipi arbitror, licet translatione folia latiora fieri spondeant.

1 XV. Ulmorum, priusquam foliis vestiantur, samara colligenda est circa martias kalend., quum flavescere incipit. Deinde biduo in umbra siccata serenda, densa in refracto, terra super minutatim cribrata, crassitudine quæ in cupressis. Pluviæ si non adjuvent, rigandum. Deferendæ ex arearum venis post annum in ulmaria, intervallo pedali in
2 quamque partem. Maritas ulmos autumno serere utilius, quia carent semine : nam eæ e plantis seruntur. In arbustum quinquennes sub Urbe transferunt, aut (ut quibusdam placet) quæ vicenum pedum esse cœperunt. Sulco, qui novenarius dicitur, altitudine pedum trium, pari latitudine et eo amplius, circa positas, pedes terni undique e solido
3 adaggerantur. Arulas id vocant in Campania. Intervalla ex loci natura sumuntur. Rariores serendas in campestribus convenit. Populos et fraxinos, quia festinantius germinant, disponi quoque maturius convenit, hoc est, ab idibus feb., plantis et ipsas nascentes. In disponendis arboribus, arbustisque ac vineis, quincuncialis ordinum ratio vulgata et necessaria, non perflatu modo utilis, verum et aspectu grata, quoquo modo intueare, in ordinem se porrigente versu. Populis eadem ratio semine, qua ulmos serendi : transferendi quoque e seminariis eadem et silvis.

XVI. Ante omnia igitur in similem transferri terram, 1
aut meliorem oportet. Nec e tepidis aut præcocibus in frigidos aut serotinos situs, ut neque ex his in illos. Præfodere scrobes ante (si fieri posset) tanto prius, donec pingui cespite obducantur. Mago ante annum jubet, ut solem pluviasque combibant : aut si id conditio largita non sit, ignes in medio fieri ante menses duos, nec nisi post imbres in his seri. Altitudinem eorum in argilloso, 2
aut duro solo, trium cubitorum esse in quamque partem : in pronis palmo amplius : et ubique caminata fossura ore compressiore sint. Nigra vero terra duo cubita, et palmum, quadratis angulis. Eadem mensura græci auctores consentiunt, non altiores quino semipede esse debere, nec latiores duobus pedibus. Nusquam vero sesquipede minus altos, quoniam in humido solo ad vicina aquæ perveniat. Cato : Si locus aquosus sit, inquit, latos pedes ternos in 3
faucibus, imosque palmum et pedem, altitudine quatuor pedum : eos lapide consterni, aut si non sit, perticis salignis viridibus : si neque eæ sint, sarmentis : ita ut in al-

croyons devoir ajouter, d'après ce qui a été dit sur la nature des arbres, qu'il faut faire les trous plus profonds pour ceux qui aiment à être à fleur de
4 terre, tels que le frêne et l'olivier. Ceux-ci et les arbres semblables seront mis dans des trous de quatre pieds ; pour les autres, une profondeur de trois suffit. Coupe cette racine, dit le général Papirius Cursor (XIV, 14), qui, voulant effrayer le préteur des Prénestins, avait fait mettre dehors les haches (8). Il n'y a pas de mal à couper les parties sortant hors du sol. Quelques-uns font un lit de pots cassés ou de pierres rondes, qui retienne ce qu'il faut d'humidité et laisse passer le superflu; ils pensent que des pierres plates ne vaudraient rien, et empêcheraient la racine de pénétrer dans la terre : mettre du gravier dans le trou, ce sera prendre le milieu entre les deux opinions.
5 Quelques-uns recommandent de ne transplanter un arbre ni avant deux ans ni après trois; d'autres disent qu'une année pleine suffit. Caton veut qu'il ait plus de cinq doigts en grosseur; cet auteur n'aurait pas omis, si cela avait quelque importance, de recommander de marquer sur l'écorce le côté qui regarde le midi, afin que, transplanté, l'arbre fût mis dans l'exposition qui lui est habituelle, étant à craindre que le côté septentrional tourné au midi ne se fende par l'action du soleil, tandis que le côté méridional sera glacé par le souffle de l'aquilon. Quelques-uns même, par une pratique contraire pour la vigne et le figuier, mettent au nord le côté du végétal exposé au
6 midi, et *vice versa*, prétendant que le feuillage devient plus épais, protège davantage le fruit, qui se perd moins, et que même, de cette façon, le figuier devient tel qu'on peut y monter. La plupart prennent grand soin de tourner vers le midi la coupure de l'arbre dont on a abattu la tête; ils ignorent que de la sorte on l'expose à se fendre par l'excès de la chaleur. Pour moi, je préfère que la coupure regarde la cinquième heure du jour (onze heures du matin) ou la huitième (deux heures de l'après-midi). On ignore encore qu'il ne faut pas laisser les racines à l'air assez longtemps pour se dessécher; qu'il ne faut pas déraciner l'arbre lorsque le vent souffle du nord, ou de la partie du ciel comprise entre le nord et le lever d'hiver, ou du moins qu'il ne faut pas tourner les racines du côté de ces vents; autrement les arbres meurent, sans que les cultivateurs en connaissent la cause. Caton (*De re rust.*, XXVIII) 7
condamne aussi le vent et la pluie dans toute transplantation. Il sera utile de laisser adhérer aux racines le plus possible de la terre où elles ont vécu, et de lier du gazon tout autour; c'est pour cette raison que Caton (*Ib.*) recommande de porter les jeunes plants dans des paniers, pratique très-avantageuse sans aucun doute. Le même auteur (*Ib.*) veut qu'on mette au fond du trou la terre de la superficie. Quelques-uns rapportent que des pierres mises sous la racine du grenadier empêchent le fruit de se fendre sur l'arbre. Il vaut mieux mettre les racines dans une position infléchie. L'arbre doit être placé de manière qu'il occupe exactement le milieu du trou. Le figuier, 8
planté sur de la scille (c'est une espèce de bulbe), produit, dit-on, très-vite, et n'est pas sujet aux vers; la même précaution donne à tout arbre la même exemption. Il est incontestable qu'il faut ménager grandement la racine du figuier, qui doit paraître avoir été ôtée de terre, non arrachée. J'omets encore d'autres pratiques reçues, par exemple fouler la terre autour des racines avec une hie, ce que Caton (*De re rust.*, XXVIII) regarde comme très-essentiel en cette opération; il

titudinem semipedem trahantur. Nobis adjiciendum videtur ex prædicta arborum natura, ut altius demittantur ea quæ summa tellure gaudent, tamquam fraxinus, olea.
4 Hæc et similia quaternos pedes oportet demitti. Cæteris sat est, si altitudinis pedes ternos effecerint. Excide, inquit, radicem istam, Papirius Cursor imperator, ad terrorem Prænestinorum prætoris. Destringi secures jussit. Est innoxium abradi partes, quæ se nudaverint. Testas, aliqui lapides rotundos subjici malunt, qui et contineant humorem, et transmittant : non item planos facere, et a terreno arcere radicem existimantes. Glarea substrata
5 inter utramque sententiam fuerit. Arborem nec minorem bima, nec majorem trima transferri quidam præcipiunt : alii, quum annum impleat. Cato crassiorem quinque digitis. Non omisisset idem, si attineret, meridianam cæli partem signare in cortice, ut translata in iisdem et assuetis statueretur horis : ne Aquiloniæ meridianis oppositæ solibus finderentur, et algerent meridianæ Aquilonibus. Quod e diverso affectant etiam quidam in vite, ficoque,
6 permutantes in contrarium. Densiores enim folio ita fieri, magisque protegere fructum, et minus amittere : ficumque sic etiam scansilem fieri. Plerique id demum cavent, ut plaga deputati cacuminis meridiem spectet, ignari fissuris nimii vaporis opponi. Id quidem in horam diei quintam vel octavam spectare maluerim. Æque latet non negligendum, ne radices mora inarescant, neve a septemtrionibus, aut ab ea parte cæli usque ad exortum brumalem vento flante effodiantur arbores, aut certe non adversæ iis ventis radices præbeantur : propter quod emoriuntur, ignaris causæ agricolis. Cato omnes ventos, et imbrem 7
quoque in tota translatione damnat. Et ad hæc proderit quamplurimum terræ, in qua vixerint, radicibus cohærere, ac totas cespite circumligari : quum ob id Cato in corbibus transferri jubeat, procul dubio utilissime. Idem summam terram contentus est subdi. Quidam punicis malis substrato lapide non rumpi pomum in arboribus tradunt. Radices inflexas poni melius. Arborem ipsam ita locari, 8
ut media sit totius scrobis, necessarium. Ficus, si in scilla (bulborum hoc genus est) seratur, ocyssime ferre traditur pomum, neque vermiculationi obnoxium : quo vitio carent reliqua poma similiter sata. Radicum ejus magnam adhibendam curam, ut exemtas appareat, non evulsas, quis dubitet? Qua ratione et reliqua confessa omittimus : sicuti terram circa radices fistucato spissandam, quod Cato pr-

prescrit aussi d'enduire de fumier et de lier avec des feuilles la plaie faite au tronc de l'arbre.

1 XVII. (XII.) Ce chapitre serait incomplet si je ne parlais pas des intervalles. Quelques-uns ont recommandé de planter plus rapprochés les uns des autres les grenadiers, les myrtes et les lauriers, en laissant toutefois entre eux un espace de neuf pieds. Il faut espacer un peu plus les pommiers, davantage encore les poiriers, et encore plus les amandiers et les figuiers. La meilleure règle, c'est de consulter l'amplitude des branches, la nature des lieux et la forme de l'ombrage; car il faut aussi prendre en considération l'ombrage. Il ne s'étend pas, bien que projeté par de grands arbres, quand les rameaux affectent une disposition sphérique, par exemple dans les pommiers et les poiriers; il est énorme dans les cerisiers et les lauriers.

1 XVIII. Les ombres ont certaines propriétés : celle du noyer est fâcheuse et nuisible, même à l'homme, à qui elle donne mal à la tête, et elle l'est à tout ce qui croît alentour. Le pin tue aussi les herbes. Mais ces deux arbres résistent aux vents, et les vignobles ont besoin de cette protection. Les gouttes d'eau que laissent tomber le pin, le chêne et l'yeuse, sont extrêmement pesantes; le cyprès n'en laisse point tomber : l'ombre de cet arbre est très-petite, et ramassée sur elle-même. Celle du figuier, quoique étendue, est légère; aussi ne défend-on pas
2 de le planter parmi les vignes. Celle des ormeaux est douce, et même nutritive pour tout ce qu'elle couvre. Atticus pourtant la met aussi au nombre des plus nuisibles; je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi quand on laisse les branches s'allonger, mais je crois qu'elle ne fait aucun mal quand les branches sont courtes. Le platane a aussi une ombre favorable, bien qu'épaisse : il faut ici consulter non le soleil, mais le gazon, qui y forme des tapis plus verdoyants que sous tout autre ombrage. Le peuplier ne donne pas d'ombre, à cause du jeu de ses feuilles : celle de l'aune est épaisse, mais nutritive pour les plantes. La vigne se suffit : la feuille en est mobile, et, grâce à de fréquents déplacements, elle tempère le soleil par l'ombre, de même qu'elle sert d'abri contre une pluie battante. Presque 3
tous les arbres dont le pétiole est allongé ont une ombre légère. Il ne faut pas dédaigner ces observations ni les mettre au dernier rang, car pour chaque culture l'ombre est une nourrice ou une marâtre. L'ombre des noyers, des pins, des picea et des sapins est incontestablement un poison pour tout ce qu'elle touche.

XIX. Je dirai en peu de mots ce qu'est le dé- 1
goutter des arbres : tous ceux qui sont tellement défendus par un épais feuillage que la pluie ne les traverse pas, dégouttent d'une manière nuisible. Dans cette étude, il importera beaucoup de considérer quel développement prend chaque espèce d'arbres dans le terrain où nous voulons planter. Les coteaux, par eux-mêmes, demandent des intervalles moindres. Dans les localités exposées au vent, il faut planter plus serré. Cependant les oliviers exigent l'espacement le plus considérable; sur ce point l'opinion de Caton (*De re rust.*, XVI), quant à l'Italie, est qu'il faut les planter à vingt-cinq pieds au moins, à trente pieds au plus. Mais cela varie suivant la nature des lieux. L'olivier est le plus grand des arbres de la Bétique. En Afrique (je laisse aux auteurs 2
la responsabilité de l'assertion), il est beaucoup d'oliviers qu'on nomme milliaires, d'après le poids de l'huile qu'ils produisent annuellement; aussi

---

mum in ea re esse censet : plagam quoque a trunco oblini fimo, et foliis præligari præcipiens.

1 XVII. (XII.) Hujus loci pars est ad intervalla pertinens. Quidam punicas, et myrtos, et lauros densiores seri jusserunt, in pedibus tamen novenis. Malos amplius paulo, vel magis etiam piros, magisque amygdalas, et ficus : quod optime dijudicabit ramorum amplitudinis ratio, locorumque, et umbræ cujusque arboris : quoniam has quoque observari oportet. Breves sunt, quamvis magnarum arborum, quæ in orbem ramos circinent, ut in malis pirisque. Eædem enormes cerasis, lauris.

1 XVIII. Jam quædam umbrarum proprietas. Juglandium gravis et noxia, etiam capiti humano, omnibusque juxta satis. Necat gramina et pinus : sed ventis utraque resistit, qua jam et protecta vinearum ratione egent. Stillicidia pinus, quercus, ilicis, ponderosissima. Nullum cupressi, umbra minima, et in se convoluta. Ficorum levis, quam-
2 vis sparsa : ideoque inter vineas seri non vetantur. Ulmorum lenis, etiam nutriens, quacumque opacat. Attico hæc quoque videtur e gravissimis : nec dubito, si emittantur in ramos. Constrictæ quidem ullius noxiam esse non arbitror. Jucunda et platani, quanquam crassa : licet gramini credere, non soli, haud alia lætius operiente toros. Populo nulla ludentibus foliis : pinguis alno, sed pascens sata. Vitis sibi sufficit, mobili folio, jactatuque crebro solem umbra temperans, eodem gravi protegens in imbre. Om- 3
nium fere levis umbra, quorum pediculi longi. Non fastidienda hæc quoque scientia, atque non in ultimis ponenda, quando quibusque satis umbra aut nutrix, aut noverca est. Juglandium quidem, pinorumque, et picearum, et abietis, quæcumque attigere, non dubie venenum est.

XIX. Stillicidii brevis definitio est. Omnium quæ pro- 1
jectu frondis ita defenduntur, ut per ipsas non defluant imbres, stilla sæva est. Ergo plurimum intererit hac inquisitione, terra in qua seremus, in quantum arbores quasque alat. Jam per se colles minora quærunt intervalla. Ventosis locis crebriores seri conducit. Olea tamen maximo intervallo, de qua Catonis italica sententia est : in XXV pedibus minimum, plurimum XXX seri. Sed hoc variatur locorum natura. Non alia major in Bætica arbor. In Africa 2
vero (fides penes auctores erit) milliarias vocari multas narrant a pondere olei, quod ferant annuo proventu. Idec LXXV pedes Mago intervallo dedit undique : aut in macro solo, ac duro, atque ventoso, quum minimum XLV.

Magon prescrit-il un intervalle de soixante-quinze pieds en tous sens, ou quarante-cinq au moins, dans un sol maigre, dur, et exposé aux vents. La Bétique récolte les plus riches moissons entre les oliviers. On conviendra que c'est une ignorance honteuse que d'émonder plus qu'il ne convient les arbres adultes, et d'en précipiter la vieillesse; ou, ce qui est de la part de ceux qui les ont plantés un aveu d'impéritie, de les abattre complétement. Rien de plus honteux pour les agriculteurs que de revenir sur ce qu'ils ont fait, et il vaut mieux pécher en laissant trop d'espace.

1 XX. (XIII.) Quelques arbres sont naturellement lents à croître; ce sont surtout ceux qui viennent seulement de graine et qui vivent longtemps. Mais ceux dont la vie est courte croissent rapidement (XVI, 51), tels que le figuier, le grenadier, le prunier, le pommier, le poirier, le myrte et le saule; toutefois ils sont les premiers à produire : ils commencent à porter à trois ans, et dès auparavant ils promettent. De ceux-ci le plus lent est le poirier; le plus prompt est le cypre (*lawsonia inermis*, L.) (XII, 51), ainsi que l'arbuste appelé pseudocypre (9); en effet ils portent tout aussitôt fleurs et graines. Tous les arbres dont on arrache les rejetons poussent plus vite, parce que les sucs nourriciers sont forcés à passer dans le tronc seul.

1 XXI. C'est la nature encore qui a enseigné l'art de provigner : les ronces, s'infléchissant parce qu'elles sont trop grêles et trop longues, enfoncent en terre les extrémités de leurs rameaux, et donnent naissance à une nouvelle tige; elles rempliraient tout si la culture ne s'y opposait pas, à tel point qu'on pourrait dire les hommes nés pour soigner la terre. Ainsi une plante mauvaise et odieuse n'en a pas moins enseigné l'art des provins et des plants-vifs. Le lierre a la même propriété. Caton (*De re rust.* LI), 2
outre la vigne, dit qu'on multiplie par provins le figuier, l'olivier, le grenadier, toutes les espèces de pommiers, le laurier, le prunier, le myrte, le noisetier, le noyer de Préneste, le platane. Il y a deux espèces de provins : on couche une branche tenant à l'arbre dans une fosse de quatre pieds en tous sens; au bout de deux ans on la coupe dans la courbure, et on transplante au bout de trois ans : si on veut faire voyager le plant, il convient de placer immédiatement le provin dans des paniers ou des pots qui serviront au transport. L'autre procédé est plus recherché : on demande des racines à la tige même, en faisant passer des branches à travers des pots de terre ou des paniers suspendus qu'on remplit de terre; ces soins délicats obtiennent des racines; et au milieu des fruits, dans la cime même (car on soumet la cime à ce procédé), une audacieuse invention produit un nouvel arbre loin du sol; on coupe le provin, comme plus haut, après un intervalle de deux ans, et on le plante avec le panier. La sabine (*juniperus sabina*, L.) se multiplie de provins et de rejetons; on dit que la lie de vin ou la brique pilée la font prospérer merveilleusement. On multiplie le romarin de la même manière, et de bouture aussi, ni la sabine ni le romarin n'ayant de graine. Le rhododendron vient de provins et de graine.

XXII. (XIV.) La nature a aussi enseigné à 1
greffer avec la graine : une graine est avalée à la hâte par un oiseau affamé; entière, amollie par la chaleur de l'estomac, elle est jetée, avec la fiente qui la féconde, dans les molles litières des arbres, ou transportée par les vents dans quel-

Baetica quidem uberrimas messes inter oleas metit. Illam inscientiam pudendam esse conveniet, adultas interlucare justo plus, et in senectam præcipitare, aut (plerumque ipsis, qui posuere, coarguentibus imperitiam suam) totas excidere. Nihil est fœdius agricolis, quam gestæ rei pœnitentia, multo jam ut præstet laxitate delinquere.

1 XX. (XIII.) Quædam autem natura tarde crescunt, et in primis semine tantum nascentia, et longo ævo durantia. At quæ cito occidunt, velocia sunt, ut ficus, punica, prunus, malus, pirus, myrtus, salix : et tamen antecedunt divitiis. In trimatu enim ferre incipiunt, ostendentes et ante. Ex his lentissima pirus. Ocyssima omnium cyprus, et pseudocyprus frutex. Protinus enim floret, semenque profert. Omnia vero celerius adolescunt stolonibus ablatis, unamque in stirpem redactis alimentis.

1 XXI. Eadem natura et propagines docuit. Rubi namque curvati gracilitate et simul proceritate nimia, defigunt rursus in terram capita, iterumque nascuntur ex sese : repleturi omnia, ni resistat cultura : prorsus ut possint videri homines terræ causa geniti : ita pessima atque exsecranda res propaginem tamen docuit, ac viviradicem. Eadem
2 autem natura est ederis. Cato propagari præter vitem tradit ficum, oleam, punicam, malorum genera omnia, laurum, prunos, myrtos, nuces avellanas, et prænestinas, platanum. Propaginum duo genera : ramo ab arbore depresso in scrobem quatuor pedum quoquo, et post biennium amputato flexu, plantaque translata post trimatum : quas si longius ferre libeat, in qualis statim, aut vasis fictilibus defodere propagines aptissimum, ut in iis transferantur. Alterum genus luxuriosius, radices in ipsa arbore sollicitando, trajectis per vasa fictilia vel qualos ramis, terraque circumfartis : atque hoc blandimento impetratis radicibus, inter poma ipsa et cacumina (in summa etenim cacumina hoc modo petuntur) audaci ingenio arborem aliam longe a tellure faciendi : eodem, quo supra, biennii spatio abscissa propagine, et cum qualis illis sata. Sabina herba propagine seritur et avulsione. Tradunt fæce vini, aut e parietibus latere tuso mire ali. Iisdem modis rosmarinum seritur, et ramo, quoniam neutri semen. Rhododendron, propagine et semine.

XXII. (XIV.) Semine quoque inserere natura docuit, 1
raptim avium fame devorato, solidoque, et alvi tepore madido, cum fecundo fimi medicamine abjecto in mollibus arborum lecticis, et ventis sæpe translato in aliquas cor-

que fente de l'écorce. C'est ainsi qu'on a vu un cerisier dans un saule, un platane dans un laurier, un laurier dans un cerisier, et des fruits de couleur variée sur un même arbre. On dit aussi que le choucas, cachant des graines dans des trous qui lui servent de magasins, donne lieu au même résultat.

1 XXIII. De là est née la greffe par inoculation : avec un instrument semblable à un tranchet de cordonnier, on ouvre un bourgeon dans un arbre en excisant l'écorce, et on y renferme un bourgeon pris avec le même instrument à un autre arbre. Ce fut là l'ancienne greffe pour les figuiers et les pommiers. Virgile (Géorg., II, 73), pour la greffe qu'il décrit, cherche une fente dans le nœud d'un bourgeon qui soulève l'écorce, et y renferme le bourgeon pris à un autre arbre. Jusque-là la nature a été notre maîtresse.

1 XXIV. La greffe par fente a été enseignée de la façon suivante par le hasard, autre maître qui a peut-être fourni plus d'enseignements : Un cultivateur soigneux, voulant donner à sa cabane la palissade d'une haie, enfonça dans du lierre vif ses pieux, pour les préserver de la pourriture. Ces pieux, saisis par les lèvres vivantes de la plaie faite au lierre, puisèrent la vie à une vie étrangère, et l'on connut qu'une tige peut tenir lieu de la terre. Pour cette greffe on enlève également avec la scie la surface; on polit le tronc avec la
2 serpe. Cela fait, il y a deux procédés : le premier consiste à greffer entre l'écorce et le bois. Les anciens craignaient de fendre le tronc; puis ils osèrent introduire (10) la greffe dans le milieu, l'enfonçant dans la moelle; ils n'en mettaient qu'une, parce que la moelle n'en pouvait contenir davantage. Une pratique plus ingénieuse en a, dans la suite, porté le nombre jusqu'à six : on veut remédier par le nombre aux chances de mort des greffes; on fend doucement le tronc par le milieu, un coin mince tient écartés les deux côtés de la fente, jusqu'à ce que la greffe taillée en pointe y ait pénétré. Beaucoup de précautions 3
sont à prendre : avant tout il faut greffer sur un arbre et prendre la greffe sur un autre qui supportent une telle union. La séve est distribuée diversement suivant les arbres, et chez tous elle n'est pas au même endroit. Dans les vignes et les figuiers le milieu est plus sec, et c'est au sommet qu'est la force de conception; aussi est-ce là qu'on prend les greffes. Dans les oliviers, la séve est dans la partie intermédiaire; aussi y faut-il prendre les greffes : le sommet est sec. Les greffes prennent très-facilement entre des arbres dont l'écorce est de même nature, et qui, fleurissant simultanément, sont contemporains pour le bourgeonnement et la séve. Au contraire, la réunion 4
est lente toutes les fois que le sec est en lutte avec l'humide, et l'arbre à écorce molle avec l'arbre à écorce dure. Les autres préceptes sont : de ne pas faire la fente dans un nœud, car la dureté inhospitalière du nœud repousse l'étranger; de la faire dans l'endroit le plus uni; de ne la faire ni beaucoup plus longue de trois doigts, ni oblique, ni traversant l'arbre de part en part. Virgile (Géorg., *ib.*) défend de prendre des greffes à la tête; et il est certain qu'il faut les prendre aux épaules regardant le lever d'été, à des arbres fertiles, sur une pousse nouvelle, à moins que la greffe ne soit destinée à un vieil arbre; alors elle doit être plus forte. En outre, la greffe doit être en état d'imprégnation, c'est-à-dire gonflée par le bourgeonnement (XVI, 39, 40 et 41), et promettant de produire cette année même; elle doit toujours avoir deux ans, et au moins la

ticum rimas : unde vidimus cerasum in salice, platanum in lauro, laurum in ceraso, et baccas simul discolores. Tradunt et monedulam condentem semina in thesauros cavernarum ejusdem rei præbere causas.

1 XXIII. Hinc nata inoculatio, sutoriæ simili fistula aperiendi in arbore oculum cortice exciso, semenque includendi eadem fistula sublatum ex alia. In ficis autem et malis hæc fuit inoculatio antiqua. Virgiliana quærit sinum in nodo gemmæ expulsi corticis, gemmamque ex alia arbore includit. Et hactenus natura ipsa docuit.

1 XXIV. Insitionem autem casus, magister alius, et pæne numerosior, ad hunc modum. Agricola sedulus casam sepis munimento cingens, quo minus putrescerent sudes, limen subdidit ex edera. At illæ vivaci morsu apprehensæ, suam ex aliena fecere vitam, apparuitque truncum esse pro terra. Aufertur ergo serra æqualiter superficies : lævi-
2 gatur falce truncus. Ratio postea duplex : et prima inter corticem lignumque inserendi. Timebant prisci truncum findere : mox inforare ausi medio : ipsique in eo medullæ calamum imprimebant, unum inserentes, neque enim plures capiebat medulla. Subtilior postea ratio vel senos adjicit, mortalitati eorum et numero succurrere persuasa, per media trunco leniter fisso, cuneoque tenui fissuram custodiente, donec cuspidatim decisus descendat in rimam calamus. Multa in hoc servanda. Primum om- 3
nium, quæ patiatur coitum talem arbor, et cujus arboris calamus. Varie quoque et non iisdem in partibus subest omnibus succus. Vitibus ficisque media sicciora, et e summa parte conceptus, ideo illinc surculi petuntur. Oleis circa media succus : inde et surculi : cacumina sitiunt. Facillime coalescunt, quibus eadem corticis natura, quæque pariter florentia ejusdem horæ germinationem succorumque societatem habent. Lenta enim res est, quoties 4
humidis repugnant sicca, mollibus corticum duri. Reliqua observatio, ne fissura in nodo fiat : repudiat quippe advenam inhospitalis duritia. Ut in parte nitidissima, ne longior multo tribus digitis, ne obliqua, ne translucens. Virgilius ex cacumine inseri vetat : certumque est, ab humeris arborum orientem æstivum spectantibus surculos petendos, et e feracibus, et e germine novello, nisi vetustæ arbori inserantur : ii enim robustiores esse debent. Præterea ut prægnantes, hoc est, germinatione turgentes, et qui parere illo speraverint anno. Bimi utique, nec tenuiores digito minimo. Inseruntur autem et inversi, quem 5

grosseur du petit doigt; on l'insère par le bout le plus petit (11), quand on veut qu'elle monte moins
5 et s'étende davantage. Surtout il importe que les bourgeons soient unis, et qu'ils ne soient ni écorchés ni rabougris. On comptera sur la réussite si la moelle de la greffe est mise en contact avec le bois et l'écorce du sauvageon : cela vaut mieux que de l'accoler en dehors, écorce contre écorce (XVII, 25). En taillant en pointe la greffe ne mettez pas la moelle à nu; cependant, avec un petit instrument taillez de façon que la pointe s'amincisse en un coin lisse, dont la longueur ne dépasse pas trois doigts : ce qu'on obtient facilement quand on la racle après l'avoir humectée d'eau. Ne taillez pas la greffe au grand air, et ayez soin que ni l'écorce de la greffe ni celle du
6 sauvageon ne soient décollées. Enfoncez la greffe jusqu'à l'écorce; prenez garde de ne pas la forcer en l'enfonçant, et ayez soin que l'écorce ne se fronce pas. C'est pour cela qu'il ne faut pas prendre des greffes pleines de séve, pas plus certes que des greffes sèches : dans le premier cas, l'écorce, trop humectée, se détache; dans le second, elle ne s'humecte pas, faute de vie, ni ne s'incorpore. On s'astreint encore religieusement à mettre la greffe pendant que la lune croît, et à l'enfoncer avec les deux mains à la fois. Le fait est que les deux mains, agissant en même temps, exercent un moindre effort, et se modèrent réciproquement l'une l'autre. Les greffes enfoncées trop fortement produisent plus tardivement et durent plus; c'est le contraire pour les greffes enfoncées moins fortement. La fente du sauvageon ne doit pas être trop ouverte ni trop lâche; elle ne doit pas non plus l'être trop peu, car alors elle chasserait ou tuerait par compression la greffe. La précaution qu'il faut surtout prendre, c'est que dans le sauvageon la greffe soit placée exactement au milieu de la fente. Quelques-uns marquent la 7
fente sur le sauvageon avec une serpe, et lient le bord du tronc avec de l'osier; puis ils enfoncent des coins, les liens empêchant le tronc de s'ouvrir trop. Quelques végétaux greffés dans la pépinière sont transplantés le même jour. Si on greffe un gros sauvageon, il vaut mieux mettre la greffe entre l'écorce et le bois; le mieux pour cela est un coin d'os, de peur que l'écorce, relâchée, ne se rompe (12). On fend les cerisiers après avoir enlevé le liber; ce sont les seuls arbres qu'on greffe même après le solstice d'hiver. Le liber étant ôté, ils ont une sorte de duvet qui pourrit la greffe, s'il s'y attache. Quand l'extrémité en coin de la greffe a été introduite sans lésion (13), il est très-utile de la serrer. Il y a beaucoup d'avantage à greffer très-près du sol, si l'état des nœuds et du tronc le permet. Les greffes ne doivent pas sortir de plus de six doigts hors du sauvageon. Caton (*De re rust.*, XL) recom- 8
mande de faire un mélange d'argile ou de craie en poudre et de bouse, de le pétrir jusqu'à ce qu'il devienne collant, et d'en enduire tout autour le point greffé. Par ses écrits nous voyons facilement qu'à cette époque la seule greffe usitée était la greffe entre le bois et l'écorce, et qu'on ne l'enfonçait pas au delà de deux doigts. Il recommande de greffer les poiriers et les pommiers pendant le printemps, ainsi que cinquante jours après le solstice d'été et après les vendanges : quant aux oliviers et aux figuiers, de les greffer seulement pendant le printemps, par une lune qui ait soif, c'est-à-dire sèche; de plus, après midi et sans vent du sud. Chose singulière! non con- 9
tent d'avoir enduit la greffe comme nous l'avons dit, et de l'avoir protégée contre la pluie et les

id agitur, ut minor altitudo in latitudinem se fundat. Ante omnia gemmantes nitere conveniet, nihil nusquam hulcerosum esse, aut retorridum. Spei favet medulla calami commissuræ, si in matre ligni corticisque jungatur. Id enim satius, quam foris cortici æquari. Calami exacutio medullam ne nudet. Tenui tamen fistula detegat, ut fastigatio lævi descendat cuneo, tribus non ampliore digitis. Quod facillime contingit, tinctum aqua radentibus. Ne exa-
6 cuatur in vento, nec cortex a ligno decedat alterutri. Calamus ad corticem usque suum deprimatur. Ne luxetur dum deprimitur : neve cortex replicetur in rugas. Ideo lacrymantes calamos inseri non oportet, non hercule magis, quam aridos: quia illo modo labat humore nimio cortex : hoc, vitali defectu non humescit, neque concorporatur. Id etiam religionis servant, ut luna crescente, ut calamus utraque deprimatur manu. Et alioqui in hoc opere duæ simul manus minus nituntur, necessario temperamento. Validius enim demissi tardius ferunt, fortius durant; contrarii, ex diverso. Ne hiscat nimium rima, laxeque capiat, aut ne parum : et exprimat, aut compressum necet. Hoc maxime præcavendum, ut prævalide accipientis
7 trunco in media fissura relinquatur. Quidam vestigio fissuræ falce in truncis facto, salice præligant marginem ipsum. Postea cuneos figunt, continente vinculo libertatem dehiscendi. Quædam in plantario insita eodem die transferuntur. Si crassior truncus inseratur, inter corticem et lignum inseri melius, cuneo optime osseo, ne cortex rumpatur laxatus. Cerasi libro demto finduntur. Hæ solæ et post brumam inseruntur. Demto libro habent veluti lanuginem, quæ si comprehendit insitum, putrefacit. Incolumi cuneo adactum utilissime adstringitur. Inserere aptissimum quam proximum terræ, si patiatur nodorum 8
truncique ratio. Eminere calami sex digitorum longitudine non amplius debent. Cato argillæ, vel cretæ arenam, fimumque bubulum admisceri, atque ita usque ad lentorem subigi jubet, idque interponi et circumlini. Ex iis quæ commentatus est, facile apparet, illa ætate inter lignum et corticem, nec alio modo inserere solitos, aut ultra latitudinem duum digitorum calamos demittere. Inseri autem præcipit pira ac mala per ver, et post solstitium diebus L et post vindemiam : oleas autem et ficos per ver tantum, luna sitiente, hoc est, sicca. Præterea post meridiem, ac sine vento Austro. Mirum, quod non contentus 9
insitum munisse, ut dictum est, et cespite ab imbre fri-

froids avec du gazon et de souples faisceaux d'osier fendu, il recommande en outre de la couvrir avec la buglosse (xxv, 40) (c'est une espèce d'herbe), d'attacher cette buglosse, et de mettre de la paille par-dessus. Maintenant on regarde comme suffisant de garnir la greffe d'écorce et d'un mélange de boue et de paille; on n'en laisse passer que deux doigts. Quand on greffe au printemps, le temps presse, les bourgeons font éruption, excepté dans l'olivier, dont les bourgeons sont très-longs à éclore, et ont très-peu de séve sous l'écorce; or un excès de séve nuit aux gref-
10 fes. Quant au grenadier et au figuier, quoique du reste ce soient des arbres secs, il ne vaut rien d'en retarder la greffe. On peut greffer le poirier même en fleur, et retarder cette opération jusqu'au mois de mai. Si l'on veut transporter à une certaine distance les greffes des arbres à fruit, on pense que le meilleur moyen de les conserver c'est de les ficher dans des raves; on les conserve encore en les mettant auprès d'un ruisseau ou d'un étang, entre deux tuiles creuses lutées aux deux bouts avec de la terre. (xv.) Les greffes de vigne se gardent dans des trous secs; on les couvre de paille, puis de terre, tout en laissant passer les sommités.

1 XXV. Caton (*De re rust.*, XLI) greffe la vigne de trois façons : dans la première, il fend la mère vigne par la moelle, y insère les greffes taillées en pointe, comme nous avons dit, et met en contact les moelles; la seconde s'emploie si les deux vignes sont dans le voisinage l'une de l'autre : on taille en biais le côté par lequel elles se regardent, mais en sens contraire, et on joint les deux moelles par une ligature; dans la troisième, on perce en biais la vigne jusqu'à la moelle; on enfonce dans le trou des greffes longues de deux pieds, on les lie, on les enduit d'une pâte de terre; on a soin que les greffes soient redressées. De notre temps on a amélioré ce procédé en 2
employant la tarière gauloise, qui perce sans brûler; or, toute brûlure affaiblit. On a soin de choisir une greffe qui commence à bourgeonner, de ne laisser au-dessus de la greffe que deux yeux, de l'attacher avec un lien d'orme et de faire des deux côtés une incision, afin de donner un écoulement au liquide, qui fatigue surtout les vignes; puis, quand la greffe a crû de deux pieds, on en coupe le lien, et on en abandonne la croissance à la vigueur de la pousse. Le temps de greffer les vignes a été fixé depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au commencement du bourgeonnement. On greffe les végétaux domestiques sur les racines des végétaux sauvages, lesquelles sont naturellement plus sèches. Si on greffe des végé- 3
taux domestiques sur des végétaux sauvages, ils reviennent à l'état sauvage. Le reste dépend du ciel : un temps sec convient très-bien aux greffes; on remédie en effet sans peine à la trop grande sécheresse, en plaçant à côté des pots de terre pleins de cendre, à travers laquelle on fait filtrer de l'eau. La greffe par inoculation aime de légères rosées.

XXVI. (xvi.) Le procédé de l'écusson peut pa- 1
raître avoir été suggéré lui-même par celui de l'inoculation; il convient surtout à une écorce épaisse comme est celle du figuier. On coupe toutes les branches, pour qu'elles ne détournent pas la séve, on choisit l'endroit le plus uni, celui qui paraît le plus heureusement disposé. On y enlève un lambeau d'écorce en forme d'écusson, en ayant soin que le fer ne pénètre pas au delà. Un lambeau d'écorce égal, pris sur un autre arbre, y est fixé avec son bourgeon. La réunion en doit

goribusque protexisse, ac mollibus bifidorum viminum fascibus, lingua bubula (herbæ id genus est) insuper obtegi jubet, eamque illigari opertam stramentis. Nunc abunde arbitrantur paleato luto libro sarcire, duos digitos insito exstante. Verno inserentes tempus urget, incitantibus se gemmis, præterquam in olea, cujus diutissime oculi parturiunt, minimumque succi habent sub
10 cortice, qui nimius insitis nocet. Punicam vero et ficum, quanquam alias sicca sint, recrastinare minime utile. Pirum vel florentem inserere licet, et in Maium quoque mensem protendere insitionem. Quod si longius afferantur pomorum calami, rapo infixos optime custodire succum arbitrantur : servari inter duos imbrices juxta rivos, vel piscinas, utrimque terra obstructos. (xv.) Vitium vero in scrobibus siccis stramento opertos, ac deinde terra obrutos, ut cacumine exsistant.

1 XXV. Cato vitem tribus modis inserit. Præsectam, findi jubet per medullam, in eam surculos exacutos (ut dictum est) addi, medullas jungi. Altero, si inter sese vites contingant, utriusque in obliquum latere contrario adraso junctis medullis colligari. Tertium genus est, terebrare vitem in obliquum ad medullam, calamosque addere longos pedes binos, atque ita ligatum insitum, intritaque illitum operire terra, calamis subrectis. Nostra ætas correxit, ut 2
gallica uteretur terebra, quæ excavat, nec urit; quoniam adustio omnis hebetat : atque ut gemmascere incipiens legatur calamus : nec plus quam binis ab insito emineret oculis, ulmeo vimine alligatus, binaque circumcideretur acie a duabus partibus, ut inde potius distillaret mucor, qui maxime vites infestat. Deinde quum evaluissent flagella pedes binos, vinculum insiti incideretur, ubertati crassitudine permissa. Vitibus inserendis tempus dedere ab æquinoctio autumno ad germinationis initia. Sativæ plantæ silvestrium radicibus inseruntur natura siccioribus. 3
Si sativæ silvestribus inserantur, degenerant in feritatem. Reliqua cælo constant. Aptissima insitis siccitas. Hujus enim remedium appositis fictilibus vasis modicus humor per cinerem distillans. Inoculatio rores amat leves. 1

XXVI. (xvi.) Emplastri ratio et ipsa ex inoculatione nata videri potest. Crasso autem maxime cortici convenit, sicut est ficis. Ergo amputatis omnibus ramis, ne succum avocent, nitidissima in parte, quaque præcipua cernatur hilaritas, exemta scutula (ita ne descendat ultra ferrum) cortici, imprimitur ex alia cortex par, cum

être si exacte qu'il n'y ait pas lieu à une cicatrice,
et que l'union soit immédiate, sans laisser accès
ni à l'humidité ni à l'air. Toutefois il est bon aussi
2 d'y ajouter et un enduit et un lien. Ceux qui fa-
vorisent les modernes prétendent que ce genre de
greffe est une invention récente; mais on la trouve
usitée même chez les anciens Grecs, et Caton (*De
re rust.*, XLII) recommande de greffer ainsi l'oli-
vier et le figuier, déterminant même les mesures,
selon son exactitude ordinaire : L'écusson, dit-il,
doit avoir quatre doigts de long, trois de large.
Taillé de cette façon, on le met en place, et on l'en-
duit de ce mélange dont il a parlé (XVII, 24). Il
3 indique un même procédé pour le pommier. Quel-
ques-uns ont fait sur la vigne un procédé mixte de
la greffe en écusson et de la greffe en fente : ils ont
enlevé sur la vigne mère un lambeau d'écorce,
et sur le côté plan, mis à nu, ils ont fixé un scion.
Nous avons vu près des cascades de Tibur (14)
un arbre greffé de toutes ces façons, chargé des
fruits les plus divers, portant sur une branche
des noix, sur une autre des baies, sur d'autres
des raisins, des figues, des poires, des grenades
et quelques espèces de pommes; mais la vie en
fut courte. Néanmoins, tous nos essais ne peu-
vent rivaliser avec la nature. Quelques végétaux
ne viennent que spontanément, et ceux-là ne
croissent que dans des lieux sauvages et déserts.
4 Le platane est regardé comme l'arbre le plus apte
à recevoir toute espèce de greffe, puis le rouvre;
mais l'un et l'autre gâtent le goût des fruits. Quel-
ques végétaux se greffent de toutes les façons,
par exemple le figuier et le grenadier. La vigne
ne reçoit pas les écussons, non plus que les arbres
dont l'écorce est mince, caduque et fendillée.
Les arbres qui sont secs ou ont peu d'humidité
ne reçoivent pas l'inoculation. L'inoculation,
puis l'écusson, sont les procédés les plus avan-
tageux; mais ces deux greffes tiennent peu; cel-
les qui n'ont de support que dans l'écorce sont
emportées très-promptement par un vent même
léger : la greffe par insertion est la plus solide; un
arbre ainsi greffé est plus fécond qu'un arbre
planté. (XVII.) Il ne faut pas omettre un fait uni- 5
que : Corellius, chevalier romain, né à Ateste,
greffa, dans le territoire de Naples, un châtai-
gnier avec un scion pris sur l'arbre même, ce
qui produisit la châtaigne qui porte son nom et
qui est renommée. Dans la suite, Étéréius, af-
franchi, greffa de nouveau le châtaignier corel-
lien (XV, 25). Voici les différences qui en ont re-
sulté : le corellien produit davantage, l'étéréien
produit des fruits meilleurs.

XXVII. C'est le hasard qui a été l'inventeur 1
des autres modes de multiplication, et qui a en-
seigné à planter des branches que l'on arrache
aux arbres, attendu qu'on vit des pieux fichés en
terre prendre racine. On propage, suivant ce pro-
cédé, beaucoup de végétaux, et surtout le figuier,
qui vient de toutes les façons susdites, excepté
de bouture. Le figuier vient surtout très-bien si,
prenant une grosse branche, on l'aiguise en forme
de pieu et on l'enfonce profondément, laissant
au-dessus du sol un petit bout, que l'on couvre
même avec du sable. On plante aussi de bille le
grenadier; on fait le trou avec un pieu (XVII, 29);
il en est de même du myrte. Pour tout plant de
ce genre on prend une branche de trois pieds de
long, un peu moins grosse que le bras, ayant l'é-
corce soigneusement conservée et le gros bout
taillé en pointe.

XXVIII. Le myrte se plante aussi de bouture; 1
le mûrier ne vient que de cette façon, et les rites
religieux relatifs à la foudre (XV, 17) empêchent

sui germinis mamma : sic compage densata, ut cicatrici
locus non sit, et statim fiat unitas, nec humorem, nec af-
flatum recipiens : nihilominus tamen et luto munire, et
2 vinculo melius. Hoc genus non pridem repertum volunt,
qui novis moribus favent. Sed id etiam apud veteres Græcos
invenitur, et apud Catonem, qui oleam ficumque sic in-
seri jussit, mensura etiam præfinita secundum reliquam
diligentiam suam : cortices scalpro excidi quatuor digito-
rum longitudine, et trium latitudine, atque ita coagmen-
tari, et illa sua intrita oblini : eadem ratione et in malo.
3 Quidam huic generi miscuere fissuram in vitibus, exemta
cortici tessella, surculo a latere plano adigendo. Tot modis
insitam arborem vidimus juxta Tiburtes tullios, omni
genere pomorum onustam, alio ramo nucibus, alio bac-
cis, aliunde vite, ficis, piris, punicis, malorumque ge-
neribus. Sed huic brevis fuit vita. Nec tamen omnem
experimentis assequi naturam possumus. Quædam enim
nasci, nisi sponte nullo modo queunt : eaque immitibus
tantum et desertis locis proveniunt. Capacissima insitorum
4 omnium ducitur platanus, postea robur : verum utraque
sapores corrumpit. Quædam omni genere inseruntur, ut
ficus et punicæ. Vitis non recipit emplastra : nec quibus
tenuis, ac caducus, rimosusque cortex : neque inocula-
tionem siccæ, aut humoris exigui. Fertilissima omnium
inoculatio, postea emplastratio. Sed utraque infirmissima.
Et quæ cortice nituntur tantum, vel levi aura ocyssime de-
plantantur. Inserere firmissimum, et fecundius, quam
serere. (XVII.) Non est omittenda raritas unius exempli. 5
Corellius eques rom., Ateste genitus, insevit castaneam
suomet ipsam surculo in Neapolitano agro. Sic facta est
castanea, quæ ab eo nomen accepit inter laudatas. Postea
Etereius libertus Corellianam iterum insevit. Hæc est in-
ter eas differentia : illa copiosior, hæc Etereiana melior.

XXVII. Reliqua genera casus ingenio suo excogitavit, 1
ac defractos serere ramos docuit, quum pali defixi ra-
dices cepissent. Multa sic seruntur, imprimisque ficus,
omnibus aliis modis nascens, præterquam talea : optime
quidem, si vastiore ramo pali modo exacuto adigatur
alte, exiguo super terram relicto capite, eoque ipso arena
cooperto. Ramo seruntur et punica, palis laxato prius
meatu : item myrtus. Omnium horum longitudine trium
pedum, crassitudine minus brachiali, cortice diligenter
servato, trunco exacuto.

XXVIII. Myrtus et taleis seritur : morus talea tantum, 1

de le greffer sur l'ormeau. C'est donc ici le moment de parler de la bouture. Voici les conditions qu'elle doit remplir avant tout : La bouture sera prise sur des arbres fertiles ; elle ne sera ni tortue ni raboteuse, ni bifurquée ; elle sera assez grosse pour remplir la main ; elle n'aura pas moins d'un pied de long ; l'écorce en sera intacte ; le bout coupé, celui qui est du côté de la racine, sera toujours mis en bas ; pendant la végétation on accumule de la terre alentour, jusqu'à ce que la plante ait pris de la force.

1 XXIX. (XVIII.) Quant aux précautions que recommande Caton (*De re rust.*, XLV) pour la propagation de l'olivier, nous n'avons rien de mieux que d'employer ses expressions : « Donnez trois pieds aux boutures d'olivier que vous voulez planter dans une fosse ; prenez garde d'endommager l'écorce quand vous les taillez ou les coupez ; donnez un pied de longueur à celles que vous voulez planter dans la pépinière ; plantez-les de la façon suivante : Que l'endroit soit remué avec la houe, et bien meuble. Quand vous enfoncez la bouture, appuyez dessus avec le pied ; si elle ne s'enfonce pas assez, aidez-vous du maillet ou du manche de la houe, et prenez garde de déchi-
2 rer l'écorce quand vous enfoncez la bouture. Si vous faites d'abord avec un pieu un trou pour y enfoncer la bouture, elle réussira mieux. Quand la bouture aura trois ans, alors vous aurez soin de faire une marque à l'écorce, afin de l'orienter dans la transplantation. Si vous plantez dans des fosses ou dans des sillons, mettez les boutures trois à trois. Écartez-les à la surface du sol, qu'elles ne dépasseront pas de plus de quatre travers de doigt ; qu'elles aient un bourgeon ou œil au-dessus du sol. Il faut dépiquer l'olivier avec soin, et enlever le plus de racines possible avec la terre qui les entoure. Quand les racines sont bien recouvertes, il faut fouler la terre avec le pied, afin que rien ne puisse leur nuire. »

XXX. Si l'on demande quel est le temps pour 1
la plantation de l'olivier, on répondra : Dans une terre sèche, les semailles ; dans une bonne terre, le printemps. Commencez à tailler les oliviers quinze jours avant l'équinoxe du printemps ; la taille sera bonne pendant les quarante jours qui suivent ce jour. Voici les règles pour la taille : Dans un terroir très-productif, ôtez tous les rameaux desséchés et tous ceux que le vent a rompus ; dans un terroir moins bon, taillez davantage ; labourez bien, ôtez les nœuds et allégez les tiges. En automne, déchaussez le pied des oliviers, et mettez du fumier ; celui qui labourera le plus souvent et le plus profondément une plantation d'oliviers, enlèvera les petites racines. Si les racines montent, elles grossiront, et les forces de l'olivier passeront dans les racines.

Quelles sont les espèces d'oliviers ; en quelle 2
espèce de terre ces arbres doivent vivre et être plantés ; quelle en doit être l'exposition ; c'est ce que nous avons dit en parlant de l'huile (XV, 6). Magon a recommandé de planter les oliviers sur les coteaux, dans les lieux secs, dans un terrain argileux, entre l'automne et le solstice d'hiver ; dans un terrain fort, ou humide ou un peu arrosé, depuis la moisson jusqu'au solstice d'hiver ; précepte qu'il faut entendre pour l'Afrique. Aujourd'hui en Italie c'est au printemps surtout que l'on plante ; mais si l'on veut aussi planter en automne, il n'y a, dans les quarante jours qui séparent l'équinoxe du coucher des Pléiades, que quatre jours où il ne convient pas de planter les oliviers

quoniam in ulmo eam inseri religio fulgurum prohibet. Quapropter de talearum satu nunc dicendum est. Servandum in eo ante omnia, ut taleæ ex feracibus fiant arboribus : ne curvæ, neve scabræ, aut bifurcæ : neve tenuiores, quam ut manum impleant : ne minores pedalibus : ut illibato cortice : atque ut sectura inferior ponatur semper, et quod erit ab radice : accumuleturque germinatio terra, donec robur planta capiat.

1 XXIX. (XVIII.) Quæ custodienda in olearum cura Cato judicaverit, ipsius verbis optime præcipiemus. Taleas oleagineas, quas in scrobe saturus eris, tripedaneas facito : diligenterque tractato, ne liber laboret quum dolabis, aut secabis. Quas in seminario saturus eris, pedales facito : eas sic inserito : locus bipalio subactus sit, beneque glutus. Quum taleam demittes, pede taleam opprimito. Si parum descendat, malleo aut mateola adigito : cavetoque, ne librum scindas, quum adiges. Palo prius locum
2 si feceris, quo taleam demittas, ita melius vivet. Taleæ ubi trimæ sunt, tum denique curæ sint, ubi liber se vertet. Si in scrobibus, aut in sulcis seres, ternas taleas ponito : easque divaricato supra terram, ne plus quatuor digitos transversos emineant, gemma vel oculo servato. Diligenter eximere oleam oportet, et radices quam plurimas cum terra ferre. Ubi radices bene operueris, calcare bene, ne quid noceat.

XXX. Si quis quærat quod tempus oleæ serendæ sit, 1
agro sicco per sementem, agro læto per ver. Olivetum diebus XV ante æquinoctium vernum incipito putare. Ex eo die dies XL recte putabis. Id hoc modo putato. Qua locus recte ferax erit, quæ arida erunt, et si quid ventus interfregerit, inde ea omnia eximito. Qua locus ferax non erit, id plus concidito, aratoque bene, enodatoque, stirpesque leves facito. Circum oleas autumnitate ablaqueato, et stercus addito. Qui olivetum sæpissime et altissime miscebit, is tenuissimas radices exarabit. Radices si sursum abibunt, crassiores fient, et eo in radices vires oleæ abibunt.

Quæ genera olearum, vel in quo genere terræ vivere 2
et seri debeant, quoque spectare oliveta, diximus in ratione olei. Mago in colle et siccis, et argilla, inter autumnum et brumam seri jussit. In crasso aut humido, aut subriguo, a messe ad brumam. Quod præcepisse eum Africæ intelligitur. Italia quidem nunc vere maxime serit. Sed si et autumno libeat, post æquinoctium XL diebus ad Vergiliarum occasum, quatuor soli dies sunt, quibus seri noceat. Africæ peculiare quidem in oleastro est inserere

(XVII, 2, 2; XVIII, 69). Un usage particulier à l'Afrique, c'est de ne greffer l'olivier que sur l'olivier sauvage. L'olivier s'éternise pour ainsi dire : on fait pousser le rejeton qui mérite le plus d'être adopté; de la sorte, l'ancien arbre revit en un arbre nouveau; et ainsi de suite toutes les fois qu'on en a besoin, de manière que les mêmes plantations d'oliviers durent des siècles. L'olivier sauvage se greffe par scions et par inoculation.

3 L'olivier s'accommode mal des terrains d'où l'on vient d'arracher des chênes, parce que les vers appelés rauques naissent dans la racine du chêne et passent dans l'olivier. On a reconnu qu'il valait mieux ne pas enterrer les boutures ni les faire sécher avant de les planter. L'expérience a enseigné qu'il importait de tailler de deux ans l'un une vieille plantation d'oliviers, de l'équinoxe du printemps jusqu'au lever des Pléiades exclusivement, ainsi que d'entourer de mousse les racines, de les déchausser tous les ans après le solstice d'été, en donnant à la fosse deux coudées de large sur un pied de profondeur, et de les fumer tous les trois ans.

4 Le même Magon recommande de planter les amandiers depuis le coucher d'Arcturus (XVIII, 74) jusqu'au solstice d'hiver. Toutes les espèces de poiriers ne se plantent pas en même temps, parce qu'elles ne fleurissent pas non plus en même temps. Les poiriers à poires oblongues ou rondes se plantent depuis le coucher des Pléiades (XVIII, 59) jusqu'au solstice d'hiver; les autres espèces, au milieu de l'hiver, après le coucher de la constellation de la Flèche (XVIII, 74), dans des positions regardant le levant équinoxial ou le nord; le laurier, depuis le coucher de l'Aigle (XVIII, 69) jusqu'au coucher de la Flèche; car les époques de la plantation ont aussi des rapports avec les constellations. En général, on choisit le printemps et l'automne. Il est encore vers le lever de la Canicule une autre époque connue d'un petit nombre, attendu qu'elle n'est pas également avantageuse dans toutes les contrées; mais je ne dois pas l'omettre, puisque je m'occupe non des conditions d'un pays en particulier, mais de l'ensemble de la nature. Dans la Cyrénaïque, on 5 plante pendant que soufflent les vents étésiens (II, 47; XVIII, 68); même coutume en Grèce, surtout pour l'olivier en Laconie. L'île de Cos plante aussi alors la vigne. Dans le reste de la Grèce, on n'hésite pas à greffer par inoculation et par scion à cette époque; mais on ne plante pas les arbres. En cela la nature des localités a une grande influence : en effet, on plante tous les mois en Égypte, et partout où il n'y a pas de pluies en été, comme dans l'Inde et dans l'Éthiopie. Nécessairement, quand on ne plante pas les arbres au printemps, on les plante en automne.

Il y a trois époques semblables pour la pousse 6 des bourgeons (XVI, 41), le printemps, la Canicule et le lever d'Arcturus. Ce ne sont pas les animaux seuls que sollicite l'ardeur de la reproduction; cette ardeur est encore bien plus grande dans la terre et dans les végétaux : savoir en user à propos est de la plus grande importance pour la pousse des bourgeons; et cela importe surtout dans les greffes, où les deux sujets ont un mutuel désir de s'unir. Ceux qui préfèrent le printemps pratiquent la greffe aussitôt après l'équinoxe, assurant qu'alors les arbres bourgeonnent, ce qui facilite l'union des écorces. Ceux qui préfèrent l'automne greffent aussitôt après le lever d'Arcturus (XVIII, 74), parce qu'immédiatement la greffe s'enracine quelque peu, arrive préparée au printemps, et ne perd pas tout d'abord ses forces par le bourgeonnement. Toutefois il est des époques fixées, dans tous les cas, pour certains

Quadam æternitate consenescunt proxima adoptioni virga emissa, atque ita alia arbore ex eadem juvenescente : iterumque et quoties opus sit, ut ævis eadem oliveta constent. Inseritur autem oleaster calamo, et inoculatione.

3 Olea, ubi quercus effossa sit, male ponitur : quoniam vermes, qui rauce vocantur, in radice quercus nascuntur, et transeunt. Non inhumare taleas aut siccare prius quam serantur, utilius compertum. Vetus olivetum ab æquinoctio verno intra Vergiliarum exortum interradi alternis annis, melius inventum : item muscum circumdare radici. Circumfodi autem omnibus annis a solstitio duum cubitorum scrobe pedali altitudine : stercorari tertio anno.

4 Mago idem amygdalas ab occasu Arcturi ad brumam seri jubet. Pira non eodem tempore omnia, quoniam non æque floreant. Eadem oblonga, aut rotunda ab occasu Vergiliarum ad brumam. Reliqua genera media hieme ab occasu Sagittæ, subsolanum, aut septemtriones spectantia. Laurum ab occasu Aquilæ ad occasum Sagittæ. Connexa enim de tempore serendi æque ratio est. Vere et autumno id magna ex parte fieri decrevere. Est et alia hora circa Canis ortus, paucioribus nota, quoniam non omnibus locis pariter utilis intelligitur; sed haud omittenda nobis, non tractus alicujus rationem, verum naturæ totius indagantibus. In Cyrenaica regione sub Etesiarum 5 flatu conserunt : nec non et in Græcia : oleam maxime in Laconia. Cos insula et vites tunc serit; cæteri apud Græcos, inoculare et inserere non dubitant : sed arbores non serunt : plurimumque in eo locorum natura pollet : namque in Ægypto omni serunt mense, et ubicumque imbres æstivi non sunt, ut in India et Æthiopia. Necessario post hæc autumno seruntur arbores.

Ergo tria tempora eadem germinationis, ver, et Canis, 6 Arcturique ortus. Neque enim animalium tantum est ad coitus aviditas, sed multo major est terræ ac satorum omnium libido : qua tempestive uti, plurimum interest conceptus. Peculiare utique in insitis, quum sit mutua cupiditas utrimque coeundi. Qui ver probant, ab æquinoctio statim admittunt, prædicantes germina parturire, ideo faciles corticum esse complexus. Qui præferunt autumnum, ab Arcturi ortu, quoniam statim radicem quamdam capiant, et ad ver parata veniant, atque

arbres : les cerisiers et les amandiers se plantent ou se greffent vers le solstice d'hiver. Pour beaucoup la situation des localités sera le meilleur guide : dans un terrain froid et humide il faut planter au printemps; dans un terrain sec et chaud, en automne.

7 D'après les conditions générales de l'Italie, les époques sont ainsi distribuées : le mûrier se plante des ides de février (13 février) à l'équinoxe; le poirier, en automne, de manière que la plantation précède le solstice d'hiver de quinze jours au moins; les pommiers d'été, les cognassiers, les sorbiers, les pruniers, du milieu de l'hiver aux ides de février; les caroubiers (xv, 26) et les pêchers, en automne, avant le solstice d'hiver; les arbres à noix, les noyers, les pins, les aveliniers, les amandiers, les châtaigniers, des calendes de mars (1[er] mars) aux ides de mars (15 mars); le saule et le genêt, vers les calendes de mars; le genêt de graine, dans les lieux secs (xvi, 30); le saule de scion, dans les lieux humides, comme nous l'avons dit (xvi, 46, 67 et 68).

8 (xix.) J'ajouterai ici, pour ne rien omettre sciemment de tout ce que j'ai pu trouver, une nouvelle manière de greffer, inventée par Columelle (*De re rust.*, v, 9), ainsi qu'il l'affirme lui-même, à l'aide de laquelle on unit même des arbres de nature hétérogène et insociable, tels que le figuier et l'olivier. Il recommande de planter près de l'olivier un figuier, à une distance assez rapprochée pour que le figuier soit touché dans une grande étendue par une branche de l'olivier, la plus souple et la plus flexible; vous aurez soin pendant tout le temps de l'assouplir en la courbant continuellement; puis, le figuier ayant pris des forces, ce qui arrive au bout de trois ans ou de cinq ans au plus, coupez-en le haut, coupez aussi l'extrémité de la branche d'olivier, et, comme nous avons dit (xvii, 24), taillez-la en pointe, puis enfoncez-la dans le tronc du figuier et liez-la, pour empêcher cette branche ployée de s'échapper : ainsi cette opération est une sorte de mélange entre le provignement et la greffe par scion. On laisse les deux arbres vivre en commun pendant trois ans; la quatrième année, on coupe la branche d'olivier appartenant dès lors tout entière à l'arbre qui l'adopte : c'est un procédé encore peu répandu, ou du moins dont je n'ai pas une connaissance suffisante.

XXXI. Au reste, les mêmes considérations que j'ai exposées plus haut sur les terrains chauds et froids, humides et secs, ont aussi enseigné les règles pour les déchaussements : dans les lieux humides on ne les fait ni profonds ni larges; c'est le contraire dans un terrain brûlant et sec, où les fosses doivent autant que possible recevoir et garder l'eau. Cette règle s'applique aussi à la culture des vieux arbres : dans les lieux brûlants on amasse en été de la terre sur les racines, et on les recouvre, pour que l'ardeur du soleil ne leur nuise pas; ailleurs on les déchausse pour donner accès à l'air; là on les protége en hiver par des tas de terre contre le froid, tandis que dans les lieux chauds on les découvre en hiver, et l'on cherche à faire arriver l'humidité au pied des plantes altérées. En tous lieux la règle est de faire autour des arbres une fosse circulaire de trois pieds : cela ne peut se faire dans les prés, où les racines s'allongent à fleur de terre pour chercher le soleil et l'humidité. Tel est le résumé général de ce que nous avions à dire sur les arbres que l'on plante et que l'on greffe pour en obtenir les fruits.

XXXII. (xx.) Reste maintenant à parler de

non protinus germinatio auferat vires. Quædam tamen statutum tempus anni habent ubique, ut cerasi et amygdalæ circa brumam, serendi vel inserendi. De pluribus locorum situs optime judicabit. Frigida enim et aquosa verno conseri oportet, sicca et calida autumno.

Communis quidem Italiæ ratio tempora ad hunc modum distribuit : moro ab idibus februariis in æquinoctium, piro autumnum : ita ut brumam quindenis nec minus diebus antecedant. Malis æstivis, et cotoneis, item sorbis, prunis, post mediam hiemem in idus februarias. Siliquæ Græcæ, et Persicis, ante brumam per autumnum. Nucibus, juglandi, et pineæ, et avellanæ, et græcæ, atque castaneæ, a kalendis martiis, ad idus easdem. Salici, genistæ, circa martias kalendas. Hanc in siccis semine, illam in humidis virga seri diximus.

8 (xix.) Est etiam nunc nova inserendi ratio, ne quid sciens quidem præteream, quod usquam invenerim, Columellæ excogitata, ut affirmat ipse, qua vel diversæ insociabilesque naturæ arborum copulentur, ut fici atque oleæ. Juxta hanc seri ficum jubet non ampliore intervallo, quam ut contingi large possit ramo oleæ quam maxime sequaci atque obedituro; eumque omni interim tempore edomari meditatione curvandi. Postea fico adepta vires (quod evenire trimæ, aut utique quinquenni solet), detruncata superficie, ipsumque deputatum, et, ut dictum est, adraso cacumine, defigi in crure fici, custoditum vinculis, ne curvatura fugiat. Ita quodam propaginum insitorumque temperamento, triennio communi inter duas matres coalescere. Quarto anno abscissum totum adoptantis esse, nondum vulgata ratione, aut mihi certe satis comperta.

XXXI. Cætero eadem illa de calidis frigidisque, et humidis et siccis supra dicta ratio, et scrobes fodere monstravit. In aquosis enim neque altos, neque amplos facere expediet : aliter in æstuoso solo et sicco, ut quam maxime accipiant aquam, contineantque. Hæc et veteres arbores colendi ratio est. Ferventibus enim locis accumulant æstate radices operiuntque, ne solis ardor exurat. Alibi ablaqueant, perflatusque admittunt. Iidem hieme cumulis a gelu vindicant. Contra illi hieme aperiunt, humoremque sitientibus quærunt. Ubicumque circumfodiendi arbores ratio in circuitu pedes in orbem ternos : neque id in pratis, quando amore solis humorisque in summa tellure ober-

ceux qu'on plante en vue d'autres arbres et surtout de la vigne, et dont on coupe du bois de temps en temps. Au premier rang est le saule, qu'on plante dans un lieu humide (XVII, 30); la fosse doit néanmoins avoir deux pieds et demi de profondeur, la bouture un pied et demi; on plante aussi des perches, qui valent d'autant mieux qu'elles sont plus grosses. L'intervalle entre les plants doit être de six pieds : à trois ans on les coupe à deux pieds de terre, afin qu'ils se déploient en largeur et qu'on puisse les émonder sans échelle; le saule est d'autant plus productif qu'il est moins élevé. On recommande de bêcher les saussaies tous les ans, au mois d'avril. Telle est la culture du saule à vannerie.
2 Le saule à perches se plante, et de scion et de bouture, dans une fosse de même dimension; il donne des perches au bout de quatre ans environ. Quand une saussaie vieillit, on la régénère de provins, en enfonçant en terre des perches qu'on ne sépare du tronc qu'au bout d'un an. Un seul jugère (25 ares) de saule à vannerie suffit pour vingt-cinq jugères de vignes. C'est pour le même objet qu'on plante le peuplier blanc : les fosses sont de deux pieds, la bouture est d'un pied et demi; on la laisse sécher pendant deux jours. On espace les plants d'un pied et un palme. On les recouvre d'une épaisseur de terre de deux coudées.

1 XXXIII. Le roseau se plaît dans un sol encore plus détrempé. On le plante en mettant la bulbe de la racine, nommée œil (XVI, 67) par d'autres, dans des fosses de neuf pouces, à deux pieds et demi d'intervalle. Une plantation de roseaux se reproduit d'elle-même, après que, devenue vieille, on l'a arrachée; ce qu'on a trouvé plus avantageux que de l'éclaircir comme on faisait auparavant, car les racines serpentent et s'entrelacent l'une à l'autre. Le temps de planter les roseaux est celui qui précède le gonflement de leurs yeux, c'est-à-dire avant les calendes de mars (1er mars). Ils croissent jusqu'au solstice d'hiver, 2
et ils cessent de croître quand ils commencent à durcir; c'est l'indice qu'ils sont bons à couper. On pense qu'il faut les bêcher aussi souvent que la vigne. On plante aussi le roseau en le couchant transversalement, et en le recouvrant d'une couche de terre peu considérable; chaque œil donne naissance à autant de pieds. On le propage encore en mettant dans un sillon d'un pied de profondeur un roseau déplanté, garni de trois yeux, dont deux sont cachés sous la terre et le troisième à fleur de sol; on en penche la tête, pour qu'elle ne se charge pas de rosée. On coupe le roseau au décours de la lune. Pour être employé dans les vignobles, il vaut mieux séché pendant un an que vert.

XXXIV. Le châtaignier est préféré pour échalas à tous les autres bois, à cause de la facilité avec laquelle on le travaille, parce qu'il dure très-longtemps, et parce que coupé il est encore plus prompt que le saule à repousser. Le sol qu'il recherche doit être léger sans être graveleux; il aime surtout un sable humide, une terre charbonnée (XVII, 3), ou même un tuf pulvérulent; il s'accommode des lieux ombragés, exposés au nord, très-froids, et même des pentes. Il refuse de croître dans le gravier, dans la terre rouge, dans la terre crayeuse, et en général dans toute terre fertile. Nous avons dit qu'on le multiplie en semant des châtaignes (XV, 25); mais il ne lève qu'autant qu'on les choisit très-grosses, et qu'on en fait un tas de cinq. On doit briser la terre au-dessus du 3

rant. Et de arboribus hæc quidem fructus gratia serendis inserendisque in universum sint dicta.

1 XXXII. (XX.) Hinc restat earum ratio, quæ propter alias seruntur, ac vineas, maxime, cæduo ligno. Principatum in iis obtinent salices, quarum satio fit loco madido : tamen refosso duos pedes et semipedem, talea sesquipedali, vel pertica, quæ utilior, quo plenior. Intervallo esse debent pedes seni. Trimæ pedibus binis a terra putatione coercentur, ut se in latitudinem fundant, ac sine scalis tondeantur. Salix enim fecundior est, quo terræ propior. Has quoque omnibus annis confodi jubent mense aprili.
2 Hæc est viminalium cultura. Perticalis et virga, et talea seritur, fossura eadem. Perticas ex ea cædi justum est, quarto fere anno. Et eæ autem senescentium propagine resarciunt locum, pertica immersa, ac post annum recisa. Salicis viminalis jugera singula sufficiunt XXV vineæ jugeribus. Ejusdem rei causa populus alba seritur bipedaneo pastinato, talea sesquipedali, biduo siccata, palmipede intervallo, terra superinjecta duorum cubitorum crassitudine.

1 XXXIII. Arundo etiamnum dilutiore, quam hæ, solo gaudet. Seritur bulbo radicis, quem alii oculum vocant, dodrantali scrobe, intervallo duum pedum et semipedis : reficiturque ex sese vetere arundineto exstirpato, quod utilius repertum, quam castrare sicut antea : namque inter se radices serpunt, mutuoque discursu necantur. Tempus conserendi, priusquam oculi arundinum intumescant, ante kalendas martias. Crescit ad brumam usque : desinitque, 2
quum durescere incipit : hoc signum tempestivam habet cæsuram. Et hanc autem quoties et vineam fodiendam putant. Seritur et transversa, non alte terra condita : erumpuntque e singulis oculis totidem plantæ. Seritur et deplantata pedali sulco : binis obrutis gemmis, ut tertius nodus terram attingat : prono cacumine, ne rores concipiat. Cæditur decrescente luna. Vineis anno siccata utilior, quam viridis.

XXXIV. Castanea pedamentis omnibus præfertur facilitate tractatus, perdurandi pervicacia, regerminatione cædua vel salice lætior. Quærit solum facile, nec tamen arenosum : maximeque sabulum humidum, aut carbunculum vel tofi etiam farinam, quamlibet opaco, septemtrionalique et prærigido situ, vel etiam declivi. Recusat eadem glaream, rubricam, cretam, omnemque terræ fecunditatem. Seri nuce diximus : sed nisi ex maximis 1

semis depuis le mois de novembre jusqu'au mois de février; car c'est l'époque où les châtaignes se détachent spontanément de l'ar-
2 bre, tombent sur le sol, et y lèvent. Les intervalles doivent être d'un pied; le sillon doit avoir neuf pouces. De ce semis on les transporte dans un autre lieu au bout de deux ans et plus, et on les met à deux pieds d'intervalle. On provigne aussi cet arbre, et aucun ne s'y prête mieux : on déchausse la racine, et on couche le provin tout entier dans le sillon : alors, du sommet qu'on a laissé hors de terre naît un nouveau pied, et un autre de la racine; mais transplanté c'est un hôte difficile, et il redoute la nouveauté; il lui faut environ deux ans pour partir : aussi aime-t-on mieux le multiplier de châtaignes que de plants vifs pour en faire des taillis. La culture n'en est pas différente de celle du saule et du roseau : on le bêche et on le taille pendant les deux années qui suivent; du reste il se cultive lui-même, l'ombre étouffant les rejetons superflus. On le coupe la septième année. Un seul jugère (25 ares) de châtaigniers fournit des échalas à vingt jugères de vignes, d'autant que de chaque perche on fait deux échalas; ils
3 durent au delà du temps de la coupe suivante. Le chêne esculus vient de même; la coupe s'en fait trois ans plus tard : moins difficile à obtenir, il se sème dans tout terrain; il naît d'un gland, mais seulement d'un gland d'esculus; la fosse a neuf pouces, les intervalles sont de deux pieds. On sème le gland d'une main légère [un à un, ou guère plus], quatre fois par an. C'est l'espèce d'échalas qui se pourrit le moins; et plus on coupe l'arbre, plus il produit. On a en outre des taillis avec des arbres que nous avons nommés, le frêne, le laurier, le pêcher, le coudrier, le pommier; mais ils poussent plus lentement; les échalas qu'ils fournissent résistent à peine à l'action du sol, loin de résister à celle de l'humidité. Le sureau, qui donne au contraire d'excellents pieux, se multiplie de bouture comme le peuplier; quant au cyprès, nous en avons suffisamment parlé (XVI, 60).

XXXV. (XXI.) Après avoir énuméré ce qui 1
forme pour ainsi dire l'arsenal des vignobles, il nous reste à traiter avec un soin particulier de la vigne elle-même.

Les rejetons de la vigne et de certains arbres dont l'intérieur est naturellement spongieux ont des nœuds ou articulations qui, d'intervalle en intervalle, interrompent la moelle. Les internœuds compris entre deux articulations sont courts dans les rameaux, et surtout à la cime. La moelle, sorte d'âme vivifiante, tend toujours devant elle en longueur, aussi longtemps que le nœud laisse un libre passage. Mais si le nœud devient com- 2
plétement solide, elle est repoussée, et fait irruption à sa partie inférieure auprès du nœud précédent, d'un côté et de l'autre alternativement, comme nous l'avons dit pour le roseau (XVI, 65 *in fine*) et pour la férule (XIII, 42) : cela veut dire qu'un bourgeon est à droite au bas d'un des nœuds, à gauche au bas du nœud suivant, et ainsi de suite. Dans la vigne ce bourgeon s'appelle gemme quand il s'est ouvert, mais avant de s'ouvrir il s'appelle œilleton dans le bas, et germe au sommet. Ainsi se développent les sarments, les rejetons, les grappes, les feuilles, les vrilles; et, chose singulière! ce qui est produit à droite est plus vigoureux.

Ainsi les boutures que l'on plante doivent être 3
coupées au milieu du nœud, pour que la moelle ne s'échappe pas. De même pour la plantation

non provenit, nec nisi quinis acervatim satis. Perfringi solum debet supra, ex novembri mense in februarium : quo solutæ sponte cadunt ex arbore, atque subnascuntur.
2 Intervalla sint pedalia, undique sulco dodrantali. Ex hoc seminario transferuntur in aliud, bipedali intervallo, plus biennio. Sunt et propagines, nulli quidem faciliores. Nudata enim radice, tota in sulco prosternitur. Tum ex cacumine supra terram relicto renascitur, et alia ab radice. Sed translata nescit hospitari, pavetque novitatem. Biennio fere postea prosilit. Ideo nucibus potius, quam viviradicibus, plantaria cædua implentur. Cultura non alia, quam supradictis, fodiendis supputandisque per biennium sequens : de cætero ipsa se colit, umbra stolones super vacuos enecante. Cæditur intra septimum annum. Sufficiunt pedamenta jugeri unius vicenis vinearum jugeribus, quando etiam ea bifida stirpe fiunt : durantque ultra alte-
3 ram silvæ suæ cæsuram. Esculus similiter provenit, cæsura triennio senior, minus morosa nasci. In quacumque terra seritur, nascitur e balano, sed non nisi esculi : scrobe dodrantali, intervallis duorum pedum : seritur leviter quater anno. Hoc pedamentum minime putrescit, cæsumque maxime fruticat. Præter hæc, sunt cædua quæ diximus, fraxinus, laurus, persica, corylus, malus, sed tardius nascuntur : terramque defixa vix tolerant, non modo humorem. Sambucus contra firmissima ad palum taleis, seritur, ut populus : nam de cupresso satis diximus.

XXXV. (XXI.) Et prædictis velut armamentis vinearum, 1
restat ipsarum natura præcipua tradenda cura.

Vitium surculis, et quarumdam arborum, quibus fungosior intus natura est, geniculati scaporum nodi intersepiunt medullam. Ferulæ ipsæ breves et ad summa breviores, articulis utique duobus internodia includunt. Medulla, sive illa vitalis anima est, ante se tendit longitudinem impellens, quamdiu nodi pervia patet fistula. Quum vero 2
concreti ademere transitum, repercussa erumpit, ab ima sui parte, juxta priorem nodum alternis laterum semper inguinibus, ut dictum est in arundine ac ferula : quorum dextrum ab imo intelligitur articulo, lævum in proximo, atque ita per vices. Hoc vocatur in vite gemma, quum ibi cespitem fecit. Ante vero quam faciat, in concavo oculus; et in cacumine ipso, germen. Sic palmites, nepotes, uvæ, folia, pampini gignuntur : mirumque, firmiora esse in dextra parte genita.

Hos ergo in surculis nodos, quum seruntur, medios se- 3

du figuier on prend des scions de neuf pouces, on fait un trou, et on les y place de manière que la partie qui avait été voisine de l'arbre soit au fond, et que deux yeux soient hors de terre. On appelle proprement œil, dans les boutures des arbres, ce qui donne naissance à des bourgeons. C'est pourquoi dans les pépinières ces boutures ainsi plantées produisent quelquefois, l'année même, les fruits qu'elles auraient portés si elles étaient restées sur l'arbre. Plantées à propos et toutes fécondées, elles achèvent de porter les fruits commencés ailleurs. Les figuiers ainsi plantés se transplantent facilement la troisième année. En compensation de la rapidité avec laquelle il vieillit, cet arbre a le privilége de pousser très-vite (xvi, 51).

4 La vigne donne beaucoup de plant; et d'abord on ne plante que ce qui est inutile, et ce qu'on aurait coupé dans le sarment; or, on coupe tout ce qui a porté du fruit l'année précédente. Autrefois on plantait une marcotte en forme de tête à ses deux extrémités, et prise dans le bois dur; c'est pour cela qu'on l'appelle encore aujourd'hui maillot. Dans la suite on l'enleva avec un talon, comme dans le figuier; c'est de toutes les marcottes la plus vivace. En troisième lieu on a encore simplifié le procédé, et on a pris la marcotte sans talon; on la nomme flèche quand on la plante tordue, et trigemme quand on ne la taille ni ne la tord. Un même sarment peut donner plusieurs marcottes de cette espèce. Un drageon tiré du tronc est stérile, et il ne faut planter que des branches qui ont porté. On regarde comme inféconde la marcotte qui n'a que des nœuds rares; mais la multitude des gemmes est un indice de fécondité. Quelques-uns défendent de planter des marcottes qui n'aient pas fleuri. Il est moins avantageux de planter des flèches, parce que en plantant on est exposé à rompre ce qui a été tordu. On ne donne pas aux marcottes moins d'un pied de longueur; elles ont alors cinq ou
six nœuds. Avec cette dimension elles ne peuvent 5
pas avoir moins de trois gemmes. Les planter le jour même qu'on les a coupés est ce qui vaut le mieux. Si on est forcé de les planter beaucoup plus tard, on les garde comme nous l'avons recommandé (xvii, 24), et surtout on a soin de ne pas les laisser hors de terre, exposées à être desséchées par le soleil, ou affaiblies soit par le vent, soit par le froid. Quand elles ont été trop longtemps au sec, on les tient, avant de les planter, plusieurs jours dans l'eau, pour les faire reverdir.

Il faut une terre bien exposée et aussi profonde 6
que possible soit pour une pépinière, soit pour un vignoble. Le sol doit être remué avec un hoyau à deux dents, dont le fer aura trois pieds; on rejette la terre avec la marre : cette terre se gonflant forme une élévation de quatre pieds, la fosse en ayant deux. La terre ainsi extraite est nettoyée, étendue, pour qu'il n'y reste rien de non ameubli; il faut même la niveler avec soin : des barres inégales montrent que la terre a été mal remuée. Il faut mesurer aussi le dos qui est entre deux fosses. On plante les marcottes, soit dans une fosse, soit dans un sillon allongé, et l'on met par-dessus
de la terre très-légère; mais on les planterait 7
vainement dans un sol maigre, si l'on n'avait pas établi par-dessous une couche de terre grasse. Il ne faut pas en planter moins de deux ensemble; on leur fait affleurer la terre, que l'on enfonce et que l'on presse avec la houe. Dans la pépinière, il doit y avoir entre les marcottes un intervalle d'un pied et demi en largeur et d'un

care oportet, ita ne profluat medulla. Et in fico quidem dodrantales paxilli solo patefacto seruntur, sic ut descendant quæ proxima arbori fuerint, duo oculi extra terram emineant. Oculi autem in arborum surculis proprie vocantur, unde germinant. Hac de causa et in plantariis aliquando eodem anno ferunt, quos fuere laturi fructus in arbore : quum tempestive sati prægnantes, inchoatos conceptus aliubi pariunt. Ita satas ficos, tertio anno transferre facile. Hoc pro senescendi celeritate attributum huic arbori, ut citissime proveniat.

4 Vitium numerosior satus. Primum omnium nihil seritur ex his, nisi inutile, et deputatum in sarmento. Opputatur autem quidquid proxime tulit fructum. Solebat capitulatus utrimque e duro surculus seri : eoque argumento malleolus vocatur etiam nunc. Postea avelli cum sua calce cœptus est, ut in fico : neque est aliud vivacius. Tertium genus adjectum etiamnum expeditius sine calce, propter quod sagittæ vocantur, quum intorti panguntur : iidem quum recisi nec intorti, trigemmes. Plures autem ex eodem surculo hoc modo fiunt. Serere e pampinariis sterile est, nec nisi fecundo oportet. Quæ raros habet nodos, infecunda judicatur. At densitas gemmarum, fertilitatis indicium est. Quidam seri vetant, nisi eos qui floruerint, surculos. Sagittas serere minus utile, quoniam in transferendo facile
rumpitur quod intortum fuit. Seruntur pedali, non brevio- 5
res, longitudine, quinque sexve nodorum. Pauciores tribus gemmis in hac mensura esse non poterunt. Inseri eodem die quo deputentur, utilissimum. Si multo postea necesse sit, serere custoditos, uti præcepimus, caveri utique, ne extra terram positi sole inarescant, ventove aut frigore hebetentur. Qui diutius in sicco fuerint, priusquam serantur, in aqua pluribus diebus revirescant.

Solum apricum et quam amplissimum in seminario, 6
sive in vinea, bidente pastinari debet ternos pedes bipalio alto : marra rejici quaternum pedum fermento, ita ut in pedes binos fossa procedat. Fossum purgari, et extendi, ne crudum relinquatur : verum et exigi mensura. Male pastinatum deprehendunt scamna inæqualia. Metienda est et ea pars, quæ interjacet pulvini. Surculi seruntur et in scrobe, et in sulco longiore, super quos tenerrima inge-
ritur terra. Sed in gracili solo frustra, nisi substrato pin- 7
guiore. Nec minus quam duos integi oportet, et proximam attingi terram : eodem paxillo deprimi et spissari. Interesse in plantario sesquipedes inter bina semina in latitu-

demi-pied en longueur. Ainsi plantés, on coupe les maillots au bout de deux ans vers le nœud le plus bas, à moins qu'on ne veuille le respecter. Il en sort des œilletons, avec lesquels, au bout de trois ans, on transplante le plant vif.

8 Il est encore une manière de planter la vigne, inspirée par le luxe : on attache avec un fort lien quatre maillots dans l'endroit le plus vert. Ainsi arrangés, on les passe dans un os de pied de bœuf ou dans un collet en terre cuite; on les enterre, en laissant en dehors deux gemmes. Ils s'imprègnent ainsi d'humidité; on les coupe, et ils jettent du bois : ensuite on brise le tuyau qui les renfermait; la racine, libre, prend des forces, et la grappe renferme des grains des quatre espèces plantées. Récemment on a imaginé une autre manière : on fend le maillot, on en ôte la moelle, on lie ensemble les deux portions fendues, et l'on
9 respecte complétement les bourgeons. Alors le maillot est planté dans une terre mélangée de fumier, et quand il commence à jeter des branches on le taille, et on bêche souvent le sol. Columelle promet que les raisins d'une telle vigne n'auront point de pepins; c'est déjà une chose fort étonnante que les marcottes vivent privées de leur moelle. Toutefois il ne faut pas omettre que des arbres même dépourvus de moelle poussent de bouture; en effet, cinq ou six brins de buis liés ensemble et mis en terre donnent naissance à un pied. Autrefois on avait soin de les arracher à un buis non taillé; on pensait qu'autrement ils ne prendraient pas : l'expérience a détruit cette opinion.

10 Après le soin de planter la vigne vient celui de la gouverner. Il y a cinq espèces de vignes : vignes courantes (XIV, 4), vignes basses non échalassées (XIV, 4), vignes échalassées sans perche en travers (XVI, 68), vignes échalassées et portées sur une perche en travers, vignes échalassées et portées sur quatre perches en travers. La culture qui convient à la vigne échalassée s'applique aussi à la vigne qui se soutient sans échalas; car c'est faute de bois qu'on la laisse sans support. La disposition sur la perche en travers se fait sur une ligne droite, et se nomme canterium; elle est la meilleure pour le vin, car de cette façon la vigne ne se fait pas d'ombre, elle est mûrie continuellement par le soleil; elle ressent mieux l'action du vent, et la rosée en est plus promptement chassée; c'est aussi celle qu'on effeuille, qu'on bêche, qu'on travaille avec le plus de facilité; surtout elle coule moins en défleurissant. Cette 11
treille se fait avec une perche, un roseau, une corde de crin ou de chanvre, comme en Espagne et à Brindes. La vigne sur quatre perches en travers, appelée compluviata à cause de sa ressemblance avec les compluvia ou gouttières des maisons, donne plus de vin; elle est divisée en quatre faces, par autant de perches transversales. Je vais en exposer le mode de plantation, qui convient à toutes les vignes, avec cette seule différence qu'il est ici plus compliqué.

Voici les trois manières de planter la vigne : 12
dans un sol bêché, ce qui vaut le mieux; dans un sillon, ce qui vaut le mieux ensuite; dans une fosse, en troisième lieu. Nous avons dit comment il faut bêcher. (XXII.) Il suffit que le sillon ait la largeur de la bêche; la fosse doit avoir trois pieds en tous sens. La profondeur pour toute espèce de vigne sera de trois pieds; il ne faut donc transplanter aucune vigne assez petite pour ne pas avoir hors du sol deux bour-

dinem, in longitudinem semisses. Ita satos malleolos quarto et vicesimo mense recidere ad imum articulum, nisi ipsi parcatur. Oculorum inde materia emicat, cum qua sexto ac tricesimo mense viviradix transfertur.

8 Est et luxuriosa ratio vites serendi, ut quatuor malleoli vehementi vinculo colligentur in parte luxuriosa : atque ita vel per ossa bubuli cruris, vel per colla fictilia trajecti, obruantur binis eminentibus gemmis. Humescunt hoc modo, recisique palmitem emittunt. Postea fistula fracta radix libere capit vires, uvaque fert omnium corporum suorum acinos. In alio genere inventu novitio finditur malleolus, medullaque erasa, in se colligantur ipsi caules, ita ut gem-
9 mis parcatur omni modo. Tum malleolus in terra fimo mixta seritur, et quum spargere cœpit caules, deciditur, foditurque sæpius. Talis uvæ acinos nihil intus ligni habituros Columella promittit, quum vivere semina ipsa perquam mirum sit, medulla ademta. Nasci surculos etiam, quibus non sit articulatio arboris, non omittendum videtur : namque e buxi tenuissimis quinis senisve colligatis depacti proveniunt. Quondam in observatione erat, ut defringerentur ex imputata buxo, aliter vivere non crediti : detraxere hoc experimenta.

10 Seminarii curam sequitur vinearum ratio. Quinque generum hæ : sparsis per terram palmitibus, aut per se vite subrecta, vel cum adminiculo sine jugo, aut pedatæ simplici jugo, aut compluviatæ quadruplici. Quæ pedatæ ratio erit, eadem intelligitur ejus quoque, in qua sine adminiculo vitis per se stabit. Id enim non fit, nisi pedamenti inopia. Simplici jugo constat porrecto ordine, quem canterium appellant. Melior ea vino, quando sibi ipsa non obumbrat, assiduoque sole coquitur, et afflatum magis sentit, et celerius rorem dimittit, pampinationi quoque et occationi omnique operi facilior. Super cætera deflo- 11
rescit utilius. Jugum fit pertica, aut arundine, aut crine, funiculove, ut in Hispania, Brundisiique. Compluviata copiosior vino est, dicta a cavis ædium compluviis. Dividitur in quaternas partes totidem jugis. Hujus serendi ratio dicetur, eadem valitura in omni genere, in hoc vero numerosior tantum.

His vero tribus seritur modis : Optime in pastinato, 12
proxime in sulco, novissime in scrobe. De pastinatione dictum est. (XXII.) Sulco latitudo palæ satis est, scrobibus ternorum pedum in quamque partem. Altitudo in quocumque genere tripedalis, ideo nec vitis minor transferri debet, exstatura etiamnum duabus gemmis. Emolliri terram minutis in scrobe imo sulcis, fimoque misceri, se-

geons. Il est nécessaire d'ameublir la terre en creusant au fond de la fosse de petits sillons, et d'y mêler du fumier. Les terrains en pente exigent des fosses plus profondes; en outre, il faut rehausser de terre le bord inférieur. Les fosses assez longues pour recevoir une vigne à chaque extrémité se nomment lits (*alvei*). Il faut que la racine de la vigne soit au milieu de la fosse; le cep lui-même, fixé solidement, doit regarder le levant équinoxial; les premiers supports qu'on
13 lui donne doivent être en roseau. Il faut que les vignobles soient bornés par un decumanus (XVIII, 77) (chemin dirigé du lever au couchant) large de dix-huit pieds, de manière à permettre à deux chariots de s'y croiser; d'autres chemins transversaux, de dix pieds de large, doivent être tracés par le milieu des jugères; ou si le vignoble a une grande étendue, ces chemins transversaux auront la même largeur que le decumanus. En tout cas il faut faire un sentier (15) de cinq en cinq, c'est-à-dire de manière à limiter chaque perchée au cinquième échalas.

14 Dans une terre forte on ne doit planter qu'après deux façons à la bêche, et ne mettre que du plant vif; dans une terre légère et meuble on peut planter même des maillots en sillon ou en fosse. Sur les coteaux il vaut mieux tracer des sillons transversaux que de bêcher le sol, afin que les échalas retiennent la terre qui s'éboule soit par l'action de la pluie, soit par celle de la sécheresse (16). Il faut planter les maillots en automne, à moins que la nature de la localité ne s'y oppose; une localité sèche et chaude veut qu'on plante en automne; une localité humide et froide, qu'on plante à l'issue même du printemps. Un plant vif ne réussit pas dans une terre aride. Les maillots ne réussissent pas non plus dans les terrains secs, si ce n'est après la pluie. Mais dans les localités arrosées une vigne même en feuilles réussit, et cela jusqu'au solstice d'été : exemple, l'Espagne. Il est très-avantageux que le jour de la plantation il n'y ait point de vent; la plupart désirent le vent du midi : Caton (*De re rust.*, XL) n'est pas de cet avis.

Dans un sol médiocre on laisse entre deux ceps cinq pieds; dans un sol fertile on n'en pourra pas laisser moins de quatre, et dans un sol maigre on n'aura pas besoin d'en laisser plus de huit. Les Ombriens et les Marses laissent des intervalles qui vont jusqu'à vingt pieds, afin de cultiver l'entre-deux, qu'ils nomment *porculetum*. Dans une localité pluvieuse et brumeuse il faut planter plus écarté; dans une localité sèche, plus serré. L'industrie a trouvé un moyen d'économiser : c'est, tout en plantant une vigne, dans une terre bêchée, d'y faire une pépinière; c'est-à-dire que le plant vif sera mis en son lieu, et que le maillot destiné à être transplanté sera mis entre les vignes et les rangées. Par ce procédé on obtient dans un jugère (25 ares) environ 16000 plants vifs. On gagne par là le 16
produit de deux ans, car un plant de marcotte rapporte deux ans plus tard qu'un plant vif. Le plant vif mis dans la vigne est coupé au bout d'un an près de terre; on ne laisse sortir du sol qu'un bourgeon, on fixe auprès un échalas, et on ajoute du fumier; on le taille la seconde année de la même manière, et il prend des forces qui le rendent capable de soutenir le fardeau de la production. Une production hâtive le rend grêle et menu comme le jonc, et si on ne le réprime de cette façon, il s'en va tout en bois. Rien ne pousse plus volontiers que la vigne, et si on ne lui conservait des forces pour produire, elle deviendrait tout sarment.

Les meilleurs échalas se font avec les bois 17

cessarium. Clivosa altiores poscunt scrobes, præterea pulvinatis a devexitate labris. Qui ex his longiores fient, ut vites binas accipiant e diverso, alvei vocabuntur. Esse vitis radicem in medio scrobe oportet : sed ipsam innixam solido in orientem æquinoctialem spectare : adminicula
13 prima e calamo accipere. Vineas limitari decumano XVIII pedum latitudinis ad contrarios vehiculorum transitus, aliisque transversis limitibus denum pedum distingui per media jugera. Aut si major modus sit, totidem pedum cardine, quot decumano, limitari. Semper vero quintanis semitari, hoc est, ut quinto quoque palo singulæ jugo paginæ includantur.

14 Solo spisso, non nisi repastinato, nec nisi viviradicem seri : tenero et soluto, vel malleolum sulco, vel scrobe. In colles sulcos agere transversos, melius quam pastinare, ut defluvia palis eorum contineantur, aquoso cælo, vel sicco solo. Malleolos serere autumno, nisi si tractus ratio mutavit. Siccus enim et calidus autumno poscit seri, humidus frigidusque etiam veris exitu. In arido solo viviradix quoque frustra seritur. Male et in siccis malleolus, nisi post imbrem. At in riguis, vel frondens vitis, et usque ad solstitium recte, ut in Hispania. Quiescere ventos sationis die utilissimum. Plerique austros optant, Cato abdicat.

Interesse, medio temperamento, inter binas vites oportet pedes quinos : minimum autem læto solo pedes quaternos : tenui, plurimum octonos. Umbri et Marsi ad vicenos intermittunt arationis gratia in his, quæ vocant porculeta. Pluvio et caliginoso tractu rariores poni, sicco densiores congruit. Subtilitas parcimoniæ compendia invenit, quum vinea in pastinato seritur, obiter seminarium faciendi; ut et viviradix loco suo, et malleolus qui transferatur, inter vites et ordines seratur. Quæ ratio in jugero circiter sedecim millia viviradicum donat. Interest autem 16
biennium fructus, quo tardius in sato provenit, quam in translato. Viviradix posita in vinea post annum resecatur usque ad terram, ut unus tantum emineat oculus, adminiculo juxta affixo, et fimo addito. Simili modo et secundo anno reciditur, viresque concipit, et intra se pascit suffecturas oneri : alias festinatione pariendi gracilis atque ejuncida, ni cohibeatur castigatione tali, in fetum exeat tota. Nihil avidius nascitur : ac nisi ad pariendum vires serventur, tota fit fetus.

que nous avons dit (xvii, 34), ou bien avec des pieux de rouvre ou d'olivier; ou si ces bois manquent, avec le genévrier, le cyprès, l'aubour (xvi, 31), le roseau. Les échalas tirés d'autres bois doivent être taillés par le bout tous les ans. Les roseaux réunis en faisceaux sont très-bons pour la vigne en treille; ils durent cinq ans. Quand on joint entre eux des ceps de petite taille par les sarments en forme de cordes, il en résulte des arcades qu'on nomme funeta.

18 Au bout de trois ans part un jet rapide et vigoureux, qui avec le temps devient la vigne; il monte sur la treille. Quelques-uns alors en font sauter les yeux avec le dos de la serpe pour le faire croître en longueur, procédé nuisible; mieux vaut laisser la vigne s'habituer à produire, et ne l'épamprer que montée sur la treille, aussi longtemps qu'on juge convenable de la fortifier. Il en est qui défendent d'y toucher l'année de la transplantation, et qui veulent qu'on n'y porte pas la serpe avant cinq ans; alors ils la taillent en n'y laissant que trois bourgeons. D'autres la taillent, il est vrai, l'année de la transplantation; mais chaque année ils laissent la tige s'accroître de trois ou quatre nœuds, et la quatrième an-
19 née ils la conduisent sur la treille. Ces deux procédés retardent la vigne et la rendent rabougrie et noueuse, comme sont les arbres nains. Le meilleur est d'avoir un cep robuste et des rejetons hardis. Il n'est pas sûr de compter sur les rejetons provenant de cicatrices; c'est une erreur due à l'ignorance : tout bois de ce genre est le produit d'une violence et non celui de l'arbre même. La vigne pendant cette période de croissance est dans toute sa vigueur; et si on l'abandonne à elle-même, chaque année elle se couvre tout entière de pousses; car la nature agit sur tous les points. Quand le cep est grand, s'il est suffisamment fort, il faut aussitôt le mettre sur la treille; si elle est encore trop faible il faut la tailler, et la laisser sous l'abri hospitalier de la treille. C'est la force, non l'âge du cep qui décide. Il est téméraire 20 de rien exiger de la vigne avant qu'elle ait un pouce de grosseur. L'année suivante on conserve (17), selon les forces du cep, une ou deux branches; l'année d'après on les nourrit encore, si la faiblesse du pied y oblige; et enfin la troisième année on en ajoute deux. Il ne faut jamais en permettre plus de quatre. En un mot, point d'indulgence : arrêtez toujours la fécondité de ce végétal, qui, par sa nature, aime mieux produire que vivre. Tout ce que vous ôtez au bois, vous l'ajoutez au fruit. La vigne aime mieux produire des pousses que du fruit, parce que le fruit est quelque chose de passager : développement pernicieux; elle ne s'agrandit pas, elle s'épuise.

On considère aussi la nature du sol. Dans un 21 sol maigre, quand même le cep aurait de la vigueur, on la taille et on l'arrête de façon que toutes les pousses se fassent au-dessous de la treille. L'intervalle devra être très-petit; la vigne y touchera presque, l'espérera sans en être maîtresse; encore moins doit-elle s'y reposer et s'y étendre à son aise. Gouvernez ce mode de culture de manière que le cep aime mieux même croître que produire.

Le cep doit avoir au-dessous de la treille deux 22 ou trois bourgeons destinés à donner du bois; alors on le conduit le long de la treille, on l'y attache de manière qu'il soit soutenu, non suspendu; puis avec un lien on le serre au-dessus

17 Pedamenta optima, quæ diximus, aut ridicæ e robore, oleaque : aut si non sint, pali e junipero, cupresso, laburno, sambuco. Reliquorum generum sudes omnibus annis reciduntur. Saluberrima in jugo arundo connexa fasciculis, durat quinis annis. Quum breviores palmites sarmento junguntur inter se funium modo, ex hoc arcus funeta dicuntur.

18 Tertius vineæ annus palmitem velocem robustumque emittit, et quem facit ætas vitem. Hic in jugum insilit. Quidam tunc excæcant eum, supina falce auferendo oculos, ut longius evocent, noxia injuria. Utilior enim consuetudo pariendi, satiusque pampinos adjugatæ detergere, usque quo placeat roborari eam. Sunt qui vetant tangi proximo anno quam translata sit : neque ante LX mensem falce curari, tunc autem ad tres gemmas recidi. Alii et proximo quidem anno recidunt, sed ut ternos quaternosve singulis annis adjiciant articulos, quarto demum perducant
19 ad jugum. Id utrumque fructum tardum, præterea retorridum et nodosum reddit, pumilionum incremento. Optimum autem, matrem esse firmam, postea fetum audacem. Nec tutum est quod cicatricosum, magno imperitiæ errore. Quidquid est tale, plagis nascitur, non e matre. Totas enim habet illa vires dum roboratur : et annuos accipit tota fetus, quum permissum fuerit nasci. Nil natura portionibus parit. Quæ quum excreverit, satis firma protinus in jugo collocari debebit : sin etiamnum infirmior erit, sub ipso jugo hospitari recisa. Viribus, non ætate decernitur. Temerarium est, ante crassitudinem pollicarem 20 viti imperare. Sequenti anno palmites salutentur pro viribus matris singuli aut gemini. Iidem et sequuto, si coget infirmitas, nutriantur : tertioque demum duo adjiciantur. Nec sunt plures quaternis unquam permittendi; breviterque, non indulgendum est, et semper inhibenda fecunditas. Ea est enim natura, ut parere malit, quam vivere. Quidquid materiæ adimitur, fructui accedit. Illa semina mavult, quam fructum gigni, quoniam fructus caduca res est. Sic perniciose luxuriat, nec ampliat se, sed egerit.

Dabit consilium et soli natura. In macro, etiamsi vires 21 habebit, recisa intra jugum moretur, ut omnis fetura sub eo exeat. Minimum id esse debebit intervallum, ut attingat jugum, speretque, non teneat : adeo non recumbat in eo, nec delicate se spargat. Ita temperetur hic modus, ut crescere etiam malit, quam parere.

Palmes duas tresve gemmas sub jugo habere debet, 22 ex quibus materia nascatur : tunc per jugum mergi, alligarique, ut sustineatur jugo, non pendeat. Vinculo mox adstrictus a tertia gemma alligari : quoniam et sic coer-

du troisième bourgeon, ce qui contribue encore à réprimer l'effort du bois, et à donner plus de force aux pousses en deçà de la ligature; on défend d'attacher la cime. Voici ce qui se passe : la portion libre et au-dessus de la ligature donne du fruit, surtout à l'endroit de la courbure; la portion au-dessous de la ligature donne du bois, grâce à l'interception de l'esprit vital et de la moelle dont nous avons parlé (XVII, 35, 1); le bois développé de cette façon donnera du fruit
23 l'année suivante. Ainsi, il y a deux espèces de pousses : celle qui vient des parties dures, et qui promet du bois pour la première année, se nomme sarment à feuilles, mais elle donne des fruits quand elle part d'au-dessus de la ligature; celle qui provient du bois d'une année donne toujours du fruit. On laisse encore au-dessous de la treille un rejeton dit de réserve : c'est une pousse nouvelle qui ne doit conserver que trois bourgeons, et qui dans l'année donnera du bois si la vigne s'est épuisée. A côté on en laisse aussi une autre, de la grosseur d'une verrue, qu'on nomme furunculus, pour le cas où le rejeton de réserve viendrait à manquer.

24 Une vigne qu'on fait produire avant la septième année accomplie, à partir de la marcotte, devient grêle comme un jonc, et meurt. On n'aime pas non plus à laisser croître un vieux cep en longueur et jusqu'au quatrième échalas, disposition à laquelle on donne le nom tantôt de dragon, tantôt de junicule, et qu'on emploie quand on veut faire ce qu'on appelle des vignes mâles. Quand la vigne est devenue dure, elle ne vaut plus rien pour provins. Quand la vigne a cinq ans on tord les sarments, et on permet à chacun de produire une pousse nouvelle; puis on opère sur les sarments les plus voisins, et on retranche les précédents. Il vaut toujours mieux laisser un rejeton de réserve; mais il doit être très-voisin du tronc de la vigne, et ne pas dépasser la longueur que nous avons dite (trois yeux). Si les sarments poussent avec trop d'abondance, on les tord, pour qu'ils ne produisent que quatre branches secondaires, ou deux seulement si la vigne est à treille simple.

Si l'on veut des vignes qui se soutiennent 25
seules sans échalas, il faut d'abord leur donner un appui quelconque, jusqu'à ce qu'elles apprennent à se soutenir et à rester debout. Du reste, tout est de même à l'origine. Il faut que la taille fasse de toutes parts une égale répartition des pousses, afin que le fruit ne surcharge pas un côté du cep; le fruit par son poids l'empêchera nécessairement de croître en longueur. Cette vigne, quand elle dépasse trois pieds en hauteur, penche; les autres s'élèvent à cinq pieds et au delà : seulement elles ne doivent pas dépasser la taille ordinaire d'un homme.
Les vignes rampantes sont aussi environnées 26
de roseaux courts, qui leur servent de support. On creuse des fosses tout autour, de peur que les branches vagabondes, venant à se rencontrer, ne se combattent l'une l'autre. La plus grande partie du monde vendange des grappes ainsi couchées sur le sol; car cet usage prévaut en Afrique, en Égypte, dans la Syrie, dans l'Asie entière, et dans plusieurs lieux de l'Europe. Cette espèce de vigne doit être maintenue près de terre, pour qu'elle se fortifie sur sa racine de la même façon et aussi longtemps que la vigne en treille. On a toujours soin de ne laisser que de jeunes pousses, avec trois bourgeons sur un sol fertile, cinq sur un sol maigre; des pousses nombreuses valent mieux que des pousses longues. Les influen-

cetur impetus materiæ, densioresque citra pampini exsultant : cacumen religari vetant. Natura hæc est : dejecta pars, aut præligata, fructum dat, plurimumque ipsa curvatura. Quod citra est, materiem mittit, offensante crebro spiritu, et illa, quam diximus, medulla. Quæ ita emicuerit
23 materia, fructum dabit anno sequente. Sic duo genera palmitum : quod e duro exit, materiamque in proximum annum promittit, pampinarium vocatur : at ubi supra cicatricem est, fructuarium. Alterum ex anniculo palmite, semperque fructuarium. Relinquitur sub jugo et qui vocatur custos. Hic est novellus palmes, non longior tribus gemmis, proximo anno materiam daturus, si vitis luxuria se consumserit. Et alius juxta eum, verrucæ magnitudine, qui furunculus appellatur, si forte custos fallat.

24 Vitis antequam septimum annum compleat, a surculo compleat, evocata ad fructum, ejuncescit, ac moritur. Nec veterem placet palmitem in longum, et ad quartum usque pedamentum emitti, quod alii dracones, alii juniculos vocant, ut faciant quæ masculeta appellant. Quum induruit vitis, pessimum in vinea traducere. Quinto anno et ipsi palmites intorquentur, singulæque e singulis materiæ emittuntur, ac deinde e proximis : prioresque amputantur. Semper custodem relinqui melius : sed is proximus viti esse debet, nec longior quam dictum est : et si luxuriaverint palmites, intorqueri : ut quatuor materias, vel duas, si unijuga erit vinea, emittat.

Si per se vitis ordinabitur sine pedamento, qualecumque 25
initio adminiculum desiderabit, dum stare condiscat et recta surgere. Cætera a primordio eadem. Dividi autem putatione pollices æquali examine undique, ne prægravet fructus parte aliqua, obiter idem deprimens prohibebit in excelsum emicare. Huic vineæ trium pedum altitudo excelsior nutat : cæteris a quinto, dum ne excedat hominis longitudinem justam. Iis quoque quæ sparguntur in terra, 26
breves ad innitendum cannas circumdant, scrobibus per ambitum factis, ne vagi palmites inter se pugnent occursantes : majorque pars terrarum ita supinam in tellure vindemiam metit. Siquidem et in Africa, et in Ægypto, Syriaque, ac tota Asia, et multis locis Europæ hic mos prævalet. Ibi ergo juxta terram comprimi debet vitis, eodem modo et tempore nutrita radice, quo in jugata vinea : ut semper pollices tantum relinquantur : fertili solo, cum tribus gemmis : graciliore, quinis : præstatque multos esse, quam longos. Quæ de natura soli diximus,

ces du sol, dont nous avons parlé, se feront sentir avec d'autant plus de force que les grappes seront plus près de terre.

27 Il est très utile que les espèces de vignes soient séparées, et qu'elles soient plantées dans des compartiments isolés ; car le désaccord d'espèces mélangées se fait sentir non-seulement dans le moût, mais jusque dans le vin ; ou si l'on mêle des espèces différentes, il est nécessaire de n'unir que celles qui mûrissent ensemble. Les treilles seront d'autant plus hautes que le sol sera plus fertile et plus uni. Les treilles hautes conviennent aussi dans une localité sujette aux rosées, aux brouillards, et peu exposée aux vents. Au contraire, on fera les treilles basses dans un terrain sec, aride, chaud, et battu par les vents. Le lien qui joint la perche à l'échalas doit être aussi serré que possible ; celui qui assujettit la vigne doit l'être très-peu. Quant aux espèces de vignes, quant au sol et au ciel qui conviennent à chacune, nous en avons parlé lorsque nous avons fait l'énumération des vignes et des vins (XIV, 4 et 5).

28 Le reste de la culture est l'objet de grandes contestations. La plupart recommandent de donner une façon à la vigne après chaque rosée, durant tout l'été ; d'autres défendent cette pratique quand la vigne est en bourgeons, disant que les allants et venants font tomber les bourgeons ou les froissent, et que pour cette raison il faut écarter tout bétail et surtout le bétail à laine, qui emporte très-facilement les bourgeons ; que le hoyau est nuisible aussi à la vigne quand le raisin se forme ; qu'il suffit de donner par an trois façons à partir de l'équinoxe du printemps, la première au lever des Piéiades (XVIII, 66), la seconde au lever de la Canicule, la troisième
29 quand le raisin noircit. Quelques-uns posent cette règle, qu'une vigne vieille doit recevoir une façon après la vendange, avant le solstice d'hiver, tandis que d'autres pensent qu'il suffit de la déchausser et de la fumer ; ils lui donnent une seconde façon après les ides d'avril (le 13 avril), avant la germination, c'est-à-dire vers le 6 des ides de mai (10 mai), puis une autre façon avant qu'elle fleurisse, puis une troisième après la floraison, et une quatrième quand la grappe tourne. D'habiles cultivateurs affirment que si on donne trop de façons, les grains s'attendrissent au point de crever. Quand on donne une façon, il faut la donner avant les heures brûlantes du jour. Un terrain boueux ne doit être ni labouré ni bêché. La poussière soulevée par la bêche est utile contre l'action du soleil et des brouillards.

L'épamprement du printemps doit, d'un aveu 30
commun, se faire après les ides de mai (le 15 mai), et en tous cas dans les dix jours qui précèdent le commencement de la floraison ; de plus, il faut le faire en dessous de la treille. Quant au second épamprement, les opinions varient : quelques-uns pensent qu'il faut épamprer quand la fleur est passée ; d'autres, à l'approche de la maturité de la grappe : mais les préceptes de Caton décideront ce point. Maintenant passons à la manière de tailler la vigne.

Après la vendange, alors que le temps est en- 31
core doux, on fait la taille de la vigne. Mais, au printemps, il ne faut jamais la pratiquer, pour des raisons physiques (XVIII, 69), avant le lever de l'Aigle, comme nous l'enseignerons dans le prochain livre en traitant des influences des astres. Il ne faut pas même la pratiquer quand souffle le Favonius (XVIII, 59) ; car il y a faute et danger à se hâter avant le temps. Si quelque retour d'hiver attaque les vignes souffrantes de la récente

tanto potentiora sentientur, quanto proprior fuerit uva terræ.

27 Genera separari, ac singulis conseri tractibus utilissimum. Mixtura enim generum etiam in vino, non modo in musto discors : aut si misceantur, non alia, quam pariter maturescentia, jungi necessarium. Juga altiora, quo lætior ager, et quo planior : item roscido, nebuloso, minusque ventoso conveniunt. Contra, humiliora gracili et arido, æstuoso, ventisque exposito. Juga ad pedamentum quam arctissimo nodo vinciri oportet, vitem levi contineri. Quæ genera vitium, et in quali solo cæloque essent conserenda, quum enumeraremus naturas earum et vinorum, notavimus.

28 De reliquo cultu vehementer ambigitur. Plerique æstate tota post singulos rores confodi jubent vineam. Alii vetant gemmantem : decuti enim oculos, tractuque intrantium deteri, et ob id arcendum procul omne quidem pecus, sed maxime lanatum, quoniam facillime auferat gemmas. Inimicos et pubescente uva rastros : satisque esse vineam ter anno confodi, ab æquinoctio verno : ad Vergiliarum exor-
29 tum, et Canis ortum, et nigrescente acino. Quidam ita determinant : veterem semel a vindemia ante brumam, quum alii ablaqueare et stercorare satis putent. Iterum ab idibus aprilis, antequam concipiat, hoc est, in VI idus maias. Deinde prius quam florere incipiat, et quum defloruerit, et variante se uva. Peritiores affirmant, si justo sæpius fodiatur, in tantum tenerescere acinos, ut rumpantur. Quæ fodiantur, ante ferventes horas diei fodiendas convenit : sicuti lutum neque arare, neque fodere. Fossione pulverem excitatum contra soles nebulasque prodesse.

Pampinatio verna in confesso est, ab idibus maiis, intra 30
dies X utique antequam florere incipiat : et eam infra jugum debere fieri. De sequente variant sententiæ. Quum defloruerit, aliqui pampinandum putant : alii sub ipsa maturitate. Sed de his Catonis præcepta decernent. Namque et putationum tradenda ratio est.

Protinus hanc a vindemia, ubi cæli tepor indulget, ado- 31
riuntur. Sed hoc fieri numquam debet ratione naturæ ante Aquilæ exortum, ut in siderum causis docebimus proximo volumine. Immo vero Favonio, quoniam anceps culpa sit præproperæ festinationis. Si saucias recenti medicina mordeat quædam hiemis ruminatio, certum est gemmas earum

opération qu'elles ont subie, les bourgeons seront certainement débilités par le froid, les plaies se fendront, et la rigueur de la température brûlera les bourgeons humectés par les pleurs de la vi-
32 gne. Qui ne sait en effet que le froid les rend fragiles? Cette pratique est un calcul des manœuvres dans les grands domaines, et non le fait de l'activité légitime de la nature. Plus on taille la vigne de bonne heure, dans les jours convenables, plus elle donne de bois; plus on la taille tardivement, plus elle donne de fruit. En conséquence, il convient de couper les vignes maigres les premières, les vignes vigoureuses les dernières. Toutes les sections doivent être obliques, afin que la pluie s'écoule facilement; elles doivent regarder le sol; la serpe doit être tranchante et conduite avec légèreté, et la section doit être nette. Il faut toujours couper entre deux bourgeons, pour que l'œil n'ait pas à souffrir. On pense que tant que la vigne est noire, c'est qu'on n'est pas arrivé aux parties saines, et qu'il faut la couper jusque-là; car du bois gâté ne peut donner nais-
33 sance à des pousses utiles. Si une vigne maigre n'a pas de bois dans l'état désirable, il est très-avantageux de la couper à ras terre, et de lui faire produire de nouvelles pousses. Dans l'épamprement, il ne faut pas ôter les feuilles qui accompagnent la grappe; cela fait couler le raisin, excepté dans une vigne nouvelle. On regarde comme inutiles les feuilles qui naissent sur le tronc et non d'un bourgeon, voire même les grappes qui proviennent d'un bois assez dur pour ne pouvoir être enlevé qu'avec la serpe. Quelques-uns pensent qu'il vaut mieux placer l'échalas à demi-distance entre deux ceps; de cette façon on les déchausse plus facilement; et cela vaut mieux en effet pour les vignes à treille simple, si toutefois la treille est forte, et que la localité ne soit pas exposée à de grands vents. Dans la vigne à quatre faces, l'échalas doit être aussi près que possible du fardeau qu'il a à supporter : cependant, pour qu'il n'empêche pas le déchaussement, il doit être à la distance d'une coudée, mais pas davantage. On recommande de déchausser la vigne avant de la tailler.

Voici les préceptes de Caton (*De re rust.*, 34
XXXIII) sur l'ensemble de la culture de la vigne : Faites la vigne aussi haute que possible; attachez-la bien, sans la trop serrer. Soignez-la de cette façon : Après avoir taillé la vigne, bêchez le pourtour du pied; commencez à labourer. Tracez de part et d'autre des sillons continus. Si les ceps sont jeunes, provignez au plus tôt; s'ils sont vieux, élaguez le moins possible. Couchez-les plutôt, s'il en est besoin, et au bout de deux ans coupez-les. Il sera temps de couper la vigne nouvelle quand elle aura pris de la force. Si un vignoble s'éclaircit, tracez des sillons entre les vignes, et plantez-y du plant vif; que l'ombre ne donne pas sur ces 35
sillons; bêchez souvent. Dans un vieux vignoble semez l'ocinum (fourrage) (18). Si la vigne est maigre, ne semez rien qui porte graine. Mettez autour des pieds de vigne du fumier, de la paille, du marc de raisin, ou autre engrais semblable. Dès que la vigne aura commencé à se garnir de feuilles, épamprez; liez en plusieurs endroits la vigne jeune, de peur que la tige ne se casse. Quand la vigne monte déjà sur la perche, attachez légèrement les pampres les plus tendres et étendez-les, afin qu'ils se tiennent bien (19). Dès que le raisin commence à tourner, attachez la vigne.

Il y a deux greffes pour la vigne, l'une au 36
printemps, l'autre à l'époque de la floraison; cette dernière est la meilleure. Si vous voulez

frigore hebetari, plagasque findi, et cæli vitio exuri oculos
32 lacryma distillante. Nam gelu fragiles fieri quis nesciat? Operarum ista computatio est in latifundiis, non legitima naturæ festinatio. Quo maturius putantur aptis diebus, eo plus materiæ fundunt: quo serius, eo fructum uberiorem. Quare macras prius conveniat putare, validas novissime. Plagam omnem obliquam fieri, ut facile decidant imbres : et ad terram verti quam levissima cicatrice aciе falcis exacta, plagaque conlævata. Recidi autem semper inter duas gemmas, ne sit vulnus oculis in recisa parte. Nigram esse eam existimant, et donec ad sincera veniatur, recidendam: quo-
33 niam e vitioso materia utilis non exeat. Si macra vitis idoneos palmites non habeat, ad terram recidi eam, novosque elici utilissimum. In pampinatione non hos detrahere pampinos, qui cum uva sint: id etenim uvas supplantat, præterquam in novella vinea. Inutiles judicantur in latere nati, non ab oculo: quippe etiam uva, quæ nascatur e duro rigescente, ut nisi ferro detrahi non possit. Pedamentum quidam inter duas vites utilius putant statui; et facilius ablaqueantur ita : meliusque est unijugæ vineæ, si tamen et ipsi jugo sint vires, nec flatu infesta regio. In quadripartita quam proximum oneri adminiculum esse debet: ne tamen impedimentum sentiat ablaqueatio, cubito abesse non amplius: ablaqueari autem prius, quam putari, jubent.

Cato de omni cultura vitium ita præcipit. Quam altissi- 34
mam vineam facito, alligatoque recte, dum ne nimium constringas, hoc modo eam curato: capita vitium putata circumfodito, arare incipito. Ultro citroque sulcos perpetuos ducito. Vites teneras quamprimum propagato, veteres quam minimum castrato. Potius, si opus erit, dejicito, bienniоque post præcidito. Vitem novellam resecari tum erit tempus, ubi valebit. Si vinea ab vite calvata erit, sulcos interponito, ibique viviradicem serito. Umbram a 35
sulcis removeto; crebroque fodito. In vinea vetere serito ocinum. Si macra erit, quod granum capit ne serito: et circum capita addito stercus, paleas, vinaceas, aut aliquid horumce. Ubi vinea frondere cœperit, pampinato. Vineas novellas alligato crebro, ne caulis præfringatur. Et quæ jam in perticam ibit, ejus pampinos teneros alligato leniter, porrigitoque, uti recte stent. Ubi uva varia fieri cœperit, vites subligato.

Vitis insitio una est per ver, altera quum uva floret: ea 36
optima est. Vineam veterem si in alium locum transferre voles, dumtaxat brachium crassum licebit. Primum depu-

transplanter une vieille vigne, vous ne le pourrez qu'autant qu'elle ne sera pas plus grosse que le bras : commencez par la tailler, ne laissez que deux bourgeons, déracinez-la complétement, prenez garde de blesser les racines; donnez-lui dans la fosse ou dans le sillon la position qu'elle avait, couvrez-la, et foulez bien la terre. Soutenez, liez et tournez la vigne comme elle était auparavant; bêchez-la souvent. » L'ocinum (20), que Caton recommande de planter dans les vignobles, est un fourrage qui supporte l'ombre, et que les anciens appelaient ainsi parce qu'il croît très-vite.

(XXIII.) C'est maintenant le lieu de parler de la culture de la vigne sur les arbres (XVII, 15),
37 blâmée singulièrement par les Saserna père et fils, célébrée par Scrofa : les Saserna et Scrofa sont les agriculteurs les plus anciens après Caton, et les plus habiles; encore Scrofa ne permet-il la culture sur hautain qu'à l'Italie. L'expérience des siècles a prouvé que les vins renommés ne viennent que sur les hautains, et même parmi ceux-là les plus estimés sont ceux du sommet, le bas produit le plus; tant on gagne à faire monter la vigne! Voici comment on choisit (21) les arbres : Au premier rang de tous est l'ormeau, excepté celui d'Atinie, qui est trop chargé de feuilles;
38 puis vient le peuplier noir, qu'on recherche pour la même raison, c'est-à-dire parce qu'il a le feuillage moins touffu. Généralement on ne méprise pas non plus le frêne, le figuier et même l'olivier, pourvu que les branches de ce dernier ne donnent pas trop d'ombre. Nous avons suffisamment traité de la manière de planter et de cultiver ces arbres. On défend de les émonder avant le trente-sixième mois. On conserve les branches alternativement de chaque côté, on les taille de deux années l'une, et on les marie à la vigne la sixième année. Dans l'Italie transpadane, outre les arbres susdits, on plante dans les vignobles le cornouiller, le peuplier, le tilleul, l'érable, l'orne, le charme et le chêne. Dans la Vénétie on plante le saule, à cause de l'humidité du sol (XVI, 68). Quant à l'ormeau, on l'étête, et on en dispose les branches en étages; presque jamais l'arbre n'a plus de vingt pieds. Les étages com- 39
mencent à huit pieds du sol dans les coteaux et dans les terrains secs, à douze pieds dans les plaines et dans les terrains humides. Les bifurcations de l'arbre doivent regarder le midi, les branches qui en sortent être dressées comme des doigts; on a soin d'ébarber aussi les petits rameaux, pour qu'ils ne donnent pas d'ombre. L'intervalle convenable entre les arbres, si on laboure le sol, est de quarante pieds en avant et en arrière, et de vingt sur les côtés; si on ne laboure pas, de vingt pieds en tout sens. Un seul arbre soutient souvent dix ceps, et l'on blâme l'agriculteur qui en met moins de trois. Il ne 40
vaut rien de marier les ormeaux avant qu'ils ne soient forts; le prompt accroissement des vignes les tuerait. Il est nécessaire de planter les ceps dans des fosses de trois pieds, et de laisser entre eux et l'arbre une distance d'un pied. Ici point de dépense pour les maillots, pour bêcher ou pour fouir; car la culture sur hautain a cet avantage particulier, que semer des céréales dans le même terrain est avantageux à la vigne. En outre elle se défend par sa hauteur, et il n'est pas besoin, comme dans les vignobles ordinaires, pour la protéger contre les insultes des animaux, de faire la dépense d'un mur, d'une haie, ni même d'un fossé.

Dans la culture sur hautain, des procédés in- 41
diqués précédemment les seuls qui conviennent sont le plant vif et le provin : le provin est dou-

lato. Binas gemmas, nec amplius relinquito. Ex radicibus bene effodito. Et cave, radices ne saucies. Ita uti fuerit, ponito in scrobe aut in sulco, operitoque, et bene occulcato. Eodemque modo vineam statuito, alligato, flexatoque uti fuerat, crebroque fodito. Ocinum, quod in vinea seri jubet, antiqui appellabant pabulum, umbræ patiens, quod celerrime proveniat.

(XXIII.) Sequitur arbusti ratio, mirum in modum damnata Savernæ patri filioque, celebrata Scrofæ, vetustissimis
37 post Catonem, peritissimisque : ac ne a Scrofa quidem, nisi Italiæ, concessa : quum tam longo judicetur ævo, nobilia vina non nisi in arbustis gigni, et in his quoque laudatiora summis, sicut uberiora imis : adeo excelsitate proficitur. Hac ratione et arbores eliguntur. Prima omnium ulmus, excepta propter nimiam frondem atinia. Deinde populus nigra, eadem de causa, minus densa folio Non spernunt pleri-
38 que et fraxinum, ficumque, etiam oleam, si non sit umbrosa ramis Harum satus cultusque abunde tractatus est. Ante tricesimum sextum mensem attingi falce vetantur. Alterna servantur brachia : alternis putantur annis : sexto anno maritantur. Transpadana Italia, præter supra dictas, cornu, populo, tilia, acere, orno, carpino, quercu, arbustat agros. Venetia salice, propter uliginem soli. Et ulmus detruncata a medio in ramorum scamna digeritur, nulla fere xx pedum altiore arbore. Tabulata earum ab octavo pede 39
altitudinis dilatantur in collibus siccisque agris : a XII in campestribus et humidis. Meridianum solem spectare palmæ debent. Rami a projectu digitorum modo subrigi, tonsili in his tenuium quoque virgultorum barba, ne obumbrent. Intervallum justum arborum, si aretur solum, quadrageni pedes in terga frontemque, in latera viceni. Si non aretur, hoc in omnes partes. Singulis denas sæpe adnutriunt vites, damnato agricola minus ternis. Maritare, nisi validas, ini- 40
micum, enecante veloci vitium incremento. Serere tripedaneo scrobe necessarium distantes inter sese arboremque singulis pedibus. Nihil ibi malleolis atque pastinationi, nulla fodiendi impendia : utpote quum arbusti ratio hac peculiari dote præstet, quod in eodem solo seri fruges et vitibus prodest. Superque, quod vindicans se altitudo, non, ut in vinea, ad arcendas animalium injurias pariete, vel sepe, vel fossarum utique impendio muniri se cogat.

In arbusto e prædictis sola viviradicum ratio, item pro- 41

ble, comme nous l'avons dit. Le mode de provigner sur l'étage même dans des paniers est le plus approuvé, parce qu'il est le plus sûr contre les bestiaux. Le second mode consiste à coucher en terre le cep ou un sarment auprès de son arbre protecteur, ou auprès de l'arbre célibataire le plus voisin. On recommande de ratisser du côté de la tige mère ce qui est hors du sol, pour en empêcher la végétation. On ne met point en terre moins de quatre bourgeons pour prendre racine; on en laisse deux sur le bout hors de terre. La vigne sur hautain se plante dans un sillon long de quatre pieds, large de trois, et profond de deux et demi. Au bout de l'année, on coupe le provin jusqu'à la moelle, pour l'habituer peu à peu à ses racines; on retranche la tête de la tige, à deux bourgeons près. A la troisième année, on coupe complétement le provin et on l'enfonce plus profondément en terre, de peur que la coupure ne végète. Quant au plant vif, il faut l'enlever immédiatement après la vendange.

42 Dans ces derniers temps on a imaginé de planter près de l'arbre un dragon; c'est le nom qu'on donne à un vieux cep durci par plusieurs années : on le coupe de la plus grande longueur possible, on l'écorce dans les trois quarts de sa longueur, c'est-à-dire dans tout ce qu'on enterre (aussi on le nomme plant écorcé), on le couche dans le sillon; le reste est placé droit contre l'arbre : c'est le procédé le plus prompt pour avoir une vigne. Si la vigne ou le terrain est maigre, on est dans l'usage de la couper aussi près que possible du sol, jusqu'à ce que la racine se fortifie. De même on ne la plante pas couverte de rosée, ni pendant que le vent souffle du nord. La vigne elle-même doit regarder l'aquilon [nord-est], et les jeunes branches le midi.

Il ne faut pas se hâter de tailler la vigne nouvelle; mais il faut commencer par donner au bois la forme d'une couronne, et ne la tailler que quand la plante est forte. La vigne sur hautain est d'ordinaire en retard d'un an sur la vigne en treille (22). Il en est qui défendent absolument de la tailler avant qu'elle ne soit de la hauteur des arbres. A la première taille on la coupera à six pieds de terre, et au-dessous on laissera un rameau qui aura été forcé de naître de la courbure du bois. Ce rameau, après avoir été taillé, n'aura pas plus de trois bourgeons. Les branches qui en sortiront l'année suivante seront disposées sur les étages inférieurs, et chaque année on les fera monter aux étages supérieurs. On aura toujours soin de laisser une vieille branche dans chaque étage, et une jeune branche qui montera où l'on voudra. Du reste, dans toute taille on doit couper les branches qui viennent de produire, et, après avoir coupé de toutes parts les tendrons, faire courir les branches nouvelles sur les étages. En Italie on taille de manière que, les sarments de la vigne étant étendus le long des rameaux de l'arbre, l'arbre se trouve tout revêtu de pampre et les sarments de raisins; en Gaule, de manière que la vigne passe d'arbre en arbre; le long de la voie Émilienne, de manière que la vigne enlace le tronc (23) des ormes atiniens, mais en fuit le feuillage. 43 44

45 Quelques vignerons inhabiles suspendent la vigne avec un lien au-dessous des branches de l'arbre, c'est lui nuire et l'étouffer; il faut la maintenir avec un lien d'osier, et non l'étreindre. Bien plus, dans les lieux où le saule abonde, on préfère comme plus souples les liens qu'il fournit : les Siciliens emploient l'herbe qu'ils nomment ampelodesmos; la Grèce entière se sert du jonc, du sou-

paginum, et hæc gemina, ut diximus. Qualorum in ipso tabulato maxime probata, quoniam a pecore tutissima est. Altera, deflexa vite, vel palmite juxta suam arborem, aut circa proximam cœlibem. Quod supra terram est e matre, radi jubetur, ne fruticet. In terra non pauciores gemmæ quatuor obruuntur ad radicem capiendam : extra in capite binæ relinquuntur. Vitis in arbusto quatuor pedes in longo constat, omni sulco tres lato, alto duos cum semipede. Post annum propago inciditur ad medullam, ut paulatim radicibus suis assuescat : caulis a capite ad duas gemmas reciditur : tertio totus mergus absciditur, reponiturque altius in terram, ne ex reciso frondeat. Tolli viviradix a vindemia protinus debet.

42 Nuper repertum, draconem serere juxta arborem : ita appellamus palmitem emeritum, pluribusque induratum annis. Hunc præcisum quam maxima amplitudine, tribus partibus longitudinis deraso cortice, quatenus obruatur (unde et rasilem vocant), deprimere sulco, reliqua parte ad arborem erecta : ocyssimum in vite. Si gracilis sit vitis aut terra, usitatum est quam proxime solum decidi, donec firmetur radix : sicut neque roscidam seri, neque a septemtrionis flatu. Vites Aquilonem spectare debent ipsæ, palmites autem earum meridiem.

43 Non est festinandum ad putationem novellæ : sed primo in circulos materies colligenda, nec nisi validæ putatio admovenda : seriora fere anno ad fructum arbusta, quam vitis jugata. Sunt qui omnino putari vetant, priusquam arborum longitudinem adæquaverit. Prima falce sex pedes a terra recidatur, flagello infra relicto, et nasci coacto incurvatione materiæ. Tres ei gemmæ, non amplius, deputato supersint. Ex his emissi palmites proximo anno imis ingerantur scamnis, ac per singulos annos ad superiora scandant, relicto semper duramento in singulis tabulatis, et emissario uno, qui subeat, usque quo placuerit. De cætero putatione omni, flagella quæ proxime tulerunt, recidantur : nova circumcisis undique capreolis spargantur in tabulatis. Vernacula putatio dejectis per ramos vitium crinibus, circumvestit arborem crinesque ipsos uvis : Gallica in traduces porrigitur : Æmiliæ viæ in ridicas atiniarum ambitu, frondem earum fugiens. 44

45 Est quorumdam imperitia sub ramo vitem vinculo suspendendi, suffocante injuria : contineri debet vimine, non arctari. Quin immo etiam quibus salices supersunt, molliore hoc vinculo facere malunt, herbaque Siculi, quam vocant ampelodesmon : Græcia vero universa junco, cypero, ulva. Liberat am quoque vinculo per aliquot dies

chet, et d'herbes de marais. A la vigne délivrée de ses liens on doit permettre d'être vagabonde pendant quelques jours, de s'éparpiller en désordre, et de se reposer sur le sol, que pendant une
46 année entière elle n'a pu que regarder. De même que les bêtes de somme après l'attelage et les chiens après une course aiment à se vautrer, de même la vigne aime à étendre ses bras. L'ormeau lui-même, délivré du poids qui le chargeait, se réjouit et semble respirer. Il n'est rien, dans l'œuvre de la nature, qui (témoin les jours et les nuits) ne désire certaines alternatives de vacances : c'est pour cela qu'on défend de tailler la vigne aussitôt après la vendange, et quand elle est encore fatiguée d'avoir produit le fruit. Après la taille, il faut la rattacher en un autre point, car la trace circulaire du lien se fait voir; et il n'est
47 pas douteux qu'elle en a souffert. Dans la culture gauloise, on fait courir des deux côtés deux sarments, si les arbres sont éloignés de quarante pieds; quatre sarments, si l'intervalle est de vingt pieds; on les unit à leur rencontre, et confondus on les attache ensemble, en ayant soin de les fortifier de baguettes subsidiaires s'ils sont trop faibles. Dans le cas où les sarments trop courts ne peuvent se rencontrer, l'espace intermédiaire est rempli par un crochet qui les fait communiquer avec l'arbre qui les désire. On avait coutume de couper à deux ans, le sarment à conduire; en effet, à des vignes vieilles il vaut mieux donner du temps pour qu'elles fassent le trajet, à moins qu'elles (24) n'aient une grosseur suffisante : d'ailleurs, il est avantageux de favoriser le développement de ce qui doit être un dragon.

48 Une autre méthode qui tient le milieu entre la précédente et le provin consiste à coucher en terre une vigne entière, à fendre avec des coins la souche en portions que l'on met dans autant de sillons, en soutenant ces grêles segments avec des échalas attachés autour, et sans couper les pampres qui s'échappent des côtés. Les vignerons de Novare, non contents des sarments qui courent d'arbre en arbre, et du grand nombre de rameaux, font passer en outre la vigne sur des fourches plantées à cet effet; genre de culture qui, joint aux défauts du sol, donne de l'âpreté
au vin. Autre faute (celle-là est du fait des Var- 49
racins (25) auprès de Rome) : on ne taille que de deux années l'une les vignes; non que cela soit avantageux au vignoble, mais c'est qu'en raison du vil prix du vin les dépenses dépasseraient les produits. A Carséole on prend un terme moyen : on se borne à retrancher les parties de la vigne cariées, et commençant à se dessécher; on laisse le reste produire du raisin; on la décharge d'un poids inutile, et toute la nourriture qu'on lui donne, c'est de la tailler rarement. Mais, avec une telle culture, la vigne, à moins d'être dans un sol gras, dégénère en sauvageon.

Les vignobles sur hautain demandent à être la- 50
bourés très-profondément, quoique les céréales qu'on y sème n'exigent pas un aussi profond labour. On n'est pas dans l'usage de les épamprer, et c'est autant de moins sur la main-d'œuvre. On taille les arbres en même temps que la vigne, et on les éclaircit en ôtant les rameaux inutiles, et qui consumeraient la nourriture. Nous avons dit (XVII, 16) qu'il ne fallait pas que les surfaces coupées regardassent le septentrion ou le midi; il serait bon aussi qu'elles ne regardassent pas le couchant. Ces plaies sont longtemps douloureuses et d'une difficile guérison, quand elles sont exposées à un excès de froid ou de chaleur. Un vignoble sur hautain offre plus de facilités qu'un autre, car il y est aisé de cacher certains

vagari, et inconditam spargi, atque in terra, quam per to-
46 tum annum spectaverit, recumbere. Namque ut veterina a jugo, et canes a cursu volutatio juvat, ita tum et vitium porrigi lumbos. Arbor quoque ipsa gaudet assiduo levata onere, similis respiranti. Nihilque est in opere naturæ, quod non exemplo dierum noctiumque aliquas vices feriarum velit. Ob id protinus a vindemia putari, et lassas etiamnum fructu edito, improbatur. Putatæ rursus alligentur alio loco : namque orbitas vinculi sentiunt, vexatione
47 non dubia. Traduces Gallica cultura bini utrimque lateribus, si pars quadrageno distet spatio : quaterni, si viceno : inter se obvii miscentur, alliganturque una conciliati, virgultorum comitatu obiter rigorati qua deficiant : aut si brevitas non patiatur ipsorum, adalligato protenduntur in viduam arborem unco. Traducem bimum præcidere solebant. Oneratis enim vetustate melius donare tempus, ut transilem faciant, ni largiatur crassitudo : alias utile toros futuri draconis pasci.

48 Unum etiamnum genus est medium inter hoc et propaginem : totas supplantandi in terram vites, cuneisque findendi, et in sulcos plures simul ex una propagandi, gracilitate singularum firmata circumligatis hastilibus, nec recisis qui a lateribus excurrant pampinis. Novariensis agricola traducum turba non contentus, nec copia ramorum, impositis etiamnum patibulis palmites circumvolvit. Itaque præter soli vitia, cultura quoque torva fiunt vina.
Alia culpa juxta Urbem Varracinis, quæ alternis putantur 49
annis : non quia id viti conducat, sed quia vilitate, reditum impendia exsuperant. Medium temperamentum in Carseolano sequuntur : cariosasque tantum vitis partes, incipientesque inarescere deputando, cæteris ad uvam relictis, detracto onere supervacuo, pro nutrimento omni est raritas vulneris. Sed nisi pingui solo talis cultura degenerat in labruscam.

Arbusta arari quam altissime desiderant, etsi tantum 50
frumenti ratio non exigit. Pampinari ea non est moris : et hoc compendium operæ. Deputantur cum vite pariter interlucata densitate ramorum qui sint supervacui, et absumant alimenta. Plagas ad septemtriones, aut ad meridiem spectare vetuimus : melius, si neque in occasus solis. Diu dolent talia quoque hulcera, et difficile sanescunt, algendo nimis, æstuandove. Non eadem in vite,

côtés, et de tourner les plaies où l'on veut. Lorsque la coupure des arbres regarde en haut (XVII, 37, 8), il faut y pratiquer des espèces de rigoles, pour que l'eau n'y séjourne pas.

1 XXXVI. Il faut donner à la vigne des échalas qu'elle saisira, et qui, s'ils sont plus grands qu'elle, la feront monter. (XXIV.) On assure que les treilles (XIV, 3) de bonne qualité doivent être taillées aux Quinquatries (fêtes de Minerve) (XVIII, 56), et celles dont on veut garder le raisin, au décours de la lune. On assure que celles qui ont été taillées à l'époque de la conjonction de la lune ne sont attaquées par aucun insecte. Dans un autre système on pense qu'il faut les tailler de nuit pendant la pleine lune, quand cet astre est dans le Lion, le Scorpion, le Sagittaire et le Taureau, et qu'en général il faut les planter pendant la lune pleine, ou tout au moins pendant le croissant. En Italie dix vignerons suffisent à la culture de cent jugères de vignoble (25 hectares).

1 XXXVII. Après avoir suffisamment parlé de la plantation et de la culture des arbres (car nous avons amplement traité du palmier (XIII, 6) et du cytise (XIII, 47) à propos des végétaux exotiques), nous allons, pour ne rien omettre, nous occuper des autres détails de leur histoire naturelle, qui ont de grands rapports avec tout ce qui précède. Les arbres sont sujets aussi à des maladies : quel être engendré est exempt de ces maux ? A la vérité, on dit que les affections des arbres sauvages ne sont pas mortelles, et qu'ils ne craignent que la grêle pendant le bourgeonnement ou la floraison; qu'il leur arrive encore d'être grillés par un excès de chaleur, ou par un vent glacial survenant à contre-temps : car, ainsi que nous l'avons dit (XVII, 2, 1), des froids venus à
2 propos sont utiles. Quoi donc, dira-t-on, le froid ne fait-il pas périr la vigne? Oui sans doute, et c'est cela même qui fait reconnaître le défaut du terroir; car la vigne ne meurt de froid que dans un terrain froid. En hiver, nous aimons la froidure du ciel, non celle du terrain; et ce ne sont pas les arbres les plus faibles qui périclitent en hiver par la gelée, ce sont les plus grands. Dans ceux qui en ont souffert, la cime est la première partie qui se sèche, attendu que l'humidité condensée par le froid n'a pu y parvenir.

Parmi les maladies les unes sont communes à 3
tous les arbres, les autres particulières à des espèces. Les maladies communes sont les vers, la sidération et les douleurs des membres, qui produisent la débilité des parties. Faisant partager aux misères des végétaux les noms des misères des hommes, nous disons des corps mutilés, des yeux de bourgeons brûlés, et beaucoup d'expressions semblables ; nous disons qu'ils sont affectés de faim et d'indigestion, suivant la quantité d'humeur; quelques-uns même le sont d'obésité: ainsi tous les arbres résineux, quand ils ont trop de graisse, sont affectés de la maladie appelée teda (XVI, 19); et quand les racines commencent aussi à devenir grasses, ils périssent, comme les animaux, par trop de graisse. Quelquefois aussi des maladies pestilentielles sévissent sur des espèces, ainsi que parmi les hommes elles sévissent tantôt sur les esclaves, tantôt sur le peuple des villes, tantôt sur celui des campagnes.

Les arbres sont plus ou moins sujets aux vers; 4
toutefois presque tous en sont attaqués; et des oiseaux (X, 20) reconnaissent l'existence de ces insectes par le son que rend l'écorce creuse. Au reste, ces vers sont devenus un objet recherché sur les tables. Les gros vers du rouvre figurent

quæ in arbustis, libertas : quoniam certa latera est facilius abscondere, et detorquere, quo velis, plagas In arborum tonsura supiniore velut calices faciendi, ne consistat humor.

1 XXXVI. Viti adminicula addenda, quæ scandat apprehensa, si majora sint. (XXIV.) Vitium generosarum pergulas Quinquatribus putandas, et quarum servare uvas libeat, decrescente luna tradunt. Quæ vero interlunio sint putatæ, nullis animalium obnoxias esse. Alia ratione plena luna noctu tondendas, quum sit ea in Leone, Scorpione, Sagittario, Tauro : atque in totum serendas plena, aut crescente utique, censent. Sufficiunt in Italia cultores deni in centena jugera vinearum.

1 XXXVII. At abunde satu cultuque arborum tractato, quoniam de palmis ac cytiso in peregrinis arboribus affatim diximus, ne quid desit, indicanda reliqua natura sit, magnopere pertinens ad omnia ea. Infestantur namque et arbores morbis. Quid enim genitum caret his malis? Et silvestrium quidem perniciosos negant esse, vexarique tantum grandine in germinatione aut flore. Aduri quoque fervore, aut flatu frigidiore, præpostero die : quoniam
2 suo frigora etiam prosunt, ut diximus. Quid ergo? non et vites algore intereunt? Hoc quidem est, quo deprehendatur soli vitium, quoniam non evenit, nisi in frigido. Itaque per hiemes cæli rigorem probamus, non soli. Nec infirmissimæ arbores gelu periclitantur, sed maximæ : vexatisque ita cacumina prima inarescunt, quoniam præstrictus gelu non potuit eo pervenire humor.

Arborum quidam communes morbi, quidam privati 3
generum Communis vermiculatio est, sideratio, ac dolor membrorum, unde partium debilitas : societate nominum quoque cum hominum miseriis; trunca dicimus certe corpora, et oculos germinum exustos, ac multa simili sorte. Itaque laborant et fame, et cruditate, quæ fiunt humoris quantitate. Aliquæ vero et obesitate : ut omnia quæ resinam ferunt, nimia pinguitudine in tedam mutantur : et quum radices quoque pinguescere cœpere, intereunt, ut animalia, nimio adipe : aliquando et pestilentia per genera, sicut inter homines, nunc servitia, nunc plebs urbana, vel rustica.

Vermiculantur magis minusve quædam, omnes tamen 4
fere : idque aves cavi corticis sono experiuntur. Jam quidem et hoc in luxuria esse cœpit : prægrandesque roborum delicatiore sunt in cibo : cossos vocant; atque etiam

parmi les mets délicats; on les nomme cosses (XI, 38; XXX, 39, 3); on va même jusqu'à les engraisser de farine et à les élever (26). Les poiriers, les pommiers et les figuiers sont les arbres que les vers attaquent le plus; ils attaquent moins les arbres amers et odoriférants. Des vers qui existent sur le figuier, les uns naissent de l'arbre même, les autres sont produits par le ver appelé céraste (XVI, 80): cependant tous se transforment en cérastes; ils font entendre un petit son aigu. Le sorbier est infesté de vermisseaux roux et velus qui le font mourir. Le néflier, dans la vieillesse, est sujet aussi à cette maladie.

5 La sidération dépend tout entière du ciel; par conséquent il faut ranger dans cette classe la grêle, la bruine, et les dommages causés par la gelée blanche. La bruine tombant sur les pousses encore tendres que la chaleur du printemps invite et qui se hasardent à partir, brûle les jeunes bourgeons pleins de lait; c'est ce que dans la fleur on appelle charbon. La gelée blanche est plus dangereuse encore; car tombée elle persiste, elle gèle; et il n'est pas même de vent pour la chasser, vu qu'elle ne se produit que par un temps
6 calme et serein. Toutefois, ce qui est le propre de la sidération, c'est au lever de la Canicule l'ardeur et la sécheresse, qui tuent les greffes et les jeunes arbres, particulièrement le figuier et la vigne. L'olivier, outre les vers auxquels il est sujet comme le figuier, est attaqué en outre du clou, qu'on appelle aussi champignon ou cupule; c'est une espèce de coup de soleil. Caton (*De re rust.*, VI) assure que la mousse rouge (XV, 6) lui est nuisible également. Une trop grande fertilité nuit aussi la plupart du temps à la vigne et à l'olivier. La gale est commune à tous les arbres. L'impétigo et les limaçons qui naissent sur l'écorce sont des maladies particulières aux figuiers; non partout, car il est certaines maladies affectées même à des localités.

L'arbre est, comme l'homme, sujet à des mala- 7
dies goutteuses, et de deux espèces aussi. En effet, ou le mal se jette sur les pieds, c'est-à-dire sur les racines, ou il se jette sur les doigts, c'est-à-dire sur les extrémités de la cime les plus éloignées de la tige. Les parties ainsi affectées se dessèchent. Les Grecs ont une dénomination propre pour l'une et l'autre affection (σφακελισμὸς et κράδος). Dans les deux cas, il y a d'abord douleur, puis amaigrissement et fragilité des parties, puis marasme et mort, les sucs n'étant pas pompés ou n'étant pas transmis. Les figuiers y sont les plus exposés. Le figuier sauvage est exempt de toutes les affections que nous avons énumérées jusqu'à présent. La gale est produite par des rosées gluantes, après le lever des Pléiades; car si elles sont ténues, elles lavent l'arbre sans y engendrer la gale; les figues vertes tombent si les pluies ont été trop abondantes. Les figuiers souffrent encore du trop d'humidité des racines.

Outre les vers et la sidération, la vigne est 8
sujette à une maladie particulière des articulations (nœuds), que trois causes produisent: la première cause est la destruction des bourgeons par la violence des tempêtes; la seconde, selon Théophraste, les coupures regardant en haut (XVII, 35, 50); la troisième, les froissements dus à une culture malhabile. Toutes ces causes se font sentir dans les articulations. Dans la catégorie de la sidération il faut ranger la coulure, quand la vigne défleurit, ou l'endurcissement (XVIII, 69, 8) des grains de raisin avant qu'ils aient grossi. Les vignes deviennent malades aussi par le froid qui en grille les bourgeons, lors-

farina saginati, hi quoque altiles fiunt. Maxime autem arborum hoc sentiunt piri, mali, fici: minus, quæ amaræ sunt et odoratæ. Eorum qui in ficis exsistunt, alii nascuntur ex ipsis: alios parit, qui vocatur cerastes: omnes tamen in cerasten figurantur, sonumque edunt parvuli stridoris. Et sorbus arbor infestatur vermiculis rufis et pilosis, atque ita emoritur. Mespilus quoque in senecta obnoxia ei morbo est.

5 Sideratio tota e cælo constat. Quapropter et grando in his causis intelligi debet: et carbunculatio, et quod pruinarum injuria evenit. Hæc enim verno tepore invitatis, et erumpere audentibus satis mollibus insidens, adurit lactescentes germinum oculos, quod in flore carbunculum vocant. Pruinæ perniciosior natura, quoniam lapsa persidet, gelatque, ac ne aura quidem ulla depellitur, quia
6 non fit nisi immoto aere et sereno. Proprium tamen siderationis est, sub ortu Canis siccitatum vapor, quum insitæ ac novellæ arbores moriuntur, præcipue ficus, et vites. Olea præter vermiculationem, quam æque ac ficus sentit, clavum etiam patitur, sive fungum placet dici, vel patellam. Hæc est solis exustio. Nocere tradit Cato et muscum rubrum. Nocet plerumque vitibus atque oleis et nimia fertilitas. Scabies communis omnium est. Impetigo, et quæ adnasci solent, cochleæ, peculiaria ficorum vitia: nec ubique: sunt enim quædam ægritudines et locorum.

Verum ut homini nervorum cruciatus, sic et arbori, ac 7
duobus æque modis. Aut enim in pedes, hoc est, radices, irrumpit vis morbi: aut in articulos, hoc est, cacuminum digitos, qui longissime a toto corpore exeunt. Inarescunt ergo: et sunt apud Græcos sua nomina utrique vitio. Undique primo dolor, mox et macies earum partium fragilis, postremo tabes, morsque, non intrante succo, aut non perveniente: maximeque id fici sentiunt. Caprificus omnibus immunis est, quæ adhuc diximus. Scabies gignitur roribus lentis post Vergilias. Nam si rariores fuere, perfundunt arborem, non scalpunt scabie. Et grossi cadunt, si vel imbres nimii fuere. Alio modo ficus laborat radicibus madidis.

Vitibus præter vermiculationem et siderationem mor- 8
bus peculiaris articulatio, tribus de causis: una, vi tempestatum germinibus ablatis: altera, ut notavit Theophrastus, in supinum excisis: tertia, culturæ imperitia læsis. Omnes enim earum injuriæ in articulis sentiuntur. Siderationis genus est in his deflorescentibus, roratio: aut quum acini, priusquam crescant, decoquuntur in callum. Ægrotant et quum alsere, læsis uredine attonsarum oculis.

9 qu'elles viennent d'être taillées. Une chaleur intempestive leur nuit également; car tout subsiste par une certaine mesure, par un certain tempérament. Des maladies encore sont dues à la faute des vignerons, et lorsqu'ils serrent trop la vigne, comme nous l'avons dit (XVII, 35, 45), et quand, en bêchant, ils l'endommagent d'un coup maladroit, et quand, laboureurs imprudents, ils en luxent les racines ou enlèvent l'écorce de la tige. On y cause aussi des contusions en se servant d'une serpe mal aiguisée. Toutes ces lésions les rendent plus sensibles au froid et à la chaleur, parce que toute influence nuisible du dehors pé-
10 nètre dans la plaie. Le pommier, surtout celui qui donne des pommes douces, est de complexion très-faible. Dans quelques arbres l'affaiblissement amène la stérilité, et non la mort; ainsi quand on étête un pin ou un palmier, ils deviennent stériles, mais ne meurent pas. Quelquefois les fruits eux-mêmes sont malades, indépendamment de l'arbre, par exemple quand, aux époques nécessaires, il y a eu défaut ou excès de pluie, de chaleur ou de vent; ils tombent alors, ou se détériorent. L'accident le plus funeste pour la vigne et l'olivier, c'est qu'ils soient, lors de la défloraison, frappés par la pluie; car le fruit coule en même temps.

11 La pluie fait naître aussi les chenilles, animal redoutable qui ronge le feuillage ou la fleur, même des oliviers, comme à Milet, et qui laisse dans un état hideux l'arbre dévoré. Ce fléau est produit par une chaleur humide et douce; il est remplacé par un autre quand il survient un soleil ardent qui, brûlant les chenilles, ne fait que changer la nature du mal. Il est encore une affection particulière aux oliviers et aux vignes; on la nomme toile d'araignée : des espèces de toiles enveloppent le fruit et l'étouffent. Certains vents grillent spécialement les olives et les raisins, sans toutefois épargner les autres fruits. Les 12
fruits eux-mêmes, tels que la pomme, la poire, la nèfle et la grenade, sont piqués en certaines années, indépendamment de l'arbre. Dans l'olive deux résultats sont possibles : si le ver naît sous la peau, il détruit le fruit; il l'augmente s'il naît dans le noyau même, qu'il ronge. Les pluies qui surviennent après le lever d'Arcturus (XVIII, 74) empêchent les vers de naître sous la peau; venant avec le vent du midi, elles engendrent ces vers, même dans la chair des olives, qui, mûrissant, sont alors très-sujettes à tomber. Cela arrive surtout dans les lieux arrosés, et il faut rejeter ces olives, même lorsqu'elles ne sont pas tombées. Il est encore des moucherons nuisibles à certaines espèces, par exemple au gland et à la figue. Ces moucherons semblent naître d'une humeur placée sous l'écorce, et qui est douce alors. Voilà à peu près toutes les maladies des arbres.

On ne donnera pas proprement le nom de ma- 13
ladies à certaines influences temporaires ou locales qui causent immédiatement la mort, par exemple quand l'arbre est attaqué par le dessèchement, par la brûlure ou par quelque vent particulier à une localité; tels sont l'Atabule (vent de nord-ouest) en Apulie, l'Olympias (II, 46) dans l'Eubée. En effet, ces vents, s'ils soufflent vers le solstice d'hiver, brûlent et dessèchent par le froid les arbres, au point de ne pouvoir plus être ranimés par la chaleur du soleil. Les arbres plantés dans les vallées et le long des rivières sont exposés à ces accidents, surtout la vigne, l'olivier, le figuier. Quand cela arrive, on s'en aperçoit dès l'époque du bourgeonnement,

9 Et calore hoc evenit intempestivo : quoniam omnia modo constant, certoque temperamento. Fiunt et culpa vites colentium, quum præstringuntur, ut dictum est : aut circumfossor injurioso ictu verberavit : vel etiam subarator imprudens luxavit radices, corpusve desquamavit. Est et quædam contusio falcis hebetioris. Quibus omnibus causis difficilius tolerant frigora aut æstus : quoniam in hulcus
10 penetrat omnis a foris injuria. Infirmissima vero malus, maximeque quæ dulcis est. Quibusdam debilitas sterilitatem, non necem, affert : ut si quis pino cacumen auferat, vel palmæ : sterilescunt enim, nec moriuntur. Ægrotant aliquando et poma ipsa per se sine arbore, si necessariis temporibus imbres, aut tepores, vel afflatus defuere, aut contra abundavere : decidunt enim, aut deteriora fiunt. Pessimum est inter omnia, quum deflorescentem vitem et oleam percussit imber, quoniam simul defluit fructus.
11 Sunt ex eadem causa nascentes et erucæ, dirum animal, eroduntque frondem, aliæ florem, olivarum quoque, ut in Mileto : ac depastam arborem turpi facie relinquunt. Nascitur hoc malum tepore humido, et lento. Fit aliud ex eodem, si sol acrior insequutus inussit ipsum vitium, ideoque mutavit. Est etiamnum peculiare olivis et vitibus (araneum vocant), quum veluti telæ involvunt fructum, et absumunt. Adurunt et flatus quidam eas maxime, sed et alios fructus. Vermiculationem et poma ipsa per se 12
quibusdam annis sentiunt, mala, pira, mespila, punica. In oliva ancipiti eventu, quando sub cute nati fructum adimunt : augent, si in ipso nucleo fuere erodentes eum. Gigni illos prohibent pluviæ, quæ fiunt post Arcturum : eædem si Austrinæ fuere, generant, in drupis quoque, quæ maturescentes tum sunt præcipue caducæ. Id riguis magis evenit, etiamsi non cecidere, fastidiendis. Sunt et culicum genera aliquibus molesta, ut glandibus, fico, qui videntur ex humore nasci, tunc dulci, subdito corticibus. Et ægrotatio quidem fere in his est.

Quædam temporum causæ, aut locorum, non proprie di- 13
cantur morbi, quoniam protinus necant : sicut tabes quum invasit arborem, aut uredo, vel flatus alicujus regionis proprius, ut est in Apulia Atabulus, in Eubœa Olympias. Hic enim, si flavit circa brumam, frigore exurit arefaciens, ut nullis postea solibus recreari possint. Hoc genere convalles et apposita fluminibus laborant, præcipueque vitis, olea, ficus. Quod quum venit, detegitur statim in germinatione : in oliva tardius : sed in omnibus signum est revi-

plus tard dans l'olivier : dans tous, si les feuilles tombent c'est un signe qu'ils reprendront; autrement, ceux qu'on croirait avoir survécu
14 meurent. Quelquefois les feuilles qui se sont fanées reverdissent. D'autres arbres du nord, par exemple du Pont, de la Phrygie, souffrent du froid ou de la gelée, quand le froid ou la gelée durent quarante jours après le solstice d'hiver. En ces contrées et partout ailleurs, une forte gelée, si elle survient immédiatement après la fructification, tue même en peu de jours.

15 Les lésions qui sont du fait des hommes constituent la seconde catégorie. La poix, l'huile, la graisse, sont nuisibles aux arbres, surtout aux jeunes. On tue les arbres en enlevant un anneau circulaire de l'écorce, excepté le liége (XVI, 13), auquel cette opération fait même du bien; car l'écorce en s'épaississant l'étreint et l'étouffe. L'adrachné (XIII, 40) n'en souffre pas non plus, pourvu qu'on n'entame pas en même temps le bois. Au reste, le cerisier, le tilleul, la vigne perdent l'écorce; non pas l'écorce essentielle à la vie, et la plus voisine du tronc, mais celle qui tombe à mesure qu'une autre se forme au-dessous.
16 Dans quelques arbres l'écorce est naturellement crevassée; tel est le platane. Sur le tilleul l'écorce repousse, peu s'en faut, tout entière. Aussi, pour les arbres dont l'écorce est susceptible de cicatrisation, on emploie la boue et le fumier; et ces remèdes réussissent quelquefois, quand il ne survient pas subséquemment un excès de froid ou de chaud. A l'aide de ces moyens, la mort de certains arbres est retardée, par exemple pour le rouvre et le chêne. La saison a aussi de l'influence : si on écorce le sapin et le pin quand le soleil traverse le Tauréau ou les Gémeaux, époque de leur bourgeonnement, ils meurent aussitôt; en hiver, ils résistent plus longtemps à la même lésion. Il en est de même de l'yeuse, du rouvre et du chêne. Si on n'écorce circulairement les arbres susdits que dans un espace étroit ils n'en souffrent pas; mais plus faibles et venus dans un sol maigre ils périssent à la suite d'un écorcement, même opéré d'un seul côté. L'étêtement 17
a le même résultat pour le cyprès, le faux sapin et le cèdre; ils meurent si on en coupe ou brûle la tête. La dent des bêtes ne cause pas moins de dommage. Varron rapporte même (*De re rust.*, I, 2), comme nous l'avons dit (VIII, 76, et XV, 8), que l'olivier seulement léché par une chèvre devient stérile. Broutés, quelques arbres meurent; d'autres se détériorent seulement, tel est l'amandier : l'amande de douce devient amère; d'autres en sont améliorés, comme à Chios le poirier nommé phocidien. Nous avons dit (XIII, 9, 1; XVII, 30, 8) quels arbres se trouvaient bien de l'étêtement. Fendre le tronc cause la mort de la plupart, excepté de la vigne, du pommier, du figuier et du grenadier. Pour en faire périr quelques-uns il suffit même d'une plaie; le figuier et tous les arbres résineux méprisent cette lésion. La section des racines cause la mort, et cela n'est nullement étonnant; la plupart même périssent quand on a coupé non toutes les racines, mais les plus grosses et les plus essentielles à la vie.

Les arbres se tuent réciproquement (XVI, 47) 18
par leur ombre, ou par l'épaisseur de leur feuillage, ou en s'enlevant la nourriture. Le lierre tue en étreignant (XVI, 62). Le gui est loin d'être avantageux; et la plante que les Grecs nomment halimos (*atriplex halimus*, L.) donne la mort au cytise. Certaines plantes ne tuent pas, il est vrai, mais détériorent par leur odeur et le mélange de leur suc; telle est l'action que le raifort (XIX, 26)

vescendi, si folia amisere : alioqui, quas putes prævaluisse,
14 emoriuntur. Nonnumquam inarescunt folia, eademque revivescunt. Aliæ in septemtrionalibus, ut Ponto, Phrygia, frigore aut gelu laborant, si post brumam continuavere XL diebus. Et ibi autem, et in reliquis partibus, si protinus editis fructibus gelatio magna consequuta est, etiam paucis diebus necat.

15 Quæ injuria hominum constant, secundas habent causas. Pix, oleum, adeps inimica præcipue novellis. Cortice in orbem detracto necantur, excepto subere, qnod sic etiam juvatur : crassescens enim præstringit et strangulat. Nec adrachne offenditur, si non simul incidatur et corpus. Alioquin et cerasus, et tilia, et vitis corticem mittunt, sed non vitalem, nec proximum corpori; verum eum, qui sub-
16 nascente alio expellitur. Quarumdam natura rimosus cortex, ut platanis. Tiliæ renascitur paulo minus quam totus. Ergo his, quarum cicatricem trahit, medentur luto fimoque. Et aliquando prosunt, si non vehementior frigorum aut calorum vis sequuta est. Quædam tardius ita moriuntur, ut robora et quercus. Refert et tempus anni. Abieti enim et pino si quis detraxerit, sole Taurum vel Geminos transeunte quum germinant, statim moriuntur. Eamdem injuriam hieme passæ diutius tolerant. Similiter ilex, et robur, et quercus. Quæ si angusta decorticatio fuit, nihil nocetur supra dictis. Infirmiores quidem et in solo gracili, vel ab una tantum parte detractus interimit. Similem et decacuminatio rationem habet, cupressi, piceæ, cedri : hæ enim, detracto cacumine aut ignibus adusto, 17
intereunt. Similem et depastio animalium. Oleam quidem etiam si lambat capra, sterilescere, auctor est Varro, ut diximus. Quædam hac injuria moriuntur : aliqua deteriora tantum fiunt, ut amygdalæ : ex dulcibus enim transfigurantur in amaras. Aliqua vero etiam utiliora; ut apud Chios pirus, quam Phocida appellant. Nam detruncatio diximus quibus prodesset. Intereunt pleraque et fissa stirpe, exceptis vite, malo, fico, punica : quædam vel ab hulcere tantum. Ficus hanc injuriam spernit, et omnia quæ resinam gignunt. Radicibus amputatis mori, minime mirum est. Pleræque tamen non omnibus, sed maximis, aut quæ sunt inter illas vitales abscissis moriuntur.

Necant invicem inter sese umbra, vel densitate, atque 18
alimenti rapina. Necat et edera vinciens. Nec viscum prodest; et cytisus necatur eo, quod halimon vocant Græci. Quorumdam natura non necat quidem, sed lædit odore, aut succi mixtura : ut raphanus, et laurus, vitem. Olfactrix enim intelligitur, et tangi odore mirum

et le laurier exercent sur la vigne. La vigne, en effet, a pour ainsi dire de l'odorat, et les odeurs l'affectent d'une façon singulière; aussi quand elle en est voisine elle se détourne, recule, et fuit une exhalaison ennemie. C'est cette observation qui a suggéré à Androcyde son remède contre l'ivresse, et lui a fait prescrire de manger du raifort. La vigne hait encore le chou et toute espèce de légumes; elle hait aussi le coudrier, triste et maladive si ces plantes ne sont pas loin d'elle. Le nitre, l'alun, l'eau de mer chaude, les cosses de fèves ou d'ers, sont pour la vigne les poisons les plus actifs.

1 XXXVIII. (xxv.) Parmi les maux qui affectent les arbres rangeons aussi les monstruosités. On a vu des arbres qui n'avaient jamais eu de feuilles, une vigne et un grenadier dont le fruit adhérait au tronc, et non aux pousses ou aux branches; une vigne qui portait du raisin sans avoir de feuilles, et des oliviers dont les feuilles tombaient tandis que les olives restaient. Il y a aussi des merveilles fortuites : un olivier complétement brûlé repoussa; en Béotie, des figuiers rongés par les sauterelles (xxix, 29) bourgeonnèrent de nouveau. Les arbres changent aussi de couleur, et de noirs ils deviennent blancs : ce n'est pas toujours un prodige; cela se voit surtout sur ceux qui proviennent de graines : ainsi le peuplier blanc devient peuplier noir. Quelques-uns pensent que le sorbier transplanté en
2 un lieu plus chaud cesse de produire. Mais ce qui est un prodige, c'est que des fruits acerbes se changent en fruits doux, et des fruits doux en fruits acerbes; ainsi le sauvageon devient figuier, et réciproquement. C'est un présage funeste quand il y a détérioration, par exemple quand l'olivier cultivé devient olivier sauvage, quand le raisin blanc et la figue blanche deviennent noirs, et, comme à Laodicée, quand à l'arrivée de Xerxès un platane se changea en olivier. Le livre d'Aristandre, chez les Grecs, fourmille de pareils prodiges, et nous dispense d'en rapporter davantage : nous avons en latin les Mémoires de C. Épidius, où l'on trouve que des arbres ont même parlé. Dans le territoire de Cumes, un ar- 3
bre, et ce fut un présage menaçant, s'enfonça peu avant les guerres civiles du grand Pompée; quelques branches seulement paraissaient au-dessus du sol. On trouva dans les livres sibyllins qu'il y aurait carnage d'hommes, et que ce carnage serait d'autant plus grand qu'il serait plus près de Rome. Un autre genre de prodiges est la naissance d'un arbre en lieu extraordinaire, par exemple sur la tête d'une statue, sur un autel, ou sur un autre arbre. Un figuier poussa sur un laurier à Cyzique, avant le siége de cette ville [par Mithridate]. Semblablement à Tralles un palmier 4
naquit sur le piédestal de la statue du dictateur César, vers le temps de sa guerre civile. A Rome, dans le Capitole, un palmier qui naquit, lors de la guerre de Persée, sur la tête de la statue de Jupiter (27), présagea la victoire et le triomphe; renversé par des tempêtes, il fut remplacé dans le même lieu par un figuier, lors du recensement fait par les censeurs M. Messala et C. Cassius (an de Rome 600), époque à laquelle, selon Pison, auteur grave, la pudicité a péri. Au-dessus de tous les prodiges dont on a jamais ouï parler, nous mettrons celui qui s'est opéré de notre temps, lors de la chute de l'empereur Néron, dans le territoire des Marrucins : une plantation d'oliviers (ii, 85) qui appartenait à Vectius Marcellus, des premiers de l'ordre équestre, franchit tout entière la grande route, et des champs qui étaient de l'autre côté de cette même route vinrent remplacer les oliviers.

XXXIX. (xxvi.) Après avoir exposé les ma- 1

in modum : ideo quum juxta sit, averti et recedere, saporemque inimicum fugere. Hinc sumsit Androcydes medicinam contra ebrietates, raphanus ut mandatur præcipiens. Odit et caulem, et olus omne; odit et corylum; ni procul absint, tristis atque ægra. Nitrum quidem et alumen, marina aqua calida, et fabæ putamina, vel ervi, ultima venena sunt.

1 XXXVIII. (xxv.) Inter vitia arborum est et prodigiis locus. Invenimus enim sine foliis natas: vitem et malum punicam stirpe fructum tulisse, non palmite, aut ramis : vitem, uvas sine foliis : oleas quoque amisisse folia baccis hærentibus. Sunt et miracula fortuita. Nam et oliva in totum ambusta revixit : et in Bœotia derosæ a locustis ficus iterum germinavere. Mutantur arbores et colore, fiuntque ex nigris candidæ, non semper prodigiose : eæ maxime quæ ex semine nascuntur, ut populus alba in nigram transit. Quidam et sorbum, si in calidiora loca
2 venerit, sterilescere putant. Prodigio autem fiunt ex dulcibus acerba poma, aut dulcia ex acerbis, e caprifico fici : aut contra : gravi ostento, quum in deteriora mutantur, ex olea in oleastrum, ex candida uva et fico, in nigras : ut Laodiceæ, Xerxis adventu platano in oleam mutata : qualibus ostentis Aristandri apud Græcos volumen scatet, ne in infinitum abeamus : apud nos vero C. Epidii commentarii, in quibus arbores loquutæ quoque reperiuntur. Subsedit in Cumano arbor gravi ostento, paulo ante Pom- 3
peii Magni bella civilia paucis ramis eminentibus. Inventum Sibyllinis libris internecionem hominum fore, tantoque eam majorem, quanto propius ab Urbe postea facta esset. Sunt prodigia, et quum alienis locis enascuntur, ut in capitibus statuarum, vel aris, et quum in arboribus ipsis alienæ. Ficus in lauro nata est Cyzici ante obsidionem. Simili modo Trallibus palma in basi Cæsaris dicta- 4
toris circa bella civilia ejus. Nec non et Romæ in Capitolio, in capite Jovis bello Persei enata palma, victoriam triumphosque portendit : hac tempestatibus prostrata, eodem loco ficus enata est, M. Messalæ, C. Cassii censorum lustro. A quo tempore pudicitiam subversam Piso gravis auctor prodidit. Super omnia, quæ unquam audita sunt, erit prodigium in nostro ævo Neronis principis ruina factum in agro Marrucino, Vectii Marcelli e primis equestris ordinis oliveto universo viam publicam transgresso, arvisque inde e contrario in locum oliveti profectis.

XXXIX. (xxvi.) Nunc expositis arborum morbis, con- 1

ladies des arbres, il convient d'en indiquer les remèdes. Parmi les remèdes les uns sont communs à tous, les autres sont particuliers à quelques-uns. Remèdes communs : déchausser, rechausser, donner de l'air aux racines, les couvrir de terre, les abreuver ou les priver d'eau, leur donner le fumier réparateur, les alléger par la taille du poids qui les charge. On leur ôte des sucs comme par une espèce de saignée (XVII, 43), on ratisse l'écorce tout autour (XVII, 45), on exténue la vigne, on en dompte les jeunes pousses; si le froid a rendu les bourgeons rabougris et rugueux, on les fait tomber, et on polit pour ainsi dire la tige.
2 Parmi les arbres, les uns aiment plus, les autres moins ces remèdes; ainsi le cyprès dédaigne l'eau, le fumier, les façons à la bêche, la taille; il hait tous les remèdes; bien plus, on le tue par l'arrosement, qui est le principal aliment pour la vigne et le grenadier. Quant au figuier, les arrosements l'alimentent, mais en fanent la figue. Si on bêche l'amandier, la fleur tombe. Il ne faut pas non plus bêcher le pied des arbres nouvellement greffés avant que les greffes soient fortes et aient commencé à donner du fruit. Plusieurs arbres veulent qu'on leur coupe ce qui est pour eux un poids superflu, comme nous nous coupons les ongles et les cheveux. Les vieux arbres se coupent par le pied et repoussent par quelque rejeton, non tous, mais seulement ceux dont nous avons dit que la nature le comporte (XVI, 53, 56, 66, 67 et 90).

1 XL. L'arrosement est bon pendant les chaleurs de l'été, nuisible pendant l'hiver, d'effet variable en automne, suivant la nature du sol; car en Espagne le vigneron vendange sur un sol inondé, tandis que dans la plus grande partie du monde il faut même faire écouler les pluies d'automne. C'est vers le lever de la Canicule que les arrosements sont surtout utiles, mais alors même ils ne doivent pas être excessifs; autrement ils nuisent aux racines et les enivrent. L'âge aussi règle la mesure de l'arrosement; les jeunes plantes sont moins altérées. Celles qui désirent le plus d'être arrosées sont celles qui y sont habituées; au contraire, les plantes venues dans des lieux secs ne demandent que l'humidité nécessaire.

XLI. L'âpreté des vins exige qu'on arrose les vignobles dans le canton Fabian, territoire de Sulmone, en Italie, localité où on arrose aussi les champs : chose singulière, cette eau tue les herbes, alimente les céréales, et l'arrosement tient lieu de sarclage. Dans ce même territoire, en hiver, surtout s'il y a neige ou gelée, pour empêcher que le froid ne grille les vignes, on y fait arriver l'eau, ce qu'on appelle en ce lieu attiédir; particularité qui appartient à une rivière seule, laquelle est en été d'un froid presque intolérable. 1

XLII. (XXVII.) Les remèdes contre le charbon et la rouille seront indiqués dans le prochain livre (XVIII, 45 et 70). En attendant nous placerons parmi les remèdes la scarification. Quand l'écorce amaigrie se resserre par l'effet d'une maladie, et comprime plus qu'il ne faut les parties vitales de l'arbre, on fait, à l'aide d'une serpe bien tranchante tenue à deux mains, des incisions dans la longueur de l'arbre, et l'on donne une sorte de laxité à l'écorce. On reconnaît que ce moyen a été utile quand les cicatrices se dilatent, et sont remplies par le bois intérieur. 1

XLIII. La médecine des arbres est en grande partie semblable à celle des hommes, puisqu'on en perfore aussi les os. Les amandes d'amères 1

sentaneum est dicere et remedia. Ex his quædam sunt communia omnium, quædam propria quarumdam. Communia : ablaqueatio, accumulatio, afflari radices, aut cooperiri, riguis dato potu vel ablato, fimi succo refectis, putatione levatis onere. Item succo emisso quædam veluti detractio sanguinis : circumrasio corticis : vitium extenuatio, et domitura palmitum; gemmarum, si frigus retorridas hirtasque fecerit, repumicatio, et quædam po-
2 litura. Arborum iis aliæ magis, aliæ minus gaudent : veluti cupressus et aquam aspernatur et fimum, et circumfossuram, amputationemque, et omnia remedia odit : quinetiam necatur riguis : et vites, et punicæ præcipue aluntur. Ficus arbor ipsa riguis alitur, pomum vero ejus marcescit. Amygdalæ si colantur fossione, florem amittunt. Nec insitas circumfodere oportet, priusquam validæ ferre cœperint poma. Plurimæ autem amputari sibi volunt onerosa ac supervacua, sicut nos ungues et capillum. Reciduntur veteres totæ, ac rursus a stolone aliquo resurgunt : sed non omnes, nisi quarum naturam pati diximus.

1 XL. Rigua æstivis vaporibus utilia, hieme inimica, autumno varia, et ex natura soli : quippe quum vindemitor Hispaniarum stagnante solo uvas demetat. Cætero majore in parte orbis etiam pluvias autumni aquas erivari convenit. Circa Canis ortum rigua maxime prosunt, ac ne tunc quidem nimia, quoniam inebriatis radicibus nocent. Et ætas modum temperat. Novellæ enim minus sitiunt. Desiderant autem maxime rigari, quæ assuevere. Contra siccis locis genita non expetunt humorem, nisi necessarium.

XLI. Asperiora vina rigari utique cupiunt in Sulmonensi Italiæ agro, pago Fabiano, ubi et arva rigant : mirumque, herbæ aqua illa necantur, fruges aluntur, et riguus pro sarculo est. In eodem agro bruma, tanto magis si nives jaceant, geletve, ne frigus vites adurat, circumfundunt riguis, quod ibi tepidare vocant : memorabili natura in amne solo. Sed idem æstate vix tolerandi rigoris. 1

XLII. (XXVII.) Carbunculi ac rubiginum remedia demonstrabimus volumine proximo. Interim est scarificatio quædam in remediis : quum macie corticis ex ægritudine adstringente se, justoque plus vitalia arborum comprimente, exactam falcis aciem utraque manu imprimentes, perpetuis incisuris deducunt, ac veluti cutem laxant. Salutare id fuisse, argumento sunt dilatatæ cicatrices, et internato corpore expletæ. 1

XLIII. Magnaque ex parte similis hominum medicina et arborum est, quando earum quoque terebrantur ossa. Amygdalæ ex amaris dulces fiunt, si circumfosso stipite, 1

deviennent douces si, après avoir bêché la terre tout autour de l'arbre, on en perce le pied, et qu'on essuie l'humeur qui suinte. A l'orme aussi on ôte le suc inutile, en le forant au-dessus de terre jusqu'à la moelle quand il est vieux, ou quand on reconnaît qu'il a un excès de nourriture. De même, quand l'écorce du figuier est turgescente on donne issue aux sucs à l'aide d'incisions obliques et peu profondes; cela empêche les figues de
2 tomber. Quand les arbres à fruit bourgeonnent sans produire on fend la racine, on met une pierre dans la fente, et ils deviennent productifs : cette opération se pratique aussi sur les amandiers, on y enfonce un coin de rouvre. Pour les poiriers et les sorbiers on emploie un coin de teda, et l'on jette par-dessus de la cendre et de la terre. Il est même utile de couper circulairement les racines des vignes et des figuiers qui ont un excès de végétation, et de jeter de la cendre sur les racines coupées. On obtient des figues tardives en ôtant les premières figues vertes quand elles ont dépassé la grosseur d'une fève; alors poussent celles qui mûrissent plus tardivement. Le figuier commençant à se couvrir de feuillage devient, si on coupe les cimes de chaque branche, plus solide et plus fécond. Quant à la caprification, elle mûrit les figues.

1 XLIV. Il est certain que dans la caprification les figues vertes donnent naissance à des moucherons (XV, 21); car lorsque ces insectes se sont envolés, on ne trouve plus de graines à l'intérieur du fruit, et il est évident que ces graines ont été transformées en moucherons. Ces insectes sont tellement empressés de sortir, que la plupart laissent en s'enfuyant ou une patte ou partie de leurs ailes (28). Il est une autre espèce de moucherons qu'on nomme centrines; ils ressemblent, par leur fainéantise et leur méchanceté, aux bourdons des abeilles, et sont le fléau des moucherons véritablement utiles; en effet, ils les tuent et meurent eux-mêmes. Les teignes attaquent aussi le plant
de figuier : le remède contre ces teignes, c'est d'en- 2
fouir dans la même fosse une bouture de lentisque, que l'on renverse, le sommet en bas. On rend les figuiers très-productifs en délayant de la terre rouge dans du marc d'olives qu'on jette avec du fumier sur les racines, quand l'arbre commence à se couvrir de feuillage. Parmi les figuiers sauvages on estime surtout les noirs, et ceux qui viennent dans les lieux pierreux; ce sont en effet ceux qui ont le plus de graines. La caprification elle-même s'opère après la pluie.

XLV. Avant tout il faut prendre garde que 1
des remèdes n'engendrent des maladies, ce qui arrive par des traitements excessifs ou intempestifs. Éclaircir les arbres est avantageux; mais les massacrer chaque année est parfaitement inutile. La vigne n'exige qu'une taille annuelle; le myrte, le grenadier, l'olivier, demandent à être taillés de deux années l'une, attendu que la végétation en est très-active. Les autres arbres se taillent plus rarement; aucun ne se taille en automne. On ne les racle même qu'au printemps. Quand on taille un arbre, tout ce qui est coupé au delà du nécessaire porte atteinte à sa vitalité.

XLVI. Mêmes précautions pour le fumier. Les 1
arbres l'aiment; mais il faut prendre garde qu'il ne soit mis pendant l'ardeur du soleil, qu'il ne soit trop nouveau, ou plus fort qu'il n'est nécessaire. Le fumier de cochon brûle les vignobles, à moins qu'on ne mette cinq ans d'intervalle, excepté quand ils sont abondamment arrosés. Les immondices des corroyeurs (XVII, 6, 2) brûlent également, à moins qu'on n'y mêle de l'eau. Trop de fumier brûle aussi. La quantité qu'on regarde comme régulière est trois muids pour dix pieds

et ab ima parte circumforato defluens pituita abstergeatur. Et ulmis detrahitur succus inutilis, supra terram foratis usque ad medullam in senecta, aut quum alimento nimio abundare sentiuntur. Idem et ficorum turgido cortice incisuris in obliquum levibus emittitur : ita fit ne deci-
2 dant fructus. Pomiferis quæ germinant, nec ferunt fructum, fissa radice inditur lapis, fertilesque fiunt. Hoc idem et amygdalis, e robore cuneo adacto. In piris sorbisque, e teda, ac cinere et terra cooperto. Etiam radices circumcidisse prodest vitium luxuriantium ficorumque, et circumcisis cinerem addidisse. Fici serotinæ fiunt, si primæ grossi, quum fabæ magnitudinem excessere, detrahantur : subnascuntur enim, quæ serius maturescunt. Eædem quum frondere incipiunt, si cacumina rami cujusque detrahantur, firmiores fertilioresque fiunt; nam caprificatio maturat.

1 XLIV. In ea culices nasci e grossis manifestum est : quoniam quum evolavere, non inveniuntur intus grana, quæ in eos versa apparet. Exeundi tanta est aviditas, ut plerique aut pede relicto, aut pinnæ parte erumpant. Est et aliud genus culicum, quos vocant centrinas, fucis apium similes ignavia malitiaque, cum pernicie verorum et utilium : interimunt enim illos, atque ipsi moriuntur. Vexant
et tineæ semina ficorum. Contra quas remedium, in eo- 2
dem scrobe defodere taleam lentisci, inversa parte, quæ fuerit a cacumine. Uberrimas autem ficus rubrica amurca diluta, et cum fimo infusa radicibus frondere incipientium, facit. Caprificorum laudantur maxime nigræ, et in petrosis, quoniam frumenta plurima habeant : caprificatio ipsa post imbrem.

XLV. In primis autem cavendum, ne ex remediis vi- 1
tia fiant : quod evenit nimia aut intempestiva medicina. Interlucatio arboribus prodest : sed omnium annorum trucidatio inutilissima. Vitis tantum tonsuram annuam quærit, alternam vero myrtus, punicæ, oleæ, quia celeriter fruticescunt. Cæteræ rarius tondentur, nulla autumno. Ac ne raduntur quidem, nisi vere. Putatione plagæ ad vitalia sunt omnia quæcumque non supervacua.

XLVI. Similis fimi ratio. Gaudent eo, sed cavendum, 1
ne in fervore solis admoveatur, ne immaturum, ne validius quam opus sit. Urit vineas suillum, nisi quinquennio interposito, præterquam si riguis diluatur : et e coriariorum sordibus, nisi admixta aqua : item largius. Justum

carrés : c'est la nature du sol qui en décidera.
1 XLVII. On traite aussi les plaies des arbres
avec la fiente de pigeon et de cochon. Si les gre-
nades sont acides, on déchausse les racines, et on
y met du fumier de cochon ; la première année les
grenades sont vineuses, la suivante elles sont dou-
ces. D'autres pensent qu'il faut arroser les grena-
diers quatre fois par an avec un mélange d'eau et
d'urine humaine, une amphore (19 litr., 44) pour
chaque pied, ou asperger l'extrémité des branches
avec du silphium délayé dans du vin ; qu'il faut
tordre le pédicule des grenades, si elles se fendent
sur l'arbre : quant aux figuiers, qu'il faut, dans tous
les cas, les arroser de marc d'olives ; que pour les
autres arbres malades, on les arrose de lie de vin,
ou qu'on sème du lupin autour des racines. L'eau
d'une décoction de lupin, répandue sur les ra-
cines, est utile aussi au fruit. Les figues tombent
quand il a tonné pendant les Vulcanales (XVIII,
35) ; on en prévient la chute en jetant de la
paille d'orge sous les figuiers. La chaux mise sur
les racines rend les cerises précoces, et les force
à mûrir. Il vaut mieux éclaircir les cerises et
tous les fruits, afin que ceux qu'on laisse grossis-
2 sent. (XXVIII.) Certains arbres gagnent à être
maltraités ou sont excités par des substances
mordantes, par exemple le palmier et le lentis-
que, qui sont alimentés par les eaux salées. La
cendre a la vertu du sel, mais à un moindre
degré ; aussi on jette sur le figuier de la cendre ;
on emploie de même la rue, pour en écarter les
vers ou pour empêcher les racines de pourrir.
Bien plus, on prescrit de verser de l'eau salée sur
les racines des vignes, s'il en suinte de l'humeur ; si
les raisins tombent, d'asperger les racines ou la tige
même avec de la cendre délayée dans du vinaigre,
ou avec la sandaraque si la grappe pourrit ; si la
vigne est stérile, de l'arroser et de la frotter avec de
la cendre pétrie dans du fort vinaigre ; si le raisin, 3
au lieu de mûrir, se dessèche, de recéper la vigne
et d'en humecter la plaie et les fibres avec du fort
vinaigre et de la vieille urine, puis de recouvrir
les racines avec une boue où entre ce mélange,
et de bêcher souvent. Quant aux oliviers, s'ils
ne promettent guère de fruits, on découvre les
racines, et on les expose au froid de l'hiver ; ce
châtiment leur profite. Toutes ces opérations,
qui se font chaque année, sont subordonnées à
l'état du ciel, et doivent être tantôt retardées,
tantôt avancées. Il n'est pas jusqu'au feu qui
n'ait quelque utilité, par exemple pour le roseau,
qui, brûlé, repousse plus épais et plus uni. Caton 4
(*De re rust.*, XCIII) donne aussi les recettes de
certains médicaments, spécifiant même la dose :
pour les racines des grands arbres une amphore,
pour celles des arbres plus petits une urne d'un
mélange, à parties égales, de marc d'olives et
d'eau, que l'on versera peu à peu sur les racines
préalablement déchaussées. Pour l'olivier il
ajoute la recommandation de mettre d'abord de
la paille tout autour, recommandation qu'il fait
aussi pour le figuier. Il prescrit, surtout au prin-
temps, d'accumuler la terre sur les racines du
figuier, disant qu'ainsi les figues vertes ne tom-
beront pas, que l'arbre sera plus productif, et
ne deviendra pas raboteux. De la même façon,
pour empêcher la pyrale de naître dans les vi-
gnes, faites cuire, dit-il, deux conges de marc
d'olives jusqu'à consistance de miel, puis faites
cuire le résidu avec un tiers de bitume et un
quart de soufre, en plein air, car à l'intérieur on
aurait à craindre le feu. Oignez la vigne avec ce 5
mélange à la cime et aux aisselles ; de cette façon
il n'y aura pas de pyrales. Quelques-uns se bor-

existimant in denos pedes quadratos, tres modios. Id qui-
dem soli natura decernet.
1 XLVII. Columbino ac suillo plagis quoque arborum
medentur. Si mala punica acida nascantur, ablaqueatis
radicibus fimum suillum adhibent : eo anno vinolenta,
proximo dulcia futura. Alii urina hominis aqua mixta
riganda censent quater anno, singulis amphoris : aut ca-
cumina spargi vino lasere diluto. Si findantur in arbore,
pediculum intorqueri. Ficis utique amurcam affundi. Cæ-
teris arboribus ægris fæcem vini, aut lupinum circum
radices earum seri. Aqua quoque lupini decocti circum-
fusa pomis prodest. Fici, quum Vulcanalibus tonuit, ca-
dunt. Remedium est, ut ante stipula hordeacea areæ
stringantur. Cerasos præcoces facit, cogitque mature-
scere calx admota radicibus. Et hoc autem, et omnia poma
intervelli melius est, ut quæ relicta sint, grandescant.
2 (XXVIII.) Quædam pœna emendantur, aut morsu exci-
tantur, ut palmæ et lentisci. Salsis enim aquis aluntur.
Salis vim et cineres, sed leniorem, habent : ideo fici asper-
guntur, rutaque, ne fiant verminosæ, neve radices pu-
trescant. Quin et vitium radicibus, aquam salsam jubent
affundi, si sint lacrymosæ : si vero fructus earum deci-
dant, cinerem aceto aspergi, ipsasque illini, aut sandara-
cha, si putrescat uva. Si vero fertiles non sunt, aceto
acri subacto cinere rigari atque oblini. Quod si fructum 3
non maturent, prius inarescentem, præcisarum ad radices
plagam, fibrasque, aceto acri et urina vetusta madefacere,
atque eo luto obruere, sæpe fodere. Olearum, si parum
promisere fructus, nudatas radices hiberno frigori oppo-
nunt, eaque castigatione proficiunt. Omnia hæc annua cœli
ratione constant : et aliquando serius poscuntur, aliquando
celerius. Nec non ignis aliquid prodest, ut arundini : am-
busta namque densior mitiorque surgit. Cato et medica- 4
menta quædam componit, mensuræ quoque distinctione,
ad majorum arborum radices amphoram, ad minorum
urnam amurcæ, et aquæ portionem æquam, ablaqueatis
prius radicibus paulatim affundi jubens. In olea hoc am-
plius, stramentis antea circumpositis : item fico. Hujus
præcipue vere terram adaggerari radicibus : ita futurum,
ut non decidant grossi ; majorque fecunditas, nec scabra
proveniat. Simili modo, ne convolvulus fiat in vinea,
amurcæ congios duos decoqui in crassitudinem mellis :
rursusque cum bituminis tertia parte, et sulphuris quarta
sub dio coqui, quoniam exardescat sub tecto. Hoc vites 5

nent à faire avec ce mélange des fumigations au vent de la vigne, et cela pendant trois jours de suite. La plupart n'attribuent pas moins d'utilité et de vertus nutritives à l'urine que Caton au marc d'olives; seulement ils la coupent avec la moitié d'eau, parce que l'urine seule est nuisible. D'autres mentionnent un insecte qu'ils nomment volucre, et qui ronge les grappes naissantes. Pour empêcher que cela n'arrive, ils essuient les serpes, à chaque fois qu'ils les aiguisent, avec une peau de castor, et ils taillent. On recommande d'enduire après la taille ces instruments avec du sang d'ours. Les fourmis sont aussi un fléau des arbres, qu'on en préserve en enduisant les troncs avec de la terre rouge et de la poix liquide. On parvient encore à réunir ces animaux en un seul lieu, en suspendant un
6 poisson dans le voisinage de l'arbre. Autre procédé : oindre les racines avec de l'huile dans laquelle on a broyé du lupin. Beaucoup tuent les taupes avec du marc d'olive. On préserve les pommes des chenilles et de la pourriture en touchant la cime du pommier avec le fiel d'un lézard vert. Un remède dirigé particulièrement contre les chenilles, c'est de faire faire le tour de chaque arbre à une femme ayant ses règles, les pieds nus et retroussée. De même encore, pour empêcher les animaux de porter sur les arbres une dent malfaisante, on asperge les feuilles avec de la fiente de bœuf délayée toutes les fois qu'il a plu, parce que la pluie emporte toute la force de cette préparation. L'industrie humaine imagine vraiment des choses merveilleuses! Ne va-t-on pas généralement jusqu'à croire qu'on détourne la grêle par un charme dont je n'ose pas, à la vérité, transcrire sérieusement les paroles, bien que Caton (*De re rust.*, CLX) ait rapporté l'incantation qu'on doit employer contre les luxations, en même temps que les roseaux fendus (attelles). Le même auteur (*De re rust.*, CXXXIX) a permis de couper les arbres consacrés et les bois sacrés après un sacrifice préalable, indiquant dans le même ouvrage le procédé à suivre et les prières à réciter.

circa capita ac sub brachiis ungi : ita non fore convolvulum. Quidam contenti sunt fumo hujus mixturæ suffire vineas secundo flatu, continuo triduo. Plerique non minus auxilii et alimenti arbitrantur in urina, quam Cato in amurca, addita modo aquæ pari portione, quoniam per se noceat. Alii volucre appellant animal prærodens pubescentes uvas : quod ne assidat, falces, quum sint exacutæ, fibrina pelle detergent, atque ita putant : sanguine ursino liniri volunt post putationem easdem. Sunt arborum pestes et formicæ. Has abigunt, rubrica ac pice liquida perunctis caudicibus : nec non et pisce suspenso
6 juxta in unum locum congregant : aut lupino trito cum oleo radices linunt. Multi et talpas amurca necant : contraque erucas, et mala ne putrescant, lacertæ viridis felle tangi cacumina jubent. Privatim autem contra erucas ambiri arbores singulas a muliere incitati mensis, nudis pedibus, recincta. Item ne quod animal pastu malefico decerpat frondem, fimo boum diluto aspergi folia, quoties imber interveniat, quoniam ita abluatur virus medicaminis : mira quædam excogitante solertia humana. Quippe quum averti carmine grandines credant plerique : cujus verba inserere non equidem serio ausim, quanquam a Catone prodita, contra luxata membra, jungenda arundinum fissuræ. Idem arbores religiosas lucosque succidi permisit, sacrificio prius facto : cujus rei rationem precationemque eodem volumine tradidit.

NOTES DU DIX-SEPTIÈME LIVRE.

(1) Sestertium millies Vulg. — Sestertium sexagies Brot. et Valer. Max. IX, 1, n° 4.

(2) Millies Vulg. — Sexagies Brotier.

(3) Nullas Editt. Vet., Sillig. — Nullas om. Vulg.

(4) Ceci et ce qui suit est une critique des caractères que Virgile assigne aux bonnes terres (*Georg*. II, 207, 219, 251, 248, 226, 220, 254, 214, 179).

(5) Albaque, si sit Edit. Princeps, Brotier. — Alba, quæ, si sit Vulg.

(6) Durant Editt. Vet. — Durat Vulg.

(7) Palmis Editt. Vet. — Palmis om. Vulg.

(8) Papirius Cursor, ayant réprimandé sévèrement le préteur des Prénestins, commanda aux licteurs de tirer les haches. Le préteur devint pâle de terreur; alors Papirius dit à son licteur : « Coupe cette racine. » Il y avait là une racine qui gênait.

(9) On ne sait ce qu'est le pseudocypre. Des éditions portent cypirus et pseudocypirus.

(10) Inforare Edit. Princeps, Brotier. — Imperare Vulg.

(11) Inversi Edit. Princeps, Brotier, Sillig. — Universi Vulg.

(12) Cortex rumpatur laxatus Vet. Dalech. — Cortice rumpatur laxato Vulg.

(13) Incolumi Editt. Vet. — Incolume Vulg. — Cuneus signifie ici le bout de la greffe. *Voyez* plus haut : lævi cuneo, XVII, 24, 5.

(14) Tullias Vulg. — Il faut lire tullios, que Festus explique par *cours d'eau*. Ce sont les cascatelles de Tivoli.

(15) Semitari Edit. Princeps, Brotier. — Seminari Vulg.

(16) Contineantur. Aquoso cœlo vel sicco solo malleolos Vulg. — J'ai changé la ponctuation. Celle de Vulg. ne me parait pas compatible avec ce qui suit, où Pline dit que *sous un ciel humide* il faut planter à la fin du printemps; or, si on gardait l'ancienne ponctuation il y aurait contradiction entre les deux parties de la phrase.

(17) Salventur Vulg. — Salutentur Editt. Vet. — Döderlin, dans le dictionnaire de Forcellini, au mot Salvare, recommande la leçon salutentur.

(18) Ocymum Vulg. — Ocinum Edit. Princeps, Brotier.

(19) Porrigitoque. Ubi recte steterint, ubi uva Vulg. — Porrigitoque, uti recte stent. Ubi uva Edit. Princeps, Brotier.

(20) Ocinum Brotier. — Ocymum Vulg.

(21) Religantur Vulg. — Eligantur Editt. Vett.

(22) Seriore fere anno ad fructum arbusta vite quam jugata Vulg. — Seriora fere anno ad fructum arbusta quam vitis jugata Editt. Vett.

(23) Radices Vulg. — Ridicas Codd. Regii I et II, Brotier.

(24) Si Vulg. — Ni Chiffl., Brotier.

(25) On ne connait pas ces Varracins auprès de Rome; il faut peut-être lire, comme le conjecture Hardouin, Tarracinis ou Marrucinis. *Voy*. III, 17.

(26) On ne sait pas au juste quels sont ces vers, que les anciens mangeaient. On a présumé que c'était la larve du grand capricorne ou celle du cerf-volant, parce qu'elles se trouvent surtout dans le tronc des chênes. Geoffroy a supposé que ce pourrait bien être la larve du charançon ou calandre du palmier. M. Fée rappelle qu'à Java les friands prisent fort une grosse larve qui nait dans le marc fibreux restant après la fabrication du sagou.

(27) Jovis Cod. Dalech., Brotier. — Bis Vulg.

(28) Pinnæ parte Ed. Princeps, Brotier. — Penna pariter Vulg.

⚬⚬⚬

LIVRE XVIII.

1 I. (1.) Nous arrivons maintenant à l'histoire des grains, des jardins, des fleurs, et de tout ce que la terre, outre les arbres et les arbrisseaux, produit avec bénignité. Contemplation infinie, fût-elle même bornée aux herbes, si on calcule les variétés, le nombre, la floraison, les odeurs, les couleurs, les sucs, les vertus des plantes que le sol engendre pour la conservation ou le plaisir des hommes! En ce sujet, je veux avant tout plaider la cause de la terre, et me faire l'avocat de la mère commune de toutes choses, bien que je l'aie déjà défendue au début de cet ouvrage
2 (II, 63); car le sujet lui-même (1), dans le corps de mon livre, m'amène à la considérer comme produisant aussi des substances nuisibles; et là-dessus nous la chargeons de nos crimes et lui imputons nos fautes. Elle a produit des poisons : qui les trouva, si ce n'est l'homme? Les oiseaux et les bêtes sauvages se contentent d'y prendre garde et de les éviter. Voyez : les éléphants et les ures savent aiguiser et limer leurs cornes contre un arbre, les rhinocéros contre un rocher; les sangliers affilent leurs dents en poignards contre les arbres et les rochers; les animaux sont habiles à se préparer pour nuire : toutefois quel est celui d'entre eux, excepté l'homme, qui empoisonne ses armes? Nous, nous empoisonnons les flèches (XXV, 25; XXVII, 76), et au fer même nous donnons quelque chose de plus malfaisant; nous, nous infectons les fleuves et les éléments de la nature. L'air même, qui entretient la vie, nous en faisons une cause de mort. Et il ne faut pas 3
parler ici d'ignorance chez les animaux : nous avons indiqué (VIII, 36, 41 et 2) les préparatifs qu'ils font pour combattre les serpents, et leurs inventions pour se guérir après le combat; et néanmoins aucun d'eux, si ce n'est l'homme, n'emploie pour arme un poison étranger. Avouons donc notre faute, nous qui ne nous contentons pas des poisons qui naissent spontanément. En effet, la main des hommes en prépare un grand nombre; que dis-je? n'est-il pas des hommes mêmes dont l'existence est comme un poison? Ils vibrent une langue livide comme celle des serpents; leur âme venimeuse brûle ce qu'elle touche. Ils inculpent tout, et, semblables aux oiseaux funèbres (X, 16), ils troublent leurs ténèbres et le repos de leur nuit par un gémissement, seule voix qu'ils fassent entendre, voulant, comme les animaux de mauvais augure, empêcher par leur rencontre les autres d'agir et d'être utiles à la société. La seule jouissance de ces êtres 4
détestables, c'est de tout haïr; mais la nature, majestueuse en cela même, a engendré en plus grand nombre les hommes honnêtes et vertueux, comme elle est plus féconde en plantes salutaires et nutritives. C'est en vue de l'estime et de la joie de ces gens de bien qu'abandonnant la foule des méchants à leurs passions brûlantes (2), nous continuerons à servir l'humanité, et avec d'autant plus de constance que nous désirons plus faire un ouvrage utile qu'un ouvrage renommé.

LIBER XVIII.

1 I. (I.) Sequitur natura frugum, hortorumque ac florum, quæque alia præter arbores aut frutices benigna tellure proveniunt, vel per se tantum herbarum immensa contemplatione, si quis æstimet varietatem, numerum, flores, odores, coloresque, et succos, ac vires earum, quas salutis aut voluptatis hominum gratia gignit. Qua in parte primum omnium patrocinari terræ, et adesse cunctorum
2 parenti juvat, quanquam inter initia operis defensæ, quoniam tamen ipsa materia accedit intus ad reputationem ejusdem parientis et noxia. Nostris eam criminibus urgemus, culpamque nostram illi imputamus. Genuit venena : ecquis invenit illa præter hominem? Cavere ac refugere alitibus ferisque satis est. Atque quum arbore exacuant limentque cornua elephanti, et uri : saxo rhinocerotes, et utroque apri dentium sicas, sciantque ad nocendum se præparare animalia : quod tamen eorum tela sua, excepto homine, venenis tingit? Nos et sagittas tingimus, ac ferro ipsi nocentius aliquid damus. Nos et flumina inficimus, et rerum naturæ elementa. Ipsum quoque quo vivitur, aerem in perniciem vertimus. Neque est ut putemus ignorari ea 3
ab animalibus, quæ quidem quæ præpararent contra serpentium dimicationes, quæ post prælium ad medendum excogitarent, indicavimus. Nec ab ullo præter hominem, veneno pugnatur alieno. Fateamur ergo culpam, ne iis quidem, quæ nascuntur contenti : etenim quando plura eorum genera humana manu fiunt. Quid? non et homines quidem ut venena nascuntur? Atra ceu serpentium lingua vibrat, tabesque animi contrectata adurit, culpantium omnia, ac dirarum alitum modo, tenebris quoque suis, et ipsarum noctium quieti invidentium, gemitu, quæ sola vox eorum est : ut inauspicatarum animantium vice obvii quoque vetent agere, aut prodesse vitæ. Nec ullum aliud 4
abominati spiritus præmium novere, quam odisse omnia. Verum et in hoc eadem naturæ majestas, tanto plures bonos genuit ac frugi, quanto fertilior in iis quæ juvant aluntque, quorum æstimatione et gaudio nos quoque, relictis exustioni suæ istis hominum turbis, pergemus excolere vitam : eoque constantius, quo operæ nobis major, quam

Nous n'avons, il est vrai, à parler que des campagnes et des travaux rustiques; mais chez les anciens c'était l'occupation principale et la plus honorée.

1 II. (II.) Romulus établit tout d'abord les prêtres des champs. Ce furent les onze fils d'Acca Laurentia, sa nourrice, et Romulus lui-même, sous le nom de douzième frère. Il leur donna, comme l'insigne le plus auguste de leur sacerdoce, une couronne d'épis attachée avec une bandelette blanche, et ce fut la première couronne chez les Romains. Cette dignité est à vie, et elle accompagne même les exilés et les captifs. Alors deux jugères (50 ares) suffisaient au peuple romain; et Romulus n'attribua à personne une plus grande portion. Aujourd'hui des hommes naguère esclaves de Néron, dédaignant des vergers de cette étendue, veulent avoir des viviers plus grands; et il faut leur savoir gré s'ils n'ont
2 pas des cuisines plus spacieuses. Numa établit l'usage d'honorer les dieux avec des grains, de les supplier en leur offrant une pâte salée, et, d'après Hémina, de rôtir le blé, attendu que, rôti, il donne une nourriture plus saine. Il n'eut qu'un moyen d'obtenir ce dernier point : ce fut en statuant que le blé n'était pas une offrande pure, à moins de passer par le feu. Il établit aussi les Fornacales, fêtes de la torréfaction du blé, et la fête des dieux Termes, non moins religieusement observée : c'étaient, en effet, les dieux que l'on connaissait surtout dans ces temps. On avait la déesse Séia, ainsi nommée de semer; la déesse Segesta, ainsi nommée des moissons (*segetes*) : nous voyons leurs statues dans le Cirque. La religion défend de prononcer le nom de la déesse Segesta sous un toit. On ne touchait même pas aux récoltes de grain ou de vin avant que les prêtres en eussent offert les prémices.

III. (III.) On appelait joug ce qui pouvait 1
être labouré en un seul jour par une paire de bœufs; *actus*, l'étendue que deux bœufs pouvaient labourer tout d'une haleine : il était de cent vingt pieds; doublé en longueur, il faisait le jugère. La récompense la plus considérable, pour les généraux et pour les citoyens courageux, était l'étendue de terre qu'ils pouvaient circonscrire par un sillon en un seul jour. Il arrivait encore que le peuple, chacun se cotisant, leur donnait un quart de conge (0 lit., 81) ou une hémine (0 lit., 27) de blé. Les premiers surnoms furent même tirés de l'agriculture. Pilumnus fut ainsi nommé pour avoir inventé le pilon à broyer le blé;
Pison vient de *pisere*, piler; les Fabius, les Lentu- 2
lus, les Cicéron, ont eu ces noms d'après l'espèce de légume qu'ils excellaient à cultiver. Dans la famille des Junius on nomma Bubulcus un homme qui savait très-bien conduire les bœufs. Dans les cérémonies religieuses, rien de plus sacré que le mariage par confarréation; et les nouvelles mariées portaient devant elles un gâteau de far (blé). Mal cultiver son champ était une négligence notée par les censeurs; et, comme le dit Caton (*De re rust.*, præf.), on croyait très-amplement louer celui qu'on disait bon cultivateur. De là vient le mot de *locuples*, riche; *plenus loci*, plein de terre; le nom de l'ar-
gent même, *pecunia* (XXXIII, 13), dérive de 3
pecus, bétail. Aujourd'hui encore, dans les registres des censeurs, on comprend sous le nom de pâturages tous les revenus publics, parce que les pâturages furent longtemps le seul revenu de l'État. Les amendes non plus ne s'imposaient qu'en moutons ou en bœufs; et il ne faut pas

famæ, gratia expetitur. Quippe sermo circa rura est, agrestesque usus; sed quibus vita honosque apud priscos maximus fuerit.

1 II. (II.) Arvorum sacerdotes Romulus in primis instituit, seque duodecimum fratrem appellavit inter illos, ab Acca Laurentia nutrice sua genitos, spicea corona, quæ vitta alba colligaretur, in sacerdotio eis pro religiosissimo insigni data, quæ prima apud Romanos fuit corona : honosque is non nisi vita finitur : et exsules etiam captosque comitatur. Bina tunc jugera populo romano satis erant, nullique majorem modum attribuit : quo servos paulo ante principis Neronis, contemtis hujus spatii viridariis, piscinas juvat habere majores : gratumque, si non aliquem et culinas.
2 Numa instituit deos fruge colere, et mola salsa supplicare : atque (ut auctor est Hemina) far torrere, quoniam tostum cibo salubrius esset. Id uno modo consequutum, statuendo non esse purum ad rem divinam, nisi tostum. Is et Fornacalia instituit farris torrendi ferias, et æque religiosas terminis agrorum. Hos enim deos tunc maxime noverant : Seiamque a serendo, Segestam a segetibus appellabant : quarum simulacra in Circo videmus. Tertiam ex his nominare sub tecto religio est. Ac ne degustabant quidem novas fruges, aut vina, antequam sacerdotes primitias libassent.

III. (III.) Jugum vocabatur, quod uno jugo boum in die 1
exarari posset. Actus, in quo boves agerentur cum aratro, uno impetu justo. Hic erat CXX pedum : duplicatusque in longitudinem jugerum faciebat. Dona amplissima imperatorum ac fortium civium, quantum quis uno die plurimum circumaravisset. Item quartarii farris, aut heminæ, conferente populo. Cognomina etiam prima inde : Pilumni,
qui pilum pistrinis invenerat : Pisonis, a pisendo. Jam 2
Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quisque aliquod optime genus sereret. Juniorum familiæ Bubulcum nominaverunt, qui bubus optime utebatur. Quin et in sacris nihil religiosius confarreationis vinculo erat : novæque nuptæ farreum præferebant. Agrum male colere, censorium probrum judicabatur. Atque (ut refert Cato) quem virum bonum colonum dixissent, amplissime laudasse existimabant. Hinc et locupletes dicebant, loci, hoc est, agri
plenos. Pecunia ipsa a pecore appellabatur. Etiam nunc in 3
tabulis censoriis pascua dicuntur omnia, ex quibus populus reditus habet, quia diu hoc solum vectigal fuerat. Mulctatio quoque non nisi ovium boumque impendio dicebatur:

omettre la douceur des anciennes lois, qui ordonnaient, au magistrat infligeant l'amende, de ne condamner à un bœuf qu'après avoir con-
4 damné à un mouton. On appelait bubétiens ceux qui célébraient des jeux pour les bœufs. Le roi Servius le premier imprima sur l'airain monnayé (XXXIII, 13) l'image des moutons et des bœufs. Faire paître furtivement pendant la nuit une récolte de grain obtenue par la charrue, ou la couper, était, d'après les Douze Tables (*Tabula* VII, 2), un crime capital pour un adulte; il était pendu pour satisfaire à Cérès, punition plus sévère que pour l'homicide : le coupable non adulte était battu de verges au gré du préteur, et le dommage se payait au double.
5 Les distinctions et le rang dans la cité même n'avaient pas d'autre origine : les tribus rustiques étaient les plus estimées, et se composaient de ceux qui avaient des terres; les tribus urbaines, où c'était une ignominie d'être transféré, étaient taxées de fainéantise : aussi n'étaient-elles qu'au nombre de quatre, portant, d'après les quartiers qu'elles habitaient, les noms de Suburrane, Palatine, Colline, Exquiline. Tous les neuf jours les gens de la campagne venaient à la ville pour le marché; en conséquence il n'était pas permis de tenir les comices ce jour-là, pour que le peuple de la campagne ne fût pas détourné de ses affaires. Le repos et le sommeil se prenaient sur la paille; enfin, en raison de l'honneur où était le blé, on donnait à la gloire elle-même le nom d'adorea (*ador*, blé). J'admire les locutions mêmes de l'ancien langage; voici ce qu'on lit dans les Commentaires des pontifes : « Pour tirer des augures par le sacrifice d'une chienne, prenez jour avant que le blé sorte du fourreau, et avant qu'il entre dans le fourreau (3). »

IV. Avec de pareilles mœurs, non-seulement 1
les grains suffisaient sans qu'aucune province alimentât l'Italie, mais encore les denrées étaient d'un bon marché incroyable. Manius Marcius, édile du peuple (an de Rome 298), donna le premier le blé au peuple à un as (4) le boisseau. Minutius Augurinus (XXXIV, 11), qui avait dévoilé les projets de Sp. Mélius, réduisit, étant onzième tribun du peuple, le prix du blé à un as pendant trois marchés (an de Rome 317); aussi une statue lui fut érigée en dehors de la porte Trigemina, à l'aide d'une cotisation du peuple.
Trébius, dans son édilité (an de Rome 345), 2
donna au peuple le blé à un as : pour cette raison on lui éleva à lui aussi des statues dans le Capitole et le Palatium; après sa mort, des hommes du peuple le portèrent sur leurs épaules au bûcher. On dit que, l'année où l'on transporta à Rome la Mère des dieux (an de Rome 550), la moisson fut plus abondante qu'elle ne l'avait été depuis dix ans. M. Varron rapporte que, l'année (an de Rome 604) où L. Métellus conduisit dans son triomphe de nombreux éléphants, le boisseau de blé se vendit un as (5 cent.) (XV, 1), ainsi qu'un conge (3 lit., 24) de vin, 30 livres de figues sèches, 10 livres d'huile, 12 livres de
viande. Et cette abondance ne provenait pas de 3
vastes domaines empiétant sans cesse sur les voisins; car la loi de Licinius Stolon avait limité à 500 jugères (125 hect.) la propriété foncière; et il fut lui-même condamné par sa propre loi, convaincu d'en posséder davantage, en employant son fils comme prête-nom. Et encore était-ce la mesure d'un temps où croissait la fortune de la république. On connaît en effet le discours de Manius Curius (VII, 15) après des triomphes et d'immenses conquêtes ajoutées à l'empire : « Il faut

non omittenda priscarum legum benevolentia. Cautum quipque est, ne bovem, priusquam ovem, nominaret, qui
4 indiceret multam. Ludos boum causa celebrantes, Bubetios vocabant. Servius rex, ovium boumque effigie primus æs signavit. Frugem quidem aratro quæsitam furtim noctu pavisse, ac secuisse, puberi XII tabulis capitale erat : suspensumque Cereri necari jubebant, gravius quam in homicidio convictum : impubem Prætoris arbitratu verberari,
5 noxiamque duplione decerni. Jam distinctio honosque civitatis ipsius non aliunde erat. Rusticæ tribus laudatissimæ eorum, qui rura haberent. Urbanæ vero, in quas transferri ignominia esset, desidiæ probro. Itaque quatuor solæ erant a partibus urbis, in queis habitabant, Suburrana, Palatina, Collina, Exquilina. Nundinis urbem revisitabant, et ideo comitia nundinis haberi non licebat, ne plebs rustica avocaretur. Quies somnusque in stramentis erat. Gloriam denique ipsam a farris honore adoream appellabant. Equidem ipsa etiam verba priscæ significationis admiror. Ita enim est in commentariis Pontificum : Augurio canario agendo dies constituantur, priusquam frumenta vaginis exeant, et antequam in vaginas perveniant.
1 IV. Ergo iis moribus non modo sufficiebant fruges, nulla provinciarum pascente Italiam, verum etiam annonæ vilitas incredibilis erat. Manius Marcius ædilis plebis primum frumentum populo in modios assibus donavit. Minucius Augurinus, qui Sp. Mélium coarguerat, farris pretium in trinis nundinis ad assem redegit undecimus plebei tribunus : qua de causa statua ei extra portam Trigeminam, a populo stipe collata statuta est. Trebius in ædilitate 2
assibus populo frumentum præstitit : quam ob causam et ei statuæ in Capitolio ac Palatio dicatæ sunt : ipse supremo die populi humeris portatus in rogum est. Verum quo anno Mater Deum advecta Romam est, majorem ea æstate messem, quam antecedentibus annis decem, factam esse tradunt. M. Varro auctor est, quum L. Metellus in triumpho plurimos duxit elephantos, assibus singulis farris modios fuisse : item vini congios, ficique siccæ pondo XXX, olei pondo X, carnis pondo XII. Nec e latifundiis 3
singulorum contingebat arcentium vicinos : quippe etiam lege Stolonis Licinii incluso modo quingentorum jugerum, et ipso sua lege damnato, quum substituta filii persona amplius possideret. Luxuriantis jam reipublicæ fuit ista mensura. Manii quidem Curii, post triumphos immensumque terrarum adjectum imperio, nota concio est : « Per-

considérer comme un citoyen dangereux celui à qui sept jugères (1 hect., 75) ne suffisent pas. » C'était la mesure assignée au peuple après l'ex-
4 pulsion des rois. Quelle était donc la cause d'une si grande fécondité? C'est qu'alors les champs étaient cultivés de la main des généraux; et l'on peut croire que la terre s'ouvrait avec complaisance sous un soc chargé de lauriers, sous un laboureur triomphal, soit que ces grands hommes donnassent aux semailles le même soin qu'à la guerre, et missent autant d'attention à la disposition de leurs champs qu'à celle de leur camp, soit que tout fructifie mieux sous des mains honnêtes, parce que tout se fait plus scrupuleusement. Les honneurs accordés à Séranus (an de Rome 497) le trouvèrent occupé à semer, d'où lui vint son surnom. Cincinnatus labourait sur le Vatican ses quatre jugères, qu'on nomme Prés Quinctiens, lorsqu'un messager lui apporta la dictature : celui-ci le trouva même, à ce qu'on rapporte, habit bas, et le visage plein de
5 poussière. « Habillez-vous, lui dit le messager, afin que je vous transmette les ordres du sénat et du peuple romain. » Il y avait alors de ces messagers portant le nom de viator (5), par cela même qu'ils allaient chercher aux champs les sénateurs et les généraux. Mais aujourd'hui ces mêmes campagnes sont livrées à des esclaves dont les pieds sont enchaînés, aux mains de malfaiteurs, à des hommes dont le visage est marqué; et cependant la terre ne demeure pas sourde. On la nomme mère, on appelle culte les soins qui lui sont rendus; elle accepte cet hommage, et on peut croire qu'elle n'est ni violentée ni indignée. Mais devons-nous nous étonner qu'elle ne récompense pas des esclaves comme elle récompensait des généraux?

V. Aussi donner des préceptes sur l'agricul- 1
ture fut-il une occupation des hommes du plus haut rang, même chez les étrangers. Parmi les écrivains sur cet objet on compte les rois Hiéron, Philométor Attale, Archélaüs, et les généraux Xénophon et Magon le Carthaginois. A ce dernier notre sénat fit l'honneur, après la prise de Carthage, tandis qu'il distribuait entre les petits rois de l'Afrique les bibliothèques, d'ordonner pour ce seul auteur la traduction en langue latine de ses vingt-huit volumes, bien que dès lors Caton eût composé son livre de préceptes, et de confier l'exécution de cette entreprise à des hommes habiles dans la langue punique. En ce travail un homme d'une très-illustre famille, D. Silanus, l'emporta sur tous les autres. J'ai indiqué en tête de cet ouvrage plusieurs savants que je me proposais de suivre (6) : toutefois je citerai ici hors ligne (7) M. Varron (*De re rust.*, I, 1), qui, à l'âge de quatre-vingt-un ans, crut devoir écrire sur ce sujet. (IV.) Chez les Romains la cul- 2
ture de la vigne ne commença qu'assez tard, et d'abord, comme cela était nécessaire, ils ne furent que laboureurs. Maintenant nous allons traiter des terres labourables, non pas d'une manière superficielle, mais, ainsi que nous l'avons fait jusqu'à présent, en recherchant curieusement les usages anciens et les découvertes postérieures, et en dévoilant à la fois la cause et la raison des choses. Nous parlerons aussi des constellations, indiquant les signes terrestres indubitables qui les accompagnent; d'autant plus que ceux qui jusqu'à présent ont traité avec quelque soin de cette matière peuvent passer pour avoir écrit pour toute autre classe que celle des laboureurs.

VI. Et d'abord nous procéderons en grande 1
partie par oracles; les oracles ne sont dans au-

niciosum intelligi civem, cui septem jugera non essent satis. » Hæc autem mensura plebei post exactos reges assi-
4 gnata est. Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat? Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri : ut fas est credere, gaudente terra vomere laureato et triumphali aratore : sive illi eadem cura semina tractabant, qua bella; eademque diligentia arva disponebant, qua castra : sive honestis manibus omnia lætius proveniunt, quoniam et curiosius fiunt. Serentem invenerunt dati honores Seranum, unde cognomen. Aranti quatuor sua jugera in Vaticano, quæ Prata Quinctia appellantur, Cincinnato viator attulit dictaturam, et quidem, ut traditur, nudo, plenoque pul-
5 veris etiamnum ore. Cui Viator, « Vela corpus, inquit, ut proferam senatus populique romani mandata. » Tales tum etiam viatores erant : quod ipsum nomen inditum est subinde et ex agris senatum ducesque arcessentibus. At nunc eadem illa vincti pedes, damnatæ manus, inscriptique vultus exercent : non tamen surda tellure, quæ parens appellatur, colique dicitur ipsa : honore his assumto, ut non invita ea, et indignata, credatur id fieri. Sed nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint imperatorum.

V. Igitur de cultura agri præcipere principale fuit et 1
apud exteros. Siquidem et reges fecere, Hiero, Philometor Attalus, Archelaus : et duces Xenophon, et Pœnus etiam Mago : cui quidem tantum honorem senatus noster habuit Carthagine capta, ut quum regulis Africæ bibliothecas donaret, unius ejus duodetriginta volumina censeret in latinam linguam transferenda, quum jam M. Cato præcepta condidisset : peritisque linguæ punicæ dandum negotium, in quo præcessit omnes vir clarissimæ familiæ D. Silanus. Sapientes vero complures, quos sequeremur, prætexuimus in hoc volumine, non in grege nominando M. Varrone, qui octogesimum primum vitæ annum agens, de ea re prodendum putavit. (IV.) Apud Romanos multo 2
serior vitium cultura esse cœpit. Primoque, ut necesse erat, arva tantum coluere : quorum nobis ratio nunc tractabitur non vulgari modo : verum, ut adhuc fecimus, et vetustis et postea inventis omni cura perquisitis, causaque rerum et ratione simul eruta. Dicemus et sidera, siderumque ipsorum terrestria signa dabimus indubitata : quandoquidem qui adhuc ea diligentius tractavere, quibusvis potius, quam agricolis, scripsisse possunt videri.

VI. Ac primum omnium oraculis majore ex parte ag- 1

cune profession plus nombreux ou plus certains; car pourquoi ne pas considérer comme tels des préceptes dictés par le temps infaillible et par la plus véridique expérience? Caton nous fournira
2 les premiers. (v.) La population agricole (Caton, *De re rust.*, in præf.) produit les hommes les plus braves et les soldats les plus courageux, et qui pensent le moins à mal. N'achetez pas une ferme avec précipitation. N'épargnez pas votre peine dans les travaux rustiques, et surtout ne l'épargnez pas dans l'achat d'une terre : on se repent toujours d'une mauvaise acquisition. Quand on achète une terre, il faut avant tout considérer l'eau, la terre et le voisin. Chacun de ces points est susceptible d'explications importantes et incontestables. Caton recommande (Caton, *ib.*) en outre d'examiner chez les voisins la carnation : Dans un bon pays, dit-il, la carnation est
3 belle. Atilius Régulus, celui qui fut deux fois consul dans la guerre Punique, disait qu'il ne faut acheter ni une terre malsaine dans la contrée la plus fertile, ni la terre la plus saine dans une contrée stérile. La salubrité d'un lieu ne se reconnaît pas toujours au teint des habitants, car l'habitude fait qu'on résiste même à l'action des contrées malsaines; en outre, il y a des localités salubres pendant une partie de l'année; or, il n'y a de sains que les pays qui le sont toute l'année. C'est un mauvais fonds que celui qui lutte contre son maître. Caton recommande (Caton, *ib.*) de tenir avant tout à ce que la terre, située comme il a été dit, soit bonne par elle-même; à ce qu'il y ait dans le voisinage des gens de travail en grand nombre, et une ville importante; à ce qu'il y ait des rivières ou des routes pour l'exportation; à ce que la terre soit bien bâtie et bien cultivée. Sur ce dernier point je vois qu'on se trompe généralement; on croit que la paresse du dernier 4
propriétaire est en faveur de l'acheteur. Rien de plus coûteux qu'une terre abandonnée. Aussi Caton dit-il (Caton, *ib.*) qu'il vaut mieux acheter d'un bon maître; qu'il ne faut pas mépriser témérairement la méthode d'autrui, et qu'il en est d'un champ comme d'un homme : quelque gain qu'il fasse, s'il est en même temps de grande dépense, il ne reste pas grand'chose. Caton (Caton, *ib.*) regarde un vignoble comme le fonds le plus productif, et il n'a pas tort; car il s'est préoccupé avant tout de la dépense. Il met au 5
second rang les jardins bien arrosés : cela n'est pas faux, s'ils sont situés auprès d'une ville. Les anciens appelaient les prés *parata* (fonds tout prêts). Le même Caton, interrogé quel était le revenu le plus assuré, répondit : De bons prés; et ensuite? Des prés médiocres. Le sommaire de tout cela, c'est qu'il estimait le plus le revenu qui exigeait le moins de frais. Cela varie suivant la nature des lieux. Il disait, dans le même esprit (Caton, *De re rust.*, II), qu'un agriculteur doit aimer à vendre; que dans la jeunesse il faut planter 6
sans hésiter, et qu'on ne doit bâtir que quand le fonds est planté, et alors même avec lenteur. Ce qu'il y a de mieux d'après le dicton vulgaire, c'est de profiter de la folie d'autrui, mais pourvu que l'entretien de la maison de campagne ne soit pas à charge. Cependant on n'a pas tort de dire que celui qui est bien logé vient plus souvent à sa terre, et que le front du maître est plus utile que son occiput.

VII. (VI.) Le juste rapport est que la maison 1
suffise à la terre, et la terre à la maison. Il n'a pas été observé par L. Lucullus et Q. Scævola, qui,

mus, quæ non in alio vitæ genere plura certiorave sunt. Cur enim non videantur oracula, a certissimo die maximeque veridico usu profecta? Principium autem a Catone
2 sumemus. (v.) Fortissimi viri et milites strenuissimi ex agricolis gignuntur, minimeque male cogitantes. Prædium ne cupide emas. In re rustica operæ ne parcas, in agro emendo minime. Quod male emtum est, semper pœnitet. Agrum paraturos ante omnia intueri oportet aquam, viam, et vicinum. Singula magnas interpretationes habent, nec dubias. Cato in conterminis hoc amplius æstimari jubet, quo pacto niteant : in bona enim, inquit, regione
3 bene nitent. Atilius Regulus, ille Punico bello bis consul, aiebat, neque fecundissimis locis insalubrem agrum parandum, neque effetis saluberrimum. Salubritas loci non semper incolarum colore detegitur, quoniam assueti etiam in pestilentibus durant. Præterea sunt quædam partibus anni salubria; nihil autem salutare est, nisi quod toto anno salubre. Malus est ager, cum quo dominus luctatur. Cato inter prima spectari jubet, ut solum sua virtute valeat, qua dictum est positione : ut operariorum copia prope sit, oppidumque validum : ut navigiorum evectus vel itinerum : ut bene ædificatus et cultus, in quo falli
4 plerosque video. Segnitiem enim prioris domini pro emtore esse arbitrantur. Nihil est damnosius deserto agro. Itaque Cato : De bono domino melius emi, nec temere contemnendam alienam disciplinam; agroque, ut homini, quamvis quæstuosus sit, si tamen et sumtuosus, non multum superesse. Ille in agro quæstuosissimam judicat vitem : non frustra, quoniam ante omnia de impensæ ratione cavit. Proxime hortos riguos : nec id falso, si sub 5
oppido sint. Et prata antiqui parata dixere. Idemque Cato interrogatus, quis esset certissimus quæstus, respondit, si bene pascas. Quis proximus? Si mediocriter pascas. Summa omnium in hoc spectando fuit, ut fructus is maxime probaretur, qui quam minimo impendio constaturus esset. Hoc ex locorum occasione aliter alibi decernitur. Eodemque pertinet, quod agricolam vendacem esse oportere dixit. Fundum in adolescentia conserendum 6
sine cunctatione, ædificandum non nisi consito agro : tunc quoque cunctanter; optimumque est (ut vulgo dixere) aliena insania frui; sed ita, ut villarum tutela non sit oneri. Eum tamen qui bene habitet, sæpius ventitare in agrum; frontemque domini plus prodesse quam occipitium, non mentiuntur.

VII. (VI.) Modus hic probatur, ut neque fundus villam 1
quærat, neque villa fundum. Non ut fecerunt juxta di-

dans le même temps, ont donné l'exemple de deux excès opposés : la maison de Scævola ne suffisait pas à sa campagne, la campagne de Lucullus ne suffisait pas à sa maison. En cela on était repris par les censeurs quand on avait moins à labourer qu'à balayer. La disposition d'une maison de campagne n'est pas sans demander un certain art. C. Marius, sept fois consul, en fit construire une dans le territoire de Misène (III, 9), le dernier de tous, et il le fit avec l'habileté qu'il avait dans la castramétation; à tel point que Sylla l'Heureux disait même que, comparés à Marius, ceux qui l'avaient précédé avaient été des aveugles.

2 Il est reconnu qu'il ne faut bâtir ni auprès des marais ni avec une rivière en face: Homère (Od., V, 469) a remarqué avec toute vérité que les fleuves exhalent toujours, avant l'aube, des vapeurs malsaines. La maison doit regarder le nord dans les localités chaudes, le midi dans les localités froides, le lever équinoxial dans les localités tempérées. Bien que, en parlant de la meilleure espèce de sol, nous puissions paraître avoir suffisamment exposé (XVII, 3) à quels caractères on la reconnaît, cependant nous en consignerons de nouveau certains indices traditionnels, en employant surtout les paroles de Caton. L'hièble, le prunier sauvage, la ronce, le petit bulbe (XIX, 30), le trèfle, l'herbe de pré, le chêne, le poirier et le pommier sauvages, sont les indices d'une terre à blé. Il en est de même de la couleur noire ou cendrée de la terre. Un terrain crayeux brûle, à moins qu'il ne soit très-maigre; le sable brûle aussi, s'il n'est pas en même temps extrêmement fin : ces remarques sont beaucoup plus sûres pour les plaines que pour les coteaux.

Les anciens ont pensé qu'avant tout il fallait 3 une mesure dans l'étendue d'une terre; car leur maxime était : Semer moins et labourer mieux; je vois que telle était aussi l'opinion de Virgile (*Georg.*, II). A dire vrai, les grandes propriétés ont perdu l'Italie, et elles commencent déjà à perdre les provinces. Six propriétaires possédaient la moitié de l'Afrique, lorsque l'empereur Néron les mit à mort. Cn. Pompée, par une grandeur d'âme spéciale dont il faut lui tenir compte, n'acheta jamais le champ d'un voisin. Magon veut qu'en achetant une terre on vende sa maison de ville; arrêt trop dur, et qui n'est pas conforme à l'utilité publique. C'est par cet exorde qu'il débute; cela montre du moins qu'il voulait que le propriétaire résidât.

Il faut ensuite s'occuper d'avoir des métayers 4 entendus: Caton (*De re rust.*, V) a donné beaucoup de préceptes à ce sujet. Quant à nous, qu'il nous suffise de dire que le métayer doit être presque aussi habile que le maître, sans toutefois avoir lui-même cette opinion. La plus mauvaise culture, comme tout travail exécuté par des désespérés, est celle que l'on fait par des esclaves enchaînés. On m'accusera peut-être de témérité d'énoncer une maxime des anciens qui pourra paraître (8) complétement incroyable : c'est que rien n'est moins avantageux que de très-bien cultiver. L. Tarius Rufus, qui, né dans la dernière classe, 5 arriva par ses talents militaires au consulat (an de Rome 737), et qui du reste était d'une économie antique, dépensa à acheter des terres dans le Picentin, et à les cultiver pour la gloire, au point que son héritier refusa l'héritage, environ cent millions de sesterces (21,000,000 fr.) qu'il avait amassés, grâce à la libéralité du dieu Auguste. Pen-

versis eadem ætate exemplis L. Lucullus, et Q. Scævola, quum villa Scævolæ fundus careret, villa Luculli agro. Quo in genere censoria castigatio erat, minus arare, quam verrere. Nec hoc sine arte quadam est. Novissimus villam in Misenensi posuit C. Marius septies consul, sed peritia castrametandi; sic ut comparatos ei cæteros etiam Sulla Felix cæcos fuisse diceret.

2 Convenit nec juxta paludes ponendam esse, neque adverso amne : quanquam Homerus omnino e flumine semper antelucanas auras insalubres verissime tradidit. Spectare in æstuosis locis septemtriones debet, meridiem in frigidis : in temperatis exortum æquinoctialem. Agri ipsius bonitas, quibus argumentis judicanda sit, quanquam de terræ optimo genere disserentes abunde dixisse possumus videri, etiamnum tamen traditas notas subsignabimus, Catonis maxime verbis : Ebulum, vel prunus silvestris, vel rubus, bulbus minutus, trifolium, herba pratensis, quercus, silvestris pirus, malusque, frumentarii soli notæ. Item nigra terra, et cinerei coloris. Omnis creta coquit, nisi permacra; sabulumque, nisi id etiam pertenue est : et multo campestribus magis, quam clivosis, respondent eadem.

3 Modum agri in primis servandum antiqui putavere: quippe ita censebant; « Satius esse minus serere, et melius arare : » qua in sententia et Virgilium fuisse video. Verumque confitentibus latifundia perdidere Italiam, jam vero et provincias. Sex domini semissem Africæ possidebant, quum interfecit eos Nero princeps : non fraudando magnitudine hac quoque sua Cn. Pompeio, qui nunquam agrum mercatus est conterminum. Agro emto domum vendendam, inclementer atque non ex utilitate publici status Mago censuit, hoc exordio præcepta pandere ingressus, ut tamen appareat assiduitatem desideratam ab eo.

Dehinc peritia villicorum in cura habenda est : multa- 4 que de iis Cato præcepit. Nobis satis sit dixisse, quam proximum domino corde esse debere, et tamen sibimetipsi non videri. Coli rura ab ergastulis pessimum est, et quidquid agitur a desperantibus. Temerarium videatur unam vocem antiquorum posuisse, et fortassis incredibile penitus existimetur : nihil minus expedire, quam agrum optime colere. L. Tarius Rufus intima natalium humilitate, consu- 5 latum militari industria meritus, antiquæ alias parcimoniæ, circiter millies H-S liberalitate divi Augusti congestum, usque ad detrectationem heredis exhausit, agros in Piceno coemendo, colendoque. In gloria internecionem ergo famemque censemus? Immo hercules. Modum judi-

sons-nous donc qu'il y a ruine et famine à cultiver pour la gloire? Oui sans doute; le mieux, c'est que la mesure soit le juge de toutes choses. Bien cultiver est nécessaire; très-bien cultiver est dispendieux, si ce n'est avec ses enfants, son métayer, ou les gens qu'on est obligé de nourrir. Autrement, quand le maître cultive, il n'est pas avantageux de faire certaines récoltes, si on compte ce que coûtera la main-d'œuvre. Il ne faut pas, dit-on, cultiver avec trop de soin l'olivier ni certaines terres, en Sicile par exemple (XVII, 3); aussi les étrangers y sont-ils trompés.

1 VIII. Comment donc cultivera-t-on avec le plus de fruit une terre? En faisant, comme dit l'oracle, du bon avec du mauvais. Mais il est juste de défendre nos aïeux, qui dans leurs préceptes ont eu en vue les avantages de la vie. En disant mauvais, ils ont entendu ce qui coûte le moins. Le but suprême de leur prévoyance fut de réduire autant que possible les dépenses. C'étaient là les préceptes donnés par ceux qui faisaient un crime à un triomphateur de posséder dix livres d'argenterie (XXXIII, 50); qui, après la mort d'un métayer, demandaient à abandonner leurs victoires et à retourner dans leurs campagnes, dont la république se chargeait de cultiver les métairies, et qui commandaient les armées, avec le sénat pour
2 métayer. Le même esprit a dicté ces autres oracles: Mauvais laboureur, qui achète ce que le fonds peut fournir; mauvais père de famille, qui fait de jour ce qu'on peut faire de nuit, à moins que le temps ne le permette pas; plus mauvais, qui fait les jours ouvrables ce qui devrait être fait les jours fériés; plus mauvais encore, qui travaille par un beau temps sous son toit plutôt que dans son champ.

Je ne puis m'empêcher de citer un exemple 3
pris dans l'antiquité, et témoignant qu'on était dans l'usage de porter devant le peuple même des affaires relatives à l'agriculture, et montrant aussi comment se défendaient les hommes de ce temps. C. Furius Crésinus, affranchi, tirant d'un très-petit champ des récoltes beaucoup plus abondantes que ses voisins n'en tiraient de champs très-considérables, était l'objet d'une grande jalousie; et on l'accusait d'attirer les moissons d'autrui
par des maléfices. En conséquence il fut cité 4
par Sp. Albinus, édile curule. Craignant d'être condamné quand les tribus iraient aux suffrages, il vint sur le forum avec tous les instruments rustiques, des gens robustes et, comme dit Pison, bien nourris et bien vêtus, des outils parfaitement faits, de forts hoyaux, des socs pesants, des bœufs bien repus; puis il dit: Voilà, Romains, mes maléfices; et je ne puis vous montrer ni faire venir sur le forum mes fatigues, mes veilles et mes sueurs. Il fut absous d'un suffrage unanime. En effet, la culture veut du travail et non de la dépense; aussi les anciens ont-ils dit que l'œil du maître était ce qui fertilisait le mieux un champ.

Nous donnerons en lieu et place les préceptes 5
spéciaux à chaque espèce de culture; en attendant, nous n'omettrons pas les préceptes généraux qui se présentent: d'abord voici un précepte de Caton aussi humain qu'utile: « Agissez de manière à être aimé de vos voisins. » Il en donne les raisons; nous pensons qu'elles ne sont douteuses pour personne. Autre recommandation que le même auteur met au rang des plus importantes: c'est que les gens de la métairie ne soient pas mal (9). Il est de maxime générale en agriculture qu'il ne faut rien faire tardivement; en second lieu, que cha-

cem rerum omnium utilissimum. Bene colere necessarium est: optime, damnosum, præterquam sobole, suo colono, aut pascendis. Alioqui colente domino aliquas messes colligere non expedit, si computetur impendium operæ. Nec temere olivam: nec quasdam terras diligenter colere, sicut in Sicilia, tradunt: itaque decipi advenas.

1 VIII. Quonam igitur modo utilissime colentur agri? Ex oraculo scilicet, malis bonis. Sed defendi æquum est abavos, qui præceptis suis prospexere vitæ. Nam quum dicerent malis, intelligere voluere vilissimos. Summum providentiæ illorum fuit, ut quam minimum esset impendii. Præcipiebant enim ista, qui triumphali denas argenti libras in supellectile crimini dabant: qui, mortuo villico, relinquere victorias, et reverti in sua rura postulabant: quorum prædia colenda suscipiebat respublica; exercitusque duce-
2 bant, senatu illis villicante. Inde illa reliqua oracula: Nequam agricolam esse, quisquis emeret, quod præstare ei fundus posset. Malum patrem familias, quisquis interdiu faceret, quod noctu posset, nisi in tempestate cæli. Pejorem, qui profestis diebus ageret, quod feriatis deberet. Pessimum, qui sereno die sub tecto potius operaretur, quam in agro.

3 Nequeo mihi temperare, quo minus unum exemplum antiquitatis afferam, ex quo intelligi possit, apud populum etiam de culturis agendi morem fuisse, qualiterque defendi soliti sint illi viri. C. Furius Cresinus e servitute liberatus, quum in parvo admodum agello largiores multo fructus perciperet, quam ex amplissimis vicinitas; in invidia magna erat, ceu fruges alienas pelliceret veneficiis.
Quamobrem a Sp. Albino curuli die dicta, metuens dam- 4
nationem, quum in suffragium tribus oporteret ire, instrumentum rusticum omne in forum attulit, et adduxit familiam validam, atque (ut ait Piso) bene curatam ac vestitam, ferramenta egregie facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves saturos. Postea dixit: Veneficia mea, Quirites, hæc sunt: nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere lucubrationes meas, vigiliasque, et sudores. Omnium sententiis absolutus itaque est. Profecto, opera, non impensa, cultura constat. Et ideo majores fertilissimum in agro oculum domini esse dixerunt.

Reliqua præcepta reddentur suis locis, quæ propria gene- 5
rum singulorum erunt. Interim communia, quæ succurrunt, non omittemus. Et in primis Catonis humanissimum utilissimumque: Id agendum, ut diligant vicini. Causas reddit ille: nos existimamus nulli esse dubias. Inter prima idem cavet, ne familiæ male sit. Nihil sero faciendum in agricultura omnes censent, iterumque suo quæque tempore facienda. Ex tertio præcepto, prætermissa frustra revocari:

que chose doit être faite en son temps; en troisième lieu, qu'on cherche en vain à rattraper l'oc-
6 casion perdue. La malédiction de Caton contre la terre cariée a été suffisamment exposée (XVII, 19); voici une autre sentence qu'il ne cesse de répéter : « Tout ce qui se peut faire avec un âne coûte très-peu. » La fougère meurt au bout de deux ans, si on ne la laisse pas pousser des feuilles; un moyen très-efficace d'y réussir, c'est d'en abattre à coups de bâton les branches quand elle bourgeonne. Le suc qui s'en écoule tue les racines. On dit encore qu'elle ne repousse pas, si on l'arrache vers le solstice d'été, ou si on la coupe avec un roseau, ou si on la déracine avec une charrue sur laquelle on a mis un roseau. Réciproquement (XXIV, 50) on prescrit de déraciner le roseau avec une charrue sur laquelle on a mis de la fougère. Un champ rempli de jonc doit être retourné avec la pelle, mais dans les endroits
7 pierreux avec la houe. C'est le feu qui détruit le mieux les broussailles. Il est très-avantageux de saigner par des fossés et de dessécher un champ trop humide; de laisser les fossés ouverts dans les terrains crayeux; de les assurer par des haies dans une terre trop meuble, de peur qu'ils ne s'éboulent, ou de les faire en forme de tuile creuse renversée; de couvrir certains fossés que l'on conduit dans d'autres plus grands et plus larges; d'en garnir le fond, si l'on a cette commodité, avec un lit de cailloux ou de graviers; d'en consolider l'ouverture de chaque côté avec deux pierres surmontées d'une troisième en travers. Démocrite a indiqué le moyen d'extirper une forêt : c'est de faire macérer, pendant un jour, de la fleur de lupin dans du suc de ciguë, et d'en arroser les racines des arbres.

1 IX. (VII.) Voilà le champ préparé; faisons maintenant l'histoire des grains. Il y en a deux premières catégories : les céréales, comme le blé, l'orge; les légumes, comme la fève, le pois chiche. La différence en est trop connue pour qu'il convienne de l'exposer.

X. Les céréales se divisent elles-mêmes suivant 1
l'époque des semailles : celles d'hiver, qui, semées vers le coucher des Pléiades (XVIII, 59), sont nourries par la terre pendant la mauvaise saison, telles que le blé, le far, l'orge; celles d'été, qui se sèment en été avant le lever des Pléiades (XVIII, 66), telles que le mil, le panic, le sésame, l'horminum, l'irio, suivant, du moins, l'usage de l'Italie; car en Grèce et en Asie tous les grains se sèment au coucher des Pléiades; mais il y en a que l'on sème dans les deux saisons en Italie. Quelques-uns se sèment encore à une troisième époque, c'est-à-dire au printemps. Des auteurs nomment grains de printemps le mil, le panic, la lentille, le pois chiche et l'alica (XVIII, 29; XXII, 61); et grains de prime semence, le blé, l'orge, la fève, le navet, la rave. Certaine espèce parmi les blés, et la vesce parmi les légumes, entrent dans le fourrage semé pour les animaux (XVIII, 41) : quant au lupin, il est également d'usage pour les animaux et pour l'homme.

Tous les légumes, excepté la fève, ont une ra- 2
cine unique, racine dure, attendu qu'elle ne se ramifie pas beaucoup. Le pois chiche a la racine la plus profonde. La racine du blé a des fibres nombreuses, sans ramifications. L'orge lève sept jours après la semaison; les légumes, quatre jours, ou, au plus tard, sept; la fève, du quinzième au vingtième; les légumes, au bout de trois en Égypte. Dans l'orge, l'une des extrémités du grain produit la racine, l'autre produit la tige,

6 De terra cariosa exsecratio Catonis abunde indicata est. Quanquam prædicere non cessat is : Quidquid per asellum fieri potest, vilissime constat. Filix biennio moritur, si frondem agere non patiaris. Id efficacissime contingit, germinantis ramis baculo decussis. Succus enim ex ipsa defluens, necat radices. Aiunt et circa solstitium avulsas non renasci, nec arundine sectas, aut exaratas vomeri arundine imposita. Similiter et arundinem exarari filice vomeri imposita præcipiunt. Juncosus ager verti pala debet, at in
7 saxoso bidentibus. Fruteta igni optime tolluntur. Humidiorem agrum fossis concidi atque siccari, utilissimum est : fossas autem cretosis locis apertas relinqui : in solutiore terra sepibus firmari, ne procidant : aut supinis lateribus procumbere : quasdam occæcari, et in alias dirigi majores patentioresque : si sit occasio, silice vel glarea sterni. Ora autem earum binis utrimque lapidibus statuminari, et alio superintegi. Silvæ exstirpandæ rationem Democritus prodidit, lupini flore in succo cicutæ uno die macerato, sparsisque radicibus.

1 IX. (VII.) Et quoniam præparatus est ager, natura nunc indicabitur frugum. Sunt autem duo prima earum genera. Frumenta, ut triticum, hordeum : et legumina, ut faba, cicer. Differentia vero notior quam ut indicari decet. 1
X. Frumenti ipsius totidem genera, per tempora satu divisa. Hiberna, quæ circa Vergiliarum occasum sata terra per hiemem nutriuntur, ut triticum, far, hordeum. Æstiva, quæ æstate ante Vergiliarum exortum seruntur, ut milium, panicum, sesama, horminum, irio, Italiæ dumtaxat ritu. Alioqui in Græcia et Asia omnia Vergiliarum occasu seruntur. Quædam autem utroque tempore in Italia. Ex his, quædam et tertio, veris scilicet. Aliqui verna, milium, panicum, lentem, cicer, alicam appellant. Sementiva autem, triticum, hordeum, fabam, napum, rapam. Et in tritici genere pars aliqua pabuli est quadrupedum causa sati, ut farrago; et in leguminibus, ut vicia. At commune quadrupedum hominumque usui, lupinum.

Legumina omnia singulas habent radices, præter fabam, 2
easque surculosas, quia non in multa dividuntur : altissimas autem cicer. Frumenta multis radicantur fibris, sine ramis. Erumpit a primo satu hordeum die septimo : legumina quarto, vel quum tardissime, septimo : faba a XV ad XX; legumina in Ægypto tertio die. Ex hordeo alterum caput grani in radicem exit, alterum in herbam, quæ et prior floret. Radicem crassior pars grani fundit, tenuior

qui fleurit avant les autres céréales. De la partie la plus grosse du grain [des céréales] sort la racine; de la partie la plus mince, la fleur. Dans les autres graines, c'est de la même partie que sortent la fleur et la racine.

3 Les blés, pendant l'hiver, sont en herbe; au printemps, les blés d'hiver s'élèvent en paille; le mil et le panic, en une tige géniculée et creuse; le sésame, en une tige férulacée. Le fruit de toutes ces semences ou est renfermé dans des épis, comme le blé, l'orge, et est défendu par un quadruple rempart d'arêtes, ou est renfermé dans des gousses, comme sur les légumineuses, ou est contenu dans des capsules, comme sur le sésame et le pavot. Le mil et le panic appartiennent en commun au cultivateur et aux petits oiseaux; car ils sont renfermés sans défense des tuniques. Le panic est ainsi nommé du mot panicule; la tête en est languissamment penchée, la tige en diminue peu à peu de grosseur, presque aussi dure qu'un scion d'arbre; les grains en sont très-serrés les uns contre les autres, et
4 l'épi très-allongé a un pied. La chevelure du mil qui renferme la graine est frangée et recourbée. On distingue plusieurs espèces de panic: le panic à mamelles, dont la grappe est divisée en plusieurs épis et dont la tête est double. On distingue aussi le panic à ses couleurs : blanche, noire, rousse et même pourprée. On fait diverses sortes de pain avec le mil (*panicum miliaceum*, L.); on en fait rarement avec le panic (*holcus sorghum*, L.) (10). Aucun grain n'est plus pesant que le mil, ou ne grossit plus par la cuisson. Un boisseau donne soixante livres de pain; et trois septiers mouillés, un boisseau de bouillie. Il y a dix ans qu'on a apporté de l'Inde en Italie un mil de couleur foncée, à gros grains et à tige de roseau; cette tige très-grande s'élève à la hauteur de sept pieds; on nomme ce grain loba; c'est le plus productif de tous : un seul grain en produit trois septiers; il faut le semer dans les terrains humides (maïs?) (11).

Certains blés commencent à former l'épi au 5
troisième nœud, d'autres au quatrième; mais l'épi est encore caché. Le froment a quatre nœuds, le far (épeautre à deux rangées, *triticum dicoccum*) six, l'orge huit. Jamais ces blés ne forment d'épis avant que le nombre de ces nœuds soit complet. Ils commencent à fleurir quatre jours ou cinq au plus tard après que l'épi s'est montré; ils défleurissent en autant de jours ou un peu plus. L'orge fleurit au plus tard en sept jours. Varron dit que les grains sont formés au bout de quatre fois neuf jours, et qu'on les moissonne le neuvième mois.

Les fèves sortent en feuilles, et puis poussent 6
une tige qui n'est coupée par aucuns nœuds. Les autres légumineuses ont une tige ligneuse, et, parmi elles, le pois chiche, l'ers, la lentille, sont rameux. La tige de certaines de ces plantes, des pois par exemple, est rampante, si elles ne sont pas ramées; sans cette précaution la qualité s'altère. Des légumineuses, la fève seule et le lupin sont unicaules; chez les autres la tige est rameuse et très-mince, chez toutes fistuleuse. Quelques 7
plantes produisent la feuille par la racine, d'autres par le sommet; mais le blé, l'orge, la vesce, et tout ce qui est en paille, n'a qu'une feuille au sommet. Ces feuilles dans l'orge sont rudes, polies sur les autres. Elles sont, au contraire, multiples dans la fève, le pois chiche et le pois. La feuille est semblable à celle du roseau dans le blé, ronde dans la fève et dans une grande partie des légumineuses. Elle est allongée dans l'ervilia (*lathyrus*

florem. Cæteris seminibus eadem pars, et radicem, et florem.

3 Frumenta hieme in herba sunt: verno tempore fastigantur in stipulam, quæ sunt hiberni generis : at milium et panicum in culmum geniculatum et concavum, sesama vero in ferulaceum. Omnium satorum fructus, aut spicis continetur, ut tritici, hordei; muniturque vallo aristarum quadruplici: aut includitur siliquis, ut leguminum: aut vasculis, ut sesamæ, ac papaveris. Milium, et panicum tantum pro indiviso, et parvis avibus expositum est. Indefensa quippe membranis continentur. Panicum a paniculis dictum, cacumine languide nutante, paulatim extenuato culmo pæne in surculum, prædensis acer-
4 vatur granis, cum longissima pedali obba. Milii comæ granum complexæ fimbriato capillo curvantur. Sunt et panico genera: mammosa, e pano parvis racemata paniculis, et cacumine gemino. Quin et colore distinguitur; candido, nigro, rufo, etiam purpureo. Panis multifarie et e milio fit, e panico rarus. Sed nullum frumentum ponderosius est, aut quod coquendo magis crescat: LX pondo panis e modio reducunt, modiumque pultis ex tribus sextariis madidis. Milium intra hos decem annos ex India in Italiam invectum est, nigrum colore, amplum grano, arundineum culmo. Adolescit ad pedes altitudine septem, prægrandibus culmis, lobas vocant : omnium frugum fertilissimum. Ex uno grano terni sextarii gignuntur. Seri debet in humidis.

Frumenta quædam in tertio genu spicam incipiunt conci- 5
pere, quædam in quarto, sed etiamnum occultam. Genicula autem sunt tritico quaterna, farri sena, hordeo octona. Sed non ante supra dictum geniculorum numerum conceptus est spicæ: qui ut spem sui fecit, quatuor aut quinque tardissime diebus florere incipiunt; totidemque aut paulo pluribus deflorescunt. Hordea vero quum tardissime septem. Varro quater novenis diebus fruges absolvi tradit, et mense nono meti.

Fabæ in folia exeunt, ac deinde caulem emittunt, nul- 6
lis distinctum internodiis. Reliqua legumina surculosa sunt. Ex his ramosa, cicer, ervum, lens. Quorumdam caules sparguntur in terram, si non habeant adminiculum, ut pisorum. Quod si non habuere, deteriora fiunt. Leguminum unicaulis faba sola, unus et lupinis : cæteris ramosus prætenui surculo : omnibus vero fistulosus. Folium quædam 7
ab radice mittunt, quædam a cacumine. Frumentum vero, et hordeum, viciaque, et quidquid in stipula est, in cacumine unum folium habet. Sed hordeo scabra sunt, cæteris lævia. Multiplicia contra fabæ, ciceri, piso. Frumentis folium arun-

cicera, L.) et le pois. Elle est veinée dans le phaséole (XVI, 92), couleur de sang dans le sésame et dans l'irio (*sisymbrium irio*, L.). Le lupin et le pavot seuls perdent leurs feuilles. Les légumineuses restent longtemps en fleur, et surtout l'ers et le pois chiche; mais la floraison de la fève est la plus longue de toutes, elle dure quarante jours; chaque rameau ne fleurit pas aussi longtemps; mais un rameau fleurit quand l'autre défleurit. La récolte n'y est pas non plus simultanée, comme elle l'est dans le blé; les gousses se forment à des époques diverses et d'abord à la partie inférieure, la fleur montant peu à peu.

8 Les blés, quand ils ont passé fleur, grossissent et mûrissent généralement en quarante jours; il en est de même de la fève. Le pois chiche mûrit en très-peu de jours; il est bon à cueillir quarante jours après avoir été semé. Le mil, le panic, le sésame et tous les grains d'été sont mûrs quarante jours après la floraison, avec de grandes différences suivant le sol et le ciel. En effet, dans l'Égypte, l'orge se récolte six mois, le blé sept mois après avoir été semés; dans la Grèce, l'orge au bout de six mois, au bout de huit mois dans le Péloponnèse, et le blé encore plus tardivement. Les grains portés sur du chaume sont renfermés dans un épi chevelu; dans les fèves et les autres légumineuses, ils sont alternativement fixés aux parois de la gousse. Les blés résistent mieux à l'hiver; les légumes fournissent une nourriture plus substantielle.

9 Le blé a plusieurs enveloppes. L'orge est nue ainsi que l'arinca (XVIII, 20, 6), mais surtout l'avoine. Le chaume est plus élevé dans le blé que dans l'orge. L'épi est plus piquant dans l'orge. On bat sur l'aire le blé, le siligo (XVIII, 20, 1) et l'orge; on les sème nettoyés tels qu'on les moud, parce qu'on ne les passe pas au feu. Au contraire, le far, le mil, le panic, ne peuvent être nettoyés sans être passés au feu; aussi les sème-t-on crus, avec leurs enveloppes. On conserve le far dans l'épi pour le semer, sans le passer au feu.

XI. De ces grains le plus léger est l'orge; rarement le boisseau en pèse plus de 15 livres, le boisseau de fèves plus de 22 livres. Le far est plus pesant, et le blé encore davantage. En Égypte, on fait du far (sorte de pâte) avec l'olyra : l'olyra (épeautre) y est regardé comme une troisième sorte de blé. Les Gaules ont aussi leur espèce de far, qu'on y nomme brace (froment blanzé), chez nous sandala. Le grain en est très-blanc. Une autre différence, c'est que par boisseau il donne près de quatre livres de pain de plus que tout autre far. Verrius rapporte que le peuple romain n'usa pendant trois cents ans que de far fait de blé. 1

XII. Il y a plusieurs espèces de blé, dénommées d'après les pays qui les produisent. Je ne comparerai aucun blé à celui d'Italie pour la blancheur et le poids, qualités qui le distinguent sur tous; ce n'est qu'avec le blé des parties montagneuses de l'Italie que la comparaison pourrait être soutenue par les blés étrangers. Pour ces blés le premier rang a été tenu par la Béotie, puis par la Sicile, enfin par l'Afrique. Les blés de Thrace, de Syrie et puis d'Égypte tenaient le troisième rang pour la pesanteur; cela avait été décidé par les athlètes, dont la capacité de consommation, semblable à celle des bêtes de somme, avait fixé les rangs ainsi qu'il vient d'être dit. La Grèce a vanté aussi le blé du Pont, lequel n'est pas arrivé jusqu'en Italie. Elle préférait à toute espèce 2 de blé les blés appelés Dracontiens, Strangiens et Sélénusiens. Le caractère de ces espèces est un très-gros chaume; aussi les Grecs les attribuaient-ils 1

dinaceum, fabæ rotundum, et magnæ leguminum parti. Longiora erviliæ, et piso. Faseolis venosa, sesamæ et irioni sanguinea. Cadunt folia lupino tantum, et papaveri. Legumina diutius florent, et ex his ervum ac cicer : sed diutissime faba XL diebus. Non autem singuli scapi tamdiu, quoniam alio desinente alius incipit; nec tota seges, sicut frumenti, pariter. Siliquantur vero omnia diversis diebus, et ab ima primum parte, paulatim flore subeunte.

8 Frumenta quum defloruere, crassescunt, maturanturque quum plurimum diebus quadraginta : item faba; paucissimis cicer. Id enim a semente diebus XL perficitur. Milium et panicum, et sesama, et omnia æstiva, XL diebus maturantur a flore, magna terræ cælique differentia. In Ægypto enim hordeum sexto a satu mense, frumenta septimo metuntur. In Hellade, hordeum. In Peloponneso octavo, et frumenta etiamnum tardius. Grana in stipula crinito textu spicantur. In faba leguminibusque, alternis lateribus siliquantur. Fortiora ad hiemes frumenta, legumina in cibo.

9 Tunicæ frumento plures. Hordeum maxime nudum, et arinca; sed præcipue avena. Calamus altior frumento, quam hordeo. Arista mordacior hordeo. In area exteruntur triticum, et siligo, et hordeum. Sic et seruntur pura, qualiter moluntur, quia tosta non sunt. E diverso far, milium, panicum purgari, nisi tosta, non possunt. Itaque hæc cum suis folliculis seruntur cruda. Et far in vaginulis suis servant ad satus, atque non torrent.

XI. Levissimum ex his hordeum, raro excedit XV libras, et 1 faba XXII. Ponderosius far, magisque etiamnum triticum. Far in Ægypto ex olyra conficitur. Tertium genus spicæ hoc ibi est. Galliæ quoque suum genus farris dedere, quod illic bracem vocant, apud nos sandalam, nitidissimi grani. Et alia differentia est, quod fere quaternis libris plus reddit panis, quam far aliud. Populum romanum farre tantum e frumento CCC annis usum, Verrius tradit.

XII. Tritici genera plura, quæ fecere gentes. Italico nul- 1 lum equidem comparaverim candore ac pondere, quo maxime discernitur : montanis modo comparetur Italiæ agris externum, in quo principatum tenuit Bœotia, deinde Sicilia, mox Africa. Tertium pondus erat Thracio, Syrioque, deinde et Ægyptio, athletarum cum decreto, quorum capacitas jumentis similis, quem diximus ordinem fecerat. Græcia et Ponticum laudavit, quod in Italiam non pervenit. Ex omni eadem genere grani prætulit dracon- 2 tiam, Strangium, et Selenusium, argumento crassissimi

à un sol gras. Ils recommandaient de semer dans des terrains humides les espèces les plus légères, celles dont le chaume est le plus petit, attendu qu'elles avaient besoin de beaucoup d'aliment. Telles furent les opinions sous le règne d'Alexandre le Grand, lorsque la Grèce était au comble de la gloire et le pays le plus puissant de l'univers : cependant, cent quarante-cinq ans environ avant la mort de ce prince, le poëte Sophocle loua, dans sa pièce de *Triptolème*, le blé d'Italie avant tous les autres. Voici sa pensée, traduite mot pour mot : « L'Italie fortunée se couvre de blanc froment. » Cette blancheur est encore aujourd'hui la qualité particulière du blé d'Italie; aussi suis-je étonné que les Grecs de l'âge suivant n'en aient fait aucune mention.

3 Parmi les blés qu'on importe à Rome, les plus légers sont ceux de la Gaule et de la Chersonèse; car, en grain, ils ne pèsent pas plus de vingt livres par boisseau. Le blé de Sardaigne pèse une demi-livre de plus, celui d'Alexandrie dix onces; c'est aussi le poids de celui de Sicile. Le blé de Béotie pèse une livre entière de plus; celui d'Afrique, une livre trois quarts. Dans l'Italie transpadane, il est à ma connaissance que le boisseau de far pèse vingt-cinq livres, et même, dans les environs de Clusium, vingt-six. Une règle naturelle, c'est que dans toute espèce de blé le pain de munition dépasse d'un tiers le poids du blé. De même le meilleur blé est celui qui, dans la panification,
4 absorbe un conge d'eau (3 litr., 24). Certaines espèces de blé employées sans mélange donnent ce tiers en sus : ainsi le blé des Baléares rend par boisseau trente-cinq livres de pain; d'autres blés mêlés par portion égale, comme celui de Chypre et d'Alexandrie, donnent aussi ce poids, bien que le grain ne dépasse pas vingt livres. Le blé de Chypre est brun, et donne un pain noir; aussi le mêle-t-on au blé blanc d'Alexandrie, et ils rendent vingt-cinq livres de pain. Le blé de Thèbes en Égypte rend une livre de plus. Pétrir le pain avec l'eau de mer, ce que l'on fait généralement sur les côtes pour épargner le sel, est chose très-mauvaise; aucune cause ne prédispose davantage les hommes aux maladies. La Gaule et l'Espagne, qui font une boisson avec les espèces de blé indiquées ailleurs (XIV, 29), emploient pour levain la levure qui se concrète; aussi le pain est-il dans ces contrées plus léger que dans les autres.

Le blé offre aussi des différences en raison de 5
la paille : plus elle est grosse, mieux il vaut. Le blé de Thrace est revêtu d'un très-grand nombre d'enveloppes qu'exige le froid excessif de ces contrées. C'est aussi le froid qui a fait découvrir le blé de trois mois (blé de mars), la terre étant couverte de neige pendant le reste de l'année; trois mois environ après qu'il a été semé, on le récolte en Thrace ainsi que dans les autres pays. Cette espèce est connue dans toutes les Alpes, et aucun blé ne réussit mieux dans les provinces septentrionales; il n'a qu'une seule tige, nulle part il n'est volumineux, et il ne se sème que dans une terre légère. Il y a aussi dans les en- 6
virons d'Ænos, en Thrace, un blé de deux mois qui mûrit quarante jours après avoir été semé : chose remarquable, aucun blé n'est plus pesant, et il ne rend pas de son; la Sicile et l'Achaïe le cultivent dans leurs parties montueuses, ainsi que l'Eubée, autour de Caryste : tant est grande l'erreur de Columelle (*De re rust.*, II, 9), qui a pensé qu'il n'existait pas même de blé particulier de trois mois ! Le fait est que les blés de prin-

calami : ita pingui solo hæc genera assignabat. Levissimum et maxime inane, seu tenuissimi calami, in humidis seri jubebat, quoniam multo egeret alimento. Hæ fuere sententiæ Alexandro Magno regnante, quum clarissima fuit Græcia, atque in toto terrarum orbe potentissima : ita tamen, ut ante mortem ejus annis fere CXLV, Sophocles poeta in fabula Triptolemo frumentum Italicum ante cuncta laudaverit, ad verbum translata sententia :

Et fortunatam Italiam frumento canere candido.

Quæ laus peculiaris hodieque Italico est. Quo magis admiror, posteros Græcorum nullam mentionem hujus fecisse frumenti.

3 Nunc ex his generibus, quæ Romam invehuntur, levissimum est Gallicum, atque e Chersoneso advectum : quippe non excedunt in modium vicenas libras, si quis granum ipsum ponderet. Adjicit Sardum selibras, Alexandrinum et trientes : hoc et Siculi pondus. Bœoticum totam libram addit : Africum et dodrantes. In Transpadana Italia scio vicenas quinas libras farris modios pendere : circa Clusium et senas. Lex certe naturæ, ut in quocumque genere pani militari tertia portio ad grani pondus accedat : sicut optimum frumentum esse, quod in subacta congium
4 aquæ capiat. Quibusdam generibus per se pondus sicut Balearico : modio panis pondo XXXV reddit : quibusdam binis mixtis, ut Cyprio et Alexandrino, XX prope libras non excedentibus. Cyprium fuscum est, panemque nigrum facit : itaque miscetur Alexandrinum candidum, redduntque XXV pondo. Thebaicum libras adjicit. Marina aqua subigi, quod plerique maritimis in locis faciunt, occasione lucrandi salis, inutilissimum. Non alia de causa opportuniora morbis corpora exsistunt. Galliæ et Hispaniæ frumento in potum resoluto, quibus diximus generibus, spuma ita concreta pro fermento utuntur. Qua de causa levior illis, quam cæteris, panis est.

Differentia est et calami. Crassior quippe melioris est 5
generis. Plurimis tunicis Thracium triticum vestitur, ob nimia frigora illi plagæ exquisitum. Eadem causa et trimestre invenit, detinentibus terras nivibus, quod tertio fere a satu mense et in reliquo orbe metitur. Totis hoc Alpibus notum, et hiemalibus provinciis nullum hoc frumento lætius. Unicalamum præterea, nec usquam capax; seriturque non nisi tenui terra. Est et bimestre circa Thraciæ 6
Ænum, quod quadragesimo die, quam satum est, maturescit : mirumque, nulli frumento plus esse ponderis, et furfuribus carere. Utitur eo et Sicilia, et Achaia, montuosis utraque partibus. Eubœa quoque circa Carystum. In tantum fallitur Columella, qui ne trimestris quidem pro-

temps sont connus depuis très-longtemps; les Grecs les nomment setanies. On dit que dans la Bactriane il y a des blés si gros, qu'un seul grain égale nos épis.

1 XIII. De toutes les céréales la première qui se sème est l'orge. Nous indiquerons aussi l'époque de l'ensemencement de chaque espèce, en en faisant l'histoire. Chez les Indiens il y a une orge cultivée et une orge sauvage, dont ils font un pain de première qualité et de l'alica (XVIII, 29); mais leur nourriture favorite est le riz, avec lequel ils préparent la ptisane (XXII, 66) que les autres nations préparent avec l'orge. Les feuilles du riz sont charnues, semblables à celles du poireau, mais plus larges; la tige est haute d'une coudée, la fleur pourpre, la racine ronde comme une perle.

1 XIV. L'orge est un très-ancien aliment, comme le prouvent une coutume des Athéniens rapportée par Ménandre, et le surnom de hordearii que l'on donnait aux gladiateurs; de plus, les Grecs n'emploient que l'orge pour faire la polenta. On la prépare de plusieurs manières : les Grecs humectent l'orge avec de l'eau, la font sécher pendant une nuit; le lendemain ils la font rôtir, et puis moudre. Il y en a qui, la faisant rôtir plus fortement, l'humectent derechef avec un peu d'eau,
2 et la font sécher avant de la moudre. D'autres nettoient l'orge fraîchement égrenée des épis verts, l'humectent, la battent dans un mortier, la lavent dans des paniers, la sèchent au soleil, la battent de nouveau, la nettoient, et la font moudre. De quelque manière qu'on prépare la polenta, on prend toujours vingt livres d'orge, trois livres de graine de lin, une demi-livre de coriandre, un acétabule (0 litr., 068) de sel; on fait d'abord rôtir, puis moudre ce mélange. Ceux qui veulent le garder plus longtemps le mettent, avec la farine et le son, dans des pots de terre neufs. En Italie on rôtit l'orge sans l'arroser préalablement, on en fait une farine très-fine, après y avoir mêlé les ingrédients cités, et même du mil. Le pain d'orge, dont usaient les anciens, a été rejeté, et ce n'est plus guère qu'une nourriture pour les animaux.

XV. Avec l'orge se fait la ptisane, aliment très-substantiel et très-salutaire, qui est si estimé. 1
Hippocrate, médecin des plus illustres, a consacré uniquement un ouvrage (*Du régime dans les maladies aiguës*) à la célébrer. La meilleure ptisane est celle d'Utique. En Égypte il y en a une qu'on fait avec une orge à deux angles (rangs?) (XVIII, 18). L'espèce d'orge avec laquelle on la prépare dans la Bétique et l'Afrique est nommée glabre par Turranius. Le même auteur pense que l'olyra et l'oryza (riz) sont la même plante. Le procédé pour faire la ptisane est généralement connu (12).

XVI. De la même façon on prépare avec le 1
grain du froment le tragum, en Campanie seulement et en Égypte.

XVII. L'amidon se fait avec toutes les espèces 1
de froment et de siligo; mais le meilleur, avec le blé de trois mois. L'invention en est due à l'île de Chios; et encore aujourd'hui le plus estimé se tire de là. Le nom vient de ce qu'on le prépare sans la meule (ἀ *sans*, μύλη *meule*). Après l'amidon fait avec le blé de trois mois, le meilleur est préparé avec le froment le plus léger. Le grain trempe dans de l'eau douce en des vaisseaux de bois, de manière à être recouvert par le liquide; on change cette eau cinq fois par jour; il est encore mieux de la changer aussi la nuit, de sorte qu'il s'imbibe également. Ramolli, on le

prium genus existimaverit esse, quum sit antiquissimum. Græci setanion vocant. Tradunt in Bactris grana tantæ magnitudinis fieri, ut singula spicas nostras æquent.

1 XIII. Primum ex omnibus frumentis seritur hordeum. Dabimus et dies serendo cuique generi, natura singulorum exposita. Hordeum Indis sativum et silvestre, ex quo panis apud eos præcipuus, et alica. Maxime quidem oryza gaudent, ex qua ptisanam conficiunt, quam reliqui mortales ex hordeo. Oryzæ folia carnosa, porro similia, sed latiora : altitudo cubitalis, flos purpureus, radix gemmeæ rotunditatis.

1 XIV. Antiquissimum in cibis hordeum, sicut Atheniensium ritu Menandro auctore apparet : et gladiatorum cognomine, qui hordearii vocabantur. Polentam quoque Græci non aliunde præferunt. Pluribus fit hæc modis. Græci perfusum aqua hordeum siccant nocte una, ac postero die frigunt, deinde molis frangunt. Sunt qui vehementius tostum rursus exigua aqua aspergant, et siccent
2 prius, quam molant. Alii vero virentibus spicis decussum hordeum recens purgant, madidumque in pila tundunt, atque in corbibus eluunt, ac siccatum sole rursus tundunt, et purgatum molunt. Quocumque autem genere præparato, vicenis hordei libris, ternas seminis lini, et coriandri selibram, salisque acetabulo, torrentes ante omnia miscent in mola. Qui diutius volunt servare, cum polline ac furfuribus suis condunt novis fictilibus. Italia sine perfusione tostum in subtilem farinam molit, iisdem additis, atque etiam milio. Panem ex hordeo antiquis usitatum vita damnavit, quadrupedumque fere cibus est.

XV. Ptisanæ inde usus validissimus saluberrimusque 1
tantopere probatur. Unum laudibus ejus volumen dicavit Hippocrates e clarissimis medicinæ scientia. Ptisanæ bonitas præcipua Uticensi. In Ægypto vero est, quæ fit ex hordeo, cui sunt bini anguli. In Bætica et Africa genus, ex quo fiat, hordei, glabrum appellat Turranius. Idem olyram et oryzam eamdem esse existimat. Ptisanæ conficiendæ vulgata ratio est.

XVI. Simili modo ex tritici semine tragum fit in Cam- 1
pania dumtaxat et Ægypto.

XVII. Amylum vero ex omni tritico ac siligine, sed 1
optimum e trimestri. Inventio ejus Chio insulæ debetur; et hodie laudatissimum inde est : appellatum ab eo, quod sine mola fiat : proximum trimestri, quod e minime ponderoso tritico. Madescit dulci aqua ligneis vasis, ita ut integatur, quinquies in die mutata. Melius si et noctu, ita ut misceatur pariter. Emollitum, prius quam acescat,

passe, avant qu'il s'aigrisse, dans une chausse ou dans des paniers; on le répand sur des tuiles enduites de levain, et on le laisse s'épaissir ainsi au soleil. Après l'amidon de Chios on estime le plus celui de Crète, puis celui d'Égypte. Le bon amidon se reconnaît à ce qu'il est lisse et léger; il doit aussi être frais. Caton (*De re rust.*, LXXXVII), parmi nous, en a déjà parlé.

1 XVIII. La farine d'orge s'emploie aussi en médecine. Chose singulière, on fait, à l'usage des bêtes de somme, des boules de pâte avec l'orge durcie au feu et puis moulue; on introduit avec la main ces boules dans leur estomac, et cette préparation augmente leurs forces et les muscles de leur corps. Certains épis ont deux rangs de grains; quelques-uns en ont davantage, jusqu'à six. Le grain lui-même présente certaines différences : il est plus long et plus léger, ou plus court, ou plus rond, plus blanc, plus noir, ou de couleur pourprée. On emploie le dernier pour faire la polenta; le blanc résiste très-mal au mauvais temps. L'orge est le plus mou de tous les grains; elle ne veut être semée que dans une terre
2 sèche et meuble, et cependant fertile. La paille est des meilleures; aucune ne lui est comparable pour litière. L'orge est de tous les grains le moins exposé aux accidents, car on l'enlève avant que la rouille s'empare du blé; aussi les laboureurs sages ne sèment du blé que ce qu'il en faut pour leur nourriture. On dit que l'orge se sème avec un sarcloir, ce qui la fait pousser très-vite; et la plus productive est celle qui a été récoltée à Carthagène en Espagne, au mois d'avril; on la sème dans ce même mois en Celtibérie, et elle donne deux récoltes dans la même année. On moissonne toutes les orges, dès qu'elles sont mûres, avec plus de hâte que les autres blés; car la paille en est fragile, et le grain renfermé dans une enveloppe très-mince. On assure aussi que la polenta est meilleure si l'on a récolté l'orge avant la maturité parfaite.

XIX. (VIII.) Les espèces de froment ne sont 1
pas les mêmes partout, et là où elles sont les mêmes, elles ne portent pas les mêmes noms. Les plus répandues sont le far appelé par les anciens adoreum, le siligo et le froment. Ces espèces sont communes à plusieurs contrées. L'arinca est propre à la Gaule; elle abonde aussi en Italie. L'Égypte, la Syrie, la Cilicie, l'Asie et la Grèce ont seules la zéa, l'olyra et la tiphé (XVIII, 20, 6). L'Égypte fait avec son froment une fleur de farine qui est loin d'être égale à celle de l'Italie. Ceux qui usent de la zéa n'ont point de far. La zéa se trouve aussi en Italie, en Campanie surtout; on la nomme semence. Le blé portant ce nom est une très-bonne chose, comme nous le dirons bientôt (XVIII, 29; XVIII, 20, 6); c'est pour lui qu'Homère a attribué à la terre l'épithète de ζείδωρος (Il., II, 548), qui donne la zéa, et non, comme quelques-uns le pensent, qui donne la vie. On fait aussi de l'amidon avec la zéa, moins fin que celui dont nous avons parlé (XVIII, 17) : c'est la seule différence. De tous les blés le far est le plus 2
dur et résiste le mieux aux hivers; il s'accommode des localités les plus froides, les moins préparées, ou brûlantes et dépourvues d'eau. Ce fut le premier aliment des anciens habitants du Latium : une grande preuve qu'il en était ainsi, est dans les distributions d'adorea qu'on faisait comme nous l'avons dit (XVIII, 3). Il est évident que pendant longtemps les Romains ont vécu de puls (pâte) et non de pain; car aujourd'hui encore on appelle pulmentarium, qui vient de puls, ce qui se mange avec le pain; et Ennius, poëte très-

linteo aut sportis saccatum, tegulæ infunditur illitæ fermento, atque ita in sole densatur. Post Chium maxime laudatur Creticum, mox Ægyptium : probatur autem lævore, et levitate; atque ut recens sit : jam et Catoni dictum apud nos.

1 XVIII. Hordei farina et ad medendum utuntur : mirumque, in usu jumentorum, ignibus durato, ac postea molito, offisque humana manu demissis in alvum, majores vires, torosque corporis fieri. Spicæ quædam binos ordines habent, quædam plures usque ad senos. Grano ipsi aliquot differentiæ : longius, leviusque, aut brevius, aut rotundius, candidius, nigrius, vel cui purpura est, ultimo ad polentam. Contra tempestates candido maxima infirmitas. Hordeum frugum omnium mollissimum est : seri non vult, nisi in sicca et soluta terra, ac nisi læta.
2 Palea ex optimis : stramento vero nullum comparatur. Hordeum ex omni frumento minime calamitosum, quia ante tollitur, quam triticum occupet rubigo. Itaque sapientes agricolæ triticum cibariis tantum serunt. Hordeum sarculo seri dicunt, propterea celerrime redit; fertilissimumque, quod in Hispaniæ Carthagine aprili mense collectum est : hoc seritur eodem mense in Celtiberia, eodemque anno bis nascitur. Rapitur omne a prima statim maturitate festinantius, quam cætera. Fragili enim stipula et tenuissima palea granum continetur. Meliorem etiam polentam fieri tradunt, si non excocta maturitate tollatur.

XIX. (VIII.) Frumenti genera non eadem ubique : nec 1
ubi eadem sunt, iisdem nominibus. Vulgatissima, far, quod adoreum veteres appellavere, siligo, triticum. Hæc plurimis terris communia. Arinca Galliarum propria, copiosa et Italiæ est. Ægypto autem ac Syriæ, Ciliciæque et Asiæ, ac Græciæ peculiares zea, olyra, tiphe. Ægyptus similaginem conficit e tritico suo, nequaquam Italicæ parem. Qui zea utuntur, non habent far. Est et hæc Italiæ in Campania maxime, semenque appellatur. Hoc habet nomen res præclara, ut mox docebimus : propter quam Homerus ζείδωρος ἄρουρα dixit : non ut aliqui arbitrantur, quoniam vitam donaret. Amylum quoque ex ea fit, priore crassius. Hæc sola differentia est. Ex omni 2
genere durissimum far, et contra hiemes firmissimum. Patitur frigidissimos locos et minus subactos, vel æstuosos, sitientesque. Primus antiquis Latio cibus, magno argumento in adoreæ donis, sicuti diximus. Pulte autem, non pane, vixisse longo tempore Romanos manifestum, quoniam inde et pulmentaria hodieque dicuntur. Et Ennius antiquissimus vates obsidionis famem exprimens,

ancien, décrivant la famine d'un siége, rapporte que les pères arrachaient la portion de puls à leurs enfants en pleurs. Aujourd'hui les sacrifices suivant les anciens rites et ceux du jour natal se font avec de la puls frite. La puls paraît avoir été aussi inconnue à la Grèce que la polenta à l'Italie.

1 XX. Aucun blé n'est plus avide que le froment, et n'absorbe plus de nourriture. A vrai dire, j'appellerai le siligo (*triticum hibernum*, L.) un froment délicieux, à cause de sa blancheur, de ses qualités et de son poids (13). Il convient aux localités humides qu'on trouve dans l'Italie et la Gaule Chevelue, mais au delà des Alpes il ne se maintient que dans le territoire des Allobroges et des Méminiens; dans les autres parties, au bout de deux ans il dégénère en froment. Le remède, c'est de semer les grains les plus pesants. (IX.) Le siligo fournit le plus beau pain et les produits les plus
2 estimés des boulangeries. Le meilleur pain se fait en Italie, pourvu qu'on mêle au siligo de Campanie celui de Pise; le premier est roux, le second est blanc : celui qui est mêlé de craie (XVIII, 29) est plus pesant. Le siligo de Campanie, qu'on nomme châtré, doit rendre par boisseau quatre setiers de fleur de farine, ou, quand il n'est pas châtré, cinq setiers plus un demi-boisseau de fleur de farine, quatre setiers de grosse farine à faire le pain bis, et quatre setiers de son. Le siligo de Pise rend cinq setiers
3 de farine; le reste est égal. Le siligo de Clusium et celui d'Arétia donnent même six setiers de farine; les autres produits sont égaux. Mais si l'on veut faire de la fine farine, on obtient 16 livres de pain blanc, 3 livres de pain bis, et un demi-boisseau de son. Ces différences tiennent à la mouture. Les grains que l'on moud secs rendent plus de farine; humectés avec de l'eau salée, ils donnent une farine plus blanche, mais il en reste davantage dans le son. Le nom seul montre que farine vient de far. Un boisseau de farine de siligo des Gaules donne 22 livres de pain, d'Italie 24 ou 25 livres, pour le pain cuit (XVIII, 27) dans une tourtière; car pour le pain cuit au four il faut ajouter deux livres des deux côtés.

(X.) Le froment produit un similago très- 4
estimé. En Afrique, un boisseau doit rendre un demi-boisseau de similago et cinq setiers de pollen; on donne le nom de pollen, dans le froment, à ce qu'on appelle fleur dans le siligo; les fonderies de cuivre et les fabriques de papyrus s'en servent; en outre il rend quatre setiers de grosse farine et quatre setiers de son. Un boisseau de similago donne 122 livres de pain, et un boisseau de fleur de farine de siligo, 117. Quand les grains sont à un prix moyen, cette farine vaut 40 as le boisseau (14); le similago bluté, 8 as de plus; le siligo bluté, le double. Du temps de Lucius Paulus, on a distingué autrement les qualités de similago : la première rendait 17 livres de pain, la seconde 18, la troisième 19 et 1/3, et de plus deux livres et demie de pain de seconde qualité, deux livres et demie de pain bis et six setiers de son. (Similago, sorte de semoule.)

Le siligo ne mûrit jamais tout à la fois, et au- 5
cune céréale ne supporte moins les délais, car il est si tendre, que les épis qui sont parvenus à la maturité laissent aussitôt tomber le grain; mais sur pied il court moins de dangers que les autres blés, attendu qu'il a toujours l'épi droit, et qu'il ne retient pas la rosée, qui cause la rouille.

L'arinca (*triticum hibernum*, L.) donne un 6

offam eripuisse plorantibus liberis patres commemorat. Et hodie sacra prisca, atque natalium, pulte fritilla conficiuntur; videturque tam puls ignota Græciæ fuisse, quam Italiæ polenta.

1 XX. Tritici semine avidius nullum est, nec quod plus alimenti trahat. Siliginem proprie dixerim tritici delicias : candore, virtute, pondere, conveniens humidis tractibus, quales Italiæ sunt, et Galliæ Comatæ. Sed et trans Alpes in Allobrogum tantum Meminorumque agro pertinax : in cæteris ibi partibus biennio in triticum transit. Remedium, ut gravissima quæque grana ejus serantur. (IX.) E siligine lautissimus panis, pistrinarumque opera lauda-
2 tissima. Præcellit in Italia, si Campana Pisis natæ misceatur. Rufior illa, at Pisana candidior, ponderosiorque cretacea. Justum est e grano Campanæ, quam vocant castratam, e modio redire sextarios quatuor siliginis, vel e gregali sine castratura sextarios quinque, præterea floris semodium : et cibarii, quod secundarium vocant, sextarios quatuor : furfuris sextarios totidem. E Pisana autem
3 siliginis sextarios quinque : cætera paria sunt. Clusina, Aretinaque etiamnum sextarios siliginis assumunt : in reliquis pares. Si vero pollinem facere libeat, XVI pondo panis redeunt, et cibarii tria, furfurumque semodius. Molæ discrimine hoc constat. Nam quæ sicca moluntur, plus farinæ reddunt : quæ salsa aqua sparsa, candidiorem medullam : verum plus retinent in furfure. Farinam a farre dictam nomine ipso apparet. Siligineæ farinæ modius gallicæ XXII libras panis reddit, Italicæ duabus tribusve amplius in artopticio pane : nam furnaceis binas adjiciunt libras in quocumque genere.

(X.) Similago ex tritico fit laudatissima. Ex Africo ju- 4
stum est e modiis redire semodios, et pollinis sextarios quinque. Ita autem appellant in tritico, quod florem in siligine. Hoc ærariæ officinæ chartariæque utuntur. Præterea secundarii sextarios quatuor, furfurumque tantumdem. Panis vero e modio similaginis CXXII, e floris modio CXVII. Pretium huic annona media in modios farinæ, XL asses : similagini castratæ octonis assibus amplius, siligini castratæ duplum. Est et alia distinctio similaginis, tempore L. Pauli nata, prima XVII pondo panis reddere visa; secunda XVIII, tertia XIX cum triente : et secundarii panis quinas selibras, totidem cibarii, et furfurum sextarios sex.

Siligo nunquam maturescit pariter, nec ulla segetum 5
minus dilationem patitur, propter teneritatem, iis quæ maturuere, protinus granum dimittentibus Sed minus, quam cætera frumenta, in stipula periclitatur, quoniam semper rectam habet spicam; nec rorem continet, qui rubiginem faciat.

pain très-savoureux. Ce grain est plus ramassé que le far ; l'épi est plus grand, il est aussi plus pesant. Il est rare que le boisseau en grain ne pèse pas 16 livres pleines. En Grèce, il ne se bat que difficilement : aussi Homère (Il., v, 195) dit-il qu'on le donne aux bêtes de somme ; c'est le blé qu'il appelle olyra. Cette espèce est facile à battre en Égypte, et produit beaucoup. Le far est sans barbes ; le siligo aussi, excepté celui qu'on appelle siligo de Laconie. Outre les blés indiqués, on a encore l'avoine, le siligo de Laconie, le tragos, toutes espèces exotiques venues de l'Orient et semblables au riz. La tiphé appartient aussi à cette catégorie, et on en fait dans nos contrées un grain mondé semblable au riz. Les Grecs ont la zéa (*T. spelta*, L.), et l'on dit que la zéa et la tiphé (*T. monococcum*, L.) dégénérant repassent, si on les sème mondés, à l'état de froment ; non pas immédiatement, mais la troisième année.

1 XXI. Rien n'est plus productif que le froment ; la nature lui a attribué cette qualité, parce que c'est la substance qu'elle destinait à l'alimentation de l'homme. Un boisseau, si le sol est favorable, comme est celui de la Byzacène (XVII, 3, 12) en Afrique, rend 150 boisseaux. L'intendant du dieu Auguste lui envoya de cette province un pied de froment d'où sortaient près de 400 tiges, chose à peine croyable, toutes provenues d'un seul grain : nous avons les lettres relatives à cette affaire. L'intendant de Néron lui envoya de même 360 tiges venues d'un seul grain. Les champs de Léontium en Sicile, d'autres campagnes de cette île, la Bétique entière, et surtout l'Égypte, rendent cent pour un. Les froments les plus productifs sont le froment rameux, et celui qu'on appelle à cent grains. On a vu aussi jusqu'à cent fèves sur une seule tige.

XXII. Nous avons appelé blés d'été (XVIII, 10) 1
le sésame, le mil, le panic. Le sésame vient de l'Inde ; les Indiens en font aussi de l'huile : la couleur de ce grain est blanche. L'erysimum de l'Asie et de la Grèce ressemble au sésame, et il serait le même s'il n'était plus gras ; c'est ce qu'on appelle chez nous irio (XVIII, 10, 7) ; il doit plutôt être rangé parmi les médicaments que parmi les céréales. La plante appelée horminum (15) par les Grecs est de même nature, mais elle ressemble au cumin ; elle se sème en même temps que le sésame ; aucun animal ne mange l'horminum et l'irio (*sisymbrium irio*, L.) pendant qu'ils sont verts.

XXIII. Tous les grains ne sont pas faciles à 1
piler. En Étrurie on fait rôtir l'épi de far, puis on le pile à l'aide d'un pilon dont le bout est armé de fer, et porte une espèce d'étoile garnie de dents en forme de scie : si on ne se sert pas avec attention de cet instrument, on hache le grain et on brise les dents. La plus grande partie de l'Italie emploie un pilon raboteux, ou bien des roues que l'eau fait tourner, et qui froissent le grain. Je vais rapporter l'opinion de Magon sur le procédé de piler : il veut qu'on humecte d'abord le froment à grande eau, puis qu'on enlève l'écorce avec le pilon ; qu'ensuite on le fasse sécher au soleil, et qu'on le remette sous le pilon. Même procédé pour l'orge : vingt setiers d'orge veulent deux setiers d'eau. Pour la lentille, il faut la faire rôtir d'abord, puis la piler légèrement avec du son, ou bien sur vingt setiers de lentilles on ajoute un morceau de brique crue et un demi-boisseau de sable. L'ervilia (*lathyrus* 2
cicera, L.) se traite comme la lentille. Quant au sésame, on le macère dans l'eau chaude, on l'étend, puis on le frotte, et on le plonge dans l'eau froide, pour faire surnager les pailles ; on l'ex-

6 Ex arinca dulcissimus panis : ipsa spissior, quam far, et major spica, eadem et ponderosior. Raro modius grani non XVI libras implet. Exteritur in Græcia difficulter : ob id jumentis dari ab Homero dicta. Hæc enim est, quam olyram vocat. Eadem in Ægypto facilis, fertilisque. Far sine arista est : item siligo, excepta quæ Laconica appellatur. Adjiciuntur his genera, bromos, siligo excepta, et tragos, externa omnia ab Oriente invecta, oryzæ similia. Tiphe et ipsa ejusdem est generis, ex qua fit in nostro orbe oryza. Apud Græcos est zea ; traduntque eam ac tiphen, quum sint degeneres, redire ad frumentum, si pistæ serantur : nec protinus, sed tertio anno.

XXI. Tritico nihil est fertilius, hoc ei natura tribuit, quoniam eo maxime alebat hominem : utpote quum e modio, si sit aptum solum, quale in Byzacio Africæ campo, centeni quinquageni modii reddantur. Misit ex eo loco divo Augusto procurator ejus ex uno grano (vix credibile dictu) quadringenta paucis minus germina, exstantque de ea re epistolæ. Misit et Neroni similiter CCCLX stipulas ex uno grano. Cum centesimo quidem et Leontini Siciliæ campi fundunt, aliique, et tota Bætica, et in primis Ægyptus. Fertilissima tritici genera, ramosum, aut quod centigranium vocant. Inventus est jam et scapus unus centum fabis onustus.

XXII. Æstiva frumenta diximus, sesamam, milium, panicum. Sesama ab Indis venit : ex ea et oleum faciunt : color ejus candidus. Huic simile est in Asia Græciaque erysimum, idemque erat, nisi pinguius esset ; quod apud nos vocant irionem : medicaminibus annumerandum potius, quam frugibus. Ejusdem naturæ et horminum, a Græcis dictum, sed cymino simile, seritur cum sesama : hoc, et irione, nullum animal vescitur virentibus.

XXIII. Pistura non omnium facilis : quippe Etruria spi- 1
cam farris tosti pisente pilo præferrato, fistula serrata, et stella intus denticulata, ut nisi intenti pisant, concidantur grana, ferrumque frangatur. Major pars Italiæ ruido utitur pilo : rotis etiam quas aqua verset obiter, et molat. De ipsa ratione pisendi Magonis proponetur sententia : Triticum ante perfundi aqua multa jubet, postea evalli, deinde sole siccatum pilo repeti. Simili modo hordeum. Hujus sextarios XX spargi duobus sextariis aquæ. Lentem torrere prius, deinde cum furfuribus leviter pisi. Aut addito in sextarios XX lateris crudi frusto, et arenæ semodio. Erviliam iisdem modis, quibus lentem : sesa- 2

pose de nouveau au soleil sur des linges; si on n'opère pas rapidement, il prend une couleur terne et moisit. Les grains même qui se mondent se pilent de diverses manières. L'épi pilé seul se nomme *acus* (paille); il ne sert qu'aux orfévres (XXXIII, 19); mais si on bat l'épi sur l'aire avec le chaume, la paille, comme presque partout, est employée à la nourriture des bêtes de somme. Les résidus du mil, du panic et du sésame nettoyés se nomment apluda, et portent ailleurs d'autres noms.

1 XXIV. La Campanie est particulièrement productive en mil (XVIII, 10), et elle en fait une puls blanche (XVIII, 19). On en fait aussi un pain très-savoureux. Les nations sarmatiques se nourrissent principalement de cette bouillie ou même de cette farine crue, en y ajoutant du lait de jument ou du sang tiré des veines de la jambe des chevaux. Les Éthiopiens ne connaissent pas d'autre céréale que le mil et l'orge.

1 XXV. Les Gaules et surtout l'Aquitaine font usage du panic (XVIII, 10); l'Italie Circumpadane y ajoute la fève, sans laquelle on n'y fait rien. Les nations du Pont ne préfèrent aucun aliment au panic. Au reste, les grains d'été aiment mieux les lieux arrosés que les pluies. Le mil et le panic n'aiment pas l'eau quand leurs feuilles poussent. On défend de les semer entre les vignes ou les arbres à fruit; car on pense qu'ils amaigrissent la terre.

1 XXVI. (XI.) Le mil s'emploie principalement pour les levains; pétri avec du moût, il se garde un an. On fait aussi du levain avec le son, fin et très-bon, du froment même; on pétrit ce son avec du moût blanc de trois jours, et on le
sèche au soleil; on en forme de petits pâtés qu'on
délaye pour faire le pain; on les fait bouillir avec
du similago (XVIII, 20, 4) de zéa, et on mêle le
tout à la farine; on pense que c'est la manière
d'obtenir le meilleur pain. Les Grecs ont établi
que pour un boisseau de farine il suffisait de huit
onces de levain. Ces espèces de levain ne se font
que pendant la vendange. Mais, à la saison qu'on
veut, on fait du levain d'orge et d'eau: on en forme
des gâteaux du poids de deux livres; on les cuit
sur le foyer très-chaud, ou dans un plat de terre
sur la cendre et la braise, jusqu'à ce qu'ils soient
roux; puis on les ferme dans des vases jusqu'à
ce qu'ils aigrissent: cela fait un levain qu'on
délaye pour s'en servir. Quand on faisait du pain 2
d'orge, il levait avec de la farine d'ers ou de cicercule (XXII, 72); la dose était deux livres pour deux boisseaux et demi. Maintenant le levain se fait avec la farine même: on la pétrit avant d'ajouter le sel, on la cuit jusqu'à consistance de bouillie, et on la laisse jusqu'à ce qu'elle aigrisse. Mais d'ordinaire on ne la fait même pas cuire, et on se borne à employer de la matière gardée de la veille. Il est évident que ce qui fait lever la pâte, c'est une substance acide; il est évident aussi que les personnes qui se nourrissent de pain levé sont plus vigoureuses. Notons que les anciens ont pensé que le froment le plus pesant était le plus sain.

XXVII. Il paraît inutile de passer en revue les 1
différentes espèces de pain lui même: on les dénomme tantôt d'après les mets avec lesquels on les mange, tels que le pain aux huîtres; d'après leur saveur recherchée, tels que les artolagans (pain-gâteau); d'après la promptitude de la

mam in calida maceratam exporrigi: deinde confricari, et frigida mergi, ut paleæ fluctuent, iterumque exporrigi in sole super lintea; quod nisi festinato peragatur, lurido colore mucescere. Et ipsa autem, quæ evalluntur, variam pisturarum rationem habent. Acus vocatur, quum per se pisitur spica, tantum auriticum ad usus. Si vero in area teritur cum stipula, palea, ut majore in terrarum parte, ad pabula jumentorum. Milii, et panici, et sesamæ purgamenta, apludam vocant, et alibi aliis nominibus.

1 XXIV. Milio Campania præcipue gaudet, pultemque candidam ex eo facit. Fit et panis prædulcis. Sarmatarum quoque gentes hac maxime pulte aluntur, et cruda etiam farina, equino lacte, vel sanguine e cruris venis admixto. Æthiopes non aliam frugem, quam milii hordeique, novere.

1 XXV. Panico et Galliæ quidem, præcipue Aquitania utitur. Sed et Circumpadana Italia addita faba, sine qua nihil conficiunt. Ponticæ gentes nullum panico præferunt cibum. Cætero æstiva frumenta riguis magis etiam, quam imbribus gaudent. Milium et panicum aquis minime, quum in folia exeunt. Vetant ea inter vites arboresve frugiferas seri, terram emacrari hoc satu existimantes.

1 XXVI. (XI.) Milii præcipuus ad fermenta usus, e musto subacti in annuum tempus. Simile fit ex tritici ipsius furfuribus minutis et optimis, e musto albo triduo maturato subactis, ac sole siccatis. Inde pastillos in pane faciendo dilutos, cum similagine seminis fervefaciunt, atque ita farinæ miscent, sic optimum panem fieri arbitrantes. Græci in binos semodios farinæ satis esse besses fermenti constituere. Et hæc quidem genera vindemiis tantum fiunt. Quo libeat vero tempore, ex aqua hordeoque bilibres offæ ferventi foco, vel fictili patina torrentur cinere et carbone, usque dum rubeant. Postea operiuntur in vasis, donec
acescant: hinc fermentum diluitur. Quum fieret autem 2
panis hordeaceus, ervi aut cicerculæ farina ipse fermentabatur: justum erat, duæ libræ in quinque semodios. Nunc fermentum fit ex ipsa farina, quæ subigitur prius quam addatur sal, ad pultis modum decocta, et relicta donec acescat. Vulgo vero nec suffervefaciunt, sed tantum pridie asservata materia utuntur: palamque est naturam acore fermentari: sicut et validiora esse corpora, quæ fermentato pane aluntur: quippe quum apud veteres ponderosissimo cuique tritico præcipua salubritas perhibita sit.

XXVII. Panis ipsius varia genera persequi supervacuum 1
videtur: alias ab obsoniis appellati, ut ostrearii: alias a deliciis, ut artolagani: alias a festinatione, ut speustici: nec non a coquendi ratione, ut furnacei, vel artopticii,

préparation, tels que les speustiques (tôt-faits); d'après le mode de cuisson, pains de four, de moule, de tourtière. On a même, assez récemment, introduit du pays des Parthes un pain nommé aquatique, parce qu'on étend la pâte avec de l'eau, de manière à le rendre léger et percé de vides comme une éponge; d'autres le nomment
2 Parthique. L'excellence du pain dépend de la bonté du siligo et de la finesse du tamis. Certains le pétrissent avec des œufs et du lait, et même avec du beurre; invention des nations pacifiées qui appliquent désormais leurs soins aux diverses espèces de boulangerie. Le Picénum garde encore la réputation pour le pain qu'il a découvert, et qui se fait avec l'alica : on fait tremper l'alica pendant neuf jours; le dixième jour on la pétrit, en manière de tracte (sorte de pâte allongée), avec du jus de raisin sec; puis on cuit au four dans des pots de terre qui doivent s'y casser; on ne mange ce pain qu'après l'avoir humecté, ordinairement dans du lait miellé.

1 XXVIII. Il n'y eut pas de boulangers (*pistores*) à Rome jusqu'à la guerre de Persée, plus de cinq cent quatre-vingts ans après la fondation de la ville. Les vieux Romains faisaient eux-mêmes leur pain; c'était la besogne des femmes, comme ce l'est encore chez plusieurs nations. Plaute, dans la comédie intitulée *Aulularia* (acte II, sc. VIII, 4) parle de la tourtière à cuire le pain, *artopta*. Grand débat à ce sujet entre les érudits, sur la question de savoir si ce vers lui appartient. Il demeure établi, d'après l'avis de A. Atteius Capiton, qu'alors les cuisiniers étaient dans l'usage de cuire le pain pour les personnes riches, et qu'on ne donnait le nom de *pistor*, boulanger, qu'à ceux qui pilaient le far. On n'avait pas non plus de cuisiniers parmi ses esclaves, et on les louait au marché. Les Gaulois ont inventé les tamis faits avec le crin du cheval; les Espagnols, les blutoirs et les tamis faits de lin; l'Égypte, ceux de papyrus et de jonc.

XXIX. Mais d'abord parlons de la manière 1
de faire l'alica, préparation excellente et très-salubre qui donne incontestablement à l'Italie (16) la palme pour les céréales. On en fait sans doute en Égypte aussi, mais d'une qualité tout à fait inférieure. En Italie, on la prépare dans plusieurs localités, par exemple dans les territoires de Vérone et de Pise; toutefois c'est celle de la Campanie qui est la plus estimée. Là, au-dessous de montagnes couvertes de nuages, est une plaine qui n'a pas moins de quarante mille pas. Le terroir (pour indiquer d'abord la nature du sol) est poudreux à la superficie, spongieux et poreux comme une pierre ponce à la partie inférieure. Les inconvénients des montagnes tournent à son avantage : en effet, il absorbe et filtre des pluies abondan- 2
tes, et, ne se laissant pas détremper et convertir en boue, il reste d'une culture facile. Ce terroir ne rend par aucune source l'eau qu'il a reçue, mais il la tempère, il la digère et la renferme en lui-même comme un suc nourricier. On le sème pendant toute l'année, une fois avec du panic, deux fois avec du far; et cependant au printemps ces terres, qui ont eu un moment de repos, donnent des roses plus parfumées que les roses cultivées. Ainsi cette terre ne cesse jamais de produire ; aussi dit-on communément que chez les 3
Campaniens il se fait plus de parfums que d'huile chez les autres. Autant le territoire campanien l'emporte sur tous les autres pays, autant un seul de ses cantons nommé Labour (III, 9, 8), et par les Grecs Phlégréen, l'emporte sur tout le reste. Le Labour est limité des deux côtés par une voie

aut in clibanis cocti : non pridem etiam e Parthis invectus, quem aquaticum vocant, quoniam aqua trahitur, tenuem
2 et spongiosa inanitate, alii Parthicum. Summa laus siliginis bonitate et cribri tenuitate constat. Quidam ex ovis aut lacte subigunt, butyro vero gentes etiam pacatæ, ad operis pistorii genera transeunte cura. Durat sua Piceno in panis inventione gratia, ex alicæ materia. Eum novem diebus macerant : decimo ad speciem tractæ subigunt uvæ passæ succo : postea in furnis, ollis inditum, quæ rumpantur ibi, torrent; neque est ex eo cibus, nisi madefacto, quod fit lacte maxime mulso.

1 XXVIII. Pistores Romæ non fuere ad Persicum usque bellum, annis ab Urbe condita super DLXXX. Ipsi panem faciebant Quirites : mulierumque id opus erat, sicut etiam nunc in plurimis gentium. Artoptam Plautus appellat in fabula, quam Aululariam scripsit : magna ob id concertatione eruditorum, an is versus poetæ sit illius; certumque fit, A. Atteii Capitonis sententia, coquos tum panem lautioribus coquere solitos; pistoresque tantum eos, qui far pisebant, nominatos. Nec coquos vero habebant in servitiis, eosque ex macello conducebant. Cribrorum genera Galli e setis equorum invenere, Hispani e lino excussoria et pollinaria, Ægyptus e papyro atque junco.

XXIX. Sed inter prima dicatur et alicæ ratio, præstan- 1
tissimæ saluberrimæque : quæ palma frugum indubitata Italiæ contingit. Fit sine dubio et in Ægypto, sed admodum spernenda. In Italia vero pluribus locis, sicut Veronensi Pisanoque agro : in Campania tamen laudatissima. Campus est subjacens montibus nimbosis, totis quidem XL M. passuum planitie. Terra ejus (ut protinus soli natura dicatur) pulverea summa, inferior bibula, et pumicis vice fistulosa : montium quoque culpa in bonum cedit. Crebros 2
enim imbres percolat atque transmittit : nec dilui, aut madere voluit propter facilitatem culturæ. Eadem acceptum humorem nullis fontibus reddit, sed temperat, et concoquens intra se vice succi continet. Seritur toto anno, panico semel, bis farre. Et tamen vere segetes, quæ interquievere, fundunt rosam odoratiorem sativa : adeo terra non cessat parere! Unde vulgo dictum, Plus apud Cam- 3
panos unguenti, quam apud cæteros olei fieri. Quantum autem universas terras campus Campanus antecedit, tantum ipsum pars ejus, quæ Laboriæ vocantur, quem Phlegræum Græci appellant. Finiuntur Laboriæ via ab utroque latere consulari, quæ a Puteolis, et quæ a Cumis Capuam ducit.

consulaire : l'une va de Putéoles à Capoue, l'autre de Cumes à Capoue.

4 L'alica se prépare avec le zéa, que nous avons appelée semence (XVIII, 20, 6) : on en pile le grain dans un mortier de bois, de peur qu'il ne s'écrase dans une pierre dure. Celui qui se pile au pilon, travail auquel sont condamnés les esclaves enchaînés, a, comme on sait, plus de réputation ; l'extrémité du pilon est garnie d'une capsule de fer. Les enveloppes étant enlevées, on concasse de nouveau avec les mêmes instruments le grain mis à nu. On fait de la sorte trois espèces d'alica : la plus fine, la seconde et la plus grosse, qui est nommée aphærema. Ces espèces n'ont pas encore la blancheur qui les distingue ; cependant déjà on les préfère à l'a-
5 lica d'Alexandrie. Ensuite, chose singulière, on mêle à l'alica une craie qui s'y incorpore, et qui la rend blanche et tendre. Cette craie se trouve entre Putéoles et Naples, dans une colline appelée Leucogée ; et il existe un décret du dieu Auguste pour ordonner qu'on payerait (il établissait une colonie à Capoue) annuellement de son trésor, pour cette colline, 20,000 sesterces (4,200 fr.) aux Napolitains ; et il motiva cette redevance sur ce que les Campaniens avaient déclaré que l'alica ne pouvait pas se préparer sans ce fossile. Dans la même colline on trouve du soufre ; et il en jaillit les sources Oraxes, bonnes pour éclaircir la vue, guérir les plaies et affermir les dents.

6 L'alica fausse se fait surtout avec une zéa qui dégénère en Afrique ; les épis en sont plus larges, plus noirs, et la paille est courte. On pile ce grain avec du sable ; et, malgré cela, c'est avec difficulté qu'on en ôte les utricules, et, mis à nu, il ne remplit plus que la moitié de la mesure ; ensuite on y ajoute un quart de plâtre ; et quand ce plâtre y est bien incorporé, on tamise le tout dans un tamis à farine. L'alica qui reste sur le tamis se nomme exceptice, et est la plus grosse. Celle qui a passé est tamisée de nouveau avec un tamis plus serré, et elle se nomme alica seconde. Enfin on donne le nom de cribraria à l'alica qui, à son tour, reste sur un tamis très-serré et ne laissant passer que le sable. Il y a un autre moyen d'en fabriquer partout : on trie les grains les plus blancs et les plus gros du froment ; on les fait cuire à demi dans des pots de terre, puis on les fait sécher au soleil jusqu'à ce qu'ils reviennent à leur premier état ; enfin on les brise sous la meule, après les avoir légèrement arrosés. Le graneum (17) de zéa est plus beau que celui de froment, quoique ce ne soit toujours qu'une fausse alica ; on le blanchit en y mêlant, au lieu de craie, du lait bouilli.

XXX. (XII.) Vient l'histoire des légumes, 1
parmi lesquels le principal honneur appartient à la fève, puisqu'on a même essayé d'en faire du pain. La farine de fève se nomme lomentum, et, comme celle de tous les légumes, elle rend plus pesant le pain où on la mêle. La fève se vend pour des usages multipliés, pour la nourriture des quadrupèdes, et surtout pour celle de l'homme. On la mêle aussi, chez la plupart des nations, au froment et particulièrement au panic (XVIII, 25), entière ou concassée légèrement. Dans les rites antiques, la bouillie de feve a son rôle religieux en l'honneur des dieux. La fève se mange généralement en bouillie ; on pense qu'elle engourdit les sens, et qu'elle produit des songes illusoires. Pythagore en condamne l'usage 2
pour cette raison ; mais, suivant d'autres, parce que les âmes des morts sont dans les fèves. C'est

4 Alica fit e zea, quam semen appellavimus. Tunditur granum ejus in pila lignea, ne lapidis duritia conterat. Nobilius, ut notum est, pilo, vinctorum pœnali opera. Primori inest pyxis ferrea. Excussis inde tunicis, iterum iisdem armamentis nudata conciditur medulla. Ita fiunt alicæ tria genera : minimum, ac secundarium : grandissimum vero aphærema appellant. Nondum habent candorem suum quo
5 præcellunt : jam tamen Alexandrinæ præferuntur. Postea (mirum dictu) admiscetur creta, quæ transit in corpus, coloremque et teneritatem affert. Invenitur hæc inter Puteolos et Neapolim, in colle Leucogæo appellato : exstatque divi Augusti decretum, quo annua vicena millia Neapolitanis pro eo numerari jussit e fisco suo, coloniam deducens Capuam : adjecitque causam afferendi, quoniam negassent Campani alicam confici sine eo metallo posse. In eodem reperitur et sulphur ; emicantque fontes Oraxi oculorum claritati, et vulnerum medicinæ, dentiumque firmitati.

6 Alica adulterina fit maxime quidem e zea, quæ in Africa degenerat. Latiores ejus spicæ, nigrioresque, et brevi stipula. Pisunt cum arena, et sic quoque difficulter deterunt utriculos, fitque dimidia nudi mensura : posteaque gypsi pars quarta inspargitur ; atque ut cohæsit, farinario cribro subcernunt. Quæ in eo remansit, exceptitia appellatur, et grandissima est. Rursus quæ transit, arctiore cernitur, et secundaria vocatur. Item cribraria, quæ simili modo in tertio remansit cribro angustissimo, et tantum arenas transmittente. Alia ratio ubique adulterandi. Ex tritico candidissima et grandissima eligunt grana, ac semicocta in ollis, postea arefaciunt sole ad initium, rursusque leviter aspersa molis frangunt. Ex zea pulchrius, quam ex tritico, fit graneum, quamvis id alicæ vitium sit. Candorem autem ei pro creta lactis incocti mixtura confert.

XXX. (XII.) Sequitur natura leguminum, inter quæ ma- 1
ximus honos fabæ : quippe ex qua tentatus sit etiam panis. Lomentum appellatur farina ea, aggravaturque pondus illa et omni legumine. Jam vero et pabulo venalis fabæ multiplex usus omnium quadrupedum generi, præcipue homini. Frumento etiam miscetur apud plerasque gentes, et maxime panico solida, ac delicatius fracta. Quin et prisco ritu fabacia suæ religionis diis in sacro est, prævalens pulmentari cibo, et hebetare sensus existimata, insomnia quoque facere. Ob hæc Pythagorica sententia damnata : ut alii tra- 2
didere, quoniam mortuorum animæ sint in ea. Qua de causa

cette dernière opinion qui fait qu'on en prend dans les Parentales (repas funèbres). D'après Varron, le flamine n'en mange pas pour la même cause, et aussi parce qu'on trouve dans la fleur de la fève des lettres lugubres. Les fèves sont l'objet d'une cérémonie religieuse spéciale : l'usage est de rapporter des moissons pour l'auspice une fève qui, pour cela, est appelée referiva (rapportée). On pense aussi qu'il est lucratif de s'en servir dans les enchères publiques. Toujours est-il que, seule de tous les grains, la fève, même rongée, se remplit au croissant de la lune. Elle ne cuit pas complétement dans de l'eau de mer
3 ou dans toute autre eau salée. Elle se sème avant le coucher des Pléiades, et le premier de tous les légumes, afin que l'hiver passe dessus. Virgile (Géorg., I, 215) prescrit de la semer pendant le printemps, suivant l'usage de l'Italie Circumpadane. Mais la plupart des agriculteurs préfèrent les fèves semées de bonne heure aux fèves de trois mois; en effet, les gousses et les tiges des premières sont un fourrage très-agréable pour le bétail. La fève demande de l'eau surtout pendant la floraison; elle en désire peu quand la fleur est passée. Elle fertilise, comme
4 de l'engrais, le sol où elle a été semée. Aussi, dans la Macédoine et la Thessalie, on retourne le sol quand elle commence à fleurir. Elle vient spontanément dans la plupart des localités, par exemple dans les îles de l'Océan septentrional que pour cette raison les Romains nomment Fabaries (IV, 17); elle vient aussi à l'état sauvage dans la Mauritanie, mais elle est très-dure
5 et ne cuit pas. L'Égypte produit une fève qui vient sur une tige épineuse; aussi les crocodiles l'évitent, craignant pour leurs yeux. La tige est longue de quatre coudées, elle est très-grosse; elle n'a point de nœuds, et elle est tendre. La tête en est semblable à celle du pavot, et couleur de rose; elle renferme des fèves, dont le nombre ne dépasse pas trente. Les feuilles sont larges. Le fruit lui-même est amer et odorant; mais la racine constitue un mets excellent pour les habitants, soit crue, soit cuite; elle ressemble à celle des roseaux. Cette plante croît aussi en Syrie, en Cilicie et sur les bords du Toron, lac de la Chalcide (*nymphæa nelumbo*, L.).

XXXI. Parmi les légumes on sème au mois 1
de novembre la lentille, et en Grèce le pois. La lentille aime un sol plutôt léger que gras, et en général un temps sec. Il y en a deux espèces en Égypte : l'une plus ronde et plus noire, l'autre ayant la forme de la lentille ordinaire. Le nom de ce légume a, par un usage métaphorique, passé aux taches lenticulaires de la face. Je trouve dans les auteurs que les lentilles donnent l'égalité d'humeur à ceux qui en mangent. Les pois doivent être semés dans des lieux bien exposés, attendu qu'ils supportent très-mal le froid; aussi, en Italie et sous les climats un peu rudes, on ne les sème qu'au printemps, dans une terre meuble et légère.

XXXII. Le pois chiche est naturellement 1
salé; aussi brûle-t-il le sol, et il ne faut le semer qu'après l'avoir humecté la veille. Il présente plusieurs différences pour la grosseur, la forme, la couleur et le goût. Une espèce ressemble à une tête de bélier (*aries*), et a pris de là le nom d'ariétin : dans cette espèce il y en a de blancs et de noirs. On distingue encore le pois chiche colombin, que d'autres appellent pois chiche de Vénus : il est blanc, rond, léger, plus petit que l'ariétin; la religion en fait usage aux veillées de Vénus. La cicercula (*lathyrus sativus*, L.) est aussi un

parentando utique assumitur. Varro et ob hæc Flaminem ea non vesci tradit, et quoniam in flore ejus litteræ lugubres reperiantur. In eadem peculiaris religio; namque fabam utique e frugibus referre mos est auspicii causa, quæ ideo referiva appellatur. Et auctionibus adhibere eam lucrosum putant. Sola certe frugum etiam exesa repletur crescente luna. Aqua marina, aliave salsa non percoquitur.
3 Seritur ante Vergiliarum occasum leguminum prima, ut antecedat hiemem. Virgilius eam per ver seri jubet, Circumpadanæ Italiæ ritu. Sed major pars malunt fabalia maturæ sationis, quam trimestrem fructum. Ejus namque siliquæ caulesque gratissimo sunt pabulo pecori. Aquas in flore maxime concupiscit : quum vero defloruit, exiguas desiderat. Solum, in quo sata est, lætificat stercoris vice.
4 Ideo circa Macedoniam, Thessaliamque, quum florere cœpit, vertunt arva. Nascitur et sua sponte plerisque in locis, sicut septemtrionalis Oceani insulis, quas ob id nostri Fabarias appellant : item in Mauretania silvestris passim, sed
5 prædura, et quæ percoqui non possit. Nascitur et in Ægypto spinoso caule : qua de causa crocodili oculis timentes refugiunt. Longitudo scapo quatuor cubitorum est, amplissima crassitudo : nec genicula habet, molli calamo : simile caput papaveri, colore roseo : in eo fabæ non supra tricenas : folia ampla : fructus ipse amarus et odore : sed radix perquam lauta incolarum cibis, cruda, et omnino decocta, arundinum radicibus similis. Nascitur et in Syria, Ciliciaque, et in Torone Chalcidis lacu.

XXXI. Ex leguminibus autem novembri seruntur lens : 1
et in Græcia, pisum. Lens amat solum tenue magis, quam pingue, cælum utique siccum. Duo genera ejus in Ægypto, alterum rotundius nigriusque, alterum sua figura. Unde vario usu translatum est in lenticulas nomen. Invenio apud auctores, æquanimitatem fieri vescentibus ea. Pisum in apricis seri debet, frigorum impatientissimum. Ideo in Italia, et in austeriore cælo non nisi verno tempore, terra facili ac soluta.

XXXII. Ciceris natura est gigni cum salsilagine : ideo 1
solum urit; nec nisi madefactum pridie, seri debet. Differentiæ plures, magnitudine, figura, colore, sapore. Est enim arietino capite simile, unde ita appellatur, album nigrumque. Est et columbinum, quod alii Venerium vocant, candidum, rotundum, leve, arietino minus, quod religio pervigiliis adhibet. Est et cicercula minuti ciceris, inæqualis, angulosi, veluti pisum. Dulcissimum autem id, quod

menu pois, chiche, inégal, anguleux comme le pois. Les pois chiches les plus savoureux sont ceux qui ressemblent le plus à l'ers; les noirs et les roux sont plus fermes que les blancs.

1 XXXIII. Le pois chiche a les gousses rondes, tandis que les autres légumes les ont allongées et aplaties, comme la graine qu'elles renferment; elles sont cylindriques dans le pois. Celles des phaséoles (xvi, 92) (haricots) se mangent avec le pois même. On peut semer ces derniers, n'importe dans quelle terre, depuis les ides d'octobre (15 octobre) jusqu'aux calendes de novembre (1er novembre). Il faut cueillir les légumes dès qu'ils ont commencé à mûrir, car ils tombent promptement d'eux-mêmes; et quand ils sont tombés, ils se cachent dans la terre : tel est le lupin, par exemple. Mais, avant de passer au lupin, parlons d'abord des raves (*brassica rapa*, L.)

1 XXXIV. (xiii.) Les auteurs latins en ont traité en passant, les auteurs grecs avec un peu plus d'exactitude; toutefois ils les ont, eux aussi, rangées parmi les plantes potagères : mais si l'on veut suivre un ordre convenable, il faut en parler immédiatement après le blé ou du moins après la fève, parce que, après ces deux productions, aucun légume n'est d'un meilleur usage. Remarquons d'abord que tous les animaux en mangent. La rave n'est pas l'aliment le moins nourrissant à la campagne pour les volailles elles-mêmes, surtout cuite dans l'eau. Les quadrupèdes en aiment aussi la feuille. Les hommes, dans la saison convenable, n'estiment pas moins les tendrons de rave que ceux de chou; devenus jaunes et tués dans les greniers, ils sont même plus recherchés que verts. Quant aux raves, elles se conservent laissées en terre, et puis, si on les fait sécher, elles se gardent presque jusqu'à la récolte suivante, et offrent une ressource en cas de disette. Après le vin et le blé, c'est la meil- 2
leure récolte dans l'Italie transpadane. La rave n'est pas difficile pour le terrain; elle vient là où, pour ainsi dire, on ne pourrait semer rien autre chose. Le brouillard, le givre, le froid l'alimentent spontanément, et elle atteint une grosseur merveilleuse. J'en ai vu qui passaient quarante livres. Pour la table nous les apprêtons de plusieurs manières. Elles se conservent jusqu'aux raves nouvelles, confites dans de la moutarde. On leur donne, outre leur couleur naturelle, six couleurs, parmi lesquelles est la couleur de pourpre : c'est le seul aliment que l'on teigne.
Les Grecs ont distingué deux premières espèces, 3
la rave mâle et la rave femelle. La différence provient du mode de semer, mais la graine est la même; semée serrée ou dans une terre difficile, la rave vient mâle. La graine est d'autant meilleure qu'elle est plus petite. Il y a trois espèces de raves : la première est large, la seconde est arrondie, la troisième est appelée sauvage; elle a une racine allongée, de la ressemblance avec le raifort, la feuille anguleuse et rude, un suc âcre qui, recueilli vers le temps de la moisson et mêlé à du lait de femme, purge les yeux et éclaircit la vue. On pense que le froid rend les raves plus douces et plus grosses. La chaleur les fait pousser en feuilles. Les plus estimées sont celles qui viennent dans le territoire de Nursia; elles se vendent un sesterce (21 cent.) la livre, et deux quand elles sont rares; les meilleures ensuite sont celles du mont Algide.

XXXV. Les navets d'Amiterne, dont la nature 1
est presque la même, aiment également les localités froides. Ils se sèment avant les calendes de mars (1er mars), quatre setiers (2 litr., 16) dans

ervo simillimum; firmiusque quod nigrum et rufum, quam quod album.

1 XXXIII. Siliquæ rotundæ ciceri, cæteris leguminum longæ, et ad figuram seminis latæ : piso cylindratæ : faseolorum cum ipsis manduntur granis. Serere eos qua velis terra licet ab idibus octobris in kalendas novembres. Legumina, quum maturescere cœperunt, rapienda sunt, quoniam cito exsiliunt, latentque quum decidere, sicut et lupinum; quanquam prius de rapis dixisse conveniat.

1 XXXIV. (xiii.) In transcursu ea attigere nostri, paulo diligentius Græci, et ipsi tamen inter hortensia : si justus ordo fiat, a frumento protinus aut certe faba dicendis, quando alii usus præstantior ab his non est. Ante omnia namque cunctis animalibus nascuntur, nec in novissimis satiant ruris alitum quoque genera, magisque si decoquantur aqua. Quadrupedes et fronde eorum gaudent. Et homini non minor rapaciorum suis horis gratia, quam cymarum : flavidorum quoque, et in horreis enecatorum, vel major quam virentium. Ipsa vero durant et in sua terra servata; et postea passa, pæne ad alium proventum,
2 famemque sentiri prohibent. A vino, atque messe, tertius hic Transpadanis fructus. Terram non morose eligit, pæne ubi nihil aliud seri possit. Nebulis, et pruinis ac frigore ultro aluntur, amplitudine admirabili. Vidi xl libras excedentia. In cibis quidem nostris pluribus modis commendantur : durantque ad alia, sinapis acrimonia domita, etiam coloribus picta, præter suum, sex aliis, purpureo quoque : neque aliud in cibis tingi decet. Genera 3
eorum Græci duo prima fecere, masculum, femininumque, et ea serendi modo ex eodem semine : densiore enim satu masculescere, item in terra difficili. Semen præstantius, quo subtilius. Species vero omnium tres. Aut enim in latitudinem fundi, aut in rotunditatem globari. Tertiam speciem silvestrem appellavere, in longitudinem radice procurrente, raphani similitudine, et folio anguloso scabroque, succo acri : qui circa messem exceptus oculos purget, medeaturque caligini, admixto lacte mulierum. Frigore dulciora fieri existimantur et grandiora : tepore in folia exeunt. Palma in Nursino agro nascentibus. Taxatio in libras sestertii singuli, et in penuria bini. Proxima in Algido natis.

XXXV. Napi vero Amiternini, quorum eadem fere na- 1
tura, gaudent æque frigidis. Seruntur et ante kalendas martias, in jugero sextarii quatuor. Diligentiores quinto

un jugère (25 ares). Les cultivateurs soigneux recommandent de semer le navet après cinq labours, la rave après quatre, l'un et l'autre dans un terrain fumé; ils disent que la rave vient mieux, semée avec de la paille. Ils veulent qu'on sème nu, en disant : Je sème pour moi et mes voisins. Le vrai temps de semer les raves et les navets est entre les fêtes des deux divinités Neptune (le 23 juillet) et Vulcain (23 août). On prétend, et c'est une observation subtile, que ces légumes réussissent d'une manière étonnante, si on les sème autant de jours après les fêtes de Neptune que la lune en avait au moment de la première neige de l'hiver précédent. On les sème aussi au printemps dans les lieux chauds et humides.

1 XXXVI. (XIV.) Le lupin est ensuite le légume dont on fait le plus d'usage; car il sert à la nourriture et de l'homme et des quadrupèdes qui ont un sabot. Pour empêcher qu'il ne tombe de la gousse et n'échappe à la main qui le recueille, il faut le récolter après une pluie. De tous les grains qu'on sème, nul n'est d'une nature plus merveilleuse et plus favorisée par la terre. D'abord il suit quotidiennement le soleil dans sa révolution et indique les heures aux laboureurs, même par un temps couvert; en outre il fleurit trois fois; il aime la terre, ne veut pas être couvert par la terre, et c'est le seul qu'on sème sans labourer
2 le sol. Il recherche surtout les lieux sablonneux, secs, et même couverts de gravier. Il ne veut aucune culture; il aime tellement la terre, que, bien que jeté sur un sol couvert de broussailles, au milieu des feuilles et des ronces, il atteint néanmoins le sol par sa racine. Nous avons dit (XVII, 6, 7) qu'il engraisse les champs et les vignobles où on le sème : bien loin d'avoir besoin de fumier, il tient lieu du meilleur engrais. Seul il n'exige aucune dépense, et pour le semer il n'est pas même besoin de l'apporter : il se ressème aussitôt dans le champ d'où il provient, et il ne demande pas même à être répandu sur le terrain, car il tombe spontanément. On le sème le premier de tous, on le récolte le dernier. Ces deux opérations se font généralement dans le mois de septembre; car si on ne prévient pas l'hiver, il souffre des froids. Si des pluies ne viennent pas immédiatement le recouvrir de terre, on le laisse impunément abandonné sur le sol, aucun animal n'y touchant à cause de son amertume. Toutefois on le sème généralement dans un sillon peu profond, et on le recouvre. Parmi les terres fortes, il aime surtout la rouge. Pour engraisser cette terre, il faut retourner le lupin après la troisième floraison, dans une terre sablonneuse après la seconde. Il ne hait que les 4
terrains crayeux et fangeux, et il n'y vient pas : macéré dans de l'eau chaude, les hommes même le mangent. Un boisseau rassasie un bœuf, et lui donne de la force; mis sur le ventre des enfants, il sert de remède. Il est bon de le passer à la fumée; car, en lieu humide, de petits vers en rongent le germe, et le rendent inutile pour la reproduction. S'il a été mangé en herbe par le bétail, il faut aussitôt l'enfouir par un labourage.

XXXVII. (XV.) La vesce engraisse aussi les 1
champs, et la culture n'en est pas pénible. Semée après un seul labour, on ne la sarcle pas, on ne la fume pas; il faut seulement la herser. Il y a trois époques pour la semer : vers le coucher d'Arcturus (XVIII, 74), pour la faire manger en herbe au mois de décembre; c'est la meilleure époque pour avoir la graine, car, bien que brou-

sulco napum seri jubent, rapa quarto, utrumque stercorato. Rapa lætiora fieri, si cum palea seminentur. Serere nudum volunt, precantem sibi et vicinis serere se. Satus utrique generi justus, inter duorum numinum dies festos, Neptuni atque Vulcani : feruntque subtili observatione, quota luna præcedente hieme nix prima ceciderit, si totidem luminum die intra prædictum temporis spatium serantur, mire provenire. Seruntur et vere in calidis atque humidis.

1 XXXVI. (XIV.) Lupino est usus proximus, quum sit et homini, et quadrupedum generi ungulas habenti, communis. Remedium ejus, ne metentes fugiat exsiliendo, ut ab imbre tollatur. Nec ullius, quæ seruntur, natura assensu terræ mirabilior est. Primum omnium cum sole quotidie circumagitur, horasque agricolis etiam nubilo demonstrat. Ter præterea floret : terram amat, terraque
2 operiri non vult. Et unum hoc seritur non arato. Quærit maxime sabulosa, et sicca, atque etiam arenosa. Coli utique non vult. Tellurem adeo amat, ut quamvis fruticetoso solo conjectum inter folia vepresque, ad terram tamen radice perveniat. Pinguescere hoc satu arva vineasque diximus. Itaque adeo non eget fimo, ut optimi vicem repræsentet : nihilque aliud nullo impendio constat, ut quod ne serendi quidem gratia opus sit afferre. Protinus seritur ex arvo : ac ne spargi quidem postulat decidens sponte : primumque omnium seritur, novissimum tolli- 3
tur, utrumque septembri fere mense : quia si non antecessit hiemem, frigoribus obnoxium est. Impune præterea jacet, vel derelictum etiam, si non protinus sequuti obruant imbres, ab omnibus animalibus amaritudine sua tutum. Plerumque tamen levi sulco integunt. Ex densiore terra rubricam maxime amat. Ad hanc alendam post tertium florem verti debet, in sabulo post secundum. Cre- 4
tosa tantum, limosaque odit, et in iis non provenit. Maceratum calida aqua homini quoque in cibo est. Nam bovem unum modii singuli satiant, validumque præstant : quando etiam impositum puerorum ventribus, pro remedio est. Condi in fumo maxime convenit, quoniam in humido vermiculi umbilicum ejus in sterilitatem castrant. Si depastum sit in fronde, inarari protinus solum opus est.

XXXVII. (XV.) Et vicia pinguescunt arva, nec ipsa 1
agricolis operosa : uno sulco sata, non sarritur, non stercoratur, nec aliud quam deoccatur. Sationis ejus tria tempora : circa occasum Arcturi, ut decembri mense pascat : tunc optime seritur in semen. Æque namque fert depasta. Secunda satio mense januario est : novissima martio : tum

tée, elle rapporte. La seconde époque est au mois de janvier, la dernière au mois de mars; c'est celle où la vesce donne le plus de fourrage. De tous les grains, c'est celui qui aime le mieux la sécheresse; néanmoins, il ne dédaigne pas non plus les lieux ombragés. La graine de la vesce, si on la récolte mûre, donne une paille préférable aux autres. La vesce, si on la sème dans un vignoble sur hautain, enlève la substance aux vignes, et les fait languir.

1 XXXVIII. La culture de l'ers n'est pas non plus pénible; il faut, de plus que pour la vesce, le sarcler; il est rangé aussi au nombre des médicaments (XXII, 73) : le dieu Auguste a été guéri par l'ers, ses lettres en font foi. Cinq boisseaux suffisent pour ensemencer autant de terre qu'une paire de bœufs en laboure en un jour. Semé au mois de mars, on dit qu'il est nuisible aux bœufs; semé en automne, il leur rend la tête pesante; mais, semé au commencement du printemps, il ne cause aucun mal.

1 XXXIX. (XVI.) La silicie, c'est-à-dire le fenugrec, se sème après un grattage, dans un sillon qui n'a pas plus de quatre doigts de profondeur; moins on donne de soin à la culture de cette plante, mieux elle vient. Il est singulier de trouver quelque chose qui profite par la négligence. Ce qu'on nomme seigle et fourrage ne demande qu'à être hersé.

1 XL. Le seigle est appelé asia par les Taurins au pied des Alpes; très-mauvais blé, qui ne sert qu'à écarter la faim. Il est productif, mais a le chaume grêle; il est d'une couleur triste et foncée, mais très-pesant. On y mêle du far pour en adoucir l'amertume; malgré ce mélange, il est très-désagréable à l'estomac; il vient dans toute espèce de sol, et rend cent pour un; il sert aussi d'engrais.

XLI. Le fourrage (XVIII, 10, 1) se sème très-serré avec les rebuts du far; on y mêle quelquefois de la vesce; on le fait en Afrique avec l'orge. Tout cela est destiné à la nourriture des animaux, ainsi qu'un légume abâtardi appelé cracca (*vicia villosa*, L.), et si aimé des pigeons, qu'ils ne désertent pas, dit-on, le colombier où on leur en donne. 1

XLII. Chez les anciens était une espèce de fourrage que Caton nomme ocynum (18); ils s'en servaient pour arrêter la diarrhée des bœufs. Il se composait de plantes fourragères, coupées vertes avant les gelées. Sura Mamilius s'explique autrement; et il dit que dix boisseaux de fèves, deux de vesce, deux d'ervilia (*lathyrus cicera*), se sèment, mélangés, à l'automne dans un jugère (25 ares); qu'il est encore mieux d'y mêler l'avoine grecque, dont la graine ne tombe pas; que c'est ce qu'on nomme ocynum, et que cela se sème d'ordinaire pour les bœufs. D'après Varron, l'ocynum a reçu ce nom à cause de sa rapidité à pousser, du mot grec ὠκέως, rapidement. 1

XLIII. La luzerne est étrangère même à la Grèce, où elle a été importée lors des guerres des Perses, dans l'invasion faite par l'ordre de Darius; mais il faut en parler peut-être au premier rang, tant la qualité en est grande : un seul semis dure plus de trente ans. Elle ressemble au trèfle; la tige et les feuilles sont articulées; plus elle monte en tige, plus les feuilles se rétrécissent. Amphiloque a écrit un livre entier sur cette plante et sur le cytise, traitant des deux à la fois. Le sol où on veut la semer, épierré et nettoyé, reçoit une façon en automne; puis on le laboure et on le herse; on y fait passer la herse jusqu'à trois fois, à cinq jours d'intervalle, et en ajoutant du fu- 1 2

ad frondem utilissima. Siccitatem ex omnibus, quæ seruntur, maxime amat : non aspernatur etiam umbrosa. Ex semine ejus, si lecta matura est, palea cæteris præfertur. Vitibus præripit succum; languescuntque, si in arbusto seratur.

1 XXXVIII. Nec ervi operosa cura est. Hoc amplius, quam vicia, runcatur : et ipsum medicaminis vim obtinens. Quippe per ervum divum Augustum curatum, epistolis ipsius memoria exstat. Sufficiunt singulis boum jugis modii quini sati. Martio mense satum, noxium esse bubus aiunt, item autumno gravedinosum : innoxium autem fieri primo vere satum.

1 XXXIX. (XVI.) Et silicia, hoc est, fenum græcum, scarificatione seritur : non altiore quatuor digitorum sulco : quantoque pejus tractatur, tanto provenit melius. Rarum dictu, esse aliquid, cui prosit negligentia. Id autem quod secale ac farrago appellatur, occari tantum desiderat.

1 XL. Secale Taurini sub Alpibus asiam vocant, deterrimum, et tantum ad arcendam famem : fecunda, sed gracili stipula, nigritia triste, sed pondere præcipuum. Admiscetur huic far, ut mitiget amaritudinem ejus; et tamen sic quoque ingratissimum ventri est. Nascitur qualicumque solo cum centesimo grano; ipsumque pro lætamine est.

XLI. Farrago ex recrementis farris prædensa seritur, admixta aliquando et vicia. Eadem in Africa fit ex hordeo. Omnia hæc pabularia : degeneransque ex leguminibus quæ vocatur cracca : in tantum columbis grata, ut pastas ea negent fugitivas illius loci fieri. 1

XLII. Apud antiquos erat pabuli genus, quod Cato ocynum vocat, quo sistebant alvum bubus. Id erat e pabulis, segete viridi desecta, antequam gelaret. Sura Mamilius id aliter interpretatur, et tradit fabæ modios decem, viciæ duos, tantumdem erviliæ in jugero autumno misceri et seri solitum. Melius et avena græca, cui non cadit semen, admixta. Hoc vocitatum ocynum, boumque causa seri solitum. Varro appellatum a celeritate proveniendi, e græco quod ὠκέως dicunt. 1

XLIII. Medica externa etiam Græciæ est, ut a Medis advecta per bella Persarum, quæ Darius intulit : sed vel in primis dicenda, tanta dos ejus est; quum ex uno satu amplius quam tricenis annis duret. Similis est trifolio : caule, foliisque geniculata : quidquid in caule assurgit, folia contrahuntur. Unum de ea et cytiso volumen Amphilochus fecit, confusum. Solum, in quo seratur, elapidatum purgatumque subigitur autumno : mox aratum, et occatum, integitur crate iterum ac tertium, quinis 1 2

mier. La luzerne veut un terrain non arrosé et plein de suc, ou un terrain arrosé. Le sol ainsi préparé, on la sème en mai; autrement elle craindrait les gelées. Il est nécessaire de semer serré pour remplir tout le terrain, et exclure les herbes qui naîtraient dans les interstices. On obtient ce résultat avec vingt boisseaux par jugère (25 ares). Il faut, pour que le soleil ne brûle pas la graine, la remuer aussitôt, et la recouvrir de terre. Si le sol est humide et fécond en herbes, la luzerne est
3 vaincue, et vous n'avez plus qu'un pré. Aussi faut-il tout d'abord la débarrasser, dès qu'elle a un doigt de haut, de toutes les herbes, avec la main plutôt qu'avec le sarcloir. On la coupe quand elle commence à fleurir, et toutes les fois qu'elle a refleuri. Cela se renouvelle six fois par an, quatre fois au moins. Il faut l'empêcher de grener, parce que le fourrage en est meilleur jusqu'à trois ans. Au printemps, on doit la sarcler (19) et la débarrasser des autres herbes. A trois ans il faut la racler à rez terre avec les marres : cette opération tue les autres herbes sans l'endomma-
4 ger, à cause de la profondeur de ses racines. Si les herbes prennent le dessus, l'unique remède est de labourer, retournant plusieurs fois le sol, jusqu'à ce que toutes les autres racines meurent. Il ne faut pas donner la luzerne jusqu'à satiété, de peur qu'il ne soit nécessaire de pratiquer des déplétions sanguines. Verte, elle est plus avantageuse; en séchant elle devient ligneuse, et finalement elle se réduit en une poussière inutile. Quant au cytise (XIII, 47), rangé aussi au premier rang parmi les meilleurs fourrages, nous en avons suffisamment parlé à propos des arbrisseaux. Et maintenant il faut achever l'histoire de toutes les céréales, et parler des maladies qui font une partie de cette histoire.

XLIV. (XVII.) La première de toutes les maladies du blé est l'avoine; l'orge aussi dégénère en avoine, et à son tour l'avoine devient un équivalent du blé : en effet, les peuples de la Germanie en sèment, et ils ne se nourrissent que de la bouillie de ce grain. Cette dégénération est due surtout à l'humidité du sol et du climat. La seconde cause est la faiblesse de la semence, qui est trop longtemps retenue par la terre avant d'en pouvoir sortir. Il en est de même quand le grain qu'on sème est piqué : cela se reconnaît dès que le grain commence à lever, ce qui prouve que la cause est dans la racine. Il y a encore une autre altération qui se rapproche de l'avoine : c'est quand les grains, étant déjà développés en grosseur, mais non encore mûrs, sont frappés, avant que l'intérieur prenne de la force, par un souffle nuisible, et, vides, s'évanouissent dans l'épi par une sorte d'avortement. 1

Les vents, à trois époques, font du mal au blé et à l'orge : dans la fleur, ou immédiatement après la fleur passée, ou quand ils commencent à mûrir. Dans le dernier cas, ils épuisent le grain; dans les deux premiers, ils l'empêchent de naître. De fréquents coups de soleil du milieu des nuages nuisent aussi. Il naît encore des vermisseaux dans la racine, quand, des pluies ayant suivi les semailles, une chaleur soudaine a renfermé l'humidité dans le sol. Il s'en produit aussi dans le grain, quand l'épi s'échauffe par des chaleurs survenues après des pluies. Il est en outre un pe- 3
tit scarabée, nommé cantharis, qui ronge les blés. Tous ces animaux meurent quand la nourriture leur manque. L'huile, la poix, la graisse, sont nuisibles aux semences, et il faut se garder de semer des graines qui auraient été en contact avec ces substances. La pluie n'est utile qu'aux grains 2

diebus interpositis, et fimo addito. Poscit autem siccum succosumque, vel riguum. Ita præparato seritur mense maio : alias pruinis obnoxia. Opus est densitate seminis omnia occupari, internascentesque herbas excludi. Id præstant in jugera modia vicena. Movendum ne adduratur, terraque protinus integi debet. Si sit humidum solum herbo-
3 sumve, vincitur, et desciscit in pratum. Ideo protinus altitudine unciali herbis omnibus liberanda est, manu potius, quam sarculo. Secatur incipiens florere, et quoties refloruit. Id sexies evenit per annos; quum minimum, quater. In semen maturescere prohibenda est, quia pabulum utilius est usque ad trimatum. Verno sarriri debet, liberarique cæteris herbis : ad trimatum, marris ad solum radi. Ita reliquæ herbæ intereunt sine ipsius damno, propter
4 altitudinem radicum. Si evicerint herbæ, remedium unicum est aratio, sæpius vertendo, donec omnes aliæ radices intereant. Dari non ad satietatem debet, ne deplere sanguinem necesse sit. Et viridis utilior est. Arescit surculose, ac postremo in pulverem inutilem extenuatur. De cytiso, cui et ipsi principatus datur in pabulis, affatim diximus inter frutices. Et nunc frugum omnium natura peragenda est; cujus in parte de morbis quoque dicatur.

XLIV. (XVII.) Primum omnium frumenti vitium avena est : et hordeum in eam degenerat : sicut ipsa frumenti fit instar : quippe quum Germaniæ populi serant eam, neque alia pulte vivant. Soli maxime cælique humore hoc evenit vitium. Sequentem causam habet imbecillitas seminis, si diutius retentum est terra, prius quam erumpat. Eadem est ratio, si cariosum fuit, quum sereretur. Prima autem statim eruptione agnoscitur, ex quo apparet in radice esse causam. Est et aliud ex vicino avenæ vitium, quum amplitudine inchoata granum, sed nondum matura, prius quam roboretur corpus, afflatu noxio cassum et inane in spica evanescit quodam abortivo. 1

Venti autem tribus temporibus nocent frumento et hor- 2
deo : in flore, aut protinus quum defloruere, vel maturescere incipientibus. Tum enim exinaniunt grana : prioribus causis nasci prohibent. Nocet et sol creber e nube. Nascuntur et vermiculi in radice, quum sementem imbribus sequutis, inclusit repentinus calor humorem. Gignuntur et in grano, quum spicæ pluviis calor infervescit. Est et can- 3
tharis dictus scarabæus parvus, frumenta erodens. Omnia ea animalia cum cibo deficiunt. Oleum, pix, adeps, contraria seminibus, cavendumque ne contacta eis serantur. Imber in herba utilis tantum : florentibus autem frumento

en herbe ; elle nuit au blé et à l'orge pendant la fleur ; elle ne fait aucun mal aux légumes, si ce n'est au pois chiche. Les blés qui commencent à mûrir souffrent de la pluie, l'orge plus que les autres. Je mentionnerai aussi une herbe blanche (20), semblable au panic, qui croît dans les champs,
4 et qui est mortelle aux bestiaux ; car je rangerai plutôt parmi les maladies des céréales que parmi les fléaux de la terre même, l'ivraie, le tribulus (XXI, 58), le chardon, la lappa (gratteron, *galium aparine*, L.), ainsi que les ronces. La rouille (nielle), maladie des céréales et des vignes due à l'intempérie des saisons, est plus nuisible qu'aucune autre ; elle est très-fréquente dans les localités où la rosée est abondante, dans les vallées qui ne sont pas balayées par les vents ; au contraire, les lieux exposés aux vents et élevés en sont exempts. Parmi les maladies des moissons est aussi l'exubérance, quand elles versent accablées par le poids de leur fécondité. La chenille est une maladie commune à toutes les espèces, même au pois chiche, quand la pluie, ayant enlevé la salure qui lui est naturelle, l'a rendu plus doux (XVIII, 32).

5 Il est une herbe qui tue le pois chiche et l'ers, en s'enroulant autour ; on la nomme orobanche (*lathyrus aphaca*, L.). L'ivraie en fait autant au blé ; la plante dite ægilops (*ægilops ovata*, L.), à l'orge ; la securidaca (*coronilla securidaca*, L.), nommée pour sa ressemblance pelecinon (*hache*) par les Grecs, à la lentille. Ces plantes tuent en s'enroulant. Près de Philippes est une herbe nommée atéramnon (21) dans un sol gras, téramnon dans un sol maigre, et qui tue la fève quand, mouillée, celle-ci a reçu le souffle d'un certain vent. Le grain de l'ivraie, très-petit, est ren-
6 fermé en une enveloppe piquante ; dans le pain, il cause très-promptement des vertiges ; et on dit qu'en Asie et en Grèce les baigneurs, s'ils veulent chasser la foule, jettent cette graine sur des charbons ardents. Le phalangion (XI, 28), petite espèce d'araignée, naît dans l'ers, quand l'hiver a été humide. Des limaces naissent dans la vesce ; et quelquefois il sort de terre de petits limaçons qui rongent ce légume d'une manière étonnante. Telles sont à peu près les maladies.

XLV. Le remède, tant que les céréales sont 1
en herbe, est dans le sarcloir, et, quand on jette la semence, dans la cendre. Quant aux maladies qui existent dans la semence et dans la racine, on s'en garde par les précautions prises avant de semer. On pense que les semences arrosées préalablement de vin sont moins exposées aux maladies. Virgile (*Georg.*, I, 193) recommande d'arroser la fève avec du nitre et du marc d'olive ; il promet que par ce moyen elle sera plus grosse ; d'autres croient que le meilleur moyen d'en augmenter le développement est de la faire macérer dans de l'urine et de l'eau trois jours avant de la semer ; on dit que, trois fois sarclée, elle rend un boisseau de fèves mondées pour un boisseau de fèves entières (22) ; que les autres semences ne sont 2
pas exposées aux vers, mêlées avec des feuilles de cyprès pilées, ou semées pendant l'interlune. Plusieurs, pour défendre le mil, recommandent de porter autour du champ, avant de le sarcler, une grenouille buissonnière, et de l'enfouir au milieu, enfermée dans un vase de terre ; que par ce moyen les moineaux ni les vers ne font de mal ; mais qu'il faut la déterrer avant de le moissonner, qu'autrement le mil devient amer. On prétend même que les semences touchées avec l'épaule d'une taupe sont plus productives. Démocrite veut 3
qu'avec le suc de la plante nommée aïzoon (XXV, 102), qui vient sur les tuiles ou sur les charpentes,

et hordeo nocet, leguminibus innocuus, præterquam ciceri. Maturescentia frumenta imbre læduntur, et hordeum magis. Nascitur et herba alba, panico similis, occupans arva,
4 pecori quoque mortifera. Nam lolium, et tribulos, et carduos, lappasque, non magis quam rubos, inter frugum morbos potius quam inter ipsius terræ pestes numeraverim. Cæleste frugum vinearumque malum, nullo minus noxium est rubigo. Frequentissima hæc in roscido tractu, convallibusque, ac perflatum non habentibus : e diverso carent ea ventosa et excelsa. Inter vitia segetum et luxuria est, quum oneratæ fertilitate procumbunt. Commune autem omnium satorum vitium urica, etiam ciceris, quum salsilaginem ejus abluendo imber dulcius id facit.

5 Est herba, quæ cicer enecat et ervum, circumligando se : vocatur orobanche : triticum simili modo æra : hordeum festuca, quæ vocatur ægilops : lentem herba securidaca, quam Græci a similitudine pelecinon vocant. Et hæc quidem complexu necant. Circa Philippos ateramnon nominant in pingui solo herbam, qua faba necatur : teramnon, qua in macro, quum udam quidam ventus affla-
6 vit. Æræ granum minimum est in cortice aculeato. Quum est in pane, celerrime vertigines facit ; aiuntque in Asia et Græcia balneatores, quum velint turbam pellere, carbonibus id semen injicere. Nascitur et phalangion in ervo, bestiola aranei generis, si hiems aquosa sit. Limaces nascuntur in vicia ; et aliquando e terra cochleæ minutæ, mirum in modum erodentes eam. Et morbi quidem fere hi sunt.

XLV. Remedia eorum, quæcumque pertinent ad herbas, 1
in sarculo : et quum semen jactatur, cinere. Quæ vero in semine et circa radicem consistunt, præcedente cura caventur. Vino ante semina perfusa minus ægrotare existimant. Virgilius nitro et amurca perfundi jubet fabam : sic etiam grandescere promittit. Quidam vero, si triduo ante satum urina et aqua maceretur, præcipue adolescere putant. Ter quidem sarritam modium fractæ e modio solidæ reddere. Reliqua semina cupressi foliis tusis si miscean- 2
tur, non esse vermiculis obnoxia : nec si interlunio serantur. Multi ad milii remedia, rubetam noctu arvo circumferri jubent, prius quam sarriatur, defodique in medio inclusam vase fictili : ita nec passerem, nec vermes nocere : sed eruendam prius quam metatur, alioqui amarum fieri. Quin et armo talpæ contacta semina uberiora esse. Demo- 3
critus succo herbæ quæ appellatur aïzoon, in tegulis nascen-

et dont le nom latin est sédum ou digitellum, on humecte toutes les graines qu'on va semer. Lorsque la douceur du terroir nuit et que des vers s'attachent aux racines, le remède vulgaire est d'arroser avec de la lie d'huile sans sel, puis de sarcler; si la récolte a commencé à se nouer, de sarcler, de peur que les mauvaises herbes ne prennent le dessus. Les bandes d'étourneaux et de moineaux, fléau pour le mil et le panic, sont chassées (cela est à ma connaissance) par une herbe dont le nom est inconnu, et qu'on enfouit aux quatre coins du champ : chose singu-
4 lière, il n'y entre absolument aucun oiseau. Les rats sont chassés par la cendre de belette ou de chat délayée et jetée sur la semence, ou par l'eau où on a fait bouillir une belette ou un chat; mais l'odeur de ces animaux se fait sentir même dans le pain : aussi regarde-t-on comme plus avantageux de tremper les semences dans du fiel de bœuf. La rouille (nielle), le plus grand fléau des moissons, passe, si l'on fiche des branches de laurier dans un champ, du champ dans les feuilles du laurier. L'exubérance des moissons est réprimée par la dent du bétail, mais seulement quand elles sont en herbe; broutées même plusieurs fois, l'épi n'en ressent aucun dommage; tandis que tondues une seule fois, cela est certain, elles produisent un grain qui est plus long, mais qui est
5 vide et inutile, et qui, semé, ne vient pas. Pourtant dans la Babylonie on coupe les blés deux fois, et la troisième on les fait brouter; autrement ils ne donneraient que des feuilles. De cette façon ce sol fertile (23) rend cinquante pour un, et même aux plus diligents cent pour un. La culture n'en est pas difficile; il veut être arrosé le plus longtemps possible, afin que cette fécondité grasse et dense soit détrempée. Il est vrai que l'Euphrate et le Tigre n'apportent pas du limon comme fait le Nil en Égypte, et que la terre elle-même n'engendre pas d'herbe; cependant telle en est la fertilité, que, les moissons ayant été foulées et les graines enfoncées par les pieds dans la terre, une récolte repousse d'elle-même l'année suivante. Une si grande différence entre les terroirs m'avertit de spécifier à quel sol convient chaque espèce.

XLVI. Voici l'opinion de Caton (*De re rust.*, 1
VI) : « Dans une terre épaisse et féconde, semer du blé; si elle est sujette aux brouillards, du raifort, du mil, du panic. Il faut semer plus tôt (*Ib.*, XXXIV) dans une terre froide et humide, plus tard dans une terre chaude. Dans une terre rouge, ou noire, ou graveleuse, pourvu qu'elle ne soit pas aqueuse, semer le lupin; dans un terrain crayeux et dans la terre rouge, si le sol est bien arrosé, le far; dans un terrain sec, exempt d'herbes et non ombragé, le blé; dans un sol fort, la fève (*Ib.*, XXV); la vesce, dans un terrain aussi exempt que possible d'eau et d'herbe; le 2
siligo et le blé, dans un lieu ouvert, élevé, et que le soleil échauffe aussi longtemps que possible; la lentille, dans une terre plantée d'arbrisseaux, rouge, mais sans herbe; l'orge, dans une jachère, et dans un champ qui puisse produire l'année suivante; l'orge de trois mois, dans un terrain où vous ne pourriez faire mûrir le blé, et assez fort pour porter deux ans de suite. » Voici encore une opinion sage : Dans une terre légère semez ce qui ne demande pas beaucoup de substance, comme le cytise, et, le pois chiche excepté, les légumes qu'on ne coupe pas, mais qu'on arrache de terre. La dénomination de *légumes* vient de cette manière de les cueillir, *legere*. Dans une 3
terre grasse semez ce qui demande plus de substance, le chou, le blé, le siligo, le lin. Ainsi on

tabulisve, latine vero sedum, aut digitellum, medicata seri jubet omnia semina. Vulgo vero, si dulcedo noceat, et vermes radicibus inhæreant, remedium est, amurca pura, ac sine sale spargere, deinde sarrire : si in articulum seges ire cœperit, runcare, ne herbæ vincant. Pestem a milio atque panico sturnorum passerumve agmina, scio abigi herba cujus nomen ignotum est, in quatuor angulis segetis de-
4 fossa : mirum dictu, ut omnino nulla avis intret. Mures abiguntur cinere mustelæ, vel felis diluto, et semine sparso, vel decoctarum aqua. Sed redolet virus animalium eorum etiam in pane. Ob id felle bubulo semina attingi utilius putant. Rubigo quidem, maxima segetum pestis, lauri ramis in arvo defixis, transit in ea folia ex arvis. Luxuria segetum castigatur dente pecoris in herba dumtaxat : et depastæ quidem, vel sæpius, nullam in spica injuriam sentiunt. Retonsarum etiam semel omnino certum est granum longius fieri, sed inane cassumque, ac satum non
5 nasci. Babylone tamen bis secant, tertio depascunt : alioqui folia tantum fierent. Sic quoque cum quinquagesimo fenore messes reddit fertilitas soli : verum diligentioribus cum centesimo. Neque est cura difficilis, quam diutissime aquari gaudet, ut præpinguis et densa ubertas diluatur. Limum autem non invehunt Euphrates Tigrisque, sicut in Ægypto Nilus. Nec terra ipsa herbas gignit. Ubertatis tamen tantæ sunt, ut sequente anno sponte restibilis fiat seges, impressis vestigio seminibus : quæ tanta soli differentia admonet terræ genera in fruges describere.

XLVI. Igitur Catonis hæc sententia est : In agro crasso 1
et læto frumentum seri : si vero nebulosus sit idem, raphanum, milium, panicum. In frigido et aquoso prius serendum, postea in calido. In solo autem rubricoso, vel pullo, vel arenoso, si non sit aquosum, lupinum. In creta et rubrica, et aquosiore agro, adoreum. In sicco et non herboso, nec umbroso, triticum. In solo valido, fabam. Viciam vero quam minime in aquoso herbidoque. Siliginem 2
et triticum in loco aperto editoque, qui sole quam diutissime torreatur. Lentem in frutectoso et rubricoso, qui non sit herbidus. Hordeum in novali, et in arvo, quod restibile possit fieri : trimestre, ubi sementem maturam facere non possis, et cujus crassitudo sit restibilis. Subtilis et illa sententia : Serenda ea in tenuiore terra, quæ non multo indigent succo, ut cytisus : et cicere excepto, legumina quæ velluntur e terra, non subsecantur. Unde et legumina appellata, quia ita leguntur. In pingui autem,

assignera à l'orge un sol léger, car la racine de cette plante demande moins d'aliment. Pour le blé il faut une terre plus maniable et plus dense. Le far dans un lieu bas se sèmera de préférence au blé ; le blé et l'orge, dans un lieu tempéré. Les coteaux produisent du blé plus fort, mais en moindre quantité. Le far et le siligo se mettent dans un sol crayeux et humide. (XVIII) Les céréales ont présenté une seule fois un prodige (du moins je n'en ai trouvé qu'un) sous le consulat de P. Ælius et de Cn. Cornélius, année où Annibal fut vaincu (an de Rome 553) : on rapporte que du blé naquit alors sur des arbres.

1 XLVII. Après avoir suffisamment parlé des espèces de grains et de sols, nous allons parler maintenant des manières de labourer, rappelant avant tout les facilités propres à l'Égypte. Le Nil, remplissant les fonctions de cultivateur, commence à déborder, comme nous l'avons dit (v, 10), au solstice d'été et à la nouvelle lune, lentement d'abord, puis avec plus d'impétuosité, tant que le soleil est dans le signe du Lion. Puis il se ralentit, le soleil ayant passé au signe de la Vierge ; et il rentre dans son lit quand cet astre est dans la Balance. S'il n'a pas dépassé douze coudées, la famine est certaine ; elle ne l'est pas moins, s'il a dépassé seize coudées. En effet, il décroît d'autant plus lentement qu'il a crû avec plus d'abondance, et il empêche les semailles.
2 On pensait vulgairement que les Égyptiens, semant aussitôt après le retrait des eaux, faisaient passer des porcs, qui par leur piétinement enfonçaient les semences dans un sol humide ; et je pense que jadis cela s'est fait ainsi. Aujourd'hui encore le travail n'est pas beaucoup plus pénible : cependant il est certain qu'on enterre avec la charrue les semences jetées d'abord sur le limon laissé par le fleuve, c'est-à-dire au commencement du mois de novembre ; puis un petit nombre sarclent les mauvaises herbes, ce qu'on nomme *herborisation* (*botanismos*). Les autres ne visitent plus les champs qu'avec la faucille, un peu avant les calendes d'avril (1[er] avril). La moisson se termine en mai : le chaume n'a jamais une coudée, car le fond est du sable ; et le grain n'est alimenté que par le limon déposé. Le blé de la Thébaïde a la prééminence, parce que la basse Égypte 3
est marécageuse. Même procédé, mais avec plus d'avantage encore, à Séleucie de la Babylonie, à l'aide des inondations de l'Euphrate et du Tigre, attendu que la l'irrigation est dispensée par la main des habitants. La Syrie aussi laboure légèrement, tandis qu'en beaucoup de lieux de l'Italie une seule charrue essoufle huit bœufs. Toutes les opérations agricoles, et surtout celle-là, sont régies par l'oracle : Consultez ce que supporte chaque terroir.

XLVIII. Il y a plusieurs espèces de socs. On 1
nomme coutre le fer qui, coupant la terre dure avant qu'elle soit profondément entamée, trace d'avance par ses incisions les sillons futurs que le soc renversé doit ouvrir en labourant. Une autre espèce (c'est le soc commun) est un levier terminé par un bec. La troisième espèce, employée dans un terroir facile, ne s'étend pas sur toute la longueur du bois, mais n'offre qu'une pointe exiguë, à l'extrémité. Cette pointe est plus large dans la quatrième espèce, où elle est façonnée en instrument tranchant ; et le même instrument ouvre le sol, et coupe par ses côtés les racines des herbes. On a imaginé, il n'y a pas 2
longtemps, dans la Rhétie de la Gaule, d'ajouter

quæ cibi sunt majoris, ut olus, triticum, siligo, linum. Sic ergo tenue solum hordeo dabitur : minus enim alimenti radix poscit : lenior terra, densiorque tritico. In loco humili far adoreum, potius quam triticum, seretur : temperato, et triticum, et hordeum. Colles robustius, sed minus, reddunt triticum. Far et siligo, et cretosum, et uliginosum solum sortiuntur. (XVIII.) Et frugibus ostentum semel (quod equidem invenerim) accidit, P. Ælio, Cn. Cornelio coss., quo anno superatus est Hannibal : in arboribus enim tum nata produntur frumenta.

1 XLVII. Et quoniam de frugum terræque generibus abunde diximus, nunc de arandi ratione dicemus, ante omnia Ægypti facilitate commemorata. Nilus ibi coloni vice fungens, evagari incipit, ut diximus, solstitio, et nova luna : ac primo lente, deinde vehementius, quamdiu in Leone sol est. Mox pigrescit in Virginem transgresso, atque in Libra residet. Si duodecim cubita non excessit, fames certa est. Nec minus, si sedecim exsuperavit. Tanto enim tardius decedit, quanto abundantius crevit, et se-
2 mentem arcet. Vulgo credebatur, ab ejus decessu serere solitos mox sues impellere vestigiis semina deprimentes in madido solo : et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multo graviora opera : sed tamen inarari certum est abjecta prius semina in limo digressi amnis, hoc est, novembri mense incipiente : postea pauci runcant, quod botanismon vocant. Reliqua pars non nisi cum falce arva visit paulo ante kalendas aprilis. Peragitur autem messis maio, stipula nunquam cubitali : quippe sabulum subest ; granumque limo tantum continetur. Excellentius Thebai- 3
dis regioni frumentum, quoniam palustris Ægyptus. Similis ratio, sed felicitas major Babyloniæ Seleuciæ, Euphrate atque Tigri restagnantibus, quoniam rigandi modus ibi manu temperatur. Syria quoque tenui sulco arat, quum multifariam in Italia octoni boves ad singulos vomeres anhelent. In omni quidem parte culturæ, sed in hac quidem maxime, valet oraculum illud : Quid quæque regio patiatur.

XLVIII. Vomerum plura genera : culter vocatur, præ- 1
densam, priusquam proscindatur, terram secans, futurisque sulcis vestigia præscribens incisuris, quas resupinus in arando mordeat vomer. Alterum genus est vulgare, rostrati vectis. Tertium in solo facili, nec toto porrectum dentali, sed exigua cuspide in rostro. Latior hæc quarto generi, et acutior in mucronem fastigata, eodemque gladio scindens solum, et acie laterum radices herbarum secans. Non pridem inventum in Rhætia Galliæ, ut duas 2

deux petites roues à la charrue, qu'ils nomment alors planarati; la pointe du soc a la figure d'une pelle; on ne s'en sert que dans des terres cultivées, et qui sortent presque d'être en jachère. Le soc large retourne les mottes. On jette aussitôt la semence, et l'on traîne dessus des herses. Les terres ainsi ensemencées n'ont pas besoin d'être sarclées. On laboure de la sorte avec un attelage de deux ou trois paires de bœufs. Une estimation convenable porte à quarante jugères (10 hectares) dans un sol facile, et à trente dans un sol difficile, ce que peut labourer par an une paire de bœufs.

1 XLIX. (XIX.) En labourant, il faut grandement suivre l'oracle de Caton (*De re rust.*, LXI) : Quelle est la première chose? Bien cultiver. Quelle est la seconde? Bien labourer. Quelle est la troisième? Fumer. Ne labourez pas une terre inégale (humide en dessus, sèche en dessous). Labourez en temps convenable. Dans les lieux chauds, il faut ouvrir le sol à partir du solstice d'hiver; dans les lieux froids, à partir de l'équinoxe du printemps; et plus tôt dans une contrée sèche que dans une contrée humide; plus tôt dans une terre forte que dans une terre meuble, dans une terre grasse que dans une terre maigre. Là où les étés sont secs et brûlants, et la terre crayeuse ou légère, il est plus avantageux de labourer entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne; là où les chaleurs sont légères, les pluies fréquentes, le sol gras et herbeux, de labourer pendant les chaleurs. Il convient encore de labourer en hiver un sol profond et pesant, un sol très-léger et sec peu avant le temps des semailles.

2 Le labourage a aussi ses règles : Ne touchez pas à la terre quand elle est boueuse. Labourez aussi fortement que possible; ouvrez la terre avant de labourer. Cette première façon a l'avantage, laissant la motte retournée, de tuer les racines des herbes. Quelques-uns veulent qu'en tout cas on ouvre la terre à partir de l'équinoxe du printemps. Le terrain labouré une fois au printemps se nomme, à cause de l'époque du labour, *vervactum*. Cela est également nécessaire dans une jachère. On nomme jachère le champ qui se sème de deux années l'une. Les bœufs de labour doivent être attelés d'aussi court que possible, afin qu'ils labourent la tête élevée; c'est de cette façon qu'ils se meurtrissent le moins le col. Si on laboure entre des arbres et des vignes, on musèlera les bœufs, pour qu'ils ne broutent pas les pousses tendres. On a une petite hache suspendue à la charrue, pour trancher les racines; 3
cela vaut mieux que de les arracher avec la charrue, et de faire lutter les bœufs contre elles. En labourant, achevez le sillon sans reprendre haleine. Il est de règle de donner le premier labour dans un jour à un jugère (25 ares) à la profondeur de neuf pouces, ou le second labour à un jugère et demi, si le sol est facile; sinon, de donner le premier labour à un demi-jugère, ou le second à un jugère; car la nature a mis des bornes au travail même des animaux. On doit toujours tracer des sillons droits, puis des sillons qui coupent les premiers obliquement. Sur les coteaux on laboure transver- 4
salement seulement, mais en détournant le soc tantôt en bas, tantôt en haut. L'homme est tellement laborieux, qu'il remplit même le rôle du bœuf. De fait, sans cet animal des peuples montagnards labourent avec le sarcloir (XVIII, 18). Le laboureur, s'il ne se tient pas courbé, *prévarique* (ne laboure pas droit). Ce mot est passé par une métaphore dans le langage du barreau : qu'on se garde donc de la chose là où le mot a

adderent alii rotulas, quod genus vocant planarati. Cuspis effigiem palæ habet. Serunt ita non nisi culta terra, et fere nova. Latitudo vomeris cespites versat. Semen protinus injiciunt, cratesque dentatas supertrahunt. Nec sarrienda sunt hoc modo sata. Sed protelis binis ternisque sic arant. Uno boum jugo censeri anno facilis soli quadragena jugera, difficilis tricena, justum est.

1 XLIX. (XIX.) In arando magnopere servandum est Catonis oraculum : Quid est primum? Agrum bene colere. Quid secundum? Bene arare. Quid tertium? Stercorare. Sulco vario ne ares. Tempestive ares. Tepidioribus locis a bruma proscindi arva oportet : frigidioribus ab æquinoctio verno; et maturius sicca regione, quam humida. Maturius densa terra, quam soluta; pingui, quam macra. Ubi siccæ et graves æstates, terra cretosa aut gracilis, utilius inter solstitium et autumni æquinoctium aratur. Ubi leves æstus, frequentes imbres, pingue herbosumque solum, ibi mediis caloribus. Altum et grave solum etiam hieme moveri placet : tenue valde et aridum, paulo ante sationis tempus.

2 Sunt et hic suæ leges : Lutosam terram ne tangito. Vi omni arato : prius quam aras, proscindito. Hoc utilitatem habet, quod inverso cespite herbarum radices necantur. Quidam utique ab æquinoctio verno proscindi volunt. Quod vere semel aratum est, a temporis argumento, vervactum vocatur. Hoc in novali æque necessarium est. Novale est, quod alternis annis seritur. Araturos boves quam arctissime jungi oportet, ut capitibus sublatis arent : sic minime colla contundunt. Si inter arbores vitesque aretur, fiscellis capistrari, ne germinum tenera præcerpant. Securiculam insitivam pendere, qua intercidantur radices. Hoc melius, quam convelli aratro, bovesque 3
luctari. In arando versum peragi, nec strigare in actu spiritus. Justum est proscindi sulco dodrantali jugerum uno die, iterari sesquijugerum, si sit facilitas soli : si minus, proscindi semissem, iterari assem, quando et animalium labori natura leges statuit. Omne arvum rectis sulcis, mox et obliquis subigi debet. In collibus transverso 4
tantum monte aratur, sed modo in superiora, modo in inferiora, rostrante vomere : tantumque est laboris homini, ut etiam boum vice fungatur. Certe sine hoc animali montanæ gentes sarculis arant. Arator, nisi incurvus, prævaricatur. Inde translatum hoc crimen in forum. Ibi itaque caveatur, ubi inventum est. Purget vomerem sub-

été inventé. On nettoiera de temps en temps le soc avec un bâton garni d'une curette. On ne doit pas laisser entre deux sillons des bancs qui n'aient pas été retournés, non plus que des mottes trop grosses. Un champ est mal labouré, quand il faut le herser après les semailles. Une terre n'est bien labourée que quand on ne peut reconnaître en quel sens le soc est allé. Il est d'usage d'interposer, si le terrain le demande, des rigoles, sillons plus larges qui conduisent l'eau dans les fossés.

5 (XX.) Après avoir réitéré le labourage transversal, on brise les mottes, si cela est nécessaire, avec une claie ou un râteau; et cette opération se renouvelle après les semailles. Cela se fait, quand la coutume le permet, avec une herse plane ou avec une planche attachée à la charrue; cette opération, qui couvre les semences, se nomme *lirare :* c'est de là que vient le mot de délire. On pense que Virgile (*Georg.*, I, 47) a voulu recommander de semer après quatre labours, quand il a dit que le champ qui produisait la meilleure moisson était celui qui avait essuyé deux fois le soleil et deux fois le froid. Il vaut mieux semer après cinq labours dans les terres fortes, comme sont la plupart des terres d'Italie; en Toscane, on va jusqu'à neuf labours. La fève et la vesce se sèment sans inconvénient dans une terre non labourée; c'est autant de travail épargné.

6 Nous n'omettrons pas une méthode de labourer que les dévastations des guerres ont suggérée dans l'Italie transpadane : les Salassiens, ravageant les campagnes situées au pied des Alpes, se jetèrent sur le panic et le mil, qui commençaient déjà à croître; n'en pouvant rien tirer, ils passèrent la charrue dans les champs : la moisson n'en fut que plus abondante; et ce résultat enseigna ce qu'on appelle maintenant *artrare*, c'est-à-dire *aratrare,* qui, je pense, était l'ancien mot (labourer le blé en herbe). Cela se fait quand le chaume commençant à croître a déjà poussé deux ou trois feuilles. Nous ne priverons pas non plus le lecteur d'un fait récent arrivé dans le territoire de Trèves, trois ans avant l'année (an de Rome 830) où j'écris ceci. Les blés ayant été gelés par un hiver très-rigoureux, les habitants ensemencèrent de nouveau leurs champs, les binèrent au mois de mars, et eurent une récolte très-abondante. Maintenant faisons l'histoire de la culture de chaque espèce de céréale.

L. (XXI.) Hersez, binez et sarclez, aux jours 1 qui seront indiqués (XVIII, 65), le siligo, le far, le blé, la zéa, l'orge. Un seul manœuvre suffira par jugère (25 ares) pour chaque espèce. Le binage relâche au printemps un sol attristé et endurci par le froid de l'hiver, et ouvre l'accès au soleil renaissant. Celui qui bine doit éviter de déraciner le blé. Il vaut mieux biner deux fois le blé, l'orge, la zéa et la fève. Le sarclage, quand le blé est noué, arrache les herbes inutiles, débarrasse la racine, et dégage la moisson. Parmi les légumes, le pois chiche demande les mêmes opérations que le far. Il n'importe guère à la fève d'être sarclée: triomphant des mauvaises herbes, le lupin se sarcle seulement. On herse et l'on bine le mil et le panic; on ne renouvelle pas ces opérations, on ne sarcle pas. Le fenugrec (XVIII, 39) et le faséole se hersent seulement. Il y a des espèces de 2 terre dont la fecondité oblige de faire passer la moisson en herbe sous le peigne (c'est une espèce de claie armée de dents de fer), et néanmoins il faut aussi y mettre le bétail. Les blés broutés ont besoin ensuite d'être ranimés par le binage.

inde stimulus cuspidatus rallo. Scamna inter duos sulcos cruda ne relinquantur, glebæ ne exsultent. Male aratur arvum, quod satis frugibus occandum est. Id demum recte subactum erit, ubi non intelligetur utro vomer ierit. In usu est et collicias interponere, si ita locus poscat, ampliore sulco, quæ in fossas aquam educant.

5 (XX.) Aratione per transversum iterata, occatio sequitur, ubi res poscit, crate vel rastro; et sato semine iteratio. Hæc quoque ubi consuetudo patitur, crate dentata, vel tabula aratro adnexa, quod vocant lirare, operiente semina : unde primum appellata deliratio est. Quarto seri sulco Virgilius existimatur voluisse, quum dixit optimam esse segetem, quæ bis solem, bis frigora sensisset. Spissius solum, sicut plerumque in Italia, quinto sulco seri melius est, in Tuscis vero nono. At fabam et viciam non proscisso serere sine damno, compendium operæ est.

6 Non omittemus unam etiamnum arandi rationem, in Transpadana Italia bellorum injuria excogitatam. Salassi quum subjectos Alpibus depopularentur agros, panicum miliumque jam excrescens tentavere. Postquam respuebat natura, inararunt. At illæ messes multiplicatæ docuere, quod nunc vocant artrare, id est, aratrare, ut credo tunc dictum. Hoc fit vel incipiente culmo, quum jam is bina ternave emiserit folia. Nec recens subtrahemus exemplum, in Treverico agro tertio ante hunc annum compertum. Nam quum hieme prægelida captæ segetes essent, reseverunt, resarrientes campos mense martio, uberrimasque messes habuerunt. Nunc reliqua cultura tradetur per genera frugum.

L. (XXI.) Siliginem, far, triticum, semen, hordeum 1 occato, sarrito, runcato, quibus dictum erit diebus. Singulæ operæ cuique generi in jugero sufficient. Sarculatio induratam hiberno rigore soli tristitiam laxat temporibus vernis, novosque soles admittit. Qui sarriet, caveat ne frumenti radices suffodiat. Triticum, hordeum, semen, fabam bis sarrire melius. Runcatio, quum seges in articulo est, evulsis inutilibus herbis, frugum radicem vindicat, segetemque discernit a cespite. Leguminum cicer eadem, quæ far, desiderat. Faba runcari non gestit : quoniam evincit herbas lupinum, runcatur tantum. Milium, et panicum occatur, et sarritur : non iteratur, non runcatur : silicia et faseoli occantur tantum. Sunt genera 2 terræ, quarum ubertas pectinari segetem in herba cogat (cratis et hoc genus, dentatæ stilis ferreis) : eademque nihilominus et depascuntur. Quæ depasta sunt, sarculo iterum excitari necessarium. At in Bactris, Africa, Cy-

Mais en Bactriane, en Afrique, à Cyrène, toutes ces opérations sont rendues inutiles par la bénignité du climat; et après les semailles on ne va aux champs que pour en rapporter le blé à l'aire. Là, la sécheresse empêche les mauvaises herbes de pousser, et nourrit le blé,
3 qui reçoit les rosées de la nuit. Virgile (*Georg.*, I, 71) conseille de laisser reposer la terre de deux années l'une; et cela, si l'étendue du domaine le permet, est sans aucun doute ce qu'il y a de plus utile. Dans le cas où cela n'est pas possible, on ensemencera de far le terrain sur lequel on a récolté du lupin, ou de la vesce ou de la fève, ou tout autre grain qui rend la terre plus féconde. Il faut encore noter, remarque des plus importantes, que l'on sème intercurremment certaines plantes en vue d'autres; mais elles ne profitent guère. Nous renvoyons, pour ne pas répéter plusieurs fois la même chose, au livre précédent, où nous en avons parlé (XVII, 7); la nature de chaque sol importe ici beaucoup.

1 LI. (XXII.) On rencontre, quand on va aux Syrtes et à Leptis la Grande, une ville d'Afrique au milieu des sables; on la nomme Tacape (XVI, 50). Le sol, qui y est arrosé, jouit d'une fertilité merveilleuse dans un espace d'environ 3,000 pas en tous sens (24). Une source y coule, abondante, il est vrai, mais dont les eaux se distribuent aux habitants pendant un nombre fixé d'heures. Là, sous un palmier très-élevé, croît un olivier, sous l'olivier un figuier, sous le figuier un grenadier, sous le grenadier une vigne : sous la vigne on sème du blé, puis des légumes, puis des herbes potagères, tous dans la même année, tous s'élevant à l'om-
2 bre les uns des autres. Quatre coudées en carré de ce sol, mesurées non les doigts étendus, mais à poing fermé, se vendent 4 deniers (3 fr., 28). Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la vigne y porte deux fois et se vendange deux fois dans l'année. Si on n'en épuisait pas la fécondité du sol par une production multipliée, chaque récolte y périrait par l'exubérance. Le fait est qu'on y récolte toute l'année quelque chose; et il est certain que les hommes n'en provoquent pas la fertilité. Au reste, il y a une grande différence entre les eaux pour les irrigations. La province Narbonnaise renferme une source célèbre, nommée Orge : dans cette source naissent des herbes tellement recherchées des bœufs, qu'ils y plongent la tête entière pour les atteindre; mais il est certain que ces herbes n'y croissent qu'autant qu'elles sont alimentées par les pluies. C'est donc à chacun à connaître sa terre et son eau.

LII. (XXIII.) Si la terre est de celles que nous avons appelées tendres (XVII, 3), on pourra semer du mil après la récolte de l'orge, de la rave après la récolte du mil; après ces deux récoltes, de l'orge ou du blé, comme en Campanie; il suffit de labourer une telle terre quand on l'ensemence. Voici un autre ordre : le champ qui a eu du far se reposera pendant les quatre mois d'hiver, puis on y mettra la fève du printemps, qui y demeurera jusqu'à la fève d'hiver (XVIII, 30, 3). Une terre trop grasse peut ne se reposer qu'un an, si, après la récolte du blé, on sème ces légumes la troisième année : une terre maigre doit se reposer deux ans sur trois. Quelques-uns recommandent de ne semer le blé que dans une terre qui s'est reposée l'année précédente. 1

LIII. Ici un point très-important est la théorie de l'engrais, dont nous avons aussi parlé dans le livre précédent (XVII, 6). La seule chose qui soit reconnue de tous, c'est qu'il ne faut semer que 1

rene, omnia hæc supervacua fecit indulgentia cæli, et a semente non nisi messibus in aream redeunt; quia siccitas
3 coercet herbas, fruges nocturno tactas rore nutriens. Virgilius alternis cessare arva suadet : et hoc, si patiantur ruris spatia, utilissimum procul dubio est. Quod si neget conditio, far serendum, unde et lupinum, aut vicia, aut faba sublata sint, et quæ terram faciant lætiorem. In primisque et hoc notandum, quædam propter alia seri obiter; sed parum provenire priori diximus volumine, ne eadem sæpius dicantur : plurimum enim refert soli cujusque ratio.

1 LI. (XXII.) Civitas Africæ in mediis arenis, petentibus Syrtes Leptinque magnam, vocatur Tacape, felici super omne miraculum riguo solo, ternis fere millibus passuum in omnem partem. Fons abundat, largus quidem, sed certis horarum spatiis dispensatur inter incolas. Palmæ ibi prægrandi subditur olea, huic ficus, fico Punica, illi vitis : sub vite seritur frumentum, mox legumen, deinde olus, omnia eodem anno; omniaque aliena umbra alun-
2 tur. Quaterna cubita ejus soli in quadratum, nec ut a porrectis metiantur digitis, sed in pugnum contractis, quaternis denariis venumdantur. Super omnia est, biferam vitem bis anno vindemiare. Et nisi multiplici partu exinaniatur ubertas, pereunt luxuria singuli fructus. Nunc vero toto anno metitur aliquid; constatque fertilitati non occurrere homines. Aquarum quoque differentia magna riguis. Est in Narbonensi provincia nobilis fons, Orge nomine est : in eo herbæ nascuntur in tantum expetitæ bubus, ut mersis capitibus totis eas quærant. Sed illas in aqua nascentes certum est, non nisi imbribus ali. Ergo suam quisque terram aquamque noverit.

LII. (XXIII.) Si fuerit illa terra, quam appellavimus teneram, poterit sublato hordeo milium seri : eo condito rapa : his sublatis, hordeum, vel triticum, sicut in Campania; satisque talis terra aratur, quum seritur. Alius ordo, ut ubi adoreum fuerit, cesset quatuor mensibus hibernis, et vernam fabam recipiat, ita ut ante hiemalem ne cesset. Nimis pinguis alternari potest ita, si frumento sublato, legumen tertio seratur. Gracilior, et in annum tertium cesset. Frumentum quidam seri vetant, nisi in ea quæ proximo anno quieverit. 1

LIII. Maximam hujus loci partem stercorationis obtinet ratio, de qua et priori diximus volumine. Hoc tantum enim in confesso est, nisi stercorato seri non oportere, 1

dans une terre fumée : toutefois il y a là-dessus aussi des règles spéciales. Le mil, le panic, la rave, le navet, ne doivent être semés que dans un terrain fumé. Dans un terrain non fumé, semez plutôt du blé que de l'orge. Il en est de même des jachères : quoiqu'on prescrive d'y semer la fève, toutefois il ne faut la semer que dans un terrain fumé tout récemment. Veut-on semer quelque chose en automne? on enterrera par un labourage le fumier au mois de septembre, après la pluie. Veut-on semer au printemps? on répandra le fumier pendant l'hiver. Il est de règle de mettre dix-huit charretées par jugère (25 ares); de disséminer le fumier avant qu'il se dessèche, ou après les semailles faites. Si on a omis de fumer à ce moment, le second engrais se fait, avant le
2 binage, avec de la poudre de volière. J'ajouterai, pour régler aussi ce point, qu'une charretée de fumier (25) doit coûter un denier (82 cent.) (26); que chaque tête de menu bétail en doit fournir une charretée, et chaque tête de gros, dix charretées : si cela n'est pas, on en conclura que le laboureur a mal fait la litière du bétail. Il en est qui pensent que le meilleur moyen de fumer un champ est d'y faire parquer les troupeaux renfermés par des rets. Un champ, s'il n'est pas fumé, se refroidit; si on le fume trop, il est brûlé : il vaut mieux fumer souvent qu'avec excès. Il est raisonnable d'ajouter d'autant moins de fumier qu'une terre est plus chaude.

1 LIV. (XXIV.) La meilleure semence est celle d'une année; celle de deux ans vaut moins, celle de trois, moins encore; au delà, elle est stérile. La règle pour toutes les espèces est donnée par une seule espèce : le blé qui descend au plus bas de l'aire doit être réservé pour semence; c'est en effet le meilleur, parce que c'est le plus pesant; il n'est pas de moyen plus sûr d'en déterminer la bonté. L'épi qui a des intervalles entre les grains sera rejeté. Le meilleur grain est celui qui a une teinte rouge, et qui, brisé sous la dent, présente cette même teinte; celui qui a plus de blanc à l'intérieur vaut moins. Il est certain que des terres demandent plus de semence les unes que les autres; et, opinion superstitieuse des laboureurs, ils s'imaginent que ces terres sont affamées et qu'elles mangent la semence. Il est raisonnable d'ensemencer plus tôt les lieux humides, de peur que, la saison des pluies venant, la semence ne pourrisse; plus tard dans les lieux secs, afin que les pluies suivent l'ensemencement, autrement la semence, restant longtemps sans germer, se perdrait. Quand on sème de bonne heure, 2
il faut semer dru, parce que le grain est longtemps à germer; quand on sème tard, semer clair, parce que le blé trop épais s'étoufferait. Il y a aussi un certain art à jeter également la semence; la main doit s'accorder avec la marche, et toujours avec le pied droit. Il y en a encore qui sèment bien par une prérogative mystérieuse, attendu qu'ils ont la main heureuse et féconde. Il ne faut pas transporter la semence de localités froides dans des localités chaudes, ni de localités précoces dans des localités tardives. Quelques-uns, croyant bien faire, ont donné à tort le précepte contraire.

LV. Dans un sol moyen il convient de semer 1
par jugère (25 ares) cinq boisseaux de blé ou de siligo, dix boisseaux de far ou de semen (XVIII, 19) (c'est le nom que nous donnons à une espèce de blé), six d'orge, pour la fève un cinquième de plus que pour le blé, douze boisseaux de vesce,

quanquam et hic leges sunt propriæ. Milium, panicum, rapa, napus, nisi in stercorato non serantur. Non stercorato frumentum potius quam hordeum serito. Item in novalibus, tametsi in illis fabam seri volunt, eamdem ubicumque quam recentissime stercorato solo. Autumno aliquid saturus, septembri mense fimum inaret post imbrem. Utique si verno erit saturus, per hiemem fimum disponat. Justum est vehes octodecim jugero tribui : dispergere autem prius quam arescat, aut jacto semine. Si hæc omissa sit stercoratio, sequens est, prius quam
2 sarriat, aviarii pulvere. Quod ut hanc quoque curam determinemus, justum est singulas vehes fimi denario ire, in singulas pecudes minores : in majores, denas : nisi contingat hoc, male substravisse pecori colonum appareat. Sunt qui optime stercorari putent, sub dio retibus inclusa pecorum mansione. Ager si non stercoratur, alget; si nimium stercoratus est, aduritur; satiusque est id sæpe, quam supra modum facere. Quo calidius solum est, eo minus addi stercoris, ratio est.

1 LIV. (XXIV.) Semen optimum, anniculum, bimum deterius, trimum pessimum, ultra sterile. Et in uno omnium definita genere ratio est : quod in ima area subsedit, ad semen reservandum est. Id enim optimum, quoniam gravissimum : neque alio modo utilius discernitur. Quæ spica per intervalla semina habebit, abjicietur. Optimum granum, quod rubet, et dentibus fractum, eumdem habet colorem : deterius, cui plus intus albi est. Certum terras alias plus seminis recipere, alias minus : religiosumque inde primum colonis augurium, quum avidius accipiat, esurire creditur, et comesse semen. Sationem locis humidis celerius fieri ratio est, ne semen imbre putrescat : siccis serius, ut pluviæ sequantur, ne diu jacens atque non concipiens, evanescat : itemque festinata satione den- 2
sum spargi semen, quia tarde concipiat : serotina rarum, quia densitate nimia necetur. Artis quoque cujusdam est, æqualiter spargere. Manus utique congruere debet cum gradu, semperque cum dextro pede. Fit quoque quorumdam occulta ratione, quod sors genialis atque fecunda est. Non transferendum est ex frigidis locis semen in calida, neque ex præcocibus in serotina; idque in contrarium præcepere quidem falsa diligentia.

LV. Serere in jugera temperato solo justum est, tritici 1
aut siliginis modios V; farris, aut seminis (quod frumenti genus ita appellamus) X; hordei VI; fabæ quintam partem amplius quam tritici; viciæ XII; ciceris et cicerculæ et pisi, III; lupini X; lentis III, sed hanc cum fimo

trois boisseaux de pois chiche, de cicereule (*lathyrus sativus*) et de pois, dix de lupin, trois de lentilles (quant à celles-ci on veut qu'elles soient semées avec du fumier sec), six d'ers, six de fenugrec, quatre de faséoles, vingt de fourrage, quatre setiers de mil et de panic. La quantité est plus grande dans un sol gras, moindre dans un sol maigre. Il y a encore une autre différence : dans un sol fort, ou crayeux, ou humide, six boisseaux de blé ou de siligo; dans un sol meuble (27), sec et
2 fécond, quatre. Un sol maigre, si le blé n'y est pas clair, produit des épis menus et maigres. Les terres grasses donnent des tiges nombreuses d'une seule graine, et avec une semence claire font une moisson épaisse; ainsi, on sèmera entre quatre et six boisseaux, selon la nature du sol. D'autres recommandent d'en semer cinq, ni plus, ni moins. On sème dans un terrain planté ou sur un coteau comme dans un terrain maigre. C'est ici que se rapporte une règle qu'il faut soigneusement observer : Ne faites pas tort à la moisson. Accius, dans le *Praxidique*, a ajouté qu'il fallait semer quand la lune était dans le Bélier, les Gémeaux, le Lion, la Balance et le Verseau; Zoroastre, quand le soleil a passé douze degrés du Scorpion, et que la lune est dans le Taureau.

1 LVI. Vient maintenant la question de savoir à quel temps il faut semer les grains, question renvoyée ici, exigeant une grande attention, et dépendant en grande partie de la considération des astres; aussi exposerons-nous d'abord toutes les opinions qui se rattachent à ce sujet. Hésiode, qui, le premier de tous, a donné des préceptes sur l'agriculture, a indiqué une seule époque pour semer : c'est après le coucher des Pléiades. Il écrivait en effet dans la Béotie, province de la Grèce, où, comme nous l'avons dit (XVIII, 10, 8), on sème ainsi. Il est reconnu parmi les auteurs les plus exacts qu'il est pour la terre, comme pour les oiseaux et les quadrupèdes, certains besoins de produire, dont les Grecs fixent l'époque au moment où elle est chaude et humide. Virgile 2
(*Georg.*, I, 208 et 227) recommande de semer le blé et le far après le coucher des Pléiades; l'orge, entre l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver; la vesce, les faséoles et la lentille, au coucher du Bouvier (XVIII, 74). Aussi importe-t-il de déterminer les jours du lever et du coucher de ces constellations et des autres. Il en est qui prescrivent de semer même avant le coucher des Pléiades, du moins dans une terre sèche et en des pays chauds, disant que la semence se garde, au lieu que l'humidité la gâterait, et qu'elle lève en un seul jour après la première pluie. D'autres disent qu'il faut semer sept jours après le coucher des Pléiades, qui est ordinairement suivi de pluie. Quelques-uns disent de semer dans les terres froides après l'équinoxe d'automne, dans les terres chaudes plus tard, de peur que la pousse ne soit trop active avant l'hiver. Mais il est reconnu 3
de tous qu'il ne faut pas semer vers le solstice d'hiver, par une grande raison : c'est que les blés d'hiver semés avant le solstice lèvent le septième jour, mais, semés après le solstice, ne lèvent guère que le quarantième. Il en est qui se hâtent, et qui répètent que si des semailles hâtives trompent souvent, des semailles tardives trompent toujours. Au contraire, d'autres prétendent qu'il vaut mieux semer au printemps qu'en un mauvais automne, et que si l'on est forcé de semer au printemps, on choisira l'époque entre le Favonius (II, 47) et l'équinoxe de mars. Quelques- 4
uns, sans s'occuper des phénomènes célestes, comme étant inutiles, se règlent sur les saisons

arido seri volunt : ervi VI; siliciæ VI; faseolorum IIII; pabuli XX; milii, panici sextarios quatuor. Pingui solo plus, gracili minus. Est et alia distinctio : in denso, aut cretoso, aut uliginoso solo, tritici aut siliginis modios sex :
2 in soluta terra, et sicca, et læta, quatuor. Macies enim soli, nisi rarum culmum habeat, spicam minutam facit et inanem. Pinguia arva ex uno semine fruticem numerosum fundunt, densamque segetem e raro semine emittunt. Ergo inter quatuor et sex modios pro natura soli, alii quinque non minus seri, pluresve præcipiunt : item in consito, aut clivoso, ut in macro. Huc pertinet oraculum illud magnopere custodiendum : Segetem ne defruges. Adjecit iis Accius in Praxidico, ut sereretur, quum luna esset in Ariete, Geminis, Leone, Libra, Aquario. Zoroastres sole duodecim partes Scorpionis transgresso, quum luna esset in Tauro.

1 LVI. Sequitur huic dilata et maxima indigens cura de tempore fruges serendi quæstio, magnaque ex parte ratione siderum connexa. Quamobrem sententias omnium in primis ad id pertinentes exponemus. Hesiodus, qui princeps omnium de agricultura præcepit, unum tempus serendi tradidit a Vergiliarum occasu Scribebat enim in Bœotia Helladis, ubi ita seri diximus. Inter diligentissimos convenit, ut in alitum quadrupedumque genitura, esse quosdam ad conceptum impetus et terræ : hoc Græci ita definiunt : quum sit calida et humida. Virgilius triticum et 2
far a Vergiliarum occasu seri jubet, hordeum inter æquinoctium autumni et brumam : viciam vero, faseolos et lentem, Boote occidente : quo fit, ut horum siderum aliorumque exortus et occasus digerendi sint in suos dies. Sunt qui et ante Vergiliarum occasum seri jubeant, dumtaxat in arida terra, calidisque provinciis : custodiri enim semen, corrumpente humore, et a proximo imbre uno die erumpere. Alii statim ab occasu Vergiliarum sequi imbres, a septimo fere die. Aliqui in frigidis ab æquinoctio autumni : in calidis serius, ne ante hiemem luxurient. Inter 3
omnes autem convenit circa brumam serendum non esse : magno argumento, quoniam hiberna semina, quum ante brumam sata sint, septimo die erumpant : si post brumam, vix quadragesimo. Sunt qui properent, atque ita pronuntient, festinatam sementem sæpe decipere, serotinam semper. E contrario alii, vel vere potius serendum, quam malo autumno; atque ubi fuerit necesse, inter Favonium et vernum æquinoctium. Quidam omissa cælesti cura, ut 4

au printemps, le lin, l'avoine et le pavot, et,
comme le font encore les habitants de l'Italie
transpadane, jusqu'au temps de la fête de Mi-
nerve (le 19 mars); la fève et le siligo, au mois
de novembre; le far, à la fin de septembre, jus-
qu'aux ides d'octobre (15 octobre); d'autres,
après ce jour jusqu'aux calendes de novembre
(1er novembre). Ainsi ces derniers ne se préoc-
cupent aucunement du ciel, tandis que les autres
s'en préoccupent trop, et par conséquent subtili-
sent en aveugles; car il s'agit des affaires de vil-
lageois ignorant les lettres, à plus forte raison
5 l'astronomie. Il faut avouer cependant que l'ob-
servation céleste joue un grand rôle dans l'agri-
culture, au point que Virgile (*Georg.*, I, 204)
prescrit d'apprendre, avant tout, à connaître les
vents et le cours des astres, et de se régler là-
dessus non moins que les navigateurs. C'est une
tentative difficile et immense que de vouloir unir
la science du ciel à l'ignorance rustique (28) : ce-
pendant il faut l'essayer, en vue du grand avantage
qu'y a la société. Toutefois, la difficulté astrono-
mique qu'ont éprouvée même les savants doit
être mise sous les yeux, afin que l'esprit revienne
consolé du ciel, et connaisse au moins les faits,
s'il n'a pu les prévoir à l'avance.

1 LVII. (XXV.) Avant tout, le calcul des jours
même de l'année et du mouvement solaire est
d'une difficulté presque insurmontable. Aux trois
cent soixante-cinq jours on ajoute des jours in-
tercalaires, produits de quarts de jour et de nuit;
de là vient qu'on ne peut indiquer des époques
fixes pour les astres. Ajoutez une obscurité des
choses avouée de tous : tantôt en effet la mau-
vaise saison, s'annonçant, anticipe même de plu-
sieurs jours, ce que les Grecs appellent προχείμασις
(*avant-hiver*), et la belle saison retarde, ce qui
est nommé ἐπιχείμασις (*arrière-hiver*) : l'effet
du ciel tombe sur la terre tantôt plus vite, tantôt
plus tardivement; et d'ordinaire c'est quand la
sérénité est rétablie que nous entendons dire que
l'action de l'astre est accomplie. En outre, car 2
tous ces phénomènes dépendent d'astres réglés
et fixés au ciel, le mouvement des étoiles amène
intercurremment des grêles, des pluies qui ne
sont pas non plus d'une faible action, comme
nous l'avons enseigné (XVII, 2), et qui troublent
l'ordre espéré. Et ne pensons pas que ces méprises
n'arrivent qu'à nous; les autres animaux s'y
trompent, bien que plus sagaces que nous sur ce
point, vu que leur vie en dépend : l'on voit
les oiseaux d'été tués par des froids hâtifs ou
tardifs, et les oiseaux d'hiver par des chaleurs
hâtives ou tardives. Aussi Virgile (*Georg.*, I, 3
335) recommande-t-il d'étudier encore le cours
des astres errants, avertissant d'observer le pas-
sage de Saturne, planète froide. Il en est qui
regardent comme l'indice le plus sûr du prin-
temps l'apparition des papillons, à cause de la
délicatesse de cet insecte. Or, l'année même où
nous écrivions ceci (an 830 de Rome), il a été
noté que les papillons, ayant éclos, furent dé-
truits à trois reprises par le froid, et que les oi-
seaux étrangers, ayant apporté l'espérance du
printemps avant le 6 des calendes de février (27
janvier), eurent bientôt après à essuyer un hiver
très-rigoureux. La double difficulté est d'abord 4
d'avoir à demander au ciel la règle de toute chose,
puis d'être obligé de contrôler cette règle par des
faits apparents. Avant tout signalons la convexité
du monde et les différences du globe terrestre, qui
font que le même astre se montre à des temps
divers suivant les nations, de sorte que l'influence
ne s'en fait pas sentir partout aux mêmes jours.

inutili, temporibus definiunt. Vere linum, et avenam, et
papaver : atque uti nunc etiam Transpadani servant, us-
que in Quinquatrus : fabam, siliginem novembri mense :
far septembri extremo usque in idus octobris. Alii post
hunc diem in kalendas novembris. Ita his nulla naturæ
cura est : illis nimia, et ideo cæca subtilitas : quum res
inter rusticos geratur, litterarumque expertes, non modo
5 siderum. Et confitendum est, cælo maxime constare ea :
quippe Virgilio jubente prædisci ventos ante omnia, ac si-
derum mores : neque aliter, quam navigantibus, servari.
Spes ardua et immensa, misceri posse cælestem divinita-
tem imperitiæ rusticæ : sed tentanda tam grandi vitæ emo-
lumento. Prius tamen sideralis difficultas, quam sensere
etiam periti, subjicienda contemplationi est : quo deinde
lætior mens discedat a cælo, et facta sentiat, quæ futura
prænosci non possint.

1 LVII. (XXV.) Primum omnium dierum ipsorum anni
solisque motus prope inexplicabilis ratio est. Ad CCCLXV
adjiciunt etiamnum intercalarios diei noctisque quadran-
tes. Ita fit, ut tradi non possint certa siderum tempora.
Accedit confessa rerum obscuritas, nunc præcurrente,
nec paucis diebus, tempestatum significatu, quod προ-
χείμασιν Græci vocant : nunc postveniente, quod ἐπιχεί-
μασιν : et plerumque alias citius, alias tardius cæli effectu
ad terram deciduo : vulgo serenitate reddita, confectum
sidus audimus. Præterea quum omnia hæc statis sideribus 2
cæloque affixis constent, interveniunt motu stellarum
grandines, imbres, et ipsi non levi effectu, ut docuimus,
turbantque conceptæ spei ordinem. Idque ne nobis tantum
putemus accidere, et reliqua fallit animalia sagaciora circa
hoc, ut quo vita eorum constet : æstivasque alites præpo-
steri aut præproperi rigores necant, hibernas æstus. Ideo 3
Virgilius errantium quoque siderum rationem ediscendam
præcipit, admonens observandum frigidæ Saturni stellæ
transitum. Sunt qui certissimum veris indicium arbitren-
tur ob infirmitatem animalis, papilionis proventum. Id
eo ipso anno, quum commentaremur hæc, notatum est,
proventum eorum ter repetito frigore exstinctum, adve-
nasque volucres a. d. VI kalendas februarii spem veris at-
tulisse, mox sævissima hieme conflictatas. Res anceps : 4
primum omnium a cælo peti legem : deinde eam argu-
mentis esse quærendam. Super omnia est mundi convexi-
tas, terrarumque globi differentia, eodem sidere alio tem-
pore aliis aperiente se gentibus : quo fit ut causa ejus non

La difficulté a été encore accrue par les auteurs qui ont observé en des lieux différents, ou même qui, ayant observé dans les mêmes lieux, ont publié des résultats divergents. Il y a eu trois écoles, la Chaldéenne, l'Égyptienne, la Grecque. Une quatrième a été formée chez nous par le dictateur César, qui ramena l'année à la révolution solaire avec l'aide de Sosigène, astronome ha-
5 bile. Et ce calcul même, où l'on découvrit une erreur, a été corrigé : pendant douze années consécutives on ne fit pas d'intercalation, attendu que l'année, qui auparavant anticipait, maintenant retardait sur les astres. Sosigène lui-même, quoique plus exact que les autres, n'a pas cessé, dans trois mémoires, de témoigner de ses doutes en se corrigeant lui-même. Les auteurs que nous avons indiqués au commencement de ce livre (29) ont révélé ces discordances, l'avis de l'un s'accordant rarement avec l'avis de l'autre. Cela est moins étonnant dans ceux qui s'excuseront par la différence des lieux. Parmi ceux qui dans le même pays sont en désaccord, nous choisirons un exemple de dissidence : Hésiode (car nous avons aussi sous son nom un livre sur les astres) a rapporté que le coucher matinal des Pléiades se faisait au moment de l'équinoxe d'automne; Thalès, qu'il se faisait vingt-cinq jours après cet équinoxe; Anaximandre, vingt-neuf; Euctémon,
6 quarante-huit. Quant à nous, nous suivrons les calculs de César : ils se rapportent spécialement à l'Italie. Toutefois, nous relaterons aussi les opinions des autres; car nous sommes les interprètes, non d'un seul pays, mais de la nature entière. Nous nommerons, non pas les auteurs, ce qui serait trop long, mais les pays. Les lecteurs auront seulement à se souvenir que, pour abréger, sous le nom d'Attique nous entendons aussi les Cyclades; sous celui de Macédoine, la Magnésie et la Thrace; sous celui d'Égypte, la Phénicie, Chypre et la Cilicie; sous celui de Béotie, la Locride, la Phocide et les contrées limitrophes; sous celui d'Hellespont, la Chersonèse et le continent jusqu'au mont Athos; sous celui d'Ionie, l'Asie et les îles Asiatiques; sous celui de Péloponnèse, l'Achaïe et les terres situées à l'occident; la Chaldée indiquera la Syrie et la Babylonie. On ne s'éton- 7
nera pas que je passe sous silence l'Afrique, l'Espagne et les Gaules, car personne dans ces contrées n'a laissé d'observations sur le lever des astres. Toutefois, il ne sera pas difficile de le calculer, même dans ces contrées, en étudiant la disposition des cercles que nous avons présentés dans le sixième livre (VI, 39). Grâce à cette étude, on connaît les relations astronomiques non-seulement des nations, mais encore des villes en particulier : étant donnés les cercles déterminés par l'égalité des ombres, on choisit, dans les terres que nous avons nommées, le cercle qui a rapport à la localité objet du problème, et qui détermine en même temps le lever des astres pour cette 8
localité. Il faut encore remarquer (II, 48) que tous les quatre ans les saisons ont leurs excès, et qu'elles reviennent les mêmes sans grande différence, en raison du soleil; mais que tous les huit ans elles ont un redoublement, à la révolution de la centième lune.

LVIII. Tout le système repose sur trois sortes 1
d'observations : le lever des astres, leur coucher, et le commencement précis des saisons. Le lever et le coucher s'entendent de deux façons : dans la première les étoiles sont cachées par l'arrivée du soleil et cessent d'être visibles, ou bien elles

iisdem diebus ubique valeat. Addidere difficultatem et auctores diversis in locis observando, mox etiam in iisdem diversa prodendo. Tres autem fuere sectæ : Chaldæa, Ægyptia, Græca. His addidit apud nos quartam Cæsar dictator, annos ad solis cursum redigens singulos, Sosi-
5 gene perito scientiæ ejus adhibito. Et ea ipsa ratio postea comperto errore correcta est : ita ut XII annis continuis non intercalaretur, quia cœperat sidera annus morari, qui prius antecedebat. Et Sosigenes ipse trinis commentationibus, quanquam diligentior cæteris, non cessavit tamen addubitare, ipse semet corrigendo. Auctores prodidere ea, quos prætexuimus volumini huic, raro ullius sententia cum alio congruente. Minus hoc in reliquis mirum, quos diversi excusaverint tractus. Eorum qui in eadem regione dissedere, unam discordiam ponemus exempli gratia : occasum matutinum Vergiliarum Hesiodus (nam hujus quoque nomine exstat Astrologia) tradidit fieri, quum æquinoctium autumni conficeretur, Thales vigesimo quinto die ab æquinoctio, Anaximander vigesimo nono, Eucte-
6 mon XLVIII. Nos sequemur observationem Cæsaris : maximeque hæc erit Italiæ ratio. Dicemus tamen et aliorum placita : quoniam non unius terræ, sed totius naturæ interpretes sumus, non auctoribus positis (id enim verbosum est), sed regionibus : legentes tantum meminerint, brevitatis gratia, quum Attica nominata fuerit, simul intelligere Cycladas insulas; quum Macedonia, Magnesiam, Thraciam; quum Ægyptus, Phœnicen, Cyprum, Ciliciam; quum Bœotia, Locridem, Phocidem, et finitimos semper tractus; quum Hellespontus, Cherronesum, et continentia usque Atho montem; quum Ionia, Asiam, et insulas Asiæ; quum Peloponnesus, Achaiam, et ad Hesperum jacentes terras. Chaldæi Assyriam et Babyloniam demonstrabunt.
Africam, Hispanias, Gallias sileri non erit mirum. Nemo 7
enim observavit in iis, qui siderum proderet exortus. Non tamen difficili ratione dignoscentur in illis quoque terris digestione circulorum, quam in sexto volumine fecimus : qua cognatio cœli, non gentium modo, verum urbium quoque singularum intelligitur, nota ex his terris, quas nominavimus, sumta convexitate circuli, pertinentis ad quas quisque quæret terras, et ad earum siderum exortus, per omnium circulorum pares umbras. Indicandum et illud, 8
tempestates ipsas ardores suos habere quadrinis annis : et easdem non magna differentia reverti ratione solis : octonis vero augeri easdem, centesima revolvente se luna.

LVIII. Omnis autem ratio observata est tribus modis : 1
exortu siderum, occasuque, et ipsorum temporum cardinibus. Exortus occasusque binis modis intelliguntur. Aut enim adventu solis occultantur stellæ et conspici desinunt,

se montrent quand il est parti : l'usage aurait mieux dit en appelant ce dernier cas émersion plutôt que lever, et l'autre occultation au lieu de coucher; dans la seconde, les étoiles, à un certain jour, se montrent ou disparaissent, au coucher ou au lever du soleil; ce qu'on nomme lever et coucher du matin ou du soir, suivant que ce phénomène a lieu le matin ou au crépuscule. Il faut au moins un intervalle de trois quarts d'heure avant le lever ou après le coucher du soleil, pour qu'elles soient visibles. En outre, certaines étoiles se lèvent et se couchent deux fois (XVIII, 69). Tout ce que nous disons s'applique aux étoiles fixes.

1 LIX. L'année est divisée en quatre saisons, dont le commencement précis est signalé par des alternatives dans la durée du jour. Le jour croît après le solstice d'hiver, et égale les nuits à l'équinoxe du printemps, au bout de quatre-vingt-dix jours trois heures. Puis il surpasse les nuits jusqu'au solstice d'été pendant quatre-vingt-treize jours douze heures, et de même (30) jusqu'à l'équinoxe d'automne : alors, redevenu égal à la nuit, il décroît jusqu'au solstice d'hiver, pendant quatre-vingt-neuf jours trois heures. Il s'agit, dans tous ces changements, d'heures équinoxiales et non des heures d'un jour quelconque. Les saisons commencent toutes au huitième degré des signes du zodiaque : le solstice d'hiver, au huitième degré du Capricorne, avant le 8 des calendes de janvier (25 décembre) à peu près; l'équinoxe du printemps, au huitième degré du Bélier; le solstice d'été, au huitième degré de l'Écrevisse; l'autre équinoxe, au huitième degré de la Balance. Il est rare que ces jours mêmes n'annoncent pas quel-
2 que changement de temps. À leur tour ces quatre saisons sont subdivisées chacune en deux parties égales : entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne le coucher de la Lyre indique au quarante-sixième jour le commencement de l'automne; de l'équinoxe d'automne au solstice d'hiver, le coucher matinal des Pléiades le commencement de l'hiver, au quarante-quatrième jour; du solstice d'hiver à l'équinoxe du printemps, le souffle du Favonius (II, 47) le printemps, au quarante-cinquième jour; après l'équinoxe du printemps, le lever matinal des Pléiades le commencement de l'été, au quarante-huitième jour. Nous commencerons par les semailles du blé, c'est-à-dire par le coucher matinal des Pléiades; la mention des petites constellations ne ferait qu'interrompre nos explications et augmenter la difficulté; et, vers la même époque, la constellation orageuse d'Orion se couche, après avoir parcouru un long espace.

LX. La plupart avancent le temps des semail- 1
les, et sèment le onzième jour de l'équinoxe d'automne, à l'époque du lever de la Couronne, où l'on peut compter d'une manière presque certaine sur plusieurs jours de pluie de suite; Xénophon (*OEcon.*, p. 860) veut qu'on ne sème pas (31) avant que la Divinité en ait donné le signal, c'est-à-dire, d'après l'interprétation de Cicéron, avant les pluies de novembre. De fait, la règle véritable est de ne pas semer avant que les feuilles aient commencé à tomber. Quelques-uns pensent que cela arrive au coucher même des Pléiades, avant le 3 des ides de novembre (11 novembre), comme nous l'avons dit (II, 47). Les marchands d'habits eux-mêmes observent cette constellation, qui se remarque facilement dans le ciel; par son coucher ils augurent de l'hiver, eux que met à l'affût l'avarice naturelle aux marchands. Le coucher nuageux des Pléiades an- 2

aut ejusdem abscessu proferunt se. Emersum hoc melius, quam exortum consuetudo dixisset, et illud occultationem potius, quam occasum. Alio modo, quo die incipiunt apparere vel desinunt, oriente sole, aut occidente, matutini vespertinive cognominati, prout alterutri eorum mane vel crepusculo contingit. Dodrantes horarum quum minimum intervalla ea desiderant ante solis ortum, vel post occasum, ut aspici possint. Præterea bis quædam exoriuntur et occidunt; omnisque sermo de his est stellis, quas adhærere cælo diximus.

1 LIX. Cardo temporum quadripartita anni distinctione constat, per incrementa lucis. Augetur hæc a bruma, et æquatur noctibus verno æquinoctio diebus XC, horis tribus. Deinde superat noctes ad solstitium diebus XCIII, horis duodecim, usque ad æquinoctium autumni. Et tum æquata die procedit ex eo ad brumam diebus LXXXIX, horis tribus. Horæ nunc in omni accessione æquinoctiales, non cujuscumque diei significantur; omnesque eæ differentiæ fiunt in octavis partibus signorum. Bruma Capricorni, a. d. VIII kalendas januarii fere : æquinoctium vernum, Arietis : solstitium, Cancri : alterumque æquinoctium, Libræ : qui et ipsi dies raro non aliquos tempestatum significatus ha-
bent. Rursus hi cardines singulis etiamnum articulis tem- 2
porum dividuntur, per media omnes dierum spatia. Quoniam inter solstitium et æquinoctium autumni, Fidiculæ occasus autumnum inchoat die XLVI. At ab æquinoctio eo ad brumam, Vergiliarum matutinus occasus hiemem die XLIV. Inter brumam et æquinoctium die XLV flatus Favonii vernum tempus. Ab æquinoctio verno initium æstatis die XLVIII, Vergiliarum exortu matutino. Nos incipiemus a sementibus frumenti, hoc est, Vergiliarum occasu matutino. Nec deinde parvorum siderum mentione concidendi ratio est, et difficultas rerum augenda, quum sidus vehemens Orionis iisdem diebus longo decedat spatio.

LX. Sementibus tempora plerique præsumunt, et ab un- 1
decimo die autumnalis æquinoctii fruges serunt, adveniente Coronæ exortu, continuis diebus certo prope imbrium promisso. Xenophon, [non] antequam Deus signum dederit. Hoc Cicero, novembris imbre fieri interpretatus est : quum sit vera ratio non prius serendi, quam folia cœperint decidere. Hoc ipso Vergiliarum occasu fieri putant aliqui, a. d. III idus novembris, ut diximus : servantque id sidus etiam vestis institores, et est in cælo notatu facillimum. Ergo et occasu ejus de hieme augurantur, quibus est cura insidiandi

2 nonce un hiver pluvieux, aussitôt ils élèvent le prix des manteaux; un coucher serein annonce un hiver rigoureux, et ils forcent le prix des autres vêtements. Quant au laboureur, incapable de consulter le ciel, ses buissons lui tiendront lieu de cette constellation, et il regardera son terrain, qu'il verra jonché de feuilles. Cette chute des feuilles, ici plus tardive, là plus précoce, indique la température de l'année; car il y a correspondance entre l'effet produit et la nature du ciel et du lieu; et ce qui fait l'avantage de cette méthode, c'est qu'elle est à la fois commune à
3 tout l'univers et spéciale à chaque localité: sujet d'étonnement pour celui qui ne se souviendra pas que le pouliot (II, 41) fleurit dans les garde-manger le jour même du solstice d'hiver, tant la nature a voulu que rien ne nous fût caché! Elle a donné en conséquence la chute des feuilles pour signal des semailles; c'est là la vraie doctrine, portant avec elle une garantie fournie par la nature. Elle conseille alors de s'adresser à la terre, elle promet une sorte d'engrais, elle annonce que le sol est protégé contre les froids et les vents; elle avertit de se hâter.

1 LXI. Varron (*De re rust.*, I, 34) n'a pas fixé d'autre époque pour semer les fèves. D'autres veulent qu'on les sème en pleine lune, les lentilles du vingt-cinquième au trentième jour de la lune, la vesce pendant les mêmes jours de la lune; de la sorte, elle sera exempte des limaçons. Quelques-uns veulent que l'on sème ainsi la vesce pour fourrage, mais au printemps la vesce pour graine. Il est un autre signe plus manifeste encore, que nous devons à la prévoyance admirable de la nature. A ce sujet nous citerons les propres paroles de Cicéron (*Divin.*, I, 15): « Le lentisque toujours vert et toujours chargé de fruits a coutume de porter une triple récolte; par son triple produit, il indique les trois époques du labourage. » Une de ces fructifications indique l'époque dont nous parlons maintenant, qui est aussi celle où l'on sème le lin et le pavot. Caton (*De re rust.*, XXXVIII) 2
donne pour le pavot les règles suivantes: « Brûlez dans un champ qui aura porté du blé les branches et les sarments qui vous seront inutiles; quand vous les aurez brûlés, semez-y du pavot. » Le pavot sauvage (32), dont l'usage est merveilleux, s'emploie contre les maux de gorge, bouilli dans du miel; le pavot cultivé a aussi une vertu somnifère. Voilà ce que nous avions à dire sur les semailles d'hiver.

LXII. (XXVI.) Mais, pour compléter une sorte 1
d'abrégé de toute l'agriculture, nous ajouterons qu'à la même époque il convient de fumer les arbres et aussi de rechausser les vignes (un journalier suffit par jugère (25 ares); de tailler les vignes et leurs arbres, si les conditions du lieu le permettent; de préparer le sol avec la houe pour les pépinières; de creuser les rigoles; de faire sortir l'eau des champs; de laver le pressoir, et de le tenir à couvert. Ne faites pas couver les poules à partir des calendes de novembre (1er novembre), jusqu'après le solstice d'hiver; pendant tout l'été, jusqu'aux calendes de novembre (X, 74 et 75), faites couver treize œufs à chaque poule, moins en hiver, mais non pas moins de neuf. Démocrite pense que l'hiver sera tel 2
qu'auront été le jour du solstice d'hiver et les trois jours voisins; et que l'été sera aussi tel que le jour du solstice de juin. Vers le solstice d'hiver, pendant quatorze jours environ, époque de la ponte des alcyons, les vents se calment, et le ciel est plus doux; mais en cela, comme

2 negotiatoris avaritia. Nubilo occasu pluviosam hiemem denuntiat; statimque augent lacernarum pretia; sereno asperam, et reliquarum vestium accendunt. Sed ille indocilis cæli agricola, hoc signum habeat inter suos vepres, humumque suam aspiciens, quum folia viderit decidua. Sic indicatur anni temperies, alibi tardius, alibi maturius. Ita enim sentitur, ut cæli locique afficit natura; idque in hac ratione præcellit, quod eadem et in mundo publica est, et
3 unicuique loco peculiaris. Miretur hoc, qui non meminerit ipso brumali die pulegium in carnariis florere: adeo nihil occultum esse natura voluit. Et serendi igitur hoc dedit signum. Hæc est vera interpretatio, argumentum naturæ secum afferens. Quippe sic terram peti suadet, promittitque quamdam stercoris vicem, et contra rigores terram flatusque operiri a se nuntiat, et monet festinare.

1 LXI. Varro in fabæ utique satu hanc observationem custodiri præcepit. Alii plena luna serendam. Lentem vero a vigesimo quinto ad trigesimum. Viciam quoque iisdem lunæ diebus: ita demum sine limacibus fore. Quidam pabuli causa sic seri jubent, seminis autem vere. Est et alia manifestior ratio, mirabiliore naturæ providentia, in qua Ciceronis sententiam ipsius verbis subsignabimus:

Jam vero semper viridis, semperque gravata
Lentiscus, triplici solita est grandescere fetu:
Ter fruges fundens, tria tempora monstrat arandi.

Ex his unum hoc erit, idem et lino ac papaveri serendo. Cato 2
de papavere ita tradit: Virgas et sarmenta, quæ tibi usioni supererunt, in segete comburito. Ubi eas combusseris, ibi papaver serito. Silvestre in miro usu est melle decoctum, ad faucium remedia: visque somnifera etiam sativo. Et hactenus de hiberna semente.

LXII. (XXVI.) Verum ut pariter omnis culturæ quod- 1
dam breviarium peragatur, eodem tempore convenit et arbores stercorare, accumulare item vineas: sufficit in jugerum opera: et ubi patietur loci ratio, arbusta ac vineas putare, seminariis solum bipalio præparare, incilia aperire, aquam de agro pellere, torcular lavare et recondere. A kalendis novembris gallinis ova supponere nolito, donec bruma conficiatur. In eum diem ternadena subjicito æstate tota, hieme pauciora, non tamen infra novena. Democritus ta- 2
lem futuram hiemem arbitratur, qualis fuerit brumæ dies, et circa eum terni: item solstitio æstatem. Circa brumam, plerisque bis septem, halcyonum fetura, ventorum quiete, mollius cælum: sed et in his et in aliis omnibus ex eventu

dans tout le reste, on devra juger l'influence des astres par l'événement, et ne pas attendre les changements de temps comme une échéance, à des jours fixes.

1 LXIII. Ne touchez pas à la vigne pendant le solstice d'hiver. Hyginus conseille de clarifier et même de transvaser les vins le septième jour après le solstice d'hiver, pourvu que la lune ait sept jours. On propage les cerisiers vers le solstice d'hiver. Alors il convient de mouiller les glands pour les bœufs; on en donne un boisseau par paire; une plus grande quantité les incommode; et, en quelque temps que vous leur en donniez, si vous leur en donnez moins de trente jours de suite, on prétend que la gale au printemps vous en fera repentir. C'est l'époque que nous avons fixée pour la coupe des bois (XVI, 74). Les autres travaux s'effectuent surtout pendant les veillées; car les nuits sont fort longues : on tresse des corbeilles, des claies, des paniers; on coupe du bois pour les torches; on prépare trente échalas ou soixante pieux pendant le jour, cinq échalas ou dix pieux à la veillée du soir, autant avant le jour.

1 LXIV. Depuis le solstice d'hiver jusqu'au Favonius, voici, d'après César, les constellations importantes qui donnent des signes : le Chien se couche le matin au troisième jour des calendes de janvier (30 décembre), jour auquel on rapporte que l'Aigle se couche le soir pour l'Attique et les contrées limitrophes. La veille des nones de janvier (le 4 janvier), d'après César, le Dauphin se lève le matin, et la Lyre le lendemain, jour auquel la Flèche se couche le soir pour l'Égypte. Aux 6 des ides de janvier (le 8 janvier), le même Dauphin se couchant le soir, on a en Italie un froid continu, comme aussi quand le soleil entre dans le Verseau, ce qui arrive vers le 16 des calendes de février (17 janvier); le 8 des calendes (25 janvier), l'étoile appelée Royale par Tubéron, dans la poitrine du Lion, se couche le matin; et la veille des nones de février (le 4 février), la Lyre se couche le soir.
2 Dans les derniers jours de cette époque, partout où le climat le permettra, il faut travailler la terre avec la houe, pour planter les rosiers et la vigne; soixante journaliers suffisent pour un jugère (25 ares); on nettoie les fossés, on en fait de nouveaux. Avant le jour on aiguise les outils, on les emmanche, on répare les tonneaux, on en gratte les douves, ou l'on en met de nouvelles.

1 LXV. Du Favonius à l'équinoxe du printemps, le 14 des calendes de mars (16 février) annonce, d'après César, un temps variable pendant trois jours; il en est de même le 8 des calendes (le 22 février) à l'apparition des hirondelles, et le lendemain au lever du soir d'Arcturus. César a observé que cela a lieu aussi le 3 des nones de mars (5 mars), au lever de l'Écrevisse. La plupart des auteurs disent que cela arrive à l'émersion du Vendangeur, le 8 des ides (le 8 mars) au lever du Poisson septentrional, et le lendemain au lever d'Orion. C'est à cette époque qu'on observe dans l'Attique le lever du Milan. César a noté le coucher du Scorpion aux ides de mars (le 15 mars), qui lui furent funestes; le lever du Milan pour l'Italie, au 15 des calendes d'avril (18 mars); le coucher matinal du Cheval, au 12 des calendes (21 mars).

2 Cet intervalle de temps est l'époque de la plus grande activité pour les laboureurs, celle qui les occupe le plus, et où ils sont le plus sujets à se tromper. En effet, ils sont appelés à leurs travaux, non le jour où le Favonius doit

significationum intelligi sidera debebunt, non ad dies utique præfinitos exspectari tempestatum vadimonia.

1 LXIII. Per brumam vitem ne colito. Vina tum defæcari, vel etiam diffundi Hyginus suadet, a confecta ea septimo die, utique si septima luna competat. Cerasa circa brumam seri. Bubus glandem tunc aspergi convenit in juga singula modios. Largior valetudinem infestat, et quocumque tempore detur, si minus XXX diebus continuis data sit, narrant verna scabie pœnitere. Materiei cædendæ tempus hoc dedimus. Reliqua opera nocturna maxime vigilia constant, quum sint noctes tanto ampliores. Qualos, crates, fiscinas texere : faces incidere : ridicas præparare interdiu XXX, palos LX. In lucubratione vespertina ridicas V, palos X, totidem antelucana.

1 LXIV. A bruma in Favonium Cæsari nobilia sidera significant, tertio kalend. januarii matutino Canis occidens. Quo die Atticæ et finitimis regionibus Aquila vesperi occidere traditur. Pridie nonas januarii Cæsari Delphinus matutino exoritur, et postero die Fidicula, quo Ægypto Sagitta vesperi occidit. Item ad VI idus januarii ejusdem Delphini vespertino occasu continui dies hiemant Italiæ, et quum sol in Aquarium sentitur transire, quod fere XVI kalendas februarii evenit : VIII kalendas stella regia appellata Tuberoni in pectore Leonis occidit matutino. Et pridie nonas februarias Fidicula vesperi.
2 Hujus temporis novissimis diebus, ubicumque patietur cæli ratio, terram ad rosarum et vineæ satum vertere bipalio oportet. Jugero operæ LX sufficiunt. Fossas purgare, aut novas facere. Antelucanis ferramenta acuere, manubria aptare, dolia quassa sarcire, ipsorumque laminas scabendo purgare, aut novas facere.

1 LXV. A Favonio in æquinoctium vernum Cæsari significat, XIV kalendas martii triduum varie. Et VIII kalendas hirundinis visu, et postero die Arcturi exortu vespertino. Item tertio nonas martii Cæsar Cancri exortu id fieri observavit. Major pars auctorum Vindemitoris emersu, VIII idus Aquilonii piscis exortu, et postero die Orionis. In Attica Milvum apparere observatur. Cæsar et idus martias, ferales sibi, annotavit Scorpionis occasu : XV vero kalendas aprilis Italiæ Milvum ostendi : duodecimo kalendas, Equum occidere matutino.

2 Hoc intervallum temporis vegetissimum agricolis, maximeque operosum est, in quo præcipue falluntur. Neque

souffler, mais celui où il commence réellement à souffler. Il faut guetter ce moment avec beaucoup d'attention; c'est un signal que la Divinité leur donne en ce mois, signal qui n'est ni trompeur ni équivoque, si on observe avec soin. Nous avons dit dans le second livre (II, 46 et 47) d'où ce vent souffle et de quel côté il vient, et nous le dirons bientôt un peu plus en détail.
3 Ainsi, à partir du jour, quel qu'il soit, où il commencera à souffler (ce qui n'arrive pas toujours au 6 des ides de février (8 février), soit qu'il souffle avant, quand le printemps anticipe, soit qu'il souffle après, quand l'hiver se prolonge; à partir de ce jour, dis-je, les gens de la campagne doivent se livrer à d'innombrables occupations, et terminer les plus pressantes, celles qui ne peuvent être différées. Qu'on sème les blés de trois mois; qu'on taille les vignes de la façon que nous avons dit (XVII, 35); qu'on s'occupe des oliviers; qu'on plante et qu'on greffe les arbres à fruit; que l'on houe les vignes; qu'on prenne des plants dans les pépinières, et qu'on les y remplace; qu'on plante et que l'on coupe les roseaux, les saules, les genêts; qu'on plante les ormes, les peupliers, les platanes, comme il a été dit (XVII, 15). Alors il convient de nettoyer les champs de blé, de biner
4 les céréales d'hiver, et surtout le far. Le moment précis pour le far, c'est quand il commence à avoir quatre brins. Quant à la fève, on ne la bine pas avant qu'elle ait trois feuilles, et même alors il faut la biner légèrement, et non la fouir. Dans tous les cas, il ne faut pas y toucher pendant les quinze premiers jours de la floraison. Ne binez l'orge que quand elle est sèche. La taille des vignes doit être terminée à l'équinoxe du printemps; quatre journaliers taillent et attachent un jugère (25 ares) de vigne; quand le vignoble est sur hautain, un seul ouvrier fait quinze arbres. Dans le même temps on s'occupe 5
des jardins et des plants de rosiers, dont nous parlerons à part dans les livres suivants; dans le même temps aussi, de la topiaire (33). C'est alors le bon moment pour faire les fosses. On ouvre la terre pour l'avenir, d'après la recommandation de Virgile surtout (*Georg.*, I, 68), afin que le soleil mûrisse les mottes. Un conseil plus utile, c'est celui de ne labourer dans le milieu du printemps que les terres de moyenne qualité; car si à cette époque on laboure une terre grasse, les herbes envahissent aussitôt les sillons; si une terre maigre, les chaleurs subséquentes la dessèchent, et de la sorte enlèvent la substance aux semences qu'on y jettera : il vaut mieux, cela est certain, labourer ces deux sortes de terre en automne.

Caton (*De re rust.*, XL) règle ainsi les tra- 6
vaux du printemps : Creuser les fosses, faire les pépinières; dans les lieux gras et humides planter les ormes, les figuiers, les arbres à fruit, les oliviers; fumer par une lune sèche les prés qui ne sont pas arrosés; les défendre du souffle du Favonius, les nettoyer; détruire la racine des mauvaises herbes; émonder les figuiers; faire des pépinières nouvelles et réparer les anciennes, le tout avant que la vigne commence à fleurir : de même, à la floraison du poirier, on commencera à labourer les sols maigres et sablonneux; puis ceux qui sont les plus pesants et les plus humides, on les labourera en dernier lieu. Ce 7
labourage a donc deux indices : l'indice fourni par le lentisque (XVIII, 61) montrant son premier fruit, et l'indice fourni par la floraison du poirier. Il y a encore un troisième indice dans la floraison de la scille parmi les bulbes, et, parmi les plantes à couronnes, dans la floraison

enim eo die vocantur ad munia, quo Favonius flare debeat, sed quo cœperit. Hoc acri intentione servandum est. Hoc illo mense signum Deus habet, observatione minime fallaci aut dubia, si quis attendat. Unde autem spiret is ventus, quaque parte veniat, diximus secundo volumine, et dice-
3 mus mox paulo operosius. Interim ab eo die (quisquis ille fuerit) quo flare cœperit, non utique VI idus februarii, sed sive ante, quando prævernat, sive post, quando hiemat : post eam diem, inquam, innumera rusticos cura distringat, et prima quæque peragantur, quæ differri nequeunt. Trimestria serantur. Vites putentur, qua diximus ratione. Oleæ curentur. Poma serantur inseranturque. Vineæ pastinentur. Semina digerantur, instaurentur alia. Arundines, salices, genistæ serantur, cædanturque. Serantur vero ulmi, populi, platani, uti dictum est. Tum et segetes convenit pur-
4 gare, sarrire hibernas fruges, maximeque far. Lex certa in eo, quum quatuor fibrarum esse cœperit. Faba vero non antequam trium foliorum. Tunc quoque levi sarculo purgare verius, quam fodere. Florentem utique XV primis diebus non attingere. Hordeum nisi siccum ne sarrito. Putationem æquinoctio peractam habeto. Vineæ jugerum quaternæ operæ putant alligantque : in arbusto singulæ operæ arbores XV. Eodem hoc tempore hortorum rosariorumque 5
cura est, quæ separatim proximis voluminibus dicetur : eodem et topiariorum. Tunc optime scrobes fiunt. Terra in futurum proscinditur, Virgilio maxime auctore, ut glebas sol coquat. Utilior sententia, quæ non nisi temperatum solum in medio vere arari jubet : quoniam in pingui statim sulcos occupant herbæ, gracili insequuti æstus exsiccant : tum namque succum venturis seminibus auferunt. Talia autumno melius arari certum est.

Cato verna opera sic definit : Scrobes fieri, seminaria 6
propagari : in locis crassis et humidis ulmos, ficos, poma, oleas seri : prata stercorari luna sitiente, quæ rigua non erunt : ab afflatu Favonii defendi, purgari, herbas malas radicitus erui, ficus interpurgari, seminaria fieri, et vetera sarciri. Hæc antequam vinea florere incipiat : itemque piro florente arare incipiat macra arenosaque. Postea uti quæque gravissima et aquosissima, ita postremo arato. Ergo 7
hæc aratio has habebit notas, lentisci primum fructum ostendentis, ac piri florentis. Erit et tertia in bulborum satu, scillæ. Item in coronamentorum, narcissi : namque et hæc

du narcisse : la scille et le narcisse, comme le lentisque, fleurissent trois fois, et indiquent par leur première fleur le premier labourage, le second par leur seconde, et le dernier par leur troisième fleur : c'est ainsi que les choses se fournissent des indices les unes aux autres. Une précaution qui n'est pas des moins importantes, c'est, pendant la floraison des fèves, de ne pas toucher au lierre, car ce temps lui est nuisible et funeste. Quelques végétaux donnent eux-mêmes les signes qui les concernent; tel est le figuier : quand un petit nombre de feuilles poussent au sommet en forme de coupe, c'est alors surtout que le figuier doit être planté.

1 LXVI. L'équinoxe du printemps paraît s'accomplir avant le 8 des calendes d'avril (25 mars). Entre cet équinoxe et le lever matinal des Pléiades, les calendes d'avril (1er avril) annoncent, d'après César, du mauvais temps. Le 3 des nones d'avril (le 3 avril), dans l'Attique, les Pléiades se couchent le soir, le lendemain dans la Béotie, le jour des nones même (5 avril) pour César et les Chaldéens. En Égypte, Orion et son glaive commencent à se cacher. D'après César, le 6 des ides (le 8 avril), le coucher de la Balance indique la pluie. Le 14 des calendes de mai (18 avril), en Égypte, les Hyades se couchent le soir; c'est une constellation orageuse, et qui trouble le ciel et la mer; elles se couchent le 16 (16 avril) pour l'Attique, le 15 (le 17 avril) pour César, et annoncent trois jours de
2 mauvais temps; en Assyrie, elles se couchent le 12 des calendes (le 20 avril). Cette constellation porte vulgairement le nom de Parilicienne, parce que l'observation en est devenue célèbre à cause de la fête (XIX, 24) [des Parilies et] de la fondation de Rome, qui arrive le 11 des calendes de mai (21 avril), jour auquel le temps redevient ordinairement serein. Les Grecs appellent ces étoiles Hyades, parce qu'elles amènent la pluie (ὕειν, pleuvoir); les Latins pensant, à cause de la similitude du son, que ce nom provenait du mot ὗς (*pourceau*), les ont par ignorance appelées Sucules (*petites truies*). Pour César, le 8 des calendes (le 24 avril) est un jour noté. Le 7 des calendes (le 25 avril), en Égypte, les Chevreaux se lèvent. Le 6 des calendes (le 26 avril), dans la Béotie et dans l'Attique, le Chien se couche le soir, la Lyre se lève le matin. En Assyrie, Orion se couche tout entier le 5 des calendes (le 27 avril); le Chien, le 3 des calendes (le 29 avril). Le 6 des nones de mai (le 2 mai), d'après César, les Hyades se lèvent le matin; et le 8 des ides (le 8 mai), la Chèvre, qui annonce la pluie; en Égypte, le même jour, le Chien se couche le soir. Telle est à peu près la marche des astres jusqu'au 6 des ides de mai (10 mai), époque du lever des Pléiades.

Dans cet intervalle de temps, pendant les 3
quinze premiers jours le laboureur se hâtera de faire ce qu'il n'a pu terminer avant l'équinoxe, pour peu qu'il se souvienne que ceux qui taillent tard leurs vignes s'exposent à une honteuse dérision par l'imitation du chant de l'oiseau de passage qu'on nomme coucou (X, 11). On regarde en effet comme un déshonneur et comme une véritable humiliation, que cet oiseau trouve la serpe dans la vigne. De là aussi les railleries piquantes dont les cultivateurs sont l'objet dès le commencement du printemps. Toutefois ces railleries pa- 4
raissent d'un détestable augure, tant il est vrai que, dans la campagne, des plus petites choses on fait des indices naturels. A la fin de cette époque sont les semailles du panic et du mil. Il convient de les faire après la maturité de l'orge; et, dans le même terrain, un indice commun de la maturité de l'orge et des semailles du panic et

ter florent, primoque flore primam arationem ostendunt, medio secundam, tertio novissimam, quando inter sese alia aliis notas præbent. Ac non in novissimis cavetur, ne fabis florentibus attingatur edera : id enim noxium et exitiale ei est tempus. Quædam vero et suas habent notas, sicuti ficus. Quum folia pauca in cacumine acetabuli modo germinent, tunc maxime serendas ficus.

1 LXVI. Æquinoctium vernum a. d. VIII kalendas aprilis peragi videtur. Ab eo ad Vergiliarum exortum matutinum, Cæsari significant kalendæ aprilis. III nonas aprilis in Attica Vergiliæ vespere occultantur. Eædem postridie in Bœotia : Cæsari autem et Chaldæis nonis : Ægypto Orion et gladius ejus incipiunt abscondi. Cæsari sexto idus significatur imber Libræ occasu : XIV kalendas maii Ægypto Suculæ occidunt vesperi, sidus vehemens, et terra marique turbidum : decimo sexto Atticæ : XV Cæsari, conti-
2 nuoque triduo significat. Assyriæ autem XII kalendas. Hoc est vulgo appellatum sidus Parilicium, quoniam XI kalend. maii urbis Romæ natalis, quo fere serenitas redditur, claritatem observationi dedit : nimborum argumento Hyadas appellantibus Græcis has stellas. Quod nostri a similitudine cognominis græci propter sues impositum arbitrantes, imperitia appellavere Suculas. Cæsari a. d. VIII kalendas notatur dies : VII kalendas Ægypto Hœdi exoriuntur : VI kalendas Bœotiæ et Atticæ Canis vesperi occultatur, Fidicula mane oritur : V kalendas Assyriæ Orion totus absconditur, tertio autem Canis : VI nonas maii Cæsari Suculæ matutino exoriuntur, et VIII idus Capella pluvialis. Ægypto autem eodem die Canis vesperi occultatur. Sic fere in VI idus maii, qui est Vergiliarum exortus, decurrunt sidera.

In hoc temporis intervallo, XV diebus primis agricolæ 3
rapienda sunt ea, quibus peragendis ante æquinoctium non suffecerit, dum sciat inde natam exprobrationem fœdam, putantium vites, per imitationem cantus alitis temporarii, quem cuculum vocant. Dedecus enim habetur, opprobriumque meritum, falcem ab illa volucre in vite deprehendi, ut ob id petulantiæ sales etiam cum primo vere ludantur. Auspicio tamen detestabiles videntur. Adeo 4
minima quæque in agro naturalibus trahuntur argumentis. Extremo autem hoc tempore panici miliique satio est. Justum est hoc seri maturato hordeo atque etiam in eodem

du mil, c'est, le soir, la présence des cicindèles (XI, 34) dans les campagnes. Les paysans appellent ainsi ces étoiles volantes que les Grecs nomment lampyrides (vers luisants), présent de l'incroyable bonté de la nature.

1 LXVII. (XXVII.) La nature avait formé dans le ciel le groupe notable des Pléiades; non contente de ces étoiles, elle a fait encore des Pléiades terrestres, s'écriant pour ainsi dire : Pourquoi contemplerais-tu le ciel, agriculteur? pourquoi chercherais-tu les astres, villageois? déjà les nuits n'accordent qu'un sommeil trop court à tes fatigues. Eh bien! au milieu de tes herbes je dissémine des étoiles à ton usage; je te les montre le soir quand tu reviens de tes travaux; et, pour que tu ne puisses passer outre, j'appelle ton attention par une merveille. Vois-tu comme les ailes de ces insectes recèlent un éclat semblable à celui du feu, et produisent de la lumière la nuit précisément? Je t'ai donné des plantes qui indiquent les heures, et, afin que tu ne détournes pas les yeux de la terre, même pour considérer le soleil, l'héliotrope et le
2 lupin tournent avec lui. Pourquoi maintenant regardes-tu en haut, et interroges-tu le ciel lui-même? Vois, tu as à tes pieds d'autres Pléiades; elles arrivent à jour fixe, elles durent un temps déterminé par leur liaison avec cette constellation, dont il est certain qu'elles sont le produit. Quiconque aura semé les plantes d'été avant leur apparition se frustrera lui-même. Dans cet intervalle, l'abeille, sortant, annonce que la fève fleurit; et la fève qui fleurit appelle l'abeille au dehors. Un autre signe de la fin du froid sera encore donné : quand tu verras le mûrier pousser (XVI, 41), ne crains plus de dommage causé par le froid.

3 Donc il s'agit de placer les boutures d'oliviers, d'ôter la mousse des oliviers eux mêmes, d'arroser les prés, dans les premiers jours de l'équinoxe; quand l'herbe montera en tige, d'éloigner les eaux, d'épamprer les vignes. L'époque fixe pour cette opération est quand les pampres ont atteint quatre doigts de longueur; un journalier épampre un jugère (25 ares). On bine une seconde fois les champs de blé; on peut biner pendant vingt jours; on croit qu'après l'équinoxe le binage nuit et aux vignobles et aux champs de blé. C'est encore le temps de laver les moutons. 4

Après le lever des Pléiades, des pronostics sont attachés, d'après César, au lever matinal d'Arcturus, qui se fait le lendemain (11 mai); au lever de la Lyre, qui se fait le 3 des ides de mai (13 mai); au coucher du soir de la Chèvre, qui se fait le 12 des calendes de juin (le 21 mai); et au coucher du Chien, qui se fait pour l'Attique le même jour. Le 11 des calendes (le 22 mai), pour César, le glaive d'Orion commence à se coucher; le 3 des nones de juin (le 3 juin), pour César et pour l'Assyrie, l'Aigle se lève le soir; le 8 des ides (le 6 juin), Arcturus se couche le matin, et pour l'Italie le 6 (le 8 juin). Le 4 des ides (le 10 juin), le Dauphin se lève le soir; le 17 des calendes de juillet (le 15 juin), le glaive d'Orion se lève, ce qui arrive quatre jours plus tard en Égypte. Le 11 des calendes (le 21 juin), le glaive du même Orion commence, d'après César, à se coucher. Le 8 des calendes de juillet (le 24 juin), le jour est le plus long de toute l'année et la nuit la plus courte; c'est le solstice d'été.

Dans cet intervalle de temps on épampre la 5 vigne, et on a soin qu'une vieille vigne reçoive une façon, et une jeune vigne deux; on tond les moutons; on retourne le lupin pour engraisser le

arvo est signum illius maturitati, et horum sationi commune, lucentes vespere per arva cicindelæ. Ita appellant rustici stellantes volatus, Græci vero lampyridas, incredibili benignitate naturæ.

1 LXVII. (XXVII.) Jam Vergilias in cælo notabiles caterva fecerat : non tamen his contenta, terrestres fecit alias, veluti vociferans : Cur cælum intuearis, agricola? cur sidera quæras, rustice? jam te breviore somno fessum premunt noctes. Ecce tibi inter herbas tuas spargo peculiares stellas, easque vespere et ab opere disjungenti ostendo : ac ne possis præterire, miraculo sollicito. Videsne ut fulgor igni similis alarum compressu tegatur, secumque lucem habeat et nocte? Dedi tibi herbas horarum indices : et ut ne sole quidem oculos tuos a terra avoces, heliotropium ac lupinum circumaguntur cum illo.
2 Cur etiam nunc altius specias, ipsumque cælum scrutaris? Habes ante pedes tuos ecce Vergilias. In certis eæ diebus proveniunt, durantque fœdere sideris hujusce : parturmque eas illius esse certum est. Proinde quisquis æstivos fructus ante illas severit, ipse frustrabitur sese. Hoc intervallo et apicula procedens fabam florere indicat : fabaque florescens eam evocat. Dabitur et aliud finiti frigoris indicium. Quum germinare videris morum, injuriam postea frigoris timere nolito.

Ergo opera, taleas olivarum ponere, ipsasque oleas 3 interradere, rigare prata, æquinoctii diebus primis. Quum herba creverit in festucam, arcere aquas : vineas pampinare. Et huic lex sua, quum pampini quatuor digitos longitudine expleverint. Pampinat una opera jugerum. Segetes iterare. Sarritur vero diebus viginti. Ab æquinoctio sartura nocere et vineæ et segeti æstimatur. Et oves lavandi hoc idem tempus est.

A Vergiliarum exortu significant Cæsari, postridie Arcturi occasus matutinus; tertio idus maii Fidiculæ exortus : XII kalendas junii Capella vesperi occidens, et in Attica Canis. XI kalendas Cæsari Orionis gladius occidere incipit : tertio nonas junii Cæsari et Assyriæ Aquila vesperi oritur : octavo idus Arcturus matutino occidit, Italiæ sexto : et quarto idus Delphinus vesperi exoritur : decimo septimo kalendas julii gladius Orionis oritur, quod Ægypto post quatriduum. Undecimo kalendas, ejusdem Orionis gladius Cæsari occidere incipit : VIII kalendas julii vero longissima dies totius anni, et nox brevissima solstitium conficiunt. 4

In hoc temporis intervallo vineæ pampinantur : curaturque ut vinea vetus semel fossa sit, bis novella. Oves tondentur : lupinum stercorandi causa vertitur : terra proscinditur : vicia in pabulum secatur : faba metitur, dein 5

sol; on laboure la terre; on coupe la vesce pour fourrage; on récolte les fèves, puis on les bat.
6 (xxviii.) Les prés se fauchent vers les calendes de juin (1[er] juin); cette culture, qui est la plus facile et qui coûte le moins, exige que j'entre dans des détails : il faut laisser en prés les terrains fertiles qui sont humides ou arrosés, et les arroser encore avec l'eau de pluie de la voie publique. Il est aussi avantageux, pour avoir de bonne herbe, de labourer, puis de passer la herse, mais, avant de la passer, de semer la fleur provenant des fenils, et de répandre celle qui tombe des râteliers à foin. On ne les arrosera pas la première année, et le bétail n'y paîtra pas avant la seconde fenaison, de peur que les herbes ne soient arrachées,
7 ou que, foulées, elles ne poussent plus bien. Les prés vieillissent, et il faut les rajeunir en y semant des fèves, ou des raves ou du mil, puis l'année suivante du blé, et en les remettant en prés la troisième année. En outre, toutes les fois qu'un pré a été fauché, il faut y passer la faucille, c'est-à-dire scier ce qui a échappé aux faucheurs, car il est tout à fait inutile de laisser grainer les herbes. La meilleure herbe dans un pré est le trèfle, puis le gramen; la plus mauvaise, le mimmulus (34), qui porte des gousses fort nuisibles.
8 L'équisétis (xxvi, 83) (*equisetum fluviatile*, L.), ainsi dite de sa ressemblance avec les crins du cheval, est encore odieuse. Le temps de faucher est quand l'épi commence à défleurir et à prendre de la force; on doit faucher avant que l'herbe soit sèche. Caton dit (*De re rust.*, LIII) : Ne fauchez pas le foin tardivement; fauchez-le avant que la graine soit mûre. Quelques-uns arrosent les prés la veille, là où sont des moyens d'irrigation. Il vaut mieux faucher pendant les nuits humides de rosée. Dans certaines parties de l'Italie, on fauche après la moisson.

Cette opération était plus coûteuse anciennement. 9
ment. On ne connaissait pas d'autres pierres à aiguiser que celles de Crète et d'outre-mer (xxxvi, 47), et encore n'avivaient-elles le taillant de la faux qu'avec de l'huile; aussi le faucheur marchait-il avec une corne, pour l'huile, attachée à la cuisse. L'Italie a fourni des pierres à eau qui mordent sur le fer comme une lime; mais ces pierres à eau verdissent promptement. Il y a deux espèces de faux : la faux d'Italie est plus courte, et maniable même au milieu des
ronces; celle des Gaules abrége l'ouvrage dans 10
les vastes domaines, car elle coupe l'herbe par le milieu, et laisse celle qui est courte. Le faucheur italien ne coupe que de la main droite. Un seul journalier doit faucher en un jour un jugère (25 ares); un seul journalier attache douze cents bottes, du poids de quatre livres chacune. L'herbe coupée doit être retournée au soleil, et on ne la mettra en meules que quand elle sera sèche; si on ne prend pas cette précaution, une vapeur s'exhalera au matin de la meule, qui certainement sera
bientôt enflammée par le soleil et consumée. On 11
doit arroser de nouveau les prés fauchés, afin de récolter le foin d'automne, qu'on appelle cordum (regain). A Intéramna, dans l'Ombrie, on fauche les prés quatre fois par an, même les prés non arrosés; trois fois dans la plupart des localités; et ensuite le pâturage de ces prés n'est pas d'un moindre profit que le foin même. Cela appartient au soin du gros bétail; et l'élève des bêtes de somme donnera à chacun conseil là-dessus, élève surtout lucrative quand elle produit pour les quadriges.

LXVIII. Nous avons dit (xviii, 59) que le 1
solstice d'été arrive dans le huitième degré de

6 concutitur. (xxviii.) Prata circa kalendas junii cæduntur, quorum facillima agricolis cura ac minimi impendii, hæc de se postulat dici. Relinqui debent in læto solo vel humido, vel riguo, eaque aqua pluvia rigari via publica. Utilissimum simul et herbæ arare, deinde cratire, serere florem ex fenilibus, atque ex præsepibus feno dilapsum spargere, prius quam cratiantur. Nec primo anno rigari, nec pasci ante secunda fenisecia, ne herbæ vellantur,
7 obtrituque hebetentur. Senescunt prata, restituique debent faba in his sata, vel rapis, vel milio. Mox insequente anno frumento, rursusque in prata tertio relinqui. Præterea quoties secta sint, siciliri, hoc est, quæ feniseces prætererunt, secari. Est enim in primis inutile, enasci herbas sementaturas. Herba optima in prato trifolii, proxima graminis, pessima mimmuli : siliquas etiam
8 diras ferentis. Invisa et equisetis est, a similitudine equinæ setæ. Secandi tempus, quum spica deflorescere cœpit, atque roborari : secandum, antequam inarescat. Cato fenum, inquit, ne sero seces : prius quam semen maturum sit, secato. Quidam pridie rigant, ubi sunt rigua. Noctibus roscidis secari melius. Quædam partes Italiæ post messem secant.

Fuit hoc quoque majoris impendii apud priores. Cre- 9
ticis tantum transmarinisque cotibus notis, nec nisi oleo falcis aciem excitantibus. Igitur cornu propter oleum ad crus ligato fenisex incedebat. Italia aquarias cotes dedit, limæ vicem imperantes ferro. Sed aquariæ protinus virent. Falcium ipsarum duo genera : Italicum brevius, ac vel
inter vepres quoque tractabile. Galliarum latifundia ma- 10
joris compendii : quippe medias cædunt herbas, brevioresque prætereunt. Italus fenisex dextra una manu secat. Justum est una opera jugerum in die desecari : alligarique manipulos mille ducentos, quaterna pondo. Sectum verti ad solem, nec nisi siccum construi oportet : nisi fuerit hoc observatum diligenter, exhalare matutino nebulam quamdam, metasque mox sole accendi, et con-
flagrare certum est. Rursus rigari desecta oportet, ut 11
secetur autumnale fenum, quod vocant cordum. Interamnæ in Umbria quater anno secantur : etiam non rigua. Ter vero plerisque in locis : et postea in ipso pabulo non minus emolumenti est, quam a feno. Armentorum id cura, jumentorumque progeneratio suum cuique consilium dabit, optimo maxime quadrigarum quæstu.

LXVIII. Solstitium peragi, in octava parte Cancri, et 1

l'Écrevisse, et le 8 des calendes de juillet (le 24 juin). C'est une grande époque dans l'année, une grande chose dans le monde. Depuis le solstice d'hiver jusque-là, pendant six mois, les jours ont crû; le soleil, qui, dans son ascension vers le nord, a gravi les hauteurs, commence, à cette borne, à rebrousser et à revenir vers le midi, pour allonger les nuits pendant six autres
2 mois et diminuer les jours. Dès lors c'est le temps de faire et de rentrer les récoltes les unes après les autres, et de se préparer contre l'âpre et rigoureux hiver. Il convenait que la nature eût marqué de signes non douteux cette conversion. Aussi les a-t-elle mis sous la main même des cultivateurs, et elle a ordonné que ce jour-là les feuilles se retournassent, et fussent l'indice de l'accomplissement du solstice (XVI, 36). Et ce ne sont pas les feuilles des arbres sauvages et éloignés; ceux qui cherchent des signes n'ont pas besoin d'aller dans les bois reculés et dans les montagnes : ce ne sont pas, non plus, les feuilles des arbres des villes et que la topiaire (35) cultive seule, quoique
3 le phénomène s'y voie aussi; la nature a retourné la feuille de l'olivier, qu'on rencontre à chaque pas; elle a retourné celle du tilleul, qu'on recherche pour mille usages; elle a retourné celle du peuplier blanc, qui est même marié à la vigne. C'est encore peu, dit-elle; tu as l'orme, support de la vigne; j'en retournerai aussi la feuille. Tu en ramasses la feuille pour fourrage (XVI, 38); tu tailles la vigne; donne un coup d'œil, et tu vois le solstice : les feuilles regardent le ciel par une autre partie qu'elles ne le regardaient la veille.
4 Tu attaches tout avec le saule, le plus humble des arbrisseaux, et que tu dépasses de toute la tête; j'en retournerai aussi les feuilles. Pourquoi te plaindre d'être un paysan? Il ne dépend pas de moi que tu ne comprennes le ciel et ne saches les choses célestes. Je donnerai un signe pour tes oreilles même : écoute les gémissements des pigeons; garde-toi de penser que le solstice d'été est passé, tant que tu n'auras pas vu le pigeon couver.

Depuis le solstice d'été jusqu'au coucher de la 5
Lyre, Orion se lève, d'après César, le 6 des calendes de juillet (le 26 juin); le 4 des nones (le 4 juillet), sa ceinture se lève pour l'Assyrie, et, en Égypte, le brûlant Procyon se lève le matin; cette constellation n'a pas de nom chez les Romains, à moins que nous ne voulions l'entendre sous la dénomination de Canicule, c'est-à-dire, petit Chien, comme elle est peinte parmi les astres; elle est d'une grande importance, comme nous allons le dire. Le 3 des nones (le 5 juillet), 6
pour les Chaldéens, la Couronne se couche le matin; dans l'Attique, Orion se lève tout entier ce jour-là. La veille des ides de juillet (le 14 juillet), Orion cesse de se lever pour les Égyptiens aussi; le 16 des calendes d'août (le 17 juillet), Procyon se lève pour l'Assyrie; et le lendemain presque pour tous les lieux (II, 47), époque d'une signification reconnue de tous, à laquelle nous donnons le nom de lever du Chien, et qui coïncide avec l'entrée du soleil dans le premier degré du Lion. Ce lever a lieu vingt-trois jours après le solstice d'été; l'influence en est ressentie par les mers, par les terres, et même par beaucoup d'animaux, comme nous l'avons dit en son lieu (II, 40; IX, 25). Cet astre n'est pas moins révéré que les étoiles comptées au rang des dieux; il rend le soleil plus ardent, et il entre pour beaucoup dans les chaleurs de l'été. Le 13 des ca- 7
lendes d'août (le 20 juillet), l'Aigle se couche le matin pour l'Égypte, et les vents précurseurs des vents étésiens (II, 47) commencent, ce qui, d'après César, se fait sentir à l'Italie le 10 des calendes (le 23 juillet). L'Aigle se couche le

octavo kalendas julii diximus. Magnus hic anni cardo, magna res mundi. In hoc usque a bruma dies creverunt, sex mensibus. Sol ipse ad Aquilonem scandens, ac per ardua enixus ab ea meta incipit flecti, et digredi ad Austrum, aucturus noctes aliis sex mensibus, ablaturusque
2 diei mensuram. Ex hoc deinde rapiendi convehendique fructus alios atque alios tempus, et præparandi se contra sævam feramque hiemem : decebatque hoc discrimen indubitatis notis signasse naturam. Quam ob rem eas manibus ipsis agricolarum ingessit, vertique jussit ipsa die folia, et esse confecti sideris signum : nec silvestrium arborum remotarumque, ne in saltus devios montesque eundum esset quærentibus signa : non rursus urbanarum, et quæ topiario tantum coluntur, quanquam et in his illa
3 visantur. Vertit oleæ ante pedes satæ, vertit tiliæ ad mille usus petendæ : vertit populi albæ etiam vitibus nuptæ. Adhuc parum est, inquit : ulmum vite dotatam habes : et hujus vertam. Pabulo folia ejus stringis, vitem deputas. Aspice, et tenes sidus. Alia parte cælum respiciunt, quam
4 qua spectavere pridie. Salice omnia alligas, humillima arborum, ipse toto capite altior : et hujus circumagam. Quid te rusticum quereris? Non stat per me, quominus cælum intelligas, et cælestia scias. Dabo et auribus signum. Palumbum utique exaudi gemitus. Transisse solstitium caveto putes, nisi quum incubantem videris palumbum.

A solstitio ad Fidiculæ occasum sexto kalendas julii 5
Cæsari Orion exoritur; zona autem ejus quarto nonas Assyriæ : Ægypto vero Procyon matutino æstuosus; quod sidus apud Romanos non habet nomen, nisi Caniculam hanc velimus intelligi, hoc est, minorem Canem, ut in astris pingitur. Est autem magnopere pertinens, sicut paulo mox docebimus. Tertio nonas Chaldeis Corona occidit matu- 6
tino, Atticæ Orion totus eo die exoritur. Pridie idus julii et Ægyptiis Orion desinit exoriri : XVI kalendas Augusti Assyriæ Procyon exoritur. Dein postridie fere ubique, confessum inter omnes sidus indicans, quod Canis ortum vocamus, sole partem primam Leonis ingresso. Hoc fit post solstitium XXIII die. Sentiunt id maria et terræ, multæ vero et feræ, ut suis locis diximus. Neque est minor ei veneratio, quam descriptis in deos stellis. Accenditque solem, et magnam æstus obtinet causam. XIII kalend. Au- 7
gusti Ægypto Aquila occidit matutino, Etesiarumque pro-

matin pour l'Attique; le 3 des calendes (le 30 juillet), l'étoile Royale dans la poitrine du Lion se couche le matin, d'après César. Le 8 des ides d'août (le 6 août), la moitié d'Arcturus cesse d'être visible; la Lyre ouvre l'automne par son coucher, le 3 des ides (le 11 août), comme César le note; mais, comme l'a montré un calcul exact, le 6 des ides du même mois (le 8 août).

8 Cet intervalle de temps est capital pour la vigne; la constellation que nous avons nommée Canicule décide du sort des raisins. On dit alors que la vigne charbonne (XVII, 37, 5), brûlée par la maladie comme par un charbon. On ne peut comparer à ce fléau ni les grêles ni les orages, ni les accidents qui ne produisent jamais les chertés; ces coups frappent des champs isolés, tandis que le charbon frappe des pays entiers. Et le remède n'en serait pas difficile, si les hommes n'aimaient
9 mieux calomnier la nature qu'en tirer parti. On rapporte que Démocrite, qui, le premier, comprit et démontra les rapports du ciel avec la terre, voyant ses travaux méprisés par les plus riches de ses concitoyens, et présageant la cherté de l'huile d'après le lever des Pléiades de la façon que nous avons exposée (XVIII, 67) et que nous allons indiquer plus clairement (36), acheta l'huile de tout le pays, laquelle était à très-bon marché, à cause de la belle apparence de l'olivier; achat qui surprit ceux qui ne lui savaient rien tant à cœur que la pauvreté et le calme de l'étude : mais dès que le motif et le profit immense de ces acquisitions furent manifestes, il rendit la marchandise (37) au repentir avare des propriétaires désappointés, et se contenta d'avoir ainsi prouvé qu'il lui serait facile
10 de s'enrichir quand il le voudrait. Dans la suite, Sextius, philosophe romain, renouvela, à l'aide de la même observation, ce trait à Athènes. Telle est l'utilité de la science, et j'en mêlerai les notions aux choses de la campagne, avec autant de clarté et de netteté qu'il me sera possible. La plupart ont dit que la rosée brûlée par un soleil ardent était la cause de la rouille (nielle) des blés et du charbon des vignes : je crois que cela est faux en partie, que tout charbon dépend du froid, et que le soleil en est innocent. Avec quelque attention on s'en convaincra : d'abord on ne voit survenir cette affection que pendant les nuits, et avant que le soleil ait de la force; ensuite elle dépend tout entière de l'influence lunaire, car une telle calamité ne survient que pendant la conjonction ou pendant la pleine lune, c'est-à-dire dans les deux cas où cet astre a le plus d'action : en effet, en conjonction, la lune est pleine aussi, comme nous l'avons dit plusieurs fois (II, 6); seulement, alors, elle renvoie au ciel toute la
lumière qu'elle reçoit du soleil. La différence 11
de ces deux états est grande, mais manifeste : dans la conjonction, la lune est très-chaude en été, et froide en hiver; au contraire, pleine, elle rend les nuits froides en été, chaudes en hiver. La cause, bien que Fabianus et les auteurs grecs expliquent autrement le phénomène, en est évidente : c'est que, pendant la conjonction, en été, elle marche avec le soleil dans un cercle voisin de la terre, et s'échauffe par le feu qu'elle en reçoit de près; en hiver, elle est éloignée ainsi que le soleil; tandis que pendant le plein, en été, la lune est loin de nous et en opposition avec le soleil; en hiver, elle s'approche de nous par le cercle de l'été. Donc, humide par elle-même, toutes les fois qu'elle est froide, elle congèle d'une manière incroyable les brouillards qui tombent alors.

dromi flatus incipiunt, quod Cæsar x kalendas sentire Italiam existimavit. Aquila Atticæ matutino occidit : III kalendas regia in pectore Leonis stella matutino Cæsari immergitur. VIII idus Aug. Arcturus medius occidit : III idus Fidicula occasu suo autumnum inchoat, uti is adnotat : sed ut vera ratio id fieri invenit, sexto idus ejusdem.

8 In hoc temporis intervallo res summa vitium agitur, decretorio uvis sidere illo, quod Caniculam appellavimus. Unde carbunculare dicuntur, ut quodam uredinis carbone exustæ. Non comparantur huic malo grandines, procellæ, quæque numquam annonæ intulere caritatem. Agrorum quippe mala sunt illa : carbunculus autem regionum late patentium, non difficili remedio, nisi calumniari naturam
9 rerum homines, quam sibi prodesse, mallent. Ferunt Democritum, qui primus intellexit, ostenditque cum terris cæli societatem, spernentibus hanc curam ejus opulentissimis civium, prævisa olei caritate ex futuro Vergiliarum ortu, qua diximus ratione, ostendemusque jam planius, magna tum vilitate propter spem olivæ, coemisse in toto tractu omne oleum, mirantibus qui paupertatem et quietem doctrinarum ei sciebant in primis cordi esse. Atque ut apparuit causa, et ingens divitiarum cursus, restituisse mercem anxiæ et avidæ dominorum pœnitentiæ, contentum ita probasse, opes sibi in facili, quum
vellet, fore. Hoc postea Sextius e romanis sapientiæ as- 10
sectatoribus Athenis fecit eadem ratione. Tanta litterarum occasio est : quas equidem miscebo agrestibus negotiis, quam potero dilucide atque perspicue. Plerique dixere rorem inustum sole acri, frugibus rubiginis causam esse, et carbunculi vitibus : quod ex parte falsum arbitror, omnemque uredinem frigore tantum constare, sole innoxio. Id manifestum fiet attendentibus; nam primum omnium non hoc evenire, nisi noctibus et ante solis ardorem, deprehenditur, totumque lunari ratione constat : quoniam talis injuria non fit nisi interlunio, plenave luna, hoc est, prævalente : utroque enim habitu plena est, ut sæpius diximus : sed interlunio omne lumen, quod a sole accepit,
cælo regerit. Differentia utriusque habitus magna, sed 11
manifesta : namque interlunio æstate calidissima est, hieme gelida. E diverso in plenilunio æstate frigidas facit noctes, hieme tepidas. Causa evidens : sed alia redditur a Fabiano, græcisque auctoribus. Æstate enim interlunio necesse est, cum sole nobis proximo circulo currat, igne ejus cominus recepto candens : eademque interlunio abest hieme, quando abscedit et sol. Item plenilunio æstive procul abeat adversa soli : hieme autem ad nos per æstivum circulum accedat. Ergo per se roscida quoties alget, infi-

1 LXIX. Avant tout, nous devons nous souvenir qu'il y a deux sortes de dommages célestes. Les uns, que nous appelons tempêtes, comprennent les grêles, les ouragans et les autres phénomènes semblables; survenant, on leur donne le nom de force majeure : ils proviennent, comme nous l'avons dit plusieurs fois, de constellations malfaisantes, telles qu'Arcturus, Orion, les Chevreaux. Les autres sont ceux qui se produisent par un ciel calme et dans des nuits sereines, sans qu'on s'en aperçoive, si ce n'est quand ils sont accomplis : généraux et bien différents des précédents, ils sont appelés par les uns rouille (nielle), par les autres brûlure, par d'autres charbon, mais par tous stérilité. C'est de ces derniers que nous allons parler, donnant des détails non consignés par écrit avant nous : nous exposerons d'abord les causes.

2 (XXIX.) Ces causes sont, outre la lune, au nombre de deux, et dépendent d'un petit nombre de lieux dans le ciel. D'une part, les Pléiades influent spécialement sur les récoltes, ouvrant par leur lever l'été, par leur coucher l'hiver, et renfermant dans un espace de six mois les moissons, les vendanges, et la maturité de toutes les productions. D'autre part, il est dans le ciel un cercle qu'on nomme voie lactée; elle est facile à voir; ses effluves fournissent, comme une mamelle, le lait à toutes les semences; deux constellations la signalent, l'Aigle au nord, et au midi la Canicule, dont nous avons fait mention en son
3 lieu (XVIII, 68, 5). La voie lactée même traverse le Sagittaire et les Gémeaux, et, passant par le centre du soleil, coupe deux fois la ligne équinoxiale; elle a, aux deux points de section, d'un côté l'Aigle, de l'autre la Canicule. Aussi, les influences de ces deux constellations s'étendent-elles sur toutes les terres cultivées; car ce sont les deux seuls points où le centre du soleil corresponde à celui de la terre. Donc, dans les jours de ces constellations, si l'air pur et doux transmet à la terre ce suc fécondant et lacté, les récoltes croissent et prospèrent. Si la lune, de la façon qu'il a été dit (XVIII, 4
68), envoie un froid humide, l'amertume de ce mélange dans cette espèce de lait fait périr les fruits naissants. La mesure du dommage dépend, dans chaque climat, de la combinaison de l'une et l'autre causes; aussi, ne se fait-il sentir dans tout l'univers ni également ni le même jour. Nous avons dit (XVI, 42) que l'Aigle se lève en Italie le 13 des calendes de janvier (le 20 décembre); et le cours de la nature ne permet pas de compter avant ce jour sur rien dans les fruits de la terre. Mais si la lune se trouve alors en conjonction, nécessairement tous les fruits d'hiver et tous les fruits hâtifs souffriront.

La vie des anciens était grossière et sans let- 5
tres; toutefois chez eux l'observation ne fut pas moins ingénieuse que ne l'est maintenant la théorie. En effet, ils redoutaient trois époques pour les récoltes; c'est pourquoi ils instituèrent autant de cérémonies et de jours de fête, les Rubigalia, les Floralia, les Vinalia. Les Rubigalia furent établis par Numa l'an 11 de son règne, et ils se célèbrent maintenant le 7 des calendes de mai (le 25 avril), parce que c'est vers cette époque que la rouille (*rubigo*) envahit les blés. Varron fixe ce temps au moment où le soleil est dans le dixième degré du Taureau, comme le voulaient les calculs pour ce temps; mais la vraie cause est que 6
dix-neuf (88) jours après l'équinoxe du printemps, selon l'observation variée des peuples, le Chien se

nitum quantum illo tempore cadentes pruinas congelat.

1 LXIX. Ante omnia autem duo genera esse cælestis injuriæ meminisse debemus. Unum quod tempestates vocamus, in quibus grandines, procellæ, cæteraque similia intelliguntur : quæ quum acciderint, vis major appellatur. Hæc ab horridis sideribus exeunt, ut sæpius diximus, veluti Arcturo, Orione, Hœdis. Alia sunt illa, quæ silente cælo sereniisque noctibus fiunt, nullo sentiente, nisi quum facta sunt. Publica hæc, et magnæ differentiæ a prioribus, aliis rubiginem, aliis uredinem, aliis carbunculum appellantibus, omnibus vero sterilitatem. De his nunc dicimus, a nullo ante nos prodita, priusque causas reddemus.

2 (XXIX.) Duæ sunt præter lunarem, paucisque cæli locis constant. Namque Vergiliæ privatim attinent ad fructus, ut quarum exortu æstas incipiat, occasu hiems, semestri spatio intra se messes vindemiasque et omnium maturitatem complexæ. Est præterea in cælo, qui vocatur lacteus circulus, etiam visu facilis. Hujus defluvio, velut ex ubere aliquo, sata cuncta lactescunt, duorum siderum observatione, Aquilæ in septemtrionali parte, et in austrina Ca-
3 niculæ, cujus mentionem suo loco fecimus. Ipse circulus fertur per Sagittarium atque Geminos, solis centro bis æquinoctialem circulum secans, commissuras eorum obtinente hinc Aquila, illinc Canicula. Ideo effectus utrique ad omnes frugiferas pertinent terras : quoniam in his tantum locis solis terræque centra congruunt. Igitur horum siderum diebus, si purus atque mitis aer genitalem illum lacteumque succum transmiserit in terras, læta adolescunt sata. Si luna, qua dictum est ratione, roscidum 4
frigus asperserit, admixta amaritudo, ut in lacte, puerperium necat. Modus in terris hujus injuriæ, quem fecit in quacumque convexitate comitatus utriusque causæ. Et ideo non pariter in toto orbe sentitur, ut nec dies. Aquilam diximus in Italia exoriri a. d. XIII kalendas januarii. Nec patitur ratio naturæ quidquam in satis ante eum diem spei esse certæ. Si vero interlunium incidat, omnes hibernos fructus et præcoces lædi necesse est.

Rudis fuit priscorum vita atque sine litteris : non minus 5
tamen ingeniosam fuisse in illis observationem apparebit, quam nunc esse rationem. Tria namque tempora fructibus metuebant, propter quod instituerunt ferias, diesque festos, Rubigalia, Floralia, Vinalia. Rubigalia Numa constituit anno regni sui XI, quæ nunc aguntur a. d. septimum kalendas maii, quoniam tunc fere segetes rubigo occupat. Hoc tempus Varro determinat, sole Tauri partem decimam obtinente, sicut tunc ferebat ratio. Sed vera causa 6
est, quod post dies undeviginti ab æquinoctio verno, per id quatriduum, varia gentium observatione in IV kalendas

couche du 7 au 4 des calendes de mai (du 25 au 28 avril). Le Chien est une constellation dangereuse par elle-même, et à laquelle il faut préalablement sacrifier une petite chienne (39). Les Romains ont aussi institué au 4 des calendes de mai (le 28 avril) les Floralia, l'an 516 de Rome, d'après les oracles de la Sybille, afin que la florai-
7 son s'achevât heureusement. Varron fixe ce jour au moment où le soleil est dans le quatorzième degré du Taureau. Si la pleine lune se rencontre pendant ces quatre jours, le blé et tout ce qui fleurira souffrira nécessairement. Les premiers Vinalia, qui ont été établis le 9 des calendes de mai (le 28 avril) pour la dégustation des vins, n'ont aucun rapport avec les fruits de la terre, pas plus que les fêtes dont nous avons déjà parlé n'en ont avec les vignes et les oliviers; car la pousse de ces derniers arbres ne commence qu'avec le lever des Pléiades, le 6 des ides de mai (le 10 mai), comme nous l'avons enseigné (xvi, 42; xviii, 66). Ce sont encore là quatre jours pendant lesquels on ne veut pas voir tomber de la rosée (on redoute en effet la constellation froide d'Arcturus, qui se couche le lendemain), et encore moins arriver la pleine lune.

8 Le 4 des nones de juin (le 2 juin), l'Aigle se lève de nouveau le soir, jour critique pour les oliviers et les vignes en fleur s'il coïncide avec la pleine lune. Pour moi, je pense que le 8 des calendes de juillet (40) (le 24 juin), jour de solstice, est dangereux par une raison semblable, et qu'il en est de même du lever du Chien vingt-trois jours après le solstice d'été, si toutefois la lune est alors en conjonction; car la chaleur cause du mal, et les grains de raisin durcissent (xvii, 37, 8). D'un autre côté, la pleine lune est nuisible le 4 des nones de juillet (le 4 juillet), quand la Canicule se lève pour l'Égypte, ou du moins le 16 des calendes d'août (le 17 juillet), quand elle se lève pour l'Italie. Il en est 9
de même du 13 des calendes d'août (le 20 juillet), quand l'Aigle se couche, jusqu'au 10 des calendes du même mois (le 23 juillet). Les seconds Vinalia, qui se célèbrent avant le 23 des calendes de septembre (le 20 août), n'ont aucun rapport avec ces influences. Varron les fixe au moment où la Lyre commence à se coucher le matin; il veut que ce soit le commencement de l'automne, et que cette fête ait été établie pour conjurer les mauvais temps. Maintenant on observe que la Lyre se couche le 6 des ides d'août (le 8 août).

Telles sont les influences funestes du ciel. Je 10
ne nierai pas que ces époques ne doivent être changées par le lecteur, suivant la diversité des climats; mais il me suffit d'avoir démontré la théorie, le reste dépendra des observations particulières. Dans tous les cas, l'action de la lune pleine ou en conjonction interviendra : cela n'est pas douteux. Et ici je m'arrête pour admirer la bonté de la nature : d'abord le mal ne peut se reproduire tous les ans, à cause de la révolution fixe des astres; il est limité à un petit nombre de nuits d'une année, et il est facile de connaître quand il doit survenir. Pour qu'il ne fût pas à craindre dans tous les mois, la nature a encore réglé qu'en été les conjonctions, en hiver les pleines lunes sont sûres, excepté deux; qu'il n'y a de danger que dans les nuits d'été, et, parmi les nuits, dans les plus courtes, et que cette influence ne se fait pas sentir le jour. En outre, ces 11
phénomènes sont si faciles à reconnaître, que la fourmi, animal très-petit, se repose dans la conjonction et travaille dans la pleine lune, même pendant les nuits; que l'oiseau parra (x, 45 et 50) (41) cesse de paraître le jour où Sirius se lève, jus-

maii, Canis occidit, sidus et per se vehemens, et cui præoccidere caniculam necesse sit. Itaque iidem Floralia quarto kalendas ejusdem instituerunt, Urbis anno DXVI, ex
7 oraculis Sibyllæ, ut omnia bene deflorescerent. Hunc diem Varro determinat, sole Tauri partem quartam decimam obtinente. Ergo si in hoc quatriduum inciderit plenilunium, fruges et omnia quæ florebunt, lædi necesse erit. Vinalia priora, quæ ante hos dies sunt IX kalendas maii degustandis vinis instituta, nihil ad fructus attinent : nec quæ adhuc diximus, ad vites oleasque; quoniam earum conceptus exortu Vergiliarum incipit a. d. VI idus maii, ut docuimus. Aliud hoc quatriduum est, quod neque rore sordere velint : exhorrent enim frigidum sidus Arcturi postridie occidens; et multo minus plenilunium incidere.

8 IV Nonas junii iterum Aquila exoritur vesperi, decretorio die florentibus oleis vitibusque, si plenilunium in eum incidat. Equidem et solstitium VIII kalendas julii simili causa duxerim, et Canis ortum post dies a solstitio XXIII, sed interlunio accidente; quoniam vapore constat culpa, acinique præcoquuntur in callum. Rursus plenilunium nocet a. d. IV nonas julii, quum Ægypto Canicula exoritur; vel certe XVI kalendas Augusti, quum Italiæ. Item XIII kalendas Augusti, quum Aquila occidit, usque 9
in X kalendas ejusdem. Extra has causas sunt Vinalia altera, quæ aguntur a. d. decimum tertium kalendas septembris. Varro a Fidicula incipiente occidere mane, determinat, quod vult initium autumni esse, et hunc diem festum tempestatibus leniendis institutum. Nunc Fidiculam occidere a. d. VI idus Augusti servatur.

Intra hæc constat cælestis sterilitas. Neque negaverim 10
posse eam permutari arbitrio legentium, locorum æstimantium naturas. Sed a nobis rationem demonstratam esse satis est : reliqua observatione cujusque constabunt. Alterutrum quidem fore in causa, hoc est, plenilunium aut interlunium, non erit dubium. Et in hoc admirari benignitatem naturæ succurrit : jam primum hanc injuriam omnibus annis accidere non posse, propter statos siderum cursus : nec nisi paucis noctibus anni, idque quando futurum sit, facile nosci. Ac ne per omnes menses timeretur, earum quoque lege divisum, æstate interlunia præter quam biduo secura esse, hieme plenilunia : nec nisi æstivis brevissimisque noctibus metui, diebus non idem valere. Præterea tam facile intelligi, ut formica minimum 11
animal interlunio quiescat, plenilunio etiam noctibus

qu'à ce qu'il se couche ; et qu'au contraire le loriot (x, 45) (42) paraît le jour même du solstice d'été. La conjonction et la pleine lune ne sont nuisibles, même pendant les nuits, que lorsque le temps est serein et l'air complétement calme ; car, avec des nuages ou du vent, la rosée ne tombe pas. Encore est-il des remèdes contre ces influences.

1 LXX. Quand vous avez des craintes, brûlez dans les vignes et dans les champs des sarments ou des tas de paille, ou des herbes, ou des broussailles arrachées : la fumée sera un préservatif. Cette fumée de paille est bonne aussi contre les brouillards, quand les brouillards sont nuisibles. Quelques-uns recommandent de brûler trois écrevisses vivantes dans les hautains, pour que le charbon ne fasse pas de mal ; d'autres veulent qu'on brûle à petit feu de la chair de silure (IX, 17), de manière que le vent en disperse la fumée dans tout le vignoble. Varron pense que si, au coucher de la Lyre, qui est le commencement de l'automne, on consacre un raisin peint au milieu des vignes, les mauvais temps feront moins de mal. Archibius a écrit à Antiochus, roi de Syrie : « Si on enterre une grenouille rubète dans un pot neuf, au milieu des blés, on est garanti des effets du mauvais temps. »

1 LXXI. Les travaux rustiques dans cet intervalle de temps sont : donner une seconde façon à la terre, labourer, déchausser les arbres, et, dans les lieux où la chaleur l'exige, les rechausser. Les végétaux qui bourgeonnent ne doivent point être bêchés, si ce n'est dans un fonds excellent ; on binera les pépinières ; on fera la récolte de l'orge ; on préparera l'aire au blé, à l'aide de craie détrempée avec de la lie d'huile, d'après Caton (*De re rust.*, CXXIX), et, d'après Virgile (Géorg., I, 178), travaillée plus péniblement (43). En général, on se contente de l'aplanir et de l'enduire de fiente de bœuf délayée ; on regarde cet enduit comme suffisant contre la poussière.

LXXII. (XXX.) La moisson elle-même se fait 1
de différentes façons. Dans les vastes domaines des Gaules, une grande caisse dont le bord est armé de dents, et que portent deux roues, est conduite dans le champ de blé par un bœuf qui la pousse devant lui ; les épis arrachés par les dents tombent dans la caisse. Ailleurs on coupe les chaumes par le milieu à l'aide d'une faucille, et on détache les épis entre deux merges (sorte d'instrument). Ailleurs on arrache le blé avec la racine, et ceux qui emploient ce procédé prétendent que par là ils donnent au sol une espèce de labour, tandis qu'ils ne font qu'en ôter le suc. Voici des usages différents : là où l'on couvre les maisons en chaume, on garde la paille aussi longue que possible ; là où le foin est rare, on emploie la paille pour litière. On ne fait pas des toits avec le chaume du panic. On brûle presque toujours le chaume du mil. On conserve la paille d'orge, qui est très-agréable aux bœufs. Dans les Gaules, on cueille le panic et le mil épi à épi, avec un peigne à main. Dans certains pays on obtient le 2
grain en le faisant passer sous des herses dans l'aire ; ailleurs on le fait fouler aux pieds des juments, ailleurs on le bat au fléau. Plus le froment est moissonné tard, plus il est abondant ; mais plus on le moissonne promptement, plus il est beau et bien nourri. L'époque la plus convenable, c'est avant que le grain se soit durci, et quand il a déjà pris couleur ; mais l'oracle est de faire la moisson plutôt deux jours trop tôt que deux jours trop tard. Le siligo et le blé grossissent même dans l'aire et le grenier. Le far, n'étant pas facile à battre, doit être serré en épi ; on le

operetur. Avem parram, oriente Sirio, ipso die non apparere, donec occidat. E diverso chlorionem prodire ipso die solstitii. Neutrum vero lunæ statum noxium esse, ne noctibus quidem, nisi serenis, et omni aura quiescente; quoniam neque in nube, neque in flatu cadunt rores : sic quoque non sine remedio.

1 LXX. Sarmenta, aut palearum acervos, et evulsas herbas fruticesque, per vineas camposque, quum timebis, incendito : fumus medebitur. Hic e paleis et contra nebulas auxiliatur, ubi nebulæ nocent. Quidam tres cancros vivos cremari jubent in arbustis, ut carbunculi non noceant. Alii siluri carnem leviter uri a vento, ut per totam vineam fumus dispergatur. Varro auctor est, si Fidiculæ occasu, quod est initium autumni, uva picta consecretur inter vites, minus nocere tempestates. Archibius ad Antiochum Syriæ regem scripsit : Si fictili novo obruatur rubeta rana in media segete, non esse noxias tempestates.

1 LXXI. Opera rustica hujus intervalli, terram iterare, arare, arbores circumfodere : ubi æstuosa regio poscat, accumulare. Germinantia, nisi in solo luxurioso, fodienda non sunt. Seminaria purgari sarculo. Messem hordeaceam facere. Aream ad messem creta præparare, Catonis sententia amurca temperata, Virgilii operosius. Majore ex parte æquant tantum, et fimo bubulo dilutiore illinunt. Id satis ad pulveris remedium videtur.

LXXII. (XXX.) Messis ipsius ratio varia. Galliarum la- 1
tifundiis valli prægrandes dentibus in margine infestis, duabus rotis per segetem impelluntur, jumento in contrarium juncto : ita direptæ in vallum cadunt spicæ. Stipulæ alibi mediæ falce præciduntur, atque inter duas mergites spica distringitur. Alibi ab radice vellunt : quique id faciunt, proscindi ab se obiter agrum interpretantur, quum extrahant succum. Differentia hæc : Ubi stipula domos contegunt, quam longissimam servant. Ubi feni inopia est, stramento paleam quærunt. Panici culmo non tegunt. Milii culmum fere inurunt. Hordei stipulam bubus gratissimam servant. Panicum et milium singulatim pectine manuali legunt Galliæ. Messis ipsa alibi tribulis in 2
area, alibi equarum gressibus exteritur, alibi perticis flagellatur. Triticum, quo serius metitur, copiosius invenitur : quo celerius vero, hoc speciosius ac robustius. Lex aptissima, antequam granum indurescat, et quum jam traxerit colorem. Oraculum vero, biduo celerius messem facere potius, quam biduo serius. Siliginis et tritici etiam

débarrasse seulement de la paille et des barbes.
3 Plusieurs nations se servent de la paille en guise de foin. La plus estimée est celle qui est plus légère, plus menue, et plus rapprochée de l'état pulvérulent; aussi la meilleure est celle du mil, la meilleure ensuite celle de l'orge, la plus mauvaise celle du blé, si ce n'est pour les bêtes de fatigue. Dans les endroits pierreux, le chaume, quand il est desséché, se brise avec des bâtons, et est employé pour litière. Si la paille manque, on fait manger même le chaume. Voici le procédé : on le coupe plus tôt, on l'asperge longtemps avec de la saumure, on le fait sécher, et on en fait des bottes qu'on donne pour foin aux bœufs. Il en est qui mettent le feu aux chaumes dans le champ, pratique très-vantée par Virgile (*Georg.*, I, 84); le plus grand mérite en est de brûler la graine des mauvaises herbes. La diversité des méthodes de moissonner dépend de l'étendue des terres et de la cherté de la main-d'œuvre.

1 LXXIII. La connexion conduit à la conservation des grains. Quelques-uns prescrivent de construire à grands frais des greniers avec des murs de trois pieds d'épaisseur, en briques; en outre, d'y jeter le blé par le comble, de n'y pas laisser entrer l'air, et de n'y pratiquer aucune fenêtre. D'autres recommandent de ne les ouvrir que du côté du levant d'été ou du côté du nord, et de les construire sans chaux; la chaux, suivant eux, est très-nuisible aux grains : quant à ce qu'ils ont prescrit sur l'amurca ou lie d'huile, nous l'avons indiqué (XV, 8). Ailleurs, au contraire, on élève sur des piliers les greniers, qui sont en bois, et on préfère y ouvrir un accès à l'air de tous
2 côtés, même par le bas. D'autres pensent que le grain diminue en grosseur mis sur un plancher suspendu, et s'échauffe mis sous les tuiles. Beaucoup défendent aussi de le ventiler, disant que le charançon ne pénètre pas en profondeur au delà de quatre doigts, et qu'au delà il n'y a pas de danger. Columelle (*De re rust.*, II, 21) a énoncé que le Favonius est utile au grain; ce qui me paraît surprenant, bien que ce vent soit très-sec (II, 48). Il en est qui recommandent de mettre le grain dans le grenier après avoir suspendu à l'entrée une grenouille rubète par une des pattes de derrière. Quant à nous, serrer le grain en temps convenable nous paraît la précaution la plus importante; s'il a été récolté peu mûr et peu ferme, ou si on le rentre chaud, nécessairement il s'y développera des insectes nui-
sibles. Plusieurs causes le font se conserver : ou 3
l'enveloppe du grain quand elle est multiple, comme dans le mil; ou la nature grasse du suc, qui comme liquide n'est que suffisant, comme dans le sésame; ou l'amertume, comme dans le lupin et la cicercula (*lathyrus sativus*). C'est dans le blé surtout que se développent les insectes, parce qu'il s'échauffe par sa densité même, et est enveloppé d'un son épais. La peau de l'orge est plus mince, comme celle des légumes; aussi ne s'y produit-il pas d'insectes. La fève est revêtue de tuniques épaisses; aussi s'échauffe-t-elle. Quelques-uns arrosent, pour le conserver, le blé lui-même avec de la lie d'huile, un quadrantal (25
litr., 92) pour mille boisseaux. D'autres le saupou- 4
drent avec de la craie de Chalcis ou de Carie, ou même avec de l'absinthe. Il y a aussi à Olynthe, et dans Cérinthe, ville d'Eubée, une terre empêchant les grains de se gâter. Serrés en épis, ils ne sont guère sujets à être attaqués. Toutefois, la manière la plus avantageuse est de les conserver, comme en Cappadoce et en Thrace, dans des fosses nommées silos. Dans l'Espagne et l'A-

ratio in area horreoque. Far, quia difficulter excutitur, convenit cum palea sua condi : et stipula tantum et aris-
3 tis liberatur. Palea plures gentium pro feno utuntur. Melior ea, quæ tenuior minutiorque, et pulveri propior : ideo optima e milio, proxima ex hordeo, pessima ex tritico, præterquam jumentis opere laborantibus. Culmum saxosis locis quum inaruit, baculo frangunt, substratu animalium. Si palea defecit, et culmus teritur. Ratio hæc : maturius desectus, muria diu respersus, dehinc siccatus in manipulos convolvitur, atque ita pro feno bubus datur. Sunt qui accendant in arvo et stipulas, magno Virgilii præconio. Summa autem ejus ratio, ut herbarum semen exurant. Ritus diversitatem magnitudo facit messium, et caritas operariorum.

1 LXXIII. Connexa est ratio frumenti servandi. Horrea operose tripedali crassitudine, pariete lateritio, exædificari jubent aliqui. Præterea superne impleri, nec afflatus admittere, aut fenestras habere ullas. Alii ab exortu tantum æstivo, aut septemtrione, eaque sine calce construi, quoniam sit frumento inimicissima : nam quæ de amurca præceperint, indicavimus. Alibi contra suspendunt granaria lignea columnis, et perflari undique malunt atque etiam a
fundo. Alii omnino pendente tabulato extenuari granum 2
arbitrantur : et si tegulis subjaceat, confervescere. Multi ventilari quoque vetant : curculionem enim non descendere infra quatuor digitos, nec amplius periclitari. Columella et Favonium ventum conferre frumento præcipit : quod miror equidem, siccissimum alioqui. Sunt qui rubeta rana in limine horrei pede e longioribus suspensa, invehere jubeant. Nobis referre plurimum tempestivitas condendi videbitur; nam si parum tostum atque robustum collectum sit, aut calidum conditum, inimica innasci necesse
est. Diuturnitatis causæ plures : aut in ipsius grani corio, 3
quum est numerosius, ut milio; aut succi pinguedine, qui pro humore sufficit tantum, ut sesamæ : aut amaritudine, ut lupino et cicerculæ. In tritico maxime crescunt animalia, quoniam spissitate sua concalescit, et furfure crasso vestitur. Tenuior hordeo palea, exilis et legumini : ideo non generant. Faba crassioribus tunicis operitur, ob hoc effervescit. Quidam ipsum triticum diuturnitatis gratia
aspergunt amurca, mille modios quadrantali. Alii Chal- 4
cidica aut Carica creta, aut etiam absinthio. Est et Olynthi, ac Cerinthi Eubœæ terra, quæ corrumpi non sinat. Nec fere condita in spica læduntur. Utilissime tamen ser-

frique, la première précaution est de faire ces silos dans un terrain sec; puis on y fait un lit de paille; en outre, on y serre les grains avec leur épi. De la sorte, si aucun air ne pénètre dans les grains, il est certain qu'il ne s'y engendre rien de nuisible. Varron (*De re rust.*, I, 57) dit qu'ainsi serré le blé se garde cinquante ans, et le mil cent; que la fève et les légumes qu'on met dans des tonneaux à huile, lutés avec de la cendre, se gar-
5 dent longtemps. Le même auteur rapporte que de la fève s'est conservée dans une certaine grotte d'Ambracie depuis le siècle du roi Pyrrhus jusqu'à la guerre des Pirates terminée par le grand Pompée, c'est-à-dire pendant environ cent vingt ans. Le pois chiche est le seul qu'aucun insecte n'attaque dans les greniers. D'autres posent sur de la cendre des vases contenant du vinaigre et frottés de cendre, et mettent les légumes en tas par-dessus, croyant que de cette façon il ne naît pas d'insectes; d'autres serrent les légumes dans des tonneaux qui ont eu des salaisons et qu'ils enduisent de plâtre; d'autres aspergent la lentille de vinaigre aromatisé avec le laser (XIX, 15), la font sécher, et l'enduisent d'huile. Mais le moyen le plus expéditif, c'est de cueillir pendant la conjonction de la lune ce qu'on veut préserver de toute atteinte. Aussi importe-t-il beaucoup de savoir si l'on récolte pour garder ou pour vendre; en effet, cueillis pendant le croissant de la lune les grains grossissent.

1 LXXIV. (XXXI.) Vient maintenant, d'après la division de l'année, l'automne depuis le coucher de la Lyre jusqu'à l'équinoxe, et ensuite jusqu'au coucher des Pléiades et au commencement de l'hiver. Dans ces intervalles, des pronostics sont fournis par le Cheval, qui se lève le soir, pour l'Attique, la veille des ides d'août (le 12 août), et par le Dauphin, qui se couche le même jour pour l'Égypte et pour César. Le 11 des calendes de septembre (22 août) l'étoile qui se nomme le Vendangeur commence à se lever le matin pour César et pour l'Assyrie; elle promet à la vendange la maturité, qui se reconnaît par le changement de couleur des grains. Pour l'Assyrie, le 5 des calendes (le 28 août) la Flèche se couche et les vents étésiens cessent de souffler. Aux nones (le 5 septembre) le Vendangeur se lève pour l'Égypte; pour l'Attique, Arcturus se lève le matin, et la Flèche se couche le matin aussi. Le 5 des ides de septembre (le 9 septem- 2
bre), d'après César, la Chèvre se lève le soir. La moitié d'Arcturus devient visible la veille des ides (le 12 septembre), annonçant le plus mauvais temps sur terre et sur mer pendant cinq jours. On expose ainsi les rapports des constellations : s'il a plu au coucher du Dauphin il n'y aura pas de pluie avec Arcturus. On doit prendre pour le signe du lever de cette constellation le départ des hirondelles; car si elle les surprend elles périssent. Le 16 des calendes d'octobre (le 16 septembre), en Égypte, l'Épi, que tient la Vierge, se lève le matin et les vents étésiens cessent de souffler. Cette constellation donne des pronostics, d'après César, le 14 des calendes (le 18 septembre); d'après les Assyriens, le 13 (le 19 septembre). D'après César, le 11 des calendes (le 21 septembre) le nœud des Poissons se couche; et le 8 des calendes d'octobre (le 24 septembre) est le jour de l'équinoxe. Puis Philippe, Callippe, Dosithée, Par- 3
ménisque, Conon, Criton, Démocrite, Eudoxe, s'accordent, ce qui est rare, pour dire que la Chèvre se lève au matin le 4 des calendes d'octobre (le 28 septembre), et les Chevreaux le 3

vantur in scrobibus, quos siros vocant, ut in Cappadocia, et in Thracia. In Hispania et Africa, ante omnia ut sicco solo fiant, curant : mox ut palea substernatur. Præterea cum spica sua conduntur. Ita frumenta si nullus spiritus penetret, certum est nihil maleficum nasci. Varro auctor est, sic conditum triticum durare annis quinquaginta, milium vero centum. Fabam et legumina in oleariis cadis
5 oblita cinere, longo tempore servari. Idem fabam a Pyrrhi regis ætate, in quodam specu Ambraciæ usque ad piraticum Pompeii Magni bellum durasse, annis circiter centum viginti. Ciceri tantum nullæ bestiolæ in horreis innascuntur. Sunt qui urceis cinere substratis et illitis, acetum habentibus, leguminum acervos superingerant, ita non nasci maleficia credentes. Alii, qui in salsamentariis cadis gypso illinant; alii, qui lentem aceto laserpitiato respergant, siccatamque oleo inungant. Sed brevissima observatio, quod vitiis carere velis, interlunio legere. Quare plurimum refert, condere quis malit, an vendere. Crescente enim luna, frumenta grandescunt.

4 LXXIV. (XXXI.) Sequitur ex divisione temporum autumnus a Fidiculæ occasu ad æquinoctium, ac deinde Vergiliarum occasum, initiumque hiemis. In his intervallis significant, pridie idus Augusti Atticæ Equus oriens vesperi : Ægypto et Cæsari Delphinus occidens. XI kalendas septembris Cæsari et Assyriæ, stella, quæ Vindemitor appellatur, exoriri mane incipit, vindemiæ maturitatem promittens. Ejus argumentum erunt acini colore mutati. Assyriæ V kalendas et Sagitta occidit, et Etesiæ desinunt. Vindemitor Ægypto nonis exoritur, Atticæ Arcturus matutino, et Sagitta occidit mane. Quinto idus 2
septembris Cæsari Capella oritur vesperi. Arcturus vero medius pridie idus, vehementissimo significatu terra marique per dies quinque. Ratio ejus hæc traditur : si Delphino occidente imbres fuerint, non futuros per Arcturum. Signum orientis ejus sideris servetur hirundinum abitus : namque deprehensæ intereunt. Decimo sexto kalendas octobris Ægypto Spica, quam tenet Virgo, exoritur matutino, Etesiæque desinunt. Hoc idem Cæsari XIV kalendas, XIII Assyriæ significant : et XI kalendas Cæsari commissura Piscium occidens, ipsumque æquinoctii sidus VIII kalendas octobris. Deinde consentiunt (quod est 3
rarum) Philippus, Callippus, Dositheus, Parmeniscus, Conon, Criton, Democritus, Eudoxus, IV kalendas octobris Capellam matutino exoriri, et III kalendas Hœdos.

(le 29 septembre). Le 6 des nones d'octobre
(le 2 octobre) la Couronne se lève le matin pour
l'Attique. Le 5 des nones (44) (le 3 octobre) le Co-
cher se couche le matin pour l'Asie et pour César.
Le 3 des nones (45) (le 5 octobre), d'après Cé-
sar, la Couronne commence à se lever ; et le
lendemain les Chevreaux se couchent le soir.
D'après César, l'étoile brillante dans la Couronne
se lève le 8 des ides d'octobre (le 8 octobre) ;
et les Pléiades se lèvent le soir le 3 des ides (le
13 octobre). Aux ides (le 15 octobre) la Cou-
ronne se lève tout entière. Le 6 des calendes de
novembre (le 27 octobre) les Hyades se lèvent
le soir. La veille des calendes (le 31 octobre)
Arcturus se couche, d'après César ; et les Hyades
se lèvent avec le soleil. Le 4 des nones (le 2
4 novembre) Arcturus se couche le soir. Le 5 des
ides de novembre (le 9 novembre) l'épée d'O-
rion commence à se coucher ; puis, le 3 des ides
(le 11 novembre) les Pléiades se couchent. Dans
ces intervalles les travaux rustiques sont de
semer les navets et les raiforts aux jours que
nous avons indiqués (XVIII, 35). Les gens de
la campagne pensent qu'il n'est pas bon de
semer les raves après le départ de la cigogne ;
nous, nous pensons qu'il faut les semer après les
fêtes de Vulcain, et les raves précoces avec le
panic (XVIII, 10, 1). Après le coucher de la Lyre
on sème la vesce, les faséoles, le fourrage
(XVIII, 42) ; on recommande de le faire quand
la lune est en conjonction. C'est encore le temps
de cueillir de la feuille ; un homme peut par
jour en remplir quatre paniers : si on la cueille
au décours de la lune elle ne pourrit pas ; il ne
5 faut pas la ramasser desséchée. Les anciens
pensaient que la vendange n'était jamais mûre
avant l'équinoxe ; je vois que maintenant pres-
que partout on se hâte davantage. En conséquence,
j'en indiquerai l'époque par des signes précis.
Voici les règles : Ne cueillez pas le raisin chaud,
c'est-à-dire dans sa sécheresse et avant que la
pluie soit survenue ; ne le cueillez pas chargé
de rosée, c'est-à-dire s'il y a eu de la rosée pen-
dant la nuit, ni avant qu'elle ait été dissipée
par le soleil. Commencez à vendanger quand
le pampre commence à se coucher sur le cep,
ou quand, après avoir ôté un grain d'une grappe
serrée, vous remarquez que le vide ne se comble
pas, c'est-à-dire que le grain ne grossit plus. Le
nombre des grains est plus grand lorsqu'il arrive
qu'on vendange au croissant de la lune. Un seul 6
pressurage doit remplir 20 *culeus* (10, 368 litres) ;
c'est la juste mesure. A raison de 20 *culeus* et de
20 cuvées, un seul pressoir suffit pour 20 jugères
(5 hect.). Dans quelques pressoirs on ne se sert
que d'un madrier ; il vaut mieux en employer
deux, même lorsqu'ils sont très-longs. L'avantage
est dans la longueur plutôt que dans l'épaisseur ;
ainsi les plus grands pressent le mieux. Ancien-
nement on rabattait les madriers avec des cordes,
des bandes de cuir et des leviers ; mais depuis un
siècle on a inventé les pressoirs à la grecque, dans
lesquels une vis agit par des spires en forme
d'ampoule. Une étoile est fixée à l'arbre par des
moises, à l'aide desquelles cet arbre soulève en
basculant des cages remplies de pierres, moyen
très-ingénieux. Il y a vingt-deux ans qu'on a 7
imaginé de porter de haut en bas toute la pres-
sion sur les madriers qui couvrent les raisins,
en plaçant la vis au milieu du pressoir, et en
chargeant les madriers avec des corps pesants.
De cette manière on emploie des madriers plus
courts, un pressoir moins volumineux, et un
bâtiment moins spacieux. C'est aussi dans cette 8

Sexto nonas octobr. Atticæ Corona exoritur mane. Asiæ
et Cæsari v nonas Heniochus occidit matutino. Tertio no-
nas Cæsari Corona exoriri incipit ; et postridie occidunt
Hœdi vesperi. VIII idus octobris Cæsari fulgens in Corona
stella oritur. Et III idus Vergiliæ vesperi. Idibus Corona
tota. Sexto kalendas novembris Suculæ vesperi exoriun-
tur. Pridie kalendas Cæsari Arcturus occidit : et Suculæ
exoriuntur cum sole. Quarto nonas Arcturus occidit ves-
4 peri. Quinto idus novembris gladius Orionis occidere inci-
pit. Deinde III idus Vergiliæ occidunt. In his temporum
intervallis opera rustica, napos, raphanos serere, quibus
diebus diximus. Vulgus agreste et rapa post ciconiæ dis-
cessum male seri putat. Nos omnino post Vulcanalia, et
præcocia cum panico. A Fidiculæ autem occasu viciam,
faseolos, pabulum : hoc silente luna seri jubent. Et fron-
dis præparandæ tempus hoc est. Unus frondator quatuor
frondarias fiscinas complere in die justum habet. Si de-
crescente luna præparetur, non putrescit : aridam colligi
5 non oportet. Vindemiam antiqui numquam existimavere
maturam ante æquinoctium : jam passim rapi cerno. Quam-
obrem et hujus tempora notis argumentisque signentur.
Leges ita se habent : Uvam calidam ne legito, hoc est, in
ejus siccitate, ac nisi imber intervenerit. Hanc ne legito
rorulentam, hoc est, si ros nocturnus fuerit ; nec prius,
quam sole discutiatur. Vindemiare incipito, quum ad pal-
mitem pampinus procumbere cœperit, aut quum exemto
acino ex densitate intervallum non compleri apparuerit,
acinum non augeri. Acinos plurimos fert, si contingat cres-
cente luna vindemiare. Pressura una culeos XX implere 6
debet. Hic est pes justus. Ad totidem culeos et lacus,
XX jugeribus unum sufficit torculum. Premunt aliqui sin-
gulis, utilius binis ; licet magna sit vastitas singulis. Lon-
gitudo in his refert, non crassitudo : spatiosa melius pre-
munt. Antiqui funibus vittisque loreis ea detrahebant, et
vectibus. Intra centum annos inventa Græcanica, mali rugis
per cochleas bullantibus, palis affixa arbori stella, a palis
arcas lapidum attollente secum arbore : quod maxime pro-
batur. Intra viginti duos hos annos inventum, parvis pre- 7
lis, et minori torculari, ædificio breviore, et malo in me-
dio decreto, tympana imposita vinaceis superne toto pon-
dere urgere, et super prela construere congeriem. Hoc 8
et poma colligendi tempus, et observatio, quum aliquod
maturitate, non tempestate, deciderit : hoc et fæces ex-
primendi : hoc et defrutum coquendi silente luna noctu :

saison qu'il faut cueillir les fruits. On reconnait que le moment est convenable quand il en tombe quelqu'un par maturité, et non par l'effet du mauvais temps. C'est encore l'époque d'exprimer la lie de vin, de faire cuire le raisiné par une nuit sans lune, ou, s'il y a pleine lune, dans le jour; et avant le lever ou après le coucher de la lune, dans les deux autres quartiers. On ne prendra le raisin ni sur une vigne jeune ni sur une vigne de marais, et on le prendra mûr; on n'écumera le raisiné qu'avec les feuilles; car si du bois touchait le vase, on s'imagine que le raisiné sentirait le brûlé et la fumée. Le véritable temps de la vendange est depuis l'équinoxe jusqu'au coucher des Pléiades, quarante-quatre jours. D'après un dicton de vignerons c'est peine perdue passé ce temps, à cause du
9 froid, de poisser les tonneaux. Toutefois j'ai vu des gens ne vendanger qu'aux calendes de janvier (1[er] janvier) par manque de futailles, et mettre les vins nouveaux dans des piscines, ou répandre les vins vieux pour faire place à des vins de qualité douteuse. Cela arrive aussi souvent par l'effet d'une récolte trop abondante que par d'impitoyables spéculations sur la cherté publique. La règle d'un équitable père de famille est d'user du produit de chaque année, et cela même est aussi très-lucratif. Quant aux autres détails sur les vins, je les ai amplement donnés; j'ai dit de même qu'après la vendange faite il faut se hâter de cueillir les olives; et j'ai exposé ce qui regarde l'huile, et ce qui doit être fait jusqu'au lever des Pléiades.

1 LXXV. (XXXII.) Maintenant j'ajouterai quelques notions nécessaires sur la lune, les vents et les présages, afin de compléter tout ce qui concerne les astres. Virgile (*Georg.*, I, 276) a cru devoir assigner à certains jours de la lune certaines opérations, suivant en cela l'indication de Démocrite. Pour nous, ici comme dans tout l'ouvrage, nous ne consultons que l'utilité des règles générales. Couper, cueillir, serrer, tout cela se fait avec plus de sûreté (II, 6) pendant le décours que pendant le croissant de la
lune. Ne touchez au fumier que pendant le dé- 2
cours. Fumez surtout à l'époque de la conjonction, ou dans la nouvelle lune. Châtrez au décours les verrats, les taureaux, les béliers, les chevreaux. Mettez les œufs à couver quand la lune est nouvelle. Faites les fosses de nuit, quand la lune est pleine. Rechaussez les arbres en pleine lune. Dans les lieux humides, semez pendant la conjonction, et dans les quatre jours autour de cette époque. On recommande aussi de ventiler les grains et les légumes et de les serrer vers la fin de la lune; de faire les pépinières quand la lune est au-dessus de l'horizon, de fouler les raisins quand elle est au-dessous; comme aussi de couper le bois (XVI, 74), et autres travaux dont
nous avons parlé en lieu et place. L'observa- 3
tion de la lune n'est pas très-facile, et nous en avons déjà parlé dans le second livre (II, 11); mais voici ce que même des paysans pourront comprendre : toutes les fois qu'on la verra à l'occident et qu'elle éclairera pendant les premières heures de la nuit, elle sera dans son croissant, et l'on verra la moitié de son disque; quand elle se lèvera au moment du coucher du soleil et à l'opposite de cet astre, de façon qu'ils soient vus en même temps, ce sera alors pleine lune; toutes les fois qu'elle se lèvera à l'est et que, n'éclairant pas les premières heures de la nuit, elle se montrera une partie du jour, elle sera dans son décours, et de nouveau on n'en verra
que la moitié; quand elle aura cessé d'être vi- 4
sible, elle sera en conjonction, ce qu'on appelle

aut si interdiu, plena : cæteris diebus aut ante exortum lunæ, aut post occasum. Nec de novella vite, aut palustri, nec nisi e matura uva, nec nisi foliis despumandum : quia si ligno contingatur vas, adustum ac fumosum fieri putant. Justum vindemiæ tempus ab æquinoctio ad Vergiliarum occasum dies XLIV. Ab eodem die oraculum oc-
9 currit, frigidum picari pro nihilo ducentium. Sed jam et kalendis januarii, defectu vasorum, vindemiantes vidi, piscinisque musta condi, aut vina effundi priora, ut dubia reciperentur. Hoc tam sæpe proventu nimio evenit, quam sævitia insidiantium caritati civili. Sed æqui patrisfamilias modus est, annona cujusque anni uti. Id peræque etiam lucrosissimum. Reliqua de vinis affatim dicta sunt. Item vindemia facta olivam esse rapiendam, et quæ ad oleum pertinent, quæque ad Vergiliarum occasum agi debent.

1 LXXV. (XXXII.) His, quæ sunt necessaria, adjicientur de luna, ventisque et præsagiis, ut sit tota sideralis ratio perfecta. Namque Virgilius etiam in numeros lunæ digerenda quædam putavit, Democriti sequutus ostentationem. Nos legum utilitas, quæ in toto opere, in hac quoque movet parte. Omnia quæ cæduntur, carpuntur, conduntur, innocentius decrescente luna quam crescente
fiunt. Stercus, nisi decrescente luna, ne tangito. Maxime 2
intermenstrua dimidiaque stercorato. Verres, juvencos, arietes, hœdos decrescente luna castrato. Ova luna nova supponito. Scrobes luna plena noctu facito. Arborum radices luna plena operito. Humidis locis interlunio serito, et circa interlunium quatriduo. Ventilari quoque frumenta ac legumina, et condi circa extremam lunam jubent : seminaria, quum luna supra terram sit, fieri : calcari musta, quum luna sub terra : item materies cædi, quæque alia
suis locis diximus. Neque facilior est observatio ac jam dicta 3
a nobis secundo volumine : sed quod intelligere vel rustici possint, quoties ab occidente sole cernetur, prioribusque noctis horis lucebit, crescens erit, et oculis dimidiata judicabitur : quum vero occidente sole orietur ex adverso, ita ut pariter aspiciantur, tum erit plenilunium. Quoties ab ortu solis orietur, prioribusque noctis horis detrahet lumen, et in diurnas extendet, decrescens erit, iterumque
dimidia. In coitu vero (quod interlunium vocant), quum 4
apparere desierit. Supra terras autem erit, quandiu et sol,

interlune ; elle sera au-dessus de l'horizon en même temps que le soleil pendant la conjonction, et elle y sera le premier jour tout entier ; le second jour elle empiétera sur la nuit (46) de dix douzièmes d'une heure et d'un quart de douzième (51 minutes ¼) ; le troisième jour elle empiétera de la même quantité que sur le second, et ainsi de suite jusqu'au quinzième ; le quinzième jour elle sera au-dessus de l'horizon pendant toute la nuit, et au-dessous pendant toute la journée. Le seizième jour elle restera sous l'horizon pendant les dix douzièmes et un quart (51 minutes ¼) de la première heure de la nuit ; chaque jour elle ajoutera au retard précédent un retard de la même quantité, jusqu'à la conjonction. Et autant de temps, demeurant sous l'horizon, elle enlèvera aux premières parties de la nuit, autant de temps, demeurant sur l'horizon, elle ajoutera aux dernières parties de la nuit, et empiétera sur le jour de mois en mois. La révolution sera alternativement de trente jours et de vingt-neuf. Telle est la théorie des lunaisons.

1 LXXVI. (XXXIII.) Celle des vents est un peu plus minutieuse. Observez, le premier jour venu, l'endroit où se lève le soleil, et placez-vous debout à la sixième heure (midi), de manière à avoir le levant à gauche ; le midi sera en face, et le nord à dos. Le sentier qui traverse un champ dans cette direction se nomme cardinal. Dans cette position il vaut mieux se retourner, afin de voir son ombre ; autrement votre ombre sera derrière vous. Ayant ainsi fait volte-face, vous aurez le levant à droite, le couchant à gauche ; il sera la sixième heure (midi) quand en face de vous l'ombre sera la plus courte.

2 Par le milieu de cette ombre, dans sa longueur, tracez soit un sillon avec un sarcloir, soit une raie avec de la cendre, de vingt pieds de long, par exemple. Au milieu de cette longueur, c'est-à-dire au dixième pied, décrivez un petit cercle qu'on appelle ombilic. La partie qui sera du côté de la tête de l'ombre sera du côté du vent du nord. Vous qui émondez les arbres, que les coupures ne regardent pas de ce côté, non plus que les hautains et les vignes, si ce n'est en Afrique, à Cyrène, en Égypte. Quand le vent souffle de là, ne labourez pas, ne vaquez pas aux autres travaux dont nous allons parler. La partie de la ligne qui sera du côté des pieds de l'ombre regarde le midi, et donne l'Auster (vent du sud), qui, avons-nous dit, est appelé Notus par les Grecs. Quand le vent 3
vient de là, ne touchez, laboureur, ni au bois ni à la vigne. Il est humide ou brûlant en Italie ; en Afrique il amène des chaleurs dévorantes avec le beau temps. En Italie, les ceps regarderont de ce côté, mais non les coupures des arbres et des vignes que l'on taille. Se garderont de ce vent pendant les quatre jours du lever des Pléiades (XVII, 2, 1), ceux qui plantent des oliviers, ceux qui greffent en fente, ceux qui écussonnent. Il sera à propos de donner des avis de précaution, pour l'Italie encore, au sujet de l'heure même. Ne coupez pas les feuilles au milieu du jour. Lorsque vous verrez midi approcher en été, l'ombre se raccourcissant, conduisez, berger, le troupeau loin du soleil, en des lieux ombragés. Quand 4
vous faites paître en été le bétail (VIII, 75), qu'il regarde l'occident avant midi, l'orient après midi ; autrement il souffrira, comme si en hiver et au printemps vous le meniez dans la rosée. Il a été dit plus haut (47) qu'il ne fallait pas faire paître les animaux contre le vent du nord ; ce vent leur fait fermer les yeux ou leur cause une ophthalmie, et ils périssent promptement de diarrhée. Si l'on veut avoir des femelles, il faut

interlunio, et prima tota die : secunda, horæ noctis unius dextante sicilico : ac deinde tertia usque ad quintam decimam, multiplicatis horarum iisdem portionibus : quinta decima tota supra terras noctu erit, eademque sub terris tota die. Decima sexta ad primæ horæ nocturnæ dextantem sicilicum sub terra aget, easdemque portiones horarum per singulos dies adjiciet usque ad interlunium. Et quantum primis partibus noctis detraxerit, quod sub terris agat, tantumdem novissimis ex die adjiciet supra terram. Alternis autem mensibus XXX implebit numeros, alternis vero detrahet singulos. Hæc erit ratio lunaris.

1 LXXVI. (XXXIII.) Ventorum paulo scrupulosior. Observato solis ortu quocumque libeat die, stantibus hora diei sexta, sic ut ortum eum a sinistro humero habeant, contra mediam faciem meridies, a vertice septemtrio erit. Qui ita limes per agrum currit, cardo appellatur. Circumagi deinde melius est, ut umbram suam quisque cernat : alioqui post hominem erit. Ergo permutatis lateribus, ut ortus illius diei a dextro humero fiat, occasus a sinistro, tunc erit hora sexta, quum minima umbra contra me-
2 dium fiet hominem. Per hujus mediam longitudinem duci sarculo sulcum : vel cinere lineam, verbi gratia, pedum viginti conveniet ; mediamque mensuram, hoc est in X pede, circumscribi circulo parvo, qui vocetur umbilicus. Quæ pars fuerit a vertice umbræ, hæc erit ventus septemtrionalis. Illo tibi, putator, arborum plagæ ne spectent, neve arbusta vineæve, nisi in Africa, Cyrenis, Ægypto. Illinc flante ne arato, quæque alia præcipimus. Quæ pars lineæ fuerit a pedibus umbræ, meridiem spectans, hæc ventum Austrum dabit, quem a Græcis Notum diximus vocari. Illinc flatu veniente, materiam, vineamque, agricola, ne 3
tractes. Humidus aut æstuosus Italiæ est. Africæ quidem incendia cum serenitate affert. In hunc Italiæ palmites spectent, sed non plagæ arborum vitiumve. Hunc oliveti metator Vergiliarum quatriduo, hunc caveat insitor calamis, gemmisque inoculator. De ipsa regionis ejus hora præmonuisse conveniet. Frondem media die, arborator, ne cædito. Quum meridiem adesse senties, pastor, æstate contrahente se umbra, pecudem a sole in opaca cogito. Quum æstate pasces, in occidentem specta ante meridiem, 4
post meridiem in orientem : aliter noxium, sicut hieme et vere, si in roralentum duceres. Ne contra septemtrionem

que les mères soient tournées du côté de ce vent pendant l'accouplement.

1 LXXVII. (xxxiv.) Nous avons dit (xviii, 76) que l'ombilic était tracé sur le milieu de la ligne; une ligne transversale le coupera par le milieu, elle est dirigée du levant équinoxial au couchant équinoxial; et le sentier qui se trouvera couper le champ dans cette direction se nommera decumanus. On tracera ensuite deux autres lignes croisées et obliques, de sorte qu'étant à droite et à gauche du nord elles se portent à
2 droite et à gauche du midi. Toutes ces lignes passeront par le centre, seront toutes égales entre elles, et toutes à des distances égales. Il faudra chercher de la sorte une fois l'orientation de chaque champ; ou si on veut en user souvent, on la représentera en bois à l'aide de règles égales fixées sur un tambour petit, mais arrondi au compas. Dans le procédé que j'enseigne, il faut prévenir une erreur que des gens ignorants pourraient commettre : ce qu'il faut vérifier, c'est le midi, qui est toujours le même; mais, le soleil se levant chaque jour à un autre point du ciel que la veille, n'allez pas prendre le levant pour tracer votre base.
3 L'orientation ainsi déterminée, l'extrémité de la ligne la plus voisine du nord vers le levant indiquera le lever solsticial, c'est-à-dire celui du plus long jour, et le vent Aquilon (ii, 46), appelé Borée par les Grecs. Plantez de ce côté les arbres et les vignes; mais ce vent soufflant ne labourez pas, ne semez pas de blé, ne faites pas de plantations : en effet, il resserre et frappe les racines des jeunes arbres pendant le transport. Autre est, sachez-le bien, ce qui convient aux arbres adultes, autre ce qui convient aux arbres enfants.
4 Je n'ai pas oublié que dans cette partie les Grecs placent le vent qu'ils nomment Cæcias; mais Aristote, homme d'une science immense, qui y a aussi placé le Cæcias, donne la raison climatologique pour laquelle l'Aquilon souffle en sens contraire de l'Africus. Toutefois, le laboureur ne redoute pas l'Aquilon pendant toute l'année : ce vent est adouci (ii, 47) par Sirius au milieu de l'été; il change de nom, et s'appelle Étésien. Ainsi, quand vous le sentirez froid défiez-vous-en; toutes les influences assignées à l'Aquilon sont encore plus pernicieuses dans le vent du nord. Dans l'Asie, la Grèce, l'Espagne, l'Italie maritime, la Campanie, l'Apulie, les hautains et les vignes doivent regarder du côté de ce vent (l'Aquilon). Si vous voulez avoir des mâles (viii, 72), faites paître le troupeau de manière que ce vent féconde le mâle qui doit féconder la femelle. L'Africus, appelé Libs par les Grecs, souffle du coucher d'hiver à l'opposite de l'Aquilon. Quand après l'accouplement les animaux se retournent du côté de l'Africus, sachez que des femelles ont été conçues.

La troisième ligne après le nord, qui, avons- 5
nous dit, coupe l'ombre transversalement et se nomme décumane, sera du côté du lever équinoxial et du vent Subsolanus, appelé Apéliotes par les Grecs. Dans les localités salubres, les maisons de campagne et les vignes doivent avoir cette exposition. Il est doucement pluvieux. Toutefois le Favonius, qui lui est opposé, soufflant du coucher équinoxial, et nommé par les Grecs Zéphyre, est plus sec; Caton a prescrit de tourner de ce côté les plantations d'oliviers (xv, 6) : ce vent commence le printemps et ouvre la terre; un peu froid, mais salubre. Il autorisera à tailler la vigne, à soigner les blés, à planter les arbres,

paveris, supra dictum. Claudunt ita, lippiuntve ab afflatu, et alvo cita pereunt. Qui feminas concipi voles, in hunc ventum spectantes iniri cogito.

1 LXXVII. (xxxiv.) Diximus ut in media linea designaretur umbilicus. Per hunc medium transversa currat alia. Hæc erit ab exortu æquinoctiali ad occasum æquinoctialem : et limes, qui ita secabit agrum, decumanus vocabitur. Ducantur deinde aliæ duæ lineæ in decusses obliquæ, ita ut a septemtrionis dextra lævaque ad Austri dextram
2 lævamque descendant. Omnes per eumdem currant umbilicum, omnes inter se pares sint, omnium intervalla paria. Quæ ratio semel in quoque agro ineunda erit, vel si sæpius libeat uti, e ligno facienda, regulis paribus in tympanum exiguum, sed circinatum, adactis. Ratione qua doceo, occurrendum ingeniis quoque imperitorum est. Meridiem excuti placet, quoniam semper est idem : sol autem quotidie ex alio cæli momento, quam pridie, oritur : ne quis forte ad exortum capiendam putet lineam.
3 Ita cæli exacta parte, quod fuerit lineæ caput septemtrioni proximum a parte exortiva, solstitialem habebit exortum, hoc est longissimi diei, ventumque Aquilonem, Boream Græcis dictum. In hunc ponito arbores vitesque. Sed hoc flante ne arato : frugem ne serito : semen ne jacito. Præstringit enim atque percellit hic radices arborum, quas positurus afferes. Prædoctus esto : alia robustis prosunt,
alia infantibus. Nec sum oblitus, in hac parte ventum 4
Græcis poni, quem Cæciam vocant. Sed idem Aristoteles, vir immensæ subtilitatis, qui id ipsum fecit, rationem convexitatis mundi reddit, qua contrarius Aquilo Africo flat. Nec tamen eum toto anno in prædictis timet agricola. Mollitur sidere æstate media, mutatque nomen, et Etesias vocatur. Ergo quum frigidum senties, caveto : ac quacumque Aquilo prædicitur, tanto perniciosior septemtrio est. In hunc Asiæ, Græciæ, Hispaniæ, maritimæ Italiæ, Campaniæ, Apuliæ, arbusta vineæque spectent. Qui mares concipi voles, in hunc pascito, ut sic ineuntem ineat. Ex adverso Aquilonis ab occasu brumali Africus flabit, quem Græci Liba vocant. In hunc a coitu quum se pecus circumegerit, feminas conceptas esse scito.

Tertia a septemtrione linea, quam per latitudinem um- 5
bræ diximus, et decumanam vocavimus, exortum habebit æquinoctialem, ventumque Subsolanum, Græcis Apelioten dictum. In hunc salubribus locis villæ vineæque spectent. Ipse leniter pluvius : tamen est siccior Favonius, ex adverso ejus ab æquinoctiali occasu, Zephyrus Græcis nominatus. In hunc spectare oliveta Cato jussit. Hic ver inchoat, aperitque terras tenui frigore saluber. Hic vites putandi, frugesque curandi, arbores serendi, poma inse-

à greffer les arbres à fruit, à s'occuper des oliviers; et par son souffle il donnera le signal des travaux au cultivateur.

6 La quatrième ligne à partir du nord, laquelle avoisine le midi du côté du levant, indiquera le lever d'hiver et le vent Vulturne, appelé Eurus par les Grecs. Il est sec et chaud. Les ruches et les vignes en Italie et en Gaule doivent regarder de ce côté. A l'opposite du Vulturne, le Corus souffle du côté du couchant solsticial, à l'occident du nord; les Grecs le nomment Argestes; il est des plus froids, ainsi que tous ceux qui soufflent du côté du nord; il amène encore la grêle, et il faut s'en défier à l'égal du vent du septentrion. Le Vulturne, si, quand il commence à souffler, la partie du ciel d'où il souffle est sereine, ne se prolongera pas dans la nuit; mais le Subsolanus dure pendant la plus grande partie de la nuit. Un vent que l'on sent chaud, quel qu'il soit, se soutient pendant plusieurs jours. La terre annonce, se desséchant soudainement, l'Aquilon; s'humectant sans cause apparente, le vent du midi.

1 LXXVIII. (XXXV.) Après avoir exposé ce qui concerne les vents, il convient, pour ne pas tomber dans les répétitions, de passer aux autres présages des mauvais temps, dont la connaissance a beaucoup intéressé Virgile; il avertit que plus d'une fois pendant la moisson même les vents se livrent des combats funestes aux imprévoyants (*Georg.*, I, 313). On rapporte que Démocrite, pendant que son frère Damase moissonnait par une chaleur dévorante, le pria de laisser le reste des blés, et de serrer à la hâte ce qui était coupé : une pluie violente qui survint peu d'heures après justifia sa prédiction. On recommande même de ne
planter les roseaux que la pluie étant imminente,
et de ne semer les blés que la pluie devant
suivre. Ainsi traiterons-nous brièvement de ces
pronostics, nous arrêtant aux plus essentiels.
Nous prendrons d'abord les présages fournis par 2
le soleil : Pur à son lever, sans être brûlant, il
annonce un jour serein; mais pâle il annonce
une grêle orageuse. Si se couchant serein il se
lève le lendemain serein aussi, l'assurance du
beau temps est encore plus grande. S'il se lève
caché dans le nuage, il présage de la pluie; il
présage du vent quand les nuages rougissent
avant qu'il se lève, et en outre de la pluie
quand des nuages noirs sont mêlés parmi les
rouges. Quand ses rayons sont rouges au lever et
au coucher, les pluies seront abondantes. Si les
nuages sont rouges à son coucher, ils promettent
du beau temps pour le lendemain. Si au lever ils 3
se dispersent partie au midi, partie à l'Aquilon,
bien que le ciel soit serein autour du soleil, néanmoins c'est une annonce de pluie et de vents; de
pluie, si ses rayons paraissent contractés à son
lever ou à son coucher. S'il pleut au moment de
son coucher, ou si les rayons attirent à eux les
nuages, c'est l'annonce d'un violent orage pour
le lendemain. Quand au lever les rayons ne sont
pas vifs, bien qu'ils ne soient pas entourés de
nuages, ils présagent la pluie. Si avant le lever 4
les nuages se pelotonnent, ils indiquent un violent orage; si repoussés du levant ils vont vers
le couchant, le beau temps. Si les nuages cernent
le soleil, moins ils laisseront de lumière plus la
tempête sera forte; s'ils forment un double cercle
elle sera plus terrible encore; si cela arrive au
lever de manière que les nuages rougissent, c'est
l'indice d'une tempête très-grande; si les nuages

rendi, oleas tractandi jus dabit, afflatuque nutritium exercebit.

6 Quarta a septemtrione linea, eadem Austro ab exortiva parte proxima, brumalem habebit exortum, ventumque Vulturnum, Eurum Græcis dictum, sicciorem et ipsum, tepidioremque. In hunc apiaria et vineæ Italiæ, Galliarumque, spectare debent. Ex adverso Vulturni flabit Corus ab occasu solstitiali et occidentali latere septemtrionis, Græcis dictus Argestes, ex frigidissimis et ipse, sicut omnes qui a septemtrionis parte spirant. Hic et grandines infert, cavendus et ipse, non secus ac septemtrio. Vulturnus si a serena cæli parte cœperit flare, non durabit in noctem : at Subsolanus in majorem partem noctis extenditur. Quisquis erit ventus, si fervidus sentietur, pluribus diebus permanebit. Aquilonem prænuntiat terra siccescens repente, Austrum humescens rore occulto.

1 LXXVIII. (XXXV.) Etenim prædicta ventorum ratione, ne sæpius eadem dicantur, transire convenit ad reliqua tempestatum præsagia, quoniam et hoc placuisse Virgilio magnopere video. Siquidem in ipsa messe sæpe concurrere prælia ventorum damnosa imperitis refert. Tradunt eumdem Democritum, metente fratre ejus Damaso ardentissimo æstu, orasse, ut reliquæ segeti parceret, raperetque desecta sub tectum, paucis mox horis sævo imbre
vaticinatione approbata. Qui immo et arundinem non nisi
impendente pluvia seri jubent, et fruges insequuturo
imbre. Quamobrem et hæc breviter attingemus, scrutati
maxime pertinentia : primumque a sole capiemus præsagia. 2
Purus oriens, atque non fervens, serenum diem nuntiat:
at hibernam pallidus grandinem. Si et occidit pridie serenus, et oritur, tanto certior fides serenitatis. Concavus
oriens pluvias prædicit : idem ventos, quum ante exorientem eum nubes rubescunt : quod si et nigræ rubentibus intervenerint, et pluvias. Quum orientis atque occidentis radii rubent, coire pluvias. Si circa occidentem
rubescunt nubes, serenitatem futuræ diei spondent. Si in 3
exortu spargentur partim ad Austrum, partim ad Aquilonem, pura circa eum serenitas sit licet, pluviam tamen
ventosque significabunt. Si in ortu aut in occasu contracti
cernentur radii, imbrem. Si in occasu ejus pluet, aut
radii in se nubem trahent, asperam in proximum diem
tempestatem significabunt. Quum oriente radii non illustres
eminebunt, quamvis circumdati nube non sint, pluviam
portendent. Si ante exortum nubes globabuntur, hiemem 4
asperam denuntiabunt. Si ab ortu repellentur, et ad
occasum abibunt, serenitatem. Si nubes solem circumcludent, quanto minus luminis relinquent, tanto turbidior
tempestas erit : si vero etiam duplex orbis fuerit, eo

s'appuient sur le soleil sans l'environner, ils présagent le vent du côté où ils sont, et en outre de
5 la pluie, s'ils sont au midi. Si, à son lever, le soleil est entouré d'un cercle, il y aura du vent du côté où le cercle s'ouvrira; si le cercle s'évanouit également, il indique du beau temps. Si à son lever le soleil prolonge au loin des rayons à travers les nuages, et que le milieu soit vide, ce sera de la pluie; si les rayons se montrent avant le lever, de l'eau et du vent. S'il y a un cercle blanc à son coucher, légère tempête pour la nuit; s'il y a un nuage, tempête plus violente; si le soleil paraît blanc lui-même, il y aura du vent; si le cercle est noir, grand vent du côté où le cercle s'ouvrira.

1 LXXIX. De droit viennent ensuite les présages de la lune. L'Égypte observe surtout le quatrième jour de la lune. Si elle se lève resplendissante d'une lumière pure, on pense qu'on aura du beau temps; si elle est rouge, du vent; si elle est noire, de la pluie. Au cinquième jour les cornes du croissant annoncent toujours, émoussées, de la pluie; droites et aiguës, du vent, surtout au quatrième jour. Allongée en une pointe roide, la corne septentrionale présage le vent du nord, la corne inférieure le vent du midi; droites toutes deux, elles présagent une nuit venteuse. Si au quatrième jour elle est entourée d'un cercle rutilant, elle avertit qu'il y aura vents et pluies. On
2 lit dans Varron ce qui suit : Si au quatrième jour la lune a les cornes droites, elle présage une grande tempête en mer, à moins qu'elle n'ait autour d'elle une couronne, et que cette couronne ne soit nette; car ce signe annonce qu'il n'y aura pas d'orage avant la pleine lune. Si dans son plein la moitié du disque est claire, c'est l'annonce de jours sereins; si elle est rouge, de vents; si elle est noirâtre, de pluies. Si un brouillard 3
environne le disque nuageux, on aura du vent du côté où le cercle se rompra; si le cercle est double la tempête sera plus forte, et encore plus si les cercles sont au nombre de trois, ou noirs, interrompus et disjoints. Si la nouvelle lune se lève avec la corne supérieure noirâtre, il y aura des pluies au décours; si c'est la corne inférieure, avant la pleine lune; si cette noirceur est au milieu, pendant la pleine lune. Si, pleine, elle est entourée d'un cercle, elle annonce du vent du côté où ce cercle sera le plus brillant; une tempête terrible si dans le lever les cornes du croissant sont grosses. Si, le Favonius soufflant, elle ne se montre pas avant le quatrième jour, elle sera orageuse pendant tout le mois. Si au seizième 4
jour elle paraît très-enflammée, c'est un présage de tempêtes violentes. Il y a encore huit époques de la lune où elle fait certains angles avec le soleil; la plupart n'en observent les présages qu'entre ces époques; ce sont le troisième jour, le septième, le onzième, le quinzième, le dix-neuvième, le vingt-troisième, le vingt-septième, et le jour de la conjonction.

LXXX. Au troisième rang doit être placée 1
l'observation des étoiles. On en voit parfois courir çà et là (II, 6 et 36), et des vents surviennent aussitôt du côté où ce présage s'est montré. Quand le ciel tout entier est également resplendissant aux époques que nous avons indiquées (XVIII, 59, 2), c'est l'annonce d'un automne serein et froid. Si le printemps et l'été n'ont point passé sans quelques pluies, l'automne qui suivra sera beau, couvert, et peu venteux. La sérénité de l'automne 2

atrocior. Quod si in exortu fiet, ita ut rubescant nubes, maxima ostendetur tempestas. Si non ambibunt, sed incumbent, a quocumque vento fuerint, eum portendent.
5 Si a meridie, et imbrem. Si oriens cingetur orbe, ex qua parte is se aperit, exspectetur ventus. Si totus defluxerit æqualiter, serenitatem dabit : si in exortu longe radios per nubes porriget, et medius erit inanis, pluviam significabit. Si ante ortum radii se ostendent, aquam et ventum. Si circa occidentem candidus circulus erit, noctis levem tempestatem : si nebula, vehementiorem : si candente sole, ventum : si ater circulus fuerit, ex qua regione is ruperit se, ventum magnum.

1 LXXIX. Proxima sint jure lunæ præsagia. Quartam eam maxime observat Ægyptus. Si splendens exorta puro nitore fulsit, serenitatem; si rubicunda, ventos; si nigra, pluvias portendere creditur. In quinta cornua ejus obtusa, pluviam: erecta et infesta ventos semper significant : quarta tamen maxime. Cornu ejus septemtrionale acuminatum atque rigidum, illum præsagit ventum : inferius, Austrum : utraque recta, noctem ventosam. Si quartam orbis rutilus cingit, ventos et imbres præmonebit. Apud Varronem ita est :
2 Si quarto die luna erit directa, magnam tempestatem in mari præsagiet, nisi si coronam circa se habebit, et eam sinceram : quoniam illo modo non ante plenam lunam hiematurum ostendit. Si plenilunio per dimidium pura erit, dies serenos significabit : si rutila, ventos : nigrescens, imbres. Si caligo orbis nubem incluserit, ventos, qua se ru- 3
perit : si gemini orbes cinxerint, majorem tempestatem. Et magis, si tres erunt, aut nigri, interrupti atque distracti. Nascens luna, si cornu superiore obatro surget, pluvias decrescens dabit : si inferiore, ante plenilunium : si in media nigritia illa fuerit, imbrem in plenilunio. Si plena circa se habebit orbem, ex qua parte is maxime splendebit, ex ea ventum ostendet. Si in ortu cornua crassiora fuerint, horridam tempestatem. Si ante quartam non apparuerit, vento Favonio flante, hiemalis toto mense erit. Si decimo 4
sexto vehementius flammea apparuerit, asperas tempestates præsagiet. Sunt et ipsius lunæ octo articuli, quoties in angulos solis incidit, plerisque inter eos tantum observantibus præsagia ejus, hoc est, tertia, septima, undecima, decima quinta, decima nona, vigesima tertia, vigesima septima, et interlunium.

LXXX. Tertio loco stellarum observationem esse opor- 1
tet. Discurrere eæ videntur interdum, ventique protinus sequuntur, in quorum parte ita præsagivere. Cælum quum æqualiter totum erit splendidum, articulis temporum, quos proposuimus, autumnum serenum præsagibunt, et frigidum. Si ver et æstas non sine riguo aliquo transierint, autumnum serenum et densum, minusque ventosum facient. Autumni serenitas ventosam hiemem facit. Quum re- 2

annonce un hiver venteux. Quand l'éclat des étoiles s'obscurcit soudainement, et cela sans nuage ni brouillard, c'est l'annonce de pluies ou de tempêtes violentes. Si l'on voit voltiger de nombreuses étoiles, laissant une traînée blanchissante, elles présagent du vent dans cette direction. Si elles courent dans le même sens, les vents seront constants; inconstants, si elles courent dans des directions différentes. Si des cercles renferment quelqu'une des planètes, de la pluie
3 viendra. Il y a dans le signe de l'Écrevisse deux petites étoiles, nommées les Anons; le petit espace qui les sépare est occupé par un petit nuage qu'on appelle la Crèche : quand par un ciel serein ce nuage cesse d'être visible, c'est le présage d'une tempête violente. Si des deux étoiles la septentrionale est dérobée par le brouillard, le vent du midi sévit; l'Aquilon, si c'est la méridionale. Un arc-en-ciel double annonce la pluie; après la pluie, un beau temps qui n'est pas aussi assuré. De nouveaux cercles autour de quelques astres présagent la pluie.

1 LXXXI. Lorsqu'en été il a tonné plus qu'il n'a éclairé, c'est l'annonce du vent du côté où il tonne; de pluie, au contraire, s'il y a eu moins de tonnerres que d'éclairs. Quand par un ciel serein il éclaire et il tonne, cela présage du mauvais temps. L'orage sera horrible si les éclairs partent des quatre parties du ciel. Quand il éclaire seulement du côté de l'Aquilon, c'est un présage de pluie pour le lendemain. Quand il éclaire du côté du septentrion, c'est le présage du vent du nord. Quand par une nuit sereine il éclaire du côté du vent du sud, ou du Corus ou du Favonius, il y aura du vent et de la pluie de ces côtés. Le tonnerre du matin indique le vent, le tonnerre du midi la pluie.

LXXXII. Quand par un ciel serein on voit les 1
nuages se mouvoir, on doit attendre le vent du côté, quel qu'il soit, où les nuages se meuvent; s'ils s'agglomèrent en un seul point, l'approche du soleil les dispersera. Si cela arrive du côté de l'Aquilon, c'est présage de vent; si du côté du midi, c'est présage de pluie. Au coucher du soleil, si les nuages s'écartant à droite et à gauche de cet astre se répandent dans le ciel, ils annoncent une tempête. Très-noirs du côté du levant, ils menacent de pluie pour la nuit; du côté du couchant, pour le lendemain. Si les nuages se répandent en grande quantité du côté du levant comme des flocons de laine, c'est un présage de pluie pour trois jours. Quand les nuages s'arrêtent sur le sommet des montagnes, c'est signe de mauvais temps; si les sommets des montagnes s'éclaircissent, c'est signe de beau temps. Un nuage chargé et blanchâtre, qu'on appelle tempête blanche, annonce la grêle. Un nuage isolé, bien que petit, même dans un ciel serein, annonce un vent orageux.

LXXXIII. Les nuages descendant du haut des 1
monts, ou tombant du haut du ciel, ou s'arrêtant dans les vallées, annoncent du beau temps.

LXXXIV. Après viennent les pronostics tirés des 1
feux qu'on a sur terre : pâles et faisant du bruit, ils annoncent les tempêtes; les champignons qui se forment aux lampes annoncent la pluie; si la flamme est flexueuse et vacillante, c'est l'indice de vent : il en est de même quand les lampes s'éteignent d'elles-mêmes ou s'allument difficilement; il en est de même encore quand il s'y forme des amas d'étincelles pendantes, ou quand le charbon adhère aux vases qu'on retire du feu, ou quand le feu couvert écarte la cendre chaude ou

pente stellarum fulgor obscuratur, et id neque nubilo, neque caligine, pluvia aut graves denuntiantur tempestates. Si volitare plures stellæ videbuntur, quo ferantur albescentes, ventos ex iis partibus nuntiabunt. Aut si cursitabunt, certos : si id pluribus partibus fiet, inconstantes ventos effundent. Si stellarum errantium aliquam orbes incluserint,
3 imbres. Sunt in signo Cancri duæ stellæ parvæ, Aselli appellatæ, exiguum inter illas spatium obtinente nubecula, quam Præsepia appellant. Hæc quum cælo sereno apparere desierit, atrox hiems sequitur. Si alteram earum Aquiloniam caligo abstulit, Auster sævit : si Austrinam, Aquilo. Arcus quum sunt duplices, pluvias nuntiant : a pluviis, serenitatem non perinde certam : circuli novi circa sidera aliqua, pluviam.

1 LXXXI. Quum æstate vehementius tonuit quam fulsit, ventos ex ea parte denuntiat : contra si minus tonuit, imbrem. Quum sereno cælo fulgetræ erunt et tonitrua, abhiemabit. Atrocissime autem, quum ex omnibus quatuor partibus cæli fulgurabit. Quum ab Aquilone tantum, in posterum diem aquam portendit. Quum a septemtrione, ventum eum. Quum ab Austro, vel Coro, aut Favonio, nocte serena fulguraverit, ventum et imbrem ex iisdem regionibus demonstrabit. Tonitrua matutina ventum significant, imbrem meridiana.

LXXXII. Nubes quum sereno cælo feruntur, a quacum- 1
que parte id fiet, exspectentur venti : si eodem loco globabuntur, appropinquante sole discutientur. Et hoc si ab Aquilone fiat, ventos : si ab Austro, imbres portendent. Sole occidente si ex utraque parte ejus cælum petent, tempestatem significabunt. Vehementius atræ ab oriente, in noctem aquam minantur : ab occidente, in posterum diem. Si nubes, ut vellera lanæ, spargentur multæ ab oriente, aquam in triduum præsagient. Quum in cacuminibus montium nubes consident, hiemabit. Si cacumina pura fient, disserenabit. Nube gravida candicante, quod vocant tempestatem albam, grando imminebit. Cælo quamvis sereno nubecula quamvis parva ventum procellosum dabit.

LXXXIII. Nebulæ e montibus descendentes, aut cælo 1
cadentes vel in vallibus sidentes, serenitatem promittunt.

LXXXIV. Ab his terreni ignes proxime significant : pal- 1
lidi namque, murmurantesque, tempestatum nuntii sentiuntur : pluviæ etiam in lucernis fungi. Si flexuose volitet flamma, ventum; et lumina, quum ex sese flammas elidunt, aut vix accenduntur. Item quum in eo pendentes coacervan-

lance des étincelles, ou quand la cendre se concrète dans le foyer et quand le charbon jette un vif éclat.

1 LXXXV. Il est aussi des présages tirés des eaux : si la mer tranquille dans le port suspend son mouvement et murmure au dedans d'elle-même, c'est présage de vent; si elle murmure par intervalles, c'est présage de mauvais temps et de pluie. Si les rivages et les côtes retentissent par une mer tranquille, cela annonce une tempête violente. Il en est de même du bruit que la mer tranquille fait entendre, de son écume qui se disperse, ou du bouillonnement de l'eau. Les poumons de mer (téthye ou méduse?) nageant sur les flots annoncent du mauvais temps pour plusieurs jours. Souvent encore la mer se gonfle en silence, et, plus soulevée que par les souffles ordinaires, elle indique que déjà les vents la travaillent à l'intérieur.

1 LXXXVI. Les bruits des montagnes et les mugissements des forêts fournissent des présages, ainsi que les feuilles qui frémissent sans que l'on sente un souffle dans l'air, ainsi que la bourre du peuplier et de l'épine qui voltige, ainsi que les plumes qui nagent sur les eaux. Dans les campagnes même la tempête est annoncée par le fracas qui la précède, et le ciel grondant fournit un pronostic qui n'est pas équivoque.

1 LXXXVII. Les animaux donnent aussi des présages. Les dauphins folâtrant sur la mer tranquille annoncent du vent du côté d'où ils viennent. Quand ils jettent de l'eau par une mer agitée, ils annoncent le calme. Le calmar qui voltige, les coquillages qui s'attachent, les hérissons de mer qui se fixent avec leurs piquants (IX, 51), ou qui se lestent avec du sable, sont des signes de tempête. Même pronostic quand les grenouilles coassent plus qu'à l'ordinaire, et quand les foulques font entendre leurs cris dès le matin. Les plongeons et les canards nettoyant leurs plumes avec le bec présagent le vent, ainsi que les autres oiseaux aquatiques qui courent en troupes, que les grues qui gagnent à la hâte l'intérieur des terres, que les plongeons qui s'enfuient loin de la mer et des étangs. Les grues volant 2 silencieusement au haut des airs annoncent le beau temps, ainsi que la chouette qui crie pendant la pluie; mais si elle crie par un temps serein, elle annonce de la tempête. Les corbeaux qui croassent avec une espèce de gloussement et qui se secouent annoncent le vent, s'ils font cela sans interruption; si leurs cris sont entrecoupés, ils annoncent de la pluie avec du vent. Les choucas se retirant tardivement après la pâture annoncent le mauvais temps, ainsi que les oiseaux blancs quand ils se réunissent en troupes, et les oiseaux de terre quand ils vont crier contre l'eau et arrosent leurs plumes, principalement la corneille; ainsi que l'hirondelle rasant l'eau de si pres qu'elle la frappe de son aile, que les oiseaux qui perchent quand ils se réfugient dans leur nid (48), que les oies quand elles nous assourdissent de clameurs continuelles, et que le héron quand il reste triste au milieu des sables.

LXXXVIII. Il n'est pas étonnant sans doute 1 que les oiseaux aquatiques, et, en général, que les oiseaux perçoivent les présages de l'air. Les troupeaux bondissant et folâtrant avec une allégresse grossière fournissent aussi un pronostic du temps. Il en est de même des bœufs qui flairent le ciel et qui se lèchent à contre-poil; des pourceaux fangeux éparpillant les bottes de foin qui ne leur sont pas destinées; des fourmis qui contre leur naturel se tiennent oisives et renfermées, ou qui se hâtent et apportent leurs œufs;

tur scintillæ : vel quum tollentibus ollas carbo adhærescit : aut quum contectus ignis e se favillam discutit, scintillamve emittit : vel quum cinis in foco concrescit, et quum carbo vehementer perlucet.

1 LXXXV. Est et aquarum significatio. Mare si tranquillum in portu a cursu stabit, et murmuraverit intra se, ventum prædicit. Si identidem, et hiemem et imbrem. Littora ripæque si resonabunt tranquillo, asperam tempestatem : item maris ipsius tranquillo sonitus, spumæve dispersæ, aut aquæ bullantes. Pulmones marini in pelago, plurium dierum hiemem portendunt. Sæpe et silentio intumescit, flatuque altius solito jam intra se esse ventos fatetur.

1 LXXXVI. Equidem et montium sonitus, nemorumque mugitus prædicunt : et sine aura, quæ sentiatur, folia ludentia. Lanugo populi, aut spinæ, volitans; aquisque pluma innatans. Atque etiam in campis tempestatem venturam præcedens suus fragor : cæli quidem murmur non dubiam habet significationem.

1 LXXXVII. Præsagiunt et animalia. Delphini tranquillo mari lascivientes, flatum, ex qua veniunt parte : item spargentes aquam turbato, tranquillitatem. Loligo volitans, conchæ adhærescentes, echini affigentes sese, aut arena saburrantes, tempestatis signa sunt. Ranæ quoque ultra solitum vocales. Et fulicæ matutino clangore. Item mergi, anatesque, pennas rostro purgantes, ventum; cæteræque aquaticæ aves concursantes : grues in mediterranea festinantes : mergi maria aut stagna fugientes. Grues silentio 2 per sublime volantes, serenitatem : sic noctua in imbre garrula : at sereno, tempestatem ; corvique singultu quodam latrantes, seque concutientes, si continuabunt, ventos : si vero carptim vocem resorbebunt, ventosum imbrem. Graculi sero a pabulis recedentes, hiemem. Et albæ aves, quum congregabuntur. Et quum terrestres volucres contra aquam clangores dabunt, perfundentes sese; sed maxime cornix. Hirundo tam juxta aquam volitans, ut penna sæpe percutiat : quæque in arboribus habitant, fugitantes in nidos suos : et anseres continuo clangore intempestivi. Ardea in mediis arenis tristis.

LXXXVIII. Nec mirum, aquaticas, aut in totum volu- 1 cres præsagia aeris sentire. Pecora exsultantia, et indecora lascivia ludentia, eamdem significationem habent. Et boves cælum olfactantes, seque lambentes, contra pilum; turpesque porci alienos sibi manipulos feni lacerantes; segniterque et contra industriam suam absconditæ formicæ,

et des vers de terre qui sortent de leurs trous.

1 LXXXIX. Il est certain que le trèfle aussi se hérisse et dresse ses feuilles à l'approche de la tempête.

XC. Enfin, dans les repas et sur nos tables, les plats où l'on met de la viande, venant à suer et laissant la sueur sur les plateaux, présagent de violentes tempêtes. 1

vel concursantes, aut ova progerentes. Item vermes terreni erumpentes.

1 LXXXIX. Trifolium quoque inhorrescere, et folia contra tempestatem subrigere certum est.

XC. Necnon et in conviviis mensisque nostris, vasa quibus esculentum additur, sudorem repositoriis linquentia, diras tempestates prænuntiant. 1

NOTES DU DIX-HUITIÈME LIVRE.

(1) Accedit intus Edit. Princeps, Brotier. — Intus accendit Vulg. — De plus j'ai changé la ponctuation, qui est ainsi dans Vulg. : defensæ. Quoniam tamen ipsa materia intus accendit ad reputationem ejusdem parientis et noxia, nostris eam, etc.

(2) Exustioni Edit. Princeps, Brotier. — Æstuationi Vulg.

(3) On pense que sortir du fourreau, pour le blé, c'est sortir de la gaîne des feuilles, peu après avoir levé (en février); et entrer dans le fourreau, c'est former l'épi (en mai).

(4) Avant l'an 556 de Rome le denier d'argent valait 10 as; après cette époque il en valut 16. Le denier d'argent depuis la première guerre punique eut une même valeur : on en tailla toujours jusqu'à la fin de la république 84 à la livre. Avant la première guerre punique on ne sait quel était le poids du denier d'argent. Il en résulte qu'avant cette époque on ignore quelle est la valeur de l'as par rapport au denier, et qu'après cette époque l'as, quel qu'en fût le poids (car il fut progressivement réduit), valut, suivant le siècle, ou la dixième partie (soit 8 centimes) du denier, ou la seizième (soit 5 centimes).

(5) On avait dans l'ancien français l'exact équivalent du mot *viator;* c'est le *voyer,* qui figure dans les romans de chevalerie comme l'exécuteur des ordres des princes.

(6) Sequeremur Edit. Princeps, Brotier. — Sequentes Vulg.

(7) In grege Cod. Reg. II. — Ingrate Vulg.

(8) Existimetur Editt. Vet., Sillig. — Æstimetur Vulg.

(9) Male sit Cod. Reg. II. — Malæ sint Vulg.

(10) M. Fée pense que le mil (milium) est le panicum italicum, et le panic (panicum) le panicum miliaceum; le premier étant le κέγχρος des Grecs, le second le μέλινος de Théophraste, l'ἔλυμος ou μελίνη de Dioscoride. M. Fraas (*Synopsis*, p. 310), au contraire, identifie le premier avec le panicum miliaceum, et le second avec l'holcus sorgho : une de ses raisons est qu'aujourd'hui, en Grèce, on ne rencontre pas le panicum italicum, tandis qu'on y trouve le panicum miliaceum.

(11) D'après M. Fée, ce mil indien dont parle Pline est l'holcus sorgho, L. D'après M. Fraas, il est probable que c'est le maïs; voyez ses remarques à ce sujet, *ib.*, p. 312. Si l'holcus sorgho se trouvait déjà dans Théophraste, il faudrait renoncer à le voir dans ce mil indien, dont Pline ne fait remonter l'importation en Italie qu'à une dizaine d'années. Le maïs a été, à la vérité, trouvé en Amérique; mais il n'est pas impossible que le maïs ait aussi pénétré dans l'occident par l'Asie; du moins les noms qu'il porte, ἀραβοσῖτι en grec moderne (blé d'Arabie), blé de Turquie en Sicile, en France, sembleraient indiquer une telle origine.

(12) Le procédé pour faire la tisane est de mettre une partie d'orge mondé dans dix parties d'eau; faire bouillir jusqu'à ce que l'orge se gonfle; ajouter une très-petite quantité de vinaigre, puis un peu d'huile : quand la cuisson est complète, saler.

(13) Candore, virtute, pondere Chiffl. — Candor est, et sine virtute, sine pondere Vulg.

(14) Le boisseau valait litres 8,64; et l'as, 5 centimes.

(15) L'horminum paraît être une labiée ou plutôt une légumineuse; on ne sait laquelle.

(16) Italiæ Vet. Dalech. — Italiam Vulg.

(17) Graneam Colbert. II, et Cato, cap. LXXXVI. — Granum Vulg.

(18) Ocinum Codd. Regg. ap. Brot. — Ocymum Vulg.

(19) Seri Vulg. — Sarriri Pintianus. — Cette conjecture de Pintianus, recommandée aussi par Hardouin, est confirmée par un ms. où on lit *sarri*.

(20) On ne sait ce qu'est cette herbe blanche.

(21) Pline paraît avoir ici encore fait une méprise : Théophraste, *De causis*, IV, 14, dit : Μαρτυρεῖ καὶ τὸ περὶ Φιλίππους συμβαῖνον περὶ τοὺς κυάμους· ἐκεῖ γὰρ σφόδρα ψυχρὸν πνεῦμα· καὶ ἀτεράμονές τινες γίνονται. Pline a pris ἀτεράμονες, de *difficile cuisson*, pour un nom de plante, bien que Théophraste dise que près de Philippes un vent froid rend les fèves difficiles à cuire. Cependant Hardouin défend Pline de cette méprise, qui semble très-probable, en disant que Théophraste ne parle pas du sol maigre ni de la plante téramnon, et qu'ainsi Pline a puisé sans doute à une autre source.

(22) Columelle (II, 12), à qui Pline emprunte ceci, dit qu'en sarclant la fève trois fois on obtient que l'écorce soit très-petite; de sorte que mondée elle remplit presque la mesure qu'elle remplissait avant d'être mondée.

(23) Fertilitas Vet. Dalech. — Exilitas Vulg.

(24) Solo : ternis fere millibus passuum in omnem partem fons abundat Vulg. — J'ai changé la ponctuation.

(25) La charretée contenait quatre-vingts muids; le muid, 8 litres 64.

(26) Le texte paraît altéré; Columelle, qui a fourni ce passage à Pline, dit (II, 15) que cette quantité de fumier (une charretée par tête de menu bétail, dix charretées par tête de gros bétail) doit être faite en trente jours. Il n'est pas question de *denier*. Il faut peut-être lire *tricesimo die*, au lieu de *denario*.

(27) Terra nuda et sicca Vulg. — Nuda om. Edit. Princeps.

(28) Rusticæ Cod. Tolet. — Rusticæ om. Vulg.

(29) Ce passage porte à croire que les auteurs dont Pline s'était servi pour composer chacun des livres de son ouvrage avaient été placés en tête du livre auquel ils se rapportaient. Les éditions mettent cette liste d'auteurs à la suite de la table de chaque livre, dans la table générale dressée par Pline lui-même.

(30) Il est probable, comme le veulent Pintianus et Hardouin, qu'il y a ici une lacune, où aurait été indiquée la décroissance des jours. Hardouin remplit ainsi cette lacune : Et inde minuitur diebus XCII, horis duodecim; *puis le jour décroît, pendant* 92 *jours*, 12 *heures*.

(31) J'ai ajouté *non* entre parenthèses, quoique aucun ms. ne donne la négation. Mais elle me paraît exigée par la phrase de Xénophon : Ἐπειδὰν γὰρ ὁ μετοπωρινὸς χρόνος ἔλθῃ, πάντες που οἱ ἄνθρωποι πρὸς τὸν θεὸν ἀποβλέπουσιν, ὁπότε βρέξας τὴν γῆν ἀφήσει αὐτοὺς σπείρειν. « A l'arrivée de l'automne, tous les hommes tournent les yeux vers le dieu pour le temps où, ayant humecté la terre, il leur permettra de faire les semailles. » La négation *non* aura été sautée à cause du voisinage de la syllabe *on*, qui termine le nom *Xenophon*.

(32) Serito silvestre, quod in miro usu Vulg. — Quod om. Cod. Reg. II. — Quod me paraît devoir être omis. Dès lors il faut changer la ponctuation, comme j'ai fait.

(33) *Voy.* livre XV, note 14.

(34) On ne sait ce qu'est le mimmulus.

(35) *Voy.* livre XV, note 14.

(36) Planius Cod. Tolet. — Plenius Vulg.

(37) Mercem Cod. Tolet. — Mercedem Vulg

(38) De l'équinoxe du printemps au 7 des calendes de mai il y a plus de 19 jours. Aussi les critiques ont proposé de lire undetriginta, vingt-neuf.

(39) Il est très-difficile de déterminer le sens de cette phrase de Pline : le sens naturel, c'est que nécessairement la Canicule, c'est-à-dire Procyon, se couche avant le Chien. Mais alors Pline a commis une grossière erreur : Procyon se lève héliaquement avant le Chien, mais se couche héliaquement après le Chien. Il faudrait donc admettre que Pline a confondu ces deux faits, et que, entraîné par le nom d'Avant-chien (πρὸ κύων), il a cru que cette constellation se couchait et se levait héliaquement avant le Chien. Hardouin, que cette difficulté a frappé, a essayé de la lever en disant que *prœoccidere* signifie *sacrifier*, et *caniculam, une petite chienne*. Il cite en effet plusieurs autorités montrant qu'il se faisait à Sirius, c'est-à-dire, à la constellation du Chien, lors des Rubigalia, le sacrifice d'un chien (Festus, v. *Catularia* et in Fragm. p. 93; Ovide, *Fast.* V, v. 939; Columelle, *De cultu hortorum*, X). Si Hardouin, que j'ai suivi, a raison, il faut convenir que Pline s'est exprimé comme s'il voulait induire ses lecteurs en erreur.

(40) Julii Edit. Princeps, Brotier. — Junii Vulg.

(41) L'oiseau parra est sans doute le même que le vitiparra, X, 50; Hardouin veut que ce soit le même que l'œnanthe, X, 45. On indique pour synonyme moderne le moteux ou cul-blanc.

(42) Chlorionem Cod. Tolet. — Vireonem Vulg. — Le loriot se montre en été; *voy.* X, 45.

(43) Caton ne parle pas de la craie, Virgile ne parle pas de la lie d'huile; il y a dans le texte de Pline ou lapsus de mémoire ou erreur de copiste.

(44) Nonas Vet. Dalech. — Kalendas Vulg.

(45) Nonas Vet. Dalech. — Kalendas Vulg.

(46) Noctis Cod. Reg. II. — Noctis om. Vulg.

(47) On ne voit où Pline a dit cela; en conséquence Hardouin pense qu'il faudrait lire : *Sit prædictum, sachez*, au lieu de *supra dictum*.

(48) Nidos suos Vet. Dalech. — Nidis suis Vulg.

✽✽

LIVRE XIX.

1 I. La connaissance des constellations et des saisons a été enseignée d'une façon facile même pour les ignorants, et exempte d'incertitude; et pour qui sait comprendre, les campagnes ne servent pas moins à l'observation du ciel (XVIII, 67) que la science astronomique à la culture des campagnes. Beaucoup d'auteurs ont passé immédiatement du soin des champs à celui des jardins. Pour nous, il ne nous paraît pas à propos
2 d'en venir de suite à ce sujet : nous sommes surpris que des hommes instruits, qui attachaient à la connaissance de ces matières leur gloire dans la science, aient omis tant d'objets, ne faisant aucune mention de végétaux sauvages ou cultivés, dont beaucoup passent, dans les usages de la vie, pour plus importants et plus précieux même que les céréales. Et pour commencer par les utilités reconnues, par celles qui s'étendent non-seulement sur les continents, mais encore sur les mers, parlons du lin, qu'on sème, et qu'on ne peut classer ni parmi les céréales ni
3 parmi les plantes des jardins. Mais où, dans les choses de la vie, ne figure-t-il pas? et où trouver une merveille plus grande? Il y a une herbe qui rapproche l'Égypte de l'Italie, à tel point que Galérius et Balbillus (1), tous deux préfets d'Égypte, sont arrivés du détroit de Sicile à Alexandrie, le premier le septième jour, le second le sixième; et que, l'été dernier, Valérius Marianus, sénateur prétorien, y est allé de Putéoles en neuf jours, avec un vent très-faible! Il y a une herbe qui en sept jours amène à Ostie de Gades, située près des colonnes d'Hercule, en quatre jours de l'Espagne citérieure, en trois jours de la province Narbonnaise, en deux jours de l'Afrique; traversée qu'a exécutée, même avec une brise très-faible, C. Flavius, lieutenant du proconsul Vibius Crispus! Audace de l'homme, pleine de perversité! On sème quelque chose qui reçoive le vent et la tempête, et ce n'est pas assez d'être porté par les vagues seules! Que dis-je ? des voiles plus grandes que les vais- 4
seaux ne suffisent plus : bien que des arbres entiers soient exigés pour l'étendue des vergues, toutefois on ajoute, au-dessus d'elles, d'autres voiles, outre celles qui sont déployées à la proue et à la poupe, et l'on multiplie ainsi les provocations à la mort. Une graine si petite, une tige si grêle, si peu d'élévation au-dessus du sol, pour ce qui porte les continents l'un vers l'autre! Et encore, cette plante, on ne la tisse pas dans toute sa force; mais on la brise, on la broie, on la réduit à la mollesse de la laine : ce n'est qu'ainsi mutilée, et grâce à notre audace extrême, qu'elle arrive à cet emploi. Aucune exécration n'est suffisante contre l'inventeur, que nous avons nommé en son lieu (VII, 57), lui qui, non content que l'homme mourût sur la terre, voulut encore qu'il périt sans sépulture. Dans le livre précédent (XVIII, 76), nous aver- 5
tissions de se méfier des pluies et des vents, à cause des céréales et de nos aliments; mais

LIBER XIX.

1 I. Siderum quoque tempestatumque ratio, vel imperitis facili, atque indubitato modo monstrata est; vereque intelligentibus non minus conferunt rura deprehendendo cælo, quam sideralis scientia agro colendo. Proximam multi hortorum curam fecere : nobis non protinus trans-
2 ire ad ista tempestivum videtur; miramurque quosdam scientiæ gratia, eruditionis suæ gloriam ex his petentes tam multa præteriisse, nulla mentione habita tot rerum sponte curave provenientium, præsertim quum plerisque earum, pretio usuque vitæ, major etiam, quam frugibus, perhibeatur auctoritas. Atque ut a confessis ordiamur utilitatibus, quæque non solum terras omnes, verum etiam maria replevere; seritur, ac dici neque inter fruges, ne-
3 que inter hortensia potest, linum. Sed in qua non occurret vitæ parte, quodve miraculum majus, herbam esse quæ admoveat Ægyptum Italiæ; in tantum, ut Galerius a freto Siciliæ Alexandriam septima die pervenerit, Balbillus sexta, ambo præfecti : æstate vero proxima Valerius Marianus ex prætoriis senatoribus, a Puteolis nono die lenissimo flatu? Herbam esse, quæ Gades ad Herculis columnas septimo die Ostiam afferat, et citeriorem Hispaniam quarto, provinciam Narbonensem tertio, Africam altero : quod etiam mollissimo flatu contigit C. Flavio, legato Vibii Crispi proconsulis? Audax vita, scelerum plena! aliquid seri, ut ventos procellasque recipiat : et parum esse fluctibus solis vehi. Jam vero nec vela satis esse ma- 4
jora navigiis. Sed quamvis amplitudini antennarum singulæ arbores sufficiant, super eas tamen addi velorum alia vela, præterque alia in proris, et alia in puppibus pandi, ac tot modis provocari mortem. Denique tam parvo semine nasci, quod orbem terrarum ultro citroque portet, tam gracili avena, tam non alte a tellure tolli, neque id viribus suis necti; sed fractum tusumque et in mollitiam lanæ coactum, injuria ac summa audacia, eo pervenire. Nulla exsecratio sufficit contra inventorem dictum suo loco a nobis : cui satis non fuit hominem in terra

voilà que la main de l'homme sème, que l'industrie ingénieuse de l'homme récolte ce qui, en mer, souhaitera le souffle de la brise. De plus, pour que nous reconnaissions que ce qui doit nous punir est favorisé, rien ne pousse plus facilement que le lin; et pour que nous comprenions que cette production se fait malgré la nature, il brûle les champs (XVII, 7) et détériore la terre elle-même.

1 II. (I.) Le lin se sème surtout dans les lieux sablonneux, et après un seul labour. Rien n'est plus hâtif. Semé au printemps, il s'arrache en été, et c'est encore un mal qu'il fait à la terre. Peut-être doit-on pardonner à l'Égypte de le semer, afin d'importer chez elle les marchandises de l'Arabie et de l'Inde. Mais quoi! les Gaules aussi sont estimées pour ce produit; ce n'est pas pour elles un empêchement suffisant [à la culture du lin] que d'être bornées par les montagnes qui les séparent de la mer [Méditerranée] (2), et d'avoir du côté de l'Océan pour limites ce qu'on appelle le vide! Les Cadurciens, les Calètes, les Rutènes, les Bituriges et les Morins, qu'on regarde comme placés aux derniers confins de la terre; que dis-je? les Gaules tout
2 entières, tissent des voiles. Déjà même nos ennemis de l'autre côté du Rhin en font autant; et l'étoffe de lin est la plus belle aux yeux de leurs femmes. A ce propos, ce que Varron rapporte me revient à l'esprit, à savoir, que dans la famille des Serauus un usage traditionnel défend aux femmes de porter des étoffes de lin. En Germanie, c'est enfouis et dans des souterrains que les ouvriers fabriquent ces étoffes. Il en est de même en Italie dans la contrée Alliane, entre le Pô et le Tésin, dont le lin, entre les espèces d'Europe, a le troisième rang, celui de Sétabis (III, 4) ayant le premier. Le second rang appartient, dans le voisinage de la contrée Alliane, au lin de Rétovium et à celui de Faventia, sur la
voie Émilienne. Les lins de Faventia sont pré- 3
férés, pour la blancheur, à ceux d'Allia, qui sont toujours d'un blanc moins pur. Les lins de Rétovium sont très-fins et très-forts, aussi blancs que ceux de Faventia; mais ils n'ont rien de lanugineux, ce qui est recherché des uns et déplaît aux autres. Le fil, très-solide, est presque aussi égal qu'un fil d'araignée; et il rend un son aigu, si vous voulez en faire l'épreuve avec les dents: aussi se vend-il le double des autres.

L'Espagne citérieure a aussi un lin d'une blan- 4
cheur excellente, due aux eaux du torrent qui baigne Tarragone (III, 4): la finesse en est merveilleuse; c'est là qu'on a établi les premières fabriques de carbases (toiles fines). De la même Espagne est venu depuis peu de temps en Italie le lin de Zoéla (III, 4), très-bon pour les toiles de chasse. Zoéla est une cité de la Gallice, et près de l'Océan. Le lin de Cumes en Campanie a de la réputation, pour les filets à prendre les poissons et les oiseaux; il sert aussi à fabriquer des toiles de chasse. Et, en effet, avec le lin nous ne dressons pas de moindres piéges à tous les animaux qu'à nous-mêmes. Mais les toiles de Cumes arrêtent les sangliers, et ces filets sont plus
puissants même que le tranchant du fer; nous 5
en avons vu de tellement fins, qu'avec leurs cordes ils passaient par l'anneau qu'on a au doigt, et qu'un seul homme portait de quoi enceindre une forêt, comme a fait, il y a peu de temps, Julius Lupus, qui est mort préfet d'Égypte; et cela n'est pas extrêmement mer-

5 mori, nisi periret et insepultus. At nos priore libro imbres et flatus cavendos, frugum causa victusque, præmonebamus. Ecce seritur hominis manu, metitur ejusdem hominis ingenio, quod ventos in mari optet. Præterea ut sciamus favisse pœnas, nihil gignitur facilius: ut sentiamus nolente id fieri natura, urit agrum, deterioremque etiam terram facit.

1 II. (I). Seritur sabulosis maxime, unoque sulco: nec magis festinat aliud. Vere satum æstate vellitur; et hanc quoque terræ injuriam facit. Ignoscat tamen aliquis Ægypto serenti, ut Arabiæ Indiæque merces importet: itane et Galliæ censentur hoc reditu? montesque mari oppositos esse non est satis, et a latere Oceani obstare ipsum quod vocant inane? Cadurci, Caleti, Ruteni, Bituriges, ultimique hominum existimati Morini, immo vero Gal-
2 liæ universæ vela texunt. Jam quidem et Transrhenani hostes: nec pulchriorem aliam vestem eorum feminæ novere. Qua admonitione succurrit, quod M. Varro tradit, in Seranorum familia gentilitium esse, feminas linea veste non uti. In Germania autem defossi atque sub terra id opus agunt. Similiter et in Italia regione Alliana inter Padum Ticinumque amnes, ubi a Setabi tertia in Europa lino palma: secundam enim in vicino Allianis capessunt Retovina, et in Æmilia via Faventina. Candore Allianis 3
semper crudis Faventina præferuntur: Retovinis tenuitas summa densitasque, candor æque ut Faventinis, sed lanugo nulla, quod apud alios gratiam, apud alios offensionem habet. Nervositas filo æqualior pæne quam araneis, tinnitusque, quum dente libeat experiri: ideo duplex, quam cæteris, pretium.

Et Hispania citerior habet splendorem lini præcipuum, 4
torrentis in quo politur natura, qui alluit Tarraconem. Et tenuitas mira, ibi primum carbasis repertis. Non dudum ex eadem Hispania Zoëlicum venit in Italiam, plagis utilissimum. Civitas ea Gallæciæ et Oceano propinqua. Est sua gloria et Cumano in Campania, ad piscium et alitum capturam. Eadem et plagis materia. Neque enim minores cunctis animalibus insidias, quam nobismetipsis lino tendimus. Sed Cumanæ plagæ concidunt apros, et
hi casses vel ferri aciem vincunt: vidimusque jam tantæ 5
tenuitatis, ut anulum hominis cum epidromis transirent, uno portante multitudinem qua saltus cingerentur (nec id maxime mirum, sed singula earum stamina centeno quinquageno filo constare): sicut paulo ante Julio Lupo, qui in præfectura Ægypti obiit. Mirentur hoc ignorantes in Ægyptii quondam regis, quem Amasim vocant, tho-

veilleux : ce qui l'est, c'est que chaque fil était composé de cent cinquante brins. On s'en étonnera si on ignore que la cuirasse d'un ancien roi d'Égypte, nommé Amasis, laquelle cuirasse se montre dans l'île de Rhodes en un temple de Minerve, est faite de fils composés chacun de trois cent soixante-cinq brins (VIII, 68); Mutianus, trois fois consul, a récemment publié à Rome qu'il avait lui-même vérifié le fait, et qu'il ne restait presque plus rien de cette cuirasse, grâce au dommage causé par les vérifications de ce genre. L'Italie estime aussi le lin des Péligniens, mais il n'est employé que par les foulons; aucun n'est plus blanc, ni plus semblable à la laine. Celui des Cadurciens (Cahors) est principalement recherché pour les matelas; les matelas sont une invention de la Gaule, ainsi que les lits rembourrés; l'usage de l'Italie [qui était de coucher sur la paille] se reconnait encore dans le mot stramentum (lit de paille).

6 Le lin d'Égypte est le moins fort de tous, et rapporte le plus; il y en a quatre espèces : le tanitique, le pélusiaque, le butique et le tentyritique; ce sont les noms des cantons où viennent ces espèces. La partie supérieure de l'Égypte, du côté de l'Arabie, produit un arbrisseau nommé par quelques-uns gossipion (XII, 21) (cotonnier), par la plupart xylon (bois); d'où l'on appelle xylines les étoffes qui en proviennent; il est petit, et il porte un fruit semblable à une noix barbue; l'intérieur contient un duvet que
7 l'on file : aucune étoffe n'est préférable à celle-là pour la blancheur et la souplesse; on en fait les vêtements favoris des prêtres d'Égypte. Il y a une quatrième espèce de lin qu'on nomme orchoménien; ce lin provient d'une sorte de roseau de marais (XVI, 66) (*arundo donax*); on n'emploie que la tête. L'Asie tire du genêt (XXIV, 40) un lin excellent pour les filets, qui durent longtemps à la pêche : pour le préparer, on fait macérer l'arbrisseau pendant dix jours. Les Éthiopiens et les Indiens tirent le lin d'un fruit semblable à nos pommes; les Arabes, de courges (*bombax pentandrum*) qui viennent, comme nous l'avons dit (XII, 21), sur des arbres.

III. Chez nous la maturité du lin se reconnait 1
à deux signes : la graine se gonfle, et il jaunit; alors on l'arrache; on en fait de petites bottes à remplir la main; on le fait sécher au soleil, debout, les racines tournées en haut le premier jour; puis pendant cinq autres jours les têtes des bottes sont appuyées les unes contre les autres, pour que la graine tombe au milieu. Cette graine 2
a des vertus médicamenteuses, et elle entre dans un certain mets rustique et très-doux, en usage dans l'Italie transpadane; mais depuis longtemps, d'ordinaire, on ne s'en sert que dans les sacrifices. Après la récolte du blé, les tiges du lin sont plongées dans une eau échauffée par le soleil, et tenues au fond à l'aide d'un poids; car rien n'est plus léger. On reconnait qu'elles sont suffisamment rouies quand l'écorce est devenue plus lâche; on les fait sécher au soleil comme précédemment, la tête en bas. Une fois sèches, on les bat sur une pierre, à l'aide du maillet destiné à cet usage. La partie la plus voisine de l'écorce se nomme étoupe; c'est un lin d'une qualité inférieure, et qui n'est guère propre qu'à faire des mèches de lampe. Toutefois, on sérance 3
l'étoupe avec un séran de fer, jusqu'à ce que toute l'écorce soit tombée. La partie intérieure donne plusieurs sortes, distinguées d'après leur blancheur et leur souplesse. Filer le lin est honorable, même pour les hommes. Les chenevottes s'emploient à chauffer les tourtières et les fours. C'est un art que de savoir sérancer le lin et

race, in Rhodiorum insula ostendi in templo Minervæ, CCCLXV filis singula fila constare : quod se expertum nuper Romæ prodidit Mutianus ter consul, parvasque jam reliquias ejus superesse hac experientium injuria. Italia et Pelignis etiamnum linis honorem habet, sed fullonum tantum in usu : nullum est candidius, lanæve similius; sicut in culcitis præcipuam gloriam Cadurci obtinent. Galliarum hoc, et tomenta pariter, inventum. Italiæ quidem mos etiam nunc durat in appellatione stramenti.

6 Ægyptio lino minimum firmitatis, plurimum lucri. Quatuor ibi genera : Taniticum, ac Pelusiacum, Buticum, Tentyriticum, cum regionum nominibus, in quibus nascuntur. Superior pars Ægypti in Arabiam vergens gignit fruticem, quem aliqui gossipion vocant, plures xylon, et ideo lina inde facta xylina. Parvus est, similemque barbatæ nucis defert fructum, cujus ex interiore bombyce
7 lanugo netur; nec ulla sunt eis candore mollitiave præferenda. Vestes inde sacerdotibus Ægypti gratissimæ. Quartum genus, Orchomenium appellant. Fit e palustri velut arundine, dumtaxat panicula ejus. Asia e genista facit lina ad retia præcipua, in piscando durantia, frutice madefacto denis diebus. Æthiopes, Indique e malis, Arabes cucurbitis, in arboribus, ut diximus, genitis.

III. Apud nos maturitas ejus duobus argumentis in- 1
telligitur, intumescente semine, aut colore flavescente. Tum evulsum, et in fasciculos manuales colligatum, siccatur in sole, pendens conversis superne radicibus uno die, mox quinque aliis, in contrarium inter se versis fascium cacuminibus, ut semen in medium cadat. Inter 2
medicamina huic vis, et in quodam rustico ac prædulci Italiæ Transpadanæ cibo, sed jam pridem sacrorum tantum gratia. Deinde post messem triticeam virgæ ipsæ merguntur in aquam solibus tepefactam, pondere aliquo depressæ : nulli enim levitas major. Maceratas indicio est membrana laxatior. Iterumque inversæ, ut prius, sole siccantur : mox arefactæ in saxo tunduntur stupario malleo. Quod proximum cortici fuit, stupa appellatur, deterioris lini, lucernarum fere luminibus aptior. Et ipsa ta- 3
men pectitur ferreis hamis, donec omnis membrana decorticetur. Medullæ numerosior distinctio, candore, mollitia. Linumque nere et viris decorum est. Cortices quoque decussi clibanis et furnis præbent usum. Ars

lui donner la dernière préparation. Cinquante livres de bottes doivent rendre quinze livres de lin peigné. Une fois filé, on l'assouplit de nouveau en le battant mouillé sur la pierre; tissu, on le frappe derechef avec des bâtons en forme de masse, d'autant meilleur qu'il est plus maltraité.

1 IV. On a inventé aussi un lin que la flamme ne consume pas; on le nomme lin vif, et nous en avons vu des nappes jetées dans le foyer ardent d'une salle à manger s'y nettoyer, et sortir plus éclatantes du feu qu'elles ne seraient sorties de l'eau. On en fabrique les linceuls royaux, qui séparent les cendres du corps de celles du bû-
2 cher. Cette substance vient dans des déserts brûlés par le soleil de l'Inde, où il ne tombe pas de pluie, au milieu de reptiles horribles; elle s'habitue là à résister à l'action du feu; elle est rare à trouver et difficile à tisser, parce qu'elle est courte; du reste, la couleur en est rousse; le feu la rend d'un blanc éclatant. Ceux qui la trouvent la vendent aussi cher que les plus belles perles; elle est appelée par les Grecs asbeste (XXXVII, 54), nom qui en indique les propriétés (ἄσβεστος, indestructible). Anaxilaüs prétend qu'un tissu de ce lin mis autour d'un arbre amortit le bruit des coups de la cognée, et qu'on l'abat sans que ce bruit soit entendu. L'asbeste occupe donc parmi les lins le premier rang dans tout l'univers; le second rang est donné au byssus, que les femmes recherchent avec tant de passion, et qui vient dans les environs d'Élis en Achaïe. Je trouve dans les auteurs qu'un scrupule de ce lin s'est vendu autrefois quatre deniers (3 fr., 28), c'est-à-dire au poids de l'or. Le duvet des toiles de lin, pris surtout aux voiles des navires, est en grand usage dans la médecine; la cendre en a les vertus de la cendre de tutie. Il y a parmi les pavots une espèce (XX, 79) qui donne aux étoffes de lin une extrême blancheur.

V. On a essayé aussi de teindre le lin, et de lui 1
faire prendre les folles couleurs de nos vêtements; cet essai s'est fait d'abord dans la flotte d'Alexandre le Grand, qui naviguait sur le fleuve Indus : ses généraux et ses officiers, dans une certaine lutte, distinguèrent leurs vaisseaux par la diversité des couleurs; et les rivages s'étonnèrent quand les vents enflèrent les voiles de nuances variées. Cléopâtre accompagna Marc-Antoine à Actium avec une voile de pourpre, et elle s'enfuit avec la même voile; c'était la marque distinctive du vaisseau commandant.

VI. Dans la suite on employa les toiles de lin 1
rien que pour donner de l'ombre dans les théâtres. Q. Catulus, le premier, les appliqua à cet usage quand il fit la dédicace du Capitole. Plus tard, Lentulus Spinther fut, dit-on, le premier qui, dans le théâtre, fit étendre des voiles de carbase (XIX, 2, 4) lors des jeux en l'honneur d'Apollon. Bientôt après, le dictateur César tendit de toiles de lin le forum tout entier, la voie Sacrée à partir de sa maison jusqu'à la montée du Capitole (3); magnificence qui parut plus admirable que le spectacle même de gladiateurs qu'il donna. Postérieurement encore, et sans jeux, Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste, fit, lors de son édilité, sous le onzième consulat de son oncle, avant les calendes d'août (1^er^ août), couvrir le forum de voiles, dans l'intérêt de la santé de ceux qui avaient des procès : quel changement dans les mœurs depuis le temps de Caton le censeur, qui voulait que le forum fût pavé de cailloux pointus!
Tout récemment des voiles de la couleur du ciel, 2
et ornées d'étoiles, ont été tendues à l'aide de cor-

depectendi digerendique : justum e quinquagenis fascium libris quinas denas carminari. Iterum deinde in filo politur, illisum crebro in silice ex aqua; textumque rursus tunditur clavis; semper injuria melius.

1 IV. Inventum jam est etiam, quod ignibus non absumeretur. Vivum id vocant, ardentesque in focis conviviorum ex eo vidimus mappas, sordibus exustis splendescentes igni magis, quam possent aquis. Regum inde funebres tunicæ, corporis favillam ab reliquo separant
2 cinere. Nascitur in desertis adustisque sole Indiæ, ubi non cadunt imbres, inter diras serpentes; assuescitque vivere ardendo, rarum inventu, difficile textu propter brevitatem. Rufus de cætero colos, splendescit igni. Quum inventum est, æquat pretia excellentium margaritarum. Vocatur autem a Græcis asbestinum ex argumento naturæ. Anaxilaus auctor est, linteo eo circumdatam arborem, surdis ictibus, et qui non exaudiantur, cædi. Ergo huic lino principatus in toto orbe. Proximus byssino, mulierum maxime deliciis circa Elim in Achaia, genito : quaternis denariis scripula ejus permutata quondam, ut auri, reperio. Linteorum lanugo, e velis navium maritimarum maxime, in magno usu medicinæ est : et cinis spodii vim habet. Est et inter papavera genus quoddam, quo candorem lintea præcipuum trahunt.

V. Tentatum est tingi linum quoque, et vestium insa- 1
niam accipere, in Alexandri Magni primum classibus, Indo amne navigantis, quum duces ejus ac præfecti in certamine quodam variassent insignia navium; stupueruntque littora, flatu versicoloria implente. Velo purpureo ad Actium cum M. Antonio Cleopatra venit, eodemque effugit. Hoc fuit imperatoriæ navis insigne.

VI. Postea in theatris tantum umbram fecere : quod 1
primus omnium invenit Q. Catulus, quum Capitolium dedicaret. Carbasina deinde vela primus in theatro duxisse traditur Lentulus Spinther Apollinaribus ludis. Mox Cæsar dictator totum forum romanum intexit, viamque Sacram ab domo sua ad clivum usque Capitolinum, quod munere ipso gladiatorio mirabilius visum tradunt. Deinde et sine ludis Marcellus Octavia sorore Augusti genitus, in ædilitate sua, avunculo XI consule, a. d. kalendas Augusti, velis forum inumbravit, ut salubrius litigantes consisterent : quantum mutatis moribus Catonis censorii, qui sternendum quoque forum muricibus censuerat? Vela 2
nuper colore cæli, stellata, per rudentes iere etiam in

dages dans l'amphithéâtre de l'empereur Néron. Les toiles sont rouges dans les *cavedium* (cours intérieures des maisons), et défendent la mousse contre les ardeurs du soleil. Au reste, les étoffes blanches de lin ont eu constamment la préférence. Le lin était en estime dès le temps de la guerre de Troie; car pourquoi ne figurerait-il pas dans les combats comme il figure dans les naufrages? Cependant Homère (Il., II, 529 et 830) témoigne que peu de guerriers portaient des cuirasses de lin (VIII, 62). Les agrès dont il parle étaient aussi en lin, d'après l'opinion des plus habiles interprètes, le mot *sparta* (Il., II, 135) dont il se sert signifiant produit d'une semence.

1 VII. (II.) Le fait est que le spart (*stipa tenacissima*, L.) n'a commencé à être employé que plusieurs siècles après lui; l'usage n'en remonte pas au delà de la première guerre que les Carthaginois firent en Espagne. C'est une herbe qui croît spontanément et qui ne peut être semée, espèce de jonc propre à un sol aride, production malheureuse donnée à une seule terre; car c'est un fléau pour le sol, et rien autre ne peut ou y être semé, ou y venir spontanément. L'Afrique produit un spart petit et inutile. On le trouve en une portion de la province de Carthagène dans l'Espagne citérieure, et pas même dans toute cette portion; mais là où elle produit le spart, les montagnes même en sont couvertes. Les paysans en font leur lit, leur feu, leurs flambeaux, leurs chaussures; les bergers en font leurs habits. Le spart est nuisible aux animaux, excepté les sommités tendres. Pour l'employer on l'arrache péniblement en se garnissant les jambes de bottines, les mains de gants, et en le roulant, pour s'aider, autour d'un os ou d'un bâton. Aujourd'hui on l'arrache aussi bien en hiver, quoique le moment où l'arrachement en est le plus facile soit depuis les ides de mai (15 mai) jusqu'à celles de juin (13 juin); c'est l'époque de sa maturité.

VIII. On l'arrache, on en fait des bottes, et on 1
le laisse en tas, tout vert encore, pendant deux jours; le troisième jour, on le délie, on l'éparpille au soleil, on le fait sécher, on le remet en bottes, et on le rentre. Puis on le fait rouir dans de l'eau de mer, ce qui est le mieux, mais aussi dans l'eau douce, si l'on n'a pas d'eau de mer; on le fait sécher au soleil, et on le mouille de nouveau. En a-t-on un besoin immédiat? on le met dans un tonneau, on l'arrose d'eau chaude, on le fait sécher debout, et il cède à ce procédé expéditif. On le bat pour pouvoir le mettre en œuvre. Il est inaltérable surtout dans les eaux et dans la mer; hors de l'eau, on préfère les cordes de chanvre. Le spart se nourrit même dans l'eau, se dédom- 2
mageant, pour ainsi dire, de la soif endurée sur le sol natal. Par un avantage qui lui est propre, il se prête aux raccommodages, et l'on unit du spart, quelque vieux qu'il soit, à du neuf. Et ici que celui qui veut apprécier cette merveille se représente combien le spart sert en tous lieux : gréement des navires, machines des constructions et autres besoins de la vie. Pour suffire à tous ces emplois, on ne trouvera qu'un espace de moins de trente mille pas en largeur et de cent mille en longueur sur le littoral de Carthagène. Les frais empêchent de le transporter de plus loin.

IX. Les Grecs ont employé le jonc à faire des 1
cordes; nous devons le croire d'après le nom qu'ils donnent à cette plante (σχοῖνος, jonc et corde); dans la suite, il est évident qu'ils en ont fait de feuilles de palmier et d'écorce de tilleul; et, très-vraisemblablement, ce sont ces procédés que les Carthaginois ont appliqués au spart.

amphitheatro principis Neronis. Rubent in cavis ædium, et muscum a sole defendunt. Cætero mansit candori pertinax gratia. Honor etiam et Trojano bello. Cur enim non et prœliis intersit, ut naufragiis? Thoracibus lineis paucos tamen pugnasse, testis est Homerus. Hinc fuisse et navium armamenta apud eumdem interpretantur eruditiores : quoniam quum sparta dixit, significaverit sata.

1 VII. (II.) Sparti quidem usus multa post secula cœptus est : nec ante Pœnorum arma, quæ primum Hispaniæ intulerunt. Herba et hæc sponte nascens, et quæ non queat seri, juncusque proprie aridi soli, uni terræ dato vitio : namque id malum telluris est : nec aliud ibi seri aut nasci potest. In Africa exiguum et inutile gignitur. Carthaginiensis Hispaniæ citerioris portio, nec hæc tota, sed quatenus parit, montes quoque sparto operit. Hinc strata rusticis eorum, hinc ignes facesque, hinc calceamina, et pastorum vestis : animalibus noxium, præterquam cacuminum teneritate. Ad reliquos usus laboriose evellitur, ocreatis cruribus, manu, textisque manicis, convolutum osseis iligneisve conamentis. Nunc jam in hiemem juxta. Facillime tamen ab idibus maiis in junias : hoc maturitatis tempus.

VIII. Vulsum fascibus in acervo animatum biduo, 1
tertio resolutum, spargitur in sole siccaturque, et rursus in fascibus redit sub tecta. Postea maceratur aqua marina optime, sed et dulci, si marina desit; siccatumque sole iterum rigatur. Si repente urgeat desiderium, perfusum calida in solio, ac siccatum stans, compendium operæ fatetur. Hoc autem tunditur, ut fiat utile, præcipue in aquis marique invictum. In sicco præferunt e cannabi funes. At spartum alitur etiam demersum, veluti natalium 2
sitim pensans. Est quidem ejus natura interpolis; rursusque quam libeat vetustum novo miscetur. Verumtamen complectatur animo, qui volet miraculum æstimare, quanto sit in usu, omnibus terris, navium armamentis, machinis ædificationum, aliisque desideriis vitæ. Ad hos omnes usus quæ sufficiant, minus triginta millia passuum in latitudinem a littore Carthaginis novæ, minusque c in longitudinem esse reperientur. Longius vehi impendia prohibent.

IX. Junco Græcos ad funes usos nomini credamus, 1
quo herbam eam appellant : postea palmarum foliis, philuraque, manifestum est : et inde translatum a Pœnis sparti usum, perquam simile veri est.

1 X. Théophraste (Hist., VII, 13) rapporte qu'il est une espèce de bulbe naissant sur le bord des rivières, qui renferme, entre l'enveloppe extérieure et la partie qui se mange, une sorte de laine avec laquelle on fabrique certains chaussons et certaines étoffes; mais, dans les exemplaires du moins que j'ai eus sous les yeux, il n'indique ni le pays où croît cette plante, ni aucun détail plus précis, si ce n'est qu'elle porte le nom d'ériophoron (*eriophorum angustifolium*, L.). Du reste, il ne fait aucune mention du spart; et cependant il a exposé avec une grande exactitude l'histoire de toutes les plantes, trois cent quatre-vingt-dix ans avant nous, comme nous l'avons déjà dit ailleurs (XIII, 30; XV, 1); ce qui montre que c'est depuis l'époque de cet auteur que l'usage du spart s'est introduit.

1 XI. Et puisque nous avons commencé par les merveilles, nous les examinerons l'une après l'autre : parmi ces merveilles la plus grande est sans doute que quelque chose naisse ou vive sans racine. Tel est ce qu'on nomme la truffe : elle est entourée de tous côtés par la terre; elle n'est fixée par aucune fibre, pas même par du chevelu, et l'endroit où elle s'engendre ne présente ni protubérance ni fente; elle n'est pas, non plus, adhérente à la terre; elle est même enveloppée d'une écorce, de sorte que nous ne pouvons absolument dire ni qu'elle est de la terre, ni qu'elle est autre chose qu'une production calleuse de la terre. Les truffes viennent généralement dans les lieux secs, sablonneux, et couverts de broussailles. Elles dépassent souvent un coing en grosseur, et elles
2 pèsent jusqu'à une livre. Il y en a deux espèces : l'une, pleine de sable, ennemie des dents, l'autre parfaitement nette. On les distingue encore par la couleur rousse, noire et blanche à l'intérieur; les plus estimées sont celles d'Afrique. Les truffes croissent-elles, ou bien cette maladive production de la terre (car on ne peut y voir autre chose) acquiert-elle sans transition la forme arrondie et le volume qu'on lui trouve? les truffes vivent-elles, ou ne vivent-elles pas? C'est, je pense, ce qu'il n'est pas facile de comprendre. Du reste, elles pourrissent de la même façon que le bois. Lartius Licinius, personnage prétorien, qui rendait la justice à Carthagène en Espagne, ayant mordu dans une truffe, il y a quelques années (c'est un fait dont nous avons connaissance), rencontra à l'intérieur un denier qui lui ébranla les dents de devant; ce qui prouve que la truffe est une agglomération de nature terrestre. Toujours est-il que cette production appartient à celles qui viennent spontanément et ne peuvent se semer.

XII. (III.) Ce qu'on appelle misy (truffe blan- 1
che, *tuber niveum*, Desfont.), dans la province Cyrénaïque, ressemble à la truffe; il a une odeur excellente et un goût exquis; il est plus charnu. Tels sont encore l'iton de la Thrace et le géranion de la Grèce.

XIII. Quant aux truffes, on en rapporte ces 1
particularités : quand il y a eu des pluies en automne et de fréquents tonnerres, alors elles naissent, et les tonnerres surtout contribuent à leur production; elles ne durent pas plus d'un an. Elles sont le plus tendres au printemps. En certains lieux on en attribue la naissance à des eaux : ainsi, on prétend qu'il n'en vient pas à Mytilène, à moins que les rivières, débordant, n'en apportent la graine de Tiares; Tiares est un lieu où elles sont abondantes. Les plus célèbres de l'Asie sont dans les environs de Lampsaque et d'Alopéconnèse; les plus célèbres de la Grèce, dans les environs d'Élis.

1 X. Theophrastus auctor est, esse bulbi genus circa ripas amnium nascens, cujus inter summum corticem, eamque partem qua vescuntur, esse laneam naturam, ex qua impilia vestesque quædam conficiant. Sed neque regionem, in qua fiat, neque quidquam diligentius, præterquam eriophoron id appellari, in exemplaribus, quæ quidem invenerim, tradit; neque omnino ullam mentionem habet, cuncta cura magna persequutus CCCXC annis ante nos, ut jam et alio loco diximus : quo apparet, post id temporis spatium in usum venisse spartum.

1 XI. Et quoniam a miraculis rerum cœpimus, sequemur eorum ordinem, in quibus vel maximum est, aliquid nasci aut vivere sine ulla radice. Tubera hæc vocantur, undique terra circumdata, nullisque fibris nixa, aut saltem capillamentis, nec utique extuberante loco in quo gignuntur, aut rimas agente : neque ipsa terræ cohærent. Cortice etiam includuntur, ut plane nec terram esse possimus dicere, nec aliud quam terræ callum. Siccis hæc fere et sabulosis locis, frutectosisque nascuntur. Excedunt sæpe
2 magnitudinem mali cotonei, etiam librali pondere. Duo eorum genera, arenosa dentibus inimica, et altera sincera. Distinguuntur et colore rufo, nigroque, et intus candido : laudatissima Africæ. Crescant, anne vitium id terræ (neque enim aliud intelligi potest) ea protinus globetur magnitudine, qua futurum est : et vivantne, an non, haud facile arbitror intelligi posse. Putrescendi enim ratio communis est iis cum ligno. Lartio Licinio prætorio viro jura reddenti in Hispania Carthagine, paucis his annis scimus accidisse, mordenti tuber, ut deprehensus intus denarius primos dentes inflecteret : quo manifestum erit, terræ naturam in se globari. Quod certum est, ex iis erunt quæ nascantur, et seri non possint.

XII. (III.) Simile est et quod in Cyrenaica provincia 1
vocant misy, præcipuum suavitate odoris ac saporis, sed carnosius : et quod in Thracia iton, et quod in Græcia geranion.

XIII. De tuberibus hæc traduntur peculiariter : quum 1
fuerint imbres autumnales, ac tonitrua crebra, tunc nasci, et maxime e tonitribus : nec ultra annum durare : tenerrima autem verno esse. Quibusdam locis accepta rigantur : sicut Mitylenis negant nasci, nisi exundatione fluminum invecto semine ab Tiaris. Est autem is locus, in quo plurima nascuntur. Asiæ nobilissima circa Lampsacum, et Alopeconnesum : Græciæ vero, circa Elin.

1 XIV. Il est encore parmi les champignons une espèce que les Grecs nomment peziques (morille, *morchella esculenta*), et qui vient sans racine ni pédicule.

1 XV. A la suite nous allons parler du laserpitium, plante très-fameuse, que les Grecs nomment silphion, et production de la province Cyrénaïque (*thapsia silphium*, L.) (4). Le suc s'appelle laser; il est en vogue pour différents usages et pour la pharmacie, et se vend au poids de l'argent. Depuis plusieurs années il a disparu de la Cyrénaïque (XXII, 48), parce que les fermiers des pâturages laissent, y trouvant un plus grand profit, les troupeaux paître dans les localités où vient cette plante. De notre temps on n'a pu en découvrir qu'un seul pied, qui a été envoyé
2 à l'empereur Néron. S'il arrive qu'une bête rencontre un pied naissant, on le reconnait à ce signe : après en avoir mangé, le mouton s'endort aussitôt, la chèvre éternue. Depuis longtemps on ne nous apporte plus d'autre laser que celui qui croit abondamment dans la Perse, ou dans la Médie, ou dans l'Arménie; mais il est de beaucoup inférieur à celui de la Cyrénaïque; et encore on le sophistique avec de la gomme ou du sagapénum, ou de la fève pilée. C'est une raison pour ne pas omettre que, sous le consulat de C. Valérius et de M. Hérennius (an de Rome 661), trente livres de laserpitium furent apportées à Rome de Cyrène, et données à l'État; et qu'au commencement de la guerre civile le dictateur César tira du trésor public, parmi l'or et l'argent, quinze
3 cents livres de laserpitium. Nous lisons, dans les auteurs grecs les plus accrédités, que cette plante naquit dans les environs des jardins des Hespérides et de la grande Syrte, à la suite d'une pluie poisseuse qui humecta soudainement la terre, sept années avant la fondation de la ville de Cyrène, fondation qui eut lieu l'an de Rome 143; que la vertu de cette pluie se fit sentir en Afrique dans un espace de quatre mille stades; que là venait d'ordinaire le laserpitium, plante sauvage, rebelle, et qui, si on la cultivait, fuyait dans les déserts. Les racines en étaient nombreuses et grosses, la tige férulacée ou d'une grosseur égale à celle des férules; les feuilles, nommées maspetum, ressemblaient beaucoup à celles de l'ache; la graine en était foliacée : quant à la feuille, elle tombait tous les ans. Le bétail mangeait 4
cette plante, qui d'abord le purgeait, puis l'engraissait, et donnait à la chair un goût merveilleusement agréable. Après la chute des feuilles, les hommes même mangeaient la tige cuite, rôtie ou bouillie; aliment qui pendant les quarante premiers jours les purgeait aussi de toutes les humeurs vicieuses. Le suc s'en recueillait de deux façons : de la racine et de la tige. Ces deux espèces de suc se nommaient l'une rhizias et l'autre caulias; le caulias, moins estimé que le rhizias, était sujet à se gâter. La racine avait une écorce noire. Pour frauder le suc, on le jetait dans des vases, on y mêlait du son, on l'agitait de temps en temps, et on l'amenait ainsi à la consistance convenable; sans ces précautions, il se serait putréfié. On reconnaissait qu'il avait atteint cette 5
consistance à la couleur, à la sécheresse, quand toute l'humidité en était absorbée. D'autres rapportent que la racine du laserpitium avait plus d'une coudée de long, et qu'elle avait au-dessus de terre une tubérosité; que l'incision de cette tubérosité donnait issue à un suc laiteux; qu'au-dessus s'élevait la tige qu'on nommait magydaris; que les feuilles de couleur d'or servaient de graine, et qu'elles tombaient après le lever du

1 XIV. Sunt et in fungorum genere a Græcis dicti pezicæ, qui sine radice aut pediculo nascuntur.

1 XV. Ab his proximum dicetur auctoritate clarissimum laserpitium, quod Græci silphion vocant, in Cyrenaica provincia repertum : cujus succum vocant laser; magnificum in usu medicamentisque, et ad pondus argentei denarii pensum. Multis jam annis in ea terra non invenitur : quoniam publicani, qui pascua conducunt, majus ita lucrum sentientes, depopulantur pecorum pabulo. Unus omnino caulis nostrà repertus memoria, Neroni
2 principi missus est. Si quando incidit pecus in spem nascentis, hoc deprehenditur signo : ove, quum comederit, dormiente protinus, capra sternuente : diuque jam non aliud ad nos invehitur laser, quam quod in Perside, aut Media, et Armenia nascitur large, sed multo infra Cyrenaicum : id quoque adulteratum gummi, aut sagapeno, aut faba fracta. Quo minus omittendum videtur, C. Valerio, M. Herennio coss., Cyrenis advecta Romam publice laserpitii pondo XXX; Cæsarem vero dictatorem initio belli civilis, inter aurum argentumque protulisse ex ærario
3 laserpitii pondo M. D. Id apud auctores Græciæ evidentissimos invenimus natum imbre piceo repente madefacta tellure, circa Hesperidum hortos Syrtimque majorem, septem annis ante oppidum Cyrenarum, quod conditum est Urbis nostræ anno CXLIII. Vim autem illam per quatuor millia stadium Africæ valuisse. In ea laserpitium gigni solitum, rem feram ac contumacem; et si coleretur, in deserta fugientem : radice multa crassaque, caule ferulaceo, aut simili crassitudine. Hujus folia maspetum vocabant, apio maxime similia. Semen erat foliaceum, folium ipsum vero deciduum. Vesci pecora solita, pri- 4
moque purgari, mox pinguescere, carne mirabilem in modum jucunda. Post folia amissa, caule ipso et homines vescebantur decocto, asso, elixoque : eorum quoque corpora XL primis diebus purgante a vitiis omnibus. Succus duobus modis capiebatur, e radice, atque caule. Et hæc duo erant nomina : rhizias, atque caulias vilior illo ac putrescens. Radici cortex niger. Ad mercis adulteria, succum ipsum in vasa conjectum, admixto furfure, subinde concutiendo, ad maturitatem perducebant; ni ita fecissent, putrescentem. Argumentum erat maturitatis, 5
color, siccitasque sudore finito. Alii tradunt laserpitii radicem fuisse majorem cubitali, tuberque in ea supra terram. Hoc inciso, profluere solitum succum, ceu lactis, superenato caule, quem magydarin vocarunt. Folia aurei coloris pro semine fuisse, cadentia a Canis ortu, Austro

Chien, pendant que soufflait le vent du midi; que ces feuilles produisaient le laserpitium, et que dans l'espace d'un an la racine et la tige étaient arrivées à leur entier développement. Ces auteurs ont dit aussi qu'on déchaussait cette plante; qu'elle ne purgeait pas le bétail, mais que les animaux malades qui en mangeaient étaient guéris ou mouraient immédiatement; que ce dernier cas était rare. La première description convient au silphium de Perse.

1 XVI. Il en est une autre espèce, qu'on nomme magydaris : elle est plus tendre, moins active et sans suc; elle vient dans la zone syrienne; on ne la trouve pas dans la Cyrénaïque. Il croît encore sur le mont Parnasse, en abondance, une plante que quelques-uns nomment laserpitium (5). Toutes ces espèces servent à falsifier une production reconnue pour très-salutaire et très-utile; mais le vrai laserpitium se distingue aux signes suivants : la couleur en est légèrement rousse; quand on le casse, il paraît blanc à l'intérieur et transparent; il se fond dans l'eau et la salive. Il entre dans beaucoup de médicaments (XXII, 48 et 49).

1 XVII. Il est encore deux plantes bien connues de la foule avare, à cause du gain considérable qu'elles procurent. La première est la garance (*rubia tinctorum*, L.), nécessaire à la teinture des laines et des cuirs. La plus estimée est celle d'Italie, et surtout celle de la banlieue de Rome; en outre, presque toutes les provinces en sont remplies. Elle vient spontanément; on la sème aussi à la manière de l'ervilie (XVIII, 10) (*lathyrus cicera*). La tige en est épineuse, articulée, et porte à chaque articulation cinq feuilles disposées en rond. La graine en est rouge. Nous dirons en son lieu quels en sont les usages médicinaux (XXIV, 56).

XVIII. La seconde est la radicule (*gypsophila* 1 *struthium*, L.), qui fournit un suc propre au lavage des laines, contribuant merveilleusement à leur donner de la blancheur et de la souplesse. Elle vient partout par la culture; mais celle qui croît spontanément et se trouve en Asie et en Syrie, dans des lieux âpres et pierreux, à la préférence : toutefois la plus estimée est au delà de l'Euphrate. La tige en est férulacée, mince, et les habitants la recherchent comme aliment. Ils l'associent aussi comme ingrédient à toutes sortes de parfums, en la faisant bouillir. La feuille ressemble à celle de l'olivier. Les Grecs la nomment struthion. Elle fleurit en été. Elle est d'un aspect agréable, mais sans odeur; épineuse; et la tige en est lanugineuse. Elle ne porte point de graine. La racine en est longue, et on la réserve pour l'usage que nous venons d'indiquer.

XIX. (IV.) Maintenant il nous reste à revenir 1 à la culture des jardins, qui se recommande et par elle-même, et par ce que l'antiquité a admiré avant tout les jardins des Hespérides, ceux des rois Adonis et Alcinoüs, et ces jardins suspendus, ouvrage soit de Sémiramis, soit de Cyrus, roi d'Assyrie, et desquels nous parlerons dans un autre ouvrage (6). Les rois de Rome ont eux-mêmes cultivé des jardins. C'est, en effet, de son jardin que Tarquin le Superbe (XIX, 53) renvoya à son fils ce message cruel et sanguinaire. Dans la loi 2 des Douze Tables on ne trouve nulle part le mot de villa (maison de campagne); c'est toujours hortus (jardin) qui a cette signification; le mot heredium (héritage) y désigne le jardin. Des idées religieuses se sont même attachées à ce genre de propriété, et nous voyons que c'est seulement au jardin et au foyer que l'on consacre, pour se préserver des maléfices, des figures de satyre : toutefois

flante. Ex his laserpitium nasci solitum, annuo spatio et radice, et caule consummantibus sese. Hoc et circumfodi solitum prodidere : nec purgari pecora, sed ægra sanari, aut protinus mori; quod in paucis accidere. Persico silphio prior opinio congruit.

1 XVI. Alterum genus ejus est, quod magydaris vocatur, tenerius et minus vehemens, sine succo : quod circa Syriam nascitur, non proveniens in Cyrenaica regione. Gignitur et in Parnasso monte copiosius, quibusdam laserpitium vocantibus : per quæ omnia adulteratur rei saluberrimæ utilissimæque auctoritas. Probatio sinceri prima, in colore modice rufo, et quum frangitur, candido intus, mox translucente : gutta, aqua salivaque liquescit. Usus in multis medicaminibus.

1 XVII. Sunt etiamnum duo genera, non nisi sordido nota vulgo, quum quæstu multum polleant. In primis rubia tingendis lanis et coriis necessaria. Laudatissima Italica, et maxime suburbana; et omnes pæne provinciæ scatent ea. Sponte provenit, seriturque similitudine erviliæ. Verum spinosus ei caulis : geniculatus hic est, quinis circa articulos in orbe foliis. Semen ejus rubrum est. Quos in medicina usus habeat, suo dicemus loco.

XVIII. At quæ vocatur radicula, lavandis demum lanis 1 succum habet : mirum quantum conferens candori mollitiæque. Nascitur sativa ubique, sed sponte præcipua in Asia Syriaque, saxosis et asperis locis. Trans Euphratem tamen laudatissima, caule ferulaceo, tenui, et ipso cibis indigenarum expetito, et unguentis, quidquid sit, cum quo decoquatur : folio oleæ. Struthion Græci vocant : floret æstate, grata aspectu : verum sine odore, spinosa, et caule lanuginoso. Semen ei nullum, radix magna, quæ conditur ad quem dictum est usum.

XIX. (IV.) Ab his superest reverti ad hortorum curam, 1 et suapte natura memorandam, et quoniam antiquitas nihil prius mirata est, quam Hesperidum hortos, ac regum Adonis et Alcinoi : itemque pensiles, sive illos Semiramis, sive Assyriæ rex Cyrus fecit, de quorum opere alio volumine dicemus. Romani quidem reges ipsi coluere. Quippe etiam Superbus Tarquinius nuntium illum sævum atque sanguinarium filio remisit ex horto. In XII tabulis legum nostrarum 2 nusquam nominatur villa, semper in significatione ea hortus : in horti vero, heredium. Quam rem comitata est et religio quædam; hortoque et foco tantum contra invidentium effascinationes dicari videmus in remedio satyrica signa, quan-

Plaute met les jardins sous la protection de Vénus. Aujourd'hui on possède dans Rome même, sous le nom de jardins, des lieux de plaisance, des campagnes, des villas. L'usage en a commencé à Athènes par Épicure, maître en fait de vie oisive; jusqu'à lui on n'avait pas su habiter la campagne à la ville. A Rome le jardin était le champ du pauvre.

3 C'était du jardin que le peuple tirait ses provisions; et combien cette frugalité épargnait de maux! Mais sans doute il vaut mieux se plonger dans les abîmes de la mer, aller choisir les huîtres aux risques d'un naufrage, chercher au delà du Phase des oiseaux (x, 67) que protégeait la terreur des fables, et qui n'en paraissent que plus précieux; en poursuivre d'autres jusqu'en Numidie (x, 38) et dans les sépulcres de l'Éthiopie (x, 37)! Il vaut mieux combattre avec les bêtes sauvages et se faire manger, pour prendre ce qu'un autre mangera! Et, en vérité, combien les productions des jardins seraient à bon marché! qu'elles satisferaient facilement nos plaisirs et nos besoins! mais ici l'on trouve les mêmes
4 sujets d'indignation que partout ailleurs. Il nous faudra souffrir qu'il naisse des fruits recherchés, les uns à cause de leur saveur, les autres à cause de leur grosseur ou de quelque monstruosité, tous interdits aux pauvres (xvii, 1)! Il nous faudra souffrir qu'on laisse vieillir les vins, qu'on les affaiblisse en les passant à la chausse (xiv, 28), et qu'il n'y ait pas d'hommes si vieux qu'il ne trouve des vins plus vieux que lui! Il nous faudra souffrir que le luxe ait imaginé de tirer même des blés pour lui seul un aliment qui n'est que la moelle du grain (xviii, 29)! Il nous faudra souffrir que la pâte travaillée et façonnée dans les boulangeries distingue le pain des grands de celui du vulgaire, et qu'il y ait pour les grains une échelle descendant par tant de degrés jusqu'à la plus basse classe du peuple! N'est-on pas allé jusqu'à imaginer une 5
différence même dans les herbes? et la richesse n'a-t-elle pas fait une distinction dans un mets qui ne se vend qu'un as? Là encore il est des productions qui ne sont pas accessibles au peuple des tribus; il est des choux tellement engraissés que la table du pauvre ne peut les contenir. La nature avait voulu que les asperges fussent sauvages, afin que chacun les cueillît partout : mais voilà des asperges cultivées, et Ravenne en produit dont trois pèsent une livre. O prodige de la gastronomie! On s'étonnerait que le bétail ne pût se nourrir de chardons; eh bien, le peuple ne le peut pas! Il y a aussi des eaux privilégiées; et, grâce à l'argent, il est des distinctions même dans les éléments de la nature. Les uns boivent de la neige, les autres de la glace; et, de ce qui fait le tourment des montagnes, ils font une jouissance pour la sensualité. Le froid est conservé pendant les 6
chaleurs, et l'on obtient que dans les mois où elle fond la neige reste glacée. D'autres font bouillir l'eau (xxxi, 23), et puis la glacent. Nulle chose ne plaît à l'homme comme elle a plu à la nature. Est-il une herbe quelconque qui doive être le privilége des riches? Que personne ne tourne un regard vers les monts Sacré et Aventin, retraites du peuple irrité : bientôt la mort (7) mettra de niveau ceux que l'argent a séparés. Pour en revenir à notre sujet [le jardin étant le champ du pauvre], aucun impôt ne fut à Rome plus lourd que celui des légumes, impôt excitant les cris du peuple et les réclamations auprès de tous les empereurs, jusqu'à ce que remise eût été faite du péage; et alors on reconnut que grâce à cette remise la capitation était plus productive, plus sûre, plus indépendante des ha-

quam hortos tutelæ Veneris assignante Plauto. Jam quidem hortorum nomine in ipsa urbe delicias, agros, villasque possident. Primus hoc instituit Athenis Epicurus otii magister. Usque ad eum moris non fuerat in oppidis habitari rura. Romæ quidem per se hortus ager pauperis erat.

3 Ex horto plebei macellum, quanto innocentiore victu! Mergi enim, credo, in profunda satius est, et ostrearum genera naufragio exquiri, aves ultra Phasidem amnem peti; et fabuloso quidem terrore tutas, immo sic pretiosiores, alias in Numidiam, atque Æthiopiæ sepulcra : aut pugnare cum feris, mandique capientem quod mandat alius. At hercule quam vilia hæc, quam parata voluptati satietatique;
4 nisi eadem, quæ ubique, indignatio occurreret! Ferendum sane fuerit exquisita nasci poma, alia sapore, alia magnitudine, alia monstro, pauperibus interdicta : inveterari vina, saccisque castrari; nec cuiquam adeo longam esse vitam, ut non ante se genita potet : e frugibus quoque quoddam alimentum sibi excogitasse luxuriam, ac medullam tantum earum; superque pistrinarum operibus et cælaturis vivere, alio pane procerum, alio vulgi, tot generibus us-
5 que ad infimam plebem descendente annona. Etiamne in herbis discrimen inventum est, opesque differentiam fecere in cibo, etiam uno asse venali? In his quoque aliqua sibi nasci tribus negant, caule in tantum saginato, ut pauperis mensa non capiat. Silvestres fecerat natura corrudas, ut quisque demeteret passim : ecce altiles spectantur asparagi : et Ravenna ternos libris rependit. Heu prodigia ventris! Mirum esset non licere pecori carduis vesci : non licet plebi. Aquæ quoque separantur, et ipsa naturæ elementa vi pecuniæ discreta sunt. Hi nives, illi glaciem potant, pœnasque montium in voluptatem gulæ vertunt. Servatur al- 6
gor æstibus, excogitaturque ut alienis mensibus nix algeat. Decoquunt alii aquas; mox et illas hiemant. Nihil utique homini sic, quomodo rerum naturæ placet. Etiamne herba aliqua divitiis tantum nascitur? Nemo Sacros Aventinosque montes, et iratæ plebis secessus circumspexerit : mors enim certe æquabit, quos pecunia separaverit. Itaque hercule nullum macelli vectigal majus fuit Romæ, clamore plebis incusantis apud omnes principes, donec remissum est portorium mercis hujus; compertumque non aliter quæstuosius censum haberi aut tutius, ac minore Fortunæ jure, quum credatur pensio ea pauperum. Is in solo

sards, puisque la capitation est regardée comme le tribut du pauvre. Le jardin est un garant fourni par le sol, un bien au soleil, un fonds qui réussit sous toutes les expositions.

7 Caton (*De re rust.*, CLVI et CLVII) vante les choux des jardins. C'était d'après la culture des jardins que tout d'abord les anciens agriculteurs étaient appréciés; et l'on jugeait incontinent que la mère de famille (car ce soin appartenait à la femme) était mauvaise ménagère quand le jardin était mal soigné, attendu qu'il fallait vivre alors du marché aux légumes, ou du marché à la viande. Mais ce n'étaient pas les choux que les anciens estimaient par-dessus tout, comme on fait aujourd'hui; ils condamnaient un aliment qui ne se mange pas seul : c'était épargner l'huile. Quant au garum (XXXI, 43), on eût été blâmé
8 rien que pour le désirer. Ce qui faisait aimer les jardins, c'est qu'ils n'exigeaient pas de feu et économisaient le bois, offrant des mets toujours prêts et sous la main. Ces mets, qui se nomment acetaria (mangés au vinaigre), sont faciles à digérer, n'alourdissent pas l'intelligence, et excitent très-peu le désir du pain. Les assaisonnements qu'ils fournissaient témoignent de l'usage de ne pas recourir à autrui, et de se passer du poivre de l'Inde, et de tout ce que nous allons chercher au delà des mers. Autrefois le peuple de la ville, entretenant à ses fenêtres des espèces de jardins, présentait aux yeux une image continuelle de la campagne, avant que les brigandages horribles d'une multitude innombrable eussent forcé à griller tous les jours des maisons.
9 Qu'on accorde donc aux jardins quelque honneur, et que ces choses, pour être communes, n'en soient pas moins estimées, d'autant plus que de grands personnages y ont pris des surnoms : dans la famille Valéria, les Lactucinus ne se sont pas crus déshonorés pour devoir le leur à la laitue. Peut-être aussi notre travail et nos efforts trouveront-ils quelque gré, Virgile lui-même (*Georg.*, IV, 6) ayant avoué qu'il est difficile d'ennoblir par le langage des objets si petits.

XX. Le jardin doit être annexé à la maison 1
de campagne, cela n'est pas douteux; et il faut l'avoir aussi arrosé que possible par l'eau d'une rivière, s'il en est une qui le baigne, sinon par l'eau d'un puits tirée à l'aide d'une roue, d'une pompe ou d'une bascule. On ouvrira le sol dès que le Favonius commencera de souffler; quatorze jours après, on le préparera pour l'automne; et on lui donnera une autre façon avant le solstice d'hiver. Huit journaliers sont nécessaires pour bêcher un jugère (25 ares); le fumier sera mêlé avec la terre à une profondeur de trois pieds; on divisera le jardin en planches, ou couches à bords relevés; chacune sera côtoyée par un sentier qui donne accès au jardinier et écoulement aux eaux.

XXI. Parmi les productions des jardins les 1
unes se recommandent par le bulbe, les autres par la tête, d'autres par la tige, d'autres par la feuille, d'autres par la feuille et la tige, d'autres par la graine, d'autres par l'écorce, d'autres par la peau ou la substance cartilagineuse, d'autres par la chair, d'autres par des tuniques charnues.

XXII. Les unes ont le fruit en terre, les au- 1
tres en terre et hors de terre, d'autres seulement hors de terre. Quelques-unes croissent à terre, comme les courges et les concombres; ces fruits viennent aussi suspendus, bien que beaucoup plus pesants que les fruits engendrés par les arbres; mais le concombre a une substance cartilagineuse; la courge a une écorce et une subs-

sponsor est, et sub dio reditus, superficiesque cælo quocumque gaudens.

7 Hortorum Cato prædicat caules. Hinc primum agricolæ æstimabantur prisci, et sic statim faciebant judicium, nequam esse in domo matrem familias (etenim hæc cura feminæ dicebatur), ubi indiligens esset hortus : quippe e carnario, aut macello vivendum esse. Sed nec caules, ut nunc, maxime probabant, damnantes pulmentaria, quæ egerent alio pulmentario. Id erat oleo parcere; nam gari desideria
8 etiam in exprobratione erant. Horti maxime placebant, quia non egerent igni, parcerentque ligno, expedita res et parata semper : unde et acetaria appellantur, facilia concoqui, nec oneratura sensum cibo, et quæ minime accenderent desiderium panis. Pars eorum ad condimenta pertinens fatetur domi versuram fieri solitam; atque non Indicum piper quæsitum, quæque trans maria petimus. Jam quoque in fenestris suis plebs urbana in imagine hortorum quotidiana oculis rura præbebant, antequam præfigi prospectus omnes coegit multitudinis innumeræ sæva latrocina-
9 tio. Quamobrem sit aliquis et his honos, neve auctoritatem rebus vilitas adimat, quum præsertim etiam cognomina procerum inde nata videamus, Lactucinosque in Valeria familia non puduisse appellari : et contingat aliqua gratia operæ curæque nostræ, Virgilio quoque confesso, quam sit difficile verborum honorem tam parvis perhibere.

XX. Hortos villæ jungendos non est dubium, riguosque 1
maxime habendos, si contingat, præfluo amne : si minus, e puteo rota, organisve pneumaticis, vel tollenonum haustu rigandos. Solum proscindendum a Favonio : in autumnum præparandum est post XIV dies, iterandumque ante brumam. Octo jugerum operis palari justum est, fimum tres pedes alte cum terra misceri, areis distingui, easque resupinis pulvinorum toris, ambiri singulas tramitum sulcis, qua detur accessus homini, scatebrisque decursus.

XXI. In hortis nascentium alia bulbo commendantur, 1
alia capite, alia caule, alia folio, alia utroque, alia semine, alia cortice, alia cute, aut cartilagine, alia carne, alia tunicis carnosis.

XXII. Aliorum fructus in terra est; aliorum et extra, 1
aliorum non nisi extra. Quædam jacent crescuntque, ut cucurbitæ et cucumis. Eadem pendent, quanquam graviora multo etiam iis quæ in arboribus gignuntur : sed cucumis

tance cartilagineuse (8); c'est le seul fruit dont l'enveloppe devienne ligneuse par la maturité. Les raiforts, les navets et les raves sont cachés dans la terre; l'aunée, le siser (chervis) et le panais le sont aussi, mais d'une manière différente. Il est des plantes que nous appellerons férulacées, comme l'aneth et les mauves; en effet, des auteurs rapportent qu'en Arabie les mauves deviennent arborescentes (*lavatera arborea*) au bout de sept mois, et qu'elles font, sans aucune prépa-
2 ration, l'office de bâton. Il y a aussi une mauve en arbre en Mauritanie, à Lixum, ville située sur une lagune, où furent, dit-on, les jardins des Hespérides, à deux cents pas de l'Océan, près du temple d'Hercule, lequel passe pour plus ancien que celui de Cadix : cette mauve est haute de vingt pieds, et tellement grosse que personne ne peut l'embrasser. Le chanvre appartient encore à la catégorie des plantes que je nomme férulacées. Nous donnerons aussi le nom de charnues à quelques plantes, telles que les éponges (xxvii, 45) qui naissent dans les prés humides. Quant aux champignons durs, nous en avons parlé (xvi, 11) à propos du bois et des arbres; et quant aux truffes, autre espèce de champignons durs, nous venons d'en traiter (xix, 11, 12, 13 et 14).

1 XXIII. (v.) Les concombres (*cucumis sativus*, L.) sont du genre cartilagineux, et hors de terre : l'empereur Tibère les aimait avec passion, et il en avait tous les jours; car les jardiniers, les cultivant dans des caisses munies de roues, pouvaient les exposer au soleil, et quand venait l'hiver, les retirer sous la protection des pierres spéculaires (xxxvi, 45). Il est écrit dans les anciens auteurs grecs qu'il faut les semer après en avoir fait macérer les graines deux jours dans un lait miellé, ce qui les adoucit. Les concombres prennent, en poussant, la forme qu'on leur impose. En Italie, ils sont verts et 2
très-petits; dans les provinces, ils sont très-gros; ils sont couleur de cire ou noirs. On aime ceux d'Afrique, qui sont très-productifs, et ceux de Mésie, qui sont très-gros. Quand ils acquièrent un volume considérable, on les nomme pépons (potiron, *cucurbita pepo*, Lin.) Mangés, ils demeurent sur l'estomac jusqu'au lendemain, et sont de difficile digestion, sans pourtant être malsains d'ordinaire. Autant ils haïssent l'huile, autant ils aiment l'eau, vers laquelle ils se 3
traînent même coupés, quand elle est à une petite distance; au contraire (9), ils s'éloignent de l'huile, et si un obstacle les arrête, ou s'ils sont suspendus, ils se tordent et s'incurvent : on peut s'assurer de ce phénomène en une seule nuit, en mettant un vase plein d'eau à quatre doigts de distance du concombre, que l'on trouve rapproché le lendemain, mais qui se recourbe en crochet si on dispose de l'huile de la même manière. Les concombres s'allongent étonnamment lorsqu'on en met la fleur dans un tuyau. Au moment où j'écris, on vient d'en obtenir en 4
Campanie une variété qui a la forme d'un coing: on m'apprend qu'un premier individu naquit ainsi par hasard, ensuite que la graine en a fait une espèce; on nomme ces concombres mélopepons (melon, *cucumis melo*, Lin.) (10); ils ne sont pas suspendus, mais ils s'arrondissent sur le sol. Ce qu'ils offrent de singulier, outre la figure, la couleur et l'odeur, c'est que, devenus mûrs, ils se séparent de leur queue, bien qu'ils ne soient pas suspendus. Columelle (*De re rust.*, xi, 3) a exposé son procédé pour en avoir toute l'année : On prend la ronce la plus grosse

cartilagine, et carne constat; cucurbita cortice et cartilagine; cortex huic uni maturitate transit in lignum. Terra conduntur raphani, napique, et rapa; atque alio modo inulæ, siser, pastinacæ. Quædam vocabimus ferulacea, ut anethum, malvas : namque tradunt auctores, in Arabia malvas septimo mense arborescere, baculorumque usum præ-
2 bere extemplo. Sed et arbor est malva in Mauretania Lixi oppidi æstuario, ubi Hesperidum horti fuisse produntur cc pass. ab Oceano, juxta delubrum Herculis, antiquius Gaditano, ut ferunt. Ipsa altitudinis pedum xx, crassitudinis quam circumplecti nemo possit. In simili genere habebitur et cannabis. Necnon et carnosa aliqua appellabimus, ut spongias in humore pratorum enascentes. Fungorum enim callum, in ligni arborumque natura diximus, et alio genere tuberum paulo ante.

1 XXIII. (v.) Cartilaginei generis, extraque terram est cucumis, mira voluptate Tiberio Principi expetitus. Nullo quippe non die contigit ei, pensiles eorum hortos promoventibus in solem rotis olitoribus; rursusque hibernis diebus intra specularium munimenta revocantibus. Quin lacte mulso semine eorum biduo macerato, apud antiquos Græciæ auctores scriptum est seri oportere, ut dulciores fiant. Crescunt qua coguntur forma. In Italia virides, et 2
quam minimi : in provinciis quam maximi : et cerini aut nigri Placent copiosissimi Africæ, grandissimi Mœsiæ : quum magnitudine excessere, pepones vocantur. Vivunt hausti in stomacho in posterum diem, nec perfici queunt in cibis, non insalubres tamen plurimum Natura oleum odere mire : nec minus aquas diligunt. Desecti quoque ad 3
eas modice distantes adrepunt : contra oleum refugiunt; aut si quid obstet, vel si pendeant, curvantur : id vel una nocte deprehenditur, si vas cum aqua subjiciatur a quatuor digitorum intervallo, descendentibus ante posterum diem: at si oleum eodem modo sit, in hamos curvatis. Iidem in fistula flore demisso, mira longitudine crescunt. Ecce quum maxime nova forma eorum in Campania provenit mali cotonei effigie. Forte primo natum ita audio unum : 4
mox semine ex illo genus factum : melopeponas vocant. Non pendent hi, sed humi rotundantur. Mirum in his, præter figuram coloremque, et odorem, quod maturitatem adepti, quanquam non pendentes, statim a pediculo recedunt. Columella suum tradit commentum, ut toto anno contingant. Fruticem rubi quam vastissimum in apricum locum transferre, et recidere, duum digitorum relicta stirpe,

que l'on peut trouver, on la transporte en un lieu bien exposé, et on la coupe vers l'équinoxe du printemps, à deux doigts de terre; les choses ainsi préparées, on met dans la moelle de la ronce la graine du concombre, et les racines, couvertes de terre menue et de fumier tout au-
5 tour, résistent au froid. D'après les Grecs, les concombres se divisent en trois genres, le laconien, le scytalique et le béotien; le laconien est le seul qui aime l'eau. Il en est qui recommandent de faire macérer la graine du concombre dans le jus de l'herbe appelée culix, pour qu'il vienne privé de semence.

1 XXIV. Les courges (*cucurbita pepo*, L.) ressemblent aux concombres, du moins dans la manière de pousser. Elles haïssent également l'hiver; elles aiment l'arrosement et le fumier; on sème courges et concombres dans une tranchée d'un pied et demi, entre l'équinoxe du printemps et le solstice d'été; toutefois la meilleure époque est celle des Parilies (XIX, 44). Quelques-uns aiment mieux semer les courges après les calendes de mars (1[er] mars), et les concombres après les nones (le 7 mars) et pendant les Quinquatries (XVIII, 56). Ces deux plantes montent de la même façon, à l'aide de pousses grimpantes, le long des aspérités des murailles jusqu'au haut des toits. Naturellement avides de s'élever, les courges n'ont pas la force de se soutenir sans support; elles croissent très-rapidement, et couvrent d'un ombrage léger les berceaux et les treil-
2 lages. De là vient la première distinction en deux espèces : la courge de berceaux et la courge commune, qui rampe à terre. Dans la première espèce, à un pédicule d'une singulière ténuité est suspendu un fruit pesant, immobile au souffle du vent. La courge s'allonge de toute façon, surtout à l'aide d'étuis d'osier, où on la fait entrer après qu'elle est défleurie; elle prend en croissant la forme à laquelle on la soumet : c'est, la plupart du temps, celle d'un dragon replié sur lui-même. Abandonnée à sa suspension naturelle, on l'a vue acquérir neuf pieds de longueur. Le concombre fleurit par portions, ajoutant floraison sur floraison; il supporte les localités sèches, couvert d'une bourre blanche, plus abondante à mesure qu'il croît. Les courges ont des usages 3
plus nombreux. La tige se mange quand elle est jeune, et plus tard elle prend des propriétés absolument différentes. Il y a peu de temps que les courges sont employées dans les bains en guise d'aiguières; mais il y a longtemps qu'on s'en sert comme de vases pour garder les vins. L'écorce est tendre quand le fruit est vert; on la râcle néanmoins quand on veut manger la courge. Accommodée de plusieurs façons, la courge passe pour un aliment salutaire et doux, qui se digère difficilement, mais qui ne gonfle pas. Les graines qui sont les plus voisines du col du fruit produisent de grosses courges; les graines du fond en produisent de grosses aussi, mais qui ne sont pas comparables aux précédentes; celles du milieu en produisent de rondes; celles des côtés, de grosses et courtes. On sèche les graines à l'ombre, et quand on veut les semer, on les fait macérer dans l'eau. Plus les 4
courges sont longues et minces, plus elles sont agréables à manger; c'est pour cette raison que celles qui ont crû suspendues sont plus salubres; elles ont le moins de graines; or la graine, qui est dure, rend la courge moins agréable à manger. Les courges qu'on garde pour graines ne se coupent pas d'ordinaire avant l'hiver; puis on les sèche à la fumée, et elles fournissent un meuble rustique pour garder les graines des plantes de jardin. On a trouvé le moyen de conserver

circa vernum æquinoctium : ita in medulla rubi semine cucumeris insito, terra minuta fimoque circumaggeratas
5 resistere frigori radices. Cucumerum Græci tria genera fecere : Laconicum, Scytalicum, Bœoticum. Ex his tantum Laconicum aqua gaudere. Sunt qui herba, quæ vocatur culix nomine, trita, semen eorum maceratum seri jubeant, ut sine semine nascantur.

1 XXIV. Similis et cucurbitis natura, dumtaxat in nascendo. Æque hiemem odere. Amant rigua ac fimum. Seruntur ambo semine in terra sesquipedali fossura, inter æquinoctium vernum, et solstitium: Parilibus tamen aptissime. Aliqui malunt ex kalendis martii cucurbitas, et nonis cucumeres, et per quinquatrus serere, simili modo reptantibus flagellis scandentes parietum aspera in tectum usque, natura sublimitatis avida. Vires sine adminiculo standi non sunt, velocitas pernix, levi umbra cameras ac
2 pergulas operiens. Inde hæc duo prima genera : camerarium : et plebeium, quod humi repit. In priore mire tenui pediculo libratur pondus immobile auræ. Cucurbita quoque omni modo fastigatur, vaginis maxime vitilibus, conjecta in eas postquam defloruit, crescitque qua cogitur forma, plerumque et draconis intorti figura. Libertate vero pensili concessa, jam visa est novem pedum longitudinis. Particulatim cucumis floret, sibi ipse superflorescens: et sicciores locos patitur, candida lanugine obductus, magisque quum crescit. Cucurbitarum numerosior usus. 3
Et primus caulis in cibo, atque ex eo in totum natura diversa. Nuper in balinearum usum venere urceorum vice, jampridem vero etiam cadorum ad vina condenda. Cortex viridi tener : deraditur nihilominus in cibis. Cibos salubres ac lenes pluribus modis existimant, qui perfici humano ventre non queant, sed non intumescant. Semina quæ proxima collo fuerint, proceras pariunt : item ab imis, sed non comparandas supra dictis : quæ in medio, rotundas ; quæ in lateribus, crassas brevioresque. Siccantur in umbra, et quum libeat serere, in aqua macerantur. Cibis, quo longiores tenuioresque, eo gratiores, et ob id 4
salubriores, quæ pendendo crevere ; minimumque seminis tales habent, duritia ejus in cibis gratiam terminante. Eas quæ semini serventur, ante hiemem præcidi non est mos. Postea fumo siccantur, condendis hortensiorum seminibus rusticæ supellectili. Inventa est ratio, qua cibis quoque ser-

aussi la courge pour la table, ainsi que le concombre, presque jusqu'à l'autre récolte ; c'est à l'aide de la saumure. Mais on assure que, mis dans une fosse en un lieu à l'abri du soleil, posés sur du sable, et recouverts de foin sec et puis de terre, ces fruits se conservent verts. Il y a encore des espèces sauvages de courges et de concombres, ainsi que de presque toutes les plantes de jardin ; mais elles n'ont que des propriétés médicinales : c'est pourquoi nous les renverrons aux livres consacrés à cet objet.

1 XXV. Les autres plantes du genre cartilagineux sont cachées dans la terre. De ce nombre sont les raves, dont nous pourrions paraître avoir parlé suffisamment (XVIII, 34), s'il n'était une remarque à ajouter, à savoir que les médecins appellent raves mâles celles qui sont rondes, et femelles celles qui sont larges et creuses, lesquelles sont d'un goût meilleur et plus faciles à confire ; semées plusieurs fois, elles dégénèrent en mâles. Les mêmes auteurs ont distingué cinq espèces de navets : le corinthien, le cléonéen, le liothasien, le béotien, et celui qu'ils ont désigné par le nom de vert. Le corinthien devient très gros ; la racine en est presque hors
2 de terre : c'est la seule espèce qui se porte en haut, et non, comme les autres, dans la terre. Le liothasien est appelé par quelques-uns navet de Thrace ; c'est celui qui supporte le mieux le froid. Après celui-là, le navet béotien est le plus doux ; il est remarquable, parce qu'il est rond et court ; au contraire, le cléonéen est très-allongé. Ceux dont les feuilles sont lisses sont aussi plus doux ; ceux dont les feuilles sont rugueuses, anguleuses et hérissées, sont plus amers. Il y a en outre une espèce de navet sauvage dont les feuilles sont semblables à celles de la roquette (XX, 49). A Rome, le premier rang est donné aux navets d'Amiterne (XVIII, 35), puis à ceux de Nursia ; en troisième lieu, à ceux du territoire romain. En parlant des raves (XVIII, 34), nous avons dit comment on sème les navets.

XXVI. Les raiforts (*raphanus sativus*, L.) 1
ont une écorce et une substance cartilagineuse, et plusieurs d'entre eux ont même une écorce plus épaisse que certains arbres ; ces derniers sont très-âcres, et d'autant plus que l'écorce est plus épaisse ; quelquefois aussi la substance en devient ligneuse. Les raiforts sont singulièrement flatulents, et causent beaucoup de rapports ; aussi est-ce un aliment de mauvaise compagnie, surtout si ensuite on mange du chou ; mais si on les mange avec des olives vertes, les rapports sont moins fréquents et moins désagréables. En Égypte, le raifort est très-estimé, à cause de l'abondance d'huile qu'on extrait de sa graine (XV, 7). Aussi les Égyptiens sèment-ils cette plante de préférence et autant qu'ils peuvent, attendu que cette culture rapporte plus que celle du blé, et paye moins d'impôt ; nulle graine ne rend plus d'huile.

Les Grecs ont distingué trois espèces de rai- 2
forts, d'après la différence des feuilles : le raifort à feuilles crépues, le raifort à feuilles lisses, et le raifort sauvage ; ce dernier a les feuilles lisses, il est vrai, mais plus courtes, rondes, nombreuses, et présente l'apparence d'un arbrisseau ; la saveur de ce raifort est âcre, et, comme un médicament, détermine des évacuations alvines. Dans la première espèce il y a aussi des différences qui tiennent à la graine, certains raiforts portant une graine mauvaise, et certains autres une graine très-petite. Ces mauvaises qualités ne se rencontrent que dans le raifort à feuilles crépues.

Nos Latins ont fait d'autres espèces : Il y a le 3

varentur ; eodemque modo cucumis, usque ad alios pæne proventus ; et id quidem in muria fit. Sed et scrobe, opaco in loco arena substrato, fenoque sicco opertos, ac deinde terra, virides servari tradunt. Sunt et silvestres in utroque genere, et omnibus fere hortensiis : sed et his medica tantum natura est. Quam ob rem differentur in sua volumina.

1 XXV. Reliqua cartilaginum naturæ terra occultantur omnia. In quibus de rapis abunde dixisse poteramus videri, nisi medici masculini sexus facerent in his rotunda ; latiora vero et concava feminini, præstantiora suavitate, et ad condiendum faciliora ; quæ sæpius sata transeunt in marem. Iidem naporum quinque genera fecere : Corinthium, Cleonæum, Liothasium, Bœoticum, et quod per se viride dixerunt. Ex iis in amplitudinem adolescit
2 Corinthium, nuda fere radice. Solum enim hoc genus superne tendit, non ut cætera in terram. Liothasium quidam Thracium appellant, frigorum patientissimum. Ab eo Bœoticum dulce est, rotunditate etiam brevi notabile, neque ut Cleonæum prælongum. In totum quidem, quorum tenuia folia, ipsi quoque dulciores ; quorum scabra, et angulosa, et horrida, amariores. Est præterea genus silvestre, cujus folia sunt erucæ similia. Palma Romæ Amiterninis datur, inde Nursinis : tertia nostratibus. Cætera de satu eorum in rapis dicta sunt.

XXVI. Cortice et cartilagine constant raphani ; multis- 1
que eorum cortex crassior etiam, quam quibusdam arborum. Amaritudo plurima illis est, et pro crassitudine corticis. Cætera quoque aliquando lignosa. Et vis mira colligendi spiritum, laxandique ructum : ob id cibus illiberalis, utique si proxime olus mandatur : si vero cum olivis drupis, rarior ructus fit, minusque fœtidus. Ægypto mire celebratur propter olei fertilitatem, quod e semine ejus faciunt. Hoc maxime cupiunt serere, si liceat : quoniam et quæstus plus quam a frumento, et minus tributi est, nullumque copiosius oleum.

Genera raphani Græci fecere tria, foliorum differen- 2
tia, crispi, atque lævis, et tertium silvestre. Atque huic lævia quidem, sed breviora ac rotunda, copiosaque, atque fruticosa : sapor autem asper, et medicamenti instar ad eliciendas alvos : et in prioribus tamen differentia a semine est ; quoniam aliqua pejus, aliqua admodum exi-

raifort d'Algide, ainsi nommé de la localité qui le produit; il est long et transparent. Un autre raifort a la forme de la rave; on le nomme syriaque : c'est peut-être le plus doux et le plus tendre; il supporte l'hiver. Cependant le meilleur est celui qui a été apporté de Syrie depuis peu de temps, ce semble; car les auteurs n'en font pas mention; il dure tout l'hiver. Il est encore un raifort sauvage (*cochlearia armoracia*, L.) que les Grecs nomment agrion, les habitants du Pont armon, d'autres leucé, les Latins armoracia; il a plus de feuillage que de racine. Pour reconnaître les bons raiforts, on regarde surtout la tige : celle des raiforts âcres est plus ronde, plus grosse, et présente de longues cannelures; les feuilles mêmes, d'un aspect désagréable, sont anguleuses et hérissées.

4 Le raifort veut être semé dans une terre meuble, humide; il hait le fumier, et se contente de paille; il aime tellement le froid, qu'en Germanie il y en a de la grosseur d'un enfant au berceau (betterave?). On le sème après les ides de février (13 février), pour l'avoir au printemps; on en sème derechef vers les fêtes de Vulcain (en août), semis qui est meilleur. Beaucoup le sèment encore en mars, en avril et en septembre. Commençant à grossir, il est avantageux d'en enfouir successivement les feuilles, et de le rechausser lui-même; car celui qui est sorti hors de terre devient dur et spongieux. Aristomaque recommande d'ôter les feuilles en hiver, et, pour que l'eau ne séjourne pas au pied, de rechausser les raiforts, disant que c'est le moyen d'en avoir de gros pour
5 l'été. Quelques-uns ont dit que si, faisant avec un pieu un trou et le garnissant d'une couche de paille épaisse de six doigts, on y met la graine, que l'on recouvre ensuite de fumier et de terre, on obtient des raiforts de la grosseur du trou. Toutefois ce qui les nourrit surtout, c'est le sel; aussi les arrose-t-on avec des eaux salées, et on les saupoudre de nitre en Égypte (XXXI, 46), où ils sont d'une extrême douceur. La salure en ôte l'âcreté; et ils deviennent semblables aux raiforts cuits; en effet, cuits ils s'adoucissent, et se mangent comme des navets. Les médecins, pour attirer les humeurs âcres des viscères, les font prendre crus à jeun, avec du sel, et de cette façon préparent la voie aux vomissements. On 6
dit encore que le suc en est nécessaire aux organes thoraciques, attendu qu'il a été reconnu en Égypte, grâce aux rois qui ouvraient le corps des morts pour scruter les maladies, que le phthiriasis (11), qui attaque le cœur dans l'intérieur, ne pouvait être guéri par aucun autre remède. Voyez la frivolité grecque : à Delphes, dit-on, dans le temple d'Apollon, le raifort est tellement préféré aux autres aliments, qu'il est dédié en or, tandis que la bette l'est en argent, et la rave en plomb. Certes ce n'est pas en Grèce qu'était né Manius Curius, imperator, occupé, au rapport de nos Annales, à rôtir une rave à son foyer au moment où les députés samnites apportaient un or qu'il allait refuser. Moschion, auteur grec, a aussi écrit un volume tout entier sur le raifort. On regarde les raiforts comme un aliment très-avantageux pendant l'hiver; en tout temps ils sont très-nuisibles aux dents, parce qu'ils les usent; du moins ils polissent l'ivoire. Il existe une antipathie extrême entre eux et la vigne, qui s'éloigne des raiforts semés dans le voisinage.

XXVII. Les autres plantes que nous avons 1
placées parmi les cartilagineuses sont plus li-

gnum ferunt. Hæc vitia non cadunt, nisi in crispa folia.

3 Nostri alia fecere genera : Algidense a loco, longum atque translucidum. Alterum rapi figura, quod vocant Syriacum, suavissimum fere ac tenerrimum, hiemisque patiens. Præcipuum tamen est, quod e Syria non pridem advectum apparet, quoniam apud auctores non reperitur : id autem tota hieme durat. Etiamnum unum silvestre Græci agrion vocant, Pontici armon, alii leucen, nostri armoraciam, fronde copiosius quam corpore. In omnibus autem probandis maxime spectantur caules : immitium enim rotundiores crassioresque, ac longis canalibus. Folia ipsa tristiora, et angulis horrida.

4 Seri vult raphanus terra soluta, humida. Fimum odit, palea contentus. Frigore adeo gaudet, ut in Germania infantium puerorum magnitudinem æquet. Seritur post idus febr, ut vernus sit : iterumque circa Vulcanalia, quæ satio melior. Multi et martio, et aprili serunt, et septembri. Incipiente incremento, confert alterna folia circumobruere, ipsos vero accumulare. Nam qui extra terram emersit, durus fit atque fungosus. Aristomachus detrahi folia per hiemem jubet; et, ne lacunæ stagnent, accumulare : ita
5 in æstatem grandescere. Quidam prodidere, si palo adacto caverna palea insternatur sex digitorum altitudine, deinde in semen fimumque et terra congeratur, ad magnitudinem scrobis crescere. Præcipue tamen salsis aluntur. Itaque etiam talibus aquis irrigantur, et in Ægypto nitro sparguntur, ubi sunt suavitate præcipui. In totum quoque salsugine amaritudo eorum eximitur, fiuntque coctis similes; namque et cocti dulcescunt, et in naporum vicem transeunt. Crudos medici suadent, ad colligenda acria viscerum, dandos cum sale jejunis esse, atque ita vomitionibus præparant meatum. Tradunt et præcordiis necessarium 6
hunc succum : quando phthiriasin cordi intus inhærentem non alio potuisse depelli compertum sit in Ægypto, regibus corpora mortuorum ad scrutandos morbos insecantibus. Atque, ut est græca vanitas, fertur in templo Apollinis Delphis adeo cæteris cibis prælatus raphanus, ut ex auro dicaretur, beta ex argento, rapum e plombo. Scires non ibi genitum Manium Curium imperatorem, quem Samnitium legatis aurum repudiaturo afferentibus, rapum torrentem in foco inventum Annales nostri prodidere. Scripsit et Moschion græcus unum de raphano volumen. Utilissimi in cibis hiberno tempore existimantur; iidemque dentibus semper inimici, quoniam atterant. Ebora certe poliunt. Odium his cum vite maximum, refugitque juxta satos.

XXVII. Lignosiora sunt reliqua, in cartilaginum ge- 1
nere a nobis posita; mirumque, omnibus vehementiam

gneuses : chose singulière, toutes ont un goût très-fort. Parmi elles il est une espèce de panais sauvage qui croît spontanément; les Grecs le nomment staphylinos (*daucus guttatus*, Sibth.) L'autre espèce de panais (*pastinaca sativa*, L.) se replante ou se sème au commencement du printemps ou à l'automne; d'après Hygin, en février, en août, en septembre, en octobre, dans un terrain foui à une grande profondeur. Ce panais commence à être bon à un an; il est meilleur à deux, plus agréable en automne, surtout cuit dans la poêle; et même de cette façon il conserve un goût intraitable. L'hibiscum diffère du panais en ce qu'il est plus menu; rejeté comme aliment, on l'emploie en médecine. Il est une quatrième espèce qui a la même ressemblance avec le panais; elle est nommée gauloise par les Latins, daucus par les Grecs, qui en ont même distingué quatre variétés; il en sera question (xxv, 64) parmi les substances médicinales.

1 XXVIII. Le siser (chervis, *sium sisarum*, L.) a été mis en réputation par l'empereur Tibère, qui tous les ans en faisait venir de Germanie. C'est à Gelduba, nom d'une forteresse placée sur le Rhin, que se trouve le meilleur; ce qui montre que cette plante se plaît dans les contrées froides. Le siser a dans sa longueur une nervure qui s'enlève après la cuisson; néanmoins il y reste une grande partie de l'amertume : ce goût amer, à l'aide d'un mélange de vin miellé, devient même agréable dans les mets. La même nervure existe dans le grand panais, mais seulement dans celui d'un an. On sème le siser en février, mars, avril, août, septembre, octobre.

1 XXIX. L'aunée (*inula helenium*, L.) (xx, 19) est plus courte que les précédents, mais plus charnue et plus amère; seule, elle est très-contraire à l'estomac, mais, mêlée avec des substances douces, elle est très-salutaire. On l'accommode de plusieurs manières pour en vaincre l'âcreté et pour la rendre agréable : séchée, on la réduit en poudre fine, et on y mêle quelque liqueur douce; ou bien bouillie ou conservée dans l'oxycrat, ou macérée dans différents liquides, on y mêle alors du vin cuit, on l'incorpore à du miel ou à des raisins secs, ou à des dattes grasses. D'autres la préparent avec des coings, ou des sorbes, ou des prunes, y ajoutant quelquefois du poivre ou du thym. L'aunée est surtout très-bonne contre les faiblesses d'estomac, et elle est devenue très-célèbre parce que Julia Augusta (fille d'Auguste) en mangeait tous les jours. La graine en est inutile, parce qu'on mul- 2
tiplie cette plante, comme le roseau, avec des yeux pris à la racine. L'aunée, le siser et le panais se plantent dans les deux saisons du printemps et de l'automne; on les espace beaucoup; il faut au moins, pour l'aunée, un intervalle de trois pieds, parce que les branches s'en étendent au loin. Quant au siser, il vaut mieux le transplanter.

XXX. Vient ensuite l'histoire des bulbes; Ca- 1
ton en recommande au premier rang la culture; il vante ceux de Mégare. Mais l'oignon le plus célèbre est celui de la scille (*scilla maritima*, L.), bien que produit pour servir de médicament et pour aiguiser le vinaigre (xx, 39). Aucun oignon n'est plus gros, et n'a plus de force et d'âcreté. Deux espèces sont employées en médecine : la scille mâle, à feuilles blanches; la scille femelle, à feuilles foncées. Il en est une troisième espèce, qui est bonne à manger; on la nomme épiménidienne (*ornithogalum pyrenaicum*, L.); la feuille en est plus étroite et moins rude. Toutes les scilles ont beaucoup de graines; cependant

saporis inesse. Ex iis pastinacæ unum genus agreste sponte provenit : staphylinos græce dicitur. Alterum seritur radice vel semine, primo vere vel autumno : ut Hygino placet, februario, augusto, septembri, octobri, solo quam altissime refosso. Annicula utilis esse incipit, bima utilior, gratior autumno, patinisque maxime, et sic quoque virus illi intractabile est. Hibiscum a pastinaca gracilitate distat, damnatum in cibis, sed medicinæ utile. Est et quartum genus in eadem similitudine pastinacæ, quam nostri Gallicam vocant, Græci vero daucon : cujus genera etiam quatuor fecere : inter medica dicendum.

1 XXVIII. Siser et ipsum Tiberius princeps nobilitavit, flagitans omnibus annis e Germania. Gelduba appellatur castellum Rheno impositum, ubi generositas præcipua. Ex quo apparet frigidis locis convenire. Inest longitudine nervus, qui decoctis extrahitur, amaritudinis tamen magna parte relicta : quæ mulso in cibis temperata, etiam in gratiam vertitur. Nervus idem et pastinacæ majori, dumtaxat anniculæ. Siseris satus mensibus februario, martio, aprili, augusto, septembri, octobri.

1 XXIX. Brevior his est, sed torosior, amariorque inula, per se stomacho inimicissima : eadem dulcibus mixtis saluberrima. Pluribus modis austeritate victa gratiam invenit; namque et in pollinem tunditur arida, liquidoque dulci temperatur : et decocta posca, aut asservata, vel macerata pluribus modis, et tunc mixta defruto, aut subacta melle, uvisve passis, aut pinguibus caryotis. Alio rursus modo cotoneis malis, vel sorbis, aut prunis, aliquando pipere aut thymo variata, defectus præcipue stomachi excitat, illustrata, maxime Juliæ Augustæ quotidiano cibo. Supervacuum ejus semen : quoniam oculis 2
ex radice excisis, ut arundo, seritur. Et hæc autem, et siser, et pastinaca, utroque tempore, vere et autumno, magnis seminum intervallis : inula ne minus quam ternorum pedum, quoniam spatiose fruticat. Siser autem transferre melius.

XXX. Proxima his est bulborum natura, quos Cato 1
in primis serendos præcepit, celebrans Megaricos. Verum nobilissima est scilla, quanquam medicamini nata, acetoque exacuendo. Nec ulli amplitudo major, sicut nec vis asperior. Duo genera medica : masculum albis foliis, femina nigris. Et tertium genus est cibis gratum : epimenidium vocatur, angustius folio, ac minus aspero. Seminis plurimum omnibus. Celerius tamen proveniunt satæ bulbis

elles viennent plus vite quand on en replante les caïeux. Pour qu'elles grossissent, on renverse tout autour les feuilles, qui sont grandes, et on les couvre de terre; de cette façon la tête attire à elle tout le suc. La scille croît spontanément en très-grande abondance dans les îles Baléares,
2 dans l'île d'Ébuse, et dans l'Espagne. Le philosophe Pythagore a composé un livre tout entier sur cette plante, et il y a exposé les propriétés médicales que nous rapporterons dans le livre suivant. Les autres espèces de bulbes diffèrent par la couleur, la grosseur et la douceur. Il en est même quelques-uns que l'on mange crus, par exemple dans la Chersonnèse Taurique. Après ceux-là on estime le plus ceux d'Afrique, puis ceux d'Apulie. Les Grecs ont distingué les espèces suivantes : la bulbine (*ornithogalum umbellatum*, L.), le setanion, le pythion, l'acrocorion, l'ægilops, le sisyrinchion (*iris sisyrinchium*, L.); ce qu'il y a d'étonnant dans ce dernier, c'est que les racines en croissent pendant l'hiver, qu'au printemps, au contraire, quand la violette a paru, elles diminuent et se contractent, et
3 qu'alors le bulbe commence à grossir. On range encore parmi les bulbes la plante appelée en Égypte aron (*arum colocasia*, L.): elle approche beaucoup de la scille pour la grosseur; elle a la feuille de la patience; la tige est droite, longue de deux coudées, de la grosseur d'un bâton; la racine est plus douce, au point qu'elle peut se manger même crue. On tire les bulbes de terre avant le printemps, sinon ils se gâtent aussitôt. On reconnaît qu'ils sont mûrs quand les feuilles se dessèchent par le pied. On rejette les bulbes vieux, ainsi que ceux qui sont petits et longs; au contraire, on estime ceux qui sont rouges, arrondis et très-gros. Dans la plupart l'amertume est dans le sommet; le milieu est doux. Les anciens ont dit que les bulbes ne venaient que de graine; mais ils croissent spontanément dans les campagnes de Préneste, et ils poussent même sans limites dans le territoire des Rémois.

XXXI. (VI.) Presque toutes les plantes potagères n'ont qu'une racine, telles que le raifort, la bette, l'ache et la mauve; mais la racine la plus longue est celle du lapathum (*rumex patientia*, L.); car elle s'enfonce à la profondeur de trois coudées. Celle du lapathum sauvage plus courte est humide; tirée de terre, elle vit longtemps. Cependant les racines sont chevelues dans certaines plantes, l'ache, la mauve; ligneuses dans d'autres, exemple l'ocimum (basilic); charnues dans d'autres, exemple la bette et encore plus le safran; quelques-unes sont composées d'écorce et de chair, comme le raifort et la rave; d'autres sont géniculées, comme le gramen. Les plantes qui n'ont pas une racine droite naissent aussitôt par un chevelu abondant, comme l'arroche et la blette. La scille, les bulbes, l'oignon et l'ail ont la racine verticale. Parmi les plantes qui naissent spontanément, quelques-unes ont les racines plus nombreuses que les feuilles, comme l'aspalax (12), le perdicium (pariétaire), le safran. Le serpolet, 2
l'aurone, le navet, le raifort, la menthe, la rue, fleurissent tout à la fois; tandis que les autres plantes défleurissent sitôt qu'elles ont commencé; l'ocimum défleurit par parties et commence par le bas, aussi reste-t-il très-longtemps en fleurs: cela arrive aussi dans l'héliotrope (XXII, 19). La couleur des fleurs est tantôt blanche, tantôt jaune, tantôt pourpre; les feuilles tombent par la tête dans l'origan, l'aunée et quelquefois dans la rue, quand elle a été accidentellement maltraitée. Elles sont fistuleuses dans l'oignon et la ciboule.

circa latera natis. Et ut crescant, folia, quæ sunt his ampla, deflexa circa obruuntur : ita succum omnem in se trahunt capita. Sponte nascuntur copiosissime in Balearibus
2 Ebusoque insulis, ac per Hispanias. Unum de iis volumen condidit Pythagoras philosophus, colligens medicas vires, quas proximo reddemus libro. Reliqua bulborum genera differunt colore, magnitudine, suavitate. Quippe quum quidam crudi mandantur, ut in Cherroneso Taurica. Post hos in Africa nati maxime laudantur, mox Apuli. Genera Græci hæc fecere; bulbinen, setanion, pythion, acrocorion, ægilopa, sisyrinchion. In hoc mirum imas ejus radices crescere hieme : verno autem, quum apparuerit viola, minui et contrahi, tum deinde bulbum pin-
3 guescere. Est inter genera, et quod in Ægypto aron vocant, scillæ proximum amplitudine, foliis lapathi, caule recto duum cubitorum, baculi crassitudine, radice mollioris naturæ, quæ edatur et cruda. Effodiuntur bulbi ante ver, aut deteriores illico fiunt. Signum maturitatis, folia inarescentia ab imo; vetustioresque improbant : item parvos et longos. Contra rubicundis rotundioribusque laus, et grandissimis. Amaritudo plerisque in vertice est. Media eorum dulcia. Bulbos non nasci, nisi e semine, priores tradiderunt. Sed et in Prænestinis campis sponte nascuntur, ac sine modo etiam in Remorum arvis.

XXXI. (VI.) Hortensiis omnibus fere singulæ radices, 1
ut raphano, betæ, apio, malvæ. Amplissima autem lapatho, ut quæ descendat ad tria cubita. Silvestri minor et humida : effossa quoque diu vivit. Quibusdam tamen capillatæ, ut apio, malvæ : quibusdam surculosæ, ut ocimo. Aliis carnosæ, ut betæ, aut magis etiamnum croco: aliquibus ex cortice et carne constant, ut raphano, rapis: quorumdam geniculatæ sunt, ut graminis. Quæ rectam non habent radicem, statim plurimis nascuntur capillamentis, ut atriplex, et blitum. Scilla autem, et bulbi, et cæpe, et allium, non nisi in rectum radicantur. Sponte nascentium quædam numerosiora sunt radice, quam folio, ut aspalax, perdicium, crocum. Florent confertim ser- 2
pyllum, abrotonum, napi, raphani, menta, ruta : et cætera quidem quum cœpere, deflorescunt : ocimum autem particulatim et ab imo incipit, qua de causa diutissime floret. Hoc et in heliotropio herba evenit. Flos aliis candidus, aliis luteus, aliis purpureus. Folia cadunt a cacuminibus, origano, inulæ, et aliquando rutæ injuria læsæ. Maxime concava sunt cæpæ, gethyo.

1 XXXII. L'ail et l'oignon sont invoqués par les Égyptiens au nombre des dieux dans les serments. Les Grecs distinguent plusieurs espèces d'oignons : l'oignon de Sardes, celui de Samothrace, l'alsidène, le sétanien, le schiste, l'ascalonien, nommé ainsi d'après une ville de Judée; tous ont une odeur qui fait pleurer; elle est le plus forte dans l'oignon de Chypre, le moins dans l'oignon de Gnide. Dans tous la chair tout entière est cartilagineuse. Le sétanien est le plus petit de tous, excepté le tusculan; mais il est doux. On confit le schiste et l'ascalonien. On laisse le schiste pendant l'hiver avec son feuillage; au printemps on ôte les feuilles, et il en vient d'autres dans les mêmes divisions; de là le nom de schiste (fendu).
2 D'après cet exemple, on recommande d'ôter aussi les feuilles dans les autres espèces, pour favoriser le développement du bulbe plutôt que celui de la graine. L'ascalonien (échalote) est d'une nature particulière : en effet, il ne se reproduit guère par la racine; aussi les Grecs ont-ils recommandé de le semer et non de le planter, puis de le transplanter plus tard, vers le printemps, au moment de la pousse; alors il grossit et il se hâte, pour compenser le temps perdu. Il faut se dépêcher de tirer de terre les échalotes, parce que mûres elles pourrissent promptement. Si on les plante, elles montent en tige, donnent de la graine, et périssent. Il y a en outre des différences de couleur dans les oignons : à Issus et à Sardes ils sont très-blancs. On estime aussi ceux de Crète, qui peut-être sont les mêmes que les échalotes, attendu que semés ils donnent de gros bulbes, et que plantés ils montent en tige et donnent de la graine; la seule différence, c'est que la
3 saveur en est douce. Chez nous on distingue deux espèces principales : l'une (ciboule) sert aux assaisonnements; les Grecs la nomment gethyon, les Latins pallacana; on la sème en mars, avril et mai. L'autre est à tête; elle se sème après l'équinoxe d'automne, ou après que le Favonius a commencé à souffler. Les variétés de cette espèce sont, par ordre d'âcreté, l'oignon d'Afrique, l'oignon des Gaules, l'oignon de Tusculum, l'oignon d'Ascalon, l'oignon d'Amiterne; les meilleurs sont les plus ronds. De même les roux sont plus âcres que les blancs, les conservés que les frais, les crus que les cuits, les secs que les confits. L'oignon d'Amiterne se cultive dans les lo- 4
calités froides et humides; il est le seul dont on plante le bulbe comme pour l'ail; les autres se sèment, et à l'été suivant (13) donnent non pas de la graine, mais seulement un bulbe qui se garde; l'année d'après, c'est le contraire, il se produit de la graine et le bulbe se gâte. Ainsi tous les ans on met en terre séparément de la graine pour avoir de l'oignon, et de l'oignon pour avoir de la graine. L'oignon se garde très-bien dans la paille. La ciboule est presque sans bulbe, elle a seulement un col allongé; aussi est-elle tout en feuilles : on la coupe souvent comme le porreau, et on la sème de même; on ne la plante pas. Au reste, on recommande de semer les oignons dans un terrain bêché trois fois, et débarrassé des racines des mauvaises herbes; il faut dix livres de graine pour un jugère (25 ares). On conseille d'y mêler de la sarriette, parce que l'oignon vient plus beau; en outre, de biner et de sarcler le terrain quatre fois au moins. En Italie on sème l'échalote en février. On récolte la graine de l'oignon quand elle commence à noircir, et avant qu'elle se flétrisse.

XXXIII. Il conviendra de parler ici du poireau, 1

1 XXXII. Allium cæpasque inter deos in jurejurando habet Ægyptus. Cæpæ genera apud Græcos : Sardia, Samothracia, Alsidena, Setania, Schista, Ascalonia, ab oppido Judææ nominata. Omnibus etiam odor lacrymosus, et præcipue Cypriis, minime Gnidiis. Omnibus corpus totum pinguitudinis earum cartilagine. E cunctis setania minima, excepta Tusculana, sed dulcis. Schista autem et Ascalonia condiuntur. Schistam hieme cum coma sua relinquunt, vere folia detrahunt, et alia subnascuntur
2 iisdem divisuris : unde et nomen. Hoc exemplo reliquis quoque generibus detrahi jubent, ut in capita crescant potius, quam in semina. Ascaloniarum propria natura. Etenim velut steriles sunt ab radice, et ob id semine seri illas, non deponi jussere Græci. Præterea serius circa ver, quum germinant, transferri, ita crassescere, et tunc properare præteriti temporis pensitatione. Festinandum autem in his est, quoniam maturæ celeriter putrescunt. Si deponantur, caulem mittunt et semen, ipsæque evanescunt. Est et colorum differentia. In Isso enim et Sardibus candidissimæ proveniunt. Sunt in honore et Creticæ, de quibus dubitant, an eædem sint, quæ Ascaloniæ; quoniam satis capita crassescunt : depositis, caules et semina. Distant sapore tantum dulci. Apud nos duo prima genera. Unum condimentariæ, quam illi gethyon, nostri pallacanam vocant. Seritur mensibus martio, aprili, maio. Alterum capitatæ, quæ ab æquinoctio autumni, vel a Favonio. Genera ejus austeritatis ordine, Africana, Gallica, Tusculana, Ascalonia, Amiternina. Optima autem, quæ rotundissima. Item rufa acrior, quam candida : sicca, quam viridis, et cruda quam cocta, sicca quam condita. Seritur Amiternina frigidis et humidis locis, et sola allii 4
modo capite, reliquæ semine, proxima quæ æstate nullum semen emittunt, sed caput tantum, quod inarescit. Sequenti autem anno permutata ratione semen gignitur, caput ipsum corrumpitur. Ergo omnibus annis separatim semen cæpæ causa seritur, separatim cæpæ seminis. Servantur autem optime in paleis. Gethyum pæne sine capite est, cervicis tantum longæ, et ideo totum in fronde; sæpiusque resecatur, ut porrum. Ideo et illud serunt, non deponunt. Cætero cæpas ter fosso solo seri jubent, exstirpatis radicibus herbarum, in jugera denas libras. Intermisceri satureiam, quoniam melius proveniat. Runcari præterea, et sarriri, si non sæpius, quater. Ascaloniam mense februario serunt nostri. Semen cæparum nigrescere incipiens, antequam marcescat, metunt.

XXXIII. Et de porro in hac cognatione dici conveniat, 1

à cause de son affinité avec les plantes précéden-
tes, d'autant plus que l'espèce qui se tond a dû
récemment de la célébrité à l'empereur Néron.
Ce prince, pour sa voix (xx, 21), mangeait, à
certains jours de chaque mois, du poireau à
l'huile, s'abstenant de tout autre aliment, même
de pain. On sème le porreau en automne après
l'équinoxe; on le sème plus serré si l'on veut avoir
l'espèce qui se tond; on le tond dans la même plan-
che jusqu'à épuisement, et l'on fume continuelle-
2 ment. Si l'on veut des poireaux à tête, on les trans-
plante quand ils ont grossi, et sans les tondre,
dans une autre planche; préalablement on rogne
légèrement l'extrémité des feuilles sans toucher
au blanc, et on retourne les premières tuniques,
ou enveloppes de la tête. Les anciens pla-
çaient une pierre ou une tuile sur le poireau
pour en faire grossir la tête; ils avaient la même
pratique pour les bulbes : aujourd'hui on en-
lève doucement les racines avec la bèche, afin
que, affaiblies, elles nourrissent la plante, et ne
retiennent pas le suc pour elles. Chose remar-
quable! le poireau, qui aime le fumier et un ter-
rain fertile, a de l'antipathie pour l'eau; d'ail-
leurs il a seul la propriété de ne pas dégénérer.
3 Le plus estimé est celui d'Égypte, puis celui d'Os-
tie et celui d'Aricie. L'espèce qui se tond offre
deux variétés : le poireau herbacé, dont la feuille a
des découpures manifestes : les pharmaciens l'em-
ploient; l'autre variété a la feuille plus pâle, plus
ronde, et des découpures plus légères. On rapporte
que Méla, de l'ordre équestre, accusé pour la ges-
tion de son intendance par ordre de l'empereur
Tibère, avala, dans son désespoir, du suc de poi-
reau du poids de trois deniers d'argent (11 gr., 57),
et expira sur-le-champ sans douleur. On prétend
qu'une plus grande quantité n'est pas nuisible.

XXXIV. L'ail passe, dans les campagnes sur- 1
tout, pour un bon remède en plusieurs cas. Il est
recouvert complétement de pellicules très-fines,
et qui se séparent. Il est formé par la réunion de
plusieurs noyaux qui ont chacun des enveloppes
particulières; le goût en est âcre, et d'autant plus
que les noyaux sont plus nombreux. L'ail, comme
l'oignon, rend l'haleine mauvaise; cependant,
cuit, il ne produit pas cet effet. Les espèces se
distinguent par les époques de la maturité : l'ail
précoce mûrit en soixante jours; elles se distin-
guent aussi par la grosseur. L'ulpicum est dans 2
cette classe; appelé par les Grecs ail de Chypre,
par d'autres antiscorodon, renommé, en Afrique
surtout, parmi les ragoûts rustiques, il est plus
gros que l'ail; broyé dans de l'huile et du vi-
naigre, il produit une écume qui se boursoufle
d'une manière étonnante. Quelques-uns recom-
mandent de ne pas planter l'ulpicum et l'ail dans
un terrain uni, et de mettre les gousses par tas
dans de petits monceaux de terre éloignés les
uns des autres de trois pieds : il doit y avoir en-
tre les gousses la distance d'un doigt; et dès que
trois feuilles sont sorties, il faut sarcler. Plus 3
l'ail est sarclé, plus il grossit. Quand il com-
mence à mûrir, on en couche la tige, qu'on re-
couvre de terre; cette précaution empêche qu'il
ne monte en feuille. Dans les localités froides, il
est plus avantageux de le planter au printemps
qu'en automne. Au reste, pour que l'ail ne donne
pas d'odeur à l'haleine, on prescrit de le planter
quand la lune est sous l'horizon, de le récolter
quand elle est en conjonction. Indépendamment
de ces recommandations, Ménandre, parmi les
Grecs, dit que ceux qui mangent de l'ail n'ont
aucune odeur, si par-dessus ils mangent une ra-
cine de bette grillée sur des charbons ardents. Il 4

præsertim quum sectivo nuper auctoritatem dederit Prin-
ceps Nero, vocis gratia, ex oleo statis mensium omnium
diebus, nihilque aliud, ac ne pane quidem vescendo. Se-
ritur semine ab æquinoctio autumno : si sectivum facere
libuit, densius. In eadem area secatur, donec deficiat,
2 stercoraturque semper. Si nutritur in capita, antequam
secetur, quum increvit, in aliam aream transfertur, sum-
mis foliis leviter recisis ante medullam, et capitibus re-
tractis, tunicisve extremis. Antiqui silice vel tegula sub-
jecta capita dilatabant : hoc item in bulbis. Nunc sarculo
leviter convelluntur radices, ut delumbatæ alant, neque
distrahant. Insigne, quod quum fimo lætoque solo gaudeat,
rigua odit; et tamen proprietate quadam soli constant.
Laudatissimus in Ægypto, mox Ostiæ, atque Ariciæ. Se-
3 ctivi duo genera : herbaceum folio incisuris ejus eviden-
tibus, quo utuntur medicamentarii. Alterum genus palli-
dioris folii, rotundiorisque, incisuris levioribus. Fama est,
Melam equestris ordinis, reum ex procuratione a Tiberio
Principe accersitum, in summa desperatione succo porri
ad trium denariorum argenteorum pondus hausto, con-
festim exspirasse sine cruciatu. Ampliorem modum negant
noxium esse.

XXXIV. Allium ad multa ruris præcipue medicamenta 1
prodesse creditur. Tenuissimis, et quæ separantur, in
universum velatur membranis : mox pluribus coagmen-
tatur nucleis, et his separatim vestitis. Asperi saporis :
quo plures nuclei fuere, hoc est asperius. Tædium huic
quoque halitu, ut cæpis : nullum tamen coctis. Generum
differentia in tempore : præcox maturescit sexaginta die-
bus : tum in magnitudine. Ulpicum quoque in hoc genere 2
Græci appellavere allium Cyprium, alii antiscorodon,
præcipue Africæ celebratum inter pulmentaria ruris,
grandius allio. Tritum in oleo et aceto, mirum quantum
increscat spuma. Quidam ulpicum et allium in plano seri
vetant, castellatimque grumulis imponi, distantibus inter
se pedes ternos. Inter grana digiti interesse debent; simul
atque tria folia eruperunt, sarriri. Grandescunt, quo sæ- 3
pius sarriuntur. Maturescentium caules depressi in terram
obruuntur : ita cavetur ne in frondem luxurient. In frigi-
dis utilius vere seri, quam autumno. Cætero, ut odore
careant, omnia hæc jubentur seri, quum luna sub terra
sit : colligi, quum in coitu. Sine his Menander e Græcis
auctor est, allium edentibus, si radicem betæ in pruna tos-
tam superederint, odorem exstingui. Sunt qui et allium 4

en est qui pensent que l'époque la plus propice pour planter l'ail et l'ulpicum est entre les fêtes Compitales (le 2 mai) et les Saturnales (le 17 décembre). L'ail vient aussi de graine, mais tardivement : en effet, la première année la tête atteint la grosseur d'un poireau, l'année suivante elle se divise en gousses, la troisième elle est parfaite; quelques-uns croient que de cette façon l'ail est plus beau. Pour reproduire l'ail on doit non pas le laisser monter en graine, mais en tordre la tige, afin que la tête grossisse. Si l'on veut garder longtemps l'ail et l'oignon, il faut les humecter avec de l'eau salée tiède : ils s'en conserveront mieux, seront d'un meilleur usage,
5 mais ne vaudront rien pour planter. D'autres se contentent de les suspendre au-dessus de charbons allumés, et pensent que cela suffit pour les empêcher de germer. Il est certain en effet que l'ail et l'oignon germent hors de terre, et qu'ils se réduisent à rien après avoir poussé une tigelle. Quelques-uns croient que l'ail se conserve très-bien sur la paille. Il est un ail qui vient spontanément dans les champs; il se nomme alum (*allium arenarium*, L.) : pour se préserver des ravages des oiseaux dévorant les semailles, on le jette sur les terres, cuit, afin qu'il ne pousse pas; les oiseaux qui en mangent, frappés aussitôt de stupeur, se laissent prendre à la main; et si vous vous arrêtez un peu (14), vous les voyez s'endormir. Il est encore un ail sauvage qu'on nomme ail d'ours (*allium ursinum*, L.); l'odeur en est douce, la tête très-petite, les feuilles grandes.

1 XXXV. (VII.) Parmi les plantes potagères qui viennent le plus vite sont l'ocimum (basilic), la blette, le navet, la roquette : elles lèvent le troisième jour. L'aneth lève le quatrième, la laitue le cinquième, le raifort le sixième, le concombre et la courge le septième, le concombre avant la courge; le cresson et le sénevé le cinquième, la bette en été le sixième, en hiver le dixième, l'arroche le huitième, l'oignon le dix-neuvième ou le vingtième, la ciboule le dixième ou le douzième. La coriandre est plus rebelle. La sarriette et l'origan lèvent après le trentième jour. Mais l'ache est celle qui lève le plus difficilement, en quarante jours au plus tôt, en cinquante généralement. L'âge des se- 2
mences a aussi une part d'influence : les semences nouvelles lèvent plus promptement dans le poireau, la ciboule, le concombre, la courge; au contraire, les semences vieilles, dans l'ache, la bette, le cardame (*erucaria aleppica*), la sarriette, l'origan, la coriandre. La bette offre une particularité singulière : les graines n'en lèvent pas toutes la première année, mais une portion lève la seconde, et une autre la troisième; de la sorte, un semis abondant ne donne qu'une quantité médiocre de bettes. Quelques graines ne produisent que l'année où on les sème, d'autres produisent plusieurs années de suite, comme l'ache, le poireau, la ciboule. Ces plantes, une fois semées, vivent et rapportent pendant plusieurs années.

XXXVI. Les graines sont rondes dans plu- 1
sieurs plantes, oblongues dans quelques-unes, foliacées et larges dans peu, exemple l'arroche; étroites et canaliculées dans certaines, exemple le cumin. Elles diffèrent encore par la couleur, qui est noire ou blanche; il y en a aussi d'une dureté ligneuse. Elles sont dans un follicule sur le raifort, le sénevé, la rave; nues sur l'ache, la coriandre, l'aneth, le fenouil, le cumin; revêtues d'une écorce sur la blette, la bette, l'arroche, l'ocimum; d'un duvet, sur la laitue. Rien n'est plus fécond

et ulpicum inter Compitalia ac Saturnalia seri aptissime putant. Allium et semine provenit, sed tarde. Primo enim anno porri crassitudinem capite efficit : sequenti dividitur, tertio consummatur; pulcriusque tale existimant quidam. In semen exire non debet, sed intorqueri caulis satus gratia, uti caput validius fiat. Quod si diutius allium cæpamque inveterare libeat, aqua salsa tepida ungenda sunt. Ita diuturniora fient, melioraque usui, sed in satu sterilia.
5 Alii contenti sunt primo super prunas suspendisse, abundeque ita profici arbitrantur, ne germinent : quod facere allium cæpamque extra terram quoque certum est, et cauliculo acto evanescere. Aliqui et allium palea optime servari putant. Allium est et in arvis sponte nascens, alum hoc vocant : quod adversus improbitatem alitum depascentium semina coctum, ne renasci possit, abjicitur; statimque quæ devoravere aves, stupentes manu capiuntur; et si paulum commorere, sopitæ. Est et silvestre, quod ursinum vocant, odore molli, capite prætenui, foliis grandibus.

1 XXXV. (VII.) In horto satorum celerrime nascuntur ocimum, blitum, napus, eruca; tertio enim die erumpunt : anethum quarto, lactuca quinto, raphanus sexto, cucumis et cucurbitæ septimo, prior cucumis : nasturtium ac sinapi quinto, beta æstate sexto, hieme decimo : atriplex octavo, cæpe XIX, aut vigesimo, gethyum decimo, aut duodecimo. Contumacius coriandrum. Cunila quidem, et origanum post XXX diem. Omnium autem difficillime apium : quadragesimo enim die quum celerrime : quinquagesimo majore ex parte emergit. Aliquid et semi- 2
num ætas confert, quoniam recentiora maturius gignuntur, in porro, gethyo, cucumi, cucurbita : ex vetere autem celerius proveniunt apium, beta, cardamum, cunila, origanum, coriandrum. Mirum in betæ semine : non enim totum eodem anno gignit, sed aliquid sequente, aliquid tertio. Itaque ex copia seminis modice nascitur. Quædam anno tantum suo pariunt, quædam sæpius, sicut apium, porrum, gethyum. Hæc enim semel sata pluribus annis restibili fertilitate proveniunt.

XXXVI. Semina plurimis rotunda, aliquibus oblonga, 1
paucis foliacea et lata, ut atriplici. Quibusdam angusta et canaliculata, ut cumino. Differunt et colore, nigro candidoque; item duritie surculacea. In folliculo sunt, raphano, sinapi, rapo. Nudum semen apii, coriandri, anethi, feniculi, cumini. Cortice obducta bliti, betæ, atriplicis, ocimi. At lactucis in lanugine. Nihil ocimo fecundius : cum maledictis ac probris serendum præcipiunt; ut læ-

que l'ocimum : on recommande de le semer en le chargeant d'injures; pour qu'il vienne mieux,
2 quand il est semé, on bat la terre. Ceux qui sèment le cumin prient aussi qu'il ne lève pas. Les graines qui sont dans une écorce sont plus difficiles à dessécher, surtout celles de l'ocimum et de la nielle; pourtant on les dessèche toutes, ce qui les rend fertiles. En général, ces plantes viennent meilleures semées par petits tas qu'éparpillées; le fait est qu'on sème la graine de poireau et d'ail après l'avoir mise en sachet; pour l'ache, on fait en outre un trou avec le plantoir, et on y
3 met du fumier. Toutes les plantes potagères viennent ou de graine ou de rejeton; quelques-unes, de graine et de rejeton, comme la rue, l'origan, l'ocimum; on coupe ce dernier quand il a un palme de haut. Quelques-unes viennent de racine et de graine, comme l'oignon, l'ail, les bulbes, et les plantes dont la racine est vivace, bien que la tige soit annuelle. Celles qui viennent de racine ont une racine qui persiste et qui fournit; exemple
4 les bulbes, les ciboules, les scilles. D'autres fournissent, mais non par la racine, qui n'est pas en tête, exemple l'ache et la bette. La tige coupée, presque toutes repoussent, excepté celles dont la tige n'est pas rude; l'ocimum, le raifort, la laitue, repoussent pour l'usage journalier; on pense même que la laitue qui a repoussé est plus douce. Le fait est que le raifort est plus agréable quand on ôte les feuilles avant qu'il monte en tige. Il en est de même de la rave; effeuillée et recouverte de terre, elle grossit, et dure jusque dans l'été.

1 XXXVII. Il n'y a qu'une seule espèce d'ocimum, de lapathum (patience), de blette, de cresson, de roquette, d'arroche, de coriandre, d'aneth. Ces plantes sont les mêmes partout, et nulle part n'ont des qualités supérieures. On croit que la rue volée réussit mieux, tandis que les abeilles volées (XI, 15) ne réussissent pas. La menthe (15), la menthe sauvage, la nepeta (*menthagentilis*, L.), la chicorée, le pouliot, viennent même sans qu'on les sème. On distingue, au contraire, plusieurs espèces dans les plantes dont nous avons parlé et parlerons, et d'abord dans l'ache. (VIII.) La pre- 2
mière espèce d'ache, qui naît spontanément aux lieux humides, se nomme helioselinum (*apium graveolens*, L.); elle n'a qu'une feuille, et est glabre. La seconde, qui est l'hipposelinum (*smyrnium olusatrum*, L.), a beaucoup de feuilles, et ressemble à l'helioselinum; elle croît dans les lieux secs. La troisième est l'oreoselinum (*seseli annuum*, L.), à feuilles de ciguë, à racine menue; la graine ressemble à celle de l'aneth, plus petite cependant. Les différences de l'apium cultivé (persil, *apium petroselinum*, L.) sont dans la feuille, qui est serrée et crépue, ou moins serrée et plus légère, et dans la tige, qui est plus menue ou plus grosse. En outre, la tige est tantôt blanche, tantôt pourprée, tantôt de couleur variée.

XXXVIII. Les Grecs ont distingué trois espè- 1
ces de laitues : la première a une côte tellement large qu'on en fait, a-t-on dit, de petites portes pour les jardins; la feuille en est un peu plus longue que dans la laitue herbacée, et elle est très-étroite, attendu que la côte a absorbé la nourriture. La seconde espèce est arrondie; la troisième est basse, on la nomme laitue de Laconie. D'autres ont distingué les espèces par la couleur, et par l'époque où on les sème : la foncée, que l'on sème en janvier, la blanche en mars, la rouge en avril; on les transplante toutes au bout de deux mois. 2
Des auteurs plus exacts ont distingué d'autres variétés : les laitues pourprées, crépues, cappado-

2 tius proveniat, sato pavitur terra. Et cuminum qui serunt, precantur ne exeat. Quæ in cortice sunt, difficillime inarescunt, maximeque ocimum et gith : siccantur omnia, ac sunt fecunda. Utique meliora nascuntur acervatim sato semine, quam sparso. Ita certe porrum et allium serunt in laciniis colligatum. Apium etiam paxillo ca-
3 verna facta, ac fimo ingesto. Nascuntur autem omnia aut semine, aut avulsione. Quædam semine, et surculo : ut ruta, origanum, ocimum : præcidunt enim et hoc, quum pervenit ad palmum altitudinis. Quædam et radice, et semine, ut cæpa, allium, bulbi, et si quorum radicem anniferorum relinquunt. Eorum vero quæ a radice nascuntur, radix diuturna et fruticosa est, ut bulbi, gethyi,
4 scillæ. Fruticant alia et non capite, ut apium et beta. Caule reciso fere quidem omnia regerminant, exceptis quæ non scabrum caulem habent : et in usum vero ocimum, raphanus, lactuca. Hanc etiam suaviorem putant a regerminatione. Raphanus utique jucundior detractis foliis antequam decaulescat. Hoc et in rapis. Nam et eadem direptis foliis cooperta terra crescunt, durantque in æstate.

1 XXXVII. Singula genera sunt ocimo, lapatho, blito, nasturtio, erucæ, atriplici, coriandro, anetho. Hæc enim ubique eadem sunt, neque aliud alio melius usquam. Rutam furtivam tantum provenire fertilius putant, sicut apes furtivas pessime. Nascuntur etiam non sata, mente, mentastrum, nepeta, intubum, pulegium. Contra, plura genera sunt eorum quæ diximus, dicemusque : et in primis apio. (VIII.) Id enim quod sponte in humidis nascitur, 2
helioselinum vocatur, uno folio, nec hirsutum. Rursus in siccis hipposelinum, pluribus foliis, simile helioselino. Tertium est oreoselinum, cicutæ foliis, radice tenui, semine anethi, minutiore tantum. Et sativi autem differentiæ in folio denso, crispo, aut rariore et leviore : item caule tenuiore aut crassiore. Et caulis aliorum candidus est, aliorum purpureus, aliorum varius.

XXXVIII. Lactucæ Græci tria fecere genera : unum 1
lati caulis, adeo ut ostiola olitoria ex his factitari prodiderint. Folium his paulo majus herbaceo, et angustissimum, ut alibi consumto incremento. Alterum rotundi caulis : tertium sessile, quod Laconicon vocant. Alii colore, et tempore satus, genera discrevere. Esse enim nigras, quarum semen mense januario seratur : albas, quarum martio : rubentes, quarum aprili. Et omnium earum 2

ciennes, grecques; ces dernières ont la feuille plus longue, la côte large; il y en a d'autres à feuilles longues et étroites, semblables à la chicorée. La plus mauvaise espèce est celle que les Grecs ont dite picris, lui reprochant son amertume. On distingue encore une laitue noire, nommée méconis (xx, 26), à cause du lait soporifique qu'elle produit en abondance. Dans le fait, on regarde
3 toutes les laitues comme narcotiques. Autrefois dans l'Italie on n'avait que l'espèce méconis, et le nom de lactuca qu'elle a reçu vient du lait qu'elle produit. La laitue pourprée a une très-grande racine; on la nomme cæciliane. La ronde, qui a une racine très-petite et les feuilles larges, se nomme astytis; d'autres l'appellent eunuchion, parce que c'est la laitue qui est la plus propre à éteindre les feux de l'amour. Il est vrai que toutes les laitues ont des propriétés rafraîchissantes; aussi plaisent-elles à l'estomac en été, chassant le dégoût et donnant de l'appétit :
4 du moins on rapporte que le dieu Auguste fut sauvé dans une maladie, grâce à la sagacité du médecin Musa (xxix, 5), par la laitue, que son médecin précédent Camélius lui interdisait scrupuleusement. Elle est maintenant tellement goûtée, qu'on a trouvé le moyen de la conserver avec l'oxymel, pour les mois où elle n'est plus cultivée. On croit aussi qu'elle augmente la quantité du sang. Il est encore une espèce qu'on nomme laitue de chèvre, et dont nous parlerons parmi les plantes médiçinales (xx, 24); et au moment où j'écris une nouvelle laitue, grandement estimée, commence à prendre place parmi les laitues cultivées : on la nomme cilicienne; elle a la feuille de la laitue de Cappadoce, seulement crépue et plus large.

1 XXXIX. On ne peut ni faire une même espèce ni faire une espèce différente de la chicorée, qui supporte mieux l'hiver et qui a un goût amer, mais qui n'est pas moins agréable que la laitue. On plante la chicorée au commencement du printemps, et on la transplante à la fin de cette saison. Il est encore une chicorée sauvage qu'en Égypte on appelle cichorium, et dont nous parlerons plus amplement ailleurs (xx, 29; xxi, 52). On a trouvé le moyen de garder des laitues avec tous leurs thyrses ou feuilles, en les mettant dans des pots, pour les avoir fraîches quand on veut les cuire. On sème les laitues toute l'an- 2
née, dans de bons terrains arrosés et fumés. Deux mois après les avoir semées on les repique, et deux mois après elles sont mûres. Il est de règle cependant de semer après le solstice d'hiver et de repiquer quand souffle le Favonius, ou de semer quand souffle le Favonius et de repiquer à l'équinoxe du printemps. Les laitues blanches supportent le mieux l'hiver. Toutes les plantes de jardin aiment l'eau. Les laitues aiment beaucoup le fumier, et les chicorées encore plus; il est même avantageux d'en planter avec les racines enduites de fumier, et de leur en garnir le pied, après les avoir déchaussées. Quelques-uns ont un autre moyen pour les faire grossir : ils les coupent quand elles ont atteint un demi-pied de haut, et les enduisent de fiente de porc récente. On pense qu'il n'y a de laitues blanches que celles qui proviennent d'une semence blanche; et encore faut-il y répandre, dès qu'elles commencent à grossir, du sable de rivière ou de mer, et rapprocher par un lien les feuilles, quand elles ont acquis une certaine grandeur.

XL. La bette est la plus légère des plantes de 1
jardin. Les Grecs en distinguent deux espèces d'après la couleur : la foncée et la blanche. La

plantas post binos menses deferri. Diligentiores plura genera faciunt : purpureas, crispas, Cappadocas, Græcas. Longioris has folii, caulisque lati : præterea longi et angusti, intubi similis. Pessimum autem genus cum exprobratione amaritudinis appellavere picrida. Est etiamnum alia distinctio atræ, quæ meconis vocatur, a copia lactis soporiferi, quanquam omnes somnum parere creduntur.
3 Apud antiquos Italiæ hoc solum genus earum fuit, et ideo lactucæ nomen adeptæ. Purpuream maximæ radicis, Cæcilianam vocant. Rotundam vero ac minima radice, latis foliis, astytida : quidamque eunuchion, quoniam hæc maxime refragetur Veneri. Est quidem natura omnibus refrigeratrix, et ideo æstate gratæ stomacho fastidium
4 auferunt, cibique appetentiam faciunt. Divus certe Augustus lactuca conservatus in ægritudine fertur prudentia Musæ medici, quum prioris Camelii religio nimia eam negaret : in tantum recepta commendatione, ut servari etiam in alienos menses eas oxymelite repertum sit. Sanguinem quoque augere creduntur. Est etiamnum, quæ vocatur caprina lactuca, de qua dicemus inter medicas. Et ecce quum maxime cœpit irrepere sativis admodum probata, quæ Cilicia vocatur, folio Cappadocæ, nisi crispum latiusque esset.

XXXIX. Neque ex eodem genere possunt dici, neque 1
ex alio intubi, hiemis patientiores, virusque præferentes, sed caule non minus grati. Seruntur verno plantæ eorum : ultimo vere transferuntur. Est et erraticum intubum, quod in Ægypto cichorium vocant, de quo plura alias. Inventum omnes thyrsos, vel folia lactucarum, prorogare urceis conditos, ac recentes in patinis coquere. Seruntur 2
lactucæ anno toto lætis et riguis, stercoratisque, binis mensibus inter semen, plantamque, et maturitatem. Legitimum tamen, a bruma semen jacere, plantam Favonio transferre : aut semen Favonio, plantam æquinoctio verno. Albæ maxime hiemen tolerant. Humore omnia hortensia gaudent, et stercore præcipue lactucæ, et magis intubi. Seri etiam radices illitas fimo interest, et repleri ablaqueata humo. Quidam et aliter amplitudinem augent, recisis, quum ad semipedem excreverint, fimoque suillo recenti illitis. Candorem vero putant contingere iis dumtaxat quæ sint seminis albi, si arena de littore a primo incremento congeratur in medias, atque increscentia folia contra ipsas religentur.

XL. Beta hortensiorum levissima est. Ejus quoque a co- 1
lore duo genera Græci faciunt, nigrum, et candidius, quod præferunt, parcissimi seminis; appellantque Siculum, can-

blanche, qu'ils préfèrent, a très-peu de graine; ils la nomment sicilienne : c'est aussi la laitue blanche qu'ils préfèrent. Les Latins font deux espèces de bettes : la bette de printemps et la bette d'automne, d'après l'époque où on les sème; toutefois on les sème aussi en juin. C'est encore une plante qu'on repique; elle aime, comme la laitue, à avoir les racines enduites de fumier, et à être
2 dans un lieu humide. On la mange avec la lentille et la fève. On l'apprête comme le chou, et surtout avec la moutarde, qui, piquante, en corrige la fadeur. Les médecins l'ont jugée plus nuisible que le chou; aussi je ne me souviens pas d'en avoir vu servir. Il est même des gens qui craignent d'en goûter, regardant la bette comme l'aliment des gens robustes. Les bettes ont une double nature : des feuilles comme le chou, et un bulbe sortant de la racine : la bette à large côte est la plus estimée;
3 on obtient cette espèce comme dans la laitue, en mettant dessus un poids léger quand elle commence à prendre couleur. Aucune plante de jardin ne devient plus large : on voit des bettes de deux pieds d'étendue; la nature du terrain y contribue beaucoup. Celles du territoire de Circeii sont les plus amples. Il en est qui pensent que le meilleur moment pour semer la bette est l'époque de la floraison du grenadier, et pour la repiquer, l'époque où elle commence à avoir cinq feuilles. Une différence singulière, si elle est vraie, c'est que la bette blanche relâche modérément, et que la bette foncée resserre. Quand le vin prend dans un tonneau le goût de chou, on dit qu'il faut y plonger des feuilles de bette, et que cette plante rend au vin le goût naturel.

1 XLI. Je ne trouve pas que le chou, qui aujourd'hui est au premier rang parmi les plantes de jardin, ait été en honneur chez les Grecs. Mais Caton (*De re rust.*, CLVI et CLVII) en vante singulièrement les propriétés, dont nous parlerons dans la matière médicale. Il en fait trois espèces (*Ib.*, CLVI) : la première à feuilles étendues, à grosse tige; la seconde à feuilles crépues, qu'il appelle apiane (chou frisé); la troisième à tige menue, lisse, tendre, dont il fait le moindre cas. Le chou se sème toute l'année, parce qu'on le coupe toute l'année : cependant le moment le plus avantageux est l'équinoxe d'automne; on le repique quand il a cinq feuilles. Coupé une première fois, le chou donne au printemps suivant des cyma; les cyma, 2
c'est, sur la tige même, une tigelle plus délicate et plus tendre, dédaignée par le sensuel Apicius (VIII, 77); il inspira le même dégoût à Drusus César, qui en fut réprimandé par son père Tibère. Après la cyma le chou donne des pousses d'été et d'automne et puis d'hiver, et de rechef des cyma, jusqu'à ce qu'il consume par sa propre fertilité, car aucune espèce n'est plus productive. Les troisièmes cyma poussent vers le solstice d'été; après quoi, si le terrain est humide, on repique le chou en été; s'il est sec, en automne. Quand l'eau et le fumier lui ont manqué, le chou a un goût plus agréable; s'il les a eus en abondance, il vient mieux. Le fumier d'âne lui convient beaucoup.

Le chou, étant aussi un mets recherché des 3
gastronomes, mérite que nous en parlions avec quelque étendue. Pour obtenir des choux remarquables par leur goût et leur grosseur, il faut d'abord les semer dans un terrain qui ait reçu deux façons, puis couper les petites tiges qui fuient la terre et rechausser celles qui montent avec vigueur, de manière que le sommet seul reste visible. On appelle cette espèce tritienne; elle coûte le double en argent et en peine.

doris sane discrimine præferentes et lactucam. Nostri betæ genera faciunt, vernum et autumnale, a temporibus satus, quanquam et junio seritur. Transferuntur autem in planta hæ quoque, et oblini fimo radices suas, locumque
2 similiter madidum amant. Usus iis et cum lente ac faba, idemque qui oleris : et præcipuus, ut lenitas excitetur acrimonia sinapis. Medici nocentiorem quam olus, esse judicavere. Quamobrem appositas non memini : degustare etiam religio est, ut validis potius in cibo sint. Gemina iis natura, et oleris et capite ipso exsilientis bulbi : species
3 summa in latitudine. Ea contingit, ut in lactucis, quum cœperint colorem trahere, imposito levi pondere. Neque alii hortensiorum latitudo major. In binos pedes aliquando se pandunt, multum et soli natura conferente. Hæ quidem in Circeiensi agro amplissimæ proveniunt. Sunt qui betas Punica malo florente optime seri existiment : transferri autem. quum quinque foliorum esse cœperint. Mira differentia, si vera est, candidis solvi alvos modice, nigris inhiberi. Et quum brassica corrumpatur in dolio vini sapor, odore betæ foliis demersis restitui.

1 XLI. Olus caulesque, quibus nunc principatus hortorum, apud Græcos in honore fuisse non reperio. Sed Cato brassicæ miras canit laudes, quas in medendi loco reddemus. Genera ejus facit tria : unam extentis foliis, caule magno : alteram, crispo folio, quam apianam vocat : tertiam minutis caulibus, lenem, teneram, minimeque probat. Brassica toto anno seritur, quoniam et toto secatur. Utilissime tamen ab æquinoctio autumni; transferturque, quum quinque foliorum est. Cymas a prima sectione præstat proximo vere. Hic est quidam ipsorum caulium delicatior tenerior- 2
que cauliculus, Apicii luxuriæ, et per eum Druso Cæsari fastiditus, non sine castigatione Tiberii patris. Post cymam ex eadem brassica contingunt æstivi autumnalesque cauliculi, mox hiberni, iterum cymæ, nullo æque genere multifero, donec sua fertilitate consumatur. Tertia circa solstitium : ex qua si humidior locus est, æstate : si siccior, autumno plantatur. Humor fimusque si defuere, major saporis gratia est : si abundavere, lætior fertilitas. Fimum asininum maxime convenit.

Est hæc quoque res inter opera ganeæ : quapropter non 3
pigebit verbosius persequi. Præcipuus fit caulis sapore ac magnitudine, primum omnium si in repastinato seras : dein si terram fugientes cauliculos seces, a terraque attollentes se proceritate luxuriosa exaggerando aliam accumules, ita ne plus quam cacumen emineat. Tritianum hoc genus vocatur, bis computabili impendio, tædioque.

4 Les autres espèces sont nombreuses. Le chou de Cumes (chou pommé) a la feuille sessile et la tête évasée. Le chou d'Aricie (III, 9) (chou rave), qui n'est pas plus haut, a plus de feuilles, les ayant (16) plus minces. Il passe pour très-avantageux, parce que sous presque toutes les feuilles poussent de petites tiges particulières. Le chou de Pompéi (III, 9) (chou-fleur?) est plus élevé; la tige, menue à la racine, grossit en atteignant les feuilles; celles-ci sont plus rares et plus étroites : ce chou a le mérite d'être tendre, s'il ne supporte pas les froids. Les froids au contraire nourrissent le chou du Brutium, à feuilles très-grandes, à tige menue,
5 à saveur piquante. Le chou sabin a des feuilles frisées au point d'exciter l'admiration et d'une épaisseur telle, qu'elles exténuent la tige même; mais il passe pour le plus savoureux de tous. On a depuis peu les choux lacuturres; ils viennent d'une vallée près d'Aricie, où fut jadis bâtie, près d'un lac qui n'existe plus, une tour qui subsiste encore. Ces choux ont la tête très-grosse, des feuilles innombrables; les uns sont pommés, les autres sont larges et charnus. C'est le chou qui a la plus grosse tête après le tritien, qui a quelquefois une tête d'un pied; c'est aussi celui qui pousse les cyma le plus tard. La gelée blanche fait acquérir au chou, quelle qu'en soit l'espèce, beaucoup de douceur; elle est très-nuisible si on ne le coupe pas en biais, afin d'en protéger la
6 moelle. On ne coupe pas les choux destinés à grener. On estime encore un chou qui ne dépasse jamais l'état de plante herbacée; on le nomme halmyride (*crambe maritima*, L.), parce qu'il ne vient que dans les lieux maritimes. Il se garde vert, même pendant de longues navigations : on le coupe, et aussitôt, sans le laisser toucher la terre, on le place dans des tonneaux à huile fraîchement mis à sec, et que l'on bouche de manière à fermer toute entrée à l'air. Il en est qui croient faire mûrir plus vite le chou en mettant au pied, quand ils le repiquent, de l'algue, ou autant de nitre pilé qu'on en peut prendre avec trois doigts. D'autres sau- 7
poudrent les feuilles avec de la graine de trèfle (17) et du nitre pilés ensemble. Le nitre maintient aussi le chou vert dans la cuisson. On obtient le même résultat par le procédé d'Apicius, c'est-à-dire en faisant macérer le chou dans de l'huile et du sel avant de le cuire. Il y a un moyen d'enter les plantes de jardin, c'est de couper les rejetons de la tige, et de mettre une graine dans la moelle; cela se fait même sur le concombre sauvage. Il est encore une espèce de légume sauvage (18), le lapsana (XX, 37) (*sinapis incana*, L.), devenu célèbre, lors du triomphe du dieu Jules César, par les chansons et les plaisanteries de ses soldats, qui, se renvoyant des versets satiriques, lui reprochaient de les avoir fait vivre de lapsana près de Dyrrachium, raillant ses récompenses mesquines. Le lapsana est une cyma sauvage.

XLII. De toutes les plantes de jardin l'asperge 1
est celle dont la culture demande le plus de soin. Nous avons parlé suffisamment de son origine en traitant des plantes sauvages (XVI, 67), et nous avons dit comment Caton recommandait de la semer parmi les roseaux. Il en est une espèce plus rude que l'asperge proprement dite, moins piquante que la corruda; elle croît en différents pays sur les montagnes; les champs de la Germanie supérieure en sont remplis; à propos de quoi Tibère a dit assez plaisamment qu'il y a là une mauvaise herbe qui ne ressemble pas mal à l'asperge. Quant à celle qui pousse spontanément dans l'île de Nésis, sur les côtes de la Campanie, elle passe pour excellente. L'asperge de

4 Cætera genera complura sunt. Cumanum sessili folio, capite patulum. Aricinum altitudine non excelsius, folio numerosius, quoniam tenuius. Hoc utilissimum existimatur, quia sub omnibus pæne foliis fruticat cauliculis peculiaribus. Pompeianum procerius, caule ab radice tenui, intra folia crassescit. Rariora hæc angustioraque: sed teneritas in dote, si frigora non tolerat : quibus etiam aluntur Bru-
5 tiani, prægrandes foliis, caule tenues, sapore acuti. Sabellico usque in admirationem crispa sunt folia, quorum crassitudo caulem ipsum extenuat: sed dulcissimi perhibentur ex omnibus. Nuper subiere Lacuturres ex convalle Aricina, ubi quondam fuit lacus, turrisque quæ remanet: capite prægrandes, folio innumeri; alii in orbem porrecti, alii in latitudinem torosi. Nec plus ullis capitis post Tritianum, cui pedale aliquando conspicitur, et cyma nullis serior. Cuicumque autem generi pruinæ plurimum suavitatis conferunt; et nisi obliquo vulnere defendatur medulla, pluri-
6 mum nocent. Semini destinati non secantur. Est etiam sua gratia numquam plantæ habitum excellentibus : halmyridia vocant, quoniam nisi in maritimis non proveniunt, navigatione quoque longinqua viridibus adservatis. Statim desecti ita ne humum attingant, in cados olei quam proxime siccatos, obturatosque conduntur, omni spiritu excluso. Sunt qui plantam in transferendo alga subdita pediculo, nitrove trito, quod tribus digitis capiatur, celeriorem ad maturitatem fieri putent. Sunt qui semen trifolii nitrumque 7
simul tritum aspergant foliis. Nitrum in coquendo etiam viriditatem custodit: aut Apiciana coctura, oleo ac sale, prius quam coquantur, maceratis. Est inter herbas genus inserendi, præcisis germinibus caulis, et in medullam semine ex aliis addito. Hoc et in cucumere silvestri. Nec non olus quoque silvestre est lapsana, triumpho divi Julii carminibus præcipue jocisque militaribus celebratum : alternis quippe versibus exprobravere lapsana se vixisse apud Dyrrachium, præmiorum parcimoniam cavillantes : est autem id cyma silvestris.

XLII. Omnium hortensiorum lautissima cura asparagis. 1
De origine eorum in silvestribus curis abunde dictum, et quomodo eos juberet Cato in arundinetis seri. Est et aliud genus incultius asparago, mitius corruda, passim etiam montibus nascens, refertis superioris Germaniæ campis, non inficeto Tiberii Cæsaris dicto, herbam ibi quamdam nasci simillimam asparago. Nam quod in Neside Campaniæ insula sponte nascitur, longe optimum

jardin se propage par griffes; elle a, en effet, de nombreuses racines, et s'enfonce profondément. La première pousse de l'asperge est verte, fournit une tige, et avec le temps, s'allongeant, elle
2 se ramifie. On peut encore l'obtenir de graine. Caton (*De re rust.*, CLXI) n'a rien traité avec plus de soin, et le chapitre des asperges est le dernier de son livre; d'où l'on voit que le goût de cette culture, nouvelle pour lui, le prit subitement. Il recommande de bien remuer un terrain humide et profond, et de semer les graines à un intervalle d'un demi-pied en tout sens, pour qu'on ne marche pas dessus; en outre, de mettre deux ou trois graines dans des trous faits avec le plantoir et alignés (alors on ne faisait venir l'asperge que de graine), et de pratiquer cette opération vers l'équinoxe du printemps. Il ajoute qu'il faut rassasier l'asperge de fumier, la sarcler souvent, et prendre garde de l'arracher avec les mauvaises herbes; que la première année on la protége contre l'hiver avec de la paille; qu'au printemps on la découvre, on la sarcle, on la bêche; que la troi-
3 sième année on y met le feu au printemps; que plus tôt on y met le feu mieux elle vient. Aussi, comme on brûle de très-bonne heure les plants de roseaux (XVII, 47), l'asperge s'y trouve très-bien. Le même auteur recommande de ne pas sarcler l'asperge avant qu'elle soit sortie de terre, de peur d'en endommager les racines; ensuite de la couper à la racine et non de la rompre au niveau du sol, ce qui la ferait soucher et dépérir; de la couper ainsi jusqu'à ce qu'elle grène; d'y mettre le feu quand la graine est mûre, ce qui a lieu au printemps; quand il en paraît de nouvelles, de les fumer et de les sarcler de nouveau; au bout de neuf ans, quand l'asperge est vieille, de la renouveler en labourant et fumant le sol; alors de la planter de griffe avec un intervalle d'un pied, et 4
d'employer spécialement du fumier de mouton, attendu qu'un autre engrais produit des herbes. Depuis lors aucun procédé n'a paru meilleur, si ce n'est de semer vers les ides de février (13 février), dans de petites fosses, par tas, la graine macérée longtemps dans du fumier; de cette façon les racines, s'entrelaçant, forment les griffes, qu'après l'équinoxe d'automne on plante à des intervalles d'un pied : un pareil plant est productif pendant dix ans. Aucun terrain n'est plus favorable à l'asperge que celui des jardins de Ravenne. Nous avons déjà parlé de la corruda (XVI, 5
67; XIX, 19); j'entends par corruda (*asparagus acutifolius*, L.) l'asperge sauvage, que les Grecs nomment ormenos (19) ou myacanthos, et d'autres noms encore. Je lis qu'il naît aussi des asperges de cornes de bélier pilées et enfouies.

XLIII. On pourrait considérer comme complète 1
l'histoire de toutes les plantes qui sont estimées, s'il n'en restait une très-lucrative, et dont on ne saurait parler sans quelque honte. Il est certain que de petites planches de chardons (artichauts), auprès de Carthage la Grande et surtout de Cordoue, rapportent six mille sesterces (1260 fr.) Ainsi nous faisons servir à notre sensualité les productions monstrueuses de la terre, même celles que les quadrupèdes refusent par instinct. On multiplie les chardons de deux manières : de plant en automne, de graine avant les nones de mars (le 7 mars); alors on les repique avant les ides de novembre (le 13 novembre), ou, dans les localités froides, vers le moment où souffle le Favonius. On les fume même, s'il vous plaît, et ils n'en viennent que mieux. On les confit dans du vinaigre où l'on délaye du miel, et où l'on ajoute de la racine de laser et de cu-

existimatur. Hortensium seritur spongiis : est enim plurimæ radicis, altissimeque germinat. Viret thyrso primum emicante : qui caulem educens, tempore ipso fastigatus
2 in toros striatur. Potest et semine seri. Nihil diligentius comprehendit Cato, novissimumque libri est, ut appareat repentinam ac novitiam viro curam fuisse. Locum subigi jubet humidum et crassum, semipedali undique intervallo seri, ne calcetur. Præterea ad lineam grana bina aut terna paxillo demitti : videlicet semine tum tantum serebantur : id fieri secundum æquinoctium vernum. Stercore satiari, crebro purgari, caveri ne cum herbis evellatur asparagus. Primo anno stramento ab hieme protegi : vere
3 aperiri, sarriri, runcari : tertio incendi verno. Quo maturius incensus est, hoc melius provenit. Itaque arundinetis maxime convenit, quæ festinant incendi. Sarriri jubet idem, non antequam asparagus natus fuerit, ne in sarriendo radices vexentur. Ex eo velli asparagum ab radice : nam si defringatur, stirpescere, et intermori : velli, donec in semen eat. Id autem maturescere ad ver, incendique : ac rursus, quum apparuerit asparagus, sarriri ac stercorari. Ac post annos novem, quum jam vetus sit, digeri subacto solo stercoratoque. Tum spongiis seri singulorum pedum intervallo. Quin et ovillo fimo no- 4
minatim uti, quoniam aliud herbas creet. Nec quidquam postea tentatum utilius apparuit, nisi quod circa idus februarii defosso semine acervatim parvulis scrobibus serunt, plurimum maceratum fimo. Dein nexis inter se radicibus spongias factas post æquinoctium autumni disponunt pedalibus intervallis, fertilitate in denos annos durante. Nullum gratius his solum, quam Ravennatium hortorum. Indicavimus et corrudam. Hunc enim in- 5
telligo silvestrem asparagum, quem Græci ormenum, aut myacanthon vocant, aliisve nominibus. Invenio nasci et arietis cornibus tusis atque defossis.

XLIII. Poterant videri dicta omnia quæ in pretio sunt, 1
nisi restaret res maximi quæstus, non sine pudore dicenda. Certum est quippe carduos apud Carthaginem magnam, Cordubamque præcipue, sestertium sena millia e parvis reddere areis : quoniam portenta quoque terrarum in ganeam vertimus, etiam ea quæ refugiunt quadrupedes consciæ. Carduos ergo duobus modis serunt : autumno planta, et semine ante nonas martias; plantæque ex eo disponuntur ante idus novembris, aut in locis frigidis circa Favonium. Stercorantur etiam, si diis placet, lætiusque

min, pour n'être pas un seul jour sans chardon.

1 XLIV. Le reste peut être exposé brièvement. On dit que l'ocimum (basilic) se sème très-bien aux fêtes Parilies (22 avril); quelques-uns veulent que ce soit en automne, et recommandent, quand on le sème en hiver, d'arroser la graine avec du vinaigre. La roquette et le cresson viennent très-facilement ou en été ou en hiver; la roquette surtout brave les froids; douée de propriétés différentes de celles de la laitue, elle excite à l'amour; aussi est on dans l'habitude de mêler ces deux plantes dans les mets, afin qu'un excès de chaleur se trouve compensé par un excès de froid. Le nasturtium (cresson) est ainsi appelé du tourment qu'il cause au nez (*narium tormentum*); de là une idée de vigueur attachée à ce mot, et un proverbe où le cresson figure comme propre à réveiller l'engourdissement. On dit qu'en Arabie le cresson atteint une grosseur merveilleuse.

1 XLV. La rue (*ruta graveolens*, L.) aussi se sème pendant le souffle du Favonius, et après l'équinoxe d'automne; elle hait le froid, l'humidité et le fumier; elle aime les lieux bien exposés et secs, et surtout la terre de brique; elle veut être nourrie avec de la cendre, que l'on mêle aussi aux graines, pour écarter les chenilles. Les anciens faisaient un cas particulier de la rue. Je lis que du vin aromatisé avec la rue fut distribué au peuple, après la clôture des comices, par Cornélius Céthégus, collègue, dans le consulat, de Quintius Flamininus (an de Rome 421). La rue a de la sympathie avec le figuier, à tel point qu'elle ne vient nulle part
2 mieux que sous cet arbre. On la multiplie aussi de rejetons; et alors il vaut mieux enfoncer le rejeton dans une fève percée, qui le serre et le nourrit de son suc. Elle se multiplie encore par provignage : on n'a qu'à recourber un des rameaux : dès que l'extrémité atteint le sol, elle s'y enracine. L'ocimum est de même nature; seulement il pousse plus difficilement. Quand la rue a pris de la force, on la sarcle non sans peine, attendu qu'elle cause des ulcérations (20) si on ne se garnit pas les mains, ou si on ne les défend pas avec de l'huile. On en conserve les feuilles en les mettant en paquets.

XLVI. Après l'équinoxe du printemps on sème l'ache; préalablement on en bat la graine dans un mortier. On pense qu'elle devient plus frisée si l'on prend cette précaution, ou si, semée, on la foule avec un cylindre ou avec les pieds. Elle a cela de particulier qu'elle change de couleur. Cette plante a dans la Grèce l'honneur de couronner les vainqueurs dans les combats sacrés de Némée. 1

XLVII. C'est à la même époque qu'on repique la menthe; ou, si elle n'a pas encore levé, on la plante de griffe. Elle aime moins l'humidité que l'ache; elle est verte en été, jaune en hiver. Il en est une espèce sauvage qu'on nomme mentastrum; on multiplie cette plante comme la vigne, ou en en plantant les branches le sommet en bas. La menthe doit à son odeur suave le nom qu'elle porte chez les Grecs (ἡδύοσμος); elle a eu aussi celui de mintha, d'où les anciens Latins ont tiré le nom qu'ils lui ont donné. La menthe dans les mets rustiques répand une odeur agréable sur les tables. Une fois plantée, elle dure longtemps. Elle a de la ressemblance avec le pouliot, dont nous avons signalé plusieurs fois la propriété de refleurir dans les garde-manger (XVIII, 60). On conserve de la même façon la menthe, le pouliot et la nepeta (*mentha gentilis*, L.). 1

proveniunt : condiunturque aceto melle diluto, addita laseris radice, et cumini, ne quis dies sine carduo sit.

1 XLIV. Cætera in transcursu dici possunt. Ocimum Parilibus optime seri ferunt : quidam et autumno; jubentque, quum hieme seratur, aceto semen perfundi. Eruca quoque et nasturtium, vel æstate, vel hieme facillime nascuntur. Eruca præcipue frigorum contemtrix, diversæ est, quam lactuca, naturæ, concitatrix Veneris : idcirco jungitur illi fere in cibis, ut nimio frigori par fervor immixtus temperamentum æquet. Nasturtium nomen accepit a narium tormento. Et inde vigoris significatio proverbio id vocabulum usurpavit, veluti torporem excitantis. In Arabia miræ amplitudinis dicitur gigni.

1 XLV. Ruta quoque seritur Favonio, et ab æquinoctio autumni : odit hiemem, et humorem, ac fimum. Apricis gaudet et siccis, terra quam maxime lateraria. Cinere vult nutriri : hic et semini miscetur, ut careat erucis. Auctoritas etiam peculiaris apud antiquos ei fuit. Invenio mustum rutatum populo datum a Cornelio Cethego, in consulatu collega Quintii Flaminini, comitiis peractis. Amicitia est ei et cum fico, in tantum, ut nusquam lætior
2 proveniat, quam sub hac arbore. Seritur et surculo, melius in perforatam fabam indito, quæ succo nutrit comprehendendo surculum. Seritur et a se ipsa : namque incurvato cacumine alicujus rami, quum attigerit terram, statim radicatur. Eadem et ocimo natura, nisi quod difficilius crescit. Sed durata runcatur non sine difficultate, provenientibus hulceribus, ni munitis manibus id fiat, oleove defensis. Conduntur autem et ejus folia, servanturque fasciculis.

XLVI. Ab æquinoctio verno seritur apium, semine paululum in pila pulsato. Crispius sic putant fieri, aut si satum calcetur cylindro pedibusve. Proprium ei, quod colorem mutat. Honos ipsi in Achaia, coronare victores sacri certaminis Nemeæ. 1

XLVII. Eodem tempore seritur menta planta : vel si nondum germinat, spongia. Minus hæc humido gaudet. Æstate viret, hieme flavescit. Genus ejus silvestre mentastrum est. Et hoc propagatur, ut vitis, vel si inversi rami serantur. Mentæ nomen suavitas odoris apud Græcos mutavit, quum alioqui mintha vocaretur, unde veteres nostri nomen declinaverunt. Grato menta mensas odore percurrit in rusticis dapibus. Semel sata, diutina ætate durat. Congruit pulegio, cujus natura in carnariis reflo- 1

2 Mais de tous les condiments le cumin est celui qui convient le mieux aux dégoûts d'estomac; il croît à la surface du sol, y adhérant à peine et se portant en haut. Il faut le semer au milieu du printemps, surtout dans les lieux meubles et chauds. Il en est une espèce sauvage, que quelques uns nomment rustique, d'autres thébaïque; broyé dans de l'eau et bu, il est utile dans les maux d'estomac. Le cumin le plus estimé dans notre monde (empire romain) est celui de la Carpétanie; du reste, les cumins d'Éthiopie et d'Afrique ont la prééminence : quelques-uns préfèrent le cumin d'Égypte.

1 XLVIII. Mais c'est surtout l'olusatrum (*smyrnium olusatrum*, L.) qui est d'une nature singulière : il porte en grec le nom d'hipposelinum et celui de smyrnium. Il naît d'une larme (XVII, 14, 3) de la tige (XXI, 11); on le multiplie aussi de racine. On en recueille le suc, qui, dit-on, a le goût de la myrrhe; et Théophraste (*Hist.*, IX, 1) rapporte qu'on l'obtient en semant de la myrrhe. Les anciens avaient recommandé de mettre l'hipposelinum en des lieux incultes, pierreux, près des vieilles murailles; maintenant on le sème en un terrain qui a reçu deux façons, et depuis le souffle du Favonius jusqu'après l'équinoxe d'automne.

2 Le câprier (XX, 59) se sème aussi en des lieux secs de préférence, dans une planche entourée d'un fossé garni de pierres dans tous les sens; autrement la plante s'étend sur tout le terrain, et le condamne à la stérilité. Le câprier fleurit en été; il reste vert jusqu'au coucher des Pléiades; il se plaît beaucoup dans les endroits sablonneux. Quant au câprier qui croît au delà des mers, nous en avons exposé les qualités malfaisantes à propos des arbrisseaux exotiques (XIII, 44).

XLIX. Le carvi (*carum carvi*, L.) est exo- 1
tique aussi; il porte le nom (careum) du pays où il vient (Carie); c'est dans les cuisines qu'il s'emploie principalement. On le sème dans tous les terrains, de la même façon que l'olusatrum. Le plus estimé est celui de Carie, puis celui de Phrygie.

L. Le ligusticum (la livèche, *ligusticum* 1
levisticum, L.) croît à l'état sauvage dans les montagnes de la Ligurie, sa patrie; on le sème partout. Le ligusticum cultivé est plus doux, mais sans force; quelques-uns le nomment panax. Cratevas, chez les Grecs, donne le nom de ligusticum à la cunila bubula (XX, 61). Les autres donnent généralement ce nom à la conyza ou cunilago (*erigeron viscosum*, L.), et donnent celui de thymbra à la cunila proprement dite. Chez nous la cunila a aussi un autre nom : on la nomme satureia (sarriette); elle est au nombre des plantes d'assaisonnement. On la sème au mois de février; elle rivalise avec l'origan. Jamais on n'emploie ces deux plantes ensemble, parce que l'effet en est le même. Il n'y a que l'origan d'Égypte que l'on préfère à la sarriette.

LI. Le lepidium (*lepidium latifolium*, L.) 1
nous est aussi venu des pays étrangers : on le sème au moment où souffle le Favonius; puis, quand il a poussé, on le coupe à ras terre, alors on le sarcle et on le fume, et cela pendant deux ans. On se sert des pousses subséquentes, si la rigueur de l'hiver n'y met pas obstacle; car cette plante supporte très-mal le froid. Elle s'élève à la hauteur d'une coudée; elle a les feuilles du laurier, mais molles; on ne l'emploie qu'avec le lait.

LII. La nielle sert aux boulangers; l'anis et 1
l'aneth, aux cuisiniers et aux médecins. Le saco-

rescens sæpius dicta est. Hæc quoque servantur simili
2 genere, mentam dico, pulegiumque, et nepetam. Condimentorum tamen omnium fastidiis cuminum amicissimum. Nascitur in summa tellure vix hærens, et in sublime tendens. In putridis et calidis maxime locis, medio serendum veré. Alterum ejus genus silvestre, quod rusticum vocant, alii Thebaicum : si tritum ex aqua potetur, in dolore stomachi prodest. In Carpetania nostri orbis maxime laudatur : alioqui Æthiopico Africoque palma est. Quidam huic Ægyptium præferunt.

1 XLVIII. Sed præcipue olusatrum miræ naturæ est. Hipposelinum Græci vocant, alii smyrnium. E lacryma caulis sui nascitur. Seritur et radice. Succum ejus colligunt, myrrhæ saporem habere dicunt : auctorque est Theophrastus, myrrha sata natum. Hipposelinum veteres præceperant in locis incultis, lapidosis, juxta maceriam seri : nunc et repastinato seritur, et a Favonio post æqui-
2 noctium autumni. Quippe quum cappari quoque seratur siccis maxime, area in defossu cavata, ripisque undique circumstructis lapide : alias evagatur per agros, et cogit solum sterilescere. Floret æstate : viret usque ad Vergiliarum occasum, sabulosis familiarissimum. Vitia ejus, quod trans maria nascitur, diximus inter peregrinos frutices.

XLIX. Peregrinum et careum, gentis suæ nomine 1
appellatum, culinis principale. In quacumque terra seri vult, ratione eadem, qua olusatrum. Laudatissimum tamen in Caria, proximum Phrygia.

L. Ligusticum silvestre est in Liguriæ suæ montibus : 1
seritur ubique : suavius sativum, sed sine viribus. Panacem aliqui vocant. Cratevas apud Græcos cunilam bubulam eo nomine appellat : cæteri fere conyzam, id est, cunilaginem : thymbram vero, quæ sit cunila. Hæc apud nos habet vocabulum et aliud, satureia dicta in condimentario genere. Seritur mense februario, origano æmula. Nusquam utrumque additur, quippe similis effectus. Sed cunilæ Ægyptium origanum tantum præfertur.

LI. Peregrinum fuit et lepidium. Seritur a Favonio : 1
dein quum fruticavit, juxta terram præciditur; tunc runcatur, stercoraturque : per biennium hoc. Postea iisdem fruticibus utuntur, si non sævitia hiemis ingravat, quando impatientissimum est frigorum. Exit et in cubitalem altitudinem, foliis laurinis, sed mollibus; ususque ejus non sine lacte.

LII. Gith pistrinis, anisum et anethum culinis et me- 1

penium (xii, 56; xx, 75), employé pour sophistiquer le laser (21) (xix, 15), est aussi une plante de jardin; mais il n'est usité qu'en médecine.

1 LIII. Il est des plantes qui se sèment en compagnie d'autres : ainsi, le pavot se sème avec le chou et le pourpier, la roquette avec la laitue. Il y a trois espèces de pavot cultivé : le pavot blanc, dont la graine rôtie se donnait avec du miel au second service, chez les anciens (aujourd'hui les gens de la campagne saupoudrent la croûte du pain de cette graine, qu'ils y font adhérer avec de l'œuf; quant à la croûte du dessous, ils en relèvent le goût avec le persil et la nielle); le pavot noir, dont la tige incisée donne
2 un suc laiteux; le pavot que les Grecs nomment rhœas, et nous, erratique (xx, 77) : ce pavot naît spontanément, il est vrai, mais surtout dans les champs d'orge; il ressemble à la roquette, est haut d'une coudée, a la fleur rouge et caduque; et de là vient le nom grec qu'il porte. Quant aux autres espèces de pavots non cultivés, nous en parlerons (xx, 76) en traitant des plantes médicinales. Le pavot fut toujours en honneur chez les Romains; nous le voyons par le trait de Tarquin le Superbe (xix, 19, 1), qui, abattant les plus hauts pavots dans son jardin, rendit, grâce à cet acte emblématique, aux députés envoyés par son fils, la réponse sanguinaire que l'on connaît.

1 LIV. On a à l'équinoxe d'automne une autre série de plantes que l'on sème ensemble : la coriandre, l'aneth, l'arroche, la mauve, le lapathum (patience), le cerfeuil, que les Grecs nomment pædéros (παῖς, enfant, ἔρως, amour); ajoutons la moutarde au goût très-piquant, à l'effet brûlant, et très-salutaire au corps; elle vient sans culture, toutefois elle est meilleure quand elle a été repiquée; une fois semée, il est difficile d'en délivrer le terrain, parce que la graine qui tombe germe aussitôt. On fait un ragoût de cette graine, cuite à la poêle; la cuisson en ôte toute l'âcreté. On en fait cuire aussi les feuilles comme celles des autres légumes. Il y a trois espèces de moutarde : l'une grêle, la seconde ayant les feuilles semblables à celles de la rave, la troisième à celles de la roquette; la graine la meilleure est celle de la moutarde d'Égypte. Les Athéniens lui ont donné le nom de napy, d'autres celui de thapsi, d'autres celui de saurion.

LV. La plupart des montagnes sont remplies 1
de serpolet et de sisymbrium (*mentha aquatica*, L.), par exemple dans la Thrace. Là on arrache les branches de la plante sauvage pour les planter. De même les habitants de Sicyone vont chercher le serpolet sur leurs montagnes, et les Athéniens sur le mont Hymette. On multiplie de la même façon le sisymbrium; il vient très-beau sur les parois des puits et autour des viviers et des étangs.

LVI. (ix.) Les autres espèces sont du genre féru- 1
lacé, comme le fenouil, qui, avons-nous dit, est très-recherché des serpents (viii, 41); on s'en sert pour beaucoup d'assaisonnements, quand il est sec. La thapsie ressemble beaucoup au fenouil; nous en avons parlé à propos des végétaux exotiques (xiii, 43). Le chanvre, si utile à la fabrication des cordages, se sème à partir du Favonius; plus on le sème dru, plus les tiges en sont menues. La graine est mûre, et se récolte à l'équinoxe d'automne; on la fait sécher au soleil, ou au vent, ou à la fumée. Le chanvre lui-même s'arrache après la vendange; on le teille dans
les veillées. Le meilleur est celui d'Alabanda, dont 2

dicis nascuntur. Sacopenium, quo laser adulteratur, et ipsum in hortis quidem, sed medicinæ tantum.

1 LIII. Sunt quædam comitantia aliorum satus, ut papaver : namque cum brassica seritur, ac portulaca, et eruca cum lactuca. Papaveris sativi tria genera. Candidum, cujus semen tostum in secunda mensa cum melle apud antiquos dabatur. Hoc et panis rustici crustæ inspergitur, affuso ovo inhærens, ubi inferiorem crustam apium githque cereali sapore condiunt. Alterum genus est papaveris
2 nigrum, cujus scapo inciso lacteus succus excipitur. Tertium genus rhœam vocant Græci, id nostri erraticum. Sponte quidem, sed in arvis cum hordeo maxime nascitur, erucæ simile, cubitali altitudine, flore rufo et protinus deciduo : unde et nomen a Græcis accepit. De reliquis generibus papaveris sponte nascentis dicemus in medicinæ loco. Fuisse autem in honore apud Romanos semper, indicio est Tarquinius Superbus, qui legatis a filio missis decutiendo papavera in horto altissima, sanguinarium illud responsum hac facti ambage reddidit.

1 LIV. Rursus alio comitatu æquinoctio autumni seruntur coriandrum, anethum, atriplex, malva, lapathum, cærefolium, quod pæderota Græci vocant : et acerrimum sapore, ignei effectus, ac saluberrimum corpori, sinapi, nulla cultura, melius tamen planta tralata. Quin e diverso vix est sato semel eo liberare locum, quoniam semen cadens protinus viret. Usus ejus etiam pro pulmentario in patellis decocto, citra intellectum acrimoniæ. Coquuntur et folia, sicut reliquorum olerum. Sunt autem trium generum : unum gracile, alterum simile rapi foliis, tertium erucæ. Semen optimum Ægyptium. Athenienses napy appellaverunt, alii thapsi, alii saurion.

LV. Serpyllo et sisymbrio montes plerique scatent, 1
sicut in Thracia : utique deferunt ex his avulsos ramos, seruntque. Item Sicyone ex suis montibus, et Athenis ex Hymetto. Simili modo et sisymbrium serunt. Lætissimum nascitur in puteorum parietibus, et circa piscinas ac stagna.

LVI. (ix.) Reliqua sunt ferulacei generis, ceu fenicu- 1
lum, anguibus, ut diximus, gratissimum, ad condienda plurima, quum inaruit : eique perquam similis thapsia, de qua diximus inter externos frutices. Deinde utilissima funibus cannabis seritur a Favonio. Quo densior est, eo tenuior. Semen ejus quum est maturum, ab æquinoctio autumni distringitur, et sole, aut vento, aut fumo siccatur. Ipsa cannabis vellitur post vindemiam, ac lucubra-
tionibus decorticata purgatur. Optima Alabandica, pla- 2

on se sert surtout pour faire des filets, et qui offre trois variétés. La filasse la plus voisine de l'écorce ou de la moelle est la moins bonne; la plus estimée est celle de l'entre-deux, nommée pour cette raison mitoyenne. On place au second rang le chanvre de Mylase (v, 29). Quant à la grandeur, celui de Roséa (III, 17; XVII, 3, 7), dans la campagne Sabine, égale la hauteur des arbres. Nous avons mentionné deux espèces de férule (XIII, 42) parmi les végétaux exotiques; on en mange la graine en Italie; cette graine se confit, et mise dans des pots elle se garde une année entière. On réserve pour cet usage les tiges supérieures et les ombelles de la plante. On appelle corymbia cette férule, et corymbes la partie que l'on confit.

1 LVII. (X.) Les plantes de jardin sont sujettes aussi à des maladies, comme les autres productions de la terre. En effet, l'ocimum (basilic) en vieillissant se change en serpolet, et le sisymbrium (XX, 91) en calaminthe (*mentha tomentosa*, d'Urv.) La graine d'un vieux chou donne des raves, et réciproquement. Le cumin, si on ne le sarcle, est tué par le limodorum (22); celui-ci a une seule tige, une racine semblable à un bulbe, et ne vient que dans un sol maigre. Le cumin d'ailleurs est sujet à la gale. Le basilic pâlit au lever du Chien. Du reste, toutes les plantes jaunissent à l'approche d'une femme qui a ses règles
2 (XVII, 47, 6). Il se développe aussi des insectes : sur les navets, des moucherons; sur le raifort, des chenilles et de petits vers. Il en est de même pour la laitue et le chou; ces deux plantes sont en outre exposées aux limaces et aux escargots. Le poireau a de plus des insectes, que l'on prend très-facilement en jetant dessus de la fiente, parce qu'ils vont s'y fourrer. Sabinus Tiro, dans son traité *De la culture des jardins*, qu'il a dédié à Mécène, dit qu'il ne convient pas de toucher avec le fer la rue, la sarriette, la menthe, le basilic.

LVIII. Le même auteur, pour détruire les 1
fourmis, qui ne sont pas le moindre fléau des jardins mal arrosés, recommande de boucher les pertuis des fourmilières avec du limon marin ou de la cendre. Mais ce qui les détruit le plus efficacement, c'est l'héliotrope. Quelques-uns pensent aussi que de l'eau où l'on a délayé de la brique crue est contraire aux fourmis. On garantit les navets en les semant avec des gousses, et les choux en les semant avec le pois chiche, qui écarte les chenilles. Si l'on a omis cette précaution, et que les chenilles soient déjà développées, le remède est de jeter dessus le suc de l'absinthe cuite et du sédum (XVIII, 45), que d'autres (23) nomment aizoum (joubarbe), dont nous avons déjà parlé. Si l'on sème les graines humectées préalablement avec le suc de sédum, on prétend qu'aucun insecte ne se mettra dans les légumes qui en naîtront. On dit encore que les légumes 2
seront préservés de tous les insectes, même des chenilles, si on met dans un jardin, au bout d'un pieu, un crâne de jument, non de cheval. On raconte aussi qu'une écrevisse de rivière suspendue au milieu du jardin est un remède contre les chenilles. Il en est qui touchent avec des baguettes de cornouiller sanguin (XVI, 30) les plantes qu'ils veulent préserver de ces animaux. Les moucherons infestent surtout les jardins arrosés, s'il s'y trouve quelques arbrisseaux; on les chasse en brûlant du galbanum. (XI.) Quant à l'altération 3
que subissent les graines, quelques-unes se gardent mieux; telles sont celles de la coriandre, de la bette, du poireau, du cresson, de la moutarde, de la roquette, de la sarriette, et de presque toutes

garum præcipue usibus. Tria ejus ibi genera. Improbatur cortici proximum, aut medullæ : laudatissima est e medio, quæ mesa vocatur. Secunda Mylasea. Quod ad proceritatem quidem attinet, Rosea agri Sabini arborum altitudinem æquat. Ferulæ duo genera in peregrinis fruticibus diximus. Semen ejus in Italia cibus est. Conditur quippe, duratque in urceis vel anni spatio. Duo ejus genera : caules, et racemi. Corymbiam hanc vocant, corymbosque quos condiunt.

1 LVII. (X.) Morbos hortensia quoque sentiunt, sicut reliqua terræ sata; namque et ocimum senecta degenerat in serpyllum, et sisymbrium in calamintham. Et ex semine brassicæ veteris rapa fiunt, atque invicem. Et necatur cuminum ab limodoro, nisi repurgetur. Est autem unicaule, radice bulbo simili, non nisi in solo gracili nascens. Alias privatim cumini morbus scabies. Et ocimum sub Canis ortu pallescit. Omnia vero accessu mulieris mens-
2 trualis flavescunt. Bestiolarum quoque genera innascuntur. Napis culices, raphano erucæ, et vermiculi. Item lactucis et oleri : utrisque hoc amplius, limaces et cochleæ. Porro vero privatim animalia, quæ facillime stercore injecto capiuntur, condentia in id se. Ferroque non expedire tangi rutam, cunilam, mentam, ocimum, auctor est Sabinus Tiro in libro Cepuricon, quem Mæcenati dicavit.

LVIII. Idem contra formicas, non minimum hortorum 1
exitium, si non sint rigui, remedium monstravit, limum marinum, aut cinerem, obturandis earum foraminibus. Sed efficacissime heliotropio herba necantur. Quidam et aquam diluto latere crudo inimicam eis putant. Naporum medicina est, siliquas una seri, sicut olerum cicer : arcet enim erucas. Quo si omisso jam natæ sint, remedium est absinthii succus decocti inspersus, et sedi, quam alii aizoum vocant : genus hoc herbæ diximus. Semen olerum si succo ejus madefactum seratur, olera nulli animalium obnoxia futura tradunt. In totum vero nec erucas, si 2
palo imponantur in hortis ossa capitis ex equino genere, feminæ dumtaxat. Adversus erucas et cancrum fluviatilem in medio horto suspensum auxiliari narrant. Sunt qui sanguineis virgis tangant ea, quæ nolunt his obnoxia esse. Infestant culices hortos riguos præcipue, si sint arbusculæ aliquæ. Hi galbano accenso fugantur. (XI.) Nam quod ad 3
permutationem seminum attinet, quibusdam ex iis firmitas major est, ut coriandro, betæ, porro, nasturtio,

les plantes âcres. Les graines de l'arroche, de l'ocimum (basilic), de la courge, du concombre, se gardent moins. Toutes les graines d'été durent plus que celles d'hiver; celles de la ciboule durent le moins. Parmi celles qui sont de meilleure garde, aucune n'est utile au delà de quatre ans, du moins pour semer; dans la cuisine, elles peuvent être employées au delà de ce terme.

1 LIX. Un remède particulier pour le raifort, la bette, la rue, la sarriette, est dans les eaux salées, qui d'ailleurs rendent ces plantes beaucoup plus agréables et plus productives. L'arrosement avec l'eau douce est profitable aux autres; les eaux les plus utiles sont les plus fraîches et les plus agréables à boire; celles qui viennent d'un étang et celles que des rigoles amènent le sont moins, parce qu'elles apportent des graines de mauvaises herbes. Toutefois, ce sont les pluies qui fournissent le principal aliment, car elles tuent aussi les insectes qui se développent.

1 LX. (XII.) Le temps d'arroser est le matin et le soir, afin que le soleil n'échauffe pas l'eau. L'ocimum (basilic), seul, veut être arrosé à midi; on croit même que, semé, il lève très-rapidement si au commencement on l'arrose avec de l'eau chaude. Tout ce que l'on repique devient meilleur et plus gros, surtout les poireaux et les navets. Repiquer est aussi un remède; et cette opération est un préservatif pour plusieurs plantes, par exemple la ciboule, le poireau, le raifort,
2 l'ache, la laitue, la rave, le concombre. Presque toutes les plantes sauvages ont la feuille et la tige plus petites, et le suc plus âcre, comme la sarriette, l'origan, la rue. Seul, le lapathum sauvage est meilleur que le cultivé; c'est ce qu'on nomme rumex (XX, 85) (*rumex bucephalophorus*, L.), et c'est de toutes les plantes cultivées la plus vigoureuse; on dit qu'une fois semé il persiste (24), et que le sol ne s'en débarrasse jamais, surtout si de l'eau est à proximité. On ne l'emploie en aliment qu'avec la tisane (orge mondé), qu'il rend plus légère et de meilleur goût. Le lapathum sauvage (XX, 85) est employé dans beaucoup de cas en médecine. Je trouve (tant il est vrai qu'il n'est pas d'essai qu'on n'ait fait) un poëme où il est expliqué que si l'on sème des graines de poireau, de roquette, de laitue, d'ache, de chicorée, de cresson, enfermées chacune dans une boule, grosse comme une fève, de fiente de chèvre, ces graines viennent merveilleusement. Les plantes sauvages sont toujours plus sèches et plus âcres que les mêmes plantes cultivées.

LXI. Ceci m'avertit de parler de la différence 1
des sucs et des saveurs, plus grande ici que dans les fruits mêmes (XV, 32). La sarriette, l'origan, le cresson, la moutarde, sont âcres. L'absinthe et la centaurée sont amères. Le concombre, la courge, la laitue, sont aqueux. Le thym et la sarriette sont piquants; piquants et odorants l'ache, l'aneth, le fenouil. La saveur salée est la seule qu'on ne rencontre pas dans les plantes; quelquefois elle s'y trouve à l'extérieur, dans une espèce de poudre: cela se voit dans la cicercule (*lathyrus sativus*, L.) seulement.

LXII. Pour faire comprendre combien nos opi- 1
nions sont vaines, ici comme dans la plupart des cas, je rappellerai que le panax (XII, 57) a le goût de poivre, et encore plus le siliquastrum, qui pour cette raison a reçu le nom de piperitis (XX, 66); que le libanotis (*rosmarinus officinalis*, L.) a l'odeur de l'encens, et le smyrnium (*smyrnium perfoliatum*, L.) celle de la myrrhe. Nous avons

sinapi, erucæ, cunilæ, et fere acribus. Infirmiora autem sunt atriplici, ocimo, cucurbitæ, cucumi; et æstiva omnia hibernis magis durant: minime autem gethyum. Sed ex his quæ sunt fortissima, nullum ultra quadrimatum utile est, dumtaxat serendo. Culinis et ultra tempestiva sunt.

1 LIX. Peculiaris medicina raphano, betæ, rutæ, cunilæ, in salsis aquis, quæ et alioqui plurimum suavitati et fertilitati conferunt. Cæteris dulcium aquarum rigua prosunt. Utilissimæ ex iis, quæ frigidissimæ, et quæ potu suavissimæ. Minus utiles e stagno, et quas elices inducunt, quoniam herbarum semina invehunt. Præcipue tamen imbres alunt: nam et bestiolæ innascentes necantur.

1 LX. (XII.) His horæ rigandi, matutina atque vespera, ne infervescat aqua sole. Ocimo tantum et meridiana: etiam satum celerrime erumpere putant, inter initia ferventi aqua aspersum. Omnia autem translata meliora grandioraque fiunt, maxime porri, napique. In translatione et medicina est, desinuntque sentire injurias, ut gethyum,
2 porrum, raphani, apium, lactucæ, rapæ, cucumis. Omnia autem silvestria fere sunt et foliis minora, et caulibus, succo acriora: sicut cunila, origanum, ruta. Solum vero ex omnibus lapathum silvestre melius: hoc in sativis rumex vocatur, omnium fortissimum quæ seruntur; tradunt certe semel satum durare, nec vinci umquam a terra, maxime juxta aquam. Usus ejus cum ptisana tantum in cibis leviorem gratioremque saporem præstat. Silvestre ad multa medicamina utile est. Adeoque nihil omisit cura, ut carmine quoque comprehensum reperiam, in fabis caprini fimi singulis cavatis, si porri, erucæ, lactucæ, apii, intubi, nasturtii semina inclusa serantur, mire provenire. Quæ sunt silvestria, eadem in sativis sicciora intelligiuntur et acriora.

LXI. Namque et succorum saporumque dicenda diffe- 1
rentia est, vel major in his quam pomis. Sunt autem acres cunilæ, origani, nasturtii, sinapis. Amari, absinthii, centaurei. Aquatiles, cucumeris, cucurbitæ, lactucæ. Acuti, thymi, cunilæ. Acuti et odorati, apii, anethi, feniculi. Salsus tantum e saporibus non nascitur, aliquando extra insidit pulveris modo, ut ciceraulis tantum.

LXII. Atque ut intelligatur vana, ceu plerumque, vitæ 1
persuasio: panax piperis saporem reddit, et magis etiam siliquastrum, ob id piperitidis nomine accepto. Libanotis odorem thuris, smyrnium myrrhæ. De panace abunde dictum est. Libanotis locis putribus et macris ac roscidis

suffisamment parlé du panax (XII, 57) : quant au libanotis, on le sème dans des terrains meubles, maigres, et où tombe la rosée; la racine, semblable à celle de l'olusatrum (XIX, 48), a une odeur qui ne diffère en rien de l'encens; vieux
2 d'un an, il est très-bon à l'estomac. Quelques-uns lui donnent le nom de romarin. Le smyrnium (XIX, 48; XXVII, 109) se sème dans les mêmes terrains; la racine a le goût de myrrhe : le siliquastrum se sème de même. Dans les autres plantes il y a des différences et d'odeur et de goût, l'aneth, par exemple; les diversités et les vertus en sont si grandes, que les propriétés non-seulement se modifient l'une par l'autre, mais encore se neutralisent absolument : les cuisiniers ôtent dans les mets le goût de vinaigre avec l'ache; les sommeliers détruisent, avec la même plante mise dans des sachets, la mauvaise odeur du vin. Telle est l'histoire des plantes 3
de jardin, en tant qu'alimentaires seulement; il reste encore (car jusqu'à présent nous n'avons traité que du mode de culture et de quelques détails succincts) à développer une importante élaboration de la nature dans ces plantes. On ne peut connaître le vrai caractère de chaque plante que par les effets médicaux qu'elle produit; œuvre sublime et mystérieuse de la Divinité, et audessus de laquelle il n'est rien. Nous n'avons pas voulu faire au fur et à mesure l'histoire médicale de chaque plante, et avec raison; car ceux qui désirent en connaître les propriétés curatives sont autres [que ceux qui désirent en connaître les propriétés alimentaires], et les uns et les autres auraient éprouvé de longs retards si j'avais tout confondu. De cette façon chaque partie sera isolée, et on pourra les réunir si l'on veut.

seritur semine. Radicem habet olusatri, nihil a thure differentem. Usus ejus post annum stomacho saluberrimus. Quidam eam nomine alio rosmarinum appellant. Et smyr-
2 nium olus seritur iisdem locis, myrrhamque radice resipit. Eadem et siliquastro satio. Reliqua a cæteris et odore et sapore differunt, ut anethum : tantaque est diversitas atque vis, ut non solum aliud alio mutetur, sed etiam in totum auferatur. Apio eximunt coqui obsoniis acetum : eodem cellarii in saccis odorem vino gravem. Et hac-
3 tenus hortensia dicta sint, ciborum gratia dumtaxat. Maximum quidem opus in iisdem naturæ restat, quoniam proventus tantum adhuc, summasque quasdam tractavimus. Vera autem cujusque natura non nisi medico effectu pernosci potest, opus ingens occultumque divinitatis, et quo nullum reperiri possit majus. Ne singulis id rebus contexeremus, justa fecit ratio, quum ad alios medendi desideria pertinerent : longis utriusque dilationibus futuris, si miscuissemus. Nunc suis quæque partibus constabunt, poteruntque a volentibus jungi.

NOTES DU DIX-NEUVIÈME LIVRE.

(1) Babilius Vulg. — Balbillus Lips. ad Tacit., *Ann.* XIII, 22, leçon confirmée par M. Letronne, *Inscriptions d'Égypte*, t. I, p. 233.

(2) La province romaine (provincia) n'est pas comptée ici comme faisant partie des Gaules.

(3) Sua ad clivum usque Capitolinum Editt. Vet., Sillig. — Sua et clivum usque in Capitolium Vulg.

(4) M. le docteur Guyon a adressé à l'Institut des échantillons d'une plante que les Arabes de l'Algérie emploient comme purgatif, et qu'ils désignent sous le nom de *bonnefa* : c'est la thapsia garganica de Desfontaines, dans laquelle M. Guyon croit reconnaître le silphion des anciens. (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1842, 2e semestre, n° 14, t. XV, p. 689.)

(5) M. Fraas demande si ce magydaris et ce laserpitium ne sont pas l'un la ferula tingitana, et l'autre la ptychotis verticillata, DC., qu'il a trouvée sur les hautes montagnes, dans la région inférieure des pins, et entre autres au Parnasse.

(6) Pline se sert ici du mot *volumen*, qu'il emploie d'ordinaire pour désigner un des *livres* de son *Histoire naturelle*. Cependant il n'est question des jardins de Babylone dans aucun des livres de cette Histoire. Les éditeurs en ont conclu que Pline s'était proposé de traiter de ces jardins dans un ouvrage à part, qu'il n'avait pas composé. Il est plus probable qu'il y a ici simplement un lapsus de la mémoire.

(7) Mors Editt. Vett. — Mox Vulg.

(8) Et carne constat; cucurbita cortice et cartilagine Sillig ex *Pseudo-Apul.* p. 21. — Et carne.... cartilagine om. Vulg.

(9) Adrepunt; contra oleum refugiunt; aut si quid obstet, vel si pendeant, curvantur ib. — Adrepunt : aut si quid obstet, versi pandantur curvanturque Vulg.

(10) Il doit y avoir quelque confusion dans cette phrase de Pline. Le melopepo paraît être notre melon ; mais comment admettre, avec Pline, que la culture venait de le créer de son temps, quand on le trouve dans Hippocrate sous le nom de σίκυος πέπων ?

(11) Phthisin Vulg. — Phthiriasin Cod. Reg. II. — M. Sillig recommande (*ib.*, p. 17) la leçon Phthiriasin, d'après le *Pseudo-Apulée*.

(12) Plante inconnue.

(13) Semine. Proxima quæ æstate Vulg. — J'ai changé la ponctuation.

(14) Commorere Chiffl., Colbert. I, L. Ianus. *Obs. crit.*, p. 20. — Commovere Vulg.

(15) Mente Sillig ex *Pseudo-Apul.*, p. 21. — Mente om. Vulg.

(16) Quoniam Cod. Tolet. — Quam Vulg.

(17) Ici, comme le remarque Dalechamp, Pline s'est mépris; cela se voit par le passage de Constantin, *Geop.* XII, 17, où il est dit qu'il faut saupoudrer de nitre pilé le chou τρίφυλλον (ayant trois feuilles) ; c'est ce τρίφυλλον que Pline a pris pour le trèfle.

(18) Est trium foliorum Divi Vulg. — Est lapsana, triumpho Divi Sillig ex *Pseudo-Apul.* p. 23.

(19) Hormenum Vulg. — M. Sillig pense que ce mot doit être écrit sans *h* (*Quæst.* Plin., p. 19).

(20) Provenientibus Editt. Vett. — Pruritivis Vulg.

(21) Quo laser adulteratur om. Vulg. — Cette addition est tirée du *Pseudo-Apulée*, par M. Sillig, p. 23.

(22) On ne sait ce qu'est le limodorum. M. Fée pense qu'il s'agit d'une cuscute, ou d'une orobanche, ou du *polygonum convolvulus*, L.

(23) Alii om. Vulg. — Alii est donné par M. Sillig, *Pseudo-Apulée*, p. 20.

(24) Vocatur, nasciturque fortissimum : traditur certe Vulg. — Vocatur, omnium fortissimum quæ seruntur; tradunt certe Sillig ex *Pseudo-Apul.* p. 24.

FIN DU TOME PREMIER.